

OEUVRES COMPLÈTES

DE

SAINT AUGUSTIN

TOME ONZIÈME

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SAINT AUGUSTIN

TRADUITES POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS

SOUS LA DIRECTION DE M. RAULX

Doyen de Vaucouleurs

TOME ONZIÈME

SERMONS. Cinquième série. Traités sur saint Jean (suite et fin). Sixième série. Sermons inédits.



Je voudrais joindre ensemble saint Augustin et saint Chrysostome : l'un élève l'esprit aux grandes considérations ; l'autre le ramène à la capacité du peuple.

(*Boss. Ed. de Bar.* XI, 441.)

BAR-LE-DUC

LOUIS GUÉRIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

1872

SERMONS DE SAINT AUGUSTIN.

CINQUIÈME SÉRIE.

TRAITÉS SUR SAINT JEAN.

TRAITÉS SUR L'ÉVANGILE DE SAINT JEAN.

SOIXANTE-SEPTIÈME TRAITÉ.

SUR CE QUE DIT NOTRE-SEIGNEUR, DEPUIS CES MOTS : « QUE VOTRE CŒUR NE SOIT PAS TROUBLÉ », JUSQU'A CES AUTRES : « JE VIENS DE NOUVEAU ET JE VOUS PRENDRAI AVEC MOI ». (Ch. XIV, 1-3.)

TRANQUILLITÉ.

Les Apôtres étaient troublés à la pensée de la mort de leur Maître et du sort qui leur était réservé. Tranquillisez-vous, leur dit Jésus, car si je meurs comme homme, comme Dieu je ne puis mourir ; sachez aussi que je vous préparerai une place dans la maison de mon Père, où se trouvent plusieurs demeures, conformes aux mérites de chacun des élus.

1. Il faut élever, mes frères, notre esprit vers Dieu avec une plus grande attention, afin que nous puissions en quelque manière faire pénétrer jusqu'à nos âmes les paroles du saint Evangile, qui viennent de retentir à nos oreilles. Car le Seigneur Jésus dit : « Que votre « cœur ne soit pas troublé ; croyez en Dieu, « croyez aussi en moi » : il voulait par là empêcher ses disciples, qui étaient des hommes, de craindre la mort et de se troubler ; il les console donc en leur faisant connaître qu'il est Dieu. « Croyez » , dit-il, « en Dieu ; croyez « aussi en moi ». En effet, si vous croyez en Dieu, vous devez aussi croire en moi : cette conséquence ne serait pas juste si Jésus-Christ n'était pas Dieu. « Croyez en Dieu » , croyez aussi en celui pour qui ce n'est pas une usurpation, mais un droit naturel, d'être égal à Dieu. Il s'est anéanti lui-même, il est vrai ; mais tout en prenant la forme d'esclave, il n'a point perdu la forme de Dieu. Vous craignez la mort pour cette forme d'esclave[1] : « Que votre cœur ne se trouble point»; la forme de Dieu la ressuscitera.

2. Mais que signifient les paroles suivantes : « Dans la maison de mon Père, il y a plu- « sieurs demeures », sinon que les disciples craignaient pour eux-mêmes ? C'est ce qui avait obligé le Seigneur à leur dire : « Que

[1] Philipp, II, 6, 7.

« votre cœur ne soit point troublé ». Et en effet, lequel d'entre eux aurait pu ne pas craindre, quand il avait dit à Pierre, le plus hardi et le plus zélé de tous : « Le coq ne « chantera pas que tu ne m'aies renié trois « fois [1] ? » Ce n'était donc pas sans fondement qu'ils étaient troublés, puisqu'ils croyaient qu'ils le perdraient pour toujours. Mais quand ils entendent : « Dans la maison de mon Père « il y a plusieurs demeures. Si cela n'était pas, « je vous l'aurais dit: car je vais vous préparer « une place », leur trouble s'apaise ; ils se confient en sa parole et sont assurés qu'après les dangers des tentations ils demeureront chez Dieu avec Jésus-Christ. Bien que l'un soit plus fort que l'autre, l'un plus sage que l'autre, l'un plus juste que l'autre, l'un plus saint que l'autre : « dans la maison du Père il y a plu« sieurs demeures » ; par conséquent aucun d'eux ne sera rejeté de cette maison où chacun recevra la demeure due à son mérite. Sans doute le denier que le Père de famille fait donner à ceux qui ont travaillé à sa vigne est égal pour tous ; car ce père de famille ne s'inquiète nullement de savoir s'ils ont plus ou moins travaillé [2]. Ce denier représente la vie éternelle, où personne ne vit plus longtemps qu'un autre, puisque la mesure de la vie étant l'éternité , se trouve être la même pour tous. Mais la diversité des demeures indique, dans une même vie éternelle, la diversité des mérites et des récompenses. Autre est la gloire du soleil, autre est la gloire de la lune ; autre est celle des étoiles ; telle étoile diffère de telle autre par son éclat. Ainsi en sera-t-il de la résurrection des morts. Comme les étoiles dans le ciel, les saints occuperont dans le royaume de Dieu des demeures différentes par le nombre et l'éclat. Mais comme le même denier est donné à tous, aucun ne sera exclu et ainsi Dieu sera tout en tous [3]. Et comme Dieu est charité [4], la charité opérera cet effet, que ce que chacun des saints possédera, tous le posséderont pareillement. En effet, n'est-ce pas posséder soi-même que d'aimer dans les autres ce qu'on n'a pas en réalité? L'inégalité de la clarté ne fera donc naître aucune jalousie, parce qu'entre tous régnera l'union de la charité.

3. Un cœur chrétien doit donc rejeter bien loin de lui ceux qui de ces paroles : « il y a « plusieurs demeures », veulent conclure qu'en dehors du royaume des cieux il y aura un lieu où seront heureux les enfants qui meurent sans baptême, parce que sans le baptême ils ne peuvent entrer dans le royaume des cieux. Cette croyance n'est pas la foi, parce qu'elle n'est pas la foi véritable et catholique. O hommes insensés et aveuglés par vos imaginations charnelles ! vous seriez blâmables si vous sépariez du royaume des cieux la demeure, je ne dis pas de Pierre et de Paul, ou de quelque autre Apôtre, mais du moindre enfant baptisé, et vous penseriez n'être pas coupables si vous séparez la maison de Dieu le Père? Le Seigneur ne dit pas : dans le monde entier, dans toute la création, ou bien dans la vie et le bonheur éternel il y a plusieurs demeures ; mais il dit : « Dans la « maison de mon Père il y a plusieurs de« meures ». N'est-ce pas cette maison que Dieu nous a construite lui-même, qui n'a pas été faite de la main des hommes et qui durera éternellement dans le ciel [1]? N'est-ce pas cette maison dont nous parlons à Dieu quand nous chantons : « Bienheureux ceux qui habitent « dans votre maison ; ils vous loueront dans « les siècles des siècles [2] ? » Je ne dirai pas que cette maison est celle du moindre de nos frères baptisés ; je dirai qu'elle est la maison même de Dieu le Père, car nous sommes tous frères et nous disons à Dieu : « Notre Père, qui êtes « dans le ciel [3] ». Or, oserez-vous bien la séparer du royaume des cieux ? oserez-vous la partager de telle façon que quelques-unes de ses demeures se trouvent dans le royaume des cieux, et que quelques autres en soient exclues ? Non, oh non ! ceux qui veulent habiter dans le royaume des cieux ne consentiront jamais à habiter avec vous dans cette extravagance. Non, quand la maison tout entière des enfants de Dieu qui doivent régner avec lui, ne se trouve que dans son royaume, nous ne croirons jamais qu'une partie quelconque de la maison du roi lui-même ne se trouve pas dans son royaume.

4. « Et si je m'en vais », dit-il, « et si je vous « prépare une place, je reviendrai et je vous « prendrai avec moi, afin que vous soyez où « je serai. Vous savez où je vais, et vous en con« naissez le chemin ». O Seigneur Jésus, comment allez-vous préparer la place, si déjà il y a plusieurs demeures dans la maison de votre

[1] Jean, XIII, 38. — [2] Matth. XX, 9. — [3] I Cor. XV, 41, 42, 28. — [4] I Jean, IV, 8.

[1] II Cor. V, 1. — [2] Ps. LXXXIII, 5. — [3] Matth. VI, 9.

Père, où les vôtres habiteront avec vous? Et si vous les prenez avec vous, comment pourrez-vous revenir, puisque vous ne vous éloignez pas d'eux? Mes très-chers frères, comme le discours d'aujourd'hui me paraît déjà assez long, si j'essaie de vous expliquer en peu de mots ces paroles, je me verrai obligé d'abréger; par cela même elles ne deviendront pas plus claires, et la brièveté y ajoutera une nouvelle obscurité. Renvoyons donc à un autre jour l'accomplissement de ce devoir; nous nous en acquitterons en temps plus opportun, avec la grâce du commun Père de famille.

SOIXANTE-HUITIÈME TRAITÉ.

SUR LA MÊME LEÇON.

LES DEMEURES DE LA MAISON DE DIEU.

Il y a plusieurs demeures dans la maison de Dieu : préparées en droit par la prédestination, elles nous sont préparées de fait par Jésus-Christ, puisque la maison de Dieu est son royaume, que nous sommes nous-mêmes ce royaume, et que, par la grâce du Sauveur, nous nous préparons à en faire partie; mais nous ne pouvons y parvenir effectivement qu'autant que Jésus-Christ n'est pas visible au milieu de nous, c'est-à-dire, qu'autant que nous vivons de la foi.

1. Je me reconnais votre débiteur, mes très-chers frères, et le temps est venu de m'acquitter de ce que je vous ai promis. Je tâcherai donc de vous montrer qu'il n'y a pas contradiction entre les deux paroles de Notre-Seigneur que nous allons citer. Il dit d'abord : « Dans la maison de mon Père, il y a plusieurs demeures; s'il n'en était ainsi, je « vous aurais dit : Je vais vous préparer une « place »; par là, il montre suffisamment qu'il leur a parlé ainsi parce qu'il y a déjà plusieurs demeures, et qu'il n'a pas besoin d'en préparer. Puis il ajoute : « Et quand je m'en « serai allé, et que je vous aurai préparé une « place, je reviendrai et je vous prendrai au« près de moi, afin que vous soyez où je « serai ». Comment s'en va-t-il, et prépare-t-il une place, si déjà il y a plusieurs demeures? Si cela n'était pas, il aurait dit : « Je « vais préparer une place »; ou bien, si cette place devait être préparée, pourquoi n'aurait-il pas eu raison de dire : Je dois la préparer? Ces demeures existent-elles déjà, et, malgré cela, ont-elles besoin d'être préparées? Car, si elles n'existaient point, Jésus aurait dit : « Je vais préparer une place ». Cependant, quoique ces demeures existent déjà, et qu'elles exigent d'être préparées, il ne va pas les préparer telles qu'elles sont. Néanmoins, s'il s'en va et qu'il les prépare comme elles doivent être, il reviendra, il prendra ses disciples auprès de lui et ils seront eux-mêmes où il sera. Ces demeures qui sont dans la maison du Père (pas d'autres, mais celles-là), comment existent-elles, sans être comme elles doivent être préparées, et comment n'existent-elles pas encore comme elles doivent être préparées? Comment le comprendre, sinon en la même manière que le Prophète? Ne dit-il pas, en effet, que Dieu a fait les choses qui doivent se faire? Le Prophète ne dit pas : Dieu fera ce qui doit se faire; mais : « Il a fait ce qui doit « se faire [1] ». Donc il a fait ces choses, et il doit les faire; car elles ne sont pas faites, s'il ne les a pas faites; et elles ne seront pas faites, s'il ne les fait pas plus tard. Il les a donc faites par sa prédestination, et il les fera par son opération; ainsi en est-il des disciples du Sauveur : l'Evangile nous indique suffisamment à quelle époque Notre-Seigneur les choisit; ce fut évidemment lorsqu'il les appela [2]; et cependant, dit l'Apôtre, « il nous « a choisis avant la création du monde [3] ». En les prédestinant, mais non en les appelant. « Ceux qu'il a prédestinés, il les a appelés [4] »; il les a choisis en les prédestinant avant la

[1] Isa. XLV, 11, selon les Septante. — [2] Luc, VI, 13. — [3] Ephés. I, 4. — [4] Rom. VIII, 30.

création du monde; il les a choisis en les appelant avant la fin du monde. C'est ainsi qu'il a préparé ces demeures, et qu'il les prépare; ce ne sont pas d'autres demeures, ce sont celles qu'il a préparées, qu'il prépare; car il a fait les choses qui doivent se faire, il a préparé ces demeures par sa prédestination, il les prépare par son opération. Elles existent donc déjà comme prédestinées; autrement, il aurait dit : J'irai et je les préparerai, c'est-à-dire, je les prédestinerai. Mais comme elles n'existent pas encore en tant qu'exécutées, il dit : « Et quand je m'en serai allé, et que je « vous aurai préparé une place, de nouveau « je viendrai et vous prendrai avec moi ».

2. Mais ces demeures, il les prépare en quelque sorte par cela même qu'il prépare ceux qui doivent les habiter. En effet, quand il dit : « Dans la maison de mon Père il y a « plusieurs demeures », quelle idée nous faisons-nous de cette maison de Dieu? ne la regardons-nous pas comme le temple de Dieu? Pour savoir ce qu'est ce temple, interrogez l'Apôtre, et il vous répondra : « Le temple de « Dieu est saint, et vous êtes ce temple [1] ». C'est encore le royaume de Dieu que le Fils doit donner au Père. Aussi le même Apôtre dit-il encore : « Jésus-Christ d'abord, comme « les prémices; puis ceux qui appartiennent « à Jésus-Christ, et qui ont cru à son avéne« ment : ensuite viendra la fin de toutes « choses, lorsqu'il aura remis son royaume à « Dieu son Père [2] »; c'est-à-dire, quand il aura remis à son Père, pour le contempler, ceux qu'il aura rachetés de son sang. C'est de ce royaume des cieux qu'il est dit : « Le « royaume des cieux est semblable à un « homme qui sème du bon grain dans son « champ. Or, ce bon grain, ce sont les enfants « du royaume ». Aujourd'hui l'ivraie se trouve mêlée au bon grain; mais à la fin le roi lui-même enverra ses anges, « et ils enlèveront « de son royaume tous les scandales. Alors « les justes brilleront comme le soleil dans le « royaume de leur Père [3] ». Le royaume brillera dans le royaume, lorsque, pour nous qui sommes ce royaume, viendra le royaume que nous demandons maintenant par ces paroles : « Que votre règne arrive [4] ». Dès cette vie déjà nous sommes appelés le royaume de Dieu; mais ce royaume ne fait encore que se former; car si nous ne portions pas ce nom, il ne serait pas dit de nous : « On enlèvera de « son royaume tous les scandales ». Mais ce royaume ne règne pas encore; c'est un royaume, en ce sens que lorsque tous les scandales en auront été enlevés, il possédera la royauté; de la sorte, il en aura non pas seulement le nom, mais encore la puissance. C'est en effet à ce royaume placé à droite, qu'il sera dit à la fin : « Venez, bénis de mon Père, « recevez le royaume [1] »; c'est-à-dire, vous qui étiez un royaume, et qui ne régniez pas encore, venez et régnez. Ce que vous n'étiez qu'en espérance, soyez-le en réalité. Mais cette maison de Dieu, ce temple de Dieu, ce royaume de Dieu, ce royaume des cieux, est encore en construction; il se bâtit, il se prépare, on ne fait qu'en rassembler les éléments. En lui seront les demeures, comme les prépare encore le Seigneur; en lui sont déjà les demeures, telles que le Seigneur les a prédestinées.

3. Mais qu'est-ce que Notre-Seigneur est allé préparer, puisque c'est nous-mêmes qu'il prépare et puisque, d'ailleurs, il ne nous préparerait pas s'il nous quittait? Je comprends, Seigneur, autant que je le puis, ce que vous nous indiquez par là : pour que ces demeures soient préparées, le juste doit vivre de la foi [2]. Celui, en effet, qui marche loin du Seigneur, a besoin de vivre de la foi, parce que la foi le prépare à contempler Dieu face à face [3]. « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, « parce qu'ils verront Dieu [4] »; et : « La foi purifie « leurs cœurs [5] ». Cette première parole se trouve dans l'Evangile, et la seconde, dans les Actes des Apôtres. Or, la foi qui purifie, pendant leur pèlerinage, les cœurs de ceux qui doivent contempler Dieu, cette foi croit ce qu'elle ne voit pas; dès lors que tu vois, tu n'as plus la foi. Le croyant amasse des mérites; celui qui voit en reçoit la récompense. Que le Seigneur aille donc nous préparer une place; qu'il s'en aille, afin que nous ne le voyions pas; qu'il se cache, afin que nous croyions en lui. Car une place se prépare pour nous quand nous vivons de la foi. Que la foi nous le fasse désirer, et que nos désirs nous mènent à le posséder; les désirs de la charité sont la préparation de cette demeure. Ainsi, Seigneur, préparez ce que vous

[1] I Cor. III, 17. — [2] Id. XV, 23, 24. — [3] Matth. XIII, 24, 38-43. — [4] Id. VI, 10.

[1] Matth. XXV, 34. — [2] Rom. I, 17. — [3] II Cor. V, 6-8. — [4] Matth. V, 8. — [5] Act. XV, 9.

préparez : vous nous préparez pour vous et vous vous préparez pour nous; vous préparez une demeure pour vous dans nous-mêmes, et pour nous, au dedans de vous. Vous nous avez dit, en effet : « Demeurez en moi, et moi « en vous [1] ». Selon que chacun sera entré en participation de vous-même, les uns plus, les autres moins, la diversité des mérites fera la diversité des récompenses : le nombre des demeures se comptera d'après la diversité de ceux qui les habiteront; mais tous vivront éternellement et tous seront éternellement heureux. Qu'est-ce à dire, que vous vous en allez, et que vous venez? Si je vous comprends bien, vous ne vous éloignez ni de l'endroit d'où vous parlez, ni de celui d'où vous venez ; vous vous en allez quand vous vous cachez ; vous venez quand vous vous montrez. Mais si vous ne restez point pour nous guider afin que nous nous avancions de plus en plus par une vie sainte, comment se préparera la place où nous pourrons rester toujours et jouir de vous ? En voilà assez sur ce passage de l'Evangile qui nous a été lu et qui va jusqu'à ces paroles de Notre-Seigneur : « Je reviendrai et vous prendrai avec moi ». Pour ce qui suit : « Afin que vous soyez vous-« mêmes où je serai, vous savez où je vais et « vous en connaissez le chemin », il sera plus opportun de l'expliquer quand nous aurons examiné la question que lui fait immédiatement après un des disciples, et que nous nous serons joints à lui pour interroger le Seigneur.

[1] Jean, XV, 4.

SOIXANTE-NEUVIÈME TRAITÉ.

SUR CES PAROLES DE NOTRE-SEIGNEUR : « ET VOUS SAVEZ OU JE VAIS, ET VOUS EN SAVEZ LA « VOIE », JUSQU'A CES AUTRES : « PERSONNE NE VIENT AU PÈRE QUE PAR MOI ». (Ch. XIV, 4-6.)

LE CHRIST, VOIE, VÉRITÉ ET VIE.

Jésus-Christ la Voie, la Vérité et la Vie ; c'est donc par lui que nous irons occuper la place qu'il nous prépare au ciel, et c'est à lui que nous irons : de même son humanité sainte a été élevée au ciel par la puissance du Verbe, et s'est trouvée unie à lui dans le séjour de la gloire.

1. Maintenant, mes très-chers frères, il faut, autant que possible, arriver à comprendre les premières paroles de Notre-Seigneur au moyen des dernières, et celles qu'il a dites auparavant par celles qu'il a prononcées ensuite; pour cela, nous nous appuierons sur la réponse qui a été faite à l'apôtre Thomas. Un peu auparavant, en parlant des demeures qu'il disait être dans la maison de son Père, le Christ avait affirmé qu'il allait les préparer ; de là, nous avons conclu et que ces demeures existent déjà par la prédestination, et qu'elles se préparent quand la foi purifie les cœurs de ceux qui doivent y habiter; la raison en est que ces sortes de personnes sont la maison même de Dieu. Et encore, demeurer dans la maison de Dieu, qu'est-ce autre chose, que faire partie du peuple de Dieu, puisque ce peuple est en Dieu et que Dieu est en lui ? Pour préparer ces demeures, le Seigneur s'en alla donc, et ainsi, en croyant en lui puisqu'on ne le voyait plus, on pouvait préparer par la foi cette demeure où l'on verra éternellement Dieu face à face. C'est pourquoi il avait dit : « Et quand je m'en serai allé et que je vous « aurai préparé une place, je reviendrai et je « vous prendrai avec moi, afin que vous soyez « vous-mêmes où je serai. Vous savez où je « vais, et vous en connaissez la voie. Sur cela, « Thomas lui dit : Seigneur, nous ne savons « où vous allez, et comment pouvons-nous en « connaître la voie? » Le Seigneur avait dit qu'ils savaient l'un et l'autre, et Thomas répond qu'ils ignorent, et le lieu où il va, et la voie qui y conduit. Mais le Seigneur ne sait pas mentir : ils savaient donc ces choses,

mais ils ignoraient qu'ils les savaient. « Jésus « lui dit : Je suis la voie, et la vérité, et la « vie ». Eh quoi, mes frères ? nous avons entendu la question du disciple, nous avons aussi entendu l'enseignement du Maître et nous n'en comprenons pas encore le sens caché, même après avoir entendu ses paroles retentir à nos oreilles? Mais qu'est-ce donc que nous ne pouvons comprendre ? Est-ce que ses Apôtres, avec lesquels il parlait, pouvaient lui dire : Nous ne vous connaissons pas? Si donc ils le connaissaient, puisqu'il est lui-même la voie, ils connaissaient la voie ; s'ils le connaissaient, puisqu'il est lui-même la vérité, ils connaissaient la vérité ; s'ils le connaissaient, puisqu'il est la vie, ils connaissaient la vie. Les voilà donc convaincus de savoir ce qu'ils ignoraient savoir.

2. Pour nous, mes frères, y a-t-il, à votre avis, dans ce discours quelque chose que nous n'ayons pas compris? N'est-ce pas ce qu'il leur dit : « Et vous savez où je vais, et « vous en connaissez la voie ? » Et nous venons de voir qu'ils connaissaient la voie, parce qu'ils le connaissaient lui-même, et qu'il est la voie. Mais si la voie est le chemin par lequel on marche, est-elle aussi le lieu où l'on va ? Or, il avait dit qu'ils connaissaient ces deux choses : et où il va, et la voie qui y conduit ; il lui fallait donc dire : « Je suis la voie », pour leur montrer que, puisqu'ils le connaissaient, ils connaissaient la voie qu'ils croyaient ignorer; mais pourquoi dire : « Je suis la voie, « et la vérité et la vie », puisque, étant connu le chemin par lequel il marchait, il ne restait à connaître que l'endroit où il allait, sinon parce qu'il allait à la vérité, à la vie? Il allait donc à lui-même, par lui-même, et nous, où allons-nous, si ce n'est à lui-même? et par où y allons-nous, si ce n'est par lui-même? Il va donc à lui-même par lui-même ; et nous, nous allons à lui-même par lui-même, et c'est aussi par lui-même que, lui et nous, nous allons au Père. Ailleurs en effet il dit de lui-même : « Je vais au Père [1] » ; et ici il dit en parlant de nous : « Personne ne vient au « Père, si ce n'est par moi ». Ainsi c'est par lui-même qu'il va à lui-même et au Père, et nous, c'est par lui-même que nous allons à lui même et au Père. Mais ces choses, qui les comprend ? Celui-là seul qui a le sentiment des choses spirituelles ; et encore, qu'est-ce que comprend à cela, celui-là même qui a le sentiment des choses spirituelles? Mes frères, pourquoi voulez-vous que je vous explique ces choses? considérez combien elles sont élevées. Vous voyez ce que je suis ; je vois ce que vous êtes. En nous tous, ce corps de corruption appesantit l'âme, et cette habitation de boue abat l'esprit capable des plus hautes pensées [1]. Croyons-nous pouvoir dire : « J'ai « élevé mon âme vers vous, qui habitez dans « le ciel [2] ? » Mais accablé par ce pesant fardeau sous lequel nous gémissons, comment élèverai-je mon âme, si celui qui a donné son âme pour moi n'élève la mienne avec moi? Je dirai donc ce que je pourrai ; que parmi vous comprenne qui pourra. C'est celui par la grâce de qui je parle, qui, par sa grâce, donne l'intelligence à celui qui comprend, et la foi à celui qui ne comprend pas. Car, « si vous ne croyez », dit un Prophète, « vous ne comprendrez pas [3] ».

[1] Jean, XVI, 10.

3. Dites-moi, mon Dieu, ce que je dois dire à vos serviteurs avec lesquels je vous sers moi-même. L'apôtre Thomas, pour vous interroger, vous avait devant lui, et cependant il ne vous aurait pas compris, s'il ne vous avait pas eu au dedans de lui-même. Pour moi, je vous interroge, parce que je sais que vous êtes au-dessus de moi ; je vous interroge, je m'efforce autant qu'il est en moi d'élever mon âme au-dessus de moi, et de pouvoir ainsi entendre, sinon votre parole, du moins vos instructions. Dites-moi, je vous en supplie, comment vous allez à vous-même ? Est-ce que, pour venir à nous, vous vous êtes quitté vous-même ; surtout que vous n'êtes pas venu de vous-même, mais que le Père vous a envoyé ? Je sais que vous vous êtes anéanti ; parce que vous avez pris la forme d'esclave [4], mais non parce que vous vous seriez dépouillé de la forme de Dieu pour avoir besoin d'y revenir, ou que vous l'auriez perdue pour avoir à la reprendre. Vous êtes néanmoins venu : non-seulement vous vous êtes montré à des yeux de chair, mais vous vous êtes laissé toucher par des mains d'hommes. Comment cela, sinon par votre chair ? C'est par elle que vous êtes venu, tout en restant où vous étiez ; c'est par elle que, sans nous quitter, vous êtes retourné à l'endroit d'où vous étiez venu. Si donc c'est par votre

[1] Sag. IX, 15. — [2] Ps. CXXII, 1. — [3] Isa. VII, 9, selon les Septante. — [4] Philipp. II, 7.

chair que vous êtes venu et que vous êtes retourné, c'est par elle, assurément, non-seulement que vous êtes pour nous la voie par laquelle nous viendrons à vous, mais que pour vous-même vous avez été la voie par laquelle vous êtes venu et retourné. Mais comme vous êtes allé à la vie, que vous êtes vous-même la vie, vous avez conduit de la mort à la vie cette même chair qui était la vôtre. En effet, autre chose est le Verbe de Dieu, autre chose est l'homme. Mais le Verbe s'est fait chair, c'est-à-dire homme. C'est pourquoi autre n'est pas la personne du Verbe, autre la personne de l'homme ; car l'un et l'autre forment Jésus-Christ, qui est une seule personne ; par là, de même que quand en lui la chair est morte, Jésus-Christ est mort, et que quand la chair a été ensevelie, Jésus-Christ a été enseveli (c'est ainsi, en effet, que nous le croyons de cœur pour être justifiés, et que nous le confessons de bouche pour être sauvés[1]) ; de même, quand la chair est passée de la mort à la vie, Jésus-Christ est revenu à la vie. Comme d'ailleurs Jésus-Christ est le Verbe de Dieu, il est la vie. Ainsi est revenu à lui-même, d'une façon admirable et incompréhensible, celui qui ne s'était ni quitté ni perdu lui-même. Par sa chair, comme il a été dit, Dieu était venu vers les hommes, et la vérité vers les menteurs : car Dieu est vérité, et tout homme est menteur[2]. Lors donc qu'il enleva du milieu des hommes et qu'il éleva sa chair jusqu'au séjour où personne ne ment; lui-même, puisque le Verbe s'est fait chair par lui-même, c'est-à-dire par sa chair, il est revenu vers la vérité qui est lui-même.

[1] Rom. x, 10. — [2] Id. III, 4.

Toutefois se trouvant au milieu des menteurs, il garda cette vérité jusque dans les bras de la mort : Jésus-Christ a été en effet mort pendant quelque temps, mais il n'a jamais été séparé de la vérité.

4. Ecoutez une comparaison bien éloignée et bien disproportionnée ; mais telle qu'elle est elle servira à vous faire comprendre Dieu, bien qu'elle soit tirée des choses placées immédiatement au-dessous de Dieu. Me voici moi-même, quant à ce qui regarde mon esprit, je suis ce que vous êtes vous-mêmes. Si je me tais, je suis en moi-même : si je vous dis une chose que vous comprenez, je m'avance en quelque sorte vers vous, et je ne me quitte pas moi-même ; mais je m'approche de vous et je ne m'éloigne pas du lieu d'où je viens. Que si ensuite je garde le silence, je reviens d'une certaine façon à moi-même, et en quelque manière je reste avec vous, si vous retenez ce que vous m'avez entendu dire. Mais s'il peut en être ainsi de l'image que Dieu a faite, pourquoi n'en serait-il pas de même de cette image qui n'a pas été faite par Dieu, mais qui, étant l'image de Dieu et Dieu elle-même, est née de Dieu, de cette image dont le corps, par le moyen duquel il est venu à nous, et dans lequel il s'est éloigné de nous, n'est pas comme le son passager sorti de ma bouche, mais demeure où il ne mourra plus, et où la mort n'aura plus d'empire sur lui[1] ? On pourrait et l'on devrait peut-être dire bien d'autres choses sur ces paroles de l'Evangile. Mais il ne faut pas surcharger vos cœurs d'aliments spirituels, si agréables qu'ils vous paraissent ; car si l'esprit est prompt, la chair est faible[2].

[1] Rom. VI, 9. — [2] Matth. XXVI, 41.

SOIXANTE-DIXIÈME TRAITÉ.

SUR CES PAROLES DE NOTRE-SEIGNEUR : « SI VOUS M'AVIEZ CONNU, VOUS AURIEZ AUSSI CONNU MON « PÈRE », JUSQU'A CES AUTRES : « NE CROYEZ-VOUS PAS QUE JE SUIS DANS LE PÈRE, ET QUE « LE PÈRE EST EN MOI ? » (Chap. XIV, 7-10.)

LE FILS SEMBLABLE AU PÈRE.

Il est la voie qui conduit au Père, et comme il lui est en tout semblable, puisqu'il a la même nature divine, celui qui le connaît connaît aussi le Père sans l'avoir vu.

1. Les paroles du saint Evangile, mes frères, ne sont bien comprises qu'autant qu'entre celles qui précèdent et celles qui suivent il y a parfait accord. Quand la vérité parle, il doit y avoir accord entre ce qui précède et ce qui suit. Plus haut, Notre-Seigneur avait dit : « Après que je m'en serai « allé, et vous aurai préparé une place, je « reviendrai et je vous prendrai avec moi, « afin que vous soyez vous-mêmes où je « serai ». Ensuite il avait ajouté : « Et vous « savez où je vais, et vous en connaissez la « voie ». Ces paroles ne signifiaient rien autre chose, comme il le montra, que ceci : Ils le connaissaient lui-même. Ce que c'était qu'aller à lui-même par lui-même (et voilà ce qu'il accorde à ses disciples ; il les fait aller à lui-même par lui-même), nous vous l'avons expliqué comme nous avons pu dans le précédent discours. Remarquez le sens de ces mots : « Afin que où je suis moi-même, vous « soyez vous aussi » ; où devaient-ils se trouver, sinon en lui-même ? lui-même est en lui-même ; et dès lors qu'ils seront, eux aussi, où il est lui-même, ils seront en lui. Il est donc lui-même la vie éternelle, dans laquelle nous nous trouverons, quand il nous aura reçus auprès de lui. Or, cette vie éternelle, qui est lui-même, est en lui, afin que où il est lui-même, nous soyons nous aussi, c'est-à-dire en lui. « Et comme le Père a la vie en « lui-même [1] », et que la vie qu'il a n'est autre chose que lui-même puisqu'il la possède, « de même il a donné au Fils d'avoir en « lui-même la vie », puisqu'il est lui-même la vie qu'il a en lui-même. Mais est-ce que nous-mêmes nous serons cette vie qu'il est lui-même, quand nous commencerons à être dans cette vie, c'est-à-dire en lui-même ? Non, certes, parce que lui-même, étant la vie, possède en lui la vie, et il est lui-même ce qu'il a, et ce que la vie est en lui, il l'est lui-même en lui-même. Mais nous, nous ne sommes pas la vie elle-même, nous ne sommes que participants de sa propre vie à lui, et là nous serons de telle sorte, non pas que nous puissions être en nous-mêmes ce qu'il est lui-même, mais que n'étant pas nous-mêmes la vie, nous ayons pour vie Celui qui possède en lui la vie qui est lui-même, parce qu'il est lui-même la vie. Enfin il est dans lui-même sans pouvoir changer, et dans le Père sans pouvoir s'en séparer. Mais nous, si nous voulions être en nous-mêmes, nous nous troublerions en nous-mêmes ; de là cette parole : « Mon âme a été troublée en moi-« même [1] », et changés en quelque chose de pire, nous ne pourrions pas rester ce que nous sommes. Mais quand par lui-même nous serons venus au Père, ainsi qu'il le dit : « Personne ne vient au Père, si ce n'est par « moi » ; dès lors que nous resterons en lui, personne ne pourra nous séparer ni du Père, ni de Lui.

2. Unissant donc les paroles suivantes à ce qui précède, Notre-Seigneur ajoute : « Si « vous m'avez connu, assurément vous avez « aussi connu mon Père ». C'est la même chose que ce qu'il a dit : « Personne ne vient « au Père, sinon par moi ». Il ajoute ensuite : « Et bientôt vous le connaîtrez et vous l'avez « vu ». Mais Philippe, un des Apôtres, ne comprenant pas ce qu'il venait d'entendre, lui dit : « Seigneur, montrez-nous le Père, et il

[1] Jean, V, 26.

[1] Ps. XLI, 7.

« nous suffit ». A quoi le Seigneur répond : « Depuis si longtemps je suis avec vous, et « vous ne m'avez pas connu, Philippe ? Qui « me voit, voit aussi le Père ». Il leur reproche qu'après avoir été si longtemps avec lui, ils ne le connaissaient pas ; mais ne venait-il pas de leur dire : « Et vous savez où je vais, « et vous en connaissez la voie » ; et comme ils disaient ignorer ces choses, ne les avait-il pas convaincus qu'ils les savaient, en ajoutant ces mots : « C'est moi qui suis la voie, la « vérité et la vie ? » Comment maintenant dit-il : « Depuis si longtemps je suis avec vous, « et vous ne m'avez pas connu ?» Car s'ils savaient où il allait, s'ils connaissaient la voie, n'était-ce point parce qu'ils le connaissaient lui-même ? Mais cette difficulté se résout facilement, si l'on dit que certains de ses disciples le connaissaient, que d'autres ne le connaissaient pas, et que parmi ceux-ci se trouvait Philippe. Comprenez-le donc, il adressait ces mots : « Et vous savez où je vais, « et vous savez la voie », à ceux qui le connaissaient, et non à Philippe, puisqu'il lui disait : « Depuis si longtemps je suis avec vous, « et vous ne m'avez pas connu, Philippe ? » Pour ceux qui connaissaient déjà le Fils, il leur adressa cette parole relative au Père : « Et « bientôt vous le connaîtrez, et vous l'avez « vu ». Notre-Seigneur parlait ainsi, à cause de la ressemblance si parfaite qui existe entre le Père et lui ; et cette ressemblance était si grande, qu'à vrai dire ils connaissaient le Père, puisqu'ils connaissaient le Fils qui est son image parfaite. Si tous ne connaissaient pas le Fils, ceux-là, du moins, le connaissaient, auxquels il dit : « Et vous savez où je « vais, et vous savez la voie », puisqu'il est lui-même la voie. Mais ils ne connaissaient pas le Père ; c'est pourquoi il leur dit : « Si « vous m'avez connu, vous avez aussi connu « mon Père ». C'est par moi que vous l'avez connu lui-même. Car autre je suis moi-même, autre est le Père. Mais, pour les empêcher de le croire dissemblable au Père, il ajoute : « Et bientôt vous le connaîtrez, et vous l'avez « vu ». Ils avaient vu en effet son Fils qui lui est entièrement semblable ; mais il fallait les avertir que le Père, qu'ils ne voyaient pas encore, était semblable au Fils qu'ils voyaient. Et c'est ce que signifie ce que Jésus dit ensuite à Philippe : « Qui me voit, voit aussi le « Père ». Non pas qu'il fût tout à la fois le Père et le Fils, erreur que la foi catholique condamne dans les Sabelliens, qu'on appelle aussi Patripassiens, mais parce que le Père et le Fils sont à tel point semblables, que qui connaît l'un, les connaît tous les deux. En parlant de deux personnes absolument semblables, voici ce que nous disons à ceux qui voient l'une et veulent savoir quelle est l'autre : En voyant l'une, vous voyez l'autre. C'est en ce sens que Jésus dit : « Qui me voit, voit aussi « le Père » ; cela veut dire, non pas, que celui qui est le Fils soit aussi le Père, mais que le Fils ne diffère en rien du Père. Car si le Père et le Fils ne faisaient pas deux, il ne serait pas dit : « Si vous m'avez connu, vous avez « connu aussi mon Père ». Aussitôt, en effet, après avoir dit : « Personne ne vient au Père, « sinon par moi », il ajoute : « Si vous m'avez « connu, vous avez connu aussi mon Père » : parce que moi, par qui on vient au Père, je vous conduirai à lui, afin que vous le connaissiez lui-même. Mais parce que je lui suis tout à fait semblable, « bientôt vous le connaî- « trez », puisque vous me connaissez : « et vous « l'avez vu », si vous m'avez vu des yeux du cœur.

3. Pourquoi me dis-tu donc, Philippe : « Mon- « trez-nous le Père, et il nous suffit ? Depuis « si longtemps je suis avec vous, et vous ne « m'avez pas connu, Philippe ? Qui me voit, « voit aussi le Père ». Si c'est encore beaucoup pour toi de comprendre pareille chose, crois, du moins, ce que tu ne comprends pas. Comment me dis-tu : « Montrez-nous le « Père ?» Si tu m'as vu, moi qui lui suis parfaitement semblable, tu as vu Celui auquel je ressemble ; et si tu ne peux comprendre encore, « ne crois-tu pas », du moins, « que je « suis dans le Père, et que le Père est en « moi ? » Ici Philippe aurait pu répondre : Je vous vois à la vérité, et je vous crois parfaitement semblable au Père ; mais est-il blâmable et mérite-t-il des reproches celui qui de deux personnes semblables aperçoit l'une, et désire aussi voir l'autre ? Je connais l'un des semblables, mais je ne connais encore que l'un sans l'autre ; il ne me suffit pas de connaître l'un, si je ne connais pas l'autre. C'est pourquoi « montrez-nous le « Père, et il nous suffit ». Mais le Maître ne reprenait son disciple, que parce qu'il voyait le cœur de son interlocuteur. Philippe désirait connaître le Père, parce qu'il croyait le

Père meilleur que le Fils; il ne connaissait donc pas même le Fils, puisqu'il s'imaginait qu'il y avait quelque chose de supérieur à lui. C'est pour redresser ses idées à ce sujet que Jésus lui dit : « Qui me voit, voit aussi le Père. « Comment dis-tu : montrez-nous le Père ? » Je vois bien comment tu le dis ; tu demandes à voir, non pas une personne qui soit semblable au Fils, mais une personne meilleure que le Fils. « Ne crois-tu pas que je suis dans le « Père, et que le Père est en moi? » Pourquoi veux-tu voir de la différence dans deux sujets en tout semblables ? pourquoi veux-tu connaître séparément ceux qui sont inséparables ? Ensuite, s'adressant non plus à Philippe, mais à tous les disciples, Notre-Seigneur leur dit des choses qu'il ne faut pas discuter dans le peu de temps qui nous reste ; nous voulons les expliquer avec plus de soin, s'il veut bien nous accorder son secours.

SOIXANTE ET ONZIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CES PAROLES DE NOTRE-SEIGNEUR : « LES PAROLES QUE JE VOUS DIS, JE NE LES DIS PAS DE « MOI-MÊME », JUSQU'A CES AUTRES : « SI VOUS DEMANDEZ QUELQUE CHOSE AU PÈRE, EN MON « NOM, JE LE FERAI ». (Chap. XIV, 10-14.)

LE FILS ENGENDRÉ DU PÈRE.

Le Fils est égal et semblable au Père, c'est pourquoi ils sont inséparables et l'un dans l'autre. Néanmoins, comme le Fils n'est pas de lui-même, puisqu'il a été engendré par le Père, les paroles qu'il dit et les œuvres qu'il fait viennent du Père : ceux qui ont la foi font des œuvres en paroles et en actions aussi grandes et même plus grandes que celles du Fils.

1. Ecoutez de toutes vos oreilles et recueillez dans vos esprits, mes très-chers frères, ce que je vais vous dire, mais ce que nous enseigne Celui-là même qui ne s'éloigne pas de nous. Notre-Seigneur dit, comme vous l'avez entendu dans la lecture qu'on vient de vous faire: « Les paroles que je vous adresse, je « ne les dis pas de moi-même ; mais mon Père « qui demeure en moi fait les œuvres que je « fais ». Les paroles sont donc des œuvres ? Oui, il en est ainsi. Car assurément celui qui, en parlant, édifie le prochain, fait une bonne œuvre. Mais que veulent dire ces mots : « Je « ne parle pas de moi-même? » Le voici : moi qui parle je ne suis pas de moi-même. Il attribue ce qu'il fait à celui dont il est lui-même, lui qui agit. En effet, Dieu le Père n'est d'aucun autre ; Dieu le Fils est, sans doute, égal au Père, mais il est de Dieu le Père. Le Père est Dieu, mais non pas de Dieu ; Lumière, mais non pas de lumière ; le Fils, au contraire, est Dieu de Dieu, lumière de lumière.

2. Les hérétiques s'attachent à chacune de ces paroles prononcées par Notre-Seigneur ; à la première : « Je ne parle pas de moi-« même » ; à la seconde : « Mais le Père qui « demeure en moi, fait les œuvres que « je fais »; ils partent de là pour s'élever contre nous, et quoique peu d'accord ensemble, mais bien par des chemins opposés, ils s'éloignent également de la voie de la vérité. Les Ariens disent, en effet : Voici bien que le Fils est inégal au Père ; il ne parle pas de lui-même. Les Sabelliens, autrement dit les Patripassiens, disent au contraire : Voici que Celui qui est le Père est aussi le Fils. Car que signifient ces paroles : « Le Père, qui « demeure en moi, fait les œuvres que je « fais ? » Je demeure en moi-même, moi qui fais les œuvres. Vous dites ainsi des choses opposées l'une à l'autre, non pas comme le faux est opposé au vrai, mais comme deux choses fausses sont opposées entre elles. Dans votre erreur vous avez pris des routes opposées ; au milieu d'elles se trouve le chemin

que vous avez abandonné. Vous êtes bien plus éloignés les uns des autres, que vous ne l'êtes de la voie que vous avez quittée. Vous qui êtes de ce côté, vous qui êtes de cet autre, venez à nous, ne cherchez pas à aller d'un côté à l'autre, mais de chaque côté venez à nous, et vous vous rejoindrez tous. Sabelliens, reconnaissez Celui que vous supprimez; Ariens, égalez au Père Celui que vous mettez au-dessous de lui, et vous marcherez avec nous dans le vrai chemin. Il y a, en effet, dans les dires de chacun de vous, de quoi vous redresser les uns les autres. Ecoute, Sabellien : il est si vrai que le Fils n'est pas le Père, mais bien une autre personne, que les Ariens le proclament inférieur au Père. Ecoute, Arien : il est si vrai que le Fils est égal au Père, que les Sabelliens disent qu'il est le même que le Père. Toi, ajoute Celui que tu supprimes; toi, laisse dans son intégralité Celui que tu diminues, et tous les deux vous serez d'accord avec nous, parce que toi tu ne supprimes pas, et toi tu ne diminues pas Celui qui est une autre personne que le Père, contrairement à l'opinion du Sabellien, et qui est égal au Père, contrairement à l'erreur de l'Arien. Aux uns et aux autres il crie, en effet : « Le Père et moi nous sommes un [1] ». Quand il dit : « un », que les Ariens l'entendent; « quand il dit : « Nous sommes », que les Sabelliens l'écoutent, et qu'ils ne tombent pas dans leur vaine erreur, les uns en niant qu'il soit égal au Père, et les autres en niant qu'il soit une personne distincte. Si ces mots de Notre-Seigneur : « Les paroles que je vous dis, « je ne les dis pas de moi-même », font penser que le Fils n'est pas égal au Père, comme s'il ne faisait pas ce qu'il veut, écoutez ce qu'il dit ailleurs : « Comme le Père ressuscite « les morts et les vivifie, de même aussi le « Fils vivifie ceux qu'il veut ». Si, encore, parce qu'il a dit : « Le Père, qui demeure en « moi, fait les œuvres que je fais », on s'imagine que autre n'est pas le Père et autre le Fils, on fera bien d'écouter ce qu'il a dit ailleurs : « Toutes les choses que le Père fait, « le Fils aussi les fait également [2] ». Par là on verra que le même ne fait pas deux fois une chose, mais qu'il y a deux personnes pour faire une seule et même chose. Mais comme l'un est égal à l'autre, de telle sorte pourtant que l'un vient de l'autre, il ne parle pas de lui-même, parce qu'il n'est pas de lui-même, et le Père, qui demeure en lui, fait les œuvres lui-même, parce que celui par qui et avec qui il les fait, n'est pas d'un autre que de lui. Enfin, Jésus-Christ ajoute : « Ne croyez-vous « pas que je suis dans le Père et que le Père « est en moi? Au moins, croyez-le à cause « des œuvres que je fais ». Tout à l'heure, Philippe seul recevait une réprimande; mais il paraît, par ces mots, qu'il ne devait pas être seul à se voir réprimandé. « A cause des œu« vres que je fais », dit Jésus, « croyez que « je suis dans le Père, et que le Père est en « moi ». Car, si nous étions séparés l'un de l'autre, nous ne pourrions en aucune façon agir d'une manière inséparable.

3. Mais que veut dire ce qui suit : « En « vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui « croit en moi fera les œuvres que je fais, et « il en fera aussi de plus grandes, parce que « je vais à mon Père. Et toutes les choses que « vous demanderez à mon Père en mon nom, « je les ferai. Afin que le Père soit glorifié « dans le Fils, si vous demandez quelque « chose en mon nom, je le ferai? » Il a donc promis de faire aussi lui-même ces choses plus grandes. Que le serviteur ne s'élève pas au-dessus du Seigneur, et le disciple au-dessus du maître [1]. Il dit qu'ils feront des choses plus grandes que celles qu'il fait lui-même. Mais ce sera lui qui les fera en eux ou par eux, et non pas eux qui les feront comme d'eux-mêmes. C'est à lui que s'adresse le Prophète dans ce passage du psaume : « Je « vous aimerai, Seigneur, qui êtes ma « force [2] ». Mais enfin, quelles sont donc ces « œuvres plus grandes? Fait-il allusion aux guérisons de malades qu'opérera plus tard leur ombre quand ils passeront quelque part [3]? C'est, en effet, un plus grand miracle de les guérir par son ombre que par l'attouchement de sa robe [4]. Notre-Seigneur a fait ce dernier miracle par lui-même, et le premier par ses disciples; et cependant c'est lui qui les a faits tous les deux. Mais, en réalité, quand il parlait ainsi, il voulait parler des œuvres de ses paroles; il dit, en effet : « Les « paroles que je vous dis, je ne les dis pas de « moi-même; mais le Père qui demeure en « moi, fait les œuvres que je fais ». De quelles œuvres voulait-il parler, si ce n'est des paroles

[1] Jean, x, 30. — [2] Id. v, 21, 19.

[1] Jean, XIII, 16. — [2] Ps. XVII, 2. — [3] Act. v, 15. — [4] Matth. XIV, 36.

qu'il proférait? Ils l'entendaient et ils croyaient en lui, et le fruit de ses paroles, c'était leur foi ; mais quand les Apôtres annoncèrent l'Evangile, ce ne fut pas un petit nombre comme le leur, mais l'univers, la gentilité tout entière qui crut en lui. Voilà, évidemment, quelles plus grandes choses ils devaient opérer. Et cependant Notre-Seigneur ne dit pas : Vous ferez encore de plus grandes choses; car il ne voulait pas que nous crussions que les Apôtres seuls devaient les faire; mais il dit : « Celui qui croit en moi fera les œuvres que « je fais, et il en fera de plus grandes ». Est-ce à dire que quiconque croit en Jésus-Christ fait ce qu'a fait Jésus-Christ, et opère même des choses plus grandes que les prodiges opérés par Jésus-Christ? Ce n'est pas là un sujet à traiter en passant et avec précipitation; la nécessité de finir ce discours nous oblige à remettre la chose à une autre fois.

SOIXANTE-DOUZIÈME TRAITÉ.

SUR LA MÊME LEÇON.

GRANDES ŒUVRES DES CROYANTS.

D'après la parole infaillible de Jésus-Christ, celui qui croit, fait des œuvres aussi grandes et même plus grandes que celles qu'opère le Fils de Dieu, puisque ses fidèles ont converti le monde, fait pratiquer des vertus inouïes, et que ceux qui ont cru en lui se sont changés eux-mêmes, mais avec sa grâce.

1. Que signifie, et en quel sens faut-il entendre ce que dit Notre-Seigneur : « Celui qui « croit en moi fera les œuvres que je fais « aussi? » c'est ce qu'il n'est pas facile de comprendre. Comme si ce passage n'était pas déjà suffisamment obscur par lui-même, le Christ y ajoute d'autres paroles encore plus obscures : « Et il fera de plus grandes choses « encore ». Qu'est-ce que cela veut dire? Nous ne trouvions personne capable de faire les œuvres que Jésus-Christ faisait, trouverons-nous quelqu'un pour en faire de plus grandes? Nous avions déjà dit dans le discours précédent que c'était un plus grand miracle de guérir les malades par sa seule ombre, en passant, comme l'ont fait les disciples [1], que de les guérir par l'attouchement de sa robe, comme l'a fait Notre-Seigneur [2]; et comme il y eut un plus grand nombre d'hommes pour croire à la prédication des Apôtres que pour croire à celle de Notre-Seigneur lui-même, c'était là, avons-nous dit encore, ce qu'il nous fallait entendre par ces œuvres plus grandes. Il ne faut pas, néanmoins, s'y tromper : ni le disciple n'est plus grand que le maître, ni le serviteur que le Seigneur, ni le fils adopté que le Fils unique, ni l'homme que Dieu lui-même; mais Jésus daignait faire par eux-mêmes de plus grandes choses; car il leur dit, en un autre endroit : « Sans moi vous ne pouvez rien faire [1] ». Effectivement, sans parler de choses qui sont en nombre infini, il a fait ses disciples sans leur intermédiaire : sans eux il a fait le monde, et comme il a daigné se faire homme, il s'est encore fait lui-même sans eux. Pour eux, qu'ont-ils fait sans lui, si ce n'est le péché? Enfin, ce qui dans ce passage aurait pu nous embarrasser à ce sujet, il le fait bientôt disparaître ; car, après avoir dit : « Celui qui « croit en moi fera les œuvres que je fais, et il « en fera de plus grandes », il ajoute aussitôt : « Parce que moi je vais au Père, et toutes les « choses que vous demanderez à mon Père en « mon nom, je les ferai ». Il avait dit : « Il « fera »; il dit ensuite : « Je ferai ». C'est comme s'il disait : Que cela ne vous paraisse pas impossible. Car celui qui croit en moi ne pourra jamais être plus grand que moi ; mais c'est moi qui ferai alors des œuvres plus

[1] Act. V, 15. — [2] Matth. XIV, 36.

[1] Jean, XV, 5.

grandes que celles que je fais maintenant; je ferai des œuvres plus grandes par celui qui croit en moi, que je n'en ai fait sans lui et par moi-même. Cependant, c'est toujours moi qui agis sans lui, comme c'est toujours moi qui agis par lui ; mais quand j'agirai sans lui, il ne les fera pas lui-même. Quand j'agirai par lui, il ne les fera point par lui-même, mais il les fera lui-même. Or, faire de plus grandes choses par lui que sans lui, ce n'est point de ma part un abaissement, mais une condescendance. Car, qu'est-ce que les serviteurs du Seigneur peuvent lui rendre pour tout le bien qu'il leur a fait [1] ? Entre tous ses dons, le moindre n'est pas d'avoir daigné leur accorder de faire par eux-mêmes des œuvres plus grandes que celles qu'il avait faites sans eux. Le jeune riche, qui lui demandait le moyen d'acquérir la vie éternelle, ne s'éloigna-t-il pas tout triste après l'avoir entendu [2] ? Il l'entendit et s'éloigna. Et cependant, ce qu'un seul n'a pas fait après avoir entendu le Maître lui-même, une foule d'autres l'ont fait, lorsque ce bon maître leur a parlé par ses disciples : méprisé par le riche qu'il avertit lui-même, il a été aimé de ceux qui, étant riches, ont embrassé la pauvreté à la voix de gens pauvres. Ainsi il a fait de plus grandes choses par la prédication de ceux qui ont cru en lui, qu'il n'en a fait par lui-même sur ceux qui l'entendaient.

2. Mais voici encore une difficulté qui m'embarrasse, c'est qu'il a fait ces plus grandes choses par l'entremise de ses Apôtres, et pourtant il ne faisait pas allusion à eux seuls, et n'a pas dit : Vous ferez les œuvres que je fais, et vous en ferez même de plus grandes. Mais il parlait de tous ceux qui appartiennent à sa famille, et il voulait qu'on le comprît bien ; c'est pourquoi il dit : « Celui qui croit en moi « fera les œuvres que je fais, et il en fera de « plus grandes encore ». Si donc quiconque croit, fera ces œuvres, il va de soi que celui qui ne les fait pas ne croit pas. Ainsi il dit ailleurs : « Celui qui m'aime garde mes com« mandements [3] », d'où il suit assurément que celui qui ne les garde pas, ne l'aime pas. De même il dit en un autre endroit : « Celui « qui écoute les paroles que je dis et les pra« tique, je le comparerai à l'homme prudent « qui bâtit sa maison sur la pierre [4] ». Donc celui qui n'est pas semblable à cet homme prudent, ou bien entend ces paroles sans les pratiquer, ou bien ne les entend pas du tout. « Celui qui croit en moi », dit-il, « quand il « serait mort, vivra [1] ». Celui donc qui ne vivra pas, ne croit pas : c'est évident, il en est de même pour ces paroles : « Celui qui croit en « moi, fera les œuvres » ; assurément celui qui ne les fera pas ne croit pas. Mais qu'est-ce que cela veut dire, mes frères? Faut-il ne point compter au nombre de ceux qui croient en Jésus-Christ celui qui n'a pas fait des œuvres plus grandes que celles de Jésus-Christ? Ce serait dur, absurde, intolérable ; pour supporter une pareille doctrine, il faut la comprendre. Ecoutons donc l'Apôtre : « L'homme qui croit en celui qui justifie le « pécheur, sa foi lui est imputée à justice [2] ». Dans cette œuvre, faisons les œuvres de Jésus-Christ ; car croire en Jésus-Christ, c'est faire l'œuvre de Jésus-Christ. Cette œuvre, il l'opère en nous, mais non pas sans nous. Maintenant donc, écoute et comprends : « Ce« lui qui croit en moi fera les œuvres que je « fais moi-même ». Je les fais d'abord, ensuite il les fera lui-même, parce que je fais en sorte qu'il les fasse. Et quelles sont ces œuvres? N'est-ce pas de pécheur devenir juste?

3. « Et il en fera de plus grandes ». De quelles œuvres est-il ici question, je vous le demande? Est-ce que celui qui opère son salut avec crainte et tremblement fait des œuvres plus grandes que toutes celles de Jésus-Christ [3]? Cette œuvre du salut, Jésus-Christ la fait lui-même en lui, mais non sans lui. Or, je n'hésite pas à le dire : c'est là une œuvre plus grande que la création du ciel et de la terre, et de tout ce que nous voyons dans le ciel et sur la terre. En effet, le ciel et la terre passeront [4], mais le salut et la justification des prédestinés, c'est-à-dire de ceux que Dieu connaît d'avance, demeureront toujours. Dans le ciel et la terre nous voyons l'œuvre de Dieu, mais dans les élus nous voyons l'image de de Dieu. Dans le ciel se trouvent les Trônes, les Dominations, les Principautés, les Puissances, les Archanges et les Anges, qui sont des œuvres de Jésus-Christ. Fait-il une œuvre plus grande que la création de ces esprits, celui qui, avec la coopération de Jésus-Christ, assure son salut éternel et sa justification? Je

[1] Ps. CXV, 12. — [2] Matth. XIX, 16-22. — [3] Jean, XIV, 21. — [4] Matth. VII, 24.

[1] Jean, XI, 25. — [2] Rom. IV, 5. — [3] Philipp. II, 12. — [4] Matth. XXIV, 35.

n'ose pas vous donner une réponse précipitée. Comprenne et décide qui pourra, s'il est plus grand de créer les justes que de justifier les pécheurs. Ce qu'il y a de certain, c'est que si des deux côtés la puissance est égale, dans ce dernier cas la miséricorde l'emporte. « C'est « en effet le grand mystère de piété qui a été « manifesté dans la chair, justifié dans l'es- « prit, qui a apparu aux anges, qui a été prê- « ché parmi les nations, cru dans le monde « et élevé dans la gloire [1] ! » Mais rien ne nous oblige à croire que Jésus-Christ entend parler de toutes ses œuvres lorsqu'il dit : « Il en « fera de plus grandes que celles-ci » : par « celles-ci », il a peut-être voulu nous faire entendre celles qu'il faisait en ce moment. Or, en ce moment il proférait des paroles de foi, et il avait déjà voulu parler de ces œuvres, lorsqu'il disait : « Les paroles que je vous dis, « je ne les dis pas de moi-même ; mais le Père « qui demeure en moi, fait les œuvres que je « fais ». Alors ses paroles étaient ses œuvres, et assurément il est moins grand de prêcher les paroles de justice, chose que Jésus-Christ a faite sans nous, que de justifier les pécheurs, chose qu'il fait en nous, mais concurremment avec nous. Il nous reste à examiner comment il faut entendre ces mots : « Tout ce « que vous demanderez à mon Père en mon « nom, je le ferai ». Comme les fidèles demandent à Dieu beaucoup de choses qu'ils n'obtiennent pas, il s'élève à ce sujet une difficulté considérable ; mais comme aussi il est temps de terminer ce discours, mieux vaut différer un peu pour traiter et examiner cette question plus à loisir.

[1] I Tim. III, 16.

SOIXANTE-TREIZIÈME TRAITÉ.

ENCORE SUR LA MÊME LEÇON.

CONDITIONS ET EFFETS DE LA PRIÈRE.

Si l'on a la foi, on obtient tôt ou tard ce qu'on demande, parce qu'on le demande pour une bonne fin et au nom de Jésus-Christ.

1. Le Seigneur promit de grandes choses à ceux des siens qui espèrent en lui, lorsqu'il dit : « Parce que je vais vers le Père, tout ce « que vous demanderez en mon nom, je le « ferai ». Il est donc allé vers le Père, de manière cependant à ne pas les laisser dans le besoin, mais à exaucer leurs prières. Mais que veut dire, « tout ce que vous demanderez », puisque nous voyons très souvent les fidèles demander et ne pas obtenir ? Ne serait-ce point parce qu'ils demandent mal ? C'est en effet le reproche que fait l'apôtre Jacques. « Vous demandez et vous ne recevez pas, « parce que vous demandez mal, ne cherchant « qu'à satisfaire vos passions [1] ». C'est par un effet de la miséricorde de Dieu qu'on n'obtient pas, si l'on doit mal user de ce qu'on demande. C'est pourquoi, si nous lui demandons des choses qui nous seraient nuisibles, nous devons bien plutôt craindre de voir un effet de sa colère dans l'obtention de ce qu'il nous refuserait dans sa miséricorde. Ne savons-nous pas que les Israélites obtinrent pour leur malheur ce qu'ils demandaient sous l'influence d'une passion coupable? ils désirèrent manger de la chair [1]. Et pourtant la manne tombait du ciel pour eux, ils étaient dégoûtés de ce qu'ils avaient, et ils demandaient impudemment ce qu'ils n'avaient pas : comme s'il n'eût pas mieux valu pour eux demander, non pas que la nourriture qui leur manquait fût accordée à leur désir coupable ; mais que, guéris de leur dégoût ils pussent prendre celle qu'ils avaient. En effet, quand le mal nous réjouit et que le bien ne nous plaît pas, nous devons plutôt demander à Dieu qu'il

[1] Jacques, IV, 3.

[1] Nombres, XI, 32.

nous donne le goût des choses bonnes que de nous en accorder de mauvaises. Sans doute, il n'est pas mauvais de se nourrir de chair, ainsi que l'Apôtre le dit à cette occasion : « Toute créature de Dieu est bonne, et il « ne faut rien rejeter de ce qui se mange « avec action de grâces [1] ». Mais, comme dit le même Apôtre : « Il est mal à un homme de « manger avec scandale [2] »; et s'il en est ainsi quand il y a scandale pour l'homme, combien plus en est-il ainsi lorsque Dieu lui-même en est offensé? Et ce n'était pas, de la part des Israélites, une légère offense à l'égard de Dieu, que de repousser ce que leur donnait la sagesse, et de demander ce que désirait leur appétit déréglé ! Cependant ils ne demandaient pas, mais ils murmuraient au sujet de ce qui leur manquait: par là nous devons apprendre que les créatures de Dieu ne sont pas coupables, mais seulement notre désobéissance et nos désirs déréglés; ce n'est pas à cause de la viande de porc, mais à cause d'un fruit, que le premier homme a trouvé la mort [3]. Et Esaü a perdu son droit d'aînesse, non pas pour une poule, mais pour des lentilles [4].

2. Comment donc faut-il entendre ces mots : « Tout ce que vous demanderez, je le ferai », si Dieu refuse aux fidèles, même pour leur bien, les choses qu'ils lui demandent? Devons-nous croire que cette parole n'a été adressée qu'aux Apôtres? Loin de nous cette pensée. Ce qui, en effet, a amené le Christ à prononcer cette parole, c'est qu'il avait dit plus haut : « Celui qui croit en moi, fera les « œuvres que je tais, et il en fera de plus « grandes ». Ç'a été le sujet du précédent discours. Pour nous empêcher de nous attribuer ces œuvres plus grandes, et montrer que c'est encore lui qui les faisait, il ajoute : « Parce « que je vais à mon Père, et tout ce que vous « demanderez en mon nom, je le ferai ». Est-ce que les Apôtres sont les seuls qui aient cru en lui? En disant : « Celui qui croit en « moi », il s'adressait à tous ceux au nombre desquels, grâce à lui, nous nous trouvons nous-mêmes, et pourtant, nous ne recevons pas tout ce que nous demandons. Mais, à ne considérer que les bienheureux Apôtres, nous voyons que celui qui a travaillé plus que tous les autres, ou du moins avec qui la grâce de Dieu a le plus travaillé [1], a trois fois demandé au Seigneur que l'ange de Satan s'éloignât de lui ; néanmoins il n'a pas obtenu ce qu'il demandait [2]. Que dire, mes très-chers frères? Penserons-nous que cette promesse ainsi exprimée : « Tout ce que vous demande- « rez, je le ferai », n'a pas été accomplie même pour les Apôtres? A l'égard de qui tiendra-t-il donc ses promesses, s'il a ainsi trompé ses Apôtres?

3. Eveille-toi, ô homme fidèle, et remarque attentivement la condition exigée ici : « En « mon nom » ; il n'est pas dit : « Tout ce que « vous demanderez », de quelque manière que ce soit; mais il est dit : « en mon nom ». Et Celui qui nous a promis un si grand bienfait, comment s'appelle-t-il ? Il s'appelle Jésus-Christ : Christ signifie roi, Jésus signifie Sauveur. Il est sûr que celui qui nous sauvera, ce n'est pas un roi quelconque, ce sera le roi Sauveur. Par conséquent, tout ce que nous demandons contre le bien de notre salut, nous ne le demandons pas au nom du Sauveur. Et cependant il est toujours Sauveur, non-seulement quand il fait ce que nous demandons, mais même quand il ne le fait pas. Car dès lors qu'il nous voit demander des choses opposées à notre salut, il se montre vraiment notre Sauveur en ne nous les accordant pas. Dans les demandes des malades, le médecin distingue ce qui est favorable à leur santé, et ce qui peut lui être contraire; c'est pourquoi, lorsque l'infirme demande ce qui peut lui faire du mal, le médecin le lui refuse dans l'intérêt de sa santé. Ainsi en est-il pour nous : si nous voulons que Notre-Seigneur fasse tout ce que nous demanderons, ne demandons pas d'une manière quelconque, mais demandons en son nom, c'est-à-dire au nom du Sauveur, ne demandons rien qui soit contraire à notre salut : car s'il le faisait, il n'agirait plus comme Sauveur ; et pourtant, voilà ce qu'il est pour ses fidèles. Car, pour les pécheurs, il est leur juge, tandis que pour les fidèles il est assez bon pour être leur Sauveur. Quand donc on croit en lui, tout ce qu'on demandera en ce nom qu'il porte comme Sauveur de ceux qui croient en lui, il le fera parce qu'il le fait comme Sauveur. Mais si celui qui croit en lui demande par ignorance quelque chose qui soit contraire à son salut, il ne demande pas au nom du Sauveur. Car Jésus

[1] I Tim. IV, 4. — [2] Rom. XIV, 20. — [3] Gen. III, 6. — [4] Id. XXV, 34.

[1] I Cor. XV, 10. — [2] II Cor. XII, 8.

ne serait pas son Sauveur, s'il faisait ce qui empêcherait le salut de son serviteur. C'est pourquoi il vaut bien mieux qu'il ne fasse pas la chose pour laquelle on l'invoque, et qu'il fasse celle à cause de laquelle il mérite son nom. Aussi Jésus, qui est non-seulement un Sauveur, mais encore un bon maître, veut pouvoir faire tout ce que nous demanderons, et, pour cela, dans la prière qu'il nous a enseignée, il nous a appris ce que nous devons demander, afin de nous faire comprendre que nous ne demandons pas au nom du maître, quand ce que nous demandons est au-delà de la règle qu'il nous a laissée.

4. Sans doute, il ne fait pas toujours sur l'heure tout ce que nous demandons en son nom, c'est-à-dire en tant qu'il est notre Sauveur et notre maître, mais cependant il le fait. En effet, même quand nous lui demandons que le règne de Dieu arrive, on ne peut pas dire qu'il ne fait pas ce que nous demandons, parce que tout aussitôt nous ne régnons pas avec lui dans l'éternité. Ce que nous demandons est différé, mais n'est pas refusé. Toutefois, quand nous prions, ne nous lassons pas plus que ceux qui sèment : au temps convenable nous moissonnerons [1]. Et en même temps que nous demandons comme il faut, demandons-lui qu'il ne fasse pas ce que nous ne demandons pas comme il faut ; c'est à cela que se rapporte ce que nous lui disons dans l'oraison dominicale : « Ne nous induisez point « en tentation [2] ». Car ce n'est point une petite tentation, que de demander ce qui est contre toi. Mais il ne faut pas manquer de faire attention à ce que Notre-Seigneur ajoute, pour nous empêcher de penser que ce qu'il promet de faire à ceux qui le prieront, il doit le faire sans le Père. Après avoir dit : « Tout « ce que vous demanderez en mon nom, je « le ferai », il ajoute aussitôt : « Afin que le « Père soit glorifié dans le Fils, si vous de« mandez quelque chose en mon nom, je le « fais ». Ce que fait le Fils, il ne le fait donc pas sans le Père, puisqu'il le fait, afin que le Père soit glorifié en lui. Le Père fait donc ces choses dans le Fils, afin que le Fils soit glorifié dans le Père, et le Fils les fait dans le Père, afin que le Père soit glorifié dans le Fils : car le Père et le Fils sont un.

[1] Galat. VI, 9. — [2] Matth. VI, 9-13.

SOIXANTE-QUATORZIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CES PAROLES : « SI VOUS M'AIMEZ GARDEZ MES COMMANDEMENTS », JUSQU'A CES AUTRES : « IL DEMEURERA CHEZ VOUS ET IL SERA EN VOUS ». (Chap. XIV, 15-17.)

LE DON DE L'ESPRIT-SAINT.

Pour accomplir le moindre devoir, il faut l'assistance du Saint-Esprit; mais pour le posséder parfaitement, d'une manière permanente et intime, pour le bien connaître, il est indispensable d'observer les commandements de Jésus-Christ. Nous recevons donc le Saint-Esprit dans une mesure proportionnée à notre fidélité à ses ordres.

1. Nous l'avons entendu, mes frères, dans cette leçon de l'Evangile. Notre-Seigneur nous a dit : « Si vous m'aimez, gardez mes com« mandements, et je prierai le Père, et il vous « donnera un autre Consolateur, pour qu'il « demeure éternellement avec vous, l'Esprit « de vérité, que le monde ne peut recevoir, « parce qu'il ne le voit point et ne le connaît « point. Mais vous le connaîtrez, parce qu'il « demeurera avec vous et qu'il sera en vous ». Il y a beaucoup de questions à faire sur ce peu de paroles de Notre-Seigneur ; mais c'est pour nous une grande entreprise de chercher à découvrir tout ce qui s'y trouve renfermé, et encore plus de trouver tout ce que nous y chercherons. Cependant, autant que le Seigneur voudra bien nous en faire la grâce, selon notre capacité et aussi selon la vôtre,

nous serons attentifs, nous à ce que nous devons dire, et vous à ce que vous devez entendre. Recevez donc par nous, très-chers frères, ce que nous pouvons vous donner; et ce qu'il nous est impossible de vous expliquer, demandez-le au Seigneur. Jésus-Christ promet à ses Apôtres l'Esprit consolateur; mais voyons de quelle manière il le leur promet : « Si vous m'aimez », leur dit-il, « gardez mes « commandements, et je prierai le Père, et il « vous donnera un autre Consolateur, l'Esprit « de vérité, afin qu'il demeure éternellement « avec vous ». Cet Esprit est évidemment le Saint-Esprit de la Trinité, que la foi catholique reconnaît comme étant consubstantiel et coéternel au Père et au Fils. C'est de lui que l'Apôtre nous dit : « L'amour de Dieu a été « répandu dans nos cœurs par l'Esprit-Saint « qui nous a été donné [1] ». Comment donc Notre-Seigneur dit-il : « Si vous m'aimez, « gardez mes commandements, et moi, je « prierai le Père, et il vous donnera un autre « Consolateur » ; puisque cet Esprit-Saint dont il parle est celui-là même sans lequel nous ne pouvons ni aimer Dieu, ni garder ses commandements? Comment aimerons-nous pour recevoir Celui sans lequel nous ne pouvons rien aimer? Ou bien, comment garderons-nous les commandements, pour recevoir celui sans lequel nous ne pouvons les garder? Ou bien, y aurait-il préalablement en nous un amour qui nous ferait aimer Jésus-Christ, de telle sorte qu'en aimant Jésus-Christ et en observant ses commandements, nous méritérions de recevoir le Saint-Esprit, et que l'amour, non pas de Jésus-Christ, puisque cet amour nous l'aurions d'avance, mais l'amour de Dieu le Père serait répandu dans nos cœurs par l'Esprit-Saint, qui nous a été donné? Cette pensée est mauvaise, car celui qui croit aimer le Fils, et n'aime pas le Père, celui-là n'aime pas même le Fils ; il n'aime que le fantôme qu'il s'est forgé à lui-même. D'ailleurs, c'est une parole expresse de l'Apôtre que « personne ne « peut dire : Seigneur Jésus, si ce n'est par « le Saint-Esprit [2] ». Et qui peut dire: Seigneur Jésus, de la manière que l'entendait l'Apôtre, sinon celui qui l'aime? Plusieurs, en effet, le disent de bouche, mais le nient dans leur cœur et par leurs actes. C'est de ceux-là qu'il a dit : « Ils font profession de connaître Dieu, « mais ils le nient par leurs œuvres [3] ». Si c'est par les œuvres qu'on le renonce, assurément c'est aussi par les œuvres qu'il faut le confesser. « Personne donc ne dit : Seigneur « Jésus » d'esprit, de parole, de fait, de cœur, de bouche et d'action, « personne ne dit : Sei« gneur Jésus, sinon par le Saint-Esprit » ; et personne ne le dit ainsi, à moins de l'aimer. Les Apôtres disaient déjà de la sorte : « Sei« gneur Jésus », et ils le disaient ainsi sans fiction aucune; s'ils le confessaient de bouche sans le nier dans leur cœur et par leurs actes; s'ils le disaient en toute vérité, c'est qu'évidemment ils l'aimaient. Mais comment pouvaient-ils l'aimer, sinon par l'Esprit-Saint? Pourtant ils doivent d'abord aimer Jésus et garder ses commandements, afin de recevoir le Saint-Esprit, sans lequel ils ne peuvent ni aimer ni garder les commandements.

2. Il faut donc reconnaître que celui qui aime a déjà l'Esprit-Saint, et que l'ayant, il mérite de l'avoir encore à un degré plus éminent et qu'ainsi son amour augmente. Les disciples avaient donc déjà l'Esprit-Saint que le Seigneur leur promettait, et sans lequel ils n'auraient pu l'appeler Seigneur. Mais cependant ils ne l'avaient point encore, dans le sens que le Seigneur le leur promettait. Il est donc vrai de dire qu'ils l'avaient et qu'ils ne l'avaient pas, puisqu'ils ne l'avaient pas encore au degré où ils devaient l'avoir : ils l'avaient bien un peu, mais ils devaient l'avoir davantage. Ils l'avaient d'une manière cachée, ils devaient le recevoir ouvertement. Et ce qui était de nature à augmenter la grandeur du don qui leur était promis, c'est qu'ils devaient savoir pertinemment qu'ils possédaient le Saint-Esprit. C'est de ce don que parle l'Apôtre, lorsqu'il dit : « Pour nous, nous avons « reçu, non pas l'esprit de ce monde, mais « l'Esprit qui est de Dieu, afin que nous con« naissions les dons que Dieu nous a faits [1] ». Car ce n'est pas une seule fois, mais deux fois, que Notre-Seigneur répandit l'Esprit-Saint sur ses Apôtres d'une manière visible. En effet, peu après sa résurrection, il leur dit en soufflant sur eux : « Recevez l'Esprit-Saint [2] ». Parce qu'il le leur donna en ce moment, est-ce qu'il ne leur envoya point plus tard celui qu'il leur avait promis? Ou bien, n'était-ce pas le même qu'il répandit sur eux par son souffle et qu'ensuite il leur envoya du haut du ciel [3]? C'est donc une nouvelle question de savoir

[1] Rom. v, 5. — [2] I Cor. xii, 3. — [3] Tit. i, 16.

[1] I Cor. ii, 12. — [2] Jean, xx, 22. — [3] Act. ii, 1.

pourquoi cette donation visible du Saint-Esprit a été renouvelée deux fois : ce fut peut-être à cause du double précepte de l'amour de Dieu et du prochain ; comme il voulait nous montrer que ce double amour est l'effet du Saint-Esprit, l'infusion de cet Esprit a été renouvelée deux fois d'une manière apparente. Il peut y avoir de ce fait d'autres raisons, mais nous ne sommes pas au moment de chercher à les connaître ; car nous prolongerions ce discours outre mesure. Tenons seulement pour constant que sans l'Esprit-Saint nous ne pouvons ni aimer Jésus-Christ, ni garder ses commandements, et que nous ferons ces deux choses plus ou moins parfaitement, selon que nous aurons reçu ce même Esprit avec plus ou moins d'abondance. C'est pourquoi ce n'est pas inutilement que l'Esprit-Saint est promis, non-seulement à celui qui ne l'a pas, mais même à celui qui le possède déjà : par là, celui qui ne l'a pas encore commencera à l'avoir, et celui qui l'a déjà, le possédera en de plus larges proportions. En effet, si l'Esprit-Saint ne pouvait s'obtenir à un degré moindre par les uns, et à un degré plus élevé par les autres, le saint prophète Elysée n'aurait pas dit au saint prophète Elie : « Que l'esprit qui est en « vous soit doublé en moi [1] ».

3. En prononçant ces mots : « Dieu ne donne « pas son Esprit par mesure [2] », Jean-Baptiste parlait du Fils même de Dieu, car l'Esprit-Saint ne lui a pas été donné par mesure, puisque la divinité habite en lui dans toute sa plénitude [3]. En effet, le médiateur de Dieu et des hommes, Jésus-Christ homme [4], n'a jamais été privé de la grâce du Saint-Esprit ; lui-même l'a déclaré; c'est en lui que s'est accomplie cette prophétie : « L'Esprit du Sei« gneur est sur moi, c'est pourquoi il m'a « rempli de son onction ; il m'a envoyé évan« géliser les pauvres [5] ». Qu'il soit le Fils unique de Dieu, égal au Père, c'est sa nature et non pas un effet de la grâce ; mais qu'il se soit uni un homme pour ne faire avec lui qu'une seule personne qui est celle du Fils unique de Dieu, ce n'est plus sa nature, mais un don de la grâce ; l'Evangile nous en avertit en ces termes : « Cependant l'enfant croissait et se « fortifiait, il était rempli de sagesse, et la « grâce de Dieu était en lui [6] ». Pour les autres hommes, le don de l'Esprit-Saint leur est accordé et augmenté par mesure jusqu'à ce que se comble pour chacun la mesure de la perfection qui lui est propre. C'est pourquoi l'Apôtre nous avertit « de ne pas être plus sages « qu'il ne faut, mais d'être sages avec sobriété « selon la mesure de la foi que Dieu a répartie « à chacun [1] ». Ce n'est pas que l'Esprit-Saint soit partagé ; mais il partage ses dons. Il y a diversité de dons spirituels ; mais il n'y a qu'un même Esprit [2].

4. Mais quand Jésus dit : « Je prierai le Père « et il vous donnera un autre Paraclet », il montre qu'il est lui-même un Paraclet. Paraclet est un mot qui, en latin, signifie avocat ; or, il est dit de Jésus-Christ : « Nous avons « pour avocat auprès du Père Jésus-Christ le « juste [3] ». Ainsi, quand Jésus-Christ a dit que le monde ne pouvait pas recevoir le Saint-Esprit, il a parlé dans le même sens que l'Apôtre en ce passage : « La prudence de la « chair est ennemie de Dieu ; car elle n'est « pas soumise à la loi et ne peut l'être [4] ». C'est comme si nous disions : L'injustice ne peut être juste. Par le monde, en cet endroit, Jésus entend ceux qui aiment le monde d'un amour qui ne vient pas du Père [5]. C'est pourquoi à l'amour de ce monde, que nous avons tant de peine à diminuer et à détruire en nous, est opposé l'amour de Dieu qui est répandu dans nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné. « Le monde ne peut « donc recevoir cet Esprit, parce qu'il ne le « voit pas et ne le connaît point ». Car l'amour du monde n'est pas doué de ces yeux invisibles par lesquels on voit le Saint-Esprit, parce qu'il ne peut être vu que d'une manière toute spirituelle.

5. « Mais vous », dit Notre-Seigneur, « vous « le connaîtrez, parce qu'il restera avec vous « et qu'il sera en vous ». Il sera en eux pour y demeurer ; il n'y demeurera pas pour y être ; car il faut être en un lieu avant d'y demeurer. Mais afin que les disciples n'entendent pas ces paroles : « Il demeurera avec « vous », en ce sens qu'il demeurerait visiblement auprès d'eux, à la façon dont un étranger demeure chez son hôte, il explique ces mêmes paroles en ajoutant : « Il sera en « vous ». Il se voit donc d'une manière invisible ; s'il n'est pas en nous, nous ne pouvons le connaître; car ainsi voyons-nous en nous-

[1] IV Rois, II, 9. — [2] Jean, III, 34. — [3] Coloss. II, 9. — [4] I Tim. II, 5. — [5] Luc, IV, 18-21. — [6] Id. II, 40.

[1] Rom. XII, 3. — [2] I Cor. XII, 4. — [3] I Jean, II, 1. — [4] Rom. VIII, 7. — [5] I Jean, II, 16.

mêmes notre propre conscience. Nous voyons le visage d'un autre, nous ne voyons pas le nôtre; nous voyons notre conscience, et nous ne voyons pas celle d'autrui. Mais notre conscience ne peut être ailleurs qu'en nous, tandis que l'Esprit-Saint peut très-bien être sans nous; c'est pourquoi il nous est donné, afin d'être aussi en nous. Mais nous ne pouvons le voir et le connaître comme il veut être vu et connu, que s'il est en nous.

SOIXANTE-QUINZIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CES PAROLES DE JÉSUS-CHRIST : « JE NE VOUS LAISSERAI PAS ORPHELINS », JUSQU'A CES AUTRES : « ET MOI AUSSI JE L'AIMERAI ET JE ME DÉCOUVRIRAI A LUI ». (Ch. XIV, 18-21.)

RÉCOMPENSE DE LA FIDÉLITÉ A JÉSUS-CHRIST.

Le Sauveur promet à ses Apôtres, s'ils sont fidèles à ses commandements, non-seulement de se manifester à eux après sa résurrection, mais aussi de leur communiquer la vie éternelle, et de se faire voir à eux pendant l'éternité.

1. Jésus-Christ avait promis à ses disciples de leur envoyer le Saint-Esprit; mais, pour les empêcher de croire qu'il voulait l'envoyer à sa place, et qu'il ne serait plus lui-même avec eux, Notre-Seigneur ajouta ces paroles : « Je ne vous laisserai pas orphelins; je viendrai « à vous ». Les orphelins sont des pupilles. Le mot grec d'orphelin a la signification de pupille ; car, dans le psaume où nous lisons : « Vous serez le protecteur du pupille [1] », la version grecque porte : protecteur de l'orphelin. Le Fils de Dieu nous a adoptés pour les enfants de son Père, et il a voulu que nous ayons pour Père selon la grâce, celui qui est son Père selon la nature; et néanmoins, il nous témoigne une tendresse toute paternelle lorsqu'il dit : « Je ne vous laisserai pas orphe« lins; je viendrai à vous ». C'est encore pour cela qu'il nous appelle les enfants de l'Epoux, lorsqu'il dit : « L'heure viendra où l'Epoux « leur sera enlevé, et alors les enfants de « l'Epoux jeûneront [2] ». Quel est l'Epoux, sinon le Seigneur Jésus-Christ?

2. Il dit ensuite : « Encore un peu de temps, « et le monde ne me voit plus ». Eh quoi! est-ce qu'alors le monde le voyait? puisque par le nom de monde il veut désigner ceux dont il a parlé plus haut en ces termes : « Le « monde ne peut recevoir le Saint-Esprit, « parce qu'il ne le voit pas et ne le connaît « pas ». Le monde, assurément, voyait de lui ce qui pouvait se voir des yeux de la chair; mais il ne voyait pas le Verbe divin caché sous le voile de la chair : il voyait l'homme, mais ne voyait pas le Dieu; il voyait le vêtement, mais ne voyait pas celui qui le portait. Après sa résurrection, il laissa voir son corps à ses disciples, il leur permit même de le toucher, mais il ne voulait pas le montrer à ceux qui n'étaient pas du nombre des siens. Aussi est-ce peut-être ce qu'il faut entendre par ces paroles : « Encore un peu de temps, et le « monde ne me voit pas; pour vous, vous me « verrez, parce que je vis et que vous vivrez ».

3. Que signifient ces mots : « Parce que je « vis et que vous vivrez? » Pourquoi dit-il qu'il vit lui-même présentement, et que, pour eux, ils vivront plus tard, sinon parce qu'il promettait de leur donner plus tard la vie qui animerait d'abord son corps ressuscité? Et comme sa résurrection allait avoir bientôt lieu, il en parle au temps présent, pour en montrer la proximité. Mais comme la résurrection de ses disciples devait être différée jusqu'à la fin du monde, il ne dit pas : Vous vivez, mais : « Vous vivrez ». Ces deux résurrections, la sienne qui devait avoir lieu peu après, et la nôtre qui arrivera à la fin du monde, Notre-Seigneur les a ainsi promises d'une façon élégante et brève, par ces deux mots dont l'un regarde le présent et l'autre

[1] Ps. IX, 14. — [2] Matth. IX, 15.

l'avenir : « Parce que je vis », dit-il, « et vous « aussi vous vivrez ». C'est parce qu'il vit que nous vivrons. « Par un homme est venue la « mort, et par un homme viendra la résur-« rection des morts ; car, comme tous meurent « en Adam, ainsi tous seront vivifiés en Jésus-« Christ[1] ». Et comme aucun n'est arrivé à la mort que par Adam, aucun n'arrive à la vie que par Jésus-Christ : parce que nous avons vécu, nous sommes morts ; mais c'est parce qu'il a vécu lui-même, que nous vivrons. Nous sommes morts à Jésus-Christ, quand nous vivons pour nous-mêmes. Mais parce qu'il est mort pour nous, il vit et pour lui-même et pour nous. C'est en effet parce qu'il vit, que nous vivons. Nous avons bien pu nous donner la mort à nous-mêmes, mais nous ne pouvons, de même, nous rendre la vie.

4. « En ce jour », dit-il, « vous connaîtrez « que je suis dans mon Père et que vous êtes « en moi, et moi en vous ». En quel jour, sinon en celui auquel il fait allusion en disant : « Et vous vivrez ? » Alors nous pourrons voir ce que nous croyons. Maintenant, sans doute, il est en nous, et nous sommes en lui. Mais ce que nous ne faisons que croire maintenant, alors nous le connaîtrons. Et quoique dès à présent la foi nous l'apprenne, alors notre connaissance aura pour base la contemplation même de la réalité, tant que nous sommes dans un corps pareil au nôtre, c'est-à-dire sujets à la corruption et de nature à appesantir l'âme, nous sommes éloignés du Seigneur, nous marchons à la lueur de la foi et non au flambeau de la claire vue[2]. Mais alors nous marcherons à la claire vue ; car nous le verrons tel qu'il est[3]. Si Jésus-Christ n'était pas en nous, même dès cette vie, l'Apôtre ne dirait pas : « Mais si Jésus-Christ « est en nous, le corps est mort à cause du « péché, mais l'Esprit est vivant à cause de la « justice[4] ». Que nous soyons en lui, même

[1] I Cor. xv, 21, 22. — [2] II Cor. v, 6. — [3] I Jean, iii, 2. — [4] Rom. viii, 10.

dès cette vie, c'est ce que Notre-Seigneur nous montre quand il dit : « Je suis la vigne, vous « êtes les branches[1] ». En ce jour donc, quand nous vivrons de cette vie qui doit absorber la mort, nous connaîtrons qu'il est dans le Père, que nous sommes en lui, et qu'il est en nous : car alors sera achevé ce qu'il a déjà commencé, c'est-à-dire d'être en nous et de nous faire vivre en lui.

5. « Celui qui a mes commandements », dit Notre-Seigneur, « et les garde, c'est celui-« là qui m'aime ». Celui qui les a dans la mémoire et qui les garde dans sa manière de vivre, qui les a dans ses discours, et qui les garde en ses mœurs ; qui les a en les écoutant et qui les garde en les pratiquant, ou qui les a en les pratiquant, et qui les garde en y persévérant, « c'est celui-là », dit-il, « qui m'aime ». C'est par les œuvres que l'amour doit se montrer, s'il veut être autre chose qu'un vain nom. « Et celui qui m'aime », continue-t-il, « sera aimé par mon Père ; et moi aussi « je l'aimerai, et je me manifesterai à lui ». Que veut dire : « J'aimerai ? » Est-ce qu'il ne commencera qu'alors à nous aimer, tandis que maintenant il ne nous aime pas ? Evidemment non. Comment, en effet, le Père pourrait-il nous aimer sans le Fils, ou comment le Fils pourrait-il nous aimer sans le Père ? Leur opération étant inséparable, pourraient-ils aimer séparément ? Quand Notre-Seigneur dit : « Je l'aimerai », cette parole se rapporte à ce qui suit : « Et je me manifesterai moi-« même à lui ». « J'aimerai et je me manifes-« terai », c'est-à-dire, j'aimerai jusqu'à me manifester. Maintenant l'amour de Jésus-Christ ne va qu'à nous faire croire et pratiquer ce que la foi nous ordonne ; mais alors son amour ira jusqu'à nous faire voir et à nous donner la claire vision pour récompense de notre foi, et nous aussi nous aimons maintenant, parce que nous croyons ce que nous verrons ; mais alors nous aimerons parce que nous verrons ce que nous croyons.

[1] Jean, xv, 5.

SOIXANTE-SEIZIÈME TRAITÉ.

DEPUIS LES PAROLES SUIVANTES : « JUDE, NON PAS L'ISCARIOTE, LUI DIT », JUSQU'A CELLES-CI : « LA PAROLE QUE VOUS AVEZ ENTENDUE, N'EST PAS MA PAROLE, MAIS CELLE DU PÈRE QUI M'A « ENVOYÉ ». (Chap. XIV, 22-24.)

MANIFESTATION DE DIEU.

Jésus-Christ se manifeste à ceux qui l'aiment, intérieurement en ce monde, et dans le ciel il se manifestera à eux pour toujours, tandis que les mondains ne verront qu'un instant son humanité au jour du jugement, et jamais ils ne le contempleront dans son essence divine, parce qu'ils ne l'aiment pas.

1. Si les disciples de Jésus l'interrogent et que ce divin Maître leur réponde, nous sommes avec eux pour profiter de ses réponses, puisque nous lisons ou entendons lire le saint Evangile. Notre-Seigneur ayant dit : « Encore « un peu de temps, et le monde ne me voit « déjà plus, mais vous me verrez », Jude, non pas celui qui le trahit et qui était surnommé Iscariote, mais celui dont l'épître se lit au même titre que les Epîtres canoniques, l'interrogea à ce sujet : « Seigneur, d'où vient « que vous vous manifesterez à nous et non « pas au monde ? » Soyons avec les Apôtres comme des disciples qui interrogent leur maître, et écoutons la réponse qu'il nous fait à tous. Jude le saint, et non pas l'impie, non pas le persécuteur du Seigneur, mais son suivant fidèle, lui demanda pourquoi il devait se manifester, non pas au monde, mais seulement à ses disciples ; pourquoi encore un peu de temps et le monde ne le verrait plus, tandis que ses disciples le verraient.

2. « Jésus lui répondit et lui dit : Si quel« qu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon « Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et « nous ferons en lui notre demeure. Celui qui « ne m'aime point ne garde pas mes paroles ». Voilà bien exposée la raison pour laquelle il doit se manifester aux siens, et non pas aux étrangers qu'il désigne sous le nom de monde ; cette raison, c'est que les siens l'aiment et que les autres ne l'aiment pas. C'est la même raison qui fait chanter au saint Psalmiste : « Jugez-moi, mon Dieu, et séparez ma cause « de la nation qui n'est pas sainte [1] ». En effet, ceux qui aiment sont choisis parce qu'ils aiment : pour ceux qui n'aiment pas, quand même ils parleraient toutes les langues des hommes et des anges, ils ne sont qu'un airain sonnant et une cymbale retentissante. Quand même ils auraient le don de prophétie, quand ils auraient pénétré tous les mystères et toute science, quand ils auraient toute la foi possible, jusqu'à transporter les montagnes, ils ne sont rien. Quand ils auraient distribué tous leurs biens, quand ils auraient livré leur corps pour être brûlé, cela ne leur servirait de rien [1]. C'est l'amour qui distingue les saints d'avec le monde, qui les unit ensemble et fait qu'ils habitent la même maison [2]. Dans cette maison le Père et le Fils font leur demeure, et ils donnent ce même amour à ceux devant qui ils se manifesteront à la fin du monde. C'est au sujet de cette manifestation que le disciple interrogeait le divin Maître; de cette manière, ceux qui ont entendu sa réponse de sa propre bouche, et nous qui la lisons dans l'Evangile, nous en sommes tous instruits. Le disciple n'avait fait de question qu'au sujet de la manifestation de Jésus-Christ, et le Christ lui a fait une réponse qui a trait à son amour et à sa demeure. Il y a donc une manifestation de Dieu tout intérieure, qu'ignorent absolument les impies, puisque Dieu, le Père et le Saint-Esprit ne se manifestent jamais à eux. Le Fils a pu se manifester à eux, mais dans sa chair, et cette manifestation est bien différente de la manifestation intérieure. Quelle qu'elle soit, elle ne durera pas toujours pour eux : elle ne durera qu'un peu de temps;

[1] Ps. XLII, 1.

[1] I Cor. XIII, 1-3. — [2] Ps. LXVII, 7.

et ce sera pour leur jugement, et non pour leur joie; pour leur châtiment, et non pour leur récompense.

3. Voyons maintenant, autant que Dieu daignera nous le découvrir, comment il faut entendre ces paroles: « Encore un peu de temps « et le monde ne me voit déjà plus ; mais « vous, vous me verrez ». Peu après, sans doute, son corps, que les impies eux-mêmes pouvaient voir, devait être soustrait à leurs yeux, puisqu'après la résurrection aucun d'eux ne l'a vu. Mais comme les anges ont affirmé qu' « il viendra de la même manière que vous « l'avez vu monter au ciel [1] » ; comme, d'ailleurs, la foi nous apprend qu'il viendra dans le même corps juger les vivants et les morts; alors, sans aucun doute, le monde le verra, et sous ce nom de monde sont compris ceux qui sont étrangers à son royaume. Et ainsi ces paroles: « Encore un peu de temps et le monde « ne me voit déjà plus », il semble bien plus naturel de les entendre de la fin du monde, c'est-à-dire du moment où il se soustraira à la vue des damnés, tandis qu'il se fera voir pour toujours à ceux en qui son Père et lui font leur demeure à cause de leur amour pour lui. Il dit: « Encore un peu de temps », car ce qui paraît très-long aux hommes est très-court aux yeux de Dieu. C'est en effet de de ce temps si court que notre Evangéliste Jean a dit : « Mes petits enfants, voici la der« nière heure [2] ».

4. Mais pour ne pas croire que le Père et le Fils seuls doivent, sans le Saint-Esprit, établir leur demeure en ceux qui les aiment, qu'on se rappelle ce qui a été dit plus haut du Saint-Esprit: « Le monde ne peut le rece« voir, parce qu'il ne le voit point et ne le « connaît point. Mais pour vous, vous le con« naîtrez, parce qu'il restera avec vous et « qu'il sera en vous [3] ». Le Saint-Esprit est donc avec le Père et le Fils, pour établir sa demeure dans les saints; il reste dans leur intérieur, comme Dieu dans son temple. Le Dieu Trinité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, viennent à nous, quand nous allons à eux: ils viennent en nous en nous secourant, et nous allons à eux en leur obéissant; ils viennent en nous en nous éclairant, et nous allons à eux en profitant de leurs lumières; ils viennent en nous en nous remplissant, et nous allons à eux en les recevant; par là nous les voyons non pas extérieurement, mais d'une manière intérieure, et leur demeure en nous est, non point passagère, mais éternelle. C'est ainsi que le Fils ne se manifeste pas au monde, car il appelle monde ceux dont il ajoute aussitôt: « Celui qui ne m'aime pas ne garde pas mes « paroles ». Voilà quels sont ceux qui ne voient jamais le Père ni le Saint-Esprit : ils voient le Fils un peu de temps, non pour être béatifiés, mais pour être jugés. Et ils le verront, non pas dans sa forme de Dieu, sous laquelle il est invisible en même temps que le Père et le Saint-Esprit, mais dans sa forme d'homme, sous laquelle il a paru méprisable aux hommes pendant sa passion, mais sous laquelle, aussi, il se montrera terrible dans son jugement.

5. Si Jésus ajoute : « Et la parole que vous « avez entendue n'est pas la mienne, mais « celle du Père qui m'a envoyé », n'en soyons ni étonnés, ni effrayés. Il n'est pas moindre que le Père ; mais il n'est que par le Père ; il n'est pas au-dessous du Père, mais il n'est pas de lui-même ; et il n'a pas menti quand il a dit : « Celui qui ne m'aime pas ne garde « pas mes paroles ». Il dit que ces paroles sont les siennes ; peut-il être opposé à lui-même quand il dit ensuite : « Et la parole que vous « avez entendue n'est pas mienne ? » Peut-être a-t-il voulu établir ici une distinction, comme celle-ci : quand il parle de « ses « propres paroles », il en parle au pluriel ; et quand il dit que « sa parole » n'est pas la sienne, mais bien celle de son Père, c'est lui-même qu'il veut désigner. « Au commence« ment, en effet, était le Verbe, et le Verbe « était en Dieu, et le Verbe était Dieu [1] ». Le Verbe n'est pas son Verbe à lui, mais celui du Père ; comme il est non pas sa propre image, mais celle du Père : il n'est pas non plus son Fils à lui, mais celui du Père. C'est donc avec justesse qu'il attribue au Père ce qu'il fait, quoiqu'il lui soit égal, puisque c'est du Père qu'il tient de lui être égal en toutes choses.

[1] Act. I, 11. — [2] I Jean, II, 18. — [3] Jean, XIV, 17.

[1] Jean, I, 1.

SOIXANTE-DIX-SEPTIÈME TRAITÉ.

DEPUIS LES PAROLES SUIVANTES : « JE VOUS AI DIT CES CHOSES DEMEURANT AVEC VOUS », JUSQU'A CES AUTRES : « JE VOUS DONNE MA PAIX ; JE NE VOUS LA DONNE POINT COMME LE MONDE LA DONNE ». (Chap. XIV, 25-27.)

LE SAINT-ESPRIT ET LA PAIX.

En quittant ses Apôtres, le Sauveur leur promet l'assistance du Saint-Esprit, qui les instruira à sa place, comme distributeur de la grâce divine ; ensuite il leur donne la paix, autant qu'une âme fidèle peut la posséder en ce monde, en attendant qu'elle jouisse, dans le ciel, de la paix inaltérable qui est Dieu lui-même ; paix que les mondains ne peuvent goûter les uns avec les autres, loin de Jésus-Christ.

1. Dans le passage du saint Evangile qui précède celui qui vient de nous être lu, le Seigneur Jésus avait dit que le Père et lui viendraient vers ceux qui l'aiment, et qu'ils établiraient en eux leur demeure. Déjà un peu plus haut il avait dit du Saint-Esprit : « Mais vous le connaîtrez, parce qu'il demeu- « rera auprès de vous et qu'il sera en vous [1] ». Ces paroles nous ont fait comprendre que la Trinité divine demeure tout entière dans les saints comme dans son temple. Maintenant Jésus ajoute : « Je vous ai dit ces choses pen- « dant que je demeure avec vous ». Cette demeure est autre que celle qu'il promet pour l'avenir ; et celle qui doit venir est autre que celle qu'il certifie pour le temps présent. La première est spirituelle et tout intérieure, elle a lieu dans les âmes ; la seconde est corporelle et se manifeste extérieurement aux yeux et aux oreilles. La première béatifie dans l'éternité ceux qui ont été sauvés ; la seconde visite dans le temps ceux qui doivent l'être. Quant à la première, le Seigneur ne s'éloigne jamais de ceux qui l'aiment ; quant à la seconde, il vient et s'éloigne. « Je vous ai « dit ces choses », ajoute-t-il, « pendant que je « demeure avec vous » ; c'est-à-dire par le fait d'une présence corporelle, qui le leur rendait visible et lui permettait de leur parler.

2. « Mais le Paraclet », continue-t-il, « le « Saint-Esprit, que le Père enverra en mon « nom, c'est lui qui vous enseignera toutes « choses et vous rappellera toutes les choses « que je vous ai dites ». Le Fils parle-t-il, tandis que c'est le Saint-Esprit qui enseigne ; de telle sorte que, si le Fils parle, nous entendons ses paroles, mais nous ne les comprenons qu'autant que le Saint-Esprit nous en donne l'intelligence ? Le Fils parle-t-il sans le Saint-Esprit, et le Saint-Esprit enseigne-t-il sans le Fils ; ou plutôt, le Fils n'enseigne-t-il pas lui aussi, et le Saint-Esprit ne parle-t-il pas lui-même ? Et quand Dieu nous dit et nous enseigne quelque chose, n'est-ce pas la Trinité elle-même qui parle et qui enseigne ? Mais précisément parce qu'il y a une Trinité, il fallait indiquer chacune de ses personnes, et concevoir chacune d'elles comme étant distincte des autres, tout en comprenant qu'elles sont inséparables les unes des autres. Ecoute le Père, c'est lui qui parle en ce passage : « Le Seigneur m'a dit : Tu es mon Fils [1] ». C'est encore lui qui enseigne en cet autre endroit : « Tout homme qui entend parler le « Père et apprend de lui, vient à moi [2] ». Tout à l'heure tu as entendu parler le Fils ; car il a dit de lui-même : « Tout ce que je « vous aurai dit ». Si tu veux assurer qu'il enseigne, rappelle-toi le maître dont il est dit : « Vous n'avez qu'un Maître, Jésus- « Christ [3] ». Pour le Saint-Esprit, tu sais qu'il enseigne ; car il est dit : « Lui-même vous « enseignera toutes choses » ; écoute-le parler en ce passage des Actes des Apôtres, où il est rapporté que le Saint-Esprit dit à saint Pierre : « Va avec eux, parce que c'est moi qui « les ai envoyés [4] ». C'est donc toute la Trinité qui parle et qui instruit ; mais si chaque personne n'était signalée individuellement,

[1] Jean, XIV, 17.

[1] Ps. II, 7. — [2] Jean, VI, 45. — [3] Matth. XXIII, 10. — [4] Act. X, 20.

la faiblesse humaine n'aurait pu le comprendre. Car, comme la Trinité est absolument inséparable, nous n'aurions jamais su qu'en elle se trouvent trois personnes, si l'on avait toujours parlé d'elle sans faire de distinction entre ces mêmes personnes. Quand nous disons : Le Père, le Fils et le Saint-Esprit, nous ne les nommons pas ensemble, quoique cependant ils ne puissent pas n'être pas ensemble. Quant à ce que Jésus ajoute : « Il « vous rappellera », nous devons aussi comprendre par là qu'il nous est enjoint de ne pas oublier que ses salutaires enseignements touchent à la grâce, et que la grâce nous rappelle l'Esprit-Saint.

3. « Je vous laisse la paix », continue Jésus, « je vous donne ma paix ». C'est là cette paix par-dessus la paix dont nous parle le Prophète: au moment de partir, il nous laisse la paix ; quand il viendra à la fin des temps, il nous donnera sa paix. Il nous laisse la paix dans ce monde, il nous donnera sa paix dans l'autre vie ; il nous laisse la paix avec laquelle, tant que nous la conservons, nous triomphons de l'ennemi ; il nous donnera sa paix, quand nous régnerons sans craindre désormais l'ennemi. Il nous laisse la paix, afin qu'ici-bas nous nous aimions les uns les autres ; il nous donnera sa paix, quand nous ne pourrons plus avoir de dissentiment les uns avec les autres ; il nous laisse la paix, afin que nous ne jugions pas réciproquement de nos intentions cachées, tant que nous sommes en ce monde ; il nous donnera sa paix, lorsqu'il manifestera les pensées des cœurs, et alors chacun recevra de Dieu la louange qui lui est due [1]. Mais c'est toujours en lui et par lui que nous avons la paix ; qu'il s'agisse de celle qu'il nous laisse avant d'aller à son Père, ou qu'il soit question de celle qu'il nous donnera en nous conduisant à son Père, peu importe. Mais, en allant à son Père, nous laisse-t-il autre chose que lui-même, puisqu'il ne s'éloigne pas de nous ? Il est lui-même notre paix, car de deux peuples il n'en a fait qu'un [2]. Il est donc lui-même la paix, et quand par la foi nous croyons qu'il est, et quand nous le voyons tel qu'il est [3]. Si, en effet, tandis que nous sommes dans un corps corruptible qui appesantit l'âme, que nous marchons par la foi et non par l'évidence, il ne nous abandonne pas dans notre pèlerinage loin de lui [4], combien moins nous abandonnera-t-il, quand nous serons arrivés à l'évidence elle-même ! Combien plus nous remplira-t-il de lui-même !

4. Mais pourquoi, lorsqu'il a dit : « Je vous « laisse la paix », n'a-t-il pas ajouté : « la « mienne ? » Et quand il a dit : « Je vous « donne », a-t-il ajouté : « ma paix ? » Faut-il sous-entendre le mot « ma » où il n'a pas été dit, et parce qu'il est employé à l'un des deux endroits, se rapporte-t-il aussi à l'autre ? N'y a-t-il pas là quelque chose à lui demander et à rechercher ? Ne devons-nous pas frapper afin qu'il nous ouvre ? Par cette paix qu'il déclare être la sienne, n'a-t-il pas voulu désigner celle qu'il possède lui-même ; et la paix qu'il nous laisse en ce monde n'est-elle pas plutôt la nôtre que la sienne ? Il ne rencontre, en effet, en lui-même aucune opposition au bien, celui qui n'est pas sujet à commettre le péché ; pour nous, notre paix est de telle nature que nous devons dire encore : « Pardonnez-nous nos offenses [1] ». Nous avons donc une certaine paix, parce que nous nous réjouissons dans la loi de Dieu selon l'homme intérieur ; mais cette paix n'est pas entière. Car nous sentons dans nos membres une autre loi qui combat contre la loi de notre esprit [2]. De même la paix se trouve entre nous, parce que nous avons une confiance mutuelle, que nous nous aimons les uns les autres ; mais cette paix n'est pas entière, parce que nous ne voyons pas mutuellement les pensées de notre cœur, et certaines choses qui nous concernent et sont en nous, nous les jugeons ou en bien ou en mal. Aussi, et quoiqu'elle nous ait été laissée par Jésus-Christ, cette paix est la nôtre ; et même, telle qu'elle est, nous ne l'aurions pas sans lui. Quant à lui, il ne possède point une paix pareille à la nôtre. Si nous la conservons jusqu'à la fin telle que nous l'avons reçue, il la rendra semblable à la sienne : alors nous ne sentirons plus en nous aucun combat, et dans les cœurs les uns des autres, rien ne nous sera plus caché. Je ne l'ignore pas : on peut entendre ces paroles du Seigneur en ce sens qu'il répéterait deux fois la même chose : « Je vous « laisse la paix, je vous donne ma paix » ; par conséquent, après avoir dit : « la paix », il se répéterait en disant « ma paix » ; et après vous avoir dit : « je vous laisse », il se

[1] I Cor. IV, 5. — [2] Ephés. II, 14. — [3] I Jean, III, 2. — [4] II Cor. V, 6, 7.

[1] Matth. VI, 12. — [2] Rom. VII, 22, 23.

répéterait encore en disant : « je vous donne ». Que chacun l'entende comme il lui plaira; pour moi, j'aime et je crois que vous aimez aussi, mes bien chers frères, à considérer cette paix comme celle qui nous fait vaincre l'ennemi avec ensemble, et désirer cette autre paix au sein de laquelle nous n'aurons plus d'ennemi.

5. Quant à ce que le Seigneur ajoute : « Je ne vous la donne pas, comme le monde « la donne », quel est le sens de ces paroles? Le voici : je ne vous la donne pas comme la donnent les hommes qui aiment le monde. Ceux-là, en effet, se donnent la paix, afin que, débarrassés des soucis, des procès et des guerres, ils jouissent, non pas de Dieu, mais du monde qui possède leurs affections; et quand ils donnent la paix aux justes, en cessant de les persécuter, ce n'est pas une paix véritable, car il n'y a pas de véritable accord où les cœurs sont désunis. On appelle consorts, ceux qui unissent leurs sorts; ceux qui unissent leurs cœurs, doivent donc de même s'appeler concords. Pour nous, mes très-chers frères, Jésus-Christ nous laisse la paix et nous donne sa paix, non pas comme la donne le monde, mais comme la donne celui par qui a été fait le monde; il nous la donne, afin que nous soyons tous d'accord, que nous soyons unis de cœur et que, n'ayant plus qu'un seul cœur, nous l'élevions en haut et ne le laissions pas se corrompre sur la terre.

SOIXANTE-DIX-HUITIÈME TRAITÉ.

SUR CES PAROLES DE NOTRE-SEIGNEUR : « QUE VOTRE CŒUR NE SOIT POINT TROUBLÉ « ET NE CRAIGNE POINT, ETC. » (Chap. XIV, 27, 28.)

JÉSUS-CHRIST, DIEU ET HOMME.

Les Apôtres se troublaient de voir le Sauveur s'éloigner d'eux ; mais il les console en leur rappelant que, s'il les quitte, ce n'est pas comme Dieu, et que, en qualité d'homme, il va être glorifié par son Père. Si donc ils l'aiment, ils doivent plutôt se réjouir que se contrister.

1. Nous venons d'entendre, mes frères, ces paroles que Notre-Seigneur adresse à ses disciples : « Que votre cœur ne soit point troublé « et qu'il ne craigne point. Vous avez entendu « que je vous ai dit : Je m'en vais et je viens « à vous; si vous m'aimiez, vous vous réjoui« riez de ce que je vais à mon Père, parce que « le Père est plus grand que moi ». Bien qu'il leur fît la promesse de revenir à eux; dès lors qu'il s'éloignait d'eux, leur cœur pouvait se troubler et craindre que pendant l'absence du pasteur le loup vînt ravager le troupeau. Mais ceux dont l'homme s'éloignait, le Dieu ne les quittait pas. Or, Jésus-Christ est, tout ensemble, Dieu et homme; il s'en allait donc en tant qu'homme, mais il restait en tant que Dieu. Il s'en allait par ce qui, en lui, n'était qu'en un seul lieu : il restait par ce qui, de lui, se trouvait partout. Pourquoi donc leur cœur se troublait-il et craignait-il, au moment où Jésus se dérobait à leurs yeux, sans néanmoins quitter leur cœur? Dieu ne peut être contenu dans un lieu ; pourtant il se retire du cœur de ceux qui s'éloignent de lui; il se retire, non par le mouvement des pieds, mais par l'effet de leurs mœurs, et il vient vers ceux qui se tournent vers lui, non par le visage, mais par la foi, et qui s'approchent de lui, non par le corps, mais par l'esprit. Pour leur faire comprendre que, quand il disait : « Je m'en vais et je viens à vous », il parlait en tant qu'homme, il ajoute aussitôt : « Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez « de ce que je vais à mon Père, parce que « mon Père est plus grand que moi ». Donc le Fils doit aller au Père par ce en quoi il

ne lui est pas égal, et il en viendra de même pour juger les vivants et les morts; mais en tant que le Fils unique est égal à celui qui l'engendre, il ne s'éloigne pas du Père; il est tout entier partout avec lui, puisqu'il est Dieu comme lui, et qu'il ne se trouve pas plus que lui circonscrit dans l'espace. Car, comme dit l'Apôtre, « ayant la forme de Dieu, « il n'a pas regardé comme une usurpation « d'être égal à Dieu ». Comment, en effet, aurait-il pu dérober cette nature qu'il avait, non point par usurpation, mais par naissance? « Il s'est anéanti lui-même, en « prenant la forme d'esclave [1] ». Non pas qu'il ait perdu la première nature, mais parce qu'il s'est revêtu de la seconde. En s'anéantissant ainsi, il paraissait ici-bas plus petit qu'il n'était auprès du Père. La forme d'esclave est survenue, mais la forme de Dieu ne s'est pas retirée; il a pris l'une sans perdre l'autre. A cause de sa nature d'esclave il dit: « Le Père est plus grand que moi » ; en raison de sa nature divine, il dit: « Le Père et moi « nous sommes un [2] ».

2. Que l'Arien y fasse attention, et que cette attention le guérisse de ses contentions vaines et, qui pis est, insensées. C'est par cette forme d'esclave que le Fils de Dieu est plus petit non-seulement que le Père, mais aussi que l'Esprit-Saint; j'ajouterai encore qu'il est plus petit que lui-même. Car dans la forme de Dieu il est plus grand que lui-même. En effet, Jésus-Christ homme est appelé le Fils de Dieu, puisque sa chair toute seule dans le sépulcre a mérité d'être ainsi appelée. Confessons-nous autre chose, lorsque nous disons que nous croyons au Fils unique de Dieu, qui a été crucifié sous Ponce-Pilate et enseveli? N'est-ce point sa chair, sans son âme, qui a été ensevelie? Ainsi, quand nous croyons au Fils de Dieu qui a été enseveli, évidemment nous donnons le nom de Fils de Dieu à sa chair qui seule a été ensevelie. Par conséquent, Jésus-Christ le Fils de Dieu, égal à son Père dans sa forme de Dieu, est plus grand que lui-même, parce qu'il s'est anéanti, non en perdant la forme de Dieu, mais en prenant la forme d'esclave. En effet, la forme de Dieu, qu'il n'a pas perdue, est plus grande que la forme d'esclave qu'il a prise. Y a-t-il donc rien d'étonnant ou d'indigne de lui, si, en parlant dans le sens de cette forme d'esclave, le Fils de Dieu a dit: « Le Père est plus grand « que moi », et si, en parlant dans la forme de Dieu, ce même Fils de Dieu a dit encore: « Le Père et moi nous sommes un ? » Ils sont un en ce sens que le « Verbe est Dieu »; le Père est plus grand en ce sens que « le Verbe s'est « fait chair [1] ». J'ajouterai même, ce que ne pourront nier ni les Ariens ni les Eunomiens, selon cette forme d'esclave Jésus-Christ enfant était plus petit que ses parents, lorsque étant enfant, comme il est écrit, « il leur était sou- « mis [2] ». O hérétique, Jésus-Christ étant Dieu et homme, pourquoi, s'il parle comme homme, calomniez-vous le Dieu ? En lui se trouve la nature humaine; il en donne la preuve, et tu oses, à cause de cela, ravaler sa nature divine? Infidèle, ingrat, oses-tu bien diminuer celui qui t'a créé, parce qu'il te fait connaître ce qu'il est devenu à cause de toi? En effet, le Fils de Dieu, par qui l'homme a été fait, était l'égal du Père, et néanmoins il s'est fait homme pour devenir plus petit que le Père; sans cela que serait l'homme ?

3. Que notre Seigneur et Maître dise donc ouvertement: « Si vous m'aimiez, assurément « vous vous réjouiriez de ce que je vais au « Père, parce que le Père est plus grand que « moi ». Ecoutons avec les disciples les paroles du Maître, ne prenons pas pour guide, comme les étrangers, la perfidie du séducteur: reconnaissons la double substance de Jésus-Christ, la substance divine par laquelle il est égal au Père, et la substance humaine par laquelle le Père est plus grand que lui; reconnaissons également que ces deux natures font non pas deux personnes, mais un seul Christ; autrement nous ferions de Dieu une quaternité, et non pas une trinité. De même que l'âme raisonnable et le corps ne font qu'un seul homme, de même Dieu et l'homme ne sont qu'un seul Christ, et ainsi Jésus-Christ est-il en même temps Dieu, âme raisonnable et corps: nous confessons Jésus-Christ sous tous ces rapports, nous le confessons sous chacun d'eux; par qui donc le monde a-t-il été fait? Par Jésus-Christ, mais par Jésus-Christ dans sa forme de Dieu. Qui a été crucifié sous Ponce-Pilate? C'est Jésus-Christ, mais Jésus-Christ dans sa forme d'esclave. Ainsi en est-il de chaque partie dont en lui se compose l'homme. Qui est-ce qui n'a pas été laissé dans les enfers? Jésus-Christ, mais

[1] Philipp. II, 6, 7. — [2] Jean, X, 30.

[1] Jean, I, 1, 14. — [2] Luc, II, 51.

Jésus-Christ dans son âme seule. Qui est-ce qui a été renfermé trois jours dans le sépulcre avant de ressusciter ? Jésus-Christ, mais Jésus-Christ dans sa chair seulement. Chacune de ces parties est appelée Jésus-Christ, et leur ensemble ne forme pas deux ni trois Jésus-Christ, mais un seul Jésus-Christ. C'est pourquoi il dit : « Si vous m'ai« miez, assurément vous vous réjouiriez de « ce que je vais à mon Père » ; car il faut féliciter la nature humaine qui a été prise par le Verbe Fils unique de Dieu, d'être devenue immortelle dans le ciel, et, de terre qu'elle était, d'avoir été élevée si haut, qu'elle est devenue incorruptible et s'est assise à la droite du Père. C'est en ce sens que Notre-Seigneur annonce qu'il doit aller au Père ; il est évident qu'il allait à lui en tant qu'il était toujours avec lui. Mais c'était véritablement aller avec lui et s'éloigner de nous, que de changer et de rendre immortel ce corps mortel qu'il avait emprunté à notre nature, et d'élever jusqu'au ciel ce par quoi il était descendu pour nous sur la terre. Qui ne se réjouirait, s'il aime Jésus-Christ, de voir sa nature déjà immortalisée en Jésus-Christ, et de pouvoir espérer que Jésus-Christ le rendra lui-même immortel ?

SOIXANTE-DIX-NEUVIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CES PAROLES : « ET MAINTENANT JE VOUS L'AI DIT AVANT QUE CELA ARRIVE, ETC. », JUSQU'A CES AUTRES : « LEVEZ-VOUS, SORTONS D'ICI ». (Ch. XIV, 29-31.)

PROPHÉTIE DU CHRIST, SOURCE DE FOI.

Le Sauveur, voulant prémunir ses Apôtres contre le scandale de sa passion et corroborer leur foi, leur avait prédit ce qui devait lui arriver de la part du démon, quoiqu'il ne fût pas soumis à sa puissance en raison de son impeccabilité, mais par la volonté du Père.

1. Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ avait dit à ses disciples : « Si vous m'aimiez, « assurément vous vous réjouiriez de ce que je « vais au Père, parce que le Père est plus « grand que moi ». Dans ce passage, il parlait de la forme d'esclave, et non pas de la forme de Dieu ; car par celle-ci il est égal à son Père ; la foi nous l'apprend ; j'entends la foi gravée dans les âmes religieuses, et non pas celle qu'ont inventée des esprits menteurs et insensés. Ensuite il ajoute : « Et je vous l'ai dit « maintenant avant que cela arrive, afin que « vous le croyiez lorsqu'il sera arrivé ». Qu'est-ce que cela signifie ? Ce que l'homme doit croire, ne doit-il pas le croire avant l'événement ? Et tout le mérite de la foi ne consiste-t-il point à croire ce qu'on ne voit pas ? Est-ce chose extraordinaire de croire ce que l'on voit ; et Notre-Seigneur n'a-t-il pas, précisément à cause de cela, adressé à son disciple ce reproche : « Parce que tu as vu, tu as cru ; « bienheureux ceux qui ne voient pas et qui « croient[1] ? » Et je ne sais si l'on peut dire qu'un homme croit ce qu'il voit ; car dans l'Épître adressée aux Hébreux, la foi est ainsi définie : « La foi est la substance des choses que nous « devons espérer, et la preuve de celles que « nous ne voyons pas[2] » C'est pourquoi, si la foi a pour objet et les choses que l'on croit, et celles qui ne se voient point, qu'est-ce que le Sauveur entend dire par ces mots : « Et main« tenant je vous ai dit cette chose avant « qu'elle arrive, afin que, lorsqu'elle sera « arrivée, vous croyiez ». N'aurait-il pas dû dire plutôt : Et maintenant je vous dis ceci avant qu'il arrive, afin que vous croyiez ce que vous verrez quand il sera arrivé ? Car celui à qui il a été dit : « Parce que tu as vu, « tu as cru », n'a pas cru ce qu'il a vu ; autre chose est ce qu'il a vu, autre chose est ce qu'il a cru. Il a vu l'homme, il a cru le Dieu.

[1] Jean, XX, 29. — [2] Hebr. XI, 1.

En effet, il touchait et voyait vivant un corps qu'il avait vu mourir; et il croyait le Dieu caché dans ce même corps. Il croyait donc dans son âme ce qu'il ne voyait pas, et il était amené à cette foi par la vue de ce qui apparaissait à ses sens. Mais quand même on pourrait dire qu'on croit les choses que l'on voit, ainsi qu'il nous arrive de dire: J'en crois à mes propres yeux, ce n'est cependant pas là cette foi qui est édifiée en nous. Car par les choses que nous voyons nous sommes amenés à croire ce que nous ne voyons pas. C'est pourquoi, mes très-chers frères, ces paroles de Notre-Seigneur dont je vous entretiens maintenant: « Et je vous le dis main« tenant avant qu'il arrive, afin que vous le « croyiez lorsqu'il sera arrivé » ; ces paroles: « lorsqu'il sera arrivé », signifiaient qu'après sa mort ils le verraient vivant et montant vers le Père, et qu'à cette vue ils croiraient qu'il était bien le Christ Fils du Dieu vivant, puisqu'il aurait pu faire de telles choses après les avoir prédites, et les prédire avant de les faire; ils devaient le croire non pas d'une foi nouvelle, mais d'une foi augmentée; non pas d'une foi que sa mort devait affaiblir, mais que sa résurrection devait réparer. Sans doute, auparavant ils ne le croyaient pas Fils de Dieu; mais quand arriva en lui ce qu'il avait prédit d'avance, cette foi si faible, lorsqu'il leur parlait, et presque nulle au moment de sa mort, revint à la vie et s'accrut.

2. Que dit-il ensuite? « Désormais je ne « vous parlerai plus guère, car voici venir le « prince de ce monde ». Quel est ce prince, sinon le diable? « Et en moi il n'a aucune « chose », c'est-à-dire, absolument aucun péché. Il nous montre, par là, que le diable est le prince, non des créatures, mais des pécheurs, qu'il désigne en cet endroit sous le nom de ce monde. Et toutes les fois que le nom de monde est pris en mauvaise part, il ne désigne que ceux qui aiment ce monde dont il est dit ailleurs : « Quiconque voudra « être ami de ce monde, se rendra ennemi de « Dieu [1] ». Gardons-nous donc de croire que lorsque le diable est appelé prince de ce monde, cela signifie qu'il a un empire absolu sur le monde entier, c'est-à-dire sur le ciel et la terre et tout ce qu'ils renferment de ce monde. Jean a dit, en parlant de Jésus-Christ, Verbe de Dieu : « Et le monde a été fait par « lui [1] ». Le monde tout entier, depuis le plus haut des cieux jusqu'aux plus profonds abîmes de la terre, est soumis au Créateur et non à l'ange déserteur; au Rédempteur et non au destructeur; au Libérateur, et non au despote; au Docteur, et non au séducteur. En quel sens devons-nous entendre que le diable est le prince de ce monde? c'est ce que nous montre clairement l'apôtre Paul. Après avoir dit : « Nous n'avons pas à combattre contre « la chair et le sang », c'est-à-dire contre des hommes, il ajoute aussitôt : « Mais contre les « principautés et les puissances, et les gou« verneurs du monde de ces ténèbres [2] » ; il explique ce qu'il entend par le mot « monde » en ajoutant : « de ces ténèbres » ; pour nous empêcher de penser que par ce mot « monde », il voulait désigner toute la création, dont les anges déserteurs ne sont aucunement les maîtres, l'Apôtre dit : « De ces ténèbres », c'est-à-dire des amateurs de ce monde. Parmi eux cependant ont été choisis, non pour leur mérite, mais par la grâce de Dieu, ceux à qui il est dit : « Vous avez été autrefois té« nèbres; mais vous êtes maintenant lumière « dans le Seigneur [3] ». Tous les hommes, en effet, ont été sous la puissance des gouverneurs de ces ténèbres, c'est-à-dire des hommes impies, comme des ténèbres sous d'autres ténèbres. « Mais grâces soient rendues à « Dieu, qui nous a », comme dit le même Apôtre, « arrachés à la puissance des ténè« bres et transportés dans le royaume du Fils « de son amour [4] », en qui le prince de ce monde, c'est-à-dire de ces ténèbres, n'avait aucune chose. Car Dieu n'était pas venu avec le péché, et sa chair enfantée par une Vierge n'avait aucune part au péché d'origine. Comme on aurait pu lui dire : Pourquoi donc mourez-vous, si vous n'avez pas de péché, puisque la mort est la punition du péché? Notre-Seigneur ajoute aussitôt : « Mais afin « que le monde connaisse que j'aime le Père, « et que je fais ainsi que le Père m'a ordonné, « levez-vous, sortons d'ici ». Il était encore assis à table avec ses disciples, lorsqu'il parlait ainsi. Et quand il dit : « Sortons », n'était-ce pas pour se rendre à l'endroit où il devait être livré à la mort? Il n'y avait rien en lui qui méritât la mort; mais son Père lui commandait de mourir, car il était Celui dont il était prédit : « Ce que je ne devais pas, je l'ai

[1] Jacques, IV, 4.

[1] Jean, I, 10. — [2] Ephés. VI, 12. — [3] Id. V, 8. — [4] Coloss. I, 12, 13.

« payé [1] ». En effet, il allait payer à la mort ce qu'il ne lui devait pas, et cela pour nous racheter de la mort qui nous était due. Adam avait dérobé le péché quand, aveuglé par la présomption, il porta la main à l'arbre pour s'emparer du nom incommunicable de la divinité qui ne lui était pas due, mais que la nature et non l'usurpation avait accordée au Fils de Dieu.

[1] Ps. LXVIII, 5.

QUATRE-VINGTIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CES PAROLES : « JE SUIS LA VRAIE VIGNE ET MON PÈRE EST LE VIGNERON », JUSQU'A CES AUTRES : « DÉJA VOUS ÊTES PURS A CAUSE DE LA PAROLE QUE JE VOUS AI DITE ». (Chap. XV, 1-3.)

JÉSUS-CHRIST, VIGNE ET VIGNERON.

Le Sauveur est, comme homme, la vigne, c'est-à-dire le Chef de l'Eglise, tandis que nous en sommes les branches ou les membres : comme Dieu, il est, aussi bien que le Père, le vigneron qui retranche les bourgeons improductifs et émonde par la parole de la foi ceux qui rapportent du fruit.

1. Cet endroit de l'Evangile, mes frères, où Notre-Seigneur dit à ses disciples qu'il est la vigne et qu'ils en sont les branches, doit s'entendre en ce sens que Jésus-Christ homme, médiateur entre Dieu et les hommes [1], est le chef de l'Eglise et que nous sommes ses membres. La vigne et ses branches sont de même nature ; c'est pourquoi, comme il était Dieu et que nous n'avons pas la nature divine, il s'est fait homme, afin que la nature humaine fût en lui comme une vigne, dont nous autres hommes nous pourrions être les branches. Mais que veut dire : « Je suis la « vraie vigne ? » En ajoutant le mot « vraie », a-t-il voulu dire qu'il se rapporte à cette vigne d'où la comparaison est tirée ? Il est en effet appelé vigne par comparaison, et non par appropriation, comme il est appelé brebis, agneau, lion, rocher, pierre angulaire et autres choses qui sont vraiment ce que leur nom signifie ; mais qui, dans le cas présent, servent à établir une comparaison et non à indiquer l'existence de propriétés réelles. Aussi, quand Jésus dit : « Je suis la vraie « vigne », c'est pour se distinguer de celle à qui il est dit : « Comment as-tu dégénéré « jusqu'à devenir une fausse vigne [2] ? » Car peut-on dire qu'elle était une vraie vigne, celle dont on attendait du raisin et qui a produit des épines [1] ?

2. « Je suis la vraie vigne », dit Jésus-Christ, « et mon Père est le vigneron. Il re« tranchera toutes les branches qui ne por« tent point de fruit en moi, et il émondera « toutes celles qui portent du fruit, afin « qu'elles en portent davantage ». Le vigneron et la vigne sont-ils donc la même chose ? Jésus-Christ est la vigne selon la nature qui lui permet de dire : « Le Père est plus grand « que moi [2] ». Mais selon la nature qui lui permet de dire : « Le Père et moi nous som« mes un [3] », il est lui-même le vigneron ; non pas un vigneron comme ceux qui en travaillant ne peuvent donner que des soins extérieurs, mais un vigneron capable de donner l'accroissement intérieur. « Car ce n'est « pas celui qui plante ni celui qui arrose qui « est quelque chose, mais c'est Dieu qui donne « l'accroissement ». Or, Jésus-Christ est vraiment Dieu ; car « le Verbe était Dieu », ce qui fait que le Père et lui ne sont qu'un ; et si « le Verbe s'est fait chair [4] », ce qu'il n'était pas, il est cependant resté ce qu'il était. Enfin, après avoir dit du Père, en parlant de lui comme d'un vigneron, qu'il retranchera les branches stériles et qu'il émondera celles qui

[1] I Tim. II, 5. — [2] Jérém. II, 21.

[1] Isa. V, 4. — [2] Jean, XIV, 28. — [3] Id. X, 30. — [4] Id. I, 1, 14.

porteront du fruit, afin de leur en faire porter davantage, il montre qu'il émondera lui-même aussi les branches, et il ajoute aussitôt : « Déjà vous êtes purs, à cause de la « parole que je vous ai dite ». Voilà que lui-même il émonde les branches; c'est l'office du vigneron, et non celui de la vigne. Il fait même de quelques branches ses coopérateurs. Car bien qu'ils ne donnent pas l'accroissement, ils contribuent néanmoins en quelque chose à le produire, sans toutefois le faire par leur propre puissance. « Parce que « sans moi », dit Jésus-Christ, « vous ne pou- « vez rien faire ». Ecoute-les, ils en font eux-mêmes l'aveu. « Qu'est-ce qu'Apollo? Qu'est-ce « que Paul? Des ministres par qui, δι'ὧν, vous « avez cru et chacun selon le don du Seigneur. « Moi, j'ai planté, Apollo a arrosé; c'est donc « selon le don que le Seigneur a fait à chacun, « et non de leur propre fonds ». Voyez ce qui suit : Mais « Dieu a donné l'accroissement[1] »; ce n'est donc point par eux, mais par lui-même, que Dieu l'a fait. Cela, en effet, surpasse la faiblesse humaine, la grandeur même des anges, et n'appartient qu'à la Trinité qui seule est le vigneron. « Déjà vous êtes purs». Emondés sans doute, mais ayant besoin de l'être encore. S'ils n'avaient pas été taillés, ils n'auraient pu porter de fruit, et cependant quiconque porte du fruit, le vigneron l'émonde pour lui en faire porter davantage. Il porte du fruit parce qu'il est taillé, et pour qu'il en porte davantage, on l'émonde encore. En effet, quel est celui qui en cette vie est assez émondé, pour n'avoir pas besoin de l'être de plus en plus en cette vie, en laquelle, « si nous disons que nous n'avons « pas de péché, nous nous trompons nous- « mêmes et la vérité n'est point en nous; « mais si nous confessons nos péchés, il est « quelqu'un de fidèle et de juste qui nous re- « mettra nos péchés et nous purifiera de « toute iniquité[2] ? » Qu'il émonde donc ceux qui sont déjà émondés, c'est-à-dire qui portent des fruits, afin qu'ils portent d'autant plus de fruits qu'ils seront plus émondés.

3. « Déjà vous êtes purs à cause de la pa- « role que je vous ai dite ». Pourquoi ne dit-il pas : Vous êtes purs à cause du baptême dont vous avez été lavés, mais bien « à cause « de la parole que je vous ai dite ? » Parce que dans l'eau c'est encore la parole qui purifie? Retranche la parole, et l'eau, que sera-t-elle? De l'eau. La parole se joint à l'élément, et aussitôt se fait le sacrement qui est comme une parole visible. C'est ce qu'il avait dit en lavant les pieds de ses disciples : « Celui qui « est lavé n'a besoin que de se laver les « pieds; car il est pur tout entier[1] ». D'où vient à l'eau cette vertu si grande, qu'en touchant le corps elle purifie le cœur? Elle lui vient uniquement de la parole; non parce que l'on prononce cette parole, mais parce que l'on y croit. Car en ce qui concerne la parole elle-même, autre chose est le son qui passe, autre chose est la vertu qui reste. « C'est « la parole de la foi que nous vous prêchons», dit l'Apôtre, « parce que si vous confessez de « bouche que Jésus est le Seigneur, et si vous « croyez de cœur que Dieu l'a ressuscité « d'entre les morts, vous serez sauvés. Il faut « croire de cœur pour obtenir la justice, et « confesser de bouche pour obtenir le salut[2] ». Aussi est-il dit dans les Actes des Apôtres : « Purifiant leurs cœurs par la foi[3] ». Pierre dit aussi dans son Epître : « Le baptême vous « sauve, non par la purification des souillu- « res de la chair, mais par le témoignage « d'une bonne conscience[4]. C'est la parole de « la foi que nous vous prêchons », parole qui sanctifie le baptême et lui donne la vertu de purifier; car Jésus-Christ qui est avec nous la vigne, et avec le Père le vigneron, « a aimé « l'Eglise et s'est livré pour elle ». Lis l'Apôtre et vois ce qu'il ajoute : « Afin de la sanctifier « en la purifiant dans le baptême de l'eau par « la parole[5] ». La purification ne serait donc pas l'effet de cet élément fluide et coulant, si on n'y ajoutait « la parole ». Cette parole de foi a tant de force dans l'Eglise de Dieu, qu'elle purifie même un petit enfant par l'intermédiaire de celui qui croit, qui l'offre, le bénit et le lave dans ces eaux salutaires; et néanmoins cet enfant ne peut encore ni croire de cœur pour obtenir la justice, ni confesser de bouche pour obtenir le salut. Tout cela se fait par cette parole dont Notre-Seigneur a dit : « Déjà vous êtes purs, à cause de la pa- « role que je vous ai dite ».

[1] I Cor III, 5-7. — [2] I Jean, I, 8, 9.

[1] Jean, XIII, 10. — [2] Rom. X, 8-10. — [3] Act. XV, 9 — [4] I Pierre, III, 21. — [5] Ephés. V, 25, 26.

QUATRE-VINGT-UNIÈME TRAITÉ

DEPUIS CES PAROLES : « DEMEUREZ EN MOI, ET MOI EN VOUS », JUSQU'A CES AUTRES : « TOUT « CE QUE VOUS VOUDREZ, VOUS LE DEMANDEREZ ET IL VOUS SERA ACCORDÉ ». (Ch. xv, 4-7.)

LA VIGNE ET LES BRANCHES.

De même que les branches de la vigne ne peuvent avoir de séve et porter de fruit qu'autant qu'elles adhèrent au cep, de même nous ne pouvons rien faire dans l'ordre du salut sans l'union avec Jésus-Christ ; mais, dès lors que nous sommes unis à lui par la grâce et la fidélité à ses commandements, nous pouvons demander tout ce qui est vraiment utile à notre âme, et nous l'obtiendrons.

1. Jésus dit qu'il est la vigne, ses disciples les branches, et son Père le vigneron ; nous l'avons déjà expliqué de notre mieux. Dans la leçon d'aujourd'hui, il continue à dire qu'il est la vigne, et que ses disciples sont les branches ; voici ses paroles : « Demeurez en moi, « et moi en vous ». Ils ne sont pas en lui de la même manière qu'il est lui-même en eux. Mais ces deux sortes de demeure sont utiles, non pas à lui, mais à eux. Les branches, en effet, sont dans la vigne de telle manière qu'elles ne lui donnent pas, mais qu'elles en reçoivent la séve qui les fait vivre ; et la vigne est dans les branches, de telle sorte qu'elle leur fournit l'aliment dont elles vivent, sans le recevoir d'elles. De la même manière, Jésus-Christ demeure en ses disciples, et eux demeurent en lui : c'est pour eux un avantage, et non pour lui. Qu'une branche, en effet, soit séparée d'une racine vivante, il peut en pousser une autre ; mais la branche coupée ne peut vivre sans la racine.

2. Enfin il ajoute ces paroles : « De même « que la branche ne peut porter de fruit par « elle-même, si elle ne demeure unie à la « vigne ; ainsi en sera-t-il de vous, si vous ne « restez pas en moi ». Grande recommandation de la grâce, mes frères, qui instruit le cœur des humbles et ferme la bouche des superbes. Voilà ce à quoi doivent répondre, s'ils l'osent, ceux qui, ignorant la justice de Dieu et voulant établir leur propre justice, ne sont pas soumis à celle de Dieu [1]. Voilà ce à quoi doivent répondre ceux qui se plaisent à eux-mêmes et qui pensent pouvoir faire le bien sans le secours de Dieu. Ne résistent-ils pas à une pareille vérité, ces hommes à l'esprit corrompu, réprouvés dans leur foi [1], qui parlent et réprouvent d'après leur iniquité, et qui disent : C'est Dieu qui a fait de nous des hommes ; mais c'est à nous-mêmes que nous devons d'être justes? Que dites-vous, vous qui vous trompez vous-mêmes ? vous n'affirmez pas le libre arbitre, mais vous le précipitez du faîte où veut l'élever votre vaine présomption, jusqu'au fond de l'abîme. Votre parole est que l'homme fait le bien par lui-même : voilà la montagne au sommet de laquelle vous porte votre orgueil. Mais la vérité vous contredit en ces termes : « La branche « ne peut porter de fruit par elle-même, si « elle ne demeure unie à la vigne ». Allez maintenant par vos sentiers raboteux, et, sans vous laisser arrêter par rien, laissez-vous emporter par votre vain bavardage. Voilà le vide de votre présomption. Mais voyez ce qui vous attend, et s'il vous reste encore un peu de sens, vous en serez saisis d'horreur. Celui qui pense porter du fruit de lui-même, n'est pas uni à la vigne. Celui qui n'est pas uni à la vigne, n'est pas uni à Jésus-Christ ; celui qui n'est pas uni à Jésus-Christ n'est pas chrétien. Voilà la profondeur de l'abîme où vous tombez.

3. Mais considérez encore ce que la vérité ajoute ensuite : « Je suis la vigne, vous êtes les « branches. Celui qui demeure en moi, et en « qui je demeure, porte beaucoup de fruits, « parce que sans moi vous ne pouvez rien « faire ». Il veut nous empêcher de croire que, d'elle-même, la branche peut au moins porter quelque petit fruit ; aussi, après avoir dit :

[1] Rom. x, 3.

[1] II Tim. III, 8.

« Celui-là porte beaucoup de fruit », il n'ajoute pas : sans moi vous ne pouvez faire que peu de chose, mais il dit : « Vous ne pouvez rien « faire ». Donc on ne peut faire ni peu ni beaucoup sans celui sans lequel on ne peut rien faire. Bien que la branche n'ait porté que peu de fruit, le vigneron l'émonde afin qu'elle en porte davantage ; mais si elle ne demeure pas unie à la vigne, et si elle ne tire pas sa vie de la racine, elle ne pourra jamais porter de fruit, si petit qu'il soit. Jésus-Christ n'eût pu être la vigne, s'il n'eût été homme ; et, cependant, il ne pourrait communiquer la grâce aux branches, s'il n'était aussi Dieu ; sans cette grâce on ne peut donc vivre, mais la mort reste néanmoins au pouvoir du libre arbitre. Aussi le Christ dit-il : « Si quelqu'un ne de« meure pas en moi, il sera jeté dehors comme « une branche coupée ; et il séchera, et on le « ramassera, et on le jettera au feu, et il sera « brûlé ». Les branches de la vigne sont d'autant plus méprisables, si elles ne restent pas unies à la vigne, qu'elles sont plus glorieuses si elles y restent. Enfin, ainsi que le Seigneur le dit en parlant d'elles par le prophète Ezéchiel, lorsqu'elles sont coupées, elles ne sont d'aucune utilité pour l'usage du vigneron ; elles ne peuvent être employées par le charpentier[1]. Il n'y a que deux choses qui conviennent à ces branches : ou la vigne ou le feu ; si elles sont unies à la vigne, elles ne seront pas jetées au feu ; afin de n'être pas jetées au feu, qu'elles restent donc unies à la vigne.

4. « Si vous restez en moi », dit Notre-Seigneur, « et que mes paroles restent en vous, « tout ce que vous voudrez vous le demande« rez, et il vous sera accordé ». En demeurant en Jésus-Christ, que peuvent-ils vouloir que ce qui convient à Jésus-Christ ? Que peuvent-ils vouloir, en restant dans le Sauveur, que ce qui n'est pas étranger au salut ? En effet, autre chose est ce que nous voulons en tant que nous sommes en Jésus-Christ, autre chose est ce que nous voulons en tant que nous sommes encore dans ce monde. Par suite de notre demeure en ce monde, il nous arrive parfois de demander ce qui, à notre insu, ne nous est pas avantageux. Mais ne croyons pas que nous serons exaucés à cet égard, si nous restons en Jésus-Christ ; car, lorsque nous le prions, il ne nous accorde que ce qui nous est utile. Mais si nous demeurons en lui, et si ses paroles demeurent en nous, nous pouvons lui demander tout ce que nous voudrons, et il nous l'accordera. Car si nous demandons quelque chose et qu'il ne nous l'accorde pas, c'est que nous ne demandons point ce que comporte sa demeure en nous, ni ce que comportent ses paroles qui demeurent en nous ; mais nous demandons ce que nous inspirent la faiblesse et la cupidité de la chair, qui ne demeurent point en lui et en qui ne demeurent point ses paroles. Assurément à ses paroles appartient cette prière qu'il nous a enseignée, et dans laquelle nous disons : « Notre Père qui êtes « dans les cieux[1] ». Dans nos demandes ne nous écartons point des paroles et du sens de cette prière, et tout ce que nous demanderons nous sera accordé. Quand nous faisons ce qu'il commande, et que nous aimons ce qu'il promet, on peut dire alors que ses paroles demeurent en nous. Mais quand ses paroles demeurent dans notre mémoire, sans se refléter dans notre conduite, alors la branche n'est plus unie à la vigne, parce qu'elle ne tire pas sa séve de la racine. C'est pour marquer cette différence, qu'il est écrit : « Ils retenaient dans leur mémoire ses com« mandements, afin de les pratiquer[2] ». Plusieurs, en effet, les gardent dans leur mémoire, mais pour les mépriser, ou bien même pour s'en moquer et les combattre. En ceux-là ne demeurent point les paroles de Jésus-Christ ; ils les touchent, mais ils n'y sont pas attachés ; c'est pourquoi, au lieu de tourner à leur avantage, elles rendront témoignage contre eux, et comme elles sont en eux sans y faire leur demeure, ils ne les possèdent que pour être jugés par elles.

[1] Ezéch. XV, 5.

[1] Matth. VI, 9. — [2] Ps. CII, 18.

QUATRE-VINGT-DEUXIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CES PAROLES DE NOTRE-SEIGNEUR : « C'EST POUR CELA QUE MON PÈRE A ÉTÉ GLORIFIÉ, « AFIN QUE VOUS RAPPORTIEZ BEAUCOUP DE FRUIT », JUSQU'À CES AUTRES : « ET JE DEMEURE « DANS SON AMOUR ». (Chap. XV, 8-10.)

GLOIRE DE DIEU.

Le Père est glorifié par nos bonnes œuvres et notre foi ; et c'est afin que nous puissions l'aimer et garder ses commandements qu'il nous a aimés le premier, qu'il nous a donné son Fils ; aimons-le donc, soyons-lui fidèles comme Jésus-Christ, notre médiateur, l'a aimé et lui est resté fidèle.

1. Le Sauveur, faisant de plus en plus à ses disciples l'éloge de la grâce qui nous sauve, leur dit : « C'est la gloire de mon Père que « vous portiez beaucoup de fruit et que vous « deveniez mes disciples ». Qu'il y ait dans le texte « gloire » ou « clarification », peu importe : ces deux mots viennent l'un et l'autre du mot grec δοξάζειν, dont la racine est δόξα, qui signifie gloire. J'ai pensé qu'il fallait vous faire cette remarque, parce que l'Apôtre dit : « Si Abraham a été justifié par « ses œuvres, il a de quoi se glorifier, mais « non devant Dieu [1] ». La gloire que l'on a devant Dieu est celle par laquelle Dieu est glorifié et non pas l'homme, lorsque l'homme est justifié non par les œuvres, mais par la foi ; car c'est de Dieu que lui vient le pouvoir de faire le bien ; parce que la branche, comme je l'ai déjà dit, ne peut porter de fruit par elle-même [2]. Si c'est la gloire de Dieu que nous portions plus de fruit, et que nous devenions les disciples de Jésus-Christ, ne nous en faisons pas un titre de gloire, comme si cela nous venait de nous-mêmes. Cette grâce vient de Dieu ; ce n'est donc pas à nous, mais à lui qu'en revient la gloire. Aussi, comme, dans un autre passage, il avait dit « : Que votre lumière luise devant les « hommes, de manière qu'ils voient vos « bonnes œuvres », Jésus-Christ a voulu empêcher ses disciples de se regarder comme les auteurs de leurs bonnes œuvres, et pour cela il a aussitôt ajouté : « Et qu'ils glorifient « votre Père qui est dans les cieux [3] ». En effet, ce qui glorifie le Père, c'est que nous portions plus de fruit et que nous devenions les disciples de Jésus-Christ; et qu'est-ce qui nous fait disciples de Jésus-Christ, si ce n'est celui dont la miséricorde nous prévient? Nous sommes l'ouvrage de ses mains, nous avons été créés en Jésus-Christ par les bonnes œuvres[1].

2. « Comme le Père m'a aimé, moi aussi « je vous ai aimés : demeurez dans mon « amour ». Voilà d'où nous viennent les bonnes œuvres. Car d'où pourraient-elles nous venir, sinon de la foi, qui opère par la charité [2] ? Et comment aimerions-nous, si nous n'étions aimés les premiers ? C'est ce que nous dit très-ouvertement notre Evangéliste dans une de ses Epîtres : « Pour nous, aimons « Dieu, parce qu'il nous a aimés le premier [3] ». Par ces paroles « : Comme le Père m'a aimé, « moi aussi je vous ai aimés », le Sauveur ne veut pas dire qu'entre notre nature et la sienne il y a la même égalité qu'entre le Père et lui ; mais il nous montre la grâce par laquelle Jésus-Christ homme est médiateur entre Dieu et les hommes [4]. Il montre qu'il est médiateur, lorsqu'il dit : « Comme le « Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés ». Car le Père assurément nous aime lui aussi, mais c'est dans le Fils ; car la gloire du Père est que nous portions du fruit dans la vigne, c'est-à-dire dans le Fils, et que nous devenions ses disciples.

3. « Demeurez », dit-il, « dans mon amour ». Comment y demeurerons-nous ? Ecoute ce qui suit : « Si vous gardez mes commande- « ments, vous resterez dans mon amour ». Est-ce l'amour qui fait garder les commandements, ou bien, est-ce la fidélité à les

[1] Rom. IV, 2. — [2] Traité LXXXI, n. 2. — [3] Matth. V, 16.

[1] Ephés. II, 10.— [2] Galat. V, 6.— [3] I Jean, IV, 19.— [4] I Tim. II, 5.

garder qui fait naître l'amour ? Qui peut douter que l'amour précède? Car celui qui n'aime point n'a pas le moyen d'observer les commandements. Quand Jésus-Christ nous dit : « Si vous gardez mes commandements, « vous demeurerez dans mon amour », il nous montre, non pas ce qui fait naître l'amour, mais ce qui en est la preuve. C'est comme s'il disait : Ne pensez pas que vous demeurez dans mon amour, si vous ne gardez pas mes commandements ; mais si vous les gardez, vous y demeurerez : c'est-à-dire, il paraîtra que vous demeurerez dans mon amour si vous gardez mes commandements. Que personne donc ne se trompe, en disant qu'il aime Dieu, s'il ne garde pas ses commandements. Car mieux nous observons ses commandements, plus aussi nous l'aimons ; et moins bien nous les gardons, moins nous l'aimons. Quoique, par ces paroles : « Demeu« rez dans mon amour », il ne paraisse pas de quel amour il a voulu parler, de celui dont nous l'aimons, ou de celui dont il nous aime, nous pouvons néanmoins le savoir par ce qu'il a dit plus haut. En effet, après avoir dit : « Je « vous ai aimés », il ajoute aussitôt : « De« meurez dans mon amour » ; c'est donc dans l'amour dont il nous a aimés. Que veut donc dire : « Demeurez dans mon amour ? » Le voici : demeurez dans ma grâce. Et que veulent dire ces paroles : « Si vous gardez mes « commandements, vous demeurerez dans « mon amour ? » Vous connaîtrez que vous demeurez dans l'amour dont je vous aime, si vous gardez mes commandements ; donc, pour qu'il nous aime, il ne faut pas que d'avance nous gardions ses commandements ; mais, à moins qu'il nous aime, nous ne pouvons garder ses commandements. C'est là la grâce qui est connue aux humbles, mais qui est cachée aux superbes.

4. Et que signifie ce que Notre-Seigneur ajoute : « Comme j'ai gardé les commande« ments de mon Père et que je demeure dans « son amour ? » Ici encore, assurément, il a voulu nous désigner cet amour dont le Père l'a aimé. En effet, après avoir dit : « Comme « mon Père m'a aimé, moi aussi je vous « ai aimés », il ajoute aussitôt : « Demeurez « dans mon amour », évidemment dans cet amour dont je vous ai aimés. C'est pourquoi, ce qu'il dit du Père : « Je demeure dans son « amour », il faut l'entendre de l'amour dont le Père l'a aimé. Mais ici encore faut-il entendre que c'est par la grâce que le Père aime le Fils, comme c'est par la grâce que le Fils nous aime, puisque nous sommes les enfants de Dieu par grâce et non par nature, tandis que le Verbe est son Fils unique par nature, et non par grâce ? ou bien est-ce au Fils en tant qu'homme qu'il faut rapporter ces paroles ? Oui, sans aucun doute. Par ces mots, en effet : « Comme le Père m'a aimé, moi « aussi je vous ai aimés », il nous montre la grâce du médiateur. Mais Jésus-Christ est médiateur entre Dieu et les hommes, non pas en tant que Dieu, mais en tant qu'homme. Et assurément c'est de Jésus considéré comme homme qu'il est dit : « Et Jésus crois« sait en sagesse, en âge et en grâce devant « Dieu et devant les hommes [1] ». En ce sens nous pouvons donc le dire en toute vérité : bien que la nature humaine n'appartienne pas à la nature divine, cependant la nature humaine appartient à la personne du Fils unique de Dieu par l'effet d'une grâce, et cette grâce est si grande qu'il n'y en a pas de plus grande ni même de pareille. Cette assomption de la nature humaine n'a été, en effet, précédée d'aucun mérite ; mais de cette union sont venus tous ses mérites. Le Fils demeure donc dans l'amour dont le Père l'a aimé, et c'est pour cela qu'il a gardé ses commandements. Qu'est-ce qu'aurait été même cet homme, si Dieu ne se l'était pas uni [2] ? Car le Verbe était Dieu, Fils unique, coéternel à son Père ; mais pour qu'un médiateur nous fût donné, par une grâce ineffable le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous [3].

[1] Luc, II, 52. — [2] Ps. III, 4. — [3] Jean, I, 1, 14.

QUATRE-VINGT-TROISIÈME TRAITÉ.

SUR CES PAROLES : « JE VOUS AI DIT CES CHOSES, AFIN QUE MA JOIE SOIT EN VOUS ET QUE VOTRE « JOIE SOIT PLEINE. C'EST MON COMMANDEMENT QUE VOUS VOUS AIMIEZ LES UNS LES AUTRES, « COMME JE VOUS AI AIMÉS ». (Chap. XV, 11, 12.)

LA JOIE, FRUIT DE LA CHARITÉ.

La joie que Jésus-Christ ressent de nous voir appelés existait en lui de toute éternité, en raison de sa prescience ; en nous, elle n'a pu commencer qu'au baptême, elle ira en augmentant suivant nos mérites jusqu'au moment où elle se consommera dans le ciel : mais, pour en arriver là, il nous faut observer le commandement du Sauveur qui est de nous aimer les uns les autres, et quand nous aurons ainsi observé la plénitude de la loi, notre joie sera pleine.

1. Vous avez entendu, mes très-chers frères, que Notre-Seigneur a dit à ses disciples : « Je « vous ai dit ces choses, afin que ma joie soit « en vous et que votre joie soit entière ». En quoi consiste la joie de Jésus-Christ en nous? En ce qu'il daigne se réjouir de nous. Et en quoi consiste notre joie qui, selon sa parole, doit être entière? En ce que nous jouissons de sa société? C'est à cause de cela qu'il avait dit à Pierre : « Si je ne te lave, tu n'auras point de « part avec moi [1] ». La joie donc de Jésus-Christ en nous, c'est la grâce qu'il nous a donnée, et cette grâce est aussi notre joie. Cette joie, il s'en est réjoui lui-même de toute éternité, quand il nous a choisis avant la constitution du monde [2], et nous ne pouvons dire avec vérité que sa joie n'était pas entière ; car Dieu ne saurait se réjouir imparfaitement. Mais cette joie qui était la sienne n'était pas en nous ; car nous n'existions pas encore, et, par conséquent, elle ne pouvait se trouver en nous, et quand nous avons commencé d'être, nous n'avons pas d'abord été avec lui. Mais sa joie était toujours en lui, car, dans la vérité très-certaine de sa prescience, il se réjouissait de voir que nous serions à lui. La joie qu'il ressentait à notre occasion était donc déjà parfaite, puisque, par sa prescience et sa prédestination, il se réjouissait en nous effectivement. Il ne pouvait y avoir, dans sa joie, aucune crainte sur l'existence future de ce qu'il prévoyait. Lorsqu'il commença à faire ce qu'il avait résolu de faire, la joie dont il était heureux n'augmenta pas; autrement, il serait devenu plus heureux, pour nous avoir créés. Loin de nous cette pensée, mes frères : la béatitude de Dieu n'était pas moins grande sans nous ; elle n'est pas devenue plus grande avec nous. La joie qu'il a ressentie de notre salut, joie qui a toujours été en lui, parce qu'il nous a prévus et prédestinés, a commencé d'être en nous, quand il nous a appelés. Et cette joie, nous l'appelons, avec raison, la nôtre, puisqu'elle doit nous rendre bienheureux. Mais cette joie, qui est la nôtre, croît, augmente, et la persévérance la fait arriver à sa perfection. Elle commence par la foi de ceux qui renaissent par le baptême, elle sera amenée à son comble par la rémunération de ceux qui ressusciteront. C'est, je l'imagine, en ce sens qu'il a été dit : « Je vous ai dit ces choses, afin « que ma joie soit en vous et que votre joie « soit entière » ; que « ma » joie soit en vous et que la « vôtre » soit entière. Ma joie était entière, même avant que vous fussiez appelés, puisque je savais d'avance que vous le seriez; elle ne commence en vous que lorsque vous devenez ce que j'ai prévu de vous. Et « que « votre joie soit entière », parce que vous serez bienheureux, tandis que vous ne l'êtes pas encore; c'est ainsi que vous existez maintenant, tandis que vous n'existiez pas avant d'être créés.

2. « C'est », dit Notre-Seigneur, « mon pré« cepte que vous vous aimiez les uns les « autres, comme je vous ai aimés » ; que ce soit précepte ou commandement, peu importe ; l'un et l'autre mot viennent du mot grec ἐντολή. Notre-Seigneur avait déjà dit la même

[1] Jean, XIII, 8. — [2] Ephés. I, 4.

chose en un autre endroit, et il doit vous souvenir que je vous en ai parlé de mon mieux [1]. En ce passage Notre-Seigneur dit : « Je « vous donne un commandement nouveau, « de vous aimer les uns les autres, comme « je vous ai aimés, afin que vous vous aimiez « les uns les autres [2] ». Cette répétition du même commandement est une recommandation. Dans le premier cas il dit : « Je vous « donne un commandement nouveau », comme si auparavant pareil commandement n'avait jamais été donné ; dans le second passage il dit : « C'est là mon com- « mandement », comme s'il n'en avait point donné d'autre. Dans le premier cas, ce commandement est appelé nouveau, pour que nous ne persévérions pas dans nos vieilles habitudes; et dans le second cas il dit : « mon commande- « ment », pour que nous ne le méprisions pas.

3. Quant à ce que dit Notre-Seigneur : « C'est là mon commandement », comme s'il n'en existait point d'autres, pensez-vous, mes frères, que Notre-Seigneur n'a voulu nous imposer d'autre commandement que celui de l'amour que nous devons avoir les uns pour les autres? N'y a-t-il pas un autre commandement plus grand : celui d'aimer Dieu ? ou bien Dieu ne nous commande-t-il que la charité, sans nous prescrire autre chose? Cependant, il y a trois choses que l'Apôtre nous recommande par ces mots : « Or, la foi, l'espé- « rance et la charité demeurent ; elles sont « trois ; mais la charité est la plus grande des « trois [3] ». Quoique les deux autres vertus qui nous sont prescrites soient contenues dans la charité, cependant l'Apôtre dit, non pas que la charité est la seule vertu, mais qu'elle est plus grande que les autres. Et en effet les commandements si nombreux qui sont relatifs à la foi et à l'espérance, qui est-ce qui pourrait les réunir en un seul code et les énumérer? Mais remarquons ce que dit le même Apôtre : « La plénitude de la loi, c'est « la charité [1] ». Où est la charité, quelle chose peut manquer? Mais où la charité manque, quelle chose peut être utile? Le démon croit [2] et n'aime pas, et personne ne peut aimer sans croire. Celui qui n'aime pas, peut, inutilement sans doute, espérer son pardon ; mais si l'on aime, on ne peut désespérer ; là où se trouve l'amour, là sont donc aussi et nécessairement la foi et l'espérance, et là où se trouve l'amour du prochain, là est aussi nécessairement l'amour de Dieu. Celui, en effet, qui n'aime pas Dieu, pourra-t-il aimer le prochain comme lui-même, puisqu'il ne s'aime pas lui-même ? Il est impie et méchant; mais celui qui aime l'iniquité, n'aime pas son âme, il la déteste [3]. Soyons donc fidèles au commandement que Dieu nous fait, de nous aimer les uns les autres ; et tout ce qu'il nous a commandé en surplus, nous l'accomplirons aussi, parce que cet amour renferme tout le reste. Cet amour est différent de celui que les hommes, en tant qu'hommes, ont les uns pour les autres ; et pour les faire discerner, Notre-Seigneur ajoute : « Comme je vous ai aimés ». Et pourquoi Jésus-Christ nous aime-t-il, sinon pour nous rendre capables de régner avec lui? Il faut donc nous aimer les uns les autres en ce sens, afin que notre amour se distingue de l'amour de ceux qui ne s'aiment pas dans le même but, parce qu'ils ne s'aiment pas véritablement. Mais ceux qui s'aiment dans le dessein de posséder Dieu, s'aiment véritablement. Pour bien s'aimer, ils commencent par aimer Dieu. Cet amour ne se trouve pas dans tous les hommes ; il en est au contraire un bien petit nombre pour s'aimer dans le seul désir que Dieu soit tout en tous [4].

[1] Traité LXV. — [2] Jean, XIII, 34. — [3] I Cor. XIII, 13.

[1] Rom. XIII, 10. — [2] Jacques, II, 19. — [3] Ps. X, 6. — [4] I Cor. XV, 28.

QUATRE-VINGT-QUATRIÈME TRAITÉ.

SUR CES PAROLES : « PERSONNE NE PEUT TÉMOIGNER UN PLUS GRAND AMOUR QU'EN DONNANT « SA VIE POUR SES AMIS ». (Chap. XV, 13.)

LE SACRIFICE DE LA VIE.

Le Sauveur nous a donné l'exemple, il est mort pour nous : dès lors que nous vivons de lui, nous devons donc l'imiter et faire pour nos frères le sacrifice de notre vie, avec cette différence, néanmoins, que Jésus-Christ étant innocent, nous a sauvés du péché et de la mort éternelle, tandis que, par notre mort, nous ne pouvons accorder à personne le pardon de ses fautes.

1. Le Seigneur, mes bien chers frères, nous a fait connaître la perfection de l'amour que nous devons avoir les uns pour les autres, en disant : « Personne ne peut témoigner un « plus grand amour qu'en donnant sa vie « pour ses amis ». Comme il avait dit auparavant : « C'est là mon commandement, que « vous vous aimiez les uns les autres, comme « je vous ai aimés » ; et qu'il ajoute maintenant ce que vous venez d'entendre : « Per- « sonne ne peut témoigner un plus grand « amour qu'en donnant sa vie pour ses amis », il s'ensuit, par une conséquence nécessaire, ce que notre évangéliste Jean dit dans une de ses épîtres : « Comme Jésus-Christ a donné « sa vie pour nous, nous aussi, nous devons « donner notre vie pour nos frères [1] » ; nous aimant ainsi les uns les autres, comme il nous a aimés, car il a donné sa vie pour nous. C'est ce que signifie ce que nous lisons aux proverbes de Salomon : « Quand tu seras assis « pour manger avec le roi, considère attenti- « vement ce qui est en ta présence, et, en y « portant la main, sache qu'il te faudra pré- « parer les mêmes mets [2] ». Cette table d'un roi n'est-elle pas la table où nous sont distribués le corps et le sang de Celui qui a donné sa vie pour nous? Et que signifie : être assis à cette table, sinon s'en approcher avec humilité? Et que signifie encore : examiner et comprendre ce qui y est servi, sinon avoir des pensées dignes d'une si grande grâce? Et que signifie : ne porter la main à ces mets qu'en prenant la résolution d'en préparer de semblables, sinon ce que j'ai déjà dit : Comme Jésus-Christ a donné sa vie pour nous, nous devons, nous aussi, donner notre vie pour nos frères? C'est ce que nous dit aussi l'apôtre Pierre : « Jésus-Christ a souffert « pour nous, nous laissant un exemple, afin « que nous suivions ses traces [1] ». Voilà ce que c'est que préparer des mets semblables à ceux que nous avons reçus. C'est ce que les martyrs ont fait avec une ardente charité ; et si ce n'est pas inutilement que nous célébrons leur mémoire, si dans ce festin où ils se sont rassasiés, nous approchons, nous aussi, de la table du Seigneur, il faut qu'à leur exemple nous préparions des mets pareils à ceux qui nous sont servis. Aussi, à cette même table, nous célébrons leur mémoire d'une manière différente de celle dont nous célébrons la mémoire des autres fidèles qui reposent en paix. Nous ne prions pas pour eux, bien loin de là ; nous leur demandons de prier pour nous, afin que nous marchions sur leurs traces ; car ils ont rempli la mesure de cet amour, dont Notre-Seigneur a dit qu'il ne pouvait en exister de plus grand ; ils ont donné pour leurs frères ce qu'ils avaient reçu à la table du Seigneur.

2. Mais il ne faut pas entendre ces paroles en ce sens que nous puissions devenir semblables à Notre-Seigneur Jésus-Christ, en donnant pour lui notre sang dans le martyre. « Il avait, lui, le pouvoir de donner sa vie et « de la reprendre [2] ». Mais pour nous, nous ne vivons pas autant que nous voulons, et nous mourons, même sans le vouloir. Jésus-Christ, en mourant, a tué la mort elle-même ;

[1] Jean, III, 16. — [2] Prov. XXIII, 1, 2.

[1] I Pierre, II, 21. — [2] Jean, X 18.

c'est sa mort qui nous délivre de la mort. Sa chair n'a pas vu la corruption [1]; après avoir subi la corruption, la nôtre sera, à la fin des siècles, revêtue par lui de l'incorruptibilité. Il n'a pas eu besoin de nous pour nous sauver; sans lui, nous ne pouvons rien faire. Il s'est donné à nous pour être la vigne, dont nous sommes les branches; sans lui, nous ne pouvons posséder la vie. Enfin, bien que des frères meurent pour leurs frères, cependant le sang d'aucun martyr n'a été répandu pour la rémission des péchés de ses frères, et c'est ce que Jésus-Christ a fait pour nous. En tant qu'ils ont répandu leur sang pour leurs frères, les martyrs leur ont donc préparé les mets qu'ils avaient goûtés à la table du Seigneur. Mais dans tout ce que j'ai dit, quoiqu'il m'ait été impossible de tout dire, le martyr de Jésus-Christ est bien éloigné de Jésus-Christ. Si quelqu'un osait comparer, je ne dis pas sa puissance à la puissance de Jésus-Christ, mais son innocence à l'innocence du Sauveur; s'il pensait, non pas qu'il peut guérir son prochain, mais qu'il n'a lui-même aucun péché qui lui soit propre; celui-là serait plus avide qu'il ne convient à son salut; ce serait trop pour lui, il ne pourrait tout prendre. Un bon avis lui est donné par cette parole des Proverbes, qui suit immédiatement celle que nous venons d'expliquer : « Si tu es trop avide, garde-toi de convoiter « ces viandes; il vaut bien mieux pour toi « n'y pas toucher du tout que d'en prendre « plus qu'il ne faut; car », ajoute le texte sacré, « cela entretient une vie trompeuse », c'est-à-dire l'hypocrisie. Celui, en effet, qui se dit sans péché, ne peut montrer qu'il est juste, il ne peut que simuler la justice; c'est pourquoi il est dit : « Cela entretient une vie « trompeuse ». Un seul a pu avoir un corps d'homme et n'avoir pas de péché. Et c'est avec raison que ce qui suit dans ce même livre nous est recommandé; et que, pour faire toucher du doigt par un mot, par un seul proverbe la faiblesse humaine, il est dit: « Ne va pas, si tu es pauvre, t'élever contre « le riche ». Il est riche, celui qui, ne devant rien ni par la faute de son origine ni par sa propre faute, est juste et justifie les autres. Ne t'élève donc pas contre lui, toi qui es si pauvre. Que tous les jours, comme un mendiant, tu lui demandes dans ta prière la rémission de tes péchés. Mais, continue le livre des Proverbes, défie-toi de toi-même. Qu'est-ce à dire ? d'une présomption trompeuse. Car si Jésus-Christ n'a jamais été coupable, c'est qu'il n'est pas seulement homme, mais qu'il est aussi Dieu. « Si tu diriges ton œil « sur lui, il ne se montrera point». «Si tu di- « riges ton œil vers lui », c'est-à-dire ton œil humain avec lequel tu regardes les choses humaines, « il ne se montrera pas » ; car il ne peut être vu par des yeux tels que les tiens. « Car il se préparera des ailes comme celles « de l'aigle, et il ira dans les demeures de « son chef [1] ». C'est de là qu'il est venu vers nous, mais il ne nous a pas trouvés tels qu'il était lui-même. « Aimons-nous donc les uns « les autres, comme Jésus-Christ lui-même « nous a aimés, puisqu'il s'est donné lui- « même pour nous [2]. Personne ne peut té- « moigner un plus grand amour qu'en don- « nant sa vie pour ses amis ». Et ainsi imitons-le par une pieuse obéissance, et n'ayons pas l'audacieuse présomption de nous comparer à lui.

[1] Act. II, 31.

[1] Prov. XXIII, 3-5. — [2] Galat. II, 20.

QUATRE-VINGT-CINQUIÈME TRAITÉ

SUR CES PAROLES : « VOUS ÊTES MES AMIS, SI VOUS FAITES CE QUE JE VOUS COMMANDE. JE NE « VOUS APPELLE PLUS SERVITEURS, PARCE QUE LE SERVITEUR NE SAIT PAS CE QUE FAIT SON « MAÎTRE ». (Chap. XV, 14, 15.)

LE SERVITEUR AMI.

Celui qui observe les commandements de Dieu par l'effet d'une crainte chaste, perd son titre de serviteur pour prendre celui d'ami, et il entre ainsi dans les secrets de son Maître, et il sait que son Maître est l'auteur de tout bien.

1. Après nous avoir rappelé l'amour qu'il nous a montré en mourant pour nous, et avoir dit : « Personne ne peut témoigner un « plus grand amour qu'en donnant sa vie « pour ses amis », Notre-Seigneur ajoute aussitôt : « Vous êtes mes amis, si vous faites ce « que je vous commande ». Admirable condescendance ! Un serviteur n'est regardé comme fidèle que s'il exécute les ordres de son maître, et Notre-Seigneur a voulu que nous fussions ses amis, par cela même qui ne pouvait faire de nous que des serviteurs fidèles. Mais, comme je viens de le dire, c'est de sa part la preuve d'une grande bonté, de daigner appeler ses amis ceux qu'il connaît pour ses serviteurs. Vous ne devez pas l'ignorer, c'est pour des serviteurs une obligation rigoureuse de faire ce que le maître commande ; en un autre endroit, ce sont bien ses serviteurs qu'il reprend en ces termes : « Pourquoi m'appelez-vous Seigneur, Sei- « gneur, et ne faites-vous pas ce que je « dis [1] ? » Puisque vous m'appelez Seigneur, prouvez ce que vous dites en faisant ce que je commande. Et n'est-ce pas au serviteur obéissant qu'il doit lui-même adresser ces paroles : « Courage, bon serviteur, parce que tu as été « fidèle dans les petites choses, je t'établirai « sur de plus grandes [2]; entre dans la joie « de ton Seigneur ? » Il peut donc être en même temps un serviteur et un ami, celui qui est un serviteur fidèle.

2. Mais faisons attention à ce qui suit : « Je « ne vous appelle plus serviteurs, parce « que le serviteur ne sait pas ce que fait son « maître ». Comment comprendre que le bon serviteur est en même temps serviteur et ami, puisque Notre-Seigneur dit : « Je ne « vous appelle plus serviteurs, parce que le « serviteur ne sait pas ce que fait son maître ? » Il donne le nom d'ami, pour enlever celui de serviteur ; ces deux noms ne peuvent plus s'appliquer ensemble à la même personne ; mais l'un disparaissant, l'autre doit lui succéder. Qu'est-ce que cela veut dire ? Quand nous aurons accompli les ordres du Seigneur, ne serons-nous plus ses serviteurs ? Ne serons-nous plus ses serviteurs, quand nous serons devenus des serviteurs fidèles ? Pourtant, qui est-ce qui peut contredire la Vérité même ? Ne nous dit-elle pas : « Je « ne vous appelle plus serviteurs ? » Ne nous en donne-t-elle pas la raison : « Parce « que le serviteur ne sait pas ce que fait son « maître ? » Quand un serviteur se montre fidèle et éprouvé, son maître ne lui confie-t-il pas ses secrets ? Que signifient donc ces paroles : « Le serviteur ne sait pas ce que fait son « maître? » J'accorde qu' « il ignore ce que « fait son maître », mais ignore-t-il aussi ce que son maître commande ? Et s'il l'ignore, comment peut-il servir ? Comment peut-il s'appeler serviteur, celui qui ne sert pas ? Et cependant, voici ce que dit Notre-Seigneur : « Vous êtes mes amis, si vous faites ce que je « vous commande ; je ne vous appelle plus « serviteurs ». O chose admirable ! nous ne pouvons servir qu'à la condition d'exécuter les commandements du Seigneur ; comment donc, en accomplissant ses commandements, cesserons-nous d'être ses serviteurs ? Si je ne deviens son serviteur en accomplissant ses ordres, et si je n'accomplis ses ordres, je ne pourrai le servir ; donc, en le servant, je ne serai plus son serviteur.

[1] Luc, VI, 46. — [2] Matth. XXV, 21.

3. Comprenons, mes frères, comprenons ces choses, fasse le Seigneur que nous les comprenions, et que, les ayant comprises, nous les mettions en pratique! Si nous arrivons à les savoir, nous saurons ce que fait Notre-Seigneur, parce que personne autre que le Seigneur ne peut nous faire ses serviteurs, et que c'est pour nous le moyen d'arriver à son amitié. Comme il y a deux craintes qui font deux espèces de craintifs, de même il y a deux espèces de servitudes qui font deux espèces de serviteurs. Il y a une crainte que la charité parfaite chasse dehors [1]; il y a aussi une autre crainte chaste qui demeure éternellement [2]. C'est cette crainte qui ne subsiste pas avec la charité, et que l'Apôtre avait en vue lorsqu'il disait : « Vous n'avez pas reçu l'es« prit de servitude [3] », qui vous retienne « en« core dans la crainte ». Et c'est la crainte chaste qu'il avait en vue lorsqu'il disait : « Ne sois pas trop sage, mais crains [4] ». Dans cette crainte que la charité chasse dehors, il y a aussi une servitude qu'il faut chasser avec la crainte ; car l'Apôtre a joint l'une avec l'autre, c'est-à-dire la servitude et la crainte, lorsqu'il a dit : « Vous n'avez pas reçu l'es« prit de servitude », qui vous retienne « en« core dans la crainte ». C'est à cette sorte de servitude qu'appartient le serviteur que Notre-Seigneur voulait désigner lorsqu'il disait : « Je ne vous appelle plus serviteurs, parce « que le serviteur ne sait pas ce que fait son « maître ». Il ne faut pas appliquer ces paroles au serviteur qu'anime la crainte chaste, et auquel il est dit : « Courage, bon serviteur, « entre dans la joie de ton Seigneur » ; elles n'ont trait qu'au serviteur animé par la crainte que la charité doit chasser dehors, et dont il est dit ailleurs : « Le serviteur ne de« meure pas toujours dans la maison, mais « le fils y demeurera éternellement [5] ». Puisqu'il nous a donné le pouvoir de devenir les enfants de Dieu [6], soyons donc ses enfants et non pas ses serviteurs. Et d'une manière surprenante et ineffable, mais cependant bien véritable, il arrivera qu'en même temps nous serons et nous ne serons pas ses serviteurs. Nous serons ses serviteurs par l'effet de cette crainte chaste qui inspire le serviteur admis dans la joie de son maître, mais nous ne serons pas ses serviteurs par l'effet de cette crainte qu'il faut mettre dehors, et qui anime le serviteur destiné à ne pas demeurer éternellement dans la maison. Mais que nous soyons ainsi serviteurs sans être serviteurs, sachons-le, le Seigneur peut l'opérer en nous, et c'est ce qu'ignore le serviteur qui ne sait ce que fait son maître ; et lorsqu'il fait quelque bien, il s'en élève, comme si ce bien était son œuvre et non pas celle de Dieu. Et il se glorifie en lui-même et non pas dans le Seigneur, et il se trompe lui-même, parce qu'il se glorifie comme s'il n'avait pas tout reçu [1]. Pour nous, mes très-chers frères, afin que nous puissions être les amis du Seigneur, sachons ce qu'il fait. C'est lui qui a fait de nous non-seulement des hommes, mais encore des justes ; nous n'en sommes nullement les auteurs. Et qui est-ce qui fait que nous savons ces choses, si ce n'est lui-même ? « Car nous n'avons pas reçu l'esprit de ce « monde, mais l'esprit qui est de Dieu, afin « que nous connaissions ce que Dieu nous a « donné [2] ». C'est par lui que tout ce qui est bon nous est donné ; et par conséquent, comme c'est une bonne chose de savoir de qui vient tout ce qu'il y a de bon, cette science elle-même ne peut nous venir que de lui ; par là, celui qui se glorifie se glorifie dans le Seigneur de tous les biens qu'il en a reçus [3]. Pour ce qui suit : « Mais je vous ai appelés « mes amis, parce que tout ce que j'ai appris « de mon Père, je vous l'ai fait connaître », ces paroles sont si profondes, que, plutôt que d'en écouter l'explication dans ce discours, il vaut mieux la renvoyer au discours prochain.

[1] I Jean, IV, 18. — [2] Ps. XVIII, 10. — [3] Rom. VIII, 15. — [4] Id. XI, 20. — [5] Jean, VIII, 35. — [6] Id. I, 12.

[1] I Cor. IV, 7. — [2] Id. II, 12. — [3] Id. I, 31.

QUATRE-VINGT-SIXIÈME TRAITÉ.

SUR CES PAROLES : « MAIS VOUS, JE VOUS AI APPELÉS AMIS » , JUSQU'À CES AUTRES : « AFIN « QUE TOUT CE QUE VOUS DEMANDEREZ AU PÈRE EN MON NOM IL VOUS LE DONNE ». (Chap. XV, 15, 16.)

L'AMITIÉ DE JÉSUS-CHRIST.

En raison de son amitié pour nous, Jésus-Christ nous fera connaître dans le ciel tout ce que son Père lui a dit ; mais si nous sommes ses amis, c'est un effet de sa grâce, mais non de notre foi ou de nos bonnes œuvres antécédentes.

1. C'est avec raison qu'on se demande comment il faut entendre ce que dit Notre-Seigneur : « Mais vous, je vous ai appelés « mes amis, parce que tout ce que j'ai appris « de mon Père, je vous l'ai fait connaître ». Car qui oserait affirmer ou croire qu'il y ait un seul homme capable de savoir tout ce que le Fils unique a appris de son Père? il n'est personne, en effet, qui comprenne seulement comment le Fils peut entendre la parole du Père, puisqu'il est l'unique parole du Père. Que signifie ce qu'il dit un peu plus bas, dans ce même discours adressé par lui à ses disciples, après la cène qui précéda sa passion : « J'ai beaucoup de choses à vous « dire, mais vous ne pouvez les porter maintenant [1] ? » Comment donc comprendre qu'il a fait connaître à ses disciples tout ce qu'il a appris de son Père, puisqu'il se refuse à leur dire beaucoup de choses, par ce motif qu'ils ne peuvent les porter maintenant? Pour cela, il faut comprendre que ce qu'il doit faire, il dit l'avoir déjà fait; car il a fait d'avance ce qui doit se faire plus tard [2]. C'est ainsi qu'il dit par le Prophète : « Ils ont « percé mes mains et mes pieds [3] » ; il ne dit pas : Ils perceront; il en parle comme d'événements passés, et il les annonce comme devant arriver plus tard. Ainsi, en cet endroit, il dit avoir fait connaître à ses disciples ce qu'il savait devoir leur faire connaître en leur communiquant cette plénitude de la science dont l'Apôtre a dit : « Mais quand « nous serons dans l'état parfait, ce qui est « imparfait sera aboli ». Au même endroit, il dit encore : « Maintenant je ne sais qu'en « partie, mais alors je connaîtrai comme je « suis connu. Nous voyons maintenant par « un miroir et en énigme ; mais alors nous « verrons face à face [1] ». Ce même apôtre dit que nous avons été sauvés par le baptême de la régénération [2]; et cependant ailleurs il dit : « C'est par l'espérance que nous avons « été sauvés; or, l'espérance qui voit n'est « plus l'espérance. Car, qui espère ce qu'il « voit déjà? Mais si nous espérons ce que « nous ne voyons pas, nous l'attendons avec « patience [3] ». C'est pourquoi son coapôtre Pierre nous dit : « Celui en qui vous croyez « maintenant, quoique vous ne le voyiez pas, « quand vous le verrez, vous tressaillirez « d'une joie inénarrable et glorieuse, et vous « recevrez pour récompense de votre foi le « salut de vos âmes [4] ». Si donc nous sommes maintenant au temps de la foi, et si le salut des âmes est la récompense de la foi, qui doutera qu'il faille achever le jour dans la foi qui opère par la charité [5], pour, à la fin du jour, recevoir comme récompense, non-seulement la rédemption de notre corps, dont parle l'apôtre Paul [6], mais encore le salut de nos âmes dont parle l'apôtre Pierre? Dans le temps et dans cette vie mortelle, ces deux genres de félicités sont possédés en espérance, bien plus qu'en réalité. Mais il y a cette différence, que notre homme extérieur, c'est-à-dire notre corps, se détruit tous les jours, tandis que l'homme intérieur, c'est-à-dire notre âme, se renouvelle de jour en jour [7]. Aussi, de même que nous attendons dans l'avenir l'immortalité de la chair et le salut des âmes, bien qu'on dise que nous sommes déjà

[1] Jean, XVI, 12. — [2] Isa. XLV, 11. — [3] Ps. XXI, 18.

[1] I Cor. XIII, 10, 12. — [2] Tit. III, 5. — [3] Rom. VIII, 24, 25. — [4] I Pierre, I, 8, 9. — [5] Galat. V, 6. — [6] Rom. VIII, 23. — [7] II Cor. IV, 16.

sauvés, à cause du gage que nous avons reçu, de même en est-il de la connaissance de toutes les choses que le Fils unique a apprises de son Père ; nous devons l'espérer pour l'avenir, quoique Jésus-Christ dise ici nous l'avoir déjà donnée.

2. « Ce n'est pas vous », dit-il, « qui m'avez « choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis ». Voilà une grâce ineffable. Car qu'étions-nous au moment où nous n'avions pas encore choisi Jésus-Christ et où, par conséquent, nous ne l'aimions pas encore ? Comment celui qui ne l'a pas choisi peut-il l'aimer? Avions-nous alors en nous les sentiments que le Psalmiste manifeste dans ses chants : « J'ai choisi d'être « le dernier dans la maison du Seigneur, « plutôt que d'habiter dans les tentes des « pécheurs [1] ? » Evidemment non. Qu'étions-nous donc, sinon des méchants et des hommes perdus? Nous n'avions pas encore cru en lui, pour qu'il nous choisît ; car si nous avions déjà cru, il ne nous aurait choisis qu'après avoir été choisi lui-même par nous. Pourquoi donc dirait-il : « Ce n'est pas vous « qui m'avez choisi », si sa miséricorde ne nous avait prévenus [2] ? C'est ici que se réduit à rien le raisonnement de ceux qui défendent la prescience de Dieu contre sa grâce, et qui disent que si Dieu nous a choisis avant la création du monde [3], c'est parce qu'il a prévu que nous serions bons, et non pas qu'il nous rendrait bons. Ce n'est point là la parole de Celui qui dit : « Ce n'est pas « vous qui m'avez choisi ». Car s'il nous avait choisis, parce qu'il a prévu que nous serions bons, il aurait prévu en même temps que nous le choisirions les premiers. Nous ne pouvons être bons autrement, à moins qu'on n'appelle bon celui qui ne choisit pas le bien. Qu'a-t-il donc choisi en des hommes qui n'étaient pas bons ? Car ils n'ont pas été choisis parce qu'ils étaient bons, vu qu'ils ne devaient l'être qu'à la condition d'être choisis. Autrement, la grâce n'est plus une grâce, si nous prétendons qu'elle a été précédée par les mérites. C'est, en effet, de ce choix de la grâce que l'Apôtre nous dit : « Ainsi donc, en « ce temps-ci, le reste a été sauvé par l'élec- « tion de la grâce ». Et aussi il ajoute : « Et si c'est par la grâce, ce n'est donc pas « par les œuvres; autrement, la grâce ne « serait plus la grâce [4] ». Ecoute, ingrat, écoute : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, « mais c'est moi qui vous ai choisis ». Tu ne peux pas dire : J'ai été choisi, parce que je croyais déjà; car si tu croyais en lui, tu l'avais déjà choisi. Mais écoute : « Ce n'est pas vous « qui m'avez choisi ». Tu ne peux pas dire non plus : Avant de croire je faisais de bonnes œuvres, c'est pour cela que j'ai été choisi. Car, quelle bonne œuvre peut-il y avoir avant la foi, puisque l'Apôtre dit : « Tout ce qui ne « vient pas de la foi est péché [1] ». Après avoir entendu ces paroles : « Ce n'est pas vous qui « m'avez choisi », que pouvons-nous dire, sinon que nous étions méchants et que nous avons été choisis pour devenir bons par la grâce de Celui qui nous a choisis ? Car il n'y aurait plus grâce si les mérites avaient précédé. Or, il y a grâce ; elle ne trouve donc pas les mérites, mais elle les produit.

3. Et voyez, mes bien chers frères, comment il se fait que ceux que Jésus-Christ choisit ne soient pas encore bons, et comment il rend bons ceux qu'il choisit. « C'est moi », dit-il, « qui vous ai choisis et vous ai établis pour « que vous alliez et que vous portiez du fruit, « et que votre fruit demeure ». N'est-ce pas là ce fruit dont il avait déjà dit : « Sans « moi vous ne pouvez rien faire [2] ? » Il nous a donc choisis et établis, pour que nous allions et que nous portions du fruit. Nous n'avions donc produit aucun fruit en considération duquel il pût nous choisir. « Pour « que vous alliez », dit-il, « et que vous por- « tiez du fruit ». Nous allons pour porter du fruit, et il est lui-même la voie par laquelle nous marchons, et dans laquelle il nous a placés pour que nous allions. C'est pourquoi en toutes choses sa miséricorde nous prévient. « Et que votre fruit », dit-il, « demeure, afin « que tout ce que vous demanderez au Père « en mon nom, il vous le donne ». Que la charité demeure donc ; c'est là notre fruit. Cette charité n'existe que dans nos désirs ; elle ne peut encore être rassasiée, et tout ce que, par nos désirs, nous demandons au nom du Fils unique, le Père nous l'accorde. Mais tout ce qu'il n'est pas utile à notre salut de recevoir, n'allons pas nous imaginer que nous le demandons au nom du Sauveur. Ce que nous demandons au nom du Sauveur, c'est ce qui peut aider à notre salut.

[1] Ps. LXXXIII, 11. — [2] Id. LVIII, 11. — [3] Ephés. I, 4. — [4] Rom. XI, 5, 6.

[1] Rom. XIV, 23. — [2] Jean, XV, 5.

QUATRE-VINGT-SEPTIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CES PAROLES DE JÉSUS-CHRIST : « CE QUE JE VOUS COMMANDE, C'EST QUE VOUS VOUS « AIMIEZ LES UNS LES AUTRES », JUSQU'A CES AUTRES : « MAIS MOI JE VOUS AI CHOISIS DU « MONDE ; C'EST POURQUOI LE MONDE VOUS HAIT ». (Chap. XV, 17-19.)

AMOUR D'AUTRUI.

Si Dieu nous a choisis, c'est afin que nous produisions des fruits de salut, c'est-à-dire, et principalement, afin que nous nous aimions les uns les autres, et même le monde, notre ennemi, non en tant que mauvais, mais en tant que créé par Dieu.

1. Dans la leçon de l'Evangile qui a précédé celle-ci, le Seigneur avait dit : « Ce n'est pas « vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui « vous ai choisis, et qui vous ai établis, afin « que vous alliez et que vous portiez du fruit, « et que votre fruit demeure, afin que tout ce « que vous demanderez au Père en mon nom, « il vous le donne ». Il vous souvient que nous vous avons dit sur ces paroles ce que le Seigneur nous a donné de vous dire. Dans la leçon dont vous venez d'entendre la lecture, il dit : « Ce que je vous commande, c'est de vous « aimer les uns les autres ». Par là, devons-nous comprendre que c'est là notre fruit dont il a dit : « Je vous ai choisis afin que « vous alliez, et que vous portiez du fruit, et « que votre fruit demeure ? » Enfin, il ajoute : « Afin que tout ce que vous demanderez au « Père, il vous le donne » ; il nous le donnera assurément, si nous nous aimons les uns les autres ; et cet amour mutuel, c'est lui qui nous le donnera, car il nous a choisis alors que nous ne portions point de fruit. Ce n'est pas nous, en effet, qui l'avons choisi, et il nous a établis pour que nous portions du fruit, c'est-à-dire pour que nous nous aimions les uns les autres ; sans lui nous ne pouvons pas plus porter ce fruit que les branches séparées du cep ne peuvent produire de raisin. Notre fruit n'est donc autre que la charité ; l'Apôtre la définit : « Le fruit d'un « cœur pur, d'une bonne conscience et d'une « foi sincère [1] ». Par elle, nous nous aimons les uns les autres ; par elle nous aimons Dieu. Car nous ne nous aimerions pas les uns les autres d'un véritable amour, si nous n'aimions pas Dieu. Quiconque aime Dieu, aime le prochain comme soi-même ; mais celui qui n'aime pas Dieu ne s'aime pas lui-même. Dans ces deux préceptes de la charité sont renfermés toute la loi et les Prophètes [1]. C'est là notre fruit, c'est celui que Notre-Seigneur nous ordonne de porter, quand il nous dit : « Ce que je vous « commande, c'est de vous aimer les uns les « autres ». C'est pourquoi l'apôtre Paul, voulant recommander le fruit de l'Esprit à l'encontre des œuvres de la chair, commence par là : « Le fruit de l'Esprit », dit-il, « c'est la « charité ». Il rapporte ensuite les autres vertus dont la charité est la source à laquelle elles se rattachent. « Ce sont la joie, la « paix, la longanimité, la douceur, la bonté, « la foi, la mansuétude, la continence [2] ». Qui est-ce qui peut se réjouir convenablement, s'il n'aime le bien qui seul peut réjouir ? Où trouver la véritable paix, si ce n'est en celui qu'on aime véritablement ? Est-il possible d'avoir la longanimité nécessaire pour persévérer dans le bien, si l'on n'aime pas avec ardeur ? Qui sera bienfaisant, s'il n'aime celui qu'il assiste ? Qui est bon, s'il ne le devient en aimant ? Comment avoir la foi qui sauve, si l'on n'a pas celle qui opère par la charité ? Qui est-ce qui est doux d'une manière utile, si la charité ne règle pas sa douceur ? Et qui peut s'abstenir de ce qui déshonore, sans aimer ce qui honore ? C'est donc avec raison que notre bon Maître nous recommande si souvent la charité, comme la seule vertu qui doive être commandée, puisque sans elle les autres biens ne peuvent servir de rien, et qu'on ne peut l'avoir sans

[1] I Tim. I, 5.

[1] Matth. XXII, 40. — [2] Galat. V, 22.

avoir les autres biens qui communiquent à l'homme la bonté.

2. Mais pour cette charité nous devons supporter patiemment même les rancunes du monde ; car il faut que le monde nous haïsse, puisqu'il voit repousser ce qu'il aime. Mais Notre-Seigneur nous donne par son exemple une grande consolation. Après avoir dit : « Ce « que je vous commande, c'est de vous aimer « les uns les autres », il ajoute aussitôt : « Si « le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï « avant vous ». Pourquoi les membres s'élèveraient-ils au-dessus de la tête? Tu refuses de faire partie du corps, si tu ne veux pas t'exposer, comme ton modèle, à la haine du monde. « Si vous étiez du monde », dit-il, « le monde aimerait ce qui serait à lui ». Il adresse évidemment ces paroles à toute l'Eglise; car elle se trouve souvent elle-même désignée sous le nom de monde, comme en cet endroit : « Dieu était en Jésus-« Christ, se réconciliant le monde [1] » ; et en cet autre passage : « Le Fils de l'homme n'est « pas venu pour juger le monde, mais pour « que le monde fût jugé par lui [2] ». Jean dit dans une de ses épîtres : « Nous avons pour « avocat auprès du Père, Jésus-Christ le « Juste; il est la victime de propitiation pour « nos péchés, non-seulement pour les nô-« tres, mais aussi pour ceux de tout le « monde [3] ». Tout le monde, c'est donc l'Eglise, et tout le monde hait l'Eglise. Le monde hait donc le monde; le monde ennemi hait le monde réconcilié; le monde damné hait le monde sauvé ; le monde corrompu hait le monde qui a été purifié.

3. Mais ce monde que Dieu se réconcilie en Jésus-Christ, qui est sauvé par Jésus-Christ et à qui tout péché est remis par Jésus-Christ, ce monde a été choisi dans le monde ennemi, condamné et corrompu. De cette masse qui avait péri tout entière en Adam sont tirés des vases de miséricorde, et ces vases d'élection constituent le monde qui appartient à la réconciliation ; et voilà le monde que déteste cet autre monde tiré de la même masse, mais contenu dans des vases de colère destinés à la perdition [4]. Enfin, après avoir dit : « Si vous étiez « du monde, le monde aimerait ce qui serait « à lui », Notre-Seigneur ajoute incontinent : « Mais parce que vous n'êtes point du monde « et que je vous ai choisis du milieu du « monde, le monde vous hait ». Ils étaient donc du monde, mais ils en avaient été tirés, pour n'en faire plus partie, et ils n'en avaient été tirés ni par leurs mérites, car ils n'avaient préalablement accompli aucune bonne œuvre, ni par leur nature qui avait été viciée tout entière jusque dans sa racine, par le libre arbitre ; ils en avaient été tirés par une grâce toute gratuite, c'est-à-dire par une véritable grâce. Celui qui a tiré le monde du monde l'a fait digne d'être élu, mais il ne l'a pas trouvé tel, « parce que le reste a été « sauvé par une élection de la grâce». « Or », dit l'Apôtre, « si c'est par la grâce, ce n'est « donc pas par les œuvres, autrement la « grâce ne serait plus la grâce [1] ».

4. Mais, demandera quelqu'un, ce monde de la perdition qui hait le monde de la rédemption, comment s'aime-t-il lui-même? Il s'aime, sans doute, mais d'un amour faux et non d'un amour véritable; ainsi, à proprement parler, il se hait et ne s'aime pas véritablement. « Car, celui qui aime l'iniquité, hait « son âme [2] ». Cependant, on dit que le monde s'aime, parce qu'il aime l'iniquité qui le rend méchant. On dit de même qu'il se hait, parce qu'il aime ce qui lui nuit. Il hait donc sa nature; il aime le vice. Il hait ce qu'il est devenu par un effet de la bonté de Dieu ; il aime ce qu'il a fait lui-même en lui par sa libre volonté. C'est pourquoi, si nous voulons bien le comprendre, il nous est défendu, et, en même temps, commandé de l'aimer. Il nous est défendu de l'aimer par ces paroles : « Gardez-vous d'ai-« mer le monde [3] ». Nous avons ordre de l'aimer, car Jésus-Christ nous a dit : « Aimez « vos ennemis [4] ». Ces ennemis, c'est le monde qui nous hait. Nous avons donc défense d'aimer dans le monde ce qu'il aime en lui-même, et nous avons ordre d'aimer en lui ce qu'il hait en lui-même, c'est-à-dire l'ouvrage de Dieu et les différentes consolations de sa bonté. Nous avons donc défense d'aimer en lui le vice et ordre d'aimer la nature, puisqu'en lui-même il aime le vice et qu'il hait la nature. Ainsi l'aimerons-nous et le haïrons-nous comme il convient, puisqu'il s'aime et se hait d'un amour désordonné.

[1] II Cor. v, 19. — [2] Jean, III, 16. — [3] I Jean, II, 1, 2. — [4] Rom. IX, 21-23.

[1] Rom. XI, 5, 6. — [2] Ps. X, 6. — [3] I Jean, II, 15.— [4] Luc, VI, 27.

QUATRE-VINGT-HUITIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CES MOTS DE JÉSUS-CHRIST : « SOUVENEZ-VOUS DE MA PAROLE, ETC. », JUSQU'A CES AUTRES : « MAIS ILS VOUS FERONT TOUTES CES CHOSES, PARCE QU'ILS NE CONNAISSENT PAS CELUI QUI M'A « ENVOYÉ ». (Chap. XV, 20, 21.)

PERSÉCUTION DU MONDE.

Quiconque aime Dieu et le sert avec une crainte pure, est en butte à la haine du monde, car le monde déteste Jésus-Christ et ses serviteurs, et il les persécute à cause de leur justice, que ses vices ne sauraient souffrir.

1. Le Seigneur, pour exhorter ses serviteurs à supporter avec patience les haines du monde, n'a rien ni de plus grand ni de meilleur à leur proposer que son exemple ; car, comme dit l'apôtre Pierre, « Jésus-Christ a « souffert, nous laissant un exemple, afin que « nous suivions ses traces [1] ». Et si nous le faisons, c'est avec le secours de Celui qui a dit : « Sans moi vous ne pouvez rien faire ». Enfin, après avoir dit : « Si le monde vous hait, « sachez qu'il m'a haï avant vous », il ajoute ce que vous venez d'entendre dans ce qui vous a été lu de l'Evangile : « Souvenez-vous « de la parole que je vous ai dite : le serviteur « n'est pas plus grand que son maître. S'ils « m'ont persécuté, vous aussi ils vous persé- « cuteront ; s'ils ont gardé ma parole, ils gar- « deront aussi la vôtre ». En disant : le serviteur n'est pas plus grand que son Maître, ne nous montre-t-il pas avec évidence comment nous devons entendre ce qu'il avait dit peu auparavant : « Je ne vous appelle plus servi- « teurs [2] ? » Maintenant il les appelle serviteurs, puisqu'il leur dit : « Le serviteur n'est pas « plus grand que son maître : s'ils m'ont per- « sécuté, vous aussi ils vous persécuteront ». Il est donc manifeste qu'il s'agit du serviteur qui ne reste pas dans la demeure pour toujours [3] et qui est animé de la crainte que la charité met dehors [4], lorsque Jésus-Christ dit : « Je ne vous appelle plus serviteurs ». Mais quand il dit, comme ici : « Le serviteur « n'est pas plus que son maître ; s'ils m'ont « persécuté, vous aussi ils vous persécute- « ront », il veut parler du serviteur à crainte chaste, qui demeure dans les siècles des siècles [1] ; car ce serviteur doit s'entendre dire : « Courage, bon serviteur, entre dans la joie « de ton Seigneur [2] ».

2. « Mais », continue le Sauveur, « ils vous « feront toutes ces choses à cause de mon « nom, parce qu'ils ne connaissent pas Celui « qui m'a envoyé ». Quelles sont toutes ces choses, sinon ce qu'il vient de dire : « Ils « vous haïront et vous persécuteront et mé- « priseront votre parole ? » Car s'ils se contentaient de ne pas garder leur parole sans les haïr et sans les persécuter, ou bien si, tout en les haïssant, ils ne les persécutaient pas, alors il ne serait pas vrai de dire : ils vous feront toutes ces choses. « Mais ils vous feront toutes « ces choses à cause de mon nom » ; n'est-ce pas dire : c'est moi qu'ils haïront en vous, moi qu'ils persécuteront en vous, et parce que votre parole et ma parole ils ne la garderont pas ? « Car ils vous feront toutes ces choses à « cause de mon nom », non à cause du vôtre, mais « à cause du mien ». Ceux qui font ces choses à cause de mon nom, sont d'autant plus malheureux que sont plus heureux ceux qui les souffrent à cause de ce même nom ; comme dit Notre-Seigneur lui-même dans un autre endroit : « Bienheureux ceux qui « souffrent persécution à cause de la justice [3] », c'est-à-dire à cause de moi, ou bien « à cause « de mon nom » ; car, suivant l'enseignement de l'Apôtre : « Jésus-Christ nous a été donné « de Dieu comme notre sagesse, notre justice, « notre sanctification et notre rédemption, « afin que, selon qu'il est écrit, celui qui se « glorifie, se glorifie dans le Seigneur [4] ». Il

[1] I Pierre, II, 21. — [2] Jean, XV, 5 ; XVIII, 15. — [3] Id. VIII, 35. — [4] I Jean, IV, 18.

[1] Ps. XVIII, 10. — [2] Matth. XXV, 21. — [3] Id. V, 10. — [4] I Cor. I, 30, 31.

est vrai que les méchants font aussi ces choses aux méchants, mais ce n'est pas à cause de la justice; c'est pourquoi ils sont tous malheureux, et ceux qui les font, et ceux qui les souffrent. Les bons les font aussi aux méchants: mais quoique les bons les fassent pour la justice, cependant les méchants ne les souffrent point pour ce motif.

3. Mais, dira quelqu'un, si, quand les méchants persécutent les bons à cause du nom de Jésus-Christ, les bons souffrent pour elle; assurément, c'est aussi à cause de la justice que les méchants leur font ces choses : et s'il en est ainsi, quand les bons persécutent les méchants à cause de la justice, il s'ensuit que les méchants souffrent aussi pour la justice. Car si les méchants peuvent persécuter les bons à cause du nom de Jésus-Christ, pourquoi ne pourraient-ils pas souffrir de la part des bons une persécution à cause du nom de Jésus-Christ, c'est-à-dire à cause de la justice? Le motif pour lequel les bons font ces choses n'est pas celui pour lequel les méchants les souffrent, puisque les bons les font à cause de la justice, et que les méchants les souffrent à cause de l'injustice; le motif pour lequel les méchants font ces choses ne peut donc être celui pour lequel les bons les souffrent, puisque les méchants agissent à cause de l'injustice, et que les bons souffrent à cause de la justice. Comment donc pourra être vraie cette parole: « Ils vous feront « toutes ces choses à cause de mon nom », puisqu'ils les font non pas à cause de son nom, c'est-à-dire à cause de la justice, mais à cause de leur iniquité? Cette question se trouvera résolue, si nous entendons ces paroles: « Ils vous feront toutes ces choses à « cause de mon nom », en ce sens que tout se rapporte aux justes, comme s'il était dit: Vous souffrirez de leur part toutes ces choses à cause de mon nom, et alors: « ils vous « feront ces choses », signifie: vous souffrirez ces choses. Mais si ces paroles: « à cause de « mon nom », doivent s'entendre comme s'il disait, à cause de mon nom qu'ils haïssent en vous (et on peut dire aussi à cause de la justice qu'ils haïssent en vous), alors quand les bons font souffrir persécution aux méchants, on peut dire avec raison qu'ils le font à cause de la justice, pour l'amour de laquelle ils persécutent les méchants, et à cause de l'iniquité qu'ils haïssent dans les méchants; de la sorte on peut dire aussi que les méchants souffrent et à cause de l'iniquité qui se trouve punie en eux, et à cause de la justice qui s'exerce à les châtier.

4. Autre question: les méchants persécutent aussi leurs pareils; par exemple, les rois et les juges impies, tout en persécutant les fidèles, punissaient aussi les homicides, les adultères et tous les scélérats qui, à leur connaissance, agissaient contre les lois publiques. Alors, comment expliquer ce que dit le Seigneur: « Si vous étiez du monde, le monde « assurément aimerait ce qui serait à lui [1] ». Or, le monde n'aime pas ceux qu'il punit; et cependant nous voyons qu'il punit le plus souvent tous ces crimes, à moins que le monde soit et dans ceux qui punissent ces crimes et aussi dans ceux qui les aiment. Donc ce monde, qui se compose des méchants et des impies, nuit à ce qui lui appartient par l'intermédiaire des hommes qui punissent les scélérats, et il aime ce qui lui appartient par le ministère des hommes qui favorisent ceux dont ils partagent les crimes. Donc, quand le Sauveur dit: « Ils vous feront « toutes ces choses à cause de mon nom », ces paroles signifient: ou bien vous souffrirez à cause de mon nom, ou bien ils feront ces choses à cause de mon nom, parce que en vous persécutant, ils persécutent ce qu'ils haïssent en vous, et il ajoute: « parce qu'ils « ne connaissent point Celui qui m'a en- « voyé » ; ce qui doit s'entendre de cette science dont il est écrit: « Vous connaître, « c'est la sagesse parfaite [2] ». Ceux qui connaissent de la sorte le Père qui a envoyé le Christ, ne persécutent en aucune façon ceux que Jésus-Christ est venu recueillir; car ils sont eux-mêmes recueillis par lui.

[1] Jean, XV, 19. — [2] Sag. VI, 16.

QUATRE-VINGT-NEUVIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CES PAROLES DE NOTRE-SEIGNEUR : « SI JE N'ÉTAIS PAS VENU, ET SI JE NE LEUR AVAIS « PAS PARLÉ », JUSQU'A CES AUTRES : « QUI ME HAIT, HAIT AUSSI MON PÈRE ». (Chap. XV, 22, 23.)

L'INFIDÉLITÉ, CAUSE DE PERDITION.

Sous le nom de monde persécuteur, Jésus-Christ entendait les Juifs opiniâtrément aveugles, qui l'avaient vu sans vouloir le reconnaître, et qui ne pouvaient pas plus s'excuser de leur incrédulité, que ceux qui périssent pour ne l'avoir pas du tout connu ou pour n'avoir pas eu le courage de se soumettre à lui.

1. Le Seigneur avait dit plus haut à ses disciples : « S'ils m'ont persécuté, ils vous « persécuteront aussi : s'ils ont gardé ma « parole, ils garderont aussi la vôtre, mais ils « vous feront toutes ces choses à cause de « mon nom, parce qu'ils ne connaissent pas « Celui qui m'a envoyé ». Si nous voulons savoir de qui il parlait de la sorte, nous trouvons qu'il prononça ces paroles aussitôt après avoir dit : « Si le monde vous hait, sachez « qu'il m'a haï avant vous ». Ce qu'il ajoute ici : « Si je n'étais pas venu, et si je ne leur « avais parlé, ils n'auraient point de péché », montre plus clairement qu'il parle des Juifs. C'est donc des Juifs qu'il disait les paroles que nous avons rapportées ; cela ressort de la liaison du discours. En effet, ceux dont il dit : « Si je n'étais pas venu et si je ne leur avais « parlé, ils n'auraient point de péché », sont les mêmes que ceux dont il a dit : « S'ils m'ont « persécuté, ils vous persécuteront vous aussi ; « s'ils ont gardé ma parole, ils garderont « aussi la vôtre ; mais ils vous feront toutes « ces choses à cause de mon nom, parce qu'ils « ne connaissent pas Celui qui m'a envoyé ». En effet, immédiatement après ces paroles Notre-Seigneur ajoute : « Si je n'étais pas « venu et si je ne leur avais parlé, ils n'au« raient point de péché ». Or, les Juifs ont persécuté Jésus-Christ, l'Evangile le dit formellement : c'est donc des Juifs, et non pas des gentils, que parle le Sauveur : ce sont les Juifs qu'il a voulu désigner sous le nom de ce monde qui hait le Christ et ses disciples ; mais ils ne sont pas seuls à former ce monde, car le Christ nous a montré que ses disciples eux-mêmes en font partie. Or, que signifient ces paroles : « Si je n'étais pas venu, « et si je ne leur avais parlé, ils n'auraient « point de péché ? » Est-ce que les Juifs étaient sans péché, avant que Jésus-Christ vînt à eux dans sa chair ? Qui serait assez insensé pour le dire ? Par le nom général de péché dont se sert Notre-Seigneur, il faut entendre, non pas toute espèce de péché, mais un certain péché énorme. C'est ce péché qui retient tous les autres péchés ; et quiconque ne l'a pas, tous les autres péchés lui seront remis : voici en quoi consiste le péché, c'est qu'ils n'ont pas cru en Jésus-Christ ; car il était venu pour qu'on crût en lui : par conséquent, si Jésus-Christ n'était pas venu, ils n'auraient point commis ce péché. Autant sa venue en ce monde a été salutaire pour ceux qui ont cru en lui, autant elle a été funeste pour ceux qui n'ont point cru ; et comme il était le chef et le prince des Apôtres, on peut dire de lui ce qu'ils ont dit d'eux-mêmes : « Pour les uns, « il a été une odeur de vie pour la vie, et pour « d'autres une odeur de mort pour la mort [1] ».

2. Il ajoute : « Maintenant ils n'ont point « d'excuse de leur péché » ; ces paroles pourraient nous embarrasser et nous faire demander si ceux vers lesquels Jésus-Christ n'est pas venu, et auxquels il n'a pas parlé, peuvent tirer de là une excuse de leur péché. S'ils n'en ont point, pourquoi Jésus-Christ dit il, en cet endroit, que les Juifs n'ont point d'excuse, précisément parce qu'il est venu et qu'il leur a parlé ? Mais s'ils en ont une, cette excuse les exemptera-t-elle de tout châtiment, ou bien adoucira-t-elle seulement leur peine ? Avec l'assistance de Dieu, je répondrai de mon mieux à ces questions. Ceux vers lesquels Jésus-Christ n'est pas venu, et auxquels

[1] II Cor. II, 16.

il n'a pas parlé, auront une excuse non pas de tout péché, mais du péché de n'avoir pas cru en lui : de ce nombre ne sont pas ceux vers lesquels il est venu par ses disciples et auxquels il a parlé par ses disciples, comme il le fait maintenant. Car, par son Eglise, il est venu vers les nations, et par elle il leur parle. A cela se rapporte ce qu'il dit : « Qui « vous reçoit me reçoit [1], et qui vous méprise « me méprise [2] ». « Voulez-vous », dit l'apôtre Paul, « éprouver la puissance de Jésus-Christ « qui parle en moi [3] ? »

3. Il reste à savoir si ceux qui ont été ou qui sont prévenus par la mort avant l'arrivée de Jésus-Christ par son Eglise, ou avant d'entendre prêcher son Evangile, pourront avoir cette excuse. Ils pourront assurément l'avoir, mais ils n'éviteront point, pour cela, la damnation. « Tous ceux qui ont péché sans la « loi, périront sans la loi ; et tous ceux qui ont « péché sous la loi, seront jugés par la loi [4] »? Comme le mot « périr » est plus terrible que le mot être jugé, ces paroles de l'Apôtre semblent montrer que, loin de les aider, cette excuse ne fera qu'aggraver leur peine. Car ceux qui voudront s'excuser sur ce qu'ils ne l'ont pas entendu annoncer, « périront sans la loi ? »

4. Mais on se demande avec raison : Ceux qui, ayant entendu la loi, l'ont méprisée, ou même lui ont résisté non-seulement en les combattant, mais en poursuivant de leur haine ceux qui la leur prêchaient, doivent-ils être rangés dans le nombre de ceux à qui l'Apôtre annonce un sort moins sévère, lorsqu'il dit « qu'ils seront jugés par la loi ». Mais si autre chose est de périr sans la loi et autre chose d'être jugé par la loi ; si, d'ailleurs, le premier cas est beaucoup plus à redouter que le second ; sans aucun doute, ceux dont nous parlons ne doivent certainement pas subir la peine plus légère, indiquée par l'Apôtre; ce n'est pas sous la loi qu'ils ont péché, mais ils n'ont voulu en aucune manière recevoir la loi de Jésus-Christ ; autant que cela dépendait d'eux, ils ont donc voulu qu'elle fût anéantie. Ceux-là pèchent sous la loi, qui sont sous la loi, c'est-à-dire, qui la reçoivent et la reconnaissent comme sainte, qui regardent ses commandements comme saints, justes et bons [5]. C'est par faiblesse qu'ils n'accomplissent pas ce qu'elle leur commande, sans qu'ils doutent le moins du monde de la justice de ses prescriptions. On peut en quelque manière distinguer ces sortes de gens de ceux dont il est dit qu'ils périront sans la loi ; si cependant ce que dit l'Apôtre : « Ils seront jugés par la loi », devait s'entendre comme s'il disait : ils ne périront pas, je m'étonnerais qu'il en fût ainsi ; car, pour qu'il parlât en ce sens, il ne s'agissait ni des infidèles, ni des fidèles, mais seulement des gentils et des Juifs. Or, à moins de trouver leur salut dans ce Sauveur qui est venu chercher ce qui était perdu [1], les uns et les autres seront indubitablement réservés à la perdition. On peut néanmoins dire, que cette perdition sera plus complète pour les uns et moins pénible pour les autres, c'est-à-dire que, dans leur perte, les uns souffriront des peines plus graves et les autres des peines plus légères. Quel qu'il soit, il périt pour Dieu, celui qui par son supplice est privé de la béatitude que Dieu donne à ses saints ; et comme il y a diversité de péchés, non moins grande est la diversité des supplices. Comment s'établit cette proportion ? C'est ce que la sagesse divine juge avec plus de profondeur que l'homme ne peut l'imaginer par ses conjectures, ou l'exprimer par ses paroles. Ce qui est certain, c'est que ceux vers lesquels Jésus-Christ est venu, et auxquels il a parlé, ne pourront pas s'excuser du grand péché d'infidélité, en disant : Nous ne l'avons pas vu, nous ne l'avons pas entendu, soit que cette excuse soit tout à fait rejetée par Celui dont les jugements sont impénétrables, soit qu'il l'accepte, sinon pour les délivrer de toute condamnation, au moins pour les condamner moins sévèrement.

5. « Celui qui me hait », dit Notre-Seigneur, « hait aussi mon Père ». Quelqu'un nous dira peut-être : Qui est-ce qui peut haïr celui qu'il ne connaît pas ? Or, avant de dire : « Si je n'é« tais pas venu, et si je ne leur avais parlé, « ils n'auraient point de péché », Jésus avait dit à ses disciples : « Ils vous feront ces cho« ses, parce qu'ils ne connaissent pas Celui « qui m'a envoyé ». Comment donc, s'ils l'ignorent, peuvent-ils le haïr ? Car si ce qu'ils prennent pour lui, n'est pas lui, mais bien je ne sais quelle autre chose, ce n'est pas lui qu'ils haïssent, mais bien le fantôme qu'ils imaginent, ou plutôt dont ils supposent faus-

[1] Matth. x, 40. — [2] Luc, x, 16. — [3] II Cor. xiii, 3. — [4] Rom. ii, 12. — [5] Id. vii, 12.

[1] Luc, xix, 10.

sement l'existence. Cependant si l'on ne pouvait haïr ce que l'on ne connaît pas, la Vérité même ne nous aurait pas dit de son Père, qu'on ne le connaît pas et en même temps qu'on le hait. Mais comment cela se peut-il faire? C'est ce que, avec l'aide de Dieu, nous essaierons de vous montrer; mais ce ne sera pas aujourd'hui, car il est temps de finir ce discours.

QUATRE-VINGT-DIXIÈME TRAITÉ.

SUR CES PAROLES : « CELUI QUI ME HAIT, HAIT AUSSI MON PÈRE ». (Chap. XV, 23.)

LA VÉRITÉ HAIE SANS ÊTRE CONNUE.

Comment les Juifs ont-ils pu haïr le Père, puisqu'ils ne le connaissaient pas ? Une comparaison va le faire comprendre. Nous ne pouvons lire dans le cœur d'autrui, et si nous aimons la vertu et que nous haïssions le vice, il peut se faire que nous aimions sans le savoir un homme bon que nous croyons mauvais, ou que nous détestions un homme méchant qui nous semble bon. Ainsi les Juifs détestaient les peines infligées à leur conduite blâmable par la Vérité, sans savoir si c'était la Vérité qui les condamnait ; ils ne la connaissaient donc pas, et ils haïssaient, par conséquent, sans le connaître, le Père de la Vérité.

1. Vous avez entendu dire au Seigneur : « Celui qui me hait, hait aussi mon Père »; il avait dit plus haut : « Ils vous feront ces cho« ses parce qu'ils ne connaissent pas Celui « qui m'a envoyé ». De là naît une difficulté qu'il ne faut pas éluder, la voici : Comment peuvent-ils haïr celui qu'ils ne connaissent pas? Car s'ils supposent ou croient que Dieu est, non pas ce qu'il est, mais je ne sais quelle autre chose, et si c'est cela qu'ils haïssent, alors ce n'est pas lui qu'ils haïssent, mais bien ce dont ils se font l'idée dans leur supposition trompeuse ou leur vaine crédulité; mais si, au contraire, ils se représentent Dieu tel qu'il est réellement, comment peut-on dire qu'ils ne le connaissent pas? Quand il s'agit des hommes, il peut se faire que souvent nous aimions ceux que nous n'avons jamais vus ; et, par contre, il n'est pas impossible que nous haïssions aussi ceux que nous n'avons jamais vus. La renommée nous parlant de quelqu'un en bien ou en mal, il en résulte naturellement que nous aimons ou que nous haïssons un inconnu. Mais si la renommée dit vrai, comment pouvons-nous donner le nom d'inconnu à celui sur le compte duquel nous avons appris la vérité? Est-ce parce que nous n'avons pas vu son visage? Il ne le voit pas lui-même, et cependant il ne peut être plus connu à personne qu'à lui-même. Ce n'est donc pas par la vue du visage extérieur que nous acquérons la connaissance de quelqu'un ; mais nous le connaissons quand nous savons quelle est sa vie et quelles sont ses mœurs. Autrement personne ne pourrait même se connaître, puisque personne ne peut voir son propre visage. Cependant chacun se connaît lui-même mieux que les autres ne le connaissent; il se connaît d'autant plus sûrement qu'il peut mieux considérer son intérieur, voir ce qu'il pense, ce qu'il désire, comment il vit ; lorsque tout cela nous est connu dans un homme, cet homme lui-même nous est vraiment connu. Aussi, comme toutes ces choses nous sont rapportées sur les absents ou sur les morts, soit par la renommée, soit par les lettres, il arrive souvent que nous aimons ou que nous haïssons des hommes dont nous n'avons jamais vu le visage (mais qui cependant ne nous sont pas tout à fait inconnus).

2. En cela, le plus souvent notre bonne foi se trouve trompée, car quelquefois l'histoire et encore plus la renommée sont mensongères. Mais comme nous ne pouvons scruter la conscience des hommes, c'est à nous de veiller, pour n'être pas induits en erreur par une dangereuse opinion, à avoir de ces choses une

connaissance vraie et certaine. Je m'explique. Nous ignorons si cet homme ou cet autre est chaste ou impudique, mais nous devons haïr l'impureté et aimer la chasteté ; nous ne savons si tel ou tel est juste ou injuste, toutefois, nous devons aimer la justice et haïr l'injustice, non pas telles que nous pourrions nous les représenter par une fausse imagination, mais telles que nous les voyons dans la vérité de Dieu, afin de suivre les règles de l'une et d'éviter l'autre ; par là, nous rechercherons en toutes choses ce que nous devons y chercher, nous éviterons ce que nous devons éviter, et ainsi mériterons-nous que Dieu nous pardonne, si parfois, et même souvent, nous nous trompons sur les dispositions secrètes des hommes. Ce dernier point me semble appartenir à cette tentation humaine, sans laquelle la vie ne saurait se passer et dont parle l'Apôtre, lorsqu'il dit : « Que la « tentation ne vous saisisse pas, sinon celle « qui est humaine [1] ». En effet, y a-t-il rien de plus conforme à la nature humaine que de ne pouvoir connaître le cœur humain et de n'en point sonder tous les replis, et par suite de soupçonner tout autre chose que ce qui s'y passe ? Comme, en raison de ces ténèbres des choses humaines, c'est-à-dire des pensées des hommes, nous ne pouvons éclaircir nos soupçons parce que nous sommes hommes, nous devons nous abstenir de jugements, c'est-à-dire d'opinions arrêtées et définitives, et ne nous prononcer sur rien avant le temps de la venue du Seigneur. Alors il éclairera les choses cachées dans les ténèbres, et il manifestera les pensées du cœur ; alors aussi chacun recevra de Dieu la louange qui lui est due [2]. Quand donc on ne se trompe pas sur les choses et qu'avec justice on condamne le vice et on approuve la vertu, si l'on se trompe sur les hommes, ce n'est qu'une tentation humaine toute vénielle.

3. Mais à cause de ces ténèbres qui enveloppent le cœur humain, il arrive une chose également surprenante et douloureuse. Parfois l'homme que nous regardons comme méchant est juste, et nous aimons la justice qui réside en lui sans que nous le sachions ; c'est pourquoi nous l'évitons, nous le méprisons, nous lui défendons de nous approcher, nous ne voulons rien avoir de commun avec lui dans les usages de la vie, et même, lorsque l'obligation de maintenir la discipline nous y force, et que nous voulons l'empêcher de nuire aux autres ou le forcer à devenir plus régulier, nous le traitons avec une salutaire sévérité ; et cet homme qui est bon, nous l'affligeons comme s'il était mauvais, tout en l'aimant sans le savoir. C'est ce qui arrive quand, par exemple, un homme réellement chaste est regardé par nous comme impudique. Dès lors, en effet, que j'aime celui qui est chaste, et que cet homme a la vertu de chasteté en partage, je l'aime évidemment, mais sans m'en douter. Comme, d'ailleurs, c'est l'impudique que je hais, je ne hais donc pas cet homme, puisqu'il n'est pas ce que je déteste. Néanmoins, à cet homme, objet de mon affection, avec qui mon âme se trouve sans cesse unie dans l'amour de la chasteté, je lui fais injure sans le savoir, parce que si je ne me trompe pas dans le discernement des vertus et des vices, je m'égare dans les ténèbres du cœur humain. Il peut donc se faire qu'un homme de bien haïsse, sans le savoir, un autre homme de bien, ou plutôt qu'il l'aime sans le savoir (car il l'aime en aimant le bien, et ce qu'est cet homme est précisément ce qu'il aime). Il peut arriver aussi que, sans le savoir, il haïsse, non ce qui est réellement son semblable, mais ce qu'il le croit : de même peut-il se faire qu'un homme injuste haïsse un homme juste, et que cependant il pense aimer une personne injuste et semblable à lui ; il aime donc sans le savoir quelqu'un de juste ; mais en celui qu'il croit injuste, il n'aime pas la réalité, il n'aime que ce qu'il croit y rencontrer. Ce qui arrive pour les hommes, arrive aussi pour Dieu. Si, en effet, on avait demandé aux Juifs s'ils aimaient Dieu, qu'auraient-ils pu répondre, sinon qu'ils l'aimaient? En cela, ils n'auraient pas eu l'intention de mentir, mais ils se seraient trompés dans leur opinion. Car, comment pourraient-ils aimer le Père de la vérité, ceux qui haïraient la vérité ? Ils ne veulent pas que leurs actions soient condamnées, et la vérité veut que de telles actions soient condamnées. Leur haine pour la vérité est donc en proportion de la haine qu'ils ressentent pour les châtiments que la vérité inflige à de telles gens. Mais, dans leur opinion, ce n'était pas la vérité qui condamnait des hommes pareils à eux ; ils haïssaient la vérité sans la connaître, et en la

[1] I Cor. x, 13. — [2] Id. iv, 5.

haïssant, ils ne pouvaient que haïr celui de qui la vérité est née. Et comme ils ignorent que la vérité, qui les juge et les condamne, est née de Dieu le Père, ils ne connaissent pas Dieu non plus, et ils le haïssent. O les misérables ! Ils veulent être méchants, et ils ne veulent pas de la vérité qui les condamne. Ils ne veulent pas qu'elle soit ce qu'elle est, quand ils devraient ne vouloir plus être ce qu'ils sont; quand ils devraient se changer eux-mêmes et désirer que la vérité restât ce qu'elle est, afin de ne pas être condamnés par elle, quand elle viendra les juger.

QUATRE-VINGT-ONZIÈME TRAITÉ.

SUR CES PAROLES : « SI JE N'AVAIS PAS FAIT AU MILIEU D'EUX DES ŒUVRES QUE NUL N'A FAITES, « ILS N'AURAIENT POINT DE PÉCHÉ, ETC. » (Chap. XV, 24, 25.)

LES MIRACLES DE JÉSUS-CHRIST.

Par leur incrédulité, les Juifs rendaient irrémissibles leurs autres péchés : en effet, Jésus-Christ avait fait devant eux par lui-même, en leur faveur, des miracles si nombreux et si merveilleux, qu'en réalité ils étaient inexcusables de ne pas croire en lui et même de le haïr sans sujet.

1. Le Seigneur avait dit : « Qui me hait, « hait aussi mon Père ». Assurément, celui qui hait la vérité doit haïr celui de qui elle est née : nous vous avons déjà donné l'explication de ce passage, autant que Dieu nous en a fait la grâce. Ensuite il ajouta ces paroles dont il nous reste à parler aujourd'hui : « Si « je n'avais pas fait au milieu d'eux des « œuvres que nul n'a faites, ils n'auraient « point de péché », c'est-à-dire ce grand péché dont le Seigneur avait déjà dit : « Si je « n'étais pas venu et si je ne leur avais parlé, « ils n'auraient pas de péché »; ceci doit s'entendre du péché qu'ils ont commis en ne croyant ni à ses paroles, ni à ses œuvres, car ils n'étaient pas sans péché, avant qu'il leur eut parlé, et qu'il eut opéré ses œuvres merveilleuses au milieu d'eux; mais le péché, dont ils se sont rendus coupables en ne croyant point en lui, il le rappelle ici, parce qu'en lui sont renfermés tous les autres. En effet, s'ils n'avaient point eu ce péché, ils auraient cru en lui, et les autres péchés leur auraient été remis.

2. Mais pourquoi le Seigneur, après avoir dit : « Si je n'avais pas fait au milieu d'eux « des œuvres », ajoute-t-il aussitôt, « que nul « autre n'a faites ? » Entre les œuvres de Jésus-Christ, aucune ne paraît plus grande que la résurrection des morts; or, cette œuvre, les Prophètes anciens, nous le savons, l'avaient déjà accomplie. Elie l'avait accomplie [1], Elisée l'accomplit et pendant qu'il vivait [2], et même alors qu'il gisait couché dans son tombeau. Quelques hommes portaient un mort; les ennemis s'étant précipités sur eux, ils prirent la fuite, laissant le corps sur le tombeau; et aussitôt il ressuscita [3]. Cependant Jésus-Christ a fait des œuvres que nul autre n'a faites; par exemple, lorsqu'avec cinq pains il rassasia cinq mille hommes, et qu'avec quatre pains, il nourrit sept mille hommes [4]; lorsqu'il marcha sur les eaux, et qu'il y fit marcher l'apôtre Pierre [5]; lorsqu'il changea l'eau en vin [6], lorsqu'il ouvrit les yeux de l'aveugle-né [7], et opéra beaucoup d'autres prodiges qu'il serait trop long d'énumérer. Mais peut-être nous répondra-t-on que d'autres ont fait des œuvres que Jésus-Christ lui-même n'a pas faites, et que personne autre n'a faites. Quel autre en effet que Moïse a frappé les Egyptiens de tant et de si grandes plaies [8], conduit tout un peuple à travers la

[1] III Rois, XVII, 21, 22. — [2] IV Rois, IV, 35. — [3] Id. XIII, 21. — [4] Matth. XIV, 15-21; XV, 32-38. — [5] Id. XIV, 25, 29. — [6] Jean, II, 9. — [7] Id. IX, 7. — [8] Exod. VII-XII.

mer [1], fait descendre du ciel la manne pour calmer sa faim [2] et tiré l'eau de la pierre pour apaiser sa soif [3] ? Quel autre que Jésus Navé a divisé les eaux du Jourdain pour y faire passer son peuple [4], et par une prière adressée à Dieu, a arrêté le soleil dans sa course et l'a rendu immobile [5] ? Quel autre que Samson a fait sortir de la mâchoire d'un âne mort une fontaine pour étancher sa soif [6] ? quel autre qu'Elie a été enlevé au ciel sur un char de feu [7] ? quel autre qu'Elisée, ainsi que je viens de le rappeler, a rendu la vie à un mort, par le seul attouchement de son corps enseveli dans le tombeau ? quel autre que Daniel a vécu enfermé au milieu des lions affamés sans éprouver aucun mal [8] ? quel autre que les trois jeunes hébreux, Ananias, Azarias et Mizaël, s'est promené sans être consumé au milieu des flammes d'une fournaise ardente [9] ?

3. J'en omets bien d'autres; mais ce que je viens de rapporter suffit, je pense, pour montrer que plusieurs saints ont aussi fait des œuvres merveilleuses, que nul autre n'a faites. Cependant, nous ne voyons personne qui, avant Jésus-Christ, ait, avec une puissance si grande, délivré les hommes de tant de maux. Passons sous silence tous ceux qui se présentaient à lui, et qu'il guérit d'une seule parole ; ne citons que ce passage de Marc l'évangéliste : « Le soir étant arrivé et le soleil « étant couché, on lui amenait tous les ma« lades et tous les possédés ; et toute la ville « était assemblée devant la porte, et il guérit « un grand nombre de malades de plusieurs « maladies, et il chassa plusieurs démons [10] ». Matthieu ayant rapporté la même chose, ajoute en ces termes le témoignage des Prophètes : « Afin que s'accomplît la parole du « prophète Isaïe : Il a pris nos infirmités, et il « a porté nos maladies [11] ». Marc dit encore dans un autre passage : « Et en quelque en« droit qu'il entrât, soit dans les bourgs, soit « dans les villages, soit dans les villes, on « plaçait les malades sur les places publiques, « et on le priait de leur laisser toucher seule« ment le bord de son vêtement ; et tous ceux « qui le touchaient étaient guéris [12] ». Voilà ce que nul autre n'a fait pour les Juifs ; car ces deux mots : « Sur eux », ne doivent pas signifier qu'il a fait ces choses au milieu d'eux ou devant eux, mais qu'il les faisait pour eux, puisqu'il les guérissait. Il ne s'agit pas, en effet, de prodiges faits seulement pour attirer l'admiration, mais bien de miracles destinés à procurer évidemment le salut des Juifs ; c'étaient là des bienfaits destinés à attirer leur amour et non pas leur haine. Ce qui surpasse tous les miracles opérés par d'autres hommes, c'est qu'il est né d'une Vierge, c'est qu'il a été conçu dans le sein de sa mère et qu'il en est sorti sans donner atteinte à sa virginité ; mais ce miracle n'a été fait ni sur les Juifs, ni en leur présence. Car si les Apôtres sont arrivés à connaître la vérité de ce miracle, ce n'a pas été par une notion qui leur fût commune avec les Juifs, mais parce que leur qualité de disciples les avait séparés d'eux. Si vous ajoutez que, le troisième jour après sa mort, il a lui-même fait sortir vivante du sépulcre cette chair dans laquelle il était mort, et qu'avec elle il est monté au ciel pour ne plus mourir, je vous dirai que voilà le plus grand de tous ses miracles ; mais ce miracle-là n'a pas été fait sur les Juifs, ni devant eux, et il ne les avait pas encore opérés lorsqu'il disait : « Si je n'avais fait sur eux « des œuvres que nul autre n'a faites ».

4. Ces œuvres sont donc les miracles qu'il a faits pour guérir leurs malades, et personne n'en avait fait en si grand nombre au milieu d'eux. Les Juifs les ont vues, et il le leur reproche quand il ajoute : « Mais maintenant « ils les ont vues et ils m'ont haï, moi et mon « Père ; mais c'est pour que soit accomplie la « parole qui est écrite dans leur loi : Ils m'ont « haï sans sujet ». Il dit : « leur loi », non pas qu'ils en soient les auteurs, mais parce qu'elle leur a été donnée ; comme nous appelons « notre pain » quotidien, ce pain que nous demandons à Dieu en lui disant : « Donnez« nous notre pain [1] ». Il hait sans sujet celui qui par sa haine ne recherche aucun avantage ou ne se garantit d'aucune incommodité ; c'est ainsi que les impies haïssent Dieu, c'est ainsi que les justes l'aiment, c'est-à-dire gratuitement, sans attendre d'autres biens que lui-même; car il sera tout en tous. Mais quiconque voudra faire une attention plus particulière à ces paroles de Jésus-Christ : « Si je n'avais pas fait au milieu d'eux des « œuvres que nul autre n'a faites », (quand

[1] Exod. XIV, 21-29. — [2] Id. XVI. — [3] Id. XVII, 6. — [4] Josué, III. — [5] Id. X, 12-14. — [6] Juges, XV, 19. — [7] IV Rois, II, 11. — [8] Dan. VI, 22. — [9] Id. III, 93. — [10] Marc, I, 32-34. — [11] Matth. VIII, 17. — [12] Marc, VI, 56.

[1] Matth. VI, 11.

même le Père ou le Saint-Esprit aurait fait ces œuvres, il serait encore vrai de dire que nul autre que lui ne les a faites, parce que la Trinité tout entière n'est que d'une substance), quiconque approfondira ces paroles trouvera que c'est encore Jésus-Christ seul qui a fait ces œuvres, lors même qu'elles auraient été faites par quelque homme de Dieu. Jésus-Christ, en effet, peut faire toutes choses en lui-même et par lui-même, et sans lui personne ne peut rien. Car Jésus-Christ, et le Père, et le Saint-Esprit, sont non pas trois dieux, mais un seul Dieu dont il est écrit : « Béni soit le Seigneur Dieu d'Israël, qui seul « fait des choses admirables [1] ». Donc nul autre n'a fait les œuvres qu'il a faites sur les Juifs ; car si un homme en a fait quelques-unes, il les a faites par la puissance du Christ, tandis que le Christ a fait les siennes par sa propre puissance et sans la coopération de personne.

[1] Ps. LXXI, 18.

QUATRE-VINGT-DOUZIÈME TRAITÉ.

SUR CES PAROLES : « MAIS QUAND SERA VENU LE CONSOLATEUR QUE JE VOUS ENVERRAI DE LA « PART DU PÈRE, ESPRIT DE VÉRITÉ, ETC. » (Chap. XV, 26, 27.)

LE TÉMOIGNAGE DU SAINT-ESPRIT.

Les Juifs avaient résisté au témoignage des miracles de Jésus-Christ ; mais le Saint-Esprit devait, à la Pentecôte, venir à la rescousse ; les Apôtres eux-mêmes, Pierre en particulier, se déclareraient publiquement pour lui et ouvriraient les yeux à beaucoup d'incrédules.

1. Jésus venait d'achever son dernier repas, sa passion était proche, il allait quitter ses disciples et les priver de sa présence sensible ; car, par sa présence spirituelle, il devait rester avec eux tous jusqu'à la consommation des siècles : en ce moment suprême, il leur adressa donc un discours où il les exhortait à supporter les persécutions des impies, qu'il désignait sous le nom de monde ; il les avait, dit-il, tirés de ce monde pour en faire ses disciples, et ils devaient le savoir, c'était par la grâce de Dieu qu'ils étaient ce qu'ils étaient aujourd'hui, tandis que leurs propres vices les avaient faits ce qu'ils étaient auparavant. Ensuite il leur annonça clairement que les Juifs devaient être leurs persécuteurs et les siens, et par là il devait paraître avec évidence qu'ils faisaient partie de ce monde damnable, qui persécute les saints. Quand il leur eut dit que les Juifs ne connaissaient pas Celui qui l'avait envoyé et que cependant ils haïssaient et le Fils et le Père, c'est-à-dire Celui qui avait été envoyé et Celui qui l'avait envoyé (choses dont nous avons parlé dans nos discours précédents), il en vint à ce qui suit : « C'est afin que soit accomplie la parole qui « est écrite dans leur loi : Ils m'ont haï sans « sujet ». Ensuite il ajoute comme conséquence ces paroles que nous entreprenons d'expliquer aujourd'hui : « Mais quand sera « venu le Paraclet que je vous enverrai de la « part du Père, cet Esprit de vérité qui procède « du Père rendra témoignage de moi ; et vous « aussi vous en rendrez témoignage, parce « que depuis le commencement vous êtes avec « moi ». Quel rapport ces paroles ont-elles avec ce qu'il vient de dire : « Or, maintenant « ils ont vu, et ils me haïssent moi et mon « Père ; mais c'est afin que soit accomplie la « parole qui est écrite dans leur loi : Ils « m'ont haï sans sujet ». Quand le Paraclet est venu, cet Esprit de vérité a-t-il convaincu par un témoignage plus évident ceux qui avaient vu et qui le haïssaient ? Il a fait plus, en se manifestant à eux il a converti à la foi qui opère par la charité plusieurs de ceux qui avaient vu et qui le haïssaient encore. Pour le bien comprendre, rappelons-nous ce

qui s'est passé. Au jour de la Pentecôte, le Saint-Esprit est descendu sur cent-vingt hommes réunis ensemble, et au nombre desquels se trouvaient tous les Apôtres : dès qu'ils furent remplis de cet Esprit, ils se mirent à parler toutes sortes de langues. Plusieurs de ceux qui avaient haï Notre-Seigneur furent frappés d'un si grand miracle, surtout quand ils virent que Pierre prenait la parole et rendait à Jésus-Christ un si grand et si divin témoignage, qu'ils durent reconnaître comme ressuscité et vivant celui qu'ils avaient tué et qu'ils croyaient relégué pour toujours parmi les morts; le cœur touché de componction, ils se convertirent et ils reçurent le pardon du crime qu'ils avaient commis, en versant avec tant d'impiété et de cruauté un sang si précieux ; car le sang même qu'ils avaient répandu les avait rachetés [1]. De fait, le sang de Jésus-Christ a été de telle manière répandu pour la rémission de tous les péchés, qu'il a pu effacer même le péché de ceux qui l'avaient répandu. C'est ce que Notre-Seigneur avait en vue lorsqu'il disait : « Ils m'ont haï « sans sujet ; mais quand sera venu le Paraclet, il rendra témoignage de moi ». C'est comme s'il eût dit : Ils m'ont haï et ils m'ont mis à mort, pendant qu'ils me voyaient parmi eux ; mais le Paraclet rendra de moi un tel témoignage, qu'il les obligera à croire en moi, même quand ils ne me verront plus.

2. « Et vous », ajoute Notre-Seigneur, « vous « rendrez aussi témoignage, parce que depuis le commencement vous êtes avec « moi ». L'Esprit-Saint rendra témoignage, et vous aussi. Comme vous êtes avec moi depuis le commencement, vous pouvez annoncer ce que vous avez appris ; et si vous ne le faites pas dès à présent, c'est que la plénitude de l'Esprit-Saint n'est pas encore descendue en vous. « Il rendra donc témoignage de « moi, et vous aussi vous rendrez témoi« gnage ». Car la charité répandue dans vos cœurs par l'Esprit-Saint, qui vous sera donné[2], vous inspirera la confiance de rendre ce témoignage. Elle manquait à Pierre, cette confiance, lorsque, effrayé par la question d'une simple servante, il ne put rendre témoignage à la vérité ; sa terreur fut si grande qu'elle le poussa à renier trois fois son Maître [3], en dépit de la promesse qu'il lui avait faite. Or, cette crainte n'existe pas dans la charité ; au contraire, la charité parfaite met dehors la crainte [1]. Enfin, avant la passion de Notre-Seigneur, la crainte servile de Pierre fut interrogée par une servante : mais après la résurrection du Seigneur, son libre amour fut interrogé par le prince de la liberté [2]. Aussi dans le premier cas fut-il troublé, tandis que, dans le second, il fut plein de calme ; c'est qu'alors il avait renié celui qu'il aimait et qu'en ce moment il aimait celui qu'il avait renié. Cependant cet amour lui-même resta encore faible et étroit, jusqu'à ce que le Saint-Esprit l'eut fortifié et dilaté. Mais quand, par une grâce plus abondante, cet Esprit eut été répandu en lui, son cœur si froid fut enflammé pour rendre témoignage à Jésus-Christ, et sa bouche qui, dans sa frayeur, avait trahi la vérité, fut ouverte, et bien que tous ceux sur lesquels le Saint-Esprit était descendu parlassent toutes sortes de langues, Pierre fut le plus prompt et le seul de tous à rendre, devant la foule des Juifs assemblés, un témoignage éclatant de Jésus-Christ, et à confondre ses meurtriers par la preuve de sa résurrection. Si quelqu'un veut se donner la joie de voir un si doux et si saint spectacle, qu'il lise les Actes des Apôtres [3]. Il y verra avec admiration Pierre prêchant Celui qu'il a eu la douleur de lui voir renier; il y verra cette langue, après avoir passé de la crainte à la confiance, et de la servitude à la liberté, décider à confesser le Christ une foule immense de langues, dont une seule avait suffi à pousser la sienne à le renier. Que dire de plus? En cet Apôtre apparaissait un tel éclat de la grâce, une plénitude si complète de l'Esprit-Saint ; de sa bouche sortaient des vérités si précieuses et d'un si grand poids, qu'il mit en la disposition de mourir pour Jésus-Christ cette multitude immense des ennemis et des meurtriers du Sauveur, dont il craignait d'être victime avec son Maître. Voilà les effets que produisit l'Esprit-Saint envoyé alors, mais promis à l'avance. Voilà les grands et admirables bienfaits que Notre-Seigneur prévoyait lorsqu'il disait : « Et ils « ont vu, et ils m'ont haï moi et mon Père, « afin que s'accomplisse la parole qui a été « écrite dans leur loi : Ils m'ont haï sans « sujet ; mais quand sera venu le Paraclet, « que je vous enverrai de la part de mon « Père, cet Esprit de vérité, qui procède du

[1] Act. II, 2. — [2] Rom. V, 5. — [3] Matth. XXVI, 69-71.

[1] I Jean, IV, 18. — [2] Jean, XXI, 15. — [3] Act. II-V.

« Père, rendra témoignage de moi, et vous « aussi vous en rendrez témoignage ». Car cet Esprit, en rendant témoignage et en faisant des Apôtres des témoins inébranlables, a enlevé toute crainte aux amis de Jésus-Christ et a changé en amour la haine de ses ennemis.

QUATRE-VINGT-TREIZIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CES PAROLES DE NOTRE-SEIGNEUR : « JE VOUS AI DIT CES CHOSES, AFIN QUE VOUS NE « SOYEZ POINT SCANDALISÉS », JUSQU'A CES AUTRES : « MAIS JE VOUS AI DIT CES CHOSES, AFIN « QUE, QUAND LEUR HEURE SERA VENUE, VOUS VOUS SOUVENIEZ QUE JE VOUS LES AI DITES ». (Chap. XVI, 1-4.)

PRÉDICTION DE MALHEURS.

Jésus-Christ ne voulait pas voir ses Apôtres exposés, sans préparation, aux épreuves qui les attendaient : aussi, pour les préserver de tout scandale, il leur annonce qu'on les chassera des synagogues, qu'on ira jusqu'à les faire mourir : tant seront grands les succès de leur ministère ! et que quiconque les tuera croira encore travailler à la gloire de Dieu.

1. Dans ce qui précède ce chapitre de notre Evangile, le Seigneur voulait confirmer ses disciples dans la disposition de supporter la haine de leurs ennemis. Il les y préparait en leur proposant son exemple : en l'imitant ils devaient devenir plus forts ; il y ajoutait la promesse du Saint-Esprit qui devait venir et rendre témoignage de lui ; enfin il leur annonçait qu'ils lui rendraient eux-mêmes témoignage sous l'influence du Saint-Esprit. Voici ce qu'il dit : « Il rendra témoignage de « moi, et vous aussi vous en rendrez témoi« gnage ». Assurément, c'est parce que le Saint-Esprit rendra témoignage, que vous rendrez témoignage vous-mêmes. Il rendra témoignage dans vos cœurs, et vous, ce sera par vos paroles. Il vous inspirera, et vous, vous parlerez afin que puisse s'accomplir ce qui est dit : « Leur voix s'est répandue par « toute la terre [1] ». C'eût été peu de les encourager par son exemple, s'il ne les eût encore remplis de son esprit. L'Apôtre avait entendu ces paroles de Notre-Seigneur : « Le « serviteur n'est pas plus grand que son maî« tre ; s'ils m'ont persécuté, ils vous persécu« teront aussi [2] ». Et il en voyait déjà l'accomplissement, et si l'exemple avait pu suffire pour cela, il aurait dû imiter la patience de son Maître ; mais il succomba et le renia, car il ne pouvait souffrir ce qu'il lui voyait souffrir lui-même. Mais quand il eut reçu le don du Saint-Esprit, il annonça celui qu'il avait renié, et Celui qu'il avait craint de reconnaître pour son Maître, il ne craignit pas de le proclamer tel. D'abord l'exemple du Christ l'avait instruit en lui montrant ce qu'il devait faire ; pourtant il n'avait pas encore reçu cette vertu qui devait le fortifier et lui faire exécuter ce qu'il savait ; il avait appris ce qu'il fallait pour rester debout, mais il n'avait pas encore été assez affermi pour ne pas tomber. Comme dans la suite il fut affermi par le Saint-Esprit, il prêcha jusqu'à la mort Celui qu'il avait renié par crainte de la mort. C'est pourquoi le Seigneur commence le chapitre dont j'ai maintenant à vous parler, par les paroles suivantes : « Je vous ai dit ces « choses afin que vous ne soyez pas scandali« sés ». Nous chantons en effet dans le psaume : « Paix profonde à ceux qui aiment votre loi ; « rien n'ébranlera leur fidélité [1] ». C'est donc avec raison qu'après avoir promis à ses Apôtres le Saint-Esprit qui leur ferait rendre témoignage de lui, Jésus ajoute : « Je vous ai « dit ces choses afin que vous ne soyez point « scandalisés ». Quand la charité est répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné [2], il se fait une grande paix.

[1] Ps. XVIII, 5. — [2] Jean, XV, 20.

[1] Ps. CXVIII, 165. — [2] Rom. V, 5.

car alors nous aimons la loi de Dieu, et pour de telles gens il n'y a point de scandale possible.

2. Il leur annonce ensuite ce qu'ils doivent souffrir, et il leur dit : « Ils vous mettront « hors des synagogues ». Quel malheur pour les Apôtres d'être chassés des synagogues juives, puisqu'ils s'en seraient eux-mêmes séparés, quand même personne ne les en eût chassés ? Le Seigneur voulait par là leur annoncer que les Juifs ne recevraient pas Jésus-Christ, dont ils ne devaient pas eux-mêmes se séparer ; ils devaient donc s'attendre à être chassés avec lui par ceux qui ne voulaient pas rester en lui, quoiqu'ils ne pussent rester sans lui. Comme il n'y avait point d'autre peuple de Dieu que cette postérité d'Abraham, s'ils avaient reconnu et reçu Jésus-Christ, ils auraient été entés sur lui comme des branches naturelles sont entées sur l'olivier franc [1], et nous n'aurions pas vu, d'un côté les églises du Christ, et de l'autre les synagogues des Juifs; elles eussent été confondues ensemble, si elles avaient voulu se réunir en lui. Mais puisqu'elles ne l'ont pas voulu, que restait-il à attendre ? C'est que ceux qui demeuraient séparés de Jésus-Christ mettraient hors des synagogues ceux qui ne voulaient pas l'abandonner. Après avoir reçu le Saint-Esprit, les Apôtres rendirent donc témoignage à Jésus-Christ, et ainsi furent-ils bien éloignés de ressembler à ceux dont il est dit : « Plusieurs « princes des Juifs crurent en lui ; mais par « crainte des Juifs, ils n'osaient pas le confes- « ser, de peur d'être chassés des synagogues ; « car ils aimèrent la gloire des hommes plus « que la gloire de Dieu [2] ». Ils crurent donc en lui, mais non pas comme l'entend Celui qui a dit : « Comment pouvez-vous croire, « vous qui cherchez la gloire les uns des au- « tres, et ne cherchez pas la gloire qui vient « de Dieu seul [3] ? » Les disciples crurent donc en lui, remplis de l'Esprit-Saint, c'est-à-dire du don de la grâce de Dieu ; ils ne furent ni du nombre de ceux « qui, ignorant la justice « de Dieu, et voulant établir leur propre jus- « tice, ne sont pas soumis à celle de Dieu [4] »; ni du nombre de ceux dont il est dit : « Ils « ont mieux aimé la gloire des hommes que « celle de Dieu ». C'est à eux que s'applique cette prophétie, puisqu'en eux elle se trouve accomplie : « Seigneur, ils marcheront dans « la lumière de votre visage ; ils se réjouiront « tout le jour en votre nom et ils seront « élevés dans votre justice, parce que c'est « vous qui êtes la gloire de leur vertu [1] ». C'est donc avec raison qu'il leur dit : « Ils « vous mettront hors des synagogues, ceux « qui ont du zèle pour Dieu, mais dont le zèle « n'est pas selon la science » ; c'est pourquoi, « ignorant la justice de Dieu et voulant éta- « blir leur propre justice [2] », ils chassent ceux qui s'enorgueillissent non de leur propre justice, mais de la justice de Dieu et qui, chassés par les hommes, n'en rougissent nullement, parce que c'est Dieu lui-même qui est la gloire de leur vertu.

3. Enfin, ayant ainsi parlé, Jésus ajoute : « Mais l'heure vient où quiconque vous fera « mourir croira être agréable à Dieu : et ils « vous feront ces choses, parce qu'ils n'ont « connu ni mon Père, ni moi » ; c'est-à-dire, ils n'ont connu ni Dieu, ni son Fils, auquel ils croient se rendre agréables en vous mettant à mort. Le Seigneur ajoute ceci, pour consoler ses disciples de ce que les Juifs les chasseront de leurs synagogues. D'avance il leur annonce les maux qu'ils souffriront pour lui rendre témoignage : « Ils vous mettront « hors des synagogues ». Et il ne dit pas : Et l'heure vient où quiconque vous tue croira obéir à Dieu ; que dit-il donc ? « Mais l'heure « vient » : comme si par ces paroles il voulait leur annoncer une compensation à tous ces maux. Que signifient donc ces mots : « Ils « vous mettront hors des synagogues ; mais « l'heure vient ? » C'est comme s'il voulait leur dire : Ils vous disperseront, mais je vous réunirai ; ou bien : Ils vous disperseront, mais voici venir l'heure de votre joie. Et cependant, que veut dire cette parole : « Mais « l'heure vient », qui semble leur promettre des consolations à la suite de leurs tribulations ? Ne semble-t-il pas qu'il eût dû employer cette expression démonstrative : Et l'heure vient ? Pourtant il ne dit pas : Et l'heure vient, quoiqu'en réalité il leur annonce tribulations sur tribulations, au lieu de leur prédire une consolation à titre de récompense pour leurs peines. Cette expulsion hors des synagogues devait-elle les troubler au point d'aimer mieux mourir que de vivre séparés de l'assemblée des Juifs ? Ah ! qu'ils étaient loin de se laisser ainsi troubler,

[1] Rom. XI, 17. — [2] Jean, XII, 42, 43. — [3] Id. V, 44. — [4] Rom. X, 3.

[1] Ps. LXXXVIII, 16-18. — [2] Rom. X, 2, 3.

puisqu'ils recherchaient la gloire de Dieu, et non celle des hommes ! Que signifient donc ces mots : « Ils vous mettront hors « des synagogues ; mais l'heure vient » ; quand il semble que Jésus aurait dû dire plutôt : Et l'heure vient, « où quiconque « vous tuera croira rendre hommage à « Dieu ? » Il ne dit pas non plus : Mais l'heure vient où ils vous tueront ; comme pour leur annoncer que la mort les consolerait de cette séparation, il dit : « Mais l'heure vient où « quiconque vous fera mourir croira rendre « hommage à Dieu ». Or, il me semble que Notre-Seigneur n'a pas voulu leur marquer et leur faire entendre autre chose que la joie qu'ils ressentiraient après avoir été chassés des assemblées des Juifs. Vous gagnerez tant de fidèles à Jésus-Christ, veut-il leur dire, qu'il ne leur suffira plus de vous chasser, il leur faudra vous faire mourir, de peur que par votre prédication vous ne convertissiez tout le monde à Jésus-Christ, et que vous ne le détourniez de la pratique du judaïsme, qu'ils regardent comme la vérité divine. Car évidemment c'est des Juifs qu'il veut parler ici, comme c'est d'eux qu'il a dit : « Ils vous met« tront hors des synagogues ». Sans doute, certains témoins, c'est-à-dire certains martyrs de Jésus-Christ ont été mis à mort par les païens. Mais, remarquez-le, ces païens, en les mettant à mort, croyaient rendre hommage non à Dieu, mais à leurs faux dieux. Or, ceux d'entre les Juifs qui mettaient à mort les prédicateurs de Jésus-Christ, croyaient rendre hommage à Dieu ; car ils s'imaginaient que c'était abandonner le Dieu d'Israël que se convertir à Jésus-Christ. Telle fut en effet la raison qui les poussa à faire mourir Jésus-Christ lui-même. Car ce sont eux qui ont prononcé ces paroles : « Vous voyez que tout « le monde court après lui[1] ! Si nous le lais« sons faire, les Romains viendront et ils rui« neront et notre ville et notre nation ». Caïphe n'a-t-il pas dit encore : « Il est avan« tageux qu'un seul homme meure pour le « peuple, et que toute la nation ne périsse « pas[2] ? » Dans ce discours, Notre-Seigneur encourageait donc ses disciples par son exemple en leur disant : « S'ils m'ont persécuté, « ils vous persécuteront aussi[3] », et comme en me mettant à mort ils croiront rendre hommage à Dieu, il en sera de même pour vous.

[1] Jean, XII, 19 — [2] Id. XI, 48, 50. — [3] Id. XV, 20.

4. Voici donc le sens de ces paroles : « Ils « vous mettront hors des synagogues » ; mais n'ayez pas peur de vous trouver seuls ; car à peine séparés de leur assemblée, vous réunirez un si grand nombre d'hommes en mon nom, que craignant de voir leur temple désert et tous les sacrements de l'ancienne loi abandonnés, ils vous mettront à mort et, en répandant votre sang, ils croiront rendre hommage à Dieu. C'est là ce que l'Apôtre nous dit à leur sujet : « Ils ont le zèle de Dieu, « mais leur zèle n'est pas selon la science[1] » ; car ils croient rendre hommage à Dieu en mettant à mort ses serviteurs. O égarement horrible ! Eh quoi ! pour plaire à Dieu tu fais mourir ceux qui lui plaisent et tu détruis par la mort le temple vivant de Dieu, dans la crainte de voir son temple de pierre abandonné ! O aveuglement exécrable ! Mais une partie d'Israël y est tombée, afin que la plénitude des nations entrât dans l'Église. Je dis une partie d'Israël, et non pas Israël tout entier ; car toutes les branches n'ont pas été brisées ; il n'y a eu de rompus que quelques rameaux à la place desquels a été greffé le sauvageon[2]. En effet, lorsque les disciples de Jésus-Christ furent remplis du Saint-Esprit, ils se mirent à parler toutes sortes de langues, lorsque par eux furent accomplis un grand nombre de miracles divins, et qu'ils répandirent partout la parole de Dieu, Jésus quoique crucifié fut tellement aimé que ses disciples, après avoir été chassés de l'assemblée des Juifs, réunirent même d'entre les Juifs une grande multitude, et ne craignirent pas d'être seuls[3]. Pour ceux qui restèrent réprouvés et aveugles, ayant le zèle de Dieu, mais non selon la science, ils croyaient rendre hommage à Dieu en faisant mourir ses Apôtres ; mais Celui qui était mort pour eux les rassemblait ; avant sa mort il les avait instruits de ce qui devait leur arriver, car il ne voulait pas que ces maux inattendus et imprévus pussent, malgré leur peu de durée, jeter le trouble dans leurs esprits ignorants et nullement préparés à pareille épreuve. Connues d'avance et endurées patiemment, ces tribulations devaient au contraire les conduire aux biens éternels. Que telle ait été la cause de cette prédiction, c'est ce que nous indique Notre-Seigneur quand il ajoute : « Mais je vous ai dit ces choses, afin que

[1] Rom. X, 2. — [2] Id. XI, 25, 17. — [3] Actes, II-IV.

« l'heure en étant venue, vous vous rappeliez « que je vous les ai dites ». Heure de ténèbres, heure nocturne. « Mais le Seigneur qui a si« gnalé sa miséricorde dans le jour, l'a encore « signalée dans la nuit [1] »; quand la nuit des Juifs a repoussé loin d'elle le jour des chrétiens sans pouvoir l'obscurcir, et qu'elle a fait mourir leurs corps sans être à même de plonger leur foi dans les ténèbres.

[1] Ps. XLI, 9.

QUATRE-VINGT-QUATORZIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CES PAROLES DE JÉSUS : « MAIS JE NE VOUS AI PAS DIT CES CHOSES DÈS LE COMMENCE« MENT, PARCE QUE J'ÉTAIS AVEC VOUS », JUSQU'A CES MOTS : « MAIS SI JE M'EN VAIS JE VOUS « L'ENVERRAI ». (Chap. XVI, 5-7.)

L'ESPRIT CONSOLATEUR.

Pendant que Jésus-Christ était avec ses Apôtres, il pouvait les consoler ; une fois éloigné d'eux, il devait leur envoyer le Paraclet pour remplir cet office à leur égard : devenus alors moins charnels, ils seraient plus à même d'avoir en eux le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et d'en éprouver la divine influence. L'Esprit-Saint, en les fortifiant au milieu de leurs épreuves, devait aussi convaincre de péché les ennemis du Sauveur.

1. Lorsque le Seigneur Jésus eut prédit à ses disciples les persécutions qu'ils auraient à souffrir après qu'il se serait séparé d'eux, il ajouta ces paroles : « Je ne vous ai pas dit ces « choses dès le commencement, parce que « j'étais avec vous ; mais maintenant je vais à « Celui qui m'a envoyé ». Il faut d'abord voir s'il ne leur avait pas prédit auparavant les persécutions qu'ils devaient endurer. Les trois autres Evangélistes semblent indiquer qu'il les leur avait prédites avant la Cène [1]. Selon Jean, c'est après le repas qu'il leur fit cette observation : « Mais je ne vous ai pas dit « ces choses dès le commencement, parce que « j'étais avec vous ». Pour résoudre cette difficulté, ne pourrait-on pas dire que les Evangélistes représentent Jésus-Christ comme étant sur le point de souffrir, au moment où il parlait ainsi ? Il ne les leur avait donc pas dites, lorsqu'il avait commencé d'être avec eux, puisqu'il ne les leur dit qu'au moment de s'en éloigner et de retourner à son Père. Ainsi donc, même selon ces Evangélistes, se trouve vraie cette parole qu'il dit ici : « Je ne « vous ai pas dit ces choses dès le commen« cement ». Mais alors, comment pourrons-nous ajouter foi à l'Evangile de Matthieu ? D'après lui le Seigneur n'attendit pas, pour annoncer ces choses, l'approche de sa passion, lorsqu'il allait célébrer la Pâque avec ses disciples, il les avait prédites dès le commencement, lorsqu'il choisit par leur nom ses douze Apôtres et qu'il les envoya exercer le divin ministère [1]. Que veulent donc dire ces paroles : « Mais je ne vous ai pas dit ces « choses dès le commencement, parce que « j'étais avec vous ? » Le voici : Ce qu'il leur dit maintenant du Saint-Esprit, à savoir qu'il viendrait en eux et rendrait témoignage au moment où ils auraient à souffrir les maux qu'il leur annonçait, il ne le leur avait pas dit dès le commencement, parce qu'il était avec eux.

2. Ce consolateur ou avocat (car le mot grec de Paraclet veut dire l'un et l'autre) n'était donc nécessaire qu'après le départ de Jésus-Christ ; aussi ne leur en avait-il point parlé lorsqu'il avait commencé d'être avec eux, parce qu'il les consolait lui-même par sa présence. Mais comme il se trouvait sur le point de s'éloigner d'eux, il devait leur annoncer la venue de Celui qui, en répandant la charité dans leurs cœurs, leur ferait prêcher avec confiance la parole de Dieu ; en rendant té-

[1] Matth. XXIV, 9 ; Marc, XIII, 9-13 ; Luc, XXI, 12-17.

[1] Matth. X, 17.

moignage à Jésus-Christ dans leurs cœurs, il leur ferait rendre aussi témoignage extérieurement, et les empêcherait de se scandaliser quand les Juifs ennemis les chasseraient de leurs synagogues et les mettraient à mort, croyant rendre hommage à Dieu : le motif de tout cela était que la charité supporte tout [1] et qu'elle devait être répandue dans leurs cœurs par le don du Saint-Esprit [2]. Le sens de tout ce passage est donc celui-ci : Par le don du Saint-Esprit, il ferait de ses disciples ses martyrs, c'est-à-dire ses témoins ; en conséquence de son opération, ils supporteraient donc les persécutions les plus cruelles, et enflammés par ce feu divin, jamais ils ne sentiraient se refroidir leur ardeur pour la prédication : « Je vous ai donc dit ces choses », ajoute-t-il, « afin que quand l'heure en sera « venue, vous vous rappeliez que je vous les « ai dites [3] ». Je vous ai dit ceci, c'est-à-dire, non-seulement vous souffrirez ces choses, mais aussi quand le Paraclet sera venu, il rendra témoignage de moi, de peur que, redoutant ces persécutions, vous gardiez le silence ; de là il résultera que vous aussi vous rendrez témoignage de moi. « Mais je ne vous « ai pas dit ces choses dès le commencement, « parce que j'étais avec vous » et que je vous consolais par ma présence corporelle, en me manifestant à vos sens d'une manière proportionnée à leur faiblesse.

3. « Mais maintenant je m'en vais à Celui « qui m'a envoyé, et aucun de vous », ajoute-t-il, « ne me demande : Où allez-vous ? » Il veut dire qu'il s'en ira, mais qu'aucun d'eux n'aura besoin de lui demander où il va, parce qu'ils le verront de leurs propres yeux. Tout à l'heure ils lui avaient demandé où il devait aller, et il leur avait répondu qu'où il devait aller ils ne pouvaient le suivre maintenant [4]. Ici il promet qu'il s'en ira, mais qu'ils n'auront pas besoin de lui demander où il va. En effet, quand il s'éleva du milieu d'eux, une nuée le reçut, et ils n'eurent pas besoin de le questionner pour savoir s'il allait au ciel ; ils l'y conduisirent du regard [5].

4. « Mais parce que je vous ai dit ces cho-« ses », ajoute Notre-Seigneur, « la tristesse a « rempli votre cœur ». Il voyait en effet ce que ses paroles devaient produire dans leurs cœurs. Comme ils n'avaient pas encore intérieurement la consolation que devait leur procurer l'Esprit-Saint, ils craignaient de perdre la présence visible de Jésus-Christ ; et ne pouvant douter qu'ils allaient bientôt le perdre, puisqu'il le leur disait et qu'il ne leur avait jamais rien dit que de vrai, leur tendresse humaine pour lui était contristée ; car le chagrin de ne plus le voir de leurs yeux oppressait leur cœur. Pour lui, il savait ce qui leur était plus avantageux ; il savait que bien préférable est la vue intérieure dont le Saint-Esprit devait les doter pour leur consolation, non pas en se montrant à leurs yeux avec un corps humain, mais en se répandant lui-même dans leurs cœurs par la foi. Enfin il ajoute : « Mais je vous dis la vérité, il vous est utile « que je m'en aille ; car si je ne m'en vais « point, le Consolateur ne viendra point en « vous ; mais si je m'en vais, je vous l'en-« verrai ». C'est comme s'il disait : Il est utile pour vous que cette forme d'esclave soit enlevée d'auprès de vous. Verbe fait chair, j'habite au milieu de vous, sans doute ; mais je ne veux plus que vous m'aimiez d'une manière charnelle, et que contents de ce lait, vous désiriez être toujours des enfants. « Il « vous est utile que je m'en aille, car si je ne « m'en vais pas, le Consolateur ne viendra « pas à vous ». Si je ne vous enlève pas les aliments délicats dont je vous ai nourris jusqu'à présent, vous n'aurez pas faim d'un aliment plus solide. Si, dans les sentiments d'un amour charnel, vous vous attachez à la présence de mon corps, vous serez incapables de m'aimer selon l'Esprit. Car quel est le sens de ces paroles : « Si je ne m'en vais pas, le « Consolateur ne viendra pas en vous ; mais « si je m'en vais, je vous l'enverrai ? » Tout en restant ici, ne pouvait-il pas l'envoyer ? Qui oserait le dire ? En effet, Jésus ne s'était pas éloigné du séjour qu'habitait le Consolateur, et s'il était venu du Père, il n'avait point, pour cela, quitté le sein du Père. Bien qu'en restant ici-bas, n'aurait-il pas pu l'envoyer ? Mais au moment du baptême du Christ, nous avons vu l'Esprit-Saint descendre du ciel et se reposer sur sa tête [1]. Je ne dis pas assez : Jamais ils n'ont pu être séparés l'un de l'autre. Que signifient donc ces mots : « Si je ne m'en vais « pas, le Consolateur ne viendra pas en vous ? » Le voici : Vous ne pouvez recevoir l'Esprit-Saint tant que vous continuerez à ne con-

[1] I Cor. XIII, 7. — [2] Rom. V, 5. — [3] Jean, XVI, 1. — [4] Id. XIII, 36. — [5] Act. I, 9-11.

[1] Jean, I, 32.

naître le Christ que selon la chair. C'est pourquoi l'Apôtre, qui alors avait reçu le Saint-Esprit, nous dit : « Et si nous avons connu « Jésus-Christ selon la chair, maintenant « nous ne le connaissons plus ainsi [1] ». Car il ne connaît pas selon la chair la chair même de Jésus-Christ, celui qui connaît selon l'Esprit le Verbe fait chair ; c'est ce que voulait nous apprendre le bon Maître quand il disait: « Si je ne m'en vais pas, le Consolateur ne « viendra pas vers vous ; mais si je m'en vais, « je vous l'enverrai ».

5. Quand Jésus-Christ se fut éloigné corporellement de ses disciples, ils jouirent spirituellement, non-seulement de la présence du Saint-Esprit, mais de celle du Père et du Fils. Car si Jésus-Christ s'était éloigné d'eux de manière à ce que le Saint-Esprit demeurât en eux à sa place et non pas avec lui, que serait devenue la promesse qu'il leur avait faite : « Voici que je suis avec vous jusqu'à la « consommation des siècles [2] » ; et cette autre: « Le Père et moi nous viendrons vers lui et « nous ferons en lui notre demeure [3]? » Il promettait donc de leur envoyer le Saint-Esprit de telle sorte qu'il serait lui-même toujours avec eux. Ainsi, comme de charnels et de grossiers ils devaient devenir spirituels, ils devaient aussi devenir plus capables de posséder en eux le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Nous devons le croire, le Père ne peut se trouver en n'importe qui sans le Fils et le Saint-Esprit ; le Père et le Fils ne le peuvent non plus sans le Saint-Esprit, le Fils ne le peut pas davantage sans le Père et le Saint-Esprit ; le Saint-Esprit, sans le Père et le Fils, en est incapable, et de même en est-il du Père et du Saint-Esprit sans le Fils. Car où est l'un d'eux, là se trouve la Trinité tout entière, un seul Dieu. Mais il fallait ainsi parler de la Trinité, afin que, sans qu'il y ait diversité de substance, la distinction des personnes fût clairement exprimée. Ceux qui l'entendent comme il faut n'admettent aucune distinction de nature.

[1] II Cor. v, 16. — [2] Matth. xxviii, 20. — [3] Jean, xiv, 23.

6. Voici ce qui suit : « Et quand il sera « venu, il convaincra le monde touchant le « péché, touchant la justice et touchant le ju- « gement. Touchant le péché, parce qu'ils ne « croient point en moi ; touchant la justice, « parce que je m'en vais au Père et que vous « ne me verrez plus, et touchant le jugement, « parce que le prince de ce monde est jugé [1] ». Jésus-Christ parle ici comme s'il n'y avait de péché qu'à ne pas croire en lui ; comme si la justice consistait à ne point voir Jésus-Christ, et comme s'il n'y avait pas d'autre jugement que celui où le prince de ce monde, c'est-à-dire le diable, a été jugé. Question très-obscure qu'il n'est pas possible de développer dans ce discours ; car, en voulant l'abréger, on l'obscurcirait davantage. Remettons à un autre discours, pour l'expliquer autant que Dieu nous y aidera.

[1] Jean, xvi, 8-11.

QUATRE-VINGT-QUINZIÈME TRAITÉ.

SUR CES PAROLES DE LA LEÇON PRÉCÉDENTE : « QUAND IL SERA VENU, IL CONVAINCRA LE MONDE « TOUCHANT LE PÉCHÉ ET TOUCHANT LA JUSTICE, ETC. » (Chap. xvi, 8-11.)

LE MONDE CONVAINCU.

Jésus-Christ avait par lui-même convaincu le monde de péché, mais le Saint-Esprit devait le faire plus spécialement par les Apôtres, en les remplissant de charité et en les délivrant de toute crainte. Il devait convaincre les Juifs et les infidèles à cause de leur incrédulité en elle-même et comparée à la foi des justes qui croient sans voir Jésus-Christ homme. Il devait aussi les convaincre que le démon et tous ses imitateurs sont jugés depuis longtemps et condamnés de Dieu.

1. Au moment où il promettait d'envoyer l'Esprit-Saint, Jésus dit ces paroles : « Lorsqu'il sera venu, il convaincra le monde « touchant le péché, touchant la justice et

« touchant le jugement ». Qu'est-ce que cela veut dire? Est-ce que le Seigneur Jésus-Christ n'a pas convaincu le monde touchant le péché, lorsqu'il a dit : « Si je n'étais pas venu et si je « ne leur avais parlé, ils n'auraient pas eu de « péché; mais maintenant ils n'ont point « d'excuses pour leur péché? » Mais afin que personne ne puisse dire que ces dernières paroles regardent exclusivement les Juifs et ne concernent nullement le monde, n'a-t-il pas dit dans un autre endroit : « Si vous « étiez du monde, le monde aimerait ce qui « est à lui [1] ? » Ne l'a-t-il pas convaincu touchant la justice, quand il a dit : « Père juste, « le monde ne vous a pas connu [2] ? » Ne l'a-t-il pas convaincu touchant le jugement, puisqu'il assure qu'il dira à ceux qui seront placés à sa gauche : « Allez dans le feu éternel « qui a été préparé pour le diable et pour ses « anges [3] ? » Il y a dans l'Evangile beaucoup d'autres passages où Jésus-Christ convainc le monde touchant toutes ces choses; d'où vient donc qu'il attribue cette action au Saint-Esprit comme une action qui lui est propre? Ne serait-ce point parce que Jésus-Christ, ayant parlé exclusivement à la nation des Juifs, ne semble pas avoir convaincu le monde; car on ne regarde comme convaincu que celui qui entend celui qui le convainc? Mais le Saint-Esprit, par l'organe des disciples répandus dans tout l'univers, a convaincu, non pas une seule nation, mais le monde entier. C'est ce que Notre-Seigneur leur dit un peu avant de remonter au ciel : « Il ne vous appartient pas de connaître les « temps et les moments que le Père a disposés « dans sa puissance. Mais vous recevrez la « vertu de l'Esprit-Saint qui descendra sur « vous, et tous me rendrez témoignage dans « Jérusalem, et dans toute la Judée, et dans « Samarie et jusqu'aux extrémités de la « terre [4] ». C'est là convaincre le monde. Mais qui osera dire que l'Esprit-Saint convainc le monde par les disciples de Jésus-Christ, et que Jésus-Christ ne le convainc pas lui-même, lorsque l'Apôtre s'écrie : « Voulez-« vous éprouver la puissance de Jésus-Christ « qui parle en moi [5] ? » Ceux que convainc l'Esprit-Saint, Jésus-Christ les convainc donc aussi lui-même. Mais le Saint-Esprit devait répandre dans leurs cœurs [6] la charité qui chasse dehors la crainte [1], crainte qui aurait pu les empêcher de convaincre un monde frémissant de rage et disposé à les persécuter. C'est pour cela, j'imagine, que Notre-Seigneur a dit : « C'est lui qui convaincra le « monde » ; n'était-ce pas dire, en d'autres termes : C'est lui qui répandra dans vos cœurs la charité; et par là toute crainte ayant disparu, vous aurez la liberté de convaincre? Nous vous l'avons dit souvent : Les œuvres de la Trinité ne sont pas plus imputables à une de ses personnes qu'à une autre [2]; mais chaque personne doit être distinguée des autres de telle sorte que nous n'introduisions aucune division dans leur unité, ni aucune confusion dans leur Trinité.

2. Le Seigneur explique ensuite ce qu'il a voulu dire par ces mots : « Touchant le péché, « et touchant la justice, et touchant le juge-« ment. Touchant le péché », dit-il, « parce « qu'ils n'ont pas cru en moi ». Il place ce péché avant tous les autres, et comme s'il n'y en avait pas d'autre. En effet, tant que celui-là subsiste, les autres demeurent, mais s'il disparaît, les autres sont remis. « Touchant la « justice », continue-t-il, « parce que je vais « au Père, et bientôt vous ne me verrez plus ». Ici il faut d'abord examiner si chacun doit être convaincu touchant le péché de la même manière qu'il doit être convaincu touchant la justice. En effet, si le pécheur doit être convaincu précisément parce qu'il est pécheur, faut-il penser que le juste sera convaincu parce qu'il est juste? Loin de là. Car si parfois le juste est convaincu, c'est qu'il le mérite. Il est écrit en effet : « Il n'est point de juste « sur la terre qui fasse le bien et ne pèche « point ». C'est pourquoi, lorsque le juste est convaincu, il est convaincu touchant le péché, et non touchant la justice. Quand nous lisons dans les divines Ecritures : « Gardez-vous de « devenir juste à l'excès [3] », il ne s'agit pas de la justice du sage, mais de l'orgueil du présomptueux. Celui donc qui devient trop juste, devient par là même trop injuste. Celui qui se fait trop juste est celui qui se dit sans péché, ou qui pense devoir attribuer sa justice, non pas à la grâce de Dieu, mais à la suffisance de sa volonté; tout en vivant dans la droiture, il n'est pas juste, mais il est enflé d'orgueil, puisqu'il croit être ce qu'il n'est pas. De quelle façon le monde sera-t-il donc

[1] Jean, XV, 22, 19. — [2] Id. XVII, 25. — [3] Matth. XXV, 41. — [4] Act. I, 7, 8. — [5] II Cor. XIII, 3. — [6] Rom. V, 5.

[1] I Jean, IV, 18. — [2] Traité XX. — [3] Eccl. VII, 21, 17.

convaincu touchant la justice? Il le sera touchant la justice de ceux qui croient; il est convaincu touchant le péché, parce qu'il ne croit pas en Jésus-Christ; et il est convaincu touchant la justice de ceux qui croient. Car, pour être condamnés, il suffira aux infidèles d'être comparés aux fidèles. C'est ce qui ressort de l'explication donnée à ce sujet par Notre-Seigneur. En effet, pour donner plus de clarté à ce qu'il vient de dire, il ajoute: « Touchant la justice, parce que je vais au Père « et que bientôt vous ne me verrez plus ». Il ne dit pas: Et ils ne me verront plus, car, en parlant d'eux, il venait de dire: « Parce qu'ils « n'ont pas cru en moi ». Lorsqu'il explique ce qu'il appelle péché, c'est d'eux qu'il parle en ce passage: « Parce qu'ils n'ont pas cru en « moi ». Mais quand il définit la justice touchant laquelle le monde doit être convaincu, il se tourne vers ceux à qui il parlait et leur dit: « Parce que je vais au Père et que bien« tôt vous ne me verrez plus ». Ainsi, le monde est convaincu touchant son propre péché, et touchant la justice d'autrui de la même manière que les ténèbres sont convaincues touchant la lumière. « Car », dit l'Apôtre, « tout « ce qui est répréhensible est manifesté par la « lumière [1] ». Combien grand est le péché de ceux qui ne croient pas, c'est ce qui peut se voir non-seulement par le péché lui-même, mais encore par la vertu de ceux qui croient. Et comme les infidèles ont l'habitude de dire: Comment pouvons-nous croire ce que nous ne voyons pas, il a fallu faire connaître la justice de ceux qui croient, par ces mots: « Parce que je vais au Père, et que bientôt « vous ne me verrez plus ». Bienheureux, en effet, ceux qui ne voient pas et qui croient [2]. Ceux qui ont vu Jésus-Christ n'ont pas été félicités de leur foi pour avoir cru ce qu'ils voyaient, c'est-à-dire le Fils de l'Homme; mais pour avoir cru ce qu'ils ne voyaient pas, c'est-à-dire le Fils de Dieu. Mais lorsque sa forme d'esclave se fut elle-même dérobée à leurs yeux, alors se trouva parfaitement accomplie cette parole: « Le juste vit de la foi [3] ». « Car la foi », telle que la définit l'Epître aux Hébreux, « est la substance des choses que « nous devons espérer, et la preuve de celles « que nous ne voyons point ».

3. Mais pourquoi dire: « Désormais vous « ne me verrez plus ? » Il ne dit pas: Je vais au Père et vous ne me verrez pas, comme s'il eût voulu indiquer le temps plus ou moins long, mais défini, pendant lequel ils seraient privés de le voir; mais en disant: « Désormais « vous ne me verrez plus », lui qui est la vérité, semble annoncer d'avance qu'ils ne le verront jamais plus. La justice consiste-t-elle donc à ne voir jamais Jésus-Christ et à croire néanmoins en lui? Pourtant, la foi dont vit le juste n'est louée que parce qu'elle croit voir un jour Jésus-Christ qu'elle ne voit pas maintenant. Enfin, d'après cette notion de la justice, ne devrions-nous pas dire que l'apôtre Paul n'était pas juste, puisqu'il avoue avoir vu Jésus-Christ après son ascension dans le ciel [1]; ce qui est bien le temps dont il dit: « Désormais vous ne me verrez plus?» D'après cette notion de la justice, il n'était donc pas juste le très-glorieux Etienne qui s'écria, lorsqu'on le lapidait: « Je vois le ciel « ouvert et le Fils de l'Homme se tenant à la « droite de Dieu [2]? » Que signifie donc ce passage: « Je vais au Père et désormais vous ne « me verrez plus? » Vous ne me verrez plus tel que je suis en ce moment où je me trouve avec vous. Alors, en effet, il était encore mortel et revêtu d'une chair semblable à celle du péché [3], il pouvait éprouver la faim et la soif, être fatigué et dormir. Voilà Jésus-Christ tel qu'il était et tel qu'ils ne devaient plus le voir lorsqu'il aurait passé de ce monde à son Père. En cela consiste la vraie justice de la foi, dont parle l'Apôtre: « Si nous avons connu Jésus« Christ selon la chair, nous ne le connais« sons plus [4] ainsi maintenant ». Ce sera donc par votre justice, continue Notre-Seigneur, que le monde sera convaincu, « parce « que je vais au Père, et que désormais vous « ne me verrez plus »; car vous croirez en moi, bien que vous ne me voyiez plus; et quand vous me verrez tel que je serai, vous ne me verrez pas tel que je suis maintenant au milieu de vous: vous me verrez non pas humilié, mais exalté; vous me verrez non pas mortel, mais éternel; vous me verrez non pas sur le point d'être jugé, mais prêt à juger, et par cette foi qui sera la vôtre, c'est-à-dire par votre justice, l'Esprit-Saint convaincra le monde d'incrédulité.

4. Il le convaincra aussi « touchant le juge« ment, parce que le prince de ce monde a

[1] Ephés. v, 13. — [2] Jean, xx, 29. — [3] Rom. I, 17; Habac. II, 4; Hebr. XI, 1.

[1] I Cor. xv, 8. — [2] Act. VII, 55. — [3] Rom. VIII, 3. — [4] II Cor. v, 16.

« été jugé ». Quel est ce prince du monde? Evidemment celui dont il dit en un autre endroit : « Voici que le prince du monde « vient, et il ne trouvera rien en moi [1] » ; c'est-à-dire rien qui lui donne droit sur moi, rien qui lui appartienne ; c'est-à-dire encore, aucun péché. C'est par le péché seul, en effet, que le diable est prince du monde. Car le diable n'est le prince ni du ciel, ni de la terre, ni de tout ce qu'ils renferment, s'il s'agit du monde entendu dans le sens dans lequel l'Evangéliste emploie ce mot, quand il dit : « Et le monde a été fait par lui ». Le diable est le prince du monde; oui, mais de ce monde à l'endroit duquel l'Evangéliste ajoute : « Et le monde ne l'a pas connu [2] »; car il veut désigner par là les hommes infidèles dont le monde entier est rempli, au milieu desquels gémit le monde fidèle ou ceux qu'a choisis d'entre le monde Celui par qui le monde a été fait, et dont il dit lui-même : « Le Fils de l'homme n'est pas venu pour « juger le monde, mais pour que le monde « fût sauvé par lui [3] ». Le monde est jugé et condamné par lui ; le monde est secouru et sauvé par lui. Car comme un arbre est couvert de feuilles et de fruits, comme une aire est remplie de paille et de grains, ainsi le monde est plein d'infidèles et de fidèles. Le prince de ce monde, c'est donc le prince de ces ténèbres, c'est-à-dire des infidèles, du milieu desquels est arraché le monde de ceux à qui il est dit : « Vous avez été autrefois té- « nèbres, et maintenant vous êtes lumière « dans le Seigneur [1] ». C'est le prince de ce monde dont il est dit ailleurs : « Maintenant, « le prince de ce monde a été jeté dehors [2] ». Certainement il a été jugé, et par suite de son jugement il a été irrévocablement destiné au feu éternel. C'est touchant ce jugement par lequel a été jugé le prince de ce monde, que le Saint-Esprit convaincra le monde; car il sera jugé avec son prince, qu'il imite dans son orgueil et son impiété. « Car « si Dieu », comme dit l'apôtre Pierre, « n'a « point épargné les anges qui ont péché, mais « en les repoussant dans les prisons téné- « breuses de l'enfer, il a voulu les conserver « pour les juger et les punir [3] » ; comment le Saint-Esprit ne convaincrait-il pas le monde de ce jugement, quand c'est par l'inspiration du Saint-Esprit lui-même que l'Apôtre a ainsi parlé? Que les hommes croient donc en Jésus-Christ, afin de n'être pas convaincus touchant le péché de leur infidélité, qui retient tous les autres péchés : qu'ils passent au nombre des fidèles, afin de n'être pas convaincus touchant leur justice, qu'ils n'auront pas imitée; qu'ils prennent garde au jugement à venir, afin de n'être point jugés avec le prince de ce monde, qu'ils imitent, quoiqu'il ait été jugé. Car pour empêcher le funeste orgueil des hommes de croire qu'on lui pardonnerait, il a fallu l'effrayer par le supplice des anges superbes.

[1] Jean, XIV, 30. — [2] Id. I, 10. — [3] Id. III, 17.

[1] Ephés. V, 8. — [2] Jean, XII, 31. — [3] II Pierre, II, 4.

QUATRE-VINGT-SEIZIÈME TRAITÉ.

SUR CES PAROLES : « J'AI ENCORE BEAUCOUP DE CHOSES A VOUS DIRE ; MAIS VOUS NE POUVEZ LES « PORTER MAINTENANT : MAIS QUAND CET ESPRIT DE VÉRITÉ SERA VENU, IL VOUS ENSEIGNERA « TOUTE VÉRITÉ ». (Chap. XVI, 12, 13.)

IMPOSSIBILITÉ DE TOUT COMPRENDRE.

Jésus avait des choses à dire à ses Apôtres ; mais ils ne pouvaient encore les porter : était-ce parce qu'ils n'étaient pas encore assez courageux pour mourir en faveur de la foi ? Quelles étaient ces choses ? Nous n'en savons rien, et ce serait de notre part une impardonnable témérité de prétendre le deviner et le dire. Contentons-nous d'avoir en nous l'esprit de charité qui nous disposera, pour le jour de l'éternité, à voir Dieu face à face dans le ciel, et à contempler ce que nous ne pouvons porter maintenant.

1. Dans ce chapitre du saint Evangile, où le Seigneur dit à ses disciples : « J'ai encore « beaucoup de choses à vous dire, mais vous « ne pouvez les porter maintenant », la première question à examiner est celle-ci : Comment, après avoir dit plus haut : « Tout ce « que j'ai appris de mon Père, je vous l'ai fait « connaître [1] », peut-il dire en cet endroit : « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, « mais vous ne pouvez les porter mainte- « nant ? » Comment il a pu parler de ce qu'il n'avait pas encore fait comme d'une chose faite, à la manière dont le Prophète témoigne que Dieu agit pour les choses à venir, lorsqu'il dit : « Il a fait les choses qui doivent ar- « river [2] », c'est ce que nous vous avons exposé, comme nous avons pu, en expliquant ces paroles de Notre-Seigneur. Maintenant vous voulez, sans doute, savoir quelles sont ces choses que les Apôtres ne pouvaient pas encore porter. Mais qui de nous osera se dire capable de comprendre ce que les Apôtres ne pouvaient comprendre ? N'attendez donc pas de moi que je vous dise des choses que je ne comprendrais peut-être pas, si un autre me les disait ; et que vous ne pourriez comprendre vous-mêmes, lors même que je serais assez capable pour vous dire des choses aussi élevées au-dessus de vous. Sans doute, il peut se trouver parmi vous des personnes capables de comprendre ce que les autres ne peuvent pas saisir. Et si elles ne peuvent comprendre toutes les choses auxquelles le divin Maître faisait allusion quand il disait : « J'ai encore beaucoup de choses à vous « dire » ; peut-être en comprendront-elles quelques-unes. Mais quelles sont ces choses que Notre-Seigneur n'a pas dites ? Il serait téméraire de vouloir les deviner et les dire. Les Apôtres n'étaient pas encore capables de mourir pour Jésus-Christ, au moment où il leur disait : « Vous ne pouvez me suivre « maintenant ». Aussi le premier d'entre eux, Pierre, qui eut la présomption de croire qu'il le pouvait, fit tout le contraire de ce qu'il pensait [1] ; et cependant, dans la suite, et des hommes et des femmes, et des enfants et des jeunes filles, des jeunes gens et des vierges, des vieillards et des adolescents innombrables ont reçu la couronne du martyre, et il s'est trouvé que les brebis ont pu ce que les pasteurs ne pouvaient pas porter, quand le Seigneur leur parlait ainsi. Fallait-il, au moment où ces brebis se trouvaient obligées de combattre jusqu'à la mort pour la vérité, et de répandre leur sang pour le nom et la doctrine de Jésus-Christ, fallait-il donc leur dire : Qui d'entre vous osera se croire propre au martyre, puisque Pierre n'en était pas encore capable, même lorsque le Christ l'instruisait de sa propre bouche ? Ainsi, me dira quelqu'un, aux fidèles chrétiens qui désirent savoir quelles sont ces choses dont le Seigneur disait alors : « J'ai « encore beaucoup de choses à vous dire, mais « vous ne pouvez les porter maintenant », il ne faut pas répondre : Si les Apôtres ne pouvaient pas les porter, encore moins le

[1] Jean, XV, 15. — [2] Isa. XLV, 11, suiv. les Septante.

[1] Jean, XIII, 36-38.

pouvez-vous; car peut-être plusieurs pourront entendre ce que Pierre ne pouvait encore entendre; de même que plusieurs peuvent souffrir le martyre, ce que Pierre ne pouvait pas encore souffrir : ils le pourront d'autant mieux que le Saint-Esprit est venu en eux, tandis qu'il n'avait pas encore été envoyé alors, et que Notre-Seigneur ajoute aussitôt : « Mais quand sera venu cet Esprit de « vérité, il vous enseignera toute vérité ». Par là, en effet, il leur montrait que s'ils ne pouvaient porter ce qu'il avait à leur dire, c'est que l'Esprit-Saint n'était pas encore venu en eux.

2. Maintenant, le Saint-Esprit est descendu sur les fidèles; donc accordons pour un instant qu'ils peuvent porter les choses que les disciples ne pouvaient porter, avant d'avoir reçu le Paraclet : en sommes-nous pour cela plus avancés? En savons-nous mieux quelles sont ces choses que Notre-Seigneur n'a pas voulu dire? Sans doute, nous les saurions s'il nous les avait dites, et si, par conséquent, nous les lisions ou les entendions lire. Car autre chose est de savoir si vous ou moi nous pouvons les porter ; autre chose est de savoir ce qu'elles sont, qu'elles puissent ou ne puissent pas être portées. Et comme Notre-Seigneur a gardé le silence, qui de nous pourra dire : C'est telle ou telle chose? ou si quelqu'un ose le dire, comment le prouvera-t-il? Qui est assez vain ou téméraire, quand il aurait dit des choses vraies à qui il aura voulu et comme il aura voulu, pour affirmer, sans s'appuyer sur aucun témoignage divin, que ce sont bien réellement les choses qu'alors le Seigneur a voulu taire? Qui de nous osera agir ainsi? Ne serait-ce pas nous rendre coupables d'une très-grande témérité, puisqu'en nous ne se trouve l'autorité ni des Prophètes, ni des Apôtres? En effet, il ne nous suffirait pas de l'avoir lu dans les livres revêtus de l'autorité canonique, qui ont été écrits après l'ascension du Seigneur ; ce ne serait rien de l'avoir lu; il y faudrait encore lire en même temps que c'est là une de ces choses que le Seigneur ne voulut pas alors dire à ses disciples, parce qu'ils ne pouvaient les porter. Prenons pour exemple ce que nous lisons au commencement de cet Evangile : « Au com« mencement était le Verbe, et le Verbe était « en Dieu, et le Verbe était Dieu ; il était au « commencement en Dieu [1] » ; et ce qui suit.

[1] Jean, I, 1, 2.

Ces paroles ont été écrites après sa mort; il n'est pas dit que le Seigneur Jésus les ait prononcées pendant qu'il était sur cette terre; mais un de ses Apôtres les a écrites sous l'inspiration du Saint-Esprit; si je disais que ces paroles sont de celles que le Seigneur n'a pas voulu dire alors, parce que ses disciples ne pouvaient les porter, qui est-ce qui en écouterait parler avec une telle témérité? Mais si l'Apôtre lui-même l'affirme en rapportant ces paroles, qui est-ce qui refuserait de croire à un témoignage pareil ?

3. Il est aussi, ce me semble, singulièrement absurde de dire que les disciples ne pouvaient alors porter ce que nous trouvons sur les choses invisibles et sublimes dans les lettres écrites par les Apôtres après l'Ascension, et dont il n'est pas rapporté que c'est le Seigneur qui les leur a apprises, pendant qu'il était avec eux. Pourquoi alors n'auraient-ils pas pu porter des choses que chacun peut lire dans leurs livres, que chacun peut porter, quand même il ne les comprendrait pas? A la vérité, il y a, dans les saintes Ecritures, plusieurs choses que les infidèles ne peuvent comprendre lorsqu'ils les lisent ou les entendent, et qu'ils ne peuvent porter lorsqu'ils les ont lues ou entendues. Ainsi les païens ne peuvent comprendre que le monde a été fait par un crucifié ; ainsi les Juifs ne comprennent pas que Celui qui n'observe pas le sabbat, comme eux, soit le Fils de Dieu ; ainsi les Sabelliens ne comprennent pas que la Trinité est Père, Fils et Saint-Esprit ; les Ariens, que le Fils est égal au Père, et le Saint-Esprit égal au Père et au Fils ; les Photiniens, que Jésus-Christ est non pas seulement un homme semblable à nous, mais encore Dieu égal à Dieu le Père ; les Manichéens, que Jésus-Christ, par qui doit s'opérer notre délivrance, a daigné naître de la chair et dans la chair ; et tous les autres hommes engagés dans des sectes perverses et différentes ne peuvent supporter tout ce qui, dans les saintes Ecritures et dans la foi catholique, se trouve contraire à leurs erreurs : ainsi en est-il de nous; nous ne pouvons supporter leurs vanités sacriléges ni leurs folies mensongères. Qu'est-ce, en effet, que ne pouvoir porter une chose? C'est ne pas la regarder d'une âme égale! Mais tout ce qui, après l'ascension du Seigneur, a été écrit avec la vérité et l'autorité canonique, où est le fidèle, où est le catéchu-

même privé encore de l'Esprit-Saint, puisqu'il ne l'a pas encore reçu par le baptême, qui ne le lise ou ne l'entende lire avec plaisir; bien qu'il ne le comprenne pas encore comme il faut? Comment les Apôtres, même avant de recevoir le Saint-Esprit, n'auraient-ils pas pu porter quelqu'une des choses qui ont été écrites après l'ascension du Seigneur, puisque maintenant les catéchumènes les portent toutes, même avant de recevoir le Saint-Esprit? Car, si on ne leur explique pas les mystères révélés aux fidèles, ce n'est point qu'ils ne puissent les porter; mais en voilant ces mystères à leurs yeux et en les enveloppant d'un secret respectueux, on veut leur inspirer un désir plus ardent de les connaître.

4. C'est pourquoi, mes très-chers, ne vous attendez pas à ce que nous vous parlions des choses que le Seigneur n'a pas voulu alors dire à ses disciples, parce qu'ils ne pouvaient encore les porter; avancez-vous plutôt dans « la charité répandue en vos cœurs par l'Es- « prit-Saint qui vous a été donné [1] »; par là, votre esprit se remplira de ferveur, votre cœur aimera les choses spirituelles; ainsi pourrez-vous saisir cette lumière et cette voix spirituelles, que les hommes charnels ne peuvent supporter, qui ne brille nullement aux yeux du corps, qui ne fait entendre aucun bruit aux oreilles du corps, mais qui se manifeste à la vue et à l'ouïe intérieures de l'âme; car on n'aime pas ce qu'on ignore entièrement. Mais comme on aime ce que l'on connaît même faiblement, l'amour fait qu'on en vient à connaître mieux et plus entièrement. Si donc vous faites des progrès dans la charité que l'Esprit-Saint répand dans vos cœurs, « il vous enseignera toute vérité »; ou selon que portent d'autres textes, « il vous « conduira dans toute vérité ». C'est pourquoi il a été dit : « Conduisez-moi, Seigneur, dans « votre voie, et je marcherai dans votre vé- « rité [2] ». Et ainsi vous n'aurez point pour maîtres des personnes qui vous parlent extérieurement pour vous apprendre ce que le Seigneur n'a pas voulu dire alors; Dieu lui-même vous instruira [3]. De la sorte, tout ce que vos lectures et les discours dont vos oreilles ont retenti, vous ont appris, et tout ce que vous avez cru touchant la nature de Dieu, qui n'est ni corporelle, ni renfermée en un lieu, ni étendue comme une grande masse dans des espaces infinis, mais qui est tout entière partout et parfaite et infinie, vous pourrez vous en faire une idée, sans avoir recours ni à l'éclat des couleurs, ni aux figures formées par des lignes, ni aux sons des lettres, ni à une suite de syllabes; vous pourrez le comprendre par l'intermédiaire seul de votre intelligence. Mais ce que je vous dis est peut-être du nombre des choses que le Christ n'a pas voulu dire à ses Apôtres, et cependant, vous l'avez reçu; et non-seulement vous avez pu le porter, mais vous l'avez entendu avec plaisir. Lorsqu'il parlait encore extérieurement à ses disciples, le Christ leur dit : « J'ai « encore beaucoup de choses à vous dire, mais « vous ne pouvez les porter maintenant »; pourtant, si ce maître intérieur voulait nous dire ce que je viens de dire sur la nature incorporelle de Dieu, et nous le dire intérieurement comme il le dit aux saints anges, qui voient toujours la face du Père [1], nous ne pourrions pas encore le porter. Aussi, je ne pense pas que cette parole : « Il vous ensei- « gnera toute vérité », ou bien, « il vous con- « duira dans toute vérité », puisse s'accomplir en cette vie dans l'âme de chacun. (Car, quel homme vivant dans ce corps qui se corrompt et qui appesantit l'âme [2], peut connaître toute vérité, puisque l'Apôtre nous dit : « Nous ne connaissons qu'en partie ? ») Mais par le Saint-Esprit, dont nous recevons le gage dès à présent [3], nous parviendrons un jour à la plénitude parfaite de la science dont nous parle le même Apôtre, lorsqu'il dit : « Mais alors nous verrons Dieu face à face », et encore : « Maintenant je ne le connais qu'en « partie, mais alors je le connaîtrai comme je « suis connu de lui [4] ». Paul voulait dire qu'en cette vie nous ne savons pas tout; c'est là un degré de perfection que le Seigneur nous a promis pour l'avenir, comme un effet de la charité de l'Esprit-Saint; car il nous a dit : « Il vous enseignera toute vérité »; ou bien : « Il vous conduira dans toute vérité ».

5. Cela étant, mes très-chers frères, je vous avertis, dans la charité de Jésus-Christ, d'éviter les séducteurs impurs et les sectes saturées de turpitude dont l'Apôtre dit : « Mais ce « qu'ils font en secret, il est honteux de le « dire [5] ». Après vous avoir enseigné ces impu-

[1] Rom. v, 5. — [2] Ps. LXXXV, 11. — [3] Jean. VI, 45.

[1] Matth. XVIII, 10. — [2] Sag. IX, 15. — [3] II Cor. I, 22. — [4] I Cor. XIII, 9, 12. — [5] Ephés. V, 12.

retés horribles, que les oreilles humaines, quelles qu'elles soient, ne peuvent souffrir, ils pourraient nous dire que ce sont les choses dont le Seigneur a dit : « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne « pouvez les porter maintenant ». Ils seraient capables de prétendre que c'est par l'influence du Saint-Esprit qu'on peut supporter ces choses immondes et indicibles. Il y a des choses mauvaises que la pudeur humaine, toute petite soit-elle, ne peut supporter ; il y a aussi des choses bonnes que le sens humain ne peut porter, parce qu'il est écourté. Les premières se rencontrent dans les corps impudiques, les dernières se trouvent éloignées de toute espèce de corps : les unes sont commises par la chair impure, les autres sont à peine comprises par les purs esprits. « Re« nouvelez-vous donc dans l'esprit de votre « âme [1], et comprenez quelle est la volonté « de Dieu, ce qui est bon, ce qui lui est « agréable, ce qui est parfait [2], afin qu'enra« cinés et fondés dans la charité, vous puis« siez comprendre avec tous les saints quelle « est la longueur, la largeur, la hauteur et la « profondeur de ce mystère, et connaître aussi « la charité de Jésus-Christ qui surpasse toute « science, afin que vous soyez remplis de « toute la plénitude de Dieu [3] ». Le Saint-Esprit vous enseignera toute vérité, en répandant de plus en plus la charité dans vos cœurs.

[1] Ephés. IV, 23. — [2] Rom. XII, 2. — [3] Ephés. III, 17-19.

QUATRE-VINGT-DIX-SEPTIÈME TRAITÉ.

SUR LA MÊME LEÇON.

SE DÉFIER DES FAUX DOCTEURS.

Qui est-ce qui peut comprendre Dieu ? Personne. Nous pouvons en approcher plus ou moins, mais nous ne le verrons tel qu'il est qu'au ciel. Par conséquent, mettons-nous en garde contre les discours de gens gâtés, qui n'en savent pas plus que nous et qui cherchent à porter atteinte à notre foi et à nos mœurs.

1. Le Sauveur promit à ses disciples de leur envoyer le Saint-Esprit : c'était lui qui devait leur enseigner toutes les vérités, même celles qu'ils ne pouvaient pas porter au moment où il leur parlait ; c'est de lui que l'Apôtre nous a dit que « nous en rece« vons maintenant les arrhes [1] », pour nous faire comprendre que la plénitude nous en est réservée dans l'autre vie ; c'est ce même Esprit-Saint qui enseigne aux fidèles les choses spirituelles, autant que chacun peut les porter ; c'est lui qui enflamme leurs cœurs d'un plus vif désir, et leur fait faire des progrès dans cette charité qui fait aimer ce qu'on connaît, et désirer ce qu'on ne connaît pas assez ; néanmoins, ce que nous connaissons maintenant, n'importe à quel degré, nous devons savoir que nous ne le connaissons pas comme nous le connaîtrons dans cette vie que l'œil n'a point vue, que l'oreille n'a point entendue et que le cœur de l'homme n'a point conçue [1]. Si le maître intérieur voulait dès maintenant nous dire ces choses, comme nous les comprendrons plus tard, c'est-à-dire les découvrir et les montrer à notre âme, la faiblesse humaine ne pourrait les porter. Votre charité doit se rappeler ce que je vous ai dit, lorsque j'ai expliqué ces paroles que le Sauveur nous adresse dans le saint Evangile : « J'ai encore « beaucoup de choses à vous dire, mais vous « ne pouvez les porter maintenant ». Dans ces paroles du Seigneur nous ne devons pas soupçonner je ne sais quels secrets cachés que le maître aurait bien pu dire, mais que les disciples n'auraient pu porter ; nous devons y voir seulement ces vérités de la doctrine

[1] II Cor. I, 22.

[1] I Cor. II, 9.

chrétienne, que tout le monde connaît, que nous lisons, que nous écrivons, que nous écoutons et que nous répétons ; et ces vérités, si Jésus-Christ voulait nous les dire de la manière dont il les dit aux saints anges, en lui-même, Verbe unique du Père et coéternel au Père, personne ne pourrait les porter, fût-on spirituel autant que les Apôtres l'étaient peu, lorsque le Seigneur leur adressait ces paroles, et autant qu'ils le devinrent par l'effet de la descente du Saint-Esprit. Evidemment, tout ce qu'on peut savoir de la créature est au-dessous du Créateur lui-même ; car il est Dieu souverain, véritable et immuable. Or, qui est-ce qui tait son nom ? Ce nom ne se trouve-t-il point sur les lèvres de ceux qui lisent et de ceux qui disputent, de ceux qui interrogent et de ceux qui répondent, de ceux qui louent et de ceux qui chantent des cantiques ; en un mot, de tous ceux qui parlent et enfin même de ceux qui blasphèment ? Toutefois, quoique personne ne taise son nom, quel est celui qui le comprend comme il doit être compris, bien qu'il se rencontre dans la bouche et dans les oreilles de tous les hommes ? Quel est l'homme dont l'esprit, même en ce qu'il a de plus pénétrant, puisse en approcher ? Où est l'homme capable de savoir qu'il est Trinité, s'il n'avait voulu se faire connaître sous ce rapport ? Quoique personne ne taise le nom de la Trinité, quel est l'homme qui comprenne la Trinité comme la comprennent les anges ? Les choses que tous les jours et publiquement on ne cesse de dire sur l'éternité, sur la vérité et sur la sainteté de Dieu, sont donc bien comprises par les uns et mal comprises par les autres. Ou plutôt, elles sont comprises par les uns et non comprises par les autres. Celui en effet qui comprend mal, ne comprend réellement pas ; et même chez ceux qui comprennent bien, la vivacité de l'esprit fait que les uns voient mieux et les autres moins bien ; et, en tous cas, nul homme ne comprend comme comprennent les anges. Donc dans l'âme elle-même, c'est-à-dire dans l'homme intérieur, s'opère un certain accroissement en vertu duquel non-seulement il passe du lait à une nourriture plus solide, mais il prend cette nourriture en quantité toujours plus grande. Il ne croît pas en volume et en dimension, mais en intelligence lumineuse ; car cette nourriture est une lumière de l'âme. Si donc vous voulez croître et comprendre Dieu, si vous voulez d'autant plus le comprendre que vous croîtrez davantage, vous devez le demander et l'attendre non d'un maître qui parle à vos oreilles, c'est-à-dire qui par son travail extérieur plante et arrose, mais de celui qui donne l'accroissement [1].

2. Aussi, comme je vous en ai avertis dans le discours précédent, prenez bien garde, vous surtout qui êtes de petits enfants et qui avez besoin d'être nourris de lait, prenez garde à ces hommes qui, trompés par ces paroles du Seigneur : « J'ai encore beaucoup de choses « à vous dire, mais vous ne pouvez les porter « maintenant », prennent de là occasion de tromper les autres ; ne leur prêtez pas une oreille curieuse d'apprendre des choses inconnues, car vos esprits sont trop faibles pour discerner le vrai du faux ; défiez-vous d'eux, particulièrement à cause des turpitudes pleines d'obscénité que Satan a apprises à ces âmes chancelantes et charnelles. Dieu a permis qu'il en fût ainsi d'elles, afin que partout ses jugements devinssent un sujet de crainte et qu'en comparaison de ces impures iniquités la douceur de la pure discipline fût goûtée par tous ; c'était aussi afin de donner honneur, crainte ou confusion à celui qui, soutenu par lui, n'est pas tombé dans ces abîmes, ou qui, relevé par lui, a pu en sortir. Prenez garde, craignez et priez ; par là vous éviterez le malheur de vous voir appliquer cette parabole de Salomon : « Une femme folle et audacieuse, « n'ayant plus de pain », appelle les passants en disant : « Prenez avec plaisir des pains « cachés et goûtez la douceur des eaux dérobées [2] ». Cette femme, c'est la vanité des impies qui, malgré leur ignorance profonde, s'imaginent savoir quelque chose ; car il est dit d'elle qu'elle n'a point de pain : « n'ayant « point de pain », elle promet cependant du pain ; c'est-à-dire qu'elle ignore la vérité et qu'elle promet néanmoins de donner la science de la vérité. Elle promet des pains cachés, et à l'entendre, on les prend avec plaisir ; elle promet la douceur des eaux dérobées, afin qu'on écoute et qu'on fasse avec plus de plaisir et de douceur ce qu'il est publiquement défendu, dans l'Eglise, de dire et de croire. C'est par ce secret que ces docteurs d'iniquité assaisonnent pour ainsi dire les poisons qu'ils donnent aux curieux ; par là ceux-ci croient

[1] I Cor. III, 6. — [2] Prov. IX, 13-17.

apprendre quelque chose d'important, puisqu'il mérite qu'on en fasse mystère, et ils avalent avec plus de plaisir une folie qu'ils considèrent comme une science dont ils dérobent en quelque sorte la connaissance prohibée.

3. Ainsi la science des arts magiques rend ses abominables rites eux-mêmes recommandables aux hommes qu'elle a séduits ou qu'elle veut séduire par une curiosité sacrilége. De là ces divinations illicites par l'inspection des entrailles des animaux qu'ils égorgent, par les cris et le vol des oiseaux, ou par d'autres signes de toute espèce que les démons leur enseignent et dont ces hommes perdus chatouillent les oreilles de ceux qu'ils veulent perdre. C'est à cause de ces mystères illicites et répréhensibles que cette femme est appelée non-seulement insensée, mais encore audacieuse. Car ces choses sont étrangères non-seulement à la réalité, mais au nom même de notre religion. Que dire donc de cette femme insensée et audacieuse qui, sous le nom de Christianisme, a produit tant de détestables hérésies et imaginé tant de fables impies? Plût à Dieu que ces fables fussent de même nature que celles qu'on représente sur le théâtre par le chant, par la danse ou par une mimique bouffonne. Si seulement ce qu'ils ont pu imaginer contre Dieu n'était point de caractère à nous empêcher de savoir s'il faut plaindre leur folie ou admirer leur audace ! Or, tous les hérétiques, même les plus insensés, veulent garder le nom de chrétiens, et pour colorer l'audace de leurs impostures, dont le sentiment humain a horreur, ils se servent de ce passage de l'Evangile, où le Seigneur dit : « J'ai encore beaucoup « de choses à vous dire, mais vous ne pouvez « les porter maintenant » ; comme si c'était leur doctrine que les disciples ne pouvaient porter alors et que le Saint-Esprit eût enseigné ces choses que l'Esprit immonde, malgré son audace, n'ose pas enseigner et prêcher ouvertement.

4. Ce sont ces hérétiques que l'Apôtre, éclairé du Saint-Esprit, voyait à l'avance et dont il a dit : « Car un temps viendra où ils « ne souffriront point la saine doctrine, mais « ils assembleront des maîtres selon leurs « désirs, qui chatouilleront leurs oreilles ; et « ils détourneront leur attention de la vérité, « et ils se tourneront vers les fables [1] ».

[1] II Tim. IV, 3, 4.

Ce souvenir de mystère et de larcin, amené par ces mots : « Prenez avec plaisir des pains « cachés et goûtez la douceur des eaux dérobées », fait naître dans l'oreille de ceux qui tombent dans la fornication spirituelle, une démangeaison pareille au prurit voluptueux qui fait perdre dans la chair l'intégrité de la chasteté. Ecoute l'Apôtre, voici comme il prévoyait ces choses et nous conseillait sagement de les éviter : « Evitez », dit-il, « les « paroles nouvelles et profanes ; car elles « conduisent bien loin dans l'impiété, et leur « doctrine s'étend comme un chancre [1] ». Et il ne dit pas : les paroles nouvelles ; mais il ajoute : « et profanes ». Car il y a des paroles nouvelles qui conviennent à la doctrine de la religion. Ainsi peut-on dire qu'il en a été du nom de chrétiens, quand il a commencé à s'établir. Ce fut à Antioche que les disciples, après l'ascension du Seigneur, furent pour la première fois appelés chrétiens ; c'est ce que nous apprennent les Actes des Apôtres [2]. Les hôpitaux et les monastères furent dans la suite appelés de noms nouveaux ; mais les choses elles-mêmes existaient avant les noms ; elles s'appuient sur la vérité de la religion, qui nous aide à les défendre contre les méchants. Contre l'impiété des hérétiques ariens on a formé le nom de consubstantiel (homousion) au Père ; mais par ce nom on n'a pas désigné une chose nouvelle. On appelle, en effet, consubstantiel, ce qui est d'une seule et même substance : « Le Père et moi, nous « sommes une seule chose [3] ». De fait, si toute nouveauté était profane, le Seigneur n'aurait pas dit : « Je vous donne un com- « mandement nouveau [4] » ; son Testament ne serait pas appelé nouveau, et par toute la terre on ne chanterait pas un cantique nouveau. Mais les nouveautés profanes, ce sont les paroles que dit cette femme insensée et audacieuse : « Prenez avec plaisir des pains cachés, « et goûtez la douceur des eaux dérobées ». L'Apôtre nous prémunit contre ces promesses de fausse science, lorsqu'il dit : « O Timothée, « garde le dépôt en évitant les nouveautés « profanes de paroles et les contradictions « d'une science faussement nommée science. « Quelques-uns l'ayant promise, se sont « écartés de la foi [5] ». Car ces hérétiques n'aiment rien tant que promettre la science

[1] II Tim. II, 16, 17. — [2] Act. XI, 26. — [3] Jean, X, 30. — [4] Id. XIII, 34. — [5] I Tim. VI, 20.

et se moquer comme d'une sottise de la foi aux choses vraies que doivent croire les enfants.

5. Mais, dira quelqu'un, n'y a-t-il pas certains points de doctrine que les hommes spirituels taisent aux hommes charnels, et qu'ils enseignent aux hommes spirituels ? Si je réponds non, aussitôt on m'objectera les paroles que nous lisons dans l'épître de l'apôtre Paul aux Corinthiens : « Je n'ai pu vous « parler comme à des hommes spirituels, « mais comme à des hommes encore char- « nels. Comme à de petits enfants en Jésus- « Christ, je vous ai donné du lait, et non une « nourriture plus solide. Car vous ne pouviez « pas la supporter. A présent même vous ne « le pouvez pas encore, car vous êtes encore « charnels [1] ». On m'objectera aussi ce passage : « Nous prêchons la sagesse au milieu « des parfaits » ; et cet autre : « Aux hommes « spirituels nous donnons les choses spiri- « tuelles ; mais l'homme animal ne conçoit « pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu ; « c'est pour lui une folie [2] ». Quoi qu'il en soit, il ne faut point profiter non plus de ces paroles de l'Apôtre, pour chercher des mystères sous les nouveautés profanes des mots ; on ne doit pas dire que les hommes charnels ne peuvent porter ce que tout homme chaste d'esprit et de corps doit éviter : c'est ce qu'il nous faudra, si Dieu nous l'accorde, montrer dans un autre discours, car il est grand temps de terminer celui-ci.

[1] I Cor. III, 1, 2. — [2] Id. II, 6, 13, 14.

QUATRE-VINGT-DIX-HUITIÈME TRAITÉ.

SUR LA MÊME LEÇON.

LAIT ET ALIMENTS SOLIDES.

L'enseignement catholique est le même pour tous, mais tous ne le saisissent pas de la même manière ; les uns le comprennent mieux, les autres ne le comprennent pas aussi parfaitement. Ce que les uns comprennent s'appelle la nourriture des spirituels, des parfaits : ce que les autres ne comprennent guère se nomme le lait des enfants, des charnels ; à ce défaut d'intelligence, ils suppléent par la foi. On leur dit des choses relevées pour leur prêcher la croyance catholique, mais on ne peut s'y appesantir dans la crainte de les surcharger, tandis qu'aux spirituels on peut en parler à l'aise. Il n'y a donc aucune opposition entre un enseignement moins haut et une doctrine plus élevée, si tous deux restent conformes à la foi : ce à quoi il faut faire attention de part et d'autre.

1. De ce passage où Notre-Seigneur dit : « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, « mais vous ne pouvez les porter mainte- « nant », est née une difficulté sérieuse que je me souviens d'avoir remise, pour la traiter plus à loisir ; car la longueur de mon précédent discours m'avait obligé de le terminer là. C'est donc le moment de tenir ma promesse : je tâcherai de le faire comme Dieu m'en fera la grâce, puisqu'il a mis dans mon cœur la pensée de l'entreprendre. Voici la question : Les hommes spirituels ont-ils dans leur doctrine des maximes qu'ils cachent aux hommes charnels et qu'ils découvrent aux hommes spirituels? Si nous disons : ils n'en ont point ; on nous répondra : Que signifie donc ce que disait l'Apôtre dans son épître aux Corinthiens : « Je n'ai pu vous parler comme à des « hommes spirituels ; mais comme à de pe- « tits enfants en Jésus-Christ, je vous ai donné « du lait et non une nourriture plus forte ; « car vous ne pouviez encore les suppor- « ter ; et même maintenant vous ne le pou- « vez pas, car vous êtes encore charnels [1] ? » Si, au contraire, nous répondons oui, il est à craindre et il faudrait y prendre garde, qu'on en prenne occasion d'enseigner en secret des choses mauvaises ; sous le nom de spirituelles on les ferait passer pour des choses placées bien au-dessus des hommes charnels, et, par ce moyen, non-seulement on les justifierait,

[1] I Cor. III, 1, 2.

mais on les glorifierait en les annonçant.

2. D'abord, votre charité doit le savoir, c'est de Jésus-Christ crucifié que l'Apôtre affirme avoir nourri ces petits enfants comme d'un lait proportionné à leur faiblesse. Or, son corps, qui est véritablement mort après avoir été criblé de blessures, son sang qui s'est échappé de ses plaies, les hommes charnels ne s'en font pas la même idee que les hommes spirituels : pour ceux-là, son humanité n'est encore que du lait ; pour ceux-ci, elle est une nourriture solide ; car, bien qu'à son sujet ils n'en entendent pas plus que les autres, ils y comprennent néanmoins davantage. En chacun l'âme ne perçoit pas d'une manière égale ce que la foi donne à tous dans une égale mesure. Aussi Jésus crucifié et prêché par les Apôtres a-t-il été pour les Juifs un scandale, pour les Gentils une folie, et pour ceux qui étaient appelés soit juifs, soit gentils, la force et la sagesse de Dieu [1]. Pareils à des enfants, les hommes charnels recevaient leurs enseignements uniquement par la foi qu'ils y ajoutaient : les spirituels étant plus capables les considéraient en même temps avec les yeux de leur intelligence. Pour les premiers, c'était une sorte de lait ; pour les autres, c'était une nourriture solide. Non pas que ces vérités aient été prêchées publiquement aux uns, et annoncées secrètement aux autres. Mais ce que tous entendaient également, puisqu'on le leur prêchait en public, chacun le comprenait selon sa capacité particulière. Jésus-Christ a été crucifié et il a répandu son sang pour la rémission des péchés, et cette passion du Fils unique de Dieu nous montre le prix de la grâce divine. Personne donc ne doit se glorifier dans l'homme ; mais comment comprenaient-ils Jésus crucifié, ceux qui disaient : « Moi je « suis de Paul [2] ? » Le comprenaient-ils de la même manière que Paul lui-même ? Cet Apôtre disait : « Pour moi, à Dieu ne plaise « que je me glorifie en autre chose qu'en la « croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ [3] ! » De Jésus-Christ crucifié il tirait donc une nourriture solide pour lui-même et selon sa capacité, et il nourrissait les Galates d'un lait proportionné à leur faiblesse. Enfin, il savait que ce qu'il écrivait aux Corinthiens pourrait être compris d'une manière par les spirituels, par les plus capables, et d'une autre par ceux qui étaient plus faibles ; aussi leur dit-il : « Si quelqu'un parmi vous pense être pro« phète ou spirituel, qu'il reconnaisse que ce « que je vous écris est le commandement du « Seigneur. Mais si quelqu'un veut l'ignorer, « il sera ignoré lui-même [1] ». Il voulait donc que la science des spirituels fût solide et qu'ils eussent non-seulement la foi, mais encore une connaissance certaine. Ainsi les hommes charnels croyaient les mêmes choses que les spirituels, sans en avoir, comme eux, l'intelligence. « Celui qui l'ignore », dit-il, « sera ignoré » ; parce qu'il ne lui a pas encore été donné de comprendre ce qu'il croit. Lorsque pareille chose arrive dans l'âme de l'homme, on dit que cet homme est connu de Dieu, parce que Dieu lui fait la grâce de le connaître, ainsi qu'il est dit ailleurs : « Mais « maintenant connaissant Dieu, ou plutôt « connu par Dieu [2] ». Car ce n'est pas d'alors que Dieu les connaissait, puisqu'il les avait connus et élus avant la création du monde [3] ; mais alors il se faisait connaître d'eux.

3. Nous le savons donc déjà, les vérités que les spirituels et les charnels entendent en même temps, ils les prennent chacun selon sa capacité, ceux-ci comme des petits enfants, ceux-là comme des hommes faits ; ceux-ci comme un lait qui les nourrit, ceux-là comme un aliment solide ; il n'y a, par conséquent, aucune nécessité de tenir secrètes quelques parties de la doctrine et de les cacher aux fidèles peu avancés, pour les faire connaître exclusivement à ceux qui sont plus grands, c'est-à-dire plus avancés. N'allez pas croire qu'il faille agir ainsi à cause de ce que dit l'Apôtre : « Je n'ai pu vous parler comme à des spiri« tuels, mais comme à des charnels ». En effet, s'il a dit de lui-même qu'il ne savait parmi eux que Jésus, et Jésus crucifié [4], il n'a pu le leur dire comme à des hommes spirituels ; il l'a dit comme à des hommes charnels, parce qu'ils ne pouvaient le comprendre en hommes spirituels. Mais tous ceux d'entre eux qui étaient des hommes spirituels, saisissaient avec une intelligence spirituelle ce que les autres entendaient comme hommes charnels. Aussi, lorsqu'il dit : « Je n'ai pu vous « parler comme à des hommes spirituels, « mais comme à des hommes charnels », il faut entendre ces paroles en ce sens : Ce

[1] I Cor. I, 23, 24. — [2] Id. 12. — [3] Galat. VI, 14.

[1] I Cor. XIV, 37, 38. — [2] Galat. IV, 9. — [3] Ephes. I, 4. — [4] I Cor. II, 2.

que je vous ai dit, vous n'avez pu le comprendre comme des hommes spirituels, mais seulement comme des hommes charnels. « L'homme animal », c'est-à-dire celui qui juge humainement des choses, (il est appelé animal à cause de son âme, et charnel à cause de son corps, parce que l'homme tout entier se compose d'une âme et d'un corps) ; «l'homme « animal ne perçoit pas les choses qui sont de « l'Esprit de Dieu [1] », c'est-à-dire ce que la croix de Jésus-Christ confère en fait de grâce à ceux qui ont la foi. Car il pense que le seul effet produit par cette croix consiste à nous faire imiter l'exemple du Sauveur, et combattre pour la vérité jusqu'à la mort. En effet, si ces hommes qui ne veulent être que des hommes, savaient que Jésus-Christ crucifié « nous a été donné de Dieu comme notre sa« gesse, notre justice, notre sanctification et « notre rédemption, afin que, selon qu'il est « écrit, celui qui se glorifie, se glorifie dans « le Seigneur [2] », assurément ils ne se glorifieraient pas dans un homme, et ils ne diraient pas en hommes charnels : « Moi je « suis de Paul, moi je suis d'Apollo, et moi je « suis de Céphas » ; mais, en hommes spirituels, ils diraient : « Moi, je suis de Jésus« Christ [3] ».

4. Mais ce qui fait encore une difficulté, c'est ce que nous lisons dans l'épître aux Hébreux : « Vous qui devriez être maîtres, « depuis le temps qu'on vous parle, vous avez « encore besoin qu'on vous enseigne les pre« miers éléments de la parole de Dieu, et vous « êtes devenus tels que vous avez besoin de « lait et non d'une nourriture solide ; car qui« conque n'est nourri que de lait, est inca« pable d'entendre la doctrine de la justice ; « car il est encore enfant ; mais la nourriture « solide est pour les parfaits, pour ceux dont « l'esprit, par un long exercice, s'est accou« tumé à discerner le bien du mal [4] ». Ces paroles de l'Apôtre nous indiquent bien en quoi consiste la nourriture solide des parfaits. Il tient le même langage en écrivant aux Corinthiens : « Nous prêchons la sagesse au « milieu des parfaits [5] ». Et pour faire comprendre ce qu'en cet endroit il entend par les parfaits, il ajoute : « Ceux dont l'esprit, par un « long exercice, s'est accoutumé à discerner « le bien du mal ». Donc ceux dont l'esprit n'est ni assez fort ni assez exercé pour faire cette distinction, à moins qu'ils ne soient retenus comme par le lait de la foi, qui leur fait croire les choses invisibles qu'ils ne voient point et les choses trop élevées qu'ils ne comprennent point, on les entraînera facilement à des fables vaines et sacriléges, par la promesse de la science : on leur fera croire que le bien et le mal ne sont que des substances corporelles ; que Dieu lui-même n'est qu'un corps et que le mal est une substance : pourtant, le mal est plutôt le défaut qui sépare les substances muables de la substance immuable, laquelle, immuable, souveraine, Dieu en un mot, les a créées de rien. Pour ceux qui croient ces vérités et qui les comprennent, les perçoivent et les savent après y avoir appliqué les sens intérieurs de leur esprit, il n'y a rien à craindre : ils ne se laisseront pas séduire par ceux qui disent que le mal est une substance que Dieu n'a point faite, et qui font de Dieu lui-même une substance changeante : tels sont les Manichéens et les autres pestes qui peuvent partager leurs égarements.

5. Pour les faibles d'esprit, que l'Apôtre appelle charnels, qu'il faut nourrir de lait et qui ne saisissent point la doctrine catholique, toute parole tendant à leur faire croire, comprendre et savoir ces vérités, est un insupportable fardeau ; elle les accable plutôt qu'elle ne les nourrit. De là vient que les spirituels ne taisent pas entièrement ces vérités aux charnels, puisqu'il faut prêcher à tous la foi catholique ; cependant ils ne leur en parlent pas d'une manière détaillée ; car, en voulant les introduire dans une intelligence qui est au-dessus d'eux, ils arriveraient à rendre fastidieux leur discours sur la vérité, au lieu de faire saisir la vérité par leur discours. C'est ce qu'a voulu dire l'Apôtre dans son épître aux Colossiens : « Quoique je sois absent de « corps, je suis avec vous en esprit, me ré« jouissant et voyant l'ordre qui règne parmi « vous et la fermeté de votre foi en Jésus« Christ [1] ». Et dans celle aux Thessaloniciens : « Nuit et jour », dit-il, « priant de « plus en plus afin de voir votre face et de « suppléer ce qui manque à votre foi [2] ». De là, il faut conclure qu'en les instruisant pour la première fois, il les avait nourris de lait et non d'une nourriture plus forte ; c'est de ce lait qu'en écrivant aux Hébreux il rappelle la

[1] I Cor. II, 14. — [2] Id. I, 30, 31. — [3] Id. 12. — [4] Hébr. V, 12-14. — [5] I Cor. II, 6.

[1] Coloss. II, 5. — [2] I Thess. III, 10.

fécondité à ceux qu'il voulait nourrir dorénavant d'une viande plus solide. « C'est pour« quoi », leur dit-il, « laissant les instructions « que l'on donne aux novices dans la foi de « Jésus-Christ, élevons-nous à ce qu'il y a de « plus parfait, sans jeter de nouveau les fon« dements de la foi en Dieu et de la pénitence « des œuvres mortes, de la doctrine du bap« tême et de l'imposition des mains, de la « résurrection des morts et du jugement éter« nel [1] ». Voilà ce lait si riche sans lequel ne peuvent vivre ceux qui ont assez l'usage de la raison pour pouvoir croire, quoiqu'ils soient encore incapables de discerner le bien du mal, non pas par la foi, mais par l'intelligence. (Cette faculté appartient exclusivement à ceux qui font usage d'une nourriture plus forte). Toute la doctrine que l'Apôtre a rappelée sous le nom de lait, est celle qu'enseignent le symbole et l'oraison dominicale.

6. Mais loin de nous la pensée qu'il y ait rien de contraire à ce lait dans cette nourriture plus forte réservée uniquement à l'intelligence assez ferme pour comprendre les choses spirituelles, et qui devait être donnée aux Colossiens et aux Thessaloniciens, puisqu'elle leur faisait défaut. Or, en ajoutant ce qui manque, on ne condamne nullement ce qui existait déjà. S'il est question des aliments que nous prenons, la nourriture plus forte est si peu opposée au lait, qu'elle se change en lait elle-même, afin de devenir propre aux enfants, auxquels elle arrive par le sein de la mère ou de la nourrice. Ainsi, la sagesse même, notre mère, est la nourriture solide des anges au plus haut des cieux, et pourtant elle a daigné en quelque sorte se changer en lait pour ses petits enfants, « lorsque le Verbe « s'est fait chair et qu'il a habité parmi nous [2] ». Mais le même Jésus-Christ homme, qui dans sa vraie chair, sa vraie croix, sa vraie mort et sa vraie résurrection, est un lait pur pour les petits enfants, les hommes spirituels qui le comprennent bien, le reconnaissent pour le Seigneur des Anges. C'est pourquoi les enfants ne doivent pas être tellement nourris de lait, qu'ils ne sachent jamais que Jésus-Christ est Dieu ; ils ne doivent pas, non plus, être sevrés au point de ne plus le regarder comme un homme ; en d'autres termes, il ne faut ni les nourrir de lait, à tel point qu'ils ne comprennent pas que Jésus-Christ est le créateur ; ni les en sevrer si complétement qu'ils arrivent à ne plus le regarder comme médiateur. En cela la comparaison tirée du lait maternel et de la nourriture plus solide cesse d'être juste ; il faut lui préférer la comparaison tirée du fondement sur lequel on bâtit. En effet, quand un enfant est sevré et qu'il abandonne la nourriture de son premier âge, il prend des aliments plus substantiels, mais il ne redemande pas le sein de sa mère ; mais Jésus-Christ crucifié est en même temps un lait pour les petits enfants, et une viande pour ceux qui sont plus avancés en fait d'intelligence. La comparaison du fondement est donc plus appropriée à ce que nous disons ; car pour achever une construction, on n'arrache pas le fondement déjà posé, on y ajoute seulement ce que l'on bâtit au dessus.

7. Puisqu'il en est ainsi, je dirai à tous ceux d'entre nous qui sont enfants en Jésus-Christ, et sans doute le nombre en est grand : Approchez-vous de cette nourriture solide de l'esprit, et non de l'estomac. Progressez et apprenez à discerner le bien du mal ; attachez-vous de plus en plus au médiateur, il vous délivrera du mal, non pas en l'éloignant de vous extérieurement, mais en le guérissant au dedans de vous-mêmes. Et si l'on vous dit : Ne croyez point que Jésus-Christ est un vrai homme, ou bien que le vrai Dieu a créé le corps des hommes et des animaux, que le vrai Dieu ne nous a pas donné l'Ancien Testament, et autres semblables choses ; si l'on ajoute que ces choses ne vous ont pas été enseignées plus tôt, c'est-à-dire quand vous étiez nourris de lait, parce que votre cœur n'était pas encore assez robuste pour porter toute la vérité, sachez-le, cet homme vous offre non pas une viande solide, mais un poison. C'est pourquoi le bienheureux Apôtre, s'adressant à ceux qui se regardaient comme parfaits, leur dit qu'il était lui-même imparfait, et ajoute : « Nous tous donc qui voulons « être parfaits, ayons ce sentiment ; si vous « avez d'autres pensées, Dieu vous éclairera ». Mais il veut les empêcher de se laisser séduire par ceux qui voudraient les détourner de la foi en leur promettant la science de la vérité ; il veut les empêcher de croire que c'était ce qu'il avait prétendu dire par ces mots : « Dieu « vous éclairera ». Il ajoute aussitôt : « Tou« tefois, tenons-nous-en aux vérités que nous

[1] Hébr. VI, 1, 2. — [2] Jean, I, 1, 14.

« connaissons [1] ». Si donc tu découvres quelque chose qui ne soit pas contraire à la règle de la foi catholique, à laquelle tu t'es attaché comme à la voie qui conduit à la patrie ; si, d'ailleurs, tu comprends que de cette vérité ta foi ne doit aucunement souffrir, ajoute-la à l'édifice que tu construis, mais n'en abandonne pas le fondement. Lors donc que ceux qui sont plus avancés instruisent ceux qui le sont moins, ils doivent se garder de dire que Jésus-Christ Notre-Seigneur, et les Prophètes et les Apôtres qui étaient bien plus éclairés qu'ils ne le sont eux-mêmes, n'ont rien dit contre la vérité. Vous devez éviter d'abord ces diseurs de riens, qui pour séduire les âmes racontent des choses fausses et extravagantes, et dans tous leurs vains mensonges promettent une haute science à l'encontre de la règle de la foi catholique que vous avez embrassée ; vous devez éviter aussi ceux qui raisonnent avec vérité sur l'immutabilité de la nature de Dieu, sur la créature incorporelle et même sur le Créateur, et appuient ce qu'ils disent sur des raisons et des preuves certaines, mais qui cherchent cependant à vous détourner du seul Médiateur entre Dieu et les hommes ; vous devez les fuir comme une peste plus dangereuse encore que les autres. Voilà ceux dont l'Apôtre a dit : « Ils connaissaient Dieu, et « ils ne l'ont point glorifié comme Dieu [2] ». A quoi sert, en effet, d'avoir une vraie connaissance du bien immuable, si l'on ne s'attache pas à Celui qui délivre du mal ? Que cet avertissement du bienheureux Apôtre ne sorte donc point de votre cœur : « Si quelqu'un « vous annonce un Evangile différent de celui « que vous avez reçu, qu'il soit anathème [3] ». Il ne dit pas : quelque chose de plus que ce que vous avez reçu ; mais : « un Evangile dif- « férent de celui que vous avez reçu » ; car, s'il l'eût dit, il se serait condamné lui-même, puisqu'il désirait venir vers les Thessaloniciens, pour compléter ce qui manquait à leur foi. Or, celui qui complète, ajoute ce qui manque, mais n'enlève pas ce qui existe déjà. Mais celui qui transgresse la règle de la foi, ne marche pas dans la voie ; au contraire, il s'en éloigne.

[1] Philipp. III, 15, 16. — [2] Rom. I, 21. — [3] Galat. I, 9.

8. Lors donc que Notre-Seigneur dit à ses disciples : « J'ai encore beaucoup de choses à « vous dire, mais vous ne pouvez les porter « maintenant », il voulait dire qu'il avait à ajouter des choses qu'ils ignoraient, mais non pas à détruire celles qu'ils avaient déjà apprises ; comme je l'ai expliqué dans le discours précédent, il pouvait parler ainsi, car l'infirmité humaine à laquelle ils se trouvaient encore réduits, ne leur permettait point de porter les choses mêmes qu'il leur avait déjà apprises, dans le cas où il voudrait les leur faire concevoir de la manière dont les Anges les conçoivent. Tout ce que peut faire un homme, si spirituel qu'il soit, c'est d'enseigner à un autre ce qu'il sait lui-même ; si le Saint-Esprit rend cet autre plus capable en lui faisant faire des progrès, car celui qui enseigne n'a rien pu apprendre lui-même que par cet Esprit divin : de la sorte, tous les deux sont enseignés de Dieu [1]. Entre les spirituels eux-mêmes, il en est de plus éclairés et de meilleurs les uns que les autres ; aussi l'un d'eux est-il arrivé à connaître des choses qu'il n'est pas permis à l'homme de raconter. A cette occasion quelques hommes pleins de vanité ont imaginé dans leur folle présomption, une Apocalypse de Paul, pleine de je ne sais quelles fables que la sainte Eglise ne reçoit pas ; à les entendre, il veut en parler lorsqu'il dit avoir été ravi au troisième ciel et y avoir entendu des paroles ineffables « qu'il « n'est pas permis à l'homme de rapporter [2] ». Leur audace serait peut-être supportable, si l'Apôtre avait dit avoir entendu des paroles « qu'il n'est pas » encore « permis à l'homme « de rapporter ». Mais comme il a dit : « qu'il « n'est pas permis à l'homme de rapporter », qui sont-ils pour oser les rapporter avec tant d'impudence et si peu de succès? Mais il est temps que je mette fin à ce discours par le souhait que je fais de vous voir prudents dans le bien et exempts de tout mal.

[1] Jean VI, 45. — [2] II Cor. XII, 2, 4.

QUATRE-VINGT-DIX-NEUVIÈME TRAITÉ.

SUR CES PAROLES : « IL NE PARLERA PAS DE LUI-MÊME, MAIS IL DIRA TOUT CE QU'IL ENTENDRA ». (Chap. XIV, 13.)

PROCESSION DU SAINT-ESPRIT.

Jésus-Christ dit du Saint-Esprit : « Il ne parlera pas de lui-même, mais il dira tout ce qu'il entendra ». Ces paroles ne peuvent s'entendre dans le même sens que celles que le Sauveur prononçait sur lui-même en tant qu'homme, puisque le Saint-Esprit ne s'est uni à aucune nature créée. Quoique l'âme humaine ait des points de ressemblance avec Dieu, elle ne peut non plus servir de terme de comparaison pour les opérations intérieures de la divinité. En Dieu, la science, c'est l'être, et comme le Saint-Esprit procède du Père, ce qu'il apprend, ce qu'il sait, il le tient, non de lui-même, mais du Père. Mais pourquoi Jésus-Christ dit-il que le Saint-Esprit procède du Père, sans dire qu'il procède aussi du Fils ? C'est que le Fils a été engendré par le Père, et que le Père a donné au Fils que le Saint-Esprit procède de lui comme du Père.

1. Que signifie ce que le Seigneur dit du Saint-Esprit, lorsqu'après avoir promis à ses disciples qu'il viendrait à eux et qu'il leur enseignerait toute vérité, ou bien qu'il les conduirait à toute vérité, il ajoute : « Car il « ne parlera pas de lui-même, mais il dira « tout ce qu'il entendra ? » Cette parole revient à ce que Jésus-Christ avait déjà dit de lui-même : « Je ne puis rien faire de moi- « même ; comme j'entends, je juge [1] ». Lorsque nous avons expliqué ce passage, nous avons dit qu'il pouvait s'entendre selon l'humanité [2]. De la sorte, cette obéissance en vertu de laquelle il a été soumis jusqu'à la mort de la croix [3], le Fils semblait nous annoncer qu'il l'aurait encore dans la circonstance où il jugera les vivants et les morts; car il ne jugera les hommes que parce qu'il est le Fils de l'Homme. C'est pourquoi il a dit : « Le Père ne juge personne ; mais il a remis « tout jugement au Fils ». Car, dans le jugement, ce qui paraîtra, ce sera non pas la forme de Dieu par laquelle il est égal au Père, et qui ne peut être vue par les impies, mais la forme d'homme, par laquelle il a été abaissé un peu au-dessous des Anges ; et, bien qu'alors il doive venir dans la gloire et non dans son humiliation première, il se fera voir néanmoins et par les bons et par les méchants. Voilà pourquoi il dit encore : « Et il lui a « donné le pouvoir de juger, parce qu'il est « Fils de l'Homme [4] ». Par ces paroles on voit clairement que la forme présentée au jugement ne sera pas celle sous laquelle il n'a pas regardé comme une usurpation de se dire égal à Dieu, mais celle dont il s'est revêtu lorsqu'il s'est anéanti lui-même. Il s'est anéanti lui-même en prenant la forme de serviteur [1] : forme sous laquelle il semble nous avoir annoncé que se manifestera son obéissance pour faire le jugement; car il dit : « Je ne puis rien faire de moi-même : comme « j'entends, je juge ». Adam, par la seule désobéissance de qui tant d'hommes ont été faits pécheurs, Adam n'a pas jugé comme il a entendu ; au contraire, le commandement qu'il avait entendu, il l'a violé, et il a fait de lui-même le mal qu'il a fait, parce qu'il a fait non pas la volonté de Dieu, mais la sienne. Mais Celui par l'obéissance duquel seul un grand nombre sont rendus justes [2], a été obéissant jusqu'à la mort de la croix à laquelle il a été condamné par des morts, quoiqu'il eût la vie ; il a même fait plus, il nous a promis de se montrer obéissant jusque sur le tribunal où il jugera les vivants et les morts ; il a dit, en effet : « Je ne puis rien faire de « moi-même ; mais comme j'entends, je juge ». Pour ce qui a été dit du Saint-Esprit : « Il ne « parlera pas de lui-même, mais il dira tout « ce qu'il entendra », oserons-nous l'entendre selon l'homme, ou selon quelque autre créature qu'il se serait unie ? Le Fils est la seule des trois personnes divines qui ait pris la forme d'esclave, et cette forme lui a été adjointe dans l'unité de personne, c'est-à-dire que le Fils de Dieu et le Fils de l'Homme ne

[1] Jean, v, 30. — [2] Traité XIX, XXII. — [3] Philipp. II, 8. — [4] Jean, v, 22, 27.

[1] Philipp. II, 6, 7. — [2] Rom. v, 19.

forment qu'un seul Jésus-Christ ; sans cela ce ne serait pas une Trinité, mais une quaternité que nous prêcherions : que Dieu nous en préserve ! Comme il y a en Jésus-Christ une seule personne composée de deux natures, la nature divine et la nature humaine, tantôt il parle en tant qu'il est Dieu, comme quand il dit : « Le Père et moi, nous sommes une « même chose [1] » ; tantôt il parle en tant qu'il est homme, comme quand il dit : « Parce que le « Père est plus grand que moi [2] ». Voilà en quel sens nous avons entendu le passage dont il est question : « Je ne puis rien faire de moi-« même ; comme j'entends, je juge ». Mais pour la personne du Saint-Esprit, comment entendrons-nous ce qu'il en dit : « Il ne par-« lera pas de lui-même, mais il dira tout ce « qu'il entendra ? » Comme, dans cette personne, il n'y a pas deux natures, la nature divine et la nature humaine ou tout autre nature créée, de là naît une grande difficulté.

2. Sans doute, le Saint-Esprit s'est fait voir sous la forme corporelle d'une colombe [3], mais ce ne fut que passagèrement et pour un instant. Nous pouvons en dire autant du moment où il est descendu sur les disciples : ils virent comme des langues de feu qui se séparèrent et vinrent se reposer sur chacun d'eux [4]. Celui donc qui dirait que la colombe fut unie au Saint-Esprit dans l'unité de sa personne, en sorte que la personne du Saint-Esprit se composerait de la colombe et de Dieu (puisque le Saint-Esprit est Dieu), celui-là serait obligé d'en dire autant du feu ; et par là il doit comprendre qu'il ne faut dire ni l'un ni l'autre. Ces formes destinées à manifester comme il le fallait la substance divine, se présentèrent aux sens corporels des hommes et ne firent que passer ; car elles avaient été tirées par Dieu, et pour un moment, de la créature toujours soumise, et non pas de la nature souveraine, laquelle est stable en elle-même, et meut ce qu'elle veut ; laquelle est immuable en elle-même, et change ce qu'elle veut. Il en est de même de cette voix qui perça les nues et vint frapper les oreilles corporelles et ce sens du corps qu'on appelle l'ouïe [5] ; et il ne faut pas croire que c'était le Verbe de Dieu son Fils unique. En effet, s'il est appelé Parole, il ne se termine point avec les syllabes et les sons ; car toutes les syllabes ne peuvent résonner en même temps lorsque l'on parle. Les sons naissants succèdent, chacun à son tour, aux sons qui s'évanouissent, et, ainsi ce que nous disons ne se complète que par la dernière syllabe. Dieu nous garde de dire que le Père parle ainsi à son Fils, c'est-à-dire à son Verbe qui est Dieu. Mais ceux-là seuls peuvent le comprendre, autant que l'homme en est capable, qui n'en sont plus au lait, mais qui usent d'une nourriture plus solide. Puis donc que le Saint-Esprit ne s'est pas fait homme en prenant la nature humaine, puisqu'il ne s'est pas fait ange, en prenant la nature angélique, puisqu'il ne s'est pas fait créature en se revêtant de quelque nature créée ; comment peut-on entendre ce que le Sauveur dit de lui : « Il ne parlera pas « de lui-même, mais il dira tout ce qu'il en-« tendra ? » Question difficile, trop difficile. Que le Saint-Esprit m'assiste lui-même, afin que je puisse vous l'expliquer comme il m'est donné de la concevoir, et qu'elle arrive à votre intelligence en proportion de mes humbles facultés.

3. Et d'abord, il y a une chose certaine que ceux qui le peuvent doivent comprendre et que ceux qui ne le pourront pas doivent au moins croire, c'est que la substance de Dieu n'est pas comme les substances corporelles où les sens sont distribués en places différentes ; ainsi, dans la chair mortelle de tous les animaux, ailleurs est la vue, ailleurs l'ouïe, ailleurs le goût, ailleurs l'odorat, et par tout le corps le toucher. Dieu nous garde de penser qu'il en est de même dans sa nature incorporelle et immuable. Pour elle, entendre et voir c'est la même chose. Il est même question d'un odorat en Dieu, car l'Apôtre a dit : « Ainsi que Jésus-Christ nous a aimés et s'est « livré lui-même pour nous, en s'offrant à « Dieu comme une victime d'agréable odeur [1] ». On peut entendre aussi que c'est par le goût que Dieu hait ceux qui lui causent de l'amertume, et qu'il vomit de sa bouche ceux qui ne sont ni froids ni chauds, mais tièdes [2]. Jésus-Christ, qui est Dieu, dit aussi : « Ma « nourriture est de faire la volonté de Celui « qui m'a envoyé [3] ». Il existe aussi un toucher divin dont l'épouse dit, en parlant de son époux : « Sa main gauche est sous ma tête, et « sa droite m'embrassera [4] ». Mais ces choses

[1] Jean, x, 30. — [2] Id. xiv, 28. — [3] Matth. iii, 16. — [4] Act. ii, 3. — [5] Luc, ix, 35.

[1] Ephés. v, 2. — [2] Apoc. iii, 16. — Jean, iv, 34. — [4] Cant. ii, 6.

ne sont pas en Dieu à divers endroits d'un corps. Car quand on dit de Dieu qu'il sait, on parle de tout cela en même temps, c'est-à-dire qu'il voit, qu'il entend, qu'il sent, qu'il goûte et qu'il touche, sans aucun changement de sa substance, sans aucune étendue plus considérable dans une partie et moindre dans une autre. Celui qui aurait de Dieu cette idée, fût-il un vieillard, raisonnerait comme un enfant.

4. Il ne faut pas t'étonner que la science ineffable en vertu de laquelle Dieu connaît toutes choses soit, selon les différentes manières de parler des hommes, appelée des noms de tous les sens corporels : il en est de même de notre âme, c'est-à-dire de l'homme intérieur ; c'est elle seule qui juge des différentes choses que lui annoncent, comme autant de messagers, les cinq sens du corps. Ainsi, quand elle comprend, choisit et aime l'immuable vérité et qu'elle voit la lumière dont il est dit : « Il était la vraie lumière » ; quand elle entend la Parole dont il est dit : « Au commencement était le Verbe [1] »; quand elle perçoit l'odeur dont il est dit : « Nous « courrons après l'odeur de vos parfums [2] »; quand elle boit à la fontaine dont il est écrit : « En vous est la source de vie [3] »; quand elle jouit de ce toucher dont il est dit : « Pour « moi, il m'est bon de m'attacher à Dieu [4] »; c'est, non pas une chose ou une autre, mais l'intelligence seule qui est désignée sous les noms de tous ces sens. Lors donc qu'il est dit du Saint-Esprit : « Car il ne parlera pas de « lui-même, mais il dira tout ce qu'il enten- « dra », il faut alors, plus que jamais, concevoir, ou du moins croire que sa nature est simple, puisqu'elle est simple par essence et qu'elle surpasse de beaucoup en hauteur et en largeur la nature de notre âme. Notre âme, en effet, est sujette au changement, puisqu'en apprenant elle reçoit ce qu'elle ne savait pas, et qu'en oubliant elle perd ce qu'elle savait ; elle est trompée par la vraisemblance, au point de prendre le faux pour le vrai, et l'obscurité où la plongent les ténèbres qui l'enveloppent, l'empêche de parvenir au vrai. Cette substance n'est donc pas vraiment simple, puisque, pour elle, être n'est pas la même chose que connaître ; elle peut, en effet, être et ne pas connaître. Mais la substance divine ne peut pas être et ne pas connaître, parce qu'elle est ce qu'elle a. Et elle n'a pas la science de telle manière qu'en elle autre chose soit la science qui lui donne de connaître, et autre chose l'essence qui la fait exister. L'une et l'autre ne sont qu'une même chose. Il ne faut même pas dire l'une et l'autre, puisqu'il n'y a qu'une seule et indivisible chose. « Comme le Père a la vie en lui- « même », et il n'est autre chose lui-même que la vie qui est en lui, « il a aussi donné au « Fils d'avoir la vie en lui-même [1] », c'est-à-dire, il a engendré le Fils qui lui-même devait être la vie. Ainsi devons-nous entendre ce qui est dit du Saint-Esprit : « Il ne parlera « pas de lui-même, mais il dira tout ce qu'il « entendra ». Nous devons comprendre qu'il n'est pas de lui-même. Le Père seul n'est d'aucun autre ; car le Fils est né du Père et le Saint-Esprit procède du Père. Mais le Père n'est né ni ne procède d'aucun autre. Toutefois, que l'esprit humain ne se figure aucune inégalité dans cette Trinité souveraine. Car le Fils est égal à Celui dont il est né, et le Saint-Esprit est égal à Celui dont il procède. Quelle différence y a-t-il entre procéder et naître? Il faudrait un long discours pour chercher à le savoir et pour le discuter ; et après l'avoir discuté, on serait téméraire de vouloir le définir ; car il est très-difficile à l'âme humaine de le comprendre, et bien qu'elle puisse y comprendre quelque chose, il est très-difficile à la langue de l'expliquer, quel que soit le docteur qui parle, et quel que soit celui qui écoute. « Il ne parlera » donc « pas de lui- « même », parce qu'il n'est pas de lui-même; « mais il dira tout ce qu'il entendra »; il l'entendra de Celui dont il procède. Pour lui, entendre, c'est savoir, et savoir, c'est être ; je l'ai expliqué tout à l'heure. Donc, comme il est non pas de lui-même, mais de Celui dont il procède, sa science lui vient de Celui dont il tient son essence ; c'est donc de celui-là qu'il entend, ce qui n'est pas, pour lui, autre chose que savoir.

5. Et ne soyez point surpris que le verbe soit placé au temps futur. Il n'est pas dit, en effet : « Il dira » tout ce qu'il a entendu, ou tout ce qu'il entend, mais bien « tout ce qu'il « entendra ». Cette action d'entendre est éternelle, comme l'est aussi la science. Or, dans ce qui est éternel, sans commencement et sans fin, à quelque temps que soit le verbe ,

[1] Jean, I, 9, 1. — [2] Cant. I, 3. — [3] Ps. XXXV, 10. — [4] Id. LXXII, 28.

[1] Jean, V, 26.

qu'il soit employé au passé ou au présent, ou au futur, peu importe; il est employé sans mensonge. Bien que l'immutabilité ineffable de cette nature ne permette pas de dire qu'elle a été ou qu'elle sera, mais seulement qu'elle est; en effet, elle est véritablement, parce qu'elle ne peut changer, et à elle seule il convenait de dire : « Je suis Celui qui « suis »; et encore : « Tu diras aux enfants « d'Israël : Celui qui est m'a envoyé vers « vous [1] »; cependant, à cause de la mutabilité du temps dans lequel se trouvent circonscrites notre mortalité et notre changeante nature, nous disons certainement sans mensonge : Il a été, il sera et il est. Il a été dans les siècles passés, il est dans le présent, il sera dans les siècles à venir. Il a été, parce qu'il n'a jamais cessé d'être; il sera, parce qu'il ne cessera jamais d'exister; il est, parce qu'il est toujours. En effet, il ne meurt point avec les choses passées, et n'est pas comme s'il n'était déjà plus; il ne passe pas avec les choses présentes, comme il passerait s'il ne demeurait pas toujours le même; il n'apparaîtra pas avec les choses de l'avenir, comme il apparaîtrait s'il n'avait pas toujours existé. Comme la parole humaine change selon les révolutions des temps, on peut se servir de tous les temps en parlant de Celui qui n'a pu, ne peut et ne pourra manquer dans aucun temps. Le Saint-Esprit entend donc toujours, parce qu'il sait toujours. Donc il a su, et il sait, et il saura, et par là même il a entendu, et il entend, et il entendra; car, comme je l'ai déjà dit, pour lui, entendre c'est savoir, et pour lui, savoir c'est être. Donc il a entendu, il entend et il entendra de Celui dont il est, et il est de Celui dont il procède.

6. Ici quelqu'un me demandera peut-être si le Saint-Esprit procède aussi du Fils. Car le Fils est Fils du Père seul, et le Père est Père du Fils seul. Mais le Saint-Esprit est l'Esprit non pas de l'un des deux, mais de tous les deux. Tu as la parole de Notre-Seigneur pour t'instruire, car il a dit : « Ce n'est « pas vous qui parlez, mais c'est l'Esprit de « votre Père qui parle en vous [2] ». Tu as aussi celle de l'Apôtre; la voici : « Dieu a envoyé « l'Esprit de son Fils dans vos cœurs [3] ». Est-ce qu'il y a deux esprits, l'un du Père, et l'autre du Fils? A Dieu ne plaise. « Un seul « corps », dit l'Apôtre, pour nous représenter l'Eglise, et il ajoute aussitôt : « Et un seul « Esprit ». Et vois comme il complète la Trinité : « Comme vous êtes appelés », dit-il, « en une seule espérance de votre vocation, « il n'y a qu'un seul Seigneur ». Ici c'est Jésus-Christ qu'il a voulu désigner; il ne reste plus qu'à nommer le Père. Il continue donc : « Une seule foi, un seul baptême, un seul « Dieu et Père de tous, qui est sur tous, « parmi tous et dans nous tous [1] ». Comme il n'y a qu'un seul Père, un seul Seigneur, c'est-à-dire un seul Fils, il n'y a non plus qu'un seul Esprit; il est donc l'Esprit des deux. En effet, tandis que Jésus-Christ dit lui-même : « L'Esprit de votre Père qui parle « en vous »; l'Apôtre dit aussi : « Dieu a en-« voyé l'Esprit de son Fils dans vos cœurs ». Dans un autre endroit, le même Apôtre dit : « Si l'Esprit de Celui qui a ressuscité Jésus-« Christ d'entre les morts habite en vous ». Assurément il veut dire ici l'Esprit du Père. Et cependant c'est encore de lui qu'il dit ailleurs : « Quiconque n'a pas l'Esprit de Jésus-« Christ, n'est pas à lui [2] ». Beaucoup d'autres témoignages montrent ainsi évidemment que Celui qui dans la Trinité est appelé l'Esprit-Saint est en même temps l'Esprit du Père et du Fils.

7. Ce n'est pas, je crois, pour une autre raison qu'on l'appelle proprement l'Esprit; bien que, si l'on nous demande ce que sont le Père et le Fils, nous ne puissions que répondre : Ils sont l'un et l'autre Esprit, car Dieu est Esprit [3]; c'est-à-dire, Dieu n'est pas un corps, mais un Esprit. Ce qui était le nom commun des deux autres devait donc devenir le nom propre de Celui qui n'était ni l'un ni l'autre des deux premiers, mais Celui en qui paraissait l'union commune de tous les deux. Pourquoi alors ne croirions-nous pas que le Saint-Esprit procède aussi du Fils, puisqu'il est l'Esprit du Fils comme celui du Père? S'il ne procédait pas du Fils, quand Jésus-Christ se fit voir à ses disciples après sa résurrection, il n'aurait pas soufflé sur eux en disant : « Recevez le « Saint-Esprit [4] ». Que signifiait cette insufflation? Que le Saint-Esprit procède aussi de lui. A cela se rapporte encore ce qu'il dit de la femme qui souffrait d'une perte de sang : « Quelqu'un m'a touché; car j'ai senti une

[1] Exod. III, 14. — [2] Matth. X, 20. — [3] Galat. IV, 6.

[1] Ephés. IV, 4-6. — [2] Rom. VIII, 11, 9. — [3] Jean, IV, 24. — [4] Id. XX, 22.

« vertu sortir de moi [1] ». Or, le Saint-Esprit est aussi désigné sous le nom de vertu, cela ressort clairement de ce passage où Marie ayant dit : « Comment cela se fera-t-il, puis-« que je ne connais point d'homme? » l'ange lui répondit : « Le Saint-Esprit surviendra en « vous, et la vertu du Très-Haut vous cou-« vrira de son ombre [2] ». Notre-Seigneur lui-même, promettant le Saint-Esprit à ses disciples, leur dit : « Mais vous, demeurez dans la « ville, jusqu'à ce que vous soyez revêtus de « la vertu d'en haut [3] » ; et encore : « Vous « recevrez la vertu du Saint-Esprit qui sur-« viendra en vous, et vous me servirez de té-« moins [4] ». Nous devons le croire, c'est de cette vertu que parlait l'Évangéliste lorsqu'il disait : « Une vertu sortait de lui et les gué-« rissait tous [5] ».

8. Si le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, pourquoi donc le Fils dit-il : « Il procède « du Père [6] ? » Pourquoi ? parce qu'il a coutume de rapporter ce qui est de lui-même à celui dont il est lui-même. De là cette parole : « Ma doctrine n'est pas ma doctrine, mais la « doctrine de Celui qui m'a envoyé [7] ». Si donc nous reconnaissons que cette doctrine est bien la sienne, quoiqu'il dise qu'elle n'est pas la sienne, mais celle du Père ; à combien plus forte raison devons-nous reconnaître que le Saint-Esprit « procède de lui-même », puisque, en disant qu'il procède du Père, il ne dit pas qu'il ne procède pas de lui-même ? Or, Celui dont le Fils a reçu la nature divine (car il est Dieu de Dieu), lui a donné encore que le Saint-Esprit procède aussi de lui; et le Saint-Esprit tient aussi du Père de procéder du Fils, comme il procède du Père lui-même.

9. Par là nous pouvons comprendre, autant que des hommes tels que nous en sont capables, pourquoi on ne dit pas que le Saint-Esprit est né, mais qu'il procède. Car s'il était, lui aussi, appelé Fils, il serait appelé le fils de tous les deux, ce qui est le comble de l'absurdité. Car on est le fils, non pas de deux pères, mais seulement d'un père et d'une mère. Or, loin de nous la pensée de supposer quelque chose de semblable entre Dieu le Père, et Dieu le Fils. Car même un homme ne procède pas en même temps de son père et de sa mère. Lorsqu'il procède du père dans la mère, alors il ne procède pas de la mère ; et lorsqu'il procède de la mère pour paraître au jour, alors il ne procède pas du père. Le Saint-Esprit ne procède pas du Père dans le Fils, et du Fils il ne procède pas dans la créature qu'il doit sanctifier ; mais il procède en même temps de l'un et de l'autre : quoique le Père ait donné au Fils que le Saint-Esprit procède de lui comme il procède du Père. Nous ne pouvons point dire que le Saint Esprit n'est point la vie, puisque le Père est la vie et que le Fils l'est aussi. Et ainsi, comme le Père a la vie en lui-même, il a donné au Fils d'avoir la vie en lui ; de même le Père a donné au Fils que la vie procède de lui, comme elle procède du Père. Mais voici les paroles que Notre-Seigneur ajoute : « Et les choses qui doivent venir, il « vous les annoncera. Il me glorifiera, car il « recevra du mien et vous l'annoncera. Toutes « les choses qu'a le Père sont miennes ; c'est « pourquoi j'ai dit qu'il recevra du mien et « vous l'annoncera ». Comme ce discours est déjà trop long, il faut renvoyer l'explication de ce passage à un autre jour.

[1] Luc, VIII, 46. — [2] Id. I, 34, 35. — [3] Id. XXIV, 49. — [4] Act. I, 8. [5] Luc, VI, 19. — [6] Jean, XV, 26. — [7] Id. VII, 16.

CENTIÈME TRAITÉ.

SUR LES DERNIÈRES PAROLES DE LA MÊME LEÇON. (Chap. XVI, 13-15.)

LA VRAIE GLOIRE.

Le Saint-Esprit faisant connaître Jésus-Christ et donnant aux Apôtres le courage de l'annoncer, le glorifiera véritablement, car il ne peut se tromper ni sur la personne du Sauveur ni sur quoi que ce soit : gloire pure et solide, bien différente de celle que peuvent se procurer les hommes sujets à errer. Le Saint-Esprit ne se trompe pas, car, procédant du Père et du Fils, il reçoit de l'un la science de l'autre.

1. Lorsque Notre-Seigneur promit à ses disciples que le Saint-Esprit viendrait en eux, il leur dit : « Il vous enseignera toute vérité » ; ou bien, comme nous lisons dans quelques exemplaires : « Il vous conduira dans toute « vérité ; car il ne parlera pas de lui-même, « mais il dira tout ce qu'il entendra ». Sur ces paroles de notre Evangile, nous avons déjà exposé ce qu'il a plu au Seigneur de nous révéler. Maintenant, portez votre attention sur celles qui suivent : « Et il vous an« noncera », dit Notre-Seigneur, « les choses « à venir ». Il n'y a rien ici qui doive nous arrêter, parce que tout est facile à comprendre ; il ne s'y trouve aucune difficulté dont on puisse nous demander l'explication. Mais quant à ce qu'il ajoute : « C'est lui qui me « glorifiera, parce qu'il recevra du mien, et il « vous l'annoncera », il ne faut pas le laisser passer sans une grande attention. « C'est lui « qui me glorifiera ». Ces paroles peuvent s'entendre en ce sens, qu'en répandant la charité dans le cœur des fidèles et en faisant d'eux des hommes spirituels, il leur a fait connaître que le Fils est égal au Père, tandis qu'ils ne le connaissaient auparavant que selon la chair et croyaient qu'il était un homme comme les autres hommes. On peut encore, et sans craindre de se tromper, entendre ces paroles en ce sens, qu'après avoir puisé dans la charité une grande confiance et avoir répudié toute crainte, ils annoncèrent Jésus-Christ aux hommes et qu'ainsi sa renommée s'est répandue dans tout l'univers. Par conséquent, lorsqu'il dit : « C'est lui qui me « glorifiera », c'est comme s'il disait : C'est lui qui vous enlèvera toute crainte et vous inspirera pour moi un amour si vif que vous m'annoncerez avec plus d'ardeur, que vous répandrez par toute la terre la bonne odeur de ma gloire, et que vous propagerez l'honneur de mon nom. Ce qu'ils devaient faire dans le Saint-Esprit, il dit que le Saint-Esprit le fera lui-même en eux ; car il s'exprime encore ainsi en un autre endroit : « Ce n'est « pas vous qui parlez, mais c'est l'Esprit de « votre Père qui parle en vous [2] ». Le verbe grec δοξάσει, qui se trouve employé ici, les interprètes latins l'ont traduit, les uns par « clarifiera », les autres par « glorifiera » ; car le mot grec δόξα, racine du verbe δοξάσει, signifie tout à la fois clarté et gloire ; mais comme la gloire produit l'éclat, et que l'éclat produit aussi la gloire, il s'ensuit que ces deux expressions signifient la même chose. Or, les plus célèbres des anciens auteurs latins ont défini la gloire un grand renom accompagné de louanges. Lorsque la gloire de Jésus-Christ se fut répandue dans le monde, il ne faut pas croire qu'elle procura un avantage quelconque à Jésus ; tout l'avantage fut pour le monde. Lorsqu'on loue le bien, l'avantage n'est pas pour le bien qui est louangé, mais pour ceux qui le louent.

2. Remarquez-le toutefois : il y a aussi une fausse gloire ; elle est fausse quand tous ceux qui louent se trompent soit pour les choses, soit pour les hommes, soit pour les hommes et les choses. Ils se trompent pour les choses, quand ils regardent comme bon ce qui est mauvais ; ils se trompent dans les hommes, quand ils regardent comme bon celui qui est mauvais ; ils se trompent dans les uns et les autres, quand ils regardent comme vertu ce qui est vice, et que l'homme bon ou mauvais

[2] Matth. x, 20.

auquel on prodigue des louanges, parce qu'on lui suppose cette fausse vertu, ne la possède pas réellement. Par exemple : donner son bien aux histrions, c'est un grand vice et non une vertu : et, vous le savez, on ne tarit pas en éloges pompeux sur le compte de ceux qui le font. Car il est écrit : « Le pécheur est « loué dans les désirs de son âme, et celui « qui fait le mal est béni[1] ». Ici, les louangeurs se trompent non pas relativement aux hommes, mais par rapport aux choses ; car ce qu'ils croient bon est mauvais. Et ceux qui se livrent à ces honteuses largesses sont bien tels que les soupçonnent et les voient évidemment ceux qui les louent. Supposé, au contraire, quelqu'un qui feint d'être juste et ne l'est pas, puisqu'il n'agit pas pour Dieu, c'est-à-dire pour la vraie justice, et que dans tout ce qu'il paraît faire de louable devant les hommes, il ne cherche et n'aime que la gloire qui vient des hommes; si ceux qui parlent de lui fréquemment avec louanges pensent qu'il vit uniquement pour Dieu d'une manière aussi honorable, ceux-là se trompent, non sur la chose, mais sur le compte de l'homme. Ce qu'ils croient bon , est bon en effet; mais celui qu'ils croient bon, n'est pas bon réellement. Mais si, par exemple, on regardait comme bonne la connaissance de la magie, et si un homme passait pour avoir délivré sa patrie par le moyen de cet art, bien que, dans le fait, il l'ignore entièrement, et que par là il acquît auprès des impies une réputation élogieuse, c'est-à-dire la gloire ; ceux qui le loueraient ainsi se tromperaient sur la chose et sur l'homme ; sur la chose, car ce qu'ils regardent comme bon est réellement mauvais ; sur l'homme, car il n'est pas ce qu'ils pensent : aussi la gloire acquise de ces trois manières est-elle fausse. Mais lorsqu'il s'agit d'un homme juste par Dieu et pour Dieu, c'est-à-dire véritablement juste et qu'on en parle avec louanges à cause de sa justice, sa gloire est véritable ; cependant il ne faut pas croire que ces louanges font le bonheur du juste ; ceux qu'il faut féliciter, ce sont ceux-là mêmes qui le louent ; car ils jugent sainement des choses et ils aiment la justice. A bien plus forte raison, la gloire du Seigneur Jésus a profité, non pas à lui, mais à ceux auxquels a profité sa mort.

3. Toutefois la gloire dont il jouit parmi les hérétiques n'est pas véritable, bien que ceux-ci semblent souvent parler de lui avec louanges ; ce n'est pas une vraie gloire, parce qu'ils se trompent et sur la chose et sur la personne ; en effet, ils regardent comme bon ce qui ne l'est pas, et, à leurs yeux, Jésus est ce qu'il n'est pas réellement. Que le Fils unique ne soit pas égal au Père, ce n'est pas une bonne chose ; comme ce n'est pas une bonne chose que le Fils unique de Dieu ne soit qu'un homme et ne soit pas Dieu, que la chair de la Vérité ne soit pas une vraie chair. De ces trois propositions que je viens d'énoncer, la première est soutenue par les Ariens, la seconde par les Photiniens, et la troisième par les Manichéens. Mais comme rien de tout cela n'est bon, et que Jésus-Christ n'est rien de tout cela, ils se trompent et sur la chose et sur la personne. Et ils ne donnent pas une vraie gloire à Jésus-Christ, quoique parmi eux on semble souvent parler de lui avec éloge. Tous les hérétiques, et il serait trop long de les énumérer, qui n'ont pas des sentiments vrais sur Jésus-Christ, se trompent, parce qu'ils n'ont pas non plus des idées justes sur ce qui est bien et sur ce qui est mal. Les païens, quoique plusieurs d'entre eux aient loué Jésus-Christ, se trompent également sur la personne et sur la chose, car ils parlent, non pas selon la vérité de Dieu, mais bien plutôt selon leur propre opinion ; ils disent qu'il était un homme, un habile magicien. Ils méprisent les chrétiens comme des ignorants, et ils louent Jésus-Christ comme un magicien ; ainsi montrent-ils ce qu'ils aiment, mais ils n'aiment pas Jésus-Christ ; car ce qu'il n'était pas, c'est ce qu'ils aiment. Ils se trompent donc et sur la personne et sur la chose, puisque c'est mal d'être magicien et que Jésus-Christ ne l'était pas, puisqu'il est bon. Comme nous n'avons rien à dire ici de ceux qui méprisent et blasphèment Jésus-Christ, puisque nous parlons de la gloire dont il a été honoré dans le monde, nous dirons que le Saint-Esprit ne l'a glorifié de sa vraie gloire que dans la sainte Eglise catholique. Hors de là, en effet, c'est-à-dire chez les hérétiques et même chez certains païens, sa vraie gloire n'a pu se trouver sur la terre, pas même là où l'on semblait parler souvent de lui avec éloge. Aussi, la vraie gloire qu'il trouve dans l'Eglise catholique

[1] Ps. IX, 3.

est ainsi chantée par le Prophète : « Mon « Dieu, élevez-vous au-dessus des cieux, et « que votre gloire soit sur toute la terre [1] ». Qu'après son exaltation le Saint-Esprit dût venir et le glorifier, c'est ce qu'annonçait le Psalmiste, c'est ce qu'avait promis Jésus-Christ lui-même ; nous en voyons maintenant l'accomplissement.

4. Quant à ce que dit le Sauveur : « Il re« cevra du mien et vous l'annoncera », écoutez-le avec des oreilles catholiques, comprenez-le avec des esprits catholiques. Il ne s'ensuit pas, en effet, comme l'ont pensé quelques hérétiques, que le Saint-Esprit soit moindre que le Fils ; comme si le Fils recevait du Père, et le Saint-Esprit du Fils, en raison de différences qui existeraient dans leur nature. Loin de nous de le croire ; loin de nous de le dire ; loin de tout cœur chrétien même de le penser. Du reste, Notre-Seigneur tranche lui-même la difficulté et nous explique aussitôt ce qu'il a voulu dire : « Toutes les « choses », dit-il, « qu'a le Père, sont mien« nes ; c'est pourquoi j'ai dit qu'il recevra du « mien et vous l'annoncera ». Que voulez-vous de plus ? Le Saint-Esprit reçoit donc du Père et le Fils aussi ; parce que dans cette Trinité, le Fils est né du Père, et que le Saint-Esprit en procède. Celui qui n'est pas né d'un autre et qui ne procède de personne, c'est le Père seul. Mais dans quel sens le Fils unique a-t-il dit : « Toutes les choses que le Père « a, sont miennes ? » Certes, ce n'est pas dans le sens dans lequel il a été dit à ce fils non unique, mais l'aîné des deux : « Tu es « toujours avec moi, et tout ce qui est à moi « est à toi [1] ». Nous le constaterons avec soin, si le Seigneur nous en fait la grâce, à l'occasion de ce passage où le Fils dit au Père : « Et tout ce qui est à moi est à vous, et ce « qui est à vous est à moi [2] ». Il faut, en effet, terminer ce discours ; ce qui suit demandant, pour être traité, un exorde différent.

[1] Ps. CVII, 6.

[1] Luc, XV, 31. — [2] Jean, XVII, 10.

CENT UNIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CES PAROLES DE NOTRE-SEIGNEUR : « ENCORE UN PEU DE TEMPS, ET VOUS NE ME VERREZ « PLUS », JUSQU'A CES AUTRES : « ET EN CE JOUR VOUS NE ME DEMANDEREZ RIEN ». (Chap. XVI, 16-23.)

LA VIE PRÉSENTE ET LA VIE FUTURE.

Entre le moment de la mort du Christ et celui de sa résurrection devaient déjà se vérifier ces paroles : « Encore un peu de « temps, etc. » Mais elles ont particulièrement trait, d'abord à la vie présente, où nous gémissons, et ensuite à la vie éternelle, où nous saurons tout et où rien ne nous manquera.

1. Ces paroles de Notre-Seigneur à ses disciples : « Encore un peu de temps et vous ne « me verrez plus, et encore un peu de temps « et vous me verrez, parce que je vais à mon « Père », étaient pour eux si obscures, avant l'accomplissement de ce qu'elles annonçaient, qu'ils se demandaient entre eux ce qu'il voulait dire, et qu'ils avouaient n'y rien comprendre. L'Evangile, en effet, ajoute : « Quel« ques-uns donc des disciples se dirent entre « eux : Qu'est-ce qu'il nous dit : Encore un « peu de temps et vous me verrez, et encore « un peu de temps et vous ne me verrez plus, « parce que je vais à mon Père ? Ils disaient « donc : Qu'est-ce qu'il nous dit : Encore un « peu de temps ? Nous ne savons ce qu'il dit ». Ce qui les embarrassait, c'est qu'il disait : « Encore un peu de temps et vous ne me « verrez pas, et encore un peu de temps « et vous me verrez ». Auparavant il leur avait dit, non pas : « Encore un peu de « temps » ; mais seulement : « Je vais à « mon Père, et vous ne me verrez plus [1] ».

[1] Jean, XVI, 10.

Il semblait alors leur parler clairement, et entre eux ils ne se demandèrent rien à ce sujet. Mais ce qui leur était alors caché et leur fut découvert peu après, nous est maintenant connu. Peu après, en effet, Jésus-Christ souffrit, et ils ne le virent plus ; et encore un peu après, il ressuscita, et ils le virent de nouveau. Par le mot « plus » il voulait leur faire comprendre qu'ils ne le verraient plus à l'avenir, et nous avons déjà expliqué que c'est le sens qu'il faut donner à ces paroles : « Vous ne me verrez plus » ; car, à l'occasion de cet autre passage : « L'Esprit-Saint accu- « sera le monde touchant la justice, parce que « je vais au Père, et vous ne me verrez plus [1] », nous avons dit qu'ils ne le verraient plus dans un corps mortel.

2. « Mais Jésus », continue l'Evangéliste, « connut qu'ils voulaient l'interroger, et il « leur dit : Vous vous demandez entre vous ce « que j'ai dit : Encore un peu de temps, et vous « ne me verrez pas ; et encore un peu temps, et « vous me verrez. En vérité, en vérité, je « vous dis que vous pleurerez et vous gé- « mirez, vous, et le monde se réjouira ; vous « serez contristés, mais votre tristesse se « changera en joie ». Ces paroles peuvent s'entendre en ce sens que les disciples furent contristés par la mort de Notre-Seigneur et réjouis aussitôt après par sa résurrection. Mais le monde, et par là il faut entendre ses ennemis, c'est-à-dire ceux qui le mirent à mort, le monde s'est réjoui de la mort de Jésus-Christ, pendant que ses disciptes en étaient contristés. Par le mot « monde », on peut entendre la malice de ce monde, c'est-à-dire des hommes qui aiment le monde. C'est pourquoi l'apôtre saint Jacques dit dans son épître : « Quiconque voudra être ami de ce « monde se rend ennemi de Dieu [2] ». Inimitiés contre Dieu en raison desquelles on n'a pas épargné même son Fils unique.

3. Le Seigneur ajoute ensuite : « Une « femme, lorsqu'elle enfante, est dans la tris- « tesse, parce que son heure est venue ; mais « lorsqu'elle a enfanté un fils, elle ne se sou- « vient plus de sa douleur à cause de sa joie, « parce qu'un homme est né au monde. Et « vous, vous avez maintenant de la tristesse ; « mais je vous verrai de nouveau, et votre « cœur se réjouira, et personne ne vous ra- « vira votre joie ». Cette comparaison ne paraît pas difficile à comprendre. L'explication en est toute trouvée, puisque Notre-Seigneur nous l'a donnée lui-même. L'enfantement est comparé à la tristesse, et la délivrance à la joie, qui est d'ordinaire plus grande lorsque, au lieu d'une fille, c'est un garçon qui vient au monde. Quant à ces mots : « Per- « sonne ne vous ravira votre joie », comme Jésus lui-même est leur joie, ils nous sont expliqués par ce que dit l'Apôtre : « Jésus-Christ « ressuscitant d'entre les morts ne mourra « plus, et la mort n'exercera plus jamais sur « lui son empire [1] ».

4. Jusque-là, nous n'avons fait que courir dans cette partie de l'Evangile que nous expliquons aujourd'hui, tant chaque chose est facile à comprendre ; mais ce qui suit demande une attention bien plus profonde. Que veulent dire en effet ces paroles : « Et en « ce jour vous ne me demanderez rien ? » Le mot ici employé, *rogare*, ne signifie pas seulement demander, il signifie encore interroger. Et l'Evangile grec, dont celui-ci est la traduction, emploie lui aussi un mot qui présente les deux sens. Ainsi le grec ne peut nous aider à découvrir le sens précis du mot latin ; et quand il pourrait le faire, toute difficulté n'aurait pas disparu. Car nous voyons qu'après sa résurrection Notre-Seigneur a été interrogé et prié. Ses disciples l'ont interrogé, au moment où il montait au ciel, pour savoir quand il reviendrait et rétablirait le royaume d'Israël [2]. Il était déjà dans le ciel, quand il fut prié par saint Etienne de vouloir bien recevoir son âme [3]. Où est l'homme assez osé pour penser ou dire qu'il ne faut pas prier Jésus-Christ aujourd'hui qu'il est assis au plus haut des cieux, puisqu'on le priait lorsqu'il était sur la terre ? qu'il ne faut pas prier Jésus-Christ aujourd'hui qu'il est immortel, puisqu'il fallait le prier quand il était mortel ? Ah ! mes très-chers frères, prions-le plutôt de vouloir bien résoudre lui-même cette difficulté, en faisant briller sa lumière dans nos cœurs, pour nous faire comprendre ce qu'il a voulu dire.

5. Je le pense, ces paroles : « De nouveau « je vous verrai et votre cœur se réjouira, et « personne ne vous enlèvera votre joie », doivent se rapporter non pas au temps où, après sa résurrection, il leur donna sa chair à voir et à toucher [4], mais plutôt à ce temps dont il

[1] Traité XCV. — [2] Jacq. IV, 4.

[1] Rom. VI, 9. — [2] Act. I, 6. — [3] Id. VII, 58. — [4] Jean, XX, 27.

avait déjà dit : « Celui qui m'aime sera aimé « par mon Père, et je l'aimerai, et je me mon- « trerai à lui [1] ». Déjà, en effet, Jésus-Christ était ressuscité, déjà il s'était montré dans sa chair à ses disciples, déjà il était assis à la droite du Père, quand l'apôtre Jean, dont nous expliquons l'Evangile, disait dans une de ses épîtres : « Mes bien-aimés, maintenant nous « sommes les enfants de Dieu, mais ce que nous « serons n'est point encore apparu ; nous sa- « vons que, quand il apparaîtra, nous serons « semblables à lui, parce que nous le verrons « tel qu'il est [2] ». Cette vision n'est pas pour cette vie, mais pour la vie future; elle est, non pas du temps, mais de l'éternité. « C'est », dit celui qui est la vie, « c'est vie éternelle, de vous « connaître, vous, le seul vrai Dieu, et Jésus- « Christ que vous avez envoyé [3] ». Au sujet de cette vision et de cette connaissance, l'Apôtre nous dit : « Nous ne voyons rien maintenant « que comme dans un miroir et sous des images « obscures; mais alors nous verrons face à face. « Maintenant je ne le connais qu'imparfai- « tement, mais alors je le connaîtrai comme « je suis connu de lui [4] ». Ce fruit de tout son travail, l'Eglise l'enfante aujourd'hui par ses désirs ; alors elle le produira en le voyant. Maintenant elle l'enfante en gémissant, alors elle le produira en se réjouissant; maintenant elle l'enfante en priant, alors elle le produira en louant. Et c'est un garçon ; car c'est à ce fruit de la contemplation que se rapportent toutes les œuvres de l'action. Seul il est libre ; car il est désiré pour lui-même et il ne se rapporte à rien autre chose. C'est lui que sert toute action, c'est à lui que se rapporte tout ce qui se fait de bien, parce que le bien se fait pour lui ; on n'entre en possession de lui, et on ne le possède que pour lui-même, et ce n'est point pour autre chose. Il est la fin qui nous doit suffire : il est donc éternel ; car la seule fin qui puisse nous suffire est celle qui n'a pas de fin. C'est ce qui était inspiré à Philippe, lorsqu'il disait : « Mon- « trez-nous le Père, et cela nous suffit ». En promettant de le lui montrer, le Fils lui fait la promesse de se montrer lui-même : « Ne crois-tu pas que je suis dans le « Père et que le Père est en moi [5] ? » C'est donc avec raison que nous entendons ces paroles : « Personne ne vous enlèvera « votre joie », la joie de l'objet qui nous suffit.

6. Par ce que nous venons de dire, il nous est, ce me semble, possible de mieux saisir ces paroles : « Encore un peu de temps et vous « ne me verrez plus, et encore un peu de « temps et vous me verrez ». Ce peu de temps dont parle Notre-Seigneur, c'est tout l'espace qui renferme le temps présent. C'est pourquoi notre Evangéliste dit encore dans une de ses épîtres : « C'est la dernière heure [1] ». Et ce que Notre-Seigneur ajoute : « Parce que je « vais à mon Père », doit se rapporter à la première phrase : « Encore un peu de temps « et vous ne me verrez plus » ; et non pas à la seconde, où il dit : « et encore un peu de « temps et vous me verrez ». Dès lors qu'il devait aller au Père, ils ne devaient plus le voir. Il ne dit donc pas qu'il devait mourir, et que jusqu'à sa résurrection il serait soustrait à leur vue ; mais il dit qu'il devait aller au Père ; ce qu'il fit après sa résurrection, lorsqu'après avoir conversé avec eux pendant quarante jours, il monta au ciel [2]. Il dit donc : « Encore un peu de temps et vous ne me « verrez plus ». Et il le dit à ceux qui le voyaient corporellement, parce qu'il devait aller au Père, et qu'ils ne le verraient plus comme homme mortel, et tel qu'il était lorsqu'il leur disait ces choses. Quant à ce qu'il ajoute : « Et encore un peu de temps, et vous « me verrez », c'est à toute l'Eglise qu'il le promet ; comme c'est à toute l'Eglise qu'il a fait cette autre promesse : « Voici que je suis « avec vous jusqu'à la consommation des « siècles [3] ». Le Seigneur ne retardera pas l'accomplissement de sa promesse : Encore un peu de temps, et nous le verrons, mais dans un état où nous n'aurons pas à le prier ni à l'interroger, parce qu'il ne nous restera rien à désirer ni rien de caché à apprendre. Ce peu de temps nous paraît long, parce qu'il n'est pas encore passé ; mais quand il sera fini, nous comprendrons combien il était court. Que notre joie ne ressemble donc pas à celle du monde dont il est dit : « Mais le « monde se réjouira » ; et néanmoins, pendant l'enfantement du désir de l'éternité, que notre tristesse ne soit pas sans joie ; car, dit l'Apôtre : « Joyeux en espérance, patients en « tribulations [4] ». En effet, la femme qui enfante, et à laquelle nous avons été com-

[1] Jean, XIV, 21. — [2] I Jean, III, 2. — [3] Jean, XVII, 3. — [4] I Cor. XIII, 12, 13. — [5] Jean, XIV, 8, 10.

[1] I Jean, II, 18. — [2] Act. I, 3, 9. — [3] Matth. XXVIII, 20. — [4] Rom. XII, 12.

parés, ressent plus de joie à mettre au monde un enfant, qu'elle ne ressent de tristesse à souffrir sa douleur présente. Mais finissons ici ce discours. Ce qui suit offre en effet une difficulté très-épineuse ; il faut ne pas le circonscrire dans le peu de temps qui nous reste, afin de pouvoir l'expliquer avec plus de loisir, s'il plaît au Seigneur de nous en faire la grâce.

CENT DEUXIÈME TRAITÉ

DEPUIS CES PAROLES DE NOTRE-SEIGNEUR : « EN VÉRITÉ, EN VÉRITÉ JE VOUS LE DIS, SI VOUS « DEMANDEZ QUELQUE CHOSE AU PÈRE EN MON NOM, IL VOUS LE DONNERA », JUSQU'A CES AUTRES : « DE NOUVEAU JE LAISSE LE MONDE ET JE VAIS AU PÈRE ». (Chap. XVI, 23-28.)

L'HOMME SPIRITUEL.

Pour obtenir du Père ce qu'on lui demande, il faut d'abord connaître Jésus-Christ tel qu'il est et ne rien demander qui ne se rapporte au salut. Mais, pour cela, il faut être spirituel, et c'est ce que le Sauveur promet à ses Apôtres de leur obtenir de la part du Père ; car il les aime.

1. Il nous faut maintenant expliquer ces paroles de Notre-Seigneur : « En vérité, en « vérité, je vous le dis, si vous demandez « quelque chose à mon Père en mon nom, il « vous le donnera ». Déjà, dans les premières parties de ce discours de Notre-Seigneur, et à l'occasion de ceux qui demandent certaines choses au Père au nom de Jésus-Christ et ne les reçoivent pas, nous avons dit que demander quelque chose de contraire au salut [1], ce n'est pas demander au nom du Sauveur ; car lorsque Jésus a dit : « En mon nom », il a voulu faire allusion, non pas au bruit que font les lettres et les syllabes, mais à ce que ce son signifie et représente réellement. Ainsi celui qui pense de Jésus-Christ ce qu'il ne doit pas penser du Fils unique de Dieu, ne demande pas en son nom, bien qu'il prononce les lettres et les syllabes qui composent son nom ; il demande au nom de celui dont il se fait l'idée au moment où il formule sa demande. Pour celui qui pense de Jésus-Christ ce qu'il en doit penser, il demande en son nom, et il reçoit ce qu'il demande, si d'ailleurs il ne demande rien de contraire à son salut éternel. Mais il le reçoit quand il doit le recevoir. Il est certaines choses qui ne sont pas refusées, mais qui sont différées, pour être données dans un temps opportun. Il faut donc entendre que, par ces paroles : « Il vous « donnera, à vous », Notre-Seigneur a voulu désigner les bienfaits particuliers à ceux qui les demandent. Tous les saints, en effet, sont toujours exaucés pour eux-mêmes, mais ils ne le sont pas toujours pour tous, pour leurs amis, leurs ennemis, ou les autres ; car Notre-Seigneur ne dit pas absolument : « Il don- « nera » ; mais : « il vous donnera à vous ».

2. « Jusqu'à présent », dit Notre-Seigneur, « vous n'avez rien demandé en mon nom. « Demandez et vous recevrez, afin que votre « joie soit entière. Cette joie qu'il appelle une joie pleine, n'est pas une joie charnelle, mais une joie spirituelle, et quand elle sera si grande qu'on ne pourra plus rien y ajouter, alors elle sera pleine. Donc tout ce que nous demandons pour nous aider à obtenir cette joie, il faut le demander au nom de Jésus-Christ, si nous comprenons bien la grâce divine, et si nous demandons vraiment la vie bienheureuse. Demander tout autre chose, c'est ne rien demander hors de là. Sans doute, il y a autre chose ; mais en comparaison d'une si grande chose, tout ce que nous pourrions désirer n'est rien. On ne peut pas dire, en effet, que l'homme n'est rien, et cependant l'Apôtre dit de lui : « Il pense être quelque

[1] Traité LXXIII.

« chose, et il n'est rien [1] ». Car, en comparaison de l'homme spirituel qui sait que c'est par la grâce de Dieu qu'il est ce qu'il est, celui qui s'abandonne à de vains sentiments de lui-même n'est rien. Ainsi on peut très-bien entendre que, dans ces paroles : « En « vérité, en vérité, je vous le dis, si vous de« mandez quelque chose au Père en mon nom, « il vous le donnera », Notre-Seigneur, par ces mots, « quelque chose », a voulu parler, non pas de toute sorte de choses, mais de quelque chose dont on ne puisse dire que ce n'est rien en comparaison de la vie éternelle. Ce qui suit : « Jusqu'à présent vous n'avez « rien demandé en mon nom », peut s'entendre de deux manières. Ou bien vous n'avez pas demandé en mon nom, parce que vous n'avez pas connu mon nom comme il doit être connu; ou bien vous n'avez rien demandé, parce qu'en comparaison de ce que vous deviez demander, ce que vous avez demandé doit être regardé comme rien. Aussi, pour les exciter à demander en son nom, non pas rien, mais une joie pleine (car s'ils demandent autre chose, cette autre chose n'est rien), il leur dit : « Demandez, et vous recevrez, afin que votre « joie soit pleine » ; c'est-à-dire, demandez en mon nom que votre joie soit pleine, et vous le recevrez. Car les saints qui demandent avec persévérance ce bien-là, la miséricorde divine ne les trompera pas.

3. Notre-Seigneur continue : « Je vous ai « dit ces choses en paraboles : l'heure vient « où je ne vous parlerai plus en paraboles, « mais où je vous parlerai ouvertement de « mon Père ». Je pourrais dire que cette heure dont parle Notre-Seigneur doit s'entendre du siècle futur, où nous verrons ouvertement ce que l'apôtre Paul appelle face à face; ainsi ces mots : « Je vous ai dit ces choses en paraboles », semblent n'être autre chose que ce que dit le même Apôtre : « Nous voyons maintenant « par miroir en énigme [2]. Je vous parlerai « ouvertement », parce que c'est par le Fils que le Père se fera voir, selon ce qu'il dit lui-même ailleurs : « Et personne ne connaît le « Père, si ce n'est le Fils et celui auquel le « Fils voudra le révéler [3] ». Mais ce sens paraît opposé à ce qui suit : « En ce jour vous « demanderez en mon nom ». Car dans le siècle futur, quand nous serons arrivés à ce royaume, où nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est [1], que pourrons-nous demander, puisqu'au milieu de tous les biens nos désirs seront satisfaits [2] ? C'est pourquoi il est dit dans un autre psaume : « Je serai rassasié, quand votre gloire paraî« tra [3] ». Une demande, en effet, est la preuve d'une certaine indigence ; or, nulle indigence ne peut exister là où il y aura satiété complète.

4. Autant que je puis m'en rapporter à mon jugement, il n'y a donc plus qu'une chose à faire, c'est de croire que Jésus a voulu promettre à ses disciples de les rendre spirituels, de charnels et grossiers qu'ils étaient ; sans les rendre néanmoins tels que nous serons, quand notre corps lui-même sera spiritualisé, mais en les rendant tels qu'était celui qui disait : « Nous prêchons la sa« gesse au milieu des parfaits [4] » ; et encore : « Je n'ai pu vous parler comme à des hommes « spirituels, mais comme à des hommes « charnels [5] » ; et encore : « Nous n'avons pas « reçu l'esprit de ce monde, mais l'esprit qui « est de Dieu, afin que nous connaissions les « choses qui nous ont été données par Dieu ; « choses que nous annonçons, non avec les « doctes paroles de la sagesse humaine, mais « avec les doctes paroles de l'esprit : appro« priant les choses spirituelles aux spirituels ; « car l'homme animal ne perçoit pas les choses « qui sont de l'esprit de Dieu ». L'homme animal ne percevant pas les choses qui sont de l'esprit de Dieu, tout ce qu'il entend sur la nature de Dieu, il l'entend de telle sorte qu'il ne peut s'imaginer qu'il soit autre chose qu'un corps, aussi grand, aussi étendu que vous voudrez, aussi lumineux, aussi beau que vous le supposez, mais enfin toujours un corps. Toutes les paroles de la Sagesse sur la substance incorporelle et immuable sont donc pour lui des paraboles : non qu'il les regarde comme telles ; mais parce qu'il se fait des idées comme ceux qui entendent les paraboles et ne les comprennent pas. Mais l'homme spirituel commence à juger toutes choses et à n'être jugé par personne [6] ; quoique dans cette vie il voie encore par miroir et en partie, néanmoins, sans l'intermédiaire d'aucun sens du corps et sans le secours de cette imagination qui reçoit ou produit les images des corps, mais bien par la très-certaine intelligence de son âme, il comprend que Dieu

[1] Galat. VI, 3. — [2] I Cor. XIII, 12. — [3] Matth. XI, 27.

[1] I Jean, III, 2. — [2] Ps. CII, 5. — [3] Id. XVI, 15. — [4] I Cor. II, 6.— [5] Id. III, 1. — [6] Id. II, 12-15.

n'est pas un corps, mais un esprit. A la manière si positive dont le Fils nous parle du Père, on comprend qu'il est la même nature avec celui qui l'annonce. Alors ceux qui demandent, demandent en son nom ; parce que par le son de son nom ils ne comprennent pas autre chose que ce qui est désigné par ce nom, et la vanité ou la faiblesse de leur esprit ne leur fait pas imaginer que le Père est dans un lieu et que le Fils se trouve dans un autre, qu'il est debout devant lui et qu'il le prie pour nous : ils ne s'imaginent pas non plus que le Père et le Fils aient des corps, que ces corps occupent des places différentes, et que le Verbe adresse à celui dont il est le Verbe des paroles qui auraient à traverser l'espace interposé entre la bouche de celui qui parle et les oreilles de celui qui écoute ; ils ne se représentent pas davantage des choses semblables à celles que forgent dans leurs cœurs les hommes charnels et grossiers. Pour les hommes spirituels, lorsqu'ils pensent à Dieu, tout ce que l'habitude de voir et de toucher des corps leur rappelle de matériel, ils le renient et le repoussent, comme on chasse des mouches importunes; ils l'éloignent des yeux de leur âme ; ils acquiescent à la vérité de cette lumière dont le témoignage et le jugement leur prouvent que ces images corporelles qui se présentent aux yeux de leur esprit, sont absolument fausses. Ceux-là peuvent en quelque manière se représenter Notre-Seigneur Jésus-Christ, en tant qu'homme intercédant pour nous auprès du Père, et en tant que Dieu nous exauçant avec le Père. C'est, j'imagine, ce que Jésus a voulu nous faire comprendre quand il a dit : « Et je « ne vous dis point que je prierai le Père pour « vous ». Mais l'œil spirituel de l'âme peut seul parvenir à comprendre comment le Fils ne prie pas le Père, et comment le Père et le Fils exaucent par ensemble ceux qui les prient.

5. « Car le Père lui-même », dit Notre-Seigneur, « vous aime parce que vous « m'avez aimé ». Le Père nous aime-t-il parce que nous l'aimons, ou bien ne l'aimons-nous point parce qu'il nous aime? Notre Evangéliste va nous répondre dans son épître : « Nous aimons », dit-il, « parce qu'il « nous a aimés le premier [1] ». Le motif qui nous le fait aimer, c'est donc qu'il nous a aimés le premier ; c'est donc un don de Dieu que d'aimer Dieu. Il nous a donné de l'aimer, car avant d'être aimé, il nous a aimés. Nous lui déplaisions, et il nous a aimés, afin qu'il y eût en nous de quoi lui plaire. Car nous n'aimerions pas le Fils, si nous n'aimions aussi le Père. Le Père nous aime parce que nous aimons le Fils ; mais c'est du Père et du Fils que nous avons reçu la grâce d'aimer et le Père et le Fils; la charité, en effet, a été répandue dans nos cœurs par l'Esprit des deux [2]; et cet Esprit nous fait aimer et le Père et le Fils, et avec le Père et le Fils il se fait aimer lui-même. Ce pieux amour dont nous honorons Dieu, c'est Dieu lui-même qui l'a fait naître en nous, et il a vu qu'il était bon ; c'est pourquoi il a aimé ce qu'il avait fait lui-même. Mais il n'aurait pas fait en nous ce qu'il y aime, si, avant de le faire, il ne nous avait pas aimés.

6. « Et vous avez cru », continue Notre-Seigneur, « que je suis sorti de Dieu. Je suis « sorti du Père et je suis venu dans le monde. « Maintenant, je laisse le monde et je vais à « mon Père ». Nous l'avons cru entièrement, et, certes, ce n'est pas difficile à croire, parce qu'en venant dans ce monde il est sorti du Père sans abandonner le Père ; et il retourne au Père en laissant le monde, mais sans quitter le monde. Il est sorti du Père, parce qu'il est du Père; il est venu dans le monde, parce qu'il a montré au monde le corps qu'il avait pris dans le sein d'une vierge. Il a laissé le monde en s'éloignant de lui corporellement ; il est retourné au Père par l'ascension de son humanité. Mais il n'a pas quitté le monde, car il y est présent par sa providence.

[1] I Jean, IV, 19. — [2] Rom. V, 5.

CENT TROISIÈME TRAITÉ.

SUR CE QUI EST DIT DEPUIS CES MOTS : « SES DISCIPLES LUI DISENT : VOICI QUE MAINTENANT « VOUS PARLEZ OUVERTEMENT », JUSQU'A CES AUTRES : « MAIS AYEZ CONFIANCE, MOI J'AI VAINCU « LE MONDE ». (Chap. XVI, 29-33.)

LA FOI DES APOTRES.

Les disciples de Jésus ne le comprenaient pas encore et croyaient néanmoins le comprendre ; ils voyaient briller en lui l'omniscience et, en conséquence, ils croyaient en lui. Cependant le Sauveur leur prédit que, en dépit de leur foi, ils le quitteront, mais seulement pour un temps.

1. A plusieurs indices répandus dans tout l'Evangile, on reconnaît ce qu'étaient les disciples de Jésus-Christ, lorsque, leur parlant avant sa passion, il leur disait de bien grandes choses : ils étaient pourtant bien petits, mais cependant il s'adressait à eux comme il le fallait pour dire de grandes choses à des petits; car ils n'avaient pas encore reçu le Saint-Esprit comme ils le reçurent après sa résurrection, au moment où Jésus souffla sur eux, ou bien lorsque l'Esprit-Saint descendit du ciel sur eux, et par conséquent ils goûtaient plutôt les choses humaines que les choses divines ; voilà pourquoi ils disaient ce que nous lisons dans la leçon d'aujourd'hui. L'Evangéliste, en effet, continue : « Ses disciples lui disent : Voici que maintenant vous parlez ouvertement, et vous ne « dites point de paraboles. Maintenant nous « savons que vous connaissez toutes choses, « et il est inutile que quelqu'un vous interroge; voilà pourquoi nous croyons que « vous êtes sorti de Dieu ». Notre-Seigneur avait dit lui-même peu auparavant : « Je « vous ai dit ces choses en paraboles; l'heure « vient où je ne vous parlerai pas en paraboles ». Comment donc lui disent-ils : « Voici que maintenant vous parlez ouvertement, et vous ne dites point de paraboles? » L'heure était-elle venue où, selon sa promesse, il ne devait plus leur parler en paraboles? Mais la suite de ses paroles montre bien que cette heure n'avait pas encore sonné. Voici, en effet, ce qu'il dit : « Je vous ai « dit ces choses en paraboles, mais l'heure « vient où je ne vous parlerai plus en paraboles, je vous parlerai alors ouvertement « de mon Père. En ce jour, vous demanderez « en mon nom, et je ne vous dis pas que je « prierai le Père pour vous; car le Père lui-« même vous aime, parce que vous m'avez « aimé et que vous avez cru que je suis sorti « de Dieu. Je suis sorti du Père, et je suis « venu dans le monde. Maintenant, je laisse « le monde et je vais à mon Père [1] ». Par toutes ces paroles, il promet encore cette heure où il ne parlera plus en paraboles, mais où il leur parlera ouvertement de son Père; heure où ils demanderont en son nom, et où il ne priera pas le Père pour eux; car le Père les aime parce qu'ils ont eux-mêmes aimé Jésus-Christ; parce qu'ils ont cru qu'il était sorti du Père pour venir dans le monde, et que maintenant il allait laisser le monde pour retourner à son Père. Puisqu'il leur promet encore cette heure où il doit parler sans paraboles, pourquoi les disciples disent-ils : « Voici que maintenant vous parlez ou-« vertement et vous ne dites point de para-« boles? » Evidemment, en voici la raison : les choses que Jésus savait être des paraboles pour eux qui ne les comprenaient pas, ils les comprenaient si peu qu'ils ne voyaient pas même qu'ils ne les comprenaient point. Ils étaient encore de petits enfants, et ils ne pouvaient juger spirituellement de ce qui se disait, non par rapport au corps, mais par rapport à l'esprit.

2. Enfin, pour les avertir de leur âge, qui, selon l'homme intérieur, était encore peu avancé et bien faible, « Jésus leur répondit : « Vous croyez maintenant; voici venir l'heure, « et elle est déjà venue, où vous serez dis-

[1] Jean, XVI, 25-28.

« persés chacun de votre côté, et vous me « laisserez seul; mais je ne suis pas seul, « parce que le Père est avec moi ». Un peu auparavant, il avait dit : « Je laisse le « monde et je vais à mon Père »; maintenant il dit : « Le Père est avec moi ». Comment aller à celui qui est avec lui? Voilà une parole claire pour celui qui comprend, une parabole pour celui qui ne comprend pas. Néanmoins, ce que les enfants sont maintenant incapables de comprendre, ils peuvent le sucer, et s'il ne leur fournit pas une alimentation solide, qu'ils ne pourraient supporter, du moins il ne les prive pas d'un lait qui leur sert de nourriture. Aux Apôtres, cet aliment donnait de savoir que Jésus connaissait toutes choses et qu'il n'avait pas besoin que quelqu'un l'interrogeât; aussi l'on peut demander pourquoi ils s'expriment ainsi. Il semble, en effet, qu'il eût fallu dire : Vous n'avez pas besoin d'interroger quelqu'un, et non pas : « Que quelqu'un « vous interroge ». Ils venaient de dire : « Nous savons que vous connaissez toutes « choses » ; or, évidemment, ceux qui ignorent, interrogent d'ordinaire celui qui connaît tout, afin d'apprendre de lui ce qu'ils cherchent à savoir. Mais celui qui connaît tout n'interroge pas comme s'il voulait apprendre quelque chose. Par conséquent, puisqu'ils savaient qu'il connaissait toutes choses, et qu'ils auraient dû lui dire : Vous n'avez besoin d'interroger personne, pourquoi ont-ils cru devoir lui dire : « Vous n'avez pas besoin « que quelqu'un vous interroge? » Pourquoi cela, quand nous voyons que l'un et l'autre ont été faits, c'est-à-dire que Notre-Seigneur a interrogé et qu'il a été lui-même interrogé? La solution de cette difficulté est facile à trouver. Ce n'était pas lui qui avait besoin de les interroger et d'être interrogé par eux ; c'étaient eux-mêmes. Car s'il les interrogeait, il voulait non pas apprendre d'eux quelque chose, mais bien plutôt les instruire; et puisque ceux qui l'interrogeaient voulaient apprendre quelque chose de lui, ils avaient assurément besoin de l'interroger, pour apprendre quelque chose de Celui qui connaissait tout. Il n'avait donc pas besoin que quelqu'un l'interrogeât. Pour nous, quand ceux qui veulent apprendre quelque chose de nous nous interrogent, il nous est facile de comprendre, d'après leurs questions, ce qu'ils veulent savoir. Nous avons donc besoin d'être interrogés par ceux à qui nous voulons apprendre quelque chose, afin de connaître les questions auxquelles nous aurons à répondre. Mais Jésus, qui connaissait tout, n'avait pas même besoin de cela; il n'avait pas besoin qu'on lui fît des questions pour connaître ce que chacun voulait apprendre de lui, parce qu'avant d'être interrogé, il connaissait la volonté de celui qui devait l'interroger. Néanmoins, il se laissait interroger afin de montrer quels étaient ceux qui l'interrogeaient, soit à ceux qui étaient présents, soit à ceux qui devaient en entendre raconter ou lire le récit : c'était encore afin de nous faire ainsi connaître quels piéges on lui tendait sans pouvoir l'y faire tomber, et aussi par quels moyens on s'approchait de lui. Prévoir les pensées des hommes et ainsi n'avoir nul besoin d'être interrogé, ce n'était pas chose difficile pour Dieu, mais c'était une grande chose aux yeux de disciples peu spirituels, comme étaient les siens; car ils lui dirent : « En cela, nous croyons que « vous êtes sorti de Dieu ». Une chose bien plus difficile à comprendre était celle à l'intelligence de laquelle il voulait les amener et les élever, lorsqu'après les avoir entendus lui dire, et lui dire avec vérité : « Vous êtes « sorti de Dieu »; il leur répondit : « Le « Père est avec moi », pour ne point leur laisser croire que le Fils était sorti du Père, de façon à le quitter.

3. Enfin, pour terminer ce grand et long discours, le Christ ajoute : « Je vous ai dit ces « choses, afin que vous ayez la paix en moi. « Dans le monde vous aurez des afflictions ; « mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde ». Cette affliction devait avoir le commencement dont il leur avait parlé plus haut, quand pour leur montrer qu'ils n'étaient que de petits enfants qui ne comprenaient pas encore, qui prenaient une chose pour une autre et qui regardaient comme des paraboles les choses élevées et divines qu'il leur adressait, il leur dit : « Maintenant « vous croyez? Voici venir l'heure, et elle « est déjà venue, où vous vous disperserez « chacun de votre côté ». Voilà le commencement de leur affliction ; mais elle ne devait pas durer toujours de cette façon ; s'il leur dit : « Et vous me laisserez seul », il ne veut pas que pendant la persécution qui doit

suivre et qu'ils auront à souffrir dans le monde après son ascension, ils le laissent seul; mais il veut qu'ils demeurent en lui et qu'ils y trouvent la paix. Lorsque, en effet, il eut été pris par les Juifs, non-seulement ils abandonnèrent corporellement son humanité, mais leur âme elle-même abandonna la foi en lui. C'est à cela que se rapportent ces paroles : « Maintenant vous croyez ? Voici venir « l'heure où vous serez dispersés chacun de « votre côté et où vous me laisserez ». C'était, en d'autres termes, leur dire : Alors vous serez tellement troublés, que vous laisserez même ce que vous croyez maintenant. Ils en vinrent en effet à un désespoir inouï, et pour ainsi dire à une sorte d'anéantissement de leur foi première. Cléophas en fut une preuve vivante ; car, s'entretenant avec Jésus sans le connaître après la résurrection, et lui racontant ce qui lui était arrivé, il luidisait : « Nous « espérions qu'il rachèterait Israël [1] ». Voilà comment ils l'avaient laissé : ils avaient abandonné même la foi qu'ils avaient eue en

[1] Luc, XXIV, 21.

lui. Mais dans la persécution qu'ils souffrirent après sa glorification et après la descente du Saint-Esprit, ils ne l'abandonnèrent plus : sans doute, ils s'enfuirent de ville en ville, mais ils ne s'éloignèrent plus de lui ; mais, afin de trouver la paix en lui-même au milieu de la persécution, ils ne s'éloignèrent pas de lui comme des transfuges ; ils le prirent, au contraire, pour leur refuge. Quand ils eurent reçu le Saint-Esprit, alors s'accomplit en eux ce qu'il leur dit maintenant : « Ayez confiance, j'ai « vaincu le monde ». Ils ont eu confiance et ils ont vaincu. En qui ? En lui, évidemment. Car lui n'aurait pas vaincu le monde, si ses membres s'étaient laissé vaincre par le monde. Aussi l'Apôtre dit-il : « Rendons grâces à « Dieu, qui nous donne la victoire », et ajoute-t-il aussitôt : « Par Notre-Seigneur Jésus-« Christ [1] ». Car le Sauveur avait dit à ses disciples : « Ayez confiance, j'ai vaincu le « monde ».

[1] I Cor. XV, 57.

CENT QUATRIÈME TRAITÉ.

SUR LES PAROLES SUIVANTES : « JÉSUS PARLA AINSI, ET AYANT LEVÉ LES YEUX AU CIEL IL DIT : « PÈRE, L'HEURE EST VENUE, GLORIFIEZ VOTRE FILS, AFIN QUE LE FILS VOUS GLORIFIE ». (Chap. XVII, 1.)

LES SOUFFRANCES, SOURCE DE GLOIRE.

Tout ce que Jésus avait dit, fait et disposé à l'égard de ses Apôtres, n'avait pour but que de leur faire trouver la paix en lui, même au milieu de leurs épreuves. Pour terminer, il s'adresse à son Père, et il lui demande, puisque l'heure fixée par lui pour ses souffrances est venue, de donner à son humanité la gloire qu'elles lui mériteront.

1. Avant ces paroles, qu'avec l'aide de Dieu nous allons expliquer, Jésus avait dit : « Je « vous ai dit ces choses, afin que vous ayez la « paix en moi ». Ceci a trait non-seulement à ce qu'il venait de leur dire à l'instant, mais encore à tout ce qu'il leur avait dit, soit depuis le moment où il les avait choisis pour ses disciples, soit au moins depuis le moment où, après la cène, il avait commencé ce long et admirable discours. Il leur rappelle en effet la cause pour laquelle il leur a parlé : il voulait leur faire rapporter à cette fin, ou bien tout ce qu'il leur avait dit jusqu'alors, ou bien, et surtout, les dernières paroles qu'il leur avait adressées avant de mourir pour eux, et depuis que le traître était sorti du saint banquet. Il leur rappela donc que la fin de tous ses discours, c'était qu'ils eussent la paix en lui ; c'est à elle que se rapportent toutes les circonstances de notre vie de chrétiens. Cette paix n'aura point de fin ; mais elle doit être la fin de toutes nos pieuses intentions et de toutes nos actions. C'est pour elle que nous sommes munis des sacrements :

pour elle nous sommes instruits par ses œuvres et ses discours admirables ; pour elle nous avons reçu le gage de son Esprit ; pour elle nous croyons et espérons en lui ; pour elle, enfin, nous sommes enflammés de son amour, autant qu'il nous en fait la grâce. C'est elle qui nous console dans toutes nos afflictions, qui nous délivre de toutes nos peines, c'est pour elle que nous supportons courageusement toutes les tribulations, afin qu'en elle nous régnions heureusement sans tribulation aucune. C'est avec raison que Notre-Seigneur a terminé par elle ces paroles qui, pour ses disciples encore peu éclairés, étaient des paraboles, et qu'ils devaient comprendre seulement après la venue du Saint-Esprit, qu'il leur avait précédemment promis, en ces termes : « Je vous ait dit ces « choses lorsque j'étais encore au milieu de « vous ; mais le Saint-Esprit consolateur, que « le Père enverra en mon nom, vous en« seignera toutes choses, et il vous rappel« lera tout ce que je vous dis [1] ». Cette heure était assurément celle où il leur avait promis de ne plus parler en paraboles, mais de parler ouvertement du Père. Ces mêmes paroles de Jésus-Christ devaient cesser d'être des paraboles pour ceux qui les comprendraient, grâce à la révélation du Saint-Esprit. Cependant, quand le Saint-Esprit parlerait dans leur cœur, le Fils unique ne devait pas se taire, car il vient de dire qu'à cette heure il leur parlerait ouvertement du Père, et comme ils devaient comprendre désormais, ce ne serait plus pour eux des paraboles. Mais en cela même, c'est-à-dire dans la manière dont le Fils de Dieu et le Saint-Esprit, et même la Trinité tout entière qui opère indivisiblement, parlent au cœur des hommes spirituels, se trouve une parole pour ceux qui comprennent, et une parabole pour ceux qui ne comprennent pas.

2. Quand donc il leur eut déclaré pourquoi il leur avait dit toutes ces choses, quand il leur eut dit que c'était pour leur faire trouver la paix en lui, au moment où le monde les persécuterait ; quand il les eut exhortés à avoir confiance, puisqu'il avait vaincu le monde, il se trouva avoir achevé ce qu'il avait à leur dire, il s'adressa dès lors à son Père, et commença à prier. L'Evangéliste, en effet, poursuit en ces termes : « Jésus pro« nonça ces paroles, et ayant levé les yeux au « ciel, il dit : Père, l'heure est venue, glori« fiez votre Fils ». Notre-Seigneur, Fils unique du Père et coéternel à lui, pouvait, dans sa forme d'esclave et par elle, prier en silence, s'il l'avait jugé nécessaire ; mais il a voulu être auprès de son Père notre intercesseur, de manière toutefois à ne pas oublier qu'il était aussi notre maître. Par conséquent, la prière qu'il a faite pour nous, il l'a faite pour nous instruire. Car un si grand maître devait édifier ses disciples, non-seulement en leur adressant ses leçons, mais encore en priant son Père en leur faveur. Et si ces paroles étaient à l'avantage de ceux qui devaient les entendre prononcer, elles devaient être aussi avantageuses à nous qui devions les lire dans son Evangile. Ainsi donc, quand il dit : « Père, « l'heure est venue, glorifiez votre Fils », il montre que le temps tout entier, et tout ce qu'il faisait ou laissait faire, était à la disposition de Celui qui n'est pas soumis au temps. En effet, tout ce qui doit arriver à n'importe quelle époque, a sa cause efficiente dans la sagesse de Dieu, en qui ne se trouve aucun temps. Gardons-nous donc de croire que cette heure soit venue, amenée par la fatalité ; elle est venue uniquement par l'ordre de Dieu. La connexion des astres n'a pas non plus nécessité la passion de Jésus-Christ ; loin de nous la pensée que les astres puissent forcer à mourir le Créateur des astres. Le temps n'a donc pas contraint Jésus-Christ à mourir ; mais Jésus-Christ a choisi son temps pour mourir ; car il a fixé avec le Père dont il est né en dehors du temps, le temps où il est né de la Vierge. C'est d'accord avec cette vraie et saine doctrine que l'apôtre Paul a dit : « Mais quand est venue la plénitude des temps, « Dieu a envoyé son Fils [1] ». Dieu dit aussi par le Prophète : « Au temps favorable je t'ai « exaucé, et au jour du salut je t'ai aidé [2] ». L'Apôtre dit encore : « Voici maintenant le « temps favorable, voici maintenant le jour « du salut [3] ». Que Jésus dise donc : « Père, « l'heure est venue » ; car, avec le Père, il a disposé toutes les heures ; c'est comme s'il disait : « Père, elle est venue », l'heure que nous avons fixée ensemble pour me glorifier à cause des hommes et devant les hommes, « glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous « glorifie à son tour ».

[1] Jean, XI, 25, 26.

[1] Galat. IV, 4. — [2] Isa. XLIX, 8. — [3] II Cor. VI, 2.

3. A entendre quelques-uns, le Père a glorifié le Fils, en ce que, au lieu de l'épargner, il l'a livré pour nous [1]. Mais si le Christ a été glorifié par sa passion, combien plus ne l'a-t-il pas été par sa résurrection ? Dans sa passion, en effet, son humilité se manifeste bien plus que sa gloire ; l'Apôtre lui-même s'en porte garant dans ce passage : « Il s'est humilié lui-« même, en se rendant obéissant jusqu'à la « mort, et jusqu'à la mort de la croix ». Ensuite il continue et, au sujet de sa glorification, il dit : « C'est pourquoi aussi Dieu l'a exalté « et lui a donné un nom qui est au-dessus de « tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout ge-« nou fléchisse au ciel, sur la terre et dans « les enfers, et que toute langue confesse que « le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire « de Dieu le Père ». Voilà la glorification de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; elle a pris naissance dans sa résurrection. Dans le discours de l'Apôtre, il est question de son humilité depuis cet endroit : « Il s'est anéanti lui-« même, acceptant la forme d'esclave », jusqu'à ces mots : « A la mort de la croix », et de sa gloire depuis ce passage : « C'est pourquoi « aussi Dieu l'a exalté », jusqu'à ces mots : « Il est dans la gloire de Dieu le Père [2] ». Car, à examiner les exemplaires en langue grecque d'après lesquels on a fait la traduction latine, dans les Epîtres des Apôtres, à la place du mot latin *Gloria*, gloire, on lit en grec δόξα : c'est la racine du verbe grec δόξασον, que l'interprète latin a traduit par le mot *clarifica* ; il aurait pu le traduire par celui de *glorifica*, qui signifie la même chose. Aussi, dans l'Epître de l'Apôtre où se trouve le mot *gloria*, gloire, on aurait pu mettre *claritas*, manifestation ; car alors la signification serait la même. Mais on n'a pas voulu s'écarter de la consonnance des mots ; comme du mot *claritas* vient le mot *clarificatio*, du mot *gloria* vient le mot *glorificatio*. Pour être honoré ou glorifié, le médiateur de Dieu et des hommes, Jésus-Christ Homme, s'est d'abord anéanti dans sa passion ; car il ne serait pas ressuscité d'entre les morts, s'il n'était pas mort ; ses abaissements lui ont mérité la gloire, et la gloire a été pour lui la récompense de ses abaissements ; mais tout cela s'est fait dans sa forme de serviteur, car dans sa forme de Dieu, il a toujours été, il sera toujours la gloire. Bien plus, il n'a jamais été comme s'il ne l'était plus, et jamais il ne sera comme s'il ne l'était pas encore, mais sans commencement et sans fin il est toujours la gloire. Aussi, quand il dit : « Père, l'heure « est venue, glorifiez votre Fils », il faut entendre ses paroles comme s'il disait : Voici l'heure de semer l'abaissement, ne différez pas d'amener le fruit de la gloire. Mais que veut dire ce qui suit : « Afin que votre Fils « vous glorifie à son tour ? » Dieu le Père a-t-il, lui aussi, supporté l'abaissement de l'incarnation et de la passion, et devait-il être, en conséquence de cela, glorifié ? Comment donc le Fils pouvait-il le glorifier, puisque sa gloire éternelle n'aurait pu ni paraître plus petite sous la forme humaine, ni être plus grande dans sa forme divine ? Mais je ne veux point traiter cette question dans ce discours, car je craindrais, ou de l'allonger trop, ou d'écourter la réponse.

[1] Rom. VIII, 32. — [2] Philipp. II, 7-11.

CENT CINQUIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CES PAROLES DE NOTRE-SEIGNEUR : « AFIN QUE VOTRE FILS VOUS GLORIFIE », JUSQU'A CES AUTRES : « DE LA GLOIRE QUE J'AI EUE EN VOUS, AVANT QUE LE MONDE FUT ». (Chap. XVII, 1-5.)

GLORIFICATION DU FILS ET DU PÈRE.

Le Sauveur prie son Père de le glorifier comme homme en le ressuscitant, afin que lui-même glorifie son Père, en communiquant aux prédestinés la vie éternelle, c'est-à-dire, la connaissance de Dieu, et qu'en conséquence le Père place son Verbe fait homme à sa droite dans le ciel, comme il l'avait décidé de toute éternité.

1. Que le Père ait glorifié le Fils selon sa forme d'esclave, en la ressuscitant d'entre les morts et en la plaçant à sa droite, c'est ce que l'événement nous a prouvé, c'est ce dont aucun chrétien ne doute. Mais comme notre Seigneur ne se contente pas de dire : « Père, « glorifiez votre Fils » ; et qu'il ajoute : « Afin que votre Fils vous glorifie à son « tour », on se demande avec raison comment le Fils a glorifié le Père, d'autant plus que l'éternelle gloire du Père n'a pas été diminuée par l'union avec la forme humaine, et n'aurait pu être augmentée dans sa perfection divine ? En elle-même, sans doute, la gloire du Père ne peut ni augmenter ni diminuer ; mais, parmi les hommes, elle était assurément moins étendue, quand Dieu n'était connu que dans la Judée [1], et que, de l'Orient à l'Occident, les enfants ne louaient pas encore le nom du Seigneur [2] : comme c'est au moyen de l'Evangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ que le Père a été par le Fils annoncé aux nations, il est évident que le Fils, lui aussi, a glorifié le Père. Si le Fils était mort sans ressusciter ensuite, il n'aurait pas été glorifié par le Père; et, à son tour, il n'aurait pas glorifié le Père. Mais maintenant que le Père l'a glorifié en le ressuscitant, il glorifie le Père par la prédication de sa résurrection. C'est ce que nous découvre la suite même de ces paroles : « Glorifiez », dit-il, « votre Fils, afin que votre « Fils vous glorifie à son tour » ; c'était dire : Ressuscitez-moi, afin que par moi vous soyez connu de l'univers entier.

2. Ensuite il fait de plus en plus connaître la manière dont le Fils glorifie le Père, et il ajoute : « Comme vous lui avez donné puis« sance sur toute chair, afin qu'il communique « la vie éternelle à tous ceux que vous lui « avez donnés »; il dit toute chair, pour dire tout homme, car il prend la partie pour le tout. C'est ainsi que l'homme tout entier est désigné par la partie supérieure de lui-même, dans ces paroles de l'Apôtre : « Que toute âme « soit soumise aux puissances supérieures [1] ». Que veulent dire ces mots : « Toute âme ? » tout homme. Si la puissance sur toute chair a été donnée à Jésus-Christ par le Père, il faut entendre que c'est selon son humanité; car, selon sa divinité, « toutes choses ont été « faites par lui [2], et en lui toutes choses ont été « créées au ciel et sur la terre, les choses visi« bles et les invisibles [3] ». Il dit donc : « Comme « vous lui avez donné puissance sur toute « chair », qu'ainsi votre Fils vous glorifie, c'est-à-dire qu'il vous fasse connaître à toute chair, puisque vous la lui avez donnée. Vous la lui avez donnée, en effet, de telle sorte « qu'il communique la vie éternelle à tous « ceux que vous lui avez donnés ».

3. « Mais », continue Notre-Seigneur, « voici « quelle est la vie éternelle, c'est qu'ils con« naissent pour le seul vrai Dieu, vous et « Jésus-Christ que vous avez envoyé ». L'ordre des paroles est celui-ci : « Que vous et celui « que vous avez envoyé, Jésus-Christ, ils vous « connaissent pour le seul vrai Dieu ». Naturellement, il faut sous-entendre le Saint-Esprit; il est, en effet, l'Esprit du Père et du Fils, puisqu'il est l'amour substantiel et consubstantiel des deux. Car le Père et le Fils ne sont pas deux dieux; le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne sont pas trois dieux; mais la Trinité elle-même est le seul et unique vrai

[1] Ps. LXXV, 2. — [2] Id. CXII, 3, 1.

[1] Rom. XIII, 1. — [2] Jean, I, 3. — [3] Coloss. I, 16.

Dieu. Et cependant le Père n'est pas le même que le Fils, le Fils n'est pas le même que le Père, et le Saint-Esprit n'est pas le même que le Père et le Fils; puisqu'ils sont trois, le Père, le Fils et le Saint-Esprit; mais la Trinité elle-même est un seul Dieu. Si donc le Fils vous glorifie de la manière « dont vous « lui avez donné la puissance sur toute chair », et si vous la lui avez donnée de telle sorte, « que ceux que vous lui avez donnés, il leur « donne la vie éternelle », et « que cette vie « éternelle soit de vous connaître », il s'ensuit que le Fils vous glorifie en vous faisant connaître à tous ceux que vous lui avez donnés. Donc, si la vie éternelle n'est autre chose que la connaissance de Dieu, plus nous avançons dans cette connaissance, plus nous tendons vers la vie. Or, nous ne mourrons pas dans la vie éternelle; la connaissance de Dieu sera donc parfaite, quand il n'y aura plus de mort à subir. Alors aura lieu la souveraine glorification de Dieu; car, alors sera sa souveraine gloire, qui en grec se dit δόξα. C'est pourquoi il est dit ici : δόξασον, ce que les Latins ont traduit, les uns par le mot *clarifica*, et d'autres par le mot *glorifica*. « La gloire », c'est-à-dire, ce qui rend les hommes glorieux, a été définie ainsi par les anciens: La gloire est une grande renommée accompagnée de louanges. Mais si on loue un homme parce qu'on s'en rapporte sur son compte à la renommée, comment louera-t-on Dieu, lorsqu'on le verra lui-même ? C'est pourquoi il est écrit : « Bien-« heureux ceux qui habitent dans votre de-« meure, ils vous loueront dans les siècles « des siècles [1] ». On louera Dieu sans fin, là où on le connaîtra parfaitement; et parce qu'il y aura pour nous une parfaite connaissance de Dieu, Il y aura pour lui une souveraine manifestation ou glorification.

4. Mais Dieu est d'abord glorifié ici-bas, lorsqu'on l'annonce pour le faire connaître aux hommes, et que, par leur foi, les croyants le prêchent au monde. C'est pourquoi Jésus dit : « Je vous ai glorifié sur la terre, j'ai « achevé l'œuvre que vous m'avez donnée à « faire »; il ne dit pas : que vous m'avez commandée, mais : « que vous m'avez donnée à « faire ». Ici, il est évidemment question de la grâce; car la nature humaine, même dans son Fils unique, a-t-elle quelque chose qu'elle n'ait pas reçu ? Pour elle, n'est-ce pas un privilége de ne faire aucun mal et de faire tout le bien possible, et ce privilége ne lui a-t-il pas été accordé, lorsque le Verbe, qui a fait toutes choses, se l'est associée en unité de personne ? Mais comment a-t-il achevé l'œuvre qu'il avait reçu mission d'accomplir, quand il reste encore à faire l'expérience de cette passion, par laquelle il a surtout donné à ses martyrs un exemple à suivre; ce qui a fait dire à l'apôtre Pierre : « Jésus-« Christ a souffert pour nous, nous laissant « son exemple afin que nous suivions ses « traces [1] ? » Parce qu'il a pu dire qu'il avait achevé ce qu'il savait certainement devoir achever. C'est ainsi que, longtemps avant l'événement, il se servait, dans les prophéties, de verbes au temps passé, quand ce qu'il annonçait ne devait arriver que bien des années après : « Ils ont percé », dit-il, « mes mains « et mes pieds; ils ont compté tous mes os [2] »; il ne dit pas : Ils perceront, ils compteront. Dans notre Evangile même, il dit : « Tout ce « que j'ai appris de mon Père, je vous l'ai « fait connaître [3] », quoiqu'en s'adressant ensuite aux mêmes hommes, il leur dise : « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, « mais vous ne pouvez les porter mainte-« nant [4] ». En effet, pour celui qui, par des causes certaines et immuables, a prédestiné tout ce qui doit arriver, on peut dire que déjà il a fait ce qu'il doit faire. Aussi un Prophète a-t-il dit de lui : « C'est lui qui a fait les « choses à venir [5] ».

5. C'est encore en ce sens qu'il ajoute : « Et « maintenant vous, Père, glorifiez-moi aussi « en vous-même, de la gloire que j'ai eue en « vous, avant que le monde fût ». Plus haut il avait dit : « Père, l'heure est venue, glo-« rifiez votre Fils, afin que votre Fils vous « glorifie à son tour ». Cet ordre de parole montrait que le Père devait d'abord glorifier le Fils, afin que le Fils glorifiât ensuite le Père. Maintenant, au contraire, il dit : « Je « vous ai glorifié sur la terre, j'ai achevé « l'œuvre que vous m'avez donnée à faire; et « maintenant glorifiez-moi », comme s'il avait été le premier à glorifier le Père, à qui il demande de le glorifier lui-même à son tour. Il faut donc admettre que, dans le premier passage, il s'est servi de ces deux mots pour marquer ce qui devait arriver, et dans l'ordre

[1] Ps. LXXXIII, 5.

[1] I Pierre, II, 21. — [2] Ps. XXI, 17, 18. — [3] Jean, XV, 15. — [4] Id. XVI, 12. — [5] Isa. XLV, 11, suiv. les Septante.

où cela devait arriver : Glorifiez le Fils, afin que le Fils vous glorifie. Dans le dernier passage, au contraire, il s'est servi d'un verbe au temps passé, pour marquer une chose future; il dit effectivement : « Je vous ai glorifié sur « la terre, j'ai achevé l'œuvre que vous m'a- « vez donnée à faire ». Puis il ajoute : « Et « maintenant, Père, glorifiez-moi en vous- « même » ; de là, il semble résulter qu'il ne devait être glorifié par le Père qu'après l'avoir glorifié lui-même. Par ces paroles, que veut-il donc nous faire entendre ? Le voici, c'est qu'en disant plus haut : « Je vous ai glorifié « sur la terre », il parlait comme s'il avait déjà fait ce qu'il ne devait faire que plus tard, et demandait que le Père fît ce par quoi le Fils devait faire ce qu'il disait, c'est-à-dire que le Père glorifiât le Fils, de cette glorification dont le Fils, lui aussi, devait glorifier le Père. Enfin, si nous employons le futur pour des choses à venir, tandis que, dans le même cas, Notre-Seigneur a employé le temps passé, toute obscurité disparaîtra; ce sera comme s'il avait dit : Je vous glorifierai sur la terre; j'achèverai l'œuvre que vous m'avez donnée à faire; et maintenant, vous aussi, Père, glorifiez-moi en vous-même. De cette manière tout devient aussi clair que dans le passage où il dit : « Glorifiez votre Fils, afin « que votre Fils vous glorifie à son tour ». C'est absolument la même pensée, à cela près que, dans un endroit, il explique le mode de cette glorification, et que dans l'autre il le passe sous silence; il voulait peut-être apprendre à ceux que cela pouvait toucher, comment le Père devait glorifier le Fils, et surtout comment le Fils devait glorifier le Père. En disant, en effet, que le Père était glorifié par lui sur la terre, mais qu'il était à son tour glorifié par le Père en lui-même, il montre bien le mode dont s'opère chacune de ces glorifications. Il a glorifié le Père sur la terre, en le prêchant aux nations; et le Père l'a glorifié en lui-même, en le plaçant à sa droite. Mais lorsqu'en parlant ensuite de la glorification du Père, il dit : « Je vous ai « glorifié », il a préféré employer le verbe au temps passé, pour montrer comme accompli dans la prédestination, et pour faire regarder comme déjà fait ce qui devait être très-sûrement fait. En d'autres termes : Glorifié par le Père dans le Père, le Fils devait glorifier le Père sur la terre.

6. Mais cette prédestination dans la glorification dont le glorifia le Père, Notre-Seigneur nous la découvre bien plus manifestement dans ce qu'il ajoute : « De la gloire que j'ai « eue en vous, avant que le monde fût ». L'ordre des paroles est bien celui-ci : « Que « j'ai eue en vous avant que le monde fût ». C'est à ceci que se rapporte ce qu'il avait dit : « Et maintenant glorifiez-moi », c'est-à-dire : Comme vous m'avez glorifié alors, glorifiez-moi maintenant. Comme alors vous m'avez glorifié en prédestination, maintenant glorifiez-moi en réalité. Faites dans le monde ce qui était déjà fait en vous avant l'existence du monde ; faites en son temps ce que vous aviez arrêté avant tous les temps. A en croire quelques-uns, il faut entendre ces paroles en ce sens que la nature humaine, prise par le Verbe, se changerait en Verbe, et que l'homme se transformerait en Dieu ; et même, si nous examinons plus attentivement leur opinion, que l'homme s'anéantirait en Dieu. Personne n'oserait dire que par ce changement de l'homme, le Verbe de Dieu se doublerait ou qu'il y en aurait deux au lieu d'un, et que le Verbe serait plus grand qu'il n'était. Mais si la nature humaine est changée et convertie au Verbe, et que le Verbe de Dieu reste ce qu'il était et aussi grand qu'il était, que deviendra l'homme ? Ne périra-t-il pas ?

7. Mais rien ne nous oblige d'admettre cette opinion, car, ce me semble, elle ne s'accorde pas avec la vérité, si par ces paroles du Fils : « Et maintenant vous, Père, glorifiez- « moi en vous-même de la gloire que j'ai eue « en vous, avant que le monde fût », nous entendons la prédestination à la gloire de la nature humaine qui est en lui et qui se réunira au Père, quand de mortelle elle sera devenue immortelle ; si, d'ailleurs, nous supposons déjà accompli dans la prédestination et avant la création du monde ce qui devait se faire dans le monde à son temps. En effet, si l'Apôtre a pu dire de nous : « Comme il nous a élus en lui-même avant la « constitution du monde [1] », pourquoi regarderait-on comme faux que le Père ait glorifié notre chef, au moment où il nous élisait en lui-même pour être ses membres ? Comme nous avons été élus, ainsi il a été glorifié ; car, avant que le monde fût, nous n'étions pas nous-mêmes, et Jésus-Christ homme, média-

[1] Ephés. I, 4.

teur de Dieu et des hommes [1], n'était pas non plus. Mais Celui qui par lui-même, en tant qu'il est son Verbe, « a fait même les choses « futures et appellé les choses qui ne sont « pas comme si elles étaient [2] », assurément, en tant qu'il est homme médiateur de Dieu et des hommes, Dieu le Père l'a glorifié pour nous avant la constitution du monde, puisqu'alors il nous a choisis en lui. En effet, que dit l'Apôtre? « Mais nous savons qu'à ceux « qui aiment Dieu, toutes choses tournent à « bien, oui, à ceux qui selon son dessein ont « été appelés ; car ceux qu'il a prévus, il les a « aussi prédestinés à devenir conformes à « l'image de son Fils, afin qu'il fût lui-même « le premier-né au milieu de plusieurs frè« res ; et ceux qu'il a prédestinés, il les a « aussi appelés [3] ».

8. Mais peut-être craindrons-nous de dire de Notre-Seigneur qu'il a été prédestiné? L'Apôtre semble, en effet, ne parler que de nous lorsqu'il dit qu'il nous fallait devenir conformes à son image. Mais le chrétien qui suit fidèlement la règle de la foi, peut-il nier que le Fils de Dieu ait été prédestiné, puisqu'on ne peut nier qu'il soit homme? Sans doute, il est juste qu'on ne lui donne pas le nom de prédestiné en tant qu'il est le Verbe de Dieu, Dieu en Dieu. Pourquoi aurait-il été prédestiné, puisque ce qu'il était, il l'était déjà, c'est-à-dire, éternel, sans commencement et sans fin? Mais ce qui devait être prédestiné, c'est ce qu'il n'était pas encore, c'est ce qu'il devait devenir en son temps, comme avant tous les temps il avait été prédestiné qu'il deviendrait. Quiconque nie que le Fils de Dieu ait été prédestiné, nie aussi qu'il soit le fils de l'homme. Mais à cause de ces chicaneurs, écoutons encore ici ce que l'Apôtre dit au commencement de ses Epîtres. Dans la première, qui est celle aux Romains, et tout au commencement, nous lisons : « Paul, ser« viteur de Jésus-Christ, appelé à l'apostolat, « choisi pour l'Evangile de Dieu, qu'il avait « promis d'avance par ses Prophètes dans les « saintes Ecritures au sujet de son Fils, Fils « qui lui a été fait selon la chair de la race de « David, qui a été prédestiné Fils de Dieu en « la puissance, selon l'esprit de sanctification, « par sa résurrection d'entre les morts [1] ». Donc, même en raison de cette prédestination, il a été glorifié avant que le monde fût, afin que sa gloire vînt, auprès du Père, à la droite duquel il est assis, de sa résurrection d'entre les morts. Quand donc il vit que le temps de la gloire qui lui était prédestinée était venu, et qu'allait s'accomplir en réalité ce qui avait été fait en prédestination, il fit cette prière : « Et maintenant vous, Père, « glorifiez-moi en vous de la gloire que j'ai « eue en vous avant que le monde fût ». C'était dire, en d'autres termes : Cette gloire que j'ai eue en vous, c'est-à-dire, cette gloire que j'ai eue en vous dans votre prédestination, il est temps que je l'aie aussi en vous en vivant à votre droite. Mais comme l'examen de cette question nous a retenus longtemps, nous traiterons de ce qui suit dans un autre discours.

[1] I Tim. II, 5. — [2] Rom. IV, 17. — [3] Id. VIII, 28-30.

[1] Rom. I, 1-4.

CENT SIXIÈME TRAITÉ

DEPUIS CES PAROLES DE NOTRE-SEIGNEUR : « J'AI MANIFESTÉ VOTRE NOM AUX HOMMES », JUSQU'A CES AUTRES : « ET ILS ONT CRU QUE VOUS M'AVEZ ENVOYÉ ». (Chap. XVII, 6-8.)

LA MANIFESTATION DU PÈRE.

Qu'il s'agisse des seuls disciples du Sauveur ou de tous les fidèles, toujours est-il que, en qualité d'homme, Jésus les avait reçus de Dieu et qu'il devait leur communiquer la connaissance de la sainte Trinité, et la foi en ce que le Père avait dit au Fils en l'engendrant.

1. Nous parlerons dans ce discours, selon que le Seigneur nous en fera la grâce, sur ces paroles qu'ajouta Notre-Seigneur : « J'ai « manifesté votre nom aux hommes que vous « m'avez donnés du monde ». Si ces paroles s'adressaient seulement aux disciples avec lesquels il avait fait la cène, et auxquels il avait dit tant de choses avant de commencer sa prière, elles ne se rapporteraient pas à cette illustration, ou, comme tant d'autres traduisent, à cette glorification dont il parlait tout à l'heure, et par laquelle le Fils célèbre ou glorifie le Père. Quelle gloire, quelle grande gloire y aurait-il eu, pour le Père, d'être connu de douze ou plutôt de onze hommes mortels? Mais si, par ces paroles : « J'ai mani« festé votre nom aux hommes que vous m'a« vez donnés du monde », le Christ a voulu désigner tous ceux qui, croyant en lui, devaient appartenir à sa grande Eglise, composée de toutes les nations et dont il est dit au Psaume : « Dans une grande église [1] je vous « confesserai », assurément, voilà bien la glorification dont le Fils glorifie le Père, lorsqu'il fait connaître son nom à toutes les nations et à tant de générations d'hommes. Et ce qu'il dit ici : « J'ai manifesté votre nom « aux hommes que vous m'avez donnés du « monde », signifie la même chose que ce qu'il avait dit un peu auparavant : « Je vous ai glori« fié sur la terre [2] ». Il a mis ici et là le passé pour le futur, car il savait bien qu'il était décidé d'avance que cela se ferait, et par conséquent il dirait avoir fait ce qu'il devait faire très-certainement.

2. Cependant, que ce soit de ceux qui étaient déjà ses disciples, et non de tous ceux qui devaient croire en lui, que Notre-Seigneur ait dit : « J'ai manifesté votre nom aux hommes « que vous m'avez donnés du monde », c'est ce que rendent plus croyable les paroles qui suivent. En effet, après avoir dit ces mots, il ajoute : « Ils étaient vôtres, et vous me les « avez donnés, et ils ont gardé votre parole. « Maintenant ils ont connu que tout ce que « vous m'avez donné, vient de vous ; car les « paroles que vous m'avez données, je les leur « ai données; et ils les ont reçues, et ils ont « connu vraiment que je suis sorti de vous, « et ils ont cru que vous m'avez envoyé ». Sans doute il aurait pu dire toutes ces choses de tous les fidèles futurs ; car elles étaient déjà accomplies en espérance, quoiqu'elles ne dussent réellement s'accomplir que plus tard; mais ce qui prouve davantage qu'il ne voulait point faire par là allusion seulement à ses disciples d'alors, c'est ce qu'il dit peu après : « Lorsque j'étais avec eux, je les gar« dais en votre nom ; ceux que vous m'avez « donnés, je les ai gardés et aucun d'eux n'a « péri, sinon le fils de perdition, afin que « l'Ecriture s'accomplît ». Il indiquait ainsi le traître Judas, car, des douze Apôtres, il a été le seul qui ait péri. Ensuite il ajoute : « Mais « maintenant je viens à vous ! » De là, il ressort évidemment qu'il faisait allusion à sa présence corporelle, quand il disait : « Lors« que j'étais avec eux, je les gardais ». On croirait, à l'entendre, que déjà il avait cessé de se trouver corporellement présent parmi eux. Ainsi a-t-il voulu indiquer son ascension qui devait avoir lieu prochainement, et de laquelle il dit : « Mais maintenant je viens à « vous ». Il devait, en effet, aller s'asseoir à la droite du Père, d'où, selon la règle de la foi

[1] Ps. XXXIV, 18. — [2] Jean, XVII, 4.

et la saine doctrine, il doit venir avec le même corps juger les vivants et les morts. Par sa présence spirituelle, il devait rester avec eux, même après son ascension, et doit rester avec toute son Eglise en ce monde jusqu'à la consommation des siècles [1]. On ne comprendrait pas bien de qui il a dit : « Lors« que j'étais avec eux, je les gardais », si on n'appliquait ces paroles qu'à ses disciples d'alors; comme ils croyaient en lui, il avait commencé à les garder corporellement, et il devait les abandonner corporellement, afin de les garder avec le Père d'une manière spirituelle. Il parle ensuite des autres qui sont aussi à lui, lorsqu'il dit : « Or, je prie non « pas pour ceux-là seulement, mais aussi « pour ceux qui doivent croire en moi par « leur parole ». Ceci montre bien clairement qu'il ne parlait pas de tous ses disciples lorsqu'il disait : « J'ai manifesté votre nom aux « hommes que vous m'avez donnés », mais seulement de ceux qui l'écoutaient lorsqu'il prononçait ces mots.

3. Au commencement même de son discours, il avait élevé les yeux au ciel et dit : « Père, l'heure est venue, glorifiez votre Fils « afin que votre Fils vous glorifie ». Depuis ce moment jusqu'à celui où il prononça ces mots : « Et maintenant vous, Père, glorifiez« moi de la gloire que j'ai eue en vous, avant « que le monde existât », Notre-Seigneur a voulu parler de tous ceux à qui il ferait connaître le Père, pour le glorifier. En effet, après avoir dit : « Afin que votre Fils vous « glorifie », il montra comment la chose devait se faire ; car il s'exprima en ces termes : « Comme vous lui avez donné pouvoir sur « toute chair, afin qu'à tous ceux que vous « lui avez donnés, il donne la vie éternelle. « Or, la vie éternelle, c'est de vous con« naître, vous le seul vrai Dieu, et celui que « vous avez envoyé, Jésus-Christ [2] ». Le Père, en effet, ne peut être glorifié par la connaissance des hommes, s'ils ne connaissent aussi celui par qui il est glorifié, c'est-à-dire par qui les peuples le connaissent. Cette glorification du Père ne se borne pas aux seuls Apôtres, elle s'étend à tous les hommes, qui sont les membres dont Jésus-Christ est le chef. On ne peut entendre des seuls Apôtres ces paroles : « Comme vous lui avez donné pouvoir « sur toute chair, afin qu'à tous ceux que « vous lui avez donnés, il donne la vie éter« nelle », il faut évidemment les entendre de tous ceux qui, croyant en lui, obtiennent la vie éternelle.

4. Voyons donc maintenant ce qu'il dit de ses disciples qui l'entendaient. « Alors j'ai « manifesté », dit-il, « votre nom aux hommes « que vous m'avez donnés ». Ils ne connaissaient donc pas le nom de Dieu, pendant qu'ils étaient Juifs? Que devient alors ce que nous lisons : « Dieu est connu dans la Judée ; « son nom est grand dans Israël [1] ? » Donc « j'ai manifesté votre nom à ces hommes que « vous m'avez donnés au milieu du monde », et qui m'entendent prononcer ces paroles ; je leur ai manifesté, non pas ce nom par lequel on vous appelle Dieu, mais celui par lequel on vous appelle mon Père; et ce nom ne pouvait être manifesté sans que le Fils fût manifesté lui-même, car le nom par lequel il est appelé le Dieu de toute créature, n'a pu rester tout à fait inconnu à toutes les nations, même avant qu'elles crussent en Jésus-Christ. Telle est la force de la vraie divinité, qu'elle ne peut être ni absolument ni entièrement cachée à toute créature raisonnable qui a l'usage de sa raison. Excepté, en effet, un petit nombre d'hommes en qui la nature s'est trouvée trop dépravée, le genre humain tout entier confesse que Dieu est l'auteur de ce monde. En tant donc qu'il a fait ce monde composé du ciel et de la terre, Dieu était connu de toutes les nations, même avant qu'elles fussent imbues de la foi de Jésus-Christ. En tant qu'il ne doit pas être adoré avec les faux dieux d'un culte insultant pour lui, Dieu est connu dans la Judée. Mais en tant qu'il est le Père de ce Jésus-Christ, par qui il enlève les péchés du monde, ce nom précédemment caché à tous, Jésus-Christ l'a maintenant manifesté à ceux que le Père lui-même lui a donnés au milieu du monde. Pourtant, comment l'a-t-il manifesté, si elle n'est pas encore venue, cette heure dont il disait « qu'il viendra une heure, où je ne « vous parlerai plus en paraboles, mais où je « vous parlerai ouvertement de mon Père [2]? » Faut-il regarder comme ouvertement annoncé ce qui se dit en paraboles? Mais pourquoi dire : Je vous parlerai ouvertement, sinon parce que ce n'est point parler ouvertement que parler en paraboles? Ne pas cacher

[1] Matth. XXVIII, 20. — [2] Jean, XVII, 1-20.

[1] Ps. LXXV, 2. — [2] Jean, XVI, 25.

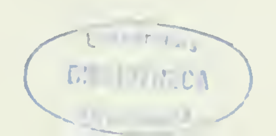
ce qu'on dit sous des paraboles, mais le manifester par ses paroles, c'est ce qui s'appelle parler ouvertement. Comment donc Notre-Seigneur a-t-il manifesté ce qu'il n'a pas encore dit ouvertement ? Il faut reconnaître qu'en cet endroit il emploie le temps passé pour le futur, comme il avait déjà fait en cet autre : « Tout ce que j'ai appris de mon Père, « je vous l'ai fait connaître [1] ». En réalité, il ne l'avait pas encore fait, mais il parlait comme s'il l'avait fait, parce qu'il savait que, d'après la prédestination, il le ferait certainement.

5. Mais que signifient ces mots : « Que vous « m'avez donnés au milieu du monde ? » Il a dit des Apôtres qu'ils n'étaient pas du monde : c'est là un effet de leur régénération, et non pas de leur naissance. Que signifie aussi ce qui suit : « Ils étaient à vous et vous « me les avez donnés ? » Y a-t-il eu un temps où ils appartenaient au Père, sans appartenir aussi à son Fils unique, et le Père a-t-il jamais eu quelque chose, sans que le Fils l'eût aussi ? Loin de nous cette pensée. Néanmoins, pendant une certaine époque, le Fils a eu, comme Dieu, ce qu'il n'avait pas comme homme ; car, avant de recevoir d'une mère la vie humaine, il possédait déjà toutes choses avec le Père. Aussi, quand il dit : « Ils « étaient à vous », il n'a pas voulu se mettre de côté, puisqu'il était le Fils de Dieu et que le Père n'a jamais rien possédé sans lui ; mais bien qu'il puisse tout, il attribue d'habitude tout ce qu'il peut à Celui qui l'a engendré ; car il tient son pouvoir de Celui dont il a reçu l'être, et il a toujours possédé en même temps l'être et le pouvoir, car il a toujours existé et toujours le pouvoir a été inhérent à son être. Donc, tout ce que le Père a pu, le Fils l'a toujours pu avec lui ; parce que le Fils, qui a toujours existé et n'a jamais été privé du pouvoir, n'a jamais non plus été sans le Père, comme aussi le Père n'a jamais été sans lui. Et ainsi, de même que le Père éternel est tout-puissant, de même le Fils qui lui est coéternel est tout-puissant ; et s'il est tout-puissant, comme le Père, il tient tout dans sa main. Ainsi devons-nous traduire, si nous voulons rendre exactement le mot grec παντοκράτωρ : ce mot veut dire qui contient tout ; or, les nôtres ne l'auraient pas traduit par tout-puissant, si ces deux mots ne signifiaient pas la même chose. Mais si l'Eternel contient tout, Celui qui lui est coéternel et qui contient aussi tout, peut-il posséder quelque chose de moins que lui ? Quand Jésus dit : « Et « vous me les avez donnés », il montre donc que c'est en qualité d'homme qu'il a reçu la puissance de les posséder, parce que Celui qui a toujours été tout-puissant n'a pas toujours été homme. Il semble glorifier plus particulièrement le Père de ce qu'il les lui a donnés, parce que tout ce qu'il est, il le tient de Celui de qui il est. Cependant, il se les est donnés à lui-même ; c'est-à-dire, Jésus-Christ Dieu a, conjointement avec le Père, donné les hommes à Jésus-Christ homme, mais homme sans le Père. Enfin, celui qui dit en cet endroit : « Ils étaient à vous, et vous me les avez « donnés », avait déjà dit plus haut aux mêmes disciples : « C'est moi qui vous ai choisis du « monde [1] ». Que toute pensée charnelle soit ici anéantie et disparaisse. Le Fils dit que le Père lui a donné du monde des hommes auxquels il dit ailleurs : « C'est moi qui vous ai « choisis du monde ». Ceux que le Fils a, comme Dieu, choisis du monde conjointement avec le Père, le même Fils les a, comme homme, reçus du monde ; car le Père les lui a donnés. Le Père ne les aurait pas donnés au Fils, s'il ne les avait pas choisis ; et comme le Fils n'a pas voulu se séparer du Père quand il a dit : « C'est moi qui vous ai choisis du « monde », parce que le Père les a choisis en même temps ; de même encore il n'a pas voulu se séparer du Père lorsqu'il a dit : « Ils « étaient à vous », parce qu'ils étaient également au Fils. Il faut donc dire que le même Fils a, comme homme, reçu ceux qui n'étaient pas à lui, parce que, comme Dieu, il a reçu la forme d'esclave qui n'était pas à lui.

6. Notre-Seigneur continue et dit : « Et ils « ont gardé votre parole ; maintenant ils ont « appris que toutes les choses que vous m'a« vez données viennent de vous », c'est-à-dire, ils ont appris que je viens de vous. En même temps qu'il engendrait celui qui devait avoir toutes choses, le Père lui a donc donné toutes choses. « Parce que », continue-t-il, « les paroles que vous m'avez données, je les « leur ai données, et ils les ont reçues » ; c'est-à-dire, ils les ont comprises et retenues. On reçoit, en effet, une parole, quand on la perçoit par l'esprit. « Et ils ont connu vraiment « que je suis sorti de vous, et ils ont cru que

[1] Jean, XV, 15.

[1] Jean, XV, 19.



« vous m'avez envoyé ». Ici il faut sous-entendre « vraiment ». Après avoir dit : « Ils « ont connu vraiment », il a voulu l'expliquer, en ajoutant : « Et ils ont cru ». Ils ont donc cru « vraiment » ce qu'ils ont connu « vraiment »; car ces mots : « Je suis sorti de « vous », ont le même sens que ceux-ci : « Vous m'avez envoyé ». Il avait donc dit : « Ils ont connu vraiment »; mais afin de ne point laisser supposer que cette connaissance était le résultat d'une vue claire et non celui de la foi, il ajoute comme explication : « Et « ils ont cru », de telle sorte que nous devons sous-entendre « vraiment », et comprendre que ces mots : « Ils ont connu vraiment », signifient : « Ils ont cru vraiment » ; en d'autres termes, ils n'ont pas cru de la manière à laquelle il faisait allusion lorsque, peu auparavant, il leur disait : « Maintenant croyez-« vous? L'heure vient, et elle est déjà venue, « où vous serez dispersés chacun de votre « côté et où vous me laisserez seul ». Mais « ils ont cru vraiment [1] », comme il faut croire d'une foi inébranlable, ferme, stable et courageuse; ils ne devaient plus retourner chez eux et abandonner Jésus-Christ. Ses disciples n'étaient pas encore tels qu'il les disait, en se servant du temps passé, comme si déjà ils l'étaient devenus; mais il annonçait ce qu'ils deviendraient après avoir reçu le Saint-Esprit, qui devait, selon sa promesse, leur enseigner toutes choses. Avant d'avoir reçu cet Esprit, comment gardèrent-ils sa parole ? Notre-Seigneur le leur dit, comme s'ils l'avaient déjà fait; le premier d'entre eux ne l'a-t-il pas, en effet, renié trois fois [2], quoiqu'il eût entendu de sa bouche même ce qui devait arriver à l'homme qui le renierait devant les hommes [1]? Suivant son expression même, il leur donna donc les paroles que lui avait données le Père; mais quand ils les reçurent spirituellement dans leurs cœurs, et non pas seulement extérieurement dans leurs oreilles, c'est alors qu'ils les reçurent véritablement, parce qu'alors ils les connurent véritablement; et ils les connurent véritablement, parce qu'ils les crurent véritablement.

7. Mais comment le Père a-t-il donné ces paroles au Fils lui-même ? Par quelles paroles l'homme pourra-t-il l'expliquer ? Sans doute, la question est plus facile, si l'on croit qu'il a reçu ces paroles du Père en tant que Fils de l'homme; et toutefois, qui racontera quand et comment celui qui est né d'une vierge a appris ces paroles ? car, même sa génération dans le sein d'une Vierge, qui la racontera? Mais si l'on croit qu'il a reçu du Père ces paroles, en tant qu'il est son Fils et qu'il lui est coéternel, on doit faire abstraction du temps; par conséquent, on ne peut supposer qu'il ait existé un seul instant sans les avoir, ou qu'il les ait reçues de manière à avoir ce qu'il n'avait pas auparavant. En effet, tout ce que Dieu le Père a donné à Dieu le Fils, il le lui a donné en l'engendrant. Car le Père a donné au Fils ce sans quoi il ne pourrait être le Fils, comme il lui a donné d'être. Comment pourrait-il donner autrement quelques paroles à son Verbe, puisque c'est en lui qu'il a dit toutes choses d'une manière ineffable? Pour ce qui suit, il faut attendre à un autre discours.

[1] Jean, XVI, 31, 32. — [2] Matth. XXVI, 69-74.

[1] Matth. X, 33.

CENT SEPTIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CES PAROLES DE JÉSUS : « MOI JE PRIE POUR EUX », JUSQU'A CES AUTRES : « AFIN QU'ILS « AIENT MA JOIE ACCOMPLIE EN EUX-MÊMES ». (Chap. XVII, 9-13.)

REMISE DES APOTRES A LA GARDE DU PÈRE.

Le Sauveur prie pour ses disciples qui sont dans le monde, mais qu'en qualité d'homme il a reçus de la part de Dieu, du milieu du monde. Le Père va le glorifier, il est sur le point de les quitter ; c'est donc au Père de veiller sur eux et de leur communiquer la plénitude de la paix et de la joie.

1. En parlant à son Père de ceux qu'il avait déjà pour disciples, le Sauveur lui dit entre autres choses : « Moi, je prie pour eux ; « je ne prie pas pour le monde, mais pour « ceux que vous m'avez donnés ». Par monde, il veut ici qu'on entende ceux qui vivent selon la concupiscence du monde, et ne sont pas à tel point privilégiés de la grâce qu'ils soient par lui choisis du milieu du monde. Aussi dit-il qu'il prie, non pour le monde, mais pour ceux que le Père lui a donnés. En effet, par cela même que le Père les lui a déjà donnés, ils n'appartiennent plus à ce monde, pour lequel il ne prie pas.

2. Il ajoute ensuite : « Parce qu'ils sont à « vous ». De ce que le Père les a donnés au Fils, il ne suit pas qu'il les ait perdus; car le Fils continue et dit : « Et tout ce qui est à « moi vous appartient, et tout ce qui est à « vous est à moi ». Par là, il paraît assez comment sont au Fils unique toutes les choses qui appartiennent au Père : c'est qu'il est Dieu lui-même et que, né du Père, il lui est égal. Il ne faut donc pas entendre ces paroles de la manière dont il a été dit à l'un des deux fils, c'est-à-dire à l'aîné : « Toi, tu es toujours « avec moi, et tout ce qui est à moi est à « toi [1] ». Dans le premier cas, il est question de toutes les créatures placées au-dessous de la créature sainte et raisonnable, et qui sont soumises à l'autorité de l'Eglise ; or, dans cette Eglise universelle se trouvent compris ces deux fils, l'aîné et le plus jeune, avec tous les saints Anges, auxquels nous serons égaux dans le royaume de Jésus-Christ et de Dieu [2]. Mais voici ce qu'a dit Jésus-Christ : « Tout ce qui est à moi est à vous, et tout ce « qui est à vous est à moi ». Ces paroles s'appliquent donc à la créature raisonnable elle-même, à cette créature qui n'est inférieure qu'à Dieu et qui tient sous sa dépendance tout ce qui se trouve au-dessous d'elle. Cette créature raisonnable appartient à Dieu le Père, mais elle n'appartiendrait pas en même temps au Fils, si le Fils n'était pas égal au Père. C'est d'elle qu'il entendait parler, lorsqu'il disait : « Je ne prie pas pour le monde, « mais pour ceux que vous m'avez donnés ; « parce qu'ils sont à vous, et que tout ce qui « est à moi est à vous; et que tout ce qui est « à vous est à moi ». Et il est impossible que les saints dont il dit ces choses, appartiennent à d'autres qu'à celui qui les a créés et sanctifiés. Par conséquent, tout ce qui est à eux doit aussi nécessairement appartenir à Celui à qui ils appartiennent eux-mêmes. Donc, comme ils appartiennent et au Père et au Fils, c'est la preuve que le Père et le Fils sont égaux, puisqu'ils leur appartiennent également. Ce qu'il disait, en parlant du Saint-Esprit : « Tout ce que le Père possède est à « moi ; c'est pourquoi j'ai dit qu'il recevra « de ce qui est à moi et vous l'annoncera [1] » ; il le disait des choses qui appartiennent à la divinité même du Père, et dans lesquelles il lui est égal, puisqu'il a tout ce que le Père a lui-même. Car le Saint-Esprit ne devait pas recevoir d'une créature soumise au Père et au Fils ce qu'il veut indiquer par ces mots : « Il recevra du mien » ; mais il le reçoit du Père dont il procède, et de qui le Fils lui-même est né.

3. « Et », ajoute Notre-Seigneur, « j'ai été glo« rifié en eux ». Maintenant, il parle de sa glo-

[1] Luc, XV, 31. — [2] Matth. XXII, 30.

[1] Jean, XVI, 15.

rification comme si elle était déjà accomplie, quoiqu'elle ne doive s'accomplir que plus tard. Tout à l'heure il demandait à son Père qu'elle s'accomplît. Mais il faut voir si c'est bien là cette glorification dont il avait dit : « Et maintenant, vous, Père, glori- « fiez-moi de cette glorification que j'ai eue « en vous, avant que le monde fût [1] ». Oui, voilà ce qu'il faut voir. Si c'est « en vous », comment est-ce « en eux ? » Ou bien, lorsqu'il s'est fait connaître à eux, ne lui ont-ils pas servi à le faire connaître à tous ses témoins qui les ont crus ? Nous pouvons parfaitement admettre qu'en ce sens Notre-Seigneur avait été glorifié dans ses Apôtres. En parlant de cela comme d'un fait déjà accompli, il montre que c'était une chose prédestinée, et il veut qu'on regarde comme certain ce qui ne devait néanmoins arriver que plus tard.

4. « Et déjà », continue Notre-Seigneur, « je ne suis plus dans le monde, et ils sont « dans le monde ». Si vous ne faites attention qu'au moment où il parle, ils étaient encore dans le monde, les uns et les autres, Notre-Seigneur et ceux dont il parlait. Mais ces paroles, nous ne pouvons ni ne devons les entendre des dispositions de leur cœur et de leur conduite, en ce sens que les disciples étaient encore dans le monde, parce qu'ils aimaient encore les choses du monde, tandis que Jésus-Christ n'était déjà plus dans le monde, parce qu'il goûtait les choses divines. Il se trouve là un mot qui nous empêche absolument de les interpréter ainsi. Il ne dit pas, en effet : Je ne suis pas dans le monde; mais bien : « Déjà, je ne suis plus dans le « monde ». Et il montre par là qu'il avait été dans le monde, et qu'il n'y était déjà plus. En conséquence, nous serait-il permis de croire qu'il avait, pendant quelque temps, aimé les choses du monde, et que, délivré de cette erreur, il ne les aimait plus ? Qui est-ce qui pourrait admettre un sens si impie ? Voici donc ce qui nous reste à admettre : Il annonce qu'il n'est déjà plus dans le monde, dans le sens dans lequel il s'y était trouvé, c'est-à-dire corporellement. Il faisait donc connaître qu'il allait bientôt s'éloigner du monde, tandis que ses disciples ne s'en éloigneraient que plus tard, et, pour l'indiquer, il dit qu'il n'est déjà plus dans le monde et qu'ils y sont encore, quoiqu'ils y soient encore également les uns et les autres. Il a parlé ainsi, comme un homme qui s'adresse à des hommes, et selon le langage habituel des hommes. Ne disons-nous pas tous les jours : Il n'est déjà plus là, en parlant de quelqu'un qui doit partir bientôt ? C'est surtout de ceux qui vont mourir qu'on parle ainsi. Toutefois, Notre-Seigneur prévoyait que ces paroles pourraient embarrasser ceux qui liraient ceci ; car il ajoute : « Et je viens à « vous », expliquant en quelque sorte pourquoi il a dit : « Déjà je ne suis plus dans ce « monde ».

5. Notre-Seigneur recommande donc au Père ceux qu'il allait en quelque sorte abandonner par son absence corporelle : « Père « saint, conservez en votre nom ceux que « vous m'avez donnés ». Comme homme, il prie Dieu pour les disciples qu'il a reçus de Dieu; mais faites bien attention à ce qui suit : « Afin qu'ils soient un comme nous ». Il ne dit pas : afin qu'ils soient un avec nous, ni afin que nous et eux nous soyons un, comme nous-mêmes nous sommes un ; mais il dit : « Afin qu'ils soient un comme nous ». C'est-à-dire qu'ils soient un dans leur nature, comme nous sommes un dans la nôtre. Chose qui assurément ne serait pas vraie, s'il ne la disait pour montrer que c'est comme Dieu, et non comme homme, qu'il est de même nature que le Père, comme il le dit ailleurs : « Le Père et moi, nous sommes « un [1] ». Car, en tant qu'homme, il dit : « Le « Père est plus grand que moi [2] ». Mais comme, en lui, le Dieu et l'homme ne forment qu'une seule personne, nous le voyons homme quand il prie ; et nous le voyons Dieu, quand il ne fait qu'un avec celui qu'il prie. Mais, dans ce qui suit, nous trouverons un passage où nous traiterons ce sujet avec plus de soin.

6. Maintenant, il continue : « Lorsque « j'étais avec eux, je les gardais en votre « nom ». Et comme je viens à vous, gardez-les en votre nom, ce nom dans lequel je les gardais lorsque j'étais avec eux. En tant qu'homme, le Fils gardait ses disciples au nom du Père, lorsque son humanité était présente au milieu d'eux. Mais le Père, lui aussi, gardait au nom du Fils ceux qu'il exauçait quand ils le priaient en son nom. C'est à

[1] Jean, XVII, 1, 5.

[1] Jean, X, 30. — [2] Id. XIV, 28.

eux-mêmes que le même Fils avait dit : « En « vérité, en vérité, je vous le dis, si vous de- « mandez quelque chose au Père en mon « nom, il vous le donnera [1] ». Nous ne devons cependant pas donner à cela un sens charnel, comme si le Père et le Fils nous gardaient, chacun à son tour, la protection de l'un succédant à celle de l'autre, et le premier arrivant au moment où le second s'éloigne. Nous sommes gardés en même temps et par le Père, et par le Fils, et par le Saint-Esprit; car ils ne forment tous trois qu'un seul Dieu véritable et bienheureux. Mais l'Ecriture ne nous élève qu'autant qu'elle descend jusqu'à nous, de la même manière que le Verbe, en se faisant chair, est descendu pour nous élever, mais n'est pas tombé à terre pour y rester. Si nous connaissons Celui qui est descendu vers nous, élevons-nous avec lui puisqu'il veut nous élever. Et comprenons-le bien, lorsqu'il parle ainsi, il distingue les personnes, mais il n'établit pas plusieurs natures. Quand donc le Fils gardait corporellement ses disciples, le Père, pour les garder, n'attendait pas que le Fils s'éloignât, afin de lui succéder; mais tous les deux les gardaient de leur puissance spirituelle. Et quand le Fils leur enleva sa présence corporelle, il continua avec le Père sa garde spirituelle. Lorsqu'en tant qu'homme le Fils reçut la mission de les garder, il ne les enleva pas à la garde du Père ; et quand le Père les donna à garder au Fils, il ne les donna pas séparément de Celui à qui il les donnait; il les donna au Fils en tant qu'homme, mais il n'agit pas séparément de son Fils en tant que Dieu.

[1] Jean, XVI, 23.

7. Le Fils continue donc et dit: « Ceux que « vous m'avez donnés, je les ai gardés, et « aucun d'eux n'a péri, si ce n'est le fils de « perdition, afin que l'Ecriture fût accom- « plie ». Celui qui est appelé fils de perdition, c'est celui qui a trahi Jésus-Christ; il était prédestiné à la perdition, selon l'Ecriture, car elle a prophétisé de lui surtout au psaume cent huitième.

8. « Mais maintenant », dit Notre-Seigneur, « je viens à vous, et je dis ces choses dans le « monde, afin qu'ils aient en eux la pléni- « tude de ma joie ». Voilà qu'il dit : je parle dans le monde , et pourtant, un peu auparavant il avait dit : « Déjà je ne suis plus dans « le monde ». Pourquoi l'a-t-il dit ? C'est ce que nous avons alors expliqué; et même nous avons montré qu'il l'expliquait lui-même. Donc, comme il n'était pas encore parti, il était encore là, et comme il devait bientôt partir, il n'y était en quelque sorte déjà plus. Mais quelle est cette joie dont il dit : « Afin qu'ils aient en eux la plénitude de ma « joie ? » C'est ce qu'il a exprimé plus haut en disant : « Afin qu'ils soient un comme « nous ». Cette joie qui est la sienne, c'est-à-dire qu'il a mise en eux, il veut qu'elle y soit complète ; voilà pourquoi il dit qu'il a parlé dans le monde. Cette joie, c'est la paix et la béatitude de la vie future; et pour l'obtenir il faut vivre en celle-ci avec tempérance, justice et piété.

CENT HUITIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CES PAROLES DE JÉSUS : « JE LEUR AI DONNÉ MA PAROLE », JUSQU'A CES MOTS : « AFIN « QU'ILS SOIENT, EUX AUSSI, SANCTIFIÉS EN VÉRITÉ ». (Chap. XVII, 14-19.)

SANCTIFICATION DES APOTRES.

Notre-Seigneur prie son Père de préserver du mal ses disciples et de les sanctifier dans la vérité, mais non de les retirer du monde : ainsi pourra-t-il les envoyer dans le monde , comme il y a été lui-même envoyé.

1. Notre-Seigneur s'adressant encore au Père et priant pour ses disciples, dit : « Je leur « ai donné votre parole, et le monde les a pris « en haine ». Ils n'avaient pas encore éprouvé

cette haine par les souffrances qui les attendaient dans la suite ; mais selon sa coutume, Notre-Seigneur annonçait ces choses et indiquait par un temps passé ce qui était encore à venir ; il ajoute ensuite la cause pour laquelle le monde les déteste : « Parce qu'ils « ne sont pas de ce monde, comme moi-« même je ne suis pas de ce monde ». Cette grâce leur avait été conférée par la régénération : car par leur naissance ils étaient du monde ; c'est pourquoi il leur avait déjà dit : « Je vous ai choisis du monde [1] ». Il leur avait donc été accordé de n'être pas plus du monde, que lui-même, qui les avait délivrés du monde. Pour lui, il n'a jamais été du monde ; car, même selon la forme d'esclave, il est né du Saint-Esprit qui leur a communiqué la grâce de renaître. En effet, si les disciples ne sont plus du monde, parce qu'ils ont puisé dans le Saint-Esprit une seconde vie, Notre-Seigneur n'a jamais été du monde, puisqu'il est né du Saint-Esprit.

2. « Je ne prie pas », continue-t-il, « pour « que vous les enleviez du monde, mais pour « que vous les préserviez du mal ». En effet, quoiqu'ils ne fussent plus du monde, ils avaient besoin d'y demeurer encore. Il répète la même pensée. « Ils ne sont pas du monde, « comme moi je ne suis pas du monde, sanc-« tifiez-les dans la vérité ». Ainsi, en effet, seront-ils préservés du mal ; voilà ce que tout à l'heure déjà il demandait pour eux. On peut faire cette question : Comment n'étaient-ils plus du monde, s'ils n'étaient pas encore sanctifiés dans la vérité ; ou bien, s'ils l'étaient déjà, pourquoi Jésus-Christ demande-t-il qu'ils le soient ? N'est-ce pas parce que, étant déjà sanctifiés, ils font des progrès dans cette sainteté et deviennent encore plus saints ? Mais si leur sainteté se perfectionne, la grâce de Dieu est loin d'y être étrangère ; car celui qui en a consacré le commencement, en consacre aussi le perfectionnement. Aussi l'Apôtre dit-il : « Celui « qui en vous a commencé la bonne œuvre, « la perfectionnera jusqu'au jour de Jésus-« Christ [2] ». C'est pourquoi les héritiers du Nouveau Testament sont sanctifiés dans la vérité, dont les sanctifications de l'Ancien Testament n'étaient que les ombres ; et quand ils sont sanctifiés dans la vérité, assurément ils le sont en Jésus-Christ, qui a dit avec vérité : « C'est moi qui suis la voie, la vérité « et la vie [1] ». De même en est-il quand il dit : « La vérité vous délivrera » ; car, pour expliquer ensuite ce qu'il a voulu dire, il ajoute peu après : « Si le Fils vous délivre, « alors vous serez vraiment libres [2] ». Il voulait montrer par là que ce qu'il appelait la vérité était ce que plus loin il appelait le Fils. Que veut-il donc dire en cet endroit : « Sanc-« tifiez-les dans la vérité », sinon : sanctifiez-les en moi ?

3. Enfin Notre-Seigneur continue, et il ne cesse de faire entendre la même chose plus clairement : « Votre parole est la vérité ». Etait-ce dire autre chose que ceci : Je suis la vérité ? Le texte grec de l'Evangile porte le mot λόγος, qui se lit aussi au passage où il est dit : « Au commencement était le Verbe, « et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était « Dieu ». Et nous avons reconnu que le Verbe était le Fils unique de Dieu, « qui s'est « fait chair et qui a habité parmi nous [3] ». C'est pourquoi on aurait pu mettre ici, et on le trouve dans quelques exemplaires : Votre Verbe est la vérité ; de même que dans quelques exemplaires il est écrit : « Au commen-« cement était la Parole ». En grec, on lit invariablement ici et là : λόγος. C'est pourquoi le Père sanctifie dans la vérité, c'est-à-dire dans son Verbe, dans son Fils unique, ses héritiers et les cohéritiers de celui-ci.

4. Mais le Sauveur parle encore des Apôtres, car il continue en ces termes : « Comme vous m'avez envoyé dans le monde, « et moi aussi je les ai envoyés dans le monde ». Qui a-t-il envoyé, sinon ses Apôtres ? Le nom même d'Apôtres, qui est un nom grec, ne signifie pas, en latin, autre chose qu'envoyés. Dieu a donc envoyé son Fils, non pas dans une chair de péché [4], mais sous la ressemblance de la chair du péché ; et son Fils a envoyé ceux qui, étant nés dans la chair du péché, ont été par lui purifiés de la tache du péché.

5. Mais par cela même que le médiateur de Dieu et des hommes, Jésus-Christ homme est devenu le chef de l'Eglise, les Apôtres sont ses membres ; c'est pourquoi Notre-Seigneur ajoute ce qui suit : « Et pour eux, je me sanc-« tifie moi-même ». Qu'est-ce à dire : « Et pour « eux, je me sanctifie moi-même ? » Le voici : Je les sanctifie en moi-même, puisqu'ils ne sont autre chose que moi-même. Car, comme

[1] Jean, XV, 19. — [2] Philipp. I, 6.

[1] Jean, XIV, 6. — [2] Id. VIII, 32, 36. — [3] Id. I, 1, 14. — [4] Rom. VIII, 3.

je viens de le dire, ceux dont il parle sont ses membres, et la tête et le corps ne forment qu'un seul Christ. C'est la doctrine de l'Apôtre, car il dit en parlant de la race d'Abraham : « Mais si vous êtes de Jésus-Christ, « donc vous êtes la race d'Abraham ». Il avait dit plus haut : « Il ne dit pas à plusieurs de « la race, mais à un seul de sa race, lequel est « Jésus-Christ [1] ». Si donc la race d'Abraham n'est autre que Jésus-Christ, qu'a-t-on voulu dire à ceux auxquels l'Apôtre adressait ces paroles : « Donc vous êtes la race d'Abraham ? » Ceci évidemment : Donc vous êtes Jésus-Christ. Telle est la base du raisonnement que le même Apôtre fait dans un autre endroit : « Maintenant je me réjouis en mes « souffrances pour vous, et j'accomplis ce « qui manque aux souffrances de Jésus-Christ « en ma chair [2] ». Il ne dit pas : à mes souffrances ; mais, aux « souffrances de Jésus-« Christ », parce qu'il était un membre de Jésus-Christ; et, par ses souffrances semblables à celles que Jésus-Christ devait endurer dans tout son corps, l'Apôtre accomplissait, pour sa part, ce qui manquait à celles de Jésus-Christ. Veux-tu te convaincre que tel est le sens de ces paroles de Notre-Seigneur ? Ecoute ce qui suit. Après avoir dit : « Et c'est « pour eux que je me sanctifie moi-même », pour nous faire entendre qu'il parlait ainsi parce qu'il les sanctifiait en lui-même, le Sauveur ajoute aussitôt : « Afin qu'ils soient, « eux aussi, sanctifiés dans la vérité » ; ce qui veut dire, en moi-même, puisque la vérité c'est le Verbe, Dieu dès le commencement. C'est en ce même Verbe que le Fils de l'homme lui-même a été sanctifié dès le commencement de sa création, au moment où le Verbe s'est fait chair ; car le Verbe et l'homme se sont réunis en une seule personne. Alors il s'est sanctifié lui-même, en lui-même, c'est-à-dire, lui homme, en lui Verbe ; parce que le Verbe et l'homme sont un seul Jésus-Christ qui sanctifie l'homme dans le Verbe. « Et pour « eux », dit-il, c'est-à-dire pour leur avantage, parce qu'ils sont moi, comme il m'a été avantageux en moi-même parce que je suis homme sans eux : « Et je me sanctifie moi-même » ; c'est-à-dire, je les sanctifie en moi, comme moi-même, parce que en moi ils sont moi-même. « Afin qu'eux aussi soient sancti-« fiés dans la vérité ». Que signifient ces mots : « eux aussi », sinon, comme moi ? et, « dans la « vérité », sinon ce que je suis moi-même ? Ensuite, il parla non plus seulement de ses Apôtres, mais de ses autres membres. Avec la grâce de Dieu, nous expliquerons dans un autre discours la suite de ses paroles.

[1] Galat. III, 29, 16. — [2] Coloss. I, 24.

CENT NEUVIÈME TRAITÉ.

SUR CES PAROLES : « OR, JE NE PRIE PAS SEULEMENT POUR CEUX-LA, MAIS AUSSI POUR CEUX « QUI PAR LEUR PAROLE CROIRONT EN MOI ». (Chap. XVII, 20.)

JÉSUS PRIE POUR TOUS LES CROYANTS.

Le Sauveur prie pour tous ceux qui doivent croire en lui, en acceptant la foi qu'il est venu apporter au monde, et que ses Apôtres doivent prêcher.

1. A l'approche de sa passion, le Seigneur Jésus avait prié pour ses disciples, pour ceux qu'il avait nommés ses Apôtres; il avait fait avec eux la dernière cène, et le traître Judas, désigné par le morceau de pain, était sorti avant qu'il priât pour eux ; le Sauveur s'entretint alors avec eux de beaucoup de choses, puis il en vint à ceux qui devaient croire en lui, et il dit à son Père : « Or, je ne prie pas « seulement pour ceux-là », c'est-à-dire pour les disciples qui étaient alors avec lui, « mais « pour ceux », ajouta-t-il, « qui par leur pa-

« role croiront en moi ». Par là il voulait désigner tous les siens, c'est-à-dire, non-seulement ceux qui vivaient alors, mais ceux qui devaient exister plus tard. En effet, tous ceux qui, dans la suite, ont cru en lui, y ont évidemment cru sur la parole des Apôtres; et c'est sur la même parole qu'ils y croiront, jusqu'à ce qu'il vienne; il leur avait dit en effet : « Et vous me rendrez témoignage, « parce que depuis le commencement vous « êtes avec moi [1] ». C'est par eux que l'Evangile a été apporté aux hommes, même avant d'être écrit; et, certes, quiconque croit en Jésus-Christ, croit à l'Evangile. Donc, par ceux qu'il annonce comme devant croire en lui par la parole des Apôtres, il ne faut pas entendre seulement ceux qui ont entendu les Apôtres pendant qu'ils vivaient encore sur la terre; mais ceux qui ont vécu après leur mort, et nous-mêmes qui sommes nés longtemps après, car c'est par leur parole que nous avons cru en Jésus-Christ. Ceux qui étaient alors avec lui ont prêché aux autres la doctrine qu'ils avaient recueillie de sa propre bouche; leur parole, qui devait nous faire croire, est ainsi parvenue jusqu'à nous et partout où se trouve son Eglise, et elle parviendra de même à ceux qui nous suivront et croiront en lui, n'importe qui ils soient et où ils se trouvent.

2. Si nous n'examinions avec soin les paroles prononcées par Notre-Seigneur dans le cours de cette prière, il pourrait sembler qu'il exclut de cette prière quelques-uns des siens. En effet, comme nous l'avons démontré, il a prié d'abord pour ceux qui étaient alors avec lui, et ensuite pour ceux qui devaient croire en lui par la parole de ses Apôtres; mais on pourrait dire qu'il ne pria point pour ceux qui n'étaient pas avec lui quand il prononçait ces paroles, et ne devaient pas croire en lui par la parole des Apôtres, mais qui avaient déjà cru en lui, soit par l'intermédiaire des Apôtres, soit par quelque autre moyen. En effet, Nathanaël était-il alors avec lui? était-il avec lui, ce Joseph d'Arimathie qui réclama son corps à Pilate et que notre évangéliste Jean dit lui-même avoir été déjà au nombre de ses disciples [2] ? Etaient-elles avec lui, Marie, sa Mère, et les autres femmes qui, comme nous le lisons dans l'Evangile, étaient déjà ses disciples? Etaient-ils avec lui, ceux dont le même évangéliste Jean nous dit: « Beaucoup crurent en lui [1] ? » D'où était donc cette multitude qui, des rameaux à la main, le précédait et le suivait lorsqu'il s'avançait assis sur un âne, et criaient : « Béni soit Celui qui vient au nom du Sei« gneur ? » D'où étaient ces enfants au sujet desquels, suivant lui, a été faite cette prédiction : « De la bouche des enfants et de ceux « qui sont encore à la mamelle, vous avez « parfait ma louange [2]? » D'où étaient ces cinq cents frères auxquels il ne se fût pas montré après sa résurrection [3], si déjà ils n'avaient cru en lui? D'où étaient ces cent neuf disciples qui, réunis aux onze Apôtres, formaient cette assemblée de cent vingt, qui après son ascension attendirent et reçurent le Saint-Esprit qu'il leur avait promis [4] ». D'où étaient-ils tous? Du nombre de ceux dont il a été dit: « Beaucoup crurent en lui ». Le Sauveur ne pria donc pas alors pour eux, puisqu'il pria pour ceux qui étaient avec lui et pour les autres qui par la parole des Apôtres devaient croire, mais n'avaient pas encore cru en lui. Or, tous ceux dont nous parlons n'étaient pas alors avec lui, et déjà auparavant ils avaient cru en lui. J'omets de parler du vieillard Siméon, qui crut en lui lorsqu'il n'était encore qu'un petit enfant; d'Anne la Prophétesse [5], de Zacharie et d'Elisabeth, qui l'annoncèrent avant qu'il naquît d'une Vierge [6]; de leur fils Jean, son Précurseur, l'ami de l'Epoux qui le reconnut dans le Saint-Esprit, le prêcha absent, et quand il fut présent, le fit reconnaître aux autres en le leur montrant [7]. Je les passe sous silence, parce qu'on pourrait me répondre qu'il n'avait pas à prier pour eux, vu qu'ils étaient morts; qu'ils étaient sortis de cette vie avec des mérites si grands et que, reçus dans l'autre vie, ils y reposaient. On pourrait faire la même réponse pour les justes de l'ancienne loi. Car lequel d'entre eux aurait pu échapper à la damnation de tout le genre humain, opérée par un seul homme, s'il n'avait cru, par la révélation de l'Esprit-Saint, au seul Médiateur de Dieu et des hommes qui devait venir dans la chair? Mais Jésus a-t-il dû prier pour les Apôtres et ne pas le faire pour tous ceux en grand nombre qui, encore vivants, n'étaient pas alors avec

[1] Jean, XV, 27. — [2] Id. XIX, 38.

[1] Jean, II, 23; IV, 39; VII, 31; VIII, 30; X, 42. — [2] Matth. XXI, 7, 16; Ps. VIII, 3. — [3] I Cor. XV, 6. — [4] Act. I, 15; II, 1. — [5] Luc, II, 25-38. — [6] Id. I, 41-45, 67-79. — [7] Jean, I, 19-36; III, 26-36.

lui et avaient néanmoins déjà cru en lui ? Qui oserait le dire ?

3. Il nous faut donc comprendre qu'ils ne croyaient pas encore en lui comme il voulait qu'on y crût ; et en effet, Pierre lui-même, auquel Notre-Seigneur avait rendu un si grand témoignage après cette confession : « Vous êtes le Christ Fils du Dieu vivant », Pierre était plus disposé à croire qu'il ne mourrait pas, qu'à croire qu'il ressusciterait après sa mort. C'est pourquoi peu après Notre-Seigneur l'appela Satan [1]. Ceux qui étaient déjà morts, mais qui, par la révélation du Saint-Esprit, n'avaient nullement douté de la résurrection du Christ, étaient donc plus fidèles que ceux qui, après avoir cru qu'il rachèterait Israël, perdirent toute confiance en lui quand il fut mort. Aussi il me paraît plus raisonnable d'admettre ceci : Après sa résurrection, NotreSeigneur ayant donné le Saint-Esprit à ses Apôtres pour les instruire, les confirmer et les établir docteurs dans l'Eglise, les autres ont, par le moyen de leur parole, cru comme il fallait croire en Jésus-Christ, c'est-à-dire qu'ils ont cru à sa résurrection. Et, par là, ceux qui semblaient avoir déjà cru en lui étaient réellement au nombre de ceux pour lesquels il pria en disant : « Je ne prie pas seule- « ment pour ceux-là », mais « je prie aussi « pour ceux qui, par leur parole, croiront « en moi ».

Pour éclaircir encore plus cette question, il nous reste à répondre à l'objection qu'on pourrait tirer du bienheureux apôtre Paul et du larron égaré dans les voies du crime, qui devint fidèle seulement sur la croix. En effet, l'apôtre Paul nous dit qu'il a été fait apôtre non par les hommes, ni par un homme, mais par Jésus-Christ même. Et, parlant de son Evangile, il dit : « Et je ne l'ai reçu ni appris « d'aucun homme, mais par la révélation que « m'en a faite Jésus-Christ [2] ». Comment donc se trouvait-il au nombre de ceux dont il est dit : « Par leur parole ils croiront en moi ? » Le larron eut la foi au moment même où, quelle qu'elle fût, elle vint à manquer dans les docteurs eux-mêmes. Ainsi ce n'est point par leur parole qu'il crut en Jésus-Christ, et cependant sa foi fut telle qu'il confessa non-seulement la résurrection future, mais même le règne à venir de Celui qu'il voyait attaché à la croix. « Souvenez-vous de moi, lorsque « vous serez arrivé dans votre royaume [1] ».

5. Si nous devons croire que dans cette prière le Seigneur Jésus s'occupa de tous les siens alors existants ou destinés à se trouver plus tard dans cette vie qui est une « tenta- « tion sur la terre [2] », il nous reste à entendre ces mots : « Par leur parole », de la parole même de la foi qu'ils ont prêchée dans le monde. Cette parole a été appelée leur parole, parce qu'ils en ont été les premiers et les principaux prédicateurs. Ils le prêchaient déjà sur la terre lorsque, par une révélation de Jésus-Christ, Paul reçut leur parole. C'est pourquoi il annonça l'Evangile, conjointement avec eux, dans la crainte d'avoir couru ou de courir en vain, et ils lui donnèrent les mains, parce qu'en lui ils trouvèrent leur parole, quoiqu'ils ne la lui eussent pas confiée eux-mêmes ; car c'était celle qu'ils prêchaient ; c'était sur elle qu'ils étaient établis [3]. Au sujet de cette parole de la résurrection de Jésus-Christ, le même apôtre Paul nous dit : « Que « ce soit moi, que ce soit eux, c'est ainsi que « nous prêchons et c'est ainsi que vous avez « cru [4] » ; et encore : « Telle est la parole de « la foi que nous prêchons : Si vous confessez « de bouche que Jésus est le Seigneur, et si « vous croyez de cœur que Dieu l'a ressuscité « d'entre les morts, vous serez sauvé [5] ». Dans les Actes des Apôtres, nous lisons qu'en Jésus-Christ Dieu a donné la foi à tous, en le ressuscitant d'entre les morts [6]. Parce que cette parole de la foi a été premièrement et principalement prêchée par les Apôtres qui y avaient adhéré, elle a été appelée leur parole. Elle ne cesse pas d'être la parole de Dieu pour être appelée la parole des Apôtres, puisque le même Apôtre nous dit que les Thessaloniciens l'ont reçue de lui, « non comme la « parole des hommes, mais comme elle est « réellement, pour la parole de Dieu [7] ». C'est la parole de Dieu, parce que c'est Dieu qui l'a donnée ; c'est la parole des Apôtres, parce que c'est aux Apôtres que Dieu a premièrement et principalement confié la mission de la prêcher. Et ainsi, le larron lui-même avait dans sa foi la parole des Apôtres ; en effet, elle s'appelait leur parole parce que leur office principal et premier était de la prêcher. Enfin, lorsque parmi les veuves des

[1] Matth. XVI, 16, 23. — [2] Galat. I, 1, 12.

[1] Luc, XXIII, 42. — [2] Job, VII, 1. — [3] Galat. II, 2, 9. — [4] I Cor. XV, 11. — [5] Rom. X, 8, 9. — [6] Act. XVII, 31. — [7] I Thess. II, 13.

Grecs il s'éleva des murmures à propos du service des tables, Paul n'avait pas encore cru en Jésus-Christ; mais les Apôtres, qui s'étaient attachés dès le commencement au Seigneur, répondirent : « Il n'est pas bon que nous abandonnions la parole de Dieu pour le service « des tables [1] ». Alors ils s'occupèrent d'ordonner des diacres pour n'être pas eux-mêmes détournés du devoir de prêcher la parole. C'est donc avec raison qu'on a appelé leur parole cette parole de la foi par laquelle tous ont cru en Jésus-Christ ou croiront en lui, n'importe d'où elle soit venue ou d'où elle vienne. Donc, dans sa prière, notre Rédempteur s'est occupé de tous ceux qu'il a rachetés, soit qu'ils fussent alors vivants dans leur chair, soit qu'ils ne dussent le devenir que plus tard. Car, en priant pour les Apôtres qui étaient alors avec lui, il y a joint ceux qui, par leur parole, devaient croire en lui. Mais ce que Notre-Seigneur dit ensuite mérite d'être traité à part dans un autre discours.

[1] Act. VI, 1-4.

CENT DIXIÈME TRAITÉ.

DEPUIS LES PAROLES SUIVANTES : « AFIN QUE TOUS SOIENT UN, ETC. », JUSQU'A CES MOTS : « ET « VOUS LES AVEZ AIMÉS, COMME VOUS M'AVEZ AIMÉ MOI AUSSI ». (Chap. XVII, 21 23.)

L'UNION ENTRE LES FIDÈLES.

Pour nous, comme pour les fidèles, Jésus demande l'union avec Dieu par la foi, et entre nous par la charité, et comme fruit de cette union, la connaissance de ce que nous croyons, la vue de la gloire de Jésus-Christ. Afin de nous élever à ce degré de science, il nous faut la grâce qui nous égale aux anges, et le Christ la demande aussi pour nous.

1. Quand le Seigneur Jésus eut prié pour ceux de ses disciples qu'il avait alors avec lui, il y joignit aussi les autres par ces mots: « Je ne « prie pas seulement pour ceux-là, mais aussi « pour ceux qui, par leur parole, doivent croire « en moi ». Et comme si nous lui avions demandé pourquoi il priait en leur faveur, il ajoute aussitôt : « Afin que tous ils soient un, comme « vous, Père, vous êtes en moi et moi en « vous, que de même ils soient un en nous [1] ». Déjà, lorsqu'il priait pour les disciples qu'il avait avec lui, il disait : « Père saint, gardez « en votre nom ceux que vous m'avez donnés, « afin qu'ils soient un comme nous-mêmes ». Il demande donc maintenant pour nous ce qu'il demandait alors pour ses autres disciples, à savoir que tous, eux et nous, nous ne soyons qu'un ; et ici il faut remarquer avec soin que Notre-Seigneur ne dit pas que nous soyons un , mais bien : « Que tous soient un, « comme vous, mon Père, en moi et moi en « vous » ; sous-entendu, nous sommes un. Il le dit, du reste, ensuite plus ouvertement; déjà il avait dit en parlant des disciples qui étaient avec lui : « Afin qu'ils soient un « comme nous ». Le Père est dans le Fils et le Fils est dans le Père, de telle sorte qu'ils ne sont qu'un, parce qu'ils ne sont qu'une seule substance. Pour nous, nous pouvons être en eux , mais nous ne pouvons être un avec eux, parce que nous n'avons pas avec eux une seule substance ; en effet, le Fils est Dieu avec le Père; en tant qu'homme, il est de la même substance que nous. Mais ici il veut plutôt faire allusion à ce qu'il a dit en un autre endroit : « Le Père et moi nous sommes un [1] ». Par là, il montre que le Père et lui ont la même nature. Aussi, quand le Père et le Fils, et même le Saint-Esprit, sont en nous, nous ne devons pas penser qu'ils aient avec nous la même nature. Ils sont en nous ou bien nous sommes en eux, de façon qu'ils sont un dans leur nature et que nous sommes un dans la nôtre. En effet, ils sont en nous

[1] Jean, XVII, 11.

[1] Jean, X, 30.

comme Dieu est dans son temple, et nous sommes en eux comme la créature dans son Créateur.

2. Ensuite, après avoir dit : « Qu'eux aussi « ils soient en nous », il ajoute : « Afin que le « monde croie que vous m'avez envoyé ». Qu'est-ce à dire? Le monde ne croira-t-il que quand nous serons tous un dans le Père et le Fils? N'est-ce pas en cela que consiste cette paix perpétuelle qui est plutôt la récompense de la foi que la foi elle-même? Car nous serons un, non pour croire, mais parce que nous aurons cru. Et même dans le cours de cette vie, quoique, en raison de notre foi commune, nous tous qui croyons en une même chose nous soyons un, selon cette parole de l'Apôtre : « Car vous tous vous êtes « un en Jésus-Christ [1] », nous sommes un non pour croire, mais parce que nous croyons. Que signifient donc ces mots : « Que tous « soient un, afin que tout le monde croie? » Car, « tous », c'est le monde qui croit. Autres, en effet, ne sont pas ceux qui seront un, et autre le monde qui croira, parce qu'ils seront un. Evidemment ceux dont il dit : « Que « tous soient un », sont les mêmes que ceux dont il a dit : « Je ne prie pas seulement pour « ceux-ci, mais encore pour ceux qui, par « leur parole, croiront en moi »; et il ajoute aussitôt : « Je prie afin que tous soient un ». Mais ces « tous », qui sont-ils? Le monde; non pas le monde ennemi, mais le monde fidèle. Car, après avoir dit : « Je ne prie pas « pour le monde [2] », il prie afin que le monde croie. C'est qu'il y a un monde dont il est écrit : « Ne soyons pas damnés avec ce « monde [3] ». Pour ce monde-là, Notre-Seigneur ne prie pas; car il n'ignore pas à quoi il est prédestiné. Mais il y a aussi un autre monde dont il est écrit : « Car le Fils de « l'homme n'est pas venu pour juger le « monde, mais pour que le monde soit sauvé « par lui [4] ». L'Apôtre conclut de là : « Dieu « était en Jésus-Christ, se réconciliant le « monde à lui-même [5] ». C'est pour ce monde qu'il prie, quand il dit : « Afin que le monde « croie que vous m'avez envoyé ». Lorsque le monde croit au Christ qui a été envoyé de Dieu, cette foi le réconcilie à Dieu. Comment donc comprendrons-nous ces paroles : « Qu'eux aussi croient en nous, afin que le « monde croie que vous m'avez envoyé? » Notre-Seigneur n'a pas voulu dire que la cause pour laquelle le monde devait croire en lui, serait leur union, comme si le monde devait croire parce qu'il les verrait unis. En effet, le monde se compose de tous ceux qui, par leur foi, deviennent un. Mais c'est par forme de prière qu'il dit : « Que le monde « croie » ; comme c'est par forme de prière qu'il a dit. « Que tous soient un » ; comme c'est par forme de prière qu'il a dit : « Qu'eux aussi « soient un en nous ». En effet, ces paroles : « Que tous soient un », sont la même chose que celles-ci : « Que le monde croie », parce que c'est en croyant qu'ils deviennent un d'une manière parfaite; car, bien qu'ils fussent un par leur nature, ils avaient eux-mêmes cessé d'être un en s'éloignant de celui qui est un. Par conséquent, si nous entendons, au troisième membre de cette phrase, cette parole de Notre-Seigneur : « Je prie », ou plutôt, ce qui sera plus complet, si nous la plaçons partout, l'explication la plus claire sera celle-ci : « Je prie pour que tous soient un, « comme vous, mon Père, êtes en moi et « moi en vous; je prie pour qu'eux aussi « soient un en nous; je prie pour que le « monde croie que vous m'avez envoyé ». Notre-Seigneur ajoute ces mots : « En nous », afin que si nous devenons un par l'effet d'une charité fidèle, nous sachions qu'il faut l'attribuer à la grâce de Dieu et non à nous-mêmes. C'est ainsi qu'après ces paroles : « Vous avez « été autrefois ténèbres, et maintenant vous « êtes lumière », l'Apôtre ajoute : « Dans le « Seigneur [1] », afin qu'ils n'attribuent pas ce résultat à eux-mêmes.

3. Notre Sauveur, en priant son Père, montrait qu'il était homme; et maintenant il montre qu'il fait lui-même ce qu'il demande, parce qu'il est Dieu avec le Père. « Et moi », dit-il, « je leur ai donné la gloire que vous « m'avez donnée ». Quelle gloire, sinon l'immortalité que la nature humaine devait recevoir en lui? A la vérité, il n'avait pas encore lui-même reçu cette immortalité; mais selon sa coutume, à cause de l'immutabilité de la prédestination, il annonce, par des verbes employés au temps passé, ce qui doit arriver, à savoir qu'il sera glorifié, c'est-à-dire ressuscité par le Père, et qu'à la fin il doit lui-même nous ressusciter pour cette

[1] Galat. III, 28. — [2] Jean, XVII, 9. — [3] I Cor. XI, 32. — [4] Jean, III, 17. — [5] II Cor. V, 19.

[1] Ephés. V, 8.

gloire. Ceci ressemble à ce qu'il dit ailleurs : « Comme le Père ressuscite les morts et les « vivifie, de même aussi le Fils vivifie ceux « qu'il veut ». Qui sont ceux qu'il vivifie? Ceux-là mêmes que le Père vivifie. En effet, « toutes les choses que fait le Père, ce sont les « mêmes choses et non pas d'autres » que fait le Fils ; et il « ne les fait pas différemment, « mais d'une manière tout à fait semblable [1] ». C'est donc lui qui s'est ressuscité lui-même. De là, cette parole : « Détruisez ce temple, et « en trois jours je le relèverai [2] ». De là il faut le conclure, bien qu'il ne le dise pas, il s'est donné lui-même la gloire de l'immortalité qu'il dit lui avoir été donnée par le Père. Souvent, en effet, il dit que le Père fait seul ce qu'il fait lui-même avec le Père, afin d'attribuer au Père, de qui il est, tout ce qu'il est. Mais quelquefois aussi, sans parler du Père, il dit qu'il fait lui-même ce que cependant il fait avec le Père : c'est afin de nous faire comprendre qu'il ne faut pas séparer le Fils de l'opération du Père, lorsque, sans parler de lui-même, il dit que le Père agit ; comme aussi le Père ne doit pas être séparé de l'opération du Fils, lorsque, sans parler du Père, le Fils dit qu'il agit lui-même ; car ils opèrent tous les deux également. Quand donc il s'agit de l'œuvre du Père et que le Fils passe sous silence sa propre opération, il nous recommande l'humilité, il veut nous être plus utile. Et quand ensuite, dans ce qu'il fait, il passe sous silence l'opération du Père, il fait ressortir son égalité avec son Père pour nous empêcher de croire qu'il lui soit inférieur. Ainsi donc, dans ce passage, il ne se donne pas comme étranger à l'œuvre du Père, quoiqu'il ait dit : « La clarté que vous m'avez donnée », parce qu'il se l'est aussi donnée à lui-même ; il ne donne pas non plus le Père comme étranger à ce qu'il fait lui-même, quoiqu'il dise : « Je la « leur ai donnée » ; car le Père la leur a aussi donnée. En effet, non-seulement les opérations du Père et du Fils, mais encore celles du Saint-Esprit, sont inséparables ; il a lui-même voulu la réalisation de ce qu'il demande à son Père pour les siens, c'est-à-dire, « que tous soient un » ; de même en est-il de ce qu'il a dit à son propre avantage : « La clarté que vous m'avez donnée, je « la leur ai donnée » ; il l'a aussi voulu, car il ajoute aussitôt : « Afin qu'ils soient un, « comme nous sommes un nous-mêmes ».

4. Notre-Seigneur ajoute ensuite : « Je suis « en eux et vous êtes en moi, afin qu'ils soient « consommés en un ». Par ces quelques mots, il se fait connaître pour Médiateur entre Dieu et les hommes. Cela n'est pas dit en ce sens que le Père ne soit pas en nous ou que nous ne soyons pas dans le Père, puisqu'en un autre endroit il dit : « Nous vien« drons vers lui et nous établirons en lui « notre demeure [1] ». Il ne faut pas l'entendre non plus en ce sens qu'il n'ait pas dit : « Je suis en eux et vous êtes en moi », puisqu'il vient de le dire, ou bien : Ils sont en moi et moi en vous ; mais bien : Vous êtes en moi, et moi en vous et eux en nous. Les paroles qui suivent maintenant : « Je suis en eux et « vous êtes en moi », doivent donc s'entendre de la personne du Médiateur, selon ce que dit l'Apôtre : « Vous êtes de Jésus-Christ, mais « Jésus-Christ est de Dieu [2] ». Quant à ce que Notre-Seigneur ajoute : « Afin qu'ils soient « consommés en un », il montre par là que la réconciliation opérée par le Médiateur va jusqu'à nous faire jouir d'une béatitude si parfaite qu'il sera impossible d'y rien ajouter. De là vient que les paroles qui suivent : « Afin « que le monde connaisse que c'est vous qui « m'avez envoyé », ne doivent pas, à mon avis, être entendues dans le même sens que s'il répétait : « Afin que le monde croie ». Quelquefois, en effet, le mot connaître s'emploie pour le mot croire, comme dans le passage précité où Notre-Seigneur s'exprime ainsi : « Et ils ont connu vraiment que je « suis sorti de vous, et ils ont cru que c'est « vous qui m'avez envoyé [3] ». Ce qu'il dit en dernier lieu par le mot : « ils ont cru », est la même chose que ce qu'il avait déjà dit par le mot : « Ils ont connu ». Mais comme il parle ici de consommation, la connaissance à laquelle il fait allusion est, nous devons le comprendre, celle qui s'acquerra par la claire vue et non celle qui, comme maintenant, s'acquiert par la foi. Notre-Seigneur semble avoir gardé un certain ordre en tout ce qu'il a dit tout à l'heure : « Afin que le monde « croie », et en ce qu'il dit maintenant : « Afin que le monde connaisse ». Car bien qu'il ait dit en premier lieu : « Afin que tous « soient un », et « qu'ils soient un en nous », il ne dit pas cependant : « Qu'ils soient con-

[1] Jean, v, 21, 19. — [2] Id. II, 19.

[1] Jean, XIV, 23. — [2] I Cor. III, 23. — [3] Jean, XVII, 8.

« sommés en un » ; mais il ajoute : « Afin que « le monde croie que c'est vous qui m'avez « envoyé ». Dans le second passage, au contraire, il dit : « Afin qu'ils soient consommés « en un », et il n'ajoute pas : « Afin que le « monde croie » ; mais bien : « Afin que le « monde connaisse que c'est vous qui m'avez « envoyé ». En effet, tant que nous croyons ce que nous ne voyons pas, nous ne sommes point encore consommés en science comme nous le serons quand nous aurons mérité de voir ce que nous croyons. C'est donc avec une singulière justesse d'expression qu'il dit d'abord : « Afin que le monde croie » ; et ensuite : « Afin que le monde connaisse », et ici et là, « que c'est vous qui m'avez envoyé». Par là, il veut nous apprendre qu'il appartient à l'amour inséparable du Père et du Fils de nous faire croire maintenant ce que notre foi tend à nous faire connaître. S'il disait : Afin qu'ils connaissent que c'est vous qui m'avez envoyé, ce serait la même chose que ce qu'il dit : « Afin que le monde connaisse ». Car c'est d'eux que se compose le monde, non pas le monde persévéramment ennemi de Dieu, qui est prédestiné à la damnation, mais le monde devenu son ami après avoir été son ennemi, et à cause duquel Dieu était en Jésus-Christ se réconciliant le monde à lui-même. Voilà pourquoi il dit : « Je suis en eux et vous « en moi » ; c'est comme s'il disait : Je suis en ceux vers lesquels vous m'avez envoyé, et vous êtes en moi vous réconciliant le monde par moi.

5. C'est pourquoi Notre-Seigneur ajoute ce qui suit : « Et vous les avez aimés comme « vous m'avez aimé moi-même ». C'est dans le Fils que le Père nous aime, parce que c'est en lui qu'il nous a élus avant la constitution du monde [1]. Celui en effet qui aime son Fils unique, aime aussi assurément les membres de ce Fils qu'il a adoptés en lui et par lui. Toutefois, de ce qu'il a dit : « Vous les avez « aimés comme moi-même », il ne suit nullement que nous soyons semblables au Fils unique qui nous a créés et régénérés. Car en disant : telle chose est comme telle autre, on ne veut pas toujours dire qu'il y ait une égalité parfaite entre les deux. Quelquefois on veut seulement dire : Telle chose existe à cause de telle autre, ou bien : Telle chose existe, afin que telle autre existe aussi. Qui oserait dire, par exemple, que les Apôtres ont été envoyés dans le monde par Jésus-Christ de la même manière que Jésus-Christ y a été envoyé par son Père? Je ne veux signaler d'autre différence que celle-ci, car il serait trop long d'énumérer les autres. Au moment où le Sauveur envoyait ses Apôtres, ils étaient déjà hommes; or, Notre-Seigneur a été envoyé pour devenir homme ; n'a-t-il pas dit pourtant un peu plus haut : « Comme vous « m'avez envoyé dans le monde, moi aussi je « les ai envoyés dans le monde [1] ? » C'était donc dire en d'autres termes : Parce que vous m'avez envoyé, je les ai envoyés. De même en est-il de ce passage : « Vous les avez aimés, « comme vous m'avez aimé moi-même »; ces paroles ne signifient que ceci : Vous les avez aimés, parce que vous m'avez aimé moi-même. Car celui qui aime le Fils doit nécessairement aimer ses membres, et le seul motif pour lequel le Père aime les membres du Fils, c'est qu'il aime le Fils lui-même. Mais il aime le Fils en tant que Dieu, parce qu'il l'a engendré semblable à lui ; il l'aime aussi en tant qu'homme, parce que son Verbe, qui est son Fils unique, s'est fait chair, et qu'à cause du Verbe la chair du Verbe est l'objet de ses affections. Pour nous, il nous aime, parce que nous sommes les membres de Celui qu'il aime, et afin que nous devenions ses membres, il nous a aimés avant que nous fussions.

6. C'est pourquoi l'amour que Dieu nous porte est incompréhensible et immuable. Car ce n'est pas du moment que nous lui avons été réconciliés par le sang de son Fils, que date son amour pour nous, mais il nous a aimés avant la constitution du monde pour que, conjointement avec son Fils unique, nous fussions aussi ses fils ; alors nous n'étions rien. De ce que la mort de son Fils nous a réconciliés avec lui, nous ne devons pas conclure qu'après nous avoir haïs, le Père ait commencé de nous aimer seulement au moment de notre réconciliation ; il aurait, en cela, imité la conduite d'un ennemi qui se réconcilie avec son ennemi, de manière à être désormais des amis, de manière à s'aimer mutuellement, après s'être réciproquement détestés. Nous avons été réconciliés à un Dieu qui nous aimait déjà et avec qui nous nous trouvions en inimitié à cause du péché. En parlant ainsi,

[1] Ephés. I, 4.

[1] Jean, XVII, 18.

ai-je dit la vérité? l'Apôtre en est témoin : « Dieu », dit-il, « certifie son amour envers « nous, parce que quand nous étions encore « pécheurs, Jésus-Christ est mort pour nous [1] ». Il avait donc de l'amour pour nous, même lorsque nous exercions contre lui notre inimitié en commettant l'iniquité. Et cependant c'est en toute vérité qu'il lui a été dit : « Vous « haïssez, Seigneur, tous ceux qui commet- « tent l'iniquité [2] ». Par conséquent il nous aimait d'une manière admirable et toute divine, même au moment où il nous haïssait. Il nous haïssait parce que nous n'étions pas tels qu'il nous avait faits ; mais comme notre iniquité n'avait pas entièrement détruit son ouvrage, il savait tout à la fois, en chacun de nous, haïr ce que nous avions fait et aimer ce qu'il avait fait. En toutes choses, voilà ce qu'on peut croire de lui, puisqu'il est dit de lui en toute vérité : « Vous ne haïs- « sez rien de ce que vous avez fait [3] ». Car tout ce qu'il déteste, il voudrait ne pas le voir exister; ou bien il faudrait dire qu'une chose existe à l'encontre de la volonté du Tout-Puissant, à moins que ce qu'il déteste ne se trouve, sous certains rapports, digne de son amour. C'est avec justice qu'il hait le vice et le réprouve comme contraire aux règles de son art ; et cependant, même dans les vicieux, il aime sa bonté en les guérissant, ou sa justice en les condamnant. Ainsi Dieu ne hait aucune des choses qu'il a faites. Créateur des natures et non des vices, il hait le mal, mais il ne l'a pas fait, et du mal lui-même il tire le bien qu'il fait, soit en guérissant ce mal par sa miséricorde, soit en le réglant par sa justice. Puisqu'il ne hait aucune des choses qu'il a faites, qui donc pourra exprimer dignement combien il aime les membres de son Fils unique et combien plus il aime ce Fils unique lui-même en qui ont été créées toutes les choses visibles et invisibles qui sont coordonnées chacune en son rang et aimées selon toutes les règles de la justice? Or, les membres de son Fils unique, il les élève par l'abondance de sa grâce jusqu'à la hauteur des saints anges. Mais comme le Fils unique est le Seigneur de toutes choses, il est évidemment aussi le Seigneur des anges, car par sa nature qui le fait Dieu, il est égal, non pas aux anges, mais à son Père. Et par la grâce qui le fait homme, ne surpasse-t-il pas en excellence tous les anges, puisqu'en lui l'homme et le Verbe ne forment qu'une seule personne ?

7. Il en est cependant qui nous préfèrent même aux anges ; car, disent-ils, c'est pour nous et non pour les anges que Jésus-Christ est mort. Mais qu'est-ce que cela? ce n'est autre chose que vouloir se glorifier de son impiété. Car « Jésus-Christ », dit l'Apôtre, « est mort dans le temps pour les impies [1] ». C'est la preuve, non pas de notre mérite, mais de la miséricorde divine. Car n'est-ce pas se montrer étrangement aveugle que de vouloir tirer du mérite de ce qu'on a, par sa faute, contracté une maladie assez détestable pour ne pouvoir être guérie que par la mort du médecin ? Cette mort, loin de rehausser nos mérites, manifeste les maladies auxquelles elle a servi de remède. Mais nous préférons-nous aux anges, parce que, les anges ayant péché, le remède capable de les guérir ne leur a pas été accordé? Dieu leur a-t-il accordé un mince secours, tandis qu'il nous en aurait octroyé un plus considérable ? Quand même il en serait ainsi, il faudrait encore savoir si Dieu a voulu agir ainsi parce que notre état primitif était plus excellent, ou bien parce que notre chute était plus profonde. Mais puisque le Créateur de tous les biens n'a accordé aucune grâce pour relever les mauvais anges, pourquoi n'en concluons-nous pas que leur faute a été jugée d'autant plus condamnable que leur nature était plus élevée ? En comparaison de nous, ils étaient d'autant plus obligés à ne pas pécher, qu'ils étaient meilleurs que nous. Or, en offensant leur Créateur, ils ont montré pour ses bienfaits une ingratitude d'autant plus exécrable, que dans leur création ils avaient reçu un plus grand bienfait. Néanmoins, il ne leur a pas suffi d'avoir abandonné Dieu, ils ont encore voulu nous tromper. Celui qui nous a aimés comme il a aimé Jésus-Christ, nous accordera donc un grand bienfait, puisqu'en considération de Celui dont il a voulu que nous soyons les membres, il nous rendra égaux aux saints anges [2] ; par nature, en effet, nous avons été créés inférieurs aux anges, et par notre péché nous étions devenus plus indignes d'être, d'une manière quelconque, admis en leur société.

[1] Rom. v, 8, 9. — [2] Ps. v, 7. — [3] Sages. xi, 25.

[1] Rom. v, 6. — [2] Luc, xx, 36.

CENT ONZIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CES PAROLES DE NOTRE-SEIGNEUR : « PÈRE, CEUX QUE VOUS M'AVEZ DONNÉS, JE VEUX « QUE LA OU JE SUIS, ILS SOIENT AUSSI AVEC MOI », JUSQU'A CES AUTRES : AFIN QUE L'AMOUR « DONT VOUS M'AVEZ AIMÉ SOIT EN EUX ET MOI EN EUX ». (Chap. XVII, 24-26.)

LE CIEL ET LA VISION INTUITIVE.

Jésus, voie, vérité et vie, demande le ciel pour ceux qu'il a reçus et choisis du monde, la conviction des choses qui ne se voient point, et enfin, comme moyen d'y parvenir, la foi et l'espérance.

1. L'espérance que le Seigneur Jésus donne aux siens est singulièrement élevée dans son objet, et l'on ne saurait imaginer rien de plus grand. Ecoutez et puisez dans votre espérance une immense joie : voici pourquoi vous devez non pas aimer, mais supporter la vie présente; écoutez, afin de vous montrer patients au milieu de ses tribulations [1]. Ecoutez, dis-je, et considérez attentivement jusqu'où s'élève notre espérance. C'est Jésus-Christ qui parle ; c'est le Fils unique de Dieu, coéternel et égal à son Père ; c'est celui qui s'est fait homme pour nous, mais qui n'est pas devenu menteur comme tout homme [2] ; c'est celui qui est la voie, la vie et la vérité [3] ; c'est celui qui a vaincu le monde [4], et il parle de ceux en faveur desquels il a remporté la victoire. Ecoutez, croyez, espérez, désirez ce qu'il dit. « Père, « je désire que là où je suis, ceux que vous « m'avez donnés soient aussi avec moi ». Quels sont ceux dont il dit que le Père les lui a donnés ? Ne sont-ce pas les mêmes dont il dit ailleurs : « Personne ne vient à moi, si le « Père qui m'a envoyé ne l'attire [5] ? » Comment fait-il lui-même avec le Père ce qu'il nous dit être l'œuvre du Père seul ? Nous le savons déjà, si nous avons profité de l'explication de cet Evangile. Ce sont ceux qu'il a reçus du Père, ceux qu'il a lui-même choisis du monde pour qu'ils ne soient plus du monde, comme lui-même n'en est pas ; mais pour qu'ils soient ce monde qui croit et connaît que Jésus-Christ a été envoyé par Dieu le Père, afin de délivrer le monde du monde et empêcher le monde, qui doit être réconcilié avec Dieu, d'être condamné avec le monde qui est son ennemi acharné. Voici, en effet, ce qu'il dit au commencement de cette prière : « Vous lui avez donné « pouvoir sur toute chair », c'est-à-dire sur tout homme, « afin qu'à tous ceux que vous lui « avez donnés, il donne la vie éternelle [1] ». Par là il montre qu'il a reçu pouvoir sur tout homme ; en conséquence, et puisqu'il jugera les vivants et les morts, il délivrera ceux qu'il voudra et condamnera aussi ceux qu'il voudra; par là, il montre encore que le Père lui a donné tous ceux auxquels il donnera la vie éternelle. Il dit en effet : « Afin qu'à tous ceux que vous « lui avez donnés, il donne la vie éternelle ». C'est pourquoi ceux à qui il ne donnera pas la vie éternelle, ne lui ont pas été donnés. Pourtant il a reçu pouvoir sur eux, puisque pouvoir lui a été donné sur toute chair, c'est-à-dire sur tout homme. Ainsi le monde réconcilié sera délivré du monde ennemi, lorsque exerçant sur celui-ci son pouvoir Jésus l'enverra à la mort éternelle; mais le premier il le fera sien et lui donnera la vie éternelle. La récompense promise par ce bon pasteur à toutes ses brebis, et par ce chef élevé à tous ses membres, c'est qu'où il est lui-même, là nous serons aussi avec lui. Cette promesse ne peut manquer de s'accomplir, puisque c'est le Fils tout-puissant qui dit au Père tout-puissant que telle est sa volonté. En cela aussi se trouve la volonté de l'Esprit-Saint, également éternel, également Dieu, Esprit unique des deux et la substance de leur volonté. De ces paroles que le Sauveur prononça au moment de sa passion : « Non ce « que je veux, mais ce que vous voulez, Père [2] », il semblerait résulter qu'il y avait eu ou qu'il y avait encore de la différence entre la vo-

[1] Rom. XII, 12.— [2] Ps. CXV, 11.— [3] Jean, XIV, 6.— [4] Id. XVI, 33. — [5] Id. VI, 44.

[1] Jean, XVII, 2. — [2] Matth. XXVI, 39.

lonté du Père et la volonté du Fils ; mais ce n'était là qu'un écho, écho fidèle néanmoins, de notre faiblesse, que notre chef transfigura en lui-même, lorsqu'il se chargea de nos péchés. Cependant, une est la volonté du Père et du Fils, et aussi de l'Esprit-Saint, qui par son adjonction forme avec eux la Trinité ; si notre faiblesse ne nous permet pas de le comprendre, notre piété nous fait du moins un devoir de le croire.

2. Autant que nous l'a permis la brièveté de notre discours, nous vous avons dit à qui Notre-Seignenr a fait cette promesse et combien elle est assurée : il nous reste donc à comprendre de notre mieux ce qu'il a bien voulu nous promettre. « Ceux que vous m'avez « donnés », dit-il, « je veux que là où je suis, ils « soient aussi avec moi ». Relativement à la créature dans laquelle il est né de la race de David selon la chair [1], Notre-Seigneur n'était pas encore où il devait se trouver plus tard. Cependant il a pu dire : « Où je suis », de manière à nous faire comprendre que bientôt il monterait au ciel, et qu'il se considérait comme étant déjà là où il devait être peu après. Il a pu aussi parler alors dans le même sens que lorsqu'il avait dit à Nicodème : « Personne ne monte au ciel, sinon celui qui « est descendu du ciel, le Fils de l'homme « qui est du ciel [2] ». Dans ce passage il ne dit pas : qui sera ; mais bien : « qui est », à cause de l'unité de personne par laquelle il est Dieu-homme et homme-Dieu ; il a donc promis de nous faire aller au ciel : c'est là qu'a été élevée la forme d'esclave qu'il a prise dans le sein de la Vierge ; c'est là qu'elle est placée à la droite du Père. Dans l'espérance de posséder plus tard un si grand bien, l'Apôtre lui-même a dit : « Mais Dieu, qui est riche en « miséricorde, à cause du grand amour dont « il nous a aimés, et, lorsque nous étions « morts par nos péchés, nous a vivifiés en- « semble par Jésus-Christ, par la grâce du- « quel nous avons été sauvés, et en même « temps il nous a ressuscités et nous a fait « asseoir dans les célestes demeures en Jésus- « Christ [3] ». Voici donc quel peut être le sens de ces paroles du Sauveur : « Que là où je « suis, ils soient aussi avec moi ». Notre-Seigneur dit lui-même qu'il est déjà au ciel. Pour nous, il dit qu'il veut que nous y soyons avec lui ; mais il montre que nous n'y sommes pas encore. Ce que Notre-Seigneur dit vouloir faire, l'Apôtre en parle comme si cela était déjà fait ; il ne dit pas en effet : Il nous ressuscitera et nous fera asseoir dans les célestes demeures ; mais bien : « Il nous a « ressuscités et fait asseoir dans les célestes « demeures ». Car ce n'est pas en vain, mais avec certitude qu'il regarde comme déjà fait ce dont l'accomplissement futur ne lui inspire aucun doute. Si, au contraire, nous voulons comprendre ces mots : « Je veux que là « où je suis, ils soient aussi avec moi », dans le sens de la nature de Dieu qui le rend égal au Père, éloignons de notre esprit toute pensée d'images corporelles. Que notre esprit écarte son attention ou sa contemplation de toute idée de longueur, de largeur, d'épaisseur et de couleur corporelles, de diffusion en des lieux ou en des espaces finis ou infinis ; qu'on ne se demande pas où se trouve le Fils qui est égal au Père ; car personne n'a encore découvert l'endroit où il ne serait pas. Mais que quiconque veut demander, demande plutôt à être avec lui ; non pas à être partout comme lui, mais à être n'importe où il soit. Jésus dit au larron, crucifié en punition de ses crimes, mais sauvé en récompense de sa foi : « Aujourd'hui tu seras avec moi dans le « paradis [1] ». En tant qu'il était homme, son âme devait être le jour même aux enfers, et son corps dans le tombeau. Mais en tant qu'il était Dieu, il était évidemment dans le paradis. Aussi l'âme du larron, lavée de ses crimes et béatifiée par la munificence du Christ, ne pouvait être partout comme lui ; mais le jour même elle put être avec lui dans le paradis, d'où il ne s'était pas éloigné puisqu'il est toujours partout. C'est pour cela, sans doute, qu'il ne lui a pas suffi de dire : « Je veux que « là où je suis, ils soient aussi », mais qu'il a ajouté : « avec moi ». Etre avec lui, c'est un grand bien. Les malheureux peuvent être où il est, parce que n'importe où ils soient, il y est aussi. Mais les bienheureux seuls peuvent être avec lui ; car ils ne peuvent être heureux que par lui. C'est donc en toute vérité qu'il a été dit à Dieu : « Si je monte au ciel, vous y « êtes ; si je descends aux enfers, vous y êtes « présent [2] ». Et Jésus-Christ n'est-il pas la sagesse de Dieu, cette sagesse « qui atteint « partout, à cause de sa pureté [3] ? » Mais la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres

[1] Rom. I, 3. — [2] Jean, III, 13. — [3] Ephés. II, 4-6.

[1] Luc, XXIII, 43. — [2] Ps. CXXXVIII, 8. — [3] Sag. VII, 24.

ne la comprennent pas [1]. Prenons pour exemple quelconque une chose visible, quoiqu'elle offre des différences sensibles. Quoiqu'un aveugle se trouve où est la lumière, il n'est cependant pas avec la lumière ; mais, malgré la présence de la lumière, il est lui-même absent par rapport à elle. Ainsi en est-il de l'infidèle et de l'impie, et même de l'homme fidèle et pieux qui n'est pas encore propre à contempler la lumière de la sagesse ; quoiqu'ils ne puissent jamais être en un lieu où ne soit pas Jésus-Christ, ils ne sont cependant pas avec Jésus-Christ, à moins qu'ils y soient comme en image ; car l'homme pieux et fidèle est sûrement avec Jésus-Christ par la foi. C'est pourquoi Notre-Seigneur dit : « Celui qui n'est pas avec moi est contre « moi [2] ». Mais lorsqu'il disait à Dieu le Père : « Ceux que vous m'avez donnés, je veux que « là où je suis, ils soient aussi avec moi », il parlait de cette image dans laquelle nous le verrons tel qu'il est [3].

3. Que personne ne vienne obscurcir par les nuages de la contradiction le sens très-clair que nous venons de donner ; les paroles qui suivent viennent prêter leur témoignage à celles qui précèdent. Notre-Seigneur, en effet, avait dit : « Je veux que là où je suis, ils « soient eux aussi avec moi » ; il continue et ajoute aussitôt : « Afin qu'ils voient la gloire « que vous m'avez donnée, parce que vous m'a- « vez aimé avant la constitution du monde ». Il dit : « Afin qu'ils voient », et non pas : afin qu'ils croient. C'est là, en effet, la récompense de la foi, et non la foi elle-même ; car si la foi est avec raison définie, dans l'épître aux Hébreux : « Une conviction des choses qui « ne se voient pas [4] » ; pourquoi la récompense de la foi ne serait-elle pas définie : La vision des choses que l'on a crues et espérées? Quand nous verrons la gloire que le Père a donnée à son Fils, et supposons qu'il s'agisse seulement ici de la gloire qu'il a donnée à son Fils fait homme après sa mort sur la croix, et non pas de celle que le Père lui a donnée, en tant que son égal, quand il l'a engendré ; quand nous verrons cette gloire du Fils, assurément alors se fera le jugement des vivants et des morts ; alors l'impie sera enlevé, afin qu'il ne voie pas la gloire du Seigneur [5]. Quelle gloire? Celle par laquelle il est Dieu. « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce « qu'ils verront Dieu [1] ». Les impies n'ont pas le cœur pur, c'est pourquoi ils ne verront pas Dieu. Alors ils iront au supplice éternel ; et c'est ainsi que l'impie sera enlevé, afin qu'il ne voie pas la gloire du Seigneur. Mais les justes iront à la vie éternelle [2]. Or, en quoi consiste la vie éternelle ? « A vous connaître », dit Notre-Seigneur, « vous, le seul vrai Dieu, « et Celui que vous avez envoyé, Jésus- « Christ [3] ». Elle consiste à le connaître, non pas de la manière dont il sera connu de ceux qui, sans avoir le cœur pur, auront pu cependant le voir juger les hommes dans sa forme d'esclave glorifiée, mais de la manière dont il doit être connu par ceux qui ont le cœur pur, comme seul vrai Dieu, Fils avec le Père et le Saint-Esprit, puisque la Trinité est le seul vrai Dieu. Si nous le considérons en tant qu'il est Fils de Dieu, Dieu lui-même égal et coéternel au Père, voici le sens que nous devons donner à ces paroles : « Je veux « que là où je suis, ils soient aussi avec moi ». Nous serons dans le Père avec Jésus-Christ ; mais il y sera à sa manière et nous à la nôtre, n'importe où nous nous trouvions corporellement. S'il faut appeler lieu ce qui ne contient pas de corps, et que le lieu d'une chose soit celui où elle est, le Père est dans le lieu éternel, où se trouve toujours Jésus-Christ, et le lieu où se trouve le Père n'est autre que le Fils ; « car », dit-il, « je suis dans le « Père et le Père est en moi [4] ». Et dans la présente prière, il dit aussi : « Comme vous, « mon Père, vous êtes en moi et moi en « vous ». Ils sont eux-mêmes le lieu de notre habitation ; car il ajoute : « Afin qu'eux aussi « soient un en nous [5] ». Oui, nous sommes le lieu où Dieu réside, parce que nous sommes son temple. Ainsi, celui qui est mort et qui vit pour nous, prie afin que nous soyons un en eux : « Parce que son habitation a été « établie dans la paix, et sa demeure dans « Sion [6] ». Et nous sommes nous-mêmes cette demeure. Mais ces lieux et les choses qui s'y trouvent, comment se les représenter sans capacités étendues, et sans dimensions corporelles? Néanmoins, ce n'est pas à beaucoup près une imperfection de nier, de repousser et de réprouver tout ce qui, sous les images, se présente à l'œil de notre cœur. Et

[1] Jean, I, 5. — [2] Matth. XII, 30. — [3] I Jean, III, 2. — [4] Hébr. XI, 1. — [5] Isa. XXVI, 10.

[1] Matth. V, 8. — [2] Id. XXV, 46. — [3] Jean, XVII, 3. — [4] Id. XIV, 10. — [5] Id. XVII, 21. — [6] Ps. LXXV, 3.

la lumière à l'aide de laquelle nous voyons que ces choses doivent être niées, repoussées et réprouvées, il faut nous l'imaginer de notre mieux, reconnaître combien elle est certaine, l'aimer pour nous élever ensuite et nous approcher des choses intérieures. Et puisque notre âme, faible et moins pure que ces choses, ne peut les pénétrer, qu'elle ne s'en laisse pas éloigner sans pousser un gémissement d'amour et sans verser des larmes de désir, qu'elle attende avec patience le moment où elle sera purifiée par la foi, et qu'elle se prépare par des mœurs saintes à y habiter un jour.

4. Comment donc ne serions-nous pas avec Jésus-Christ, où il est, quand nous serons avec lui dans le Père, dans le sein duquel il est? Aussi, quoique nous ne soyons pas encore en possession de la réalité, et que nous en nourrissions seulement l'espérance, l'Apôtre n'a pas voulu nous le taire, et il nous dit : « Si « vous êtes ressuscités avec Jésus-Christ, « cherchez les choses qui sont en haut, où « Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu. « Ayez du goût pour les choses qui sont en « haut, et non pour celles qui sont sur la « terre. Car vous êtes morts », ajoute-t-il, « et « votre vie a été cachée avec Jésus-Christ en « Dieu ». Ainsi donc, en attendant, par la foi et l'espérance notre vie se trouve où se trouve Jésus-Christ, elle est avec lui. Et voilà comment déjà s'est accompli ce que Notre-Seigneur demandait dans sa prière : « Je veux « que là où je suis, ils soient aussi avec moi ». Mais maintenant nous n'y sommes que par la foi. Quand y serons-nous en réalité pour le voir à découvert? « Quand Jésus-Christ, « qui est votre vie », dit l'Apôtre, « vous aura « apparu, alors vous apparaîtrez, vous aussi, « avec lui dans la gloire [1] ». Alors nous apparaîtrons ce qu'alors nous serons. Car alors nous verrons que nous n'avons ni cru ni espéré inutilement ces choses avant de les posséder. C'est ce que fera Celui à qui le Fils dit : « Afin qu'ils voient la gloire que vous « m'avez donnée », et qui ajoute incontinent : « Parce que vous m'avez aimé avant la cons« titution du monde ». Car, en lui, il nous a aimés nous aussi avant la constitution du monde, et alors il a prédestiné ce qu'il ferait à la fin du monde.

5. « Père juste », continue Notre-Seigneur, « le monde ne vous a pas connu ». C'est parce que vous êtes juste qu'il ne vous a pas connu. Et c'est avec raison que ce monde prédestiné à la damnation ne l'a pas connu. Mais si le monde qu'il s'est réconcilié par Jésus-Christ l'a connu, ce n'est point par son propre mérite, mais par l'effet de la grâce. Qu'est-ce, en effet, que le connaître, sinon la vie éternelle? Il ne l'a pas donnée au monde damné, mais il l'a donnée au monde réconcilié. Le monde ne vous a donc pas connu précisément parce que vous êtes juste, et en agissant de manière à ce qu'il ne vous connût pas, vous avez agi selon ses mérites; mais si le monde réconcilié vous a connu, c'est parce que vous êtes miséricordieux, et pour l'aider à vous connaître, vous lui êtes venu en aide, non pas à cause de son mérite, mais par l'effet de votre grâce. Notre-Seigneur ajoute ensuite : « Mais moi, je vous ai connu ». Jésus-Christ comme Dieu est la source de la grâce; mais comme homme, il est né du Saint-Esprit et de la Vierge par une grâce ineffable. Enfin, c'est à cause de lui, car la grâce de Dieu nous vient par Jésus-Christ Notre-Seigneur; « et ceux-ci », ajoute-t-il, « ont connu « que vous m'avez envoyé ». Voilà le monde réconcilié. Mais comme ils l'ont connu parce que vous m'avez envoyé, c'est donc par un don de la grâce qu'ils l'ont connu.

6. « Et je leur ai fait connaître votre nom, « et je le leur ferai connaître encore ». Je le leur ai fait connaître par la foi, je le leur ferai connaître par la claire vision. Je le leur ai fait connaître dans le cours de leur pèlerinage ici-bas; je le leur ferai connaître dans leur royaume éternel. « Afin », continue Notre-Seigneur, « que l'amour dont vous « m'avez aimé soit en eux, et que moi aussi « je sois en vous ». Cette locution : *Dilectio quam dilexisti me*, n'est pas en usage; il faudrait dire : *Dilectio qua dilexisti me*. La première est tirée du grec; cependant il y en a de semblables en latin; car nous disons : *Fidelem servitutem servivit*, *strenuam militiam militavit*, (il a servi avec fidélité, il a fait la guerre avec courage), tandis qu'il aurait fallu dire ; *Fideli servitute servivit, strenua militia militavit*. L'Apôtre a imité cette manière de parler: *Dilectio quam dilexisti me*, car il a employé une locution pareille, quand il a dit: *Bonum certamen certavi* [1], « j'ai com-

[1] Coloss. III, 1-4.

[1] II Tim. IV, 7.

« battu un bon combat ». Il ne dit pas : *Bono certamine*, ce qui eût été plus conforme à l'usage et aussi à la règle. Mais comment l'amour dont le Père aime le Fils est-il en nous? Parce que nous sommes ses membres et que nous sommes aimés en lui; car il est aimé tout entier, et comme chef et comme corps. C'est pourquoi il a ajouté : « Et moi « en eux », comme s'il disait : parce que je suis, moi aussi, en eux. Car autre est la manière dont il est en nous comme dans son temple, autre est la manière dont il est en nous en tant que nous sommes lui-même, puisque, comme il s'est fait homme pour devenir notre chef, nous sommes devenus son corps. La prière du Sauveur est finie; sa passion commence; finissons donc aussi ce discours : dans les suivants, nous dirons sur sa passion ce qu'il nous inspirera.

CENT DOUZIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CES PAROLES : « JÉSUS AYANT DIT CES CHOSES, SORTIT AVEC SES DISCIPLES », JUSQU'À CES AUTRES : « ILS SAISIRENT JÉSUS ET LE LIÈRENT ». (Chap. XVIII, 1-12.)

JÉSUS AU JARDIN DES OLIVES.

Arrivé au jardin des Olives, le Sauveur y est bientôt suivi par les Juifs et Judas. D'un mot, il les renverse et guérit Malchus que Pierre a blessé. Avant sa guérison, Malchus était la figure de la servitude, et après, celle de la liberté, comme sa blessure était l'emblème du renouvellement de l'intelligence.

1. A la suite du beau et long discours qu'après la cène et avant de répandre son sang le Sauveur adressa à ceux de ses disciples qui étaient avec lui, à la suite de la prière qu'il adressa à son Père, l'évangéliste Jean commence en ces termes le récit de sa passion : « Jésus ayant dit ces choses sortit avec ses « disciples au-delà du torrent de Cédron, où « était un jardin, dans lequel il entra, lui et « ses disciples. Or, Judas, qui le trahissait, « connaissait aussi ce lieu-là, parce que Jésus « y était souvent venu avec ses disciples ». L'Evangéliste raconte que Notre-Seigneur entra dans le jardin avec ses disciples ; mais cela n'arriva pas aussitôt après la prière dont il est écrit : « Jésus ayant dit ces choses ». Dans l'intervalle eurent lieu quelques événements que notre Evangéliste a passés sous silence et qui se lisent dans les autres évangiles. De même aussi nous trouvons dans celui de Jean le récit de beaucoup d'événements dont les autres évangélistes ne parlent pas. Pour ceux qui voudraient savoir comment ils s'accordent entre eux et comment la vérité émise par l'un n'est pas combattue par l'autre, ils l'apprendront, non pas dans ces discours, mais dans d'autres traités d'un pénible travail que j'ai composés sur ce sujet ; qu'ils les étudient non debout et en écoutant, mais assis et en les lisant ou bien en prêtant une oreille et un esprit très-attentifs à celui qu'ils chargeront de les lire. Néanmoins, soit qu'ils puissent en cette vie arriver à cette science, soit qu'ils en soient empêchés par quelque obstacle, ils doivent croire dès à présent qu'il n'y a dans aucun évangile, dans ceux du moins que l'autorité de l'Eglise reçoit comme canoniques, rien de contraire à ce qui se trouve dans les autres; car ils sont tous doués de la même véracité. Pour le moment, voyons, sans le comparer à celui des autres, le récit de Jean que nous avons entrepris d'expliquer ; nous passerons brièvement sur les choses qui sont claires, et, quand le sujet le demandera, nous pourrons nous arrêter plus longtemps. Et maintenant, quoiqu'il soit dit : « Jésus ayant « dit ces choses sortit avec ses disciples au-« delà du torrent de Cédron, où était un jar-« din dans lequel il entra lui et ses disciples », il ne faut pas entendre ce passage en ce sens

qu'aussitôt après avoir fini de parler, Notre-Seigneur entra dans le jardin. Mais ces paroles : « Jésus ayant dit ces choses », doivent seulement nous faire comprendre qu'il n'entra pas dans le jardin avant d'avoir fini son discours.

2. « Or, Judas qui le trahissait connaissait ce « lieu ». L'ordre des mots est celui-ci : « Il « connaissait ce lieu, lui qui le trahissait, « parce que », ajoute l'Evangéliste, « Jésus y « était venu souvent avec ses disciples ». C'est donc là que ce loup, couvert d'une peau de brebis et supporté au milieu des brebis par un dessein profond du Père de famille, savait pouvoir disperser pour un peu de temps le troupeau, en dressant des embûches au Pasteur. « Judas, ayant accepté une cohorte et « des serviteurs envoyés par les princes et les « Pharisiens, vint en ce lieu avec des lanter« nes, et des torches, et des armes ». La cohorte était composée, non de juifs, mais de soldats. Elle était envoyée par le gouverneur, comme pour s'emparer d'un coupable ; par là, ils respectaient l'ordre des pouvoirs légitimes afin que personne n'osât leur résister, quand ils le tiendraient. D'ailleurs, ils avaient rassemblé une si grande troupe et l'avaient armée de telle sorte, qu'elle devait suffire à effrayer ou à disperser ceux qui auraient osé défendre Jésus-Christ. Sa puissance était tellement cachée, et sa faiblesse était si visible, que toutes ces précautions parurent aux yeux de ses ennemis nécessaires à employer contre lui ; car ils ignoraient qu'ils ne pouvaient lui faire que ce qu'il voulait lui-même. Car il était bon, et il faisait un bon usage du mal, et il tirait le bien du mal pour rendre bons les méchants et séparer les bons d'avec les autres.

3. « Or », continue l'Evangéliste, « Jésus, « sachant tout ce qui devait lui arriver, s'a« vança et leur dit : Qui cherchez-vous ? Ils « lui répondirent : Jésus de Nazareth. Jésus « leur dit : C'est moi, et Judas qui le trahissait « était debout au milieu d'eux. Aussitôt donc « que Jésus leur eut dit : C'est moi, ils s'en « allèrent à la renverse et tombèrent par « terre ». Où est donc maintenant la cohorte de soldats ? où sont les serviteurs des prêtres et des Pharisiens ? où est cette terreur et ce grand déploiement d'armes ? Une seule parole : « C'est moi », a suffi, sans le secours d'aucune arme, pour frapper, repousser et renverser une foule si nombreuse, transportée de haine et rendue redoutable par ses armes. Le Dieu se dérobait sous le voile de l'humanité, et le jour éternel se trouvait tellement éclipsé sous les membres humains, que les ténèbres le cherchaient avec des lanternes et des torches pour le tuer. Il dit : « C'est moi », et il renverse ces impies. Que fera-t-il quand il viendra pour juger, puisqu'il fait de telles choses au moment où il va être jugé ? Quelle sera sa puissance quand il régnera, s'il peut ainsi agir quand il va tomber sous les coups de la mort ? Et maintenant, par le moyen de l'Evangile, Jésus-Christ dit partout : « C'est « moi », et les Juifs attendent l'antechrist, pour retourner en arrière et tomber à terre ; car ils abandonnent les choses célestes et n'aiment que les choses terrestres. Certes, les persécuteurs sont venus avec Celui qui le trahissait, pour saisir Jésus ; ils ont trouvé Celui qu'ils cherchaient, ils ont entendu : « C'est moi ». Pourquoi ne l'ont-ils pas saisi ? Pourquoi, au contraire, se sont-ils en allés à la renverse et sont-ils tombés ? parce qu'ainsi l'a voulu Celui qui peut tout ce qu'il veut. Mais s'il ne leur permettait jamais de le saisir, ils ne lui feraient pas ce pour quoi il sont venus, et il ne ferait pas lui-même ce pour quoi il est descendu sur la terre. Dans leur fureur, ils le cherchaient pour le mettre à mort ; mais il nous cherchait lui-même en mourant. C'est pourquoi il leur a montré son pouvoir et l'impuissance où ils étaient de le saisir, bien qu'ils le voulussent ; qu'ils le prennent maintenant, afin qu'il le fasse servir, à leur insu, à l'accomplissement de sa volonté.

4. « Il leur demanda donc de nouveau : Qui « cherchez-vous ? ils lui dirent : Jésus de Na« zareth. Jésus leur répondit : Je vous ai dit « que c'est moi. Si donc c'est moi que vous « cherchez, laissez aller ceux-ci. C'était afin « que fût accomplie la parole qu'il avait dite : « Ceux que vous m'avez donnés, je n'en a « perdu aucun. Si c'est moi que vous cher» chez », dit Notre-Seigneur, « laissez aller » ceux-ci ». Il parle à des ennemis, et cependant ils font ce qu'il ordonne, ils laissent aller ceux qu'il ne veut pas voir périr. Mais ne devaient-ils pas mourir dans la suite ? Pourquoi donc, s'ils mouraient maintenant, les perdrait-il ? parce qu'ils ne croyaient pas encore en lui de la manière dont croient tous ceux qui ne périssent pas.

5. « Or, Simon Pierre ayant un glaive, le « tira et frappa un serviteur du prince des « prêtres, et lui coupa l'oreille droite. Or, le « nom de ce serviteur était Malchus ». Seul notre Evangéliste a fait connaître le nom de ce serviteur : comme aussi Luc a été seul pour dire que Notre-Seigneur toucha son oreille et la guérit [1]. Or, Malchus signifie qui doit régner. Que signifie donc cette oreille coupée pour le Seigneur et guérie par lui, sinon le renouvellement de l'intelligence qui se dépouille de ses anciens errements, afin de se trouver dans la nouveauté de l'esprit, et non plus dans l'ancienneté de la lettre [2] ? Celui qui a reçu de Jésus-Christ un tel bienfait ne doit-il pas évidemment régner avec Jésus-Christ ? Malchus a été un esclave, et par conséquent il symbolise cet Ancien Testament qui engendre pour la servitude, et dont la figure est Agar [3]. Mais quand est advenue la santé, alors a été figurée la liberté. Notre-Seigneur blâma l'action de Pierre et lui défendit de passer outre : « Re- « mets ton glaive dans le fourreau ; le calice « que le Père m'a donné, ne le boirai-je pas ? » Par son action, ce disciple ne voulait que défendre son Maître, il ne songeait nullement à ce que signifiait sa conduite. C'est pourquoi il a fallu que le Sauveur l'exhortât à la patience, et que cela fût écrit pour être compris de nous. Notre-Seigneur dit que c'est le Père qui lui a donné le calice de sa passion ; assurément, c'est aussi ce que veut dire l'Apôtre par ces mots : « Si Dieu est pour nous, « qui sera contre nous ? Lui qui n'a pas épar- « gné son propre Fils, mais l'a livré pour nous « tous [1] ». Cependant, Celui qui a bu ce calice, l'a aussi préparé. Aussi le même Apôtre nous dit-il : « Jésus-Christ nous a aimés et « s'est livré lui-même pour nous, en s'offrant « à Dieu comme une victime d'agréable « odeur [2] ».

[1] Luc, XXII, 51. — [2] Rom. VII, 6. — [3] Galat. IV, 24.

6. « La cohorte, et le tribun, et les satellites « des Juifs, saisirent Jésus et le lièrent ». Ils se saisirent de Celui dont ils n'approchèrent même pas. Car il est le jour, et ils restèrent ténèbres, et ils n'entendirent pas cette parole : « Approchez-vous de lui et soyez éclairés [3] ». S'ils s'en étaient approchés de la sorte, ils l'auraient saisi non avec leurs mains pour le mettre à mort, mais avec leur cœur pour le recevoir. Hélas ! en le saisissant comme ils le faisaient, ils s'en éloignèrent davantage. Et ils lièrent Celui par qui ils auraient dû plutôt vouloir être déliés. Et peut-être y en eut-il parmi eux pour le charger alors de leurs chaînes, et qui, délivrés par lui dans la suite, s'écrièrent : « Vous avez brisé mes liens [4] ». C'est assez pour aujourd'hui ; si Dieu le permet, nous traiterons ce qui suit dans un autre discours.

[1] Rom. VIII, 31, 32. — [2] Ephés. V, 2. — [3] Ps. XXXIII, 6. — [4] Id. CXV, 16.

CENT TREIZIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CES PAROLES : « ET ILS LE CONDUISIRENT D'ABORD VERS ANNE », JUSQU'A CES AUTRES : « PIERRE LE NIA ENCORE UNE FOIS, ET AUSSITOT LE COQ CHANTA ». (Chap. XVIII, 13-27.)

JÉSUS CHEZ ANNE ET CHEZ CAIPHE.

Le Sauveur, trahi par Judas, traîné chez Anne, y est renié trois fois, par Pierre : ensuite, on le conduit chez Caïphe, un assistant le soufflette, et il répond à cette injure avec une dignité et un calme qui doivent nous servir d'exemple.

1. Les persécuteurs de Notre-Seigneur, après que Judas le leur eut livré, le saisirent et le lièrent ; car il nous a aimés, il s'est livré lui-même pour nous [1], et le Père ne l'a pas épargné, mais il l'a livré pour nous tous [2].

[1] Ephés. V, 2. — [2] Rom. VIII, 32.

Mais il ne faut pas croire que Judas soit à louanger pour le bien que nous avons tiré de sa trahison, il n'a mérité que la condamnation due à un si grand crime. « Ils le con« duisirent », nous raconte l'Evangéliste Jean, d'abord chez « Anne ». Et il nous en donne la raison : « Car », dit-il, « il était beau-père « de Caïphe qui était le Pontife de cette année. « Caïphe », continue-t-il, « était celui qui « avait donné ce conseil aux Juifs : Il est utile « qu'un seul homme meure pour tout le « peuple ». Matthieu, qui a voulu raconter plus brièvement le fait, rapporte que Notre-Seigneur fut conduit vers Caïphe [1]. Car s'il fut conduit d'abord vers Anne, c'est qu'Anne était le beau-père de Caïphe ; de là nous devons conclure que Caïphe avait voulu qu'il en fût ainsi.

2. L'Evangéliste continue : « Or, Simon « Pierre et un autre disciple suivaient Jésus ». Quel est cet autre disciple? Le dire serait parler témérairement, puisqu'on ne nous l'apprend pas ; remarquez-le , néanmoins. C'est ainsi que Jean se désigne ordinairement lui-même en ajoutant « que Jésus l'aimait [2] ». Aussi, est-ce peut-être lui. Mais, quel qu'il soit, voyons ce qui suit : « Ce disciple était « connu du grand prêtre, et il entra avec Jésus « dans la cour du grand prêtre. Or, Pierre se « tenait dehors à la porte. Mais cet autre disciple « qui était connu du grand prêtre sortit, parla « à la portière et fit entrer Pierre. Or, cette « servante, la portière, dit à Pierre : Et toi, « n'es-tu pas aussi des disciples de cet homme? « Il lui répondit : Je n'en suis point ». Cette colonne qui se croyait si ferme, la voilà ébranlée jusque dans ses fondements par le moindre souffle du vent. Où est l'audace de cet homme qui promettait tant de choses et présumait si fort de lui-même? Où sont ces paroles qu'il avait prononcées : « Pourquoi « ne puis-je pas vous suivre maintenant ? « je donnerai ma vie pour vous [3] ?» Nier qu'on soit le disciple de son maître, est-ce le suivre? Donne-t-on sa vie pour son maître, quand, par crainte de mourir, on tremble à la voix d'une servante ? Mais faut-il nous étonner si les prédictions de Dieu sont infaillibles, et si les présomptions de l'homme sont trompeuses? D'après ce que l'Evangile a commencé de nous dire du reniement de l'apôtre Pierre, nous devons le remarquer : on renie Jésus-Christ, non-seulement en disant qu'il n'est pas le Christ, mais encore en soutenant qu'on n'est pas chrétien, quand on l'est. Notre-Seigneur n'a pas dit à Pierre : Tu nieras que tu es mon disciple ; mais : « Tu « me nieras [1] » ; il l'a donc nié lui-même, quand il a nié qu'il fût son disciple. Et en niant qu'il fût son disciple, qu'a-t-il nié, sinon qu'il fût chrétien ? Sans doute, les disciples de Jésus-Christ n'étaient pas encore appelés de ce nom ; ils ne furent pour la première fois appelés chrétiens, que quelque temps après l'ascension, à Antioche [2]. Mais déjà existait le motif qui devait leur faire donner ce nom-là ; déjà existaient les disciples qui plus tard furent appelés chrétiens ; et ils ont transmis à leur postérité ce nom qui leur était commun, comme la foi qui leur était commune. Celui donc qui niait être disciple de Jésus-Christ, niait la chose que l'on désigne par le nom de chrétien. Dans la suite, combien de personnes se sont montrées capables de ce que n'a pu faire ce disciple qui tenait les clefs du royaume des cieux [3] ? Ici, je ne parle ni de vieillards ni de vieilles femmes à qui le dégoût de la vie a pu inspirer plus facilement le mépris de la mort endurée pour confesser Jésus-Christ ; je ne parle pas non plus de jeunes gens de l'un et de l'autre sexe, car on est en droit d'exiger de cet âge la force et le courage ; mais je parle de petits garçons et de petites filles, et de cette troupe innombrable de saints martyrs qui sont entrés par force et par violence dans le royaume des cieux. Aussi, quand Celui qui nous a rachetés de son sang se livra pour nous, il dit : « Laissez ceux-là s'en aller », afin que fût accomplie la parole qu'il avait dite : « Ceux que vous m'avez donnés, je « n'en ai pas perdu un seul ». En effet, si Pierre était mort après avoir renié Jésus-Christ, n'aurait-il pas été perdu ?

3. « Les serviteurs et les ministres se « tenaient auprès du feu, car il faisait froid, et « ils se chauffaient ». On n'était pas en hiver, et cependant il faisait froid, comme il arrive d'ordinaire à l'équinoxe du printemps. « Or, « Pierre était aussi avec eux et se chauffait. « Le Pontife donc interrogea Jésus sur ses « disciples et sur sa doctrine. Jésus lui ré« pondit : J'ai publiquement parlé au monde, « j'ai toujours enseigné dans la synagogue et

[1] Matth. XXV 57. — [2] Jean, XIII, 23 ; XIX, 26 — [3] Id. XIII, 37.

[1] Matth. XXVI, 34 — [2] Act. XI, 26. — [3] Matth. XVI, 19.

« dans le temple où tous les Juifs s'assemblent, « et je n'ai rien dit en secret; pourquoi m'in« terrogez-vous? interrogez ceux qui ont en« tendu ce que je leur ai dit: ils savent ce « que je leur ai dit ». Ici se présente une question qu'il ne faut point passer sous silence : comment le Seigneur Jésus a-t-il pu dire : « J'ai publiquement parlé au « monde » ; et surtout : « Je n'ai rien dit en « secret? » Dans le dernier discours qu'il a adressé à ses disciples après la cène, ne leur a-t-il pas dit : « Je vous ai dit ces choses en « paraboles; mais voici venir l'heure où je ne « vous parlerai plus en paraboles, mais je « vous parlerai ouvertement de mon Père [1] ? » Si donc à ses disciples qui lui étaient le plus attachés il ne parlait pas ouvertement, s'il se contentait de leur promettre l'heure où il leur parlerait ouvertement, comment a-t-il parlé ouvertement au monde ? De plus, comme nous l'apprend l'autorité des autres évangélistes, il parlait beaucoup plus ouvertement à ses disciples qu'à tous autres, lorsqu'il était seul avec eux et éloigné de la foule. Que signifient donc ces paroles : « Je n'ai « rien dit en secret? » Il faut donc comprendre qu'il a dit : « J'ai parlé ouvertement au « monde », en ce sens : Beaucoup m'ont entendu. En effet, et dans un sens il parlait ouvertement, et dans un autre il ne parlait pas ouvertement : il parlait ouvertement, parce que plusieurs l'entendaient ; et il ne parlait pas ouvertement, parce qu'ils ne comprenaient pas. D'ailleurs, encore, ce qu'il disait à part à ses disciples, il ne le disait pas en secret. Car peut-on dire que celui-là parle en secret, qui parle devant tant d'hommes ? N'est-il pas écrit : « Que dans la bouche de deux ou trois « témoins toute parole soit stable [2] ? » et surtout, ce qu'it dit à un petit nombre, ne veut-il pas que ce petit nombre le publie devant tous? Notre-Seigneur l'a dit à ses disciples qui se trouvaient alors en petit nombre autour de lui : « Ce que je vous dis dans les ténèbres, « dites-le dans la lumière; et ce que vous « entendez à l'oreille, prêchez-le sur les « toits [3] ». Donc, même ce qui semblait dit secrètement, d'une certaine façon n'était pas dit en secret ; car Jésus le disait, non pas afin que ceux à qui il parlait gardassent le silence, mais au contraire pour qu'ils le répandissent partout. Ainsi donc une même chose peut être en même temps dite ouvertement et non ouvertement, ou bien en secret et non en secret, comme il est écrit : « Afin que voyant, « ils voient et ne voient pas [1] ». Comment « peuvent-ils voir ? » parce que la chose est publique et non secrète ; et comment les mêmes « ne voient-ils pas ? » parce que la chose n'est pas publique, mais secrète. Néanmoins, les choses qu'ils avaient entendues et n'avaient pas comprises étaient de telle nature qu'elles ne pouvaient être incriminées avec justice et vérité. Aussi chaque fois qu'ils l'interrogèrent pour trouver dans ses réponses un motif de l'accuser, il leur répondit de manière à dépister leur ruse et à renverser leurs projets de calomnies. C'est pourquoi il leur disait : « Pourquoi m'interrogez-vous ? « Interrogez ceux qui ont entendu ce que je « leur ai dit; ceux-là savent ce que j'ai dit ».

4. « Quand il eut dit ces paroles, un des « ministres qui était là donna un soufflet à « Jésus, en disant : Est-ce ainsi que tu réponds « au Pontife ? Jésus lui répondit : Si j'ai mal « parlé, rends témoignage du mal que j'ai « dit ; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me « frappes-tu ? » Quoi de plus vrai, de plus doux et de plus juste que cette réponse ? Elle vient de celui dont le Prophète avait dit à l'avance : « Entreprends, et marche en pros« pérant, et règne pour la vérité, la douceur « et la justice [2] ». Si nous considérons la qualité de celui qui a reçu ce soufflet, ne voudrions-nous pas que celui qui l'a ainsi frappé fût consumé par le feu du ciel ou englouti par la terre entr'ouverte, ou saisi par le démon et roulé par lui, ou, enfin, frappé de quelque châtiment semblable, sinon plus grave encore? Lequel de ces tourments n'aurait pu ordonner dans sa puissance Celui par qui le monde a été fait? Mais il a préféré nous enseigner la patience qui triomphe du monde. Mais, dira quelqu'un : Pourquoi Jésus n'a-t-il pas fait ce qu'il avait lui-même commandé [3] ? Il ne devait pas répondre ainsi à celui qui le frappait, mais lui présenter l'autre joue. Eh quoi ! n'a-t-il pas répondu avec vérité, douceur et justice ? N'a-t-il pas fait plus que tendre l'autre joue à celui qui le frappait, et n'a-t-il pas donné tout son corps à ceux qui devaient le clouer à la croix ? Ainsi nous a-t-il appris ce qu'il était surtout important de nous apprendre, à savoir, que ces grands préceptes

[1] Jean, XVI, 25. — [2] Deut. XIX, 15. — [3] Matth. X, 27.

[1] Marc, IV, 12. — [2] Ps. XLIV, 5. — [3] Matth. V, 39.

de la patience devaient s'accomplir non par l'ostentation du corps, mais par la préparation du cœur. Il peut se faire, en effet, qu'un homme tende extérieurement l'autre joue et garde sa colère. Que Notre-Seigneur fait bien mieux, en répondant avec calme la vérité, et en se préparant avec tranquillité à supporter des traitements encore plus cruels ! Bienheureux est celui qui, dans tout ce qu'il souffre injustement pour la justice, peut dire avec vérité : « Mon cœur est prêt, ô Dieu, mon « cœur est prêt[1] » ; alors s'accomplissent les paroles qui suivent : « Je chanterai et je psal- « modierai ». Voilà ce que Paul et Barnabé ont pu faire, lorsqu'ils étaient chargés de chaînes.

5. Mais revenons à la suite du récit évangélique. « Et Anne l'envoya lié à Caïphe qui « était pontife ». C'était vers lui, comme le dit Matthieu, qu'on le conduisait d'abord, parce que Caïphe était, cette année-là, le prince des prêtres. Il faut le remarquer, il y avait, à cette époque, deux pontifes, c'est-à-dire deux princes des prêtres qui exerçaient alternativement chaque année. C'étaient Anne et Caïphe ; ainsi le rapporte l'évangéliste Luc, lorsqu'il raconte en quel temps Jean, le précurseur de Notre-Seigneur, commença de prêcher le royaume des cieux et de rassembler des disciples. Voici ce qu'il dit : « Sous « les princes des prêtres, Anne et Caïphe, la « parole du Seigneur descendit sur Jean, fils « de Zacharie, dans le désert[2] ». Et le reste. Ces deux pontifes faisaient donc chacun son année; et celle où Jésus souffrit était l'année de Caïphe. C'est pourquoi, lorsqu'ils eurent saisi Jésus, ils le conduisirent, selon Matthieu, chez Caïphe, et, selon Jean, ils vinrent avec Jésus d'abord vers Anne, non parce qu'il était son collègue, mais parce qu'il était son beau-père. Il faut croire que cela se fit d'après la volonté de Caïphe, ou bien parce que leurs demeures étaient situées de manière à ce que, en passant devant celle d'Anne, ils ne purent se dispenser d'y entrer.

6. Après avoir dit qu'Anne envoya Jésus lié à Caïphe, notre Evangéliste revient à l'endroit de sa narration où il avait laissé Pierre, pour expliquer ce qui arriva dans la maison d'Anne, au sujet de son triple reniement. « Cependant », dit-il, « Simon Pierre était là « et se chauffait ». Il rappelle ainsi ce qu'il avait déjà dit. Il ajoute ensuite ce qui arriva : « Ils lui dirent donc : N'es-tu pas aussi de ses « disciples ? Et il le nia, et il dit : Je n'en suis « point ». Il l'avait déjà renié une première fois; celle-ci est donc la seconde. Ensuite, pour que s'accomplît son triple reniement, « un des serviteurs du grand prêtre, parent « de celui dont Pierre avait coupé l'oreille, « lui dit : Est-ce que je ne t'ai pas vu dans le « jardin avec lui? Pierre le nia de nouveau, « et aussitôt le coq chanta ». Voilà la prédiction du médecin accomplie et la présomption du malade avérée. Car ce qui est arrivé est, non pas ce que Pierre avait dit : « Je « donnerai ma vie pour vous », mais ce que Jésus avait prédit : « Tu me renieras trois « fois[1] ». Mais le triple reniement de Pierre étant achevé, achevons aussi ce discours. En commençant le discours suivant, nous examinerons ce qui arriva à Notre-Seigneur chez le gouverneur Ponce-Pilate.

[1] Ps. LVI, 8. — [2] Luc, III, 2.

[1] Jean, XIII, 38.

CENT QUATORZIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CES MOTS : « ILS CONDUISIRENT DONC JÉSUS A CAIPHE, DANS LE PRÉTOIRE », JUSQU'A CES AUTRES : « AFIN QUE LA PAROLE DE JÉSUS FUT ACCOMPLIE, PAROLE QU'IL AVAIT DITE, INDI-« QUANT DE QUELLE MORT IL DEVAIT MOURIR ». (Chap. XVIII, 28-32.)

LE SAUVEUR AU TRIBUNAL DE PILATE.

On amène Jésus à Pilate, mais ses ennemis n'entrent pas dans le prétoire. Les hypocrites ! Ils craignaient de se souiller en pénétrant dans un tribunal étranger, et ils ne craignaient pas de se souiller par un crime.

1. Voyons aujourd'hui, d'après le récit de l'évangéliste Jean, ce qui fut fait avec Notre-Seigneur ou relativement à Notre-Seigneur Jésus-Christ, chez le président Ponce-Pilate. Jean reprend, en effet, sa narration où il l'avait laissée, pour expliquer le reniement de Pierre. Il avait déjà dit : « Et Anne l'envoya « lié à Caïphe, souverain pontife [1] ». Puis, il était revenu à Pierre qu'il avait laissé se chauffant auprès du feu, dans le vestibule ; enfin, après avoir raconté dans tous ses détails son triple reniement, il dit : « Ils con-« duisent donc Jésus vers Caïphe, dans le « prétoire ». Il avait déjà dit qu'il était envoyé à Caïphe par Anne, son collègue et son beau-père. Mais s'il est envoyé à Caïphe, pourquoi dans le prétoire ? Le prétoire ne peut, en effet, signifier autre chose que le lieu où habitait Pilate le président; ou bien, de la maison d'Anne où ils s'étaient réunis tous les les deux pour entendre Jésus, Caïphe s'était rendu, pour une cause urgente, au prétoire du président et avait laissé à son beau-père le soin d'entendre Jésus, ou bien Pilate avait établi son prétoire dans la maison de Caïphe. Cette demeure était si grande que, d'un côté, elle formait l'habitation de son maître, et, de l'autre, le tribunal du juge.

2. « Or, c'était le matin, et ceux-là », c'est-à-dire ceux qui conduisaient Jésus, « n'en-« trèrent pas dans le prétoire », c'est-à-dire dans cette partie de la maison qu'occupait Pilate, si toutefois c'était là aussi la maison de Caïphe. L'Evangéliste fait connaître la raison pour laquelle ils n'entrèrent pas. « C'était », dit-il, « afin qu'ils ne fussent pas « souillés, mais pour qu'ils pussent manger « la pâque ». Ils étaient déjà, en effet, entrés dans le jour des azymes; et, en ces jours, c'était pour eux une souillure de pénétrer dans la demeure d'un étranger. O aveuglement impie ! ils seraient souillés par la demeure d'un étranger, et ils ne le seraient point par leur propre crime ! Ils craignaient d'être souillés par le prétoire d'un juge étranger, et ils ne craignaient pas de l'être par le sang de leur frère innocent ! et je ne dis que cela, pour montrer où en était leur mauvaise conscience. Car si Celui que, dans leur impiété, ils conduisaient à la mort, était leur Seigneur, s'ils faisaient mourir l'auteur de la vie, il faut le reprocher, non à leur conscience, mais à leur ignorance.

3. « Pilate alla donc dehors vers eux et « dit : Quelle accusation apportez-vous contre « cet homme ? Ils répondirent et lui dirent : « Si cet homme n'était pas un malfaiteur, « nous ne vous l'eussions pas livré ». Qu'on interroge ceux qu'il a délivrés des esprits immondes, les malades qu'il a guéris, les lépreux qu'il a purifiés, les sourds qui entendent, les muets qui parlent, les aveugles qui voient, les morts ressuscités et, ce qui surpasse tout le reste, les fous devenus sages, et ils répondront si Jésus est un malfaiteur. Mais ils disaient ce que Notre-Seigneur avait prédit par son Prophète : « Ils me rendaient « le mal pour le bien [1] ».

4. « Pilate leur dit donc : Prenez-le, et « jugez-le selon votre loi. Mais les Juifs lui « dirent : Il ne nous est pas permis de mettre « quelqu'un à mort ». Que veut dire leur

[1] Jean, XVIII, 24.

[1] Ps. XXXIV, 12.

folle cruauté? Ne mettaient-ils pas à mort celui qu'ils livraient pour le faire mettre à mort? La croix ne fait-elle pas mourir? Ainsi deviennent insensés ceux qui attaquent la sagesse, au lieu de la suivre. Mais que signifient ces mots : « Il ne nous est pas permis de « faire mourir quelqu'un ? » S'il est un malfaiteur, pourquoi cela ne leur est-il pas permis? Est-ce que leur loi ne leur ordonne pas de ne point épargner le malfaiteur, surtout ceux qui, comme ils le croyaient de lui, cherchaient à séduire le peuple et à l'éloigner de son Dieu [1]? Mais il faut le croire, ils voulaient dire qu'il ne leur était pas permis de mettre quelqu'un à mort à cause de la sainteté de la fête qu'ils avaient commencé de célébrer. Déjà, pour ce motif, ils craignaient de se souiller en entrant dans le prétoire. Etes-vous endurcis à ce point, ô faux israélites? Votre trop grande malice vous a-t-elle fait perdre le sentiment, au point que vous ne vous croyiez pas souillés par le sang d'un innocent, par cette raison que vous le faites répandre par un autre? Cet homme que vous livrez à Pilate pour qu'il le mette à mort, Pilate le fera-t-il mourir de ses propres mains? Si vous n'avez pas voulu qu'il fût mis à mort, si vous ne lui avez pas dressé des embûches, si vous n'avez pas obtenu à prix d'argent qu'il vous fût livré, si vous ne l'avez pas saisi, chargé de chaînes et emmené de force, si de vos propres mains vous ne l'avez pas offert pour être mis à mort, si, par vos cris, vous n'avez pas demandé sa mort, alors vous pourrez vous vanter de ne l'avoir pas tué vous-mêmes. Mais si, en outre de toutes ces choses que vous avez faites, vous avez crié : « Crucifiez, crucifiez [2] », écoutez ce qu'à son tour le Prophète crie contre vous : « Enfants des hommes, vos dents sont des armes « et des flèches, et votre langue est une épée « tranchante [3] ». Voilà avec quelles armes, avec quelles flèches et quelle épée vous avez tué le juste, quand vous avez dit qu'il ne vous était pas permis de faire mourir quelqu'un. Aussi, bien que, pour saisir Jésus, les princes des prêtres ne fussent pas venus eux-mêmes, mais qu'ils eussent envoyé leurs satellites, dans ce même endroit de son récit l'évangéliste Luc dit : « Mais Jésus dit « aux princes des prêtres, aux magistrats du « temple et aux vieillards qui étaient venus « vers lui : Vous êtes venus comme pour un « voleur [1] ». Et le reste. Ainsi, les princes des prêtres, au lieu de venir en personne, avaient envoyé des émissaires pour s'emparer de Jésus; mais n'étaient-ils pas venus eux-mêmes par suite de l'ordre qu'ils avaient donné? De même ceux qui, élevant leur voix impie ont crié pour faire crucifier Jésus-Christ, l'ont mis à mort, non par eux-mêmes, sans doute, mais par celui que leurs cris ont poussé à ce crime.

[1] Deut. XIII, 5. — [2] Jean, XIX, 6. — [3] Ps. LVI, 5.

5. Notre évangéliste Jean ajoute : « Afin que « s'accomplît la parole que Jésus avait dite, « indiquant de quelle mort il devait mourir ». Si dans ces paroles nous voulons voir une allusion à la mort de la croix, en sorte que les Juifs auraient dit : « Il ne nous est permis « de faire mourir personne », parce que autre chose est d'être mis à mort, autre chose est d'être crucifié, je ne vois pas comment cela pourrait s'expliquer raisonnablement. Les Juifs ne font, en effet, que répondre à ces paroles de Pilate : « Prenez-le, « et jugez-le selon votre loi ». Ne pouvaient-ils pas le prendre et le crucifier eux-mêmes, si, en infligeant un semblable supplice, ils pensaient, selon leur désir, ne se rendre coupables de la mort de personne? Mais, on le voit facilement, il serait absurde qu'il leur fût permis de crucifier quelqu'un, tandis qu'il ne leur serait point permis de le mettre à mort. D'ailleurs, Notre-Seigneur parlant de sa mort, c'est-à-dire de sa mort sur la croix, ne dit-il pas qu'on le mettra à mort ? C'est en effet ce que nous lisons en Marc : « Voilà « que nous montons à Jérusalem, et le Fils « de l'homme sera livré aux princes des prê« tres et aux scribes, et ils le condamneront « à mort, et ils le livreront aux Gentils et ils « se moqueront de lui, et ils lui cracheront « au visage, et ils le flagelleront, et ils le tue« ront, et le troisième jour il ressuscitera [2] ». Notre-Seigneur, par ces paroles, montra donc de quelle mort il devait mourir, non qu'il voulût indiquer ici sa mort sur la croix, mais bien que les Juifs le livreraient aux Gentils, c'est-à-dire aux Romains. Car Pilate était romain, et c'étaient les Romains qui l'avaient envoyé comme gouverneur en Judée ; cette parole de Jésus devait donc s'accomplir, c'est-à-dire, les Gentils devaient faire mourir Jésus après qu'on le leur aurait

[1] Luc, XXII, 52. — [2] Marc, X, 33, 34.

livré : c'était ce que le Sauveur avait prédit. Aussi, quand Pilate, qui était juge romain, voulut le rendre aux Juifs, afin qu'ils le jugeassent selon leur loi, ils refusèrent de l'accepter, en disant : « Il ne nous est permis de « tuer personne ». Et ainsi fut accomplie la parole que Jésus avait dite d'avance sur sa mort, à savoir que les Juifs livreraient Jésus aux Gentils et que ceux-ci le mettraient à mort. En cela, ils devaient être moins coupables que les Juifs, car, en agissant comme ils l'ont fait, les Juifs ont voulu paraître étrangers à sa mort, et ils n'ont réussi qu'à fournir la preuve, sinon de leur innocence, du moins de leur folie.

CENT QUINZIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CES MOTS : « PILATE ENTRA DONC DE NOUVEAU DANS LE PRÉTOIRE », JUSQU'A CES AUTRES : « OR, BARABBAS ÉTAIT UN VOLEUR ». (Chap. XVIII, 33-40.)

BARABBAS PRÉFÉRÉ A JÉSUS.

Pilate dit à Jésus : « Es-tu roi ? » — « Oui », répond le Sauveur, « mais mon royaume n'est pas de ce monde ». Le gouverneur propose donc au peuple d'acquitter le Christ : mais le peuple demande Barabbas.

1. Ce que Pilate dit à Jésus-Christ, et ce que Jésus-Christ répondit à Pilate, voilà ce que nous examinerons et traiterons dans ce discours. Après qu'il eut dit aux Juifs : « Prenez-« le et jugez-le selon votre loi », les Juifs lui répondirent : « Il ne nous est permis de faire « mourir personne. Pilate entra alors de nou-« veau dans le prétoire, et il appela Jésus et lui « dit : Es-tu le roi des Juifs ? Et Jésus lui ré-« pondit : Dis-tu cela de toi-même, ou bien « les autres te l'ont-ils dit de moi ? » Certes, Notre-Seigneur savait et ce qu'il demandait lui-même, et ce que Pilate allait lui répondre. Et cependant il a voulu que cela fût dit, non pour le savoir lui-même, mais pour qu'on écrivît ce qu'il voulait nous apprendre. « Pilate répondit : Est-ce que je suis Juif ? Ta « nation et les Pontifes t'ont livré à moi ; « qu'as-tu fait ? Jésus répondit : Mon royaume « n'est point de ce monde. Si mon royaume « était de ce monde, mes ministres combat-« traient pour que je ne fusse pas livré aux « Juifs. Mais maintenant mon royaume n'est « point d'ici ». Voilà ce que le bon Maître voulait nous faire savoir. Mais auparavant il fallait nous démontrer combien était vaine l'opinion qu'avaient de son royaume et les Gentils, et les Juifs qui avaient appris à Pilate ce qu'il disait. Fallait-il le punir de mort, parce qu'il prétendait à une royauté à laquelle il n'avait pas droit, ou bien comme si les rois avaient coutume d'en vouloir aux autres rois, et que sa royauté dût être funeste aux Romains ou aux Juifs ? Ce que dit Notre-Seigneur : « Mon royaume n'est pas de ce monde », etc., il aurait pu le répondre à cette première question du Gouverneur : « Es-tu le roi des Juifs ? » Mais, en l'interrogeant à son tour et en lui demandant s'il disait cela de lui-même, ou bien s'il l'avait appris des autres, il a voulu, par sa propre réponse, montrer que les Juifs lui en avaient fait un reproche comme d'un crime auprès du gouverneur. Il découvrait ainsi « la vanité des pensées des hommes [1] », qu'il connaissait d'avance. Et après la réponse de Pilate, il répondait bien plus convenablement et avec plus d'opportunité et aux Juifs et aux Gentils : « Mon royaume n'est pas de « ce monde ». S'il avait répondu sur-le-champ à la première question de Pilate, il n'aurait semblé répondre qu'aux seuls Gentils, qui pensaient ainsi de lui, et non pas aux Juifs. Mais maintenant, en répondant : « Est-« ce que je suis juif ? ta nation et les pontifes « t'ont livré à moi », Pilate empêche de soup-

[1] Ps. XCIII, 11.

çonner et de croire qu'il a dit de lui-même que Jésus était le roi des Juifs, et il montre bien que les Juifs le lui ont dit. Ensuite, en disant : « Qu'as-tu fait? » il montre assez que c'était là le crime qu'on lui imputait; c'était dire, en d'autres termes : Si tu ne dis pas que tu es roi, qu'as-tu donc fait pour qu'on t'ait livré à moi? Comme s'il était tout naturel de livrer au juge, pour être puni, Celui qui se disait roi; mais s'il ne se disait pas roi, il fallait lui demander quelle autre chose il avait faite pour mériter d'être livré au juge.

2. Ecoutez donc, Juifs et Gentils ; écoutez, hommes circoncis ; écoutez, hommes incirconcis; écoutez tous, royaumes de la terre. Je n'empêche pas votre domination sur ce monde : « Mon royaume n'est pas dans ce « monde ». Ne craignez pas de cette crainte insensée dont fut saisi Hérode l'ancien, lorsqu'on lui annonça la naissance de Jésus-Christ et que, sous l'impression de la crainte bien plus que de la colère, il fit massacrer tant d'enfants [1] afin de ne pas manquer de le faire mourir lui-même. Mais, dit Jésus, « Mon « royaume n'est pas de ce monde ». Que voulez-vous de plus? Venez à un royaume qui n'est pas de ce monde. Venez-y par la foi et ne devenez pas cruels par la crainte. Il est vrai que, dans une prophétie, Notre-Seigneur dit en parlant de Dieu le Père : « Pour moi, j'ai « été par lui établi roi sur Sion, sa monta- « gne sainte [2] ». Mais cette Sion et cette montagne ne sont pas de ce monde. Qu'est-ce, en effet, que son royaume? Ce sont ceux qui croient en lui et auxquels il dit : « Vous n'êtes « pas du monde, comme moi je ne suis pas « du monde ». Et cependant, il veut qu'ils soient dans le monde. C'est pourquoi, en parlant d'eux il dit à son Père : « Je ne prie pas « pour que vous les enleviez du monde, mais « pour que vous les préserviez du mal [3] ». C'est aussi pourquoi il ne dit pas ici : « Mon « royaume n'est pas » dans ce monde, mais : « n'est pas de ce monde ». Et quand il le prouve en ajoutant : « Si mon royaume était « de ce monde, mes ministres assurément « combattraient pour que je ne fusse pas livré « aux Juifs », il ne dit pas : « Mais maintenant « mon royaume » n'est pas ici, mais bien : « n'est pas d'ici ». Ici, en effet, se trouve son royaume jusqu'à la fin du monde, et il renferme dans son sein de l'ivraie mêlée au bon grain jusqu'à ce que vienne la moisson. La moisson, c'est la fin du monde ; car alors les moissonneurs, c'est-à-dire les anges, viendront et enlèveront de son royaume tous les scandales [1] ; assurément, cela ne pourrait se faire si son royaume n'était ici. Cependant il n'est pas d'ici ; car il est comme un voyageur en ce monde. C'est à son royaume qu'il dit : « Vous n'êtes pas du monde, mais moi je « vous ai tirés du monde [2] ». Ils étaient donc du monde, quand ils n'étaient pas encore son royaume et qu'ils appartenaient au prince du monde. Ils sont du monde tous les hommes créés à la vérité par le vrai Dieu, mais engendrés de la souche corrompue et damnée d'Adam ; ils sont devenus ce royaume qui n'est plus de ce monde tous ceux qui, venus de là, ont été régénérés en Jésus-Christ. C'est ainsi que Dieu nous a arrachés à la puissance des ténèbres et nous a transportés dans le royaume du Fils de son amour [3]. C'est de ce royaume qu'il dit : « Mon royaume n'est pas « de ce monde » ; ou bien : « Mon royaume « n'est pas d'ici ».

3. « C'est pourquoi Pilate lui dit : Tu es « donc roi? Jésus répondit : Tu le dis, oui, « je suis roi ». Il ne craignit pas d'avouer qu'il était roi. Mais par ces mots : « Tu le dis », il conserve toute sa liberté. Il ne nie pas qu'il soit roi (car il est roi d'un royaume qui n'est pas de ce monde) et il n'avoue pas qu'il soit roi d'un royaume qui passe pour être de ce monde. C'est ce que pensait celui qui disait : « Donc tu es roi », et à qui il fut répondu : « Tu le dis, oui, je suis roi ». Notre-Seigneur emploie ces mots : « Tu le dis », comme pour dire : Tu es un homme charnel et tu parles d'après les sentiments de la chair.

4. Notre-Seigneur ajoute ensuite : « Je suis « né et je suis venu au monde pour rendre « témoignage à la vérité ». Le pronom dont se sert le texte latin : *in hoc natus sum*, ne doit pas s'entendre en ce sens : Je suis né dans cette chose ; mais bien : Je suis né pour cela, tout comme il est dit : « C'est pour cela que « je suis venu dans le monde ». Dans le texte grec il n'y a aucune ambiguïté. Par là il a manifestement voulu, en cet endroit, rappeler cette naissance temporelle par laquelle, après s'être incarné, il est venu dans le monde, et non pas cette naissance sans commencement par laquelle il était le Dieu par qui le

[1] Matth. II, 3, 16. — [2] Ps. II, 6. — [3] Jean, XVII, 16.

[1] Matth. XIII, 38, 41. — [2] Jean, XV, 19. — [3] Coloss. I, 13.

Père a créé le monde. Il dit donc qu'il est né et qu'il est venu en ce monde, qu'il est né d'une Vierge pour cela, c'est-à-dire pour cette fin, pour rendre témoignage à la vérité. Mais comme la foi n'appartient pas à tous [1], il ajoute : « Quiconque est de la vérité, entend « ma voix », c'est-à-dire l'entend intérieurement; c'est-à-dire encore, obéit à ma voix; c'est la même chose que s'il disait : Croit en moi. Quand Jésus-Christ rend témoignage à la vérité, il se rend évidemment témoignage à lui-même; c'est lui, en effet, qui a dit : « Je suis la vérité [2] », et en un autre endroit il dit : « Moi, je rends témoignage de moi-« même [3] ». Par ces autres paroles : « Qui-« conque est de la vérité, entend ma voix », il nous fait souvenir de la grâce par laquelle il nous appelle selon son bon plaisir. C'est de ce bon plaisir que l'Apôtre nous dit : « Nous sa-« vons qu'à ceux qui aiment Dieu, toutes « choses tournent à bien, à ceux qui ont été « appelés selon la volonté de Dieu [4] », selon la volonté de Celui qui appelle, et non pas de ceux qui sont appelés. Ceci est plus clairement exprimé en un autre endroit : « Colla-« borez à l'Evangile selon la puissance de « Dieu qui nous sauve et nous appelle par sa « sainte vocation, non d'après nos œuvres, « mais d'après sa volonté et sa grâce [5] ». Si nous supposons qu'il s'agisse de la nature dans laquelle nous avons été créés, comme la vérité nous a tous créés, qui est-ce qui ne serait pas de la vérité? Mais ce n'est pas à tous que la vérité a donné d'entendre la vérité, c'est-à-dire d'obéir à la vérité et de croire à la vérité; et cela sans aucun mérite antécédant, de peur que la grâce ne soit plus une grâce. Si Notre-Seigneur avait dit : Quiconque entend ma voix est de la vérité; alors celui-là serait regardé comme étant de la vérité, qui obtempérerait à la vérité. Mais il n'a pas parlé ainsi; il a dit : « Quiconque est de la vérité, « entend ma voix ». Par conséquent, il n'est pas de la vérité, parce qu'il entend sa voix; mais il entend sa voix, parce qu'il est de la vérité, c'est-à-dire parce que ce don lui a été accordé par la vérité. Qu'est-ce que cela veut dire? Rien que ceci : Il croit en Jésus-Christ par un don de Jésus-Christ.

5. « Pilate lui dit : Qu'est-ce que la vérité ? » Et il n'attendit pas pour entendre sa réponse; mais, « ayant dit cela, il sortit de nouveau « vers les Juifs, et leur dit : Je ne trouve « aucun crime en lui. Mais c'est pour vous « une coutume que je vous délivre un cri-« minel à Pâques : voulez-vous donc que je « vous délivre le roi des Juifs? » Je crois qu'aussitôt que Pilate eut dit : « Qu'est-ce « que la vérité », il lui revint en mémoire cette coutume qu'avaient les Juifs de se faire remettre un criminel à Pâques. Aussi il n'attendit pas que Jésus lui fît connaître, par sa réponse, ce que c'est que la vérité; car il s'était rappelé la coutume en vertu de laquelle il pouvait le leur remettre pour Pâques; évidemment il le désirait beaucoup et ne voulait apporter à cette mesure aucun retard. Cependant, on ne put l'empêcher de croire que Jésus-Christ était le roi des Juifs; on aurait dit que la vérité, sur la nature de laquelle il questionnait Jésus, avait gravé cette inscription dans son cœur, comme il la fit lui-même graver sur la croix. Mais, « en enten-« dant cela, tous crièrent de nouveau et di-« rent : Non pas celui-ci, mais Barabbas. Or, « Barabbas était un larron ». Nous ne vous blâmons pas, ô Juifs, de ce que pour Pâques vous délivrez un coupable, mais nous vous condamnons parce que vous tuez un innocent. Et cependant, s'il n'en était pas ainsi, la vraie Pâque n'aurait pas lieu. Mais les Juifs, dans leur erreur, retenaient une ombre de la vérité et, par une admirable disposition de la sagesse divine, la vérité de cette même ombre était réalisée par ces hommes menteurs. Car, pour l'accomplissement de la vraie Pâque, Jésus-Christ était immolé comme une brebis. Suit maintenant le récit des traitements injurieux que Pilate et sa cohorte firent subir à Jésus-Christ; nous l'expliquerons dans un autre discours.

[1] II Thess. III, 2. — [2] Jean, XIV, 6. — [3] Id. VIII, 18. — [4] Rom. VIII, 28. — [5] II Tim. I, 8, 9.

CENT SEIZIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CES PAROLES : « ALORS DONC, PILATE SAISIT JÉSUS ET LE FLAGELLA », JUSQU'A CES AUTRES : « OR, ILS PRIRENT JÉSUS ET L'EMMENÈRENT ». (Chap. XIX, 1-16.)

JÉSUS CONDAMNÉ A MORT.

Pour assouvir la rage des Juifs, Pilate fait flageller Jésus ; les Juifs redoublent de fureur : « Il s'est dit le Fils de Dieu, il « s'est fait roi : si tu l'acquittes, tu n'es pas l'ami de César ». A ces mots, le faible gouverneur craint pour sa place, et il livre le Christ à ses ennemis.

1. Les Juifs s'étaient écriés qu'ils voulaient voir Pilate leur délivrer, pour la Pâque, non point Jésus, mais Barabbas, le larron ; non point le Sauveur, mais un meurtrier ; non point le distributeur de la vie, mais celui qui l'avait enlevée à autrui. « Alors Pilate saisit « Jésus et le flagella ». En cela, l'unique dessein de Pilate était, sans doute, d'assouvir la rage des Juifs par le spectacle de ses tourments, de les forcer ainsi à se déclarer satisfaits, et de les amener à ne point pousser la cruauté jusqu'à le faire mourir. Voilà pourquoi le même gouverneur permit encore à sa cohorte de faire ce qui suit. Peut-être aussi l'ordonna-t-il, quoique l'Evangéliste n'en dise rien. Il dit en effet ce que firent ensuite les soldats, mais il ne dit pas que Pilate l'ait ordonné. « Et les soldats », continue-t-il, « tressant une couronne d'épines la placèrent sur « sa tête et ils l'enveloppèrent d'un vêtement « de pourpre, et ils venaient vers lui et ils disaient : Salut, roi des Juifs, et ils lui donnaient des soufflets ». Ainsi s'accomplissait tout ce que Jésus-Christ avait prédit de lui-même. Ainsi il formait les martyrs à supporter tout ce que les persécuteurs voudraient leur faire endurer. Ainsi, en voilant pour un temps sa puissance redoutable, il leur faisait d'avance imiter sa patience. Ainsi ce royaume, qui n'était pas de ce monde, triomphait du monde superbe, non par la force de ses armes, mais par l'humilité de ses souffrances. Ainsi ce grain qui devait multiplier était semé au milieu d'outrages horribles, pour fructifier au sein d'une gloire admirable.

2. « Pilate sortit de nouveau et leur dit : « Voilà que je vous l'amène dehors, afin que « vous sachiez que je ne trouve aucune cause « en lui. Jésus sortit donc, portant une couronne d'épines et un vêtement de pourpre, et « il leur dit : Voilà l'homme ». Il paraît par là que les soldats ne l'avaient pas ainsi traité à l'insu de Pilate ; il l'avait commandé, ou du moins permis, à cette fin, comme nous l'avons indiqué plus haut, que ses ennemis bussent à longs traits ses outrages et n'eussent désormais plus soif de son sang. Jésus sort devant eux portant une couronne d'épines et un vêtement de pourpre ; il ne brillait pas de l'éclat du pouvoir, mais il apparaissait couvert d'opprobres, et on leur dit : « Voilà l'homme ». Si c'est au roi que vous portez envie, maintenant épargnez-le ; vous le voyez jeté à bas, il a été flagellé, couronné d'épines, revêtu d'un habit de théâtre ; il a été moqué, accablé d'outrages amers et souffleté : son ignominie est complète, que votre colère s'apaise. Mais loin de s'apaiser, leur rage s'enflamme et prend de nouvelles proportions.

3. « Lors donc que les pontifes et les ministres l'eurent vu ils criaient : Crucifie ! Crucifie-le ! Pilate leur dit : Prenez-le, et le « crucifiez, car je ne trouve point de cause « en lui. Les Juifs lui répondirent : Nous « avons une loi, et selon la loi il doit mourir, « parce qu'il s'est fait le Fils de Dieu ». Voilà un second motif de haine bien plus grand que le premier. Car c'était peu de chose à leurs yeux, d'avoir illicitement osé se déclarer roi ; et cependant, dans les deux cas, Jésus n'a rien usurpé frauduleusement. On ne saurait en douter : il est le Fils unique de Dieu, et par Dieu il a été établi roi au-dessus de Sion sa montagne sainte ; et l'un et l'autre seraient maintenant démontrés, s'il n'aimait mieux se montrer d'autant plus patient qu'il était plus puissant.

4. Quand donc Pilate eut entendu cette pa- « role, il craignit davantage et il entra de « nouveau dans le prétoire et dit à Jésus : « D'où es-tu ? Mais Jésus ne lui donna point « de réponse ». Ce silence de Notre-Seigneur Jésus-Christ n'eut pas lieu qu'une seule fois. Si, en effet, nous comparons les récits de chaque évangéliste, nous verrons qu'il se produisit et chez les princes des prêtres, et chez Hérode, où, comme le raconte Luc, Pilate l'avait envoyé pour être interrogé, et chez Pilate lui-même[1]. Ainsi se vérifiait la prophétie où il avait été dit de lui : « Comme l'agneau « devant celui qui le tond reste sans voix, « ainsi il n'a pas ouvert la bouche[2] ». Elle se réalisa évidemment quand il ne répondit pas à ceux qui l'interrogeaient. Quoiqu'il ait assez souvent répondu à certaines questions, cependant, à cause des circonstances où il n'a pas voulu répondre, il a été comparé à un agneau, afin que son silence le fît reconnaître non comme coupable, mais comme innocent. Toutes les fois que, dans le cours de son jugement, il a gardé le silence, c'est en qualité d'agneau qu'il n'a pas ouvert la bouche ; en d'autres termes, s'il se taisait, ce n'était point comme un coupable qui se serait vu convaincre de ses crimes, mais comme un agneau plein de douceur immolé pour les péchés des autres.

5. « Pilate lui dit donc : Tu ne me parles « point ? Tu ne sais donc pas que j'ai le pou- « voir de te crucifier et que j'ai le pouvoir « de te renvoyer ? Jésus lui répondit : Vous « n'auriez sur moi aucun pouvoir, s'il ne « vous avait été donné d'en haut. C'est pour- « quoi celui qui m'a livré à vous a un plus « grand péché ». Voilà qu'il répond ; mais toutes les fois qu'il ne répond pas, il agit non pas à la manière d'un coupable ou d'un trompeur, mais à la manière d'un agneau, c'est-à-dire d'un homme simple et innocent qui n'ouvre pas la bouche. Aussi, quand il ne répondait pas, il se taisait comme une brebis ; quand il répondait, il enseignait comme un pasteur. Apprenons donc ce qu'il nous dit, et ce qu'il nous a encore enseigné par l'Apôtre : « Qu'il n'y a point de pouvoir qui ne vienne « de Dieu[3] » ; et que celui qui, par envie, livre au pouvoir un innocent pour le faire mettre à mort, est plus coupable que le pouvoir lui-même, s'il le met à mort par crainte d'un pouvoir plus grand. Pilate avait reçu de Dieu son pouvoir, mais il était toujours sous la puissance de César. C'est pourquoi Notre-Seigneur lui dit : « Tu n'aurais contre moi « aucun pouvoir », c'est-à-dire, si petit que soit celui que tu possèdes, « si ce pouvoir », quel qu'il soit, « ne t'avait été donné d'en « haut ». Mais je sais ce qu'il est, il n'est pas grand au point de te rendre tout à fait indépendant ; « c'est pourquoi celui qui m'a « livré à toi a un plus grand péché ». Celui-là, en effet, m'a livré à ton pouvoir par envie, et toi, tu n'exerces sur moi ce même pouvoir que par crainte. Sans doute, la crainte ne doit pas porter un homme à faire mourir son semblable, surtout quand celui-ci est innocent ; mais c'est un plus grand mal de le faire mourir par envie que de le faire mourir par crainte. Aussi le Maître de vérité ne dit pas : « Celui qui m'a livré à toi » a un péché, comme si, en cela, Pilate n'en avait pas lui-même ; mais il dit : « Il a un plus grand pé- « ché », afin de lui faire comprendre qu'il en avait aussi un ; car ce péché n'est pas réduit à rien parce que l'autre est plus grand.

6. « Dès lors Pilate cherchait à le délivrer ». Que signifient ces mots « dès lors ? » Ne l'avait-il pas déjà cherché auparavant ? Lis ce qui précède, et tu verras que dès auparavant il cherchait à renvoyer Jésus. Par ces mots : « dès lors », il faut entendre à cause de cela, c'est-à-dire, pour ne pas commettre le péché de mettre à mort l'innocent qui lui avait été livré, quoique son péché fût moindre que celui des Juifs, qui le lui avaient livré pour le faire mourir. « Dès lors », c'est-à-dire, pour ne pas faire ce péché, « il cherchait », non-seulement depuis ce moment, mais depuis le commencement, « à le renvoyer ».

7. « Mais les Juifs criaient : Si vous le ren- « voyez, vous n'êtes pas ami de César, car « quiconque se fait roi se déclare contre Cé- « sar ». En lui faisant peur de César, pour le décider à faire mourir Jésus-Christ, ils crurent inspirer à Pilate une frayeur plus grande qu'en lui disant : « Nous avons une loi, et « d'après la loi il doit mourir, parce qu'il s'est « fait le Fils de Dieu ». Il n'avait pas craint leur loi jusqu'à le mettre à mort ; il craignit davantage le Fils de Dieu, qu'il ne voulait pas faire mourir. Mais il n'eut pas ici le courage de mépriser César, l'auteur de son pouvoir,

[1] Matth. XXVI, 63 ; XXVII, 14 ; Marc, XIV, 61 ; XV, 5 ; Luc, XXIII, 7-9 ; Jean, XIX, 9. — [2] Isa. LIII, 7. — [3] Rom. XIII, 1.

comme il avait méprisé la loi d'une nation étrangère.

8. L'Evangéliste continue en disant : « Mais « Pilate ayant entendu ces paroles, conduisit « Jésus dehors et s'assit à son tribunal, au « lieu appelé Lithostrotos, en hébreu Gabba-« tha ; or, c'était le jour de la préparation de « la Pâque, environ vers la sixième heure ». Quant à l'heure où Notre-Seigneur fut crucifié, il se présente une grande difficulté à cause du témoignage d'un autre Evangéliste qui dit : « Il était la troisième heure et « ils le crucifièrent [1] ». Lorsque nous en serons au passage où l'on raconte son crucifiement, nous la discuterons, comme nous pourrons, si Dieu nous en fait la grâce. Quand donc Pilate fut assis à son tribunal, « il dit « aux Juifs : Voici votre roi ; mais ils criaient : « mort ! mort ! crucifie-le. Pilate leur dit : « Je crucifierai donc votre roi ? » Il s'efforce encore de surmonter la crainte qu'ils lui ont inspirée en prononçant le nom de César ; il essaie, en leur disant : « Je crucifierai donc « votre roi ? » de toucher par leur propre confusion ceux que n'a pu toucher l'ignominie de Jésus-Christ ; mais bientôt il se laisse vaincre par la crainte.

9. Car « les pontifes répondirent : Nous n'a-« vons de roi que César. Alors il le leur livra « pour être crucifié ». En effet, il eût semblé aller ouvertement contre César, si au moment où les Juifs déclaraient n'avoir point d'autre roi que César, il eût voulu admettre un autre roi ; c'est ce qu'il aurait fait en renvoyant, sans le punir, un homme qu'on lui avait livré et dont on demandait la mort, précisément parce qu'il avait osé se dire roi. « Il le leur livra « donc, afin qu'il fût crucifié ». Mais, tout à l'heure, désirait-il autre chose quand il leur disait : « Prenez-le vous-mêmes et le cruci-« fiez » ; ou bien encore : « Prenez-le vous-« mêmes et jugez-le selon votre loi ? » Pourquoi les Juifs refusèrent-ils alors si obstinément et dirent-ils : « Il ne nous est permis « de faire mourir personne [1] ? » Pourquoi font-ils maintenant de si vives instances pour qu'il soit mis à mort, non par eux, mais par le président ? Pourquoi refusaient-ils alors de l'accepter pour le mettre à mort, tandis que maintenant ils consentent à ce qu'il soit mis à mort ? Ou bien, s'il n'en est pas ainsi, pourquoi est-il dit : « Alors il le leur livra pour « qu'il fût crucifié ? » Y a-t-il quelque différence ? Oui, il y en a une grande ; car il n'est pas dit : « alors il le leur livra » pour qu'ils le crucifiassent ; mais, « pour qu'il fût crucifié » ; c'est-à-dire, pour qu'il fût crucifié en vertu du jugement et du pouvoir du président. L'Evangéliste nous dit qu'il leur fut livré, pour montrer qu'ils étaient complices du crime auquel ils s'efforçaient de se montrer étrangers ; car Pilate n'eût pas agi ainsi, s'il n'avait vu que c'était là leur désir. Pour les paroles qui suivent : « Mais ils prirent Jésus et l'em-« menèrent », elles peuvent se rapporter aux soldats, appariteurs du président ; car plus loin il est dit plus clairement : « Quand donc « les soldats l'eurent crucifié [2] ». Cependant, si l'Evangéliste attribue tout aux Juifs, c'est avec justice ; car il est vrai de dire qu'ils ont pris eux-mêmes ce qu'ils ont demandé avec tant d'empressement, et qu'ils ont fait eux-mêmes ce qu'ils ont extorqué ; mais nous traiterons ce qui suit dans un autre discours.

[1] Marc, XV, 25.

[1] Jean, XVIII, 31. — [2] Id. XIV, 23.

CENT DIX-SEPTIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CES PAROLES : « ET PORTANT SA CROIX, IL VINT AU LIEU QUI EST APPELÉ CALVAIRE », JUSQU'A CES AUTRES : « PILATE RÉPONDIT : CE QUE J'AI ÉCRIT, JE L'AI ÉCRIT ». (Chap. XIX, 17-22.)

JÉSUS, ROI DES JUIFS.

Quoi qu'il en soit de l'heure précise du crucifiement, toujours est-il que le Sauveur fut attaché à la croix sur le Calvaire et entre deux voleurs, et que le titre refusé à Jésus par les Juifs, mais imposé par Pilate, fut affiché à l'instrument du supplice pour leur instruction et leur confusion.

1. Pilate ayant jugé et condamné Notre-Seigneur Jésus-Christ à son tribunal, les soldats le saisirent et l'emmenèrent vers la sixième heure; « et Jésus, portant sa croix, « vint au lieu appelé Calvaire, en hébreu « Golgotha, et là ils le crucifièrent ». Que signifie donc ce que dit l'Evangéliste Marc : « Or, il était la troisième heure, et ils le cru« cifièrent [1] ? » Le voici : ce fut à la troisième heure que Notre-Seigneur fut crucifié par les langues des Juifs, et à la sixième par la main des soldats. Il faut comprendre que la cinquième heure était déjà passée et la sixième commencée, quand Pilate s'assit à son tribunal; Jean l'indique par ces mots : « Environ « la sixième heure » ; pendant qu'on l'emmenait, qu'on l'attachait au bois de la croix avec deux voleurs, et que se passait auprès de la croix tout ce que racontent les Evangiles, la sixième heure s'écoula tout entière, et c'est à partir de cette sixième heure jusqu'à la neuvième que, le soleil s'étant obscurci, les ténèbres se firent, comme nous l'atteste l'autorité des trois évangélistes Matthieu, Marc et Luc [2]. Mais comme les Juifs ont essayé de rejeter sur les Romains, c'est-à-dire sur Pilate et ses soldats, le crime d'avoir tué Jésus-Christ, Marc passe sous silence l'heure où Jésus fut crucifié par les soldats, et qui a commencé vers la sixième heure; il ne s'est rappelé que la troisième heure, et il l'a désignée de préférence, afin de faire comprendre que c'était à cette heure que les Juifs avaient crié devant Pilate : « Crucifiez-le, « crucifiez-le [3] ». On devait aussi reconnaître par là que ceux qui avaient crucifié Jésus-Christ, ce n'étaient pas seulement les soldats, qui, à la sixième heure, l'avaient cloué au bois de la croix, mais que c'étaient aussi les Juifs, puisque, pour le faire crucifier, ils avaient crié vers la troisième heure.

2. Mais il y a encore une autre solution à cette difficulté, il suffit pour cela de ne pas prendre cette heure pour la sixième heure du jour. En effet, Jean ne dit pas: Or, il était comme la sixième heure du jour; il ne dit pas non plus, comme la sixième heure; mais il dit : « Or, c'était le jour de la préparation « de la Pâque, environ vers la sixième « heure [1] ». Pour dire préparation, il se sert du mot « parasceve »; c'est un mot grec dont se servent plus habituellement pour indiquer leurs cérémonies, même ceux des Juifs qui parlent plus volontiers latin que grec : c'était donc la préparation de la Pâque. Et « notre « Pâque », comme dit l'Apôtre, « c'est Jésus-« Christ qui a été immolé [2] ». Or, si nous faisons partir la préparation de cette Pâque de la neuvième heure de la nuit, (et c'est alors que les Princes des prêtres semblent avoir prononcé la condamnation du Sauveur, en disant : « Il mérite la mort [3] », lorsqu'on l'interrogeait dans la demeure du grand prêtre; c'est donc avec raison que nous pouvons faire commencer la préparation de la vraie Pâque, dont la Pâque des Juifs n'était que la figure, c'est-à-dire de l'immolation de Jésus-Christ, au moment où les prêtres s'écrièrent qu'il fallait l'immoler) : assurément, à partir de cette heure de la nuit, que l'on conjecture avoir été la neuvième, jusqu'à la troisième heure du jour, où l'évangéliste Marc atteste que Jésus fut crucifié, il y a six heures, trois

[1] Marc, XV, 25. — [2] Matth. XXVII, 45; Marc, XV, 33; Luc, XXIII, 44. — [3] Jean, XIX, 6.

[1] Jean, XIX, 14. — [2] I Cor. V, 7. — [3] Matth. XXVI 66.

heures de nuit et trois heures de jour ; de là il suit que, depuis le commencement de cette préparation (Parasceve) de la Pâque, c'est-à-dire de l'immolation de Jésus-Christ, qui avait commencé à la neuvième heure de la nuit, il s'était écoulé à peu près six heures, c'est-à-dire la cinquième était écoulée et la sixième se trouvait commencée, quand Pilate monta à son tribunal. Alors durait encore cette préparation qui avait commencé à la neuvième heure de la nuit, et ne devait se terminer qu'au moment où se consommerait l'immolation de Jésus-Christ qui se préparait. D'après Marc, cette immolation s'accomplit à la troisième heure, non pas de sa préparation, mais du jour ; et à la sixième heure, non pas du jour, mais de sa préparation. Il y a, en effet, six heures bien comptées depuis la neuvième heure de la nuit jusqu'à la troisième heure du jour. De ces deux solutions d'une question difficile, que chacun choisisse celle qu'il voudra. Celui qui lira la dissertation que nous avons faite avec le plus grand soin dans le livre *De l'accord des Evangélistes*, pourra néanmoins juger plus sûrement du sentiment qu'il faut choisir [1]. Si l'on peut découvrir d'autres solutions, elles serviront à défendre de plus en plus la fermeté de la vérité de l'Evangile contre les vaines calomnies des infidèles et des impies. Après avoir traité ce sujet aussi brièvement que possible, revenons maintenant au récit de l'évangéliste Jean.

3. « Ils prirent donc », dit-il, « Jésus, et « l'emmenèrent ; et, portant sa croix, il vint « au lieu appelé Calvaire, en hébreu Gol« gotha, où ils le crucifièrent ». Jésus allait donc, en portant sa croix, au lieu où il devait être crucifié. Grand spectacle ! aux yeux de l'impiété, grande risée ! aux yeux de la piété, grand mystère ! aux yeux de l'impiété, grande preuve d'ignominie ! aux yeux de la piété, grand soutien de la foi ! Si l'impiété regarde, elle rit de voir un roi portant pour sceptre le bois de son supplice ; si la piété considère, elle voit un roi portant une croix à laquelle il doit être placé lui-même, mais qu'il doit aussi placer sur le front des rois ; il était méprisable aux yeux des impies, par cela même qui devait le faire glorifier des saints. En effet, Jésus lui-même, portant sa croix sur ses épaules, la recommandait à Paul et lui faisait dire : « Pour moi, à Dieu ne plaise que « je me glorifie en autre chose qu'en la « croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ [1] ». Il plaçait sur le chandelier cette lampe ardente qui ne devait pas être placée sous le boisseau [2]. « Portant donc sa croix, il vint au « lieu appelé Calvaire, en hébreu Golgo« tha, où ils le crucifièrent ; et deux autres « avec lui, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, « et Jésus au milieu ». Ces deux autres, comme nous l'apprend le récit des autres Evangélistes, étaient des voleurs, avec lesquels Jésus fut crucifié, et au milieu desquels il fut placé [3] ; c'est d'eux que le Prophète avait dit d'avance : « Il a été compté au « nombre des scélérats [4] ».

4. « Mais Pilate fit une inscription et la « plaça sur la croix ; et il y était écrit : Jésus « de Nazareth, roi des Juifs ». Or, cette inscription, « beaucoup de Juifs la lurent, parce « que le lieu où Jésus fut crucifié était près « de la ville ; et il y était écrit en hébreu, en « grec et en latin : Roi des Juifs ». Ces trois langues l'emportaient alors sur les autres à Jérusalem. L'hébreu, à cause des Juifs qui se glorifiaient de la loi de Dieu ; le grec, à cause des philosophes, des gentils ; le latin, à cause des Romains, qui commandaient déjà à presque tous les peuples de la terre.

5. « Les Pontifes des Juifs disaient donc à « Pilate : N'écris pas : Roi des Juifs ; mais qu'il « a dit : Je suis le roi des Juifs. Pilate répon« dit : Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit ». O ineffable puissance de l'opération divine, même dans le cœur de ceux qui l'ignorent ! N'est-ce pas une voix secrète qui, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, faisait entendre au fond du cœur de Pilate, et par un silence éloquent, ce qui avait été si longtemps à l'avance annoncé dans les inscriptions des Psaumes : « Ne change pas l'inscription du titre [5] ? » Voilà qu'il ne change pas l'inscription du titre : ce qu'il a écrit, il l'a écrit. Mais les Pontifes eux-mêmes voulaient changer ce titre. Que disaient-ils donc ? « N'écris pas : Roi « des Juifs ; mais qu'il a dit lui-même : Je suis « le roi des Juifs ». Que dites-vous, hommes insensés ? pourquoi venez-vous contredire ce qu'en aucune façon vous ne pouvez changer ? En sera-t-il moins vrai que Jésus ait dit : « Je « suis le roi des Juifs ? » Vous ne pouvez

[1] De l'accord des Evangiles, livre III, c. 13, n. 40-50.

[1] Galat. VI, 14. — [2] Matth. V, 15. — [3] Id. XXVII, 38 ; Marc, XV, 27 ; Luc, XXIII, 33. — [4] Isa. LIII, 12. — [5] Tit. des Ps. LVI, LVII.

changer ce que Pilate a écrit, et vous pourriez changer ce qu'a dit la Vérité même? Mais Jésus est-il le roi des Juifs seuls? n'est-il pas aussi le roi des Gentils? Oui, il est surtout le roi des Gentils. En effet, il a dit par son Prophète : « Pour moi, il m'a établi roi sur sa « sainte montagne de Sion, pour y prêcher le « commandement du Seigneur »; et afin que ces mots : « la montagne de Sion », ne fissent pas supposer qu'il avait été établi roi seulement sur les Juifs, il a ajouté aussitôt : « Le « Seigneur m'a dit : Tu es mon fils, je t'ai « engendré aujourd'hui. Demande-moi, et je « te donnerai les nations pour ton héritage « et pour ta possession jusqu'aux extrémités « de la terre [1] ». C'est ce qu'il nous apprend de sa propre bouche, car en s'adressant aux Juifs, il leur dit : « J'ai d'autres brebis qui ne « sont pas de ce bercail, il me faut les amener, et elles écouteront ma voix, et il y aura « un seul troupeau et un seul pasteur [2] ». Pourquoi donc voulons-nous voir un si grand mystère dans cette inscription qui portait : « Roi des Juifs », si Jésus-Christ est aussi le roi des Gentils ? L'olivier sauvage a été fait

[1] Ps. II, 6-8. — [2] Jean, X, 16.

participant de la séve onctueuse de l'olivier franc, et l'olivier franc ne participe nullement de l'âcreté de l'olivier sauvage [1]. Dans ce titre qui a été écrit relativement au Sauveur, il est appelé en toute vérité « roi des Juifs ». Qui faut-il entendre par le mot Juif, sinon la race d'Abraham, les fils de la promesse qui sont aussi les fils de Dieu ? « Car », dit l'Apôtre, « ce ne sont pas les fils de la chair qui « sont les fils de Dieu, mais ce sont les en- « fants de la promesse, qui sont regardés « comme étant de la race [2] ». C'était aux Gentils que l'Apôtre disait : « Mais si vous êtes « à Jésus-Christ, vous êtes donc de la race « d'Abraham et ses héritiers selon la promesse [3] ». Jésus-Christ est donc le roi des Juifs, mais des Juifs circoncis de cœur par l'esprit et non par la lettre, qui tirent leur gloire de Dieu [4] et non des hommes, qui appartiennent à la libre Jérusalem, notre mère éternelle et céleste, à cette Sara spirituelle qui chasse de la maison de la liberté la servante et ses fils [5]. Si donc Pilate a écrit ce qu'il a écrit, c'est que le Seigneur a dit ce qu'il a dit.

[1] Rom. XI, 17. — [2] Id. IX, 7, 8.— [3] Galat. III, 29.— [4] Rom. II, 29. — [5] Galat. IV, 22-31.

CENT DIX-HUITIÈME TRAITÉ.

SUR CES PAROLES : « APRÈS AVOIR CRUCIFIÉ JÉSUS, LES SOLDATS PRIRENT SES VÊTEMENTS ».
(Chap. XIX, 23, 24.)

LES VÊTEMENTS DU SAUVEUR.

Malgré la discordance apparente des évangélistes, tous s'accordent à dire que les soldats firent quatre parts des vêtements de Jésus, et qu'ils jetèrent les sorts pour savoir à laquelle échéerait la robe sans couture. Les quatre parts symbolisent les quatre parties du monde, comme la robe sans couture représente leur mutuelle union : les sorts figurent la grâce, et les soldats eux-mêmes ont, en dépit de leur malice, un sens caché, de même que la croix, malgré son ignominie, a le sien propre.

1. Expliquons maintenant, avec l'aide de Dieu, ce qui s'est passé auprès de la croix du Sauveur pendant qu'il y était attaché. « Après « avoir crucifié Jésus, les soldats prirent ses « vêtements et ils en firent quatre parts, une « pour chaque soldat; ils prirent aussi sa tu- « nique. Or, sa tunique était sans couture, et « d'un seul tissu depuis le haut jusqu'en bas. « Ils se dirent donc les uns aux autres : Ne la « coupons point, mais tirons au sort à qui elle « appartiendra ; afin que cette prophétie de « l'Ecriture fût accomplie : Ils ont partagé « entre eux mes vêtements et tiré ma robe « au sort ». Ce que les Juifs ont voulu est ar-

rivé ; sans doute, ils n'ont pas eux-mêmes crucifié Jésus, ce sont les soldats qui obéissaient à Pilate, et Pilate l'a condamné à mort ; néanmoins, si nous nous rappelons la vivacité de leurs désirs, les embûches qu'ils ont tendues au Sauveur, tous les mouvements auxquels ils se sont livrés, la trahison de Judas, les cris séditieux qu'ils ont proférés pour extorquer sa condamnation, nous le verrons sans pouvoir en douter ; les Juifs ont été les principaux auteurs de la mise de Jésus en croix.

2. Quant au partage et au tirage au sort de ses vêtements, il ne faut point en parler comme par manière d'acquit. Quoique les quatre Evangélistes aient fait mention de ce fait, Jean est de tous celui qui en a donné le plus de détails ; le récit des trois autres est obscur ; celui de Jean est nettement précis. Voici ce qu'en dit Matthieu : « Après qu'ils « l'eurent crucifié, ils partagèrent ses vête« ments, les tirant au sort [1] ». Marc dit à son tour : « Et après l'avoir crucifié, ils partagè« rent ses habits, les tirant au sort, afin de « savoir ce que chacun aurait pour sa part [2] ». Selon l'évangéliste Luc : « Ils partagèrent ses « vêtements et les tirèrent au sort [3] ». Mais Jean nous raconte combien de parts ils firent avec les vêtements de Jésus ; ils en firent quatre pour les donner ensuite à chacun d'eux ; de là on peut conclure qu'il y avait quatre soldats pour accomplir la sentence du gouverneur et crucifier Jésus. Car cet Evangéliste dit clairement : « Après avoir crucifié Jésus, « les soldats prirent ses vêtements et en firent « quatre parts, une pour chaque soldat, et « aussi la tunique ». Il faut sous-entendre : Ils prirent, en sorte que voici le sens de la phrase : Ils prirent ses vêtements, en firent quatre parts, une pour chaque soldat ; ils prirent aussi sa tunique. Nous le voyons d'après ces paroles : Ils ne tirèrent pas au sort les autres vêtements. Quant à la tunique qu'ils avaient prise avec les autres vêtements, ils se la partagèrent, mais d'une manière différente. Jean nous explique, en continuant, quel moyen ils employèrent pour cela : « Or, « la tunique était sans couture et d'un seul « tissu depuis le haut jusqu'en bas ». Il nous fait ensuite connaître le motif pour lequel ils la tirèrent au sort. « Ils se dirent donc les uns « aux autres : Ne la coupons pas, mais tirons « au sort à qui elle appartiendra ». Par conséquent, ils eurent tous quatre une part égale dans les autres vêtements, et il leur fut inutile de les tirer au sort : pour la tunique, ils ne purent la partager, à moins de la couper en morceaux ; mais à quoi auraient pu leur servir de pareils lambeaux ? Afin de ne pas la morceler ainsi inutilement, ils préférèrent l'attribuer par le sort à l'un d'entre eux. Avec ce récit de l'Evangile concorde parfaitement le témoignage d'un Prophète, cité immédiatement après par Jean lui-même : « Afin », dit-il, « que cette parole de l'Ecriture fût accom« plie : Ils ont partagé entre eux mes vêtements « et tiré ma robe au sort ». Le Prophète ne dit pas qu'ils ont tiré au sort, mais qu'ils se sont partagé ; il ne dit pas non plus qu'ils se sont partagé les autres vêtements sans les tirer au sort ; il ne fait aucune allusion au tirage au sort pour les autres vêtements ; mais il ajoute : « Et ils ont tiré ma robe au « sort » ; ces paroles ont trait à la tunique qui restait seule à partager. Je dirai à cet égard ce que Dieu m'inspirera ; mais, auparavant, je trancherai la difficulté qui pourrait surgir de la discordance apparente des Evangélistes entre eux, et je ferai voir clairement que le récit de Jean n'est contredit par celui d'aucun des trois autres.

3. Par ces paroles : « Après l'avoir crucifié, « ils partagèrent ses vêtements en les tirant « au sort », Matthieu a voulu faire entendre que la tunique sur laquelle ils ont jeté le sort a été partagée en même temps que tous les autres vêtements, parce qu'en partageant tous ces vêtements au nombre desquels elle se trouvait, ils l'ont tirée au sort. Luc tient un langage analogue : « En partageant ses vête« ments, ils jetèrent les sorts ». En faisant leurs partages, ils en vinrent à la tunique sur laquelle ils jetèrent les sorts, afin de compléter entièrement le partage de tous ses vêtements. Quelle différence y a-t-il entre ces paroles de Luc : « En partageant ils jetèrent « les sorts », et ces autres de Matthieu : « Ils « partagèrent en jetant le sort ? » Une seule, la voici. En disant « les sorts », Luc emploie le pluriel au lieu du singulier. L'emploi de ce mot n'est pas insolite dans les Ecritures ; néanmoins, quelques exemplaires portent : « Le sort », au lieu de : « des sorts ». Marc seul paraît donc avoir donné lieu à une petite difficulté, en s'exprimant ainsi : « Et jetant le

[1] Matth. XXVII, 35. — [2] Marc, XV, 24. — [3] Luc, XXIII, 34.

« sort sur eux, afin de savoir ce que chacun « aurait pour sa part », il semble dire que le sort a été jeté, non pas seulement sur la tunique, mais encore sur tous les autres vêtements. Mais ici encore, à force de concision, le récit devient obscur, car voici ses paroles : « En jetant le sort sur eux »; c'était dire, en d'autres termes : En jetant le sort pendant qu'ils partageaient les vêtements ; c'est ce qui eut lieu. En effet, le partage de tous les vêtements du Sauveur n'aurait pas été complet si le sort n'avait pas désigné celui à qui échéerait aussi la tunique ; c'était le seul moyen de mettre un terme aux chicanes des partageurs, ou plutôt de les empêcher d'éclater. « Afin que « chacun sût ce qu'il devait avoir pour sa « part »; ces paroles se rapportent au sort qui fut jeté, et non à tous les vêtements qui furent partagés. Ils jetèrent le sort, afin de savoir qui aurait la tunique. Parce que l'Evangéliste a omis de dire ce qu'était cette tunique, comment elle s'était trouvée en surplus après le partage égal des autres vêtements ; parce qu'il avait omis de dire qu'on la tirait au sort pour ne pas la déchirer, il a ajouté à dessein cette observation : « Afin que chacun sût ce « qu'il devait avoir », c'est-à-dire, qui aurait cette tunique. De cette façon, telle aurait été sa pensée : Ils partagèrent ses vêtements en jetant le sort sur eux, afin de savoir auquel des quatre échéerait cette tunique qui se trouvait de reste, après partage égal.

4. Quelqu'un me demandera peut-être ce que signifient le partage des vêtements de Jésus en quatre lots et la mise des sorts sur sa tunique. La division en quatre parts des vêtements de Notre-Seigneur Jésus-Christ était la figure de celle de l'Eglise, qui se trouve disséminée dans les quatre parties du monde et partagée également, c'est-à-dire équitablement entre toutes ces parties. C'est pourquoi il est dit ailleurs que Dieu enverra ses anges pour réunir ses élus des quatre vents [1]. Que signifient ces quatre vents, sinon l'Orient, l'Occident, l'Aquilon et le Midi ? Et cette tunique tirée au sort représente l'ensemble de toutes ces parties de l'Eglise, unies les unes aux autres par les liens de la charité. Pour parler de la charité, l'Apôtre s'exprime en ces termes : « Je vous montrerai une voie « beaucoup plus excellente encore [2] ». Il dit en un autre endroit : « Et connaître l'amour « de Jésus-Christ envers nous, qui surpasse « toute connaissance [1] »; ailleurs encore : « Mais surtout avec la charité, qui est le lien « de la perfection [2] ». Si la charité a une voie plus excellente encore, si elle surpasse la science, si elle est commandée par-dessus toutes choses, il n'est pas étonnant que la tunique qui en était la figure ait été d'un seul tissu, depuis le haut jusqu'en bas. Elle était sans couture, pour qu'on ne pût jamais la découdre ; elle est échue à un seul des quatre soldats, parce que de tous les chrétiens elle ne fait qu'un cœur et qu'une âme. Ainsi en a-t-il été pour les Apôtres : ils étaient au nombre de douze, c'est-à-dire de trois fois quatre. Lorsque le Sauveur les interrogea, Pierre fut seul pour répondre : « Vous êtes le « Christ, Fils du Dieu vivant »; et le Christ lui dit : « Je te donnerai les clefs du royaume « des cieux [3] », comme s'il donnait à Pierre seul le pouvoir de lier et de délier; cependant il avait parlé au nom de tous, et s'il avait reçu ce pouvoir, c'était comme représentant du collége apostolique, et tous l'avaient reçu comme lui. Seul, il représentait tous les autres, parce que tous ne faisaient qu'un. Aussi, après avoir dit qu' « elle était d'un seul tissu « depuis le haut », Jean a-t-il ajouté : « jus« qu'en bas ». Si nous nous reportons à ce que figurait cette tunique, nous verrons que quiconque appartient au tout, en fait partie ; de ce tout, comme l'indique le grec, l'Eglise catholique tire son nom. Que représente le sort, si ce n'est la grâce divine? Le sort fut chose agréable à tous, parce que la tunique échut à tous dans la personne d'un seul ; de la même manière la grâce de Dieu se répand sur tous, parce qu'elle se répand sur l'ensemble ; de plus, quand on jette le sort, ce qui décide le succès, ce n'est ni la personne ni le mérite de l'un ou de l'autre, c'est le secret jugement de Dieu.

5. De ce que ce partage a été fait par des méchants, c'est-à-dire par des gens qui, au lieu de suivre le Christ, l'ont poursuivi, personne n'est en droit de conclure que leur conduite n'a rien pu figurer de bon. Que dirons-nous, en effet, de la croix elle-même, qui a été certainement préparée et attachée à la personne du Christ par des ennemis et des impies? Néanmoins, c'est avec raison qu'on voit en elle, suivant l'expression de l'Apôtre,

[1] Matth. XXIV, 31. — [2] I Cor. XII, 31.

[1] Ephés. III, 19. — [2] Coloss. III, 14. — [3] Matth. XVI, 15, 16, 19.

« quelle est la largeur, la longueur, la hau-« teur et la profondeur [1] ». Sa largeur se trouve dans le bois transversal destiné à tenir étendus les bras du crucifié : elle représente l'étendue de la charité qui opère les bonnes œuvres. Sa longueur va depuis le bois transversal jusqu'à terre : le dos et les pieds du Sauveur y sont attachés ; elle est l'emblème de la persévérance pendant le temps, jusqu'à l'éternité. Sa hauteur consiste dans le sommet qui dépasse le bois transversal ; elle signifie le but céleste auquel se rapportent toutes nos actions ; car tout ce qui se fait en longueur et en largeur, selon la règle du bien et avec persévérance, doit se faire en vue de la hauteur des récompenses divines. Sa profondeur se rencontre dans cette partie qui s'enfonce en terre ; elle est cachée, on ne la voit pas en cet endroit : c'est de là qu'elle sort néanmoins pour s'élever et apparaître aux regards ; ainsi, toutes nos bonnes œuvres sortent des profondeurs de la grâce divine, qu'on ne peut ni comprendre ni juger. Et quand la croix du Christ n'aurait d'autre signification

[1] Ephés. III, 18.

que celle que lui attribue l'Apôtre : « Ceux « qui appartiennent à Jésus-Christ ont crucifié « leur chair avec ses passions et ses désirs « déréglés [1] », de quel bien elle serait encore l'emblème ! Un esprit bon luttant contre la chair est seul capable d'agir de la sorte, bien que ce soit l'ennemi, l'esprit mauvais, qui a préparé cette croix au Sauveur. Enfin, quel est le signe du Christ ? Tous le savent, c'est sa croix. Sans ce signe, il est impossible d'accomplir n'importe quelle cérémonie sacrée ; il faut le faire et sur le front des croyants, et sur l'eau même qui doit servir à les régénérer, et sur l'huile mêlée de baume dont on les oint, et sur le sacrifice qui leur sert de nourriture. Peut-on dire que les actions des méchants ne signifient rien de bon, quand, dans la célébration des sacrements, tout le bien qu'ils nous procurent nous vient par le signe de la croix du Christ, faite de la main même des mécréants ? Mais arrêtons-nous ici ; un autre jour, avec la grâce de Dieu, nous expliquerons ce qui suit.

[1] Galat. V, 24.

CENT DIX-NEUVIÈME TRAITÉ.

SUR LES PAROLES SUIVANTES : « ET LES SOLDATS FIRENT AINSI », JUSQU'A CES AUTRES : « ET, « AYANT INCLINÉ LA TÊTE, IL RENDIT L'ESPRIT ». (Chap. XIX, 24-30.)

LES DERNIERS MOMENTS DE JÉSUS.

Après le partage de ses vêtements, Jésus légua sa Mère à l'apôtre Jean, pour donner aux enfants un exemple de piété filiale, et Jean la reçut pour en prendre soin. Puis le Sauveur se plaignit de la soif, et on lui tendit, au bout d'un roseau, une éponge imbibée de fiel, de vinaigre et d'hysope. Le roseau était l'emblème de l'Ecriture ; le fiel et le vinaigre, de la méchanceté des Juifs ; l'hysope, de l'humilité du Christ. A peine Jésus en eut-il goûté, qu'il mourut.

1. L'évangéliste Jean nous raconte ce qui se passa aux pieds de la croix du Sauveur, après que ses vêtements eurent été partagés, même par la voie du sort ; voyons son récit : « Les soldats firent ainsi. Or, la Mère de Jésus « et la sœur de sa Mère, Marie, femme de « Cléophas, et Marie-Madeleine, étaient debout « près de sa croix. Jésus donc, voyant sa Mère « et près d'elle le disciple qu'il aimait, dit à « sa mère : Femme, voilà ton fils. Après, il « dit au disciple : Fils, voilà ta mère. Et « depuis cette heure-là, le disciple la reçut « chez lui ». Voilà bien l'heure dont Jésus parlait, quand, au moment de changer l'eau en vin, il disait à sa Mère : « Femme, qu'y « a-t-il entre toi et moi ? mon heure n'est « point encore venue [1] ». Il prédisait cette heure qui n'était pas encore venue, cette heure où, sur le point de mourir, il devait

[1] Jean, II, 4.

reconnaître celle qui lui avait donné la vie du corps. Alors il se préparait à faire une œuvre divine ; aussi semblait-il ne pas connaître la Mère, non de sa divinité, mais de son humanité, et la repoussait-il. Maintenant, il souffre dans son corps, et dans les sentiments d'une humaine affection, il recommande celle dans le sein de laquelle il s'est fait homme. Alors, il connaissait Marie en vertu de sa puissance, puisqu'il l'avait créée; maintenant, Celui que Marie a mis au monde est attaché à la croix.

2. Nous trouvons ici un sujet d'instruction. Le Sauveur fait lui-même ce qu'il nous enseigne; précepteur plein de bonté, il apprend à ses disciples, par son exemple, tout le soin que des enfants pieux doivent prendre des auteurs de leurs jours. Le bois auquel se trouvaient cloués ses membres mourants était comme une chaire où notre Maître se faisait entendre et nous donnait ses leçons. C'était à cette source de saine doctrine que l'apôtre Paul avait puisé, quand il disait : « Si quel- « qu'un n'a pas soin des siens, et surtout de « ceux de sa maison, il a renoncé à la foi et « il est pire qu'un infidèle [1] ». Y a-t-il des personnes plus proches les unes des autres que les parents ne le sont de leurs enfants, ou les enfants de leurs parents? Le maître à l'école de qui se forment les saints, nous donnait donc en lui-même l'exemple pour confirmer un de ses plus précieux commandements ; car s'il pourvoyait à l'avenir de Marie en lui donnant un autre fils qui tiendrait sa place, il n'agissait pas comme Dieu à l'égard d'une servante créée et gouvernée par lui, mais comme homme à l'égard d'une Mère qui lui avait donné le jour et qu'il laissait en cette vie. Pourquoi a-t-il agi de la sorte? Ce qui suit nous l'apprend ; car, parlant de lui-même, l'Evangéliste ajoute : « Et, depuis ce « moment, le disciple la reçut chez lui ». D'ordinaire, Jean ne se désigne pas autrement qu'en disant que Jésus l'aimait ; le Sauveur affectionnait tous ses disciples, mais il chérissait davantage encore celui-ci ; il était même si familier avec lui qu'à la Cène il lui permit de s'appuyer sur sa poitrine [2] ; c'était sans doute pour l'aider à imprimer sur l'Evangile qu'il devait prêcher en son nom, le sceau de sa divine excellence.

3. Mais en quel chez lui Jean reçut-il la Mère du Sauveur? Il était certainement du nombre de ceux qui lui avaient dit : « Voilà « que nous avons tout abandonné pour vous « suivre », et, comme les autres, il avait entendu cette réponse : Quiconque aura abandonné tout cela à cause de moi, recevra le centuple en cette vie [1]. Ce disciple avait donc reçu le centuple de ce qu'il avait quitté ; c'était assez pour y recevoir la Mère de Celui qui lui en avait fait don. Mais, au moment où le bienheureux Jean avait reçu ce centuple, il faisait partie d'une société où nul ne possédait rien en propre, et où toutes choses étaient mises en commun, suivant ce qui est écrit dans les Actes des Apôtres ; car les disciples de Jésus étaient comme n'ayant rien et possédant tout [2]. Comment donc le disciple et le serviteur a-t-il reçu la Mère de son Maître et Seigneur chez lui, puisque personne parmi les Apôtres ne s'attribuait rien en propre? Nous lisons un peu plus loin dans le même livre : « Tous ceux qui possédaient des « champs ou des maisons les vendaient et « apportaient le prix de ce qui était vendu, et « ils le déposaient aux pieds des Apôtres, et « on le distribuait à chacun selon qu'il en « avait besoin [3] ». Ces paroles signifient-elles qu'on le distribua à ce disciple d'après ses besoins, en lui tenant compte de la présence, chez lui, de la bienheureuse Marie, comme si elle était sa mère? Par conséquent, devons-nous entendre ces mots : « Et à partir de ce « moment, le disciple la reçut chez lui », en ce sens qu'il devait prendre soin de tout ce qui serait nécessaire à Marie? Il la reçut donc chez lui, c'est-à-dire, non dans ses propriétés, puisqu'il n'en possédait aucune en propre, mais dans ses attributions ; car il devait en prendre soin, par suite de l'obligation qu'il avait personnellement acceptée.

4. L'Evangéliste ajoute : « Ensuite Jésus, « sachant que tout était consommé, afin que « l'Ecriture fût accomplie, dit : J'ai soif. Un « vase plein de vinaigre était là. Et les soldats « lui présentèrent à la bouche une éponge « pleine de vinaigre, qu'ils avaient attachée à « un bâton d'hysope. Lors donc que Jésus eut « pris le vinaigre, il dit : Tout est consommé. « Et ayant incliné la tête, il rendit l'esprit ». Qui est-ce qui agit comme il le veut, de la même manière que cet homme a souffert comme il l'a voulu ? Mais cet homme était le

[1] I Tim. V, 8. — [2] Jean, XIII, 23.

[1] Matth. XIX, 27, 29. — [2] II Cor. VI, 10. — [3] Act. IV, 32-35.

Médiateur entre Dieu et les hommes; c'est à lui que s'applique cette prédiction des livres saints : C'est un homme, et qui est-ce qui le reconnaîtra? En effet, les hommes qui servaient d'instruments pour le faire mourir n'apercevaient point sa divinité à travers le voile de son humanité. Comme homme, il se laissait voir, mais il ne se laissait point reconnaître comme Dieu. Celui qui endurait toutes ces souffrances, c'était l'homme qu'on voyait. Celui qui en réglait l'ordre et la nature, c'était ce Dieu qui se cachait. Il vit donc que tout ce qui devait avoir lieu avant qu'il prît le vinaigre et rendît l'esprit, était consommé; il voulut aussi accomplir ce qu'avait dit l'Ecriture : « Et dans ma soif, ils m'ont « abreuvé de vinaigre [1] ». Il dit donc : « J'ai « soif », ou, en d'autres termes : Vous m'avez donné ce vinaigre; c'est trop peu : donnez-moi ce que vous êtes. Les Juifs, en effet, étaient du véritable vinaigre; les Patriarches et les Prophètes étaient du vin. Mais eux avaient dégénéré; ils étaient remplis de l'iniquité de ce monde comme de la surabondance d'un vase qui déborde, et leur cœur, pareil à une éponge, recélait la duplicité méchante dans ses profonds et tortueux recoins. L'hysope à laquelle ils avaient attaché l'éponge pleine de vinaigre, est une plante de très-médiocre grandeur et qui purge le corps humain; elle est le parfait emblème de l'humilité du Christ; ils l'enveloppèrent avec l'éponge, et ils crurent avoir réussi à circonvenir Jésus. Voilà pourquoi le Psalmiste a dit : « Arrosez-moi avec l'hysope, et je serai pu- « rifié [2] ». De fait, l'humilité du Christ nous purifie, car s'il ne s'était point humilié lui-même en se faisant obéissant jusqu'à la mort de la croix [3], son sang n'aurait certainement pas été répandu pour la rémission de nos péchés, c'est-à-dire pour notre purification.

5. Ne soyons point surpris de ce qu'on a pu approcher une éponge des lèvres d'un homme élevé sur la croix à une certaine hauteur au-dessus de terre; Jean n'en a pas fait mention, mais les autres Evangélistes l'ont raconté : c'est à l'aide d'un roseau [1] qu'on a pu faire parvenir dans une éponge, jusqu'au sommet de la croix, un pareil breuvage. Ce roseau était l'emblème de l'Ecriture, qui se trouvait accomplie par ce fait. Comme tout ce que profère la langue porte le nom de langue grecque, de langue latine ou de toute autre, qui laisse échapper des sons qui ont un sens; de même, on peut donner le nom de roseau à toute écriture formée au moyen de roseau. Suivant la manière la plus ordinaire de s'exprimer, on appelle langue les sons pourvus de sens qu'émet la voix humaine; il n'est guère d'usage de désigner l'Ecriture par le nom de roseau : aussi cette façon de parler n'est-elle que l'indice plus certain d'un grand mystère. Un peuple impie se livrait à ces voies de fait; plein de miséricorde, le Christ les supportait. Celui qui agissait ne savait ce qu'il faisait; mais celui qui souffrait n'ignorait ni ce qui avait lieu, ni la cause pour laquelle ces événements se passaient : je dirai plus, il tirait le bien du mal que faisaient ses bourreaux.

6. « Lors donc que Jésus eut pris le vinai- « gre, il dit : Tout est consommé ». Quoi? ce que les Prophètes avaient annoncé si longtemps d'avance. Rien ne restait plus à accomplir avant sa mort; celui qui avait le pouvoir de quitter son âme et de la reprendre à nouveau [2], semblait attendre que tout ce qui devait avoir lieu s'accomplît : « ayant » donc « incliné la tête, il rendit l'esprit ». Qui est-ce qui s'endort à son gré, comme Jésus est mort au moment qu'il a choisi? Qui est-ce qui se dépouille d'un vêtement quand il le veut, comme Jésus s'est dépouillé de son corps à l'heure voulue par lui? Qui est-ce qui s'en va selon son désir, comme Jésus est sorti de ce monde lorsqu'il y a consenti? Et si, en mourant, il a manifesté une pareille puissance, combien nous devons craindre ou désirer les effets de celle qu'il déploiera en venant nous juger!

[1] Ps. LXVIII, 22. — [2] Id. L, 8. — [3] Philipp. II, 8.

[1] Matth. XXVII, 48; Marc, XV, 36. — [2] Jean, X, 18.

CENT VINGTIÈME TRAITÉ.

SUR LES PAROLES SUIVANTES : « PARCE QUE C'ÉTAIT LA VEILLE DU SABBAT, LES JUIFS », JUSQU'A CES AUTRES : « CAR ILS NE SAVAIENT PAS ENCORE CE QUE DIT L'ÉCRITURE, QU'IL LUI FALLAIT « RESSUSCITER D'ENTRE LES MORTS ». (Chap. XIX, 31-42 ; XX, 1-9.)

APRÈS LA MORT DE JÉSUS.

Lorsque le Sauveur eut rendu le dernier soupir, les soldats ne lui rompirent point les jambes, mais l'un deux lui perça le côté : Adam et l'Arche d'alliance avaient été la figure du Christ. Sur la demande de Joseph d'Arimathie, Pilate rendit le corps de Jésus : on le mit dans un sépulcre neuf, mais, le premier jour de la semaine, Madeleine et quelques autres disciples ne l'y trouvèrent plus.

1. Tout ce que le Sauveur prévoyait comme devant avoir lieu avant sa mort, ayant été accompli, il rendit l'esprit au moment choisi par lui. L'Evangéliste nous raconte ce qui arriva ensuite; voici son récit: « Les Juifs, « parce que c'était la veille du sabbat, afin « que les corps ne demeurassent point sur la « croix le jour du sabbat (car le sabbat était « un jour très-solennel), prièrent Pilate de « faire rompre les jambes aux criminels et de « les enlever ». D'enlever non pas les jambes, mais les criminels, à qui l'on brisait les jambes pour les faire mourir et les détacher de la croix: on agissait ainsi, afin de ne point prolonger le supplice des crucifiés, et de ne point attrister par le spectacle de leurs tourments un grand jour de fête.

2. « Les soldats vinrent donc et rompirent « les jambes de ceux qu'on avait crucifiés « avec lui ; et, s'approchant de Jésus, quand « ils virent qu'il était déjà mort, ils ne lui « rompirent pas les jambes, mais un des sol- « dats lui ouvrit le côté d'un coup de lance, « et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau ». L'Evangéliste se sert d'une expression choisie à dessein: il ne dit pas qu'on a frappé ou blessé le côté du Sauveur, ou qu'on a fait quelque autre chose semblable; mais: « on l'a « ouvert ». Effectivement, la porte de la vie devait s'ouvrir à l'endroit où ont pris naissance les Sacrements de l'Eglise, sans lesquels il est impossible d'arriver à la vie, qui est la seule véritable. Ce sang a été répandu pour la rémission des péchés; cette eau est un salutaire liquide, car elle nous sert de bain et de breuvage. Dieu annonçait d'avance cet événement [1], en donnant à Noé l'ordre d'ouvrir, au flanc de l'arche, une porte par laquelle devaient entrer les animaux destinés à ne point périr sous les eaux du déluge; ces animaux préfiguraient l'Eglise. Voilà encore pourquoi la première femme a été tirée du côté d'Adam, pendant qu'il dormait [2]; voilà pourquoi elle a reçu le nom de vie et de mère des vivants [3]. Même avant l'incalculable mal de sa prévarication, elle a été ainsi l'annonce d'un bien infini. Le second Adam, Jésus-Christ, ayant baissé la tête, s'est endormi sur la croix, pour qu'une épouse lui fût donnée, et, pendant son sommeil, cette épouse est sortie de son côté. O mort, qui fait revivre les morts! Y a-t-il rien de plus pur que ce sang? Quoi de meilleur pour guérir nos plaies?

3. « Et celui qui l'a vu a rendu témoignage, « et son témoignage est véritable, et il sait « qu'il dit vrai, afin que vous aussi vous « croyiez ». Jean ne dit pas: Afin que vous aussi, vous sachiez; mais: afin que vous croyiez ; car celui qui a vu, sait, et celui qui n'a pas vu, doit croire à son témoignage. Le propre de la foi est plutôt de croire que de voir. Qu'est-ce, en effet, que croire une chose, sinon y conformer sa foi? « Car cela a été fait « pour accomplir ces paroles de l'Ecriture : « Vous ne briserez aucun de ses os. L'Ecriture « dit encore : Ils verront quel est celui qu'ils « ont percé ». Il tire des Ecritures deux témoignages à l'appui des différents faits dont il raconte l'accomplissement. Il avait dit : « Et s'étant approchés de Jésus, ils virent « qu'il était déjà mort, et ils ne lui rompirent

[1] Gen. VI, 16. — [2] Id. II, 22. — [3] Id. III, 20.

« point les jambes ». A ce passage se rapporte le témoignage suivant: « Vous ne briserez « aucun de ses os ». Voilà l'ordre donné à tous ceux qui, sous l'ancienne loi, devaient célébrer la Pâque par l'immolation de l'agneau ; cette immolation était l'ombre antécédente de la passion du Sauveur. C'est pourquoi « Jésus-Christ, notre Agneau pascal, a « été immolé [1] ». Le prophète Isaïe avait dit d'avance à son sujet : « Il a été conduit à la « mort comme une brebis [2] ». De même encore l'Evangéliste avait ajouté : « Mais l'un « des soldats ouvrit son côté d'un coup de « lance ». A cela se rapporte l'autre témoignage : « Ils verront quel est celui qu'ils ont « percé ». Voilà la promesse de la venue du Christ avec le même corps que celui avec lequel il a été crucifié.

4. « Or, après cela, Joseph d'Arimathie, « qui était disciple de Jésus, mais en secret, « parce qu'il craignait les Juifs, demanda à « Pilate la permission d'enlever le corps de « Jésus, et Pilate le permit. Il vint donc et « enleva le corps de Jésus. Et Nicodème, celui « qui s'était d'abord rendu près de Jésus pen- « dant la nuit, vint aussi, portant un mélange « de myrrhe et d'aloès, du poids d'environ « cent livres ». Il ne faut pas séparer les membres de phrase, de manière à dire : « Por- « tant d'abord un mélange de myrrhe », le mot « d'abord » se rapporte à la phrase précédente. Car Nicodème était venu d'abord près de Jésus pendant la nuit ; Jean avait déjà mentionné ce fait au commencement de son Evangile [3]. Voici donc comment il faut comprendre ce passage : Nicodème ne vint pas alors seulement près de Jésus, mais il y vint pour la première fois ; il y vint ensuite fréquemment pour l'écouter et se faire son disciple : aujourd'hui, presque tous les peuples en voient une preuve convaincante dans la découverte du corps du bienheureux Etienne. « Ils prirent donc le corps de Jésus « et l'enveloppèrent de linges avec des aro- « mates, selon la coutume d'ensevelir usitée « parmi les Juifs ». A mon avis, ce n'est pas sans motif que l'Evangéliste a dit : « Selon la « coutume d'ensevelir usitée parmi les Juifs » ; si je ne me trompe, il a voulu, par là, nous dire que pour les devoirs à remplir à l'égard des morts, il faut suivre la coutume du pays où l'on se trouve.

5. « Or, au lieu où il avait été crucifié se « trouvait un jardin, et, dans ce jardin, un « sépulcre neuf, où personne n'avait encore « été mis ». Comme dans le sein de la Vierge Marie, personne avant lui, personne après lui n'a été conçu, ainsi, personne avant lui comme personne après lui n'a été enseveli dans ce monument. « Comme c'était la veille « du sabbat des Juifs, et que ce sépulcre était « proche, ils y déposèrent Jésus ». L'Evangéliste veut nous faire entendre qu'on se hâta d'ensevelir Jésus, afin de ne pas être surpris par le soir ; car il n'était point alors permis de se livrer à une pareille occupation à cause de la veille du sabbat, à laquelle les Juifs donnent plus communément en latin le nom de Cène pure.

6. « Mais à un jour de la semaine, Marie- « Madeleine vint, dès le matin, lorsque les « ténèbres régnaient encore, et elle vit la « pierre du sépulcre ôtée ». Sous ce nom : « Un jour de la semaine », se trouve désigné le jour que les chrétiens ont l'habitude d'appeler le dimanche à cause de la résurrection du Seigneur ; de tous les Evangélistes, Matthieu est le seul qui l'appelle le premier jour de la semaine [1]. « Elle courut donc vers Simon « Pierre, et vers cet autre disciple que Jésus « aimait, et elle leur dit : On a enlevé le Sei- « gneur du sépulcre, et nous ne savons où « on l'a mis ». Certains exemplaires, même grecs, portent : « On a enlevé mon Seigneur ». Ces paroles peuvent, ce semble, avoir été dites sous l'impression d'un vif sentiment d'affection inspiré par la charité ou l'habitude de servir le Sauveur ; mais nous ne trouvons pas cette version dans les exemplaires que nous tenons en nos mains.

7. « Pierre sortit donc, et cet autre disciple « avec lui, et ils vinrent au sépulcre. Ils cou- « raient tous deux ensemble, mais l'autre « disciple courut plus vite que Pierre, et il « arriva le premier au sépulcre ». Il faut remarquer ici et ne point passer sous silence cette récapitulation. L'Evangéliste revient à ce qu'il avait omis, et cependant il en fait mention comme si c'était la conséquence de ce qu'il a dit auparavant. Après avoir raconté « qu'ils vinrent au sépulcre », il retourne sur ses pas pour nous dire comment ils y vinrent : « Ils couraient tous deux ensemble », etc. Il marque en ce passage que cet autre disci-

[1] I Cor. v, 7. — [2] Isa. LIII, 7. — [3] Jean, III, 1, 2.

[1] Matth. XXVIII, 1.

ple (lui-même évidemment, mais désigné comme s'il était un personnage différent) courut plus vite et arriva le premier au sépulcre.

8. « Et s'étant baissé, il vit les linceuls à « terre ; cependant il n'entra pas. Simon « Pierre, qui le suivait, vint et entra dans le « sépulcre et il vit les linceuls à terre, et le « suaire mis sur sa tête, séparé des linceuls, « était plié en un autre lieu ». Pensons-nous que tout cela ne signifie rien? Ce n'est pas du tout mon avis. Mais nous nous hâtons de passer à d'autres endroits, sur lesquels il faudra nous arrêter en raison de leur obscurité ou des difficultés auxquelles ils donnent lieu. Pour les passages qui sont clairs par eux-mêmes, c'est un saint plaisir de chercher leur signification jusque dans les moindres détails; mais ce plaisir appartient aux gens désœuvrés, et nous ne le sommes pas.

9. « Alors donc entra aussi cet autre dis« ciple, qui était arrivé le premier au sé« pulcre ». Il était arrivé le premier et il entra le dernier. Ce fait a certainement son importance ; ce qui suit ne m'en semble pas non plus dénué. « Et il vit, et il crut ». Plusieurs, examinant avec peu de soin ces paroles, s'imaginent que ce que Jean a cru alors, c'est que Jésus était ressuscité ; mais la suite ne le fait nullement supposer. Que signifie en effet ce qu'ajoute l'Evangéliste? « Ils ne sa« vaient pas encore ce qui est dans l'Ecriture; « qu'il fallait qu'il ressuscitât d'entre les « morts ». Jean n'a donc pu croire que Jésus fût ressuscité, puisqu'il ignorait qu'il dût ressusciter. Qu'a-t-il donc vu? Qu'a-t-il cru ? Il a vu que le sépulcre était vide, et il a cru ce que lui avait dit la femme, c'est-à-dire qu'on l'avait enlevé du sépulcre. « Ils ne sa« vaient pas encore ce qui est dans l'Ecriture, « qu'il fallait qu'il ressuscitât d'entre les « morts ». Quand il leur en parlait lui-même, le Sauveur avait beau s'exprimer de manière à ne leur laisser à cet égard aucun doute ; ils étaient tellement habitués à l'entendre parler en paraboles, qu'ils ne le comprenaient pas, et qu'à leur sens il les entretenait de tout autre chose. Mais, dans un autre discours, nous vous expliquerons ce qui suit.

CENT VINGT ET UNIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CET ENDROIT : « LES DISCIPLES RETOURNÈRENT DONC CHEZ EUX », JUSQU'A CET AUTRE : « BIENHEUREUX CEUX QUI N'ONT POINT VU ET QUI ONT CRU ». (Chap. XX, 10-29.)

APRÈS LA RÉSURRECTION DE JÉSUS.

Pierre et Jean étant retournés chez eux, Marie-Madeleine revint, en pleurant, au tombeau du Sauveur. Elle y vit deux anges, et, en se retournant, elle aperçut le Christ sous la forme d'un jardinier. « Ne me touche pas », lui dit Jésus : alors, elle figurait l'Eglise des Gentils, ou ceux qui ne touchent pas spirituellement Notre-Seigneur. Ensuite, elle revint annoncer aux Apôtres ce qu'elle avait vu, et Jésus lui-même leur apparut plusieurs fois pour les convaincre, eux et Thomas surtout, de la réalité de sa résurrection.

1. Le Seigneur a été enlevé du sépulcre ! Telle fut la nouvelle apportée à ses disciples, Pierre et Jean, par Marie-Madeleine ; ils vinrent à l'endroit où Jésus avait été enseveli, et ne trouvèrent que les linceuls dans lesquels le corps avait été enveloppé ; purent-ils croire alors autre chose que ce qu'elle leur avait annoncé, que ce qu'elle avait cru elle-même ? « Les disciples retournèrent donc « chez eux de nouveau », c'est-à-dire à la maison qu'ils habitaient et qu'ils avaient quittée pour courir au sépulcre. « Mais Marie « se tenait hors du sépulcre, pleurant ». Les hommes s'en retournant chez eux, le sexe le plus faible se trouvait comme cloué à la même place par un sentiment d'amour plus fort que lui. Les yeux qui avaient cherché à le découvrir sans réussir à le voir, se mouil-

laient de pleurs et versaient plus de larmes sur son enlèvement du sépulcre, que sur sa mort au Calvaire : la raison en était qu'après avoir ôté la vie à ce maître si grand, on lui enlevait le moyen même de survivre dans la mémoire des siens. La douleur attachait donc cette femme au sépulcre de son Dieu. « Et, « pendant qu'elle pleurait, elle se baissa et « porta ses regards dans le sépulcre ». Pourquoi agissait-elle de la sorte ? Je n'en sais rien. Car elle ne l'ignorait pas : celui qu'elle cherchait n'était pas là : elle avait même annoncé à ses disciples qu'on l'en avait enlevé ; et ceux-ci étaient venus au sépulcre, et non-seulement ils y avaient regardé, mais ils y étaient entrés pour trouver le corps du Sauveur, et ils n'y avaient rien vu. Pourquoi donc, pendant qu'elle pleurait, Marie-Madeleine s'est-elle baissée pour regarder encore une fois dans le tombeau ? Pensait-elle que ce qu'elle déplorait si amèrement, ni les yeux des autres ni les siens ne pourraient y croire aisément ? Ou plutôt, regarda-t-elle dans le tombeau sous l'influence d'une inspiration intérieure et divine ? Elle porta donc ses regards dans le sépulcre, et « elle vit deux « anges vêtus de blanc, assis à l'endroit où le « corps de Jésus avait été déposé, l'un à la « tête, l'autre aux pieds ». Pourquoi l'un de ces anges était-il assis à la tête et l'autre aux pieds ? Le mot grec ange se traduit en latin par le mot messager ; ces anges ainsi placés signifiaient-ils que l'Evangile du Christ devait être annoncé, en quelque sorte, depuis la tête jusqu'aux pieds ; c'est-à-dire depuis le commencement jusqu'à la fin ? « Ils lui di« rent : Femme, pourquoi pleures-tu ? Elle « leur répondit : Parce qu'on a enlevé mon « Seigneur, et je ne sais où on l'a mis ». Les anges voulaient l'empêcher de pleurer ; mais comment lui annonçaient-ils d'une certaine façon, qu'elle n'aurait bientôt plus qu'à se réjouir ? Ils lui avaient adressé ces paroles : « Pourquoi pleures-tu ? » comme pour lui dire : Ne pleure pas. S'imaginant qu'ils ne savaient rien et qu'ils l'interrogeaient en raison de leur ignorance, elle leur fait connaître la cause de son chagrin. « Parce que », dit-elle, « on a enlevé mon Seigneur ». Elle appelait son Seigneur le corps inanimé de Jésus ; elle prenait la partie pour le tout : nous reconnaissons de la même manière pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu, qui est en même temps Verbe, âme et corps ; et, pourtant, nous disons qu'il a été crucifié et enseveli, quoique son corps seul ait été mis au tombeau. « Et je ne sais où on « l'a mis ». La cause principale de sa douleur, c'était qu'elle ignorait où elle porterait ses pas pour y apporter un remède. Mais déjà était venu le moment où la joie succéderait aux larmes, comme les anges l'avaient, en quelque sorte, annoncé à Marie-Madeleine pour l'empêcher de pleurer.

2. Enfin, « lorsqu'elle eut dit cela, elle se « retourna et vit Jésus debout, et elle ne « savait pas que ce fût lui. Jésus lui dit : « Femme, pourquoi pleures-tu ? Qui cher« ches-tu ? Elle, croyant que c'était le jardi« nier, lui dit : Seigneur, si c'est toi qui l'as « enlevé, dis-moi où tu l'as mis, et je l'em« porterai. Jésus lui dit : Marie. Elle se re« tourna et lui dit : Rabboni ! ce qui signifie : « mon Maître ! » Que personne ne fasse à cette femme un reproche d'avoir appelé le jardinier son Seigneur, et Jésus son Maître. Elle priait l'un et reconnaissait l'autre ; elle donnait un signe de respect à l'homme à qui elle demandait un renseignement, et elle honorait comme docteur celui qui lui apprenait à connaître les choses divines et humaines. Elle donnait le nom de Seigneur à celui dont elle n'était point la servante, afin d'arriver, par son intermédiaire, au Seigneur qu'elle servait. Le mot Seigneur n'avait donc pas, dans son idée, le même sens, quand elle disait : « On a enlevé mon Seigneur », que lorsqu'elle disait : « Seigneur, si tu l'as enlevé ». Les Prophètes eux-mêmes ont donné à de simples hommes le nom de Seigneur ; mais c'était dans un sens bien différent qu'ils appelaient de ce nom celui dont il est écrit : « Le Seigneur est son nom [1] ». Cette femme s'était déjà retournée pour voir Jésus au moment où elle croyait avoir fait la rencontre d'un jardinier, et s'entretenait avec lui ; mais comment peut-on dire qu'elle s'est retournée de nouveau pour lui dire : « Rabboni ? » Le voici évidemment. Elle s'était d'abord corporellement retournée et avait cru voir ce qu'il n'était pas ; ensuite, elle a fait un retour de cœur, et elle a reconnu ce qu'il était réellement.

3. « Jésus lui dit : Ne me touche pas, car « je ne suis pas encore monté vers mon Père,

[1] Ps. LXVII, 5.

« mais va vers mes frères, et dis-leur : Je « monte vers mon Père et votre Père, vers « mon Dieu et votre Dieu ». Nous trouvons, dans ces paroles, matière à une explication courte, mais toute spéciale. En lui répondant ainsi, Jésus enseignait la foi à cette femme qui le reconnaissait et lui donnait le nom de maître : comme un jardinier ferait dans son jardin, il semait dans le cœur de Marie-Madeleine le grain de sénevé. Quel est donc le sens de ces paroles : « Ne me touche « pas? » Et comme si on cherchait la cause de cette défense, il ajouta : « Car je ne suis pas « encore monté vers mon Père ». Qu'est-ce que cela? Si on ne peut le toucher pendant qu'il est sur la terre, quand il sera assis sur son trône dans le ciel, comment les hommes le toucheront-ils? Il est sûr, pourtant, qu'avant de remonter au ciel, il s'est présenté à ses disciples et leur a offert de le toucher ; car, l'évangéliste Luc en est témoin, il leur a dit : « Touchez et voyez qu'un esprit n'a ni « chair ni os, comme vous voyez que j'en « ai [1] ». N'a-t-il pas dit encore au disciple Thomas : « Porte ici ton doigt et regarde mes « mains; approche ta main et mets-la dans « mon côté? » Qui serait assez dépourvu de sens pour prétendre que Jésus a permis à ses disciples de le toucher avant qu'il remontât vers son Père, et qu'il n'a accordé cette faveur à des femmes qu'après son ascension vers son Père? Mais quand un homme voudrait ainsi délirer, on ne lui en laisserait pas le loisir. En effet, nous lisons que des femmes mêmes ont touché Jésus ressuscité, même avant qu'il fût monté vers son Père; de ce nombre était Marie-Madeleine elle-même; car Matthieu nous dit que « Jésus se présenta devant elles, et leur dit : « Je vous salue. Alors, elles s'approchèrent « et embrassèrent ses pieds, et l'adorèrent [2] ». Jean a omis cette circonstance, mais Matthieu a dit la vérité. Il y a donc évidemment, dans ces paroles, un sens caché : que nous le découvrions, que nous ne puissions pas le découvrir, il nous est impossible d'en douter. Ces paroles : « Ne me touche pas, car je ne suis « point encore monté vers mon Père », doivent être entendues en ce sens que cette femme était la figure de l'Eglise, formée par les Gentils, et qui a cru en Jésus-Christ seulement après son ascension; ou bien, le Sauveur a voulu, par elles, faire entendre qu'il faut croire en lui comme faisant une seule et même chose avec le Père, c'est-à-dire qu'il faut le toucher spirituellement. Le Christ ne monte-t-il pas d'une certaine manière au ciel, pour celui qui profite en lui au point de le reconnaître égal au Père? Cette sorte d'ascension n'est aperçue que par le sens intime d'un tel homme. On n'a que ce moyen de le toucher véritablement, ou, en d'autres termes, on ne peut vraiment croire en lui, si l'on ne croit pas ainsi. La foi de Marie-Madeleine pouvait se borner à croire en lui, tout en le reconnaissant comme inférieur au Père; cependant, elle en avait reçu la défense par ces paroles : « Ne me touche pas ». Car c'était lui dire : Ne crois pas en moi, d'après les idées que tu nourris encore en toi; ne te borne pas à voir en moi ce que je suis devenu à cause de toi, sans élever tes pensées jusqu'à cette nature supérieure qui, en moi, t'a fait sortir du néant. Pouvait-il, en effet, se faire qu'elle ne crût pas encore d'une manière charnelle en Jésus, puisqu'elle le pleurait comme homme? « Car », dit-il, « je ne « suis pas encore monté vers mon Père ». Tu me toucheras dès lors que tu reconnaîtras en moi un Dieu parfaitement égal au Père. « Mais va vers mes frères et dis-leur : Je « monte vers mon Père et votre Père ». Le Sauveur ne dit pas : notre Père. Il est le mien d'une manière, il est le vôtre d'une autre; il est le mien par nature, il est le vôtre par sa grâce. « Et vers mon Dieu et « votre Dieu ». Ici encore, il ne dit pas : Et notre Dieu. Si donc il est mon Dieu, il l'est aussi sous un certain rapport, et s'il est le vôtre, il l'est sous un autre. Il est mon Dieu, car, en qualité d'homme, je lui suis moi-même inférieur; il est le vôtre, et je suis immédiatement entre vous et lui.

4. « Marie-Madeleine vint, annonçant aux « disciples : J'ai vu le Seigneur, et il m'a dit « ces choses. Quand le soir du même jour fut « venu, et c'était le premier jour de la se« maine, et les portes du lieu, où les dis« ciples étaient assemblés à cause de la crainte « des Juifs, étant fermées, Jésus vint et se « tint debout au milieu d'eux, et leur dit : « La paix soit avec vous; et lorsqu'il eut « ainsi parlé, il leur montra ses mains et « son côté ». Car les clous avaient percé ses mains, et la lance avait ouvert son côté. Pour guérir des cœurs rongés par le doute,

[1] Luc, XXIV, 39. — [2] Matth. XXVIII, 9.

Jésus avait conservé la marque de ses plaies. Les portes étaient fermées; ce ne fut pas néanmoins un obstacle au passage d'un corps où la divinité résidait, car celui qui était venu au monde sans porter la moindre atteinte à la virginité de sa mère, pouvait très-bien entrer en un lieu dont les portes n'étaient pas ouvertes. « Les disciples donc se réjouirent à la vue du Seigneur. Il leur dit de « nouveau : La paix soit avec vous ». Répéter une chose, c'est lui donner un nouveau degré d'assurance, et le Seigneur, par la bouche du Prophète, ajoute la paix à la paix qu'il accorde [1]. « Comme mon Père m'a en« voyé », dit Jésus, « je vous envoie moi« même ». Nous savons que le Fils est égal au Père, mais, ici, nous le reconnaissons à son langage comme notre médiateur. Le Père m'a envoyé, et moi je vous envoie. « Après « qu'il eut dit ces paroles, il souffla sur eux, « et leur dit : Recevez le Saint-Esprit ». En soufflant sur eux, il montra que le Saint-Esprit n'est pas seulement l'Esprit du Père, mais qu'il est aussi le sien. « Ceux à qui vous « remettrez les péchés, ils leur seront remis, « et ceux à qui vous les retiendrez, ils leur « seront retenus ». La charité de l'Eglise, que l'Esprit-Saint répand en nos cœurs, remet les péchés de ses membres, mais elle retient les péchés de ceux qui ne lui appartiennent pas. Aussi, après avoir dit : « Re« cevez l'Esprit-Saint », le Sauveur a-t-il immédiatement parlé de la remise et de la retenue des péchés.

5. « Thomas, l'un des douze, appelé Dy« dime, n'était pas avec eux quand Jésus vint. « Les autres disciples lui dirent donc : Nous « avons vu le Seigneur. Mais il leur répondit : « Si je ne vois dans ses mains la marque des « clous, et si je ne mets mon doigt dans la « plaie des clous, et ma main dans son côté, « je ne croirai point. Et huit jours après, « comme ses disciples étaient encore dans le « même lieu, et Thomas avec eux, Jésus « vint, les portes étant fermées, et il se tint « debout au milieu d'eux et dit : La paix soit « avec vous ! Il dit ensuite à Thomas : Porte « ici ton doigt, et regarde mes mains ; ap« proche ta main et mets-la dans mon côté, « et ne sois plus incrédule, mais fidète. Tho« mas répondit et lui dit : Mon Seigneur et « mon Dieu ! » Il voyait et touchait l'homme; il confessait le Dieu qu'il ne voyait ni ne touchait; mais parce qu'il voyait et touchait, il se débarrassait de ses doutes et croyait à ce qu'il ne pouvait ni voir ni toucher. « Jésus lui « dit : Parce que tu m'as vu, tu as cru ». Il ne dit point : Tu m'as touché; mais : «tu m'as « vu », parce que le sens de la vue appartient en quelque sorte à toutes les parties du corps; il se dit, en effet, des quatre autres sens : car ne s'exprime-t-on pas ainsi : Ecoute et vois que cette musique est harmonieuse ! sens et vois combien ce parfum est délicieux; goûte et vois comme cette saveur est agréable; touche et vois comme cet objet est chaud. En ces différents cas, tu as dit : vois; mais, par là, tu n'as point prétendu soutenir que les yeux ne sont point l'organe propre de la vue. Voilà pourquoi le Sauveur s'exprime lui-même ainsi : « Porte ici ton doigt, et vois « mes mains ». Etait-ce dire autre chose que ceci : Touche et vois? Cependant, Thomas n'avait pas d'yeux au doigt. « Parce que », soit en me regardant, soit en me touchant, « tu « m'as vu, tu as cru ». Quoique le Sauveur offrit à son disciple de le toucher, on ne peut néanmoins dire que celui-ci n'osa pas le faire; car il n'est pas écrit que Thomas le toucha. Mais qu'en le regardant ou en le touchant, Thomas ait vu son Maître et ait cru, peu importe ; ce qui suit a particulièrement trait à la foi des Gentils, et lui donne du prix : « Bienheureux ceux qui n'ont pas « vu et qui ont cru ». L'Evangéliste s'est, en ces paroles, servi du prétérit, parce que, d'après les desseins de sa providence, le Seigneur regardait déjà comme fait ce qui devait avoir lieu plus tard. Mais nous ne devons point donner à ce discours une plus grande étendue ; un autre jour, Dieu nous fera la grâce d'expliquer ce qui reste.

[1] Isa. XXVI, 5.

CENT VINGT-DEUXIÈME TRAITÉ.

DEPUIS LES PAROLES SUIVANTES : « JÉSUS A FAIT PLUSIEURS AUTRES MIRACLES », JUSQU'A CES AUTRES : « MALGRÉ LEUR GRAND NOMBRE, LE FILET NE ROMPIT POINT ». (Chap. XX, 30, 31 ; XXI, 1-11.)

LA SECONDE PÊCHE MIRACULEUSE.

Quelques jours après l'apparition du Sauveur à Thomas, les Apôtres allèrent pêcher : et en retournant ainsi à leur premier métier, ils ne péchèrent pas ; car c'était une occupation permise en elle-même, et, d'ailleurs, s'il est permis aux prédicateurs de l'Evangile de vivre de l'Evangile, à plus forte raison ne leur est-il pas défendu de ne pas grever leurs ouailles. Jésus se présenta alors à eux ; sur son ordre, ils jetèrent leurs filets à droite de la barque, prirent cent cinquante-trois gros poissons, et les amenèrent au rivage dans les filets, sans que ceux-ci se rompissent. La première pêche miraculeuse était la figure de l'Eglise du temps : pour bien des raisons, celle-ci symbolisait l'Eglise de l'éternité. Le nombre des poissons indiquait l'accomplissement de la loi par l'opération du Saint-Esprit, et leur grosseur, ceux qui enseignent et observent les commandements et qui feront, à cause de cela, partie des élus.

1. Le Sauveur avait montré au disciple Thomas les plaies de son corps, et lui avait offert de les toucher ; celui-ci vit donc ce qu'il ne voulait pas croire et il crut. Après nous avoir raconté cette circonstance, l'évangéliste Jean intercale ces paroles : « Jésus a fait, en « présence de ses disciples, plusieurs autres « miracles qui ne sont pas écrits dans ce « livre. Mais ceux-ci ont été écrits, afin que « vous croyiez que Jésus est le Christ, Fils de « Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie en « son nom ». Ce chapitre semble indiquer la fin du livre ; toutefois, l'écrivain sacré raconte encore ici la manière dont le Christ se manifesta sur le bord de la mer de Tibériade, et donna, dans la pêche miraculeuse, une mystérieuse image de ce que doit être l'Eglise quand les morts ressusciteront à la fin du monde. Je trouve un motif particulier d'y faire attention dans ce fait, que ce qui devait être le prélude du récit suivant et donner à ce passage une importance plus marquée, a été placé après le chapitre précédent comme s'il en était le complément naturel. Le récit en question commence par ces mots : « Ensuite « Jésus se manifesta de nouveau à ses disci- « ples sur le bord de la mer de Tibériade, et il « se manifesta ainsi : Simon Pierre et Thomas, « appelé Dydime, Nathanaël, qui était de « Cana en Galilée, les fils de Zébédée et deux « autres disciples de Jésus étaient ensemble. « Simon Pierre leur dit : Je vais pêcher. « Et ils lui dirent : Nous allons aussi avec « toi ».

2. A l'occasion de cette pêche des disciples, on cherche d'habitude à savoir pourquoi Pierre et les fils de Zébédée sont redevenus ce qu'ils étaient avant d'être choisis par le Seigneur. Car ils étaient pêcheurs, quand il leur dit : « Venez à ma suite, et je ferai de « vous des pêcheurs d'hommes [1] ». Alors ils le suivirent et abandonnèrent tout ce qu'ils possédaient pour s'attacher à lui en qualité de disciples ; en voici la preuve : Quand un jeune homme riche s'éloigna tristement de Jésus pour lui avoir entendu dire : « Va, « vends tout ton bien, donne-le aux pauvres, « et tu auras un trésor dans le ciel ; puis, « viens et suis-moi », Pierre dit au Sauveur : « Voilà que nous avons tout quitté et que « nous vous avons suivi [2] ». Pourquoi donc, après avoir en quelque sorte abandonné l'apostolat, redeviennent-ils maintenant ce qu'ils étaient autrefois ? Pourquoi reviennent-ils à ce dont ils s'étaient séparés, comme s'ils avaient oublié ce qu'ils ont entendu : « Celui qui met la main à la charrue et re- « garde en arrière n'est point propre au « royaume de Dieu [3] ? » Si, après que Jésus eut rendu le dernier soupir, et avant sa résurrection d'entre les morts, ses disciples avaient agi de la sorte ; mais ils ne le pouvaient, parce que toute leur attention avait été absorbée par les événements du jour, depuis le moment où il fut crucifié jusqu'à sa mise au tombeau qui eut lieu avant le soir : le jour suivant était le sabbat ; à pareil

[1] Matth. IV, 19. — [2] Id. XIX, 21, 22, 27. — [3] Luc, IX, 62.

jour, d'après l'usage de leur pays qu'ils observaient, il leur était défendu de travailler; au troisième jour, le Sauveur ressuscita et leur rendit, par là, l'espérance qu'ils avaient déjà commencé à ne plus avoir ; cependant, s'ils étaient alors retournés à leurs filets, nous croirions devoir en attribuer la cause au désespoir dans lequel ils étaient tombés. Mais aujourd'hui, le Christ, sorti du tombeau, leur a été rendu plein de vie; la vérité s'est présentée à eux avec la dernière évidence, et ils ont pu, non-seulement la considérer de leurs yeux, mais la toucher et la palper de leurs mains; ils ont si bien examiné la trace de ses plaies que l'apôtre Thomas en a confessé la réelle existence, après avoir dit qu'il croirait à cette seule condition ; le Sauveur a soufflé sur eux et leur a donné son saint Esprit ; il leur a, de sa propre bouche, adressé ces paroles : « Comme mon Père m'a envoyé, moi « aussi je vous envoie ; ceux dont vous re« mettrez les péchés, ils leur seront remis, et « ceux à qui vous les retiendrez, ils leur se« ront retenus [1] ». Et tout à coup ils deviennent ce qu'ils étaient auparavant ; ils deviennent, non pas des pêcheurs d'hommes, mais des pêcheurs de poissons.

3. Voici la réponse à faire aux personnes étonnées d'une pareille conduite. Il n'était point défendu aux disciples de demander à un métier permis et autorisé le moyen de vivre, s'ils ne portaient d'ailleurs aucune atteinte à l'intégrité de leur apostolat et se trouvaient dans l'impossibilité de se procurer autrement les aliments qui leur étaient nécessaires. Oserait-on, par hasard, penser ou dire que l'apôtre Paul n'était pas du nombre des hommes parfaits, qui ont tout abandonné pour suivre le Christ, parce qu'afin de n'être à charge à aucun de ceux auxquels il prêchait l'Evangile, il gagnait son pain avec son travail manuel [2]? Il a travaillé pour vivre ; la preuve en ressort plus particulièrement de ces paroles : « J'ai travaillé plus que tous les « autres ; néanmoins », ajoute-t-il aussitôt, « non par moi, mais la grâce de Dieu avec « moi [3] ». L'Apôtre voulait, par là, faire voir que s'il avait pu spirituellement et corporellement travailler plus que les autres, de manière à prêcher continuellement l'Evangile, sans vivre comme eux de l'Evangile, il le devait à la grâce divine. Effectivement, il en répandait les enseignements bien plus loin et avec plus de fruit au milieu d'une foule de nations qui n'avaient pas entendu parler du nom du Christ. Il montrait ainsi que les Apôtres ont reçu, je ne dirai pas l'ordre, mais le pouvoir de vivre de l'Evangile, ou, en d'autres termes, de tirer leur nécessaire de sa prédication. Ce pouvoir, le même Apôtre en fait mention dans le passage suivant : « Si « nous avons semé parmi vous des biens spi« rituels, est-ce une grande chose que nous « recueillions un peu de vos biens temporels? « Si d'autres usent de ce pouvoir à votre « égard, pourquoi n'en userions-nous pas « plutôt qu'eux? Cependant », ajoute-t-il, « nous n'avons pas usé de ce pouvoir ». Immédiatement après, il dit encore : « Ceux qui « servent à l'autel ont part aux oblations de « l'autel ; ainsi, le Seigneur ordonne que ceux « qui annoncent l'Evangile vivent de l'Evan« gile; mais moi, je n'ai usé d'aucun de ces « droits ». C'est donc un point bien établi qu'il a été, sinon commandé, du moins permis aux Apôtres de ne vivre que de l'Evangile et de demander leur nourriture à ceux parmi lesquels ils répandraient les biens spirituels par la prédication évangélique, c'est-à-dire qu'il leur était loisible d'exiger les aliments du corps et de recevoir la paie nécessaire, comme s'ils étaient les soldats du Christ et que les fidèles en fussent les sujets. Voilà pourquoi le même Apôtre, ce noble soldat, avait dit un peu auparavant : « Qui « est-ce qui fait la guerre à ses frais [1]?» C'était, néanmoins, ce que faisait Paul; car il travaillait plus que tous les autres. Le bienheureux Paul ne voulut pas, comme les autres prédicateurs de l'Evangile, user du pouvoir qu'il avait reçu comme eux ; il voulut combattre à ses propres dépens, afin de ne point donner à des nations qui ne connaissaient nullement le Christ, l'occasion de se scandaliser d'une doctrine vénale en apparence ; il apprit un métier à la pratique duquel son éducation était restée étrangère ; et, par le travail de ses mains, le maître était nourri sans imposer à ses disciples aucun sacrifice. S'il en fut ainsi de Paul, le bienheureux Pierre, qui avait déjà été pêcheur, et qui, par conséquent, faisait ce qu'il savait, n'eut-il pas un droit plus réel encore d'agir comme lui, si, pour le moment, il n'avait pas à sa disposition un

[1] Jean, XX, 21-23. — [2] II Thess. III, 8. — [3] I Cor. XV, 10.

[1] I Cor IX, 11-15.

autre moyen de pourvoir à sa nourriture?

4. Mais, dira quelqu'un, comment ce moyen lui a-t-il manqué? Le Seigneur n'a-t-il pas fait cette promesse : « Cherchez d'abord le « royaume de Dieu et sa justice, et le reste « vous sera donné par surcroît [1] ? » Il est sûr que Pierre et ses compagnons ont trouvé l'accomplissement de la promesse divine dans leur métier de pêcheurs. N'est-ce pas Dieu seul, en effet, qui a conduit les poissons sous le filet de ses disciples? N'est-ce point pour nous une obligation de croire que le Sauveur les a mis dans une si grande pénurie de toutes choses, uniquement pour les forcer à aller à la pêche et pour avoir lui-même l'occasion d'opérer un miracle? Dans ses desseins, ce prodige devait pourvoir à la nourriture des prédicateurs de l'Evangile, et l'Evangile lui-même devait puiser une autorité nouvelle dans le sens vraiment mystérieux du nombre des poissons recueillis. C'est maintenant pour nous un devoir de dire, au sujet de ce miracle, ce que nous suggérera la grâce.

5. Simon Pierre dit donc : « Je vais pê« cher ». Ceux qui étaient avec lui « ré« pondirent : Nous allons aussi avec toi, et « ils sortirent, et ils montèrent dans une bar« que, et ils ne prirent rien de cette nuit-là. « Le matin venu, Jésus parut sur le rivage, « les disciples, néanmoins, ne s'aperçurent « point que c'était lui. Jésus donc leur dit : « Enfants, n'avez-vous rien à manger? Ils lui « répondirent : Non. Il leur dit : Jetez le filet « à droite de la barque, et vous trouverez. Ils « le jetèrent donc, et ils ne pouvaient le tirer, « tant il y avait de poissons. Alors, le disciple « que Jésus aimait, dit à Pierre : C'est le Sei« gneur. Pierre, entendant que c'était le Sei« gneur, prit sa tunique, car il était nu, et il « se jeta dans la mer. Les autres disciples « vinrent avec la barque, traînant le filet « plein de poissons, car ils n'étaient éloignés « que de deux cents coudées environ. Quand « ils furent descendus à terre, ils virent des « charbons allumés et du poisson dessus, et « du pain. Jésus leur dit : Apportez quelques « poissons de ceux que vous avez pris à l'ins« tant. Simon Pierre monta dans la barque « et tira à terre le filet plein de cent cinquante« trois gros poissons, et, quoiqu'ils fussent si « considérables, le filet ne se rompit point ».

6. Voilà un admirable mystère dans l'admirable Evangile de Jean : pour lui concilier toute notre attention, l'écrivain sacré en a fait mention à la fin de son livre. Au moment de cette pêche, les disciples étaient au nombre de sept, savoir : Pierre, Thomas, Nathanaël, les deux fils de Zébédée, et deux autres dont l'Evangile ne cite pas les noms. Ce nombre sept signifie la consommation du temps, car le temps, pour toute son étendue, est circonscrit dans l'espace de sept jours : à cela se rapporte ce fait que, le matin venu, Jésus parut sur le rivage, puisque le rivage est ainsi le terme de la mer, et que, par conséquent, il est l'emblème de la consommation des temps : Pierre a aussi tiré le filet sur la terre, c'est-à-dire sur le rivage : autre circonstance qui signifie encore la même chose. Le Sauveur nous l'apprend lui-même en un autre endroit, lorsque, tirant une comparaison du filet jeté à la mer, il dit : « Et ils l'a« menèrent sur le rivage ». Qu'était-ce que ce rivage? il nous l'explique en ces termes : « Il en sera ainsi à la fin des siècles [1] ».

7. Dans ce passage nous trouvons une parabole en paroles, et non en fait; mais si nous en venons au fait même de la pêche, en cette dernière circonstance le Sauveur annonce ce que sera plus tard l'Eglise, comme dans la circonstance analogue précédente il nous a instruits de ce qu'elle est maintenant. Ce qu'il a fait au commencement de sa prédication, il l'a fait encore après sa résurrection ; par les poissons pris à la première pêche, il a voulu nous indiquer les bons et les méchants dont se compose aujourd'hui l'Eglise : par ceux qui ont été pris en second lieu, il ne nous représente que les bons, dont elle se composera pendant l'éternité, lorsqu'à la fin des siècles la résurrection des morts aura parfait le nombre de ses membres. Autrefois, enfin, Jésus ne s'était pas, comme aujourd'hui, arrêté sur le rivage pour commander aux Apôtres de prendre des poissons ; mais « il entra dans une des barques, « qui était à Simon, et le pria de le conduire « à quelque distance de la terre, et s'asseyant, « il instruisait de là le peuple. Et quand il « eut cessé de parler, il dit à Simon : Avance « en pleine mer et jette les filets pour pê« cher ». Alors, ce que les Apôtres prirent de poissons fut mis dans les barques, tandis que dans l'occasion présente ils conduisirent leurs

[1] Matth. VI, 33.

[1] Matth. XIII, 48, 49.

filets jusqu'au rivage. Ces faits, et tous ceux qu'on a pu remarquer en outre, représentent l'Eglise, les uns telle qu'elle est maintenant, les autres telle qu'elle sera à la fin des temps : c'est pourquoi ceux-là ont eu lieu avant, et ceux-ci après la résurrection du Sauveur : dans le premier cas, le Christ a fait allusion à notre vocation ; dans le second, à notre résurrection. Là, on ne jette les filets, ni à droite, dans la crainte de ne figurer que les bons, ni à gauche, dans la crainte de ne figurer que les méchants ; on les jette à la première place venue : « Jetez les filets pour pêcher », dit le Sauveur, pour nous faire comprendre que les bons et les méchants sont aujourd'hui mêlés ensemble ; ici, voici comment il s'exprime : « Jetez le filet à la droite de la barque », pour montrer que les bons étaient seuls à la droite. Dans le premier cas, la rupture du filet marquait les schismes ; mais, pour le second, l'Evangéliste a eu le droit de dire : « Et « quoiqu'ils fussent si considérables », c'est-à-dire si grands, « le filet ne se rompit point », parce qu'après les siècles, dans la profonde paix des saints, il n'y aura plus de schismes. Jean semblait considérer la déchirure du premier filet, et profiter de ce malheur pour faire mieux comprendre l'avantage réservé au second. Autrefois, les disciples prirent une si grande quantité de poissons, que deux barques en furent remplies, et qu'elles sombraient [1], c'est-à-dire, qu'elles menaçaient de sombrer sous la charge ; car si elles ne furent pas englouties, elles coururent néanmoins le danger de l'être. Pourquoi avons-nous à gémir sur une foule de scandales qui désolent l'Eglise ? C'est qu'on y voit entrer une immense multitude dont les mœurs sont tout opposées aux exemples des saints, c'est qu'on ne peut l'empêcher d'y pénétrer et d'exposer la discipline au danger presque certain d'un naufrage. Aujourd'hui, les Apôtres ont jeté le filet du côté droit, et « ils ne pouvaient le ti« rer tant il y avait de poissons ». Qu'est-ce à dire : « Ils ne pouvaient le tirer ? » Le voici : Ceux qui jouiront de la résurrection de la vie, c'est-à-dire, qui seront à la droite, ceux qui, au sortir de cette vie, se trouveront enfermés dans le filet du nom chrétien, ne seront connus que sur le rivage, ou, pour mieux dire, à la consommation des siècles. Aussi n'ont-ils pu tirer leurs filets de manière à déverser dans leurs barques les poissons qu'ils avaient pris, comme ils avaient fait jadis avec ceux qui avaient rompu leur filet et presque submergé leur nacelle. Après cette vie, plongés dans le sommeil de la paix comme dans les profondeurs de la mer, ces chrétiens de la droite attendent, au sein de l'Eglise, que le filet parvienne au rivage vers lequel on le tirait à la distance d'environ deux cents coudées. Les deux barques de la première pêche étaient l'emblème de la circoncision et du prépuce : les deux cents coudées dont il est question dans le récit de la seconde pêche, ont, à mon avis, la même signification : elles ont trait aux élus de l'une et de l'autre catégorie, c'est-à-dire aux circoncis et aux incirconcis, également représentés par le nombre cent ; car, par son total, ce chiffre regarde la droite. Enfin, l'Evangéliste n'indique pas la quantité des poissons recueillis, lors de la première pêche, comme si ce miracle était l'accomplissement des paroles du Prophète : « J'ai annoncé et j'ai parlé, et ils se « sont multipliés au-delà de toute mesure [1] ». Pour la seconde pêche, le nombre des poissons n'a pas été sans mesure, il est nettement déterminé : cent cinquante-trois ; nous allons, avec l'aide de Dieu, en expliquer la portée.

8. Quel nombre établir qui représente la loi ? Aucun, si ce n'est le nombre dix ; car, nous le savons à n'en pas douter, Dieu d'abord a écrit, de son propre doigt, sur deux tables de pierre, le Décalogue de la loi, c'est-à-dire les dix commandements bien connus qui la composent [2]. Mais, quand la loi n'est pas aidée de la grâce, elle fait des prévaricateurs et n'existe qu'à l'état de lettre : voilà surtout pourquoi l'Apôtre a dit : « La lettre « tue, mais l'esprit vivifie [3] ». Il faut donc que l'esprit vienne s'adjoindre à la lettre, pour que la lettre ne tue pas celui que ne vivifie point l'esprit et, aussi, afin que nous accomplissions les préceptes de la loi, non avec nos seules forces, mais avec la grâce du Sauveur. Quand la grâce vient en aide à la loi, c'est-à-dire, quand l'esprit s'unit à la lettre, le nombre sept s'ajoute, en une certaine façon, au nombre dix ; car ce nombre sept est l'emblème de l'Esprit-Saint, les lettres sacrées en fournissent de remarquables preuves. La sainteté ou l'action de sanctifier appar-

[1] Luc, v, 3-7.

[1] Ps. xxxix, 6. — [2] Deut. ix, 10. — [3] II Cor. iii, 6.

tient en propre au Saint-Esprit [1]; quoique le Père soit esprit et le Fils également, par la raison que Dieu est esprit ; quoique le Père soit saint, et le Fils aussi, néanmoins, l'Esprit de l'un et de l'autre s'appelle proprement le Saint-Esprit. Sous l'empire de la loi, quel temps fut le premier sanctifié, sinon le septième jour? En effet, Dieu n'a sanctifié ni le premier jour, puisqu'alors il a créé la lumière ; ni le second, puisqu'il a fait le firmament ; ni le troisième, car à cette époque le Seigneur a séparé la mer de la terre, et celle-ci a commencé à produire de l'herbe et des arbres ; ni le quatrième : en ce jour, en effet, les astres sont sortis du néant ; ni le cinquième, qui a vu naître les habitants des eaux et les habitants des airs ; ni le sixième, où sont nés les animaux qui vivent sur terre, et l'homme lui-même ; mais le Seigneur a sanctifié le septième, où il s'est reposé de tous ses travaux [2]. C'est donc à juste titre que le nombre sept représente le Saint-Esprit. Le prophète Isaïe s'exprime dans le même sens : « L'Esprit de Dieu », dit-il, « se reposera sur « lui », et il compte jusqu'à sept le nombre de ses opérations ou de ses dons : « Esprit de « sagesse et d'intelligence, esprit de conseil « et de force, esprit de science et de piété ; et « l'esprit de la crainte du Seigneur le remplira [3] ». Que lisons-nous dans l'Apocalypse ? N'y est-il point parlé des sept Esprits de Dieu [4] ? Et, pourtant, il n'y a qu'un seul et même Esprit qui partage ses dons aux uns et aux autres selon son bon plaisir [5]. Le Saint-Esprit, qui a inspiré l'écrivain sacré, a lui-même désigné, sous le nom de sept Esprits, les sept manières dont opère le même Esprit. Le Saint-Esprit s'adjoignant à la loi, et ajoutant ainsi le nombre sept au nombre dix, il en résulte le nombre dix-sept. Si tu comptes tous les nombres depuis un jusqu'à dix-sept, et les additionnes ensemble, tu arriveras au chiffre total de cent cinquante trois. A un ajoute deux, et tu auras trois ; ce nombre, plus trois et quatre, fait la somme de dix : joins-y tous les nombres qui suivent jusqu'à dix-sept, tu trouveras pour total le nombre précité ; c'est-à-dire, depuis un jusque quatre, tu as dix ; dix et cinq font quinze ; quinze et six vingt-un ; vingt-un et sept, vingt-huit ; vingt-huit et huit, et neuf, et dix, cinquante-cinq ; cinquante-cinq et onze, et douze et treize quatre-vingt-onze ; quatre-vingt-onze et quatorze, et quinze et seize, cent trente-six ; enfin, à ce nombre, ajoute celui qui reste et dont il s'agit, c'est-à-dire dix sept, et tu obtiendras le chiffre total des poissons. Ce nombre ne représente pas uniquement les élus qui ressusciteront pour la vie éternelle, et ne veux pas dire qu'ils seront seulement cent cinquante-trois : il représente aussi les milliers de saints qui vivent sous l'empire de la grâce de l'Esprit : cette grâce s'accorde avec la loi de Dieu comme avec un adversaire ; ainsi, l'Esprit vivifie et la lettre ne tue pas ; ce que la lettre commande s'accomplit avec le secours de l'Esprit, et si on ne l'observe point parfaitement, cette omission est pardonnée. Tous ceux qui se trouvent soumis à l'influence de cette grâce, ce nombre les figure donc, c'est-à-dire qu'il les représente figurativement : il est composé de trois fois cinquante, plus trois, qui représentent le mystère de la Trinité : le nombre cinquante est formé par le résultat de sept multiplié par sept, auquel on ajoute un ; car sept fois sept font quarante-neuf. On y ajoute un, pour signifier que celui qui est symbolisé par sept à cause de ces sept opérations, est un : nous le savons, le Saint-Esprit a été envoyé le cinquantième jour après la résurrection du Sauveur, il avait été promis aux disciples, et ils avaient reçu l'ordre de l'attendre [1].

9. L'Evangéliste n'a pas indiqué sans raison le nombre et la grosseur des poissons recueillis, ou, en d'autres termes, il n'a pas dit sans motif qu'il y en avait cent cinquante-trois, et qu'ils étaient énormes. En effet, voici comment il s'exprime : « Et il tira à terre le filet plein de cent « cinquante-trois poissons ». Le Sauveur avait dit : « Je ne suis pas venu abolir la loi, mais « l'accomplir », car il devait donner l'Esprit, avec l'aide duquel la loi pourrait être accomplie, et par là il devait, en quelque sorte, ajouter sept à dix ; puis, après quelques autres réflexions, il avait ajouté : « Celui « qui violera l'un de ces moindres commandements, et qui enseignera ainsi les hom- « mes, sera le plus petit dans le royaume « des cieux ; mais celui qui fera et enseignera, sera appelé grand dans le royaume « des cieux ». Celui ci peut être du nombre des gros poissons. Pour le premier, qui viole

[1] Jean, IV, 24.— [2] Gen. I ; II, 3.— [3] Isa. XI, 2, 3.—[4] Apoc. III, 1. — [5] I Cor. XII, 11.

[1] Act. II, 2-4 ; I, 4.

en action ce qu'il enseigne en paroles, il peut faire partie de cette Eglise représentée par les poissons de la première pêche, et composée de bons et de méchants; car elle porte aussi le nom de royaume des cieux. Jésus ne dit-il pas, en effet : « Le royaume des cieux est sembla- « ble à un filet jeté dans la mer, et qui ren- « ferme toutes sortes de poissons [1]? » Par ces paroles, il veut nous faire entendre qu'il est question des bons et des méchants; il dit encore qu'on les séparera les uns des autres sur le rivage, c'est-à-dire à la fin des temps. Il veut ensuite montrer que ces plus petits, qui enseignent le bien par leurs paroles et en violent les règles dans leur conduite, sont les réprouvés, qu'ils ne seront pas dans la vie éternelle, même au dernier rang, et qu'ils n'y entreront jamais. Aussi, après avoir dit : « Celui-là sera appelé le plus petit dans le « royaume des cieux », le Sauveur ajoute immédiatement : « Car je vous le dis : si votre « justice n'est plus parfaite que celle des Scri- « bes et des Pharisiens, vous n'entrerez pas « dans le royaume des cieux [2] ». Voilà bien, sans doute, les Scribes et les Pharisiens qui sont assis sur la chaire de Moïse, et dont il a dit : « Faites ce qu'ils disent ; mais ce qu'ils « font, ne le faites pas ; car ils disent et ne « font pas [3] ». Par leurs discours, ils enseignent ce qu'ils foulent aux pieds par leurs mœurs. Conséquemment, le plus petit dans le royaume des cieux qui représente l'Eglise du temps, n'entrera pas dans le royaume des cieux qui est l'Eglise de l'éternité; car s'il enseigne ce qu'il viole, il n'appartiendra pas à la société de ceux qui font ce qu'ils enseignent : il ne sera donc point du nombre des gros poissons, parce que « celui qui fera et en- « seignera sera appelé grand dans le royaume « des cieux ». Et parce que celui-ci sera grand, il ne se trouvera pas à la même place que le plus petit ; en effet, les élus seront bien grands dans le royaume des cieux, car le plus petit y sera plus grand que celui qu'on ne peut surpasser ici-bas [1]. Ceux qui sont grands sur la terre, c'est-à-dire ceux qui font le bien et l'enseignent ensuite dans le royaume des cieux figuré par le filet rempli de bons et de mauvais poissons, seront les plus grands dans le royaume éternel des cieux, parce que les poissons recueillis à droite figurent ceux qui doivent ressusciter pour la vie. Il nous reste à vous entretenir, avec le secours de Dieu, du repas que Jésus fit avec les sept disciples, des paroles qu'il leur adressa ensuite, et, finalement, de ce qui termine l'Evangile de Jean ; mais le cadre trop étroit de ce discours ne me permet pas de le faire aujourd'hui.

[1] Matth. XIII, 47. — [2] Id. V, 17-20. — [3] Id. XXIII, 2, 3.

[1] Matth. XI, 11.

CENT VINGT-TROISIÈME TRAITÉ

DEPUIS CES PAROLES DE JÉSUS : « VENEZ, MANGEZ », JUSQU'A CES AUTRES : « OR, IL DIT CELA, « MARQUANT PAR QUELLE MORT IL DEVAIT GLORIFIER DIEU ». (Chap. XXI, 12-19.)

LE GRAND DEVOIR DES PASTEURS.

Après la pêche miraculeuse, Jésus se mit à table avec les sept disciples : d'abord, on servit du poisson rôti et du pain, emblèmes de l'aliment céleste qui fait notre nourriture à la sainte Table. Ensuite, Jésus demanda par trois fois à Pierre, s'il l'aimait, et sur la réponse affirmative de celui-ci, il lui confia ses brebis et ses agneaux. La triple protestation d'amour de Pierre, était une réparation de son triple reniement : c'était aussi, pour tous les pasteurs, une leçon ; car, pour paître réellement le troupeau du Christ qui leur est confié, ils doivent aimer Dieu plus qu'eux-mêmes, et l'aimer, s'il le faut, jusqu'à mourir pour lui.

1. Le bienheureux apôtre Jean termine son ...ngile en faisant le récit de la troisième ...ion du Christ à ses disciples après sa résurrection : nous avons donné, de notre mieux, l'explication de la première partie de ce récit, jusqu'à l'endroit où il est dit que les

disciples, auxquels il s'était alors manifesté, avaient pris cent cinquante-trois poissons, sans que, malgré leur nombre et leur grosseur, le filet vînt à se rompre. Il nous reste à examiner ce qui suit, et, avec l'aide de Dieu, à en disserter autant que la chose nous semblera l'exiger.

La pêche terminée, « Jésus leur dit : Venez, « mangez. Et aucun de ceux qui étaient assis « n'osait lui demander : Qui êtes-vous ? car « ils savaient que c'était le Seigneur ». S'ils le savaient, à quoi bon l'interroger ? Et s'ils n'avaient pas besoin de le faire, pourquoi Jean a-t-il dit : « Ils n'osaient pas ? » comme s'ils en éprouvaient le besoin sans oser le faire, parce qu'ils auraient été retenus par un sentiment de crainte. Voici le sens de ce passage : l'apparition de Jésus à ses disciples était revêtue de signes de vérité si évidents, qu'aucun d'eux n'osait ni la nier, ni même la révoquer en doute ; si, en effet, quelqu'un d'entre eux en doutait, c'était, pour lui, un devoir de s'en assurer par une question. L'Evangéliste a donc dit : « Personne n'osait lui « demander : Qui êtes-vous ? » pour dire : personne n'osait douter de ce qu'il était.

2. « Et Jésus vint, et il prit du pain et leur « en donna, ainsi que du poisson ». Voilà bien le menu de leur repas : si nous y prenons part, nous en dirons nous-mêmes quelque chose de suave et de salutaire. D'après le récit antérieur de l'écrivain sacré, quand les disciples descendirent à terre, « ils y virent des « charbons allumés et du poisson dessus, et « du pain ». On ne doit point comprendre ce passage en ce sens que le pain ait été aussi placé sur les charbons; il faut sous-entendre : Ils virent. Si maintenant nous mettons ce mot à la place où il faut le sous-entendre, la phrase pourra être celle-ci : Ils virent des charbons allumés et du poisson dessus, et ils aperçurent du pain ; ou mieux encore : Ils virent des charbons allumés et du poisson dessus ; ils aperçurent aussi du pain. Sur l'ordre du Sauveur, ils apportèrent encore quelques-uns des poissons qu'ils avaient pris : quoique Jean n'ait point relaté ce fait d'une manière expresse, il est sûr, néanmoins, qu'il n'a point passé sous silence l'ordre donné par le Christ ; car Jésus dit : « Apportez quel- « ques-uns des poissons que vous avez pris « tout à l'heure [1] ». Est-il, en effet, possible de croire qu'ils n'auraient point exécuté ses ordres? Tels furent donc les mets dont se composa le repas donné par le Sauveur à ses sept disciples ; le poisson qu'ils avaient vu sur les charbons ardents, et auquel ils avaient ajouté quelques-uns de ceux qu'ils venaient de prendre ; puis le pain que, suivant le récit évangélique, ils avaient aussi aperçu. Le poisson rôti, c'est le Christ mort en croix ; il est encore le pain descendu du ciel [1]. L'Eglise lui est incorporée pour entrer en participation de la béatitude éternelle. « Apportez « quelques-uns des poissons que vous venez « de prendre ». Nous tous, qui nourrissons dans nos cœurs cette espérance, nous devons le comprendre à ces paroles ; nous participons à cet ineffable sacrement dans la personne des sept disciples, qu'on peut considérer ici comme nous figurant tous ; par là même nous sommes en eux associés à ce bonheur. Tel fut le repas que le Sauveur prit avec ses disciples ; c'est par là que Jean a terminé son Evangile, quoiqu'il eût à raconter encore beaucoup d'autres choses, et des choses, à mon avis, très-importantes ; car il avait vu des événements extrêmement dignes de fixer notre attention.

3. « Ce fut la troisième fois que Jésus se « manifesta à ses disciples après sa résurrec- « tion ». Ceci a trait, non pas aux manifestations du Sauveur, mais aux jours où elles ont eu lieu ; c'est-à-dire, au jour de la résurrection ; puis à celui où, après une semaine, Thomas vit et crut ; enfin, au jour où Jésus opéra ce qu'on vient de raconter de la pêche miraculeuse ; combien de temps après la résurrection ce miracle eut-il lieu ? L'écrivain sacré ne l'a pas dit. Le premier jour, en effet, le Sauveur se montra plusieurs fois, comme l'attestent les témoignages des quatre évangélistes. Mais, suivant la remarque que nous en avons faite, il faut compter les manifestations de Jésus d'après les jours ; autrement, celle-ci ne serait pas la troisième. N'importe combien de fois et à combien de personnes Jésus se soit montré le jour de sa résurrection, comme toutes ces apparitions ont eu lieu le même jour, elles ne doivent compter que pour une seule et même apparition, qui serait la première ; la seconde s'est faite huit jours après, ensuite la troisième dont nous parlons ; enfin, toutes celles qu'il lui plut de

[1] Jean, XXI, 9, 10.

[1] Jean, VI, 41.

faire jusqu'au quarantième jour où il monta au ciel, et dont le texte saint ne fait pas mention.

4. « Après donc qu'ils eurent mangé, « Jésus dit à Simon Pierre: Simon, fils de « Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci ? Oui, « Seigneur, lui répondit-il, vous savez que « je vous aime. Jésus lui dit: Pais mes brebis. « Il lui dit une seconde fois : Simon, fils de « Jean, m'aimes-tu ? Pierre lui répondit : Oui, « Seigneur, vous savez que je vous aime. « Jésus lui dit : Pais mes agneaux. Il lui dit « pour la troisième fois : Simon, fils de Jean, « m'aimes-tu ? Pierre fut contristé de ce qu'il « lui demandait pour la troisième fois : M'ai« mes-tu ? Il lui dit : Seigneur, vous connais« sez tout; vous savez que je vous aime. Il lui « dit : Pais mes brebis. En vérité, en vérité, « je te le dis ; lorsque tu étais plus jeune, tu « te ceignais toi-même, et tu allais où tu vou« lais; mais lorsque, dans ta vieillesse, tu « étendras tes mains, un autre te ceindra et « te conduira où tu ne voudras pas. Or, il dit « cela, marquant par quelle mort il devait « glorifier Dieu ». Ainsi devait finir l'homme qui avait renié son maître, et qui l'aimait si vivement, cet homme élevé par sa présomption, jeté à terre par son reniement, purifié par ses larmes, éprouvé par sa confession, couronné à cause de ses souffrances; oui, il devait finir, en mourant victime de son amour sans bornes pour celui avec qui un empressement coupable lui avait fait promettre de mourir. Affermi par la résurrection de son Maître, puisse-t-il accomplir ce qu'il avait prématurément promis, lorsqu'il était faible ! Il fallait que le Christ mourût d'abord pour le salut de Pierre, et qu'ensuite Pierre mourût pour annoncer le Christ. Ce que l'humaine témérité avait conduit à un commencement d'exécution, devait se faire ensuite ; car la Vérité éternelle avait préparé cet enchaînement régulier des événements. Pierre croyait donner sa vie pour le Christ [1], pour son libérateur, et c'était lui qui devait être délivré ; car le Christ était venu mourir pour toutes ses brebis, et Pierre était du nombre ; c'est ce qui a déjà eu lieu. Maintenant soyons fermement décidés à souffrir la mort pour le nom du Seigneur, et cette fermeté réelle, puisons-la dans le secours de la grâce, et ne l'attendons pas d'une présomption trompeuse, car elle ne serait que de la faiblesse ; voici le moment de ne point craindre la fin violente de la vie présente : en ressuscitant, le Sauveur nous a donné la preuve exemplaire d'une autre vie. O Pierre, c'est aujourd'hui que vous ne devez plus redouter de mourir ; car celui-là est vivant, dont la mort vous faisait pleurer, et que vous vouliez, par un sentiment d'affection charnelle, empêcher de mourir pour nous [1]. Vous n'avez pas craint de prendre le pas sur votre guide, et la vue de son ennemi vous a fait trembler ; le prix de votre rachat a été versé, c'est maintenant à vous de suivre votre Rédempteur, et de le suivre même jusqu'à la mort de la croix. Vous êtes sûr de sa véracité, vous avez entendu ses paroles ; il vous avait prédit que vous le renieriez ; il vous prédit aujourd'hui que vous souffrirez.

5. Mais, auparavant, le Sauveur demande à Pierre une fois, deux fois, trois fois, ce qu'il sait déjà, c'est-à-dire s'il l'aime ; et trois fois Pierre ne lui répond que par une protestation d'amour, et trois fois il ne fait à Pierre d'autre recommandation que celle de paître ses brebis. A un triple reniement succède une triple confession : ainsi la langue de Pierre n'obéit pas moins à l'affection qu'à la crainte, et la vie présente du Sauveur lui fait prononcer autant de paroles, que la mort imminente de son Maître lui en avait arrachées. Si, en reniant le pasteur, Pierre donna la preuve de sa faiblesse, qu'il donne la preuve de son affection en paissant le troupeau du Seigneur. Quiconque fait paître les brebis du Christ, de manière à vouloir en faire, non pas les brebis du Christ, mais les siennes propres, celui-là est, par là même, convaincu de s'aimer lui-même et de n'aimer pas le Christ : il prouve qu'il se laisse conduire par le désir de la gloire, de la domination, de l'agrandissement temporel, et non par un élan du cœur, qui le porte à obéir, à se dévouer et à plaire à Dieu ; contre de telles gens s'élève la parole prononcée trois fois de suite par le Christ : ce sont de telles gens, que l'Apôtre gémit de voir chercher leur avantage, au lieu de chercher celui de Jésus-Christ [2]. Que signifient, en effet, ces paroles : « M'ai« mes-tu ? Pais mes brebis ? » N'est-ce pas dire, en d'autres termes : Si tu m'aimes, ne songe point à te nourrir toi-même, mais pais

[1] Jean, XIII, 37.

[1] Matth. XVI, 21, 22. — [2] Philipp. II, 21.

mes brebis, et pais-les, non pas comme les tiennes, mais comme les miennes ; travaille à les faire concourir à ma gloire, et non à la tienne ; étends sur elles mon empire, et non le tien ; cherche en elles, non ton profit, mais uniquement mon avantage : par là, tu ne seras point de ceux qui aiment cette vie si dangereuse, qui fixent leurs affections sur eux-mêmes et sur tout ce qui se rattache à ce monde, source de tous les maux. Immédiatement après avoir dit : « Il y aura des hommes « amateurs d'eux-mêmes », l'Apôtre continue en ces termes : « Avares, fiers, superbes, mé« disants, désobéissant à leurs pères et à leurs « mères, ingrats, impies, irréligieux, déna« turés, sans foi et sans parole, calomnia« teurs, intempérants, inhumains, ennemis « des gens de bien, traîtres, insolents, enflés « d'orgueil, ayant plus d'amour pour la vo« lupté que pour Dieu, qui auront l'appa« rence de la piété, mais qui n'en auront pas la « réalité [1] ». Tous ces maux dérivent, comme de source, du premier que Paul indique : « Amour de soi-même ». Aussi Jésus dit-il à Pierre : « M'aimes-tu ? » Et celui-ci répond-il : « Je vous aime » ; et entend-il ces paroles : « Pais mes agneaux ». Voilà pourquoi ces demandes et ces réponses se renouvellent une seconde et une troisième fois. Ce passage est aussi la preuve que l'amour et la dilection sont une seule et même chose ; car, à la fin, le Sauveur ne dit plus : « As-tu pour moi de la « dilection ? » Mais : « As-tu pour moi de l'a« mour ? Ne nous aimons donc pas nous-mêmes ; aimons Jésus, et, à paître ses brebis, cherchons son avantage et non pas le nôtre. Je ne sais comment il se fait que quiconque s'aime au lieu d'aimer Dieu, ne s'aime pas lui-même, et que celui qui aime Dieu au lieu de s'aimer, s'aime en réalité lui-même. Quand on aime celui qui donne la vie, ne pas s'aimer, c'est s'aimer véritablement : si, alors, on ne s'aime pas, c'est uniquement pour reporter ses affections sur celui qui nous donne la vie. Ils ne doivent donc pas être amateurs d'eux-mêmes, ceux qui paissent les brebis du Christ, afin de les paître, non comme les leurs, mais comme les siennes, et comme s'ils voulaient en retirer leur propre avantage à la manière « des amateurs de l'argent ». Ils ne doivent ni les commander comme « des « superbes », ni s'enorgueillir des honneurs qu'elles leur procurent, comme des hommes « bouffis d'amour-propre », ni chercher à réussir jusqu'à devenir hérétiques, comme « des blasphémateurs », ni résister aux saints pères, comme des enfants « rebelles « à leurs parents » ; ni rendre le mal pour le bien, « comme des ingrats », à ceux qui veulent les corriger pour les empêcher de périr ; ni donner le coup de la mort à leur âme et à celle des autres, comme « des assas« sins » ; ni déchirer le sein de l'Eglise, leur mère, comme « des gens sans religion » ; ni rester insensibles aux douleurs humaines, comme « des personnes dénaturées » ; ni s'efforcer de salir la réputation des saints, comme « des calomniateurs ; ni se laisser entraîner sans résistance aux penchants les plus désordonnés, comme « des intempé« rants » ; ni susciter des chicanes, comme « des hommes sans douceur » ; ni refuser de secourir les malheureux, comme « des gens « privés de sentiments d'humanité » ; ni faire connaître aux ennemis des vrais chrétiens, ce qu'ils savent destiné à rester inconnu, comme « des traîtres » ; ni blesser l'honnêteté naturelle par des procédés honteux, comme « des « libertins» ; ni n'entendre ce qu'ils disent et ce qu'ils affirment [1], comme « des personnes « aveuglées » ; ni préférer les plaisirs charnels aux joies spirituelles, comme « ceux qui « ont plus d'amour pour la volupté que pour « Dieu ». Qu'ils soient tous ensemble le partage du même homme, ou qu'ils appartiennent ceux-ci à l'un, ceux-là à l'autre, tous ces vices et leurs pareils sortent d'une certaine manière de la même racine, c'est-à-dire « de l'amour exclusif » des hommes « pour « eux-mêmes ». Ce vice de l'égoïsme, voilà ce que doivent, avant tout, éviter ceux qui font paître les brebis du Christ, afin de ne pas rechercher leur avantage préférablement à celui de Jésus-Christ, et de ne point faire servir à la satisfaction de leurs convoitises ceux en faveur desquels le Sauveur a répandu son sang. Celui qui paît les brebis du Christ, doit avoir pour lui un amour si vif et porté à un si haut point, qu'il devienne supérieur à la crainte naturelle de la mort, qui nous saisit et nous épouvante, lors même que nous désirons vivre avec notre Rédempteur. En effet, l'apôtre Paul assure qu'il éprouve un ardent désir d'être dégagé des liens du corps

[1] II Tim. III, 1-5.

[1] I Tim. I-7.

et d'être avec Jésus-Christ [1]. Néanmoins, il gémit comme écrasé sous le poids de son corps, et il souhaite, non pas d'en être dépouillé, mais d'être revêtu par-dessus, en sorte que ce qu'il y a de mortel soit absorbé par la vie [2]. Et Jésus dit à Pierre qui l'aimait : « Lorsque tu seras vieux, tu étendras les « mains, et un autre te ceindra et te con- « duira où tu ne voudras pas. Or, il dit cela, « marquant par quelle mort il devait glorifier « Dieu. Tu étendras tes mains », c'est-à-dire, tu seras crucifié. Pour cela faire, « un autre « te ceindra, et te conduira », non pas où tu voudras, mais « où tu ne voudras pas ». Le Sauveur dit d'abord ce qui devait avoir lieu, puis la manière dont la chose se ferait. Si Pierre a été conduit où il ne voulait pas, c'est évidemment quand il a été conduit au supplice de la croix, et non quand il y a été attaché : une fois crucifié, il est allé, non où il ne voulait pas, mais bien plutôt où il voulait ; car il désirait être délivré de son corps et se trouver avec le Christ ; il souhaitait d'entrer dans la vie éternelle sans éprouver, si c'était possible, la pénible épreuve de la mort : cette épreuve, il l'a subie malgré lui, mais il en est sorti de son plein gré : il a été amené à l'endurer, en dépit de ses répugnances ; mais il en a volontiers triomphé, en se dépouillant de ce sentiment de faiblesse qui rend la mort odieuse à tous, et qui nous est naturel au point d'avoir subsisté dans le bienheureux Pierre malgré les nécessités de la vieillesse et ces paroles du Sauveur : « Lorsque tu seras « devenu vieux », on te conduira « où tu ne « voudras pas ». C'est pour nous consoler, que le Christ a transformé en sa personne ce sentiment de faiblesse, au moment où il a dit : « Père, si c'est possible, que ce calice passe « loin de moi [1] ». Certainement, il était venu pour subir la mort : sa mort devait être l'effet, non de la nécessité, mais de sa volonté : il devait donner sa vie par un acte de sa puissance, comme la même puissance devait la lui rendre. Mais si amère que puisse être pour nous l'épreuve de la mort, la vivacité de notre amour pour Celui qui a bien voulu mourir en notre faveur, bien qu'il fût notre vie, doit nous en rendre victorieux. Si cette épreuve ne nous était point pénible, ou si elle était facile à supporter, l'auréole de gloire des martyrs ne serait point si brillante ; mais puisque après avoir donné sa vie pour ses brebis [2], le bon pasteur s'est choisi, parmi elles, un si grand nombre de martyrs, qu'à bien plus forte raison doivent lutter jusqu'à la mort pour la vérité, et résister au péché jusqu'au sang, les hommes à qui il confie le soin de paître son troupeau, c'est-à-dire de l'instruire et de le gouverner ! Puisqu'il nous a d'abord donné l'exemple de ses souffrances, il est facile de le voir, c'est pour les pasteurs une obligation d'autant plus stricte d'imiter le bon pasteur, que beaucoup de brebis ont suivi ses traces ; car s'il n'y a qu'un pasteur et un troupeau, les pasteurs eux-mêmes sont, à son égard, de véritables brebis. Dès lors qu'il a souffert pour tous, tous sont devenus ses brebis ; et afin de souffrir pour tous, il est devenu lui-même brebis.

[1] Philipp. I, 23. — [2] II Cor. V, 4.

[1] Matth. XXVI, 39. — [2] Jean, X, 18, 11.

CENT VINGT-QUATRIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CES PAROLES : « ET LORSQU'IL EUT AINSI PARLÉ, IL LUI DIT : SUIS-MOI », JUSQU'À LA FIN DE L'ÉVANGILE. (Chap. XXI, 19 25.)

LES DEUX VIES.

A la fin de sa troisième apparition, le Sauveur dit à Pierre : « Suis-moi », et, en parlant de Jean : « Je veux qu'il demeure « jusqu'à ce que je vienne ». Certains interprètes supposent, d'après ces dernières paroles, et d'après certains faits plus ou moins avérés, que l'apôtre Jean n'est pas mort et ne mourra pas avant la fin du monde. Mais l'explication la plus plausible de ce passage est celle-ci : Pierre représente la vie du temps, vie de peines et de tourments, où l'amour de Dieu est plus vif, parce qu'on y désire plus ardemment l'heure de la délivrance : Jean figure la vie du ciel, où l'on est heureux, et par ce motif, moins aimant : de là, il suit que Pierre était moins aimé du Sauveur, et que Jean l'était davantage.

1. Pourquoi, au moment où il se montra pour la troisième fois à l'apôtre Pierre, le Sauveur lui adressa-t-il ces paroles : « Suis-« moi », tandis qu'en parlant de l'apôtre Jean, il dit : « Je veux que celui-ci demeure jusqu'à « ce que je vienne; que t'importe ? » C'est là une difficulté peu facile à résoudre. Autant que Dieu nous le permettra, nous consacrerons, à la traiter ou à la résoudre, notre dernière instruction sur cet ouvrage. Après avoir annoncé d'avance à Pierre le genre de mort par lequel il glorifierait Dieu, Jésus lui dit : « Suis-moi. Pierre, se retournant, vit ce « disciple que Jésus aimait, celui qui, pendant « la cène, s'était reposé sur son sein et lui « avait dit : Seigneur, qui vous trahira ? « Pierre donc, l'ayant vu, dit à Jésus : Sei-« gneur, qu'arrivera-t-il à celui-ci ? Je veux « qu'il demeure ainsi jusqu'à ce que je vienne ; « que t'importe ? Toi, suis-moi. Le bruit se « répandit parmi les frères que ce disciple ne « mourrait pas. Et Jésus ne dit pas : Il ne « mourra pas ; mais : Je veux qu'il demeure « ainsi jusqu'à ce que je vienne ; que t'im-« porte ? » Ainsi se pose, dans cet Evangile, la difficulté en question ; par sa profondeur, elle n'embarrasse pas peu l'esprit de celui qui cherche à en pénétrer le mystère. Pour quel motif le Sauveur dit-il à Pierre : « Suis-moi », sans le dire à tous ceux qui étaient là avec lui ? Evidemment, ils le suivaient en qualité de disciples, comme leur maître. Si nous trouvons que ce passage a trait à sa passion, pouvons-nous dire que Pierre seul a souffert pour défendre la vérité chrétienne ? N'y avait-il pas, au nombre de ces sept Apôtres, un autre fils de Zébédée, frère de Jean, qui, après l'ascension du Sauveur, a été certainement mis à mort par Hérode [1] ? Mais, dira quelqu'un, puisque Jacques n'a pas été crucifié, c'est avec raison que Jésus a dit à Pierre : « Suis-moi ». Car il a subi, non-seulement la mort, mais aussi la mort de la croix, comme le Christ. Supposons qu'il en soit de la sorte, si nous ne pouvons trouver aucune autre explication plus plausible ; pourquoi donc le Sauveur a-t-il dit de Jean : « Je veux qu'il demeure ainsi jusqu'à ce « que je vienne; que t'importe? » tandis qu'il a plusieurs fois adressé à Pierre ces paroles : « Toi, suis-moi » ; comme si celui-là ne devait pas le suivre, parce que le Maître voulait qu'il demeurât ainsi jusqu'à sa venue? Est-il possible d'attribuer à ces paroles un sens différent de celui qu'y attachaient les frères alors présents ; c'est-à-dire, que ce disciple devait, non pas mourir, mais rester en cette vie jusqu'à la venue de Jésus? Jean nous a lui-même interdit une interprétation en ce sens, car il nous a formellement déclaré que le Sauveur n'a pas dit cela. En effet, pourquoi a-t-il ajouté : « Jésus ne dit point : Il ne meurt « pas ? » C'est évidemment afin de ne pas laisser l'erreur se glisser dans l'esprit des hommes.

2. L'on peut néanmoins, si on le trouve bon, faire une nouvelle objection : reconnaître comme vrai le récit de Jean et avouer que le Sauveur n'a pas dit que ce disciple ne mourrait pas, mais n'attribuer aux paroles citées par l'écrivain sacré que le sens qui en ressort naturellement, et, en conséquence,

[1] Act. XII, 2.

soutenir que l'apôtre Jean vit toujours ; car, dans son sépulcre à Ephèse, il est plutôt plongé dans un sommeil que dans un réel état de mort. Pour preuve, on peut citer ce fait, qu'à son tombeau, la terre remue d'une manière sensible et paraît presque bouillonner sous l'effort de sa respiration, et soutenir cela constamment et avec opiniâtreté. Il est sûr que plusieurs y ajoutent foi, puisque quelques-uns regardent Moïse lui-même comme vivant encore ; car il est écrit que son sépulcre est inconnu [1], qu'il a apparu sur la montagne avec le Sauveur [2], et qu'on y a vu, en même temps, Elie, signalé, par l'Ecriture, non comme mort, mais comme enlevé au ciel [3]. Cette opinion ferait supposer que le corps de Moïse n'a pu être ni placé en un lieu si dérobé qu'il fût impossible aux hommes de le découvrir, ni rappelé pour un moment à la vie par l'action de la Divinité, afin d'apparaître avec Elie à côté du Christ : les corps d'un grand nombre de saints n'ont-ils pas ressuscité pour quelques instants, au moment de la mort du Sauveur, et, après sa résurrection, n'ont-ils pas apparu à un grand nombre de personnes dans la ville sainte, comme l'atteste l'Ecriture [4] ? Néanmoins, selon que je l'ai dit en commençant, certaines gens nient le fait de la mort de Moïse, malgré le témoignage positif de l'Ecriture elle-même, qui l'affirme à l'endroit où elle dit qu'on n'a jamais pu découvrir nulle part la trace de son tombeau ; à plus forte raison, y a-t-il des personnes pour soutenir que Jean vit encore, et dort au sein de la terre, à cause de ces paroles du Sauveur : « Je veux qu'il demeure « ainsi jusqu'à ce que je vienne ». Au dire de certaines personnes, et certaines écritures, quoique apocryphes, mentionnent le fait, quand cet Apôtre donna l'ordre de préparer son sépulcre, il assistait plein de santé au travail des ouvriers : immédiatement après que la fosse eut été creusée, et qu'on eut mis la dernière main à la préparer, il s'y coucha comme dans un lit, et mourut. Si vous en croyez ceux qui interprètent en ce sens les paroles précitées du Christ, Jean n'était pas réellement mort, mais ressemblait seulement à un mort, au moment où il s'était couché dans sa tombe ; il dormait, quand on l'ensevelit, et l'on s'imaginait qu'il était privé de vie : ainsi demeurera-t-il, jusqu'à ce que vienne le Christ, et toujours il fera voir qu'il n'est pas mort par la poussière qui sortira de son tombeau, et cette poussière, à ce que l'on croit, il la soulèvera en dormant, par le souffle de sa respiration, de manière à la faire monter des profondeurs de sa fosse jusqu'au dehors. J'estime qu'il serait oiseux de réfuter une pareille opinion. C'est à ceux qui connaissent le lieu de la sépulture de l'Apôtre de voir si la terre y remue et s'y tourmente, comme on veut bien le prétendre ; quoi qu'il en soit, des hommes graves nous ont affirmé la réalité du fait.

3. En attendant, ne nous opposons point à cette opinion, pour ne pas voir surgir une difficulté nouvelle, et ne pas être obligés de dire pourquoi la terre qui recouvre un corps mort semble vivre et respirer. Pour répondre à cette grave question ne peut-on pas dire : Par un grand prodige, tel que le Tout-Puissant peut en opérer, un corps vivant n'est-il pas capable de dormir sous terre jusqu'à la consommation des siècles ? Mais alors se présente un autre embarras, une difficulté plus grande ; la voici : Jésus aimait Jean bien plus vivement que tous les autres disciples ; aussi lui permit-il de reposer sur sa poitrine ; pourquoi alors lui accorder, comme une insigne faveur, un long sommeil corporel, tandis que, par un très-glorieux martyre, le bienheureux Pierre fut délivré du poids de son corps et obtint la grâce après laquelle soupirait l'apôtre Paul, quand il prononçait et écrivait ces paroles : « Je désire être dégagé des liens « de mon corps, et me trouver avec le « Christ [1] ? » Supposé, au contraire, que, suivant l'opinion commune, Jean ait affirmé que le Sauveur a dit : « Il ne meurt pas », pour empêcher de donner à ces paroles de son Evangile un tel sens ; supposé aussi que son corps ait été aussi réellement privé de vie au moment où il fut mis dans le tombeau ; supposé enfin que ce qui se dit soit bien vrai, à savoir, que sur ce corps la terre se soulève et se gonfle, on peut toujours donner cette explication du fait : ou bien, il se produit pour faire connaître combien la mort de Jean a été précieuse devant Dieu, bien que le persécuteur ne l'ayant point fait mourir pour la défense de la foi, il ne se soit point illustré par le martyre ; ou bien, ce fait a lieu pour

[1] Deut. XXXIV, 6. — [2] Matth. XVII, 3. — [3] IV Rois, II, 11. — [4] Matth. XXVII, 52, 53.

[1] Philipp. I, 23.

quelque autre motif inconnu de nous. Reste maintenant à savoir pourquoi Jésus, parlant d'un homme destiné à mourir, a dit : « Je « veux qu'il demeure ainsi jusqu'à ce que je « vienne ».

4. Autre question à élucider, elle concerne les apôtres Pierre et Jean : y aurait-il quelqu'un pour ne pas chercher à l'éclaircir? Pourquoi Jean a-t-il été l'objet des prédilections du Sauveur, tandis que Pierre a aimé le Christ plus que les autres? N'importe en quel endroit Jean parle de lui-même, il ne se nomme pas ; mais, pour se faire reconnaître, il dit que Jésus l'aimait, comme si le Sauveur n'aimait que lui ; par ce signe il se distinguait des autres disciples que le Christ affectionnait certainement aussi. Alors, s'il ne voulait point se faire connaître comme l'objet des prédilections de Jésus, que voulait-il dire en parlant de la sorte? Il est sûr qu'il ne mentait pas. Maintenant, Jésus pouvait-il donner à Jean un témoignage plus sensible de sa prédilection, que celui de le laisser seul reposer sur son cœur, quand ses collègues profitaient comme lui des bienfaits du Sauveur? Que Pierre ait aimé son Maître plus que les autres disciples, on peut en fournir des preuves en grand nombre ; mais il serait trop long de les citer toutes, bornons-nous à celle que nous présente une précédente leçon. Vous avez entendu cette leçon, il y a peu de temps ; elle avait pour thème la troisième apparition du Sauveur : la preuve en question ressort avec évidence de ce passage où le Sauveur adresse à Pierre cette demande : « M'aimes-tu plus que ceux-ci ? » Le Christ savait certainement quelles étaient les dispositions de son Apôtre ; néanmoins, il a voulu l'interroger, afin que nous, qui lisons l'Evangile, nous connaissions aussi, par les questions de l'un et les réponses de l'autre, l'amour de Pierre pour son maître. Pierre a répondu : « Je vous aime », sans ajouter : Plus que ceux-ci ; et ce qu'il disait était conforme à ce qu'il savait de lui-même. Dans l'impossibilité de voir ce qui se passait dans le cœur d'autrui, était-il, en effet, à même de savoir jusqu'à quel point les autres l'aimaient? En prononçant les paroles précitées : « Oui, « Seigneur, vous le savez [1] », il a suffisamment déclaré lui-même qu'en l'interrogeant le Christ savait ce qu'il lui demandait. Jésus n'ignorait donc ni que Pierre l'aimait, ni qu'il l'aimait plus que les autres Apôtres. Toutefois, si nous cherchons à savoir lequel vaut le mieux de celui qui aime plus ou de celui qui aime moins Jésus-Christ, pourrons-nous hésiter un instant de répondre que c'est celui qui l'aime davantage ? Si, d'autre part, nous nous demandons lequel est le meilleur de celui que le Seigneur aime le plus ou de celui qu'il aime le moins, nous nous prononcerons, sans aucun doute, en faveur du premier. Dans la première hypothèse, nous préférerons Pierre à Jean, et nous donnerons à Jean la préférence sur Pierre, dans la seconde. Nous faisons maintenant une troisième question : Quel est le meilleur des deux disciples ? Est-ce celui qui aime moins vivement que son condisciple le Sauveur Jésus, et qui pourtant est l'objet des prédilections du Christ ? Ou bien, est-ce celui que Jésus aime davantage, sans rencontrer en lui autant d'affection que dans l'autre ? Ici, la réponse est embarrassante à faire, et la question se complique. A mon avis, cependant, je pourrais répondre que celui qui aime plus le Christ est le meilleur, et que celui qui en est aimé davantage est le plus heureux ; mais, pour cela, il me faudrait connaître, aussi bien que je la défendrais, la justice que montre notre Libérateur à aimer moins celui qui l'affectionne plus ardemment et aimer davantage celui qui l'affectionne d'une manière moins vive.

5. Avec le secours de ce Dieu, dont la miséricorde est évidente et dont la justice se voile à nos yeux, je tâcherai, autant qu'il voudra bien me le permettre, d'élucider cette question si obscure ; elle a été, jusqu'à présent, proposée à nos investigations, mais nous ne l'avons pas encore résolue. Pour cela faire, voici quel moyen préliminaire nous emploierons : nous nous rappellerons que nous traînons une vie misérable dans un corps qui se corrompt et appesantit notre âme [1]. Mais, parce que le Médiateur nous a rachetés et que nous avons reçu le gage de l'Esprit-Saint, nous avons dans le cœur l'espérance d'une vie bienheureuse, quoique nous n'en jouissions pas encore en réalité. Si nous voyions l'objet de nos espérances, nous n'espérerions plus ; car est-il possible d'espérer ce

[1] Jean, XXI, 15, 16.

[1] Sages. IX, 15.

qu'on voit de ses yeux? Dès lors donc que nous espérons ce que nous ne voyons pas encore, nous l'attendons par la patience [1]. La patience est indispensable pour endurer le mal, et non pour jouir du bien. De cette vie il a été écrit : « Est-ce que la vie de « l'homme sur la terre n'est pas un com- « bat [2] ? » Pendant sa durée nous sommes chaque jour obligés de crier vers Dieu et de lui dire : « Délivrez-nous du mal [3] ». Par conséquent, celui même qui a obtenu la rémission de ses péchés est forcé d'en endurer les peines; c'est le premier péché qui l'a fait tomber en cet abîme de maux; et la punition dure plus que la faute, car on estimerait celle-ci peu grièvе, si celle-là finissait en même temps que sa cause. C'est donc pour nous convaincre de notre propre misère, c'est pour rendre meilleure cette vie si facilement coupable, c'est pour nous exercer à l'indispensable vertu de patience, qu'en ce monde est puni celui-là même dont les fautes ne sont plus un titre au supplice éternel. Nous devons donc déplorer, mais il ne nous faut point blâmer ce triste état, cette malheureuse existence, qui nous condamne à passer ici-bas de si mauvais jours, et où, néanmoins, nous souhaitons voir des jours meilleurs. Cette condition pénible est un effet de la juste colère de Dieu, dont nous parle en ces termes la sainte Ecriture : « L'homme « né de la femme vit peu de jours, et il est « accablé de la colère divine [4] ». Mais la colère de Dieu n'est point, comme celle de l'homme, le trouble d'un esprit surexcité : c'est l'exécution tranquille d'un jugement équitable. Dans le mouvement de sa colère le Seigneur, selon qu'il est écrit, n'enchaîne pas ses miséricordes [5]; outre les autres adoucissements qu'il ne cesse d'accorder au genre humain pour l'aider à supporter ses épreuves, il a envoyé son Fils unique [6] dans la plénitude des temps, au moment où il savait qu'il opérerait cette œuvre de miséricorde : il a envoyé Celui par qui il a créé toutes choses, afin que, restant Dieu, il se fît homme et devînt médiateur de Dieu et des hommes, Jésus-Christ homme [7]. En croyant en lui, les hommes seraient délivrés, par le baptême de la régénération, de tous leurs péchés ; d'abord du péché originel qu'entraîne à sa suite notre première naissance, et contre laquelle principalement la seconde a été établie ; ensuite, de toutes les autres fautes dont leur mauvaise vie les a rendus coupables ; par là ils seraient préservés de la damnation éternelle, et vivraient dans la foi, l'espérance et la charité, sur cette terre d'exil, au milieu des tentations, des peines et des dangers qu'on y rencontre ; enfin, ils s'avanceraient vers le trône de Dieu, soutenus par ses consolations corporelles et spirituelles, et suivant la voie droite qui est le Christ; car il est devenu notre vie. Et comme, même en marchant en lui, l'homme se souille toujours de ces péchés qui échappent à la faiblesse humaine, le Seigneur lui a donné, dans l'aumône, un remède salutaire à ses maux, un appui vraiment précieux pour prier ; car il leur a enseigné à dire : « Re- « mettez-nous nos dettes comme nous remet- « tons nous-mêmes à nos débiteurs [1] ». Voilà ce que l'espérance du bonheur fait faire à l'Eglise au milieu des tribulations de ce monde, et l'apôtre Pierre, à cause de la prééminence de son apostolat, représentait l'Eglise et figurait, en sa personne, la totalité de ses membres. A ne considérer que lui-même, on ne pouvait voir en lui qu'un homme par l'effet de la nature, qu'un chrétien par l'effet de la grâce, qu'un apôtre par l'effet d'une grâce plus abondante ; mais une fois que le Christ lui a eu dit : « Je te don- « nerai les clefs du royaume des cieux; tout « ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le « ciel, et tout ce que tu délieras sur la terre « sera délié dans le ciel », il représentait cette Eglise universelle, que toutes sortes d'épreuves, pareilles à des pluies, à des torrents, à des tempêtes, ne cessent d'assaillir sans jamais la renverser, parce qu'elle est fondée sur la pierre : c'est de là que Pierre a pris son nom. Car ce n'est point de Pierre que vient le nom de la pierre; mais le nom de Pierre vient de celui de la pierre; comme le nom du Christ ne dérive pas du mot chrétien ; mais le mot chrétien dérive du nom du Christ. Le Sauveur a dit : « Et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise », parce que Pierre avait dit : « Vous êtes le « Christ, Fils du Dieu vivant [2] ». C'est donc sur cette pierre, dont tu as reconnu l'existence, que je bâtirai mon Eglise. En effet, la pierre était le Christ, et Pierre lui-même avait été établi sur ce fondement [3]. « Car per-

[1] Rom. VIII, 24, 25. — [2] Job, VII, 1. — [3] Matth. VI, 13. — [4] Job, XIV, 1. — [5] Ps. LXXVI, 10. — [6] Galat. IV, 4. — [7] I Tim. II, 5.

[1] Matth. VI, 12. — [2] Id. XVI, 16-19. — [3] I Cor. X, 4.

« sonne ne peut poser d'autre fondement que « celui qui a été posé, et ce fondement, c'est « Jésus-Christ ». L'Eglise, qui est fondée sur le Christ, a donc reçu de lui, dans la personne de Pierre, les clefs du royaume des cieux, c'est-à-dire le pouvoir de retenir et de remettre les péchés. Ce que l'Eglise est par nature dans le Christ, Pierre l'est en figure dans la pierre; par là, nous voyons que le Christ c'est la pierre, et que Pierre, c'est l'Eglise. Tout le temps que cette Eglise, représentée par Pierre, se trouve plongée dans la tribulation, elle en sort victorieuse en aimant et en suivant le Christ, et elle le suit particulièrement dans la personne de ceux qui combattent jusqu'à la mort pour la vérité ; mais à la masse des hommes, rachetée au prix du sang du Christ, il est dit : « Suis-moi » ; et le même Pierre dit du Christ : « Il a souffert « pour nous, nous laissant un grand exemple « afin que nous marchions sur ses pas [2] ». Voilà pourquoi le Sauveur lui a adressé ces paroles : « Suis-moi ». Mais il y a une autre vie : celle-là est immortelle ; on y est préservé de tous maux : nous y verrons face à face ce que nous ne voyons ici que comme dans un miroir et sous des images obscures [3]. Alors nous trouverons notre bonheur à contempler la vérité. L'Eglise connaît donc deux vies, parce que Dieu lui en a parlé et les lui a fait connaître, l'une qui consiste à croire, l'autre à voir distinctement ; l'une qui s'écoule dans ce triste pèlerinage, l'autre qui demeurera pendant l'éternité ; l'une, qui se passe dans les agitations, l'autre, où l'on se reposera ; l'une, qui appartient à notre voyage ici-bas, l'autre, dont on jouira dans la patrie ; l'une, occupée par le travail, l'autre, récompensée par la claire vue de Dieu ; dans l'une, on évite le mal et l'on fait le bien, dans l'autre, il n'y a aucun mal à éviter, et l'on y jouit d'un bonheur sans limites : l'une consiste à lutter contre l'ennemi, l'autre, à régner sans rencontrer d'adversaire ; dans l'une, on se montre fort contre l'adversité, dans l'autre, rien de pénible ne nous tourmentera ; ici, il faut dompter les convoitises charnelles, là, on sera plongé dans un océan de délices spirituelles ; l'une est troublée par la difficulté de vaincre, l'autre est tranquille parce qu'elle jouit de la paix de la victoire ; au milieu des épreuves, la première a besoin de secours, la seconde ne rencontre aucune difficulté et puise la joie en celui-là même qui aide les malheureux ; dans l'une, on vient au secours des indigents, dans le séjour de l'autre, on ne trouve aucun infortuné ; ici, on pardonne aux autres leurs péchés, afin d'obtenir d'eux indulgence pour les siens ; là, on ne souffre rien qu'on doive pardonner, on ne fait rien qui exige l'indulgence d'autrui ; dans l'une, on est accablé de maux pour que la prospérité n'engendre pas l'orgueil ; dans l'autre, on est comblé d'une telle abondance de grâces, qu'on est à l'abri de tout mal et qu'on s'attache au souverain bien sans éprouver le moindre sentiment d'orgueil ; l'une est témoin du bien et du mal, l'autre ne voit que du bien ; l'une est donc bonne, mais malheureuse, l'autre est meilleure et bienheureuse ; la première a été figurée par l'apôtre Pierre, la seconde par l'apôtre Jean ; l'une s'écoule tout entière ici-bas, elle s'étendra jusqu'à la fin des temps et y trouvera son terme ; l'autre ne recevra sa perfection qu'à la consommation des siècles, mais dans le siècle futur elle n'aura pas de fin ; aussi dit-on à l'une : « Suis-moi », et à l'autre : « Je veux qu'il « demeure ainsi jusqu'à ce que je vienne ; « que t'importe ? Suis-moi ». Que veulent dire ces paroles ? A mon sens, à mon avis, elles n'ont pas d'autre signification que celle-ci : Suis-moi en m'imitant, en supportant comme moi les épreuves de la vie ; pour lui, qu'il demeure jusqu'au moment où je viendrai mettre les hommes en possession des biens éternels. Traduisons cette pensée en termes plus clairs : Suis-moi par une vie active, parfaite et modelée sur l'exemple de ma passion : pour celui qui a commencé à me contempler, qu'il continue jusqu'à ce que je vienne, et quand je viendrai, je porterai à la perfection son habitude de me voir. Celui-là, en effet, marche sur les traces du Christ, qui persiste jusqu'à la mort dans les sentiments d'une entière et pieuse patience ; quant à la plénitude de la science, elle demeure jusqu'à ce que vienne le Christ, et alors elle se montrera au grand jour. Ici, dans la terre des morts, nous avons à supporter les maux de ce monde ; là, dans la terre des vivants, nous contemplerons les biens ineffables du Seigneur. Car ces paroles : « Je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je « vienne », nous ne devons pas y attacher le

[1] I Cor. III, 11. — [2] I Pierre, II, 21. — [3] I Cor. XIII, 12.

sens de rester ou de demeurer toujours, mais celui d'attendre, parce que la vie, dont l'apôtre Jean est la figure, se réalisera, non pas maintenant, mais seulement lorsque le Christ sera venu. Mais ce que figure l'Apôtre à qui Jésus a dit : « Suis-moi », doit avoir lieu dès maintenant; s'il n'en est pas ainsi, nous ne parviendrons jamais à ce que nous attendons. Dans cette vie active, plus vivement nous aimons le Christ, plus facilement nous sommes délivrés de nos maux; mais tels que nous sommes maintenant, il nous aime moins; aussi nous délivre-t-il de nos maux, afin que nous ne restions pas dans le même état; mais, dans l'autre vie, il nous aimera davantage, parce qu'il n'y aura rien en nous qui lui déplaise et qu'il doive faire disparaître; et s'il nous aime ici-bas, ce n'est que pour nous guérir et nous débarrasser de ce qu'il n'y aime pas. En ce lieu, où il ne veut pas que nous restions, il nous affectionne donc moins; mais il nous affectionnera davantage dans ce séjour où il veut que nous allions, et d'où il ne veut pas que nous sortions jamais. Que Pierre l'aime donc, afin que nous soyons délivrés de notre condition mortelle; que Jean soit aimé de lui, afin que nous soyons toujours en possession de l'immortalité future.

6. Le motif ci-dessus indiqué nous fait voir pourquoi le Christ a aimé Jean plus que Pierre, mais il ne nous laisse pas supposer pourquoi l'affection de Pierre pour Jésus a été plus vive que celle de Jean. De ce que, dans le siècle futur, où nous régnerons éternellement avec lui, le Christ nous aimera bien plus qu'il ne nous aime dans ce monde dont nous sortirons pour nous unir à lui d'une manière indissoluble dans le ciel, il ne suit nullement que nous l'aimerons moins, parce qu'alors nous serons devenus meilleurs; car nous ne pouvons devenir tels, qu'à la condition de l'aimer davantage. Comment donc Jean l'affectionnait-il moins vivement que Pierre, s'il était la figure de cette vie où il faut aimer le Christ bien plus qu'ailleurs? Le voici : Jésus a dit : « Je veux qu'il demeure », c'est-à-dire qu'il attende, « jusqu'à ce que je vienne », parce que nous ne sommes pas encore animés de cet amour qui atteindra ses dernières limites dans le ciel, et que nous attendons le moment où le Sauveur viendra pour l'aimer parfaitement. En effet, le même Apôtre a écrit dans son épître : « Ce que nous serons un jour ne paraît pas encore : nous savons que quand il viendra dans sa gloire, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est [1] ». Ce que nous verrons alors, nous l'aimerons davantage. Pour le Seigneur, il sait ce que sera plus tard en nous notre vie, et comme conséquence anticipée de notre prédestination, il nous aime, dès maintenant, davantage, afin de nous conduire par là à la jouissance de cette vie. Comme la miséricorde et la vérité du Seigneur nous enseignent la sagesse [2], nous connaissons notre misère présente, parce que nous en supportons le fardeau ; aussi, aimons-nous plus vivement cette miséricorde divine, que nous voudrions voir nous délivrer de nos maux, et chaque jour nous la demandons mieux et nous en recevons des preuves plus abondantes pour la rémission de nos péchés : cette vie, Pierre plus aimant, mais moins aimé, la représentait en sa personne, parce que le Christ nous porte moins d'affection lorsque nous sommes plongés dans le malheur, qu'il ne nous aimera quand nous serons heureux. Quant à voir la vérité comme nous la verrons plus tard, nous y tenons moins, parce que nous ne savons encore ce que c'est, et que nous ne jouissons pas maintenant de ce bonheur : la vie qui consistera à contempler Dieu a été figurée par Jean. Il aimait moins, et il attendait la venue du Seigneur pour admirer la vérité et l'aimer comme elle le mérite ; mais il était plus aimé, car ce qu'il figurait procure l'éternel bonheur.

7. Que personne, toutefois, ne sépare l'un de l'autre ces deux illustres Apôtres ; car ils étaient tous deux ce que représentait Pierre, et tous deux ils devaient être ce que représentait Jean. Comme figure, l'un suivait le Christ, l'autre demeurait ; et par la foi ils souffraient également des misères de cette malheureuse vie, et ils attendaient de même les biens à venir de l'éternelle béatitude. Mais ce n'est pas d'eux seuls qu'il en est ainsi : il en est de même de la sainte Eglise, de l'Epouse du Christ ; car elle souffre au milieu de pareilles tentations, elle est réservée à un bonheur semblable. Pierre et Jean ont figuré ces deux vies, celui-ci l'une, celui-là l'autre : en ce monde, pendant le cours de leur exis-

[1] I Jean, III, 2. — [2] Ps. XXIV, 10.

tence mortelle, ils ont marché, d'un même pas, dans le chemin de la foi, et pendant l'éternité en l'autre monde, ils jouiront également de la claire vue de Dieu. Pour gouverner, au milieu des tempêtes innombrables de cette vie, tous les saints qui sont inséparablement unis au corps du Christ, le prince des Apôtres, Pierre, a reçu les clefs du royaume des cieux, et il a le pouvoir de lier et de délier leurs péchés ; et afin d'ouvrir à ces mêmes élus la source où l'on puise dans le sein de la paix la plus profonde, cette vie éternelle dont l'homme ne se fait aucune idée, l'évangéliste Jean a reposé sur le cœur de son Maître. Pierre n'est pas seul à retenir et à remettre les péchés : l'Eglise universelle le fait comme lui ; ce n'a pas été non plus un privilége particulièrement réservé à Jean, de puiser au cœur de Jésus, comme à une source, ce qu'il dirait, en annonçant que le Verbe était au commencement, qu'il était Dieu de Dieu ; en faisant connaître tant d'autres choses admirables sur la divinité du Christ, sur la trinité et l'unité de Dieu, et tous ces mystères que nous contemplerons face à face dans le royaume céleste, et qu'il nous faut voir, en attendant la venue du Sauveur, comme dans un miroir et en énigme ; en effet, Jésus-Christ en a disposé ainsi pour le monde entier : tous ses fidèles peuvent boire à la fontaine de l'Evangile, chacun selon ses facultés personnelles. Parmi les commentateurs de la sainte parole, plusieurs, et ce ne sont pas des hommes dont on puisse mépriser les opinions, plusieurs pensent que si le Christ a aimé l'Apôtre Jean d'un amour de prédilection, c'est parce que celui-ci n'a jamais été marié, et que, dès sa plus tendre enfance, il a vécu dans la pratique de la plus délicate pureté [1]. Nous n'en trouvons pas de preuve évidente dans les Ecritures canoniques ; ce qui semble, néanmoins, venir à l'appui d'un tel sentiment et en démontrer la convenance, c'est que Jean a été la figure de la vie céleste pendant laquelle ne se célébrera aucune noce.

[1] Jérôme, livre premier, contre Jovinien.

8. « C'est ce disciple, qui rend témoignage « de ces choses, et qui écrit ceci, et nous sa« vons que son témoignage est véridique. Il « y a encore beaucoup d'autres choses que « fit Jésus ; et si elles étaient rapportées « en détail, je ne crois pas que le monde « puisse contenir les livres où elles seraient « écrites ». On doit bien l'imaginer ; si le monde ne pouvait contenir ces livres, ce ne serait pas faute de place ; car comment les y écrire, s'il était incapable de les supporter ? Il s'agit donc peut-être de la capacité intellectuelle des lecteurs, qui ne pourraient saisir tant de choses : tout en ne portant aucune atteinte à l'idée qu'on doit avoir des choses, les paroles semblent souvent dire plus ou moins : ceci a lieu, non pas quand on explique une chose obscure ou douteuse par sa cause et sa raison d'être, mais quand on ajoute à une chose claire ou qu'on en retranche un point, sans néanmoins s'écarter du sens exact de la vérité à insinuer : en effet, les paroles vont au-delà de la chose dont il est question, de manière à manifester la volonté de la personne qui parle sans intention de tromper, qui sait ce qu'on doit penser, mais qui, par ses paroles, s'en tient plus ou moins loin, soit en y retranchant, soit en y ajoutant. En grec, cette manière de s'exprimer s'appelle hyperbole : les maîtres en littérature grecque et latine lui donnent ce nom ; dans quelques autres livres des saintes Ecritures, comme ici, on en trouve des exemples, ainsi : « Ils ont « placé leur bouche contre le ciel [1] ». « Le « sommet des cheveux de ceux qui marchent « dans la voie de leurs péchés [2] ». Il y a beaucoup d'autres exemples de ce genre dans les saints livres : comme les tropes, autres façons de parler. Je m'étendrais davantage sur ce sujet ; mais comme l'Evangéliste termine ici son livre, je me trouve moi-même obligé de mettre fin à mon discours.

[1] Ps. LXXII, 9. — [2] Id. LXVII, 22.

TRAITÉS SUR L'ÉPITRE DE SAINT JEAN AUX PARTHES.

PROLOGUE.

Votre sainteté s'en souvient : nous avions l'habitude de vous lire d'une manière suivie l'Evangile selon Jean, et de vous en donner l'explication ; mais voilà que se présente à nous la solennité des saints jours, qui nécessite la lecture de certains passages spéciaux de l'Evangile, dans l'assemblée des fidèles : comme ces passages doivent être récités tous les ans, et qu'il est impossible de les remplacer par d'autres, il nous a fallu pour quelque temps interrompre l'ordre précédemment adopté, sans néanmoins en faire tout à fait l'abandon. J'ai réfléchi à ce que, Dieu aidant, je pourrais pendant cette semaine vous dire sur les Ecritures, de plus conforme à l'esprit des fêtes joyeuses que nous célébrons ; il me fallait, d'ailleurs, choisir un sujet capable d'être épuisé dans l'espace de ces sept ou huit jours ; ma pensée s'est donc portée sur l'Epître du bienheureux Jean ; de cette façon, en expliquant son Epître, nous ne le perdrons point de vue, quoique nous ayons dû interrompre l'explication de son Evangile. Un autre motif plus pressant encore a décidé notre choix ; le voici : La charité nous est particulièrement recommandée dans cette Epître déjà si agréable pour tous ceux qui ont au cœur assez de goût pour savourer le pain de Dieu, et si précieuse aux yeux de toute la sainte Eglise du Christ. L'Apôtre y a dit bien des choses, et presque tout ce qu'il a dit a rapport à la charité. Quiconque trouve en soi des dispositions à écouter, doit nécessairement se réjouir en entendant un pareil langage ; car la lecture de cet écrit fera sur son âme un effet pareil à celui que l'huile produit sur le feu ; s'il y a en nous de quoi l'entretenir, elle l'entretiendra et lui donnera du développement et de la consistance. Pour quelques-uns, elle ressemblera encore à la flamme qu'active un soufflet ; si la charité se trouve éteinte en eux, le feu de cette charité y sera allumé par le récit de telles paroles. Par là seront alimentées les bonnes dispositions de ceux-ci ; ceux-là y puiseront celles qui leur manquent, et nous trouverons tous à nous réjouir dans les sentiments d'une charité réciproque. Où est la charité, là est la paix, et où se rencontre l'humilité, on trouve la charité. Hâtons-nous donc d'écouter l'Apôtre ; expliquons ses paroles, et daigne le Seigneur nous suggérer ce que nous devons en dire et vous accorder la grâce de nous bien comprendre.

PREMIER TRAITÉ.

DEPUIS CES PAROLES DE JEAN : « CE QUI A ÉTÉ DÈS LE COMMENCEMENT, CE QUE NOUS AVONS « ENTENDU, ET CE QUE NOUS AVONS VU DE NOS YEUX », JUSQU'A CES AUTRES : « PARCE QUE « LES TÉNÈBRES L'ONT AVEUGLÉ ». (Chap. I, et Chap. II, 1-11.)

LUMIÈRE ET TÉNÈBRES.

Comme Verbe, le Christ est invisible pour des yeux de chair ; mais, afin de se rendre visible, il s'est incarné : nous en avons pour témoins ses Apôtres, qui ont vu et touché son corps : leur témoignage doit suffire à confirmer notre foi, et à nous unir à eux par les liens de la charité. Or, le Christ est venu en ce monde pour nous apprendre que Dieu est lumière, c'est-

à-dire sainteté, et que nous sommes ténèbres, c'est-à-dire esclaves du péché ; il ne peut donc y avoir société entre lui et nous que si nous confessons nos fautes, et, en ce cas, nous avons en Jésus un avocat qui nous en obtiendra le pardon. Mais nous méconnaissons notre Sauveur, si nous n'observons pas ses commandements, ou, en d'autres termes, si nous n'aimons pas Dieu, nos frères et même nos ennemis. Hors de la pratique de la charité, nous n'avons à espérer ni propitiation ni ressemblance avec Dieu : nous serons toujours plongés dans les ténèbres du péché et sujets au scandale.

1. « Ce qui a été dès le commencement, ce « que nous avons entendu, ce que nous avons « vu de nos yeux, ce que nos mains ont tou- « ché du Verbe de vie ». Comment un homme peut-il, de ses mains, toucher le Verbe, si ce n'est parce que « le Verbe s'est fait chair, et « qu'il a habité parmi nous ? » Afin de pouvoir être touché de nos mains, le Verbe qui s'est fait chair a commencé par prendre un corps dans le sein de la Vierge Marie ; mais alors n'a point commencé le Verbe ; car, dit Jean, « il a été dès le commencement ». Remarquez, je vous prie, comme l'Epître de cet Apôtre confirme son Evangile, où nous avons lu tout à l'heure ces paroles : « Au commen- « cement était le Verbe, et le Verbe était en « Dieu [1] ». Ces paroles : « Le Verbe de vie », quelqu'un les regarde peut-être comme une manière de désigner le Christ, et non point le corps même du Christ que les Apôtres ont touché de leurs mains. Vois ce qui suit : « La vie même s'est manifestée ». Le Christ était donc le Verbe de vie. Mais comment la vie s'est-elle manifestée ? Elle était dès le commencement ; toutefois elle ne s'était point encore fait connaître aux hommes ; pour les anges, elle s'était montrée à eux, ils la voyaient et s'en nourrissaient comme d'un pain approprié à leur nature. Néanmoins, que dit l'Ecriture ? « L'homme a mangé le pain « des Anges [2] ». La vie s'est donc manifestée en s'incarnant ; de la sorte, ce que le cœur seul pouvait apercevoir, des yeux de chair étaient à même de le contempler, et le cœur pouvait, par là, parvenir à sa guérison. Le cœur seul est capable de voir le Verbe, mais des yeux de chair peuvent apercevoir un corps. Il nous était donc possible d'apercevoir le corps du Christ, mais contempler le Verbe cela nous était impossible ; si donc le Verbe s'est fait chair, c'était pour apparaître à nos regards et guérir ce qui pouvait, en nous, considérer le Verbe.

2. « Et nous l'avons vu, et nous en sommes « témoins ». Plusieurs de nos frères qui ne connaissent point le grec, ignorent peut-être ce que le mot « témoins » veut dire en cette langue : c'est un mot qui se trouve sur les lèvres de tout le monde, et qui, en religion, a son sens propre ; ceux que, en latin, nous appelons témoins, les Grecs leur donnent le nom de martyrs. Puisse ce nom des martyrs être si bien gravé dans notre cœur, que nous les imitions dans leurs souffrances au lieu de les poursuivre de nos mépris. « Nous l'avons « vu et nous en sommes témoins » ; s'exprimer ainsi, c'était donc dire : Nous l'avons vu, et nous sommes martyrs. En rendant témoignage de ce qu'ils ont vu eux-mêmes, ou de ce qu'ils ont entendu dire aux témoins mêmes des événements, les martyrs ont déplu aux hommes contre lesquels ils déposaient ; voilà pourquoi ils ont souffert ce qu'ils ont souffert. Les martyrs sont donc les témoins de Dieu. Le Seigneur a voulu avoir des hommes pour témoins, afin de leur servir de témoin à son tour. « Nous l'avons vu », dit Jean, « et nous en sommes témoins ». Où les Apôtres l'ont-ils vu ? Dans son apparition. Qu'est-ce à dire, dans son apparition ? Dans le soleil, ou, en d'autres termes, dans la lumière de ce monde. Et comment a-t-on pu voir dans le soleil celui qui l'a créé ? Evidemment parce qu' « il a placé son pavillon dans le soleil ; « semblable à un époux qui sort de son lit « nuptial, pareil à un géant, il s'est élancé « pour fournir sa course [1] ». Antérieur au soleil qu'il a tiré du néant, à l'aurore, à tous les astres, à tous les anges, ce vrai Créateur de toutes choses (« car toutes choses ont été faites « par lui, et sans lui rien n'a été fait [2] »), a voulu se faire voir par les yeux de chair qui contemplent le soleil ; aussi a-t-il placé son pavillon dans le soleil, c'est-à-dire qu'il a montré son humanité au grand jour de ce monde ; le sein d'une Vierge a servi de lit nuptial à cet époux, car dans ces virginales entrailles se sont unis un époux et une épouse : l'époux était le Verbe ; l'épouse, notre humanité ; en effet, il est écrit : « Et ils seront « deux dans une seule chair [3] ». Et le Sauveur a ajouté dans l'Evangile : « C'est pourquoi ils

[1] Jean, I, 14, 1. — [2] Ps. LXXVII, 25.

[1] Ps. XVIII, 6. — [2] Jean, I, 3. — [3] Gen. II, 24.

« ne sont plus deux, mais une seule chair[1] ». Isaïe lui-même nous rappelle d'une manière bien juste que ces deux ne font qu'un; car, en parlant de la personne du Christ, il s'exprime en ces termes : « Il a paré ma tête d'une cou« ronne, comme celle d'un époux, et il m'a « orné de pierreries comme une épouse[2] ». On croirait n'entendre parler qu'un seul et même personnage, puisqu'il parle de lui-même comme étant, tout à la fois, époux et épouse, parce qu' « ils ne sont pas deux, mais « une seule chair », parce que « le Verbe « s'est fait chair » et qu' « il a habité parmi « nous ». A cette chair s'unit l'Eglise, et alors se parfait le Christ; alors il devient tête et corps.

3. « Et nous en sommes témoins », dit l'Apôtre, « et nous vous annonçons cette vie « éternelle qui était dans le Père, et qui est « apparue en nous »; c'est-à-dire, qui est apparue parmi nous, ou, pour parler plus clairement, qui nous est apparue. « Ce que nous « avons vu et entendu, nous vous l'annon« çons ». Que votre charité y fasse attention : « Ce que nous avons vu et entendu, nous vous « l'annonçons ». Les Apôtres ont vu le Seigneur en personne, présent dans la chair, ils ont entendu les paroles qui sont tombées de ses lèvres, et ils nous l'ont annoncé. Nous l'avons donc entendu, mais nous ne l'avons pas vu ; en sommes-nous moins heureux que ceux qui ont vu et entendu? Pourquoi, alors, Jean ajoute-t-il : « Afin que vous entriez en société « avec nous? » Les Apôtres ont vu, et nous nous n'avons rien vu, et cependant nous sommes en société avec eux, parce qu'avec eux nous avons une seule et même foi. Un d'entre eux a eu beau voir, il n'a pas cru ; pour croire, il a voulu toucher de ses mains, et il a dit : « Je ne croirai pas avant d'avoir mis « mes doigts dans la plaie des clous, et ma « main dans son côté ». Celui qui se présente sans interruption aux regards des Esprits célestes, s'est, pour un temps, laissé toucher par des mains d'hommes; le disciple précité le toucha donc et s'écria : « Mon Seigneur et « mon Dieu ! » Pour nous consoler de ce qu'il nous est impossible de le toucher nous-mêmes autrement que par la foi, puisqu'il est déjà assis à la droite de son Père, le Sauveur lui répondit : « Thomas, parce que tu as vu, « tu as cru ; bienheureux ceux qui ne voient « pas et qui croient[3] ». C'est de nous qu'il a voulu parler; c'est nous qu'il a désignés. Puisse donc s'établir en nos âmes cette béatitude que le Christ nous a annoncée comme notre partage futur; croyons fermement ce que nous ne voyons pas, parce que ceux qui nous l'annoncent l'ont vu de leurs propres yeux. « Afin que vous entriez en société avec « nous ». Quel avantage peut-il y avoir pour nous d'entrer en société avec des hommes? N'aie pas de cela une pauvre idée ; écoute ce qu'ajoute l'Apôtre : « Et que notre société soit « avec le Père et avec Jésus-Christ son Fils. « Et nous vous écrivons ceci, afin que votre « joie soit complète ». Cette joie complète est, suivant lui, le fruit de l'union, de la charité, de l'unité.

4. « Or, ce que nous vous disons, nous « l'avons appris de la bouche de Jésus-Christ « avant de vous l'annoncer ». Que signifient ces paroles? Les Apôtres ont vu et touché de leurs mains le Verbe de vie. Car le Fils unique de Dieu, qui était dès le commencement, s'est rendu visible et palpable dans le temps. A quoi s'est-il réduit? Que nous a-t-il annoncé de nouveau? Qu'a-t-il voulu nous enseigner? Pourquoi le Verbe a-t-il fait ce qu'il a fait? Pourquoi s'est-il incarné? Pourquoi, étant Dieu, supérieur à tous les êtres, a-t-il souffert, de la part des hommes, des traitements indignes de lui? Pourquoi a-t-il enduré que des mains créées par lui, lui donnassent des soufflets? Qu'a-t-il voulu nous enseigner, nous montrer et nous annoncer par là? Ecoutons : car entendre le récit des événements qui ont eu lieu de la naissance et de la mort du Christ, sans tirer profit des enseignements qui en découlent, c'est occuper son esprit de pensées oiseuses, et ne pas le fixer par des réflexions dignes de lui. De quelle importante chose est-il question? Quel profit s'agit-il de faire? Fais-y attention. Qu'a-t-il voulu enseigner? Qu'a-t-il prétendu annoncer? Ecoute bien, le voici : « Que Dieu « est la lumière même, et qu'il n'y a point « en lui de ténèbres ». Jean nous a parlé de lumière, et pourtant son langage n'est pas clair : il serait bon pour nous que la lumière dont il nous a parlé, projetât ses rayons sur nos cœurs pour nous faire voir ce qu'il a voulu nous dire. Voici ce que nous vous annonçons, c'est « que Dieu est la lumière « même, et qu'il n'y a point en lui de téné« bres ». Où est l'audacieux capable de dire

[1] Matth. XIX, 6. — [2] Isa. LXI, 10. — [3] Jean, XX, 25-29.

qu'il y a des ténèbres en Dieu? Qu'est-ce que la lumière? Qu'est-ce que les ténèbres? Que personne ne tienne à cet égard un langage conforme à la nature des yeux de notre corps. « Dieu est lumière ». Quelqu'un me dira peut-être : Le soleil est aussi lumière, et la lune pareillement, et un flambeau également. Mais la lumière divine doit être bien autrement vive, bien autrement éclatante et infiniment supérieure à toutes les autres. Autant Dieu diffère des choses de ce monde, le Créateur des créatures, la sagesse de ce qu'elle a fait; autant et bien plus encore cette lumière diffère de toute autre. Peut-être en serons-nous voisins, si nous parvenons à savoir ce qu'elle est et si nous nous en approchons afin d'être éclairés : car, en nous-mêmes, nous sommes ténèbres; mais si elle nous éclaire de ses rayons, nous pouvons devenir lumière et n'être point confondus par elle; nous sommes en effet, pour nous, un sujet de confusion. Qui est-ce qui est confus de lui-même? Celui qui se reconnaît pécheur. Qui est-ce qui n'est pas confondu par la lumière divine? Celui qui en est éclairé. Qu'est-ce qu'être éclairé par elle? Celui qui s'aperçoit que le péché l'a précipité dans les ténèbres, qui désire être éclairé des rayons de la lumière, celui-là s'approche d'elle : voilà pourquoi le Psalmiste a dit : « Approchez-vous « de lui, et vous serez éclairés, et la honte ne « sera plus sur votre visage [1] ». Elle ne te fera point rougir, si, au moment où elle te fera voir tes souillures, tu en conçois du déplaisir et si tu cherches à te revêtir de son éclatante beauté. Voilà ce que le Sauveur veut t'enseigner.

5. Notre manière de voir ne serait-elle pas hasardée? Non; l'Apôtre va lui-même nous en donner la preuve dans les versets suivants. Souvenez-vous qu'au commencement de notre discours nous avons dit que cette épître recommande particulièrement la charité. « Dieu est lumière; il n'y a point en lui de « ténèbres » : ainsi s'exprime le disciple bien-aimé. Mais qu'avait-il dit auparavant? « Afin « que vous entriez en société avec nous, et « que notre société soit avec le Père et avec « Jésus-Christ, son Fils ». Or, si Dieu est lumière, s'il n'y a point en lui de ténèbres, et que nous devions entrer en société avec lui, nous devons éloigner de nous toutes ténèbres, afin que la lumière se fasse dans notre âme, car les ténèbres ne peuvent entrer en société avec la lumière; aussi dois-tu remarquer ce qui suit : « Si nous disons que nous som- « mes en société avec lui, et que nous mar- « chions dans les ténèbres, nous mentons ». L'apôtre Paul a dit, de son côté : « Quelle « union peut-il y avoir entre la lumière et les « ténèbres [1]? » Tu dis que tu es en union avec Dieu, et tu marches dans les ténèbres, et « Dieu est lumière, et il n'y a point en lui « de ténèbres ». Comment donc y a-t-il union entre la lumière et les ténèbres? C'est donc pour l'homme un devoir de se dire : Que faire? Comment devenir lumière? Je vis dans le péché et l'iniquité! De là résulte pour lui une sorte de désespoir et de tristesse : pour lui, il n'y a d'issue favorable possible que dans son union avec Dieu. « Dieu est lu- « mière, et en lui il n'y a point de ténèbres ». Le péché est ténèbres, car l'Apôtre donne au diable et à ses anges le nom de maîtres de ces ténèbres [2]. Certes, il ne les appellerait pas les maîtres des ténèbres, s'ils n'étaient les maîtres des pécheurs, s'ils ne dirigeaient point certains hommes dans les voies de l'iniquité. Que faisons-nous donc, mes frères? Il nous faut vivre en union avec Dieu : c'est notre seule ressource pour arriver à la vie éternelle; mais « Dieu est lumière et, en lui, « il n'y a point de ténèbres » : l'iniquité est ténèbres, le péché nous accable et nous empêche d'entrer en société avec Dieu : quelle espérance avons-nous donc encore? Ne vous avais-je point promis de vous adresser, en ces jours de joie, des paroles pleines de consolation? Si je ne me hâte de le faire, ne trouverons-nous pas un sujet de tristesse dans ce passage de l'Ecriture : « Dieu est lumière, et, « en lui, il n'y a point de ténèbres? » Le péché est ténèbres; que deviendrons-nous donc? Ecoutons l'Apôtre; peut-être nous consolera-t-il pour nous relever de notre abattement, nous donner de l'espoir et nous empêcher de tomber en défaillance le long du chemin. Car nous courons, nous marchons en hâte vers notre patrie, et si nous désespérons d'y parvenir, le désespoir nous ôtera toutes nos forces. Mais celui qui veut nous y faire arriver, afin de nous y conserver, nous soutient pendant la durée de notre course en ce monde. Ecoutons donc : « Si nous disons que

[1] Ps. XXXIII, 6.

[1] II Cor. VI, 14. — [2] Ephés. VI, 12.

« nous sommes en société avec lui, et que « nous marchions dans les ténèbres, nous « mentons et nous ne disons pas la vérité ». Ne disons pas que nous vivons en union avec lui, si nous marchons dans les ténèbres. « Mais si nous marchons dans la lumière, « comme il est lui-même dans la lumière, « nous sommes ensemble dans une union « complète ». Marchons dans la lumière, comme il est lui-même dans la lumière, afin de pouvoir entrer en société avec lui. Et nos péchés, qu'en ferons-nous ? Ecoute ce qui suit : « Et le sang de Jésus-Christ, son Fils, « nous purifiera de tout péché ». Dieu nous a ménagé un grand sujet de tranquillité. Nous célébrons avec juste raison le temps de Pâques, où le Sauveur a répandu son sang pour nous purifier de tout péché. Soyons tranquilles : le démon possédait contre nous un titre d'esclavage ; mais ce titre a été détruit dans le sang du Christ : « Le sang de « Jésus-Christ, son Fils, nous purifiera de « tout péché ». Qu'est-ce à dire : « De tout « péché ? » Attention ! Tous les péchés de ceux qu'on appelle des enfants et qui viennent de confesser le sang du Sauveur ont été effacés au nom de Jésus-Christ et par la vertu de ce sang. Ils étaient dans la vétusté du péché, lorsqu'ils sont entrés en ce bain salutaire; ils en sont sortis des hommes nouveaux. Ils étaient des vieillards quand on les y a plongés ; ils étaient des petits enfants quand on les en a retirés. Leur vieillesse décrépite, c'était leur ancienne vie; la jeunesse, qu'ils ont puisée dans le sacrement de la régénération, c'est leur vie nouvelle. Mais que faisons-nous ? Ils n'ont pas été seuls à obtenir la rémission de leurs péchés passés; nous avons été favorisés comme eux ; mais depuis que tous nos péchés nous ont été pardonnés et que nous en avons été purifiés, nous avons vécu dans le monde, nous avons éprouvé une foule de tentations et commis, peut-être, de nouvelles fautes. Ce que l'homme peut faire, qu'il le fasse donc : qu'il avoue ce qu'il est afin d'être guéri par Celui qui est toujours ce qu'il est : Jésus-Christ a toujours été et il est encore ; pour nous, il fut un temps où nous n'étions pas, et nous sommes.

6. Remarque, en effet, les paroles de Jean : « Si nous disons que nous sommes sans « péché, nous nous séduisons nous-mêmes, « et la vérité n'est point en nous ». Si donc tu reconnais hautement que tu es pécheur, la vérité se trouve en toi, car la vérité, c'est la lumière. Ta vie n'a pas encore brillé d'un vif éclat, parce qu'elle est ternie par le péché; elle a déjà néanmoins commencé à s'illuminer, parce que tu as confessé tes fautes; car vois ce qui suit : « Mais si nous con« fessons nos péchés, il est fidèle et juste pour « nous les remettre et pour nous purifier de « toute iniquité ». L'Apôtre parle, non-seulement de nos fautes passées, mais encore de celles dont nous avons pu nous rendre coupables par cela même que notre vie s'est prolongée depuis lors; en effet, tant que dure son existence mortelle, il est impossible à l'homme de se préserver complétement de fautes au moins légères. Ces fautes, que nous appelons légères, ne les regarde pas comme indignes de ton attention; car elles te semblent peu de chose, quand tu en apprécies la grièveté ; elles doivent te faire trembler, dès que tu en considères le nombre. Une immense quantité de péchés peu considérables ne constitue-t-elle pas une lourde masse? Ce sont des gouttes d'eau nombreuses qui remplissent le lit d'un fleuve; les tas de blé se composent d'une multitude de grains. Où puiser de l'espoir? D'abord, dans l'aveu de nos iniquités : que personne ne se croie juste; que personne ne lève la tête en présence du Dieu qui voit ce que nous sommes. Car si nous existons, il y a eu un temps où nous n'existions pas. Avant tout, faisons donc l'aveu de nos péchés ; puis, ayons la charité, parce qu'il est dit d'elle : « La charité couvre la « multitude des péchés [1] ». Remarquons-le : Jean nous recommande la charité en raison des iniquités dont nous nous souillons à chaque instant; car la charité seule fait disparaître notre culpabilité. Ce qui tue la charité, c'est l'orgueil ; elle puise donc sa force dans l'humilité, et elle détruit le péché; l'humilité nous porte à reconnaître que nous sommes. pécheurs; quand nous parlons d'humilité, nous n'entendons pas celle qui se bornerait à nous faire faire de bouche cet aveu, pour nous empêcher de paraître arrogants aux yeux du monde, et de lui déplaire en nous disant hommes justes. Ainsi agissent les impies et ceux qui ont perdu le sens. Je sais bien que je suis juste, disent-ils, mais comment me rendre un pareil témoignage devant

[1] I Pierre, IV, 8.

le monde? Si je me vante d'être juste, qui est-ce qui endurera, qui est-ce qui supportera un tel langage? Il suffit donc que ma justice soit connue de Dieu; devant les hommes, je me proclamerai pécheur, non que je le sois en réalité, mais afin de ne point me rendre odieux par mon orgueil. Dis aux hommes ce que tu es; dis-le aussi à Dieu. En voici le motif: c'est que si tu ne dis pas à Dieu ce que tu es, il condamnera en toi ce qu'il y trouvera de défectueux. Veux-tu ne pas être condamné par lui? Prononce toi-même ta condamnation. Veux-tu qu'il ferme les yeux sur tes péchés, ouvre les tiens sur tes fautes, afin de pouvoir dire à Dieu : « Détournez votre vi« sage de mes iniquités ». Adresse-lui encore ces autres paroles du Psalmiste : « Parce que « je reconnais ma faute [1]. Si nous confessons « nos péchés, il est fidèle et juste pour nous « les remettre et pour nous purifier de toute « iniquité. Mais si nous disons que nous « n'avons point péché, nous le faisons men« teur, et sa parole n'est point en nous ». Si tu dis : Je n'ai point commis d'iniquité, tu prétends te faire passer pour véridique, et, par là même tu le fais menteur. En vertu de quoi Dieu serait-il menteur, et l'homme véridique? L'Ecriture ne dit-elle pas formellement le contraire ? « Tout homme est men« teur, Dieu seul est véridique [2] ». Par luimême, Dieu est véridique; si tu l'es, c'est par Dieu, car de toi-même tu es menteur.

7. De ce que l'Apôtre a dit : « Il est fidèle « et juste pour nous purifier de toute ini« quité », nul n'a le droit de conclure qu'il laisse le péché impuni; les hommes ne sont pas davantage autorisés à dire : Commettons à loisir le péché ; faisons en toute tranquillité ce que nous voulons; le Christ nous purifie de toute iniquité; il est fidèle et juste pour nous ôter la souillure de nos fautes; en effet, il t'enlève cette pernicieuse sécurité et t'inspire une crainte salutaire. Tu veux jouir d'une tranquillité fausse, sois plutôt en proie à l'inquiétude; car, s'il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés, c'est à la condition que tu te déplairas à toi-même et que tu te convertiras au point de devenir parfait. C'est pourquoi tu lis ensuite : « Mes « petits enfants, je vous écris ces choses, « afin que vous ne vous rendiez point coupa« bles de péché ». Mais peut-être, par suite de la faiblesse humaine, te laisses-tu aller à quelque faute? Qu'en adviendra-t-il? Eh quoi ! y aurait-il lieu de tomber dans le désespoir? Ecoute : « Cependant », dit l'Apôtre, « s'il arrive que quelqu'un pèche, nous avons « pour avocat, auprès de Dieu, Jésus-Christ « le juste ; et lui-même est la victime de pro« pitiation pour nos péchés ». Il est donc notre avocat; il met tous ses soins à ne pas te laisser périr. Si, en conséquence de ton infirmité naturelle, une faute vient à t'échapper, reconnais-le aussi vite, repens-toi, sans tarder, de ta faiblesse, et, en même temps, prononce ta condamnation; en te condamnant toimême, tu n'auras plus aucune crainte de paraître devant le souverain Juge. A son tribunal se trouve pour toi un avocat : donc, ne tremble pas; puisque tu as fait l'aveu de tes péchés, ta cause est bonne. Dans le cours de notre vie, il nous arrive parfois de confier notre défense à une langue exercée, et, par là, on se sauve; tu te confies au Verbe, et tu périrais! Crie : « Nous avons un avocat au« près de Dieu ».

8. Voyez comme l'apôtre Jean a conservé l'humilité; évidemment, c'était un homme juste, un grand homme; il puisait au cœur de Jésus des secrets mystérieux. Cet homme, oui, cet homme qui, après en avoir puisé la connaissance au cœur du Christ, nous a révélé la divinité en ces termes: « Au commencement « était le Verbe, et le Verbe était en Dieu [1] », cet homme n'a pas dit : Vous avez un avocat auprès du Père; mais : « S'il arrive que quel« qu'un pèche, nous avons un avocat ». Il ne dit point : Vous avez un avocat; ni : Vous m'avez pour avocat; ni : Vous avez un avocat dans le Christ lui-même ; il parle du Sauveur, mais non de sa propre personne : « Nous avons », dit-il, au lieu de dire : Vous avez. Il a mieux aimé se ranger dans le nombre des pécheurs, afin d'avoir Jésus-Christ pour avocat, que d'usurper la place du Rédempteur et de prendre place parmi les orgueilleux destinés à périr. Mes frères, nous avons pour avocat, auprès du Père, Jésus-Christ le juste, et luimême est la victime de propitiation pour nos péchés. Quiconque a cru à ce point de doctrine, n'est point tombé dans l'hérésie; quiconque s'en est tenu là, n'est point devenu schismatique. Car, d'où viennent les schismes? De ce que les hommes disent : Nous sommes des

[1] Ps. L, 11, 5. — [2] Rom. III, 4.

[1] Jean, I, 1.

justes, et qu'ils ajoutent : Nous sanctifions nous-mêmes ceux qui n'ont pas la conscience pure ; nous justifions les impies ; c'est nous qui demandons et qui obtenons. Pour Jean, que dit-il? « S'il arrive que quelqu'un pèche, « nous avons pour avocat, auprès du Père, « Jésus-Christ le juste ». Mais, dira quelqu'un, les saints n'intercèdent-ils pas en notre faveur? Les évêques et ceux qui gouvernent le peuple chrétien ne prient-ils point pour lui? Remarquez, s'il vous plaît, les paroles de l'Ecriture, et vous verrez que les chefs du peuple se recommandent eux-mêmes à ses prières ; car voici ce que l'Apôtre disait à ses disciples : « Vous aussi, priez pour nous[1] ». L'Apôtre prie pour le peuple, et le peuple prie pour l'Apôtre. Nous prions pour vous, mes frères ; à votre tour, priez pour nous. Que tous les membres du corps prient les uns pour les autres, et que le chef intercède pour eux tous. Il n'est donc pas étonnant que l'apôtre Jean ajoute quelques mots pour fermer la bouche à ceux qui sèment la désunion dans l'Eglise de Dieu. Il venait de dire : « Nous « avons Jésus-Christ le juste ; il est lui-même « la victime de propitiation pour nos pé- « chés ». Mais il devait y avoir un jour des hommes qui se diviseraient et diraient : « Le Christ est ici ; non, il est là[2] » ; des hommes qui voudraient faire voir, dans une portion du troupeau, celui qui l'a racheté tout entier et en possède l'ensemble ; aussi a-t-il immédiatement ajouté : « Et non-seule- « ment pour les nôtres, mais encore pour « ceux de tout le monde ». Qu'est-ce à dire, mes frères? Certainement « nous l'avons « trouvée dans les campagnes couvertes de « forêts[3] » ; l'Eglise se rencontre au milieu de toutes les nations. Voilà donc que le Christ « est la victime de propitiation pour nos pé- « chés, et non-seulement pour les nôtres, « mais encore pour ceux de tout le monde ». Voilà que l'Eglise se trouve dans toutes les parties du monde ; ne te mets donc pas à la remorque de gens qui ne justifient qu'en apparence, et qui, réellement retranchent de l'unité. Place-toi, au contraire, sur cette montagne qui a rempli le monde entier[4] ; car le Christ est « la victime de propitiation « pour nos péchés, et non-seulement pour les « nôtres, mais pour ceux de tout le monde », qu'il a acheté au prix de son sang.

[1] Coloss. IV, 3. — [2] Matth. XXIV, 23. — [3] Ps. CXXXI, 6. — [4] Dan. II, 35.

9. « Or », dit Jean, « nous sommes assurés « que nous le connaissons, si nous observons « ses commandements ». Quels commandements? « Celui qui prétend le connaître, « et qui ne garde pas ses commandements, « est un menteur, et la vérité n'est point en « lui ». Mais peut-être insisteras-tu à me demander quels sont ces commandements? « Si quelqu'un garde sa parole, l'amour de « Dieu est vraiment parfait en lui ». Voyons si ce commandement ne porte pas le nom de charité. Nous cherchions à connaître le commandement du Seigneur, et l'Apôtre nous répond : « Si quelqu'un garde sa parole, « l'amour de Dieu est vraiment parfait en « lui ». Lis l'Evangile, et tu verras que c'est bien là le commandement du Seigneur. « Je « vous donne un commandement nouveau, « c'est que vous vous aimiez les uns les « autres[1]. Nous reconnaissons que nous « sommes en lui, si nous sommes arrivés à « la perfection qu'il nous recommande ». Jean entend, par là, la perfection dans la charité. Mais en quoi consiste la charité parfaite? A aimer même nos ennemis, à les aimer au point de les regarder comme des frères. Car notre charité pour le prochain ne doit pas être charnelle. Souhaiter à quelqu'un la vie du corps, c'est très-bien ; mais si elle vient à lui manquer, que son âme soit, du moins, en sûreté. Tu désires que ton ami vive : en cela, tu agis bien ; mais te réjouir de la mort d'un ennemi, c'est très-mal. Pourtant, il peut se faire que la vie, que tu souhaites à ton ami, lui soit inutile, comme la mort de ton ennemi, dont tu conçois une joie si vive, peut lui être de quelque avantage. Que cette vie soit utile ou non à tel ou tel homme, nous l'ignorons ; mais nous ne saurions mettre en doute l'utilité de la vie que l'on puise en Dieu. Chéris donc tes ennemis jusqu'à désirer les avoir pour frères ; aime-les au point de vouloir former avec eux une société étroite. Ainsi les a aimés Jésus en croix, au moment de mourir, car il a dit : « Père, pardonnez-leur, « ils ne savent ce qu'ils font[2] ». Il ne s'est pas exprimé de cette manière : Père, accordez-leur de vivre longtemps : ils me font mourir, mais puissent-ils vivre eux-mêmes ! Voici ses propres paroles : « Pardonnez-leur, « ils ne savent ce qu'ils font ». Il écartait de leur personne la mort éternelle : par une

[1] Jean, XIII, 34. — [2] Luc, XXIII, 34.

prière toute miséricordieuse et en vertu de sa puissance souveraine. Beaucoup d'entre ses bourreaux crurent en lui, et obtinrent ainsi le pardon du crime qu'ils avaient commis en répandant son sang. Ils l'avaient d'abord répandu en faisant mourir le Christ; ils l'ont bu ensuite, lorsqu'ils se sont soumis à la foi. « Nous savons que nous sommes en « lui, si nous sommes arrivés à la perfection « qu'il nous commande ». En parlant de cette perfection qui consiste à aimer nos ennemis, le Sauveur s'exprime en ces termes : « Soyez donc parfaits, comme votre Père « céleste est parfait [1] ». Aussi, « celui qui dit « qu'il demeure en Jésus-Christ, doit marcher « lui-même comme Jésus-Christ a marché ». Eh quoi! mes frères, que nous enseigne l'Apôtre? « Celui qui dit qu'il demeure en « lui », c'est-à-dire en Jésus-Christ, « doit « marcher lui-même comme Jésus-Christ a « marché ». Nous recommande-t-il par hasard de marcher sur les flots de la mer? Non, évidemment. Par là, Jean nous avertit donc de marcher dans le chemin de la justice. Quel est ce chemin? Je l'ai déjà dit. Le Christ était attaché à la croix, et néanmoins il marchait dans ce chemin, qui n'est autre que celui de la charité : « Père, pardonnez-leur, car ils « ne savent ce qu'ils font ». Par conséquent, si tu as appris à prier pour ton ennemi, tu marches sur les traces du Sauveur.

10. « Mes bien-aimés, ce que je vous écris « n'est pas un commandement nouveau : « c'est le commandement ancien que vous « avez reçu dès le commencement ». Qu'est-ce que l'Apôtre entend par le commandement ancien? « Celui que vous avez reçu dès le « commencement ». Il est donc ancien, parce que vous l'avez déjà entendu : autrement, Jean serait en contradiction avec le Christ, car Jésus a dit : « Je vous donne un comman-« dement nouveau, c'est de vous aimer les « uns les autres ». Mais pourquoi est-ce un commandement ancien? Ce n'est point parce qu'il aurait été donné au vieil homme. Pourquoi donc? « C'est celui que vous avez reçu dès le « commencement. Ce commandement ancien, « c'est la parole que vous avez entendue ». Il est donc ancien, parce que vous l'avez déjà entendu. Et ce même commandement, Jean nous le montre comme nouveau : « Et, néan-« moins », dit-il, « le commandement, dont « je vous parle est nouveau ». Je ne parle pas d'un autre, c'est bien à celui qu'il avait appelé ancien, qu'il donne le nom de nouveau. Pourquoi cela? « Ce qui est vrai en « Jésus-Christ et en vous ». Vous venez d'entendre le motif pour lequel ce commandement est ancien : c'est que vous le connaissiez déjà. Mais pourquoi est-il nouveau? « Parce « que les ténèbres sont passées, et que la « vraie lumière luit maintenant ». Voici donc la raison de sa nouveauté. Le vieil homme était plongé dans les ténèbres, mais la lumière s'est faite pour l'homme nouveau. Que dit l'apôtre Paul? « Dépouillez-vous du « vieil homme, et revêtez-vous de l'homme « nouveau [1] ». Que dit-il encore ailleurs? « Vous étiez autrefois ténèbres, mais vous « êtes devenus lumière dans le Seigneur [2] »

11. « Celui qui prétend être dans la lu-« mière » (ici, Jean met sa pensée dans tout son jour), « Celui qui prétend être dans la « lumière, et qui hait son frère, est encore « dans les ténèbres ». Donc, mes frères, jusques à quand serons-nous forcé de vous dire : « Aimez vos ennemis [3]? » Prenez bien garde, car ce serait pour vous le comble du malheur, de haïr vos frères mêmes. Si vous vous borniez à aimer vos frères, vous ne seriez pas encore parfaits; mais si vous les détestez, qu'êtes-vous? Où en êtes-vous? Que chacun d'entre nous s'examine à fond; ne conservons nulle rancune contre notre frère, parce qu'il aurait prononcé contre nous quelque dure parole; pour une revendication de terrain, ne devenons pas terreux. Si quelqu'un hait son frère, il ne doit pas prétendre qu'il marche dans la lumière. Que dis-je? Il ne doit pas prétendre qu'il marche dans le Christ. « Celui qui dit qu'il est dans la lu-« mière et qui hait son frère, est encore dans « les ténèbres ». Un païen, n'importe lequel, est devenu chrétien; soyez attentifs : quand il était dans le paganisme, il était dans les ténèbres; il est maintenant chrétien, Dieu en soit loué; nous l'en félicitons tous, et nous répétons ces paroles de congratulation prononcées par l'Apôtre : « Vous étiez autrefois « ténèbres, mais vous êtes devenus lumière « dans le Seigneur ». Il adorait des idoles, et il adore Dieu; il se prosternait devant l'ouvrage de ses propres mains, et il fléchit le genou devant son Créateur. Il est devenu

[1] Matth. v, 48.

[1] Coloss. III, 9, 10. — [2] Ephés. v, 8. — [3] Matth. v, 44.

tout autre : que Dieu soit loué ; tous les chrétiens le félicitent. Pourquoi ? Parce qu'il adore le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et qu'il déteste les démons et les idoles. Jean éprouve encore des inquiétudes au sujet de cet homme ; et tandis que les autres se livrent à la joie, il ressent encore de secrètes appréhensions. Mes frères, partageons largement la sollicitude de notre mère; car, malgré l'allégresse des autres, elle se tourmente avec raison à notre endroit ; cette mère est, selon moi, la charité, qui remplit le cœur de Jean et lui dicte ces paroles. Pourquoi ? sinon parce qu'il redoute de nous trouver en un certain état, lors même que nos semblables nous félicitent ? Quel est cet état où il craint de nous voir ? « Celui qui dit qu'il est dans la lu« mière ». Quel est le sens de ces paroles ? Celui qui dit qu'il est chrétien, « et qui dé« teste son frère, est encore maintenant « plongé dans les ténèbres ». Inutile d'expliquer la pensée de l'Apôtre ; réjouissons-nous, si elle ne se réalise pas en notre personne, mais pleurons, si elle s'y vérifie.

12. « Celui qui aime son frère demeure « dans la lumière, et le scandale n'est point « en lui ». Je vous en conjure par le Christ ; puisque Dieu pourvoit à notre nourriture ; puisque nous réparerons nos forces corporelles au nom du Sauveur ; qu'elles sont déjà réparées, et qu'elles le seront encore bientôt davantage : n'oublions point d'alimenter aussi notre âme. Si je m'exprime ainsi, ce n'est pas que je veuille vous entretenir longtemps encore, parce que nous sommes arrivés à la fin de la leçon ; mais je crains que la fatigue nous ennuie et nous empêche d'écouter avec attention, car il nous est indispensable de rester attentifs. « Celui « qui aime son frère, demeure dans la lu« mière, et le scandale n'est point en lui ». Qui sont ceux qui deviennent victimes ou causes de scandale ? ceux pour qui le Christ et l'Eglise sont un sujet de scandale. Ceux qui se scandalisent du Christ, sont comme brûlés par le soleil ; et ceux qui se scandalisent de l'Eglise, sont comme brûlés par la lune. Le Psalmiste s'est exprimé ainsi : « Tu ne redouteras point, durant le jour, les « ardeurs du soleil, ni, pendant la nuit, celles « de la lune [1] ». C'est-à-dire : si tu conserves la charité, tu ne trouveras de sujet de scandale, ni dans le Christ, ni dans l'Eglise, et tu ne te sépareras ni de l'un, ni de l'autre. Celui qui se sépare de l'Eglise, qui n'est plus membre du Christ, peut-il lui appartenir ? Comment serait-il dans le Christ, s'il ne fait plus partie de son corps ? Ceux-là donc sont des victimes de scandale qui rompent avec le Christ ou avec l'Eglise. Par là, il nous est facile de comprendre que si le Psalmiste a dit : « Tu ne redouteras point, durant le jour, « les ardeurs du soleil », c'est que ces ardeurs marquent le scandale. Remarque d'abord leurs points de ressemblance. Celui qui brûle, s'écrie : Je n'y tiens plus, je ne puis endurer ce supplice ; et il s'efforce de s'y soustraire. Ainsi en est-il de ceux à qui déplaisent certaines choses ecclésiastiques, et qui renoncent, en conséquence, soit à Jésus, soit à l'Eglise ; ils souffrent du scandale. De fait, voyez s'ils n'ont pas enduré un supplice pareil à celui que produisent les ardeurs du soleil, ces hommes charnels auxquels le Christ parlait de sa chair, et disait : « Celui « qui ne mangera pas la chair du Fils « de l'homme, et ne boira pas son sang, « n'aura point la vie en lui ». Près de soixante-dix hommes répondirent : « Ces pa« roles sont dures », et ils s'éloignèrent de lui ; il n'y en eut que douze pour lui rester fidèles ; le soleil consuma tous les autres ; aussi s'éloignèrent-ils, ne pouvant supporter la force des paroles du Sauveur. Les disciples qui lui demeurèrent fidèles, furent donc au nombre de douze seulement. Le monde aurait pu croire qu'en ajoutant foi aux paroles du Christ, ils l'honoraient beaucoup plus qu'ils n'en retiraient eux-mêmes d'avantage ; pour lui ôter cette fausse idée, le Sauveur leur dit, lorsqu'il se vit seul avec eux : « Vous aussi, voulez-vous me quitter ? » Apprenez que je vous suis indispensable, et que vous ne m'êtes pas nécessaires. Comme le soleil ne les avait pas brûlés de ses feux, ils lui répondirent par l'organe de Pierre : « Sei« gneur, vous avez la parole de la vie éternelle : « où irions-nous [1] ? » Quels sont ceux que l'Eglise consume, comme la lune pendant la nuit ? Ceux qui ont fait schisme. Ecoute ces paroles contenues dans les Epîtres de Paul : « Qui est faible, sans que je sois faible avec « lui ? Qui est scandalisé sans que je brûle [2] ? » Pourquoi n'y a-t-il pas de scandale en celui

[1] Ps. cxx, 6.

[1] Jean, vi, 51-69. — [2] II Cor. xi, 29.

qui aime son frère? Parce que le chrétien, qui aime son frère, supporte tout pour conserver l'unité; car, dans les liens de la charité se trouve l'amour de nos frères. Tu es offensé par je ne sais qui, par un méchant, par un homme que tu supposes mal disposé ou que tu accuses indûment d'être tel, et, pour lui, tu te sépares d'un si grand nombre de bonnes gens? Est-ce aimer ses frères, que les aimer à la manière des Donatistes? Les Africains leur ont semblé coupables: à cause de cela, fallait-il se séparer du reste de l'univers? N'y avait-il donc plus de saints dans le monde? Pouviez-vous, d'ailleurs, condamner leurs adversaires sans les entendre? Ah, si vous aimiez vos frères, il n'y aurait point de scandale en vous. Ecoute ce que dit le Psalmiste: « Paix abondante à ceux qui aiment « votre loi; ils n'ont aucun sujet de scan« dale [1] ». Il promet à ceux qui aiment la loi de Dieu, de jouir d'une grande paix et de n'avoir aucune occasion de se scandaliser. Ceux-là donc qui se scandalisent, perdent la paix. Et quels sont, à son avis, ceux qui ne deviennent ni victimes ni causes de scandale? Ceux qui aiment la loi de Dieu: ils se trouvent donc au sein de la paix. Mais, remarquera quelqu'un, le Psalmiste parle, non de ceux qui aiment leurs frères, mais de ceux qui aiment la loi de Dieu. Ecoute ce que dit le Seigneur: « Je vous donne un comman« dement nouveau, c'est de vous aimer les « uns les autres ». Qu'est-ce qu'une loi, sinon un commandement? Comment donc se fait-il qu'il faille se supporter les uns les autres, pour ne pas être scandalisé? Le voici: « Sup« portez-vous mutuellement dans le senti« ment de la charité », dit l'apôtre Paul: « Efforcez-vous de conserver l'union des « esprits dans les liens de la paix [2] ». Et comme telle est la loi du Christ, le même Apôtre va te recommander cette loi ellemême; écoute-le bien: « Portez les fardeaux « les uns des autres, et ainsi accomplirez« vous la loi du Christ [3] ».

13. « Mais celui qui hait son frère, est dans « les ténèbres; il marche dans les ténèbres, « et il ne sait où il va ». Importante réflexion, mes frères: remarquez-la bien, je vous en prie. « Celui qui hait son frère, marche dans « les ténèbres, et il ne sait où il va, parce « que les ténèbres l'ont aveuglé ». Y a-t-il des gens aussi aveugles que ceux qui détestent leurs frères? La preuve de leur cécité, c'est qu'ils se sont buttés contre la montagne. Je vous répète les mêmes choses, pour que vous n'en perdiez pas le souvenir. Est-ce que cette pierre, qui s'est détachée de la montagne sans le secours de mains d'homme, est-ce que le Christ n'est point sorti du peuple juif sans la coopération d'un père charnel? Cette pierre n'a-t-elle pas écrasé tous les royaumes du monde, c'est-à-dire toute la puissance des idoles et des démons? N'est-elle pas devenue grande? N'est-elle pas devenue une immense montagne qui a rempli toute la terre [1]? Montrons-nous du doigt cette montagne, comme on essaierait de montrer à des hommes la pleine lune? Par exemple, quand des hommes veulent voir la nouvelle lune, ils disent: Voilà la lune, voilà où elle se trouve. Et s'il en est là qui ne puissent apercevoir son faible croissant, et qui disent: Où donc? On dirige le doigt du côté où elle se montre pour la leur faire voir: il arrive, parfois, qu'ils n'aperçoivent rien, mais dans la crainte de passer pour des aveugles, ils affirment qu'ils l'ont vue distinctement. Mes frères, montrons-nous l'Eglise de la même façon? Ne s'étale-t-elle pas au grand jour? N'apparaît-elle pas à tous les yeux? N'a-t-elle pas réuni, dans son giron, toutes les nations de l'univers? Ne voyons-nous point en elle l'accomplissement de la promesse faite à Abraham tant d'années auparavant, à savoir que tous les peuples seraient bénis en celui qui sortirait de lui [2]? Cette promesse n'a été faite qu'à un seul fidèle: et le monde s'est rempli de milliers de fidèles. Voilà cette montagne qui occupe toute la surface de l'univers, voilà cette ville dont il a été dit: « Une ville, placée sur une « montagne, ne peut être cachée [3] ». Pour les Donatistes, ils se buttent contre la montagne. Quand on leur dit: Montez, ils répondent: Il n'y a pas de montagne; ils aiment mieux se heurter contre la montagne, que chercher une place dans l'Eglise. Hier, on vous a lu Isaïe; ceux d'entre vous qui tenaient ouverts non-seulement leurs yeux, mais aussi leurs oreilles, les oreilles de leur esprit surtout, ont remarqué ce passage: « Dans les derniers « jours, la montagne où habite le Seigneur « sera élevée au-dessus des collines, sur le « sommet des montagnes ». Est-il rien d'aussi

[1] Ps. CXVIII, 165. — [2] Ephés. IV, 2, 3. — [3] Galat. VI, 2.

[1] Dan. II, 31, 35. — [2] Gen. XXII, 18. — [3] Matth. V, 14.

visible qu'une montagne ? Il y a, néanmoins, des montagnes inconnues, parce qu'elles n'occupent qu'un seul endroit du monde. Quelqu'un, parmi vous, connaît-il le mont Olympe ? Ses habitants ne connaissent pas mieux notre Giddabam. Ces montagnes n'occupent donc que des parties isolées de l'univers ; mais il n'en est pas de même de celle-ci, car elle s'étend d'un bout du monde à l'autre, et il est dit d'elle : « Elle sera élevée sur le « sommet des montagnes ». C'est une montagne qui surpasse en hauteur toutes les autres : « C'est pourquoi », ajoute Isaïe, « tous « les peuples s'y réuniront en foule [1] ». Qui est-ce qui s'égare sur cette montagne ? Qui est-ce qui se brise la tête en se buttant contre elle ? Quelqu'un ignore-t-il que la cité est assise sur les monts ? Ceux qui détestent leurs frères, l'ignorent ; mais ne vous en étonnez point, car ils marchent dans les ténèbres et ne savent où ils vont : les ténèbres les ont aveuglés. Ils n'aperçoivent pas la montagne : n'en sois nullement surpris, ils n'ont pas d'yeux. Et pourquoi n'en ont-ils point ? Parce que les ténèbres les ont aveuglés ? Où en est la preuve ? C'est qu'ils haïssent leurs frères : c'est qu'ayant à se plaindre des Africains, ils se séparent du reste du monde, parce que, pour conserver la paix du Christ, ils ne peuvent se résoudre à supporter des hommes qu'ils calomnient, tandis que, pour soutenir le parti de Donat, ils supportent des gens qu'ils condamnent.

[1] Isa. II, 2.

DEUXIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CE VERSET : « JE VOUS ÉCRIS, MES PETITS ENFANTS, PARCE QUE VOS PÉCHÉS VOUS SONT « REMIS AU NOM DE JÉSUS-CHRIST », JUSQU'A CELUI-CI : « CELUI QUI A FAIT LA VOLONTÉ DE « DIEU, DEMEURE ÉTERNELLEMENT, COMME IL DEMEURE LUI-MÊME PENDANT TOUTE L'ÉTERNITÉ ». (Chap. II, 12-17.)

LA CHARITÉ, SOURCE DE LUMIÈRES.

Le Sauveur est mort, mais il est ressuscité et il a fondé son Eglise : cette Eglise est répandue parmi toutes les nations ; si les hérétiques ne la voient pas, c'est qu'ils sont plongés dans les ténèbres du péché : s'ils ne sont pas en union avec elle, c'est qu'ils n'ont pas la charité. Voulons-nous bien connaître Dieu, aimons-le ; mais que notre amour pour lui soit dégagé de l'amour exclusif du monde : pour nous préserver de cet amour adultère des créatures, jetons les yeux sur le Sauveur : il nous apprendra, de parole et d'exemple, ce que nous devons dire et faire au moment où il nous tentera.

1. Les passages de nos saints livres dont on nous fait lecture, sont destinés à nous instruire et à nous sanctifier ; aussi devons-nous les écouter avec la plus sérieuse attention. Mais s'il en est parmi eux que nous devions plus particulièrement graver dans notre mémoire, ce sont ceux à l'aide desquels il est plus aisé de réfuter les hérétiques ; car ils ne cessent, par leurs insidieuses erreurs, de circonvenir les plus faibles et les plus insouciants d'entre les chrétiens. Ne l'oubliez pas : notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ est mort et ressuscité pour nous ; oui, il est mort à cause de nos fautes, et il est ressuscité pour notre justification [1]. Ainsi, tout à l'heure vous avez entendu que les disciples dont il avait fait la rencontre avaient les yeux comme fermés et ne pouvaient le reconnaître. Au moment où il les avait joints, ils n'avaient plus de confiance en la rédemption du Christ ; à leur sens, l'homme, en lui, avait souffert et il était mort ; mais ils étaient loin de penser que, comme Fils de Dieu, il fût encore vivant ; à les entendre, il était si bien mort, que jamais il ne reviendrait à la vie, pareil en cela aux Prophètes du nombre desquels il leur semblait faire partie. Voilà le sens de leur conversation ; voilà ce que vous avez entendu tout à l'heure si vous étiez attentifs à ce qu'on nous lisait. Alors Jésus leur fit connaître le sens caché des Ecritures ; commençant par

[1] Rom. IV, 25.

Moïse et continuant par tous les Prophètes, il leur montra que toutes les circonstances de sa passion avaient été annoncées par avance ; son dessein, en cela, était d'empêcher que la résurrection du Seigneur vînt à les ébranler davantage encore lorsqu'elle leur serait connue ; il voulait aussi préserver leur foi d'un affaiblissement plus complet, en leur faisant voir que tous ces événements avaient été prédits dès longtemps. Ce qui donc affermit particulièrement notre foi, c'est que tous les événements de la vie et de la mort du Christ ont été prédits. Les disciples ne le reconnurent qu'à la fraction du pain ; de fait, quiconque ne boit ni ne mange son jugement, reconnaît le Christ à la fraction du pain [1]. Plus tard, les onze disciples eux-mêmes s'imaginèrent voir un fantôme ; après s'être livré aux Juifs pour être crucifié, le Sauveur s'offrit à ses Apôtres pour être touché ; pour être mis à mort par ses ennemis et pour être touché par ses amis ; et c'était pour les guérir tous, ceux-là de leur impiété, ceux-ci de leur incrédulité. La lecture des Actes des Apôtres vous a fait connaître combien d'hommes, parmi les bourreaux du Christ, ont cru en lui [2]. Si ceux qui l'ont mis à mort ont ensuite cru en lui, ceux qui éprouvaient à son égard un doute de quelques instants, devaient-ils lui refuser l'hommage de leur foi ? Néanmoins (et vous devez remarquer particulièrement et vous souvenir que Dieu a voulu nous faire trouver dans les Ecritures le plus solide soutien de notre foi ; car quiconque prétend aujourd'hui être considéré comme chrétien, respecte ces saints livres au moins dans ses paroles) ; néanmoins, après s'être offert à ses disciples pour en être touché, il aurait cru ne pas les avoir assez profondément convaincus, s'il ne leur avait encore apporté le témoignage des Ecritures. En effet, nous qui devions venir plus tard, nous étions présents à sa pensée ; et puisque nous ne pouvons le toucher, nous avons du moins sous les yeux la preuve écrite de sa nouvelle vie. Ses disciples ont cru en lui parce qu'ils l'ont possédé au milieu d'eux et touché de leurs mains. Et nous, quelle sera la cause de notre foi ? Jésus est maintenant au ciel, et il n'en descendra qu'à la fin des temps, pour juger les vivants et les morts ; qu'est-ce donc qui nous portera à croire en lui, sinon le motif qu'il a voulu mettre à leur disposition, lors même qu'ils le touchaient déjà de leurs mains ? De fait, il leur donna le sens des Ecritures, leur montrant qu'il fallait que le Christ souffrît, et qu'en lui fût accompli ce qui avait été écrit de lui dans la loi de Moïse, dans les Prophètes et les Psaumes ; il épuisa ainsi tous les passages de l'Ancien Testament : tout ce qu'ils renferment nous parle du Christ, à condition pourtant de rencontrer en nous des oreilles attentives. Le Sauveur ouvrit donc à ses disciples le sens des Ecritures, afin de les leur faire comprendre, et si nous avons une prière à lui adresser, c'est qu'il veuille bien aussi éclairer notre entendement.

2. Le Seigneur leur fit voir ce qui était écrit de lui dans la loi de Moïse, dans les Prophètes et les Psaumes ; mais qu'est-ce qui y était écrit ? Que leur montra-t-il ? Il va nous le dire lui-même. L'Evangéliste résume en peu de mots tous ces passages des livres saints, et nous fait ainsi brièvement connaître ce que nous devons croire et la manière dont nous devons le comprendre. Les pages et les livres qui composent nos Ecritures sont en grand nombre, et tous renferment ce que le Christ a dit, en quelques mots, à ses disciples. Que leur a-t-il dit ? Ecoute : « Il fallait « que le Christ souffrît et ressuscitât le troi« sième jour ». Tu es donc déjà instruit de ce qui concerne l'époux : « Il fallait que le Christ « souffrît et ressuscitât ». Voilà pour l'époux. Voyons maintenant ce qu'il a dit de l'épouse ; alors, quand tu auras appris à connaître l'époux et l'épouse, tu ne viendras pas aux noces sans savoir pourquoi. Toute fête chrétienne est une cérémonie nuptiale : on y célèbre les noces de l'Eglise. Le fils d'un roi doit se marier, et ce fils de roi est roi lui-même ; tous ceux qui assistent à la solennité, sont l'épouse qu'il doit prendre. Hyménée bien différent des noces charnelles où l'on voit, d'une part les assistants, et de l'autre celle qui contracte l'union conjugale ; dans l'Eglise, en effet, ceux qui fréquentent nos solennités deviennent eux-mêmes l'épouse, à condition d'y bien assister ; car toute l'Eglise est l'épouse du Christ ; la chair du Christ en est le chef et les prémices ; l'époux et l'épouse y sont unis dans la chair. Pour appeler l'attention de ses disciples sur ce mystère de son corps, Jésus rompit le pain, et ce fut avec raison qu'à la fraction du pain les disciples ouvrirent les

[1] I Cor. XI, 29. — [2] Act. II, 41.

yeux et le reconnurent. Au dire du Sauveur, qu'est-ce qui était écrit de lui dans la loi de Moïse, dans les Prophètes et les Psaumes? « Il fallait que le Christ souffrît et ressuscitât ». S'il n'avait ajouté : « et ressuscitât », ces hommes dont les yeux étaient fermés se seraient chagrinés justement; mais il avait été prédit « qu'il ressusciterait ». Pourquoi cela? Pourquoi fallait-il que le Christ souffrît et ressuscitât? A cause du psaume que nous avions si particulièrement recommandé à votre attention mercredi, jour de la semaine dernière où nous nous sommes réunis pour la première fois : « Les peuples les plus éloignés se « souviendront du Seigneur et se tourneront « vers lui; toutes les nations se prosterneront « devant lui et l'adoreront [1] ». Sachez qu'il fallait « que le Christ souffrît et ressuscitât ». En effet, après nous avoir parlé de l'époux, en quels termes nous parle-t-il de l'épouse? Qu'ajoute-t-il? « Et qu'on prêchât en son « nom la pénitence et la rémission des péchés « à tous les peuples, en commençant par Jé- « rusalem ». Vous avez entendu, mes frères; n'oubliez pas. Personne ne peut douter qu'il soit ici question de l'Eglise, puisqu'elle se trouve dans tous les pays; encore une fois, le doute n'est permis à personne, puisqu'elle a pris naissance à Jérusalem, et que de là elle s'est répandue par toute la terre. Nous savons en quel champ la vigne a été plantée; mais depuis qu'elle est devenue grande, nous ne la distinguons plus des autres, car on la voit partout. Où l'Eglise a-t-elle commencé? « A « Jérusalem ». Jusqu'où s'est-elle étendue? « Jusqu'aux extrémités du monde ». Des peuples en petit nombre sont encore en dehors de son domaine; plus tard, ils lui appartiendront tous. En attendant qu'elle exerce sur eux tous sa puissance, le maître de la vigne voyant que certains sarments étaient inutiles, a jugé à propos de les couper; de là des hérésies et des schismes. Puissent ces malheureux sarments, retranchés du cep, ne point vous entraîner avec eux; car vous en seriez aussi séparés; exhortez plutôt ces branches mortes à se regreffer sur le pied de vigne auquel elles n'appartiennent plus. Il est évident que le Christ a souffert, qu'il est ressuscité et monté au ciel; l'Eglise a paru, puisqu'on prêche en son nom la pénitence et la rémission des péchés parmi tous les peuples.

[1] Ps. XXI, 28.

Où a-t-elle commencé? « En commençant par « Jérusalem ». L'insensé entend, l'homme léger ne voit rien; pourrais-je lui donner un autre nom que celui d'aveugle, puisqu'il n'aperçoit point cette immense montagne, puisqu'il ferme les yeux pour ne pas contempler le flambeau placé sur le candélabre?

3. Quand nous leur disons: Si vous êtes chrétiens catholiques, mettez-vous donc en communion avec cette Eglise qui évangélise toute la terre; vivez en accord avec cette Jérusalem; quand nous leur parlons ainsi, ils nous répondent : Nous ne communiquons pas avec cette ville où notre roi a été mis à mort, où Notre-Seigneur a été assassiné : comme s'il était question de la cité déicide où est mort notre Sauveur! Les Juifs ont crucifié Jésus pendant qu'il vivait sur la terre; ceux-ci le maudissent, maintenant qu'il règne dans les cieux. Quels sont les plus méchants? Ceux qui l'ont méprisé parce qu'ils le croyaient un pur homme, ou ceux qui rejettent ses sacrements, quoiqu'ils reconnaissent sa divinité? Mais oui, ils détestent la ville témoin du meurtre de leur Dieu. Les hommes pieux et pleins de tendresse! Ils pleurent amèrement sur la mort violente du Christ, et ils ne craignent pas de le tuer dans le cœur des hommes! Pour lui, il a aimé cette ville, et il en a eu pitié; il a dit que la prédication de son Evangile y prendrait naissance : « En com- « mençant par Jérusalem ». Il a établi à Jérusalem le berceau de la prédication de son nom, et tu as horreur de vivre en communion avec cette ville! Ah! je ne m'étonne plus que tu la détestes; tu en as été arraché comme de ta racine! Qu'est-ce que Jésus dit encore à ses disciples? « Demeurez dans la ville, parce « que je vous enverrai bientôt celui que je « vous ai promis [1] ». Voilà quelle ville ils haïssent. Peut-être l'aimeraient-ils, si les meurtriers du Christ, si les Juifs l'habitaient encore. Or, il est de notoriété publique que tous les assassins de Jésus, c'est-à-dire les Juifs, en ont été chassés, et la cité qui abrita jadis les bourreaux du Sauveur n'a plus aujourd'hui, pour habitants, que des adorateurs de l'Homme-Dieu. Si donc les hérétiques la détestent, c'est qu'elle ne renferme que des chrétiens. Jésus a voulu que ses disciples y demeurassent, et que l'Esprit-Saint y descendît sur eux. En quel lieu l'Eglise a-t-elle pris

[1] Luc, XXIV, 13-49.

naissance, si ce n'est là où le Saint-Esprit, venant d'en haut, a rempli de ses dons les cent vingt personnes qui s'y tenaient ensemble? Le nombre primitif de douze se trouve décuplé. Les cent vingt hommes étant là, le Saint-Esprit descendit du ciel et remplit toute la maison, et l'on entendit comme le bruit d'un vent violent qui s'approchait, et on vit comme des langues de feu qui se partageaient. On vous a lu, tout à l'heure, les Actes des Apôtres, et vous avez entendu précisément le récit de cet événement : « Ils commencèrent « à parler diverses langues, selon que l'Es- « prit-Saint les faisait parler ». Et tous les Juifs de nationalités différentes qui se trouvaient là, reconnaissaient leur propre langage et s'étonnaient que des hommes ignorants et sans lettres eussent appris à parler, non pas une ou deux langues, mais toutes les langues sans exception [1]. Dès lors que toutes les langues se faisaient entendre, il était évident que toutes les langues embrasseraient la foi. Mais pour les hérétiques qui aiment le Christ de tout leur cœur et refusent, en conséquence, de se mettre en rapport avec la ville où il a été mis à mort, ils honorent le Christ au point de dire qu'il s'en est tenu à deux langues, la langue latine et la langue punique, ou africaine. Le Christ ne tient-il sous sa puissance que les peuples de deux langues ? C'est à ces deux langues toutes seules que se borne le parti de Donat; il n'y en a pas davantage. Alertes, mes frères; considérons plutôt le don de l'Esprit de Dieu; croyons à ce qui a été dit de lui avant sa venue, et reconnaissons comme accompli l'oracle prononcé dès avant lui par le Psalmiste : « Il « n'est point de discours, point de langage « dans lequel on n'entende cette voix ». Ne t'imagine pas que ces langues aient retenti en un seul lieu ; crois plutôt que le don du Christ s'est étendu à toutes langues, car écoute ce qui suit : « Son éclat s'est répandu « dans tout l'univers, il a retenti jusqu'aux « extrémités de la terre ». Pourquoi cela ? « Parce que Dieu a placé son pavillon dans le « soleil [2] », c'est-à-dire à la vue de tous. Son corps, voilà son pavillon ; son pavillon, c'est l'Eglise ; elle a été placée dans le soleil, non pas au sein des ténèbres, mais à la lumière du jour. Mais pourquoi les hérétiques ne la reconnaissent-ils pas ? Revenez-en à la leçon à laquelle nous nous sommes arrêtés hier, et vous remarquerez bien la cause de leur aveuglement : « Celui qui hait son frère marche « dans les ténèbres, et il ne sait où il va, « parce que les ténèbres lui ont fermé les « yeux ». Voyons donc ce qui suit, et nous ne serons point plongés dans les ténèbres. Comment parviendrons-nous à rester dans la lumière ? En aimant nos frères. Et comment prouverons-nous que des sentiments fraternels à l'égard de nos semblables nous animent? En ne détruisant pas l'unité, en conservant la charité.

4. « Je vous écris, mes petits enfants, parce « que vos péchés vous sont remis à cause du « nom de Jésus-Christ ». Vous êtes donc mes petits enfants, parce qu'à votre naissance vos péchés vous sont remis. Mais au nom de qui les péchés sont-ils remis ? Serait-ce au nom d'Augustin ? Ce n'est donc pas davantage au nom de Donat. Car qu'est-ce qu'Augustin ? Qu'est-ce que Donat ? Tu le sais. Ce n'est non plus ni au nom de Paul, ni au nom de Pierre. Tandis que quelques-uns se partageaient l'Eglise et tâchaient d'établir des partis aux dépens de l'unité, notre mère, la charité, mettant au monde des enfants, montrait son sein, déchirait, d'une certaine manière, en paroles, ses mamelles, pleurait les nouveau-nés qu'on arrachait de ses entrailles, s'efforçait de ramener à l'unité de nom ceux qui voulaient lui en substituer plusieurs, les engageait à s'oublier eux-mêmes pour n'aimer que le Christ, et leur disait par l'organe de Paul : « Paul a-t-il été crucifié pour vous ? Ou bien : « Est-ce au nom de Paul que vous avez été « baptisés [1] ? » Que dit-elle par là ? Je ne veux pas que vous soyez à moi, mais je veux que vous soyez avec moi ; soyez donc avec moi ; soyons tous à Celui qui est mort et qui a été crucifié pour nous. De là ces paroles de Jean : « Vos péchés vous sont remis en son nom », et non pas au nom d'un homme, quel qu'il soit.

5. « Je vous écris, pères ». Pourquoi, d'abord, les a-t-il appelés enfants ? « Parce que vos pé- « chés vous sont remis à cause de son nom », et que vous êtes régénérés pour une nouvelle vie. Vous êtes donc enfants. Mais pourquoi pères ? « Parce que vous avez connu Celui qui « est dès le commencement ». Car le commencement a rapport à la qualité de père.

[1] Act. I, 15 ; II, 1, 12. — [2] Ps. XVIII, 1-6.

[1] I Cor. I, 13.

Comme homme, le Christ est de fraîche date, mais il est ancien en tant que Dieu. Selon nous, à quelle époque remonte son grand âge? quel est le nombre de ses années ? Est-il, à notre avis, plus ancien que sa mère ? Oui, certes, il est plus ancien qu'elle ; car par lui toutes choses ont été faites [1]. S'il a créé toutes choses, il était donc assez âgé pour créer aussi sa mère, pour donner aussi l'être à celle qui devait lui donner la vie du temps. Mais n'existait-il qu'avant sa mère? Il était si ancien qu'il existait même avant les ancêtres de sa mère. Abraham était du nombre des aïeux de Marie, et le Seigneur a dit : « Avant « qu'Abraham fût, je suis [2] ». Nous disons qu'il existait avant Abraham. Avant le premier homme ont été faits le ciel et la terre : et, avant eux a été le Seigneur, ou, pour mieux dire, avant eux il est. Pour une raison profondément juste, il a dit, non pas: J'ai été avant Abraham; mais : « Avant qu'Abraham « fût, je suis ». Ce dont on dit : Il a été, n'est plus; et ce dont on dit : Il sera, n'est pas encore. Le Christ ne connaît que l'être. En tant que Dieu, il connaît l'être ; mais il ignore ce que c'est qu'avoir été ou devoir être. Son existence ne compte qu'un jour, mais un jour éternel, mais un jour qui ne peut être ni précédé d'une veille ni suivi d'un lendemain. Lorsque, en effet, le jour d'hier a pris fin, aujourd'hui a commencé pour laisser bientôt sa place à demain. Ce jour unique qui est celui de Dieu, ne connaît ni ténèbres, ni ombres nocturnes; on n'y compte ni espaces, ni dimensions, ni heures. Dis de lui ce que tu voudras : si tu veux, c'est un jour, une année, des milliers d'années; car il est dit de lui : « Et vos années ne s'écouleront pas [3] ». Mais quand a-t-il reçu le nom de jour ? quand il a été dit au Seigneur : « Je vous ai engendré « aujourd'hui [4] ». Eternellement engendré par son Père, engendré de l'éternité, engendré dans l'éternité, il est sans commencement, sans fin, sans étendue, parce qu'il est ce qui est, parce qu'il est celui qui est. Il s'est ainsi nommé en parlant à Moïse : « Tu leur diras : Celui « qui est m'a envoyé vers vous [5] ». Etait-il donc avant Abraham ? avant Noé ? avant Adam ? Ecoute ce passage de l'Ecriture : « Je « vous ai engendré avant l'aurore [6] ». Il était même avant le ciel et la terre. Pourquoi ? Parce que « toutes choses ont été faites par « lui, et que sans lui rien n'a été fait [1] ». Comprenez donc pourquoi Jean emploie le nom de pères : puisqu'on devient père en reconnaissant ce qui est dès le commencement.

6. « Je vous écris, jeunes gens ». Ils sont tout à la fois enfants, pères et jeunes gens : enfants, parce qu'ils naissent ; pères, parce qu'ils reconnaissent le principe ; et jeunes gens, pourquoi ? « Parce que vous avez « vaincu l'esprit malin ». Aux enfants la naissance, aux pères l'ancienneté, aux jeunes gens la force. Si les adolescents remportent la victoire sur le malin esprit, c'est qu'il lutte avec nous : il nous livre bataille, mais il ne nous met pas hors de combat. Pourquoi? Est-ce parce que nous sommes forts par nous-mêmes, ou parce que nous puisons notre force en celui qui, entre les mains de ses ennemis, s'est montré revêtu de faiblesse ? Celui qui n'a pas opposé la moindre résistance à ses bourreaux, nous a remplis de vigueur; car il a été crucifié selon la faiblesse de la chair, mais il est vivant par la puissance de Dieu [2].

7. « Enfants, je vous écris ». Pourquoi : enfants ? « Parce que vous avez connu le Père. « Pères, je vous écris ». Il revient à la charge, pour nous recommander ces paroles : « Parce « que vous avez connu Celui qui est dès le « principe ». Souvenez-vous que vous êtes pères : si vous oubliez celui qui est dès le principe, vous avez déjà perdu ce beau titre. « Jeunes gens, je vous écris ». Considérez attentivement, oui, considérez bien que vous êtes jeunes ; combattez donc de manière à remporter la victoire : devenez vainqueurs pour mériter la couronne ; soyez humbles, pour ne point périr dans la lutte. « Jeunes « gens, je vous écris, parce que vous êtes forts, « parce que la parole de Dieu demeure en « vous et que vous avez vaincu le malin « esprit ».

8. Nous sommes tout cela, mes frères, et parce que nous connaissons ce qui est dès le principe, et parce que nous sommes forts, et parce que nous connaissons aussi le Père, et nous devons y trouver un motif puissant d'acquérir cette science divine ; mais ne devons-nous pas y trouver encore un motif de charité? Si nous apprenons à connaître, apprenons, de même, à aimer ; car la connaissance, sans

[1] Jean, I, 3. — [2] Id., VIII, 58. — [3] Ps. CI, 28. — [4] Id. II, 7. — [5] Exod. III, 14. — [6] Ps. CIX, 3.

[1] Jean, I, 3. — [2] II Cor. XIII, 4.

l'amour, est incapable de nous conduire au salut. La science enfle, la charité édifie [1]. Si vous prétendez confesser de bouche sans aimer, vous ressemblez déjà aux démons. Les démons reconnaissaient hautement le Fils de Dieu, et disaient : « Qu'y a-t-il entre toi et « nous [2] ? » Et ils se voyaient repoussés. Confessez-le, et l'affectionnez. Les démons le craignaient en raison de leurs iniquités. Pour vous, aimez-le, car il vous a pardonné vos fautes. Mais comment pouvons-nous aimer Dieu, si nous aimons le monde ? Il nous dispose donc à devenir la demeure de la charité. Il y a deux amours, celui du monde et celui de Dieu ; si l'amour du monde habite en nous, il n'y a plus de place pour l'amour de Dieu ; que celui du monde s'éloigne de notre cœur, que celui de Dieu y habite; donnons-y place au meilleur des deux; dès lors que tu auras retiré ton âme du milieu des affections terrestres, tu puiseras à la source de l'amour divin, et alors habitera en toi la charité qui ne peut aucunement engendrer le mal. L'Apôtre émonde maintenant nos cœurs; écoutez donc ses paroles. Pour lui, le cœur humain est comme un champ; mais dans quel état le trouve-t-il ? S'il y rencontre des épines, il les arrache ; si ce champ lui apparaît bien émondé, il y fait une plantation. Il veut y planter un arbre, la charité. Quelles épines veut-il en arracher ? L'amour du monde. Jean veut donc débarrasser le champ de ce malfaisant buisson; écoute-le : « N'aimez « point le monde », et il ajoute : « ni ce qui « est dans le monde. Si quelqu'un aime le « monde, l'amour du Père n'habite point en « lui ».

9. Vous l'avez entendu : « Si quelqu'un « aime le monde, l'amour de Dieu n'habite « point en lui ». Mes frères, que personne d'entre nous ne taxe intérieurement de fausseté ces paroles : elles viennent de Dieu lui-même; en les prononçant, l'Apôtre n'est qué l'organe de l'Esprit-Saint ; par conséquent, rien de plus vrai. « Si quelqu'un aime le « monde, l'amour de Dieu n'est point en lui ». Veux-tu posséder l'amour de Dieu, pour devenir le cohéritier de son Fils ? N'aime pas le monde, débarrasse-toi de ce misérable attachement aux choses de la terre; ainsi acquerras-tu l'amour de Dieu. Tu es un vase, mais un vase encore plein ; répands au dehors ce que tu contiens, et l'on te remplira de ce que tu ne contiens pas encore. Evidemment nos frères ont reçu dans l'eau et le Saint-Esprit une nouvelle naissance que nous y avons nous-mêmes puisée depuis un certain nombre d'années. Il nous est avantageux à tous de ne pas aimer le monde, car les sacrements serviraient à nous faire condamner, au lieu de nous affermir dans la voie qui mène au salut. Etre affermi dans le chemin du salut, c'est être enraciné dans la charité; c'est avoir la vigueur, et non pas seulement l'apparence de la piété. Cette apparence est déjà précieuse, elle est sainte ; mais à quoi bon l'apparence sans la racine de la charité ? Ne jette-t-on pas au feu le sarment qu'on a retranché du cep ? Aie donc cette forme de la piété, mais qu'elle soit soutenue par la charité. Or, comment vous enraciner de manière à ne pas être déracinés ? Attachez-vous à la charité, selon l'expression de l'Apôtre Paul : « Soyez enracinés et fondés dans la cha« rité [1] ». Et toutefois, par quel moyen s'enracinera-t-elle en nous au milieu des ronces et des épines que l'amour du monde y fait croître en foule ? Arrachez tous ces buissons sauvages : vous devez jeter dans le champ de votre âme une semence qui réclame beaucoup de terrain ; il n'y faut, par conséquent, rien laisser dont cette semence puisse souffrir; voici qui nous aidera à défricher le champ de votre âme ; ce sont les paroles de Jean, précédemment citées : « N'aimez ni le monde, « ni ce qui est dans le monde ; si quelqu'un « aime le monde, la charité du Père n'est « point en lui.

10. « Car tout ce qui est dans le monde, est « ou convoitise de la chair, ou concupiscence « des yeux, ou orgueil de la vie », trois choses distinctes, « et tout cela ne vient point du « Père, mais du monde ; or, le monde passe, « et, aussi, sa concupiscence, mais celui « qui fait la volonté de Dieu demeure éter« nellement ». Pourquoi n'aimerais-je pas ce que Dieu a fait ? Que veux-tu ? Aimer les choses du temps et passer avec lui, ou ne pas aimer le monde et vivre éternellement avec Dieu ? Il y a danger à se laisser entraîner par le courant des choses de ce temps ; mais l'on a vu apparaître comme un arbre, sur le bord de ce fleuve rapide : c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il a pris un corps, il est mort,

[1] I Cor. VIII, 1. — [2] Matth. VIII, 29.

[1] Ephes. III, 17.

ressuscité et monté au ciel, il a voulu se planter en quelque sorte sur les rives du fleuve des choses terrestres. Les eaux de ce fleuve te poussent vers l'abîme ? Accroche-toi aux branches de cet arbre. L'amour du monde t'entraîne? Embrasse fortement le Christ ; il est devenu temporel pour toi, afin de te rendre éternel ; car il est devenu temporel, de manière à demeurer lui-même éternel. Il a pris quelque chose du temps, sans rien perdre de son éternité. Pour toi, tu es né dans le temps, le péché t'a rendu temporel ; tu es devenu temporel par l'effet de tes fautes ; et lui s'est fait tel en raison de sa miséricorde, afin de te les pardonner. Lorsque deux personnes se trouvent dans la même prison, l'une en qualité de coupable, l'autre pour la visiter, quelle différence y a-t-il entre elles ? Il arrive parfois, en effet, qu'un homme entre dans une prison pour y rendre visite à son ami : on les y voit donc tous les deux en même temps ; mais quelle distance les sépare, et qu'ils sont différents l'un de l'autre ! Celui-ci s'y trouve retenu par sa faute, celui-là y a été amené par un sentiment d'humanité. Ainsi en est-il de notre condition ici-bas ; nous y étions captifs en punition de nos crimes ; la miséricorde y a fait descendre le Christ ; il s'est approché de nous pour briser nos chaînes, et non pour les river. Il a donc répandu son sang, il nous a rachetés, il a complètement changé notre avenir. Nous portons encore le fardeau de notre chair mortelle, mais nous espérons l'immortalité future ; les flots de la mer nous ballottent, mais l'ancre de l'espérance nous tient déjà fixés au port.

11. Mais n'aimons ni le monde, ni ce qui est dans le monde ; car ce qui est dans le monde, est « ou convoitise de la chair, ou « concupiscence des yeux, ou orgueil de la « vie ». Voilà, en trois mots, ce qui est dans le monde ; par conséquent, personne ne peut dire : Dieu a fait ce qui est dans le monde, c'est-à-dire le ciel et la terre, la mer, le soleil, la lune, les étoiles, tout ce qui embellit la voûte du firmament. Qu'est-ce qui fait l'ornement de la mer? Tous les poissons. Et celui de la terre ? Les animaux, les arbres, les oiseaux. Tous ces êtres sont dans le monde ; c'est Dieu qui les a créés. Pourquoi donc n'aimerais-je pas les créatures du Tout-Puissant ? Que l'Esprit de Dieu se trouve en toi, pour te montrer qu'elles sont toutes bonnes ; mais malheur à toi, si tu viens à aimer les créatures et à oublier le Créateur ! Elles t'apparaissent revêtues de beauté ; mais combien plus magnifique est celui qui les a tirées du néant ? Que votre charité le remarque. Des comparaisons peuvent vous instruire, et vous empêcher de croire aux suggestions de Satan, quand il vous dira ce qui se dit d'habitude : Puissiez-vous trouver votre bonheur dans les créatures de Dieu ; car s'il les a faites, n'est-ce point pour votre avantage ? Sur de telles paroles, il en est qui s'enivrent, qui se perdent, qui oublient leur Créateur ; car, en usant sans mesure, et suivant toute l'ardeur de leurs convoitises, des choses créées, ils détournent leurs regards de celui qui les a faites. C'est de telles gens que l'Apôtre a dit : « Ils ont adoré « et servi la créature plutôt que le créateur, « qui est béni dans tous les siècles [1] ». Dieu ne s'oppose pas à ce que tu aimes ses créatures, mais il te défend de les aimer de manière à y trouver ton bonheur ; admire-les, fais-en l'éloge ; qu'elles te portent à aimer leur Auteur. Par exemple, mes frères, si un mari donne une bague à son épouse, et que celle-ci préfère la bague donnée en cadeau, au mari qui lui en a fait présent, n'affiche-t-elle pas, à l'égard de ce présent, des sentiments adultères, quoiqu'elle aime l'objet à elle donné par son époux ? Evidemment, oui ; elle aime le présent de son mari ; toutefois, si elle dit : Cet anneau me suffit ; aussi, je ne veux plus voir mon époux, qui est-elle ? Quelqu'un peut-il ne pas condamner une pareille folie ? Ne donne-t-elle pas à tous une preuve convaincante de la culpabilité de ses affections ? Tu donnes tes préférences à l'or de ton mari, au lieu de les donner à ton mari lui-même ; tu aimes, non pas ton époux, mais son anneau. S'il en est ainsi de toi, que tu reportes tes affections, non sur ton époux, mais sur la bague dont il t'a fait présent, et que tu désires ne plus le voir, il t'a évidemment donné des arrhes pour te repousser loin de lui, au lieu d'attacher ton cœur à sa personne. Mais si un époux donne des arrhes, c'est dans l'intention de se faire aimer dans l'objet de sa générosité. Puisque Dieu t'a donné tout ce qui est dans le monde, aime donc l'Auteur de ces diverses créatures. Il veut te communiquer bien plus que tout

[1] Rom. I, 25.

cela ; en d'autres termes, il veut te donner celui qui a tiré du néant tous ces êtres, il veut se donner lui-même à toi. Mais si tu affectionnes l'œuvre de ses mains, et que tu oublies le Créateur pour aimer le monde, les sentiments de ton cœur ne seront-ils pas avec justice regardés comme adultères ?

12. Pour s'appeler monde, il n'y a pas que l'œuvre créée, sortie des mains de Dieu, et qui comprend le ciel, la terre, la mer, les choses visibles et les choses invisibles; sous cette dénomination viennent aussi se ranger ceux qui vivent dans le monde ; c'est ainsi que le nom de maison désigne les murs et les habitants d'une demeure. Aussi faisons-nous parfois l'éloge d'un bâtiment, tout en formulant un blâme contre ceux qu'il abrite. Nous disons, en effet : Voilà une bonne maison, parce que le marbre et de superbes lambris s'y rencontrent. Et nous disons encore dans un autre sens : Voilà une bonne maison, parce que personne n'y a d'injustice à souffrir, ni de rapines à endurer, ni de mauvais traitements à supporter. Dans ce dernier cas, l'objet de nos éloges n'est pas la demeure matérielle, ce sont ceux qui l'habitent; l'une et les autres portent néanmoins également le nom de maison. Tous les amateurs du monde habitent le monde, parce qu'ils y fixent leurs affections, comme habitent le ciel ceux dont le cœur est en haut, quoiqu'ils vivent ici-bas: tous les amateurs du monde s'appellent donc le monde ; à eux ces trois choses exclusivement, la concupiscence de la chair, la convoitise des yeux et la soif des biens de la terre. Car ils désirent boire, manger, faire l'œuvre de la chair, se rassasier de voluptés. Mais n'y a-t-il pas mesure en cela ? Ou quand on dit : N'aimez point le monde, veut-on dire : Ne mangez pas, ne buvez pas, n'engendrez pas d'enfants? Non, on ne vous dit pas cela ; cependant, mettez de la mesure dans vos affections, par respect pour votre Créateur ; de la sorte, l'attrait des créatures ne fera point de vous des esclaves ; vous ne les aimerez pas comme votre bien propre, car vous ne les avez reçues que pour vous en servir. On ne peut savoir où vous en êtes à cet égard, qu'au moment où l'on vous propose de deux choses l'une : celle-ci ou celle-là : la justice ou le bénéfice. — Je n'ai ni de quoi vivre, ni de quoi manger, ni de quoi boire. Eh quoi ! ne peux-tu donc te procurer tout cela sans avoir recours à l'iniquité? Ne vaut-il pas mieux pour toi aimer ce qu'on ne peut te ravir, que te rendre coupable de péché? Tu sais la somme que tu gagnes, mais tu ne saurais apprécier le dommage porté à ta foi. Voilà donc ce que Jean appelle la convoitise de la chair, c'est-à-dire de toutes les choses qui se rapportent au corps, comme les aliments, l'œuvre de la chair et toutes autres semblables.

13. « Et concupiscence des yeux ». Par concupiscence des yeux, l'Apôtre entend toute espèce de curiosité. En combien de manières se montre la curiosité? Voyons-nous autre chose dans les spectacles, les théâtres, les mystères du démon, l'art de la magie, les maléfices? Elle va aussi parfois jusqu'à tenter les serviteurs de Dieu, en les portant à vouloir presque faire des miracles, à savoir si Dieu répondra à leurs prières par quelque prodige : c'est là de la curiosité; voilà la concupiscence des yeux : ce sentiment ne vient pas de Dieu. Si le Seigneur t'a communiqué le don des miracles, fais-en ; car cette grâce a été mise à ta disposition pour que tu en profites. Quant à ceux qui n'en font pas, ils ne seront point, à cause de cela, exclus du royaume des cieux. Un jour, les Apôtres se réjouissaient de ce que les démons leur étaient soumis; que leur dit Jésus? « Ne vous réjouissez pas « de ce que les esprits vous sont soumis; « mais réjouissez-vous plutôt de ce que vos « noms sont écrits dans les cieux [1] ». Le Sauveur voulait voir les Apôtres puiser leur joie à la source où tu puises la tienne. Car, malheur à toi si ton nom n'est pas écrit dans les cieux ! Mais pourrais-je bien dire : Malheur à toi, si tu n'as ressuscité aucun mort? si tu n'as point marché sur les eaux de la mer? si tu n'as pas chassé de démons? Si tu as reçu le pouvoir d'opérer ces prodiges, use de ce pouvoir humblement, sans orgueil ; car le Sauveur a dit, même de certains Prophètes, qu'ils feraient des miracles et des choses étonnantes [2]. N'ambitionnons donc pas les avantages du monde ; car ce désir immodéré est orgueil ; l'homme ambitieux cherche sa gloire dans les honneurs, il se croit grand par cela même qu'il est riche ou qu'il jouit d'une certaine autorité. Voilà les trois passions de l'homme. En dehors de cette convoi-

[1] Luc, x, 20. — [2] Matth. xxiv, 24.

tise de la chair, de cette concupiscence des yeux et de cet orgueil de la vie, impossible de trouver pour la cupidité humaine d'autres sources de tentations : c'est sous ce triple rapport que Jésus a été tenté par le démon. Il a éprouvé le désir de la chair, quand, après avoir jeûné, il a eu faim, et que Satan lui a dit : « Si tu es le Fils de Dieu, ordonne à ces « pierres qu'elles deviennent du pain ». Mais comment a-t-il éloigné de lui le tentateur? Comment a-t-il appris au chrétien à se battre en soldat? Ecoute avec attention sa réponse : « L'homme ne vit pas seulement de pain, « mais de toute parole qui sort de la bouche « de Dieu ». Le Christ a été tenté sur la concupiscence des yeux à propos de miracle, quand le démon lui a parlé en ces termes : « Jette-toi d'en haut, car il est écrit qu'il t'a « confié à ses anges et qu'ils te porteront « dans leurs mains, de peur que ton pied ne « heurte contre la pierre ». Il a résisté au tentateur, car, en opérant un prodige, il aurait semblé n'agir que parce qu'il cédait aux suggestions du malin esprit ou parce que la curiosité le poussait; il en a fait quand il a voulu, comme Dieu, mais dans le seul but de soulager des infirmes. Si, à l'instigation du démon, il avait opéré un prodige, on aurait eu lieu de croire qu'il avait voulu, en quelque sorte, faire un miracle uniquement pour en faire un ; mais pour détourner des hommes une telle pensée, il fit une réponse que tu dois écouter attentivement, afin de la faire aussi toi-même lorsque tu seras en butte à pareille tentation : « Arrière, Satan; car il est « écrit : Tu ne tenteras point le Seigneur ton « Dieu ». C'est-à-dire, si je fais ce que tu me dis, je tenterai Dieu. Voilà sa réponse : il veut qu'elle soit aussi la tienne. Lorsque l'ennemi te suggère cette pensée : Quel homme, quel chrétien es-tu? Jusqu'à ce jour, as-tu fait seulement un miracle? Où sont les morts que tes prières ont fait sortir du tombeau? Quels fiévreux as-tu guéris? En réalité, si tu étais de quelque valeur, tu opérerais quelque prodige. Réponds-lui en ces termes : « Il est écrit : Tu ne tenteras pas le Seigneur « ton Dieu ». Je ne tenterai donc pas Dieu, comme si un prodige opéré par moi devait être la preuve que je lui appartiens; comme si, en ne faisant pas ce miracle, je prouvais que je ne lui appartiens nullement. Où sont ces paroles du Sauveur : « Réjouissez-vous « de ce que vos noms sont écrits dans le « ciel? » A quel moment le Christ fut-il tenté sur la concupiscence des choses de ce monde? Lorsque le démon le transporta sur un lieu élevé, et lui dit : « Je te donnerai tout « cela, si tu te prosternes devant moi et que « tu m'adores ». L'orgueil de posséder un royaume terrestre, tel fut le sentiment que l'esprit de ténèbres voulut inspirer au Roi des siècles. Mais le Dieu qui a fait le ciel et la terre, foula aux pieds une pareille suggestion. Y a-t-il merveille à ce que le Seigneur remporte la victoire sur le démon? Que répondit-il donc à celui-ci? Ce qu'il veut te voir répondre à ton tour. « Il est écrit : Tu « ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu [1] ». Tenez-vous-en là, et vous ne serez jamais dominés par la concupiscence des choses du monde; et par cela même que vous serez à l'abri de cette concupiscence, vous ne deviendrez les esclaves ni de la convoitise de la chair et des yeux, ni de l'orgueil de la vie, et vous ferez place à la charité qui s'approchera de vous, et vous aimerez Dieu. Que l'amour du monde habite en votre cœur, l'amour de Dieu ne s'y trouvera pas. Attachez-vous de préférence à aimer Dieu ; Dieu étant éternel, vous demeurerez aussi, comme lui, éternellement ; car chacun de nous participe à la nature de l'objet qu'il affectionne. Aimes-tu la terre? Tu seras terre. Aimes-tu Dieu? Que te dirai-je? Tu seras Dieu. Je n'oserais, de moi-même, tenir un pareil langage. Ecoutons les Ecritures : « Moi, j'ai dit : Vous êtes « des dieux; vous êtes tous les enfants du « Très-Haut [2] ». Si donc, vous voulez être des dieux ou les enfants du Très-Haut, « n'aimez ni le monde, ni ce qui est dans le « monde. Si quelqu'un aime le monde, la « charité du Père n'est pas en lui. Parce que « tout ce qui est dans le monde est concu- « piscence de la chair, ou convoitise des yeux « ou orgueil de la vie, et tout cela ne vient « pas du Père, mais du monde », c'est-à-dire de ceux qui aiment le monde. « Or, le monde « passe avec sa concupiscence; mais celui « qui fait la volonté de Dieu, demeure éter- « nellement, comme éternellement Dieu lui- « même demeure ».

[1] Matth. IV, 1-10. — [2] Ps. LXXXI, 6.

TROISIÈME TRAITÉ.

DEPUIS LES PAROLES SUIVANTES : « MES PETITS ENFANTS, VOICI LA DERNIÈRE HEURE », JUSQU'A CES AUTRES : « SON ONCTION VOUS ENSEIGNE TOUT ». (Chap. II, 18-27.)

L'ANTECHRIST.

Puisque nous avons trouvé en Jésus-Christ une nouvelle vie, nous devons aussi prendre en lui de l'accroissement, c'est-à-dire, apprendre à le connaître, non-seulement comme homme, mais aussi comme Dieu. Efforçons-nous d'acquérir cette science, car il y a au milieu de nous des antechrists qui pourraient nous séduire par leurs paroles et surtout par leurs exemples, qui nient la divinité du Sauveur soit doctrinalement soit en pratique. Si nous tenons ferme à ce que la foi nous enseigne relativement au Christ, nous aurons à lutter, mais nous recevrons, pour récompense, la vie éternelle.

1. « Mes petits enfants, voici la dernière « heure ». Dans cette leçon, l'Apôtre s'adresse à ses disciples, comme à de petits enfants, qu'il exhorte à grandir vite, parce que la dernière heure approche. Le développement du corps est indépendant de la volonté humaine ; aussi ne grandit pas corporellement qui veut, comme on ne vient pas au monde au gré de sa volonté ; mais quand on est libre de naître, on peut aussi librement prendre de l'accroissement. Aucun homme ne puise la vie dans l'eau et l'Esprit-Saint, à moins qu'il n'y consente ; d'où il suit que croître et décroître dépendent de sa volonté. Qu'est-ce que croître ? c'est avancer. Et décroître? c'est reculer. Quiconque sait qu'il a pris naissance, doit savoir qu'il est un enfant, et même un enfant en bas âge ; qu'il suce évidemment les mamelles de sa mère, et aussitôt il grandira ; sa mère, c'est l'Eglise, et les mamelles de sa mère ne sont autres que les deux Testaments des divines Ecritures. Voilà où il nous faut puiser le lait de toutes les merveilles opérées dans le temps pour notre salut, afin que, nourris et fortifiés, nous parvenions à recevoir le nutritif aliment dont il est dit : « Au « commencement était le Verbe, et le Verbe « était en Dieu, et le Verbe était Dieu [1] ». Le Christ abaissé, voilà notre lait; le même Christ égal au Père, voilà notre aliment solide. Il te donne d'abord du lait, afin de pouvoir, un jour, te donner du pain ; car toucher par le cœur et spirituellement Jésus, c'est apprendre qu'il est égal au Père.

2. Aussi le Sauveur empêchait-il Marie de le toucher, et lui disait-il : « Ne me touche « point, car je ne suis pas encore remonté « vers mon Père ». Eh quoi ! il avait permis à ses Apôtres de le toucher, et il empêche Marie d'en faire autant ? N'est-il pas celui-là même qui a dit au disciple incrédule : « Mets tes « doigts, et touche mes plaies [1] ? » Alors était-il déjà remonté vers son Père ? Pourquoi donc arrêter Marie et lui dire : « Ne me « touche point, car je ne suis pas encore « remonté vers mon Père ? » Dirons-nous qu'il n'a pas craint le contact des hommes, mais qu'il a redouté celui des femmes ? Pour n'importe qui, le toucher, c'est se purifier. A-t-il craint de se laisser toucher par ceux qu'il a voulu rendre les premiers témoins de sa résurrection ? Ne l'a-t-il pas fait connaître aux hommes par l'intermédiaire des femmes, afin de vaincre le serpent par un procédé tout différent du sien ? En effet, comme une femme a donné au premier homme la nouvelle de la mort, ainsi une autre femme a-t-elle donné aux hommes la nouvelle de la vie. Si donc le Christ n'a point permis à Madeleine de le toucher, n'est-ce pas évidemment parce qu'il voulait faire allusion à son contact spirituel ? Un tel contact vient d'un cœur pur, et celui-là touche le Christ, avec un cœur pur, qui le regarde comme égal au Père. Pour l'homme qui n'a pas encore l'idée de la divinité du Christ, il est près de l'humanité du Sauveur, mais il se trouve encore loin de sa divinité. Est-ce chose merveilleuse de parvenir où sont parvenus les bourreaux qui l'ont crucifié ? Voici qui est admirable; comprendre que le Verbe Dieu était en Dieu au commencement, et qu'il a fait toutes

[1] Jean, I, 1.

[1] Jean, XX, 17, 27.

choses; avoir de lui l'idée qu'il voulait en donner, lorsqu'il disait à Philippe: «Philippe, « je suis avec vous depuis si longtemps, et « vous ne me connaissez pas encore ? Celui « qui me voit voit aussi mon Père [1] ».

3. Pour qu'aucun d'entre vous ne soit lent à marcher, écoutez bien ceci : « Mes petits « enfants, voici la dernière heure ». Marchez, courez, grandissez ; voici la dernière heure. Cette dernière heure est de longue durée, mais enfin elle est la dernière. Sous le nom d'heure, Jean désigne les derniers temps, car c'est dans les derniers temps que viendra Notre-Seigneur Jésus-Christ. Mais, dira quelqu'un, comment sont-ce les derniers temps ? comment est-ce la dernière heure ? Il est sûr que d'abord l'antechrist viendra, et qu'alors luira le jour du jugement. L'Apôtre a prévu cette objection ; afin de ne pas laisser les hommes dans une trompeuse sécurité, pour ne pas les laisser croire que l'heure présente n'est pas la dernière heure, sous prétexte que l'antechrist viendra auparavant, il leur dit : « Et comme vous avez ouï dire que l'ante« christ doit venir, maintenant aussi il y a « plusieurs antechrists ». Pourrait-il y avoir beaucoup d'antechrists, si la dernière heure n'était pas déjà venue ?

4. A qui Jean donne-t-il le nom d'antechrist ? Il continue et s'explique : « Ce qui « nous fait connaître que voici la dernière « heure». Qu'est-ce qui nous le fait connaître? c'est que plusieurs sont devenus des antechrists : « Ils sont sortis du milieu de nous». Nous déplorons ce malheur. Mais voici le motif de nous consoler : « Mais ils n'étaient « pas des nôtres ». Tous les hérétiques, tous les schismatiques sont sortis du milieu de nous ; c'est-à-dire ils sortent de l'Eglise, mais ils n'en sortiraient pas s'ils étaient des nôtres. Donc, avant d'en sortir, ils n'étaient déjà pas des nôtres ; et si, avant d'en sortir, ils n'étaient pas des nôtres, il y en a plusieurs dans nos rangs qui n'en sont pas sortis et qui sont néanmoins des antechrists. Nous osons tenir ce langage ; pourquoi ? sinon afin qu'aucun de ceux qui se trouvent parmi nous ne soit un antechrist ? L'Apôtre décrira le caractère des antechrists, et les désignera clairement, et alors nous les connaîtrons. Et chacun de nous doit interroger sa conscience, et se demander s'il est un antechrist. En latin, ce mot veut dire : adversaire du Christ. Quelques-uns lui attribuent un sens différent, et tirent son étymologie de ce qu'il doit précéder le Christ, et de ce que le Christ viendra après lui ; mais ce mot ne doit ni s'interpréter, ni s'écrire en ce sens, mais bien en celui-ci : antechrists, c'est-à-dire ennemi du Christ. Quel est l'ennemi du Christ? D'après les signes qu'en donne l'Apôtre, vous le voyez, et vous comprenez que l'Antechrist seul peut sortir de nos rangs; quant à ceux qui ne sont point opposés au Christ, ils ne peuvent nullement le faire. Quiconque n'est pas l'adversaire du Christ, ne fait qu'un avec son corps et compte parmi ses membres, et jamais les membres ne sont opposés l'un à l'autre; l'ensemble du corps se compose d'eux tous. Que dit l'Apôtre de leur mutuelle union? «Dès qu'un membre souffre, « tous les autres souffrent avec lui, et si un « membre reçoit de l'honneur, tous les autres « se réjouissent avec lui [1] ». Si tous les membres se réjouissent, lorsqu'un d'entre eux reçoit de l'honneur, et si tous partagent les douleurs de celui qui souffre, ils sont entre eux si intimement unis, qu'on n'y remarque aucun antechrist. Il en est qui se trouvent dans l'intérieur du corps de Jésus-Christ; car son corps est encore sujet à l'infirmité, et il ne jouira d'une santé parfaite qu'à la résurrection des morts ; il en est, dis-je, qui se trouvent dans l'intérieur du corps de Jésus-Christ, comme de mauvaises humeurs. Quand le corps les évacue, il se porte mieux ; de même en est-il des méchants : lorsque l'Eglise les rejette de son sein, elle se voit plus robuste. Au moment où le corps se débarrasse de ces humeurs malsaines et les rejette au loin, le corps tient ce langage : Elles sont sorties de mon sein, mais elles ne faisaient point partie de moi. Qu'est-ce à dire : Elles ne faisaient point partie de moi ? Elles n'ont pas été retranchées de mon corps, mais elles me serraient la poitrine, lorsqu'elles s'y trouvaient.

5. « Ils sont sortis du milieu de nous, mais», ne vous attristez pas, « ils n'étaient point de « nous ». La preuve ? « Car s'ils avaient été « de nous, ils seraient demeurés avec nous». Que votre charité le remarque donc : il y en a plusieurs qui ne sont pas de nous et qui, néanmoins, reçoivent avec nous les sacrements, le Baptême, ce que les fidèles savent recevoir, la Bénédiction, l'Eucharistie, et tout ce qui se

[1] Jean, XIV, 9.

[1] I Cor. XII, 26.

trouve dans les saints sacrements ; ils entrent, avec nous, en participation de l'autel lui-même, et ils ne sont pas d'avec nous. Qu'ils ne soient pas d'avec nous, il est facile d'en trouver la preuve au moment où la tentation les éprouve. Quand elle fond sur eux, ils s'envolent au dehors, comme si le vent les emportait, parce qu'ils ne sont pas du grain. Nous devons le leur répéter souvent, ils s'envoleront tous, lorsque au jour du jugement le Seigneur viendra vanner ce que renferme son aire. « Ils sont sortis du milieu de nous, mais ils « n'étaient point de nous ; s'ils avaient été de « nous, ils seraient demeurés avec nous ». Voulez-vous, mes très-chers, vous convaincre de l'indubitable certitude avec laquelle on peut vous dire que ceux qui sont sortis de nos rangs pour y rentrer ensuite, ne sont ni des antechrists, ni, par conséquent, des adversaires du Sauveur ? Il est impossible à ceux qui ne sont pas des antechrists de rester loin de nous. C'est par un effet de sa volonté propre que chacun de nous est contre le Christ ou pour le Christ ; nous sommes du nombre de ses membres, ou nous faisons partie des mauvaises humeurs de son corps. Quiconque devient meilleur est un de ses membres, mais l'on se transforme en humeurs mauvaises, en persévérant dans le mal, et sitôt que l'on s'écarte du corps, ceux que l'on gênait se trouvent soulagés. « Ils sont sortis du milieu de « nous, mais ils n'étaient point de nous ; s'ils « avaient été de nous, ils seraient demeurés « avec nous ; mais c'est afin qu'on reconnaisse « que tous ne sont pas de nous ». Jean ajoute : « Afin qu'on reconnaisse que tous ne sont « pas de nous » ; car ils ont beau se trouver dans nos rangs, ils ne sont pas de nous ; tant qu'ils y restent, on ne les connaît pas, mais on les connaît dès qu'ils en sortent. « Pour « vous, vous avez reçu l'onction du Saint, « afin de vous connaître parfaitement les uns « les autres ». L'onction spirituelle n'est autre que le Saint-Esprit, et son sacrement consiste dans l'onction extérieure. Suivant l'Apôtre, tous ceux qui ont reçu cette onction du Christ connaissent les bons et les méchants ; pas n'est besoin pour eux qu'on les instruise à ce sujet ; ils trouvent dans l'onction la source même de la science.

6. « Je ne vous écris pas comme à des « hommes qui ignorent la vérité, mais comme « à des hommes qui la connaissent et qui « savent que nul mensonge ne peut venir de « la vérité ». Nous sommes avertis : voilà comment nous reconnaissons l'antechrist. Qu'est le Christ ? La vérité ; car il a dit lui-même : « Je suis la Vérité [1] ». Or, « nul mensonge ne peut venir de la vérité ». Aussi, tous ceux qui mentent n'appartiennent-ils pas encore au Christ. Jean ne dit point : Quelque mensonge vient de la vérité ; il y a quelques mensonges qui ne viennent pas de la vérité. Remarquez bien la portée de ses paroles : ne vous caressez pas, ne vous flattez pas, ne vous trompez pas, ne vous laissez pas tomber dans l'illusion : « Nul mensonge « ne peut venir de la vérité. Comme il y a des « mensonges de plus d'une sorte », voyons comment les antechrists peuvent mentir. « Qui est menteur, sinon celui qui nie que « Jésus soit le Christ ? » Autre est la signification du mot Jésus, autre celle du mot Christ : quoique notre Sauveur Jésus-Christ ne soit qu'une seule personne, le nom de Jésus lui appartient néanmoins en propre. Comme Moïse, Elie, Abraham, ont eu leur nom particulier, ainsi Notre-Seigneur a-t-il en propre celui de Jésus : celui de Christ s'applique à une chose mystérieuse. De même qu'on dit un prophète, un prêtre ; de même, en prononçant le mot Christ, c'est comme si l'on disait : Un homme oint, qui doit sauver tout le peuple d'Israël. La nation juive attendait la venue de ce Christ ; et parce qu'il est venu sans apparat, elle ne l'a pas reconnu ; parce qu'il était une petite pierre, elle s'est buttée contre lui, et brisée. La pierre a grossi, elle est devenue une montagne immense [2]. Que dit à son sujet l'Ecriture ? « Quiconque « heurtera cette pierre, s'y brisera, et elle « écrasera celui sur qui elle tombera [3] ». Remarquez bien ces paroles : La pierre brisera celui qui se buttera contre elle, et elle écrasera celui sur qui elle tombera. Pour commencer, et parce que le Sauveur avait apparu tout petit, les hommes l'ont heurté : plus tard, il viendra dans l'éclat de sa grandeur, pour juger le monde, et alors il écrasera celui sur qui il tombera. A son second avénement, il n'écrasera pas celui qu'il n'aura pas brisé lors de sa première venue. Quiconque ne l'aura pas heurté au temps de son humiliation, ne le redoutera pas au temps de sa grandeur. Le Christ est une pierre de scandale

[1] Jean, XIV, 6. — [2] Dan. II, 35. — [3] Luc, XX, 18.

pour tous les méchants : quoi qu'il dise, ses paroles leur déplaisent.

7. Ecoutez-moi, je vous en donnerai la preuve. Evidemment, tous ceux qui sortent de l'Eglise, qui sont retranchés de l'unité de l'Eglise, sont des antechrists ; personne ne peut en douter : Jean en a fait la déclaration formelle : « Ils sont sortis du milieu de nous, « mais ils n'étaient pas de nous ; car, s'ils « avaient été de nous, ils seraient demeurés « avec nous ». Tous ceux qui ne demeurent pas avec nous, mais qui sortent du milieu de nous, sont donc des antechrists. Et où se trouve la preuve qu'ils sont des antechrists ? Dans leur mensonge. « Qui est menteur, si« non celui qui nie que Jésus soit le Christ ? » Interrogeons les hérétiques : lequel d'entre eux nie que Jésus soit le Christ ? Que votre charité remarque un grand mystère. Faites attention à ce que le Seigneur Dieu nous aura inspiré, à ce que je voudrais vous faire comprendre. Il en est qui sont sortis de nous, pour devenir les Donatistes. Nous leur demandons si Jésus est le Christ, et aussitôt ils avouent que Jésus est le Christ. Si, pour être antechrist, il faut nier que Jésus soit le Christ, les Donatistes ne peuvent nous regarder comme des antechrists, et il nous est tout aussi impossible de formuler contre eux pareille accusation, parce que nous sommes les uns et les autres unanimes à déclarer que Jésus est le Christ. S'ils ne nous désignent pas sous le nom d'antechrists, et si nous ne leur donnons pas davantage cette épithète, ils ne se sont donc pas plus éloignés de nous, que nous ne nous sommes éloignés d'eux. Et puisque nous ne sommes point séparés les uns des autres, nous sommes en communauté de croyances ; dès lors, à quoi bon deux autels dans cette ville ? Pourquoi les familles et les ménages sont-ils divisés ? Pourquoi un lit commun et deux Christs ? L'Apôtre nous avertit ; il veut que nous confessions la vérité. Ou bien les Donatistes sont sortis de nos rangs, ou bien nous sommes sortis des leurs. Mais non, nous ne venons pas d'eux, car nous possédons le titre de l'hérédité du Sauveur : nous le lisons, et nous nous y trouvons désignés : « Je te donnerai les nations « pour héritage, et la terre pour empire[1] ». On voit chez nous l'héritage du Christ ; on ne le voit pas chez les Donatistes : ils ne sont pas en communion avec l'univers, avec tous ceux que le Sauveur a rachetés au prix de son sang. Nous avons pour nous Notre-Seigneur lui-même, car après sa résurrection, ses disciples étant plongés dans le doute, il se montra à eux et leur donna la facilité de le toucher ; et comme leur doute ne se dissipait point, il leur dit : « Il fallait que le Christ « souffrît, et qu'il ressuscitât le troisième « jour, et qu'on prêchât en son nom la péni« tence et la rémission des péchés ». En quel endroit? par où ? à qui ? « A toutes les na« tions, en commençant par Jérusalem[1] ». Nous sommes tranquilles : l'unité de l'héritage nous appartient. Quiconque n'est pas en communion avec cet héritage, en est sorti.

8. Mais ne nous affligeons pas : « Ils sont « sortis du milieu de nous, mais ils n'étaient « pas de nous, car s'ils avaient été de nous, « ils seraient demeurés avec nous ». S'ils nous ont quittés, ils sont donc des antechrists ; s'ils sont des antechrists, ils sont des menteurs ; s'ils sont des menteurs, ils nient que Jésus soit le Christ. Nous revenons de nouveau à la difficulté proposée. Interroge-les tous, les uns après les autres : en Jésus, ils reconnaissent le Christ. Les termes dont Jean se sert, ne nous laissent pas le champ libre ; ils sont trop précis pour cela. Vous apercevez certainement la difficulté : pour nous comme pour eux, elle est un sujet de trouble, si nous n'en avons pas une idée claire. Ou c'est nous qui sommes des antechrists, ou ce sont les Donatistes : ils nous appliquent cette dénomination, et disent que nous nous sommes séparés d'eux : de notre côté, nous agissons de même à leur égard ; mais l'épître indique le caractère distinctif des antechrists. Celui-là en est un, qui nie que Jésus soit le Christ. Cherchons donc à savoir qui lui refuse ce titre : ne nous arrêtons pas aux mots : allons droit aux faits. Car, interrogeons-les tous, et tous d'une seule voix, ils nous répondront que Jésus est le Christ. Laissons, pour un moment, leurs langues en paix, examinons leurs œuvres. Si nous parvenons à nous assurer de ce que dit l'Ecriture, à savoir qu'on peut nier une chose, non-seulement par parole, mais encore par action, nous constaterons, de manière à n'en pas douter, que beaucoup d'antechrists confessent de bouche le Christ, tandis que, par leur conduite, ils le renient. En quel endroit

[1] Ps. II, 8.

[1] Luc, XXIV, 46, 47.

de l'Ecriture trouvons-nous cette sentence? Ecoute l'apôtre Paul ; en parlant de tels hommes, il a dit : « Ils font profession de « connaître Dieu, mais ils le renoncent par « leurs œuvres [1] ». Nous voyons qu'ils sont eux-mêmes des antechrists, car quiconque renonce le Christ par sa conduite, en est un. Je n'entends pas ce qu'il dit, mais je vois ce qu'il fait. Ses œuvres parlent, et nous lui demandons des paroles? Où est, en effet, le méchant qui ne cherche pas à dire de belles choses? Mais qu'est-ce que le Seigneur dit à des gens de ce caractère? « Hypocrites, com« ment pourriez-vous dire de bonnes choses, « puisque vous êtes méchants [2]? » Vous faites retentir à mes oreilles les accents de votre voix ; moi, j'examine vos pensées secrètes ; j'aperçois en vous des intentions perverses et vous me faites voir des fruits trompeurs. Je sais quelle récolte vous me préparez ; on ne cueille point de figues sur des chardons, et les épines n'ont jamais produit de raisins : on reconnaît tous les arbres à leurs fruits [3]. Plus menteur est l'antechrist, qui fait profession de reconnaître le Christ en Jésus, et qui, par ses actes, refuse de le croire. Il est un menteur, puisqu'il parle d'une manière et agit d'une autre.

9. Par conséquent, mes frères, si nous examinons la conduite des hommes, nous remarquons non-seulement qu'un grand nombre d'antechrists sont déjà sortis de nos rangs, mais aussi que beaucoup sont encore inconnus, parce qu'ils sont restés, jusqu'à présent, au milieu de nous ; car, tout ce qu'il y a dans l'Eglise de parjures, de fraudeurs, de scélérats, d'amateurs de sortiléges, d'adultères, d'ivrognes, d'usuriers, d'embaucheurs, de personnes mauvaises qu'il nous est impossible d'énumérer, est opposé à la doctrine du Christ, à la parole de Dieu ; or, le Verbe de Dieu, c'est le Christ, et tout ce qui est opposé au Verbe de Dieu appartient à l'antechrist, puisque l'antechrist est l'adversaire du Christ. Et voulez-vous savoir combien ouvertement les méchants résistent au Christ? Il arrive parfois qu'ils agissent contrairement à leurs devoirs, et que leurs fautes attirent une réprimande : n'osant blasphémer contre le Christ, ils blasphèment contre ses ministres, qui les reprennent de leurs péchés. Montre-leur que tu leur parles au nom du Christ, et non pas au tien ; ils s'efforcent, autant que possible, de te prouver que tes reproches viennent de toi, et non du Christ ; mais si tu parviens à leur démontrer que le Christ lui-même les condamne, ils s'en vont même contre lui, et commencent à le gourmander ; ils s'écrient : Comment et pourquoi nous a-t-il ainsi bâtis? Ne tiennent-ils pas, tous les jours, ce langage, les hommes condamnés par leur conduite? Pervertis par le seul fait de leur mauvais vouloir, ils en rejettent la faute sur leur auteur. Du haut du ciel, le Créateur (car celui qui a réparé notre être nous l'a aussi donnée), leur crie : Que t'ai-je fait? J'ai fait l'homme, et non pas l'avarice ; j'ai fait l'homme, et non le brigandage; j'ai fait l'homme, et non l'adultère. Tu l'as entendu : mes œuvres chantent ma gloire ; de la bouche des trois enfants sortait la louange de celui qui les préservait des flammes [1]. Les œuvres du Seigneur publient ses louanges ; le ciel, la terre, la mer les publient, comme aussi tout ce qui est dans le ciel ; les anges, les étoiles, le soleil et la lune, les poissons, les oiseaux, les animaux, les reptiles, tous les êtres louent le Seigneur. Mais as-tu jamais entendu dire que l'avarice chante la gloire de Dieu, que l'ivrognerie, la luxure, le badinage soient un hymne en son honneur? Rien de ce que tu n'entends pas louer le Tout-Puissant, n'a été fait par lui. Corrige le fruit de tes œuvres, et tu sauveras l'œuvre de Dieu en toi. Si tu n'y veux consentir, si tu aimes tes défauts et que tu t'y abandonnes, tu es opposé au Christ. Que ce soit intérieurement, que ce soit à l'extérieur, peu importe, tu n'en es pas moins un antechrist : que tu sois de la paille manifestement ou d'une manière occulte, tu es toujours de la paille. Pourquoi ne l'es-tu pas ouvertement? parce que la tempête ne s'est pas élevée pour le faire voir.

10. Tout cela, mes frères, est clair comme le jour. Voici maintenant pour nous empêcher de dire . Je n'adore pas le Christ, mais j'adore Dieu, son Père : « Quiconque nie le « Fils, ne reconnaît ni le Fils, ni le Père ; et « qui confesse le Fils, reconnaît et le Père et « le Fils ». Vous, qui êtes froment, c'est à vous qu'il s'adresse : puissent ceux qui sont paille, l'entendre et devenir eux-mêmes froment. Que quiconque, en examinant sa cons-

[1] Tit. I, 16. — [2] Matth. XII, 34. — [3] Id. VII, 16

[1] Dan. III, 24-90.

cience, se reconnaît comme amateur du monde, se convertisse ; qu'il devienne un amateur du Christ, pour ne pas être un antechrist. Si l'on dit à un amateur du monde qu'il est un antechrist, il se met en colère et regarde comme une injure à lui faite ce qu'on lui dit ; peut-être va-t-il jusqu'à menacer de faire inscrire la personne qui conteste avec lui et l'appelle antechrist. Le Christ lui dit : Sois patient ; si ce qu'on te reproche est faux, réjouis-toi avec moi, car j'ai été moi-même calomnié par des antechrists : si, au contraire, ce que tu as entendu est vrai, attaque ta conscience ; tu redoutes les accusations, crains davantage encore de les mériter.

11. « Que tout ce que vous avez appris dès « le commencement demeure donc toujours « en vous. Et si ce que vous avez appris dès « le commencement demeure en vous, vous « demeurerez aussi dans le Fils et dans le « Père. C'est ce que lui-même nous a promis ». Peut-être chercherais-tu une récompense et dirais-tu : Je garde soigneusement en moi le dépôt de ce que j'ai entendu dès le commencement, je m'y conforme; les périls, les peines, les tentations, je supporte tout pour le conserver intact. Quel bénéfice, quelle récompense en aurai-je ? Qu'est-ce que Dieu me donnera plus tard pour avoir supporté ici-bas tant d'épreuves? Je ne vois pas qu'il y ait sur la terre la moindre tranquillité : le corps appesantit l'âme et cette enveloppe corrompue l'entraîne à des choses indignes d'elle; mais je supporte tout, afin que demeure en moi ce que j'ai entendu dès le commencement, et que je puisse dire à mon Dieu : « A « cause des paroles sorties de votre bouche, « j'ai suivi des voies difficiles [1] ». Pour quelle récompense? Ecoute, et ne perds pas courage. Si la tribulation t'énervait, que, du moins, la récompense promise te rende ton courage. Celui qui travaille dans une vigne perd-il jamais le souvenir du salaire final? Fais en sorte qu'il n'y pense plus, et par là même tu lui casseras les bras. Le souvenir de la rémunération promise donne le courage de persévérer dans le travail, et, pourtant, celui qui te l'a promise est un homme; il peut manquer à sa parole. Combien plus courageux tu dois être à cultiver le champ du Seigneur, puisque tu as reçu la parole de la vérité même, qui ne peut avoir de remplaçant, qui est incapable de mourir ou de tromper ceux à qui elle a fait une promesse? Et qu'est-ce qui t'a été promis? Voyons : quel est l'objet de ses promesses? Est-ce de cet or que les hommes aiment si vivement, ou de l'argent? Sont-ce des propriétés pour l'acquisition desquelles les hommes sacrifient leur or, quoiqu'ils l'aiment tant? Sont-ce d'agréables prairies, de vastes habitations, des esclaves en grand nombre, des troupeaux immenses? Ce n'est point là la digne récompense qu'il nous promet pour nous faire persévérer dans le travail. Quel est son nom? La vie éternelle. Vous l'avez entendu et vous avez jeté un cri d'allégresse : portez vos affections sur ce qu'on vient de vous nommer, et tirez-vous de vos épreuves pour vous reposer dans la quiétude de l'éternelle vie. Voilà donc ce que Dieu a promis, une vie qui ne finira jamais. Voici ce dont il nous menace : un feu qui ne s'éteindra pas. Que dira-t-il aux hommes placés à sa droite? « Venez, bénis de « mon Père, entrez en possession du royaume « qui vous a été préparé dès le commencement du monde ». Et, aux hommes placés à sa gauche? « Allez au feu éternel qui a été « préparé pour le diable et pour ses anges [1] ». Tu n'aimes pas encore le royaume des élus, crains du moins le séjour des damnés.

12. Souvenez-vous donc, mes frères, que le Christ nous a promis la vie éternelle. Voilà, nous dit l'Apôtre, « ce qu'il nous a lui-même « promis en nous annonçant la vie éternelle. « J'ai cru devoir vous écrire ceci à l'égard de « ceux qui vous séduisent ». Que personne ne vous séduise pour vous faire mourir ; désirez voir s'accomplir pour vous la promesse de la vie éternelle. Que peut vous promettre le monde? Qu'il vous promette ce qu'il voudra, ne mourrez-vous pas peut-être demain? De quel front oseras-tu paraître en présence de l'Eternel? — Mais on me fait des menaces ; c'est un homme puissant qui veut me faire du mal. — De quoi te menace-t-il? De la prison, des chaînes, du feu, des tourments, des bêtes? Te menacerait-il du feu éternel? Tremble plutôt en présence des menaces du Tout-Puissant; aime ce qu'il te promet; et, alors, le monde entier te semblera méprisable, soit qu'il veuille te flatter, soit qu'il cherche à t'inspirer de l'effroi. « J'ai cru devoir vous écrire ceci à l'égard de

[1] Ps. XVI, 4.

[1] Matth. XXV, 34, 41.

« ceux qui vous séduisent, afin que vous sa« chiez que vous avez reçu l'onction, et que « nous conservions en nous cette onction que « nous avons reçue ». C'est le sacrement de l'onction, dont la vertu cachée est l'onction invisible, l'Esprit-Saint : et l'onction invisible n'est autre que la charité ; n'importe en qui elle se trouve, elle y est comme une racine que ne peuvent dessécher même les plus ardents rayons du soleil ; tout ce qui est bien enraciné puise, non pas un élément de destruction, mais un principe de vie dans la chaleur du soleil.

13. « Et vous n'avez pas besoin que quel« qu'un vous instruise, parce que son onction « vous enseigne tout ». Que faisons-nous donc, mes frères, en vous instruisant? Si l'onction de Dieu vous enseigne tout, ne semblons-nous pas travailler inutilement? Pourquoi tant crier? Abandonnons-nous donc à son onction, et qu'elle vous instruise elle-même. Mais maintenant je me fais une question, et je l'adresse aussi à l'Apôtre : puisse-t-il écouter un enfant qui l'interroge. Je dis donc à Jean : Ceux à qui vous parliez avaient-ils l'onction? Vous avez dit : « Parce « que son onction vous enseigne tout». Pourquoi avez-vous écrit cette épître? Pourquoi instruisiez-vous ceux à qui vous l'adressiez? Pourquoi les enseigner? Pourquoi les édifier? Remarquez ici, mes frères, une grande et mystérieuse chose. Le bruit de nos paroles frappe vos oreilles, mais le maître vous parle intérieurement. N'allez pas vous imaginer qu'un homme puisse en instruire un autre. Nous pouvons, par le son de notre voix, vous adresser des leçons ; mais si Dieu n'est pas dans votre cœur pour vous instruire, c'est inutilement que nous nous faisons entendre. En voulez-vous une preuve, mes frères? N'avez-vous pas tous entendu mon discours? Combien, néanmoins, sortiront d'ici sans avoir été instruits? Autant qu'il a dépendu de moi, je me suis adressé à tous ; mais ceux à qui cette onction n'aura point parlé, ceux que l'Esprit-Saint n'aura point instruits, s'en retourneront sans m'avoir compris. Au dehors se trouvent des maîtres, des aides, des leçons ; mais au ciel est la chaire de celui qui instruit intérieurement ; aussi le Sauveur a-t-il dit lui-même dans l'Evangile : « Gardez« vous d'appeler maître sur la terre aucun « d'entre vous, car votre Maître, c'est le « Christ [1] ». Qu'il vous parle lui-même au cœur, puisqu'aucun homme ne se trouve là ; quand même, en effet, tu aurais quelqu'un à côté de toi, le Christ est seul dans ton cœur. Que ton cœur ne soit pas absolument seul ; que le Christ s'y trouve, comme aussi son onction ; ainsi, quand ton cœur sera sec, il ne sera pas dans un désert où les eaux capables de le rafraîchir lui feraient défaut. Il y a donc, à l'intérieur, un maître qui instruit : c'est le Christ, c'est son inspiration. Là, où son inspiration et son onction font défaut, les paroles se font inutilement entendre à l'extérieur. Ainsi en est-il, mes frères, de celles que nous faisons parvenir à vos oreilles : à votre égard nous remplissons le rôle du jardinier vis-à-vis de l'arbre : il travaille en dehors de cet arbre ; il emploie l'eau et donne une culture soignée ; mais il a beau faire extérieurement, forme-t-il les fruits? A-t-il le pouvoir de couvrir la nudité des branches d'un vêtement de feuilles? Est-il capable de faire quoi que ce soit à l'intérieur de cet arbre? Qu'est-ce qui fait tout cela ? Ecoutez un jardinier, l'apôtre Paul : voyez ce que nous sommes, apprenez que nous avons un maître au dedans de nous : « J'ai planté, Apollo a arrosé, mais c'est « Dieu qui a donné l'accroissement. Celui « qui plante n'est rien, non plus que celui qui « arrose, mais c'est Dieu qui donne l'accrois« sement [2] ». Nous vous parlons donc, et soit que nous plantions en parlant, soit que nous arrosions, nous ne sommes rien ; Dieu, qui donne l'accroissement, c'est-à-dire, son onction, qui nous enseigne toutes choses, est tout.

[1] Matth. XXII, 8, 9. — [2] I Cor. III, 6, 7.

QUATRIÈME TRAITÉ.

DEPUIS LES PAROLES SUIVANTES : « ET ELLE EST LA VÉRITÉ ET NON LE MENSONGE », JUSQU'A CES AUTRES : « ET LE FILS DE DIEU EST VENU DANS LE MONDE POUR DÉTRUIRE LES ŒUVRES DU « DÉMON ». (Chap. II, 27-29 ; III, 1-8.)

LA FOI, SOURCE DE JUSTICE.

Nous n'avons ni vu ni touché Notre-Seigneur ; mais ceux qui l'ont touché de leurs mains et vu de leurs yeux nous ont dit ce qu'il est, et, l'onction de l'Esprit-Saint aidant, nous avons cru ; et notre foi nous inspirant l'espérance des biens éternels, nous nous efforçons d'accomplir le bien, et, par là, nous devenons enfants de Dieu, parfaits comme Jésus-Christ le juste est parfait, tandis que les méchants restent enfants du démon.

1. Vous vous en souvenez, mes frères, la leçon d'hier s'est terminée à cette pensée, que vous n'avez besoin d'être instruits par personne ; car l'onction divine vous enseigne tout. Voici donc, et je suis sûr que vous ne l'avez pas oublié, voici comment nous avons développé devant vous cette pensée : Nous nous adressons à vous extérieurement ; nos paroles frappent vos oreilles ; et, en cela, nous ressemblons à des ouvriers qui donnent à un arbre la culture extérieure, mais qui ne peuvent ni lui donner l'accroissement, ni faire venir aucun fruit ; c'est en vain que se font entendre à vous nos discours, si Celui qui vous a créés, rachetés et appelés, qui habite en vos âmes par la foi et par son Esprit, ne vous parle intérieurement. La preuve de ceci ? Beaucoup entendent ce qu'on leur dit, mais tous n'en sont pas touchés ; il n'y a, pour s'y rendre, que ceux à qui Dieu parle intérieurement. Pour entendre sa voix, il nous faut lui laisser une place dans notre cœur ; et pour lui donner une place dans notre cœur, il n'en faut point donner au démon. Car le diable veut établir sa demeure dans le cœur de l'homme, pour lui dire intérieurement tout ce qui peut l'entraîner au mal. Mais que dit le Seigneur Jésus ? « Le Prince « de ce monde a été mis dehors[1] ». De quel endroit a-t-il été chassé ? Du ciel ? De la terre ? De l'univers ? Non, mais du cœur des fidèles. Chassons de notre âme l'usurpateur ; que le Rédempteur y habite ; ce Rédempteur n'est autre que celui qui nous a créés. Au dehors, le démon nous attaque, mais il ne peut triompher de Celui à qui nous appartenons ; il nous attaque en nous suggérant toutes sortes de tentations, mais à ces épreuves résiste victorieusement celui qui entend au dedans de lui-même la voix de Dieu, et les enseignements de cette onction dont nous vous avons parlé.

2. « Et », dit l'Apôtre, « elle est la vérité », cette onction ; en d'autres termes, cet esprit de Dieu, qui instruit les hommes, ne peut mentir. « Et non le mensonge : demeurez « dans ce qu'elle vous a enseigné. Et maintenant, mes petits enfants, demeurez en lui, « afin que, lorsqu'il viendra à paraître, nous « soyons pleins de confiance et qu'il ne nous « confonde pas au jour de son avénement ». Remarquez-le, mes frères ; nous croyons en Jésus que nous ne voyons pas : il nous a été annoncé par des hommes qui l'ont vu, qui l'ont touché de leurs mains, qui ont entendu les paroles tombées de ses lèvres, qui, enfin, ont reçu de lui la mission de les faire accepter à leurs semblables, mission qu'ils n'auraient jamais eu la hardiesse d'accomplir de leur chef. Où ont-ils été envoyés ? Vous l'avez appris par la lecture de l'Evangile : « Allez « dans tout l'univers prêcher l'Evangile à « toutes les créatures[1] ». Les Apôtres ont donc été envoyés partout : des miracles et des prodiges sont venus confirmer leurs paroles et disposer les cœurs à les croire ; car ils disaient ce qu'ils avaient vu. Nous croyons donc en Jésus, que nous n'avons pas vu, et nous

[1] Jean, XII, 31.

[1] Marc, XVI, 15.

attendons son second avénement. Quiconque l'attend dans le sentiment de la foi, se réjouira au moment de sa venue ; mais pour ceux qui ne croient pas en lui, ils seront accablés de confusion, lorsqu'apparaîtra ce qu'ils ne voient pas aujourd'hui ; et leur confusion ne durera pas qu'un jour, elle ne passera pas, comme passe d'habitude la confusion de ceux qu'on surprend en délit, et à qui on reproche leur faute. Elle les forcera à se rendre, tout honteux, à la gauche pour entendre cet arrêt : « Allez au feu éternel, qui a été préparé pour « le diable et pour ses anges[1] ». Demeurons donc dans ses paroles, afin qu'il ne nous confonde pas au jour de son avénement. Car il dit dans l'Evangile à ceux qui avaient cru en lui : « Si vous demeurez dans ma parole, vous « serez vraiment mes disciples ». Et comme s'ils disaient : Quel profit en retirerons-nous ? il ajouta : « Et vous connaîtrez la vérité, et la « vérité vous affranchira[2] ». Aujourd'hui, notre salut n'est qu'en espérance, il n'est pas encore réalisé ; car nous ne sommes point encore entrés en possession de ce qu'il nous a promis : nous l'attendons dans l'avenir. Mais celui qui nous a donné sa parole est fidèle à ses promesses, il ne te trompera pas : seulement, il ne faut pas perdre courage, attends donc avec confiance l'exécution de ses engagements. En effet, la vérité ne sait pas être trompeuse. Pour toi, ne sois pas menteur, parlant d'une manière et agissant de l'autre. Aie toujours la foi, et Dieu n'oubliera pas ses promesses. Si tu perds la foi, c'est toi qui te trompes, ce n'est pas celui qui t'a engagé sa parole.

3. « Si vous savez qu'il est juste, sachez que « tout homme qui vit de la justice, est né de « lui ». Aujourd'hui, notre justice vient de la foi. La justice parfaite ne se trouve que dans les anges, et, si on les compare à Dieu, à peine se trouve-t-elle en eux. Si, néanmoins, les âmes et les esprits que Dieu a créés peuvent être doués de quelque justice, elle se voit dans les anges saints, justes, bons, que nulle chute n'a séparés de Dieu, qu'aucun sentiment d'orgueil n'entraîne dans l'abîme, mais qui continuent toujours à contempler le Verbe éternel, et trouvent leur bonheur uniquement en celui qui les a créés. En eux se rencontre la justice parfaite : en nous elle puise son principe dans la foi par l'opération de l'Esprit.

[1] Matth. XXV, 31. — [2] Jean, VIII, 31, 32.

Lorsqu'on lisait le psaume, vous avez entendu ces paroles : « Commencez à louer Dieu par la « confession[1] » . « Commencez », dit le Psalmiste : la source de notre justice, c'est l'aveu de nos fautes. Tu as commencé à ne pas défendre ton péché : tu as, par là même, commencé à devenir juste ; ta justice arrivera à sa perfection, quand tu ne ressentiras plus aucun attrait à commettre l'iniquité, quand la mort sera absorbée pour faire place à la victoire[2], quand la concupiscence ne viendra plus te délecter, quand il n'y aura plus en toi de lutte contre la chair et le sang, quand tu remporteras la couronne de la gloire et que tu triompheras de l'ennemi : alors, tu seras en possession de la justice parfaite. Maintenant, nous luttons encore ; puisque nous luttons, nous sommes dans l'arène ; nous portons des coups, on nous en porte : reste à savoir qui sera vainqueur. Celui-là remportera la victoire, qui, pour frapper, attend sa force, non de lui-même, mais de la toute-puissance de Dieu. Le diable seul lutte avec nous ; pour nous, si nous sommes avec Dieu, nous triomphons du diable ; mais si tu es seul pour lutter avec lui, il te vaincra. C'est un ennemi exercé ; que de palmes il a remportées ! Voyez où il nous a jetés : pour nous faire naître sujets à la mort, il a fait sortir du paradis nos premiers parents eux-mêmes. Que faire donc, puisqu'il est si habile à combattre ? Invoquer l'assistance du Tout-Puissant contre cet esprit malin. Puisse habiter en toi Celui qu'on ne peut vaincre, et tu triompheras en toute sécurité de celui qui triomphe d'habitude. Mais de qui triomphe-t-il ? De ceux en qui Dieu n'habite pas. Car, sachez-le, mes frères, dans le paradis où il avait été placé, Adam a méprisé les ordres de Dieu ; il a relevé la tête comme s'il voulait ne dépendre que de lui-même et ne pas se soumettre à la volonté de l'Eternel ; aussi a-t-il été privé de ses espérances immortelles, de sa bienheureuse destinée[3]. Un homme, déjà exercé au combat, mais condamné à la mort par sa naissance, étendu sur un fumier, en proie à la pourriture et aux vers, a triomphé du diable ; celui-ci a vaincu Adam, mais Adam l'a vaincu en la personne de Job ; car Job était du nombre de ses descendants ; vaincu au paradis, notre premier père a donc été vainqueur sur le fumier. Au paradis, il avait prêté l'oreille aux

[1] Ps. CXLVI, 7. — [2] I Cor. XV, 54. — [3] Gen. III, 6.

sollicitations pressantes d'une femme que le démon avait déjà séduite ; sur le fumier, il dit à Eve : « Tu as parlé comme une femme « insensée [1] ». Là, il prêta l'oreille ; ici, il fit une réponse : au séjour de la joie, il écouta ; au comble de l'épreuve, il remporta la victoire. Aussi, mes frères, voyez ce qui suit dans cette Epître ; elle nous y recommande vivement de triompher du démon, mais avec des forces qui ne soient pas les nôtres. « Si « vous savez qu'il est juste, sachez que tout « homme qui vit selon la justice est né de lui » ; de Dieu, du Christ. En disant : « Est né de lui », il nous donne un encouragement. Dès lors que nous sommes nés de lui, nous sommes donc parfaits.

4. Ecoutez ceci : « Voilà quel amour le « Père a eu pour nous, puisque nous sommes « appelés enfants de Dieu, et que nous le « sommes en effet ». A ceux qui portent un nom sans être effectivement ce qu'il signifie, de quelle utilité peut être ce nom, si la réalité ne s'y trouve pas ? Combien de gens s'appellent médecins, qui n'ont pas appris l'art de guérir ! Combien s'appellent gardiens, qui dorment toute la nuit ? Ainsi, beaucoup portent le nom de chrétiens, qui sont loin de l'être en réalité ; car ils ne sont ce que désigne leur nom, ni dans leur conduite, ni dans leurs mœurs, ni en fait de foi, d'espérance et de charité. Mais que venez-vous d'entendre, mes frères ? « Voilà quel « amour le Père a eu pour nous, puisque « nous sommes appelés enfants de Dieu, et « que nous le sommes en effet. C'est pour- « quoi le monde ne nous connaît point, parce « qu'il ne connaît point Dieu et qu'il ne nous « connaît pas nous-mêmes ». Le monde entier est tout à la fois chrétien et impie, car, par tout le monde, il y a des impies et des gens de religion, mais ceux-ci ne sont pas connus de ceux-là. Comment pensons-nous que les méchants ne connaissent pas les bons ? C'est qu'ils insultent ceux qui mènent une conduite vertueuse. Faites-y attention, et remarquez qu'il y en a peut-être parmi vous. Si, parmi vous, il en est pour vivre chrétiennement, qui méprisent les choses de ce monde, qui ne veuillent ni aller au spectacle, ni s'enivrer pour ainsi dire solennellement, ni, ce qui est plus grave encore, profaner les saints jours par un libertinage appuyé d'exemples venus de haut, s'il en est pour ne pas vouloir agir ainsi, comme ils seront insultés par tous ceux qui se rendent coupables de toutes ces prévarications ! Si de tels hommes étaient connus, les insulterait-on ? Pourquoi ne sont-ils pas connus ? C'est que le monde ne les connaît pas. Qui est le monde ? Ceux qui l'habitent ; comme les habitants d'une maison portent le nom de maison. Je vous ai souvent expliqué ceci, et pour ne point vous ennuyer, je ne veux pas y revenir. Comme vous attachez à ce nom de monde un sens défavorable, ne l'appliquez qu'à ceux qui l'aiment ; il était juste de leur donner le nom de monde, puisqu'ainsi s'appelle ce qu'ils habitent et que toutes leurs affections les y tiennent fixés. Le monde ne nous a pas connus, parce qu'il n'a pas connu Dieu. Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même s'y est montré : c'était Dieu incarné et caché sous les dehors de l'infirmité humaine. Pourquoi ne l'a-t-on point connu ? Parce qu'il blâmait tous les vices des hommes. Comme ils aimaient les plaisirs que procure le péché, ils méconnaissaient Dieu ; comme ils écoutaient volontiers les suggestions de la fièvre, ils insultaient leur médecin.

5. Qu'en est-il de nous ? Déjà nous sommes nés de lui ; mais parce que nous avons l'espérance : « Mes bien-aimés », dit l'Apôtre, « nous sommes maintenant les enfants de « Dieu ». Déjà maintenant ? Si nous sommes déjà les enfants de Dieu, qu'attendons-nous donc ? « Mais ce que nous serons un jour « n'apparaît pas encore ». Serons-nous autre chose que les enfants de Dieu ? Ecoutez ce qui suit : « Nous savons que, quand il viendra « dans sa gloire, nous serons semblables à « lui, parce que nous le verrons tel qu'il est ». Que votre charité comprenne, il s'agit d'une merveilleuse chose : « Nous savons que, quand « il viendra dans sa gloire, nous serons sem- « blables à lui, parce que nous le verrons tel « qu'il est ». Remarquez bien déjà ce que veut dire ce mot : « Est » ; vous en savez la signification. Ce qu'on appelle « est » (non-seulement on l'appelle ainsi, mais il est réellement tel) n'est sujet à aucun changement ; il demeure toujours, ne connaît aucune vicissitude, ne se corrompt en aucune de ses parties ; il ne s'améliore en rien, parce qu'il est parfait ; il ne se détériore pas, car il est éternel. Qu'est-ce donc que cela ? « Au commen-

[1] Job, II, 10.

« cement était le Verbe, et le Verbe était en « Dieu, et le Verbe était Dieu [1] ». Qu'est-ce encore que cela? « Lui qui, ayant la nature « de Dieu, n'a point cru que ce fût pour lui « une usurpation de s'égaler à Dieu [2] ». Les méchants ne peuvent voir le Christ sous cet aspect, c'est-à-dire comme ayant la nature de Dieu, comme Verbe de Dieu, comme Fils unique du Père, comme égal au Père; mais en tant qu'il est le Verbe fait chair, les méchants eux-mêmes pourront le voir, car c'est en cette qualité qu'il viendra juger, comme il est déjà venu ainsi pour être jugé. Homme par l'apparence, mais Dieu en réalité; car « maudit « l'homme qui se confie dans l'homme [3] ». Il est venu comme homme pour être jugé; il viendra comme homme pour exercer le jugement. Et si on ne le voyait pas alors, pourquoi ce passage de l'Ecriture : « Ils verront quel « est Celui qu'ils ont percé [4] ? » C'est des impies qu'il est dit qu'ils verront et qu'ils seront confus. Comment les méchants pourraient-ils ne pas le voir, quand il placera les uns à sa droite et les autres à sa gauche? A ceux qui se trouveront à la droite, il dira : « Venez, « bénis de mon Père, entrez en possession « de son royaume ». Et à ceux qui se trouveront à la gauche, il dira : « Allez au feu éternel [5] ». Ils le verront, mais dans sa forme d'esclave; comme Dieu, ils ne le verront pas. Pourquoi? Parce qu'ils sont méchants, et que le Sauveur lui-même a dit : « Bienheureux ceux qui ont « le cœur pur, car ils verront Dieu [6] ». Nous aurons donc, mes frères, le privilége de contempler quelque chose, de voir ce que l'œil de l'homme n'a point vu, ce que son oreille n'a jamais entendu, ce que son cœur n'a jamais compris [7]. Nous aurons une vision, nous contemplerons une beauté qui surpasse toutes les beautés de la terre, la beauté de l'or et de l'argent, la beauté des forêts et des campagnes, la beauté de la mer et des airs, la beauté du soleil et de la lune, la beauté des étoiles et celle des esprits angéliques, une beauté supérieure à toutes les autres, car toutes les autres lui empruntent leur éclat et leurs charmes.

6. Que serons-nous donc quand nous contemplerons cette admirable beauté? Que nous est-il promis? « Nous lui serons semblables « parce que nous le verrons tel qu'il est ». L'Apôtre a parlé comme il a pu; c'est à notre cœur d'imaginer le reste. Qu'est-ce que Jean lui-même a dit pour nous donner une idée de Celui qui est? Que pouvons-nous dire à notre tour à des hommes si éloignés d'égaler ses mérites? Revenons donc à l'onction divine; revenons à cette onction qui nous instruit intérieurement de ce que notre langue ne saurait exprimer; et puisque maintenant vous ne pouvez voir, sachez du moins désirer de le faire. La vie tout entière d'un bon chrétien n'est qu'un saint désir continuel. Sans doute, ce que tu désires tu ne le vois pas; désire-le néanmoins, et par là tu te rendras capable d'être entièrement satisfait, lorsque viendra le moment de le voir. Lorsque tu veux remplir un contenant quelconque, et que tu sais grandes les dimensions de l'objet qu'on te donnera, tu élargis le sac ou l'outre ou tout autre contenant; tu connais la grosseur de l'objet qui doit y entrer, tu vois que le contenant est petit; aussi l'élargis-tu pour le rendre plus apte à recevoir son contenu; ainsi Dieu, en différant de se donner à toi, dilate tes désirs; en les dilatant, il élargit ton esprit; en l'élargissant, il te rend plus capable de le posséder. Désirons donc, mes frères, puisque nous devons être rassasiés. Voyez comme Paul dilate son cœur, afin d'être à même d'y recevoir ce que Dieu doit lui donner. Voici ses paroles : « Non que j'aie « déjà reçu ou que je sois arrivé à la perfec« tion, mes frères, je ne pense pas avoir déjà « saisi le prix ». Que faites-vous donc en cette vie, si vous n'avez pas encore saisi le prix? « Mais tout ce que je sais, c'est qu'oubliant ce « qui est derrière moi, et que m'étendant « vers ce qui est devant moi, je souhaite ar« demment saisir la palme à laquelle Dieu « m'appelle du haut des cieux [1] ». A l'entendre, il s'est étendu, il a fait tous ses efforts de volonté possible pour saisir le prix. Il se sentait trop petit pour prendre ce que l'œil de l'homme n'a point vu, ce que son oreille n'a point entendu, ce que son cœur n'a jamais compris. Notre vie d'ici-bas consiste donc à donner à notre âme les élans de continuels désirs. Autant nous sommes travaillés par le désir du ciel, autant notre cœur se débarrasse des désirs terrestres et se détache du monde. Nous avons déjà dit parfois : Vide ce que tu dois remplir. Vide le mal qui se trouve en ton

[1] Jean, I, 1. — [2] Philipp. II, 6. — [3] Jérém. XVII, 5. — [4] Jean, XIX, 37. — [5] Matth. XXV, 34, 41. — [6] Id. V, 8. — [7] I Cor. II, 9.

[1] Philipp. III, 13, 14.

cœur, puisque le bien doit le remplir. Par exemple, Dieu veut te remplir de miel ; si tu es plein de vinaigre, où le mettras-tu ? Il faut d'abord débarrasser le vase de ce qu'il contient, puis le purifier, et, pour cela, se remuer, se fatiguer s'il le faut ; ainsi deviendra-t-il propre au nouvel usage. Que nous prononcions des malédictions, que nous parlions d'or, que nous parlions de vin, quoi que nous disions de ce qu'on ne peut dire, quoi que nous voulions dire, nous en revenons toujours à prononcer le nom de Dieu ; et parce que nous prononçons le nom de Dieu, que disons-nous? Ces deux syllabes désignent-elles tout ce que nous attendons? Tout ce que nous avons pu nommer est au-dessous de Dieu ; étendons-nous vers lui, afin que quand il viendra, il nous rassasie. « Nous lui « serons », en effet, « semblables, parce que « nous le verrons tel qu'il est ».

7. « Et qui a cette espérance en lui ». Vous le voyez ; d'après Jean nous ne sommes qu'à l'état d'espérance. Comme l'apôtre Paul est bien d'accord avec son collègue ! « Nous « ne sommes sauvés qu'en espérance : or, « l'espérance qui verrait, ne serait plus de « l'espérance ; car comment espérer ce qu'on « voit déjà ? Si nous espérons ce que nous ne « voyons pas encore, nous l'attendons par « la patience [1]». La patience elle-même excite les désirs. Sois inébranlable, car Dieu est immuable. Continue à marcher, tu atteindras le but ; le but vers lequel tu diriges tes pas ne changera pas de place. Voyez : « Et qui- « conque a cette espérance se purifie comme « Dieu lui-même est pur ». Remarquez-le : Jean ne nous ôte pas notre libre arbitre, puisqu'il dit : « Il se purifie ». Qui est-ce qui nous purifie, si ce n'est Dieu ? Mais Dieu ne te purifie pas malgré toi. Donc, par cela même que tu joins ta volonté à celle de Dieu, tu te purifies toi-même. Tu te purifies, par un effet, non de ton pouvoir, mais de la puissance de celui qui est venu pour habiter en toi. Néanmoins, comme il y a ici un effet de ta propre volonté, tu as une part dans l'œuvre de ta sanctification. Et cette part consiste pour toi à dire comme le Psalmiste : « Secourez-moi, ne m'abandonnez pas [2] ». Dès lors que tu dis : « Secourez-moi », c'est que tu agis ; car si tu ne fais rien, comment peut-il venir à ton secours.

[1] Rom. VIII, 24, 25. — [2] Ps. XXVI, 9.

8. « Quiconque se rend coupable de péché, « et commet l'iniquité ». Que personne ne dise : Autre chose est le péché, autre chose l'iniquité. Que personne ne dise : Je suis un pécheur, mais je ne suis pas un homme inique : « Car tout homme qui se rend cou- « pable de péché et commet l'iniquité ». « Le péché est l'iniquité ». Que dire de nos péchés et de nos iniquités ? écoute les paroles de l'Apôtre : « Vous savez que Dieu s'est rendu « visible pour se charger de nos péchés, et le « péché n'est point en lui ». Celui en qui le péché ne se trouve pas est venu se charger de nos péchés. Si le péché se trouvait en lui, au lieu de se charger de celui des autres, il devrait être déchargé de ses propres fautes. « Quiconque demeure en lui ne pèche pas ». Autant on demeure en lui, autant on est éloigné du péché. « Et quiconque pèche, ne « l'a point vu et ne le connaît pas ». Voici une grande difficulté : « Quiconque pèche, ne « l'a point vu et ne le connaît pas ». En cela, rien d'étonnant. Nous ne l'avons pas vu, mais nous le verrons ; nous ne le connaissons pas, mais nous le connaîtrons ; nous croyons en celui que nous ne connaissons pas. Peut-être le connaissons-nous par la foi, tandis que nous ne le connaissons point de vue? Mais nous l'avons vu et nous le connaissons de croyance ; car si la foi ne nous le fait pas voir, comment peut-on dire que nous sommes éclairés? Il y a une illumination qui vient de la foi, et une autre qui vient de la vue réelle. Maintenant, pendant le cours de notre pèlerinage, c'est la foi qui dirige notre marche, et non la claire vue de Dieu [1]. Notre justice a donc pour principe la foi, mais non pas la réelle vue de l'éternel. Elle sera parfaite, lorsque nous contemplerons Dieu à découvert. Pour le moment, n'abandonnons pas cette justice, qui est le résultat de la foi ; « car le « juste vit de la foi [2] », suivant cette parole de l'Apôtre : « Quiconque demeure en lui ne « pèche pas ». En effet, « tout homme qui « pèche ne l'a pas vu et ne le connaît point ». Celui-là ne croit pas, qui commet le péché ; mais s'il croit, il ne pèche pas, autant, du moins, que cela dépend de sa foi.

9. « Mes petits enfants, que personne ne « vous séduise. Celui qui fait les œuvres de « la justice est juste, comme Jésus-Christ est « juste ». De ce qu'on nous a dit que « nous

[1] II Cor. V, 7. — [2] Rom. I, 17.

« sommes justes comme Jésus-Christ est « juste », avons-nous le droit de penser que nous sommes égaux à Dieu ? Vous devez connaître le sens du mot « comme », car l'Apôtre a déjà dit précédemment : « Il se rend pur, « comme Jésus-Christ lui-même est pur ». Notre pureté, notre justice serait-elle donc égale et pareille à la pureté, à la justice de Dieu ? Qui oserait parler ainsi ? « Comme » ne veut pas toujours établir une égalité parfaite. Je suppose qu'après avoir vu cette immense basilique, un architecte veuille en faire une plus petite, proportion gardée néanmoins dans les dimensions, et que, par exemple, celle-ci ayant une longueur double de sa largeur, il fasse la sienne du double plus longue que large, il semble avoir construit une église comme celle-ci. Mais la plus grande a, je suppose encore, cent coudées, tandis que la plus petite en a seulement trente : la seconde est comme la première, et cependant elle ne lui est pas égale. Vous le voyez donc : on n'emploie pas toujours le mot « comme » dans le sens de la parité et de l'égalité. Remarquez, par exemple, quelle différence il y a entre la figure d'un homme et son image reproduite dans un miroir : dans l'image, dans le corps, même figure ; mais l'image n'est qu'une imitation, le corps est une réalité. Que disons-nous ? Là comme ici on aperçoit des yeux ; si l'on voit ici des oreilles, on en voit aussi là. Très-différentes sont les choses, mais le mot « comme » est employé dans le sens de similitude. Nous avons donc une ressemblance avec Dieu, mais elle n'est pas la même que la ressemblance du Fils avec le Père, dont il est l'égal ; si, pourtant, dans la faible proportion de notre nature, nous n'étions pas comme lui, on ne pourrait, sous aucun rapport, nous dire semblables à lui. Il nous rend donc purs, comme lui-même est pur ; mais il l'est éternellement, et nous, nous le sommes sous l'empire de la foi. Nous sommes justes comme lui-même est juste ; mais s'il l'est, c'est dans l'immuable perpétuité de son être, tandis que nous le sommes en croyant en Celui que nous ne voyons pas, afin de le contempler un jour. Et lorsque notre justice sera parvenue au comble de la perfection, quand nous serons les égaux des anges, notre justice ne sera pas encore égale à celle de Dieu. Combien donc est-elle maintenant loin de l'égaler, puisqu'alors même on ne pourra établir entre elles de parité?

10. « Celui qui commet le péché est enfant « du démon, parce que le démon pécha dès « le commencement. Il est enfant du démon ». Jean veut dire, vous le savez : il imite le démon. En effet, le démon n'a ni fait, ni engendré, ni créé personne ; mais quiconque l'imite, reçoit en quelque sorte la vie de lui ; il devient son fils, non parce qu'il naît réellement de lui, mais parce qu'il l'imite. Comment es-tu fils d'Abraham ? Est-ce qu'Abraham t'a engendré ? De la même manière que les Juifs, fils d'Abraham, mais non héritiers de sa foi, sont devenus les enfants du démon. Ils étaient ses descendants selon la chair, mais ils n'ont pas imité sa foi. Si les enfants d'Abraham ont été déshérités pour ne pas avoir imité leur père ; par une raison tout opposée, tu deviendras son fils, quoiqu'il ne t'ait pas engendré, et ainsi tu mériteras ce beau titre, parce que tu marcheras sur ses traces. Si, au contraire, tu imites le diable qui, par orgueil et impiété, s'est déclaré contre Dieu, tu deviendras son fils, non qu'il t'ait créé ou mis au monde, mais parce que tu suivras son exemple.

11. « Le Fils de Dieu est venu dans le monde ». Voilà donc, mes frères, que tous les pécheurs, en tant que pécheurs, sont devenus enfants du diable. C'est Dieu qui a créé Adam, mais du moment que celui-ci a cédé aux suggestions du démon, il en est devenu le fils, et tous ceux qu'il a mis au monde, il les a engendrés pareils à lui. En naissant, nous avons apporté avec nous la concupiscence ; et avant de contracter nous-mêmes des dettes personnelles, nous sortons de cette source empoisonnée. En effet, si nous venons au monde exempts de toute faute, pourquoi se hâter de porter au baptême les petits enfants, afin de les dégager des chaînes du démon ? En nous donc, remarquez-le, mes frères, en nous deux naissances, l'une en Adam, l'autre dans le Christ. Ce sont deux hommes, mais l'un d'eux est un homme-homme, l'autre un Homme-Dieu ; l'homme-homme nous fait pécheurs, l'Homme-Dieu nous rend justes. Par notre naissance en Adam, nous avons été précipités dans la mort ; par notre naissance dans le Christ, nous avons été élevés à la vie ; la première des deux nous entraîne dans le péché, la seconde nous en délivre. Car le Christ-Homme est venu pour détruire les péchés des hommes : « Le Fils de Dieu est venu

« dans le monde pour détruire les œuvres du « démon ».

12. Pour ne point fatiguer votre charité, je recommande ce qui reste à son attention ; car la difficulté dont la solution nous occupe, roule sur ce que nous nous disons pécheurs. Si, en effet, quelqu'un se dit sans péché, il est un menteur. Nous trouvons dans cette même épître de Jean : « Si nous disons que nous « sommes sans péché, nous nous séduisons « nous-mêmes ». Vous devez vous souvenir de ce passage déjà cité : « Si nous disons que « nous n'avons pas de péché, nous nous sé- « duisons nous-mêmes, et la vérité ne se « trouve pas en nous [1] ». Plus loin, tu lis encore ces passages : « Quiconque est né de « Dieu, ne commet point de péché. Celui qui « commet le péché, ne l'a point vu et ne le « connaît pas. Celui qui fait l'iniquité, est en- « fant du diable ». Le péché ne vient pas de Dieu. L'Apôtre nous fournit à nouveau un sujet de crainte. D'une part, comment sommes-nous enfants de Dieu, et de l'autre, comment avouons-nous que nous sommes pécheurs ? Dirons-nous que nous ne sommes point nés de Dieu ? Alors, quel effet ces sacrements produisent-ils dans les petits enfants ? Qu'a dit Jean ? « Celui qui est né de Dieu ne pèche « pas ». Le même a dit encore : « Si nous di- « sons que nous n'avons pas de péché, nous « nous séduisons nous-mêmes, et la vérité ne « se trouve point en nous ». Question importante et difficile à traiter ! J'aurais voulu appeler toute l'attention de votre charité sur la solution à donner à cette difficulté. Demain, nous traiterons ce sujet au nom du Seigneur, et selon qu'il nous inspirera.

[1] I Jean, I, 8.

CINQUIÈME TRAITÉ.

DEPUIS LES PAROLES SUIVANTES : « QUICONQUE EST NÉ DE DIEU NE COMMET POINT LE PÉCHÉ », JUSQU'A CES AUTRES : « N'AIMONS NI DE PAROLE NI DE LANGUE, MAIS PAR LES ŒUVRES ET EN « VÉRITÉ ». (Chap. III, 9-18.)

LA CHARITÉ, VERTU DES ENFANTS DE DIEU.

Nous sommes enfants de Dieu : l'enfant de Dieu ne pèche pas, et pourtant quiconque se dit sans péché est un menteur. Comment concilier ces deux vérités ? C'est que le péché dont il s'agit n'est autre que la violation du commandement de la charité, et qu'on ne le commet pas quand on est enfant de Dieu et que la pratique de la charité efface les autres fautes. Or, Jésus-Christ nous a enseigné cette vertu par ses paroles et ses exemples ; les saints en ont été des modèles ; le baptême en a déposé le germe en nous ; c'est comme un moyen de voir Dieu sur la terre, puisqu'on aime le prochain qui est son image. Quiconque aime son prochain a la vie en lui, et quiconque déteste son frère est déjà mort, car il est condamné à mort par Dieu en qualité d'homicide. Pratiquons donc, s'il le faut, jusqu'à la mort, cette vertu la plus précieuse de toutes et sans laquelle les autres ne sont rien.

1. Je vous en conjure, écoutez attentivement, car la question que nous avons à traiter n'est pas de mince importance ; si j'en juge d'après le soin que vous avez mis hier à m'écouter, j'ai tout lieu de le croire, vous êtes venus aujourd'hui avec un désir encore plus vif de saisir mes paroles. Il s'agit, en effet, de résoudre une grande difficulté, à savoir : comment l'Apôtre dit-il dans cette épître : « Quiconque est né de Dieu ne pèche pas », tandis que, plus haut, et dans la même épître, il a dit : « Si nous disons que nous sommes « sans péché, nous nous séduisons nous- « mêmes, et la vérité n'est point en nous [1] ». Que fera celui qui se trouve serré entre ces deux passages tirés de la même épître ? S'il avoue qu'il est pécheur, il craint de s'entendre dire : Tu n'es donc pas né de Dieu, puisqu'il est écrit : « Quiconque est né de Dieu ne « pèche point ». Si, au contraire, il dit qu'il est juste et qu'il n'a pas de péché, il se sent

[1] I Jean, I, 8.

blessé, d'un autre côté, par ces paroles de la même épître : « Si nous disons que nous « sommes sans péché, nous nous séduisons « nous-mêmes, et la vérité n'est point en « nous ». Placé entre ces deux extrémités, l'homme ne sait ni ce qu'il doit dire, ni l'aveu ou la déclaration qu'il peut faire. Affirmer qu'on est sans péché, c'est dangereux, et c'est non-seulement dangereux, mais encore mensonger. « Nous nous séduisons nous-mêmes », dit Jean, « et la vérité n'est point en nous, si « nous disons que nous n'avons pas de pé- « ché ». Ah, si seulement tu n'en avais pas et que tu pusses le dire ! Car tu dirais vrai, et à déclarer la vérité, tu ne craindrais pas d'être souillé de la moindre apparence de péché. Mais si tu tiens un pareil langage, tu fais mal, parce que tu dis un mensonge. « La vérité », dit l'Apôtre, « n'est pas en « nous, si nous disons que nous sommes sans « péché ». Il ne dit pas : Nous avons été, afin de ne pas sembler faire allusion à la vie passée. Car cet homme a eu des péchés ; mais du moment qu'il est devenu enfant de Dieu, il a commencé à ne plus en avoir. Les choses étant ainsi, nulle difficulté ne nous embarrasserait. Car nous dirions : Nous avons été pécheurs, mais aujourd'hui nous sommes justifiés : nous avons eu des péchés ; aujourd'hui, nous n'en avons plus. Mais ce n'est pas de la sorte qu'il s'exprime : que dit-il donc ? « Si nous disons que nous n'avons pas de pé- « ché, nous nous séduisons, et la vérité n'est « pas en nous ». Quelques moments après il ajoute : « Quiconque est né de Dieu, ne pèche « point ». Jean lui-même n'était-il pas né de Dieu ? Si Jean, de qui vous avez entendu dire qu'il reposa sur la poitrine du Sauveur, n'est pas né de Dieu, quelqu'un osera-t-il espérer avoir obtenu la faveur de la régénération, refusée à l'Apôtre qui, pourtant, a mérité de reposer sur le cœur de Jésus ? Celui que le Seigneur aimait par-dessus tous les autres [1], aurait-il été seul à ne pas recevoir du Christ la vie de l'Esprit ?

2. Examinez maintenant ces paroles : je vous recommande encore notre embarras, afin que, en raison de votre attention, qui est, pour vous et pour nous, une véritable prière, Dieu dilate nos esprits et nous permette de sortir de cette difficulté : ainsi, personne ne trouvera une occasion de perte dans la parole du Tout-Puissant, qui a été prêchée et écrite uniquement pour nous guérir et nous sauver. « Tout homme qui fait le péché et commet « l'iniquité ». Ici, ne fais aucune distinction : « Le péché, c'est l'iniquité ». Ne dis pas : Je suis un pécheur, mais je ne suis pas un homme inique : « Le péché, c'est l'iniquité ». Vous savez que Dieu s'est « rendu visible « pour se charger de nos péchés, et le péché « n'est point en lui ». Quel avantage retirons-nous de ce qu'il est venu sans péché ? « Qui- « conque ne pèche point demeure en lui, et « quiconque pèche, ne l'a point vu et ne le « connaît pas. Mes petits enfants, que per- « sonne ne vous séduise. Celui qui fait les « œuvres de justice, est juste comme Jésus- « Christ est juste ». Nous l'avons déjà dit : le mot « comme » s'emploie d'habitude, non dans le sens de l'égalité, mais dans celui d'une certaine ressemblance. « Celui qui com- « met le péché est enfant du démon, parce « que le démon pèche dès le commencement ». Nous avons ajouté que le démon n'a créé ni engendré personne, mais que ses imitateurs semblent tenir de lui la vie. « Le Fils de Dieu « est venu dans le monde pour détruire les « œuvres du démon [1] ». C'est donc pour détruire le péché qu'est venu Celui qui est sans péché. L'Apôtre continue : « Quiconque est « né de Dieu, ne commet point le péché, « parce que la semence de Dieu demeure en « lui, et il ne peut pécher, parce qu'il est né « de Dieu ». Voilà une parole qui nous ôte toute liberté d'action. Par ces paroles : « Il ne « pèche pas », Jean a peut-être voulu désigner un péché en particulier, et non toute sorte de péchés ; de la sorte tu devrais regarder ce passage : « Celui qui est né de Dieu ne pèche « pas », comme ayant rapport à une seule espèce de fautes que ne peut commettre ce qui est né de Dieu. Cette faute serait de telle nature que quiconque s'en rendrait coupable imprimerait sur toutes ses autres prévarications le sceau de la permanence, et quiconque s'en préserverait, ferait, par là même, disparaître tous ses autres péchés. En quoi consiste ce péché ? A violer la loi. Quelle loi ? « Je vous donne une loi nouvelle, c'est de « vous aimer les uns les autres [2] ». Attention ! Ce commandement du Christ s'appelle la charité ; par elle sont détruits les péchés. Ne point l'avoir en soi, c'est une grande

[1] Jean, XIII, 23.

[1] Jean [illegible] — [2] Id. XIII, 34.

faute, c'est la source de toutes les fautes.

3. Remarquez-le, mes frères : nous venons d'indiquer une pensée qui sera, pour ceux qui la saisiront bien, la clef de la difficulté proposée. Toutefois, marchons-nous seulement avec les plus agiles ? Non ; et nous ne devons point laisser en arrière ceux mêmes dont le pas est plus lent. Essayons de vous communiquer de notre mieux notre pensée, et de la mettre à la portée de tous. J'imagine, mes frères, que nous devons considérer comme ayant souci de son âme tout homme qui entre dans l'Eglise, non sans motif, qui ne cherche pas à y trouver un avantage temporel ; qui, par conséquent, n'y pénètre pas afin de s'y occuper d'affaires d'intérêt, mais qui s'y présente pour entrer en possession des biens éternels promis à titre de récompense à ses efforts : cet homme doit donc voir s'il marche dans le chemin du ciel, de façon à ne pas rester en arrière, à ne pas reculer, à ne pas s'égarer, ou, en se traînant péniblement le long de la voie, à ne point arriver au but. Que celui qui a souci de son âme, marche vite ou lentement, peu importe, pourvu qu'il ne s'écarte pas du droit chemin. J'en ai fait la remarque ; dans la pensée de Jean, ces paroles : « Celui qui est né de Dieu ne pèche « pas », doivent peut-être s'entendre dans le sens d'un péché particulier ; car, autrement, ce passage serait en contradiction avec celui-ci : « Si nous disons que nous n'avons pas de « péché, nous nous séduisons nous-mêmes, « et la vérité n'est point en nous ». On peut donc résoudre ainsi la difficulté : Il y a un péché dont ne peut se rendre coupable celui qui est né de Dieu : si on ne le commet pas, tous les autres disparaissent ; mais si on le commet, tous les autres demeurent. En quoi consiste ce péché ? A agir contre le commandement du Christ, contre le testament nouveau. Quel est le commandement nouveau ? « Je vous donne un commandement nouveau, « c'est de vous aimer les uns les autres ». Que celui qui agit contre la charité et l'amour de ses frères, n'ait pas l'audace de se glorifier et de se dire enfant de Dieu. Pour celui qui a été établi dans la charité fraternelle, il y a des péchés particuliers dont il ne peut se rendre coupable, surtout le péché de détester son frère. Que penser, maintenant, des autres péchés à l'occasion desquels Jean a dit : « Si « nous disons que nous n'avons pas de péché, « nous nous séduisons nous-mêmes, et la vé« rité n'est pas en nous ? » Pour nous rassurer, écoutons ces autres paroles de l'Ecriture : « La charité couvre la multitude des pé« chés [1] ».

4. Nous recommandons la charité, cette épître la recommande aussi. Après sa résurrection, le Sauveur a-t-il interrogé Pierre sur un autre sujet que celui-ci : « M'aimes-tu ? » Ce ne fut pas assez de lui adresser une fois pour toutes cette question : il y revint une seconde, et même une troisième fois. A la troisième interrogation, Pierre se chagrina de voir que Jésus semblait ne pas croire à sa parole, comme s'il ignorait ses sentiments intimes ; néanmoins, le Sauveur lui fit la même demande par trois fois différentes. Par crainte, Pierre avait trois fois renié le Christ : trois fois il le confessa par amour [2]. Voilà que Pierre aime le Seigneur. Que fera-t-il pour lui ? Son trouble se trahit, comme celui du Psalmiste, dans ces paroles : « Que rendrai-je « au Seigneur pour tous les biens dont il m'a « comblé ? » Celui qui s'exprimait ainsi dans le psaume, considérait les bienfaits qu'il avait reçus de Dieu ; il cherchait à savoir ce qu'il pourrait lui rendre en retour, et n'y parvenait pas. En effet, tout ce que tu serais à même de lui offrir par reconnaissance, ne l'as-tu pas reçu de ses mains avant de le lui rendre ? Que trouva donc le Prophète, pour en faire hommage à son Dieu ? Comme je l'ai déjà dit, mes frères, ce qu'il tenait de la générosité divine, voilà ce qu'il trouva à lui offrir pour le remercier de ses dons : « Je recevrai « le calice du salut, et j'invoquerai le nom du « Seigneur [3] ». Qui lui avait donné le calice du salut, sinon celui à qui il voulait donner un témoignage de sa gratitude ? Recevoir le calice du salut et invoquer le nom du Seigneur, c'est être rassasié de charité ; c'est en être saturé au point, non-seulement de ne pas haïr son frère, mais même d'être prêt à mourir pour lui. Etre prêt à mourir pour son frère, tel est le comble de la charité. Le Sauveur s'est donné lui-même comme exemple de cette charité parfaite. Il est, en effet, mort pour tous : alors, il priait pour ses bourreaux, et disait : « Père, pardonnez-leur, car ils ne « savent ce qu'ils font [4] ». S'il avait été seul à agir ainsi, s'il n'avait pas eu de disciples pour

[1] I Pierre, IV, 8. — [2] Jean, XXI, 15-17. — [3] Ps. CXV, 12, 13. — [4] Luc, XXIII, 34.

l'imiter, il n'aurait pas été Maître. Mais il a eu des disciples qui ont suivi ses traces et imité ses exemples. Pendant qu'on lui jetait des pierres, Etienne était agenouillé et disait : « Seigneur, ne leur imputez point ce crime [1] ». Il aimait ses bourreaux, puisqu'il mourait même pour eux. Ecoute aussi l'apôtre Paul : « Je me sacrifierai moi-même pour vos « âmes [2] ». Il était, en effet, du nombre de ceux pour qui Etienne priait, quand il tombait victime de leurs coups. Voilà la charité parfaite : elle se trouve, dans toute sa perfection, en celui qui aime ses frères au point d'être prêt à tout faire, et même à mourir pour eux. Mais peut-on remarquer en elle ce degré de perfection, aussitôt qu'elle a pris naissance dans une âme ? Pour être à même de devenir parfaite, elle commence par y naître ; puis elle s'alimente ; puis elle se fortifie ; puis, enfin, elle se perfectionne ; et, quand elle est parvenue à ce comble de la perfection, que dit-elle ? « Le Christ est ma « vie, et la mort m'est un gain. J'éprouve un « ardent désir d'être détaché des liens du « corps, et d'être avec Jésus-Christ, ce qui est, « sans comparaison, le meilleur ; mais il est « plus avantageux pour vous que je demeure « en cette vie [3] ». Paul voulait vivre pour ceux en faveur desquels il était prêt à mourir.

5. Voulez-vous une preuve que c'est bien la charité parfaite que ne viole point, contre laquelle ne pèche pas quiconque est né de Dieu ? La voici. Le Sauveur dit à Pierre : « Pierre, m'aimes-tu ? » Celui-ci répondit : « Je vous aime ». Jésus ne dit pas : Si tu m'aimes, rends-moi service. Pendant le cours de sa vie mortelle, le Christ eut faim et soif : dans les moments où il éprouvait le besoin de boire et de manger, on lui offrait l'hospitalité, et, comme nous le voyons dans l'Evangile, des personnes riches subvenaient à tous ses besoins [4]. Zachée le reçut dans sa maison, et, parce qu'il reçut le médecin, il fut guéri de son mal. De quel mal ? De l'avarice. Il était en effet très-riche, et prince des publicains. Voyez comment il fut guéri du défaut d'avarice : « Je donne », dit-il, « la moitié de « mes biens aux pauvres, et si j'ai fait tort à « quelqu'un en quoi que ce soit, je lui ren« drai quatre fois autant [5] ». S'il a conservé la moitié de sa fortune, c'était, non pour en jouir, mais pour payer ses dettes. Il donna donc, ce jour-là, l'hospitalité à son médecin, puisque le Seigneur se trouvait dans l'infirmité de la chair, et que les hommes devaient lui prêter aide et secours, il voulait, par là, leur faire du bien ; car c'était à leur avantage, et non pas au sien, qu'il travaillait. Demandait-il du soulagement aux anges qui le servaient ? Le besoin ne s'en faisait pas davantage sentir à son serviteur Elie, auquel un corbeau apportait de sa part le pain et la viande nécessaires : pourtant, afin d'avoir l'occasion de bénir une pieuse veuve, Dieu lui envoie son serviteur, et elle fournit à la subsistance de l'homme que nourrissait en secret le Très-Haut [1]. Cependant, quoique les gens charitables travaillent à leur propre avantage, en subvenant aux besoins des serviteurs de Dieu, à cause de cette promesse de récompense clairement faite par le Sauveur dans l'Evangile : « Celui « qui reçoit le prophète comme prophète, « recevra la récompense du prophète, et « celui qui reçoit le juste, recevra la récom« pense du juste ; et celui qui donnera à « boire à l'un de ces plus petits, seulement « un verre d'eau froide, en qualité de mon « disciple, en vérité, je vous le dis, il ne per« dra point sa récompense [2] ». Quoique ceux qui agissent de la sorte, travaillent à leur propre avantage, il était, néanmoins, impossible d'exercer ainsi la charité à l'égard du Dieu qui allait remonter au ciel. Pierre l'aimait, mais que pouvait-il faire pour lui, en signe de gratitude ? Ecoute, le voici : « Pais « mes brebis », c'est-à-dire : Fais pour les frères ce que j'ai fait pour toi. Je vous ai tous rachetés au prix de mon sang ; n'hésitez pas de mourir pour la confession de la vérité, afin que les autres vous imitent.

6. Mais c'est là, avons-nous dit, mes frères, la charité parfaite : celui qui est né de Dieu, la possède. Que votre charité me prête toute son attention : comprenez bien ce que je dis. L'homme baptisé a reçu le sacrement qui l'a fait naître : il possède ce sacrement ; sacrement grand, divin, saint, ineffable. Remarque-le : il est si grand qu'il crée un homme nouveau en lui remettant tous ses péchés. Toutefois, examinons attentivement notre cœur ; voyons si ce qui s'est fait sur notre corps s'est fait parfaitement dans notre âme :

[1] Act. VII, 59. — [2] II Cor. XII, 15. — [3] Philipp. I, 21-24. — [4] Luc, VIII, 5. — [5] Id. XIX, 6-8.

[1] III Rois, XVII, 1-9. — [2] Matth. X, 41, 42.

La charité y existe-t-elle? Alors, disons : Je suis né de Dieu ; si, au contraire, elle n'y existe pas, nous en portons la marque imprimée sur nous, c'est vrai ; mais nous avons quitté le bon chemin, nous errons loin de lui. Ayons la charité : autrement, ne nous disons pas enfants de Dieu. Mais, dira-t-on, j'ai reçu le sacrement. Ecoute l'Apôtre : « Quand je pénétrerais tous les mystères, et « que j'aurais toute la foi possible, jusqu'à « transporter les montagnes, si je n'ai pas la « charité, je ne suis rien [1] ».

7. Si vous vous en souvenez, nous vous l'avons dit en commençant l'explication de cette Epître, rien ne nous y est si vivement recommandé que la charité. Quoique l'Apôtre semble y parler de chose et d'autre, il en revient toujours là, et il veut rapporter à la charité toutes ses paroles. Voyons si, même en cet endroit, il agit de la sorte. Ecoute bien : « Quiconque est né de Dieu ne commet point « le péché ». Nous cherchons à savoir quel péché. Car s'il était ici question de toute espèce de péché, ce passage contredirait ces autres paroles : « Si nous disons que nous « n'avons pas de péché, nous nous séduisons, « et la vérité n'est pas en nous ». Que Jean nous dise donc quel est ce péché : qu'il nous instruise ; je ne veux pas dire témérairement que ce péché est la violation du précepte de la charité ; il a dit plus haut : « Celui qui « hait son frère est dans les ténèbres, et il « marche dans les ténèbres, et il ne sait où il « va, parce que les ténèbres l'ont aveuglé [2] ». Mais peut-être s'est-il expliqué plus loin et a-t-il prononcé le nom de la charité. Remarquez-le : toute cette circonlocution aboutit finalement à ce résultat : « Quiconque est né « de Dieu ne pèche point, parce que la semence « de Dieu demeure en lui ». La semence de Dieu, ou, en d'autres termes, la parole divine ; aussi l'Apôtre dit-il : « Je vous ai engendrés « par l'Evangile [3]. Il ne peut commettre le « péché, parce qu'il est né de Dieu ». Que Jean nous l'explique : voyons en quel sens l'enfant de Dieu ne peut pécher. « En cela, « on reconnaît les enfants de Dieu et les « enfants du démon. Quiconque n'est pas « juste, n'est point né de Dieu, non plus que « celui qui n'aime pas son frère ». Nous voyons maintenant, à n'en pas douter, pourquoi il dit : « Non plus que celui qui n'aime « pas son frère ». La charité est donc la seule marque distinctive entre les enfants de Dieu et ceux du démon. Que tous fassent sur eux le signe de la croix ; que tous répondent : Ainsi soit-il ; que tous chantent : Alleluia ; que tous reçoivent le baptême, qu'ils entrent dans les églises, qu'ils bâtissent des basiliques. Rien, si ce n'est la charité, ne distingue les fils de Dieu des fils du démon. Ceux qui ont la charité, sont nés de Dieu ; ceux qui ne l'ont pas, ne sont pas ses enfants. Précieuse marque, distinction inestimable. Possède ce que tu voudras, si tu n'as pas la charité, le reste ne te sert de rien. Que le reste te fasse défaut, mais que, du moins, tu aies la charité, et tu auras accompli la loi. « Car celui qui « aime son prochain, accomplit la loi », dit l'Apôtre, « et l'amour est la plénitude de la « loi [1] ». Je considère la charité comme étant cette perle précieuse que l'Ecriture nous montre recherchée par un marchand : « Cet « homme, ayant trouvé une perle d'un grand « prix, vend tout ce qu'il possède et l'achète [2] ». Cette perle d'un grand prix, c'est bien la charité, sans laquelle rien de ce que tu possèdes ne peut t'être de quelque utilité, et qui te suffirait à elle seule, lors même que tu ne posséderais rien autre chose. Aujourd'hui, tu ne vois Dieu que par la foi ; plus tard, tu le verras réellement. Si nous l'aimons, lors même que nous ne pouvons encore le contempler, que sera-ce lorsque nous le verrons de nos yeux ? Mais à quoi devons-nous consacrer tous nos soins? A aimer nos frères. Tu peux me dire : Je n'ai pas vu Dieu ; peux-tu me dire : Je ne vois pas l'homme? Aime ton prochain ; car si tu aimes le prochain que tu aperçois, tu verras aussi Dieu, parce que tu verras la charité même, et que Dieu habite en ton cœur.

8. « Celui qui n'est pas juste, n'est point né « de Dieu, non plus que celui qui n'aime « point son frère. Car ce qui nous a été an« noncé », vois comment il le prouve : « Car « ce qui nous a été annoncé et ce que nous « avons entendu dès le commencement, c'est « que nous nous aimions les uns les autres ». Il nous montre que tel est le motif de ses paroles ; et quiconque agit contre ce commandement, tombe dans le péché énorme où tombent ceux qui ne sont pas nés de Dieu. « Et que nous n'imitions pas Caïn, qui était

[1] I Cor. XIII, 2. — [2] I Jean, II, 11. — [3] I Cor. IV, 15

[1] Rom. XIII, 8, 10. — [2] Matth. XIII, 46.

« poussé par le malin esprit et qui tua son « frère. Et pourquoi le tua-t-il? Parce que « ses œuvres étaient mauvaises, et que celles « de son frère étaient bonnes ». Où se trouve l'envie, l'amour fraternel ne peut donc se trouver en même temps. Que votre charité y fasse attention. Quiconque est rongé par l'envie, n'aime pas. Le péché du démon se trouve en lui, parce que l'envie du démon a causé la chute de l'homme. Il était tombé le premier, et il conçut de l'envie en voyant l'homme debout; s'il a voulu faire choir Adam, c'était non pour se relever lui-même, mais pour ne pas se trouver seul dans l'abîme. De ce fait qu'il a occasionné la chute du premier homme, vous devez conclure que l'envie ne se rencontre pas dans la charité. En faisant l'éloge de la charité, Paul a dit positivement : « La charité n'est pas envieuse [1] ». La charité faisait défaut en Caïn, et si elle avait manqué à son frère, le sacrifice d'Abel n'eût pas été agréé de Dieu. Ils lui offrirent, l'un des fruits de la terre, l'autre des agneaux de son troupeau. A votre avis, mes frères, pourquoi Dieu méprisa-t-il les fruits de la terre et accepta-t-il les agneaux du troupeau? C'est que, sans faire attention à la nature des présents, il considéra les dispositions intérieures de l'un et de l'autre, et il reposa ses regards sur le sacrifice de celui qui le lui offrait avec amour, tandis qu'il détourna les yeux du sacrifice de celui qui ressentait de la jalousie en le lui offrant. Ce qui faisait le prix des actions d'Abel, c'était donc la charité seule, comme ce qui rendait mauvaises les actions de Caïn, c'était l'envie qu'il éprouvait à l'égard de son frère. Ce ne fut pas assez pour lui de haïr son frère et de jalouser ses bonnes œuvres; comme il n'avait pas le courage de l'imiter, il le fit mourir. Par là, il devint évident que Caïn était un enfant du démon, et qu'Abel était un juste de Dieu. Par là, mes frères, les hommes se distinguent donc les uns des autres. Ne faites pas attention à ce que dit un homme, mais à ce qu'il fait et à ce qu'il aime. Dès lors qu'il agit mal à l'égard du prochain, il montre ce qu'il a dans le cœur. C'est la tentation qui fait connaître l'homme.

9. « Ne vous étonnez pas, mes frères, si le « monde vous déteste ». Faut-il vous dire encore ce qu'est le monde? Ce n'est ni le ciel, ni la terre, ni ces œuvres visibles sorties des mains de Dieu : ce sont les amateurs du monde. En répétant sans cesse la même chose, je deviens ennuyeux pour plusieurs; et, pourtant, ce n'est pas inutilement que je me répète, car, demandez à quelques-uns ce que j'ai dit, ils ne vous répondront pas. Il me faut donc appuyer sur ce point, afin que mes paroles se gravent dans le cœur de ceux qui m'écoutent. Qu'est-ce que le monde? Si vous prenez ce mot en mauvaise part, on entend par le monde tous ceux qui l'aiment: considéré à son meilleur point de vue, il signifie le ciel, la terre et toutes les créatures de Dieu qu'ils renferment; c'est dans ce sens qu'il est dit : « Et le monde a été fait par lui [1] ». Ce mot désigne encore tous les habitants de la terre ; Jean lui-même l'a employé en ce sens : « Et « lui-même est la victime de propitiation pour « nos péchés, et non-seulement pour les nô- « tres, mais aussi pour ceux de tout le monde [2] ». Sous ce vocable il range tous les fidèles répandus dans l'univers. Quant au monde, pris dans l'acception défavorable du mot, ce n'est autre chose que les amateurs du monde. Ceux qui aiment le monde ne peuvent aimer le prochain.

10. « Si le monde nous déteste, nous savons ». Que savons-nous? « Que nous avons passé de « la mort à la vie ». Pourquoi le savons-nous? « Parce que nous aimons nos frères ». Que personne ne questionne son voisin; que chacun de nous rentre en lui-même; et s'il trouve en son cœur la charité fraternelle, qu'il soit tranquille, parce qu'il a passé de la mort à la vie. Il est déjà placé à la droite; si maintenant sa gloire est cachée, qu'il n'y fasse pas attention ; lorsqu'aura lieu l'avénement du Seigneur, alors il apparaîtra dans la gloire. Il n'est pas mort, mais il en est encore au temps de l'hiver; sa racine est vivace, mais ses branches semblent desséchées ; au dedans se trouvent et se cachent la séve, les feuilles et les fruits, en attendant la saison d'été. « Nous savons » donc « que nous avons passé « de la mort à la vie, parce que nous aimons « nos frères. Celui qui n'aime point, demeure « dans la mort ». N'allez pas vous imaginer, mes frères, que détester ou ne pas aimer soit peu de chose ; écoutez ce qui suit : « Quicon- « que hait son frère, est homicide ». S'il en est parmi nous un seul qui attache peu d'importance à la haine du prochain, pourra-t-il

[1] I Cor. XIII, 4.

[1] Jean, I, 10. — [2] I Jean, II, 2.

avoir en son âme la même idée à l'égard de l'homicide? Il ne porte pas encore la main sur son frère pour le faire mourir, mais il est déjà regardé par Dieu comme un homicide. La victime est encore vivante, et le bourreau est déjà jugé. « Quiconque hait son frère est « homicide. Et vous savez que nul homicide « n'a la vie éternelle résidante en lui ».

11. « Nous avons connu l'amour de Dieu « envers nous »; l'Apôtre parle de la charité parfaite, de cette charité dont nous vous avons parlé. « Nous avons connu l'amour de « Dieu envers nous, parce qu'il a donné sa « vie pour nous, et nous devons aussi donner « notre vie pour nos frères ». Voilà l'explication de ces paroles : « Pierre, m'aimes-tu? « Pais mes brebis ». Jésus voulait que Pierre fît paître ses brebis, en ce sens qu'il donnât sa vie pour elles; j'en trouve la preuve dans ces paroles que le Sauveur adressa immédiatement après à son Apôtre : « Lorsque tu étais « plus jeune, tu te ceignais toi-même, et tu « allais où tu voulais; mais quand, dans ta « vieillesse, tu étendras tes mains, un autre « te ceindra et te mènera où tu ne voudras « pas. Or », remarque l'Evangéliste, « il dit « cela pour indiquer par quelle mort il devait « glorifier Dieu [1] ». En disant à Pierre : « Pais « mes brebis », il voulait lui apprendre à mourir pour elles.

12. Où commence la charité, mes frères? Réfléchissez un peu ; vous savez déjà où elle puise sa perfection ; quelle est sa fin et son caractère? Le Sauveur lui-même vous l'a appris dans l'Evangile : « Personne ne peut té« moigner un plus grand amour qu'en don« nant sa vie pour ses amis [2] ». Dans l'Evangile, il nous apprend donc en quoi consiste la perfection de la charité, et il nous en donne la plus haute idée dans ce passage. Mais vous vous adressez à vous-mêmes cette question ; vous vous dites : Quand pourrons-nous avoir cette charité? Ne va pas si vite à perdre confiance en toi ; elle a peut-être déjà pris naissance en ton cœur ; seulement, elle n'est pas arrivée encore au comble de la perfection ; nourris-la pour qu'elle ne périsse pas. Mais, me diras-tu, comment savoir si je l'ai? Nous avons appris comment elle se perfectionne ; apprenons où elle commence. Jean continue en ces termes : « Un homme qui a les biens « de ce monde et qui, voyant son frère dans « la détresse, lui ferme son cœur et ses en« trailles, comment aurait-il en soi l'amour « de Dieu? » Voilà où commence la charité. Si tu n'es pas encore capable de mourir pour le prochain, sois déjà au moins disposé à partager ton bien avec lui. Que la charité émeuve tes entrailles; et, en voyant ton frère dans le besoin, aide-le, non par ostentation, mais par l'effet du plus pur sentiment de compassion miséricordieuse. Car si tu n'es pas assez généreux pour donner au prochain ton superflu, le seras-tu assez pour sacrifier ta vie en sa faveur? Tu as, par devers toi, de l'argent que les voleurs peuvent te prendre; s'ils ne te le prennent pas, si, pendant la vie, il ne te quitte point, la mort t'en séparera. Que faire alors? Ton frère a faim, il se trouve dans l'embarras; peut-être est-il arrêté, pressé par un créancier; il ne possède rien, et toi tu es riche; c'est ton frère; vous avez été achetés en même temps, le prix de votre rançon est le même ; vous avez été rachetés au prix du sang du Christ. Vois si tu as pitié de ce frère, quand tu es riche des biens du monde. Que m'importe, me diras-tu? Irai-je donner ma fortune pour le préserver d'embarras? Si ton cœur te répond de la sorte, l'amour du Père ne se trouve pas en toi, et si l'amour du Père ne se trouve pas en toi, tu n'es pas né de Dieu. Comment alors te glorifier d'être chrétien? Tu en as le nom, mais tu n'en mènes pas la conduite; que si tes œuvres sont d'accord avec ton nom, on aura beau t'appeler païen, tu montreras par ta manière d'agir que tu es chrétien. Mais si tes mœurs ne dénotent pas en toi un disciple du Christ, lors même que tout le monde t'appellerait chrétien, à quoi te servirait d'en porter le nom sans l'être réellement? « Un homme qui a les biens de « ce monde et qui, voyant son frère dans la « détresse, lui ferme son cœur et ses entrail« les, comment aurait-il en soi l'amour de « Dieu? » L'Apôtre ajoute : « Mes petits en« fants, n'aimons pas seulement de parole et « de langue, mais par les œuvres et en vé« rité ».

13. Je le pense, mes frères, je vous ai fait suffisamment connaître le grand secret, l'indispensable mystère de la charité. Ce qu'elle est, toute l'Ecriture nous le dit; mais je ne sais si en aucun endroit il en est plus question que dans cette Epître. Nous vous prions, nous vous conjurons dans le Seigneur de

[1] Jean, XXI, 15-19. — [2] Id. XV, 13.

garder le souvenir de ce que nous vous en avons dit, et de venir avec régularité écouter attentivement ce qui nous reste à vous dire sur cette Epître, pour vous l'expliquer dans son entier. Ouvrez votre cœur à la bonne semence ; arrachez-en les épines afin qu'elles n'y étouffent pas le grain que nous y déposons, et que la récolte y vienne abondante ; le laboureur aura ainsi lieu de se réjouir, et il préparera pour vous, non pas le feu comme si vous étiez de la paille, mais ses greniers, parce que vous serez du bon grain.

SIXIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CES PAROLES : « PAR LA NOUS CONNAISSONS QUE NOUS SOMMES ENFANTS DE LA VÉRITÉ », JUSQU'A CES AUTRES : « ET C'EST L'ANTECHRIST DONT VOUS AVEZ ENTENDU DIRE, ETC. » (Chap. III, 19-24 ; IV, 1-3.)

LA FOI ET LES ŒUVRES.

Le commencement de la charité consiste à donner son superflu ; puis la parole de Dieu et l'espérance de la vie éternelle lui servent d'aliment et l'aident à arriver à sa perfection. Elle seule donne du prix à nos œuvres de miséricorde, et, si elle est sincère, elle nous ouvre le cœur de Dieu et le dispose à nous accorder tout ce que nous lui demandons, pourvu que nous le demandions dans l'ordre du salut. En effet, soit qu'il obtempère, soit qu'il résiste à nos désirs, dès lors que nous désirons avant tout nous sauver, il nous exauce toujours, tandis qu'en cédant aux instances des pécheurs, il ne les exauce nullement par rapport au salut. Ce qui décide Dieu à nous exaucer, c'est notre foi en Jésus-Christ et notre amour pour nos frères : ces deux vertus l'amènent à demeurer en nous. Mais comment savons-nous s'il demeure en nous? L'esprit de Dieu nous l'apprend, quand, au témoignage de notre conscience, nous savons que nous avons la foi en Jésus-Christ, et que notre foi se traduit en œuvres de charité.

1. Si vous vous en souvenez, mes frères, nous avons, hier, terminé notre discours par cette pensée que vous avez sans doute conservée et que vous conserverez dans votre cœur, parce que nous vous l'avons communiquée en finissant : « Mes petits enfants, « n'aimons pas seulement de parole ni de « langue, mais par les œuvres et en vérité ». L'Apôtre continue ainsi : « Par là, nous sa« vons que nous sommes enfants de la vé« rité, et, en présence de Dieu, nous sentons « nos cœurs persuadés. Si notre cœur nous « condamne, Dieu est plus grand que notre « cœur, et il connaît tout ». Il avait dit : « N'aimons pas seulement de parole et de « langue, mais par les œuvres et en vérité ». Nous voulons savoir à quelle œuvre, à quelle vérité on reconnaît celui qui aime Dieu ou celui qui aime son prochain. Jean avait dit plus haut jusqu'où doit aller la charité pour être parfaite ; le Sauveur l'avait lui-même déclaré dans l'Evangile : « Personne ne peut « témoigner un plus grand amour, qu'en « donnant sa vie pour ses amis [1] ». Et l'Apôtre avait, à son tour, ajouté ceci : « Comme il a « donné lui-même sa vie pour nous, ainsi « devons-nous donner la nôtre pour nos « frères ». Voilà, évidemment, la charité parfaite ; il est absolument impossible d'en trouver de plus grande. Mais comme elle ne se trouve point parfaite en tous, celui qui ne la possède pas dans toute sa perfection ne doit nullement se désoler, pourvu qu'elle ait déjà pris naissance en lui, et qu'elle soit, par conséquent, susceptible d'arriver à son comble. Car si elle s'y trouve déjà, il faut la nourrir et la conduire à la perfection qui lui est propre en lui donnant des aliments choisis et spéciaux. Nous avons cherché à découvrir le point initial de la charité, à savoir où elle commence, et, aussitôt, nous avons trouvé dans l'épître de Jean ces paroles : « Un « homme qui a les biens de ce monde, et qui, « voyant son frère dans la détresse, lui ferme « son cœur et ses entrailles, comment aurait-il « en soi l'amour de Dieu [1] ? » Mes frères, cette charité commence donc à exister, lorsqu'on donne de son superflu aux malheureux

[1] Jean, XV, 13.

[1] I Jean, III, 16, 17.

plongés dans le besoin, et qu'on délivre le prochain des épreuves du temps, en leur faisant part des biens temporels qu'on possède en abondance. Voilà où commence la charité. Après qu'elle aura ainsi pris naissance en toi, donne-lui pour aliment la parole de Dieu et l'espérance de la vie future, et tu arriveras à ce degré de perfection que tu seras prêt à donner ta vie pour tes frères.

2. Il en est qui ont d'autres espérances, qui n'aiment pas leurs frères, et qui, pourtant, font beaucoup d'œuvres pareilles; retournons au témoignage de la conscience. Comment prouver que ceux qui n'aiment pas leurs frères, agissent souvent de la sorte? Combien, parmi les hérétiques et les schismatiques, se donnent le nom de martyrs ! A leurs propres yeux, ils donnent leur vie pour leurs frères. Mais s'ils donnaient leur vie pour leurs frères, est-ce qu'ils feraient schisme avec la fraternité universelle ? Evidemment, non. De même que des gens font des largesses, distribuent de l'argent en quantité, uniquement par ostentation, et ne cherchent en cela que les louanges des hommes, que la considération du peuple, considération bouffie, exposée à toutes les chances de vicissitudes du temps ! Puisque telle est leur conduite, comment reconnaître la charité fraternelle ? L'Apôtre veut nous la faire distinguer ; aussi nous donne-t-il un avertissement : « N'aimons « pas seulement de parole et de langue, mais « par les œuvres et en vérité ». Nous voulons savoir par quelle œuvre, en quelle vérité. Peut-il y avoir une œuvre plus certaine que celle de donner aux pauvres? Beaucoup le font par jactance, et non par charité. Peut-il y avoir d'œuvre plus grande que celle de mourir pour ses frères? C'est ce que plusieurs voudraient encore avoir la réputation de faire, par désir de se faire un nom, et non point par sentiment intime de charité. Pour aimer nos frères, il ne nous reste rien à faire qu'à nous retirer en présence de Dieu, dans ce sanctuaire où notre œil seul pénètre, où nous sentons notre cœur persuadé, où nous nous interrogeons nous-mêmes pour savoir si l'amour du prochain est le mobile de nos actions; alors, il reçoit le témoignage de cet œil qui scrute les profondeurs de son âme où nul homme ne saurait porter ses regards. Aussi, parce qu'il était prêt à mourir pour ses frères, et qu'il disait : « Je me sacrifierai « moi-même pour vos âmes [1] », parce que Dieu lisait en son cœur ce que ne pouvaient y lire les hommes auxquels il adressait la parole, l'apôtre Paul leur disait : « Je me « mets fort peu en peine d'être jugé par vous « ou devant le tribunal de l'homme [2] ». Le même Apôtre prouve, en un autre endroit, que d'habitude les œuvres de miséricorde sont le résultat de la vanité, au lieu d'être l'effet d'une charité solide. Parlant, en effet, de cette charité fraternelle pour la faire connaître, il s'exprime ainsi : « Quand je « distribuerais tous mes biens aux pauvres, « et que je livrerais mon corps pour être « brûlé, si je n'ai point la charité, tout cela « ne me sert de rien [3] ». Peut-on faire tout cela sans avoir la charité? Sûrement, oui. Car ceux qui n'ont pas la charité, ont scindé l'unité. Cherchez parmi eux, et vous en verrez beaucoup donner beaucoup aux pauvres; vous en verrez beaucoup disposés à mourir, puisque, la persécution ayant pris fin, ils se précipitent eux-mêmes dans les abîmes; il est sûr que, pour tout cela, la charité ne les inspire nullement. Revenons-en donc à la conscience, dont l'Apôtre parle en ces termes : « Ce qui fait notre gloire, c'est le « témoignage de notre conscience [4] ». Retournons à notre conscience, au sujet de laquelle le même Apôtre a dit : « Que chacun « examine bien ses propres actions, et, alors « seulement, il aura de quoi se glorifier en lui-« même, et non dans un autre [5] ». Que chacun de nous examine donc ses propres actions, afin de voir si elles émanent de la vraie charité, si elles proviennent de la racine tout aimante de l'arbre des bonnes œuvres. « Que chacun », dit Jean, « examine ses propres actions, et, « alors seulement, il aura de quoi se glorifier « en lui-même, et non dans un autre »; quand il recevra un bon témoignage, non de la part des étrangers, mais de sa propre conscience.

3. Voici ce qu'il nous rappelle ici. « Nous « connaissons que nous sommes enfants de « la vérité », quand nous aimons, non-seulement de parole et de langue, mais par les œuvres et en vérité; « et, en présence de « Dieu, nous sentons nos cœurs persuadés ». Qu'est-ce à dire : « En présence de Dieu ? » Où s'étendent ses regards. C'est pourquoi le Sauveur dit lui-même dans l'Evangile :

[1] II Cor. XII, 15. — [2] I Cor. IV, 3. — [3] Id. XIII, 3. — [4] II Cor. I, 12. — [5] Galat. VI, 4.

« Prenez garde de faire vos bonnes œuvres « devant les hommes, afin qu'ils vous voient ; « autrement, vous n'aurez pas de récompense « de votre Père qui est dans les cieux ». Et que signifient ces mots : « Que votre main « gauche ignore ce que fait votre main « droite [1] », sinon que la main droite est le symbole d'une conscience pure, et que la gauche est celui de la convoitise mondaine? Plusieurs se distinguent par un grand nombre d'actions éclatantes; la convoitise mondaine est le mobile de leur conduite; c'est la main gauche, et non leur main droite qui agit. La main droite doit agir sans que la gauche le sache, car, lorsque la charité nous porte à faire du bien, il ne faut pas que la cupidité du siècle vienne s'y mêler. Comment le savons-nous? Tu es en présence de Dieu ; interroge ta conscience ; vois ce que tu as fait, examine tes intentions secrètes : As-tu voulu travailler au salut de ton âme, ou attirer les louanges creuses des hommes? Scrute ton cœur. Car on ne peut juger celui dont on ne peut scruter les pensées. Si nous sentons en nous un cœur persuadé, ayons-le tel en présence de Dieu. « Si notre cœur « nous condamne », c'est-à-dire nous accuse intérieurement d'agir avec des intentions autres que celles que nous devons avoir, « Dieu est plus grand que notre cœur, et il « connaît tout ». Aux yeux de l'homme, tu dérobes tes pensées; si tu le peux, dérobe-les aux yeux de Dieu. Comment en ôter la connaissance à ce Dieu, à qui un pécheur, confus et sincère, disait autrefois : « Où irai-je devant votre Esprit? Où fuirai-je « devant votre face? » Il cherchait où fuir pour éviter le jugement de Dieu, et il ne trouvait pas de place. En effet, où Dieu n'est-il pas? « Si je monte dans les cieux, vous y « êtes; si je descends aux enfers, je vous y « trouve [2] ». Où iras-tu? Où fuiras-tu? Veux-tu écouter un conseil? Tu veux l'éviter? Jette-toi dans ses bras. Jette-toi dans ses bras; et, pour cela, avoue tes fautes, ne cherche pas à te dérober à ses regards; car, tu ne peux t'y soustraire, mais tu peux faire l'aveu de tes péchés. Dis-lui : « Vous êtes mon refuge [3] », et nourris en toi la charité, qui, seule, conduit à la vie. Que ta conscience te rende ce témoignage, parce qu'elle est la voix de Dieu. Et puisqu'elle vient de Dieu, n'aie point la volonté de l'étaler sous les regards des hommes; car leurs louanges sont aussi incapables de t'élever au ciel, que leurs critiques de te jeter dans la boue. Que celui-là y lise, qui couronne tes mérites ; prends pour témoin celui qui te jugera et te donnera la récompense. « Dieu est plus grand que notre cœur, « et il connaît tout ».

4. « Mes bien-aimés, si notre cœur ne nous « condamne pas, nous pouvons nous appro- « cher de Dieu avec confiance ». Qu'est-ce à dire : « Si notre cœur ne nous condamne « pas? » S'il nous dit, en toute vérité, que nous aimons, et qu'en nous se trouve une charité vraie, non pas feinte, mais sincère, désireuse du salut de nos frères, étrangère à toute pensée de lucre, ne demandant au prochain rien autre chose que son salut, « nous « pouvons nous approcher de Dieu avec con- « fiance; et tout ce que nous demanderons, « nous le recevrons de lui, parce que nous « gardons ses commandements ». C'est pourquoi nous devons scruter notre cœur, non en présence des hommes, mais sous le regard de Dieu qui en connaît les pensées. « Nous pouvons donc nous approcher de « Dieu avec confiance, et tout ce que nous « demanderons, nous le recevrons de lui, « parce que nous gardons ses commande- « ments ». Quels sont ses commandements? Faut-il donc le redire toujours? « Je vous « donne un commandement nouveau, c'est « que vous vous aimiez les uns les autres [1] ». C'est de la charité que parle Jésus; c'est elle qu'il nous recommande. Quand on a la charité fraternelle, et qu'on l'a devant Dieu, dans le cœur où pénètrent ses regards; quand on interroge sérieusement son cœur, et qu'après mûr examen il ne répond qu'une chose, à savoir que la vraie racine de la charité s'y trouve, on peut approcher de Dieu en toute confiance, et tout ce qu'on lui demandera, on le recevra, parce qu'on garde ses commandements.

5. Une difficulté se présente ici : Celui-ci ou celui-là, toi ou moi, nous demanderons quelque chose au Seigneur notre Dieu ; si je ne reçois rien, chacun d'entre vous n'aura-t-il pas une belle occasion de dire de moi : Il n'a pas la charité? Il est facile d'en dire autant de tout homme de notre temps ; qu'on pense ce qu'on voudra de ses semblables, la

[1] Matth. VI, 1, 3. — [2] Ps. CXXXVIII, 7, 8. — [3] Id. XXXI, 7.

[1] Jean, XIII 34.

difficulté est plus grande que jamais, s'il est question de personnages qui étaient certainement des saints, lorsqu'ils écrivaient, et qui, sans aucun doute, sont maintenant avec Dieu. Qui a la charité, si Paul ne l'avait pas; lui qui disait : « O Corinthiens, ma bouche « s'ouvre et mon cœur se dilate vers vous; « vous n'êtes point à l'étroit dans mon « cœur [1] »; lui qui disait encore : « Je me « sacrifierai pour vos âmes [2] »; lui en qui la grâce était si abondante, que tous y apercevaient l'existence de la charité ? Nous voyons cependant qu'il a demandé et n'a pas reçu. Que disons-nous, mes frères? C'est une difficulté : dirigez vos pensées vers Dieu, c'est même une très-grande difficulté. Quand il s'est agi du péché, à propos de ces paroles : « Celui qui est né de Dieu ne pèche pas [3] », nous avons trouvé que ce péché consistait à violer la loi de la charité, et que cela a été formellement marqué au même endroit; comme nous l'avons fait alors, nous cherchons aujourd'hui à savoir ce qu'a voulu dire l'Apôtre. Si tu ne fais attention qu'aux paroles, elles semblent n'offrir aucune obscurité; mais si tu veux en faire l'application, il est difficile d'en pénétrer le sens. Y a-t-il rien de plus clair que ce passage : « Et tout « ce que nous demanderons, nous le rece- « vrons de lui, parce que nous gardons ses « commandements, et que nous faisons tout « ce qui lui est agréable? Tout ce que nous « demanderons », dit l'Apôtre, « nous le re- « cevrons de lui ». Jean nous donne là un grand sujet d'embarras, comme ailleurs il nous en aurait donné un, s'il avait parlé de toute espèce de péché; mais nous avons tourné la difficulté, en disant qu'il avait parlé d'un péché bien déterminé, et non du péché en général, d'un péché particulier que ne commet pas celui qui est né de Dieu; de plus, nous avons trouvé que ce péché particulier est la violation de la loi de la charité. Nous en avons un exemple positif dans l'Evangile, car le Sauveur a dit : « Si « je n'étais pas venu, ils n'auraient pas de « péché [4] ». Eh quoi! de ces paroles devons-nous conclure que les Juifs, au milieu desquels il était venu, étaient innocents, et que, s'il n'était point venu, ils n'auraient pas été coupables? La présence du médecin aurait-elle donc fait le malade; n'aurait-elle pas fait disparaître la fièvre? Quel homme, même en démence, oserait soutenir pareille chose? Le Sauveur n'est venu que pour soigner et guérir les malades. Pourquoi donc a-t-il dit : « Si je n'étais point venu, ils n'auraient pas « de péché? » Ah! c'est qu'il voulait évidemment nous parler d'un péché particulier. Les Juifs, selon sa pensée, n'auraient pas un certain péché. Quel péché? Celui de ne pas croire en lui, de le méconnaître lorsqu'il se trouvait au milieu d'eux. De même qu'en cet endroit Jésus a parlé de péché, sans qu'on soit, pour cela, obligé de penser qu'il faisait allusion à toute espèce de péché, et non à un péché particulier; ainsi en est-il du texte de Jean : il n'y est pas question de tout péché, et, par conséquent, aucune contradiction ne se trouve entre lui et le suivant : « Si nous « disons que nous n'avons pas de péché, nous « nous séduisons, et la vérité n'est pas en « nous [1] ». Il s'agit d'un péché déterminé, qui est la violation de la loi de la charité. Dans le cas présent, l'embarras est plus grand : Quand nous demandons, dit l'Apôtre, si notre cœur ne nous accuse pas, si, devant Dieu, il nous rend le témoignage que le véritable se trouve en nous, « n'importe ce que « nous lui demandions, nous le recevrons de « lui ».

6. Je l'ai déjà dit à votre charité : que personne ne fasse attention à nous; car, que sommes-nous ? Qu'êtes-vous vous-mêmes ? Quoi, sinon l'Eglise de Dieu, qui est connue de tous? Et si cela nous convient, nous sommes en elle; et nous tous, qui, par la charité, nous trouvons dans son sein, nous y demeurerons toujours, si nous voulons faire preuve de l'amour qui nous anime. Cependant, que pourrions-nous penser de mal à l'égard de l'apôtre Paul? N'aimait-il pas ses frères? Sa conscience ne lui en rendait-elle pas intérieurement témoignage en présence de Dieu? Est-ce que ne se trouvait pas en Paul cette racine de la charité, d'où provenaient, comme de bons fruits, toutes ses œuvres? Où est l'homme assez fou pour tenir un pareil langage? Où donc pouvons-nous reconnaître que cet Apôtre a demandé, sans néanmoins obtenir? « De peur que la gran- « deur de mes révélations ne me donne de « l'orgueil, un aiguillon a été mis dans ma « chair, instrument de Satan, comme pour

[1] II Cor. VI, 11, 12. — [2] Id. XII, 15. — [3] I Jean, III, 9. — [4] Jean, XV, 22.

[1] I Jean, I, 8.

« me donner des soufflets ; c'est pourquoi « j'ai prié le Seigneur de l'éloigner de moi. « Il m'a répondu : Ma grâce te suffit, car la « force se perfectionne dans la faiblesse [1] ». Voilà bien la preuve qu'il n'a pas été exaucé, et qu'on n'a pas éloigné de lui l'ange de Satan. Mais pourquoi ? Parce que cela ne lui était pas utile. Par rapport au salut, la prière de Paul a donc été exaucée, quoiqu'elle ne l'ait pas été relativement à son désir. Que votre charité remarque en cela un grand mystère ; nous vous le recommandons, afin qu'au milieu de vos tentations, vous n'en perdiez point le souvenir. Par rapport au salut, les prières des saints sont exaucées en tout ; toujours elles sont écoutées favorablement, quand il est question du salut éternel : ils souhaitent y parvenir ; aussi, relativement à lui, voient-ils toujours leurs vœux exaucés.

7. Mais, remarquons-le bien, Dieu a différentes manières d'exaucer : pour les uns, il les exauce en ce qui concerne leur salut, sans obtempérer à leurs désirs ; quant aux autres, il se conforme à leurs volontés, sans avoir égard au salut de leur âme. Faites-y attention. Voici l'exemple d'un homme dont Dieu a négligé les désirs pour assurer son salut. Ecoute l'apôtre Paul, car Dieu lui a montré qu'il l'exauçait dans la vue de son salut : « Ma grâce te suffit, car la force se perfec« tionne dans la faiblesse ». Tu as prié, tu as crié, tu as crié trois fois ; j'ai entendu tes cris dès le premier moment où ils sont montés vers moi ; je n'ai pas détourné mes oreilles ; je sais ce que je ferai ; tu voudrais voir s'éloigner de toi le médicament qui te tourmente ; je connais le mal dont tu souffres. Dieu l'a donc écouté en ce qui intéressait son salut, sans condescendre à ses vœux. Quels sont ceux aux volontés desquels Dieu se conforme, sans avoir égard à leur salut ? Il est facile, je pense, de trouver un méchant, un impie, dont Dieu favorise les désirs et néglige le salut. Si je te cite l'exemple d'un pareil homme, tu me diras sans doute : Tu me le désignes comme pécheur, parce qu'il a été juste ; s'il n'était pas juste, Dieu ne l'exaucerait pas. Je vais t'en citer un, sur la méchanté et l'impiété duquel personne n'élève de doutes. Le diable a demandé Job, et il l'a obtenu [2]. Dans cette épître elle-même n'avez-vous pas lu que celui qui commet le péché est né du diable [1] ? Non pas qu'il ait été créé par le diable, mais parce qu'il l'imite. N'est-il pas encore écrit de lui : « Il ne s'est pas tenu « dans la vérité [2] ? » N'est-il pas cet antique serpent qui, par l'intermédiaire de la femme, a glissé le poison dans le cœur du premier homme [3] ? Ce fut lui qui conserva à Job sa femme, afin d'en faire pour ce malheureux, non pas un sujet de consolation, mais un instrument de tentation [4]. Le diable a lui-même demandé ce saint homme pour l'éprouver, et il l'a obtenu. L'Apôtre a conjuré le Seigneur d'éloigner de lui cet aiguillon de la chair, et sa demande a été repoussée ; et, néanmoins, l'Apôtre a été plus exaucé que le diable. En effet, quoique ses désirs n'aient pas abouti, Paul a été exaucé relativement au salut de son âme ; le diable l'a été dans ses volontés, mais pour sa damnation. Job lui a été abandonné pour être tenté, afin que, son épreuve finie, le démon fût tourmenté à son tour. Ceci, mes frères, se voit non-seulement dans les livres de l'Ancien Testament, mais encore dans l'Evangile. Au moment où il les chassait du corps d'un homme, les démons demandèrent au Sauveur la permission de se retirer dans un troupeau de porcs. Est-ce que le Sauveur ne pouvait pas leur dire qu'il leur défendait même d'aller là ? S'il n'y avait pas consenti, il est sûr qu'ils ne se seraient pas révoltés contre le roi du ciel et de la terre. Par une évidente et mystérieuse grâce, par une disposition toute particulière de sa providence, il les laissa donc se jeter dans un troupeau de porcs [5], afin de montrer que le diable règne en maître sur ceux qui se conduisent à la manière des pourceaux. Maintenant, les démons ont-ils été exaucés ? L'Apôtre ne l'a-t-il pas été ? Ou plutôt, ne devons-nous pas dire ce qui est plus conforme à la vérité, à savoir qu'en réalité l'Apôtre a été exaucé, et que les démons ne l'ont pas été ? Leur volonté a été faite, mais l'innocence de Paul a été perfectionnée.

8. D'après cela, nous devons comprendre que si Dieu refuse d'obtempérer à nos désirs, il nous ménage le salut. Qu'adviendra-t-il si tu demandes une chose qui te serait nuisible, et que le médecin sache combien elle peut t'être nuisible ? Il est sûr qu'il reste sourd à tes demandes. Demande-lui, par

[1] II Cor. XII, 7-9. — [2] Job, I, 11, 12.

[1] I Jean, III, 8. — [2] Jean, VIII, 44. — [3] Gen. III, 1-6. — [4] Job. I, 9. — [5] Luc, VIII, 32.

exemple, de l'eau froide ; quand elle doit être inoffensive, il te la donne ; mais il te la refuse, si elle est capable de te nuire ; dès lors qu'il ne cède pas à tes instances, peut-on dire qu'il ne t'écoute pas, ou plutôt, ne faut-il pas dire qu'il t'écoute pour te guérir? Mes frères, que la charité soit en vous ; qu'elle soit en vous, et soyez tranquilles; quand vous demandez sans recevoir, Dieu vous exauce, mais vous l'ignorez. Plusieurs ont été livrés entre leurs propres mains pour leur malheur ; c'est d'eux que l'Apôtre dit : « Dieu les a abandonnés aux désirs de leur cœur [1] ». Un homme a demandé une fortune considérable; il l'a obtenue pour son malheur. Lorsqu'il ne la possédait pas, il éprouvait peu de craintes; depuis qu'il en jouit, il est devenu la proie de plus fort que lui. N'a-t-il pas été exaucé pour son malheur, celui qui a désiré du bien temporel? Quand il était pauvre, personne ne pensait à lui ; aujourd'hui les voleurs lui tendent des piéges pour le dépouiller. Apprenez à prier Dieu ; confiez-vous à lui comme à votre médecin ; qu'il fasse comme il l'entend. A toi de déclarer ton mal ; à lui d'y appliquer le remède. Aie seulement soin de conserver la charité. Car il veut trancher dans le vif, il veut brûler ; tu cries et tu ne peux l'empêcher de couper, de brûler, de faire mal ; il sait, lui, jusqu'où va la plaie. Tu veux qu'il retire vite la main ; pour lui, il sonde la blessure dans toute sa profondeur. Il repousse tes prières, mais il écoute l'intérêt de ta santé. Soyez donc assurés, mes frères, de la vérité de ce que dit l'Apôtre : « Nous ne savons ce que nous devons demander dans la prière ; mais l'Esprit demande lui-même pour nous, par des « gémissements inénarrables, parce que lui-même interpelle pour les saints [2] ». Qu'est-ce à dire : « L'Esprit lui-même interpelle pour « les saints », sinon la charité elle-même que l'Esprit a déposée dans ton cœur? Voilà, en effet, pourquoi le même Apôtre dit ailleurs : « La charité de Dieu a été répandue dans nos cœurs « par le Saint-Esprit qui nous a été donné [3] ». La charité elle-même gémit; elle prie : Celui qui nous l'a donnée, ne sait point fermer l'oreille à ses cris. Sois tranquille ; que ta charité prie : il y a là des oreilles pour l'écouter ; ce sont celles de Dieu ; ce que tu désires, il ne le fait pas, mais il fait ce qui t'est utile. Donc, « tout ce que nous demanderons, nous le recevrons de lui ». Je l'ai déjà dit : si tu comprends ces paroles dans le sens du salut, elles n'offrent pas la moindre difficulté. Si tu les entends dans un autre sens, tu y trouves une difficulté, et une grande, et, en conséquence, tu accuses à tort l'apôtre Paul : « N'importe ce que nous demandions, « nous le recevrons de lui, parce que nous « gardons ses commandements et que nous « faisons, en sa présence, ce qui lui plaît ». « En sa présence », au fond du cœur où plongent ses regards.

9. Et quels sont ces commandements ? « Or », dit Jean, « le commandement qu'il nous « a donné est de croire au nom de son Fils « Jésus-Christ, et de nous aimer les uns les « autres ». Vous voyez que tel est son commandement ; vous voyez que quiconque le viole, commet un péché dont reste innocent celui qui est né de Dieu. « Comme il nous l'a « prescrit », de nous aimer les uns les autres. « Et celui qui garde les commandements de « Dieu » ; vous voyez qu'il ne nous ordonne rien autre chose que de nous aimer mutuellement. N'est-il pas évident que la présence du Saint-Esprit dans une âme a pour effet d'y établir l'amour et la charité ? Ce que dit l'apôtre Paul n'est-il pas hors de doute : « La « charité de Dieu a été répandue dans nos « cœurs par l'Esprit-Saint, qui nous a été « donné ? » Parlant de la charité, il disait qu'en présence de Dieu, nous devons interroger notre cœur. « S'il ne nous rend pas un « mauvais témoignage », c'est-à-dire, si tout ce que nous faisons de bien, nous le faisons par amour de nos frères. Ajoutons à cela, qu'en parlant aussi du commandement de Dieu, il s'exprime ainsi : « Or, le commandement qu'il nous a donné est de croire « en son Fils Jésus-Christ, et de nous aimer « les uns les autres. Et quiconque observe le « commandement de Dieu, demeure en Dieu, « et Dieu demeure en lui ; et c'est par l'Esprit qu'il nous a donné que nous connaissons qu'il demeure en nous ». Car si tu reconnais que tu as la charité, c'est que tu as l'Esprit de Dieu pour le comprendre ; or, c'est une chose singulièrement nécessaire à savoir.

10. Dans les premiers temps, l'Esprit-Saint descendait sur les fidèles; ils parlaient, selon que l'Esprit leur donnait de le faire, un lan-

[1] Rom. I, 24. — [2] Id. VIII, 26, 27. — [3] Id. V, 5.

gage qu'ils n'avaient jamais appris à parler. C'était un signe approprié au temps; il était, en effet, nécessaire que le Saint-Esprit se manifestât dans toutes les langues, puisque l'Evangile de Dieu devait être annoncé dans toutes les langues et dans toutes les contrées de l'univers. Ce signe a eu lieu, puis il a cessé d'être. Maintenant, quand on impose les mains à des hommes pour leur communiquer le Saint-Esprit, est-ce qu'on attend d'eux qu'ils parlent toutes les langues? Ou bien encore, lorsque nous avons imposé les mains à ces petits enfants, chacun de vous a-t-il attendu pour voir s'ils parleraient toutes les langues, et, voyant qu'ils ne les parlaient pas, s'est-il trouvé assez mal disposé pour dire : Ces enfants n'ont pas reçu l'Esprit-Saint; car, s'ils l'avaient reçu, ils parleraient toutes les langues, comme cela se faisait autrefois? Si donc le miracle des langues n'atteste plus aujourd'hui la présence du Saint-Esprit, comment et à quel signe peut-on reconnaître qu'on l'a reçue? Il faut interroger son cœur; si l'on aime le prochain, c'est la preuve qu'on a en soi l'Esprit de Dieu. Qu'on s'examine, qu'on s'éprouve en présence du Seigneur; que l'on voie si l'on a en soi l'amour de la paix et de l'union, l'amour de l'Eglise répandue par toute la terre. On doit être attentif à ne pas aimer seulement le frère que l'on a devant soi, car il en est beaucoup d'autres que nous ne voyons pas, et avec lesquels nous sommes liés dans l'unité de l'Esprit. Est-ce chose étonnante s'ils ne sont pas avec nous? Nous formons tous un seul corps, qui a son unique tête dans le ciel. Mes frères, nos yeux ne se voient pas, ils semblent ne pas se connaître, mais sont-ils étrangers l'un à l'autre? Non, car faisant partie du même corps, ils sont unis ensemble. Remarquez bien, en effet, comme l'union, qui existe entre eux, les familiarise l'un avec l'autre. Quand tous les deux sont ouverts, il est impossible à l'œil droit de se porter sur un objet, sans que l'œil gauche s'y porte en même temps. Dirige, si tu le peux, la vue de l'un d'un côté quelconque, sans y diriger aussi la vue de l'autre. Ils remuent ensemble; ensemble ils se fixent dans la même direction; l'endroit qu'ils occupent n'est pas le même; leur action est une. Dès lors que tous ceux qui aiment Dieu avec toi, ont la même volonté que toi, tu n'as pas à t'inquiéter de ce que, corporellement, ils ne se trouvent pas dans le même endroit; car vous avez, les uns et les autres, fixé les regards de votre cœur sur la lumière de la vérité. Si donc tu veux savoir si tu as reçu l'Esprit, interroge ton cœur, de peur qu'ayant reçu le sacrement, tu n'en aies pas intérieurement la grâce. Interroge ton cœur, et si la charité fraternelle y est, sois tranquille. La charité ne peut s'y trouver sans l'Esprit-Saint; car Paul dit hautement : « La charité de Dieu « a été répandue dans nos cœurs par le Saint-« Esprit, qui nous a été donné ».

11. « Mes bien-aimés, ne croyez pas à tout « esprit ». Car Jean avait déjà dit : « C'est « par l'Esprit qu'il nous a donné que nous « connaissons qu'il demeure en nous ». Faites bien attention à ce qui nous fait reconnaître cet Esprit : « Mes bien-aimés, ne croyez pas « à tout Esprit, mais éprouvez si les esprits « sont de Dieu ». Quel est celui qui éprouve les esprits? Difficile question à résoudre, mes frères. Il est bon que Jean lui-même nous le dise, afin que nous le sachions. Il nous le dira, ne vous épouvantez pas; mais, avant tout, voyez, faites attention. Le texte lui-même nous explique ce qui donne à d'orgueilleux hérétiques le prétexte de nous calomnier. Remarquez, voyez ce que dit l'Apôtre : « Mes bien-aimés, ne croyez pas à tout « esprit, mais éprouvez si les esprits sont de « Dieu ». Dans l'Evangile, l'Esprit-Saint est désigné sous l'emblème de l'eau; car le Sauveur a crié et dit : « Si quelqu'un a soif, qu'il « vienne à moi, et qu'il boive. Celui qui croit « en moi, des fleuves d'eau vive couleront « de son sein ». L'Evangéliste a fait connaître pourquoi Jésus parlait ainsi, car il a ajouté : « Il disait cela, à cause de l'Esprit que de-« vaient recevoir ceux qui croiraient en lui ». Pour quel motif le Sauveur n'a-t-il point baptisé un grand nombre de personnes? Mais que dit Jean? « Mais le Saint-Esprit n'était « pas encore donné, parce que Jésus n'était « pas encore glorifié[1] ». Ils avaient donc reçu le baptême, mais non encore le Saint-Esprit, que le Sauveur envoya du haut du ciel, le jour de la Pentecôte; pour le recevoir, il fallait préalablement que Jésus fût glorifié. Néanmoins, avant d'être glorifié, avant d'envoyer son Esprit, il engageait les hommes à se montrer dignes de recevoir

[1] Jean, VII, 37-39.

l'eau, dont il disait : « Celui qui a soif, « qu'il vienne à moi et qu'il boive ; « celui qui croit en moi, des fleuves d'eau « vive couleront de son sein ». Qu'est-ce à dire : « Des fleuves d'eau vive ? » Qu'est-ce que cette eau ? Que personne ne m'interroge; consulte l'Evangile. « Il disait cela à cause « de l'Esprit que devaient recevoir ceux « qui croiraient en lui ». Autre chose est donc l'eau du sacrement, autre chose l'eau qui est l'emblème de l'Esprit de Dieu ; l'eau du sacrement est visible, on ne voit pas celle qui figure l'Esprit. L'eau, en lavant le corps, est le signe de ce qui se passe dans l'âme; par cet Esprit, l'âme est purifiée et nourrie. C'est cet Esprit que ne peuvent posséder ni les hérétiques, ni ceux qui se séparent de l'Eglise. Et ceux-là n'ont pas non plus cet Esprit, qui se séparent de l'Eglise secrètement par le péché, et qui, intérieurement, sont aussi légers que de la paille, et ne sont pas du froment. Cet Esprit, le Sauveur l'a représenté sous l'emblème de l'eau ; nous avons lu ceci dans l'épître de Jean : « Ne croyez pas à tout « esprit » ; et à cela reviennent encore ces paroles de Salomon : « Abstiens-toi de l'eau « de l'étranger ». Qu'est-ce que l'eau? L'esprit. L'eau est-elle toujours l'emblème de l'esprit? Pas toujours. En certains endroits de l'Ecriture, elle signifie l'esprit; en d'autres, le baptême ; en ceux-ci, les nations ; en ceux-là, la prudence. Il est dit quelque part : « La prudence est une source de vie pour « celui qui la possède [1] ». En différents passages de l'Ecriture, le mot eau a donc des sens divers. Ici, cependant, et sous ce vocable, vous avez reconnu l'Esprit-Saint; non pas d'après notre interprétation, mais d'après le témoignage de l'Evangile ; car il y est dit : « Mais il parlait ainsi, à cause de l'Esprit que « devaient recevoir ceux qui croiraient en « lui ». Puisque le mot eau signifie Esprit-Saint, et que cette épître nous dit : « Ne « croyez pas à tout esprit, mais éprouvez si « les esprits sont de Dieu », nous devons le comprendre, c'est en ce sens qu'il est écrit : « Abstiens-toi de l'eau de l'étranger, ne bois « pas à une source étrangère [2] ». Qu'est-ce à dire : « Ne bois pas à une source étrangère ? » Ne crois pas à un esprit étranger.

12. Reste donc à savoir comment on éprouve si l'esprit est de Dieu. Jean nous en a indiqué le signe ; mais ce signe est peut-être difficile à saisir ; examinons cependant. Il nous faut revenir à la charité ; c'est elle qui nous instruit, parce qu'elle est cette onction. Toutefois, que dit ici l'Apôtre ? « Eprouvez si les « esprits sont de Dieu ; car il est venu beau- « coup de faux prophètes dans le monde ». Voilà bien désignés tous les hérétiques et tous les schismatiques. Comment donc est-ce que j'éprouve l'Esprit? Jean continue : « Voici comment on reconnaît l'Esprit de « Dieu ». Prêtez l'oreille de votre cœur. Nous nous tourmentions et nous disions : Qui le connaît? qui le discerne? L'Apôtre va nous dire son signe distinctif : « Voici comment « on reconnaît l'Esprit de Dieu. Tout esprit « qui confesse que Jésus-Christ est venu dans « la chair, est de Dieu ; et tout esprit qui di- « vise Jésus-Christ, n'est point de Dieu, et « c'est là l'antechrist dont vous avez ouï dire « qu'il doit venir, et il est déjà dans le « monde ». Nous dressons les oreilles comme si nous allions apprendre à discerner les esprits ; et nous entendons de telles choses, que le discernement est, pour nous, encore aussi difficile. En effet, que dit Jean? « Tout esprit « qui confesse que Jésus-Christ est venu dans « la chair, est de Dieu ». L'esprit qui se trouve chez les hérétiques, est donc de Dieu, puisqu'ils confessent que Jésus-Christ est venu dans la chair? Peut-être, à ces paroles, se lèvent-ils déjà contre nous, et disent-ils : Vous, vous n'avez pas l'Esprit de Dieu ; mais nous, nous confessons que Jésus-Christ est venu dans la chair, et Jean a déclaré que l'Esprit de Dieu n'habite pas en ceux qui refusent de confesser que Jésus-Christ est venu dans la chair. Questionne les Ariens; ils confessent que Jésus-Christ est venu dans la chair; interroge les Eunoméens : ils confessent que Jésus-Christ est venu dans la chair ; les Macédoniens : ils confessent que Jésus-Christ est venu dans la chair ; les Cataphryges : ils confessent que Jésus-Christ est venu dans la chair ; les Novatiens : ils confessent que Jésus-Christ est venu dans la chair. Tous les hérétiques ont-ils donc l'Esprit de Dieu? Il n'y a donc pas de faux prophètes? Il n'y a donc, de leur part, ni déception, ni séduction? Certainement ils sont des antechrists ceux qui sont sortis du milieu de nous sans être, néanmoins, des nôtres.

13. Que faire donc? Comment discerner

[1] Prov. XVI, 22. — [2] Id. IX, 18, suiv. les Septante.

les esprits? Attention! Marchons tous de cœur, et frappons. La charité même veille, parce que c'est elle qui doit frapper, c'est elle qui doit ouvrir. Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, vous comprendrez dans un instant. Vous savez qu'il a été dit précédemment : « Celui qui nie que Jésus-Christ soit « venu dans la chair, est un antechrist [1] ». Sur ce texte, nous avons cherché à savoir qui est-ce qui le nie, et nous nous sommes aperçu que ce n'est ni nous ni les hérétiques précités, mais nous avons vu que certains le sont par leur conduite [2]; et, à l'appui, nous avons cité ces paroles de l'Apôtre : « Ils font profession de connaître Dieu, « mais ils le nient par leurs œuvres [3] ». Cherchons donc de même maintenant à savoir comment on nie Dieu, sinon de parole, au moins par les œuvres. Quel est l'esprit qui n'est pas de Dieu? « Celui qui nie que Jésus-« Christ soit venu dans la chair ». Et quel est l'esprit qui est de Dieu? « Celui qui confesse « que Jésus-Christ est venu dans la chair ». Quel est celui qui confesse que Jésus-Christ est venu dans la chair? Voilà, mes frères, le moment venu d'examiner les œuvres, sans tenir compte des paroles. Voyons pourquoi le Christ est venu dans la chair, et nous saurons qui sont ceux qui nient qu'il y soit venu. Si tu ne fais attention qu'à la profession de foi, tu le remarqueras, beaucoup d'hérétiques confessent que Jésus-Christ est venu dans la chair; mais la vérité les condamne. Car pourquoi le Christ est-il venu dans la chair? N'était-il pas Dieu? N'est-ce pas de lui qu'il est écrit : « Au commencement était le Verbe, « et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était « Dieu [4] ? » N'était-ce pas lui qui nourrissait les anges? N'est-ce pas lui qui les nourrit? N'est-il pas venu du ciel sans le quitter? N'y est-il pas remonté, sans pour cela nous abandonner? Pourquoi donc est-il venu dans la chair? Parce qu'il fallait nous faire entrevoir l'espérance de ressusciter. Il était Dieu, et il s'est incarné; comme Dieu, il ne pouvait mourir; en tant qu'homme, il en était susceptible; il s'est donc fait homme, afin de mourir pour nous. Mais comment est-il mort pour nous? « Personne ne peut témoigner un « plus grand amour qu'en mourant pour ses « amis [5] ». C'est donc par charité qu'il s'est fait homme. D'où il suit que quiconque n'a pas la charité, nie que le Christ soit venu dans la chair. Adresse maintenant cette question à n'importe quel hérétique : Le Christ est-il venu dans la chair? — Oui, je le crois, je le confesse. — Bien mieux, tu le nies. — Comment cela? Est-ce que tu ne m'entends point parler? — Non. Tu le nies, et je t'en donne la preuve. Oui, tu le confesses de bouche, mais tu le nies de cœur, tes paroles en sont un aveu, tes actes un démenti. — Comment est-ce que je le nie par mes œuvres? — Parce que le Christ s'est incarné afin de mourir pour nous, et il est mort pour nous, parce qu'il nous a montré beaucoup de charité. « Personne ne peut témoigner un plus grand « amour que de mourir pour ses amis ». Tu n'as pas la charité, parce que, pour t'élever, tu scindes l'unité. De là, comprenez quel est l'esprit de Dieu. Frappez, touchez ces vases d'argile pour voir s'ils ne craquent pas, s'ils ne donnent pas un son faux; voyez si leur son est net, si la charité se trouve en eux. Tu te sépares violemment de l'union avec le monde entier, tu divises l'Eglise par des schismes, tu mets en lambeaux le corps du Christ. Il s'est fait homme pour nous réunir tous, et toi, tu cries pour nous diviser. C'est donc l'Esprit de Dieu qui dit que Jésus-Christ est venu dans la chair, qui le dit, non de bouche, mais d'effet; qui le dit, non pas en faisant du bruit, mais en l'aimant. Mais cet esprit n'est pas de Dieu, qui nie que Jésus-Christ soit venu dans la chair; qui le nie, lui aussi, non de bouche, mais par sa conduite, non par parole. mais d'effet. Ce qui nous aide à discerner nos frères est donc nettement indiqué. Beaucoup le sont réellement, parce qu'ils le sont du fond du cœur; mais personne ne l'est extérieurement, à moins que l'extérieur ne soit pas trompeur.

14. Remarquez bien que Jean en revient aux œuvres : « Et tout esprit qui divise le « Christ et nie qu'il soit venu dans la chair, « n'est pas de Dieu ». Diviser par les œuvres, s'entend. Que te montre l'Apôtre? Celui qui nie, puisqu'il dit : « Il divise ». Le Christ était venu établir l'union, et toi, tu viens semer la division. Tu veux disloquer les membres du Christ. Comment? Tu ne nies pas que le Christ soit venu dans la chair, et tu brises l'Église de Dieu que le Christ avait faite une? Tu marches donc à l'encontre du Christ; tu

[1] I Jean, II, 19, 22.— [2] Traité III, n. 7-9.— [3] Tit. I, 16.— [4] Jean, I, 1. — [5] Id. XV, 13.

es, par conséquent, un antechrist. Au dedans ou au dehors, peu importe ; tu n'en es pas moins un antechrist ; un antechrist caché, si tu l'es intérieurement ; un antechrist déclaré, si tu l'es au dehors ; voilà toute la différence. Tu brises le Christ et tu nies qu'il soit venu dans la chair ; tu n'es pas de Dieu. C'est pourquoi le Sauveur dit dans l'Evangile : « Celui « qui détruira l'un de ces moindres comman- « dements et qui instruira ainsi les hommes, « sera le dernier dans le royaume des cieux ». Qu'est-ce à dire : Est détruit? Qu'est-ce à dire : Est enseigné ? Est détruit par les œuvres ; est enseigné comme de bouche. « Vous « qui prêchez qu'il ne faut pas dérober, vous « dérobez [1] ». Celui qui dérobe détruit le précepte par sa conduite, et il semble ainsi recommander le vol. « Il sera le dernier dans le « royaume des cieux », c'est-à-dire dans l'Eglise du temps. De cet homme il a été dit : « Faites ce qu'ils vous disent ; mais ce qu'ils « font, ne le faites pas [1]. Mais celui qui fera et « enseignera sera appelé grand dans le royau- « me des cieux [2] ». Il oppose ici le mot « fera » au mot « détruira » qu'il a dit plus haut ; en d'autres termes : Celui qui fera et qui enseignera de la même façon. Par conséquent, celui qui ne fait pas, détruit. Que nous enseigne-t-il, sinon à examiner les actes et à ne pas nous fier aux paroles? L'obscurité des choses nous force à parler beaucoup, car notre principal but est de mettre à la portée de nos frères, même les plus arriérés, ce que le Sauveur a bien voulu nous révéler ; en effet, ils ont tous été rachetés au prix du sang du Christ. Je crains même que cette Epître ne soit pas, comme je l'avais promis, complétement expliquée ces jours-ci ; mais, s'il plaît à Dieu, il vaudra mieux ne pas terminer tout à fait que surcharger vos cœurs d'une nourriture trop abondante.

[1] Rom. II, 21.

[1] Matth. XXIII, 3. — [2] Id. V, 19.

SEPTIÈME TRAITÉ.

DEPUIS LES PAROLES SUIVANTES : « MES PETITS ENFANTS, VOUS ÊTES DE DIEU », JUSQU'À CES AUTRES : « NUL HOMME N'A JAMAIS VU DIEU ». (Chap. IV, 4-12.)

DIEU EST AMOUR.

Les antechrists, c'est-à-dire ceux qui n'ont pas la foi soutenue par les œuvres de la charité, ne connaissent pas Dieu ; au lieu de l'écouter, ils prêtent l'oreille aux leçons d'un monde égoïste et vindicatif. Pour nous qui croyons et aimons, nous savons que Jésus-Christ vient de Dieu, que Dieu est amour, et que nous devons le payer de retour en aimant nos frères ; nous ne voyons pas Dieu, mais encore une fois il est amour ; son amour pour nous s'est montré par le don de son Fils ; notre amour doit aussi se manifester par les œuvres, et inspirer toute notre conduite pour lui donner du prix.

1. Pour tous les fidèles qui soupirent après la céleste patrie, le monde est ce qu'était le désert pour le peuple d'Israël. Ils n'étaient pas encore arrivés au pays de leurs pères, ils voulaient y entrer ; mais sous la conduite de Dieu, ils ne pouvaient se tromper de chemin ; les ordres de l'Eternel leur servaient de guide. Quarante années durant, ils firent des marches et des contre-marches, s'arrêtèrent très-peu le long de leur chemin ; tous le savent. Leur marche était sans cesse retardée, non que Dieu les abandonnât, mais parce qu'il les éprouvait. Ce que Dieu nous promet est d'une ineffable douceur ; cela est bon, nous dit l'Ecriture, et vous nous avez entendus bien des fois vous rappeler « que l'œil de l'homme ne « l'a point vu, que son oreille ne l'a pas en- « tendu, que son cœur ne l'a jamais com- « pris [1] ». Les maux du temps nous éprouvent ; nous puisons notre instruction dans les peines de la vie présente. Mais, si dans ce désert vous ne voulez point mourir de soif, désaltérez-vous à la source de la charité.

[1] Isa. LXIV, 4 ; I Cor. II, 9.

Cette source, Dieu a voulu la placer ici-bas, afin que nous ne tombions pas de défaut dans le cours de notre voyage ; nous y puiserons plus abondamment encore lorsque nous serons parvenus à entrer dans la patrie. On vous a tout à l'heure donné lecture de l'Evangile ; relativement aux paroles qui terminaient cette leçon, je vous demanderai : De quoi avez-vous entendu parler, si ce n'est de la charité ? En effet, nous avons fait un pacte avec Dieu dans la prière, c'est de pardonner au prochain les torts qu'il peut avoir à notre égard, si nous voulons que le Seigneur nous pardonne à nous-mêmes nos offenses envers lui [1]. Qui est-ce qui nous les pardonne? La charité seule. Ote la charité du cœur humain, il n'y a plus en lui que haine ; il ne sait point pardonner. Que la charité s'y trouve, elle pardonne en toute sécurité, parce qu'elle ne sait pas se tenir à l'étroit. Cette Epître elle-même, que nous avons entrepris de vous expliquer, voyez si, d'un bout à l'autre, elle vous recommande autre chose que la charité, oui, la charité toute seule ? Il ne faut pas craindre de la faire détester en parlant souvent d'elle ; car qu'aimerait-on si l'amour venait à être haï? Cette charité qui nous porte à aimer ardemment tout le reste, combien on doit la chérir elle-même? C'est donc une chose qui ne doit jamais s'éloigner ni de notre cœur, ni de notre bouche.

2. « Mes petits enfants, vous êtes de Dieu, « et vous l'avez vaincu » ; qui, sinon l'antechrist ? Car l'Apôtre avait dit auparavant : « Quiconque divise Jésus-Christ et nie qu'il « soit venu dans la chair, n'est pas de Dieu [2] ». Si vous vous en souvenez, nous vous avons fait voir que tous ceux-là nient que Jésus-Christ soit venu dans la chair, qui violent le précepte de la charité ; c'est, en effet, par charité, et non par nécessité, que Jésus s'est fait homme. Ainsi nous donne-t-il l'exemple de la charité qu'il nous recommande lui-même dans l'Evangile : « Personne ne peut témoi« gner un plus grand amour qu'en donnant « sa vie pour ses amis [3] ». Mais comment le Fils de Dieu aurait-il pu donner sa vie pour nous, s'il ne s'était préalablement revêtu d'un corps capable de mourir? Quoi qu'on puisse dire, si l'on viole le précepte de la charité, on nie donc, par sa conduite, que le Christ soit venu dans la chair ; et à cette condition, n'importe où l'on se trouve, n'importe où l'on soit entré, on est un antechrist. Mais que dit l'Apôtre aux citoyens de ce pays qui est notre patrie et vers lequel se dirigent nos aspirations? « Vous l'avez vaincu ». Et pourquoi l'ont-ils vaincu ? « Parce que Celui qui est en « vous est plus grand que celui qui est dans « le monde ». Jean veut les empêcher d'attribuer la victoire à leurs propres forces, et d'être eux-mêmes vaincus par l'enflure de l'orgueil ; car le démon se rend vainqueur de tous ceux qu'il rend orgueilleux ; il veut leur faire conserver l'humilité ; pour cela, quel langage leur tient-il ? « Vous l'avez vaincu ». A ces mots : « Vous l'avez vaincu », on redresse, on relève la tête, on prétend à des louanges. Ne te fais pas si grand à tes yeux ; vois qui est-ce qui a vaincu en toi. Pourquoi as-tu remporté la victoire ? « Parce que Celui « qui est en vous est plus grand que celui « qui est dans le monde ». Sois humble, porte ton maître, sois la monture de ton cavalier ; il est bon pour toi qu'il te guide et te conduise. Car si tu ne l'as point pour cavalier, tu peux lever la tête, tu peux marcher; néanmoins, malheur à toi ; sans conducteur, abandonné à toi-même, tu te serviras de ta liberté pour te jeter au milieu de bêtes féroces qui te dévoreront.

3. « Ils sont du monde ». Qui ceux-là? Les antechrists. Vous savez qui sont ceux qui sont antechrists ; si vous ne l'êtes pas vous-mêmes, vous les connaissez ; quiconque l'est, ne les connaît pas. « Ils sont du monde, c'est pour« quoi ils parlent le langage du monde, et le « monde les écoute ». Qui sont ceux qui parlent le langage du monde ? Remarquez-le : ce sont les ennemis de la charité. Vous avez entendu le Seigneur vous dire : « Si vous re« mettez aux hommes leurs fautes, votre Père « céleste vous remettra aussi vos péchés. Mais « si vous ne remettez point aux hommes leurs « fautes, votre Père céleste ne vous remettra « point non plus vos péchés [1] ». Tel est le verdict de la vérité ; et si ce n'est point là le langage de la vérité, donnes-en la preuve. Si tu es chrétien et que tu croies au Christ, rappelle-toi qu'il a dit : « Je suis la vérité [2] ». Cette parole est vraie, elle est à l'abri de toute attaque. Ecoute maintenant les hommes qui parlent le langage du monde : et tu ne te vengeras pas? et celui-là pourra se vanter qu'il a

[1] Matth. VI, 12. — [2] Jean, IV, 3. — [3] Id. XV, 13.

[1] Matth. VI, 14, 15. — [2] Jean, XIV, 6.

ainsi agi à ton égard ? Ah, que plutôt il sente qu'il a affaire à un homme ! Tous les jours, on entend parler de la sorte ; ils parlent le langage du monde ceux qui tiennent de pareils discours ; et le monde les écoute. Il n'y a pour s'exprimer ainsi que ceux qui aiment le monde, et de tous ceux qui les écoutent aucun ne déteste le monde ; et celui qui aime le monde, qui néglige l'exercice de la charité, celui-là, vous le savez pour l'avoir entendu dire, nie que Jésus-Christ soit venu dans la chair. Pendant sa vie mortelle, le Sauveur a-t-il agi à la manière du monde ? A-t-il cherché à se venger de ceux qui le souffletaient ? Pendant qu'il était attaché à la croix, n'a-t-il pas dit au contraire : « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font [1] ? » Puisque, ayant le pouvoir de se venger, il ne s'est pas même laissé aller à des menaces, pourquoi en faire toi-même ? Pourquoi te mettre hors d'haleine ? N'es-tu pas sous la dépendance d'autrui ? Le Christ est mort quand il l'a voulu, et sans proférer une seule menace ; pour toi, tu ne sais quand tu mourras, et tu en profères ?

4. « Mais nous, nous sommes de Dieu ». Voyons pourquoi ; voyez si c'est pour un autre motif que celui de la charité ? « Mais nous, « nous sommes de Dieu. Celui qui connaît « Dieu, nous écoute ; celui qui n'est pas de « Dieu, ne nous écoute point. C'est à cela que « nous reconnaissons l'esprit de vérité et l'es« prit d'erreur ». Car celui qui nous écoute, a l'esprit de vérité ; et celui qui ne nous écoute pas, a l'esprit d'erreur. Voyez ce que l'Apôtre nous recommande ; écoutons-le de préférence, puisqu'il nous parle en esprit de vérité, comme à des hommes qui ne sont ni des antechrists, ni des amateurs du monde, ni le monde lui-même, si nous sommes nés de Dieu. « Mes bien-aimés », ajoute-t-il. Voyez ce qui précède : « Mais nous, nous sommes de « Dieu. Celui qui connaît Dieu, nous écoute ; « celui qui n'est pas de Dieu, ne nous écoute « point ». Par là il nous rend attentifs ; puisque celui qui est de Dieu, écoute, tandis que celui qui n'en est pas, n'écoute point ; et voilà le moyen de distinguer l'esprit de vérité de l'esprit d'erreur. Voyons quel avis il va nous donner ; voyons en quoi nous devons l'écouter. « Mes bien-aimés, aimons-nous les « uns les autres ». Pourquoi ? Parce que c'est un homme qui nous le recommande ? « Car « l'amour vient de Dieu ». Beau titre de recommandation en faveur de l'amour ! « Il « vient de Dieu ». Jean va aller plus loin ; écoutons-le attentivement. Tout à l'heure il a dit : « L'amour vient de Dieu » ; il ajoute : « Tout homme qui aime est de Dieu, et il « connaît Dieu. Celui qui n'aime pas ne con« naît pas Dieu ». Pourquoi ? « Parce que Dieu « est amour ». Que pouvait-il dire de plus, mes frères ? Quand même nous ne trouverions aucun mot d'éloge à l'endroit de la charité, dans aucune des pages de cette Epître, quand même les autres Ecritures resteraient complétement muettes à cet égard, quand même ce passage serait unique en ce sens, nous devrions l'écouter comme venant de l'Esprit de Dieu : « Parce que Dieu est « amour ». Nous ne devrions rien chercher de plus.

5. Remarquez maintenant qu'agir contre la charité, c'est agir contre Dieu. Que personne ne dise : C'est un homme que j'offense, lorsque je n'aime pas mon frère : (attention !) il est facile de pécher contre un homme, sans pécher contre Dieu. — Comment, tu ne pèches pas contre Dieu, quand tu pèches contre la charité ? « Dieu est amour ». Est-ce nous qui le disons ? Ah ! si nous tenions nous-mêmes ce langage, quelqu'un d'entre vous pourrait se scandaliser et dire : Qu'a-t-il dit ? Qu'a-t-il voulu dire par ces mots : « Dieu est amour ? » Dieu nous a communiqué l'amour, Dieu nous a fait don de l'amour. « L'amour vient de Dieu : Dieu est « amour ». Mes frères, vous avez entre les mains des Ecritures divines ; cette épître est canonique ; on la lit chez tous les peuples ; on la conserve, parce qu'elle s'appuie sur l'autorité de l'univers ; elle a fondé le monde chrétien, l'Esprit-Saint vous y parle et vous dit : « Dieu est amour ». Si tu l'oses, déclare-toi contre Dieu, et n'aime pas ton frère.

6. Mais pourquoi l'Apôtre disait-il tout à l'heure : « L'amour vient de Dieu », et dit-il maintenant : « Dieu est amour ? » Le voici. Dieu est Père, Fils et Saint-Esprit : le Fils est Dieu de Dieu ; le Saint-Esprit est Dieu de Dieu, et ces trois sont un seul Dieu, et non trois dieux. Si le Fils est Dieu, si le Saint-Esprit est Dieu, si, enfin, celui-là aime en qui demeure le Saint-Esprit, l'amour est donc Dieu, mais Dieu parce qu'il est de Dieu. Tu lis, dans l'E-

[1] Luc, XXIII, 34.

pître de saint Jean, ces deux passages : « L'a« mour est de Dieu », et « l'amour est Dieu ». Du Père seul, l'Ecriture n'a jamais dit qu'il est de Dieu. Lors donc que tu lis : « Est de « Dieu », tu dois l'entendre du Fils ou de l'Esprit-Saint. Et quand l'Apôtre nous dit : « La charité de Dieu a été répandue dans nos « cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été « donné [1] », nous devons comprendre que dans l'amour se trouve l'Esprit-Saint ; c'est cet Esprit-Saint que les méchants ne peuvent recevoir ; il est cette source dont nous parle l'Ecriture : « Que la source de tes eaux ap« partienne à toi seul, et qu'aucun étranger « ne la partage avec toi [2] ». Car tous ceux qui n'aiment pas Dieu sont des étrangers, des antechrists ; et quoiqu'ils fréquentent les basiliques, on ne saurait les ranger au nombre des enfants de Dieu ; à eux n'appartient pas cette source de vie. Un méchant peut être baptisé, il peut même avoir le don de prophétie. Nous voyons que le roi Saül prophétisait ; il persécutait le saint homme David, et, à ce moment-là même, il fut rempli de l'esprit de prophétie, et il commença à prophétiser [3]. Un méchant peut aussi recevoir le sacrement du corps et du sang du Seigneur, car c'est de telles gens qu'il est dit : « Celui « qui boit et qui mange indignement, boit et « mange sa condamnation [4] ». Il peut encore porter le nom du Christ ; c'est-à-dire, s'appeler chrétien ; c'est d'eux qu'il est écrit : « Ils profanaient le nom de leur Dieu [5] ». Quant à tous ces sacrements, un méchant même peut les avoir ; mais quant à la charité, il ne l'a pas ; c'est chose impossible pour lui. Elle est donc un don personnel ; c'est une source propre à chaque particulier. L'Esprit de Dieu vous exhorte à vous y désaltérer ; l'Esprit de Dieu vous engage à l'y puiser lui-même.

7. « Dieu a fait paraître son amour pour « nous ». Voilà pour nous un motif d'aimer Dieu. Pourrions-nous l'aimer, s'il ne nous avait aimés le premier ? Si nous étions lents à l'aimer les premiers, soyons, du moins, empressés à le payer de retour. Il a été le premier à nous aimer ; et nous ne l'aimons pas de même. Il nous a aimés, quoique pécheurs, mais pour nous délivrer de nos fautes ; il nous a aimés, quoique pécheurs, mais il ne nous a pas réunis pour nous donner occasion de pécher. Il nous a aimés, bien que nous fussions malades ; mais s'il nous a visités, c'était afin de nous guérir. « Dieu est « donc amour. Dieu a fait paraître son amour « pour nous, en envoyant son Fils unique « dans le monde, afin que nous vivions par « lui ». Le Sauveur a dit lui-même : « Per« sonne ne peut donner une plus grande « preuve d'amour que de sacrifier sa vie pour « ses amis ». Et la preuve que le Christ nous a aimés, c'est qu'il est mort pour nous. Comment le Père nous a-t-il témoigné son affection ? En envoyant son Fils unique mourir pour nous ; aussi, Paul nous dit-il : « S'il n'a « pas épargné son propre Fils, et s'il l'a livré « à la mort pour nous tous, que ne nous don« nera-t-il pas après nous l'avoir donné [1] ? » Le Père a livré le Christ ; Judas l'a aussi livré ; n'ont-ils pas, en quelque sorte, agi l'un comme l'autre ? Judas a été un traître ; s'ensuit-il que Dieu le Père en ait été un ? Non, dis-tu. « Il n'a « pas épargné son propre Fils, mais il l'a livré « pour nous tous ». Ces paroles ne sont pas de moi, elles sont de l'Apôtre. Non-seulement le Père a livré son Fils, mais il s'est lui-même livré. Le même Apôtre dit encore : « Il m'a « aimé et s'est livré pour moi [2] ». Puisque le Père a livré son Fils, et que le Fils s'est livré lui-même, qu'a fait Judas ? La tradition du Christ a été le fait du Père, comme elle a été le fait du Fils, et aussi celui de Judas : de la part de tous trois, acte unique ; mais quelle différence entre le Père qui livre son Fils, et le Fils qui se livre lui-même, et le disciple Judas qui livre son maître ? Le Père et le Fils ont agi par charité ; Judas s'est conduit en traître. Vous le voyez ; il ne suffit pas de voir ce que fait un homme, il importe surtout de savoir quelles sont ses intentions et sa volonté. Nous voyons concourir au même acte, d'un côté, Dieu le Père, de l'autre, Judas : nous bénissons Dieu le Père ; nous maudissons Judas. Pourquoi bénir le Père et maudire Judas ? Nous bénissons la charité, nous maudissons l'iniquité. Le Christ a été livré ; quel immense avantage en a retiré le monde ? En livrant son Maître, Judas a-t-il songé à coopérer à ce bienfait ? Dieu s'est proposé de nous sauver en nous donnant de quoi nous racheter ; Judas a voulu s'approprier la somme d'argent pour laquelle il a vendu le

[1] Rom. v, 5.— [2] Prov. v, 16, 17.— [3] I Rois, XIX.— [4] I Cor. XI, 29. — [5] Ezéch. XXXVI, 20.

[1] Rom. VIII, 32. — [2] Galat. II, 20.

Christ. Le Fils a eu en vue le prix qu'il a donné pour nous, et Judas a en vue le prix qu'il a retiré de son forfait. La différence d'intention a fait la différence d'action. L'acte était un ; mais si nous pesons la diversité des intentions qui l'ont produit, nous l'aimerons sous un rapport, et, sous l'autre, nous le condamnerons : nous le glorifierons sous un point de vue ; sous l'autre, nous le détesterons. Tant vaut la charité ! Remarquez-le, elle seule établit une différence entre les actions humaines ; elle seule les distingue les unes des autres.

8. Ce que nous venons de dire s'applique à des actions de même nature. S'il s'agit d'actions de nature différente, nous reconnaîtrons, par exemple, que la charité rend un homme sévère, et que l'iniquité en rend un autre flatteur. Un père frappe son enfant, un corrupteur l'approuve. A ne considérer que les coups et les flatteries, où est celui qui ne recherchera pas les caresses et n'évitera pas les coups ? Mais considère les personnes et, tu le verras, les coups sont l'effet de la charité, et les flatteries celui de l'iniquité. Faites bien attention à ceci : les actions humaines se discernent les unes des autres par le principe de la charité. Beaucoup peuvent se faire, qui aient les apparences de la bonté et qui, néanmoins, ne soient pas le fruit de la charité. Les épines mêmes ne fleurissent-elles pas ? Certains actes, au contraire, semblent durs et cruels, qui se font, par motif de charité, pour le règlement des mœurs. Une fois pour toutes, on t'impose un précepte facile : Aime, et fais ce que tu voudras. Soit que tu gardes le silence, garde-le par amour ; soit que tu cries, élève la voix par amour ; soit que tu corriges autrui, corrige-le par amour ; soit que tu uses d'indulgence, sois indulgent par amour ; aie dans le cœur la racine de l'amour, et de cette racine il ne pourra rien sortir que de bon.

9. « En cela consiste l'amour. Dieu a fait « paraître son amour pour nous, en envoyant « son Fils unique dans le monde, afin que « nous vivions par lui. Et voilà en quoi con« siste cet amour : ce n'est pas nous qui avons « aimé Dieu, mais c'est lui qui nous a aimés « le premier ». Nous ne l'avons pas aimé les premiers, mais il nous a aimés, afin que nous l'aimions. « Et il a envoyé son Fils comme « apaiseur pour nos péchés ». Apaiseur, sacrificateur. Il a offert une victime de propitiation pour nos péchés. Où a-t-il trouvé une hostie ? Où a-t-il trouvé la victime sans tache qu'il voulait offrir ? N'en trouvant pas d'autre, il s'est offert lui-même. « Mes bien-aimés, si « Dieu nous a aimés de cette sorte, nous de« vons aussi nous aimer les uns les autres. « Pierre », dit le Sauveur, « m'aimes-tu ? » — Et il répondit : « Je vous aime ». — « Pais mes « brebis [1] ».

10. « Nul homme n'a jamais vu Dieu ». Dieu est invisible : c'est avec le cœur, et non avec les yeux, qu'il faut chercher à le découvrir. Mais de même que, quand nous voulons considérer le soleil, nous nous lavons les yeux du corps à l'aide desquels il nous est possible de voir sa lumière ; ainsi devons-nous purifier l'œil qui peut nous faire apercevoir Dieu, lorsque nous voulons le contempler. Ecoute l'Evangile : « Bienheureux ceux « qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu [2] ». Que personne, toutefois, ne cherche à se faire une idée de Dieu, d'après la concupiscence des yeux ; car alors on se représenterait une forme immense, ou on projetterait dans l'espace les dimensions d'une incommensurable étendue, on les étendrait autant que possible, dans l'espace des champs, comme s'étendent les rayons de ce soleil que nous voyons au-dessus de nous ; ou l'on se figurerait avoir sous les yeux un vieillard à l'air vénérable. N'imagine rien de tout cela. Si tu veux voir Dieu, il y a une chose à laquelle tu es à même de penser : « L'amour est Dieu ». Quelle figure a l'amour ? Quelle forme ? Quelle taille ? Quels pieds ? Quelles mains ? Personne ne peut le dire : Il a pourtant des pieds, puisqu'ils conduisent à l'église ; il a des mains, puisqu'elles donnent aux pauvres ; il a des yeux, puisqu'ils savent découvrir le nécessiteux. « Bienheureux », dit le Prophète, « celui qui veille sur le pau« vre et l'indigent [3] ». Il a des oreilles ; le Seigneur en parle ainsi : « Que celui qui a « des oreilles pour entendre, entende [4] ». Il n'a pas de membres qui occupent des places différentes ; mais l'homme qui a la charité, voit tout en même temps avec les yeux de son âme. Habite en elle, elle habitera en toi ; demeure en elle, elle demeurera en toi. Eh quoi ! mes frères, peut-on aimer ce qu'on ne voit pas ? Alors, pourquoi vous redresser, élever la voix, battre des mains,

[1] Jean, XXI, 15-17. — [2] Matth. V, 8. — [3] Ps. XL, 2. — [4] Luc, VIII, 8.

quand on prononce devant vous l'éloge de la charité ? Que vous ai-je montré ? Ai-je étalé devant vous quelque peinture ? Ai-je fait briller à vos yeux l'or et l'argent ? Ai-je tiré d'un trésor des pierres précieuses? Qu'ai-je fait paraître de semblable en votre présence? Les traits de mon visage se sont-ils altérés pendant que je vous parlais ? J'ai un corps; je suis le même qu'au moment où je suis venu ici ; vous êtes ce que vous étiez, lorsque vous êtes entrés; je fais l'éloge de la charité, vous élevez la voix. Certainement, vous ne voyez rien ; mais ce qui vous plaît lorsque vous applaudissez, puisse-t-il vous plaire toujours, afin que vous le conserviez dans votre cœur ! Car, mes frères, remarquez bien ce que je vous dis : autant que le Seigneur me le permets, je vous engage à vous procurer un inappréciable trésor. Si l'on vous montrait un vase ciselé, doré, artistement travaillé, si bien fait qu'il attire à lui les regards de votre corps, et toutes les puissances de votre âme, et vous fasse admirer le talent de l'ouvrier, le poids de l'argent, l'éclat du métal, chacun de vous ne s'écrierait-il pas : Oh, si j'avais ce vase ! Et vous parleriez inutilement, puisqu'il ne vous appartiendrait pas. Ou, si quelqu'un voulait l'avoir, il imaginerait le moyen de l'enlever de la maison étrangère où il se trouverait. Je vous fais l'éloge de la charité : si elle vous convient, ayez-la, possédez-la ; pas n'est besoin que vous la dérobiez à un autre, ou que vous pensiez à l'acheter ; elle est à votre disposition, et pour rien. Mettez la main dessus; saisissez-la ; rien de plus doux qu'elle. Et si vous la trouvez telle quand on vous en parle, que sera-ce quand vous la posséderez?

11. S'il en est parmi vous, mes frères, pour vouloir conserver la charité, ils doivent avant tout ne pas la croire méprisable ou paresseuse; il ne faudrait pas non plus s'imaginer que sa conservation est le résultat, non pas d'un peu de douceur, ou, plutôt, de la douceur, mais du relâchement ou de la négligence. Ne va pas t'imaginer que tu aimes ton serviteur, parce que tu ne le frappes jamais ; ou ton fils, parce que tu lui ménages les sévérités de la discipline ; ou ton voisin, parce que tu ne le reprends point. Ce n'est pas là de la charité, c'est de la mollesse. La charité doit être ardente à corriger, à ramener au bien ; mais si les mœurs d'autrui sont régulières, qu'on s'en réjouisse ; si elles sont dépravées, qu'on les redresse. Dans un homme, aime l'homme, et déteste l'erreur ; car l'homme est l'œuvre de Dieu, tandis que l'erreur est le fait de l'homme. Aime ce que Dieu a fait, mais n'aime pas ce que fait l'homme. Aimer l'œuvre de Dieu, c'est l'élever ; la chérir, c'est la rendre meilleure ; et lors même que tu sévis, tu agis uniquement par le désir de corriger; aussi la charité s'est-elle manifestée sous la forme de la colombe, qui est descendue sur le Sauveur [1]. C'est sous cette forme de colombe que le Saint-Esprit est descendu pour répandre la charité dans nos âmes. Pourquoi cela? La colombe n'a pas de fiel ; cependant, elle emploie son bec et ses ailes à défendre son nid; et si elle fait du mal, elle le fait sans amertume. Ainsi agit un père ; car il corrige son fils, il le corrige pour le ramener au bien. Comme je l'ai dit : le corrupteur veut vendre sa victime, et il met de l'amertume dans ses caresses : un père veut rendre meilleur, et il châtie sans y mettre aucun fiel. Soyez tels pour tous. Voyez, mes frères, la grandeur de cet enseignement, la beauté de cette doctrine ! Chacun a des enfants, ou désire en avoir; ou, si on a résolu, sans retour, de n'en point avoir selon la chair, on souhaite au moins d'en avoir selon l'esprit ; alors, où est le père qui ne corrige pas ses enfants? Où est l'enfant qui n'est pas châtié par son père [2]? Celui-ci, pourtant, semble faire du mal ; c'est l'amour, c'est la charité qui punit; elle punit, pour ainsi dire, sans amertume, à la manière d'une colombe, et non comme un corbeau. A cette occasion, mes frères, il me vient à l'esprit de vous dire que ces violateurs du précepte de la charité ont fait schisme ; comme ils détestent la charité, de même ils haïssent la colombe. Mais la colombe les condamne. Elle descend du ciel ; les nuées s'ouvrent ; elle se repose sur la tête du Sauveur. Pourquoi cela? Afin qu'on entende : « C'est lui qui baptise [3] ». Arrière, voleurs; arrière, envahisseurs du patrimoine du Christ. Vous avez osé planter vos titres de dominations dans vos propriétés, partout où vous prétendez dominer. Le Christ connaît ses titres ; il réclame son bien ; il ne détruit pas d'inscriptions ; il entre, et, par là même, il possède. Ainsi, chez celui qui vient à la

[1] Matth. III, 16. — [2] Hebr. XII, 7. — [3] Jean, I, 33.

catholique on n'efface pas le baptême, pour ne pas effacer le titre du Maître. Mais que se passe-t-il dans la catholique? On reconnaît une inscription; le propriétaire entre sous l'égide de ses propres titres, là même où le voleur entrait à l'aide des titres d'autrui.

HUITIÈME TRAITÉ.

DEPUIS LES PAROLES SUIVANTES : « SI NOUS NOUS AIMONS LES UNS LES AUTRES, DIEU DEMEURERA « EN NOUS », JUSQU'A CES AUTRES : « DIEU EST AMOUR; ET QUICONQUE DEMEURE DANS L'AMOUR « DEMEURE EN DIEU, ET DIEU DEMEURE EN LUI ». (Chap. IV, 12-16.)

LA CHARITÉ N'EST NI ORGUEILLEUSE NI VINDICATIVE.

Nous ne pouvons pas toujours nous livrer aux mêmes occupations, mais nos œuvres doivent sans cesse s'inspirer de l'humilité qui est le fondement de la charité et des sentiments de la charité elle-même. La charité ne sait être ni orgueilleuse, ni jalouse; elle se souvient que si Dieu a élevé l'homme au-dessus des êtres privés de raison, il ne l'a pas constitué le supérieur de ses semblables, ni, à plus forte raison, du Tout-Puissant : aussi, quand elle fait le bien, elle ne cherche pas plus à s'élever qu'à dérober aux regards les bonnes œuvres par lesquelles elle peut travailler à la gloire de Dieu et édifier le prochain. La charité ne sait pas non plus faire de distinction entre les amis et les ennemis; car, sans faire attention à leurs travers, elle les aime comme les créatures de Dieu, comme des hommes qui peuvent hériter du ciel; elle supporte donc ses ennemis avec patience et leur rend le bien pour le mal, se souvenant que Dieu est amour, qu'il nous a pardonné à nous-mêmes, et qu'il nous a donné son Esprit comme gage du bonheur du ciel.

1. En paroles, la charité est chose bien douce; en pratique, elle est chose plus douce encore. Nous ne pouvons pas en parler sans cesse; car nous travaillons beaucoup; la multiplicité de nos occupations se partage notre attention, en sorte qu'il n'est pas loisible à notre langue de toujours parler de la charité; elle ne saurait pourtant mieux faire. Mais s'il nous est impossible de nous en entretenir sans relâche, nous pouvons, du moins, la conserver toujours dans nos cœurs. Ainsi, nous chantons maintenant l'Alleluia, mais sommes-nous à même de le chanter perpétuellement? C'est à peine si nous le chantons, je ne dirai pas, pendant toute la durée d'une heure, mais même pendant la moindre petite partie d'une seule heure; puis, nous vaquons à autre chose. Alleluia, vous le savez, signifie : Louez Dieu. Louer Dieu verbalement, sans interruption, c'est impossible; mais on peut le louer toujours par une conduite régulière. Les œuvres de miséricorde, les affectueux sentiments de la charité, une piété sainte, une chasteté à l'abri de toute souillure, une sobriété pleine de modestie sont à pratiquer toujours; que nous soyons sur la place publique ou dans notre maison, sous les regards de nos semblables ou dans le secret de nos demeures, que nous parlions ou que nous gardions le silence, que nous agissions ou que nous nous tenions en repos, nous ne devons jamais négliger de faire ces actes de vertu que je viens d'énumérer, parce qu'ils n'exigent pas d'autres efforts que ceux de l'âme. Toutefois, pourrait-on nommer tous ces actes intérieurs? Ils forment comme une armée, l'armée du prince qui habite en ton âme, au fonds de ton cœur. De même qu'un prince occupe ses soldats à ce qui lui plaît; ainsi, quand Notre-Seigneur Jésus-Christ commence à demeurer par la foi dans notre homme intérieur [1], c'est-à-dire dans notre âme, il emploie toutes ces vertus comme des ministres soumis à ses ordres. Ces vertus ne peuvent se voir des yeux du corps, et, cependant, il suffit de les nommer pour en faire l'éloge; mais on ne les louerait pas sans les aimer, et, sans les voir, on ne les aimerait pas; et puisqu'on ne peut les aimer si on ne les voit, on les voit donc avec d'autres yeux, c'est-à-dire avec les

[1] Ephés. III, 17.

yeux intérieurs de l'âme. Ces vertus invisibles communiquent aux membres du corps un mouvement visible; sous leur influence, les pieds marchent; pour où aller? Là où les conduira la bonne volonté, qui se trouve au service du bon prince. Les mains travaillent, mais que font-elles? Ce que commande la charité, intérieurement inspirée par l'Esprit-Saint. On voit agir les membres, sans voir le moteur caché qui leur commande de remuer. Qui est-ce qui les pousse à agir? Il n'y a guère, pour le savoir, que celui qui commande, et, intérieurement, celui qui reçoit les ordres.

2. Voilà, mes frères, ce que vous venez d'apprendre, au moment où l'on vous donnait lecture de l'Evangile; vous le savez certainement, si vous avez prêté à cette lecture, non-seulement l'oreille de votre corps, mais aussi celle de votre cœur. Que dit le Sauveur? « Prenez garde de faire vos bonnes œuvres « devant les hommes, afin qu'ils vous « voient [1] ». A-t-il voulu dire que tout ce que nous faisons de bon, nous devons le dérober aux regards des hommes, et craindre qu'on le voie? Si tu redoutes d'avoir des témoins, tu n'auras pas d'imitateurs; il faut donc qu'on t'aperçoive; mais ce n'est pas dans le dessein de te faire voir, que tu dois agir. Ni le motif, ni le but de ta joie ne doivent être d'avoir été aperçu, d'avoir reçu des éloges, comme si tes bonnes actions ne devaient pas avoir d'autre résultat. Tout cela n'est rien. Méprise les louanges qu'on te donne; qu'en toi soit loué celui qui se sert de toi pour agir. Quand tu fais le bien, ne travaille donc point pour ta propre gloire, mais pour la gloire de Celui qui te donne la grâce de bien faire. De ton chef vient le pouvoir de mal agir; de Dieu vient celui de bien faire. Les méchants considèrent les choses d'une tout autre façon; voyez comme ils raisonnent à rebours. Ce qu'ils font de bien, ils prétendent se l'attribuer; s'ils font mal, c'est à Dieu qu'ils s'en prennent. Retourne ce je ne sais quoi de tordu et de fait à contre-sens; cette manière de procéder, mets-lui en quelque sorte la tête en bas; ce qui est en haut, fais-le descendre; ce qui est en bas, place-le en haut. Veux-tu placer Dieu au dernier échelon, pour te placer au premier? Au lieu de t'élever, tu tombes à terre, car Dieu est toujours au dessus. Eh quoi! serais-tu donc bien, tandis que Dieu serait mal? Si tu veux parler plus vrai, dis plutôt : Je suis mal, Dieu est bien; et ce que je suis en bien vient de lui, parce que tout ce que je fais de moi-même est mal. Cet aveu affermit le cœur; il constitue le fondement de la charité. En effet, si c'est pour nous un devoir de cacher le bien que nous faisons, afin que personne ne s'en aperçoive, que deviendra la leçon faite par le Sauveur dans son discours sur la montagne? Un peu avant de nous recommander l'humilité dans les bonnes œuvres, il a dit : « Que « vos bonnes œuvres paraissent aux regards « des hommes ». Il ne s'est pas arrêté là; il n'a pas terminé là sa recommandation, car il a ajouté : « Afin qu'ils glorifient votre Père, « qui est dans les cieux [1] ». Que dit aussi l'Apôtre : « Les églises de Judée, qui sont « dans le Christ, ne me connaissaient pas de « figure; seulement, elles entendaient dire : « Celui qui nous persécutait jadis, prêche « maintenant la foi qu'il cherchait précédem- « ment à détruire; et, en moi, elles glori- « fiaient Dieu [2] ». Il avait cette belle réputation. Voyez, néanmoins, comment il l'a fait tourner, non point à sa propre gloire, mais à la gloire de Dieu. Autant que cela dépend de lui, ce destructeur de l'Eglise, ce persécuteur jaloux et méchant avoue lui-même ce qu'il a été; ne lui jetons pas la pierre. Paul aime à nous entendre rappeler ses fautes, afin que celui qui a guéri de telles faiblesses, soit glorifié; car la main du médecin a sondé la profondeur de ses plaies et les a cicatrisées. La voix de Dieu, descendue des cieux, a jeté par terre un persécuteur et fait lever un prédicateur; elle a tué Saul, et communiqué la vie à Paul [3]. Saül avait persécuté un saint homme [4]. De là le nom que portait Saul, quand il persécutait les Chrétiens. Plus tard, de Saul il est devenu Paul [5]. Que veut dire le mot Paul? Petit. Quand c'était Saul, c'était un homme superbe, bouffi d'orgueil; quand ce fut Paul, ce fut un homme humble, petit. Aussi, quand nous disons : Je vous verrai bientôt après, *paulo post*, c'est comme s'il y avait : *post modicum*, après un *petit* intervalle. Que Paul soit devenu *petit*, en voici la preuve : « Car je suis le moindre des Apô- « tres [6] »; il dit encore ailleurs : « Moi, le « plus petit d'entre les saints [7] ». Ainsi était-

[1] Matth. vi, 1.

[1] Matth. v, 16 — [2] Galat. I, 22-24. — [3] Act. IX. — [4] I Rois, XIX. — [5] Act. XIII, 9. — [6] I Cor. XV, 9. — [7] Ephés. III, 8.

il, parmi les Apôtres, comme l'extrémité basse de la robe. Mais pareille à la femme qu'affligeait une perte de sang, l'Eglise des Gentils le toucha et fut guérie [1].

3. Aussi, mes frères, je vous l'ai dit, je le répète, et si je le pouvais, je le redirais sans cesse : Occupez-vous, et que vos œuvres soient, tantôt d'une nature, tantôt d'une autre, selon le temps, les heures et les jours. Est-il possible de toujours parler? de toujours se taire? de toujours réparer ses forces? de toujours jeûner? de toujours donner du pain aux malheureux? de toujours vêtir ceux qui sont nus? de toujours visiter les malades? de toujours rétablir l'accord entre les dissidents? de toujours ensevelir les morts? A ce moment-ci, une occupation ; à ce moment-là, une autre. Nos actions commencent et finissent; mais le maître, qui les inspire, ne commence ni ne doit cesser d'agir. La charité ne doit pas avoir en vous d'intermittence : les œuvres qui en découlent doivent se montrer au moment opportun : donc, comme il est écrit, « que la charité fraternelle demeure « toujours en vous [2] ».

4. Il en est peut-être parmi vous pour s'étonner de ce que, depuis le premier mot de l'épître que nous vous expliquons, le bienheureux Jean ne nous a rien recommandé aussi expressément que la charité fraternelle. Il dit : « Celui qui aime son frère [3] » ; et encore : « Un commandement nous a été donné, c'est « de nous aimer les uns les autres [4] ». Continuellement il nous a parlé de la charité fraternelle : pour l'amour de Dieu, c'est-à-dire, pour cet amour que nous devons avoir pour Dieu, il n'en a point parlé aussi souvent; et cependant il n'a pas tout à fait gardé le silence à son égard. Quant à l'amour des ennemis, il n'y a, à vrai dire, fait presque aucune allusion dans le cours de cette épître. En nous prêchant, en nous recommandant vivement la charité, il ne nous dit pas d'aimer nos ennemis, mais il nous dit d'aimer nos frères. Lorsque, tout à l'heure, on nous a lu l'Evangile, nous avons entendu ces paroles : « Si « vous aimez ceux qui vous aiment, quelle « récompense en aurez-vous? Les publicains « ne le font-ils pas aussi [5] ». Pourquoi donc l'apôtre Jean attache-t-il à la charité fraternelle une si grande importance, qu'il nous la recommande comme un moyen d'être parfaits, tandis que, d'après le Sauveur, il ne suffit pas d'aimer ses frères, mais qu'il faut pousser la charité au point d'aimer même ses ennemis? Celui qui va jusqu'à aimer ses ennemis, ne néglige point d'aimer ses frères. Il en est d'elle comme du feu : il lui faut d'abord s'attaquer aux objets les plus rapprochés, pour de là s'étendre jusqu'aux plus éloignés. Ton frère est plus proche de toi que je ne sais quel homme. A son tour, cet homme que tu ne connaissais pas encore, et qui ne nourrit contre toi aucune animosité, est plus rapproché de toi qu'un ennemi qui joint l'action à ses mauvais sentiments. Etends ta charité jusqu'aux plus proches, mais ne dis pas que tu l'as étendue ; car aimer ceux qui te touchent, c'est aimer non loin de toi ; étends-la jusqu'à ceux que tu ne connais pas et qui ne t'ont fait aucun mal : va même plus loin qu'eux, pousse la charité jusqu'à aimer tes ennemis : sans aucun doute, Dieu le commande. Mais pourquoi n'a-il point parlé de l'amour des ennemis?

5. Toute charité, même celle qu'on nomme charnelle, et qui est, à vrai dire, non pas la charité, mais bien plutôt l'amour (car le mot charité se dit d'ordinaire dans les meilleures occasions ; on l'emploie pour signifier les plus nobles sentiments), toute charité, mes très-chers frères, présuppose un certain bon vouloir pour ceux que l'on aime. Le Sauveur s'était lui-même servi du mot aimer, quand il a dit : « Pierre, m'aimes-tu [1]? » Nous ne devons pas chérir, nous ne pouvons pas chérir ou aimer les hommes de toute manière, nous ne devons pas les aimer dans le sens qu'attachent à ce mot les viveurs lorsque nous les entendons dire : J'aime les grives. Tu demandes pourquoi ? Parce qu'ils veulent les tuer et les manger. Ces gens-là disent qu'ils aiment les grives, mais c'est pour les anéantir, c'est pour qu'il n'en soit plus question ; et tout ce que nous aimons dans le dessein de le manger, nous l'aimons pour en faire la fin et réparer nos forces. Devons-nous aimer les hommes, comme s'ils étaient réservés à nous nourrir? Mais il y a une amitié de bienveillance qui nous porte parfois à rendre service à ceux que nous aimons. Qu'en sera-t-il, si nous ne pouvons leur être utiles? Alors notre amitié se bornera à être bienveil-

[1] Matth. IX, 20-22. — [2] Hebr. XIII, 1. — [3] I Jean, II, 10. — [4] Id. III, 23. — [5] Matth. V, 46.

[1] Jean, XXI, 17.

lante. Car nous ne devons pas désirer qu'il y ait des malheureux, pour avoir l'occasion de faire des œuvres de miséricorde. Tu donnes du pain à celui qui a faim ; mais il vaudrait mieux que personne n'eût faim, et que tu ne fusses généreux à l'égard de personne. Tu donnes des vêtements à celui qui est nu ; plaise à Dieu que tous soient vêtus et qu'aucun ne se trouve dans la nécessité à cet égard ! Tu ensevelis les morts; si seulement commençait bientôt cette vie bienheureuse au sein de laquelle personne ne mourra ! Tu rétablis la concorde parmi des dissidents ; ah, que bientôt encore vienne cette paix de la Jérusalem éternelle, qui ne sera troublée par aucune discorde ! Tous les bons offices sont nécessités par le besoin d'autrui. Fais disparaître les malheureux, à l'instant même cesseront les œuvres de miséricorde. Les œuvres de miséricorde cesseront, mais le feu de la charité s'éteindra-t-il? Tu aimes, de meilleur cœur, l'homme heureux à qui tu n'as à rendre aucun service ; en ce cas, ton amitié est plus pure et beaucoup plus sincère. De fait, si tu viens en aide à un malheureux, peut-être désires-tu t'élever au-dessus de lui ; peut-être veux-tu voir au-dessous de toi celui qui est la cause du bien que tu as fait. Cet homme s'est trouvé dans le besoin ; tu as subvenu à ses nécessités : parce que tu l'as aidé, il te semble être plus grand que celui à qui tu as rendu service. Désire l'avoir pour égal, afin que tous deux vous soyez soumis à Celui-là seul qui n'a besoin de rien.

6. En cela, l'âme orgueilleuse a dépassé les bornes, et s'est en quelque sorte montrée avare ; car « l'avarice est la racine de tous les « maux [1] ». Il est dit encore : « Le commen« cement de tout péché est l'orgueil [2] ». Nous cherchons parfois à savoir comment peuvent s'accorder ces deux passages : « L'avarice est « la racine de tous les maux »; et : « Le com« mencement de tout péché est l'orgueil ». Si l'orgueil est le commencement de tout péché, il est évidemment la racine de tous les maux. Sans aucun doute, la racine de tous les maux est l'avarice ; l'avarice se trouve aussi dans l'orgueil, car l'homme avare excède les bornes. Qu'est-ce qu'être avare? S'avancer plus loin qu'il ne faut : l'orgueil a fait tomber Adam : « L'orgueil », dit le Sage, « est le « commencement de tous les maux ». Est-ce l'avarice ? Quoi de plus avare que celui à qui Dieu n'a pu suffire ? Aussi, mes frères, nous lisons la manière dont l'homme a été fait à l'image et à la ressemblance de Dieu. Qu'est-ce que Dieu a dit de lui ? « Qu'il ait l'auto« rité sur les poissons de la mer, sur les « oiseaux du ciel et sur les animaux qui se « meuvent sur la terre [1] ». Dieu a-t-il ajouté : Qu'il ait autorité sur les hommes ? « Qu'il ait « autorité », par là, il lui a donné l'empire naturel. A l'égard de quels êtres ? « Des pois« sons de la mer, des oiseaux du ciel, des « animaux qui se meuvent sur la terre ». Pourquoi cette puissance de l'homme, à l'égard de tous ces animaux, est-elle naturelle? Parce que l'homme la puise dans ce fait qu'il a été créé à l'image de Dieu. En quoi a-t-il été créé à l'image de Dieu ? Dans son intelligence, dans son esprit, comme homme intérieur. En tant qu'il comprend la vérité, il distingue entre la justice et l'injustice, il sait par qui il a été créé ; il peut se faire une idée de son Créateur et l'adorer. Quiconque est doué de prudence, possède aussi cette science. Aussi, comme beaucoup détruisent en eux l'image de Dieu par leurs passions mauvaises, et, à force d'immoralité éteignent cette sorte de flamme intelligente, l'Ecriture leur crie : « Ne devenez point pareils au cheval et au « mulet, qui manquent d'intelligence [2] ». C'est dire, en d'autres termes : Je t'ai placé au-dessus du cheval et du mulet ; je t'ai fait à mon image ; je t'ai donné l'autorité sur les animaux. Pourquoi ? Parce que les bêtes ne sont pas pourvues d'une âme raisonnable ; mais, comme tu en es doué, tu saisis la vérité, tu comprends ce qui est au-dessus de toi : sois donc soumis à celui qui est au-dessus de toi, et que les êtres, à la tête desquels tu as été placé, t'obéissent. Toutefois, l'homme ayant, par le péché, abandonné celui sous la dépendance de qui il devait vivre, il dépend de ceux qu'il devait dominer.

7. Remarquez que je dis : Dieu, l'homme, les animaux : par exemple, au-dessus de toi, Dieu ; les animaux au dessous. Reconnais l'autorité de Celui qui est au-dessus de toi, et ceux qui se trouvent au dessous, reconnaîtront la tienne. Aussi, Daniel ayant reconnu que Dieu était au-dessus de lui, fut reconnu par les lions, comme étant au-dessus d'eux [3]. Mais si tu ne reconnais pas ton Maître,

[1] I Tim. VI, 10. — [2] Eccli. X, 15.

[1] Gen. I, 26. — [2] Ps. XXXI, 9. — [3] Dan. VI, 22.

si tu méprises ton supérieur, tu te mets, par là même, sous les pieds de ton inférieur. Aussi, qu'est-ce qui a dompté l'orgueil des Egyptiens ? Des grenouilles et des mouches [1]. Pour cela, Dieu aurait pu employer des lions : mais un lion ne doit servir qu'à épouvanter des grands hommes. Autant l'orgueil les avait rendus superbes, autant furent méprisables et abjects les êtres destinés à casser leur mauvaise tête. Mais les lions ont reconnu Daniel, parce qu'il était soumis à Dieu. Eh quoi ! n'étaient-ils pas soumis à Dieu, les martyrs qui ont combattu avec les bêtes, et qui ont été déchirés par les animaux féroces ? Les trois compagnons de Daniel étaient-ils donc des serviteurs de Dieu, et les Machabées ne l'étaient-ils pas ? Le feu aurait-il reconnu ces trois hommes pour des serviteurs de Dieu, puisqu'il ne les a pas consumés, puisqu'il n'a pas même touché leurs vêtements [2] ? N'aurait-il pas reconnu, comme tels, les Machabées [3] ? Mes frères, il a reconnu les Machabées et les hommes de la fournaise. Mais il fallait que, avec la permission de Dieu, les Machabées fussent éprouvés ; car Dieu a dit dans l'Ecriture : « Il frappe de verges tous ceux « qu'il reçoit parmi ses enfants [4] ». Pensez-vous, mes frères, que le fer aurait traversé les entrailles du Sauveur, pour venir ensuite se fixer dans le bois de sa croix, s'il ne l'avait permis ? Est-ce que sa créature ne l'a pas connu ? Ou plutôt, n'a-t-il pas voulu donner à ses disciples l'exemple de la patience ? C'est pourquoi le Seigneur a visiblement délivré quelques-uns de ses serviteurs, tandis qu'il a laissé visiblement les autres au milieu de l'épreuve : pourtant, il les a tous délivrés spirituellement ; sous ce rapport, aucun n'a été abandonné. A en juger par l'apparence, il a semblé sauver ceux-ci et délaisser ceux-là ; et s'il en a sauvé, c'était afin qu'il ne fût pas possible de dire qu'il en était incapable. Il a donné des preuves de son pouvoir, afin que, quand il n'agit pas, tu saisisses ses intentions les moins apparentes, et que tu ne l'accuses pas d'incapacité. Mais quoi, mes frères ? Un jour viendra, où nous briserons toutes les chaînes de notre condition mortelle : alors finira le temps de l'épreuve ; alors sera écoulé le fleuve de ce siècle ; alors nous récupérerons cette robe primitive, cette immortalité que nous avons perdue par le péché : notre corps corruptible se revêtira d'incorruptibilité, c'est-à-dire, notre chair, aujourd'hui sujette à la corruption, y échappera, et de mortelle qu'elle est maintenant, elle se revêtira d'immortalité [1] ; alors aussi, en cet endroit où il ne sera plus nécessaire d'être éprouvé et flagellé, toute créature reconnaîtra les parfaits enfants de Dieu ; alors aussi, tout nous sera soumis, pourvu que maintenant nous soyons nous-mêmes soumis à Dieu.

8. Le chrétien doit donc être ainsi disposé qu'il ne s'élève pas, dans un sentiment de vaine gloire, au-dessus des autres hommes. Dieu t'a fait la grâce d'être supérieur aux animaux, c'est-à-dire meilleur qu'eux : c'est naturel chez toi ; tu seras toujours meilleur que la bête. Mais si tu veux surpasser les autres hommes, tu porteras toujours envie à ceux qui sembleront t'égaler. Tu dois vouloir que tous les hommes soient tes égaux ; et si ta prudence l'emporte sur celle d'un autre, tu dois désirer qu'il soit lui-même prudent. Tant qu'il est peu instruit, il s'instruit à ton école : tant qu'il est ignorant, il a besoin de toi ; aussi, tu as l'air d'être le maître, et lui, le disciple ; et parce que tu l'instruis, tu es son supérieur ; et parce qu'il s'instruit auprès de toi, il est ton inférieur. A moins de désirer le voir ton égal, tu veux toujours l'avoir pour disciple ; et si tu veux toujours l'avoir pour disciple, tu seras un maître jaloux ; et si tu es jaloux de lui, comment pourras-tu l'instruire ? Je t'en conjure, ne lui enseigne pas la jalousie. Ecoute l'Apôtre, il parle du fond des entrailles de la charité : « Je vou- « drais que tous les hommes fussent comme « moi [2] ». Comment pouvait-il vouloir que tous lui fussent égaux ? Il se montrait supérieur à tous, par cela même que la charité le portait à désirer de les avoir tous pour égaux. L'homme a donc franchi les bornes ; celui que Dieu avait placé au-dessus de tous les êtres a voulu avoir davantage encore, puisqu'il a voulu se placer au-dessus des hommes. Voilà bien l'orgueil.

9. Et voyez les admirables œuvres opérées par l'orgueil : il sait imiter la charité et agir presque comme elle, soyez-en bien convaincus. La charité nourrit celui qui a faim : l'orgueil lui donne aussi des aliments ; la charité fait le bien pour la gloire de Dieu ; l'orgueil, pour sa propre gloire. La charité

[1] Exod. VIII. — [2] Dan. III, 50. — [3] II Machab. VII. — [4] Hébr. XII, 6.

[1] I Cor. XV, 53, 54. — [2] Id. VII, 7.

revêt l'homme qui est nu, l'orgueil lui donne aussi des vêtements ; la charité jeûne, l'orgueil pareillement ; la charité ensevelit les morts, l'orgueil ne les laisse point privés de sépulture. L'orgueil se remue en face de toutes les bonnes œuvres que veut faire et que fait la charité : il conduit, en quelque sorte, ses chevaux ; mais la charité est intérieure, elle ne laisse pas de place à l'orgueil mal inspiré : je ne dis pas, occupé à de mauvaises œuvres, mais mal inspiré. Malheur à l'homme dont le cocher est l'orgueil ; il faut, de toute nécessité, qu'il tombe dans le précipice. Quand l'orgueil est le mobile des bonnes œuvres, quelqu'un le sait-il ? Qui est-ce qui le voit ? A quel signe le reconnaître ? Nous voyons des œuvres : la charité nourrit les pauvres, l'orgueil en fait autant ; la charité est hospitalière, l'orgueil aussi ; la charité s'entremet en faveur du pauvre, l'orgueil agit de même. Qu'est-ce à dire ? Nulle différence sensible entre toutes ces œuvres. J'ose dire quelque chose, mais ce n'est pas de moi-même, car c'est Paul qui l'a dit : La charité meurt, ou, en d'autres termes, l'homme qui a la charité, confesse le nom du Christ et va au martyre ; l'orgueil fait une confession pareille, et marche aussi au supplice : l'un a la charité, l'autre ne l'a pas. Pour celui qui n'a pas la charité, qu'il écoute ces paroles de l'Apôtre : « Quand je distribuerais tout mon bien aux « pauvres, quand je livrerais mon corps aux « flammes, si je n'ai pas la charité, tout cela « ne me sert de rien [1] ». L'Ecriture divine veut donc nous faire négliger la pompeuse apparence dont se revêtent ces œuvres extérieures, et pénétrer jusqu'à leur nature intime : de ces dehors orgueilleux qui frappent les regards du public, elle veut nous faire passer à la réalité même des choses. Reviens à ta conscience, interroge-la. Ne t'arrête pas à considérer la fleur qui brille aux yeux, remarque la nature de la racine qui se trouve en terre. Est-ce la cupidité qui est enracinée dans ton cœur ? Ses œuvres peuvent sembler bonnes, mais elles ne peuvent l'être réellement. Est-ce la charité ? Alors, sois tranquille ; elle ne peut rien produire de mauvais. L'orgueilleux est flatteur, l'homme qui aime est sévère : le premier donne des vêtements, le second une correction ; celui-ci veut rendre meilleur, celui-là veut plaire. Les blessures

[1] I Cor. XIII, 3.

faites par la charité sont plus profitables que l'aumône donnée par l'orgueil. Rentrez donc en vous-mêmes, mes frères, et, dans tout ce que vous faites, portez vos regards sur le Dieu qui vous voit ; et, puisqu'il vous voit, voyez vous-mêmes quels sont les mobiles secrets de vos actions. Si votre cœur ne vous accuse pas de vous conduire sous l'impression de la vaine gloire, c'est bien : soyez tranquilles. Toutefois, lorsque vous faites bien, ne craignez pas que les autres vous voient. Crains plutôt d'agir dans l'intention d'être louangé ; que les autres te voient, et qu'ils louent Dieu. Si, en effet, tu te dérobes aux regards de tes semblables, tu leur ôtes l'occasion de t'imiter, tu mets obstacle à ce que Dieu soit glorifié. Il en est deux auxquels tu fais l'aumône ; ils ont besoin l'un de pain, l'autre de justice. Entre ces deux hommes, qu'on peut également appeler du nom de faméliques, car il est dit : « Bienheureux ceux qui ont faim et « soif de la justice, parce qu'ils seront rassa« siés [1] » ; entre ces deux faméliques, tu as été placé pour faire le bien ; si la charité est le principe de tes actions, tu prends pitié de l'un et de l'autre, tu veux pourvoir aux besoins de tous les deux. Celui-ci cherche un morceau de pain qu'il puisse manger, celui-là, un exemple à imiter. Tu donnes du pain au premier, donne-toi au second ; ainsi, tu auras fait l'aumône à chacun d'eux : l'un te sera reconnaissant de ce que tu auras fait disparaître la faim qui le tourmentait : l'autre sera devenu l'imitateur de l'exemple que tu lui auras donné.

10. Comme hommes de miséricorde, ayez donc compassion d'autrui, car, par cela même que vous aimerez vos ennemis, vous aimerez vos frères. Ne vous imaginez pas que Jean ne vous ait rien commandé par rapport à l'amour de nos ennemis ; car il n'a point passé sous silence la charité fraternelle. Vous aimez des frères. Comment, diras-tu, aimons-nous en eux des frères ? Je me demande pour quel motif tu aimes un ennemi : pourquoi l'aimes-tu ? Pour qu'il jouisse de la santé dans le cours de cette vie ? A quoi bon la santé, si elle ne lui est pas avantageuse ? Pour qu'il soit riche ? A quoi bon les richesses, si elles doivent l'aveugler ? Pour qu'il se marie ? A quoi bon une femme, si elle doit empoisonner son existence ? Pour qu'il ait de la

[1] Matth. V, 6.

famille ? A quoi bon des enfants, s'ils doivent être mauvais ? Ils sont donc incertains les avantages que tu sembles désirer à ton ennemi, en raison de l'affection que tu lui portes : oui, ils sont incertains. Souhaite-lui de partager avec toi le bonheur de la vie éternelle ; souhaite-lui d'être ton frère. Si l'amour, que tu as pour ton ennemi, te porte à désirer qu'il soit ton frère, tu aimes donc un frère en l'aimant. En lui, tu n'affectionnes pas ce qu'il y a, mais ce que tu voudrais y rencontrer. Si je ne me trompe, j'ai déjà proposé cette comparaison à votre charité : Un arbre vigoureux est déposé sur une place publique ; il vient d'être abattu, il est encore enveloppé de son écorce : en le voyant, un ouvrier habile l'aime ; j'ignore ce qu'il veut en faire. Mais l'ouvrier n'aime pas cet arbre en ce sens que celui-ci doive toujours rester le même. Il le voit tel qu'il sera quand il aura été travaillé, et non tel qu'il est dans ses affections : il aime ce qu'il deviendra, et non ce qu'il est présentement. C'est de la même manière que Dieu aime les pécheurs. Nous disons que Dieu a aimé les pécheurs, car il a dit : « Ce ne sont pas ceux qui se portent « bien qui ont besoin du médecin, mais les « malades [1] ». Nous étions pécheurs ; nous a-t-il aimés en ce sens que nous devions persévérer dans le péché ? Nous étions comme un arbre ramené de la forêt ; il était, lui, comme un ouvrier habile : il nous a vus, et il a pensé, non pas à ce que nous étions, mais à ce qu'il ferait de nous. Il en est ainsi de toi. Tu vois que ton ennemi te fait opposition, qu'il te fait du mal, qu'il te blesse par des propos piquants, qu'il t'accable d'affronts, et te poursuit de sa haine : à ces marques, tu reconnais qu'il est homme. Tu vois tous ces procédés haineux qui te viennent de l'homme, et, en même temps, tu aperçois en lui la créature de ton Dieu. En tant qu'homme créé, il est l'œuvre de Dieu ; mais comme ton ennemi, il est l'auteur de ses iniques procédés : s'il te porte envie, il est responsable de ses actes. Que dis-tu en toi-même ? Seigneur, soyez indulgent à son égard, pardonnez-lui ses péchés, inspirez-lui la crainte, changez-le. En lui, tu n'affectionnes pas ce qui s'y trouve, mais ce que tu voudrais y rencontrer. Par conséquent, lorsque tu aimes un ennemi, tu aimes un frère. C'est pourquoi

[1] Matth. IX, 12.

la charité parfaite consiste à aimer ses ennemis ; elle est comprise dans la charité fraternelle. Et que personne ne dise qu'à cet égard l'apôtre Jean nous a commandé moins, et que Notre-Seigneur Jésus-Christ nous a commandé davantage : Jean nous a donné le précepte d'aimer nos frères, et le Christ celui de chérir même nos ennemis [1]. Remarque en quel sens le Christ t'a recommandé d'aimer tes ennemis. Est-ce en ce sens qu'ils doivent persévérer dans leur inimitié ? Si tu les aimes en ce sens, au lieu de les aimer, tu les détestes. Vois comment il les a lui-même affectionnés : il ne voulait pas les voir persévérer dans le péché. « Père », dit-il, « pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils « font [2] ». Il désirait la conversion de ceux pour lesquels il demandait pardon : et ces hommes, dont il souhaitait la conversion, il a bien voulu, d'ennemis qu'ils étaient, en faire ses frères, et, en réalité, il les a rendus tels. Il a été mis à mort et enseveli : il est ressuscité et monté au ciel ; il a envoyé l'Esprit-Saint à ses disciples : ils ont, avec confiance, commencé à prêcher son nom ; ils ont opéré des miracles au nom de Jésus crucifié et mis à mort. Ces miracles, les bourreaux du Sauveur les ont vus, et ceux qui, dans l'excès de leur fureur, avaient fait couler le sang du Christ, s'en sont abreuvés en croyant en lui.

11. En vous disant ceci, mes frères, j'ai été un peu long ; néanmoins, il me fallait vous parler ainsi, puisque je devais recommander aussi chaleureusement que possible à votre charité la charité même. Si la charité est nulle en vous, nous avons perdu notre temps à parler ; mais si vos âmes en sont embrasées, nous avons comme jeté l'huile sur le feu ; et peut-être nos paroles en ont-elles allumé la flamme dans des cœurs où elle ne brûlait pas. Chez les uns, la charité qui s'y trouvait a pris de l'accroissement ; chez les autres, elle ne se trouvait pas, mais elle y a pris naissance. Nous vous avons donc tenu ce langage, afin que vous ne mettiez pas de lenteur à aimer vos ennemis. Un homme s'acharne-t-il contre toi ? Il te fait du mal : prie pour lui ; il te déteste : use d'indulgence à son égard. Son cœur, brûlé par la fièvre de la haine, abhorre ta personne ; il guérira et te sera reconnaissant. Comment les médecins aiment-

[1] Matth. v, 44. — [2] Luc, XXIII, 34.

ils les malades? Les aiment-ils comme malades? S'ils les aimaient comme tels, ils voudraient les voir toujours tels. Si donc les médecins affectionnent les malades, c'est afin, non pas de les laisser dans leur infirmité, mais de leur rendre la santé. Combien, le plus souvent, ils ont à souffrir de la part des frénétiques? Quelles paroles injurieuses leur sont adressées? Presque toujours ils en reçoivent des mauvais traitements. Ils font la guerre à la fièvre de l'infirme, mais ils pardonnent à l'homme. Que dirai-je, mes frères? Aiment-ils leur ennemi? Loin de là: ils détestent leur ennemi, c'est-à-dire la maladie; ils haïssent la maladie, et ils aiment l'homme qui les frappe; ils abhorrent la fièvre: car de qui, en réalité, reçoivent-ils des coups? De la maladie, de l'infirmité, de la fièvre. Ils font donc disparaître ce qui leur est opposé, pour ne laisser que ce qui leur vaudra de la reconnaissance. Agis de la même façon. Si ton ennemi te déteste et te déteste injustement, sache que la cupidité du siècle le domine et le porte à te haïr. En le haïssant toi-même, tu lui rends le mal pour le mal. Quel est le résultat de cette manière d'agir? Je pleurais le sort d'un seul malade, de celui qui te haïssait; maintenant, puisque tu lui rends haine pour haine, je gémis sur le compte de deux infirmes. Mais il en veut à ta fortune; il t'enlève je ne sais quels biens, les biens de la terre; il t'accable de tourments en cette vie: voilà pourquoi tu es indisposé contre lui. Ne te tourmente pas ainsi, élève-toi au-dessus de ce monde, jusqu'au ciel; là, tu auras le cœur au large; l'espérance de la vie éternelle te mettra à l'abri de n'importe quelle inquiétude. Fais attention à ce que t'enlève ton ennemi; il ne le ferait pas si celui « qui châtie « quiconque devient son enfant », ne le permettait [1]. Ton ennemi est aux mains de Dieu comme l'instrument de fer qui doit guérir tes plaies. Si Dieu sait qu'il est avantageux pour toi d'être dépouillé de tes biens, il le laisse te les enlever; s'il reconnaît comme utile pour toi que tu sois frappé, il le laisse te donner des coups; il se sert de lui pour te guérir; désire donc que cet homme soit guéri à son tour.

12. « Jamais personne n'a vu Dieu ». Voyez, mes très-chers: « Si nous nous aimons les « uns les autres, Dieu demeurera en nous, et « son amour sera parfait en nous ». Commence d'aimer, tu arriveras à la perfection. As-tu commencé d'aimer? Dieu a commencé d'habiter en toi; aime Celui qui a commencé d'habiter en toi, afin qu'il y établisse plus parfaitement sa demeure, et que, par là, il te rende parfait. « Si nous connaissons que nous « demeurons en lui, et lui en nous, c'est « qu'il nous a rendus participants de son Es« prit ». Bien, grâces à Dieu. Nous savons qu'il habite en nous. Et comment même avons-nous appris que nous savons qu'il habite en nous? C'est que Jean nous a dit: « Il nous a rendus participants de son Es« prit ». Comment savons-nous « qu'il nous a « fait entrer en participation de son Esprit? » Cela même, c'est-à-dire qu'il nous a rendus participants de son Esprit, qu'est-ce qui te l'apprend? Scrute les plus secrets replis de ton cœur; si la charité le remplit, tu as l'Esprit de Dieu. Comment savons-nous que tel est pour toi le moyen de connaître que l'Esprit de Dieu habite en toi? Interroge l'apôtre Paul: « Parce que l'amour de Dieu a été ré« pandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit « qui nous a été donné [1] ».

13. « Nous avons vu et nous rendons témoi« gnage que le Père a envoyé son Fils pour « être le Sauveur du monde ». Vous tous qui êtes malades, rassurez-vous; un pareil médecin est venu en ce monde, et vous manqueriez de confiance? La maladie était grave, les plaies incurables, l'infirmité portée à ses dernières limites. Tu fais attention à la grandeur du mal, et tu oublies de remarquer la toute-puissance du médecin? Tu t'abandonnes au désespoir? mais le médecin peut tout; nous en avons pour témoins ceux qui, d'abord guéris par lui, ont ensuite prêché son nom; ne l'oublie pas, néanmoins: ces hommes ont été guéris plutôt en espérance qu'en réalité; car ainsi s'exprime l'Apôtre: « Car nous ne « sommes encore sauvés qu'en espérance [2] ». La foi a commencé notre guérison; elle s'achèvera au moment où « ce corps corruptible « sera revêtu d'incorruptibilité, et lorsque ce « corps mortel sera revêtu d'immortalité [3] ». C'est là de l'espérance, et non de la réalité. Mais quiconque goûte les joies de l'espérance, possédera aussi celles de la réalité, et quiconque ne connaît pas les unes, ne connaîtra pas non plus les autres.

[1] Hébr. XII, 6.

[1] Rom. V, 5. — [2] Id. VIII, 24. — [3] I Cor. XV, 53, 54.

14. « Celui qui confesse que Jésus-Christ « est le Fils de Dieu, Dieu demeure en lui et « lui en Dieu ». Puissions-nous dire à quelques-uns seulement : « Celui qui confesse », non de bouche, mais de fait, non par ses paroles, mais par sa conduite. Il en est, en effet, beaucoup qui confessent de bouche et qui nient de fait. « Nous avons connu l'amour « que Dieu a pour nous, et nous y avons cru ». Encore une fois, comment as-tu connu ? « Dieu est amour ». Jean l'avait déjà dit précédemment : il le répète encore. Il lui était impossible de te recommander la charité d'une manière plus instante qu'en te disant qu'elle est Dieu. Peut-être aurais-tu fait peu de cas de ce don de Dieu. Mépriseras-tu Dieu lui-même? « Dieu est amour, et quiconque « demeure dans l'amour, demeure en Dieu, « et Dieu en lui ». Le contenant et le contenu habitent mutuellement l'un dans l'autre. Tu habites en Dieu, mais pour être contenu en lui ; Dieu habite en toi, mais pour te contenir et t'empêcher de tomber. Toutefois, ne va pas croire que tu sois pour Dieu une maison, comme est pour toi la maison qui supporte ton corps ; si celle-ci venait à manquer sous tes pieds, tu tomberais ; retire-toi de Dieu, il restera debout. Il ne perd rien lorsque tu l'abandonnes, il ne récupère rien quand tu reviens à lui. Tu guéris sans lui procurer aucun avantage ; tu te purifies, tu reprends des forces, tu te corriges. Il est remède pour le malade, règle de vie pour le méchant, lumière pour celui qui est plongé dans les ténèbres, demeure pour l'homme sans abri. Tu reçois donc tout de sa générosité. Ne t'imagine pas que Dieu se trouve avantagé en quoi que ce soit, lorsque tu viens à lui ; tu ne deviens pas même son serviteur. Parce que tu ne voudrais pas lui obéir, parce que tous les hommes lui refuseraient la soumission, Dieu manquerait-il pour cela de serviteurs? Dieu n'a nul besoin de serviteurs, mais ses serviteurs ont besoin de lui. C'est pourquoi le Psalmiste s'est exprimé ainsi : « J'ai dit au « Seigneur : Vous êtes mon Dieu ». Il est le vrai Seigneur. Et qu'ajoute le Prophète ? « Parce que vous n'avez pas besoin de mes « biens [1] ». Tu as besoin du bien de ton serviteur; lui a besoin du tien, car il faut que tu le nourrisses ; tu as besoin du sien, car il te faut son aide. Tu ne peux ni puiser à la fontaine, ni faire cuire ton eau, ni courir devant ton cheval, ni soigner ta monture. Tu le vois, tu as besoin du bien de ton serviteur, de ses services ; par conséquent, tu n'es pas maître dans la véritable acception du mot, puisque tu as besoin de ton inférieur. Celui-là est véritablement notre maître, qui ne nous demande rien ; et malheur à nous si nous voulions nous passer de lui ! Il n'attend rien de nous, et il nous a cherchés lors même que nous ne le cherchions pas. Une de ses brebis s'était égarée, il l'a trouvée et joyeusement rapportée sur ses épaules [2]. Cette brebis était-elle indispensable à son pasteur ? ou plutôt le pasteur n'était-il pas nécessaire à cette brebis? Plus j'éprouve de plaisir à vous parler de la charité, moins je voudrais arriver au terme de cette Epître ; car nulle autre n'est plus entraînante à nous faire aimer la charité. Rien de plus doux à vous annoncer, rien de plus sain à vous communiquer, à condition, néanmoins, que vous vivrez saintement et que vous établirez fortement en vous le don de Dieu. Ne vous montrez pas ingrats ; n'oubliez point cette grâce infinie du Dieu qui, ayant un Fils unique, n'a pas consenti à n'en avoir qu'un et qui, pour lui donner des frères, a bien voulu adopter d'autres enfants et les destiner à posséder avec lui la vie éternelle.

[1] Ps. xv, 2. — [2] Luc, xv, 4, 5.

NEUVIÈME TRAITÉ.

DEPUIS LES PAROLES SUIVANTES : « L'AMOUR DE DIEU EST PARFAIT EN NOUS », JUSQU'A CES AUTRES : « ET C'EST DE DIEU MÊME QUE NOUS AVONS REÇU CE COMMANDEMENT : QUE CELUI QUI « AIME DIEU, AIME AUSSI SON FRÈRE ». (Chap. IV, 17-21.)

LA CONFIANCE AU JUGEMENT.

Nous avons une preuve de l'existence de la charité en nous dans la confiance que nous inspire le jugement. Si, au lieu de le craindre comme font ceux qui commencent à être parfaits, nous désirons le voir venir, c'est que nous sommes, comme Dieu, charitables, même envers nos ennemis ; c'est que nous avons en nous la charité parfaite. Cette charité doit y être précédée par la crainte ; mais quand elle y est une fois établie, la crainte disparaît, et notre justice devient elle-même parfaite. A côté de cette crainte imparfaite par où commence la charité parfaite, se trouve une crainte pure qui demeure même avec cette charité ; elle consiste à redouter d'être séparé de Dieu : elle s'inspire donc du véritable amour divin. Celui que domine la crainte imparfaite, doit se souvenir incessamment de la présence de Dieu, et il ne péchera plus ; l'autre vit saintement et il a confiance de ne pas être délaissé par le Seigneur : il a confiance dans le jugement. Pour en être là, aimons Dieu, nous lui devons la réciprocité : aimons aussi nos semblables, car l'amour de Dieu et celui du prochain sont inséparables.

1. Votre charité s'en souvient, il nous reste à traiter et à vous expliquer, aussi bien que Dieu nous en fera la grâce, la dernière partie de l'Epître de l'apôtre Jean ; nous n'oublions point notre dette, et vous ne devez pas vous-mêmes oublier de nous en demander le paiement. La charité, que cette Epître nous recommande par-dessus tout et presque exclusivement, nous porte à remplir, avec la plus scrupuleuse fidélité, nos engagements, et fait de vous les plus bienveillants des créanciers. Je vous donne le nom de créanciers bienveillants, parce que, où ne se trouve pas la charité, il n'y en a que de durs ; mais où elle se rencontre, celui-là même qui exige le paiement d'une dette le fait avec douceur ; et pour celui qui est forcé de remplir ses engagements, lors même qu'il lui faut s'imposer quelque peine, la charité rend cette peine si légère qu'elle en devient presque nulle. Prenons un exemple parmi les êtres vivants privés de parole et de raison, animés des sentiments d'une charité, non pas spirituelle, mais purement charnelle et naturelle ; leurs petits n'exigent-ils pas, mais avec une vive amitié, le lait des mères ? Quoiqu'ils se jettent brusquement sur ses mamelles pour les sucer, la mère aime mieux les voir ainsi, que les voir ne pas têter et ne pas exiger d'elle ce que leur doit son affection. Nous voyons souvent des génisses déjà grandes frapper à coups de tête la mamelle et soulever, en quelque sorte par là, le corps de leur mère, sans néanmoins en recevoir de coups de pieds qui les éloigne ; et même, quand le veau n'est point là pour sucer son lait, elle l'appelle par ses mugissements. Par conséquent, si nous avons en nous cette charité spirituelle dont parle l'Apôtre quand il dit : « Je me suis rendu « petit parmi vous, comme une nourrice « pleine de tendresse pour ses enfants [1] », nous aimons à vous voir exiger de nous l'acquit de nos dettes. Nous n'aimons point ceux qui se montrent lents à le faire, car nous avons peur de ceux qui manquent de zèle. Nous avons dû interrompre la suite du texte de cette Epître, en raison de leçons importantes qu'il nous a fallu y intercaler à cause de certains jours de fête, leçons dont nous nous sommes borné à vous donner la lecture sans vous en donner l'explication. Reprenons donc aujourd'hui l'ordre interrompu, et que votre sainteté écoute avec attention ce qui nous reste à lui dire. Je ne sais s'il est possible de nous recommander la charité en des termes plus élevés que ceux-ci : « Dieu « est amour ». Eloge brief, mais admirable ! Eloge en peu de mots, mais plein de magnificence dans les idées qu'il éveille ! Que c'est bientôt dit : « Dieu est amour ! » Oui, c'est court ; un mot, voilà tout ; mais pèse ce mot, combien il dit de choses ! « Dieu est « amour ; et celui qui demeure dans l'amour

[1] I Thess. II, 7.

« demeure en Dieu, et Dieu en lui [1] ». Que Dieu soit pour toi une maison, sois une maison pour Dieu ; demeure en Dieu, et que Dieu demeure en toi. Dieu demeure en toi pour te contenir ; tu demeures en Dieu pour ne pas tomber ; car ainsi parle de la charité l'apôtre Paul : « La charité ne tombe pas [2] ». Comment tomber lorsqu'on se tient en Dieu ?

2. « L'amour de Dieu est parfait en nous, en « ce que nous avons confiance pour le jour « du jugement, parce que nous sommes en ce « monde, comme il y est lui-même ». L'Apôtre indique, pour chacun, le moyen de s'éprouver soi-même, de savoir dans quelle proportion la charité a augmenté en lui, ou plutôt, quels progrès il a faits dans la charité. Si la charité est Dieu, Dieu n'augmente ni ne diminue ; la charité n'est donc censée augmenter en toi que parce que tu fais en elle des progrès. Cherche alors à savoir combien tu as profité en fait de charité ; écoute ce que te dira ton cœur, et tu auras la mesure de ton avancement dans cette vertu. Jean a promis de nous indiquer la manière de connaître Dieu, et il a dit : « L'amour de Dieu est parfait en nous, « en ce » ; cherche en quoi ? « que nous « avons confiance pour le jour du jugement ». Quiconque a confiance pour le jour du jugement, la charité est parfaite en lui. Qu'est-ce qu'avoir confiance pour le jour du jugement ? C'est ne pas craindre de le voir venir. Il est des hommes qui n'y croient pas ; ceux-là ne peuvent avoir confiance pour un jour qu'ils ne croient point devoir venir. Laissons de côté cette sorte de personnes. Que Dieu les ressuscite pour qu'ils vivent ; pour nous, avons-nous à parler d'hommes morts ? Ils ne croient pas au jour du jugement à venir ; ils ne craignent ni ne désirent ce à quoi ils ne croient point. Quelqu'un commence à croire au jour du jugement ; dès lors qu'il commence à y croire, il commence à le craindre. Mais parce qu'il craint encore, il n'a pas encore confiance pour le jour du jugement ; la charité n'est pas encore parfaite en lui. Néanmoins, y a-t-il lieu de désespérer. De ce que tu vois le commencement, est-ce pour toi un motif de désespérer de la fin ? Quel commencement aperçois-je, me diras-tu ? La crainte. Ecoute l'Ecriture : « La crainte du « Seigneur est le commencement de la sa« gesse [3] ». Cet homme a donc commencé à craindre le jour du jugement : que cette crainte lui serve à se corriger, qu'il se montre vigilant à l'égard de ses ennemis, c'est-à-dire de ses péchés ; qu'il commence à revivre de la vie intérieure et à mortifier ses membres terrestres, selon ces paroles de l'Apôtre : « Faites mourir les membres de « l'homme terrestre qui est en vous ». Il donne aux passions désordonnées de l'âme le nom de membres de l'homme terrestre ; car, pour expliquer sa pensée, il ajoute : « L'avarice, l'impureté [1] », et tous les autres vices dont il fait ensuite mention. Autant celui qui commence à craindre le jour du jugement mortifie ses membres terrestres, autant ses membres célestes grandissent et se fortifient : ces membres célestes ne sont autres que toutes les bonnes œuvres. Dès lors que les membres célestes se font voir, le chrétien commence à désirer ce qu'il craignait. Il craignait de voir le Christ venir et trouver un impie à condamner ; il désire maintenant que le Christ vienne, parce qu'il trouvera un homme pieux à récompenser. Et dès l'instant qu'avec une âme chaste, désireuse de recevoir les baisers de son époux, il souhaite la venue du Christ, il renonce à l'adultère ; la foi, l'espérance et la charité, le rendent intérieurement vierge. Il a désormais confiance dans le jour du jugement, et il ne se déclare point contre lui-même, quand il prie et qu'il dit : « Que votre règne « arrive [2] ». Car celui qui redoute la venue du royaume de Dieu, craint d'être exaucé. Mais celui qui prie avec la confiance qu'inspire la charité, souhaite le voir venir. Quelqu'un parlait de ce désir quand il disait dans un psaume : « Et vous, Seigneur, jusques à « quand ? Tournez-vous vers moi, Seigneur, « et sauvez mon âme [3] ». Il gémissait de voir son existence se prolonger. Il y a des hommes qui se soumettent à mourir, il en est d'autres, et ceux-là sont parfaits, qui se soumettent à vivre. Qu'ai-je dit ? Celui qui désire voir son existence d'ici-bas se prolonger encore, supporte avec soumission la nécessité de mourir, quand l'heure en est venue pour lui ; il lutte contre lui-même, afin de suivre la volonté de Dieu, et, dans son cœur, il aime mieux se conformer au bon vouloir de Dieu qu'à ses propres aspirations : du désir qu'il éprouve de vivre encore, naît avec la mort

[1] I Jean, IV, 16. — [2] I Cor. XIII, 8. — [3] Eccli. I, 16.

[1] Coloss. III, 5. — [2] Matth. VI, 10. — [3] Ps. VI, 4, 5.

une lutte à laquelle il apporte de la patience et du courage, afin de mourir sans regrets. Pour celui qui, suivant la parole de l'Apôtre, désire « être dégagé des liens du corps, « pour se trouver avec Jésus-Christ », il ne supporte pas avec soumission la nécessité de mourir ; mais il se soumet sans murmure à la nécessité de vivre, et il quitte ce monde avec bonheur. Vois l'Apôtre ; il vivait patiemment, c'est-à-dire, il n'aimait pas cette vie terrestre, mais il la supportait sans se plaindre. « J'éprouve, » disait-il, « un ardent désir « d'être dégagé des liens du corps, et d'être « avec Jésus-Christ, ce qui est sans compa« raison le meilleur; mais il est nécessaire « pour vous que je demeure en cette vie [1] ». Donc, mes frères, mettez-vous à l'œuvre, luttez au dedans de vous-mêmes, pour que vous désiriez ce jour du jugement. Commencer à désirer ce jour, c'est le seul moyen de prouver qu'on a la charité parfaite. Celui-là le désire, qui a confiance en lui ; et celui-là a confiance en lui, dont la conscience ne tremble point, parce qu'elle s'appuie sur une charité parfaite et sincère.

3. « Son amour est parfait en nous, en ce « que nous avons confiance pour le jour du « jugement ». Pourquoi aurons-nous confiance ? « Parce que nous sommes dans ce « monde comme il y est ». Tu connais maintenant le motif de ta confiance : « Parce que « nous sommes dans le monde comme il y « est lui-même ». L'Apôtre ne semble-t-il pas avoir dit une chose impossible ? En effet, l'homme peut-il être comme Dieu ? Je vous l'ai déjà dit : le mot « comme » n'est pas toujours employé pour signifier égalité, il exprime aussi parfois une certaine ressemblance. Ne dis-tu pas : Cette image a des oreilles comme j'en ai moi-même ? Ces oreilles sont-elles, néanmoins, identiquement les mêmes ? Cependant tu emploies à leur égard le mot « comme ». Puisque nous avons été créés à l'image de Dieu, pourquoi ne sommes nous pas comme Dieu ? C'est que nous ne lui sommes pas égaux, mais que nous avons, avec lui, une certaine ressemblance. D'où nous vient donc notre confiance pour le jour du jugement ? « De ce que nous sommes en « ce monde, comme il y est lui-même ». Nous devons rapporter ces paroles à la charité, et les entendre en ce sens. Le Sauveur dit dans l'Evangile : « Si vous aimez ceux qui vous « aiment, quelle récompense en aurez-vous ? « Les publicains n'agissent-ils pas ainsi ? » Que veut-il donc de nous ? « Et moi, je vous « dis : Aimez vos ennemis, et priez pour ceux « qui vous persécutent ». S'il nous commande d'aimer nos ennemis, quel modèle de charité nous présente-t-il ? Dieu lui-même, car il ajoute : « Afin que vous soyez les enfants de « votre Père, qui est dans les cieux ». Comment Dieu nous donne-t-il l'exemple de la charité ? Il aime ses ennemis, « puisqu'il fait « lever son soleil sur les bons et sur les mé« chants, et pleuvoir sur les justes et les « injustes [1] ». Puis donc que Dieu nous invite à être assez parfaits pour aimer nos ennemis, comme il a lui-même aimé les siens, notre confiance, pour le jour du jugement, vient « de ce que nous sommes en ce monde, « comme il y est lui-même ». Comme il manifeste son amour à l'égard de ses ennemis, en faisant lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et pleuvoir sur les justes et les injustes ; ainsi, et parce que nous ne pouvons leur distribuer les rayons du soleil et la pluie, nous versons pour eux des larmes, lorsque nous prions en leur faveur.

4. Voyez maintenant ce que l'Apôtre dit de la confiance, dont nous avons parlé. Comment savoir si notre charité est parfaite ? « La « crainte ne se trouve point dans l'amour ». Aussi, que dire de celui qui a commencé à craindre le jour du jugement ? S'il avait la charité parfaite il ne craindrait pas ; car la charité parfaite rendant parfaite sa justice, il n'aurait aucun motif de crainte, il aurait même un motif de désirer la fin de l'iniquité et la venue du royaume de Dieu. Donc, « la « crainte ne se trouve pas dans la charité ». Mais de quelle charité s'agit-il ? Ce n'est point de la charité commencée. De laquelle, alors ? « Mais », dit Jean, « l'amour parfait « chasse la crainte », commencez donc par la crainte ; car « la crainte du Seigneur est le « commencement de la sagesse ». La crainte prépare, en quelque sorte, la place à la charité, et quand la charité commence à habiter en nos cœurs, elle en chasse la crainte, qui lui avait préparé là une place. La crainte y diminue à mesure que la charité y augmente, et plus profondément y pénètre celle-ci, plus celle-là s'en éloigne; moindre est la

[1] Philipp. I, 23, 24.

[1] Matth. V, 44-46.

charité, plus grande est la crainte; plus grande est la charité, moindre est la crainte. S'il n'y a pas de crainte en nous, la charité ne peut y entrer. Quand on coud un vêtement, nous voyons que le fil pénètre dans l'étoffe au moyen de l'aiguille; celle-ci entre d'abord, mais tant qu'elle ne sort pas, le fil n'entre pas. Ainsi en est-il de la crainte: d'abord elle se rend maîtresse de l'âme, mais elle n'y reste pas indéfiniment; car si elle y a pénétré, c'était afin d'y introduire la charité. La sécurité une fois établie en nous, quelle joie devient notre partage, soit pour la vie présente, soit pour la vie à venir? Dans cette vie, qui serait à même de nous devenir nuisible, si la charité remplit notre cœur? Voyez comme la charité fait tressaillir l'Apôtre d'aise et de joie: « Qui nous séparera », dit-il, « de « l'amour de Jésus-Christ? L'affliction? les « angoisses? la persécution? la faim? la « nudité? les périls? le glaive [1]? » Pierre dit aussi: « Qui sera capable de vous nuire, si « vous ne songez qu'à faire du bien [2]? La « crainte ne se trouve point dans l'amour, « mais l'amour parfait chasse la crainte, car « la crainte est accompagnée de peine ». Une conscience pécheresse tourmente le cœur: la justification n'a pas encore eu lieu, il y a encore là quelque chose qui chatouille et qui pique. Aussi, que dit le Psalmiste au sujet de la perfection de la justice? « Vous avez changé « ma tristesse en joie; vous avez déchiré mon « cilice et m'avez ceint d'allégresse, afin que « ma gloire chante vos louanges, et que je ne « sois point piqué [3] ». Qu'est-ce à dire: « Afin « que je ne sois point piqué? » Afin qu'il n'y ait rien pour aiguillonner ma conscience. La crainte t'aiguillonne? n'aie pas peur; voilà que pénètre en toi la charité qui cicatrise les plaies faites par la crainte. La crainte de Dieu blesse l'âme de la manière dont l'instrument tranchant du médecin blesse le corps: cet instrument enlève les chairs putréfiées, et, néanmoins il semble élargir la plaie. Quand ces chairs étaient encore adhérentes au corps, la plaie était moins grande, mais elle était dangereuse; le médecin y applique le fer, et la douleur que ressentait précédemment le malade s'accroît au moment où l'homme de l'art tranche dans les chairs: il souffre plus lorsqu'on le soigne que quand on le laissait seul avec son mal; mais si l'application du remède lui cause des douleurs plus vives, c'est afin que toute douleur disparaisse pour toujours, lorsqu'il sera revenu à la santé. Que ton cœur soit donc en proie à la crainte, afin que la crainte y amène la charité; qu'à l'instrument du médecin succède la cicatrice. Le médecin est si adroit, qu'après ses opérations il ne reste pas trace de cicatrice; seulement, il faut te mettre docilement entre ses mains. Car si tu n'éprouves aucun sentiment de crainte, tu ne pourras pas être justifié. C'est une sentence édictée par l'Ecriture: « Car « celui qui est sans crainte, ne pourra parve« nir à la justice [1] ». Il est donc indispensable que la crainte pénètre d'abord dans le cœur, pour qu'ensuite la charité y pénètre à son tour. La crainte est le remède, la charité est la santé. « Celui qui craint n'est point parfait « dans l'amour ». Pourquoi? « Parce que la « crainte est accompagnée de peine », de la même manière que le médecin ne peut trancher dans le corps humain sans lui causer de douleur.

5. Il y a une autre sentence qui semblerait opposée à celle-ci, si l'on n'en saisissait pas bien le sens: le psalmiste dit, en effet, dans un certain endroit: « La crainte du Seigneur « est sainte, elle subsiste éternellement [2] ». Il nous parle d'une crainte éternelle, mais sainte. Or, s'il nous fait voir une crainte sans fin, ses paroles ne sont-elles pas en contradiction avec ce passage de l'épître de Jean: « La « crainte ne se trouve pas dans la charité, « mais la charité parfaite chasse la crainte? » Examinons bien le sens de ces deux sentences divines. Quoiqu'il y ait deux livres, deux oracles, deux paroles, un seul et même Esprit les a inspirés. Jean a dit une chose, David a dit l'autre; mais n'allez pas vous imaginer qu'ils aient parlé sous l'inpiration de deux esprits différents. Si deux flûtes peuvent s'enfler sous le souffle d'une même bouche, le même esprit serait-il incapable d'agir à la fois sur deux cœurs, de faire remuer deux langues? Si deux flûtes, gonflées par le même esprit, c'est-à-dire par le même souffle, sont ensemble en consonnance, deux langues, animées par l'Esprit de Dieu, peuvent-elles se trouver en dissonance? Il y a donc entre les deux passages précités consonnance et accord; seulement il faut les bien comprendre. L'Esprit de Dieu a inspiré et animé deux cœurs,

[1] Rom. VIII, 35. — [2] I Pierre, III, 13. — [3] Ps. XXIX, 12, 13.

[1] Eccli. I, 28. — [2] Ps. XVIII, 10.

deux bouches, deux langues; l'une de ces langues nous a dit : « La crainte ne se trouve « point dans la charité, mais la charité par- « faite chasse la crainte » ; l'autre s'est exprimée ainsi : « La crainte du Seigneur est sainte, « elle demeure pendant les siècles des siècles ». Qu'est-ce que cela ? Le Prophète et l'Apôtre seraient-ils en désaccord ? Non : secoue tes oreilles, écoute la mélodie. Le premier ajoute, non sans raison, le mot « saint » ; le second ne l'ajoute pas. Pourquoi ? C'est qu'il y a une crainte à laquelle on donne le nom de sainte, et il y en a une autre qu'on n'appelle pas ainsi. Discernons bien l'une de l'autre ces deux sortes de crainte, et nous verrons que les deux flûtes sont en accord parfait. Comment comprendre cette consonnance ? comment faire ce discernement ? Que votre charité me prête son attention. Il est des hommes qui craignent Dieu, parce qu'ils ont peur d'être précipités dans la géhenne, de brûler avec le diable dans les flammes éternelles. Voilà l'espèce de crainte qui amène à sa suite la charité; mais elle n'entre dans le cœur que pour en sortir bientôt. Si, en effet, tu en es encore à craindre Dieu à cause des châtiments qu'il inflige, tu n'aimes pas encore celui que tu redoutes de la sorte. Tu ne désires pas les biens de l'éternité; tu en crains les maux. Mais parce que ces malheurs te remplissent d'effroi, tu te corriges, tu commences à désirer le bonheur éternel; et, quand tu commences à désirer le bonheur éternel, une crainte toute pure se trouve en toi. En quoi consiste la crainte pure ? A aimer les biens éternels. Attention ! Autre chose est de craindre que Dieu te jette dans le feu de l'enfer avec le diable ; autre chose de craindre qu'il s'éloigne de toi. La crainte, en vertu de laquelle tu redoutes que Dieu te jette dans le feu de l'enfer avec le diable, n'est pas encore pure; car, loin de procéder de l'amour divin, elle a sa source dans l'appréhension du châtiment ; mais parce que tu crains Dieu, que le souvenir de sa présence ne t'abandonne pas; et alors ton cœur s'attachera à lui, et tu désireras jouir de lui.

6. Pour te faire bien saisir la différence qui se trouve entre la crainte que chasse la charité parfaite, et la crainte pure qui demeure éternellement, je ne saurais employer une comparaison plus juste que celle-ci : Supposé deux femmes mariées. L'une veut commettre l'adultère, se repaître de honteuses jouissances, mais elle craint d'être condamnée par son époux. Elle craint son époux, mais elle le craint parce qu'elle aime encore le mal ; loin d'être agréable à une telle personne, la présence de son mari lui est importune ; et si, par hasard, elle vit criminellement, elle redoute de le voir revenir. Tels sont ceux qui craignent de voir venir le jour du jugement. L'autre aime son mari ; elle lui réserve de chastes baisers ; elle ne se souille d'aucune des abominations de l'adultère ; elle souhaite voir son époux à côté d'elle. Comment distinguer la crainte de la première de ces deux femmes, d'avec la crainte de la seconde ? Toutes deux éprouvent le sentiment de la crainte. Interroge-les, elles te font une réponse presque identique. Adresse à l'une d'elles cette question : Crains-tu ton époux ? Elle te répond : Oui, je le crains. Fais à l'autre la même question : Crains-tu ton mari ? Elle te fera la même réponse : Oui, je le crains. Mêmes paroles, mais dispositions intérieures bien différentes ! Demande-leur maintenant : Pourquoi craindre ton époux ? La première répond : Je crains de le voir venir ; et l'autre : Je crains de le voir s'éloigner. Celle-là dit : J'ai peur d'être condamnée ; et celle-ci : J'ai peur d'être délaissée. Suppose pareille chose dans le cœur des chrétiens, et tu y rencontres soit la crainte que chasse la charité parfaite, soit la crainte pure qui demeure éternellement.

7. Parlons donc d'abord de ceux qui craignent Dieu, comme la femme qui trouve son plaisir dans le mal, craint son mari ; elle redoute de se voir condamnée par lui. Adressons-nous donc d'abord à cette sorte de personnes. O âme, qui appréhendes Dieu dans la crainte de le voir te condamner, de la même manière qu'une femme attirée intérieurement au crime, redoute son mari et les reproches qu'il lui adresserait, puisses-tu te déplaire comme te déplaît cette malheureuse femme ! Si tu as une épouse, désires-tu qu'elle appréhende ta présence et tes réprimandes ? Désires-tu la voir portée au crime par ses passions, mais retenue dans le respect de son devoir, non par la haine du mal, mais par la crainte gênante du châtiment ? Montre-toi à l'égard de Dieu comme tu voudrais que ta femme se montrât vis-à-vis de toi, si tu en as une, ou si tu n'en as point, mais que tu désires en avoir une. Que disons-nous, mes frères ? Cette femme,

qui craint son mari et qui en appréhende les reproches, ne commet peut-être pas l'adultère, dans la crainte de voir son crime parvenir à la connaissance de son mari, et lui enlever à elle-même cette vie temporelle ; néanmoins, son époux est capable de se laisser tromper, car il est homme, et de la même nature que la femme qui est capable de le tromper. Elle craint son mari, aux regards duquel elle peut ne pas se trouver exposée, et toi, tu ne crains pas toujours la présence de l'époux de ton âme qui veille sans cesse sur toi ? « Les yeux du Seigneur sont ouverts « sur ceux qui font le mal [1] ». L'absence de son mari comble les désirs de cette femme ; elle serait peut-être heureuse d'en profiter pour commettre l'adultère, et pourtant elle se dit : Je ne le commettrai pas : sans doute, mon mari est absent, mais il est presque impossible qu'il ne parvienne point, de manière ou d'autre, à connaître ma faute. Elle se retient donc, dans la crainte que celui-ci ne découvre son inconduite, quoique à la rigueur il puisse l'ignorer toujours, quoiqu'elle puisse le tromper, quoiqu'il puisse encore la croire vertueuse malgré ses écarts, et chaste en dépit de son adultère ; et toi, tu ne crains pas les regards de celui que personne ne peut induire en erreur ? tu ne crains pas la présence de celui dont tu ne peux t'éloigner ? Prie Dieu de jeter les yeux sur toi, et de les détourner de tes fautes. « Détournez votre face « de mes péchés ». Mais comment mériteras-tu que le Seigneur détourne ses regards et ne voie pas tes fautes ? C'est en ne détournant pas tes yeux de tes péchés. Car, le Prophète a dit dans un psaume : « Je reconnais mon ini« quité, et mon crime est toujours devant « moi [2] ». Reconnais tes fautes, et alors Dieu te les pardonnera.

8. Nous avons adressé la parole à l'âme encore remplie de la crainte qui ne demeure pas éternellement, mais que chasse la charité parfaite : parlons maintenant à celle qui nourrit en elle-même une crainte pure, une crainte destinée à demeurer toujours. Pensons-nous rencontrer une telle âme, à qui nous puissions parler ? A ton avis, s'en trouve-t-il une dans cette assemblée ? dans cette basilique ? sur cette terre ? Il est impossible qu'il n'y en ait pas, mais elle se dérobe à nos regards : c'est l'hiver, et la séve se cache à l'intérieur de la plante, dans la racine même. Peut-être nos paroles vont-elles jusqu'à ses oreilles. Mais n'importe où se trouve cette âme, je voudrais la rencontrer, et alors je la prierais, non pas de prêter l'oreille à mes paroles, mais de me faire entendre sa voix. Elle m'instruirait bien plus qu'elle ne s'instruirait elle-même à mon école. Une âme sainte, enflammée, désireuse du règne de Dieu, ce n'est pas moi qui lui parle, c'est Dieu en personne ; il la console, il l'aide à vivre patiemment sur la terre, en lui parlant ainsi : Tu veux que je vienne, et je sais que telle est ta volonté ; je sais qui tu es ; tu peux attendre en toute sécurité mon avénement ; tu souffres, je ne l'ignore pas non plus, attends et souffre encore, me voici, j'arriverai incessamment. Mais à celui qui aime, le retard est pénible ; semblable à un lis qui croît au milieu des épines, cette âme chante et soupire ; écoute-la ; voici ses paroles : « Je chanterai votre « louange, et je connaîtrai les voies de l'in« nocence, quand vous viendrez à moi [1] ». Mais, dans cette voie de l'innocence, elle est, avec raison, à l'abri de la crainte ; car « la « charité parfaite chasse la crainte ». Et quand elle s'approche de son Dieu, elle craint, mais elle est plus tranquille. Qu'appréhende-t-elle ? Elle se tiendra sur ses gardes, elle se mettra à l'abri de ses passions, elle s'efforcera de ne plus pécher, non pour n'être pas jetée au feu éternel, mais pour n'être point abandonnée de Dieu. Et alors, qu'y aura-t-il en elle ? Une crainte pure, qui demeure éternellement. Nous avons entendu deux flûtes parfaitement d'accord entre elles : l'une parle de la crainte, l'autre aussi ; mais quand celle-là parle de la crainte en vertu de laquelle on redoute d'être condamné, celle-ci nous parle de la crainte d'une âme qui tremble de se voir abandonnée. La première est chassée par la charité, la seconde demeure éternellement.

9. « Aimons Dieu, puisqu'il nous a aimés « le premier ». Car comment l'aimer, s'il ne nous avait aimés le premier ? En l'aimant, nous sommes devenus ses amis ; mais pendant que nous étions ses ennemis, il nous a aimés afin que nous devinssions ses amis. Il nous a aimés le premier, et c'est de lui que nous avons reçu la grâce de l'aimer. Nous ne l'aimions pas encore ; l'amour que nous avons pour lui, nous embellit à ses yeux. Que fait un

[1] Ps. XXXIII, 17. — [2] Id. L, 11, 5.

[1] Ps. C, 1, 2.

homme difforme et laid de figure, s'il aime une belle femme; ou bien, que fait une femme difforme, laide et noire, si elle aime un bel homme? Son affection pour lui serait-elle capable de la rendre belle? L'amitié que cet homme ressentira pour une belle femme, aura-t-elle le privilége de le rendre agréable à la vue? Il aime une femme charmante, et quand il se regarde au miroir, il rougit de montrer son visage à sa belle, à celle qui possède son cœur. Que fera-t-il pour devenir beau? Attendra-t-il que la beauté lui vienne? Mais pendant qu'il attendra, viendra la vieillesse, qui ajoutera encore à sa laideur. Il n'est donc pas question de faire une chose ou l'autre, de donner à cet homme tel ou tel avis; il n'a qu'un parti à prendre : s'arrêter et ne pas être assez hardi pour aimer une personne si différente de lui-même; ou bien si, par hasard, il l'aime trop et qu'il veuille l'épouser, il doit rechercher en elle, non la beauté du corps, mais la pureté des mœurs. Mais, mes frères, le péché souille notre âme; en aimant Dieu, elle recouvre sa beauté première. Quel amour rend pure l'âme qui en est remplie? Pour Dieu, il est toujours beau, jamais difforme, jamais sujet à changer. Lui, qui est toujours beau, nous a aimés le premier! Et, en quel état nous trouvions-nous quand il nous a aimés, sinon dans un état de souillure et de difformité? Evidemment, ce n'était point pour nous y laisser, mais pour nous en tirer, et, de difformes que nous étions, nous rendre beaux. Et comment nous revêtirons-nous de beauté? En aimant celui qui est toujours beau. Autant l'amour de Dieu grandit en toi, autant s'y manifeste la beauté; car la charité est la beauté de l'âme. « Aimons Dieu, parce qu'il nous a « aimés le premier ». Ecoute l'apôtre Paul : « Dieu a fait paraître son amour envers nous, « puisque, quand nous étions encore pé« cheurs, Jésus-Christ est mort pour nous [1] ». Il était juste, et nous, injustes; il était pur, et nous, souillés. Où trouvons-nous la preuve que Jésus était pur? « Vous surpassez en beauté « les plus beaux des enfants des hommes; la « grâce est répandue sur vos lèvres [2] ». D'où vient cette beauté? Voyez encore d'où elle lui vient : « Il surpasse en beauté les plus « beaux des enfants des hommes », parce qu' « au commencement était le Verbe, et » que « le Verbe était en Dieu, et » que « le « Verbe était Dieu [1] ». Mais comme il s'est fait homme, il s'est, en quelque sorte, revêtu de ta malpropreté, c'est-à-dire, il a pris ta nature mortelle, afin de se placer à ton niveau, de devenir ton égal et de te porter à aimer la beauté intérieure. Nous avons trouvé la preuve de cette beauté qui distinguait Jésus du reste des enfants des hommes. Où trouvons-nous celle de son état de souillure et de difformité? Qui nous fait connaître qu'il a aussi été difforme? Interroge Isaïe : « Nous « l'avons vu, et il n'avait ni éclat ni beauté [2] ». Voilà deux flûtes qui semblent être en discordance; mais c'est le même Esprit qui les remplit de son souffle. L'une dit, par l'organe du Psalmiste : « Il surpasse en beauté les « plus beaux des enfants des hommes »; l'autre dit, par la bouche d'Isaïe : « Nous « l'avons vu, et il n'avait ni éclat ni beauté ». C'est le même Esprit qui a rempli de son souffle ces deux flûtes; elles ne sont point en discordance. Ne détourne pas tes oreilles, applique ton intelligence. Interrogeons l'apôtre Paul; il nous expliquera comment ces deux flûtes sont en accord parfait. Ecoutons : « Il surpasse en beauté les enfants des hom« mes — lui qui, ayant la nature de Dieu, n'a « point cru que ce fût de sa part une usur« pation de s'égaler à Dieu ». Voilà pour ce passage : « Il surpasse en beauté les en« fants des hommes ». Ecoutons encore : « Nous l'avons vu, et il n'avait ni éclat ni « beauté : — il s'est humilié lui-même en pre« nant la forme d'esclave, en se rendant sem« blable aux hommes, et en se faisant recon« naître comme homme par tout ce qui a paru « de lui [3] ». « Il n'avait ni beauté ni éclat », afin de te donner éclat et beauté. Quel éclat? Quelle beauté? La dilection de la charité, afin que tu courres en aimant, et que tu aimes en courant. Tu es déjà beau, mais ne t'arrête pas, dans la crainte de perdre ce que tu as reçu; dirige ta course vers celui qui t'a fait beau. Sois donc beau pour qu'il t'aime à son tour. Reporte vers lui toutes les puissances de ton âme, cours à sa rencontre, empresse-toi pour recevoir ses embrassements, crains de t'éloigner de lui; une crainte pure, et qui demeure éternellement, puisse-t-elle habiter en toi! « Aimons Dieu, « parce qu'il nous a aimés le premier ».

[1] Rom. v, 8, 9. — [2] Ps. XLIV, 3.

[1] Jean, I, 1. — [2] Isa. LIII, 2. — [3] Philipp. II, 6, 7.

10. « Si quelqu'un dit : J'aime Dieu ». Quel Dieu ? Pourquoi l'aimons-nous? « Parce qu'il « nous a aimés le premier », et qu'il nous a fait la grâce de l'aimer. Il a aimé des hommes impies pour les rendre pieux, des hommes injustes pour les justifier, des hommes malades, afin de les guérir. « Aimons-le » donc, « puisqu'il nous a aimés le premier ». Interroge un chacun ; qu'on te dise si l'on aime Dieu ; on crie, on confesse : « Je l'aime », il le sait. Il y a un autre moyen de le savoir. « Si quelqu'un dit : J'aime Dieu, et qu'il « haïsse son frère, c'est un menteur ». Comment prouver que c'est un menteur? Ecoute : « Comment, en effet, celui qui n'aime pas « son frère qu'il voit, peut-il aimer Dieu « qu'il ne voit pas? » Eh quoi ! aime-t-on Dieu par cela même qu'on aime son frère? Il est nécessaire d'aimer Dieu, comme aussi la charité elle-même. Peut-on aimer son frère, sans aimer en même temps la charité ? Il faut aimer la charité. Eh quoi ! aime-t-on Dieu, par cela même qu'on aime la charité? Evidemment, oui. En aimant la charité, on aime Dieu. Aurais-tu déjà oublié ce que tu as dit il n'y a qu'un instant : « Dieu est amour [1] ? » Puisque Dieu est charité, quiconque aime la charité, aime Dieu par là même. Aime donc ton frère, et sois tranquille. Tu ne peux dire : J'aime mon frère, mais je n'aime pas Dieu. De même que tu mens, si tu dis : J'aime Dieu, quand tu n'aimes pas ton frère; de même tu te trompes en disant : J'aime mon frère, si tu penses ne pas aimer Dieu. Pour aimer ton frère, il est indispensable pour toi d'aimer la charité elle-même ; or, « Dieu est charité » ; il faut donc que quiconque aime son frère, aime aussi Dieu. Si tu n'aimes pas ton frère que tu vois, comment pourrais-tu aimer Dieu que tu ne vois pas? Pourquoi ne voit-on pas Dieu ? C'est qu'on n'a pas la charité. On ne voit pas Dieu, parce qu'on n'a pas la charité ; on n'a pas la charité, parce qu'on n'aime pas son frère : par conséquent, on ne voit pas Dieu, parce qu'on n'a pas la charité. Car, si l'on a la charité, on voit Dieu, puisque « Dieu « est charité ». La charité éclaircit de plus en plus la vue de l'âme, et lui permet de contempler cette immuable substance dont la présence fera ses délices, quand elle en jouira éternellement avec les anges ; mais qu'elle se hâte maintenant, afin de pouvoir se réjouir bientôt dans la patrie. Qu'elle ne donne point ses affections à ce lieu d'exil, qu'elle n'aime point le chemin où elle marche ; que tout lui soit insupportable, à l'exception de celui qui l'appelle, jusqu'au moment où nous entrerons en possession de lui, et où nous lui dirons ce que disait autrefois le Psalmiste : « Vous retranchez tous ceux qui vous de- « viennent infidèles ». Et qui sont ceux qui deviennent infidèles à Dieu ? Ceux qui s'éloignent de lui et qui aiment le monde. Qu'en est-il de toi? Le Prophète continue, en disant : « Pour moi, mon bien est d'approcher « du Seigneur [1] ». M'attacher gratuitement à Dieu, voilà tout mon bien. Si tu demandes au Prophète : Pourquoi t'attacher à Dieu ? et qu'il te réponde : Afin de recevoir quelques dons, ne lui diras-tu pas : Que te donnerait-il ? Il est le créateur du ciel et de la terre ; quel don t'accordera-t-il ? Il t'appartient lui-même ; trouve mieux, il te le donnera.

11. « Car, celui qui n'aime pas son frère « qu'il voit, comment peut-il aimer Dieu « qu'il ne voit pas? Et c'est de Dieu même « que nous avons reçu ce commandement : « Que celui qui aime Dieu, aime aussi son « frère ». Tu disais avec emphase : « J'aime « Dieu », et tu détestes ton frère ! Homicide, comment peux-tu aimer Dieu? N'as-tu pas entendu ces paroles précitées dans l'épître de Jean : « Quiconque hait son frère, est un « homicide? — Je n'aime pas mon frère, mais j'aime Dieu de tout mon cœur. — Si tu détestes ton frère, tu n'aimes pas du tout Dieu. Je le prouve par un autre passage du même livre. Jean lui-même a dit : « Dieu « nous a donné un commandement, c'est de « nous aimer les uns les autres [2] ». Peux-tu dire que tu aimes Dieu, dès lors que tu foules aux pieds son commandement? Quel est l'homme qui tiendrait ce langage : J'aime l'empereur, mais j'abhorre ses lois? L'empereur reconnaît qu'on l'aime, lorsqu'on observe ses lois dans toutes les provinces de son empire. Quelle est la loi du souverain Maître? « Je vous donne un commandement « nouveau, c'est que vous vous aimiez les « uns les autres [3] ». Tu dis que tu aimes le Christ ; observe donc son commandement, chéris ton frère. Mais si tu ne le chéris pas, comment peux-tu aimer le Christ, puisque

[1] I Jean, IV, 8, 16.

[1] Ps. LXXII, 27, 28. — [2] I Jean, III, 15, 23. — [3] Jean, XIII, 34.

tu méprises son précepte? Mes frères, je ne me lasse point de vous parler de la charité au nom du Sauveur. Autant vous éprouvez le désir de la posséder, autant j'ai lieu de penser qu'elle grandit en vous et qu'elle en fait sortir la crainte, afin de n'y laisser qu'une crainte pure qui demeure éternellement. Supportons le monde, les tribulations, le scandale des tentations; ne nous éloignons pas du chemin droit, attachons-nous à l'unité de l'Eglise, au Christ, à la charité; ne nous séparons, ni des membres de son épouse, ni de la foi, afin que nous puissions nous glorifier en sa présence; ainsi resterons-nous en lui pleins de tranquillité, maintenant par la foi, plus tard en le voyant tel qu'il est, comme nous en avons reçu la précieuse promesse dans le don de l'Esprit-Saint.

DIXIÈME TRAITÉ.

DEPUIS CES PAROLES DE JEAN : « QUICONQUE CROIT QUE JÉSUS EST LE CHRIST, EST NÉ DE DIEU », JUSQU'A CES AUTRES : « L'AMOUR DE DIEU CONSISTE A OBSERVER SES COMMANDEMENTS ». (Chap. V, 1-13.)

LA CHARITÉ, CONSOMMATION DE LA LOI.

Pour être enfant de Dieu il faut croire en son Fils Jésus-Christ d'une foi qui opère par la charité, qui se traduise en bonnes œuvres. Cette charité doit s'étendre à tous nos frères, car ils sont les membres de Jésus-Christ, et aussi à Dieu, car elle est indivisible : c'est la consommation, c'est-à-dire la fin de la loi et la perfection de la justice; car elle consiste à garder les commandements. Il faut donc aimer et le Christ et ses membres quels qu'ils soient et n'importe où ils se trouvent; mais pour les aimer, il ne faut pas les diviser, et par là déchirer l'Eglise comme font les Donatistes.

1. Je le suppose : ceux d'entre vous qui ont assisté à notre instruction d'hier se souviennent de l'endroit où nous nous sommes arrêté dans l'explication suivie que nous avons donnée des différents passages de cette Epître; nous en étions à celui-ci : « Celui qui n'aime « pas son frère qu'il voit, comment peut-il « aimer Dieu qu'il ne voit pas? Et nous avons « reçu de lui ce commandement : Que celui « qui aime Dieu aime aussi son frère ». La discussion en était arrivée là. Voyons successivement les versets qui suivent. « Quiconque « croit que Jésus est le Christ, est né de Dieu ». Quel est celui qui ne croit pas que Jésus est le Christ? C'est celui qui ne vit point d'une manière conforme à ses préceptes. Beaucoup disent : Je crois; mais la foi sans les œuvres ne sauve pas. A la foi doit nécessairement s'adjoindre la charité, car l'apôtre Paul a dit : « Et la foi qui opère par la charité [1] ». Avant de croire, ou bien tu n'as fait aucune bonne œuvre, ou si tes œuvres semblaient bonnes, elles étaient inutiles. Ou bien tu n'en as fait aucune, et en cela tu ressemblais à un homme sans pieds, ou incapable de marcher, parce que ses pieds sont retenus par des entraves; ou bien tes œuvres semblaient bonnes; tu courais avant de croire, mais c'était hors du chemin, et au lieu d'arriver au but, tu divaguais. Il nous faut donc courir, mais courir dans le périmètre du chemin. Quiconque marche en dehors de son tracé, marche inutilement; je dis plus, il court au-devant de la fatigue, et plus il s'éloigne de la voie, plus il fait fausse route. Quelle voie devons-nous suivre? Le Christ a dit : « Je suis la voie». Vers quelle patrie dirigeons-nous nos pas? Il a dit encore : « Je suis la vérité [1] ». Tu marches par lui, tu marches vers lui pour te reposer en lui. Mais afin que nous fussions à même de marcher par lui, il s'est étendu jusqu'à nous; car nous étions bien loin : nous marchions en un pays bien éloigné de lui. C'était peu pour nous de marcher loin de lui; nous étions encore malades et nous ne pouvions nous mouvoir. Il est venu, comme médecin, nous visiter dans notre maladie, et comme nous étions égarés, il nous a tracé la route à suivre. Puisse-t-il nous sauver! Puissions-nous marcher par lui! Croire que Jésus

[1] Galat. V, 6.

[1] Jean, XIV, 6.

est le Christ, c'est croire à la manière des disciples du Sauveur, qui sont chrétiens, non-seulement de nom, mais encore par leur conduite et leurs œuvres; ce n'est pas croire à la manière des démons, car, suivant l'expression de l'Ecriture, « les démons croient et ils « tremblent [1] ». Les démons ont-ils pu avoir une foi plus vive que celle qu'ils affichaient dans ces paroles : « Nous savons qui tu es, le « Fils de Dieu? » Ce qu'ont dit les démons, Pierre l'a dit aussi. Lorsque le Sauveur demandait à ses disciples qui il était, et ce que les hommes disaient de lui, ils répondirent : « Les uns disent que vous êtes Jean-Baptiste; « d'autres, Elie; d'autres, Jérémie ou l'un des « Prophètes ». Jésus ajouta : « Et vous, qui « dites-vous que je suis?» Pierre répondant, dit : « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant». Et Jésus lui adressa ces paroles : « Tu es heu-« reux, Simon, fils de Jona, car la chair et le « sang ne t'ont pas révélé ceci, mais mon « Père qui est dans les cieux ». Voyez quelles choses admirables ont été dites à Pierre en conséquence de sa profession de foi : « Tu es Pierre, « et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise [2] ». Qu'est-ce à dire : « Sur cette pierre je bâtirai « mon Eglise? » Sur cette profession de foi, sur ce qui a été dit : « Vous êtes le Christ, Fils du « Dieu vivant ». « Sur cette pierre je fonderai « mon Eglise ». Magnifique louange! Pierre dit donc : « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu « vivant ». Les démons disent à leur tour : « Nous savons qui tu es, le Fils de Dieu, le Saint « de Dieu ». Voilà ce que dit Pierre, voilà ce que disent les démons : mêmes paroles, mais sentiments bien différents! Où trouvons-nous la preuve que Pierre parlait sous l'inspiration de l'amour? A la foi du chrétien s'adjoint la charité; celle des démons en est dépourvue. Comment en est-elle dépourvue? Pierre déclarait sa foi, pour s'attacher au Christ; les démons déclaraient la leur, pour porter le Christ à s'éloigner d'eux. Car, avant de s'écrier : « Nous savons qui tu es; tu es le Fils « de Dieu », ils avaient dit : « Qu'y a-t-il de « commun entre toi et nous? Pourquoi es-tu « venu avant le temps, pour nous perdre [3]?» Autre chose est donc de confesser le Christ, pour t'attacher à lui; autre chose est de le confesser, pour l'éloigner de toi. Vous le voyez, par conséquent; les mots : « Celui qui « croit », ne signifient pas une foi comme beaucoup en ont une, mais une foi toute spéciale. C'est pourquoi, mes frères, qu'aucun hérétique ne vienne vous dire : Nous aussi, nous croyons. J'ai pris exemple des démons pour vous empêcher de vous réjouir des professions de foi de ceux qui vous parlent, avant d'avoir examiné leur manière de vivre.

2. Voyons donc ce que c'est que croire au Christ. Qu'est-ce donc que croire que Jésus est le Christ? L'Apôtre ajoute : « Quiconque « croit que Jésus est le Christ, est né de Dieu». Mais qu'est-ce que croire cela? « Et quicon-« que aime Celui qui a engendré, aime aussi « celui qui est né de lui ». A la foi il joint aussitôt la charité, parce que, sans la charité, la foi est inutile. Avec la charité, c'est la foi du chrétien; sans la charité, c'est la foi du démon; ceux qui ne croient pas sont pires que les démons, car ils sont devancés par eux. L'homme, n'importe lequel, qui refuse de croire, est encore loin d'imiter même les démons. Il croit au Christ, mais il le déteste; il fait profession de foi parce qu'il redoute le châtiment, et non parce qu'il désire être récompensé; les démons aussi craignent d'être punis. A cette sorte de crainte, adjoins la charité, et elle deviendra telle que la dépeignait l'apôtre Paul : « La foi qui opère par la charité [1] »; et alors tu trouveras un chrétien, un citoyen de Jérusalem, un concitoyen des anges, un pèlerin qui, pendant la route, soupire après la patrie. Joins-toi à lui; qu'il devienne ton compagnon de voyage, marche avec lui, si toutefois tu lui ressembles : « Quiconque aime « Celui qui a engendré, aime aussi Celui qui « est né de lui ». Qui est-ce qui a engendré? Le Père. Qui est-ce qui a été engendré? Le Fils. Que dit donc l'Apôtre? Quiconque aime le Père, aime aussi le Fils.

3. « Nous connaissons que nous aimons les « enfants de Dieu ». Qu'est-ce que ceci, mes frères? Tout à l'heure, Jean parlait du Fils de Dieu, et non des enfants de Dieu. Il avait attiré nos regards sur le Christ et nous avait dit : « Quiconque croit que Jésus est le Christ, « est né de Dieu; et quiconque aime Celui « qui a engendré », c'est-à-dire le Père, « aime « aussi Celui qui est né de lui », c'est-à-dire le Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Jean continue : « Nous connaissons que nous ai-« mons les enfants de Dieu »; comme s'il

[1] Jacques, II, 19.—[2] Matth. XVI, 13-18.—[3] Id. VIII, 29; Marc, I, 24.

[1] Galat. V, 6.

allait dire : Nous connaissons que nous aimons le Fils de Dieu ; le même Apôtre, qui disait tout à l'heure : Fils de Dieu, dit maintenant : enfants de Dieu, parce que les enfants de Dieu forment le corps de son Fils unique ; et comme il en est la tête et que nous en sommes les membres, il n'y a qu'un seul Fils de Dieu. Par conséquent, celui qui aime les enfants de Dieu aime aussi son Fils, comme celui qui aime le Fils, aime aussi le Père ; et personne ne peut aimer le Père sans aimer le Fils, comme personne ne peut aimer le Fils de Dieu sans aimer ses enfants. Qui sont les enfants de Dieu ? Les membres de son Fils. En aimant, l'on devient un de ses membres ; par la charité, l'on entre dans l'ensemble du corps du Christ ; et de toutes les parties se forme un seul Christ, qui s'aime lui-même. Lorsque, en effet, tous les membres s'aiment les uns les autres, le corps s'aime lui-même. « Dès qu'un membre souffre, tous les autres « souffrent avec lui, et si un membre reçoit « de l'honneur, tous les autres se réjouissent « avec lui ». Que dit ensuite l'Apôtre ? « Pour « vous, vous êtes le corps et les membres du « Christ [1] ». Tout à l'heure, en parlant de la charité fraternelle, Jean disait : « Celui qui « n'aime pas son frère qu'il voit, comment « pourrait-il aimer Dieu qu'il ne voit pas [2] ? » Si tu dis que tu aimes ton frère, est-il vraiment possible que tu l'aimes sans aimer le Christ ? Comment, quand aimes-tu les membres du Christ ? Lorsque tu aimes les membres du Christ, tu aimes le Christ ; lorsque tu aimes le Christ, tu aimes le Fils de Dieu ; lorsque tu aimes le Fils, tu aimes aussi le Père. L'amour ne saurait donc se partager. Choisis l'objet que tu veux aimer ; tous les autres viendront à la suite. Que tu dises : J'aime Dieu seul, Dieu le Père, tu es un menteur. Si tu aimes Dieu le Père, tu n'aimes pas lui seul, car si tu aimes le Père, tu aimes aussi le Fils. Voilà, dis-tu, que j'aime le Père et aussi le Fils, mais rien que cela, c'est-à-dire Dieu le Père et Dieu son Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est monté aux cieux et s'est assis à la droite du Père, le Verbe, qui a fait toutes choses, qui s'est fait chair et qui a habité parmi nous [3] ; je n'aime rien de plus. Tu mens, car si tu aimes le chef, tu aimes aussi les membres ; et si tu n'aimes pas les membres, tu n'aimes pas non plus le chef. N'es-tu pas surpris d'entendre le chef élever la voix, et crier du haut du ciel, au nom des membres : « Saul, Saul, pour- « quoi me poursuis-tu [1] ? » Il appelle son persécuteur, le persécuteur de ses membres ; il appelle son amant, l'amant de ses membres. Vous savez déjà, mes frères, qui sont ses membres : c'est l'Eglise même de Dieu. « Nous savons que nous aimons les enfants « de Dieu quand nous aimons Dieu ». Et comment Dieu n'est-il pas distinct de ses enfants ? Mais aimer Dieu, c'est aimer ses préceptes. Et quels sont ses préceptes ? « Je vous « donne un dernier commandement, c'est « de vous aimer les uns les autres [2] ». Que personne ne croie être dispensé de l'un de ces deux amours en faisant parade de l'autre ; car la vraie charité est absolument indivisible ; et comme elle-même ne peut se partager ainsi, elle ne fait qu'un de tous ceux sur lesquels elle s'exerce, et, semblable à une flamme ardente, elle les fond tous ensemble. C'est de l'or ; le feu du creuset met les lingots en fusion, et il n'y a plus qu'un seul tout ; mais si le feu de la charité ne brûle pas, il est impossible que de beaucoup se forme un ensemble. « De ce que nous aimons Dieu, nous appre- « nons que nous aimons ses enfants ».

4. Comment savons-nous que nous aimons les enfants de Dieu ? « Parce que nous aimons « Dieu, et que nous observons ses comman- « dements ». La difficulté d'accomplir les préceptes divins nous arrache des soupirs. Ecoute ce qui suit. O homme, quand éprouves-tu tant de peine en aimant ? Quand tu aimes l'avarice. On souffre à aimer ce que tu aimes ; à aimer Dieu, jamais. L'avarice te condamnera à des peines, à des périls, à des brisements de corps et d'âme, à des tribulations, et tu subiras ses exigences. Dans quel but ? Pour avoir de quoi remplir ton aire et perdre ta tranquillité. Avant de posséder tu étais peut être plus tranquille que depuis le moment où tu as commencé à être riche. Voilà ce qu'a exigé de toi l'avarice ; tu as rempli ta maison, mais la crainte des voleurs te fait trembler ; tu as amassé de l'or, mais tu as perdu le sommeil. Voilà ce que t'a commandé l'avarice. Fais, a-t-elle dit, cela, et tu as fait. Qu'est-ce que Dieu te commande ? Aime-moi. Si tu aimes l'or, tu en chercheras, et peut-être n'en trouveras-tu pas ; quiconque

[1] I Cor. XII, 26, 27. — [2] I Jean, IV, 20. — [3] Jean, I, 3, 14.

[1] Act. IX, 4. — [2] Jean, XIII, 34.

me cherche, je suis avec lui. Tu aimes les honneurs, et peut-être n'y parviendras-tu pas ; quel est celui qui m'a aimé sans pouvoir arriver jusqu'à moi ? Dieu te dit : Pour te procurer un protecteur, ou te faire un ami puissant, tu as recours à un autre qui est moins élevé. Aime-moi, te dit Dieu ; pas n'est besoin de recourir à un autre pour arriver jusqu'à moi ; l'amour te maintient sans cesse en ma présence. Y a-t-il rien de plus doux que cette charité? Ah, mes frères, ce n'est pas sans raison que le Psalmiste vous disait tout à l'heure : « Les impies m'ont raconté leurs « fables, mais elles ne sont pas, Seigneur, « comme votre loi [1] ». Quelle est la loi de Dieu? Son commandement. Quel est son commandement? C'est ce commandement nouveau que le Christ appelle de ce nom, parce qu'il établit d'autres devoirs. « Je vous « donne un commandement nouveau, c'est « de vous aimer les uns les autres [2] ». Ecoute attentivement; voilà bien la loi de Dieu, car l'Apôtre dit : « Portez les fardeaux les uns « des autres, et vous accomptirez ainsi la loi « de Jésus-Christ [3] ». La charité est donc la suprême perfection de toutes nos œuvres. Là est le but, c'est pour cela que nous marchons; c'est vers elle que nous dirigeons notre course, et lorsque nous serons parvenus jusqu'à elle, nous nous reposerons.

5. Vous avez entendu ces paroles du Psalmiste : « J'ai vu la dernière consommation « de toutes choses [4] ». Qu'avait-il vu? A notre sens, avait-il gravi une montagne élevée dont la cime perçait les nues? Avait-il aperçu, de là, le circuit de la terre et toute la configuration de l'univers? Est-ce pour cela qu'il a dit : « J'ai vu la dernière consommation de « toutes choses ? » Est-ce digne de louanges d'avoir des yeux corporels assez perçants pour découvrir sur la terre une montagne si élevée, que du haut de son sommet nous puissions contempler le dernier terme de toutes choses? Ne va pas loin ; je te le dis, gravis la montagne, et vois le terme. Cette montagne, c'est le Christ ; viens au Christ ; de là tu apercevras le dernier terme de la consommation de toutes choses. Quel est ce terme? Interroge Paul : « La fin des commandements est la « charité d'un cœur pur, d'une bonne cons« cience et d'une foi sincère [5] ». Il dit encore ailleurs : « La plénitude de la loi est la cha« rité [1] ». Y a-t-il rien de plus fini, de plus complétement terminé que la plénitude? Car, mes frères, l'Apôtre emploie le mot « Fin » dans un bon sens. Ne l'entends donc pas dans le sens de consomption, mais dans celui de terminaison. Autre chose est, en effet, de dire : J'ai fini mon pain ; autre chose est de dire : J'ai fini ma tunique. J'ai fini mon pain, parce que je l'ai mangé ; j'ai fini ma tunique, parce qu'elle est tissée. Dans un cas comme dans l'autre, il est question de fin ; cependant, si le pain est fini, c'est qu'il est anéanti; et si la tunique est finie, c'est qu'elle est terminée. Du pain fini n'existe plus ; une tunique finie est complétement faite. Interprétez donc le mot fin dans ce dernier sens, même quand on vous lit un psaume et que vous entendez ces mots : « Psaume de David pour la « fin ». A chaque instant, dans les psaumes, se présentent ces paroles, et il vous faut comprendre ce que vous entendez. Qu'est-ce à dire : « Pour la fin ? Jésus-Christ est la fin de « la loi pour tous ceux qui croiront [2] ». Et qu'est-ce à dire : « Jésus-Christ est la fin ? » C'est que le Christ est Dieu, que la fin des commandements est la charité, et que Dieu est charité ; car le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne sont qu'un. Pour toi, la fin se trouve là ; ailleurs est la voie. Ne t'arrête pas en route ; prends garde de ne point atteindre la fin. A n'importe quoi tu parviennes, va plus loin, marche toujours jusqu'à la fin. Quelle est la fin ? « Mon bien est de m'attacher « au Seigneur [3] ». Tu t'es approché de Dieu ; tu as terminé ta course ; tu resteras désormais dans la patrie. Attention ! Un homme veut avoir de l'argent ; que ce ne soit pas là ta fin ; pareil à un voyageur, va plus loin. Cherche où tu passeras, et non pas où tu t'arrêteras. Mais si tu aimes ce qui passe, l'avarice te tient dans ses filets; elle sera pour tes pieds comme une chaîne qui t'empêchera de faire un pas de plus. Va donc encore plus loin ; cherche la fin. Tu veux te procurer la santé du corps, ne t'arrête pas encore là. Qu'est-ce, en effet, que cette santé du corps, que la mort enlève, que la maladie affaiblit, qui est frivole, qui dépérira, qui passera? Tâche de la posséder, mais afin qu'une constitution maladive ne t'empêche point de vaquer aux bonnes œuvres. En ce cas, elle n'est pas ta

[1] Ps. CXVIII, 85.— [2] Jean, XV, 34.— [3] Galat. VI, 2.— [4] Ps. CXVIII, 96. — [5] I Tim. I, 5.

[1] Rom. XIII, 10. — [2] Id. X, 4. — [3] Ps. LXXII, 28.

fin, puisque tu la recherches pour autre chose que pour elle-même. Tout ce que nous recherchons dans un autre but que d'en jouir, nous n'y trouvons pas notre fin ; au contraire, tout objet que nous recherchons pour lui-même, sans porter nos vues ailleurs, nous en faisons notre fin. Tu recherches les honneurs, peut-être dans l'intention de faire quelque chose, d'accomplir une obligation, de plaire à Dieu. Ne leur donne pas tes affections, car tu pourrais les y fixer. Tu recherches les louanges ? Si c'est pour Dieu, tu fais bien ; si c'est pour toi, tu fais mal ; tu t'arrêtes en chemin. Mais voilà qu'on t'aime, qu'on fait ton éloge ; ne t'applaudis pas pour toi-même des louanges qu'on te donne ; il faut t'en applaudir pour Dieu, afin que tu puisses chanter ces paroles : « Mon âme sera louée dans le Seigneur [1] ». Tu fais un beau discours ; en fait-on l'éloge ? Ne l'accepte pas comme si ce discours venait de toi ; là n'est pas ta fin. Si tu y trouves ta fin, tu es fini ; mais tu es fini, non pas dans le sens de la perfection, mais dans le sens de la consomption. Ne reçois donc pas d'éloges pour les discours comme s'ils venaient de toi, comme s'ils étaient les tiens. Comment dois-tu en accepter l'éloge ? Comme dit le Psalmiste : « En Dieu je louerai le discours ; en « Dieu je louerai la parole [2] ». Et par là s'accomplira en toi ce qui suit : « En Dieu j'ai « placé mon espoir, je ne craindrai pas ce « que l'homme peut me faire ». Quand c'est en Dieu que tu trouves la louange de tes œuvres, tu n'as pas à craindre la vanité de ces éloges, car Dieu demeure toujours. Va donc encore plus loin que cela.

6. Voyez, mes frères, combien de choses nous devons laisser de côté, parce qu'elles ne sont pas notre fin. Nous nous en servons, comme feraient des voyageurs : nous les employons à nous restaurer, comme si nous nous trouvions de passage dans une hôtellerie ; puis nous les négligeons. Où est donc notre fin ? « Mes bien-aimés, nous sommes « les enfants de Dieu, et ce que nous serons « plus tard n'a point encore paru [3] ». Cette épître elle-même nous en avertit. Nous sommes donc encore en chemin, et n'importe où nous arrivions, nous devons encore passer outre, jusqu'à ce que nous soyons parvenus à une certaine fin. « Nous savons que quand il « viendra dans sa gloire, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel « qu'il est [1] ». Voilà la fin ; il y aura là une perpétuelle louange ; là, on chantera, sans cesser jamais, un éternel *Alleluia*. C'est de cette fin que le Psalmiste dit : « J'ai vu la fin « de toute consommation [2] ». Et comme si on lui demandait : Quelle est cette fin que tu as vue ? il continue : « Votre commandement « est singulièrement étendu ». Voilà la fin : l'étendue du commandement, c'est la charité, car où se trouve la charité, il n'y a pas de bornes. L'Apôtre était dans cet espace sans limites, quand il disait : « O Corinthiens, ma bouche « s'ouvre et mon cœur se dilate vers vous : « vous n'êtes point à l'étroit dans mon cœur [3] ». Par conséquent, « votre commandement est « singulièrement étendu ». Quel est ce commandement si vaste ? « Je vous donne un « commandement nouveau, c'est de vous « aimer les uns les autres ». La charité n'est donc point circonscrite par des limites. Veux-tu ne pas te trouver à l'étroit sur la terre ? Habite au large. N'importe ce que puisse te faire un homme, il lui est impossible de te tenir à l'étroit, parce que tu aimes ce à quoi un homme ne peut nuire : tu aimes Dieu, la fraternité, la loi divine, l'Eglise du Christ : tout cela est éternel. Tu travailles sur la terre, mais tu recueilleras le fruit promis à ton travail. Qui peut t'enlever ce que tu aimes ? Puisque personne ne peut t'enlever l'objet de tes affections, tu dors donc en toute sécurité : ou plutôt, tu veilles tranquille, dans la crainte de perdre, en dormant, ce que tu aimes. Ce n'est pas sans raison que le Prophète a dit : « Illuminez mes yeux, de peur que je ne « m'endorme un jour dans la mort [4] ». Ceux qui ferment les yeux à l'encontre de la charité, s'endorment dans les désirs des passions charnelles. Tiens-toi donc éveillé. Les convoitises charnelles consistent à manger, à boire, à se livrer à la luxure, à jouer, à aller à la chasse ; à la suite de toutes ces vaines pompes marchent tous les maux. Ne savons-nous pas que ce sont là des convoitises ? Qui oserait nier leur influence sur le cœur humain ? Mais par-dessus tout cela, il faut aimer la loi de Dieu. Elève la voix contre de tels conseillers : « Les impies m'ont raconté « leurs fables ; mais, Seigneur, elles ne sont « pas comme votre loi [5] ». Le plaisir que pro-

[1] Ps. XXXIII, 3. — [2] Id. LV, 5, 11. — [3] I Jean, III, 2.

[1] I Jean, III, 2. — [2] Ps. CXVIII, 96. — [3] II Cor. VI, 11, 12. — [4] Ps. XII, 4. — [5] Ps. CXVIII, 85.

cure cette loi, demeure toujours ; non-seulement il se trouve où tu diriges tes pas, mais il te rappelle au but, lorsque tu t'en éloignes.

7. « Car l'amour de Dieu consiste à garder ses commandements ». Vous l'avez entendu : « Ces deux commandements renferment toute la loi et les Prophètes [1] ». Vois comme Dieu n'a point voulu distraire ton attention, et l'attirer sur un grand nombre de pages ? « Ces deux commandements renferment toute la loi et les Prophètes ». Quels sont ces deux commandements ? « Tu aimeras « le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur, de « toute ton âme, de tout ton esprit, et ton « prochain comme toi-même. Ces deux commandements renferment toute la loi et les « Prophètes ». Voilà les préceptes sur lesquels roule toute cette épître. Possédez, par conséquent, la charité, et soyez tranquilles. Pourquoi craindre de faire du mal à autrui ? Fait-on du mal à celui qu'on aime ? Aime, et il te sera impossible de faire autre chose que le bien. Mais peut-être reprends-tu le prochain ? C'est la charité, et non la méchanceté qui en est la cause. Peut-être le frappes-tu ? C'est pour son bien, car l'affection que tu éprouves pour la charité ne te permet pas de fermer les yeux sur l'indiscipline. Les effets d'un sentiment sont, en quelque sorte, comme tout opposés et contraires à leur principe. Ainsi, parfois, la haine caresse et la charité corrige. Un homme, je ne sais lequel, déteste son ennemi, et simule devant lui l'amitié : il lui voit faire le mal, et il le louange ; il veut le perdre, il veut le voir se jeter en aveugle dans le précipice de ses passions, et ne pouvoir jamais en sortir ; il l'approuve ; « Car le « pécheur est approuvé dans les désirs de « son âme [2] » ; il lui montre toute la douceur dont le flatteur est capable ; il le déteste et il ne tarit pas en compliments. Un autre s'aperçoit que son ami agit mal : il le rappelle à ses devoirs ; quand celui-ci ne l'écoute pas, il va jusqu'à lui parler sévèrement, il le reprend, il s'entreprend avec lui : il se trouve même quelquefois dans la pénible nécessité de l'attaquer en justice. Vous le voyez : la haine caresse, la charité corrige. Ne t'arrête aux paroles, ni de celui qui te flatte, ni de celui qui te reprend avec une sévérité cruelle : examine leurs tendances, vois les motifs qui les font agir. L'un flatte pour tromper, l'autre fait opposition pour corriger. Mes frères, il est donc inutile que nous dilations nous-mêmes votre cœur : demandez à Dieu la grâce de vous aimer les uns les autres. Aimez tous les hommes, même vos ennemis, non parce qu'ils sont vos frères, mais pour qu'ils le deviennent : ainsi brûlerez-vous toujours du feu de la charité fraternelle, soit à l'égard de celui qui est déjà devenu votre frère, soit à l'égard de votre ennemi, afin que votre dilection en fasse un de vos frères. Partout où vous aimez un frère, vous chérissez un ami. Il est déjà avec toi ; vous êtes déjà unis ensemble dans le sein de la grande famille catholique. Si ta conduite est bonne, tu aimes un frère dans la personne de ton ennemi. Mais tu aimes un homme qui ne croit pas encore au Christ, ou qui, s'il y croit, le fait à la manière des démons : tu lui reproches l'inutilité de sa foi. Aime-le, aime-le d'une affection toute fraternelle : il n'est pas encore ton frère, mais tu l'aimes, précisément afin qu'il le devienne. Toute notre charité se réduit donc à aimer, comme des frères, tous les chrétiens, tous les membres du Christ. Les leçons de la charité, sa force, ses fleurs, ses fruits, sa beauté, sa douceur, les aliments, le boire et le manger qu'elle donne, ses baisers, n'engendrent point le dégoût. Si elle est pour nous la source de pareils plaisirs dans le cours de notre pèlerinage, quelles joies ne nous réserve-t-elle pas dans la patrie ?

8. Courons donc, mes frères, courons et aimons le Christ. Quel Christ ? Jésus-Christ. Qui est-il ? Le Verbe de Dieu. Comment est-il venu nous visiter dans notre infirmité ? « Le « Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi « nous [1] ». Ce qu'avait prédit l'Ecriture est donc accompli : « Il fallait que le Christ « souffrît et ressuscitât, le troisième jour, « d'entre les morts [2] ». Où se trouve son corps ? Où luttent ses membres ? Où faut-il que tu sois pour l'avoir comme chef ? « Et « qu'on prêchât, en son nom, la pénitence et « la rémission des péchés à toutes les nations, « en commençant par Jérusalem [3] ». Que la charité se répande là. Le Christ et l'Esprit-Saint par la bouche du Psalmiste s'écrient : « Votre commandement est singulièrement étendu [4] » ; et je ne sais qui pose des bornes à la charité aux portes de l'Afrique ! Si tu prétends aimer le Christ, que ta charité s'étende jusqu'aux

[1] Matth. XXII, 37, 40. — [2] Ps. IX, 3.

[1] Jean, I, 14. — [2] Luc, XXIV, 46. — [3] Id. 47. — [4] Ps. CXVIII, 96.

confins de l'univers, parce que les membres du Christ s'y trouvent partout répandus. Si tu n'aimes qu'une portion de l'univers, ton amour est partagé ; et s'il est partagé, tu ne fais point partie du corps de Jésus-Christ ; et si tu es en dehors de son corps, il n'est point ton chef. A quoi bon croire et blasphémer ? Tu adores le Christ comme chef, et tu le blasphèmes dans son corps ? Il aime son corps. Si tu t'en es séparé, le chef ne t'a pas imité. Tu m'honores sans motif, te crie-t-il du haut du ciel : tu m'honores sans raison. C'est, par exemple, comme si un homme voulait en même temps te baiser à la tête, et écraser tes pieds. S'il pressait tes pieds avec des bottines armées de clous, au moment où il tiendrait ta tête entre ses mains pour l'embrasser, le laisserais-tu t'adresser tranquillement des paroles flatteuses ? Ne l'interromprais-tu point par tes cris, et ne lui dirais-tu pas : O homme, que fais-tu ? Tu m'écrases. Tu ne lui dirais pas : Tu écrases ma tête, puisqu'au moment même il donnerait à la tête une marque d'honneur : des cris s'échapperaient de ta tête, bien plus pour la défense de tes membres blessés, que pour la sienne propre, puisqu'on lui ferait honneur. Ta tête ne tiendrait-elle pas ce langage : Je ne veux pas de tes témoignages de respect, ne m'écrase pas ? Dis, si tu l'oses : Mais je n'ai pas voulu t'écraser. Dis à la tête : J'ai voulu te donner un baiser, j'ai voulu t'embrasser. Insensé, ne vois-tu pas que la partie de mon corps honorée par toi, tient à celle que tu blesses, puisqu'elles forment ensemble un seul et même tout ? Tu m'honores par en haut, tu me blesses par en bas. La douleur du membre que tu foules à tes pieds surpasse de beaucoup la joie de la tête que tu honores ; car le chef que tu honores gémit pour le membre que tu meurtris. Quel cri profère la langue ? J'ai mal. Elle ne dit pas : Mon pied a mal ; mais : J'ai mal. O langue, qu'est-ce qui t'a touchée ? Qu'est-ce qui t'a frappée ? Qu'est-ce qui t'a serrée ? Qu'est-ce qui t'a écrasée ? Personne. Mais je ne fais qu'un avec les pieds qu'on a écrasés. Comment veux-tu que je n'aie pas mal, puisque les liens qui m'unissent à eux ne sont pas rompus ?

9. Aussi, au moment de remonter au ciel le quarantième jour, Notre-Seigneur Jésus-Christ a-t-il recommandé son corps pour l'endroit où il devait le laisser ; car, il le savait, plusieurs l'honoreraient en raison de sa résidence au ciel ; mais il n'ignorait pas non plus l'inutilité des honneurs qu'ils lui rendraient, s'ils venaient à fouler aux pieds ses membres placés ici-bas. Afin de ne laisser place à erreur pour personne ; afin qu'on n'écrasât pas ses pieds sur la terre, tandis qu'on adorerait sa tête dans le ciel, il dit où seraient ses membres. Avant de remonter vers son Père, il prononça des paroles, les dernières qui sortirent de sa bouche en ce monde. Sur le point d'entrer au ciel, le chef recommanda ses membres qui restaient sur la terre, puis il disparut. A partir de ce moment, tu n'entends plus le Christ parler ici-bas ; si tu l'entends, il te parle du haut du ciel. Pourquoi a-t-il parlé du haut du ciel ? Parce que ses membres étaient écrasés sur la terre. Aussi, de son séjour céleste dit-il au persécuteur Saul : « Saul, Saul, pourquoi me persécuter[1] ? » Je suis remonté au ciel, mais je demeure encore sur la terre. Au ciel, je suis assis à la droite du Père ; sur terre, j'ai encore faim et soif : j'y suis encore exilé. Au moment de remonter vers son Père, comment donc a-t-il recommandé son corps ? Ses disciples l'interrogeaient : « Seigneur », lui disaient-ils, « sera-ce en ce temps-ci que vous reviendrez ? Quand rétablirez-vous le royaume « d'Israël ? Il leur répondit », en s'en allant : « Ce n'est point à vous de connaître les temps « ou les moments que le Père a disposés dans « sa puissance. Mais vous recevrez la vertu de « l'Esprit-Saint venant sur vous, et vous serez « témoins pour moi ». Voyez en quels endroits il répand ses membres : voilà où il ne veut pas qu'on l'écrase. « Vous serez témoins pour « moi à Jérusalem, et dans toute la Judée, et « à Samarie, et jusqu'aux extrémités de la « terre[2] ». Moi, qui monte au ciel, voilà où je réside encore. Je monte au ciel, en qualité de chef ; mais mon corps reste ici. Où reste-t-il ? Par toute la terre. Prends garde de le frapper, de lui faire violence, de le fouler aux pieds. Ce sont les dernières paroles que le Christ a prononcées avant de s'en aller au ciel. Supposez un homme cloué sur un lit de douleur, gisant dans sa maison, brisé par la maladie, sur le point de rendre l'âme, ayant, pour ainsi dire, la mort entre les dents : tourmenté au sujet d'une chose qui lui tient au cœur, et qu'il aime beaucoup, il porte sur elle ses

[1] Act. IX, 4. — [2] Id. I, 6-8.

pensées, puis il appelle ses héritiers, et leur dit : Je vous en conjure, faites cela. Il se fait en quelque sorte violence pour empêcher son âme de partir, avant qu'on lui ait promis d'accomplir ses suprêmes volontés. A peine a-t-il prononcé ces paroles, qu'il rend le dernier soupir et qu'on emporte son cadavre pour le mettre au tombeau. Quel souvenir les héritiers de cet homme conservent-ils de ses dernières paroles ? Le même que si on leur disait : N'exécutez pas ses recommandations ? Que répondraient-ils à pareille suggestion ? Comment ? Je ne tiendrais aucun compte des dernières paroles de mon père mourant ? Je n'accomplirais pas les paroles après lesquelles il ne m'a plus rien dit, après lesquelles il est mort ? De toutes ses autres paroles, je pourrais faire un autre cas ; mais celles-ci me tiennent au cœur, parce qu'elles sont les dernières qu'il m'ait adressées ; depuis lors, je ne l'ai plus vu, je ne l'ai plus entendu. Mes frères, j'en appelle à des cœurs chrétiens ; si les recommandations d'un père mourant sont, à ce point douces, agréables et précieuses pour des héritiers ordinaires, vous, héritiers du Christ, quel cas vous devez tenir des dernières paroles qu'il a prononcées, avant d'aller, je ne dirai pas, en terre, mais au ciel ! Pour l'homme qui a vécu et qui est mort, son âme est transportée en une autre demeure, et l'on dépose son corps en terre ; que ses paroles s'accomplissent ou ne s'accomplissent pas, il ne s'en occupe nullement : il a autre chose à faire ou autre chose à souffrir : ou bien, il se réjouit dans le sein d'Abraham, ou bien, plongé dans le feu éternel, il désire une goutte d'eau pour se rafraîchir[1] : quant à son cadavre, il gît inanimé dans le tombeau et ne sait si l'on tient compte des dernières paroles qu'il a dites avant de mourir. Quel profit espèrent retirer de leur infidélité les hommes qui n'exécutent pas les dernières paroles de celui qui demeure dans le ciel et voit du haut de son trône si on les méprise ou si on les accomplit, de celui qui a dit : « Saul, Saul, « pourquoi me persécuter[2] ? » de celui, enfin, qui se réserve, pour l'avenir, de porter son jugement sur les souffrances endurées par ses membres ?

10. Qu'avons-nous fait ? nous disent ces hommes : nous avons souffert persécution, sans persécuter personne. Malheureux ! vous avez fait souffrir les autres : d'abord, parce que vous avez divisé l'Eglise. Vos paroles ont fait plus de mal qu'une épée. La servante de Sara, Agar, s'est montrée hautaine, et, en raison de son orgueil, elle a été punie par sa maîtresse. Cette punition était moins un châtiment qu'un moyen de la ramener au respect de son devoir. Aussi, quand elle eut quitté Sara, que lui dit l'ange ? « Retourne auprès « de ta maîtresse[1] ». Ame charnelle, ne ressembles-tu pas à cette servante insoumise, et si, par hasard, tu as enduré quelques contrariétés pour ton plus grand bien, pourquoi t'irriter ? retourne à ta maîtresse, fais la paix avec elle. Voilà qu'on apporte les Evangiles : nous y lisons jusqu'où s'étend l'Eglise : on nous contredit, et l'on nous crie : Traditeurs. Traditeurs de quoi ? Le Christ nous recommande son Eglise, et tu ne le crois pas ; et, moi, je te croirais, quand tu maudis mes parents ? Et tu veux que j'ajoute foi à ta parole au sujet des traditeurs ? Crois d'abord toi-même au Christ. Y a-t-il rien de plus juste ? Le Christ est Dieu ; tu n'es qu'un homme ; à qui des deux faut-il croire de préférence ? Le Christ a répandu son Eglise par toute la terre ; si je te parlais de moi-même, je te dirais : Méprise mes paroles ; mais c'est l'Evangile qui te parle ; prends-y garde. Que te dit l'Evangile ? « Il fallait que le Christ souffrît et « ressuscitât d'entre les morts, et qu'on prê- « chât, en son nom, la pénitence et la rémis- « sion des péchés[2] ». L'Eglise est là où les péchés sont remis. Comment cela ? Car il lui a été dit : « Je te donnerai les clefs du « royaume des cieux : tout ce que tu délieras « sur la terre sera délié dans le ciel, et tout ce « que tu lieras sur la terre sera lié dans le « ciel[3] ». Où se trouve répandue la rémission des péchés ? « Parmi toutes les nations, en « commençant par Jérusalem[4] ». Crois donc au Christ. Mais parce que tu comprends que, si tu crois au Christ, tu n'auras plus rien à dire des traditeurs, tu aimes mieux que je te croie quand tu dénigres mes pères, que de croire toi-même le Christ dévoilant l'avenir.

[1] Luc, XVI, 22, et suiv. — [2] Act. IX, 1.

[1] Gen. XVI, 4-9. — [2] Luc, XXIV, 46, 47. — [3] Matth. XVI, 19. — [4] Luc, XXIV, 47.

Les traités sur l'Evangile de saint Jean ont été traduits par un Vicaire général qui a voulu garder l'anonyme et par M. l'abbé AUBERT, lequel a traduit aussi tous les traités sur l'Epître de saint Jean.

SIXIÈME SÉRIE.

SERMONS INÉDITS [1].

PREMIER SUPPLÉMENT.

PREMIÈRE SECTION. — SERMONS SUR L'ÉCRITURE.

PREMIER SERMON.

L'ARBRE DE LA SCIENCE DU BIEN ET DU MAL.

ANALYSE. — 1. Exorde. — 2. L'arbre auquel il était défendu de toucher. — 3. Cet arbre, par sa nature, n'était pas un principe de mort. — 4. Il n'était même pas mauvais par lui-même. — 5. Il est facile de le prouver par des comparaisons. — 6. Le péché ne doit être imputé qu'à Adam, et non pas à l'arbre ou à Dieu. — 7. Conclusion.

1. Dans l'Ancien Testament, au livre de la Genèse, nous lisons ces paroles adressées à Adam par le Seigneur : « Vous mangerez du « fruit de tous les arbres du paradis, mais « vous ne toucherez pas à l'arbre de la science « du bien et du mal, lequel est placé au mi- « lieu du paradis ; car le jour où vous man- « gerez de son fruit, vous mourrez de mort [2] ». Or, nous savons, bien-aimés frères, que cet arbre est encore l'objet de questions bien futiles de la part de certains hommes qui soutiennent que le péché d'Adam n'a pas été volontaire, puisque cet arbre renfermait la science du bien et du mal ; c'est ainsi qu'en voulant excuser de péché le premier homme, ils font eux-mêmes à Dieu la plus grave injure. Nous devons réfuter ces audacieux panégyristes, pour empêcher qu'ils ne soulèvent plus longtemps ces vaines questions et qu'ils ne se cachent sous le manteau de l'erreur. Si donc ils veulent réellement s'instruire, qu'ils se taisent et écoutent, à moins qu'ils ne veulent que leur sot langage devienne une injure pour la Divinité.

2. Un arbre était placé au milieu du paradis terrestre pour mettre à l'épreuve la volonté de l'homme ; de cet arbre dépendait la vie par l'obéissance, ou la mort par la transgression. C'est la transgression qui éclata par la manducation du fruit de l'arbre, quoique ce fût contre elle que la sanction de la loi eût été directement formulée. Le Seigneur avait dit à nos premiers parents : « Vous mangerez « du fruit de tous les arbres qui se trouvent « dans le paradis ; quant à l'arbre qui se « trouve dans le milieu du paradis, vous n'y « toucherez pas, de crainte que vous ne mou- « riez de mort ». Cette sentence énonçait pour l'homme une loi positive accompagnée de sa sanction : la promesse de la vie, comme récompense, et la menace de la mort comme

[1] Bien que publiés récemment sous le nom de saint Augustin, tous ces sermons n'ont ni la même authenticité, ni la même autorité que ceux des cinq premières séries. — [2] Gen. II, 16, 17.

châtiment. Le Seigneur avait dit : « Si vous « mangez du fruit de cet arbre, vous mour-« rez de mort » ; le démon leur dit, au contraire : « Vous ne mourrez pas de mort ». L'homme se trouva entre Dieu son créateur, et le démon fourbe et trompeur. Dieu menace de la mort, si l'homme touche au fruit de l'arbre ; le démon promet à nos premiers parents de devenir comme des dieux, s'ils mangent le fruit défendu. C'est ainsi que cet arbre a été profané ; ce qui charma, ce fut la douceur empoisonnée de la mort, et la promesse d'une vie perpétuelle ne fut accueillie que par le mépris.

3. Mais, s'écrie tel calomniateur, ne voyez-vous pas que la mort a été créée dans cet arbre ? Répondons à cette vaine question. Certainement la mort n'a pas été créée dans cet arbre ; elle n'a d'autre cause ou d'autre principe que l'homme lui-même. La loi imposée à l'homme fut pour lui une épreuve, et non pas une ruse de la part de son Sauveur. En effet, si Dieu n'avait pas aimé l'homme, s'il eût voulu le faire mourir, il ne l'eût pas créé, ou, après l'avoir créé, il ne l'eût pas prévenu du danger qui le menaçait. Si Dieu n'eût pas prévenu l'homme, il eût montré, non pas de la miséricorde, mais de la cruauté ; non pas de la justice, mais de l'injustice ; car, après avoir créé l'homme par miséricorde, il l'eût fait tomber injustement. Si l'homme lui-même n'est pas capable d'une telle impiété, comment la supposer en Dieu qui est la source de la miséricorde et de la bonté ? Quel homme, mes frères, ferait lui-même périr son œuvre, détruirait son ouvrage ou précipiterait dans le gouffre de la mort le fils qu'il a engendré ? Si une telle cruauté n'est pas possible à l'homme, comment la supposer en Dieu qui a entouré de tant de soins son œuvre, c'est-à-dire l'homme, et lui a prêté, contre une chute imminente, l'appui tout-puissant d'une loi claire et formelle ? Pourtant il ne put se tenir debout ; pourquoi donc, sinon parce qu'il n'a pas voulu entendre ? Que pouvons-nous donc reprocher à Dieu, puisque, si Adam est tombé, c'est uniquement parce qu'il a méprisé le précepte de Dieu ?

4. Dites-moi donc : Cet arbre était-il bon ou mauvais ? vous appellerez, sans doute, mauvais un arbre dont l'homme n'a pu manger le fruit sans s'incorporer la mort ? Est-ce donc l'arbre qui était mauvais, ou bien la transgression du précepte ? Certainement, c'était l'arbre ; car si l'arbre n'eût pas été mauvais, aurait-il pu communiquer la mort à l'homme ? C'est ainsi que vous raisonnez, sans tenir aucun compte de la vertu des Ecritures ; car, comme il est écrit que dans cet arbre était la connaissance du bien et du mal ; de même il est écrit : « Dieu considéra « ses œuvres, et il vit qu'elles étaient très-« bonnes [1] ». Vous croyez ce qui vous induit en erreur, et vous ne croyez pas ce qui pourrait vous guérir. Vous qui calomniez, voulez-vous vous convaincre que cet arbre était bon, et non pas mauvais, que Dieu n'y avait pas déposé la mort, mais que c'est l'homme qui s'est créé la mort pour lui-même ? Répondez à ces questions : Le fer est-il bon ou mauvais ? Vous direz sans doute qu'il est mauvais. Pourquoi est-il mauvais, et non pas bon, quand toutes les choses créées par Dieu sont très-bonnes ? D'un autre côté, comment regarder comme bon ce fer par lequel tant d'hommes trouvent la mort ? Ecoutez donc : ce n'est pas le fer qui est mauvais, mais l'homme qui s'en sert pour tuer injustement son semblable. Voulez-vous savoir pourquoi le fer est bon ? Ne voyez-vous pas que si les uns s'en servent pour commettre l'homicide, les autres s'en servent pour féconder la vigne en la taillant ? Les uns se nourrissent par le fer, et les autres immolent les innocents également par le fer ; l'un se sert du fer pour cultiver son champ, et l'autre pour verser le sang en temps de paix ; l'un pour sustenter sa vie, et l'autre pour l'arracher à son prochain. Le juge ne porte-t-il pas le glaive pour en frapper le coupable et pour absoudre l'innocent ?

5. Hardi calomniateur, écoutez encore, si vous en avez le loisir. Le vin est-il un bien ou un mal ? Je pense que vous répondez que c'est un bien, et non pas un mal, et cela par raison d'équité, et non pas dans l'intérêt de l'ivresse. Le vin est donc un bien et un grand bien. Je vous félicite que du moins, sur un point, vous confessiez que la créature de Dieu est bonne ; je le confesse également. Pourquoi donc le vin est-il pour l'un une occasion de pratiquer la sobriété, et pour l'autre une occasion de s'abandonner à l'ivresse ? Parce que tel homme s'enivre et se couvre de honte, est-ce une raison suffisante pour maudire la créature de Dieu ? L'un boit avec so-

[1] Gen. I, 31.

briété et bénit Dieu dans cette sobriété, tandis que l'autre s'enivre, tombe dans le précipice et souvent même se donne la mort, ce qui est bien plus grave encore. Les aliments que Dieu nous a donnés pour nous nourrir, ne sont pas mauvais, mais bons ; et cependant, si nous les prenons en trop grande quantité, ils deviennent pernicieux et nuisibles. Dirons-nous donc que la créature de Dieu est mauvaise, parce qu'elle devient nuisible à quelques-uns? Il est naturel qu'elle nuise à ceux qui, au détriment de leur santé, la prennent en plus grande quantité que ne peuvent le supporter les organes dont Dieu nous a doués. Je puis en donner des preuves que tout le monde connaît.

On a vu des hommes mourir étouffés par la grande quantité de vin ou de nourriture qu'ils avaient prise. La mort était-elle cachée dans le vin ou dans la nourriture? Non certes; mais c'est l'intempérance qui leur a causé la mort. Parce qu'un brigand emploie le fer pour commettre un homicide, il ne s'ensuit nullement que le fer soit mauvais par lui-même; ce qui est mauvais, c'est l'homme qui trouve dans le fer un moyen de commettre l'homicide. De même l'arbre du paradis terrestre était bon, et non pas mauvais; mais ce qu'il y eut de mauvais, c'est que le premier homme se soit servi de cet arbre pour transgresser le précepte du Seigneur. Tout ce que Dieu a daigné remettre à l'homme pour son usage est certainement bon. J'en trouve la preuve jusque dans le Nouveau Testament. En effet, nous lisons dans les Actes des Apôtres que saint Pierre s'endormit et que, pendant son sommeil, il vit le ciel ouvert et comme une grande nappe formant une espèce de vase d'une blancheur éclatante, qui descendait du ciel sur la terre et où étaient toutes espèces de quadrupèdes, de reptiles et d'oiseaux du ciel. Et une voix dit à Pierre : « Lève-toi, tue et mange ». Et Pierre répondit : « Non, Seigneur, car je n'ai jamais mangé « rien d'impur et de souillé ». Et de nouveau la voix lui dit : « N'appelle point impur « ce que Dieu a purifié [1] ». Calomniateur, dites-moi, qu'en pensez-vous ? Suffit-il de dire que toutes ces choses sont bonnes, puisque nous venons d'apprendre de la bouche même de Dieu qu'elles ont été sanctifiées?

6. Donc, l'arbre du paradis était bon et l'on ne pouvait trouver en lui quoi que ce soit de mauvais ; de son côté, l'homme eut le triste pouvoir de se rendre lui-même mauvais et de faire un mauvais usage d'un bien que Dieu avait créé. Si vous doutiez encore que la volonté de l'homme fût devenue mauvaise, n'oubliez pas qu'elle en vint à regarder comme insuffisante pour elle toute l'abondance du paradis terrestre. Et parce qu'elle porte la main sur le fruit défendu, elle encourt aussitôt la mort de l'âme. Si Dieu ne lui avait abandonné qu'un seul arbre et lui avait interdit tous les autres arbres du paradis, malgré tout, l'homme aurait dû se contenter de ce qui lui était accordé. Dieu avait été beaucoup plus généreux, et cependant l'homme ne se montra pas satisfait de ce qu'il avait reçu, et, dût-il perdre honteusement ce qu'il possédait, il se précipita en aveugle dans la prévarication et dans la mort. A qui donc faut-il imputer le péché d'Adam ? Est-ce à Dieu qui a averti, ou à l'homme qui a refusé de profiter de l'avertissement ? Est-ce au médecin qui a donné ses ordres au malade, ou au malade qui, malgré l'ordonnance du médecin, a goûté du fruit défendu, et s'est jeté dans la désobéissance ? Il est du devoir des médecins, à l'égard de ceux qu'ils voient gravement malades, de leur interdire toute nourriture contraire à leur santé, afin de les soustraire ou au danger ou à la mort. Supposé que les malades, contrairement aux prescriptions du médecin, prennent de la nourriture par intempérance et soient ainsi la cause de leur mort ; la responsabilité peut-elle peser sur le médecin qui, prévoyant le danger, a défendu de s'y exposer? Dieu est le médecin de nos âmes, et on ne saurait lui imputer la chute d'Adam, puisqu'en le prévenant à l'avance il a prouvé qu'il désirait le voir vivre éternellement.

7. Il reste beaucoup à dire sur ces sortes de questions, mais l'heure est passée et je craindrais que la longueur du discours ne fatiguât les auditeurs. Je me reconnais donc votre débiteur, et je vous prie de m'accorder un délai ; mais je crains fort qu'en se présentant pour payer, le débiteur ne trouve les créanciers brillant par leur absence.

[1] Act. x, 11-15.

DEUXIÈME SERMON.

L'ARBRE DE LA SCIENCE DU BIEN ET DU MAL.

Analyse. — 1. Exorde. — 2. Pourquoi Dieu, sachant que le premier homme devait pécher, n'a-t-il pas rendu le péché impossible. — 3. La mort a eu pour cause le mépris du précepte divin. — 4. Dieu a-t-il dû permettre le péché ? — 5. Si Adam est mauvais, ce n'est pas précisément parce qu'il est le père d'un homicide. — 6. De même Dieu n'est pas l'auteur du mal, quoiqu'il soit le créateur d'Adam, pécheur. — 7. Conclusion.

1. Je me propose de payer la dette que j'ai contractée envers vous ; mais je ne retrouve plus mes anciens créanciers ; je n'en vois que quelques-uns et je réclame les autres. O créancier paresseux, au lieu de venir exiger ce qui vous est dû, pourquoi nous affliger par votre absence ? Mon plus grand désir c'est de payer ma dette, et le créancier me fait défaut. N'est-ce pas chose nouvelle de voir un débiteur supplier le créancier d'accepter son paiement, et le créancier s'excuser de ne pas venir toucher sa créance ? Mais qu'importe ; si le créancier refuse de venir, que du moins le débiteur accomplisse sa promesse.

2. Malgré toutes les preuves précédemment énoncées, notre calomniateur, loin de s'avouer convaincu, nous réplique : Dieu savait-il, oui ou non, que l'homme peut pécher ? Pour ne pas lui laisser la satisfaction de croire que sa question est sérieuse, répondons-lui sur-le-champ : Oui, Dieu le savait parfaitement. — Mais si Dieu savait que l'homme peut pécher, pourquoi ne lui a-t-il pas rendu le péché impossible ? — Pourquoi ? Parce que l'homme ne doit pas être couronné contre son gré. Qui donc, mes frères, oserait donner la récompense à celui qui n'a pas travaillé ? ou la couronne à celui qui n'a pas combattu ? Toute victoire ne suppose-t-elle pas une bataille ? Ecoutez l'Apôtre formulant cet oracle divin : « Personne n'est couronné, s'il n'a légitime« ment combattu [1] ». Adam n'a ni combattu, ni engagé la lutte avec le démon ; devant la première suggestion perfide, il a perdu la récompense de l'immortalité. Il a été vaincu, parce qu'il n'a pas combattu ; il a succombé à sa propre volonté, et non pas à la nécessité. Calomniateur, vous qui ne savez pas lever le masque qui vous voile, et qui calomniez le Seigneur, voulez-vous savoir pourquoi le premier homme a péché volontairement ? Job lui était de tous points semblable. Et pourtant quelles ne furent pas ses souffrances et ses douleurs ! Il combattit courageusement et triompha ; le démon avait reçu de Dieu plein pouvoir de l'éprouver, et Job supporta vaillamment cette épreuve. Puisque Dieu savait que Job ne pourrait pas être vaincu, il ne devait pas le livrer en la puissance du démon ; mais il a voulu qu'il fût soumis à ces horribles épreuves, afin de nous ôter tout prétexte de nous excuser ou de calomnier. Privé de tous ses biens et de toutes ses richesses, Job n'a pu être vaincu, parce qu'il n'a pas voulu se laisser vaincre. Il perdit ses fils et il bénit le nom du Seigneur. Il y a plus encore ; car, devenu lui-même tout couvert d'ulcères, il se vit jeté sur un fumier et ne prononça contre Dieu aucune parole de reproche ou de blasphème. Ses souffrances pouvaient lui arracher des cris, mais ce ne furent jamais des cris de révolte. Sa femme elle-même parut tout à coup lui avoir été laissée, non pas pour lui prêter secours, mais pour accroître ses épreuves ; elle aida au démon, mais se tourna contre son mari. Séduite par l'esprit menteur, elle disait à son époux : « Jusques à quand subirez-vous toutes ces « douleurs ? dites une parole contre le Sei« gneur, afin qu'il s'irrite contre vous et vous « frappe de mort [1] ». O affection d'une épouse ! ô tendresse conjugale ! Elle ne dit pas : Humiliez-vous devant le Seigneur, afin qu'il ait

[1] II. Tim. II, 5.

[1] Job, II, 9.

pitié de vous et que vous viviez; mais : Blasphémez contre Dieu, afin qu'il s'irrite contre vous et vous frappe de mort. O raisonnements de l'antique serpent ! Il pensa séduire par son épouse celui dont il n'avait pu obtenir aucun blasphème, malgré les souffrances dont il le chargeait. Et pourtant Job ne lança contre Dieu aucune parole de colère ou d'ingratitude, et, malgré les suggestions de sa femme, il obéit jusqu'au bout, non pas au démon, mais à Dieu. Adam eut-il à subir de semblables épreuves? Quelle lutte soutint-il contre le démon ? Rien de pareil ne se retrouve dans sa personne ; pourquoi donc obéit-il au démon, plutôt qu'à Dieu ?

3. Calomniateur, vous demandez encore : Pourquoi ces paroles du Seigneur : « Vous « mourrez de mort » ; puisque Dieu n'a pas éloigné la mort, n'est-ce pas lui qui l'a faite ? Une telle ineptie se retourne facilement contre vous. Vous n'êtes qu'un humble mortel ; je suppose donc que, dans la crainte que vos serviteurs ne s'exposent à la mort, vous leur intimez un précepte qui doit assurer leur vie ; mais voici que l'un deux, par l'effet de sa négligence et de son incurie, tombe dans un piége et meurt ; est-ce que c'est à vous que l'on doit imputer cette mort, non pas à celui qui, en méprisant vos ordres, s'est exposé de lui-même à mourir ? De même, la mort d'Adam ne doit en aucune manière être imputée à Dieu, qui, avant la transgression du précepte, l'avait averti de ne point s'exposer à la mort. N'est-il pas évident que Dieu ne voulait pas que l'homme pérît, et que ce n'est pas lui qui a fait la mort ? C'est ce qu'affirme la sagesse par la bouche de Salomon : « Dieu « n'a pas fait la mort, et il ne se réjouit pas « dans la perte des vivants[1] ». Adam a transgressé le précepte de Dieu ; et pourtant il n'avait été ni couvert de blessures, ni frappé de glaive par un persécuteur. Or, personne ne viole les lois d'un empereur, sans s'exposer à être puni de mort. Ce n'est qu'avec une grande crainte et une vénération profonde que les sujets reçoivent une vile ordonnance de leur prince : elle n'est rédigée que par une autorité humaine, et pourtant ils l'adorent comme un précepte divin. D'un autre côté, lecture est donnée des divines Ecritures, la parole de Dieu retentit comme la foudre; c'est en quelque sorte Dieu lui-même qui parle aux auditeurs, et cependant il n'est ni respecté, ni craint, ni adoré, ni écouté; et ce qui est pire encore, l'auditoire est pris comme d'un immense dégoût, les regards se promènent de tous côtés, l'attention est distraite et les fables les plus futiles absorbent tous les esprits. Un empereur, à une très-grande distance, parle par son décret, il inspire la crainte, et son décret est vénéré comme sa personne elle-même ; nous lisons les oracles du Seigneur, et un trop grand nombre les méprisent. Les Prophètes l'annoncent, les Apôtres le prêchent, les Evangélistes nous le montrent ; il s'entretient lui-même avec les hommes, et il n'est pas écouté. Prêtez l'oreille à cette parole de Jésus-Christ vivant au milieu des hommes et leur disant : « Quand deux ou trois sont réunis en « mon nom, je me trouve au milieu d'eux[1] ».

4. Mais, disent encore les calomniateurs, Dieu n'a pas dû permettre que l'homme péchât. Qu'ils sont insensés ceux qui tiennent ce langage et oublient que Dieu, en créant l'homme, n'en a pas fait une statue de pierre ou de marbre, mais un homme parfait, jouissant de la puissance du libre arbitre ! Cet homme ainsi maître de sa volonté devait envisager sérieusement le bien qu'il avait à désirer et le mal qu'il avait à mépriser ; il lui fallait craindre ce dont le Seigneur l'avait menacé, et mépriser ce que le démon lui avait suggéré. Sans perdre de vue un seul instant la récompense de l'immortalité, il devait disposer son oreille et son cœur à accomplir le précepte de son Créateur, et à repousser le conseil de son bourreau. N'ai-je pas raison d'accuser l'homme plutôt que Dieu qui a fait l'homme bon, et à qui je fais la plus grossière injure; car je le condamne pour justifier l'homme? O folle et vaine question ! Les hommes disent : Dieu n'aurait pas dû permettre que l'homme péchât, et ils ne disent pas que l'homme a mal fait en transgressant le précepte de Dieu, pour pécher. L'homme devait donc craindre la mort, et ne pas toucher à l'arbre défendu.

5. Quand un homme insulte le représentant, je ne dis pas seulement d'un empereur, mais même d'un juge, n'est-il pas conduit au supplice ? Adam a méprisé les ordres de Dieu et il trouve des défenseurs ! Pourquoi accusez-vous Dieu malgré le danger qui vous menace, et non pas l'homme qui ne peut rien contre vous ? Pourquoi accusez-vous le créa-

[1] Sages. I, 13.

[1] Matth. XVIII, 20.

teur, qui a bien fait toutes choses, et défendez-vous l'homme qui a refusé le rôle que Dieu lui avait confié dans le temple de la création? Celui qui a transgressé le précepte divin ne devait-il pas encourir la peine de cette transgression? O vous qui justifiez Adam et qui faites injure à Dieu, répondez à la question que je vous adresse : Adam était-il bon ou mauvais? Vous direz qu'il était bon, car ainsi l'exige votre plaidoyer en sa faveur. Si donc il était bon, pourquoi de ses deux fils l'un fut-il un modèle d'innocence et l'autre un scélérat? S'il était bon, il a dû créer des enfants bons; ou bien si, comme vous le prétendez, il a péché par la faute même de Dieu, il n'a dû engendrer que des enfants mauvais. Pourquoi donc l'un est-il innocent, tandis que l'autre répand le sang d'un innocent? L'un devient le premier martyr, et l'autre le premier homicide. Caïn cesse donc d'être coupable de la mort de son frère, puisque son père, en le créant scélérat, devient seul responsable du crime. Si Adam a péché malgré lui, c'est également malgré lui que Caïn a immolé son frère. Un tel ordre de justice n'est suivi que par ceux qui calomnient la loi jusqu'au point de soutenir que si les enfants deviennent criminels, c'est sur leurs parents que retombe toute la responsabilité de leur crime. Nous avons en présence Adam qui a engendré un scélérat, et Caïn qui a tué son frère. Lequel des deux est coupable? Est-ce le père qui a engendré, ou le fils qui a versé le sang de son frère? Silence donc au calomniateur, quoique jamais plus grande vérité ne soit sortie de la bouche d'un calomniateur. Où êtes-vous, ô calomniateur? Vous qui étiez si sûr de vous-même, justifiez devant moi votre proposition. Défendez encore celui que vous défendiez il n'y a qu'un instant. Pourquoi avez-vous disparu? pourquoi vous êtes-vous renfermé dans le silence? Voici que, grâce au crime de son fils, Adam est proclamé coupable d'avoir engendré un parricide. Pourquoi ne soutenez-vous point qu'Adam n'est pas coupable?

6. Mais celui qui se taisait vient de se lever de nouveau. Je ne me tais pas, répond-il; au contraire, j'affirme et proclame que le fils n'est pas coupable pour son père, ni le père pour son fils; car il est écrit : « L'âme du « père est à moi, et l'âme du fils est à « moi; l'âme qui aura péché, c'est elle-« même qui sera punie[1] ». Ne dirait-on pas que ce calomniateur sort d'un profond sommeil; il ouvre la bouche, il parle, mais tout à l'heure il gardait le silence. Dites donc : Le fils n'est pas coupable pour son père, ni le père pour son fils. Justifiez votre proposition, et moi je justifierai mon Dieu. Soutenez la cause d'Adam, et moi je repousserai l'injure faite à Dieu. Vous dites qu'il n'est pas juste qu'Adam soit coupable du crime de son fils, et en cela je vous approuve; mais si le crime du fils ne retombe pas sur le père, pourquoi imputez-vous à Dieu le crime d'Adam? Comme donc nous ne devons pas imputer à Adam le crime de Caïn, n'imputons pas à Dieu le péché d'Adam.

7. Cessez donc, insensé calomniateur, si toutefois vous n'êtes pas plutôt un blasphémateur, cessez un tel langage contre Dieu, cessez de délirer. Considérez d'abord qui vous êtes, par qui vous avez été créé, et voyez si vous devez dire de votre Créateur ce que vous n'osez pas dire de votre semblable.

[1] Ezéch. XVIII, 4.

TROISIÈME SERMON.

DÉLAI DE LA CONVERSION.

« NE TARDEZ PAS A VOUS CONVERTIR AU SEIGNEUR ». (Eccli. v, 8.)

ANALYSE. — 1. Les bonnes œuvres sont nécessaires avec la foi. — 2. Reproches mérités par ceux qui remettent de jour en jour. — 3. Remède au désespoir et à la présomption. — 4. Nécessité de se convertir sur-le-champ. — 5. Conclusion.

1. Les fréquentes exhortations que nous adressons à nos frères sur les bonnes œuvres, nous ont appris que, parmi eux, les uns sont lents pour la justice et pour l'aumône, tandis que d'autres sont très-prompts à la luxure et à l'avarice. Ces dispositions nous portent à croire que ceux qui les possèdent ont cessé de craindre le jugement futur. Et, en effet, mes frères, à la vue de ces chrétiens lâches et négligents qui n'évitent même pas le péché et n'ont aucun souci de s'assurer par les bonnes œuvres la récompense éternelle, ne sommes-nous pas naturellement tentés de conclure qu'ils n'ont même plus la foi aux récompenses pour les bons, ni aux châtiments pour les méchants, récompenses et châtiments qui sont pourtant les conséquences nécessaires du jugement de Dieu? Si donc, mes frères, la crainte du jugement de Dieu réside encore réellement quelque part, c'est uniquement dans le cœur de ceux qui s'appliquent aux bonnes œuvres. Quant à ceux qui négligent les bonnes œuvres, la lecture, la prière, ou ne s'y livrent que pour la forme, qu'importe qu'ils se flattent d'avoir la foi, si leur affirmation est démentie par leur conduite? Qu'ils écoutent ces paroles de l'apôtre saint Jacques : « Que servira-t-il à quelqu'un de dire qu'il a « la foi, s'il n'a pas les œuvres? La foi pourra-« t-elle le sauver? Que si l'un de vos frères et « l'une de vos sœurs n'ont point de quoi se « vêtir, et qu'ils manquent de ce qui leur est « nécessaire chaque jour pour vivre ; et que « quelqu'un d'entre vous leur dise : Allez en « paix, je vous souhaite de quoi vous couvrir « et de quoi manger, sans leur donner néan-« moins de quoi satisfaire aux nécessités de « leur corps, à quoi serviront vos souhaits? « Ainsi la foi qui n'est point accompagnée des « œuvres, est morte en elle-même [1] ». C'est à ces hommes que Dieu s'adresse, c'est leur infidélité qu'il condamne en ces termes : O hommes incrédules, si vous ne croyez pas à mes promesses, considérez que j'ai fait le ciel et la terre. « J'ai dit, et tout a été fait [2] ». Vous, à qui s'adressent mes promesses, vous n'étiez pas, et vous avez été fait. Un homme qui n'existe pas, je le crée, et après l'avoir créé, je le tromperais ! Recueillez donc avec attention mes paroles, et croyez qu'à votre égard j'accomplirai toujours mes promesses.

2. Oh ! qu'elle est donc faible et malade, malheureuse et ignorante, criminelle et impuissante, cette disposition intérieure et funeste qui enlasse devant une âme tous les obstacles possibles à la conversion et ne laisse de passage que pour le mal et le péché ! Aujourd'hui se passe, le lendemain se passe, le lendemain s'ajoute au lendemain, et, remettant de jour en jour votre conversion, vous ne craignez pas d'être saisi tout à coup par la mort subite. Vous qui remettez toujours et différez de faire pénitence, et qui feignez de chercher la divine miséricorde, ignorez-vous donc que beaucoup d'hommes meurent subitement? Vous avouez qu'il est bien de se convertir ; mais si c'est bien, faites-le donc sur-le-champ ; si c'est bien de recevoir dans peu, est-ce donc un mal de recevoir à l'instant? Veuillez me dire pourquoi vous ne vous empressez pas de recevoir ce que vous avouez être bon? Vous me répondrez peut-être que Dieu lui-même vous met en sûreté.

[1] Jacques, II, 14. — [2] Gen. I, 3.

Comment cela, je vous prie ? N'est-il pas écrit : « Au jour où le pécheur se convertira, « j'oublierai toutes ses iniquités[1] ? » Voilà comment Dieu me laisse en sûreté. Hier j'avais dix péchés, aujourd'hui j'en ai quinze, demain peut-être j'en aurai vingt. Or, m'appuyant sur le témoignage infaillible de Dieu, je sais que, le jour où je me convertirai, il oubliera mes péchés passés et mes iniquités. Pourquoi donc essayez-vous de m'effrayer ? Dieu me promet le pardon, et vous me poussez au désespoir ? Je ne puis nier que Dieu ne nous ait fait cette promesse. Pourquoi donc ne vous convertissez-vous pas aujourd'hui? Parce que, si tard que je me convertisse, Dieu me promet de me pardonner alors un grand nombre de péchés, comme il m'en pardonnerait aujourd'hui un petit nombre. O vaine sécurité ! Pourtant c'est là tout ce qui me tranquillisait. Je vois bien que Dieu a daigné vous promettre le pardon ; mais qui donc vous a promis le jour de demain ? Voilà pourquoi je demande que chacun se convertisse au Seigneur, selon cette autre parole : « Convertissez-vous, cherchez le Seigneur, et « lorsque vous l'aurez trouvé, que l'impie « abandonne sa voie [2] ». Convertissez-vous, car c'est sur une fausse espérance que vous vous reposez. En effet, deux excès entraînent le genre humain à sa perte : les uns périssent en espérant, et les autres en désespérant. Ce qui vous étonne peut-être, c'est qu'on puisse périr en espérant.

3. Examinons donc brièvement quels sont ceux qui périssent en espérant et ceux qui périssent en désespérant, et voyons pour tous le remède que Dieu leur présente. Il périt par désespoir, celui qui dit : Je connais mes péchés, je connais mes crimes. Est-il possible que Dieu me pardonne toutes les fautes que j'ai commises ? Il périt aussi par désespoir, celui qui dit : Que m'importent toutes vos exhortations ? Je ferai bien tout ce que je puis, mais je perds tout ce que je ne fais pas. Si le Seigneur doit me condamner pour un seul péché, comment ne me condamnerait-il pas pour plusieurs ? Si donc je ne dois pas posséder la vie éternelle, du moins je ne veux pas perdre la vie présente. Pourquoi ne pas accomplir mes désirs, ne pas satisfaire mes passions ? Celui-là périt par désespoir. Un autre, pour échapper à l'horreur du désespoir, va chercher sa perte dans la présomption. Comment la présomption ? Le jour où je me convertirai, dit-il, le Seigneur promet de me pardonner tous mes péchés ; j'espère donc de sa miséricorde qu'il oubliera toutes mes iniquités. Et fort de cette présomption, il diffère de jour en jour ; mais tout à coup la mort le frappe, toute espérance s'évanouit, il ne lui reste plus que la damnation. L'Ecriture a pour eux des avertissements salutaires. Vous vouliez périr par désespoir, écoutez cette parole du Seigneur : « Je ne veux pas la mort « de l'impie, mais son retour et sa vie [1] » ; vous vouliez mourir, revenez et vivez ; si Dieu voulait votre mort, il vous frapperait à l'instant même où vous péchez, en ce moment même où vous avez tant péché. Mais par cela même qu'il vous laisse la vie, il vous invite à la pénitence. Vous n'espérez pas ; écoutez donc : « Je ne veux pas la mort du « pécheur ». Vous voulez votre mort, moi je ne la veux pas ; vous n'êtes pas l'auteur de votre vie, et vous voulez la perdre dans le désespoir. Lorsque vous n'étiez pas, Dieu vous a créé ; vous vous étiez perdu dans le péché et Dieu vous a cherché, il vous a trouvé par le sang de son Fils, il vous a racheté et il vous offre le remède à tous vos maux. Sortez du gouffre du désespoir : « Parce que je ne « veux pas la mort de l'impie, mais son « retour et sa vie ».

4. Vous alliez à votre perte, vous êtes sortis de l'abîme du désespoir, mais tenez-vous dans un juste milieu ; ne vous jetez pas dans l'excès contraire, et si vous ne désespérez plus de votre pardon, du moins ne comptez pas sur une plus longue existence. Convertissez-vous donc. Vous répondez : Je me convertirai demain. Pourquoi pas aujourd'hui ? Et quel mal d'attendre à demain ? Et quel mal de le faire aujourd'hui ? Mais je suis assuré que ma vie sera longue. Moi je sais que Dieu ne vous l'a pas promis. Peut-être cette promesse vous a-t-elle été faite par quelque devin cherchant quelqu'un qui partage sa damnation ? Eh bien ! je porte les choses à l'extrême : votre vie sera longue ; si elle doit être longue, qu'elle soit bonne ; si elle est courte, que du moins elle soit bonne. Quelle haine portez-vous donc à votre vie, que vous ne vouliez pour elle que le mal, afin que vous soyez mauvais au milieu de tous vos biens ? Mais

[1] Ezéch. XVIII, 21. — [2] Is. LV, 6, 7.

[1] Ezéch. XXXIII, 2.

dites-moi, mon frère, savez-vous combien de temps vous vivrez? où donc avez-vous lu que vous serez pardonné, sans même vous corriger? Avez-vous lu quelque part qu'une longue vie vous soit promise, ou par hasard auriez-vous fait un pacte avec la mort? J'espère que vous vivrez cent ans; ajoutez-y encore dix siècles; et puis après? Supposé qu'Adam ait vécu jusqu'aujourd'hui, sa vie même aurait été courte, puisqu'elle serait terminée.

5. Soyez donc toujours sans péché, soyez toujours prêt, et vous n'aurez pas à craindre le grand jour du jugement, « qui viendra « comme un voleur assaillir ceux qui seront « endormis [1] ». Vous donc qui voulez périr par désespoir, écoutez ce que vous dit l'Ecriture : « Je ne veux pas la mort de l'impie, « mais son retour et sa vie ». Si vous êtes sorti du désespoir, écoutez encore une autre parole qui vous arrachera à votre perversité et vous établira dans une espérance légitime. Ecoutez ce que dit le Seigneur à celui qui vit dans une fausse espérance et diffère de jour en jour sa conversion : « Ne tardez pas à re-« venir à Dieu, et ne différez pas de jour en « jour [1] ». Ce n'est pas moi qui parle ainsi, c'est Dieu lui-même; c'est lui qui nous dit, à vous et à moi : « Ne tardez pas à revenir à « Dieu ». Demain, répondez-vous, (*cras*!) O véritable cri de corbeau ! Le corbeau sorti de l'arche n'y revint pas, et vieillit en répétant : *Cras*, *cras*. Cri de corbeau, tête blanche et cœur noir. Le corbeau sorti de l'arche n'y revint pas; la colombe, au contraire, s'empressa d'y rentrer. Que le cri du corbeau périsse donc, et qu'on n'entende plus que le gémissement de la colombe. Le Seigneur, pour vous consoler, ne cesse de vous dire : « Ne tardez pas à revenir à Dieu, et ne différez « pas de jour en jour, car sa colère éclate « subitement, et il vous rejettera au temps de « sa vengeance ». Frères bien-aimés, méditez ces paroles avec crainte et tremblement, et avec la grâce de Dieu, ramenez vos âmes aux remèdes de la pénitence et de l'aumône, afin que vous puissiez vous présenter au tribunal de Jésus-Christ, non pas pour y être condamnés, mais pour y recevoir la couronne immortelle.

[1] Matth. XXIV, 43.

[1] Eccli. V, 8.

QUATRIÈME SERMON.

LA PORTE ÉTROITE.

« ENTREZ PAR LA PORTE ÉTROITE ». (Matth. VII, 13.)

ANALYSE. — 1. Deux voies sont devant nous: celle de la mort et celle de la vie. — 2. Quelle est la voie large. — 3. Quelle est la voie étroite. — 4. Conclusion.

1. C'est le Sauveur qui nous dit dans l'Evangile : « Entrez par la porte étroite, parce « que la porte large et la voie spatieuse con-« duisent à la damnation, et beaucoup suivent « cette voie. Qu'elle est étroite, la porte; « qu'elle est resserrée, la voie qui conduit à « la vie, et combien ceux qui la trouvent sont « peu nombreux ! » Le Seigneur, vous le voyez, nous enseigne qu'il est devant nous deux voies, l'une étroite, l'autre large; l'une menant à la vie, l autre à la mort. Mes bien-aimés, fuyez donc la voie de la mort, si vous ne voulez pas périr éternellement, et choisissez la voie de la vie, afin que vous possédiez la vie éternelle. « Car, dit le Sauveur, la « voie large et spacieuse conduit à la perdi-« tion ».

2. Quelle est cette voie large, la seule que

suivent les vices et les passions mauvaises? Pourquoi est-elle appelée large? Parce qu'elle est courue par un grand nombre d'hommes. Comme une route terrestre reçoit le nom de grande route quand elle est beaucoup fréquentée et offre ainsi beaucoup d'attraits; de même, au point de vue spirituel, la voie large est celle où se rassemble la multitude des hommes qui s'abandonnent aux vices. Donc, mes bien-aimés, fuyez la voie large, c'est-à-dire fuyez la voie honteuse et vicieuse. Fuyez la voie de l'ivresse: elle est large, puisqu'elle reçoit tous les intempérants. Fuyez la voie de l'impureté: elle est large aussi, puisqu'elle reçoit tous les impudiques. Fuyez la voie de la cupidité, puisqu'elle est suivie par tous ceux qui usurpent le bien d'autrui. Fuyez cette voie tant désirée et tant recherchée par un si grand nombre d'hommes. « Car », dit le Seigneur, « beaucoup sont appelés, mais peu « sont élus [1] ». Ne vous laissez tenter ni par la société ni par les exemples du grand nombre, car il est plus d'hommes pour aimer le péché que pour aimer la justice. N'est-il pas préférable de posséder le royaume céleste et éternel avec le petit nombre, que de tomber avec la multitude dans la mort et le châtiment éternels? Suivez le petit nombre de justes, plutôt que la multitude des pécheurs. Méritez la vie éternelle avec le petit nombre, et redoutez l'enfer, malgré la multitude de ceux qui s'y précipitent.

3. « Qu'elle est étroite et escarpée », dit le Seigneur, « la voie qui conduit à la vie, et « qu'ils sont peu nombreux, ceux qui la trou« vent ! » Parlant de la voie large, il venait de dire : « Ceux qui la suivent sont nombreux». Mais dès qu'il s'agit de la voie étroite : « Qu'ils sont peu nombreux, ceux qui la « trouvent ! » Ces oracles nous prouvent nonseulement que cette voie étroite ne peut être courue qu'avec peine, mais encore qu'il est difficile de la trouver. En nous disant que « bien peu trouvent cette voie », le Sauveur nous montre qu'un grand nombre d'hommes paraissent la chercher, tandis qu'un bien petit nombre mérite de la trouver. Pourquoi donc n'y en a-t-il que peu pour la trouver, tandis qu'un grand nombre la cherchent? C'est que tous ne mettent pas la même diligence à la chercher. Les uns y mettent beaucoup d'empressement, les autres beaucoup de négligence; or, le succès n'est promis qu'à ceux qui font preuve de zèle et de bonne volonté. Beaucoup d'hommes sont aujourd'hui membres de l'Eglise, et tous ceux qui lui appartiennent semblent par cela même chercher le salut. Mais tous y mettent-ils la même diligence? Est-ce chercher la voie du salut que de s'abandonner à l'intempérance, tout en paraissant encore dans l'Eglise? de se livrer à l'avarice, tout en paraissant appartenir à l'Eglise? Est-ce chercher la voie du salut que de verser le sang de son frère, ou de se couvrir des souillures de l'impudicité? Tous ces vices conduisent directement à la mort; voilà pourquoi ceux qui marchent dans la voie de la mort ne sauraient en même temps rechercher la voie de la vie. De là cette parole du Sauveur dans l'Evangile : « Combien peu « trouvent la voie étroite ! » Ils sont si peu nombreux qu'on en rencontre à peine, et que cette voie étroite semble invisible et cachée. Cette conclusion n'est que trop vraie. La voie étroite est cachée, non pas sur un seul point ou dans un seul lieu, mais dans les choses les plus diverses et les vertus les plus nombreuses. Elle est cachée dans la foi et dans la croyance, car, pour trouver la voie de la vie, il faut croire fidèlement, selon cette parole : « A moins que vous ne croyiez, vous ne com« prendrez pas ». De même donc que personne ne peut comprendre Dieu, s'il n'est auparavant conduit par la foi, de même personne ne peut arriver à la vie éternelle, si la foi ne lui montre le chemin et ne lui ouvre la porte. A ce point de vue donc, mes bien-aimés, la voie de la vie est cachée dans la foi. Elle est également cachée dans la chasteté; « car », dit l'Apôtre, « les impudiques ne possé« deront pas le royaume de Dieu [1] ». Si donc les impudiques ne parviennent pas à la vie, le bonheur éternel ne pourrait être que pour celui qui est chaste. La voie de la vie est également cachée dans l'aumône et la bienfaisance : « L'aumône », dit l'Ecriture, « délivre « les hommes de la mort [2] »; l'avarice conduit donc à l'enfer.

5. Mes frères, si vous voulez chercher et trouver la seule voie bonne, aimez et conservez fidèlement les vertus dans lesquelles se trouve la voie de la vie; car celui qui suivra cette voie entrera dans la lumière éternelle et possédera la vie qui ne finira jamais. Ainsi soit-il.

[1] Matth. xx, 16.

[1] I Cor. vi, 9. — [2] Tobie, xii, 9.

DEUXIÈME SECTION. — SERMONS SUR LE PROPRE DU TEMPS.

CINQUIÈME SERMON.

L'ANNONCIATION.

ANALYSE. — 1. L'ange Gabriel salue la sainte Vierge. — 2. Hésitation et réponse de Marie. — 3. Marie restera vierge dans l'enfantement. — 4. Assentiment de Marie. — 5. Génération inénarrable du Christ. — 6. Marie devenue mère de Dieu par la virginité et l'humilité. — 7. Jésus-Christ prodigue ses dons à ceux qui sont humbles et doux.

1. Le Verbe éternel se faisant homme, et daignant habiter parmi les hommes, tel est le grand mystère que célèbre aujourd'hui l'Eglise universelle, et dont elle salue chaque année le retour par des transports de joie. Après l'avoir une première fois reçu pour sa propre rédemption, le monde fidèle en a consacré le souvenir de génération en génération, afin de perpétuer l'heureuse substitution de la vie nouvelle à la vie ancienne. Maintenant donc, lorsque le miracle depuis longtemps accompli nous est remis annuellement sous les yeux dans le texte des divines Ecritures, notre dévotion s'enflamme et s'exhale en chants de triomphe et de joie. Le saint Evangile que nous lisions nous rappelait que l'archange Gabriel a été envoyé du ciel par le Seigneur pour annoncer à Marie qu'elle serait la mère du Sauveur. L'humble Vierge priait, silencieuse et cachée aux regards des mortels; l'ange lui parla en ces termes : « Je « vous salue, Marie, » dit-il, « je vous salue, « pleine de grâce, le Seigneur est avec vous [1] ». O annonciation miraculeuse ! ô salutation céleste, apportant la plénitude de la grâce et illuminant ce cœur virginal ! L'Ange était descendu porté sur ses ailes de feu et inondant de clartés divines la demeure et l'esprit de Marie. Député par le Juge suprême et chargé de préparer à son Maître une demeure digne de lui, l'ange, éblouissant d'une douce clarté, pénètre dans ce sanctuaire de la virginité, rigoureusement fermé aux regards de la terre : « Je vous salue, Marie, » dit-il, « je « vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est « avec vous » ; Celui qui vous a créée vous a prédestinée; Celui que vous devez enfanter vous a remplie de ses dons.

2. A l'aspect de l'ange, la Vierge se trouble et se demande quelle peut être cette bénédiction. Dans son silence humble et modeste, elle se rappelle le vœu qu'elle a formé, et, jusque-là, tout à fait étrangère au langage d'un homme, elle se trouble devant un tel salut, elle est saisie de stupeur devant un tel langage, et n'ose d'abord répondre au céleste envoyé. Plongée dans l'étonnement, elle se demandait à elle-même d'où pouvait lui venir une telle bénédiction. Longtemps elle roula ces pensées dans son esprit, oubliant presque la présence de l'ange que lui rappelaient à peine quelques regards fugitifs attirés par l'éclat de l'envoyé céleste. Elle hésitait donc et s'obstinait dans son silence ; mais l'ambassadeur de la sainte Trinité, le messager des secrets célestes, le glorieux archange Gabriel, la contemplant de nouveau, lui dit : « Ne « craignez pas, Marie, car vous avez trouvé « grâce devant Dieu ; voici que vous conce- « vrez et enfanterez un fils, et vous le nom- « merez Jésus. Il sera grand et sera appelé le « Fils du Très-Haut, et le Seigneur-Dieu lui « donnera le siége de David son père ; il ré-

[1] Luc, I, 28.

« gnera éternellement sur la maison de Jacob, « et son règne n'aura pas de fin [1] ». Alors Marie, pesant sérieusement ces paroles de l'ange et les rapprochant de son vœu de virginité perpétuelle, s'écria : « Comment ce « que vous me dites pourra-t-il se réaliser, « puisque je ne connais point d'homme ? » Aurai-je un fils, moi qui ne connais point d'homme? Porterai-je un fruit, moi qui repousse l'enfantement? Comment pourrai-je engendrer ce que je n'ai point conçu ? De mon sein aride, comment pourrai-je allaiter un fils, puisque jamais l'amour humain n'est entré dans mon cœur et n'a pu me toucher.

3. L'ange répliqua : Il n'en est point ainsi, Marie, il n'en est point ainsi ; ne craignez rien ; que l'intégrité de votre vertu ne vous cause aucune alarme ; vous resterez vierge et vous vous réjouirez d'être mère ; vous ne connaîtrez point le mariage, et un fils fera votre joie ; vous n'aurez aucun contact avec un homme mortel, et vous deviendrez l'épouse du Très-Haut, puisque vous mettrez au monde le Fils de Dieu. Joseph, cet homme chaste et juste, qui est pour vous, non point un mari mais un protecteur, ne vous portera aucune atteinte ; mais « l'Esprit-Saint surviendra en « vous », et, sans qu'il s'agisse ici d'un époux et d'affections charnelles, « la vertu du Très- « Haut vous couvrira de son ombre : voilà « pourquoi le Saint qui naîtra de vous sera « appelé le Fils de Dieu ». O séjour digne de Dieu ! Avant que l'ange ne lui eût fait connaître clairement le Fils qui lui était promis au nom du ciel, Marie ne laissa échapper de ses lèvres pudiques aucune parole d'assentiment.

4. Mais dès qu'elle sut que sa virginité ne subirait aucune atteinte, dès qu'elle en reçut l'attestation solennelle, faisant de son cœur un sanctuaire digne de la Divinité, elle répondit : « Voici la servante du Seigneur, « qu'il me soit fait selon votre parole ». Comme si elle eût dit : « Mon cœur est prêt, « ô Dieu, mon cœur est prêt », puisque mon sein doit rester intact. « Qu'il me soit fait « selon votre parole », ô glorieux archange Gabriel; qu'il vienne dans sa demeure, « Celui « qui a placé sa tente dans le soleil [2] ». Puisque je dois demeurer vierge, « que le Soleil « de justice se lève » en moi [3] ; sous ses rayons je conserverai ma blancheur, et la fleur de mon intégrité s'épanouira dans une chasteté perpétuelle. « Que le juste sorte dans toute « sa splendeur [1] », et que le Sauveur brille « comme un flambeau [2] ». Le flambeau du soleil illumine l'univers ; il pénètre ce qui semble vouloir lui faire obstacle, et il n'en jette pas moins ses flots de lumière. Qu'il apparaisse donc aux yeux des hommes « le plus « beau des enfants des hommes » ; « qu'il « s'avance comme un époux sort du lit nup- « tial [3] »; car maintenant je suis assurée de persévérer dans mon dessein.

5. Quelle parole humaine pourrait raconter cette génération ? Quelle éloquence serait suffisante pour l'expliquer? Les droits de la virginité et de la nature sont conservés intacts, et un fils se forme dans les entrailles d'une vierge. Lorsque les temps furent accomplis, le ciel et la terre purent contempler cet enfantement sacré auquel toute paternité humaine était restée complétement étrangère. Telle est cette ineffable union nuptiale du Verbe et de la chair, de Dieu et de l'homme. C'est ainsi qu'entre Dieu et l'homme a été formé « le Médiateur de Dieu et des hommes, « l'homme Christ Jésus [4] ». Ce lit nuptial divinement choisi, c'est le sein d'une Vierge. Car le Créateur du monde venant dans le monde, sans aucune coopération du monde, et pour racheter le monde de toutes les iniquités qui le souillaient, devait sortir du sein le plus pur et entourer sa naissance d'un miracle plus grand que le miracle même de la création. Car, comme le dit lui-même le Fils de Dieu et de l'homme, le Fils de l'homme est venu « non point pour juger le monde, « mais pour le sauver [5] ».

6. O vous, Mère du Saint des Saints, qui avez semé dans le sein de l'Eglise le parfum de la fleur maternelle et la blancheur du lis des vallées, en dehors de toutes les lois de la génération et de toute intervention purement humaine; dites-moi, je vous prie, ô Mère unique, de quelle manière, par quel moyen la Divinité a formé dans votre sein ce Fils dont Dieu seul est le Père. Au nom de ce Dieu qui vous a faite digne de lui donner naissance à votre tour, dites-moi, qu'avez-vous fait de bien? Quelle grande récompense avez-vous obtenue? sur quelles puissances vous

[1] Luc, I, 30-33. — [2] Ps. XVIII, 6. — [3] Malach. IV, 2.

[1] Isa. LXI, 1. — [2] Eccli. XLVIII, 1. — [3] Ps. XLIV, 3. — [4] I Tim. II, 5. — [5] Jean, XII, 47.

êtes-vous appuyée? quels protecteurs sont intervenus? à quels suffrages avez-vous eu recours? Quel sentiment ou quelle pensée vous a mérité de parvenir à tant de grandeur? La vertu et la sagesse du Père « qui atteint d'une « extrémité à l'autre avec force et qui dispose « toutes choses avec suavité [1] », le Verbe demeurant tout entier partout, et venant dans votre sein sans y subir aucun changement, a regardé votre chasteté dont il s'est fait un pavillon, dans lequel il est entré sans y porter atteinte et d'où il est sorti en y mettant le sceau de la perfection. Dites-moi donc comment vous êtes parvenue à cet heureux état? Et Marie de répondre : Vous me demandez quel présent m'a mérité de devenir la mère de mon Créateur? J'ai offert ma virginité, et cette offrande n'était pas de moi, mais de l'Auteur de tout bien; « car tout don « excellent et parfait nous vient du Père des « lumières [2] ». Toute mon ambition, c'est mon humilité ; voilà pourquoi « mon âme « grandit le Seigneur, et mon esprit a tres« sailli en Dieu mon Sauveur [3] »; car il a regardé, non pas ma tunique garnie de nœuds d'or, non pas ma chevelure pompeusement ornée et jetant l'éclat de l'or, non pas les pierres précieuses, les perles et les diamants suspendus à mes oreilles, non pas la beauté de mon visage trompeusement fardé; mais « il a regardé l'humilité de sa servante ».

7. Le Verbe est venu plein de douceur à son humble servante, selon l'oracle du Prophète : « Gardez-vous de craindre, fille de « Sion. Voici venir à vous votre Roi plein de « douceur et de bonté, assis sur un léger « nuage [4] ». Quel est ce léger nuage? C'est la Vierge Marie dont il s'est fait une Mère sans égale. Il est donc venu plein de douceur, reposant sur l'esprit maternel, humble, « calme « et craignant ses paroles [5] ». Il est venu plein de douceur, remplissant les cieux, s'abaissant parmi les humbles pour arriver aux superbes, ne quittant pas les cieux et présentant ses propres humiliations pour guérir avec une mansuétude toute divine ceux qu'oppressent les gonflements de l'orgueil. O profonde humilité! « O grandeur infinie des trésors de la « sagesse et de la science de Dieu; que les « jugements de Dieu sont incompréhensibles « et ses voies impénétrables [1] ! » Le pain des Anges est allaité par les mamelles d'une mère; la source d'eau vive jaillissant jusqu'à la vie éternelle demande à boire à la Samaritaine, figure de l'Eglise; il ne refuse pas de manger avec les publicains et les pécheurs, lui que les Anges au ciel servent dans la crainte et la terreur. Le Roi des rois a rendu à la santé le fils de l'officier, sans employer aucun remède et par la seule efficacité de sa parole. Il guérit le serviteur du centurion et loue la foi de ce dernier, parce qu'il a cru que le Seigneur commande à la maladie et à la mort comme lui-même commandait à ses soldats. Quelque cruelles que fussent les souffrances de la paralysie, il en trouva la guérison infaillible dans la visite miséricordieuse de Jésus-Christ. Une femme affligée depuis de longues années d'une perte de sang qui faisait de ses membres une source de corruption, s'approche avec foi du Sauveur qui sent aussitôt une vertu s'échapper de lui et opérer une guérison parfaite. Mais comment rappeler tant de prodiges? Le temps nous manque pour énumérer tous ces miracles inspirés à notre Dieu par sa puissance infinie et sa bonté sans limite. Abaissant sa grandeur devant notre petitesse et son humilité devant notre orgueil, il est descendu plein de piété, et, nouveau venu dans le monde, il a semé dans le monde des prodiges nouveaux. C'est lui que les évangélistes nous dépeignent sous différentes figures : l'homme, le lion, le bœuf et l'aigle. Homme, il est né d'une Vierge sans le concours de l'homme; lion, il s'est précipité courageusement sur la mort et s'est élevé sur la croix par sa propre vertu; bœuf, il a été volontairement immolé dans sa passion pour les péchés du peuple; et comme un aigle hardi, il a repris son corps, est sorti du tombeau, a fait de l'air le marchepied de sa gloire, « est monté au-dessus des chérubins, « prenant son vol sur les ailes des vents », et maintenant il siége au ciel, et c'est à lui qu'appartient l'honneur et la gloire dans les siècles des siecles. Ainsi soit-il.

[1] Sages. VII, 1.— [2] Jacques, I, 17.— [3] Luc, I, 47.— [4] Isa. LXII, 11; Zach IX, 9; Isa. XIX, 1; Matth. XXI, 5. — [5] Isa. LXVI, 2.

[1] Rom. XI, 33.

SIXIÈME SERMON.

L'INCARNATION.

ANALYSE. — 1. Prophétie d'Isaïe. — 2. Jésus-Christ de la famille de David. — 3. Naissance immaculée de Jésus-Christ — 4. Jésus-Christ Fils de Dieu. — 5. Réfutation des hérétiques qui nient la divinité de Jésus-Christ. — 6. Même sujet.

1. Mes frères, que votre charité écoute en quels termes le prophète Isaïe a annoncé Notre-Seigneur Jésus-Christ : « Voici », dit-il, « qu'une vierge concevra dans son sein et « enfantera un Fils [1] » ; « et vous l'appellerez « Jésus, car il sauvera lui-même son peuple « de leurs péchés [2] ».

2. « Joseph, fils de David [3] ». Vous voyez, mes frères, la race tout entière désignée dans une seule personne ; vous voyez dans un seul nom toute une généalogie. Vous voyez dans Joseph la famille de David. « Joseph, fils de « David » ; Joseph était sorti de la vingt-huitième génération, et il est appelé fils de David, pour mieux nous découvrir le mystère de sa naissance, et nous prouver l'accomplissement de la promesse ; ne s'agit-il pas d'une conception surnaturelle et d'un enfantement céleste dans une chair restée parfaitement vierge? « Joseph, fils de David » ; voici en quels termes David avait reçu la promesse de Dieu le Père : « Le Seigneur a juré la vérité « à David, et il ne le trompera pas : je placerai « sur mon trône le fruit de tes entrailles [4] ». David chante ainsi ce grand événement : « Le « Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-« vous à ma droite [5] ». « Le fruit de vos en-« trailles » ; c'est bien le fruit de ses entrailles, le fruit de son sein ; car le divin Hôte, le Dieu du ciel, en venant faire séjour dans son sein, n'a pas connu les barrières du corps ; il est sorti du sein de Marie sans ouvrir la porte virginale. Et c'est ainsi que s'est accomplie cette parole du Cantique des Cantiques : « Mon « Epouse, jardin fermé, source scellée [6] ».

3. « Joseph, fils de David, gardez-vous de « craindre ». L'époux est prévenu de ne pas craindre au sujet de son épouse, car tout esprit vraiment pieux s'effraie d'autant plus qu'il compatit davantage. « Joseph, fils de « David, gardez-vous de craindre » ; vous qui êtes assuré de votre conscience, ne succombez pas sous le poids des pensées que provoque ce mystère. « Fils de David, gardez-vous de « craindre ». Ce que vous voyez est une vertu, et non pas un crime ; ce n'est point une chute humaine, mais un abaissement divin ; c'est une récompense, et non pas une culpabilité. C'est un accroissement du ciel, et non pas un détriment du corps. Ce n'est point la perte d'une personne, mais le secret du Juge. Ce n'est point le châtiment d'une faute, mais la palme de la victoire. Ce n'est point la honte de l'homme, mais le trésor de Jésus-Christ. Ce n'est point la cause de la mort, mais de la vie. Voilà pourquoi : « Gardez-vous de « craindre », car celle qui porte un tel Fils ne mérite point la mort. « Joseph, fils de David, « ne craignez pas de recevoir Marie pour votre « épouse ». La loi divine elle-même donne à la compagne de l'homme le titre d'épouse. De même donc que Marie est devenue mère sans éprouver aucune atteinte à sa virginité, de même elle porte le nom d'épouse en conservant sa pudeur virginale.

4. « Joseph, fils de David, ne craignez pas « de recevoir Marie pour votre épouse ; car l'en-« fant qui naîtra d'elle est le fruit du Saint-« Esprit ». Qu'ils viennent et entendent, ceux qui demandent quel est cet enfant qui est né de Marie : « Ce qui est né en elle vient du « Saint-Esprit ». Qu'ils viennent et entendent, ceux qui, profitant de l'obscurité du grec pour troubler la pureté latine, ont multiplié les blasphèmes dans le but de faire disparaître ces expressions : Mère de l'homme, Mère du

[1] Isa. VII, 14. — [2] Matth. I, 21. — [3] Id. I, 20. — [4] Ps. CXXXI, 11. [5] Id. CX, 1. — [6] Cant. IV, 14.

Christ, Mère de Dieu. « Ce qui est né en elle « vient du Saint-Esprit ». Et ce qui est né du Saint-Esprit est esprit, parce que « Dieu est « esprit ». Pourquoi donc demander ce qui est né du Saint-Esprit ? Il est Dieu, et parce qu'il est Dieu il nous répond avec saint Jean : « Au commencement était le Verbe, et le « Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu ; « et le Verbe s'est fait chair, et il a habité « parmi nous, et nous avons vu sa gloire [1] ». Jean a vu sa gloire ; vous, infidèle, mesurez l'injure : « Ce qui est né en elle vient du « Saint-Esprit. Et nous avons vu sa gloire ». De qui ? « De Celui qui est né du Saint-« Esprit » ; du « Verbe qui s'est fait chair « et qui a habité parmi nous. Ce qui est « né en elle vient du Saint-Esprit ». Une Vierge a conçu, mais par l'action du Saint-Esprit; une Vierge a enfanté, mais enfanté Celui que prophétisait Isaïe en ces termes : « Voici « qu'une Vierge concevra et enfantera un fils, « et il sera appelé Emmanuel, c'est-à-dire : « Dieu avec nous ». Il sera homme avec eux, mais : « Maudit soit l'homme qui place son « espérance dans l'homme [2] ».

5. Qu'ils écoutent, ceux qui demandent quel est celui qui est né de Marie. « Elle enfantera « un fils », dit l'Ange, « et ils l'appelleront « Jésus ». Pourquoi Jésus ? L'Apôtre répond : « Afin qu'au nom de Jésus tout genou flé-« chisse au ciel, sur la terre et dans les en-« fers [3] ». Et vous, disciple trompeur, vous demandez ce qu'est Jésus ? « Que toute langue « confesse que le Seigneur Jésus est dans la « gloire de Dieu son Père [4] », et vous osez encore demander hautement ce qu'est Jésus !

[1] Jean, I, 1, 14. — [2] Jérém. XVII, 15. — [3] Philipp. II, 10. — [4] Id. II, 11.

6. Ecoutez de nouveau ce qu'est Jésus : « Elle enfantera un fils, et il sera appelé Jésus. « Car il sauvera son peuple de leurs péchés ». Ce n'est pas le peuple d'un autre qu'il doit sauver. De quoi le sauvera-t-il ? de leurs péchés. Que Dieu seul puisse remettre les péchés ; si vous n'en croyez pas les chrétiens, croyez du moins à la parole des Juifs : « Vous « n'êtes qu'un homme, et vous vous faites « Dieu [1] ». « Personne ne peut remettre les « péchés, si ce n'est Dieu seul [2] ». Les Juifs refusaient de croire à la divinité de Jésus, puisqu'ils ne lui croyaient pas le pouvoir de remettre les péchés; vous, au contraire, vous croyez qu'il remet les péchés et vous hésitez à le proclamer Dieu. « Le Verbe s'est fait « chair », afin que l'homme-chair pût s'élever jusqu'à la gloire de Dieu, et non pas afin que Dieu fût changé en chair, selon cette parole de l'Apôtre : « Celui qui s'unit à « Dieu est un seul esprit avec lui [3] » ; de même, quand Dieu s'unit à l'homme, il est un seul Dieu. Les lois humaines établissent la prescription de trente ans pour éteindre tous les procès ; et voilà déjà près de cinq cents ans que Jésus-Christ soutient la cause de sa naissance. Son origine lui est disputée, sa nature est sans cesse remise en question. Hérétiques, cessez de juger notre Juge, et adorez dans le ciel notre Dieu que le Mage a proclamé Dieu sur la terre. C'est à lui qu'appartiennent l'honneur et la gloire, la louange et l'empire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Jean, X, 33. — [2] Luc, V, 31. — [3] I Cor. VI, 17.

SEPTIÈME SERMON.

LA NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST.

(PREMIER SERMON.)

ANALYSE. — 1. Difficulté de parler sur un tel sujet. — 2. Heureuse difficulté qui nous élève jusqu'à l'unité et la Trinité divine. — 3. La Divinité une et trine. — 4. La Trinité comparée à l'or. — 5. Un seul Dieu et non pas trois dieux. — 6. Jésus-Christ, fils de Marie, pasteur et brebis. — 7. La naissance de Jésus-Christ annoncée aux bergers. — 8. L'incarnation

appuyée sur des témoignages irrécusables. — 9. Dieu a voulu naître, afin de pouvoir mourir et de nous sauver de l'enfer par sa mort. — 10. Perpétuelle virginité de Marie. — 11. Le sein de Marie en quelque sorte digne de Dieu. — 12. Marie a conçu dans la virginité, et elle a enfanté par la vertu du Dieu tout-puissant. — 13. Dieu n'a pu être souillé dans le sein de Marie. — 14. Exemple d'Elie et des corbeaux. — 15. Exemple tiré du soleil. — 16. Pureté du sein de Marie. — 17. Le lieu dans lequel Dieu apparut à Moïse a été par cela même sanctifié, combien plus le sein de Marie. — 18. Le Fils de Dieu entre dans le sein de Marie comme dans une fournaise ardente. — 19. Celui qui a fait germer la verge d'Aaron a pu naître d'une vierge. — 20. Récit de ce fait. — 21. Application à la maternité de Marie. — 22. Comment l'incarnation a été immaculée. — 23. Le fruit de la verge. — 24. Paroles d'Isaïe : « Une Verge sortira de la souche de Jessé ». — 25. Témoignages d'Ezéchiel, d'Isaïe et de David. — 26. Celui qui a soustrait une côte au premier homme pour en former la première femme en dehors de toute concupiscence, a pu naître d'une vierge. — 27. Les chrétiens doivent se réjouir de cette nativité miraculeuse.

1. Comment ne rougirais-je pas de parler, quand le saint dont on vient de lire le témoignage trouve plus à propos de se renfermer dans son silence? Toutefois la honte ne saurait nous arrêter, car la foule pieuse ici réunie, les élans de sa dévotion, l'éclat que projette en ce jour la vérité et la foi, les honneurs avec lesquels vous célébrez la fête de la naissance du Seigneur, tout cela ne condamnerait-il pas une torpeur exagérée ? Notre devoir nous jette dans l'embarras ; la charité me presse de vous être agréable, la solennité me commande de porter la parole, votre sainteté provoque ma présence dans cette chaire.

2. Le devoir, ai-je dit, me jette dans l'embarras, et voyez ce que dit le Seigneur : « Si « quelqu'un vous oblige à l'accompagner pen- « dant mille pas, faites-en encore deux autres « mille avec lui [1] ». J'obéis ; je ne puis résister à la parole du Seigneur, je m'incline devant ce jugement ; on me conduit à un mille, j'en offre trois. La Trinité sera l'objet de ma course. Dieu m'appelle à l'unité, je l'accompagne jusqu'à la Trinité. Une même intention dirige le maître et l'esclave, car il est nécessaire que celui qui me commande marche avec moi. « Si quelqu'un vous en- « traîne à mille pas, faites-en deux mille avec « lui ». O bienheureuse contrainte, qui, loin de me faire injure, me conduit à la gloire ! Un et deux; trois en un. Quatre chemins nous conduisent à la patrie, parce que les quatre Evangiles nous initient aux mystères de la Trinité. D'un nous allons à trois, et en courant les trois nous revenons à un. Mais nous ne finissons pas dans l'unité qui est trois. Dans cette voie que nous parcourons, je vois couler trois sources. A ces mots l'hérétique relève la tête ; on dirait qu'il a entendu ce qu'il désire, qu'il entende donc aussi ce qu'il ne veut pas. Je dis donc que je vois couler trois sources, mais il n'y a qu'un seul récipient qui se verse dans ses trois déversoirs, parce que la Trinité reflue dans l'unité ; voilà pourquoi, en buvant à une source, nous buvons aux trois. Toutefois que personne ne se contente d'une seule et qu'il use de toutes les trois afin qu'il aspire d'une manière plus parfaite le goût de l'unité.

3. Nous connaissons cette belle parole du Sauveur : « Allez, enseignez toutes les na- « tions, et les baptisez au nom du Père et « du Fils et du Saint-Esprit [1] ». Quel est donc le nom du Père ? Dieu. Quel est le nom du Fils ? Dieu. Quel est le nom du Saint-Esprit ? Dieu. Dieu un, car il n'a pas été dit : aux noms, mais : « au nom », pour exclure la pluralité de nature. Un seul Dieu, Père et Fils et Saint-Esprit, selon ce témoignage de l'Apôtre : « Car le Seigneur notre Dieu est un « seul Dieu. Il n'y a de médiateur qu'entre « plusieurs personnes, mais Dieu est unique [2] ». Ce qui est individuel dans l'unité de nom, n'est l'objet d'aucune distinction dans l'égalité de la nature. Le Fils est engendré du Père ; le Saint-Esprit procède du Père ; le Fils et le Saint-Esprit sont dans le Père ; le Saint-Esprit et le Père sont dans le Fils ; il n'y a qu'une seule et même divinité, le Père et le Fils et le Saint-Esprit. Il n'y a aucune division dans l'unité, ni de distinction de nature dans la Trinité ; une personne n'est ni inférieure ni supérieure à l'autre ; la plénitude de la divinité dans toute sa perfection, son unité et son intégrité, appartient à chacune des trois personnes. Voilà que nous parcourons les trois mille, au delà nous ne trouvons plus rien.

4. Toutefois, ne craignons pas de recourir à des comparaisons pour jeter plus de lumière sur notre foi, malgré la distance infinie qui sépare la créature du créateur. S'il répugnait à quelqu'un d'entendre parler de pluralité quand il s'agit de la divinité, je citerais l'or qui n'admet pas de pluralité dans le nom et qui cependant se divise en différentes espèces,

[1] Matth. v, 41.

[1] Matth. xviii, 19. — [2] Rom. iii, 30.

du moins quant aux objets qui en sont formés; ainsi l'on dit : un anneau d'or, un collier d'or, un bracelet d'or, et autres choses semblables formées de la même masse d'or. Et cependant la différence des noms ne change pas la nature de l'or, quels que soient les objets qui en sont formés. Un anneau, c'est de l'or; un collier, c'est de l'or; un bracelet, c'est de l'or. Prenez trois morceaux d'or; tous sont de l'or, celui-ci est de l'or, chacun est de l'or, tout est de l'or; abstenez-vous de toute pluralité, si vous le pouvez. L'or, sous quelque nom qu'on le désigne, est toujours de l'or; quant aux objets qu'il forme, il reçoit différentes dénominations; mais dans son genre il est toujours le même. Dans la Trinité, de quelque personne qu'il s'agisse, elle est Dieu. Vous nommez le Père, il est Dieu ; vous nommez le Fils, il est Dieu ; vous nommez le Saint-Esprit, il est Dieu. Il n'y a qu'un seul Dieu. La Divinité n'admet donc pas de nombre, parce que la Trinité n'admet aucune distinction quant à la nature. Comme elle n'admet pas de nombre, elle ne saurait non plus admettre d'accroissement.

5. Mais, dites-vous, ne peut-on pas dire : les dieux, s'il y a trois personnes dans l'unité de nature ? Gardez-vous bien de vous arrêter à de telles apparences. Dès l'origine du monde, le démon s'est trahi sur ce point; car, en voulant tromper les hommes il a osé pluraliser les dieux en disant : « Vous serez comme « des dieux », au lieu de dire : Vous serez comme Dieu. Il préparait ainsi la voie aux idoles, lui qui avait été rejeté par l'unité divine. Enfin, soit qu'il ait tenu ce langage du Père et du Fils et du Saint-Esprit, ou bien des hommes eux-mêmes, sous prétexte qu'ils deviendraient des dieux, il a menti de toute manière, il est devenu le père du mensonge. Si nous admettons des dieux, quelle différence établir entre le chrétien et le gentil, lequel croit à la pluralité des dieux, s'en forge de grands et de petits et s'éloigne ainsi, par vanité et par erreur, du Dieu unique et véritable? Si le chrétien embrasse une telle doctrine, en quoi le païen peut-il être condamné? Qu'il affirme, qu'il soutienne deux ou trois dieux, celui qui, méprisant l'autorité de la règle de foi, n'admet pas l'unité de nature dans le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et divise la Trinité essentiellement inséparable dans son unité. En séparant ainsi la Trinité, il s'efforce de tuer la vérité ; de même, en admettant de l'inégalité parmi les personnes, il introduit nécessairement la division dans la divinité elle-même ; que cette inégalité soit basée sur la durée ou sur le mérite, peu importe; car la nature cesse d'être égale et par conséquent d'être une. Pour nous, chrétiens, comme nous l'avons dit, il n'y a qu'un seul Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit. L'égalité n'admet pas de degrés, l'unité rejette la diversité, et la divinité ne dégénère ni par le nom, ni par la nature.

6. Mais en me laissant entraîner par la grandeur du sujet, voici que je touche à des hauteurs redoutables. La fête de ce jour nous ramène à d'autres idées. Passons donc sous silence ce qu'il y a de mystérieux dans les sacrements, et traitons de ce qui regarde l'incarnation elle-même. En effet, mes frères, en ce jour les anges ont tressailli, les cieux ont frémi, les éléments du monde ont rebondi, et dans les limbes les victimes de la mort ont été saisies de joie à la pensée de leur délivrance. Qu'en ce jour aussi la joie rayonne sur le front du peuple chrétien ; car vient de naître dans la chair le Sauveur du monde, et le crime du premier homme a été effacé. Le Seigneur est né dans une chair véritable, et la nature a été vaincue dans cette naissance, parce qu'une vierge a conçu et enfanté sans porter aucune atteinte à sa virginité et parce qu'elle est devenue véritablement mère, tout en restant vierge. Le Seigneur est né en ce jour, le monde a été racheté et le démon a été vaincu. Contemplez ce prodige. L'agneau vient de naître, et le loup a été mis en fuite. L'agneau vient de naître, et il a été annoncé aux bergers tout à la fois comme bon pasteur et comme agneau ; comme pasteur, pour garder et pour nourrir le troupeau ; comme agneau, pour servir de victime. Désigné comme agneau, il nous est aussi présenté comme bélier et comme brebis. Il était ce bélier retenu par les cornes dans les épines, lorsque le bienheureux Isaac se préparait à sa propre immolation. Isaac fut arraché à la mort, mais Jésus fut attaché à la croix. Isaac, chargé de liens, fut étendu sur le bois du sacrifice; Jésus-Christ percé de clous, fut suspendu à la croix, après avoir porté une couronne d'épines, lui qui avait eu une couronne tissée de pierres précieuses, couronne d'autant plus belle qu'elle avait été formée par son Père. Un bélier porte sur son front toute sa force ; toute notre force nous vient de

la croix, dont le signe a été gravé sur notre front. Ce que la Judée faisait en figure en teignant de sang la porte de ses maisons, l'Eglise le fait sur notre front, nous apprenant ainsi que l'agneau innocent a été immolé pour nous. Bélier par la fermeté, agneau par l'innocence. Sans doute on remarque dans ces animaux la diversité des sexes; toutefois leur communauté d'origine établit entre eux une sorte d'égalité.

7. Un Dieu nous est né aujourd'hui dans la chair, et les anges ont annoncé : « Gloire à « Dieu au plus haut des cieux et paix sur la « terre aux hommes de bonne volonté [1] ». Gloire est rendue à Dieu par le triomphe, et aux hommes qui depuis longtemps étaient séparés de Dieu, le sacrement de la paix a été rendu, et le démon a subi une défaite éternelle. Ecoutons l'Evangile : « Il y avait aux « alentours des bergers qui passaient la nuit « à la garde de leurs troupeaux. Un ange du « Seigneur leur apparut, une lumière divine « les environna et les bergers furent saisis de « beaucoup de crainte. L'ange leur dit : Ne « craignez point; car voici que je vous annonce « une grande joie pour vous et pour toute la « terre ; c'est qu'il vous est né aujourd'hui un « Sauveur, qui est le Christ Seigneur, dans la « ville de David. Et voici le signe auquel vous « le reconnaîtrez : vous trouverez un enfant « enveloppé de langes et placé dans une « crèche [2] ». Allez, pasteurs, allez à l'étable; courez promptement à la crèche ; là vous trouverez l'agneau né aujourd'hui, notre joie, couvert, à cause de nos péchés, de langes très-pauvres; il a voulu s'immoler, non point pour le salut d'un seul peuple, mais pour celui de toutes les nations. Enfant dans l'étable, il a été, jeune encore, suspendu à la croix.

8. La naissance du Sauveur, tel est, selon l'Apôtre, « le sacrement qui a été manifesté « dans la chair, justifié dans le Saint-Esprit, « connu par les anges, prêché aux gentils, cru « dans ce monde, transformé en gloire [3] » ; les patriarches l'ont reçu, les Prophètes l'ont attesté, les anges l'ont fondé, les Apôtres l'ont confirmé, les martyrs l'ont confessé dans leurs souffrances, la vérité l'a enseigné par les faits, notre foi l'a prouvé, la vertu l'a accompli, et il est passé jusqu'à nous par la grâce du divin sacrement. Nous avons de cette foi des témoins sûrs et des docteurs éclairés, les Apôtres. La majesté divine ne pouvait se voir en elle-même, mais elle nous est apparue dans l'humilité de la chair ; et ce qui était caché aux sages dans la puissance céleste, a été révélé aux petits dans l'infirmité corporelle ; et afin que la faiblesse fût relevée, la sublimité céleste s'est humiliée. La divinité s'est humiliée de manière que sans rien perdre de sa nature, elle communiquait de sa force à la faiblesse en se mettant en contact avec elle.

[1] Luc, II, 14. — [2] Id. 8-12. — [3] I Tim. III, 16.

9. Il a été fait comme l'Evangéliste l'a attesté : la force a brillé par la faiblesse. Dieu, en revêtant la nature humaine dans le sein d'une vierge, n'a rien voulu devoir à la chair et tout à l'action divine et à l'union du Verbe ; voulant, par un excès d'amour, réparer l'homme déchu, il a réformé l'homme dans l'homme et a pris une chair vierge dans une vierge. L'Homme-Dieu vous a aimé, et Dieu s'est fait homme pour vous. Il s'est humilié pour vous recevoir, selon cette parole de l'Apôtre : « Il s'est anéanti lui-même, prenant la « forme d'esclave, se constituant dans la res- « semblance de l'homme et portant tous les « traits extérieurs de l'homme. Voilà pourquoi « Dieu l'a exalté et lui a donné un nom qui « est au-dessus de tout nom [1] ». Il s'est anéanti, et il vous a comblé de biens ; il s'est enseveli dans la plus profonde obscurité, et il vous a inondé de gloire. Il s'est abaissé et il vous a élevé. De là ces paroles inspirées par le Saint-Esprit au roi-prophète : « Seigneur, inclinez « les cieux et descendez [2] ». Il est descendu vers vous, afin de vous faire monter vers lui ; il s'est tellement abaissé que celui qui, par sa nature, ne devait pas mourir, est mort pour vous, et cela par sa libre volonté, parce que, s'il n'avait pas voulu mourir, la mort n'aurait eu sur lui aucun empire ; et de même, s'il n'avait pas voulu naître, il était infiniment au-dessus de la condition charnelle. Il a donc voulu naître, afin de vouloir mourir. S'il n'avait pas d'abord subi volontairement la chair, il n'aurait pu souffrir dans la suite, et la mort n'aurait pu l'atteindre, s'il n'avait voulu revêtir notre chair comme condition pour pouvoir mourir. Bien plus, sa chair elle-même ne pouvait mourir, si lui-même ne l'avait voulu, conformément à cette parole : « Je donne ma « vie de moi-même, et personne ne me

[1] Philipp. II, 7-9. — [2] Ps. CXLIII, 15.

« l'ôtera, car je l'abandonne librement. J'ai « le pouvoir de me dépouiller de la vie, et j'ai « aussi celui de la reprendre [1] ». Sa mort nous eût été inutile, si elle n'avait pas été volontaire de sa part; car s'il n'eût voulu mourir, l'homme n'aurait pas recouvré ses droits à l'éternité bienheureuse. Il est donc mort parce qu'il l'a voulu, et par sa mort il a rendu à l'immortalité l'homme qui était mort. « Il a « incliné les cieux et il est descendu ». Il a brisé la captivité des limbes, et il est monté, selon cette parole de l'Apôtre : « Il a conduit « la captivité captive [2] ». L'Apôtre ne parle pas de l'auteur de la captivité, mais de la captivité elle-même, quoique, en détruisant l'empire de la captivité, il ait par cela même détruit l'auteur de cet empire. Et quelle captivité ? La mort. Il a tué la lettre, et le maître du mal a perdu son pouvoir. Il a désarmé le fort armé, il lui a arraché son glaive et l'a conduit captif de cette même captivité. C'est là ce que nous atteste l'Ecriture : « La mort ira et « sortira, et le démon se tint debout à ses « pieds [3] ». Or, celui qui s'est tenu vaincu devant les pieds du vainqueur, quelle peut être sa contenance, si ce n'est celle d'un captif? « Il a incliné les cieux, et il est descendu » vers le monde. Il a fait captif le démon et il est monté au ciel, afin que celui qui par nature est le Roi suprême du ciel, fût établi par son corps le roi de la terre, et par sa mort le triomphateur des enfers, selon cette parole de l'Apôtre : « Afin que tout genou fléchisse « au ciel, sur la terre et dans les enfers [4] ». Et « Jésus-Christ est mort et ressuscité, afin qu'il « devînt le roi des morts et des vivants [5] ».

10. Dieu est né du sein d'une vierge, d'une chaste union et du mariage le plus pur; sans le concours de l'homme et par l'action du Verbe; et celui qui est né de Dieu avant tous les siècles, et qui était Dieu lui-même, a pris la forme d'esclave. Afin que l'esclave devînt maître, le Seigneur est devenu esclave. Tout cela s'est accompli dans le sein d'une vierge, par l'opération du Saint-Esprit. Il en est sorti un homme plein de Dieu, qui était en même temps Dieu et homme, comme le dit l'Apôtre : « L'un et l'autre ne faisaient « qu'un [6] »; il parlait de la chair et du Verbe, natures infiniment séparées, mais réunies en une seule personne par la volonté de Dieu, de telle sorte que, après avoir été essentiellement éloignées l'une de l'autre, elles se trouvèrent indivisiblement unies. Or, c'est dans le sein de Marie que s'accomplit ce prodige. Comme elle avait conçu, elle enfanta; son enfantement fut aussi miraculeux que la conception, la pudeur n'y reçut aucune atteinte. Elle ne dut rien à l'homme; aussi, le fruit de ses entrailles, loin d'être un mélange quelconque de force divine et d'humaine faiblesse, est un Dieu parfait dans ses vertus et ses opérations, selon cette parole de saint Pierre : « Jésus de Nazareth, cet homme dont « Dieu a fait éclater les œuvres parmi vous [1] ». Isaïe avait dit : « Voici qu'une Vierge con« cevra et enfantera un fils ». C'est donc une Vierge qui a conçu, c'est une Vierge qui a enfanté. A une conception sans tache a succédé un enfantement incorruptible, comme l'effet participe naturellement à la cause. Le Fils de Dieu, sans doute, nous a été semblable dans son enfantement, mais sa conception a dû être toute différente. Nous sommes conçus dans l'iniquité, tandis que la Mère de Dieu est toujours restée vierge. Elle est devenue mère par son enfantement, et elle a conçu dans une virginité parfaite. La conception de son Fils a été exclusivement l'œuvre du Verbe, et son enfantement n'a porté aucune atteinte à sa pudeur, parce qu'elle est demeurée vierge dans sa conception et dans son enfantement. Marie a subi la loi de l'enfantement, tandis qu'elle est restée complètement étrangère à la conception; ce qui pour elle avait été d'abord insensible, le devint dans l'enfantement; toutefois, son intégrité et sa pureté ne reçurent aucune atteinte. Dans cette alliance céleste s'unirent la virginité et la divinité. La Vierge offrit son esprit, le Verbe lui présenta l'incorruption; elle offrit la sainteté de son âme et de son corps, le Verbe lui présenta l'intégrité de la pudeur et la virginité perpétuelle. De là cette parole de l'ange : « Vous êtes bénie entre toutes les « femmes », parce qu'elle avait été bénie entre toutes les vierges. C'est là ce qui la distingue de toutes les mères et de toutes les vierges. Parmi les mères, elle est vierge; parmi les vierges, elle est mère; car elle a conçu et enfanté, et dans sa conception et son enfantement elle est restée vierge. « Vous êtes bénie entre toutes les

[1] Jean, X, 17, 18.— [2] Ephés. IV, 8.— [3] Habac. III, 5.— [4] Philipp. II, 10. — [5] Rom. IV, 9. — [6] Ephés. II, 14.

[1] Act. II, 22.

« femmes » ; elle devait être élevée aux honneurs de la maternité, sans en subir les atteintes.

11. Mais, répondent les hérétiques, quelle indignité de renfermer Dieu dans le sein d'une femme, et de prétendre qu'une femme mortelle peut engendrer le Dieu immortel? n'est-il pas insensé de soutenir que les grandes choses procèdent des petites? Homme perfide, qui que vous soyez, voulez-vous donc que, m'appuyant sur les choses temporelles, je vous prouve qu'un être qui naît peut être plus grand que celui qui l'engendre et peut le dépasser en valeur et en magnificence ; une telle démonstration ne pourra-t-elle enfin vous fermer la bouche et étouffer vos clameurs impudentes? Veuillez donc me dire ce qui est le plus précieux du miel ou de l'abeille, de la mouche ou de la cire. Comparez, et vous trouverez que l'ouvrage est plus précieux que l'ouvrier, que le miel est plus précieux que la mouche, et que l'abeille, très-laide en elle-même, est très-belle dans son œuvre. La reine, dit-on, n'a aucun commerce charnel, et pourtant elle produit des essaims; son corps est des plus vils, et pourtant elle forme un miel d'une douceur extrême. Une autre comparaison : l'or naît de la terre, le ver tisse la soie, et la soie est bien plus précieuse que le ver ; le coquillage produit la perle, et la perle l'emporte de beaucoup sur le coquillage ; on teint la laine en pourpre dans le suc d'un coquillage, et pourtant la pourpre est beaucoup plus précieuse que le coquillage. Du sein des montagnes on extrait des pierres précieuses, et le prix d'une seule pierre précieuse dépasse de beaucoup la valeur même de la montagne. Dans une pierre se trouve renfermé l'éclat d'une perle, c'est là que cette perle a pris naissance; qu'est-ce donc qu'une pierre en comparaison d'une perle? Et pourtant celle-là engendre, et celle-ci est engendrée. C'est ainsi que de choses viles naissent des choses superbes; les grandes naissent des petites; les belles naissent des laides ; les plus précieuses naissent des plus communes. Pourquoi donc jugez-vous encore le sein de Marie indigne de Dieu? Vous ne pensez pas que l'Homme-Dieu ait pu naître d'une créature, quand vous venez de voir que, dans toutes les choses terrestres, ce qui engendre est souvent fort inférieur à ce qui est engendré? Combien de fois un plébéien n'a-t-il pas donné naissance à un empereur, et un laïque à un évêque; celui-là devenant le maître de son père, et celui-ci devenant le père spirituel de celui qui lui a donné la vie temporelle; celui-là devenant le maître du monde, et celui-ci le père du peuple chrétien? Mais il est quelque chose de plus extraordinaire que tout ce qui précède, quelque chose qui devrait attirer votre attention et soulever votre admiration : une vierge a conçu, une vierge a enfanté; elle est demeurée vierge, elle n'a jamais cessé d'être vierge. Elle était vierge avant de concevoir, elle est vierge après son enfantement, elle demeure éternellement vierge.

12. La naissance du Seigneur confond l'argumentation du siècle et la sagesse de la terre. Quelle est cette argumentation? Si Marie a enfanté, elle a connu l'homme, et le monde semble entendre cette parole sans frémir, tant est vrai ce mot de l'Apôtre : « L'homme animal ne perçoit pas ce qui est « de l'Esprit de Dieu, car sa prétendue sa- « gesse n'est que de la folie et il ne peut « comprendre [1] ». Mais le Créateur de la nature a renversé cette argumentation et suspendu en cette circonstance la loi de la nature. Dans l'ordre ordinaire, c'est l'expérience qui fait loi ; mais quand il s'agit de la maternité de Marie, il n'y a d'autre règle à invoquer que la vertu et la grandeur du Tout-Puissant; par conséquent, la loi ordinaire est ici sans valeur. Pourquoi? Parce que, selon l'Apôtre, « Dieu appelle les choses « qui ne sont pas, comme si elles étaient [2] ». Quelle est l'argumentation de Dieu? Une vierge a enfanté, et pourtant elle est restée vierge, parce qu'une mère parfaite a engendré le Verbe fait chair. Mais, dit le monde, c'est folie de croire qu'une vierge ait pu enfanter, tout en restant vierge. Or, cette folie est pour nous la plus grande sagesse qui, dans ce mystère, nous saisit d'admiration; voilà pourquoi je ne suis sage, aux yeux de Dieu, qu'en devenant insensé aux yeux du monde. Il est écrit : « Je confondrai les sages « dans leur astuce [3] » ; et encore : « Le Sei- « gneur connaît les pensées des sages, car « elles sont vaines [4] ». L'apôtre saint Paul dit également : « Où est le sage? où est le « scribe? où est l'investigateur de ce siècle? « Est-ce que le Seigneur n'a pas rendu folle

[1] I Cor. II, 14. — Rom. IV, 17. — [3] Job, V, 13. — [4] Ps. XCIII, 11.

« la sagesse de ce monde? Car le monde n'a « pas connu Dieu par la sagesse. Or, il a plu « à Dieu de sauver les croyants par la folie « de la prédication [1] ». « Donc, ce qui est « insensé aux yeux du monde, c'est ce qui « est sage aux yeux de Dieu [2] », « afin que « la sagesse du monde soit réprouvée par « la sagesse de Dieu [3] ». Le propre de cette sagesse du monde, c'est de faire grand bruit de ses syllogismes plus ou moins sophistiques, et c'est ce qui l'empêche de comprendre que la volonté de Dieu n'a d'autre règle et d'autre mesure que sa toute-puissance. Dans les œuvres et les opérations de Dieu, est-ce à nous de lui tracer ses règles? Ce qu'il crée n'existait pas, et pour le créer toute matière préexistante lui était inutile. « Il a dit, et tout a été fait; il a commandé, « et tout a été créé [4] ». Or, celui qui a le pouvoir de créer ce qui n'était pas, ne pourrait pas faire ce qu'il veut de ce qui existe déjà? Vous invoquez ce qui se fait dans l'ordre ordinaire du mariage; mais qu'importent ces lois primitivement établies, dès que la puissance du Créateur daigne intervenir directement? Quand il s'agit de l'action immédiate de Dieu, toute comparaison doit disparaître; car à quelle œuvre purement humaine peut-on comparer les œuvres divines? Tout ce qui se fait par les hommes s'accomplit en vertu des lois générales et ne saurait avoir le caractère d'un miracle qui est un fait essentiellement singulier.

13. Vous vous imaginez donc, ô incrédule, que Dieu peut être souillé par le contact du sein maternel? Je repousse votre sacrilége et je réponds à votre blasphème. Quand, dans le vase impur de votre cœur se formait cette pensée téméraire, vous oubliiez donc cette maxime de l'Apôtre : « Tout est pur pour ceux qui sont « purs [5] ». Si donc, même dans les choses de ce monde, tout est pur pour ceux qui sont purs, à combien plus forte raison tout n'est-il pas pur pour Dieu qui, étant la pureté même, n'a rien fait que de pur. Ne lisons-nous pas : « Dieu vit tout ce qu'il avait fait, et tout « était très-bien [6]? » Si tout était très-bien, tout était donc pur. Les créatures ne deviennent impures ou honteuses que par le mauvais usage que nous en faisons. C'est en ce sens qu'il a été dit ailleurs, en parlant des animaux : « Ils seront impurs pour vous [1] ». Cette impureté ne tient donc pas à l'essence même des choses, ou à leur nature; c'est quelque chose d'accidentel résultant, non pas du fait même de leur création, mais du mauvais usage que les hommes peuvent en faire. Par exemple, le vin est bon de sa nature, mais il devient mauvais pour celui qui s'enivre; le miel est bon et doux, mais dans certaine maladie il est mauvais et funeste; « la loi est bonne », comme le dit l'Apôtre, mais pour celui qui en fait un usage légitime; quant à en faire un usage illégitime, ce n'est plus en user, mais en abuser. Ce n'est donc pas la nature même qui a rendu impur tout ce qui peut l'être, c'est uniquement la défense qui en interdit l'usage. Cette défense est elle-même essentiellement accidentelle et spéciale à telle chose en particulier et dans tel cas déterminé, et c'est à tort que l'on y chercherait une malédiction générale, une condamnation absolue.

Après avoir appuyé cette doctrine sur des témoignages, il nous est facile de la confirmer par des exemples et de montrer que ce qui est impur d'après la loi, est réellement pur par nature. Nous savons tous comment le prophète Elie, après avoir accompli son pèlerinage sur la terre, quitta ce monde sur un char de triomphe pour aller prendre place en paradis, où l'appelaient sa parfaite sainteté, ses grandes vertus et ses nombreuses révélations. Il fut ravi sur un char de feu, sans que les flammes, qui jaillissaient de toute part, lui portassent la plus légère atteinte, quoiqu'il eût conservé sa chair mortelle. Il est dit qu'il fut transporté en paradis; or, nous savons qu'après avoir chassé le premier homme du paradis terrestre, Dieu confia à l'ange du feu la garde de ce séjour heureux; voilà pourquoi le char d'Elie fut un char de feu, afin que le feu livrât passage au feu. Le texte porte : « Elie, emporté dans un tour« billon, monta comme au ciel [2] ». « Comme « au ciel », et non pas réellement au ciel, « car personne n'est monté au ciel que Celui « qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme, « qui est dans le ciel [3] ». Insistons sur ce témoignage dans lequel se révèle d'une manière éclatante la gloire du Sauveur. « Per« sonne n'est monté au ciel, si ce n'est Celui « qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme

[1] I Cor. I, 20, 21 — [2] Id. 25. — [3] Id 19. — [4] Ps. CXLVIII, 5.— [5] Tit. I, 15. — [6] Gen. I, 31.

[1] Deut. XIV, 7. — [2] IV Rois, II, 11. — [3] Jean, III, 13.

« qui est au ciel ». Le voici sur la terre, et il n'a pas quitté le ciel; il est auprès de son Père et au ciel; il est tout entier dans le sein de Marie, et tout entier au ciel, et tout entier en son Père. Il est dans l'intérieur du sein de Marie, il enveloppe l'univers entier, et dans son Père il est l'unique souverain de toutes choses. O grand Dieu répandu partout! Il remplit le sein de sa mère, il enveloppe le monde, il possède le ciel.

14. Mais je reviens à mon sujet. Le Seigneur dit à Elie : « Allez vers le torrent dans « le désert de Charath, qui est en face du « Jourdain... Et les corbeaux lui apportaient « du pain le matin, et à midi de la viande, et « il buvait de l'eau du torrent [1] ». Quel doute peut encore exister sur la question qui nous occupe? Quelle impiété n'y aurait-il pas à condamner ce saint homme parce qu'il a accepté la nourriture qui lui était présentée par ces corbeaux regardés comme des animaux immondes? Mais je n'ai point oublié la sentence générale du Seigneur : « Tout ce « qu'un impur aura touché sera rendu im- « pur [2] ». Voici donc un corbeau qui apporte du pain, un corbeau qui apporte de la viande, et ce qu'il a touché n'a pu être impur, et celui qui a reçu ce pain et cette viande n'a pas été rendu impur. L'Apôtre nous en donne la raison : « Tout est pur pour ceux qui sont « purs » ; et cette maxime s'appliquait même à ces temps reculés où la distinction des animaux était en pleine vigueur. Je n'ai nullement l'intention de discuter sur la nature des viandes qui pouvaient être licites, mais qui devenaient impures par l'effet de leur contact avec un oiseau impur, en vertu de cette prescription légale : « Tout ce qu'un impur « aura touché sera rendu impur ». Or, rien ne pourrait être impur pour cet homme devant lequel toute prescription générale cessait. C'est ce qui prouve que la défense des viandes dites impures était toute personnelle; d'où il suit que l'impureté du corbeau n'avait aucune prise sur l'éminente sainteté d'Elie; ce corbeau lui-même devint pur en entendant ce que ne veulent pas entendre les Juifs. En entendant, il devint pur; en refusant d'entendre, les Juifs restent impurs; car, dit l'Apôtre : « Tout est pur pour ceux qui sont purs ». Ce que le corbeau impur avait touché n'est donc pas devenu impur, et le sein que Jésus-Christ a touché aurait pu être impur? Oh! je vois partout de ces corbeaux devenus de pieux ministres de Dieu. Ils sont noirs quant à la couleur, mais blancs quant à la crainte surnaturelle qui les dirige; ils sont impurs par leur nom, mais purs par leurs œuvres. Enfin, le corbeau a expié sa faute primitive, il est rentré dans la voie de l'obéissance; autrefois il sortit de l'arche et refusa d'y rentrer; plus tard il se rendit le pourvoyeur docile du serviteur de Dieu.

15. Vous regardez comme impur le sein virginal de Marie; vous croyez qu'il était indigne de Dieu ou qu'il a pu communiquer une certaine souillure au Verbe incarné; pour vous confondre, il me suffira d'un exemple. Le soleil jette sur le monde une clarté uniforme et qui, néanmoins, produit des effets bien différents sur chaque chose en particulier. Il fait fondre la cire, il durcit la boue, il dissout le fumier, il dessèche la fange, et, en jetant de tous côtés ses rayons, s'il dessèche certaines choses, du moins il n'est souillé par quoi que ce soit. Et le sein d'une Vierge pourrait souiller la divinité, quand ce qu'il y a de plus fétide ne saurait souiller le soleil? Jésus-Christ serait souillé dans les entrailles de sa mère, quand le soleil n'a rien à craindre des cloaques les plus hideux? Toutefois, lors même que ce sein de Marie aurait été souillé par son origine, du moment qu'un Dieu daigne y pénétrer, ne se trouve-t-il pas orné de la pureté la plus parfaite? Marie avait été couverte de l'ombre du Tout-Puissant, le Verbe s'incorporait à elle d'une manière incorruptible, le Saint-Esprit avait lui-même formé ses membres, et quelque chose d'impur pourrait encore se rencontrer dans cette Vierge incomparable, malgré la présence du Verbe divin dont le regard efface soudain toutes les souillures? Par le simple attouchement de sa robe, le Sauveur a purifié la souillure légale d'une femme affligée d'une perte de sang, et ce même Sauveur, entrant dans le sein d'une autre femme, n'aurait pu y purifier tout ce qu'il y rencontrerait de souillé?

16. Ajoutons à cela que le sein de Marie était saint, pur, sans tache, sans souillure, directement créé par Dieu et rempli de la majesté divine. Dieu y a reconnu son œuvre dans toute son intégrité, et il a pu en sortir comme un nouvel époux sort du lit nuptial.

[1] III Rois, XVII, 3, 6. — [2] Nomb. XIX, 22.

Nouvel époux de la chair, il est sorti du tabernacle vivant dans lequel il s'était renfermé, et l'on oserait mettre des bornes à la sainteté de ce sein virginal dans lequel a trouvé bon de se renfermer le Dieu que le monde lui-même ne saurait contenir?

17. Le Seigneur apparut à Moïse sur la montagne d'Horeb, dans un buisson ardent qui brûlait sans se consumer; la flamme enveloppait les épines et ne les dévorait pas. Malheur à vous, pécheurs, qui entendez ces paroles et passez sans y faire attention! La flamme étincelait et les épines n'étaient point consumées. Les corps brûleront en enfer, et ce feu sera éternel comme le châtiment des coupables. Et une voix se fit entendre : « Moïse, « Moïse, ôtez la chaussure de vos pieds, car « le lieu dans lequel vous vous trouvez est « une terre sainte [1] ». Si donc cette terre a été sanctifiée parce que la majesté divine y était apparue, combien plus ce sein de Marie dans lequel la divinité devait habiter n'a-t-il pas dû être sanctifié? C'était la lumière qui entrait dans les ténèbres et faisait étinceler de son éclat la demeure tout entière. La lumière véritable, c'est-à-dire Dieu lui-même, est entré dans le sein de Marie et lui a communiqué sa sainteté. Il était donc d'une sainteté parfaite, ce sein dans lequel la sainteté même est entrée, qu'elle a sanctifié et dont elle est sortie sans subir la plus légère atteinte, selon cette parole de l'ange : « Voilà « pourquoi le Saint qui naîtra de vous sera « appelé le Fils de Dieu [2] ».

18. Affirmons-le donc sans crainte : non, il n'a pas dédaigné d'entrer dans le sein de Marie, Celui qui n'a pas dédaigné d'entrer dans la fournaise ardente, comme l'atteste Nabuchodonosor : « N'avons-nous pas envoyé trois « hommes au milieu du feu ardent? Comment « donc puis-je en voir quatre se promenant « en toute liberté dans les flammes, sans « qu'elles leur portent aucune atteinte; et le « quatrième porte la ressemblance du Fils de « Dieu [3]? » Celui-là donc qui est entré dans la fournaise ardente, est entré dans le sein de Marie restée vierge. Quel est celui qui est entré dans la fournaise? le Fils de Dieu. Quel est celui qui est entré dans le sein de Marie? le Fils de Dieu. De là il chassait la flamme; ici il chassait la nature. De même donc qu'il fut au milieu de la fournaise ardente sans brûler, de même il sortit du sein de Marie sans porter aucune atteinte à son intégrité. Il entra dans la fournaise ardente pour en tirer les trois jeunes Israélites; et il n'aurait pas dû entrer dans le sein de Marie quand il s'agissait de racheter le monde tout entier?

19. Mais, disent les Juifs, Marie n'a pu enfanter contre la nature. O étrange impudence, toujours frappée et ne s'avouant jamais vaincue! Sans cesse vous êtes convaincu d'erreur et vous ne cédez pas; combien moins la vérité doit-elle céder, elle qui ne tombe jamais et triomphe toujours, selon cette parole de l'Ecriture : « La vérité triomphe, s'affermit, vit « et règne dans les siècles [1] ». Marie, dit-on, n'a pu enfanter contre la nature. Ceux qui tiennent ce langage se sont flattés sans doute de nous avoir en quelque chose ravi la victoire. Aussi nous provoque-t-on au combat, mais je ne craindrai pas, aucune terreur n'arrivera jusqu'à moi; car celui qui me provoque est déjà frappé à mort. Marie n'a pu enfanter contre la nature, ce n'est donc pas contre la nature que la verge d'Aaron a fleuri dans le tabernacle de l'Alliance, sans aucun secours naturel. Tout manquait à cette floraison, la semence, les racines, les sucs de la terre. La verge, par sa nature, avait possédé tout cela, mais en perdant ses racines elle avait tout perdu. Et cependant, malgré l'absence de tout principe naturel de fécondité, la verge d'Aaron fleurit, sans aucune séve, sans aucune semence, sans aucune racine.

20. Mais ce fait d'histoire paraît ignoré de quelques-uns; je le raconterai brièvement. Coré, Dathan et Abiron, par esprit de jalousie contre Moïse et Aaron, prétendaient s'attribuer à eux-mêmes le sacerdoce et tentèrent de consommer ce sacrilége malgré les ordres formels du Seigneur; mais la terre s'entr'ouvrit sous leurs pas, ils se virent eux-mêmes descendre dans l'abîme, et contre l'ordre ordinaire ils furent ensevelis avant leur mort. La terre engloutit ces sacriléges et les enveloppa dans ses entrailles, non point pour les conserver, mais pour les punir. Leurs corps furent enterrés tout vivants, et tandis que l'espoir de la sépulture est d'ordinaire une consolation pour les mourants, cette même sépulture fut pour ces malheureux une aggravation de peine; car ils furent ensevelis dans leur propre châtiment. Non-seulement ces

[1] Exod. III, 5. — [2] Luc, I, 35. — [3] Dan. III, 91, 92.

[1] III Esdras, IV, 38.

trois auteurs de la révolte furent engloutis, mais leurs complices furent dévorés par des flammes sorties de la terre ; « la terre s'ouvrit », dit l'Ecriture, « et engloutit Dathan... « et le feu consuma leurs compagnons ». Alors le Seigneur ordonna à Moïse d'apporter dans le tabernacle une verge de chacune des tribus. Douze verges furent présentées, parmi lesquelles se trouvait celle de la tribu de Lévi, et appartenant au prêtre Aaron ; elles furent toutes placées dans le tabernacle de l'Alliance, et le lendemain il se trouva que la verge d'Aaron avait produit des feuilles, des fleurs et des fruits.

21. Ce fait et la perfidie qui en fut l'occasion méritent un examen sérieux, car nous y trouvons une figure sensible du mystère que nous étudions. Une verge produit ce qu'elle n'avait pas. Elle n'avait aucune racine, elle n'était même pas enfoncée dans la terre, elle n'avait aucune sève, aucune semence ne pouvait la féconder, et cependant elle porte des fleurs, des feuilles et des fruits. Elle avait entièrement perdu la fécondité qu'elle pouvait tenir de l'arbre auquel elle avait appartenu, et cependant, en témoignage du sacerdoce suprême, elle produit ce qui n'était pas en elle ni en son pouvoir ; car il était contre sa nature de verge desséchée de produire des fleurs et des fruits. Et une Vierge n'a pu engendrer, contre l'ordre de la nature, le Fils de Dieu ? Je vous dirai comment la Vierge a conçu et enfanté ; montrez-moi de votre côté comment une verge complétement desséchée a pu germer. Mais je conçois que vous ne puissiez expliquer ni la fécondité de la verge, ni l'enfantement de la Vierge. Si donc vous ne pouvez dire comment cette verge d'Aaron a produit des fruits, pourrez-vous dire comment une Vierge a conçu et enfanté la Vérité ? Ainsi donc, puisque vous ne pouvez expliquer le mystère d'une Vierge devenue féconde, acceptez les effets de l'Incarnation divine.

22. Venez à moi et je vous dirai ce que j'ai entendu intérieurement. Sur ce sujet, ce qui me trouble, ce n'est point la raison, mais la pudeur, et je veux, dans mes paroles, apporter toute la réserve possible, pourvu que la foi ne coure aucun danger. Pardonnez-moi, Seigneur Jésus, et épargnez ma bouche ; car je reconnais tout ce qu'il y a de témérité de ma part à décrire le mystère de votre incarnation ; il est vrai que vous avez tenu fermé le sein dans lequel vous avez voulu naître, mais vous nous avez permis d'ouvrir votre Evangile aux incrédules. Je dirai donc ce qui s'est passé dans le secret de la nature. Marie, comme toute autre femme, possédait ce qui est requis pour la génération. Le Verbe lui-même vint se mêler à son sang pour le solidifier, et la substance de ce sang ainsi coagulé produisit la chair. Survint alors l'action de l'Esprit-Saint qui forma cette masse jusque-là informe, en distingua les parties et en produisit l'homme dont les linéaments cachèrent réellement la divinité. Vous savez maintenant comment la Vierge a conçu. Si vous me demandez ensuite comment elle a enfanté, je vous le dirai encore. Elle a enfanté comme elle a conçu ; de même que l'enfant s'était mystérieusement formé dans son sein, il en sortit d'une manière incorruptible comme il y était entré. Ici, du reste, tout se passa selon l'ordre de la nature ; la Vierge accomplit la durée de la gestation, tandis que la verge d'Aaron ne subit point le temps de la germination. Ce ne fut qu'après neuf mois que Marie enfanta ; et après trois jours la verge avait germé, quoique par elle-même elle fût entièrement desséchée. Nous savons du premier homme qu'il n'eut ni père ni mère et qu'il fut formé du limon de la terre. Comment un corps peut-il être formé sans venir d'un autre corps ; comment la chair peut-elle exister sans venir de la chair ? Le premier homme sortit en quelque sorte du sein de la terre, comme l'enfant sort du sein de sa mère, avec cette différence qu'aucun principe générateur venant de l'homme n'y avait été déposé. Si donc, sur le sujet qui nous occupe, je crois plus facile de recourir à une comparaison, que votre conviction n'en soit nullement ébranlée. Le rayon du soleil pénètre un miroir, sans que la densité de la glace fasse obstacle à la subtilité insensible du rayon solaire, et le soleil se voit à l'intérieur comme à l'extérieur. En pénétrant dans la glace, il ne la brise pas ; en en sortant, il ne la souille point, et malgré l'entrée et la sortie du rayon solaire, le miroir reste dans sa parfaite intégrité. Le rayon du soleil ne brise pas le miroir ; et l'entrée ou la sortie de la vérité aurait pu vicier l'intégrité de Marie ?

23. Mais pourquoi insister plus longtemps ? Que le chrétien entende ce que ne veut pas entendre le juif ; ainsi racheté, le chrétien

progressera dans le bien, tandis que le juif périra dans son endurcissement. La verge d'Aaron était réellement la figure de la vierge Marie, qui a conçu et enfanté le véritable prêtre dont il a été dit : « Tu es prêtre pour « l'éternité [1] ». Au verset précédent il avait été dit : « Le Seigneur fera sortir de Sion, la « verge de sa puissance ». En effet, le fruit produit par la verge était la figure du corps de Jésus-Christ. Une noix dans son unité renferme trois substances distinctes : l'enveloppe, la coque et le noyau. L'enveloppe figure la chair, la coque figure les os et le noyeau figure l'âme. L'enveloppe figure la chair du Sauveur, laquelle a porté les aspérités et les amertumes de la passion ; le noyau figurerait bien la douceur intérieure de la Divinité, de qui nous recevons à la fois la nourriture et la lumière ; la coque représenterait le bois longitudinal de la croix, désignant non pas ce qui est intérieur et extérieur, mais les choses terrestres et les choses célestes mises en communication les unes avec les autres par l'intermédiaire de la croix, selon cette parole de l'Apôtre : « Par le sang de sa croix « il a pacifié soit les choses qui sont au ciel, « soit les choses qui sont sur la terre [2] ». Voilà, ô Juif, comment votre verge figurait notre Vierge.

24. Même au seul point de vue de l'étymologie, vierge est pour ainsi dire synonyme de verge (*virgo*, *virga*). A la différence d'une lettre, ces deux mots font entendre le même son. Or, veulent-ils se convaincre que la verge désignait la Verge? Qu'ils méditent ces paroles d'Isaïe : « Une verge sortira de « la souche de Jessé [3] ». La verge est de la race de Jessé; Jessé est le père de David ; la verge est donc de la famille de David, et cette verge, c'est Marie. Jessé, étant un homme, n'a pu produire du bois, c'est-à-dire une verge. Ce qui est sorti de Jessé, ce n'est donc pas une verge, mais la vierge Marie qui, répondant à sa race selon la chair, reproduisit le miracle de la verge d'Aaron, puisqu'elle conçut et enfanta, quoique toujours elle fût restée vierge. Il est vrai que l'on a tenté d'appliquer cette prophétie à David lui-même ; mais cette opinion se réfute d'elle-même, ne fût-ce qu'à raison du temps. En effet, David était mort lorsqu'Isaïe prophétisa, et pourtant c'est le futur qu'il emploie, à l'exclusion du passé : « Une verge « sortira de la souche de Jessé ». « Sortira » et non pas, est sortie. D'ailleurs le Prophète ajoute : « Une verge sortira de la souche de « Jessé, et une fleur montera de sa racine ». Cette fleur, c'est la chair du Seigneur ; car cette chair fut formée miraculeusement en dehors de tout concours de l'homme, et elle conserve toute sa beauté native. « Une fleur « montera de sa racine, et l'Esprit du Seigneur « se reposera sur elle ». Sur qui? il est évident que c'est sur la fleur. « L'Esprit de sa- « gesse et d'intelligence, l'Esprit de conseil « et de force, l'Esprit de science et de piété, « et l'Esprit de crainte l'a remplie. Elle ne « jugera pas selon la gloire, elle n'accusera « pas sur un ouï-dire, mais elle jugera par « un humble jugement et elle accusera les « orgueilleux de la terre. Elle ébranlera la « terre par la parole de sa bouche, et elle « écrasera l'impie par l'Esprit qui siégera sur « ses lèvres; la justice ceindra ses reins, et la « vérité l'enveloppera comme d'un vête- « ment [1] ». Un peu plus loin nous lisons également : « En ce jour apparaîtra la souche de « Jessé ; celui qui s'élèvera sera le prince des « nations, et tous les peuples espéreront en son « nom [2] ». O fleur roi ! ô fleur juge ! De même que cette verge n'est pas la verge, mais la Vierge, de même cette fleur n'est pas la fleur de la verge, mais la chair formée dans le sein de la Vierge. Marie a réellement produit cette fleur de sa virginité et a tiré de sa chair la chair du Messie ; mais cette génération n'a rien qui ressemble à la génération du péché ; car Jésus-Christ dans son humanité ne doit rien à l'action de l'homme, puisqu'il a été conçu du Saint-Esprit. La verge d'Aaron prophétisait ainsi la vierge Marie. Si donc cette verge a pu fleurir sans sève ni racine, une vierge en restant vierge n'aurait pu engendrer dans une parfaite incorruptibilité ? Mais, disent nos adversaires, ce n'est que par un miracle que la verge d'Aaron a pu fleurir. Eh bien ! c'est par un miracle plus grand encore que s'est opérée l'Incarnation : la verge d'Aaron n'était qu'une image et une figure ; mais ici nous trouvons la réalité dans tout son éclat et sa divinité.

25. Un autre témoignage plus grand encore et plus formel nous est fourni par Ezéchiel ; nous en avons fait la lecture hier dimanche,

[1] Ps. CIX, 4. — [2] Coloss. I, 20. — [3] Isa. XI, 1.

[1] Isa XI, 2 5. — [2] Id 10.

mais nous avons dû en remettre le commentaire et nous appliquer exclusivement à l'objet du mystère que nous avons célébré. « Je « me suis tourné », dit le Prophète, « vers la « porte de la voie extérieure des saints, la- « quelle regarde l'Orient, et elle était fermée. « Et le Seigneur me dit : Cette porte sera « fermée et ne s'ouvrira point, et personne « n'y pénétrera, parce que le Seigneur, Dieu « d'Israël, y entrera lui-même; il en sortira et « elle sera fermée [1] ». Donnez-moi donc l'explication de cette porte par laquelle le Seigneur est entré et sorti, sans que l'on pût expliquer son entrée et sa sortie. « Cette porte « sera fermée et ne sera point ouverte, parce « que le Seigneur, Dieu d'Israël, y entrera « lui-même ; il en sortira ensuite et la porte « restera fermée ». Cette porte est certainement une allégorie, sous le voile de laquelle la chasteté virginale de Marie nous est clairement désignée. Comment le prouvons-nous ? Ecoutons Job : « Maudit soit le jour où je « suis né, puisqu'il n'a pas fermé la porte du « sein de ma mère lorsqu'elle m'a enfanté [2] ! » C'est dans le même sens que le Prophète se sert du mot porte pour désigner le sein de Marie, où personne que Dieu lui-même n'est entré et d'où personne que lui n'est sorti. Le Verbe y est entré pour en sortir revêtu de notre propre humanité, à l'exclusion du péché; et soit y entrant, soit en sortant, il a laissé cette porte absolument fermée; car c'est de lui qu'il est écrit : « Ce qu'il ouvre, « personne ne le ferme, et ce qu'il ferme, « personne ne l'ouvre [3] ». Levez-vous donc, Isaïe, levez-vous dans la joie, donnez la main à Ezéchiel et applaudissez dans le Saint-Esprit à la gloire de la nativité du Seigneur. Que David accoure également avec sa cithare divinement harmonieuse pour chanter la naissance du Sauveur, dont les mystères déficront à jamais toute l'harmonie de la terre. Isaïe s'écriait : « Cieux, laissez tomber votre « rosée, et que les nues pleuvent le juste ; « que la terre s'ouvre et fasse germer son « Sauveur [4] ». Quelle est cette terre ? C'est notre chair, mais restée parfaitement pure comme elle l'était en Marie. « Que la terre « germe son Sauveur » : ces paroles n'ont pas besoin de commentaire. Il ne s'agit pas ici d'une semence charnelle, mais de la rosée céleste ; non pas de la pluie naturelle, mais de l'action divine; car ce mystère est tout entier l'œuvre de Dieu, la créature n'y est qu'un agent purement passif ; c'est ce que David exprime en ces termes : « Il est des- « cendu comme la rosée se distillant sur la « terre [1] ». Il dit également : « La terre don- « nera son fruit » ; et par ces paroles il désigne spécialement le sein de Marie. On peut dire de ce sein qu'il a véritablement donné « son fruit », puisque rien ne lui est venu d'ailleurs.

26. Si vous éprouvez encore quelque doute, affermissez votre foi par des exemples. Dès l'origine du monde, après la formation complète du corps d'Adam, une côte est soustraite de ce corps, et nulle part on ne trouve l'endroit d'où cette côte a pu être arrachée ; Adam perd un de ses os, et cependant il reste parfait dans son entier. Nulle part on ne remarque la cicatrice, nulle part on ne trouve de vestige de cette disparition. Une côte sort du côté, et le corps ne perd rien de sa plénitude. Ce qui sort est parfait, ce qui reste est entier. Je vais plus loin encore et j'ajoute, que sans porter atteinte à quoi que ce soit, cette côte a pour ainsi dire engendré d'elle-même un corps humain ; deux corps se sont trouvés au lieu d'un, sans que la mère ait subi aucune diminution. Ainsi donc la puissance divine a pu soustraire une côte au flanc de l'homme, sans que le corps en ressentît aucune atteinte ; et un Dieu sortant du sein d'une vierge n'aurait pu conserver son intégrité ? Pourtant aucun homme, à l'exception du juif, ne pousse la folie jusqu'à nier que ce soit le Verbe lui-même qui ait opéré ce prodige sur le corps du premier homme. Et ce qu'il a fait en formant la première femme, le Verbe n'aurait pu le faire lorsqu'il revêtait notre humanité dans le sein de Marie ? Il n'a pas permis que le corps d'Adam laissât paraître aucune trace de ce qui se passait, et il aurait permis que la virginité ou la pudeur de sa Mère subît quelque atteinte ! Mais, dites-vous, « Dieu remplit « de chair le vide laissé par la disparition de « la côte [2] », et ne causa aucune souffrance. De même, en sortant du sein de sa Mère, le Verbe incarné ne déchira point sa pudeur et ne laissa aucun signe de corruption là où s'était déployée toute la puissance divine.

[1] Ezéch. XLIV, 1, 2. — [2] Job, III, 3, 10. — [3] Apoc. III, 17. — [4] Isa. XLV, 8.

[1] Ps. LXXI, 6. — [2] Gen. II, 21.

Enfin, montrez-moi comment Dieu remplit de chair le vide laissé par la disparition de la côte, et moi je vous montrerai comment Jésus-Christ est sorti du sein de Marie sans y laisser aucune trace. Mais vous ne pourrez satisfaire à ma demande ; car où la puissance divine n'a laissé aucun vestige, vous ne sauriez en trouver ; de même vous ne pouvez découvrir aucune corruption en Marie, puisque Dieu a voulu cacher à tous les regards ce que vous cherchez.

27. Chrétiens, levez-vous donc joyeux et répandez vous en louanges aux pieds du Seigneur. Que les accents de votre reconnaissance remplissent l'Eglise de Dieu, le temple de Jésus-Christ, la demeure du Saint-Eprit. Entrez dans l'étable de votre Créateur, visitez la crèche de votre Sauveur, baisez les haillons du Pasteur éternel, et prenez dans vos bras ce Dieu devenu petit enfant. Venez adresser avec moi des louanges à la Vierge sainte, à la Mère véritable restée pure dans son enfantement, et rehaussant sa beauté par l'intégrité de sa pudeur. Louez avec les cieux, louez avec les anges, louez avec toutes les vertus, louez avec tous les éléments de la nature. Ne cessez pas, ne vous lassez pas de chanter la gloire du Sauveur : « Gloire à Dieu au plus « haut des cieux, et paix sur la terre aux « hommes de bonne volonté [1] ».

[1] Luc, II, 14.

HUITIÈME SERMON.

LA NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST.

(DEUXIÈME SERMON.)

ANALYSE. — 1. Naissance inénarrable de Jésus-Christ. — 2. Réfutation de l'impiété des Juifs. — 3. A la fin des temps le Fils de Dieu est venu comme législateur.

1. Frères bien-aimés, quand il s'agit de célébrer la grandeur du mystère de notre salut, le prodige de la naissance du Sauveur, l'humanité doit avouer l'impuissance de ses conceptions et de sa parole. A un tel bienfait, à cette grâce infinie, que peut répondre la faiblesse de notre dévotion ? Comment concevoir que le Fils unique, consubstantiel au Père, éternel comme le Père, redoutable au ciel, à la terre et aux enfers, ait voulu se revêtir d'un corps humain pour opérer le salut de l'homme ? Quelle langue pourra raconter ce que l'intelligence ne saurait comprendre ? Quel homme tenterait de juger ce qui n'a pour auteur et pour témoin que Dieu lui-même ? « Car personne ne connaît le Fils, si « ce n'est le Père [1] ». Comment la fragilité humaine, corrompue par le péché, pourrait-elle sonder le secret de cette Nativité virginale ? Jésus-Christ naît, non point par la nécessité de vivre, mais par sa volonté de nous sauver. Il naît parmi les morts, lui qui donne la vie aux morts. Nous ne devons pas douter de l'accomplissement de cette Prophétie formulée par le plus grand des prophètes sous l'inspiration du Saint-Esprit : « Voici qu'une Vierge concevra dans son « sein, et enfantera un Fils [1] ». Qu'une femme enfante, c'est l'objet de notre foi à l'incarnation ; mais que cette femme ait toujours été vierge, c'est le principe d'une gloire éternelle pour celui qu'elle nomme son Fils. Jésus-Christ naît d'une vierge, car il n'était pas convenable que la vertu prît naissance

[1] Matth. XI, 27.

[1] Isa. VII, 14.

dans la volupté, la chasteté dans la luxure, ou la pureté dans la corruption. Celui qui venait détruire l'ancien empire de la mort, ne pouvait naître sous les lois de cet empire, et le Seigneur de l'univers ne pouvait prendre la forme d'esclave dans laquelle il devait nous sauver, qu'en prenant un corps dans le sein d'une servante. Comment le Fils de Dieu aurait-il subi pour nous les crachats, les soufflets et la croix, s'il ne s'était pas constitué le Fils de l'homme ?

2. O malheureux Juifs qui, en recourant à la calomnie de l'adultère, éteignent pour eux-mêmes cette grande lumière sous le souffle de ténébreux soupçons, en refusant de croire qu'une Vierge ait conçu ! Ils ne voient plus qu'un crime humain dans l'acte par excellence de l'amour de Dieu pour nous ; et ce qui n'est que vertu ils l'appellent une faute, tant ils sont aveuglés par leur jalousie. Malheureux que vous êtes, croyez donc à celui qui n'a voulu naître que pour opérer votre salut. Comprenez, mes frères, l'aveuglement de ces hommes perfides qui nient obstinément que le Christ ait pu naître d'une Vierge. Dans une naissance toute céleste ils invoquent ce qui se passe parmi les hommes et veulent soumettre le Créateur aux lois établies pour les simples créatures. Que l'impiété humaine n'essaie donc pas de porter atteinte à la glorieuse Nativité de Jésus-Christ, qui n'a voulu naître que par amour pour nous. Si le Fils de l'homme et de Dieu s'est humilié dans la chair, si une Vierge a enfanté et est demeurée vierge après son enfantement, tout cela s'est fait, non point selon l'ordre d'une nature mortelle, mais par l'effet immédiat de la puissance divine.

3. Comment peut-on douter que ce soit là le secret du Tout-Puissant, quand on entend dire que le Roi des cieux est né d'une vierge, et que le Fils de la Vierge commande aux puissances du ciel? Qui dira, mes frères, l'accroissement miraculeux des bienfaits de Dieu pour le salut des nations ? Autrefois, après le passage de la mer Rouge, voulant donner au peuple hébreu des préceptes relatifs au culte divin, le Seigneur appela Moïse au sommet du Sinaï, et confia à ce serviteur l'expression authentique de sa volonté à l'égard de cette petite nation. Mais quand les temps prédits furent arrivés, voulant prodiguer à toutes les nations les sacrements de la vie éternelle, Dieu lui-même, descendant du ciel et du sein de son Père, se renferma dans le sein d'une Vierge, et y revêtit notre humanité et se fit homme sans cesser d'être Dieu, acquérant ainsi une gloire incomparable. C'est ainsi que le Tout-Puissant est sorti du sein de Marie, a subi les infirmités de la chair sans perdre la majesté du Fils de Dieu, et, tempérant cette majesté suprême, il a réalisé ce prodige d'un Dieu fait homme s'entretenant avec les hommes, et d'un homme triomphant du démon par la puissance infinie qu'il tenait de son union hypostatique avec Dieu.

NEUVIÈME SERMON.

LA NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST.

(TROISIÈME SERMON.)

ANALYSE. — 1. Accord des Prophètes et des Apôtres sur la naissance de Jésus-Christ. — 2. Virginité sans tache de Marie dans son enfantement.

1. Frères bien-aimés, nous avons longuement parlé de la divinité du Fils de Dieu et réfuté, selon notre pouvoir, toutes les attaques de nos adversaires. Je veux aujourd'hui vous parler de l'Incarnation, parce que ces mêmes adversaires refusent au Fils de Dieu

la qualité de Fils de l'homme. « Cieux, laissez « tomber votre rosée, et que les nuées pleu- « vent le Juste ; que la terre s'ouvre et germe « le Sauveur, et que la justice s'élève en « même temps; c'est moi, le Seigneur, qui l'ai « créé [1] ». Nous lisons également : « Voici « qu'un petit enfant nous est né, la princi- « pauté a été déposée sur ses épaules, et il sera « appelé l'Admirable, l'Ange du grand conseil, « le Dieu fort, le Père du siècle futur, le prince « de la paix [2] » ; et encore : « Voici qu'une « Vierge concevra dans son sein, elle enfan- « tera un Fils et il sera appelé Emmanuel [3] ». L'ordre des choses exige qu'en parlant sur l'Evangile je ne passe pas sous silence les Prophètes. Saint Paul lui-même nous en donne l'exemple dans ce début de l'Epître aux Romains : « Paul, serviteur de Jésus- « Christ, appelé à l'apostolat, séparé pour prê- « cher l'Evangile de Dieu, Evangile qu'il avait « promis auparavant par ses Prophètes dans « les saintes Ecritures, touchant son Fils qui est « sorti de la race de David selon la chair [4] ». Saint Paul vient de vous apprendre que, avant d'être publié, l'Evangile avait dû être promis par les Prophètes. L'Apôtre vient de vous dire que le Fils de Dieu, selon la divinité, est devenu le Fils de l'homme « de la race de « David, selon la chair ». Quelles contradictions peuvent donc exister entre les prophéties et l'Evangile ? Le Prophète s'écrie : « Cieux, laissez tomber votre rosée, et que les « nuées pleuvent le Juste ». Que l'Ange vienne, qu'il annonce le Verbe ; que la terre s'ouvre, que Marie entende, qu'elle conçoive le Sauveur, qu'elle enfante Jésus. Le Prophète avait dit : « Voici qu'une Vierge concevra et en- « fantera un Fils, et il sera appelé Emma- « nuel ». L'Evangéliste rapporte textuellement ces paroles et ajoute : « C'est-à-dire Dieu avec « nous [5] ». De son côté l'Apôtre écrit : « Tou- « chant son Fils qui est sorti de la race de « David selon la chair ». Ce que les Prophètes ont prévu et prédit, les Apôtres l'ont vu et prêché. Celui qui était a été fait; celui qui a été fait était déjà le Verbe, et il s'est fait chair ; il était le Fils de Dieu, et il s'est fait le Fils de l'homme.

2. Il était Dieu, il s'est fait homme ; il a pris notre humanité sans perdre la divinité ; il s'est fait humble, il est demeuré sublime. Il est né homme, il n'a pas cessé d'être Dieu. Il est né petit, tout en restant l'Infini sous les voiles de l'enfance. Que celui qui embrasse avec plaisir le Dieu né, se garde bien d'avoir horreur de l'enfantement de la Vierge. Dieu lui-même, le Créateur de l'homme, le Fils de l'homme, vous dit : Qu'y a-t-il pour vous étonner dans ma naissance ? La concupiscence n'a eu aucune part dans mon enfantement. Moi-même j'ai créé la mère dont je devais naître ; moi-même j'ai préparé et purifié la voie que je devais suivre en entrant dans le monde. Celle que vous méprisez, c'est ma mère, laquelle a été créée de ma propre main. Si j'ai pu me souiller en la créant, j'ai pu me souiller en prenant d'elle ma naissance. De même que sa virginité n'a reçu aucune atteinte par ma présence dans son sein, de même ma majesté n'a pu subir aucune souillure. Si les rayons du soleil savent dessécher les lieux les plus infects et rester toujours purs, combien plus la splendeur de la lumière éternelle, dans laquelle aucune tache ne saurait se produire, pourra-t-elle, sans se souiller, purifier tout ce qu'elle touchera de ses rayons ? Insensé, dans une Vierge restant toujours Vierge, puisqu'elle enfante en dehors de tout concours de l'homme, comment prétendez-vous trouver en elle des souillures ? Elle a conçu sans éprouver aucune concupiscence ; elle a enfanté sans ressentir aucune douleur : où donc trouver des taches en elle ? Aucun étranger n'a eu accès dans cette demeure ; elle n'a été visitée que par son Créateur et son maître, dans le but de se couvrir d'un vêtement qu'il n'avait pas ; en la quittant, il l'a fermée sans que personne pût l'ouvrir, et vous soutenez qu'elle a été profanée ? Comme ce Fils de Marie est le seul libre entre les morts, de même la pudeur de sa mère est la seule qui ait conservé toute son intégrité. Eve, par sa désobéissance, a mérité le châtiment ; Marie, par son obéissance, a obtenu la gloire. Eve, en goûtant du fruit défendu, a été maudite ; Marie, en croyant à la parole de l'ange, a été bénie.

[1] Isa XLV, 8. — [2] Id IX, 6. — [3] Id. VIII, 13. — [4] Rom. I, 1. — [5] Matth. I, 23.

DIXIÈME SERMON.

LA NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST.

(QUATRIÈME SERMON.)

ANALYSE. — 1. Naissance du Sauveur; virginité de Marie. — 2. Annonciation de l'Ange. — 3. L'étoile brillant du haut du ciel. — 4. Offrandes symboliques des Mages.

1. Si nous pouvions exposer parfaitement l'événement de ce jour, nous aurions la connaissance complète des mystères de notre salut. Or, chacun de ces mystères défie, par sa profondeur, toute l'habileté du langage humain. Comment donc pourrait-on se flatter de les exposer tous à la fois sur un seul et même sujet? Nous célébrons aujourd'hui la naissance du Sauveur; mais ne devons-nous pas voir dans cette naissance du Christ la naissance même du monde? C'est aujourd'hui la naissance du Sauveur, c'est-à-dire le mystère d'où le monde a reçu la vie et d'où la lumière, qui avait péri, a été rendue aux mortels. Il naît, celui que les Prophètes ont proclamé le Roi des nations. « Il naît d'une « Vierge, comme le Prophète l'atteste en ces « termes : Voici qu'une Vierge concevra et « enfantera un fils, et ils l'appelleront Emma- « nuel, c'est-à-dire Dieu avec nous ». Le mode de sa naissance prouve donc qu'il est le Seigneur des vertus; une vierge a conçu sans avoir jamais connu la concupiscence; le Saint-Esprit a tout fait en elle; tout a été pur, et le sein qui a conçu le Verbe, et les membres qui l'ont conservé, et les entrailles qui l'ont porté. La mère du Sauveur est elle-même le plus grand miracle; une vierge a conçu, une vierge a enfanté; elle était vierge avant, elle est restée vierge après l'enfantement. Virginité glorieuse et fécondité éclatante; le Tout-Puissant prend naissance, et sa mère n'exhale aucun gémissement. Elle enfante, son fils paraît à la lumière et sa virginité ne souffre aucune atteinte. Du moment que c'est un Dieu qui naît, il fallait que la chasteté de la mère reçût un nouvel éclat, et celui qui était venu pour guérir toutes les souillures ne pouvait porter atteinte à la parfaite intégrité de sa mère. L'enfant, à sa naissance, est déposé dans une crèche; ce sont là les premières bandelettes d'un Dieu, le Roi du ciel ne dédaigne pas ces entraves, après avoir trouvé bon d'habiter dans un sein virginal. Marie, dépouillée de son précieux fardeau, se tient là debout et se reconnaît mère, avant de s'être connue épouse. Elle adore la divinité de son fils et tressaille de joie d'avoir enfanté par le Saint-Esprit; elle ne frémit pas d'avoir enfanté en dehors du mariage, mais elle se réjouit d'avoir donné naissance à un Dieu.

2. Quand fut arrivé le moment où le Sauveur devait descendre sur la terre et régénérer le monde; à cette époque où les prophéties planaient sur les nations attentives, le Saint-Esprit survint dans la Vierge Marie, selon cette parole de l'Ange : « Le Saint-Esprit « viendra sur vous, et la vertu du Très-Haut « vous couvrira de son ombre. Voilà pour- « quoi le Saint qui naîtra de vous sera appelé « le Fils du Très-Haut[1] ». Grand est donc le mérite de notre foi, parce que grand est le prodige de cette génération, et c'est en toute justice que nous adorons la puissance divine dans la naissance de Celui que nous savons nous être venu du ciel et engendré de Dieu le Père par la vertu du Saint-Esprit, afin de proclamer plus solennellement la Trinité et de sceller la sainteté de Marie. Le Sauveur naît, et le soleil s'élance plus loin dans sa carrière. N'est-il pas nécessaire que la splendeur qui apparaît aujourd'hui avec tant d'éclat prenne de jour en jour une nouvelle extension?

3. Mais voici un nouveau messager qui

[1] Luc, I, 35.

vient nous attester la naissance du Sauveur. C'est une étoile qui apparaît du ciel ; ne fallait-il pas que celui qui descendait du ciel fût également attesté par un envoyé du ciel ? La course de l'étoile annonce la naissance du Dieu fait homme; les éléments attestent le même prodige et, mêlée aux rayons du soleil, l'étoile n'en jette que plus d'éclat.

4. Voyons donc ce que signifiaient ces présents mystérieux offerts par les Mages, malgré l'abjection de la crèche, et comprenons qu'ils proclament en Jésus-Christ l'union personnelle de la divinité et de l'humanité. Le Sauveur est vu comme homme, et il est adoré comme Dieu ; il est gisant dans ses langes et il brille parmi les étoiles. Ses langes annoncent l'enfant qui vient de naître, les étoiles proclament qu'il est le souverain Maître de toutes choses. C'est son humanité qui est enveloppée de langes, c'est sa divinité qui est adorée ; les bergers tressaillent sur la terre, les Anges sont remplis de joie dans les cieux. Mais enfin, quels sont donc ces présents que les Mages, divinement instruits, offrent à l'Enfant-Dieu ? Ils présentent de l'or et confessent ainsi que cet enfant est le souverain Maître de toutes choses. Ils présentent de l'encens, et ce sacrifice s'adresse à un Dieu. Ils présentent de la myrrhe, symbole de sa mortalité. L'or nous le montre comme Roi, l'encens nous le fait connaître comme Dieu, la myrrhe nous annonce sa sépulture. Les Prophètes annoncent un seul Dieu, et les Apôtres le prêchent ; les Mages ont cru, et à Jésus-Christ dans les langes ils ont offert de l'encens, de l'or et de la myrrhe. Pour nous, mes frères, craignons le Dieu unique, afin qu'il daigne nous accorder tous les biens par Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui est béni dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

ONZIÈME SERMON.

LA NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST.

(CINQUIÈME SERMON.)

ANALYSE. — 1. La naissance du Sauveur, cause de joie pour le monde. — 2. Salutation de l'Ange à Marie. — 3. Eloge de la bienheureuse Vierge.

1. Frères bien-aimés, la naissance de Jésus-Christ est la rédemption du pécheur. En effet, le pécheur n'aurait pu être délivré si le Sauveur n'était pas venu sous la forme d'esclave. C'est aujourd'hui la naissance du Seigneur, que les esclaves se réjouissent ; c'est la naissance du Rédempteur, que les captifs rachetés se réjouissent ; c'est la naissance du médecin, que les malades se réjouissent ; c'est la naissance de la miséricorde, que les pécheurs se réjouissent ; c'est la naissance de Jésus-Christ, que tous les chrétiens applaudissent. Dieu a voulu naître dans le temps, lui qui a fixé la mesure des temps. Ecoutons l'Apôtre : « Il s'est anéanti lui-même, en prenant la forme « d'esclave, il a pris la ressemblance de « l'homme et il a paru comme homme [1] ». Vous entendez qu'il s'est anéanti, mais il n'a jamais perdu la nature divine et ne s'est jamais séparé d'elle. Il s'est fait homme, mais sans cesser d'être Dieu. Il a revêtu l'humanité, mais il n'a pas dépouillé la divinité. Il s'est fait homme en prenant la forme humaine, sans perdre la forme divine. Il a pris le vêtement de la chair, mais intérieurement il est toujours resté Dieu. Comme Dieu et comme Créateur, « par qui tout a été fait, et sans « lequel rien n'a été fait, il s'est construit à « lui-même le temple dans lequel il devait

[1] Philipp. II, 7.

« naître. Il a créé sa Mère ; or, il demeure « éternellement avec son Père. Il a revêtu « notre humanité, il est né d'une mère qu'il « avait formée lui-même en régnant avec son « Père ». Tel est le sens de ces paroles du Prophète : « Sion est ma mère, dira un homme, un « homme a été fait en elle, et le Très-Haut lui-« même l'a établie[1] ». Que les cieux tressaillent, et que la terre se réjouisse ; que les cieux tressaillent, parce qu'ils n'ont personne pour les accuser ; que la terre se réjouisse, parce qu'elle a germé son Sauveur. Qui donc pourra trouver le secret d'un don si précieux ? L'Apôtre, parlant de ce secret, n'a pas craint de dire « qu'il « était caché depuis les siècles [2] ».

2. La Mère du Sauveur, irrévocablement attachée à sa virginité, demanda à l'Ange comment elle pourrait concevoir sans porter aucune atteinte à sa pudeur : « Comment », dit-elle, « cette promesse pourra-t-elle s'accom-« plir, puisque je ne connais pas d'homme[3] ? » Les Prophètes m'ont appris qu'une vierge devait enfanter, mais je n'ai jamais su comment ce prodige devait s'accomplir. Je vous en prie, bienheureux Gabriel, ange de Dieu, expliquez à une chaste vierge le secret d'un aussi grand mystère. Vous m'avez adressé une salutation inouïe jusque-là, ajoutez-y une consolation pour ma virginité, car je l'ai vouée à Dieu, je me suis engagée à le servir dans son temple. Dites-moi donc « comment « cela se fera, puisque je ne connais pas « d'homme ». L'Ange lui répondit : Vous ne connaîtrez pas d'homme, mais vous connaîtrez le mystère : « Le Saint-Esprit surviendra « en vous, et la vertu du Très-Haut vous « couvrira de son ombre, voilà pourquoi le « Saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils « de Dieu ». Marie avait dit : Expliquez-vous, ô envoyé de Dieu, car ce que vous m'annoncez est extrêmement sérieux : « Comment « cela se fera-t-il, puisque je ne connais pas « d'homme », et il en sera ainsi tant que je vivrai. Contemplez cet Ange instruit du mystère, et Marie en demandant l'explication. O Marie, écoutez « comment cela se fera » : votre virginité n'aura pas à souffrir, votre pudeur ne subira aucune atteinte ; pour vous, croyez la vérité, du moment que votre virginité est sauve, soyez en toute sécurité ; parce que votre foi est parfaite, votre virginité restera intacte. Ecoutez comment cela se fera : « Le Saint-Esprit surviendra en vous, et « la vertu du Très-Haut vous couvrira de son « ombre » ; parce que vous concevez par l'espérance en croyant, vous deviendrez mystérieusement féconde ; « voilà pourquoi le Saint « qui naîtra de vous sera appelé le Fils de « Dieu ». Et comme son arrivée en vous est insensible, sa sortie le sera également. Dieu peut-il être un fardeau ? Marie répondit : S'il en est comme vous le dites, je m'incline avec joie devant votre voix angélique. En refusant de croire, je ferais injure à Celui qui vous a envoyé, et Dieu pourrait me frapper de mutisme, comme l'a été Zacharie. L'Ange répliqua : O Vierge, ne soyez point incrédule, mais fidèle ; « le Saint-Esprit surviendra en « vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira « de son ombre » ; vous ne connaîtrez pas les ardeurs de la concupiscence, parce que tout ici défie les règles ordinaires de la mortalité et reflète les caractères de la sainteté la plus parfaite. Marie dit à son tour : Si Dieu, en me conférant la maternité, me laisse ma virginité, « voici la servante du Seigneur, qu'il « me soit fait selon votre parole [1] ». Oh ! que Marie est heureuse d'avoir cru ; Celui que le monde ne peut contenir, elle l'a porté dans son sein, l'a conçu par la foi et l'a formé de sa chair et de son sang ; de la virginité a germé la rédemption pour ceux qui croient.

3. O bienheureuse Marie, à quel titre avez-vous donc mérité de devenir la Mère du Sauveur ? Par quel privilége Celui qui vous a créée est-il venu à vous ? D'où vous vient une si grande faveur ? Vous êtes vierge, vous êtes sainte, vous avez fait un vœu ; ce que vous avez voué, vous l'avez reçu de lui, et cependant qu'il est grand, Celui que vous avez enfanté ! Réjouissez-vous, sainte virginité, réjouissez-vous d'être ainsi protégée par le message d'un Ange. Votre pudeur vous est conservée dans toute son intégrité, et pourtant vous êtes réellement la Mère du Sauveur. Votre enfantement sera célébré par toute l'armée angélique, par toute la milice céleste. Bientôt un ange va porter la bonne nouvelle de la naissance du Sauveur aux pasteurs qui veillaient dans les champs : « Bienheureux « les serviteurs que le Seigneur trouvera « éveillés lorsqu'il viendra [2] ». Jésus-Christ est venu pour nourrir ceux qui ont faim, pour rendre les captifs à la liberté, pour éclairer

[1] Ps. LXXXVI, 5. — [2] Coloss. I, 26. — [3] Luc, I, 34.

[1] Luc, I, 38. — [2] Id. XII, 37.

les aveugles, pour ressusciter les morts; des enfants de colère, qu'il fasse des vases de miséricorde, afin que tous ceux qui croient en lui aient la vie éternelle et louent avec les Anges la naissance du Sauveur.

DOUZIÈME SERMON.

LA NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST.

(SIXIÈME SERMON.)

ANALYSE. — 1. Joseph et Marie prennent part au recensement. — 2. Naissance de Jésus-Christ.

1. Après avoir longuement étudié le mystère de l'enfantement virginal et de la naissance de Jésus-Christ, il nous est donné de suivre dans tous ses détails le récit du saint Evangile : « Voici ce qui arriva dans ces jours : « César-Auguste ordonna par un décret d'o-« pérer le recensement de l'univers. Ce pre-« mier recensement se fit, etc. » Au moment de la naissance de Jésus-Christ, tout l'univers se fait enregistrer sur les rôles publics, parce que le tribut est dû à César, comme l'adoration est due à Dieu. La pièce de monnaie est marquée au coin de César, comme les hommes sont formés à l'image de Dieu. Le recensement du monde s'opère en ce moment, afin que l'image du roi soit empreinte sur la monnaie, et que l'image de Dieu soit réformée dans l'homme. C'est ainsi que le tribut était rendu à César et l'homme à Dieu, selon cette parole du Seigneur : « Rendez à César « ce qui est à César et à Dieu ce qui est à « Dieu [1] ». Alors, dit l'Evangile, s'accomplit le premier recensement; le premier quant au mystère, et non pas quant au temps; quant au mérite, et non pas quant à la classification; quant à la foi, et non pas quant à l'exécution matérielle. Depuis longtemps déjà l'univers payait le tribut aux Romains, ce qui suppose le cens établi; comment donc peut-on dire qu'il y eut, à la naissance du Sauveur, un premier recensement? n'y a-t-il pas là un enseignement mystérieux et prophétique? « Jo-« seph monta donc, afin d'inscrire son nom « sur les registres, avec Marie son épouse ». Cette parole : « Il monta », est parfaitement exacte, car c'est monter que de se diriger vers les choses divines. Il monta pour confesser qu'il était époux, et non mari; qu'il était chargé de prendre soin de l'enfant, et non pas de concourir à sa formation, et que cet enfant était tout à la fois et le Fils de Dieu et le Fils de l'homme. Marie monta également, afin de confesser qu'elle était plus encore la servante que la mère de son Fils; qu'elle avait reçu l'annonce de sa maternité, sans que sa chair en ressentît les atteintes; qu'elle portait le don de Dieu, et non pas un fardeau humain; car, du moment que la mère reste vierge, l'enfant qu'elle porte ne saurait être que l'œuvre de Dieu.

2. « Et pendant qu'elle était là, les jours de « l'enfantement furent accomplis »; ces jours sont plutôt des temps et des siècles que des jours proprement dits. Ecoutez l'Apôtre : « Quand la plénitude des temps fut arrivée, « Dieu envoya son Fils [1] » pour revêtir notre humanité. Le premier homme, accablé sous le poids du précepte, succomba. La postérité de Noé, en cherchant à s'élever dans le ciel, se sentit précipitée et confondue par la diversité des langues. Le peuple juif, impuissant à porter le fardeau de la loi, s'inclina de plus en plus vers la terre et préféra « être « comparé aux animaux sans raison [2] », quant

[1] Matth. XXII, 21.

[1] Galat. IV, 4. — [2] Ps. XLVIII, 13.

à ses œuvres, plutôt que de devenir leur égal par l'ignorance de la loi. C'est donc par un juste dessein que l'Auteur du monde attend le temps du monde et veut donner à ce monde le moyen de s'instruire, afin de l'amener à recevoir, si tard que ce soit, son Rédempteur, lui qui avait rejeté son Créateur parce qu'il n'avait pas encore l'expérience de son malheur. « Les jours de l'enfantement « furent accomplis, et elle enfanta un fils, « l'enveloppa de langes et le déposa dans une « crèche [1] ». Celui qui contient l'univers est renfermé dans le sein d'une femme ; l'Auteur de la nature prend lui-même naissance ; le Créateur des hommes et des temps devient le premier-né des hommes ; le Trésor du ciel est enveloppé sous la pauvreté des langes ; le Maître de la foudre fait entendre le gémissement de l'enfance ; Celui à qui toute créature est soumise est couché dans une étable. Sentez-vous, ô homme, quel est celui qui vous poursuit, afin de vous rappeler Jésus-Christ. Il entre dans le sein d'une femme, afin de vous y reformer ; il naît, afin de vous faire renaître à l'immortalité ; il devient le premier-né des hommes, afin de vous rendre participant de la nature divine. Voilà pourquoi le Christ est couché dans une crèche et devant de vils animaux, c'est afin de leur faire sentir, en quelque sorte, leur Créateur. Enfin il est placé dans une crèche, afin de réaliser cette parole du Prophète : « Le bœuf a re- « connu son possesseur, et l'âne l'étable « de son maître [1] ». Le Psalmiste avait dit également : « Seigneur, vous sauverez les « hommes et les animaux [2] ». Les hommes ne sont-ils pas comparés aux animaux, dans ces paroles du Sauveur : « Prenez sur vous mon « joug, car il est doux, et mon fardeau, car « il est léger [3] ? »

[1] Luc, II, 6, 7.

[1] Isa. I, 3. — [2] Ps. XXXV, 7. — [3] Matth. XI, 28, 29.

TREIZIÈME SERMON.

LA NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST.

(SEPTIÈME SERMON.)

ANALYSE. — 1. Nous devons naître avec Jésus-Christ par les bonnes œuvres. — 2. Nombreuses manifestations de Jésus-Christ. — 3. Naissance virginale de Jésus-Christ. — 4. Humilité et gloire de Jésus-Christ naissant. — 5. Conclusion.

1. Jésus-Christ naît d'une Vierge ; quel éclat ne jette pas sur le monde cette naissance du Sauveur ! En la méditant avec piété, nous mettons un terme à nos péchés, et, rejetant les habitudes criminelles de nos mauvaises actions, nous nous unissons à la vie nouvelle, nous renaissons avec Jésus-Christ naissant. De même qu'aujourd'hui, pour sauver le monde, Jésus-Christ est sorti du sein de Marie, de même le genre humain sort aujourd'hui du sein de Marie, c'est-à-dire des entrailles de l'Eglise, créé de nouveau par les sacrements mystiques et spirituels, et paraît à la lumière avec Jésus-Christ, et s'élance dans la voie qui mène au salut. Je vous parle ainsi, mes frères, parce que tous nous célébrons aujourd'hui en commun la naissance du Sauveur. Trop peu de chrétiens cherchent à se rendre compte du but et de l'auteur de cette naissance ; car si ce mystère était toujours présent à notre esprit, nous ne pécherions jamais ; et cependant tous disent : C'est aujourd'hui la naissance du Seigneur ; applaudissons par des bonnes œuvres, réjouissons-nous dans le Seigneur par des actions saintes, dépouillons notre malice à l'arrivée de Jésus-Christ et montrons-nous bons en toutes choses. Et pourtant, malgré ce lan-

gage, ils n'ont d'autres préoccupations que de satisfaire aux besoins de la chair et du sang, ils mêlent leur joie à des actions criminelles, tandis que leur âme, pour laquelle aucun bien n'est à négliger, reste privée de toute nourriture spirituelle, et tous leurs soins sont pour le corps, auquel ils n'osent imposer aucune privation en faveur de leur âme. Ceux qui célèbrent aussi indignement la naissance de leur Sauveur, est-il étonnant qu'ils soient comparés à des animaux sans raison, qui n'ont d'autre joie qu'à repaître leur corps ? Si donc nous sommes des fidèles et des chrétiens, rappelons-nous quel est Celui qui a daigné naître aujourd'hui, et à la vue de sa grandeur infinie, nous changerons promptement notre vie, parce que dans cette naissance nous reconnaîtrons Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est notre vie véritable et éternelle. Renonçons à nous-mêmes et commençons à vivre pour Celui qui a daigné pour nous non-seulement naître, mais encore mourir. Contemplez sa grandeur, pénétrez-vous de sa mansuétude, afin que vous méritiez de concevoir son infinie majesté. Aujourd'hui paraît pour nous à la lumière le suprême arbitre de la liberté, l'auteur de toute équité, le promoteur de la justice, le destructeur de l'orgueil, le principe de l'humilité, celui qui dissipe la discorde, nous ramène la paix, triomphe de la mort et nous procure la rédemption et la vie.

2. Mais Jésus-Christ nous a manifesté sous différentes formes son apparition sur la terre. D'abord, sur la terre, les anges le montrent aux bergers ; ensuite, dans le ciel, une étoile le désigne aux Mages ; dans les eaux du Jourdain, le Saint-Esprit le fait connaître clairement ; enfin il se manifeste lui-même dans le vin de Cana. Tous ces prodiges ont pour but de prouver aux hommes que Celui qui, en se faisant homme, leur est apparu dans un tel état d'abaissement, est véritablement Dieu ; toutes ces merveilles confondent les incrédules qui ne voulaient voir en lui qu'un homme, et confirment d'une manière éclatante la foi des fidèles. Autrefois les enfants d'Israël, sûrs d'échapper à la haine des Egyptiens par le miracle de la mer Rouge, virent marcher à leur tête la colonne de nuée qui s'obscurcissait pendant le jour pour leur servir de guide, et se transformait en une colonne de feu qui les inondait de lumière pendant la nuit. Autant cette colonne projetait de clarté pour les Juifs fidèles, autant elle projetait d'obscurité pour les Egyptiens incrédules. Figuré par cette colonne, le Sauveur s'est toujours rendu visible pour affermir la foi des croyants, et aujourd'hui, au moment même de sa naissance, il se manifeste de la manière la plus éclatante au genre humain tout entier, pour l'empêcher de périr éternellement. Il était apparu à Abel pendant ses sacrifices, à Noé dans la construction de l'arche, à Abraham, le père des croyants, à Isaac bénissant son fils, à Jacob fuyant la colère d'Esaü, à Moïse paissant les troupeaux ; c'est lui qui fit entrer Josué dans la terre promise, où devaient couler pour lui des ruisseaux de lait et de miel ; c'est lui qui affermit le trône de David, accorda la sagesse à Salomon, entoura d'honneurs le sacerdoce. Or c'est ce même Sauveur qui, aujourd'hui, a daigné prendre la forme d'esclave, afin de rendre participants de sa propre nature tous ses serviteurs dévoués, et d'en faire, par l'adoption, les enfants de son Père tout-puissant. Engendré du Père avant tous les temps, et sans le concours d'aucune mère, il a créé le monde ; il est né dans le temps d'une mère vierge, sans le concours d'aucun homme, et a purifié le monde de toutes ses souillures. Né de la bouche du Père, il a créé tout ce qui existe ; né d'une mère vierge, il a réparé toutes les brèches faites au monde par le péché.

3. Lecteur, redoublez de vigilance et d'attention lorsque vous entendez dire que le Verbe s'est incarné dans le sein d'une vierge pour la rédemption du monde. Vous avez été formé d'une terre vierge, parce que la vie a précipité le monde dans la mort. Voilà pourquoi il a été nécessaire que le Sauveur, sorti d'un enfantement virginal, arrachât le monde à l'abîme de la mort pour le rappeler à la vie, et que Celui qui est né d'une vierge, comme homme, triomphât du prince de la mort qui avait vaincu l'homme créé d'une terre vierge. Le premier homme a été vaincu, et il a perdu la vie pour sa postérité ; l'Homme-Dieu a vaincu et il a rendu aux hommes la vie qu'ils avaient perdue. Le premier Adam est devenu le chef de tous les mourants ; le second Adam est devenu le chef de tous ceux qui passent de la mort à la vie. Marie a enfanté un Fils qui devait faire de tous les hommes des enfants de Dieu, qui devait nous sous-

traire à l'ignominie de la mort et obtenir la vie éternelle à ce monde condamné à mourir. Sur la terre une Vierge-Mère engendre son Fils en forme d'esclave, et dans le ciel ce même Fils est reçu comme souverain Maître par Dieu son Père. Une Mère engendre un Fils dont elle attend sa propre nourriture, et, simple créature, elle porte dans son sein Celui devant qui le ciel n'est rien. Dans cet enfantement glorieux, ses entrailles rayonnaient de gloire plutôt qu'elles ne souffraient, l'enfant divin croissait dans son sein et formait pour sa mère un fardeau céleste qu'elle portait sans en être surchargée. Son sein renfermait Celui que les cieux ne sauraient contenir, et elle enfanta Celui qui, loin de souiller sa mère, devait par sa naissance purifier le monde de toute souillure. Sainte, elle a cru; sainte, elle a conçu ; mais elle a été rendue plus sainte encore par son enfantement. Le Verbe n'était que son Epoux, mais il devient son Fils par l'Incarnation ; il était son Créateur, et c'est d'elle qu'il reçoit la vie.

La foi de Marie a été pour elle le principe de sa maternité divine; l'Archange en a été le héraut. Elle devint mère et épouse vierge, et elle eut pour époux Jésus-Christ même qu'elle enfanta. Jésus-Christ n'est-il pas le Verbe sorti de la bouche du Père ? Reçu par la Vierge immaculée, il revêtit dans son sein l'humanité à laquelle il devait rester éternellement uni, selon cette parole du Saint-Esprit s'exprimant par la sagesse de Salomon : « La Sagesse s'est choisi une demeure [1] ». Quelle est cette Sagesse, sinon le Fils de Dieu engendré du Père avant tous les temps? Quelle est cette demeure qu'il a choisie, si ce n'est l'homme-Christ Jésus dont il s'est revêtu, que la glorieuse Vierge a engendré, que le Saint-Esprit a formé, que l'archange Gabriel a annoncé, que le chœur des anges a célébré, que l'étoile éclatante a manifesté? Marie n'a été rendue féconde que par Celui-là même qu'elle devait enfanter, et comme la lumière n'a aucun poids, la grossesse de Marie ne fut nullement pour elle un fardeau ; elle tressaillait, au contraire, parce qu'elle n'ignorait pas ce qu'elle portait. Marie est devenue la Mère de Celui qui n'avait pas de père selon la chair. O heureuse Vierge, qui, devenant un nouveau ciel, a mérité de porter Dieu lui-même? Le Saint-Esprit parlait par l'ange et, en l'écoutant, Marie se sentit pénétrée de son ombre vivifiante.

4. Le Roi des rois, repoussé de partout, ne trouva d'asile que dans une grotte; il eut pour berceau une crèche, et la plume fut pour lui remplacée par le cilice. Le ciel verse sa rosée divine, et une Vierge enfante; les étoiles brillent dans le ciel, et les rois tremblent sur la terre. Les anges tressaillent d'allégresse, les bergers sont saisis d'étonnement, les mages consultent les habitants de Jérusalem, et les princes des Juifs sont confondus. Les Prophètes se réjouissent de trouver en Jésus-Christ l'accomplissement de toutes leurs prophéties. « Abraham a vu ce jour, et il s'en « est réjoui [1] ». Car aujourd'hui dans sa race toutes les nations ont accès à l'héritage de l'éternelle promesse. Vous avez accompli, Seigneur, ce que vous avez promis dans le passé et vous avez prouvé que vous réaliserez toujours l'objet de vos serments. Car, Seigneur, vous êtes fidèle dans vos promesses, et dans la naissance de Jésus-Christ tout est arrivé comme vous l'avez promis à Abraham. De même tout ce que vous promettez maintenant à votre Eglise, vous l'accomplirez au second avénement du Sauveur. Celui qui nous apparaît aujourd'hui sur la terre pour sauver le monde, vous apparaîtra un jour au milieu des élus pour rendre à chacun selon ses œuvres. Aujourd'hui se manifeste le maître des archanges, la lumière des anges, l'arbitre des siècles, le libérateur de tous ceux qui cherchent en lui leur refuge, la gloire de l'intégrité, la couronne de la virginité, le secours de la chasteté, le port de la foi, l'aliment de l'innocence, le destructeur des vices, le roi des siècles, l'ami des fidèles, le rémunérateur de la vertu, l'attrait des conversions, la purification des souillures, la guérison des blessures, le guide de la vie, le secours des faibles, le modèle des saints, la voie des Prophètes, l'harmonie du Psalmiste, le charme de la pureté, l'intelligence des voyants, la force de ceux qui persévèrent, la direction du bon chemin, le repos de ceux qui sont agités, le rafraîchissement de ceux qui ont soif, le pardon des péchés, le maître des Apôtres, le précepteur du monde, le persécuteur du démon. C'est Lui qui proclame toute la sagesse des Prophètes; c'est Lui que prêchent toutes les voix des saints; la foule des Apôtres se pros-

[1] Prov. IX, 1.

[1] Jean, VIII, 56.

terne à ses pieds; les saints célèbrent ses louanges; il est la vraie foi de ceux qui croient; il est la solution de toutes les discussions; il est la porte du paradis et le principe de la vie éternelle.

5. Que tout âge et toute condition prêtent l'oreille: Marie a contracté alliance dans son enfantement; sa sainteté s'est accrue dans sa maternité; en devenant mère, elle a doublé son intégrité, elle a couronné sa virginité. Jésus-Christ naissant a prêté secours aux veuves, il est devenu l'appui des orphelins, l'assistance des pauvres, la vue des aveugles, le bâton des boiteux et la nourriture de ceux qui ont faim. Il est enfant parmi les hommes, jeune parmi les forts, beau parmi les anges, perle céleste, héraut de la paix, olivier de l'Eglise, vigne des martyrs, aliment de tous les siècles. Aujourd'hui nous est manifesté dans la chair Celui qui règne avec le Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

QUATORZIÈME SERMON.

LA NAISSANCE DU JÉSUS-CHRIST.

(HUITIÈME SERMON.)

ANALYSE. — 1. L'Ange envoyé à Marie. — 2. Nativité de Jésus-Christ.

1. Nous célébrons ce grand jour dans lequel le Dieu Tout-Puissant est descendu du ciel, et, par sa naissance, a brillé parmi les hommes d'une gloire toute nouvelle. Le prince des anges est descendu; il a entendu les gémissements des malheureux, et il est venu arracher les hommes aux ténèbres du péché. Le monde tout entier gisait la proie de l'enfer, et ses misères auraient achevé de le corrompre, si Jésus-Christ n'était promptement descendu sur la terre. La Vierge Marie nous a procuré un remède aussi grand qu'efficace, et maintenant les hommes, jusque-là courbés vers l'abîme, ont reconquis le droit de monter au ciel. Au premier jour du monde Eve avait distillé dans nos veines un venin mortel; mais Marie, en engendrant le Christ, nous a mérité une glorieuse liberté. Quoi de plus beau que cette salutation que lui adresse l'envoyé de Dieu, l'ange Gabriel? C'est le ciel qu'il salue sur la terre: « Je vous salue, Marie, « pleine de grâce, le Seigneur est avec vous [1] ». Car il convient que ce soit en ces termes que je salue la Mère de mon Dieu. J'ai été choisi et envoyé vers vous, et non pas vers Abraham, Isaac, ou Jacob. Car ceux qui étaient dans les liens du mariage n'ont pu me contempler. Un ange vierge et une femme vierge, un ange et la Mère de Dieu. A ma voix, vos oreilles se sont ouvertes, afin que le Saint-Esprit daignât vous pénétrer de sa présence; « vous êtes « bénie entre toutes les femmes », car devant vous sont saisies d'admiration toutes les nations et les puissances angéliques. Quand les Gentils apprendront qu'une vierge a conçu et est restée vierge dans son enfantement, ils se convertiront à la foi, parce que le monde n'a jamais connu un tel enfantement et n'a jamais contemplé un Dieu vivant parmi les hommes. Les Juifs sécheront d'envie, mais ils ne pourront nous ravir le Christ Notre-Seigneur; les incrédules voudront détruire notre foi, mais ils resteront frappés d'impuissance. La libéralité divine resplendira dans toute sa magnificence.

2. C'est au milieu de ces circonstances mystérieuses que le Verbe de Dieu, porté, pour ainsi dire, sur la parole de l'ange, pénétra dans le sein de Marie, mettant le sceau à son

[1] Luc, I, 28.

intégrité et à la virginité de son enfantement divin. Celui qui, dans l'Eden, avait employé une terre vierge pour former l'homme, créa le second Adam dans le sein d'une vierge ; et comme le premier Adam, créé âme vivante, dépouilla sa postérité des biens qui lui avaient été accordés, de même le second Adam est venu nous rendre tous ces biens dans l'Esprit vivificateur, après avoir replacé l'homme dans un état supérieur à celui dont il jouissait d'abord. Incrédule, vous doutez qu'une vierge ait pu concevoir ou enfanter. Mais ne voyez-vous pas que, parmi les abeilles, toutes les mères sont vierges ? elles conçoivent par la bouche dans le baiser des fleurs, et elles engendrent par la rosée du ciel, comme elles-mêmes ont été engendrées ; elles sortent filles vierges, et cependant, en revenant vierges, elles se connaissent vierges et mères. De même Marie ne connaît pas d'homme, et cependant elle enfante ; elle n'a reçu aucun mari de la terre, mais elle a reçu un fils du ciel. Celui qu'elle nous donne par son enfantement virginal, se révèle lui-même dans sa toute-puissance comme étant le Fils de Dieu ; comment exprimer un tel prodige ? Les cantiques des anges, l'admiration des bergers, les déclarations des Mages, l'éclat de l'étoile, la persécution d'Hérode, le ravissement de Siméon, les prédications de Jean, les cieux ouverts, la voix même de Dieu, tout cela manifeste Jésus-Christ et le proclame le Fils unique du Père. Le Saint-Esprit le manifeste à son tour en descendant sur lui en forme de colombe, et une clarté divine l'entoure d'une splendeur céleste; c'est ainsi que les cieux nous montrent Dieu descendu parmi les hommes et annoncent au genre humain qu'il trouvera son salut dans le Fils de Dieu qui règne avec le Père et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

QUINZIÈME SERMON.

LA NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST.

(NEUVIÈME SERMON.)

ANALYSE. — 1. La naissance du Sauveur annoncée par les Prophètes. — 2. Actions de grâces à Jésus-Christ naissant. — 3. Il vient pour exercer miséricorde. — 4. Nécessité de nous attacher à lui. — Exhortation à une vie sainte. — 6. L'univers entier doit tressaillir à la naissance du Sauveur.

1. Nous célébrons aujourd'hui, mes frères, la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; aujourd'hui « la vérité est sortie de la terre, « et la justice nous a regardés du haut du « ciel [1] » ; aujourd'hui le Sauveur a daigné naître dans la chair ; aujourd'hui, lumière du monde, il s'est élevé pour arracher le monde à sa ruine ; aujourd'hui, lumière éternelle, ou plutôt soleil de justice plus éclatant que toute lumière, il est sorti du sein virginal de Marie. C'est le jour de notre rédemption, de notre salut, « de la voie, la vérité et la vie [2] » ; c'est le jour où notre héritage, notre royaume, notre paradis, en un mot le Christ Jésus, est sorti de la terre, c'est-à-dire de la bienheureuse Marie. Aujourd'hui, en revêtant notre chair, l'invisible Divinité s'est rendue visible aux hommes ; aujourd'hui Dieu nous est apparu dans la nature de l'homme. « Nations « entières, applaudissez des mains, célébrez « votre Dieu dans les chants de l'exaltation [1] » ; car « un enfant nous est né, le Fils nous a « été donné, il porte sa puissance sur ses « épaules et il sera nommé l'Ange du grand

[1] Ps. LXXXIV. — [2] Jean, XIV, 6.

[1] Ps. XLVI, 2.

« conseil, le Dieu fort, le Prince de la paix, le « Père du siècle futur [1] ». Aujourd'hui, mes frères, s'est accomplie cette prophétie d'Isaïe : « Voici qu'une Vierge concevra et enfantera un « Fils qui sera nommé Emmanuel, c'est-à-dire « Dieu avec nous [2] ». Aujourd'hui s'est réalisé cet oracle du saint prophète Habacuc, s'écriant avant la venue de Jésus-Christ : « Seigneur, « j'ai entendu votre voix, et j'ai craint ; j'ai « considéré vos œuvres, et j'ai été frappé d'é« tonnement [3] ». Puis, comme si quelqu'un lui eût demandé quelle est cette œuvre qui le frappe d'étonnement, il répond immédiatement : « Vous serez reconnu entre deux ani« maux », c'est-à-dire dans l'étable, où le bœuf et l'âne mangent le foin et la paille, et où vous vous cacherez pour échapper à la fureur d'Hérode.

2. Telle est, mes frères, la joie à laquelle nous convie la solennité de ce jour ; le bonheur que nous a procuré la miséricorde de Jésus-Christ est si grand, qu'au moment même où « nous étions assis dans les ténèbres « des péchés et dans l'ombre de la mort [4] », la lumière de Jésus-Christ a brillé à nos yeux, et par là nous avons mérité « le nom et la « qualité d'enfants de Dieu [5] ». Nous devons ce bienfait à Celui dont il est dit : « Au com« mencement était le Verbe, et le Verbe était « en Dieu, et le Verbe était Dieu ». Or, « Celui « par qui tout a été fait, et sans lequel rien « n'a été fait [6] », s'est profondément humilié dans sa naissance, afin de nous relever de notre profonde bassesse ; il s'est manifesté sur la terre, afin de nous montrer le chemin qui conduit au ciel. Quel jour de gloire et de bonheur ! Quelle langue humaine serait capable de le célébrer dignement ! Toutefois, si elle est ineffable, la faveur que Jésus-Christ nous accorde aujourd'hui gratuitement dans sa naissance ; si cette faveur surpasse infiniment toute la reconnaisssance que nous pourrions témoigner à Dieu, ne laissons pas cependant de rendre au Seigneur toutes les actions de grâces dont nous sommes capables. « Confessons ses bienfaits en sa présence, et « faisons éclater notre jubilation dans de « saints cantiques [7] » ; que notre cœur lui parle, que nos lèvres redisent sa gloire ; que personne ne s'abstienne de cette louange, et sachons que notre silence serait un signe d'ingratitude : nous vous rendons grâces, ô Christ, notre Sauveur, notre Rédempteur et notre appui, souverain maître et ordonnateur du monde ; vous étiez avec le Père et le Saint-Esprit ; vous régniez en souverain absolu dans le ciel, et pour nous vous avez pris la forme d'esclave.

[1] Isa. IX, 6. — [2] Id. VII, 14. — [3] Habac. III, 2. — [4] Isa. IX, 2. — [5] I Jean, III, 1. — [6] Jean, I, 1-3. — [7] Ps. XCIV, 2.

3. C'est ce bienfait, mes frères, qu'avec la grâce de Dieu j'essaie de dérouler sous vos yeux, en vous rappelant que ces dons nous ont rendu nos droits au royaume éternel. Aspirez aux biens éternels avec une ferme confiance ; puisque Jésus-Christ vient à vous, cherchez la compagnie des anges et la société des saints. Pour nous, le Créateur des temps s'est soumis à la condition du temps ; pour nous, l'Auteur et le Créateur de toutes choses s'est soumis aux lois de la création temporelle. En naissant aujourd'hui d'une Vierge, Jésus-Christ aurait-il eu besoin de nous? bien plutôt c'est notre profonde misère qui réclamait un tout-puissant auxiliaire. En effet, s'il ne se fût humilié pour nous, il ne nous aurait pas délivrés de notre misère. Il a vu que l'homme, « qui n'est que cendre et pous« sière [1] », paille et étoupe, sang et humeur, périrait dans sa misère, resterait l'esclave du démon orgueilleux, négligerait les ordres du Seigneur et serait éternellement privé du royaume des cieux. Le Verbe est descendu dans la chair et s'est fait homme, afin qu'à son exemple nous devenions des dieux. Pour sa naissance il a pris en quelque sorte modèle sur la nôtre, et il nous invite à imiter son humilité : « Venez à moi, vous tous qui êtes « accablés de peines et de fardeaux », qui sentez sur vous le poids écrasant du joug du démon, c'est-à-dire de l'orgueil, de la méchanceté, de l'iniquité et du péché. Vous souffrez de tout cela, mais « venez à moi », c'est-à-dire humiliez-vous, comme vous voyez que je m'humilie moi-même, « et je vous soula« gerai [2] » ; car si vous ne commencez par vous humilier, vous ne pourrez vous élever. Rejetez loin de vous le fardeau de vos péchés, ce joug que le démon vous imposait jusqu'alors, et « prenez mon joug, car il est doux, et « mon fardeau, car il est léger », afin que vous imitiez en tout mon humilité. Vous qui n'êtes qu'une simple créature et l'ouvrage de mes mains, vous auriez pu rejeter l'humilité ; voilà pourquoi je l'ai pratiquée moi-même

[1] Gen. XVIII, 27. — [2] Matth. XI, 28.

le premier, en me revêtant de la chair, moi qui suis votre Dieu, votre créateur et qui, pour votre salut, accomplis en tout la volonté de mon Père. « Qu'il suffise au disciple de « ressembler à son précepteur, et au servi- « teur de ressembler à son maître [1] ». Si je suis votre précepteur, où est l'honneur que vous me rendez? Et si je suis votre maître, où est la crainte dont vous m'entourez? Si vous aimez votre précepteur, montrez les œuvres de votre charité ; et si vous craignez votre maître, donnez des témoignages de votre crainte. « Pourquoi me dire : Seigneur, « Seigneur, et ne pas faire ce que je vous « commande [2] ?

4. Réunissons-nous donc en ce jour, d'un commun accord, pour célébrer Jésus-Christ naissant de la Vierge Marie; craignons, louons, honorons, aimons-le puisqu'il nous a aimés le premier [3]. Si son amour pour nous n'avait pas été purement gratuit, aujourd'hui il ne serait pas né de la chair, et nous ne trouverions pas dans sa naissance une cause de joie si légitime. Recevons Notre-Seigneur avec un esprit pur, une charité ferme, une foi inébranlable, une chasteté sans tache, conservons-le, ne le repoussons point par nos péchés; car il nous abandonnerait, et en se retirant il nous laisserait pauvres et orphelins; offrons-lui une sainte hospitalité, une demeure chaste, un corps mortifié; soyons pour lui un temple, puisque c'est de nous qu'il est écrit : « Vous êtes le temple de Dieu, et l'Esprit de « Dieu habite en vous [4] ». Si l'Esprit-Saint habite en nous, nécessairement le Père y habite également, parce que le Saint-Esprit est consubstantiel au Père et au Fils ; et là où habitent le Père et le Saint-Esprit, il est nécessaire que le Fils y habite également, puisque le Fils n'a jamais été sans le Père, ni le Père sans le Fils, ni le Saint-Esprit sans le Père et le Fils ; car la Trinité est absolument indivisible, et cette Trinité est un seul Dieu. Donc, que dans aucun chrétien ne se trouvent les œuvres du démon.

5. Mes frères, mes fils, nous avons changé de Père, il est juste que nous changions d'héritage. Jusque-là le démon était notre père ; que Jésus-Christ le soit maintenant ; par conséquent délivrons-nous du péché et servons Dieu. Quel charme pouvons-nous trouver encore dans les choses mortelles? Malgré nos efforts, pouvons-nous retenir notre vie fugitive? Une plus grande espérance vient de briller sur la terre, Jésus-Christ Notre-Seigneur a daigné naître dans la plénitude des temps afin de relever les hommes terrestres par la promesse d'une vie céleste ; livrons-nous aux flammes de cette charité divine, et, pour Jésus-Christ, « regardons comme de l'ordure [1] » tout ce que nous voyons sur la terre; car à la fin du monde tout cela sera détruit. A notre mort, sachons-le bien, nous n'emporterons rien que nos propres œuvres ; bonnes ou mauvaises, ces actions nous suivront au jour du jugement devant le tribunal de Jésus-Christ. N'hésitons donc pas à faire des choses passagères et périssables comme une monnaie pour acquérir les biens éternels ; « avec « l'argent » que nous possédons, « faisons- « nous des amis qui nous reçoivent dans les « tabernacles éternels [2] » ; c'est-à-dire, attachons-nous les pauvres, les indigents, les faibles, les boiteux, les aveugles, les malheureux de toute sorte, afin que, aidés par leurs prières, nous méritions d'être introduits avec eux dans le royaume de Jésus-Christ, par la médiation de Jésus-Christ lui-même, dont nous célébrons aujourd'hui la naissance et qui est né miraculeusement du sein virginal de Marie, sans porter aucune atteinte à son intégrité. Cette intégrité, cette virginité sans tache de Marie est l'œuvre de la puissance divine; mais j'admire encore davantage cette infinie miséricorde, car que nous aurait-il servi que le Fils de l'homme pût naître ainsi, s'il ne l'avait pas voulu? Fils unique du Père, il naît aujourd'hui Fils unique de sa mère, et il naît de celle que lui-même avait créée pour en faire sa mère. Fils éternel du Père, il sort enfant d'un jour, du sein de sa mère ; son Père ne fut jamais sans lui ; et sans lui sa mère n'eût jamais été.

6. Vierges de Jésus-Christ, tressaillez de joie ; à vos rangs appartenait la Mère de Jésus-Christ. Vous n'avez pu enfanter le Christ, mais à cause de Jésus-Christ vous avez refusé d'enfanter. Celui qui n'est pas né de vous est né pour vous. Toutefois, si vous vous souvenez de ses paroles, comme vous devez vous en souvenir, vous êtes aussi sa mère, puisque vous faites la volonté de son Père. N'a-t-il pas dit lui-même · « Quiconque fera la vo-

[1] Matth. x, 21, 25. — [2] Luc, vi, 46. — [3] Jean, iv, 19. — [4] I Cor. iii, 16.

[1] Philipp. iii, 8. — [2] Luc, xvi, 9.

« lonté de mon Père, celui-là est mon frère, « ma sœur et ma mère [1] ». Réjouissez-vous également, veuves de Jésus-Christ, parce qu'à Celui qui a rendu la virginité féconde vous avez voué la chasteté de la continence. Que la chasteté conjugale se réjouisse également; soyez dans l'exaltation, vous tous qui vivez dans la fidélité avec vos épouses, et conservez dans votre cœur ce que vous avez perdu dans votre corps. Si, dans le mariage, la chair ne peut conserver son intégrité, que la conscience du moins reste vierge dans le cœur. Et comme Jésus-Christ est la charité, la paix et la justice, concevez-le par la foi, enfantez-le par les œuvres, afin que votre cœur fasse dans la loi de Jésus-Christ ce que le sein de Marie a fait dans la foi du Sauveur, et qu'ainsi vous méritiez l'accomplissement des promesses de Jésus-Christ, qui vit et règne dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Matth. XII, 50.

SEIZIÈME SERMON.

LA NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST.

(DIXIÈME SERMON.)

ANALYSE. — 1. La naissance de Jésus-Christ est pour tous une cause de joie. — 2. Jésus-Christ vient pour relever le genre humain.

1. Notre-Seigneur est né aujourd'hui, et toute créature est invitée à la joie par ces paroles du Prophète : « Que les cieux se ré« jouissent et que la terre tressaille; que la « mer s'agite et toute sa plénitude [1] ». Par les cieux, entendez les chœurs des anges qui occupent les trônes célestes et qui, apparaissant aux bergers, font entendre cet hymne de joie : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, « et paix sur la terre aux hommes de bonne « volonté [2] ». La terre désigne la nature humaine, et la mer le monde tout entier et tout ce qu'il renferme; or, c'est à tout cet univers que la naissance de Jésus-Christ a procuré une joie immense. Jésus-Christ est né d'une Vierge, afin que nous naissions du Saint-Esprit. Celui qui a été engendré du Père avant tous les siècles, est né aujourd'hui d'une mère vierge. Engendré par Marie, il est demeuré dans le Père. Celui qui est éternellement a été fait ce qu'il n'était pas en demeurant ce qu'il était. Il n'était pas homme, et il s'est fait homme, selon cette parole de l'Apôtre: « Il est né d'une vierge, il s'est sou« mis à la loi, afin de racheter ceux qui « étaient sous la loi [1] » ; mais il est demeuré ce qu'il était, c'est-à-dire Dieu. Sa naissance selon la chair a été le principe de notre salut, mais sans le priver de quoi que ce soit; car elle nous a procuré l'adoption des enfants de Dieu, et Jésus-Christ est resté essentiellement dans la divinité avec le Père.

2. Celui qui était la grandeur infinie s'est abaissé, afin de nous relever de notre profond abaissement. En effet, avant la venue du Sauveur, la nature humaine gisait accablée sous le poids du péché. Il est vrai que c'était par sa volonté propre que l'homme s'était courbé sous le joug, mais il ne pouvait se relever par ses propres forces. Cet esclavage sous lequel gémissait la nature humaine nous est dépeint dans ces paroles du Prophète : « Je suis devenu malheureux, je suis « écrasé jusqu'à la fin, et je marchais attristé « pendant tout le jour [2] ». « Pendant tout le « jour », c'est-à-dire pendant les siècles qui ont précédé la venue du Sauveur; car alors le genre humain marchait tristement courbé

[1] Ps. XCVII, 7. — [2] Luc, II, 14.

[1] Galat. IV, 4, 5. — [2] Ps. XXXVII, 7.

vers la terre, et il ne trouvait personne qui pût le relever ni l'arracher à l'abîme du péché. C'est dans ce but que Notre-Seigneur est venu, et rencontrant cette femme courbée que « Satan retenait liée depuis dix-huit ans, « sans qu'elle pût se redresser [1] », il la guérit lui-même par la puissance de sa divinité. L'état physique de cette femme était l'image de l'état moral du genre humain ; comme sa guérison est l'image de la liberté que nous a rendue le Sauveur en brisant les liens sous lesquels Satan nous retenait captifs, et en nous permettant de regarder le ciel. Si donc autrefois nous marchions dans la tristesse sous le poids de toutes nos misères, aujourd'hui regardons le médecin qui vient à nous, et tressaillons de joie [1].

[1] Luc, XIII, 11-16.

[1] La suite de ce sermon se retrouve textuellement dans le sermon CLXXXVI, tome VII, page 135, numéro I, commençant à ces mots : Si donc le Verbe fait chair, etc.

DIX-SEPTIÈME SERMON.

LA NAISSANCE LE JÉSUS-CHRIST.

(ONZIÈME SERMON.)

ANALYSE. — 1. Jésus-Christ est descendu du ciel pour nous sauver. — 2. Marie mère et vierge. — 3. La virginité de Marie prouvée contre les Manichéens.

1. La sainte et glorieuse solennité de ce jour jette partout le plus vif éclat et apporte le salut au genre humain tout entier. Le Seigneur a vu la terre couverte de péchés et plongée dans l'abîme où l'avait précipitée l'ennemi de tout bien, mais il a daigné la secourir par Jésus-Christ. Il ne s'est pas contenté de ce qu'il faisait autrefois, d'envoyer des Prophètes pour prêcher aux hommes et les détourner des piéges de l'enfer. Le Père de famille a vu qu'il était méprisé dans la personne de ses envoyés ; il s'est dit à lui-même : « Que ferai-je ? ne dois-je pas leur en« voyer mon Fils unique et bien-aimé ? peut« être ils le respecteront [1] ». En effet, tout homme, fût-il juste, porte en lui-même la trace du péché, il participe aux misères communes, et a lui-même besoin de miséricorde ; « car tous cherchent leur propre gloire et « non pas celle de Jésus-Christ [2] ». Le premier des Prophètes ainsi envoyés fut Moïse, ensuite Aaron, Isaïe, Jérémie, Elie et les autres, et aucun d'entre eux n'a pu nous procurer la guérison ; car pour cela il nous fallait voir Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le Sauveur eut pitié de nous, il descendit vers nous, n'ayant en lui-même ni ruse ni péché, ni mélange d'aucun mal; car il est la justice, l'innocence, la sainteté même, brillant « comme l'argent « purifié au creuset, purifié sept fois [1] » ; loin d'avoir en lui-même aucun péché, il est venu pour condamner celui qui « a fait le péché et « qui possédait l'empire de la mort [2] ».

2. Alors fut accompli cet oracle d'Isaïe : « Voici venir le Seigneur sur une nuée lé« gère [3] ». Quelle est cette nuée légère, sinon la Vierge Marie, qui n'a jamais ressenti le poids d'aucun péché ? Après le ciel, elle a pu porter le Seigneur, puisqu'elle a mérité de rester vierge après l'enfantement. Le Roi des anges s'est renfermé dans sa créature, et il a apparu parmi les hommes comme une perle éclatante et précieuse. Quelle et combien grande fut la Vierge Marie, qui a pu porter le Seigneur, quand le ciel et la terre sont impuissants à le contenir ; elle a

[1] Matth. XXI, 37. — [2] Philipp. II, 21.

[1] Ps. XI, 7. — [2] Hébr. II, 14. — [3] Isa. XIX, 1.

porté dans son sein le Verbe fait chair, sans en ressentir aucun poids. Pourquoi ne ressentit-elle aucun fardeau ? parce que la lumière est impondérable. Quel fardeau pouvait ressentir la sainte Vierge Marie, puisque le Seigneur s'était reposé en elle « comme la pluie « descend sur la toison [1] ? » Elle mit au jour la perle précieuse, et sa virginité n'en éprouva aucune atteinte.

3. Plusieurs hérétiques, et en particulier les Manichéens, soutiennent que le Seigneur n'a pu naître d'une femme. Le Manichéen s'écrie : Je ne reçois ni Moïse ni les Prophètes. Eh quoi, Manichéen ! que faites-vous donc de l'apôtre saint Paul qui prélude ainsi dans son épître aux Romains : « Paul, servi-« teur de Jésus-Christ, appelé à l'apostolat, « choisi pour l'Evangile de Dieu, qu'il avait « promis auparavant par ses Prophètes dans « les saintes Ecritures, touchant son Fils qui « lui a été donné de la race de David selon la « chair [2] ». C'est en vain, ô Manichéen, que vous vous élevez contre le Prophète, puisque l'Apôtre vous atteste que « le Fils de Dieu a « été fait de la race de David selon la chair ». Ce que les Prophètes avaient prévu et annoncé, les Apôtres l'ont vu et prêché. Qu'était-il, et qu'a-t-il été fait ? Il était le Verbe, et le Verbe s'est fait chair ; le Fils de Dieu est devenu le Fils de l'homme. Il était Dieu, et il s'est fait homme ; il a revêtu notre humanité sans perdre sa divinité ; il s'est abaissé et il est resté le Très-Haut ; il s'est fait homme sans cesser d'être Dieu. Voici ce que nous dit lui-même le Créateur des hommes, le Fils de l'homme : Qu'est-ce qui vous scandalise dans ma naissance ? La convoitise n'est entrée pour rien dans ma conception ; je suis le créateur de la mère qui m'a donné la naissance ; j'ai moi-même préparé et purifié la voie que je devais suivre dans ma course. Cette femme que vous méprisez, ô Manichéens, c'est ma mère ; c'est moi qui l'ai créée de ma propre main. Si j'ai pu me souiller en la formant, j'ai pu me souiller en sortant de son sein. De même que, dans mon passage, sa virginité n'a subi aucune atteinte ; de même ma souveraine majesté n'a reçu aucune souillure. Le rayon du soleil peut dessécher un marais de fange, sans en être aucunement souillé ; combien plus la splendeur de la lumière éternelle peut-elle purifier tout ce qu'elle touche, sans en recevoir aucune souillure. Insensés, où donc trouvez-vous des taches en Marie, puisqu'elle a conçu en dehors de toute concupiscence, et qu'elle a enfanté sans aucune douleur ? Des souillures dans une mère vierge qui n'a jamais connu d'homme ? des souillures dans une demeure dont personne ne s'est jamais approché ? Dieu seul vint à elle ; il y prit un vêtement qu'il n'avait pas ; et, la trouvant fermée, il la laissa fermée. De même qu' « il est le seul « libre entre les morts [1] », de même la pudeur de la Mère dont il est né est seule restée dans toute son intégrité ; car la Vierge a enfanté un Fils vierge et est demeurée vierge ; vierge avant l'enfantement, vierge après l'enfantement. Elle conçoit, et elle est vierge ; elle engendre, et elle demeure vierge. Eve par sa désobéissance a mérité le châtiment ; Marie par son obéissance a obtenu la grâce, parce qu'elle a engendré le Sauveur de tous les croyants, Celui qui vit avec le Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Ps. 31, 6 — [2] Rom. I, 1-3.

[1] Ps. LXXXVII, 6.

DIX-HUITIÈME SERMON.

LA NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST.

(DOUZIÈME SERMON.)

ANALYSE. — 1. La naissance de Jésus-Christ, cause de notre joie. — 2. Jésus-Christ à la fois Dieu et homme. — 3. Le Verbe en s'incarnant conserve la forme de Dieu et prend la forme d'esclave. — 4. Jésus-Christ a prouvé par ses œuvres qu'il est à la fois Dieu et homme.

1. Mes frères, je rends grâces au Seigneur notre Dieu de voir qu'il n'est point nécessaire de vous apprendre quelle est la solennité de ce jour, puisque votre dévotion a prévenu notre enseignement. Sur les mystères que nous célébrons, les oracles des Prophètes et de l'Evangile se sont réunis pour nous rappeler ce que la foi nous a déjà enseigné. Puissiez-vous donc, par la grâce de Dieu, conformer toujours, comme aujourd'hui, vos œuvres avec la lecture des Ecritures ! puissiez-vous réaliser dans votre conduite la sainteté que vous prescrivent les commandements divins ! Notre Sauveur nous est né aujourd'hui, tressaillons de joie ; quand la source des joies nous apparaît, pourrions-nous être dans la tristesse ? Or, la joie convient à tous, parce que c'est pour tous que Jésus-Christ est né. Que personne donc ne se croie étranger à cette allégresse. Celui qui est juste doit se réjouir, parce qu'il recevra la récompense ; le pécheur doit se réjouir aussi, parce qu'il est appelé au pardon ; le païen lui-même doit se réjouir, parce qu'il est admis au salut. Pour nous le Verbe divin a revêtu notre humanité. Par cela même que nous refusons de nous séparer de Jésus-Christ, nous sommes en Jésus-Christ. Reconnaissons donc notre rédemption, reconnaissons notre salut. C'est se séparer de Jésus-Christ que de refuser d'appartenir au corps de Jésus-Christ. Mais, mes frères, puisque les Ecritures célèbrent à l'envi la naissance de Jésus-Christ, étudions cette naissance ; voyons comment est né dans la plénitude des temps Celui qui est le créateur des siècles : « Car il a dit, et tout a été « fait ; il a commandé, et toutes choses ont « été créées [1] ».

2. Or, mes frères, nous croyons de Jésus-Christ Notre-Seigneur qu'il est en même temps Dieu et homme ; Dieu consubstantiel au Père ; homme formé par sa Mère ; Dieu par sa propre nature ; homme parce qu'il s'est fait chair ; Dieu avant tous les siècles ; homme dans le temps, Dieu avant le commencement des choses ; homme dans le cours des choses. Celui qui, au commencement, a tout créé par sa toute-puissance, vient aujourd'hui nous sauver par sa chair. La création fut le premier miracle de sa puissance ; la rédemption fut le second prodige de son amour. Mû par son infinie bonté, Dieu a voulu que la miséricorde nous rendît ce qui nous avait été ravi par le péché. Le Verbe est donc descendu afin de nous faire monter ; il a incliné les cieux, afin d'élever la terre ; il s'est fait participant de la nature de l'homme, afin de nous rendre participants de la nature divine ; car, selon l'Apôtre, « il a été fait de la « femme, il a été fait sous la loi [2] ». Toutefois, quand on nous dit qu'une femme est devenue la Mère de Dieu, que personne ne s'offense de cette proposition. Vierge, elle a conçu par l'opération du Saint-Esprit, et le nom de femme n'est dû qu'à son sexe. L'Evangéliste que nous venons d'entendre lui donne le nom de vierge, et l'Apôtre celui de femme, afin de rendre plus éclatante aux yeux de tous la toute-puissance qui a présidé à son enfantement virginal, sans changer pour Marie sa condition de femme.

[1] Ps. XLVIII, 6. — [2] Gal IV, 4.

3. Notre Sauveur est donc né de la chair, mais non de la corruption charnelle; il est né homme, mais n'a pas été engendré par l'homme. Il a pris notre chair, mais de manière à sauver l'honneur de sa majesté. Ainsi donc, en sauvegardant la pureté de sa naissance contre toute intervention de la corruption humaine, il s'est parfaitement soumis aux conditions de la nature humaine, mais sans s'éloigner en quoi que ce soit de la dignité de Dieu. Il passa dans ce monde tel qu'il s'était montré à sa naissance, dont il conserva la pureté par l'innocence de sa vie. C'est de lui seul, en effet, qu'il a été écrit : « Jamais le mensonge ne se trouva sur ses « lèvres [1] »; lui qui n'avait pas connu la corruption humaine dans sa conception, pouvait-il la connaître dans le reste de sa vie ? En effet, dit l'Apôtre, « il prit la forme d'es« clave alors qu'il possédait la forme de Dieu [2] ». Mes frères, tous les hommes avaient été esclaves du péché; voilà pourquoi c'est à dessein que l'Apôtre nous dit du Sauveur qu'il ne prit que la forme d'esclave; il revêtit substantiellement la nature humaine, mais sans en prendre les vices; il eut la forme d'esclave, mais il n'en eut pas la culpabilité ; il eut de l'homme toute la nature, mais il n'eut pas la conscience du pécheur; telle est la pensée de l'Apôtre : « Lorsqu'il était Dieu, « il daigna prendre la forme d'esclave et « parut réellement un homme ». Il avait de l'homme l'enveloppe extérieure, mais il possédait la puissance divine; par le dehors il paraissait un esclave, mais dans sa nature il était Dieu ; extérieurement il montrait la faiblesse qu'il tenait de sa Mère, mais intérieurement il possédait la majesté de son Père ; extérieurement il n'avait que l'humble forme corporelle, mais intérieurement il brillait de tout l'éclat de la divinité.

4. Dans sa conduite au milieu des hommes, le Sauveur prouva sa double nature ; ses souffrances prouvèrent qu'il était homme, et ses miracles prouvèrent qu'il était Dieu. Il eut faim, et il multiplia les pains pour en nourrir ceux qui avaient faim. La faim qu'il ressentit prouvait qu'il était homme ; et en nourrissant miraculeusement la foule, il prouva qu'il était Dieu. Il pleura et consola ceux qui pleuraient. Ses larmes prouvaient qu'il était homme, et les consolations qu'il donnait aux autres prouvaient qu'il était Dieu. Il priait, et il exauçait les prières qu'il formulait. En priant, il montra qu'il était homme ; et en réalisant lui-même ce qu'il demandait, il montra qu'il était Dieu. En toutes choses il prouva ainsi sa double nature; voilà pourquoi il est le Médiateur nécessaire entre Dieu et l'homme; car, en inclinant les cieux, il a élevé la terre et il a réuni ces deux extrêmes dans une harmonie parfaite. Dieu et l'homme se trouvent réunis dans la personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui, sorti aujourd'hui du sein de la Vierge Marie, vit et règne éternellement avec Dieu le Père et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Pierre, II, 26. — [2] Philipp. II, 16.

DIX-NEUVIÈME SERMON.

SUR L'ÉPIPHANIE DE NOTRE-SEIGNEUR.

ANALYSE.— 1. Jésus-Christ révélé aux Juifs et aux Gentils.— 2. Biens qu'il apporte aux uns et aux autres.— 3. Les Mages l'adorent; Hérode veut le faire mourir. — 4. Massacre des Innocents. — 5. Conclusion.

1. Il y a peu de jours, nous avons célébré, comme il vous en souvient, la naissance de Celui qui est appelé le Jour. En ce moment nous célébrons le mystère de sa manifestation, alors qu'il s'est révélé aux Gentils avec un éclat ravissant. En ce jour, selon le texte

même de l'Evangile, les Mages vinrent d'Orient, cherchant le Roi des Juifs qui venait de naître, et s'écriant : « Nous avons vu son « étoile en Orient et nous sommes venus l'a- « dorer [1] ». Pour annoncer Jésus-Christ aux bergers d'Israël, nous avons lu que des anges étaient descendus du ciel ; et pour amener les Mages des confins de l'Orient au berceau du Sauveur, une étoile parut jetant un vif éclat dans le ciel. Soit qu'il s'agisse des Juifs avertis par des anges, soit qu'il s'agisse des Gentils guidés par une étoile étincelante, il est toujours vrai de dire que « les cieux ont « raconté la gloire de Dieu [2] »; et c'est par ces prémices de la foi des peuples à la nativité du Sauveur, « que notre pierre angulaire » s'est manifestée [3]. Ils ont cru, et bientôt ils ont prêché Jésus-Christ. Avertis par la voix des anges, les bergers ont cru ; les Mages aussi ont adoré, eux qui venaient de pays si éloignés. De son côté, Jésus-Christ, qui était venu « annoncer la paix à ceux qui étaient « loin et à ceux qui étaient près [4] reçut, » dans la paix chacun de ces peuples ; car « il est lui-même notre paix, ayant formé « des uns et des autres l'unité [5] », c'est-à-dire de tous les peuples dont il avait reçu les prémices au moment de sa naissance; cette unité, cependant, ne commença à se réaliser qu'après le grand miracle de l'Ascension.

2. Isaïe avait entrevu cette unification des peuples par Jésus-Christ, quand il s'écriait : « Le bœuf connaît son possesseur, et l'âne « l'étable de son maître [6] ». Le bœuf désigne ici les Israélites courbés sous le joug de la loi; les Gentils sont désignés par l'âne, animal immonde, parce que l'impureté de l'idolâtrie séparait ces Gentils des Israélites adorateurs du vrai Dieu ; et cependant ces Gentils, comme les Juifs, devaient venir à l'étable, et après y avoir été purifiés par la foi de Jésus-Christ, participer à la table commune du corps de Jésus-Christ. C'est ainsi que le Seigneur, s'adressant à l'Eglise formée des deux peuples, disait : « Venez à moi, vous tous qui souffrez « et êtes chargés de quelque fardeau, et je « vous soulagerai. Prenez sur vous mon joug, « et apprenez de moi que je suis doux et hum- « ble de cœur, et vous trouverez le repos de « vos âmes. Car mon joug est doux et mon « fardeau est léger [7] ». Comme s'il eût dit au bœuf : « Mon joug est doux », et à l'âne : « Mon fardeau est léger ». Aux Juifs courbés sous le joug écrasant de la loi, il disait : « Mon joug est doux »; aux Gentils plongés dans les voluptés naturelles et refusant le fardeau salutaire des préceptes, il disait : Pourquoi restez-vous rebelles ; pourquoi refusez-vous d'accepter le fardeau ? « Mon fardeau est « léger ».

3. Aux Mages qui, à leur arrivée, demandaient où était né le Christ, les Juifs firent connaître le lieu de sa naissance, et cependant restèrent immobiles. Dans tous les livres des Prophètes, les Juifs trouvent clairement désignés Jésus-Christ et son Eglise, et cependant ce n'est point par eux, mais par les Gentils, que Jésus-Christ est adoré. De son côté, l'impie Hérode, apprenant des Mages la naissance du Roi des Juifs, frémit aussitôt pour sa couronne, et se flattant, « malgré l'Ange du « Grand Conseil [1] », de triompher de ses alarmes par l'habileté de ses desseins, prend deux moyens, à ses yeux infaillibles, de s'assurer la victoire : le mensonge et la cruauté. D'abord, il ment aux Mages quand il leur dit : « Allez « donc, informez-vous avec soin de l'enfant, « et quand vous l'aurez trouvé, empressez- « vous de m'en instruire, afin que j'aille moi- « même et que je l'adore [2] »; il feint ainsi de vouloir adorer Celui qu'il désirait tuer. Déçu dans ses desseins, il ordonna d'immoler, dans toute la Judée, les enfants qui pourraient avoir le même âge que Jésus-Christ. Horrible cruauté dictée par l'ambition, et qui fit couler inutilement des flots de sang innocent !

4. Vous le voyez, mes frères, Jésus-Christ est encore porté dans les bras de sa Mère, et déjà il multiplie les prodiges. Petit enfant, il triomphe d'un roi puissant; sans armes, il se joue de la force armée ; enveloppé de langes, il dédaigne ce prince couvert de la pourpre ; couché dans une crèche, il se joue du tribunal d'un roi ; silencieux, il a ses hérauts ; caché, il trouve des témoins. Hérode, vous usez de cruauté, et parmi les persécuteurs du Christ, vous tenez le premier rang. Mais Celui « qui a le pouvoir de donner sa vie [3] », n'a rien à craindre de votre colère. L'aiguillon de la crainte peut vous agiter, vous pouvez brûler des feux de la fureur ; mais, pour Jésus-Christ, le temps n'est point encore venu de mourir. Toutefois, s'il vous faut satisfaire

[1] Matth. II, 2. — [2] Ps. XVIII, 2. — [3] Ephés. II, 20. — [4] Id. II, 17. — [5] Id. 14. — [6] Isa. I, 3. — [7] Matth. XI, 28-30.

[1] Isa. IX, 6. — [2] Matth. II, 8. — [3] Jean, X, 18.

votre affreuse cruauté, faites des martyrs de Jésus-Christ. Arrachez aux embrassements des nourrices ceux que vous n'arracherez pas aux embrassements des anges. Qu'ils quittent le sein maternel pour s'élever au-dessus des astres ; qu'ils échappent aux larmes de leurs mères pour se couvrir de la gloire des martyrs ; qu'ils quittent les bras de celles qui les portent, afin qu'ils parviennent à la couronne immortelle ; qu'ils soient témoins, eux qui ne peuvent encore parler ; qu'ils rendent témoignage, ceux qui n'ont pas encore l'usage de la parole, et que ceux qui, par leur âge, ne peuvent prononcer le nom de Jésus-Christ, commencent, par sa grâce, à confesser Jésus-Christ. Hérode, vous ne connaissez pas l'ordre des décrets divins, et voilà ce qui vous trouble. Jésus-Christ est venu sur la terre, non point pour s'emparer de votre trône, mais pour subir des humiliations de toute sorte ; non pas pour s'enivrer des flatteries des peuples et de leurs adulations, mais pour s'élever sur la croix que lui auront assignée les clameurs des Juifs ; non pas pour faire scintiller sur son front le diadème royal, mais pour être méprisé sous une couronne d'épines.

5. Nous, mes frères, pour qui tout a été fait, pour qui le Très-Haut s'est humilié si profondément, pour qui un Dieu s'est fait homme, pour qui notre Créateur a été créé, pour qui notre pain a daigné avoir faim, et passant tant d'autres titres, nous pour qui notre vie a goûté les horreurs de la mort, vivons de telle sorte qu'au moins en quelque manière nous nous rendions dignes d'un si grand bienfait ; marchons sur les traces mortelles de l'humilité de Jésus-Christ, afin que nous recevions de lui la récompense éternelle.

VINGTIÈME SERMON.

AVANT PAQUES, SUR LE JEUNE, LA MISÉRICORDE ET LE BAPTÊME.

Analyse. — 1. Le jeûne, l'aumône et le baptême plus spécialement requis aux approches de la fête de Pâques. — 2. Apostrophe à ceux qui diffèrent la réception du baptême ; — 3. Et à ceux qui négligent le jeûne. — 4. Conclusion.

1. A l'approche de la fête de Pâques, le Seigneur exige trois choses de son peuple : le jeûne, les œuvres de miséricorde et la foi du saint baptême. Ces pratiques, sans être excessives, sont tellement agréables à Dieu qu'il les prescrit dans sa miséricorde, comme il les prescrit également dans sa colère. En effet, le Seigneur dit aux prêtres : « Sanctifiez les jeûnes, annoncez la guérison, rassemblez les « vieillards et tous les habitants de la terre, « dans la maison du Seigneur votre Dieu ; « priez le Seigneur, et il vous exaucera [1] ». L'Evangéliste nous prouve également que Dieu commande les œuvres de miséricorde : « Donnez et il vous sera donné [2] ». Quant à la foi du baptême nous lisons : « Dans le dernier grand jour de fête, Jésus se tenait de« bout et criait à haute voix : Que celui « qui a soif vienne à moi et qu'il boive [1] ». Ailleurs : « Celui qui aura bu de l'eau que je « donne n'aura plus soif éternellement [2] ». Or, je vois que, à l'exception d'un petit nombre, personne n'a soif du baptême, quoiqu'on soit dévoré par de grandes fièvres, et par les feux les plus ardents. Ce n'est point sans raison que Dieu, dans tout le cours de l'année, exige le jeûne, l'aumône et la foi de ceux qui refusent encore de croire. Ce n'est pas sans raison qu'il confère aux malades qui en sont dignes ce baptême qu'ils ont refusé à Pâques, sous le vain prétexte qu'ils étaient joyeux, sains et vigoureux. L'Apôtre n'a-t-il pas dit :

[1] Joël, I, 14. — [2] Luc, VI, 38.

[1] Jean, VII, 37. — [2] Id. IV, 13.

« Voici que plusieurs d'entre vous sont in« firmes et malades, et plongés dans un pro« fond sommeil. Que si nous nous jugions « nous-mêmes, nous ne serions point jugés ; « mais en nous jugeant le Seigneur nous châ« tie pour nous épargner le malheur d'être « condamnés avec ce monde [1] ? » Rien n'est plus pénible que la souffrance, rien n'est plus cruel que la maladie, rien n'est plus doux que la santé ; mais pour le salut, rien n'est plus utile que le jeûne. Toutefois la prescription en est dure ; mais ne regarde-t-on pas comme très-salutaires les remèdes qu'un médecin prescrit pour détruire la maladie ? O opiniâtre mortalité ! n'est-ce pas elle cependant qui sert à prouver l'utilité du jeûne ? Accomplissez pour Dieu les jeûnes que vous imposent les évêques, si vous ne voulez pas qu'ils vous soient imposés par les médecins, selon cette parole de Salomon : « Ne « vous flattez pas de sagesse à vos propres « yeux, mais craignez le Seigneur, et abste« nez-vous de tout ce qui est mal. Alors vous « jouirez de la santé dans votre corps et de la « vigueur dans vos ossements [2] ». Jeûnez pour Dieu, puisque vous avez la santé, si vous ne voulez pas jeûner sous les étreintes de la fièvre.

2. Parlons d'abord du baptême. « Jésus », dit l'Evangile, « criait à haute voix : Que celui « qui a soif vienne à moi et qu'il boive ». Le Fils de Dieu nous appelle et il est méprisé, dédaigné ; il invite les peuples à la grâce, et on se joue de ses instances. Il presse chacun de nous d'implorer sa clémence. Il nous prépare une source très-pure et unit la foi du saint baptême au sacrement de sa passion. Il nous appelle tous à la foi, mais par amour pour leur propre péché des malheureux refusent la grâce qui leur est offerte. Mais vienne pour eux un commencement de correction, un commencement de rénovation, et ils se voient contraints de vouloir ce qu'auparavant ils ont refusé. Ils réclament à grands cris ce qu'ils ont négligé de recevoir lorsque Jésus-Christ les appelait. C'est alors que les voisins ou les parents du malade accourent vers nous en disant : Serviteurs de Dieu, hâtez vos pas, venez au secours, sauvez ceux qui vont mourir. Le trouble nous saisit, nous accourons ; la crainte est encore plus vive pour nous que pour eux ; celui qui ne reçoit pas pour vivre, reçoit du moins pour ne pas mourir. Ecoutons l'apôtre saint Paul : « Que font ceux « qui sont baptisés pour leurs morts, si les « morts ne ressuscitent pas ? Pourquoi donc « sont-ils baptisés ? Pourquoi sommes-nous « en danger à chaque heure, mourant chaque « jour ? C'est ainsi que je jouirai de votre « gloire que je possède dans le Seigneur. Si, « contraint par les hommes, j'ai combattu les « bêtes féroces à Ephèse, quel avantage m'en « restera si les morts ne ressuscitent pas ? « Mangeons et buvons, car nous mourrons « demain. Ne vous laissez point séduire ; les « conversations mauvaises corrompent les « bonnes mœurs [1] ».

3. Isaïe, dans un langage énergique, apostrophe les hommes qui négligent le jeûne : « Vous dites : mangeons et buvons, car nous « mourrons demain. Ce péché ne vous sera « pas remis jusqu'à ce que vous mouriez [2] ». Si vous désespérez de vivre, servez Dieu pendant que vous vivez ; car vous mourrez demain. Vous êtes pressé par la brièveté du temps, et plus la foi de Dieu s'impose à vous dans sa nécessité, plus, chaque jour, vous mettez votre vie en opposition avec la foi. O homme ! si vous étiez immortel, que feriez-vous donc, puisque dans le moment même que la mort vous menace vous méprisez les préceptes de Dieu ? Goûtez de toute sorte de nourritures, chargez votre corps d'aliments et dormez. Donnez libre cours à votre intempérance, insultez Dieu dans les bienfaits dont il vous comble pour vous nourrir et vous vêtir. Pendant que le peuple jeûne, vous faites des festins ; quand le peuple fera des festins, vous jeûnerez. C'est un Prophète qui a dit : « L'un a faim, et l'autre est dans l'ivresse [3] ». Il condamne les caprices de votre estomac, ses plaintes et les vices engendrés par la bonne chère ; la privation de ces excès est pour vous une souffrance ; comment donc l'Apôtre vous excuserait-il, lui qui condamne à manger des légumes celui qui n'usait de viande qu'en vue de Dieu ou pour ménager son estomac ? « Que celui qui est faible », dit-il, « mange des « légumes [4] » ; et ailleurs : « Ce n'est pas « la viande qui nous donne du prix devant « Dieu [5] ».

4. La loi prescrit ce que le prêtre commande. Elle prescrit les jeûnes, qui sont tou-

[1] I Cor. XI, 30-32. — [2] Prov. III, 7, 8.

[1] I Cor. XV, 19, 33. — [2] Isa. XXII, 13, 14. — [3] I Cor. XI, 21. — [4] Rom. XIV, 2. — [5] I Cor. VIII, 8.

jours le meilleur remède aux maladies et à l'embarras des affaires. Celui qui ne jeûne pas en temps opportun, jeûnera dans les moments les plus défavorables. La loi de la miséricorde réclame la partie refusée aux pauvres. Elle réclame les gains impies opérés par un méchant au détriment d'un pauvre débile. Elle exige chaque jour que ceux qui doivent être baptisés rendent compte du nombre des années qu'ils ont perdues, et l'obligation qui pesait sur un jour continue à peser sur l'année tout entière. C'est donc en vain que vous essayez de vous soustraire à votre devoir par indévotion ; ce devoir reste pour vous obligatoire pendant toute l'année. La nécessité vous impose ce qu'a repoussé le dérèglement de votre volonté.

VINGT ET UNIÈME SERMON.

SUR LA FÊTE DE PAQUES.

(PREMIER SERMON.)

ANALYSE. — 1. La fête de Pâques nous provoque à la joie, parce que tout y est nouveau.— 2. La grâce de Jésus-Christ mouraut, ressuscitant, montant au ciel. — 3. Jour de joie et de reconnaissance. — 4. Epilogue.

1. Une lumière éclatante brille pour nous aujourd'hui, parce que le bon Larron est entré dans le ciel sur les pas du Roi des rois. La foule des morts s'est levée, et la conscience des vivants a triomphé. Contemplez l'Eglise, voyez la multitude des élus, les légions des anges, l'armée des fidèles entourant le précieux autel du Seigneur. La foule est dans la joie, parce que le Seigneur des anges est ressuscité. Les morts sont sortis des enfers et sont redevenus vivants, les hommes sont sortis purifiés de la source d'eau vive et entièrement renouvelés ; Dieu, dans sa bonté, a pris soin de ressusciter les morts et de renouveler en nous le vieil homme, selon cette parole de l'Ecriture : « L'ancien a disparu, tout est « devenu nouveau [1] ». Voilà pourquoi nous nous écrions tous : « Voici le jour que le Seigneur a fait ; réjouissons-nous et tressaillons d'allégresse [2] ». Comment les morts se sont-ils réjouis en sortant de leur tombeau ? Comment ceux qui ont repris naissance ont-ils tressailli d'allégresse en sortant de la source sacrée ? Ceux-là ont chanté le cantique nouveau sur la vie nouvelle, et ceux-ci ont chanté l'Alleluia en recevant la grâce précieuse. Disons tous : C'est le jour de la lumière, le jour du pain, afin que nous ne soyons plus soumis ni à la faim ni aux ténèbres ; rassasions-nous, au contraire, du pain de la grâce, et non pas de l'obscurité des nations barbares, car aujourd'hui l'armée des Anges se réjouit avec nous. Que personne ne désire plus le pain matériel, car aujourd'hui est ressuscité « le pain vivant qui est descendu « du ciel [1] ». Aujourd'hui les chaînes des enfers sont rompues, que les chaînes de tous les péchés se rompent également.

2. Que notre mère la sainte Eglise surabonde de joie dans la personne de tous ses enfants. Venez, Seigneur, et dites-nous : « La paix soit avec vous, n'ayez aucune « crainte [2] », et nous jouirons d'une grande sécurité, car en célébrant la loi nous posséderons en toutes choses la lumière éternelle et nous dirons : « Si je marche au milieu des « ombres de la mort, je ne craindrai aucun « mal, parce que vous êtes avec moi, Seigneur [3] ». Soyez donc avec nous, Seigneur, afin que nous n'ayons plus à craindre les

[1] II Cor. v, 17. — [2] Ps. CXVII, 24.

[1] Jean, VI, 51. — [2] Luc, IV, 36. — [3] Ps. XXII, 4.

ombres de la mort et que nous nous réjouissions éternellement en Notre-Seigneur Jésus-Christ souffrant, ressuscitant et montant au ciel. Par lui puissions-nous nous élever et nous convertir au Seigneur. Le Seigneur est né, et le monde a repris naissance ; il a souffert, et l'homme a été sauvé ; il est ressuscité, et l'enfer a gémi ; il est monté au ciel, et le trône paternel a tressailli de joie. Pendant que le Sauveur souffrait, les morts ressuscitaient et les vivants se réjouissaient ; lorsqu'il ressuscita, les captifs sentaient leurs chaînes disparaître, et les anges ne pouvaient contenir leur joie ; quand il monta au ciel, les esprits célestes furent enivrés de bonheur, et les Apôtres furent attristés ; « mais leur « tristesse se changea en joie [1] », et dissipa les ténèbres qui les retenaient dans l'erreur. C'est ainsi que pour nous, après la nuit de labeur, rayonne la joie de la lumière à la splendeur du Dieu Sauveur, selon cette parole : « Vous avez changé ma tristesse en « joie [2] ».

3. La mort de Jésus-Christ déchirait le voile du temple, brisait les cœurs les plus durs, couvrait la nature d'épaisses ténèbres et inondait nos visages de clartés spirituelles, afin « de nous faire contempler la gloire du « Seigneur à visage découvert [3] ». Un voile mystique enveloppait la loi ancienne ; ce voile a été déchiré ; « la nuit a précédé, le « jour s'est approché [4] ». Car voici « Le jour « que le Seigneur a fait, qu'il soit pour nous « un sujet de joie et d'allégresse [5] ». Tous les jours sont l'œuvre de Dieu, mais celui-ci a été marqué de son sang. Les morts ressuscités se sont réjouis, combien plus la joie de ce jour doit-elle nous faire tressaillir. Ces morts parcouraient la cité sainte ; pour nous, nous irons à la sainte Eglise ; ils se réunissaient au banquet des saints, pour nous, nous participerons à la table des mystères de Dieu. Que l'armée des anges s'associe à notre joie et à notre banquet. Offrons nos présents, élevons nos cœurs et modulons sur nos cithares ce chant d'allégresse : « Je monterai à l'autel de « Dieu, au Dieu qui réjouit ma jeunesse [1] ». Nos iniquités sont pardonnées, nos chaînes sont rompues ; car c'est Dieu lui-même qui réjouit notre âme ; disons donc de nouveau : « Voici « le jour que le Seigneur a fait, réjouissons-« nous et tressaillons d'allégresse ».

4. Que personne ne s'attriste s'il se sent pressé par de vives exhortations de prendre la vie plutôt que sa dignité. Quelle que soit, d'ailleurs, la simplicité de son vêtement, qu'il lui suffise de briller par les qualités de l'esprit et du cœur ; car il possédera de cette manière la plus belle gloire, celle de trouver sa joie, non pas dans un vêtement, mais dans la sainteté de ce grand jour. En effet, on ne nous dit pas : Tressaillons dans notre vêtement ; mais : « Réjouissons-nous en ce jour ». Ce jour ne connaît pas les ténèbres, parce que lui-même le premier a dissipé les ténèbres ; il ne connaît pas l'obscurité, puisqu'il a chassé toute obscurité ; il ne connaît pas la calomnie et la suggestion du mal, parce que sur la croix il a détruit nos titres au châtiment. Par son innocence le Rédempteur nous a mérité l'élection divine, le calomniateur s'est enfui, le père du mensonge a perdu sa cause. Jour d'indulgence, jour de rémission, jour de délivrance ! La joie fait tressaillir les vivants, et les morts éprouvent un soulagement ineffable. Ce jour joyeux, large, libre et éclatant, « est comme mille années en présence de « Dieu [2] » ; car « c'est vraiment le jour que « Dieu a fait ». Celui qui, toute sa vie, persévérera dans l'amour de Dieu, méritera de se réjouir éternellement dans ce jour dans lequel les saints feront entendre des chants d'allégresse, seront inondés de toutes les splendeurs, partageront les joies du Sauveur et diront et répéteront en chœur : « Voici le « jour que le Seigneur a fait, réjouissons-nous « et tressaillons d'allégresse ».

[1] Jean, XVI, 20. — [2] Ps. XXIX, 12. — [3] II Cor. III, 18. — [4] Rom. XIII, 12. — [5] Ps. CXVII, 24.

[1] Ps. XLII, 4. — [2] Ps. LXXXIX, 4.

VINGT-DEUXIÈME SERMON.

SUR LA FÊTE DE PAQUES.

(DEUXIÈME SERMON.)

ANALYSE. — 1. Au moment où les disciples étaient en proie à la tristesse la plus profonde et les Juifs à une surveillance inutile, Jésus-Christ ressuscite. — 2. Il sort du tombeau scellé comme il était sorti du sein immaculé de sa mère. — 3. A la vue de l'Ange les saintes femmes et les disciples se réunissent, mais les Juifs frémissent de colère. — 4. La défaite des démons et des Juifs est pour les gentils une source abondante de lumières. — 5. Nous participons à la victoire de Jésus-Christ.

1. Frères bien-aimés, dans ce jour saint, illustre et glorieux, dans ce jour dont le Psalmiste a dit : « C'est le jour que le Seigneur a « fait [1] », dans cet heureux jour la tristesse a disparu du cœur des disciples et le voile de la confusion s'est étendu sur les yeux des Juifs. En ce jour de la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ, les disciples étaient d'abord remplis de tristesse ; chacun d'eux s'éloignait où il pouvait, et personne n'était plus là pour les rassembler depuis que s'était accomplie cette parole : « Je frapperai le pasteur, « et les brebis du troupeau seront dispersées [2] ». Toutefois le tombeau était revêtu du sceau des Juifs et entouré de soldats qui en défendaient l'entrée ; mais intérieurement ce tombeau était inondé d'une lumière dont rien ne pouvait empêcher la diffusion. Nous pouvons lier ce que nous revêtons de notre sceau ; mais nous ne pouvons lier la lumière. Voilà pourquoi Jésus-Christ, lumière éternelle qui a éclairé le monde dès le commencement, Verbe coéternel au Père, lequel Verbe est et sera toujours avec le Père dans l'unité du Saint-Esprit, formant ainsi un seul Dieu dans la Trinité des personnes, et la Trinité dans l'unité ; Jésus-Christ, disons-nous, Dieu et homme tout ensemble, lumière admirable et vérité infinie, a daigné toucher nos cœurs afin d'illuminer ce qui était obscur et d'ouvrir ce qui était fermé. C'est à la parole d'un Ange qu'il s'était incarné dans le sein de Marie, c'est encore un Ange qu'il prend pour témoin de sa résurrection, comme si le sceau apposé sur le sépulcre pouvait nuire à Celui que nulle imposture ne pouvait atteindre. Des gardiens étaient consignés et ils remplissaient leur mission. Ne savaient-ils pas que Celui qu'ils gardaient avait le pouvoir de faire des miracles, de chasser les démons, de guérir les lépreux, de ressusciter les morts ? Celui qui pouvait ressusciter les autres ne pouvait-il donc pas s'arracher lui-même au tombeau?

2. Mais dans l'aveuglement de leurs cœurs, la foule des juifs, armés de la loi qu'ils ne comprenaient pas, chantaient le psaume troisième, mais ne connaissaient pas l'unité de Dieu dans la trinité des personnes. Le psaume troisième porte : « J'ai dormi et j'ai pris mon « sommeil, et je suis ressuscité parce que « Dieu m'a reçu [1] ». Or, pendant que ces Juifs, attentifs aux événements, se préparaient à couvrir de confusion les disciples, ils méritèrent de se sentir eux-mêmes écrasés sous le poids de la honte. Ils dirent à Pilate : « Scellons le tombeau, parce que ce séducteur a « dit qu'il ressusciterait le troisième jour. « Qu'on place donc des soldats, disent-ils, « dans la crainte que les disciples ne viennent « et ne l'emportent [2] ». Mais si le tombeau était fermé aux disciples, pouvait-il être fermé aux saints Anges ? Ne pouvait-il sortir du tombeau scellé, Celui qui avait pu naître d'une Vierge immaculée ? Votre Vierge a été scellée, votre sépulture l'a été également. Votre Vierge a engendré en dehors de tout concours de l'homme, et le sceau apposé sur le tombeau a été parfaitement inutile. Ces gardes que vous avez postés au sépulcre ne sont plus des gardes, mais des témoins. Ils pouvaient

[1] Ps. CXVII, 24. — [2] Matth. XXVI, 31.

[1] Ps. III, 6. — [2] Matth. XXVII, 63, 64.

garder, mais Dieu avait envoyé son Ange pour ressusciter son Fils. En effet, l'Ange du Seigneur était descendu du ciel ; à cette vue les gardiens sont saisis de terreur et d'effroi ; ils n'ont pu contempler la sublimité de cet ange, parce qu'ils étaient tout remplis de la fourberie des Juifs.

3. Les saintes femmes purent contempler l'ange de la résurrection, parce qu'elles étaient venues en pleurant au tombeau, et elles purent entendre cette parole d'une joie indicible : « Je sais que vous cherchez Jésus crucifié : il n'est plus ici, il est ressuscité, « comme il l'avait annoncé ; venez et voyez « la place où le Seigneur avait été déposé [1] ». Quel sujet de joie non-seulement pour ces femmes, mais aussi pour tous les chrétiens et les vrais croyants ! Jésus est ressuscité, dit l'ange, et David, rempli du Saint-Esprit, avait déjà prophétisé ce grand événement dans cette courte parole : « Le Seigneur est ressus- « cité comme s'il n'eût été qu'endormi [2] ». Pourquoi recourir à de plus longs développements? Que la foi suffise pour recevoir ce que le langage est impuissant à décrire. Qui peut comprendre l'œuvre salutaire accomplie dans cette nuit qui vient de s'écouler; qui peut concevoir la splendeur de ce jour? Ce jour a causé à tous les chrétiens une joie immense, et, grâce à Jésus-Christ, il restera pour nous le plus beau de tous les jours. « Réjouissons-nous, mes bien-aimés, et tres- « saillons d'allégresse ; car c'est le jour que « le Seigneur a fait [3] ». Je crois, mes Frères, que c'est le seul jour qui mérite à nos yeux le nom de grand. Car ce jour brille dans les ténèbres, « et les ténèbres ne l'ont point com- « pris [4] ». J'appelle ténèbres ces Juifs qui, en niant Jésus-Christ la vraie lumière, et en criant : « Crucifiez, crucifiez-le [5] », sont devenus en plein jour les ténèbres les plus épaisses. Parce que les Juifs ont voulu se saisir de Jésus-Christ pendant la nuit, ils ont été condamnés à rester dans les ténèbres.

4. Quant aux Gentils et aux nations étrangères, en renonçant aux ténèbres des idoles elles ont mérité de devenir le jour, selon cette parole de l'Apôtre : « Jésus-Christ nous « a arrachés à la puissance des ténèbres et « nous a transférés dans le royaume de sa « majesté [6] ». Nous lisons également : « Nous « sommes les enfants de la lumière et les « enfants du jour, et non pas les enfants de « la nuit ou des ténèbres; marchons donc « honnêtement à la lumière du jour [1] ». « Ré- « jouissons-nous » donc, mes frères, avec tous ces gentils; car « c'est le jour que le Sei- « gneur a fait ». Serpent, à quoi vous a servi votre iniquité? et quels profits avez-vous retirés de votre cruauté? Juifs, Celui que vous avez cloué à la croix est ressuscité. Vous le croyiez mort, et il vient de se montrer plein de vie. Juif cruel, fais sceller avec soin le sépulcre; apposte des soldats de garde pour surveiller tous les secrets de la nuit, afin de prouver la mort de Celui que tu n'as pas voulu reconnaître vivant. A Judas tu as donné une somme d'argent, afin qu'il consentît à livrer son Maître à la mort; donne aussi de l'argent aux soldats de garde, afin qu'ils publient faussement que Jésus a été enlevé par ses disciples. Versez l'argent, Juifs endurcis, versez l'argent pour assurer la perpétration de votre crime; pourtant, c'est en vain que vous veillez autour de notre tombeau. Jésus est déjà ressuscité, il est déjà monté au ciel, il est déjà glorifié pour nous, lui qui pour nous s'était humilié profondément. Que ferez-vous donc, vous qui, après avoir été les amis de Dieu, vous êtes faits ses ennemis acharnés? Celui que, par jalousie, vous avez attaché à la croix, est maintenant assis dans le ciel à la droite de son Père; c'est lui qui nous « est venu au nom du Seigneur [2] ».

5. « Le Seigneur Dieu a brillé du plus vif « éclat à nos yeux [3] », il nous a inondé de sa lumière et « il vous a foulés aux pieds [4] ». Le Seigneur a fait plus en notre faveur, qu'il n'avait promis à son Fils. Car qu'a-t-il fait, et qu'a-t-il promis à son Fils? Le Psalmiste s'écrie : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : « Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je « réduise vos ennemis à servir d'escabeau à « vos pieds [5] ». Voici donc que Jésus-Christ siége au ciel à la droite de son Père, et sur la terre il a soumis les Juifs à nos pieds. Pourquoi, ô Juif féroce, vous êtes-vous emparé du Sauveur pour le faire mourir? Si vous conserviez pour vous ce que vous aviez acheté, vous ne perdriez pas ce que vous aviez. Vous avez perdu votre argent, et Celui que vous avez acheté avec cet argent vient de vous échapper.

[1] Matth. XXVIII, 56. — [2] Ps. LXXVII, 65. — [3] Ps. CXVII, 24. — [4] Jean, I, 5. — [5] Id. XIX, 6. — [6] Coloss. I, 13.

[1] I Thess. V, 5 ; Rom. XIII, 13.— [2] Matth. XXI, 19.— [3] Ps. CXVII, 27. — [4] Ibid. 7. — [5] Id. CXI, 1.

VINGT-TROISIÈME SERMON.

SUR LA FÊTE DE PAQUES.

(TROISIÈME SERMON.)

ANALYSE. — 1. Le corps de Jésus-Christ est dans le tombeau, et son âme est descendue dans les limbes. — 2. Résurrection de Jésus-Christ. — 3. — Protestation de saint Pierre en réparation de son renoncement.

1. « Notre Dieu, roi avant tous les siècles, « a opéré notre salut au milieu de la terre[1] ». En Jésus-Christ l'homme souffrait, mais la divinité agissait. L'homme a pu goûter les douleurs de la Passion ; mais quelle atteinte pouvait être portée à la puissance divine? Dans le divin Crucifié nous trouvons la chair, le sang et l'âme qui était la vie de son corps, et comme son âme n'a pu mourir, son corps seul a été déposé dans le tombeau. De son côté, cette âme toujours unie à la Divinité prenait possession du fruit de sa victoire et tirait les élus des limbes où ils étaient renfermés. La divinité en Jésus-Christ pouvait-elle mourir quand son âme elle-même bravait les atteintes de la mort? Aucune souillure ne l'avait infectée ; elle souffrit, il est vrai, puisqu'elle appartenait à l'humanité du Sauveur, mais en même temps elle partagea les gloires de la divinité. La mort atteignit le corps de Jésus-Christ ; mais sa divinité, triomphant du trépas, se couronna des dépouilles de la mort et les transporta glorieuses dans les cieux. A son approche les vertus célestes interpellent les princes de la mort en ces termes : « Princes, élevez vos portes, et « vous, portes éternelles, élevez-vous, et le « Roi de gloire entrera[2] ». Le Seigneur Jésus fait briller la lumière de la vérité aux yeux de ceux qui sont assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort, et leur annonce la délivrance. A la vue de leur triomphateur rayonnant de tant de gloire, les auteurs de la mort s'écrient d'une voix craintive : « Quel est ce « roi de gloire ? » Et ils reçoivent cette réponse : « C'est le Seigneur fort et puissant, « c'est le Seigneur puissant dans la guerre[3] ». O guerre enfin terminée ! Guerre sur la terre, guerre dans les enfers! Par son innocence Jésus-Christ a vaincu le siècle, et par sa mort il a vaincu la mort.

[1] Ps. LXXII, 12. — [2] Ps. XXIII, 6. — [3] Ibid. 8.

2. « Voici que le lion de la tribu de Juda « a vaincu[1] » ; il a délivré ceux que le démon retenait captifs et en revenant des limbes il emmenait avec lui le butin qu'il avait fait sur la mort. Tel est Celui qui « n'ayant ni « forme ni beauté[2] » a montré dans sa résurrection non-seulement de la beauté, mais de la force; il paraissait faible dans la lutte, mais il se montra fort dans le succès ; il paraissait méprisable dans son corps humilié, mais il se montra puissant dans le combat; la mort le couvrit de honte, mais la résurrection l'inonda de splendeur ; il sortit du sein de sa Mère dans toute la blancheur de l'innocence, et sur la croix il parut tout couvert de son sang; dans les opprobres il parut anéanti, au ciel il brille d'un éclat incomparable. Mes frères, glorifions donc le Seigneur « qui a, jusqu'à ce « point, aimé le monde[3] », qu'il n'a pas craint de verser pour lui tout son sang. Il est ressuscité, chaque jour cette résurrection nous est attestée par le témoignage des évangélistes. Il est sorti glorieux du tombeau, et « voici qu'il est avec nous, tous les jours, jus« qu'à la consommation des siècles[4] ».

3. L'Evangile vient de vous apprendre également que le Sauveur a confié au bienheureux Pierre la conduite de son troupeau : Pais mes brebis avec discipline. Pierre, qui avait renié trois fois par crainte est interrogé trois fois sur son amour. Pour expier sa faute, il avait déjà versé d'abondantes larmes quand

[1] Apoc. V, 5. — [2] Isa. LIII, 2. — [3] Jean, III, 16. — [4] Matth. XXVIII, 20.

le Sauveur, dans sa Passion, abaissa sur lui son regard, et « il pleura amèrement [1] ». Afin donc de se réintégrer dans sa profession de foi, il dut formuler une protestation de cet amour qu'il avait perdu par crainte. C'est ainsi, mes frères, que le bienheureux Pierre confesse ouvertement Celui qu'il avait nié par crainte devant une servante, et celui qui, en présence d'une femme, avait nié sa propre vie, accepta plus tard, pour Jésus-Christ, la mort sur la croix et mérita la palme du martyre. Qu'il reste donc en communion avec Pierre, celui qui veut avoir part à l'héritage de Jésus-Christ, de qui nous vient toute bénédiction.

[1] Luc, XXII, 62.

VINGT-QUATRIÈME SERMON.

SUR LA FÊTE DE PAQUES.

(QUATRIÈME SERMON.)

ANALYSE. — 1. Jésus-Christ est sorti du sein de Marie comme il pénètre au milieu des Apôtres, les portes fermées. — 2. La conduite même de ses ennemis est une excellente preuve de sa résurrection. — 3. La résurrection est également prouvée par le témoignage de l'Ange. — 4. Apparition du Sauveur à Marie-Madeleine.

1. « Le Verbe s'est fait chair, et il a habité « parmi nous [1] ». « Le Verbe s'est fait chair », et comment s'est-il fait chair? Nous l'ignorons. Dieu nous atteste cette vérité, mais elle est pour nous un mystère. Je sais que « le « Verbe s'est fait chair », et j'ignore comment il s'est fait chair. Vous vous étonnez de cette ignorance ? Elle est le partage de toute créature. « Car le mystère qui a été caché « dans tous les siècles a été révélé dans notre « siècle [2] ». Quelqu'un me dira peut-être : Puisque ce mystère a été révélé, comment pouvez-vous dire encore que vous l'ignorez ? Dieu nous a révélé ce qui a été fait, mais le comment reste pour nous un mystère. Isaïe s'écriait : « Qui racontera sa génération [3] ? » Et cependant lui-même avait dit précédemment : « Voici qu'une vierge concevra dans « son sein et enfantera [4] ». Ces dernières paroles nous attestent ce qui a été fait, tandis que les premières : « Qui racontera sa géné« ration ? » nous prouvent que si nous savons qu'il est né, nous ne savons pas comment il est né. La sainte et bienheureuse Marie est à la fois mère et vierge, vierge avant l'enfantement, vierge après l'enfantement. Je me demande avec étonnement comment un enfant vierge a pu naître d'une vierge, et comment, après avoir enfanté, cette mère a pu rester vierge. Vous voulez savoir comment Jésus est né d'une vierge et comment, après lui avoir donné naissance, sa mère est restée vierge? Les portes étaient fermées et Jésus est entré. Personne ne doute que les portes n'aient été fermées; et celui qui est entré, les portes étant fermées, n'était pas un fantôme, n'était pas un esprit, c'était un corps véritable. Que dit-il, en effet? « Regardez et voyez qu'un « esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez « que j'en ai [1] ». Il avait la chair, il avait les os, et les portes étaient fermées. Comment, les portes étant fermées, de la chair et des os sont-ils entrés ? Les portes sont fermées et il entre ; nous le voyons entré, mais comment est-il entré? Toutes les portes sont fermées, aucun lieu ne lui fournit d'entrée, on ne voit point par où il est entré, et cependant il est entré; car le voilà dans l'intérieur de la salle, au milieu de ses disciples. Vous ne savez pas comment il est entré, et sur ce comment vous

[1] Jean, I, 14. — [2] Coloss. I, 19. — [3] Isa. LIII, 8.— [4] Id. VII, 14.

[1] Luc, XXIV, 39.

vous en remettez à la toute-puissance de Dieu. Remettez-vous-en donc à la puissance de Dieu, quand on vous dit que le Sauveur est né d'une vierge, et que sa mère est restée vierge avant et après l'enfantement. A l'occasion de la construction du temple, nous lisons dans le livre d'Ezéchiel : « Cette porte orientale, qui « regarde l'Orient, sera toujours fermée, et « personne n'entrera par elle [1] », à l'exception du pontife. La porte est fermée, et personne n'entre par cette porte, si ce n'est le pontife.

2. Le tombeau du Sauveur avait été creusé dans un rocher très-dur qui n'offrait aucun interstice, et il est écrit que ce sépulcre était tout neuf et n'avait pas encore servi. Rien de si facile à saisir que ce fait selon le sens littéral, et c'est tout d'abord du sens littéral que nous devons nous occuper. Or, d'après ce sens, le tombeau avait été taillé dans une pierre très-dure, et Jésus-Christ fut déposé dans un sépulcre neuf ; de plus, une grande pierre avait été placée à l'entrée du sépulcre et un poste de soldats était chargé de garder cette entrée du sépulcre, pour empêcher qu'on ne vînt enlever le corps ; or, toutes ces circonstances devaient faire mieux ressortir la puissance déployée par le Sauveur dans sa résurrection. S'il se fût agi d'un simple tombeau, ils auraient pu dire : Les disciples ont creusé la terre et emporté le corps. Si la pierre eût été petite, ils auraient pu dire : La pierre était petite et pendant que nous dormions ils l'ont enlevée. Enfin, que lisons-nous dans l'Evangile? « Le lendemain, les Scribes, les Phari- « siens et les prêtres vinrent trouver Pilate et « lui dirent : Maître, ce séducteur a annoncé « qu'il ressusciterait ; aussi, pour empêcher « que ses disciples ne viennent, ne l'enlèvent « et ne disent : Il est ressuscité, ce qui consti- « tuerait une erreur pire que la première, « donnez-nous des hommes pour garder le « tombeau et rendre impossible l'enlèvement « du corps. Pilate leur dit : Vous avez une « garde, allez et faites ce qu'il vous plaira [2] ». La sollicitude des Scribes et des ennemis du Sauveur confirme notre foi. Pharisiens, gardez, gardez ce tombeau ; Dieu ne peut être enfermé nulle part, Dieu ne peut être enchaîné dans un sépulcre ; car c'est lui qui a fait le ciel et la terre ; le ciel et la terre sont renfermés dans le creux de sa main et de trois doigts il porte le monde; or, celui qui tient dans sa main le monde tout entier ne peut être enfermé dans un sépulcre.

[1] Ezech. XLIV, 2, 3.

3. Enfin des saintes, Marie-Madeleine, Marie, mère de Jacques et de Joseph, animées d'un pieux dessein, mais victimes d'une erreur, cherchaient le Sauveur dans le tombeau. Leur bonne volonté fut louée, mais leur erreur fut réfutée. Cet Ange qui roulait la pierre, était assis sur la pierre. Et que montrait-il? Cette pierre sur laquelle je suis assis ne peut enchaîner mon Seigneur, puisqu'elle est foulée par son serviteur; par conséquent, cette pierre n'a pu enchaîner Jésus. Il dit donc aux femmes qui venaient chercher le Sauveur : « Vous cherchez Jésus, il n'est plus ici [1] ». Où est-il? Au ciel? Il est au-delà des cieux. Sur la terre? Il est au-delà de la terre. Il est partout où vous voudrez ; il est tout entier partout où vous êtes, partout où vous êtes et partout où vous puissiez être, vous qui le cherchez, vous êtes en celui que vous cherchez. Ecoutez donc ce que dit l'ange aux saintes femmes : « Pourquoi cherchez-vous « parmi les morts Celui qui est plein de vie? « Pourquoi cherchez-vous le Seigneur dans « un tombeau [2] ? » Vous cherchez Jésus, vous cherchez le Seigneur, parce que si vous cherchiez seulement Jésus, vous sauriez certainement qu'il est vivant, vous l'entendriez vous dire : « Au milieu de vous il en est un « que vous ne connaissez pas [3] ». « Le royaume « de Dieu est au dedans de vous [4] ». L'ange dit donc aux saintes femmes : Vous cherchez Jésus dans le tombeau, croyez qu'il est ressuscité et que vous avez en vous-mêmes Celui que vous cherchez.

4. Marie-Madeleine, en apercevant le Seigneur, le prit pour le jardinier ; c'était une illusion de sa part, mais une illusion qui avait aussi sa raison d'être. Jésus n'était-il pas véritablement le jardinier de son paradis, des arbres du paradis ? « Elle « pensait que c'était le jardinier [5] », et elle voulut s'attacher à ses pieds. Et que lui dit le Seigneur? « Gardez-vous de me toucher, « car je ne suis pas encore monté à mon « Père [6] ». « Prenez garde de me toucher », car vous ne méritez pas de me toucher, vous qui me cherchez dans le sépulcre. « Absté- « nez-vous de me toucher », moi en qui vous ne voyez que l'humanité, et dont vous ne

[1] Matth. XXVIII, 6. — [2] Luc, XXIV, 5. — [3] Jean, I, 26. — [4] Luc. XVII, 21. — [5] Id. XX, 15. — [6] Ibid. 17.

croyez pas encore la résurrection. « Abstenez-« vous de me toucher »; car « je ne suis pas « encore monté à mon Père pour vous ». Lorsque pour vous je serai monté à mon Père, alors vous mériterez de me toucher.

VINT-CINQUIÈME SERMON.

SUR LA FÊTE DE PAQUES.

(CINQUIÈME SERMON.)

ANALYSE. — 1. La foi de Marie-Madeleine comparée à celle de saint Pierre. — 2. Marie-Madeleine comparée à l'Eglise. — 3. La foi de Marie-Madeleine comparée à celle des Apôtres. — 4. La foi de Marie-Madeleine récompensée par l'apparition de Jésus-Christ.

1. « Le lendemain du sabbat », dit l'évangéliste, « lorsque les ténèbres couvraient encore « la terre, Marie-Madeleine vint au tombeau, « s'aperçut que la pierre avait été enlevée du « sépulcre et courut raconter ces événements « à Simon Pierre et à l'autre disciple que Jésus « aimait [1] ». Voyez, mes frères, voyez avec quelle ardeur cette femme se rend au tombeau du Sauveur. Elle ne considère ni l'heure ni le temps, mais elle veut contempler le Créateur de toutes choses. Simple femme, elle court avant les hommes et les prévient. O bienheureux Pierre, qu'est devenue la promesse que vous faisiez au Seigneur : « Dussé-je mourir avec vous, je ne vous renierai « pas [2] ? » Si vous ne pouviez mourir pour le Seigneur, du moins, puisque vous aviez tant présumé de vous-même, vous deviez vous rendre au tombeau avant tout autre ; vous n'avez pu accomplir la promesse que vous aviez faite ; car il a suffi d'une servante pour vous conduire à l'apostasie, et voici que Marie-Madeleine arrive encore avant vous au tombeau. Veuillez, bienheureux Pierre, me pardonner l'amertume de mes paroles. Quand vous croyiez d'une foi complète, vous marchiez sur les eaux ; mais aussitôt que vous avez conçu du doute, vous avez senti la mer fuir sous vos pas. En ce moment, du moins, levez-vous; car une femme vous a déjà précédé au tombeau.

[1] Jean, XX, 1, 2. — [2] Matth. XXVI, 3.

2. Mes frères, en lisant attentivement les saintes Ecritures, vous avez appris à connaître cette femme du nom de Marie-Madeleine. Comme quelques-uns pourraient encore être dans l'ignorance sur ce point, rappelons que Madeleine est cette femme que le Seigneur a délivrée de sept démons, et à laquelle beaucoup de péchés furent pardonnés, parce qu'elle avait beaucoup aimé. Que l'Eglise coure donc, qu'elle coure à la Pierre. « Or, la « Pierre était le Christ [1] ». Ne craignez pas de comparer à l'Eglise Marie-Madeleine, qui, délivrée des esprits immondes, doit s'empresser la première d'accourir au tombeau du Seigneur.

3. « Elle s'adressa donc à Pierre et à l'autre « disciple que Jésus aimait, et leur raconta les « faits en ces termes : Ils ont enlevé le Sei-« gneur du tombeau, et nous ne savons où « ils l'ont placé. Les Apôtres accoururent et, « étant entrés dans le tombeau, ils virent les « linceuls qui y avaient été laissés ». Mais ils ne purent voir les anges, parce que les ténèbres de la crainte refoulaient encore dans ces Apôtres la lumière de la foi. Ils regardèrent et retournèrent à Jérusalem ; quant à Madeleine, elle ne retourna pas, mais elle se tenait

[1] I Cor. X, 1.

en pleurant à l'entrée du sépulcre, et parce que Dieu ne refuse jamais rien à ceux qui le cherchent, « elle s'inclina en pleurant vers le « tombeau, et elle vit deux anges vêtus de « blanc et assis l'un à la tête et l'autre au « pied du sépulcre dans lequel Jésus avait été « déposé. Les anges lui disent : Femme, pour- « quoi pleurez-vous? ou qui cherchez-vous[1] ?» Madeleine répondit : Je cherche mon Maître, mon Sauveur ; il m'a beaucoup gratifiée, car il m'a délivrée de sept esprits impurs. Malheureuse esclave, j'étais conduite où je ne voulais pas, mais à l'arrivée du Sauveur les chaînes de mes péchés furent rompues et je méritai de suivre Celui que je ne méritais pas. « Maintenant ils ont enlevé mon Seigneur, et « je ne sais où ils l'ont placé ». O femme, les Apôtres n'ont pu voir les anges, parce qu'ils ont douté ; vous les avez vus parce que vous avez cru. Mais à votre tour vous avez commencé à douter. Et qui donc pouvait enlever le Seigneur, s'il n'avait voulu ressusciter le troisième jour, comme il l'avait promis?

[1] Jean, XX, 11, 13.

4. « S'étant retournée, elle vit le Seigneur « debout[1] ». Voilà, mes frères, ce que peuvent l'amour de Dieu et la foi ; Dieu se laisse vaincre par les larmes et par l'humilité. Si Madeleine ne s'était pas inclinée en pleurant, elle n'aurait pas vu les anges ; si elle ne s'était pas retournée, elle n'aurait pas mérité de voir le Seigneur. « Jésus lui dit : Marie, pour- « quoi pleurez-vous? qui cherchez-vous[2] ? » Madeleine, ouvrant les yeux, le reconnut et s'écria : Seigneur, vous êtes mon Roi et mon Dieu. Abstenez-vous de me toucher, lui dit Jésus, car je ne suis pas encore monté à mon Père. Madeleine reprit : « Mon Seigneur et « mon Dieu[3] ». Vous vous montrez à moi, que me reste-t-il à désirer?

[1] Jean, XX, 14. — [2] Ibid. 15. — [3] Ibid.

VINGT-SIXIÈME SERMON.

SUR LA FÊTE DE PAQUES.

(SIXIÈME SERMON)

ANALYSE. — 1. La foi comparée à un parfum odoriférant. — 2. Jésus-Christ est le véritable parfum reçu par l'Eglise. — 3. Ce parfum n'a rien qui déplaise, car c'est le parfum de la piété. — 4. C'est aussi le parfum de la charité. — 5. C'est le parfum de la vertu, de l'obéissance et de l'espérance. — 6. Le nouvel Adam a réparé le crime du premier Adam. — 7. Jésus-Christ triomphe de l'enfer. — 8. Jésus-Christ rédempteur et médecin des âmes. — 9. Puisque l'arrêt de notre condamnation est déchiré, rendons-nous les serviteurs fidèles de Jésus-Christ. — 10. Nous devons ressusciter avec Jésus-Christ.

1. Le jour de la résurrection du Seigneur, la joie des fidèles doit en quelque sorte ressusciter et se renouveler ; laissons donc notre esprit se pénétrer de l'allégresse de ce jour, afin que par une foi vive nous placions en nous le règne de Dieu auquel nous sommes appelés avec Jésus-Christ et par Jésus-Christ. Ces joies chrétiennes ne sont pas de celles qui s'usent par la jouissance ; la jouissance, au contraire, nous enflamme pour la vertu. Qu'on est heureux de se réjouir en Jésus-Christ ! Je crois donc pouvoir comparer la foi aux parfums d'agréable odeur. Tel est ce parfum dont se sentait pénétré le Prophète, quand il s'écriait : « Vous avez plongé ma tête dans l'huile[1] ». Tel est le parfum dont il est dit aux pieux fidèles : « Oignez vos têtes[2] ». Tel est le parfum que les vierges sages portent avec elles pour entretenir le feu de leurs lampes. Tel est le parfum dont il est écrit : « Le parfum « qui descend de la tête sur la barbe[3] », laquelle est le signe de l'âge parfait de l'homme, comme le parfum semble indiquer que la

[1] Ps. XXII, 5. — [2] Matth. VI, 17. — [3] Ps. CXXXII, 2.

foi est arrivée à la perfection de sa splendeur et de son épanouissement. Comparons donc la foi au parfum d'agréable odeur. Quiconque possède de ces parfums précieux les conserve avec une extrême sollicitude. Tant que ces parfums restent en repos, ils semblent annihilés et endormis. Mais s'ils doivent concourir à la joie d'une fête ou à l'embellissement d'un festin, ils recouvrent par une prudente agitation ce que le repos leur avait fait perdre, c'est-à-dire leur odeur et leur prix. Ainsi en est-il, dans chaque fidèle, du parfum de la foi : il a besoin d'être librement reçu dans des cœurs généreux ; toutefois, il semble perdre de son prix tant qu'il n'est pas agité par la discussion.

2. C'est dans ce but que nous vous adressons ce discours. Vos esprits, comme autant de vases précieux, me paraissent avoir reçu ce parfum de la foi que Dieu n'accorde qu'à ses courtisans. Je m'accuserais d'une négligence coupable, si je n'agitais pas ce parfum jusqu'à ce que sa suave odeur se soit répandue dans tout le corps de l'Eglise et ait dissipé les miasmes fétides que respirent parfois encore ceux qui vivent au sein de la foi. Quel est donc ce parfum ? « Jésus-Christ est mort « et est ressuscité [1] » ; tel est le prix et la rédemption du monde tout entier. Goûtez maintenant, si vous le voulez, la suavité de ce parfum dont vous connaissez le prix et la dignité. C'est Dieu lui-même qui nous l'a apporté du haut du ciel. Et qui donc l'a reçu ? Voyons si ce n'est pas cette Eglise si bien figurée par cette femme qui versa sur la tête du Sauveur ce parfum qui, selon la parole de Jésus-Christ lui-même, annonçait sa sépulture. L'Eglise, mes frères, l'Eglise a reçu le parfum de ce sacrement ; et tout ce qu'elle reçoit de Jésus-Christ retourne à Jésus-Christ. Toutefois ce parfum n'est point attribué à tous et ne leur est point attribué dans la même mesure. En effet, l'Apôtre a dit de la croix même de Jésus-Christ : « Elle est pour « les uns une odeur de vie pour la vie, et « pour les autres une odeur de mort pour la « mort [2] » ; en d'autres termes, « elle est un scandale pour ceux qui périssent, tandis qu'elle est la vertu de Dieu pour ceux qui opèrent leur salut.

3. Cependant cette odeur déplaît à quelques-uns ; je voudrais qu'ils disent ce qui

[1] Rom. XIV, 9. — [2] II Cor. II, 16.

dans la mort de Jésus-Christ ne sent pas la vie ? ce qui ne respire pas la résurrection dont Jésus-Christ nous fournit le modèle ? « Il est mort et il est ressuscité ». C'est donc là ce qui leur déplaît ? Est-il un seul homme qui ne se sente très-avide de respirer ces suaves odeurs ? S'il en est un seul, je demanderai alors à ce sophiste du siècle, à cet habile appréciateur de semblables parfums, ce qui peut lui déplaire dans la composition de ce parfum ; voyons de quels éléments il est formé. Et enfin, quel est son prix ? Nous pouvons affirmer que tant vaut la piété, tant vaut ce parfum. Nous demanderons peut-être si la piété se trouve dans la mort de Jésus-Christ, et quelle est son importance ; l'Apôtre nous répond : « Manifestement c'est un grand sa« crement de piété, celui qui a été manifesté « dans la chair », il parle de la chair revêtue par le Verbe Eternel ; « qui a été justifié dans « l'Esprit », lorsque le péché de la chair est vaincu dans la chair ; « et qui est apparu aux « anges [1] », soit lorsqu'une multitude d'esprits célestes fit entendre ce chant de joie : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix « sur la terre aux hommes de bonne vo« lonté [2] » ; soit encore lorsque nous-mêmes, sondant les profondeurs de ce mystère et l'annonçant au monde, nous nous trouvons associés au ministère des anges ; « il a été « prêché aux Gentils », afin que dans tout l'univers le nom chrétien devînt commun à toutes les nations ; « il a été cru dans le « monde, il est devenu un principe de gloire [3] ». Ce qui a été cru dans le monde, n'est-ce pas le mystère du Verbe divin revêtant un corps auquel il a conféré plus tard les gloires de la résurrection ? Connaissant donc ce prix infini de la piété, l'Apôtre en a fait l'objet spécial des instructions qu'il adresse à son disciple. Parlant à son cher fils Timothée, il lui dit : « Exercez-vous à la piété ; car la « piété est utile à tout, puisqu'elle a la pro« messe de la vie présente et de la vie fu« ture [4] ». Pouvait-on nous faire mieux sentir le prix de ce parfum de la piété, qui n'est autre pour nous que le mystère de l'Incarnation dont la valeur est infinie ?

4. Allons plus loin, car à la piété s'ajoute la charité. Or, la croix du Sauveur n'est-elle pas la preuve évidente de l'amour infini de

[1] I Tim. III, 16. — [2] Luc, XII, 19. — [3] I Tim. III, 16. — [4] Id. IV, 7, 8.

Dieu pour les hommes? « C'est ainsi que Dieu « a aimé le monde jusqu'à lui envoyer son « Fils unique[1] » pour lui communiquer sa vie. Et pourquoi ce miracle de charité divine? Afin de vous faire mieux sentir la grandeur de l'amour qu'il nous témoignait. Mais, enfin, quel est le prix de la charité? « La plénitude « de la loi », dit l'Apôtre, « c'est la charité [2] »; et encore : « La fin du précepte, c'est la cha« rité [3] ». La charité est donc le bien par excellence, puisqu'elle résume en elle tous les préceptes. Or, cette charité se trouve par excellence dans la mort et la résurrection du Seigneur.

5. C'est une longue tâche d'énumérer chacune des espèces de parfum qui nous occupe, et ce travail nous expose à de nombreuses répétitions. Contentons-nous donc de signaler les autres espèces, sans nous obliger à en faire ressortir toute l'importance. Dans cette composition se trouve d'abord la vertu à laquelle se mêle la force de la patience. Nous trouvons aussi l'obéissance, « car Jésus« Christ s'est fait obéissant à son Père jusqu'à « la mort et à la mort de la croix [4] ». Une odeur suave est aussi produite par l'espérance qui étend son influence au-delà de la mort, et attend la résurrection, non-seulement de l'esprit, mais aussi du corps après la résurrection de Jésus-Christ. Tous ces parfums se confondent pour moi dans celui que j'ai signalé par ces paroles : « Jésus-Christ est mort et est « ressuscité ». Toutes ces espèces de parfum réunies forment une odeur de vie pour la vie; quelle n'est pas la corruption de ceux pour qui tout cela ne produit qu'une odeur de mort pour la mort. Pour nous, nous disons : « Votre nom, Seigneur, est un parfum ré« pandu [5] »; et encore : « Nous courrons sur « vos traces à l'odeur de vos parfums [6] »; notre seul désir est d'être pénétrés de cette odeur que nous suivons, afin que nous produisions nous-mêmes cette odeur de piété, de charité, de patience, d'obéissance et d'espérance, que nous aspirons dans la mort de Jésus-Christ.

6. Mes frères, ayons donc sans cesse devant les yeux, si nous le pouvons, l'utilité infinie de la croix du Seigneur et les joies de la résurrection. Considérons les précieux avantages que Jésus-Christ nous a procurés par le mystère de sa mort; n'oublions pas que si la mort régnait universellement par la licence du péché, tout est maintenant soumis à l'empire de Jésus-Christ, tout, et spécialement l'homme lui-même, enchaîné jusque-là sous la loi de la mort par la transgression de nos premiers parents: « Car la mort régnait de« puis Adam jusqu'à Moïse, même sur ceux « qui s'abstenaient du péché et subissaient « néanmoins les suites de leur ressemblance « avec Adam [1] ». Est-il donc étonnant que le désespoir ait plongé le genre humain dans des ténèbres et des erreurs où n'apparaissait aucun rayon de la foi? Les chaînes que le premier Adam avait rivées, le second Adam devait les briser. La seconde naissance devait réparer le mal qu'avait fait la première génération, issue d'Adam coupable. L'immolation de l'agneau, célébrée sous la loi de l'ancienne pâque, n'était pas suffisante pour purifier le monde; il fallait l'offrande de cet agneau qui effacerait le péché du monde. Les nations en étaient venues à douter si l'âme triompherait après la mort; et voici qu'après la croix, dans la chair de Jésus-Christ, nous trouvons l'infaillible assurance que notre corps lui-même ressuscitera; là où le péché d'Adam avait apporté la mort, il était nécessaire que l'obéissance de Jésus-Christ apportât la vie. « Comme », dit l'Apôtre, « nous mourons tous en Adam, de même « nous serons tous vivifiés en Jésus-Christ [2] ». Notre Sauveur a donc accepté la mort pour lui-même, afin de nous préparer à tous la vie; il me semble l'entendre dire aux hommes, dans son infinie miséricorde : Je ne refuse pas de partager votre mort, afin que je vous offre de partager ma résurrection. Sans doute la divinité qui est en moi ne saurait donner prise à la mort; toutefois par ma naissance humaine, je recevrai de vous ce que je pourrai offrir en mourant pour vous. Tout ce que vous êtes, je le serai, afin de donner tout ce que je suis. En effet, par la bouche de son Prophète, nous l'entendons parler de sa mort comme d'une menace de mort pour notre propre mort. « Je serai », dit-il par le prophète Osée, « je serai votre mort, ô mort « je serai ta morsure, enfer [3] ». Je subirai les droits de la mort, mais je les détruirai; un jour j'entrerai dans ta prison, non pas pour y rester enfermé, mais pour briser tes barrières.

[1] Jean, III, 16. — [2] Rom. XIII, 10. — [3] I Tim. I, 5. — [4] Philipp. II, 8. — [5] Cant. I, 2. — [6] Ibid. 3.

[1] Rom. V, 14. — [2] I Cor. XV, 22. — [3] Osee, XIII, 14.

Confessons donc au Seigneur son infinie miséricorde, « parce qu'il a brisé les portes « d'airain et rompu les barres de fer [1] »; il a tellement anéanti les barrières de la mort, qu'il nous a même ouvert les portes du ciel, où fut admis, aussitôt après la croix de Jésus-Christ, le larron quittant le supplice dû à ses crimes pour aller prendre possession de ce séjour destiné aux justes, et sans avoir d'autre mérite que celui d'une courte profession de foi ; tandis qu'avant la croix de Jésus-Christ, nous voyons Abraham lui-même retenu, loin du ciel, dans une sorte de captivité qui toutefois n'avait rien de commun avec celle des impies.

7. Nous lisons : « Le Christ sortit donc pour « le salut de son peuple et pour la délivrance « de ses élus [2] »; son amour devait le faire descendre jusque dans les profondeurs où le genre humain s'était précipité par sa prévarication. Tel un roi qui, après avoir détruit la forteresse d'un tyran, rétablit partout la liberté, et non content de rompre les liens de tous ceux qu'enchaînait la tyrannie, descend lui-même dans la prison où gémissent les siens, et leur apporte la liberté avec sa présence ; ce serait peu pour lui de rendre ces captifs à la lumière, s'il ne venait pas lui-même dans ce lieu de ténèbres, et si de ses propres mains il ne brisait pas les chaînes de leur captivité. Quelles actions de grâces pourront être rendues au Seigneur pour tant de bienfaits ? Quel usage pouvons-nous faire de la liberté qui nous est rendue, si ce n'est de le servir librement ? Il est écrit : « Jésus-Christ « a été blessé pour nos péchés, et il s'est « rendu faible pour nos iniquités ; nous avons « été guéris par ses souffrances [3] ». On ne saurait avoir de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis [4]. Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis [5]. Si le grain de froment, tombant dans la terre, ne meurt pas, il demeure stérile [6]. Dans le tremblement de terre de la croix, « les pierres se fendirent et les tombeaux s'ouvrirent, et un « grand nombre de corps des saints qui étaient « morts ressuscitèrent, et sortant de leurs « tombeaux après sa résurrection, ils vinrent « dans la cité sainte et apparurent à une « foule d'habitants [7] ». C'est ainsi qu'un seul grain tombant dans la terre a rendu à la vie une multitude d'autres grains.

8. Ne perdons pas de vue, mes frères, l'immense rançon de notre salut. Notre vie a été renouvelée par la mort de Jésus-Christ. Tout serviteur pour lequel son maître s'est sacrifié, n'est-il pas assez précieux ? Que personne ne tente de se soustraire à cette dette de la rédemption. Jésus-Christ nous a tous rachetés, même ceux qui, aimant leur captivité, n'ont pas voulu recouvrer cette liberté que leur offrait un généreux Médiateur. Ne parlez pas ici de telle ou telle somme d'argent. Il n'a rien extrait de sa bourse, mais il a répandu son sang. A tant d'amour quelles richesses pourraient être comparées ? Pour vous il a donné, non pas son bien, mais sa propre personne. Car ce qu'il demandait, ce ne sont pas vos richesses, mais vous-mêmes. Il a subi pour vous une mort passagère, afin de vous arracher à la mort éternelle ; il a revêtu votre vie, afin de vous communiquer la sienne. Il est entré dans les limbes, afin que vous puissiez en sortir. Il a guéri nos blessures par les siennes; par ses plaies il a fait disparaître la plaie de notre damnation. Je le dis avec joie, mes frères, il est généreux le médecin qui soigne son malade à ses frais et dépens ; qui par pur amour, non point de l'argent, mais du salut de son malade, supporte sans dégoût l'odeur et la vue des plaies d'un malade. Mais le comble du dévouement, c'est de recevoir soi-même des blessures, afin d'en guérir les autres, de s'offrir comme remède, de se laisser déchirer volontairement afin d'extraire des blessures d'autrui le virus qui s'oppose à leur guérison. C'est là ce qu'a fait Jésus-Christ, c'est jusque-là que notre Sauveur a porté le dévouement ; médecin généreux et universel, il a versé, pour le salut de tous, non pas le sang des hommes, mais son propre sang. Notre rédemption est d'autant plus grande que nous sentions moins notre captivité; notre guérison est d'autant plus précieuse que nous connaissions moins notre maladie.

9. Tel est le mystère de la croix du Sauveur. Dans la personne d'Adam, par la transgression du précepte, le genre humain avait signé une sorte de pacte avec la mort ; mais Jésus-Christ a effacé tous nos crimes, « déchirant le texte du décret porté contre « nous. Il l'a détruit en le fixant à la croix, « en dépouillant les principautés et les puis-

[1] Isa. XLV, 2 — [2] Habac. III, 13.— [3] Isa. LIII, 5.— [4] Jean, XV, 13. — [5] Id. XI, 14. — [6] Id. XII, 24. — [7] Matth. XXVII, 51, 53.

« sances et en triomphant dans sa propre « personne [1] ». Or, par la destruction du texte de mort sur la croix, nous avons été rendus à la vie. En effet, la mort en Jésus-Christ, à quoi a-t-elle donné lieu, sinon à la résurrection? Or, la résurrection en Jésus-Christ confirme l'homme dans la croyance à sa propre résurrection. Reste à chacun le devoir de comprendre qu'il doit, dans sa vie, mettre un terme à ses crimes, comme un terme a été imposé à la mort publique. Puisque la mort est détruite, secouons notre sommeil spirituel, afin que personne ne demeure dans ses habitudes anciennes, maintenant que « les vieilles choses sont passées et que « tout a été renouvelé [2] ». Réalisons cette parole de l'Apôtre attestant que Jésus-Christ est mort, « afin que ceux qui vivent ne vivent « plus pour eux-mêmes, mais pour Celui qui, « pour eux, a bien voulu mourir et ressus-« citer [3] ».

10. « Voici donc le jour que le Seigneur a « fait [4] » ; qu'il a réparé pour la gloire de ses saints ; dans lequel Jésus-Christ ressuscitant d'entre les morts ordonne à son corps mystique qui est l'Eglise d'espérer que les membres participeront à la gloire de leur chef. Ecoutez l'Apôtre, lequel proclame que c'est Jésus-Christ lui-même qui parle par sa bouche : « En un « moment, en un clin d'œil, au son de la der-« nière trompette, car la trompette sonnera, « les morts ressusciteront incorruptibles, et « nous serons changés [5] ». Toutefois ce grand jour de la résurrection dernière reçoit toute sa magnificence du jour que nous célébrons et qui a été illustré par la résurrection de Jésus-Christ. Alors nous aurons la réalité même de notre résurrection, aujourd'hui nous en possédons le principe ; nous avons comme le germe d'où sortiront tous ces fruits. Le Prophète personnifiant Jésus-Christ chantait à l'avance la gloire de ce jour : « J'ai dormi et pris mon « sommeil, et je me suis levé parce que le « Seigneur m'a reçu [1] ». « J'ai dormi », dit-il. afin de prouver que sa mort était bien l'œuvre de sa volonté propre, et non pas le résultat de la coaction. Telle est la pensée clairement formulée par l'Evangile dans ces paroles mêmes du Sauveur : « J'ai le pouvoir de quitter la « vie, et j'ai aussi le pouvoir de la reprendre [2] ». Cette grande joie du matin est ailleurs décrite en ces termes : « La lumière est levée pour « les justes, et la joie pour ceux qui ont le « cœur droit [3] ». « Justes, réjouissez-vous « dans le Seigneur [4] ». Et encore : « J'exalterai « le matin vos merveilles, parce que vous êtes « mon soutien, ô mon Dieu [5] ». « Vous nous « vivifierez après deux jours, le troisième jour « vous nous ressusciterez [6] ». Enfin, dans un autre passage l'écrivain sacré décrit en un seul verset la lumière du soir et la joie du matin de la résurrection : « La douleur du-« rera jusqu'au soir et la joie jusqu'au ma-« tin [7] ». Voilà pourquoi, comme le dit l'Apôtre, « la nuit a précédé, mais le jour s'est « approché. Rejetons donc les œuvres de té-« nèbres, et revêtons-nous des armes de la « lumière [8] », afin que, à l'aide de ces armes, nous triomphions de l'adversaire de notre salut, puisque Jésus-Christ en a déjà triomphé lui-même. Si la seule espérance nous procure tant de joie, que sera-ce donc de la réalité ? Si les membres sont si heureux du bonheur de leur chef, quel ne sera pas le bonheur dont ils jouiront avec leur chef dans ce lieu de délices où celui qui aura mérité d'être compté parmi les membres de ce corps magnifique n'aura plus à craindre d'en être retranché ? Toutefois, celui qui désire ressusciter et régner avec Jésus-Christ, doit auparavant être crucifié et mourir avec lui, en mortifiant sans délai ses désirs et ses passions, par Jésus-Christ Notre-Seigneur.

[1] Coloss. II, 14, 15. — [2] II Cor. V, 17. — [3] Ibid. 15. — [4] Ps. CXVII, 24. — [5] I Cor. XV, 52.

[1] Ps. III, 6. — [2] Jean, X, 18. — [3] Ps. XCVI, 11. — [4] Id. XXXI, 11. — [5] Id. LVIII, 17. — [6] Osée, VI, 3. — [7] Ps. XXIX, 6. — [8] Rom. XIII, 2.

VINGT-SEPTIÈME SERMON.

SUR LA FÊTE DE PAQUES.

(SEPTIÈME SERMON.)

ANALYSE. — 1. Jésus-Christ ressuscitant est notre véritable lumière. — 2. Il est certain que, nous aussi, nous ressusciterons. — 3. Qu'est-ce qui milite contre la chair et pour la chair ? — 4. Eloge de la chair. — 5. La chair ressuscitée sera réunie à son âme.

1. Ce jour, que nous rappelle le Prophète, c'est Jésus-Christ qui est né, qui est mort, et qui après sa mort est ressuscité plein de gloire. Ce n'est point moi qui l'affirme, c'est Jésus-Christ lui-même : « Tant que je suis « dans le monde, je suis la lumière du « monde [1] ». Ainsi donc Jésus-Christ est ressuscité dans la chair afin de rester à nos yeux ce qu'il avait été, c'est-à-dire la lumière ; ce n'est pas un corps nouveau qu'il prend, mais son propre corps, afin de nous prouver avec plus d'évidence que c'est dans notre chair elle-même que nous ressusciterons ; autrement nous ne pourrions plus croire la résurrection.

2. Mais que faites-vous, ô homme ? Oubliant que vous êtes le roi de ce monde, que vous appartenez à la société des élus, que vous résumez toute la création, pourquoi vous condamnez-vous vous-même ? Pourquoi vous comparer aux bêtes et aux animaux victimes d'un ecomplète destruction ? Ils périssent totalement, tandis que vous conservez votre substance spirituelle. Vous vivez dans une âme divine, et lorsque la chair se séparera de votre âme, vous serez divisé et non pas anéanti ; vous serez séparé en différentes parties, mais vous retrouverez votre intégrité. Votre corps sera dissous, mais votre âme restera vivante et attendra la résurrection de votre chair dont elle a été la compagne. L'apôtre saint Paul s'écrie : « Si les morts ne ressuscitent pas, Jésus- « Christ n'est pas non plus ressuscité ; et si « Jésus-Christ n'est pas ressuscité, votre foi est « vaine et vous êtes encore dans vos péchés. « Donc tous ceux qui se sont endormis en Jé- « sus-Christ ont péri. Si ce n'est que dans cette « vie que nous espérons en Jésus-Christ, nous « sommes les plus malheureux des hommes. « Mais si Jésus-Christ est ressuscité d'entre les « morts, nous trouvons en lui les prémices de « tous ceux qui dorment. En effet, comme la « mort est venue par l'homme, c'est par « l'homme aussi que nous vient la résurrec- « tion des morts. De même que tous meurent « en Adam, de même tous seront vivifiés en « Jésus-Christ [1] ». Doutez-vous encore que vous dussiez préférer le mérite de l'âme à la fragilité de la chair ? Je m'en rapporte à votre jugement droit et juste. Le corps aurait besoin de toute son intégrité pour rester la demeure de l'âme, et pourtant le corps se dissout afin que la destinée des morts soit différente, comme sont différents les mérites de chacun. En créant l'homme, Dieu lui inspira de son souffle une âme spirituelle, tandis que le corps fut tout entier formé du limon soluble de la terre. Si vous n'envisagez que le corps, qu'est-ce que ce corps, sinon un informe limon de la terre, coloré par la coagulation du sang ? Qu'est-ce que le corps ? La nature des vices, la matière et l'origine des morts. Et si vous cherchez le mérite du corps, qu'est-ce que le corps ? l'habitation de l'âme. Qu'est-ce que le corps ? la demeure de l'Esprit de Dieu. Qu'est-ce que le corps ? la plus belle de toutes les œuvres de la création visible, destinée à devenir l'image de la substance divine. Il est écrit : « Dieu fit l'homme à son « image et à sa ressemblance [2]. Dieu fit Adam « du limon de la terre et inspira sur sa face « un souffle de vie. Et l'homme fut fait âme

[1] Jean, IX, 15.

[1] I Cor. XV, 13-22. — [2] Gen. I, 26, 27.

« vivante [1] ». « Ame vivante », dit l'Ecriture, elle vivra donc après la mort; d'où il suit que cette âme est essentiellement différente de l'âme des animaux, laquelle doit périr avec le corps. Et comme les animaux sont de viles créatures, Dieu, au lieu de les former comme il forma le corps de l'homme, se contenta d'une parole : « Et Dieu dit : Que la « terre produise des animaux, et il fut fait « ainsi [2] ». Comprenez donc, ô homme, quelle est votre dignité. Le Seigneur Dieu a formé votre corps de sa propre main, il vous a animé du souffle de son Esprit, tandis que les animaux et les bêtes sont sortis en quelque sorte du souffle de la terre.

3. Essayons maintenant de comparer les mérites ou la nature de l'âme et du corps. L'âme est réputée sainte, le corps est pécheur. Il est certain que l'âme est sainte, toutefois le corps ne pèche que par le vice de l'âme. Connaissez-vous bien, ô homme, considérez-vous attentivement et vous comprendrez que le corps ne sent rien que par les sens de l'âme ; faites abstraction de l'âme, le corps est mort et incapable d'aucun mouvement. Le corps participe donc au bien comme il est l'instrument du mal ; et si le corps souille l'âme, réciproquement il est purifié par les mérites et la sainteté de l'âme. Remontant à l'origine de la responsabilité et des crimes du corps, nous disons que le corps a été condamné à la mort dans Adam, mais qu'il ressuscite en Jésus-Christ; si la chair a été condamnée dans Eve la première femme, elle a été consacrée dans la Vierge Marie. Je le prouve par les oracles des Prophètes: « Dieu dit encore: Mon « Esprit ne demeurera pas dans les hommes, « parce qu'ils sont chair [3] ». Au contraire, il est dit ailleurs en faveur de la chair : « Je « répandrai mon Esprit sur toute chair [4] ». Isaïe, frappant la chair, s'écrie : « Toute chair « n'est qu'une herbe desséchée [5] ». Et pour relever la chair, il dit aussi : « Toute chair « verra le salut de Dieu [6] ». L'apôtre saint Paul condamne la chair en ces termes : « Ne « suivez pas les désirs de la chair » ; mais il la loue en ces termes: « Je porte dans ma « chair les stigmates de Jésus-Christ [7] ». Notre-Seigneur disait aux incrédules : « C'est l'Es-« prit qui vivifie la chair [8] ». Mais vous dites: « La chair ne sert de rien [9] ». Puisqu'il en est ainsi, mes frères, si la chair est accablée par ses crimes, pourquoi ne va-t-elle pas plutôt se relever en s'honorant des mérites divins du Fils de Dieu revêtu de notre chair ?

4. N'aurez-vous que du mépris pour cette chair que Dieu a revêtue, qu'il a déposée, reprise et élevée dans le ciel ? N'aurez-vous que du mépris pour cette chair que la flamme a respectée dans la personne des trois enfants juifs, et devant laquelle s'est arrêtée la rage des lions dans la personne de Daniel ? N'aurez-vous que du mépris pour cette chair qui, aidant à la force des saintes âmes, a fait d'innombrables martyrs ? Vous méprisez les hommes perdus, vous méprisez les voluptueux en qui l'âme s'est laissé corrompre par les désirs de la chair et a précipité, à son tour, le corps dans la corruption des passions et des vices. Vous méprisez les anges qui, épris d'amour pour les filles des hommes, ont souillé la majesté des corps célestes par la volupté terrestre. Ainsi donc, soit que vous honoriez la chair dans les martyrs, soit que vous la condamniez dans les voluptueux, il est absolument nécessaire de faire retomber toute responsabilité sur les âmes. La chair, dans sa servitude, n'a fait que ce que l'âme a voulu. La chair ressuscitera donc, soit sainte, soit coupable, et comme l'âme, elle recevra selon les œuvres de sa vie sur la terre. Telles seraient, en matière de chasteté, une servante et sa maîtresse; il peut se faire que la servante provoque la séduction, mais la maîtresse n'en sera pas moins coupable, pour avoir voulu ou consenti.

5. La chair ressuscitera donc, soit sainte, soit coupable ; et les malheureux pécheurs seront obligés de vivre malgré eux. O nécessité des choses ! en essayant de justifier la chair, il se trouve que nous accusons les âmes. Nous accusons les dons de Dieu, lesquels, semblables à des étincelles jaillissant de la flamme, ont mérité, non pas de vivre dans le foyer, mais de s'éteindre dans la paille ; nous accusons les choses célestes opprimées par les choses terrestres. Toutefois, nous attendons le jugement de Dieu qui seul peut apprécier les devoirs de la chair et les mérites des âmes. Il est donc vrai que l'âme ne peut être séparée de la chair ni en matière d'innocence, ni en matière de culpabilité, et réciproquement la chair ne peut être séparée de l'âme ni en matière d'innocence, ni en

[1] Gen. II, 7.— [2] Id. I, 24.— [3] Id. VI, 3.— [4] Isa. XLIV, 3.— [5] Id. XL, 6. — [6] Luc, III, 6.— [7] Gal. V, 16.— [8] Id. VI, 17.— [9] Jean, VI, 64.

matière de culpabilité. Comme la vie est commune entre l'âme et la chair, leur destinée éternelle doit être la même. L'homme intérieur est rappelé à l'homme extérieur, c'est-à-dire la chair est rappelée à l'âme; elle sera justifiée avec l'âme, ou l'âme sera punie avec la chair.

VINGT-HUITIÈME SERMON.

SUR LA FÊTE DE PAQUES.

(HUITIÈME SERMON.)

—

ANALYSE. — 1. Objection des impies contre l'immolation du Fils de Dieu. — 2. Jésus-Christ n'a pas été immolé par les chrétiens, mais adoré par eux après sa mort. — 3. La bonté de Dieu dans le mystère de l'Incarnation. — 4. Jésus-Christ, par sa résurrection, confond tous ses ennemis.

1. L'apôtre saint Paul nous dit : « Jésus-« Christ, notre Pâque, a été immolé [1] ». On demande pour qui ou pourquoi il a été immolé. En effet, des blasphémateurs fanatiques ne craignent pas d'élever la voix et de réclamer en ces termes : Les sanglants mystères des chrétiens sont assurément saints, pieux et pleins de miséricorde. Pour nous, nous sommes assurément des sacriléges en offrant aux statues des divinités, des oiseaux et des troupeaux. Mais que penser du sacrilége des chrétiens dont le sacrifice parricide consiste dans l'immolation d'un Fils à son Père ? Si je réponds que le Dieu que nous adorons est l'amour même, ils m'objectent : Pourquoi donc Dieu, qui a défendu à Abraham d'immoler son fils, a-t-il permis l'immolation de son propre Fils ? Si je réplique : Jésus-Christ est mort pour tous les peuples, ils me répondent : Il est assurément plein d'amour, votre Dieu qui s'est laissé apaiser par le sang de son Fils, plutôt que d'exiger le sang des peuples. Ils disent enfin : Votre Dieu est impie, car lui qui défend d'immoler un homme aux divinités, a voulu ou permis l'immolation de son propre Fils.

2. Oh ! à quelles extrémités notre religion se voit réduite ! Qu'il est étroit, le sentier qui nous mène au vaste plateau de la foi, quand au contraire la multitude confuse des réprouvés se joue dans les voies les plus spacieuses Que notre chemin est étroit et escarpé ! Ce n'est qu'avec des efforts inouïs que nous portons la vérité ; tant d'arguments séducteurs nous sont opposés que nous nous laisserions facilement convaincre, si nous n'avions pas à enseigner avant tout l'amour de Dieu que nous adorons. L'apôtre saint Paul nous dit donc : « Jésus-Christ notre pâque a été im-« molé »; nous disons pourquoi et par qui il a été immolé, afin de justifier de toute accusation de parricide le saint et innocent mystère de notre pâque. Ce n'est pas nous, chrétiens, qui immolons Jésus-Christ, mais nous l'adorons dans sa mort. Vous nous demandez pourquoi nous adorons une victime immolée? Parce que nous adorons le Fils de Dieu, avant même qu'il ait été immolé. Vous demandez pourquoi il a été immolé ? C'est aux Juifs sacrilégement religieux à répondre; il leur était prescrit d'offrir à Dieu un agneau pour la pâque ; or, en immolant Jésus-Christ à la place d'un agneau, ils ont offert à Dieu son propre Fils. C'est ce crime des Juifs que l'Apôtre rappelle en ces termes : « Jésus-Christ « notre pâque a été immolé », c'est-à-dire immolé par ce peuple auquel Jean-Baptiste montrait le Christ, en disant : « Voici l'Agneau « de Dieu, voici Celui qui efface les péchés

[1] I Cor. v, 7.

« du monde [1] ». Vous demandez pourquoi Jésus-Christ ne s'est pas soustrait à ce crime? Parce que son sang était dû pour le rachat du monde. Quel crime avait donc commis le monde, pour que le sang ait dû servir à sa délivrance? Il avait encouru la malédiction de la loi, et Dieu, voulant rester fidèle à sa promesse, livra lui-même son Fils, dont le sang, quoique criminellement versé, devait être la rançon du pécheur condamné à la mort éternelle. Un tel jugement de Dieu est assurément inspiré par l'amour, et sans porter atteinte à son affection paternelle, il a fait retomber sur son Fils la condamnation qui pesait sur le genre humain, et a voulu que sa mort momentanée devînt le salut de l'univers.

3. O profond mystère d'amour! Le monde pèche, et Jésus-Christ est immolé, de telle sorte que Dieu, la justice et l'amour infinis, maintient le décret qu'il avait porté et détruit le péché sans détruire l'innocence. Telle est la vérité que Jésus-Christ lui-même a fait entendre, avant même l'effusion de son sang pour le salut du monde : « C'est ainsi que « Dieu a aimé le monde, jusqu'à livrer pour « lui son Fils unique, afin que celui qui croit « en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie « éternelle [2] ». De son côté, l'apôtre saint Paul s'écrie : « Jésus-Christ nous a rachetés « de la malédiction de la loi, en se faisant « maudit pour nous; car il est écrit : Maudit

[1] Jean, I, 29.

« soit quiconque est pendu au gibet [1] »; et encore : « Si Dieu est pour nous, qui sera « contre nous [2]? » « Si Dieu n'a pas épargné « son propre Fils et s'il l'a livré pour nous « tous, comment avec lui ne nous a-t-il pas « tout donné [3]? » Vous demandez pourquoi Dieu n'a pas épargné son Fils; parce que, dans la résurrection, ce Fils devait lui être rendu. En effet, une majesté éternelle ne peut ni mourir ni finir. Mais si le Fils de Dieu ne pouvait naturellement ni mourir ni finir, cependant il a voulu être crucifié, afin de se dépouiller de son corps mortel; d'un autre côté, la barbarie des Juifs a été déjouée, car Jésus-Christ, mort, nous a été rendu par la résurrection.

4. Voyez maintenant le Fils de Dieu ressuscitant des enfers; il porte sur son corps les cicatrices de sa passion, à l'aide desquelles il put se faire reconnaître; car, s'il l'eût voulu, il aurait fait disparaître toutes les traces de son sacrifice; lui qui a pu ressusciter, ne pouvait-il pas se guérir? Il salue ses Apôtres et reçoit leur salut; il mange avec eux, il se réjouit d'avoir accompli l'œuvre de la rédemption, pour laquelle il est descendu sur la terre. Ainsi donc, mes frères, puisque vous êtes rachetés, demandez avec nous les biens que vous désirez; après nous avoir délivrés par son sang, que Jésus-Christ nous comble de tous les biens.

[1] Gal. III, 13. — [2] Rom. VIII, 31. — [3] Ibid. 32.

VINGT-NEUVIÈME SERMON

SUR LA FÊTE DE PAQUES.

(NEUVIÈME SERMON.)

ANALYSE. — 1. Le corps de Jésus-Christ est un temple. — 2. Ce temple a été rebâti par le Père comme par le Fils. — 3. Le nombre de quarante-six ans désigne les quatre parties de la terre. — 4. Ce nombre mystique se retrouve dans Adam. — 5. Il se retrouve aussi dans la naissance du second Adam. — 6. Conclusion.

1. Dans l'Evangile selon saint Jean, nous lisons que les Juifs, jaloux de toutes les merveilles opérées par le Sauveur, lui posèrent cette question : « Quel signe nous donnez-« vous du pouvoir que vous avez de faire ces « choses ? » Le Seigneur leur répondit :

« Détruisez ce temple et je le relèverai en « trois jours ». Et ils dirent : « Quarante-six « ans ont été employés à la construction de « ce temple, et vous le relèverez en trois « jours [1] ? » Ne l'oubliez pas, mes frères, les Juifs étaient charnels, et ils jugeaient charnellement de toutes choses. Jésus parlait spirituellement; mais comme eux vivaient charnellement, ils comprenaient charnellement. Or, qui peut comprendre de quel temple parlait le Sauveur ? Le pouvaient-ils, eux qui nourrissaient contre lui des pensées et des desseins criminels ? Mais nous n'avons pas à nous inquiéter sur ce point, car l'Evangile nous apprend de quel temple parlait le Sauveur. En effet, Jésus venait de dire : « Dé« truisez ce temple et je le rebâtirai en trois « jours ». Les Juifs répondirent : « Quarante« six ans ont été employés à la construction « de ce temple, et vous le rebâtirez en trois « jours? » L'Evangéliste continue : « Or, Jésus « parlait du temple de son corps [2] ». Telle est la pensée du Sauveur dans toute sa simplicité. D'un autre côté, il est connu de tous que Jésus, après avoir été mis à mort par les Juifs, ressuscita le troisième jour. Les Juifs peuvent bien dire qu'ils n'en savent rien, parce qu'ils sont hors de l'Eglise; mais à nous ce fait est parfaitement connu, parce que nous savons en qui nous croyons. En effet, par cette solennité que nous célébrons aujourd'hui chaque année nous rappelons le souvenir anniversaire de la destruction de ce même temple et de sa réédification. Toutefois on peut nous demander s'il n'y a pas quelque mystère dans ces paroles : « Quarante« six ans ont été employés à la construc« tion de ce temple ». Il y aurait beaucoup d'observations à présenter sur cette pensée, mais nous nous contenterons de quelques remarques courtes et faciles à saisir.

2. Nous savons, mes frères, qu'Adam a été seul créé directement par Dieu ; nous savons qu'il représentait le genre humain tout entier; qu'en transgressant le précepte divin il fut pour ainsi dire brisé ; qu'il se trouve pour ainsi dire subdivisé en chacun de nous, de manière à se retrouver tout entier dans la société et dans l'union réciproque de tous les hommes ; et enfin qu'il ne peut que gémir pour nous, puisqu'il se trouve renouvelé en nous par Jésus-Christ. Le Sauveur est sorti de la race d'Adam, mais sans avoir le péché d'Adam. Il est venu sans péché, afin d'expier dans son corps le péché d'Adam, et de ramener l'homme à son image et à sa ressemblance, tel qu'il avait été d'abord créé. La chair que Jésus-Christ reçut d'Adam, tel est donc le temple que les Juifs ont détruit, et que le Sauveur a réédifié en trois jours. En effet, Jésus-Christ en sa qualité de Dieu fort, tout-puissant et égal au Père, a ressuscité son corps. En quel sens donc l'Apôtre dit-il : « Qui l'a ressuscité « d'entre les morts [1] ? » De qui parle-t-il ? Du Père. C'est ainsi qu'il a dit de Jésus-Christ : « Il s'est fait obéissant jusqu'à la « mort et jusqu'à la mort de la croix ; voilà « pourquoi Dieu l'a ressuscité d'entre les « morts et lui a donné un nom au-dessus de « tout nom [2] ». Je le ressusciterai donc ; qui donc ressuscitera ? Le Père, à qui le Christ lui-même dit dans le psaume : « Ressuscitez-moi, « et je leur rendrai [3] ». C'est donc le Père qui a ressuscité Jésus-Christ, et non pas Jésus-Christ qui s'est ressuscité lui-même. Mes frères, que cette conclusion ne vous scandalise pas. Le Père, que fait-il sans son Verbe, que fait-il sans son Fils unique ? « Toutes « choses ont été faites par lui, et rien n'a été « fait sans lui [4] ». Puisqu'il est Dieu lui-même, c'est donc de lui aussi qu'il a été dit : « Dieu « l'a ressuscité d'entre les morts ». De là vous devez conclure qu'il s'est ressuscité lui-même. Ecoutez. Que le Juif nous dise lui-même ce qu'il a entendu : « Détruisez ce temple, et je « le réédifierai en trois jours ». C'est le Père qui le réédifie, mais le Fils accomplit cette œuvre comme le Père, et le Père comme le Fils. Jésus-Christ nous dit dans l'Evangile : « Mon Père et moi nous ne sommes qu'un [5] »; et ailleurs : « Tout ce que fait le Père, le Fils « le fait également [6] ».

3. Que signifie ce nombre de quarante-six années dont parlent les Juifs : « Quarante-six « années ont été employées à la construction « de ce temple ». Je disais tout à l'heure qu'Adam se retrouve dans l'ensemble du genre humain ; je reviens sur cette pensée pour la faire mieux ressortir encore. Les quatre lettres dont nous nous servons pour écrire le mot Adam, sont précisément, dans la langue grecque, les quatre premières lettres des

[1] Jean, II, 18, 19. — [2] Ibid. 21.

[1] Rom. IV, 24. — [2] Philipp. II, 8, 9. — [3] Ps. XL, 11. — [4] Jean, I, 3. — [5] Id. 10, 30. — [6] Id. V, 19.

quatre points cardinaux qui renferment le monde tout entier : l'Orient, l'Occident, le Nord et le Midi. C'est de ces quatre points que le Seigneur a dit : « Je rassemblerai mes élus « des quatre vents du ciel[1] » ; David avait dit également : « Qu'ils parlent, ceux qui ont été « rachetés, qu'il a rachetés de la puissance de « l'ennemi, depuis l'Orient et l'Occident, le « Nord et le Midi ». Or, en grec, Orient se prononce : Anathole ; Occident, Dytis ; Nord, Arctos ; et Midi, Mesémbria. En prenant la première lettre de chacun de ces quatre noms on obtient : Adam ; et comme c'est de la chair d'Adam que Jésus-Christ a reçu son propre corps, plus tard attaché à la croix, ce corps est réellement le temple dont il est dit : « Je le « rebâtirai en trois jours ; et les Juifs répon« dirent : Quarante-six ans ont été employés à « la construction de ce temple, et vous le « rebâtirez en trois jours ? Or, Jésus parlait « du temple de son corps ».

4. D'un autre côté, ne peut-on pas montrer que le chiffre quarante-six (XLVI) compose le nom d'Adam ? Or, ce nombre est pour nous très-mystérieux, non-seulement parce qu'il forme le nom même d'Adam, mais encore celui de Jésus-Christ dont il indique le mode surnaturel de conception. Examinons d'abord le nom du premier homme, Adam. En grec, l'Alpha représente dans la numération la valeur de : un ; le Bêta, la valeur de deux ; le Gamma, la valeur de trois ; et le Delta, la valeur de quatre, et ainsi de suite des autres lettres de l'alphabel, qui servent à la fois à écrire et à compter. Par exemple le Mu a la valeur de quarante (tessaraconta). Or, cherchez la valeur de ces lettres et vous trouverez Adam. Nous y trouvons l'Alpha, ou : un ; le Delta, quatre ; or quatre ajoutés à un égalent cinq ; nous retrouvons de nouveau Alpha ou un qui, ajouté à cinq, égale six ; enfin le Mu qui vaut quarante, ce qui donne quarante-six, ou le nombre d'années employées à la construction du temple.

5. Et parce que Notre-Seigneur Jésus-Christ a voulu que son corps fût formé de la race d'Adam, sans toutefois recevoir la souillure du péché originel, il suit que c'est dans cette race qu'il a pris le temple de son corps, en rejetant l'iniquité originelle. Or, cette chair, qu'il tira d'Adam, fut la chair de Marie, et le corps du Seigneur fut formé du corps de Marie. Ce corps a été crucifié par les Juifs et ressuscité trois jours après par le Sauveur lui-même. C'est ainsi que ces Juifs ont détruit ce temple qui a duré quarante-six ans à construire, tandis que Jésus-Christ l'a reconstruit en trois jours. En effet, si j'en crois les médecins, le corps humain emploie quarante-six jours à se former dans le sein maternel. Pendant les sept premiers jours ce corps n'est encore qu'une espèce de lait ; pendant les neuf jours suivants il se convertit en sang ; il se solidifie pendant les douze jours qui suivent et enfin, pendant les dix-huit jours qui succèdent, tout le corps est formé par les divers linéaments des membres. A partir de ce moment jusqu'à la naissance le corps ne fait plus que grandir et s'accroître. Or, ces quarante-six jours, si vous les multipliez par six, c'est-à-dire par les six âges de l'homme, l'enfance, la puéritie, l'adolescence, la jeunesse, l'âge moyen et la vieillesse, on trouve le chiffre de deux cent soixante-seize, c'est-à-dire de neuf mois et six jours, qui se comptent depuis le huitième jour des kalendes d'avril, jour de la conception et de la mort de Jésus-Christ jusqu'au huitième jour des calendes de janvier, jour de la naissance du Sauveur. Ce n'est donc pas sans raison que quarante-six années sont assignées à la construction du temple, figure du corps de Jésus-Christ ; car autant d'années le temple a mises à se construire, autant de jours le corps de Jésus-Christ a mis à se former.

6. Telle est l'explication de ces paroles : « Détruisez ce temple, et je le rétablirai en trois « jours. Les Juifs répondirent : Quarante- « six ans ont été employés à la construction « du temple, et vous le rétablirez en trois « jours ? Or, Jésus parlait du temple de son « corps ». Nous bénissons le Seigneur qui daigne révéler à ses serviteurs les mystères les plus cachés. Que notre foi repose donc toujours sur l'humilité de notre cœur, afin que nous méritions de recevoir de Dieu la récompense du royaume céleste.

[1] Matth. XXIV, 31.

TRENTIÈME SERMON

SUR LA FÊTE DE PAQUES.

(DIXIÈME SERMON.)

ANALYSE. — 1. Signification de la Pâque. — 2. Jésus-Christ mort pour le péché, afin de satisfaire à la justice. — 3. Nous devons imiter la Pâque, c'est-à-dire le passage de Jésus-Christ au ciel; on doit donner des fils à Celui qui nous a donné son Fils.

1. Mes frères, quelques-uns font venir le mot pâque du grec et lui donnent le sens de souffrance ; c'est une erreur. Pâque veut dire passage, car l'Ecriture ne lui donne pas d'autre signification, et c'est aussi le sens que ce mot a conservé en passant dans la langue latine. Or, ce mot pâque, ou passage, rappelle que le Seigneur est passé par l'Egypte quand, dans une seule nuit, il frappa tous les premiers-nés des Egyptiens ; c'était l'accomplissement de cette parole : « Et je passerai par « la terre d'Egypte, et je frapperai tout pre« mier-né dans la terre d'Egypte [1] ». Notre pâque, ou passage à nous, nous rappelle le passage du Sauveur de la mort à la vie, et son passage des enfers au ciel par sa résurrection. Quel grand, quel admirable passage, car notre Sauveur y détruit la mort à laquelle il s'était volontairement soumis, et ce triomphe, il l'avait prédit lui-même : « J'ai le pou« voir de quitter la vie, et j'ai aussi le pouvoir « de la reprendre [2] ». Adorons ce profond décret de la providence et de la miséricorde de Dieu qui, en soumettant le corps de Jésus-Christ à une mort qu'il ne méritait pas, a voulu nous soustraire à la mort, trop juste salaire de nos péchés.

2. Il arrive souvent aux infidèles de nous poser cette question : Quelle nécessité y avait-il que le Seigneur mourût pour l'homme? Notre salut ne pouvait-il pas s'opérer sur une simple parole ou un commandement de sa part? Cette question, mes frères, est assurément très-grave à leurs yeux ; mais, avec la grâce de Dieu, nous espérons la résoudre en peu de mots. Au commencement, l'homme avait péché en transgressant le précepte de Dieu ; après son crime, il avait été condamné à la mort en vertu de la loi du péché, et c'était justice ; car, en consentant librement à la tentation, il s'était volontairement rendu l'esclave de son ennemi. C'est ainsi que l'homme, depuis sa prévarication, était tombé sous l'empire du démon ; la nécessité de mourir suffisait à elle seule pour lui rappeler sa complète servitude. « Car, comme il est écrit, « la mort régnait depuis Adam [1] ». Or, notre Dieu qui, s'il est tout-puissant, est aussi la souveraine vérité et qui, en nous arrachant par pure miséricorde à l'empire du démon, a voulu s'astreindre à toutes les exigences de la justice, notre Dieu, disons-nous, a écouté non-seulement sa toute-puissance, mais encore la vérité ; il a rejeté la violence et n'a rien voulu extorquer par la force. Il avait recouvré son empire sur l'homme, et le possédait ; mais il s'abaissa jusqu'à payer une rançon pour le captif. Quelque chose, mes frères, semblait s'opposer à ce que Dieu ravît au démon, sans compensation aucune, la victime qui s'était mise volontairement sous le joug. Dieu ne pouvait-il pas délivrer l'homme par le seul effet d'un commandement de sa part? Une telle délivrance eût été dans les limites de sa toute-puissance, mais non pas dans celles de sa justice. Or, ce Dieu juste ne considère pas ce que lui permet sa toute-puissance, mais ce que prescrit l'équité. Il fallait arracher l'homme au joug du démon, mais en sauvant toutes les règles de la justice. Afin donc de donner toute satisfaction à la justice, Dieu a sauvé l'homme, non pas en

[1] Gen. XII, 12. — [2] Jean, XII, 18.

[1] Rom. V, 14.

commandant, mais en le rachetant. Par un mystère ineffable d'équité et d'amour, Notre-Seigneur se fit véritablement homme, afin que l'homme rachetât l'homme en faisant souffrir la chair pour la chair. Il vint donc dans la ressemblance de la chair de péché, afin que, en payant, par la croix, le salaire du péché, il eût le droit de détruire le péché de la chair. Sur la terre, un créancier qui réclame plus qu'il ne lui est dû, perd, par cela même, tout droit à une revendication ; car, pour me servir de ses propres expressions, il a encouru le danger de demander davantage. Ce principe peut, en quelque manière, s'appliquer au démon. L'homme lui était dû, mais il exigea un Dieu et perdit ainsi sa cause ; en demandant trop, il courut le danger de ne rien obtenir. N'était-ce donc pas justice, mes frères, que celui qui s'était précipité sur l'innocent perdît le coupable, et que celui qui avait poursuivi le juste vît s'échapper le criminel ? En désirant ce qui lui était défendu, il perdit donc ce qui lui appartenait en toute rigueur de justice ; l'iniquité retomba sur son auteur. En sévissant contre Celui qu'il ne pouvait subjuguer, il perdit ce qu'il possédait, et il ne trouva pas ce qu'il cherchait ; il avait envahi l'esclave, et il portait déjà la main sur le Seigneur ; c'est justice que, en poursuivant cette double proie, il ait éprouvé une double déception. En effet, l'esclave se trouvant racheté lui échappa, et le Seigneur, en ressuscitant, remporta le plus glorieux triomphe.

3. C'est un véritable passage que nous célébrons en ce jour, parce que Jésus-Christ met en fuite la mort et reparaît plein de vie. A notre tour, efforçons-nous de ressusciter avec lui. S'il est descendu jusqu'à nous, c'est afin que nous montions jusqu'à lui. En revêtant notre humanité, il l'a élevée jusqu'au ciel, afin que, par la foi et par l'espérance, nous quittions les œuvres terrestres pour nous élever jusqu'aux choses célestes. Le Sauveur a pénétré jusque dans les limbes, afin de nous racheter ; il est monté au ciel, afin de nous entraîner à sa suite. Il est écrit : « Le « chef de l'homme, c'est Jésus-Christ [1] ». Jésus-Christ est donc notre chef ; nous sommes son corps ; ne nous éloignons pas des traces de notre Père ; puisque notre chef est au ciel, efforçons-nous de réunir le corps à la tête. Voilà pourquoi c'est une gloire pour l'homme d'offrir à Dieu des fils ou des filles, puisque Dieu a offert pour nous son Fils unique. Le père de nombreux enfants croit faire beaucoup que d'en offrir un au Seigneur, et Dieu a livré pour nous son Fils unique ; nous hésitons à consacrer à Dieu nos enfants, et pour nous Dieu n'a pas épargné son Fils unique. « Quelles dignes actions de grâces « rendrons-nous à Dieu pour tous les biens « dont il nous a comblés [2] ? » L'offrande même de tous nos fils serait-elle une reconnaissance suffisante ? Pour nous, Dieu a livré son Fils à la mort ; et si nous offrons nos enfants à Dieu, c'est afin qu'ils vivent. Notre Sauveur a obéi à l'ordre et à la volonté de Dieu son Père.

[1] I Cor. II, 3. — [2] Ps. CXV, 12.

TRENTE ET UNIÈME SERMON

SUR LA FÊTE DE PAQUES.

(ONZIÈME SERMON.)

ANALYSE. — 1. Raison du mot Pâque. — 2. Jésus-Christ l'agneau de Dieu immolé pour notre salut. — 3. Les membres de Jésus-Christ ne furent pas brisés ; Jésus-Christ est mort pour Adam.

1. On regarde comme un parricide le sacrifice d'un fils immolé par son père ; tel eût été le sacrifice du Sauveur si, en mourant, il n'eût pas dû ressusciter le troisième jour. Jésus-

Christ meurt, mais il est immortel, et le Père n'éprouve aucune perte puisqu'il n'est pas privé de son Fils immolé. Le Sauveur a livré son corps humain, mais il est ressuscité comme Dieu. Sa mort est donc un renouvellement et non pas un châtiment, puisqu'il sort du tombeau glorieux et immortel. Nation incrédule des Juifs, prêtez l'oreille au récit de ces prodiges et sachez ce que vous avez fait ; dans la personne du Fils de Dieu, aujourd'hui plein de vie, vous avez perdu le fruit de votre déicide. Pour vous, chrétiens fidèles, il ne vous appartient pas de tout scruter, mais de craindre ; écoutez donc les enseignements que renferment le mystère et le nom de la fête de ce jour. En hébreu, Pâque veut dire passage ; en grec, il veut dire souffrance. Les Juifs n'y voient que le souvenir du passage qui permit à leurs ancêtres, sortant de l'Egypte, de traverser à pied sec la mer Rouge qui avait desséché son lit et suspendu le cours de ses flots; nous, chrétiens, nous célébrons dans la Pâque l'anniversaire d'un passage et celui de la passion de Jésus-Christ. De même que, pour les Juifs, le passage de la mer Rouge assura leur délivrance de la captivité, de même la passion du Sauveur fut la rédemption des pécheurs. C'est donc ici, par excellence, le jour solennel que Dieu nous a fait, puisque c'est en son honneur qu'a été immolé l'Agneau innocent figuré dans les sacrifices judaïques.

2. O honte ! cette solennité réveille chaque année, dans le cœur des Juifs, le désir du déicide ; ils n'immolent plus en réalité le Fils de Dieu, mais au nom de la religion ils se sentent toujours disposés à commettre ce crime, et ils se félicitent de l'avoir commis. Que c'est donc avec raison que Jésus-Christ est désigné sous le nom d'agneau par les Prophètes ! En apercevant le Seigneur sur la terre, le saint Précurseur le salue en ces termes : « Voici l'Agneau de Dieu, voici Celui « qui efface les péchés du monde [1] »; c'était dire clairement : Voici le véritable agneau pascal. Longtemps avant la naissance de Jésus-Christ, Isaïe l'avait ainsi dépeint : « Comme l'agneau reste silencieux sous la « main de celui qui le tond, ainsi il n'ouvrira « pas la bouche [2] ». Et, en effet, le Sauveur garda ce profond silence dans toute sa passion pendant que le peuple l'accablait d'injures. Le texte sacré parlait de la solennité pascale, mais il en parlait en figure ; car tout mystère, alors même qu'il est dévoilé aux yeux des peuples, conserve toujours son côté obscur. Ce texte sacré portait : « Vous aurez un agneau « sans tache, mâle, et d'un an ; vous le pren« drez parmi vos boucs et vos chevreaux et « vous le conserverez jusqu'au quatorzième « jour de ce mois, et tout le peuple de l'as« semblée des enfants de Dieu l'immolera « vers le soir, et ils prendront de son sang [1] ». C'est nous qui recevons ce sang de Jésus-Christ, dont ses bourreaux ont été arrosés et qui est retombé sur eux pour leur condamnation et en exécution de ce vœu déicide : « Que son sang retombe sur nous et sur nos « enfants [2] ».

3. Le Seigneur avait dit également : « Ses « os ne seront pas brisés [3] ». Cette parole reçut son parfait accomplissement ; car, tandis que les voleurs, crucifiés avec Jésus-Christ, eurent les membres brisés, ceux de Jésus-Christ restèrent intacts. Ce ne fut là l'effet ni d'une erreur, ni d'un accident, ni du hasard; celui-là pèche avec préméditation, qui observe dans son crime une certaine discipline. Disons enfin pourquoi Jésus-Christ est appelé victime. Adam, le premier homme, qui fut aussi les prémices de notre péché, avait porté jusque dans les limbes la malédiction d'un Dieu vengeur et attendait qu'il y fût racheté par le sang de Jésus-Christ, de telle sorte que la chair devait racheter la chair, la croix du calvaire devait racheter l'arbre du paradis terrestre, et le véritable Fils de la vierge Marie devait racheter le complice de la première femme. Voilà pourquoi, dans la personne du Fils de Dieu, l'innocent a été livré pour le coupable. Jésus-Christ est mort pour l'homme, et c'est lui-même qui s'est substitué volontairement, alors même qu'il aurait pu nous sauver sans mourir. Ainsi, ce qui est mort dans l'homme et en Jésus-Christ, c'est la chair pécheresse qui n'a pu recouvrer son droit à la vie que par le supplice de la chair sacrée du Sauveur. Quand donc, pour le péché de l'homme, Jésus-Christ a livré à la mort son corps destiné à la résurrection, cette mort, en réalité, n'a été qu'un véritable triomphe.

[1] Jean, I, 29. — [2] Isaï. LIII, 7.

[1] Exode, XII, 5, 6. — [2] Matth. XXVII, 25. — [3] Exode, XII, 16.

TRENTE-DEUXIÈME SERMON

SUR LA FÊTE DE PAQUES.

(DOUZIÈME SERMON.)

ANALYSE. — 1. Le Père et le Fils ne sont qu'un seul Dieu. — 2. La foi en Jésus-Christ naissant d'une Vierge n'a rien de commun avec les absurdités païennes. — 3. Pureté parfaite de la naissance de Jésus-Christ. — 4. Perversité de Pilate et des Juifs. — Jésus-Christ, dans sa résurrection, vainqueur de la mort et du démon.

1. Dans cette grande solennité de Pâque, notre foi surabonde de joie ; car l'humanité dont Jésus-Christ s'est revêtu dans le sein de Marie nous apparaît toute rayonnante de gloire et de majesté. Cette foi trouve aujourd'hui le fondement le plus inébranlable dans la résurrection de Celui qui a accompli tous les mystères « comme un géant invincible s'élance « pour parcourir sa carrière [1] ». Si notre intelligence humaine possède quelque connaissance sur le Père tout-puissant, « Créateur de « toutes choses, Roi de tous les siècles, Dieu « immortel et invisible [2] », cette connaissance ne nous vient ni des sens, ni du discours, ni des élucubrations des savants ; c'est la foi seule qui nous la donne, cette foi qui nous enseigne que le Fils engendré du Père de toute éternité a été formé par le Saint-Esprit dans le sein de la Vierge Marie et est né dans la plénitude des temps pour le salut du genre humain. Vous donc, chrétien, croyez d'abord le Père tout-puissant, éternel et infini ; croyez que dans le ciel il engendre son Fils de toute éternité, absolument semblable à lui, tout-puissant et éternel ; croyez que le Fils partage avec le Père l'empire sur toutes choses au ciel et sur la terre, puisqu'avec le Père il a créé le ciel et la terre, comme il le dit lui-même par l'organe de Salomon : « Lorsqu'il « préparait le ciel, j'étais avec lui [3] » ; croyez aussi que le Père et le Fils ne sont qu'un seul Dieu, selon cette parole de l'Evangile : « Moi « et mon Père, nous sommes un [4] ». Enfin, donnons à notre foi tout son développement et croyons en Jésus-Christ Notre-Seigneur qui a été conçu du Saint-Esprit et est né de la Vierge Marie.

2. Nous n'avons pas à parler de Jésus-Christ en tant que Fils de Dieu engendré du Père ; ce dont nous parlons, autant qu'il nous en fait la grâce, c'est de sa naissance temporelle de la Vierge Marie. Il est de la Vierge par l'opération du Saint-Esprit ; mais cette naissance est niée par les incrédules, par les infidèles et par les païens qui nous prennent en profond mépris, lorsqu'ils nous entendent proclamer hautement la maternité d'une Vierge. Qu'ils discutent donc la vanité des dieux qu'ils adorent, et ils cesseront de se rire de la réalité de nos mystères aussi profonds que véritables. Ils nous présentent leur Minerve sortant du cerveau de Jupiter ; et leur Vénus, ou autrement leur Aphrodite, ils la disent engendrée de l'écume de la mer. Croire qu'une jeune Vierge, sous l'action immédiate du Saint-Esprit, a conçu le Sauveur, n'est-ce pas infiniment plus facile que de croire avec ces idolâtres que Vénus a été formée de l'écume de la mer et que Minerve est sortie tout armée du cerveau de Jupiter ? O païens insensés et malheureux, si vous acceptez ces vaines assertions, comment donc pouvez-vous encore douter de nos prédications aussi saintes que véridiques ? Vous acceptez aveuglément les plus monstrueuses absurdités sur le compte de vos dieux, pourquoi donc ne trouvez-vous pas plus facile de vous en rapporter à la toute-puissance du vrai Dieu ? En vertu de cette toute-puissance, nous vous montrons qu'une Vierge a pu concevoir et engendrer. Laissez-

[1] Ps. XVIII, 6. — [2] I Tim. I, 17. — [3] Prov. VIII, 27. — [4] I Jean, X, 30.

moi seulement vous citer quelques exemples aussi clairs que connus. Les abeilles se reproduisent et cependant la diversité des sexes n'y concourt aucunement. Si donc vous croyez de l'abeille qu'elle est vierge et mère, pourquoi ne croyez-vous pas que Marie ait pu engendrer sans que sa virginité ait souffert aucune atteinte ? Non, personne ne doit douter que Jésus-Christ est né du Saint-Esprit et de la Vierge Marie ; ce mystère, annoncé par les anges, est l'objet de la foi de toute la nature humaine.

3. Convaincus sur ce point, les païens, pour cacher leur honte, ajoutent : Grâce à la toute-puissance de Dieu, une Vierge a pu, sans doute, concevoir et enfanter, mais il paraît indigne de la Majesté divine d'être sortie du sein d'une femme par ces voies ignominieuses qu'elle n'a pu suivre sans souillure, alors même que la conception aurait été toute miraculeuse et surnaturelle. Insensé, quand il s'agit de Dieu, comment osez-vous tenir un semblable langage ? C'est trop de témérité par rapport au Créateur, et pour vous réduire au silence, il me suffira de prendre un exemple parmi les créatures. Le soleil est assurément la créature de ce Sauveur dont vous parlez ; or, le soleil pénètre jusque dans les lieux les plus fangeux et les plus sales ; son rayon de lumière y brille dans tout son éclat, et cependant il n'y contracte aucune souillure. Si donc le soleil reste pur au milieu de toutes ces obscénités, comment osez-vous dire que le Sauveur n'a pu qu'être souillé en naissant d'une Vierge immaculée ? Le soleil nous fournit encore une autre comparaison. On peut couper un arbre au moment même où celui-ci est tout inondé des rayons du soleil. Pendant qu'on le coupe, le fer destiné à le frapper est lui-même inondé de la lumière du soleil avant de frapper le bois ; or, cette lumière n'est nullement coupée et ne peut recevoir aucune atteinte, quoique le bois soit soumis à l'incision et donne entrée au tranchant qui le frappe. De même Jésus-Christ a pu être lié, enchaîné, crucifié, immolé ; et pourtant la nature divine qui était en lui n'a pu être atteinte d'aucune manière.

4. Nous avons pour témoin Pilate qui, assis sur son tribunal et après avoir lavé ses mains, s'écria : « Je suis pur du sang de ce juste, « c'est votre affaire [1] » ; et cependant, cédant aux clameurs des Juifs répétant sans cesse : « Qu'il soit crucifié [2] », Pilate fit flageller le Sauveur et le livra pour qu'il fût crucifié. O jugement pervers ! Le coupable est assis et un Dieu se tient debout ; Pilate commande et Jésus est crucifié. O peuple juif ! ô vous qui vous dites l'héritage de Dieu ! « ô vigne du « Dieu Très-Haut, qui produisez non pas des « raisins, mais des ronces et des épines ! » que dis-je, vous avez reçu de Pilate le raisin lui-même, et de vos propres mains vous l'avez pressuré sur le bois de la croix. C'est là ce raisin qui, pressuré, a répandu son sang et en a arrosé le monde tout entier. Mais le sang de Jésus-Christ a été répandu pour la rémission des péchés, afin de condamner l'ignominie des Juifs. Venez donc, ô juif, venez à l'église de Jésus-Christ, lavez le sang que vous avez répandu et effacez le crime que vous avez commis. Ne craignez rien ; il est vrai que vous avez cloué à la croix votre Seigneur et votre Dieu ; mais il est venu sur la terre afin de racheter par son sang le monde tout entier. Croyez en lui, et vous-mêmes, ô Juifs, vous pouvez obtenir le pardon de vos péchés. Par ce bois de la croix, non-seulement l'arbre de la science du bien et du mal qui a causé la mort du premier homme, mais le paradis lui-même a été renouvelé dès l'instant qu'une place y fut donnée à ce larron pénitent qui fut crucifié avec le Sauveur.

5. O mort, ô démon, que dites-vous ? Vous semblez vous réjouir de votre victoire, parce que vous voyez le Christ immortel devenu votre victime. Le Christ que vous voyez descendre en enfer, s'empresse d'y briser les chaînes des captifs et d'en faire disparaître les traces de votre domination. Ce géant invincible qui vous a vaincus dans le monde, dirige sa course rapide jusque dans les enfers, afin d'arracher de vos mains ceux que vous y reteniez captifs et de faire peser sur vous le joug d'une éternelle condamnation. Voici que le troisième jour il est ressuscité d'entre les morts, afin de confirmer la foi véritable qu'il a prêchée à ses disciples, et de conférer la gloire du royaume éternel à tous ceux qui croiront en lui.

[1] Matth. XXVII, 24. — [2] Ibid. 23.

TRENTE-TROISIÈME SERMON

SUR LA FÊTE DE PAQUES, AUX NÉOPHYTES.

(TREIZIÈME SERMON.)

—

ANALYSE. — 1. Toutes les créatures, et spécialement les chrétiens, sont invités à célébrer avec joie la fête de Pâques. — 2. Les néophytes sont invités d'une manière toute particulière à rendre grâces à Dieu. — 3. La persévérance est un de leurs principaux devoirs. — 4. Célébration pieuse et chrétienne de la fête de Pâques ; interprétation mystique. — 5. Conclusion.

1. Le jour que nous attendions vient de nous apparaître dans tout son éclat: la bienheureuse solennité que nous appelions de nos vœux est enfin arrivée ; le Seigneur a comblé nos désirs en nous donnant de célébrer le saint jour de Pâques. Frères bien-aimés, tressaillons de joie dans cette grande solennité, rendons à la divine bonté de vives et sincères actions de grâces, rehaussées par la sainteté de nos mœurs et par la ferveur de notre amour. Aujourd'hui le ciel et la terre se réjouissent ; les Anges mêlent leurs cantiques à ceux des hommes, et toute créature raisonnable redit : « Alleluia », c'est-à-dire : Louez le Seigneur. Chantons tous ensemble : « Le « Seigneur est grand et au-dessus de toute « louange [1]. Le Seigneur est vraiment grand, « sa puissance est sans bornes et sa sagesse « sans mesure [2] ». Qui pourrait facilement énumérer, ou dignement expliquer les mystères de ce jour ? Le démon vaincu, l'empire de la mort détruit, Jésus-Christ ressuscitant plein de gloire et d'immortalité, la consommation de notre salut, tels sont les grands faits qui marquent à tout jamais la solennité de ce jour. Se peut-il pour nous, mes frères, un plus grand sujet de joie ? un bonheur plus complet ? un mystère plus sacré ? un sacrement plus admirable ? « C'est bien le « jour que le Seigneur a fait ; réjouissons-« nous et tressaillons d'allégresse [3] ». C'est le jour de notre renaissance, de notre renouvellement, de notre vivification, de notre rédemption, de notre sanctification, de notre illumination. « Autrefois nous étions ténèbres, « aujourd'hui nous sommes lumière dans le « Seigneur [1] ». Autrefois nous étions les captifs du démon, mais aujourd'hui nous confessons et nous disons au Seigneur « que nous « avons été rachetés des mains de notre en-« nemi et rassemblés des régions les plus « lointaines [2] ».

[1] Ps. XLVII, 1. — [2] Id. CXLVI, 5. — [3] Id. CXVII, 24.

2. Mais, ô hommes nouveaux, en qui ce langage peut-il mieux s'appliquer qu'en vous, qui, plus que tout autre, apparaissez dans cette Eglise avec ces vêtements dont la blancheur est le symbole de la blancheur de vos âmes. Vous êtes « néophytes », c'est-à-dire une plantation nouvelle que le Père céleste, par le don du Saint-Esprit et par la vertu de Jésus-Christ notre Sauveur, a daigné purifier, sanctifier et placer dans le jardin de la terre du salut, par l'infusion d'une vie nouvelle. Que les fidèles de Dieu et de Jésus-Christ, que les « pauvres » spirituels vous voient « et se réjouissent, et que les filles de « Judas tressaillent d'allégresse [3] », c'est-à-dire, que leur âme se confie dans le Seigneur, parce que « le Tout-Puissant a fait en nous « de grandes choses [4] ». Telles sont assurément « les grandes œuvres accomplies en « nous par le Seigneur, pour la réalisation de « toutes ses volontés [5] ». Pour tous ceux qui vous contemplent, vous êtes en ce moment le chef-d'œuvre de la grâce de Dieu, le miroir de la pureté sans tache. Quiconque vous considérera sérieusement, ou bien se félicitera d'avoir conservé en lui-même ce précieux dépôt, ou bien se reprochera amèrement

[1] Ephés. v, 8. — [2] Ps. CVI, 2. — [3] Id. XLVII, 12. — [4] Luc, I, 49. — [5] Ps. CX, 2.

d'avoir perdu ce gage assuré du bonheur éternel. Quant à ceux qui n'ont pas encore obtenu cet inappréciable bienfait, ils trouveront dans l'exemple que vous leur donnez un puissant motif de mériter et d'implorer la même faveur. « Que le Seigneur confirme « donc ce qu'il a opéré en vous [1] » et dans tous les autres, et qu'il accorde à tous, comme il jugera nécessaire, l'abondance de sa miséricorde.

3. Pour vous, mes bien-aimés, qui êtes en ce moment l'objet de nos félicitations et de notre joie, et à qui s'adressent d'une manière toute spéciale ces belles paroles : « Voici le « jour que le Seigneur a fait, car Dieu donna « à la lumière le nom de jour [2] », conservez fortement ce que vous avez reçu. Les sacrements de la religion chrétienne vous ont été conférés dans toute leur plénitude. Vous voilà entrés dans la milice du Roi éternel de la terre et des cieux. Luttez courageusement contre les embûches de l'ennemi; car, selon l'oracle infaillible, « celui-là sera couronné « qui aura légitimement combattu [3] ». Nous tous, enfin, qui que nous soyons, écoutons cet avertissement de l'Apôtre : « Vous êtes « tous les fils de lumière et les fils du jour, « nous n'appartenons ni à la nuit ni aux téné- « bres [4] ». Ainsi donc, sous le vif éclat d'une telle lumière, dans ce temps de sanctification, « ne dormons pas » du sommeil du péché, mais « veillons » pour toute bonne œuvre ; « soyons sobres » d'esprit et de corps. Marchons comme des enfants de lumière. « Le « fruit de toute lumière réside dans la bonté, « la justice et la vérité [5]. Mangeons la sainte « Pâque, non pas avec l'ancien ferment de « malice et d'iniquité, mais avec les azymes « de la sincérité et de la vérité [6] ». L'objet pour nous de cette grande solennité spirituelle, c'est le Verbe de Dieu, notre Sauveur, dont il est dit : « Au commencement, Dieu le « Verbe était dans le Père, et le Verbe s'est « fait chair, et il a habité parmi nous, et nous « avons vu et nous croyons sa gloire [7] ». Il est le Fils unique du Père, et cependant il a daigné nous faire ses cohéritiers. O amour étonnant et ineffable ! Nous qui étions des serviteurs inutiles, nous avons mérité de devenir les frères de Jésus-Christ et ses cohéritiers.

[1] Ps. LXVII, 29. — [2] Gen. I, 5. — [3] II Tim. II, 5. — [4] I Thess. V, 5. — [5] Ibid, 9. — [6] I Cor. V, 8. — [7] Jean, I, 1-14.

4. Que rien de charnel, rien d'indigne ne se mêle aux élans de joie que nous inspire la grâce divine. Non-seulement il y aurait de l'indécence, mais encore un crime de trouver dans cette grande solennité l'occasion de se livrer à la sensualité dans les repas et de jeter l'âme dans une sorte de honteuse torpeur. Que nos fêtes soient donc honnêtes, agréables à Dieu, et conformes à cette parole de l'Apôtre : « Que toutes nos œuvres s'accom- « plissent honnêtement et selon l'ordre [1] ; « soit que nous mangions, soit que nous bu- « vions, soit que nous fassions toute autre « chose, agissons en tout au nom de Notre-Sei- « gneur Jésus-Christ [2] », pour qui, dès le début, ou dans le cours des temps, a été institué ce grand jour, la première entre toutes les solennités et le résumé le plus sublime de tous les mystères. En effet, ce jour est le premier des sept jours de la semaine, ou le premier après la semaine, c'est-à-dire le huitième ; voilà pourquoi, sans doute, certains psaumes sont intitulés : « Pour l'Octave ». Nous trouvons ce nombre figuré par les huit personnes renfermées dans l'arche diluvienne, qui était le type de l'Eglise. Dans l'Evangile, le Sauveur énonce également huit béatitudes qui sont la peinture fidèle de la perfection de ceux qui, après avoir triomphé des tentations de ce siècle assez bien figurées par les flots du déluge, auront le bonheur de parvenir à la terre de l'immortalité. C'est aussi le huitième jour que l'Eglise prend naissance et que la Synagogue disparaît. Les Juifs croient devoir conserver l'observation du sabbat, c'est-à-dire du septième jour ; malheureux Juifs, qui ne connaissent pas le jour légitime et ne veulent pas croire que la fin de la loi c'est Jésus-Christ, qui seul a pu accomplir la loi, créer les jours et préposer à toutes les solennités ce jour que nous appelons le jour du Seigneur, parce que c'est dans ce jour que notre Seigneur et notre Sauveur, sortant du tombeau, est apparu au monde comme étant la véritable lumière. Les païens appellent ce jour le jour du soleil, sans comprendre la portée de cette parole ; nous, au contraire, nous comprenons que c'est le jour de ce soleil dont il est écrit : « Vous « verrez s'élever pour vous le soleil de justice « qui porte sur ses ailes notre salut [3] ». Personne n'attribue des ailes au soleil visible de

[1] I Cor. XIV, 40. — [2] Id. X, 31. — [3] Malach. IV, 2.

la nature ; il n'en est pas de même du Soleil véritable, qui a créé celui que nous voyons ; seul il porte ces ailes de la puissance et de la protection divine dont il est dit : « Il les a « reçus comme l'aigle déployant ses ailes et « protégeant son nid [1] ». Nous lisons également dans l'Evangile : « Jérusalem, Jérusa« lem, combien de fois j'ai voulu rassembler « tes fils, comme la poule rassemble ses petits « sous ses ailes [2] ! » Enfin, c'est à ce soleil que le fidèle adresse cette invocation opportune et salutaire : « J'espérerai à l'ombre de « vos ailes, jusqu'à ce que l'iniquité dispa« raisse [3] ».

5. Nous avons sous les yeux, mes frères, l'accomplissement de cette parole du psaume : *Hosanna*[4], c'est-à-dire, Seigneur, sauvez-moi ; nous voyons ouverte devant nous la porte du salut, dont il est dit : « Voici la porte du Sei« gneur, c'est par elle que les justes entre« ront [1] » ; entrons donc par la porte de l'Eglise en toute sincérité et vérité, afin que cette porte de la confession et de la louange nous introduise dans le royaume des cieux, où nous jouirons du bonheur éternel. « Nous « ne serons pas confondus lorsque nous par« lerons dans la porte [2] », c'est-à-dire en Notre-Seigneur Jésus-Christ qui a dit de lui-même : « Je suis la porte, celui qui entrera « par moi sera sauvé [3] ». C'est par Jésus-Christ que tous les saints sont entrés et entrent chaque jour près du Père de la vie éternelle, à qui, avec le Fils et le Saint-Esprit, soient honneur et gloire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Deut. xxxii, 2. — [2] Matth. xxiii, 37. — [3] Ps. xvi, 8. — [4] Ps. xi, 2.

[1] Ps. cxvii, 20. — [2] Id. cxxvi, 5. — [3] Jean, x, 7.

TRENTE-QUATRIÈME SERMON.

SUR LA FÊTE DE PAQUES, ADRESSÉ AUX NÉOPHYTES.

(QUATORZIÈME SERMON.)

ANALYSE. — 1. Commencement de la discussion, déjà promise, sur les sacrements. — 2. Le acrifice de la nouvelle loi substitué aux anciennes victimes. — 3. Pour parler du sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ, nos âmes ont besoin de l'attraction divine. — 4. Jésus-Christ est le pain vivant et le pain de vie. — 5. Croyons à la parole de Jésus-Christ nous proposant son corps à manger et son sang à boire, afin de procurer à nos âmes la vie éternelle. — 6. Solution de plusieurs questions ; afin de nous montrer l'opportunité de la matière du sacrement de l'Eucharistie, l'auteur cite en comparaison et explique la matière du baptême. — 7. Le pain et le vin ont été adoptés pour ce sacrement, comme signe d'union entre les fidèles. — 8. Jésus-Christ, dans ce sacrement, donne réellement son corps et son sang, mais sous les espèces du pain et du vin, afin de ne pas soulever le dégoût ou la répugnance. — 9. Actions de grâces dues à Jésus-Christ pour le don de son corps ; mais nous devons y joindre la foi, car le Sauveur fait preuve de toute-puissance en changeant le vin en son sang, comme il avait déjà changé l'eau en vin. — 10. Avant de s'approcher de ce sacrement le pécheur doit d'abord se réconcilier avec Dieu.

1. Les instances qui nous sont faites par nos néophytes ne nous permettent pas de différer plus longtemps l'instruction que nous avons promise sur les sacrements. L'impuissance où nous sommes de traiter dignement un aussi grand sujet nous autoriserait à décliner cette importante fonction, si nous ne sentions l'écrasante responsabilité que portera devant Dieu le prêtre qui par paresse ou négligence, aura laissé ses enfants dans l'ignorance des vérités essentielles de la religion. Aussi, selon les lumières qu'il plaira à Dieu de nous donner, nous allons entreprendre l'étude de cette admirable économie des sacrements et des sacrifices. Que ceux qui ont la foi présentent à Dieu pour moi de ferventes prières, et que ceux qui doutent témoignent d'un ardent désir de connaître la vérité.

2. L'oracle du prophète Malachie nous a fait connaître, mes frères, la réprobation lancée

par Dieu contre les sacrifices de l'ancien peuple : « Ma volonté n'est plus en vous », dit le Seigneur, « et je ne recevrai plus de sacrifice de votre main [1] ». Comment donc l'homme sera-t-il consacré à Dieu, si les sacrifices disparaissent ? car dès que les sacrifices manquent, les sacriléges abondent. Ecoutez ce qu'ajoute le Prophète, toujours au nom du Seigneur : « Car depuis l'Orient « jusqu'à l'Occident, mon nom sera glorifié « parmi les nations, et en tous lieux une obla- « tion pure sera sacrifiée et offerte à mon « nom ». Ce ne sont donc pas tous les sacrifices qui doivent disparaître, mais seulement les sacrifices sanglants. Dieu réprouve la victime qui lui est offerte par un seul peuple, et il annonce qu'il agréera l'offrande pure qui, de l'Orient à l'Occident, lui sera faite par toutes les nations. Il serait trop long de montrer, par exemple, que l'agneau pascal, qui devait être sans tache et âgé d'un an, n'était que la figure de Jésus-Christ lui-même dont il annonçait les souffrances, la passion et la mort.

3. Passons à l'Evangile et montrons que ceux qui viennent de puiser dans le baptême par l'eau et le Saint-Esprit les principes de la vie éternelle, ne doivent pas hésiter à chercher la vie dans le corps et le sang du Sauveur. Mes frères, recueillez avidement cette doctrine et n'espérez pas que je puisse attirer quelqu'un à Jésus-Christ, si Jésus-Christ ne l'attire à son Père, ou si le Père ne l'attire au Fils, selon cette parole : « Personne ne peut « venir à moi, si mon Père, qui m'a envoyé, « ne l'attire [2] »; et il s'agit ici d'attirer non par la force ou la toute-puissance, mais par l'amour, le désir et la charité. Est-ce que le plaisir n'a pas une puissance d'attraction comme la nécessité ? L'âme a sa délectation qui l'entraîne; l'amour de Jésus-Christ a ses chaînes qui délivrent des chaînes du péché et nous conduisent au Père, par le mérite de l'innocence. Vous suivez donc celui que vous aimez, et vous êtes attiré en quelque sorte par celui que vous suivez avidement. C'est ainsi que le Père attire ses amis à Jésus-Christ, et que Jésus-Christ attire ses amis au Père. L'important, c'est que vous puissiez adresser à celui que vous aimez cette parole prophétique : « En vous suivant, je n'ai éprouvé ni « peine ni fatigue [3] » ; c'est-à-dire que dans

[1] Malach. I, 10, 11. — [2] Jean, VI, 44. — [3] Isaïe, XL, 31.

tout ce qui concerne la vie, je n'ai senti la fatigue et le besoin d'aucune investigation curieuse, mais j'ai joui d'un doux repos, tant la foi m'inspirait de sécurité !

4. Vous apprendrez alors, dans toute la joie et l'enivrement de votre âme, où est votre salut et votre vie ; vous l'apprendrez dans ces paroles mêmes du Sauveur : « Je suis le pain « de vie [1] ». En effet, il est véritablement le pain de vie, mais pour ceux qui vivent de la foi, selon cet oracle : « Le juste vit de la foi [2] ». Ecoutez donc et accueillez cette parole : « Je « suis le pain vivant qui suis descendu du « ciel [3] ». Il est le pain, et il est le pain vivant parce qu'il est descendu du ciel ; car où la mort régnait par le péché sur la terre, la vie devait vivre par le pain vivant, et vivre de la vie du ciel. Il ne me paraît pas que ce soit pousser trop loin la subtilité, que d'établir une différence entre le pain vivant et le pain de vie, de telle sorte que si le pain vivant possède la vie, le pain de vie paraisse conférer la vie à ceux qui la reçoivent. C'est la pensée qui ressort du contexte. En effet, après avoir dit : « Je suis le pain vivant descendu du « ciel », le Sauveur ajoute : « Si quelqu'un « mange de ce pain, il vivra éternellement [4] », nous annonçant par là qu'il est venu apporter la vie éternelle, qu'il possède en lui-même, à ceux qui mangeront sa chair et boiront son sang.

5. Viennent ensuite les paroles qui furent pour les Juifs un sujet de dispute : « Le pain « que je donnerai, c'est ma chair pour la vie « de ce monde [5] ». Ces paroles sont bien propres à soulever les murmures et à secouer la torpeur de ceux qui dorment et oscillent dans la foi, c'est-à-dire de ceux qui veulent comprendre avant de croire ; c'est à ceux-là que s'adresse cet arrêt si juste de la majesté divine : « Si vous ne croyez pas, vous ne com- « prendrez point [6] ». Si donc nous voulons comprendre, avant tout nous devons croire tout ce que notre Sauveur nous a enseigné ou institué ; car celui qui croit obtient pour récompense la faveur de comprendre, tandis que l'erreur de l'ignorance est le châtiment de celui qui ne croit pas. Or, dit le Sauveur, « le pain que je donnerai, c'est ma « chair pour la vie du monde ». Nous n'avons pas à soulever de dispute sur cette parole,

[1] Jean, V, 35. — [2] Rom. I, 17. — [3] Jean, VI, 51. — [4] Jean, VI 51, 58. — [5] Ibid. 51. — [6] Isaïe, VII, 9.

comme l'ont fait les Juifs; notre devoir, c'est de croire, puisque, en croyant, les disciples ont mérité ce pain de vie. Que personne ne dise ce que disaient ces Juifs : « Comment « celui-ci peut-il nous donner sa chair à « manger[1]? » Que l'incrédule entende plutôt et entende avec terreur : « Si vous ne man- « gez la chair du Fils de l'Homme, et si vous « ne buvez son sang, vous n'aurez pas en « vous la vie[2] ». Comme vous croyez ces paroles de l'Evangile : « Si quelqu'un ne renaît « de l'eau et du Saint-Esprit[3] », et comme en les croyant vous avez mérité de renaître, croyez aussi à ces autres paroles du même Evangile : « Si vous ne mangez la chair du « Fils de l'Homme et si vous ne buvez son « sang, vous n'aurez pas en vous la vie ».

Peut-être, mes frères, aurions-nous été tentés de croire que ces paroles se rapportaient à la vie présente et que le corps de Jésus-Christ devait nous soustraire à l'obligation de mourir. Mais le Sauveur s'empresse de dissiper nos illusions, quand il ajoute : « Et je le ressusciterai au dernier jour[4] »; c'était nous dire clairement que le Sacrement du corps et du sang du Seigneur n'a d'autre objet que la vie éternelle. De même donc que l'âme est la vie du corps, de même Dieu est la vie de notre âme. Jésus-Christ devient le pain de l'âme, mais de cette âme que la foi nourrit. Quoi qu'il en soit, le langage du Sauveur avait scandalisé plusieurs assistants, non-seulement parmi les Juifs, mais même parmi les disciples, et l'Evangile observe que beaucoup de ces esprits faibles se retirèrent. Comme ce mouvement gagnait de proche en proche, le Sauveur se tournant vers ses Apôtres leur dit : « Est-ce « que vous voulez aussi vous retirer[5]? » Répondons avec saint Pierre : « Seigneur, à « qui irions-nous? vous avez les paroles de la « vie éternelle, et nous croyons, et nous sa- « vons que vous êtes le Christ, le Fils de « Dieu[6] ». Que celui donc qui reconnaît Jésus-Christ comme étant le Fils de Dieu, reçoive avec une foi entière ces paroles de la vie éternelle : « Ecoutez », dit le Prophète, « écoutez, ô Israël et gardez le silence[7] ». Ailleurs : « Ecoutez, prêtez l'oreille et gar- « dez-vous de vous élever parce que le Sei- « gneur a parlé[8] ». Ces paroles sont une défense formelle de soulever nos opinions personnelles contre des enseignements divins qui doivent être la règle de nos jugements : ainsi l'a statué notre Créateur, ainsi l'a voulu notre Rédempteur. « Est-ce que la terre « dit à celui qui l'a façonnée : Pourquoi m'a- « vez-vous façonnée ainsi[1]? »

[1] Jean, VI, 52. — [2] Ibid. 53. — [3] Id. III, 5. — [4] Ibid. 40-51. — [5] Ibid. 67. — [6] Ibid. 68, 69. — [7] Eccli. XXXII, 9. — [8] Jérém. XIII, 15.

6. Laissons cependant à la sagesse humaine une certaine liberté d'investigation. En quoi donc ont pu déplaire ces mystères de Jésus-Christ qui est la sagesse éternelle? Pour ses fidèles il est le pain de vie. Peut-on trouver étrange qu'il veuille nourrir de sa propre chair ceux qu'il a rachetés par sa propre personne? Revenons à la naissance même des fidèles. Nous renaissons de l'eau et du Saint-Esprit. Et cette renaissance, qu'y a-t-il de plus étonnant, de plus incompréhensible, si nous sortons des données de la foi? C'est de l'eau et de l'Esprit qu'ont dû renaître ceux qui renaissaient dans l'Esprit, de telle sorte que le Saint-Esprit devînt le principe de notre procréation spirituelle. On demandera peut-être : Pourquoi renaître de l'eau? Vous auriez posé la même question, alors même que le Sauveur aurait jugé à propos de donner toute autre matière au mystère du baptême. Or, s'il est permis de discuter une institution divine, l'œuvre de notre réparation pouvait-elle adjoindre au Saint-Esprit quelque chose de plus pur et de plus simple que l'eau? N'est-ce pas de cet élément qu'il est écrit au commencement de la Bible : « L'Esprit de Dieu était porté sur « les eaux[2]? » Il était donc naturel que l'Esprit-Saint se retrouvât porté sur ces mêmes eaux pour opérer notre salut. Mais combien de mystères nous sont révélés par cette eau de notre régénération! D'abord, l'immersion qu'il subit apprend au néophyte qu'il doit, par mortification, être caché aux yeux du monde et se souvenir que, par le baptême, il a été enseveli pour la mort. Cette immersion faite au nom de la sainte Trinité est une véritable conception spirituelle à laquelle l'eau prête, pour ainsi dire, son sein maternel; bientôt le néophyte reparaît à la lumière, son âme est entièrement purifiée par l'effet du sacrement et par la grâce du Saint-Esprit, la grâce faisant ici pour la purification des âmes ce que fait l'eau naturelle pour la purification des corps. Vient ensuite l'Onction, image prophétique de la grande dignité à la-

[1] Rom. IX, 20. — [2] Gen. I, 2.

quelle nous sommes appelés, suave parfum consacré à Jésus-Christ et versé en abondance sur la tête des enfants innocents. Cette onction nous consacre tous à Jésus-Christ notre chef, et fait de nous des prophètes et des rois. Des rois, parce que nous devons nous commander à nous-mêmes et maîtriser nos vices; des prophètes, parce que nous voyons par la foi tout ce qui s'est fait dans le passé, et nous attendons pour l'avenir la béatitude éternelle à laquelle nous croyons du fond de nos entrailles. Si donc la matière dont nous naissons a pu plaire à Dieu, à combien plus forte raison celle dont nous vivons. Car, pour faire le sacrement de son corps, Jésus-Christ a voulu se servir de pain, en nous promettant d'y trouver la vie. Ensuite il a voulu que tous ceux qu'il comptait parmi ses membres vécussent de la nourriture de son corps, pour empêcher ces membres de se mépriser les uns les autres, puisque celui qui refuse de manger avec les autres se trouve par cela même hors de la société des membres de Jésus-Christ.

7. Toutefois, n'oublions pas quels éléments sont destinés à être changés au corps et au sang de Jésus-Christ. C'est le pain et le vin. Considérez, mes frères, combien de grains de froment entrent dans la confection du pain et combien de grains de raisin entrent dans la confection du vin; cette réflexion nous révélera l'accomplissement de cette parole de l'Apôtre : « Si nombreux que nous soyons, « nous ne formons qu'un seul corps[1] ». Il nous faut donc, sous le pressoir et sous la meule de la discipline ecclésiastique, nous confondre dans une véritable unité, de manière que, moulés par la foi, nous ne laissions paraître entre nous aucune différence essentielle. Voyez, mes frères, si vous ne trouvez pas un véritable corps dans ce qui devient le corps de Jésus-Christ par les paroles sacramentelles; car, dans l'admirable unité de son corps il ne veut laisser apparaître aucune différence entre le Maître et le serviteur, entre le dernier des sujets et le roi sur le trône, entre le pauvre et le riche; dans ce corps, la ferveur de la foi exclut toute distinction de personnes et y amène promptement les plus petits grains à la grosseur des plus grands. C'est donc avec raison que le Seigneur a choisi ce genre d'oblation où le pain et le vin devaient être changés en la substance adorable de son corps et de son sang ; c'est avec raison qu'il a institué ce sacrifice dans lequel se reflètent d'une manière si vive la paix et l'unité. Si l'union et la concorde apparaissent quelque part, n'est-ce point surtout dans la farine extraite des grains de froment et dans le vin extrait des grappes de raisin? Telle est la matière dont Jésus-Christ, l'auteur de la paix, daigne se servir pour faire le sacrement de son corps. Or, il a voulu que ce sacrifice fût pour nous comme un centre d'attraction et d'unité, afin qu'en offrant ces hosties de paix nous soyons censés ne former qu'un dans les liens du culte de Jésus-Christ et dans le souvenir de notre rédemption, toutes choses qui nous empêchent de retourner à nos anciennes superstitions, puisque nous ne sommes plus que les membres d'un seul corps sous un seul chef.

8. Dans ces sacrifices aussi saints que dignes de Dieu, la pureté des hosties n'offre aucun appât ni à la sensualité ni aux instincts de la gourmandise, ni à une honteuse intempérance. Nous sommes imprégnés d'un parfum tout céleste et rassasiés d'un aliment tout spirituel. Dans la plus petite parcelle de l'hostie, les fidèles reçoivent Jésus-Christ tout entier. Il leur suffit d'aspirer quelques gouttes du sang divin pour être abreuvés de la vie éternelle. Que personne ne dise : Je vois du pain, on m'apprend que c'est le corps; je prends le vin, on me dit que c'est le sang. Le Seigneur nous a donné son corps et son sang sous de simples espèces ou apparences; par ménagement pour nous il a écarté tout ce qui aurait pu nous causer du dégoût ou de l'horreur, et cependant c'est véritablement son corps qu'il nous a donné. Ecoutez ce qu'il nous dit lui-même : « Sachant que ses disci« ples murmuraient, le Sauveur leur dit : « Est-ce que cela vous scandalise? Si donc « vous voyiez le Fils de l'homme remontant « où il était auparavant[1]? » Avant que Jésus-Christ remontât au ciel, la faiblesse humaine pouvait plus facilement se scandaliser; mais, maintenant qu'il est remonté au ciel, comment concevoir le moindre doute sur la véracité de ses paroles, quand nous le voyons prendre en maître possession du royaume des cieux ?

9. Rendons grâces à Dieu qui nous réjouit

[1] Rom. XII, 6.

[1] Jean, VI, 62, 63.

chaque jour par l'immolation de cet Agneau qui efface le péché du monde, c'est-à-dire par l'immolation de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a donné à ses fidèles la possession sur la terre de ce même corps qu'il a placé lui-même dans la gloire du ciel. « Maintenant « donc une oblation pure est offerte en tout « lieu[1] ». A l'autel on reçoit la vie si l'on croit à la vie. Celui qui a changé l'eau en vin pour le simple agrément des convives, ne peut-il pas changer en son sang le calice de vie? Prenez donc ce qu'il vous présente et recevez constamment le corps de la paix et de la vie. Jésus-Christ, la paix et la vie, reconnaît comme sien celui en qui règne la paix.

10. Si donc quelqu'un sent que le péché forme en lui un obstacle à ce sacrement, qu'auparavant il rende la paix à son âme. Le Sauveur l'a dit : Ce sacrement est un sacrement de paix et de vie. Le péché vient seconder la mort et entraver la vie. Si donc, par suite de la faiblesse humaine, le péché vient se glisser dans notre vie, empressons-nous de le combattre en nous remettant en paix avec Dieu. Parce que nous sommes faibles, nous nous laissons aller à des défaillances; mais que ces défaillances ne soient point mortelles, puisque nous recevons le corps de Jésus-Christ qui est la vie. Avant de monter à l'autel nous ne saurions trop méditer ces paroles que nous redisons si souvent dans l'Oraison dominicale : « Pardonnez-nous « nos offenses comme nous pardonnons à « ceux qui nous ont offensés[1] ». Votre pardon vous est accordé, montez en toute sécurité, mais voyez si vous pardonnez; car, si vous ne pardonnez pas, voici votre sentence : « Mé-« chant serviteur, je vous ai remis toute votre « dette, parce que vous m'en avez prié ; ne « deviez-vous pas, vous aussi, avoir pitié de « votre compagnon[2] ?» L'Apôtre vous dit lui-même : « Celui qui mange et boit indigne-« ment, mange et boit son jugement, puis-« qu'il ne discerne pas le corps de Jésus-« Christ[3] ». Car s'il eût discerné le corps de Jésus-Christ, jamais il n'aurait osé s'en rendre le membre indigne. Toutes les fois donc que nous nous approchons de l'autel du Seigneur, soyons en paix avec Dieu et avec nos frères, et nous serons assurés de recevoir la vie par Notre-Seigneur Jésus-Christ qui vit et règne dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Malach. I, 11.

[1] Matth. VI, 12. — [2] Id. XVIII, 32. — [3] I Cor. XI, 29.

TRENTE-CINQUIÈME SERMON

SUR LA FÊTE DE PAQUES.

(QUINZIÈME SERMON.)

EXPLICATION DE CES PAROLES : « COMME DES ENFANTS NOUVELLEMENT NÉS ».

1. Quoique je désire que mes paroles profitent à l'Eglise tout entière, toutefois c'est à vous spécialement que je les adresse, ô mes bien-aimés néophytes, qu'une nouvelle et sainte naissance vient de jeter dans une vie nouvelle. Pour vous, ma sollicitude est d'autant plus grande que la grâce vient de vous embellir d'une innocence plus parfaite. Voilà pourquoi je ne puis mieux faire que de vous adresser cet avertissement formulé par l'Apôtre : « Comme des enfants nouvellement nés, « convoitez le lait de la sagesse et de la vérité, « afin que par lui vous croissiez pour le sa-« lut[1] ». Comme le rappelle cette parole de l'Ecriture, les enfants dans leur âge le plus

[1] I Pierre, II, 2.

tendre ne désirent que du lait. Vous aussi, mes bien-aimés, vous ne venez que de naître, il ne vous reste donc qu'à vivre du lait de l'innocence. Mais le lait dont parle l'Apôtre, « c'est le lait de la sagesse et de la vérité ». Il désigne la doctrine, la saine doctrine, inspirée par la sagesse et la raison divines, et exempte de toute fraude ou mensonge, de telle sorte que celui qui s'en nourrit est comme allaité par l'innocence et rendu raisonnable par la sagesse. Deux espèces de lait nous sont donc indiquées : le lait charnel et le lait rationel ; le lait charnel dont se nourrissent les petits enfants, et le lait rationel destiné aux enfants-hommes. Pour vous, mes très-chers, vous êtes à la fois des enfants et des hommes ; des enfants par votre nouvelle naissance, et des hommes par votre âge et votre raison. Persévérez dans votre enfance par la simplicité, et dans la virilité par la foi, et puisque vous vous nourrissez maintenant du don sacré de la doctrine et du lait raisonnable, puissiez-vous être toujours des enfants par l'innocence de la vie, et des hommes par la sagesse et la raison.

TRENTE-SIXIÈME SERMON

POUR LES JOURS DE L'OCTAVE DE PAQUES

(PREMIER SERMON. — JONAS FIGURE DE JÉSUS-CHRIST.)

ANALYSE. — 1. Jonas rebelle aux ordres de Dieu. — 2. Il est jeté dans la mer et englouti par un poisson. — 3. Il est déposé sur le rivage. — 4. Jonas figure de Jésus-Christ mourant ; — 5. De Jésus-Christ enseveli ; — 6. De Jésus-Christ ressuscité.

1. Jésus-Christ notre Sauveur, pour nous prouver son amour infini, « se livra lui-même « pour nous [1] et donna sa vie pour ses bre- « bis [2] ». Toutefois, les ignominies qu'il subit de la part des Juifs avaient été prédites par les patriarches, parmi lesquels l'un surtout peut être présenté comme la vive image de la passion du Sauveur. Nous lisons que le prophète Jonas avait été envoyé par le Seigneur dans la ville de Ninive dont il devait annoncer la ruine imminente. Jonas sachant que le Seigneur est plein de miséricorde et toujours disposé à user d'indulgence, craignit que les menaces qu'il allait fulminer contre cette ville ne restassent sans effet, il résolut d'échapper à cette mission par la fuite. On croit généralement que depuis le déluge, qui renouvela la face du monde, Ninive, ainsi appelée du nom de son fondateur Ninus, fut la première capitale du premier empire. Irrité des crimes horribles dont cette ville était le théâtre, le Seigneur ordonne à Jonas d'aller lui porter les menaces d'une prompte destruction ; mais ce Prophète, pour éluder cet ordre formel, monte sur un vaisseau, se confie aux flots de la mer et croit disparaître de la face du Seigneur, en prenant la fuite vers Tharse. Etrange détermination ! Jonas change la direction de sa course, comme si le Seigneur n'eût pas été à Tharse. Dieu, à qui seul rien n'est caché, suscita une horrible tempête qui jeta le vaisseau dans le plus grand danger. Au sein de cette violente commotion de la mer, tantôt le navire semble toucher le ciel, et soudain les flots, en se retirant, le précipitent dans les profondeurs de l'abîme. Les matelots redoublent d'efforts et d'adresse ; mais c'est en vain, le gouvernail échappe à la main qui le guide, la vue du danger les glace de frayeur : nous périssons, s'écrient-ils, nous sommes engloutis. Tour à tour le vaisseau

[1] Ephés. v, 2. — [2] Jean, x, 11.

frappe le ciel et heurte les enfers ; dans ce prodige, reconnaissez, mes frères, avec quelle docilité les vagues obéissent à Dieu, voyez comme tous les éléments se concertent pour poursuivre ce Prophète fugitif.

2. Au milieu de ce tumulte, Jonas seul était insensible, car il restait plongé dans un profond sommeil; il fallut la jalousie de ses compagnons pour l'arracher à cet incroyable repos. Quoi donc, vous dormez, lui disent-ils! Quel homme êtes-vous donc pour rester insensible à l'affreux danger que courent des hommes ? C'est alors qu'ils consultent le sort pour connaître la cause du malheur qui les menaçait. Jonas, désigné par le sort, ordonne qu'on le précipite dans la mer, assurant que sa mort conserverait la vie à ses compagnons et procurerait la délivrance du vaisseau. Tous s'empressent d'obéir aux ordres de Jonas et trouvent dans ce crime le gage de leur propre salut. Dans un tel péril, singulier moyen de retrouver la vie ! Le souvenir des bienfaits a coutume de nous exciter à la miséricorde, et voici qu'un crime des plus cruels a délivré ses auteurs du danger de la mort. Jonas fut jeté à la mer et la tempête s'apaisa subitement. Mais, dans toutes les adversités, quelles surprises vous ménagent les événements! Qui ne croirait Jonas englouti sous les flots ? Qui ne supposerait que son corps inanimé erre maintenant au gré des flots, sur le point d'être brisé contre les rochers et les écueils? Jeté à la mer, il ne fut même pas en contact avec l'eau, car un monstre marin le reçut comme nourriture dans ses vastes entrailles et semblait lui réserver une mort encore plus prompte. Ce monstre saisit sa proie avec une avidité famélique, et pourtant ne toucha ni de la bouche ni des dents celui qu'il se disposait à dévorer. Jonas n'éprouva aucune blessure et glissa doucement dans les larges ouvertures que lui offrait le vaste flanc de ce monstre marin. Devant une telle proie, les entrailles du poisson frémissent, mais la chaleur naturelle est impuissante à le dissoudre et à en faire un aliment ordinaire. Jonas, au lieu d'être la nourriture de ce poisson, en fut plutôt l'hôte respecté, et pendant trois jours, il demeura sain et sauf dans son sein et mérita, par ses ardentes prières, que Dieu lui fît miséricorde.

3. Représentons-nous cet animal promenant dans les abîmes de la mer et le long du rivage, cette proie qu'il avait reçue et qu'il devait rendre. Mais, pendant que Jonas flottait ainsi sans danger au milieu des flots, tout à coup, guidé par la divine Providence, le poisson s'approche du rivage et y dépose, sans aucune blessure, le fardeau qu'il portait depuis trois jours. C'est ainsi que Jonas trouva dans son châtiment une source de bonheur qui lui permit d'aller porter à d'autres les principes du salut.

4. Telle est, mes frères, l'histoire du prophète Jonas; essayons maintenant, avec l'aide de Dieu, de montrer de qui Jonas était alors la figure. En effet, parmi les événements écoulés de l'histoire, il en est qui doivent être étudiés non-seulement dans leur réalité, pour ainsi dire matérielle, mais encore dans le caractère figuratif qu'ils ont avec d'autres faits de la vie du Sauveur, selon cette parole de l'Apôtre : « Et toutes choses leur arrivaient en « figure [1] ». Ninive, cette grande cité à laquelle Jonas allait porter des menaces de destruction, était la figure du monde honteusement livré à l'idolâtrie et à toutes sortes de crimes ; quant à Jonas lui-même, il désignait clairement la personne même de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le navire sur lequel Jonas dormait pendant la tempête figurait la synagogue des Juifs. La mer, soulevée par des vents furieux, était l'image du peuple juif qui s'est livré si souvent à la révolte et à des entreprises insensées. Le monstre marin qui reçut Jonas, était la figure de l'enfer. Or, tous ces caractères figuratifs que nous trouvons dans Jonas, se sont parfaitement réalisés en Jésus-Christ. Comme Jonas dort sur le vaisseau, Jésus-Christ garde le plus profond silence au milieu de ses persécuteurs. A tous deux pouvaient donc s'adresser ces paroles : « Levez-vous, pourquoi dormez-vous, Seigneur, et ne nous repoussez pas jusqu'à la « fin [2] ». Nous disons du Seigneur qu'il dort lorsqu'il semble garder le silence sur les iniquités des hommes, et attendre le repentir des coupables ; qu'il se lève, et tous ses ennemis disparaissent confondus. Le sort fut jeté pour connaître celui qui était la cause de cette tempête ; le sort tomba sur Jonas, ils le précipitèrent dans les flots, et la tempête fut apaisée ; tout cela figure Jésus-Christ dont la mort arracha le monde à toutes les tempêtes du démon ; Jésus-Christ, désigné de toute

[1] I Cor. x, 11. — [2] Ps. XLIII. 23.

éternité par son Père pour venir accomplir la rédemption du monde, car lui seul pouvait nous racheter. Jonas, précipité dans la mer et reçu par un poisson, est la figure sensible de Jésus-Christ livré à la mort par la cruauté des princes de la synagogue et reçu par les Romains pour être crucifié, et c'est ce crucifiement qui calma la tempête soulevée par la barbarie des Juifs.

5. A l'accomplissement de tous les mystères de la passion, ajoutons la sépulture du Sauveur et cherchons-en l'explication. Le poisson qui pendant trois jours conserva Jonas vivant dans ses entrailles, est la figure de Jésus-Christ descendant vivant dans les enfers. C'est le Sauveur lui-même qui a établi ce rapprochement entre la figure et la réalité : « Comme « Jonas resta trois jours et trois nuits dans le « sein de la baleine, le Fils de l'homme doit « rester dans le sein de la terre [1] » ; or, cet espace de temps se retrouve exactement dans la passion du Sauveur. Toutefois, beaucoup d'esprits prévenus ou peu intelligents se troublent de trouver dans la sépulture du Seigneur moins de jours qu'il n'y en a d'indiqués dans la prophétie : « Comme Jonas resta « trois jours et trois nuits dans le sein de la « baleine, il faut que le Fils de l'homme de« meure dans le cœur de la terre ». D'abord, on peut dire que Jésus-Christ était comme immolé et enseveli dans le cœur de tous ces hommes terrestres qui n'obéissaient qu'à des passions terrestres et dont la cruauté ne recula pas devant l'injustice et l'infamie de la mort de Jésus-Christ. Le jour de la trahison, le jour du crucifiement et le jour de la sépulture, ces trois jours et ces trois nuits, ne peuvent-ils pas être regardés comme l'application matérielle des trois jours et des trois nuits de l'histoire de Jonas? Le doute n'est point possible à cet égard, puisque la parole de Jésus-Christ est formelle : « Il faut que le Fils de l'homme soit « dans le cœur de la terre ». Ce cœur de la terre peut assurément recevoir l'interprétation que nous lui avons donnée précédemment.

[1] Matth. XII, 40.

6. Mais le poisson rejeta Jonas, et celui-ci, après trois jours de captivité, reparut de nouveau plein de vie à la lumière. De même, après l'accomplissement de ces mystères, Jésus-Christ reparut plein de gloire, ressuscitant avec de nombreux témoins qui sortirent avec lui des enfers pour proclamer son triomphe; car, « étant entrés dans la ville, ils apparurent « à un grand nombre d'habitants [1] ». Or, les sacrements divins cachés dans les mystères antiques nous paraissent admirablement révélés dans Jésus-Christ notre Sauveur, et se manifestent avec une telle évidence, qu'ils deviennent un principe de salut pour tous ceux qui ont la foi.

[1] Matth. XXVII, 45.

TRENTE-SEPTIÈME SERMON.

POUR L'OCTAVE DE PAQUES.

(DEUXIÈME SERMON.)

ANALYSE. — 1. Les anciennes prophéties accomplies en Jésus-Christ. — 2. A la mort du Sauveur le soleil s'obscurcit. — 3. Jésus-Christ invoquant son Père. — 4. Apostrophe aux Juifs; bienfaits dont ils avaient été comblés. — 5. Ce que le Sauveur avait fait pour eux. — 6. Mort de Jésus-Christ, sa descente aux enfers et sa résurrection.

1. Les nombreux et profonds mystères que nous célébrons dans ces solennités de Pâques, ont été consignés dans les livres de la révélation et serrés dans toutes les antiques demeures et les plus anciennes archives des Juifs. Or, tout ce que les patriarches et les Prophètes

avaient prédit de la passion de Jésus-Christ, devait nécessairement s'accomplir. Un seul instant, pour ainsi dire, suffit à cet accomplissement, l'instant où Jésus-Christ « s'élança « comme un géant pour parcourir sa car- « rière [1] » ; toutefois, chaque année nous célébrons par des fêtes solennelles l'anniversaire de ces grands événements, afin d'en perpétuer le souvenir jusqu'à la consommation des siècles. Le silence ne peut donc se faire sur les crimes des Juifs, jusqu'au jour où la grande Victime viendra juger la terre, « afin qu'ils « voient et connaissent Celui qu'ils ont trans- « percé [2] ».

2. Disons un mot de la cruauté dont les Juifs firent preuve dans la passion du Sauveur, nous parlerons ensuite de la résurrection. Le monde lui-même n'a pu considérer librement les crimes dont les Juifs se rendaient coupables à l'égard du Sauveur, et le soleil refusa sa lumière au moment où Jésus-Christ expirait sur la croix et où son âme descendait dans les enfers. Dans ce fait, aucune inconvenance, aucune incertitude; les enfers ne peuvent voir Dieu sans la lumière, selon cette parole: « Car Dieu est la lumière, « et les ténèbres ne se trouvent point en lui [3] ». Or, la lumière disparut de ce monde, selon cette autre parole : « Depuis la sixième heure « jusqu'à la neuvième,les ténèbres se répan- « dirent sur toute la terre [4] ». O Juifs, comment osez-vous consommer votre affreux sacrilége ? Ne pensez pas, du reste, l'ensevelir dans l'ignorance et l'oubli, car la nuit elle-même apparaissant au milieu du jour, est chargée d'annoncer votre crime aux quatre coins de l'univers. Ces ombres noires sillonnent toute la terre, proclamant un horrible crime, et dans ce nouveau chaos les ténèbres publient à haute voix le plus grand de tous les forfaits. Ainsi devait être annoncée la passion du Sauveur, afin que le monde entier s'étonnât de cette miraculeuse obscurité. « Depuis la « sixième heure jusqu'à la neuvième les té- « nèbres se répandirent sur toute la terre ». Les éléments furent confondus; une voix impérative rompit les anciens engagements. Le jour perdit ses heures, et plutôt que d'assister à la mort de son Créateur, le soleil refusa sa lumiere et se couvrit d'une profonde obscurité.

[1] Ps. XVIII, 6. — [2] Jean, XIX, 37. — [3] I Jean, I, 5 — [4] Matth. XXVII, 45.

3. C'est à bon droit, mes frères, que ce monde gémit et pleure, puisqu'on a renié son Dieu. Le Sauveur s'écria: « Héli, Héli, lama « sabacthani, c'est-à-dire : Mon Dieu, mon « Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné[1] ? » Cette plainte céleste vous condamne, malheureux Juifs, et le châtiment que vous auriez pu détourner par des supplications assidues, retombe sur vous dans toute sa réalité. Quelle n'est pas la grandeur de ce crime dont le Sauveur demande justice à Dieu son Père contre les hommes? « Mon Dieu », dit-il, « pour- « quoi m'avez-vous abandonné? » Nous ne saurions nous méprendre, ni comme hommes, ni comme chrétiens, sur le sens de ces paroles; le Fils n'est point abandonné par le Père, et s'il s'écrie : « Mon Dieu, pourquoi « m'avez-vous abandonné? » C'est pour nous montrer que la Divinité n'est point accessible aux peines corporelles. Quelques-uns des assistants disaient: « Celui-ci appelle Elie [2] ». C'est là une nouvelle preuve de l'interprétation judaïque; il leur fallait s'attaquer à Dieu, dussent-ils pour cela recourir au mensonge et à la calomnie: « Il appelle Elie ». Le Maître invoquait-il son disciple, le Seigneur suppliait-il son serviteur, Dieu lui-même implorait-il le secours de l'homme? Non, rien de tout cela n'était possible, et par ces paroles le Fils, renié par la terre, appelait à témoin son Père dans le ciel.

4. « Alors ils prirent une éponge imbibée « de vinaigre et, la plaçant à l'extrémité d'un « roseau, ils en humectaient ses lèvres [3] ». Que faites-vous, ô hommes formés du limon de la terre? Au moment de votre création, vous n'étiez entre les mains de Dieu qu'une terre molle et un corps sans solidité, et maintenant que Dieu vous a faits le chef-d'œuvre de la création, pour le récompenser de son œuvre vous l'abreuvez de vinaigre. En sortant de ses mains vous cherchiez nourriture et appui; il vous plaça dans le paradis terrestre et vous en rendit possesseur, était-ce pour vous apprendre à en agir ainsi à l'égard de votre Créateur? Vous-même, ô nation juive, vous avez pu traverser, en frémissant, les flots de la mer Rouge, les eaux vous ont livré un facile passage; le lit de la mer s'est durci sous vos pas; est-ce donc pour cela que vous commettez contre votre Dieu cet abominable forfait? Pendant quarante ans il a guidé votre

[1] Matth. XXVII, 46. — [2] Ibid. 47. — [3] Ibid. 48.

marche dans le désert, il vous a nourris miraculeusement, vous avez recueilli sans fatigue le pain tombé du ciel, vous n'avez connu les douleurs d'aucune maladie, vos pieds n'ont pas manqué de chaussures, ni vos corps de vêtements; le rocher frappé par la verge de Moïse a perdu son aridité et vous a fourni une eau abondante et pure; les ondes salées de la mer ont perdu pour vous leur amertume et ont agréablement étanché votre soif; est-ce donc dans l'abondance de ces bienfaits que vous avez appris à lever votre tête contre Dieu et à ceindre son front des épines de vos péchés, selon cette parole: « Ce peuple m'a entouré « des épines de ses péchés? »

5. Mais pourquoi remonter à des temps si reculés, puisque, vivant d'une présence corporelle au milieu de ces Juifs, le Sauveur les a rendus témoins d'innombrables prodiges? Vous, peuple juif, vous avez présenté du fiel et du vinaigre à ce Dieu qui, aux noces de Cana, pour l'agrément de ses convives, a changé l'eau en vin. Aux aveugles il rendait la vue; aux sourds il rendait l'ouïe; aux muets il rendait la parole; les lépreux, à sa voix, dépouillaient leurs ulcères et reprenaient la fraîcheur de leurs corps; les paralytiques se sentaient raffermis sur leurs membres et retrouvaient leur ancienne vigueur; les boiteux recouvraient leur agilité première, et souvent même une agilité qu'ils n'avaient jamais connue; Lazare, enfin, décédé depuis quatre jours et déjà en proie à la corruption des tombeaux, revenait à la vie, à votre grand désespoir. Pour tous ces bienfaits, pour tous ces biens dont il vous avait comblés, vous avez condamné à une mort honteuse Celui qui méritait toutes vos adorations; c'était trop de le faire mourir d'une mort simple et ordinaire, qu'était-ce de le traiter comme vous l'avez fait?

6. Que les bourreaux du Sauveur connaissent donc la gravité du crime qu'ils ont commis et contre lequel la terre et le ciel se sont émus d'indignation. « Le voile du temple s'est « rompu [1] »; c'était là une sorte de protestation de la part du temple, car il n'y a plus de motif d'orner une demeure qui a perdu son maître. « Le voile se déchira depuis le haut « jusqu'en bas », c'est-à-dire que, dans la seule personne de Jésus-Christ, vous avez rejeté tout à la fois l'homme et Dieu. Que dirai-je encore? Le Sauveur est enseveli et son âme unie à la divinité descend dans les limbes, au milieu des captifs dont il brise les chaînes et qu'il rend à la liberté pour en faire les compagnons et les témoins de sa résurrection; car « ils apparurent dans la ville à un « grand nombre d'hommes [2] », qui devaient rendre témoignage de la résurrection du Sauveur, résurrection que nous célébrons aujourd'hui dans les élans de notre joie spirituelle, afin que nous méritions de vivre éternellement avec notre Dieu et notre Sauveur qui vit et règne dans les siècles des siècles.

[1] Matth. XXVII, 51. — [2] Ibid. 53.

TRENTE-HUITIÈME SERMON.

POUR LE TEMPS PASCAL.

(TROISIÈME SERMON.)

—

ANALYSE. — 1. Les mystères de la nouvelle loi annoncés dans la loi ancienne. — 2. Jésus-Christ, notre lumière, viendra établir son royaume. — 3. Ornements de Jésus-Christ roi. — 4. Descente de Jésus-Christ aux enfers, sa victoire et sa résurrection.

1. Les nombreux et profonds mysteres que nous célébrons dans ces solennités de Pâques, ont été consignés dans les livres de la révélation et serrés dans toutes les antiques demeures et les plus anciennes archives des Juifs. L'admirable économie de ces mystères, les bases qu'ils prêtaient à la vraie foi, à la religion pure et sincère; tout cela restait comme caché sous le voile des siècles; la sainteté qu'ils renfermaient était comme ensevelie dans l'obscurité; et toutefois, à travers ces voiles, rayonnait toujours et malgré tout l'auguste et grande image de la vérité. Cette image, Jésus-Christ l'a peinte dans nos esprits, non point avec des couleurs diverses et terrestres, mais avec des vertus distinctes et célestes, abritées sous le bouclier de la dévotion et étincelantes de tout l'éclat de l'or. Ces vertus sont concentrées dans le temple de son corps comme dans leur source; l'amour rayonne de son cœur dans le nôtre et devient pour nos sens le parfum qui les conserve et la règle qui les dirige. L'ange glorieux qui préside aux astres, qui gouverne le monde, qui dirige le jour, qui commande à la lumière, qui sème la fécondité, qui tempère le printemps et modère l'automne, a divisé le temps et réparti les saisons; mais c'est Dieu qui nous commande de solenniser ce grand jour.

2. Quels biens nouveaux la passion du Sauveur nous a procurés, quels biens perdus elle nous a restitués! aucune voix humaine ne peut le dire, aucune mémoire ne peut l'énumérer. Le Sauveur a dit dans l'Evangile : « La lampe ne se place pas sous le boisseau, « mais sur le chandelier, afin qu'elle éclaire « tous ceux qui sont dans la demeure [1] ». Or, la lumière a été placée sur le candélabre de la croix, à sa première apparition sur la terre et au moment de la passion; mais, au second avénement, elle viendra dans toute sa splendeur et régnera à jamais sur le candélabre de la croix. Jésus-Christ brille aux yeux des Gentils et des Juifs, afin de former son Eglise de la réunion des Gentils et des Juifs. Jésus-Christ est notre lumière, et si nous attendons qu'il vienne de nouveau, toutefois nous croyons qu'il est déjà venu. Il est venu dans l'abaissement, il viendra pour régner; il est venu dans la bonté, il viendra pour juger; il est venu dans la souffrance, il viendra dans la domination; il est venu pour guérir nos infirmités, il viendra pour déraciner les vices. Que personne ne croie que dans son second avénement, Jésus-Christ voudra laisser nier qu'il soit déjà venu; il sera alors un juge redoutable pour celui qui aura refusé de le reconnaître pour son Sauveur. Nous le savons et nous le croyons, Jésus-Christ viendra pour juger tous les hommes; mais, après être venu comme un médecin pour sauver, il viendra pour régner en qualité de Roi des rois et de Maître suprême et éternel.

3. Son diadème, sa ceinture et ses chaussures sont rehaussés de pierres précieuses; mais ces pierres précieuses désignent pour nous les Patriarches, les Prophètes et les Apôtres. Les Patriarches forment le diadème de son front, non pas pour l'orner, mais pour être ornés par Jésus-Christ. C'est de ces Patriarches que l'Apôtre a dit : « Ce sont leurs « pères, desquels est issu Jésus-Christ,

[1] Matth. v, 15.

« qui est le Dieu béni dans tous les siècles[1] ». Sa ceinture est formée par les Prophètes, dont les oracles constituent l'indissoluble nœud de la discipline. Ses chaussures sont représentées par les Apôtres, qui ont été envoyés aux extrémités, c'est-à-dire à la fin du siècle, et dont il est dit dans la sainte Ecriture : « Qu'ils sont beaux, les pieds de ceux « qui évangélisent les biens [2] ! » Dans ce royaume nous voyons briller les martyrs comme des pierres précieuses, les confesseurs comme des émeraudes, les fidèles comme des améthystes, les vierges comme des perles. Jésus-Christ, roi éternel, porte la pourpre royale et éclatante de sa passion, le sceptre de l'empire, le siége de la justice, le trône auguste de la souveraine puissance. Il a souffert pour ceux qui croient, il régnera pour ses saints, il jugera tous les rebelles. Que celui qui désire la santé ne se révolte pas contre le médecin ; la foi nous rend les amis du roi, l'incrédulité ferait de nous des coupables soumis à sa justice.

4. Celui dont l'origine est toute céleste est descendu du ciel, il est descendu jusqu'aux enfers, afin de délivrer l'homme ; et c'est ainsi qu'après s'être humilié jusqu'à la mort et la mort de la croix, Jésus-Christ ressuscité rentre en vainqueur dans les splendeurs du ciel. C'est là un mystère, mais c'est là un fait, et ce fait est cru fermement, comme il est prêché fidèlement. Dans la passion du Sauveur, le soleil refusa sa lumière, les ténèbres s'épaissirent, le jour s'enfuit, la nuit déroula son obscur et horrible rideau sur toute la face du monde ; les astres pleurèrent ce cruel parricide, la lune joignit son deuil à celui du soleil, toute la nature resta consternée de la cruauté des Juifs. Dans ce combat de Jésus-Christ contre le démon, du faible contre le fort, de l'homme désarmé contre le fort armé, dans ce duel de David contre Goliath, la victoire est restée à Jésus-Christ contre son puissant et cruel adversaire ; dépouillé de ses vêtements, le corps attaché à la croix, le Sauveur âgé seulement de trente-trois ans a triomphé du démon, non point par le glaive, mais par le rayonnement de sa croix. Il est descendu aux enfers, il a opprimé les enfers, il en a délivré ceux qu'il a voulu, et après sa résurrection il a instruit ses disciples. Lorsqu'il enseigne, il est la raison ; lorsqu'il juge, il est la loi ; lorsqu'il délivre, il est la grâce ; lorsqu'il souffre, il est l'agneau ; lorsqu'il est enseveli, il est homme ; lorsqu'il ressuscite, il est Dieu. A nous aussi il a promis la résurrection et la récompense éternelle. A des hommes terrestres il donne les choses célestes, à des hommes mortels il donne l'immortalité, à des cadavres il donne des âmes vivantes, à des hommes fragiles il donne la résurrection, il donne la vie aux morts et le salut à ceux qu'il a régénérés. Mes frères, conservons cette foi, afin que nous méritions de vivre éternellement avec notre Dieu et notre Sauveur.

[1] Rom. IX, 5. — [2] Id. X, 15.

TRENTE-NEUVIÈME SERMON.

POUR LE SECOND DIMANCHE DE PAQUES.

ANALYSE. — 1. Résumé de l'histoire de la Passion. — 2. Jésus-Christ saisi par les Juifs. — 3. Le Sauveur couronné d'épines et roi de dérision. — 4. Jésus-Christ couvert de crachats, meurtri et crucifié. — 5. Jésus-Christ aux enfers. — 6. Jésus-Christ ressuscitant.

1. Dans ce jour sacré, c'est pour moi, mes frères, une bien douce jouissance de vous entretenir de la passion du Sauveur et de sa résurrection. Rappelons brièvement les faits dans l'ordre où ils se sont passés, car la vérité ne demande qu'à être exposée. Nous savons

tous parfaitement que Jésus-Christ a été vendu, que les Juifs l'ont acheté à celui qui devait le leur livrer, que le prix de la trahison a été rendu aux acheteurs sacriléges, que le corps du traître Judas resta suspendu entre le ciel et la terre, que Jésus-Christ fut traduit devant le tribunal, que la femme de Pilate, avertie en songe, certifia à son époux de l'innocence de Celui qu'il avait à juger, que Pilate se lava les mains pour protester qu'il était innocent du sang de ce juste, que Barabbas, un insigne malfaiteur, fut mis en liberté, et que Jésus, après avoir été flagellé, fut conduit au Calvaire pour y mourir. O genre humain, que faites-vous? Et pourtant l'esprit se porte de préférence du côté où les Juifs se sont couverts d'une honteuse culpabilité.

2. Au moment où une troupe d'hommes méchants, armés de glaives et de bâtons, sortaient pendant la nuit pour aller s'emparer de Jésus, le Seigneur se présenta de lui-même à leur rencontre; car il connaissait leurs dispositions. Selon le texte de l'Evangile de saint Jean, le Sauveur se tenait debout au milieu d'eux, et pourtant ils ne laissent pas de dire : « Nous cherchons Jésus de Nazareth ». Ils cherchaient donc la lumière dans les ténèbres de la nuit, mais les ténèbres ne voyaient pas la lumière dans les ténèbres. Du moins, mes frères, écoutons ce que la Lumière de la lumière dit aux ténèbres « marchant dans « l'ombre de la mort [1] : Qui cherchez-vous ? » Les ténèbres répondent à la lumière : Jésus « de Nazareth [2] ». Le Sauveur répondit : « C'est moi que vous cherchez. En entendant « ces paroles, ils tombèrent à la renverse [3] ». Ils tombèrent tous dans les ténèbres, et ils devinrent comme un monceau de ténèbres. Mais parce que la Lumière luit dans les ténèbres, elle les releva, afin de leur montrer la patience de son humilité. De nouveau Jésus leur dit : « Qui cherchez-vous? ils répondi« rent : Jésus de Nazareth ; et Jésus leur dit : « Je suis celui que vous cherchez [4] ». O Juifs aveugles, vous avez entendu sa voix et vous êtes tombés ; vous vous êtes relevés et vous ne l'avez pas reconnu. Quel est donc celui que vous cherchez et en présence duquel vous tombez? C'est ce Jésus de Nazareth que vous avez hâte de saisir pour le crucifier. D'où vient donc cet effroi qui vous a renversés? Quelle menace de sa part a pu vous ébranler ? L'avez-vous entendu vous menacer? Qu'avait-il donc de si terrible ? Il se contente de parler et vous tombez ; que ferez-vous donc lorsqu'il viendra vous juger dans toute sa puissance? Où sont donc les glaives et les bâtons que vous avez apportés? Ces glaives et ces bâtons, n'êtes-vous pas tombés avec eux, et si le Seigneur ne vous avait pas permis de vous relever, vous seriez encore la face contre terre. Or, Jésus-Christ a voulu vous montrer que tout est possible à sa puissance infinie et que c'est librement qu'il s'est livré entre vos mains.

3. O limon, ô terre, ô cendre, est-ce donc là ce que vous rendez à votre Créateur ? Pour vous avoir donné l'être, est-ce ainsi que vous lui témoignez votre reconnaissance ? O nation sacrilége, vous frappez de plus en plus le corps du Seigneur, et vous voulez qu'il soit tout meurtri avant d'arriver au Calvaire. Barbares, vous avez rassemblé toute une cohorte de bourreaux, et vous accourez ainsi au triste spectacle de la croix ; vous êtes là tous présents, afin qu'il soit mieux prouvé que tout le peuple participe à cet horrible sacrilége. Votre vœu sera exaucé, et celui qui a commis le crime en portera le châtiment. Feignant de désirer un roi, vous vous jouez de votre captif, et par dérision vous jetez sur ses épaules un lambeau de pourpre. Mais dans ce haillon de couleur rouge brille le sang de la Passion du Sauveur. Vous ceignez son front d'un diadème formé d'épines longues et acérées, afin de réaliser cette parole de l'Ecriture : « J'ai attendu que ma vigne portât des raisins, « et elle n'a produit que des épines [1] ». En guise de sceptre consulaire, un roseau est placé dans sa main pour insulter de nouveau à sa dignité royale. Mais il était écrit : « Il ne « brisera pas le roseau rompu et il n'éteindra « pas le tison enflammé », c'est-à-dire leur cruauté, « jusqu'à ce qu'il achève sa victoire, « et les nations espéreront en son nom [2] ».

4. Le visage du Sauveur fut couvert de honteux soufflets, son front sacré fut souillé d'infâmes crachats, comme l'avait annoncé le Prophète : « J'ai présenté mes joues aux souf« flets, et je n'ai pas détourné ma face de la « honte des crachats [3] ». La croix est ensuite chargée sur ses épaules, selon cette autre parole : « Lui-même a porté nos infirmités, et « il a soutenu notre faiblesse [4] ». Après toutes

[1] Isaïe, IX, 2. — [2] Jean, XVIII, 4, 5. — [3] Ibid. 5, 6.— [4] Ibid. 7, 8.

[1] Isaïe, V, 4. — [2] Id. XLII, 3, 4. — [3] Id. L, 6. — [4] Id. LIII, 4.

ces ignominies, le Sauveur est suspendu sur la croix; ses mains et ses pieds sont percés de clous et fixés à la croix, selon cette parole du Prophète : « Percez de clous mes chairs par « la crainte de vos justices [1] ». Pour étancher sa soif on lui présente une éponge imbibée de fiel et de vinaigre, afin que cette prophétie soit accomplie : « Ils m'ont donné du fiel pour « nourriture et ils m'ont abreuvé de vinai- « gre [2] ». Après tant d'outrages le Sauveur lance vers Dieu ce cri solennel : « *Héli*, *Héli*, « *lama sabacthani*, c'est-à-dire : Mon Dieu, « mon Dieu, pourquoi m'avez-vous aban- « donné [3]? » Ecoutez, princes de la superstition judaïque, et fixez sur ces paroles divines l'attention de vos cœurs impies. Depuis que vous avez chassé Dieu de l'homme, votre crime demande vengeance sur la croix, votre chair commence à reconnaître le châtiment qu'elle a mérité en consommant son divorce avec Dieu. Mais voici le moment où le Sauveur va rendre le dernier soupir; aussitôt : « Depuis la sixième heure les ténèbres se ré- « pandirent sur toute la terre jusqu'à la neu- « vième heure [4] ». Tous les éléments frémissent devant le crime qui s'accomplit, l'atmosphère s'obscurcit, le soleil retire sa lumière, pour ne pas être témoin de l'attentat des Juifs. Mais, en refusant de contempler leur crime, il ne rend que plus manifeste la honte dont ils resteront couverts à tout jamais.

5. Que dirai-je encore? Après avoir accompli son œuvre sur la terre, Jésus-Christ dirige ses pas vers l'enfer en se faisant précéder d'une lumière éclatante. Les lois ordinaires sont changées; la terre, pendant le jour, se trouve dans les ténèbres, tandis qu'à la nuit éternelle des enfers succède une clarté toute divine; avec le Seigneur la lumière passe de notre monde extérieur au séjour intérieur des âmes. Pourtant nous ne pouvons en douter, Dieu n'a pas besoin de la lumière extérieure pour sonder les enfers; car : « Dieu « est lumière, et les ténèbres ne sauraient « l'atteindre [5] ». Voici donc que, dans l'enfer, se fait d'une manière éclatante l'application des mérites de Jésus-Christ. Les Juifs aveugles restent plongés dans de profondes et coupables ténèbres, et les morts reçoivent en même temps l'indulgence et la lumière. Malheureux Juifs, considérez quels trop justes châtiments vous attendent. Pendant votre vie vous avez livré et trahi la lumière des vivants; quelles ténèbres ne seront donc pas votre partage après la mort?

Quoi qu'il en soit, Jésus-Christ rejeté par les Juifs est reçu dans les enfers; cette étrange apparition et la lumière qui l'annonce jettent dans le trouble les portiers impies qui gardent l'entrée de ce séjour. Ceux qui précédaient le Seigneur furent tout à coup saisis de terreur; aucun d'eux ne se souvint de la fonction qu'il avait à accomplir. L'âme de Jésus-Christ était environnée d'une si vive lumière, que les gardiens ténébreux regardant du fond de leurs antres obscurs, se demandaient quel était Celui dont la présence les faisait fuir. Malgré la rapidité de leur fuite ils ne purent échapper à cette lumière redoutable qui les poursuivait; aussi, retournant en arrière, ils se jetaient avec précipitation et en désordre dans leurs retraites les plus profondes, refoulant devant eux les âmes des malheureux captifs détenus dans ces lieux et s'en faisant un abri pour mieux dissimuler leur crainte et leur présence. Qui n'admirerait ici la puissance de Jésus-Christ qui vient enchaîner les tyrans des enfers et rendre à la lumière de sa grâce libératrice les justes qui depuis des siècles attendaient leur délivrance? La présence de Notre-Seigneur Jésus-Christ assure l'accomplissement de leurs désirs; toutes ces âmes justes reçoivent de lui l'indulgence et la liberté; et même, pour donner à sa résurrection des preuves plus éclatantes, à sa voix beaucoup de ces âmes reprennent leur dépouille mortelle et apparaissent dans les rues de Jérusalem.

6. Jésus-Christ est donc ressuscité aujourd'hui avec tout l'éclat du triomphe et de la victoire; car, après avoir vaincu sur la terre l'antique serpent, séducteur du genre humain, il venait de l'enchaîner dans les enfers et de détruire sa puissance. Aussi, dans cette grande solennité de la résurrection, devons-nous, mes frères, tressaillir d'une joie toute spirituelle, afin que nous méritions de vivre avec lui dans la vie éternelle.

[1] Ps. CXVIII, 120. — [2] Id. LXVIII, 22. — [3] Matth. XXVII, 46. — Ibid. 45. — [5] I Jean, I, 5.

QUARANTIÈME SERMON.

SUR L'ASCENSION DU SAUVEUR.

(PREMIER SERMON.)

—

ANALYSE. — 1. Le jour de l'Ascension comparé au jour de Noël. — 2. Le mystère de l'Ascension confirme la foi. — 3. Jésus-Christ montant au ciel n'abandonne pas les hommes, et mérite de nous les hommages les plus assidus.

1. Je me demande avec anxiété, mes frères, pourquoi cette grande solennité que nous célébrons n'attire pas un plus grand concours de fidèles, pourquoi ce jour de joie n'a pas le privilége de soulever des élans de joie parmi les chrétiens. Pourquoi ce jour n'est-il pas un jour de fête et de réunion comme le jour de Noël? Noël a donné à la terre Jésus-Christ notre Sauveur; l'Ascension le rend au ciel. A Noël le Seigneur a daigné se faire homme; le jour de l'Ascension il a manifesté sa divinité. Noël nous prêche la grâce dont l'humilité du Sauveur est la source intarissable, l'Ascension confirme la foi dans la divinité de sa personne adorable. Noël nous le présente sortant d'un sein virginal; l'Ascension nous le montre allant s'asseoir sur le trône même de la divinité; le jour de Noël, il descend pour nous racheter; le jour de l'Ascension, il monte afin d'intercéder pour nous; le jour de Noël, il est envoyé par son Père; le jour de l'Ascension, il est reçu par son Père; nous savons cependant que jamais il n'a été séparé de son Père, alors même qu'il était au milieu de nous; en visitant la terre il n'a pas quitté le ciel. Quelle grande solennité n'est donc pas pour nous, mes frères, ce jour où Jésus notre Rédempteur proclame si hautement sa divinité et ne remonte visiblement au ciel que pour mieux nous montrer qu'il est descendu sur la terre; « personne n'est monté au ciel, « que Celui qui est descendu du ciel, le Fils « de l'homme [1] », dont le Prophète avait dit longtemps auparavant : « Il est sorti du plus « haut des cieux, et il retourne au plus haut des « cieux [2] ». Parce qu'en descendant sur la terre il s'était caché aux yeux de tous, il veut que son Ascension n'en soit que plus manifeste; dans son Incarnation, rien n'avait frappé les regards des hommes, mais dans son Ascension tout doit être visible et manifeste, afin d'affermir notre foi. Le Seigneur est rempli de pitié et de miséricorde quand il ne se propose que notre rédemption et notre salut; en venant nous sauver, son humanité seule nous apparaît; il embrasse les opprobres, les supplices, la croix, la sépulture et tous les symptômes extérieurs de l'infirmité humaine; aussi devient-il un objet de scandale pour l'orgueilleuse incrédulité. Mais si le jour de Noël il n'a voulu pour notre salut que les abaissements et les humiliations, le jour de l'Ascension il veut faire éclater toutes les splendeurs de sa divinité, afin qu'après l'avoir cru un homme au milieu des hommes, nous le proclamions véritablement Dieu.

2. L'Ecriture nous dit que notre Dieu et Sauveur « se montra vivant après sa passion, « donna des preuves nombreuses de sa résur« rection, et apparut pendant quarante jours « à ses Apôtres, les entretenant du royaume de « Dieu [1] ». Après avoir subi la croix et la mort, et avant de monter au ciel, Jésus-Christ apparut aux hommes sur la terre pendant ces quarante jours que, depuis Pâques jusqu'aujourd'hui, nous passons dans une sainte liberté, parce que c'est un temps de joie et non pas de tristesse, selon ces paroles du Sauveur : « Est-ce que les fils de l'époux peuvent jeûner, « tant que l'époux est avec eux [2] ?» Lorsque ces jours se furent écoulés, alors « à la vue de « tous ses disciples il s'éleva vers le ciel, une

[1] Jean, III, 13. — [2] Ps. XVIII, 7.

[1] Act. I, 3. — [2] Matth. IX, 15.

« nuée le reçut et le déroba à leurs yeux[1] ». Que le Juif écoute cette parole, que le Gentil l'écoute et reste confondu. Ils ont pu le railler quand il était élevé sur la croix, qu'ils écoutent le récit de son ascension au ciel. Ils ont pu nous objecter les humiliations du Calvaire, qu'ils se rendent témoins des splendeurs de ce jour. Nous lisons ensuite : « Voici que deux « hommes vêtus de blanc se tinrent debout et « dirent : Hommes de la Galilée, pourquoi restez-« vous ainsi regardant le ciel ? Ce Jésus qui nous « a quittés pour monter au ciel, descendra de « nouveau de la même manière que vous l'avez « vu s'élever vers le ciel[2] ». Ainsi donc, après avoir accompli sa mission sur la terre, Jésus-Christ venait de remonter au ciel lorsque des envoyés célestes viennent confirmer aux disciples ce qu'ils ont vu et leur prouver qu'ils ne sont les jouets d'aucune illusion, afin de les rendre capables d'attester par eux-mêmes non-seulement le fait de l'ascension du Sauveur, mais encore la promesse de son retour à la fin du monde. L'Evangile renferme les mêmes enseignements que le livre des Actes : « Et après les avoir bénis, Jésus les « quitta, et il s'éleva vers le ciel ; de leur côté, « en adorant, ils rentrèrent à Jérusalem avec « une grande joie[3] ». Parce que le Sauveur s'était humilié pour nous, pour nous aussi il déploie dans sa personne une splendeur toute divine. Notre humanité dont Jésus-Christ a daigné se revêtir fait aujourd'hui son entrée triomphante dans le ciel ; Jésus-Christ ne se contente pas d'avoir sauvé l'homme, il veut encore le glorifier. Il nous montre enfin que désormais le ciel nous est ouvert, puisque lui-même y occupe le trône qui lui appartient ; quel honneur reçoit ainsi le limon dont nous sommes formés, puisqu'il règne aujourd'hui dans le ciel ! Nous avons d'abord jeûné pendant quarante jours, mais pendant les quarante jours suivants notre corps a été dispensé de cette privation.

3. Les quarante jours de jeûne se sont terminés par la fête de Pâques ; les quarante jours depuis Pâques se ferment par la grande solennité de ce jour, dans lequel notre Sauveur nous ravit sa présence visible, mais toutefois sans cesser d'habiter avec nous. Pendant qu'il demeurait corporellement au milieu de nous, il n'était point séparé de son Père ; de même, aujourd'hui qu'il est retourné à son Père, il n'est point séparé de nous. Au lieu de nous quitter comme des étrangers, il reste et demeure avec nous ; car il a dit lui-même : « Que votre cœur ne se trouble point et « ne tremble pas[1] ». Et un peu plus loin : « Je « m'en vais et je viens à vous[2] ». Jésus-Christ habite donc au milieu de nous. Il console ceux qui souffrent, il soulage ceux qui sont dans la souffrance, il apporte secours à ceux qui sont en danger, il est l'appui des malheureux, il est le soutien des affligés. Redisons-le encore : Jésus-Christ est avec nous ; il est présent non-seulement à nos travaux, mais encore à nos paroles et à nos pensées. Il scrute et sonde notre cœur. Il voit ce qu'enfantent nos sens, notre main, notre langue. Combien notre vie doit être réglée, pieuse et chaste, puisque nous sommes toujours sous les yeux de Dieu ! Cette doctrine, mes frères, vous est parfaitement connue. Quand des serviteurs négligents se trouvent en présence de leurs maîtres charnels, ils craignent, ils tremblent, ils frémissent ; ils ne se laissent aller à aucune faute tant qu'ils ne sont pas assurés d'échapper à la surveillance. Pour vous, chrétiens, vous ne pouvez vous soustraire aux regards du Seigneur. Quelque part que vous alliez, vous y portez votre conscience. Le serviteur dont je viens de parler, s'il était jour et nuit en présence de son maître temporel, se laisserait-il aller à la désobéissance ? Votre Dieu est toujours avec vous, puisqu'il est partout ; quelle docilité ne devraient donc pas vous inspirer la crainte et le respect de sa présence ? Dieu sera toujours là pour vous protéger dans sa miséricorde ; il sera là aussi comme témoin et vengeur de chacune de nos fautes. A ce Dieu donc aussi bon que juste et aussi terrible que miséricordieux soient honneur et gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Act. I, 9. — [2] Ibid. 11. — [3] Luc, XXIV, 5, 52.

[1] Jean, XIV, 1. — [2] Ibid. 28.

QUARANTE ET UNIÈME SERMON.

SUR L'ASCENSION DU SAUVEUR.

(DEUXIÈME SERMON.)

ANALYSE. — 1. L'Eglise doit se réjouir en ce jour. — 2. Les quarante jours depuis la résurrection jusqu'à l'Ascension forment le pendant des quarante jours de pénitence quadragésimale. — 3. Le fait de l'Ascension prouvé par le témoignage des disciples. — Les anges viennent confirmer ce même fait; parallèle entre la Nativité et l'Ascension. — 5. Jésus-Christ monte au ciel et en redescendra un jour.

1. Le récit des Actes des Apôtres suffirait seul à nous prouver l'Ascension et à nous dépeindre les détails de ce grand événement. Toutefois, mes frères, nous nous reprocherions de garder le silence ; car si l'Eglise a jamais le droit et le devoir de se réjouir, n'est-ce pas dans un jour où l'entrée du ciel lui est ouverte par le Sauveur ? Si donc il n'y a rien de superflu dans les saintes Ecritures, essayons selon notre pouvoir d'interpréter le texte sacré.

2. Et d'abord l'Ecriture nous apprend que, après sa résurrection, Jésus-Christ est resté pendant quarante jours avec ses Apôtres. Ce détail n'est point sans importance, car je trouve que ces quarante jours correspondent parfaitement aux quarante jours de la pénitence quadragésimale. Ceux donc qui ont supporté pour Dieu les privations de la sainte quarantaine, ont le droit de se réjouir de la présence du Seigneur pendant les quarante jours qui suivent la résurrection ; ceux enfin que la crainte avait humiliés, doivent se sentir relevés par les consolations que Dieu leur prodigue. Quelle joie pour ceux qui, après avoir souffert par amour pour Dieu, se sentent en possession d'une récompense ineffable qui n'est autre que Dieu lui-même ! D'après les choses présentes jugeons donc des choses futures, puisque tout ce que nous ferons pour l'honneur de Dieu nous assurera de plus en plus le bonheur de posséder Dieu.

3. La présence de ces nombreux témoins qui voient et entendent nous prouve que Jésus-Christ est réellement monté au ciel ; ce qu'ils voient, nous le croyons de la foi la plus vive. En effet, ils voient afin que nous croyions; ils contemplent avec les yeux de leur corps, afin que nous discernions avec les yeux de notre âme. Et il ne s'agit point ici de quelques témoins rares et inconnus : ils sont nombreux et offrent toutes les garanties ; leur nombre corrobore leur témoignage, et leur sainteté en confirme la vérité. Si, dans certaines causes, on s'en rapporte à deux ou trois témoins, quelle certitude ne doit pas résulter du témoignage d'une multitude entière et d'une multitude fidèle et sainte? N'étaient-ce pas des hommes vertueux et fidèles, ceux qui ont mérité de contempler le Seigneur montant au ciel ? Ce qu'ils ont vu, croyons que nous le voyons avec eux. Comment le peuple chrétien hésiterait-il devant le témoignage d'une multitude de saints?

4. Ajoutons à cela l'apparition de deux anges descendus du ciel pour confirmer le miracle de l'Ascension devant ceux qui en étaient les témoins. Admirons la sagesse de l'Ecriture qui nous rappelle l'apparition de ces anges, afin que nous sachions que les esprits bienheureux formaient cortége à Jésus-Christ montant au ciel. Ce détail forme à mes yeux un nouveau trait de ressemblance entre la nativité du Sauveur et son entrée triomphante dans les cieux. L'ange Gabriel est envoyé pour annoncer l'Incarnation ; et aujourd'hui les anges environnent Jésus-Christ montant au ciel. Alors une étoile fit connaître la naissance du Sauveur; aujourd'hui une nuée le reçoit pour le porter dans les cieux. Alors les anges chantaient sur la terre ; aujourd'hui ils rendent encore témoignage dans le monde. Alors les Mages ado-

raient et offraient des présents; aujourd'hui les Apôtres poursuivent de leurs regards Jésus-Christ montant au ciel. Très-nombreux furent les témoignages qui vinrent confirmer la naissance du Sauveur; ils furent aussi nombreux à son Ascension, pour confirmer la foi du genre humain. C'est ainsi que, après avoir considéré Jésus-Christ naissant dans la chair, tous les hommes peuvent le contempler montant au ciel.

5. Jésus-Christ est donc retourné au ciel, d'où il était descendu. Il y est retourné, mais en promettant de revenir un jour sur la terre. N'avons-nous pas entendu les anges s'écrier : « Hommes de Galilée, pourquoi demeurez-« vous ainsi, etc. ? » Si donc, mes frères, nous croyons que Jésus-Christ reviendra, nous devons l'attendre, de peur que nous ne soyons pris au dépourvu par son retour, comme parmi nous des serviteurs en défaut se laissent surprendre par leurs maîtres irrités ; les choses présentes ne sont, en effet, que l'image des choses futures.

6. Si donc nous ne voulons pas profiter des châtiments qui pèsent sur nous actuellement, craignons pour l'avenir la sévérité des châtiments célestes. L'Apôtre nous dit : « Le Sei-« gneur viendra comme un voleur pendant « la nuit [1] ». Vous voyez, mes frères, qu'une sécurité trop grande peut être suivie de supplices inouïs. Ainsi donc tout ce que nous ne voulons pas supporter, craignons de nous voir condamnés à le souffrir. De cette manière, en craignant d'endurer le châtiment, nous nous épargnerons ce châtiment ; témoin de notre sincère conversion, notre Dieu rempli de bonté et de miséricorde nous pardonnera nos fautes présentes et nous accordera les biens futurs. C'est ainsi que le pardon lui-même devient, par le renouvellement de notre vie, le principe même de notre espérance des biens futurs; en nous pardonnant nos péchés, Dieu nous permet et nous oblige d'espérer le bonheur éternel.

[1] I Thess. v, 2.

QUARANTE-DEUXIÈME SERMON.

DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'ASCENSION.

LES BÉATITUDES.

ANALYSE. — 1. Les béatitudes apportées par Jésus-Christ sur la terre. — 2. Elle sont promises à la vertu et non pas au vice. — 3. Persévérance finale. — 4. Elle seule nous obtient la couronne.

1. Notre-Seigneur Jésus-Christ, par la vertu du Père, « a déroulé le ciel comme une « tente [1] »; il a établi la terre sur les eaux et créé l'homme de ses propres mains à son image et à sa ressemblance. Trompé par le démon, l'homme se précipita de lui-même dans la mort, et déjà depuis bien des siècles il en subissait le joug, lorsque le Sauveur daigna venir sur la terre, afin de jeter dans l'homme terrestre le germe de l'immortalité bienheureuse. Après avoir détruit l'empire du démon et voulant nous porter à l'accomplissement fidèle des préceptes divins, Jésus-Christ fit briller à nos yeux la promesse des biens futurs et confirma les pénitents dans l'espérance des biens éternels. Il appelle bienheureux, non pas les riches, mais ceux qui volontairement se seront rendus pauvres pour obtenir le royaume des cieux. Il promet le paradis à ceux qui sont doux; une heureuse consolation à ceux qui pleurent leurs péchés; le rassasiement éternel à ceux qui ont faim et soif de la justice ; la miséricorde à ceux qui sont miséricordieux; la vision béatifique à ceux qui ont le cœur pur. A ceux qui sont pacifiques non pas seulement des lèvres, mais encore du cœur, il promet qu'ils seront les heureux enfants de Dieu ; quant à ceux qui souffrent persécution pour sa gloire,

[1] Ps. CXIII, 2.

il leur promet non-seulement la béatitude, mais la possession infinie du royaume des cieux.

2. De ces grandes béatitudes que le Sauveur nous promet, nous pouvons dire : « Celui qui « peut les comprendre, qu'il comprenne [1] » ; et s'il n'est pas opprimé sous le joug de sa terrestre infidélité, qu'il tourne ses désirs vers le ciel. En effet, « le royaume des cieux souffre « violence, et il n'y a que ceux qui se font « violence qui puissent le conquérir [2] », c'est-à-dire ceux qui cherchent les biens éternels et non pas les biens temporels. Celui qui se sent porté à l'avarice sur la terre, qu'il tire le bien de son avarice et qu'il devienne avare des biens du ciel. Quelqu'un me dira peut-être : Comment puis-je porter jusque-là mes espérances, « de recevoir le centuple au « ciel, puisque celui qui sème peu récoltera « peu [3] ? » Que celui qui aimait la luxure, aime désormais la chasteté ; que celui qui était adonné à l'ivresse, observe les règles de la sobriété ; que celui qui s'était rendu l'esclave de l'orgueil et de la méchanceté, devienne l'enfant de l'humilité et de la piété. Telle est la pensée formulée par le Sauveur : « Le « royaume de Dieu est au dedans de vous [4] ; « les ennemis de l'homme se trouvent dans sa « propre maison [5] ». Comment cela? Ecoutez l'Apôtre : « Si vous vivez selon la chair, vous « mourrez ; mais si par l'esprit vous morti- « fiez les œuvres de la chair, vous vivrez [6] » ; car « l'arbre bon porte de bons fruits, de telle « sorte qu'on connaît l'arbre à son fruit [7] ». Si donc nous sommes des arbres bons, c'est-à-dire des hommes justes, pieux, fidèles et miséricordieux, faisons des fruits de justice et de sainteté ; car si nous sommes des arbres mauvais, c'est-à-dire des hommes impies, fourbes, cupides et pécheurs, nous serons coupés et arrachés, c'est-à-dire qu'au jour du jugement nous serons frappés du glaive à deux tranchants et jetés dans les flammes éternelles.

3. Là se fera la séparation du bien et du mal, selon cette parole que nous venons d'entendre : « Quiconque écoute mes paroles et « les accomplit sera assimilé à l'homme sage « qui a construit sa maison sur la roche ; la « pluie tombera, les flots se précipiteront, les « vents déchaînés souffleront avec violence « contre cette maison ; mais elle ne s'écroulera « pas, parce qu'elle a été fondée sur la pierre [1] ». Notre Dieu, voulant assurer notre persévérance jusqu'à la fin et nous procurer le salut, non point par l'oisiveté, mais par le travail, termine l'énumération des béatitudes et de ses innombrables préceptes par cette conclusion : « Celui qui aura persévéré jusqu'à la « fin, sera sauvé [2] ». Cette demeure qu'il nous présente établie sur la pierre et résistant à toutes les puissances contraires, qu'est-elle autre chose que notre foi solidement fondée en Jésus-Christ, bravant toutes les tentations du démon, combattant avec les armes spirituelles, triomphant de son ennemi et méritant la couronne éternelle? Cette demeure figure donc tout ensemble et notre foi et la sainte Eglise, fondée sur le nom de Jésus-Christ, selon cette parole du Sauveur à saint Pierre : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je « bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer « ne prévaudront point contre elle [3] ». Les torrents qui menacent de l'engloutir, ce sont les royaumes des Gentils qui, pour détruire l'Eglise, déchaînent contre elle de violentes persécutions auxquelles viennent prendre part les pluies abondantes figurant tous les peuples idolâtres, et les vents furieux, symboles des esprits infernaux. Mais rien de tout cela ne peut ébranler l'Eglise, parce qu'elle est fondée sur la pierre. La tempête se brise et se détruit par sa propre violence, mais la maison demeure inébranlable.

4. Ainsi donc, mes frères, profitons du temps qui nous est donné pour bâtir, fondons notre foi en Jésus-Christ et entassons en nous les mérites des bonnes œuvres, afin que, à l'arrivée de la tempête ou de l'ennemi, la maison reste debout et brise les efforts de ses adversaires. Et maintenant l'ennemi est avec vous; il se tient caché dans votre cœur, selon cette parole de l'Apôtre : « Le démon, votre en- « nemi, comme un lion rugissant, tourne au- « tour de vous, cherchant à vous dévorer [4] ». Tantôt il nous séduit par ses caresses, afin de tromper notre foi ; tantôt il nous éprouve par des afflictions, afin d'ébranler notre courage ; tantôt il nous obsède de pensées mauvaises, afin de nous détourner du droit chemin. Voilà pourquoi, mes frères, celui d'entre

[1] Matth. XIX, 12. — [2] Id. XI, 12. — [3] Id. XIX, 29 ; II Cor. IX, 6. — [4] Luc, XVII, 21. — [5] Matth. X, 36. — [6] Rom. VIII, 13.— [7] Matth. VII, 19, 20.

[1] Matth. VII, 24, 2. — [2] Id. X, 22. — [3] Id. XVI, 16. — [4] I Pierre, V, 8.

nous qui, dans la prospérité, a bâti sagement et solidement, se montrera, dans l'adversité, non-seulement courageux et fort, mais encore admirable et digne d'éloges ; car « après « avoir été éprouvé, il recevra la couronne de « la vie que Dieu a promise à ceux qui l'ai« ment [1] ». Quant à ceux qui bâtissent sur le sable, ce sont ou bien ceux dont la foi est douteuse et hésitante, ou bien les hérétiques, ou bien les faux chrétiens, ou bien ceux qui ne persévèrent pas dans le parti de la continence ou de la chasteté ; peu importe d'ailleurs que ces crimes soient connus de Dieu seul ou des hommes. Ceux qui en sont là participent à la mobilité du sable ; aussi, pour peu que la tempête se lève, ils sont renversés de fond en comble ; car ils ne peuvent se tenir debout et « leur âme n'est plus qu'une grande « ruine [1] ». Veillons donc, mes bien-aimés, agissons et travaillons, afin que nous triomphions de l'adversité et méritions la récompense éternelle, par Jésus-Christ qui vit et règne avec le Père, dans l'unité du Saint-Esprit, pendant les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Isa. I, 12.

[1] Matth. VII, 27.

QUARANTE-TROISIÈME SERMON.

POUR LA PENTECOTE.

(PREMIER SERMON.)

ANALYSE. — 1. Les joies de cette fête. — 2. La grâce du Saint-Esprit produit dans les disciples une sainte ivresse. — 3. Les Apôtres comparés aux trois enfants dans la fournaise.

1. Heureux jour, mes frères bien-aimés ; jour aimable et ravissant, dans lequel le Seigneur accomplit ses promesses à l'égard de ses disciples. Je vous en conjure, réunissez-vous dans une fervente prière, afin de m'obtenir la grâce de parler dignement de ces profonds mystères, et pardonnez-moi si je reste inférieur à la mission que j'entreprends.

2. La solennité de Pâques est arrivée à son terme sans rien perdre de son éclat, et nous a préparés aux splendeurs de ce jour. Pâques a été le commencement de la grâce, la Pentecôte en est le couronnement. Or, les Apôtres étaient réunis dans le cénacle, attendant la venue du Saint-Esprit, et voici que soudain il se fait un grand bruit dans le ciel, et bientôt les disciples se voient calomniés par les Juifs. En effet, comme ces disciples se répandaient en abondantes paroles, on les crut pris de vin, quoique l'heure même où ils parlaient prouvât qu'ils étaient à jeun. Du reste, ce n'est pas sans un secret dessein de la Providence que cette accusation leur fut lancée ; car Jésus-Christ s'est dit lui-même la vigne véritable : « Je suis la vigne », dit-il, « et mon Père est « le vigneron [1] ». O vin sobre d'ivresse et produisant l'enivrement de la foi ! O vin cueilli sur une vigne auguste et tiré d'une grappe divine ! Magnifique comparaison : comme la grappe est portée par le cep, Jésus-Christ était porté par la croix. Or, les disciples étaient remplis du Saint-Esprit, car le Saint-Esprit, qui avait couvert de son ombre la Vierge Marie, sans porter atteinte à sa pureté, venait de descendre sur les Apôtres en forme de langues de feu, sans brûler leurs cheveux.

3. Le prodige que le Seigneur avait autrefois accompli en faveur des trois enfants dans la fournaise, Jésus - Christ le renouvelle en faveur de ses douze Apôtres. Ces

[1] Jean, XV, 1.

trois enfants ont pu être jetés dans une fournaise ardente ; pour entrer dans le feu ils étaient enchaînés ; mais bientôt ils purent se promener en toute liberté dans les flammes. Ils convertirent à la foi un roi barbare ; de même le miracle accompli en faveur des Apôtres détermina trois mille personnes à embrasser la foi de Jésus-Christ. Je ne vous tairai pas, mes frères, les pensées qui assiégent mon esprit dans les joies de cette solennité. Selon la tradition que nous avons reçue de nos ancêtres, la flamme sortant de la fournaise s'élevait à quarante-neuf coudées; or, c'est ce nombre quarante-neuf qui devait être consacré dans le mystère des sept semaines. Car sept multiplié par sept donne le chiffre de quarante-neuf. Mais où est le premier jour? Cherchons-le, afin de compléter le nombre cinquante. Ce jour était dans la fournaise de feu avec les trois enfants ; c'est lui qui inspirait leur chant, versait sur eux une rosée rafraîchissante et ôtait aux flammes leur ardeur. A la vue de ce prodige dont ils étaient témoins, les ministres disent au roi : O roi, venez et voyez. La fournaise est tout embrasée de soufre et de bitume ; les flammes s'élancent furieuses, et les corps n'en subissent aucune atteinte ; quelque chose est donc venu s'ajouter au nombre précédent. A cette nouvelle le roi accourt plein de joie et d'allégresse, et avant qu'il arrivât à la fournaise, une grande lumière brillait dans son cœur. Il dit à ses amis : « N'avons-nous pas jeté dans la four- « naise trois hommes chargés de chaînes ? » Ses amis lui répondirent : « C'est bien la « vérité [1] ». Et le roi, plein de foi, leur dit : Mais voici que je vois ce que vous ne voyez pas. Je ne sais quelle ardeur me saisit et inonde mon âme d'une lumière intérieure. Vous pouvez être mes amis, mais vous ne pouvez entrer dans mon cœur. Oui, je vois ce que vous ne voyez pas ; je vois une chose admirable, etonnante. Cette fournaise, destinée à dévorer les hommes dans les flammes, a appris à engendrer des anges. Que votre amitié cesse, parce que la foi est devenue l'amie de mon âme. Je ne veux plus que vous soyez mes amis; je n'ai plus confiance en vos paroles ; je vois Dieu de mes yeux ; mes yeux sont remplis d'une vision magnifique, parce que le quatrième personnage que j'aperçois est semblable au Fils de Dieu. O mes amis, vous savez comme moi que nous avons jeté trois hommes dans la fournaise ; comment donc puis-je en voir quatre se promener dans les flammes? Quel est ce mystère ? Un feu divin est entré en moi ; je repousse votre amitié et je possède la foi. Mes frères, conservons cette foi dans nos cœurs, afin que nous y conservions le Saint-Esprit comme les Apôtres.

[1] Dan. III, 19.

QUARANTE-QUATRIÈME SERMON.

POUR LA PENTECOTE.

(DEUXIÈME SERMON.)

ANALYSE. — 1. Comparaison entre les Apôtres et les enfants dans la fournaise. — 2. Le don des langues dans les Apôtres; leur gloire. — 3. Rapprochement entre le Sinaï et le Cénacle. — 4. Conclusion.

1. Frères bien-aimés, il n'y a que peu de temps nous avons célébré solennellement le quarantième jour, jour de joie pour l'univers tout entier. Depuis lors les révolutions du globe nous ont donné dix jours, le mystère figuratif s'est accompli, nous nous sommes

rapprochés du ciel et du Saint-Esprit, et voici que pour la sanctification de l'Orient, de l'Occident, du Nord et du Midi, le Saint-Esprit descend le cinquantième jour et fait rayonner sa sainteté sous la forme de langues de feu. Mais ce feu purifie plutôt qu'il ne brûle, et il produit encore le rafraîchissement de la sanctification, comme autrefois dans la fournaise il changea les flammes en bienfaisante rosée. Comment le feu ne deviendrait-il docile et doux sous l'action du Saint-Esprit, puisque la fournaise ardente est devenue un séjour de délices? Aimons à contempler les lèvres des Apôtres; aimons à entendre le cantique des enfants; et sur les Apôtres et sur les enfants nous retrouverons les langues de feu. C'est l'Esprit-Saint qui a sanctifié vos Pères; c'est lui qui a donné à de pauvres pêcheurs le pouvoir de nous faire entendre un langage céleste. Quel étonnement ne dut-on pas éprouver quand on entendit ces enfants dans la fournaise, s'écriant au milieu des flammes : « Vous êtes béni, « Seigneur, Dieu de nos Pères [1] ! » Les Chaldéens furent saisis d'effroi et ne purent s'expliquer cet étrange spectacle. Comment contempler sans frémir ces enfants tout éclatants de lumière, se jouant en liberté dans cet océan de feu et célébrant le Seigneur dans leurs cantiques nouveaux? De même, au jour de la Pentecôte, que ne durent pas éprouver les Juifs réunis de tous les pays du monde, en entendant les Apôtres leur parler à tous leur propre langue? C'est ainsi que le Saint-Esprit réunissait dans une admirable unité toutes les nations de l'univers. Toutes les langues venaient ainsi se confondre dans le langage des Apôtres devenus miraculeusement les interprètes de tous les peuples.

2. Appelés à prêcher le royaume des cieux à toutes les nations, les Apôtres devaient consacrer dans leur personne la langue de tous les peuples. Ils ne parlaient qu'une seule langue, et cette langue était comprise de tous, semblable à la manne qui n'était que d'une seule espèce et avait la propriété de satisfaire à tous les goûts. Ce prodige était opéré par l'Esprit-Saint qui sait se révéler dans l'unité de toutes les nations. En effet, de même que l'Esprit-Saint, Dieu unique avec le Père et le Fils, daigne multiplier ses dons sans les différencier essentiellement; de même les Apôtres ne parlaient qu'une seule langue, et cependant tous les auditeurs de nations diverses y reconnaissaient leur propre langage. La vue et l'ouïe y trouvaient une douce satisfaction, car devant une compréhension parfaite la discussion n'est plus possible; aussi ces pauvres pêcheurs de Galilée paraissaient-ils porter sur leur front et sur leurs lèvres un diadème royal. Car il est Roi, celui qui est descendu du ciel; voilà pourquoi il siége sur les lèvres des Apôtres comme sur son trône, après avoir établi en eux son empire et sa domination. C'est là ce qu'a su parfaitement le Saint-Esprit, qui toujours est Dieu dans les pères et dans les enfants, dans les Prophètes et dans les pécheurs; il aime toujours à reposer sur les hauteurs.

3. Il trouva les Apôtres dans la partie supérieure du cénacle et écrivit la loi dans leur esprit, comme il l'avait gravée sur les tables, au sommet du Sinaï. C'était alors sur des tables de pierre, à cause de la dureté de cœur des Juifs; mais aujourd'hui c'est dans l'esprit des Apôtres, parce que nous ne sommes plus sous la loi de crainte, mais sous la loi d'amour. Sur le mont Sinaï, la loi fut donnée au milieu des éclairs et du tonnerre; dans le cénacle, si ce sont des langues de feu, c'est un feu qui rafraîchit. Au pied du Sinaï, la foule effrayée prenait la fuite pour ne pas entendre la voix terrible du Seigneur; à Jérusalem, les nations réunies de toutes les parties de l'univers, loin de prendre la fuite, se massent pour entendre le Saint-Esprit parlant par ses ministres.

4. Vous avez entendu nommer les Parthes, les Mèdes, les Indiens, les Perses, les Crétois, les Arabes et autres peuples désignés dans le livre des Actes des Apôtres. Le monde tout entier y était représenté ; le quarantième jour, celui de l'ascension du Seigneur, les avait rassemblés à Jérusalem ; parce que le nombre des dix préceptes renferme pour l'univers toute l'autorité des saintes Ecritures. Quatre fois dix font quarante; reste une autre dizaine qui est celle de la vie éternelle, où les pêcheurs recevront la récompense dont le gage leur a été donné par le Saint-Esprit. Toutes les promesses ont reçu leur accomplissement authentique. Le sacrement de la cinquième dizaine s'est pleinement réalisé ; la grâce des cinquante jours rayonne dans toute son expansion, la joie possède toute sa per-

[1] Dan. III, 26.

fection. Les fêtes de Pâques sont terminées, l'*alleluia* est rentré dans le silence ; mais pourtant ce n'est plus la tristesse, car nous avons reçu ce précieux gage du Saint-Esprit, et par lui nous possédons chaque jour l'heureux avantage de vivre avec Jésus-Christ et par Jésus-Christ, de nous préparer dans l'innocence à la célébration de nouvelles fêtes pascales.

TROISIÈME SECTION. — SERMONS SUR LES SAINTS.

QUARANTE-CINQUIÈME SERMON.

DE LA CHASTETÉ DU PATRIARCHE JOSEPH.

ANALYSE. — 1. Introduction à l'histoire de Joseph. — 2. Joseph est vendu comme esclave pour être conduit en Egypte. — 3. Il est exposé à la séduction. — 4. Il repousse victorieusement la tentation. — 5. Il subit l'épreuve de la calomnie et se prépare ainsi à sa gloire future.

1. Il nous est doux, mes frères, de décrire cet admirable combat, dans lequel Joseph est resté vainqueur d'une infâme passion. Il nous est doux de révéler ces luttes mystérieuses, parce que la vigilance déployée par les martyrs a rendu leur victoire éclatante. Nous ne devons pas cacher comment les ruses de l'ennemi ont pu être déjouées, car de semblables manifestations augmentent le courage des partisans de la chasteté. De telles luttes donnent de la hardiesse aux combattants : voilà pourquoi nous devons en rendre témoins les âmes chastes et pudiques, car en leur montrant Joseph couronné pour sa chasteté et l'Egyptienne vaincue dans ses séductions, nous ne ferons que mieux ressortir la confusion profonde dont le démon reste couvert aux yeux de tous les hommes.

2. Le bienheureux Joseph était d'une noble origine, brillant de jeunesse, d'une beauté magnifique et d'une chasteté plus ravissante encore. Poussés par une coupable jalousie plutôt que par l'amour de richesses dont ils ignoraient le prix, ses frères le vendirent à des Ismaélites, qui devaient le conduire comme un vil esclave en Egypte. A peine arrivé dans ce pays, il est de nouveau mis en vente ; une seconde fois il est enlevé, vendu, acheté ; mais, en réalité, ce qui l'attend, ce n'est pas la servitude, mais la plus haute destinée. En effet, ce n'est point l'empire de l'homme qu'il subit, mais celui de Dieu qui veut glorifier en lui la chasteté et qui ne permet que son serviteur soit vendu une seconde fois que pour mieux prouver que sa liberté reste entière et complète. Celui qui est vendu comme esclave est constitué maître souverain. Toutefois sa puissance même reste cachée ; humble enfant, il croissait, servait fidèlement ses maîtres, brillait par la dignité de ses mœurs, portait la pureté dans son âme, cachait la noblesse de sa naissance et montrait dans sa conduite une sainte indépendance. O vente honteuse et sublime acquisition ! Il est esclave et libre ; esclave par la jalousie de ses frères et libre pour la justice ; esclave pour ne pas détruire la charité, libre pour venger la chasteté ! Il sert fidèlement et il combat courageusement. Il est resté fidèle et a mérité de parvenir au comble de la gloire. Il règne en maître, parce qu'en résistant aux ténébreuses séductions d'une femme criminelle, il a conservé sans tache la fidélité à son maître.

3. Ainsi donc, le chaste Joseph est vendu, livré à une famille égyptienne et destiné à servir fidèlement le roi Pharaon. Il est estimé par son maître et aimé par sa maîtresse. L'es-

time dont son maître l'entoure est sincère, parce qu'elle est fondée sur la fidélité de son esclave; au contraire, c'est la passion qui inspire la maîtresse. Le maître trouvait son bonheur dans les preuves de fidélité que lui donnait son serviteur, tandis que les charmes corporels de ce même serviteur faisaient le tourment de la maîtresse. Or, cette beauté du jeune homme ne faisait que s'accroître avec le temps, et plus elle croissait, plus s'enflammait la passion de l'Egyptienne. Bientôt elle se trouve impuissante à éteindre ces flammes qui la dévorent et qui trouvent dans la beauté du jeune homme un aliment de plus en plus abondant; inspirée d'ailleurs par le démon, elle rêve au moyen de surprendre l'innocence dans l'isolement et le silence. Et d'abord elle se revêt de ses plus beaux atours, croyant bien que par là elle ébranlerait facilement ce jeune homme. Elle jette sur ses vêtements des parfums précieux et se couvre d'aromates perfides, afin que l'objet de sa convoitise, fût-il de fer, se trouvât enivré par l'odeur des parfums avant même d'avoir subi le charme des yeux. Contemplons, mes frères, l'énergie de cet athlète, sa lutte héroïque et sa glorieuse victoire. Il avait d'abord pour ennemi sa propre jeunesse et la concupiscence déposée dans notre chair; au dehors, il était attaqué par une femme qui lui promettait tous les biens, afin de trouver accès près de lui et de satisfaire sa honteuse passion. Ainsi munie de tous ces moyens de séduction, et pour mieux s'assurer la victoire, elle se rend elle-même dans la chambre de Joseph, ferme la porte et le surprend ainsi dans la solitude la plus complète. Elle est en proie à la volupté la plus furieuse, un long combat s'engage et jette dans une anxieuse attente les anges du ciel et les démons de l'enfer; ceux-ci prenant parti pour le vice, ceux-là pour la vertu, et tous impatients de voir de quel côté restera la victoire. Les anges affermissaient le courage de Joseph, les démons provoquaient l'Egyptienne; les anges protégeaient le jeune homme, les démons irritaient les flammes de l'impudique. Plus les démons alimentaient le feu perfide dans l'âme de l'Egyptienne, plus le Christ fournissait des armes à son généreux athlète. D'ailleurs, toutes les séductions réunies devaient rester impuissantes : la vertu de Joseph était fondée sur la pierre; une telle base la rendait inébranlable. Toutefois, se trouvant face à face avec le jeune homme et dans l'isolement le plus complet, cette femme impudique essaye de l'émouvoir par ses paroles, employant tour à tour les plus terribles menaces et les plus séduisantes caresses. Je suis votre maîtresse, lui disait-elle, et par une grande somme d'argent je vous ai acheté comme esclave; si vous rejetez mes désirs, vous n'avez plus à attendre que les chaînes, la prison et un horrible trépas; mais si vous consentez, vous serez comblé des plus grands honneurs, et tout ce que je possède est à vous. Peut-être craignez-vous les domestiques, ou mon époux; rassurez-vous, ne craignez rien; personne ne nous voit, personne ne saura. Mon mari ne sait pas ce qui se passe dans mon cœur. Il ignorera tout; seulement ne tardez pas à satisfaire mes désirs, et cette satisfaction restera pour jamais et pour tous un secret. Ne résistez plus et rendez-moi heureuse. Comblez mes vœux, et désormais tout vous appartient.

4. Joseph répondit : O malheureuse femme, serpent cruel, véritable vipère, pourquoi tenter de me séduire par vos flatteries et d'arracher de mon âme la foi qui la possède? Que dites-vous? Que désirez-vous? A quoi m'exhortez-vous? Pourquoi vous fatiguer à de semblables séductions? Vous portez le nom de reine, et vous pouvez vous complaire à vous unir à un esclave? Si c'est un esclave que vous avez acheté, faites-lui sentir votre domination; si vous le couvrez de votre affection, traitez-le comme s'il était votre fils; honorez-le d'un amour chaste et pudique, et, du vivant de votre époux, ne vous précipitez pas dans le crime. Il est vrai, je n'ai jamais été esclave, car je suis d'une noble famille, le descendant d'Abraham et d'Isaac, qui parlaient avec Dieu dans la plus grande intimité. J'ai pour père Jacob, qui a lutté avec l'ange du Seigneur. Si j'ai été vendu, c'est par la jalousie de mes frères; mes frères m'ont dépouillé de tout, mais il me reste l'invincible liberté de l'âme; extérieurement je ne suis plus qu'un esclave, mais dans mon cœur je suis et resterai libre. Vous m'avez acheté, et j'avoue sans hésiter que je vous appartiens; j'obéis à vos ordres, j'accomplis ce que vous me commandez; mais ce que vous désirez de moi en ce moment, je m'y refuse. Prescrivez-moi les obligations les plus dures, et je les accomplirai. Usez de votre puissance, le se-

cours divin ne me fera pas défaut. Exercez votre pouvoir, soyez même cruelle à mon égard; car vous ne souillerez pas ma chasteté. C'est sans motif que vous combattez avec moi; je ne dors pas avec vous, parce que Dieu veille avec moi; cessez, ô femme, cessez vos séductions; vous m'alléguez que votre époux est absent, qu'il ne connaîtra pas votre crime; oubliez-vous donc que Dieu est partout? La porte est fermée sur nous, mais sachez que tout est connu de Dieu. Partout ses regards atteignent les bons et les méchants. Il voit tout, il discerne tout, il sonde tous les désirs; son empire est universel, et en sa présence vous oseriez commettre l'adultère? Femme, gardez le silence, souvenez-vous de votre époux et craignez votre Dieu. Supposez que tous les yeux sont fixés sur vous, et ne provoquez pas l'innocence au crime. Craignez le jugement de Dieu; sachez que vous êtes en présence des anges du Seigneur. Vous ne pouvez souiller la pureté de mon corps. Cessez donc vos attaques, rougissez de vos séductions, craignez les hommes absents ou tremblez devant les anges. Supposé que je cède et que je consente à vos désirs; comment seriez-vous encore ma maîtresse; et, devenue adultère, quel empire auriez-vous sur moi? Comment pourriez-vous encore soutenir les regards de votre époux, quand vous lui préparez des embûches; oseriez-vous encore lui donner le baiser ordinaire de l'amitié, quand vous pensez à l'immoler; comment lui parleriez-vous encore, quand vous tentez de souiller sa couche? Imitez, ô femme, imitez la tourterelle chaste, pudique et modèle de fidélité conjugale. Dès qu'elle est unie, elle ne cherche plus à se séparer; la mort même de son conjoint n'est pas pour elle un motif de courir à d'autres affections. Des oiseaux peuvent rester fidèles et braver l'isolement que leur a fait la mort, et vous, femme malheureuse, vous oseriez souiller le lit nuptial? Prenez modèle sur les oiseaux et restez fidèle à votre époux. Impudique, imitez la chasteté de la tourterelle, rejetez la pensée même du crime; car toutes vos flatteries ne pourront séduire ma jeunesse. Ainsi parlait Joseph, et ce noble langage ne faisait qu'enflammer davantage la passion de l'Egyptienne; ses regards pleins d'un feu impur se fixaient sur le jeune homme et, s'apercevant qu'ils le laissaient froid et impassible, sa passion devint de plus en plus furieuse. Trouvant ses paroles impuissantes, elle porte les mains sur Joseph. Mais l'athlète du Christ, ne sachant plus comment échapper à cette femme impudique, lui abandonne le vêtement dont il était couvert, et ainsi découvert se précipite hors de la chambre et y laisse cette malheureuse désespérée de ses vains efforts.

5. L'Egyptienne coupable se trouva seule tenant dans ses mains le vêtement qui devait lui servir d'instrument à un faux témoignage; sa honte était à son comble, elle avait tous les remords du crime sans en avoir goûté les douceurs. Joseph s'était enfui abandonnant son vêtement. Les anges sont dans la joie, les archanges tressaillent d'allégresse, toute l'armée céleste est dans l'exultation, tandis que les démons rugissent de leur défaite. Les anges au ciel chantent leur reconnaissance, et sur la terre les démons dévorent leur tristesse. L'Egyptienne, se voyant vaincue de tous côtés, se tourna vers son mari et porta devant lui une honteuse accusation contre le jeune homme qu'elle n'avait pu séduire. Elle accuse Joseph du crime dont elle seule était coupable. Elle lui reproche ce qu'elle-même voulait faire, et le fait condamner sans être entendu, parce qu'elle n'a pu satisfaire la passion qui la dévorait. Le mari, croyant à la fausse déposition de sa femme, se laisse facilement aller à la fureur. Il menace, il éclate en invectives, il s'emporte de colère et ordonne de jeter Joseph dans les fers. Joseph est dans la prison, chargé de chaînes en récompense de sa belle victoire, et en attendant qu'il y reçoive le don d'interpréter les songes. Il entre joyeux, chaste et pur, et parfaitement assuré de l'intégrité de sa vertu. Toutefois sa justification se fait longtemps attendre, et peut-être aurait-il été oublié dans les fers, si le Seigneur n'avait envoyé au roi Pharaon un songe dont l'explication devait rendre à Joseph sa liberté. L'interprétation qu'il donne de ce songe est acceptée sans hésitation. Il révèle l'avenir, il annonce des événements futurs; tout est par lui dévoilé, et à l'époque de la famine, Pharaon établit Joseph l'administrateur suprême de toute l'Egypte. Joseph doit à sa chasteté sa délivrance, son exaltation, sa puissance sans borne; cette vertu devint pour lui le principe de son élévation, de son bonheur, de sa justice sur la terre et de la félicité dont il est couronné dans les cieux.

QUARANTE-SIXIÈME SERMON.

SUR ZACHÉE.

—

ANALYSE. — 1. Le publicain Zachée est appelé à donner l'hospitalité à Jésus-Christ. — 2. Il rend le bien usurpé et donne du sien propre. — 3. Il devient enfant d'Abraham. — 4. Exhortation à l'imiter dans son repentir.

1. « Jésus étant entré à Jéricho parcourait « cette ville, et voici qu'un homme appelé « Zachée etc. [1] » Nous venons d'entendre dans l'Evangile l'histoire de Zachée, dans laquelle nous admirons l'excellence de ses dispositions et la libéralité sans borne de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Zachée monte sur un arbre afin de suppléer à la petitesse de sa taille qui ne lui aurait pas permis d'apercevoir le Sauveur; il désire contempler les traits de Celui qu'il aimait déjà dans son cœur; il veut voir de ses yeux Celui qu'il n'avait vu que par la pensée. Il se tenait debout sur l'arbre, mais quelque chose lui disait déjà que Jésus-Christ s'offrirait comme victime sur l'arbre de la croix. Zachée vit le Seigneur qui passait, mais il fut encore mieux regardé par le Sauveur lui-même, qui ne craignit pas de lui offrir ce qu'il n'osait pas demander. La majesté divine l'aperçut et lui dit : « Zachée, « descendez promptement, parce qu'il me « faut demeurer aujourd'hui chez vous [2] ». Déjà en possession du cœur de Zachée, le Seigneur veut encore aller prendre possession de sa demeure. Il y vient, trouve Zachée préparant un festin spirituel, admire sa foi et se dispose à la proposer comme modèle à tous les assistants. Zachée reçut le Sauveur avec les démonstrations de la foi la plus vive ; le Sauveur, après être entré dans son cœur, entra dans sa maison.

2. O bonheur du bienheureux Zachée ! Il possède maintenant, devenu son hôte, Celui dont la vue seule lui procurait naguère tant de joie. Mais admirons ce qu'il offre comme présent de bonne venue : « Voici », dit-il, « la moitié de mes biens, je la donne aux « pauvres ; et si j'ai fait tort à quelqu'un, je « lui rendrai quatre fois autant [3] ». Zachée offrit tout ce qu'il possédait. O dévouement admirable ! Il fit de son bien deux parts, l'une destinée aux œuvres de miséricorde et l'autre aux réparations exigées par la justice. Il ne veut conserver aucune richesse injustement acquise, afin de s'assurer un jugement plus favorable au tribunal de Jésus-Christ, en obtenant le pardon de ses injustices et en méritant la gloire promise aux œuvres de miséricorde. Ne nous étonnons donc pas que Jésus-Christ fasse son éloge, qu'il exalte sa foi et qu'il applaudisse à sa libéralité. « En « vérité, je vous le dis, aujourd'hui le salut « est venu de Dieu dans cette maison, et « celui-ci est véritablement le fils d'Abra- « ham [1] ». Cette maison reçut par la foi le salut qu'autrefois elle avait perdu par la rapine.

3. Zachée, louez et tressaillez, car c'est en montant sur le sycomore que vous avez mérité ce bienfait ; le sycomore est une espèce d'arbre très-peu connu en Afrique ; le fruit qu'il produit ressemble assez à la figue sauvage. Pourquoi donc Zachée a-t-il vu Jésus-Christ ? Parce qu'il n'a pas eu peur des opprobres de la croix : un Dieu suspendu à la croix, un Dieu crucifié, c'est une folie aux yeux des hommes ; mais pour Zachée, c'est un objet d'admiration, car : « Ce qui nous pa- « raît une folie en Dieu, est en réalité pour les « hommes le comble de la sagesse [2] ». Zachée devint enfant d'Abraham par la foi, et non par la race ; par son mérite et non par la naissance ; par sa piété et non par le sang. Il éprouva d'abord un violent désir de voir le Seigneur, et il le vit comme il l'avait désiré. C'est ainsi qu' « Abraham votre père a désiré « voir mon jour, il l'a vu et s'est senti comblé « de joie [3] ». Zachée a reçu le Seigneur comme

[1] Luc, XIX, 1 et suiv. — [2] Ibid. 5. — [3] Ibid. 8.

[1] Luc, XIX, 9. — [2] I Cor. I, 25. — [3] Jean, VIII, 56.

Abraham l'avait reçu; mais Abraham le reçut avec les anges, tandis que Zachée le reçut avec les Apôtres; alors le Seigneur se dirigeait vers Sodome; aujourd'hui il parcourait la Judée. La bénédiction divine donna un fils à Abraham, tandis que par cette même bénédiction Zachée fut mis au nombre des enfants d'Abraham. Abraham offrit son fils au Seigneur, Zachée lui offrit ses biens; celui-là donna son héritier, celui-ci donna son héritage; celui-là immola le gage qu'il avait de la postérité qui lui avait été promise, celui-ci offrit la substance de son patrimoine. Zachée voulut d'abord partager son patrimoine avec Jésus-Christ, et c'est alors qu'il fut proclamé enfant d'Abraham. Si donc Zachée est digne d'éloge parce qu'il partagea son patrimoine avec Jésus-Christ avant d'avoir reçu sa récompense, que dut-il éprouver lorsqu'il se vit justifié et racheté par le sang de Jésus-Christ?

4. Après avoir entendu mes paroles, il ne vous reste plus qu'à imiter ce beau modèle, si vous voulez appartenir à votre Père; faites ce qu'a fait Zachée, et vous mériterez ce qu'il a mérité lui-même. La ressemblance des devoirs produit la ressemblance des mérites; la filiation véritable exclut la différence des actes; on ne saurait porter le même nom quand les œuvres sont directement contraires. Comment vous attribuer un nom que n'autorisent ni vos œuvres ni votre nature? Comment vous flatter du nom de fils, quand vous ne prouvez cette filiation ni par votre foi, ni par votre origine, ni par votre famille? Dans sa libéralité, Dieu vous a donné le pouvoir de devenir son fils, parce que vous pouvez le vouloir; Zachée a pu le devenir par la grâce de Dieu, parce que sa volonté s'est conformée à celle de Dieu. Donnons de nos biens à ceux qui ne possèdent rien, et que personne ne s'excuse en disant: « Je n'ai ni or ni argent [1] ». Rejetez ces vains prétextes; une légère aumône recevra une magnifique récompense; en donnant un peu de pain à celui qui a faim, un peu d'eau à celui qui a soif, pourvu que vous le fassiez au nom du Seigneur, vous aurez droit à la même récompense que Zachée.

[1] Act. III, 6.

QUARANTE-SEPTIÈME SERMON.

SUR LE MARTYR SAINT VINCENT.

(PREMIER SERMON.)

ANALYSE. — 1. Force de saint Vincent. — 2. La force d'un martyr vient de Dieu. — 3. C'est à Dieu qu'il faut la demander. — 4. Les souffrances passent, mais la gloire est éternelle.

1. Jésus-Christ nous ordonne de célébrer solennellement l'héroïque et glorieux martyre de saint Vincent, et nous ne pouvons le prêcher avec indifférence. Nous avons médité ce qu'il a souffert, ce qui lui a été dit, ce qu'il a répondu, et tout cela a produit sous nos yeux un admirable spectacle: un juge inique, un bourreau cruel, un martyr invincible, la barbarie d'un côté, la piété de l'autre; d'un côté la folie, de l'autre la victoire. En entendant la lecture des actes du martyr, nous avons senti la charité s'enflammer dans nos cœurs; s'il eût été possible, nous aurions voulu recueillir et baiser avec respect ces membres en lambeaux, dont les souffrances nous frappaient d'étonnement et produisaient sur nous un attrait inexplicable, puisque nous ne voulions pas être crucifiés. Qui voudrait contempler un bourreau dépouillé de toute humanité, et déchargeant sa fureur sur un corps humain? Comment arrêter ses regards sur des membres disloqués,

sur des ossements nus et brisés ? Qui ne se détournerait de ce spectacle avec horreur ? Et cependant, l'éclatante sainteté de notre martyr donnait à cette scène je ne sais quel reflet de beauté ; la force invincible avec laquelle il combattait pour la foi, pour l'espérance du siècle futur et pour la charité de Jésus-Christ faisait oublier l'horreur des tourments et des blessures et les revêtait d'une auréole de gloire et de triomphe.

2. Un attrait bien différent séduisait, dans ce spectacle, le persécuteur et nous. Il applaudissait aux souffrances du martyr, et nous à la cause pour laquelle il souffrait ; il était heureux de le voir souffrir, et nous de voir pourquoi il souffrait ; il se complaisait dans les douleurs de sa victime, et nous dans sa vertu ; lui, dans ses blessures, et nous, dans sa couronne ; lui, dans la durée de ses souffrances, et nous, dans son énergie à les supporter ; lui, dans les tortures corporelles, et nous, dans la fermeté et la persévérance de sa foi. Si donc le persécuteur trouvait sa cruauté satisfaite, toujours est-il que la vérité prêchée par le martyr était pour lui un remords et un tourment ; de notre côté, si l'horreur des supplices nous glaçait d'horreur, du moins la mort de Vincent était pour nous une grande victoire. Il restait vainqueur, non pas en lui-même et par lui-même, mais en Celui et par Celui qui, du haut de sa croix, prête à tous son puissant secours et nous a laissé dans ses propres souffrances un exemple et un appui. En nous appelant à la récompense, il nous exhorte au combat, et il nous contemple dans la lutte afin de venir au secours de notre faiblesse. A son athlète il détermine l'œuvre à accomplir et propose la récompense à recevoir, afin de prêter son appui et d'empêcher toute défaillance. Qu'il prie donc simplement celui qui veut combattre simplement, triompher généreusement et régner heureusement.

3. Nous avons entendu notre frère confessant la sainte doctrine et confondant son persécuteur par la constance et la véracité de ses réponses. Mais auparavant nous avons entendu le Seigneur s'écriant : « Ce n'est pas « vous qui parlez, mais c'est l'Esprit de votre « Père qui parle en vous [1] ». Si donc saint Vincent a confondu ses adversaires, c'est parce qu'il a loué dans le Seigneur ses propres discours. Il savait dire : « Je louerai ma parole « dans le Seigneur, je louerai mon discours « dans le Seigneur ; j'espérerai dans le Sei« gneur, je ne craindrai pas ce que l'homme « pourrait me faire [1] ». Nous avons vu ce martyr supportant avec une admirable patience des tourments inouïs, mais il se tenait dans une complète dépendance à l'égard de Dieu. « Car c'est de Dieu que lui venait la « patience [2] » ; toutefois, comme il connaissait notre fragilité humaine, comme il craignait toute défaillance qui aurait pu lui faire renier Jésus-Christ et combler de joie son persécuteur, il savait à qui il adressait ces belles paroles : « Mon Dieu, arrachez-moi de « la main du pécheur, de la main de celui qui « méprise votre loi et la foule indignement « aux pieds ; car vous êtes ma patience [3] ». L'auteur de ces saints cantiques nous enseignait comment un chrétien doit demander d'être délivré des mains de ses ennemis ; ce n'est pas sans souffrir, mais en supportant patiemment toutes ses souffrances : « Arra« chez-moi des mains du pécheur, des mains « de celui qui méprise votre loi et la foule « aux pieds ». Si vous voulez savoir quelle délivrance il implore, écoutez ce qui suit : « Car vous êtes ma patience ». Toute souffrance est glorieuse quand elle est accompagnée de cette pieuse confession : « Afin que « celui qui se glorifie se glorifie dans le Sei« gneur [4] ». Que personne donc ne présume de son cœur, quand il proclame sa pensée ; que personne ne présume de ses forces, quand il subit la tentation ; car lorsque nos paroles sont dictées par la sagesse, cette sagesse ne nous vient que de Dieu, et c'est de Dieu aussi que nous vient la patience avec laquelle nous supportons nos souffrances. La volonté vient de nous ; mais du moment que Dieu nous appelle, nous sommes déterminés à vouloir. La prière est notre œuvre ; mais nous ne savons pas ce que nous devons demander. C'est à nous de recevoir, mais que recevons-nous, si nous n'avons rien ? C'est nous qui possédons, mais que possédons-nous, si nous ne recevons rien ? Voilà pourquoi « celui qui se glorifie, doit se « glorifier dans le Seigneur ».

4. C'est ainsi que le martyr saint Vincent a mérité d'être couronné par le Seigneur, car c'est dans le Seigneur qu'il a désiré d'être glorifié par la sagesse et la patience. Il est

[1] Matth. x, 20.

[1] Ps. LV, 11. — [2] Id. LXI, 6. — [3] Id. LXX, 4, 5. — [4] I Cor. I, 31.

digne de vos plus grands éloges, il est digne de l'éternelle félicité dont l'espérance lui a fait mépriser toutes les menaces de son juge, tous les tourments de son bourreau. Ses souffrances sont passées, mais son bonheur n'aura point de fin. Ses membres furent brisés, ses entrailles déchirées ; il fut soumis aux tortures les plus horribles, aux souffrances les plus cruelles ; mais, alors même que le bourreau se fût montré plus barbare, Vincent se serait écrié : « Les souffrances de cette vie « ne sont rien en vue de la gloire éternelle « qui nous attend au ciel [1] ».

[1] Rom. VIII, 18.

QUARANTE-HUITIÈME SERMON.

SUR LE MARTYR SAINT VINCENT.

(DEUXIÈME SERMON.)

ANALYSE. — 1. Courage de saint Vincent en présence de Dacianus. — 2. Saint Vincent, vivant et mort, reste vainqueur de Dacianus.

1. Nous avons sous les yeux, mes frères, le plus ravissant spectacle. Deux hommes combattent l'un contre l'autre, le bourreau et sa victime, Vincent, le serviteur de Dieu, et Dacianus, le fils du démon. Le persécuteur sévissait sur le corps du martyr, mais saint Vincent n'éprouvait aucune crainte, parce qu'il voyait Jésus-Christ combattre pour lui. Malgré la sentence qui le condamnait, il resta vainqueur, parce qu'il n'était point abandonné par Celui dont il confessait hautement la divinité. A toutes les questions qui lui furent posées, il n'hésita pas à répondre et accrut ainsi le courroux de son persécuteur. Il enflamma la haine de son bourreau, afin d'accroître la gloire de son propre martyre. Quelle crainte pouvait inspirer à saint Vincent ce lion furieux et rugissant, puisque cet illustre martyr restait étroitement uni « au « Lion de la tribu de Juda [1] », de qui il tirait toute sa force et son courage? Revêtu des armes de Jésus-Christ, Vincent marchait invincible et s'écriait : Que mon adversaire engage la lutte avec moi, si la confiance ne lui fait pas défaut, et il reconnaîtra qu'il se lassera plus tôt de me faire souffrir que moi de supporter mes souffrances. Saint Vincent est envoyé en exil, et il médite sur la voie qui le conduira au ciel. On le livre à la mort, et il se réjouit d'une vie meilleure; il est étendu sur le chevalet, et sa figure rayonne d'autant plus que son persécuteur s'acharne davantage à le faire souffrir. Il est en face de son juge ; mais pendant qu'il est debout devant son bourreau, il prie dans son cœur le souverain Juge des vivants et des morts et s'écrie : O antique ennemi du genre humain, pourquoi m'épargnerais-tu dans mes souffrances, toi qui as osé tenter mon Dieu, mais sans pouvoir le vaincre; car tu es resté écrasé sous sa puissance, comme la bête fauve sous les coups du chasseur? Je ne crains, dit-il, aucun des supplices qu'il te plaira de m'infliger, et ce qui ranime mon courage, c'est de te voir prendre à mon égard des airs de pitié et de miséricorde. Démon, lève-toi dans ta fureur ; pour éprouver la foi et le courage d'une âme chrétienne, ce n'est pas trop de tous les tourments réunis.

2. Dans sa fureur et sa colère, l'impie Dacianus s'écria : Celui-ci ne peut me vaincre ; pendant qu'il est encore vivant, qu'on lui inflige les tourments les plus cruels. O courage indomptable ! O force d'âme invincible ! Saint Vincent est torturé, broyé, flagellé, brûlé, et

[1] Apoc. v, 5.

quand déjà son âme est allée recueillir la couronne, ses membres sont encore disloqués comme pour donner plus de prise à la souffrance. Vincent qui, chaque jour, rougissait de s'entendre appeler vaincu, semblait crier à son bourreau : Tu es resté maître du corps d'un martyr, mais voici qu'effrayé de te voir vaincu dans ton propre triomphe, tu es contraint d'avouer que ce cadavre lui-même te frappe d'une honteuse défaite. Ta cruauté criminelle, tu l'avouais toi-même, n'a fait que rehausser ma gloire. Maintenant que tu n'as plus entre les mains qu'un corps martyrisé, quel sera ton langage? Mes frères, écoutez ce que dit le bourreau : Qu'on jette ce cadavre à la mer. Et comme si quelqu'un lui en eût demandé le motif : De crainte, dit-il, que nous n'ayons à rougir de combattre sans cause. O aveuglement de la fureur ! cet impie, ce perfide, ce barbare Dacianus ne comprend donc pas que Celui qui peut rappeler une âme des enfers, peut également arracher à la mer le corps de son martyr. Du moins, dit-il, les flots cacheront sa victoire. Et comment donc cacheront-ils celui qu'ils reçoivent avec honneur? Ecoutez ce cri du Prophète : « La mer « est à Dieu, c'est lui qui l'a faite, et ses mains « ont jeté les fondements de la terre aride [1] ». Poursuis, cruel démon ; tout élément, quel qu'il soit, fera certainement éclater la gloire de notre martyr et attestera ta honte et ta défaite. Voici que la mer a entendu, et toi tu restes sourd ; voici que le vent fait silence, et toi tu souffles la vengeance ; voici que les flots reçoivent avec une crainte respectueuse celui que les matelots leur jettent par tes ordres, et, dociles à l'action de la Providence, ils ramènent au port, avant même le retour de tes sicaires, ce corps précieux réservé aux honneurs de la sépulture. La mer jouit d'une tranquillité parfaite, et toi, cruel, tu restes en proie aux accès de ta fureur inique. Avoue donc l'impuissance de ta rage, puisque les flots eux-mêmes se chargent de rapporter ce cadavre. Puisqu'ils veulent pour lui la sépulture, que peut leur opposer ta sauvage férocité? La victime est échappée à sa misérable cruauté; puisque Dacianus n'a pas voulu se souvenir de la puissance de Dieu, il ne lui reste plus qu'à pleurer sa honteuse perfidie. Il se flattait d'avoir trouvé un expédient infaillible, mais les flots lui ont refusé leur concours ; le malheureux n'a pas su assurer l'accomplissement de ses désirs ; ou bien, une leçon solennelle devait lui être donnée par la mer qui ne pouvait, contre les ordres de son Créateur, cacher dans ses flancs le corps du martyr. Quel délicieux spectacle de voir un martyr combattant contre son bourreau, bravant toutes les tortures, terrassant son adversaire pendant sa vie et, après sa mort, rapporté par les flots au rivage. Quelle gloire rejaillit d'un tel martyre, dans lequel Jésus-Christ se plaît à entasser tant de merveilles ! Quelle constance déploya saint Vincent ! Quelle brillante couronne il s'acquit par sa victoire ! N'en doutons pas, mes frères, Celui qui avait soutenu saint Pierre marchant sur les eaux, recueillit lui-même le corps de saint Vincent et l'empêcha de s'abîmer dans les flots. Il ne nous reste donc plus qu'à supplier saint Vincent d'intercéder en notre faveur auprès de Dieu et d'obtenir, par ses mérites, la glorification de l'Eglise de Jésus-Christ, à qui appartiennent l'honneur et la gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Ps. XCIV, 5.

QUARANTE-NEUVIÈME SERMON.

SUR LA CONVERSION DE SAINT PAUL.

(PREMIER SERMON.)

—

ANALYSE. — 1. Ananie s'approche de Saul, comme la brebis du loup ravissant. — 2. Il reçoit l'ordre d'aller trouver Saul, et paraît refuser cette mission. — 3. Saul est baptisé par Ananie et reçoit le nom de Paul.

1. Vous venez d'entendre, mes frères, le récit d'un grand prodige opéré par le Tout-Puissant; le nom seul des deux personnages qui en ont été l'objet et l'instrument nous en donnera l'explication. En hébreu, Ananie signifie brebis, et Saul signifie loup. Admirons la prescience divine et les profonds desseins de la Providence; la brebis que le loup recherchait pour la dévorer a été choisie pour guérir le loup ! Saul, te voilà frappé d'un complet aveuglement; maintenant que tu es plongé dans une complète obscurité, que feras-tu à la brebis? Voilà devant toi la brebis que tu cherchais; tout à l'heure tu frémissais de rage, pourquoi maintenant trembles-tu? La brebis que tu espérais dévorer est venue elle-même pour te baptiser. Méchant, tu te promettais de la mettre en lambeaux, et en ce moment tu t'inclines humblement pour recevoir ses ordres.

2. Ananie avait dit au Seigneur : « Seigneur, j'ai appris tous les maux que cet « homme a causés à vos saints dans la ville « de Jérusalem, et il vient ici pour enchaîner « tous ceux qui invoquent votre nom [1] ». En d'autres termes : Vous n'inspirez que le bien à votre serviteur, mais comme vous êtes mon maître, moi je suis votre serviteur; si vous le voulez, les choses se passeront autrement. J'ai entendu David s'écriant dans l'un de ses psaumes : « Faites du bien, Seigneur, à ceux « qui sont bons et droits de cœur [2] ». Je ferai du bien aux bons; mais vous, dites, dites, que prescrivez-vous? Seigneur, pourquoi me donnez-vous cet ordre? Cet homme est un loup, et moi je ne suis qu'un agneau; pourquoi donc ce qui vous plaît nous est-il à nous si contraire? « Vous avez les clefs de David, « c'est vous qui ouvrez, c'est vous qui fer« mez [1] », et jamais vous ne renfermez; toutefois j'ignore en ce moment pourquoi vous renfermez le loup avec la brebis. Vous êtes le Seigneur, vous pouvez tout, rien ne vous est impossible. « Vous avez toute puissance « sur la vie et sur la mort ». Toutes les portes vous sont ouvertes. « Vous avez éprouvé mon « cœur et l'avez visité pendant la nuit [2] ». Pourquoi ces embarras me sont-ils survenus? Je m'épuise à fuir la mort, et vous me dites : Renfermez le loup dans la bergerie. Vous voyez que sur toute la ville, comme sur un vaisseau, souffle le vent de la mort, et vous voulez, sur cette mer déjà si agitée, déchaîner une tempête encore plus furieuse. Il ne faut pas que vous nous condamniez, mais vous savez comment la vergue se brise sous les coups de l'orage. Puisque vous voulez que personne ne meure dans le péché, soyez indulgent pour nos craintes et nos alarmes. Pourquoi laisseriez-vous l'agneau mourir sous les étreintes du loup? Seigneur, vous nous avez donné la liberté, puisque vous avez permis à Moïse de lutter avec vous. Moïse craignit le turbulent Hébreu, et moi je ne craindrais pas Saul, le persécuteur des chrétiens? O Seigneur, ô mon Dieu ! Vous avez fait un crime de l'homicide, pourquoi donc jetez-vous ainsi la brebis à la dent du loup? Le Seigneur lui répondit : Pourquoi craignez-vous le coursier fougueux, frappé d'aveuglement? Levez-vous, marchez avec moi, parce que je suis avec vous. Allez, visitez-le dans l'hôtellerie. Je veux vous honorer et je le dispose à marcher avec vous. Que vous le vou-

[1] Act. IX, 13. — [2] Ps. CXXIV, 4.

[1] Apoc. I, 18. — [2] Ps. XVI, 3.

liez ou ne le vouliez pas, c'est moi qui dompte sa perfidie et sa ruse, quoiqu'il ait été habitué à s'engraisser aux dépens de mon troupeau. Mais je lui montrerai comment il sera vaincu par les renards.

3. Sur l'ordre du Seigneur, Ananie se présente devant Saul, la brebis devant le loup. Quoique ce loup eût été frappé d'aveuglement, il inspirait encore une si grande terreur à la brebis, que celle-ci invoque aussitôt avec le loup le nom même du pasteur. « Saul, « mon frère », dit-il, « le Seigneur m'a envoyé « vers vous ». — Quel est ce Seigneur ? « Ce« lui qui vous est apparu ». Où ? « Sur le che« min que vous suiviez pour venir [1] ». Mais ne craignez pas, car je suis venu afin que vous puissiez le voir. O Ananie, vous êtes pour nous la cause d'une bien grande joie, car avec la douceur extérieure de la brebis, vous n'avez pas hésité à vous adresser au loup, qui naguère vous aurait fait fuir à travers les montagnes. Le Seigneur nous a montré par là tout l'amour qu'il prodigue à celui qui le sert, puisqu'il inspire à Ananie de donner au loup le nom de frère. Ainsi donc la brebis se tient devant le loup, et elle tremble de frayeur ; le loup s'abaisse devant la brebis et s'incline par respect. Ils s'étonnent de se rencontrer en face l'un de l'autre. Le loup s'arrête et sent faillir sa méchanceté ; la brebis se tient au-dessus du loup et crie. Bientôt la brebis sait entraîner le loup au fleuve du baptême, et le loup, contrairement à ses propres instincts, demande la lumière à la brebis. Et les œuvres du loup restèrent subitement suspendues, dès que la brebis eut versé sur le loup l'eau sainte du baptême. La nature alors subit une transformation des plus inattendues, à tel point que le monde connut clairement que Jésus-Christ est le maître de toute créature, puisque le loup laissait la brebis lui jeter sur les épaules le joug de la loi, et que le loup, bien loin de dévorer la brebis, devenait son défenseur et son appui. Cependant Ananie donne à Saul, la brebis confère au loup l'immense bienfait du baptême, et non-seulement Saul recouvre la lumière qu'il avait perdue, mais il trouve qu'un autre nom est substitué à celui qu'il portait. Saul descendit dans l'eau du baptême, mais c'est Paul qui en sortit. Le loup accablé sous le poids de ses péchés s'abîma dans les fonts sacrés, mais bientôt devenu agneau, il surnagea comme l'huile sur les eaux, et « lorsqu'Ananie lui eut imposé les « mains, on vit comme des écailles s'échap« per des yeux de Paul [1] ». Ananie prêta le ministère de ses mains, mais c'est Dieu lui-même qui illumina l'Apôtre. Or, dans le sens allégorique, ces écailles représentent ou bien la saleté des vêtements, ou bien l'enveloppe des poissons. L'imposition des mains dissipa l'aveuglement de Paul qui recouvra également ses forces, lorsque, après le baptême, il reçut de la nourriture ; en effet, dès que ses péchés lui furent remis, il mangea le pain des anges et reçut la mission de prêcher le royaume des cieux.

[1] Act. IX, 17.

[1] Act. IX, 18.

CINQUANTIÈME SERMON.

SUR LA CONVERSION DE SAINT PAUL.

(DEUXIÈME SERMON.)

ANALYSE. — 1. Puissance de la grâce de Jésus-Christ. — 2. Histoire de la conversion de Saul. — 3. Conclusion.

1. La sainte Ecriture est pour nous une source continuelle d'enseignements et de salutaires conseils ; que le chrétien sache lui donner son assentiment et la recevoir avec

affection, et, fût-il captif sous les liens si nombreux du péché, il poura être sauvé. Car telle est la grâce de Jésus-Christ, que d'un loup elle sait faire un agneau en l'arrachant à l'abîme de ses vices. Aussi, comptant sur le secours des prières de nos pères et de votre charité, je vais essayer de vous montrer comment elle a changé les loups en brebis et comment elle a sauvé ceux mêmes qui étaient plongés dans l'abîme du péché.

2. Les Actes des Apôtres nous apprennent que Paul, alors appelé Saul, se présenta devant les princes des prêtres et leur demanda des lettres qui l'autorisassent à s'emparer de tous les chrétiens de Damas et à les ramener chargés de chaînes à Jérusalem. Mais écoutons ce qui advint à cet homme qui se déclarait ainsi l'ennemi de Jésus-Christ. Au moment où Saul se rendait à Damas pour s'emparer des chrétiens, « une lumière du « ciel l'environna de toute part, et l'on en« tendit une voix d'en haut qui disait : Saul, « Saul, pourquoi me persécutez-vous? Saul « répondit : Qui êtes-vous, Seigneur? Et la « voix ajouta : Je suis Jésus de Nazareth, que « vous persécutez. Saul s'écria : Seigneur, « que voulez-vous que je fasse? Et la voix lui « dit encore : Levez-vous et entrez dans la « ville, et là vous trouverez un homme appelé « Ananie; il priera pour vous, afin que vous « voyiez et que vous soyez sauvé. Or, ceux « qui l'accompagnaient le prirent par la main « et le conduisirent dans la ville. D'un autre « côté Ananie reçut une vision dans laquelle « le Seigneur lui dit : Levez vous et allez dans « le bourg nommé Droit, et là vous trouverez « un homme de Tharse appelé Saul [1] ». O puissance inénarrable de Dieu ! Ananie trouve un grand pécheur et il le rend juste ; il trouve un persécuteur des chrétiens, et il en fait un confesseur de la foi ; il trouve un vase souillé, et il en fait un vase précieux ; il trouve un orgueilleux, et il en fait un modèle d'humilité ; il trouve un blasphémateur, et il en fait un Apôtre ; il trouve le ministre des prêtres juifs devenus des bourreaux, et il en fait le frère des saints. Saul était porteur de lettres qui l'autorisaient à anéantir les chrétiens, et voici qu'aujourd'hui, dans le monde tout entier, ses admirables lettres sont lues avec respect et enfantent de nouvelles Eglises à Jésus-Christ. O saint Paul, vous avez été véritablement converti, puisque vous avez été dignement glorifié. Vous avez été véritablement converti, puisque vous avez été associé aux Apôtres. Vous avez été véritablement converti, puisque vous êtes devenu le docteur des Eglises. Vous avez été véritablement converti, puisque vous avez mérité d'entendre ces paroles : Mon frère Paul, excellent conseiller ; vous avez été véritablement converti, puisque vous avez mérité de prendre rang parmi les Apôtres. Vous avez été véritablement converti, puisque vous avez mérité d'occuper le douzième trône, selon cette parole de Jésus-Christ : « En vérité, en vérité, je « vous le dis, à la résurrection, lorsque le « Fils de l'homme siégera plein de majesté, « vous aussi vous serez assis sur douze trônes « pour juger les douze tribus d'Israël [1] ».

3. Comment donc une langue humaine pourrait-elle se trouver digne de faire l'éloge de Paul, que le Seigneur a appelé « un vase « d'élection », et vraiment un vase très-pur et très-précieux, dans lequel Jésus-Christ a daigné habiter. Aussi, mes frères, empressons-nous de marcher sur les traces des saints, et de mériter par Jésus-Christ le bonheur du ciel, parce que tout est possible à Dieu, et que nous pouvons tout avec le secours de celui qui vit et règne dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Act. IX, 1-11.

[1] Matth. XIX, 28.

CINQUANTE ET UNIÈME SERMON.

SUR LA CONVERSION DE SAINT PAUL.

(TROISIÈME SERMON.)

ANALYSE. — Paul, d'abord nommé Saul, persécuteur de Jésus-Christ. — 2. Saul, frappant ses victimes le matin, et le soir partageant sa proie. — 3. Saul, devenu Paul, persécuté pour Jésus-Christ. — 4. Saul, aidé par la grâce de Jésus-Christ, supporte d'innombrables souffrances. — 5. Saul, nom d'orgueil, Paul, nom d'humilité. — 6. Paul, apôtre de l'Eglise des Gentils. — 7. Conclusion.

1. L'Apôtre saint Paul porta d'abord le nom de Saul, et surtout il fut l'ennemi déclaré de Jésus-Christ. Il persécuta cruellement les chrétiens, à l'époque où saint Etienne, premier martyr, fut lapidé. Il assistait à cette lapidation, et il gardait les vêtements des bourreaux. Il lui semblait que c'eût été trop peu pour lui de lapider de ses propres mains; tandis qu'au contraire, il agissait par les mains de tous ceux dont il gardait les vêtements. Après le martyre de saint Etienne, le premier couronné du martyre comme l'indique la signification de ce mot grec, Paul sentant sa haine redoubler, reçut des princes des prêtres des lettres qui lui permettaient, en quelque lieu que ce fût, de s'emparer des chrétiens, de les charger de chaînes et de les conduire au supplice. Il se rendait donc à Damas, plein de fureur, altéré de sang et de meurtre; mais « Celui qui habite dans les « cieux se jouait de lui, et le Seigneur le « tournait en dérision [1] ». Pourquoi tant d'empressement à infliger à d'autres des tourments que bientôt tu subiras toi-même? Avec quelle facilité le Seigneur convertit son ennemi, terrassa son persécuteur et le releva prédicateur et apôtre: « Saul », dit-il, « Saul, « encore Saul, pourquoi me persécutez-« vous [2] ? » Quelle condescendance, mes frères, transpire dans cette parole du Seigneur! Qui donc pourra encore persécuter Jésus-Christ, déjà alors assis à la droite de son Père dans le ciel? Mais si le chef régnait dans le ciel, les membres souffraient sur la terre. Lui-même, le Docteur des nations, le bienheureux apôtre Paul, nous apprend ce que nous sommes par rapport à Jésus-Christ: « Vous êtes », dit-il, « le corps de Jésus-Christ et « ses membres [1] ». Jésus-Christ tout entier, c'est donc la tête et les membres réunis. Voyez une comparaison tirée de notre propre corps. Vous vous trouvez pressé dans la foule, et quelqu'un heurte légèrement votre pied; aussitôt la tête crie pour le pied. Et que crie-t-elle? Vous me foulez. « Saul, Saul, pour-« quoi me persécutez-vous ». Lorsque Saul persécutait les Evangélistes qui portaient le nom de Jésus-Christ dans toute la terre, il foulait réellement les pieds de Jésus-Christ. En effet, c'est dans la personne de ces Evangélistes que Jésus-Christ se transportait chez les Gentils; c'est dans leur personne qu'il se répandait de toute part. Celui qui devait devenir le pied de Jésus-Christ, foulait ainsi les pieds de Jésus-Christ. Celui qui devait porter l'Evangile à tous les peuples de la terre, foulait ce qu'il devait être. N'a-t-il pas cité lui-même ces paroles du Prophète: « Qu'ils « sont beaux les pieds de ceux qui annoncent « la paix, qui annoncent tous les biens [2] ! » Nous avons également chanté ces autres paroles du Psalmiste: « Le son de leur voix s'est « répandu sur toute la terre ». Voulez-vous voir comment Jésus-Christ est venu, porté sur ces pieds? « Et leur parole a retenti jus-« qu'aux confins de la terre [3] ».

2. Le Seigneur ordonnait à Ananie de se rendre auprès de Saul pour le baptiser. Ananie répondit: « Seigneur, j'ai appris de cet « homme qu'il persécute partout vos servi-

[1] Ps. II, 4. — [2] Act. IX, 4.

[1] I Cor. XIII, 5. — [2] Rom. X, 15. — [3] Ps. XII, 27.

« teurs [1] ». En d'autres termes : Pourquoi envoyez-vous la brebis au loup ? Le mot hébreu Ananie se traduit en latin par un mot qui signifie brebis. Or, c'est à Saul, devant plus tard s'appeler Paul, et de persécuteur devant devenir Apôtre, que s'appliquent ces paroles du Prophète : « Benjamin, loup ravis- « seur [2] ». Pourquoi Benjamin ? Ecoutez saint Paul lui-même : « Moi aussi je suis israélite, « de la race d'Abraham, de la tribu de Benja- « min [3]. Le loup rapace frappe le matin sa « victime, et le soir il partagera sa proie [4] ». Il consommera d'abord, et seulement après il nourrira. En effet, devenu prédicateur, Paul savait distribuer la nourriture, il savait à qui la donner ; il connaissait l'alimentation propre à un malade, à un infirme, ou à un homme fort et vigoureux. C'est en distribuant ainsi la nourriture, qu'il s'écriait : « Et moi, « mes frères, je n'ai pu vous parler comme à « des hommes spirituels, mais seulement « comme à des hommes charnels, comme à « des enfants en Jésus-Christ. Je vous ai donné « du lait, et non une nourriture solide ; car « vous ne pouviez alors et vous ne pouvez « encore la supporter [5] ». Je partage donc la nourriture, je ne la jette pas indifféremment partout.

3. Ananie, timide brebis, avait entendu prononcer le nom de ce loup, et il tremblait entre les mains du pasteur. Le loup l'effrayait, mais le pasteur le rassurait, le consolait, l'affermissait et le protégeait. On lui dit des choses incroyables sur la personne de ce loup, et pourtant ce n'est que la vérité même qu'il reçoit des renseignements précis et fidèles. Ecoutons la réponse que le Seigneur adresse à Ananie saisi de crainte : « Laissez, car cet « homme est maintenant pour moi un vase « d'élection, afin qu'il porte mon nom en pré- « sence des nations et des rois. Je lui montrerai « ce qu'il lui faudra souffrir pour mon nom [6] ». « Je lui montrerai ». Cette parole ressemble à une menace, et cependant elle est l'annonce de la couronne. Toutefois, que n'a pas souffert saint Paul, de persécuteur devenu Apôtre ? « Périls sur mer, périls sur les fleu- « ves, périls dans la cité, périls dans le désert, « périls de la part des faux frères, dans le « travail et la privation, dans les veilles nom- « breuses, dans la faim et la soif, dans les « jeûnes répétés, dans le froid et la nudité ; « outre ces maux extérieurs, le soin que j'ai « des Eglises attire sur moi une foule d'af- « faires qui m'assiégent tous les jours. Qui « est faible sans que je m'affaiblisse avec lui ? « Qui est scandalisé, sans que je brûle [1] ? » Tel est ce persécuteur ; souffrez, attendez. Car vous souffrirez plus que vous n'avez souffert jusque-là. Mais gardez-vous de vous irriter ; vous avez reçu avec usure. Mais qu'attendait-il au sein de toutes ses souffrances ? Ecoutez ce qu'il nous dit dans un autre passage : « Le léger fardeau de notre tribula- « tion ». Pourquoi ce fardeau est-il si léger ? Parce « qu'il opère en nous un poids im- « mense de gloire ; pourvu que nous considé- « rions, non pas ce qui se voit, mais ce qui est « invisible. Car les choses qui se voient sont « temporelles, tandis que les choses qui ne « se voient pas sont éternelles [2] ». Il brûlait de l'amour des choses éternelles, lorsqu'il supportait avec tant de courage ces maux de toute sorte qui pouvaient effrayer par leur intensité, mais dont la durée ne pouvait être que passagère. Dès qu'on nous promet une récompense sans fin, toute souffrance destinée à avoir une fin doit nous paraître légère.

4. Mes frères, si l'Apôtre eut à subir tant de souffrances pour les élus, disons hardiment que ce n'est pas à lui qu'il faut en attribuer la gloire ; car la vertu de Jésus-Christ habitait en lui. Jésus-Christ régnait en lui, Jésus-Christ lui procurait des forces, Jésus-Christ ne l'abandonnait pas, Jésus-Christ courait avec lui la carrière, Jésus-Christ le conduisait à la couronne. Je ne lui fais donc pas injure, quand je dis que ce n'est pas à lui que revient la gloire. Je le dis en toute confiance et j'y suis autorisé par saint Paul lui-même. Puis-je craindre de m'attirer son courroux, lorsque je cite ses propres paroles ? Paul, parlez, parlez, grand saint et glorieux Apôtre ; que mes frères sachent que je ne vous fais point injure. Que dit-il donc ? Comparant ses travaux à ceux de ses collègues dans l'apostolat, il n'a pas craint de dire : « J'ai plus « travaillé qu'eux tous [3] ». Mais aussitôt il ajoute : Ce n'est point moi. Dites donc ce qui suit, dans la crainte qu'on attribue à l'orgueil ces premières paroles : « J'ai plus tra- « vaillé qu'eux tous ». Vous commenciez à

[1] Act. IX, 13. — [2] Gen. XLIX, 27. — [3] Rom. XI, 1. — [4] Gen. XLIX, 27. — [5] I Cor. III, 1, 2. — [6] Act. IX, 15, 16.

[1] II Cor. XI, 26, 29. — [2] Id. IV, 17, 18. — [3] I Cor. XV, 10.

vous irriter contre moi, mais voici que Paul lui-même prend ma défense et semble vous dire : Ne vous irritez pas. « Or, ce n'est pas « moi, mais la grâce de Dieu avec moi [1] ». De même, sur le point de souffrir le martyre dont nous célébrions hier l'anniversaire, que dit-il? « Je suis déjà immolé, et le temps de « ma dissolution approche. J'ai combattu le « bon combat, j'ai consommé ma course, j'ai « conservé la foi. Il ne me reste plus qu'à at« tendre la couronne de la justice, que le « Seigneur me rendra en sa qualité de sou« verain Juge [2] ». Celui qui mérite la couronne est clairement désigné : « J'ai combattu « le bon combat, j'ai consommé ma course, « j'ai conservé la foi ». Le Seigneur rendra ce qui est dû, mais rien ne serait dû à personne, si Dieu lui-même n'avait commencé par nous donner ce qu'il ne nous devait pas. Vous venez d'entendre saint Paul, assuré de recevoir de Dieu ce qui lui est dû ; écoutez maintenant Jésus-Christ, traitant avec nous ; c'est l'Apôtre lui-même qui nous le montre nous comblant de bienfaits qui ne nous étaient dus à aucun titre. « Je ne suis pas digne « d'être appelé Apôtre, puisque j'ai persécuté « l'Eglise de Dieu [3] ». Cette parole doit vous faire comprendre ce que méritait celui pour qui vous voyez préparer une couronne. Considérez saint Paul, et voyez s'il n'a pas subi le châtiment qu'il méritait ; il a persécuté l'Eglise de Dieu, de quelle croix n'est-il pas digne? Quels tourments n'a-t-il pas mérités? « Je ne suis pas digne », dit-il, « d'être appelé « Apôtre. Je sais ce qui m'était dû ; com« ment donc ai-je reçu l'Apostolat, moi qui ai « persécuté l'Eglise de Dieu? » Voyez-vous donc l'Apôtre? « Mais c'est par la grâce de « Dieu que je suis ce que je suis [4] ». O grâce de Dieu, donnée gratuitement et sans qu'elle puisse paraître en quoi que ce soit une récompense! Cette grâce ne trouva dans Saul que des titres au châtiment, et elle opéra en lui des titres à la récompense.

5. Voyez ce qui suit : « C'est par la grâce « de Dieu », dit-il, « que je suis ce que je « suis, car je ne suis pas digne d'être appelé « apôtre , moi qui ai persécuté l'Eglise de « Dieu ». Je m'attendais à des supplices, et je trouve des récompenses. D'où me vient cette faveur? Parce que « c'est par la grâce de « Dieu que je suis ce que je suis, et la grâce « de Dieu n'a pas été vaine en moi, car j'ai « plus travaillé que tous les autres apôtres ». De nouveau vous commencez à vous élever ? « Ce n'est pas moi, mais la grâce de Dieu « avec moi ». Bien, très-bien, Paul et non plus Saul, petit et non plus orgueilleux. Saul était un nom d'orgueil, car c'était le nom du premier roi d'Israël , d'autant plus jaloux qu'il était plus célèbre, et qui persécuta le saint roi David ; c'est donc par un secret dessein de Dieu que l'Apôtre avait d'abord reçu le nom de Saul, c'est-à-dire le nom d'un persécuteur. Mais que signifie le mot Paul ? Paul signifie petit, très-petit. Pesez cette parole, vous qui connaissez les belles-lettres ; rappelez-vous également la coutume, vous qui n'entendez rien à la littérature. Paul est petit ; regardez-le donc ; ce n'est plus Saul altéré de sang et de carnage, c'est maintenant Paul, qui ne craint pas de se dire « le der« nier d'entre les Apôtres [1] ». Il en est le dernier , mais c'est lui qui a converti le plus grand nombre de pécheurs.

6. Rappelons-nous ce vêtement, peut-être le plus petit de tous ; en le touchant, une femme malade, image de l'église des Gentils, fut guérie d'une perte de sang. Or, c'est vers les Gentils que Paul fut envoyé pour leur porter le salut, quoiqu'il se crût le plus petit des Apôtres. Sachez également que cette femme qui toucha la robe du Sauveur, Jésus-Christ déclara qu'il ne la connaissait pas ; mais cette ignorance n'était que simulée. En effet, que pouvait ignorer Jésus-Christ véritablement Dieu ? Et cependant, parce que cette femme représentait l'église des Gentils, dans laquelle le Seigneur ne se trouvait que par ses Apôtres, et non point par une présence corporelle, dès que le Sauveur sentit toucher la frange de son vêtement, il s'écria : « Qui m'a touché ? » Les Apôtres répondirent : « La foule vous presse et vous écrase, et vous « demandez : Qui m'a touché ? » Jésus-Christ répliqua : « Quelqu'un m'a touché [2] ». La foule accable, mais la foi touche. Mes frères, soyez de ceux qui touchent, et non pas de ceux qui accablent. « Qui m'a touché; quelqu'un « m'a touché ». Jésus - Christ feint l'ignorance ; ce n'est point un mensonge, mais une figure. Quelle est cette figure? « Le peuple « que je n'ai pas connu est devenu mon « serviteur fidèle [3] ».

[1] I Cor. xv, 10.— [2] II Tim. iv, 7, 8.— [3] I Cor. xv, 9.— [4] Id. 10.

[1] I Cor. xv, 9. — [2] Luc, viii, 45, 47. — [3] Ps. xvii, 4.

7. Sur le point de souffrir le martyre, de terminer vos travaux et de recevoir la couronne, grand Apôtre, ne craignez pas de dire : « Je me dissous déjà, le temps de ma mort « approche ; j'ai combattu le bon combat, « j'ai consommé ma course [1] ». A quoi servirait le combat, s'il n'était pas suivi de la victoire? Vous dites que vous avez combattu ; dites d'où vous est venue la victoire; dans un autre passage il répond à cette question : « Je rends grâces à Dieu qui nous a donné la « victoire par Notre-Seigneur Jésus-Christ [2]». « J'ai consommé ma course ». Vous avez consommé votre course? Reconnaissez-le : « C'est l'œuvre non pas de celui qui veut, ou « de celui qui court, mais de Dieu qui fait « miséricorde [3] ». Vous dites encore : « J'ai « conservé la foi ». Vous avez conservé la foi, vous l'avez gardée? Mais : « Si le Seigneur « ne construit pas la cité, c'est en vain que « veillent ceux qui la gardent [1] ». Si donc vous avez conservé la foi, c'est par le secours de Dieu ; c'est Dieu qui l'a conservée en vous, lui qui a dit à cet autre Apôtre martyrisé à Rome le même jour que vous : « J'ai prié « pour toi, Pierre, pour que ta foi ne dé- « faille point [2] ». Demandez donc, car la récompense est toute prête; dites : « J'ai « combattu le bon combat », c'est vrai; « J'ai « consommé ma course », c'est vrai; « J'ai « conservé la foi », c'est vrai; « il ne me « reste plus qu'à attendre la couronne de « justice que le Seigneur me rendra en sa « qualité de souverain Juge [3] ». Exigez ce qui vous est dû. Votre couronne est toute prête; mais souvenez-vous que vos mérites ne sont que des dons de Dieu.

[1] II Tim. IV, 7. — [2] I Cor. XV, 57. — [3] Rom. IX, 16.

[1] Ps. CXXVI, 1. — [2] Luc, XXI, 32. — [3] II Tim. IV, 7, 8.

CINQUANTE-DEUXIÈME SERMON.

SUR LA CONVERSION DE SAINT PAUL.

(QUATRIÈME SERMON.)

ANALYSE. — 1. Les deux noms de saint Paul et sa conversion. — 2. Effet admirable de la grâce de Dieu dans cette conversion. — 3. De la grâce et des mérites dans la personne de saint Paul. — 4. Conclusion.

1. Mes frères, essayons de parler un peu de l'apôtre saint Paul. Arrêtons-nous d'abord à son nom; car il s'est appelé Saul avant de s'appeler Paul; le premier nom symbolisait l'orgueil, comme le second symbolise l'humilité ; le premier était bien le nom d'un persécuteur. Saul vient du mot Saül. Saül fut ainsi désigné parce qu'il persécuta David, figure de Jésus-Christ qui devait sortir de la famille de David, par la Vierge Marie, selon la chair. Saul remplit le rôle de Saül, lorsqu'il persécuta les chrétiens ; il était animé d'une haine violente contre les disciples du Sauveur, comme il le prouva au moment du martyre de saint Etienne ; car il voulut garder les vêtements de ceux qui le lapidaient, comme pour faire entendre qu'ils n'étaient tous que ses propres instruments. Après le martyre de saint Etienne, les chrétiens de Jérusalem se dispersèrent portant partout la lumière et le feu dont le Saint-Esprit les embrasait. Paul, voyant la diffusion de l'Evangile de Jésus-Christ, fut rempli d'un zèle amer. Muni de pleins pouvoirs de la part des princes des prêtres et des docteurs, il se mit en mesure de châtier sévèrement tous ceux qui lui paraîtraient invoquer le nom de Jésus-Christ, et il allait respirant le meurtre et altéré de sang.

2. Ainsi désireux de s'emparer des chrétiens et de verser leur sang, il parcourait le chemin de Jérusalem à Damas, à la tête d'un

certain nombre de ses complices, lorsqu'il entendit une voix du ciel. Mes frères, quels mérites avait acquis ce persécuteur? Et cependant cette voix qui le frappe comme persécuteur, le relève apôtre; voici Paul après Saul; le voici qui prêche l'Evangile et il décline lui-même ses titres : « Je suis », dit-il, « le plus petit d'entre les Apôtres [1] ». Que ce nom de Paul est bien choisi! Ce mot, en latin, ne signifie-t-il pas petit, modique, moindre? et cette signification, l'Apôtre ne craint pas de se l'appliquer à lui-même. Il se nomme le plus petit, rappelant ainsi la frange du vêtement de Jésus-Christ, que toucha une femme malade. Cette femme, affligée d'une perte de sang, figurait l'Eglise des Gentils; et c'est vers ces Gentils que Paul, le plus petit des Apôtres, a été envoyé, car il est la frange du vêtement, la partie la plus petite et la dernière. En effet, ce sont là les qualités que l'Apôtre se donne; il s'appelle le plus petit et le dernier. « Je suis le dernier des Apôtres [2]; « je suis le plus petit des Apôtres [3] ». Ce sont là ses propres paroles, et s'il en a prononcé d'autres, qu'il veuille bien nous les rappeler; car nous ne voulons pas lui faire injure, quoique ce ne soit pas faire injure à Paul que d'exalter la grâce de Dieu. Toutefois, écoutons-le : « Je suis », dit-il, « le plus « petit des Apôtres, je ne suis pas digne d'être « appelé apôtre »; voilà ce qu'il était; « Je « ne suis pas digne d'être appelé apôtre »; pourquoi? « Parce que j'ai persécuté l'Eglise « de Dieu ». Et d'où lui est venu l'apostolat? « Mais c'est par la grâce de Dieu que « je suis ce que je suis; et la grâce de Dieu « n'a pas été vaine en moi, car j'ai plus « travaillé que tous les Apôtres ».

3. Mais, ô grand Apôtre, voici que des hommes inintelligents se figurent que c'est encore Saul qui parle et qui dit : « J'ai plus « travaillé qu'eux tous »; il semble se louer, et cependant son langage est plein de vérité. Il a remarqué lui-même que ce qu'il venait de dire pouvait tourner à sa louange; aussi, après avoir dit : « J'ai plus travaillé qu'eux « tous », s'empresse-t-il d'ajouter : « Non pas « moi, mais la grâce de Dieu avec moi ». Son humilité a connu, sa faiblesse a tremblé, sa parfaite charité a confessé le don de Dieu. O vous qui êtes rempli de grâce, qui êtes un vase d'élection, et qui avez été élevé à un rang dont vous n'étiez pas digne, dites-nous les secrets de la grâce en votre personne; écrivez à Timothée et annoncez le jour de la justice. « Je suis déjà immolé », dit-il. Nous venons de lire l'épître de saint Paul; ce sont bien là ses propres paroles : « Je suis déjà « immolé ». En d'autres termes : l'immolation m'attend, car la mort des saints est un véritable sacrifice offert à Dieu. « Je suis immolé, « et le moment de ma dissolution approche; « j'ai combattu le bon combat, j'ai consommé « ma course, j'ai conservé la foi; il ne me « reste plus qu'à attendre la couronne de la « justice, que Dieu me rendra en ce jour, en « sa qualité de souverain juge ». Celui par qui nous avons mérité nous rendra selon nos mérites; Paul a été fait apôtre sans l'avoir mérité, et il ne sera pas couronné qu'il ne l'ait mérité. Parlant de la grâce qu'il avait reçue d'une manière absolument gratuite, il s'écrie : « Je ne suis pas digne d'être appelé « apôtre, mais c'est par la grâce de Dieu que « je suis ce que je suis ». Au contraire, quand il exige ce qui lui est dû, il s'exprime en ces termes : « J'ai combattu le bon combat; j'ai « consommé ma course, j'ai conservé la foi, « il ne me reste plus qu'à attendre la cou« ronne de la justice ». Cette couronne m'est due; et afin que vous sachiez qu'elle m'est due, je déclare « que Dieu me la rendra ». Il ne dit pas : Dieu me la donne, ou m'en gratifie, mais : « Dieu me la rendra en ce jour, « en sa qualité de souverain juge ». Il m'a tout donné dans sa miséricorde, il me rendra dans sa justice.

6. Je vois, ô bienheureux Paul, à quels mérites vous est due la couronne; en regardant ce que vous avez été, reconnaissez que vos mérites eux-mêmes ne sont que des dons de Dieu. Vous avez dit : « Je rends grâces à « Dieu, qui nous donne la victoire par Notre« Seigneur Jésus-Christ. J'ai combattu le « bon combat; mais tout me vient de Dieu, « qui fait miséricorde ». Vous avez dit : « J'ai « conservé la foi »; mais vous avez dit également : « J'ai obtenu miséricorde, afin que je « sois fidèle ». Nous voyons donc que vos mérites ne sont que des dons de Dieu, et voilà pourquoi nous nous réjouissons de votre couronne.

[1] I Cor. xv, 9. — [2] I Cor. iv, 9. — [3] Id. xv, 9.

CINQUANTE-TROISIÈME SERMON.

SUR LA CONVERSION DE SAINT PAUL.

(CINQUIÈME SERMON.)

ANALYSE. — 1. Grâce admirable de Dieu dans la conversion de saint Paul. — 2. Effets prodigieux de conversion dans la personne de saint Paul. — 3. Conclusion.

1. La lecture que l'on vient de faire des Actes des Apôtres nous a rappelé que Paul avait été terrassé par une voix du ciel. Animé d'une rage insatiable, disposé à déchirer et à persécuter le troupeau de Jésus-Christ, il se rendait à Damas, lorsqu'il entendit cette voix du ciel : « Saul, Saul, pourquoi me persé« cutez-vous ? » Pourquoi vous êtes-vous attaqué à mon nom ; pourquoi avez-vous lapidé mon martyr ? Je devais vous perdre à jamais, mais Etienne a prié pour vous. Paul répond : « Qui êtes-vous, Seigneur ? » Le Seigneur : « Je suis Jésus de Nazareth, que vous persé« cutez ». Le Chef réclame du haut du ciel en faveur de son membre. Parce qu'on persécute son corps, Jésus-Christ intervient du haut du ciel. « Saul », dit-il, « Saul, pourquoi me « persécutez-vous ? » Le ciel se montre en courroux, toute l'armée céleste réprouve la cruauté de Paul ; mais n'est-ce pas afin que celui qui n'avait pas cru à la résurrection de Jésus-Christ se vît contraint de croire à son triomphe dans le ciel ? En effet, il est dit à Ananie : Allez le trouver, et marquez-le de mon sceau. Ananie répondit : « Seigneur, il « m'a été dit de cet homme qu'il a fait beau« coup de mal à vos saints ». Le Seigneur répliqua : « Allez, car il est pour moi un vase d'é« lection ». O bienheureux Ananie, vous vous laisseriez facilement aller à la crainte, si vous ne sentiez que vous devez combattre pour Jésus-Christ. L'orgueil est ainsi terrassé, afin que la sainteté se relève plus éclatante. Ananie vint donc trouver Saul, le baptisa et le changea en Paul ; il baptisa le loup, qui alors devint agneau, et celui qui était persécuteur se trouva changé en prédicateur et en Apôtre.

2. Après avoir persécuté Jésus-Christ, Paul prêcha hautement sa divinité ; après avoir combattu contre lui, il se trouva disposé à tout souffrir pour lui ; Paul éprouva lui-même ce que Saul faisait d'abord éprouver aux autres. Saul lapida, Paul fut lapidé ; Saul frappa de verges les chrétiens, Paul reçut « pour Jésus-Christ cinq fois quarante coups de « verges, moins un » ; Saul persécuta l'Eglise de Dieu, Paul fut descendu de prison dans une corbeille ; Saul enchaîna, Paul fut enchaîné ; tandis que Saul cherche à diminuer le nombre des chrétiens, il se trouve adjoint lui-même au nombre des confesseurs ; après avoir semé la mort dans les rangs des chrétiens, il reçoit lui-même la mort pour Jésus-Christ ; après être entré comme un loup rapace dans la bergerie, il devient lui-même une brebis docile.

3. Quel homme pourrait donc désespérer à cause de la grandeur de ses crimes, ou de l'humiliation de sa naissance ? Pierre n'était qu'un pêcheur, et les empereurs se prosternent aujourd'hui à ses pieds, dans les sentiments du plus profond respect ; Paul n'avait été d'abord qu'un cruel persécuteur des chrétiens, et il est aujourd'hui honoré comme l'Apôtre des nations ; tant est puissante la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CINQUANTE-QUATRIÈME SERMON.

SUR L'APOTRE SAINT PAUL.

ANALYSE. — 1. Saint Paul, modèle du zèle pour le salut des âmes. — 2. Eloge de saint Paul. — 3. Paul prêche à tous le nom de Jésus-Christ. — 4. Il ne vit que pour ses frères et pour le Sauveur.

1. Si nous voulons, mes frères, rester sans souillure, suivons la doctrine de Pierre et de Paul, qui, après avoir obtenu de Jésus-Christ la grâce de la parole, de la sagesse et de l'administration ecclésiastique, « se sont faits tout « à tous, afin de gagner tous les hommes à « Jésus-Christ[1] ». Or, pour nous, nous n'avons d'autre devoir que de nous laisser gouverner et conduire par ceux qui ont mission de le faire. Quand il s'agit du salut des âmes, nous pourrions citer tous ceux qui y ont contribué par la législation, par la prophétie, par la lutte et le martyre ou de toute autre manière; nous aurions Moïse, Aaron, Josué, Elie, Elisée, les Juges, Samuel, Daniel, la multitude des Prophètes, saint Jean-Baptiste, les Apôtres, et tous ceux qui avec eux ou par eux ont travaillé à la sanctification des peuples. Toutefois, nous faisons en ce moment abstraction de tous ces personnages, et il nous suffira de nommer saint Paul pour nous faire une idée précise de ce que sont dans l'Eglise le soin et la sollicitude des âmes, et ce que cette sollicitude suppose de travail et de prudence, d'efforts et de dévouement.

2. Voyons donc ce que Paul dit de Paul, et étudions dans sa personne le sujet qui nous occupe. Je passe sous silence « les travaux et « les veilles dans la soif et la faim, les misères « supportées dans le froid et la nudité ». Je passe sous silence les embûches extérieures et les résistances intérieures. Je passe sous silence les persécutions, les complots judaïques, les prisons, les chaînes, les accusateurs, les jugements, les mortifications de chaque jour et de chaque moment : « J'ai été « descendu le long du mur à l'aide d'une « corbeille, j'ai été lapidé, j'ai été frappé de « verges ». Je passe sous silence les pérégrinations si lointaines et si nombreuses, « les « dangers sur la mer, les dangers sur terre, « les dangers du jour et de la nuit, le nau« frage, les périls sur les fleuves, les périls de « la part des brigands, périls de tout genre, « périls de la part des faux frères[1] » ; le travail manuel pour subvenir à son alimentation[2]; la gratuité absolue de ses prédications évangéliques[3]; il est donné en spectacle aux hommes et aux anges[4], lui qui se présentait comme intermédiaire entre Dieu et les hommes, supportant pour tous des luttes et des combats, afin de les ramener tous à Dieu. Outre ces merveilles, que pouvons-nous penser de sa vigilance continuelle sur les moindres détails, et de sa sollicitude pour toutes les Eglises ? A l'égard de tous il était plein de miséricorde et d'une affection véritablement fraternelle. Il ressentait le contre-coup de toutes les souffrances de ses frères ; et si l'un d'eux était scandalisé, lui-même était brûlé[5].

3. Ce que je rappellerai surtout, c'est son zèle infatigable à enseigner, et toutes les richesses de sa prédication ; je rappellerai sa douceur à la fois et sa sévérité, ou plutôt l'heureuse alliance de ces deux qualités dans sa personne, de telle sorte qu'il n'ulcéra jamais par sa sévérité, et ne faiblit jamais par excès de douceur. Il trace les devoirs des serviteurs et des maîtres, des princes et des sujets, des hommes et des femmes, des parents et des enfants, des époux et des célibataires, des chastes et des voluptueux, des sages et des insensés, des circoncis et des incirconcis, de l'Eglise et du monde, des veuves et des vierges, de l'esprit et de la chair. Il se réjouit avec les uns et rend grâce pour eux ; il châtie les autres et les reprend ; les uns sont sa joie

[1] I Cor. IX, 22.

[1] II Cor. XI, 26, 28. — [2] I Cor. IV, 12. — [3] Id. IX, 18. — [4] Id. IV, 9. — [5] II Cor. XI, 28, 29.

et sa couronne, tandis que les autres sont flétris du nom d'insensés ; il court avec ceux qui courent la bonne voie, tandis qu'il enchaîne et retient ceux qui se précipitent dans la voie du mal ; il sépare celui-ci de l'Eglise et y reçoit les autres et les confirme dans la charité ; il pleure sur les uns, il se réjouit sur les autres; tantôt sa doctrine est simple comme le lait pour les enfants, tantôt elle se plonge dans la profondeur des mystères ; tantôt il s'abaisse et se rapetisse avec les simples, tantôt il élève et exalte les humbles ; tantôt il fait preuve d'un grand esprit de mansuétude, tantôt il lève la verge de la puissance apostolique contre les orgueilleux et les arrogants ; tantôt il s'enflamme à l'égard des rebelles, tantôt, à l'égard des disciples soumis, il est bon « comme la nour« rice qui réchauffe ses petits ». Tantôt il se dit le dernier des Apôtres, tantôt il affirme son autorité en s'appuyant sur Jésus-Christ, qui parle dans sa personne ; tantôt il demande à mourir et à être avec Jésus-Christ, tantôt il prouve qu'il lui est nécessaire de demeurer dans la chair à cause de ceux qui ont besoin de son secours. Car « il ne cherche « pas son avantage personnel, mais l'avantage « des enfants qu'il a engendrés en Jésus« Christ » par l'Evangile. Cette conduite doit être spécialement méditée par les supérieurs spirituels, dont l'abnégation doit leur faire négliger et mépriser leur intérêt personnel toutes les fois que le bien spirituel des peuples le réclame.

4. L'apôtre saint Paul se glorifie, mais dans ses infirmités et ses tribulations, et la mortification de Jésus-Christ lui paraît le plus bel ornement. Il s'élève au-dessus de tout ce qui est charnel ; les choses spirituelles forment tout son bonheur et toute sa gloire ; la science ne lui est pas étrangère, et cependant il déclare ne voir qu'à travers un miroir et en énigme. Il se confie à l'esprit, et cependant il afflige son corps qu'il traite comme un adversaire clandestin qu'il faut détruire. Quelle leçon, quel enseignement ne ressort pas de cette conduite ? L'Apôtre pouvait-il nous montrer plus clairement l'obligation de ne pas mettre notre confiance dans les choses de la terre, de ne pas nous enorgueillir de notre science et de ne pas laisser la chair se révolter contre l'esprit ? Saint Paul combat donc pour tous ; il prie pour tous ; le salut de tous le dévore; le zèle pour la gloire de Dieu l'embrase, et il donnerait son sang et sa vie pour ceux qui sont hors de la loi, comme pour ceux qui sont dans la loi. Etabli l'Apôtre des Gentils et le défenseur des Juifs, il plaide en leur faveur au-delà même de ce qui est permis ; c'est-à-dire, si j'ose parler ainsi, il va au-delà du commandement de Dieu, car il aime son prochain, non pas autant que lui-même, mais plus que lui-même. Ne demande-t-il pas à être anathème, si cela était nécessaire pour sauver les hommes? O grandeur d'âme vraiment sublime ! O feu céleste de l'Esprit-Saint ! Paul imite en cela Jésus-Christ qui « s'est fait malédiction pour nous [1] », qui « a porté nos infirmités et accepté nos « langueurs [2] ». C'est ainsi que, poussant le dévouement au-delà de ses limites, l'Apôtre accepterait d'être anathématisé par Jésus-Christ, pourvu que les hommes fussent sauvés. Que dirai-je encore ? Il vit, non pas pour lui, mais pour Jésus-Christ et pour la prédication de la parole. Il proclame que le monde est crucifié pour lui et qu'il est crucifié pour le monde ; tout lui paraît vil et méprisable, tant est vif son désir de s'unir à Jésus-Christ. Depuis Jérusalem jusqu'à l'Illyrie il a semé l'Evangile dans toutes les contrées ; il a été ravi jusqu'au troisième ciel ; il a été transporté au ciel et y a entendu des paroles qu'il n'est pas permis à l'homme de redire ; et pourtant, malgré toutes ces faveurs, « il ne se glorifie que dans ses infir« mités ». Tel est saint Paul, et tels sont aussi tous les hommes spirituels comme lui, si toutefois il en est sur la terre.

[1] Gal. III, 13. — [2] Isaïe, LIII, 4.

CINQUANTE-CINQUIÈME SERMON.

SUR LA NATIVITÉ DE SAINT JEAN.

(PREMIER SERMON.)

ANALYSE. — 1. Jésus-Christ est venu dans le monde nonobstant le prince du monde. — 2. Jésus-Christ a eu pour précurseur saint Jean. — 3. Saint Jean livré à une femme impudique. — 4. Miracle de la naissance de saint Jean. — 5. Cette naissance doit nous inspirer la joie la plus vive.

1. Notre Roi, avant de naître d'une Vierge, s'était fait précéder de l'armée des Prophètes, afin que le monde, jusque-là révolté contre les édits de son prince, acceptât enfin le joug de Dieu et ne pût envisager sans crainte l'arrivée de son souverain Juge. Mais le désespoir devint de l'audace, notre misérable humanité se mit en guerre ouverte contre Dieu, comme si elle ne dût avoir aucun juge de sa conduite, comme si elle n'eût aucun désir de se réconcilier avec son Créateur et qu'elle ne pût tenir aucun compte de ses ordres. C'est alors que le Verbe, s'enveloppant dans un secret impénétrable, descendit des hauteurs du ciel et vint s'incarner dans l'obscurité la plus profonde.

2. Mais auparavant, ce même Verbe avait envoyé pour son précurseur, saint Jean, avec mission de préparer les âmes à la venue du Messie. Ecoutez cette voix céleste, ce héraut terrible du grand Roi, cette trompette éclatante faisant retentir ces cris impétueux : « Je suis la voix de celui qui crie dans « le désert : Préparez la voie au Seigneur, « rendez droits les sentiers de notre Dieu. « Toute vallée sera comblée, toute montagne « et toute colline seront abaissées, les chemins « courbes seront redressés, les sentiers es- « carpés seront aplanis, la gloire de Dieu ap- « paraîtra, et toute chair verra le salut du « Seigneur notre Dieu [1] ». A la naissance de saint Jean, Jésus-Christ était encore caché dans le sein de sa Mère ; Marie tenait renfermés dans ses entrailles, parmi les lis et les roses, les membres invisibles du Dieu fait homme. La voix apparaît la première, et bientôt le Verbe suivra. Saint Jean s'adresse donc aux hommes, il presse, il crie : « Prépa- « rez le chemin au Seigneur, rendez droits « les sentiers de notre Dieu ». Arrachez des cœurs toute perversité, corrigez toutes ces perfidies tortueuses, aplanissez par les œuvres de la simplicité et de la foi les collines anfractueuses de l'iniquité, et les erreurs levant audacieusement leur front orgueilleux. Dieu nous arrive, Jésus-Christ approche ; accueillez présent celui que vous avez méprisé absent. Quoique étant l'offensé, Dieu se donne de lui-même, parce qu'il désire être apaisé.

3. Mais le Précurseur fut, de la part des hommes, l'objet d'une horrible cruauté et d'un profond mépris, à tel point que sa tête fut le prix des danses voluptueuses d'Hérodiade ; l'innocence du saint Précurseur devint l'enjeu d'un combat entre la passion et la fureur ; le roi, tout à coup aveuglé par la honteuse concupiscence qu'enflammaient à dessein les grâces impudiques d'une jeune danseuse, livre honteusement le sang innocent, non point à un guerrier armé, mais à une femme éhontée.

4. Mais je m'aperçois, mes frères, qu'au lieu de vous parler de la naissance même de saint Jean, je vous entretiens déjà de sa mort. Je reviens donc à mon sujet, car je ne veux pas m'étendre outre mesure ni m'exposer à faire naître le dégoût et l'ennui. La lecture même de l'Evangile a été d'une certaine étendue ; sous peine donc de mériter à bon droit le reproche d'oisiveté, j'expliquerai le mystère qui nous est proposé, en l'exposant comme Dieu m'en fera la grâce. Le père de saint Jean remplissait dans le temple les fonc-

[1] Luc, III, 4, 6.

tions de son sacerdoce, lorsque l'ange Gabriel, fendant l'espace et traversant les airs, se présenta devant Zacharie tremblant de crainte et de respect. Mais au nom du Seigneur l'envoyé céleste le rassure et lui dit : « Ne craignez pas, Zacharie : voici que votre prière « a été exaucée ; votre épouse Elisabeth vous « donnera un fils à qui vous imposerez le nom « de Jean : il sera grand et beaucoup se ré« jouiront à sa naissance [1] ». Or, Zacharie était déjà accablé de vieillesse ; il sentait ses membres ployer sous le poids de l'âge et son corps tourner à la dissolution. Son épouse gémissait de sa stérilité ; depuis longtemps la fleur de la jeunesse était en eux desséchée, et ils se croyaient impuissants à laisser des héritiers de leur nom. Mais tout est possible à Dieu : ces vieillards croient toucher aux limites de la vie, et soudain le fils qu'ils désirent depuis longtemps leur est donné. Toutefois Zacharie, accablé sous le poids de la vieillesse judaïque, refuse de croire à la parole de l'ange. Gabriel lui reproche cette incrédulité et, pour le punir, lui retire l'usage de la parole.

[1] Luc, I, 13, 14.

5. Cependant les promesses du Seigneur s'accomplissent ; saint Jean met un terme à la stérilité de ses parents et, rendant à son père l'usage de la parole, annonce déjà par avance l'arrivée du souverain Juge. Nous célébrons aujourd'hui l'anniversaire de cette naissance. Saint Jean naît, comme Dieu l'avait promis, et en naissant, il délie la langue de son père, afin que selon la parole prophétique de l'ange, cette naissance fût réellement une cause de joie pour plusieurs. Prenons part à cette joie, mes frères, afin qu'après avoir reçu à cœur ouvert Jésus-Christ le souverain juge, nous entourions de respect et de gratitude la naissance de son précurseur. Célébrons donc cette solennité, non pas en nous livrant aux honteux désordres des Gentils, mais en rendant à Dieu un culte simple et digne, et surtout en observant les règles de la chasteté chrétienne. Laissons aux temples païens leurs guirlandes et aux Gentils leurs folies et leurs danses voluptueuses ; c'est dans le Saint des saints que doit briller et se faire le concours de tous les fidèles.

CINQUANTE-SIXIÈME SERMON.

SUR LA NATIVITÉ DE SAINT JEAN.

(DEUXIÈME SERMON.)

ANALYSE. — 1. Glorieuse nativité de saint Jean, foi d'Elisabeth, doute de Zacharie. — 2. Elisabeth devient mère, malgré sa vieillesse. — 3. Jean prophétise dès le sein de sa mère. — Le précurseur montre celui que les Prophètes avaient annoncé.

1. Aujourd'hui se célèbre dans toute l'Eglise la naissance de saint Jean, du précurseur de la religion et de la foi chrétienne ; après lui avoir offert nos vœux, appliquons-nous à exalter sa mémoire. En effet, en lui accordant le titre de prophète et en inspirant à l'Eglise la pensée de célébrer sa naissance, Dieu n'a pas voulu qu'une postérité ingrate pût oublier ses titres et sa gloire. Lorsque nous solennisons la fête des saints, à proprement parler, ce n'est point un bienfait que nous leur accordons, et le plus grand avantage est assurément pour nous. Mais parlons de saint Jean. Un ange vient annoncer sa conception ; il est sanctifié dans le sein de sa mère par la présence du Sauveur, et plus tard il sera choisi pour baptiser Jésus-Christ dans l'eau mystérieuse du Jourdain; car Dieu l'a député par la voix de l'ange, pour servir de précurseur à son Fils, et Zacharie devra

avouer qu'il est lui-même le seul auteur de sa propre incrédulité. Qu'Elisabeth brille comme une lampe ardente, et que le prêtre Zacharie soit sévèrement puni. Elisabeth recevait la lumière, et Zacharie était condamné au silence; Elisabeth concevait par la foi et Zacharie incrédule devenait muet, en punition de ce doute qu'il avait émis : « Comment « croirais-je à cette parole? car je suis vieux « et ma femme est très-avancée en âge[1] ». O mystère dans un prêtre ! Il offrait l'encens pour les autres, et il ne reconnaissait pas Dieu présent. Il sent quelle est la force de Dieu, et il refuse son acte de foi ; puisqu'il ne croit pas, c'est à juste titre qu'il reste muet.

2. Elisabeth, saisie de confusion, refusait de sortir et restait plongée dans l'admiration et l'étonnement que lui causaient toutes les merveilles dont sa fécondité miraculeuse était la suite. En effet, elle était très-avancée en âge et ne croyait plus à la possibilité naturelle de devenir mère. Elle resta stérile, quand elle eût voulu la fécondité, et elle engendra à un âge où la vieillesse ne lui laissait ni espoir ni désir. Après avoir été stérile dans sa jeunesse, elle allaita son enfant dans la vieillesse ; à l'âge de quatre-vingt-dix ans, elle vit pour la première fois un enfant s'ébattre dans ses bras ; un tel prodige était l'œuvre du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et le fruit de la promesse, en dehors de toutes les prévisions des époux. Ici encore, quand elle est abandonnée à elle-même, la volonté des hommes doit avouer sa complète impuissance. Or, Dieu voulait la naissance de celui qu'il appelait à la mission de prophète.

3. Bientôt s'opère cette naissance de saint Jean, impatiemment attendue par son père; car, depuis la promesse qui en avait été faite, il était resté muet en punition de son incrédulité à l'oracle divin. Depuis ce moment, Zacharie avait continué, à son tour, de remplir les fonctions de prêtre dans le temple, exhalant d'abondantes prières du fond de son cœur, mais dans une impuissance absolue de faire concourir sa langue et sa voix. Avant de naître, l'enfant avait tressailli dans le sein de sa mère, et y avait commencé sa mission prophétique. La mère du Sauveur était venue visiter Elisabeth, mère de saint Jean ; Elisabeth s'écria : « Sitôt que la voix de votre sa-« lutation a retenti à mes oreilles, l'enfant que « je porte a tressailli de joie dans mon sein[1] ». Et quelle parole prophétique a-t-elle fait entendre? « D'où me vient ce bonheur que la « Mère de mon Dieu ait daigné me visiter[2]? » O profonde humilité ! La mère du Sauveur est venue visiter la mère du Précurseur. Jean a salué Jésus-Christ, quand tous deux étaient encore renfermés dans l'obscurité des entrailles maternelles. En effet, le Sauveur habitait dans le sein de Marie, et saint Jean dans le sein d'Elisabeth. Il est donc bien vrai, cet oracle divin : « Avant que tu fusses dans le « sein de ta mère, je te connaissais, et je t'ai « sanctifié dans les entrailles maternelles[3] ». Saint Jean n'était pas encore né, et déjà il avait prophétisé. Les nuits ont parlé, les jours se sont salués. De là cette parole : « Le « jour annonce le jour au Verbe, et la nuit « parle à la nuit[4] » de Jésus-Christ.

4. La prophétie est accomplie; ce qui était obscur se trouve révélé ; c'est-à-dire : saint Jean naît aujourd'hui, le nom de Jean est écrit sur les tablettes, et la langue de Zacharie est déliée. Heureux, mes frères, ceux qui reçoivent de tels gages; heureuses les mères de tels enfants ; grand sera leur bonheur, puisqu'elles ont mérité de se voir élevées à un tel degré de gloire. Ce jour est la source d'une grande joie, parce qu'une femme, jusque-là stérile, a enfanté un fils, et parce qu'un père, frappé de mutisme, a recouvré la parole. Le flambeau est envoyé avant le soleil, le serviteur avant le maître, l'ami avant l'époux, le héraut avant le juge, la voix avant le Verbe. Voilà pourquoi saint Jean a dit de lui-même : « Je suis la voix de celui qui crie dans le dé-« sert[5] ». Les autres Prophètes n'ont annoncé que longtemps auparavant la venue du Messie; saint Jean, qui l'avait annoncé dans le sein de sa mère, l'a montré après sa naissance; il a proclamé la présence sur la terre de Celui à qui appartiennent la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Luc, I, 18.

[1] Luc, I, 41. — [2] Id. 43. — [3] Jérém. I, 5. — [4] Ps. XVIII, 5. — [5] Matth. III, 33.

CINQUANTE-SEPTIÈME SERMON.

SUR SAINT JEAN-BAPTISTE.

ANALYSE. — 1. Jésus-Christ supérieur à saint Jean, inférieur à son Père, comme homme, et égal à son Père comme Dieu. — 2. Jésus-Christ véritablement égal à son Père. — 3. Jésus-Christ, comme homme, est inférieur à son Père, mais reste supérieur à tous les hommes.

1. « Au commencement était le Verbe, et « le Verbe était en Dieu, et le Verbe était « Dieu [1] ». De quel homme le Seigneur a-t-il permis que l'on pût dire : « Toutes choses « ont été faites par lui [2] ? » Le Verbe a retenu pour lui la divinité, et il nous a donné la grâce. Nous disons de Jésus-Christ qu'il est homme pour nous, et qu'il est Dieu au-dessus de nous; il est tout à la fois homme et Dieu. Or, vous avez devant vous deux personnages : saint Jean et Jésus-Christ; mais Jésus-Christ, qui, extérieurement, ne paraît qu'un homme, est infiniment plus grand que saint Jean, qui a dû s'écrier : « Je ne suis pas digne de dé« lier les cordons de sa chaussure [3] ». Proclamez donc sa supériorité, et sa supériorité si suréminente, que saint Jean lui est infiniment inférieur, quoiqu'il soit le plus grand de tous les justes. Jésus-Christ est plus grand que la terre et le ciel, plus grand que les anges, plus grand que les vertus, plus grand que les trônes, les puissances et les dominations. D'où lui vient cette supériorité ? De ce que « toutes « choses ont été faites par lui, et que rien n'a « été fait sans lui [4] ». En tant que Dieu, il est égal à son Père; en tant qu'homme, il est inférieur à son Père. N'a-t-il pas dit lui-même : « Moi et mon Père, nous sommes « un [5] ? »; et aussi : « Mon Père est plus grand « que moi [6] ? » Ces deux propositions semblent se contredire, et pourtant elles sont parfaitement vraies. Que votre cœur ne se révolte pas, car les paroles du Sauveur se concilient parfaitement. « Moi et mon Père nous som« mes un »; ces mots expriment l'égalité : « Mon Père est plus grand que moi »; on ne peut mieux formuler l'inégalité.

[1] Jean, I, 1. — [2] Ibid. 3. — [3] Ibid. 27. — [4] Ibid. 3 — [5] Id. X, 30. — [6] Id. XIV, 28.

2. Sur ces paroles : « Moi et mon Père nous « sommes un », écoutez l'Apôtre expliquant dans un seul passage ces deux propositions contradictoires : « Jésus-Christ étant dans la « forme de Dieu, a pu se dire, sans injustice, « égal à Dieu [1] »; car il est Dieu et éternellement engendré de Dieu. L'injustice est le fait d'un usurpateur; tel fut Adam. Parce qu'il voulut devenir ce qu'il n'était pas, il se trouva déchu de ce qu'il était. Comment a-t-il voulu la rapine ? Il se laissa séduire par le serpent qui lui-même était déchu, pour avoir dit : « Je placerai mon trône vers l'Aquilon, et je « serai semblable au Très-Haut [2] ». Cette pensée fit du premier des anges un démon. Plus tard, il rendit l'homme participant de son orgueil. Lui qui était tombé, se prit de jalousie contre l'homme encore debout et le précipita d'où il était tombé lui-même. Si le démon et l'homme aspiraient à la divinité, c'était donc par rapine. Il n'en fut pas de même de Jésus-Christ, parce qu'il était, par nature, égal à son Père, il l'était de toute éternité, il ne le devint pas et ne le deviendra jamais. En parlant de Lui, on ne saurait dire : Il a été, il est et il sera ; le présent seul lui convient : il est. Dire qu'il a été, c'est dire qu'il n'est plus; et dire qu'il sera, c'est dire qu'il n'est pas encore. C'est à Lui que Moïse adressa cette question : « Quel est votre nom ? « Que dirai-je aux enfants d'Israël ? Le Sei« gneur répondit : Je suis Celui qui suis ; tu « diras aux enfants d'Israël : Celui qui est m'a « envoyé vers vous [3] ». Ce qui est, voilà la vérité, la réalité, ce qui ne peut changer. Or, l'Etre par essence appartient au Père, appartient au Fils, appartient au Saint-Esprit. Voilà, mes frères, ce qui est au-dessus de tout

[1] Philipp. II, 6. — [2] Isaïe, XIV, 13, 14. — [3] Exod. III, 13, 14.

et ce qui prouve que le Fils est égal au Père; de là ces paroles de l'Apôtre : « Ce n'est point « par une usurpation de sa part qu'il s'est dit « égal au Père ».

3. Nous lisons : « Mon Père est plus grand « que moi, mais il s'est anéanti lui-même[1] ». Voyez, pesez ces paroles : « Il a pris la forme « d'esclave ». Quand il s'agit de la forme d'esclave, on se sert du mot : « Il prit » ; mais quand il s'agit de la forme de Dieu, au lieu de dire : il prit, le texte porte : « Quoiqu'il fût « dans la forme de Dieu, il prit la forme d'es« clave, se rendant semblable aux hommes, « portant l'extérieur de l'homme ; il s'est hu« milié, et s'est fait obéissant jusqu'à la mort « et à la mort de la croix. Voilà pourquoi « Dieu l'a exalté et lui a donné un nom qui « est au-dessus de tout nom[2] ». En tant qu'il était homme, il a été exalté. Son exaltation fut la conséquence de son humiliation, et en tant qu'il est mort, il est ressuscité. « Il lui a « donné un nom qui est au-dessus de tout « nom ». Jésus-Christ vint sur la terre, mais sans quitter le ciel ; il ressuscita et monta au ciel, et cependant il n'avait pas quitté le ciel. Vous le regardez comme un homme, ce qu'à Dieu ne plaise. Voici l'homme : « Parmi les « enfants des femmes, il n'en fut pas de plus « grand ». Ecoutez cet homme parlant de sa propre personne : « Je ne suis pas digne de « délier les cordons de sa chaussure ». Ne confondez pas ces deux personnages : l'un est Homme-Dieu, l'autre est un homme juste envoyé par Dieu ; l'Homme-Dieu, c'est Jésus-Christ ; l'homme juste, c'est saint Jean ; le premier est la Vérité même, le second n'est que le héraut de la vérité.

[1] Philipp. II, 7. — [2] Ibid. 7, 9.

CINQUANTE-HUITIÈME SERMON.

SUR LE MARTYRE DES APOTRES SAINT PIERRE ET SAINT PAUL.

ANALYSE. — 1. Contraste entre la vocation de saint Pierre et celle de saint Paul. — 2. Interprétation mystique des circonstances de leur martyre.

1. Avec la grâce de Dieu, nous célébrons aujourd'hui le martyre de saint Pierre et de saint Paul ; le monde entier solennise aujourd'hui leur mémoire, les unissant dans les mêmes cantiques, comme ils ont été unis par une même foi et couronnés par un même triomphe. C'est la fête de Paul ; et, tous le proclament, c'est aussi la fête de Pierre. Comment garder le silence sur Pierre, quand on se rappelle avec quelle fermeté il a refoulé la rage de Simon le Magicien, lui a enseigné la saine doctrine et a confondu son orgueil? Par leur trépas glorieux, ces deux Apôtres ont prouvé combien la mort des saints est précieuse devant Dieu. Paul est un vase d'élection, Pierre tient les clefs de la maison du Seigneur ; l'un était pêcheur, l'autre a été persécuteur. Paul a été frappé d'aveuglement, afin de mieux voir ; Pierre a renié, afin de croire. Paul, embrassant la foi de Jésus-Christ après la résurrection de l'Eglise, s'est montré le disciple d'autant plus glorieux de la vérité, qu'il avait été plus obstiné dans son erreur. Pierre pêcheur n'a pas déposé ses filets, mais les a changés, parce qu'honoré le premier du sacerdoce, il préféra désormais les sources à la mer, et chercha les poissons, non pas pour les détruire, mais pour les purifier. Tous deux furent heureux dans l'administration de la doctrine, mais la mort les confirma dans un bonheur plus grand encore. Sur la terre, la gloire n'est qu'en désir ; au ciel, elle a toute sa réalité. Sur la terre, les tribulations se succèdent, la mort met les saints en possession

de la véritable grandeur. La voix de ces Apôtres se fait entendre jusqu'aux confins de la terre. Partout s'élève en leur faveur un concert de louanges ; partout la voix des fidèles redit la magnificence de leur triomphe.

2. Comment appeler morts des hommes dont la foi est un principe de vie et de résurrection pour le monde entier? Pour arriver au glorieux séjour de l'éternelle lumière, que personne n'hésite à se confier en toute assurance à la direction de ces illustres docteurs; à leur suite la conquête du ciel n'est plus impossible. Paul est là pour seconder nos efforts, et Pierre pour ouvrir les portes de l'éternel séjour. Du reste, il ne peut que nous être utile de rappeler le glorieux martyre de ces Apôtres. Paul fut décapité, Pierre fut crucifié la tête en bas. Ce genre de mort est plein de mystère. Il convenait que Paul eût la tête tranchée, parce qu'il est pour les Gentils le chef ou la tête de la foi. Pierre avait reconnu que Jésus-Christ est la tête de l'homme, et comme Jésus-Christ était alors assis dans sa gloire, Pierre lui présenta d'abord sa tête, que les pieds devaient suivre, afin que dans ce nouveau genre de martyre, pendant que les pieds et les mains étaient enchaînés, la tête pût prier et prendre le chemin du ciel. Je ne suis pas digne, disait Pierre, d'être crucifié comme mon Seigneur. Par ce langage il ne refusait pas le martyre, mais il craignait de s'approprier le genre de mort du Sauveur, et ne se trouvait digne que de honte et de châtiment. Bienheureux Pierre, quand nous vous voyons suspendu à la croix, combien vous l'emportez à nos yeux sur le Magicien aspirant à prendre son vol dans les airs ! Il ne s'élève que pour tomber plus profondément, tandis que vous n'inclinez votre tête vers la terre que pour posséder le ciel après votre mort, par la grâce de Jésus-Christ qui vit et règne dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CINQUANTE-NEUVIÈME SERMON.

DE LA PÊCHE DE SAINT PIERRE.

ANALYSE. — 1. La barque de Pierre est la figure de l'Eglise de Jésus-Christ. — 2. Pierre pêcheur d'hommes.

1. La circonstance présente nous invite à méditer le chapitre de l'Evangile dont on vient de nous donner lecture, et où nous entendons le Sauveur porté sur la barque de Pierre dire à ce dernier : « Gardez-vous de craindre, car « à partir de ce moment vous serez pêcheur « d'hommes[1] ». Cette seule parole nous dévoile tout le mystère de ce passage de l'Evangile. Au moment même où les disciples contemplaient avec étonnement leurs barques remplies de poissons, quel motif avait le Sauveur de refuser à Pierre l'objet de sa demande et de lui faire une réponse à laquelle cet Apôtre ne pouvait rien comprendre? Quand on est monté sur une barque, la plus ordinaire préoccupation n'est-elle pas de se maintenir en équilibre, au lieu de songer à convertir les hommes? Comprenez donc déjà que cette barque confiée à la direction de Pierre, ce n'est pas une barque ordinaire, mais bien l'Eglise même de Jésus-Christ. L'Eglise, tel est ce vaisseau qui, s'élevant au-dessus des flots de l'Océan agité de ce monde, a pour mission, non pas de détruire ce qui surnage, mais de le vivifier. Le pêcheur, monté sur son léger esquif, sauve et conserve les petits poissons arrachés à l'abyme ; de même le vaisseau de l'Eglise abrite tous ceux qui veulent se soustraire à la corruption du

[1] Luc, V, 10.

monde, et ils retrouvent dans ses flancs la liberté et la vie. Tel est, en effet, le sens du mot vivifier ; on ne vivifie que ce qui était en vie peu de temps auparavant. A tous ceux donc qui se sentaient meurtris par les tourbillons du monde et étouffés dans les flots du siècle, Pierre est appelé à rendre la vie ; et s'il s'étonnait de la multitude de poissons qu'il venait de prendre, il s'étonnera bien plus encore de voir des multitudes d'hommes portés sur le vaisseau de l'Eglise.

2. Toute cette lecture que nous venons de faire doit donc recevoir une interprétation prophétique. Un peu plus haut nous voyons que le Sauveur, toujours assis dans la barque de Pierre, dit à celui-ci : « Dirigez vers la « haute mer et jetez vos filets pour pêcher » ; le Sauveur lui apprend moins à jeter ses instruments en pleine mer, qu'à jeter au loin les paroles de la prédication. Saint Paul a saisi toute l'étendue de cette parole, lorsqu'il s'écrie : « O profondeur des richesses de la « sagesse et de la science de Dieu [1] ! » et le reste. Il ne s'agit donc plus d'envelopper des poissons dans un filet, mais de rassembler les hommes sous la bannière de la foi. Ce que fait un filet dans les flots, la foi l'opère sur la terre. Les poissons enveloppés dans un filet ne peuvent plus errer en liberté ; de même la foi protége contre toute erreur l'intelligence de ceux qui croient ; le filet conduit à la barque les poissons saisis dans ses plis ; de même la foi conduit au repos ceux qui se laissent guider par sa lumière. Afin de nous faire mieux comprendre que le Seigneur parlait de la pêche spirituelle, Pierre s'écria : « Maître, « nous avons fatigué toute la nuit sans rien « prendre, mais sur votre parole je jetterai « le filet [1] » ; comme s'il eût dit : Puisque la pêche que nous avons continuée toute la nuit est restée pour nous sans résultat, je pêcherai désormais, non plus avec un instrument, mais avec la grâce ; non plus avec des moyens humains, mais avec tout le zèle de la dévotion. « Sur votre parole, je jetterai le filet ». Nous lisons dans l'Evangile que Notre-Seigneur est le Verbe incarné : « Au commen- « cement était le Verbe [2] », et le reste. Quand donc, se confiant dans la parole, Pierre jette les filets, cela nous indique que c'est en Jésus-Christ qu'il pêche ; pour se conformer aux ordres du Maître, il déroule ses enseignements et sa doctrine, mais toujours c'est au nom de Jésus-Christ qu'il parle, c'est son Evangile qu'il expose ; car c'est à l'Evangile seul qu'il appartient de sauver les âmes. « Nous avons fatigué toute la nuit sans rien « prendre ». Pierre avait réellement travaillé toute la nuit, car en dehors de Jésus-Christ il était plongé dans des ténèbres qui ne lui permettaient pas de voir ce qu'il prenait. Mais dès que la lumière du Sauveur a brillé, les ténèbres ont disparu et Pierre, éclairé par la foi, put distinguer ceux qu'auparavant il ne voyait pas. Jusqu'à ce qu'il eut rencontré Jésus-Christ, Pierre n'avait connu que les ténèbres. De là cette parole de saint Paul : « La nuit a précédé, mais le jour s'est appro- « ché [3] ».

[1] Rom. XI, 33.

[1] Luc, V, 10. — [2] Jean, I, 1. — [3] Rom. XIII, 12.

SOIXANTIÈME SERMON.

SUR LA CHUTE DE SAINT PIERRE.

ANALYSE. — 1. Présomption de saint Pierre. — 2. Sa chute l'instruit de sa faiblesse.

1. Vous connaissez de saint Pierre la sublime profession de foi par rapport à la divinité de Jésus-Christ, vous savez aussi qu'à la voix d'une servante il renie Celui qu'il avait

adoré. Pour confondre sa présomption, le Sauveur lui avait dit : « Tu me renieras [1] » ; plus tard aussi, pour affermir son amour, Jésus-Christ lui posa cette question : « M'aimes-« tu ». C'est donc au moment même où saint Pierre chancelait dans sa foi, qu'il présuma le plus de ses propres forces. Le Psalmiste avait depuis longtemps formulé ce reproche : « Ceux qui mettent leur confiance « dans leur vertu [2] ». Pierre méritait donc qu'on lui fît l'application de ces autres paroles : « J'ai dit dans mon abondance : Jamais « je ne me laisserai ébranler [3] ». Dans son abondance il avait dit au Sauveur : « Je suis « avec vous jusqu'à la mort [4] » ; dans son adondance il avait dit : « Jamais je ne me « laisserai ébranler ». Toutefois Jésus-Christ, en sa qualité de suprême Médecin, savait mieux que le malade lui-même ce que réclamait sa maladie. Ce que font les médecins dans les maladies du corps, Jésus-Christ peut le faire dans les maladies de l'âme. Qu'importe, après tout, au malade, que le médecin lui rende toujours raison du traitement qu'il lui applique? Le malade peut connaître les souffrances qu'il supporte ; mais quand il s'agit de décider si la maladie est dangereuse, d'en connaître les causes et de juger de l'efficacité des remèdes, c'est l'œuvre propre du médecin qui, après avoir examiné le corps, reste libre de communiquer à son malade les raisons du traitement qu'il lui applique. Quand donc le Seigneur dit à Pierre : « Tu « me renieras trois fois », il prouvait à Pierre qu'il avait sondé son cœur. Or, les

[1] Matth. XXVI, 75. — [2] Ps. XLVIII, 7. — [3] Id. XXIX, 7. — [4] Luc, XXII, 33.

prévisions du médecin se réalisèrent, et la présomption du malade se trouva confondue.

2. Continuons à étudier dans le même psaume les révélations que nous fait le Saint-Esprit. Après avoir dit : « Dans mon abon-« dance je ne me laisserai jamais ébranler », le Psalmiste, se reprochant d'avoir ainsi présumé de ses propres forces, s'empresse d'ajouter : « Seigneur, par l'effet de votre volonté, « vous avez ajouté la force à ma beauté ; vous « avez détourné votre face et je suis tombé « dans le trouble et la confusion [1] ». Que dit-il ? Ce que j'avais ne venait pas de vous, et je croyais ne le tenir que de moi ; « mais vous « avez détourné votre face » ; vous avez repris ce que vous m'aviez donné et « je suis « tombé dans le trouble et la confusion » ; en vous retirant de moi, vous m'avez montré ce que je suis par moi-même. Ainsi donc, afin de lui inspirer une humilité salutaire, le Sauveur abandonna Pierre pour un temps. Jésus le regarda ensuite, et Pierre versa des larmes amères, comme parle l'Evangile ; c'est ainsi que s'accomplit la prédiction du Sauveur. Que lisons-nous ? « Le Seigneur regarda « Pierre, et celui-ci se souvint [2] ». Si Jésus-Christ ne l'eût pas regardé, Pierre aurait tout oublié. « Le Seigneur regarda Pierre, et celui-« ci se souvint que Jésus lui avait dit : Avant « que le coq chante, vous me renierez trois « fois, et, étant sorti, il pleura amèrement [3] ». Pour laver le crime de son reniement, Pierre avait donc besoin du baptême de larmes. Mais ce baptême lui-même il n'aurait pu l'avoir si Dieu ne lui en avait fait la grâce.

[1] Ps. XXIX, 8. — [2] Luc, XXII, 61. — [3] Ibid. 62.

SOIXANTE ET UNIÈME SERMON.

POUR LA FÊTE DES SAINTS MACHABÉES.

(PREMIER SERMON.)

—

ANALYSE. — 1. Les martyrs Machabées sont un exemple pour tout sexe et tout âge. — 2. La mère des Machabées mérite tous les éloges pour l'éducation donnée à ses enfants. — 3. Martyre du premier de ces frères. — 4. Martyre des cinq autres frères. — 5. Mais le martyre le plus digne d'éloge est celui du jeune.

1. Vous venez d'entendre, mes frères, le récit du glorieux martyre des frères Machabées, et je pense qu'à cette occasion vous vous êtes rappelé cette parole de l'Apôtre, dont la lecture vous a été faite également : « Toutes ces « choses ont été écrites pour notre édification, « à nous qui nous trouvons à la fin des temps[1] ». En effet, tout ce qui a été écrit dans les livres saints, a été écrit pour notre édification et notre salut, afin que les exemples qui nous sont donnés par nos frères deviennent pour nous un principe de perfection, et que nous trouvions dans la lecture de leurs actions glorieuses un encouragement à la foi. Or, l'Eglise vient de dérouler à nos yeux le glorieux triomphe de ces heureux frères et de cette heureuse mère, afin de le proposer comme exemple à l'un et à l'autre sexe ; les hommes doivent prendre pour modèle ces frères si pieux, et les femmes cette mère héroïque dans sa foi et son dévouement ; puissent les femmes élever de cette manière leurs enfants ; puissent les enfants obéir à d'aussi nobles enseignements. Que tous apprennent de quel amour ils doivent aimer leurs enfants.

2. La bienheureuse mère des martyrs avait commencé, dès leur berceau, à former ses enfants à la vertu, à leur enseigner les saintes lois du Seigneur, et ses leçons, quoique d'une simplicité toute maternelle, ne laissaient pas de dévoiler les mystères les plus profonds. Grâce aux saints enseignements de la mère et à la pieuse docilité des enfants, cette famille réalisait au plus haut point cette sainte fraternité que la foi enseigne, et que scelle l'obéissance. Aussi fut-il donné à cette bienheureuse mère d'élever ses enfants à une grandeur que ne purent jamais atteindre de simples forces humaines ; car, en révélant la religion à ses enfants, elle les conduisit au ciel. Dans ces réflexions qui s'appliquent à tous les frères, l'Eglise trouve déjà un grand sujet d'édification. Mais il me paraît utile de dire quelques mots du martyre de chacun de ces frères ; car, outre ce vaste sujet de louange et d'admiration, la doctrine de l'Eglise y est solennellement confirmée.

3. Ecoutons d'abord le langage que tient l'aîné de ces frères. S'adressant au tyran, il lui dit : « Que cherchez-vous, que voulez- « vous apprendre de nous ? Nous mourrons « mille fois plutôt que de profaner nos lois « paternelles [1] ». Parlant au nom de tous ses frères, il ne craint pas de dire : « Nous som- « mes prêts à mourir ». Comprenons que sa pensée était comme le reflet de la pensée de tous les autres. Le tyran furieux ordonne de lui couper la langue. O l'infâme ressource d'une incrédulité féroce ! Il ordonne de couper la langue afin de rendre impossible toute profession de foi ; il ignore sans doute que la dévotion et la foi sont bien moins sur les lèvres qu'elles ne sont dans le cœur. Aussi le bienheureux martyr peut perdre l'usage de la parole, mais sa foi n'en souffre aucune atteinte. Il garde désormais le silence, mais sa fermeté d'âme n'en est nullement ébrantée.

4. Mais passons aux autres. On demande au second s'il consent à manger de la viande de porc : « Non », répond-il. « Et voilà pour- « quoi », dit l'Ecriture, « il fut tourmenté

[1] I Cor. x, 11.

[1] II Mach. VII, 2.

« comme son aîné ». Cette égalité de supplices était naturelle, car sa foi égalait celle de son frère ; pourquoi ses souffrances n'eussent-elles pas été égales, puisqu'elles devaient suppléer à l'infériorité de l'âge et l'élever au même rang que son frère? « Après cela », dit l'Ecriture, « on « couvrait d'outrages le troisième ». J'admire la justesse de cette expression employée par l'Ecriture pour désigner les embûches du démon ; car, lorsque la violence ne lui réussit pas, il sait recourir aux outrages et à la dérision. On tourmenta le quatrième, et pendant qu'on lui brisait les membres, il lance ce cri de confiance et de foi : « C'est du ciel que j'ai reçu « ces membres ». O foi sublime du martyr ; ce qu'il perd sur la terre, il est assuré de le retrouver dans le ciel ! Pourquoi, dès lors, se troublerait-il du brisement de ses membres, puisqu'il y trouve un titre nouveau de bonheur au ciel? ce que la terre lui ravit, le ciel le lui rendra pour l'éternité. Dans le cinquième frère nous devons une égale admiration à ses paroles et à son courage ; car, au moment où il était en proie aux plus horribles souffrances, il n'oublie pas de confesser sa foi et dit au tyran : « Vous avez l'empire « sur les hommes, quoique vous ne soyez « vous-même que cendre et poussière ; toute« fois gardez-vous de croire que votre peuple « soit abandonné de Dieu ; attendez, et vous « verrez notre Dieu déployer sa puissance et « vous frapper rudement, vous et votre race ». O admirable sécurité de la foi parfaite ! elle ne cède ni n'est ébranlée devant les persécuteurs et les bourreaux. On le prive de ses membres, mais son courage reste supérieur à toutes les tortures. Il subit le joug de la force, mais il domine par sa foi ; les souffrances l'accablent, mais il compte encore sur les représailles divines. Ainsi donc, autant qu'il est en lui, il est martyrisé, et il menace du martyre; il est immolé, et il annonce la vengeance, sa foi s'élève bien au-dessus de la puissance de son bourreau ; il souffre la persécution et il juge son persécuteur. Le sixième, sur le point d'aller triompher au ciel, adresse ces mots au tyran : « Ne vous trompez pas vous-même ; « nous souffrons, parce que nous avons péché « contre notre Dieu, et la conduite du Sei« gneur à notre égard est très-digne d'admi« ration ». Ce que nous devons admirer dans les martyrs, ce n'est pas seulement leur foi et leur courage, mais surtout la religieuse mansuétude de leur esprit et leur profonde humilité au sein des plus glorieux triomphes.

5. Venons maintenant à l'admirable et héroïque constance du plus jeune de ces frères. Il souffrit le dernier, mais sa foi brilla d'un tel éclat que, après les luttes victorieuses de ses frères, il put encore remporter une nouvelle victoire. C'est justice ; car, placé au dernier rang par l'âge, il s'éleva au-dessus des autres par les souffrances et par l'exemple. En effet, son héroïsme n'est-il pas d'autant plus grand que son enfance lui en permettait moins, et sa victoire ne paraît-elle pas d'autant plus belle, qu'on le croyait lui-même moins capable de combattre ? D'un autre côté, le persécuteur sut joindre à la violence toutes les ressources et les séductions de la ruse, de telle sorte que ses caresses devinrent plus dangereuses que les tourments ; car si la jeunesse est parfois courageuse, la prudence et la sagesse lui font toujours défaut. Le bourreau a donc recours à l'arme perfide de l'indulgence et de la pitié, et pour mieux persuader le fils, il fait appel à l'affection et au dévouement de la pieuse mère. Il savait toute la faiblesse de la piété maternelle dans les souffrances, et souvent il arrive qu'une mère ne puisse supporter dans la personne de son enfant ce qu'elle aurait bravé dans sa propre personne ; car le cœur qui aime n'est pas toujours aussi fort que le membre qui souffre. Le cruel tyran s'attaque donc au cœur du fils dans l'affection de la mère, il essaie de vaincre le fils dans la personne de la mère, et la mère dans la personne du fils ; raffinement de cruauté qui, n'attaquant qu'un ennemi, se propose d'en vaincre deux, soit celui qu'il veut séparer du chœur glorieux de ses frères, soit la mère elle-même, à qui il n'inspire tant de sympathie pour la vie du plus jeune de ses enfants, que pour lui faire perdre le mérite acquis par elle dans la mort des six premiers.

SOIXANTE-DEUXIÈME SERMON.

SUR LA FÊTE DES SAINTS MACHABÉES.

(DEUXIÈME SERMON.)

—

ANALYSE. — Éloge de la mère des Machabées qui en un seul jour met ses sept enfants en possession du bonheur éternel. — 2. Bonheur incomparable de cette mère. — 3. Elle a suivi courageusement le martyre de ses premiers enfants. — 4. Antiochus flatte le plus jeune et ordonne à la mère d'user de son influence pour sauver la vie à son fils. — 5. Cette mère, plus admirable encore qu'Abraham, exhorte au martyre son septième enfant. — 6. Celui-ci meurt, et après lui, sa mère. — 7. Nous devons tout supporter pour Jésus-Christ.

1. S'il nous fallait, mes frères, entreprendre le panégyrique de chacun de ces sept frères qui, en un même jour, en compagnie de leur glorieuse mère, souffrirent le martyre, nous succomberions à cette tâche, et vous ne pourriez nous suivre jusqu'au bout. D'ailleurs, fussiez-vous capables d'un tel effort, il me faudrait encore compter avec ma propre faiblesse. En effet, quelle langue humaine pourrait louer, exalter dignement ces martyrs qui naquirent le même jour, non pas pour la terre, mais pour le ciel? Le martyre a fait pour eux ce que n'aurait pu faire aucune fécondité humaine. La grâce divine a infiniment surpassé les forces de la nature humaine. Toute mère, en effet, doit s'avouer impuissante à engendrer à la fois sept enfants, tandis que cette glorieuse mère des Machabées, en un seul jour, a engendré à Jésus-Christ, par la foi, sept confesseurs martyrs. Réjouissons-nous, mes frères, de trouver à la foi plus de fécondité qu'à la nature. Réjouissons-nous à la vue des grandes merveilles opérées par le Seigneur, qui a réuni dans sa gloire, en un seul jour, ceux que la naissance avait séparés.

2. O bienheureuse mère, qui a engendré de tels enfants par la chair et par la charité, pour le monde et pour Dieu, pour la terre et pour le ciel! Mais après les avoir une première fois enfantés dans la tristesse et les gémissements de la chair, elle les offre avec joie au Seigneur, sur l'autel de la foi, comme autant de victimes vouées à l'holocauste. O heureuse mère, qui n'eut à pleurer le reniement d'aucun de ses fils, à affermir aucune hésitation de leur part, ni à regretter aucune apostasie! Cette mère combattait dans chacun de ses enfants, et dans leur victoire elle triomphait en son nom et au leur. O bonne mère qui est devenue l'arbre bon! Le Seigneur a dit: « L'arbre bon porte de bons « fruits [1] ». Les feuilles et les fruits de cet arbre, ce sont, mes frères, les paroles saintes et les bonnes actions. Le Prophète a dit de cet arbre saint: « Vos fils sont comme les reje- « tons de l'olivier autour de votre table [2] ». Prêtez encore ici, mes frères, toute votre attention; les fruits de l'olivier se récoltent pendant l'hiver; pendant l'été, il produit un épais ombrage; il nourrit le laboureur pendant l'hiver, et pendant l'été il lui offre un abri contre les feux du soleil; il offre l'huile pour oindre sa tête, et l'ombrage pour abriter le corps. De là ces autres paroles du Prophète: « Vous avez oint ma tête avec l'huile [3] »; et encore: « Je suis comme l'olivier fertile « dans la maison du Seigneur [4] ». La colombe a trouvé un rameau de cet olivier, au temps du déluge, et l'a rapporté dans l'arche avec ses fruits. Les sept enfants dont nous parlons, étaient donc sept rameaux fertiles, qui ont pu s'incliner au temps de la persécution, mais qui n'ont pu être brisés.

3. La mère des Machabées vit alors ses fils torturés, déchirés, brûlés, pour la foi; elle put contempler leurs membres coupés, lacérés et jetés au vent; et toutefois elle ne craignit pas, elle ne sentit aucune faiblesse, aucune défaillance; elle se tenait debout

[1] Matth. VII, 18. — [2] Ps. CXXVII, 3. — [3] Id. XXII, 5.— [4] Id. LI, 11.

avec une étonnante fermeté, et puisait dans l'assistance divine le courage avec lequel elle combattait pour la loi. O prodige admirable de la libéralité divine à l'égard de cette femme bienheureuse ! elle était la mère de ces enfants, elle leur fut associée dans la compagnie des anges ; elle était leur mère, et elle devint leur sœur dans la lutte du martyre ; elle était leur mère, et elle reçut avec eux la couronne du martyre et la récompense éternelle.

4. Des sept frères, il ne restait que le plus jeune. Le tyran l'appelle, lui prodigue les flatteries et les promesses, afin de le détourner de la voie droite et de le séparer de ses frères. Il lui promet des richesses, des honneurs, des dignités, de l'or, de l'argent, un royaume, un empire. Mais le jeune Machabée se rit de toutes ces promesses et les foule aux pieds, parce qu'il aime Dieu de tout son cœur. Bientôt succèdent les menaces et tous les genres de supplices ; il reste insensible aux menaces comme aux promesses, rien ne l'émeut, rien ne l'ébranle. Se voyant donc hautement vaincu, Antiochus appelle la mère de cet enfant et l'invite à user de toute son influence auprès de son fils, pour l'arracher aux tourments que les six autres frères avaient inutilement bravés. La mère promit d'exhorter son fils. Mais à celui qui restait, pouvait-elle tenir un autre langage que celui qu'elle avait tenu à ses autres enfants déjà parvenus au bonheur du ciel ? Tout d'abord elle leur avait dit à tous : « Mes enfants, je ne sais « comment vous avez été formés dans mon « sein ; ce n'est point moi qui vous ai donné « l'esprit et l'âme ; ce n'est point moi qui ai « construit vos visages et vos membres ; Dieu « qui a fait le ciel, la terre, la mer, et tout ce « qu'ils renferment, Dieu qui est la source de « tout ce qui existe, a pu seul vous donner l'es- « prit et l'âme ; c'est lui qui a construit votre « visage et vos membres ; par respect pour « ses lois saintes, vous livrez aujourd'hui vos « corps, mais il vous les rendra dans sa mi- « séricorde [1] ». Elle était mère, et comme elle aimait Dieu de tout son cœur, elle savait tenir à ses enfants ce généreux langage.

5. Mes frères, nous admirons Abraham, parce qu'il offrit courageusement son fils à Dieu ; combien plus devons-nous admirer cette femme, qui en un seul jour sut faire au Seigneur le sacrifice de ses sept enfants martyrs ? Au dernier survivant elle adressait ces paroles : Toi, mon fils, tu me restes ; ta naissance a mis le comble à mes vœux ; je t'en prie, je t'en conjure, ne laisse pas ma joie imparfaite. Mon fils, prends pitié de moi, qui t'ai porté dans mon sein pendant neuf mois. Ne permets pas qu'un seul instant ma vieillesse se couvre de honte ; ne ternis pas l'éclat du triomphe de tes frères ; ne quitte pas leur sainte phalange et marche sur leurs traces. « Mon fils, lève tes yeux au ciel », d'où te sont venus ton esprit et ton âme ; « regarde la « terre », qui a fourni l'alimentation de ta vie ; regarde tes frères qui t'appellent à leur suite ; regarde ta mère « qui t'a allaité pen- « dant trois ans ». J'attends de toi la récompense de mon amour ; ne te sépare pas de tes frères, ne te sépare pas de ta mère qui t'a nourri. Je t'en prie, ô mon fils ; le roi Antiochus te promet des richesses temporelles, des honneurs temporels ; mais considère que tous ces biens sont passagers, vains et futiles ; rien de tout cela n'est éternel. Dieu seul nous promet des biens éternels, et Dieu ne saurait nous tromper. Mon fils, souviens-toi des paroles du Seigneur ton Dieu ; souviens-toi de ce que tu as lu et entendu ; n'oublie pas ce qu'il nous dit par le Prophète : « Vanité des « vanités, et tout est vanité [1] ». O mon fils, ne crains pas le roi Antiochus, alors même qu'il tue pour un temps ton propre corps ; mais crains le Seigneur ton Dieu, qui réunira ton corps à ton âme, en compagnie de tes frères. Je vous ai reçus de Dieu comme la lumière de sept jours radieux. J'ai déjà fermé le sixième jour, parce que j'ai rendu à Dieu six de tes frères, et j'ai vu que tout était bien. Toi aussi tu dois suivre tes frères, afin qu'après avoir travaillé pendant six jours, je me repose le septième ; comme donc le Seigneur qui vous attend, a travaillé six jours et s'est reposé le septième, moi aussi je veux trouver en toi le repos à toutes mes larmes.

6. Eclairé par cette exhortation maternelle, et rempli du Saint-Esprit, cet enfant s'écria : « Qu'espérez-vous ? qu'attendez-vous ? Je ne « consens ni n'obéis aux ordres d'un roi « trompeur, mais j'obéis à Dieu [2] ». Il ajouta d'autres paroles que vous avez entendues. C'est ainsi qu'il mourut lui-même innocent et pur. La mère fut martyrisée la dernière ;

[1] II Mach. VII, 22, 23.

[1] Eccli. I, 4. — [2] II Mach. VII, 30.

elle est morte pour le monde, mais elle vit en Dieu. Elle n'a pu mourir, celle qui, pour l'amour de Dieu, a porté au martyre ses sept enfants. Or, tous vivent sous l'autel des cieux, « car le Seigneur n'est pas le Dieu des morts, « mais des vivants [1] ».

7. Si donc, mes frères, les anciens justes ont beaucoup souffert pour ces divins sacrements; si Daniel et ses trois compagnons sont dignes de toutes nos louanges, parce qu'ils n'ont pas voulu se souiller en participant à la table du roi; si nous célébrons le souvenir de ces saints Machabées qui n'ont pas voulu user de ces viandes, dont les chrétiens peuvent user aujourd'hui licitement; nous aussi, ne craignons pas, s'il le faut, de souffrir pour Jésus-Christ, pour le baptême de Jésus-Christ, pour l'Eucharistie de Jésus-Christ et pour la croix de Jésus-Christ; les justes de l'Ancien Testament ne connaissaient que les promesses et les figures, et nous, nous possédons la réalité. La foi pour eux était couverte de voiles et de ténèbres, tandis que pour nous elle brille dans toute sa splendeur. Tous les saints et les justes avaient la même foi et la même espérance. Sachons donc souffrir ce qu'ils ont souffert pour Dieu, méprisons ce qu'ils ont méprisé, afin que nous recevions avec eux la vie éternelle que nous espérons.

[1] Luc, xx, 38.

SOIXANTE-TROISIÈME SERMON.

POUR LA SOLENNITÉ DES SAINTS MACHABÉES.

(TROISIÈME SERMON.)

Analyse. — 1. Fête de la dédicace de l'Eglise et fête des martyrs. — 2. Les chrétiens ont toujours à combattre. — 3. La solennité des martyrs demande à être célébrée par la sainteté. — 4. Conclusion.

1. Je rends à Dieu d'abondantes actions de grâces, à la vue de ce vaste concours de peuples, qui suffirait seul à rappeler la grande solennité de ce jour, lors même que je garderais le silence. Dociles aux sentiments pieux qui vous animent, vous avez mis une sainte envie à vous réunir, et à proclamer, avant toute parole de ma part, la sainteté de ce jour. C'était justice, car votre joie a un double motif : la dédicace de cette église et le triomphe d'illustres martyrs dont la gloire rejaillit sur l'Eglise tout entière. Les saintes Ecritures, dont la lecture vient d'être faite, vous ont rappelé le grand événement que nous célébrons en ce jour, le martyre des sept frères et celui de leur mère qui, après avoir souffert en chacun de ses enfants a obtenu sa part dans leur triomphe. Grâce à ses pieuses exhortations, ses enfants, avant elle, se montrèrent invincibles dans la mort, et la précédèrent dans le triomphe, mais elle les suivit aussitôt. Bienheureuse mère, bienheureux enfants, bienheureuse famille, où le courage de ceux qui précèdent n'a d'égal que le courage de ceux qui suivent! Habilement inspiré par son impiété et sa barbarie, le tyran s'était flatté d'effrayer les premiers par l'atrocité des supplices, et les derniers par l'affreux spectacle qu'ils auraient eu sous les yeux; mais il ne réussit qu'à multiplier les palmes des martyrs et à rehausser leur triomphe, car chacun d'eux resta vainqueur, non-seulement dans sa propre personne, mais aussi dans la personne de chacun de ses frères.

2. Il est toujours utile et agréable de rappeler de tels exemples. La science enfle, à moins que l'obéissance n'édifie; les leçons fatiguent à entendre, à moins qu'on n'entreprenne de les mettre en pratique. Les persé-

cuteurs et les bourreaux ont disparu ; toutes les puissances combattent aujourd'hui pour Dieu, les occasions du martyre n'existent plus pour les chrétiens, et cependant ils ne laissent pas d'avoir encore à souffrir. « Mon « fils », est-il dit, « en vous engageant au ser- « vice de Dieu, tenez-vous dans la justice et « la crainte, et préparez votre âme à la ten- « tation [1] ». L'Apôtre dit également : « Tous « ceux qui veulent vivre pieusement en Jé- « sus-Christ, souffrent persécution pour la « justice [2] ». Vous donc qui pensez que toute persécution a cessé et qu'aucun ennemi n'est là pour nous faire la guerre, sondez les derniers secrets de votre cœur, scrutez attentivement tous les replis de votre âme ; voyez si aucune adversité ne vous tourmente, si aucun ennemi n'aspire à dominer dans la citadelle de votre âme; ne faites aucune paix avec l'avarice, et méprisez l'accroissement des gains iniques. Refusez toute alliance avec l'orgueil, et craignez plus d'être reçu avec honneur, que d'être foulé dans l'humilité. Rompez avec la colère , et que le désir de la vengeance n'aiguise jamais en vous l'aiguillon de l'envie ; renoncez à la volupté, détournez-vous de l'impureté, repoussez la luxure, fuyez l'iniquité, abstenez-vous du mensonge; et quand vous reconnaîtrez que vous avez beaucoup de combats à soutenir, imitez les martyrs et multipliez vos victoires. Autant de fois nous mourons au péché, autant de fois les péchés meurent en nous : « Et « la mort des saints est précieuse aux yeux du « Seigneur [3] »; car l'homme y meurt au monde, non point par la destruction de ses sens, mais par l'extinction de ses vices.

3. Si donc, mes frères, « vous ne portez « pas le joug avec les infidèles [1] » ; si vous cessez d'être pécheurs, si vous ne cédez à aucune tentation des cupidités charnelles, c'est en toute justice que vous célébrez ce jour solennel ; on ne peut qu'applaudir aux honneurs que vous rendez non-seulement aux martyrs et à leur mère, mais aussi à cet homme généreux [2] qui, à la fête des martyrs, a joint la solennité de la dédicace de cette église. Louons sa magnificence dans la construction de ses murs, mais surtout dans l'édification des âmes ; à ce double titre ses œuvres passeront avec gloire à la postérité ; nos descendants goûteront les fruits de ses belles institutions , soit en fréquentant le temple qu'il a bâti , soit en mettant en pratique les enseignements qu'il nous a laissés.

4. Ainsi donc que le spectacle toujours étalé sous vos yeux, et les souvenirs toujours présents à votre esprit se réunissent pour assurer votre avancement dans la vertu ; usez de cette église élevée par vos ancêtres, de manière à vous rappeler sans cesse que le temple de Dieu est fondé en vous-mêmes. Que dans cette construction il ne se mêle rien de mauvais, rien de faible; construisez avec des pierres vivantes et choisies, afin que, par leur union indissoluble, l'unité du corps de Jésus-Christ croisse et se manifeste ; qu'il en soit ainsi avec le secours de Dieu et de la pierre angulaire Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vit et règne, avec le Père et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Eccl. II, 1. — [2] II Tim. III, 12. — [3] Ps. CXV, 15.

[1] II Cor. VI, 14. — [2] Probablement le fondateur de l'église.

SOIXANTE-QUATRIÈME SERMON.

POUR LA FÊTE DES MARTYRS.

ANALYSE. — 1. La mort des saints martyrs, comme celle de Jésus-Christ, est précieuse à raison de leurs souffrances. — 2. Tout doit être accepté pour Jésus-Christ, en vue des biens futurs. — 3. Conclusion.

1. Nous chanterons avec amour le suave refrain du psaume spirituel; nous célébrerons en chœur la mort des saints; nous emprunterons au Prophète, au chantre du Saint-Esprit, ses accents inspirés, et y joignant notre voix, nous dirons : « La mort des saints est « précieuse devant Dieu [1] ». Que le démon par lui-même ou par ses complices suscite contre les saints de Dieu des supplices d'une cruauté inouïe, qu'il les frappe à coups de fouets, qu'il les déchire avec des ongles de fer, qu'il les broie sur le chevalet, qu'il les brûle tout vivants, qu'il s'acharne sur leurs membres carbonisés, qu'il élève des croix, qu'il plante des poteaux, qu'il appelle les bêtes féroces, qu'il construise des précipices ; tout cela est vain, car ceux qui sont embrasés du désir des biens célestes, ceux qui attendent la récompense promise dans l'éternité, se montrent pleins de mépris pour les choses présentes ; la vie de la terre n'inspire que dégoût à ceux que possède l'amour de la vie éternelle. Celui qui porte sa croix et suit Jésus-Christ ne peut aimer le monde ; car ce monde est le foyer de tous les vices. De là cette parole de Jésus-Christ dans l'Evangile : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se « renonce lui-même, qu'il porte sa croix et « qu'il me suive [2] ». « Qu'il porte sa croix », comme si Jésus-Christ eût dit : Qu'il porte ma croix, car celui qui portera ma croix la fera sienne. Celui donc qui aura porté la croix du Sauveur, aura part également à sa récompense. Pour des âmes généreuses, la mort est comme l'abrégé de tous ces biens.

2. Viennent ensuite les persécutions extérieures, et la couronne du martyr sera complète quand arrivera le jour de la récompense. « Si quelqu'un veut venir après moi, « qu'il se renonce lui-même ». O précieuse jalousie de Dieu ! Selon cette parole : Notre Dieu est jaloux ; il veut que vous l'aimiez jusqu'à commencer à vous haïr : aimez-moi, dit-il, et ne vous aimez pas vous-même ; renoncez-vous à vous-même et conservez-vous pour moi ; soyez mien, ne soyez pas vôtre ; que votre vie soit suspendue à ma croix, parce que ma croix conserve votre vie. Je ne veux pas que vous vous aimiez ; aimez-moi, car si vous m'aimez, vous vous aimerez ; tandis que vous aimer sans moi, ce serait vous haïr. Aimez-vous cette vie ? Aimez plutôt celui qui vous a donné la vie elle-même. Aimez-vous votre corps ? Aimez plutôt votre Créateur qui a formé votre corps. Pourquoi aimeriez-vous ce qui doit périr ? Aimez ce qui est éternel. L'amour des choses présentes est un amour périssable ; l'amour des choses futures est un amour éternel ; l'amour des choses présentes finit avec le temps présent, tandis que c'est par la mort elle-même que nous parvenons à la récompense de l'immortalité. C'est ainsi que les saints Prophètes en aimant le Seigneur ont haï le monde. C'est ainsi que ces trois enfants invincibles ont méprisé leur propre vie et ont triomphé de la flamme de la fournaise. C'est ainsi que Daniel, par l'empire de sa sainteté, a vaincu les bêtes féroces. Le vieillard Eléazar, malgré son grand âge, a pu montrer un courage héroïque, parce que dans sa jeunesse il avait foulé aux pieds le monde. La bienheureuse mère des Machabées, souffrant dans sa propre personne, après avoir souffert dans la personne de chacun de ses sept enfants, a surmonté son amour et son sexe, et a sacrifié les impulsions les plus naturelles de son cœur. Les Apôtres nous ont enseigné et ont prouvé par leur propre conduite qu'ils préféraient mourir pour Jésus-Christ plutôt que de vivre pour la terre ; leurs enseignements et leurs

[1] Ps. cxv, 15. — [2] Matth. xvi, 24

exemples rappellent sans cesse aux fidèles le bonheur de souffrir. Enfin les saints martyrs ont donné leur vie pour Jésus-Christ, et se sont renoncés eux-mêmes afin de se donner tout entiers à leur Créateur. Ils ont méprisé les supplices, les tourments, les croix, le feu, le gibet, les bêtes féroces ; aucune souffrance ne peut faire fléchir le courage de ceux dans le cœur desquels l'amour de Dieu régnait en souverain.

3. Les saints ont toujours méprisé cette misérable vie de la terre, et se montraient disposés à embrasser pour Dieu toutes les souffrances ; voilà pourquoi l'on peut dire de leur mort qu'elle « est précieuse devant « Dieu » ; de toutes les choses du monde, aucune ne leur paraissait digne d'occuper leur cœur. Qu'ils soient suspendus à la croix, qu'ils soient jetés à la dent des bêtes féroces, leur mort, quelle qu'elle soit, est précieuse, parce qu'elle est la possession solennelle de leur foi. C'est d'eux que Salomon a dit : « Quoiqu'ils aient souffert toute sorte de « tourments devant les hommes, leur espé- « rance est pleine d'immortalité ; et après des « souffrances d'un moment ils seront com- « blés de bonheur pendant l'éternité[1] ». De là aussi ces belles paroles de l'Apôtre : « Qui « nous séparera de la charité de Jésus-Christ ? « sera-ce l'affliction, les déplaisirs, la faim, la « nudité, les périls, la persécution, le fer ? « Selon qu'il est écrit : On nous fait mourir tous « les jours pour l'amour de vous, Seigneur ; on « nous regarde comme des brebis destinées à « être égorgées. Mais, parmi tous ces maux, « nous demeurons victorieux par Celui qui « nous a aimés. Car je suis assuré que ni la « mort, ni la vie, ni les anges, ni les princi- « pautés, ni les puissances, ni les choses pré- « sentes, ni les choses futures, ni la violence, « ni tout ce qu'il y a de plus haut ou de plus « profond, ni aucune autre créature, ne « pourra jamais nous séparer de l'amour de « Dieu, en Jésus-Christ Notre-Seigneur[2] ».

[1] Sages. III, 4, 5. — [2] Rom. VIII, 35, 38.

QUATRIÈME SECTION. — SUJETS DIVERS.

SOIXANTE-CINQUIÈME SERMON.

SUR LA PÉNITENCE.

ANALYSE. — 1. La pénitence nécessaire à tous. — 2. Cette nécessité se prouve par l'état de la conscience et par l'exemple des Ninivites. — 3. La pénitence doit être pratiquée par les justes eux-mêmes. — 4. Personne ne peut se soustraire à ce devoir, alors même qu'on se flatterait d'être juste ; une telle prétention serait à elle seule un crime. — 5. Conclusion.

1. Dans la lecture de l'Evangile, nous avons entendu ces paroles : « Faites péni- « tence, car le royaume des cieux est proche[1] ». Le royaume des cieux, c'est Jésus-Christ qui sait discerner les bons d'avec les méchants, et juger de toutes choses. Prévenons donc le courroux de Dieu en confessant nos péchés, et avant de paraître en jugement purifions nos âmes de toutes leurs erreurs. Le danger serait de ne point savoir quel remède nous devons appliquer au péché ; comprenons du moins que, devant expier les causes de notre négligence, c'est pour nous une obligation de faire pénitence. Sachez, mes frères, quel amour nous a prodigué le Seigneur notre Dieu, puisqu'il veut que nous expiions nos fautes avant de paraître à son tribunal, où nous ne trouverions que la justice. Il nous prévient donc à l'avance, afin de n'avoir pas à

[1] Matth. IV, 17.

nous traiter dans toute sa sévère équité. Si donc notre Dieu demande que de nos yeux découlent des larmes abondantes, c'est afin de nous faire recouvrer par la pénitence ce que nous avons perdu par notre négligence. Dieu connaît toute la mobilité et la fragilité humaines ; il sait que notre corps est une cause fréquente de péchés et que nos discours sont pleins d'imperfections. Voilà pourquoi il nous prescrit la pénitence, afin que par elle nous corrigions nos défauts et réparions nos fautes. Si l'homme est assuré de son pardon, il n'en doit pas moins s'inquiéter de la satisfaction. Je sais qu'ici nous sommes exposés à bien des blessures, et cependant personne ne doit désespérer ; car le Seigneur est infini dans sa miséricorde, et il est tout-puissant pour guérir nos langueurs.

2. Quelqu'un me dira peut-être qu'il ne trouve en lui-même aucun motif de pleurer. Mais alors qu'il rentre dans sa conscience, et il y rencontrera le souvenir toujours vivant de quelque péché. L'un souffre d'une plaie du cœur, l'autre d'une injure du corps ; celui-ci est dominé par l'orgueil, celui-là brûle de telle ou telle cupidité ; ici c'est le mensonge, là c'est l'avarice qui a été peut-être jusqu'à réduire le prochain à la pauvreté ; tel a versé injustement le sang de son frère, tel s'est souillé par des relations criminelles avec une femme de mauvaise vie. Devant des plaies si grandes et si nombreuses de l'esprit ou du corps, se peut-il qu'il n'y ait lieu de pousser aucun gémissement, de verser aucune larme ? Que personne ne rougisse de présenter à Dieu ses blessures. Si la honte vous empêche de découvrir vos plaies, jamais vous n'en obtiendrez le remède. Parmi les maladies, les unes sont plus faciles, les autres plus difficiles à guérir. Mais, de tous les malades, le plus difficile à soigner, c'est assurément celui qui ne veut pas l'être. C'est l'Ecriture elle-même qui en fait l'observation. Aucun de ceux qui ont cherché le remède n'a péri, tandis que celui qui l'a méprisé n'a pu échapper à la mort. Ninive était menacée de périr après trois jours si elle ne faisait pas pénitence. Voici ce qu'avait dit le Prophète : « Trois jours encore et Ninive « sera détruite. Et cette parole arriva jus- « qu'aux oreilles du roi de Ninive; il se leva « de son siége, se dépouilla de ses vêtements, « se couvrit d'un cilice et s'assit sur la cen- « dre [1] ». Satisfaction bien méritoire, mes frères ; ce roi se dépouille de ses vêtements royaux et se couvre d'un cilice. Il aime mieux se sauver dans le cilice que de périr dans la pourpre. Où était alors ce faste du trône ? Pour échapper au châtiment de son orgueil, il cherche un refuge dans les bras de l'humilité, afin de vous faire comprendre que Dieu attache plus de prix à l'humilité qu'à la puissance. En effet, c'en était fait du royaume de Ninive, si la pénitence n'était venue le protéger contre les châtiments du ciel.

3. Une circonstance frappante dans cette pénitence des Ninivites, c'est que le jeûne fut imposé aux enfants et aux animaux eux-mêmes. Mais pourquoi faire jeûner des enfants qui étaient sans péché? C'est que les innocents jeûnaient, afin de procurer le salut aux coupables. L'enfant implorait pardon, afin que le vieillard ne pérît pas. Le jeûne des enfants, soit encore, mais pourquoi le jeûne des animaux? Pour que la faim ressentie par les animaux prouvât mieux la pénitence des hommes ; leur rugissement devait être comme une prière lancée vers le ciel pour en faire redescendre la miséricorde en faveur des coupables. Nous aussi, mes frères, formons un saint accord entre notre cœur et notre foi, afin de crier plus efficacement vers le Seigneur notre Dieu. Les Ninivites imploraient, après s'être rendus coupables ; pour nous, sachons implorer, afin que nous ne tombions pas dans le péché. Bienheureux celui que la crainte de Dieu dispense de tout châtiment, et qui, pour faire le bien, n'a besoin que de connaître la loi de Dieu, et non d'en subir la punition ! Il n'y a pas de châtiment à redouter pour celui qui sait craindre la justice de Dieu.

4. Quelqu'un de la foule me répondra peut-être : Que puis-je craindre, puisque je ne fais aucun mal ? Ecoutez cette parole de l'apôtre saint Jean : « Si nous disons que « nous sommes sans péché, nous nous trompons nous-mêmes, et la vérité n'est point « en nous [2] ». Que personne ne vous séduise; la pire espèce de péché, c'est de ne pas connaître ses péchés. Ceux qui les connaissent peuvent se réconcilier avec Dieu par la pénitence. Parmi les pécheurs, celui dont l'état est le plus alarmant, c'est celui qui se flatte qu'il n'y a pas eu en lui de quoi alarmer.

[1] Jonas, III, 4, 6. — [2] I Jean, I, 8.

Beaucoup de péchés sont regardés comme légers et n'en sont pas moins très-dangereux, précisément parce qu'ils ne sont pas considérés comme péchés. Le mal le plus séduisant, c'est celui qui ne paraît pas un mal. Je ne parle pas des homicides, des adultères, des mauvaises persuasions ; plaise à Dieu qu'aucun chrétien ne s'y laisse entraîner; et s'il succombe, le sentiment de son crime le portera à le pleurer aussitôt. Je parle de ces autres péchés qui passent pour beaucoup plus légers. Qui de vous pourrait se dire exempt de toute intempérance, de toute ambition, de toute jalousie, de toute cupidité, de toute avarice? Voilà pourquoi, selon la parole de l'Ecriture, je vous exhorte à vous humilier sous la puissante main de Dieu; puisque personne n'est sans péché, que personne ne s'exempte de la pénitence, car ce serait être coupable que de se croire innocent. On peut n'avoir que des péchés légers, toujours est-il qu'on n'est jamais sans péché : « Personne n'est exempt de toute faute [1] ».

5. Que ceux donc qui sont plus gravement coupables, implorent leur pardon avec plus d'instance. Que ceux qui se sont abstenus des plus grandes fautes, demandent d'en être délivrés, par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Job, XIV, 1.

SOIXANTE-SIXIÈME SERMON.

SUR LE JEUNE.

(PREMIER SERMON.)

ANALYSE. — 1. L'utilité et la nécessité du jeûne, prouvées par l'autorité des médecins. — 2. Par l'autorité des philosophes et de saint Paul. — 3. Par les exemples des saints et de Jésus-Christ. — 4. Conclusion.

1. Toutes les fois, mes frères, que nous fixons des jours de jeûne à votre dévotion, nous nous faisons un devoir de vous exhorter à les observer fidèlement. En effet, beaucoup parmi vous sont plutôt paresseux que sensuels; sans être vicieux dans leur corps, ils manquent de dévotion dans le cœur et cherchent à s'excuser en alléguant certaines indispositions corporelles, la faiblesse de leurs membres; le plus souvent, ce sont des illusions qu'ils se forment; mais, fussent-ils atteints de quelque vice réel, ils devraient en chercher le remède dans le jeûne lui-même. Les délices engendrent les maladies, le remède à ces maladies, c'est le jeûne. Voilà pourquoi le Seigneur nous prescrit d'opposer des jeûnes pieux à toutes les inclinations vicieuses. D'ailleurs, ces jeûnes nous sont présentés sous une telle dénomination, que les faibles eux-mêmes ne sauraient les repousser. Ecoutons le prophète Joël s'adressant aux prêtres : « Sanctifiez le jeûne, prêchez la « guérison [1] ». La guérison est-elle donc autre chose que la médecine des corps? Si les médecins imposent le jeûne aux malades, afin de guérir leur corps; si la langueur trouve dans le jeûne son remède le plus efficace; enfin, si les vices tendent à affaiblir toujours davantage la constitution de l'homme; pourquoi ne pas chercher dans des jeûnes légitimes un contre-poids à la faiblesse des corps, puisque ces jeûnes sont institués pour servir de remède à tous les vices de l'âme et du corps? Redisons donc ces paroles du Prophète : « Sanctifiez le jeûne, prêchez la gué- « rison; rassemblez les vieillards, réunissez « les habitants de la terre dans la maison du

[1] Joel, I, 14; I 15.

« Seigneur votre Dieu, criez sans cesse vers « le Seigneur, et il vous exaucera ». A cela, que peuvent répondre les esclaves de leur ventre? Vous qui ne voulez pas jeûner, vous ne voulez donc pas être exaucés? Pourquoi charger de viandes vos estomacs? pourquoi les remplir de nourriture et de vin? pourquoi, devant des peuples à jeun, exhaler les vapeurs de votre intempérance? C'est le signe d'une maladie, et non pas de la digestion. Jeûnez donc pour Dieu quand il vous l'ordonne, de crainte que les médecins n'aient eux-mêmes à vous l'imposer. Car, pour eux comme pour nous, le jeûne a pour effet de tempérer les humeurs et les impétuosités du sang.

2. De leur côté, les philosophes condamnent les esprits supérieurs à se purifier, dans le jeûne, de toutes les souillures qu'ils ont reçues des corps terrestres, et ils punissent la chair afin d'affaiblir l'esprit. Pour nous, le jeûne des corps est comme la lime des âmes. Il expie les fautes de la conscience, réprime le péché, et fait resplendir les âmes que souillait la tache du péché. Si donc la médecine elle-même trouve dans le jeûne un principe de sagesse et de santé, que dois-je penser de vous qui vous livrez à la bonne chère pendant que le peuple jeûne? C'est à vous que s'appliquent ces paroles de l'Apôtre : « La nourriture est pour le ventre, et le « ventre pour la nourriture [1] » ; et encore : « L'un jeûne et l'autre est ivre ; je vous loue, « mais en cela je ne vous loue pas, puisque « vos assemblées se tournent, non pas en « bien, mais en mal [2] ». C'est à vous aussi que David adresse ce violent reproche : « Seigneur, leur ventre a été rempli de « choses cachées ; ils se sont rassasiés de « viandes impures, et ils ont laissé les restes « à leurs enfants. Pour moi, je me rassasierai « du jeûne, afin que votre gloire me soit ma- « nifestée [3] ».

3. Des faits nombreux feront mieux ressortir ces précieux effets du jeûne. Pour recevoir la loi du Seigneur, Moïse jeûna et mérita de pouvoir s'entretenir avec Dieu. Dans un temps de sécheresse, Elie jeûna pour désarmer le courroux de Dieu et obtenir la pluie. Le jeûne de Daniel lui mérita d'échapper à la rage des lions affamés. Les trois enfants dans la fournaise prouvèrent par le jeûne l'impuissance des faux dieux. Autant de jeûnes David offrait à Dieu, autant il remportait de victoires. Les Ninivites calmèrent par le jeûne le courroux de Dieu et méritèrent leur pardon ; la crainte des maux dont ils étaient menacés leur inspira même la pensée de condamner au jeûne leurs troupeaux, et le Seigneur, touché de ces manifestations de pénitence et de repentir, pardonna à cette ville coupable. Qui ne s'étonnerait, mes frères, d'un tel prodige dans lequel des animaux ont fait pour les hommes ce que les hommes ont coutume de faire pour les animaux! Jésus-Christ, notre souverain Maître, a jeûné afin de vaincre le démon. C'est par le jeûne que les Apôtres se sont préparés à rececevoir le Saint-Esprit. Mais pourquoi faire ressortir l'efficacité du jeûne pour les hommes, quand nous le voyons hautement pratiqué par les femmes? Judith, armée du jeûne, a coupé la tête du tyran Holoferne. Suzanne a trouvé dans le jeûne le moyen de confondre les faux témoins. La reine Esther s'est livrée au jeûne pour déjouer l'habileté d'un persécuteur et sauver la vie à son peuple. La sainte Ecriture nous offre ainsi de nombreux exemples des puissants effets opérés par le jeûne, comme, au contraire, elle déroule sous nos yeux les maux de toute sorte produits par la violation du jeûne. Le fils de Saül, Jonathan, ne sachant pas que son père avait prescrit un jeûne absolu, recueillit un peu de miel avec une baguette et le goûta ; or, cette violation compromit l'armée tout entière, et vengeance dut être tirée de cette faute quoique involontaire. Si donc Jonathan ne laissa pas que d'être condamné pour avoir violé, sans le savoir, le jeûne prescrit par son père, combien doivent être plus coupables ceux qui méprisent sciemment les jeûnes qui leur sont commandés?

4. Jeûnez donc, mes frères, dans la crainte que votre désobéissance ne soit regardée comme sacrilége par Notre-Seigneur Jésus-Christ qui règne dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] I Cor. vi, 13. — [2] Id. xi, 17. — [3] Ps. xvi, 14, 15.

SOIXANTE-SEPTIÈME SERMON.

SUR LE JEUNE.

(DEUXIÈME SERMON.)

—

ANALYSE. — 1. Il faut jeûner non-seulement de corps, mais d'esprit. — 2. Au jeûne, on doit joindre les œuvres de miséricorde. — 3. Quels sont les jeûnes agréables à Dieu.

1. Par l'organe d'Isaïe, l'Esprit-Saint réprimande en ces termes les hommes obstinés dans leurs imperfections : « Je ne puis sup-« porter ni vos jeûnes, ni le grand jour, dit « le Seigneur [1] ». Le jeûne approuvé par le Très-Haut ne consiste pas seulement à suspendre l'alimentation du corps, mais encore à s'abstenir de toute action mauvaise. Ayez donc soin que votre esprit ne reste point appesanti par le péché, qu'il ne se laisse point entraîner par les charmes du vice; à ce prix, vos jeûnes seront des plus agréables à Dieu. Si de longues privations ont épuisé votre corps, si vous lui avez refusé la nourriture, mais sans vous dépouiller de vos vices et en persévérant dans le péché, bien loin de plaire à Dieu, vous ne lui inspirez que de l'horreur. Vos jeûnes plairont à Dieu si vous purifiez votre conscience par des bonnes œuvres. Pourquoi torturer votre corps par la faim, si vous le flattez honteusement par le péché ? Imposez d'abord à votre cœur le jeûne du péché, et pratiquez ensuite le jeûne corporel. Le jeûne n'est autre chose que l'humiliation de l'âme. Or, quelle humiliation peut-il y avoir à se priver de nourriture et à multiplier le nombre de ses péchés ? Si donc c'est par esprit de piété que vous imposez des jeûnes à votre corps, avant tout renoncez à vos vices, éteignez le feu de vos passions, brisez l'impétuosité de vos esprits, triomphez des ardeurs de la concupiscence, étouffez les flammes de l'avarice, donnez toute l'extension possible à votre charité, et versez dans le sein des pauvres le superflu de vos richesses. Que toutes les passions du corps viennent se briser contre la force de l'âme, afin que cette âme se trouve aidée par la sainteté du corps. Quelle assurance n'aurons-nous pas alors d'obtenir tout ce que nous demandons, si notre chaste corps et notre cœur pieux se portent avec une sainte envie à l'accomplissement des devoirs de la religion ? De telles dispositions enflamment de plus en plus la piété et méritent que nos prières soient de plus en plus couronnées par une sainteté à toute épreuve.

2. En agissant autrement, lors même que vous courberiez la tête pour la couvrir de cendres, lors même que votre cou serait chargé de chaînes et que des larmes abondantes couleraient de vos yeux pour implorer la miséricorde de Dieu, tout cela serait vain pour vous. La faveur divine ne pourrait s'incliner vers vous, parce que vous auriez violé le devoir de la charité à l'égard du prochain. En effet, voici ce que nous lisons : « Le jeûne que j'ai choisi consiste-t-il à faire « qu'un homme afflige son âme pendant un « jour, qu'il donne comme un mouvement « circulaire à sa tête, et qu'il prenne le sac « et la cendre ? Ce n'est pas là ce que j'ap-« pellerai un jeûne agréable. Mais rompez « les chaînes de l'impiété ; délivrez-vous « de l'obstination au mal; renvoyez libres « ceux qui sont opprimés par la servitude, « et brisez tout ce qui charge votre cons-« cience. Rompez votre pain pour celui qui « a faim, et faites entrer dans votre maison « les pauvres et ceux qui n'ont point d'asile. « Lorsque vous verrez un homme nu, re-« vêtez-le et ne méprisez point votre propre « chair. Alors votre lumière éclatera comme

[1] Isaïe, I, 13.

« l'aurore, et vous recouvrerez bientôt votre « santé ; votre justice marchera devant vous, « et la gloire du Seigneur vous protégera. « Alors vous invoquerez le Seigneur, et il vous « exaucera ; vous crierez vers lui, et il vous « dira : Me voici [1] ». En suivant cette conduite, l'homme, même en dehors des époques du jeûne, obtient fréquemment ce qu'il désire, et dans les temps de pénitence il acquiert des titres plus abondants à la reconnaissance.

3. Tel est le jeûne que Jésus-Christ désire ; tel est le jeûne agréable au Dieu tout-puissant. Comme on le voit, ce jeûne n'est pas inspiré par le souvenir des fautes graves et nombreuses, par le désir d'acquérir la gloire temporelle, ou par la vaine cupidité d'accroître son patrimoine, mais par le sentiment religieux et par une franche et sincère dévotion. Que des œuvres vraiment pieuses viennent s'ajouter à d'aussi belles dispositions, et alors il sera impossible de déterminer les heureux fruits qui en résulteront. Le chrétien sentira que Dieu lui est propice et le favorise de son auguste présence. Accomplissez donc les œuvres de miséricorde, et vous aurez sanctifié votre jeûne. Aux pauvres affamés donnez la nourriture, et les faveurs de la sainteté engraisseront votre âme. Donnez des vêtements à celui qui est nu, et vos péchés seront couverts. Empressez-vous d'offrir l'hospitalité au voyageur, afin que Dieu vous reçoive dans son royaume, par Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui appartiennent l'honneur et la gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Isaïe, LVIII, 5-9.

SOIXANTE-HUITIÈME SERMON.

SUR LE FAUX AMI.

ANALYSE. — 1. Le faux ami est pire qu'un ennemi déclaré. — 2. Peinture du faux ami. — 3. Trahison de Judas. — 4. Comparaison entre Judas et saint Pierre. — Conclusion.

1. L'Esprit-Saint qui répartit sur toutes choses la protection, la nourriture et la conservation, daigne prévenir l'innocence contre tous les périls, dans la crainte que la simplicité imprévoyante ne soit déçue par sa simplicité même. Ecoutons l'avertissement que le Seigneur nous donne par l'organe de Salomon : « Ne vous confiez jamais à votre « ennemi [1] ». Oui, dira quelqu'un, je me renferme dans une grande prudence à l'égard de mon ennemi ; mais que dois-je faire à l'égard d'un faux ami ? Ma réponse sera celle du prophète David : « Je ne dois pas crain« dre ». Puisqu'il n'a pas craint, ne craignons pas, et disons avec lui : « Le Seigneur est « mon protecteur, je ne craindrai rien de « tout ce que l'homme pourra me faire [2] ». Vous insistez ; la malice d'un ennemi se déclare ouvertement, tandis que la cruauté d'un faux ami s'enveloppe de ténèbres ; je vois ce que je dois éviter dans un ennemi ; mais puis-je sonder le cœur d'un faux ami que j'aime ? La haine de mon ennemi m'est bien connue ; en est-il de même de la fourberie d'un faux ami ? Tout m'invite à me mettre en garde contre un ennemi ; mais je ne vois rien à soupçonner dans un faux ami. Dans un ennemi j'évite ce que je vois ; dans un faux ami comment puis-je remarquer quelque chose ? Son amitié trompeuse me jouera et s'assurera de ma crédulité. De là cette prière de David : « Arrachez-moi, Sei« gneur, à l'homme mauvais, délivrez-moi « de l'homme inique [1] ». En effet, un ennemi

[1] Eccle. XII, 10. — [2] Ps. LV, 11.

[1] Ps. CXXXIX, 2.

qui se déclare vous rendra prudent en toutes choses, tandis qu'un faux ami se couvre des apparences de la charité pour tromper en secret votre crédulité. Ne craignez pas l'iniquité d'un ennemi dont vous voyez la malice, mais mettez-vous en garde contre un faux ami. Un faux ami vous nuit d'autant plus qu'il vous prodigue davantage les caresses de l'amitié. Un ennemi se dévoile dans ses paroles; un faux ami ne se répand en témoignages d'affection que pour mieux déguiser sa cruauté. Ses trames ne peuvent être connues que de Dieu qui seul connaît les cœurs; l'homme croit voir très-souvent ce qu'il ne voit pas, tandis que Dieu découvre parfaitement ce qui pour nous est invisible. Enfin, pour mieux assurer l'accomplissement de ses coupables projets, l'homme prend soin de dire le contraire de ce qu'il pense.

2. Gardez-vous, mon ami, gardez-vous, mon frère, d'user de paroles flatteuses à l'adresse du prochain, quand vous êtes en sa présence, et de déchirer sa réputation avec une malice de vipère, lorsque vous lui aurez tourné le dos. Tremblez devant l'application qui pourrait vous être faite de ces paroles du Psalmiste : « Ils ont des lèvres rusées dans le « cœur, et c'est par le cœur qu'ils ont mal « parlé [1] ». Le démon ne peut qu'être satisfait d'une telle conduite, puisque le faux ami affiche la charité dans ses paroles, tandis que son cœur est rempli de venin. La bouche fait retentir des accents de paix, et le cœur distille secrètement la ruse. C'est de ces hommes que le Psalmiste a dit : « Ils parlent de la paix « avec leur prochain, mais le mal est dans « leur cœur [2] ». Le faux ami crie la paix, et il frappe; il caresse et il tue, parce qu'il nourrit la malice dans son cœur. Je crains le nuage qui couvre votre front, parce que je ne connais pas les pensées que vous formez dans votre cœur ; vous caressez et vous frappez; vous êtes obséquieux et homicide; votre langage respire la douceur, mais recouvre le poison. Faux ami, je crains vos flatteries, je crains votre conversation, car vous caressez par les lèvres et vous conspirez par le cœur. Votre langage est très-beau, j'en juge par mes oreilles ; mais Dieu connaît le mal que vous formez dans votre cœur ; car Dieu « sonde « les reins et les cœurs [3] ; l'homme voit sur le « visage, mais Dieu voit dans les cœurs [4] ».

[1] Ps. XI, 3. [2] Id. XXVII, 3.— [3] Jérém. XVII, 10.— [4] I Rois, XVI, 7.

3. C'est ainsi que Judas vendit Jésus-Christ en lui prodiguant ses saluts et le trahit par un baiser. Ecoutez le signal que ce traître avait donné : « Celui que j'embrasserai, c'est Jésus, « emparez-vous de lui [1] ». Sans doute la victoire suprême est restée au Dieu immortel, Jésus-Christ est ressuscité glorieux d'entre les morts; cependant le traître a pu réaliser les coupables projets qu'il avait formés, car il était impossible que, tout impuissant qu'il fût, son dessein ne se révélât dans la force armée. Dans l'exécution de son crime, il ne trouva aucun obstacle, parce que le démon, dont il était le fils, lui prêta son secours. Au milieu d'un festin il nourrit la pensée de vendre son maître; pour le pain qu'il reçut il prépara le fer, et à l'amour du Sauveur il répondit par la trahison. Jésus-Christ plein de bonté lui prodigua tous les biens, et Judas plein de méchanceté reçut ces biens d'un manière indigne; il prononça lui-même son propre jugement et sa condamnation par l'empressement cruel qu'il mit à trahir son Maître et son Dieu. Toutes ses machinations étaient parfaitement connues du Sauveur; de là cette question qu'il lui adressa : « Mon ami, dans quel but êtes- « vous venu [2] ? » Cette parole mit le comble à la perversité de Judas. Jésus l'appelle encore son ami, et le traître ose livrer son Seigneur et son Maître. Se peut-il imaginer un crime plus horrible ? Quand on porte le nom d'ami, oser commettre l'homicide avec un tel raffinement de cruauté et de barbarie! De là ces paroles de Salomon : « Il est un ami qui se tourne « vers l'inimitié [3] ». Judas, en convive cruel, prit le pain et vomit le glaive, selon cette parole du Psalmiste : « L'homme de la paix, en « qui j'avais mis mon espérance et qui man- « geait avec moi, a redoublé contre moi la per- « sécution [4] ». Il était avec les autres disciples, mais lui seul pensait à trahir son Maître; de là cette parole du Sauveur : « Celui à qui je « donnerai le pain trempé, c'est lui qui me « livrera [5] ». Il prend part au festin pour dresser ses embûches; ce qui devait lui procurer la joie devient pour lui l'occasion d'une guerre atroce. Que dire de ce baiser hypocrite qu'il offre à son Maître? N'est-il pas écrit : « Les blessures faites par un ennemi sont « préférables aux faux baisers d'un ami [6] ? » Il embrasse, et c'est à lui qu'il est dit : « Mon

[1] Matth. XXVI, 48. — [2] Ibid. 50. — [3] E[illegible] VI, 8. — [4] Ps. XL, 10. — [5] Jean, XIII, 26. — [6] Prov. XXVII, 6.

« ami, dans quel but êtes-vous venu ? »

4. Pierre blessé fut guéri, et pourtant c'est à lui qu'il fut dit : « Retire-toi de moi, « Satan [1] ». Judas est condamné par un baiser, et Pierre blessé, fut guéri. Le baiser de Judas distillait le venin de la trahison, et la faute de Pierre est lavée par ses larmes. Judas trahit son Maître en lui offrant le baiser et ne jouit pas du salaire de son crime; car il rendit l'argent aux Juifs et s'empressa d'aller se pendre, châtiment bien mérité pour un apôtre qui avait convoité le prix du sang innocent. Fuyez, fuyez promptement, faux ami ; devant un tel exemple, frémissez d'horreur. Si un mauvais disciple n'a pas épargné son Maître et son Seigneur, quelle justice pourrait-on attendre d'un faux ami ? Combien nous devons nous mettre en garde contre la fausse amitié dont la langue crie la paix, tandis que le cœur cache la ruse et la fourberie ! Contre les faux amis nous avons pour protecteur le Seigneur lui-même qui vit et règne dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Matth. vi, 10.

Traduction de M. l'abbé BURLERAUX.

DEUXIÈME SUPPLÉMENT.

PREMIÈRE SECTION. — SERMONS ÉDITÉS PAR MICHEL DENY [1]

PREMIER SERMON.

DU CIERGE PASCAL.

ANALYSE. — 1. Il attire l'attention. — 2. Le cierge est l'image du Juste et du Christ. — 3. L'abeille est l'emblème du Juste ; le rayon, des saintes Ecritures. — 4. Figure du Christ dans Samson qui met en pièces un lionceau.

1. Pour glorifier le Seigneur Dieu tout-puissant, créateur des choses visibles et des choses invisibles, j'éprouve le besoin d'être soutenu par vos prières, en sorte que je devrai bien moins à mes mérites, qu'au secours miséricordieux du Seigneur même, d'exposer, comme je l'ai entrepris, la louange et la splendide bonté du Créateur. Soyez donc attentifs, mes frères bien-aimés, afin qu'après avoir secoué de vos cœurs toutes ces pensées charnelles semblables aux ténèbres de la nuit, et allumé dans le secret de vos consciences le flambeau du Christ, vous puissiez recueillir non-seulement de l'oreille, mais aussi du cœur, tout ce qu'il plaira au Seigneur de vous présenter par mon ministère.

2. Le cierge est une lumière pour la nuit, et l'homme juste une lumière pour ce monde ténébreux. « Vous êtes la lumière du monde », a dit le Seigneur à ceux que lui-même justifie. Car on voit dans le cierge trois substances : la cire, la mèche, et la flamme. De même l'homme juste nous offre aussi trois substances : la chair, l'âme, la sagesse. La flamme éclaire, la mèche brûle, la cire se dissout. Les leçons de la sagesse occupent l'âme et triom-

(1) Parmi ces sermons il en est qui sont sûrement de saint Augustin; il en est d'autres dont on peut douter s'il faut les lui attribuer.

phent de la résistance de la chair. La flamme brûle, la mèche se consume, la cire se répand goutte à goutte; la sagesse enseigne, l'âme se repent, la chair verse des larmes. La flamme brûle en haut, la mèche se consume à l'intérieur, la cire coule à l'extérieur. C'est d'en haut qu'on prêche la sagesse, invisiblement que l'âme embrasse la pénitence, visiblement que la chair en accomplit les œuvres. Le jour, on vante la beauté d'un cierge; la nuit, on en recherche la clarté. C'est ainsi qu'il est pour nous l'image de cette colonne qui marchait devant le peuple d'Israël, dans le désert, et l'empêchait de s'égarer. Une colonne de nuée leur apparaissait, en effet, pendant le jour, et une colonne de feu pendant la nuit [1]. Or, le jour est la figure de la sécurité en cette vie, comme la nuit est la figure des tribulations. Tel est le jour dont le Prophète a dit dans ses cantiques : « C'est « le jour que le Seigneur à signalé sa misé« ricorde, et la nuit qu'il l'a chantée [2] ». Ce n'est point en venant dans cette vie charnelle que le Seigneur Jésus-Christ a manifesté sa gloire; mais cette chair lui a servi de voile pour nous apparaître, comme au désert la colonne de nuée. Mais, quand viendra la fin des siècles, qui mettra fin à toutes nos joies visibles, alors, sans aucun voile mortel, le Seigneur lui-même nous apparaîtra dans sa gloire et dans sa splendeur, comme la colonne de feu. C'est le propre d'une colonne de feu de brûler et de briller. Brûler, c'est sa puissance; briller, c'est sa gloire. Brûler, c'est juger; briller, c'est éclairer. Brûler, c'est la peine des impies; briller, c'est le bonheur des justes.

3. Mais il nous faut entrer dans les propriétés de ce cierge, dont la signification est si glorieuse. Notre main le porte, nos yeux le voient, notre cœur le contemple, et notre bouche le célèbre. La cire est l'œuvre de l'abeille, dont l'Ecriture nous parle ainsi [3] : « Va vers la fourmi, ô paresseux », et vois comme elle travaille. Combien son œuvre est sainte, puisque les rois et les sujets s'emparent de ses travaux pour entretenir leur santé. Aux yeux de tous, elle a de la grâce et de la beauté, et toute faible qu'elle soit, elle ne s'élève qu'avec sagesse. Que nous apprenez-vous, ô Christ? Que devons-nous considérer dans l'abeille? C'est un animal petit et pourvu d'ailes, parce que c'est l'humilité qui s'élève. Elle vole au moyen de deux ailes brillantes. Or, quoi de plus éclatant que la charité? Et la charité renferme deux préceptes, d'aimer Dieu et d'aimer le prochain, qui sont comme deux ailes pour nous élever au ciel. La douceur est l'œuvre de l'abeille, et la vérité est dans la bouche du juste; car le Seigneur nous dit bien haut : « Je suis la voie, la vérité et la vie [1] ». Et le Prophète nous dit à son tour : « Goûtez, et « voyez combien le Seigneur est doux [2] ». Les abeilles aiment leur reine, comme les justes aiment leur Christ. Les abeilles forment des rayons de miel, et les justes des églises. C'est sur les fleurs que celles-ci vont recueillir leur butin, de même que tous les justes s'enrichissent des beautés des saintes Ecritures, qui font connaître et honorer Dieu, et sont pour eux des prairies émaillées. Les abeilles engendrent sans souillure, de même que les justes engendrent les chrétiens par la chaste prédication de l'Evangile. C'est à ses fils, en effet, que s'adressait Paul, quand il disait : « Eussiez-vous dix mille maîtres en Jésus« Christ, que vous n'avez pas néanmoins plu« sieurs pères; car c'est moi qui vous ai en« gendrés en Jésus-Christ par l'Evangile [3] ». On distingue, dans le rayon, la cire, le miel, et le couvin. De même, dans l'Eglise, nous avons l'Ecriture, l'intelligence et l'audition. Et comme la cire renferme le miel, ainsi l'Ecriture garde l'intelligence, et de même encore que le couvin a son nid dans la cire, ainsi l'auditeur met son affection dans l'Ecriture; de même encore que les cellules de rayons contiennent déjà du couvin, sans contenir encore du miel, de même les mystères des Ecritures, avant d'arriver à l'intelligence, exigent d'abord la foi des enfants. Comme la jeune abeille, après avoir pris son essor, remplit de miel ces alvéoles de cire où elle fut nourrie, ainsi les jeunes fidèles, après avoir grandi par la foi et commencé à se diriger par les ailes de la charité, rendent plus solides ces remparts des saintes Ecritures, dont le respect les a sauvegardés, et qu'à leur tour ils environnent d'un respect plus saint. Qu'on presse des rayons, il en découle du miel que l'on recueille en des vases; ainsi la

[1] Exod. XIII, 21, et Nombres, XIV, 14. — [2] Ps. XLI, 9. — [3] C'est par une erreur de mémoire que l'auteur substitue l'abeille à la fourmi ; Prov. VI, 6.

[1] Jean, XIV, 6. — [2] Ps. XXXIII, 9. — [3] I Cor. IV, 15.

passion du Seigneur a pressuré les livres de la loi et des Prophètes, et il en a découlé cette connaissance qu'ont recueillie des cœurs spirituels. De même encore, quand on a exprimé le miel, la cire, qui n'a plus de douceur, est plus apte à recevoir l'impression des signes; de même les gouverneurs du peuple juif n'ont retenu de la loi et des Prophètes que le sabbat, la circoncision, les néoménies, les azymes, et autres cérémonies semblables, simples vestiges des figures antiques, mais sans aucune douceur de la loi, comme une cire sans miel.

4. Mais il est plus visible encore qu'un rayon, la cire, le miel et le couvin, sont la figure des Sacrements de l'Eglise et des bonnes œuvres qui la rendent féconde. Aussi, l'Ecriture, au livre des Juges, me suggère-t-elle de vous parler de ce rayon de miel qui fut trouvé dans la gueule d'un lion mort. Quand Samson, le plus fort des hommes, allait chercher une épouse, il rencontra, sur sa route, un lion, qu'il saisit et tua, comme il eût fait d'un chevreau, et la force d'un si puissant animal s'évanouit sous sa main [1]. Il continua sa route, épousa une femme, et s'en revint. Comme il revenait, il se détourna pour voir le cadavre du lion, et trouva que des abeilles avaient bâti dans sa gueule un rayon de miel. Il y a là un grand mystère; qu'il nous suffise, vu le temps qui nous presse, de vous exposer brièvement cette figure. Ecoutez donc, mes frères, autant que vous le pourrez. Que signifient, et Samson, et le lion, et le rayon de miel? C'est ce que je vous expliquerai autant que le Seigneur voudra m'inspirer. Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans tout l'éclat de sa beauté, dans la grandeur de sa puissance, est venu se choisir pour épouse l'Eglise tirée des nations comme une fille étrangère. C'est à cette Eglise que l'Apôtre adressait ces paroles: « Je vous ai fiancée à cet Epoux unique, « à Jésus-Christ, pour vous présenter à lui « comme une vierge pure [1] ». Ce lionceau, c'est le monde; tous ces hommes épris du siècle, c'est la race de Satan, c'est la foule des impies, qui, dans sa fureur, s'est portée au-devant du Seigneur, pour lui barrer le passage et empêcher le salut des fidèles par la prédication de l'Evangile. Le peuple des Gentils frémissait de rage, en effet, dans la personne de ses rois, des puissants de ce monde, et dans sa fureur qu'attisait le diable, son père, il se rua contre l'Evangile de Dieu comme un lionceau, et rugit jusqu'à ce qu'il tomba sous la main de l'homme puissant. Mais la persévérance des martyrs dans la foi, brisa cette fureur des païens et les assauts impétueux des persécuteurs. Car ce fut par ces membres, véritablement forts, que le Seigneur vainquit le monde; et maintenant que nous voyons sa fureur orgueilleuse éteinte par toute la terre, qui ne voit avec joie le lionceau étendu par terre?

[1] Juges, XIV.

[1] II Cor. XI, 2.

DEUXIÈME SERMON.

SUR LE SAMEDI SAINT (1).

ANALYSE. — 1. Dieu a tout créé par son Fils. — 2. Manifestation du Fils par l'Incarnation. — 3. Mystère de la Trinité. — 4. L'existence de l'âme humaine démontre l'existence de Dieu. — 5. Véritable connaissance de Dieu, et par là espérance de notre immortalité.

1. Nous venons d'entendre bien des leçons des saintes Ecritures; mais il nous est impossible, à nous, de vous parler aussi longuement, et à vous, d'entendre, quand même nous le

(1) Dans le manuscrit nous lisons : Sermon de saint Augustin, évêque, pour la vigile de Pâques. C'est un discours très-relevé qui nous expose la création du monde, les mystères de l'Incarnation et de la Trinité, l'existence et la nature de Dieu, ainsi que notre espérance de l'immortalité.

pourrions. Autant que Dieu nous en fera la grâce, nous voulons entretenir votre charité de ce commencement des saintes Lettres dont vous venez d'entendre la lecture : « Au com« mencement, Dieu fit le ciel et la terre [1] ». Ecoutez, et faites-vous une idée de celui qui est l'ouvrier ; mais vous faire une idée de cet ouvrier, cela vous est impossible, je le sais. Considérez donc l'œuvre, et ensuite louez l'ouvrier. « Au commencement Dieu fit le « ciel et la terre ». Voilà l'œuvre qui est devant nous, qui est sous nos yeux, et qui fait nos délices. L'œuvre se montre, l'ouvrier se cache; ce que l'on découvre est visible, ce que l'on aime est caché. Mais voir le monde et aimer Dieu, c'est aimer ce qui est bien supérieur à ce que l'on voit. Ce sont les yeux qui voient et le cœur qui aime. Donnons donc à l'âme la préférence sur les yeux ; car celui que nous aimons, bien qu'il se dérobe, est bien supérieur à son œuvre que nous voyons à découvert. Cherchons donc, s'il vous plaît, de quelle machine Dieu se servit, quand il fit un si grand ouvrage. La machine de l'ouvrier, c'est la parole du Maître qui commande. Cela vous étonne? L'œuvre est du Tout-Puissant. Si donc tu cherches quel est l'ouvrier, cet ouvrier c'est Dieu. Mais qu'a-t-il fait, dirastu ? Il a fait le ciel et la terre. Cherches-tu par quel moyen il les a faits? Il les a faits par son Verbe qu'il n'a point fait. Car ce Verbe, par qui le ciel et la terre ont été faits, n'a pas été fait lui-même. S'il eût été fait, par qui eût-il été fait? « Tout a été fait par lui [2] ». Si donc tout ce qui a été fait l'a été par le Verbe, assurément le Verbe, par qui tout a été fait, n'a pas été fait lui-même. D'ailleurs, voici ce que dit Moïse, serviteur de Dieu, qui nous raconte ses œuvres : « Au commencement, « Dieu fit le ciel et la terre». Par quel moyen? Par son Verbe. A-t-il fait aussi le Verbe? Non. Mais qu'a-t-il fait? « Au commencement était « le Verbe [3] ». Déjà était le Verbe par lequel Dieu a fait, d'où il suit qu'il a fait ce qui n'était pas encore. Nous pouvons comprendre, et avec raison, que le ciel et la terre ont été faits en cet unique Verbe. Car ils ont été faits en celui-là même par qui ils ont été faits. Tel peut être, et tel on peut comprendre ce commencement dans lequel Dieu créa le ciel et la terre. Car le Verbe est aussi cette sagesse de Dieu à qui le Prophète a dit : « Vous avez « tout fait dans votre sagesse [1] ». Si Dieu a tout fait dans sa sagesse, et que sans aucun doute le Fils unique de Dieu soit la sagesse de Dieu, ne doutons pas qu'il n'ait fait dans son Fils tout ce que nous voyons qu'il a fait par son Fils. Car ce même Fils est aussi le commencement ; et quand les Juifs l'interrogeaient en disant : Qui êtes-vous? « Le com« mencement [2] », répondit-il. Voilà donc : « Au commencement Dieu créa le ciel et la « terre ».

2. Quant au reste des créatures, s'agit-il de les séparer ou de les coordonner, ou même de les orner, ou même de créer ce qui n'était point encore dans le ciel et sur la terre ? Dieu parle, et voilà qu'elles sont faites : « Dieu dit : « Que cela soit ; et cela est [3] ». Ainsi de toutes ses œuvres. « Il a parlé, et il a été fait « ainsi ; il a commandé, et tout a été fait [4] ». Parlé en quelle langue ? Pour se faire entendre, à qui parlait-il ? N'ayons point toujours du lait pour nourriture. Elevez avec nous votre esprit jusqu'à la nourriture solide. Que nul ne se figure Dieu comme un corps, ne se le figure comme un homme, ne se le figure comme un ange, bien qu'il ait ainsi apparu à nos pères, non point dans sa substance, mais dans la créature qu'il s'assujétissait ; car autrement des yeux humains n'eussent pu voir l'invisible. Cherchons ce qu'il y a de supérieur en nous, afin d'essayer d'atteindre ce qu'il y a de supérieur à tout. Ce qu'il y a de supérieur en nous, c'est l'esprit ; ce qui est supérieur à tout, c'est Dieu. Pourquoi chercher ce qui est supérieur dans les êtres inférieurs? Elève ce qu'il y a de meilleur en toi, afin d'atteindre, si tu le peux, Celui qui est supérieur à tous. Pour moi, en effet, quand je parle, c'est à l'esprit que je m'adresse. Il est vrai que vos visages visibles, je les vois par ce corps qui me rend visible aussi ; mais au moyen de ce qui est visible pour moi, je m'adresse à ce que je ne voyais point. J'ai en moi une parole que mon cœur a conçue, et que je veux jeter dans les oreilles. Ce que mon cœur a conçu, je veux te le dire ; ce qui est en moi, je veux le porter en toi. Mais, dismoi, ce qui est invisible, comment le faire parvenir à ton esprit? Je circonviens d'abord tes oreilles, portes de ton âme en quelque sorte, et comme je ne puis te jeter la parole invisible que mon cœur a conçue, je lui donne

[1] Gen. I, 1. — [2] Jean, I, 3. — [3] Ibid. 1.

[1] Ps. CIII, 24. — [2] Jean, VIII, 25. — [3] Gen. I, sæpius. — [4] Ps. XXXII, 9.

dans le son une espèce de véhicule. La parole est imperceptible, mais le son est perceptible. Je mets l'imperceptible sur le perceptible, et j'arrive ainsi à tes oreilles; et de la sorte, la parole part de moi, arrive à toi, sans néanmoins s'éloigner de moi. Si donc il est permis de comparer ce qui est petit à ce qui est grand, ce qui est méprisable à ce qui est majestueux, ce qui est de l'homme à ce qui est de Dieu, voilà ce que Dieu lui-même a fait. Le Verbe était invisible en son Père; et, pour venir à nous, il a pris une chair qui lui a servi de véhicule, oui, pour s'abaisser jusqu'à nous, sans néanmoins s'éloigner de son Père; mais avant son incarnation, avant Adam père du genre humain, avant le ciel et la terre et tout ce qu'ils renferment : « Au commence- « ment était le Verbe, et dans ce commen- « cement Dieu a fait le ciel et la terre ».

3. Mais Dieu avait déjà fait la terre avant de l'orner, avant d'en découvrir la beauté. « Elle « était invisible, sans ordre, et les ténèbres « couvraient l'abîme ». Les ténèbres couvraient ce que n'éclairait pas la lumière; or, la lumière n'était point encore. « L'Esprit « de Dieu était porté sur les eaux »; cet ouvrier n'était point séparé du Père, et du Verbe, son Fils unique. Car, écoutons, voilà qu'on nous insinue la Trinité. Nous dire en effet : « Il fit dans le commencement », c'est nous faire comprendre l'essence du Père et du Fils, Dieu le Père, dans le Fils commencement. Reste l'Esprit-Saint pour compléter la Trinité. « L'Esprit de Dieu était porté sur « les eaux, et Dieu dit ». A qui Dieu parla-t-il? Avant toute créature, y avait-il quelqu'un pour entendre? Oui, est-il dit. Qui donc? Le Fils lui-même. Dieu parla donc à son Fils. En quelles paroles parla-t-il au Verbe? Car si le Fils était, comme nul chrétien n'en doute, le Verbe était aussi. Le Fils était le Verbe, et le Père parlait au Verbe. Des paroles s'échangeaient donc entre Dieu et son Verbe? Point du tout. Affranchissez-vous, mes frères, de tous ces obstacles d'une pensée charnelle, levez invisiblement votre intelligence jusqu'à l'invisible, que l'œil de votre esprit n'aperçoive plus aucune image corporelle. Laisse bien loin tout ce qui est visible en toi, laisse même tout ce qui n'est pas visible, car on voit ton corps, et l'on ne voit pas ton âme, qui change toutefois. Tantôt elle veut, et tantôt ne veut pas; tantôt elle fait, et tantôt ne fait pas; tantôt elle se souvient, et tantôt elle oublie; aujourd'hui en avant, et demain en arrière. Tel n'est point Dieu : non, cette nature n'est point Dieu, et l'âme n'est point une portion de la substance divine. Car tout ce qui est Dieu est le bien immuable, le bien incorruptible. Quoique Dieu soit invisible, de même que l'âme est invisible; néanmoins l'âme change, tandis que Dieu est immuable. Laisse donc bien loin tout, non-seulement tout ce qui est visible en toi, mais encore tout ce qui change en toi. Laisse-toi tout entier en t'élevant au-dessus de toi.

4. Un amant de l'invisible bonté, amant de l'invisible éternité, disait dans les soupirs et dans les gémissements de son amour : « Mes « larmes sont devenues mon pain, le jour et « la nuit, pendant que l'on me dit chaque « jour : Où est ton Dieu[1] ». Comment ses gémissements et ses larmes ne seraient-ils pas un pain pour cet amant, et ne s'en nourrirait-il pas comme d'un aliment délicieux, versant des larmes d'amour, tant qu'il ne voit point ce qu'il aime, et qu'on lui dit chaque jour : « Où est ton Dieu? » Que je dise à quelque païen : Où est ton Dieu? il me montre ses idoles. Que je brise l'idole, et il me montre une montagne, il montrera un arbre, il montrera une pierre méprisable du fleuve. Ce qu'il a tiré d'un millier de pierres, ce qu'il a placé dans un lieu honorable, ce qu'il a adoré en se prosternant, c'est là son dieu. Voilà, dit-il, en me montrant du doigt, voilà mon dieu. Si je ris d'une pierre que je puis enlever, que je brise, que j'envoie au loin avec mépris, il me montre du doigt le soleil, la lune, ou quelque étoile. Il appelle celle-ci Saturne, cette autre Mercure, une autre Jupiter, une autre Vénus. Je lui demande ce qu'il veut en dirigeant çà et là son doigt. Il me répond : Voilà quel est mon Dieu. Et parce que je vois le soleil sans le pouvoir briser, parce que je ne puis renverser les astres, ni bouleverser le ciel, alors comme supérieur à lui-même, en m'indiquant des choses visibles, qu'il me désigne du doigt, il se retourne vers moi pour me dire : « Où est ton Dieu? » Mais quand j'entends : « Où est ton Dieu », je ne puis rien montrer à ses yeux, je ne trouve qu'un esprit qui obéit en aveugle. Aux yeux qu'il a pour voir, je n'ai rien que je puisse montrer; et si j'ai quelqu'un à lui montrer, il n'a plus

[1] Ps. XLI, 4.

les yeux pour voir. Pleurons alors, et faisons-nous un pain de nos larmes. Mon Dieu est invisible, et tel qui me parle, me demande à le voir, quand il dit : « Où est ton Dieu ? » Pour moi, afin d'arriver à mon Dieu, comme l'a dit le Psalmiste : « J'ai repassé tout cela dans « mon cœur, et répandu mon âme au-dessus « de moi-même[1] ». Mon Dieu n'est pas au-dessous de mon âme, il lui est bien supérieur. Comment pourrai-je atteindre à ce qui est au-dessus de mon âme, sinon en élevant mon âme au-dessus de moi-même ? Pourtant, avec la grâce de mon Dieu, je vais essayer de répondre à cet importun, qui me demande ce qui est visible, me montre ce qui est visible, et ne fait ses délices que de ce qu'il voit. Voici bien ta question : « Où est ton Dieu ? » Je te répondrai : Toi-même, où es-tu ? Telle est ma réponse, dis-je, elle n'est pas hors de propos, du moins que je sache. Tu m'as demandé où est mon Dieu ; à mon tour je demande où est mon interrogateur. Il me dira : Me voici, je suis ici ; je suis sous tes yeux, je te parle. Et moi de lui répondre : Je cherche celui qui m'interroge. Je vois sa face, il est vrai, je vois son corps, j'entends sa voix, je vois même sa langue. Mais je cherche ce qui fixe les yeux sur moi, ce qui fait mouvoir sa langue, ce qui émet la voix, ce qui interroge par désir de savoir. Tout cela, dont je parle, c'est l'âme. Je ne prolonge donc point ma discussion avec toi ; tu me dis : Montre-moi ton Dieu. Je dis à mon tour : Montre-moi ton âme. C'est t'embarrasser, te fatiguer, l'arrêter court, que te dire : Montre-moi ton âme. Je sais bien que tu ne saurais. D'où vient cette impuissance ? De ce que ton âme est invisible. Et, toutefois, elle est en toi bien supérieure à ton corps. Mais mon Dieu est bien supérieur à ton âme. Comment donc te montrerais-je mon Dieu, puisque tu ne saurais montrer ton âme, que je te montre bien inférieure à mon Dieu ? Que si tu viens à me dire : Connais mon âme à ses œuvres ; et dès lors que je fixe les yeux pour voir, que je dresse l'oreille pour entendre, que ma langue se meut pour parler, que ma voix produit un son, cela te doit faire connaître et comprendre mon âme. Tu le vois, tu ne saurais montrer ton esprit, mais tu veux que je le reconnaisse à ses œuvres. Sans poursuivre plus loin, sans renvoyer ton infidélité à ce que tu ne comprends point ; sans même te résumer ainsi les œuvres de Dieu : Il a fait les choses invisibles et les choses visibles ; c'est-à-dire le ciel et la terre ; sans chercher tant de raisons, j'en reviens à toi. Tu as la vie assurément, tu as un corps, tu as une âme ; un corps visible, une âme invisible ; un corps qui est l'habitation, un esprit qui l'habite ; un corps qui est un véhicule, l'âme qui se sert de ce véhicule ; un corps que l'on dirige comme tout véhicule, et une âme chargée en quelque sorte de diriger le corps. Voilà les sens en évidence ; ils sont dans ton corps, comme des portes au moyen desquelles on annonce quelque chose à ton esprit qui l'habite intérieurement. Voilà tes yeux, tes oreilles, ton odorat, ton goût, ton toucher, tes membres mis en ordre. Qu'est-ce donc qui, intérieurement, te fait penser, et vivifie tout cela ? Tout cela que tu admires en toi, celui qui l'a fait, c'est mon Dieu.

5. Donc, mes frères, si j'ai pénétré jusqu'à vos intelligences, jusqu'à vos esprits qui sont intérieurs, au moyen d'un langage aussi approprié que j'ai pu, si ma parole est arrivée à celle qui habite ces maisons de boue, c'est-à-dire à l'âme dont vos corps sont la demeure, gardez-vous de juger des choses divines par celles que vous connaissez. Dieu est bien supérieur à tout, au ciel et à la terre. N'allez pas vous figurer un ouvrier composant quelque grand ouvrage, le disposant, procédant par combinaisons, le tournant et le retournant, ni un empereur assis sur un trône royal, orné, resplendissant, et créant par les ordres qu'il donne. Brisez ces idoles dans vos cœurs. Ecoutez ce qui fut dit à Moïse quand il cherchait Dieu : « Je suis Celui qui suis[1] ». Cherche quelque autre chose qui *soit*. En comparaison de Dieu, il n'y a rien qui *soit*. Ce qui *Est* véritablement, ne change en aucune partie. Ce qui est mobile et changeant, ce qui en aucun temps ne cesse de changer, a été, et sera. On ne saurait dire de cela, qu'il *Est*. Mais en Dieu il n'y a pas *été*, non plus que, il *sera*. Ce qui a été n'est plus, ce qui sera n'est point encore. Et ce qui ne vient que pour passer, dès lors qu'il sera, n'est pas encore. Méditez, si vous le pouvez, cette grande parole : « Je suis Celui qui suis ». Ne vous laissez point entraîner par vos caprices, ni par le flux de vos pensées terrestres ; arrêtez-vous à ce qui *Est*, oui, à ce qui *Est*. Où courez-vous ? Tenez

[1] Ps. XLI, 5.

[1] Exod. III, 14.

ferme, afin que vous puissiez être vous-mêmes. Mais quand sommes-nous maîtres de notre pensée fugitive, et quand pouvons-nous la fixer sur ce qui demeure éternellement? Dieu donc nous a pris en pitié, et celui qui *Est*, celui qui a dit : « Voici ce que tu diras « aux enfants d'Israël : Celui qui est m'a en-« voyé vers vous », après nous avoir donné le nom de sa substance, nous a donné le nom de sa miséricorde. Quel est le nom de sa substance? « Je suis Celui qui suis ». « Tu di-« ras aux enfants d'Israël : Celui qui est m'a « envoyé vers vous [1] ». Mais Moïse était homme, il faisait partie de tout ce qui n'est pas en comparaison de Dieu. Il était sur la terre, il était dans une chair, son âme était dans cette chair, sa nature était changeante et ployait sous le fardeau de l'humaine fragilité. Car cette parole : « Je suis Celui qui suis », comment la saisissait-il? C'est en effet par ce qui est vu des yeux, qu'il parlait à celui qu'on ne saurait voir, et Dieu, qui est caché, se servait de ce qui est visible comme d'un instrument. Car tout ce que voyait Moïse n'était pas Dieu tout entier, de même qu'en moi qui suis homme, le son qui bruit n'est pas toute ma parole. Car j'ai dans l'esprit une parole qui ne résonne point. Le son passe, la parole demeure. Donc, lorsque Dieu, qui est invisible, s'adressait à l'homme et se rendait visible par la forme qu'il daigna prendre, quand l'éternel parlait des choses du temps, l'immuable des choses fragiles; quand il disait : « Je suis Celui qui suis », et encore : « Tu « diras aux enfants d'Israël : Celui qui est m'a « envoyé vers vous »; comme si Moïse ne pouvait comprendre cette parole : « Je suis « Celui qui suis »; et : « Celui qui m'a envoyé « vers vous », ou bien si Moïse le comprenait, comme si nous autres, qui devions lire, nous ne comprenions pas. Au nom de sa substance, Dieu ajoute le nom de sa miséricorde. C'est comme s'il disait à Moïse : Cette parole : « Je « suis Celui qui suis », tu ne la comprends point, ton cœur ne s'y arrête point, tu n'es pas immuable avec moi, ton esprit n'est point sans vicissitudes. Tu as entendu que je suis, écoute ce que tu comprendras, écoute un sujet d'espérance. Et le Seigneur, parlant encore à Moïse, lui dit : « Je suis le Dieu « d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de « Jacob ». Tu ne saurais comprendre le nom de ma substance, comprends le nom de ma miséricorde : « Je suis le Dieu d'Abraham, « le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob [1] ». Mais ce que je suis en moi-même est éternel; Abraham, Isaac et Jacob, sont éternels, il est vrai, ou plutôt, non pas éternels, mais ce que je suis les a faits éternels. Enfin, ce fut par là que le Seigneur confondit les calomnies des Sadducéens, qui niaient la résurrection; il leur cita ce passage des saintes Ecritures : « Lisez « ce que le Seigneur, du milieu du buisson, « disait à Moïse : Je suis le Dieu d'Abraham, « le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob. Or, Dieu « n'est point le Dieu des morts, mais des « vivants [2] »; car tous pour lui sont vivants. Aussi le Seigneur, après avoir dit : « Je suis « Celui qui suis », n'ajoute pas : « C'est là « mon nom pour l'éternité [3] ». Il n'est personne, en effet, pour douter que ce qu'est le Seigneur, il l'est à cause de son éternité. Mais quand il a dit : « Je suis le Dieu d'Abraham, « le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob », il ajoute : « C'est là mon nom pour l'éternité ». Comme s'il disait : A quoi bon craindre la mort dans le genre humain? Pourquoi redouter de n'être plus, quand tu seras mort? « C'est là mon « nom pour l'éternité ». Je ne pourrais m'appeler éternellement « le Dieu d'Abraham, le « Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob », si Abraham, Isaac et Jacob ne vivaient éternellement. Tournons-nous vers le Seigneur, etc. [4].

[1] Exod. III, 14.

[1] Exod. III, 6. — [2] Matth. XXII, 32; Marc, XII, 26, 27. — [3] Exod. III, 15. — [4] Qu'il nous suffise d'indiquer cette formule familière à saint Augustin, et que nous trouvons à la fin de plusieurs de ses sermons. Voir tom. VI, serm. 1.

TROISIÈME SERMON.

AUX ENFANTS, SUR LE SACREMENT DE L'AUTEL (1).

ANALYSE. — 1. Éloge du sacrifice de la loi nouvelle. — 2. Ce sacrifice, c'est le Christ. — 3. Véritablement et réellement présent dans l'Eucharistie. — 4. Effets de l'Eucharistie. — 5. Conditions pour communier dignement.

1. Maintenant que vous avez pris une seconde naissance dans l'eau et dans l'Esprit-Saint, et que dès lors cette nourriture et ce breuvage sur l'autel vous apparaissent sous un nouveau jour, que vous les voyez avec une piété nouvelle ; et l'instruction que nous vous devons, et la sollicitude avec laquelle nous vous avons engendrés, pour former le Christ en vous, nous font un devoir d'enseigner à vos jeunes années ce que signifie ce sacrement si grand et si divin, ce remède si noble et si célèbre, ce sacrifice à la fois si pur et si facile, qui ne fut point offert ni dans la Jérusalem de la terre, ni dans ce tabernacle fabriqué par Moïse, ni dans ce temple bâti par Salomon, qui n'étaient que les ombres de l'avenir, mais que l'on immole de l'aurore au couchant, selon la parole des Prophètes, et que l'on offre comme une hostie de louange au Dieu qui a fait avec nous la nouvelle alliance. Ce n'est plus dans les troupeaux d'animaux que l'on choisit une hostie sanglante, ce n'est plus un chevreau ou une brebis que l'on amène à l'autel, mais aujourd'hui on offre le corps et le sang du Prêtre lui-même. Car c'est de lui que le Psalmiste a dit si longtemps auparavant : « Tu es Prêtre pour l'éternité, selon l'ordre de Melchisédech [1] ». Que Melchisédech, prêtre du Très-Haut, ait offert du pain et du vin, quand il bénit Abraham notre père, c'est ce que nous lisons dans la Genèse, et ce que nous croyons [2].

2. Jésus-Christ, donc, Notre-Seigneur, qui offrit en souffrant pour nous ce qu'en naissant il avait reçu de nous, devenu souverain Prêtre pour l'éternité, établit selon le rite que vous voyez, le sacrifice de son corps et de son sang. Son corps, en effet, percé d'une lance, laissa couler l'eau et le sang dont il effaça nos péchés. En mémoire de ce bienfait, et pour opérer votre propre salut, que Dieu lui-même opère en vous, approchez avec crainte et avec tremblement, pour participer à cette victime. Reconnaissez dans le pain ce qui fut suspendu à la croix, et dans ce calice ce qui coula de son côté. Car tous les anciens sacrifices de ce peuple de Dieu, dans leur variété, figuraient pour l'avenir cet unique sacrifice. Car il y a dans le Christ, et la brebis à cause de l'innocence et de la simplicité de l'âme, et le chevreau à cause de sa chair qui ressemble à la chair du péché ; et tout ce qui était annoncé de tant de manières, et de si différentes façons dans les sacrifices de l'Ancien Testament, vient aboutir à cet unique sacrifice, révélé dans le Nouveau Testament.

3. Recevez donc et mangez le corps du Christ, vous qui en ce même corps du Christ, êtes déjà membres du Christ. Recevez et buvez le sang du Christ. Ne vous dégagez pas de vos liens, mangez ces liens mêmes. Ne vous croyez point vils, buvez votre rançon. Comme les aliments, à mesure que vous mangez et que vous buvez, se changent en vous-mêmes, de même, par une vie obéissante et pieuse, vous vous changez au corps du Christ. En effet, aux approches de sa Passion, comme il mangeait la Pâque avec ses disciples, il prit du pain, le bénit et dit : « Ceci est mon corps « qui sera livré pour vous [1] ». De même, après avoir béni le calice, il le présenta en disant : « Ceci est mon sang de la nouvelle alliance,

[1] Ps. CIX, 4. — [2] Gen. XIV, 18.

[1] Luc, XXII, 19.

(1) Le manuscrit fol. 4, pag. 2, porte cette inscription : « Autre sermon, pour le même jour, sur les sacrements ». Ce serait, je crois, le discours dont saint Augustin parle dans son sermon CCXXVIII. Voir tom. VII, p. 219. — C'est une magnifique préparation à la communion.

« qui sera répandu pour plusieurs, en rémis- « sion de leurs péchés [1] ». Voilà ce que vous lisez dans l'Evangile, ou ce que vous entendiez, mais sans savoir que l'Eucharistie c'est le Fils de Dieu. Maintenant que vos cœurs sont purifiés, que votre conscience est sans tache, que vos corps sont lavés dans une eau pure, « approchez de Dieu, et vous serez « éclairés, et vos fronts n'auront plus à rou- « gir [2] ». Si vous recevez dignement en effet ce sacrement de la nouvelle alliance, et qui vous donne l'espérance de l'héritage éternel, si vous observez le commandement nouveau, de vous aimer les uns les autres, vous avez en vous la vie éternelle. Car vous recevez cette chair, dont celui qui est la vie a dit : « Le pain que je donnerai, c'est ma chair « pour la vie du monde » ; et encore : « Celui « qui ne mangera pas ma chair et ne boira « point mon sang, n'aura pas la vie en lui [3] ».

4. Ayant donc la vie en lui, vous serez avec lui dans une même chair. Car ce Sacrement ne relève pas le corps du Christ jusqu'à nous en exclure. L'Apôtre nous rappelle, en effet, cette prédiction des saintes Ecritures : « Ils « seront deux dans une même chair ; c'est là », dit-il, « un grand sacrement, et moi je dis en « Jésus-Christ et en l'Eglise [4] ». Et ailleurs, à propos de cette même Eucharistie, il dit encore : « Nous sommes tous un seul pain et un

[1] Matth. xxvi, 28. — [2] Ps. xxxiii, 6. — [3] Jean, vi, 52-51. — [4] Ephés. v, 32.

« seul corps [1] ». Vous commencez donc à recevoir ce que vous commencez à être, si vous ne le recevez point indignement, de manière à manger et à boire votre jugement. Car il dit aussi : « Quiconque mangera ce pain ou boira « le calice du Seigneur indignement, sera cou- « pable du corps et du sang du Seigneur. « Que l'homme donc s'éprouve lui-même, et « qu'après cela il mange de ce pain et boive « de cette coupe ; car celui qui mange et qui « boit indignement, boit et mange son juge- « ment [2] ».

5. Or, vous le recevez dignement, si vous évitez tout ferment d'une mauvaise doctrine, pour être « les azymes de sincérité et de « vérité [3] » ; ou bien, si vous gardez ce levain de la charité, « qu'une femme cacha dans « trois mesures de farine, jusqu'à ce que le « tout ait fermenté [4] ». Car, cette femme c'est la sagesse de Dieu, qui a pris dans le sein d'une Vierge une chair mortelle, qui répand son Evangile dans le monde entier qu'elle repeupla après le déluge au moyen des trois fils de Noé, lesquels paraissent ici comme les trois mesures. « Jusqu'à ce que le tout ait fermenté ». Tel est ce « tout », comme l'on dirait en grec, ὅλον ; et, en conservant le lien de la paix, vous serez selon le « tout », ou κάθολον, d'où vient le surnom de catholique.

[1] I Cor. x, 17. — [2] Id. xi, 27-29. — [3] Id. v, 8. — [4] Matth. xiii, 33.

QUATRIÈME SERMON.

SUR LA PAQUE (1).

ANALYSE. — 1. Le Christ agneau et lion.

1. Selon cette vérité qu'ont fait retentir les Apôtres, « dont l'éclat s'est répandu sur toute « la terre, et les paroles jusqu'aux derniers « rivages du monde [1], le Christ, notre Pâque, « a été immolé [2] ». C'est de lui que le Prophète

[1] Ps. xviii, 5. — [2] Rom. x, 18.

(1) On lit dans le manuscrit, fol. 5 : « Autre sermon de saint Augustin pour le même jour ».

avait dit : « Il a été conduit à la mort comme « une brebis, et comme l'agneau est sans voix « devant celui qui le tond, ainsi il n'a point « ouvert la bouche [1] ». Quel est cet homme ? Assurément celui dont il est dit ensuite : « Son « jugement a été précipité au milieu de ses hu- « miliations. Qui racontera sa génération [2] ? » C'est dans un Roi si puissant que je vois un tel exemple d'humilité. Car, celui qui n'ouvre la bouche, non plus que l'agneau devant celui qui le tond, est aussi « le lion de la tribu de « Juda [3] ». Quel est cet agneau et ce lion tout ensemble ? Agneau, il a subi la mort ; lion, il l'a donnée. Quel est cet agneau et ce lion tout ensemble ? Il est doux et fort, aimable et terrible, innocent et puissant, muet quand on le juge, frémissant quand il jugera. Quel est cet agneau et ce lion tout ensemble ? Agneau dans sa passion, lion dans sa résurrection ? Ou plutôt, ne serait-il point agneau et lion dans sa passion, agneau et lion dans sa résurrection ? Voyons l'agneau dans la passion. Nous l'avons dit tout à l'heure : « Il n'a pas ouvert sa « bouche, non plus que l'agneau qui est sans « voix devant celui qui le tond ». Voyons le lion dans cette même passion. Jacob a dit : « Tu t'es élancé dans ton repos, tu as dormi « comme le lion [4] ». Voyons l'agneau dans la résurrection. Nous lisons dans l'Apocalypse, à propos de la gloire éternelle des vierges : « Elles suivent l'agneau partout où il va [5] ». Voyons le lion dans la résurrection. L'Apocalypse nous dit encore cette parole déjà citée plus haut : « Voici que le lion de la « tribu de Juda a vaincu et peut ouvrir le « livre [6] ». Comment agneau dans la passion ? Parce qu'il a reçu la mort, sans avoir d'iniquité. Comment lion dans la passion ? Parce qu'en mourant il a tué la mort. Comment agneau dans la résurrection ? Parce qu'il possède l'innocence éternelle. Comment lion dans la résurrection ? Parce qu'il a la puissance éternelle. Quel est cet agneau et ce lion tout ensemble ? Comment demander qui est-il ? Mais si je demande ce qu'il était ? « Au « commencement, il était le Verbe ». Où était-il ? « Et le Verbe était en Dieu ». Quel était-il ? « Et le Verbe était Dieu ». Quelle était sa puissance ? « Tout a été fait par lui ». Et lui, qu'a-t-il été fait ? « Et le Verbe a été fait « chair [1] ». Comment est-il né d'un père et non d'une mère, d'une mère et non d'un père ? « Qui racontera sa génération ? » Engendré par l'un, il est coéternel à celui qui l'engendre. Il devient chair en demeurant Verbe. Il a créé tous les temps, a été créé au temps convenable ; proie de la mort, et faisant de la mort sa proie, exposé sans beauté, aux yeux des fils des hommes, sachant supporter l'infirmité, faisant ce qui est humble, dans sa grandeur, et ce qui est grand dans son humilité ; Dieu homme, et homme Dieu ; premier-né, et Créateur des premiers-nés ; unique, et auteur de toutes choses ; né de la substance du Père, et participant à la nature des fils adoptifs, Dieu de tous et serviteur d'un grand nombre. Tel est l'agneau « qui efface les « péchés du monde [2] ». Le lion qui triomphe des potentats du monde. Je demandais quel est-il ; cherchons plutôt quels sont ceux pour qui il est mort. Serait-ce pour les justes et les saints ? Ce n'est point ce que dit l'Apôtre ; mais bien : « Le Christ est mort pour les im- « pies [3] ». Non point assurément pour qu'ils demeurent dans leur impiété, mais afin que, par la mort du juste, le pécheur fût justifié et que la cédule du péché fût effacée par l'effusion d'un sang exempt de péché.

[1] Isaïe, LIII, 7. — [2] Ibid. 8. — [3] Apoc. V, 5. — [4] Gen. XLIX, 9. — [5] Apoc. XIV, 4. — [6] Id. 5.

[1] Jean, I, 1, 2, 14. — [2] Id. I, 29. — [3] Rom. V, 6.

CINQUIÈME SERMON.

ENCORE SUR LA PAQUE (1).

ANALYSE. — 1. La mort du Christ est notre espérance. — 2. La mort du Christ est volontaire. — 3. Comment le Christ est triste dans sa mort. — 4. Nécessité de l'incarnation pour notre rachat. — 5. Paroles du Rédempteur aux rachetés. — — 6. Comment comprendre que le Christ est mort pour nous. — 7. Réfutation des erreurs d'Apollinaire et d'Arius. — 8. Exhortation.

1. Nous venons d'entendre lire dans l'Evangile la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le Christ est ressuscité, donc le Christ est mort; car la résurrection est une preuve de la mort, tandis que la mort du Christ est la mort de nos craintes. Ne craignons plus de mourir, le Christ est mort pour nous. Mourons avec l'espérance de la vie éternelle, puisque le Christ est ressuscité pour que nous ressuscitions. Sa mort et sa résurrection sont pour nous un programme à suivre, une récompense promise. Le programme à suivre, c'est la passion; la récompense promise, c'est la résurrection. Le programme a été rempli par les martyrs; et nous, remplissons-le du moins, par la piété, si nous ne pouvons le faire par les souffrances. Tous ne sont point appelés à souffrir pour le Christ, à mourir pour le Christ, bien que lui-même soit mort pour nous. Bienheureux ceux qui ont fait pour le Christ ce qui était pour eux une nécessité! Mourir est une nécessité, mais mourir pour le Christ n'est point une nécessité. La mort viendra pour tous, mais non pour tous la mort pour le Christ. Ceux qui sont morts pour Jésus-Christ ont rendu en quelque sorte ce qu'il leur avait prêté. En mourant pour eux, le Seigneur leur faisait un prêt; ils l'ont acquitté en mourant pour lui. Mais comment le pauvre, dans la disette, aurait-il pu rendre, si le Seigneur, qui est riche, ne lui eût prêté? Le prêt qu'avait fait le Christ aux martyrs, il le leur a donné, afin qu'ils pussent rendre au Christ. Cette parole appartient donc aux martyrs : « Si le Seigneur « n'eût été en nous, ils nous eussent dévorés « tout vivants [1] ». Les persécuteurs, dit le Prophète, « nous eussent dévorés tout vi- « vants ». Qu'est-ce à dire, « vivants? » Sachant bien que ce serait un grand mal de renier le Christ, oui, un tel crime, nous l'aurions commis, vivants ou en pleine connaissance, et ainsi les persécuteurs « nous eussent « dévorés vivants » et non morts. Qu'est-ce à dire, « vivants? » En pleine connaissance, et non dans l'ignorance. Et par quelle force ont-ils pu ne point faire ce qu'ils étaient forcés de faire par les bourreaux? Qu'ils le disent eux-mêmes, interrogez-les. Ils répondent : « Si le Seigneur n'eût été en nous ». C'est donc lui qui leur a donné ce qu'ils devaient lui rendre. Grâces lui en soient rendues. Il est riche. C'est encore de lui qu'il est dit : « Il « s'est fait pauvre, afin de nous enrichir [2] ». Nous sommes donc enrichis de sa pauvreté, guéris par ses blessures, élevés par son humilité, vivifiés par sa mort.

2. Le martyr s'écriait : « Que rendrai-je au « Seigneur pour tous les biens dont il m'a « comblé [3]? » Ecoutez ce qui suit. Le voilà qui a regardé, qui a cherché ce qu'il rendrait au Seigneur. Et que dit-il? « Je prendrai le « calice du salut [4] ». Voilà ce que je rendrai au Seigneur : « Le calice du salut », calice du martyre, calice de la passion, calice du Christ. Tel est le calice du salut; car le Christ est notre salut. Je prendrai donc son calice et je le lui rendrai. C'est de ce calice que le Christ, avant sa passion, disait à son Père : « Mon « Père, que ce calice s'éloigne de moi, s'il est

[1] Ps. CXXIII, 1, 2. — [2] II Cor. VIII, 9. — [3] Ps. CXV, 12. — [4] Ibid. 13.

(1) On lit au manuscrit, fol. 5, pag. 2 : « Autre sermon encore de saint Augustin pour le même jour ».

« possible [1] ». Il venait pour souffrir, il venait pour mourir, la mort était en sa puissance, et, si je ne me trompe, écoutez-le lui-même : « J'ai le pouvoir de donner ma vie, et le pou« voir de la reprendre ensuite ; nul ne me « l'ôte, mais je la donne moi-même, et j'ai le « pouvoir de la reprendre [2] ». Entendez-vous son pouvoir ? « Nul ne me l'ôte ». En vain les Juifs se glorifient. Sa mort est pour eux un crime, et non une puissance. Le Christ est mort, parce qu'il l'a voulu. Lui-même a dit dans un psaume : « Je me suis endormi, j'ai « pris mon sommeil [3] ». Ils ont crié : « Cru« cifiez-le, crucifiez-le [4] », l'ont saisi, l'ont suspendu à la croix. Ils se flattent d'avoir prévalu contre lui : « J'ai dormi », dit-il, et ensuite : « J'ai pris mon sommeil » ; véritable sommeil de trois jours. Et ensuite ? « Et j'ai « ressuscité, parce que le Seigneur m'a sou« tenu ». C'est dans la forme de l'esclave qu'il dit ici : « Le Seigneur m'a soutenu [5] » ; de même qu'il dit ailleurs : « Celui qui dort ne « doit-il donc pas ressusciter [6] ? » Les Juifs se glorifient comme s'ils avaient vaincu. Mais : « Celui qui dort ne doit-il donc pas ressusci« ter ? » Ceux-ci, pour le mettre à mort, l'ont pendu à la croix, mais : « J'ai dormi », parce que j'ai donné ma vie quand j'ai voulu, et quand j'ai voulu encore, je suis ressuscité.

3. Donc, ce calice qu'il voulait éloigner de lui, c'était pour le boire qu'il était venu. Pourquoi donc, Seigneur, disiez-vous : « Mon « Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne « de moi ? » Pourquoi dire à vos disciples, quand il vous faut souffrir et mourir : « Mon « âme est triste jusqu'à la mort [7] ? » Pourquoi avec ces paroles, ces autres paroles : « J'ai le « pouvoir de rendre mon âme, et le pouvoir « de la reprendre ». D'où vient que j'entends : « Mon âme est triste jusqu'à la mort ? » Nul ne la ravit. D'où vient qu'elle est triste ? Vous avez le pouvoir de rendre votre âme. Pourquoi dire : « Mon Père, s'il est possible, que « ce calice s'éloigne de moi ? » Répondant à cette question, il te dit : O homme, cette chair que j'ai prise est la tienne ; si donc j'ai emprunté ta chair, ne puis-je aussi emprunter la parole ? Quand je dis : « J'ai le pouvoir de « rendre mon âme, et aussi le pouvoir de la « reprendre », je parle en Créateur ; et quand je dis : « Mon âme est triste jusqu'à la mort », je parle en créature, comme toi. Applaudis-moi en moi-même, et reconnais-toi en moi. En disant : « J'ai le pouvoir de donner ma vie », je suis ton soutien. En disant : « Mon âme est « triste jusqu'à la mort », je suis ton image.

4. N'avez-vous donc point lu qu'il est mort ? L'avons-nous jamais nié ? Nier sa mort, ce serait nier sa résurrection. Il est mort par cela même qu'il a voulu être homme. Il est ressuscité par cela même qu'il a daigné se faire homme, parce que nous autres hommes, nous devons et mourir et ressusciter. Est-ce donc le Verbe qui est mort en lui ? Pouvait-il souffrir ce qui « au commencement était le « Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe « était Dieu [1] ? » Que peut souffrir un tel Verbe ? Et pourtant il fallait que le Verbe mourût pour nous ; lui qui ne pouvait mourir devait mourir néanmoins. « Au commen« cement était le Verbe, et le Verbe était Dieu, « et le Verbe était en Dieu » ; où est le sang ? où est la mort ? La mort est-elle dans le Verbe ? Ce Verbe a-t-il du sang ? Mais si la mort n'est pas dans le Verbe, ni le sang dans le Verbe, où sera le prix de notre rançon ? Ce prix, n'est-ce point son sang ? Comment pourrait-il donner ce prix, s'il demeurait simplement le Verbe, si le Verbe ne prenait une chair, une chair vivant dans une âme humaine, afin que si le Verbe ne peut être mis à mort, cette chair seule qui prenait la vie en son âme fût immolée ? Car l'âme, à son tour, ne pouvait être mise à mort, elle qui, s'attachant à la divinité, devient un même esprit avec Dieu, elle dont le Seigneur a daigné se revêtir, se l'unissant bien plus que nous ne lui sommes unis par la foi dont il est écrit : « Quiconque s'unit au Seigneur est un même « esprit avec lui [2] ». Et en effet, quand nous étions dans l'infidélité, nous étions indignes de Dieu, étrangers pour lui ; mais la foi nous a réunis à lui. Or, cette âme a été créée digne de s'attacher à Dieu, quand, nouvelle et inculte, elle a été unie à la personne divine. Mais en vertu de cette union, il est arrivé que la chair à laquelle cette unité de deux esprits inégaux donnait une vie toute nouvelle, et d'un genre nouveau, a dû mourir dès que cette unification de deux esprits l'a délaissée, en se séparant d'elle pour un temps très-court. Dieu, qui est un esprit, et l'esprit humain qui est son image, sont en effet immortels.

[1] Matth. XXVI, 39. — [2] Jean X, 18. — [3] Ps. III, 6. — [4] Luc. XXIII, 21; Jean, XIX, 6. — [5] Ps. III, 6. — [6] Id. XI, 9. — [7] Matth. XXVI, 38.

[1] Jean, I, 1. — [2] I Cor. VI, 17.

5. Voici donc le langage que nous adresse Notre-Seigneur, en même temps notre Sauveur : O hommes ! j'ai fait l'homme droit, mais lui s'est perverti. Vous vous êtes éloignés de moi pour mourir en vous-mêmes. Pour moi, je viens chercher ce qui a péri. Vous éloigner de moi, dit-il, ce serait perdre la vie ; « et la vie, c'était la lumière des hommes [1] ». Voilà ce que vous avez abandonné, quand vous avez péri en Adam. « La vie était « la lumière des hommes ». Quelle vie ? « Au « commencement était le Verbe, et le Verbe « était Dieu, et le Verbe était en Dieu [2] ». La vie existait, tandis que vous étiez couchés dans votre mort. Verbe, je n'avais pas de quoi mourir ; homme, tu n'avais pas de quoi vivre. (Puisque Notre-Seigneur Jésus-Christ l'a bien voulu, je lui emprunte son langage ; car s'il a pris le mien, à combien plus forte raison puis-je prendre le sien !) Notre-Seigneur Jésus-Christ nous dit en effet, quoique sans parler, mais par le langage des choses mêmes : Je n'avais rien par où la mort pût venir, et toi, homme, rien par où tu pusses vivre. J'ai donc pris en toi de quoi mourir pour toi ; prends en moi, à ton tour, de quoi vivre avec moi. Faisons un échange ; je te donne, donne-moi. Je reçois de toi la mort, reçois de moi la vie. Sors de ton assoupissement, vois ce que je puis donner, ce que je puis recevoir. Au sommet de la gloire dans le ciel, j'ai reçu de toi l'humilité sur la terre. Quoique ton Seigneur, j'ai reçu de toi la forme de l'esclave ; je suis ta santé, et j'ai reçu de toi des blessures ; je suis ta vie, et j'ai reçu de toi la mort. Verbe, je suis devenu chair, afin de pouvoir mourir. En mon Père, je n'ai aucune chair ; j'ai pris dans ta nature, afin de te donner. (Car la Vierge Marie était de même nature que nous, c'est en elle que le Christ a pris une chair qui est la nôtre, ou la nature humaine.) J'ai donc pris en toi une chair, afin de mourir pour toi. Reçois de moi l'esprit qui vivifie, afin de vivre avec moi. Enfin, je suis mort en ce que je tiens de toi, vis en ce que tu as de moi.

6. Donc, mes frères, quand vous entendez : Il est né du Saint-Esprit et de la vierge Marie. il a souffert, a été conspué, a reçu des soufflets ; quand on vous dit : Voilà ce qu'a souffert le Christ, gardez-vous de croire que ce « Verbe qui était en Dieu au commencement », ait pu souffrir ainsi dans sa nature et dans sa substance. Mais, pouvons-nous dire que le Verbe de Dieu, le Dieu Fils unique du Père, n'a point souffert pour nous ? Il a souffert, mais dans son âme et dans sa chair passible ; il n'a pris la forme de l'esclave, qu'afin de pouvoir souffrir en son humanité. Car il avait une âme et une chair, puisqu'il venait délivrer l'homme tout entier, non plus en perdant la vie, mais en donnant sa vie. Prenons une comparaison qui vous fera mieux comprendre mes paroles. Ainsi, par exemple, quand le martyr saint Etienne, ou Phocas [1], ou tout autre, souffrit, mourut, fut enseveli, ce fut leur chair qui mourut seule, qui fut ensevelie, tandis que, pour l'âme, il n'y eut ni mort ni sépulture ; et cependant nous disons très-bien : Etienne, ou Phocas, ou tout autre, est mort pour le nom du Christ ; de même, quand le Fils unique de Dieu souffrit, mourut, fut enseveli, ce fut à sa chair seule que l'on donna la mort et la sépulture, bien que l'âme, et à plus forte raison la Divinité, n'ait pu mourir. De là vient que nous disons, en toute sûreté, que le Fils unique de Dieu, ce Dieu engendré de Dieu, est mort pour nous, et a été enseveli. De là vient que Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est l'infaillible vérité, a pu dire très-justement et sans erreur : « Ainsi « Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a « donné son Fils unique, afin que quiconque « croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait « la vie éternelle [2] ». Et l'Apôtre a dit aussi de Dieu le Père, qu'« Il n'a point épargné son « Fils unique, mais l'a livré pour nous tous [3] ». Or, voulez-vous savoir ce qu'est le Christ ? Ne voyez point seulement cette chair qui a été couchée dans le sépulcre ; ne voyez point seulement l'âme dont il a dit : « Mon âme est « triste jusqu'à la mort ». Ne voyez point seulement le Verbe, ce Verbe qui est Dieu, mais considérez que le Christ tout entier est Verbe, et âme, et chair.

7. Or, n'ôtez rien à l'âme du Christ. Les hérétiques apollinaristes ont dit que cette âme n'avait point de pensée, c'est-à-dire l'in-

[1] Jean, I, 4. — [2] Ibid. 1.

[1] Il est difficile de préciser de quel Phocas veut parler saint Augustin, de celui d'Antioche ou des deux de Sinope. Les hagiographes belges en ont disserté, avec leur soin habituel, au 14 juillet. Toutefois les monuments qu'ils ont cités n'indiquent point qu'aucun de ces trois martyrs ait été connu ou ait reçu un culte en Afrique. Néanmoins, les nautoniers d'Afrique ont pu faire connaître Phocas, ὁ θαλασσόθαυματουργός, qui fut un jardinier de Sinope.
[2] Jean, III, 16. — [3] Rom. VIII, 32.

telligence, que le Verbe lui tenait lieu d'intelligence et de pensée. Ainsi l'a dit Apollinaire. Mais, selon les Ariens, il n'eut aucune âme. Pour vous, croyez fermement que le Christ tout entier, c'est le Verbe, et une âme, et un corps. Et quand vous entendez cette parole : « Mon âme est triste jusqu'à la mort », comprenez que c'est une âme humaine, et non l'âme de la bête ; car une âme sans intelligence, est l'âme de la bête, et non l'âme de l'homme. Seul donc le Christ est le Verbe, et une âme, et une chair. Quand tu frappes un homme à coups de poings, que frappes-tu en lui? son âme ou sa chair? Avoue que c'est la chair. Et pourtant c'est l'âme qui crie : Pourquoi me frapper, pourquoi me blesser? Or, si tu disais à l'âme : Oh! qui t'a frappée? je frappe la chair, et non toi : quiconque t'entendrait parler ainsi, ne se rirait-il pas de toi, ne te prendrait-il pas pour un idiot, un insensé? De même donc, ceux qui ont fouetté la chair du Verbe de Dieu, qui l'ont souffleté, ne sauraient dire : C'est la chair que nous avons fouettée, ou souffletée, mais non le Verbe, non l'âme du Christ. Car c'est tout le Christ qu'ils ont fouetté et souffleté, le Christ qui est Verbe, et âme, et chair. Et quoiqu'ils n'aient pu mettre à mort sur la croix, ni son âme, ni sa divinité, qui est la véritable vie, dans leurs cœurs, néanmoins, dans leur volonté perverse, ils se sont fait une joie de mettre à mort le Christ tout entier. Persécuter un homme jusqu'à le tuer, c'est vouloir son extinction, comme on veut l'extinction d'une lampe que l'on brise à terre, afin qu'elle ne gêne plus le malfaiteur qui voit un obstacle dans sa lumière. C'est ce que l'on ne saurait faire complétement dans un homme, c'est-à-dire qu'on ne saurait l'éteindre complétement, puisqu'il est formé d'une substance mortelle, à la vérité, mais aussi d'une autre qui est immortelle. Rien, en effet, n'est mortel en lui que la chair. Or, le Christ, Fils unique de Dieu, pouvait d'autant moins mourir tout entier, quand les Juifs crurent le mettre à mort, qu'il est formé de trois substances, c'est-à-dire d'une qui est éternelle et divine, et de deux autres qui sont temporelles, ou humaines, mais dont l'une seulement, ou la chair, est mortelle. Quant à l'âme, et surtout à la Divinité, il était, sans aucun doute, immortel. De là vient que lui seul, par sa mort d'un moment, a pu nous racheter de notre mort éternelle, lui qui n'avait pas seulement une chair et une âme humaine, mais qui était Dieu, et âme, et chair, seul engendré de Dieu. Celui, en effet, « qui « est descendu jusque dans les lieux inférieurs « de la terre, est aussi celui qui est monté « par-dessus tous les cieux[1] ». Ce que ne pourrait faire quiconque ne serait qu'un homme.

8. Tressaillons donc en toute sécurité, livrons-nous à l'allégresse, mes frères bien-aimés, puisqu'il nous a rachetés, par sa mort, Celui qui, tout mort qu'il était, a triomphé de ses ennemis. C'est dans les bras de la mort qu'il a tué la mort elle-même, et nous a délivrés éternellement de sa puissance ; « puis, « s'élevant au ciel, il a emmené captive la « captivité elle-même », et a répandu ses dons sur les hommes, en nous envoyant l'Esprit-Saint; c'est lui qui, du sépulcre où il était couché, a pu introduire dans le ciel le larron devenu fidèle.

[1] Ephés. IV, 10.

SIXIÈME SERMON.

ENCORE SUR LE SACREMENT DE L'AUTEL AUX ENFANTS (1).

ANALYSE. — 1. Le corps du Seigneur est sur l'autel, et nous sommes ce corps. — 2. L'Eucharistie est un symbole d'unité. — 3. Exposé de la liturgie eucharistique.

1. Ce que vous voyez, mes bien-aimés, sur la table du Seigneur, c'est du pain, c'est du vin; mais qu'advienne la parole, et ce pain et ce vin sont le corps et le sang du Verbe. Car, ce même Seigneur, qui était « au commencement le Verbe, et le Verbe qui était en Dieu, « et le Verbe qui était Dieu [1] », est devenu, comme vous le savez, « le Verbe fait chair, habitant parmi nous », par cette grande miséricorde qui l'a porté à ne point mépriser ce qu'il a créé à son image; car le Verbe s'est revêtu de l'homme, c'est-à-dire d'une âme et d'une chair humaine, et il est devenu homme, tout en demeurant Dieu. Aussi, par cela même qu'il a souffert pour nous [2], il a recommandé à notre adoration, dans ce sacrement, son corps et son sang, et c'est ce qu'il nous a faits nous-mêmes, par sa grâce. Car nous sommes devenus son corps, et par sa miséricorde nous sommes ce que nous recevons [3]. Souvenez-vous que cette créature fut un jour dans les champs, comment elle sortit du sein de la terre, fut nourrie par la pluie, qui en fit un épi; comment elle fut transportée dans la grange par le travail de l'homme, puis battue, vannée, remise au grenier, retirée, moulue, pétrie, cuite, et devint enfin du pain. Souvenez-vous aussi de vous-mêmes. Un jour vous n'étiez point, et vous avez été créés, puis apportés dans la grange du maître et triturés par le travail des bœufs, c'est-à-dire des prédicateurs de l'Evangile. Quand on vous maintenait catéchumènes, on vous conservait dans le grenier. Puis, vous avez inscrit vos noms pour être broyés par les jeûnes et les exorcismes. Puis, vous êtes arrivés au baptême, on vous a pétris, ramenés à l'unité; au feu de l'Esprit-Saint vous avez dû cuire, pour devenir ainsi le pain du Seigneur.

2. Voilà ce que vous avez reçu. Et comme vous voyez l'unité dans ce qui a été fait pour vous, soyez un aussi vous-mêmes, en vous aimant les uns les autres, en vous attachant à la même foi, à la même espérance, à la même charité. En recevant ce sacrement, les hérétiques reçoivent un témoignage contre eux-mêmes, puisqu'ils cherchent la division, tandis que ce pain nous prêche l'unité. De même le vin était répandu en plusieurs raisins, et maintenant il est un. Il est un avec ses parfums dans le calice, mais seulement après la violence du pressoir. Et vous aussi, après ces jeûnes, après ces labeurs, après vous être humiliés et brisés par la douleur, vous êtes arrivés au nom du Christ, au calice du Seigneur, et voilà que c'est vous qui êtes sur cette table, vous qui êtes aussi dans le calice. Vous êtes cela conjointement avec nous; car c'est ensemble que nous sommes cela [1], et nous le buvons ensemble, parce que nous vivons ensemble [2]. Vous entendrez ce que vous entendiez hier, mais aujourd'hui on vous expose, et ce que vous avez entendu, et ce que vous avez répondu, et si vous avez gardé le silence quand on répondait, vous avez du moins appris aujourd'hui ce qu'il fallait répondre.

3. Après la salutation que vous connaissez,

[1] Jean, I, 1.
[2] C'est ici que commence le fragment dont nous venons de parler.
[3] La coupure suivante, jusqu'à ces paroles : « Souvenez-vous aussi « de vous-mêmes », ne se trouve point dans le fragment édité.

[1] On dirait mieux : nous le prenons ensemble.
[2] Ici finit le fragment.

(1) On trouve dans le manuscrit, fol. 7, cette inscription : « Du sacrement de l'autel. Sermon de saint Augustin pour le même jour. » C'est une courte instruction, semblable au sermon III, pour ceux qui reçoivent la première fois la sainte communion. Nous donnons tout entier le fragment tiré de Bède et de Florus, inséré par les bénédictins sous le titre de sermon CCXXIX. Voir tom. VII, p. 219-250.

ou : « Le Seigneur soit avec vous », vous avez entendu : « En haut les cœurs ». Or, toute la vie du vrai chrétien, c'est le cœur en haut, non plus la vie de ces chrétiens de nom seulement, mais des chrétiens en réalité et en vérité : toute leur vie, c'est le cœur en haut. Qu'est-ce à dire le cœur en haut? Espérer en Dieu et non en toi-même. Car tu es en bas, mais Dieu est en haut. Mettre en toi ton espérance, c'est avoir le cœur en bas, non plus en haut. Donc à cette parole du prêtre : « Les cœur en haut ! » répondez : « Nous les « tenons vers le Seigneur ». Travaillez à justifier cette réponse. Puisque telle est votre réponse dans l'action divine, qu'il en soit selon votre parole. Que la langue ne dise pas oui, et la conscience non ; et comme c'est un don que Dieu vous fait, d'avoir le cœur en haut, et que cela ne vient point de vos forces, de là vient qu'ensuite, quand vous avez affirmé que vos cœurs sont en haut, le prêtre continue : « Rendons grâces au Sei-« gneur notre Dieu ». Pourquoi lui rendre grâces? Parce que notre cœur est en haut, et qu'il serait à terre si le Seigneur ne l'eût soulevé. Viennent ensuite les effets produits par les saintes prières que vous allez entendre, quand, d'un mot, sont produits le corps et le sang du Christ. Otez le Verbe en effet, c'est du pain, c'est du vin ; mais avec la parole il en est tout autrement. Qu'y a-t-il alors ? Le corps du Christ, le sang du Christ. Otez la parole, c'est du pain, c'est du vin. Joignez-y la parole, et voilà un sacrement. A cela vous répondez : Amen; dire amen, c'est souscrire; car Amen signifie, en latin, cela est vrai. On dit ensuite l'oraison dominicale que vous avez déjà entendue et récitée. Mais pourquoi la réciter avant de recevoir le corps et le sang du Christ? C'est parce que si, d'après l'humaine fragilité, il nous est venu en l'esprit une pensée honteuse, si notre langue a échappé telle parole inopportune, si notre œil s'est arrêté sur une image lubrique ; si nous avons prêté l'oreille au langage de la flatterie, ou enfin si les tentations de ce monde et l'humaine fragilité nous ont fait contracter quelques fautes semblables, tout cela est effacé par l'oraison dominicale, où nous disons : « Pardonnez-nous nos « offenses[1] », c'est afin que nous puissions approcher en toute sûreté, et que nous ne mangions pas, nous ne buvions pas, pour notre jugement, ce qui nous est présenté. On dit ensuite : « Que la paix soit avec vous ». C'est un grand symbole que le baiser de paix. Donne ce baiser en ami. Garde-toi d'être Judas. Le traître Judas baisait le Christ, de la bouche, et lui dressait des embûches dans son cœur. Mais peut-être quelqu'un a-t-il de la haine contre toi, et tu ne saurais le convaincre, et tu es forcé de le tolérer. Garde-toi de lui rendre dans ton cœur le mal pour le mal. Il te hait, aime-le, et tu le baiseras en sûreté. C'est là peu de paroles, mais de grandes paroles. Loin d'en mépriser la brièveté, sachez en apprécier la valeur. D'ailleurs, il ne fallait point trop vous charger, afin que vous puissiez retenir ce que l'on vous dit.

[1] Matth. vi, 12.

SEPTIÈME SERMON.

POUR LA FÊTE DE PAQUES (1).

Analyse. — 1. Qui fait la Pâque, et comment la faire. — 2. Alleluia pour les riches, les pauvres, les affligés. — 3. Dieu agit en Père ; le Diable en marchand.

1. Chacun sait que nous célébrons les jours de la Pâque, et qu'en ces jours nous chantons Alleluia. C'est pourquoi, mes frères, il faut apporter nos soins à bien mettre dans notre esprit ce que nous célébrons extérieurement. Nous célébrons en effet la Pâque, disons-nous ; or, Pâque est un mot hébreu, que l'on traduit en latin par *transitus*, passage ; en grec c'est πάσχειν, souffrir, en latin *pascha*, *pascere*, donner à manger, ainsi on dit : J'hébergerai mes amis. Or, qu'est-ce que célébrer la Pâque, sinon passer de la mort de ses propres péchés à la vie des justes ? Ainsi un Apôtre a dit : « Nous savons que nous avons passé de la « mort à la vie, parce que nous aimons nos « frères [1] ». Qu'est-ce que faire la Pâque, sinon croire en Jésus-Christ qui a souffert sur la terre, afin de régner avec lui dans les cieux ? Qu'est-ce que faire la Pâque, sinon nourrir le Christ dans les pauvres ? Car c'est lui qui a dit, à propos des pauvres : « Quiconque aura « fait quelque bien au moindre des miens, « l'aura fait à moi-même [2] ». Le Christ est assis dans les cieux, mais il est indigent sur la terre. Là-haut, il intercède pour nous auprès de son Père, et ici-bas il demande un morceau de pain. Donc, mes seigneurs, mes frères, si nous voulons faire saintement la Pâque, passons, souffrons, faisons l'aumône. Passons du péché à la justice, souffrons pour le Christ, faisons l'aumône au Christ dans les pauvres. Asseyons-nous à d'honnêtes festins, afin de jouir du festin céleste, dans le royaume de Dieu, avec Abraham. Chantons donc au Seigneur, *Alleluia*, qui signifie en latin : louange à celui qui est. Bénissons-le, et dans l'adversité, et dans la prospérité. Point d'orgueil dans la prospérité des richesses, point d'abattement sous le fléau des revers. Chantons l'*Alleluia* avec Job qui disait : « Le Seigneur « a donné, le Seigneur a ôté ; comme il a « plu au Seigneur, ainsi il a été fait, que le « nom du Seigneur soit béni [1] ». Bénissons donc le Seigneur en tout temps ; car nous chantons un perpétuel *Alleluia*, quand, au bruit de notre langue, nous joignons le mouvement de nos membres pour opérer la justice, et quand le chant qui est dans notre bouche se reflète dans les œuvres de notre vie.

2. Ecoutez comment il est enjoint aux pauvres et aux riches de chanter l'*Alleluia*. « Or« donnez », dit l'Apôtre, « aux riches de ce « monde de n'être point orgueilleux, de n'es« pérer point dans des richesses incertaines, « mais dans le Dieu vivant, qui nous donne « avec abondance ce qui est nécessaire à « la vie, d'être riches en bonnes œuvres, « de donner de bon cœur, de faire part de « leurs biens, de se faire un trésor pour l'ave« nir, afin d'embrasser la véritable vie [2] ». Que les pauvres doivent chanter, c'est ce qu'enseigne Tobie : « Mon fils », dit-il, « sois « sans crainte au sujet de la vie pauvre que « nous menons ; mais tu auras de grandes « richesses si tu crains Dieu et si tu fais le « bien en sa présence [3] ». Membres bien-aimés du corps de Jésus-Christ, attendons notre Chef qui doit venir du ciel, et en nous joignant à lui nous demeurerons stables, en sorte que nous régnerons avec lui dans le ciel après avoir célébré sa passion sur la terre. Supportons ses châtiments, afin de nous redresser,

[1] I Jean, III, 14. — [2] Matth. XXV, 40.

[1] Job, I, 21. — [2] I Tim. VI, 17, 18. — [3] Tob. IV, 3.

(1) Dans le manuscrit, fol. 10, pag. 2, on lit : « Sermon de saint Augustin sur la fête de Pâques » . Toutefois ce discours révèle peu saint Augustin, du moins dans son entier. C'est ce que pourront constater ceux qui sont familiarisés avec le saint docteur ; car je penche plutôt à le lui refuser qu'à le lui attribuer.

parce que c'est en fils que nous traite le Seigneur. « Quel enfant », dit l'Apôtre, « n'est « point châtié de son père [1] ? » Vous soustraire aux châtiments du Seigneur, ce serait agir en bâtards et non en fils légitimes. Supportons donc la rigueur du père, pour ne pas encourir la sévérité du juge.

3. Dieu et le diable, c'est le père et le marchand [2]. Dieu comme père nous châtie, nous corrige, mais nous associe à lui ; le diable nous flatte, nous séduit, mais pour nous vendre. Notre père porte un fouet, le marchand porte un sac. Si tu te réfugies sous les ailes de celui qui châtie, tu échapperas aux ignominies du trafiquant. Vois lequel te mettra en repos, ou dans le royaume des cieux, ou dans le feu des enfers. Si tu aspires au royaume de Dieu, tu pourras te réjouir dans la liberté ; mais si tu veux le sac, tu sentiras les chaînes de la servitude ; on te liera les pieds et les mains, et l'on dira de toi : « Saisissez-le, et jetez-le dans les ténèbres « extérieures, c'est là qu'il y aura des pleurs « et des grincements de dents [1] ». Et l'on nous crie bien haut : « Que celui qui a des oreilles « entende ce que l'Esprit dit aux églises [2] ».

[1] Héb. XII, 7.
[2] On retrouve ce langage au sermon XXI, n. 1.

[1] Matth. XXII, 13. — [2] Apoc. III, 22.

HUITIÈME SERMON.

POUR L'OCTAVE DE PAQUES, AUX ENFANTS (1).

ANALYSE. — Vertu et effets du baptême, espérance qu'il renferme. — 2. Le baptême ne sert de rien en dehors de l'Eglise. — 3. Contre les schismatiques se glorifiant du baptême. — 4. Exhortation aux nouveaux baptisés.

1. C'est à vous que je m'adresse, enfants nouvellement nés, notre postérité en Jésus-Christ, jeune famille de l'Eglise, grâce du père, fécondité de la mère, germe sacré, jeune essaim, éclat de notre honneur, fruit de nos travaux, ma joie et ma couronne, ô vous tous qui demeurez fermes dans le Seigneur, c'est à vous que j'adresse ces paroles de l'Apôtre : « La nuit s'avance et le jour s'approche. Abjurez donc les œuvres de ténèbres, et revê« tez-vous des armes de la lumière. Marchez « dans la décence, comme durant le jour, et « non dans la débauche et dans les festins, « dans les impudicités et dans les dissolutions, « dans les querelles et dans les jalousies, mais « revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ, « et ne cherchez point à contenter les désirs « de la chair [1] » ; afin de revêtir ainsi dans la vie celui que vous avez revêtu dans le sacrement. « Vous tous, en effet, qui avez été bap« tisés en Jésus-Christ, vous avez revêtu le « Christ. Il n'y a plus ni Juif, ni Gentil, plus « d'esclave ni d'homme libre, plus d'homme « ni de femme ; car vous n'êtes tous qu'un « en Jésus-Christ [1] ». Telle est, en effet, la vertu du sacrement. C'est le sacrement de cette vie nouvelle, qui commence ici-bas par la rémission des péchés, qui sera complète à la résurrection des morts : « Vous êtes en« sevelis avec lui par le baptême pour la mort « du péché, afin que, comme le Christ est « ressuscité d'entre les morts, vous marchiez « aussi dans une vie nouvelle [2] ». Vous marchez maintenant par la foi, tant que dans ce corps mortel vous êtes loin du Seigneur ; mais il est pour vous une voie certaine, ce Jésus-Christ vers qui vous tendez, et qui a daigné se faire homme pour vous. Car il réserve à

[1] Rom. XIII, 12-14.

[1] Gal. III, 27, 28. — [2] Rom. VI, 4.

(1) Au fol. 11, on lit cette inscription : « Sermon de saint Augustin, évêque. » Ce discours traite du sacrement de baptême d'une manière digne de son auteur.

ceux qui le craignent une douceur ineffable qu'il offrira et qu'il perfectionnera pour ceux qui espèrent en lui, quand nous aurons en réalité ce que nous n'avons maintenant qu'en espérance. « Car nous sommes les enfants de « Dieu, mais ce que nous serons un jour ne « paraît point encore. Nous savons que, quand « il viendra dans sa gloire, nous serons sembla- « bles à lui, parce que nous le verrons tel qu'il « est [1] ». Voilà ce que lui-même nous promet encore dans l'Evangile : « Celui qui m'aime », dit-il, « garde mes commandements, et celui « qui m'aime sera aimé de mon Père, et moi « je l'aimerai, et me manifesterai à lui [2] ». Assurément ceux qui s'entretenaient avec lui le voyaient, mais dans la forme de l'esclave, dans laquelle son Père est plus grand que lui, et non dans cette forme divine, dans laquelle il est égal à son Père. Il montrait celle-là à ceux qui le craignaient, réservant celle-ci à ceux qui espéraient en lui. Il apparaissait en celle-là aux pèlerins de cette vie, appelant à celle-ci ceux qui devaient habiter avec lui. Il mettait la première sous les pieds de ceux qui marchent ici-bas, promettant la seconde à ceux qui arriveront là-haut.

2. « Ayant donc ces promesses, mes bien- « aimés, purifions-nous de toute souillure « de la chair et de l'esprit, achevant l'œuvre « de notre sanctification, dans la crainte de « Dieu [3] ». « Je vous conjure donc de marcher « dignement dans l'état auquel vous avez été « appelés, avec toute l'humilité de l'esprit, avec « douceur, vous supportant les uns les autres, « avec charité, travaillant à conserver l'unité « de l'esprit dans le lien de la paix [4] ». Tel est, en effet, l'état d'où nous avons reçu un semblable gage. Mais il en est qui ont revêtu Jésus-Christ par le sacrement seulement, et qui en sont dépouillés quant à leur foi ou bien à leurs mœurs. On trouve, en effet, chez beaucoup d'hérétiques le sacrement de baptême, et non le fruit même du salut, ni le lien de la paix : « Ils ont », dit l'Apôtre, « l'apparence de la piété, mais non les ef- « fets [5] »; ou bien marqués du signe du salut par les renégats, ou renégats eux-mêmes, et portant le signe du saint roi dans une chair abominable, ils nous disent : Si nous ne sommes pas des fidèles, pourquoi ne nous baptisez-vous point? Mais si nous sommes des fidèles, pourquoi chercher à nous ramener? comme s'ils n'avaient point lu que Simon le Magicien avait reçu le baptême, lui aussi, quand Pierre néanmoins lui dit : « Tu n'as « point de part, ni rien à prétendre dans cette « foi [1] ». D'où il est possible qu'un homme ait reçu le baptême du Christ, sans croire au Christ ou sans l'aimer, qu'il ait reçu le sacrement de la sainteté, sans avoir part à l'héritage des saints. Et, quant au signe sacramentel seulement, il ne sert de rien de recevoir le baptême du Christ, là où n'est pas l'unité du Christ. Car si un homme baptisé dans l'Eglise, vient à déserter l'Eglise, il n'aura point la sainteté de la vie, bien qu'il ait le signe sacramentel. On montre, en effet, que sa désertion ne le lui a point fait perdre, dès lors qu'on ne le lui imprime point de nouveau s'il vient à retourner. Semblable au déserteur de la milice, il n'est point dans la société légale, bien qu'il ait le signe du prince. Donner lui-même ce signe à un autre, c'est l'associer à sa peine, plutôt que l'associer à la vie. Mais que l'un retourne dans les rangs de la milice légitime, et que l'autre y vienne, le courroux du prince s'adoucit, on pardonne à l'un sa désertion, on fait bon accueil à l'autre parce qu'il arrive. En l'un et en l'autre la faute est redressée, à l'un et à l'autre on remet la peine, on donne la paix à tous deux, mais ni chez l'un ni chez l'autre on ne renouvelle point un signe déjà donné.

3. Qu'ils ne viennent donc plus nous dire : Que nous donnerez-vous si déjà nous avons le baptême? Ils savent si peu ce qu'ils disent, qu'ils ne veulent pas même lire ce que nous assure l'Ecriture sainte, que dans l'Eglise même, c'est-à-dire dans la communion des membres du Christ, beaucoup de fidèles baptisés à Samarie n'avaient pas reçu le Saint-Esprit, mais étaient demeurés avec le baptême seulement, jusqu'à ce que les Apôtres fussent venus de Jérusalem les visiter [2]; tandis qu'au contraire, Corneille, et ceux qui étaient avec lui, avaient mérité de recevoir le Saint-Esprit avant d'avoir reçu le sacrement de baptême [3]. Dieu nous enseignait ainsi qu'il y a une différence entre le signe du salut et le salut lui-même, entre l'apparence de la piété et la réalité de cette même piété. Que nous donnerez-vous, disent-ils, puisque nous avons déjà le baptême? O va-

[1] I Jean, III, 2. — [2] Jean, XIV, 21. — [3] II Cor. VII, 1. — [4] Ephés. IV, 1-3. — [5] II Tim. III, 5.

[1] Act. VIII, 21. — [2] Act. VIII. — [3] Id. X.

nité sacrilége, de prendre pour rien cette Eglise du Christ, qu'ils n'ont point, jusqu'à regarder comme rien d'avoir part à sa communion ! Que le prophète Amos leur dise : « Malheur à ceux qui n'estiment point Sion[1] ! » Que recevrai-je, nous dit-on, puisque j'ai déjà le baptême ? Tu recevras l'Eglise que tu n'as pas, tu recevras l'unité que tu n'as pas, tu recevras la paix que tu n'as point. Et si tout cela est peu à tes yeux, eh bien ! déserteur, combats contre ton empereur qui te dit : « Celui-là disperse, qui n'amasse point « avec moi[2] » ; combats contre son apôtre, et même combats contre celui qui disait par sa bouche : « Vous supportant les uns les « autres dans la charité, travaillez à conser-« ver le même esprit dans le lien de la « paix[3] ». Compte bien ce qu'il dit : le support mutuel, la charité, l'unité, l'esprit, la paix. Cet Esprit, qu'il énumère ici, et que tu n'as point, est celui qui fait toutes choses. Qui as-tu supporté, toi qui as déserté l'Eglise? Qui as-tu aimé, toi qui t'es séparé des membres du Christ? Quelle unité peux-tu trouver dans cette scission sacrilége? Quelle paix dans une rupture criminelle? Loin de nous de regarder ces biens comme rien, c'est toi qui n'es rien sans tous ces biens. En refusant de les recevoir dans l'Eglise, tu peux avoir le baptême, sans doute ; mais tout ce que tu as sans ces biens ne fera qu'aggraver ton supplice. Car le baptême du Christ, qui serait avec tous ces avantages un moyen de salut, ne sera, sans eux, que le témoignage de ton iniquité.

4. Pour vous, saints enfants, membres de l'Eglise catholique, ce n'est point un autre baptême que vous avez reçu, mais ce sont d'autres biens. Car vous l'avez reçu, non plus pour la mort, mais pour la vie ; non pour votre perte, mais pour votre salut; non pour votre condamnation, mais pour votre honneur. Car, avec ce baptême, vous avez reçu l'unité de l'esprit dans le lien de la paix, si toutefois, comme je l'espère, comme je le désire, comme je vous engage et vous supplie de faire, vous gardez intégralement ce que vous avez reçu, et même si, par vos progrès, vous arrivez à de plus hautes faveurs. C'est aujourd'hui l'octave de votre naissance. Aujourd'hui se complète en vous le signe de la foi, qui s'imprimait, chez vos ancêtres, par la circoncision de la chair, le huitième jour après la naissance. Car elle figurait le dépouillement de ce que nous avons de mortel dans ce membre humain, source de vie pour l'homme qui doit mourir. De là vient que le Seigneur lui-même, se dépouillant par la résurrection de ce que notre chair a de mortel, a soulevé du tombeau, non pas un corps étranger, mais son corps qui ne doit plus mourir, marquant ainsi du sceau de la résurrection ce jour du Seigneur, qui est le troisième, après sa passion, le huitième dans la semaine, ou le premier après le sabbat. Donc, et vous aussi, qui avez reçu le gage de l'Esprit-Saint, non pas encore en réalité, mais par une ferme espérance, puisque vous en avez reçu le sacrement, « si vous êtes « ressuscités avec le Christ, recherchez les « choses du ciel, où Jésus-Christ est assis à la « droite de Dieu ; n'ayez de goût que pour les « choses d'en haut, et non pour celles d'ici-« bas. Car vous êtes morts, et votre vie est « cachée en Dieu avec Jésus-Christ. Quand « paraîtra le Christ qui est votre vie, vous « paraîtrez avec lui dans la gloire[1] ».

[1] Amos, VI, 1. — [2] Luc, XI, 23. — [3] Ephès. IV, 3.

[1] Coloss. III, 1-4.

NEUVIÈME SERMON.

SUR LE PSAUME CXVII, ℣ 1 : LA CONFESSION (1).

Analyse. — 1. Que signifie confesser à Dieu. — 2. Comment et pourquoi doit-on se confesser à la bonté divine. — 3. Combien diffèrent la confession faite à un homme, à un juge, et la confession faite à Dieu. — 4. Exhortation à confesser nos péchés à Dieu.

1. « Confessez au Seigneur, parce qu'il est « bon, parce que sa miséricorde est éter- « nelle [1] ». L'exhortation que nous fait par la voix du Psalmiste cet Esprit-Saint, à qui nous répondons d'une voix unanime, et dans l'unanimité du cœur : Alleluia, ce que l'on traduit en latin par *Laudate Dominum* : louez le Seigneur ; cette exhortation, le même Esprit-Saint vous la fait aussi par notre voix. « Confessez au Seigneur », vous dit-il, « parce qu'il est bon, parce que sa miséri- « corde est dans les siècles ». Soit que par vos chants vous releviez ses dons, soit que vous énumériez, en gémissant, vos péchés : « Confessez au Seigneur, parce qu'il est bon, « parce que sa miséricorde est éternelle ». Car, ce n'est point seulement l'énumération, mais encore la louange de Dieu que l'on nomme confession ; car si nous faisons l'une, ce n'est point sans faire l'autre aussi. D'une part, en effet, nous accusons notre iniquité avec l'espérance de sa miséricorde, et, d'autre part, nous chantons sa miséricorde au souvenir de nos iniquités. Confessons donc au Seigneur, parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est éternelle. Il est des créatures qui paraissent mauvaises à quelques-uns, parce qu'elles offusquent les yeux de l'ignorance ; mais c'est à tort, car Dieu a fait bon tout ce qu'il a fait, « parce qu'il est bon ». Pour plusieurs encore, Dieu paraît injuste, parce que la plupart de ses fidèles passent, dans cette vie du temps, par les difficultés et les angoisses. Mais croire cela, c'est se tromper. « Car Dieu châtie », non point celui qu'il rejette, « mais celui qu'il reçoit au nombre « de ses enfants, parce que sa miséricorde est « pour les siècles [1] ».

2. « Confessons donc au Seigneur, parce « qu'il est bon, et que sa miséricorde est dans « les siècles ». Disons au Seigneur notre Dieu : « Vos œuvres sont admirables, car « vous avez fait tout avec sagesse [2]. Vos juge- « ments sont droits [3] ; c'est à cause de l'ini- « quité que vous avez châtié l'homme. J'ai « péché avant d'être humilié [4] ». Parlons ainsi dans notre confession, parce que, si le supplice de notre mortalité nous cause des douleurs, Dieu fait que ce supplice soit bon, « parce qu'il est bon lui-même ». Et si les douleurs et les travaux de cette vie nous redressent, « il ne sera point toujours indigné « contre nous, sa colère ne sera point éter- « nelle, parce que sa miséricorde est dans les « siècles [5] ». Qu'y a-t-il d'aussi bon que notre Dieu ? Les hommes blasphèment ; loin de s'humilier de leurs crimes, ils s'en glorifient, et « Dieu fait luire son soleil sur les bons et « sur les méchants, et répand sa rosée sur « les justes et sur les injustes [6] ». Qui est miséricordieux comme notre Dieu ? Les hommes persévèrent dans leurs crimes, dans leurs injustices, et il ne cesse de les appeler à la conversion. Quelle bonté peut égaler celle de notre Dieu, qui nous donne de si grandes consolations dans nos douleurs ? Quelle miséricorde est aussi grande que celle de notre Dieu, dont nous changeons la sentence à venir en nous changeant nous-mêmes ?

[1] Ps. cxvii, 1.

[1] Héb. xii, 6. — [2] Ps. ciii, 24. — [3] Tob. iii, 2. — [4] Ps. cxviii, 67. [5] Id. cii, 9. — [6] Matth. v, 45.

(1) Dans le manuscrit fol. 17, pag. 2, on lit cette inscription : « Sermon de saint Augustin, évêque ». Il traite de la confession des péchés. Possidius en parle dans son Index, chap. 9.

Confessons au Seigneur qu'il est bon, que sa miséricorde est éternelle. Toute louange n'est point une confession, mais la louange de Dieu Notre-Seigneur. S'il est bien vrai de dire : « Combien le Dieu d'Israël est bon à « ceux qui ont le cœur droit [1] », il paraît mauvais à l'homme au cœur pervers. Or, quel homme, s'il n'arrive de la perversité à la doctrine, de manière à louer en toute sincérité ce qu'il blâmait auparavant, à admirer ce qu'il méprisait, confessera au Seigneur que, depuis que lui-même est devenu droit, il trouve bon ce même Seigneur, qu'il estimait mauvais quand lui-même était pervers ? Et comme il était pervers par sa propre malice, et qu'il est redressé par la grâce de Dieu, il doit confesser en même temps « que sa « miséricorde est dans les siècles ». Nous sommes mauvais, et Dieu est bon ; c'est par lui que nous sommes bons, par nous que nous sommes mauvais. Il est bon pour nous quand nous sommes bons, et bon encore quand nous sommes mauvais. C'est nous qui sommes cruels contre nous-mêmes, lui qui est miséricordieux envers nous. Il nous appelle pour nous convertir; il attend que nous nous convertissions; il nous pardonne si nous nous convertissons, et nous couronne si nous ne le quittons point.

3. Confessons donc au Seigneur « qu'il est « bon, que sa miséricorde est pour les siè- « cles ». Toujours la confession des péchés a paru redoutable aux hommes, mais devant un homme qui est juge. Il n'arrive pas souvent que les fouets, la verge, les crocs et même le feu arrachent un aveu de la bouche ; et quelquefois les membres sont brisés par les tortures, le corps est disloqué avant que la douleur ait déterminé l'âme à faire l'aveu d'un crime. Le bourreau insiste alors, on multiplie tous les genres de tourments ; mais c'est en vain que l'on châtie les entrailles en les déchirant, quand la négation ferme la conscience. Pourquoi donc, au milieu de ces tortures, l'homme a-t-il craint de faire un aveu, sinon parce que l'on châtie d'ordinaire quiconque avoue sa faute? Se confesser devant un homme, c'est encourir

[1] Ps. LXXII, 1.

le châtiment. Se confesser devant Dieu, c'est obtenir sa délivrance. Et là, rien d'étonnant. L'homme force l'homme à confesser ce que lui-même ignore ; mais Dieu, qui nous invite à la confession, sait bien ce que nous refusons de confesser, et ne l'apprend point par notre aveu. A combien plus forte raison nous délivrera-t-il de la mort éternelle, après notre confession, lui qui épargnait la mort du temps à nos iniquités, qu'il connaissait avant notre aveu.

4. Mais, diras-tu peut-être, pourquoi Dieu exige-t-il de moi l'aveu de ce qu'il connaît déjà ? Car l'homme n'interroge un autre homme que pour connaître ce qu'il ne connaît pas. Quel est, crois-tu, le dessein de Dieu, sinon de te faire châtier ta faute par un aveu, afin de t'en délivrer lui-même par le pardon ? Comment vouloir, en effet, qu'il te pardonne ce que tu refuses de reconnaître? Ecoute, en effet, le psaume, et, avec un peu d'attention, reconnais ta parole où elle se trouve. « J'ai connu mon péché », dit un pénitent, « et je n'ai point cherché à cacher « mon crime. J'ai dit : Je confesserai contre « moi mes prévarications au Seigneur, et « vous m'avez remis l'impiété de mon « cœur [1] ». Ecoute un autre psaume : « Parce « que moi-même je reconnais mon iniquité, « et mon péché est toujours devant mes « yeux [2] ». Dès lors, ce pénitent pouvait, sans impudence, dire à Dieu : « Détournez « votre visage de mes iniquités [3] ». Le Seigneur daigne, en effet, détourner sa face des péchés d'un homme, quand cet homme ne cherche point à détourner les yeux de ses propres fautes, de manière à dire à Dieu : « Mon péché est toujours devant ma face ». Et dès lors, dire à Dieu : « Détournez votre « face de mes péchés », c'est lui demander qu'il les pardonne, et non qu'il les ignore. Si donc, ô homme, tu crains d'avouer tes fautes devant un homme qui te jugera, soit parce qu'il est inique, soit parce qu'il doit agir selon la sévérité de la loi, confesse-les en toute sincérité au Seigneur, « parce qu'il « est bon, parce que sa miséricorde est pour « le siècle ».

[1] Ps. XXXI, 5. — [2] Id. L, 5. — [3] Id. 11.

DIXIÈME SERMON.

SUR LE ℣ 1 DU PSAUME CXLIX : CHANTEZ AU SEIGNEUR UN NOUVEAU CANTIQUE (1).

—

ANALYSE. — 1. Il y a deux cantiques : l'ancien et le nouveau. — 2. Quelle est l'église des saints sur la terre. — 3. Quelle est la vraie Sion, quelle en est la condition. — 4. C'est dans le Christ que nous croyons et que nous espérons la félicité.

1. Voici les jours où l'on chante *Alleluia.* Apportez, mes frères, toute votre attention à recueillir ce qu'il plaira au Seigneur de me suggérer pour notre édification, et nourrir cette charité par laquelle il nous est bon de nous attacher à Dieu. Apportez votre attention, chantres pieux, enfants de la louange et de la gloire, du Dieu véritable et incorruptible ; car tel est l'Alleluia [1]. Louez Dieu, non-seulement de la voix, mais aussi de l'intelligence, et encore par les bonnes œuvres, et selon l'exhortation de notre psaume, chantons au Seigneur un cantique nouveau [2]. Car c'est ainsi qu'il commence : « Chantez « au Seigneur un nouveau cantique ». Au vieil homme, le vieux cantique; pour l'homme nouveau, un cantique nouveau. Le vieux cantique, c'est l'Ancien Testament, comme le Nouveau Testament est le nouveau cantique. A l'Ancien Testament, les promesses de la terre, au Nouveau Testament, les promesses du ciel. Aimer les choses de la terre, y trouver ses délices, c'est chanter le cantique nouveau; mais pour chanter le cantique nouveau, il faut aimer les choses éternelles. Il n'y a que l'amour qui soit nouveau, parce qu'il ne vieillit point et qu'il renouvelle l'âme. Aussi, mes frères, vous recommandons-nous d'aimer Dieu, ou plutôt c'est lui-même qui nous le recommande. Car c'est notre avantage que nous l'aimions, et non le sien; ne pas l'aimer est un malheur pour nous, et non pour lui. Dieu n'en sera pas moins Dieu, quand l'homme n'aurait aucun amour pour lui. De Dieu nous vient l'accroissement, lui ne nous doit pas sa grandeur ; et néanmoins il nous a aimés le premier, au point d'envoyer à la mort son Fils unique pour nous. Ainsi Celui qui nous a faits, s'est fait l'un de nous. Comment nous a-t-il faits? « Tout a été « fait par lui, et rien de ce qui est fait ne l'a « été sans lui [1] ». Comment s'est-il fait l'un de nous? « Et le Verbe s'est fait chair et a habité « parmi nous [2] ».

2. Donc, mes frères, si tout d'abord nous étions lents à l'aimer, empressons-nous du moins de lui rendre son amour. Il nous a aimés dans nos souillures, puisqu'il nous a aimés dans nos péchés. « Le Christ, en effet », comme le dit l'Apôtre, « est mort pour les « impies [3] ». Or, quand il a donné sa mort pour les impies, que peut-il réserver aux justes, sinon sa vie? Voyez enfin où et par qui ce nouveau cantique est chanté au Seigneur. Quand, en effet, le Prophète nous dit : « Chantez au Seigneur un cantique nou- « veau », il ajoute : « Louange à lui dans « l'assemblée des saints [4] ». Or, l'Eglise des saints peut-elle exister sur la terre? Car le Prophète a dit que la terre est souillée de sang, qu'elle est couverte d'adultères et d'homicides [5]. Comment peut-on comprendre qu'il puisse y avoir sur la terre une assemblée des saints? L'Apôtre nous l'enseigne quand il nous dit que nous marchons sur la terre, mais que notre conversation est dans le ciel [6]. Ainsi se fait-il que placé sur la terre, les saints forment l'Eglise du ciel. « Qu'Israël », dit le Prophète, « se « réjouisse dans celui qui l'a fait [7] ». Qu'Is-

[1] A partir de cet endroit, jusqu'aux paroles : « Parce qu'il ne « vieillit point », saint Augustin semble répéter ce qu'il a dit dans le *discours* sur le même psaume.
[2] Ps. CXLIX, 1.

[1] Jean, I, 3. — [2] Ibid. 14. — [3] Rom. V, 16. — [4] Ps. CXLIX, 1. — [5] Ezéch. IX ; Osée, IV, 2. — [6] Philipp. III, 20. — [7] Ps. CXLIX, 2.

(1) Dans le manuscrit, fol. 19, on lit cette inscription : « Sermon de saint Augustin, évêque ». Ce sermon est du temps de Pâques, et nous inspire l'amour et le désir des biens futurs.

raël donc, ou les justes et les saints, tressaillent dans le Seigneur, et que les coupables tressaillent dans les biens de cette vie. Le monde finissant, la joie des injustes finira aussi, et comme Dieu demeure, la joie des justes demeurera aussi. Si donc nous appartenons à Israël, si nous voulons être Israël, ne mettons point notre joie dans ce qui a été fait, mais bien dans celui qui a tout fait. Que notre Dieu soit notre espérance. Celui qui a tout fait est meilleur que tout. Qu'est-ce qu'Israël? Celui qui voit Dieu [1]. Comment sommes-nous Israël, si nous ne le voyons pas encore? Il y a sans doute une vision pour cette vie, et il y aura une autre vision pour l'autre vie. Ici-bas nous voyons par la foi, mais dans la vie future nous verrons en réalité. Croire, pour nous, c'est voir; aimer, c'est voir. Que voyons-nous? Dieu. Dieu lui-même, où est-il? Interroge l'apôtre saint Jean. « Dieu est charité [2] », nous dit-il. Quiconque a la charité, pouvons-nous l'envoyer bien loin pour voir Dieu? Qu'il rentre dans sa conscience, et là il trouvera Dieu. Mais si la charité n'est point en lui, Dieu n'y est pas non plus. Quiconque veut voir Dieu assis dans le ciel, doit avoir la charité, et Dieu sera en lui.

3. Mais « que les fils de Sion, à leur tour, « tressaillent dans leur roi [3] ». Il est bon de connaître quels sont ces fils. Sion signifie lieu d'observation; or, un lieu d'observation est un lieu élevé et dégagé, d'où l'on peut voir au loin ce qui arrive. Si donc, par la vertu de la loi, nous dégageons notre vie de la terre, pour l'élever bien au-dessus des vices des hommes, l'on pourra en toute vérité nous appeler Fils de Sion. Quant au roi de Sion, c'est celui-là sans doute qui s'écrie: « Pour moi, j'ai été établi par lui roi dans « Sion sur sa montagne sainte [4] ». Or Sion, qui est aussi Jérusalem, c'est la véritable Sion, la véritable Jérusalem, non celle que la guerre a fait tomber, et qui est pour nous une figure, mais la Jérusalem du ciel, « cette « Jérusalem qui est notre mère [5] »; elle qui nous a engendrés, elle qui nous a nourris, elle qui est pour nous en partie étrangère en cette vie, mais qui pour la plus grande partie demeure déjà dans le ciel. Dans cette partie qui demeure dans le ciel, elle est la félicité des anges, et en cette partie, qui achève son pèlerinage en ce monde, elle est l'espoir des justes. De l'une, il est dit: « Gloire à Dieu au « plus haut des cieux »; de l'autre, il est dit encore: « Et paix sur la terre aux hommes de « bonne volonté [1] ». Que ceux-là donc qui gémissent en cette vie, qui soupirent après la patrie, s'élancent, non des pieds du corps, mais des affections du cœur. Au lieu de chercher des navires, qu'ils prennent les ailes de la charité. Quelles sont ces deux ailes de la charité? L'amour de Dieu et l'amour du prochain. Car nous sommes en exil, dit l'Apôtre: « Tant que nous sommes dans ce corps, nous « sommes exilés loin du Seigneur [2] ». Mais il nous est venu de la patrie des lettres qui nous annoncent notre retour. Ce sont ces lettres qu'on nous lit, quand l'on récite devant nous les saintes Ecritures. Bienheureux ceux qui sont dans cette patrie! Nul souci ne les inquiète, nul péché, soit péché propre, soit péché d'autrui, ne les afflige; toute leur occupation est de louer Dieu. Ils ne labourent point, ils ne sèment point. Ce sont là des œuvres nécessaires, et il n'y a là haut nulle nécessité. Ils ne volent point et ne sont point volés. Ce sont là des œuvres d'iniquité, et il n'y a là haut nulle iniquité. Ils ne doivent ni nourrir celui qui a faim, ni vêtir celui qui est nu, ni recevoir l'étranger, ni ensevelir les morts. Ce sont là des œuvres de miséricorde, et il n'y a là nulle misère que l'on puisse prendre en pitié.

4. O vrai bonheur! croyons-nous que nous puissions en jouir? Ah! soupirons, et en soupirant, gémissons d'être ce que nous sommes et d'être où nous sommes. Où sommes-nous? Dans un monde frivole et qui passera. Qui sommes-nous? Des mortels, jetés à terre, dans l'abjection, et, comme l'a dit un saint: « de la terre et de la poussière [3] ». Mais il est tout-puissant, celui qui nous a promis l'immortalité, l'éternité. A nous considérer, qui sommes-nous? Mais à considérer Dieu, c'est le Tout-Puissant. De l'homme ne pourra-t-il faire un ange, celui qui, de rien, a fait un homme? Est-il vrai que Dieu puisse dédaigner l'homme, quand il envoie son Fils unique mourir pour lui? Considérons les marques de son amour, de ses promesses, qui nous ont valu des arrhes si considérables. Nous avons

[1] Saint Jérôme, *Quæst. Hebr. ad Genes.* XXXII, 28, nous semble dire avec plus de raison. *Prince*, ou celui qui prévaut, *avec Dieu*, ou fort contre Dieu.

[2] I Jean, IV, 8, 16. — [3] Ps. CXLIX, 2. — [4] Id. II, 6. — [5] Galat. IV, 26.

[1] Luc, II, 14. — [2] II Cor. V, 6. — [3] Gen. XVIII, 27.

pour nous la mort du Christ, le sang du Christ. Que l'humaine fragilité se redresse dès lors, et que, dans son désespoir, elle ne se détourne pas de Dieu. Celui qui nous a promis, c'est Dieu, et il est venu pour nous faire ces promesses. Il s'est montré aux hommes, et il est venu recevoir la mort, et nous promettre sa vie propre. Ainsi Dieu a voulu, par sa promesse, donner la sécurité à l'humaine fragilité, et non-seulement de vive voix, mais aussi par ses Ecritures. Il a donné sa parole à ceux qui croyaient, une caution à ceux qui doutaient; et voilà que tout est contenu dans la cédule sacrée des Ecritures. Il est venu dans cette région de notre exil, pour y recevoir ce que l'on y trouve en abondance : les opprobres, les douleurs, les affronts, la couronne d'épines, la croix, la mort. Voilà ce qu'on trouve largement ici-bas. Il est venu faire un échange, nous apportant des biens de la région d'en haut, et endurant les maux dans cette région d'ici-bas. Et toutefois, il nous a promis que nous serons un jour à l'endroit d'où il est venu, et il a dit : « Mon Père, je « veux qu'ils soient aussi où je suis moi-« même [1] ». Il nous a prévenus d'un tel amour, qu'il a été avec nous, où nous sommes, et qu'à notre tour, nous serons avec lui, où il est. Gardez donc le Christ, mes frères, gardez la foi, gardez le chemin. Que ce chemin vous conduise à ce que vous ne sauriez voir maintenant. Car, dans cette tête auguste, nous a été montré ce que peuvent espérer les membres. Dans ce fondement, nous avons pu voir l'édifice qu'élève notre foi et que doit parachever notre espérance.

[1] Jean, XVII, 24.

ONZIÈME SERMON.

POUR LA NAISSANCE DE SAINT JEAN-BAPTISTE (1).

ANALYSE. — 1. Qui a préparé une lumière, pour qui et quelle lumière. — 2. Modestie de Jean-Baptiste. — 3. Dignité de Jean-Baptiste. — 4. Mystère de la Trinité, coéternité du Père et du Fils. — 5. La Trinité se manifeste au baptême du Christ. — 6. Quels sont les ennemis occultes du Christ. — 7. Quels sont les ennemis déclarés du Christ. — 8. Récapitulation et exhortation.

1. Nous tenons à votre charité, et dans la maison de Dieu, le langage du psaume que l'on vient de chanter. Quel est celui qui dit : « J'ai préparé une lampe à mon Christ ; je « couvrirai ses ennemis de confusion, et sur « lui éclatera la gloire de ma sainteté [1] ? » Quelle est aussi cette lampe préparée à son Christ, et quels sont les ennemis du Christ que, par cette lampe, il doit couvrir de confusion ; quelle est la sainteté de celui qui a préparé cette lampe à son Christ, laquelle doit éclater par ce même Christ ? Ce qui est manifeste, ce que l'on voit clairement, dans toutes ces paroles, c'est que le Prophète dit ici : « A mon Christ ». Or, il est impossible de n'entendre pas ici le Christ notre Seigneur et Sauveur ; et, en sondant, avec le secours de Dieu, la profondeur de cette parole, nous la mettons dans la bouche de Dieu le Père. Le Père donc, ou la personne de Dieu le Père, dit par la bouche du Prophète : « J'ai préparé « une lampe à mon Christ ». Or, il est inutile de dire longuement à des chrétiens que le Christ de Dieu est aussi le Fils de Dieu. Après avoir découvert la personne de l'inter-

[1] Ps. CXXXI, 17, 18.

(1) On lit dans le manuscrit, fol. 26 : « Sermon de saint Augustin, évêque, sur la fête du bienheureux Jean-Baptiste ». — C'est un traité sublime de la Trinité, remarqué par Possidius dans l'*Indic. Opp. c.* 8, sous ce titre : Sur ce verset du psaume CXXXI : *J'ai préparé une lampe à mon Christ.*

locuteur, voyons quelle est cette lampe que Dieu le Père a préparée à son Fils. Le Seigneur lui-même a dit de Jean-Baptiste : « Celui-là était une lampe ardente et brillante, et pour un peu de temps vous avez « voulu vous réjouir à sa lumière [1] ». Il appelle donc Jean-Baptiste une lampe allumée à la source de la lumière, pour rendre témoignage à la vérité. Tel était donc l'aveuglement des hommes, tel était pour eux la faiblesse de l'œil intérieur, qu'il leur fallut une lampe pour chercher le soleil de justice. Qu'un homme ait pur l'œil du cœur, il le verra intérieurement et ne cherchera point une lampe qui lui rende témoignage. Après avoir dit, en effet, de cette lampe : « Pour un « peu de temps, vous avez voulu vous réjouir « à sa clarté », le Sauveur ajoute : « Pour « moi, j'ai un témoignage plus grand que « celui de Jean [2] ». C'est donc pour les infirmes qui sont dans les ténèbres qu'on allume cette lampe, et comment l'allumer ? Le Père, en parlant de Jean, dit à son Fils : « Voilà que j'envoie devant vous mon ange, « qui préparera la voie devant votre face [3] ». C'est ainsi qu'il prépare une lampe à son Christ.

2. Comment, par cette lumière, a-t-il couvert ses ennemis de confusion ? Mais tout d'abord, voyez, comme nous l'avons dit, que cette lampe est allumée au foyer de la lumière. Saint Jean lui-même rend ce témoignage : « Pour nous, c'est de sa plénitude « que nous avons reçu [4] ». Or, telle était la suréminence de Jean, qu'on ne le regardait pas seulement comme envoyé devant le Christ, mais comme le Christ lui-même. Dès lors, si la lampe eût été éteinte et enfumée par les ténèbres de l'orgueil, quand les Juifs lui envoyèrent une députation et lui demandèrent : « Qui êtes-vous [5] ? Etes-vous le Christ ? « ou Elie ? ou le Prophète ? » il eût répondu : Je le suis. Belle occasion de jactance pour lui, puisque l'erreur des hommes lui déférait les honneurs divins. Lui-même cherchait-il à persuader ce que ses interrogateurs lui demandaient les premiers? Mais il est un humble envoyé qui va préparer la voie au Très-Haut. De là vient qu'il est l'ami de l'Epoux, parce qu'il est le serviteur qui connaît son maître. Et il dit : « Je suis la voix de celui qui crie « au désert : Préparez les voies au Seigneur, « rendez droits ses sentiers [1] ». Je ne suis ni le Christ, ni Elie, ni le Prophète. Et eux : « Qui donc êtes-vous ? » Et que leur répondit-il ? « Je suis la voix de celui qui crie dans « le désert : Préparez la voie du Seigneur ». Déjà Isaïe avait fait cette prédiction [2] ; et l'on voit ici de qui il veut parler. Vous avez lu, nous dit-il, ces paroles dans le prophète Isaïe, et peut-être ne saviez-vous de qui il parlait. Or, c'est de moi qu'il parlait ainsi. Combien il s'abaisse, celui qui, tout à l'heure, était élevé au point qu'on le prenait pour le Christ ! oui, voyez combien il s'abaisse ! « Pour moi », dit-il, « je vous baptise dans l'eau, mais celui « qui vient après moi est plus grand que « moi [3] ». Il pourrait être proclamé un peu plus grand que lui [4]. Jean le proclame absolument plus grand que lui. Mais, dites-nous, de combien est-il plus grand ? « Je ne suis pas digne « de dénouer les cordons de ses souliers [5] », nous dit-il.

3. Voyez déjà, dans les plans divins, pourquoi Jean est envoyé avant le Christ. Voyez combien il est inférieur, et combien, de son aveu, le Christ est plus grand, puisqu'il se dit indigne de dénouer les cordons de ses souliers. Combien est grand celui qui se dit indigne de dénouer les cordons de ses souliers? Quelle est sa grandeur ? Où la chercher ? Si nous le demandons à Jean, nous ne le saurons point ; il s'humilie, ne dit rien de lui-même, ni selon la vérité, ni par jactance. Quelle est donc la grandeur de Jean qui n'est pas digne de dénouer les cordons des souliers de celui que l'on regarde comme un homme; qui nous l'apprendra ? Interrogeons le Seigneur lui-même, et disons-lui : Seigneur, voilà que Jean vous a rendu témoignage; et telle était sa grandeur parmi les hommes, qu'on le prenait pour le Christ et qu'on lui demandait qui il était, et il répondait qu'il n'était point le Christ, qu'un autre viendrait plus grand que lui, et tellement plus grand, qu'il n'était pas digne de lui délier les cordons de ses souliers. Il a parlé de vos clartés supérieures comme une lampe fidèle. Voilà ce que Jean a dit de vous. Voyons, quel est celui qui a ainsi parlé de vous, combien est grand celui qui s'est ainsi humilié devant

[1] Jean, V, 35. — [2] Ibid. 36. — [3] Malach. III, 1 ; Matth. XI, 10.— [4] Jean, I, 16. — [5] Ibid. 19.

[1] Matth. III, 3. — [2] Isaïe, XL, 3.
[3] L'éditeur avoue que cette phrase est difficile à comprendre.
[4] Luc, III, 26. — [5] Ibid.

vous, et qui a proclamé en vous une si grande supériorité sur lui-même. Quel est-il ? Voilà ce qu'il a dit de vous. Mais vous, parlez-nous de lui. Ecoutez ce que le Seigneur nous dit à propos de Jean : « Parmi ceux qui sont nés « des femmes, nul n'est plus grand que Jean-« Baptiste [1] ». Et que dit-il encore ? « Mais « celui qui est moindre, est plus grand « que lui dans le royaume des cieux [2] ». Ici, le Seigneur se désigne lui-même ; car Dieu ne se montre point quand il proclame sa grandeur. Qu'est-ce à dire : « Celui qui « est moindre ? » Celui qui vient après par l'âge, est le premier par la majesté. Car Notre-Seigneur Jésus-Christ est né après Jean, mais en ce qu'il s'est fait pour nous, et non en ce qu'il nous a faits. Ecoute le Père proclamer que celui qui est né après Jean, « il l'a engendré », non plus avant Jean, non plus avant David, non plus avant Abraham, mais, « avant l'aurore [3] ». Si donc, par condescendance pour notre faiblesse, la lampe a précédé le plein jour, et si l'on a cru que la lampe était la lumière, combien plus devons-nous croire à la lumière qui nous dit de la lampe, que « nul d'entre les fils des femmes « n'est plus grand que Jean-Baptiste ? » Quand donc cet homme qui n'avait point de supérieur parmi les hommes, se reconnaît indigne de dénouer les cordons des souliers d'un autre, quel est cet autre, pour qu'il ne se croie pas digne de dénouer les cordons de ses souliers, celui-là même qui n'a point de supérieur ? Si Jean est tellement grand que nul homme n'était plus grand que lui, quiconque est plus grand que lui, n'est déjà plus un homme. Or, il est bien juste que la sainteté de Dieu s'épanouisse sur celui qui est plus qu'un homme, et qui s'est fait homme à cause des hommes.

4. C'est en effet sur lui que le Saint-Esprit est descendu en forme de colombe : la fleur de la sainteté, sous l'image de la colombe, sous une forme simple et innocente, s'est montrée pleinement à Jean, accomplissant cet oracle : « Et sur lui s'épanouit la fleur de « ma sainteté. Pour moi », dit-il, « je ne le con-« naissais pas, mais celui qui m'a envoyé « baptiser dans l'eau m'a dit : Celui sur qui « tu verras l'Esprit descendre et se reposer, « c'est celui-là qui baptise dans le Saint-Esprit. « Et moi », poursuit-il, « je l'ai vu et je rends « ce témoignage que c'est l'élu de Dieu [1] ». De qui rend-il ce témoignage ? De celui sur lequel il a vu fleurir la sainteté du Père. D'où a-t-il vu descendre l'Esprit-Saint ? car jamais le Saint-Esprit n'a été séparé du Fils, non plus que le Fils du Saint-Esprit, ni le Fils du Père, ou le Père du Fils, ou le Saint-Esprit du Fils ou du Père. Ni le Père n'est venu quelque temps avant le Fils, ni le Fils quelque temps après le Père ; car le temps n'est point en eux. Le Père, le Fils, le Saint-Esprit sont un même Dieu qui a créé le temps. Il n'y a donc point lieu de dire : Le Père est le premier, le Fils le second. D'où vient le Père, de là aussi vient le Fils. Mais, diras-tu, d'où vient le Père ? Te voilà par la pensée bien au-dessus de la terre, et du ciel, et des anges, des choses visibles et des choses invisibles, bien au-dessus de tout ce qui est créé, et tu demandes : Où commence le Père ? Ce langage ne convient pas à ce qui est éternel. Ne demande point l'origine, si ce n'est pour ce qui commence. Ne t'enquiers point d'où vient ce qui est le commencement de tout ce qui commence, et qui n'a son commencement en rien, puisqu'il n'a point commencé. Or, comme le Père n'a point commencé, le Fils n'a point commencé non plus, mais le Fils est la splendeur du Père. Ainsi la clarté du feu vient d'où vient aussi le feu et la splendeur du Père vient d'où vient le Père. Or, d'où vient le Père ? de l'éternité et pour l'éternité. De même la splendeur du Père vient de l'éternité pour l'éternité, et néanmoins, comme il est sa splendeur, son Fils, bien qu'il n'ait pas commencé dans le temps, il est engendré par le Père. Qui comprendra ces choses ? Purifie ton cœur, secoue la poussière, efface toute souillure. Apportons nos soins à guérir tout ce qui trouble notre œil intérieur, et alors nous apparaîtra ce que l'on nous enseigne et ce que l'on croit avant de le voir.

5. Nous croyons, néanmoins, mes frères. Que croyons-nous ? Que le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne se devancent nullement par le temps. Et toutefois, quoique le Père, le Fils et l'Esprit-Saint ne se devancent par aucun temps,

[1] Matth. XI, 11.
[2] L'éditeur trouve que la ponctuation du saint docteur est meilleure ici que dans les exemplaires grecs et latins, qui disent ici et dans saint Luc, VII, 28 : *Qui autem minor est in regno cœlorum, major est illo*. Quel serait ce moindre du royaume des cieux, plus grand que Jean-Baptiste ?
[3] Ps. CIX, 3.

[1] Jean, I, 33, 34.

je ne saurais certainement nommer le Père, le Fils et l'Esprit-Saint, sans que ces noms soient dans le temps et au pouvoir du temps. Il n'y a ni priorité dans le Père ni postériorité dans le Fils, et pourtant je n'ai pu les prononcer que l'un après l'autre, en donnant son temps à chaque syllabe, et la seconde syllabe n'a pu se faire entendre que la première ne fût passée. En nommant ce qui est au-dessus du temps, chaque syllabe a demandé un temps précis. C'est donc ainsi, mes frères, que toute la Trinité s'est montrée dans le fleuve, alors que Jean baptisait Notre-Seigneur, et que cette Trinité se révélait d'une manière sensible à notre chair. Jésus, en effet, fut baptisé, il sortit de l'eau et une voix vint du ciel : « Celui-ci est mon Fils bien-« aimé, en qui j'ai mis mes complaisances [1] ». Le Fils se révéla dans l'homme, le Saint-Esprit dans la colombe, et le Père dans la voix. Une chose visible se montre visiblement, si tant est qu'on puisse appeler chose ce qui est plutôt la cause de toute chose, si tant est encore qu'elle soit cause. Que disons-nous, en effet, quand nous parlons de Dieu? Et pourtant nous parlons de lui, et il permet notre langage, lui qui n'est pas comme nous pouvons l'imaginer. Mais, par condescendance pour les hommes, le voilà qui apparaît sous la forme de colombe, et ainsi s'accomplit cet oracle : « Sur lui s'épanouira la fleur de ma « sainteté ».« Fleurira », est-il dit : apparaîtra visiblement. Rien, dans un arbre, n'est aussi visible que la fleur, rien de plus apparent. Courage maintenant, nous voici arrivé aux dernières paroles de notre psaume : « Sur « lui s'épanouira la fleur de ma sainteté [2] ». Toutefois il me souvient que j'ai omis de dire quels sont ces ennemis que la lampe a couverts de confusion.

6. « J'ai préparé une lampe à mon Christ». Quelle lampe? Jean. C'est le Père qui parle ainsi du Fils. Interrogeons le Fils lui-même. « C'était une lampe ardente et brillante. Je « revêtirai ses ennemis de confusion ». Or, quels sont les ennemis déclarés du Christ, sinon les Juifs? Car le Christ a aussi des ennemis occultes. Tous ceux qui vivent dans l'iniquité, dans l'impiété, sont ennemis du Christ, bien qu'ils soient marqués de son nom et appelés chrétiens. C'est à eux qu'il sera dit : « Je ne vous connais point », et eux répondront : « Seigneur, n'avons-nous pas bu « et mangé en votre nom, et en votre nom « encore fait beaucoup de prodiges [1] ? » Qu'avons-nous mangé et bu en votre nom? Car ils n'attachaient pas un bien grand prix à leur nourriture, et ils prétendaient, par là, appartenir au Christ. Il est un aliment que l'on boit et que l'on mange, et qui est le Christ. Or, les ennemis du Christ le mangent et le boivent. Les fidèles connaissent l'Agneau sans tache dont ils se nourrissent, et puissent-ils s'en nourrir de manière à ne mériter aucun châtiment! Car l'Apôtre l'a dit : « Qui-« conque mange et boit indignement, mange « et boit son propre jugement [2] ». Ils sont donc ennemis du Christ, ceux qui préfèrent la vie d'iniquité à la vie qu'ils lui doivent, et qui redoutent son avénement quand on leur dit qu'il viendra juger les vivants et les morts. S'ils le pouvaient, ils l'empêcheraient de venir; et comme ils n'ont pu l'empêcher de venir, ils lui interdiraient le retour. Les Juifs ont déjà prétendu l'empêcher de revenir. Le Fils fut envoyé aux mauvais colons, à ces locataires perfides qui ne voulaient point payer le loyer, à ceux qui lapidaient les serviteurs qu'on leur envoyait. Alors le Père de famille, le Maître de la vigne se dit : « J'enverrai mon Fils, peut-être le « respecteront-ils ? » Mais eux songèrent et se dirent : « Voici l'héritier; allons, tuons-le, « afin que l'héritage soit à nous. [3] » Impuissants à l'empêcher de venir de la part de son Père, ils voulurent lui interdire le retour à son Père. Mais à qui se prenaient-ils? Ils voyaient un homme mortel, qu'ils méprisaient; mais ils ne purent en lui tuer que la mort. La mort du Christ fut la mort de la mort elle-même. Pour lui, il est ressuscité et s'est élevé avec son Père, pour en revenir. Pourquoi craignez-vous? Aimez, et vous serez en sûreté. Ne disons-nous pas dans nos prières : « Que votre règne arrive [4] ? » Nous prions donc, mes frères, et nous craignons d'être exaucés?

7. Mais ceux-là, comme nous l'avons dit, sont des ennemis occultes. Parlons de ces ennemis déclarés qui ont eu pour lui une haine ouverte, qui ont sévi contre lui, l'ont saisi, flagellé, insulté, crucifié, mis à mort, gardé dans le sépulcre. Voyons comment

[1] Matth. III, 17. — [2] Ps. CXXXI, 18.

[1] Luc, XIII, 26 ; Matth. VII, 22, 23. — [2] I Cor. XI, 29. — [3] Luc, XX, 13, 14. — [4] Matth. VI, 10.

cette lampe les a couverts de confusion. Quand ces mêmes ennemis virent que le Seigneur faisait des miracles, « Dis-nous », lui demandèrent-ils, « par quelle autorité tu fais « ces choses [1] ». Ils le questionnaient avec une intention hostile, afin de le saisir comme blasphémateur, s'il disait que c'est par sa propre autorité. Mais il agit comme il l'avait fait à propos de la pièce de monnaie, quand ils voulaient le calomnier. Si, d'une part, il répondait : Payez le tribut à César, ce qui eût été avilir la nation juive, en la déclarant assujétie et tributaire ; que si, d'autre part, il disait : Ne payez point le tribut, ils devaient l'accuser, devant les amis et les ministres de César, comme empêchant de payer le tribut. Or, le Sauveur : « Montrez-moi », dit-il, « une « pièce de monnaie ; de qui sont cette image et « cette inscription ? De César », répondirent-ils. « Rendez donc à César ce qui est à César, « et à Dieu ce qui est à Dieu [2] ». C'était dire : Si César recherche son image sur une pièce de monnaie, Dieu ne cherche-t-il point son image dans l'homme ? De même, en cette occasion, ces calomniateurs « parlèrent en un « cœur et en un cœur [3] ». Ils n'eussent parlé qu'en un seul cœur, si, dans leur langage, ils n'eussent eu un cœur double, et, comme il a été dit plus haut, un cœur combiné, mais non simple. Voyez en effet quelle différence ! Il est dit des serviteurs de Dieu que tous n'avaient qu'un même cœur : « Ils n'avaient « qu'une même âme et un seul cœur [4] » en Dieu. Beaucoup d'hommes simples n'ont qu'un seul cœur ; un seul homme fourbe a deux cœurs. Donc, parce que c'était dans un cœur et dans un cœur que ces hommes faisaient à Jésus cette question : « Dis-nous par « quelle autorité tu fais ces prodiges ? » Ils voulaient dire, d'une part : nous le déclarer, c'est gagner nos adorations ; nous le déclarer, c'est avoir droit à nos respects ; si tu nous le déclares, nous t'adorons ; et d'autre part, car il y avait en eux duplicité : si tu le dis, nous t'accuserons ; si tu le dis, nous aurons de quoi te saisir ; si tu le dis, nous aurons de quoi te charger. Voilà des ennemis. Mais ta lampe va les confondre. Tout à l'heure vous les verrez dans la confusion. Et maintenant qu'il est temps d'allumer nos lampes, que les ennemis du Christ soient confondus par cette lampe que le Père a préparée à son Christ. « Car celui-là était une lampe ardente « et brillante », nous dit le Sauveur lui-même. Que répond donc le Christ à leur question : « Dis-nous avec quelle autorité tu « fais ces prodiges ? — Je vous ferai à mon « tour une seule question. Dites-moi : Le bap-« tême de Jean, d'où venait-il ? Du ciel ou des « hommes ? Mais, dans leur trouble intérieur, « ils se disaient : Si nous répondons : Du ciel, « il nous dira : Pourquoi ne croyez-vous pas « en lui ? » C'est-à-dire : Pourquoi me demander en vertu de quelle autorité j'opère ces prodiges, quand Jean m'a rendu le témoignage que vous me demandez ? « Donc « si nous répondons : Du ciel, il nous dira : « Pourquoi ne croyez-vous point en lui ? Si « nous disons : Des hommes, nous craignons « le peuple, car tous regardent Jean comme « un Prophète [1] ». Partagés entre la crainte du peuple et la crainte de la vérité, envieux d'une part et craintifs d'autre part, et aveugles de part et d'autre, ils répondirent : « Nous « ne savons ». La lampe s'est montrée, les ténèbres ont fui. Bien qu'ils demeurassent présents de corps, en effet, leur cœur s'était enfui, quand ils répondirent qu'ils n'en savaient rien. La crainte est la marque d'un cœur qui fuit. Ils craignaient d'être lapidés par le peuple, s'ils disaient que le baptême de Jean venait des hommes ; ils craignaient d'être convaincus par le Christ, s'ils confessaient que le baptême de Jean était venu du ciel. Ils s'enfuirent avec honte. Le nom de Jean les remplit de crainte, et la crainte les mit en fuite. Et le Sauveur : « Je ne vous dirai pas non « plus par quelle autorité j'opère ces prodiges ».

8. Jean-Baptiste est donc la lampe préparée au Christ Notre-Seigneur. Ses ennemis, qui l'interrogeaient pour le surprendre, se retirèrent avec confusion, quand parut la lumière de cette lampe. Alors s'accomplit cette parole : « Je couvrirai ses ennemis de con-« fusion ». Pour nous, mes frères, qui connaissons le Seigneur, et par son précurseur Jean-Baptiste, et même par le témoignage du Sauveur dont il disait : « J'ai un témoignage « supérieur à Jean », devenons, par la foi au Christ, le corps de cette tête auguste, afin qu'il n'y ait qu'un seul Christ, tête et corps, et une fois que nous serons devenus « un », s'accomplira en nous cet oracle : « Sur lui « s'épanouira ma sainteté ».

[1] Luc, XX, 2.— [2] Matth. XXII, 19-21.— [3] Ps. XI, 3.— [4] Act. IV, 32

[1] Matth. XXI, 24-27.

DOUZIÈME SERMON.

POUR LA VIGILE DES APOTRES SAINT PIERRE ET SAINT PAUL (1).

ANALYSE. — 1. Pierre interrogé trois fois par le Seigneur au sujet de son amour. — 2. Contre ceux qui divisent le troupeau du Seigneur. — 3. Contre les Donatistes qui renferment le troupeau du Seigneur dans l'Afrique. — 4. Aveuglement des Donatistes, plus grand encore que celui des Juifs. — 5. Eloignement du schisme.

1. Tout ce que l'on vient de vous lire du saint Evangile a été fait et dit après la résurrection du Seigneur. Nous avons donc entendu le Seigneur questionnant l'apôtre saint Pierre, et lui demandant s'il l'aimait [1]. C'était ainsi le Seigneur qui s'adressait au serviteur, le Maître au disciple, le Créateur à l'homme, le Rédempteur à l'homme racheté, la force à la crainte, la science à l'ignorance, et, pour lui, se faire interrogateur, c'était se montrer enseignant. Car le Christ était loin d'ignorer rien de ce que Pierre avait dans le cœur. Il interroge une première fois. Pierre lui répond ; mais cela ne suffit point. Il fait une seconde question, qui ne diffère nullement de la première, tandis que Pierre fait aussi la même réponse. Une troisième fois revient la question, et l'amour s'affirme une troisième fois. Jésus questionnait trois fois au sujet de son amour, celui que la crainte avait fait renier trois fois. Car, à la mort du Sauveur, Pierre craignit, et la crainte en fit un renégat. Mais le Seigneur, une fois ressuscité, lui mit au cœur l'amour qui bannit la crainte. Que pourrait dès lors craindre Pierre ? Quand il renia son maître, il ne le renia que par la crainte de mourir. Mais que peut-il craindre après la résurrection du Seigneur, en qui la mort est morte elle-même ? car celui qui l'interrogeait, qui était vivant sous ses yeux, était celui-là même qu'on avait enseveli après sa mort. Il était là, celui qu'on avait suspendu à la croix. Quand les Juifs faisaient juger le Sauveur, Pierre interrogé, lui aussi, et ce qui est pire, interrogé par une femme, et ce qui est le comble de la honte, interrogé par une servante, Pierre fut saisi de crainte et renia son Maître. Il trembla à la question d'une servante, il tint ferme à la question de son Maître. Or, comme il confessait son amour, une première, une seconde et une troisième fois, le Seigneur lui confia ses brebis : « M'ai- « mes-tu ? » lui dit Jésus. « Seigneur, vous « savez que je vous aime ». Et le Seigneur : « Pais mes agneaux [1] ». Et cela une fois, puis une seconde, puis une troisième fois, comme s'il n'y avait aucun autre moyen pour Pierre de montrer son amour pour le Christ, s'il n'était le pasteur fidèle sous le prince des pasteurs. « M'aimes-tu ? Je vous aime [2] ». Et que feras-tu pour moi, afin de me montrer ton amour ? Chétif mortel, que peux-tu donner à ton Créateur ? Etre racheté en face de ton Rédempteur, tout au plus soldat en face de ton roi, que peut me procurer ton amour ? Que feras-tu pour moi ? Ce que j'exige uniquement de toi, c'est de « paître mes bre- « bis [3] ».

2. Voyez cependant, mes frères, la part que des serviteurs infidèles se sont faite dans le troupeau du Seigneur, en divisant ce qu'ils n'ont pas acheté. Il s'est rencontré, en effet, des serviteurs infidèles qui ont divisé le bercail du Christ, et qui, par une sorte de larcin, se sont fait des bénéfices de son troupeau, et vous leur entendez dire : Celles-ci sont mes brebis. Que viens-tu faire parmi mes brebis ? Que je ne te trouve point dans mes brebis. Mais si, d'une part, nous disons mes brebis, et que d'autre part ils disent encore leurs brebis, le Christ a donc perdu les siennes. Figurez-vous le prince des pasteurs, le maître du troupeau, qui se tient debout, pour faire le discernement et juger entre ses serviteurs. Toi, que dis-tu ? Voici mes brebis. Et toi, que dis-tu ? Encore : Voici les miennes. Mais où

[1] Jean, XXI.

[1] Jean, XXI, 16. — [2] Ibid. 17. — [3] Ibid.

(1) Au manuscrit, fol. 28, on lit : « Sermon de Saint Augustin, évêque, pour la vigile des Apôtres ».

sont donc celles que j'ai rachetées? Mauvais serviteurs! Vous les appelez vos brebis, et vous revendiquez pour vous ce que j'ai racheté, vous qui périssiez si je ne vous eusse rachetés. Pour nous, à Dieu ne plaise que nous vous appelions nos brebis! Cette expression n'est point catholique, elle n'est point vraie, elle n'est point de Pierre, puisqu'elle est contre la Pierre. Vous êtes brebis, mais de celui qui a racheté et vous et nous. Nous n'avons qu'un seul Seigneur. Il est pasteur, on ne saurait le conduire. Il fait paître ses brebis, et ce que nul ne fait à propos des brebis, il en a donné le prix et dressé le contrat. Le prix, c'est son sang; le contrat, c'est l'Evangile dont vous venez d'entendre la lecture. Que dit-il à Pierre? « M'aimes-tu? Je « vous aime. Pais mes brebis ». A-t-il dit les tiennes? Voulez-vous savoir à qui il dit les tiennes? Ecoutez donc ce livre sacré que l'on nomme Cantique des Cantiques. C'est là qu'il est parlé d'amour sacré, de l'Epoux, de l'Epouse, du Christ et de l'Eglise : et tout ce livre n'est qu'un chant nuptial, comme on dirait un Epithalame; mais le chant d'une couche sainte, d'une couche sans tache. « C'est dans le soleil qu'il a placé son taber« nacle [1] »; c'est-à-dire au grand jour, en public, de manière à le mettre en vue et non à le dérober. « Et lui-même est comme un « Epoux qui sort de son lit nuptial ». Car il a pris une épouse, la chair de l'homme, son lit nuptial était le sein d'une vierge. C'est là qu'il s'est uni à l'Eglise, afin d'accomplir cet oracle : « Et ils seront deux dans une seule « chair [2] ».

3. Il s'établit donc un dialogue entre ces amants augustes, le Christ et l'Eglise. L'Eglise s'écrie : « Dis-moi, ô toi qui chéris « mon âme, où tu fais paître tes brebis, où « tu les fais reposer à midi ». Pourquoi te demander « où tu fais paître tes brebis, où « tu les fais reposer pendant midi? C'est afin « que je n'aille point tomber, comme ignorée, « sur les troupeaux de tes compagnons ». Ainsi donc, je souhaite que tu m'enseignes où tu fais paître, où tu fais reposer tes brebis pendant le jour, afin de ne pas m'égarer quand j'irai vers toi, « de peur que je ne sois « comme voilée sur les troupeaux de tes « compagnons [3] », c'est-à-dire qu'au lieu d'aller à ton troupeau, je n'aille « comme couverte « d'un voile » à ceux de tes compagnons. Qu'est-ce à dire « couverte d'un voile [1] », sinon comme cachée et ignorée? Les Donatistes savent donner à ces paroles leur propre sens, non le sens des Ecritures. Voici ce qu'ils disent en effet : L'Afrique est au midi, car le midi du monde c'est l'Afrique; dès lors l'Eglise demande au Seigneur : « Où fais-tu paître ton « troupeau, où le fais-tu reposer? » Et celui-ci répond : « Au midi »; c'est-à-dire, ne me cherchez qu'en Afrique. Lis et comprends, esprit de mensonge; voilà maintenant le miroir sous tes yeux. C'est là que je te prends. Comprends que c'est toujours l'Epouse qui interroge. Pourquoi faire que ce soit déjà la réponse de l'Epoux? Reconnais du moins le genre féminin. « Où fais-tu paître et reposer ton « troupeau à midi? de peur que je ne sois comme « voilée ». Or, voilée est du féminin, je pense, et non du masculin. Donc, ô Seigneur, que l'Afrique soit le midi : que l'on doive comprendre comme ils comprennent. L'Afrique, c'est le midi; c'est la part faite aux Donatistes. C'est là qu'on a fait la division; c'est là qu'à travers le troupeau du Christ s'est promenée la scie de séparation. C'est donc en quelque sorte l'Eglise d'au-delà des mers, où n'est point faite la division, qui s'écrie : « In« dique-moi, ô toi que chérit mon âme, « où tu fais paître et reposer ton troupeau « dans le midi ». J'entends dire, en effet, qu'il y a un parti de Donat, que les uns sont catholiques, les autres Donatistes; indique-moi, dès lors, où tu fais paître tes brebis, de peur que je ne me trompe en venant à toi. Je veux une indication, parce que je redoute l'incertitude. « Indique-moi où tu fais paître « et reposer ton troupeau au midi ». Pourquoi demandé-je cette indication? « C'est que je « crains d'être comme voilée », car je suis comme ignorée, comme voilée au parti de Donat, c'est là qu'on me prêche et sans me voir.

4. Voici ce que disent les Ecritures : « Il « arrivera dans les derniers jours que la mon« tagne du Seigneur sera en évidence, elle « s'élèvera sur le sommet des montagnes, « par-dessus toutes les collines, et toutes les « nations y viendront en foule [2] ». On parle d'une montagne, et cette montagne est voilée pour le parti de Donat. Heurter contre une

[1] Ps. XVIII, 6. — [2] Gen. II, 24; Matth. XIX, 5. — [3] Cant. I, 6.

[1] Il y a en grec, περιβεβλημένη, et dans la Vulgate *vagans*.
[2] Isaïe, II, 2.

pierre est bien pardonnable. Mais heurter contre une montagne, quels yeux faut-il avoir? O mes frères! les Juifs sont plus dignes de pardon; ils ont heurté contre une pierre, et les hérétiques vont heurter une montagne! Comment les Juifs ont-ils trébuché contre la pierre? C'est que le Christ était encore petit, à sa passion, et il est dit qu' « ils ont heurté contre la pierre « d'achoppement [1] ». Or, le saint prophète Daniel eut une vision, et il écrivit [2] ce qu'il avait vu, et il dit avoir vu une pierre détachée « de la montagne sans le secours d'au« cune main ». C'est le Christ qui venait du peuple juif. Car ce peuple était aussi une montagne, puisqu'il formait un royaume. Pourquoi « sans le secours de la main? » C'est-à-dire que cette pierre se détacha sans travail humain, puisque nul homme ne dut s'approcher de la Vierge, en sorte qu'il est né sans aucune œuvre de l'homme. Or, cette pierre « détachée de la montagne, et sans « secours humain », brisa la statue qui figurait le royaume de la terre. Qu'est-il dit encore? Que telle est la pierre contre laquelle ont heurté les Juifs. « Ils ont trébuché contre « la pierre d'achoppement ». Quelle est cette montagne contre laquelle viennent heurter les hérétiques? Ecoute Daniel lui-même. « Et la « pierre grandit et devient une grande mon« tagne au point de remplir toute la terre [3] ». C'est avec raison que le Psalmiste a dit à Notre-Seigneur sortant du tombeau : « Elevez« vous, Seigneur, par-dessus les cieux, et que « votre gloire éclate par toute la terre [4] ». Qu'est-ce à dire que votre gloire éclate par toute la terre? Que votre Eglise, que votre épouse soit sur toute la terre. Et cependant elle s'écrie : « Indique-moi, ô toi que chérit mon âme! » Me voilà partout, sur tous les confins de la terre, et je suis « voilée » pour les Africains. Indique-moi dès lors, de peur que je ne sois comme voilée pour les troupeaux, non plus de tes brebis, mais de tes compagnons. Car tes compagnons ont fait des schismes. Quels sont ces compagnons? Ceux qui se sont approchés de la table du Seigneur, et dont il est dit dans un autre psaume : « Celui qui man« geait mon pain [5] »; dont il est dit aussi : « Qu'un ennemi m'ait outragé, je l'aurais « supporté, que celui qui me hait s'élève en « paroles contre moi, je me déroberais à ses « poursuites; mais toi, un autre moi-même, « toi mon chef, toi mon ami, toi le familier « de mes repas, avec qui je marchais d'ac« cord dans la maison du Seigneur [1] ! » D'accord autrefois, maintenant en désaccord, parce qu'il n'y a plus de sentiment commun. C'est au milieu de ces compagnons que l'Epouse redoutait de tomber. Je crains d'errer, dit-elle; je crains que, « voilée » en quelque sorte, je ne vienne à tomber parmi les troupeaux de tes compagnons, et à me perdre dans mon égarement; ce baptême que j'ai reçu, je crains de le perdre tout entier, en le renouvelant.

5. Vous avez entendu les transes de l'Epouse, écoutez la réponse de l'Epoux. Aussitôt après ces paroles de l'Epouse, l'Epoux reprend : « Si tu ne te reconnais point, ô la « la plus belle d'entre les femmes [2] ». O Eglise catholique, belle parmi les hérésies! « Si tu « ne te reconnais point », si tu n'es pas attentive à me trouver là même où tu as appris à me connaître, si tu ne préfères de beaucoup mes Ecritures à toute parole des hommes, si tu ne sais pas que tu es partout, si tu ne te reconnais point dans ces paroles du Psalmiste : « Demande-moi, et je te donnerai « les nations en héritage [3]. Si donc tu ne te re« connais point », que va-t-il ajouter? « Sors! » « Si tu ne te reconnais point, sors! » Parole sinistre, parole déplorable : « Sors! » Dieu la veuille éloigner de nous! Voyez de qui il est dit : « Ils sont sortis d'entre nous, mais ils « n'étaient point des nôtres [4] ». On dit : « Sors », au mauvais serviteur, parce que « le « serviteur ne demeure point toujours dans « la maison, tandis que le Fils y demeure « toujours [5] ». Voulez-vous voir que l'on dit « sors » au mauvais serviteur? Que dit-on au bon serviteur? « Entre dans la joie de ton « Maître [6] ». Quiconque, dès lors, entend, quiconque est membre de l'Epouse du Christ, doit redouter cette parole : « Si tu ne te re« connais pas, ô la plus belle des femmes, sors « et va sur les traces des troupeaux [7] ». Qu'est-ce à dire « sur les traces des troupeaux? » Dans les erreurs humaines, et non sur la voix du Pasteur. Nous avons les traces du Pasteur, et l'on ne s'égare point en les suivant. « Le « Christ a souffert pour nous, nous laissant « l'exemple, afin que nous suivions ses tra-

[1] Rom. IX, 32. — [2] Dan. II, 34. — [3] Ibid. 35. — [4] Ps. CVII, 6. — [5] Id. XL, 10.

[1] Ps. LIV, 13-15. — [2] Cant. I, 7. — [3] Ps. II, 8. — [4] I Jean, II, 19. — [5] Jean, VIII, 35. — [6] Matth. XXV, 21. — [7] Cant. I, 7.

« ces [1]. Donc, si tu ne te reconnais point, sors « et va sur les traces des troupeaux, et fais « paître tes boucs [2] ». « Des boucs, et les tiens ». Vous savez que les brebis sont à la droite, et les boucs à la gauche. « Fais donc paître tes « boucs ». Pourquoi « tes boucs ? » Parce que tu es sortie, voilà que tu fais « paître tes « boucs », comme le fait Donat. Mais si tu ne sors point, tu feras paître « mes brebis [1] », comme le fait Pierre.

[1] I Pierre, II, 21. — [2] Cant. I, 7.

[1] Jean, XXI, 17.

TREIZIÈME SERMON.

POUR LA FÊTE DE SAINT LAURENT, MARTYR (1).

ANALYSE. — 1 Eloge de saint Laurent, et comment on doit célébrer les fêtes des martyrs. — 2. L'exemple des martyrs nous excite à vivre saintement et à nous mettre en garde contre le diable. — 3. Nous sommes plus que les Juifs enfants d'Abraham. — 4. Contre ceux qui profanent par l'intempérance les fêtes des martyrs. — 5. Les affligés doivent prendre saint Paul pour modèle. — 6. Charité maternelle chez Paul, et plus encore dans la divine sagesse. — 7. La nécessité, mère des bonnes œuvres. — 8. Cette vie n'est qu'un combat contre la mort. — 9. Les biens de la vie éternelle sont au-dessus de nos forces. — 10. Recommandation du suffrage mutuel de la prière.

1. L'ennui de l'auditeur nous ferait supprimer le discours, qu'exige néanmoins l'obéissance du martyr. Nous allons donc, avec le secours du Seigneur, le mesurer de telte sorte qu'il ne soit ni trop long, ni trop court, mais simplement suffisant. C'est aujourd'hui, à Rome, un grand jour de fête, que célèbre une grande affluence de peuple. Unissons-nous à ce peuple : absents de corps, soyons néanmoins par l'esprit avec nos frères, en un même corps, et sous un même chef. La mémoire de ses mérites ne se borne point, pour notre martyr, à la terre où est le sépulcre de son corps. Partout on lui doit un saint respect. La chair n'occupe qu'un seul endroit, mais l'âme victorieuse est avec Celui qui est partout. Or, comme on nous l'apprend, le bienheureux Laurent était un jeune homme à l'âme virile et grave, recommandable surtout par son âge plein de force, par sa couronne qui ne doit point se flétrir. C'était un diacre, par ses fonctions l'inférieur de l'évêque, par sa couronne l'égal de l'Apôtre. Or, l'Eglise a établi ces anniversaires des glorieux martyrs, afin d'amener par la foi à les imiter ceux qui ne les ont point vus souffrir, de les stimuler par ces solennités. Le cœur humain oublierait peut-être ce que ne rappellerait point une fête anniversaire. Sans doute, on ne saurait établir des solennités pour tous les martyrs, car il n'en manquerait pas pour chaque jour, puisque dans le cours de l'année on ne trouverait pas un jour où quelque martyr n'ait été couronné sur la terre. Mais que les plus belles solennités soient continuelles, et bientôt elles nous fatigueront ; tandis que des intervalles ravivent notre amour. Pour nous, écoutons ce qui est prescrit, soyons attentifs aux promesses qui sont faites. A chaque solennité d'un martyr, préparons notre cœur à le fêter, de manière à n'être jamais sans l'imiter.

2. C'était un homme, et nous sommes des hommes. Celui qui l'a créé nous a créés aussi ; et nous sommes rachetés au même prix qu'il a été racheté. Nul homme chrétien dès lors ne saurait dire : Pourquoi moi ? Encore moins, doit-il dire : Pour moi non. Mais bien : Pourquoi pas moi ? Vous avez entendu le bienheureux Cyprien, modèle et

(1) Au manuscrit, fol. 31, page 2, on lit : « Sermon de saint Augustin, évêque, pour la fête de saint Laurent ».— Le commencement semble indiquer un trouble causé par ceux qui profanaient les fêtes des martyrs par des danses déplacées. Il y revient au n° 4.

chantre des martyrs : « Pendant la persécu« tion », dit-il, « c'est le combat qui nous « vaut la couronne ; pendant la paix, c'est la « conscience [1] ». Que nul donc ne s'imagine que le temps lui manque ; ce n'est point toujours l'heure de souffrir, c'est vrai, mais c'est toujours l'heure de bénir. Et que nul ne se croie faible, quand c'est Dieu qui nous donne des forces, de peur qu'en craignant pour lui-même, il ne désespère du divin ouvrier. Aussi Dieu a-t-il voulu que tous les âges trouvassent des modèles chez les martyrs, ainsi que les deux sexes. Voilà des vieillards couronnés, des jeunes hommes couronnés, des adolescents couronnés, des enfants couronnés, des hommes couronnés, des femmes couronnées. Et parmi les femmes, tout âge est couronné ; et nulle femme n'a dit : Mon sexe me rend impuissante à vaincre le diable. Elle s'est appliquée à renverser l'ennemi qui l'avait elle-même renversée, à terrasser par la foi celui qui l'avait gagnée par la séduction. Les femmes ont-elles donc présumé de leurs forces, quand il est dit à l'homme : « Qu'as-tu que tu n'aies point « reçu [2] ? » La gloire des martyrs est donc la gloire du Christ qui a précédé les martyrs, qui anime les martyrs, qui couronne les martyrs. Et toutefois, bien qu'il y ait des temps de paix et des temps de persécution, est-il un temps sans persécution cachée ? Aucun. Ce lion, appelé aussi dragon, ne rugit pas toujours, n'est pas toujours en embuscade, mais il est toujours à poursuivre. En temps de violence ouverte, il n'y a pas d'embûches ; en temps d'embûches, il n'y a point de violence ouverte, c'est-à-dire, quand il rugit comme lion, il ne se glisse point comme dragon, et quand il se glisse comme dragon, il ne rugit point comme lion ; mais comme il est toujours ou lion ou dragon, il est toujours à persécuter. Quand le rugissement s'éteint, crains les embûches ; quand les embûches sont découvertes, évite le lion qui rugit. Or, c'est éviter et le lion et le dragon que conserver toujours son cœur dans le Christ. Tout objet de nos craintes, en cette vie, passera. Mais, ni l'objet de notre amour ne passera dans l'autre vie, ni ce qu'il nous faut craindre.

[1] C'est ainsi que le saint athlète termine son traité de l'exhortation au martyre, qu'on lisait publiquement dans les églises d'Afrique, ainsi que le prouve ce passage de saint Augustin.
[2] I Cor. IV, 7.

3. Tout à l'heure, le Seigneur s'adressait aux Juifs dans l'Evangile, et leur disait : « Malheur à vous, Scribes et Pharisiens, qui « bâtissez des tombeaux aux Prophètes, et qui « dites : Si nous avions été du temps de nos « pères, nous n'aurions pas répandu avec eux « le sang des Prophètes. Aussi, vous vous « rendez à vous-mêmes le témoignage que « vous êtes les fils de ceux qui ont tué les « Prophètes, vous comblerez donc la mesure « de vos Pères [1] ». Dire, en effet : « Si nous « avions été du temps de nos pères, nous n'au« rions pas été d'accord avec eux pour tuer « les Prophètes », c'est dire qu'ils étaient leurs enfants. Pour nous, si nous marchons dans le chemin droit, nous appellerons nos pères, non point ceux qui ont tué les Prophètes, mais nos pères, ceux qui ont été tués par leurs pères. De même que l'on dégénère par les mœurs, on devient fils par les mœurs. On nous appelle en effet, mes frères, des enfants d'Abraham, et toutefois nous n'avons point vu la face d'Abraham, et nous ne descendons point de lui par la voie de la chair. Comment donc sommes-nous ses fils ? Non point par la chair, mais par la foi. « Abraham crut « à Dieu, et cela lui fut imputé à justice [2] ». Si donc c'est la foi d'Abraham qui a fait sa justice, tous ceux qui, après Abraham, ont imité sa foi, sont devenus fils d'Abraham. Les Juifs, ses fils selon la chair, ont dégénéré, et nous, qui sommes nés des Gentils, nous avons acquis, en l'imitant, ce qu'ils ont perdu par leur déviation. Gardons-nous donc de croire qu'Abraham soit leur père, bien qu'ils soient descendus d'Abraham selon la chair. Leurs pères sont ces hommes dont ils avouent les crimes : « Si nous avions été du temps de « nos pères », disent-ils, « nous n'aurions pas « été d'accord avec eux pour tuer les Pro« phètes ». Comment peux-tu dire que tu n'aurais pas été d'accord avec ceux que tu appelle tes pères ? S'ils sont tes pères, tu es leur fils. Si tu es leur fils, tu aurais été d'accord avec eux ; et sans accord tu n'es plus leur fils. Si tu n'es plus leur fils, ils ne sont plus tes pères. Le Seigneur veut donc te convaincre, par là, qu'ils feront, eux aussi, ce qu'ont fait les premiers, puisqu'ils se les donnent pour pères. « Vous vous rendez donc à vous« mêmes », leur dit Jésus-Christ, « ce témoi« gnage que vous êtes les fils de ceux qui ont

[1] Matth. XXIII, 29-32. — [2] Gen. XV, 6.

« tué les Prophètes », puisque vous les appelez vos pères. Or, à votre tour, « vous com« blerez la mesure de vos pères ».

4. Considérons maintenant quels sont les fils des victimes et quels sont les fils des bourreaux. Vous en voyez beaucoup accourir aux fêtes des martyrs, bénir leurs coupes aux fêtes des martyrs, revenir rassasiés des fêtes des martyrs; et néanmoins, si vous les voyez de tout près, vous les trouvez parmi les persécuteurs des martyrs. C'est d'eux, en effet, que viennent le tumulte, les séditions, ces danses toujours lubriques, en abomination à Dieu, et maintenant qu'ils ne sauraient persécuter de leurs pierres ces saints couronnés, ils le font de leurs coupes à boire. Qui étaient-ils, et de qui étaient-ils fils, ces hommes dont on a interdit les danses, tout récemment, presque hier, à la fête et dans le sanctuaire du saint martyr Cyprien [1] ? C'est là qu'ils dansaient, là qu'ils s'ébattaient dans la joie, là que leurs vœux impatients attendaient cette solennité pour se réjouir ; c'est à cette fête qu'ils voulaient toujours venir. Parmi lesquels devons-nous les compter ? Parmi les persécuteurs des martyrs, ou parmi les fils des martyrs ? On l'a vu quand la défense les a jetés dans la sédition. Aux fils la louange, aux persécuteurs les danses. Aux fils les saintes hymnes, à ceux-là les festins. Peu importe qu'ils paraissent honorer leur mémoire. Avec leurs honneurs ils ressemblent à ceux qui disaient : « Si nous avions été dans ces temps, « nous n'aurions pas été d'accord avec nos « pères pour tuer les martyrs, ou tuer les « Prophètes ». Mettez votre foi d'accord avec celle des martyrs, et nous croirons que vous n'eussiez pas été d'accord avec les bourreaux des martyrs. D'où vient aux martyrs leur couronne ? C'est, j'imagine, de ce qu'ils ont marché dans la voie de Dieu, de ce qu'ils ont souffert, de ce qu'ils ont aimé leurs ennemis et prié pour eux. Telle est la couronne des martys, le mérite des martyrs. Aimer les martyrs, les imiter, les chanter, c'est là être fils des martyrs. Mener une vie contraire, c'est aussi choisir un côté contraire [2].

5. Dès lors, mes frères bien-aimés, puisque jamais nous ne sommes sans persécution, comme nous l'avons dit, et que le diable, ou nous tend des embûches, ou nous fait violence, nous devons être toujours prêts, ayant le cœur fixé en Dieu, et autant qu'il nous est possible, au milieu de ces embarras, de ces tribulations, de ces épreuves, demander la force au Seigneur, puisque de nous-mêmes nous sommes si faibles, nous ne pouvons rien. Que dire de nous-mêmes ? Vous venez d'entendre le texte de saint Paul : « De même que les souffrances de Jésus-Christ « abondent en nous, notre consolation abonde « aussi en Jésus-Christ [1] ». C'est ainsi qu'un psaume dit encore : « Dans la multitude des « douleurs de mon âme, ô mon Dieu, vos « consolations ont réjoui mon cœur [2] ». De même que nous lisons dans le Psalmiste : « A mesure que de nombreuses douleurs ac« cablaient mon âme, vos consolations ré« jouissaient mon cœur » ; ainsi nous lisons dans l'Apôtre : « A mesure que les douleurs « du Christ abondent en nous, ainsi notre « consolation abonde par le Christ ». Nous succomberions bientôt sous la persécution, si la consolation nous manquait. Voyez encore qu'ils n'avaient point en eux-mêmes ni la force de souffrir, ni cette faculté de vivre quelque temps à cause du ministère qu'ils devaient exercer. « Je vous fais connaître, mes frères, « l'affliction qui nous est survenue en Asie, « parce qu'elle a été bien au-dessus de nos « forces [3] ». Cette affliction qui dépasse les forces humaines, dépasse-t-elle aussi les secours divins ? « Nous avons souffert », dit-il, « par-dessus tout mode, par-dessus nos « forces ». Combien au-dessus des forces ? Voyez que l'Apôtre parle ici des forces de l'âme. « Au point que la vie nous était à « dégoût ». Quelles ne devaient pas être ces douleurs, pour inspirer le dégoût de la vie à cet Apôtre que la charité excitait à vivre ? Quelle n'était point cette charité qui le forçait à vivre, quand il dit ailleurs de cette charité : « Mais à cause de vous, il est avantageux « que je vive [4] » Ainsi donc, telle était la persécution, telle était la tribulation, que la vie lui était à dégoût. Voilà que la crainte et la terreur l'environnent, que de toutes parts il est dans les ténèbres, comme vous l'avez entendu dans le psaume que l'on vient de chanter. Ce sont en effet les paroles du corps du Christ, des membres du Christ. Veux-tu y retrouver tes paroles ? sois membre

[1] Voyez le sermon CCCXI, pour la fête de saint Cyprien, ci dev. tom. VII, n. 5, p. 527, 528, où le saint docteur dit que l'on a supprimé avec le secours de l'évêque, ce qu'il appelle une *peste*.

[2] C'est-à-dire se mettre à la gauche.

[1] II Cor. I, 5. — [2] Ps. XCIII, 19. — [3] I Cor. I, 8. — [4] Phil. I, 24.

du Christ. « La crainte et la terreur », dit-il, « m'ont environné, me voilà couvert de té« nèbres ; et j'ai dit : Qui me donnera des « ailes comme à la colombe, et je m'envolerai, « et me reposerai [1] ? » N'est-ce point là ce que semble dire l'Apôtre, dans ces paroles : « Au « point que j'avais un dégoût de la vie ? » On dirait que ce dégoût lui venait de cette glu de la chair qui l'empêchait de s'envoler vers le Christ. Des tribulations sans nombre infestaient sa voie, mais sans la fermer. La vie lui était à charge, mais non cette vie éternelle dont il dit : « Vivre, pour moi, c'est le Christ, « et la mort est un gain [2] ». Mais comme il était retenu ici-bas par la charité, que dit-il ensuite ? « Néanmoins, vivre plus longtemps « en cette chair, c'est rendre mon travail fruc« tueux : je ne sais que choisir ; car je suis « pressé de deux côtés ; d'une part, j'ai un « désir ardent d'être dégagé des liens du « corps et d'être avec le Christ. Qui me don« nera des ailes comme à la colombe ? Mais à « cause de vous, il est nécessaire que je de« meure en cette chair [3] ». Il cédait aux piaulements de ses poussins, il les couvrait de ses ailes meurtries, il les réchauffait comme il dit lui-même : « Je me suis fait petit parmi « vous, comme une nourrice qui réchauffe « ses enfants [4] ».

6. Et voyez, mes frères : tout à l'heure on nous lisait dans l'Evangile : « Combien de fois « j'ai voulu rassembler tes enfants, comme une « poule rassemble ses poussins, et tu ne l'as « pas voulu [5] ! » Voyez la poule, voyez les autres oiseaux qui font leur nid sous nos yeux. Ils réchauffent les œufs, nourrissent les petits. Nul ne manquera de force avec ses nourrissons. Voyez ce que devient la poule, quand elle nourrit ses petits, comme sa voix est changée, comme elle devient rauque et saccadée. Ses plumes ne sont ni ramassées ni vives, mais hérissées et languissantes. A voir un autre oiseau, dont on ne connaît point le nid, on ne sait s'il a des œufs ou des petits ; mais il suffit de voir la poule, pour comprendre à sa voix et à l'aspect de son corps, qu'elle est mère, quand on ne verrait ni ses œufs ni ses poussins. Que fait donc la Sagesse, notre mère ? Elle prend la faiblesse de la chair, afin de rassembler ses poussins, de les engendrer, de les réchauffer ; mais ce qui est faible en Dieu est plus fort que tous les hommes. Elle voulait donc rassembler les fils de Jérusalem sous les faibles ailes de sa chair, ou plutôt sous l'invisible puissance de sa divinité. C'est là ce qu'elle avait enseigné à son Apôtre, parce qu'elle le faisait en lui. Voici en effet ce que dit l'Apôtre lui-même : « Voulez-vous « éprouver la puissance de Jésus-Christ qui « parle en moi [1] ? » Il parle encore des douleurs du Christ qui abondent en lui, non de ses douleurs, mais de celles du Christ. Car il faisait partie du corps du Christ, il était membre du Christ, et tout ce qui se faisait par l'Apôtre, pour réchauffer les poussins de l'Eglise, c'est la tête qui le faisait, au moyen de cet illustre membre. A la vue donc de ses faibles poussins, cet Apôtre dont l'amour, dans sa ferveur, voulait prendre l'essor comme la colombe, demeurait néanmoins, comme la poule par affection pour ses poussins. « Mais « en nous-mêmes », dit-il, « nous avons reçu « une réponse de mort, afin que nous ne « mettions point notre confiance en nous, « mais en Dieu qui ressuscite les morts, qui « nous a délivrés de si grands périls et nous « en tire encore, et nous délivrera comme « nous l'espérons de lui [2] ». Qu'est-ce à dire qu'il nous a délivrés et nous délivrera ? Qu'il conserve pour vous ma vie terrestre. Souvent il fut délivré de la mort, cet Apôtre qu'il arrachait aux persécuteurs, de peur qu'il ne fût couronné plus tôt qu'il ne convenait aux poussins, selon ce qu'il dit ailleurs : « Mais il « est nécessaire pour vous que je demeure en « cette chair, et dans cette persuasion, je sais « que je vivrai et que je demeurerai avec « vous tous, assez longtemps pour votre avan« cement et pour la joie de votre foi [3] ». La ferveur l'élevait plus haut, la nécessité le retenait ici-bas. « Etre dégagé et aller avec le « Christ, c'est bien ce qui est le plus avanta« geux [4] ». Il ne dit point nécessaire, mais le plus avantageux. Le plus avantageux, on le désire, pour lui-même ; le plus nécessaire, on le subit par nécessité ; de là le nom de nécessaire.

7. C'est la nécessité qui a fait appeler ainsi ce qui est nécessaire. De là vient que maintenant la nourriture que nous prenons est nécessaire : oui, cette nourriture est nécessaire pour soutenir en nous la vie du temps :

[1] Ps. LIV, 6, 7. — [2] Philipp. I, 21. — [3] Ibid. 22-24. — [4] I Thess. II, 7. — [5] Matth. XXIII, 37.

[1] II Cor. XIII, 3. — [2] Id. I, 9, 10. — [3] Philipp. I, 24 25. — [4] Ibid. 23.

de même que, pour nourrir la vertu, la sagesse, l'aliment le meilleur sera ce pain vivant, toujours efficace, et qui ne manque jamais. Celui-ci est donc le meilleur, l'autre est nécessaire. Et dès lors, quand cessera cette nécessité qui vient de la faim et du besoin de soutenir ce corps mortel, cette nourriture ne sera plus nécessaire. Que dit en effet l'Apôtre ? « Les aliments sont pour l'estomac, et « l'estomac pour les aliments, et un jour Dieu « détruira l'un et les autres [1] ». Quand aura lieu cette destruction ? Quand ce corps animal sera devenu spirituel par la résurrection. C'est alors qu'il n'y aura aucune indigence, et que nulle œuvre ne sera nécessaire. Toutes ces œuvres, en effet, mes frères, que l'on appelle bonnes œuvres, toutes ces œuvres que l'on nous engage à faire chaque jour, sont des œuvres de nécessité. Quelle œuvre est meilleure, est plus éclatante, est plus louable pour un chrétien, que de rompre son pain pour celui qui a faim ? que d'introduire sous son toit le pauvre sans asile ? que de revêtir l'homme que l'on voit nu ? que d'ensevelir le mort que l'on rencontre ? que de réconcilier ceux qui sont en discorde ? que de voir un infirme et de le visiter, de le soulager ? Toutes ces œuvres sont très-louables, sans aucun doute. Et cependant, considérez et voyez qu'elles viennent de la nécessité. C'est en effet parce que tu vois un pauvre que tu donnes du pain. A qui en donnerais-tu, si nul n'avait faim ? Ote chez autrui cette nécessité de la misère, et il n'est plus besoin de ta miséricorde. Et toutefois, au moyen de ces œuvres qu'engendre la nécessité, nous parvenons à cette vie qui sera sans nécessité ; comme on arrive dans sa patrie au moyen d'un navire. Pour l'homme qui doit toujours demeurer dans sa patrie, sans voyager jamais, il n'est pas besoin de navire ; mais ce navire qui n'est plus nécessaire dans la patrie, y conduit néanmoins. Quand nous y serons parvenus, il n'y aura plus de ces œuvres, et toutefois, si nous ne les accomplissons ici-bas, nous ne saurions y arriver. Soyez donc empressés quand il s'agit de ces bonnes œuvres de nécessité, afin d'être bienheureux dans la jouissance de cette éternité, où il n'y aura point nécessité de mourir, parce que la mort, qui est la mère de toutes les nécessités, y meurt à son tour. « Il faut en « effet que ce corps corruptible soit revêtu « d'incorruption, que cette chair mortelle « soit revêtue d'immortalité ». Et quand on dira à la mort : « O mort, où est ta victoire ? « ô mort, où est ton aiguillon [1] ? » on dira aussi à la mort absorbée dans sa victoire et vaincue à son tour : « La mort sera le dernier ennemi « détruit [2] ».

8. Maintenant, c'est par toutes ces œuvres de nécessité que l'on combat contre la mort. Car tout besoin conduit à la mort, tout soulagement nous rappelle de la mort, et telles sont les vicissitudes du corps, que c'est une mort qui chasse une autre mort. Quelque régime que l'on s'impose, c'est un commencement de mort, dès qu'il ne peut durer longtemps ; voyez cette vie, voyez si le régime que l'on s'impose peut durer toujours ; pour peu qu'il continue, il mène à la mort ; il est donc un commencement de mort, et pourtant, à moins de se l'imposer, on ne chasse pas une autre mort. Ainsi, cet homme ne mange pas. S'il mange, s'il digère, il reprend des forces. Quand il ne mange point, il s'impose la diète, afin de repousser la mort qu'amèneraient ses excès, et qu'il ne saurait éloigner de lui sans se mettre à la diète et au jeûne. Mais qu'il continue ce jeûne, qu'il a dû s'imposer, pour repousser la mort qu'amenaient les excès, il devra craindre la mort par la faim. De même donc qu'il a choisi la diète contre la mort par les excès, ainsi il doit prendre de la nourriture contre la mort par la faim. L'un ou l'autre de ces régimes que tu t'imposeras, sera mortel, si tu continues. La marche te fatigue, et cette marche devenant continuelle te causera une fatigue jusqu'à la défaillance et jusqu'à la mort. Pour éviter de succomber en marchant, tu t'assieds pour te reposer. Mais demeure toujours assis, et tu en mourras. Te voilà sous le poids d'un lourd sommeil ; il te faut t'éveiller pour ne point mourir. La veille te fera mourir, si tu ne te livres au sommeil. Donne-moi un moyen par lequel tu voulais repousser un mal qui t'opprimait, et selon lequel tu puisses vivre en toute sécurité. Quel que soit ce moyen, il est lui-même à craindre. Il nous faut donc combattre avec la mort, dans tous nos changements, dans toutes nos alternatives de défaillance et de secours. Mais quand cette chair corruptible sera revêtue d'incorruption, et cette chair

[1] I Cor. VI, 13.

[1] I Cor. XV, 53-55. — [2] Ibid. 26.

mortelle revêtue d'immortalité, alors on dira à la mort : « Où donc, ô mort, est ta victoire? « où donc est ton aiguillon ? » Nous verrons, nous chanterons, nous serons en permanence. Il n'y aura là nul besoin, l'on ne cherchera aucun secours. Tu n'y auras nul mendiant à nourrir, nul étranger à recevoir dans ta maison. Tu n'y rencontreras nul homme ayant soif pour lui donner à boire, nul homme nu à revêtir, nul malade à visiter, nul litige à mettre en accord, nul mort à ensevelir. Tous sont rassasiés du pain de la justice, abreuvés au calice de la sagesse; tous revêtus de l'immortalité, tous vivent dans leur patrie éternelle. Pour eux, la santé c'est l'éternité, santé éternelle, harmonie éternelle. Nul procès, nul juge, nul arbitrage, nulle recherche de vengeance, nulle maladie, nulle mort.

9. Nous pouvons bien te dire ce qu'on ne verra point dans l'éternité. Mais qui dira ce que nous y verrons? « Ce que l'œil n'a point « vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui « n'est pas monté au cœur de l'homme [1] ». C'est donc avec raison que l'Apôtre nous dit : « Les souffrances de la vie présente n'ont « aucune proportion avec la gloire qui doit « éclater en nous [2] ». Quelles que soient tes souffrances, ô chrétien, sache bien qu'elles ne sont rien en comparaison de ce que tu dois recevoir. Voilà ce que la foi nous enseigne avec certitude, et ce qui ne doit point sortir de ton cœur. Tu ne saurais comprendre et voir ce que tu seras; quel sera donc l'état que ne saurait comprendre celui qui doit en jouir? Nous serons ce que nous serons; mais nous ne saurions comprendre ce que nous serons. Cet état surpasse toutes nos infirmités, il surpasse toute notre pensée, il surpasse toute notre intelligence, et néanmoins nous en jouirons. « Mes bien-aimés », dit saint Jean, « nous sommes fils de Dieu »; oui, par la foi, par l'adoption, par le gage qu'il nous en donne. Nous avons reçu l'Esprit-Saint pour gage, mes frères. Comment pourrait faillir celui qui donne un tel gage? « Nous sommes fils de Dieu », dit l'Apôtre, « et ce que nous devons être « n'apparaît point encore. Nous savons que, « quand il apparaîtra, nous serons semblables « à lui, parce que nous le verrons tel qu'il « est ». Cela n'apparaît point encore, dit-il, mais il ne dit point ce qui apparaîtra. « Ce que « nous devons être n'apparaît point encore ». Pourrait-il dire : Voilà ce que nous serons; c'est ainsi que nous serons? Mais tout ce qu'il pourrait dire, à qui le dirait-il? Je n'oserais dire : Qui le dira? mais bien : A qui en parler? Peut-être l'aurait-il pu dire, puisqu'il était ce disciple qui avait reposé sur la poitrine du Christ, et qui, à la dernière cène, avait bu cette sagesse dont il nous jetait la surabondance dans ces paroles : « Au commencement « était le Verbe [1] ». Voici donc ce qu'il nous dit : « Nous savons que, quand apparaîtra ce « que nous devons être, nous serons sem-« blables à lui, parce que nous le verrons tel « qu'il est ». A qui semblables? A celui-là sans doute dont nous sommes les fils. « Mes « bien-aimés », dit-il, « nous sommes les fils « de Dieu, et ce que nous devons être n'ap-« paraît point encore. Mais nous savons que « quand cela paraîtra, nous serons semblables « à celui » dont nous sommes les enfants, « puisque nous le verrons tel qu'il est [2] ». Et maintenant, si tu veux être semblable à lui, si tu veux savoir à qui tu seras semblable, envisage Dieu, si tu le peux. Tu ne saurais encore, tu ne peux donc savoir à qui tu seras semblable, et dès lors tu ne peux savoir combien tu lui ressembleras. Ne pas savoir ce qu'il est en lui-même, c'est ne pas savoir non plus ce que tu seras toi-même.

10. C'est dans ces méditations, mes frères, qu'il nous faut attendre notre joie éternelle, qu'il nous faut demander la force dans les difficultés et les épreuves de cette vie. Ne vous imaginez point, en effet, mes bien-aimés, que nos prières vous sont nécessaires sans que nous ayons besoin des vôtres. Les prières nous sont réciproquement nécessaires, parce que des prières mutuelles sont allumées au feu de la charité, et c'est là, sur l'autel de la piété, un sacrifice d'agréable odeur devant Dieu. Car si les Apôtres recommandaient que l'on priât pour eux, combien plus nous devons le faire, nous qui leur sommes inférieurs, mais qui voulons suivre leurs traces, sans savoir néanmoins, sans oser dire à quel point nous y parvenons. Ces hommes illustres voulaient donc que l'on priât pour eux dans l'Église, et ils disaient : « Nous sommes « votre gloire, de même que vous êtes la « nôtre pour le jour de Notre-Seigneur Jésus-

[1] I Cor. II, 9. — [2] Rom. VIII, 18.

[1] Jean, I, 1. — [2] I Jean, III, 2.

« Christ [1] ». Ils priaient l'un pour l'autre, avant le jour de Jésus-Christ Notre-Seigneur; gloire en ce jour, faiblesse avant ce même jour. Prions donc dans la faiblesse, afin de nous réjouir dans la gloire. Bien qu'en effet les temps soient divers, nous arriverons néanmoins tous à ce temps qui est unique. Pour sortir d'ici-bas les temps sont différents; là haut il n'y a qu'un seul temps pour recevoir. Nous serons rassemblés ensemble et au même instant, afin de recevoir ce qui a été en divers temps l'objet de notre foi et de nos désirs. Comme ces ouvriers de la vigne, engagés tels à la première heure, tels à la troisième, tels à la sixième, tels à la neuvième, tels à la dixième [1]; appelés à des temps différents, ils reçoivent tous au même instant leur récompense. Tournons-nous vers le Seigneur Jésus-Christ, etc.

[1] II Cor. I, 14.

[1] Matth. XX.

QUATORZIÈME SERMON.

POUR LA FÊTE DE SAINT CYPRIEN, MARTYR (1).

ANALYSE. — 1. Saint Cyprien est louable dans le Seigneur. — 2. Contre qui doit combattre un chrétien. — 3. Contre les spectacles des païens. — 4. Contre l'orgueil. — 5. Nouvel éloge de saint Cyprien.

1. La grande solennité du bienheureux martyr qui nous rassemble ici exige que nous parlions dignement des mérites et de la gloire d'un si célèbre témoin. Une langue humaine pourrait sans doute suffire à publier ses vertus et sa gloire, s'il voulait lui-même faire son éloge. Toutefois, c'est plutôt par notre dévotion que par notre talent que nous le voulons bénir, ou plutôt bénir en lui le Seigneur; oui, le Seigneur en lui, et lui dans le Seigneur. Or, tout à l'heure, nous avons entendu une parole du psaume qu'on nous lisait : « Tout notre « secours est dans le nom du Seigneur [2] », et cette parole, qui est le cri des martyrs, nous a dit ce qu'il y a pour eux dans le Seigneur. Or, si le nom du Seigneur est pour nous tous un secours, à combien plus forte raison l'est-il pour les martyrs? A mesure que le combat est plus violent, le secours est plus nécessaire. Or, deux choses rendent plus étroite la voie des chrétiens : le mépris des plaisirs, et la patience dans la douleur. Tu es vainqueur, ô toi qui combats, si tu sais vaincre ce qui te plaît et ce qui t'effraie. Oui, tu es vainqueur, ô chrétien qui combats, si tu sais vaincre ce qui te plaît et ce qui t'effraie; car, autre est ce qui plaît, et autre ce qui effraie. Mais maintenant c'est la gloire des martyrs qui est en cause. Célébrer les fêtes des martyrs est chose facile, mais le difficile est d'imiter leurs souffrances.

2. Deux choses, comme je le disais, contribuent à rendre étroite et petite la voie des chrétiens : le mépris des plaisirs, et la patience dans les souffrances. Tout homme qui combat doit donc savoir qu'il combat contre le monde entier, et que, dans sa lutte contre le monde entier, il est vainqueur du monde s'il parvient à vaincre ces deux choses. Qu'il triomphe de tout ce qui nous flatte, qu'il triomphe de tout ce qui nous menace. Car, tout plaisir est trompeur, toute souffrance n'a qu'un temps; si donc tu veux entrer par la porte étroite, ferme les issues de la convoitise et de la crainte. Car c'est par elle que le tentateur cherche à renverser ton âme. La porte des convoitises nous tente par les pro-

[2] Ps. CXXIII, 8.

(1) On lit dans le manuscrit fol, 36, p. 2 : « Autre sermon de saint Augustin, évêque ». — Du triple combat des chrétiens; il s'élève avec force contre les spectacles des païens.

messes; la porte de la crainte nous tente par les menaces. Il est, toutefois, quelque chose à désirer, qui te détournera de ces désirs, et quelque chose à craindre, qui te détournera de ces sortes de craintes. Change tes désirs au lieu de les expulser; sans éteindre la crainte, donne-lui un autre objet. Que désirais-tu ? pourquoi céder au monde qui te flattait? Que désirais-tu ? la volupté de la chair, la concupiscence des yeux, l'ambition du siècle. Je ne sais lequel de ces trois chefs est l'enfer de la chair. Mais écoute l'apôtre saint Jean, qui avait reposé sur le cœur du Seigneur et qui nous donnait, dans l'Evangile, la surabondance de ce qu'il avait puisé dans ce festin du Christ; écoute ses paroles: « N'aimez point le monde, ni ce qui est dans le « monde; si quelqu'un aime le monde, l'amour « du Père n'est point en lui; car tout ce qui « est dans le monde, est ou convoitise de la « chair, ou convoitise des yeux, ou ambition « du siècle [1] ». Ce qui est donc appelé monde, c'est le ciel et la terre. Ce n'est point blâmer le monde que dire: «N'aimez point le monde». Car blâmer le monde, ce serait blâmer le Créateur du monde. Il faut donc entendre cette unique dénomination dans deux sens bien différents. Il est dit, à propos de Notre-Seigneur Jésus-Christ : « Il était dans le « monde, et le monde a été fait par lui, et le « monde ne l'a point connu. Le monde a été « fait par lui [2]. Notre secours est dans le nom « du Seigneur qui a fait le ciel et la terre [3]. Le « monde a été fait par lui. J'ai levé les yeux « vers les montagnes d'où me viendra le se- « cours [4]. Mon secours viendra du Seigneur « qui a fait le ciel et la terre ». Tel est le monde qui a été fait par Dieu : « Et le monde ne l'a « point connu ». O toi qui aimes le monde, qui aimes l'œuvre en méprisant l'ouvrier, arrière ton amour ! Brise tes liens avec la créature, pour t'enchaîner au Créateur. Change cet amour et cette crainte. Il n'y a que l'amour bon ou mauvais pour faire les mœurs bonnes ou mauvaises. Voilà un grand homme, dira celui-ci, un homme vraiment bon, vraiment grand. Pourquoi? je vous prie. Parce qu'il est très-savant. Je cherche ce qu'il aime et non ce qu'il fait. « Ne cherchez donc « point le monde, ni ce qu'il y a dans le « monde; si quelqu'un aime le monde, « l'amour du Père n'est pas en lui; car tout « ce qui est dans le monde » dans ceux qui aiment le monde assurément; oui, « tout ce qu'il « y a chez ceux qui sont épris du monde, est « concupiscence de la chair, concupiscence des « yeux et ambition du siècle ». Or, dans la convoitise de la chair, il y a volupté; dans la convoitise des yeux, il y a curiosité; dans l'ambition du siècle, il y a orgueil. Triompher en ces trois points, c'est n'avoir plus rien à vaincre en convoitise. Les rameaux sont nombreux, mais il y a trois racines. Combien est mauvais et combien cause de malheurs l'amour de la volupté ! De là viennent les adultères, les fornications; de là toute luxure; de là toute ivresse. Tout ce qu'il y a dans les sens de coupables attraits, et dont le charme empoisonné pénètre notre âme, soumet l'esprit à la chair, le maître à l'esclave. Et quelle action droite pourra faire un homme qui est en lui-même tortueux ?

3. Combien de maux engendre cette honteuse curiosité, cette vaine convoitise des yeux, cette avidité de spectacles futiles, cette folie des courses de chars, quand il n'y a nul prix à espérer après ces combats ! C'est afin de remporter un prix, que les cochers entrent en lice; c'est afin de remporter un prix, que la populace plaide pour les cochers [1]. Mais ici c'est le cocher qui plaît, le chasseur qui plaît, l'histrion qui plaît. Or, la honte saurait-elle plaire à un cœur honnête? Change aussi ton désir des spectacles. Voilà que l'Eglise met sous tes yeux des spectacles plus glorieux et plus dignes de respect. Tout à l'heure, on nous lisait le martyre de saint Cyprien. Nous l'entendions de l'oreille, et notre âme le voyait; nous regardions l'athlète combattre, nous avions des craintes pour ses dangers; mais nous espérions dans le secours de Dieu. Veux-tu comprendre à l'instant la différence entre nos spectacles et ceux du théâtre? Quant à nous, pour peu que nous ayons de sagesse, nous désirons imiter les martyrs que nous regardons. Honnête spectateur ! Tu es fou si tu oses imiter celui que tu vois au théâtre. Mais voilà que je regarde Cyprien, et j'aime Cyprien. Si cela t'irrite, maudis-moi, et dis-moi : Sois comme lui ! Je le regarde, j'y trouve de la joie, et autant que je le puis, je l'embrasse en esprit.

[1] I Jean, II, 15, 16.— [2] Jean, I, 10.— [3] Ps. CXXIII, 8.— [4] Id. CXX, 1, 2.

[1] On trouve plusieurs traits, au sujet de ces contentions, dans les épigrammes de Martial et dans les historiens de saint Augustin.

Je le vois qui combat, je l'entends qui triomphe. Fâche-toi, dis-je, et dis-moi : Sois comme lui ! Vois si je ne l'embrasse point; vois si tel n'est point mon désir ; vois si je n'aspire point à ce bonheur ; vois si je ne puis dire que j'en suis indigne, et, toutefois, je ne puis ni m'en éloigner, ni m'en détourner. Vois, à ton tour; cherches-y ta joie, aime à ton tour. Ne t'irrite point si je te dis: Sois comme lui ! mais, pour t'épargner, je ne le dis point. Reconnais un ami, et, avec moi, change tes spectacles. Aimons ceux que nous voulons imiter, autant qu'il nous est possible; mais honte à celui qui se donne en spectacle; honneur au spectateur. Que l'acheteur cesse d'être cupide, et il n'y aura plus de vente honteuse. Regarder, c'est encourager la honte. Pourquoi provoquer ce que tu es forcé d'accuser? Je m'étonnerais, si la honte de l'histrion que tu aimes ne rejaillissait pas sur toi. Mais qu'elle n'y rejaillisse point, j'y consens; que ton honneur soit sans tache, s'il est possible, en regardant la lubricité, en achetant de honteuses jouissances. Oserai-je, alors, proscrire les spectacles? Oui, oserais-je les proscrire? Certainement, je l'oserai. Je puise ma confiance dans ce lieu et dans celui qui m'a constitué en ce lieu. Ce saint martyr a bien pu endurer les violences des païens, et moi je n'oserais instruire des chrétiens? Je redouterais des murmures secrets, quand il a méprisé de manifestes fureurs? Je parlerai donc, et si je parle à faux, que l'âme de mes auditeurs me contredise. Elle a raison; oui, elle a mille fois raison, cette mesure antique de Rome, qui a noté d'infamie tous les histrions. On ne leur rend aucun honneur dans le sénat, pas même dans la dernière assemblée du peuple. On les éloigne de toute réunion honnête, on leur préfère l'honnête esclave. Comment donc le plaisir te mettra-t-il au théâtre en présence de ces hommes que ta dignité de décurion bannit de ta présence? Accorde le plaisir avec la dignité. Et voilà que ces misérables se sont prêtés aux convoitises des spectateurs, convoitises malsaines. Loin de toi ces plaisirs, donne à ces hommes la liberté. C'est avoir pitié d'eux que ne point les regarder.

4. Voilà pour la concupiscence des yeux. Combien de maux dans l'amour du monde ! C'est là qu'est l'orgueil dans sa plénitude. Et quoi de pire que l'orgueil ? Ecoute la parole du Seigneur : « Dieu résiste aux orgueilleux « et donne sa grâce aux humbles [1] ». Donc, l'amour du monde est coupable à son tour. Mais, dira quelqu'un, les grands du monde n'en sauraient être exempts. Ils le peuvent, sans aucun doute. Un de leurs auteurs, je ne sais lequel, a dit : « Nous rejetons nos fautes « sur nos affaires [2] ». Ils le peuvent sans aucun doute. L'homme a le pouvoir de se diriger. Se dresser, pour lui, c'est se diriger. Mais le cœur humain tend toujours à s'élever. Qu'on en réprime la tendance. Qu'il se reconnaisse homme, celui qui veut juger d'un autre homme. La dignité peut différer, la fragilité est la même pour tous. Se nourrir de ces saintes et pieuses pensées, c'est avoir la force et ne point chercher à s'élever. Telle est la victoire qu'a remportée Cyprien. Que n'a-t-il pas dû vaincre, lui qui a méprisé cette vie pleine de tentations? Le juge le menace de la mort, et il confesse le Christ ; il est prêt à mourir pour le Christ. Dès que la mort sera venue, il n'y aura plus ni ambition, ni curiosité des yeux, ni convoitise des voluptés charnelles et honteuses. Le mépris seul de la vie nous fait tout surmonter.

5. Béni soit donc dans le Seigneur le bienheureux Cyprien, qui a triomphé de tous ces obstacles. Comment l'eût-il pu, sans le secours du Seigneur? Comment vaincre, si le divin spectateur qui préparait une couronne au vainqueur n'eût aussi donné des forces à l'athlète ? Lui-même tressaille d'une sainte joie, il tressaille pour nous et non pour lui, quand on le bénit dans le Seigneur ; car il est véritablement doux, et il est écrit: « Mon âme sera bénie dans le Seigneur; « que les cœurs doux entendent et parta- « tagent ma joie [3] ». Il était doux, et il veut que son âme soit louée dans le Seigneur. Oui, que son âme soit bénie dans le Seigneur. Qu'il y ait aussi des honneurs pour son corps, car « précieuse est devant Dieu la mort de ses « saints [4] ». Qu'on le chante saintement, comme il convient à des chrétiens. Car nous n'élevons pas à Cyprien des autels comme au Seigneur, mais nous faisons de Cyprien un autel au vrai Dieu [5].

[1] Jacques, IV, 6.

[2] Serait-ce Sénèque, *epist.* 50 *ad Lucil : Ut intelligas tua vitia esse, quæ putas rerum ?*

[3] Ps. XXXI, 3. — [4] Id. LXXII, 1.

[5] On peut comparer la fin du sermon CCCXIII, avec celle du sermon CCCX, n° 2.

QUINZIÈME SERMON.

ÉGALEMENT POUR LA FÊTE DE SAINT CYPRIEN, MARTYR (1).

ANALYSE. — 1. Joie que cause cette religieuse affluence de peuple et la victoire des martyrs. — 2. Desseins des persécuteurs déjoués par les martyrs. — 3. Triomphe de l'Eglise sur les persécuteurs. — 4. Plusieurs bourreaux de Cyprien se convertissent comme ceux du Christ.

1. Nous avons chanté le psaume : « Béni « soit le Seigneur, qui ne nous a point donnés « à leurs dents comme une proie [1] ». C'est le chant bien légitime des dons du Seigneur. « Béni soit le Seigneur, qui ne nous a point « donnés à leurs dents comme une proie ». C'est là certainement une action de grâces et action de grâces bien digne. Et quand l'homme pourra-t-il suffisamment remercier Dieu de si grands dons? Quand le bienheureux martyr répandait ici son sang par un pieux sacrifice, je doute que la foule de ses persécuteurs ait égalé cette foule qui le vient bénir. Oui, je le répète; car c'est un bonheur pour moi de voir le peuple venir en foule et pieusement dans ce lieu, et de comparer les temps aux temps. C'est pour cela que je reviens à cette pensée, que je la répète et que je veux l'inculquer à vos sens avec toute la dévotion possible. Quand le saint martyr répandait ici son sang dans un pieux sacrifice, je doute que la foule de ses persécuteurs ait égalé cette foule qui le vient bénir. Mais en fût-il ainsi, que « Dieu n'en a pas moins été « béni de ne pas nous avoir abandonnés à « leurs dents comme une proie ». En lui donnant la mort, ils croyaient avoir vaincu. Ils étaient vaincus, au contraire, par ceux qui mouraient, et ils tressaillaient d'être vaincus. Sans doute ils persécutaient; mais voilà que la foule des persécuteurs s'est dissipée et fait place à la foule qui chante ses louanges. Qu'elle chante alors, cette foule, qu'elle chante : « Béni soit le Seigneur qui ne nous « a point abandonnés à leurs dents comme « une proie ». Aux dents de qui? Aux dents de nos ennemis, aux dents des impies, aux dents de ceux qui persécutent Jérusalem, aux dents de Babylone, aux dents de la cité ennemie, aux dents de cette foule en délire dans le crime, aux dents de cette foule qui persécute le Seigneur, qui abandonne le Créateur pour se tourner vers les créatures, qui adore ce qu'a fait la main des hommes, et méprise le Dieu qui nous a faits. « Béni soit « le Seigneur, qui ne nous a point abandonnés à leurs dents comme une proie ».

2. Tel est le chant des martyrs, le chant de ceux qui ont mieux aimé mourir en confessant le Christ, que de vivre en apostasiant le Christ. Si donc les uns ont voulu tuer, et si les autres sont tués, si les uns sont venus à bout de leurs desseins, et si les autres sont morts, comment « bénir Dieu qui ne nous a point abandonnés à leurs dents comme une proie? » A quoi bon cette félicitation : « Béni soit le « Seigneur, qui ne nous a point abandonnés à « leurs dents comme une proie? » C'est que les persécuteurs ne se proposaient pas de tuer, mais de dévorer, c'est-à-dire d'incorporer à leur secte. Ils étaient païens, il étaient impies, ils étaient adorateurs des démons et des idoles. Voilà ce qu'ils voulaient faire de nous, quand ils voulaient nous dévorer. Voyez ce que nous faisons de la nourriture, quand nous mangeons. Que faisons-nous, sinon changer en notre corps? Or, les impies formaient un corps, et ils ont dévoré ceux qu'ils ont amenés à leur secte. Ils se les sont incorporés sans aucun doute. Donc, ces martyrs qui ont tenu ferme contre les efforts tentés pour les amener

[1] Ps. CXXIII, 6.

(1) Au manuscrit on lit, fol. 37, page 2 : « Encore un sermon de saint Augustin, évêque, sur la victoire des martyrs et de l'Eglise par ces martyrs ». — C'est peut-être Possidius qui, dans l'*Indic. Opp.*, ch. 8, l'a intitulé : *De venatoribus Dei et sæculi*. Car le verset du psaume cité ici s'entend de la dent des persécuteurs, et aussi de la dent de l'Eglise.

à renier le Christ, à se prosterner devant les idoles, qui ont méprisé les idoles, pour confesser le nom du Christ, n'ont point consenti à être incorporés à leur secte. Qu'ils chantent, oui, qu'ils chantent, qu'ils chantent glorieusement, qu'il chantent avec allégresse et avec vérité : « Béni soit le Seigneur, qui ne nous a « point abandonnés à leurs dents, comme une « proie ». Les piéges, c'est la perfidie ; les piéges, c'est l'impiété ; les piéges, c'est l'apostasie du Christ. Voilà les piéges que l'on a tendus. Tu entends quels sont les chasseurs ; et si tu veux échapper aux chasseurs, méprise leurs menaces. Tu sais ce que font les chasseurs. D'une part, ils tendent les piéges, et, d'autre part, ils effraient le gibier pour le pousser dans leurs filets. Crains-tu le danger dont tu es menacé? Fuir est bien plus dangereux encore. Les martyrs donc, voyant l'endroit où les chasseurs avaient tendu leurs filets (car le persécuteur ne menaçait de mort que pour amener à renier le Sauveur) ont préféré souffrir, mais en souffrant ils évitaient les piéges. Quelle proie magnifique pour les filets du chasseur, quel festin pour l'impie Babylone, si l'on eût amené Cyprien à renier le Seigneur! Quelle noble proie, quelle chasse, quels mets succulents pour les festins impies de Babylone, que Cyprien, cet évêque, ce docteur des nations, qui détourne des idoles, qui déjoue les démons, qui gagne les païens, qui soutient les chrétiens, qui enflamme les martyrs ! Qu'un tel homme, un si grand homme vienne à renier, quelle joie pour l'impie Babylone! « Béni soit le Seigneur, qui ne nous a point « abandonnés à leurs dents comme une proie ». Ils ont sévi, ils ont persécuté, ils ont mis à la torture, jeté en prison, chargé de chaînes, brulé, exposé aux bêtes. Et le Christ n'a point eu d'apostat, et le confesseur du Christ a été couronné. Fureur perdue pour les uns, gloire du martyre pour les autres. « Qu'il soit donc « béni, le Seigneur »; que le peuple chrétien chante avec raison : « Béni soit le Seigneur, « qui ne nous a point abandonnés à leurs « dents comme une proie ». Qu'il le chante, aujourd'hui que ce lieu est rempli d'un peuple qui applaudit, d'un peuple qui adore un Dieu seul et véritable. Qu'il le dise : voici ce lieu ; et répandre ici le sang de notre martyr, c'était semer cette belle moisson. O terre, ne t'étonne point de ta fertilité ! tu n'as été arrosée que pour produire.

3. Donc : « Béni soit le Seigneur, qui ne « nous a point donnés à leurs dents comme « une proie ». Quelle force, en effet, a pu nous arracher aux dents de l'impie? Ne nous arrogeons rien, n'attribuons rien à notre puissance. « Béni soit le Seigneur, qui ne « nous a point donnés à leurs dents comme « une proie ». Qu'étions-nous, en effet, quand la force effrayait notre faiblesse, la grandeur notre humilité, la richesse notre indigence, l'abondance notre pauvreté ? Qu'étions-nous, si « notre secours n'eût été « dans le nom du Seigneur, qui a fait le ciel et « la terre[1] ? » Tressaille donc, ô Jérusalem, tressaille, oh ! oui, sois dans la joie d'avoir échappé aux dents des chasseurs. Tressaille à ton tour. Et toi aussi, tu as des dents. « Car tes « dents ressemblent à un troupeau de brebis « nouvellement tondues ». Toi aussi, tu as des dents, ô sainte Jérusalem, cité de Dieu, église du Christ; toi aussi, tu as des dents. C'est à toi qu'il est dit dans le Cantique des Cantiques : « Tes dents ressemblent à un troupeau de « brebis nouvellement tondues, qui mon- « tent du lavoir; toutes ont deux agneaux, et « nulle d'entre elles n'est stérile[2] ». Honneur, honneur à toi, de n'avoir point redouté les dents de Babylone ; ces dents de Babylone étaient les puissants du siècle; ces dents de Babylone étaient les professeurs de rites criminels. Tu n'as pas été abandonnée à ces dents. Ah ! reconnais tes dents à toi, et fais ce qu'ils ont voulu faire. Change de rôle. Toi aussi, tu as des dents. « Tes dents « sont un troupeau de brebis nouvellement « tondues ». Qu'est-ce à dire, nouvellement tondues ? Qui ont renoncé aux biens du siècle. Qu'est-ce à dire, nouvellement tondues ? Qui ont rejeté leur toison comme un fardeau du siècle. Tes dents étaient ces hommes dont il est écrit aux Actes des Apôtres, qu'ils vendaient leurs biens pour en apporter le prix aux pieds des Apôtres, afin qu'il fût distribué à chacun selon le besoin qu'il en avait[3]. Tu as donc reçu la toison de tes brebis nouvellement tondues ; et ce troupeau est sorti du lavoir du saint baptême. Tous ont engendré, parce que tous ont accompli les deux préceptes de la charité. Vous le savez, mes frères, il vous en souvient, vous l'avez dit tout haut en gens bien instruits, quand j'ai nommé ces deux préceptes de la charité ; sans les avoir désignés, j'ai trouvé

[1] Ps. CXXIII, 8. — [2] Cant. IV, 2 ; VI, 5. — [3] Act. IV, 35.

dans vos murmures l'indice de votre cœur, vous les connaissez donc ; et néanmoins, je les désignerai pour ceux qui viennent plus rarement à l'église. Il l'a dit, le Seigneur, il l'a dit, le Maître le plus véridique, il l'a dit, le Prince des martyrs : « Tu aimeras le Seigneur « ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton « âme et de tout ton esprit ; et tu aimeras « ton prochain comme toi-même. Ces deux « préceptes renferment la loi et les Pro- « phètes [1] ». C'est donc en Dieu une victoire pour tes dents d'avoir enfanté de tels jumeaux. Et dès lors c'est à cause de ces dents qu'il t'est dit, ô Eglise, dans la personne du bienheureux Pierre : « Lève-toi, tue et mange [2] ». « Lève-toi ». Ainsi fut-il dit à Pierre, quand une grande nappe descendit du ciel, renfermant des animaux de toute espèce, que l'on offrit à Pierre qui avait faim, c'est-à-dire à l'Eglise alors affamée. « Lève-toi », pourquoi te laisser avoir faim ? « Lève-toi », ton repas est prêt. Tu as des dents, « tue et mange ». Tue-les dans ce qu'ils sont, pour les faire ce que tu es. Tue-les dans ce qu'ils sont, et change-les en ce que tu es. Tu as bien compris quelles sont les dents, tu as bien tué, tu as bien mangé. Ces juges que tu n'as point redoutés, tu les as attirés à toi ; ces puissances du siècle que tu n'as point redoutées, tu les as changées en toi ; ces bourreaux que tu as méprisés, tu en as fait des fidèles. Alors s'est accomplie cette promesse faite à ton Seigneur : « Tous les rois de la terre l'adoreront, toutes « les nations le serviront [3] ».

4. Voilà ce que ne croyaient point les persécuteurs, quand ils sévissaient contre toi. Combien de ces mêmes persécuteurs qui ont vu le bienheureux Cyprien répandre son sang, fléchir les genoux, offrir sa tête au bourreau, qui l'ont vu ici même, qui ont joui de ce spectacle, qui ont tressailli à cette vue, qui ont ici même insulté à son agonie, combien d'entre eux, je n'en doute nullement, ont embrassé la foi ! N'en doutons point, mais croyons-le sans hésitation. Les Juifs qui ont mis à mort le Christ, qui branlaient la tête en lui insultant à la croix, qui ont à son sujet chanté leur joie comme ils l'ont voulu, ont ensuite cru en ce même Seigneur qu'ils avaient crucifié. Pouvait-elle donc être sans effet, cette parole du médecin suprême suspendu à la croix, et faisant de son sang un remède pour guérir leur folie ? Non, elle ne pouvait être sans effet, elle ne pouvait être vaine, cette parole : « Mon Père, pardonnez- « leur, car ils ne savent ce qu'ils font [1] ». Elle ne fut donc point sans effet. Il y avait là une foule de peuple sur lequel tomba cette parole de la bouche de la Vérité. Plus tard, en effet, quand l'Esprit-Saint descendit miraculeusement du ciel, quand les Apôtres parlaient le langage de toutes les nations, saisis de frayeur à la vue d'un miracle si soudain, et, touchés subitement de componction, ils se tournèrent vers celui qu'ils avaient mis à mort et burent avec foi le sang qu'ils avaient répandu avec fureur. Or, à propos du bienheureux Cyprien, du saint martyr du Christ, nous ne saurions douter que plusieurs de ceux qui se donnèrent le spectacle impie de sa mort, crurent dans la suite en son divin Maître, et peut-être, comme lui, répandirent leur sang pour le nom du Christ. Du reste, accordons qu'il n'y a rien de certain à cet égard. Acceptons l'incertitude au sujet de ceux qui étaient ici à la mort de Cyprien, qui virent frapper ici le saint évêque ; doutons qu'ils aient embrassé ta foi ; du moins tous ceux-ci ou presque tous ceux dont j'entends les jubilations, sont les fils de ceux qui l'insultaient.

[1] Matth. XXII, 37-40. — [2] Act. X, 13. — [3] Ps. LXXI, 11.

[1] Luc, XXIII, 34.

SEIZIÈME SERMON.

POUR LA FÊTE DES MARTYRS SCILLITAINS (1).

ANALYSE. — 1. A l'exemple des martyrs, on ne doit renier le Christ, ni à cause des biens superflus du monde, ni à cause des biens nécessaires. — 2. D'où vient et qu'est-ce que l'amour du prochain. — 3. La santé et un ami, deux choses nécessaires, comment les envisager. — 4. Lutte entre le martyr et le persécuteur, au sujet du superflu. — 5. Lutte entre le martyr et le persécuteur, au sujet du nécessaire. — 6. De quelle manière on apostasie le Christ. — 7. La constance récompensée dans le ciel.

1. Craignant de mourir s'ils vivaient, les saints martyrs, les témoins de Dieu, ont préféré mourir afin de vivre, de peur que l'effroi de la mort ne leur fît renier la vie, ils ont méprisé la vie par amour de la vie. Pour leur faire apostasier le Christ, l'ennemi leur promettait la vie, mais non telle que la promettait le Christ. Leur foi donc aux promesses du Sauveur leur a fait dédaigner les menaces des persécuteurs. Mes frères, quand nous célébrons les fêtes des martyrs, puissions-nous connaître ce que nous pouvons acquérir en imitant leurs exemples. Cette foule qui se presse n'ajoute rien à leur gloire. Car leur couronne est en spectacle à la foule des Anges ; et nous, la lecture de leurs combats nous les peut faire connaître. Ce qu'ils ont acquis, « l'œil ne l'a point vu, l'oreille « ne l'a point entendu [1] ». Parmi les biens de cette vie, en effet, les uns sont superflus, les autres nécessaires. Ecoutez à ce sujet nos paroles, et distinguons autant que possible quels sont ici-bas les biens superflus, et quels sont les biens nécessaires, afin que vous compreniez qu'on ne doit apostasier le Christ ni pour les biens superflus, ni pour les biens nécessaires. Qui pourra énumérer les choses superflues de la vie ? Entreprendre de les énumérer, c'est nous retarder beaucoup. Disons donc ce qui est nécessaire ; le reste, quel qu'il soit, sera superflu. Voici les deux biens nécessaires en ce monde : la santé et un ami. Tels sont les deux biens dont nous devons faire grand cas, et que nous ne saurions mépriser. La santé et un ami sont deux biens naturels. Dieu, en faisant l'homme, voulut qu'il existât, qu'il vécût : c'est la santé. Mais de peur qu'il ne demeurât seul, il lui donna l'amitié. Dès lors l'amitié commence par l'épouse et par les enfants, pour s'étendre jusqu'aux étrangers. Mais si nous considérons que nous n'avons qu'un seul père et une seule mère, quel sera pour nous l'étranger ? Tout homme a pour prochain tout autre homme. Interroge la nature. Est-ce un inconnu ? c'est un homme. Un ennemi ? c'est un homme. Un étranger ? c'est un homme. Un ami ? Qu'il demeure ami. Est-il ennemi ? Qu'il devienne ami.

2. A ces deux choses nécessaires en cette vie, la santé, et un ami, vient se joindre la Sagesse qui est étrangère. Elle ne trouve ici-bas que des insensés, qui s'égarent, qui s'éprennent du superflu, qui aiment ce qui est du temps, qui ne savent rien de l'éternité. Cette sagesse n'est point aimée des insensés. Or, comme elle n'était point aimée des inensés, elle a revêtu la forme du prochain, et s'est ainsi approchée de nous. C'est là tout le mystère du Christ. Quoi de plus éloigné que la folie et la sagesse ? Quoi de plus rapproché que l'homme et l'homme ? Oui, dis-je, quoi de plus éloigné que la folie et la sagesse ? La sagesse

[1] I Co. I, 9.

(1) Au catalogue, fol. 39, on lit : « Sermon de saint Augustin, évêque, pour la fête des saints martyrs de Scillite ». — Originaires d'un bourg nommé Scilla ou Scillite dans l'Afrique proconsulaire, ils furent martyrisés à Carthage au nombre de douze, comme on le croit, vers l'an 200. On trouve dans *Baronius* d'autres actes à l'année 202, et d'autres encore chez les *Bollandistes*, tom. IV, de la bibliothèque ecclésiastique de Tolède, au 17 juillet, jour où l'on en fait mémoire. Saint Augustin prêcha en leur honneur dans la basilique de Carthage le sermon CLV, de notre édition. Mais, comme Possidius mentionne deux traités dans son *Indic. Opp.*, ch. 9, Guil. Cuper, *Acta Sanctorum*, tom. cit., pag. 206, dit, à propos de l'autre sermon, qu'il n'a point paru même dans les plus récentes éditions de saint Augustin et qu'il doit être perdu, ou dans la poussière. Mais, grâce au cardinal Garampius, il sort de cette poussière, comme une relique admirable du génie d'Augustin.

donc s'est revêtue de l'humanité, et s'est approchée de l'homme par ce qui en était le plus près. Et voilà, car la sagesse elle-même l'a dit à l'homme, voilà que la piété c'est la sagesse : le propre de la sagesse dans l'homme est d'adorer Dieu, puisque telle est la piété; et dès lors deux préceptes sont donnés à l'homme : « Tu aimeras le Seigneur, ton « Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de « tout ton esprit ». Voici l'autre précepte : « Tu « aimeras ton prochain comme toi-même [1] ». Et celui qui entendait répliqua : « Et qui donc « est mon prochain [2]? » Il pensait que le Seigneur allait dire : C'est ton père, c'est ta mère, c'est ton épouse, ce sont tes enfants, tes frères, tes sœurs. Telle ne fut point sa réponse; mais pour vous bien faire comprendre que tout homme est le prochain de tout autre homme, le Sauveur commença ce récit : « Un certain « homme », dit-il. Qui, ce certain homme? Enfin un homme. « Un homme donc ». Qui, cet homme? Quelqu'un, mais un homme. « Des- « cendait de Jérusalem à Jéricho, et tomba « entre les mains des voleurs [3] ». On appelle aussi voleurs ceux qui nous persécutent. Blessé, dépouillé, demi mort, abandonné sur le grand chemin, il fut un objet de mépris pour le prêtre et le lévite qui vinrent à passer, et remarqué du samaritain qui le rencontra. Voilà qu'on s'approche de lui, qu'on lui donne des soins, qu'on le met sur un cheval, pour le conduire à l'hôtellerie, qu'on donne l'ordre de le soigner, qu'on paie sa dépense. Or, le Sauveur demande à celui qui l'avait interrogé : Quel est le prochain de cet homme demi mort? Car deux hommes l'avaient dédaigné, et ces dédaigneux étaient ses proches; ce fut l'étranger qui l'aborda. Car cet homme de Jérusalem avait pour proches les prêtres, les lévites, et les Samaritains pour étrangers. Les proches passèrent donc, et l'étranger lui devint un proche. Quel était donc le prochain pour cet homme? Réponds, ô toi qui avais fait cette question : « Qui est mon prochain? » Réponds à ton tour, selon la vérité. C'était l'orgueil qui questionnait, que la nature parle. Que dit-il donc? « Je crois que c'est « celui qui a usé de miséricorde envers lui ». Et le Seigneur : « Va, et fais de même à ton « tour [4] ».

3. Revenons à notre sujet. Nous avons déjà trois objets : la santé, l'ami, la sagesse. Mais il n'y a de ce monde que la santé et l'ami; la sagesse est d'ailleurs. C'est pour la santé que nous avons la nourriture et le vêtement, et en cas de maladie la médecine. A ceux qui ont la santé, l'Apôtre en santé lui-même disait : « Or, c'est une grande richesse que la piété qui « se contente du nécessaire. Nous n'avons « rien apporté en ce monde, et nous n'en « pouvons rien emporter. Ayant la nourriture « et le vêtement, nous devons nous en con- « tenter ». Voilà ce qui est nécessaire pour la santé. Que dira-t-il pour le superflu? « Quant « à ceux qui veulent s'enrichir (c'est bien là le « superflu) ils tombent dans la tentation, dans « les piéges, dans une foule de désirs insensés « et nuisibles qui précipitent l'homme dans « la mort et dans la perdition [1] ». Où donc est la santé? C'est donc à la santé que revient cette parole : « Ayant la nourriture et le vê- « tement, nous devons nous en contenter ». Que dira-t-il pour l'ami? Que dire de plus que ceci : « Tu aimeras ton prochain comme « toi-même? » Que la santé soit donc à toi, et la santé encore à ton ami. A propos du vêtement de l'ami : « Que celui qui a deux tuniques « en donne une à celui qui n'en a point ». Et pour la nourriture de cet ami : « Que celui « qui a de la nourriture agisse de même [2] ». Tu es rassasié, rassasie les autres; tu es vêtu, revêts les autres. Tout cela est de ce monde : quant à ce qui vient d'en haut, ou la sagesse, tu l'apprends et tu l'enseignes.

4. Remettez maintenant devant vos yeux le combat des martyrs. L'ennemi vint et voulut faire renier le Christ. Mais voyons d'abord ses flatteries, et non ses fureurs. Il promet honneurs et richesses. Ce sont là des choses superflues. Quiconque trouverait en ces biens une tentation de renier le Christ, n'est pas encore descendu dans l'arène, ne s'est pas initié au combat, n'a point encore, par une vigoureuse résistance, provoqué l'antique ennemi. Mais il a méprisé tous les biens qu'on lui offrait, l'homme fidèle qui s'est écrié : Est-ce pour de tels biens que je renierai le Christ? Des richesses me feront-elles renoncer aux richesses? L'or me fera-t-il renier le vrai trésor? N'est-ce pas en effet le Christ qui, « étant riche, s'est fait pauvre pour nous, « afin de nous enrichir de sa pauvreté [3]? » N'est-ce point de lui que l'Apôtre a dit : « En

[1] Luc, X, 27. — [2] Ibid. 29. — [3] Ibid. 30. — [4] Ibid. 37.

[1] I Tim. VI, 6, 9. — [2] Luc, III, 11. — [3] II Cor. VIII, 9.

« lui sont renfermés tous les trésors de la « sagesse et de la science[1] ? » Tu considères ce que tu promets, parce que tu ne saurais voir ce que tu veux nous ravir. Pour moi, c'est par la foi que je vois ce que tu veux m'enlever, et toi par les yeux de la chair ce que tu veux donner. Ce que découvre l'œil du cœur est bien préférable à ce que voit l'œil de la chair ; car ce que l'on voit est temporel, ce que l'on ne voit pas est éternel. Dès lors je méprise tes dons, dit l'âme fidèle, qui sont temporels, qui sont superflus, qui sont périssables, qui sont changeants, qui sont pleins de périls, pleins de tentations. Nul ne les possède à son gré, on les perd quand on ne le voudrait point. Nous méprisons le prometteur, en voici un autre, c'est le persécuteur. On repousse la séduction, voici que vient la violence : on méprise le serpent, il se change en lion. Tu ne veux pas, dit-il, être par moi comblé de richesses? Eh bien ! si tu ne renonces au Christ, je t'enlèverai ce que tu possèdes. Ce n'est là sévir que contre mon superflu. « Tu agis en fourbe, « comme le rasoir tranchant[2] » ; tu rases les cheveux, mais sans entamer la peau. Enlève-moi tous ces biens ; oui, puisque tu as vu qu'ils me servent à faire des largesses aux pauvres, à recevoir l'étranger, à suivre l'avis de Paul : « Ordonnez aux riches de ce « monde », a-t-il dit à Timothée, « ordonnez-« leur de n'être point orgueilleux, de ne mettre « point leur confiance dans les richesses in-« certaines, mais dans le Dieu vivant qui nous « donne avec abondance ce qui est nécessaire « à la vie ; d'être bienfaisants, riches en « bonnes œuvres, de donner de bon cœur, de « faire part de leurs biens, de se faire un « trésor et un fondement solide pour l'avenir, « afin d'embrasser la véritable vie[3] ». Voilà des œuvres que je ne ferai plus, dès que tu m'enlèves mes biens. En serai-je amoindri devant Dieu, pour vouloir sans pouvoir ? Serai-je à ce point sourd à la parole des anges : « Paix sur « la terre aux hommes de bonne volonté[4] » ? Enlève donc mon superflu. Nous n'avons rien apporté sur la terre, et nous n'en pouvons rien emporter. « Ayant de quoi nous nourrir « et nous vêtir, nous devons nous en con-« tenter[5] ».

5. Mais, dit le persécuteur, j'enlèverai la nourriture et le vêtement. Voilà le combat qui commence. L'ennemi sévit avec plus de violence. Il n'y a plus de superflu, nous voici au nécessaire. « Ne vous éloignez pas de moi, « parce que la tribulation est proche[1] ». Rien n'est plus proche de notre âme que notre chair. C'est dans la chair que se font sentir et la faim, et la soif, et la chaleur. C'est là que je veux te voir, ô courageux martyr ! noble témoin de Dieu ! Vois, me dit-il, vois ! « Qui nous séparera de l'amour du Christ ? » A quoi bon tes menaces, de m'enlever la nourriture et le vêtement? « Sera-ce la tribu-« lation, l'angoisse, la faim, la nudité[2] ? » Tourne ailleurs tes menaces. Je t'enlèverai ton ami, j'égorgerai sous tes yeux ceux qui te sont les plus chers, je massacrerai ton épouse et tes enfants ! Tuer, tuer, dis-tu ? Qu'ils ne renoncent pas au Christ, et tu ne les tueras pas. Comment, tu ne saurais m'effrayer pour moi-même, et tu m'effraieras pour les miens ? Si les miens ne renoncent pas, tu ne saurais les tuer ; s'ils renoncent, tu ne tueras que des étrangers. Que le persécuteur insiste, et que dans sa fureur il s'écrie : Si tu n'as nul souci des tiens, c'est toi que je priverai de cette lumière. De cette lumière ? Mais de la lumière éternelle ? De quelle lumière pourras-tu me priver ? De celle qui m'est commune avec toi ? Elle n'est pas grande, celle dont tu jouis. Mais, pour cette lumière, je ne veux point renoncer à la lumière. Car, « il était la lumière vérita-« ble[3] ». Je sais encore à qui je dois dire : « En « vous est la source de la vie, et c'est dans votre « lumière que nous verrons la lumière[4] ». Ote-moi cette vie, ôte-moi cette lumière, j'aurai une autre vie, j'aurai une autre lumière. J'aurai une vie que tu ne pourras tuer en moi, j'aurai une lumière que, non-seulement toi, mais aucune obscurité ne pourra me dérober. Le martyr a triomphé, et pourrions-nous rencontrer quelque part un plus noble combat ? Sans le menacer de la mort, le persécuteur en veut à son salut : il le laboure de ses ongles, le déchire dans les tourments, il l'expose aux flammes, à la fureur des bêtes ; et c'est lui qui est vaincu. Pourquoi est-il vaincu ? « Parce que « nous pouvons tout surmonter en celui qui « nous a aimés[5] ».

6. Donc, mes frères, ne renonçons au Christ ni pour notre superflu, ni pour notre néces-

[1] Coloss. II, 3. — [2] Ps. LI, 4. — [3] I Tim. VI, 17-19. — [4] Luc, II, 14. — [5] I Tim. VI, 8.

[1] Ps. XXI, 11, 12. — [2] Rom. VIII, 35. — [3] Jean, I, 9. — [4] Ps. XXXV, 10. — [5] Rom. VIII, 37.

saire. Nul n'est plus nécessaire que lui. J'appelais nécessaires, la santé, un ami. Pour la santé, te voilà pécheur, apostat du Christ. Mais ton amour de la santé te fait manquer la véritable santé. Pour ton ami, te voilà pécheur, et pour ne point l'offenser tu renies le Christ. Hélas ! malheur à nous ! Il suffit souvent de rougir pour le renier. Il n'y a là ni violence de la persécution, ni spoliation de l'exécuteur, ni menace de bourreau ; tu crains seulement de déplaire à un ami, et tu renies ton Dieu. Je vois ce que t'a enlevé un ami ; montre-moi ce qu'il pourra te donner. Oui, que pourra-t-il te donner? Ses amitiés qui seront une source de péché pour toi, qui t'envelopperont et feront de toi un ennemi de Dieu. Celui-là ne serait point ton ami, si tu savais l'aimer. Mais parce que tu es son ennemi, tu prends pour un ami ton propre ennemi. Comment cet homme peut-il être ton ami ? Parce que tu aimes l'iniquité. « Or, « aimer l'iniquité, c'est haïr son âme [1] ». Toutefois on ne renie point le Christ, pour plaire à un ami impie et pervers, on ne le renie point toujours, mais cet impie blasphème le Christ, cet impie l'accuse, et un fidèle n'ose le défendre, il en rougit, il l'abandonne ; au lieu de le prêcher, il se tait. Le blasphème se répand, la louange se tait. Combien de crimes l'on commet, sous prétexte du nécessaire, pour la nourriture, pour le vêtement, pour la santé, pour un ami, et tout ce que l'on recherche ainsi n'en périt que plus sûrement. Mais si, au contraire, tu méprises les biens du temps, Dieu te donnera les biens éternels. Méprise la santé, et tu auras l'immortalité ; méprise la mort, et tu auras la vie ; méprise les honneurs, tu auras une couronne; méprise l'amitié d'un homme, tu auras l'amitié de Dieu. Et là même où tu jouiras de l'amitié de Dieu, tu ne seras pas sans amitié du prochain. Tu auras pour amis ceux dont nous lisions tout à l'heure les actes et les confessions.

7. Nous venons d'entendre les actes virils des hommes, leurs vaillantes confessions. Nous venons d'entendre ces femmes, oublieuses de leur sexe, et s'attachant au Christ, non plus comme des femmes. Or, là haut nous formerons avec ces bienheureux cette amitié pure de toute convoitise charnelle, et nous n'aurons de commun avec nos amis que les jouissances de la sagesse. Voilà ce que nous perdrons, si nous aimons les biens d'ici-bas, jusqu'à renier le Christ. C'est là que la mort du prochain n'aura rien d'effrayant pour nous. Il n'y a nul deuil à redouter, dès lors qu'on jouit de la vie éternelle, et le nécessaire ne sera plus dans cette parole : « Ayant la nourriture et le vêtement, nous « devons être satisfaits ». Notre vêtement sera l'immortalité, notre nourriture la charité ; la vie sera sans fin, nous n'y ferons plus de ces œuvres que l'on appelle bonnes œuvres, et toutefois nous ne saurions y parvenir qu'en les faisant ici-bas. On ne te dira plus : « Partage ton pain avec celui qui a faim [1] », puisqu'il n'y aura nul affamé. On ne te dira point : Donne l'hospitalité, puisqu'il n'y aura point d'étranger. On ne te dira point : Délivre l'opprimé, puisqu'il n'y aura nul oppresseur. On ne te dira point : Accommode ces différends, puisqu'il y aura une paix inaltérable. Voyez, mes frères, combien on souffre ici-bas pour acquérir cette paix, que nous posséderons où nous ne pourrons plus périr. Tu veux la santé? Méprise-la, et tu la trouveras. Tu renies le Christ parce que tu crains d'offusquer l'amitié des hommes? Confesse le Christ, et tu auras pour amies, et la cité des anges, et la cité des patriarches, et la cité des prophètes, et la cité des apôtres, et la cité des martyrs, et la cité de tous les fidèles qui auront fait le bien. Car c'est elle que le Christ a fondée pour l'éternité [2].

[1] Ps. x, 6.

[1] Isaïe, LVIII, 7. — [2] Ps. XLVII, 9.

DIX-SEPTIÈME SERMON.

POUR LA FÊTE DES MACHABÉES (1).

ANALYSE. — 1. Les paroles de l'Evangile regardent tous les âges. — 2. Exposition de la parabole de la construction de la tour, et des deux rois. — 3. Le jeune homme riche qui veut se joindre au Christ. — 4. Après les apôtres, beaucoup de Juifs convertis, et beaucoup de chrétiens ont renoncé à leurs biens. — 5. Comment nous devons faire preuve de notre foi au Christ, même dans ce qui est de chaque jour. — 6. Les promesses doivent nous exciter à faire preuve de notre foi. — 7. Combat des Machabées avec les spectacles profanes. — 8, 9. Eloignement qu'il faut avoir pour les spectacles profanes.

1. L'Evangile, la parole vive du Seigneur, qui pénètre au vif de l'âme, qui s'adresse au plus intime du cœur, s'offre à nous tous pour notre salut, et ne revient à l'homme, qu'à la condition que l'homme revienne à lui-même. Voilà que, devant nous, se pose comme un miroir dans lequel nous devons nous considérer, et si notre visage accuse à nos regards quelque tache, il nous la faut essuyer avec grand soin, de peur qu'un second retard ne nous oblige de rougir. La foule suivait le Seigneur, comme nous l'avons entendu à la lecture de l'Evangile, et il se tourne vers ceux qui le suivaient, pour leur parler. Car s'il n'eût adressé qu'aux seuls apôtres les enseignements qu'il donna, chacun de nous eût pu dire : C'est pour eux, et non pour nous qu'il a parlé. Autres, semble-t-il, sont les enseignements adressés aux pasteurs, autres ceux qui s'adressent aux troupeaux. Le Sauveur s'est adressé à ceux qui le suivaient, donc à vous tous, et à nous tous. Et parce que nous n'étions pas encore, il ne faut pas croire qu'il n'a point parlé pour nous. Nous croyons en effet en ce même Dieu qu'ils ont vu ; nous tenons, par la foi, à celui qu'ils ont considéré des yeux ; l'important n'était pas de voir le Christ des yeux de la chair ; autrement la nation juive serait arrivée la première au salut, puisqu'il est certain que les juifs l'ont vu et néanmoins l'ont méprisé, et, de plus, après l'avoir vu et méprisé, l'ont mis à mort. Mais nous, assurément, nous ne l'avons pas vu, et néanmoins nous croyons en lui, et néanmoins notre cœur fait accueil à celui que n'ont point vu nos yeux. De là cette parole adressée à l'un des siens qui était parmi les douze : « Parce « que tu as vu, tu as cru. Bienheureux ceux « qui ne voient point, et qui croient[1] ». Que Jésus-Christ notre Seigneur et Sauveur soit maintenant devant nous en sa chair et garde le silence, que nous en reviendra-t-il ? Mais si sa parole a été utile, il parle maintenant, quand on nous lit l'Evangile. Toutefois, comme Dieu il nous procure de grands avantages par sa présence. Où donc n'est pas Dieu, et quand serait-il éloigné ? Toi, ne t'éloigne pas de Dieu, et Dieu sera avec toi. L'important, c'est qu'il nous a fait une promesse, et que nous tenons cette promesse écrite comme une cédule. « Voilà que je suis avec vous « jusqu'à la consommation des siècles[2] ». C'est nous qu'il avait en vue, c'est à nous qu'il promettait.

2. Revenons donc à notre sujet, écoutons ses paroles, et, comme je l'ai déjà dit, considérons-nous, afin d'essuyer avec soin tout ce que nous verrons faire tache à notre beauté, qui plaît à ses yeux. Et comme nous ne saurions suffire, implorons son secours. Qu'il nous réforme celui qui nous a formés, que le Créateur nous crée de nouveau, afin que, ayant semé en nous le froment, il récolte en nous aussi un froment parfait. Voici donc ses paroles : « Quel homme, voulant bâtir une

[1] Jean, XX, 29. — [2] Matth. XXVIII, 20.

(1) Dans le Codex, fol. 40, page 2, on lit : « Sermon de saint Augustin, évêque, pour la naissance des saints Machabées ». — Après le commentaire sur les chapitres XIV, 28, de saint Luc, et XIX, 16, de saint Matthieu, après avoir excité les fidèles à la persévérance, ce beau sermon contient des invectives contre les spectacles. Saint Augustin le prêcha à Bulla-Regio à la prière de l'évêque. Notre ami, dit en effet Possidius, *vitæ cap.* 8, ne prêchait pas seulement dans un seul pays, mais partout, sur l'invitation qu'on lui en faisait.

« tour, ne se rend pas compte auparavant de « la dépense nécessaire, pour savoir s'il peut « l'achever ? De peur que, s'il jette les fonde- « ments et ne puisse terminer, ceux qui passe- « ront par là ne disent : Voilà un homme qui a « commencé à bâtir sans pouvoir achever. Ou « bien, quel est encore le roi qui, voulant com- « battre un autre roi, n'examine pas, aupara- « vant, s'il peut marcher avec dix mille « hommes contre celui qui en a vingt mille ? « Et, s'il ne le peut, il lui envoie demander la « paix quand il est encore loin ». Et voici la conclusion qu'il donne à ces deux comparaisons : « De même, tout homme qui ne re- « nonce point à tout ce qu'il possède ne saurait « être mon disciple [1] ». Or, s'il n'y a que les disciples présents pour porter ce nom, ces paroles ne s'adressent point à nous. Mais comme, selon le témoignage de l'Ecriture, tous les chrétiens sont disciples du Christ : « Car vous « n'avez qu'un seul maître qui est le Christ [2] », que celui-là seul renonce à être disciple du Christ, qui ne veut point le Christ pour maître. Ce n'est point, en effet, parce que nous vous parlons d'un lieu plus élevé, que nous sommes des maîtres pour vous. Car c'est le maître de tous qui a sa chaire par-dessus tous les cieux, et vous et nous sommes condisciples ; seulement, nous sommes des moniteurs, comme les plus élevés en classe. Il y a donc une tour et des dépenses, la foi et la patience. La tour c'est la foi, les dépenses sont la patience. Quiconque ne saurait supporter les peines de cette vie, est au-dessous des dépenses. Le roi méchant qui marche avec vingt mille hommes, c'est le diable ; et celui qui marche avec dix mille, c'est le chrétien. Un contre deux, la vérité contre le mensonge, la simplicité contre la duplicité ; sois simple de cœur ; loin de toi toute hypocrisie, qui montre une chose et en fait une autre, et tu vaincras la duplicité qui se transforme en ange de lumière. D'où viennent et où sont ces dépenses ? Où est cette simplicité parfaite, absolument stable et inébranlable dans sa persévérance ? Dans la parole qui suit et qui nous paraît dure : c'est-à-dire, comme nous l'avons avancé, que la parole de Dieu n'est flatteuse pour personne. Celle-ci, par exemple : « Quiconque ne renonce point à tout ce « qu'il possède, ne saurait être mon disci- « ple ». Beaucoup l'ont fait et se sont anéantis avant d'être pressés par la persécution, et ont renoncé à tout ce qu'ils avaient au monde pour suivre le Christ. Ainsi en fut-il des Apôtres, qui dirent : « Voilà que nous avons tout « abandonné pour vous suivre [1] ». Toutefois eux-mêmes n'ont pas abandonné de grands biens, puisqu'ils étaient pauvres ; mais, à nos yeux, vaincre toutes les convoitises, c'est abandonner de grandes richesses.

3. Enfin, les disciples tinrent ce langage au Seigneur, quand s'en alla, tout triste, le jeune homme riche qui avait recueilli de la bouche du Maître le plus véridique, le conseil de la vie éternelle qu'il avait demandé. Un jeune homme riche était venu en effet trouver le divin Maître, et lui avait dit : « Bon Maître, « quel bien dois-je faire pour acquérir la vie « éternelle [2] ? » On dirait que parmi les interminables délices de ses richesses, il ressentait l'aiguillon de la mort à venir, et séchait de dépit ; car il savait qu'il n'emporterait rien avec lui de ses grands biens, et son âme dénuée de tout gémissait au milieu des richesses du temps. Environné de biens, il disait, ce semble, en lui-même : Tout cela est bien, tout cela est beau, tout cela est délicieux, tout cela est agréable ; mais quand viendra l'heure unique, l'heure dernière, il faudra tout abandonner, rien de tout cela ne s'emporte. Il ne reste que la vie et la conscience ; oui, après le corps, la vie de l'âme, et uniquement la conscience. Et si la conscience est mauvaise, ce n'est plus une vie, mais une autre mort, qu'il faut appeler, et la pire des morts. Rien en effet n'est pire que la mort, sinon cette mort qui ne meurt point. Telles étaient, au milieu de ses délices, les pensées de ce jeune homme si riche qui vient trouver le Sauveur. Il se disait donc : Si je puis avoir la vie éternelle après ces grandes richesses, quel bonheur surpassera le mien ? De là cette inquiétude qui le porte à interroger et à dire : « Bon Maître, « que ferai-je pour acquérir la vie éternelle ? » Et le Seigneur lui répondit tout d'abord : « Pourquoi m'appeler bon ? Il n'y a de bon « que Dieu seul [3] ». Ce qui revient à dire : Nul ne peut te rendre heureux, que Dieu seul. Les biens que possèdent les riches sont des biens, à la vérité, mais qui ne rendent pas bons leurs possesseurs. Si ces biens rendaient bons, l'homme serait d'autant supérieur en bonté, qu'il l'est en richesses. Mais quand nous les

[1] Luc, XIV, 28-33. — [2] Matth. XXIII, 10.

[1] Luc, XVIII, 28. — [2] Matth. XIX, 16. — [3] Ibid. 17.

voyons d'autant plus mauvais qu'ils sont plus riches, assurément il nous faut chercher d'autres biens qui nous fassent bons. Ce sont les biens que ne peuvent avoir les méchants : la justice, la piété, la tempérance, la religion, la charité, le culte de Dieu, et Dieu enfin. Tel est le bien qu'il nous faut rechercher, et nous ne pourrons l'avoir qu'en méprisant les autres.

4. Est-ce à moi de vous ménager, quand l'Evangile n'a de ménagements ni pour vous, ni pour nous ? Je me borne à exalter votre charité, mes frères, selon cette parole de l'Apôtre : « Le temps est court. Il faut, dès lors, « que ceux qui ont des femmes soient comme « n'en ayant pas, et ceux qui pleurent, comme « ne pleurant point, et ceux qui se réjouissent, « comme ne se réjouissant pas, et ceux qui « achètent comme n'achetant point, et ceux « qui usent des choses de ce monde, « comme n'en usant pas [1] ». Les Apôtres donc abandonnèrent tout ce qu'ils possédaient, et de là cette parole de Pierre : « Voilà « que nous avons tout abandonné ». Qu'as-tu abandonné, Pierre ? Une barque, un filet ? J'ai abandonné l'univers entier, me répondrait-il, puisque je ne me suis rien réservé. La pauvreté chez tous, c'est-à-dire chez tous les pauvres, n'a que peu de biens, mais elle a de grands désirs. Et Dieu ne regarde pas ce qu'elle possède, mais ce qu'elle désire. C'est notre volonté qui est jugée, et que sonde invisiblement celui qui est invisible. Ils ont donc tout abandonné, et abandonné l'univers entier, parce qu'ils ont renoncé à toute espérance dans ce monde, et qu'ils ont suivi celui qui a créé le monde et cru en ses promesses, ainsi que beaucoup l'ont fait dans la suite. Est-il étonnant, mes frères, que des hommes l'aient fait ? Ceux-là mêmes l'ont fait, qui ont mis à mort le Sauveur. Là, dans Jérusalem, après que le Seigneur fut monté aux cieux, et eut, dix jours après, accompli sa promesse par l'envoi du Saint-Esprit, les disciples, remplis de l'Esprit-Saint, parlèrent les langues de toutes les nations [2]. Alors beaucoup de Juifs qui étaient à Jérusalem, et qui les entendaient, pleins d'admiration pour ces dons de la grâce du Sauveur, et se demandant avec stupeur d'où venait ce prodige, reçurent des Apôtres cette réponse, que celui qui opérait ces prodiges par son Esprit-Saint, était celui-là même qu'ils avaient mis à mort, et demandèrent comment ils pourraient être sauvés. Ils étaient en effet saisis de désespoir, et ne pensaient point qu'ils pussent obtenir le pardon de ce crime énorme, d'avoir mis à mort le Maître de toutes créatures. Or, les Apôtres les consolèrent, leur promirent le pardon, et cette promesse du pardon leur fit embrasser la foi, et devenus d'autant meilleurs qu'ils avaient eu plus de crainte, ils vendaient leurs biens pour en apporter le prix aux pieds des Apôtres. La crainte leur extorqua leurs délices. Voilà ce que firent ceux qui avaient mis à mort le Seigneur ; beaucoup d'autres l'ont fait depuis, et le font encore. Nous le savons, nous en avons des exemples, beaucoup nous donnent cette consolation, beaucoup cette joie, parce que la parole du Seigneur n'est point inutile pour eux, puisqu'ils l'écoutent avec foi. Mais quelques-uns qui n'agirent point ainsi, n'ont-ils pas été éprouvés par la persécution ? Oui, parce qu'ils usaient de ce monde comme n'en usant pas. Non-seulement des hommes du peuple, non-seulement des artisans, non seulement des pauvres, des indigents, des gens médiocres, mais des grands, mais des riches, mais des sénateurs, mais des femmes illustres, en face de la persécution, ont su renoncer à leurs biens, afin d'élever leur tour et de vaincre, par la simplicité du courage et de la piété, la duplicité et les artifices du diable.

5. Jésus-Christ donc, Notre-Seigneur, nous exhortant au martyre, a dit : « De même, « celui qui ne renonce point à tout ce qu'i « possède, ne saurait être mon disciple ». C'est donc à toi que je m'adresse, ô âme chrétienne ! Si je te répète ce qui fut dit au riche : « Va, et toi aussi vends ce que tu as, et « tu posséderas un trésor dans le ciel, puis « viens et suis le Christ [1] », t'en iras-tu avec tristesse ? Car le jeune homme de l'Evangile s'en alla triste. Et pourtant, il n'y a que le chrétien pour comprendre ces paroles. Or, pendant qu'on lisait l'Evangile, as-tu bien pu boucher tes oreilles, contrairement à ton salut ? Tu as entendu ceci : « Quiconque ne « renonce à tout ce qu'il possède ne saurait « être mon disciple ». Réfléchis donc en toi-même : Te voilà devenu fidèle, tu es baptisé, tu as embrassé la foi. Tu n'as pas abandonné tes biens, mais j'en appelle à ta foi. Comment as-tu pu croire ? Voici pour ta foi le danger. On te dit : Si tu persistes, je saisis ton bien.

[1] I Cor. VII, 29-31. — [2] Act. II.

[1] Matth. XIX, 2.

C'est ton âme que j'interroge ; si tu dis en ton âme : Qu'il prenne ce que je possède, mais je n'abandonne point ma foi ! tu possèdes et tu as néanmoins renoncé. Et tu possèdes sans être possédé. Ce n'est pas posséder qui est un mal, mais bien être possédé. Oui, le mal est d'être possédé. Toutefois, il n'y a point de persécution, et tu n'as aucun moyen de prouver à Dieu la fidélité à tes promesses ? Les affaires de chaque jour sont pour l'homme une épreuve. Mais qu'arrivera-t-il, si quelqu'un t'excite au faux témoignage, un homme puissant, que l'on puisse craindre ici-bas, s'il te menace, et s'il peut réellement nuire, qu'arrivera-t-il s'il te vient demander un faux témoignage? Il ne te dit point : Renonce au Christ ; car c'est contre cela que tu étais prêt. Mais, dans sa duplicité, il s'insinue chez toi d'une manière que tu n'attendais pas et à laquelle tu n'étais point préparé. Fais-moi, dit-il, ce faux témoignage. Si tu ne le fais, je m'en vengerai de telle ou telle manière. Il menace de la proscription, de la mort. C'est là qu'il te faut éprouver, qu'il faut veiller sur toi. Feras-tu le faux témoignage ? C'est renier le Christ qui a dit: «Je suis la vérité [1] ». Tu as fait un faux témoignage, tu as donc parlé contre la vérité, et dès lors renié le Christ. Or, que pouvait te faire cet homme en te menaçant de la proscription ? Te rendre pauvre ? Mais de quoi peux-tu manquer, si Dieu est avec toi ? Mais sa menace était plus grave. Comment plus grave? Il menaçait de te tuer. Ta chair, est-ce ton âme ? Tu considères la menace, et non ce que tu dois faire. Cet adversaire menaçait de tuer ta chair. « Or, la bouche qui ment tue l'âme [2] », est-il dit. Vous voilà deux, ton ennemi et toi ; et toutefois, c'est un homme comme toi. Vous avez tous deux une chair corruptible, tous deux une âme immortelle, tous deux vous passerez dans le temps, et n'êtes sur la terre que des étrangers et des pèlerins. Lui te menace de la mort, ne sachant pas s'il ne mourra point avant d'avoir accompli sa menace; et toutefois, admettons que cette menace il l'accomplisse : examinons lequel des deux, lui ou toi, est plus ennemi de toi-même. Il prend une hache pour tuer ta chair, et toi la langue du mensonge pour tuer ton âme. Quel glaive a frappé? lequel a donné une mort plus déplorable? lequel a pénétré plus avant? L'un a pénétré jusqu'aux os, jusqu'aux entrailles, toi jusqu'au cœur. Or, tu n'as plus rien d'intact dès que ton cœur est perdu. « La bouche qui « ment tue », est-il dit, non le corps, mais l'âme.

[1] Jean, XIV, 6. — [2] Sag. I, 11.

6. Tels sont journellement les efforts des hommes. Quand on se trouve en face de l'iniquité, sur le point, ou de commettre l'iniquité, ou d'endurer ce qu'il plaît à Dieu de nous faire endurer en cette vie, vois dès lors le double ennemi, vois les défenses de cette tour. Mais la pensée te fait défaillir ; invoque alors celui qui a donné des préceptes. Qu'il aide ses préceptes en toi, et il te rendra de lui-même ce qu'il a promis. Or, que t'a promis Dieu ? Que dirai-je, mes frères, pour stimuler nos désirs ? Que dirai-je ? Est-ce de l'or ? Est-ce de l'argent ? Des domaines, des honneurs ? Tout ce que nous connaissons sur la terre ? Tout cela est vil. Mais « l'œil n'a « point vu, l'oreille n'a point entendu, le cœur « de l'homme n'a jamais compris ce que Dieu « a préparé à ceux qui l'aiment [1] » ; en un mot, ce ne sont plus des promesses, c'est Dieu lui-même. Il est plus grand que tout, celui qui a tout créé. Il est plus beau que tout, celui qui a donné à chaque objet sa beauté. Il est plus puissant que tout, celui qui a donné la force à tout ce qui est fort. Donc, tout ce que nous aimons sur la terre, n'est rien en comparaison de Dieu. C'est peu dire, tout ce que nous aimons n'est rien, mais nous-mêmes ne sommes rien. Celui qui aime doit se mépriser en comparaison de ce qu'il doit aimer. Telle est la charité qui nous est ordonnée : « De tout notre cœur, de toute « notre âme, de tout notre esprit ». Mais le Seigneur ajoute : « Tu aimeras ton prochain « comme toi-même. Ces deux préceptes résu« ment toute la loi et les Prophètes [2] ». Ce qui te laisse à comprendre qu'aimer le Seigneur c'est t'aimer toi-même ; et que ne pas aimer le Seigneur, au contraire, c'est ne point t'aimer. Si donc tu aspires à t'aimer en aimant le Seigneur, élève ton prochain jusqu'à Dieu, afin de jouir du bien, et de ce grand bien qui est Dieu.

7. Tout à l'heure nous avons eu en spectacle ce grand combat des sept frères et de leur mère. Noble lutte, mes frères, si nos esprits ont su la considérer ! Comparez à ce saint combat les plaisirs voluptueux des théâtres. Là, les

[1] I Cor. II, 9. — [2] Matth. XXII, 37-40.

yeux sont souillés ; ici, les cœurs purifiés; ici, il y a gloire pour le spectateur, s'il devient imitateur ; là, honte pour le spectateur, et infamie pour l'imitateur. Enfin j'aime les martyrs et je considère les martyrs. Quand on lit les souffrances des martyrs, je regarde. Dis-moi : Sois martyr, c'est un éloge. Pour toi, vois le mime, vois le pantomime ; et je te dirai : Sois semblable, et ne t'en fâche pas. Que si cette parole : Sois semblable, vient à t'irriter, voilà que tu es accusé non par mes paroles, mais par ta colère. Ta colère fait juger de toi-même ; car tu aimes ce que tu redouterais d'être. Le spectacle des saints Machabées, dont nous solennisons aujourd'hui la victoire, nous vient à propos afin de dire un mot à votre charité, au sujet des spectacles du théâtre. O mes frères de Bulla [1] ! dans toutes les villes qui vous environnent, la licence qui règne chez vous consterne la piété. Ne rougissez-vous point d'être les derniers à donner asile à ces vénales turpitudes ? Sur ces marchés romains, dans ces grands encans, où vous achetez le blé, le vin, l'huile, des animaux, du bétail, y a-t-il donc un charme pour vous à trafiquer de la honte, à l'acheter ou à la vendre ? Et quand les étrangers viennent dans ces contrées, pour ces échanges, si on leur disait : Que cherchez-vous ? des mimes? des prostituées ? vous en trouverez à Bulla ; serait-ce pour vous un honneur, pensez-vous? Pour moi, je ne vois point de plus grande infamie. Oui, mes frères, c'est la douleur qui me fait parler, mais toutes les villes qui vous environnent vous condamnent et devant les hommes et au jugement de Dieu. Quiconque veut suivre le mal prend exemple sur vous dans notre Hippone, où tout cela est fini depuis longtemps ; c'est de votre ville que l'on nous amène ces infamies. Mais, direz-vous, en cela nous ressemblons à Carthage. Il y a sans doute à Carthage un peuple saint et religieux, mais la foule est si nombreuse dans cette grande cité, que chacun peut rejeter cela sur les autres. Ce sont des païens, ce sont des Juifs qui agissent ainsi, peut-on dire à Carthage, mais ici il n'y a que des chrétiens, et des chrétiens agissent de la sorte ! C'est avec une douleur bien vive que je vous parle ainsi. Puissiez-vous un jour, en vous corrigeant, guérir la blessure de notre cœur ! Nous le disons à votre charité : Nous connaissons au nom du Seigneur, et votre ville et les villes voisines, nous savons quelle en est la population, quel en est le peuple. Pouvez-vous n'être point connus de celui qui est constitué pour vous dispenser la parole de Dieu et les sacrements ? Qui peut se disculper de cette honte ? Voici des spectacles. Que les chrétiens s'abstiennent, et nous verrons si le vide n'est pas tel, qu'il fera rougir la turpitude elle-même. Voyons si ces personnages infâmes ne finiront point par secouer leurs chaînes pour se tourner vers Dieu, ou abandonner cette ville, s'ils veulent persévérer dans leur honteux métier. Procurez-vous cet honneur, ô chrétiens ; ne hantez plus les théâtres.

8. Mais je ne vous vois ici qu'en petit nombre. Voici que viendront les jours de la passion du Christ, que viendra Pâques, et ces lieux seront trop étroits pour votre multitude. Ils occuperont donc ces places, ces mêmes hommes qui remplissent aujourd'hui les théâtres? Ah ! comparez les lieux, et frappez vos poitrines. Vous direz peut-être : s'abstenir, c'est bien pour vous, qui êtes clercs, qui êtes évêques ; mais nous sommes laïques. Quelle justesse voyez-vous donc dans cette excuse ? Eh ! que sommes-nous si vous venez à périr? Autre est ce que nous sommes pour nous, et autre ce que nous sommes pour vous. C'est pour nous que nous sommes chrétiens, pour vous seulement que nous sommes clercs et évêques. Ce n'est ni aux clercs ni aux évêques, ni aux prêtres que s'adressait l'Apôtre quand il disait : « Vous êtes les membres du « Christ » ; c'est à la multitude, c'est aux fidèles, c'est aux chrétiens qu'il disait : « Vous « êtes les membres du Christ ». Voyez de quel corps vous êtes les membres, voyez sous quelle tête vous vivez dans l'union d'un même corps. Je reprends donc les paroles de l'Apôtre : « Prendrai-je les membres du Christ, « pour en faire les membres d'une prosti- « tuée [1] ? » Et nos chrétiens non-seulement aimeront, mais encore établiront des prostituées? Non-seulement ils aiment celles qui l'étaient, mais ils en font de celles qui ne l'étaient point, comme si ces femmes n'avaient point une âme, comme si le sang du Christ n'eût pas été répandu pour elles, comme s'il n'était pas dit : « Les prostituées et les publi- « cains entreront avant vous dans le royaume

[1] Bulla, ville située entre Hipponne et Carthage.

[1] I Cor. VI, 15.

« des cieux [1] ». Et dès lors, quand il nous faut les gagner à la vie, on choisit de périr avec elles, et c'est là le fait des chrétiens ! je n'oserais dire des fidèles. Un catéchumène se méprisant lui-même, nous dira : Je ne suis qu'un catéchumène. Comment, tu es catéchumène ? Oui, catéchumène. Autre est donc ton front marqué du signe du Christ, et autre ton front pour aller au théâtre? Tu veux y aller? Change ton front, et va ensuite. Mais ce front que tu ne saurais changer, garde-toi de le perdre. Le nom du Seigneur est invoqué sur toi, le nom du Christ est invoqué sur toi, Dieu est invoqué sur toi, le signe de la croix du Christ a été marqué, peint sur ton front. C'est vous tous que j'exhorte, mes frères, à vous tous que je m'adresse. Vous verrez combien le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ sera bien plus glorieux pour vous.

9. Oserai-je vous dire : Imitez la ville qui vous avoisine ? Imitez la ville de Simittu [2] qui est proche ? Je n'en dis pas davantage. Ou plutôt parlons plus clairement au nom du Seigneur Jésus. Là nul n'entre au théâtre : nul libertin n'est resté là. Un légat voulut y rétablir ces obscénités ; nul homme de la haute ni de la basse classe n'y mit le pied ; pas un juif n'y entra. N'y a-t-il pas là des habitants honorables? n'y a-t-il pas là une cité ? Cette colonie n'est-elle pas d'autant plus honorable qu'il y a moins de ces obscénités ? Je ne vous tiendrais pas ce langage, si j'entendais dire de vous le même bien. Mais je crains que mon silence n'attire sur moi une semblable condamnation. Dieu donc a voulu, mes frères, que je vinsse à passer par ici. Mon frère m'a retenu [1], m'a commandé, m'a supplié, m'a forcé de vous prêcher. Que dire, sinon ce que je redoute le plus? Que dire, sinon ce qui m'est le plus douloureux? Ne savez-vous point que moi, que nous tous, nous rendrons compte à Dieu de vos louanges [2] ? » Croyez-vous que ces éloges soient un honneur pour nous? C'est une charge plus qu'un honneur. Il nous sera demandé un compte sévère de ces louanges, et je crains sérieusement que le Christ ne nous dise au jour de son jugement : Mauvais serviteur, vous receviez volontiers les acclamations de mon peuple, et vous gardiez sur leur mort un coupable silence. Mais le Seigneur notre Dieu nous accordera d'entendre à l'avenir du bien de vous, et dans sa miséricorde, il nous consolera par votre conversion. Ma joie sera d'autant plus grande alors que aujourd'hui ma tristesse est plus profonde.

[1] Matth. XXI, 31.
[2] La ville de Simittu est à quelques milles de Bulla On voit dans Vict. vit., parmi des noms d'évêques : *Deuterius Simminensis*, et *Florentius Seminensis ;* l'un des deux doit apparteoir à cette ville.

[1] L'évêque de Simittu.
[2] Saint Augustin, à son arrivée, parait avoir été reçu avec pompe.

DIX-HUITIÈME SERMON.

POUR LA FÊTE DU MARTYR QUADRATUS (1).

—

ANALYSE. — 1. Trois sortes d'hommes vont à Dieu. — 2. L'exemple de saint Paul leur est proposé. — 3. Autre est celui qui voyage parfaitement, autre celui qui arrive parfaitement, ce qu'on voit dans saint Quadratus. — 4. Donner maintenant à la justice autant qu'on a donné auparavant à l'impureté. — 5. Et même on doit plus donner à la justice. — 6. Et cela en dehors de tout respect humain. — 7. Principalement à l'égard des païens qui insultent aux Chrétiens.

1. Le Seigneur notre Dieu nous a fait cette grâce, dont nous le remercions, de vous voir et d'être vu par vous. Et si nous voir en cette chair mortelle, « a rempli de joie notre

(1) Au Codex, fol. 57, on lit cette Inscription : « Sermon de saint Augustin, évêque, sur l'amélioration de la vie, les progrès vers Dieu, avec l'éloge de saint Quadratus ». — L'exorde nous montre que ce sermon ne fut point prêché à Hippone, mais dans quelque localité qui honorait saint Quadratus. Possidius en fait mention *in Indicul. Opp.*, ch. 9.

« bouche, et notre langue d'allégresse [1] », que sera-ce quand nous nous retrouverons dans ces lieux où nous n'aurons plus aucune crainte? L'Apôtre l'a dit : « Nous jouissons « dans l'espérance [2] ». Notre joie ici-bas est donc dans l'espérance, et non dans la réalité. « Or, l'espérance que l'on voit n'est déjà plus « l'espérance ; comment espérer ce que l'on « voit? Si donc nous espérons ce qui est in« visible pour nous, nous l'attendons par la « patience [3] ». Or, si des compagnons de voyage se réjouissent quand ils sont en chemin, quelle ne sera point leur joie dans la patrie? Telle est la voie sur laquelle ont combattu les martyrs, et en combattant ils marchaient, et en marchant ils n'hésitaient point. Aimer, en effet, c'est marcher. Or, ce n'est point avec des pas, mais avec l'amour que l'on va vers Dieu. Notre voie veut donc des marcheurs [4]. Mais il y a trois sortes d'hommes que voit le Seigneur : l'homme qui s'arrête, l'homme qui rebrousse chemin, et l'homme qui s'égare. Avec le secours de Dieu, puisse notre voyage être affranchi, délivré de ces trois maux ! Et toutefois, quand nous marchons, l'un va plus lentement, l'autre plus vite ; tous deux marchent néanmoins. Il faut donc stimuler ceux qui s'arrêtent, rappeler ceux qui retournent, ramener au bon chemin ceux qui s'égarent, exhorter les retardataires, imiter ceux qui précipitent la marche. Ne faire aucun progrès, c'est s'arrêter en chemin. Abandonner une bonne résolution pour revenir à ce qu'on avait délaissé, s'appelle rebrousser chemin. Abandonner la foi, c'est errer. Occupons-nous de ceux qui ralentissent leur marche, en comparaison des plus empressés, mais qui marchent néanmoins.

2. Quel est l'homme qui ne marche point? Celui qui s'est cru sage, qui a dit : Il me suffit d'être comme je suis ; qui n'écoute point cette parole : « J'oublie ce qui est en ar« rière, pour m'étendre à ce qui est devant « moi, pour atteindre ce but auquel je suis « appelé par Dieu en Jésus-Christ [5] ». L'Apôtre dit qu'il court ; il dit qu'il cherche. Il ne s'arrête point et ne regarde pas en arrière, lui qui enseignait la voie, qui la suivait, qui la montrait. Pour nous faire imiter sa vitesse, il nous dit : « Soyez mes imitateurs, comme je « le suis du Christ [1] ». Nous croyons donc, mes frères, marcher avec vous dans la voie ; si nous sommes attardés, devancez-nous. Sans aucune jalousie, nous cherchons quelqu'un à suivre. Si vous trouvez rapide notre course, courez avec nous. Il est un point que tous nous voulons atteindre, soit que nous marchions vite, soit que nous marchions lentement. L'Apôtre nous l'indique : « Il est un « point », dit-il, « c'est que, oubliant ce « qui est en arrière, et m'étendant à ce qui « est devant moi, je me propose d'atteindre la « palme à laquelle Dieu m'appelle en Jésus« Christ Notre-Seigneur ». L'ordre de ces paroles est celui-ci : « Je ne poursuis qu'un « seul but ». Or, pour parler ainsi, qu'avait-il dit auparavant? « Mes frères, je ne « me flatte point d'être arrivé [2] ». Voilà l'homme qui ne s'arrête pas en chemin, qui ne s'imagine pas être arrivé. Le voilà qui ne veut pas d'un long pèlerinage ; le voilà qui ne s'arrête pas en chemin et qui se réjouira dans la patrie : « Pour moi », dit-il ; qui moi? « moi qui ai travaillé plus que les au« tres [3] » ; et toutefois, dire : « J'ai travaillé plus « que les autres », ce n'est point dire : « Je ne « me crois pas arrivé au but ». J'aime qu'il dise : « Pour moi », quand il faut s'humilier, et non s'élever. « Pour moi », dit-il, « autant « que j'en puis juger, je ne pense pas avoir « atteint le but ». Voilà sa parole. Et quand il dit : « J'ai travaillé plus que les autres », il ajoute : « Non pas moi, mais la grâce de « Dieu avec moi ». Est-ce que la grâce n'a pas atteint le but? Il a raison de dire ici : « pour moi ». Car ne pas atteindre le but, c'est l'effet de notre faiblesse, et l'atteindre c'est l'effet de la grâce divine, et non de la faiblesse humaine. Qui donc nous montrera la voie? Qui nous instruira? Qui pourra convenablement nous convaincre de cette vérité, qui est une vérité indubitable, qu'il n'y a en nous rien qui nous soit propre, sinon le péché? Voilà ce que doit reconnaître la piété, ce que l'infirmité doit accuser en elle-même, ce que la charité cherche à guérir. « Non que « j'aie atteint mon but, ou que je sois par« fait [4] ». Et alors il ajoute : « Mes frères, je ne

[1] Ps. CXXV, 2. — [2] Rom. XII, 12. — [3] Id. VIII, 24, 25.
[4] On trouve la même sentence, *Cod. Bibl. Palat. théol.* XIX, parmi les sermons inconnus *ad Fratres in Eremo*, sermon XIV, que les bénédictins de Saint-Maur n'ont pas édités. Ce sermon-ci a donc été connu de l'imposteur qui a rassemblé tous les inconnus.
[5] Philipp. III, 13, 14.

[1] I Cor. IV, 6. — [2] Philipp. III, 13. — [3] I Cor. XV, 10. — [4] Philipp. III, 12.

« crois pas que j'aie moi-même atteint le « but », et quand il nous exhorte à courir et à étendre notre cœur « à ce qui est en « avant, nous qui sommes parfaits, a-t-il « ajouté, soyons de ce sentiment [1] ». Plus haut il avait dit : « Non que j'aie atteint le « but ou que je sois parfait » ; et le voilà qui ajoute : « Nous qui sommes parfaits, soyons de « ce sentiment ». Et tout à l'heure, tu voyais de l'imperfection dans un si grand Apôtre, et tu vois maintenant un si grand nombre d'hommes parfaits que tu dis : « Nous qui « sommes parfaits, soyons de ce sentiment ». Il y a donc perfection et perfection.

3. Il y a le parfait voyageur, qui n'est point le parfait arrivant. Le parfait voyageur s'avance bien, marche bien, suit le bon chemin; mais il est voyageur et n'est pas encore au but. Et cela est évident, puisqu'il marche, puisqu'il est en chemin, qu'il se dirige sur quelque point, et qu'il veut atteindre un but. L'Apôtre non plus, n'avait pas atteint le but où il s'efforçait d'arriver. Il exhorte les parfaits, afin qu'ils sachent qu'ils ne sont point complétement parfaits, qu'ils connaissent leur imperfection. La perfection, pour un voyageur, est de savoir qu'il n'est point arrivé au but qu'il poursuit. Il sait en effet et le chemin qu'il a fait, et celui qui lui reste à faire. Sachons donc bien que nous ne sommes point parfaits, quelle que soit notre perfection, afin de ne point demeurer imparfaits. Que dirons-nous, mes frères? Le martyr Quadratus [2] n'était-il point parfait? Quoi de plus parfait que Quadratus ou le carré? Ses côtés sont égaux, sa forme est partout la même, et sur quelque face qu'on puisse le poser, il se tient debout et ne tombe point. O nom magnifique, qui désigne une figure et présage l'avenir. Il s'appelait déjà Quadratus avant d'être couronné. Alors n'était pas encore venue l'épreuve qui devait montrer cette quadrature, et toutefois ce nom qui lui est donné était, même avant la création du monde, le signe de sa prédestination, et pour être ainsi appelé, il devait souffrir, afin de le justifier; et néanmoins il marchait, et néanmoins il était encore en voyage, et tant qu'il était dans ce corps mortel, il y avait à craindre, ou qu'il ne demeurât en chemin, ou qu'il ne retournât en arrière, ou qu'il ne sortît de la voie. Maintenant, voilà qu'il a couru, qu'il est au bout de sa route, que son pied est demeuré ferme, et qu'il a trouvé place dans la construction de cette arche du Seigneur, qui dut être, en figure, construite de bois carrés. Maintenant il n'a plus aucune épreuve à redouter. Il a entendu l'appel de Dieu, et Dieu a entendu sa prière, il a suivi son Sauveur, qu'il porte maintenant en lui-même [1]. Il a méprisé les séductions du monde, vaincu ses menaces, échappé à ses violences. Elle est grande, mes frères, la gloire des martyrs, c'est la première dans l'Eglise. Toutes les autres, quel qu'en soit l'éclat, ne viennent qu'après. Ce n'est pas en effet sans raison qu'il a été dit à quelques-uns : « Vous n'avez « pas encore résisté jusqu'au sang, dans la « lutte contre le péché [2] »; comment soutenir, comment supporter les violences du monde, si l'on n'en méprise pas les séductions?

4. Le même Apôtre nous dit : « Je parle « humainement, à cause de la faiblesse de « votre chair. Comme vous avez fait servir vos « membres à l'impureté pour l'iniquité, de « même, faites-les servir maintenant à la jus- « tice pour votre sanctification [3] ». C'est là sans doute un noble but que l'on nous présente. Que chacun se mesure sur ces paroles de l'Apôtre. Que nul ne se flatte, mais que chacun se pèse et se dise la vérité. Que veut-il entendre de moi? Qu'il se le dise lui-même. Tout mon but est de vous mettre sous les yeux un miroir où chacun se puisse considérer. Car je ne suis point ce brillant du miroir qui réfléchit à chacun l'image de sa face. Et en parlant de face, je veux dire votre face intérieure. Je puis l'aller trouver par l'oreille, mais je ne saurais la voir. C'est donc un miroir que je propose. Que chacun se considère et renonce à soi-même. Prenez pour miroir les paroles de l'Apôtre, que je viens de citer. « Je parle humainement à cause de la fai- « blesse de votre chair. Comme vous avez fait « servir vos membres à l'immondice pour « l'iniquité, ainsi, faites-les servir maintenant

[1] Philipp. III, 15.

[2] *S. Quadrati memoria*, voilà ce qu'on lit dans God. Henschénius, *Acta Sanctorum*, tom. VI, 26 mai, pag. 369, après Usuard, Adon, Notker, et les modernes. Voici ce qu'on lit au martyrologe romain : *In Africa S. Quadrati martyris, in cujus solemnitate S. Augustinus sermonem habuit.* Baronius ajoute : « Il est fait mention de ce sermon dans l'*Ind.* de Possidius : *et puisse-t-il être mis au jour!* » Le vœu du grand historien est accompli.

[1] On connaît les surnoms dérivés du grec, *Theophores*, *Christophores*.

[2] Hébr. XII, 4. — [3] Rom. VI, 19.

« à la justice pour votre sanctification ». Qu'est-ce à dire « ainsi ? » Faites l'un dans la proportion que vous avez fait l'autre. Quand tu faisais de tes membres des instruments qui servaient au péché par l'impureté, y trouvais-tu des charmes ? Voilà ma question. Ecoute et réponds-moi. Y trouvais-tu des charmes ? Ton silence même est une réponse pour moi. Tu ne l'aurais point fait sans ce plaisir. De même donc que tu as livré tes membres comme instruments d'impureté pour le péché, et que tu as en cela goûté un plaisir, de même qu'il y ait un plaisir pour toi dans la pratique de la justice. Je ne veux point que tu agisses par crainte, dit le Seigneur. Ce que tu faisais, en effet, le faisais-tu par crainte ? « De même », est-il dit, « de même que vous avez livré vos « membres comme instruments d'impureté « pour l'iniquité, de même aujourd'hui livrez « vos membres comme instruments de jus- « tice pour la sanctification ». C'est la crainte qui te pousse à la justice, et c'était l'amour qui te faisait courir à l'iniquité. Quoi de plus beau que la sagesse ? je vous le demande. Elle est digne qu'on l'aime, comme l'on aimait l'impureté. Quand tu courais à l'impureté, il y avait une défense, et tu y courais néanmoins. Tu outrageais ton père, et tu y courais. Tu préférais être privé de l'héritage plutôt que de rompre avec la dépravation. Qu'en dis-tu ? La justice exige de toi tout ce que l'impureté avait chez toi. N'avez-vous pas entendu l'Evangile : « Je ne suis point venu « apporter la paix, mais le glaive [1] ? » Le Seigneur dit qu'il séparera les fils de leurs parents. Vois alors cette hache à deux tranchants. Peut-être veux-tu servir Dieu, et un père t'en empêche ? Mais quand tu aimais l'impureté, tu y courais malgré ton père. Maintenant c'est la justice que tu aimes qui te l'interdit. Ici encore tu trouveras un père qui la défend. Déploie ici ta liberté, comme tu as déployé ta passion. Tu préférais être privé de l'héritage, plutôt que de rompre avec la dépravation ; préfère maintenant être sans héritage, plutôt que de rompre avec les charmes de la justice. C'est grand, mais c'est juste. Qui donc oserait nous dire : Mais l'impureté a dû être plus aimée que la justice ? La justice, toutefois, se borne pour le moment à une comparaison. Assurément, dit-elle, je ne lui ressemble pas ; il y a un espace immense entre les ténèbres de l'injustice et la lumière que je répands, entre sa dépravation et ma beauté, entre sa laideur et mon éclat. Il y a tout un monde. J'établis néanmoins une comparaison. Telle est ma volonté. Car je dois aller plus loin, oh ! bien plus loin. Plus je suis éloignée, plus je dois marcher. « Mais « je parle humainement », je fais une concession à cause de ce qui est humain, pourquoi en faire en ce qui est divin ? « Je « parle d'après l'humanité, à cause de l'infir- « mité de votre chair ». Je dis donc, « de « même », par égard pour l'humanité. C'est pourquoi, « de même que vous avez mis vos « membres au service de l'impureté pour « l'injustice », de même (vous devez plus faire maintenant sans aucun doute), mais marchez au moins ainsi, arrivez à ce point, pour passer outre ensuite. En attendant, « je le dis « par égard pour l'humanité », mais faites l'un comme vous faisiez l'autre.

5. Quadratus fit-il donc ainsi ? Non pas ainsi, mais plus et beaucoup plus. Voyez ces impuretés, et voyez combien exigent de vous davantage, et la piété, et la charité, et la splendeur de la justice, et les douceurs de la sanctification. Voyez ce que tout cela exige en plus de vous. L'homme adonné à l'impureté ne veut point que l'on connaisse ses fautes ; il craint de s'attirer par là une condamnation, il craint la prison, il craint le juge, il craint le bourreau. Il cherche à séduire l'épouse d'un autre, il trompe le mari, il cherche les ténèbres, il redoute surtout un témoin, il craint le juge, il craint d'être connu, parce qu'il craint le châtiment qui en peut survenir. Or, ce qu'exige de plus la beauté de la justice, et que l'Apôtre met de côté, quand il nous dit : « Je parle d'après « l'humanité à cause de la faiblesse de votre « chair », écoutez-le dans la bouche du Seigneur : « Ce que je vous enseigne dans les « ténèbres », c'est-à-dire dans le secret, « dites-le au grand jour, et ce que je vous dis « à l'oreille, prêchez-le sur les toits [1] ». Or, l'adultère va-t-il prêcher son déshonneur sur les toits ? Mais pourquoi cet homme, loin de prêcher sa faute sur les toits, cherche-t-il à la cacher sous le toit ? Pourquoi cela ? Parce que si l'amour impur a pu aller jusque-là, néanmoins il craint d'être découvert, il craint le châtiment. Mais les

[1] Matth. x, 34.

[1] Matth. x, 27.

amants de cette invisible beauté, les amants de cette gloire, où nous rencontrons « Celui « qui surpasse en beauté les enfants des « hommes [1] », les amants de cette beauté, disons-nous, pourquoi ne craignent-ils point de prêcher sur les toits ce qu'ils ont entendu de leurs oreilles ? Cherche ce qui fait craindre à l'un d'être connu et châtié ; cherche aussi ce qui empêche l'autre de rien redouter. Le Seigneur a daigné nous le dire ensuite. Après ces mots : « Ce que je vous enseigne dans les « ténèbres, dites-le à la lumière, et ce que « je vous dis, prêchez-le sur les toits ; ne « craignez pas », a-t-il ajouté, « ceux qui « tuent le corps [2] ». Afin d'oser dire en plein jour ce que vous avez entendu dans les ténèbres, et de prêcher sur les toits ce qu'ont entendu vos oreilles : « Gardez-vous de « craindre ceux qui tuent le corps ». L'adultère peut craindre ceux qui tuent le corps, car pour lui, perdre le corps c'est perdre le siége des voluptés. Il peut craindre la perte du corps, lui qui vit par le corps ; car c'est par le corps qu'il arrive à l'objet de ses convoitises ; aussi nul plaisir ne peut lui suffire ; il brûle de désirs, jusqu'à ce qu'il arrive aux immondes voluptés du corps. Mais toi, ô homme de Dieu ! si ton cœur a des yeux pour te montrer la gloire de la charité, la gloire de la piété ; si ton cœur a des yeux, vois comment tu pourras jouir de l'objet de ton amour. Pour en jouir, tu n'as nul besoin des membres du corps. Qu'il craigne la mort ce corps qui aime les sordides voluptés, mais « paix sur la terre aux hommes de bonne « volonté [3] ».

6. Combien tu es loin de cet amour, ô chrétien ! Puisses-tu en venir à ce degré humain encore, de goûter le plaisir dans le bien, comme tu le goûtais auparavant dans le mal. Si le bien a pour toi des charmes, si la foi dans le Christ a des charmes, s'il y a des charmes pour toi à goûter sa sagesse dans la mesure de tes capacités, si tu trouves des charmes à écouter ses préceptes et à les accomplir, alors il est en toi déjà, ce degré humain, à cause de ton infirmité. Déjà tu commences à goûter le don d'en haut, sans égaler encore Quadratus. Mais, je l'ai dit, une fois arrivé là, continue, tu as encore du chemin à faire, ne t'arrête point ; tu as beaucoup à travailler encore. Bannis toute crainte, et loin de toi de cacher par crainte tes bonnes œuvres. Ceux qui te blâment, qui te haïssent, que diront-ils ? Te voilà un grand Apôtre : tes pieds sont suspendus au ciel. D'où viens-tu ? Et tu n'oserais répondre : de l'église, de peur qu'on n'ajoute : Un sage comme toi ne rougit pas d'aller avec les veuves et les vieilles femmes ? La peur de la raillerie t'empêche de dire : Je viens de l'église. Comment supporter la persécution quand on redoute un sarcasme ? Et pourtant nous sommes en temps de paix ; et ce sont les persécuteurs qui doivent rougir. Ils rougissent, ces hommes sans nombre qui sont arrivés, et ils ne rougissent point les quelques-uns qui sont demeurés païens. Où sont arrivés les uns ? où sont demeurés les autres ? Les uns sont arrivés à la lumière de la paix, les autres sont demeurés dans les ténèbres de la confusion. Ne rougirez-vous donc point de rougir quand il faut vous glorifier ? Ils ne rougissent point de leur honte, et vous rougissez de votre gloire ? Où est donc cette parole que vous avez entendue : « Approchez-vous de lui, et soyez éclairés, et « la honte ne couvrira point votre visage [1] ? »

7. Si je vous ai tenu ce langage, mes frères, c'est que je sais bien, et j'en suis attristé, que l'on redoute les langues de ces quelques païens, qui sont loin de sévir, qui ne peuvent qu'insulter, et que c'est là ce qui retient les cœurs de ceux qui voudraient croire, et les empêcher de céder aux exhortations des chrétiens. Bornons-nous ici ; que puis-je vous dire encore ? Tu vois qu'on harcèle ce païen, pour l'empêcher d'embrasser la foi chrétienne ; et toi, chrétien, tu gardes le silence et tu prends pour beaucoup d'être épargné, c'est-à-dire de n'être pas insulté ? Quand on détourne cet autre, tu dis en ton cœur : Grâces à Dieu ! On ne m'a rien dit. Tu fuis, non ta chair, mais ton esprit ; tu es là, et tu n'en fuis pas moins. Tu crains que cette langue ne se tourne vers toi pour te maudire, et tu ne viens pas en aide à celui que tu dois gagner au Christ. Tu ne lui viens pas en aide, tu gardes le silence ; tu fuis, ai-je dit, non ta chair, mais ton esprit, tu es un mercenaire, tu fuis à la vue du loup [2]. Que dirai-je de plus ? Nous venons de l'entendre tous. Que le Seigneur nous inspire de la crainte. Qu'on le craigne, celui qu'on doit aimer. « Quiconque », dit-il, « me confessera devant « les hommes ». Et voyez, quand parlait-il

[1] Ps. XLIV, 3. — [2] Matth. X, 28. — [3] Luc, II, 14.

[1] Ps. XXXIII, 6. — [2] Jean, X, 12.

ainsi ? Quand ce monde, bien loin de croire, frémissait de colère. « Celui qui rougira « de moi devant les hommes, je rougirai de lui « devant mon Père qui est au ciel. Mais celui « qui me confessera devant les hommes, je le « confesserai aussi devant mon Père qui est au « ciel [1] ». Veux-tu être avoué ou désavoué par le Christ ? Tes insulteurs seront-ils donc loin de toi, quand le Christ te désavouera ? Il viendra, puisqu'il l'a promis. Celui qui s'est montré si véridique, serait-il menteur pour le seul jour du jugement ? Nullement. Que les païens gardent leur infidélité, ou plutôt, qu'ils ne soient plus infidèles ; vous, soyez pour eux des modèles en confessant Jésus-Christ, et non des vaincus qui gardent le silence. S'ils voient en effet que les plus forts d'entre les chrétiens soutiennent les plus faibles dans l'affirmation de leur foi, par la sainte liberté de leur confession, par leur prudence à les instruire, par leur charité à les former, ils se tairont, croyez-le bien. Car ils n'ont plus rien à dire. Les cris ne sont rien, c'est « une « cymbale retentissante [1] », qui a cessé dans leur temple et qui n'est plus que dans leur bouche.

[1] Matth. X, 32, 33.

[1] I Cor. XIII, 1.

DIX-NEUVIÈME SERMON.

SUR CES PAROLES DE L'APÔTRE :

« JE VOUS ENSEIGNE UNE VOIE BEAUCOUP PLUS RELEVÉE [I Cor. XII, 31] (1) ».

ANALYSE. — 1. La charité surpasse tous les autres dons que l'on pourrait avoir sans elle. — 2. Prophétie sans charité en Saül et en sa garde. — 3. Prophétie sans la charité en Caïphe. — 4. La foi sans la charité chez les démons. — 5. Exemple de la charité réciproque dans les membres du corps humain. — 6. Diverses dignités dans les membres, et surtout la santé qu'il faut considérer. — 7. Les Donatistes, membres malades, sont retranchés. — 8. Condamnation de Crispinus, et auparavant des Donatistes dans la cause de Cécilien et de Majorin. — 9. Ces membres retranchés peuvent revenir à l'Eglise. — 10. L'Eglise répandue dans tout l'univers est catholique, vraie. — 11. Le don des langues, accordé aux premiers fidèles, signifiait que l'Eglise les parlerait toutes. — 12. Il engage les Donatistes à opérer leur retour.

1. A ceux qui aiment la charité, il est bon de parler de cette vertu qui fait aimer comme il convient tout ce que l'on aime. C'est dans la charité, en effet, que se trouve la voie la plus relevée dont a parlé l'Apôtre. On le lisait tout à l'heure, et nous l'avons entendu. « Je vous « montre », dit-il, « une voie bien plus rele- « vée [1] ». Il énumère ensuite plusieurs dons, des plus éclatants, et qu'on ne saurait dédaigner ; et toutefois il déclare qu'ils ne servent de rien aux hommes, s'ils n'ont la charité. Parmi ces dons il fait mention de parler la langue des hommes et des anges, de posséder toute prophétie, toute science, toute foi, jusqu'à transporter les montagnes, jusqu'à distribuer tous ses biens aux pauvres, jusqu'à livrer son corps pour être brûlé [1]. Tout cela sans doute est grand, est divin ; mais à la condition d'avoir pour base la charité, de grandir sur la racine de la charité. Qu'il y ait eu beaucoup de chrétiens pour posséder beaucoup de ces dons sans avoir en même temps la charité, c'est ce que je n'oserais dire, si l'exemple de certains hommes, non pas les premiers venus, ni pris au hasard, mais choisis dans les saintes écritures, ne nous apprenait que nul ne saurait avoir la charité, s'il n'a d'abord la foi. Mais parmi les principaux, que nous y rencontrons,

[1] I Cor. XII, 31.

[1] I Cor. XIII, 1-3.

(1) On lit dans le manuscrit, fol. 61 : « Sermon de saint Augustin, évêque, sur la charité ». — C'est un beau traité contre les Donatistes, dont la deuxième partie est historique. Possidius, dans son *Indic. Opp.*, c. 9, fait mention de deux traités sur la charité.

c'est un grand don que la prophétie ou la foi. Que dire du reste? S'il ne sert de rien à personne de posséder le don de prophétie, sans avoir aussi la charité; si nul, même avec la foi, ne saurait sans la charité arriver au royaume de Dieu, que dirons-nous du reste? Parler diverses langues, qu'est-ce que cela auprès de la prophétie et de la foi? Qu'est-ce, auprès de la prophétie, que distribuer son bien aux pauvres et livrer son corps pour être brûlé? Des téméraires, des hommes sans retenue, font souvent cela. Il y a donc là deux dons, et des plus grands, et il y aurait de quoi nous étonner si nous pouvions trouver un homme possédant le don de prophétie sans avoir la charité, ou bien ayant la foi sans avoir aussi la charité.

2. Pour la prophétie, nous en trouvons un exemple dans le livre des Rois[1]: Saül persécutant David qui était saint. Or, dans ces poursuites, il envoya des gardes pour le prendre et le faire mourir; et ces gardes envoyés pour amener David au supplice, le trouvèrent parmi les Prophètes, avec qui était aussi Samuel, ce saint enfant d'Anne, autrefois stérile, qui avait demandé au Seigneur d'être mère, qui l'avait reçu du Seigneur, et l'avait consacré au Seigneur dès sa naissance. Samuel était donc là en même temps que David, Samuel, ce Prophète par excellence et qui donna à David l'onction royale. Ainsi lorsque David était poursuivi par Saül, il chercha un asile auprès de Samuel, comme ferait aujourd'hui un homme poursuivi au dehors, et qui chercherait un refuge dans l'église. David était donc venu auprès de Samuel, et cet éminent Prophète n'était point seul, mais beaucoup d'autres Prophètes étaient auprès de lui. Ce fut donc au milieu d'eux, quand ils prophétisaient, que vinrent les envoyés de Saül pour prendre David et le mener au supplice. L'Esprit de Dieu les saisit, et voilà qu'ils commencèrent à prophétiser, eux qui venaient ravir par le glaive, et emmener du milieu des Prophètes le juste, le saint de Dieu. Les voilà tout à coup pleins de l'esprit de Dieu, et devenus Prophètes. Peut-être ceux-ci étaient-ils innocents, puisqu'ils n'étaient point venus d'eux-mêmes pour prendre David, mais sur un ordre du roi. Peut-être venaient-ils, à la vérité, où était David, mais sans le dessein d'exécuter les ordres de Saül. Peut-être devaient-ils demeurer en ce lieu. Car tout cela arrive encore aujourd'hui. Le pouvoir suprême envoie un héraut enlever un homme de l'église. Cet envoyé n'ose agir contre Dieu, et pour ne pas encourir la peine du glaive, demeure dans cette église, où il a été envoyé. Quelqu'un dira dans son étonnement que ces envoyés sont tout à coup devenus Prophètes, parce qu'ils étaient innocents, et que cette innocence est prouvée par la prophétie elle-même. Ils sont venus sur l'ordre qui leur a été donné, mais ils n'eussent pas exécuté l'ordre injuste. Croyons-le de ceux-ci. D'autres sont envoyés, et voilà que l'esprit de Dieu s'en empare, et ils prophétisent à leur tour. Accordons encore à ceux-ci l'innocence comme aux premiers. D'autres sont envoyés en troisième lieu, et il en fut de même. Tous étaient innocents. Comme ils tardaient à venir, et que l'ordre de Saül ne s'accomplissait point, il vint lui-même. Etait-il innocent, lui aussi? Etait-il envoyé à son tour par quelque puissance d'en haut, et n'obéissait-il point à sa coupable volonté? Et néanmoins il fut à son tour saisi de l'esprit de Dieu et se mit à prophétiser. Voilà donc Saül qui a le don de prophétie, mais qui n'a pas la charité. Il a été un instrument qu'a touché l'Esprit-Saint, mais sans le purifier.

3. Car l'Esprit-Saint touche en effet, par le don de prophétie, certains cœurs qu'il ne purifie point. Mais les toucher sans les purifier, n'est-ce point pour l'Esprit-Saint se souiller à son tour? Il est de la substance divine de toucher à tout sans contracter aucune souillure. Et ne soyez point étonnés que cette lumière qui nous vient du ciel touche à toutes les immondices répandues çà et là, sans en être obscurcie le moins du monde. Or, il n'en est pas seulement ainsi de la lumière qui nous vient du ciel, mais de la lumière qui vient d'une lampe: quiconque porte cette lumière, passera parfois dans un cloaque et en sera maculé; mais la lumière de cette lampe qu'il porte passera sur toutes sortes d'objets sans contracter la moindre souillure. Or, si Dieu a pu donner un tel privilége à des corps lumineux, lui qui est la lumière véritable, éternelle, inaltérable, pourra-t-il être maculé quelque part? ou bien la lumière de Dieu peut-elle faire défaut quelque part, quand il est dit d'elle, « qu'elle atteint d'une « extrémité à l'autre avec force, et dispose

[1] Reg. XIX.

« toutes choses avec douceur [1] ? » Elle touche donc ce qu'elle veut, et purifie ce qu'elle veut. Sans purifier tout ce qu'elle touche, elle touche ce qu'elle a purifié. L'Esprit de Dieu n'avait donc point purifié Saül, mais l'avait touché dans le sens prophétique. Caïphe, prince des prêtres, persécutait le Christ, et néanmoins il prophétisa, quand il dit : « Il « vous est bon qu'un homme meure, et non « pas que toute la nation périsse [2] ». L'Evangéliste, après nous avoir donné le mot prophétique, poursuit : « Or, il ne dit point cela de « lui-même, mais étant grand prêtre de cette « année, il prophétisa [3] ». Caïphe donc prophétisa, Saül prophétisa. Ils avaient la prophétie, sans avoir néanmoins la charité. Avait-il en effet la charité, ce Caïphe persécuteur du Fils de Dieu, venu parmi nous par la charité? Avait-il la charité, ce Saül qui persécutait celui dont la vaillante main l'avait délivré de ses ennemis, lui, non-seulement jaloux, mais ingrat? La prophétie peut donc se trouver chez un homme qui n'a pas la charité : nous en avons fait la preuve. Chez ceux-là le don de prophétie ne sert de rien, selon cette parole de l'Apôtre: « Si je n'ai point la charité, je « ne suis rien [4] ». Il ne dit point : la prophétie n'est rien, ou la foi n'est rien; mais bien : Je ne suis rien, si je n'ai la charité. Bien qu'il ait de grands dons, et quels que soient ces dons, il n'est rien. Car ces dons éminents qu'il possède, au lieu de le soutenir, servent pour son jugement. C'est un avantage de n'avoir point de grands dons, mais bien user des grands dons que l'on possède est un avantage aussi. Or, c'est n'en pas bien user, que n'avoir point la charité. Car il n'y a que la volonté vraiment bonne qui puisse faire d'une chose un bon usage; or, il n'y a pas de volonté vraiment bonne sans charité.

4. Que dire de la foi? Où trouver un homme qui ait la foi sans la charité? Il en est beaucoup qui croient sans aimer. Sans compter les hommes, il y a les démons qui croient ce que nous croyons, sans aimer ce que nous aimons. Car l'apôtre saint Jacques blâmait ceux qui se persuadaient qu'il leur suffit de croire, et qui refusaient de vivre régulièrement, ce qui n'est possible que par la charité ; car une vie régulière est du domaine de la charité, et l'on ne peut avoir la charité et mal vivre, puisque bien vivre n'est autre chose que se laisser diriger par la charité. Quelques-uns donc se vantaient de croire en Dieu, et ne voulaient point mener une vie régulière et conforme à la sainteté de cette foi qu'ils avaient embrassée, et l'Apôtre les compare à des démons et s'écrie : « Tu dis qu'il n'y a qu'un Dieu uni« que, c'est bien croire ; mais les démons « croient aussi et tremblent [1] ». Si donc tu as la foi sans la charité, tu as cela de commun avec les démons. Pierre dit : « Vous êtes le Fils « de Dieu », et il lui est répondu : « Tu es bien« heureux, Simon, fils de Jean, parce que la « chair et le sang ne te l'ont point révélé, mais « mon Père qui est dans les cieux [2] ». Nous voyons que les démons dirent aussi : « Qu'y a« t-il de commun entre vous et nous, ô Fils de « Dieu [3] ? » Les Apôtres donc le proclament Fils de Dieu, et les démons aussi le proclament Fils de Dieu. La confession est égale, mais la charité inégale. Les premiers croient et aiment, les autres croient et tremblent. L'amour attend sa récompense, la crainte son châtiment. Nous le voyons donc, il est possible d'avoir la foi sans avoir la charité. Que nul ne se vante de posséder quelque don dans l'Eglise, surtout s'il n'est élevé dans l'Eglise qu'à l'occasion de ce privilége, mais qu'il considère s'il a la charité. Le même apôtre saint Paul, qui a parlé de ces dons si divers d'en haut, qui les a énumérés parmi les membres du Christ ou dans l'Eglise, dit que chacun a le don qui lui est propre, et qu'il est impossible que tous aient le même don. Toutefois, nul ne demeurera sans quelque don. L'Apôtre énumère les Prophètes, les docteurs, les interprètes, le don de parler, le don de guérir les maladies, le don d'assistance, le don de gouvernement, le don de parler diverses langues. Voilà ce qu'il énumère, et nous voyons que tel a cette vertu, tel autre une autre vertu. Que nul donc ne s'afflige de n'avoir point le don qu'il trouve dans les autres. Qu'il ait la charité, et sans rien envier à celui qui possède, il aura ce que celui-ci possède. Tout ce qui est en effet chez mon frère, si je ne lui porte point envie, si j'ai la charité, tout cela est à moi ; si je ne l'ai point en moi, je l'ai en lui. Mais ce ne serait point à moi, si nous n'étions dans un même corps et sous une même tête.

5. Que ta main droite, par exemple, qui fait partie de ton corps, ait un anneau, sans que ta

[1] Sag. VIII, 1. — [2] Jean, XI, 50. — [3] Ibid. 51. — [4] I Cor. XIII, 2.

[1] Jacques, II, 19. — [2] Matth. XVI, 16, 17. — [3] Id. VIII, 29.

main gauche en ait un aussi. Est-ce que cette dernière est tout à fait sans ornement? Vois chacune des mains, et tu verras un anneau à l'une, rien à l'autre. Vois l'enchaînement des parties du corps, parmi lesquelles ces deux mains, et vois que l'une, qui n'a pas d'anneau, en a un néanmoins dans celle qui l'a. Tes yeux voient où l'on va; tes pieds vont où voient tes yeux, et néanmoins tes pieds ne sauraient voir, ni tes yeux marcher. Mais le pied te répond: J'ai la lumière, non pas en moi, mais dans l'œil. Car l'œil ne voit pas pour lui seul; il voit pour moi. Les yeux disent à leur tour: Nous marchons, non par nous-mêmes, mais bien par les pieds; car les pieds ne se portent point seuls, mais nous avec eux. Donc chacun des membres agit selon la faculté qui lui est départie, et selon que l'esprit le dirige. Toutefois ces membres constitués en un même corps et tenant à l'unité sans s'arroger pour chacun d'eux ce qu'ont les autres membres, et qu'ils n'ont point, ne se regardent point comme frustrés de ce qui est dans un même corps, et dont ils jouissent également. Enfin, mes frères, qu'un membre du corps vienne à souffrir, quel autre membre lui refusera son secours? Dans l'homme, quoi de plus éloigné que le pied, et dans le pied quoi de plus éloigné que la plante? Et dans cette plante, quoi de plus éloigné que la peau qui foule la terre? Et toutefois cette extrémité de tout le corps tient si bien à l'unité, que si une épine la vient meurtrir quelque part, tous les membres viennent à son secours pour arracher cette épine. Les jarrets se plient à l'instant, on courbe l'épine, non pas celle qui a meurtri le pied, mais celle qui soutient notre dos; on s'assied afin d'arracher l'épine maudite. Mais s'asseoir pour en agir ainsi, c'est l'œuvre de tout le corps. Combien est rétréci l'endroit qui souffre! C'est un endroit bien étroit que celui qu'une épine peut meurtrir, et à cette extrémité; et néanmoins tout le corps ne dédaigne pas de soulager une souffrance dans un endroit si restreint. Les autres membres, sans souffrir en eux-mêmes, souffrent néanmoins dans cet unique endroit. De là vient que l'Apôtre a pris là un exemple de charité, en nous exhortant à nous aimer, les uns les autres, de cet amour qui est entre les membres d'un même corps. « Si quelque membre vient à souffrir », nous dit-il, « tous les autres souffrent en lui; « et si un membre reçoit de l'honneur, tous « les autres se réjouissent en lui. Vous êtes le « corps du Christ et ses membres [1] ». S'il y a de l'amour entre ces membres qui ont leur chef sur la terre, comment se doivent aimer des membres qui ont leur chef dans le ciel? Assurément, ils ne s'aiment point eux-mêmes, s'ils sont abandonnés de leur chef. Mais ce chef, vraiment chef, est élevé en gloire, est placé à la droite de Dieu, dans le ciel, de manière, néanmoins, à souffrir sur la terre, non en lui-même, mais dans ses membres, au point de dire au dernier jour: « J'ai eu faim, « j'ai eu soif, j'ai été étranger »; et quand on lui demandera: « Quand est-ce que nous vous « avons vu avoir faim ou soif? » il semblera répondre: Pour moi je suis la tête et j'étais dans le ciel, mais sur la terre mes membres avaient soif; il ajoutera enfin: « Ce que vous « avez fait au moindre des miens, c'est à moi « que vous l'avez fait »; et à ceux qui ne l'auront point soulagé: « N'avoir rien fait pour le « moindre des miens, c'est n'avoir rien fait « pour moi? » Ce n'est donc que par la charité que l'on s'unit à un tel chef.

6. Nous voyons en effet, mes frères, que dans nos membres chacun a un office qui lui est propre: c'est à l'œil de voir, et non d'agir; à la main, au contraire, d'agir et non de voir; à l'oreille, d'entendre, sans voir et sans agir; à la langue, de parler sans entendre et sans voir; et, bien que chacun de ces membres ait son office à part, ils n'en forment pas moins un seul et même corps, ayant quelque chose de commun à tous. Les offices sont divers, la santé est la même. La charité sera donc pour les membres du Christ ce qu'est la santé aux membres du corps humain. L'œil occupe la plus haute place, l'endroit le plus éminent; il est placé à dessein dans une citadelle, d'où il peut découvrir, voir et montrer. L'œil a l'honneur d'occuper un lieu plus élevé, d'être un sens plus vif, d'avoir une agilité, une certaine force qu'on ne retrouve point dans les autres sens. Aussi la plupart des hommes jurent-ils par leurs yeux, plutôt que par tout autre membre. Nul ne dit à un autre: Je t'aime comme mes oreilles; quoique le sens de l'ouïe soit presque égal à celui des yeux, et tout rapproché. Que dirai-je des autres? Chaque jour on dit: Je t'aime comme mes yeux. Et l'apôtre saint Paul témoigne

[1] I Cor. XII, 26. — Matth. XXV, 35-45.

que nous avons pour nos yeux plus d'amour que pour les autres membres, quand il exprime ainsi l'attachement des Églises pour lui : « Je « vous rends ce témoignage que vous étiez « prêts à vous arracher les yeux, s'il eût « été possible, pour me les donner [1] ». Dans le corps humain donc, la place la plus élevée, la plus honorable, est pour les yeux, et dans ce même corps, rien n'est plus éloigné que le dernier doigt du pied. Et toutefois, dans un corps humain, un doigt qui est sain est plus avantageux que l'œil qui est chassieux et obscurci. Car la santé qui est commune à tous les membres du corps, est plus précieuse néanmoins quand il s'agit de l'office de chacun. De même, tu vois dans l'Eglise un homme peu élevé, mais qui a reçu quelque don, et qui a la charité; un autre homme est plus élevé dans l'Eglise par un don supérieur, mais il n'a pas la charité. Que l'un soit pour nous le dernier doigt, et l'autre l'œil. Celui-là est plus lié au corps, qui jouit d'une santé plus complète. Enfin ce qu'il y a de malade en un corps, est nuisible à tout autre corps, et tous les membres s'appliquent à guérir une partie malade, et souvent y parviennent. Mais si l'on ne peut la guérir, et qu'elle soit gangrenée au point de ne plus guérir, on garantit les autres membres, en retranchant cette partie de l'unité du corps.

7. Que le premier venu, que Donat, par exemple, soit comme l'œil dans le corps humain ; qu'il soit donc l'œil, car nous ne savons ce qu'il a été, mais qu'il soit l'homme doué, comme son nom l'indique ; de quoi lui a servi la supériorité de l'honneur et de la gloire ? Il n'a pu conserver la santé, parce qu'il n'avait pas la charité. Ensuite, ces membres-là sont tellement gangrenés, qu'il a fallu de toute nécessité les retrancher, et ceux qu'ils se vantent d'avoir gagnés sont des vers de pourriture. Ce sont des vers retranchés, et qui ne sauraient arriver à la santé. Car un membre peut revenir à la santé, tant qu'il fait partie du corps, sans en être retranché. Des membres sains, en effet, peut découler la santé sur un endroit blessé. Mais qu'un membre soit retranché et souffre d'une blessure, il n'y a plus pour lui ni canal, ni source, d'où la santé puisse arriver jusqu'à lui. Aussi sont-ils comparés à des sarments retranchés, dans notre Evangile, lequel est d'accord avec l'épître de l'Apôtre. Là aussi, le Seigneur ne nous a recommandé, pour demeurer en lui, rien de si efficace que la charité : « Pour moi », dit-il, « je suis la vigne, vous êtes les branches, et « mon Père le vigneron. Tout sarment qui « rapporte du fruit en moi, il l'émonde, afin « qu'il en rapporte davantage; mais il retranche « tout ce qui ne rapporte aucun fruit en moi [1] ». Or, le fruit vient de la charité ; car le fruit ne vient que sur la racine. Et l'Apôtre a dit : « Soyez enracinés et fondés sur la charité [2] ». La racine est donc là d'où sort tout fruit. Quiconque en est séparé, bien qu'il paraisse y tenir, ou bien est déjà retranché secrètement, ou bien le sera au grand jour : il ne peut donc rapporter aucun fruit. Ceux-là étaient jadis dans l'unité, on les a retranchés; d'où retranchés? de l'unité. Mais, c'est vous, disent-ils, qui êtes retranchés. Que faire ? Moi je vous dis : Vous êtes retranchés ; vous, de votre côté, me dites : C'est vous qui êtes retranchés. Que le Seigneur en juge. C'est donc remettre la cause, pour la porter au jugement de Dieu ? Point du tout. Bien souvent nous en agissons ainsi, quand le jugement de Dieu ne s'est point encore manifesté. Mais quand il apparaît, saisissons-le, et nulle remise. J'ouvre les Ecritures, et je vois qui est retranché de l'Eglise. Si l'Ecriture, en effet, rend témoignage au parti de Donat, à quelque Eglise établie sur une certaine partie de la terre, comme le parti de Donat est établi en Afrique, qu'ils disent que nous sommes retranchés, qu'ils disent que ce sont eux qui sont sur la racine. Mais si l'Ecriture ne rend témoignage qu'à l'Eglise qui est répandue par toute la terre, à quoi bon plaider notre cause au tribunal d'un homme ? Nous avons Dieu pour juge ; et s'il ne siége pas sur un tribunal, il siége dans l'Evangile.

8. Naguère on a jugé Crispinus comme hérétique [3]. Mais qu'a-t-il dit ? Suis-je donc condamné par l'Evangile ? alléguant ainsi qu'il n'est point condamné, puisque c'est le proconsul et non le Christ qui s'est prononcé contre lui. Lui-même a importuné le proconsul, pour lui demander une sentence ; lui-même a dit : Ecoutez-moi. Je ne suis point un hérétique. Tu déclines maintenant le jugement que tu as toi-même invoqué ? Pourquoi ?

[1] Galat. IV, 15.

[1] Jean, XV, 1, 2. — [2] Ephés. III, 17.
[3] L'an 401, voyez l'histoire de saint Augustin et saint Augustin en plusieurs endroits.

Parce qu'il est contre toi. Qu'il soit en ta faveur, et il serait bon ; mais dès qu'il est contre toi, il est mauvais. Avant de prononcer, il était compétent ce juge à qui tu as dit : Je ne suis point hérétique, écoutez-moi ; mais, dit-il encore, le proconsul a prononcé d'après la loi des empereurs, et non d'après les lois de l'Evangile. Soit, que le proconsul ait jugé d'après les lois des empereurs ; mais si les empereurs ont tort de te condamner, pourquoi du proconsul en appeler aux empereurs ? Les lois des empereurs étaient-elles déjà contre toi, ou non ? Si elles n'étaient pas contre toi, ce n'est point d'après ces lois qu'a prononcé le proconsul. Si elles étaient contre toi, les empereurs iront-ils, pour toi, juger contre leurs lois ? Mais je te demanderai ensuite : Quelles sont ces lois des empereurs qui sont contre toi ? Que s'est-il fait ? renseigne-moi. Il est évident, et personne ne le niera, qu'il y a contre ces gens beaucoup de lois impériales. D'où vient cela ? Comment cela s'est-il fait ? C'est nous peut-être qui sommes des persécuteurs et qui avons mal parlé de vous aux empereurs. Voilà ce qu'ils racontent à ces malheureux ignorants qu'ils parviennent à tromper. Car ils se gardent bien de dire à ces gens qu'ils veulent tromper comment s'est plaidée leur cause. Mais, en dépit de leurs efforts, voilà qu'on la déterre, qu'on la place au grand jour, qu'on la met sous les yeux mêmes de ceux qui les ferment et ne veulent pas voir. Qu'on fasse la lumière devant ceux qui ferment les yeux, qui ne veulent point voir la lumière. Qu'ils ne puissent cacher l'évidence ! Qu'ils ne se puissent détourner de ce qui est visible, ni obscurcir ce qui est clair. Je les poursuivrai avec la torche de la vérité. Vous avez sollicité le jugement de l'empereur. C'est faux, disent-ils. On en lit le monument public [1]. Les Donatistes du parti de Majorin, qui fut ordonné le premier, allèrent contre Cécilien au proconsul d'alors, Anullinus [2], et lui présentèrent des pièces d'accusation contre Cécilien, alléguant qu'elles étaient scellées dans les enveloppes, mais qu'ils avaient contre Cécilien des crimes consignés sur l'acte d'accusation, et le suppliant d'envoyer cette accusation à l'empereur, en son palais. Il existe encore, ce compte rendu du proconsul Anullinus, écrivant à l'empereur Constantin que des hommes du parti de Majorin étaient venus le trouver avec des pièces portant accusation contre Cécilien, le suppliant d'envoyer ces pièces à l'empereur, et disant qu'il a fait selon leur demande. L'empereur en écrivit à l'évêque Meltiade [1] et à Marcus, déclinant ainsi une cause ecclésiastique et la leur envoyant. Dans ces mêmes lettres l'empereur écrit qu'il envoie les pièces venues par Anullinus, et comme les lettres ne font point connaître les pièces, on le sait néanmoins par la relation d'Anullinus, consignée aujourd'hui dans les recueils publics. Ensuite Constantin écrit à Anullinus, lui enjoignant d'envoyer les parties à Rome, au jugement du souverain Pontife. Puis, Anullinus constate qu'il a envoyé les parties. C'est donc vous qui êtes allés à l'empereur, vous qui avez porté au tribunal d'un homme une cause de l'Eglise. L'empereur a mieux jugé que vous. Vous portiez devant lui une cause qu'il a déférée aux évêques. C'est donc d'après vos accusations, que la cause a été tout d'abord plaidée devant les évêques. La sentence a été en faveur de Cécilien. Mais eux, mécontents de cette sentence, murmurèrent et en appelèrent une seconde fois à l'empereur ; ils invoquèrent le jugement impérial après le jugement des évêques ; une seconde sentence fut rendue à Arles [2] : nouvel appel de leur part à l'empereur. Encore vaincu par leur importunité, il voulut lui-même évoquer leur cause et en connaître. Le voilà qui siége, qui instruit la cause, qui juge Cécilien tout à fait innocent, et qui renouvelle contre eux toutes les prescriptions des empereurs. Quoi d'étonnant ? Tu en appelles à un tribunal, puis tu oses bien récuser la sentence ? Pourquoi vouloir lui déférer ta cause ? Ton église était en Afrique, et non dans toute la terre ? Mais où donc allaient-ils, ceux qui déjà s'en étaient détachés ? Ils ne tenaient déjà plus à l'Eglise, mais il y tenait, cet empereur dont ils invoquaient le jugement. Ce fut donc par bienveillance qu'il fit juger la cause par des évêques, puis leur succéda pour juger lui-même. De là ces lois qui sont contre vous ; voyez si vous n'êtes point contre elles. C'est vous qui avez

[1] La cause avait été jugée antérieurement sous Constantin le Grand, entre Majorin et Cécilien. Voyez la lettre du clergé d'Hippone, parmi les lettres de saint Augustin, lettre LXXXVIII, et le saint docteur lui-même en plusieurs endroits.

[2] Les bénédictins de Saint-Maur écrivent Anulinus, c'est mieux peut-être. Et, toutefois, on trouve, vers l'année 199 de la *Chron. P. Corn.*, Anulinus, et en l'année 216, *Sext. Corn.*, Anullinus.

[1] C'est sans doute Melchiade ou Miltiade, souverain Pontife de Rome. Quel est ce Marc ? Est-ce le successeur de Melchiade dans le pontificat ? ou l'un des trois évêques des Gaules, qu'il s'adjoignit pour juger cette cause ?

[2] En l'an 314, l'année d'après le jugement de Rome.

attaqué les premiers, accusé les premiers, appelé les derniers, et les derniers encore murmuré. Et toutefois, est-ce donc l'Evangile qui nous a condamnés, disent-ils? Vous êtes condamnés au tribunal que vous avez choisi.

9. Mais nous ne récusons point le jugement de l'Evangile. Et quand notre adversaire ne le dirait point, nous lirions l'Évangile pour en tirer des citations, des preuves. Qu'on lise l'Evangile. Mais voyons où est l'Eglise, d'après Notre-Seigneur Jésus-Christ. Car assurément c'est à lui qu'il faut ouvrir et nos oreilles et nos cœurs. Ecoutons-le. Qu'il nous dise où est l'Église. S'il nous dit que son Eglise est en Afrique, nous nous rangeons tous au parti de Donat. Mais s'il dit que l'Eglise est répandue dans l'univers entier, c'est aux membres retranchés à revenir à l'unité. Car ces rameaux ne sont point coupés de manière qu'une nouvelle insertion soit impossible. Nous avons l'apôtre saint Paul qui nous le dit : « Ces rameaux », diras-tu, « ont été brisés pour que je « fusse inséré. Il est vrai. Mais ils ont été « rompus à cause de leur incrédulité, et toi, « c'est par la foi que tu es debout. Garde-toi « de t'élever, mais crains. Car si Dieu n'a pas « épargné les branches naturelles, il pourra « bien ne te pas épargner [1] ». Ainsi donc les Juifs, qui étaient comme les branches naturelles, ont été brisés, et les gentils ont été insérés comme l'olivier sauvage sur l'olivier franc. Par ces rameaux insérés, par cet olivier sauvage ainsi enté, nous avons tous notre part à l'olivier. Mais selon cette menace que faisait l'Apôtre aux rameaux orgueilleux de l'olivier sauvage, nos adversaires sont devenus tels par leur orgueil, qu'ils ont mérité à cause de cet orgueil, d'être brisés à leur tour avec les rameaux naturels déjà retranchés. Or, que dit l'Apôtre? « Pour eux», dit-il, « s'ils ne demeu« rent point dans leur incrédulité, ils seront « insérés à leur tour [2] », de même que tu seras retranché, si tu ne demeures pas dans la foi. Que nul donc ne s'enorgueillisse dans la vigne, que nul ne désespère, en dehors de la vigne. En t'enorgueillissant dans la vigne, crains d'en être retranché. Que ceux qui sont en dehors de la vigne se prémunissent contre le désespoir, qu'ils osent espérer l'insertion. Cette insertion n'est pas l'œuvre de la main, puisque l'Apôtre dit : « Dieu est assez puissant « pour les enter de nouveau [3] ». Qu'ils ne disent point : Comment insérer de nouveau un rameau retranché, brisé ? Cela est impossible, sans doute, si l'on s'en tient aux forces de l'humanité ; mais non si l'on fait appel à la Majesté divine. Quoi donc ? Ce qui a été fait par le Seigneur, tout vigneron pourrait le faire? Il prend un olivier sauvage, et il y insère l'olivier franc, et le sauvageon inséré sur l'olivier donne l'olive, et non des baies amères ? Qu'un homme le fasse aujourd'hui, qu'il ente le sauvageon sur l'olivier, et il verra qu'il n'en sortira que des baies sauvages. Dieu donc a la puissance d'enter, non l'olivier sur le sauvageon, mais bien le sauvageon sur le franc, de faire couler dans le sauvageon la succulence de l'olivier franc, de manière qu'il n'ait plus aucune amertume, mais une saveur agréable, et il ne pourrait t'insérer par l'humilité, toi qui es retranché à cause de ton orgueil ? C'est bien, dira notre homme, vous m'exhortez, mais il faut d'abord me montrer que je suis retranché, de peur que vous n'ayez à vous prêcher vous-même, afin de venir à moi, et non moi à me faire enter sur vous-même. J'ose bien dire : Ecoute-moi, et néanmoins cet écoute-moi, je crains de le dire, je crains qu'il ne méprise l'homme en moi ; eh bien ! soit, qu'il méprise l'homme. Car s'il méprisait l'homme, il ne suivrait point le parti de Donat. Donat aussi était homme. Si donc nous parlons de nous-mêmes, qu'il nous méprise : mais si nous parlons avec le Christ, qu'il entende celui qu'on n'entend point en vain, qu'on ne méprise point en vain. L'écouter, en effet, c'est mériter une récompense ; ne l'écouter point, c'est mériter le supplice. Ecoutons-le donc, donnons la parole au Seigneur.

10. Il nous parle de l'Eglise en plusieurs endroits ; et pourtant j'en citerai un. Après sa résurrection, vous le savez, mes frères, il se montra à ses disciples, étala devant eux ses plaies, qu'il leur fit toucher et non-seulement voir. Eux, néanmoins, qui le voyaient, le touchaient, le reconnaissaient, hésitaient encore dans leur joie, comme nous l'apprend l'Evangile, qu'il nous faut croire, qu'il est criminel de révoquer en doute. Comme donc ils hésitaient dans leur joie, comme ils doutaient encore, le Sauveur les raffermit par les saintes Ecritures, et leur dit : « Voilà ce que je vous « disais quand j'étais avec vous : c'est qu'il « faut que s'accomplisse tout ce qui est écrit « à mon sujet dans la loi, dans les Prophètes

[1] Rom. XI, 19-21. — [2] Ibid. 23. — [3] Ibid.

« et dans les psaumes. Il leur ouvrit alors l'in- « telligence, afin qu'ils entendissent les Ecri- « tures, puis il leur dit: Il fallait, selon qu'il « est écrit, que le Christ souffrît et qu'il res- « suscitât le troisième jour, et qu'on prêchât « en son nom la pénitence et la rémission des « péchés à toutes les nations, en commençant « par Jérusalem [1] ». Tu n'es pas là, toi. Mais j'y suis, à quoi bon attendre qu'un homme prononce à ton sujet du haut d'un tribunal? Ecoute le Christ dans l'Evangile: « Dans tou- « tes les nations », dit-il, « en commençant par « Jérusalem ». Es-tu de cette Eglise? Es-tu en communion avec toutes les nations? En communion avec cette Eglise répandue parmi toutes les nations, en commençant par Jérusalem? Si tu es en communion, tu es avec elle, dans la vigne, et non retranché. L'Eglise du Christ, en effet, n'est autre que cette vigne qui a pris de l'accroissement, qui a rempli toute la terre; c'est le corps du Christ, dont la tête est au ciel. Mais si tu communiques seulement avec les Africains, et si de l'Afrique tu ne saurais envoyer qu'à la dérobée consoler quelques étrangers, ne vois-tu point que tu es seulement dans la partie, et en dehors du tout? Qu'as-tu dit au jugement du proconsul? Je suis catholique. Telle est en effet sa parole. On la trouve dans les Actes. Catholique, sois dans le tout. « Holon », en effet, signifie tout, et l'Eglise a été surnommée Catholique, parce qu'elle est partout. Est-ce bien Calamérique, son nom, et pas Catholique? « Meros » veut dire, en effet, partie, et « Holon » le tout. Catholique vient du grec et signifie totalité. Te voilà donc en communion avec l'univers? Non, répond-il. Donc tu es dans la partie, et dès lors comment seras-tu catholique? Il y a bien de la différence entre le tout et la partie. D'où vient à l'Eglise le surnom de Catholique? Tu as reçu ton nom du parti de Donat, elle se nomme catholique, de toutes les parties de la terre. Mais c'est nous qui nous disons dans toutes les contrées de la terre, et peut-être Dieu ne le dit-il pas? Nous en avons appelé à l'Evangile, et cité ce passage de l'Evangile: « Dans toutes les nations », dit-il, « en commen- « çant par Jérusalem ». N'est-ce pas de là que l'Evangile est venu en Afrique? S'il commence par Jérusalem, il est venu jusqu'à toi, en remplissant toute la terre, non en se desséchant quelque part. Qui donc viendra nous dire: On a conduit le ruisseau de manière à l'amener à moi, mais il s'est desséché en chemin et m'est arrivé. S'il s'est desséché sur la voie, par où a-t-il pu arriver à toi? Il n'est arrivé jusqu'à toi qu'en remplissant toute la terre. Canal ingrat, pourquoi blasphémer contre la source? Si elle ne coulait, tu ne serais pas rempli. Mais je crains pour toi le dessèchement. Car tout canal séparé de la source tarit nécessairement. Ils parlent contre l'Eglise avec une désolante sécheresse: ils auraient des paroles de douceur, s'ils étaient arrosés par elle. Je suis catholique, qu'est-ce qu'un catholique? Un homme de Numidie? Interroge au moins les Grecs; car le mot catholique n'est point de langue punique, c'est un mot grec. Cherche un interprète. Il est bien juste que tu sois dans une erreur de langage, quand tu es en désaccord avec toutes les langues.

11. Quand l'Esprit-Saint vint du ciel, et remplit ceux qui croyaient en Jésus-Christ, ils parlèrent toutes les langues, et parler toutes les langues, c'était alors le signe que l'on avait reçu l'Esprit-Saint [1]. Mais, aujourd'hui, l'Esprit-Saint n'est-il donc plus donné? Gardons-nous de le croire, autrement nous n'aurions plus l'espérance. Nos adversaires avouent, en effet, que l'Esprit-Saint est donné aux fidèles; or, nous le disons aussi, nous le croyons, nous disons surtout que cela n'a lieu que dans l'Eglise catholique. Que nos adversaires soient catholiques, et l'Esprit-Saint est donné chez eux; que nous soyons catholiques, et c'est chez nous qu'est donné l'Esprit-Saint. Pour le moment, ne cherchons point quelle est la différence et quels sont les catholiques; il est évident que le Saint-Esprit est donné. Pourquoi tous ceux qui ont reçu l'Esprit-Saint ne parlent-ils point toutes les langues, si ce n'est parce que dans ce moment était figuré dans quelques-uns ce qui devait plus tard apparaître dans tous? Que voulut prédire l'Esprit-Saint, en touchant les cœurs de ceux qu'il remplissait, et en leur apprenant toutes les langues? A peine un homme apprend-il deux langues, ou trois, quatre tout au plus, soit par des maîtres, soit en se familiarisant avec le pays qu'il parcourt. Mais ceux qui reçurent l'Esprit-Saint les parlaient toutes, et tout à coup, sans les avoir apprises peu à peu. Que voulait donc nous

[1] Luc, XXIV, 44-47.

[1] Act. II, X, XIX.

enseigner l'Esprit-Saint? Dis-moi, pourquoi ne le fait-il plus maintenant, sinon parce qu'il y avait là une figure? Quelle était cette figure, sinon que l'Evangile serait prêché en toutes les langues? J'ose l'affirmer. Et voilà que maintenant on le prêche en toute langue. C'est en toute langue que l'Evangile se fait entendre, et ce que je disais tout à l'heure des membres, je le dis maintenant des langues. Et de même que l'œil dit: Le pied marche pour moi ; que le pied dit à son tour : L'œil voit pour moi ; de même je dis maintenant : La langue grecque est la mienne, la langue hébraïque est la mienne, la langue syriaque est la mienne. Car tous n'ont qu'une même foi, tous sont dans les liens de la même charité. Ce que le Seigneur a démontré, les Prophètes l'avaient prédit : « Leur voix a « retenti dans toute la terre, et leurs paroles « jusqu'aux extrémités du monde [1] ». Ainsi l'Eglise a grandi, au point d'être appelée catholique, de l'univers entier. Et voyez que toutes les langues ont parcouru toutes les terres. « Il n'est point d'idiôme, point de lan« gage dans lequel on n'entende cette voix [2] ».

12. Je suis donc dans cette Eglise, et toi tu n'y es pas. Si donc tu en es retranché, vois d'où tu es retranché; reviens pour être inséré de nouveau, de peur que tu ne viennes à dessécher pour être jeté au feu. Ce sont les Prophètes, ce sont les Apôtres, c'est le Seigneur qui vous parle de l'Eglise répandue dans toute la terre. Tous portent ce jugement qui te condamne. Du proconsul, on va au tribunal de l'empereur; mais de l'Evangile, à qui en appeler? A Donat? Donat jugera à l'encontre du Christ? Que t'enseignera Donat? J'ai mon Christ que j'ai prêché en Afrique. Que t'enseignera-t-il? Dira-t-il: Je me suis exposé pour le Christ, et : j'ai succédé au Christ? Tel est son unique parti : dire qu'il a osé retrancher des hommes du corps de l'Eglise, parce qu'il a succédé au Christ. Telle est la sentence du Christ, ainsi disent les Evangiles. « Dans toutes « les nations », dit le Seigneur, « en commençant « par Jérusalem ». C'est donc par Jérusalem que l'Evangile a commencé ; c'est là qu'est descendu le Saint-Esprit, là qu'étaient les Apôtres quand il est descendu sur eux, là que l'Evangile a commencé à être prêché pour passer de là en Afrique. Où donc est-il allé ensuite? Les aurait-il abandonnés? Il ne les a point abandonnés, s'ils ne le veulent point. Car nous aussi, nous sommes de l'Afrique. Et l'Evangile venu en Afrique est demeuré parmi les catholiques africains, comme il demeure chez toutes les nations. Parmi toutes les nations, en effet, il y a des hérétiques, les uns ici, les autres là, et ceux des autres nations ne sont point nés en Afrique. Ils ont été retranchés de la vigne, car la vigne catholique les connaît tous, tandis qu'eux-mêmes ne se connaissent point. Elle connaît les sarments, cette vigne d'où ils ont été retranchés ; elle les connaît tous, et ceux qui demeurent en elle, et ceux qui en sont retranchés, puisque l'Eglise catholique est répandue partout. Ces sarments sont demeurés à l'endroit même où ils ont été retranchés, ils n'ont pu se disperser çà et là dans le monde ; au lieu que cette vigne répandue partout alimente partout ses rameaux, et partout pleure ceux qui sont retranchés. Elle crie à tous de revenir, afin qu'on les insère de nouveau. Son appel n'est point toujours entendu, et toutefois les mamelles de sa charité ne se fatiguent point à épancher le lait de l'exhortation. Elle est dans l'anxiété pour ceux qui sont retranchés ; en Afrique, elle crie vers les Donatistes ; en Orient, vers les Ariens, vers les Photiniens, vers les autres, et ces autres encore. Répandue en effet partout, elle trouve partout à rappeler en elle ceux qui étaient ses branches et qui sont retranchés. Ce sont des sarments qui ont commencé par devenir stériles et qu'on a dû séparer. S'ils ne s'obstinent point dans l'infidélité, ils seront insérés de nouveau. Voilà, mes frères, ce qu'il nous faut écouter avec crainte, et sans orgueil; avec charité, afin de prier pour eux. Adressons-nous au Seigneur, etc.

[1] Ps. XVIII, 5. — [2] Ibid. 4

VINGTIÈME SERMON.

SUR CES PAROLES DU PSAUME XXXVIII, 1-5 :

« J'AI DIT : JE VEILLERAI SUR MES VOIES (1) ».

—

ANALYSE. — 1. Du souci d'avancer chaque jour, et pour cela d'implorer le secours divin. — 2. L'usage de la langue aussi nécessaire que dangereux. — 3. La langue est dirigée par l'esprit. — 4. La langue trompeuse des Juifs couverte de confusion. — 5. Le bon usage de la langue chez une femme adultère. — 6. La confession de la femme adultère est une instruction pour nous. — 7. Comment agir avec celui qui nous insulte. — 8. Il faut pardonner à ceux qui nous injurient et prier pour eux. — 9. Quelle est la fin de l'homme. — 10. La fin de l'homme c'est le Christ. — 11. C'est par la foi et par les œuvres que l'on peut y atteindre. — 12. Quel est le but des tentations et comment nous y comporter. — 13 Récapitulation.

1. C'est un devoir pour les chrétiens, de s'avancer chaque jour vers Dieu, de concevoir une sainte joie de Dieu et de ses dons. Car le temps de notre pèlerinage est très-court, et notre patrie ne connaît point le temps. Il y a, en effet, une grande distance entre le temps et l'éternité. C'est ici que la piété s'enquiert, là qu'elle repose. De là, pour nous, comme pour de bons négociants, la nécessité de connaître le gain de chaque jour. Car notre sollicitude ne doit pas se borner à écouter, mais il faut agir aussi. Dans cette école, où Dieu seul est maître, il faut de bons disciples, non d'un moment, mais vraiment studieux. L'Apôtre dit : « Ne soyez point paresseux dans ce qui « est du devoir, mais fervents en esprit, « joyeux par l'espérance [1] ». Dans cette école donc, nous apprenons chaque jour. Nous nous instruisons dans les préceptes, dans les exemples, et dans les sacrements; car tels sont les remèdes à nos blessures, les stimulants à nos études. Nous répondions tout à l'heure : « Exaucez, ô mon Dieu, mes supplications et « mes prières ». *Inaurire*, c'est-à-dire : « Rece- « vez mes larmes dans votre oreille [2] ». Que penses-tu que doive demander le Prophète quand il désire que Dieu lui soit propice? Que demandera-t-il à Dieu? Voyons, écoutons. Peut-être les richesses ou quelque jouissance de cette vie? Qu'il nous dise ce qu'il va demander quand il fait à Dieu cette supplication. Il a vu, en effet, qu'il ne saurait avoir de lui-même, et qu'il peut avoir par Dieu. Il a entendu cette parole : « Demandez et « vous recevrez [1] ». Il savait donc ce qu'il devait demander, puisqu'il suppliait Dieu. Donc « Exaucez ma prière, ô mon Dieu ». Et comme si on lui demandait : Que veux-tu, pourquoi frapper, pourquoi crier, pourquoi en appeler à Dieu ? J'écouterai. Que veux-tu ? Qu'est-ce que je veux ? répond-il. Ecoutez ma résolution et perfectionnez vos œuvres. Quelle est ma résolution ? « J'ai dit : Je veillerai sur mes voies, « afin que je ne pèche pas avec ma langue [2] ». Ce qu'il se propose est difficile, mais il n'hésite pas, parce que tout d'abord il invoque le Seigneur. Il connaissait cette doctrine de saint Paul : « Non pas moi, mais la grâce de Dieu « avec moi [3] ».

2. Donc : « J'ai dit : je veillerai sur mes « voies ». Quelles voies? Les voies de la terre. Est-ce que nous marchons sur la terre, au moyen de la langue? Sur la terre, où nous nous servons de nos pieds, ou des pieds des autres. Car les animaux nous transportent, ou nous allons sur nos pieds. Que signifie donc cette parole, et quelle voie cherche le Prophète ? Il ne veut point pécher par la langue. C'est là, mes frères, un grand enseignement. De même que, dans une seule

[1] Rom. XII, 11. — [2] Ps. XXXVIII, 13.

[1] Jean, XVI, 24. — [2] Ps. XXXVIII, 1. — [3] I Cor. XV, 10.

(1) On lit dans le *Codex*, fol. 68 : « Sermon de saint Augustin, évêque ». Il traite principalement de l'usage de la langue et de la fin de l'homme. A vrai dire, il y a quelques incohérences qui me paraissent peu dignes de saint Augustin; les paroles du psaume y sont répétées sans opportunité, quelquefois forcées ; ce qui fait soupçonner une interpolation. Je laisse à juger à ceux qui sont plus habitués que moi à la lecture du saint docteur.

heure, nous pouvons manger et nous reposer, nous est-il aussi facile de parler et de nous taire dans l'espace d'un instant? Comme nous avons des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, et les autres sens pour recevoir des impressions, nous avons aussi la langue pour parler. Et nous avons un grand besoin de la langue. Il nous faut écouter pour répondre, ou parler pour enseigner. Est-ce au moyen de l'œil que nous parlons, et non de la langue? Et si c'est l'oreille qui entend, c'est la langue qui doit répondre. Que faisons-nous d'un membre si utile? Nous prions Dieu, nous réparons nos offenses, nous chantons les louanges de Dieu, nous le célébrons d'une voix unanime, et chaque jour nous exerçons la miséricorde, en parlant aux autres, ou en donnant des conseils. Que faisons-nous maintenant? Notre langue nous prête son ministère auprès de vous. Que faisons-nous pour ne point pécher par la langue, surtout qu'il est dit : « La mort et la vie sont au pouvoir de la « langue[1]? » et encore : « J'en ai vu beaucoup « tomber par le glaive, mais en moins grand « nombre que ceux qui sont tombés par la « langue[2] » ; et encore: « Et la langue est un « de nos membres qui infecte tout le corps[3] ». Enfin le même Seigneur nous dit aussi : « Ils « ont appris à leur langue à dire le men- « songe[4] ». Ils ont enseigné. C'est en effet l'habitude qui fait dire le mensonge : elle dit le mensonge en quelque sorte malgré nous. Voyez une roue, si vous lui imprimez un premier mouvement, dès que vous la poussez de la main, sa configuration, sa rondeur la fait mouvoir en quelque sorte dans son instabilité, dans son mouvement naturel ; il en est de même de notre langue: il n'est pas besoin qu'on lui apprenne à dire le mensonge: elle va spontanément à ce qui la fait mouvoir avec plus de facilité. Autre est votre pensée, et autre parfois ce qu'elle dit par habitude. Que faire alors, mes frères? Vous le voyez, assurément, quel balancier ne faut-il pas établir dans le cœur, pour que la langue émette quelque chose au dehors! Car elle ne se meut point d'elle-même, c'est le cœur qui la met en mouvement.

3. Il est en effet une force qui donne l'impulsion et à elle-même et à tout ce qui dépend d'elle. Or, que celui qui dirige soit bon et, avec le secours de la grâce, il surmontera toute habitude perverse. Que le ministre soit bon, et le ministère se calme. Un soldat a bien des armes, elles ne servent de rien s'il n'en frappe. De même notre langue est parmi nos membres une arme pour l'âme. C'est d'elle qu'il est dit : « C'est un mal sans repos[1] ». Oh! oui, sans repos. Qui a fait ce mal, sinon celui qui est sans repos? Pour toi, ne sois pas sans repos, et ce mal cessera. Garde-toi de l'agiter, et rien ne s'agitera. Car ce n'est point l'esprit qui a besoin d'être mis en mouvement, mais le corps qui est inerte. Ne l'agite pas, et il est sans mouvement. Or, vois comme c'est toi qui agites cette langue. C'est d'elle que beaucoup d'hommes se servent pour la fraude, dans le culte de l'avarice, et quand il s'agit d'une affaire, ils oublient que ce membre est créé pour la louange de Dieu, et s'en servent pour blasphémer le Seigneur et dire: Par le Christ! j'ai acheté tant, je vends tant. Quand je t'ai dit: Donne-moi ta parole, quel est ton dernier prix? Je t'ai bien demandé ton dernier prix. Dix pièces, vingt pièces d'argent. Jures-tu par le Christ? Jure par tes yeux, jure par tes enfants, ta conscience en est à l'instant troublée. O langue impie! Tu méprises le Créateur, pour épargner la créature. « O mal « inquiet, ô langue pleine d'un venin mortel! « C'est par elle que nous bénissons Dieu, notre « Père ». Notre Dieu par sa nature, notre Père par sa grâce. « Et par elle nous maudissons « l'homme qui a été créé à l'image de Dieu[2] ». Voyez, mes frères, ce que vous portez; oui, dis-je, voilà ce que nous portons, car moi je suis homme comme vous. Mais reprenons.....

4. « Ecoutez ma prière, ô mon Dieu ». C'est de là que viennent ces Juifs dont il était question tout à l'heure dans l'Evangile. Leur langue les conduisit à la mort. Nous l'avons entendu tout à l'heure, en effet. Ces Juifs, dit l'Evangile, amenèrent au Seigneur une femme de mauvaise vie, et lui dirent pour le tenter : « Maître, nous avons surpris cette « femme en adultère[3] ». Or, il est écrit dans la loi de Moïse que toute femme surprise en adultère doit être lapidée. « Vous donc, que « dites-vous? » Voilà ce que disait la langue, mais sans le connaître comme Créateur. Ils étaient loin, ces hommes, de prier et de dire : « Délivrez mon âme des fourberies de la « langue[4] ». Car ils ne venaient que par four-

[1] Prov. XVIII, 21. — [2] Eccli. XXVIII, 22 — [3] Jacques, III, 6. — [4] Jérémie, IX, 5.

[1] Jacques, III, 8. — [2] Id. 9. — [3] Jean, VIII, 4. — [4] Ps. CXIX, 2.

berie, et n'avaient d'autre dessein. Or, le Seigneur était venu, « non pour détruire la « loi, mais pour l'accomplir [1] » et pardonner les péchés. Les Juifs donc se disaient entre eux : S'il dit : Qu'elle soit lapidée ! nous lui répondrons : Où est donc le pardon des péchés ? N'est-ce point vous qui dites : « Vos péchés « vous sont pardonnés [2] ? » S'il dit : Qu'on la renvoie ! nous répondrons : Comment se fait-il que vous soyez venu pour accomplir la loi, non pour la détruire ? Voyez la langue fourbe en face de Dieu. Celui qui était venu pour racheter et non pour condamner (car il était venu racheter ce qui avait péri [3]) se détourna d'eux comme pour n'y point arrêter ses regards. Cette aversion du Sauveur pour ces fourbes ne manque pas d'un certain sens, et l'on y peut découvrir quelque chose. Le Sauveur semble dire : Vous m'amenez une pécheresse, vous pécheurs ! Si vous croyez que je doive condamner les pécheurs, c'est par vous que je commence. Or lui, qui était venu pour remettre les péchés, leur dit : « Que « celui d'entre vous qui se croit sans péché, « lui jette la première pierre [4] ». Admirable réponse, ou plutôt admirable proposition ! S'ils commencent à lapider la pécheresse, à l'instant il leur dira : « On portera contre « vous le jugement que vous aurez porté [5] ». Vous avez condamné, vous serez condamnés. Pour eux, néanmoins, bien qu'ils ne reconnussent pas en lui le Créateur, ils connaissaient leur propre conscience. Dès lors, se tournant le dos mutuellement, afin de ne pas se voir l'un l'autre à cause de leur honte, ils se retirèrent ; c'est là ce que dit l'Evangile, depuis les plus anciens jusqu'aux plus jeunes. L'Esprit-Saint avait dit : « Tous se sont égarés, tous « sont devenus incapables ; ils n'en est pas un « qui fasse le bien, pas un seul [6] ».

5. Tous donc se retirèrent. Il ne resta que Jésus et la pécheresse, que le Créateur et la créature, que la misère et la miséricorde, que celle qui connaissait son péché et Celui qui remettait le péché. Car voilà ce que signifiait son action d'écrire sur la terre. Le Sauveur écrivait en effet sur la terre, dit l'Evangile ; or, quand l'homme pécha, il lui fut dit : Tu es terre [7]. Et quand le Seigneur accordait à la pécheresse son pardon, il le lui accordait en écrivant sur la terre. Il accordait donc le pardon, et en accordant ce pardon, levant les yeux vers la pécheresse : « Personne ne vous a-t-il « condamnée, lui dit-il ? » Et cette femme ne dit point : Pourquoi me condamner ? Qu'ai-je fait, Seigneur ? Suis-je donc une coupable ? Elle ne dit point ainsi ; mais seulement : « Personne, Seigneur ! » C'est là s'accuser. Parce que les Juifs ne purent prouver, ils se retirèrent. Mais elle avoua, cette femme dont le Seigneur connaissait la faute, et cherchait la foi et l'aveu. « Personne ne vous a-t-il « condamnée ? » Personne, Seigneur ! Personne est ici pour l'aveu du péché, et Seigneur, pour le pardon de ses fautes. « Per« sonne, Seigneur ! » Je connais tout à la fois, et qui vous êtes, et qui je suis. Je vous le confesse ; car j'ai entendu cette parole : « Confessez au Seigneur, parce qu'il est « bon [1] ». Je connais ma confession, et je connais votre miséricorde. Elle s'est dit : « Je « veillerai sur mes voies, afin de ne point « pécher par la langue ». Pour eux, ils ont péché en faisant la fourberie ; et, pour elle, son aveu lui a valu son pardon. « Personne « ne vous a-t-il condamnée ? Personne », répondit-elle. Et Jésus écrivit une seconde fois en silence. Il écrivit deux fois. Comprenons cette figure. Il écrivit deux fois : une première fois en accordant le pardon ; et une seconde fois, en renouvelant le précepte. Voilà ce qui se renouvelle quand le pardon nous est accordé. L'empereur a souscrit. Puis vient une seconde formule, comme si l'on nous enjoignait d'autres préceptes. Ce sont les mêmes qui nous prescrivent la charité, comme nous l'avons vu dans l'Apôtre [2]. Car nous avons d'abord entendu cette lecture ; puis le Seigneur nous a dit lui-même : « Tu aimeras « le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur, de « toute ton âme, de toutes tes forces, et tu aime« ras ton prochain comme toi-même. Ces deux « préceptes renferment la loi et les Prophètes [3] ».

6. Pour ne point donner à chercher, il y a là deux paroles : Dieu et le prochain ; Celui qui t'a créé, et celui qu'il t'a donné pour compagnon. Nul ne t'a dit : Aime le soleil, aime la lune, aime la terre, et tout ce qui a été fait ; mais on doit louer Dieu dans toutes

[1] Matth. v, 17. — [2] Id. ix, 5 ; Marc, ii, 5-9 ; Luc, v, 23. — [3] Matth. xiii, 11. — [4] Jean, viii, 7. — [5] Matth. vii, 2. — [6] Ps. xiii, 3. — [7] Gen. iii, 19.

[1] Ps. cv, 1.
[2] On avait lu l'épître de saint Jacques, v, 8, où il appelle la charité νόμον βασιλικόν ; de là ce mot *imperatam* pour prescrire, et l'allusion au rescrit impérial.
[3] Matth. xxii, 37-40.

ces œuvres, on doit en bénir l'auteur. « Com« bien vos œuvres sont admirables ! » disons-nous. « Vous avez tout fait dans votre sa« gesse [1] ». Tout cela est à vous, car tout est votre ouvrage. Grâces vous en soient rendues ! Mais vous nous avez créés au-dessus de tout cela. Grâces vous en soient rendues ! Nous sommes votre image et votre ressemblance. Grâces vous en soient rendues ! Nous avons péché, et vous nous avez recherchés. Grâces vous en soient rendues ! Nous vous avons négligés, sans être négligés de vous. Grâces vous en soient rendues ! Nous vous avons méprisé sans être méprisé de vous. De peur que l'homme n'en vînt à oublier votre divinité et à vous perdre, vous avez daigné revêtir notre humanité. Grâces vous en soient rendues ! Où n'est-il point de grâces à vous rendre ? « J'ai dit, dès lors : Je garderai mes « voies, pour ne point pécher par ma lan« gue ». Cette femme que l'on présente au Sauveur, pour cause d'adultère, reçut son pardon et fut délivrée, et des chrétiens trouveront onéreux que tous reçoivent le pardon de leurs péchés par le baptême, par la confession, par la grâce ? Qu'on ne vienne pas nous dire : Cette femme reçut son pardon, et moi je suis encore catéchumène. A moi l'adultère, puisque j'en recevrai le pardon. Faites que je sois seul comme cette femme qui avoua sa faute et fut délivrée. Notre Dieu est bon, et s'il m'arrive de tomber dans le péché, je lui confesserai ma faute et en obtiendrai le pardon. Tu fais attention à sa bonté, mais considère sa justice. De même que la bonté l'incline au pardon, la justice l'incline au châtiment. « J'ai dit : Je veillerai « sur mes voies, pour ne point pécher par « ma langue ». Je voudrais bien savoir s'il n'est personne pour pécher par sa langue, dans l'instant même où nous prêchons votre charité. Depuis que nous sommes ici, nul sans doute n'a dit aucun mal, mais peut-être a-t-il pensé au mal. Ecoutez alors : « J'ai dit : « Je garderai mes voies, afin de ne point pécher « par ma langue ». Dis en toute vérité : « J'ai « mis un frein à ma bouche, quand le pécheur « s'élevait contre moi [2] ».

7. Ecoutez : « J'ai mis un frein à ma bou« che, quand le pécheur s'élevait contre « moi ». Voilà qu'un méchant s'élève contre toi, t'accablant d'injures, te reprochant même ce que tu ignores. Mets alors un frein à ta bouche. « J'ai dit : Je garderai mes voies, « pour ne point pécher par ma langue ». Laisse-le dire ; entends et tais-toi. De deux choses l'une, ou ce qu'il dit est vrai, ou bien cela est faux. S'il dit vrai, tu lui as donné occasion de parler, et c'est peut-être un acte de miséricorde. Comme tu ne veux pas entendre ce que tu as fait, Dieu, qui prend soin de toi, te le dit par un autre, afin que la confusion qui va te couvrir te force à recourir au remède. Garde-toi donc de lui rendre le mal pour le mal, puisque tu ne sais qui te parle ainsi par sa bouche. Si donc il te reproche ce que tu as réellement fait, reconnais que tu as obtenu miséricorde ; car ou tu avais oublié ta faute, ou tu dois penser que ces injures sont pour ta confusion. Si tu n'es point coupable, ta conscience est libre. Pourquoi t'inquiéter, pourquoi t'irriter de ce que tu n'as point fait ? Qu'a dit, en effet, ton adversaire ? Voleur ! Ivrogne ! Cherche à l'instant dans les replis de ta conscience. Examine-toi intérieurement. Sois pour toi un juge, un examinateur sévère. C'est là qu'il te faut chercher. Où penses-tu que sont placés les péchés que j'ai commis ? Si tu n'en as point, dis : Je n'en ai point. Si ta conscience répond : Je n'en ai point, dis alors : « Telle est notre gloire, le « témoignage de notre conscience [1] ». Or, ta conscience t'a dit : Tais-toi et plains celui qui t'injurie. Dis encore au Seigneur : Mon Père, pardonnez-lui, car il ne sait ce qu'il dit. Prie Dieu pour lui. « J'ai dit : Je garderai mes « voies pour ne point pécher par ma langue. « J'ai mis une garde à ma bouche, quand le « pécheur s'élevait contre moi ». Loin de toi de croire que l'on te prendra pour un saint, parce que nul ne te met à l'épreuve ; mais tu es un saint, quand les injures ne t'émeuvent point, quand tu plains celui qui t'injurie, quand, sans t'arrêter à ce que tu souffres, tu plains celui qui te fait souffrir. Voilà toute la miséricorde. Tu plains cet homme, parce qu'il est ton frère, un de tes membres. Il s'emporte follement contre toi, c'est un homme en délire, un malade. Tu dois le plaindre, sans t'en réjouir aucunement ; n'aie d'autre joie que dans la sincérité de ta conscience, mais lui, tu dois le plaindre. Tu es homme ; vois à n'être point tenté, toi aussi. Car il est dit : « Portez mutuellement

[1] Ps. CIII, 24. — [2] Ps. XXXVIII, 2.

[1] II Cor. I, 12.

« vos fardeaux, et ainsi vous accomplirez la « loi de Jésus-Christ [1] ». Maintenant qu'il crie, tais-toi; plus tard, quand il s'apaisera, dis-lui : Mon frère, par ton salut, pourquoi me reprocher ce que je n'ai point fait? Tu m'as offensé, et néanmoins je prie Dieu pour toi. Je te pardonne en invoquant pour toi mon Dieu que tu as offensé par tes injures contre moi. N'en dis point davantage, préserve-toi de l'orgueil ! Je ne dis point : Vengez-moi, mon Dieu, de celui qui m'a reproché ce que je n'ai point fait. Je ne veux point tenir ce langage. « J'ai mis une garde à ma « bouche, quand le pécheur s'élevait contre « moi ».

8. « Je suis demeuré sourd et humilié », dit ensuite le Prophète, « je me suis tu sur le « bien [2] ». « Je suis demeuré sourd ». Je n'ai point écouté ses clameurs. Quel progrès dans cet homme qui connaît l'erreur de son frère, mais qui, fort de la joie de sa conscience, n'entend même pas que l'on aboie contre lui ! Quelle âme ! quelle sécurité ! quelle joie ! C'est elle qui dit à Dieu : « Je marchais dans « l'innocence de mon cœur, au milieu de « votre maison [3] ». Les voleurs en battaient les portes, mais la maison résistait. « Je suis « donc demeuré sourd et humilié », sans aucun orgueil en face de mon adversaire; « et dans mon humilité, je me suis tu sur le « bien »; car ce n'était point le moment pour moi de parler du bien. Ton seul parti alors, c'est le silence; et quand il sera revenu à la vérité, tu pourras parler, il te comprendra. Quelquefois, dans le délire d'une maladie, des enfants ont frappé leurs parents, et en face de cette maladie, les parents essuyaient ces injures et pleuraient. De quelle tendresse des parents n'environnent-ils point leurs enfants contre la mort, et n'appellent-ils point leur santé ! Mais, diras-tu, mon adversaire n'est point mon fils ! Il est toutefois l'œuvre de Dieu, l'image de Dieu, le fils de Dieu. Si tu le dédaignes, parce qu'il n'est point ton fils, ne dédaignes en lui ni le fils de Dieu, ni ton frère. « Donc, je suis demeuré sourd et hu« milié ». Je ne me suis point livré à l'orgueil, mais « je me suis tu sur le bien, et ma « douleur en a été renouvelée », non à mon sujet, mais au sujet de celui qui m'a reproché ce que je n'ai point fait. J'ai souffert, mais souffert parce qu'il a parlé de la sorte.

[1] Galat. VI, 2. — [2] Ps. XXXVIII, 3. — [3] Id. C, 2.

Car c'est ma sollicitude pour mon frère qui a attisé ma douleur. Telle est la voie, car c'est ainsi qu'en agit le Seigneur notre Père, qui est appelé aussi l'Epoux. « Les fils de l'Epoux « ne jeûneront point tant que l'Epoux est « avec eux [1] », est-il dit. Il a donc souffert de la part de ses enfants en délire, ces frénétiques l'ont mis à mort. Il a prié pour eux. Plus tard, ils sont revenus à la vérité, l'ont reconnu, ont cru en lui, et ceux qui n'avaient pas voulu être guéris par le médecin se sont laissé guérir par le disciple du médecin ; car ce fut Pierre qui les guérit. Comme Pierre, en effet, leur reprochait leur crime, « que « ferons-nous? » dirent-ils. Et Pierre: « Faites « pénitence, et que chacun de vous soit bap« tisé au nom de Jésus-Christ Notre-Sei« gneur [2] ». Les voilà furieux, puis les voilà fidèles. Voyez ce que produit la maladie d'abord, la santé ensuite. Pendant leur maladie, Dieu les tolère; quand ils sont guéris, ils sont rachetés. De là pour nous, mes frères, la nécessité de garder le silence, quand nous souffrons les mêmes injustices, afin de ne point nous départir de ceci : Ou il dit vrai, ou il dit faux. Quand il ne le dirait point, si je l'ai fait, qu'arrivera-t-il? Et dès lors qu'il se tait, et que je suis coupable, il faut désirer qu'il le publie, afin que, coupable, je sois couvert de confusion. Mais s'il publie ce que je n'ai point fait, je dois me réjouir de ma sécurité et m'affliger de la faiblesse de mon frère. « Mon cœur s'est échauffé en moi-même [3] », mon cœur a tressailli pour mon frère d'une effervescence d'amour; mais je n'ai pu faire naître le temps de parler. De là ce mot de saint Paul : « Je n'ai pu vous parler comme à « des hommes spirituels, mais comme à des « hommes charnels [4] ». Et néanmoins, il a parlé. Quel a été son langage? « Mon cœur « s'est échauffé en moi-même, un feu m'em« brase dans ma méditation ». C'est le feu de la charité qui est en moi, et je n'ai personne à qui je puisse parler, tant ils sont faibles. Je m'humilierai donc, et un temps viendra sans doute où je pourrai parler. Toutefois, « remettez-nous nos dettes comme « nous les remettons à ceux qui nous doi« vent [5] ». Je lui pardonnerai, parce que rien ne pèse sur ma conscience. C'est peu que rien ne pèse sur ma conscience, mais je

[1] Luc, V, 34. — [2] Act. II, 38. — [3] Ps. XXXVIII, 4. — [4] I Cor. III, 1. — [5] Matth. VI, 12.

prierai pour lui, à cause de ma conscience.

9. Le Prophète avait dit : « J'ai dit : Je garderai mes voies, afin de ne point pécher en « ma langue : J'ai mis un frein à ma bouche, « et je me suis humilié »; puis : « Un feu s'est « embrasé dans ma méditation ». Je ne sais maintenant ce qui tout à coup se produit de plus grand, et après tant de combats et des luttes si violentes, écoutez ce qu'il dit : « J'ai « parlé dans ma langue [1] ». Or, la langue est pour l'âme le mouvement de la volonté. De même, en effet, que la langue a son mouvement dans le corps, de même la volonté est un mouvement dans l'âme. Tel est le langage primitif, c'est par là que l'on parle à Dieu. La langue du corps a son mouvement pour les hommes placés au dehors ; mais le langage qui consiste dans le mouvement de la volonté, n'a de mouvement que pour celui qui demeure dans son temple intérieur. C'est là le véritable langage. De là vient que le Seigneur a dit de ceux qui l'adorent, « qu'ils « doivent l'adorer en esprit et en vérité [2] ». Tel est donc le véritable langage. « J'ai dit « dans ma langue : Seigneur, faites-moi con« naître ma fin et quel est le nombre de mes « jours, afin que je sache ce qui me fait dé« faut [3] ». Avec un peu d'attention, votre sainteté doit comprendre cette pensée, et le Seigneur, dans sa miséricorde dont nous faisons journellement l'expérience, nous donnera par nos prières de pouvoir vous l'exposer, ce qui est assez difficile. « J'ai parlé en ma « langue : Seigneur, faites-moi connaître ma « fin et quel est le nombre de mes jours, afin « que je sache ce qui me fait défaut ». Voyez ce qu'il demande : « Seigneur, faites-moi « connaître quelle est ma fin ». Notre fin, mes frères, c'est le but auquel nous tendons et où nous devons demeurer. En sortant de nos maisons, notre fin était de venir à l'église. Donc notre voyage est à sa fin. De là pour chacun une fin nouvelle, qui est de retourner à la maison. C'est là la fin, là qu'il tendait. Donc, dans le pèlerinage de cette vie, nous avons une fin vers laquelle nous tendons. Où tendons-nous dès lors ? Vers la patrie. Quelle est notre patrie? Jérusalem, la mère de ceux qui sont pieux, la mère des vivants. C'est là que nous tendons ; telle est notre fin. Et comme nous n'en connaissions pas la voie, le maître de cette cité s'en est fait la voie. Nous ne savions où aller. Des circuits hérissés d'épines et de rochers nous faisaient une voie très-difficile. Et voilà que celui qui est le principal citoyen de la cité est descendu le premier pour chercher des habitants. Nous étions égarés, en effet ; citoyens de Jérusalem, nous étions devenus citoyens de Babylone, fils de la confusion ; car Babylone signifie confusion. Il est donc descendu, et, pour se chercher des citoyens, il s'est fait notre concitoyen. Nous ne connaissions point cette cité, nous ignorions cette province. Mais parce que nous n'allions point à cette cité par excellence, voilà qu'il est descendu vers ses concitoyens, qu'il s'est fait l'un deux, non en prenant leurs pensées, mais en prenant leur nature. Il est descendu ici-bas. Comment est-il descendu ? Sous la forme de l'esclave. Dieu-Homme, il a demeuré parmi nous. Comme homme seulement, il n'eût pu nous conduire à Dieu. Dieu seulement, il n'eût pu se lier avec les hommes. Il a donc partagé avec nous l'égalité de condition, lui qui possédait la divinité avec son Père ; il a voulu être avec nous dans le temps, celui qui possède avec son Père l'éternité. Egal à nous ici-bas, égal à son Père dans le ciel. Il descend donc pour être notre concitoyen et nous dire : Que faites-vous ? Habitants de Jérusalem, ce n'est qu'en Jérusalem que l'on porte bien haut l'image et la ressemblance de Dieu ! Ce n'est point en cette vie que s'élèvent les statues de Dieu. Travaillons à retourner. Où retourner? Voilà que je me mets sous vos pieds, que je deviens votre voie et ainsi votre fin. Soyez mes imitateurs. « Faites-moi connaître, Seigneur quelle est ma « fin ». Nous l'en croyons, celui qui est notre fin.

10. C'est Dieu le Père qui parle maintenant. Je te le dis, ô âme que j'ai créée, ô homme que j'ai créé ; je te le dis, tu avais fini. Qu'est-ce à dire, tu avais fini ? Tu avais péri. J'ai envoyé quelqu'un pour te chercher, quelqu'un pour marcher avec toi, quelqu'un pour te pardonner, ses pieds donc ont marché, ses mains ont pardonné. De là, quand il revint après sa résurrection, il montra ses mains, son côté, ses pieds ; ses mains, qui avaient accordé le pardon des péchés ; ses pieds, qui étaient venus annoncer la paix aux hommes délaissés; son côté, d'où coula le sang de la rédemption. « Le Christ est donc la fin de la « loi pour tous ceux qui croiront [1]. Seigneur ;

[1] Ps. XXXVIII, 5. — [2] Jean, IV, 23. — [3] Ps. XXXVIII, 5, 6.

[1] Rom. X, 4.

« faites-moi connaître ma fin ». Déjà cette fin, qui est la tienne, est connue de toi. Comment s'est-elle fait connaître à toi ? Ta fin a été pauvre, ta fin a été humble, ta fin a été souffletée, ta fin a été couverte de crachats, ta fin a été en butte au faux témoignage. « J'ai mis « un frein à ma bouche, quand le pécheur « s'élevait contre moi ». Lui-même encore s'est fait la voie. « Celui qui dit qu'il demeure « en Jésus-Christ, doit marcher lui-même « comme Jésus-Christ a marché [1] ». Il est la voie, marchons maintenant, sans craindre de nous égarer. Ne marchons pas en dehors de la voie, car il est dit : « Ils ont placé près du « chemin des piéges pour me prendre, ils ont « ouvert pour moi un précipice près du che-« min [2] ». Et voici la miséricorde. Afin que tu évites le piége, tu as pour voie la miséricorde. « Seigneur, faites-moi connaître ma « fin ». Telle est donc votre fin, imitez le Christ votre rédempteur. « Soyez mes imita-« teurs, comme je le suis du Christ [3] ». Quand est-ce que Paul imita le Christ ? Ecoutez ses paroles. « Dans la faim et dans la soif, dans « le froid et dans la nudité », et le reste, jusqu'à ces autres : « Qui donc est scandalisé sans « que je brûle [4] ? » Je me suis fait tout à tous, « afin de les gagner tous [5]. J'ai mis un frein à « ma bouche, quand le pécheur s'élevait contre « moi ». Ainsi dit saint Paul, mes frères. « Qui pourra nous séparer de l'amour du « Christ ? » Ecoute la fin. « Qui pourra me « séparer de l'amour du Christ ? la tribulation, « l'angoisse, la persécution, la nudité, le pé-« ril [6] ? » Quel homme, plein d'amour, de ferveur, qui court, qui arrive ! Que pouvait endurer cette âme ? quelle ferveur, quel enseignement ! « Qui me séparera de l'amour du « Christ ? l'angoisse », et le reste jusqu'à ces paroles : « ou le glaive ? » Voilà ce qu'il a souffert ; et de peur qu'on ne croie qu'il en tire vanité, il ajoute : « Mes frères, je ne prétends pas « être arrivé [7] ».

11. Mais pourquoi maintenant : « Faites-moi « connaître, Seigneur, quelle est ma fin et « quel est le nombre de mes jours » : combien j'ai de jours ici-bas. De quoi te servira de connaître ces jours ? « Afin de savoir ce « qui me manque ». Oui, ce qui me manque, mais pour l'éternité. Ecoute aussi Paul. Après de si grands travaux qu'il énumère, « je ne « me flatte point d'être arrivé ». Ecoute-le nous dire : « Ce qui me manque ». Que nul ne dise : J'ai beaucoup jeûné, beaucoup travaillé, beaucoup pardonné ; j'ai accompli tous les préceptes de Dieu. Je l'ai fait hier, je l'ai fait aujourd'hui, et il y aura encore un aujourd'hui, si tu l'as fait quelquefois. Hier a toujours un aujourd'hui. Si tu arrives au lendemain, ce sera un aujourd'hui, et dans dix ans, si tu vis, ce sera aujourd'hui. Dis donc chaque jour : Qu'est-ce qui me manque aujourd'hui ? Si Paul, en effet, ce laborieux champion du ciel, si Paul, après tant de travaux, de si sublimes révélations, Paul ravi jusqu'au troisième ciel, pour entendre d'ineffables paroles, dut néanmoins ressentir l'aiguillon de la chair qui l'humiliait, de peur que ses révélations ne lui donnassent de l'orgueil, qui oserait dire : Il me suffit ? De là donc cette parole du Prophète : « Seigneur, faites-moi connaître ma « fin ». Voilà que tu as devant toi le Christ qui est ta fin. Tu n'as plus rien à chercher. Croire, pour toi, c'était connaître. Cependant la foi ne suffit point seule, il faut la foi et l'œuvre. L'une et l'autre sont nécessaires. « Car les démons aussi croient et trem-« blent [1] », vous a dit l'Apôtre ; et la foi ne leur sert de rien. C'est peu que la foi seule, si l'on n'y joint les œuvres. « C'est la foi qui « agit par la charité [2] », dit l'Apôtre. « Faites-« moi connaître, Seigneur, quelle est ma fin « et quel est le nombre de mes jours ». C'est ce qui ne se dit point, car si chacun de nous connaissait l'heure de sa mort, il prendrait la résolution de bien vivre en ce moment. De là cette parole du Maître qui voulait nous laisser dans l'inquiétude, et à qui l'on demandait le jour et l'heure : « Quant « au jour et quant à l'heure, nul n'en sait « rien », dit-il. Car il ne voulait pas le leur enseigner. « Pas même le Fils [3] », a-t-il ajouté. C'est-à-dire, il n'est pas utile pour vous de le savoir, vous en seriez négligents, et non pleins de sollicitude. Mais votre vie en sera d'autant plus pure, quand vous serez dans l'ignorance du jour ; car ce n'est pas que je l'ignore, puisque « tout ce qui est à mon Père est à « moi [4]. Faites-moi connaître, ô mon Dieu, « quelle est ma fin, et quel est le nombre de « mes jours ». Faites-le moi connaître, de manière à me tenir dans une inquiétude con-

[1] I Jean, II, 6. — [2] Ps. CXXXIX, 6. — [3] Philipp. III, 17. — [4] II Cor. XI, 27-29. — [5] I Cor. IX, 22. — [6] Rom. VIII, 35. — [7] Philipp. III, 13.

[1] Jacob, II, 19. — [2] Galat. V, 6. — [3] Marc, XIII, 32. — [4] Jean, XVI, 15.

tinuelle, parce que je ne sais quand viendra le voleur, faites-moi connaître « ce qui me « fait défaut ».

12. Ici, mes frères, soyons sur nos gardes, afin de savoir ce qui nous fait défaut. La tentation du chrétien est l'épreuve du chrétien. Car celui qui est tenté comprend ce qui lui manque. De deux choses l'une : ou il comprend ce qu'il possède, ou il comprend ce qui lui manque. Abraham fut tenté, non pour qu'il comprît ce qui lui manquait, mais afin que nous pussions voir en lui un modèle à imiter. Il fut tenté au sujet de son fils. Quelle fut cette tentation ? Il désira un fils quand son âge avancé ne lui en laissait plus espérer. Et néanmoins, quand il entendit la promesse de Dieu, il n'hésita pas un instant ; il crut et eut un fils ; il le mérita et le reçut du Seigneur. Ce fils naquit, fut nourri, avança en âge, fut sevré, et il fut dit à Abraham : « Toutes les nations seront bénies en ta « race [1] ». Abraham savait en qui de sa race ; et nous en avons le témoignage dans l'Evangile. « Abraham désira voir mon jour », dit le Sauveur, « il le vit et en tressaillit de joie [2] ». Abraham le connaissait donc. Après tout ce qu'il avait cru, il entendit cet ordre du Seigneur : Abraham, va m'offrir ton fils en sacrifice. Pourquoi cette tentation [3] ? Dieu ne connaissait-il point sa foi ? Assurément, mais c'est pour nous que Dieu daigna la mettre en évidence. C'est à nous qu'il est dit : Offre-moi ta bourse en sacrifice ; et nous hésitons. Quel est ce sacrifice ? « Faites l'aumône, et voilà « que tout est pur pour vous [4] ». Et encore : « Je veux la miséricorde plutôt que le sacri-« fice [5] ». Donne de ta bourse, dit l'Evangile, et toi tu la resserres. Que serait-ce, si l'on te demandait ton fils ? Quand tu hésites au sujet de ta bourse, que ferais-tu au sujet de ton fils ? « Afin que je sache ce qui me fait dé-« faut ». Je le dirai, mais non sans en souffrir et en rougir. Bien des femmes veulent souvent se dévouer au service de Dieu, et quand elles en ont le courage, elles disent à leurs parents : Laissez-moi aller. Je veux être la vierge de Dieu, ou je veux être le serviteur de Dieu ; et ils s'entendent répondre : ni sauvée, ni sauvé. Il n'en sera point selon tes désirs. Tu feras ce que je voudrai. Que serait-ce, si l'on te disait : Donne-toi la mort ? Tu vis, la vie éternelle t'est promise, elle est devant toi, et tu refuses, tu hésites, tu entres en lutte ? Assurément, tu es chrétien ? Pourquoi, mon cher ? Parce que je suis chrétien, faut-il que je sois sans postérité ? Faut-il que tu sois sans postérité ? Tu sais alors ce qui te fait défaut. Tu as jeûné hier ? Chante ce que chantait David : « Faites-moi connaître, Sei-« gneur, quelle est ma fin et le nombre de « mes jours, afin que je sache ce qui me fait « défaut ». Que Dieu, dans sa miséricorde, nous mette chaque jour dans l'agitation, dans la tentation, dans l'épreuve, dans le labeur, afin que nous avancions dans la vertu. « Car « la tribulation produit la patience, la patience « l'épreuve, et l'épreuve l'espérance. Or, cette « espérance n'est point vaine [1] ».

13. Donc, mes frères, soyons avides chaque jour de connaître ce qui nous fait défaut, de peur que, si nous étions dans la sécurité, le grand jour ne vienne et qu'il n'y ait plus rien de ce que nous comptions avoir ; et qu'alors nous n'entendions cette parole : « Qui vous « confessera dans l'enfer [2] ? » Donc, mes frères, appliquons-nous à marcher vers Dieu chaque jour, faisant bon marché de ces biens passagers que nous devons laisser ici-bas. Fixons les yeux sur la foi d'Abraham, et comme lui aussi fut notre père, imitons sa piété, imitons sa foi. Si l'épreuve nous vient à propos de nos enfants, demeurons sans crainte ; si elle vient du côté de nos biens, soyons également sans crainte ; s'il nous arrive des infirmités corporelles, plaçons notre espoir dans le Seigneur. Nous sommes chrétiens, nous sommes étrangers ici-bas. Soyons sans crainte, la patrie n'est point en cette vie. Celui qui veut se faire une patrie sur la terre, perdra cette patrie et n'arrivera point à l'autre. Comme des fils dévoués, allons à cette patrie ; afin que Dieu lui-même approuve et dirige notre course. Tournons-nous du côté du Seigneur, etc.

[1] Gen. XXII, 18.— [2] Jean, VIII, 56.— [3] Gen. XXII.— [4] Luc, XI, 41. — [5] Matth. IX, 13; XII, 7.

[1] Rom. V, 3. — [2] Ps. VI, 6.

VINGT ET UNIÈME SERMON.

SUR CES PAROLES DU PSAUME XXXII, ℣ 1 :

« TRESSAILLEZ DANS LE SEIGNEUR, Ô VOUS QUI ÊTES JUSTES, ETC. » (1).

ANALYSE. — 1. A qui convient-il de louer Dieu. — 2. On ne doit pas juger de Dieu sur le bonheur temporel des méchants. — 3. Les hommes au cœur droit louent Dieu, même dans l'adversité. — 4. Dieu nous châtie en Père. — 5. C'est l'usage qui rend les richesses bonnes ou mauvaises. — 6. Exemple de Job proposé aux chrétiens. — 7. Droiture du cœur de Job dans toutes ses épreuves. — 8. On doit adorer les desseins de Dieu et non les discuter. — 9. Nous devons néanmoins l'implorer dans l'adversité.

1. Le psaume que nous venons de chanter nous avertit de bénir Dieu avec joie et de conformer notre vie à la louange de Dieu. « Tressaillez dans le Seigneur, ô vous qui êtes « justes ; c'est aux cœurs droits qu'il appar- « tient de le bénir [1] ». S'il appartient aux cœurs droits, il n'appartient pas aux cœurs dépravés. Or, ces cœurs droits que le Prophète convie à bénir le Seigneur sont aussi les justes, et c'est à eux qu'appartient la louange. Quels sont les hommes dépravés, sinon les pécheurs, qui ne sauraient tressaillir dans le Seigneur ; car la louange ne leur convient pas. C'est avec raison qu'un autre psaume a dit : « Dieu a dit au pécheur : Est-ce à toi qu'il « appartient de publier mes décrets, et pour- « quoi ta bouche annonce-t-elle mon al- « liance [2] ? Car c'est aux cœurs droits qu'il « appartient de me louer », et les secrets de Dieu, comme le testament de Dieu, sont bien l'objet de la louange. C'est donc à bon droit qu'il est dit ailleurs : « La louange est sans « éclat dans la bouche de l'impie [3] ». Elle est en effet sans éclat où elle ne convient point, et où elle convient elle reprend cet éclat.

2. Or, en feuilletant les Ecritures, nous connaissons quels sont les hommes droits, et chacun peut connaître si la louange de Dieu convient dans sa bouche. Nous lisons dans un psaume : « Combien est bon le Dieu d'Is- « raël aux hommes qui ont le cœur droit ». Et ensuite : « Mes pieds se sont presque éga- « rés, parce que je me suis indigné contre les « méchants, en voyant la paix des pécheurs [1] ». Le Prophète nous confesse ici, non point son aversion, non plus que sa chute, mais le danger qu'il a couru. Il ne dit point qu'il est tombé, mais que ses pieds chancelaient à le faire tomber. Voici en effet ses paroles : « Combien est bon le Dieu d'Israël pour les « hommes au cœur droit ». « Mes pieds ont « presque chancelé ». Comme il part de son aversion pour se distinguer de ceux qui ont le cœur droit, il confesse dès lors que son cœur n'a pas toujours été droit, et dès lors ses pieds ont presque chancelé. « Le Dieu « d'Israël est donc bon aux yeux des hommes « au cœur droit », mais un jour je ne vis point qu'il était bon, parce que mon cœur n'était pas droit. Le Prophète n'ose point dire : Dieu ne m'a point paru bon ; et néanmoins il le dit. Quand, en effet, il s'écrie : « Combien est bon le Dieu d'Israël aux yeux « des hommes au cœur droit ; quant à moi, « mes pieds ont presque chancelé », il nous laisse entendre que ses pieds chancelaient précisément parce que Dieu ne lui paraissait pas bon. D'où vient alors qu'il n'a point vu la bonté de Dieu ? « Mes pieds ont presque chan- « celé ». « Presque », en quel sens ? Peu s'en est fallu qu'ils ne chancelassent. Pourquoi ? « C'est « que j'étais indigné contre les pécheurs, en

[1] Ps. XXXII, 1. — [2] Id. XLIX, 16. — [3] Eccli. XV, 9.

[1] Ps. LXXII, 1-3.

(1) On lit dans le *Codex*, fol. 71, pag. 2 . « Sermon de saint Augustin à propos du riche et de Lazare ». Cette histoire, ainsi que celle de Job, fait conclure à notre saint docteur que ni la félicité des méchants, ni les malheurs, ne doivent empêcher l'homme droit de louer le Seigneur.

« voyant la paix dont ils jouissent ». J'ai vu, dit-il, des pécheurs qui n'adorent pas Dieu, qui blasphèment Dieu, qui lui lancent l'insulte ; je les ai vus au comble de la paix, au comble de la félicité, et il m'a paru qu'un Dieu qui donne le bonheur à ceux qui le blasphèment n'est point juste dans ses jugements. A cette vue, c'est-à-dire à la vue du bonheur des méchants, le Prophète nous dit que ses pieds ont chancelé, au point que Dieu ne lui paraissait point juste. Mais ensuite, parce qu'il a connu, selon qu'il est dit dans le psaume : « Je me suis imposé la tâche de « connaître », et qu'il ajoute : « Tel est le la- « beur qui s'impose à moi » ; c'est-à-dire la cause du bonheur des méchants « est un la- « beur qui s'impose à moi ; jusqu'à ce que « j'entre dans le sanctuaire de Dieu et que je « comprenne quelle sera leur fin [1] » ; c'est-à-dire que si les méchants jouissent aujourd'hui d'une félicité passagère, c'est qu'une peine éternelle les attend au dernier jour. Cette connaissance, une fois acquise, a donné au Prophète un cœur droit, et dès lors il s'est mis à louer Dieu en toutes choses, et dans les perplexités de l'homme juste, et dans la félicité du méchant, parce qu'il voit qu'au dernier jour Dieu rendra à chacun ce qui sera juste, bien qu'il accorde une félicité temporelle à quelques-uns, auxquels est réservée la damnation éternelle au dernier jour ; bien qu'il mette aujourd'hui à l'épreuve du malheur ceux qu'il se réserve de combler du bonheur éternel ; car les rôles doivent changer, comme il arriva pour ce riche « qui « donnait tous les jours de magnifiques re- « pas [2] », et pour ce pauvre couvert d'ulcères, couché à la porte du riche et désirant se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche. A la mort de l'un et de l'autre, le premier subit son châtiment dans l'enfer, et le second se reposa au sein d'Abraham. Or, comme cela paraissait insupportable au riche, et qu'il désirait que le doigt de Lazare fît tomber sur lui une goutte d'eau, lui dont Lazare enviait les miettes qui tombaient de sa table, qui envie à son tour une goutte d'eau tombant du doigt de Lazare, entendit de la bouche d'Abraham cette sentence de la justice de Dieu : « Mon fils, sou- « venez-vous que vous avez reçu les biens « pendant la vie, et Lazare les maux ; or, main- « tenant le repos est pour lui, et pour vous le « châtiment [1] ». C'est donc sur le dernier jour qu'il jette son regard, en entrant dans le sanctuaire de Dieu, cet homme à qui Dieu ne paraissait pas juste, parce qu'il s'irritait contre les justes, à la vue de la paix dont ils jouissent ; il reconnaît que les jugements de Dieu sont droits et justes, et ce qui existe même aujourd'hui, mais couvert d'un voile, deviendra manifeste au dernier jugement ; et alors, en face de cette règle de la justice de Dieu, qui redresse les cœurs tortueux, son cœur se redressa de sa dépravation naturelle, et il s'écria : « Combien est bon le Seigneur d'Is- « raël, pour les hommes au cœur droit ! » Aujourd'hui que mon cœur est droit, je comprends que Dieu est bon ; auparavant, il ne me paraissait point juste, parce que mes pieds chancelaient. « Je me suis indigné contre les « pécheurs, en voyant la paix dont ils jouis- « sent ».

3. Si donc le Seigneur te paraît bon, même quand il donne la félicité aux méchants, ce qui soulevait autrefois tes murmures contre lui, alors ton cœur est droit, et il te convient de le louer : « C'est aux cœurs droits qu'il ap- « partient de le bénir ». Mais si tu es dépravé, la louange ne va point dans ta bouche. Pourquoi n'y va-t-elle point? Cette louange que tu donnes à Dieu ne sera point persévérante. Car tu bénis Dieu seulement quand tu es heureux ; tu blasphèmes Dieu dès qu'il t'arrive un malheur. Car Dieu te plaît quand il t'envoie la félicité, il te déplaît s'il te châtie. Ton cœur n'est donc point droit, et tu ne saurais chanter cette parole d'un autre psaume : « Je bénirai le Seigneur en tout « temps, sa louange sera toujours en ma « bouche [2] ». Comment le bénir « toujours », si tu le bénis dans la félicité, et non dans l'adversité ? Car ce que l'on appelle adversité pour toi, est un bien, si tu comprends que c'est un père qui te redresse. C'est l'enfant insensé qui aime le maître, alors qu'il en est flatté, qui le déteste quand il en est corrigé ; mais l'enfant vraiment intelligent comprend que c'est la bonté du maître qui le porte à corriger comme à flatter. On flatte un enfant, pour qu'il ne se trouve point en défaut ; on le châtie, de peur qu'il ne se perde. Un homme donc ayant un cœur semblable, c'est-à-dire un cœur droit, de telle sorte que Dieu ne lui

[1] Ps. LXXII, 16, 17. — [2] Luc, XVI, 19.

[1] Luc, XVI, 25. — [2] Ps. XXXIII, 2.

déplaise point, quand même il lui paraîtrait momentanément ennemi, cet homme peut louer Dieu en toute sécurité, parce qu'il le bénira « toujours » et que la louange convient dans sa bouche, et qu'il chante en toute vérité : « Je bénirai le Seigneur en tout « temps, sa louange sera toujours en ma « bouche. Il châtie celui qu'il reçoit parmi ses « enfants [1] ». Que choisis-tu donc ? Etre châtié et reçu, ou épargné mais non reçu ? Vois quel fils tu veux être. Si tu aspires à l'héritage paternel, ne refuse point le châtiment. Si tu refuses le châtiment, renonce à l'héritage. Pourquoi te redresser, sinon pour te donner son héritage ? Pour arriver à l'héritage de ton père, n'as-tu pas été par lui réprimandé, redressé, châtié, fustigé ? Dans quel but ? Afin que tu devinsses l'héritier d'une maison qui tombera un jour, d'un fond de terre qui passera, d'un or qui ne doit durer en cette vie qu'autant que toi qui le possèdes. Car, ou bien tu le perdras pendant ta vie, ou tu le laisseras à ta mort. C'est pour un héritage aussi peu durable que tu as supporté les châtiments de ton père, et tu murmures lorsque Dieu te redresse pour te donner le royaume des cieux ?

4. Si donc tu es disposé à aimer Dieu, à l'aimer quand il te corrige, car ou bien il y a en toi quelque chose que le châtiment doit redresser, ou c'est la droiture qui est mise à l'épreuve du châtiment ; dès que tu es ainsi disposé, bénis le Seigneur ; car tu le bénis en toute sécurité. Pourquoi en sécurité ? Parce que tu le bénis convenablement et avec persévérance. Car je ne crains plus alors que tu le bénisses maintenant, pour le blasphémer tout à l'heure. Je ne crains plus que l'homme en santé bénisse Dieu, et que la langue du malade appelle, soit l'astrologue, soit le sorcier, soit l'enchanteur, soit l'alligator avec ses ligatures diaboliques. Je suis sans crainte, parce que tu as compris que Dieu est bon, même quand il châtie, et que tu sais bien que celui qui châtie un fils connaît le moment de pardonner. Il te convient donc de le bénir, parce que tu le béniras toujours et que la louange du Seigneur sera continuellement dans ta bouche. Tu reçois avec joie les caresses d'un père, reçois avec la même joie ses châtiments. Tu ne cours point après lui, quand il te flatte, pour fuir quand il te châtie. Autrement tu ressemblerais à l'enfant qui, fuyant le châtiment de son père, tomba dans les caresses du marchand d'esclaves, qu'il trouvait bon, quand son père lui paraissait méchant, qui préféra la fourberie des caresses à la vérité du châtiment, et à qui cette préférence fit échanger l'héritage paternel contre l'esclavage. Change de dessein, et fais-toi un cœur droit : Ce n'est point Dieu qui change quand il te châtie, mais c'est toi qui es changeant. Pour lui, il a un but en te changeant, c'est de te changer en mieux, pour te donner son héritage. T'abandonner, te négliger, c'est un terrible effet de sa colère, alors même qu'il te paraît bon. Que votre charité veuille bien écouter ce que dit dans un autre psaume la sainte Ecriture : « Le pé« cheur a irrité le Seigneur », est-il dit. Comment l'a-t-il irrité ? Voyez à l'endroit où le Prophète nous parle de cette irritation du Seigneur. Mais le pécheur a excité à son comble cette colère de Dieu. « Sa colère est si « grande que Dieu ne le recherchera point [1] », dit le Prophète.

5. Le saint homme Job, au contraire, bénissait Dieu en tout temps, avait toujours sa louange à la bouche ; au temps de ses richesses, il bénissait Dieu par ces mêmes richesses qu'il employait à toutes ces bonnes œuvres énumérées dans son livre, à donner du pain au pauvre, à vêtir celui qui était nu, à recevoir l'étranger, et toutes ces autres œuvres qui sont le seul avantage que les riches peuvent tirer de leurs biens, le seul bénéfice qui leur en revienne. Ce n'est pas un gain, en effet, ce n'est pas prélever un bénéfice que de laisser du bien à ses enfants ; car on ne sait qui doit posséder après la mort le fruit de tant de labeur. Aussi l'Ecriture a-t-elle mis cela au nombre des vanités : « Tout « homme vivant sur la terre n'est que vanité », nous dit-elle. « Il amasse les trésors et ne sait « qui les recueillera [2] ». Donc tout le gain que l'on peut faire au moyen des richesses, c'est le trésor du royaume des cieux. De là ce conseil que te donne le Seigneur, non de perdre ton or, mais de le changer de place. Il ne te dit point que le donner c'est le perdre ; mais, comme il ne profite point sur la terre, je te le conserverai dans le ciel. Pourquoi crains-tu de le perdre ? Tu le mets dans le ciel sous la garde du Christ. Si le lieu

[1] Hébr. XII, 6.

[1] Ps. X, 4. — [2] Ps. XXXVIII, 6, 7.

t'inspire de la crainte, c'est le ciel ; si c'est le gardien, c'est le Christ. Comment craindrais-tu de le perdre ? Tel est donc l'usage que Job faisait de ses biens, et dès lors ces œuvres étaient une louange à Dieu, il bénissait Dieu dans les biens qu'il en avait reçus. Car c'est à tort, mes frères, que l'on accuse les richesses. Quand vous voyez de mauvais riches, pensez-vous que, pour cela, les richesses soient mauvaises ? Ce ne sont pas les richesses, mais les riches qui sont mauvais. Quant aux richesses, elles sont un don de Dieu. Mettez-les entre les mains d'un juste, et vous verrez l'usage qu'il en fera. Le vin serait-il donc mauvais parce que tel individu s'enivre ? Donnez-le à l'homme sobre, et il y verra un présent divin. De même, donnez de l'or à l'homme avare, et, pour grossir son bien, il ne reculera devant aucun crime. Donnez de l'or à l'homme juste, au contraire, et voyez comme il fera des aumônes, comme il viendra au secours des autres, comme il soulagera autant qu'il pourra les besoins des autres. Ce ne sont donc point les richesses qui sont mauvaises, mais celui qui en use mal. Job fit de ses richesses un saint usage, ainsi qu'Abraham. Il était bien pauvre sans doute, mes frères, ce mendiant couvert d'ulcères, couché à la porte du riche, et dont les chiens léchaient les plaies. Voilà ce que nous lisons, voilà ce qui est écrit, et néanmoins où fut-il porté ? « Dans le sein d'Abraham[1] ». Compulse les Ecritures, vois si cet Abraham fut pauvre sur la terre. Tu verras qu'il possédait beaucoup d'or, beaucoup d'argent, de grands troupeaux, beaucoup d'esclaves, et de grands biens. Le pauvre trouve donc le soulagement au sein du riche. Si la pauvreté lui était un mérite, Abraham ne le précéderait pas au lieu du repos, il ne le recevrait point venant après lui ; mais comme il y avait chez ce pauvre Lazare tout ce qu'on trouvait chez le riche Abraham, c'est-à-dire l'humilité, la piété, le culte de Dieu, l'observance de ses préceptes ; pour l'un, les richesses ne furent point un obstacle, ni pour l'autre la pauvreté ; la piété constitua pour l'un et pour l'autre le vrai mérite. De là vient, mes frères, que, dans ce riche de l'Evangile qui a si tristement changé les rôles, ce ne sont point ses richesses que l'on blâme, mais son esprit. « Il était « revêtu de pourpre et de fin lin, et donnait

[1] Luc, XVI, 22.

« de grands festins tous les jours[1] ». Et il endurait qu'un mendiant couvert d'ulcères fût couché à sa porte ? Et, dans son orgueilleux mépris, il n'apaisait pas sa faim ? Quelles paroles de mépris contre l'indigent mettrez-vous dans la bouche de ce riche ? Que fait ce mendiant couché à ma porte ! Il était donc bien juste que sa langue souhaitât une goutte d'eau du doigt de ce pauvre qu'il avait méprisé.

6. Donc le saint homme Job, comme je l'ai dit, au milieu de ses richesses, loua Dieu et fut tenté pour être mis à l'épreuve, éprouvé pour devenir un modèle. Il était en effet inconnu aux hommes, et non-seulement aux hommes, mais au diable qui voit de plus près qu'aucun homme. On ne connaissait donc point ce qu'était Job ; mais le Seigneur le connaissait. Il permit au tentateur de l'éprouver, et il voulut cette épreuve non pour lui, mais pour nous donner un modèle à imiter. Car ce n'est point au diable que le Seigneur voulait montrer Job, mais à nous par le moyen du diable, afin de proposer à notre imitation sa victoire sur le diable. Donc, après avoir tout perdu, non peu à peu, mais tout d'un coup, il s'écria : « Le Seigneur l'a donné, le Seigneur « l'a ôté. Comme il a plu au Seigneur, ainsi « il a été fait, que le nom du Seigneur soit « béni[2] ». « Comme il a plu au Seigneur, ainsi « il a été fait ». Ce qui plaît au cœur droit ne peut être dépravé ; ce qui plaît à celui qui est bon ne saurait être mauvais. « Le Dieu « d'Israël est bon aux yeux de l'homme au « cœur droit ». Job avait le cœur droit et, dès lors, il lui convenait de louer Dieu. « Le « Seigneur l'a donné, le Seigneur l'a ôté. « Comme il a plu au Seigneur, ainsi il a été « fait ». Sa confession est une louange : « Que « le nom du Seigneur soit béni. Le Seigneur « l'a donné, le Seigneur l'a ôté ». C'était alors l'abondance, maintenant c'est la pauvreté. Les biens sont changés pour moi, mais Dieu n'est point changé. Pour moi, je suis tantôt riche, et tantôt pauvre ; mais Dieu est toujours riche, toujours droit, toujours père. « Que le « nom du Seigneur soit béni ! » Non pas que le nom du Seigneur ait été béni dans mes richesses, et maudit pendant ma pauvreté. Qu'à Dieu ne plaise ! Voilà ce que disait Job enrichi des biens intérieurs. Toute sa maison était en ruine, mais son cœur regorgeait. Sa

[1] Luc, XVI, 22. — [2] Job, I, 21.

maison était en ruine, son or perdu, mais son cœur était plein. Dieu lui-même lui tenait lieu de tout ce qu'il lui avait donné. « Le Seigneur l'a donné, le Seigneur l'a ôté ». Voyez comme il comprend cette puissance suréminente. Garde-toi, ô chrétien, d'adorer Dieu pour le royaume du ciel, et de craindre le diable pour les biens d'ici-bas. Toute puissance, et la souveraine puissance est en Dieu. Le diable a seulement eu la volonté de nuire ; mais il ne l'a pu sans la permission de Dieu. C'est donc en Dieu qu'est toute la puissance. Au reste, si le diable avait le pouvoir comme la volonté, qui donc serait encore chrétien? Dieu aurait-il encore un adorateur sur la terre ? Ne voyez-vous point s'effondrer le temple du démon, ses idoles se briser, ses prêtres se convertir au vrai Dieu ? Croyez-vous qu'il n'y ait en cela nulle douleur pour le diable, nulle torture ? Si donc sa puissance égalait sa douleur, quelle église pourrait encore subsister ici-bas ? De là vient que, dans sa sainteté, Job dépouillé de tout par les artifices du démon, ne lui accorde néanmoins aucune puissance. Quand il bénit Dieu, il ne dit point : Le Seigneur l'a donné, le diable l'a ôté ; mais il s'écrie : « Le Seigneur l'a donné, « le Seigneur l'a ôté ». Que le diable ne s'arroge rien. C'est par Dieu que j'étais riche, et par Dieu encore que je suis pauvre. S'il lui a été permis de m'éprouver, il ne lui a pas été permis de m'ôter la vie. Or, il m'eût ôté la vie, non en me tenant à la gorge et en m'étranglant, mais en tuant mon âme. Que Job, en effet, au milieu de ses tribulations, eût échappé de sa bouche une parole de blasphème, c'eût été mourir, puisque c'eût été chasser de lui-même l'esprit de vie. Or, c'est ce qu'il ne fait ni dans sa pauvreté si subite, ni dans ses derniers malheurs.

7. C'était peu, en effet, pour le diable, de lui avoir enlevé toutes ses possessions ; il lui enleva aussi ses enfants, pour qui il possédait ses richesses, et ne lui laissa que sa femme. Il n'y eut qu'elle qu'il n'enleva point, parce qu'il avait dessein de s'en servir. Il savait que Adam avait été séduit par Eve. Il se réservait donc en elle une ressource plutôt qu'une consolation pour son mari. C'était encore peu pour lui d'avoir ôté à Job tous ses biens, ne lui laissant que sa femme qui devait lui servir pour le tenter, il demanda à lui ôter aussi la santé du corps. Il lui fut permis de l'ôter encore, afin que, dans cette nouvelle blessure, Job louât Dieu dans la droiture de son cœur, sans varier nullement, puisque c'est à lui que convient la louange. Cette femme donc réservée pour cette fin, s'approcha de Job et lui persuada de blasphémer Dieu, lui conseilla même. « Quels malheurs sont les nô« tres ! » dit-elle en effet : « Parle contre « Dieu et meurs [1] ». Eve, la première, fut séduite par le diable qui semblait la convier à vivre, et trouva la mort. Le diable, en effet, lui avait dit : « Tu ne mourras point de mort [2] ». Dans la pensée qu'elle vivrait, elle trouva la mort, parce qu'elle agit contrairement au précepte du Seigneur, et qu'elle persuada à son mari d'agir contre ce précepte. Ici c'est le contraire : « Parle contre Dieu et meurs ! » Qu'il suffise à Eve d'avoir engagé son mari à transgresser le précepte de Dieu. Celle-ci est une nouvelle Eve. Mais Job n'est plus Adam. Elle était pleine de l'esprit du diable, et lui, corrigé par l'exemple. Job sur son fumier est supérieur à Adam au paradis. Afin que vous compreniez ce que c'est qu'avoir un cœur droit, comment Job put-il vaincre le diable, dans sa pauvreté et couvert de telles plaies ? Voici, en effet, la réponse qu'il fit à sa femme : « Vous avez parlé comme une femme insen« sée ; si nous avons reçu les biens de la « main de Dieu, pourquoi n'en pas recevoir « les maux [3] ? » Il bénit le Seigneur en tout temps, sa louange fut toujours en sa bouche. Car son cœur était droit, et il lui convenait de bénir Dieu. Ayez le cœur droit. Et si vous voulez avoir le cœur droit, que Dieu ne vous déplaise en rien. Ou bien, en effet, tu découvres la cause qui fait agir Dieu, et à la vue de cette cause, tu ne saurais te plaindre, ou cette cause t'échappe, et tu dois alors savoir que celui qui agit ne saurait déplaire en rien.

8. Un homme renverse sa maison, et on l'en blâme. Si l'on connaît la cause qui le fait agir, il peut arriver qu'on ne l'en blâme point. Nous voici dans une basilique fort étroite, et il plaît au Seigneur que l'on en bâtisse une autre ; alors on détruira celle-ci. Qu'un homme la voie détruire quand on y mettra les ouvriers, il dira : N'est-ce point là qu'on priait ? là qu'on invoquait le nom du Seigneur ? Que fait cet oratoire à ces hommes, pour le détruire ? On désapprouve l'ouvrage, parce qu'on en ignore le dessein. C'est donc

[1] Job, II, 9. — [2] Gen. III, 4. — [3] Job, II, 10.

ainsi que Dieu agit quelquefois. Ou tu connais ses motifs d'agir, et tu le bénis; ou tu les ignores, et tu crois si tu as le cœur droit. Tel homme, en effet, a le cœur droit, qui bénit Dieu dans les causes qu'il découvre et qui n'accuse pas Dieu de son ignorance quand il ne comprend point. Il y a injustice, ô homme, qui gouvernes ta maison, il y a folie de te blâmer, quand on ignore les motifs de tes actions, quand on ignore tes desseins ! Et toi, tu oses bien t'en prendre à Celui qui gouverne le monde entier, au Créateur du ciel et de la terre, quand le vent souffle, quand la vigne meurt, quand un nuage s'élève et vomit la grêle ? Loin de toi tout blâme. Dieu sait diriger et compter toutes ses œuvres. Assurément tu n'as pu bâtir le ciel et la terre, et pourtant, peu s'en faut que tu ne dises à Dieu : Ah ! si je gouvernais, je m'y prendrais autrement. Qu'une chose te déplaise dans les œuvres de Dieu, ne voudrais-tu pas gouverner le monde ? Honte à toi. Vois à qui tu voudrais succéder. Toi, mortel, à Celui qui est immortel ; toi, homme, à Dieu ! Il est mieux à toi de lui céder, que de chercher à lui succéder. Cède à Dieu, parce qu'il est Dieu, lui qui, en agissant quelquefois contre ta volonté, n'agit cependant point contre ton bien. Combien de fois les médecins n'agissent-ils pas contre le gré des malades, sans rien faire contre leur santé ? Or, un médecin se trompe quelquefois, mais Dieu, jamais. Si donc tu te confies au médecin qui se trompe, si tu as confiance à un homme, non-seulement pour panser une plaie, ce qui est peu de chose, ou pour poser un appareil souvent douloureux ; mais pour brûler, pour trancher, pour amputer un de tes membres né avec toi ; si tu as foi en lui, tout en disant : Celui-ci peut-être se trompe, et j'en serai pour un doigt de moins ; si tu lui permets d'enlever ton doigt de peur que la gangrène ne gagne tout le corps, ne permettras-tu pas à Dieu de trancher, afin de récolter en toi quelques fruits ; si tu es assez sage pour pratiquer l'obéissance ?

9. Ayez donc, mes frères, le cœur droit, c'est-à-dire que Dieu ne vous déplaise en rien. Loin de moi de vous dire de ne point prier; au contraire, priez dans l'affliction, autant que vous le pouvez. Refuse-t-il la pluie, il faut le prier ; nous la donne-t-il, bénissons-le ; mais dût-il la refuser, qu'il faut le louer et le prier. Nous ne vous prêchons pas de ne pas prier. Parfois il se laisse fléchir et accorde à ceux qui demandent, refusant tout à ceux qui ne demandent point. Dieu veut qu'on le prie, au point de ne rien accorder qu'à la prière. Mais alors l'âme la plus humble contribue à la grandeur de Dieu, s'il vient à son secours dans la tribulation, de manière à nous consoler quand nous prions dans nos épreuves. S'il est miséricordieux envers nous, c'est pour notre avantage et non pour le sien. Vois en effet combien il serait malheureux que le monde eût pour toi des douceurs et Dieu des amertumes, lui qui a fait le monde. Ne faudrait-il pas te changer, te redresser, pour avoir le cœur droit ? Que le monde alors ait pour toi des amertumes, et Dieu des douceurs. Que le Seigneur notre Dieu répande alors des amertumes sur les biens de ce monde. Oui, qu'il y répande l'amertume ? Jouir ici-bas, être dans l'abondance, regorger de délices, oublier Dieu, voilà ce qui plaît. A-t-on [1] quelque superflu d'argent, on l'emploie en frivolités, on refuse d'en faire un noble usage, d'acheter le ciel à ce prix ; on s'obstine à perdre cet argent, et soi-même, et les autres compagnons de dépenses. Ne voulez-vous donc point que Dieu retranche le superflu, pour empêcher la gangrène de s'étendre partout ? Dieu sait ce qu'il doit faire. Laissons-le agir, abandonnons-nous à ses soins qui nous guériront, et ne donnons pas de conseils au médecin. Tournons-nous vers le Seigneur, etc.

[1] Cette phrase paraît une interpolation.

VINGT-DEUXIÈME SERMON.

SUR CES PAROLES DU PSAUME LI, ŷ 10 :

« J'AI ESPÉRÉ DANS LA MISÉRICORDE DE DIEU (1) ».

ANALYSE. — 1. Combien doit durer notre espérance. — 2. Les espérances humaines traînent en longueur, sont vaines, trompeuses. — 3. Quand est-ce que notre espérance est vraie.

1. Il me faut répondre tout d'abord à mon frère, à mon collègue dans l'épiscopat. J'ai avancé, le matin, que la charité n'est pas tranquille, point paresseuse ; mais puisqu'il l'a voulu, nous obéirons et à lui, et à Dieu par lui, et à vous, demandant au Seigneur qu'il mette en vous l'obéissance. Nous venons de chanter : « J'ai espéré dans la miséricorde de « Dieu [1] ». Disons un mot de notre espérance. Quand il en sera temps, nous mettrons un terme aux paroles de notre discours, mais l'espérance dont il est question doit durer toujours, et ne point finir avec notre discours lui-même. Que nous parlions et que nous cessions de parler, notre espérance crie incessamment vers le Seigneur. Toutefois l'espérance elle-même (ce que je vais dire paraîtra dur, sans doute, mais ne blessera personne, j'ai la confiance que ma parole bien expliquée sera inoffensive), cette même espérance n'aura point une éternelle durée. Quand la réalité sera venue, il n'y aura plus d'espérance. Elle porte en effet ce nom d'espérance, tant que nous ne possédons pas la réalité, selon cette parole de l'Apôtre : « L'es« pérance que l'on voit n'est plus une espé« rance. Comment espérer ce que l'on voit? Or, « si nous espérons ce que nous ne voyons pas, « nous l'attendons par la patience [2] ». Si donc l'espérance que l'on voit n'est plus une espérance, puisque nul ne saurait espérer ce qu'il voit, et qu'elle porte ce nom d'espérance parce qu'elle a pour objet ce que nous ne voyons point ; quand cet objet sera devenu visible, alors il n'y aura plus espérance, mais réalité. Ce ne sera point alors une malédiction d'être sans espérance ; tandis que maintenant, vivre sans espérance, c'est pour chacun une malédiction, un opprobre. Malheur à celui qui est sans espérance en cette vie! Vivre en effet sans espérance est un grand malheur ici-bas, puisque nous ne tenons pas la réalité. Mais en face de la réalité, arrière toute espérance.

2. Toutefois, cette réalité que nous tiendrons alors, quelle est-elle? Qu'est-ce qui doit succéder à l'espérance? Nous rencontrons bien des hommes qui nourrissent beaucoup d'espérances terrestres et purement de cette vie. Pour nul homme la vie n'est sans espérance, et cette espérance ne s'éteint qu'à la mort. Pour les enfants, il y a espérance de grandir, de s'instruire, de connaître. L'adolescent a pour espérance le mariage, des enfants. Les parents ont l'espérance de nourrir leurs enfants, de les instruire, de voir grandir ceux qu'ils ont cajolés dans leur enfance. En sorte qu'on pourrait dire que c'est l'espérance qui domine dans la vie humaine, que c'est ce qu'il y a de plus naturel, de plus excusable et de plus vulgaire. Il est en effet bien des espérances vulgaires et très-répréhensibles ; mais bornons-nous à la plus honnête, à la plus naturelle. Chacun ne vient au monde que pour croître, pour s'unir par le mariage, pour avoir des enfants, les instruire, être appelé près de ses enfants. Que cherche-t-il de

[1] Ps. LI, 10. — [2] Rom. VIII, 24, 25.

(1) Dans le *Codex*, fol. 74, on lit : « Sermon de saint Augustin, évêque ». Il parle avec beaucoup d'éclat de l'espérance humaine et de l'espérance divine. On croit, d'après l'exorde, qu'il le prêcha le soir. On ne sait quel fut cet évêque qui préféra la charité tranquille à la charité inquiète. Possidius, dans son *Indiculus Opp.*, c. 8, fait mention d'un sermon sur la charité inquiète, que l'on retrouverait peut-être, si les fureteurs de bibliothèques ne se contentaient point de parcourir les tables ou les titres. Possidius, au même endroit, fait mention de celui-ci.

plus ? Là ne se borne point son espérance. Il aspire à donner des épouses à ses fils ; il l'espère encore. A-t-il atteint ce but, qu'il désire des petits-fils. Quand il en a, quand il est à sa troisième génération, le voilà vieillard, mais cédant à regret sa place à ses petits-fils. Il cherche encore ce qu'il pourrait désirer, ce qu'il pourrait espérer, et il se drape de bienveillance. Puisse, dit-il, cet enfant m'appeler grand-père ; puissé-je entendre ce mot de sa bouche et mourir ! L'enfant grandit, l'appelle grand-père ; mais celui-ci ne se regarde point encore comme aïeul. Car s'il est aïeul, s'il est vieillard, pourquoi ne point reconnaître qu'il doit s'en aller et faire place aux autres ? Mais quand il entend ce nom d'honneur dans la bouche d'un enfant, cet enfant, il veut l'instruire. Et pourquoi se refuserait-il l'espérance d'un arrière-petit-fils ? C'est ainsi qu'il meurt, tout en espérant ; qu'il espère tantôt une chose, tantôt une autre chose, quand il a obtenu ce qu'il espérait. Mais voir une espérance réalisée ne le satisfait point, il se jette dans une autre. Pourquoi cette espérance vient-elle à se réaliser ? Assurément, c'est pour mettre un terme à ton voyage ; car ce terme n'est pas reculé. Et combien sont dupes de cette espérance, espérance usée ? D'abord elle ne satisfait point, quand elle se réalise, et combien n'arrivent pas à la réalité ! Combien ont espéré le mariage, sans y arriver ? Combien l'ont espéré, avec celles qu'ils aimaient, ont réussi, pour n'aboutir qu'à des tourments ! Combien ont désiré des enfants sans pouvoir en obtenir ! Combien ont dû gémir de ceux qu'ils avaient obtenus ! Ainsi du reste. Tel désire les richesses, ne les a-t-il point, que le désir le dévore ; les a-t-il, qu'il est torturé par la crainte. Il n'est personne qui cesse d'espérer, personne qui soit rassasié. Les dupes sont en si grand nombre, et toutefois nul n'abandonne ses espérances mondaines.

3. Qu'elle se réalise un jour cette espérance qui n'est point trompeuse, mais qui rassasie, qui nous donnera ce bien qu'on ne saurait dépasser. Quel est donc cet objet de notre espérance, dont la réalisation mettra fin à toute espérance ? Quel est cet objet ? La terre ? Non. Quelque chose qui naît sur la terre, comme l'or, l'argent, un arbre, des moissons, des fleuves ? Rien de tout cela. Quelque chose qui vole dans les airs ? Mon âme l'a en horreur. Serait-ce le ciel, si beau, si étincelant de lumière ? Quoi de plus beau parmi les choses visibles, quoi de plus séduisant ? Ce n'est point cela non plus. Qu'est-ce donc ? Tout cela est beau, est délicieux, plein de charmes. Cherche celui qui a fait tout cela. C'est lui, ton espérance. Il est ici-bas ton espérance, avant d'être plus tard ton bien. L'espérance pour la foi, la réalité pour la vision. Dis-lui : « Vous êtes mon espérance ». Oui, tu as raison de dire ici-bas : « Vous êtes « mon espérance ». Car tu crois, tu ne vois pas encore. Tu as la promesse, non la réalité. Tant que tu es dans ce corps, tu es éloigné de Dieu, tu es en chemin, non dans la patrie. C'est Dieu qui te dirige ; celui qui a fait la patrie s'est fait aussi la voie pour t'y conduire. Dis-lui donc maintenant : « Vous êtes « mon espérance ». Que sera-t-il ensuite ? « Ma portion dans la terre des vivants [1] ». Celui-là qui est maintenant ton espérance, sera plus tard ta portion. Qu'il soit ton espérance sur la terre des mourants, et il sera ta portion sur la terre des vivants. Tournons-nous vers le Seigneur, etc.

[1] Ps. CXIII, 6.

VINGT-TROISIÈME SERMON.

SUR CES PAROLES DU PSAUME CXLV, ℣ 1 :

« JE BÉNIRAI LE SEIGNEUR PENDANT MA VIE, ETC. (1) ».

ANALYSE. — 1. La louange de Dieu doit se prolonger au-delà de cette vie. — 2. Rien ne dure en cette vie. — 3. Que le chrétien ne s'abuse point sur son bonheur passager. — 4. Que la fin du riche et de Lazare soit une leçon pour nous.

1. Daigne le Seigneur m'accorder de vous dire un mot sur les paroles du psaume que nous venons de chanter. Nous avons dit en effet : « Je bénirai le Seigneur pendant ma « vie, je chanterai mon Dieu tant que je vi- « vrai [1] ». A ces paroles, nous devons un avis à votre charité : c'est de ne point comprendre, quand vous entendez dire, ou que vous dites vous-mêmes : « Je bénirai Dieu tant que je « vivrai », qu'après cette vie finira aussi la louange du Seigneur. Nous le bénirons mieux, en réalité, quand nous jouirons de la vie sans fin. Si nous le bénissons, en effet, dans ce pèlerinage qui doit finir, comment le bénirons-nous dans ce palais d'où nous ne sortirons plus ? On dit, on chante, on lit dans un autre psaume : « Bienheureux ceux qui ha- « bitent votre maison ; ils vous béniront dans « les siècles des siècles [2] ». Or, quand tu entends « les siècles des siècles », il n'y a aucune fin, et l'on jouit de cette vie bienheureuse, où l'on voit Dieu sans trembler, on l'aime sans l'offenser, on le bénit sans fin. Notre vie alors sera de voir Dieu, de l'aimer, de le bénir. Si donc nous bénissons Dieu quand nous ne le voyons que par la foi, comment le bénirons-nous quand nous le verrons à découvert ? Quelle sera l'allégresse de la claire-vue, si telle est la bénédiction de la foi ? L'Apôtre nous dit en effet : « Tant que nous sommes « dans ce corps, nous marchons loin du Sei- « gneur ; car nous n'allons à lui que par la « foi, sans le voir à découvert [3] ». Ici-bas c'est donc la foi, là-haut ce sera la claire-vue. Maintenant nous croyons ce que nous ne voyons pas, alors nous verrons ce que nous aurons cru. Celui qui croit, le fait sans confusion, car il est vrai qu'il verra. Le Seigneur a d'abord établi en nous la foi, afin que si la foi mérite une récompense, on ne la cherche point avant d'avoir cru.

[1] Ps. CXLV, 1. — [2] Id. LXXXIII, 5. — [3] II Cor. V, 6, 7.

2. Mais, dira-t-on, pourquoi le psaume dit-il : « Je chanterai mon Dieu tant que je vi- « vrai », et non : Je chanterai mon Dieu éternellement ? Cette expression, en effet : « Tant « que je vivrai », semble appeler une fin, bien qu'on ne l'entende pas ainsi. Si tu veux appliquer « tant que je vivrai » à cette vie terrestre, vois si cette vie est bien longue. Quel que soit le nombre des années, la vie est courte. Comment serait longue une vie qui ne te rassasie point ? Un enfant dit que tel homme qu'il voit vieillard a vécu longtemps ; mais que lui-même arrive à l'âge de cet homme, et il sait que ce temps est peu long. Les années s'envolent et les moments se précipitent si rapidement, que c'est avant-hier que nous étions enfants, hier adolescents, aujourd'hui vieillards. Nous sommes donc fondés à croire que ces paroles : « Aussi long- « temps que je vivrai je chanterai mon Dieu », ne s'entendent pas de cette vie. Dès lors, en effet, que le Prophète a dit : « Aussi long- « temps que je vivrai », on ne saurait l'entendre de cette vie où rien ne dure « long- « temps ». Des sages de ce monde ont pu en faire la remarque, et des chrétiens ne le pour-

(1) Dans le *Codex*, fol. 71, pag. 2, on lit : « Sermon de saint Augustin, évêque », sur la brièveté de la vie et son bonheur passager, mis en lumière une seconde fois par l'exemple du riche et de Lazare.

raient voir ? Un de ces sages, l'homme le plus éloquent a dit : « Qu'est-ce donc, en effet, que « ce *longtemps*, puisqu'il a une fin [1] ? » Il ne veut donc point qu'il y ait un longtemps, quand la fin peut arriver un jour. Es-tu parvenu à la dernière vieillesse ? tu as vécu un temps, et non pas un long temps. Car la vie d'un homme, surtout aujourd'hui, n'est « qu'une fumée qui apparaît un moment ». Ce que je dis, l'Ecriture le dit aux hommes dans leurs jubilations, alors qu'ils s'élèvent dans leur orgueil et ne savent point s'ils ne mourront pas à l'instant. Les divines Ecritures leur tiennent ce langage et leur donnent cet avertissement dans leur accès d'orgueil, dans la vaine confiance que leur donne une fragilité si peu durable. « Qu'est-ce que votre vie, « dit-elle ? C'est une vapeur qui paraît un « moment jusqu'à ce qu'elle soit dissipée [2] ». S'élever dès lors dans l'orgueil, c'est se confier dans une vapeur, s'enfler de vaine gloire, pour périr avec cette vapeur. Il faut donc réprimer notre orgueil, le fouler aux pieds autant que possible, comprendre que nous ne vivons ici-bas que pour mourir, élever nos pensées vers cette fin qui ne finira pas. Qui que tu sois, en effet, ô homme qui as vieilli, si tu en ressens de l'orgueil, si tu crois avoir vécu longtemps, toi qui dois finir un jour, sache que si Adam vivait encore, et devait mourir, non pas maintenant, mais à la fin du monde, il n'aurait pas vécu un temps bien long, puisque ce temps aurait une fin[3]. Et ceci est très-vrai, tout homme prudent le comprendra, et non-seulement c'est une vérité que l'on prêche, mais une vérité que les auditeurs comprennent.

3. Reportons notre attention au psaume que nous avons chanté, afin d'y trouver que le Prophète n'a dit : « Je chanterai le Seigneur « aussi longtemps que je vivrai », que dans le sens de cette vie qui dure toujours. S'il n'est, en effet, rien de bien long dans cette vie, parce qu'elle a une fin, ce n'est point cette vie que nous sommes appelés à désirer quand nous devenons chrétiens. Et de fait, nous ne devenons point chrétiens pour être heureux en cette vie de la terre. Car si nous avons embrassé le christianisme, pour jouir du bonheur seulement en cette vie du temps, et encore d'un bonheur si frivole, si vaporeux, nous sommes dans une profonde erreur ; vos pieds seront chancelants en voyant un homme, revêtu de dignité et dominant ceux qui l'entourent, jouir de la santé corporelle et arriver à une vieillesse qui s'éteint lentement. Voilà ce que voit le chrétien pauvre, sans honneur, soupirant chaque jour dans la peine et les gémissements, et qui dit en lui-même : Que me revient-il d'être chrétien ? En quoi suis-je plus heureux que cet autre qui ne l'est pas ? que cet autre qui ne croit pas au Christ ? que cet autre qui blasphème mon Dieu ? Voici l'avertissement du Psalmiste : « Ne mettez point « votre confiance dans les princes ». Quel charme a pour toi la fleur du foin ? « Car toute « chair n'est qu'un foin ». C'est ce que dit le Prophète, qui non-seulement le dit, mais le crie. Et le Seigneur lui dit : « Crie ». Et il répondit : « Que faut-il crier ? Que toute « chair n'est qu'un foin, et toute beauté de la « chair, la fleur du foin. Le foin est desséché, « la fleur est tombée ». Tout donc a-t-il péri ? Non. « Le Verbe de Dieu demeure éternel- « lement [1] ». Quel charme a pour toi du foin ? Voilà que ce foin périt ; veux-tu ne point périr ? Attache-toi au Verbe. Ainsi le dit aussi notre psaume. Ce chrétien dans l'indigence, dans la bassesse de sa condition, voyait dans ce païen riche et puissant la fleur du foin, et peut-être eût-il préféré être à son service plutôt qu'au service de Dieu. C'est à lui que le Psalmiste adresse ces paroles : « Ne « mets point ta confiance dans les princes, ni « dans les fils des hommes, en qui n'est pas le « salut [2] ». Et notre interlocuteur de répondre : Veut-il parler de celui qui a le salut ? Le voilà en santé. Je le vois aujourd'hui plein de verdeur. Et moi je suis plutôt misérable et languissant. A quoi bon t'arrêter à ce qui a pour toi de l'attrait et des charmes ? Ce n'est point là le salut. « Le souffle s'en ira de lui, et il « retournera dans la terre qui est son par- « tage ». Voilà tout salut pour lui. « C'est une « vapeur qui apparaît un instant. L'esprit « sortira de lui, et il retournera dans la terre « qui est son partage ». Laissez passer quelques années, laissez écouler l'eau du fleuve comme à l'ordinaire. Parcourez quelques tombeaux des morts, et distinguez les os du riche des os du pauvre. Quand l'esprit s'est retiré, il est retourné dans la terre qui est son

[1] *Cicero, Orat. pro M. Marcello*, n. 28. — [2] Jacob, IV, 15.
[3] Cette dernière phrase paraît à l'éditeur une épiphonème assez inepte, qui aura passé de la marge dans le texte.

[1] Isaïe, XL, 6-8. — [2] Ps. CXLV, 3.

partage. Le Prophète a grandement raison de ne rien dire de l'esprit de cet homme qui n'a eu pendant sa vie nulle pensée spirituelle. « Il est retourné dans la terre qui lui est « propre », c'est-à-dire cette chair, ce corps qui était tout pour lui, ce corps d'orgueil, cette chair si trompeuse et dont l'apparente félicité t'aveuglait. « L'esprit sortira, et il retournera « dans la terre qui est son partage; en ce jour « périront toutes leurs pensées [1] ». Ces pensées qui étaient si terrestres; voilà ce qu'il faut faire, ce qu'il faut achever, où il faut parvenir. Voilà ce que je veux acheter, ce que je veux acquérir, à quel honneur je prétends arriver. « En « ce jour s'évanouiront toutes ses pensées ». Mais comme « la vertu de Dieu demeure éternel« lement », en t'attachant au Verbe, pour lui demander la vie éternelle, non-seulement ta pensée ne périra point, mais c'est alors qu'elle se réalisera. Quand elle périt pour lui, elle se réalise pour toi. Cet homme n'avait que des pensées du temps et de la terre, d'ajouter un champ à un champ, d'entasser trésor sur trésor, de briller dans les honneurs, de s'enfler de sa puissance. Comme donc il avait de telles pensées, « ces pensées mourront toutes en ce « jour ». Mais toi, chrétien, si tes pensées, loin de s'arrêter à la félicité de cette vie, ont pour objet le repos sans fin, lorsque ton corps retournera dans la terre, c'est alors que ton âme aura trouvé ce repos.

4. Ecoute l'Evangile, vois et considère les pensées de deux hommes. « Il y avait un riche, « qui était revêtu de pourpre et de fin lin, et « qui donnait tous les jours de splendides « festins [2] ». Tous les jours le foin, et la fleur du foin. Ne te laisse pas séduire par la félicité de cet homme qui est revêtu de pourpre et de fin lin, et qui donne de splendides festins chaque jour. C'était un orgueilleux, un impie, n'ayant que des pensées vaines et de vains désirs. Quand il mourut, ce jour-là ses pensées moururent avec lui. Or, il y avait à sa porte un pauvre nommé Lazare. L'Evangile, qui tait le nom du riche, nous dit le nom du pauvre. Dieu n'a point dit un nom qu'emporte le vent. Mais Dieu a daigné nommer celui dont on ne disait pas le nom. Ne t'en étonne pas, je t'en prie. Dieu a raconté ce qu'il a vu écrit en son livre. Or, il est dit des impies: « Qu'ils ne soient pas inscrits sur votre livre [3] ». De même, quand les Apôtres se glorifiaient de ce qu'au nom du Seigneur les démons leur étaient soumis, de peur qu'ils ne vinssent à en concevoir de l'orgueil, comme le reste des hommes, à s'en vanter, bien que ce fût une grande et glorieuse puissance, le Sauveur leur dit : « Ne vous réjouissez point de ce que les « démons vous soient soumis; mais réjouissez« vous de ce que vos noms sont écrits dans le « ciel [1] ». Le Dieu qui habite le ciel garda le silence sur le nom du riche, qu'il ne trouva point écrit dans le ciel; il proclama celui du pauvre, parce qu'il l'y vit écrit, ou plutôt qu'il l'y fit écrire. Mais voyez ce pauvre. A propos des pensées de ce riche impie, fastueux, vêtu de pourpre et de fin lin et donnant de splendides festins tous les jours, nous avons dit qu'elles périrent avec lui à sa mort. Or, à la porte de ce riche était un pauvre du nom de Lazare, « couvert d'ulcères, et qui « désirait se rassasier des miettes qui tom« baient de la table du riche, sans que personne « les lui donnât; tandis que les chiens ve« naient et léchaient ses ulcères [2] ». C'est là que je veux te voir, ô chrétien; car c'est là que nous apprenons la fin de ces deux hommes. Dieu, dans sa puissance, peut nous donner le salut en cette vie, et nous délivrer de la pauvreté, et donner au chrétien ce qui est suffisant. Et toutefois, si cela venait à manquer, que choisirais-tu? D'être ce pauvre ou ce riche? Loin de toi toute illusion. Ecoute la fin, et tu verras quel choix est mauvais. Assurément ce pauvre, qui était pieux, méditait, au milieu de ses malheurs temporels, sur cette vie qui doit finir un jour et sur le repos éternel qui doit nous échoir. Tous deux moururent, mais les pensées de ce pauvre ne périrent point avec lui. Car s'il mourut pauvre, il fut porté par les anges au sein d'Abraham. En ce jour toutes ses pensées se réalisèrent. Et comme Lazare signifie, en latin, *Adjutus* ou aidé, la parole du Psalmiste s'accomplit. « Bienheureux l'homme à qui le Dieu « de Jacob vient en aide [3] ». Quand son esprit s'en alla, quand sa chair retourna dans la terre qui est son partage, ses pensées ne périrent point avec lui, « parce que son espé« rance était dans le Seigneur son Dieu ». Voilà ce que l'on apprend donc à l'école où enseigne le Christ, voilà ce qu'espère l'âme de son disciple fidèle, voilà la plus réelle récompense du Sauveur.

[1] Ps. CXLV, 4. — [2] Luc, XVI, 19. — [3] Ps. LXVIII, 29.

[1] Luc, X, 20. — [2] Id. XVI, 21. — [3] Ps. CXLV, 5.

VINGT-QUATRIÈME SERMON.

SUR CES PAROLES DE L'ÉVANGILE [LUC, XVI, 19-31] :

« IL Y AVAIT UN HOMME RICHE, ETC. (1) ».

ANALYSE. — 1. Les Juifs ne croient pas encore aux oracles des Prophètes qui concernent le Christ et son Eglise. — 2. L'incrédulité des Juifs est combattue par l'exemple de ce riche aux grands festins. — 3. Ce riche est pour nous un exemple salutaire. — 4. Suffisamment avertis de l'avenir, nous n'avons aucune excuse. — 5. Ce qui est accompli, ce que Dieu nous a promis, doit confirmer notre foi. — 6. Promesses que Dieu a faites dans la nation juive, au sujet d'Abraham, dont la foi est hautement proclamée. — 7. Fidélité de Dieu dans l'accomplissement de ses promesses, et folie des idolâtres. — 8. Dieu cherche son image dans notre âme, comme César sur sa monnaie. — 9. Combien de promesses de Dieu sont accomplies déjà. — 10. La foi d'Abraham est pour nous un exemple. — 11. Double comparaison pour nous faire supporter l'adversité. — 12. Nous devons user de la patience de Dieu et l'imiter. — 13. Dans l'adversité, il faut nous confier à Dieu sans nous plaindre. — 14. Exhortation à la patience.

1. Telle est la foi chrétienne, qui est pour les impies et pour les infidèles un sujet de dérision, c'est que nous croyons qu'il est une autre vie après celle-ci, qu'il y a une résurrection des morts, et, après la fin du monde, un jugement. Comme ce point de foi n'était point en vigueur parmi les hommes, et qu'il leur paraissait même inacceptable, en dépit des prédications et des affirmations des Prophètes serviteurs de Dieu et de la loi établie par le ministère de Moïse, Jésus-Christ, notre Seigneur et Sauveur, est venu en ce monde pour le persuader aux hommes. Lui qui était Fils de Dieu, né du Père d'une manière invisible et ineffable, lui, coéternel au Père et égal au Père, et Dieu unique avec le Père; lui, Verbe du Père, par qui tout a été fait; lui, conseil du Père, par qui tout se dirige, déposa pour un temps cette grandeur sans mesure, cette incompréhensible majesté, cette sublime puissance, en venant sur la terre se revêtir de notre chair et se montrer aux yeux des hommes. Comme donc on ne voyait pas Dieu ou la divinité dans le Christ, on méprisait sa chair que l'on voyait; mais lui prouvait par des prodiges la divinité qui était en lui. Et comme, au simple aspect, l'œil humain pouvait le mépriser, il faisait de tels miracles, que ces œuvres montraient en lui le Fils de Dieu. Comme donc il opérait des prodiges, donnait des préceptes utiles, corrigeait les vices et les reprenait, enseignait les vertus, guérissait même les maladies du corps, afin de guérir les esprits des infidèles, le peuple où il avait pris naissance, grandi, fait ses prodiges, s'irrita contre lui et lui donna la mort. Mais lui, qui était venu pour naître parmi nous, était venu aussi pour mourir. Or, cette mort de son corps, qu'il avait voulu subir pour nous donner un exemple de résurrection, il ne voulut pas qu'elle fût infructueuse ; mais il permit qu'elle lui fût donnée par la main des impies, de sorte que ces hommes qui ne voulaient point obéir à ses préceptes lui firent souffrir ce qu'il voulait. Ainsi fut fait. Le Christ fut mis à mort, enseveli, ressuscita, comme nous le savons, comme l'atteste l'Evangile, comme on le prêche dans l'univers entier, et les Juifs, vous le voyez, ne veulent point croire au Christ, même après qu'il est ressuscité d'entre les morts, qu'il a été glorifié aux yeux de ses disciples en montant au ciel, quand s'accomplissent dans l'univers entier les oracles des Prophètes. Car tous les Prophètes qui ont annoncé que le Christ devait naître, mourir, ressusciter, monter au ciel, ont prédit aussi que l'Eglise s'étendrait par toute la terre. Quant aux Juifs, s'ils n'ont point vu le Christ à sa résurrection et à son ascension

(1) On lit dans le *Codex*, fol. 80 : « Sermon de saint Augustin, évêque, sur le riche et Lazare ». C'est plutôt l'exposition de la vérité de la religion chrétienne prouvée par tout ce qui s'est accompli jusqu'alors, et par les promesses de Dieu qui doivent l'être ensuite, avec une exhortation à la patience. Possidius en fait mention dans son *Indicul. Opp.*, c. 8.

au ciel; du moins, qu'ils voient l'Eglise répandue sur la terre entière, et dans ce fait l'accomplissement des paroles des Prophètes.

2. Maintenant s'accomplit parmi eux ce que nous venons d'entendre dans l'Evangile. Ils n'écoutent pas le Christ après qu'il est ressuscité d'entre les morts, parce qu'ils n'ont pas écouté le Christ vivant sur la terre. C'est ce que dit Abraham à ce riche, qui était tourmenté dans l'enfer, et qui voulait que l'on envoyât en ce monde avertir ses frères de ce que l'on souffre en enfer, et, avant qu'ils ne tombassent dans ce lieu de tourments, de bien vivre, de faire pénitence de leurs péchés, afin de mériter d'aller dans le sein d'Abraham, plutôt que dans ces supplices où lui-même était tombé. Voilà ce que faisait ce riche tardivement miséricordieux, qui avait méprisé le pauvre couché devant sa porte, et sans doute en punition de son orgueil envers lui, sa langue était desséchée, et il soupirait après une goutte d'eau. Comme il n'avait point fait sur la terre ce qu'il y devait faire pour ne point arriver au lieu des tourments, il fut trop tard miséricordieux envers les autres. Mais que lui dit Abraham ? « S'ils n'écoutent « point Moïse et les Prophètes, ils ne croiront « pas, quand même quelqu'un des morts res« susciterait [1] ». Voilà ce qui s'est vérifié, mes frères. On ne saurait aujourd'hui persuader aux Juifs de croire en Celui qui est ressuscité des morts, parce qu'ils n'écoutent pas Moïse et les Prophètes. S'ils voulaient, en effet, les écouter, ils trouveraient en eux la prédiction de ce qui vient de s'accomplir et qu'ils ne veulent pas croire. Ce que nous disons des Juifs faisons-le donc pour nous, de peur qu'en regardant les autres, nous ne tombions nous-mêmes dans l'impiété. On ne lit point l'Evangile aux Juifs, mes frères bien-aimés, on leur lit Moïse et les Prophètes, qu'ils ne veulent point croire. Gardons-nous de faire, quand on nous lit l'Evangile, ce qu'ils font quand on leur lit les Prophètes. Car ce n'est point chez eux, dis-je, mais chez nous, qu'on récite l'Evangile.

3. L'Evangile, vous venez de l'entendre, nous annonce deux vies : la vie présente et la vie future. Nous avons la vie présente, nous croyons à la vie à venir. Nous sommes dans la vie présente, sans être arrivés encore à la vie future. Mais en cette vie présente, amassons-nous de quoi mériter la vie éternelle ; car nous ne sommes point morts encore. Est-ce que l'on récite l'Evangile dans les enfers ? Quand même on l'y réciterait, ce riche l'entendrait en vain, puisque sa pénitence ne saurait plus être fructueuse. C'est ici-bas qu'on le lit pour nous, et nous l'entendons ici-bas où nous pouvons nous corriger tant que dure notre vie, de peur que nous ne tombions dans ces tourments. Croyons-nous, ou ne croyons-nous pas ce qu'on nous lit ? Loin de moi d'outrager votre charité jusqu'à penser que vous ne croyez point ! Car vous êtes chrétiens, et vous ne seriez nullement chrétiens si vous ne croyiez point à l'Evangile. Il est donc évident que vous croyez à l'Evangile dès lors que vous êtes chrétiens. Nous l'avons entendu ; on vient de nous le réciter. Il y avait donc un homme riche, plein d'orgueil, se prévalant de ses richesses, qui « était « vêtu de pourpre et de fin lin, et qui donnait « de splendides festins tous les jours [1] ». Or, à sa porte était couché un pauvre du nom de Lazare, couvert d'ulcères que les chiens venaient lécher ; et « il désirait se rassasier des « miettes qui tombaient de la table du « riche [2] » et ne le pouvait. Voilà donc le crime du riche ; c'est qu'il désirait se rassasier de miettes, et ne pouvait le faire, celui qui devait se revêtir de la nature humaine. Et dès lors si ce riche eût pris en pitié le pauvre couché à sa porte, il serait arrivé où ce pauvre est arrivé lui-même. Ce qui a conduit en effet Lazare au lieu du repos, c'est moins la pauvreté que l'humilité ; et ce qui en a détourné le riche, ce sont moins les richesses que l'orgueil et l'infidélité. Car, vous le savez, mes frères, le langage qu'il tient dans les enfers prouve que ce riche fut infidèle sur la terre. Ecoutez en effet. Il voulait que quelqu'un d'entre les morts allât annoncer à ses frères ce que l'on endure en enfer, et comme Abraham le lui refusait en disant : « Ils ont Moïse « et les Prophètes, qu'ils les écoutent. Non, « Abraham, mon père », répond-il, « mais si « quelqu'un d'entre les morts y allait, il les « persuaderait » ; nous montrant par là que lui-même, quand il était en cette vie, ne croyait ni à Moïse, ni aux Prophètes, mais désirait qu'un homme sortît d'entre les morts pour venir à lui. Examinez ceux qui pensent comme lui, et voyez, si vous avez la foi, quel avertissement nous donne l'exemple de ce

[1] Luc, XVI, 31.

[1] Luc, XVI, 19. — [2] Ibid. 21.

riche. Combien nous disent maintenant : Jouissons de la vie tant qu'elle dure ? Mangeons, buvons, plongeons-nous dans les délices ! Qu'est-ce que l'on nous annonce, qu'il y a une autre vie ? Qui en est revenu ? Qui est ressuscité ? Voilà ce qu'on nous dit, ce que disait ce riche, qui éprouve après la mort ce qu'il ne croyait point pendant sa vie. Il eût été mieux de se corriger utilement pendant la vie, que d'endurer après la mort tant de tourments inutiles !

4. Retournons maintenant ses paroles, afin de voir s'il n'y a personne parmi nous pour raisonner comme lui. Car Dieu n'a point mis sous nos yeux ici-bas ce qu'il nous a ordonné de croire ; et il nous l'a dérobé afin que notre foi fût méritoire. Quel mérite, en effet, aurais-tu de croire, si Dieu te l'avait mis sous les yeux ? Ce ne serait plus croire alors, mais voir. C'est donc pour attiser ta foi que Dieu ne t'a rien manifesté ; il t'ordonne ici-bas de croire, et se réserve de te montrer à découvert ce que tu crois. Mais si tu ne crois pas quand il t'impose la foi, il ne te réserve point de voir sa face, mais il te réserve les tourments du riche dans l'enfer. Et quand viendra Jésus-Christ notre Seigneur et Sauveur, dont on nous prêche qu'il est venu, de manière à nous faire espérer qu'il doit venir, il viendra avec des rétributions pour les fidèles et pour les infidèles ; aux fidèles il donnera des récompenses, et jettera les infidèles au feu éternel. Il annonce en effet, dans l'Evangile, comment il doit juger à la fin du monde : il mettra les uns à sa droite, les autres à sa gauche, il fera le discernement des nations, comme le berger qui sépare les brebis des boucs ; il placera les justes à sa droite, les impies à sa gauche, et dira aux justes : « Venez, les bénis « de mon Père, recevez le royaume qui vous « est préparé dès l'origine du monde » ; aux impies et aux infidèles : « Allez au feu éter« nel, qui a été préparé au diable et à ses « anges [1] ». Ce juge pouvait-il être plus obligeant pour toi, que de t'annoncer la sentence définitive, pour te faire éviter de l'encourir ? Mes frères, tout homme qui menace ne veut point frapper, mais s'il nous surprenait tout à coup, c'est alors qu'il nous frapperait. Quiconque dit : Garde à toi, ne veut trouver personne à frapper. C'est donc pour les hommes se préparer un châtiment, c'est pour les hommes s'amasser un trésor de douleur, que refuser de croire, quand Dieu nous dit : Garde à vous. Quant à la peine de nos errements en cette vie, c'est souvent quelque affliction, quelque fléau, qui est pour nous corriger ou nous mettre à l'épreuve. Ou bien, en effet, Dieu veut corriger l'homme de ses fautes, de peur que son impénitence n'aboutisse à de grands châtiments, ou il met à l'épreuve la foi de chacun de nous, afin de voir avec quel courage, avec quelle patience nous demeurerons sous le châtiment d'un père, sans murmurer de ses paternelles corrections, nous réjouissant de ses caresses, et toutefois ne goûtant cette joie qu'en lui rendant grâces même quand il nous redresse ; « puisque « Dieu châtie celui qu'il reçoit parmi ses en« fants [1] ». Quelles ne furent point les douleurs des martyrs ! Quel fut leur courage ! Quelles chaînes, quelles prisons fétides, quels déchirements des chairs, quelles flammes, quelle férocité des bêtes, quels genres de mort ! Ils triomphèrent de tout. L'esprit leur montrait de quoi mépriser ce qu'ils voyaient des yeux du corps. Car il y avait en eux l'œil de la foi fixé sur l'avenir, et qui dédaignait le présent. Mais celui dont l'œil ne voit point l'avenir, craint pour le présent et n'arrive point à cet avenir.

5. C'est donc la foi qui s'édifie en nous. Que tout homme qui refuse maintenant de croire que le Christ est né de la vierge Marie, qu'il a souffert, qu'il a été crucifié, en croie les Juifs quant à son existence et à sa mort, et en croie l'Evangile quant à sa naissance d'une Vierge et à sa résurrection. Il y a là des motifs de croire. Les Juifs nos ennemis n'oseraient dire : Le Christ n'a pas existé dans notre nation, ou bien : il n'a pas existé cet Homme qu'adorent les chrétiens. Il a existé, disent-ils, et nos pères l'ont mis à mort, et il est mort comme tout autre homme. Si nous trouvons dans les Prophètes ce qui devait suivre sa mort, que l'on devait parcourir le monde en son nom, que toutes les nations devaient l'adorer, ainsi que toutes les contrées habitées, parce que tous les rois eux-mêmes devaient accepter son joug, et si nous voyons s'accomplir après la mort du Christ ce qui était annoncé bien avant sa naissance, dans quelle erreur ne tombons-nous point si nous refusons de croire le reste des prophéties,

[1] Matth. xxv, 31-41.

[1] Hébr. xii, 6.

quand nous en voyons déjà tant d'accomplies parmi nous ? Et en effet, mes frères, nous chrétiens qui sommes ici, nous ne sommes point nous seulement, nous sommes le monde entier. Il y a quelques années, nous n'étions pas, et ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'on voie aujourd'hui s'accomplir ce qui pendant tant de siècles n'était pas. Voilà ce que nous lisons dans les Prophètes ; nous le trouvons prédit, de peur que nous n'en venions à n'y voir que l'effet du hasard. Voilà ce qui doit augmenter notre foi, l'édifier, la consolider. Nul ne dit : Cela s'est fait subitement. D'où cela vient-il ? Nous voyons, de nos jours, ce qui n'est jamais arrivé sur la terre. De fois à autre, nous trouvons dans les Ecritures que Dieu est traité comme un débiteur, mais qui doit s'acquitter au temps qu'il a choisi. Comment Dieu pouvait-il devoir ? S'était-il donc vu dans la nécessité d'emprunter, lui qui donne à tous en surabondance, lui qui a fait ceux mêmes qui devaient recevoir ses dons ? Car, auparavant, il n'y avait aucun homme qu'il pût combler de ses bienfaits Quelqu'un me dira-t-il : C'est à mes mérites que Dieu a bien voulu accorder tous ces dons. Mais ton existence, aux mérites de qui l'a-t-il accordée ? De qui pouvait-il se gratifier quand tu n'étais pas ? D'une existence gratuite. Car tu n'avais pu la mériter avant d'être. C'est sur sa parole qu'il te faut croire qu'il t'a fait gratuitement les autres dons. Nous sommes donc en possession de la grâce de Dieu, et Dieu était en quelque sorte le débiteur du monde entier. Ou plutôt, le monde n'avait aucun titre sur Dieu, parce qu'il ne connaissait pas la caution qu'il nous avait faite. Il s'est fait débiteur par ses promesses, et non par l'emprunt qu'il nous a fait. Car un homme peut être appelé débiteur de deux façons. Il doit rendre ce qu'il a reçu ou ce qu'il a promis. Mais comme on ne saurait employer le mot rendre, à l'occasion des promesses de Dieu, puisque Dieu, qui a tout donné à l'homme, n'en a rien reçu ; il n'y a plus pour lui qu'un moyen d'être débiteur, c'est qu'il a daigné promettre.

6. Or, cette promesse était consignée dans les Ecritures, et les Ecritures étaient entre les mains de la nation juive, qu'il avait choisie, afin de naître de la chair de son serviteur, de son fidèle, qui crut en lui. Et de qui est née cette nation ? D'Abraham déjà vieux, et de Sara qui était stérile ? Ce fut un miracle, que l'enfantement, que la naissance d'Isaac, souche de la nation juive [1]. Le vieillard n'osait plus rien espérer de ses membres vieillis, il n'osait rien désirer d'une épouse stérile. Or, ce qu'il n'espérait plus, Dieu le lui offrit, et il crut à Dieu qui lui offrait ce qu'il n'eût osé demander à Dieu même. Et comme, en récompense de sa foi, un fils lui était né, en qui il croyait avoir une postérité innombrable, voilà que Dieu lui demande de lui offrir ce même fils en sacrifice [2]. Or, telle était la foi d'Abraham, qu'il n'hésita point à immoler ce fils, au sujet duquel il avait reçu les promesses de Dieu. Le voyons-nous hésiter et dire à Dieu : Seigneur, un fils dans ma vieillesse était une grande faveur, le comble de mes vœux, une joie ineffable, un fils m'est né contre mon espérance ; et vous exigez que je l'immole ? Ne m'en point donner n'eût-il pas été mieux que me le redemander après me l'avoir donné ? Il ne dit rien de semblable, mais il crut utile tout ce qu'il voyait que Dieu exigeait. Telle est la foi, mes frères. Ce pauvre dont nous parlons fut porté au sein d'Abraham, et le riche précipité dans les supplices de l'enfer. Or, afin que vous sachiez que ce n'est pas dans les richesses qu'est le péché, il était riche cet Abraham au sein duquel fut porté Lazare ; Abraham était riche sur la terre, comme l'Ecriture nous l'enseigne. Il avait beaucoup d'or et d'argent, de troupeaux, de serviteurs. Il était riche, mais sans orgueil ; afin de vous faire comprendre que la cause des tourments du riche de l'Evangile, c'était son orgueil, c'étaient ses vices. Eux seuls méritaient le châtiment, et non une substance de Dieu ; car une substance de Dieu est un bien, peu importe à qui il la donne. Mais quiconque en use bien s'acquiert une récompense, quiconque en use mal encourt un châtiment. Or, voyez comment Abraham possède les richesses. Les réserve-t-il à son fils ? Quel mépris n'avait-il point pour des richesses, l'homme qui, pour obéir à Dieu, lui offrit son fils même.

7. Les Juifs donc ne comprenaient point ce passage de l'Ecriture, où Dieu se faisait notre débiteur par ses promesses. Or, voici venir Jésus-Christ Notre-Seigneur, né selon les Ecritures, parce qu'il nous est rendu selon cette même Ecriture encore. Il a souffert selon l'Ecriture, parce qu'elle annonçait ce

[1] Gen. XVII et XXI. — [2] Id. XXII.

qu'il devait souffrir. Selon l'Ecriture encore, il est ressuscité, parce qu'elle annonçait sa résurrection. Selon l'Ecriture, il est monté aux cieux, parce qu'elle annonçait son ascension. Après cette ascension ignorée des Juifs, il envoya ses Apôtres vers les nations, afin de les réveiller en quelque sorte de leur sommeil, et de leur dire : Levez-vous, recevez ce qui vous est dû, ce que l'on vous a promis dans les temps anciens ! Qui donc va éveiller son créancier, pour lui offrir ce qu'il lui doit? Car ce ne sont point les nations qui se sont éveillées, parce qu'elles avaient Dieu pour débiteur. Elles ont été appelées, ont commencé à examiner les Ecritures et à y lire qu'elles recevaient ce qui leur avait jadis été promis. Elles ont accueilli le Christ promis et mis sous leurs yeux; elles ont accueilli la grâce de Dieu, l'Esprit-Saint promis et manifesté; elles ont accueilli l'Eglise dispersée parmi les nations, promise et manifestée. Les idoles qu'adoraient les nations, Dieu avait promis de les détruire. Voilà ce qu'on lit dans les Ecritures, voilà ce qu'on y trouve [1]. Vous voyez comment Dieu accomplit de nos jours ce qu'il a promis tant de milliers d'années auparavant. Car les hommes s'étaient détournés de celui qui les avait créés, pour se tourner vers l'ouvrage de leurs mains. Or, comme l'ouvrier est toujours supérieur à son œuvre, Dieu dès lors est supérieur non-seulement à l'homme qu'il a fait, mais supérieur à tous les anges, aux vertus, aux puissances, aux trônes, aux dominations, puisqu'il les a tous créés [2] et que toute œuvre de l'homme est inférieure à l'homme lui-même. Telle était la démence des hommes, qu'ils adoraient les idoles qu'ils auraient dû condamner. Encore s'ils eussent adoré l'ouvrier qui avait fait l'idole, car l'ouvrier est supérieur à l'idole qu'il a faite. Adorer un ouvrier, c'eût été de la part des hommes une abomination, et les voilà qui adorent l'idole faite par l'ouvrier. C'eût été une abomination d'adorer l'ouvrier, mais c'eût été mieux encore que d'adorer l'idole. Or, s'il faut condamner ceux qui font mieux, quelles pleurs donner à ceux qui font pire ? Et si nous portons condamnation contre celui qui adore l'ouvrier, celui qui abandonne l'ouvrier pour passer à l'idole, qui délaisse le mieux pour passer au pire, quelle condamnation méritera-t-il? Mais quel mieux a-t-il délaissé tout d'abord ? Dieu, par qui il a été fait. Il cherche l'image de Dieu, et il l'a en lui-même. L'ouvrier n'a pu faire l'image de Dieu, mais Dieu a pu se faire une image. Or, adorer l'image de l'homme qu'a faite l'ouvrier, c'est mutiler l'image de Dieu, gravée en toi par Dieu même. Et quand il t'appelle pour te ramener à lui, c'est pour te rendre cette image que tu as perdue, effacée, en l'usant au contact des convoitises terrestres.

8. C'est pourquoi, mes frères, Dieu nous redemande son image. C'est ce qu'il veut dire aux Juifs quand ceux-ci lui présentèrent une pièce de monnaie. D'abord ils voulaient le tenter, en disant : « Maître, est-il permis de « payer le tribut à César [1] ? » afin que, s'il répondait : il est permis, ils pussent l'accuser de malédiction contre Israël, qu'il voudrait assujétir à l'impôt et rendre tributaire sous le joug d'un roi. Que si, au contraire, il répondait : Il n'est pas permis, ils pussent l'accuser de parler contre César, d'être cause qu'on refusait l'impôt que l'on devait, puisqu'on était sous le joug. Il vit leur piége, comme la vérité découvre le mensonge, et il les convainquit de mensonge par leur propre bouche. Il ne les condamna point de sa propre bouche, mais il leur fit prononcer eux-mêmes leur sentence, ainsi qu'il est écrit : « Tu seras « justifié par tes paroles et condamné par tes « paroles [2]. Pourquoi me tentez-vous », leur dit-il ? « Hypocrites, montrez-moi la pièce « d'argent du tribut ». Et ils lui en montrèrent une. « De qui est cette image et cette « inscription ? De César, répondirent-ils. Et le « Sauveur : Rendez donc à César ce qui est à « César, et à Dieu ce qui est à Dieu [3] ». De même que César cherche son image sur une pièce de monnaie, Dieu recherche son image en ton âme. Rends à César, dit le Sauveur, ce qui appartient à César. Que réclame de toi César ? Son image. Que réclame de toi le Seigneur? Son image. Mais l'image de César est sur une pièce de monnaie, l'image de Dieu est en toi. Si la perte d'une pièce de monnaie te fait pleurer, parce que tu as perdu l'image de César ; adorer les idoles, ne sera-ce point pour toi un sujet de larmes, puisque c'est faire injure en toi à l'image de Dieu ?

9. Examinez donc, mes frères, la promesse

[1] Isaïe, II, 18 ; Ezéch. VI, 6 ; Mich. I, 7. — [2] Ephés. I, 21, et Coloss. I, 16.

[1] Matth. XXII, 17. — [2] Id. XII, 37. — [3] Id. XXII, 18-21.

du Seigneur notre Dieu, et voyez, d'après le nombre de ses promesses, combien il nous a déjà donné. Le Christ n'était point né encore, mais il était promis dans les saintes Ecritures; il a tenu cette promesse. Il est né; mais il n'avait point souffert encore, il n'était pas ressuscité; il a également tenu cette promesse. Il a souffert, a été crucifié, est ressuscité. Sa passion est notre récompense, son sang le prix de notre rédemption. Il est monté aux cieux, comme il l'avait promis; nouvelle promesse que Dieu a tenue. Il a envoyé l'Evangile dans toutes les nations, et c'est pour cela qu'il voulut avoir quatre évangélistes, afin que ce nombre de quatre indiquât l'univers entier, par l'Orient et l'Occident, le Nord et le Midi. Pour cela encore qu'il voulut avoir douze disciples, afin d'en envoyer trois dans chacune des quatre parties, parce que le monde entier est appelé en la sainte Trinité, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Encore une promesse qu'il a tenue. Il a donc lancé l'Evangile selon cette prédiction : « Qu'ils sont beaux, les pieds de « ceux qui annoncent l'Evangile de paix, qui « évangélisent les vrais biens [1] ! Leur voix « s'est répandue par toute la terre, et leurs « paroles sur les confins de la terre [2] ». Il a donc envoyé comme il l'avait promis. C'est dans toutes les contrées que l'Evangile est écrit. L'Eglise aussi tout d'abord souffrit persécution : c'est une promesse acquittée par Dieu qui avait promis des martyrs. Cite-nous cette promesse : « Précieuse est devant le « Seigneur la mort de ses justes [3] ». Que doit-il acquitter encore? « Tous les rois de la « terre se presterneront en sa présence [4] ». Ils ont cru aussi, ces rois qui, tout d'abord, avaient fait des martyrs par la persécution. Nous voyons donc aussi maintenant des rois qui embrassent la foi. Dieu a donc tenu à ses promesses, au point qu'ils ordonnent maintenant de briser les idoles, ces mêmes rois qui ordonnaient de mettre à mort les chrétiens. Il a fait encore disparaître les idoles, comme il l'avait promis : « Les idoles des « nations ne seront point épargnées [5] ». Après l'accomplissement de tant de promesses, pourquoi, mes frères, ne point croire en lui? Dieu est-il donc devenu un débiteur moins solvable? Quand même il n'aurait rien accompli encore, il n'en serait pas moins débiteur solvable, lui qui a créé le ciel et la terre. Car il ne saurait devenir pauvre au point de n'avoir pas de quoi payer, ni tromper, puisqu'il est la vérité, ou bien la puissance de Dieu peut-elle être renversée avant qu'il ait le temps de s'acquitter?

10. Il est juste, mes frères, que l'on croie en Dieu avant qu'il acquitte quoi que ce soit; car il ne saurait ni mentir, ni tromper aucunement. Il est Dieu. Ainsi nos pères ont cru en lui. Ainsi crut en lui Abraham. C'est ainsi que la foi est louable, qu'elle est exemplaire. Il n'avait rien reçu de Dieu encore, et il crut à sa promesse, et nous qui avons déjà tant reçu de lui, nous ne croyons pas. Abraham pouvait-il lui dire : Je croirai en vous parce que vous avez accompli telle promesse que vous m'aviez faite? A la première injonction, il crut sans rien avoir vu s'accomplir de semblable. « Sors de ta terre, lui fut-il dit, de ta « parenté, et va dans la terre que je te mon- « trerai [1] ». Et il crut à l'instant, quoique Dieu ne lui eût point donné cette terre, mais l'eût réservée à sa postérité, et que promit-il à cette postérité? « En ta postérité seront bé- « nies toutes les nations [2] ». Sa postérité c'est le Christ, puisque d'Abraham naquit Isaac, d'Isaac Jacob, de Jacob les douze patriarches, des douze patriarches le peuple juif, du peuple juif la vierge Marie, et de la vierge Marie Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ce même Jésus-Christ Notre-Seigneur est donc la postérité d'Abraham, et la promesse faite à Abraham, nous la voyons accomplie en nous. En « ta postérité, lui fut-il dit, seront bénies « toutes les nations ». Voilà ce qu'il crut avant d'avoir rien vu. Il crut sans avoir vu ce qu'on lui promettait. C'est nous qui voyons la promesse qui lui fut faite. Et tout ce qui lui était promis devait s'accomplir. Qu'est-ce que Dieu n'a point accompli? Il a prédit des peines pour cette vie, des peines pour ses saints, ses fidèles, qui en recueilleront le fruit par la patience [3]. Il les a prédites, et nous les voyons; nous ployons sous les calamités. Quelles épreuves ne sont point annoncées encore? Gardez-vous de croire, en effet, mes frères, que les malheurs qui nous accablent dans ces temps ne sont point consignés dans les saintes Ecritures. Tout est consigné, et la patience recommandée aux chrétiens, et sur-

[1] Rom. x, 15. — [2] Ps. XVIII, 4, 5. — [3] Id. CXV, 15. — [4] Id. LXXI, 11. — [5] Sap. XIV, 1.

[1] Gen. XII, 1. — [2] Id. XXII, 18. — [3] Luc, VIII, 15.

tout les biens à venir, parce que sont venus sur nous les maux qui devaient arriver d'après les prédictions. Si les maux prédits n'étaient point arrivés, ils nous rendraient incrédules au sujet des biens; mais les maux sont accomplis pour nous faire croire aux biens de la vie future.

11. Tel est le monde ici-bas; c'est un pressoir qui foule. Mais si tu n'es que le marc impur, tu vas aux cloaques; si tu es l'huile, tu es recueilli dans le vase. Il faut en effet qu'il y ait un pressoir. Voyez plutôt le pressoir et voyez l'huile. Le pressoir foule quelquefois dans le monde; ainsi, c'est la famine, la guerre, la disette, la pauvreté, la mortalité, les pillages, l'avarice, la misère des pauvres, les calamités des villes. C'est tout cela, et nous le voyons. Tout cela est prédit, et nous le voyons s'accomplir. Or, au milieu de ces calamités, nous entendons des hommes qui murmurent et qui disent : Combien de malheurs depuis que le monde est chrétien! Avant qu'on ne fût chrétien, quelle abondance de richesses! Nous n'avions pas à subir tant de calamités. C'est le marc sortant du pressoir, et coulant au cloaque. Aussi sa bouche est-elle noire de ses blasphèmes; il n'a nulle beauté, tandis que l'huile a un certain éclat. Nous rencontrons un autre homme qui sort du pressoir, de dessous cette meule qui l'a broyé. S'il est tout disloqué, n'est-ce point l'effet du pressoir? Après avoir entendu le marc, prêtez l'oreille à l'huile. Grâces au Seigneur! Que votre nom soit béni, ô mon Dieu! Tous ces maux dont vous nous accablez étaient prédits. Nous voici dans la certitude que les biens viendront aussi. Quand vous nous redressez ainsi que les méchants, c'est votre volonté qui s'accomplit. Nous trouvons en vous un Père dans vos promesses, un Père encore dans vos châtiments. Redressez-nous, et rendez-nous l'héritage que vous nous avez promis pour la fin. Nous bénissons votre saint nom, parce que le mensonge ne fut jamais en vous. Toujours vous avez dirigé les événements selon votre prédiction. C'est au milieu de ces bénédictions qui s'échappent du pressoir, que l'huile s'écoule dans les vases. Et toutefois, comme le monde entier n'est qu'un pressoir, on en tire une autre comparaison. De même que c'est dans la fournaise que l'on éprouve l'or et l'argent, de même c'est au feu de la tribulation que le juste est mis à l'épreuve; et le creuset de l'orfèvre nous fournit cette comparaison. Dans cet étroit creuset, nous trouvons trois choses : le feu, l'or et la paille; et voilà ce qui nous donne l'image du monde entier. Il y a dans le monde, en effet, et de la paille, et de l'or, et du feu; de la paille qui est brûlée, du feu qui embrase, de l'or qui est éprouvé. De même, en ce bas monde, on rencontre partout des justes, des impies et la tribulation. Le monde ressemble à la fournaise de l'orfèvre, les justes à l'or, les impies à la paille, et la tribulation au feu qui embrase. Pourrait-on purifier l'or si la paille n'était brûlée? De là vient que les impies sont réduits en cendres. Ils ne sont que cendres en effet, quand ils blasphèment, quand ils murmurent contre Dieu. Ils sont un or épuré, les justes qui supportent patiemment toutes les calamités de cette vie, qui bénissent le Seigneur au milieu de leurs tribulations, et que Dieu met dans ses trésors comme un or précieux. Car Dieu a des trésors où il met l'or épuré, de même qu'il a des égoûts pour jeter les cendres de la paille. Or, il redemande pour lui tout ce qui est en ce monde. Vois ce que tu es, car il faut que le feu vienne. S'il trouve que tu sois de l'or, il épurera en toi les scories; s'il trouve que tu sois de la paille, il te consumera et te réduira en cendres. Choisis le sort que tu veux subir; car tu ne saurais dire : J'éviterai le feu. Te voilà dans le creuset de l'orfèvre, où le feu viendra nécessairement; et il est plus nécessaire encore que tu y sois, puisque tu ne saurais éviter le feu.

12. Pourquoi donc, mes frères, ne pas croire que la fin du monde arrivera, ainsi que le jour du jugement, afin que chacun de nous reçoive selon ses œuvres en cette vie, bonnes ou mauvaises? Quand nous voyons s'accomplir, se manifester, et nous arriver tant de promesses faites, pourquoi, pendant notre vie, ne point choisir le parti qui nous fera vivre toujours? Ainsi, parce que nous avons été négligents, soyons diligents aujourd'hui. Car la négligence ne nous est jamais permise. Tu ne sais ce que demain sera pour toi. Dieu, dans sa patience, nous avertit de redresser et nous et notre vie, si elle a été mauvaise, et de faire un meilleur choix quand il en est temps. Pensez-vous que Dieu dort et ne voit point ceux qui font le mal? En nous enseignant la patience, il nous en donne le

premier l'exemple. Or, il trouve un homme qui a fait des progrès, qui ne marche plus comme il marchait, c'est-à-dire dans le mal. Mais cet homme est en butte à la méchanceté d'un ennemi, et il voudrait que Dieu le retirât de ce monde ; et il murmure contre le Seigneur, qui lui laisse ici-bas un ennemi puissant, et ne le délivre point de ses vexations. Cet homme oublie que le Seigneur l'a supporté avec patience, et que, s'il eût usé de sévérité envers lui, il ne serait plus là pour murmurer. Tu demandes à Dieu d'être sévère? Mais tu as passé, souffre qu'un autre passe aussi. Car tu n'as pas, après ton passage, coupé le pont de la divine miséricorde. Il en est d'autres à passer. Dieu t'a fait bon, de mauvais que tu étais, il veut qu'un autre aussi, de mauvais devienne bon, comme toi-même as changé du mal au bien. Ainsi tous viennent à leur tour. Mais certains refusent de venir, d'autres viennent volontiers. C'est aux premiers que l'Apôtre a dit : « Par votre « dureté, par l'impénitence de votre cœur, « vous vous amassez un trésor de colère pour « le jour de la colère et de la manifestation « du juste jugement de Dieu qui rendra à « chacun selon ses œuvres[1] ». Et puis, si le méchant veut persévérer dans le mal, au lieu d'être un compagnon pour toi, il sera une occasion d'épreuve. Car s'il est méchant, et toi bon, ta patience à supporter le mal prouve en toi la bonté. Tu recevras donc la couronne de l'épreuve, tandis qu'il subira la peine de sa persévérance dans le mal. Quoi que fasse le Seigneur, attendons avec patience sa paternelle correction. Il est père, en effet, il est bienveillant, il est miséricordieux. Qu'il laisse nos jours s'écouler en paix, c'est alors que, pour notre malheur, il s'irrite contre nous.

13. Voyez, mes frères, jetez un coup d'œil sur ces amphitéâtres qui s'écroulent aujourd'hui. La luxure les a construits. Pensez-vous, en effet, qu'ils soient l'œuvre de la piété? Non, ils ne sont l'œuvre que de la luxure des hommes impies. Or, ne voulez-vous point que s'écroulent un jour les édifices de la luxure et que s'élèvent les édifices de la piété? Quand on construisait ces monuments, Dieu permit qu'un jour les hommes reconnussent les désordres qu'ils commettaient. Mais comme ils ne les voulurent point reconnaître, Notre-Seigneur Jésus-Christ est venu, a commencé à prêcher leurs désordres, à détruire ce qu'ils avaient de plus cher, et les voilà qui disent : Les temps sont mauvais depuis le christianisme. Pourquoi? Parce que l'on détruit sous tes yeux ce qui te faisait mourir. Mais, nous disent-ils, on regorgeait de biens, quand se donnaient ces spectacles. Sans doute, et c'est de là que venaient ces grands biens. Si donc tu reconnais que Dieu t'a donné un jour cette abondance dont tu as fait mauvais usage, usage de perdition, comprends que cette abondance t'a conduit à la mollesse et à la perte de ton âme. Alors est venu le Père qui a dit avec sévérité : Voilà un enfant indiscipliné. Je lui ai confié tel ou tel bien, comment donc a-t-il perdu l'un et l'autre? Si nous-mêmes nous ne confions aucune semence à la terre, qu'elle ne soit bien préparée, de peur que cette semence ne vienne à se perdre, comment voulez-vous que Dieu nous donne ses biens en abondance, quand nous sommes insubordonnés au point de négliger notre vie, quand cette abondance deviendrait une source d'abus, et ne voulez-vous pas que Dieu arrête les hommes sur la pente de la perdition. Mes frères, Dieu est médecin, et il sait nous enlever un membre gangréné, de peur que le mal ne gagne les autres. Il faut couper ce doigt, dit-il; car un doigt de moins est mieux que tout le corps s'en allant en pourriture. Si le médecin, qui est un homme, en agit ainsi d'après son art, si l'art médical retranche quelque partie des membres, pour empêcher la gangrène de tout envahir, pourquoi Dieu n'amputerait-il pas chez les hommes ce qu'il connaît de gangréné, pour les faire arriver au salut?

14. Loin de nous donc, mes frères, cet ennui pour la main sévère de Dieu, de peur qu'il ne nous laisse et que nous ne périssions éternellement; demandons-lui plutôt qu'il tempère les châtiments, qu'il les proportionne de manière que nous ne succombions point, demandons-lui qu'il nous redresse pour notre salut, qu'il mesure l'épreuve, et nous rende ensuite ce qu'il a promis à ses saints. Voyez ce qu'a dit l'Ecriture : « Le pécheur a irrité « le Seigneur, et dans sa grande colère il n'en « tirera point vengeance[1] ». Qu'est-ce à dire, qu' « il n'en tirera pas vengeance dans sa co- « lère? » C'est-à-dire que telle est sa colère, qu'il ne recherchera point ses fautes, mais qu'il

[1] Rom. II, 5.

[1] Ps. X, 4.

le laissera périr éternellement. Si donc négliger le châtiment est l'effet d'une grande colère, nous exercer est l'effet de sa miséricorde. Or, il nous exerce, quand il nous châtie, quand il attire à lui notre cœur par l'affliction. Tenons donc à ce salut qu'il nous présente, et ne fuyons point ses châtiments. Tels sont les enseignements et les avertissements qu'il nous donne, c'est en cela même qu'il nous affermit. Lui, Fils de Dieu, qui est venu ici-bas nous consoler, quelle prospérité, dites-moi, a-t-il goûtée ici-bas? Il est, à n'en pas douter, le Fils de Dieu, Verbe de Dieu, par qui tout a été fait. Or, quelle prospérité a-t-il goûtée en cette vie? N'est-ce point lui qui, en chassant les démons, entendait résonner à ses oreilles cette injure : « Vous êtes possédé « du démon [1] ». Oui, au Fils de Dieu qui chassait les démons, les Juifs disaient : « Vous « êtes possédé du démon ». Ils valaient mieux que les Juifs, ces démons qui confessaient qu'il était le Messie [2]. Ils faisaient du moins cette confession que les Juifs ne faisaient point. Or, telle était sa patience, telle était sa grandeur, telle était sa puissance, qu'il endurait toutes ces injures. Il fut flagellé et outragé, sa face fut meurtrie de soufflets, couverte de crachats, il fut couronné d'épines, tourné en dérision, insulté, enfin suspendu à la croix, puis enseveli. Tout cela, le Fils de Dieu l'a enduré. S'il en est ainsi du Maître, à combien plus forte raison du disciple? Ainsi de celui qui nous a créés, à combien plus forte raison de sa créature? Lui qui nous a légué la patience afin de nous donner l'exemple. Pourquoi manquer de patience, comme si nous avions perdu notre chef qui nous a précédé au ciel? Mais ce chef ne nous a précédé au ciel que pour nous dire en quelque sorte : C'est là, là qu'il vous faut venir par la douleur et la patience. Telle est la voie que j'ouvre devant vous. Mais où conduit cette voie par laquelle vous me voyez monter? Au ciel. Refuser de prendre cette voie, c'est refuser d'aller au ciel. Quiconque veut venir à moi, doit y venir par le chemin que j'ai enseigné, et vous ne pouvez y arriver que par le chemin des chagrins, des douleurs, des tribulations, des angoisses. C'est par là que tu arriveras au repos qui ne t'est point refusé. Mais si tu aspires à ce repos qui est pour un temps, si tu veux t'éloigner de la voie du Christ, considère les tourments de ce riche qui était torturé dans les enfers, et qui, en recherchant le repos d'ici-bas, trouva les peines éternelles. Mes frères bien-aimés, choisissons la vie pénible qui doit aboutir au repos sans fin. Tournons-nous du côté du Seigneur, etc.

[1] Jean, VII, 20. — [2] Luc, IV, 41.

VINGT-CINQUIÈME SERMON.

SUR CES PAROLES DE L'ÉVANGILE [MATTH. XII, 41-50] :

« IL Y A ICI PLUS QUE JONAS, ETC. (1) ».

ANALYSE. — 1. Les Juifs pires que les Ninivites, et la reine de Saba. — 2. Comment le dernier état de l'homme délivré du démon devient-il pire que le premier. — 3. Le Christ enseigne aux parents à n'empêcher point les enfants en fait de bonnes œuvres. — 4. Le Christ en naissant a fait honneur aux deux sexes, de là le devoir des enfants. — 5. Réfutation des Manichéens qui soutiennent que le Christ n'eut point de mère. — 6. Preuve contre les Manichéens que le Christ eut une mère. — 7. De là, excellence de la vierge Marie. — 8. Comment le chrétien peut-il devenir mère du Christ.

1. Si nous voulions reprendre en détail, mes frères bien-aimés, tout ce qu'on vient de nous dire dans l'Evangile, c'est à peine si notre temps suffirait pour chacun des points,

(1) On lit dans le *Codex*, fol. 89 : « Mercredi de la première semaine de Carême, sermon de saint Augustin, évêque, contre les Manichéens ». Il dispute contre eux, dans la dernière partie, avec une grande subtilité. Dans la première, sur l'aveuglement des Juifs, sur les pécheurs récidifs, sur les devoirs des parents et des enfants.

et dès lors il sera loin de nous suffire pour tous. Le Sauveur lui-même veut bien nous montrer que, dans le Prophète Jonas qui fut jeté dans la mer, qu'un monstre marin reçut dans ses entrailles et vomit le troisième jour, il y avait une figure du Sauveur, qui souffrit et qui ressuscita le troisième jour. Le Seigneur accusait les Juifs en les comparant aux Ninivites, car ces Ninivites auxquels Jonas fut envoyé pour les réprimander, apaisèrent la colère de Dieu par la pénitence et méritèrent qu'il les prît en pitié. « Or », dit le Sauveur, « il « y a ici plus que Jonas [1] », voulant nous faire comprendre que c'est lui, le Christ et le Seigneur. Les Ninivites écoutèrent le serviteur et redressèrent leurs voies ; tandis que les Juifs entendirent le Maître, et non-seulement ils ne redressèrent point leurs voies, mais ils le mirent à mort. « La reine du Midi s'élèvera « au jugement contre cette génération, pour la « condamner », dit le Sauveur. « Car elle vint « des confins de la terre, pour entendre la sa- « gesse de Salomon, et il y a ici plus que Salo- « mon [2] ». Ce n'était point s'élever pour le Christ, que se mettre au-dessus de Jonas, au-dessus de Salomon ; car il était le maître, tandis que ceux-ci n'étaient que les serviteurs. Et toutefois, quels sont ces hommes qui ont méprisé le Seigneur présent sous leurs yeux, quand des étrangers ont obéi à ses serviteurs !

2. Nous lisons ensuite : « Quand l'esprit « immonde sort d'un homme, il erre dans les « lieux arides, cherchant le repos, et il ne le « trouve pas ; et il dit : Je reviendrai dans « ma maison d'où je suis sorti ; et, revenant, il « la trouve vide, nettoyée et ornée. Alors il va « et prend avec lui sept autres esprits plus « méchants que lui, et entrant, ils y habitent, « et le dernier état de cet homme devient « pire que le premier, et ainsi en sera-t-il de « cette génération criminelle [3] ». Il nous faudrait un long discours pour exposer ce passage convenablement. Nous en dirons néanmoins quelques mots avec le secours de Dieu, afin de ne point vous laisser sans quelque idée de ces paroles. Quand on nous remet nos péchés par les sacrements, on nettoie la maison ; mais il est nécessaire que le Saint-Esprit la vienne habiter. Or, le Saint-Esprit n'habite que chez les humbles de cœur. Car le Seigneur a dit : « En qui repose mon Esprit ? » Et il fait cette réponse : « Sur l'homme humble, « sur l'homme calme, sur l'homme qui re- « doute ma parole [1] ». Que l'Esprit-Saint habite en nous, en effet, et alors il nous absorbe, nous redresse, nous conduit, nous arrête dans le mal, nous excite au bien, nous fait goûter les charmes de la justice à ce point que l'homme fait le bien par amour pour le bien et non par la crainte du châtiment. Or, agir ainsi par lui-même, l'homme ne le trouve point dans sa nature ; mais que le Saint-Esprit habite en lui, il l'aide à faire toutes sortes de bien. Que l'orgueilleux, au contraire, après la rémission de ses péchés, compte pour faire le bien sur l'unique impulsion de sa bonne volonté, son orgueil éloigne de lui l'Esprit-Saint, et alors il est une demeure purifiée des péchés, mais vide de tout bien. Tes péchés te sont remis, il n'y a plus aucun mal en toi, mais il n'y a que le Saint-Esprit seul qui te puisse remplir de biens ; et ton orgueil l'éloigne de toi, ta présomption le force à t'abandonner. Ta confiance en toi te livre à toi-même. Mais cette convoitise qui te rendait mauvais et que tu as expulsée de toi-même ou de ton âme, lorsque tes péchés ont été remis, erre dans les lieux arides, cherchant le repos et ne le trouvant point, cette convoitise revient à la maison, qu'elle trouve nettoyée, « elle amène avec elle sept autres « esprits plus méchants qu'elle-même, et le « dernier état de cet homme devient pire que « le premier ». « Elle amène sept autres esprits « avec elle ». Que signifient ces « sept autres ? » L'esprit immonde est-il septénaire à son tour ? Qu'est-ce que cela signifie ? Le nombre sept exprime l'universalité : il était parti entièrement, il est entièrement revenu, et plût à Dieu qu'il pût revenir seul ! Qu'est-ce à dire, qu'« il amène avec lui sept autres esprits ? » C'est-à-dire des esprits que le méchant n'avait point dans ses désordres, et qu'il aura, quand il ne sera bon qu'en apparence. Prêtez-moi toute votre attention, dont j'ai besoin pour vous expliquer ma pensée autant que je le puis avec le secours de Dieu. Il y a sept actes du Saint-Esprit tel qu'on nous le prêche ; il est pour nous « l'Esprit de sagesse et d'intelli- « gence, de conseil et de force, de science, de « piété et de crainte de Dieu [2] ». Or, à ce nombre septénaire du bien, opposez sept actes mauvais : l'esprit de folie et d'erreur, l'esprit de témérité et de lâcheté, l'esprit

[1] Matth. XII, 41. — [2] Ibid. 42. — [3] Ibid. 43-45.

[1] Isaï. LXVI, 2. — [2] Id. XI, 2, 3.

d'ignorance et d'impiété, et l'esprit d'orgueil opposé à l'esprit de crainte de Dieu. Voilà les sept esprits du mal. Quels sont les sept autres pires. Nous retrouvons les sept autres pires dans l'hypocrisie. C'est un mauvais esprit que l'esprit de folie, il a son pire dans la sagesse simulée. L'esprit d'erreur est mauvais, la vérité simulée est pire. L'esprit de témérité est mauvais, le conseil simulé est pire encore; l'esprit de paresse est un mal, le courage simulé est pire encore; l'esprit d'ignorance est un mal, une science simulée est pire encore; l'esprit d'impiété est un mal, la piété simulée est pire encore; l'esprit d'orgueil est un mal, la crainte simulée est pire encore. En supporter sept était difficile; mais quatorze, qui le pourra? Dès lors que la vérité simulée vient s'ajouter à la malice, il est nécessaire que le dernier état de cet homme devienne pire que le premier.

3. « Comme il parlait ainsi devant la foule « (je cite l'Evangile), sa mère et ses frères « étaient au dehors, cherchant à lui parler. « Quelqu'un lui dit: Voilà votre mère et vos « frères qui sont dehors et qui désirent parler « avec vous. Et lui: Qui est ma mère et qui sont « mes frères? Puis, étendant la main sur ses « disciples, il dit: Voici ma mère et mes frères. « Car, quiconque fera la volonté de mon Père « qui est dans les cieux, celui-là est mon frère, « est ma sœur, est ma mère[1] ». C'est à ceci que je voudrais me borner, mais pour n'avoir pas voulu laisser ce qui précède, j'y ai donné, je le sens, une assez grande part de mon temps. Ce que j'entreprends maintenant a bien des faux-fuyants, bien des difficultés, comment Notre-Seigneur Jésus-Christ a pu, dans sa piété filiale, mépriser sa mère, non telle ou telle mère, mais une mère vierge, et une mère d'autant plus vierge qu'il lui avait apporté la fécondité sans effleurer son intégrité, une mère qui concevait dans sa virginité, qui enfantait dans sa virginité, qui demeurait dans une perpétuelle virginité. Ce fut cette mère qu'il méprisa, de peur que l'affection maternelle ne lui fût un obstacle dans l'œuvre qu'il accomplissait. Quelle était cette œuvre? Il parlait aux populations, détruisait le vieil homme, faisait naître l'homme nouveau, délivrait les âmes, déliait ceux qui étaient enchaînés, éclairait les esprits aveugles, faisait le bien, et, dans l'accomplissement du bien, apportait le feu de son action et de sa parole. Ce fut alors qu'on lui fit part d'une affection charnelle. Vous avez entendu sa réponse, à quoi bon la répéter? Que les mères l'entendent, et que leur affection charnelle ne soit point un obstacle aux bonnes œuvres de leurs enfants. Apporter de tels obstacles, entraver des actions saintes, au point de les interrompre, c'est mériter le mépris de leurs fils. Et quand le Christ ne prend point garde à la vierge Marie, que sera-ce d'une mère, mariée ou veuve, qui s'irrite contre son fils qui s'adonne au bien de toute son âme, et qui dès lors ne prend point garde à l'arrivée de sa mère? Mais, direz-vous: Est-ce que vous comparez mon fils au Christ? Je ne le compare point au Christ, ni vous à Marie. Le Seigneur, sans condamner l'affection maternelle, nous a donné en lui-même un grand exemple du peu d'obstacle que doit être une mère dans l'œuvre de Dieu; sa parole était un enseignement, le peu de cas qu'il faisait un enseignement, et il a daigné faire peu attention à sa mère, afin de t'apprendre à ne pas t'arrêter à ton père et à ta mère, quand il s'agit de travailler pour Dieu.

4. Sans doute Notre-Seigneur Jésus-Christ ne pouvait devenir homme sans une mère, lui qui l'a bien pu sans un père. S'il fallait, ou plutôt parce qu'il fallait que celui qui a fait l'homme devînt homme, à cause de l'homme lui-même, considérez bien attentivement comment il fit le premier homme. Le premier homme fut fait sans père et sans mère. Or, les dispositions que Dieu a pu prendre tout d'abord pour établir la race humaine, n'aurait-il pu ensuite se les appliquer à lui-même quand il s'agit de réparer cette race des hommes? Etait-ce donc une difficulté pour la sagesse de Dieu, pour le Verbe de Dieu, pour la vertu de Dieu, pour le Fils unique de Dieu, était-ce une difficulté de prendre quelque part, à son gré, cet homme qu'il devait s'adapter à lui-même? Les anges sont devenus des hommes, pour communiquer avec les hommes. Abraham donna un festin à des anges, et les invita comme s'ils eussent été des hommes, et non-seulement il les vit, mais il les toucha, puisqu'il leur lava les pieds[1]. Or, tout ce que firent alors les anges n'était-ce donc que des jeux fantastiques? Si donc un ange a pu, à son gré, prendre une forme humaine, et forme

[1] Matth. XII, 46-50.

[1] Gen. XVIII.

réelle, le Maître des anges ne pouvait-il pas prendre où il voulait cet homme qu'il devait s'unir? Toutefois, il ne voulut point avoir un homme pour père, ni venir parmi les hommes, par le moyen de la convoitise charnelle; mais il voulut avoir une mère, afin qu'en ne s'arrêtant point à cette mère, quand il faisait l'œuvre de Dieu, il donnât l'exemple aux hommes. Il voulut choisir pour lui le sexe de l'homme, et néanmoins honorer dans sa mere le sexe de la femme. Car au commencement ce fut la femme qui commit le péché et qui le fit commettre à l'homme[1]. Chacun des deux époux fut trompé par la ruse du diable. Que le Christ se soit fait homme, sans avoir relevé en honneur le sexe féminin, les femmes désespéreraient d'elles-mêmes, surtout que c'est par la femme que l'homme est tombé. Il a donc voulu honorer l'un et l'autre sexe, les relever, les consacrer en lui-même. Il est né d'une femme. Ne désespérez point, ô hommes, puisque le Christ a daigné se faire homme. Ne désespérez point, ô femmes, puisque le Christ a daigné prendre une femme pour mère. Que chacun des deux sexes ait sa part dans le salut du Christ. Que l'homme y vienne, que la femme y vienne aussi. Car dans la foi il n'y a ni homme ni femme[2]. Donc le Christ t'enseigne tout à la fois et à mépriser tes parents, et à aimer tes parents. C'est aimer ses parents avec le dévouement qui convient, que ne point les préférer à Dieu. « Celui qui aime « son père et sa mère plus que moi, n'est pas « digne de moi[3] ». Ce sont les paroles du Seigneur, et ces paroles semblent nous dissuader d'aimer, ou plutôt, si l'on y fait attention, elles nous avertissent d'aimer nos parents. Le Seigneur aurait pu dire: Celui qui aime son père ou sa mère n'est pas digne de moi. Or, il n'a point tenu ce langage, pour ne point parler contre la loi; car c'est lui qui a donné la loi par Moïse, son serviteur, loi qui porte : « Honore ton père et ta mère[4] ». Il n'a point proclamé une loi contraire, mais il a recommandé celle-ci, en y réglant la piété filiale sans la détruire. « Celui qui aime son « père ou sa mère plus que moi ». Qu'il les aime donc, mais non plus que moi. Dieu est Dieu, et l'homme est homme. Aime tes parents, obéis à tes parents, honore tes parents; mais si Dieu t'appelle à de plus hauts desseins, où l'amour des parents puisse être un obstacle, observe l'ordre et ne renverse pas la charité.

5. Or, dans cette doctrine si vraie de Jésus-Christ notre Seigneur et Sauveur, qui croirait que les Manichéens sont allés chercher ces assertions calomnieuses par lesquelles ils voudraient nous enseigner que Notre-Seigneur Jésus-Christ n'eut point de mère. Dans leur sagesse, ou plutôt dans leur folie, ils nous disent que le Seigneur Jésus n'eut point de mère dans la race de l'homme, et cela contrairement à l'Evangile, contre la vérité la plus éclatante. Et voyez d'où ils tirent leur argumentation. Voilà, disent-ils, que lui-même l'a enseigné. Que dit-il? « Qui est ma « mère, et qui sont mes frères[1]? » Le voilà qui nie, et ce qu'il nie, tu veux nous forcer à le croire. Lui-même dit : « Qui est ma mère « et qui sont mes frères? » et tu viens nous dire : Il a une mère. O insensé, ô misérable, ô détestable disputeur! Réponds-moi : d'où sais-tu que le Seigneur a dit : « Qui est ma « mère et qui sont mes frères? » Tu prétends que le Christ n'eut point de mère, et cette prétention, tu veux l'appuyer sur cette parole : « Qui est ma mère, et qui sont mes « frères? » Qu'un autre s'en vienne et te dise que le Seigneur n'a point tenu ce langage, comment pourras-tu l'en convaincre? Réponds, si tu le peux, à celui qui viendra nier cette parole du Christ. Ton arme pour le convaincre doit te convaincre toi-même. Est-ce bien le Christ qui t'a soufflé à l'oreille qu'il a tenu ce langage? Réponds, afin d'être convaincu par ta propre bouche. Réponds, afin de me convaincre que le Christ a tenu ce langage. Je sais ce que tu vas dire. Je prendrai son livre, j'ouvrirai l'Evangile, et je réciterai ses paroles consignées dans l'Evangile. C'est bien, très-bien! C'est avec l'Evangile que je te tiendrai, avec l'Evangile que je vais t'enlacer, avec l'Evangile que je vais t'étouffer. Récite dans l'Evangile ce que tu crois en ta faveur. Ouvre et lis : « Qui est ma mère? » Tu verras plus haut ce qui te fait parler de la sorte. Quelqu'un lui vint dire : « Voilà « votre mère et vos frères qui se tiennent « dehors[2] ». Je ne te presse pas encore, je ne te tiens pas, je ne t'étouffe pas encore, puisque tu peux dire que c'était là une assertion fausse, contraire à la vérité, mensongère, et que dès lors le Seigneur la ré-

[1] Gen. III. — [2] Galat. III, 28. — [3] Matth. X, 37. — [4] Exod. XX, 12; Deut. V, 16.

[1] Matth. XII, 48. — [2] Ibid. 47.

futa, puisque à cette nouvelle il répondit : « Qui est ma mère ? » comme s'il disait: Tu viens me dire que ma mère est dehors, et moi je te réponds : « Qui est ma mère ? » Auquel devons-nous croire ? A celui qui donne cette nouvelle, ou au Christ qui n'accepte pas ce qu'il semblait dire? Ecoute-moi bien, encore une question, seulement fixe-toi à l'Evangile, et ne jette point le livre derrière toi. Tiens l'Evangile, acceptes-en l'autorité, autrement tu ne pourras plus me prouver que le Seigneur a dit : « Qui est ma mère ? » Et quand tu auras reconnu l'autorité de l'Evangile, écoute ma question. Tout à l'heure, je te demandais d'où sais-tu que le Christ a dit: « Qui est ma mère ? » Qu'est-ce qui prouve cette question ? Quelqu'un vient dire au Christ : Votre mère est dehors. Mais avant la parole de cet homme, ou plutôt pour le faire parler ainsi, qu'est-ce qui précède? Lis bien, je t'en prie. On dirait que tu crains de lire. « Le Seigneur répondit et dit ». Qui est-ce qui parle ici ? Je ne dis point qui est-ce qui dit : « Qui est ma mère ? » car tu me répondras : C'est le Seigneur; mais bien qui est-ce qui dit : « Le Seigneur répondit ». Tu es forcé de répondre que c'est l'Evangéliste. Or, cet Evangéliste a-t-il dit vrai ou non? Tu ne sauras échapper, il te faut dire qu'il a dit vrai ou faux. Cette parole de l'Evangéliste : « Le Seigneur répondit et lui dit » est-elle vraie ou non? Si tu me dis que cette assertion de l'Evangéliste, que le Seigneur répondit, est une assertion fausse; d'où sais-tu que le Seigneur dit : « Qui est ma mère ? » Mais si tu nous affirmes que cette parole : « Qui est ma mère » est vraiment du Sauveur, par cela seul que l'Evangéliste le lui attribue, tu ne saurais affirmer que le Seigneur a tenu ce langage sans croire à l'Evangéliste. Mais si tu crois à l'Evangéliste, et si tu ne saurais rien affirmer sans croire à l'Evangéliste, lis aussi ce que cet Evangéliste a dit plus haut.

6. Combien je dois t'impatienter ! Combien je te tiens en suspens ! C'est mon avantage pour te vaincre plus tôt. Vois, considère et lis. Tu ne voudrais pas, je crois. Donne le livre et je lirai : « Comme il parlait ainsi à la « foule ». Qui tient ce langage? L'Evangéliste, et si tu ne crois pas à l'Evangéliste, alors le Christ n'a rien dit. Si le Christ n'a rien dit, il n'a pas dit : « Qui est ma mère? » mais s'il a dit : « Qui est ma mère ? » ce qu'a écrit l'Evangéliste est selon la vérité. Ecoute ce qu'il a dit auparavant : « Comme il parlait « ainsi à la foule, sa mère et ses frères se « tenaient au dehors, cherchant à lui par« ler ». Cet homme n'a rien annoncé encore d'où tu puisses l'accuser de mensonge. Vois ce qu'il a dit, vois ce que l'Evangéliste a écrit plus haut : « Comme le Seigneur parlait ainsi « à la foule, sa mère et ses frères se tenaient « dehors ». Qui parle ainsi ? L'Evangéliste, que tu en crois quant à cette parole du Seigneur : « Qui est ma mère? » Mais si tu ne crois pas les paroles précédentes, aussi bien que ces dernières, alors le Seigneur n'a donc point dit : « Qui est ma mère ? » Mais le Seigneur a vraiment dit : « Qui est ma mère ? » Crois donc à celui qui attribue au Seigneur cette parole : « Qui est ma mère ? » Celui qui attribue au Seigneur cette parole : « Qui est ma mère ? » a dit aussi : « Comme il parlait de la « sorte, sa mère se tenait au dehors ». Pourquoi donc a-t-il nié qu'elle fût sa mère. Loin de là ! comprends bien. Sans renier sa mère, il lui préféra l'œuvre qu'il faisait. Il ne nous reste plus qu'à chercher pourquoi le Seigneur a dit : « Qui est ma mère ? » Voyons d'abord ce qu'on lui rapportait, pour dire : « Qui est ma mère ? » On lui disait qu'elle était là dehors, et voulait lui parler. Réponds-moi, d'où sais-tu cela ? L'Evangéliste le rapporte, et si je ne l'en crois point, le Seigneur n'a rien dit. Donc il avait une mère; mais que veut dire : « Qui est ma mère? » Dans l'œuvre que j'accomplis, qu'est-ce que ma mère? Qu'un homme qui a un père, soit exposé au danger, et dis-lui : Que ton père te délivre , quand surtout il sait que ce père ne pourrait délivrer son fils, ne répondra-t-il point en toute vérité et sans offenser la piété filiale : « Qu'est-ce que mon père? » Dans l'œuvre que j'entreprends, et pour le besoin que je ressens, qu'est-ce que mon père? Or, pour l'œuvre du Christ qui délivrait les captifs, qui rendait la lumière aux aveugles, qui édifiait l'homme intérieur, qui se construisait un temple spirituel, qu'était-ce que sa mère? Mais si tu veux en conclure qu'il n'avait point de mère ici-bas, parce qu'il dit : Qui est ma mère? les disciples, à leur tour, n'auront point de père en cette vie, puisque le Seigneur leur dit : « Ne dites point que vous « avez un père sur la terre ». Ce sont là les paroles du Seigneur : « N'appelez personne

« votre père ; vous n'avez qu'un seul père qui « est Dieu [1] ». Non pas qu'ils n'aient point de pères, mais quand il s'agit de la régénération, cherchons un père dans le sens de la régénération, et sans condamner celui qui nous a engendrés, préférons-lui celui qui nous a régénérés.

7. Mais considérez bien ceci, mes frères bien-aimés, considérez, je vous en supplie, ce que dit Notre-Seigneur Jésus-Christ en étendant la main sur ses disciples : « Voici « ma mère, voici mes frères. Et celui qui fera « la volonté de mon Père qui m'a envoyé, « celui-là est mon frère, ma sœur et ma « mère ». N'a-t-elle point fait la volonté du Père, cette vierge Marie qui a cru, qui a conçu par la foi, qui a été choisie, afin que d'elle le salut vînt aux hommes; qui a été créée par le Christ avant que le Christ fût créé en elle ? Oui, Marie qui est sainte a fait la volonté du Père, et dès lors il est plus glorieux pour Marie d'avoir été disciple du Christ que mère du Christ, plus heureux pour Marie d'avoir été disciple du Christ que mère du Christ. Marie était donc bienheureuse de porter le Maître dans son cœur avant de le mettre au monde. Vois si je ne dis point la vérité. Comme le Seigneur venait à passer avec la foule qui le suivait, et faisait des œuvres divines, une femme s'écria : « Bienheureux le « sein qui vous a porté ! bienheureuses les « entrailles qui vous ont porté [2] ! » Et le Seigneur, pour qu'on ne recherchât point la félicité dans ce qui est charnel, que répondit-il ! « Bien plus heureux ceux qui entendent « la parole de Dieu et la mettent en pra« tique [3] ». Le bonheur de Marie vient donc de ce qu'elle a entendu et mis en pratique la parole de Dieu. Son âme a plus gardé la vérité que ses entrailles n'ont gardé la chair. Car le Christ est vérité, comme le Christ est chair. A l'âme de Marie le Christ vérité, aux entrailles de Marie le Christ fait chair. Car ce qui est dans l'âme est bien supérieur à ce que renferment les entrailles. Marie est donc sainte, Marie est bienheureuse, mais l'Eglise est supérieure à Marie. Pourquoi ? Parce que Marie est une portion de l'Eglise, un membre saint, membre excellent, membre suréminent, mais pourtant membre du corps entier. Mais si elle fait partie du corps entier, assurément ce corps entier est supérieur à un membre. C'est le Seigneur qui est la tête, et la tête et le corps forment tout le Christ. Que dirai-je? Nous avons une tête divine, et Dieu est notre tête.

8. Donc, mes frères bien-aimés, écoutez encore. Vous êtes les membres du Christ, le corps du Christ. Considérez comment vous êtes ce qui est dit ici : « Voilà ma mère et « mes frères ». Comment serez-vous la mère du Christ? « Quiconque entend, et quiconque « fait la volonté de mon Père qui est dans le « ciel, celui-là est mon frère, ma sœur, ma « mère [1] ». Frères, je comprends, sœurs, je comprends encore; car il n'y a qu'un seul héritage, et dans sa miséricorde, le Christ Fils unique du Père ne voulut point être seul à partager l'héritage de son Père, il voulut nous faire ses cohéritiers. Tel est en effet l'héritage, que le grand nombre des héritiers ne saurait le diminuer. Je comprends dès lors que nous sommes les frères du Christ et que les sœurs du Christ seront les femmes saintes et fidèles; comment pourrons-nous comprendre les mères du Christ? Quoi donc ! Oser nous dire mères du Christ? Eh bien ! oui, mères du Christ, j'oserai le dire. Je dirai que vous êtes ses frères, et je n'oserais dire sa mère? Mais j'oserai bien moins encore nier ce que le Christ a dit lui-même. Voyez donc, mes bien-aimés, voyez comment l'Eglise est l'épouse du Christ, ce qui est évident; de même elle est mère du Christ, ce qui nous paraît plus difficile à comprendre et n'en est pas moins vrai. La vierge Marie a été d'avance le type de l'Eglise. Or, je vous le demande, comment Marie est-elle mère du Christ, sinon parce qu'elle a enfanté les membres du Christ? Maintenant, qui vous a enfantés? J'entends le cri de votre cœur : Notre mère la sainte Eglise. Semblable à Marie, cette mère sainte et glorieuse enfante et demeure vierge. Qu'elle enfante, je le prouve par vous-mêmes. C'est d'elle que vous êtes nés, et dès lors elle enfante le Christ, puisque vous êtes membres du Christ. J'ai prouvé qu'elle enfante, je prouverai qu'elle est vierge. Je ne suis point dépourvu de divins témoignages, ils ne me font pas défaut. Viens parler à mon peuple, ô bienheureux Paul. Sois le garant de mon assertion. Crie

[1] Matth. XXIII, 9.
[2] Cette citation est-elle bien de saint Augustin ?
[3] Luc, XI, 27, 28.

[1] Matth. XII, 49, 50.

bien haut, et dis ce que je veux dire : « Je « vous ai fiancés à cet unique époux Jésus-« Christ, pour vous présenter à lui comme « une vierge pure [1] ». Où est donc cette virginité ? Où redoute-t-on jusqu'à l'ombre de la corruption ? Qu'il réponde, celui qui a proféré ce nom de vierge. « Je vous ai fiancés à cet « unique époux Jésus-Christ, pour vous pré-« senter à lui comme une vierge pure. Mais je « crains que, comme Eve fut séduite par les ar-« tifices du serpent, vos esprits de même ne se « corrompent et ne dégénèrent de la chasteté « qui est selon Jésus-Christ ». Gardez dans vos esprits la virginité d'esprit. La virginité de la foi catholique, c'est son intégrité. Où Eve se laissa séduire à la parole du serpent, l'Eglise catholique doit être vierge par le don du Tout-Puissant. Que les membres du Christ enfantent dès lors par l'esprit, comme les entrailles virginales de Marie enfantèrent le Christ, et vous serez par là mères du Christ. Cette œuvre n'est point trop éloignée de vous, n'est point au-dessus de vous, n'a rien d'incompatible avec vous. Vous avez été des fils, soyez aussi des mères ; fils de la mère quand vous avez été baptisés, alors vous êtes nés membres du Christ. Amenez au bain du baptême ceux que vous pourrez amener ; et de même que vous avez été des fils en naissant, vous serez des mères du Christ, en donnant naissance à d'autres.

[1] II Cor. XI, 2.

DEUXIÈME SECTION. — SERMONS ÉDITÉS EN 1819

PAR OCTAVE FRAJA FRANGIPANI, MOINE ET BIBLIOTHÉCAIRE DU MONT-CASSIN.

PREMIER SERMON.

DES DIX PLAIES ET DES DIX PRÉCEPTES QUE DONNA MOISE AU PEUPLE D'ISRAEL (1).

—

Ce sermon fut édité par les religieux de Saint-Maur (Tom. v, col. 41) comme un fragment d'Eugipius, et trouvé dans les manuscrits royal et de Victorin. Le catalogue du Mont-Cassin le reproduisit plus au complet, sous ce titre : « Sermons de « saint Augustin, sur les paroles du Seigneur et autres sujets » ; mais comme on l'avait édité avec peu de soin, le catalogue le corrige au un 13, sous ce titre : « Pensées d'Eugipius, tirées de saint Augustin, sans y rien mettre néanmoins, que le fragment connu, avec peu de variantes. S'il y a quelques fautes encore, elles m'ont échappé, car de tous les catalogues du Mont-Cassin, je n'ai pu me procurer que celui-là qui reproduisait le discours tout entier. Or, il y a dans ce catalogue vingt-six sermons sur les paroles du Seigneur, et dans le même ordre qu'ils sont édités à Louvain. Ils y sont avec cinquante-huit autres, dont vingt-sept dans l'édition de Saint-Maur, et vingt-trois dans la récente appendice de Denis ; enfin huit autres, qui gisaient soit en partie, soit totalement, dans la poussière.

—

ANALYSE. — 1. Les faits de l'Ecriture sont figurés et réalisés. — La verge de Moïse, ou vie mortelle, figure de l'Eglise qui dévore les peuples en les incorporant au Christ. — 2. Premier précepte et première plaie ; changement de l'eau en sang, du vrai Dieu en idole. — 3. Second précepte, et seconde plaie, celle des grenouilles ; prendre en vain le nom du Seigneur, ou prêcher la vanité. — 4. Troisième précepte, repos du sabbat, repos spirituel, dans le calme de la conscience ; plaie opposée, mouches importunes. — 5. Quatrième précepte, honorer ses parents ; plaie opposée, mouches des chiens, parce

(1) L'édition de Saint-Maur porte : « Des dix plaies et des dix préceptes ». Le catalogue d'Eugipius : « Exposition des dix préceptes, « sans ébranler la solidité de la base littérale, d'après l'explication du décalogue au peuple ». Au psaume LXXVII, num. 27, saint Augustin y fait allusion, en expliquant sommairement les dix plaies.

que ceux-ci méconnaissent leurs parents. — 6. Cinquième précepte : Interdiction de l'adultère ; plaie opposée, mort des animaux ; l'âme de l'adultère. — 7. Sixième précepte : Tu ne tueras point ; plaie opposée, pustules, image de la colère, d'où provient l'homicide. — 8. Septième précepte : Tu ne déroberas point ; plaie opposée, grêle qui amène la disette extérieure, image de la disette intérieure. — 9. Huitième précepte : Tu ne diras point le faux témoignage ; plaie opposée, sauterelle à la dent nuisible. — 10. Neuvième précepte : Ne convoite point la femme d'un autre ; plaie opposée, épaisses ténèbres, ou aveuglement. — 11. Dixième précepte : Ne convoite point le bien d'autrui ; plaie opposée, mort du premier-né ou de la foi. — 12. Enlèvement des richesses aux Egyptiens, Dieu qui donna ordre à Abraham d'immoler son fils, qui délivra Pierre de sa prison, ce qui fit mettre les gardes à la question, qui tourna au profit de la rédemption le crime de Judas, pouvait aussi disposer des richesses de l'Egypte en faveur de son peuple, comme une compensation des travaux, afin de figurer l'Eglise qui enlève au paganisme ses richesses. — 13. Les mages de Pharaon succombant au troisième précepte, où il est question de sanctification, image des hérétiques séparés de l'esprit de Dieu, et dès lors de toute sainteté.

1. Il est dit quelque part dans l'Ecriture, à la louange du Dieu que nous adorons : « Vous avez tout disposé avec poids, nombre « et mesure [1] ». Puis la doctrine apostolique nous enseigne « à examiner tout ce que l'on « peut comprendre par ce qui a été fait, et à « rechercher ce qui est caché d'après ce qui « est manifeste [2] ». De là vient que, partout, la créature interrogée répond à sa manière qu'elle a pour auteur le Seigneur notre Dieu. Ensuite l'apôtre saint Paul nous dit que tout ce qui est écrit dans les livres de l'Ancien Testament arrivait en figure : « Tout cela », dit-il, « est écrit pour nous corriger [3], nous « qui arrivons à la fin des siècles [4] ». Aussi, mes frères bien-aimés, tout ce qui dans la nature nous paraît l'effet du hasard, si nous l'examinons avec soin, si nous le discutons, si nous parvenons à le comprendre en l'explorant avec sagesse, proclamera la louange du Créateur, la divine Providence étendant partout ses soins et disposant tout avec douceur, ainsi qu'il est écrit « qu'elle atteint avec « force d'une extrémité à l'autre [5] ». A combien plus forte raison, tout ce qui est non-seulement d'accord avec les saintes Ecritures, mais signalé dans leurs récits? C'est pour cela que nous entreprenons, au nom du Seigneur notre Dieu, avec son secours et sa grâce, et fortifiés par la pieuse intention de vos cœurs, d'exposer autant que possible cette question que nous ont proposée nos frères, ou plutôt cet examen, cette contestation sur les dix plaies dont les Egyptiens sont frappés et sur les dix préceptes qui forment la constitution du peuple de Dieu. Nous avons en effet besoin du secours de Dieu, non pas peut-être pour nous, mais assurément pour vous, afin que nous disions avec certitude ce qui [1] doit être dit et entendu, et que, marchant ensemble dans la voie de la vérité, courant ensemble vers la patrie, nous puissions éviter, dès que nous connaîtrons l'esprit et la volonté de la loi, toutes les embûches de notre route. Les plaies dont fut frappé le peuple de Pharaon sont au nombre de dix, comme il y a dix commandements qui constituent la législation du peuple de Dieu. Voyons donc, mes frères, quel est le fait matériel, et quel en est le sens spirituel. Nous sommes loin de nier le fait et de dire que cela est raconté ou écrit, sans avoir été accompli ; mais nous acceptons les faits tels qu'ils sont écrits, et néanmoins nous reconnaissons par l'enseignement de l'Apôtre que ces faits étaient l'ombre de l'avenir. Nous pensons dès lors qu'il faut voir dans ces faits un sens spirituel, bien qu'ils soient néanmoins des faits réels. Que nul donc ne s'en vienne dire : Il est écrit qu'une plaie d'Egypte fut la conversion de l'eau en sang ; mais c'est là un symbole qui n'a pu se réaliser. Quiconque tiendrait ce langage, chercherait la volonté de Dieu de manière à faire outrage à la puissance de Dieu. Le même Dieu qui a pu donner un sens symbolique à ses paroles, ne le pourrait donner à ses actes ? Le peut-il ou non? Isaac n'est-il pas né, ou Ismaël? Ils étaient nés, ils étaient des hommes, des hommes nés d'Abraham, « l'un fils de la servante, l'autre « de la femme libre [2] ». Tout hommes qu'ils étaient, et hommes nés de femmes, ils n'en figuraient pas moins les deux Testaments, l'Ancien et le Nouveau. Après avoir assis de la sorte sur une base solide la certitude des faits, nous devons en chercher la signification, de peur que, la base venant à se dérober,

[1] Sap. XI, 21. — [2] Rom. I, 20.

[3] Saint Augustin cite les textes d'après l'ancienne version appelée Italique, qu'il préfère aux autres. L. 2 *De doct. Chr.*, c. 15. Si notre illustre Denis eût fait cette remarque, il n'eût point vu un défaut de mémoire dans le sermon sur le cierge pascal, où il accuse saint Augustin d'avoir mis l'abeille pour la fourmi ; car il eût trouvé dans l'ancienne Italique, après les Septante, l'exemple de la fourmi et de l'abeille.

[4] I Cor. X, 11. — [5] Sap. VIII, 1.

[1] On nous indique ici une omission ou une faute. Nous le croyons volontiers. Le saint docteur ne parle pas ainsi.

[2] Galat. IV, 22.

nous ne paraissions vouloir bâtir en l'air. Mon opinion, en effet, sur tous ceux qui méprisent les dix préceptes de la loi, qui ne les observent point, c'est qu'ils endurent d'une manière spirituelle ce qu'ont enduré les Egyptiens dans leur corps. Tandis que je vous exposerai ces choses avec le secours de Dieu, je vous supplie de m'accorder votre attention et de prier pour moi, afin que je puisse vous parler. Nous savons à quoi nous en tenir dans notre pensée, mais vous l'exposer, c'est une dette que nous acquittons. Et d'abord, pour ne point vous tromper quant au nombre de ces plaies, n'allez point prendre pour l'une d'elles ce qui arriva comme un signe, ou la baguette de Moïse changée en serpent. C'était une manière de se présenter à Pharaon et de signaler dans Moïse l'homme qui allait tirer de l'Egypte le peuple de Dieu ; et qui, sans frapper les obstinés, les effrayait devant un prodige divin. Il n'est pas nécessaire, en effet, et nous n'avons pas le dessein de parler de cette verge de Moïse changée en serpent. Mais puisque nous en avons fait mention de peur qu'on ne se trompe sur le nombre, et que nous ne voulons pas laisser dans l'esprit d'un auditeur le moindre scrupule d'ignorance, nous dirons brièvement que ces verges signifient le royaume de Dieu, que ce royaume de Dieu n'est autre que le peuple de Dieu, et que le serpent désigne le temps de cette vie mortelle, puisque la mort nous a été inoculée par le serpent. Devenir mortel, c'est donc en quelque sorte tomber de la main de Dieu sur cette terre ; de là cette verge qui devient un serpent dès qu'elle tombe de la main de Moïse. Les enchanteurs imitèrent ce miracle, en jetant leurs verges, qui devinrent des serpents ; mais le serpent de Moïse, ou la verge de Moïse, dévora tous les serpents des mages ; enfin, une fois saisie par la queue, elle redevint une verge, et le royaume se remit sous la main. Car les verges des mages sont les peuples des impies. Qu'est-ce que ces peuples impies ? Vaincus par le nom du Christ, ils passent dans son corps, comme dévorés par le serpent de Moïse : jusqu'à ce que nous rentrions dans le royaume de Dieu; mais à la fin de cette vie mortelle, ce que signifie la queue du serpent, et que cette grande figure s'accomplisse. Après avoir entendu ce que vous devez désirer, écoutez ce qu'il vous faut éviter.

2. Le premier commandement de la loi est d'adorer un seul Dieu : « Tu n'auras pas », est-il dit, « d'autres dieux que moi [1] ». La première plaie des Egyptiens fut l'eau changée en sang [2].

3. Comparez le premier précepte à la première plaie. Comprenez un seul Dieu par qui tout existe, sous la figure de l'eau, qui donne naissance à tout. A qui convient le sang, sinon à la chair mortelle ? Que signifie donc le changement de l'eau en sang, sinon que « leur cœur insensé a été obscurci ? Ils se « disaient sages, et sont devenus fous, et ont « changé la gloire du Dieu incorruptible en « l'image de l'homme corruptible [3] ». La gloire du Dieu incorruptible ressemblerait à l'eau et l'image de l'homme corruptible au sang. Voilà ce qui arrive en effet dans le cœur des impies ; car Dieu demeure le même, et bien que l'Apôtre dise : « Ils ont changé », Dieu n'est point changé pour cela.

4. Voici le second précepte : « Tu ne pren« dras pas en vain le nom du Seigneur ton « Dieu, car il ne sera point innocent, celui « qui aura pris en vain le nom du Seigneur « Dieu [4] ». Or, le nom de Jésus-Christ, notre Dieu, est la vérité, puisque lui-même l'a dit : « Je suis la vérité [5] ». C'est donc la vérité qui purifie, et la vanité qui souille. Et comme celui qui dit la vérité « parle d'après Dieu ; tandis « que celui qui dit le mensonge parle d'après « lui-même [6] », dire la vérité c'est parler raisonnablement, tandis que dire la vanité c'est bruire, plutôt que parler ; c'est avec raison que le second précepte nous impose l'amour de la vérité, auquel est opposé l'amour de la vanité. La vérité est une parole, la vanité n'est qu'un vain bruit. Or, vois comment ce précepte a son contraste dans la seconde plaie. Qu'est-ce que cette seconde plaie ? Des grenouilles sans nombre. Or, tu verras ici l'image expressive de la vanité, si tu veux faire attention à la quantité des grenouilles. Vois l'homme qui aime la vérité, ne prendre point en vain le nom du Seigneur ton Dieu, tenir le langage de la sagesse avec les parfaits et même avec les imparfaits ; ne point leur dire ce qu'ils ne sauraient comprendre, sans toutefois s'écarter de la vérité, pour courir après la vanité. Que les imparfaits ne puissent comprendre, si l'on s'élève au-dessus

[1] Exod. XX, 3. — [2] Id. VII, 20. — [3] Rom. I, 21. — [4] Exod. XX, 7. — [5] Jean, XIV, 6. — [6] Id. VIII, 44.

d'eux jusqu'à disputer du Verbe de Dieu, « Dieu en Dieu, par qui tout a été fait » ; mais comprennent quand on leur parle, comme saint Paul au milieu des petits enfants du Christ, « de Jésus-Christ et de Jésus-Christ « crucifié », il n'en faut pas conclure qu'il y ait ici vérité, et dans le premier cas vanité. Mais il y aurait vanité à dire que le Christ n'est point mort en vérité, mais qu'il a feint de mourir, que ses plaies n'étaient que sur un fantôme, que ce n'était point un sang réel, mais une vaine apparence de sang qui coulait de ses plaies, qu'il n'étalait que de fausses cicatrices comme après de fausses plaies. Mais quand nous racontons tout cela, nous le donnons comme une réalité, nous le croyons et le prêchons comme l'expression de la vérité. Sans nous élever jusqu'à la sublime et immuable vérité, nous n'allons pas néanmoins à la vanité. Quant à ceux qui prêchent que tout cela n'arrivait au Christ qu'en apparence et sans réalité, ce sont des grenouilles coassant dans un marais. Ils produisent un bruit de voix, mais ne sauraient insinuer la doctrine de la sagesse. Enfin, dans l'Eglise, ceux qui s'attachent à la vérité prêchent la vérité dans celui par qui tout a été fait, la vérité dans ce Verbe fait chair et demeurant parmi nous, la vérité dans ce Christ Dieu, né de Dieu, seul Fils d'un seul Dieu, unique et coéternel, la vérité dans celui qui, prenant la forme de l'esclave, est né de la vierge Marie, a souffert, a été crucifié, est ressuscité, est monté aux cieux, partout vérité, vérité quand l'enfant ne saurait la comprendre, vérité également dans le pain et dans le lait, dans le pain des adultes, dans le lait des petits enfants. Car c'est le même pain que l'on fait traverser la chair pour le changer en lait. Ceux qui nient cette vérité se trompent dans leur vanité et trompent les autres ; ce sont des grenouilles qui fatiguent les oreilles sans nourrir l'esprit. Ecoute enfin les hommes qui parlent raisonnablement : « Il n'est point de « discours », dit le Prophète, « point de langage « dans lequel on n'entende cette voix », et cette voix n'est point vaine, puisque « son « éclat s'est répandu sur toute la terre et a « retenti jusqu'aux confins du monde [1] ». Veux-tu au contraire entendre les grenouilles, écoute ce verset du psaume : « Le frère dit « des frivolités à son frère [2] ».

[1] Ps. XVIII, 4, 5. — [2] Id. XI, 3.

5. Troisième précepte : « Souviens-toi, au « jour du sabbat, de le sanctifier [1] ». Ce troisième précepte nous paraît une prescription du repos, qui est la tranquillité du cœur et de l'esprit, et provient de la bonne conscience. Il y a là sanctification, parce qu'il y a l'esprit de Dieu. Voyez dès lors cette interruption, c'est-à-dire ce repos : « Sur qui », dit le Prophète, « reposera mon esprit, sinon sur « l'homme humble, calme et redoutant mes « paroles [2] ». Ils se retirent donc de l'Esprit-Saint, ces hommes sans repos, qui recherchent les rixes et sèment la calomnie ; plus amateurs de la dispute que de la vérité, ils ne sauraient dans leur turbulence admettre ce repos ou ce sabbat spirituel. C'est contre la turbulence de ces hommes, et comme pour mettre dans leur cœur le véritable sabbat, la sanctification par l'esprit de Dieu, qu'il est dit : « Ecoute la parole avec douceur, afin de « comprendre [3] ». Que comprendrai-je ? Dieu qui te dit : Loin de toi cette turbulence, qu'il n'y ait dans ton cœur aucun tumulte, et que ce fantôme que fait voltiger la corruption ne te stimule point. Qu'il n'en soit point ainsi, car il te faut comprendre cette parole de Dieu : « Reposez-vous, et comprenez que c'est « moi qui suis Dieu [4] ». En toi la turbulence ne veut aucun repos ; aveuglé par la corruption de tes disputes, tu entreprends de voir ce que tu ne saurais voir.

6. Au troisième précepte est opposée la troisième plaie : « Des moucherons sortis du « limon couvrirent la terre d'Egypte » ; des mouches très-petites, insupportables, volant en désordre, entrent dans les yeux, ne laissent à l'homme aucun repos ; on les chasse, elles reviennent ; chassées de nouveau, elles reviennent à la charge, comme ces fantômes qui assiégent les cœurs turbulents. Observe le précepte, et garde-toi de la plaie.

7. Quatrième précepte : « Honore ton père « et ta mère [5] ». A ce quatrième précepte est opposée la quatrième plaie, qui fut celle de la cynomie. Qu'est-ce que la cynomie ? C'est la mouche des chiens ; son nom vient du grec. Or, le propre du chien est de ne pas connaître ses parents ; rien ne tient tant du chien comme de méconnaître ceux qui nous ont engendrés : c'est donc avec raison que les petits chiens naissent aveugles.

[1] Exod. XX, 8. — [2] Isaï. LXVI, 2. — [3] Eccli. V, 13. — [4] Ps. XLV, 11. — [5] Exod. XX, 12.

8. Voici le cinquième précepte : « Tu ne « commettras point d'adultère [1] ». La cinquième plaie fut « la mort des troupeaux des « Egyptiens [2] ». Comparons. Voilà un homme adultère qui ne se contente point de son mariage ; il ne veut point dompter en lui cette convoitise de la chair qui nous est commune avec les animaux. Car s'unir et engendrer appartient également aux pourceaux, tandis que penser est le propre de l'homme. De là vient que cette raison qui siége dans notre esprit doit régner sur les mouvements inférieurs de la chair, les dominer, leur mettre un frein, et ne point leur donner cette liberté immodérée, cette licence d'errer partout et sans retenue. Aussi est-il dans la nature des animaux, d'après les desseins du Créateur, de ne rechercher les femelles qu'à des temps fixés ; car ce n'est pas la raison qui retient la brute en d'autres temps ; mais tout mouvement se refroidit et lui donne le calme. Pour l'homme, s'il peut toujours être excité, c'est qu'il est toujours en son pouvoir de réfréner son excitation. C'est à toi que le Créateur a donné de dominer par la raison, à toi les préceptes de la continence, comme des jougs pour assujétir les animaux inférieurs. Tu as ce que la brute n'a point ; et dès lors tu espères ce qu'elle ne saurait espérer. La continence est pour toi un labeur que ne ressent point la brute ; mais tu auras une joie éternelle que la brute ne saurait atteindre. Si le travail te fatigue, du moins que la récompense te console ; et c'est déjà souffrir que réprimer ses mouvements intérieurs, et ne point laisser aller librement, comme la brute, ce qui nous est commun avec elle. Te mépriser en toi-même, et dominer par les passions de la brute, négliger cette image de Dieu, selon laquelle il t'a fait, c'est abdiquer la dignité de l'homme, pour devenir brute ; ce n'est point changer ta nature en celle de l'animal, mais c'est, sous l'apparence de l'homme, ressembler à l'animal que ne pas entendre cette parole : « Ne « soyez point comme le cheval et le mulet, « qui n'ont point d'intelligence [3] ». Et si tu choisis la part de la brute, si tu veux laisser un libre cours à tes passions, sans imposer à tes appétits charnels le joug de la continence, crains la plaie de l'Egypte ; et si tu ne crains pas de vivre comme la brute, crains au moins de mourir comme elle.

9. Sixième précepte : « Tu ne tueras « point [1] » ; et septième plaie : « Des pustules « sur le corps, des tumeurs bouillonnantes et « purulentes, des plaies enflammées se for- « mèrent de la cendre du foyer [2] ». Telles sont les âmes homicides, qui bouillonnent de colère, et la colère de l'homicide a tué l'amour fraternel. L'homme s'enflamme de colère, comme il s'enflamme par les bons offices. Mais, dans un cas, c'est le feu de la santé, dans l'autre c'est le feu de l'ulcère. Des pustules brûlantes par tout le corps ne donnent écoulement qu'à des homicides intérieurement conçus ; or ce feu n'est pas la santé : c'est un feu, mais non de l'esprit de Dieu. Il y a ardeur chez celui qui veut secourir, et ardeur aussi chez celui qui veut tuer : chez l'un c'est le précepte qui l'enflamme, chez l'autre la maladie ; chez l'un les bonnes œuvres, chez l'autre les ulcères purulents. Si nous pouvions voir en effet l'âme des homicides, nous verserions plus de larmes qu'à la vue des corps envahis par la gangrène.

10. Voici le septième précepte : « Tu ne dé- « roberas point [3] ». Septième plaie, « la grêle « sur les fruits de la terre [4] ». Ce que tu soustrais contrairement au septième précepte, tu le perds pour le ciel ; car nul ne bénéficie injustement, sans subir un juste dommage. Voilà un homme qui vole, par exemple ; son larcin lui donne un vêtement, mais, par le jugement du ciel, il perd la foi. Avec le gain, le dommage : le gain est visible, et le dommage invisible ; le gain vient de son aveuglement, le dommage de la nuée du Seigneur. Car, mes bien-aimés, rien n'arrive sans la providence. Vous imaginez-vous que le Seigneur s'endort sur tout ce que souffrent les hommes ? Tout cela paraît être l'effet du hasard : des nuées qui s'amassent, des pluies qui se répandent, la grêle qui tombe, le tonnerre qui secoue la terre, les éclairs qui effrayent ; tout cela paraît être l'effet du hasard et arriver sans l'intervention de la providence. Or, c'est à l'encontre de ces pensées que le psalmiste prend soin de nous dire : « Louez le Seigneur, vous qui êtes sur la terre, « (le ciel déjà l'a béni), dragons et tous les « abîmes, feu, grêle, neige, glace, tourbillons « et tempêtes, qui obéissez à sa parole [5] ». La

[1] Exod. XX, 14. — [2] Id. IX, 6. — [3] Ps. XXXI, 9.

[1] Exod. XX, 13. — [2] Id. IX, 10. — [3] Id. XX, 15. — [4] Id. IX, 23. — [5] Ps. CXLVIII, 7, 8.

grêle est donc à l'extérieur le juste jugement de Dieu contre cet homme qu'un coupable désir intérieur a porté à dérober. Oh ! si l'on pouvait découvrir le champ de son cœur, on verserait des larmes ; car on n'y trouverait rien pour la nourriture de l'esprit, bien que son vol ait fourni de quoi rassasier le ventre. La faim est plus grande chez l'homme intérieur, la faim plus grande, la plaie plus dangereuse, la mort plus déplorable, beaucoup de morts se promènent ici-bas, beaucoup d'affamés s'élèvent dans leurs vaines richesses. Enfin l'Ecriture proclame que le serviteur de Dieu est riche intérieurement : « L'homme caché de votre cœur », nous dit-elle, « qui est « riche devant Dieu ». Elle ne dit point, riche devant les hommes, mais devant Dieu, riche où est Dieu. Tiens-toi sur tes gardes, ô riche ; de quoi te sert ta richesse ? Où l'homme ne voit point, tu dérobes, et où Dieu voit, tu subis la grêle.

11. Huitième précepte : « Tu ne diras point « le faux témoignage [1] ». Huitième plaie : « La sauterelle, animal à la dent nuisible [2] ». Que veut le faux témoin, sinon nuire par ses morsures, anéantir par ses mensonges ? L'Apôtre, avertissant les fidèles de ne point chercher à se nuire par de fausses récriminations : « Si vous vous déchirez », dit-il, « et « vous dévorez les uns les autres, prenez « garde que vous ne vous détruisiez mutuel- « lement [3] ».

12. Neuvième précepte : « Tu ne convoiteras « pas la femme de ton prochain [4] ». Neuvième plaie : « D'épaisses ténèbres [5] ». Il y a, en effet, une sorte d'adultère qui veut réprimer ce précepte et qui ne va même point jusqu'à convoiter la vertu d'une épouse étrangère. Mais tel est adultère, qui ne débauche point l'épouse de son prochain ; seulement la sienne ne lui suffit pas ; or, il y a d'épaisses ténèbres non-seulement à ne se point contenter de son épouse, mais encore à rechercher celle d'un autre. Il n'est rien, en effet, de plus douloureux pour un époux, et tel qui le fait à un autre, ne le voudrait jamais souffrir. Un homme endurerait plutôt toute autre injure ; mais celle-ci, je ne sais si l'on trouverait un homme pour l'endurer. O épaisses ténèbres de ceux qui commettent ces crimes, conçoivent de tels désirs ! Ils sont vraiment aveuglés d'une terrible fougue, car c'est une fougue indomptée, de souiller la femme d'un autre homme.

13. Dixième précepte : « Tu ne convoiteras « aucun bien de ton prochain, ni son bétail, « ni son serviteur, ni sa servante, en un mot « tu ne convoiteras rien de ton prochain [1] ». C'est contre un tel crime qu'est dirigée la dixième plaie : « La mort des premiers-nés [2] ». Or, à propos de cette plaie, quand je cherche quelque comparaison, je ne trouve rien ; un autre peut trouver mieux, surtout s'il cherche mieux, sinon que tout homme cherche à conserver son bien pour ses héritiers. Or, ici l'on condamne celui qui désire le bien de son prochain ; car le vol ne s'effectue qu'à la suite de la convoitise ; et nul ne dérobe le bien du prochain, qu'après avoir désiré ce bien d'un autre. Mais déjà il y a un précepte sur le vol, ce qui doit te faire comprendre que le vol par violence est défendu. Car l'Ecriture ne saurait défendre le vol, et garder le silence sur la rapine, sinon pour te faire comprendre que si l'on est coupable de prendre à la dérobée, on est bien plus coupable de prendre avec violence. Il y a donc un précepte qui défend de prendre au prochain malgré lui, soit ouvertement, soit secrètement. Or, il n'est point permis de convoiter le bien d'autrui, ce que Dieu découvre dans notre cœur, même en recherchant une légitime succession. Ceux qui veulent en effet couvrir du manteau de la justice la possession du bien d'autrui, cherchent auprès des moribonds à se faire instituer héritiers. Que peut-on, en effet, voir de plus juste, que de posséder de droit commun tel bien qu'on nous a laissé en héritage ? Que fait cet homme chez toi ? On m'a tout abandonné ; j'ai acquis un héritage, j'en fis le testament. Rien ne paraît plus juste que ce cri de l'avarice. Et toi de répondre : Ta possession est juste ; de louer un homme qui possède selon le droit. Dieu condamne celui qui désire injustement. Vois qui tu es, pour désirer qu'un autre t'adopte comme héritier ; tu ne veux pas qu'il ait des héritiers. Or, parmi les héritiers, nul n'est plus cher que le premier-né ; et dès lors c'est dans tes premiers-nés que tu es châtié, toi qui, en convoitant le bien d'autrui, as recherché sous l'ombre du droit ce qui de droit ne te revenait

[1] Exod. xx, 16. — [2] Id. x, 13. — [3] Galat. v, 15. — [4] Exod. xx, 17. — [5] Id. x, 22.

[1] Exod. xx, 17. — [2] Id. xii, 29.

point. Perdre ses premiers-nés d'une manière corporelle, mes frères, est chose facile ; car les hommes meurent soit avant, soit après leurs parents ; ils sont mortels, et ils meurent. Or, ce qui est à craindre, au sujet de cette convoitise occulte et injuste, c'est la perte des premiers-nés de ton cœur. Car en nous le premier-né porte l'image de la grâce de Dieu : or, parmi tout ce qui naît dans notre cœur, le nouveau-né, le premier-né c'est la foi. Nul, en effet, ne peut faire le bien, si la foi n'est d'abord en lui, selon cette parole de l'Apôtre : « Sans la foi il est impossible de plaire à « Dieu[1] ». Toutes les bonnes œuvres sont pour toi des enfants spirituels, mais parmi eux c'est la foi qui est née tout d'abord. O toi, dès lors, qui convoites intérieurement le bien d'autrui, tu as perdu la foi intérieure. Tout d'abord tu vas feindre, obéir par fraude, et non par charité ; tu feindras d'aimer celui dont tu veux être l'héritier, mais ton amour pour lui est de lui souhaiter la mort et de ne point lui vouloir de successeur, afin de t'établir dans la possession de son bien.

14. Allons ! mes frères, après avoir parcouru les dix préceptes et les dix plaies, en comparant ceux qui méprisent les préceptes aux Egyptiens obstinés, nous vous avons mis sur vos gardes, afin que vous possédiez en paix vos biens, selon les préceptes de Dieu ; oui, dis-je, vos biens, les biens intérieurs de votre coffre-fort, soigneusement cachés dans votre trésor ; vos biens, que ni larron, ni voleur, ni voisin, ne saurait vous enlever, où vous n'avez à craindre ni vers, ni rouille, et que l'on peut sauver du naufrage. C'est ainsi que vous serez le peuple de Dieu au milieu des injustes Egyptiens, puisqu'ils auront ces convoitises dans leurs cœurs, tandis que vous serez sains et saufs dans ce qui est de l'homme intérieur, jusqu'à ce que le peuple sorte de l'Egypte, par un nouvel Exode, qui a lieu maintenant ; car ce qui s'est fait alors, ne cesse de se faire maintenant.

15. Car, à bien voir, nous enlevons aussi les dépouilles de l'Egypte. Ce n'est point en effet, sans une raison mystérieuse, que Dieu fit emprunter aux Egyptiens de l'or, de l'argent, des vêtements, ce qui fournit contre lui une accusation aux hommes peu intelligents ; on leur donna tout cela, et ils l'enlevèrent[2]. Il y aurait là un vol si Dieu ne l'avait commandé. Que votre charité veuille bien être attentive ; il y aurait vol, dis-je, si Dieu ne l'avait commandé ; mais comme Dieu l'avait commandé, il n'y avait point vol. Sans les accuser davantage, te voilà prêt à accuser Dieu. C'était à eux d'obéir, car Dieu, qui leur en donna l'ordre, sait ce que chacun doit souffrir, qui doit souffrir, que doit-il souffrir, et avec quelle justice. Abraham eût commis à ciel ouvert le plus détestable parricide, s'il eût sacrifié son fils spontanément ; mais comme il en était autrement, son action était louable, parce qu'il obéissait à Dieu, et ce qui eût été un acte cruel dans sa volonté spontanée, devenait un acte d'obéissance à l'ordre de Dieu[1].

16. Je voudrais vous dire un mot des Actes des Apôtres. Quand Pierre était dans la prison, l'ange du salut vint à lui et fit tomber les chaînes de ses mains[2]. Pierre sortit derrière l'ange et fut délivré de la prison par l'ordre de Dieu, par l'autorité de Dieu. Le lendemain, le juge l'envoya chercher pour l'entendre ; il reconnut qu'il était sorti et fit emmener les gardes : « Après avoir soumis « les soldats à la question, il ordonna qu'on « les emmenât » ; il porta contre eux la sentence, l'arrêt qu'il jugea propre à leur faire trouver Pierre. Qu'en dis-tu ? Pierre fut-il l'auteur de leur mort ? N'y aurait-il point fausse piété de sa part à contredire la volonté de Dieu, à répondre à l'ange qui lui ordonnait de sortir : Je ne sortirai point, de peur que mon départ ne livre à la mort ces malheureux hommes qui gardent la prison ? On lui eût répondu : Laisse au Créateur tous ces soins, ce n'est point toi qui as tout disposé pour la naissance d'un homme, tu ne dois pas être juge de la manière dont il doit mourir ; car nul ne meurt, que Dieu ne le veuille. C'est Dieu qui est juge de la manière dont nous mourrons, mais la convoitise de l'homicide n'en est pas moins condamnable. De même, ici, nous n'avons point à examiner le jugement de Dieu, mais ce qu'avait mérité cette nation coupable. Judas, en effet, livra le Fils de Dieu que l'on fit souffrir, et par la souffrance du Fils de Dieu, toutes les nations furent rachetées et sauvées, et toutefois ce salut des nations ne valut à Judas aucune récompense, mais son crime lui attira un châtiment bien mérité. Car si l'on doit con-

[1] Hébr. IX, 6. — [2] Exod. XII, 35.

[1] Gen. XXII. — [2] Act. XII.

sidérer l'action de livrer le Christ, et non l'intention de celui qui le livre, Judas fit ce que fit Dieu le Père, dont il est dit « qu'il n'a pas « épargné son Fils, mais l'a livré pour nous « tous [1] ». Judas fit ce que fit Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, dont il est écrit « qu'il « s'est livré pour nous, en s'offrant à Dieu « comme une victime d'agréable odeur » ; et encore : « Ainsi le Christ a aimé l'Eglise jus-« qu'à se livrer pour elle, afin de la sancti-« fier [2] ». Et nous rendons grâces à Dieu le Père, qui « n'a point épargné son Fils unique, « mais l'a livré pour nous ». Nous rendons grâces au Fils de Dieu, « qui s'est livré pour « nous », accomplissant ainsi la volonté de son Père. Et nous détestons Judas, dont l'action a servi à Dieu pour nous accorder un tel bien, et nous disons avec justice : « Dieu lui « a rendu selon son iniquité, et l'a perdu « comme le méritait sa malice [3] ». Car ce ne fut point pour nous qu'il livra le Christ, mais il le vendit pour de l'argent, et toutefois, cette vente du Christ devint notre rédemption.

17. Que nul, mes frères, que nul ne veuille mettre Dieu en discussion. C'est une arrogance, une impiété, une folie. Pour toi, mets un frein à tes convoitises, ne fais rien avec mauvaise intention, sois prêt à obéir et non à nuire. Ce que ces hommes d'Israël ont fait, c'est Dieu qui l'a fait. S'ils eussent commis un vol, c'est peut-être que le Christ leur Dieu avait voulu qu'ils endurassent ce qu'ils avaient enduré, lui qui leur permit de faire ce qu'ils firent; et toutefois, il réserverait une peine aux voleurs, et néanmoins exécuterait une certaine vengeance temporelle contre les victimes d'un tel larcin. Maintenant donc, ils ne l'ont point fait d'eux-mêmes, c'est Dieu qui l'a voulu faire par un juste jugement. En examinant cette cause, nous verrons qu'ils ne volèrent point l'or d'autrui, mais exigèrent seulement une récompense qui était due. Sous l'injuste oppression des Egyptiens, ils fabriquèrent des briques, et ne sortirent point sans une récompense pour les travaux si accablants de la servitude, et toutefois Dieu avait en cela son dessein. Si nous sommes en ce monde comme le peuple d'Israël en Egypte, j'ose vous dire, et je crois parler d'après l'Esprit de Dieu, dérobez aux Egyptiens leur or, leur argent, leurs vêtements; leur or ou leurs sages, leur argent ou leurs hommes éloquents, leurs vêtements ou leurs diverses langues. Ne voyons-nous pas tout cela dans l'Eglise, n'est-ce point ce que l'Eglise fait chaque jour ? Combien de sages en ce monde embrassent la foi du Christ ? C'est l'or enlevé aux Egyptiens. Le saint dont nous célébrons aujourd'hui la fête fut un jour de l'or ou de l'argent des Egyptiens; ces vêtements des Egyptiens, dont on recouvre en quelque sorte les sens, figurent les langues diverses. Vous les voyez sortir de l'Egypte et s'acheminer vers le peuple de Dieu. « Il n'est point de « discours, point de langage dans lequel on « n'entende cette voix [1] ». Tel est l'or, tel est l'argent des Egyptiens; nous le voyons en sortant d'Egypte, et nous en faisons notre récompense avec nous; car ce n'est point gratuitement que nous avons travaillé dans la boue de l'Egypte. Ainsi, mes frères, de tout ce que nous pouvons vous exposer, ou que nous ne pouvons point encore, de tout ce que vous comprenez ou ne pouvez comprendre, soit qu'on vous l'expose comme nous venons de le faire, soit d'une manière supérieure, croyez que « tout alors arrivait en figure aux « enfants d'Israël, et que cela est écrit pour « notre instruction, à nous qui arrivons à la fin « des temps [2] ». Et je n'y ferais aucune attention ? Et toi, chrétien, dans le sens spirituel, tu n'étudierais pas avec moi pourquoi les mages de Pharaon furent en défaut à la troisième plaie, tu n'y verrais qu'un effet sans cause ? Je n'y chercherais rien, et je croirais que ce fait s'est accompli ou a été consigné sans dessein ? Les mages de Pharaon, à l'encontre de Moïse, font des serpents avec des verges, du sang avec de l'eau, ils font des grenouilles, ils font tout cela. Ils arrivent à la troisième plaie, à ces mouches appelées moucherons, et là, font défaut ceux qui avaient fait des serpents; ceux qui avaient fait des grenouilles, font défaut devant les mouches. Assurément, cela n'est point sans raison. Frappez avec moi. A quoi est opposée la troisième plaie ? Au troisième précepte de Dieu, qui impose le sabbat au peuple, qui prêche le repos, qui recommande la sanctification; car il est dit : « Souviens-toi de sanctifier le jour « du sabbat ». Enfin, dans les premiers ouvrages du monde, le Seigneur fit le jour, fit le ciel, la terre, la mer, les grands corps lumineux, les étoiles, tira des eaux les ani-

[1] Rom. VIII, 32. — [2] Ephés. V, 2, 25. — [3] Ps. XCIII, 23.

[1] Ps. XVIII, 1. — [2] I Cor. X.

maux, et tira du limon de la terre l'homme qu'il fit à son image. Il fait tout cela, et nous ne trouvons pas encore le mot de sanctification. Tout cela se fait en six jours, et le septième jour, ou jour du repos de Dieu, est sanctifié. Dieu, qui n'a point sanctifié ses œuvres, sanctifie son repos [1]. Que dire ? Allons-nous penser qu'il en est de Dieu comme de nous, qui, au milieu de nos travaux, préférons le repos à l'ouvrage ? Loin de nous cette pensée, comme aussi de croire que la création était pour lui une œuvre de fatigue et non de commandement. « Dieu dit : Que cela soit, et cela « fut ». Cette manière d'agir ne serait point une fatigue même pour l'homme. Mais en ce jour, il nous a recommandé de nous reposer de tout travail, afin de nous faire comprendre qu'un jour, après toutes nos bonnes œuvres, nous nous reposerons sans fin. Car, ici-bas, tous nos jours ont un soir, le septième n'en a point; notre travail a un terme ou soir, et notre repos est sans terme. C'est alors que la sanctification nous vient comme une parole mystérieuse, qui est le propre du Saint-Esprit. Mais quand je parle de lui, mes frères, écoutez avec indulgence, je vous en supplie, cherchez le sens que je m'efforce de donner, plutôt que mes explications; je sais qui je suis pour vous parler, et de quoi je veux vous parler : c'est un homme expliquant aux hommes les choses de Dieu. Allons, efforcez-vous avec moi, partagez mon labeur, afin de partager aussi mon repos, autant que le Seigneur me l'accordera, autant qu'il me découvrira ces mystères, autant que m'inspirera cette sagesse qui se montre volontiers dans ses voies, à ceux qui l'aiment, et qui vient au-devant d'eux d'une manière toute providentielle. Le sabbat, le repos de Dieu est donc sanctifié. C'est la première fois qu'il est parlé de sanctification, du moins que je sache et que vous sachiez vous-mêmes, c'est ce que nous croyons. Or, il n'y a point de sanctification divine et véritable qui ne vienne du Saint-Esprit. Sans doute le Père est saint, comme le Fils est saint, et néanmoins c'est à l'Esprit que ce nom est donné en propre, en sorte que la troisième personne de la Trinité se nomme Saint-Esprit. C'est lui qui « repose « sur l'homme humble et calme », comme dans son sabbat. C'est pour cela qu'on attribue encore au Saint-Esprit le nombre sept. Nos Ecritures le disent assez; nous laissons aux plus saints que nous de trouver des choses plus saintes, aux savants des choses plus relevées; qu'ils entrent, au sujet de ce nombre sept, dans les subtilités, et nous donnent des explications plus divines. Quant à moi, ce qui me suffit pour maintenant, je vois ceci que j'entreprends de vous faire voir, c'est que le nombre sept est attribué à l'Esprit-Saint, parce que c'est le septième jour qu'il est parlé de sanctification. Et comment prouver que le nombre septénaire est un attribut de l'Esprit-Saint ? Le prophète Isaïe dit que l'esprit de Dieu vient sur le chrétien, sur tel membre du Christ. « Esprit de sagesse et d'intelligence, de con« seil et de force, de science et de piété, es« prit de crainte de Dieu [1] ». Or, si vous m'avez suivi, j'ai énuméré sept dons, comme si l'Esprit de Dieu descendait en nous de la sagesse à la crainte, pour nous faire monter de la crainte à la sagesse. « Car la crainte du « Seigneur est le commencement de la sa« gesse [2] ». Ainsi donc l'esprit est septénaire, et il n'y a qu'un seul esprit en sept attributs. Voulez-vous quelque chose de plus clair ? L'Ecriture sainte nous parle de la Pentecôte, solennité qui arrive après sept semaines. Vous avez l'histoire de Tobie qui s'exprime clairement sur la fête des sept semaines. Sept multiplié par sept nous donne une somme de quarante-neuf, mais comme pour nous ramener à la source; car l'Esprit-Saint nous rassemble dans l'unité, ne nous divise pas de l'unité; c'est pourquoi, en ajoutant à quarante-neuf, un ou l'honneur de l'unité, nous avons cinquante. Ce n'est donc point sans raison que, le cinquantième jour, le Sauveur déjà monté au ciel envoya l'Esprit-Saint. Le Seigneur ressuscité, sort des enfers, mais ne remonte pas encore au ciel. A dater de cette résurrection, de cette sortie de dessous terre, nous comptons cinquante jours, et le Saint-Esprit vient au nombre cinquantième, comme pour fêter sa naissance en nous-mêmes. Car le Seigneur s'entretint ici-bas avec ses disciples pendant quarante jours; au quarantième jour il monta au ciel, et après que les disciples ont passé dix jours au cénacle, en signe des dix préceptes, le Saint-Esprit descendit; car nul ne peut accomplir la loi que par la grâce de l'Esprit-Saint. Il devient clair, dès lors, que le nombre septénaire est un attribut de

[1] Gen. II, 3.

[1] Isaï. XI, 2. — [2] Prov. I, 7.

l'Esprit-Saint. On doit regarder comme n'ayant pas l'Esprit-Saint quiconque n'adhère pas à l'unité du Christ, quiconque prend une direction contraire à cette unité. Car les disputes, les dissensions, les divisions, ne peuvent qu'aboutir, et l'Apôtre a dit de ces hommes : « L'homme animal ne perçoit pas les choses « qui sont de l'Esprit de Dieu [1] ». Il est encore écrit dans l'épître de l'apôtre saint Jude : « Ceux-là se séparent eux-mêmes, « hommes sensuels, n'ayant point l'Esprit [2] ». Peut-on rien trouver de plus clair, de plus évident ? Bien qu'ils aient les mêmes croyances que nous, qu'ils viennent donc à nous, afin de recevoir l'Esprit-Saint qu'ils ne sauraient avoir, tant qu'ils demeurent les ennemis de l'unité. L'Apôtre les compare aux mages de Pharaon : « Ils ont », dit-il, « l'apparence de « la piété, mais n'en ont point la réalité [3] ». Oui, avec cette apparence de piété, ils firent d'abord des prodiges semblables, mais parce qu'ils n'en avaient point la réalité, ils furent impuissants au troisième [4].

18. (Mais cherchez encore avec moi pourquoi cette défaillance au troisième signe. Qu'importe à quel signe cette défaillance vienne éclater, au second ou au quatrième signe, puisqu'ils doivent défaillir ? Pourquoi dont fut-ce au troisième ? Mais voyez, comme je vous l'ai promis, si l'Apôtre saint Paul ne compare point les hérétiques à ces mages. « Ils ont », dit-il, « la forme de la piété sans en « avoir la réalité : fuis encore ceux-là. Car il « en est parmi eux qui s'insinuent dans les « maisons, qui entraînent après eux, comme « captives, des femmes chargées de péchés et « poussées par divers désirs ; lesquelles ap- « prennent toujours sans jamais parvenir à « connaître la vérité [5] ». Ils entendent continuellement rendre témoignage à l'Eglise catholique, et ne veulent point venir à l'Eglise catholique. Ils disent sans cesse, et ne cessent point d'entendre : « En ta postérité seront « bénies toutes les nations [6] » ; ils ne cessent d'entendre : « Demande-moi, et je te donne- « rai les nations pour héritage, et tu possé- « deras les confins de la terre [7] » ; d'entendre encore : « Toutes les familles de la terre se

[1] I Cor. II, 14. — [2] Jud. I, 19. — [3] II Tim. III, 5.

[4] Saint Augustin avait raison de nous dire qu'il y a des difficultés dans les explications qu'il donne ; ces difficultés redoublent encore à cause de l'altération du texte en bien des endroits, ce qui fait le désespoir du traducteur.

[5] II Tim, III, 5 et suiv. — [6] Gen. II, 1, 2. — [7] Ps. II, 8.

« souviendront du Seigneur et reviendront « à lui [1] » ; d'entendre enfin : « Il dominera « jusqu'à la mer, et depuis le fleuve jusqu'aux « extrémités de la terre [2] ». Voilà ce qu'ils entendent sans cesse, ce qu'ils apprennent sans cesse, et néanmoins sans arriver à la science de la vérité. Voyez maintenant ce que je vous ai promis. Que dit ensuite l'Apôtre ? « De même que Jamnès et Mambré résistè- « rent à Moïse, de même ceux-ci font opposi- « tion à la vérité, hommes corrompus dans « l'esprit et pervertis dans la foi ». Que dit-il encore ? « Mais ils n'iront pas au-delà, car « leur folie sera connue de tout le monde, « comme le fut celle de ces hommes ». Voyez donc pourquoi ils succombèrent au troisième signe. Souvenez-vous que ceux qui s'opposent à l'unité n'ont point le Saint-Esprit. Or, il est facile de voir que les trois premiers préceptes du décalogue ont pour objet l'amour de Dieu, et les sept derniers se rapporteraient à l'amour du prochain ; en sorte que les deux tables de la loi et les dix préceptes pourraient se résumer sommairement dans ces deux : « Tu « aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton « cœur, de toute ton âme et de toutes tes « forces, et tu aimeras ton prochain comme « toi-même : ces deux préceptes résument « toute la loi et les Prophètes [3] ». Reportons donc les trois premiers préceptes à l'amour de Dieu. Quels sont ces trois premiers ? Premier : « Tu n'auras pas d'autre Dieu que « moi », et auquel est opposée la plaie de l'eau changée en sang, parce que le principe souverain du Créateur avait été ramené à l'image d'une chair humaine. Second précepte : « Ne prends pas en vain le nom du « Seigneur ton Dieu ». Autant que j'en puis juger, il s'agit du Verbe ou Fils de Dieu. « Car il n'est qu'un seul Dieu, et un seul « Jésus-Christ Notre-Seigneur, par qui tout a « été fait [4] ». A l'encontre du Verbe, les grenouilles. Comprends les grenouilles à l'encontre du Verbe, le bruit à l'encontre de la raison, la vanité à l'encontre de la vérité. Le troisième précepte, concernant le sabbat, est dans les attributs de l'Esprit-Saint, à cause de cette sanctification que nous entendons pour la première fois au jour du sabbat, ce que nous vous avons signalé avec autant d'instance qu'il nous a été possible. Or, l'opposé de

[1] Ps. XXI, 58. — [2] Id. LXXI, 18. — [3] Matth. XXII, 37, 38. — [4] Rom. XI, 36.

ce précepte fut la turbulence dans ces mouches nées de la pourriture, et qui s'en prenaient aux yeux. Or, les magiciens succombèrent à ce troisième signe, parce que les ennemis de l'unité n'ont point l'Esprit-Saint, tel est le châtiment qu'il leur inflige. L'Esprit-Saint a des faveurs et des châtiments: les premières, c'est de venir en nous; les seconds, de nous abandonner. Enfin, pour comprendre plus clairement, par l'aveu des mages de Pharaon, quel nom reçut l'Esprit-Saint, voyons comment il est nommé dans l'Evangile. Comme les Juifs jetaient au Sauveur ces outrageantes paroles : « Celui-ci ne « saurait chasser les démons que par Béelze- « bub, prince des démons », il répondit: « Si « c'est par l'Esprit de Dieu que je chasse les « démons, assurément le royaume de Dieu « est venu vers vous [1] »; ce qu'un autre évangéliste nous raconte ainsi : « Si c'est par « le doigt de Dieu que je chasse les dé- « mons ». Ainsi, ce qu'un évangéliste appelle : « Esprit de Dieu [2] », un autre l'appelle:

[1] Matth. XII, 24. — [2] Luc X, 20.

« Doigt de Dieu »; donc l'Esprit de Dieu est aussi doigt de Dieu. C'est pourquoi la loi fut écrite par le doigt de Dieu, loi qui fut donnée sur le mont Sinaï, le cinquantième jour après l'immolation de l'agneau, après que le peuple juif eut célébré la pâque. Quand s'accomplit le nombre de cinquante jours après l'immolation de l'agneau, la loi est donnée écrite par le doigt de Dieu; et quand s'accomplit le nombre de cinquante jours après la mort du Christ, le Saint-Esprit descend. Béni soit le Seigneur qui se cache providentiellement, pour apparaître avec douceur. Voyez encore les mages de Pharaon faire cet aveu si clair; succombant au troisième signe, ils s'écrièrent : « Le doigt de Dieu est ici [1] ». Bénissons le Seigneur qui donne l'intelligence et qui donne le verbe. S'il n'y avait sur tout cela un voile mystérieux, on le rechercherait avec moins d'avidité; et si on le recherchait avec moins d'avidité, on goûterait, en le trouvant, moins de douceur.)

[1] Exod. VIII, 10.

DEUXIÈME SERMON.

SUR LA NAISSANCE DE SAINT AUGUSTIN (1).

Le *Codex* manuscrit, num. 17, dont nous avons parlé plus haut, indique comme détachés de celui-ci les sermons CCCXXXIX et XL, de l'édition de Saint-Maur. Comme j'étais à me demander d'où vient qu'en France on ne trouve ce sermon que disloqué et mutilé dans les catalogues à l'aide desquels Amerbach, Erasme, les éditeurs de Paris, de Louvain, de Saint-Maur, ont ajusté leurs éditions, il m'est venu cette pensée assez croyable, savoir : que, de l'aveu des Bénédictins de Saint-Maur (Præf., tom. V), saint Césaire d'Arles, accablé d'années, avait coutume de faire lire par ses prêtres et ses diacres, non-seulement ses propres sermons, mais aussi ceux de saint Augustin, parfois mutilés, souvent avec un nouvel exorde ou une nouvelle péroraison. Quelqu'un put alors séparer les principaux arguments de ce sermon, selon qu'il le jugeait nécessaire, en admettant ce qui rattachait une partie prêchée à une partie omise. Or, comme cela ne s'est point fait avec toute la sagacité désirable, il nous reste des indices appuyant l'autorité de notre catalogue, réunissant ainsi les membres épars. En attendant, le sermon découpé à Arles, et ainsi jeté dans le public, s'est glissé dans tous les catalogues français, puis dans les autres contrées où saint Césaire, comme on le lit dans sa vie, liv. I, transmettait par ces mêmes prêtres ce qu'ils devaient faire prêcher dans leurs églises. De là vient l'importance de rendre son ancienne intégrité à un sermon qui a manqué jusqu'alors dans nos bibliothèques.

ANALYSE. — 1. Avertir son peuple, c'est pour le pasteur alléger sa responsabilité. — Notre saint a toujours averti les pécheurs. — Illusion de ceux qui comptent sur la divine miséricorde pour retarder leur conversion. — Fidélité de Dieu à tenir compte des bonnes œuvres. — 2. Prêcher à son peuple, c'est le nourrir. — Amener à la conversion, c'est faire valoir

(1) On trouve dans une édition cette inscription : « Pour le jour de son ordination ». On appellerait sa fête l'anniversaire de sa consécration épiscopale, jour qui était très-solennel, comme l'attestent saint Paulin, épit. à Delph., le pape Sixte, épit. à Cyril. en 430, saint Léon le Grand, le pape Hilaire, épit. à l'év. de Tarrag., et saint Augustin lui-même, épit. 255, et ailleurs.

le talent confié par Dieu. — Folie de l'homme qui ne désire rien que de bon, excepté sa vie. — Le sort du mauvais riche et de Lazare. — Bonheur du ciel pour les justes, apprécié par ce que Dieu fait pour les méchants. — Les largesses de Dieu ne l'appauvrissent point. — Nécessité d'attendre avec foi. — Fausse sécurité du pécheur retardataire qui n'a pas de lendemain assuré. — 3. Exhortation au pécheur de se convertir au plus tôt. — Ne nous endormons point en cette vie, qui n'a aucune sécurité.

1. Cette journée, mes frères, m'avertit de réfléchir plus attentivement au fardeau qui me charge. Sans doute il me faut y penser nuit et jour, mais je ne sais comment cet anniversaire vient en pénétrer mes sens au point que je n'en puis détourner ma pensée, et à mesure que s'avancent, ou plutôt que fuient les années, nous rapprochant du dernier jour, qui viendra sans aucun doute, alors devient pour moi plus vive et plus poignante la pensée du compte que je dois rendre à votre sujet au Seigneur mon Dieu. Car entre vous et nous il y a cette différence, que votre inquiétude sur le compte que vous avez à rendre se borne à vous-mêmes, tandis que pour nous, elle s'étend à vous et à nous. Mon fardeau est donc plus grand ; mais, bien porté, il me vaudra une gloire plus grande ; porté avec infidélité, une peine épouvantable. Qu'ai-je donc aujourd'hui de mieux à faire, sinon de vous signaler mon danger, afin que vous soyez ma joie ? Or, ce qui constitue un danger pour moi, ce serait de faire attention à vos louanges, sans examiner votre vie. Or, il le sait, celui qui a les yeux sur mes paroles, et même sur mes pensées, il sait que les louanges populaires sont moins un plaisir pour moi qu'un stimulant, et que ma vive inquiétude est de savoir comment vivent ceux qui me louent. Toute louange qui me viendrait de ceux qui vivent mal m'est en horreur, je l'abhorre, et c'est pour moi une douleur plutôt qu'un plaisir ; quant à celle qui me viendrait de ceux dont la vie est régulière, dire que je la repousse, c'est mentir, dire que je la recherche, c'est m'exposer à rechercher la vanité plutôt que la solidité. Que dire alors ? Sans la vouloir tout à fait, je ne la repousse point tout à fait. Je ne la désire point tout à fait, parce que je redoute un danger dans la louange des hommes ; je ne la repousse point tout à fait, pour ne pas exposer mes auditeurs à l'ingratitude. Or, quel est mon fardeau, vous l'avez entendu quand on lisait le prophète Ezéchiel. C'était peu qu'un jour semblable nous invitât à réfléchir à notre fardeau, voilà qu'on lit un passage qui nous saisit de crainte et nous fait réfléchir à ce que nous portons ; car si celui qui nous l'a imposé ne le porte avec nous, il nous faut succomber. Vous venez de l'entendre. « Lorsque j'aurai appelé l'épée sur une terre », dit le Prophète, « et que cette terre aura établi une sentinelle, pour voir ce glaive arriver puis le dénoncer et avertir le peuple ; si la sentinelle se tait à l'arrivée du glaive, et que le glaive, survenant sur le pécheur, lui donne la mort, le pécheur mourra sans doute selon son iniquité, mais je redemanderai son sang à la sentinelle. Que si, au contraire, elle voit le glaive arriver, et sonne de la trompette, et avertit le peuple, et que celui qui entend l'avertissement n'en prenne aucun souci, celui-ci mourra dans son iniquité, sans doute, mais la sentinelle aura sauvé sa vie. Toi donc, fils de l'homme, je t'ai établi sentinelle en Israël [1] ». Il expose ensuite ce qu'il entend par épée, ce qu'il entend par la mort, et ne nous laisse aucun moyen de négliger cette lecture sous prétexte d'obscurité. « Je t'ai établi sentinelle », me dit-il, « et si, quand je dis au pécheur : Tu mourras de mort, tu gardes le silence, et qu'il meure dans son péché, il meurt à cause de son péché sans doute, mais il est bien juste que je te redemande son sang à toi-même. Mais si toi-même tu dis à l'impie : Tu mourras de mort, et qu'il ne se tienne point sur ses gardes, il mourra dans son iniquité, tandis que tu auras sauvé ton âme ». Puis il ajoute ce qu'il veut qu'on dise à la maison d'Israël. « Tu diras donc aux enfants d'Israël : Quel est ce langage que vous tenez en vous-mêmes : Nos iniquités sont sur nous, nous languissons dans nos péchés, comment pouvons-nous vivre ? Voici ce que dit le Seigneur : Je ne veux point la mort de l'impie, mais je veux qu'il se détourne de sa voie perverse et qu'il vive ». Voilà ce qu'il veut que nous annoncions ; autrement il nous faudra, comme la sentinelle, rendre un compte pitoyable. L'annoncer, au contraire, c'est nous acquitter de notre tâche. Ce sera votre affaire ; pour nous, déjà nous serons en sécurité. Mais comment serions-

[1] Ezéch. XXXIII, 2 et suiv.

nous en sécurité, quand vous êtes en danger et condamnés à mourir? Nous ne voulons point qu'il y ait gloire pour nous et châtiment pour vous. Sans doute nous sommes en sécurité d'une part, mais d'autre part sa charité nous rend anxieux. Voilà que je vous le répète, et vous savez que vous l'ai dit toujours, que jamais je ne m'en suis tu : « Voici « ce que dit le Seigneur : Je ne veux pas la « mort de l'impie, mais que l'impie se dé« tourne de sa voie perverse et qu'il vive ». Qu'est-ce que disait l'impie? Le Prophète a cité les paroles des impies et des méchants : « Nos iniquités sont sur nous, nous languissons « dans nos péchés, comment pouvons-nous « vivre? » Le malade désespère, mais le médecin promet l'espérance. L'homme s'est dit : « Comment puis-je vivre [1]? » Or Dieu dit : Tu peux vivre. « Si tout homme est menteur, que « Dieu, qui seul est véridique », efface la parole de l'homme et écrive celle de Dieu. Bannis tout désespoir, tu peux vivre, non à cause de tes fautes passées, mais à cause de tes bonnes œuvres à venir ; c'est effacer le mal, que t'éloigner du mal. Tout le bien ou tout le mal s'efface par le changement. Passer d'une vie pure à une vie désordonnée, c'est effacer la vie pure ; et réciproquement, passer d'une vie mauvaise à une vie pure, c'est effacer la vie désordonnée. Vois donc ce que tu recherches, ce que tu veux recevoir, il y a deux trésors préparés devant toi : tu retrouveras ce que tu auras perdu ; Dieu est un fidèle gardien, qui te rendra le bien que tu auras fait. Il en est d'autres qui ne périssent point par désespoir, qui ne se disent point : « Nos iniquités « pèsent sur nous ; nous languissons dans « nos péchés, comment pouvons-nous vivre? » Mais ils se trompent d'autre part. Ils se flattent de la miséricorde de Dieu, au point de ne se corriger jamais ; ils se disent en effet : En dépit des crimes que nous commettons, des iniquités que nous entassons chaque jour, de nos actes luxurieux et de nos forfaits, de notre mépris pour le pauvre et l'indigent ; quand même nous nous élèverions dans notre orgueil, et nous n'aurions dans le cœur aucun repentir de nos fautes, Dieu voudra-t-il perdre une si grande multitude et n'en sauver qu'un si petit nombre? Il y a donc deux périls en présence, l'un du côté du Prophète que nous avons entendu, et l'autre que l'Apôtre n'a point dissimulé. C'est en effet contre ces hommes qui meurent dans le désespoir, comme des gladiateurs en quelque sorte destinés au glaive, qui se plongent dans toutes les voluptés, qui vivent dans la débauche, qui méprisent leur âme comme condamnée par avance, que le Prophète nous dit tout haut leur langage intérieur : « Nos iniquités sont « sur nous, voilà que nous languissons sous « le poids de nos péchés, comment pourrons« nous vivre? » Or, voici que l'Apôtre nous tient d'autre part ce langage : « Est-ce que la « richesse de sa bonté, de sa miséricorde et de « sa longue patience sont un objet de mépris « pour toi [1]? » A l'encontre de ceux qui disent : Dieu est bon, Dieu est miséricordieux, il ne perdra point cette grande multitude de pécheurs, pour épargner le petit nombre ; car s'il ne les voulait point, ils ne vivraient pas ; quand ils font de si grands maux, ils vivent néanmoins, et si cela déplaisait à Dieu, il les ferait disparaître de la terre ; ou c'est contre eux que l'Apôtre a dit : « Ignores-tu que Dieu « est patient, afin de t'amener à la pénitence? « Et toutefois, par la dureté, par l'impénitence « de ton cœur, tu t'amasses un trésor de co« lère, pour le jour de la colère et de la mani« festation du juste jugement de Dieu, qui « rendra à chacun selon ses œuvres ». A qui l'Apôtre tient-il ce langage. A ceux qui disent : Dieu est bon, il ne comptera point. Il rendra certainement à chacun selon ses œuvres. Quant à toi, que fais-tu? Tu amasses quoi? Un trésor de colère. Ajoute colère sur colère, augmente le trésor ; ce que tu auras amassé te sera rendu, car celui à qui tu prêtes ne connaît point la fraude. Mais si tu jettes en un autre trésor tes bonnes œuvres, qui sont les fruits de la justice, ou de la continence, ou de la virginité, ou de la chasteté conjugale, sois encore étranger à la fraude, à l'homicide et à tout autre crime ; souviens-toi de l'indigent, indigent toi-même ; souviens-toi du pauvre, ô toi qui es pauvre ; quelles que soient tes richesses, tu as néanmoins des lambeaux de chair pour vêtement. Si c'est dans ces pensées et dans ces œuvres que tu as soin de jeter dans le trésor des bonnes œuvres pour le jour du jugement, celui qui ne sait tromper personne et qui rend à chacun selon ses œuvres, te dira enfin : Prends ce que tu as mis, parce qu'il y a surabon-

[1] Rom. III, 4.

[1] Rom. II, 4.

dance : Quand tu jetais dans le trésor, tu ne voyais pas; mais moi, je conservais tout pour te le rendre un jour. Et en effet, mes frères, quiconque a jeté dans ce trésor, sait qu'il y a jeté; mais il ne voit plus ce qu'il y a jeté. Suppose un trésor caché en terre, et n'ayant qu'une ouverture ou qu'une fente par où tu peux jeter ; tu y jettes peu à peu ce que tu acquiers ; si tu ne vois point ce que tu as jeté, la terre néanmoins le conserve. Et celui qui a fait le ciel et la terre ne te le conserverait point?

2. Soulevez donc, mes frères, soulevez mon fardeau, portez-le avec moi : vivez d'une vie sainte [1], car nous avons à nourrir aujourd'hui nos pauvres, à faire preuve envers eux d'humanité. Quant à la nourriture que je vous apporte, elle consiste dans mes paroles. Vous donner à tous un pain extérieur et visible, je ne le pourrais; je donne la nourriture dont je me rassasie ; car je suis ministre et non père de famille ; aussi ne puis-je vous servir que le pain dont je vis moi-même dans les trésors de mon Dieu, quelque part du festin de ce père de famille « qui, étant riche, « s'est fait pauvre pour l'amour de nous, afin « que nous devinssions riches par sa pau« vreté [1] ». Si je vous offrais du pain, chacun en prendrait un morceau et s'en irait, et quand j'en apporterais en grande quantité, chacun n'en aurait qu'un bien chétif morceau. Mais ma parole, voilà que tous l'ont tout entière, et chacun tout entière encore. Pouvez-vous, en effet, partager entre vous des syllabes? Est-ce que vous avez pu distraire chaque mot de mon discours prononcé? Chacun de vous a entendu le discours tout entier. Mais que chacun voie comme il entend, car je suis pour donner et non pour recevoir. Si je ne donne point, si je conserve mes richesses, l'Evangile m'effraye. Je pourrais dire, en effet : Combien il m'en coûte d'ennuyer les hommes? de dire aux pécheurs : Loin de vous toute action perverse? C'est ainsi qu'il faut vivre, ainsi qu'il faut agir, voilà ce qu'il faut éviter? Que me revient-il d'être à charge aux hommes? Je sais comment je dois vivre ; je vivrai selon la règle qui m'est tracée, le précepte qui m'est imposé. En distribuant ce que j'ai reçu, pourquoi me faut-il rendre compte des autres? L'Evangile m'effraye. Nul homme ne me ferait renoncer à cette sécurité si paisible, rien de mieux, rien de plus doux, de sonder sans bruit les trésors de Dieu : c'est là un charme, un bonheur. Mais prêcher, mais reprendre, mais redresser, mais édifier, mais redoubler d'efforts auprès de chacun, c'est là une grande charge, un grand fardeau, une grande fatigue. Qui ne reculerait devant cette fatigue? Mais l'Evangile m'effraye. Voici un serviteur qui dit à son maître : « Je vous con« naissais pour un homme dur, récoltant où « vous n'avez pas semé », j'ai gardé votre argent, je n'ai point voulu en donner, prenez ce qui vous appartient; s'il y en a moins, jugez-en ; si c'est le tout, ne troublez point mon repos. Mais le maître répondit : « Mau« vais serviteur, je te juge par tes paroles [2] ». Pourquoi? Puisque tu me dis avare, pourquoi négliger mes bénéfices? Mais j'ai craint

[1] Une édition ajoute : « *Natalis Domini imminet*, voici que Noël « approche ». Faut-il accuser le libraire d'avoir omis *Natalis Domini imminet* dans le manuscrit ? Ou bien cette addition s'est-elle glissée dans tous les manuscrits de la Gaule, par quelque ministre de saint Césaire, ou par tout autre prêchant une ordination épiscopale quelques jours avant Noël ? je dirai ce que j'en pense d'après les conjectures probables. L'édition de Saint-Maur, tom. v, a rejeté dans l'appendice le sermon CXVI, inscrit au nom de saint Césaire, dans le catalogue de Corbeil, au numéro 6 duquel on lit : « *Natalis Domini « imminet... ad convivia vestra frequentius pauperes evocate* »; et num. 3 : « *Pauperes ante omnia ad convivium frequenter vocemus* ». Or, il est permis de conjecturer que saint Césaire fut promu à l'épiscopat dans le mois de décembre, surtout d'après l'auteur de sa vie, qui dit que saint Césaire fut préposé à l'église d'Arles quelque temps après la mort d'Æonius, qui arriva le XVI des calendes de septembre. Or, d'après ces paroles, j'aimerais mieux conjecturer un intervalle de quelques mois, plutôt qu'un intervalle de quelques jours, comme l'ont pensé les Bollandistes; quelque diacre dès lors, ou quelque prêtre de saint Césaire, en prêchant aux approches de Noël, aura lié la pensée de cet évêque avec le discours de saint Augustin, en changeant l'expression « aujourd'hui » en ces autres paroles : « Voici « que Noël approche », afin de parler des festins des pauvres, en saisissant cette métaphore d'une nourriture spirituelle, sur laquelle saint Augustin avait fait un jeu de mots. Mais, diras-tu : pourquoi ne pas les attribuer à l'évêque d'Hippone ? Nulle part, que je sache, le saint docteur n'a parlé de préparation particulière à la fête de Noël, et ce serait l'unique endroit où il eût insisté à ce sujet. Or, quel homme, tant soit peu versé dans la lecture de saint Augustin, nous dira qu'il a pu y insinuer cette nécessité de préparation comme à la dérobée, et par une simple phrase, et sans insister longuement ? Tout lecteur de ses écrits ne peut ignorer que le même docteur qui, dans les points spéculatifs, exige de ses auditeurs une vive attention, demande, au contraire, dans les points de pratique et de morale, beaucoup de patience, dirons-nous avec Erasme *(Præfat. ad Op. Aug.)*, pour faire toujours le même cas des sentences sur lesquelles il insiste. De plus, on se figure difficilement que le saint docteur ait emprunté à la fête prochaine l'occasion de parler en ce jour de son devoir de donner aux fidèles une nourriture spirituelle, plutôt qu'au ministère du pasteur, dont il a déjà tant parlé. Mais, sans le savoir, je vais me heurter contre Pagius, les Bollandistes, saint Maur, Tillemont et les autres critiques de premier ordre, qui souscrivent tous au texte de l'édition, et en infèrent que saint Augustin fut ordonné évêque d'Hippone au mois de décembre. Or, pour préciser cette époque, sans rien dire de moi-même, je ne donnerai que l'avis de saint Prosper, suivi par Cassiodore et Hermann Contractus dans Canisius, et dont Tillemont confesse la certitude, sur l'autorité de monseigneur Pontac (*Mém. pour servir à l'Histoire ecclésiastique*, tom. XIII, not. 24, § 25). Or, ce digne disciple de saint Augustin atteste (*Chron.*, pag. 2) que Théodose, régnant encore avec ses fils, Arcadius et Honorius, sous le consulat d'Olybrius et de Probinus, l'an 395, cet illustre flambeau de l'Eglise fut élevé sur la chaire d'Hippone. Mais Socrate *(Hist. eccl.*, l. VI, c. 1) fixe la mort de Théodose au XVI des calendes de février ; tous les chronographes sont d'accord sur ce point, ce qui nous donnerait l'ordination de saint Augustin dans le mois de janvier, et nous prouverait que le catalogue du Mont-Cassin a raison de dire : « *Hodie* », et non : « *Natalis dies imminet* ».

[1] II Cor. VIII, 9. — [2] Luc, XIX, 21 et suiv.

de le perdre en le donnant. Voilà ton excuse? On dit souvent : Pourquoi me piller? Mais vaine excuse, le maître ne t'entend point ; et moi, dit ce serviteur, je n'ai point voulu donner votre argent, j'ai craint de le perdre. Mais le maître : Si tu avais prêté mon argent, je serais venu le recueillir avec usure ; j'avais fait de toi un prêteur, nous dit-il, non un exacteur ; prêter toi-même, c'est me laisser le soin de recueillir. Sous le poids de cette crainte, que chacun voie comment il pourra recevoir. Mais si je ne donne qu'avec tremblement, celui qui recueille peut-il être en sûreté? Que l'homme mauvais hier soit bon aujourd'hui. C'est ainsi que je prête, c'est que l'homme hier mauvais soit bon aujourd'hui. Hier il était mauvais, sans mourir néanmoins ; s'il était mort dans sa malice, il serait allé là où l'on ne peut revenir. Mais, mauvais hier, il vit aujourd'hui, que cette vie lui profite, et qu'il ne vive point irrégulièrement. Mais au jour d'hier pourquoi ajouter celui-ci qui est mauvais ? Tu veux une longue vie et non une bonne vie ? Qui supporterait longtemps quelque chose de mauvais, fût-ce un dîner ? Tel est néanmoins l'aveuglement de l'esprit, telle est la surdité intérieure de l'homme, qu'il veut que tout soit bon, excepté lui-même. Veux-tu une villa ? je nie que tu veuilles une mauvaise villa. Tu veux une épouse, mais seulement une bonne épouse ; une maison, mais seulement une bonne maison. A quoi bon tant de détails? Tu rejettes bien loin une mauvaise chaussure, et tu veux une vie mauvaise? Comme si une mauvaise chaussure était plus nuisible qu'une vie mauvaise. Quand une chaussure défectueuse ou trop étroite vient à te blesser, tu t'assieds pour ôter cette chaussure, la jeter au loin, ou y remédier, ou la changer, puis te chausser ensuite; et cette vie défectueuse, qui perd ton âme, tu ne la redresses pas? Mais, ici, je vois clairement ton erreur. Une chaussure qui nuit est douloureuse, tandis qu'une vie qui nuit est voluptueuse ; l'une est pénible, et l'autre est agréable ; mais ce qui est agréable pour un temps, n'en est que plus douloureux plus tard ; ce qui, au contraire, nous cause dans le temps une douleur salutaire, nous vaut ensuite un bonheur sans fin, une joie sans mélange. Voyez l'homme de la joie et l'homme de la douleur ; voyez dans la joie ce riche, et dans la douleur ce pauvre de l'Evangile : l'un était dans les festins, l'autre dans la misère ; l'un recevait les hommages de ses nombreux domestiques, l'autre était léché par les chiens ; l'un que ses festins rendaient plus avide, l'autre qui ne pouvait se rassasier de miettes. Pour l'un passa le plaisir, pour l'autre l'indigence ; les biens du riche passèrent, comme les maux du pauvre, tandis que le riche vit venir le malheur, et le pauvre la félicité. Ce qui était passé ne pouvait revenir, ce qui arrivait ne diminuait point. Le riche brûlait dans les enfers, le pauvre goûtait la joie au sein d'Abraham. Le pauvre avait désiré les miettes de la table du riche, et le riche désira qu'une goutte d'eau tombât du doigt du pauvre. Chez l'un la pauvreté finit enfin par être rassasiée ; chez l'autre le plaisir fit place à une douleur sans fin. Aux festins succéda la soif, à la volupté la douleur, à la pourpre le feu. Car ce festin qui paraît être celui de Lazare au sein d'Abraham, nous vous le souhaitons à tous, nous voulons le partager avec vous. Que serait-ce, en effet, d'un festin auquel je vous inviterais tous, et qui remplirait de tables cette église entière? Tout cela passerait. Elevez-vous de ce langage que je vous tiens jusqu'à ce banquet qui ne finira point pour vous. A ce festin, nulle indigestion, et les mets ne sont point de ceux qui nourrissent en diminuant, qui restaurent à mesure qu'ils disparaissent. Ces mets seront toujours entiers, et nous en serons rassasiés. Que notre œil s'alimente de lumière, cette lumière ne diminue point. Quels seront ces festins dans la contemplation de la vérité, en face de l'éternité, dans la louange de Dieu, dans la paix du bonheur, dans la félicité de l'esprit, dans l'immortalité du corps, dans l'inaltérable jeunesse de notre chair, dans la continuelle satiété de notre âme? Là, ni croissance ni diminution ; là, nulle naissance, parce qu'il n'y a nulle mort ; là, vous ne serez forcés à faire aucune de ces œuvres auxquelles nous vous engageons aujourd'hui. Tout à l'heure vous avez entendu le Seigneur qui disait, et disait à nous tous : « Lorsque tu donneras un « festin, n'y appelle point tes amis ». Il nous apprend à être généreux : « N'y invite point « tes proches, qui ont de quoi t'inviter à leur « tour, mais appelles-y les pauvres, les in- « firmes, les boiteux, les indigents, qui n'ont « pas de quoi te rendre [1] ». Y perdras-tu?

[1] Luc, XIV, 12.

« Tu auras ta récompense à la résurrection « des justes [1] ». C'est à toi de donner, nous dit-il, c'est moi qui reçois, qui annote, qui récompense. Voilà ce que dit le Seigneur; voilà ce qu'il nous engage à faire, lui-même nous en tiendra compte. Or, la récompense qu'il nous donnera, qui pourra nous l'enlever? « Si Dieu est pour nous, qui sera contre « nous [2]? » A nous pécheurs, il a donné la mort du Christ, et quand nous sommes justes, il nous tromperait? « Car ce n'est point pour « les justes, mais pour les pécheurs, que le « Christ est mort [3] ». Si donc Dieu a donné pour les pécheurs la mort de son Fils, que réserve-t-il aux justes? Ce qu'il leur réserve, il ne saurait rien leur réserver de plus précieux que ce qu'il a déjà donné pour vous. Qu'a-t-il donné pour eux? « Il n'a point « épargné son propre Fils [4] ». Que leur réserve-t-il? Son propre Fils. Mais c'est un Dieu dont ils doivent jouir, non un homme destiné à la mort. C'est à cela que Dieu vous appelle, mais comment y réponds-tu? Daigne examiner où il t'appelle, et par où et comment. Mais quand tu seras arrivé là, te dira-t-on : « Partage ton pain avec l'indigent, si tu « vois un homme nu, donne-lui un vête« ment [5] »; ou te lira-t-on ce chapitre? « Quand « tu donneras un festin, invite les boiteux, « les aveugles, les indigents, les pauvres ». Là il n'y aura nul pauvre, nul boiteux, nul aveugle, nul infirme, nul étranger, nul homme sans vêtement, tous seront dans la santé, tous dans la force, tous dans l'abondance, tous revêtus de la lumière éternelle. Quel étranger y verras-tu? C'est là notre patrie, c'est ici-bas que nous sommes étrangers. Aspirons après cette patrie, accomplissons les préceptes afin d'exiger les promesses. Ou plutôt, je me trompe, en achetant ce que j'ai dit, loin de nous d'exiger des promesses, nous prendrons ce que l'on nous offrira spontanément. Car exiger, semblerait que Dieu voudra refuser; or, il donnera sans tromper personne. Or, considérez, mes frères, et voyez quels biens innombrables Dieu donne aux méchants : la lumière, la vie, la santé, des fontaines, des fruits, des enfants, les honneurs pour la plupart, la grandeur, la puissance; voilà des biens qu'il donne aux méchants comme aux bons. Or, lui qui donne même aux méchants de si grands biens, pensez-vous qu'il ne réserve rien aux bons? Que nul n'admette ces pensées dans son cœur. Mes frères, Dieu réserve aux bons de grands biens, mais « l'œil « ne les a point vus, l'oreille ne les a point « entendus, ils ne sont point montés au cœur « de l'homme [1] ». Tu ne saurais y penser avant de les recevoir, en les recevant tu les verras; mais impossible à toi d'en concevoir la pensée avant de les recevoir. Que voudrais-tu voir en effet [2]? Ce n'est ni une harpe, ni une lyre, ni un son mélodieux pour les oreilles. Quelle pensée en voudrais-tu avoir? Cela n'est point monté au cœur de l'homme. Que puis-je faire? Je ne saurais voir, ni entendre, ni même penser. Que faire? Crois; c'est là le grand avantage. Le grand vase capable de contenir ce grand don, c'est la foi. Prépare-toi un grand vase, car il te faut aller à la grande source; prépare un grand vase. Qu'est-ce à dire prépare? Que ta foi grandisse, qu'elle aille en croissant, que ta foi s'affermisse, qu'elle ne soit ni chancelante, ni faite en terre, afin de ne point se briser contre les tribulations de ce monde; mais qu'elle soit fortement durcie. Lorsque tu auras fait tout cela, et que ta foi sera devenue un vase convenable, spacieux, ferme, Dieu l'emplira. Il ne te répondra point comme répondent les hommes à celui qui les supplie et leur dit : Donne-moi quelque peu de vin, je t'en prie; et celui-ci : Volontiers, viens, je t'en donnerai. Or, le premier apporte une urne en disant : Je suis venu sur tes ordres. Mais l'autre : Je pensais que tu n'apporterais qu'un petit flacon, qu'as-tu apporté, et où viens-tu? Je ne saurais t'en donner autant, mets de côté ce grand vase dont tu es muni, et donne-moi quelque chose de moins spacieux, quelque vase que ma pénurie me permette d'emplir. Dieu ne parle point ainsi; il est dans l'abondance, et tu seras dans l'abondance, et quand il t'aura comblé, il aura tout autant qu'il avait auparavant. Les dons de Dieu sont sans limite, nulle part tu n'en trouveras de semblables sur la terre; crois, et tu en feras l'épreuve. Mais ce n'est pas maintenant; quand donc, me diras-tu? Attends le Seigneur, agis avec courage, que ton cœur se fortifie, afin qu'en recevant tu puisses dire : « Vous avez

[1] Luc, v, 14. — [2] Rom. VIII, 31. — [3] Ibid. 5, 6. — [4] Ibid. 32. — [5] Isaï. LVIII, 7.

[1] I Cor. I, 2-9.
[2] Il y a ici une omission, comme on peut s'en convaincre par ces paroles du sermon CCCXXXI, num. 3 : « L'œil n'a point vu, parce « que ce n'est point une couleur; l'oreille n'a point entendu, parce « que ce n'est point un son ».

« mis la joie dans mon cœur [1] ». Attends [2] le Seigneur, agis avec courage, que ton cœur se fortifie, et attends le Seigneur. Qu'est-ce à dire : Attends le Seigneur ? Que tu recevras quand il lui plaira de te donner, sans exiger selon ta volonté. Ce n'est point le temps de donner ; il t'a attendu, attends-le à ton tour Que dis-je, il t'a attendu, attends-le à ton tour ? Si tu vis selon la justice, si tu es converti à lui, si tes actions d'autrefois te déplaisent, si tu as préféré choisir une vie de bonnes œuvres, ne te hâte point d'exiger ta récompense. Dieu a bien voulu attendre ton changement de vie, attends à ton tour qu'il couronne une vie sainte. Si Dieu n'avait daigné t'attendre, il ne pourrait te donner ; attends dès lors, puisqu'il t'a attendu [3]. Mais toi qui ne veux point te corriger ; ô qui que tu sois, qui refuses de te redresser encore ; comme s'il n'y en avait qu'un seul, j'aurais mieux dit : Vous tous qui êtes ici. Toi néanmoins qui es ici, si toutefois tu es ici, qui n'as pas un dessein arrêté de te corriger ; je veux parler comme à un seul. O toi qui ne veux aucun redressement, quelle promesse te fais-tu ? Veux-tu périr par désespoir ou par l'espérance ? Tu péris par désespoir, quand tu dis en ton cœur : « Mon iniquité est sur moi, « je languis dans mes péchés ; pour moi, « quelle espérance de vivre ? » Ecoute la réponse du Prophète : « Je ne veux point la « mort de l'impie, mais seulement qu'il se dé« tourne de sa voie mauvaise et qu'il vive [4] ». Veux-tu périr par l'espérance ? Comment périr par l'espérance ? Tu dis en ton âme : Dieu est bon, Dieu est miséricordieux, il pardonne tout, et ne rendra point le mal pour le mal. Ecoute la parole de l'Apôtre : « Ignores-tu « que la patience de Dieu est une invitation « à la pénitence ? » Que reste-t-il donc ? Tu as profité déjà si mes paroles sont entrées dans ton cœur. Je vois ce qu'on pourrait me répondre : Tout cela est vrai, mais je ne vis point sans espérance, de manière à mourir par désespoir ; et je n'ai point une fausse conscience, de manière à mourir par espérance. Je ne dis point : Mon iniquité est sur moi, et je n'ai plus d'espérance ; je ne dis pas non plus : Dieu est bon, et ne rendra point le mal ; je ne tiens ni l'un ni l'autre de ces langages. D'une part, c'est le Prophète qui me maintient, d'autre part c'est l'Apôtre. Et que dis-tu ? Que je vivrai quelque temps encore à ma fantaisie. Voilà les hommes qui nous fatiguent ; ils sont nombreux et ennuyeux. Quelque temps encore je vivrai à ma fantaisie ; plus tard je me convertirai, un jour. Car elle est vraie cette parole du Prophète : Je ne veux point la mort de l'impie, mais qu'il se détourne de sa voie détestable, et qu'il vive ; quand je me convertirai, Dieu effacera toutes mes fautes, et pourquoi ne pas prolonger mes plaisirs, vivre autant que je voudrai, et comme je voudrai, puis ensuite me tourner vers Dieu ? Pourquoi parler ainsi, mon frère ? Pourquoi ? Parce que Dieu m'a promis le pardon si je change de vie. Je le vois, je le sais, il t'a promis le pardon par son saint Prophète, il te le promet par moi, le moindre de ses ministres. Le promet-il ? Ses promesses sont vraies, et il a promis le pardon par la bouche de son Fils unique. Mais pourquoi ajouter des jours mauvais à des jours mauvais ? Qu'à chaque jour suffise sa malice : hier était un jour mauvais, aujourd'hui un jour mauvais, demain un jour mauvais ? Crois-tu qu'ils soient bons, ces jours où tu donnes libre carrière à tes passions voluptueuses ? où tu rassasies ton cœur de luxure ? où tu tends des embûches à la vertu d'autrui ? où tu affliges ton prochain par des fraudes ? où tu nies un dépôt ? où tu fais un faux serment pour une pièce de monnaie ? où tu t'assieds à un bon dîner, crois-tu passer ainsi une bonne journée ? Une chose me suffit, répond ce pécheur, c'est d'obtenir le pardon ; pourquoi ? Parce que Dieu m'a promis ce pardon ; mais nul ne t'a promis de vivre jusqu'à demain, ou lis-moi ce passage. De même que tu lis dans le Prophète, dans l'Evangile, dans l'Apôtre, qu'au jour de ta conversion Dieu te pardonnera tes iniquités ; lis-moi ce passage, qui te promet de vivre demain, et demain livre-toi au mal. Toutefois, ô mon frère, je ne devrais point te parler de

[1] Ici commence le sermon XL de l'édition, ainsi intitulé : « Du même passage de l'*Ecclésiastique*, v, 8 : « Ne tarde pas à te convertir « au Seigneur, etc., contre ceux qui diffèrent leur conversion de jour en « jour, et dont les uns périssent par une fausse espérance, les autres « par désespoir ». Sermon tiré des mêmes catalogues que le sermon CCCXXXIX.

[2] L'édition commence ainsi le sermon XL : « Bien souvent, mes « frères, nous avons chanté avec le Psalmiste : *Sustine Dominum*.

[3] Qu'un juge clairvoyant lise et relise, qu'il médite pour trouver le lien qui rattache cette première période, telle qu'elle est dans l'édition, où elle tient lieu d'exorde, avec les autres parties du sermon. S'ils ne le peuvent, il faut avouer que le sermon de l'édition n'est pas intègre, que cette première période se rattache aux précédentes, que c'est une manière de revenir sur une confiance excessive et sur le désespoir, d'abord parce que c'est un sermon de morale, ensuite parce que toute sa sollicitude pastorale lui fait un devoir d'en parler.

[4] Ezech. XXXIII, 11.

la sorte. Ta vie pourra être longue ; si elle est longue, qu'elle soit bonne aussi. Pourquoi voudrais-tu avoir une vie longue et mauvaise ? Peut-être sera-t-elle courte ; et celle qui ne finira point te doit consoler. Ou bien elle sera longue, et où est le mal d'avoir mené longtemps une vie sainte ? Pour toi, tu veux une longue vie de désordre, tu ne veux pas vivre saintement, et pourtant nul ne t'a promis un lendemain. Corrige-toi [1], écoute l'Ecriture. Ne méprise pas en moi un homme qui fait sa fête [2]. Je te parle d'après l'Ecriture. « Ne tarde point de te convertir au Sei- « gneur ». Ces paroles, qui ne sont pas à moi, sont à moi cependant ; elles sont à moi si j'ai la charité. Ayez la charité, elles seront à vous. Ce langage que je vous tiens est de l'Ecriture sainte ; si tu le dédaignes, il est ton adversaire. Mais écoute cette parole du Seigneur : « Hâte-toi d'être en accord avec ton adver- « saire [3] ». (Quelle est cette parole effrayante ? Vous venez chercher la joie. C'est aujourd'hui la fête de votre évêque. Faudrait-il dire une parole capable de vous contrister ? Disons plutôt ce qui peut réjouir ceux qui nous aiment, et irriter ceux qui nous méprisent ; car il vaut mieux encore contrister l'homme dédaigneux que frustrer l'homme fidèle.)

3. Que tous veuillent m'écouter ; ce sont les paroles de l'Ecriture que je récite ; ô toi qui temporises et qui soupires après un misérable lendemain, écoute cette parole du Seigneur, écoute cette prédication de la sainte Ecriture ; de ce lieu je suis une sentinelle : « Ne tarde pas à te convertir au Seigneur, ne « diffère pas de jour en jour ». Vois si elle ne les a point vus, vois si elle ne les a point examinés, ces hommes qui disent : A demain la vie sainte, aujourd'hui le plaisir. Et quand demain viendra, ce sera ton refrain encore. « Ne tarde point de te convertir au Seigneur, « ne diffère point de jour en jour ; car sa « colère viendra soudain, et, au jour de la « vengeance, il te perdra [4] ». Que faire ? Puis-je effacer ce passage ? je crains d'être effacé moi-même. Le passer sous silence ? je crains le silence à mon égard. Me voilà forcé de le prêcher, d'effrayer les autres, comme je suis effrayé moi-même. Craignez avec moi, afin de vous réjouir avec moi. « Ne tarde pas à te « tourner vers Dieu ». Voyez, Seigneur, voyez que je parle : vous connaissez ma frayeur, quand on lisait votre Prophète ; oui, Seigneur, vous savez quelle crainte j'éprouvais dans cette chaire, quand on lisait votre Prophète. Voici que je vous le dis : « Ne tardez pas de vous « tourner vers le Seigneur, ne différez pas de « jour en jour ; car sa colère viendra soudain, « et au temps de la vengeance il vous perdra » ; mais je ne veux point qu'il vous perde ; je ne veux pas vous entendre dire : Je veux périr ; car moi je ne le veux point, et mon je ne veux point vaut mieux que votre je veux. Que ton père soit malade et sans mouvement entre tes bras ; mais, jeune homme, tu soulagerais un vieillard malade. Que le médecin te dise : Ton père est en danger, ce sommeil n'est autre qu'une pesanteur mortelle, veille sur lui, ne le laisse point dormir. Sitôt que tu le verras sommeiller, prends soin de l'éveiller ; si c'est trop peu de l'éveiller, il faut le secouer ; si c'est peu encore, il faut le stimuler, afin d'empêcher ton père de mourir. Tu serais-là, jeune homme, pour molester un vieillard. Il s'affaisserait dans une douce langueur, ses yeux se fermeraient sous le poids du sommeil. Mais toi : Ne dormez point, et lui : Laisse-moi, je veux dormir ; et toi : Le médecin m'a dit : S'il veut dormir, ne le permets point ; et lui : Je t'en supplie, laisse-moi, je préfère la mort. Mais en fils dévoué, tu dis à ton père : Et moi je ne le veux point. A quel père ? A ce père qui veut mourir. Et toutefois tu veux éloigner la mort de ton père, tu veux vivre le plus longtemps possible avec un vieillard qui mourra néanmoins. Or, le Seigneur te crie : Garde-toi de dormir, si tu ne veux dormir éternellement ; veille, afin de vivre avec moi, afin d'avoir un père que tu ne perdras jamais ; et tu demeures sourd. Qu'ai-je donc fait, moi, sentinelle ? Je suis libre et ne veux pas être à charge. Quelques-uns diront, je le sais : Qu'a-t-il voulu nous dire ? Il nous effraye, il nous accable, il fait de nous des coupables. Au contraire, j'ai prétendu vous relever de toute culpabilité. Il serait honteux, il serait infâme, je n'oserais dire ni mal, ni dangereux, ni coupable, il serait honteux de vous tromper, si Dieu ne me trompe point. Le Seigneur menace de la mort les impies, les hommes d'injustice, les fourbes, les scélérats, les adultères, les affamés

[1] Il y a ici une omission volontaire ; on a voulu faire du sermon un sermon sur la conversion seule.
[2] Il y a en latin *natalitiarium*, qu'on ne trouve en aucun glossaire.
[3] Matth. v, 25. — [4] Eccl. v, 8, 9.

de voluptés, les hommes qui le dédaignent, qui murmurent contre le temps, sans changer leurs mœurs ; le Seigneur les menace de la mort, les menace de l'enfer, les menace de la mort éternelle. Que veulent-ils que je leur promette, si Dieu ne le promet point ? Qu'un intendant vous donne des assurances, de quoi serviront-elles si le Père de famille ne les donne aussi ? Je ne suis que l'intendant, que le serviteur. Faut-il donc vous dire : Vivez à votre gré, le Seigneur ne vous perdra point ? c'est une garantie de l'intendant, mais la garantie de l'intendant n'est pas valable. Puisse Dieu te la donner, quand je soulève en toi l'inquiétude ! En dépit de moi, la garantie du Seigneur est valable, tandis que la mienne est nulle, s'il ne la valide. Or, quelle sécurité, mes frères, pouvons-nous avoir, vous ou moi, sinon d'observer fidèlement ses préceptes, de l'écouter attentivement et d'attendre ses promesses avec confiance ? Dans ces occupations qui nous fatiguent, puisque nous sommes des hommes, implorons son secours, gémissons à ses pieds ; ne lui demandons rien de ce monde, rien de ce qui passe, rien de transitoire, rien de ce qui s'évapore comme une fumée ; mais prions pour l'accomplissement de la justice, pour que le nom du Seigneur soit sanctifié ; non pour surmonter nos voisins, mais pour surmonter nos passions ; non pour rassasier, mais pour dompter notre avarice. Que telles soient nos prières, qu'elles nous soutiennent dans notre lutte intérieure et nous couronnent dans notre victoire.

TROISIÈME SERMON.

DU MÉPRIS DES CHOSES TEMPORELLES (1).

Le catalogue manuscrit, num. 173, intitulé : *Augustini operum*, tom. XII, contient des traités et des sermons dont la majeure partie est en parfait accord avec ce qui est édité ; mais les autres contiennent, en outre des variantes, des périodes qu'on ne trouve point dans les éditions. Dans ces dernières, j'en ai choisi une seule qui se trouve dans des variantes presque sans nombre. Comme je n'oserais décider si elle est l'œuvre des scribes qui écrivaient précipitamment puis mettaient en ordre ce qu'ils avaient écrit, ou si elle est l'œuvre de saint Augustin, qui a pu écrire de nouveau un sermon composé antérieurement, comme il avoue, dans son quinzième livre de la Trinité, qu'il l'a fait ailleurs, j'ai cru qu'il suffisait de s'en rapporter au jugement des érudits, qui devront statuer ce qu'il faut penser, par ce seul fait, des autres extraits que l'on fait de ce même catalogue. Mais le catalogue, num. 219, intitulé : *Dydimus de Spiritu sancto, et alia*, contient ce sermon absolument semblable à celui du premier catalogue. Les bénédictins de Saint-Maur, tom. V, num. 345, ont donné ce sermon d'après les éditions de Colbert et de Sirmond, sans avoir aucun doute au sujet de son intégrité.

ANALYSE. — Soyons riches en bonnes œuvres. — L'homme pauvre qui rêve des richesses, et se trouve pauvre à son réveil, c'est le riche sans bonnes œuvres, pauvre à la mort. — Avec des voleurs on rachète sa vie par tous ses biens, donnons-les pour la vie éternelle. — Nous haïr pour aimer Dieu, lui confier nos biens, puisque nous lui confions notre âme. — Donnons nos biens à Dieu dans la personne des pauvres. — Le véritable riche, et la véritable vie. — Donnons à Dieu nos richesses, et faisons le don de nous-mêmes en le suivant à la croix, comme les martyrs. — Humilions-nous. — Les épreuves du temps présent. — Impossibilité d'évaluer par des choses temporelles le prix d'une vie sainte.

Cette fête des martyrs, ce jour du Seigneur, nous engagent à dire à votre charité ce qui peut nous porter au mépris du siècle présent et à l'espérance du siècle à venir. Cherches-tu de quoi mépriser ? Tout homme saint, tout martyr a méprisé jusqu'à cette vie présente.

(1) L'édition de Saint-Maur lui donne ce titre : « Du mépris du monde » ; il fut prêché dans les jours de Pâques, à la fête des saintes de Tibur, selon Sirmond au nombre de deux, Félicité et Perpétue ; selon Henri de Valois, au nombre de trois, Maxima, Donatilla, Seconda ; d'après le témoignage des mêmes Pères de Saint-Maur. On voit plus clairement ici, que dans l'édition, que l'exorde est tiré des circonstances du temps.

Veux-tu de quoi espérer? C'est aujourd'hui que le Seigneur est ressuscité. Si tu hésites quant à la chose espérée, sois ferme quant à l'espérance. Si le travail te cause du trouble, que la récompense te relève. Dans la première lecture [1] de cette épître que l'Apôtre écrit à Timothée, nous trouvons aussi pour nous ce précepte qu'il lui donne : « Prescrivez aux « riches de ce monde de n'être point orgueil- « leux, de ne point mettre leur confiance dans « des richesses incertaines, mais dans le Dieu « vivant qui nous donne avec abondance ce « qui est nécessaire à la vie. Qu'ils soient « riches en bonnes œuvres, qu'ils donnent de « bon cœur, qu'ils fassent part de leurs ri- « chesses, qu'ils se fassent un trésor et un « fondement solide pour l'avenir, afin d'em- « brasser la véritable vie [2] ». [Et que cette leçon ne nous paraisse pas moins à propos dans cette solennité de nos saints martyrs; car cette fête nous enseigne aussi le mépris du monde. Dire en effet aux riches de se faire des trésors et un fondement solide pour l'avenir, afin d'embrasser la véritable vie, c'est dire sans aucun doute que cette vie est fausse.] Et surtout, ils doivent s'appliquer cette leçon, ces riches que les pauvres ne sauraient voir sans murmurer, sans louer, sans envier leur sort, sans en désirer un semblable, sans se plaindre de leur infériorité, et au milieu des applaudissements qu'ils donnent à la vie des riches, voici ce qu'ils disent le plus souvent : C'est là seulement exister, c'est là seulement vivre. Or, à cause de ces paroles flatteuses que donnent aux riches les hommes de basse condition, [que c'est là vivre, qu'il n'y a de vie que pour eux seuls, de peur que ces adulations ne viennent à les enorgueillir, à leur persuader qu'ils vivent, « prescrivez aux « riches », dit l'Apôtre, « aux riches de ce « monde, de ne point s'enorgueillir, de ne « mettre point leur confiance dans des richesses « incertaines, mais dans le Dieu vivant, qui « nous donne avec abondance ce qui est né- « cessaire à la vie ». Qu'ils soient riches, mais en quoi? « En bonnes œuvres : qu'ils donnent « facilement, car ce n'est point perdre que « donner; qu'ils veuillent bien faire part de « leurs biens à ceux qui n'ont rien. Et qu'en « résultera-t-il? « Qu'ils s'acquièrent un trésor « et un fondement solide pour l'avenir, afin « qu'ils embrassent la véritable justice », sans croire à ceux qui leur disent qu'ils vivent et qu'il n'y a qu'eux pour vivre.] Cette vie n'est qu'un songe, et ces richesses s'évanouissent comme dans un songe. Ecoute le Psalmiste, ô riche très-pauvre : « Ils ont dormi leur « sommeil, et tous ces hommes n'ont trouvé « sous leurs mains aucune richesse [1] ». Quelquefois un mendiant couché sur la terre, tremblant de froid, et néanmoins endormi, rêve à des trésors, et dans son rêve il se livre à la joie et à l'orgueil, il ne daigne plus connaître son père couvert de haillons, et jusqu'à son réveil il est riche. Pendant son sommeil, il goûte une joie fausse, à son réveil il ne trouve de vrai que la douleur. Le riche, à sa mort, ressemble donc à ce pauvre qui s'éveille après avoir vu des trésors en songe; car lui aussi était vêtu de pourpre et de fin lin. Un certain riche qui n'est point nommé, et qu'on ne doit point nommer, dédaignait un pauvre couché à sa porte, se revêtait de pourpre et de fin lin, comme le dit l'Evangile, et donnait chaque jour de splendides festins : il mourut et fut enseveli; il s'éveilla et se trouva dans les flammes. Cet homme donc « dormit son « sommeil et ne trouva sous sa main rien de « toutes ses richesses », parce que ses mains n'avaient fait aucun bien. C'est donc pour la vie qu'on recherche les richesses, et non la vie pour les richesses. Combien ont pactisé avec l'ennemi, lui ont tout laissé, pour qu'il leur laissât la vie, achetant ainsi la vie au prix de tout ce qu'ils possédaient [2]. A quel prix nous faudra-t-il acheter la vie éternelle, si cette vie qui doit finir est si précieuse? Donne au moins quelque chose au Christ, afin de vivre heureux, si tu donnes tout au voleur afin de vivre en mendiant. Par la vie temporelle, que tu rachètes à si grand prix, juge de la vie éternelle, que tu négliges, afin de

[1] Le nom de première lecture s'appliquait autrefois à l'épître après laquelle on chantait des psaumes, puis l'évangile. C'est ce que nous insinue clairement saint Augustin, sermon CLXXVII, où il appelle indistinctement *lectures* ces trois objets. Dans notre liturgie actuelle on a conservé le même ordre, mais l'épître seule a retenu le nom de *lecture*, ou *lectio*.

[2] I Tim. VI, 17 et suiv.

[1] Ps. LXXV, 6.

[2] On lit dans l'édition : « Ils ont tout donné pour ne point perdre « la vie. Tu as donné, ô mon père, tous tes biens aux barbares! « Tout, répond-il, et je suis demeuré nu; mais ou, je vis encore. « Et pourquoi? on devait me tuer tout à fait, et j'ai tout donné. Et « pourquoi ce malheur? Veux-tu que je te le dise? Avant la ren- « contre de ce barbare, tu ne donnais rien au pauvre, de manière à « faire parvenir ton aumône jusqu'au Christ au moyen du pauvre. Tu « n'as rien donné au Christ, et tu as tout donné aux barbares, tout « avec serment. Le Christ demande et ne reçoit rien; le barbare torture et enlève tout. Si tu as acheté à un tel prix une vie périssable, « à quel prix etc. »

vivre pendant quelques jours, dusses-tu arriver jusqu'à la vieillesse. Car tous les jours de l'homme, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, ne sont que peu nombreux. Adam mourant aujourd'hui, n'aurait vécu que peu de jours, puisqu'il serait arrivé à la fin. Ce sont donc ces jours si peu nombreux, jours de peine, jours de disette, jours d'épreuve, que tu as rachetés ? Et à quel prix ? Tu ne veux plus rien posséder, pour te posséder toi-même. Veux-tu savoir combien vaut la vie éternelle ? Sois toi-même le supplément du prix. L'ennemi qui avait fait de toi un captif t'a dit : Si tu veux vivre, donne-moi ce que tu as, et pour vivre tu as tout donné, toi racheté aujourd'hui pour mourir demain ; échappé aujourd'hui, pour être massacré demain. Que nos périls nous instruisent, mes frères. Où trouver une pareille ignorance, au milieu et des paroles de Dieu, et des expériences de la vie humaine ? Tu as tout donné, et tu t'es échappé heureux de vivre, et pauvre, et nu, et indigent, et mendiant ; tu as de la joie, parce que tu vis et que la lumière est douce. Que le Christ apparaisse, qu'il pactise avec toi, lui qui, loin de te captiver, a été fait captif pour toi, qui, loin de chercher à te donner la mort, a daigné souffrir la mort pour toi et se donner pour toi. Quelle rançon ! Celui qui t'a fait te dit donc : Faisons une convention : Veux-tu te posséder et perdre tout ? Si tu veux te posséder, il faut m'avoir aussi, et te haïr, afin de m'aimer et de retrouver ta vie en la perdant, de peur de la perdre en la conservant. Quant à ces richesses que tu aimes à posséder, et que néanmoins tu es disposé à donner pour conserver cette vie terrestre, je t'ai donné un conseil salutaire. Si tu aimes aussi ces richesses, garde-toi de les perdre en même temps ; mais elles périront ici-bas, où tu les aimes. A ce sujet je te donne aussi un conseil. Les aimes-tu véritablement ? C'est de les envoyer où tu dois les suivre, de peur qu'en les aimant sur la terre, ou tu les perdes pendant ta vie, ou tu les abandonnes à la mort. C'est pour cela, nous dit-il, que je te donne un conseil, je ne te dis point de les perdre, mais de les conserver ; tu veux thésauriser, loin de te le défendre, je t'indique l'endroit ; écoute en moi un conseil, non une défense. Où donc te dis-je de thésauriser ? « Amassez-« vous un trésor dans le ciel, d'où n'approche « point le voleur, où la teigne et la rouille ne « rongent point[1] ». Mais, diras-tu, je ne vois point ce que je place dans le ciel. Tu vois, il est vrai, ce que tu caches dans la terre. Or, voudrais-tu être en sûreté en cachant dans la terre, et dans l'inquiétude, quand tu confies quelque chose à celui qui a fait le ciel et la terre ? Conserve où tu voudras ; si tu trouves un dépositaire plus fidèle que le Christ, garde tout pour le lui confier. Mais, dis-tu, je confie à mon serviteur. Combien il serait mieux de confier à ton maître. Un serviteur enlève ce qu'on lui confie et prend la fuite ; et au milieu de tant de malheurs, c'est encore un bien que le serviteur emporte le dépôt et s'enfuie, sans amener les ennemis contre son maître. Beaucoup de serviteurs se sont tout à coup tournés contre leurs maîtres et les ont livrés à l'ennemi avec tous leurs biens. A qui donc te fier ? En attendant, diras-tu, je confie mon or à mon serviteur. Ton or à ton serviteur, et ton âme à qui ? A mon Dieu, diras-tu. Combien serait mieux ton or chez celui qui a déjà ton âme ? Pourrait-il, par hasard, fidèle à conserver ton âme, être infidèle à conserver tes richesses ? Ne saurait-il rien conserver pour toi, celui qui te conserve toi-même ? Aie donc confiance. L'affaire de ton serviteur est de ne point enlever, est-elle de ne point perdre ? Toute sa fidélité consiste à ne point te tromper. Or, tu fais attention à sa fidélité, et non à sa faiblesse ? Il a déposé, mais non caché ton trésor ; un autre vient et l'enlève. Or, quelqu'un pourrait-il en agir ainsi envers le Christ ? Secoue donc ta paresse, reçois un conseil et thésaurise pour le ciel. Que dis-je, secoue ta paresse, comme si c'était un labeur que thésauriser pour le ciel ; et quand même ce serait un labeur, il n'en faudrait pas moins agir, entreprendre ce labeur et y déposer ce que nous avons soin de mettre dans un endroit sûr, afin que nul ne l'enlève. Et toutefois le Christ ne te dit point : Amasse des trésors dans le ciel, cherche des échelles, procure-toi des ailes, mais bien : Donne-moi sur la terre, et je te conserverai pour le ciel. Oui, dit-il, donne-moi sur la terre ; car c'est pour cela que j'y suis venu pauvre, afin de t'enrichir dans le ciel. Prépare-toi un moyen de passer. Tu crains la fraude qui te ferait perdre. Voudrais-tu un homme pour le porter où tu dois aller ? Le Christ est à ton service dans l'un et dans l'autre cas. Il ne connaît

[1] Matth. VI, 20.

point la fraude et portera ton dépôt. Mais où trouver le Christ, me diras-tu ? Ma foi m'apprend ce que j'ai entendu dans l'Eglise ; je l'ai appris, je le crois, je suis imbu de ces mystères : Le Christ a été enseveli, il est ressuscité le troisième jour, et quarante jours après il monta aux cieux en présence de ses disciples, pour s'asseoir à la droite de son Père, d'où il doit venir au dernier jour ; comment le trouver ici-bas, pour lui confier mes richesses ? Point de trouble, écoute jusqu'à la fin, et, si tu as écouté, répète jusqu'à la fin. Tu crois ceci, je le sais, que le Christ a été suspendu à la croix, qu'on l'en a descendu, qu'on l'a mis au sépulcre, qu'il est ressuscité, qu'il est monté aux cieux ; mais as-tu lu aussi, quand Saul persécutait son Eglise, quand il sévissait avec orgueil et cruauté, ne respirant que le carnage, et, dans sa soif du sang des chrétiens, portait des lettres à Damas afin d'amener enchaînés à Jérusalem les hommes et les femmes qu'il trouverait de cette religion [1], as-tu entendu le cri que poussa celui que tu avoues être dans le ciel ? Rappelle-toi ce qu'il dit alors ; qu'as-tu entendu, toi qui as lu ? « Saul, Saul, pourquoi « me persécuter ? » Or, Paul ne le voyait point, ne le touchait point, et Jésus disait néanmoins : « Pourquoi me persécuter ? » Il ne dit point : Pourquoi persécuter mes serviteurs, mes fidèles, mes saints, mes frères, que tu dois honorer ; il ne dit rien de semblable. Que dit-il donc ? « Pourquoi me persécuter ? » c'est-à-dire mes membres ; et quand ces membres sont broyés sur la terre, la tête se plaint du haut du ciel ; de même que, pour ton pied que l'on écrase sur la terre, ta langue s'écrie : Tu m'écrases, et non : Tu écrases mon pied. Comment donc ne sais-tu point à qui donner ? Celui qui a dit : « Saul, « Saul, pourquoi me persécuter ? » te dit également : Nourris-moi sur la terre. Saul y sévissait, et néanmoins persécutait le Christ ; et toi, donne sur la terre, et tu nourris le Christ. Car le Seigneur a tranché d'avance la question qui t'occupe. « Alors ils seront tout émus ceux « qui seront placés à droite, et quand il leur « dira : J'ai eu faim, et vous m'avez donné à « manger, ils répondront : Seigneur, quand « est-ce que nous vous avons vu avoir faim ? « et aussitôt ils entendront cette réponse : « Ce « que vous avez fait au moindre des miens, « c'est à moi que vous l'avez fait [1] ». Si donc tu ne veux pas donner ; il y a de quoi t'accuser, mais non t'excuser [2]. C'est donc à propos de ces richesses que le Seigneur te dit : Je t'ai donné le plus salutaire conseil, les aimes-tu ? porte-les ailleurs ; et quand tu les auras portées ailleurs, tu les suivras, tu les suivras aussi de cœur ; « car où est ton trésor, « là est aussi ton cœur ». Confier ton trésor à la terre, c'est cacher ton cœur dans la terre : et dès qu'il est dans la terre, tu ne saurais sans rougir répondre qu'il « est vers le Sei« gneur », quand tu entends : « En haut le « cœur [3] ». Pour moi, dit le Seigneur, je t'ai donné un conseil salutaire au sujet de tes richesses, si tu veux le suivre, si tu veux me comprendre, si tu veux être riche comme le prescrit l'Apôtre, sans orgueil, sans mettre ta confiance en des richesses qui sont incertaines, en donnant facilement, en faisant part de tes biens ; si tu veux te faire un véritable trésor, un fondement solide pour l'avenir, afin d'embrasser la véritable vie. Maintenant, interroge-moi, dit le Seigneur ton Dieu ; voilà, diras-tu, que j'ai envoyé au ciel ce que je possède, soit en donnant le tout, soit en possédant le reste comme si je ne le possédais point, usant de ce monde comme n'en usant pas [4]. Le ciel vaut-il tout cela ? S'il le vaut, voilà que je l'ai fait. Est-ce cher ? Il vaut mieux encore. Car il n'est pas réellement de nature à valoir tel ou tel prix ; tu vivras éternellement. Toi, qui donnerais tous ces trésors pour une vie de peu de jours, tu seras là, véritablement riche, puisque tu n'y manqueras de rien. Ton but unique, en recherchant les richesses, est de ne manquer de rien sur la terre. C'est pour cela que tu veux amasser, entasser une boue épaisse qui pèsera sur toi, qui t'écrasera et qui, en se desséchant, te fera une étroite prison. De là vient alors que, pour éviter l'indigence, tu veux pour ton carrosse beaucoup de chevaux, pour ta table des vivres en abondance, pour te couvrir les plus précieux vêtements. En dépit de ces possessions

[1] Act. IX, 2 et suiv

[1] Matth. XXV, 37-40.

[2] On lit dans l'édition : « Si tu as entendu cette parole, dis franchement : Je ne veux point donner alors tu seras sans excuse et « condamné par ta bouche ».

[3] Il y a dans l'édition : « Il te faut rougir comme d'un mensonge, « quand tu réponds à cette parole : En haut les cœurs. On dit en « effet : en haut les cœurs, et aussitôt tu réponds : Nous les avons « vers le Seigneur. C'est mentir à Dieu. Pendant une heure tu mens « à l'Eglise, tu mens à Dieu, et toujours aux hommes. Tu dis que « ton cœur est vers Dieu, tandis qu'il est caché en terre ; car où est « ton trésor, là aussi est ton cœur ».

[4] I Cor. VII.

il n'y aura point richesse pour toi, et pauvreté pour l'ange qui n'a pas besoin d'un cheval, qui ne court pas sur un char, qui ne couvre point sa table d'un tel apparat, à qui l'on ne tisse point de vêtement, puisqu'il est revêtu de lumières ; apprends à connaître les véritables richesses. Tu veux les richesses qui te fourniront de quoi flatter ton palais, rassasier tes entrailles ; celui-là te rendra véritablement riche, qui te donnera de quoi n'avoir pas faim ; car n'avoir pas faim, c'est n'avoir aucun besoin. Quelles que soient, en effet, tes richesses, quand vient pour toi l'heure de dîner, ou avant de te mettre à table, avoir faim c'est être pauvre. Enfin, qu'on desserve la table, et tu respires dans ton orgueil. Ce n'est là que la fumée de nos soins, et non l'exemption du besoin. Vois quelles sont tes pensées, dans le dessein d'augmenter tes richesses. Vois si ton sommeil est facile, quand ton esprit s'occupe ou à ne point perdre ce que tu as amassé, ou à grossir ce que tu as conservé. C'est donc trouver la richesse, que trouver le repos. Eveillé, tu réfléchis à l'augmentation de tes richesses ; endormi, tu rêves des voleurs ; inquiet le jour, peureux la nuit, toujours mendiant. Or, celui qui t'a promis le royaume des cieux te veut faire véritablement riche. Et à quel prix penses-tu pouvoir acquérir ces véritables richesses, cette vie véritable qui sera éternelle? Quoi donc ? T'imaginerais-tu qu'elle est réelle, parce que tu l'achèteras au même prix que tu as voulu donner pour acheter ce jour de labeur et de misère ? Mais ce qui est bien plus long doit avoir beaucoup plus de valeur. Que faire, diras-tu ? J'ai donné aux pauvres tout ce que j'avais, et ce qui me reste j'en fais part aux indigents ; que puis-je faire de plus ? Tu as quelque chose de plus, toi-même ; oui, toi-même et en plus : tu fais partie de tes possessions, il faut te donner toi-même. Ecoute le conseil que ton Dieu donnait à un riche : « Va, vends ce que tu possèdes et donne-le « aux pauvres ». L'abandonna-t-il après lui avoir tenu ce langage? De peur qu'il ne crût perdre ce qu'il aimait, le Sauveur le rassura d'abord, et lui montra que ce n'était point perdre, mais mettre en sûreté : « Tu auras », lui dit-il, « un trésor dans le ciel ». Cela suffit-il ? Non. Que faut-il encore ? « Viens et suis-« moi [1] ». L'aimes-tu ? Veux-tu le suivre? Mais il est parti, il s'est envolé : cherche par où ? Je ne sais. O chrétien ! Tu ne sais pas où a passé ton Dieu ? Veux-tu que je te dise par où tu dois le suivre? Par les angoisses, par les opprobres, par les calomnies, par les crachats sur son visage, par les soufflets, par les meurtrissures de la flagellation, par la couronne d'épines, par la croix, par la mort. Comme tu es lent ! Tu voulais le suivre, tu connais le chemin. Mais tu dis : Qui donc le suit par là ? Rougis d'être homme. Elles l'ont suivi, ces femmes dont nous célébrons la fête aujourd'hui ; car aujourd'hui nous célébrons la fête de ces saintes femmes, martyres à Tibur. Votre Dieu, notre Dieu, leur Dieu, le Dieu de tous, notre Rédempteur, en marchant devant nous dans cette voie étroite et rude, en a fait une voie royale, fortifiée et pure, dans laquelle des femmes font leurs délices de marcher, et tu es lent encore ? Tu ne veux point répandre ton sang pour un sang si précieux? Voilà ce que te dit le Seigneur ton Dieu : J'ai souffert le premier pour toi ; donne ce que tu as reçu, rends ce que tu as bu. Ne saurais-tu le faire? Des jeunes enfants, des jeunes filles l'ont pu ; des hommes délicats, des femmes délicates l'ont pu ; des riches l'ont pu ; ces hommes aux grandes richesses, quand est venue fondre sur eux l'épreuve de la souffrance, n'ont été retenus, ni par leurs grands biens, ni par les douceurs de la vie : ils pensaient à ce riche qui en finissait avec ses richesses, pour rencontrer les tourments, et sans envoyer leurs richesses devant eux, ils les ont précédées par le martyre. En face de si nobles exemples, tu affiches de la lenteur ? Et toutefois tu célèbres les fêtes des martyrs. C'est aujourd'hui une fête des martyrs ; j'irai, dis-tu, et peut-être avec une tunique plus belle. Vois avec quelle conscience, aime ce que tu fais, imite ce que tu célèbres, fais ce que tu loues. Mais moi, je ne saurais. Le Seigneur est tout près, soyez sans inquiétude [1]. Mais moi, dis-tu, je ne puis. Loin de toi de craindre la source ; où ces femmes ont été comblées, toi aussi tu peux être comblé, si tu en approches avec avidité, si tu ne t'élèves point comme la colline; si, au contraire, tu t'abaisses comme la vallée, afin de mériter d'être comblé. Gardons-nous donc, mes frères, de trouver ces exigences trop dures, surtout dans ces temps si féconds en douleurs [2]. Les martyrs ont méprisé le monde

[1] Matth. XIX, 21.

[1] Philipp. IV, 6. — [2] Ce sermon fut probablement prêché pendant

dans sa fleur ; le mépriser dans sa fleur est vraiment digne d'éloges, puisqu'on l'aime dans sa ruine. Les martyrs ont méprisé les fleurs, et tu en aimes les épines! S'il t'en coûte de partir, que la maison qui s'écroule te cause au moins de l'effroi. Mais voilà qu'un païen te vient insulter. Ah ! c'est pour un païen bien choisir son temps, quand s'accomplissent les oracles du Seigneur. Son insulte viendrait plus à propos, si l'on ne voyait point l'accomplissement de ses oracles. Il abjure le Dieu que tu adores, et toi, par ce qui arrive aujourd'hui dans le monde, prouve que ce Dieu est véridique ; sans t'affliger des prédictions, réjouis-toi des promesses. Il est venu à cette heure où le monde, sur son déclin et près de finir, devait passer par des ruines, des calamités, des angoisses, des souffrances. Il est donc venu pour te consoler, celui qui est venu alors ; pour te soutenir dans les angoisses de cette vie qui périt et qui passe rapidement ; il t'a promis une autre vie. Avant que le monde fût en butte à ces afflictions, à ces calamités, les Prophètes furent envoyés ; ce furent donc les serviteurs qui furent envoyés d'abord à ce grand malade qui était le genre humain, et qui, semblable à un seul homme, gisait de l'Orient à l'Occident. Le Médecin puissant envoya d'abord ses serviteurs. Alors il arriva que ce malade eut de tels accès, qu'il était condamné à souffrir beaucoup. Alors le Médecin dit : Le malade souffrira beaucoup ; ma présence est nécessaire. Que, dans son délire, le malade dise au Médecin : Seigneur, je souffre beaucoup depuis votre arrivée. Insensé, tu souffres depuis mon arrivée ; mais c'est parce que tu devais souffrir que je suis venu. Abrégeons, mes frères, pourquoi parler davantage ? « Le « Seigneur a résolu de faire sur la terre un « grand retranchement ». Vivons saintement, et, en échange de cette vie sainte, n'espérons point les biens passagers de la terre : un bonheur terrestre serait une récompense peu digne d'une sainte vie ; une vie sainte sur la terre est, néanmoins, au-dessous des désirs que tu y conçois ; et toutefois, avec ces désirs, ta vie est loin d'être sainte ; si tu veux changer ta vie, change aussi tes désirs. Tu gardes ta foi au Seigneur, et cela afin d'obtenir le bonheur ; c'est là ton but. Pourquoi garder ta foi au Seigneur ? Combien vaut ta foi ? Combien l'estimerais-tu ? Quel prix la fais-tu ? Si tu as ici-bas quelque chose à vendre, en faisant un prix avec l'acheteur, tu élèves ce prix, lui l'abaisse ; cela vaut tant, dis-tu, en exagérant quelque peu comme vendeur ; mais lui : non, mais tant seulement ; et il fixe un prix inférieur, afin d'acheter à meilleur marché. Voilà que le Seigneur Jésus-Christ te corrige. Et toi, tu dis au Seigneur Jésus : Seigneur, je vous garde ma foi, récompensez-moi sur la terre. Insensé ! ce que tu voudrais vendre ne s'estime pas ainsi ; tu es dans l'erreur, ne sachant ce que tu possèdes. Tu gardes ta foi et tu demandes la terre ? Ta foi vaut mieux que la terre, et tu ne sais en faire le prix. Moi qui te l'ai donnée, je sais ce qu'elle vaut : elle vaut la terre entière ; à la terre ajoute le ciel, elle vaut plus encore. Qu'y a-t-il donc au-dessus de la terre et du ciel ? Celui qui a fait la terre et le ciel. Tournons-nous vers le Seigneur, etc.

la première persécution des Vandales, vers l'an 427. (Voir sermon CCXCVI, num. 6-11.) Mais dans l'un il parle des ravages de Rome, ici des ravages de l'Afrique.

QUATRIÈME SERMON.

POUR LA NAISSANCE DU SEIGNEUR.

Les Pères de Saint-Maur se plaignent de n'avoir vu nulle part, dans le catalogue manuscrit, le sermon no 189, tome v, afin d'en compléter ou d'en restaurer certains endroits. Pour le rétablir dans son intégrité, je l'ai copié sur sept catalogues, dont trois sont d'antiques lectionnaires dont les moines se servaient pour la récitation solennelle de l'office au chœur. Parmi eux nous remarquons le catal. num. 106, que Léon d'Ostie a transcrit avec beaucoup d'élégance de sa propre main, en l'ornant de figures, précisant l'époque et y apposant son nom. Deux autres sont des bréviaires en caractères latins du XIVe siècle, et antérieurs à Urbain V, puisqu'ils contiennent les psaumes d'après l'édition romaine, et non d'après l'édition gallicane, que ce Pontife avait prescrite au Mont-Cassin. Les deux autres contiennent des sermons de divers auteurs, et sont inscrits de même. Dans ces sept catalogues, on lit le sermon tel qu'il est ici, c'est la même inscription, qui est d'accord avec l'édition de Saint-Maur. La bibliothèque de Laurent de Médicis avertit que, dans le *Cod.* 1 *Plut.* XIV, on retrouve en entier ce sermon tel qu'il est dans nos catalogues.

—

ANALYSE. — Jésus-Christ né du Père, c'est le jour du jour. — Né de Marie, c'est la vérité qui s'élève de la terre. — La justice vient du ciel pour se donner aux hommes et nous faire naître pour le ciel. — Merveille d'un Dieu naissant d'une Vierge. — Acceptons-le pour Maître, portons-le dans nos cœurs.

Voici le jour qu'a sanctifié pour nous le jour qui a fait tout jour, et dont le Psalmiste a chanté[1] : « Chantez au Seigneur un cantique « nouveau, que toute la terre chante le Sei« gneur ; chantez au Seigneur et bénissez son « nom. Annoncez de jour en jour que le salut « vient de lui [2] ». Quel est ce jour du jour, sinon le Fils qui vient du Père, lumière de lumière. Mais ce jour enfantant cet autre jour qui naît aujourd'hui de la Vierge, ce jour qui n'a point de lever non plus que de coucher, ce jour, je l'appelle Dieu le Père ; [car Jésus ne serait point jour du jour, si le Père n'était le jour aussi.] Qu'est-ce donc que ce jour, sinon la lumière? Non point cette lumière qui luit aux yeux de la chair et qui n'est pas lumière, non plus cette lumière commune aux hommes et aux animaux ; mais cette lumière qui est celle des anges et qui purifie les cœurs qui en jouissent. Elle passe en effet, cette nuit qui nous environne, dans laquelle nous vivons, dans laquelle on allume pour nous le flambeau des saintes Ecritures, et alors viendra ce matin que le psaume a chanté [1] : « Au matin je me tiendrai devant « vous, et vous contemplerai [2] ». Ce jour est donc le Verbe de Dieu, jour qui éclaire les anges, qui resplendit dans cette patrie d'où nous sommes exilés, qui s'est revêtu de notre chair et a pris naissance de la Vierge Marie. Il est né d'une manière merveilleuse, et en effet, quoi de plus merveilleux que l'enfantement d'une vierge? Elle a conçu demeurant vierge, enfanté demeurant vierge encore. Car il a été créé de celle que lui-même a créée, il lui a fait don de la fécondité, sans léser son intégrité. D'où vient Marie? D'Adam. D'où Adam? De la terre. Si donc Adam vient de la terre, et que Marie vienne d'Adam, Marie vient de la terre ; si Marie vient de la terre, comprenons cette parole : « C'est de la terre que s'est « levée la vérité ». Quel bienfait pour nous que la vérité se soit levée de la terre? « C'est « que la justice a regardé du haut du ciel [3] ». Car les Juifs, comme l'a dit l'Apôtre, « ignorant « la justice de Dieu et voulant établir leur pro« pre justice, n'ont pas été soumis à la justice « de Dieu [4] ». D'où l'homme peut-il être juste? De lui-même? Quel pauvre se donne à lui-

[1] La version Italique porte : « *Cantate Domino, benedicite nomen « ejus, bene nuntiate diem de die, salutare ejus* », ou annoncez son salut qui est le jour du jour ; comme nous disons *lumen de lumine*. Aussi les Pères de Saint-Maur ont-ils cru que ce verset du psaume pouvait convenir ici. Mais nos catalogues ne suffisent pas pour établir cette opinion. Cl. Sabatier, dans son ancienne version de la Bible, dit que saint Augustin n'a fait usage qu'une seule fois de cette manière de lire, et que, partout ailleurs, il a écrit : *de die in diem*, ou : *de die ex die*.

[2] Psal. XCV, 1, 2.

[1] Dans les discours sur les psaumes et les traités sur saint Jean, saint Augustin a toujours cité : *Mane astabo tibi et contemplabor*. Ici seulement nous lisons : *contemplabor te*.

[2] Ps. V, 5. — [3] Id. LXXXIV, 12. — [4] Rom. X, 3.

même du pain ? Quel homme, s'il est nu, peut se couvrir, si on ne lui donne un vêtement? [Nous n'avions pas la justice, il n'y avait en nous que péchés.] D'où vient la justice ? Quelle justice peut exister sans la foi? « Car le juste « vit de la foi[1] ». Celui qui sans la foi se dit juste, est menteur par là même. Comment ne pas mentir quand on n'a pas la foi? Quiconque veut dire vrai, qu'il se convertisse à la vérité. Mais elle était loin. « La vérité s'est levée de la terre ». Tu dormais, elle est venue à toi; tu étais endormi, elle t'a éveillé; elle t'a par elle-même tracé ta voie, de peur que tu ne vinsses à t'égarer. Donc, parce que la vérité s'est levée de la terre, Notre-Seigneur Jésus-Christ est né d'une Vierge. « La justice a regardé du haut « du ciel », pour que les hommes aient non leur propre justice, mais celle de Dieu. Combien Dieu a daigné faire? Et dès lors combien nous étions indignes auparavant! Combien indignes? Nous étions mortels, accablés du poids de nos fautes, courbés sous nos peines. Tout homme qui vient au monde commence par la douleur. Ne cherche aucun prophète, interroge l'enfant nouveau-né et vois-le pleurer. Dès lors que sur la terre nous étions à ce point indignes de Dieu, comment tout à coup en sommes-nous devenus dignes? « La vérité s'est levée de la terre ». Celui qui a tout créé a été créé parmi tout ce qui existe; il a fait le jour, il est venu au grand jour; il était avant le temps, et il a marqué le temps. Notre-Seigneur Jésus-Christ est dans l'éternité sans commencement en son Père; [et toutefois demande qu'y a-t-il aujourd'hui. Une naissance. De qui? Du Seigneur. Il prend donc naissance? Oui, il prend naissance. Il prend naissance, ce Verbe au commencement, Dieu en Dieu ? Il prend naissance.] S'il n'avait point sa génération parmi les hommes, nous ne parviendrions pas à la régénération divine : il naît pour que nous renaissions. Que nul n'hésite à renaître quand le Christ est né; quand il a une génération, celui qui n'a pas besoin de régénération. A qui faut-il une régénération, sinon à celui dont la génération est maudite? Que dès lors sa miséricorde se fasse dans nos cœurs. Sa Mère l'a porté dans son sein, portons-le dans notre cœur; le sein de Marie grossit par l'incarnation du Christ, que nos cœurs à notre tour grossissent de la foi au Christ; elle a enfanté le Sauveur, enfantons sa louange. Ne soyons point stériles, que nos âmes reçoivent de Dieu la fécondité. Il y a une génération du Christ qui vient du Père, et sans mère, et une génération du Christ, qui vient de la mère, et sans père : toutes deux sont admirables. La première s'accomplit dans l'éternité, la seconde dans le temps. [Quand est-il né du Père? Qu'est-ce à dire quand? Tu cherches quand, là où il n'y a aucun temps? Là ne cherche pas quand, cherche-le ici ; c'est à propos de sa mère que l'on demande quand, mais quand est déplacé à propos du Père ; il est né, et ne connaît point de temps]; il est né éternel de l'Eternel, et coéternel. Pourquoi t'étonner? Il est Dieu. En considérant la divinité, tu sens tomber tout étonnement. [Et quand nous disons : Il est né de la Vierge, ô merveille, tu es dans l'admiration! C'est un Dieu, ne t'étonne plus]; qu'à l'admiration succède la louange. Que la foi te soutienne. crois que cela fut fait]. Si tu ne le crois point, cela est fait également, et tu demeures dans l'infidélité. Il a daigné se faire homme, que cherches-tu de plus]? Est-ce peu, pour toi, qu'un Dieu se soit humilié? Parce qu'il était Dieu, il s'est fait homme, et comme l'hôtellerie était étroite, il a été enveloppé de langes et couché dans une crèche : vous l'avez entendu à la lecture de l'Evangile. Qui ne serait point dans l'admiration? Celui qui remplit le monde ne trouvait pas de place dans une hôtellerie, et il a été couché dans une crèche pour y devenir notre nourriture. Qu'ils viennent à l'étable, ces deux animaux, ou plutôt ces deux peuples; car le bœuf connaît son maître, et l'âne l'étable de son maître[1]. Viens à l'étable, et ne rougis point d'être pour le Seigneur une bête de somme. Tu porteras le Christ sans t'égarer; tu marcheras dans la voie, et cette voie est assise sur toi. Vous souvient-il de cet âne que l'on amène au Seigneur? N'en rougissons pas, c'est nous. Que le Seigneur s'assoie sur nous et nous appelle où il voudra. Nous sommes sa monture et nous allons à Jérusalem. Sous un tel poids, loin de nous courber, nous nous relevons; sous sa direction nous ne saurions errer, nous allons à lui, nous allons par lui, et nous ne saurions périr.

[1] Rom. I, 17.

[1] Isai. I, 3.

CINQUIÈME SERMON.

SUR CES PAROLES DE L'APÔTRE AUX GALATES :

« MES FRÈRES, SI QUELQU'UN EST TOMBÉ PAR SURPRISE EN QUELQUE PÉCHÉ, VOUS AUTRES QUI ÊTES SPIRITUELS, » ETC.

PRÊCHÉ A CARTHAGE, A LA TABLE (1) DU BIENHEUREUX CYPRIEN, LE VI DES IDES DE SEPTEMBRE.

Les sermons inédits que nous mettons au jour pour la première fois, forment une classe à part et trouveront, selon moi, des champions dans tous ceux qui sont quelque peu versés dans la lecture de saint Augustin. J'ai copié celui-ci du catal. 17, dont j'ai déjà parlé, et lui ai donné le même titre qu'il porte dans ce catalogue. Je ne l'ai point trouvé en d'autres bibliothèques, et si l'on veut l'insérer dans l'édition de Saint-Maur, on peut le mettre avant le 164. En lisant le commentaire de Florus sur l'Epître aux Galates, on voit facilement qu'il s'est servi des pensées de ce sermon pour expliquer les premiers versets du chapitre VI. Les Pères de Saint-Maur, qui ne connaissaient point ce sermon, n'ont vu dans Florus que des extraits du sermon 164 ; mais là il s'agit seulement de porter son propre fardeau et celui des autres, tandis qu'ici, les six premiers versets sont expliqués, et le commentaire de Florus ne s'éloigne point de cette explication.

ANALYSE. — Si chacun portera son fardeau, comment le porter mutuellement ? — Le porter mutuellement, c'est pardonner aux autres leurs imperfections. — Porter le nôtre, c'est rendre compte de nos fautes. — Nous devons essayer de redresser les autres, mais dans la douceur. — Ne pas se croire sans péché, ni agir pour la louange. — Le Christ dormirait dans nos âmes. — Chercher la louange c'est, comme les vierges folles, emprunter l'huile des autres.

1. Rappelez-vous, mes frères, ce qu'on vous a lu dans l'épître de l'Apôtre : « Mes frères, « dit-il, si quelqu'un est tombé par surprise « dans quelque faute, vous qui êtes spirituels « redressez-le dans l'esprit de douceur, chacun « réfléchissant sur soi-même, de peur d'être « tenté. Portez mutuellement vos fardeaux, et « ainsi vous accomplirez la loi du Christ. Car si « quelqu'un s'imagine être quelque chose, il se « trompe, puisqu'il n'est rien. Que chacun « examine ses propres actions, et alors il aura « seulement de quoi se glorifier en lui-même, « et non dans un autre. Que celui que l'on « instruit dans les choses de la foi, commu- « nique tous ses biens à celui qui l'ins- « truit. Ne vous y trompez pas, on ne se « moque pas de Dieu, et l'homme recueillera « ce qu'il a semé; car celui qui a semé dans « la chair ne recueillera de la chair que la « corruption ; et celui qui sème dans l'esprit, « recueillera de l'esprit la vie éternelle. Ne « faiblissons pas en faisant le bien ; si nous ne « perdons point courage, nous moissonnerons « le temps venu. C'est pourquoi, pendant qu'il « en est temps, faisons du bien à tous, mais « principalement aux serviteurs de la foi [1] ». Voilà ce qu'on a récité de l'apôtre saint Paul, jusque-là je ne suis que lecteur. Toutefois, mes frères, si la lecture est comprise, à quoi bon expliquer davantage? Voilà que nous avons entendu, que nous avons compris ; c'est à nous d'agir afin de vivre. A quoi bon charger notre mémoire? Retenez ces leçons et réfléchissez-y. Quelqu'un est-il curieux de savoir comment il faut comprendre cette parole : « Portez mutuellement vos fardeaux », et cette autre qui vient peu après : « Chacun portera « son propre fardeau ? » Car vous dites alors dans votre cœur, si toutefois vous en faites la remarque : Comment porter mutuellement ses fardeaux, si chacun doit porter le sien ? Comment les porter mutuellement [1] ? C'est là une question, je l'avoue. Frappez, et l'on vous ouvrira : frappez par votre attention, frappez par l'étude, frappez même pour nous, par vos prières, afin que nous trouvions pour vous des paroles dignes ; en frappant ainsi, vous nous viendrez en aide, et la question sera plus tôt résolue. Puisse chacun mettre en pratique ce qu'il aura compris, aussi efficacement qu'elle sera promptement résolue ! Au point de vue de nos infirmités, « nous portons mutuelle-

[1] Galat. VI, 1 et suiv.

[1] Cette répétition peut bien être une redondance.

1) Voyez sermon CCCX, n. 2, ce que l'on entend, à Carthage, par Table de saint Cyprien.

« ment nos fardeaux » ; au point de vue de la piété, « chacun portera son fardeau ». Que dis-je? Nous tous, qui sommes-nous, sinon des hommes, et dès lors des infirmes qui ne sauraient être absolument sans péché? En cela « nous portons mutuellement nos fardeaux ». Si les péchés de ton père sont une charge pour toi, et les tiens pour lui, c'est une négligence mutuelle, et vous faites vraiment un grand péché. Mais s'il supporte ce que tu ne saurais supporter, et toi ce qu'il ne saurait supporter, alors vous portez mutuellement vos fardeaux, vous accomplissez la loi sacrée de la charité. Cette loi est celle du Christ; la loi de la charité est la loi du Christ. Car il est venu parce qu'il nous aime, et il n'y avait rien en nous qu'il pût aimer; son amour nous a fait aimables. Vous avez entendu ce que signifie: « Portez « mutuellement vos fardeaux, et ainsi vous « accomplirez la loi du Christ ». Que signifie dès lors: « Chacun portera son propre fardeau?» Chacun rendra compte de ses propres péchés, et nul ne rendra compte des péchés d'un autre. Chacun a sa propre cause, et doit rendre compte à Dieu. Mais les évêques eux-mêmes, qui doivent rendre compte à Jésus-Christ de son troupeau, rendront compte pour leurs propres péchés, s'ils négligent le troupeau du Christ. Donc, mes frères, « si quelqu'un est tombé par « surprise dans quelque péché, vous qui êtes « spirituels, qui que vous soyez, dès lors que « vous êtes spirituels, ayez soin de le relever « dans l'esprit de douceur ». Mais si tu cries au dehors, aime à l'intérieur ; exhorte, flatte, corrige, sévis; aime et fais ce que tu voudras. Car un père aime son fils, et toutefois un père, quand il le faut, frappe son fils, lui inflige la douleur, afin de veiller à son salut. C'est donc là « l'esprit de douceur » ; car si tel homme « est tombé par surprise dans quelque péché », et que tu lui dises: Que m'importe; si je te demande pourquoi ce peu m'importe? « Parce « que », me diras-tu, « chacun portera son pro« pre fardeau »; et moi je répondrai à mon tour: Tu as entendu volontiers, et compris: « Portez mutuellement vos fardeaux. Si donc « un homme est tombé par surprise dans le « péché », toi qui es spirituel, tu dois le redresser dans l'esprit de douceur. Sans doute il rendra compte de son péché, parce que « chacun portera son propre fardeau » ; mais toi, si tu négliges sa blessure, tu rendras de ton péché de négligence un compte redoutable; et dès lors, si vous ne portez mutuellement vos fardeaux, vous aurez à rendre un compte terrible, puisque « chacun portera son far« deau ». Faites en sorte de porter mutuellement vos fardeaux, et Dieu vous pardonnera quant au fardeau que chacun doit porter. Si, en effet, tu portes le fardeau d'un autre, quand il est tombé par mégarde dans le péché, de manière à le relever par l'esprit de douceur, tu en viendras à ce passage que tu as entendu : « Chacun portera son propre fardeau » ; et dans ta bonne confiance tu diras au Seigneur: « Remettez-nous nos dettes ». Souvenez-vous donc, mes frères, de ces paroles: « Si un « homme est tombé par surprise dans quel« que faute », et ne passons pas légèrement sur cette expression, homme. L'Apôtre pouvait dire : Si quelqu'un est tombé par mégarde, ou: Quiconque sera tombé. Il n'a point dit ainsi, mais il a dit : l'homme. Or, il est bien difficile que l'homme ne tombe point par surprise dans le péché. Qu'est-ce que l'homme, en effet? Mais ces spirituels, qu'il avertit de redresser avec douceur l'homme qui sera tombé par surprise dans quelque péché, disaient peut-être en leurs cœurs: Portons les fardeaux de ceux qui tombent dans le péché par surprise, parce que nous n'avons en nous rien qu'ils puissent porter. Ecoute ces paroles qui t'avertissent de n'être point trop en sûreté. « Vois « et surveille-toi, de peur d'être tenté ». Que les spirituels n'en viennent point à l'orgueil et à l'enflure; et toutefois, s'ils sont véritablement spirituels, ils ne s'élèveront point. Je crains qu'ils ne s'élèvent, tout spirituels qu'ils sont, parce qu'ils sont en cette chair; toutefois, que l'homme spirituel veille sur lui, de peur d'être tenté. Pour être spirituel, en effet, n'est-il plus un homme? Pour être spirituel, n'a-t-il plus le corps corruptible qui appesantit l'âme[1]? Pour être spirituel, est-il à bout de cette vie, qui « est sur la terre une conti« nuelle épreuve[2]? » Il est donc bien de lui dire: « Veille sur toi, de peur que tu ne sois « tenté ». Après les avoir avertis, c'est-à-dire ces hommes spirituels, l'Apôtre nous jette alors cette sentence générale: Portez les « fardeaux les uns des autres, et ainsi vous « accomplirez la loi du Christ ». Qu'est-ce à dire : les uns des autres? Que l'homme charnel porte le fardeau de l'homme charnel, l'homme spirituel celui du spirituel: « Portez mutuel-

[1] Sap. IX, 15. — [2] Job, VII, 1, *juxta Italam*.

« lement vos fardeaux » ; ne négligez pas mutuellement vos péchés : quand vous avez assez de confiance, reprenez; et quand vous n'avez pas une confiance suffisante pour reprendre, avertissez[1] ; et si cela est nécessaire, pour que nul ne soit pécheur, priez, suppliez. Serait-ce vous humilier que vous dire : Suppliez? Ecoutez l'Apôtre : « En vous donnant nos « préceptes », dit-il, « nous vous supplions de « ne pas recevoir en vain la grâce de Dieu[1] ». Qu'un médecin trouve des forces dans un malade, il le réprimande ; mais si les forces font défaut, s'il craint de le voir défaillir sous l'amertume de la réprimande, il le supplie, le conjure de l'écouter, d'exécuter ses prescriptions, et de vivre. Il est donc constaté que cette parole : « Portez mutuellement vos far- « deaux » est un avis pour l'homme spirituel, que l'Apôtre lui dit : « Veille sur toi-même de « peur d'être tenté » ; de peur que ce spirituel ne vienne à croire qu'il n'a point lui-même de fardeau qu'un autre soit obligé de porter. Or, écoute-le en face de cette arrogance, de cette enflure, de cet orgueil, écoute-le qui nous répète : « Celui qui se croit quelque chose, se « trompe lui-même; car il n'est rien ». On ne saurait mieux dire que se tromper soi-même. Car il ne faut point tout rejeter sur le diable, puisque souvent l'homme est son diable à soi-même. Pourquoi faut-il éviter le diable? Parce qu'il te séduit. Mais te séduire toi-même n'est-ce pas être le diable pour toi ? Que dit-il ensuite? « Que chacun éprouve son œuvre, et « alors il aura de la gloire seulement en lui- « même, et non dans un autre ». Quand tu fais quelque bonne œuvre, si cette œuvre te plaît, parce qu'un autre te loue ; et que si cet autre ne te louait, tu viendrais à défaillir dans l'accomplissement de cette œuvre parce que l'approbation te manquerait ; alors tu as de la gloire dans un autre, et non en toi-même Qu'il te loue, et tu agis ; mais que la bonne œuvre que tu fais vienne à déplaire à l'insensé, tu ne la fais plus. Ne vois-tu point combien de bouches acclament ces hommes qui se ruinent en faveur des hystrions, sans rien donner aux pauvres ? Les louanges qu'on leur prodigue font-elles donc que leurs actions soient bonnes? Lève-toi enfin : « La louange du « pécheur est dans les désirs de son âme ». Vous applaudissez, parce que vous connaissez les Ecritures auxquelles j'emprunte ce témoignage. Qu'ils écoutent, ceux qui ne les connaissent point. L'Ecriture a dit, ou plutôt l'Ecriture a prédit que « le pécheur est loué « sur les désirs de son âme, et que l'on ap- « plaudit celui qui fait le mal[1] ». Et maintenant que le pécheur est loué sur les désirs de son âme, que l'on applaudit au mal qu'il fait, cherche les applaudissements. Des coupables désirs te viennent-ils déchirer? Plonge-toi chaque jour dans l'iniquité et cherche les applaudissements. Crois-moi, tu ne saurais trouver que des adulateurs ou des séducteurs. Comment adulateurs, comment séducteurs? Je te dois raison de mes paroles. Ils sont adulateurs, parce qu'ils te louent, bien qu'ils sachent que tu fais mal ; mais ceux qui te louent quand tu fais le mal, parce qu'ils croient que tu fais le bien, ne sont point des adulateurs, ils te louent dans leur âme ; mais ils sont des séducteurs, parce que leurs applaudissements répétés sont une séduction pour le mal, et ne te laissent point respirer. Tu te repais alors de vanité, tu crois que c'est le bien que tu fais ; tu dissipes ton bien, tu ruines ta maison, tu dépouilles tes enfants; ces louanges t'ont jeté dans le délire ; tu cours, tu gesticules, tu reçois des applaudissements, tu les stimules, tu appauvris ta maison, pour ne recueillir que le vent. Mais, diras-tu, comment sont-ils séducteurs, ceux qui me louent dans leur âme? Ils sont pour toi des séducteurs, parce que tout d'abord ils se sont séduits eux-mêmes en te trompant. Veux-tu qu'il se fatigue à mettre des échelles auprès de toi, pour ne pas te séduire, cet homme qui s'est d'abord séduit lui-même? « Donc le « pécheur est glorifié selon les désirs de son « âme, et l'on applaudit à celui qui fait le « mal ». Eloigne de toi ces louanges, évite ces applaudissements, ou plutôt fais le bien. Mais, diras-tu, en faisant le bien je vais déplaire à tel homme. Qu'importe, si tu plais à Dieu? Déplaire à cet homme, et plaire à Dieu, c'est posséder la gloire en toi, et non dans un autre. Toutefois les méchants sont les détracteurs des bons, ceux qui aiment le monde se plaisent à maudire ceux qui le méprisent, ils les outragent et cherchent à les critiquer. Qu'on leur en dise quelque peu de mal, ils le croient aussitôt ; qu'on leur en dise du bien, ils refusent de le croire, et ton cœur se trouble au point de cesser de faire le bien, parce qu'il n'y

[1] II Cor. VII, 4. — [1] II Cor. VI, 1, *ex Itala*.

[1] Ps. IX, 24.

a personne pour t'applaudir, ou te tromper, ou te séduire. Et le témoignage de ta conscience ne te suffit point? Dans le théâtre de ton âme, sous l'œil de Dieu, pourquoi te troubler? Je t'en supplie, pourquoi te troubler? Parce l'on dit de moi beaucoup de mal, voilà ta réponse? Tu ne serais pas troublé dans la barque de ta confiance, si le Christ n'y dormait. Tu as entendu la lecture de l'Evangile : « Il « s'éleva une grande tempête, et le vaisseau « était ballotté et couvert par les flots » ; pourquoi? « Parce que le Christ dormait [1] ». Quand est-ce que Jésus-Christ dort dans ton cœur, sinon quand tu oublies ta foi? La foi en Jésus-Christ dans ton cœur est comme le Christ dans la barque. Les outrages que tu entends, te fatiguent, te troublent : c'est que Jésus-Christ dort. Eveille Jésus-Christ, éveille ta foi. Tu peux agir, même dans ton trouble. Eveille ta foi, que le Christ s'éveille et te parle : Les outrages te troublent? Quels outrages n'ai-je pas entendus avant toi et pour toi? Ainsi te parlera le Christ, ainsi te parlera ta foi. Ecoute son langage, et vois à son langage si tu n'as peut-être pas oublié que « le Christ a « souffert pour nous [2] ?» et qu'avant d'endurer pour nous de telles douleurs, il entendit des outrages? Il chassait les démons, et on lui disait : « Vous êtes possédé du démon [3] ». C'est de lui que le Prophète a dit : « Les opprobres « de ceux qui vous outragent sont tombés sur « moi [4] ». Eveille donc le Christ, et il te dira dans ton cœur : « Quand les hommes vous « maudiront et diront toutes sortes de mal « contre vous, réjouissez-vous, soyez dans « l'allégresse, parce que votre récompense est « grande dans les cieux [5] ». Crois à ce qui est dit, et un grand calme s'établira dans ton cœur. Si donc « l'homme se croit quelque « chose, il se séduit lui-même, puisqu'il n'est « rien ; que chacun éprouve son œuvre, et alors « il aura la gloire en lui-même, et non dans « un autre ». Qu'on te loue, qu'on te blâme, tu as ta gloire en toi-même, parce que ta gloire c'est ton Dieu dans ta conscience, et tu ressembleras aux vierges sages, qui prirent avec elles de l'huile dans leurs lampes, et eurent ainsi la gloire en elles-mêmes, et non dans un autre [1]. Car celles qui ne prirent point d'huile avec elles, en mendièrent auprès des autres, et leurs lampes s'éteignirent, et elles dirent : « Donnez-nous de votre huile ». Qu'est-ce à dire : « Donnez-nous de votre huile », sinon : Louez nos œuvres, parce que notre conscience ne nous suffit pas? Autant que le Seigneur m'en a fait la grâce, j'ai expliqué ce qu'il y avait d'obscur dans la lecture de l'Apôtre. Tout le reste est clair et demande moins à être expliqué que mis en pratique. Mais pour pratiquer ce que nous avons entendu, prions Celui sans le secours de qui nous ne pouvons rien faire de bien, puisqu'il a dit à ses disciples : « Sans moi vous ne « pouvez rien faire [2] ». Tournons-nous vers le Seigneur etc.

Et après le sermon [3]. — Comme le peuple avait demandé qu'il ne partît point avant la fête de saint Cyprien, il ajouta : Je dois déclarer à votre charité que nous ne sommes plus maîtres de nos désirs, non plus que de supporter des plaintes même dans les lettres ; mais comme l'objet de vos demandes m'était déjà imposé par le saint vieillard, je termine ainsi mon discours : Voici tout près de nous la fête de saint Cyprien ; vous m'avez fait violence pour me retenir, à cause de cette solennité : si donc nous sommes avides de la parole, il nous est bon de faire jeûner notre corps.

[1] Matth. VIII, 21. — [2] I Pierre, II, 21. — [3] Jean, VIII, 48. — [4] Ps. LXVIII, 12. — [5] Matth. V, 11, *ex Itala*.

[1] Matth. XXV, 8. — [2] Jean, XV, 15.

[3] On trouve souvent de ces additions dans les sermons édités. Les premières paroles viennent de quelque scribe. Ce passage nous confirme ce qu'a dit Possidius dans la vie de saint Augustin, que souvent les évêques et le peuple, chez lesquels se trouvait le saint docteur, non-seulement le suppliaient de prêcher, mais souvent l'y contraignaient ; ce qui n'est pas une moindre preuve de sa grande science et de l'éclatante renommée dont il jouissait.

SIXIÈME SERMON.

SUR PLUSIEURS MARTYRS (1).

Ce sermon, qui porte le nom de saint Augustin et qui est parsemé des produits de son esprit, est tiré du catalogue num. 12, intitulé : « Sermons de saint Augustin, et d'autres ». On n'en voit aucune mention dans toutes les bibliothèques éditées que j'ai pu parcourir. Dans l'édition de Saint-Maur, on peut le placer après le sermon CCCXXVI. L'exorde et la pensée qui l'animent se trouvent dans le sermon CCLXXXVI, et à peu près dans les mêmes termes. Voyez aussi sermon CCCXXVIII, num. 2, vers le milieu.

ANALYSE. — L'iniquité, en condamnant les martyrs, se mentait à elle-même. — L'amour de la vie éternelle triomphe de notre amour pour la vie du temps. — Comment le laboureur jette et sème son froment pour récolter du froment.

Martyrs est un mot grec que l'on traduit en latin par *testes*, ou témoins. Si donc les martyrs sont des témoins, c'est qu'ils ont subi tant de douleurs, pour affirmer la vérité de leur témoignage. La vérité servait Dieu, l'iniquité se mentait à elle-même. Car voici ce qui est écrit; c'est le corps du Christ ou l'Eglise qui dit dans un psaume : « Des té« moins iniques se sont élevés contre moi, et « l'iniquité s'est démentie elle-même ». Il y a témoins et témoins : témoins d'iniquité, témoins de justice, témoins du diable, témoins du Christ. Tout à l'heure, quand on nous lisait la passion de nos bienheureux martyrs, dont nous faisons la fête, nous avons vu paraître ces deux sortes de témoins, nous les avons considérés, entendus. On les interroge, et ils répondent qu'ils ont fait des collectes parce qu'ils sont chrétiens. C'est là le témoignage de la vérité. Le juge disait : Vous confessez votre crime. C'est là le témoignage de l'iniquité. Prêcher Dieu, cela s'appelle crime. En prêchant Dieu, la vérité obéissait à Dieu; en nommant cela un crime, l'iniquité se donnait à elle-même le démenti. Ce qu'il disait contre eux se retournait contre lui, et le véritable crime condamnait le faux crime. Il n'y avait chez nos martyrs aucun crime; il n'y avait aucun crime pour les martyrs du Christ à se rassembler pour louer Dieu, pour entendre la vérité, pour espérer le royaume des cieux, pour condamner dans ses iniquités le siècle présent. Ils ne commettaient aucun crime, c'est ce qu'on appelle piété; cela se nomme religion, se nomme dévotion; son véritable nom est témoignage. Quel crime, dès lors, commettaient ceux qui envoyaient à la mort des hommes qui confessaient leur

(1) Bien que l'inscription porte indistinctement : « De plusieurs martyrs », on voit cependant que ces martyrs sont déterminés, par la lecture des actes qui a précédé et dont il est ainsi fait mention : « Quand on lisait la passion des saints ». Il est à penser que saint Augustin parlait alors des martyrs de Carthage, dont il fait mention dans le *Brevicul. Collat. diei* 3, *c.* 17, où l'on trouve : « Ils avouaient « dans leurs tourments qu'ils avaient fait une collecte et sanctifié le jour du Seigneur ». Ils étaient au nombre de quarante-huit, au dire de saint Optat de Milève, de Baluze, de Ruinart, et subirent le martyre la veille des ides de février, l'an 304. Et, à la vérité, ces collectes leur furent reprochées par le juge comme le seul point de culpabilité, et les martyrs avouent qu'ils les ont faites et en bénissent Dieu. Il serait difficile de croire que saint Augustin n'eût aucun sermon au sujet de ces martyrs si célèbres dans toute l'Afrique, lorsque le calendrier de Carthage accuse cinq solennités distinctes en leur honneur, et que l'on en fit une sixième, quand l'empereur Justinien eut bâti, dans son propre palais, un temple à la vierge Prima, comme le rapporte Procope *(De ædif. a Just. extruct.* 6*)*. Baronius met cette vierge célèbre au nombre de ces martyrs. Or, dans les éditions qui ont paru jusqu'alors, on regrettait qu'il n'y eût, au sujet de ces martyrs, aucun sermon ; et toutefois, deux catalogues du Mont-Cassin, 12 et 17, contenant celui-ci, probablement prêché à Carthage, où la solennité de leur fête amena saint Augustin qui voulut d'une manière toute particulière réprimer chez les fidèles cette joie trop profane qui dégénérait en ivresse et en festins. Car il termine ainsi : « Célébrons les fêtes des martyrs par des honneurs à leur passion, et non par l'amour de la boisson ». Ce sont à peu près les mêmes paroles qui terminent son avertissement à la fête de saint Cyprien, à Carthage, et à la fête des vingt martyrs d'Hippone. Dès qu'il en est ainsi, il faut accuser de fausseté cet auteur donatiste qui, chez saint Optat et chez Baluze (tom. I *Miscell.*, p. 14, édit. 1761), rapporte dans ses additions qu'ils moururent de faim quand ils étaient encore en prison, puisque le juge fit trancher la tête à quelques-uns. Baronius et Ruinart avaient déjà répété ces additions, n'approuvant point l'histoire de Mensurius et de Cécilien. Si donc l'auteur donatiste est en défaut sur un point, il peut l'être sur d'autres. Les catalogues de Colbert, de Compiègne, et de (Pratel ?), dont s'est servi Ruinart, n'ont pas ces additions et précisent des jours et des lieux différents où ces martyrs ont versé leur sang. Ce titre nous fait comprendre pourquoi on célébrait leurs fêtes à part et en des jours différents à Carthage. C'est donc au catalogue du Mont-Cassin que revient l'honneur de rappeler, selon la vérité, l'histoire de ces martyrs; ce qui les rend dignes de foi.

piété ? Il nous plaît, disait le juge, ce témoin du mensonge, il nous plaît de trancher la tête à tel, tel et tel ; voilà bien le crime. Ecoute la voix de la piété: Grâces à Dieu, tel fut le témoignage de Primus ou du premier. Le premier a donc clos ce témoignage par une victoire perpétuelle. Votre charité a remarqué, je crois, quand on lisait la passion de nos saints martyrs, quel fut le premier qui rendit témoignage; le premier était appelé avant le dernier; victoire fut pour la fin, et victoire perpétuelle [1]. O victoire sans tache ! ô fin sans fin ! Qu'est-ce, en effet, qu'une victoire perpétuelle, sinon une victoire sans fin ? C'est là vaincre les passions de la chair, vaincre les menaces d'un juge pervers, vaincre la douleur du corps, vaincre l'amour de la vie. Si je le puis, mes frères, je dirai ma pensée avec le secours de Dieu : dans nos saints martyrs, l'amour de la vie fut vaincu par l'amour de la vie. Vous qui m'acclamez, vous l'avez compris, mais en faveur de ceux qui n'ont pas compris encore, souffrez que j'explique tant soit peu ma pensée. Voici donc ce que j'ai dit : Dans les saints martyrs, l'amour de la vie a été vaincu par l'amour de la vie. A qui l'amour de l'argent fait-il mépriser l'argent ? A qui l'amour de l'or fait-il mépriser l'or ? A qui l'amour des domaines fait-il mépriser les domaines ? Nul ne méprise ce qu'il aime. Mais chez les martyrs, nous trouvons l'amour de la vie et le mépris de la vie. Ils n'y arriveraient point s'ils ne la foulaient aux pieds. Ils savaient ce qu'ils faisaient quand ils la donnaient pour la gagner. Ne croyez point, mes frères, qu'ils avaient perdu tout sens, quand ils aimaient la vie et méprisaient la vie; non, ils n'avaient point perdu le sens. C'était là répandre la semence et chercher la moisson. Je vois le dessein du laboureur, et je connais la sagesse des martyrs. C'est par amour du froment que le laboureur répand son froment. Si tu ne sais point dans quel dessein il sème, tu pourras bien l'en blâmer et dire ? Que fais-tu, insensé ? Ce que tu as recueilli avec tant de peine, pourquoi le jeter, le répandre, le soustraire à tes regards, le jeter en terre, et de plus le recouvrir ? Il te répondra : J'aime le froment, et c'est pourquoi je jette mon froment; si je n'y tenais point, je ne le jetterais point; je veux qu'il s'accroisse, et non qu'il périsse. Voilà ce qu'ont fait nos martyrs, incomparablement plus sages que les laboureurs. Ceux-ci répandent sur la terre quelques grains, et les moissonneurs en récoltent beaucoup. Mais et celui qu'ils répandent, et celui qu'ils récoltent, a une fin. Ce que l'on sème est peu nombreux, ce que l'on récolte l'est beaucoup plus, et néanmoins l'un et l'autre ont une fin. Et vous ne vouliez point que nos martyrs perdissent une vie que la mort terminera un jour, afin de récolter cette vie qui ne connaît point la mort ? Bons prêteurs, bons semeurs, mais celui qui fait croître, c'est Dieu. C'est lui qui fait croître et multiplie les fruits dans vos campagnes, lui qui nourrit tout ce qui naît de la terre. Dieu, qui peut multiplier les grains, ne saurait conserver ses martyrs ? Voilà que je vous le prêche, entendez ce qu'ils ont entendu. Vous aussi, vous l'avez entendu, quand on lisait l'Evangile; vous avez reçu la promesse qui leur fut faite : « Ils « vous feront comparaître dans leurs assem« blées et dans leurs synagogues; ils vous « flagelleront, ils en tueront d'entre vous; « mais je vous le déclare, un cheveu de votre « tête ne tombera point, et vous posséderez « vos âmes dans votre patience [1] ». Vous posséderez, et non vous perdrez. Là, en effet, nul ennemi ne persécute, nul ami ne meurt. Vous serez là où luit ce jour sans fin, qui n'a point hier pour le précéder, ni demain pour le suivre. Vous qui aurez bien prêté, vous serez là où le diable ne pourra vous suivre. Souffrez pour un temps, afin d'avoir une joie éternelle. Ce que vous supportez est dur, mais ce que vous semez exige des larmes. Lisez ce qui est écrit à votre sujet, vous qui semez : « Ils allaient et pleuraient en répandant leurs « semences [2] ». Quel en a été le fruit, quelle est la fin, la consolation ? « Mais ils revien« dront dans l'allégresse, en portant leurs « gerbes ». C'est avec ces gerbes que se font les couronnes. Célébrons donc les fêtes des martyrs, par des honneurs à leur passion, et non par l'amour de la boisson. Tournons-nous vers le Seigneur, etc.

[1] Ce fut Primus, ou premier, qui fut tout d'abord à rendre témoignage. Victoire et Perpétue furent pour la fin. Il y a dans le texte : *Victoria in fine perpetua*. Mais ni *victoria*, ni *perpetua* ne commence par une majuscule ; et toutefois je serais bien trompé, si les deux dernières martyres de Carthage n'étaient point Victoire et Perpétue. Ce qui prête à saint Augustin ce jeu de mot : *Perpetua* ou sans fin. Comme elle fut la dernière ou la fin, ce fut une *fin sans fin*.

[1] Matt. x, 19; Luc, xxi, [illegible], 19. — [2] Psal. cxxv, 6, 7.

SEPTIÈME SERMON.

SUR SAINT JEAN-BAPTISTE.

Quatre catalogues du Mont-Cassin, savoir : le catalogue 12, et trois lectionnaires du XIIe siècle, contiennent ce sermon constamment assigné à saint Augustin. Dans la bibliothèque Léopoldine de Blandinius, elle est attribuée à un auteur anonyme. J'ai pris, dans le catalogue 12, l'exorde qu'on lit en abrégé dans la bibliothèque Léopoldine et dans les lectionnaires, sans doute parce qu'il paraît quelque peu étranger à cette fête. Toutefois, pour ne point mutiler le sermon, j'ai retenu le titre qu'il porte dans les lectionnaires ; car, à ce titre, le catalogue 12 ajoute une question de *verbo et voce*, qui a été interceptée par des lacunes, et qu'un copiste négligent a laissée sans solution. Du reste, de pareils changements sont fréquents dans les lectionnaires, les Pères de Saint-Maur en offrent beaucoup d'exemples et donnent cette note au sermon XLIV, de *Verbis Isaiæ*, c. LIII : « Quant aux sermons de saint Augustin et aux traités que l'on devait lire dans l'église, on les écourtait nécessairement, et on « leur adaptait un exorde et une conclusion ». L'*Indiculus* de Possidius (cap. 8, 9, 10) indique plusieurs sermons pour cette fête, parmi lesquels l'édition de Saint-Maur assigne une place à celui-ci et au suivant (num. 288, 293) ; car les sermons qui portent ces numéros sont d'accord avec ceux-ci et dans les paroles et dans les pensées. On peut regarder celui-ci comme le huitième sur la naissance de saint Jean-Baptiste.

ANALYSE. — De tous les Prophètes, Jean est le plus grand, il a vu en réalité ce que les autres ont vu en esprit. — Il est la mesure de l'homme. — Il s'humilie et dissuade ceux qui le prenaient pour le Christ. — Il n'est que la voix, le Christ est la parole de Dieu.

Puisque[1] le Seigneur a bien voulu, mes frères, ramener à votre charité et ma présence et ma voix, et qu'il l'a fait non plus d'après vos arrangements, mais d'après sa volonté nous lui en rendons grâces avec vous, nous vous obligeons en vous prêchant; car c'est là notre ministère, dans lequel il est nécessaire et convenable que nous soyons à votre service. C'est à vous, mes bien-aimés, d'accueillir avec charité tout ce que vous peuvent donner des serviteurs de Dieu, et de le remercier avec nous de ce qu'il nous a donné de passer au milieu de vous cette journée [2]. De quoi parler aujourd'hui, sinon du saint dont nous célébrons la fête ? Jean est donc né d'une mère stérile, pour être le précurseur du Seigneur, né d'une vierge ; dès le sein de sa mère, il a salué et prêché son Seigneur. Jean eut pour mère une femme stérile qui ne connaissait point l'enfantement ; une femme stérile enfanta le héraut, une Vierge enfanta le Juge. Mais Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui devait naître d'une Vierge, s'était fait précéder auprès des hommes par beaucoup d'autres hérauts. Tous les Prophètes ont été envoyés par lui, mais c'était lui qui parlait en eux ; et celui qui vint après eux était avant eux. Dès lors que le Seigneur s'était déjà fait précéder par plusieurs hérauts, quel si grand mérite avait celui-ci ? Quelle si grande supériorité chez celui dont nous célébrons aujourd'hui la fête? Ce n'est point en effet sans marquer une certaine supériorité, qu'on ne passe point sous silence la naissance de Jean-Baptiste, non plus qu'on ne passe sous silence la naissance de son Maître. Nous ignorons quand vinrent au monde les autres Prophètes, mais il n'est point permis d'ignorer quel jour naquit Jean-Baptiste. Or, voici en lui déjà une grande supériorité : Les autres ont prêché le Seigneur, ont désiré le voir et ne l'ont point vu ; ou, s'ils l'ont vu, ils ne l'ont vu qu'en esprit et dans l'avenir ; mais ils n'ont pu le voir présent sous leurs yeux. Or, le Seigneur, en parlant d'eux, disait à ses disciples : « Beaucoup de prophètes « et de justes ont voulu voir ce que vous voyez, « et ne l'ont point vu, et entendre ce que vous

[1] Dans l'édition Léopoldine et les lectionnaires, on lit cet exorde : « C'est aujourd'hui, mes frères, la fête de la naissance de « saint Jean-Baptiste, précurseur de Notre-Seigneur. Que devons- « nous admirer tout d'abord, mes frères, ou la naissance du Sauveur, « ou la naissance du précurseur ? Jean avait une mère stérile qui ne « connaissait point l'enfantement ».

[2] Cet exorde fait croire que le saint docteur ne prêchait point dans son église.

« entendez, et ne l'ont point entendu [1] ». Et pourtant, n'était-ce point lui qui les envoyait? Tous, néanmoins, avaient le désir de voir le Christ en sa chair, s'il leur était possible. Mais comme ils moururent avant lui, de même qu'ils étaient nés avant lui, le Christ ne les trouva plus sur la terre, bien qu'il les rachetât pour la vie éternelle. Et pour connaître combien tous désiraient de voir le Christ ici-bas, rappelez-vous ce vieillard Siméon, qui n'avait pas reçu du Saint-Esprit une médiocre faveur, dans l'assurance qu'il ne sortirait point de ce monde sans avoir vu le Christ. Or, après la naissance du Christ, Siméon le vit enfant dans les bras de sa mère; il prit dans ses mains celui dont la divine puissance le portait lui-même; et tenant dans ses bras le Verbe enfant, il bénit Dieu en disant: « C'est maintenant, Seigneur, « que vous laisserez aller en paix votre ser« viteur, selon votre parole ; car mes yeux ont « vu votre salut [2] ». Les autres Prophètes n'ont pas vu le Christ ici-bas; Siméon l'a vu enfant; Jean le connut après sa conception et le salua; Jean l'annonça, le vit, le montra du doigt et dit : « Voici l'Agneau de Dieu, voici celui « qui efface les péchés du monde [3] ». Il est donc supérieur à tous les autres. Ecoute ce témoignage que lui rendit le Seigneur, qui se dit plus grand que lui, mais qui ne l'accorde à nul autre. Il était grand sans doute, celui à qui nul autre que le Christ ne pouvait se préférer. Voici donc ce que dit le Seigneur: « Parmi ceux qui sont nés de la femme, nul « ne s'est élevé au-dessus de Jean-Baptiste [4] ». Mais, pour se mettre lui-même au-dessus de lui, il ajoute : « Le plus petit néanmoins dans « le royaume des cieux est plus grand que lui ». Il se dit donc moindre et plus grand ; moindre par le moment de la naissance, plus grand par la domination ; moindre par l'âge, plus grand par la majesté. Le Seigneur est né après Jean, mais c'est dans sa chair, mais c'est d'une Vierge, et avant lui « il était le Verbe dès le commencement ». Admirable merveille ! Le Christ vient après Jean, et Jean néanmoins vient par le Christ : « Tout a été fait par lui, et rien n'a été fait « sans lui [5] ». Pourquoi donc Jean est-il venu ? Pour nous montrer le chemin de l'humilité, diminuer la présomption de l'homme, augmenter la gloire de Dieu. Jean est donc venu dans la grandeur prêcher celui qui est grand ; Jean est venu pour être la mesure de l'homme. Qu'est-ce que la mesure de l'homme? Nul homme ne pouvait être plus grand que Jean : tout ce qui était plus grand que Jean était plus qu'un homme. Si donc Jean nous donnait en lui la mesure de la grandeur humaine, tu ne pouvais trouver un homme plus grand que Jean, et si tu en as trouvé un, il te faut confesser qu'il est Dieu, puisque tu l'as trouvé supérieur à l'homme. Jean est un homme, le Christ est un homme, mais Jean est seulement un homme, le Christ est Dieu et homme. Dieu, il a fait Jean ; homme, il est né après Jean. Et toutefois, voyez combien s'humilie ce précurseur de son Seigneur Dieu et homme; on demande à celui qui n'a point son supérieur parmi ceux qui sont nés de la femme s'il n'est pas le Christ? Telle était sa grandeur, que les hommes pouvaient s'y tromper : on fut incertain s'il n'était pas le Christ, et on en fut incertain jusqu'à l'interroger. Un fils de l'orgueil, un homme qui ne serait point le docteur de l'humilité, s'imposerait aux hommes abusés, et, sans agir pour les détromper, accepterait ce qu'ils pensaient. Etait-ce beaucoup, par hasard, de vouloir persuader aux hommes qu'il était le Christ? Qu'il eût essayé de le persuader et qu'on ne l'eût point cru, il serait demeuré dans l'abjection, couvert d'opprobre et de mépris parmi les hommes, et damné devant Dieu. Mais il ne lui était pas nécessaire de le persuader aux hommes, puisqu'il voyait qu'ils le croyaient ; qu'il accepte leur erreur, et son honneur va grandir. Mais loin de l'ami de l'Epoux cette pensée de vouloir prendre sa place dans l'amour de l'épouse ! il déclara qu'il n'était point ce qu'il n'était point en effet, de peur de perdre ce qu'il était. Jean n'était point l'époux, et comme on l'interrogeait, il dit : « L'Epoux est celui qui « a l'épouse ; mais l'ami de l'Epoux, qui est « devant et l'écoute, est plein de joie à « cause de la voix de l'Epoux [1] ». « Pour moi, « je baptise dans l'eau [2] ; celui qui vient après « moi est plus grand en moi ». De combien plus grand ? « Tellement que je ne suis pas « digne de délier les cordons de ses souliers ». Voyez combien il serait encore au-dessous de lui-même, quand il en serait digne ; combien il s'humilierait déjà quand il dirait : Il est

[1] Matth. XIII, 27.— [2] Luc, II, 29.— [3] Jean, I, 29.— [4] Matth. XI, 11. —[5] Jean, I, 1.

[1] Jean, III, 29. — [2] Id. I, 26.

plus grand que moi celui dont je suis digne de délier les souliers ; car il proclamerait qu'il doit se courber à ses pieds. Maintenant, comme il nous prêche l'humilité quand il se croit au-dessous de ses pieds, et même au-dessous de sa chaussure ! Jean vint donc pour prêcher l'humilité aux superbes, et nous annoncer la vertu de la pénitence. La voix vint avant le Verbe. Comment la voix avant le Verbe? C'est du Christ qu'il est dit : « Au « commencement était le Verbe, et le Verbe « était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était « au commencement en Dieu [1] ». Mais, pour venir à nous, le Verbe s'est fait chair, afin d'habiter parmi nous. Après avoir entendu que le Christ est la parole, écoutons que Jean est la voix. Quand on lui demandait : Qui êtes-vous? il répondit : « Je suis la voix de celui « qui crie dans le désert : Préparez la voie au « Seigneur, rendez droits ses sentiers ». Ecoutons les cris de Jean et préparons la voie au Seigneur ; que le Verbe vienne à nous [1] parce que « toute chair est foin, et la gloire de « l'homme n'est que la fleur du foin. Le foin « se dessèche, la fleur tombe ; mais le Verbe « de Dieu demeure éternellement [2] ».

[1] Joan. I, 1.

[1] La conclusion est tirée des lectionnaires et du catalogue Léop. ; le catalogue n. 12, au lieu de cette conclusion, ajoute : « Parlons « donc un peu, mes frères, autant que Dieu nous en fera la grâce, « parlons un peu de la parole et de la voix. Le Christ est la parole. « parole qui ne retentit point pour passer ; ce serait alors la voix et « non la parole ; mais la parole de Dieu, par qui tout a été fait, c'est « Notre-Seigneur Jésus-Christ. La voix de celui qui crie dans le dé-« sert, c'est Jean. Qui a la supériorité, la voix ou la parole ? Voyons ce « qu'est la parole et ce qu'est la voix, et alors nous verrons où est la « supériorité. Selon vous, mes frères, qu'est-ce que la parole? Sans « nous occuper de la parole de Dieu, par qui tout a été fait, parlons un « peu de nos paroles, si nous pouvons tant soit peu établir une com-« paraison ? Qui comprend la parole de Dieu, par qui tout a été fait ? « Qui est digne d'y penser, qui le pourrait, tant nous sommes loin de « pouvoir en parler ? Ajoutons son ineffable majesté, son éternité, sa « coéternité avec le Père, afin que notre foi nous mérite de voir un « jour ? » Qui ne voit ici autant de rochers sans base, entassés confusément, et qui n'offrent pas même aux yeux l'image d'un toit ?

[2] Isaï. XL, 7, 8.

HUITIÈME SERMON.

SUR SAINT JEAN-BAPTISTE.

Les Pères de Saint-Maur ont signalé (Sermon CCXLIII, *Append.*, tom. V) cette locution, « mes très-chers frères », qu'on lit au commencement de ce sermon, comme une locution solennelle et habituelle dans les sermons douteux. Toutefois, comme saint Augustin se trahit clairement, j'aimerais mieux dire que, dans les lectionnaires d'où j'ai tiré ce sermon, l'exorde a été changé pour la cause que j'ai empruntée plus haut aux Pères de Saint-Maur. S'il est arrivé que, dans le sermon précédent, le commencement m'ait paru vrai, tandis que je doutais de la conclusion, ici c'est l'exorde qui est douteux, mais la conclusion certaine. Ce que nous découvrons vers la fin nous apprend le cas que nous devons faire du sermon ; car nous y voyons pour la veille de cette fête des superstitions populaires que nul autre sermon du saint Docteur ne nous avait enseignées. C'est en vain que je l'ai cherché dans les bibliothèques qui ont paru jusqu'à ce jour. On peut, dans l'édition de Saint-Maur, l'inscrire sous le numéro 295, et ce sera le neuvième sur la nativité de saint Jean-Baptiste.

ANALYSE. — Grandeur de Jean. — Il est la voix, le Christ est la parole de Dieu. — Il est le crieur, le Christ est le juge. — Le Christ grandit dans son baptême, Jean diminue dans le sien. — L'un est maître, l'autre serviteur. — Pour obtenir les faveurs de Jean, ne faisons point injure à sa fête.

1. Mes très-chers frères, nous célébrons aujourd'hui la naissance d'un grand homme, et voulez-vous en connaître la grandeur ? « Nul », dit l'Evangile, « parmi ceux qui sont « nés de la femme, ne s'est élevé plus grand « que Jean-Baptiste [1] ». Voilà ce qu'a dit Celui qui est né de la Vierge ; tel est le témoignage qu'il a rendu à son témoin ; la sentence portée par le juge au sujet de son crieur ; ainsi la parole a voulu honorer la voix ; vous le savez, et vous l'avez entendu dans le sermon du matin [1].

2. La parole, c'est le Christ ; la voix, c'est

[1] Matth. XI, 11.

[1] Ceci nous prouve que ce sermon fut prêché à l'office du soir. Mais quel est ce sermon du matin, auquel il fait allusion ? C'est ce qu'on n'oserait dire, puisqu'il n'est aucun sermon sur la nativité de saint Jean-Baptiste, où le saint docteur n'ait tiré parti de ce témoignage et n'ait appelé Jean témoin et précurseur.

Jean. A propos du Christ, il est écrit, en effet, que « la parole ou le Verbe était au commen« cement [1] ». Mais Jean a dit, en parlant de lui-même : « Je suis la voix de celui qui crie « dans le désert [2] ». La parole s'adresse au cœur, la voix à l'oreille. Que la voix arrive à l'oreille quand la parole n'arrive point à l'âme, elle n'est qu'une production vaine, qui n'a aucun fruit utile. Et néanmoins, pour arriver à mon cœur, le Verbe n'a pas besoin de la voix ; mais pour transmettre à ton cœur ce qui est né dans le mien, il faut le secours de la voix. Ma parole peut donc précéder ma voix, mais le Verbe ne saurait se produire au dehors sans la voix. C'est pour que la voix est créée, non pour enfanter la parole qu'elle connaît, mais pour émettre la parole qui était déjà. Après avoir ainsi parlé de la parole et de la voix, ou du Christ et de Jean, voyons quelle parole est le Christ, quelle voix est Jean. « Au commencement était le Verbe », la parole. Où était-il ? « Et le Verbe était en « Dieu ». Combien avant nous ! Et combien au-dessus de nous ! « Et le Verbe s'est fait « chair pour demeurer parmi nous [3] ». Et d'où le saurions-nous, si nous n'avions entendu la voix ? Car le Christ vêtu d'une chair mortelle marchait parmi les hommes, et les hommes venaient à Jean, et lui disaient : « Etes-vous le « Christ ? » et Jean répondait : « Voici l'A« gneau de Dieu, voici celui qui efface les « péchés du monde [4] ». Ecoutez-le, reconnaissez-le ; c'est lui que je précède, lui que j'annonce. Souvenez-vous de cette parole : « Je suis la voix de celui qui crie au désert : « préparez la voie au Seigneur » ; non pas à moi, mais au Seigneur. Crier, pour moi, c'est l'annoncer ; car la voix du crieur, c'est l'arrivée du juge. Or, quand sera venu celui que j'annonce, quand il reposera dans votre cœur, « c'est lui qui doit croître et moi di« minuer [5] » ; le savez-vous ? Oui, répondirent-ils[6]. Quand le verbe, en effet, empruntant le secours de la voix, prend le chemin du cœur et arrive dans cette région la plus intime, ce verbe grandit dans le cœur, et la voix s'éteint dans l'oreille. Le son qui frappe l'oreille n'y demeure point, puisqu'il ne saurait se soutenir infiniment et qu'il descend dans l'âme. Pourquoi en est-il ainsi ? Parce qu' « il faut qu'il croisse et que je diminue ». Jean baptise, et le Christ baptise aussi. Il fut dit à Jean : « Celui sur qui tu verras l'Esprit« Saint descendre comme une colombe et se « reposer, c'est celui-là qui baptise dans le « Saint-Esprit [1] et dans le feu [2] ». Voilà ce que vous savez, mes frères, et ce qui arriva quand Jésus fut baptisé. Voilà que dans l'univers entier c'est lui qui baptise. Partout a grandi ce baptême du Christ, tandis que le baptême de Jean, bien qu'il eût une signification dans le souvenir du passé, n'a néanmoins aucune signification pour le présent. Ce baptême de Jean a cessé, tandis que le baptême du Christ a grandi ; de là cette parole : « Il doit grandir et moi diminuer ». Or, cette parole s'accomplit encore à la naissance et à la mort de chacun d'eux. Bien que Jean ait dit de Jean, c'est-à-dire que Jean l'Evangéliste ait dit de Jean-Baptiste ; bien qu'il ait dit : « Un homme fut envoyé de Dieu, dont le nom « était Jean ; il vient pour être témoin, pour « rendre témoignage à la lumière [3] » ; néanmoins Jean est né, mes frères, à pareil jour, quand la nuit grandissait et que le jour commençait à diminuer. Mais le Christ est né, comme vous le savez, au solstice d'hiver, quand, en deuil de la lumière, la nuit commence à décliner. « Nous fûmes autrefois té« nèbres, et maintenant nous sommes lu« mière dans le Seigneur [4] ». Pourquoi naître ainsi ? « Parce que l'un doit grandir, et l'autre « diminuer ». Ce qui s'accomplit encore à leur mort : Jean eut la tête tranchée par le glaive, et le Christ fut élevé en croix ; l'un fut élevé de terre, l'autre jeté à terre ; à l'un, pour le diminuer, on abattit la tête ; l'autre pour le grandir, on l'éleva sur le gibet de la croix. C'est là le Maître et le serviteur. Le Maître mourut sur le gibet de la croix, le serviteur eut la tête tranchée ; de là cette parole : L'un doit grandir, l'autre diminuer. Ce n'est pas sans raison, je crois, que tel âge fut choisi dans les mères. La mère de Jean fut une femme avancée en âge, tandis que celle du Christ fut une jeune vierge. Il était porté dans le sein d'une vierge, et les anges l'adoraient dans le ciel. L'un est mis au monde par une femme qui désespérait de sa stérilité, l'autre par une vierge intacte ; enfin, l'un par une vierge qui grandit encore, et l'autre par une femme sur son dé-

[1] Jean, I, 1. — [2] Ibid. 23. — [3] Id. I, 1, 11. — [4] Ibid. 29. — [5] Id. III, 30.
[6] Ces paroles pourraient bien avoir été ajoutées par quelque scribe.

[1] Jean, I, 32.— [2] Matth. III, 15. — [3] Jean, I, 6. — [4] Ephés. III, 8.

clin. Or, quel est, mes frères, le sens de tout cela ? Quelle est donc la dignité de cet homme dont la naissance est annoncée à ses parents par un ange, comme celle de Notre-Seigneur Jésus-Christ ? Comment l'a-t-il mérité ? « C'est « que nul parmi ceux qui sont nés de la « femme n'est plus grand que Jean-Baptiste[1] ». Comme vous le savez, en effet, l'ange Gabriel fut aussi envoyé à la Vierge Marie ; un fils est promis de part et d'autre, et de part et d'autre l'ange reçoit une réponse. Zacharie répondit à l'ange qui lui promettait un fils : « Comment le saurai-je ? Car moi je suis « avancé en âge, et ma femme est stérile et « avancée en âge[2] ». Marie répondit : « Com« ment cela se fera-t-il, car je ne connais « point l'homme[3] ? » Tous deux désespèrent des lois de la nature ; car ils ne savaient pas, je crois, que, devant les dons de la grâce de Dieu, les lois de la nature s'effacent. Tous deux, dès lors, expriment un doute dans leur réponse, et néanmoins, à l'un échoit un châtiment, à l'autre une bénédiction. Il fut dit à Zacharie : « Voilà que tu seras muet ». A Marie : « Vous êtes bénie entre toutes les « femmes[4] ». Zacharie perd la voix, Marie conçoit le Verbe. Qu'arriva-t-il ensuite ? Le Verbe se fit chair dans le sein de la Vierge, et la voix naquit d'un muet. A sa naissance, Jean rendit la voix à son père, et le père parla pour donner un nom à son fils. Tous sont dans l'admiration, tous dans la stupeur, et ils se faisaient l'un à l'autre de mutuelles questions. Ils se disent : « Que pensez-vous « que sera cet enfant[5] ? » Et pour parler avec l'Evangile, « la main du Seigneur était avec « lui ». Que pensez-vous que sera celui qui commence ainsi ; tout enfant qu'il est, déjà si grand néanmoins ; et s'il doit être grand, celui qui commence de la sorte, que sera celui qui a toujours été ? Lui, que Jean, retenu encore dans les entrailles de sa mère, reconnut couché dans le sein d'une Vierge comme dans son lit nuptial ; lui que Jean salua de ses tressaillements, parce qu'il ne pouvait le faire encore de la voix. Que fera-t-il donc celui-là ? Voulez-vous savoir ce qu'il fera ? Je vous le dirai en deux mots, écoutez le Prophète : « Il sera nommé », dit-il, « Sei« gneur de la terre entière [1] ». Aujourd'hui donc que nous célébrons avec pompe la fête du bienheureux Jean, précurseur du Seigneur, implorons le secours des prières de ce grand homme. Il est, en effet, l'ami de l'Epoux, et peut dès lors nous obtenir la faveur d'appartenir à l'Epoux et de trouver grâce devant lui.

3. Mais si nous voulons obtenir ses faveurs, ne faisons point injure à sa fête. Trêve à toutes ces observances sacriléges, trêve aux plaisirs, trêve aux amusements frivoles ; arrière tout ce qui se fait d'ordinaire, non plus en l'honneur des démons, et cependant selon le culte des démons. Hier, vers le soir, des flammes crépitaient dans les airs, selon le culte antique des démons, toute la ville en était éclairée et s'amollissait, tandis que l'air était obscurci de fumée. Si ce culte religieux est peu pour vous, du moins devriez-vous être sensibles à la commune injure. Nous savons, mes frères, que c'est là l'œuvre des petits, mais les grands auraient dû l'interdire. Quelqu'un a dit : Ne pas arrêter le péché quand on le peut, c'est le commander. Mes frères, au nom du Seigneur notre Dieu, Jésus-Christ, comme l'Eglise va croissant chaque année, ces pratiques et tout ce qui peut être une diminution tend chaque jour à s'effacer, et toutefois l'effacement n'est pas si complet que nous puissions en toute sécurité garder le silence. Vétusté et nouveauté ne sont rien, tant que nous ne sommes pas au terme prescrit, tant que les vieilles superstitions n'ont point disparu et que la religion nouvelle n'est point à sa perfection ; par Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est l'honneur, la gloire, la puissance, avec Dieu le Père tout-puissant, et avec le Saint-Esprit, maintenant, et toujours, et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Matth. XI, 11. — [2] Luc, I, 18. — [3] Ibid. 34. — [4] Ibid. 42. — [5] Ibid. 66.

[1] Isaï. LIV, 6.

NEUVIÈME SERMON.

SUR CE PASSAGE DE L'ÉVANGILE DE SAINT LUC, (XVII, 4) :

« PARDONNE, ET IL TE SERA PARDONNÉ ».

C'est du catalogue manuscrit, num. 170, qui a pour titre : Œuvres de saint Augustin, tom. IX, que j'ai tiré ce traité ; car c'est le nom qu'il porte dans ce catalogue, et qui s'y trouve placé parmi les autres sermons édités qui y sont contenus. Ce passage de saint Luc avait reçu une autre interprétation du même saint Docteur, à la table de saint Cyprien, en présence de Boniface, comme l'atteste le sermon 114 de l'édition de Saint-Maur, après lequel on devrait le placer. Or, après avoir comparé ces deux sermons, l'on n'y retrouve qu'une seule et même main. Je ne l'ai pas trouvé dans les bibliothèques éditées. Il fut composé, je pense, vers l'an 429, quand saint Prosper avait déjà écrit à saint Augustin au sujet de l'hérésie des Semi-Pélagiens, qui se glissait alors dans les Gaules, et par laquelle des prêtres de Marseille niaient la nécessité de la grâce pour le commencement de la foi. A l'occasion des louanges qu'il rend à Dieu, le saint Docteur se demande si les prémices de la foi viennent de Dieu ? Question à laquelle il répond affirmativement d'après le témoignage de l'Apôtre aux Philippiens. Du reste, le discours est distingué et contient des doctrines très-importantes au sujet de la foi et des mœurs.

ANALYSE. — Nous devons pardonner sept fois le jour, c'est-à-dire toujours. — Nous sommes débiteurs de Dieu ; parabole du serviteur qui devait, et à qui le maître remet sa dette, puis qui exige de son compagnon. — Secourir le pauvre avec l'argent, et le coupable par le pardon. — Nécessité de donner son argent pour le conserver dans le ciel. — Mais le pardon n'appauvrit point, et il est une manière de faire miséricorde. — Chaque jour nous répétons à Dieu : Pardonnez-nous. — S'il faut corriger, faisons-le par charité.

Nous avons entendu dans l'Evangile le précepte salutaire de pardonner à celui de nos frères qui nous a offensés. Et de peur qu'on ne croie qu'une fois suffit et qu'il n'est pas nécessaire de lui pardonner chaque fois qu'il a péché, s'il en demande pardon, voici ce qu'il dit : « S'il pèche contre toi sept fois le jour, « et que sept fois il se tourne vers toi en di- « sant : Je m'en repens, pardonne-lui [1] ». Or, si tu comprends bien sept fois, c'est donc toujours ; car souvent le nombre sept est pris pour l'universalité. De là cette autre parole : « Le juste tombera sept fois, et se relèvera [2] » ; c'est-à-dire chaque fois qu'il sera profondément abaissé par la tribulation, il n'est point abandonné pour cela, mais il est délivré de toutes ses angoisses. De là encore : « Sept fois « le jour, je vous bénirai [3] ». Car sept fois le jour signifie toujours. Aussi « sept fois le « jour » est-il remplacé ailleurs par « tou- « jours sa louange sera dans ma bouche [4] ». Car ce n'est pas notre langue seulement qui chante les louanges du Seigneur, et nous taire n'est pas cesser de le bénir. Mais il y a une louange pour lui dans toutes nos bonnes pensées, dans toute bonne action, dans nos bonnes mœurs ; c'est là bénir celui de qui nous tenons ces biens. Nous voyons, en effet, les Apôtres demander que la foi s'accroisse en eux [1]. Se sont-ils donné à eux-mêmes les prémices de cette foi dont ils demandaient au Seigneur l'accroissement ? Loin de là. Ils demandaient à celui qui avait commencé, d'achever son œuvre, ainsi que l'a dit l'Apôtre : « Celui qui « a commencé en vous l'œuvre du bien, lui « donnera sa dernière perfection [2] ». Et ce que nous chantions tout à l'heure [3], que démontre-t-il autre chose, mes frères bien-aimés : « Conduisez-moi, Seigneur, dans votre « voie, et je marcherai dans votre vérité [4] ? » Il ne dit pas seulement : Amenez-moi dans votre voie, car le Seigneur le fait aussi ; mais bien de ne point l'abandonner, quand il y est arrivé. C'est donc peu que le Seigneur nous ait

[1] Luc, XVII, 4. — [2] Prov. XXIV, 16. — [3] Ps. CXVIII, 164. — [4] Id. XXXIII, 2.

[1] Luc, XVII, 5. — [2] Philipp. I, 6.

[3] Il n'est fait allusion ici qu'à deux des trois leçons de la liturgie ; à la seconde du psaume LXXXV, v. 11, à la troisième du c. XVII de saint Luc, dont il nous entretient. Il omet la troisième, à moins que nous n'y voyions une allusion dans cette parole : « Nous « voyons les Apôtres demander l'accroissement de la foi », qui semblerait rappeler cette épître aux Philippiens, qu'il cite et dont on aurait lu ce passage.

[4] Ps. LXXXV, 11.

amenés dans le chemin, si nous ne le faisons; mais il nous veut ramener dans la voie, nous conduire à la patrie. Dès lors que nous tenons de Dieu tous nos biens, c'est louer Dieu sans fin que penser dans nos bonnes œuvres à celui qui nous a donné tout bien ; mais, puisque bien vivre, c'est louer Dieu sans fin : « bénissons Dieu en tout temps, et qu'ainsi sa « louange soit toujours dans notre bouche [1] ». Il dit donc : « Sept fois le jour, je vous béni« rai », indiquant par le nombre sept, que ce sera toujours. Donc alors, quand ton frère se rendrait coupable sept fois le jour contre toi, s'il te vient dire : Je m'en repens, pardonne-lui. Ne te fatigue point de pardonner toujours au repentir. Si tu n'étais toi-même débiteur, tu pourrais impunément fatiguer par les exactions ; mais si tu as un débiteur, tu es débiteur toi-même de celui qui n'a aucune dette, et dès lors, c'est à toi de voir comment tu dois agir à l'égard de ton débiteur ; car Dieu en agira de même envers toi. Ecoute et tremble : « Que mon cœur tressaille, et que je craigne « votre nom [2] », dit le Prophète. Si tu tressailles quand on te pardonne, crains, afin de pardonner. Or, le Seigneur daigne lui-même te donner la mesure de la crainte que tu dois avoir, quand il te propose, dans l'Evangile, ce serviteur avec qui son maître voulut entrer en compte, qu'il trouva débiteur de cent mille talents ; « qu'il ordonna de vendre, lui et « tout ce qu'il avait, pour acquitter sa dette [3] ». Ce serviteur tombant aux pieds de son maître, et l'implorant pour obtenir un délai, mérita que sa dette lui fût remise. Or, en sortant de devant la face de son maître, qui lui avait remis entièrement sa dette, il rencontra un de ses compagnons qui était aussi son débiteur, qui lui devait cent deniers, et qu'il prit à la gorge pour le contraindre à payer. Quand on lui avait remis sa dette, son cœur avait tressailli, mais non point de manière à craindre le nom du Seigneur son Dieu. Le serviteur qui lui devait disait à ce compagnon ce que celui-ci avait dit à son maître : « Ayez patience avec « moi, et je vous rendrai tout ». Non, répondait l'autre, tu payeras aujourd'hui. On raconta au père de famille ce qui venait de se passer ; et, vous le savez, non-seulement il le menaça de ne plus rien lui remettre à l'avenir, s'il le trouvait redevable encore, mais il fit retomber sur sa tête ce qu'il avait remis,

[1] Ps. XXXIII, 2. — [2] Id. LXXXV, 11. — [3] Matth. XVIII, 32.

et le condamna à payer ce qu'il lui avait quitté [1]. Comment donc nous faut-il craindre, mes frères, si nous avons la foi, si nous croyons à l'Evangile, si nous ne pensons point que Dieu puisse mentir ? Craignons, observons, soyons sur nos gardes, pardonnons. Que pourrais-tu perdre en pardonnant ? Tu n'as point à donner de l'argent, mais un pardon, et néanmoins, à donner de l'argent, vous ne devez pas être des arbres stériles. Donner de l'argent, c'est secourir un pauvre ; pardonner, c'est secourir un pécheur. Le Seigneur voit chacun de ces actes, il a une récompense pour chacun, une exhortation pour chacun : « Remettez, et l'on vous remettra ; « donnez, et l'on vous donnera [2] ». Mais toi qui ne sais ni pardonner, ni donner, tu conserves et colère et argent. Vois où ta colère ne saurait plus se racheter par l'argent : « Car « les trésors ne serviront de rien aux mé« chants ». La sentence n'est point de moi, elle est de Dieu ; ceux qui l'ont lue, le savent bien ; je l'ai lue pour vous la redire, j'y ai cru pour vous en parler : « Les trésors ne « serviront de rien aux méchants [3] ». Il semble qu'ils pourront servir; mais ils ne serviront point. Et dans le présent ? Peut-être, si toutefois ils peuvent servir ; mais en ce jour ils ne serviront de rien. Qu'on les garde, ils ne serviront point ; qu'on les méprise, et ils serviront. Bien user de la justice, c'est l'aimer ; et si tu ne l'aimes, tu ne saurais avoir la force, la tempérance, la chasteté, la charité. Quant aux autres qualités de l'âme, c'est les aimer, qu'en bien user ; mais faire bon usage de l'argent, c'est ne pas l'aimer. Enfin, si l'on aime l'argent, qu'on le garde pour le ciel. Si l'on peut craindre de le perdre, qu'on le place dans un endroit plus sûr. Car on ne saurait dire que, s'il s'agit de conserver de l'argent, c'est ton serviteur qui est fidèle et ton Seigneur qui te trompe. Ne l'entends-tu point dire : « Amassez-vous des trésors dans le « ciel ? » Ce n'est point là te commander de le perdre, mais de l'envoyer devant toi : « Amassez-vous des trésors dans le ciel, où le « voleur ne saurait approcher, où la rouille « ne ronge point ; car où est votre trésor, là

[1] Ceci n'est point dans l'Evangile, et toutefois c'est une conséquence légitime qu'en tire saint Augustin. C'est ainsi qu'au sermon V de l'édition il a tiré la même conclusion : « Qu'ils prennent garde, en « refusant de pardonner l'offense qu'on pourrait leur avoir faite, que « non-seulement on ne leur pardonne plus à l'avenir, mais que les « fautes pardonnées ne retombent sur eux ».

[2] Luc, VI, 37. — [3] Prov. X, 2.

« aussi est votre cœur [1] ». Amasser des trésors en terre c'est aussi mettre ton cœur sur la terre. Or, qu'arrivera-t-il à ton cœur ainsi placé sur la terre ? Il croupit, se corrompt, tombe en poussière. Elève bien haut ce que tu aimes, c'est là qu'il faut l'aimer, et garde-toi de croire que tu recevras le dépôt que tu fais. Tu mets en dépôt des choses mortelles, tu en recevras d'immortelles ; tu mets en dépôt ce qui est du temps, tu recevras des biens éternels, tu mets en dépôt des biens terrestres, tu en recevras de célestes ; enfin tu donnes en aumônes ce que t'a donné ton Seigneur, et tu recevras une récompense de ce même Seigneur. Mais, diras-tu, comment déposer tout cela dans le ciel, avec quelles machines pourrai-je y monter avec mon or, mon argent ? A quoi bon chercher des machines ? Transporte-les. Tes porteurs seront les pauvres, car le mépris du monde en a fait des porteurs. C'est enfin lancer une lettre de change, donner ici et recevoir là-bas. Et maintenant il n'est plus question de quelque mendiant en guenilles, mais de cette parole : « Ce « que tu auras fait pour le moindre des miens, « c'est pour moi que tu l'auras fait [2] ». C'est dans la personne du pauvre que reçoit celui qui a fait le pauvre ; et du riche que reçoit celui qui a fait le riche : il reçoit de ce qu'il a donné ; tu donnes au Christ son propre bien et non le tien. A quoi bon te vanter d'avoir trouvé beaucoup ici-bas ? Rappelle-toi comment tu es venu. Tu as tout trouvé ici-bas, et user mal de tout ce que tu as trouvé, c'est t'enfler d'orgueil. N'es-tu pas sorti nu des entrailles de ta mère ? Donne, dès lors, donne, afin de ne point perdre ce que tu as. Si tu donnes, tu trouveras là-haut, si tu ne donnes pas, tu laisseras tout ici ; donne ou ne donne pas, tu t'en iras toujours. Quelquefois cependant, pour ne point donner de son abondance aux pauvres, l'avarice trouve une excuse, mais futile, mais méprisable, et que l'oreille des fidèles ne saurait accueillir. Elle se dit en effet : donner, c'est ne plus avoir ; donner beaucoup, c'est s'appauvrir ; et ensuite il me faudra implorer le secours, recevoir l'aumône : il me faut en abondance, non-seulement le vivre et le vêtement, et pour moi, pour ma maison, ma famille ; mais aussi pour les heureux hasards, afin de fermer la bouche à tout calomniateur, afin de me racheter ; il y a tant de hasards dans les choses humaines, que je dois me réserver de quoi me libérer. Voilà ce que l'on dit pour conserver son argent. Que diras-tu pour refuser le pardon à celui qui t'a offensé ? Si tu ne veux pas donner ton argent au pauvre, pardonne au moins au repentant. Que perdras-tu, si tu le fais ? Je sais ce que tu perdras, ce que tu vas sacrifier, mais sacrifier pour ton avantage. Tu vas sacrifier ta colère, sacrifier ton indignation, bannir de ton cœur la haine contre ton frère. Que tout cela y demeure, où seras-tu ? Voilà que cette colère, que cette indignation, que cette haine sont à demeure, qu'en sera-t-il de toi ? Quel mal ne te causent-elles point ? Ecoute l'Ecriture : « Celui qui hait son frère « est homicide [1] ». Dès lors, dût-il m'offenser sept fois le jour, je lui pardonnerai ? Pardonne, c'est ce que dit le Christ, ce que dit la vérité à qui tu viens de chanter : « Conduisez-« moi, Seigneur, dans votre voie, et je mar-« cherai dans votre vérité ». Sois sans crainte, elle ne te trompera point. Mais alors, diras-tu, il n'y aura plus de châtiment ; tout péché devra toujours demeurer impuni ; et il sera toujours doux de pécher, quand le pécheur songera que vous pardonnez toujours. Point du tout. Mais qu'en même temps, et le châtiment veille, et la bienveillance ne s'endorme point. Crois-tu, en effet, rendre le mal pour le mal, quand tu châties un pécheur ? Non, mais c'est rendre le bien pour le mal, et ne point châtier ce serait faire le mal. Quelquefois la mansuétude vient adoucir le châtiment qui n'en est pas moins donné. Mais n'y a-t-il donc nulle différence entre étouffer le châtiment par la négligence, et le tempérer par la douceur ? Qu'il y ait donc un châtiment, frappe et pardonne. Voyez le Seigneur lui-même, écoutez le Seigneur, pensez bien à qui nous autres, mendiants, répétons chaque jour : « Remettez-nous nos dettes [2] ». Et tu te fatiguerais d'entendre ton frère te répéter : Pardonnez-moi, je me repens ? Combien de fois le dis-tu à Dieu ? Fais-tu une prière qui ne renferme cette supplication ? Veux-tu que le Seigneur te dise : Hier je t'ai pardonné, avant hier, pardonné, tant de fois je t'ai pardonné, combien faut-il pardonner encore ? Veux-tu qu'il te dise : Tu viens toujours avec ces paroles ; tu me dis toujours : « Remettez-nous « nos dettes », tu frappes toujours la poitrine,

[1] Matth. VI, 20, 21. — [2] Id. XXV, 40.

[1] Jean, V, 15. — [2] Matth. VI, 12.

et tu ne te redresses non plus que le fer durci ? Mais, parce qu'il faut un châtiment, le Seigneur notre Dieu est-il sans pardon, puisque nous lui disons avec foi : Remettez-nous nos dettes ? Et quoiqu'il nous les remette, qu'est-il dit de lui ? qu'est-il écrit de lui ? « Le Seigneur châtie celui qu'il aime » : n'est-ce peut-être qu'en paroles ? « Il frappe « de verges tous ceux qu'il reçoit parmi ses enfants [1] ? » Le fils pécheur n'aura-t-il pas besoin d'être flagellé, quand lui, le Fils unique de Dieu, et sans péché, a daigné subir la flagellation ? Inflige donc le châtiment, et néanmoins bannis la colère de ton cœur. C'est ainsi qu'en agit en effet le Seigneur, à l'égard de ce débiteur sur qui il fit retomber toute sa dette, parce qu'il s'était conduit sans pitié envers son compagnon : « Ainsi », dit-il, « se « conduira à votre égard votre Père céleste, si « chacun de vous ne pardonne à son frère du « fond du cœur [2] ». Pardonne où Dieu te voit, et pour cela ne néglige point la charité ; exerce une sévérité salutaire ; aime et redresse, aime et frappe. Quelquefois ta douceur est cruauté. Comment douceur est-elle cruauté ? parce que tu ne reproches point le péché, et que le péché tuera celui que tu épargnes dans ta charité cruelle. Que ta parole soit tantôt sévère, et tantôt dure. Ce qu'elle blessera, vois ce qu'il doit produire à son tour. Le péché dévaste le cœur, porte ses ravages au-dedans de nous-mêmes, il étouffe l'âme, il la perd ; frappe alors par pitié. Afin de mieux comprendre, mes frères, tout ce que je veux dire, représentez-vous deux hommes ; un jeune étourdi vient s'asseoir sur le gazon où ils savent qu'un serpent est caché ; s'y asseoir, c'est être mordu, c'est mourir. Ces deux hommes le savent. L'un dit : Ne t'assieds point là, et on le méprise. L'étourdi va s'asseoir, il va périr. L'autre dit : Il ne veut point nous écouter, il faut le corriger, le retenir, l'enlever de force, le souffleter, en un mot faire tout ce qui sera possible pour l'empêcher de périr. Tandis que l'autre : Laissez-le faire, ne le frappez point, ne lui faites rien, ne le blessez point. Qui des deux agit avec miséricorde, ou l'homme qui laisse faire et mourir, ou l'homme qui sévit pour arracher à la mort ? Comprenez dès lors ce que vous devez faire à l'égard de ceux qui vous sont soumis, maintenez les bonnes mœurs par la discipline ; et toutefois, soyez bienveillants, pardonnez du fond du cœur ; qu'il n'y ait nulle colère dans votre intérieur, parce que cette colère n'est d'abord qu'un fétu très-mince et en quelque sorte méprisable. Une colère nouvelle trouble l'œil, comme le ferait une paille : « Mon œil a été troublé par la co« lère [1] ». Cette paille s'alimente par les soupçons, se fortifie avec le temps, et bientôt elle deviendra une poutre. Une colère invétérée sera une haine ; et après la haine viendra l'homicide : « Quiconque hait son père est « homicide », est-il dit. Or, quelquefois des hommes qui nourrissent de la haine dans leur cœur réprimandent ceux qui se mettent en colère ; comment ! tu nourris de la haine, et tu reprends celui qui se fâche ? « Tu vois « une paille dans l'œil de ton frère, et tu ne « vois pas une poutre qui est dans le tien [2] ? » Finissons ce discours, mes frères, en invoquant le Seigneur, afin qu'il daigne nous accorder ce qu'il nous ordonne de faire : « Par« donnez, et il vous sera pardonné ; donnez, et « il vous sera donné [3] ».

[1] Hébr. XII, 6. — [2] Matth. XVIII, 35.

[1] Ps. VI, 8. — [2] Matt VII, 3. — [3] Luc, VI, 37, 38.

DIXIÈME SERMON.

SUR LA DÉDICACE D'UNE ÉGLISE.

—

Ce sermon, qui porte le nom de saint Augustin, et qui est digne d'un si grand docteur, est collationné d'après des catalogues manuscrits, num. 98, 115, 123 et 543, dont deux portent les titres de collections des sermons de saint Augustin, et deux autres sont des lectionnaires contenant des sermons de différents auteurs. Mais, dans le catalogue num. 2, de la bibliothèque de Pomposa, du monastère de Saint-Benoît, de la Chartreuse de Ferrare, dont on conserve l'index complet dans les archives du Mont-Cassin, on le conserve parmi les Missels, fol. 77, sous le nom de saint Augustin, et divisé en trois leçons, VI, VII, VIII. Ce catalogue est sur parchemin, en caractères latins du XI[e] siècle, composé de 79 pages, et sur la marge du premier feuillet on lit cette inscription plus récente : Ce livre est des moines de la Congrégation de Sainte-Justine de Padoue, à l'usage du couvent de Sainte-Marie de Pomposa, et signé num. 5. Je ne l'ai point trouvé dans les autres bibliothèques ; on peut l'insérer, dans l'édition de Saint-Maur, après le sermon CCCXXXVIII, et il sera le quatrième pour la dédicace d'une Eglise. Ceux qui sont familiers dans la lecture de saint Augustin, en retrouvant ici les pensées et les figures habituelles au saint Docteur, ainsi que ses transitions, ses subtilités, les évolutions dont il avait coutume d'égayer ses lecteurs, ne balanceront point à l'attribuer à saint Augustin.

—

ANALYSE. — Nous devons élever une maison à Dieu. — Le riche, l'homme en dignité, le maître, bâtissent par actions de grâces. — Le pauvre s'en excuse, ainsi que l'homme de basse condition et l'esclave. — Il doivent le faire néanmoins, et bâtir en eux-mêmes un temple au Seigneur, le pauvre, en acquérant des richesses spirituelles, l'homme de basse condition, en devenant humble de cœur, le serviteur en servant son maître pour plaire à Dieu. — Le riche, l'homme en honneur, le maître, bâtiront aussi ce temple spirituel, quand leurs richesses seront sans violence, leur dignité sans orgueil, leur domination sans injustice. — Soyons tous des pierres vivantes unies par le ciment de la charité.

1. Appliquons-nous, mes frères, c'est l'avertissement que je vous donne, à devenir la maison de Dieu, à faire habiter en nous le Seigneur; car si le Seigneur daigne habiter en nous, il sera toujours notre soutien. Félicitons-nous de ces bonnes œuvres que le Christ opère dans ses fidèles, et que chacun de nous fasse des progrès dans les bonnes œuvres, à proportion des secours divins qu'il reçoit. Ce qui est nécessaire, mes frères, c'est que chacun de nous élève à Dieu une maison; que le riche bâtisse comme le pauvre, l'homme de haute condition et l'homme peu élevé, et le maître et le serviteur. Mais comment tenir ce langage au riche et au pauvre, à l'homme de haute condition et à l'homme peu élevé, au riche et au pauvre ? Car ils n'ont ni les mêmes facultés, ni la même dignité, ni la même puissance. Un riche peut répondre en toute confiance et nous dire : J'élève un temple à Dieu, parce que j'ai de vastes ressources. L'homme élevé peut répondre : J'élève un temple à Dieu, parce que je suis parvenu à une haute dignité. Le maître aussi répondra : J'élève un temple au Seigneur, parce que j'ai un grand pouvoir sur ceux qui me sont soumis. Quelle joie pour nous dans ces hommes qui nous réjouissent de leurs paroles et de leurs bonnes œuvres ! Mais, pour nous faire de semblables réponses, le riche est en sécurité au sujet de ses grands biens, l'homme élevé en dignité jette les yeux sur ses grands honneurs, et le maître, sur le nombre de ses sujets. Après la réponse du riche, écoutons la réponse du pauvre; après celle de l'homme en dignité, écoutons celle de l'homme peu élevé; après celle du maître, écoutons celle du serviteur. Les uns ont de quoi promettre, les autres ont peut-être de quoi s'excuser. Sans aucun doute, le pauvre va nous dire : Comment puis-je élever un temple à Dieu, moi qui suis lié par mon indigence ? L'homme peu élevé nous dira : Comment élever un temple à Dieu, moi qui suis captif dans mon humble condition ? Enfin le serviteur nous dira : Comment élever un temple à Dieu, moi qui suis sous le joug de la servitude; quand mon maître me donne à peine le pain de chaque jour, où trouver des ressources qui puissent me suffire pour élever un temple au Seigneur ? Toutes ces réponses paraissent raisonnables.

Mais s'ils veulent bien écouter notre réponse, ils ne pourront s'excuser d'élever à Dieu une maison. Et tout d'abord, nous indiquerons au pauvre les ressources qui lui viennent de Dieu, afin de s'édifier lui-même, quand nous lui prêchons de bâtir une maison à Dieu. Ecoute, ô toi, qui te plains de la pauvreté et qui fais valoir ton impuissance à bâtir une maison au Seigneur. Pourquoi ne considérer que ta pauvreté et mépriser les richesses intérieures ? C'est là qu'il te faut élever un temple à Dieu, c'est là que tu dois posséder des richesses spirituelles. Dès lors, si tu es pauvre quant aux biens de la terre, sois riche en charité ; si tu n'as point de villa, tu as la sagesse; s'il n'y a pas d'or dans ta bourse, que Dieu soit dans ton cœur. Que ton âme brille par la pauvreté, ce qui est mieux pour toi que l'éclat de vêtements précieux; si tu n'as point, pour alimenter ton corps, une délicieuse nourriture, de saintes mœurs donneront à ton âme l'embonpoint; quel est, en effet, pour le corps, le résultat d'une nourriture recherchée, sinon d'alimenter la luxure ? tandis que les bonnes mœurs nourrissent dans notre cœur la sainte charité. N'attache donc pas un grand prix à ces richesses qui ne demeurent point; car, avec des richesses spirituelles, tu ne seras point pauvre; et même, si tu es homme à t'acquérir des biens spirituels au prix de biens temporels, tu seras véritablement riche, parce que tu seras un pauvre digne d'éloges; et ainsi tu bâtiras une véritable demeure au Seigneur, parce que tu seras toi-même la demeure de Dieu. Pour bâtir à Dieu un temple, il n'est pas besoin d'une masse de numéraire ; car ce qui plaît à Dieu, c'est moins le nombre des pièces d'or que la pureté de l'âme. C'est donc la charité, plus que la richesse, qui élève une véritable demeure à Dieu. Nous avons fait au pauvre la réponse que Dieu nous a suggérée, il est temps maintenant de répondre à l'homme d'humble condition, qui nous donne pour excuse son peu d'élévation dans le monde.

2. Ecoute, ô mon frère bien-aimé, et sois humble de cœur, afin de juger, par là, que tu peux élever un temple à Dieu. Que ton humilité soit un acte de volonté plutôt que de nécessité. Sois humble de cœur, et commence à élever en toi-même un temple à Dieu. C'est lui qui dit : « Sur qui repose mon esprit, « sinon sur l'homme humble et calme, et « qui redoute mes paroles [1] ? » Dès lors, comprends-le bien, plus tu t'abaisses par ta propre volonté, et plus tu es grand; et plus tu auras conservé cette humilité, plus sainte sera la demeure que tu élèves à Dieu.

3. Répondons maintenant à ceux qui sont serviteurs et qui nous opposent leur condition dans la pensée qu'ils ne sauraient bâtir un temple au Seigneur. Ecoute alors, ô toi qui es esclave en cette vie, toi qui es retenu sous le joug d'un maître, pour élever un temple à Dieu, sois serviteur, et sois libre. Sois serviteur, en obéissant avec fidélité, et sois libre, en servant avec fidélité; sois esclave de ton Dieu et non esclave du péché. Au service d'un homme, élève ta pensée à Dieu, observe les préceptes de Dieu, obéis à la volonté de Dieu, attends de Dieu la récompense de tes bons services; garde la foi, évite la fraude, et sache que tu rendras compte à Dieu de toutes tes œuvres; ne sois ni dédaigneux par paresse, ni négligent par lâcheté; et de la sorte, en servant avec fidélité, tu recevras de Dieu la liberté sans fin. Qu'il y ait donc en toi cette liberté qui renferme en elle-même les véritables et grandes richesses, non point celles qui produisent l'enflure chez un homme mortel, mais celles qui préparent à Dieu une demeure délicieuse. « Car en « Dieu, où il n'y a ni libre, ni esclave [2] », celui-là bâtit au Seigneur une véritable maison, qui règle bien sa vie dans la crainte de Dieu. Autant que je puis le présumer, nous avons, mes frères, avec le secours de Dieu, répondu aux pauvres, aux hommes peu élevés, aux esclaves, leur faisant connaître comment ils doivent bâtir à Dieu un temple, non point à l'extérieur, mais en eux-mêmes. Toutefois nous sommes, en Jésus-Christ, serviteurs des riches et des pauvres, des grands et des petits, des maîtres et des esclaves; tel est, en effet, le précepte de celui qui a daigné en agir ainsi le premier, « lui qui, étant riche, « s'est fait pauvre pour nous, afin de nous « enrichir de sa dignité [3] »; lui qui, étant le véritable Très-Haut, « s'est humilié pour nous, « se rendant ainsi obéissant jusqu'à la mort, « et jusqu'à la mort de la croix [4] »; lui qui, véritable maître de toutes choses, s'est fait esclave, quand il a pris la forme de l'esclave, non-seulement pour nous, mais de nous.

[1] Isaï. LXVI, 2.— [2] Galat. III, 23.— [3] II Cor. VIII, 9.— [4] Philipp. II, 8.

Donc, parce que nous sommes en Jésus-Christ serviteurs de tous, nous devons, aussi bien envers les riches, et les grands, et les maîtres, qu'envers les pauvres, les petits, les esclaves, nous acquitter du devoir de les prêcher. Car ils sont plus exposés, les riches, à s'enfler de leurs richesses, les grands, à céder à la vanité, les maîtres, à se prévaloir de leur puissance. Il faut, dès lors, leur enseigner avec plus de soin à s'appliquer sans relâche aux bonnes œuvres, à bâtir en eux-mêmes cette maison de Dieu, que la vétusté ne saurait ruiner, que nul ne saurait saisir, avec ce même zèle qu'ils déploient à construire des églises. C'est donc à vous que nous adressons la parole, vous que nous exhortons dans la charité de notre divin fondateur, ô vous qui regorgez de richesses, qui êtes élevés en dignités, qui exercez une grande domination. Ayez soin de bâtir en vous-mêmes une maison au Seigneur, non plus avec des pierres et des bois, mais avec de saintes œuvres. Or, telles seront vos œuvres, telle sera votre bâtisse. Soyez donc par-dessus tout, fermes sur la base, et demeurez en Jésus-Christ. Ensuite, qu'il y ait dans votre cœur une sainte défiance à l'égard de vos richesses et de l'abondance qu'elles vous procurent. C'est, en effet, bâtir une véritable maison à Dieu, que ne souffrir en votre âme aucun dommage. Fuyez l'orgueil, si vous ne voulez subir la ruine; « ne mettez point votre confiance dans ces « richesses qui sont incertaines [1] », et vous aurez à votre édifice une base qui durera toujours. Soyez riches en ces bonnes œuvres qui doivent contribuer à votre édification, et non à votre destruction. Soyez prompts à faire miséricorde, et ne vous prêtez point à la rapine. Que votre fortune soit exempte de violence; que votre dignité soit sans orgueil, que votre domination soit sans injustice. Vous tous qui êtes fidèles, élevez une maison au Seigneur par une vie sainte. Ecoutons, mes frères, ce que nous enseigne le bienheureux Pierre, et comment il nous recommande le soin de cet édifice. Voici ses paroles : « Et vous-mêmes, « soyez établis sur lui comme des pierres vi« vantes, pour former un édifice spirituel [2] ». Ainsi, mes frères, dans cette Eglise qui est sous nos yeux, nous voyons avec plaisir la lumière, la nouveauté, la solidité. Et nous, dès lors, qui sommes la maison de Dieu, jetons de l'éclat par nos bonnes œuvres. « Dé« pouillons-nous du vieil homme [1] », et revêtons généreusement l'homme nouveau; soyons inébranlables dans une charité sainte et infatigable. Nous voyons des colonnes qui servent d'appui aux murailles, et dans tout l'édifice nous les voyons qui se tiennent étroitement. Quelles sont, dans la maison de Dieu, ces colonnes qui doivent soutenir la masse des pierres, sinon les hommes spirituels qui dirigent la foule des fidèles ? Quelles sont ces pierres étroitement unies, sinon tous les fidèles qui s'unissent par les liens de la charité, qui n'ont en Dieu qu'un cœur et qu'un âme, et qui bâtissent à Dieu, dans leur cœur, un tabernacle éternel ? Que les pierres vivantes s'unissent donc aux pierres vivantes, dans la construction de la maison de Dieu, qu'elles adhèrent l'une à l'autre, qu'elles soient liées d'une manière indissoluble, non par le mélange de la chaux, mais par les délices de la charité. O toi, dès lors, qui entres dans la maison de Dieu, sois toi-même cette maison; garde la foi, tiens ferme dans cette charité qui unit l'Eglise, « évite le mal et « fais le bien [2] », fuis l'avarice, aime la miséricorde, évite la fornication, aime la chasteté; et, si tu ne saurais, dès maintenant, être une colonne dans la maison de Dieu, portant le poids de pierres nombreuses, du moins, sois une pierre unie aux autres pierres, afin de demeurer dans l'édifice. Il est bien, sans doute, de construire au Seigneur une maison visible, dans ta propriété, sur ton bien, ton domaine; mais il est beaucoup mieux de lui élever dans ton cœur un palais invisible. En dehors de toi, il y a pour les hommes une maison de prière, que la maison de ta prière soit en toi. Habite-la fréquemment, et porte-la toujours; c'est là que le Seigneur t'exaucera, d'autant plus volontiers que lui-même fait ses délices d'y habiter. Construis donc toujours en ton cœur une maison à Dieu, purifie-la, prépare-la pour Dieu, de manière que tu puisses continuellement y jouir de sa présence et qu'il y écoute favorablement ta prière. Qu'à lui soient toujours l'honneur, l'empire et le souverain pouvoir, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] I Tim. VI, 17. — [2] I Pierre, II, 5.

[1] Ephés. IV, 22. — [2] Ps. XXXVI, 28.

TROISIÈME SUPPLÉMENT.

PREMIER SERMON.

SUR LA CHAIRE DE L'APOTRE SAINT PIERRE.

ANALYSE. — Souveraine autorité de la chaire de saint Pierre.

La sainte Eglise célèbre aujourd'hui, avec une pieuse dévotion, l'établissement de la première chaire de l'apôtre saint Pierre. Remarquez-le bien, la foi doit trouver place en nos âmes avant la science ; car les points de foi catholique proposés à notre respect, loin d'être inutiles pour nous, sont, au contraire, et toujours, et pour tous, féconds en fruits de salut. Le Christ a donné à Pierre les clefs du royaume des cieux, le pouvoir divin de lier et de délier ; mais l'Apôtre n'a reçu en sa personne un privilége si étonnant et si personnel, que pour le transmettre d'une manière générale, et en vertu de son autorité, à l'Eglise de Dieu. Aussi avons-nous raison de regarder le jour où il a reçu de la bouche même du Christ sa mission apostolique ou épiscopale, comme celui où la chaire lui a été confiée ; de plus, cette chaire est une chaire non de pestilence [1], mais de saine doctrine. Celui qui s'y trouve assis, appelle à la foi les futurs croyants ; il rend la santé aux malades, donne des préceptes à ceux qui n'en connaissent pas et impose aux fidèles une règle de vie ; l'enseignement tombé du haut de cette chaire, de notre Eglise, c'est-à-dire de l'Eglise catholique, nous le connaissons, nous y puisons notre joie ; c'est l'objet de notre croyance et de notre profession de foi ; c'est sur cette chair qu'après avoir pris des poissons, le bienheureux Pierre est monté pour prendre des hommes et les sauver.

[1] Ps. I, 1.

DEUXIÈME SERMON.

POUR LA NAISSANCE AU CIEL DE SAINT VINCENT.

(Troisième Sermon.)

ANALYSE. — 1. L'éloge d'un pareil martyr est vraiment difficile à faire. — 2. Inutiles efforts de Dacien pour vaincre sa fermeté. — 3. Reproches à Dacien.

1. Je l'avoue, le silence seul serait à la hauteur du courage déployé par Vincent dans le cours de sa passion glorieuse, et remplacerait dignement tout ce qu'on pourrait dire de mieux pour la raconter. Je serais heureux de suivre ce conseil si sage donné en ces termes

par Salomon : « O pauvre, ne cherche point à « atteindre jusqu'au riche [1] ». Puisque tu ne peux arriver jusqu'à lui, arrête-toi dans les limites de ta faiblesse naturelle. Que dire après de si hauts faits? Quelles paroles employer après de tels actes? Quand raconterai-je ces merveilles? Comment parviendrai-je à en finir? Enfin, pourquoi répéter ce que vous avez naguère entendu? Il est bon, néanmoins, de vous présenter à nouveau une image de ce spectacle grandiose ; par là, votre admiration se soutiendra, et le courage du martyr ne tombera pas en oubli. En effet, « le chemin qui conduit à la vie est étroit; il « y en a beaucoup pour entendre parler de « lui, mais il y en a bien peu pour le suivre [2] ». Au chrétien qui va souffrir, on ne propose rien autre chose que les exemples de courage donnés par les martyrs. Puissent les exemples des saints nous servir de leçon! Puissions-nous au moins imiter la foi de ceux que nous ne pouvons suivre dans la voie des souffrances!

2. Le tyran ne s'est point borné à menacer le martyr, comme l'eût fait un ennemi : il a encore employé la flatterie vis-à-vis de lui, comme s'il l'aimait; nous avons, en effet, remarqué dans la même personne, en Dacien, le persécuteur et l'endormeur ; car n'a-t-il pas cherché à inspirer l'épouvante? N'a-t-il pas aussi fait des promesses? D'abord il a voulu, par la terreur, éteindre dans l'âme de Vincent le flambeau de la foi ; puis, dans le même but, il l'a caressé, puis il en est revenu aux tourments, pour quitter bientôt les moyens violents, et mettre encore une fois en œuvre ceux de la persuasion, changeant ainsi de rôle, comme un personnage de théâtre comique. Dans l'un, diversité de figures, dans l'autre, inébranlable solidité de sentiments. Celui-ci se trouvait suspendu, celui-là était assis; Vincent subissait la peine du martyre, Dacien l'infligeait; mais le tyran se fatiguait, et le supplicié remportait la victoire. Ce lion rugissant, ce chien affamé, ce serpent cauteleux, ce loup rusé, ce renard cousu de malice, à quoi a-t-il réussi? Il a longtemps sué à la besogne; néanmoins, Vincent l'a vaincu. Enfin, le martyr endure des tourments qui exercent sa patience; on le frappe, et il n'en devient que plus solide; il s'instruit à l'école de la flagellation; il se purifie au milieu des flammes, et toujours il domine son bourreau. Dacien le combat pendant qu'il respire encore, et l'insulte même quand il a succombé, et dans la personne d'un mort il trouve sa propre condamnation.

3. Le tyran s'irrite et fait cet aveu : Je ne puis venir à bout même d'un mort. De quel mort? C'est, sans aucun doute, de Vincent. Tu lui as enlevé la vie de ce monde, mais, après sa mort, as-tu pu le priver de la gloire éternelle? Si tu as dompté son corps, as-tu été capable de te rendre maître de son esprit? Au surplus, as-tu seulement triomphé de son corps? Non, peut-être ; car ce corps, jeté à la mer par tes ordres, se retrouvait sur le rivage avant même qu'on t'apprît sa submersion : « Il est donc inutile à toi de regimber contre l'aiguillon [1] ». Vincent n'a pas lutté contre un homme ; en ta personne il a vaincu le diable, et toi, tu n'as pu l'emporter en lui sur le Christ. Il a compris qu'il devait vaincre en toi, et à toi n'est pas venue l'idée de celui qui devait triompher en lui. Quelle comparaison humaine ajouter? A quoi bon unir la chair au sang? « Toute chair n'est « que de l'herbe, et toute la beauté de la chair « ressemble à la fleur des champs »; en toi, « l'herbe a séché et la fleur est tombée, mais « la parole du Seigneur est éternellement de-« meurée » en Vincent [2]. Tu te tenais solidement assis, et lui, dépouillé de ses vêtements, se trouvait debout en ta présence. Tu le jugeais, il subissait ton jugement; tu ne triomphais pas de lui, et il triomphait de toi. Etablis une comparaison entre vous deux. Descendu de ton tribunal, où es-tu maintenant? Sorti de son épreuve, où est-il? Dis-le moi, si tu en as l'idée; ou si, à défaut de l'idée, tu en as le sentiment; et si tu n'en as pas même le soupçon, écoute-moi. Tu as quitté ton siége pour descendre dans la tombe ; eh bien! où es-tu aujourd'hui? Je n'en sais rien. En effet, si tu es resté tel que tu étais alors, tu es perdu pour le ciel, et si tu as changé de dispositions, peut-être es-tu sauvé. Au témoignage de quelques-uns, Dacien serait devenu croyant. Voilà donc ce qu'on dit de lui, ce qu'on en rapporte, ce qu'on affirme à son sujet, c'est qu'il a été jusqu'à se soumettre à la règle de la foi. Ne nous étonnons point de ce que « la grâce ait surabondé là où avait

[1] Eccli. IV, 32. — [2] Matth. VII, 14.

[1] Act. IX, 5. — [2] Isai. XL, 6-8.

« abondé le péché [1] ». Mais enfin, où est Dacien? Supposez vrai ce qu'on dit de lui, nous n'en savons rien; si vous le regardez comme incertain, nous en savons encore moins. Mais quant à notre Vincent, ignorons-nous d'où il est sorti, où il est allé? Comme il a couru, avec quelle dignité il a fourni sa carrière, de quelle manière il a persévéré, de quelle gloire il est environné depuis sa mort, nous le savons parfaitement, on nous l'a dit. Aussi nous sommes-nous réjouis de ce que nous avons combattu avec lui, de ce qu'en sa personne nous avons tous triomphé, sans avoir faibli devant les insultes du tyran, et même après avoir ri de sa défaite; aussi nous sommes-nous félicités d'avoir appris qu'après la lutte, celui qui avait soutenu le combattant a couronné le vainqueur. N'est-il pas dit, en effet : « La mort de ses élus est précieuse aux « yeux du Seigneur [1] ».

[1] Rom. v, 20.

[1] Ps. cxv, 5.

TROISIÈME SERMON.

POUR LA NAISSANCE AU CIEL DU MARTYR QUADRAT (1).

ANALYSE. — 1. Le bienheureux docteur est réjoui à la vue des fidèles, qu'il regarde comme ses compagnons de voyage.— 2. Dieu déteste trois classes de personnes : celles qui restent à la même place, celles qui retournent en arrière, et celles qui suivent de faux chemins. — 3. Nécessité de faire des progrès démontrée par l'exemple de Paul. — 4. Cet apôtre l'explique en faisant connaître le chemin de la perfection. — 5. Perfection du martyr Quadrat, indiquée par son nom même. — 6. A Dieu nous devons au moins le même dévouement qu'au péché. — 7. Nous devons faire mieux, à l'exemple de Quadrat. — 8. Il faut confesser le Christ publiquement. — 9. Le respect humain est à mépriser. — 10. Cette crainte ridicule du monde empêche la conversion des païens. — 11. Nous devons craindre Dieu par-dessus tout, car il rougira de celui qui n'osera pas se déclare pour lui.

1. Tous ensemble nous rendons grâces au Seigneur notre Dieu de ce qu'il accorde la faveur, à nous de vous contempler, et à vous de nous voir. S'il suffit de nous apercevoir les uns les autres dans cette chair mortelle, pour que « notre bouche pousse des cris de joie » et que « notre langue chante des cantiques « d'allégresse [1] », quel sera le sentiment de notre bonheur, lorsque nous nous rencontrerons dans ce séjour où nous ne craindrons point de nous voir séparés. L'Apôtre a dit : « Réjouissons-nous dans notre espérance [2] ». Par conséquent, l'objet de notre joie, nous ne le possédons encore qu'en espérance, et nullement en réalité. « L'espérance qui verrait « ne serait plus de l'espérance; car comment « espérer ce qu'on voit déjà? Si nous espé« rons ce que nous ne voyons pas encore, « nous l'attendons par la patience [1] ». Si les voyageurs qui fournissent ensemble leur course se réjouissent de se trouver en compagnie les uns des autres, quel bonheur ils posséderont quand ils se verront tous réunis dans la patrie! Les martyrs ont lutté pendant le cours de cette vie; en luttant ils ont marché et ne se sont point arrêtés dans leur marche; ceux qui aiment Dieu s'avancent vers lui, et pour courir à lui, nous nous servons, non de nos jambes, mais de nos cœurs.

2. Le chemin que nous avons à parcourir exige que nous marchions; or, trois sortes de personnes lui sont insupportables : celles qui restent à la même place, celles qui reculent, celles qui suivent une fausse voie. Puisse

[1] Ps. cxxv, 2. — [2] Rom. xii, 2.

[1] Rom. viii, 24, 25.

(1) Prononcé par saint Augustin le xii des calendes de septembre, et où le saint docteur explique ces paroles de l'Apôtre : « Je parle humainement, à cause de la faiblesse de votre chair ». (Rom. vi, 19.)

notre marche, avec le secours d'en haut, ne point se ressentir de l'un de ces trois défauts! Puisse-t-elle ne point s'en trouver paralysée! Quand deux hommes marchent, l'un va plus lentement et l'autre plus vite; mais enfin, ils marchent tous les deux. Aussi faut-il exciter ceux qui restent en place, rappeler ceux qui retournent en arrière, ramener dans le bon chemin ceux qui l'ont perdu, ranimer ceux qui ne marchent pas assez vite, imiter les voyageurs agiles. Quiconque ne fait pas de progrès, s'arrête en route; il retourne en arrière l'homme qui, négligeant d'accomplir ses bonnes résolutions, retombe dans les défauts dont il s'était précédemment débarrassé; enfin, on s'éloigne de la bonne voie dès qu'on s'écarte des vraies croyances.

3. Qui est-ce qui ne fait pas de progrès? Celui qui se croit sage et dit: « Ce que je suis « me suffit »; celui qui ne fait pas attention à ces paroles de l'Apôtre: « Oubliant ce qui est « derrière moi, et m'avançant vers ce qui est « devant moi, je m'efforce d'atteindre le but, « pour remporter le prix auquel Dieu m'a « appelé d'en haut par Jésus-Christ [1] ». A l'entendre, Paul courait, il suivait son chemin, sans s'arrêter, sans regarder derrière lui. Oh! qu'il était loin de s'être trompé de route! N'indiquait-il pas, en effet, par ses leçons, la véritable voie? N'y marchait-il pas? Ne la montrait-il point par son exemple? Pour imprimer à notre course la rapidité de la sienne, il nous dit: « Imitez-moi comme « j'imite Jésus-Christ [2] ». Nous supposons donc, nos très-chers frères, que nous suivons avec vous le même chemin. Si nous sommes lents à marcher, précédez-nous, nous n'en serons nullement jaloux; car nous cherchons qui nous pourrons suivre; mais si, à votre avis, notre course vers le but est rapide, courez avec nous. Le terme que nous avons hâte d'atteindre est le même pour nous tous, et pour ceux dont le pas est plus preste, et pour ceux dont la démarche est plus lente. L'Apôtre lui-même en convient: « Je n'ai « qu'un but », dit-il; « oubliant ce qui est « derrière moi, et m'avançant vers ce qui est « devant moi, je m'efforce de l'atteindre pour « remporter le prix auquel Dieu m'a appelé « d'en haut par Jésus-Christ ». Voici dans quel ordre doivent se trouver ces paroles: Il n'y a qu'un but, je ne poursuis que celui-là. Avant de s'exprimer ainsi, qu'avait-il dit: « Moi, je ne pense pas être encore arrivé au « but [1] ». Cet apôtre ne reste pas en place, et pourtant, il reconnaît n'être pas encore parvenu au but; il ne voyage point en pays étranger, il ne s'est pas écarté de sa route, il se réjouira au sein de la patrie. « Moi », dit-il; qui, moi? Moi, « qui ai travaillé plus que « tous les autres ». Après avoir dit: « J'ai « travaillé plus que tous les autres », il n'ajoute pas: « Moi, je ne pense pas être encore « arrivé au but »; mais il place à propos le mot « moi », quand il s'agit de s'humilier et non de se flatter. « Moi », dit-il, en ce qui me concerne, « je ne pense pas être encore arrivé « au but ». A la suite de ces paroles: « J'ai « travaillé plus que les autres », viennent celles-ci: « Mais ce n'est pas moi, c'est la « grâce de Dieu avec moi [2] ». La grâce de Dieu n'a-t-elle pas atteint le but? Paul a donc raison de dire ici: « Moi », car le propre de notre faiblesse est de ne pas atteindre le but; mais y parvenir, c'est l'effet de la grâce divine qui nous aide, et non celui de l'infirmité humaine.

4. Nous n'avons rien en propre que le péché; impossible de trouver autre chose en nous; voilà une vérité incontestable, hors de doute; mais qui nous en montrera, qui nous en enseignera et nous en fera clairement voir l'évidence? Il est une chose que notre piété doit savoir, que notre faiblesse doit avouer, que notre charité doit chercher à faire disparaître, « c'est que je n'ai pas en- « core atteint le but et que je ne suis point « encore parvenu à la perfection ». A cela l'Apôtre ajoute: « Je ne pense pas être encore « arrivé au but ». Pour nous exciter à marcher vite et à nous avancer vers ce qui est devant nous, il nous dit: « Que ceux d'entre « nous qui sont parfaits, le comprennent ». D'abord il avait dit: « Non que j'aie encore « atteint le but et que je sois déjà parfait »; puis il ajoute: « Que ceux d'entre nous qui « sont parfaits, le comprennent [3] ». Il y a donc perfection et perfection, et il y a un voyageur parfait. Avant d'être arrivé au terme final, on est un voyageur parfait quand on marche devant soi, quand on ne s'arrête pas, quand, enfin, on suit la bonne voie; mais, quoi qu'on fasse, on n'est point encore arrivé au but, puisqu'on voyage encore. Il faut bien le re-

[1] Philipp. III, 13, 14. — [2] I Cor. IV, 16.

[1] Philipp. III, 13. — [2] I Cor. XV, 10. — [3] Philipp. III, 15.

connaître, en effet; puisqu'on marche, et qu'on marche dans la voie, on va quelque part, on s'efforce de parvenir à un but quelconque. Où donc l'Apôtre essayait-il d'arriver? Il n'avait pas encore atteint le but; il exhorte les parfaits à reconnaître leur imperfection, car la perfection du voyageur consiste à savoir le chemin qu'il a déjà parcouru et celui qui lui reste à parcourir encore. Sachons-le donc; si parfaits que nous soyons, nous ne sommes pas encore arrivés à la perfection; cette pensée nous empêchera de demeurer imparfaits.

5. Que dire, mes frères? le martyr Quadrat est parfait, car y a-t-il rien de plus parfait que le carré? Tous ses côtés sont égaux, il se ressemble sur toutes ses faces; n'importe comment vous le tourniez, il pose solidement et ne tombe pas. O nom vraiment beau ! il indique une figure de géométrie et présage un événement à venir ! Quadrat s'appelait ainsi de prime abord, c'est-à-dire avant d'être couronné, avant de subir l'épreuve de la tentation qui devait faire de lui un carré; dès lors que, préalablement à ce qui devait avoir lieu plus tard, il portait ce nom-là, c'était le signe qu'il avait été prédestiné dès avant la constitution du monde; il a souffert pour que se vérifiât en lui l'annonce faite par son nom; et pourtant il marchait encore, et néanmoins il se trouvait toujours à suivre la voie, et tant qu'il était encore en ce monde, il y avait à craindre pour lui, ou de rester à la même place, ou de retourner en arrière, ou de quitter le bon chemin. Il a maintenant parcouru sa carrière, il a fourni sa course, il est solidement assis, il a été employé par l'architecte de l'arche du Seigneur, figure de la Jérusalem céleste, à la construction de laquelle ne devaient servir que des bois écarris. Maintenant, il n'a plus aucune épreuve à redouter; il a entendu la voix du Très-Haut; il l'a entendue, et s'est rendu à son appel; il a suivi son Sauveur, et il porte le Dieu qui habite la sainte cité; il a méprisé les caresses du monde, triomphé de ses menaces, échappé à ses fureurs. Qu'elle est grande, mes frères, la gloire des martyrs ! elle prime dans l'Eglise; quelles qu'elles soient, toutes les autres ne viennent qu'après elle, car ce n'est pas sans raison qu'il a été dit à quelques-uns : « Vous n'avez pas encore résisté jusqu'à ré« pandre votre sang [1] ». Quand on est capable de supporter et d'endurer les persécutions du monde, ne peut-on pas en mépriser les flatteries ?

6. Le même Apôtre a dit : « Je parle hu« mainement à cause de la faiblesse de votre « chair; comme vous avez fait servir vos « corps à l'impureté et à l'injustice de l'ini« quité, ainsi faites-les servir maintenant à la « justice pour votre sanctification [1] ». Le conseil qu'il semble nous avoir donné par ces paroles, est d'une singulière importance; que chacun de nous se mesure sur elles; et, pour cela, qu'on ne se tâte point d'une manière flatteuse; qu'on se pèse au juste et qu'on se dise la vérité comme on attend que je la dise. Qu'on se dise : J'ai le dessein de placer en public un miroir où chacun soit à même de se regarder. Je ne suis pas ce miroir; je n'en ai pas le brillant pour refléter les traits de qui se regarde; je ne parle pas, bien entendu, de ces traits qui se peignent sur le visage, mais de ceux de notre âme; par mes paroles, je puis les amener à se faire représenter par la glace, mais il m'est impossible de les contempler. Voilà un miroir, je le mets devant vous; que chacun s'y regarde et s'y compare à l'idéal tracé par l'Apôtre dans le passage que j'ai cité. Recevez-le de la main de Paul : « Je parle humainement à cause de la fai« blesse de votre chair. Comme vous avez « fait servir vos corps à l'impureté et à l'in« justice de l'iniquité, ainsi faites-les servir « maintenant à la justice pour votre sanc« tification ». Qu'est-ce à dire : « Ainsi ? » C'est une comparaison. Quand, de tes membres, tu faisais au péché des armes d'iniquité pour la corruption, te plaisait-elle ? Je te le demande, fais-y attention, réponds-moi. La corruption te plaisait-elle ? Ton silence me tient lieu de réponse; si l'impudicité ne t'offrait pas d'agréments, jamais tu ne t'y abandonnerais. Donc, « comme vous avez « fait servir vos corps à l'impureté et à l'in« justice de l'iniquité ». Tu as trouvé du plaisir à agir ainsi; que la justice t'offre enfin des attraits pareils ! N'agis point sous l'impression de la crainte, je ne le veux pas, te dit Dieu; la crainte était-elle le mobile de ta mauvaise conduite ? « Comme, ainsi ». Comme « vous avez fait servir vos corps à l'impureté « et à l'injustice de l'iniquité, ainsi faites-les « servir maintenant à la justice pour votre

[1] Hébr. XII, 4.

[1] Rom. VI, 19.

« sanctification ». Il faut employer la terreur pour te faire pratiquer la justice, et l'amour te faisait courir après l'impureté ! Et pourtant, y a-t-il rien de plus beau que la sagesse? Je vous le demande : N'est-elle pas aussi digne que l'impureté, de posséder vos affections? Quand tu courais au vice impur, on voulait t'arrêter, et tu allais toujours ; tu offensais ton père, n'importe, tu courais; tu aimais mieux être déshérité que te priver de tes honteux plaisirs. Que diras-tu à cela ? La justice exige de toi ce que tu as fait pour l'immoralité. Vous avez entendu ce passage de l'Evangile : « Je suis venu sur la terre pour « y apporter, non pas la paix, mais la guerre [1] ». Le Sauveur a déclaré qu'il séparerait les enfants de leurs parents. Voici un exemple de cette guerre apportée par le Christ; remarque-le bien. Peut-être veux-tu servir Dieu et peut-être aussi ton père s'y oppose-t-il. Quand tu aimais le vice impur, ton père avait beau te le défendre, tu y courais malgré lui; aujourd'hui que tu aimes la justice, elle ne veut pas que tu deviennes l'esclave de l'impureté; elle tient donc, auprès de toi, la place de ton père, elle veut t'arrêter ; rends donc ta liberté complètement indépendante, comme tu as rendu indépendantes tes honteuses convoitises. Tu étais alors tout disposé, même à perdre ton héritage plutôt que de renoncer à tes passions dépravées ; sois maintenant disposé à perdre ton héritage, plutôt que de souiller en toi l'éclat de la justice. C'est un grand effort à t'imposer, mais il le faut. Y aurait-il un homme pour oser dire : On doit préférer l'impureté à la justice ?

7. Quoi qu'il en soit, la justice t'élève ; il est positif, te dit-elle, que je ne ressemble nullement à l'impureté : grande est la différence qui se trouve entre ses ténèbres et mon lumineux éclat, entre son discrédit et l'honneur dont je suis en possession. Oui, encore une fois, il existe une énorme différence entre nous : j'y établis un degré de supériorité, ainsi le veux-je, car ma supériorité m'oblige et m'oblige à beaucoup ; plus je m'éloigne du mal, plus impérieux deviennent mes devoirs. Néanmoins, je parle humainement, plus tard, je parlerai d'une manière divine. Pourquoi ne point parler ainsi dès maintenant ? « Je « parle humainement à cause de la faiblesse « de votre chair ». Le motif qui dicte ma conduite, c'est que je veux être indulgent pour la faiblesse de votre chair ; par conséquent, « comme vous avez fait servir vos membres à « l'impureté et à l'injustice de l'iniquité, « ainsi ». A cette heure, vous êtes obligés à plus, mais je vous demande seulement de vous conduire de même manière : faites au moins cela, puis vous irez plus loin. En attendant, « je » vous « parle d'une façon hu- « maine ». Agissez aujourd'hui comme vous l'avez fait autrefois. Est-ce à cela que Quadrat s'est borné? Oh ! non, évidemment ; il a fait davantage, et bien davantage. Portez votre attention sur le caractère et l'étendue de vos impuretés, et voyez ce qu'exigent de vous, en surplus, la piété, la charité, la justice parfaite et le bonheur que l'on goûte à devenir saint. Ce qu'ils exigent de vous en surplus, le voici : remarquez-le bien.

8. Tout homme esclave du vice impur ne désire pas, à beaucoup près, que son inconduite vienne à la connaissance du public ; il a peur de se voir condamné, il redoute la prison, le juge, le bourreau. Pour porter atteinte à la pudeur d'une femme qui n'est pas la sienne, il trompe le mari de cette femme, il recherche les ténèbres, il serait au désespoir d'être aperçu n'importe par qui, la seule pensée du juge le fait trembler. La crainte du châtiment lui inspire la crainte d'être connu pour ce qu'il est. La perfection de la justice exige de toi bien plus que cela ; je vais t'en convaincre. L'Apôtre ne t'en parle pas encore dans ce passage : « Je parle humainement à « cause de la faiblesse de votre chair ». Mais le Sauveur va le dire : « Ce que je vous dis « dans les ténèbres », c'est-à-dire, en secret, « dites-le à la lumière, et ce que vous enten- « dez à l'oreille, prêchez-le sur les toits [1] ». L'adultère va-t-il sur les toits prêcher son crime ? Non-seulement il ne monte pas sur un toit pour le prêcher, mais il se cache sous un toit pour le commettre. Pourquoi agit-il ainsi ? C'est que l'amour du vice honteux le pousse jusque-là ; il craint d'être découvert et puni. Quant aux amateurs de cette beauté invisible, de cet éclat dont il est question en ce passage : « Vous surpassez en beauté les « plus beaux des enfants des hommes [2] » ; quant aux amateurs de cette beauté, pourquoi ne craignent-ils pas de prêcher sur les toits ce

[1] Matth. x, 34.

[1] Matth. x, 27. — [2] Ps. XLIV, 2.

qu'on leur a dit à l'oreille ? Remarque, d'une part, le motif qui porte l'adultère à craindre d'être reconnu et puni, el, d'autre part, le motif qui inspire la confiance à l'amateur de l'invisible beauté. Le Sauveur lui-même te le fait connaître par la suite de son discours. En effet, après avoir dit : « Ce que je vous dis « dans les ténèbres, dites-le à la lumière, et « ce que vous entendez à l'oreille, prêchez-le « sur les toits », il ajoute : « Ne craignez point « ceux qui tuent le corps ». Par là, ce que vous entendez dans les ténèbres, vous le direz à la lumière, et ce qu'on vous dit à l'oreille, vous le prêcherez sur les toits. « Ne « craignez pas ceux qui tuent le corps ». L'adultère peut et doit craindre ceux qui tuent le corps, car son corps une fois perdu, adieu la source de toutes les voluptés ! Oui, qu'il craigne de perdre son corps celui qui mène une vie toute matérielle, puisque le corps lui sert d'instrument pour satisfaire toutes ses convoitises. Pour un pareil homme, ce n'est pas assez d'avoir des passions ; il les attise, et à force d'en entretenir le feu dévorant, il arrive à la dégoûtante satisfaction de ses instincts brutaux.

9. Homme de Dieu, as-tu les yeux du cœur pour contempler la splendide beauté de la piété et de la charité ? Si tu les as, remarque bien ce qui peut te mettre en possession de ton âme : pour en jouir, tu n'as pas à te servir de tes membres corporels. Que l'amateur de sales voluptés craigne de voir mourir son corps. Mais « que la paix soit aux hommes de « bonne volonté sur la terre [1] ». O chrétien, que tu es encore loin de ressentir cet amour ! Si seulement tu parvenais à cet « humaine- « ment » de l'Apôtre ! si seulement tu trouvais du plaisir à faire le bien, comme tu en trouvais jadis à commettre l'iniquité ! Car, si tu éprouves du bonheur à bien faire, à croire au Christ, à jouir de son infinie sagesse en dépit de ta misérable insuffisance, à écouter et à pratiquer ses commandements, alors commence à se vérifier en toi cette parole de Paul : « Je parle humainement à cause de ton infir- « mité » ; tu es entré en possession « du don « parfait », mais tu n'es point encore parvenu à la perfection du carré. Comme je l'ai dit, tu as pris le dessus ; marche donc, car tu as encore du chemin à parcourir ; ne reste pas à la même place, car il te reste encore quelque chose à faire ; ne crains rien : ne dérobe pas aux regards d'autrui tes bonnes œuvres, comme si tu avais à craindre des critiques et des reproches. Que te dit le grand Apôtre ? Est-ce pour toi une honte d'être du ciel ? On te demande d'où tu viens, et tu as peur de répondre que tu viens de l'église ! Et tu as peur qu'on te dise : « Tu portes la barbe, et tu n'es « pas honteux d'aller où vont les veuves et les « vieilles femmes ! » N'écoute pas de pareilles gens. Tu trembles de dire : Je suis allé à l'église. Une insulte t'inspire la plus vive horreur ; comment donc supporteras-tu la persécution ? Mais, aujourd'hui, nous sommes en paix ; nul doute à cet égard. Ce devrait être aux hérétiques à rougir : ils sont en si petit nombre dans leur parti, et ils ne rougissent pas ! et les nombreux adhérents de la vraie foi baissent les yeux ! Où ceux-ci en sont-ils arrivés ? Où sont restés ceux-là ? Les premiers sont parvenus à la lumière de la paix, les seconds sont restés au milieu des ténèbres de la confusion. Vous ne rougissez pas de rougir de ce qui devrait faire votre gloire ! Les païens ne rougissent pas de choses honteuses, et vous rougissez de choses glorieuses ! Que sont donc devenues ces paroles dont on vous a fait la lecture : « Approchez-vous de « lui, et vous serez éclairés, et la honte ne « sera plus sur votre visage [1] ! »

10. J'ai ainsi parlé, mes frères, car, je le sais et j'en gémis amèrement, on craint la langue de quelques païens qui ne persécutent pas, mais qui vomissent des insultes ; des hommes qui voudraient croire sont paralysés dans leurs désirs, puisqu'ils ne se rendent point aux exhortations des chrétiens. Que dire de plus ? Que dirai-je moi-même ? Tu vois qu'on fait tout pour empêcher le premier païen venu de se faire chrétien : et toi, qui es chrétien, tu gardes le silence ! L'essentiel, à tes yeux, est qu'on t'épargne, c'est-à-dire qu'on ne t'insulte pas ! Quand on détourne de la foi le païen, tu te dis en secret : Dieu soit loué ! on ne m'a rien dit. Tu prends la fuite, non de corps, mais en esprit ; tu restes en place et tu t'esquives ; tu crains d'entendre une méchante langue invectiver contre toi, et tu abandonnes à sa propre faiblesse un homme que tu devrais gagner au Christ ; tu ne lui viens pas en aide, tu gardes le silence ! Je le répète, tu prends la fuite, non de corps, mais en es-

[1] Luc, II, 13.

[1] Ps. XXXIII, 6.

prit. Tu n'es qu'un mercenaire, puisqu'à la vue du loup tu te sauves.

11. Que dire de plus ? Nous avons, tout à l'heure, entendu la parole du Sauveur ; qu'elle nous remplisse d'épouvante, car si nous devons l'aimer, nous n'avons pas moins à le craindre. « Celui », dit-il, « qui aura « rougi de moi devant les hommes ». Remarquez à quel moment Jésus parlait ainsi ; c'était au moment où le monde, au lieu de croire, frémissait de rage contre la foi. « Celui « qui aura rougi de moi devant les hommes, je « rougirai de lui devant mon Père qui est dans « les cieux [1] ». « Mais celui qui m'aura confessé « devant les hommes, je le confesserai aussi « moi-même devant mon Père qui est aux « cieux [2] ». Veux-tu que le Christ te renie ? Veux-tu qu'il te confesse ? Ah ! elles dureront longtemps les insultes que tu recevras, quand une fois le Christ aura déclaré ne pas te connaître. N'en doute pas, ce qu'il annonce se réalisera. Celui qui a fait tant de prophéties manquera-t-il à sa parole seulement en ce qui concerne le jour du jugement ? Non. Que ses comptempteurs conservent pour eux-mêmes leur mauvaise foi, ou plutôt, qu'ils s'en débarrassent. Présentez-vous à eux comme les modèles d'une foi courageuse ; n'allez pas leur donner l'exemple de gens que la crainte réduit au silence. S'ils rencontraient des chrétiens plus fermes, plus solides pour défendre les faibles, pour rendre librement témoignage de leur croyance, pour instruire prudemment les autres, pour les secourir charitablement, ils garderaient le silence, soyez-en sûrs, car ils n'auraient plus rien à dire. Les accents de leur voix se perdraient dans le vide, car ils ne seraient plus que des cymbales retentissantes. Ce qui a cessé d'être dans leurs temples se trouve aujourd'hui sur leurs lèvres.

[1] Marc, VIII, 38. — [2] Luc, XII, 8.

QUATRIÈME SERMON.

POUR LA NAISSANCE DE JEAN-BAPTISTE.

I.

ANALYSE. — Petit exorde. — 2. Apparition de l'ange et son allocution à Zacharie. — 3. Grossesse d'Elisabeth et son accouchement. — 4. Tressaillement de Jean dans le sein de sa mère. — 5. Parallèle entre l'enfantement de Marie et celui d'Elisabeth. — 6. Humilité de Jean. — 7. Martyre de Jean en faveur de la vérité, et son humilité jusque dans son martyre.

1. Frères bien-aimés, nous rendons grâces au Seigneur notre Dieu de ce que sa miséricordieuse bonté nous a procuré la faveur de contempler votre sainteté, et le bonheur dont notre mutuelle affection est la source. Celui, au nom duquel nous vous saluons, nous inspirera les paroles de notre discours, car c'est lui qui est l'auteur de notre salut. Pourrions-nous vous parler d'un autre ? N'est-ce point une nécessité de vous entretenir du Dieu qui vous adressait, tout à l'heure, la parole de l'Evangile ?

2. Un jour qu'il remplissait en son rang les fonctions du sacerdoce, Zacharie, grand-prêtre de Dieu, entra dans le Saint des saints, et le peuple le suivit dans le temple, afin de prier le Seigneur conjointement avec lui. Au moment où il était près du saint autel, et offrait dévotement à Dieu des présents, un ange du Tout-Puissant lui apparut à la droite de l'autel, pendant le cours de sa prière. A sa vue, Zacharie fut saisi de crainte, mais l'ange lui dit : « Ne crains rien, Zacharie, ta prière est « exaucée : ta femme Elisabeth concevra et te « donnera un fils, et tu lui donneras le nom de « Jean. Et Zacharie répondit : Comment cela

« pourra-t-il se faire pour moi ? Je suis vieux, « et ma femme est stérile et avancée en « âge [1] ». Un ange envoyé de Dieu annonce à Zacharie qu'Elisabeth lui donnera un fils ; mais le grand-prêtre sait qu'il est, comme sa femme, avancé en âge, et il doute de la réalité de l'événement. En même temps qu'il refuse de croire à la puissance de son âge, il nie le pouvoir de la souveraine majesté, oubliant que rien n'est impossible à Dieu. L'ange lui répond en ces termes : « Puisque tu n'as pas « cru à ma parole, qui s'accomplira en son « temps, tu seras muet et tu ne pourras par- « ler, jusqu'au jour où ces choses arrive- « ront [2] ». Que devons-nous penser, mes très-chers frères ? Devons-nous croire que ce prêtre soit entré dans le Saint des saints avec l'intention de demander à Dieu un fils ? Non. Où en est la preuve, me dira quelqu'un ? La voici en deux mots. Si Zacharie avait demandé un fils, il aurait évidemment cru à la parole de l'ange du Seigneur, qui venait le lui annoncer : or, quand cet esprit céleste lui dit qu'il lui naîtrait un fils, il refusa d'ajouter foi à cette nouvelle. Quand on prie, n'espère-t-on pas ? Celui qui espère ne croit-il pas au résultat final ? Si tu n'as aucun espoir, pourquoi pries-tu ? et si tu espères, pourquoi ne pas croire ?

3. Néanmoins, Elisabeth portait dans son sein l'enfant qu'elle avait conçu : le sentiment de honte pudique que lui inspirait sa grossesse l'empêchait de se montrer en public ; car elle rougissait de son état. Ce sentiment lui rappelait le souvenir de son âge avancé : au temps de sa vieillesse, elle produisait le fruit de la jeunesse : elle n'avait pas enfanté à l'époque où elle aurait désiré le faire, et, maintenant qu'elle n'y aspirait plus, elle mettait au monde un enfant. Stérile pendant sa jeunesse, elle allaita quand elle eut vieilli. Ce ne fut point chez elle l'effet d'une affection réciproque et charnelle, mais le résultat de la promesse faite par la Toute-Puissance divine ; car Zacharie ne croyait pas qu'il pût lui naître un fils, et, d'autre part, Dieu se préparait à envoyer un Prophète. C'est donc par l'esprit de l'homme, mais aussi par l'ordre de Dieu, que Jean est venu au monde : le Prophète est né, mais non sans inspirer une secrète envie à son père, à ce père dont l'incrédulité paralysa la langue.

[1] Luc, I, 8-18. — [2] Ibid. 19-20.

Pour n'avoir pas cru au commandement de Dieu, il vit sa langue condamnée au silence.

4. L'enfant tressaillit dans le sein de sa mère, et, du fond des entrailles maternelles, il prophétisa. « D'où me vient que la Mère « de mon Seigneur s'approche de moi [1] ? » Mes frères, quelle profonde humilité chez la Mère du Sauveur ! Elle s'approche de la mère du Précurseur ! Jean salue le Christ, et pourtant ni l'un ni l'autre ne se montrent aux yeux. En effet, le Christ ne résidait-il pas dans le sein de Marie, et Jean dans celui d'Elisabeth ? Enfin, une voix prophétique, venue de la personne du Christ, a dit de Jean : « Avant de « t'avoir formé dans les entrailles de ta mère, « je t'ai connu ; avant que tu fusses sorti de « son sein, je t'ai sanctifié, je t'ai établi pro- « phète parmi les nations [2] ». Qu'elles sont heureuses, les mères de tels personnages, puisqu'elles ont mis au monde, l'une un saint, et l'autre son Seigneur ! Elles seront toujours heureuses, puisqu'elles ont mérité d'être appelées les mères de si grands personnages.

5. Examinons attentivement la naissance de l'un et de l'autre, et nous remarquerons le caractère distinctif de chacun de ces admirables enfantements. Jean est né d'une femme stérile, et le Christ d'une vierge. Chez Elisabeth, la stérilité est devenue féconde : en Marie, la fécondité a laissé intacte la virginité. La femme stérile a engendré le héraut, la vierge a enfanté le Juge. Elisabeth a mis au monde Jean, le baptiseur, Marie a donné le jour à Jésus-Christ, le Sauveur. De Jésus-Christ et de Jean, l'un est Seigneur et l'autre est esclave ; en celui-ci l'humilité, en celui-là la grandeur ; d'un côté, un Dieu humble dans sa grandeur ; de l'autre, un homme humble dans sa faiblesse ; ici, un Dieu humilié à cause de l'homme ; là, un homme plongé dans la bassesse à cause de l'infirmité de sa propre nature. De fait, Dieu s'est anéanti pour faire du bien à l'homme, et l'homme s'est abaissé pour ne pas se faire de mal à lui-même.

6. Que le serviteur reconnaisse son état d'humiliation, et que le Tout-Puissant manifeste sa grandeur. Que le même Jean profère ces paroles : « Je ne suis pas digne de « dénouer le cordon de ses souliers [3] ». S'il avait dit : Je suis digne, il se serait déjà profondément humilié ; car à dire : Je suis digne,

[1] Luc, I, 43. — [2] Jérém. I, 5. — [3] Luc, III, 16.

qu'aurait-il gagné? Aurait-ce été pour lui un titre pour s'asseoir à l'heure du jugement à la droite du Père? Aurait-il été en droit de venir alors juger les vivants et les morts? Mais que dit-il? « Il faut qu'il croisse, et moi, « que je diminue [1] ». « Celui qui vient après « moi a été fait avant moi [2] ». « Je ne suis pas « digne de délier les cordons de ses sou- « liers [3] ». Profonde humilité! Ah, voilà bien le digne ami de l'Epoux! Ne devait-il pas effectivement se déclarer l'ami de l'Epoux? A l'entendre parler, un imprudent supposera peut-être qu'ici ami veut dire égal; mais non : car Jean ne se dit l'ami de l'Epoux qu'en raison de son affection pour lui, et la crainte le porte à se prosterner à ses pieds.

7. Il nous est facile de voir, dans la différence de leur dernier supplice, le sens de ces paroles : « Il faut qu'il croisse, et moi, que je « diminue ». Nous lisons que Jean a souffert, qu'il a enduré le martyre pour soutenir la vérité, et non à cause du Christ. Non, il n'est pas mort à cause du Christ; non, il n'a point subi la peine de la décollation, pour avoir

[1] Jean, III, 30. — [2] Id. I, 15. — [3] Luc, III, 16.

confessé le nom du Sauveur ou s'être refusé à le renier : s'il a terminé sa vie au milieu des souffrances, c'est qu'il a rappelé Hérode au respect de la tempérance et de la justice; c'est qu'il a dit à ce prince : « Il ne t'est point « permis d'épouser la femme de ton frère [1] ». Bien qu'il ne soit pas mort à cause du Christ, il a cependant perdu la vie pour soutenir la vérité de la loi, parce que la vérité n'est autre que le Christ. Voici donc le langage tenu par les deux genres de mort qu'ont subis Jésus et le Précurseur : « Il faut qu'il croisse, et « moi, que je diminue [2] ». L'un a été élevé sur la croix, l'autre a eu la tête coupée. Celui-ci a été raccourci par le glaive, celui-là s'est allongé sur le bois de la croix : voilà ce que disent leurs morts différentes. Nous trouvons dans les jours eux-mêmes l'explication du mystère qui nous occupe; car les jours grandissent au moment de la naissance de Jésus, et ils diminuent à la nativité de Jean. Que la gloire de l'homme diminue donc, et que celle de Dieu s'accroisse, afin que la gloire de l'homme tourne à celle de Dieu.

[1] Marc, VI, 18. — [2] Jean, III, 30.

CINQUIÈME SERMON.

POUR LA NAISSANCE DE JEAN-BAPTISTE.

II.

—

ANALYSE. — 1. Jean, voix du Seigneur dans le désert. — 2. Voix qui prêche vigoureusement la préparation des sentiers de Dieu. — 3. Condamné au mutisme en raison de son incrédulité, Zacharie recouvre l'usage de la parole à la naissance de la voix. — 4. Mystère de la synagogue et de l'Eglise.

1. « Voix du Seigneur pleine de force, voix « du Seigneur pleine de gloire [1] ». La voix du Seigneur, qui brise les cèdres de la sagesse humaine, s'est échappée des entrailles rétrécies d'une vieille femme, d'un sein brûlé par le mal de la stérilité : elle a retenti aujourd'hui dans le désert, pour vibrer avec force jusque dans les âges les plus reculés; aussi, le monde atteint de surdité, et la terre gangrenée par la corruption, ont-ils entendu ses sons harmonieux; aussi se sont-ils laissés éveiller par ses échos puissants. Cette voix n'est autre que Jean, dont le Prophète a dit par avance : « C'est la voix de celui qui crie dans le dé- « sert [1] ». Oh! quel immense désert que ce monde! Pour ceux qui le parcourent, quelle solitude partout semée de dangers effrayants! En effet, la terre des Hébreux, nul patriarche, aucun Prophète ne la foulait plus aux pieds. Le Juif, tout prêt à faire le mal, se tenait en

[1] Ps. XXVIII, 4.

[1] Isaïe, XL, 3.

observation dans des gorges étroites, sur des chemins ensanglantés, où il avait maintes fois surpris les voyageurs qui marchaient à la recherche de la vérité. N'ayant jamais eu ni le Christ pour roi, ni le Verbe pour habitant, le monde des Gentils se trouvait en entier rempli de bois stériles et de pierres rocailteuses, car autres n'étaient pas ses dieux. Une forêt de vices l'enveloppait de toutes parts; ses crimes, toujours et partout croissants, formaient autour de lui comme une ceinture de rochers; couverte des aspérités et des épines de la corruption, la terre faisait mal à voir; jamais la faux de la loi n'y avait passé; jamais la charrue du céleste agriculteur n'y avait tracé de droits sillons; aucune main laborieuse n'y avait jeté la semence de la grâce de Jésus Sauveur, et d'elle on pouvait dire ce qu'avait dit autrefois le Psalmiste : « C'est une terre déserte, sans chemins et « sans eaux [1] ». Avant le Christ, il n'y avait en effet, parmi les Gentils, ni sources ni voies; car les hommes y étaient en proie à la fausseté, à l'erreur; ils s'y voyaient sans cesse confondus au milieu d'une foule d'opinions toujours incertaines, toujours changeantes; nulle pluie bienfaisante ne venait éteindre, par ses ondées, l'ardent brasier des crimes publics.

2. Une voix, piquante comme un buisson d'épines, retentit donc en ce désert habité par les Juifs et les Gentils : le héraut du Juge qui allait paraître se présenta, annonçant le Sauveur à l'exemple duquel il devait lui-même mourir, et exhortant les hommes à suivre désormais une règle de vie plus sévère et plus pure. « Préparez la voie du Seigneur », dit-il, « rendez droits ses sentiers : toutes les vallées « seront remplies, toutes les montagnes et « toutes les collines seront abaissées [2] ». C'est-à dire : tout homme humble sera exalté, et tout orgueilleux sera brisé; car « quiconque s'élève « sera humilié, et quiconque s'humilie sera « exalté [3] ». « Et les sentiers tortueux seront re« dressés, et les chemins montueux seront « aplanis [4] ». En d'autres termes : Tout ce qu'il peut y avoir d'anfractueux et de glissant dans les erreurs semées par le cauteleux serpent, tout ce qu'une nature couverte d'aspérités peut cacher sous sa dure et inégale enveloppe, se verra parfaitement nivelé dans la surface unie d'une voie où l'on ne rencontrera ni pierres ni détours, et d'un sentier où le pied du voyageur se posera sans crainte. « Préparez la voie du Seigneur, rendez droits « ses sentiers [1] ». Déjà Marie avait conçu du Saint-Esprit; déjà la Vierge avait grossi, sans avoir néanmoins connu le contact de l'homme, sans que sa pureté eût subi la moindre atteinte; déjà le char des évangélistes, conduit par tout le monde, suivait la route du siècle qui tombait sous le poids du Dieu dont il était rempli, et ce char faisait entendre les louanges du Christ. La voix précédait le juge, la trompette annonçait le roi, pour attirer le monde, pour fixer l'attention du genre humain tout entier et ouvrir, par ses sons terrifiants et ses graves modulations, les oreilles assourdies des hommes.

3. Comme prêtre, Zacharie se tenait donc près de l'autel : comme père, il refusa de croire à la parole de l'ange qui lui annonçait le héraut du Christ, et aussitôt il fut condamné à se taire. La voix naturelle apprit à connaître le silence, et la vieille langue des Juifs ne se fit plus entendre. Après avoir offert son sacrifice, le prêtre Zacharie revint frappé de mutisme, parce que le véritable Prêtre allait bientôt venir au monde. Chez lui, l'organe de la parole s'endormit dans son lit; la voix se dessécha, coupée qu'elle était dans sa racine, et, paralysée dans ses inutiles efforts, elle expira : de sa bouche ouverte ne s'échappait aucun son, car la parole, se trouvant interceptée à son passage et retenue dans le noir cachot de sa source, prête à s'épancher, s'éteignait avant de naître. La voix naquit avant le Verbe. Aussi la Judée perdit-elle la parole des pères, et la force de faire entendre une voix nouvelle devint-elle l'apanage du fils, puisque Jean devait se mettre au service du Christ. Pour le père incrédule, qui n'avait point voulu ajouter foi aux prédictions venues d'en haut par l'intermédiaire de Gabriel, sa voix s'était trouvée emprisonnée dans la vaste profondeur de son gosier, et retenue captive dans la ténébreuse solitude de ses entrailles; mais dès que la mère du Précurseur eut brisé les liens de la nature, dénoué les inextricables nœuds qui tenaient son sein fermé, donné la vie à la voix, Zacharie recouvra la parole. Au moment où cette femme âgée et stérile mettait au monde d'une manière toute nouvelle, la langue du père se

[1] Ps. LXII, 3. — [2] Luc, III, 4, 5. — [3] Id. XIV, 11. — [4] Id. III, 5.

[1] Luc, III, 4.

déliait. O l'admirable changement des choses et de la nature! Un reste de chaleur ranime des entrailles que l'âge avait déjà privées de la vie : ici une langue se dessèche, là, une voix est engendrée. A peine cette voix engendrée vient-elle au monde, que se brisent les liens qui retenaient la langue captive.

4. Revenons à notre mystère. Dans les premiers temps, l'Eglise était donc stérile, puisque c'est d'elle qu'il est écrit : « Réjouis-« toi, stérile qui n'enfantes pas. Chante des « cantiques de louanges, jette des cris de joie, « toi qui n'avais pas d'enfants : l'épouse aban-« donnée est devenue plus féconde que celle « qui a un époux [1] ». Remplie du don divin, elle a enfanté l'Esprit du salut, car il est dit dans nos saints Livres : « Parce que nous « avons craint, nous avons conçu et enfanté « l'Esprit du salut [1] ». Alors, la langue qui avait engendré se tut, c'est-à-dire, le langage prophétique de la synagogue cessa de se faire entendre. C'est pourquoi le Juif, que l'incrédulité avait rendu muet, a donné naissance à une voix qui conduit au Verbe ; ainsi peut reconnaître, dans son fruit, la vraie foi, celui qui s'est refusé à reconnaître la promesse, à lui faite, du Dieu Sauveur. Qu'à partir de là les jours deviennent plus courts et les nuits plus grandes. Que Dieu s'humilie en s'incarnant, et que, du haut de sa croix, il reçoive dans ses bras les Juifs aveugles. Il est nécessaire que le jour reparaisse et s'épanouisse de nouveau à la lumière, et que la nuit vaincue reste plongée dans ses ténèbres.

[1] Isaïe, LIV, 1.

[1] Isaïe, XXVI, 18.

SIXIÈME SERMON.

POUR LA NATIVITÉ DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

III

ANALYSE. — 1. Pourquoi ne célèbre-t-on pas la naissance des Patriarches et des Prophètes ? — 2. Jean, que les chrétiens honorent, est la fin de l'ancienne loi et le commencement de la loi nouvelle. — 3. Le peuple des Gentils est un désert où les saints ont fleuri, pareils à des lis. — 4. L'Eglise a commencé par la parole de Dieu placée dans la bouche de Jean, le prédicateur de la pénitence. — 5. Exhortation pour faire embrasser la pratique de la pénitence.

1. L'Eglise du Christ entoure d'une sainte vénération la mémoire des Patriarches, des Prophètes, et, en général, de tous les saints qui ont vécu sous l'ancienne loi : il convient donc, mes bien-aimés, que vous sachiez pourquoi le peuple chrétien ne célèbre que la fête d'un seul prophète, de Jean-Baptiste. En effet, n'est-il pas évident que beaucoup de prophètes ont souffert et subi le dernier supplice pour la gloire du nom de Dieu? Le Sauveur lui-même, parlant par l'organe d'Etienne, n'a-t-il pas adressé aux Juifs ce sanglant reproche : « Où est le prophète que n'ont point « persécuté vos pères [1] ? » Nous l'avouons donc : du temps de l'ancienne loi, les saints de Dieu ont aussi enduré la persécution et le martyre ; pourquoi, alors, l'Eglise du Christ ne solennise-t-elle pas le jour où sont nés des hommes dont elle reconnaît et admire les suprêmes souffrances? En voici le motif, mes très-chers frères : les peuples persécuteurs n'ont pas voulu vouer au culte et au souvenir de la postérité les jours où ils ont torturé et fait mourir les Prophètes, parce qu'ils craignaient de perpétuer, parmi les personnes religieuses, le mépris et l'horreur de leur propre crime, en même temps que le respect pour la courageuse conduite des saints : en oblitérant les jours illustrés par les martyrs,

[1] Act. VII, 52.

ils ont donc empêché la mémoire de la nativité des saints de durer toujours, afin que celle de leurs propres méfaits ne se conservât pas éternellement. Néanmoins, la précaution qu'ils ont prise est devenue inutile. A quoi leur sert, en effet, que nous ignorions le jour où les saints personnages ont souffert, puisque nous les reconnaissons pour des martyrs? Ils n'ont, par conséquent, réussi à rien. Impossible à nous de savoir quel jour sont nés les saints qui ont souffert pour Jésus-Christ; mais, tous les jours, ne rendons-nous pas hommage aux Prophètes qui ont versé leur sang pour défendre la cause de Dieu? Ainsi le léger dommage causé à leur mémoire se trouve-t-il largement compensé, puisque, au lieu d'un jour dérobé à leur souvenir par l'oubli, on leur consacre tous les jours par les honneurs qu'on leur rend.

2. Les choses étant ainsi, pourquoi les fidèles n'ont-ils pas subi l'effet de la haine ou de la négligence des Juifs, à l'égard de saint Jean? Pourquoi ne se souviennent-ils que de la nativité de lui seul? Le voici. Au moment du martyre et de la mort du bienheureux Jean, le peuple chrétien était déjà formé, et si l'impiété des Juifs a négligé le culte de ce témoin du Sauveur, la piété des chrétiens l'a consacré. En effet, bien que le Christ l'ait envoyé sous l'empire de l'ancienne loi, il l'a fait connaître plutôt comme son propre témoin que comme un prophète des Juifs ; la raison en est facile à saisir : c'est que, en prêchant la foi chrétienne, il a vraiment confessé celui qu'il avait précédé en qualité de précurseur. C'est que, en commençant de prime abord à faire connaître la doctrine évangélique, il a, en réalité, souffert le martyre pour la cause de celui dont il avait annoncé la venue. Nos livres saints font, à juste titre, courir le temps de la loi et des Prophètes jusqu'à celui de Jean-Baptiste ; car en lui s'est terminé le règne de l'ancienne loi, comme en lui a commencé le règne de la prédication nouvelle. Voulez-vous saisir plus parfaitement encore ma pensée? Eh bien! remarquez-le : l'Evangéliste, dont on vous a lu tout à l'heure les écrits, fait partir son récit de l'époque où le bienheureux saint Jean a commencé à prêcher. Quel motif singulièrement plausible pour faire aller jusqu'à Jean le règne de la loi? C'est à bon droit qu'on le reconnaît comme ayant mis fin à la loi ancienne, puisqu'il a établi, le premier, le règne de l'Evangile. Et non-seulement cela, car qu'est-ce qu'ajoute l'Evangéliste ? « Jean « était dans le désert, baptisant et prê« chant [1] ».

3. Ce que, au rapport de l'Ecriture, saint Jean a prêché dans le désert, vous le savez tous parfaitement, bien-aimés frères. Par désert, par lieu caché, on entend le peuple Gentil, qui, on ne saurait le révoquer en doute, était encore à cette époque plongé dans la solitude, marchant loin de Dieu en de fausses voies, et vivant à la manière des brutes et des animaux sauvages. Jean y fut donc envoyé pour prêcher le Verbe de Dieu et annoncer la foi du Christ; aussi abandonna-t-il les villes des Juifs, selon cette parole de l'Ecriture : « Le « désert se réjouira et fleurira comme un « lis [2] ». Comme nous l'avons dit, mes chers frères, le désert est l'emblème des Gentils, et les lis, celui des hommes saints et agréables au Très-Haut. Voilà pourquoi le Prophète a dit : « Le désert se réjouira et fleurira comme « un lis ». Cette comparaison, faite par l'Ecriture, des saints avec les lis, est très-juste, puisque leur persévérance dans le bien leur en donne la blancheur et la suavité. Les saints n'ont-ils pas, en effet, mes bien-aimés, la blancheur la plus éclatante? Ne répandent-ils pas autour d'eux un parfum d'agréable odeur? La vivacité de leur éclat vient de leur pureté, et l'odeur qu'ils répandent a pour principe leur suavité ; car l'Apôtre l'a dit : « Nous sommes devant Dieu la bonne odeur « de Jésus-Christ [3] ». Plantés par la main des Prophètes et des Apôtres dans le désert, c'est-à-dire dans l'Eglise, unis ensemble par les liens de la paix et d'une charité mutuelle, les lis ont servi à tresser au Christ une couronne toute blanche, suivant ce passage où l'Apôtre dit aux saints qu'ils sont sa couronne : « Mes « frères, ma joie et ma couronne, maintenez« vous fermes dans le Seigneur [4] ».

4. « Jean fut donc prêchant dans le désert ». Oui, et c'est ce que dit, en d'autres termes, un autre Evangéliste : « La parole du Seigneur « se fit entendre sur Jean, fils de Zacharie, « dans le désert [5] ». Pour nous faire toucher du doigt le berceau de l'Eglise naissante, et bien qu'il eût dit que Jean prêchait près du Jourdain, l'Ecrivain sacré nous a fait connaître avec

[1] Marc, I, 4. — [2] Isaïe, XXXV, 1. — [3] II Cor. II, 15. — [4] Philipp. IV, 1. — [5] Luc, III, 2.

raison que le Verbe divin était venu inspirer le prédicateur : de là, il nous est facile de conclure que l'Eglise a eu pour fondateur, non pas tant un homme, que la Divinité même : « La parole du Seigneur se fit entendre sur Jean ». Si, alors, Jean a prêché, la source de sa prédication n'a été autre que le Verbe : c'est la preuve que l'Eglise a eu pour fondement le Verbe divin et la foi chrétienne. « Jean fut donc prêchant le baptême de la pénitence ». Ici, mes bien-aimés, se montre plus clairement et d'une manière plus parfaite l'emblème de l'Eglise. « Jean prêchait le baptême de la pénitence, et il baptisait ceux qui confessaient leurs péchés ». Tout ceci, très-chers frères, se passait visiblement parmi les Juifs, et semblait n'avoir lieu que pour eux : néanmoins, ce n'était que la figure de ce qui devait s'accomplir réellement dans l'Eglise. Quels sont, en effet, les vrais pénitents? Ce sont les seuls enfants de l'Eglise, les chrétiens qui se sont éloignés de la voie de l'erreur. A ton avis, la pénitence a-t-elle été profitable pour les Juifs? Mais non; car, loin de se repentir de leurs fautes passées, ils en comblent encore chaque jour la mesure. De bonne foi, font-ils pénitence de leurs péchés, les hommes qui persécutent aujourd'hui le Christ? Donc « il baptisait ceux qui confessaient leurs péchés ». Alors le peuple juif recevait le baptême, mais alors aussi se purifiait le terrain de l'Eglise.

5. Il est donc facile de le voir, mes bien-aimés : tout ceci s'applique exclusivement aux chrétiens et aux saints qui confessent leurs péchés au moment où ils reçoivent le baptême, et qui, après l'avoir reçu, mettent tous leurs soins à se corriger : aux hommes qui travaillent à faire pénitence, et dont toute l'existence est une continuelle confession, parce que, se purifiant sans cesse, ils se plongent tous les jours dans le bain du baptême. Agissez de même, je vous y exhorte et vous en conjure : c'est comme votre chef que je vous prie de le faire, c'est dans le sentiment d'une affection toute paternelle que je voudrais vous y décider.

SEPTIÈME SERMON.

POUR LA NATIVITÉ DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

IV.

ANALYSE. — 1. Superstitions en usage à la nativité de saint Jean-Baptiste. — 2. La conception du Christ et celle de Jean ont lieu au temps de l'équinoxe, et leur naissance à l'époque du solstice. — 3. Invitation aux païens de recevoir le baptême, — 4. Et aux chrétiens de célébrer l'anniversaire de leur régénération.

1. Jusqu'ici, des erreurs d'une antiquité suspecte ont cru devoir singer la religion venue de Dieu, établir des usages presque pareils aux siens, la déshonorer d'une manière raisonnée, j'ajouterai même, protéger la vérité à l'aide de mensonges qui en ont l'apparence. En effet, comme la nuit succède au jour, et qu'à son tour le jour, empiétant sur la nuit, la chasse et la fait disparaître entièrement; ainsi l'erreur, pareille aux profondes ténèbres qui accompagnent les astres de la nuit, prend la place de la vérité dont l'éclat s'est peu à peu affaibli, pour envelopper l'esprit humain de ses ombres épaisses. Mais quand le flambeau de la raison a repris le dessus, la vérité chasse l'erreur devant elle. Ainsi en est-il ici, et surtout au jour anniversaire de la naissance de Jean-Baptiste ; ce jour se trouve, en effet, souillé par la pratique de telles erreurs , une crédulité si

païenne et si ridicule le déshonore, que l'eau des étangs et des fleuves eux-mêmes a besoin d'être purifiée par l'eau toute pure du saint baptême. O renommée, quel appoint tu as apporté à la foi! Tu as couru, comme une inconnue, dans le monde, et tu as fait connaître aux nations le jour où saint Jean-Baptiste a reçu la vie, et tu l'as fait célébrer par ceux-là mêmes qui n'étaient pas encore chrétiens! Que te dirai-je, ô renommée? Je n'en sais rien; car tu forces l'apparence de la vérité à rendre témoignage à la vérité même. De fait, au point du jour, quand le soleil ne s'est pas encore montré à l'Orient, nous voyons les jeunes gens revenir de la fontaine après s'être baignés; nous voyons des mères superstitieuses, la tête voilée et les bras tendus, rapporter leurs enfants plongés dans l'eau. Catéchumènes, est-ce ainsi que vous profanez ce qui est saint! Chrétiens fidèles, est-ce ainsi que vous tombez dans l'erreur! Passe pour les païens, car ils ne sont pas instruits; mais vous, chrétiens, vous qui connaissez parfaitement votre devoir, je ne puis vous pardonner. Les païens contrefont ce qu'ils ne savent pas; mais vous, vous profanez l'objet de votre culte. Voici ce que dit l'Apôtre Paul : « Lorsque les Gentils, qui n'ont point « de loi, font naturellement les choses que la « loi commande, n'ayant point de loi, ils sont « à eux-mêmes la loi, et ils font voir que ce « que la loi ordonne est écrit dans leur cœur, « par le témoignage que leur rend leur propre « conscience [1] ». Quant au peuple chrétien, il le reprend ainsi de ses erreurs : « Toi qui as « en horreur les idoles, tu fais des sacrifices; « toi qui te glorifies d'avoir la loi, tu désho- « nores Dieu par la violation de la loi; car « vous êtes cause que le nom de Dieu est blas- « phémé parmi les Gentils [2] ».

2. Mais afin de mieux vous instruire sur la naissance, en ce jour, de Jean-Baptiste, il me faut vous dire un mot sur le partage et la durée des saisons. Tous les ans, il y a deux solstices, séparés, à égale distance l'un de l'autre, par deux équinoxes : l'un de ces deux solstices a lieu aujourd'hui, l'autre au huit des calendes de janvier; quant aux équinoxes, la première tombe le huit des calendes d'octobre, et la seconde le huit des calendes d'avril; l'année se trouvant ainsi divisée en quatre parties égales, nous disons que Jean et Notre-Seigneur Jésus-Christ ont été conçus,

[1] Rom. II, 14, 15. — [2] Ibid. 22, 24.

l'un au moment d'une équinoxe, l'autre à l'époque de la seconde. En effet, puisque Jean est né à pareil jour, il doit avoir été conçu le huit des calendes d'octobre; pour le Christ, Fils de Dieu, et afin que sa naissance eût lieu régulièrement au huit des calendes de janvier, sa conception s'est faite le huit des calendes d'avril, par l'union du Verbe avec la nature humaine. Le temps de leur naissance s'est ainsi trouvé d'accord avec les mérites de chacun d'eux, car Jean est venu au monde à l'époque où les jours commencent à décroître, et le Christ, Fils de Dieu, au moment où ils commencent à devenir plus grands : d'accord, en cela, avec les paroles du précurseur : « Il « faut qu'il croisse, et moi que je diminue [1] ». C'est avec raison que Jean a comparé le Christ au jour, car David l'avait déjà désigné sous cet emblème en écrivant l'un de ses psaumes : « C'est ici le jour que le Seigneur a fait; ré- « jouissons-nous en lui et tressaillons d'allé- « gresse [2] ». Le jour dont le saint roi fait ici mention n'est autre que le Christ, qui est né et qui, après avoir été mis à mort, est sorti vivant de son tombeau.

3. Sages vulgaires, écoutez ceci : Si vous avez une autre manière de vous rendre compte de saisons, acceptez, du moins, la manière dont nous rendons compte de notre foi. Aujourd'hui, nous célébrons la naissance de Jean-Baptiste, et vous, vous vous extasiez de voir le soleil arrêté dans sa course par les lois de l'équilibre; que si, au contraire, aucune manière de calculer les époques ne s'accorde avec votre raison, si aucune religion ne cadre avec vos sentiments religieux, eh bien! écoutez-moi encore, vous qui, au moment de l'aurore, plongez vos corps dans l'eau des rivières, pour les purifier. N'agissez point ainsi pour aboutir à l'inutilité; ne singez pas ce que vous ignorez; mais, si vous avez tant soit peu de confiance en ces sortes de bains, demandez à l'Eglise qu'elle répande sur vous son eau sainte, renoncez à vos erreurs, embrassez la vérité.

4. Pour vous, chrétiens, considérez ce jour comme l'anniversaire, non-seulement de la naissance de Jean-Baptiste, mais aussi de l'origine du baptême; car si Jean est né à pareil jour, il a aussi baptisé le Christ : puisqu'il a donné le baptême, il était donc bien grand, mais plus grand encore était celui qui

[1] Jean, III, 30. — [2] Ps. CXVII, 24.

l'a reçu. Enfin, remarquez bien l'humilité de celui qui le donnait, afin de pouvoir reconnaître la vérité de celui qui le recevait; car voici ce que Jean disait: « Celui qui vient « après moi est au-dessus de moi, et je ne « suis pas digne de délier les courroies de sa « chaussure. Moi, je vous baptise dans l'eau, « mais lui vous baptisera dans l'Esprit-Saint[1] ». Après que le Christ fut venu auprès de Jean, celui-ci parla ainsi : « Voici l'Agneau de Dieu, « qui efface les péchés du monde. C'est lui « dont je disais: Après moi, vient un homme « qui est au-dessus de moi, car il est plus an« cien que moi[2] ». Et quand Jésus fut arrivé près du Jourdain, où Jean devait le baptiser, celui-ci s'écria : « C'est moi qui dois être bap« tisé par vous, et vous venez à moi ! Et Jésus « lui répondit : Fais maintenant ce que je te

[1] Luc, III, 16.— [2] Jean, I, 29, 30.

« dis, car il nous faut accomplir toute jus« tice[1] ». Alors Jean fit descendre Jésus dans l'eau, « et aussitôt qu'il fut baptisé, Jésus « sortit de l'eau, et les cieux lui furent ou« verts, et il vit l'Esprit de Dieu descendant « comme une colombe et venant sur lui, et « tout à coup une voix vint du ciel: Celui-ci « est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes « mes complaisances[2] ». Ce jour est donc l'anniversaire de la naissance de Jean, qui a donné le saint baptême, et, à coup sûr, il est juste que tous les chrétiens honorent un pareil jour. Tenez ferme, mes frères, à cet article de nos croyances, et, pour ne jamais douter en quoi que ce soit, restez soumis à la foi chrétienne. Que le Dieu unique en trois personnes, qui vit et règne dans les siècles des siècles, daigne vous en faire la grâce ! Ainsi soit-il.

Matth. III, 14, 15. — [2] Ibid. 16, 17.

HUITIÈME SERMON.

POUR LA FÊTE DES SAINTS APOTRES PIERRE ET PAUL.

I.

—

ANALYSE. — 1. Foi de Pierre. — 2. Pierre et Paul, le premier et le dernier des Apôtres, sont couronnés le même jour. — 3. Leurs corps sont à Rome, mais leur nom se rencontre partout.

1. Mes frères bien-aimés, écoutons le pêcheur devenu prince des Apôtres : par la réponse que sa foi lui a dictée, il a mérité de devenir le portier du royaume des cieux ; il a reçu le pouvoir de lier et de délier, parce qu'en dépit des apparences il a reconnu en Jésus la grandeur divine. En tant qu'homme, le Seigneur Christ interroge ses disciples ; il leur demande quelle opinion le vulgaire a de lui : « Que dit-on du Fils de l'homme? « Pour qui le prend-on ? [1] » Enflammé par l'Esprit de Dieu, Pierre répond, non pas suivant ce qu'on lui demandait, mais d'accord avec l'inspiration qu'il avait reçue d'en haut : « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant[2]. « Tu es bien heureux, Simon, fils de Jona, « parce que ce n'est ni la chair ni le sang « qui te l'ont révélé, mais mon Père qui est « dans les cieux[1] ». A moins d'avoir reçu de Dieu une révélation spéciale, le sens de l'homme est incapable de rien voir dans le mystère de l'Incarnation, la sagesse charnelle ne peut rien comprendre à cette incompréhensible vérité. Mes frères, voilà qu'un humble et pauvre Apôtre a sondé l'abîme impénétrable des richesses de l'Eternel; il en a sondé les incommensurables profondeurs en confessant le nom du Christ, et, pour cela, il n'a pas discuté, il s'est contenté de croire. En effet, il a toujours cru, jamais il n'a engagé

[1] Matth. XVI, 13. — [2] Ibid. 16.

[1] Matth. XVI, 17.

la moindre discussion, et sa foi lui a obtenu une grâce tellement privilégiée, qu'il a marché même sur les eaux pour suivre son Sauveur. Aurait-il jamais pu fouler à ses pieds l'élément liquide, s'il avait traîné derrière lui sa raison humaine? Aurait-il pu appuyer solidement ses pieds sur les ondes fugitives de la mer, s'il n'avait pas cru à la parole du Seigneur? Au lieu de discuter, il a cru; c'est pourquoi lui ont été révélés les impénétrables secrets de Dieu. Le Seigneur a dévoilé aux yeux de ses disciples les ineffables mystères de la foi; c'est pourquoi il leur a fait sentir l'odorante suavité de sa connaissance. Il s'est fait connaître à des pêcheurs, afin qu'ils pussent prendre l'univers entier dans les filets de l'Evangile. Et voilà que les pêcheurs prêchent partout la sagesse, tandis que des grammairiens et des orateurs, devenus disciples de l'erreur, se font les prédicateurs de la sottise. Mes frères, cherchons Dieu dans la simplicité de notre cœur, et croyons à son avénement comme s'il devait avoir lieu d'un moment à l'autre; par là, nous nous corrigerons de nos vices, nous laisserons de côté les vaines espérances de ce monde, et nous mériterons de parvenir à la couronne de la destinée céleste.

2. Nous célébrons donc la naissance du premier et du dernier des saints Apôtres. Vous avez, j'en suis sûr, compris ce que je viens de dire; mais parce que vous l'avez compris, est-ce pour nous un motif de nous taire? Si vous faites en ce jour votre devoir, avons-nous le droit de demeurer inoccupés? Vous avez fait une profession solennelle, nous devons donc vous adresser un discours quelconque, afin que nous acquittions tous, publiquement, notre dette de dévotion. Pierre est donc le premier des Apôtres, et Paul en est le dernier. Le Dieu qui les a sanctifiés tous deux en les appelant, les a, de même, couronnés après leur martyre; car il est le premier et le dernier [1]. Il est le premier, puisque rien n'existait avant lui, et comme rien n'existera après lui, il est le dernier; personne avant lui, personne après lui, car il n'a ni commencement ni fin: voilà pourquoi celui qui, en raison de sa perpétuelle éternité, s'est déclaré le premier et le dernier, a couronné également et le premier et le dernier de ses Apôtres. Leur vie respire la charité, et leur mort imprime à cette solennité le sceau de la consécration. Un même jour a vu leur couronnement, dans une même cité retentissent leurs louanges. Sur la terre, leurs corps ne se trouvent point séparés, et leurs mérites sont égaux dans le ciel. Au cours de leur vie, pendant les jours de leur vie mortelle, leur parole a fondé l'Eglise; ils en ont arrosé les racines avec leur sang, en mourant pour le Christ, et maintenant qu'ils prient pour nous dans le ciel, ils viennent à notre aide par leurs mérites. Ils se sont rencontrés à point le même jour pour évangéliser ensemble la même ville, et partager aussi ensemble le sort que leur avait préparé une charité mutuelle. Evidemment, nous gardons à cet égard les données de la tradition. Le bienheureux Pierre a souffert le premier d'après l'ordre de sa vocation, il devait marcher le premier même pour mourir; ensuite devait venir le bienheureux Paul; c'était le dernier des Apôtres, mais aussi c'était le docteur des nations. Paul était donc petit: on eût dit la frange du vêtement du Sauveur, mais frange qu'il suffisait de toucher pour être guéri.

3. Ils choisirent tous deux, pour résidence, la ville de Rome, la capitale du nom romain; Pierre, pour y exercer la primauté apostolique; Paul, pour y remplir l'office de docteur des nations: ils n'y établirent que leurs corps; pour leurs mérites, ils les répandirent de toutes parts, comme nous l'avons chanté tout à l'heure: « L'éclat de leur voix s'est « répandu dans tout l'univers [1] ». Partout où ils n'ont point corporellement pénétré pendant leur vie, ils y sont allés après leur mort par leurs lettres; de ces écrits nous viennent tous les jours leurs paroles, et ces paroles instruisent les chrétiens et réfutent les ennemis de leur foi. Il a été impossible à tous les pays de la terre de jouir de leur présence, mais, à cause de cela précisément, nous possédons leurs discours. On devait nécessairement ne trouver leurs corps qu'en un seul endroit, mais partout leur puissance s'exerce au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Dieu, qui vit et règne avec le Père, dans l'unité du Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit il.

[1] Apoc. xxi, 16.

[1] Ps. xviii, 3.

NEUVIÈME SERMON.

POUR LA FÊTE DES SAINTS APOTRES PIERRE ET PAUL.

II.

—

ANALYSE. — 1. Egaux en mérites, Pierre et Paul ont souffert le martyre le même jour, mais non la même année — 2. Puissance et grandeur admirables de Pierre. — 3. Conversion et mérites de Paul. — 4. Conclusion.

1. Le puissant et le faible, le plus grand et le plus petit, le chef et le dernier, Pierre et Paul, ont, par l'égalité de leurs mérites, partagé le même sort et l'honneur de l'apostolat; en prêchant l'Evangile, ils ont engendré le peuple chrétien, ils sont devenus les pasteurs du troupeau du Seigneur, et d'accord dans leur foi et leur prédication, semblables l'un à l'autre par la vertu, ils ont cueilli dans le champ de la mort les palmes du triomphe. Je n'en veux d'autre preuve que celle-ci : c'est qu'ayant souffert persécution en des années différentes[1], ils se trouvent néanmoins réunis pour recevoir les honneurs d'un même jour de fête. En effet, le même jour qui a conduit l'un à la couronne éternelle, a conduit l'autre au combat, afin de lui procurer la victoire; ainsi, après s'être tous deux couronnés de gloire, ils se sont dédié un jour commun, celui où ils ont vaincu le monde et marché sur les traces de Jésus-Christ, leur roi.

2. Admirable puissance, grâce ineffable du Sauveur ! Aurait-on jamais pu croire que le persécuteur Saul deviendrait un martyr ? Aurait-on jamais supposé qu'un homme sorti des rangs de la populace, un pêcheur, deviendrait le chef du collége apostolique, qu'il résisterait aux rois, sanctifierait les princes, gouvernerait tous les empires, guérirait le monde par ses lois, foulerait aux pieds les démons, dominerait les vertus, ouvrirait le ciel aux hommes quand il le voudrait, le leur fermerait quand il lui semblerait bon, accorderait aux convertis le royaume éternel, le refuserait aux méchants, jugerait des mérites du monde et pardonnerait à ses semblables leurs fautes et leurs crimes ? O puissance sans prix et sans bornes ! Un homme placé sur la terre, tenir le ciel entre ses mains ! Voilà que maintenant s'ouvrent, à un signe de Pierre, les portes du royaume de Dieu ! Il a, en effet, reçu du Christ les clefs du royaume des cieux, afin de l'ouvrir aux croyants, après avoir brisé les chaînes de leurs péchés. Quels mystérieux remèdes nous sont offerts, et comme ils sont à notre portée ! Le monde a tout près de lui le royaume de Dieu, s'il veut avoir recours à Pierre; pas n'est besoin de machines pour monter vers les nues; la foi seule suffit à nous élever si haut; inutile à ceux qui prient de fournir une longue course pour se faire entendre de Dieu, parce que le Christ est devenu la voie des croyants. Pour tenir sa place sur la terre et porter les clefs du royaume des cieux, il a établi l'apôtre Pierre, afin que personne ne se crût incapable d'y parvenir.

3. Paul a été renversé à terre par une voix d'en haut, quand il s'élançait avec fureur contre la bergerie, et quand, pareil à un loup enragé, il poursuivait le nom de l'innocent agneau, qu'il ne pouvait supporter; il cherchait à tourmenter et à disperser le troupeau, et à ce moment-là même, il a été frappé; puis, comme il se relevait, il a été aveuglé et ensuite éclairé par le Dieu qui « relève ceux « qui tombent et éclaire les aveugles[1] ». De loup qu'il était, il est tout à coup devenu un agneau, de persécuteur un apôtre, de brigand un prisonnier. Il a commencé à prêcher le Christ, auquel il résistait précédemment, à souffrir pour celui qu'il combattait jadis, à être frappé de verges, cruellement lapidé, exposé aux bêtes, jeté dans les flammes,

[1] On croit généralement qu'ils ont souffert la même année.

[1] Ps. CXLIV, 14.

chargé de chaînes, emprisonné, et, enfin mis à mort pour celui à cause de qui il faisait autrefois mourir les autres; au moment où il cherchait à diminuer le nombre des chrétiens, il est venu lui-même se placer dans les rangs des confesseurs; à l'heure même où il pénétrait dans l'étable d'un tranquille troupeau pour y porter le ravage, il est subitement devenu une brebis.

4. La bassesse de son origine et la grandeur de ses crimes peut-elle être maintenant, pour n'importe quel homme, un sujet de désespoir ? Ne voit-il pas devant lui une source si pure de grâces célestes, que, pour s'y être plongé, un pêcheur est devenu supérieur aux monarques, et qu'un persécuteur est devenu égal aux Apôtres ? Tout en cherchant un soulagement à sa misère, tout en demandant chaque jour à la mer de quoi se sustenter, Pierre a trouvé un trésor de richesses dans Jésus-Christ, puisqu'en ce monde les rois et les nations lui obéissent. Quant à Paul, tandis qu'il poursuivait à la pointe de l'épée les membres de l'assemblée des Saints, il s'est soumis à porter le joug de la foi, il est devenu le docteur des nations, le modèle des martyrs, la terreur des démons, un pardonneur de crimes et une source de vertus. Pierre et Paul ont donc mérité ici-bas la palme du triomphe, et, dans le ciel, la couronne de la gloire.

DIXIÈME SERMON.

POUR L'OCTAVE DES SAINTS APOTRES PIERRE ET PAUL.

III.

ANALYSE. — 1. La foi de Pierre n'a point failli sur les eaux de la mer. — 2. Attachement à la foi. — 3. Conversion de Paul.

1. Frères bien-aimés, il y a erreur ou péché de la part de celui qui attribue un manque quelconque de foi à Pierre, c'est-à-dire au fondement de l'Eglise; comme il est téméraire d'accuser d'incrédulité celui qui, en récompense de ses mérites, a reçu du ciel le pouvoir de pardonner et de retenir les péchés. Y aura-t-il jamais un seul homme à même de ne pas trembler devant la justice de Dieu, si l'on suppose dans un Apôtre l'existence d'une faute, si l'on reproche un péché à Pierre surtout, puisque le Sauveur lui-même lui a rendu témoignage? Ne voulant rien comprendre, ne comprenant rien à ce qui s'est passé, plusieurs se jettent dans les entraves d'une bien grande faute, lorsqu'ils s'imaginent que la foi de Pierre a manqué d'assurance et de solidité dans la circonstance où le Sauveur lui a dit : « Homme de peu de « foi, pourquoi as-tu douté [1] ? » En voilà bien la preuve ; ils n'ont pas fait attention à cette foi vive qui avait fait dire à Pierre : « Seigneur, « si c'est vous, commandez-moi de venir à « vous sur les eaux [2] ». L'Apôtre a évidemment cru à la puissance de Celui à qui il disait : « Commandez ». Il lui a fallu une foi ardente pour s'élancer sans hésitation hors de sa barque, pour en descendre sans trembler, pour s'aventurer sur les abîmes de l'élément liquide, pour s'engager dans un chemin que le pied de l'homme n'avait pas encore foulé, et ne pas craindre de voir les eaux se dérober sous ses pas et sous le poids trop lourd d'un corps humain. Il avait, en effet, conçu une si grande confiance en entendant cette parole du Sauveur : « Viens [3] », que, dans son idée, il avait sous lui, non point une mer perfide par

[1] Matth. XIV, 31. — [2] Ibid. 28. — [3] Ibid. 29.

sa mobilité, mais un terrain vraiment solide; car, pendant que le Sauveur marchait sur les eaux, l'élément placé sous ses pieds lui était si docile, qu'il ne s'écartait nullement de sa personne, et ne touchait pas même et respectait la plante de ses pieds. Mes bien-aimés, il n'y a rien de surprenant à ce que les flots se soient montrés à tel point soumis au Christ, puisqu'ils dépendent entièrement de sa puissance et de son bon plaisir. A lui seul appartenait le droit de marcher sur les eaux à pieds secs, et la faiblesse de la raison humaine exigeait que le vent et la pluie vinssent jeter Pierre dans le désarroi. Si donc il enfonça en partie dans l'eau, ce fut pour empêcher toute différence entre Dieu et l'homme de disparaître ; s'ils avaient vu l'Apôtre marcher sur la mer comme le Christ, les hommes auraient conçu les doutes les plus graves à l'égard du Sauveur, et ils n'auraient plus rendu à Dieu l'honneur qu'ils lui doivent; car il n'y eût plus eu merveille à voir faire à Dieu ce qu'aurait fait l'un d'entre eux.

2. Nous sommes en ce monde comme sur une sorte de mer, puisque nous nous y trouvons exposés aux tempêtes que soulèvent nos passions : Mettons donc tous nos soins à éviter le naufrage; tenons-nous fermes et solides sur les pieds de notre foi, afin de ne point tomber, de ne point nous engloutir dans les abîmes de ce monde que Notre-Seigneur Jésus-Christ a foulé aux pieds par la vertu de son Incarnation. Si quelque tentation vient à fondre sur nous et à nous jeter dans le danger de périr, crions comme les Apôtres; comme eux, disons au Christ : « Seigneur, « sauvez-nous, parce que nous périssons[1] ». Ne vaut-il pas mieux, pour nous, appeler Dieu à notre secours et nous voir délivrer, que nous déguiser le danger, ne pas prier et nous exposer ainsi à mourir. Mais revenons-en à ce que nous disions tout à l'heure : Quel champ libre ouvert à l'orgueil de l'homme, s'il commençait à posséder une puissance égale à celle de Dieu ! L'Apôtre Pierre s'enfonçant dans les flots, nous a semblé manquer de foi, pour nous apprendre que nous ne devons nous attribuer à nous-mêmes aucun mérite, mais que nous devons rapporter à la puissance divine tout le bien que nous faisons.

3. Il est juste et convenable, mes frères, que nous partagions nos joies avec les saints Apôtres et que nous fassions part de la glorieuse résurrection du Sauveur à ceux qui partagent ses suprêmes souffrances. Celui que le Christ a daigné choisir comme un vase d'élection et donner aux nations comme leur docteur, ne se contentait pas de détourner des devoirs de la piété les âmes des fidèles; il allait jusqu'à lapider les disciples qui ne voulaient point se séparer de leur Dieu. Le Sauveur nous l'a donné pour Apôtre : de Saul il a fait Paul; d'apostat, celui-ci s'est changé en Apôtre, et de persécuteur de l'Eglise, il en est devenu le docteur. Après avoir fait endurer aux autres la persécution, il s'est pris d'amour pour les souffrances et, après avoir mis sa joie à voir souffrir les autres, il a mis son bonheur à souffrir lui-même. Le Dieu, qui a jadis opéré ce prodige de puissance dans la personne de l'Apôtre, vient d'arracher nos âmes de la prison de l'enfer, de la gueule des démons, et après nous avoir fait passer des ténèbres à la lumière, il nous a ouvert les portes de la vie éternelle. C'est là l'effet de la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ : à lui soient l'honneur, la louange et la gloire pendant les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Matth. xiv, 29.

ONZIÈME SERMON.

SUR LA CHUTE DE PIERRE.

—

ANALYSE. — 1. Pierre entraîné, comme Adam, par une femme — 2. Pierre secouru plus vite que notre premier père. — 3. Larmes de Pierre. — 4. Son amour pour Jésus-Christ.

1. Nous le savons, mes frères, l'histoire d'Eve s'est renouvelée à l'égard de Pierre; une femme, une portière l'a aussi trompé; comme Adam, cet Apôtre s'est laissé circonvenir par une femme : c'est l'usage que le sexe s'emploie à tromper, et le diable a dû reconnaître dans cette portière un vase rempli de sa ruse. Il est habitué à ne triompher de la vertu des hommes fidèles que par l'intermédiaire d'une femme. Pour vaincre Adam, Eve lui a servi d'instrument; une servante lui a suffi pour triompher de Pierre. Le diable, comme nous l'avons lu, s'était glissé dans le Paradis de délices, et il nous est facile de le comprendre, le prétoire des Juifs ne se trouvait pas à l'abri de ses influences. Dans l'Eden, Satan, déguisé en serpent, attaqua le premier homme; au tribunal de Caïphe, Judas remplaçait l'animal rampant. Donc, similitude complète entre la séduction de Pierre et celle d'Adam, parce que, dans un cas comme dans l'autre, il y eut similitude entre le commandement donné à Adam et les ordres intimés à Pierre. Tous deux, en effet, avaient reçu du Seigneur la défense, celui-ci de le renier, celui-là de toucher au fruit de l'arbre : le premier, de porter la main sur l'arbre de la science; le second, d'abandonner la sagesse de la croix. L'un goûta du fruit défendu ; l'autre prononça des paroles qui ne devaient point sortir de sa bouche ; et, toutefois, il était plus facile à Pierre de renier son maître, qu'à Adam de prévariquer.

2. Aussi la grâce vint-elle plus vite au secours de Pierre qu'à celui d'Adam. Au moment où celui-ci se cachait, sur le soir, Dieu alla à sa recherche, et le Sauveur jeta les yeux sur celui-là au moment où il le reniait, au chant du coq. Devenu coupable d'une mauvaise action, notre premier père vit qu'il était nu, et il rougit; intérieurement troublé à la pensée de ses paroles, réprimandé par sa conscience, l'Apôtre gémit amèrement. Pris comme en flagrant délit, Adam chercha un refuge dans la solitude ; corrigé de sa faute, Pierre fondit en larmes. Le premier homme se cacha pour se dérober aux regards de l'Eternel ; Dieu lui dit : « Adam où es-tu [1]? » Il n'avait pu fuir la présence du Tout-Puissant, mais sa conscience coupable ne trouvait plus de retraite assurée contre les remords ; c'est pourquoi il tremblait. Le Seigneur le regarda, et lui ayant ouvert les yeux, dissipa son erreur. Ce fut aussi en regardant Pierre qu'il le corrigea ; car il est écrit : « Les yeux « du Seigneur sont ouverts sur les justes : ses « oreilles sont attentives à leurs cris [2] ».

3. Pierre s'en prit donc à ses yeux, mais aucune prière ne tomba de ses lèvres. Je lis dans l'Evangile qu'il pleura, mais, nulle part, je ne lis qu'il prononça un mot de prière ; je vois couler ses larmes, mais je n'entends pas l'aveu de sa faute. Oui, Pierre a pleuré et il s'est tû : c'était justice, car, d'ordinaire, ce qu'on pleure ne s'excuse pas, et ce qu'on ne peut excuser peut se pardonner. Les larmes effacent la faute que la honte empêche d'avouer. Pleurer, c'est donc, tout à la fois, venir en aide à la honte et obtenir indulgence : par là, on ne rougit pas à demander son pardon, et on l'obtient en le sollicitant. Oui, les larmes sont une sorte de prière muette : elles ne sollicitent pas le pardon, mais elles le méritent; elles ne font aucun aveu, et pourtant elles obtiennent miséricorde. En réalité, la prière

[1] Gen. III, 9. — [2] Ps XXXIII, 16.

de larmes est plus efficace que celle de paroles, parce qu'en faisant une prière verbale, on peut se tromper, tandis que jamais on ne se trompe en pleurant. A parler, en effet, il nous est parfois impossible de tout dire, mais toujours nous témoignons entièrement de nos affections par nos pleurs. Aussi Pierre ne fait-il plus usage de sa langue, qui avait proféré le mensonge, qui lui avait fait commettre le péché et perdre la foi; il a peur qu'on ne croie pas à la profession de foi sortie d'une bouche qui a renié son Dieu : de là sa volonté bien arrêtée de pleurer sa faute, plutôt que d'en faire l'aveu, et de confesser par ses larmes ce que sa langue avait déclaré ne pas connaître. Si je ne me trompe, voici encore pour Pierre un autre motif de garder le silence : demander son pardon sitôt après sa faute, n'était-ce pas une impudence plus capable d'offenser Dieu, que de l'amener à se montrer indulgent? Celui qui rougit en sollicitant son pardon, n'obtient-il pas ordinairement plus vite la grâce qu'il demande? Donc, en tout état de faute, mieux vaut pleurer d'abord, puis prier. Nous apprenons ainsi, par cet exemple, à porter remède à nos péchés, et il s'ensuit que si l'Apôtre ne nous a pas fait de mal en reniant son Maître, il nous a fait le plus grand bien par la manière dont il a fait pénitence de son péché.

4. Enfin, imitons-le relativement à ce qu'il a dit en une autre occasion. Le Sauveur lui avait, trois fois de suite, adressé cette question : « Simon, m'aimes-tu [1] ? » et, chaque fois, il avait répondu : « Seigneur, vous le sa« vez, je vous aime. Et le Seigneur lui dit : « Pais mes brebis [2] ». La demande et la réponse ont eu lieu trois fois pour réparer le précédent égarement de Pierre. Celui qui, à l'égard de Jésus, avait proféré un triple reniement, prononce maintenant une triple confession, et autant de fois sa faiblesse l'avait entraîné au mal, autant de fois, par ses protestations d'amour, il obtient la grâce du pardon. Voyez donc combien il a été utile à Pierre de verser des larmes : avant de pleurer, il est tombé ; après avoir pleuré, il s'est relevé : avant de pleurer, il est devenu prévaricateur; après avoir pleuré, il a été choisi comme pasteur du troupeau, il a reçu le pouvoir de gouverner les autres, bien qu'il n'ait pas su, d'abord, se diriger lui-même. Telle fut la grâce que lui accorda Celui qui, avec Dieu le Père et le Saint-Esprit, vit et règne dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Jean, XXI, 15. — [2] Ibid. 1 .

DOUZIÈME SERMON.

POUR LA FÊTE DES MARTYRS MACHABÉES.

ANALYSE. — 1. Ceux que la nature n'a pu mettre au monde en même temps, la foi les a engendrés le même jour pour le ciel. — 2. Bonheur de la mère des Machabées. — 3. Sa force d'âme dépeinte dans les paroles qu'elle adressa à ses enfants. — 4. et, plus encore, dans l'offrande qu'elle fit du dernier d'entre eux. — 5. Conclusion.

1. Frères bien-aimés, si nous voulions faire l'éloge de chacun de ces sept frères, de ces saints et bienheureux enfants qui ont souffert le martyre en un même jour avec leur glorieuse mère, nous ne finirions pas de parler, et vous vous fatigueriez à nous entendre. Je dirai plus, mes frères, lors même que votre avidité pour la parole de Dieu vous donnerait la force de toujours nous écouter, notre faiblesse succomberait nécessairement à la tâche. Comment, en effet, mes bien-aimés, louer d'une manière digne d'eux ces martyrs, que le même jour n'a pas vus naître, mais auxquels leur confession a mérité, le même jour, la couronne éternelle? Comment parler d'eux convenablement? La sainte profession

de leur foi a opéré en eux un prodige que la fécondité de leur mère n'avait pu accomplir; en d'autres termes, la grâce divine a été plus puissante que la nature humaine. Une femme, si féconde que vous la supposiez, n'a jamais été capable de donner en même temps le jour à sept enfants; mais cette heureuse et glorieuse Machabée a, par la foi, engendré au Christ, et dans le même jour, sept confesseurs martyrs. Réjouissons-nous, mes très-chers frères, de ce que la foi opère un prodige inouï et bien supérieur aux forces génératrices de l'homme. Réjouissons-nous en face des merveilles accomplies par Dieu et des preuves de sa toute-puissance: ces enfants n'ont pu sortir à la fois du sein qui les a conçus, mais le Dieu de majesté les a tous couronnés aujourd'hui.

2. O combien elle est heureuse la mère qui a donné le jour à ces enfants, c'est-à-dire qui les a engendrés dans son corps et par sa charité, au monde et à Dieu, au siècle et au Christ, à la terre et au ciel! D'abord, elle leur avait donné la vie matérielle, au milieu des angoisses et des pleurs; aujourd'hui, marchant sur les traces d'Abraham qui offrit son fils à Dieu comme un holocauste sur l'autel de la foi, elle offre joyeusement à l'Eternel chacun de ses enfants, comme une victime. O l'heureuse mère! Elle n'a entendu aucun d'eux renier son Dieu; car ils ont tous confessé le Christ; elle n'en a vu aucun chanceler dans le chemin et nul n'ayant sacrifié aux démons, elle n'a pas eu à gémir de leur apostasie. Elle a ressenti les douleurs de chacun d'eux, mais comme ils ont tous remporté la victoire, elle s'est réjouie pour eux et pour elle-même. O l'excellente femme! Elle est devenue un bon arbre, car voici ce que dit le Sauveur: « Un « bon arbre donne de bons fruits [1] ». Mes frères, les feuilles et les fruits de cet arbre ne sont autres que les paroles saintes et les bonnes œuvres. Au sujet de ce saint arbre, le Prophète s'est exprimé ainsi: « Tes enfants, comme de « jeunes oliviers, entoureront ta table [2] ». De plus, remarquez bien ceci, mes frères: En hiver, l'olivier porte des fruits et en été des feuilles; en hiver, il nourrit celui qui le cultive, et, en été, il lui procure un rafraîchissant ombrage; avec l'huile de l'olive, l'agriculteur oint sa tête, et il se repose à l'ombre de l'olivier; car, dit le Psalmiste: « Vous avez répandu « l'huile sur ma tête [3] ». Puis il prie et ajoute:

[1] Matth. VII, 17. — [2] Ps. CXXVII, 3. — [3] Id. XXII, 5.

« Pour moi, je suis dans la maison du Sei- « gneur, comme un olivier fertile [1] ». C'est une branche d'olivier garnie de fruits, que la colombe a trouvée et rapportée dans l'arche au moment du déluge. Les sept enfants de la Machabée sont donc autant de rameaux d'olivier chargés de fruits, qu'on n'a pu faire plier à l'heure de la persécution.

3. Quelle fut la contenance de leur mère, lorsqu'elle les vit torturés, rôtis, brûlés, et qu'en sa présence chacun de leurs membres fut séparé du tronc, coupé en morceaux, puis jeté au vent? A l'abri de la crainte et de l'épouvante, elle ne sembla pas même pâlir: elle se tenait à côté d'eux, et ne faiblissait pas; car Dieu lui-même la soutenait dans sa lutte. Ne livrait-elle pas, en effet, combat pour le maintien des lois de l'Eternel? Mes frères, quelle grâce le Seigneur a faite à cette bienheureuse femme! Dans l'ordre des temps, elle avait reçu le jour avant ses enfants, et, le même jour qu'eux, elle s'est trouvée réunie aux esprits angéliques! Elle les avait mis au monde, et voilà qu'elle est devenue leur sœur pour être entrée avec eux dans l'arène! Ses yeux avaient, plus tôt que les leurs, aperçu les rayons du soleil, et voilà qu'après avoir souffert au même temps qu'eux, elle est admise, le même jour, à contempler la gloire de son Sauveur! Quand, de ces sept frères, il ne resta plus que le plus jeune, le roi maudit l'appela comme les autres: caresses, ruses, promesses, tout lui sembla de bon usage pour détourner l'enfant du chemin droit et le séparer adroitement de ses frères. D'abord, il fit miroiter à ses yeux l'espérance de richesses, d'honneurs et de dignités: il offrit de lui donner de l'or, de l'argent, un royaume, un empire; mais le martyr se moqua de tout, méprisa tout, parce que son cœur était rempli de l'amour de Dieu. Alors, on employa les moyens d'intimidation: on fit approcher toutes sortes d'instruments de tortures; l'enfant resta insensible à la crainte: ni les présents, ni les menaces du cruel monarque ne furent à même de l'ébranler. Toujours vaincu, condamné à avoir le dessous avec tous, Antiochus fait venir leur mère et l'engage à décider son fils, afin de lui éviter des tourments encore plus affreux que ceux que ses frères ont subis. Il recommande à la mère de l'influencer; mais à ce dernier pouvait-elle persuader autre chose que ce

[1] Ps. CXXVII, 10.

qu'elle avait persuadé à ceux qu'elle avait déjà envoyés au ciel ? Voici ce qu'elle avait dit de « prime abord à ses enfnts: Mes amis, je ne sais « comment vous êtes apparus dans mon sein, « je ne vous ai donné ni la vie ni l'esprit, ce « n'est point moi qui ai formé votre visage et « vos membres. Le Créateur du ciel, de la terre, « de la mer et de tout ce qu'ils renferment, « Celui qui a donné le commencement à toutes « choses, Dieu seul vous a donné le souffle et « l'intelligence, et pétri votre visage et vos « membres : aujourd'hui vous faites le sacrifice « de vos corps pour maintenir ses saintes lois, « mais il vous les rendra dans sa miséricorde ». Cette femme était leur mère, et voilà ce qu'elle savait leur dire, car elle aimait Dieu de tout son cœur.

4. Le saint patriarche Abraham nous semble digne d'admiration pour avoir offert son fils à Dieu : combien plus admirable cette femme doit nous apparaître, puisqu'en un seul et même jour elle a généreusement envoyé au martyre et au ciel ses sept enfants ! Au plus jeune et au dernier de tous, elle disait : Mon enfant, tu es le seul qui me restes ; après avoir autrefois mis le comble à mes vœux, puisque tu es sorti le dernier de mes entrailles, mets aujourd'hui le comble à ma joie : je t'en supplie, je t'en conjure. Sois bon pour moi, mon enfant; car je t'ai porté de longs mois dans mon sein : ne flétris pas ma vieillesse en un instant, ne souille pas l'éclat du triomphe de tous tes frères, ne te sépare point de leur société, ne renonce point à en faire partie. O mon fils, lève les yeux vers le ciel d'où te sont venus la vie et l'esprit; porte tes regards vers la terre qui t'a fourni une nourriture abondante ; contemple tes frères, ils t'appellent à partager leur sort; considère celle qui t'a allaité l'espace de trois ans, après t'avoir donné le jour ! Que ta piété filiale me récompense ; renonce à la vie, suis tes frères, écoute la voix de ta débile mère, de celle qui t'a mis au monde. Le roi Antiochus te promet les richesses et les honneurs de la terre : je t'en conjure, cher enfant, remarque-le bien, sois-en convaincu : tout cela n'est que vanité, parce que tout cela est assujéti aux vicissitudes et à la caducité du temps, et que rien de cela n'est éternel. Dieu seul promet l'éternité ; seul, il ne se trompe pas et n'induit personne en erreur. Mon enfant, souviens-toi du Seigneur ton Dieu ; rappelle-toi ces paroles venues d'en haut, qu'un prophète a prononcées, et que tu as lues ou entendues : « Vanité des vanités, tout est vanité[1] ». O mon fils ! ne crains pas le roi Antiochus; il te ravira pour un temps la vie du corps, c'est vrai ; mais crains ton Dieu, car il te réunira corps et âme, au sein de la vie éternelle, avec tes frères. Le Seigneur vous a donnés à moi comme sept beaux jours : six d'entre eux ont déjà fini, parceque j'ai déjà envoyé ton sixième frère vers le Tout-Puissant, et qu'à mes yeux leurs œuvres ont paru bonnes; puisque tu es le septième, il faut que je me repose en toi des travaux auxquels je me suis livré dans les six autres. Le Seigneur Dieu, vers lequel vous dirigez votre course et vos pas, ne s'est-il point reposé de toutes ses œuvres le septième jour? Moi aussi, après avoir versé tant de larmes, je me reposerai. Soutenu par cette exhortation de sa mère, inspiré par l'Esprit-Saint, le jeune martyr s'écria : « Qu'espérez-vous, qu'attendez- « vous de moi ! Je ne consens ni ne me rends « aux ordres d'un faux roi, je n'obéis qu'à « Dieu ! » Vous savez le reste de sa réponse. Il rendit donc l'esprit comme ses frères, sans avoir souillé la robe de son innocence. Après tous ses enfants la mère mourut aussi : oui, elle est morte pour le monde, mais elle vit pour Dieu ; car pouvait-elle vraiment mourir, après avoir, par amour pour Dieu, excité ses enfants à souffrir le martyre ? Evidemment, non. Ils vivent tous sous l'autel des cieux, car le Seigneur est le Dieu, non des morts, mais des vivants.

5. Mes frères, les justes de l'ancienne loi ont donc souffert pour la défense des divines figures de la loi nouvelle. Nous faisons l'éloge des trois enfants hébreux et de Daniel, nous exaltons leur mémoire, parce qu'ils n'ont point voulu se souiller en mangeant des mets royaux ; nous avons dit, en l'honneur des Machabées, de bien belles choses, et nous venons de payer à leur souvenir le tribut de notre vénération profonde, parce qu'ils n'ont point voulu accepter une nourriture et des aliments dont les chrétiens font aujourd'hui un usage autorisé ; alors, que devons-nous souffrir nous-mêmes, que devons-nous endurer pour le Christ, pour le Baptême, pour l'Eucharistie, pour le signe de la Croix ? Autrefois, les aliments précités n'étaient que l'indice de l'avenir; aujourd'hui, le Christ,

[1] Eccl. I, 2.

le Baptême, l'Eucharistie, le signe de la Croix, nous disent que les promesses divines sont accomplies. Jadis l'objet de la foi ne se voyait pas : on le connaît maintenant. Partout et toujours les saints et les justes ont eu la même foi et nourri les mêmes espérances. Donc, mes frères, supportons nous-mêmes pour Dieu ce qu'ils ont supporté, méprisons ce qu'ils ont méprisé, et, comme eux, nous recevrons en partage la vie éternelle que nous espérons.

TREIZIÈME SERMON.

POUR LA FÊTE DU BIENHEUREUX MARTYR LAURENT.

I

ANALYSE. — 1. Victoire remportée sur le monde par saint Laurent. — 2. Imitons sa force d'âme.

1. Parmi les confesseurs couronnés de lauriers, et que l'éternelle gloire des triomphateurs a portés jusqu'au ciel, saint Laurent brille d'un éclat dont les nuances sont multiples ; car en souffrant le martyre, il a mérité de porter, sur sa tête, non-seulement la couronne blanche du lévite, mais encore celle des témoins du Christ. Les uns se sont couverts des flots d'un sang vermeil, les flammes ont consumé les autres, comme s'ils avaient été enfermés dans une fournaise ; sur ceux-ci apparaissent les teintes rouges de l'or, sur ceux-là les nuances de la pourpre, et sur les palmes du bienheureux Laurent se marient les couleurs les plus diverses et les plus tranchantes. Ainsi les verges, le feu, le glaive et toutes les tortures inventées par le génie des bourreaux, ont enfanté, pour les martyrs, d'impérissables titres de gloire ; car, au lieu de se laisser vaincre, ceux-ci ont recueilli en ce monde, pour la porter dans l'autre, la couronne triomphale. A quoi bon torturer et supplicier ce qu'il y a en eux de terrestre ? A quoi bon le faire mourir ? La foi des martyrs a remporté sur vous la victoire ; leur constance a triomphé de vous ! La mort une fois venue, en quoi seriez-vous à craindre ? Vous avez élevé les martyrs jusqu'au ciel, mais vous ne les avez pas vaincus ; toute votre puissance s'est évanouie. Les témoins du Christ ont conservé leur patience jusqu'au terme de leurs tortures : aussi leur avez-vous procuré un véritable bénéfice en les persécutant, puisque vous leur avez ainsi tracé le chemin qui devait les conduire au ciel. C'est donc bien le cas de dire : « O mort, « où est ta victoire ? ô mort, où est ton aiguillon[1] ? » Il brise tous les obstacles, celui qui ne craint pas de mourir ; il triomphe de tout, celui qui, en mourant, se hâte de parvenir jusqu'au Christ. Pourrait-on redouter les souffrances, quand on sait qu'on passera de la mort à la vie ? Le bienheureux Laurent aurait-il été supérieur à son brûlant supplice, s'il n'avait désiré se faire admettre dans les parvis de la Jérusalem céleste et en goûter les joies ? Il le savait : après la mort, la victoire ; après les ardeurs du feu, les doux rafraîchissements ; son corps se disloquait et se liquéfiait sur les charbons enflammés : consumé par les flammes, ce qu'il tenait de la terre se réduisait en fumée et en cendres. Il rendait à sa misérable mère ce qu'elle avait enfanté et versait dans son sein limoneux le contenu de son vase. Ce qu'il avait reçu de la terre, il le lui restituait ; ce qu'elle lui avait donné pour grandir, devenait la proie des flammes.

[1] I Cor. xv, 35.

Que devenait son esprit au milieu de tous ces tourments ? Il s'envolait au ciel. N'ayant point voulu se laisser dominer pendant qu'il était uni au corps, son âme n'avait pu céder à la crainte. Voici donc ce qu'ont dit tous les martyrs, nous en trouvons l'écho dans un psaume : « Notre âme a été délivrée, comme « le passereau du filet de l'oiseleur. Le filet a « été rompu, et nous avons été sauvés. Notre « secours est dans le nom du Seigneur, qui a « créé le ciel et la terre[1] ». La cage étroite et fragile de son corps est devenue la proie des flammes, et le passereau s'est échappé de sa prison; l'âme du martyr a recouvré sa liberté, mais, à la fin des temps, Dieu lui rendra son corps. N'est-ce pas, en effet, le Seigneur qui a tiré l'homme du néant ? Et, après avoir daigné compter les cheveux de sa tête, ne lui a-t-il point promis qu'aucune partie de son corps ne périrait ? « Un seul cheveu de « votre tête ne périra pas[2] ». Voilà sa parole.

2. Rougis donc, incrédule Manichéen, qui révoques en doute la résurrection future. Le Christ, Dieu, la Vérité même, n'a pu mentir : Eh bien ! il a affirmé qu'un seul cheveu d'homme ne périra pas. Inutile de discuter, quand le Tout-Puissant a fait une promesse. Il n'y aura pas non plus, comme l'a pensé Platon, une transmigration des âmes en d'autres corps, parce qu'un homme ne peut devenir un âne ou un chameau : chacun de nous devra paraître avec son corps au jugement de Dieu. Je le vois, perfide : la raison pour laquelle tu crains de ressusciter, c'est que tu ne veux pas croire ; mais, bon gré, mal gré, tu ressusciteras et reconnaîtras la vérité de ce que tu nies aujourd'hui. Mais je te laisse en paix, je ne veux pas remuer davantage la sale boue de telles contradictions. O homme, dès lors que tu ne chercheras pas à éviter le martyre, tu iras droit au ciel. Bon gré, mal gré, tu mourras en ce monde. Pourquoi, alors, hésiter de mourir pour le Christ, puisqu'à n'en pas douter, il te faudra sortir un jour de ce monde ? Louons donc, frères bien-aimés, et honorons saint Laurent ; car il a conservé dans tout son éclat le précieux diamant de sa foi au milieu de la fumée et des flammes. Toutes les richesses, tous les revenus, toutes les perles et les pierres fines avec leurs nuances multiples et leur éclat, nous seront enlevés avant la mort, ou indubitablement à l'heure de la mort, si tant est que nous puissions les conserver jusqu'à ce moment-là. Mais le trésor de la foi, auquel ne saurait être comparée nulle fortune, on l'acquiert en recevant le baptême, on le conserve au milieu des tourments, et, après le martyre, on le possède éternellement. D'un côté, tu perds tes richesses, si tu confesses le Christ en souffrant pour lui, et, si tu le renies, tu les conserves ; de l'autre, si tu viens à plier sous l'effort et les menaces des bourreaux, et que tu renies ton Sauveur, tu le perds ; mais si tu le confesses, tu acquiers la palme du martyre.

[1] Ps. CXXIII, 7, 8. — [2] Luc. XXI, 18.

QUATORZIÈME SERMON.

POUR LA FÊTE DU BIENHEUREUX MARTYR LAURENT.

II

ANALYSE. — Courage invincible de saint Laurent.

Après que les Apôtres eurent gagné la victoire, Laurent marcha joyeusement au combat et remporta la couronne : son office dans l'église était celui des lévites. Lorsque fut venue l'heure glorieuse de son martyre, le juge sacrilége lui ordonna d'apporter au

pied du tribunal les richesses de l'église : alors le bienheureux diacre se fit amener tous les pauvres, et, après avoir placé dans le ciel son vrai trésor, il se hâta de les combler de ses dons. A cette nouvelle, le juge devient pareil à un fou furieux : il appelle le feu au secours de sa méchanceté ; il s'ingénie à inventer de nouveaux tourments, et, sur son ordre, le bienheureux martyr est précipité dans les flammes. O juge, que fais-tu ? A quoi bon te donner tant de peine ? Pourquoi t'échauffer ainsi ? Commence, si tu en es capable, par éteindre la flamme ardente qui consume ce grand cœur, et, puis, tu réduiras en cendres le corps de ce martyr. Que gagnes-tu à torturer un confesseur dans la partie matérielle de lui-même? Si tu le peux, tire vengeance de son courage à supporter la douleur. Tu viens à son aide, et tu n'en sais rien. Tu travailles à son avantage, et tu l'ignores. Une fois débarrassé du fardeau de son corps, notre martyr n'en sera que plus agile pour monter vite au ciel : à mesure que son corps se consume, les forces de son courage s'accroissent ; tu viens donc à son aide, puisqu'il ne souhaite rien tant que de sortir de cette enveloppe mortelle, où il se voit emprisonné pour un temps tout comme les autres hommes. Nous le savons pour l'avoir lu, mes bien chers frères : on soumet au feu les vases du potier, afin de les éprouver. Laurent, on peut le dire, a conservé en sa personne l'ouvrage du Christ, puisqu'il a subi, sans fléchir, les ardeurs de la fournaise. Sa chair servait d'aliment à la flamme, tandis qu'intérieurement son esprit veillait. Le saint et invisible vase qu'il était allé chercher à la source, il le tenait aussi sur le feu : car, se voyant cuit d'un côté, il offrait lui-même de se retourner sur l'autre : son désir était d'être éprouvé à droite et à gauche par les armes de la justice[1] : « Retournez-moi », s'écriait-il, « et mangez, car c'est cuit ». Admirable puissance de la foi, mes frères ! Laurent se moquait de l'incendie allumé dans son corps, car la flamme de la charité le brûlait intérieurement. Les mets destinés à la table du Seigneur, le persécuteur n'a pu les faire servir à son propre usage, et les impies sont restés à jeun, parce que, dans leur vanité, ils n'ont point voulu se soumettre à la foi chrétienne ; mais cette foi a conduit dans le droit chemin et jusqu'à son glorieux but l'âme de Laurent ; son martyre et sa victoire l'ont portée en la présence de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

[1] II Corinth. VI, 7.

QUINZIÈME SERMON.

POUR LA DÉCOLLATION DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

I

—

ANALYSE. — 1. A pareil jour on célèbre plutôt la naissance de Jean que celle d'Hérode. — 2. Préparatifs du festin. — 3. Honteuse ivresse du roi et de ses convives. — 4. La danse de la fille d'Hérodiade a pour résultat la décollation de Jean. — 5. Epilogue.

1. Quand on eut fini de célébrer la naissance d'Hérode, la fille d'Hérodiade dansa au milieu de la salle du festin, et sa danse plut au roi. Toutefois, le jour où était né ce misérable lui procura moins de joie qu'à Jean-Baptiste, bien que celui-ci y ait perdu la vie ; car il y a plus d'avantage à prendre en Dieu une nouvelle naissance, qu'à venir au monde pour appartenir au diable. Ce jour fut donc, à bien dire, celui de la naissance, non pas de l'impie Hérode, mais du Prophète ; et c'est chose facile à comprendre : en effet, le jour

où il a souffert le martyre, Jean est entré en possession de la bienheureuse éternité, tandis qu'Hérode est tombé sous les coups de la mort le jour où il est né. N'est-ce pas un triste et lamentable jour, celui où un homme, après avoir ouvert, pour la première fois, les yeux à la lumière, se trouve amené, non pas à recueillir la flatteuse réputation que procure une vie de miséricorde et de mansuétude, mais à se déshonorer par une vilaine et cruelle action? Jean avait été jeté en prison comme coupable d'avoir proféré une réprimande imméritée; car, pour ceux qui vivent mal, les préceptes de la justice sont insupportables : personne ne lui reprochant plus dès lors son inqualifiable désordre, le roi Hérode s'abandonnait à la joie. Après la condamnation du Prophète, qui avait osé signaler l'odieuse conduite du tétrarque, qui est-ce qui se serait senti le courage de reprendre ou d'avertir librement cet orgueilleux? Des peines sévères ne menaçaient-elles pas d'avance l'homme assez indépendant pour protester? D'ailleurs, les rois coupables ne trouvent-ils pas des flatteurs qui approuvent même leurs crimes et leurs hontes?

2. Mais c'en est assez. Voici venu le jour de la naissance du roi; il nage dans la joie : on le complimente sur la prolongation de son existence, sur le nombre croissant de ses années. Pourrait-il ne pas recevoir avec plaisir de si flatteuses paroles? Aveugle perspicacité des hommes! Ils se complaisent dans le présent ou dans le bonheur, et il ne savent prévoir ni l'avenir, ni les retours de la fortune! Bientôt, l'intérieur de la demeure royale se revêt de splendides et luxueux ornements : sous ces lambris dorés se prépare un sanglant festin. Des festons de verdure contournent les portes, les murs se tapissent de fleurs; partout, dans ces appartements néfastes et bientôt remplis d'horreur, on aperçoit des couronnes : on s'y croirait sous l'épaisse feuillée d'un bois. Tous les charmes du printemps, amenés par l'art, semblent s'y rencontrer pour tromper le regard et y représenter la nature dans ce qu'elle a de plus gracieux. Mais si quelqu'un y trouva du plaisir, ce fut, non pas Hérode, mais Jean-Baptiste : si le parfum des fleurs vint flatter quelqu'un, ce fut, non pas le roi, mais le martyr. A voir le tyran de la nation juive étaler, dans une salle de festin, tant de richesse et de faste, on eût dit qu'il voulait fêter aussi joyeusement ses convives, que s'il leur sacrifiait dans un repas tous ses revenus et sa fortune. Des meubles en grand nombre et d'un luxe inouï éblouissent les yeux : de tous côtés, des vases d'un travail étonnant et d'une valeur sans égale, pour montrer, non-seulement la magnificence d'Hérode, mais aussi son opulence, pour rassasier la vue de ses amis et de ses clients par la beauté et la diversité des ornements, en même temps que des mets recherchés satisferont leur appétit : ainsi se réalisera le véritable idéal d'un festin, puisque, d'une part, la table ne laissera rien désirer à l'estomac, et que, de l'autre, des prodiges de luxe ne laisseront rien désirer aux yeux. Les invités arrivent donc plus tôt que d'habitude, ils se pressent sous les portiques; ce ne sont que des cris de joie, car le diable aiguise leur appétit, et il a soif du sang humain. Tout le monde s'assied, on étend les riches tapis de pourpre sur les lits brodés, les ministres se hâtent d'apporter les mets, les tables en sont chargées, et bien que rien ne manque dans cette profusion, le pauvre Hérode trouve encore ce festin incomplet; car sa cruauté n'a point là de quoi manger, ou, plutôt, de quoi dévorer.

3. Placé au premier rang, sur un lit élevé, le roi y est étendu; car il a mangé longuement dans ce repas funeste, et ses coudes fatigués ne peuvent plus le soutenir : il s'est à tel point rempli de boissons, que, s'il voulait se lever, ni son esprit ni ses jambes ne pourraient le soutenir. Voyez-les tous à table : ils sont complètement ivres; dans leurs veines coule, non pas du sang, mais du vin : leur sens est abêti; de leurs yeux tombent des larmes de vin, et leur regard n'a plus rien de fixe. Pour croire encore à l'honnêteté des convives d'Hérode, il ne faudrait pas les regarder, car celui-ci vomit sur la table royale; celui-là remplit la salle de morceaux de viande aigris par le vin; d'autres ne se possèdent plus, et, incapables de veiller même à leur conservation, ils gisent par terre, ensevelis dans le sommeil et l'ivresse. Entre plusieurs pourrait s'engager une lutte, pour obtenir, non pas le prix de vertu, mais celui d'ivrognerie : dans ce combat d'un nouveau genre, l'un arroserait son ami, et l'autre noierait ses amis de table comme sous la lave d'un volcan. Que la taverne d'un cabaretier devienne le théâtre d'une pareille lutte, j'y

consens ; mais, pour la maison d'un roi, c'est honteux. Je le crois volontiers, ce noble gouverneur de la nation juive avait donné à ses soldats l'autorisation de se battre devant lui, non à coups de lances, mais à coups de verres; il ne connaissait pas la guerre avec l'ennemi; c'est pourquoi il se donnait chez lui le spectacle d'un combat entre concitoyens ivres. Quelle obscénité, quelle effronterie de paroles sur ces pavés souillés de vin, au milieu de ces cris d'ivrognes qui retentissent de toutes parts ! Quel convive, en effet, se souvient du roi ? Quel domestique a conservé la mémoire de son maître ? Quand l'homme qui devrait protéger les convenances tombe lui-même dans le libertinage éhonté, il est sûr que tout le monde se croit libre.

4. Au milieu de ces odieuses réjouissances apparaît la fille d'Hérodiade : toute sa personne respire la mollesse ; au lieu d'arrêter les instincts du vice, son allure dissolue semble plutôt destinée à leur lâcher la bride. Adultère publique, sa mère ne lui avait rien appris en fait d'honnêteté et de pudeur. Elle était peut-être vierge de corps, mais à coup sûr c'était une effrontée : aussi le roi l'engage-t-il à danser, perdant de vue la gravité qui sied à un roi, oubliant la sévérité, qui est le devoir d'un père. En raison de sa puissance, il devait mettre un frein à la licence de cette jeune fille, et, loin de là, il allumait en elle la flamme de la corruption, il attisait le feu impur ; car il promettait et jurait de lui donner tout ce qu'elle demanderait. Charmée par l'appât de la récompense, elle est bientôt prête : sûre de l'approbation de sa mère, elle se met en liberté; aussitôt elle se tord pour décrire des circuits insensés ; elle tourne avec la rapidité d'un tourbillon ; on la voit parfois se pencher d'un côté jusqu'à terre, et parfois renverser sa tête et se pencher en arrière, et, à l'aide de son léger vêtement, trahir ainsi ses formes voluptueuses; puis ses bras, étendus en l'air, font tour à tour retentir de sourdes cymbales ; à peine tient-elle en place; à peine ses pieds se posent-ils à terre dans les mouvements désordonnés où elle s'est lancée. La pauvre jeune fille ! Une véritable démence s'était emparée d'elle ; son âme et son corps étaient devenus la proie de l'extravagance ; ce n'étaient plus les mouvements de ses sens qui l'entraînaient, mais des instincts diaboliques. A moins d'être fou, il faut être sous l'influence de la boisson pour danser. Incompréhensible crime d'Hérodiade ! Sa fille ne peut plaire qu'à la condition de devenir une furie ! Le roi trépigne de joie ; il trouve dans sa propre honte la raison de son allégresse. Que deviennent les bienséances exigées par les lois ? Que sont devenus les droits protecteurs de la modestie? Au festin d'un roi, on donne des éloges aux compagnons de tous les vices, à des mouvements portés jusqu'aux dernières limites du dévergondage ; ce n'est point par son adresse qu'une fille est parvenue à plaire, c'est par son exaltation furibonde. Un roi hors de lui-même a fait une folle promesse et posé des conditions ; pour ne point se démentir, il n'a pu se résoudre à refuser la récompense promise, la récompense qu'une concubine a conseillé de demander ; comme s'il se déchargeait de toute culpabilité en se débarrassant de celui qui pouvait lui faire de légitimes reproches ! La fille d'Hérodiade danse couverte de parures ; mais elle n'en désire aucune, elle ne souhaite pas les dons de la fortune : la cruauté l'emporte sur la cupidité de l'avarice et les futilités du luxe, le triomphe appartient à la barbarie : une intrigue sanglante s'ourdit pour faire tomber la tête de Jean, pour en finir avec cet homme, parce qu'il applique sévèrement aux mœurs la règle du Christ, parce qu'il prêche la pénitence, parce qu'il flétrit l'inceste, parce que, pour tous ces motifs, le diable ne peut le supporter. Loin d'affaiblir, par un retour au bien, sa vieille réputation de libertin, Hérode lui donne une nouvelle force par un nouveau crime, plus criant que tous les autres : il consent volontiers à commettre un homicide; car, dans sa témérité, il était résolu à commettre un inceste avec l'épouse de son frère. Poussée par les instigations de sa mère, la jeune fille, la danseuse, ne demande, oserai-je le dire ? que la tête de Jean. — « Hé quoi », cette impudique synagogue « demande la « tête d'un homme qui est le Christ ? » Le glaive du bourreau fait tomber la tête de Jean Baptiste, et cette tête, qui annonce en quelque sorte encore le Christ, cette tête dont la langue, paralysée par la mort, flétrit encore l'inconduite d'Hérode, on l'apporte dans la salle du festin, où se trouve le bourreau. A la suite du coup mortel qui a subitement tranché les jours du Prophète, une teinte indécise est empreinte sur son visage : l'incarnat

rosé, qui est le signe de la vie, n'a pas encore cédé complètement la place à la pâleur de la mort. Le trépas a fondu tout à coup sur cet homme et a détruit l'intégralité de sa nature ; mais sur les lèvres de Jean se lisent encore quelques signes de vie.

5. O l'abominable repas! ô le détestable festin! On y joue la mort d'un homme! On y danse pour le massacre d'un Prophète! Le prix offert à la volupté n'y est autre que le sang humain. Pour varier les plaisirs des convives, on leur offre en spectacle la tête du Précurseur, et celui qui a soif se désaltère, non pas avec du vin, mais avec du sang! O fureur aveugle! Par ses souffrances, saint Jean a mérité la récompense de la vie éternelle, et le roi Hérode a payé toutes les tortures qu'il a fait endurer aux martyrs, en subissant dès ce monde les justes vengeances du Dieu vivant.

SEIZIÈME SERMON.

POUR LA DÉCOLLATION DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

II

Analyse. — 1. Les chrétiens sont des agneaux placés au milieu des loups. — 2. Saint Jean est jeté en prison pour avoir fait une légitime réprimande. — 3. Danse voluptueuse de la fille d'Hérodiade. — 4. Corrupteur de cette jeune fille, assassin de Jean, Hérode tombe sous les coups de la justice divine et meurt.

1. Notre Rédempteur et Sauveur Jésus-Christ ne s'est pas contenté de nous arracher à la mort éternelle, il a voulu aussi nous apprendre et nous commander, par les paroles du saint Evangile, la manière dont nous devons nous conduire ici-bas ; en effet, voici en quels termes il s'exprime : « Voici que je vous « envoie comme des brebis au milieu des « loups [1] ». N'est-ce point pour nous le comble du bonheur que notre Dieu, le pasteur et le maître des brebis, nous ait aimés jusqu'à nous permettre d'avoir leur simplicité, si nous vivons sincèrement pour lui. Qu'il soit le pasteur du troupeau, ces autres paroles nous en donnent la certitude : « Je suis le bon « pasteur, le bon pasteur donne sa vie pour « ses brebis [2] ». C'est donc à bon droit qu'en raison de l'innocence de leur vie, il compare ses disciples à des brebis, et il donne, à non moins juste titre, le nom de loups à ceux qui, après sa mort, ont cruellement persécuté les Apôtres et les fidèles attachés à lui. Comment nous conduire au milieu des bêtes sauvages? Notre dévoué pasteur nous le dit : « Soyez prudents comme des ser- « pents, et simples comme des colombes [1] ». Voici donc la volonté du Sauveur à notre égard : les colombes n'ont ni malignité, ni fiel; elles ne savent point se fâcher : soyons, comme elles, à l'abri de la ruse méchante : n'ayons pas de fiel, c'est-à-dire n'ayons pas l'amertume du péché; oublions les injures, et ne nous mettons pas en colère ; vivons si humblement en ce monde, que nous recevions, un jour, la récompense promise par Dieu à nos efforts. Le Sauveur ajoute : « Et prudents comme des « serpents [2] ». Qui ne connaît l'astuce du serpent? S'il tombe au pouvoir d'un homme, et que cet homme veuille le tuer, il expose, aux coups de son adversaire, toutes les parties de son corps : peu lui importe de se voir blesser n'importe où, pourvu qu'il sauvegarde sa tête : c'est à quoi il veille avec toute l'adresse possible. Cette prudence du serpent doit nous servir de modèle : si donc, en temps de persécution, nous venons à tomber au pouvoir des ennemis de notre foi, exposons notre corps tout entier aux tourments, aux

[1] Matth. x, 16. — [2] Jean, xx.

[1] Matth. x, 16. — [2] Ibid.

supplices, et même à la mort, pour conserver notre tête, c'est-à-dire le Fils de Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ.

2. Au moment où tous les membres de son corps perdaient leur tête, saint Jean-Baptiste, dont la grâce du Christ nous permet de célébrer aujourd'hui la nativité, se réjouissait de se reposer dans le sein de la Divinité toute parfaite. Entraîné par l'ardeur de ses passions, jusqu'à suivre, dans sa conduite, l'exemple des bêtes sauvages, Hérode avait souillé la couche de son frère : à ce moment-là, saint Jean, qui ne savait point taire la vérité, déclara formellement au roi que sa conduite était opposée à toutes les lois. Le roi avait fait des lois pour empêcher de pareils désordres, et il les enfreignait lui-même ! Si, par ses mœurs, il condamnait ses décrets et ses lois, les lois et le droit ne le condamneraient-ils pas à leur tour ? En ce temps-là donc, pour ne point se trouver sans cesse en butte aux publiques, indépendantes et légitimes protestations de saint Jean, le libertin couronné avait fait mettre la main sur lui et l'avait fait jeter dans une obscure prison, où la loi divine devait être son unique soutien. A cet événement vint s'en adjoindre un autre, l'anniversaire de la naissance de ce roi sacrilége : il réunit alors autour de lui les officiers et les grands personnages de son royaume, et il fit préparer un repas scandaleux pour ses compagnons de dévergondage sacrilége : en cette circonstance, la maison royale se transforma en cirque, si je puis m'exprimer ainsi.

3. La fille du roi se présente au milieu du festin, et, par ses mouvements désordonnés, elle foule aux pieds le sentiment de la pudeur virginale. Aussitôt, le père prend à témoins tous les compagnons de sa débauche, il jure par son bouclier, qu'avant de terminer sa danse joyeuse et ses valses, elle aura obtenu tout ce qu'elle lui aura demandé. La tête couverte de sa mitre, elle se livre, sur ce dangereux théâtre, aux gestes les plus efféminés que puisse imaginer la corruption ; mais voilà que tout à coup s'écroule le factice échafaudage de sa chevelure ; elle se disperse en désordre sur son visage : à mon avis, n'eût-elle pas mieux fait alors de pleurer que de rire ? Du théâtre où saute la danseuse, les instruments de musique retentissent ; on entend siffler le flageolet : les sons de la flûte se mêlent au nom du père, dont ils partagent l'infamie : sous sa tunique légère, la jeune fille apparaît dans une sorte de nudité ; car, pour exécuter sa danse, elle s'est inspirée d'une pensée diabolique : elle a voulu que la couleur de son vêtement simulât parfaitement la teinte de ses chairs. Tantôt, elle se courbe de côté et présente son flanc aux yeux des spectateurs ; tantôt, en présence de ces hommes, elle fait parade de ses seins, que l'étreinte des embrassements qu'elle a reçus a fortement déprimés ; puis, jetant fortement sa tête en arrière, elle avance son cou et l'offre à la vue des convives ; puis elle se regarde, et contemple avec complaisance celui qui la regarde encore davantage. A un moment donné, elle porte en l'air ses regards pour les abaisser ensuite à ses pieds ; enfin, tous ses traits se contractent, et quand elle veut découvrir son front, elle montre nonchalamment son bras nu. Je vous le dis, les témoins de cette danse commettaient un adultère, quand ils suivaient d'un œil lubrique les mouvements voluptueux et les inflexions libertines de cette malheureuse créature. O femme, ô fille de roi, tu étais vierge au moment où tu as commencé à danser, mais tu as profané ton sexe et ta pudeur ; tous ceux qui t'ont vue, la passion en a fait pour toi des adultères. Infortunée ! tu as plu à des hommes passés maîtres dans la science du vice ; je dirai davantage : pour leur plaire, tu t'es abandonnée à des amants sacriléges !

4. O l'atrocité ! Le père lui-même se fait corrupteur de sa fille, et personne n'élève la voix contre lui ! J'entends protester contre toi, les lois, tes remords, et, aux yeux de ceux qui ont encore quelque respect pour la pudeur, la voix d'un mari ! Mais, je veux le juger moins sévèrement ; supposons qu'un reste d'honnêteté l'ait empêché de jeter sur sa fille des regards licencieux, il n'en reste pas moins évident qu'elle a dansé, et, à ce titre, son père l'a corrompue, et elle a conquis le cœur d'un incestueux. Il serait bien étonnant que la chasteté se montrât sous de pareils dehors ! O père, embrasse la femme de ton frère : mais tu as sacrifié un père à la passion du sang. Elle t'enseigne à faire tomber la tête de Jean, car tu méprisais les avertissements du martyr, et ne pouvais goûter le bonheur de la chaste innocence. O race ! O mœurs ! O nom ! O erreur sans remède ! c'est donc à juste titre que, comme le disent

nos divines Ecritures, « les membres sont « tombés en putréfaction, et que les vers y « ont trouvé leur pâture [1] ». Ta fille a eu la tête coupée par la glace, et la femme illégitime est morte aveugle. Ainsi Dieu retranche-t-il l'homme de blasphème ; ainsi disparaît le péché ; ainsi se trouve vengée la sainteté de la vie. Pour nous, qui aimons la chasteté et la paix, conjurons tous le Seigneur de nous préserver des moindres atteintes du libertinage. Ainsi soit-il.

[1] Act. XII, 23.

DIX-SEPTIÈME SERMON.

POUR LA FÊTE DES SAINTS MARTYRS FÉLIX ET ADAUCTE.

I

ANALYSE. — 1. — Félix vraiment heureux. — 2. Il s'est montré supérieur à toutes les félicités de la terre.

1. Offrons tous l'hommage de notre vénération à ce bienheureux martyr qui s'est montré si courageux parmi les instruments de pendaison et si heureux au milieu des tourments ; comme son nom a concordé avec ses mérites, il faut que sa gloire concorde avec son nom ; mettons donc tous nos soins à l'honorer parfaitement. Il n'a puisé son bonheur ni dans l'or, ni dans l'argent, ni dans des revenus caducs, ni dans le prestige du pouvoir ; car il a été grand d'une réelle grandeur. Il n'a point emprunté à de longs vêtements de pourpre l'éclat de son nom : s'il est célébré, il ne le doit pas à une multitude de parents illustres ; ce qui l'a rendu heureux, ce n'a pas été un faste orgueilleux : le sang qu'il a versé lui a donné sa valeur et l'a empourpré, et son éblouissante blancheur lui est venue de la grâce d'en haut. Les ornements dont se trouvait revêtue cette sainte âme étaient donc de couleurs diverses. Sur son front resplendissait l'éclat du Christ. Loin d'inspirer du dégoût, le sang rosé qui teignait son corps charmait les regards ; ce qui communiquait à ses membres leur beauté, c'était leur teinte vermeille, et non la trace des ongles de fer des bourreaux, parce que la cruauté du persécuteur n'avait pu porter atteinte à la gloire de Félix.

2. Arrière, précieuses toges des grands ! Arrière, rubis éclatants ! Diamants de toutes sortes, loin d'ici ! Un sang pur a plus de poids que le monde entier. Une seule goutte de sang, versée pour le nom du Sauveur, a plus de prix que toutes les grandeurs d'ici-bas, que tous les empires et leur apparat ! Compare maintenant, avec la balance de la justice, la fragilité des richesses et l'indomptable force des martyrs, la fumée passagère de la puissance de ce monde, et l'éternelle permanence de la gloire des confesseurs. Je ne veux d'autre preuve en faveur de notre cause, que le masque trompeur dont se couvre la prospérité des mondains, elle prend les dehors de la vérité, et, en cela, son but unique est de se faire publiquement déclarer heureuse. Dans les amphithéâtres, qui retentissaient des applaudissements d'une foule hostile, nous contemplons de nos yeux le cruel spectacle des combats livrés par de courageux martyrs : c'étaient, non pas des troupeaux de bêtes sauvages, mais des troupes de chrétiens qu'on amenait en ces lieux pour la lutte. Ils n'avaient commis aucun crime, et, pourtant, on déchirait leurs membres en lambeaux, et, alors, retentissaient les cris joyeux d'un peuple stupide. Après les avoir attachés à une potence, on tirait leurs membres étendus sur

des chevalets, puis, quand ils étaient abattus, des bourreaux cruels, armés d'ongles de fer, leur perçaient les côtes avec ces instruments de torture. Ainsi punissait-on des hommes qui ne s'étaient rendus coupables d'aucune faute. Où trouver un être assez méchant par nature, pour vouloir le supplice d'un innocent ?

DIX-HUITIÈME SERMON.

POUR LA FÊTE DES SAINTS MARTYRS FÉLIX ET ADAUCTE.

(DEUXIÈME SERMON.)

ANALYSE. — 1. Nom de Félix providentiellement donné à ce saint. — 2. Son heureuse victoire.

1. C'est un jour heureux, illustre et honorable, c'est un jour qu'on devra célébrer dans tous les temps, le jour qui concorde avec le nom de Félix, et qui a mis le comble à son bonheur en lui procurant la couronne de la victoire. Au moment où sa mère lui donnait le jour, Jésus-Christ lui marquait sa place de bienheureux dans le ciel. Ce que son nom présageait obscurément, son triomphe l'a manifesté d'une manière éclatante ; et de là, nous pouvons conclure, sans crainte de nous tromper, que nous n'avons rien à perdre avec Dieu, et que toute grâce excellente, tout don parfait vient de lui [1]. En le choisissant d'avance pour en faire un martyr, le Seigneur lui-même a voulu qu'on lui donnât le nom de Félix, et comme il l'avait prédestiné à la gloire éternelle, il a voulu que ses parents devinssent prophètes en lui appliquant son vocable. Ainsi en fut-il de Jérémie : il était né pour Dieu même avant d'être conçu. Nous le voyons souffrir de la perfidie des hommes ; les incrédules attentent à sa vie, les impies l'accablent du poids de leur méchanceté ; ses concitoyens ne sont, pour lui, que des ingrats ; et ses frères, des furieux dont il lui faut endurer les mauvais traitements. Les Juifs frémissent contre le Prophète du ciel ; ils se laissent emporter, envers lui, à tous les excès de la colère ; à voir leurs mouvements, on dirait des chiens enragés ; et, pourtant, ils restent incapables d'effacer ce que Dieu a écrit, ils sont impuissants, malgré toutes leurs machinations, à détruire l'édifice dont le Seigneur a établi la base en choisissant son Prophète. « Avant de t'avoir formé dans les « entrailles de ta mère, je t'ai connu ; avant « que tu fusses sorti de son sein, je t'ai sanc« tifié ; je t'ai établi Prophète parmi les na« tions [1] ». O immuable disposition, ô puissance souveraine de la volonté de Dieu ! Elle donne l'être à ce qu'elle veut, elle le choisit avant de le créer ; avant de le tirer du néant, elle le sanctifie ; elle daigne établir ce qu'elle doit aimer, et fait naître ce qu'elle gouvernera. Contre ces infaillibles desseins, pourquoi l'aveugle esprit de l'homme s'inscrit-il en faux ? Que sert à sa méchanceté débile et sans forces de se révolter contre la puissance d'en haut ? Sans doute, le saint prophète Jérémie a couru toutes sortes de dangers au milieu de ses parents et de la part de ses proches, mais aucun changement n'a été apporté aux projets de l'Eternel.

2. Venons-en maintenant au courageux et fortuné soldat, en qui doivent s'exécuter les plans de la divine Providence. Les hommes ne savaient donc pas quelles vues secrètes l'éternelle sagesse avait jetées sur lui ; le persécuteur et le bourreau s'acharnaient inu-

[1] Jacques, I, 17.

[1] Jérém. I, 5.

tilement à sa perte : « Celui qui habite dans « les cieux se riait d'eux, et le Seigneur les « tournait en dérision [1] ». Leurs âmes se torturaient par l'excès de leur rage stupide ; des douleurs atroces déchiraient leur cœur, parce qu'ils ne pouvaient dompter le confesseur du Christ ; tour à tour, ils sentaient l'aiguillon de la honte et l'ardeur brûlante de la fureur : ils croyaient tourmenter Félix, et c'était à leur propre supplice qu'ils travaillaient : attachés à des chaînes qu'ils ne pouvaient rompre, ils grinçaient des dents et poussaient des hurlements de rage ; car s'ils martyrisaient Félix, ils ne pouvaient néanmoins vaincre sa constance : ils s'ingéniaient à le faire souffrir, et ils ne faisaient que donner de l'accroissement à sa gloire ; ils l'avaient cru débile, et voilà qu'ils le trouvent indomptable, et ils reconnaissent que leurs efforts, impuissants à le maîtriser, n'aboutissent qu'à les blesser eux-mêmes. Quels titres de grandeur et de royauté ! Quelle force on trouve à être inscrit dans le ciel ! A l'avis de ces perfides, Dieu devait s'irriter contre son serviteur, pendant le cours de ses souffrances ; et, loin de là, il préparait au martyr la gloire la plus éclatante ; selon eux, le Christ l'abandonnerait ; car ils ne connaissaient rien aux secrets desseins de Dieu ; mais comme il fallait que commençassent déjà à se dévoiler les résolutions du Très-Haut, les profanes durent dès lors éprouver et supporter leur propre châtiment ; c'est pourquoi aussi Félix sortit de ce monde pour aller recevoir la couronne céleste. Que tout le chœur de ses compagnons de martyre dise donc à ce bienheureux : « Béni soit le Sei- « gneur qui ne nous a pas livrés à la dent de « nos ennemis. Notre âme a été délivrée « comme le passereau du filet de l'oiseleur : « le filet a été rompu, et nous avons été sau- « vés. Notre secours est dans le nom du Sei- « gneur, qui a créé le ciel et la terre [1] ».

[1] Ps. XXXIV, 16.

[1] Ps. CXXIII, 6-8.

DIX-NEUVIÈME SERMON.

POUR LA FÊTE DE SAINT CYPRIEN, MARTYR.

I

ANALYSE. — 1. Cyprien, martyr et prêtre. — 2. Sa première confession et son exil. — 3. Sa seconde confession et son martyre.

1. Mes frères bien-aimés, deux pierres précieuses, le sacerdoce et le martyre, ont brillé en saint Cyprien, et l'éclat de l'une a rehaussé l'éclat de l'autre, puisque sa vie d'évêque a été sainte et sa mort de martyr précieuse. Sa carrière sacerdotale ayant fini par un doux martyre qui lui a procuré les honneurs du triomphe, n'ai-je pas le droit de la proclamer bienheureuse ? D'abord, il a offert à Dieu le sacrifice pour son peuple, et à la fin de sa vie, il lui a offert tout ce qu'il possédait : il s'est offert lui-même. Tenant en ses mains l'encensoir embaumé, l'ange prenait autrefois son vol, montait près de l'autel céleste, au pied du trône de l'Eternel, et offrait au Très-Haut l'encens de ses prières : aujourd'hui il l'a porté lui-même sur ses ailes jusque dans les parvis de la nouvelle Jérusalem. Que le cortége des autres puissances marche donc en avant de ce pontife et de ce martyr, et celui que le peuple environnait pendant l'oblation de la victime sans tache, les esprits angéliques le couronneront en récompense de son courage.

2. O martyre digne de tous nos hommages ! O glorieuse confession ! Un seul coup de

glaive a suffi pour lui trancher la tête et la séparer de ses membres; un seul coup l'a réuni à son chef, à son Sauveur ! Il s'échappe des entraves de la chair, et les anges l'emportent triomphalement dans le ciel. Avec les dehors de la douceur, on lui adresse des questions cruelles, et il répond avec force sans perdre la patience. — Sacrifie aux dieux de Rome, lui dit le juge : observe les ordres de l'empereur. — A cela, saint Cyprien répond : Je suis chrétien et évêque, et ne connais pas d'autre Dieu que le Dieu unique et véritable : pour lui je suis prêt à endurer toutes sortes de tourments en cette vie : ainsi pourrai-je espérer de ressusciter un jour à la vie éternelle. — Choisis de deux choses l'une, ou d'aller en exil à Curube, ou de te conformer au culte que pratiquent les Romains. — Je m'en vais où tu me forces d'aller; mais je refuse ce que tu me demandes : le Christ, chef des martyrs et pontife des prêtres, m'accompagnera dans mon exil. — Il part donc pour la terre étrangère, mais le courage qu'il réservait pour l'heure de la souffrance ne l'abandonne pas; car le Christ est avec lui. Il méprise les biens d'ici-bas, parce qu'il veut acquérir ceux du ciel : il abandonne les avantages du temps pour entrer en possession du bonheur céleste. Ce soldat du Christ engage le combat avec les armes de la foi, et, dans sa lutte avec de cruels ennemis, il ne faiblit pas un instant. Son armure n'est autre que la cuirasse de la foi : pour se battre et remporter la victoire, il ne se sert pas du glaive; la patience lui suffit, et, en mourant, il reçoit du Dieu éternel la vie qui faisait l'objet de ses désirs. Chaque jour, dans ses prières, il disait avec le prophète David : « Je suis sûr de voir « les biens du Seigneur dans la terre des « vivants[1] ». Et il ajoutait : Quand irai-je et « paraîtrai-je devant Dieu [2] », pour entrer en possession « de ce que l'œil de l'homme n'a « point vu, de ce que son oreille n'a point « entendu, de ce que son cœur n'a point com- « pris, de ce que le Seigneur réserve à ceux « qui l'aiment [1] ? »

3. On le rappelle de l'exil pour l'entendre une seconde fois. Pendant qu'on le gardait en prison, il veillait soigneusement à la garde de la chasteté; il ordonnait de surveiller les vierges sacrées, car, disait-il, il ne faut point que la pratique de la charité leur fasse perdre la pureté. Le peuple chrétien couchait à la porte de son cachot, faisant le guet, se moquant de toutes les menaces par amitié pour le pasteur, désirant mourir pour lui, vénérant en lui le prêtre et le martyr. On donne à l'évêque une nouvelle audience à la suite de laquelle se consommera son triomphe. La rude voix du juge se fait entendre, la courageuse réplique du martyr lui fait écho : alors s'inscrit sur les tables, à l'aide du stylet, la cruelle sentence de mort, et, en même temps, se prépare dans le ciel la couronne qui doit illustrer Cyprien. On va lui trancher la tête, et il remercie Dieu de ce qu'il va sortir de ce monde. La foule des fidèles s'écrie : Nous voulons mourir avec lui, afin de nous retrouver avec lui au jour de la rédemption. Dans le sentiment de leur filiale affection, les enfants veulent endurer le martyre avec leur père, mais à condition qu'il les précédera devant Dieu ; ils prétendent le suivre, comme les petites branches de l'arbre suivent la racine. On arrive avec lui en pleurant jusqu'au lieu de l'exécution : on veut assister à ses derniers moments, tant est vive l'amitié qu'on a pour lui. Pour se revêtir du martyre, il se dépouille du byrrhus; pour mourir, il met en terre des genoux qui ne devaient point trembler devant le tribunal du Christ, car il devait y recevoir une ample récompense pour son sang versé, et là son chef devait lui rendre sa tête.

[1] Ps. XXVI, 13. — [2] Id. XLI, 3.

[1] I Cor. II, 9.

VINGTIÈME SERMON.

POUR LA FÊTE DE L'APOTRE SAINT ANDRÉ.

—

ANALYSE. — 1. Pierre est le premier des Apôtres, et André en est le second : pourquoi Pierre en est-il le premier ? — 2. Ils sont, tous deux, pêcheurs, non pas de poissons, mais d'hommes. — 3. Tous deux se séparent de Jean pour suivre le Christ.

« Or, Jésus, marchant le long de la mer de « Galilée, vit deux frères, Simon appelé Pierre, « et André, son frère, qui jetaient leurs filets « dans la mer, car ils étaient pêcheurs ; et « il leur dit : Suivez-moi, et je vous ferai pê- « cheurs d'hommes [1] ».

1. Le premier des Apôtres est Simon, appelé Pierre : après lui vient André, son frère, et chacun d'eux a reçu son rôle particulier de Celui qui pénètre le secret des cœurs. On appelle le premier Simon, surnommé Pierre, afin de le distinguer de l'autre Simon appelé le chananéen, parce qu'il était originaire de Chana de Galilée, où le Sauveur changea l'eau en vin. D'après la disposition de Jésus, les Apôtres vont donc deux à deux ; ainsi, Pierre avec André, son frère ; mais les liens qui les unissent sont plutôt spirituels que charnels. Simon veut dire l'obéissant, parce qu'il a obéi à la voix du Seigneur, au moment où Celui-ci lui a dit, ainsi qu'à André : « Suivez-moi, je vous ferai pêcheurs d'hom- « mes ». Pierre signifie le connaissant, parce qu'il a reconnu les titres du Christ, quand les autres disciples en doutaient. Jésus leur avait adressé cette question : « Et vous, qui dites- « vous que je suis [2] ? » Contrairement à l'opinion de ses condisciples, Pierre répondit : « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant [3] ». Voilà d'où lui est venu son nom : voilà aussi pourquoi, après avoir, pendant le cour des prédications qu'il faisait aux Juifs, parcouru la Cappadoce, la Galatie, la Bithynie, le Pont et toutes les provinces voisines, il est venu ensuite à Rome, qu'il devait illustrer.

2. Le nom d'André est grec ; en latin, il se traduit par le mot viril ; cet apôtre s'est, en effet, montré aussi courageux pour prêcher que pour endurer des persécutions en faveur de la justice. Il annonça l'Evangile aux Scythes. Ces deux frères furent les premiers appelés à suivre le Christ. Pourquoi le Sauveur a-t-il envoyé, pour prêcher, des pêcheurs, des hommes sans instruction ? C'était afin qu'on n'attribuât pas la foi de ceux qui croiraient aux talents et à la science des prédicateurs, au lieu d'y voir l'effet de la puissance divine. Il a donc appelé de tels hommes à l'apostolat, et, de pêcheurs de poissons qu'ils étaient, il en a fait des pêcheurs d'hommes. Car, de même que par leurs filets ils allaient chercher les poissons dans les profondeurs de l'eau, pour les amener à sa surface ; ainsi, par la prédication des commandements de Dieu, ils ont retiré les hommes de l'abîme des erreurs mondaines. Trois évangélistes leur ont donné le nom de pêcheurs, et Jean a été le seul qui leur ait donné un autre nom. Il leur convenait parfaitement, puisque le Sauveur leur a ôté la profession de pêcheurs, pour leur confier la mission de prêcher l'Evangile aux hommes et de les amener ainsi à se sauver par la foi. En parlant d'eux, le Prophète n'avait-il pas dit : « J'enverrai des pêcheurs qui les pê- « cheront [1] ? » Tout ceci s'est donc accompli dans la personne des Apôtres, puisque de pêcheurs de poissons ils sont devenus des pêcheurs d'hommes. En effet, comme on retire les poissons du milieu de la mer au moyen de filets ; de même, par la prédication apostolique, les hommes sortent du monde et arrivent à la foi du Fils de Dieu.

3. « Le lendemain, Jean s'arrêta avec deux « de ses disciples, et, regardant Jésus qui « s'avançait, il dit : Voici l'Agneau de Dieu ; « et les deux disciples l'entendirent parler et

[1] Matth. IV, 18, 19. — [2] Id. XVI, 15. — [3] Ibid.

[1] Jérém. XVI, 16.

« suivirent Jésus [1] ». Il est sûr que ces deux disciples de Jean furent André et Philippe, qui suivirent le Seigneur Christ dans l'intention d'apprendre quelque chose à son école. Que leur dit-il ? « Suivez-moi ». N'était-ce pas leur dire en propres termes : Croyez et voyez, c'est-à-dire, comprenez ? Ce jour-là, ils furent éclairés, et ils crurent à la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. L'Evangéliste ajoute : « Il était à peu près dix heures ». Que signifie cette dixième heure ? Evidemment la fin de l'Ancien Testament et le commencement du Nouveau. Jean était, en effet, le symbole de l'ancienne loi, et les deux disciples figuraient d'avance l'amour de Dieu et celui du prochain ; aussi quittèrent-ils Jean pour suivre le Sauveur, parce que la figure de la loi ayant disparu, le Nouveau Testament lui succéda, et qu'alors commença le règne de l'Evangile de Jésus-Christ.

[1] Jean, I, 35, 37.

VINGT ET UNIÈME SERMON.

POUR LA FÊTE DE SAINT ÉTIENNE.

ANALYSE. — 1. Le premier des martyrs, saint Etienne, se trouve réjoui, au milieu de ses tortures, par la vue du ciel. — 2. La cruelle et impie Judée s'irrite, parce qu'elle ne peut rien répondre à la multitude des martyrs. — 3. Etienne prie Dieu pour ses lapidateurs.

1. Vénérons tous saint Etienne, frères bien-aimés, puisque aujourd'hui nous allumons des flambeaux en son honneur, et qu'en mémoire de lui nous nous réunissons ici dans les sentiments de la plus vive allégresse. Depuis le crucifiement de Jésus, il n'y avait encore eu aucun martyr ; personne n'avait encore suivi le Christ jusqu'à la mort. Le monde possédait encore les Apôtres ; c'était encore le temps où Saul, pareil à un loup, sévissait contre les chrétiens, et déjà le Sauveur déposait sur le front d'Etienne la couronne de la gloire. Jusqu'à ce moment, dans les champs et les prés du siècle ne s'était point épanouie la fleur des confesseurs ; le sang du Christ, répandu en terre, n'avait pas enfanté de martyrs. Saint Etienne fut donc le premier germe sorti de cette semence ; ce fut la première fleur qui se montra aussitôt après que la Judée eut fait couler le sang du Rédempteur. Ivre encore du crime qu'elle venait de commettre, les mains teintes de sang, la bouche encore pleine des cris de mort qu'elle avait, dans sa rage, proférés au tribunal de Pilate, la synagogue ne supporta pas qu'Etienne fût un témoin du Christ ; elle ne voulut voir en lui qu'une sorte de satellite gagé d'un crucifié mis au tombeau ; aussi fit-elle pleuvoir sur lui une grêle de pierres, et ainsi saint Etienne suivit-il celui qu'il aimait. Pendant que les lapidateurs le tenaient sous leurs mains et lui infligeaient le plus cruel supplice, le ciel s'ouvrit devant lui, et il vit le Fils de l'homme assis à la droite de Dieu. La récompense s'étalait aux regards du soldat ; le céleste athlète apercevait le prix que Dieu lui avait préparé ; la couronne réservée au martyr apparaissait à ses yeux ; à cette vue, et tout disposé à mourir, Etienne expose aux coups de ses ennemis furieux un cœur brûlant d'amour pour Dieu, car la palme du triomphe est là, devant lui, dans le ciel ; il touche au port du salut ! Nous ne saurions en douter, mes frères, il contemplait le ciel des yeux de son corps ; la présence du Christ, assis sur un trône, à la droite du Père, le comblait de joie ; en face de pareils témoins, la lutte pour lui ne pouvait être timide, elle fut celle d'un héros. Si, d'un côté, les Juifs accablaient de pierres le martyr, d'autre part, le Christ lui envoyait, du haut du ciel, des couronnes sur lesquelles son sang avait empreint une teinte d'un blanc rosé. A quoi te sert, ô impie synagogue, cet

acte de cruauté? Tu jettes des pierres à Etienne, et tu travailles encore davantage à l'honorer; tu lui ôtes la vie, et tu contribues encore plus à l'exalter; tu le persécutes sur la terre, et, sans le savoir, par tes mauvais traitements, tu l'envoies plus vite au ciel. Déjà l'âme du martyr, arrivée à ses lèvres, va s'envoler au ciel; elle y tient déjà par toutes ses puissances; aussi est-elle devenue insensible à tes coups, et ne prendra-t-elle plus souci de ta force, car elle partage déjà la joie des anges, et comme il se trouve déjà dans les rangs de l'armée des archanges, le confesseur du Christ ne saurait plus redouter les souffrances de ce monde.

2. Le Père lui adresse la parole, le Fils le console, le Saint-Esprit ranime ses sens affaiblis; le ciel, avec ses mystérieuses beautés, lui sourit et le rassasie d'avance, comme un de ses habitants, de ses divines richesses; ainsi devient insensible pour notre martyr le supplice de la lapidation. Pour toi, impie Judée, tu parfais ton crime, tu accomplis jusqu'au bout ton homicide; à peine as-tu fini de faire mourir le Christ, que déjà son serviteur tombe sous tes coups, comme si, en ajoutant un meurtre à un autre, tu pouvais effacer la souillure du premier. « Voilà », s'écrie Etienne, « voilà que je vois les cieux « ouverts, et le Fils de l'homme debout à la « droite de Dieu [1] ». Le vois-tu, cruelle Judée? Le Christ dans le sang duquel tu as trempé tes mains est vivant dans le ciel. Tu frémis de rage, je le sais bien; tu ne veux pas entendre dire que Jésus, que tu croyais mort, vit toujours. Car si tu lapides aujourd'hui Etienne, c'est afin qu'il ne continue pas de rendre témoignage de la vie du Christ. Mais à quoi bon te raidir et vouloir t'opposer à de si nombreuses légions de martyrs? Parviendras-tu jamais à leur imposer silence? Evidemment, non. « Après cela, je vis », dit Jean, « une grande multitude que personne « ne pouvait compter, de toute nation, de « toute tribu, de tout peuple et de toute langue, qui se tenaient debout en la présence « de Dieu, revêtus de robes blanches, avec des « palmes en leurs mains [1] ». Ils portent des palmes dans leurs mains, et de ta bouche s'échappe le feu qui consume ton cœur; ils tressaillent de joie au sein de la gloire, et tu martyrises ta conscience; ils règnent avec le Christ que tu as fait mourir, et sur toi demeure éternellement la souillure du sacrilége que tu as commis!

[1] Act. VII, 55.

3. Enfin, mes frères, écoutez notre pieux martyr; écoutez cet homme qui s'était rassasié à une table sacrée et divine, et dont l'âme, en présence des cieux ouverts devant lui, pénétrait déjà les secrets consolants de ce divin séjour. Au moment où les Juifs, emportés jusqu'à la cruauté par leur impiété habituelle, brisaient le corps du martyr sous une grêle de pierres, celui-ci, s'étant mis à genoux, adorait le Seigneur-Roi et disait: « O Dieu, ne leur imputez pas ce péché! [2] » Le patient prie, et son bourreau est inaccessible au sentiment du repentir; le martyr prie pour les péchés d'autrui, et le juif ne rougit point du sien propre; Etienne ne veut pas qu'on leur impose ce qu'ils font, et ses ennemis ne s'arrêtent qu'après lui avoir donné le coup de la mort. Quelle rage! Quelle fureur inouïe! Travailler avec d'autant plus d'ardeur à le tuer, qu'ils le voyaient prier pour eux! Ce spectacle n'aurait-il pas dû plutôt amollir leurs cœurs? Notre martyr a donc retracé en lui-même les caractères de la mort de son Maître. Attaché à la croix, sur le point de rendre le dernier soupir, Jésus priait son Père de pardonner aux Juifs leur déicide; engagé comme le Christ dans les tortueux sentiers du trépas, Etienne a imité son Sauveur, a offert à Dieu le sacrifice de sa vie; c'est pourquoi il a suivi jusqu'au ciel le Seigneur tout-puissant. Aussi, mes frères, devons-nous nous recommander à ses saintes prières, afin qu'à son exemple nous méritions de parvenir à la vie éternelle.

[1] Apoc. VII, 9. — [2] Act. VII, 59.

VINGT-DEUXIÈME SERMON.

POUR LA FÊTE DES SAINTS INNOCENTS.

I

—

ANALYSE. — 1. Le martyre de ces enfants est un hymne admirable chanté à la louange du Christ naissant. — 2. Parallèle du Christ naissant et des saints innocents. — 3. Hérode, joué par les mages, met le comble à sa méchanceté.

1. L'indulgence du Sauveur ne connaît pas de bornes; les expressions manquent pour en donner une juste idée. Il habite au plus haut des cieux, et pour les hommes qui ne méritaient de sa part aucune pitié, il s'est revêtu d'un corps de boue. N'allez pas croire, néanmoins, que le Créateur des anges se soit renfermé tout entier dans les étroites limites du sein d'une Vierge. Celui des mains duquel le monde est sorti, a voulu briser les mailles du filet où l'ennemi du genre humain nous retenait tous captifs; il a voulu nous retirer de l'abîme d'iniquités où se trouvait plongée la race d'un père coupable; c'est pourquoi le Fils de Dieu est venu au monde et s'est fait le restaurateur de tout le monde; alors a retenti l'hymne de louanges que des enfants en bas âge lui ont chanté. C'est d'eux que le prophète David nous a parlé aujourd'hui dans un de ses psaumes; voici ses paroles : « Vous « avez tiré la louange de la bouche des nou- « veau-nés et des enfants encore à la ma- « melle [1] ». L'admirable Prophète ! En tous temps se chantent les louanges de l'Eternel, et néanmoins il a voulu nous faire voir qu'à la fin des temps le martyre enduré pour le Christ, par de petits enfants, deviendrait un hymne chanté en son honneur. Car voilà bien ce qu'il en a dit au psaume : « Vous avez tiré « la louange de la bouche des nouveau-nés « et des enfants encore à la mamelle ». C'est du Christ que parle David, et il louange les enfants en même temps que le Christ. Il se fait le héraut de leur gloire, et annonce leurs souffrances à venir. Ils sont morts à la manière des martyrs, sans toutefois ressentir la douleur du supplice ; et malgré cela, ils ont ajouté à la joie des anges du ciel et contribué, pour leur part, à la victoire que le Roi de tous les siècles a remportée sur le monde. Celui qui a créé la Jérusalem céleste et qui y règne, est venu en ce monde, et une Vierge l'a enfanté sans rien perdre de sa pureté sans tache, sans contracter la moindre souillure; alors, la Jérusalem de la terre est tombée dans le trouble, et on l'a vue faire, avec Hérode, une guerre insolite aux petits enfants, tandis que les Mages adoraient le Sauveur donné à l'univers. Les cris déchirants des mères s'élèvent jusqu'au ciel, les souffrances de leurs nouveau-nés procurent au monde une indicible et incommensurable joie, et à toute personne qui pleure, l'éclat de la gloire. Le monde compatit aux douleurs de ces petits martyrs, et les archanges sourient à leur triomphe: ils tombent sans défense sous les coups de leurs pères; sans ressentir aucune souffrance, ils subissent pourtant l'empire de la mort; mais ils vont au ciel, car ils ont été trouvés dignes d'en obtenir la possession en échange de leur vie terrestre.

2. Jérusalem céleste, réjouis-toi dans le Seigneur de ce que la Jérusalem de la terre est en proie au trouble avec ses tyrans. Jérusalem, Jérusalem, depuis longtemps enivrée du sang des Prophètes, tu as autrefois fait d'eux une injuste distinction pour les accuser, et maintenant tu cherches par tous les moyens à faire partager ta folie à Hérode et à lui persuader de détruire des enfants ! Dans les siècles passés, tu as fait mourir ceux qui annonçaient le Christ, et aujourd'hui que le Christ nous a été donné, tu lui as trouvé un en-

[1] Ps. VIII, 3.

nemi, puisque tu frappes du glaive des enfants qu'il soutient de sa grâce. Admirable récompense! Un homme recherche un seul enfant, et à la place de ce seul enfant, une multitude d'autres sont arrachés du giron de leurs mères et égorgés. Un seul était venu racheter le monde; au moment de sa naissance, on invite les pères de tous les autres à commettre un crime sans précédents. L'Epoux est tout à l'heure sorti du lit de la Vierge, et voilà que, pour le recevoir, des enfants en bas âge sont offerts en holocauste. Le potier qui nous a pétris vient de se revêtir d'un corps de boue dans le sein d'une Vierge, et déjà Hérode, obéissant aux suggestions furieuses du démon, se déclare contre lui, répand dans la poussière le sang de nouveau-nés, et fait de tout cela un hideux mélange. A peine le dispensateur de la vie humaine est-il sorti des entrailles de Marie, qu'un monceau de chair humaine, enlevée du giron des mères, se trouve formé par les mains d'Hérode. Sitôt qu'on a apporté le saint raisin dans le pressoir du monde, les mamelles des mères en laissent péniblement couler le jus, et il se mêle au sang répandu par le glaive. Tout à l'heure l'Agneau de Dieu est sorti de la sainte bergerie, et les bergers se sont joués d'Hérode; c'est pourquoi un acte de fourberie méchante s'est exécuté sur une grande échelle, car, saisi par la fureur et emporté par la rage d'un loup dévorant, pareil à un indigne faussaire, ce prince a arraché aux mères des cris de désespoir.

3. Voyant que les Mages l'avaient joué, Hérode fit donc venir les scribes et leur demanda en quel temps devait naître parmi les Juifs celui qui était destiné à les délivrer de l'esclavage. Inspirés par Dieu même, ceux-ci aimèrent mieux voir périr tous les enfants âgés de deux ans et au-dessous, que le genre humain tout entier. O Hérode, ta méchanceté ne connaît pas de bornes, et aujourd'hui Saul vénère l'Eglise qu'il persécutait; lui qui traquait jadis les adorateurs de Dieu, il reconnaît formellement en eux l'épouse du Christ, et il n'hésite pas à dire : « Je t'ai fiancée « à cet unique époux, Jésus-Christ, pour te « présenter à lui comme une vierge pure[1] ». Par lui l'honneur, la louange et la gloire viennent à Dieu le Père, dans le Saint-Esprit, maintenant, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] II Cor. XI, 2.

VINGT-TROISIÈME SERMON.

POUR LA FÊTE DES SAINTS INNOCENTS.

II.

ANALYSE. — 1. Conduit par l'envie du démon, Hérode fait mourir les innocents. — 2. Contre qui s'exercent les vengeances divines. — 3. Les appréhensions et la condition d'Hérode.

1. Très-chers frères, le Saint-Esprit a dit, par l'organe de Salomon : « Par l'envie de « Satan, la mort est entrée dans l'univers[1] ». Il est sûr, mes bien-aimés, que, depuis le commencement, le diable enseigne la jalousie et l'envie; d'où il suit évidemment que tout homme envieux et jaloux est son disciple. Autre conséquence encore : il y en a beaucoup pour jalouser et envier le sort d'autrui, parce qu'il y en a beaucoup pour imiter le diable. N'est-il pas dit, en effet, dans l'Ecriture : « Ceux qui l'imitent sont sa part[1] ». L'homme spirituel et saint, voilà la part du Dieu d'Israël; car de lui il est dit aussi : « La

[1] Sag. II, 24.

[1] Sag. II, 24, 25.

« part du Dieu d'Israël est son héritage [1] ». Dans cet héritage, comme nous en avons déjà fait la remarque, l'ennemi de l'homme, son adversaire jaloux, n'a aucune part ; aussi a-t-il fait asseoir un gentil sur le trône royal ; en d'autres termes, il y avait placé le tyran Hérode, né au sein de la gentilité, pour exterminer le peuple de Dieu, pour torturer une multitude d'enfants innocents et répandre le sang de nouveau-nés qui n'étaient coupables d'aucune faute. Nous venons d'entendre le Saint-Esprit adjurant Dieu le Père de le punir, en ce passage prophétique : « Vengez le sang de vos serviteurs qui a été ré« pandu [2] ». « Que les cris des captifs montent « jusqu'à vous [3] ». Oui, il est monté et il demeurera en la présence de Dieu jusqu'au jour du Seigneur, c'est-à-dire qu'au jour du jugement il en sera tiré vengeance.

2. Votre charité n'ignore point, sans doute, que Jean a écrit ces paroles dans l'Apocalypse : « Je vis, sous l'autel, les âmes de ceux qui « ont donné leur vie pour la parole de Dieu et « pour rendre témoignage à Jésus ; et tous « jetaient un grand cri, disant : Jusques à quand « différerez-vous de juger et de venger notre « sang sur ceux qui habitent la terre [4] ? » Vengez notre sang, car nous ne sommes nullement séparés de votre charité, comme il est écrit dans la leçon présente : « Qui nous sépa« rera de l'amour du Christ ? La tribulation, « les angoisses, la faim [5] ? » Vengez le sang d'innocents arrachés au sein de leur mère et toujours unis à vous par les liens de l'amour. Vengez les souffrances, les enfantements, les cris, les douleurs, les pleurs, les larmes, les

[1] Deut. XXXII, 9. — [2] Apoc. VI, 10. — [3] Ps. LXXVIII, 11 — [4] Apoc. VI, 9, 10. — [5] Rom. VIII, 35.

gémissements désespérés de tant de mères qui n'ont pas rencontré un seul consolateur, suivant cette parole de l'Evangile : « On en« tendit, dans Rama, une voix et des pleurs, « et de grands gémissements : Rachel pleu« rant ses enfants, et elle ne voulut pas être « consolée parce qu'ils ne sont plus [1] ». Et, en réalité, parce qu'ils n'ont point appartenu à ce monde, car, par leur naissance et leur âge, ils ont été les compagnons du Christ. C'est ce que dit l'Evangéliste : « Hérode envoya « tuer tous les enfants qui étaient dans le pays « d'alentour, depuis l'âge de deux ans et au« dessous, selon le temps indiqué par les Ma« ges [2] ». Qu'est-ce que les Mages lui avaient appris ? Que le Christ, le vrai roi d'Israël, était né selon la chair.

3. A cette nouvelle, Hérode se considéra comme exposé à un grand danger ; il savait, en effet, qu'il n'avait pas le droit de régner sur le peuple de Dieu. Car n'était-il pas une sorte de fugitif et un étranger au milieu de la nation juive ? A ce titre, il ne pouvait demeurer dans les rangs de ce peuple saint ; c'était, pour lui, chose d'autant plus facile à comprendre, qu'un autre roi venait de naître, un roi envoyé de Dieu le Père et non pas choisi par la nation ; un roi doit être tel par droit de naissance, et non par droit d'élection, suivant cette parole du Sauveur : « Je suis né et je suis venu dans le monde pour cela [3] ». Réjouissons-nous et tressaillons d'allégresse de ce qu'il est né, et, par lui, rendons-en grâces à Dieu le Père, à qui appartiennent l'honneur et la gloire, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Matth. II, 18. — [2] Ibid. 16. — [3] Jean, XVIII, 37.

VINGT-QUATRIÈME SERMON.

POUR LA FÊTE DES SAINTS CÔME ET DAMIEN.

—

ANALYSE. — 1. Bienfaits de Dieu accordés par l'intermédiaire des martyrs. — 2. Joignons-nous, par conséquent, aux martyrs, pour éviter les peines de l'enfer. — 3. Il faut invoquer les martyrs.

1. Célébrons ce jour consacré à la mémoire des bienheureux frères Côme et Damien, et, pour cela, livrons-nous aux pratiques de la dévotion tranquille des fidèles, au lieu d'observer les rites profanes du paganisme : citoyens d'un autre pays, ils sont, en ce jour, devenus nos patrons ; car celui qui a d'abord envoyé les Apôtres vivants dans la chair, nous envoie maintenant ceux-ci vivants dans l'esprit. Après avoir illustré, pendant leur vie, des contrées étrangères, ils ont honoré les nôtres de leur visite après leur mort ; mais, évidemment, si les morts ne vivaient plus, nos patrons ne nous auraient pas visités après être sortis de ce monde. Leurs restes mortels sont donc cachés à nos yeux, mais leurs bienfaits s'étalent à nos regards ; car nous étions atteints d'une maladie très-dangereuse, et Dieu nous les a envoyés comme médecins, afin de nous préserver des attaques du démon et de nous délivrer de celles de la maladie. Lorsque, après sa résurrection, le Sauveur envoya ses disciples dans le monde, en vertu de sa puissance divine, il leur recommanda, avant tout, de guérir les malades, de ressusciter les morts, de chasser les démons, de rendre la vue aux aveugles en son nom [1]. Toujours sensible à nos infirmités, prenant toujours, et suivant les limites du possible, soin de ses frères, il a choisi, après son ascension, des hommes qui, par leur science médicale et terrestre, nous communiqueraient les dons de Dieu. Sa puissance souveraine agit de la sorte, car sa parole ineffable nous a appris qu'il est venu en ce monde pour sauver les faibles et les étrangers. Voici comme il s'exprime : « Ce ne sont pas ceux qui se « portent bien qui ont besoin du médecin, « mais les malades [2]. Je suis venu appeler à « la pénitence, non pas les justes, mais les « pécheurs [1] ». Remarquons cependant pourquoi le Seigneur a accordé aux saints un pareil privilége. C'est parce qu'ils ont aimé la paix et qu'ils sont parvenus à jouir du Dieu de paix, dont l'Apôtre a dit : « Il est notre « paix, celui qui des deux peuples n'en a fait « qu'un [2] ».

2. Ce n'est donc point pour eux-mêmes que les bienheureux Côme et Damien ont vécu et sont morts. Par leur vie exemplaire, ils nous ont laissé un modèle de bonne conduite, et, par leur mort courageuse, ils nous ont montré comment nous devons souffrir. Si Dieu a permis qu'on les connût dans les différentes parties de l'univers, c'était afin que leurs prières nous aidassent à guérir de nos diverses maladies ; pareils à des témoins irrécusables, ils doivent ainsi, par une sorte de présence et par l'attrait de la guérison, nous conduire à la foi ; par là encore, l'humaine fragilité, qui a tant de mal de croire à l'Evangile, parce qu'il date déjà de loin, voit de ses propres yeux les merveilles opérées par ces saints personnages ; en conséquence, elle accepte le témoignage d'hommes qui prient maintenant au lieu d'exercer l'art de la médecine, et viennent au secours des malades par leur foi et non plus par leur science. S'ils guérissaient autrefois, c'était, en effet, non pas de leur propre puissance, mais de celle du Dieu qui sauve le monde, et, puisqu'ils continuent à nous venir en aide, c'est qu'ils empruntent leur pouvoir au Sauveur du monde. Nous devons honorer très-dévotement tous les saints, mais comme nous possédons les précieuses reliques de ceux-ci, ils ont un droit tout particulier à notre vénération. Tous les autres nous aident de leurs prières ; ceux-ci

[1] Matth. x, 8. — [2] Id. ix, 12.

[1] Matth. ix, 13. — [2] Ephés. ii, 14.

ajoutent à leurs supplications l'appoint de leur présence, et nous entretenons ainsi avec eux des rapports en quelque sorte familiers. Ils sont, en effet, continuellement avec nous; ils y demeurent toujours; en d'autres termes, ils nous guérissent pendant le cours de notre vie mortelle, et, à l'heure de notre mort, ils nous reçoivent dans leurs bras. Ici-bas, ils détournent de nous la lèpre du péché et les maladies, et, dans l'autre monde, ils nous empêchent de tomber dans les noirs abîmes de l'enfer. Aussi les anciens nous ont-ils appris à donner à nos corps une place auprès des reliques des saints : l'enfer a peur d'eux, et ses supplices ne seront par conséquent point pour nous; le Christ les éclaire, et, par là, sa lumière écartera de nous les ténèbres épaisses de ce lieu d'horreur. Dès lors que nous reposons à côté des saints martyrs, nous échappons aux ténèbres de l'enfer, non par suite de nos propres mérites, mais à cause de la sainteté de nos compagnons de sépulture. Le Sauveur a dit à Pierre : « Tu es Pierre, et « sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et « les portes de l'enfer ne prévaudront point « contre elle[1] ». Si les portes de l'enfer ne peuvent prévaloir contre l'apôtre et martyr Pierre, quiconque se joint aux martyrs ne peut donc être le prisonnier de l'enfer. Les portes de l'enfer ne retiennent point captifs les martyrs, parce qu'ils sont entrés dans le royaume des cieux; ne les voyons-nous pas, en effet, déjà régner ? Nous en sommes témoins; il arrive souvent qu'ils délivrent des hommes possédés de sales démons; par l'effet de la médecine céleste qu'ils leur ont donnée, les âmes captives s'échappent des chaînes du démon, et le diable se trouve, à son tour, chargé de chaînes de feu. Ah ! puisse le captif briser tous les liens qui le privent de la liberté ! Alors, celui qui en avait d'abord fait sa victime deviendra victime à son tour. Sans compter de bien autres merveilles opérées par les saints, voilà ce qu'ont fait et ce que font ces élus de Dieu, aucun de vous n'en ignore. Ils ont autrefois employé le fer à retrancher du corps humain les parties gâtées, aujourd'hui ils prient pour délivrer les âmes de leurs chaînes. Ils ont jadis appliqué des remèdes faits de main d'homme, et maintenant ils étalent à nos regards le spectacle de cette sainteté que le Christ leur a donnée. Ils ont distribué aux autres des bienfaits du temps, aussi jouiront-ils de ceux de l'éternité; parce que leur corps a guéri celui du prochain, leur âme, à son tour, a obtenu sa propre guérison. Ils ont consolé les faibles et sont eux-mêmes devenus forts; on les a crus sans forces, et ils sont devenus puissants; ils ont cessé d'être médecins, et le trésor de la foi leur est seul resté.

3. Donc, bien-aimés frères, vénérons dans cette vie les bienheureux Côme et Damien, afin de pouvoir les compter parmi nos intercesseurs dans le ciel ; et puisqu'un mouvement d'amour nous réunit pour célébrer la mémoire de leur naissance, qu'une même foi nous unisse à eux. Rien ne sera capable de nous en séparer, si nous nous y joignons par le sentiment de la religion et corporellement : puissent leurs mérites nous obtenir du Seigneur notre Dieu cette faveur ! Ainsi soit-il.

[1] Matth. XVI, 18.

VINGT-CINQUIÈME SERMON.

SUR LA TRINITÉ.

ANALYSE. — Procession du Saint-Esprit; génération du Fils et non du Père.

Le Saint-Esprit, c'est le don de Dieu : il procède également du Père et du Fils; il est comme le trait d'union qui les joint l'un à l'autre d'une manière ineffable. Peut-être son nom lui a-t-il été donné, parce qu'il convient aussi au Père et au Fils; son nom désigne ce

qu'il est à proprement parler, et ce qu'on peut attribuer aux deux autres personnes. Ainsi, on dit avec justesse que le Père est esprit, et le Fils pareillement, que le Père est saint, et aussi le Fils ; mais on ne dit pas que le Père a été envoyé, par la raison qu'il ne s'est pas incarné. Le nom d'envoyé s'applique d'une manière plus exacte à la personne qui s'est faite homme. La forme humaine, dont le Fils s'est revêtu, appartient à la personne de celui-ci, et non à celle du Père. C'est pourquoi on a dit que le Père invisible, agissant de concert avec son Fils invisible, l'a envoyé en le rendant visible. Le Fils a pris la forme d'esclave, sans que la forme de Dieu subît en lui le moindre changement. Celui qui est apparu aux regards des hommes sous la forme humaine a été fait par la sainte et invisible Trinité. Par conséquent, selon cette nature divine en vertu de laquelle le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne sont qu'un, nous ne croyons pas que le Père ou le Saint-Esprit soit né ; la foi catholique ne le croit et ne l'enseigne que du Fils. Bien que, selon la nature divine, le Père ne soit né d'aucun autre Dieu, s'il était cependant né de la Vierge selon la chair, il n'aurait point seul la propriété de n'être pas né lui-même, mais d'avoir engendré un Fils unique ; le Fils n'aurait pas non plus la propriété exclusive de n'avoir point engendré, mais d'être né de l'essence du Père ; le Saint-Esprit serait aussi dépourvu de celle de n'être pas né et de n'avoir point engendré, mais de procéder du Père et du Fils. En effet, si le Père était né de la Vierge, il ne serait avec le Fils qu'une seule et même personne ; et parce que cette seule et même personne serait née, non pas de Dieu, mais de la Vierge, on ne pourrait l'appeler avec exactitude que Fils de l'homme, au lieu de pouvoir lui donner le titre de Fils de Dieu.

VINGT-SIXIÈME SERMON.

EXPOSITION DE FOI.

Analyse. — 1. Le Fils est un seul Dieu avec le Père. — 2. Divinité du Saint-Esprit. — 3. Ces trois personnes ne sont qu'un seul Dieu.

1. La foi en la substance unique de la Trinité, c'est-à-dire du Père, du Fils et du Saint-Esprit, est d'avant tous les temps : elle dépasse tous nos sens ; les paroles ne peuvent l'expliquer ; nul esprit ne saurait la comprendre. Une seule puissance, un seul Dieu, et trois noms. Le Verbe naît de la Vierge Marie ; il se revêt d'un corps matériel, mais il reste la pensée sublime de Dieu. Cette parole divine ne s'est pas assimilée à la chair, mais elle s'y est enfermée, elle lui est demeurée supérieure : c'était la parole impassible du Très-Haut, et, néanmoins, elle a souffert et subi les coups de la mort, pour communiquer la vie à sa créature, que sa désobéissance avait précipitée dans l'abîme. O homme ! chercherais-tu à comprendre la Divinité ? Te blâmerais-je pour cela ? Si tu crois, tu fais bien ; mais si tu dis : Comment Dieu est-il Père ? tu tombes dans les ténèbres. Si tu dis : Comment Dieu est-il Fils ? la lumière t'abandonne encore ; car : « Nul « ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, et « nul ne connaît le Fils, si ce n'est le Père [1] ». Supposer trois puissances, c'est confesser trois Dieux; pour nous, nous croyons trois personnes, mais une seule puissance, une seule divinité. En nommant le Père, tu glorifies le Fils, et en prononçant le nom du Fils, tu adores le Père. Si, de la Trinité nous ne faisons qu'une seule personne, nous ju-

[1] Matth. XI, 27.

daïsons, parce que les Juifs ne reconnaissent qu'une seule personne et confessent un seul Dieu. A reconnaître trois Dieux, nous ressemblerions aux Gentils. Mais il n'en est pas ainsi ; nous confessons que le Père est dans le Fils, et que le Fils est dans le Père, avec le Saint-Esprit ; nous ne divisons ni ne partageons la nature divine, Dieu de Dieu, puissance de puissance, lumière de lumière, vérité de vérité. Pour le constater, pas de témoins : ni le ciel, ni la terre, ni la mer, ni la lumière, ni les ténèbres, ni les anges, ni les chérubins, ni les séraphins ; car : « Au « commencement le Fils était dans le Père [1] ». Personne ne connaît celui qui ne peut naître, si ce n'est celui qui est né, parce qu'il sait de qui il est né ; de même celui-là seul, qui a engendré, connaît celui qui peut naître ; aussi le Père connaît-il le Fils, puisqu'il l'a engendré. L'engendré est pareil à son auteur ; c'est le conseil et la sagesse du Père ; c'est, avec lui, une seule puissance, une même divinité. Tu cherches à comprendre la génération du Fils de Dieu ? Depuis peu il a pris une origine particulière dans le sein de la Vierge Marie ; mais, quant à sa génération divine, on ne peut dire que ceci : « Dès le commence- « ment il est dans le Père ». Je confesse un seul Dieu innascible, et je reconnais un seul Dieu né. Je proclame que le Père tout-puissant est sans commencement et sans fin, qu'il contient toute chose et n'est contenu en rien, qu'il gouverne tout et n'est gouverné par quoi que ce soit, qui voit tout et n'est vu de personne. J'avoue aussi que Jésus-Christ, Fils de Dieu, possède toute la sagesse et la puissance de Dieu, son Père. Autant le Père a de puissance, autant en possède le Fils. L'engendré n'est pas moindre que celui qui ne peut naître ; il n'a été ni fait ni créé.

2. Si je disais que l'Esprit est né, je déclarerais que le même Père a deux Fils, au lieu de dire qu'il a un Fils unique et qu'un seul Fils a été engendré par un seul Père. Il n'y a qu'un seul Père, et il a fait toutes choses, comme il n'y a qu'un seul Jésus-Christ, par qui toutes choses ont été faites. Si je dis que le Fils n'est pas né, je reconnais dès lors que le Père Tout-Puissant n'est pas seul innascible, et je confesse deux Tout-Puissants ; et si, d'un autre côté, j'avoue qu'il a été fait, je parle à la manière des Gentils, car ils adorent les œuvres de l'homme et n'adorent pas le Créateur du ciel et de la terre. Comment donc m'exprimer à son égard ? Dirai-je que c'est un fantôme ? Que Dieu m'en garde, car le Christ ne pardonnera jamais le blasphème. Supposez que deux morceaux de bois, liés ensemble, soient jetés dans une fournaise ardente, un seul jet de flammes s'échappe de tous les deux à la fois ; ainsi, du Père et du Fils procède l'Esprit-Saint, et il possède, comme eux, la puissance et la divinité.

3. Le bienheureux apôtre Paul a parfaitement défini notre croyance : « Un Dieu », dit-il, « médiateur entre Dieu et les hommes [1] ». Ce n'est pas en tant que Dieu de Dieu, qu'il est devenu médiateur ; car il n'y a qu'un seul Dieu même jusque dans la Trinité : mais la vertu du Père s'étant incarnée dans le sein de la Vierge Marie, et revêtue du vieil homme qui était tombé par sa désobéissance, elle est devenue la médiatrice de l'humanité. Comme l'attestent les Evangiles, lorsque le Sauveur eut conduit ses Apôtres sur le Thabor, il leur manifesta la puissance de sa divinité, et voilà qu'une nuée lumineuse le couvrit [2]. Cette nuée indiquait que la Vertu du Père se trouvait en lui. Il en est dont la doctrine est insensée ; comment expliquent-ils trois personnes en une seule substance ? Par trois personnes, ils entendent trois puissances. Pour nous, nous disons qu'il y a trois personnes en une seule et même puissance, trois noms et un seul Dieu, trois paroles exprimant le même sens, c'est-à-dire, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ceux-là partagent et divisent encore la puissance et la divinité de la Trinité sainte ; c'est, disent-ils, comme un empereur, un préfet et un comte. Non, et loin de vous enseigner une pareille doctrine ou cette exposition de foi, je l'anathématise ; car il est écrit dans nos livres sacrés : « Les perfections invisibles de Dieu « sont devenues visibles par la création de ce « monde [3] ». Pour faire un empereur de la terre, il faut trois choses, mais la puissance impériale est une. Si l'empereur ôte son diadème de dessus sa tête, il est un César, mais n'est plus un empereur dans toute l'acception du mot ; voilà pourquoi ceux qui blasphèment le Saint-Esprit ne sont pas chrétiens. Si l'empereur se dépouille de la pourpre, ce n'est plus qu'un homme : ainsi font les Juifs, en n'adorant qu'une seule personne.

[1] Jean, I, 2.

[1] I Tim. II, 5. — [2] Matth. XVII, 5. — [3] Rom. I, 20.

Quant à nous, nous comparons le Maître du ciel à l'empereur de la terre : celui-ci est un homme dans la pourpre, et la pourpre se trouve en lui ; mais la couronne placée sur sa tête, entraîne de droit pour lui la faculté de porter la pourpre, et signifie qu'en lui la puissance impériale est une. Ainsi en est-il de la Trinité : le Père est dans le Fils, et le Fils est dans le Père ; pour le Saint-Esprit, il est le trait d'union entre l'un et l'autre : c'est la puissance et l'unité de la Trinité.

VINGT-SEPTIÈME SERMON.

SUR LE JUGEMENT DERNIER.

ANALYSE. — 1. Les bons récompensés. — 2. Les méchants condamnés. — 3. Conclusion.

1. « Quand le Fils de l'homme viendra dans « sa majesté, il s'assoiera sur le trône de sa « gloire, et toutes les nations seront assemblées « devant lui, et il séparera les uns d'avec les « autres, comme le berger sépare les brebis « d'avec les boucs, et il mettra les brebis à sa « droite, et les boucs à sa gauche. Alors, il « dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, « ô bénis de mon Père, possédez le royaume « qui vous a été préparé dès le commence- « ment du monde[1] » ; où se trouve la lumière inextinguible, où l'on goûte éternellement le bonheur, où l'on puise la vie sans fin de l'immortalité, où l'on partage à toujours la joie des anges et des Apôtres, où habite la lumière de la lumière et la source de la lumière, où l'on voit la cité des saints, la Jérusalem céleste, où les martyrs et les patriarches sont réunis avec Abraham, Isaac, Jacob et tous les élus, où les joies ne sont point suivies de douleur et de tristesse, où l'on ne verra ni les ombres de la nuit, ni la caducité de la vieillesse, où chacun éprouvera un insatiable amour et une paix particulière, où l'on aura pour témoins les esprits bienheureux et toutes les puissances, où Dieu nous donnera la manne, c'est-à-dire, des aliments célestes, et nous rendra participants de la vie des anges, où, enfin, car je voudrais tout dire d'un seul mot, l'on ne ressentira ni mal, ni douleur, et où nous jouirons de tous les biens. A ces paroles du Sauveur, les justes demanderont : Seigneur, pourquoi nous avez-vous préparé une si grande gloire, une gloire si parfaite ? Et le Christ leur dira : Voici pourquoi : Vous avez eu la miséricorde et la foi, la charité et la patience, la longanimité, la douceur et la justice, la continence et l'humilité ; vous vous êtes montrés hospitaliers, affables et joyeux pour les pèlerins et les étrangers, amis de la justice et de la vertu ; les maux du prochain vous ont attristés, comme son bonheur vous a réjouis ; vous avez ressenti de la joie à voir ceux à qui n'échappait pas même une parole inutile ; la crainte de Dieu vous a saisis à la vue de ceux mêmes qui ne transgressent point leurs obligations et n'oublient ni un iota, ni un point de la loi du Seigneur ; vous n'avez reçu aucun présent pour opprimer les innocents et dire le mensonge au lieu de la vérité ; de votre cœur et de votre corps vous avez retranché le vice, vous avez considéré comme rien ce bas monde ; vous avez renoncé non-seulement au diable et à ses œuvres, au monde et à ses pompes, mais encore à vous-mêmes, et vous avez pris sur vous la croix de Jésus-Christ, pour le suivre fidèlement. — Seigneur, reprendront les justes, quand avez-vous remarqué en nous tout ce bien ? Quand avons-nous fait aux autres ce qu'il vous appartient de leur faire ? Et il leur dira : « En « vérité, je vous le dis : ce que vous avez fait « pour l'un des moindres de mes frères, vous

[1] Matth. xxv, 31-34.

« l'avez fait pour moi [1] », et en ma présence. Et ce que vous avez fait en secret, je vous le rendrai en public.

2. Alors le Roi dira à ceux qui seront à sa gauche : « Allez, maudits, au feu éternel, que « mon Père a préparé pour le diable et pour « ses anges [2] », « où il y aura des pleurs et des « grincements de dents [3] », où l'on n'a des yeux que pour pleurer, où l'on désire la mort sans la recevoir, « où le ver qui ronge ne meurt « point, et le feu qui brûle ne s'éteint jamais [4] » ; où rien ne se prépare que des supplices, où nul maître n'est obéi de son serviteur, où le vieillard n'est pas respecté, où les jeunes gens manquent d'emploi, où il n'y a ni joie ni allégresse pour succéder au chagrin, où le travail ne se trouve point remplacé par les honneurs ou le repos ; là, des ténèbres éternelles et des tourments horribles, l'ardeur de la soif et une terre d'oubli, la violence des flammes et la douleur causée par les vers ; on n'y voit rien que des supplices, on n'y entend rien que des gémissements ; on n'y éprouve aucune consolation, on n'y rencontre que l'enfer et les abîmes de la géhenne, dont le Prophète a dit : « Dans l'enfer, qui est-ce qui « chantera vos louanges [5] ? » c'est-à-dire personne. En ce lieu d'horreur, qui est-ce qui pourra chanter des cantiques au Seigneur? Ceux qui s'y trouvent renfermés n'ont plus le pouvoir de rien faire. Il y aura là des tortures de genres différents : là se trouvent « le dra- « gon que Dieu a formé pour se jouer de lui [6] ». Malheur à ceux parmi lesquels se trouve ce dragon dont le Sauveur a triomphé sur la croix, et qu'il a attaché, comme un passereau, à l'instrument de son supplice ! Si, en ce monde, les hommes ne peuvent supporter le joug de sa domination, comment le supporteront ceux qui se trouveront avec lui ? Alors ces maudits lui répondront : Seigneur, pourquoi nous avoir préparé de si grandes peines, des tortures si insupportables? Et il leur dira : En voici le motif : c'est à cause de votre méchanceté, de vos ruses, de votre malignité, de votre avarice, de vos fautes, de vos injustices, de vos larcins, de vos mensonges, de vos insultes, de votre cupidité, de vos homicides et adultères, de vos colères, de vos fornications, de votre orgueil, de votre vaine gloire, de votre méchanceté pour le prochain, de cette tristesse qui engendre la mort ; c'est parce que vous n'avez pas reçu les pèlerins et que vous vous êtes réjouis du mal qui survenait à vos frères, et attristés de leur bonheur ; c'est pour vos blasphèmes et vos murmures, votre paresse et votre gourmandise, votre incontinence de parole et d'action, votre vaine gloire et vos bouffonneries, votre impudicité et votre colère.

3. Pour tous ces méfaits et autres semblables, les pécheurs et les impies iront au feu éternel ; mais en raison de toutes leurs bonnes œuvres que nous avons nommées et que nous avons omises, les justes iront dans la vie éternelle pendant les siècles des siècles [1]. Ainsi soit-il.

[1] Matth. xxv, 40. — [2] Ibid. 41. — [3] Id. viii, 12. — [4] Marc, ix, 43. — [5] Ps. vi, 6. — [6] Id. ciii, 26.

[1] Matth. xxv, 46.

VINGT-HUITIÈME SERMON.

SUR LES TRIBULATIONS ET LES MISÈRES DE CE MONDE.

ANALYSE. — 1. Notre époque n'est pas plus mauvaise que les précédentes. — 2. On le prouve par des exemples — 3. et par l'expérience actuelle. — 4. Quels jours peut-on appeler bons?

1. Toutes les fois que nous éprouvons quelque tribulation ou quelque misère, nous devons y voir un avertissement et une correction. Nos saints Livres eux-mêmes ne nous promettent pas, en effet, la paix, la sécurité et le repos : ils nous annoncent, au contraire,

des tribulations, des misères et des scandales. L'Evangile ne s'en tait pas : « Mais », dit-il, « celui qui persévérera jusqu'à la fin sera « sauvé [1] ». De quel bonheur l'homme a-t-il joui en cette vie, depuis le moment où notre premier père nous a mérité la mort et a reçu la malédiction de Dieu, malédiction dont le Seigneur Christ nous a délivrés ? « Mes frères », dit l'Apôtre, « ne murmurez pas, comme quelques « uns d'entre eux ont murmuré et ont trouvé « la mort dans la morsure des serpents [2] ». Aujourd'hui, mes frères, le genre humain est-il soumis à des épreuves inconnues jusqu'à nos jours, et que nos pères n'aient pas subies avant nous ? Ou plutôt, souffrons-nous seulement ce que, au dire de l'histoire, ils ont souffert en leur temps ? Et tu rencontres des hommes qui murmurent de l'époque actuelle ! Quand est-ce que nos aïeux ont eu à se louer entièrement de leur existence ? Hé quoi ? Si l'on pouvait faire remonter ces hommes au temps de leurs pères, ils murmureraient encore. Parmi les siècles passés, lequel, à ton avis, a été bon ? Ils t'apparaissent bons, parce que tu n'y as pas vécu. Aujourd'hui, pourtant, tu as échappé à la malédiction, tu crois au Fils de Dieu, tu es imbu et instruit de la doctrine renfermée dans nos saints Livres. Je m'étonne de te voir supposer qu'Adam ait passé une vie paisible : or, tes parents n'ont-ils pas hérité d'Adam ? C'est bien à lui que Dieu a adressé ces paroles : « Tu mangeras « ton pain à la sueur de ton front ; tu travail- « leras la terre d'où tu as été tiré, et elle te « produira des ronces et des épines [3] ». Il a mérité cette punition, il l'a reçue et ç'a été l'effet du juste jugement de Dieu.

2. Pourquoi donc t'imaginer que les temps anciens ont été meilleurs que le temps présent ? Depuis le premier Adam jusqu'à l'Adam d'aujourd'hui, il y a eu travail et sueurs, ronces et épines. Il y a eu le déluge, des moments difficiles, des années de famine et de guerre : les annales de l'histoire en font mention ; nous ne devons donc point prendre occasion des jours actuels, pour murmurer contre Dieu. Nos ancêtres ont vu jadis, et il y a de cela bien longtemps, de bien tristes choses : alors se vendait à poids d'or la tête d'un âne mort [4] ; on achetait à prix d'argent la fiente de pigeons [5] ; on vit même des femmes s'engager mutuellement à faire mourir leurs enfants pour les manger [1] : lorsqu'elles furent arrivées à bout du premier, la mère du second ne consentit point à tuer le sien : la cause fut donc portée au tribunal du roi, et celui-ci se reconnut plutôt comme coupable que comme juge. Mais à quoi bon rappeler les guerres et la famine de ce temps-là ? Qu'elles ont été terribles, les calamités d'alors ! A en entendre le récit, à le lire, nous frémissons tous d'horreur. En réalité, n'est-ce point pour nous un motif de remercier Dieu, au lieu de nous plaindre de l'époque où nous vivons ?

3. Quand le genre humain s'est-il trouvé à l'aise ? En quel temps n'a-t-on pas vu régner la crainte et la douleur ? Le monde a-t-il jamais joui d'une félicité durable ? De trop vieilles misères n'ont-elles pas toujours été son partage ? Si tu ne possèdes pas, tu brûles d'acquérir ; et si tu possèdes, ne crains-tu point de perdre ? et ce qu'il y a en cela de plus malheureux, c'est qu'en dépit de tes désirs et de tes craintes, tu te trouves bien. Tu vas épouser une femme : qu'elle soit mauvaise, elle fera ton supplice ; qu'elle soit bonne, tu auras une peur incessante de la voir mourir. Avant de naître, les enfants sont une source de douleurs atroces ; ils n'inspirent que des inquiétudes, une fois qu'ils sont nés. Qu'on est heureux à la naissan e d'un enfant, et, toutefois, comme on redoute de le voir mourir et de le pleurer ! Où rencontrer une existence à l'abri du malheur ? La terre que nous habitons ne ressemble-t-elle pas à un immense navire ? Ne sommes-nous pas, comme des nautonniers, ballottés au gré des flots, sans cesse exposés à perdre la vie, toujours battus par l'orage et la tempête, à chaque instant menacés du naufrage, et soupirant ardemment après le port ; car ils ne sentent que trop qu'ils sont des passagers ? Par conséquent, peut-on vraiment appeler bons des jours remplis d'incertitude, qui passent avec la rapidité de l'éclair, dont on peut dire qu'ils ont fini avant de commencer, et qu'ils ne viennent qu'afin de cesser d'être ?

4. Donc, « où est l'homme qui souhaite vivre « et désire voir des jours heureux [2] ? » Pour ce bas monde, il n'y a, à vrai dire, ni vie, ni jours heureux. Les seuls jours de bonheur sont ceux de l'éternité. Ce sont des jours,

[1] Matth. x, 22. — [2] I Cor. x, 10. — [3] Gen. III, 18, 19. — [4] IV Rois, VI, 25. — [5] Ibid.

[1] IV Rois, VI, 16. — [2] Ps. XXXIII, 13.

et des jours sans fin ; le Prophète l'a dit : « J'habiterai pendant toute la durée des jours « éternels [1], parce qu'un jour passé dans votre « demeure vaut mieux que mille jours [2] ». Oui, un jour sans fin est préférable à tous les autres. Voilà ce qu'il nous faut désirer : voilà ce qui nous est promis en termes ordinaires et se réalisera d'une manière ineffable. « Où « est l'homme qui souhaite vivre ? » On dit tous les jours : Vie et vie ; mais pour celle-ci, de quoi s'agit-il ? « Et désire voir des jours « heureux ? » Tous les jours, on parle même d'heureux jours ; et, si on les examine de près, il n'y en a plus. Tu as aujourd'hui passé une bonne journée, si tu as rencontré ton ami, et si cet ami consentait à rester avec toi, quelle bonne journée tu passerais ! Après avoir rencontré son ami, l'homme ne se plaint-il pas d'avoir dû le quitter ? Voilà comme est bon, pour toi, le jour qui te quitte après t'avoir visité. J'ai passé de bonnes heures : où sont-elles ? Ramène-les-moi. J'ai passé un moment agréable : tu t'en réjouis ; plains-toi plutôt de ce qu'il n'est plus. « Quel est « l'homme qui souhaite vivre et désire voir « des jours heureux ? » Et tous de s'écrier : Moi ! Mais ce ne sera qu'après cette vie, après les jours présents. Il nous faut donc attendre ; mais que nous recommande-t-on de faire pour parvenir à ce que l'avenir seul peut nous procurer ? Que ferai-je dans cette vie telle quelle, pour arriver à la vie et voir des jours heureux ? Ce que dit ensuite le Psalmiste : « Préserve ta langue de la calomnie et tes « lèvres des discours artificieux ; éloigne-toi « du mal et pratique le bien [1] ». Fais ce qui est commandé, et tu recevras ce qui est promis. S'il y a des efforts à t'imposer et que tu aies peur de la peine, que, du moins, l'éclat de la récompense te ranime !

[1] Ps. XXII, 9. — [2] Id. LXXXIII, 10.

[1] Ps. XXXIII, 14, 15.

VINGT-NEUVIÈME SERMON.

SUR LA PÉNITENCE

QUE TOUT CHRÉTIEN DOIT PRATIQUER, S'IL VEUT GUÉRIR SON AME DES PÉCHÉS QU'IL A COMMIS APRÈS LE BAPTÊME.

ANALYSE. — 1. Plaise à Dieu que nous ressentions, pour la guérison de nos âmes, une sollicitude pareille à celle que nous ressentons pour la guérison de nos corps. — 2. Les remèdes pour les blessures spirituelles sont la pénitence et la confession. — 3. Conclusion.

1. Il serait à désirer, bien-aimés frères, que notre corps jouît d'une santé continuelle, qu'il ne souffrît jamais des atteintes de la maladie et ne reçût pas de blessures. Si nous consultons les instincts naturels d'un esprit droit, personne d'entre nous ne consentira à se voir mutiler ou à être cloué sur un lit de douleur. L'Apôtre en a fait la remarque : « Jamais personne n'a haï sa propre chair : « au contraire, il la nourrit et il en a soin [1] ». Q'involontairement on souffre d'une maladie, ou qu'on reçoive un coup de flèche, je ne dirai pas dans une partie essentielle du corps, mais seulement à la superficie d'un membre, on emploie aussitôt, et avec un soin qui ne se dément pas, tous les remèdes possibles : on bande la plaie, on fait provision de simples de toute espèce, dont l'application sur le mal peut guérir, et, s'il le faut pour obtenir la cure, on va même à l'étranger chercher ce qui est nécessaire. La dépense est comptée pour rien, et la pauvreté n'entre pas en ligne de compte ; les ressources de la vie se consacrent à la maintenir ; on regarde comme cause de salut des choses même plus viles que le sel, on n'épargne non plus les soins préservatifs d'aucune sorte pour empêcher le mal de couver

[1] Ephés. V, 29.

en dessous et de s'aggraver, pour préserver le malade de plus cruelles souffrances. Donc, mes frères, vous prenez toutes les précautions possibles, afin de rétablir votre santé corporelle, quand elle se trouve compromise ; et, pourtant, ce corps doit mourir un jour, car sa condition le condamne à tomber plus tard en poussière. Sans doute, nous espérons qu'il ressuscitera, mais, en attendant, il faut qu'il subisse cette sentence : « Tu es terre, et tu « retourneras en terre[1] ». De telles paroles montrent à l'homme le peu de valeur de son enveloppe mortelle, puisqu'elles lui apprennent que, s'il a été tiré de la terre, il y rentrera. Pourquoi donc, mes très-chers frères, attacher notre cœur aux choses d'un rang inférieur ? Sachez-le bien, le corps est inférieur à l'âme par la dignité ; car l'âme, c'est la maîtresse du corps, les membres sont à son service, elle en dispose, à son gré, pour les usages qui lui conviennent. Quant à elle, après avoir gouverné cet esclave soumis à ses ordres, elle reste à l'abri de la mort, même quand la mort brise les liens qui l'unissaient au corps. La condition de notre âme est donc infiniment supérieure à celle de notre corps ; même dans notre façon ordinaire de parler, nous en rendons témoignage, lorsque nous disons le plus souvent : Pour le salut de notre âme, ne voulez-vous pas faire cela ? La raison et l'opinion générale attribuant à l'âme la primauté d'honneur, que ne devons-nous pas faire pour conserver intact et dans toute son intégrité ce que nous a procuré notre première ou notre seconde naissance, c'est-à-dire la grâce sanctifiante ou l'innocence naturelle ? A les garder consiste la beauté de l'âme, l'intégrité de sa forme, sa santé, son élégance : comme, parmi les corps, il n'y a de beaux que ceux sur lesquels on n'aperçoit ni taches, ni cicatrices ; ainsi les âmes ne conservent l'éclat de leur primitive beauté qu'autant qu'elles ne sont rendues hideuses ni par les souillures ni par les blessures du péché.

2. Mais les hommes ont rarement le bonheur d'avoir toujours conservé la santé de leur âme, de parcourir le chemin de la vie sans rencontrer de pierre d'achoppement, de n'être sujet à aucune illusion : qu'ils mettent donc, du moins, à obtenir leur guérison spirituelle, un zèle pareil à celui qu'ils mettent à recouvrer la santé de leur corps. Qu'aux blessures de leur âme ils appliquent la main du conseil, et si elle a été transpercée par la lance du péché, qu'elle prenne le remède de la pénitence ; et si elle gît malade, qu'on la réchauffe dans le bain des larmes. Le désespoir ne doit pas ôter à ceux qui veulent guérir l'espérance de sortir de leur maladie et la faculté de revenir à la santé. Le Prophète a dit, en effet : « Celui qui tombe ne cherchera-t-il « jamais à se relever, et celui qui s'est éloi« gné ne se rapprochera-t-il point[1] ? » Sortons donc de l'abîme de fausse honte où nous sommes tombés, relevons-nous pour aller à Dieu, et après notre chute, ne restons pas misérablement couchés par terre. N'allons pas couvrir nos ulcères du voile de la confusion, car la corruption s'étendrait infailliblement plus loin et atteindrait bientôt les parties nobles. Laissons-nous relever par l'espoir de guérir le mal que la honte dérobe aux regards ; ce sentiment de fausse pudeur est ridicule, car rien n'échappe à la vue de celui-là seul dont l'œil est à craindre. A quoi bon des hommes cacheraient-ils ce que Dieu connaît par lui-même ? Si le juge sait les fautes du coupable, de quel avantage sera pour celui-ci que tous les autres les ignorent ? Ce juge est celui dont le Psalmiste a dit : « Dieu scrute « les reins et les cœurs[2] ». « Il démêle », ajoute l'Apôtre, « les pensées et les mouvements du « cœur[3] ». « Aucune créature n'est invisible « pour lui, mais tout est à nu et à découvert « devant ses yeux[4] ». Pourquoi donc nous tromper au point de croire que nous pouvons lui dérober la connaissance de nos misères ? De ce que les hommes ignorent nos fautes, s'ensuit-il que le voile épais dont nous les couvrirons suffira à les dérober à la vue de Dieu ? Mes frères, rien de plus dangereux pour une âme pécheresse que de se refuser à avouer ses faiblesses, ou de s'étudier à les cacher. Comment, en effet, guérir celui qui, malgré ses trop réelles blessures, veut paraître bien portant ? C'est impossible, mais il est bien près de revenir à la santé celui qui, repoussant les appréhensions d'une fausse honte, va se montrer au médecin et lui dit : « Prenez « pitié de moi, Seigneur, car je suis infirme : « guérissez-moi, parce que je vous ai offensé[5] » ; qui lui révèle la plaie hideuse de ses fautes,

[1] Gen. III, 19.

[1] Ps. XL, 9. — [2] Id. VII, 10. — [3] Hebr. IV, 12. — [4] Ibid. 13. — [5] Ps. VI, 3.

et en parle hautement en ces termes : « Je « vous ai déclaré mon crime et n'ai point « caché mon iniquité. Je confesserai contre « moi mes prévarications ; Seigneur, vous « m'avez pardonné l'énormité de mon crime[1] ». Voyez, mes bien-aimés frères, quels sont les fruits et les avantages de la confession de nos fautes ! « Seigneur, je confesserai contre moi « mes prévarications ». Qu'est-ce que le Psalmiste ajoute immédiatement après ces paroles ? « Et vous m'avez pardonné l'énor- « mité de mon crime ». Quel remède efficace ! Quelle rapide guérison ! Montrer ses plaies au médecin, et en recevoir aussi vite la santé ! Lui faire voir la cause du mal, et se trouver. au même instant, garanti contre la douleur ! A peine as-tu ouvert la bouche pour faire l'aveu de tes faiblesses, que déjà tu as obtenu ton pardon. Est-il à mépriser le médecin qui, sans tarder un moment, « guérit les « cœurs brisés et cicatrise leurs blessures [2] », qui ne manifeste à ses malades aucun ennui de les entendre, et n'épouvante aucun de ceux qui ont recours à lui, en leur parlant de la gravité de leurs blessures ; qui les invite, au contraire, à s'approcher de lui, et leur adresse ces pressantes paroles par la bouche du pro-

[1] Ps. XXXI, 5. — [2] Id. CXLVI, 3.

phète Isaïe : « J'effacerai moi-même tes ini- « quités ; je veux oublier tes crimes [1] ? » Mais toi, ne les oublie pas : « Confesse d'abord tes « iniquités, et tu seras justifié [2] ». Admirable bonté de Dieu ! Que son indulgence est digne de nos louanges ! L'aveu de nos fautes sera suivi, non pas du châtiment, mais du pardon ; il nous le promet, car il dit : « Confesse d'a- « bord tes iniquités, et tu seras justifié ». Ce que les justes obtiennent en travaillant à l'œuvre de leur sanctification, tu l'obtiendras toi-même en faisant pénitence.

3. Profitons avec empressement, mes très-chers frères, de la bonté sans égale du médecin qui nous appelle à lui ; ne rougissons pas de lui dévoiler les plaies de nos égarements ; ainsi pourrons-nous revenir à la santé. N'allons pas dissimuler les infirmités de notre âme et traîner longuement dans nos mauvaises habitudes ; car, évidemment, nous tomberions en danger de mort. Daigne nous préserver d'un pareil danger celui qui a dit : « Je ne veux point la mort de l'impie, mais « je veux qu'il se convertisse et qu'il vive [3] ». N'est-il pas le maître des destinées de l'homme ? Gloire donc à lui, qui vit et règne dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il

[1] Isaïe, XLIII, 25. — [2] Ibid. 26. — [3] Ezéch. XXXIII, 11.

TRENTIÈME SERMON.

SUR LA CONFESSION.

ANALYSE. — 1. Pour accorder aux hommes son pardon, Dieu les invite à se convertir, mais ils ne l'écoutent pas. — 2. Exhortation à ne plus vivre de la vie d'un monde qui passe. — 3. Excellence de la pénitence et de la conversion démontrée par l'exemple de Jonas et des Ninivites. — 4. Il nous faut pratiquer la pénitence pour être dignes de participer aux mérites de la mort que le Christ a soufferte pour nous.

1. Jamais le Dieu tout-puissant ne refusera sa miséricorde aux hommes qui obéiront avec foi à ses commandements, et toutes les fois que notre cœur sera prêt à reconnaître ses fautes, le Seigneur nous en accordera aussitôt le pardon. C'est son désir constant, pourvu que le pécheur ne se complaise pas dans le mal ; car voici ce qu'il dit par l'intermédiaire du Prophète : « Revenez à moi, et je revien- « drai à vous [1] ». Il envoie des hérauts, on les méprise ; il appelle à lui les pécheurs, et les pécheurs ne se convertissent pas. Viendra le jour du jugement, où ils demanderont et ne seront pas exaucés. Le Sauveur leur dit : « Revenez de vos voies criminelles [2] » ; ils ré-

[1] Zach. I, 3. — [2] Ibid. 4.

pondent : Nous resterons dans le mauvais chemin. Ne sont-ce point d'impudents contempteurs du Très-Haut? aussi une condamnation à mort les attend. Puisse chacun de nous dire à Dieu : « J'ai péché [1] », car aussitôt il répondra : J'ai pardonné. Par l'effet ordinaire de sa bonté, Dieu veut accorder aux pécheurs le pardon de leurs fautes, mais, par l'effet habituel de leur malice, les coupables sont tout prêts à refuser leur grâce.

2. La source du pardon est ouverte à quiconque veut vivre. Mes frères, vivons, et vivons bien ; car la vie présente passera avec le temps, mais la vie future ne finira jamais. Mais on vous voit aimer cette vie terrestre de manière à réaliser en vous ce que dit Salomon : « Je me suis créé des musiciens et des « musiciennes, des échansons et des femmes « chargées de me verser à boire » [2], et le reste : « et je n'ai rien trouvé de mieux que de boire « et de manger [3] ». Tu choisis volontiers un pareil genre de vie ; pourquoi donc ne pas faire encore ce qu'il ajoute : « Je n'ai rien « trouvé de mieux que de boire et de manger, « et cela est vanité des vanités [4] ? » C'était justice, car il n'y a vraiment en cela que vanité. Vivre et bien faire, voilà ce qui s'appelle vivre ; mais vivre et mal agir, ce n'est pas réellement vivre. Vivons donc ce petit espace de temps, de manière à mériter de vivre beaucoup dans le séjour éternel qui nous attend. Ici-bas, en effet, ne sommes-nous pas comme en un lieu de passage ? un jour viendra où nous devrons en sortir, et tu nourris des désirs pareils à ceux que tu nourrirais, si tu ne savais pas d'où tu viens. Le monde est devenu la demeure de ton corps, et celui-ci le domicile de ton âme. Ton corps est comme un prolongement du monde, et ton âme lui est étrangère. Le séjour de ton corps est ici-bas ; celui de ton âme, c'est le ciel ; car « ce « qui est né de la chair est chair, et ce qui est « né de l'esprit est esprit [5] ». La chair est venue de la terre et y retournera ; l'esprit est venu du ciel, et quand se briseront les liens qui l'unissent au corps, il y rentrera. Mais quelle dure nécessité, sortir de ce monde ! Où iras-tu donc à ce moment-là ? tu sortiras du monde pour aller au ciel. On redoute de pénétrer dans la maison d'un grand personnage inconnu : par quel moyen gravir les degrés de l'échelle qui aboutit au ciel ? Malgré une conscience pure, on tremble en face d'un tribunal de la terre ; la voix et l'aspect d'un juge remplissent l'âme d'épouvante : quelles seront donc les émotions des pécheurs, quand il leur faudra paraître devant Dieu, eux que la seule vue des Anges suffit à jeter dans le trouble ?

3. Si je ne me trompe, mes frères, la comparaison que je viens d'employer ne manque pas de justesse ; mais si la crainte a glacé nos cœurs, que la prière s'échappe vite de nos lèvres ; que notre pénitence efface, en un clin d'œil, les fautes que notre ignorance a été si longtemps à commettre. Croyez-moi, mes frères, puisqu'en agissant ainsi vous ajoutez foi, non pas à mes propres paroles, mais au commandement du Seigneur, que vous venez d'entendre. La population de Ninive vivait, mais elle ne vivait pas bien ; c'est pourquoi le Seigneur dit au prophète Jonas : « Va dans « la grande ville ; là, prêche avec force con- « tre elle, parce que le bruit de sa malice est « monté jusqu'à moi [1] ». Sa mission avait été d'être un humble prédicateur, et, de fait, il se montra un grand contempteur. On l'avait envoyé à Ninive, et ce fut à Tarse qu'il se rendit. Il méprisa Dieu et s'enfuit dans un vaisseau, comme si la puissance de Dieu ne s'étendait pas jusque sur mer ! Alors il se mit à dormir ; sa sécurité était telle que, durant son sommeil, il ronflait. Pendant ce temps-là, les nautonniers jetaient à l'eau tous les vases qui se trouvaient sur le navire, ils pleuraient, car ils se croyaient condamnés à périr misérablement. Lève-toi ! s'écrièrent-ils enfin ; il faut que nous sachions par le fait de qui nous vient notre malheur. Désigné publiquement par les sorts, il ne chercha point à nier sa faute ; au contraire, il se condamna lui-même. « Prenez-moi », dit-il, « jetez-moi « dans la mer, et la tempête s'apaisera [2] ». Les matelots le précipitèrent du haut du vaisseau et, en-dessous des flots, se trouva une baleine qui l'engloutit. Au sein des abîmes son tombeau fut le ventre d'un poisson, et celui-ci le garda intact, dans ses entrailles, l'espace de trois jours. Jonas en sortit aussi sain qu'il y était entré ; alors il se montra docile et accomplit les ordres divins qu'il avait d'abord méprisés et éludés ; aussi le peuple et la ville tout entière firent-ils pénitence en versant des

[1] II Rois, XII, 13. — [2] Ecclé. II, 8. — [3] Id. VIII, 15. — [4] Id. I, 2. — [5] Jean, III, 6.

[1] Jonas, I, 2. — [2] Jean, I, 12.

larmes, tandis que Jonas attendait au loin que Dieu fît périr Ninive; mais le feu, envoyé pour la réduire en cendres, s'éteignit sous le torrent des larmes de ses habitants. Dieu leur pardonna donc leurs égarements, et, au même instant, le Prophète fut saisi de douleur. Seigneur, dit-il, je savais que vous êtes prompt à pardonner, voilà pourquoi je m'étais enfui à Tarse, au lieu d'exécuter vos ordres. Un peu de fatigue avait rempli son âme de tristesse, et nul sentiment de joie ne s'empara de son cœur, lorsque, à l'égard de Ninive, l'indulgence succéda aux menaces de la justice divine. Il en sortit donc et s'endormit bientôt; car il avait vu un grand concombre élever au-dessus de sa tête son épais feuillage, pour le défendre contre les ardeurs brûlantes du soleil: cet arbrisseau, sorti de terre par l'ordre du Seigneur, sécha bientôt après sous l'influence de la même volonté divine: subitement élevé, il disparut tout aussi vite. Il n'y avait pas d'autre nécessité à ce qu'il sortît de terre que celle-ci: Dieu avait promis son pardon aux pécheurs, afin de les exciter à se convertir. — Mais, me diras-tu, qui est-ce qui t'autorise à parler ainsi? — Lis le livre de Jonas, et tu verras que le Prophète pleure sur le sort du concombre; puis, si tu pousses plus loin la lecture, le Seigneur t'apparaîtra comme épargnant la ville. « Jonas », dit-il, « tu gémis sur le sort d'une plante qui est « venue sans toi, qui s'est accrue en une nuit « et qui a péri le lendemain; et moi, je n'é« pargnerais pas la grande ville de Ninive, où « il y a plus de cent vingt mille hommes[1]? »

4. Mes frères, un seul: Pardonne, suffit à délivrer de la mort un grand nombre. Il y en a beaucoup (je dirais même qu'ils sont en énorme quantité) pour dire: « Mangeons et « buvons[2] », car c'est notre nature: une fois enfermés dans le tombeau, nous n'avons plus de vie, nous n'avons plus de châtiment à redouter. Non, sans doute, tu n'éprouveras pas de châtiment, si tu te convertis et obtiens ton pardon. Avant la passion de ton Sauveur, ton premier père ne pleurait-il pas? Ignores-tu donc que si Jésus-Christ n'était pas venu, Adam aurait pour toujours été enseveli dans l'enfer? Jésus-Christ homme est venu pour ce motif: il s'est anéanti à cause de toi, et afin de te trouver. D'abord, tu avais péché par ignorance, et il t'a purifié par l'effusion de son sang; mais si, après avoir été instruit, tu recommences à pécher, il est sûr que tu éprouveras toute la sévérité de sa justice. Donc, en tout ceci, mes frères, obéissons à ses commandements, et nous deviendrons participants de la récompense qu'il nous a promise. Ainsi soit-il.

[1] Jonas, IV, 10, 11. — [2] Isaïe, XXII, 13.

TRENTE ET UNIÈME SERMON.

SUR LA RÉCONCILIATION DES PÉCHEURS.

I.

—

Analyse. — 1. Pouvoir de la pénitence. — 2. Prière à l'évêque pour l'engager à recevoir les pécheurs. — 3. Continuation de cette prière. — 4. Conclusion.

1. La fragilité humaine, empoisonnée par le venin du péché comme par la morsure d'un serpent, n'offrirait plus de ressource, si la pénitence ne venait y appliquer le remède, et si une humble confession ne lui obtenait la grâce de l'indulgence divine. Comme, dans le corps humain, les parties corrompues d'une plaie s'enlèvent au moyen de l'instrument du chirurgien, ainsi l'âme, blessée par le péché, se refait sous l'influence douloureuse de la pénitence: une douleur qui enlève les grandes douleurs, une peine salu-

[1] Ce sermon appartient sans doute à l'époque où saint Augustin, encore prêtre, prêchait devant son évêque.

taire, un chagrin de courte durée, préparent des joies éternelles ; une tribulation nous garantit des autres tribulations, et l'inquiétude enfante pour nous la sécurité. En effet, le Dieu de miséricorde n'a jamais voulu la mort du pécheur, autant qu'il a voulu le voir se convertir et vivre : par une raison tout opposée, et parce qu'il est un juste juge, il ne veut point que le péché demeure impuni. Le pénitent s'inflige donc lui-même le châtiment qu'il mérite, et ainsi va-t-il au-devant de la main de Dieu, qui venait le frapper et ne viendra plus que pour le secourir. Il humilie donc son esprit dans la tristesse et les gémissements, dans la douleur et les larmes, il tire lui-même veangeance de ses iniquités, et, par là, il ne laisse rien à la justice divine qu'elle puisse exiger de lui, il offre à la bonté paternelle du Très Haut une belle occasion de pardonner. Dès lors donc, il exerce contre sa propre personne tous les droits de la justice, puisqu'il se déteste le premier comme pécheur. L'accord s'établit entre lui et Dieu : ne hait-t-il pas, en effet, ce que hait en lui le Seigneur ? Il se punit, mais que cette punition est peu de chose ! Il s'irrite contre sa faiblesse, il se soumet aux rigueurs de la pénitence ; mais qu'est-ce que cela ? Que c'est peu de chose en comparaison des flammes éternelles ! Mais quand il en est encore temps, avant que luise le jour de la colère divine et de la manifestation des cœurs, qui doit se faire au jugement de la justice éternelle, si le pécheur, attaché en quelque sorte au pilori de sa conscience, s'irrite contre lui-même et se condamne aux déchirements de la pénitence, la colère de Dieu n'est plus allumée contre lui ; bien au contraire, il se réjouit plus de la conversion de ce seul pécheur, que de la persévérance dans le bien de quatre-vingt-dix-neuf justes qui ne sont point égarés [1]. Il met d'autant plus d'empressement à pardonner les crimes des pécheurs repentants, qu'il a montré plus de patience à différer l'heure de les punir. Car « s'il fait « lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et tomber la pluie sur les justes et « sur les pécheurs [2] », c'est afin que, tout en continuant à manifester sa miséricorde aux bons, il force les méchants à rougir de leur persistance dans le mal.

2. Aussi, vénérable pape, vois agenouillés, non-seulement en présence du Seigneur, mais encore à tes pieds, ceux que, dans sa patience, Dieu invitait à se repentir. Aujourd'hui, ils ne se détournent plus de lui et ne s'amassent plus des trésors de colère ; car ils sont convertis et crient miséricorde. Ils demandent leur pardon, ils le cherchent, ils frappent à la porte. Tu es rempli des dons de la grâce, accorde-les donc à leur repentance ; tu es éclatant de lumière, guide donc leurs pas vers le but où ils veulent parvenir ; tu as les clefs en tes mains, ouvre-leur donc la porte puisqu'ils y frappent. Puissent tes entrailles de pasteur se sentir émues à la vue de ces brebis que l'Agneau a rachetées de son sang, et qu'il a, par le secours mystérieux de sa grâce, arracheés à la dent des loups. Elles te montrent leurs blessures, elles mettent à nu devant toi leurs consciences déchirées par des bêtes féroces : jette sur elles tes regards, reçois-les dans tes bras. Elles ne diffèrent nullement de te manifester leurs plaies, ne diffère pas non plus d'y appliquer un prompt remède. Ces pécheurs se tenaient dans l'Eglise, comme s'ils eussent été au paradis : l'antique ennemi en est devenu jaloux : ils ont manqué une seconde fois de vigilance, et le serpent, se traînant sur sa poitrine et son ventre, est tombé sur eux, il les a de nouveau trompés, il en a fait de nouveau ses esclaves. Au souvenir de la condamnation de notre premier père, ils ont été saisis de crainte ; mais au lieu de fuir la présence du Très-Haut, au lieu de se cacher à l'ombre d'une excuse, loin de déguiser la honte de leurs désordres sous le voile inutile de paroles de justification, et de les envelopper comme d'un vêtement de feuilles [1], ils ouvrent devant toi leurs cœurs et répandent leurs âmes en ta présence. La crainte ne les éloigne pas ; au contraire, ils se rapprochent, et, par ton intermédiaire, ils veulent revenir à Dieu. Essuie donc leurs larmes, guéris leurs pieds de leurs faux pas. Ils arrivent d'un pays lointain ; va au-devant d'eux. En toi se trouve celui qui a ainsi agi à l'égard de son plus jeune fils, de ce fils pour qui ses désordres furent la source des souffrances de l'exil et des privations de la misère [2]. Que ceux-ci se nourrissent, comme lui, du veau gras. Que d'eux on dise aussi : Ils étaient morts, et ils sont ressuscités ; ils étaient perdus, et ils sont retrou-

[1] Matth. XVIII, 13. — [2] Id. V, 45.

[1] Gen. III, 7. — [2] Luc, XV, 11 et suiv.

vés [1]. Laisse-toi attendrir par les larmes de leurs frères, par les sanglots de tous ces assistants qui prient, non pour leurs propres fautes, mais pour celles des pécheurs ; néanmoins, ces fautes ne nous sont point complétement étrangères, car nous ne formons qu'un seul et même corps avec ces membres souffrants : nous avons le même chef, et nous compatissons à leurs maux. Nous sommes animés, à leur égard, de l'esprit de douceur, car nous craignons d'être nous-mêmes soumis à l'épreuve. Pourrions-nous nous croire dispensés de pleurer pour des frères tombés et repentants, quand le Christ nous a commandé de prier même pour nos ennemis?

3. Pour donner aux gémissements de tous une nouvelle force, joins-y les tiens; unis à leurs faibles mérites tes mérites bien plus grands, car ils sont comme les cheveux blancs de ton âme : prosterne-toi, en faveur de tes enfants, aux pieds de ton Dieu. Cette humiliation t'élèvera davantage; ta douleur sera pour toi une source de joie ; en te faisant esclave, tu règneras. Tu es la bonne odeur du Christ, joins-y le feu de la commisération, et brûle pour apaiser le Seigneur. Ils méritent pitié, ton cœur est rempli de miséricorde, mets-le donc sur l'autel de la charité. Tu es assis sur le trône élevé des Apôtres, que ton affection pour ces malheureux t'en fasse descendre jusque dans l'abîme où ils sont tombés. Imite le Père, dont la volonté est que pas un de ces petits ne périsse [2]. Imite le Fils : bien qu'il eût la forme de Dieu, il a pris la forme d'esclave [3], il est venu pour servir et non pour être servi [4]. Imite le Saint-Esprit, qui, selon Dieu, intercède pour les saints [5]. Il t'engage, lui aussi, à prier pour eux; car c'est par lui que la charité a été répandue dans ton cœur. Jadis, quand ils marchaient dans les voies de l'erreur, tu les rappelais au bon chemin; maintenant qu'ils y reviennent, offre-les à Dieu et les lui réconcilie. Tu courais à leur recherche quand ils étaient perdus; aujourd'hui qu'ils sont retrouvés, prie pour eux. Constitués dans l'état du péché, ils se sont éloignés de la vraie vie et approchés des portes de l'enfer, qui ne prévaudront jamais contre celui dont tu tiens la place. Depuis quatre jours Lazare se trouvait enfermé dans le tombeau par une lourde pierre : aussi son cadavre exhalait-il déjà une odeur insupportable; le Sauveur l'a rappelé du séjour de la mort et lui a commandé, d'une voix forte, de sortir de son sépulcre [1] : mais, bien que déjà rendu à la vie, il se trouvait encore paralysé dans ses mouvements par ses funèbres liens; il n'appartenait donc pas encore à la société des vivants. « Déliez-le », dit Jésus, « et laissez-le aller [2] ». Ainsi l'intervention de l'homme devait achever l'œuvre bienfaisante de Dieu. Je comparerais ces pécheurs à Lazare. Leurs iniquités les avaient fait mourir; ils gisaient sans vie, écrasés par le désespoir , et répandaient autour d'eux l'odeur fétide de la corruption de leurs mœurs. Ramenés à la vie par la puissance divine, ils confessent leurs égarements et sortent déjà des profondeurs de leurs ténèbres; mais comme ils sont encore enveloppés dans l'étroit linceul de leur culpabilité, ils se trouvent toujours séparés de la communion des saints. Dieu les a ressuscités, mais nous te les présentons pour que tu les délies, surtout parce que tu occupes le siége de l'Apôtre à qui il a été dit : « Tout ce que tu délieras sur « la terre sera délié dans le ciel [3] ». Sans doute, tes entrailles, qui sont celles de la sainteté et de la miséricorde, n'ont pas besoin de nos exhortations pour s'émouvoir ; ce que je demande en leur faveur sera moins le fruit de mes prières que celui de ta paternelle affection. Néanmoins, les bons offices que nous leur rendons aujourd'hui ne leur paraîtront pas hors de propos, puisque nos paroles leur feront estimer davantage les dons de Dieu, et mieux comprendre ce qu'ils devront à tes mérites. Notre Père, qui est au ciel, sait, en effet, ce qui nous est indispensable, avant même que nous le lui demandions [4] ; et, pourtant, il nous engage à le lui demander, et, quand nous le lui demandons, il nous l'accorde. A voir sa générosité répondre à nos demandes, nous l'aimons plus vivement, et nous reconnaissons mieux en lui notre Père ; si, au contraire, il nous accordait ses bienfaits, avant que nous lui en ayons manifesté le désir, nous les regarderions, non comme des dons gratuits, mais comme des redevances obligées.

4. Voilà mon devoir accompli ; j'ai parlé de mon mieux, et, toutefois, mes paroles ont à

[1] Luc, XV, 21. — [2] Matth. XVIII, 14. — [3] Philipp. II, 6, 7. — [4] Matth. XX, 28. — [5] Rom. VIII, 34.

[1] Jean, XI, 1 et suiv. — [2] Ibid. 44 et suiv. — [3] Matth. XVIII, 18. — [4] Id. VI, 8.

peine été dignes que tu y prêtes une oreille favorable, bien que j'aie voulu aider à guérir les plaies de mes frères. A toi maintenant d'accomplir la tâche dont tu es redevable, comme pasteur, à l'égard de toutes tes brebis sans exception : à toi de céder aux aveux des coupables, aux gémissements des justes, aux supplications de tous. Daigne le Seigneur notre Dieu faire ce qu'il a promis, recevoir, comme un sacrifice agréable, le repentir de ces malheureux, ne point mépriser leur cœur contrit et humilié, écouter miséricordieusement leurs gémissements et leurs supplications, les épargner dans l'avenir, puisque, dans le présent, ils reviennent au bien, et les délier dans le ciel, puisque tu les auras déliés sur la terre.

TRENTE-DEUXIÈME SERMON.

POUR LA RÉCONCILIATION DES PÉCHEURS.

II.

ANALYSE. — 1. Motifs pour lesquels l'évêque doit donner l'absolution aux pécheurs. — 2. Trompés d'abord par le diable, ils confessent maintenant leurs fautes et demandent leur pardon. — 3. Prières et gémissements des justes en leur faveur.

1. « Voici le temps favorable, voici les « jours de salut [1] ». Puissent t'émouvoir, vénérable pape, les larmes des pénitents qui désirent obtenir, par ton intermédiaire, le pardon de celui qui habite en toi ! Ils viennent, ils se prosternent et ils pleurent devant le Dieu qui les a créés, afin qu'il anéantisse leurs œuvres et répare en eux la sienne. Puisse-t-il détourner ses regards, non pas de leurs personnes, mais de leurs iniquités! Qu'il ne jette plus ses yeux sur eux, comme sur des pécheurs, pour effacer de la terre jusqu'à leur souvenir [2], mais comme sur des pénitents qui ont soif de la justice, pour prêter l'oreille à leurs supplications [3]. C'est leur corps qui a été, pour eux, l'instrument du péché ; aussi le châtient-ils sévèrement. Après avoir tiré vengeance de leur méchanceté, ils demandent au Dieu clément leur pardon. Pour l'apaiser , ils s'irritent contre eux-mêmes; ils se punissent, afin qu'il ne les punisse pas. Ils lui offrent en sacrifice un esprit repentant : ainsi lui font-ils agréer leur cœur humilié et contrit [4] ; car il résiste aux superbes, et aux humbles il accorde sa grâce [1]. Le baptême avait fait d'eux des hommes nouveaux ; mais, puisqu'ils se sont blessés, puissent-ils trouver leur guérison dans la pénitence. Devenus infidèles à leurs promesses, puissent-ils ne point éprouver plus tard les supplices qu'ils ont fait profession de croire. Ils n'ont étendu sur personne leur bras vengeur : Dieu doit-il se venger d'eux ? Puisqu'ils se sont montrés miséricordieux, ne méritent-ils pas d'obtenir miséricorde ? Ils ont pardonné, qu'on leur pardonne donc ; ils ont été généreux, qu'on se montre tel à leur égard. A la voix du Christ s'est fendu le rocher de leurs instincts pervers, qui écrasait de son poids leurs ténébreuses consciences ; et, par la vertu de leur confession, ils semblent sortir d'un tombeau et paraître au grand jour. Délie-les donc et laisse-les aller, car tu as les clefs, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel [2]. Autrefois le péché régnait en maître sur leurs membres ; aujourd'hui que la justice a triomphé d'eux, ils reviennent à elle. Ne vois-tu pas un torrent

[1] II Cor. VI, 2. — [2] Ps. XXXIII, 17. — [3] Ibid. 16. — [4] Id. L, 19.

[1] Jacques, IV, 6. — [2] Matth. XVIII, 18.

de larmes s'échapper de ces yeux qu'avaient fascinés les illusions du mal? Les gémissements et les sanglots qu'ils poussent en leur propre faveur ne retentissent-ils pas à leurs oreilles, jadis si facilement ouvertes à tous les propos condamnables? Les mains dont ils se sont servis pour faire le mal, ils les tendent maintenant suppliantes, pour obtenir le remède à leurs maux. Leurs pieds couraient dans le mauvais chemin; ils ont changé de voie, et où sont-ils venus? Nous le voyons présentement; et, nous en sommes également témoins, leur corps, tout à l'heure vil instrument des plus sales jouissances, se roule maintenant dans la poussière et les larmes. Ces mouvements extérieurs ne sont-ils pas l'indice évident de la victoire que le Christ a intérieurement remportée sur eux? L'ennemi a été chassé de leur âme; qu'il soit torturé. Le fort a vu sa maison pillée par le plus fort [1]; il a été enchaîné et forcé de rendre ceux qu'il avait fait esclaves. A entendre ces pécheurs confesser leurs égarements, on ne saurait, un instant, douter de leur repentir; mais Dieu est tout près de ceux qui ont le cœur brisé par la douleur. Cette douleur est un remède, et non un châtiment. Ah! il désirait les soins du médecin, celui qui s'écriait: « Brûlez mes « reins et mon cœur [2] ». Cette douleur fait disparaître la corruption et ne tue pas, car « Dieu ne veut pas tant la mort du pécheur « que sa conversion et sa vie [3] ». « Ce ne sont pas « ceux qui se portent bien qui ont besoin du « médecin, mais les malades [4] ». Le Christ n'est pas venu appeler les justes à la pénitence, mais les pécheurs [5]. Or, s'il les appelle, ce n'est point afin qu'ils se réjouissent d'être des pécheurs, mais c'est pour qu'ils gémissent de leurs prévarications et en fassent l'aveu. Qu'ils détestent donc en leur propre personne ce qu'y déteste Dieu lui-même; par là ils se sauveront et mériteront d'être agréables à ses yeux. De même que, loin de se complaire dans la pensée que ses clients sont malades, le médecin cherche, au contraire, à les guérir de leurs infirmités; ainsi le Christ sanctifie les pécheurs au lieu d'aimer leur état de péché. Qu'est-ce donc que faire pénitence? C'est tirer vengeance de ses iniquités, afin d'éviter la vengeance divine: la pénitence est une peine qui préserve d'autres peines, un jugement qui va au-devant du jugement de Dieu, un châtiment qui adoucit la sévérité de celui qui sait tout, une sentence portée contre l'homme pour son bien, une accusation faite par le coupable pour empêcher sa condamnation.

[1] Matth. XII, 29.— [2] Ps. XXV, 2.— [3] Ezéch. XXXIII, 2. — [4] Matth. IX, 12. — [5] Ibid. 13.

2. L'antique ennemi a porté plus d'envie à ces pécheurs déjà rachetés par le Christ, qu'il n'en a porté au premier homme avant sa chute: il a déployé plus de malice et de ruse dans l'Eglise qu'au paradis. Dans ce lieu de délices, il était facile à Adam de se laisser tromper; car, n'ayant point encore perdu son innocence, il n'avait devant les yeux aucun exemple qui pût le détourner du mal; comme il n'avait pas encore fait l'expérience de la mort, il ne pouvait se figurer qu'il fût exposé à ses coups. Aujourd'hui, il est tombé: parce que nous sommes ses descendants, nous avons été condamnés, par le fait même de notre naissance, à mourir corporellement; quant à la mort de notre âme, le dangereux serpent, voulant nous séduire, nous a fait croire aussi qu'elle ne nous atteindrait pas, et il a osé nous dire encore: Si tu désobéis à Dieu, tu ne mourras pas de mort [1]. Ce tentateur, homicide dès le commencement [2], a renouvelé son mensonge; on l'a cru encore une fois; il a frappé l'homme à nouveau et précipité dans la mort les pécheurs en faveur desquels le Christ avait triomphé de la mort même. Ceux-ci se montrent plus prudents; au lieu d'excuser leurs égarements, ils s'en accusent; aussi reviennent-ils à la vie. Loin de se dérober aux regards de l'Eternel, loin de se mettre à l'abri derrière des paroles inutiles comme derrière un rideau de feuilles, ils versent des larmes salutaires, ils montrent au grand jour ce qu'ils ont fait, ils offrent à leurs propres regards le spectacle de leurs crimes. Par leur aveu, ils préviennent les accusations que leur ennemi dirigerait plus tard contre eux, et ainsi triomphent-ils de lui; car, dans sa miséricorde, le Seigneur aime mieux céder à la prière du Christ et les délivrer, puisqu'ils confessent leurs iniquités, que de les punir quand le démon viendrait les attaquer et de les convaincre à son tribunal. Ils entendent et accomplissent cette parole du Prophète: « Confessez-vous à Dieu, parce qu'il est « bon [3] ». Pourquoi a-t-on peur d'avouer ses crimes à un juge de ce monde? C'est qu'un

[1] Gen. III, 4. — [2] Jean, VIII, 44. — [3] Ps. CXVII, 1.

pareil aveu serait immédiatement suivi d'une condamnation ; tandis que, auprès du Dieu bon, à qui l'on ne peut rien cacher, il suffit de confesser ses égarements pour en être purifié. Insiste donc, en leur faveur, auprès de celui dont tu es le représentant, afin qu'il se montre indulgent pour toutes leurs faiblesses. Qu'il guérisse leurs langueurs, qu'il délivre leur vie de la corruption, qu'il redresse ceux qui sont courbés, qu'il brise les chaînes des captifs, qu'il justifie les pécheurs [1] et chérisse les justes, qu'il daigne intercéder auprès du père de famille, qui menaçait d'arracher l'arbre stérile. Tu les as excommuniés, et, par là, tu n'as pas inutilement creusé autour d'eux un fossé profond, pour le remplir de sales mais fertiles ordures, comme tu aurais fait d'une corbeille de fumier ; ils te donneront lieu de te réjouir des résultats heureux de ton travail ; tu seras heureux d'avoir demandé leur pardon.

3. Beaucoup de sacrifices s'offrent pour eux ; une foule immense d'assistants présentent à Dieu l'offrande d'un esprit tourmenté par le chagrin : ils ne sont pas restés fidèles aux promesses de leur baptême, mais de nouvelles eaux baptismales coulent sur leurs têtes ; ce sont les larmes abondantes de leurs proches : en effet, « que ceux qui se croient « fermes prennent garde de tomber [1] ». Les uns associent leur douleur aux souffrances des autres, afin de se réjouir avec ceux-ci de leur guérison. Les uns s'abaissent pour relever les autres, car ceux-ci ne se prosternent que pour se relever. Et parce que Dieu est charité, il opère en eux tous. Puisses-tu donc te sentir ému à l'égard de tous par les sentiments de la charité qui habite en toi d'une manière si admirable ; que, par ton intercession, le Seigneur prête une oreille favorable aux prières et aux gémissements de ceux qui pleurent leurs propres péchés et de ceux qui pleurent les péchés de leurs frères. Qu'il daigne accorder à tous le salut, puisque tous pleurent également les mêmes fautes. Puisse la société des membres du Christ goûter la joie après avoir ressenti la douleur ! Tous, sans doute, n'ont pas péché ; mais parce que tous sont unis dans les liens d'une mutuelle charité, ils éprouvent un chagrin égal. Par Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartiennent la gloire et l'honneur pendant les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Ps. CXLV, 8.

[1] I Cor. X, 12.

TRENTE-TROISIÈME SERMON.

POUR LA RÉCONCILIATION DES PÉCHEURS.

III.

ANALYSE. — 1. Les pécheurs sont là qui gémissent. — 2. Appel à la pitié de l'évêque, dont le cœur doit se laisser émouvoir par les larmes de tous les assistants. — 3. Efficacité de la pénitence et de la confession. — 4. Allocution aux pénitents — 5. et à l'évêque.

1. La foule des malheureux pécheurs se tient prosternée à terre. Son grand désir est qu'on prie pour elle ; aussi s'adresse-t-elle au cœur apostolique du vénérable Pontife, qui est une autre demeure habitée par la miséricorde. Cette foule, bienheureux pape, tu l'as reçue toute belle, rachetée sur le démon, digne de fixer les espérances de pasteur ; elle t'est venue du Saint des saints, du Pasteur des pasteurs, du Rédempteur des captifs, de Celui qui retrouve les égarés et guérit les malades ; du haut de son trône céleste, il te l'a donnée, car au lieu de t'élever à de hautes considérations, tu t'abaisses au niveau des

humbles [1] ; loin de prendre en dégoût les infirmités de tous, ta paternelle bonté se met au service de quiconque se trouve atteint d'une mauvaise maladie, non pour lui adresser des reproches, mais pour lui procurer la guérison. Ton désir n'est pas d'être servi par les pécheurs, mais de les servir ; tu ne cherches nullement ton plaisir à les voir prosternés à tes genoux ; ce que tu souhaites, c'est de prier pour eux et de voir tes prières exaucées. Je viens solennellement intercéder pour eux auprès de toi ; si je t'adresse la parole, c'est que je connais ta bonne volonté ; c'est qu'en cela je ne te ferai point violence pour t'extorquer leur pardon. Ceux que je recommande à ton indulgence par mes paroles, tu cours au-devant d'eux par charité. De ma bouche sort maintenant en leur faveur un ardent appel à ta pitié, et de ton cœur s'élèvent aussi pour eux vers Dieu des supplications non moins pressantes. Voilà ces pécheurs ; leur âme est souillée de crimes, mais ils en gémissent ; ils ont, en quelque sorte, écarté la pierre de leur endurcissement, et sortent des ténèbres de leurs péchés, comme du séjour de la mort, pour se montrer à la lumière de la pénitence ; à eux s'appliquent ces paroles prononcées par le Sauveur au sujet de Lazare : « Délie-le, et laisse-le aller [2] ». Le grand cri poussé par le Christ les a ébranlés ; loin de vouloir périr en excusant leurs fautes, ils prétendent revenir à la vie en les accusant, et, après avoir aperçu la lueur de l'espérance, sortir des ombres profondes d'une conscience plongée dans l'état de mort. Brise donc les chaînes qui paralysent leurs mouvements, car tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel [3] ; dans ce ciel, vers lequel n'osait lever les yeux ce pécheur qui frappait sa poitrine en disant : « Seigneur, ayez pitié de moi, car j'ai péché [4] ». Comment, en effet, aurait-il pu lever les yeux au ciel, dès lors qu'il y apercevait la chaîne de ses iniquités ? Pourtant, il descendit justifié du temple du Seigneur, et non pas le Pharisien [5] ; et le principe de sa justification fut, non pas l'innocence de sa vie, mais uniquement son humilité. Ainsi arriva-t-il que Dieu s'approcha de préférence de celui qui se tenait le plus éloigné de l'autel. « Pour nous », dit l'Apôtre, « nous sommes les temples du Dieu vivant [1] ». Si cela est vrai de tous les bons fidèles, ainsi, et à bien plus forte raison, en est-il de toi, qui présides au gouvernement des fidèles, en cet endroit surtout où préside celui à qui le Christ a dit : « Je te donnerai les clefs du royaume des cieux [2] ».

2. Ces pécheurs se trouvent donc dans le temple de Dieu, c'est-à-dire dans son Eglise ; nous les y voyons prosternés loin de l'autel ; ils voudraient demander à être réconciliés avec Dieu par la réception du corps et du sang de Jésus-Christ. Puissent leurs désirs, passant par ton cœur et venant de son saint temple, être accueillis de lui [3]. Ils veulent lui offrir un sacrifice expiatoire pour leurs péchés ; mais, pour cela, ils ne lui apportent, ni la graisse des boucs, ni la chair des taureaux, ni de nombreux chevreaux gras, ni les fruits premiers-nés de leurs entrailles ; leurs dons consistent en des âmes brisées de douleur, en des cœurs contrits et humiliés [4] ; jamais le Seigneur n'a dédaigné de pareils dons. Place-les donc, ô bon prêtre, place-les en leur faveur sur l'autel de ton âme, où brille la flamme du saint amour : que des entrailles de ta charité s'élève pour eux vers le trône de l'Eternel la fumée d'un encens d'agréable odeur. Ils se sont fatigués dans les gémissements ; toutes les nuits, leur couche a été baignée de leurs pleurs et leurs lits humectés de leurs larmes [5]. Maintenant encore, ils en arrosent le pavé de cette basilique, et ils ne sont pas seuls à le faire ; car ceux qui n'ont point partagé leur culpabilité, partagent leur douleur. Tous sont rangés autour de toi, pleins de sollicitude, les uns pour eux-mêmes, les autres pour le salut de leurs frères ; tous n'ont pas de prévarications à confesser, mais tous gémissent et pleurent. Y a-t-il dans un même corps un seul membre qui ne compatisse pas aux souffrances d'un autre membre, qui n'en partage pas les douleurs, qui ne pourvoie pas à sa sûreté à l'heure du péril, qui ne travaille pas à le soulager au moment de l'épreuve ? « Car, que celui qui croit être ferme, prenne garde de tomber [6] ». Que chacun, réfléchissant sur soi-même, craigne d'être tenté comme lui [7]. Portez les fardeaux les uns des autres [8], et vous accomplirez ainsi la loi de Jésus-Christ,

[1] Rom. XII, 16. — [2] Jean, XI, 44. — [3] Matth. XVIII, 18. — [4] Luc, XVIII, 13. — [5] Luc, XVIII, 14.

[1] II Cor. VI, 16.— [2] Matth. XVI, 19.— [3] Ps. XVII, 7.— [4] Ps. L, 19. — [5] Id. VI, 7. — [6] I Cor. X, 12. — [7] Galat. VI, 1. — [8] Ibid. 2.

qui n'a commis aucun péché [1], qui a appelé les pécheurs, a prié pour eux, et leur a pardonné leurs fautes. De tous ses membres, les uns appartiennent à son corps, les autres sont tombés à terre ; les premiers sont attachés aux seconds, et ceux-ci se prosternent pour se relever. Un homme sage qui n'oublie point sa condition humaine peut-il voir tomber un de ses semblables et s'enorgueillir de ce que lui-même reste debout? Ici, tous ne sont point dans l'état de péché, mais, pour tous, la faiblesse est la même ; ils sont unanimes à demander afin que les pécheurs reçoivent, et à frapper pour qu'on leur ouvre ; ceux-ci se trouvent dans l'affliction, et tous éprouvent de la douleur, et, quand ils seront revenus à la santé, tous se réjouiront.

3. Puisse l'ennemi caché du genre humain éprouver avec ses anges, en voyant ces pécheurs se relever, un tourment pareil à la joie qu'il a ressentie en les voyant tomber ! Pour commettre l'iniquité, ils se sont mis d'accord avec lui ; mais ils ne l'ont pas fait en ce sens qu'ils veuillent encore tirer leur gloire de leur chute ; ils ont été blessés, mais ils ne refusent pas le remède ; ils se sont éloignés de leur Maître, mais ils n'ont pas la volonté de ne point revenir à lui. Par conséquent, celui qu'ils n'ont point su vaincre par la mortification, la pénitence les en a rendus victorieux ; elle seule triomphe de l'ennemi, même quand il triomphe, et, par elle seule, l'accusateur est réduit à l'impuissance, non pas quand on nie ses propres fautes, mais quand on les avoue. La pénitence enlève la douleur à la douleur, et préserve de la vengeance en affligeant. Pour ne point rencontrer dans notre juge un vengeur de nos fautes, mais pour trouver un Dieu Père qui nous reçoive dans ses bras, nous nous punissons par les œuvres de la pénitence, et, par là, nous tirons vengeance de nous-mêmes. Ainsi a-t-il, en quelque sorte, puni sa prévarication, ainsi a-t-il porté contre lui-même un jugement sévère celui qui, revenant d'un pays lointain, a dit à son père : « Je ne suis pas digne d'être appelé votre fils [2] ». Et son père l'a regardé comme d'autant plus digne de porter ce titre, qu'il s'en était reconnu plus indigne. La pénitence torture le cœur, mais, en un rien de temps, elle écarte toute condamnation aux tourments éternels. Ineffable bonté de Dieu ! En niant nos fautes, nous ne réussirons jamais à lui donner le change ; il nous suffit d'en faire l'aveu pour l'apaiser. Nous aurons beau garder le silence sur nos iniquités, jamais nous ne les déroberons à sa vue ; confessons-les, et il nous les pardonnera. Sans doute, nous n'apprenons rien à Dieu en confessant nos faiblesses, mais par cela que nous nous déplaisons sous le même rapport qu'à lui, nous faisons de grands efforts pour nous en approcher. Ainsi s'exprime le Psalmiste : « J'ai dit : Je confesserai contre « moi mes prévarications au Seigneur, et « vous m'avez pardonné l'énormité de mon « crime [1] ». Je confesserai, non pas d'une manière quelconque, mais contre moi, mes prévarications au Seigneur. Telle est la vertu de la pénitence, qu'en parlant contre lui-même, le pécheur agit dans son propre intérêt. Dieu déteste, en effet, le pécheur ; aussi aime-t-il l'homme qui se déteste comme pécheur, car celui-ci hait ce que hait Dieu lui-même.

4. Prenez courage, vous tous qui demandez pardon au Seigneur ; que la joie et la consolation rentrent en vos cœurs, que votre foi s'affermisse, que votre espérance se ranime, que votre charité s'enflamme. Celui qui, sans avoir commis de péché, a bien voulu mourir pour vous, vous accordera le pardon de vos fautes ; puisqu'il a consenti à mourir pour vous procurer la vie, il ne permettra point que vous périssiez. « Approchez-vous de « Dieu, et il s'approchera de vous [2]. Résistez « au démon, et il fuira loin de vous [3] ». Rappelez-vous qu'on vous retire de la gueule d'un lion rugissant ; souvenez-vous qu'on vous arrache aux griffes de celui qui croyait vous voir éternellement tourmentés avec lui. Le Seigneur entend vos sanglots, car il habite dans le cœur du pontife qui préside cette assemblée : puissent les prières adressées en votre faveur à Dieu, par votre évêque, suppléer à ce qui pourrait manquer aux vôtres !

5. O le meilleur des prélats, réjouis-toi donc ; car les enfants que tu avais engendrés par l'Evangile [4] « étaient morts, et ils sont « ressuscités ; ils étaient perdus, et ils sont « retrouvés [5] ». Qu'on déchire le cilice dont ils étaient enveloppés, et qu'ils se revêtent d'allégresse [6]. Admets-les de nouveau au

[1] I Pierre, II, 22. — [2] Luc, XV, 19.

[1] Ps. XXXI, 5. — [2] Jacques, IV, 8. — [3] Ibid. 7. — [4] I Cor. IV, 15. — [5] Luc, XV, 24. — [6] Ps. XXIX, 12.

festin du veau gras [1] ; arrache leurs âmes à la mort ; essuie leurs larmes, préserve leurs pieds de l'abîme, afin qu'ils marchent en la présence du Seigneur dans la terre des vivants [1].

[1] Luc, XV, 23.

[1] Ps. CXIV, 8, 9.

TRENTE-QUATRIÈME SERMON.

PRIÈRE AU SAINT-ESPRIT.

ANALYSE. — 1. Invocation à l'Esprit de miséricorde. — 2. Suite. — 3. Saint Augustin continue à prier l'Esprit de toute bonté.

1. Esprit-Saint, mon Dieu, j'éprouve le désir de parler de vous, et, néanmoins, je crains pour moi de le faire, car je ne trouve en moi rien qui me le permette. Pourrais-je, en effet, dire autre chose que ce que vous m'inspirerez? Pourrai-je prononcer un seul mot, si vous ne venez en moi pour vous substituer à moi et vous parler de vous-même ? Donnez-vous donc à moi pour commencer, ô généreux bienfaiteur, ô don parfait ; car, quant à vous, vous m'appartenez ; rien ne peut m'appartenir, je ne puis m'appartenir moi-même, si je ne vous possède d'abord. Soyez à moi, et ainsi serai-je à moi, et aussi à vous : si je ne vous possède pas, rien ne m'appartiendra. Près de qui aurai-je le droit de vous posséder? Près de personne, si ce n'est près de vous. Il faut donc que vous vous donniez à moi, afin que je puisse faire auprès de vous votre acquisition. Prévenez-moi donc, préparez mon âme à vous recevoir, et quand vous y serez entré, parlez-vous pour moi et écoutez-vous en moi. Ecoutez-vous en mon lieu et place, ô vous qui êtes si bienveillant! Ecoutez une bonne fois, et ne vous irritez pas. Voyez de quel esprit s'inspirent mes paroles : pour moi, je l'ignore, mais je sais pertinemment que, dépourvu de votre assistance, je ne puis rien dire. Je m'en souviens : il vous a suffi jadis de toucher un homme adultère et assassin pour en faire le psalmiste ; vous avez délivré l'innocente Suzanne ; vos regards se sont abaissés sur une femme possédée par sept démons, sur Madeleine, et la charité surabondante dont vous l'avez remplie en a fait l'apôtre des Apôtres : le larron a été visité par vous, pendant qu'il était en croix, et, le même jour, vous l'avez placé dans le ciel pour l'y faire jouir de la gloire du Christ. Sous votre influence, l'apostat a versé des larmes de repentir, et vous l'avez préparé à recevoir le souverain pontificat. N'est-ce point à votre appel que le publicain est devenu un évangéliste ? N'avez-vous point terrassé le persécuteur, et, quand il s'est relevé, n'était-il point devenu un docteur hors ligne ? N'êtes-vous pas venu du ciel pour visiter les Juifs orgueilleux, et en les voyant consumés par les ardeurs de la plus audacieuse doctrine, ne les avez-vous pas délaissés? Dieu de sainteté, quand je réfléchis à ce que vous avez inspiré à tous ces personnages, je me sens encouragé, par leur exemple, à vous parler ainsi, et je sais, à n'en pas douter un instant, que vous m'avez appris à vous répondre de la sorte : voilà aussi pourquoi je soupire vers vous et me jette dans vos bras. Ecoutez-moi, bonté sans limites, et que votre misérable créature n'encoure point votre indignation. Si mes crimes surpassent, par leur nombre, les crimes de tous ces personnages qui me rappellent vos miséricordes, votre indulgence dépasse de beaucoup en étendue ma culpabilité ; car n'est-elle pas infinie? Il lui est facile de pardonner un péché! Ne lui est-il pas aussi aisé d'en pardonner des centaines de mille? A l'un il a suffi d'un seul péché mortel pour se voir réservé à la dam-

nation, quand il est sorti de ce monde : avec des milliers de fautes, un autre a été réservé par Dieu, comme étant prédestiné à la vie. Qu'y a-t-il en cela, ô très-doux Esprit? C'est que, d'un côté, se manifeste votre miséricorde, et, de l'autre, votre justice. Ces deux hommes, bien différents l'un de l'autre, se trouvent également destinés après une multitude de crimes énormes et pour la fin du monde, celui-ci à entrer dans la vie, celui-là à tomber dans d'affreux tourments. Qu'en conclure, ô Dieu plein de bonté? C'est qu'en tout cela votre miséricorde sans bornes reste toujours égale à elle-même, bien que vous agissiez diversement. Le petit nombre des péchés ne donne pas plus la certitude d'arriver à la vie éternelle, que la grandeur et la multiplicité des fautes ne doit donner lieu au désespoir. Mais parce que votre miséricorde est préférable à toutes les vies, je l'invoque, je la désire, il m'est doux de m'y attacher. Donnez-vous à moi par son intermédiaire, et donnez-la moi par vous : que je la possède en vous, et qu'elle vous serve de chemin pour venir en moi. C'est elle qui m'inspire le confiant courage de vous parler; elle rend mon âme supérieure à elle-même : en la possédant je vous possède. Je ne demande donc rien que vous, car vous êtes le docteur et la science, le médecin et le remède, vous voyez l'état des âmes, et vous les préparez, vous êtes l'amour et l'amant, la vie et le conservateur de la vie. Que dire de plus? Vous êtes tout ce qu'on peut appeler bon. Car si nous ne sommes point anéantis, c'est l'effet de votre indulgence : elle seule nous soutient en nous attendant ; elle seule nous conserve en ne nous condamnant pas, nous rappelle sans nous faire de reproches, nous renvoie sans nous juger, nous accorde la grâce sans nous la reprendre, et nous sauve par sa persévérance.

2. Ame pécheresse, ô mon âme, lève-toi donc, redresse-toi, sois attentive à ces consolantes paroles, ne refuse pas un secours qui peut t'aider si puissamment à te réformer. Remarque-le bien : pour ta restauration, cette personne divine est la seule qui te soit nécessaire. Lève-toi donc tout entière, ô mon âme, et, puisqu'en cette personne seule se trouve ton salut, consacre-lui toutes tes forces, prépare-toi à lui servir de demeure ; reçois-la, afin qu'elle te reçoive à son tour. Venez donc, très-doux Esprit ; étendez votre doigt, aidez-moi à me lever. Que ce saint doigt s'approche de moi, m'attire vers vous, se pose sur mes plaies et les guérisse. Qu'il fasse disparaître l'enflure de mon orgueil ; qu'il ôte la pourriture de ma colère ; qu'il arrête en moi les ravages du poison de l'envie ; qu'il en retranche la chair morte de la nonchalance ; qu'il y calme la douleur de la cupidité et de l'avarice ; qu'il en ôte la superfluité de la gourmandise, et y remplace l'infection de la luxure par les parfums odorants de la plus parfaite continence. Puisse-t-il me toucher, ce doigt qui fait couler sur les blessures le vin, l'huile et la myrrhe la plus pure! Puisse-t-il me toucher, ô Dieu plein de bonté! Alors disparaîtra toute ma corruption, alors je reviendrai à ma primitive innocence, et quand vous viendrez habiter en moi, qui ne suis maintenant qu'un sac déchiré, vous y trouverez une demeure en bon état, fondée sur la vérité de la foi, bâtie sur la certitude de l'espérance et parachevée avec une charité ardente. Bien que nous ne vous désirions pas depuis longtemps, venez, hôte aimable ; oui, venez. Demeurez avec nous, car si vous n'y restez pas, il se fera tard, et le jour baissera [1]. Frappez et ouvrez, car si vous ouvrez la porte, personne ne la fermera : entrez et fermez-la derrière vous, et personne ne l'ouvrira [2]. Tout ce que vous possédez est en paix [3], et, sans vous, il n'y a point de paix possible, vous, le repos des travailleurs, la paix des combattants, le plaisir de ceux qui souffrent, la consolation des malades, le rafraîchissement de ceux que la chaleur accable, la joie des affligés, la lumière des aveugles, le guide de ceux qui doutent, le courage des timides ; car personne ne goûte la tranquillité, s'il ne travaille pour vous : celui-là seul jouit de la paix, qui combat pour vous ; souffrir pour vous, c'est le comble du bonheur ; pleurer pour vous, c'est la suprême consolation. Quand mon âme gémit pour vous, alors, à vrai dire, elle se livre au vice et aux plaisirs. Ineffable bonté! vous ne pouvez souffrir qu'on souffre, qu'on pleure ou qu'on travaille à cause de vous ; car, au même moment commencent le travail et le repos, le combat et la paix, la peine et le bonheur. Etre en vous, c'est être dans l'éternelle félicité.

[1] Luc, XXIV, 29. — [2] Apoc. III, 7. — [3] Luc, XI, 21.

3. O mon bien-aimé, touchez donc, oui, touchez mon âme ; cette âme que vous avez créée et choisie pour votre demeure au jour de mon baptême. Mille fois, hélas! vous avez été honteusement et injurieusement chassé de cette maison qui vous appartenait en propre, et voilà que votre misérable hôtesse vous rappelle à grands cris ; car c'est pour elle le plus grand des malheurs de se trouver privée de vous. Revenez, ô Esprit bon, prenez pitié de cette séditieuse qui vous a chassé de chez elle. Maintenant, ah! maintenant, elle se rappelle vivement tout le bonheur qu'elle éprouvait à se trouver auprès de vous. Tous les biens lui étaient venus à cause de vous [1]; sitôt que vous vous êtes retiré d'elle, ses ennemis l'ont dépouillée ; ils ont emporté avec eux tous les trésors que vous lui aviez apportés, et, non contents de l'appauvrir, ils l'ont accablée de coups et de blessures et laissée presque morte [2]. Revenez donc, Seigneur bien-aimé ; descendez à nouveau dans votre maison, avant que votre hôtesse insensée rende le dernier soupir. Aujourd'hui je vois, aujourd'hui je sens combien je suis malheureuse en vivant séparée de vous : je rougis et tombe dans une confusion extrême de ce que vous vous êtes éloigné de moi ; mais les inénarrables faiblesses dont votre absence a été pour moi le principe me forcent à vous rappeler. Précieux gardien, venez dans la maison de votre misérable Marthe, et gardez-la dans la vérité, « pour qu'elle ne s'endorme pas un « jour dans la mort et que son ennemi ne « dise point : J'ai prévalu contre elle [3] ». Mes oppresseurs triompheront si je suis ébranlée [4]. Mais, avec votre secours, j'espérerai dans votre miséricorde, je m'y attacherai, j'y mettrai ma confiance : en elle sera la part de mon héritage, et, ainsi, je ne craindrai pas ce que peut contre moi un homme mortel [5]. Il vous est impossible de ne pas me faire miséricorde, car la miséricorde vous est consubstantielle. Voyez ma pauvreté, voyez mes pressants besoins, et prenez pitié de moi selon votre infinie grandeur, et non selon mes iniquités. Daigne votre commisération montrer qu'elle est au-dessus de toutes vos œuvres [1]. Que la malice du péché ne prévale pas sur la grandeur de votre bonté. C'est par indulgence que vous dites : « Je ne veux pas la mort du « pécheur, mais je veux qu'il se convertisse « et qu'il vive [2] ». Car vous voulez la miséricorde et non le sacrifice [3]. Très-généreux bienfaiteur, étendez votre droite, cette sainte main qui n'est jamais vide, qui ne sait point refuser, qui ne cesse de donner à l'indigent : étendez donc, aimable bienfaiteur, étendez cette main toute pleine de vos dons : c'est la main des pauvres. Donnez à votre pauvre, ou plutôt à la pauvreté elle-même, ces armes ou ces trésors qui enrichissent l'indigent sans lui laisser rien à craindre. Achevez, Seigneur, ce que votre bras a commencé [4]. Car, je le vois, si vous nous sauvez, c'est, non pas à cause des œuvres de justice que nous avons faites, mais par votre miséricorde [5]. Donc, très-sainte communication, accordez-moi le don de piété, dont le propre est d'inspirer la douceur, comme aussi de conserver et de rendre celui à qui il a été départi libre de toute attache aux biens de la terre ; ainsi pourrons-nous dire avec l'Apôtre Pierre : « Voilà que nous avons tout abandonné et « que nous vous avons suivi [6] ». Dès lors que nous aurons renoncé à ce qui est de ce monde passager, votre esprit secourable nous conduira dans la voie droite [7], jusqu'à la terre des vivants, et par l'affectueuse piété qu'il nous inspirera, il nous introduira dans ce séjour où nous pourrons éternellement jouir de vous pendant la suite sans fin des siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Sag. VII, 11. — [2] Luc, X, 30. — [3] Ps. XII, 5. — [4] Ibid. 6. — [5] Ps. LV, 5.

[1] Ps. CXLIV, 9. — [2] Ezéch. XXXIII, 11. — [3] Matth. IX, 13. — [4] Ps. LXVII, 29. — [5] Tit. III, 5. — [6] Matth. XIX, 27. — [7] Ps. CXLII, 10.

TRENTE-CINQUIÈME SERMON

OU PREMIER TRAITÉ.

DU COMBAT SPIRITUEL.

ANALYSE. — 1. Les bons chrétiens ont été conduits de la terre d'Egypte dans la terre promise. — 2. Néanmoins, ils doivent non pas s'endormir dans le repos, mais lutter contre leurs passions. — 3. Il leur faut détruire ces passions, comme, d'après l'ordre de Dieu, les Israélites devaient faire disparaître les nations étrangères. — 4. Combien la paresse des moines est blâmable. — 5. Motifs de l'avancement spirituel. — 6. Pourquoi Dieu ne veut pas que nous triomphions de nos ennemis sans combat. — 7. Exhortation finale aux moines.

1. Frères bien-aimés, si nous voulons considérer avec attention notre point de départ et notre destinée, nous serons, faute de forces, impuissants à remercier Dieu. Nous sommes, en effet, les enfants d'Israël : nous avons subi, en Egypte, le joug de Pharaon, et la puissance de ce roi orgueilleux a lourdement pesé sur nous. Car le prince de ce monde ne trouvait-il pas sa joie à nous écraser sans relâche sous l'insupportable fardeau de l'esclavage, et à nous accabler incessamment d'occupations et d'œuvres serviles? Il nous obligeait à faire cuire des briques : si, seulement, nous avions eu à construire un temple au Seigneur avec les pierres précieuses des vertus! Mais non; il nous fallait, par ordre, élever un édifice purement terrestre. Voilà, néanmoins, que le Dieu de nos pères, le Dieu béni de tous les siècles, nous a tirés de l'Egypte, c'est-à-dire des ténèbres où vivait le vieil homme; il a brisé les chaînes dont nous tenait chargés une domination tyrannique, et nous a fidèlement introduits dans la terre promise. Nous sommes entrés dans ce pays de répromission, du moment où nous avons renoncé aux convoitises mondaines pour placer nos confiantes et solides espérances dans l'éternité : et déjà nous possédons en espérance les biens futurs dont la grâce divine nous accordera plus tard la réelle jouissance. La grâce de l'espérance n'avait-elle pas déjà mis en possession de cette terre des vivants ceux à qui l'Apôtre Pierre adressait ces paroles : « Vous êtes la race choisie, le sacerdoce royal, la nation sainte, le peuple conquis, pour annoncer les grandeurs « de Celui qui vous a appelés des ténèbres à « son admirable lumière[1]? »

2. Mais de ce que nous ayons été introduits dans cette terre promise, sous la conduite de la grâce divine, il ne suit nullement que nous devions nous livrer au repos et céder à la nonchalance ou à la paresse : succomber au sommeil, s'abandonner à une imprudente sécurité, est chose malsaine. Il est donc utile pour nous de ne jamais nous coucher sans être revêtus des armes des vertus, afin de ne point rester un seul instant sans défense : il nous faut combattre avec acharnement les dangereux et cruels ennemis de notre salut; car c'est par la guerre qu'on arrive à la paix; c'est aussi par le travail qu'on parvient au repos. En effet, point de victoire sans combat, point de triomphe sans victoire. Nous avons des ennemis au-dedans de nous-mêmes; si nous ne voulons point périr avec eux, c'est pour nous une impérieuse nécessité de lutter contre eux sans faiblesse comme sans relâche. Les ennemis qui nous ont déclaré la guerre, avec lesquels nous sommes toujours en lutte, ne se trouvent point séparés de nous par de larges fossés, par des remparts flanqués de tours, par des rivières profondes; d'abruptes montagnes ne s'opposent pas à leur marche en avant. Ils sont toujours avec nous, parce qu'ils se tiennent dans les secrets replis de notre âme. Les vices principaux sont au nombre de sept, et de cette race de vipères sortent, comme d'une source fétide, toutes les autres passions, pareilles à autant de rejetons venimeux. Voici leurs noms : L'orgueil,

[1] Pierre, II, 9.

l'avarice, la vaine gloire, la colère, l'envie, la luxure et la haine. Nous omettons d'en parler d'une manière plus expresse, car la plupart de ceux qui ont traité de la parole divine nous ont laissé à cet égard une foule de réflexions ; pour le moment, il nous suffira d'affirmer ceci : c'est que quiconque aura négligé de les combattre, quiconque, avec l'aide de Dieu, ne les aura pas vaincues, ne pourra jamais ni triompher dans les luttes spirituelles, ni, par conséquent, mériter la couronne de la victoire : « On ne sera « couronné qu'après avoir combattu vaillam« ment [1] ».

3. Voilà bien les nations que Moïse ordonnait au peuple israélite de faire disparaître de la surface de la terre, sans avoir jamais contracté avec elles aucune alliance ! Il s'exprimait ainsi : « Lorsque le Seigneur, ton « Dieu, t'aura introduit dans la terre que tu « vas posséder, et qu'il aura exterminé plu« sieurs nations devant toi, les Héthéens, les « Gergézéens, les Amorrhéens, les Chananéens, « les Phérézéens, les Hévéens et les Jébuzéens, « sept nations beaucoup plus nombreuses et « plus puissantes que toi, et que le Seigneur, « ton Dieu, te les aura livrés, tu les frapperas « jusqu'à la mort. Tu ne feras pas d'alliance « avec eux et tu n'auras pas pitié d'eux [2] ». Vous venez de l'entendre, frères bien-aimés, le Dieu tout-puissant a livré en nos mains les nations acharnées à notre perte, et, par une disposition particulière de sa providence, il les a fait disparaître de devant nous. Pourquoi, alors, dégénérer et croupir dans la langueur ? Pourquoi ne pas nous saisir de la victoire qui nous est envoyée du ciel ? Puisque le Seigneur a décrété la défaite de nos ennemis, pourquoi ne point nous acquitter de la part d'action qui nous est dévolue ? Si nous pesons bien les unes après les autres toutes les paroles précitées, nous voyons que, dans les desseins de l'Eternel, ces nations sont déjà jetées par terre et qu'il nous ordonne de les frapper et de les détruire nous-mêmes. Voici les termes dont se sert Moïse : « Lorsque le Seigneur, « ton Dieu, t'aura introduit dans la terre que « tu vas posséder, et qu'il aura exterminé les « nations » ; puis il ajoute bientôt : « Tu les « frapperas ». De là, il est plus clair que le jour que, dans sa prescience, le Dieu tout-puissant en a déjà fini avec nos adversaires ; mais il a décidé que leur extermination se fera par notre intermédiaire. Il combat lui-même et il nous invite à vaincre. Il détruit les forces ennemies, et il nous réserve l'honneur du triomphe. Il veut que son courage nous fasse remporter la victoire, afin de pouvoir accorder à nos succès la couronne de myrte. Ne laissons donc pas notre courage se briser sous l'effort du désespoir, puisque la force d'en haut nous exhorte vivement à lutter avec énergie. Que la faiblesse inhérente à la nature humaine ne vienne en rien nous arrêter, puisque nous combattrons sur l'ordre de Dieu et appuyés sur son autorité. Ecoutons, comme s'appliquant à nous, ces paroles adressées aux Israélites par Moïse : « Ne crains « point, mais souviens-toi de ce qu'a fait le « Seigneur, ton Dieu, contre Pharaon et tous « les Egyptiens, et de ces grandes plaies que « tes yeux ont vues, et de ces prodiges, et de « ces miracles, et de cette puissante main, et « de ce bras étendu pour te tirer de l'Egypte. « Ainsi tu traiteras tous les peuples que tu « redoutes [1] ». Pourquoi donc nous défier de notre faiblesse, quand nous avons pour éclaireur et pour guide dans nos luttes Celui-là même qui inspire le courage ? Il suscite le combat, il nous y mène, il nous promet le succès, et il ne nous l'accorderait pas ! Il y est tenu. Que notre âme s'enflamme donc d'une ardeur guerrière ; qu'elle se précipite sur le champ de bataille, pour mettre en déroute les masses ennemies, puisque les lâches eux-mêmes brûlent du feu des combats ! Pas d'alliance entre nous et nos adversaires ! Pas d'arrangements qui nous forcent à la paix !

4. Ne pas aller au combat, c'est une honte ; y aller et agir avec mollesse, c'est s'exposer à un danger certain de mort. « Mieux vaut, en « effet, ne pas connaître la voie de la justice, « que de retourner en arrière après l'avoir « connue [2] ». Plusieurs, ayant reçu l'instruction nécessaire pour exercer le métier des armes spirituelles, tombent dans une telle tiédeur d'âme, deviennent si mous que, s'ils ont encore la force de ne pas faire le mal, ils n'ont pas le courage de travailler à leur avancement dans le bien. Pour eux, le moindre des soucis est de vaincre la faim par la diète, de résister aux plaisirs de la table, de supporter les rigueurs du froid, de s'imposer les veilles

[1] II Tim. II, 5. — [2] Deut. VII, 1, 2.

[1] Deut. VII, 18, 19. — [2] II Pierre, II, 21.

les plus ordinaires. Ils seraient bien fâchés d'empiéter sur le terrain des choses défendues, mais ils sont tout aussi portés à jouir des choses permises. Vous les voyez engagés dans les rangs de la sainte milice, mais ce que c'est que le combat spirituel, ils l'ignorent complètement. Leurs noms sont inscrits sur la liste des soldats, et les devoirs de l'état militaire leur sont évidemment inconnus : la preuve en est qu'ils ne craignent pas de marcher sans armes dans les rangs d'hommes armés ; ils ne rougissent nullement de s'avancer avec nonchalance et dépourvus de leurs ceinturons, au milieu de guerriers cuirassés ; aussi se laissent-ils ébranler par le premier coup de n'importe quel javelot, et tomber par terre, parce qu'ils ne sont point protégés par le bouclier d'une prudente circonspection. Il eût mieux valu pour eux de vivre ignominieusement à l'ombre de leur toit domestique, que de venir mourir peu militairement et sans aucun titre de gloire au milieu de cellules monacales. Quiconque, en effet, cherche à jouir, dans l'état monastique, des plaisirs du corps, ressemble à un homme qui voudrait tirer du suc d'un bois desséché ; car, de cette vie molle et relâchée, il résulte pour beaucoup que, sachant beaucoup de choses, ils s'ignorent eux-mêmes, et qu'ils seraient incapables de dire ce qu'ils peuvent ou ce qu'ils ne peuvent point endurer en fait d'épreuve : de là il arrive aussi que ceux à qui il a été donné de connaître ce qu'on pourrait appeler l'écorce du soldat, ont encore besoin de s'essayer pour apprendre ce qu'ils sont eux-mêmes. Parmi les hommes engagés depuis longtemps dans le saint ordre, nous en avons rencontré un bon nombre qui ne savaient pas encore ce qu'ils pouvaient supporter en fait de jeûnes, de veilles et d'autres pratiques indiquées par les règles de la discipline céleste. L'Ecriture dit formellement : « Quiconque ignore sera lui-même ignoré [1] ». Alors, comment serait-il connu de Dieu, comment le connaîtrait-il à son tour, celui qui, étant à son service, est convaincu de s'ignorer soi-même ? Or, quand un guerrier ardent assiége des remparts, il s'efforce d'en approcher en creusant des fossés, il essaie de s'emparer des retranchements, et au milieu d'une grêle épaisse de traits il cherche à savoir par quel endroit il pourra monter à l'assaut. Pour celui qui veut se vaincre lui-même, c'est donc une honte de ne point se connaître, et, par conséquent, d'ignorer la mesure de ses forces. Voilà pourquoi le Sauveur a dit : « Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite [1] ». Il n'avait pas encore fait l'expérience de lui-même, ce soldat de Dieu, à qui s'appliquent ces paroles de l'Ecriture : « Il mit un « casque d'airain sur sa tête [2] », et le reste ; mais il se connaissait suffisamment, « lorsqu'il « prit l'épée du philistin Goliath [3] », et le reste.

[1] I Cor. xiv, 38.

5. Voulez-vous des preuves qui attestent qu'un homme fait des progrès sur le champ de bataille spirituel ? Les voici : il avance, si les efforts que les vices tentent contre lui sont plus mous, s'il réprime aisément les révoltes de la chair, s'il apaise avec moins de difficulté le tumulte soulevé par le choc de ses pensées, s'il arrache, aussitôt qu'elles se montrent, les naissantes épines des convoitises charnelles ; si, avec le glaive de la crainte de Dieu, il tranche incontinent la tête orgueilleuse de la superbe, de la luxure et de tous les autres vices. A quoi bon, d'ailleurs, faire partie de la sainte milice, si, comme au début de son apprentissage militaire, on doit laisser tomber ses bras à l'heure de la bataille et trembler sur ses genoux encore mal affermis ? C'était pour les garantir de ce nonchalant laisser-aller, que l'éloquent prédicateur Paul adressait à ses disciples les paroles que voici : « Relevez vos mains languissantes et fortifiez « vos genoux affaiblis ; marchez d'un pas « ferme dans la voie droite, et si quelqu'un « vient à chanceler, qu'il prenne garde de « s'écarter du chemin [4] ». Une main habile à combattre parvient facilement au triomphe, et un corps qui s'accommode de la cuirasse se porte vivement au combat. Si un moine n'est pas encore capable de réprimer son orgueil, d'arrêter son avarice, d'éteindre les flammes de son envie, de conserver son âme à l'abri des atteintes de la luxure, de se débarrasser du venin de toute méchanceté envers celui qui s'est rendu coupable d'offense à son égard, de supporter une injure sous prétexte de conserver à la justice tous ses droits, pourra-t-on lui tenir un langage autre que celui-ci : Eu égard à ta profession, tu as, il est vrai, donné ton nom pour servir dans la

[1] Matth. vii, 13. — [2] I Rois, xvii, 38. — [3] Ibid. 51 — [4] Hebr. xii, 12, 13.

milice sacrée; mais ce que c'est que le combat spirituel, tu n'en sais pas le premier mot? Pour ceux qui tendent à la perfection, il faut, autant que possible, leur persuader de conserver une sévérité salutaire, et d'apprendre plutôt à ignorer le vice qu'à le vaincre. Puissent ces hommes, qui font profession d'être morts avec le Christ, éprouver une véritable honte d'avoir encore à dompter les mouvements rebelles de la chair et les passions effrénées de l'esprit, contre lesquelles il faut lutter comme si l'on se trouvait toujours au début du combat! Autrement, quand ils auraient déjà acquis, par leur valeur, le droit de se reposer, ils se retrouveraient encore dans les rangs de ceux qui commencent seulement à exercer le métier des armes. Lorsqu'un soldat du Christ est encore novice, il doit donc apprendre à en venir aux mains, et, suivant l'occasion, s'opposer à tous les vices qui pourraient se manifester en lui. Qu'il soit donc prévoyant, qu'il porte de tous côtés les regards éveillés d'une attentive circonspection, qu'il se tourne de çà de là et oppose à tous les traits qu'on lui envoie le bouclier d'une habile défense; c'est ainsi que, par l'humilité, il viendra à bout de l'orgueil, qu'il réfrénera la gourmandise par la sobriété, qu'il écrasera la colère par la douceur, qu'il domptera l'avarice par ses largesses, que la crainte du feu éternel éteindra l'ardeur de ses passions honteuses, et qu'enfin la poutre de la haine sera consumée par la flamme de son ardente charité. Il se plaît à contempler une pareille lutte, le Dieu qui sonde les profondeurs de l'âme et à qui rien n'échappe de ce qui s'y passe. Ce spectacle réjouit aussi les anges, puisque la nature humaine profite des combats qui se livrent contre elle, pour devenir meilleure et rentrer avec eux dans cette société dont elle avait été exclue; puisqu'en luttant, elle tend à rentrer en possession de cette paix véritable qu'elle avait perdue jadis pour s'être écoutée et n'avoir pas résisté à ses convoitises.

6. Mes frères, ne nous plaignons point de ce qu'il ne suffit pas de nos désirs pour remporter immédiatement une victoire complète sur nos ennemis: ne nous chagrinons nullement de nous voir toujours en butte aux chagrins, aux peines, aux soucis et aux insupportables ennuis qu'engendrent de continuelles fluctuations d'esprit. En cela se voit la preuve de l'action providentielle de Dieu; une victoire remportée trop vite gonflerait d'orgueil notre âme; tombant des hauteurs où elle se serait élevée, elle ne ferait qu'une plus lourde chute, et elle attribuerait l'honneur de son triomphe non à Dieu, son véritable auteur, mais uniquement à elle-même. Telle est la raison de ces paroles adressées par Moïse au peuple juif: « Après « t'avoir éprouvé et puni, le Seigneur a pris « enfin pitié de toi, afin que tu ne dises point « dans ton cœur: Ma puissance et la force de « mon bras m'ont donné tous ces biens, mais « pour que tu te souviennes que le Seigneur, « ton Dieu, t'a lui-même donné toute ta « force[5] ». Voilà aussi pourquoi il arrive souvent qu'une âme, après avoir remporté sur elle-même de grandes et nombreuses victoires, cède en face d'un obstacle, peut-être de minime importance, bien qu'elle ne néglige point les précautions d'une vigilance minutieuse: c'est là l'effet d'une disposition de la Providence; car un homme, brillant de l'éclat de toutes les vertus, se laisserait aller à l'enflure de l'orgueil; se voyant, au contraire, et malgré ses longs efforts, au-dessous d'une mince tentation, après en avoir victorieusement supporté de très-violentes, il attribue son triomphe, non pas à lui-même, mais au Dieu dont la grâce l'a aidé à dominer les ennemis qu'il a vaincus. Voilà pourquoi il est écrit: « Telles sont les nations que le Seigneur « a laissé subsister, afin de s'en servir pour « l'instruction d'Israël ». Israël est instruit par les nations qui n'ont point péri; et aussi, par les faibles tentations qui lui font échec, notre âme apprend que, d'elle-même, elle n'est jamais venue à bout des plus grandes.

7. Frères bien-aimés, ce qui nous a principalement décidés à quitter le monde, ce qui doit fixer toute notre attention, puisque nous avons le bonheur d'appartenir à la sainte milice, le voici: Notre âme, revêtue de l'armure des vertus, doit s'exercer toujours au combat spirituel et tâcher d'en finir avec ces vices hideux qui rôdent sans cesse autour de nous pour nous corrompre; employons à cette lutte toute l'ardeur dont nous sommes capables. De quel avantage aurait-il été aux Juifs de sortir de la terre d'Egypte et de s'en tenir là, sans pouvoir écraser la puissance de leurs ennemis dans une guerre d'extermination? Auraient-ils ensuite joui paisiblement de la

[5] Deut. VIII, 16, 18.

possession de la terre promise? Evidemment, non. Seraient-ils parvenus à ce but tant désiré, si, après s'être dérobés à la tyrannie de Pharaon, sous le joug de laquelle on leur permettait de mener encore une vie telle quelle, ils avaient, par leur indolente incurie, engagé les Chananéens à leur mettre l'épée sur la gorge? Secouons donc, frères bien-aimés, secouons une torpeur indigne de nous, torpeur d'une âme paresseuse et sans énergie; car, ne voulons-nous point parvenir à la couronne par de vaillants et généreux combats? Soyons toujours prêts à repousser loin du champ de notre cœur les bataillons des vices et les bêtes sauvages qui voudraient y pénétrer; ne leur permettons pas de mettre le pied dans ce qui est de notre domaine et d'y établir leur détestable pouvoir. Dieu daigne nous en faire la grâce! Que nos ennemis ne nous voient jamais céder lâchement devant eux! Que jamais ils ne puissent se vanter et se réjouir de nous avoir fait reculer! Nous avons à notre tête. pour nous diriger dans les combats, un chef invincible; nous pouvons et devons lui dire: « Seigneur, jugez ceux qui me persé- « cutent, combattez ceux qui me combattent; « prenez vos armes et votre bouclier, levez- « vous pour me secourir[1] ». Il est bienheureux, le guerrier spirituel qui marche à la suite d'un tel chef sur les champs de bataille, et mérite d'obéir aux ordres d'un pareil général; car Dieu accorde l'audace à ce hardi champion, il lui donne la victoire comme récompense de ses efforts, et après la victoire la couronne du triomphe. Que dis-je? Le Dieu béni dans tous les siècles n'est-il pas lui-même la largesse accordée aux combattants, la récompense réservée au mérite, l'éternelle couronne qu'attendent les triomphateurs?

[1] Ps. XXXIV, 1, 2.

TRENTE-SIXIÈME SERMON
OU DEUXIÈME TRAITÉ.

DE LA LUTTE CONTRE LES VICES.

ANALYSE. — 1. Le diable s'attaque de préférence aux commençants : un soldat du Christ doit lui résister. — 2. Trois vertus conviennent particulièrement à la vie érémitique. — 3. Eloge de ce genre de vie. — 4, 5, 6, 7. Continuation de cet éloge.

1. Quiconque entre dans une cellule pour lutter contre le diable, et se jette avec l'ardeur d'un généreux courage dans l'arène du combat spirituel, doit n'avoir pas d'autre intention que celle de ne plus ressentir, même pour un moment, les convoitises de la chair, et de mourir tout à la fois à lui-même et au monde. Qu'il se prépare donc à souffrir toutes sortes de calamités et de misères; qu'il se dévoue à la mort pour le Christ, garnisse son carquois des traits de toutes les vertus et se propose d'affronter toutes les difficultés et tous les obstacles; ainsi arrivera-t-il que, quand il les rencontrera, il y sera préparé, et loin d'y succomber lâchement, il y résistera avec égalité d'âme. A l'endroit où un fleuve sort de terre, ce n'est qu'un simple filet d'eau; mais à mesure qu'il avance et prolonge son cours, des ruisseaux viennent de çà et de là le gonfler; ainsi en est-il de notre homme intérieur, il est presque imperceptible et semble être à sec au moment où nous débutons dans la sainte carrière; mais peu à peu, les vertus venant s'y adjoindre de côté et d'autre, comme des ruisseaux, il prend du corps. Pour rétrécir le lit du fleuve ou en arrêter les eaux, il faut nécessairement remonter jusqu'à la source, afin d'y établir une digue; n'étant encore là qu'un ruisseau au lieu d'être déjà un fleuve, ce cours d'eau peut être facilement dompté par des obstacles. Autre comparaison : celui qui veut entrer dans un pa-

lais royal, sort de sa propre maison, accompagné d'un cortége peu considérable, mais le nombre de ses compagnons s'accroît peu à peu le long du chemin. Par conséquent, un ennemi qui voudrait lui tendre des embûches n'attendrait pas, pour cela faire, qu'il fût éloigné de son logis : il profiterait, au contraire, du moment où cet homme n'est pas encore environné d'un nombreux cortége, et le mettrait ainsi dans l'impossibilité d'échapper à une attaque subite. Pour nous, nous nous mettons vainement en route pour nous approcher de notre roi, quand, ignorants encore et novices dans l'art de la guerre spirituelle, nous prêtons le serment militaire ; mais comme nous ne sommes pas encore versés dans les rangs de ceux qui connaissent à fond le métier des armes spirituelles, notre vieil ennemi nous tend des piéges à la porte même du vestibule de notre maison ; c'est là qu'il dispose toutes les ressources de sa malice, tous les fils et toutes les ficelles de sa méchanceté, toutes les machines à tromper les hommes, tous les raisonnements qu'il peut mettre au service de sa fourberie venimeuse ; il emploie tout cela à obstruer, dans sa victime, le ruisseau encore petit que forment en quelque sorte les bonnes œuvres, et pendant sa marche, alors qu'elle se trouve presque seule et dépourvue de bon nombre de compagnons, il cherche ainsi à la faire périr. Mais au milieu de la grêle de traits qui tombe sur lui, en dépit de la furie des combats qui lui faut supporter, le soldat du Christ ne doit ni se laisser paralyser par l'épouvante, ni succomber à la fatigue ; mais il lui faut se munir d'avance du bouclier d'une invincible foi : alors, plus violentes seront les attaques de ses ennemis conjurés, plus vives devront être ses aspirations vers Dieu, plus solide et plus ferme devra être son espérance dans le secours d'en haut ; plus il sera certain, la première tentation victorieusement déjouée, que ses forces et son énergie ne tarderont pas à doubler, que ses ennemis lui tourneront incessamment le dos, et que bientôt il triomphera d'eux. L'esprit tentateur vomit donc contre les novices tout le fiel de sa méchanceté, il distille contre eux le venin de son artificieuse et mensongère finesse ; en voici la raison : il n'ignore pas que s'il perd alors son temps et si ses méchants efforts n'aboutissent pas, l'occasion de faire du mal lui échappera pour toujours. J'ajouterai même que, n'ayant pu dominer, il succombera forcément, et que n'ayant point prévalu contre un novice, il périra sous les coups de son adversaire, quand celui-ci se sera aguerri.

2. Toutefois, remarquons bien ceci : si toutes les vertus sans exception doivent être le partage de tous ceux qui se hâtent de gagner le ciel, il en est trois, parmi elles, qui conviennent particulièrement à la vie solitaire et dont les ermites doivent mettre la pratique au nombre de leurs devoirs spirituels. Ce sont : le repos, le silence et le jeûne. Pour observer les règles de la justice, il suffit généralement d'avoir la dévotion et de porter l'habit religieux ; mais les trois vertus précitées doivent se pratiquer avec soin et faire partie des habitudes ordinaires de l'ermite. La fonction spéciale du prêtre est de vaquer à l'oblation du sacrifice, comme celle du docteur est de prêcher. Quant à l'ermite, il n'en a pas d'autre que de chercher son repos dans l'exercice du jeûne et du silence. C'est pourquoi les anciens maîtres de la vie érémitique disaient avec raison à leurs disciples : « Reste assis dans ta cellule, mets un « frein à ta langue et à ta gourmandise, et tu « te sauveras ». Oui, il faut arrêter les appétits grossiers, car si l'on remplit immodérément son estomac d'aliments et de viandes, il est sûr que tous les autres membres s'abandonneront à leur tour à leurs propres convoitises. Pour la langue, il n'est pas moins indispensable de la retenir ; lâchez-lui la bride, laissez-la tourner sans règle et sans frein, votre âme perdra toute la vigueur que lui avait communiquée la grâce divine, et elle décherra de l'état de salutaire énergie dans lequel elle se trouvait. Il y a, néanmoins, mode et discrétion à employer en tout cela ; si, en effet, d'une œuvre indifférente en elle-même on fait une chose obligatoire, le fardeau deviendra bientôt insupportable, et, pour ne point s'en charger, on s'en débarrassera par pusillanimité.

3. Mais je voudrais en tout ceci faire un choix, vous dire quelques mots sur les mérites de la vie solitaire, et vous ouvrir ma pensée sur la perfection des vertus qu'elle exige, en faisant brièvement l'éloge de la vie érémitique, plutôt qu'en engageant à cet égard une longue discussion. Il est hors de doute que la vie solitaire est l'école de la

céleste doctrine, elle enseigne les arts divins. On y trouve le Dieu qui indique la voie par laquelle on tend et on parvient à la souveraine connaissance de la vérité. Le désert est comme un paradis de délices où les vertus, belles comme les bois de teinture les plus odorants, ou pareilles aux fleurs empourprées des aromates, exhalent leurs agréables parfums. Ici se rencontrent, en effet, les roses de la charité, aux teintes de feu, les lis de la chasteté, blancs comme la neige, et la violette de l'humilité, qui ne redoute point les tempêtes, parce qu'elle ne se plaît pas sur les hauteurs : là, c'est la myrrhe de la parfaite mortification, qui s'épanche abondamment, et l'encens d'une prière assidue qui monte sans cesse. Mais pourquoi rappeler en détail toutes ces merveilles, puisque toutes les plantes des saintes vertus y brillent de l'éclat de toutes les nuances, et font le perpétuel ornement de la solitude qu'elles ombragent toujours de leur gracieuse verdure. O désert, vraies délices des âmes pures, source inépuisable des plaisirs du cœur ! n'est-ce point là cette fournaise de Chaldée, où de saints enfants arrêtent, par leurs prières, la fureur de l'incendie, et, par la vivacité de leur foi, éteignent les flammes qui pétillent autour d'eux ; c'est-à-dire, où les chaînes tombent en cendres, et où les membres ne sentent aucune chaleur, parce que les péchés y sont déliés et que l'âme, portée à chanter l'hymne de louange, s'écrie : « Seigneur, vous avez brisé « mes chaînes, je vous offrirai un sacrifice de « louange ! [1] » Tu es la fournaise au sein de laquelle se forment les vases destinés au service du souverain Roi, où, frappés par le marteau de la pénitence et polis par la lime d'une salutaire mortification, ils acquièrent un brillant qu'ils conserveront toujours : la rouille spirituelle y disparaît sous l'action du feu, et l'âme s'y dépouille des rugosités de ses fautes. La fournaise n'éprouve-t-elle pas les vases que fabrique le potier ? Ainsi en est-il de la solitude permanente à l'égard de l'ermite. Sa cellule est le rendez-vous des négociants célestes ; on y enferme la masse des marchandises avec lesquelles on acquiert la possession de la terre des vivants. L'heureux commerce que celui en vertu duquel on échange les bien célestes contre des biens terrestres, les biens éternels contre des biens passagers ! L'heureux marché que celle où l'on vous propose l'achat d'une vie sans fin, d'une vie dont vous pouvez devenir le possesseur, pourvu que vous donniez ce que vous avez, si minime qu'en soit la valeur ! Une légère souffrance du corps suffit pour vous y procurer les célestes festins ; quelques larmes y donnent droit à vivre éternellement ; on s'y débarrasse des propriétés d'ici-bas pour devenir maître de l'héritage éternel. O cellule, admirable atelier où s'exercent les ouvriers spirituels, où l'âme de l'homme rétablit certainement en elle-même l'image de son Créateur et récupère son innocence originelle, où les sens émoussés retrouvent la finesse de leur tranchant primitif, où, enfin, la nature corrompue en revient aux azymes de la sincérité ! Chez toi, le jeûne donne de la pâleur au visage, mais l'âme prend de l'embonpoint et se nourrit de la grâce divine ; chez toi, l'homme dont le cœur est pur aperçoit Dieu, tandis qu'enveloppé, auparavant, de ses propres ténèbres, il ne s'apercevait pas lui-même. Sous ton influence, il revient à son principe, et des humiliantes profondeurs de son exil, il remonte jusqu'à la hauteur de sa dignité antique. A l'abri de la forteresse de son âme, il voit les flots de ce fleuve terrestre s'éloigner bien loin de lui, et, dans cet écoulement général, il s'aperçoit que lui-même est entraîné par la rapidité du courant.

4. O cellule, je reconnais en toi la tente des soldats du Christ, l'armée du triomphateur toute prête à combattre, le camp de Dieu, la tour de David flanquée de forts détachés : à tes murs sont appendus mille boucliers et toutes les armes des guerriers vaillants. Tu es le champ des divines batailles, l'arène où se livre le combat spirituel ; les anges te contemplent comme l'amphithéâtre dans lequel se trouvent réunis de courageux lutteurs, où l'âme en vient aux prises avec le corps, et où le faible l'emporte sur le fort. Tu es le rempart des soldats en campagne, le retranchement qui protége les héros, la forteresse où se tiennent à l'abri ceux qui ne savent point reculer devant l'ennemi. Que les barbares ennemis, qui l'entourent, entrent en fureur, qu'ils s'approchent avec leurs beffrois et lancent leurs javelots ; que la forêt de leurs épées s'élève impénétrable, ceux qui mènent la vie d'ermites se trouvent protégés par la cuirasse de la foi ; ils trépignent sous

[1] Ps. CXV, 7.

l'invincible égide de leur chef, et, sûrs de la défaite de leurs adversaires, ils en triomphent déjà. C'est à eux, en effet, que s'adressent ces paroles : « Le Seigneur combattra pour toi, « et tu demeureras dans le silence [1] ». Quand même il n'y aurait là qu'un seul guerrier, il pourrait encore s'appliquer cet autre passage : « Ne crains pas, car il y a plus de soldats « avec nous qu'avec eux [2] ». O désert, tu donnes la mort aux vices ! tu fais naître et vivre les vertus ! La loi t'exalte, les Prophètes t'admirent, et quiconque est parvenu au sommet de la perfection sait ton éloge. A toi Moïse est redevable des deux tables du Décalogue ; c'est par toi qu'Elie a connu le passage et les traces du Seigneur ; c'est par toi qu'Elisée a reçu le double esprit de son maître. A cela dois-je ajouter quelque chose ? non ; car, dès le début de sa carrière réparatrice, le Sauveur du monde a voulu que son héraut fût ton hôte : à l'aurore du siècle futur, l'étoile du point du jour devait sortir de la solitude, et, à la suite, le plein soleil devait en venir pour dissiper, par l'éclat de ses rayons, les ténèbres de ce monde. Tu es l'échelle de Jacob, puisque tu aides les hommes à monter au ciel et que, par toi, les anges en descendent, leur apportant le secours d'en haut. Tu es la voie d'or, qui ramène dans la patrie la race d'Adam, l'arène où les habiles coureurs méritent la couronne. O vie érémitique, bain des âmes, tombeau des crimes, piscine dont les eaux purifient ceux qui se trouvent souillés ! Tu ôtes ce qu'il y a d'impur dans le secret des consciences, tu fais disparaître les taches du péché, tu aides les âmes à acquérir l'éclatante pureté des anges ! Dans la cellule se réunissent à la fois et Dieu, et les hommes qui accomplissent encore leur pèlerinage terrestre, et les esprits célestes. Là se rendent, en effet, les habitants de la Jérusalem éternelle, afin de converser avec les hommes ; mais, dans ces entretiens, on n'entend pas de paroles proférées par une langue charnelle ; la conversation s'y fait sans bruit, et les secrets des âmes s'y dévoilent silencieusement. Enfin, la cellule est le témoin des communications secrètes qui s'échangent entre Dieu et les hommes. Admirable et merveilleuse chose ! Quand le frère, dans sa cellule, psalmodie pendant les heures de la nuit, il est comme un soldat en faction, chargé de faire vedette autour du camp divin. D'une part, les astres fournissent leur course dans le ciel, et, d'autre part, se déroule sur les lèvres de l'ermite, et dans un ordre parfait, la suite des psaumes. De même que les étoiles, se succédant les unes aux autres, prennent la place de celles qui les précèdent, jusqu'au moment où paraît le jour ; ainsi les psaumes sortent de la bouche du solitaire comme d'un autre Orient, et, marchant d'un pas en quelque sorte égal à celui des astres, s'avancent insensiblement vers leur terme. Le moine accomplit le devoir de son état de dépendance, les étoiles s'acquittent de l'office qui leur a été confié. L'un, en psalmodiant, s'avance intérieurement vers la lumière inaccessible ; en se succédant mutuellement, le autres renouvellent le jour que contemplent les yeux charnels ; et tandis que tous tendent à leur fin par des routes différentes, les éléments eux-mêmes se trouvent, d'une certaine manière, d'accord avec le serviteur de Dieu, tout en lui rendant service. Enfin la cellule sait de quel feu d'amour divin brûle le cœur de celui qui l'habite ; elle sait avec quel empressement, dans quel degré de perfection il cherche à s'approcher de Dieu ; elle sait quand la rosée de la grâce céleste pénètre l'âme de l'homme, quand les nuages de la componction versent sur elle les abondantes ondées des pleurs et des larmes, quand, enfin, l'amertume du cœur ne détruit pas le fruit des larmes, bien que les yeux du corps restent secs ; en effet, si le rameau desséché des yeux extérieurs ne porte aucun fruit, la racine se conserve néanmoins toujours vivace dans le terrain humide du cœur. Peu importe qu'un homme ne puisse jamais pleurer ; il suffit que son âme soit sensible. La cellule, c'est l'atelier où se polissent les pierres précieuses : sortant de là, elles n'auront plus besoin, pour entrer dans la construction du temple, de passer sous le marteau bruyant de l'ouvrier.

5. O cellule, tu n'as presque rien à envier au tombeau du Christ, puisque tu reçois des hommes que le péché a fait mourir, et que, sous le souffle de l'Esprit-Saint, tu les rends à Dieu pleins de vie. Tu es le tombeau où viennent expirer les étourdissantes tentations de cette vie mondaine, mais où s'ouvrent les portes de la vie céleste : en toi trouvent un port tranquille ceux qui échappent à la fureur des flots du siècle. Tu es le séjour du méde-

[1] Exod. XIV, 14. — [2] IV Rois, VI, 16.

cin habile aux soins duquel ont recours tous ceux qui ont été blessés dans le combat et qui ont échappé aux périls de la bataille; car, aussitôt qu'on se réfugie à l'ombre de son toit, la pâleur des âmes blessées disparaît, et toutes les plaies de l'homme intérieur se trouvent parfaitement guéries. Jérémie t'avait aperçue, quand il disait : « Heureux celui qui « attend en silence le salut de Dieu ! Heureux « l'homme qui porte le joug dès sa jeunesse ! « Il s'assiéra solitaire et il se taira, parce que « Dieu a posé ce joug sur lui [1] ». Celui qui t'habite s'élève au-dessus de lui-même. Quand, en effet, une âme affamée s'élève au-dessus des choses de la terre et se suspend à la voûte de la contemplation des choses divines, elle se sépare du monde, elle s'éloigne de ses influences et s'élance dans les régions célestes sur les ailes de ses désirs. Dès lors qu'il cherche à contempler celui qui domine toutes les choses créées, l'homme s'élève au-dessus de lui-même en même temps qu'il s'élève au-dessus de ce bas monde et de ce qu'il renferme.

6. O cellule, séjour vraiment spirituel, où les orgueilleux deviennent humbles, où les gourmands deviennent sobres, où la cruauté se change en dévouement charitable et la colère en douceur, où, enfin, la haine fait place à une affection toute céleste et ardente. La langue oiseuse trouve en toi un frein, et la blanche ceinture de la chasteté y vient serrer les reins que tourmente la luxure. A respirer ton atmosphère, les étourdis reprennent l'habitude de la gravité, les amateurs de plaisanteries renoncent à leurs airs bouffons, et ceux qui parlent trop se renferment sévèrement dans les bornes étroites du silence. Sous ton toit, on triomphe de la fatigue, du jeûne et des veilles, on conserve la patience, on apprend l'innocente simplicité, on ignore complètement la duplicité et la fourberie; les vagabonds y sont retenus en place par les chaînes du Christ, et ceux dont les mœurs ne connaissent pas de règle mettent un terme à leur dépravation. Tu sais élever les hommes au sommet de la perfection et les conduire jusqu'au faîte de la plus sublime sainteté; à ton ombre, l'homme devient joyeux et agréable, et l'égalité de son caractère le rend toujours semblable à lui-même. Tu fais de lui une pierre carrée, toute prête à entrer dans la construction de la Jérusalem céleste; la légèreté de ses mœurs ne l'exposera point à rouler en un autre endroit, mais le poids de ses sentiments sincèrement religieux le tiendra fixément à la même place. Sous ton influence, les hommes étrangers à eux-mêmes rentrent en possession de leur propre personne, et les vertus fleurissent en des vases où l'on n'avait encore vu que des vices. « Tu « es noire, mais tu es belle comme les tentes « de Cédar, comme les pavillons de Salo« mon [1]. Tu es le lavoir des brebis tondues [2], « tu ressembles aux fontaines d'Hésébon [3] ». Tes yeux sont comme des colombes sur la rive des eaux, lavées dans le lait, et qui habitent les bords des ruisseaux paisibles. Tu es le miroir des âmes; l'âme humaine s'y contemple à l'aise; elle y voit parfaitement les défectuosités auxquelles elle doit pourvoir, les superfluités qu'il lui faut retrancher, les obliquités qu'elle doit redresser, les difformités qu'elle doit faire disparaître. Tu es le lit nuptial où se donnent les arrhes de l'Esprit-Saint, où l'âme heureuse fait alliance avec le céleste Epoux. Les hommes droits te chérissent, et quiconque s'éloigne de toi se prive de la lumière de la vérité et ne sait plus où diriger ses pas. « Que ma langue s'attache à mon « palais si je ne me souviens pas de toi, si « Jérusalem n'est pas toujours ma première « joie [4] ! » C'est pour moi un vrai plaisir de m'unir au même Prophète et de te dire encore : « Elle sera mon repos à jamais; je « l'habiterai; elle est l'objet de tous mes dé« sirs [5] ». « Que tu es belle, que tu es ravissante, « délices de mon âme [6] » ! Rachel, qui était grande et belle, te préfigurait [7]; « et Marie a « choisi la meilleure part, qui ne lui sera « point enlevée [8] ». Tu es la colline des parfums, la fontaine des jardins, le fruit du grenadier. A en juger par ton écorce, ceux qui ne te connaissent pas te croiraient remplie d'amertume; mais, qu'on pénètre jusqu'au cœur, on y trouvera caché un inépuisable trésor de douceur.

7. O désert, tu nous sers d'abri contre les persécutions du monde; les travailleurs trouvent en toi leur repos et les âmes leur consolation; ton ombre tempère les ardeurs du soleil; chez toi, nous divorçons avec le péché et recouvrons la liberté de nos cœurs ! Ecrasé

[1] Lament. III, 26-28.

[1] Cant. I, 4. — [2] Id. IV, 2. — [3] Id. VII, 4. — [4] Ps. CXXXVI, 6. — [5] Id. CXXXI, 14. — [6] Cant. VII, 6 — [7] Gen. XXIX, 17. — [8] Luc, X, 41.

sous le poids des épreuves de cette vie, le cœur accablé d'ennuis à cause de sa timidité et des ténèbres où il se voyait plongé, David désirait s'enfoncer dans ta solitude : « Voilà », disait-il, « que j'ai précipité ma fuite ; j'ai « établi ma demeure dans le désert[1] ». Que dire de plus, quand je vois le Rédempteur du monde daigner te visiter lui-même au commencement de sa vie publique et te consacrer en faisant de toi son séjour ? L'Evangile en fournit la preuve certaine : Quand Jésus eut purifié l'eau du baptême par cela même qu'il lui permit de couler sur sa tête, « l'Esprit le « poussa dans le désert, et il demeura dans « le désert quarante jours et quarante nuits, « et il était tenté par Satan, et il demeurait « avec les bêtes sauvages[2] ». Que le monde se reconnaisse pour ton obligé, puisqu'il sait que le Sauveur lui est venu de toi pour prêcher son Evangile et opérer ses miracles. O désert, séjour redouté des esprits malins, pareilles aux tentes d'un camp rangées en ordre, semblables aux tours de Sion et aux forteresses d'Israël, les cellules des moines s'y élèvent contre les Assyriens et en face de Damas. Dans ces cellules, le même esprit fait remplir des devoirs bien différents les uns des autres ; car on y psalmodie, on y récite des prières, on y écrit, on s'y occupe de travaux manuels de toutes sortes ; pourquoi, alors, ne pas appliquer en toute justesse au désert ces paroles divines : « Que tes pavillons sont « beaux, ô Jacob ! Que tes tentes sont belles, « ô Israël ! Elles sont comme des vallées cou- « vertes d'arbres, comme des jardins le long « des fleuves, comme des tentes dressées par « Jéhovah, comme des cèdres sur le bord des « eaux[3] ? » Que dire de plus à ton sujet, ô vie érémitique, vie sainte, vie angélique, vie bénie, vivier des âmes, trésor des pierres précieuses destinées au ciel, palais habité par les sénateurs spirituels ! Le parfum que tu répands surpasse de beaucoup la suave odeur de tous les aromates ; le miel qui coule des rayons de la ruche ne t'égale pas en douceur ; tu flattes bien mieux le palais d'un cœur éclairé par la grâce que ne pourraient le faire les sucs réunis de toutes les fleurs ; par conséquent, tout ce qu'on peut dire de toi ne sera jamais à la hauteur de tes mérites, car une langue de chair est impuissante à exprimer ce qu'éprouvent invisiblement les esprits ; ce que tu ressens dans ton palais intérieur, dans les secrets replis de ton cœur, jamais l'organe de la voix du corps ne sera capable d'en donner une idée. Ils te connaissent bien ceux qui t'aiment ; ils savent ce que tu mérites de louanges ceux qui trouvent leur repos dans les embrassements de ton amour. Au reste, comment l'homme, qui ne se connaît pas lui-même, pourrait-il se vanter de te connaître ? Moi-même, je reconnais que je ne puis faire ton éloge ; mais, ô vie bénie, il y a une chose que je sais bien et que j'affirme sans hésiter ; la voici : Quiconque fait ses efforts pour persévérer dans le désir de t'aimer, finira par habiter en toi, et Dieu habitera en lui. Le diable lui devient utile par les tentations dont il le poursuit, et il gémit de le voir tendre vers le séjour d'où il s'est vu lui-même chassé. Le vainqueur des démons entre donc dans la société des Anges ; celui qui s'est exilé du monde devient l'héritier du paradis ; en se renonçant soi-même, on est disciple du Christ, et, parce qu'aujourd'hui on marche sur ses traces, on sera certainement élevé, après le voyage, à l'honneur de régner avec le Sauveur. Enfin, et j'ajoute ceci en toute confiance, quiconque, par amour pour Dieu, passera sa vie jusqu'à la fin dans la solitude, sortira de cette maison de boue pour entrer dans la construction de l'édifice éternel et céleste qui ne sera point fait de main d'homme[1].

[1] Ps. LIV, 8. — [2] Marc, I, 12. — [3] Nomb. XXIV, 5, 6.

[1] II Cor. V, 1.

TROISIÈME TRAITÉ.

SUR LES SEPT DEMANDES DU NOTRE PÈRE.

Analyse. — 1. Dans les Ecritures, nous trouvons cinq fois le nombre sept : que désigne-t-il ? — 2. Il y a sept vices principaux. — 3. Sept demandes opposées à ces sept vices, et, d'accord avec elles, sept dons du Saint-Esprit et sept béatitudes. — 4. La première demande est contre l'orgueil. — 5. La seconde contre l'envie. — 6. La troisième contre la colère. — 7. La quatrième contre la paresse. — 8. La cinquième contre l'avarice. — 9. La sixième contre la gourmandise. — 10. La septième contre la luxure.

1. Mon frère, je trouve cinq fois le nombre sept dans la sainte Ecriture. Suivant tes désirs, et autant que cela me sera possible, je veux en énumérer le détail, afin que tu sois à même d'en distinguer les différentes parties; puis je reprendrai chaque chose l'une après l'autre et t'aiderai, par mes explications, à bien saisir la concordance qui se trouve entre elles. Il est d'abord question des sept vices : 1° de l'orgueil ; 2° de l'envie ; 3° de la colère ; 4° de l'ennui, ou, en d'autres termes, de la paresse ; 5° de l'avarice ; 6° de la gourmandise ; 7° de la luxure. A ces vices sont, en second lieu, opposées les sept demandes que nous lisons dans la prière du Seigneur : 1° Celle par laquelle nous adressons à Dieu cette supplique : « Que votre nom soit sanc« tifié [1] »; 2° celle où nous lui disons : « Que « votre règne arrive » ; et ainsi de suite. En troisième lieu viennent les sept dons du Saint-Esprit : 1° l'esprit de crainte ; 2° l'esprit de piété, et le reste. Quatrièmement, nous lisons les noms des sept vertus : 1° la pauvreté d'esprit, c'est-à-dire l'humilité ; 2° la mansuétude ou la bonté ; 3° la componction ou la douleur ; 4° la soif de la justice ou le désir du bien ; 5° la miséricorde ; 6° la pureté du cœur ; 7° la paix. Enfin, et en cinquième lieu, se présentent les sept béatitudes : 1° le royaume des cieux ; 2° la possession de la terre ; 3° la consolation ; 4° le rassasiement en fait de justice ; 5° la miséricorde ; 6° la vue de Dieu ; 7° l'adoption accordée par lui. Distingue et comprends bien ceci : les sept vices sont les maladies de l'âme ; l'homme est le malade, Dieu le médecin, les dons du Saint-Esprit le remède, les vertus la santé, les béatitudes la joie que l'on goûte au sein du bonheur.

[1] Matth. vi, 9.

2. Il y a donc sept vices principaux, qui sont comme autant de sources d'où sortent tous les autres ; les fleuves de Babylone y puisent leurs eaux, et vont ensuite conduire et répandre sur toute la terre un déluge d'iniquités. Aussi le Psalmiste a-t-il dit : « Près « des fleuves de Babylone », etc. Parlons donc de ces vices qui portent de tous côtés leurs ravages, qui détruisent totalement notre innocence naturelle et produisent, en même temps, le germe de tous nos maux. Ils sont au nombre de sept : les trois premiers dépouillent l'homme de tout ce qu'il a ; le quatrième lui donne le fouet ; une fois flagellé, l'homme est chassé par le cinquième, puis séduit par le sixième, et enfin, le septième le réduit en servitude. En effet, l'orgueil ôte à l'homme son Dieu ; l'envie lui enlève son prochain, la colère l'arrache à lui-même ; une fois dépouillé de tout, il se voit flagellé par l'ennui, puis l'avarice le met dehors, puis la gourmandise le séduit, et, enfin, la luxure en fait un esclave. L'orgueil est l'amour de sa propre excellence ; car l'âme qui en est infectée aime le bien qu'elle possède, exclusivement et indépendamment de celui à la générosité duquel elle le doit. Pernicieux orgueil, que fais-tu ? Pourquoi conseiller au rayon de se séparer du soleil, et au ruisseau de se rendre indépendant de la source ? Est-ce qu'en se privant des eaux de la source, le ruisseau ne se dessèche pas ? Est-ce qu'en refusant la lumière du soleil, le rayon ne se confond pas avec les ténèbres ? Est-ce qu'en refusant de recevoir ce qu'ils n'ont pas en-

core, l'un et l'autre ne perdent pas aussitôt même ce qu'ils avaient déjà ? Comme tout bien a sa vraie source en Dieu, ainsi, en dehors de Dieu, on ne peut utilement posséder aucun bien ; aussi l'envie suit-elle toujours de près l'orgueil ; car si on n'a point porté ses affections jusqu'à la source de tout bien, on se tourmente d'autant plus vivement du bonheur d'autrui, qu'on se laisse injustement exalter par le sien propre. Le châtiment, résultat infaillible de l'envie, est donc, de toute justice, infligé à l'enflure du cœur ; il est juste, en effet, que n'ayant point voulu aimer le principe de tout bien, on sèche d'ennui à la vue du bonheur d'autrui ; car, évidemment, on ne souffrirait pas de voir la réussite heureuse du prochain, si l'on possédait par l'amour Celui de qui tout bien procède. Se regarderait-on comme dépouillé de la félicité d'autrui, si on plaçait ses affections là où l'on posséderait avec son propre bien le bien de tous ses semblables ? Certainement non. Autant donc l'orgueil nous élève contre le Créateur, autant la jalousie nous rend inférieurs au prochain ; plus factice est, d'un côté, notre élévation, plus réelle est, de l'autre, notre chute. Néanmoins, la corruption, une fois en marche, ne peut pas même s'arrêter là. Sitôt, en effet, que l'orgueil a enfanté l'envie, celle-ci donne naissance à la colère ; car il est naturel qu'on prenne en dégoût ce qu'on possède en soi-même, quand on ne peut reconnaître ce qu'on possède en la personne des autres ; aussi perd-on du même coup et ce dont la charité nous assurait la possession en Dieu, et ce que l'orgueil s'efforçait de posséder en dehors de Dieu. L'envie nous fait perdre le prochain, la colère nous dérobe à nous-mêmes. Ayant tout perdu, où la malheureuse conscience irait-elle puiser la joie et le bonheur ? Elle se trouve comme étouffée en elle-même par la tristesse ; elle n'a pas voulu se réjouir charitablement du bien d'autrui ; ses propres maux peuvent-ils aboutir à autre chose qu'à la déchirer ? A la suite de l'orgueil, de l'envie et de la colère, qui ôtent à l'homme tout ce qu'il a, vient immédiatement la tristesse : celle-ci, le trouvant dépouillé, lui donne le fouet pour le mettre dehors, l'avarice succède à la tristesse ; c'est justice, car s'il ne goûte plus les joies célestes, il lui faut chercher au dehors sa consolation ; puis vient la gourmandise, qui le séduit ; dès lors que l'âme s'adonne aux objets extérieurs, ce vice se trouve en quelque sorte dans son voisinage ; il la tente, et, par l'intermédiaire de l'appétit naturel, il l'entraîne aux excès de la bouche ; enfin, voici la luxure, qui, le trouvant séduit, jette violemment l'homme dans l'esclavage. Quand une fois la crapule a allumé l'incendie dans son corps, le feu de la débauche survient à son tour et désagrége ses forces, en sorte que son esprit ne peut plus faire un pas, faute d'énergie et de fermeté. Voilà donc l'âme honteusement subjuguée et condamnée au plus dur esclavage ; à moins que le Sauveur ne prenne pitié d'elle, c'en est, pour toujours, fini de sa liberté.

3. A l'encontre des sept principaux vices, viennent les sept demandes, par lesquelles nous supplions Celui qui nous a appris à prier, de venir à notre secours ; car il a promis de donner son bon esprit à ceux qui le prieraient. L'orgueil enfle le cœur ; l'envie le dessèche : il se déchire sous l'influence de la colère : la tristesse le broie et le réduit, pour ainsi dire, en poussière ; l'avarice le jette aux quatre vents : il devient humide et se corrompt au contact de la gourmandise ; enfin, la luxure le foule aux pieds et le réduit en boue, en sorte que ce malheureux peut s'écrier : « Je suis plongé dans la vase de l'a-« bîme [1] ». Il est incapable d'en sortir, s'il ne crie vers Dieu pour lui demander son secours, ce secours dont le Prophète a dit : « J'ai at-« tendu , j'ai attendu le Seigneur ; il s'est « abaissé vers moi, il a entendu mes cris, il « m'a retiré de l'abîme de la misère et du « milieu de la fange [2] ». Le Sauveur nous a donc appris à prier, afin que nous sachions qu'il est la source de tout bien.

4. « Que votre nom soit sanctifié ». Cette première demande , que nous adressons à Dieu, est contre l'orgueil ; car, par là, nous le supplions de nous inspirer la crainte et le respect de son nom. L'orgueil nous a rendus rebelles et entêtés à son égard ; nous le conjurons donc de nous accorder l'humilité, qui fera de nous des hommes soumis à ses ordres. Cette demande a pour effet d'obtenir le don de l'esprit de crainte de Dieu : en venant dans notre cœur, cet esprit y allumera la vertu d'humilité, qui, à son tour, fera disparaître la maladie de l'orgueil : alors, l'homme, devenu humble, pourra parvenir au royaume

[1] Ps LXVIII, 5. — [2] Ps. XXXIX, 1, 2.

des cieux, d'où la superbe a précipité l'ange rebelle.

5. A l'envie nous opposons la seconde demande, qui est ainsi conçue : « Que votre « règne arrive ». Le règne de Dieu c'est le salut de l'homme. On dit que Dieu règne sur les hommes, quand ils lui sont soumis, maintenant, en s'unissant à lui par la foi, plus tard, en le contemplant face à face. Aussi, celui qui demande au Seigneur que son règne arrive, lui demande-t-il le salut des hommes, et, par cela même qu'il demande le salut de tous, déclare-t-il qu'il réprouve la jalousie méchante. Cette prière obtient l'esprit de piété, qui doit embraser le cœur du feu de la charité et aider l'homme à mériter lui-même l'héritage éternel qu'il souhaite à ses semblables.

6. Contre la colère, nous disons à Dieu : « Que votre volonté soit faite ». Car, pour dire : « Que votre volonté soit faite », il faut ne pas vouloir engager de discussion. Par ces paroles, nous donnons à entendre que nous acceptons de grand cœur les desseins de Dieu sur nous ou sur les autres. Elles nous obtiennent l'esprit de science, qui, par sa venue en nos cœurs, nous instruira et nous inspirera intérieurement une salutaire componction : alors nous saurons que les maux qui nous affligent sont le résultat de nos fautes, et que le bien qui nous échoit est l'effet de la miséricorde divine ; ainsi, et quelles que soient les circonstances, heureuses ou malheureuses, où nous nous trouvions, nous apprendrons, non pas à nous irriter contre le Créateur, mais à nous montrer toujours résignés à faire sa volonté ! Comme conséquence de la componction du cœur, qui naît de l'humilité de l'âme sous l'influence de l'esprit de science, l'esprit se calme et s'adoucit, la colère et l'indignation disparaissent, tandis que l'emportement ôte la raison et tue celui qui s'y abandonne. Pour cette vertu de componction, la consolation vient à la suite afin de la récompenser, sans qu'elle ait eu néanmoins à souffrir la moindre douleur ; et, de la sorte, il arrive que quiconque s'afflige et se lamente volontairement ici-bas en présence de Dieu, méritera de jouir au ciel de la vraie joie, de la véritable allégresse.

7. Voici contre la tristesse, c'est la quatrième demande : « Donnez-nous aujourd'hui notre « pain quotidien ». La tristesse est l'ennui d'une âme dégoûtée : elle a lieu, quand cette âme, en quelque sorte remplie de répugnance et d'amertume par suite de ses infirmités, ne ressent plus aucun goût pour les biens intérieurs. Aussi, pour obtenir la guérison de ce vice, peut-on prier le Dieu miséricordieux de se souvenir de son habituelle bonté et d'accorder à cette âme languissante l'aliment intérieur qui lui rendra ses forces épuisées par le manque d'appétit : par là, ce qu'elle ne saurait désirer, faute de goût, elle commencera à l'aimer dès qu'il sera présenté devant elle. A cette demande Dieu octroie l'esprit de force, qui ranimera cette âme épuisée et qui, en lui rendant sa vigueur primitive, lui rendra aussi le désir et le goût des aliments intérieurs. La force communique donc au cœur la faim de la justice ; et celui qui brûle ici-bas du désir ardent de la piété, recevra, comme récompense dans le ciel, la plénitude du bonheur.

8. Cinquième demande : « Accordez-nous », etc. : elle est dirigée contre l'avarice. Celui qui remet aux autres leurs dettes ne doit pas éprouver d'inquiétudes pour lui-même, puisqu'il ne veut pas se montrer exigeant : c'est de toute justice. Dès lors que Dieu, par sa grâce, nous délivre de l'avarice, il nous impose une condition pour notre salut et nous indique le moyen par lequel nos dettes doivent s'éteindre. Comme résultat de cette prière, nous recevons donc l'Esprit de conseil ; il doit nous apprendre à pardonner volontiers en ce monde à ceux qui nous offensent, afin que nous méritions d'obtenir miséricorde au moment où il nous faudra, en l'autre, rendre compte de nos fautes.

9. La sixième demande concerne la gourmandise : « Ne nous induisez pas en tenta« tion » ; c'est-à-dire, ne permettez pas que nous soyons induits en tentation. Ne sommes-nous pas réellement tentés, quand, sous prétexte d'appétit naturel, les convoitises de la chair s'efforcent de nous entraîner en des excès coupables? Ces convoitises ne cachent-elles point, dans leurs flancs, la volupté, puisqu'elles profitent de la nécessité pour nous flatter? Jamais nous ne sommes induits en cette sorte de tentation, quand nous subvenons à la nature dans la mesure de ses besoins, de manière à empêcher toujours notre appétit de dégénérer en convoitises de la chair. Pour nous y aider, Dieu nous donne

l'esprit d'intelligence; alors l'aliment spirituel de sa parole retient en de justes bornes notre appétit sensuel; il fortifie notre âme, et, ainsi, la faim corporelle ne peut plus briser ses forces, et la volupté devient incapable de la dompter. Voilà pourquoi le Sauveur lui-même a répondu à celui qui le tentait : « L'homme ne vit pas seulement de pain, « mais de toute parole qui sort de la bouche « de Dieu [1] ». Il voulait, par là, nous montrer clairement que ce pain intérieur répare les forces épuisées de l'âme, et qu'il ne faut pas se tourmenter, si, pour un temps, l'on souffre de la faim matérielle. Pour combattre la gourmandise, nous recevons donc l'esprit d'intelligence : cet esprit débarrasse notre cœur de toutes ses souillures et le purifie : il applique sur notre œil intérieur, en guise de collyre, la connaissance de la parole divine; il le guérit et le rend si clairvoyant, que celui-ci devient assez perspicace pour contempler l'éclat de la divinité même. Le remède à la gourmandise, c'est donc l'Esprit d'intelligence qui produit dans le cœur la pureté : et cette pureté du cœur mérite à son tour de jouir de la vision de Dieu, selon qu'il est écrit : « Bienheureux ceux qui ont le cœur « pur, parce qu'ils verront Dieu [2] !

10. « Délivrez-nous du mal ». Telle est la

[1] Matth. IV, 3. — [2] Id. v, 8.

septième prière qui a trait à la luxure. Il est éminemment convenable que l'esclave demande sa liberté; aussi cette prière a-t-elle pour résultat d'obtenir l'esprit de sagesse, qui doit rendre aux captifs la liberté qu'ils ont perdue, et les délivrer du joug d'une infâme servitude. Sagesse dérive de saveur : en effet, l'âme, attirée par les charmes de l'éternelle douceur, se recueille déjà en elle-même, ne fût-ce que par ses désirs, et ne trouve plus au-dehors, dans les voluptés de la chair, le principe dissolvant qui l'énervait. Dès que, par son onction, l'esprit de sagesse se met en contact avec notre cœur, il tempère l'ardeur de la concupiscence de nos membres, et, après l'avoir calmée et assoupie, il fait naître en nous la paix intérieure; notre âme tout entière se renferme dans la jouissance des plaisirs spirituels, et en l'homme se rétablit pleinement et parfaitement l'image de Dieu, suivant cette parole de l'Ecriture : « Bienheureux les pacifiques, « parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu [1] ». Puisqu'il nous a ordonné de le devenir, puisse cette grâce nous être accordée par Notre-Seigneur Jésus-Christ Dieu, qui vit et règne, avec le Père et l'Esprit-Saint, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Matth. v, 9.

QUATRIÈME SUPPLÉMENT.

SERMONS SUR DES SUJETS TIRÉS DE L'ÉCRITURE.

PREMIER SERMON.

DE LA CHUTE.

ANALYSE. — 1. Enseignement du démon, diamétralement opposé aux enseignements de la foi. — 2. Adam et Eve cruellement trompés par le tentateur. — 3. Leur chute les rend plus pauvres et plus dénués que les animaux. — 4. Dieu avait apporté remède à ces maux : nos pères ont abusé de ce nouveau bienfait.

1. Le genre humain, mes bien chers frères, jouirait d'un bonheur sans mélange, s'il savait comprendre les paroles de Dieu, ou s'il voulait les observer. Dieu, en effet, dit aux hommes : « Si vous écoutez mes préceptes et si « vous les observez, vous vous nourrirez des « biens de la terre ; si vous agissez autrement, « le glaive vous dévorera [1] ». Mais le démon, toujours acharné à pervertir la foi, persuade aux hommes de juger suivant les lumières naturelles ; et par là, il rend semblables aux animaux ceux que Dieu avait créés semblables à lui-même ; quand il leur propose de sacrifier la foi divine à la raison, il ne leur promet en retour que les jouissances les plus viles et les plus méprisables, et c'est néanmoins par ces jouissances viles et méprisables qu'il se les attache. Dieu dit aux hommes : « Ne faites point le mal, et ne vous en « rendez point les esclaves » ; le démon, au contraire, excite les hommes à se dire les uns aux autres : Ne vous souciez point de Dieu, puisque vous vivez. Autrement, en effet, les hommes ne mèneraient point une vie coupable, et les bons n'auraient point à souffrir des faits et gestes des méchants. Et ils acquiescent à ce langage inspiré par le démon, plutôt qu'à la parole divine, bien qu'ils aient vu les méchants châtiés et mis à mort par le glaive. Dieu a dit aux hommes que son Fils est né d'une Vierge ; le démon, au contraire, par la voix de ses suppôts, déclare que, à moins de contredire à la fois la raison et la nature, on ne peut admettre la coexistence dans une même personne de la virginité et de la maternité. Dieu dit aux hommes que les hommes ressusciteront avec la même chair qu'ils auront eue autrefois ; le démon, au contraire, leur enseigne que la nature peut bien engendrer des corps nouveaux, mais qu'elle ne peut rétablir dans leur harmonie première les organes que la mort a séparés et dissous. Quel moyen pour moi de vous ramener dans le sentier de la vérité, ô hommes, puisque c'est précisément de la raison que le démon s'est servi pour vous égarer dans le chemin de l'erreur ?

2. Considérez et voyez combien sont spécieuses et vraisemblables les raisons auxquelles il a eu recours pour attaquer les préceptes de Dieu et pour tromper Adam et Eve. Il est écrit : « Le Seigneur appela Adam et « lui dit : Vous mangerez du fruit de tous les « arbres qui sont dans le paradis ; mais quant « au fruit de l'arbre qui est dans le milieu du

[1] Isaïe, I, 19, 20.

« paradis, vous n'en mangerez point et vous « n'y toucherez point, de peur que vous ne « mouriez [1] ». Voilà une loi ; elle ne devait pas être transgressée ; car Dieu, en créant nos premiers parents, les avait rendus tellement heureux qu'ils devaient à tout jamais ignorer l'existence même du mal ; leur simplicité était tellement parfaite que leur nudité innocente ne devait jamais être pour eux un sujet de honte ou de confusion. « Adam et son « épouse étaient nus, et ils ne rougissaient « point de leur nudité [2]. Mais le démon était « la plus rusée de toutes les bêtes que le Sei« gneur Dieu avait créées. Et le serpent dit à « la femme : Pourquoi Dieu vous a-t-il dé« fendu de manger du fruit de tous les arbres « qui sont dans le paradis ? Et la femme dit « au serpent : Nous mangeons du fruit de « tous les arbres qui sont dans le paradis ; « mais par rapport au fruit de l'arbre qui est « au milieu du paradis, Dieu nous a dit : « Vous n'en mangerez pas et vous n'y touche« rez pas, de peur que vous ne mouriez. Et « le serpent répondit à la femme : Non, « certes, vous ne mourrez point ; Dieu sait « au contraire que, le jour où vous en man« gerez, vos yeux seront ouverts et vous serez « comme des dieux, connaissant le bien et le « mal [3] ». Voyez maintenant avec quel art le démon s'attache à ruiner aux yeux de ces hommes simples l'autorité de la parole de Dieu : grâce à cette interprétation perfide, il leur persuade que Dieu a pu envier aux hommes leur immortalité. Il s'adresse d'abord à la femme, c'est-à-dire à la faiblesse même, dans l'espérance de réussir plus facilement à porter la persuasion dans son esprit. En même temps, il se transforme en serpent. Mais telle était, dans leur innocence première, la sécurité des auteurs du genre humain que, bien loin de trembler et de frémir à la vue d'un horrible serpent, ils n'éprouvent pas même un sentiment de crainte. « Et la femme prit de ce fruit, elle « en mangea et en donna à son mari. Et ils « en mangèrent, et les yeux de l'un et de « l'autre furent ouverts, et ils connurent « qu'ils étaient nus [4] ». O nudité trop longtemps innocente à ton gré, tes désirs sont enfin satisfaits, tu as appris à rougir !

3. « Et le Seigneur fit à Adam et à son « épouse des tuniques de peaux, et il les en « revêtit ; puis il dit : Voici qu'Adam est de« venu comme l'un d'entre nous, connaissant « le bien et le mal [1] ». Le Seigneur ne leur dissimule point qu'ils sont perdus ; mais il les raille de s'être laissé persuader, par le démon, qu'ils pouvaient devenir dieux. Oui, ils sont devenus dieux, mais des dieux semblables au démon, puisqu'ils sont maudits de Dieu et revêtus à la fois de peaux et du péché qu'ils ont commis. Le Seigneur donc dit, mais en les raillant : « Voici qu'Adam est devenu comme « l'un d'entre nous, connaissant le bien et le « mal ». O nature ! ô maîtresse achevée dans l'art d'assouvir la convoitise et de commettre tous les crimes, où est maintenant cet antique serpent, ton digne et trop fidèle ministre ? où sont ses discours enchanteurs ? où est cette immortalité promise par toi aux hommes comme une chose dont la jalousie de Dieu seule les avait privés jusqu'alors ? Ah ! s'il n'est pas en ton pouvoir d'accomplir ta promesse et de guérir les hommes des maux que tu leur as causés, rends-leur du moins cette immortalité première que tu leur as fait perdre. Voyez maintenant où en sont réduits ces hommes qui ont pris la nature pour guide. Voyez-les chassés du paradis, pareils à de pauvres naufragés ayant à peine quelques feuilles de plantes marines et quelques peaux pour se couvrir. O nature ! donne, si tu le peux, à ces malheureux, des vêtements capables de remplacer ceux que Dieu leur avait donnés primitivement, et qui n'étaient pas autre chose que leur sainte nudité. Les brebis portent dès leur naissance une toison élégante qui leur tient lieu de vêtement et les protége contre l'intempérie des saisons ; les chèvres portent une chevelure qui, tout inculte qu'elle est, leur sert à la fois de couverture et d'ornement ; les chevaux, les lions, les taureaux, les autres animaux domestiques ou sauvages sont revêtus d'une robe de poils tendres et flexibles qui abrite leur peau, et dont les couleurs savamment nuancées brillent parfois d'un éclat splendide. Quoi de plus varié et de plus magnifique que le plumage dont les oiseaux sont couverts ? le serpent lui-même, qui a été condamné avec vous, dépouille chaque année sa tunique d'écailles ; et en même temps qu'il dépose l'ancienne, il en revêt une nouvelle. Vous seuls, ô hommes, vous êtes formés et exposés par la na-

[1] Gen. II, 16, 17. — [2] Ibid. 25. — [3] Id. III, 1-5. — [4] Ibid. 6, 7.

[1] Gen. III, 21, 22.

ture dans un état de nudité complète ; pour vous seuls la nature est une marâtre, non point une mère. C'est la libéralité des brutes qui vous donne la nourriture et le vêtement, et qui supplée ainsi à votre indigence de toutes choses : les brebis vous donnent leur laine, les chèvres, les bœufs et les autres animaux sans raison vous procurent les aliments dont vous avez besoin ou vous offrent avec joie leur travail et leurs sueurs. Ce n'est point une servitude qu'ils remplissent à votre égard, c'est un bienfait qu'ils vous octroient ; et si vous prétendez arguer de ce fait que vous les nourrissez, que vous les gardez, que vous éloignez d'eux les bêtes fauves, que vous leur procurez soit des pâturages, soit des étables ; je vous répondrai encore que vous ne pouvez vous dire leurs maîtres, puisque, sans le service de votre or, vous ne pourriez acquérir le droit de vous servir d'eux.

4. Dieu porta ensuite remède à ces maux et vous consacra à lui d'une manière particulière ; mais, à tant de bonté vous ne répondîtes que par votre ingratitude, et vous perdîtes ce second bienfait. Dieu avait fait pleuvoir du ciel pour vous une manne capable de satisfaire tous les désirs et tous les goûts ; toutes les fois que vous aviez eu à souffrir de la soif, il vous avait donné une eau jaillissant spontanément des rochers et vous dispensant ainsi d'ouvrir le sein de la terre pour y chercher des sources ou pour y creuser des puits ; il vous avait donné une terre où coulait le lait et le miel, et où vous n'aviez besoin de pressurer ni les rayons formés par les abeilles, ni les mamelles des animaux ; il vous avait donné des raisins produits par des ceps non cultivés et tels que deux hommes pouvaient avec peine en porter un sur leurs épaules à l'aide d'une perche. Vous nous avez envié tant de bonheur, à nous, votre postérité : car nous aurions pu, nous aussi, participer à ces biens, si, par vos crimes et par vos sacriléges, vous n'aviez mis obstacle à l'exercice de la sainte puissance de Dieu. Et maintenant, puisque nos ancêtres ont eu le malheur de s'avilir et de se dégrader ; s'il vous reste une lueur de sagesse, un sentiment quelconque de pudeur, songez du moins qu'un sage repentir a succédé à leur faute, et croyez au Fils de Dieu. Puisse cette foi vous aider à obtenir la vie et le salut !

DEUXIÈME SERMON.

DU PREMIER HOMME.

Analyse. — 1. L'homme avait reçu de Dieu les instructions et tout ce dont il avait besoin pour résister au démon ; mais il céda aux sollicitations de la femme et succomba ainsi à la tentation. — 2. Tristes effets de cette chute de nos premiers parents. — 3. Enormité du péché d'Adam et suites déplorables de ce péché. — 4. Dieu, après avoir obtenu de l'homme qu'il rougît et confessât son péché, se dispose à lui accorder son pardon : nécessité de l'humilité et de la componction extérieures. — 5. Le pécheur qui retombe après un premier pardon, se rend bien plus coupable qu'Adam, puisqu'il abuse du bienfait de la rédemption. — 6. Nous devons rendre à Dieu des actions de grâces sans fin pour tant et de si grands bienfaits. — 7. Cette reconnaissance doit se manifester surtout par des actes, par l'imitation du Christ, qui conduit au ciel ceux qui le suivent. — 8. Conclusion.

1. Personne n'ignore que l'homme avait été primitivement formé par Dieu pour être une créature éclairée des lumières de la prudence et de la sagesse ; l'usage de la raison devait être un des bienfaits de la divine providence à son égard ; la prudence, dis-je, devait le rendre capable d'échapper aux piéges de son ennemi ; la sagesse devait lui apprendre quels mystères devaient être l'objet de ses investigations ; la raison devait lui faire comprendre que la soumission aux ordres du Dieu créateur était le premier de ses devoirs. En effet, le Seigneur Dieu donna à l'homme, dès que celui-ci fut sorti de ses

mains, les instructions, les avertissements, les armes dont il avait besoin pour conserver son innocence ; car, puisqu'il devait lutter contre le démon, il avait besoin d'être muni de certaines armes, je veux dire, de la prudence, de la sagesse, de la raison. Le Seigneur y ajouta une loi qui lui faisait connaître la volonté divine et qui lui apprenait quelles seraient les conséquences immédiates de la désobéissance à cette volonté. Car, à l'instant même où l'homme, par un oubli également fatal et incompréhensible, préféra les suggestions du démon aux ordres de Dieu, il perdit à la fois la vie qu'il possédait, et il reçut la mort qu'il n'avait pas encore appris à connaître. Adam se trouvait en présence de son épouse et du démon, en présence d'Eve et de leur ennemi commun, en présence de la femme et du serpent. Le démon employa les artifices de sa ruse perfide : Eve consentit aux suggestions diaboliques et se perdit ; le démon, par sa fourberie et son astuce mensongère, tendit un piége à la femme; la femme donna tête baissée dans ce piége; le démon, désespérant de séduire Adam directement, eut recours à l'intermédiaire de la femme; et celui qui, après avoir été créé le premier par Dieu, devait trouver dans la personne d'Eve une épouse et une aide, ne trouva dans cette même personne que la mort.

2. O douleur ! ce qui devait être une cause de félicité devient un sujet de larmes; il trouve sa perte là où il devait trouver un secours et un appui. Le trait qui cause à Adam la blessure la plus profonde vient non pas du côté de son ennemi, mais d'une main amie ; il succombe sous son propre fer plutôt que sous le fer de son adversaire ; un glaive étranger ne lui eût point fait une blessure aussi meurtrière que celle qu'il reçoit de son épouse. Le rusé serpent s'avance pour exercer sa fourberie ; il s'avance pour insinuer son venin, non pas à l'homme, mais à la femme : disons mieux, il s'avance pour les entraîner l'un et l'autre à leur perte par le consentement d'un seul. Il suggère l'accomplissement d'une action qui sera fatale à tous deux ; tous deux subiront les tristes conséquences de la faute commise par celle qui, la première, aura laissé infecter son esprit par ses suggestions également perfides et venimeuses. Enfin, dès qu'elle a donné son consentement, la femme remplit vis-à-vis de son mari le même rôle que le perfide serpent a rempli vis-à-vis d'elle-même. Eve s'est laissé persuader, et elle persuade; un venin mortel lui a été communiqué, et elle le communique à son tour ; elle a été trompée, et elle trompe. Aussi est-elle vouée à un double châtiment, l'un personnel, l'autre commun : par le premier, elle est condamnée à enfanter dans la douleur ; par le second, elle est condamnée à mourir et à voir le même sort réservé à Adam ; l'un de ces châtiments lui est infligé parce qu'elle a cédé aux sollicitations du serpent, l'autre, parce qu'elle a sollicité ensuite elle-même son mari. Parce qu'elle a donné son consentement, elle entend prononcer contre elle une sentence de mort ; et elle a mérité d'enfanter dans la douleur, parce qu'elle a exercé à son tour l'office de tentateur. Comment ignorer la réalité de cette sentence, puisqu'elle s'exécute dans la personne de chacun de nous ! Quant à ceux qui refusent de croire à la vérité de ce récit, la conviction pénétrera malgré eux dans leur esprit le jour où ils disparaîtront de ce monde ; et par rapport à ceux qui ignorent ces mêmes faits, ils apprendront à les connaître, quand cette sentence s'accomplira dans leur personne.

3. O crime ! ô impiété sacrilége ! on méprise un commandement de Dieu, et on prête une oreille attentive aux paroles du serpent. On dédaigne les préceptes d'une Providence infiniment miséricordieuse, et on accueille favorablement les discours trompeurs du plus astucieux de tous les animaux. On foule aux pieds des avertissements salutaires, et l'on prend conseil de son plus mortel ennemi. Aussi a-t-on dit que la mort est le triste fruit du mépris par lequel l'homme a préféré obéir aux suggestions du serpent. Adam et Eve sont dépouillés de leur gloire, ils sont privés de leur dignité. Ils deviennent ce qu'ils n'étaient point, en même temps qu'ils perdent les qualités brillantes qu'ils avaient reçues de la libéralité divine. Le serpent se réjouit d'avoir réussi dans l'accomplissement de son dessein ; il se félicite d'avoir porté à l'homme un coup mortel, ainsi qu'il le désirait. Il tressaille, il triomphe en présence du succès de son entreprise abominable, en voyant que les hommes ont été complètement trompés par lui ; et il ignore, le malheureux, qu'il s'est percé du trait dont il a percé les

autres ; il ignore qu'en donnant la mort aux hommes, il se l'est donnée à lui-même. Le Seigneur, d'autre part, regrette que l'homme ait mérité une sentence de mort plutôt qu'une sentence de vie ; il regrette que l'homme ait mérité de périr plutôt que d'être sauvé ; que celui-ci, enfin, ait repoussé la gloire plutôt que la mort. Mais il est plus ému toutefois de la malice du serpent que du mépris dont l'homme s'est rendu coupable ; il éprouve un sentiment d'horreur profonde pour la cruauté de l'ennemi et un sentiment de compassion miséricordieusement paternelle pour l'homme séduit et trompé. Il maudit à tout jamais celui qui, le premier, a savouré le plaisir de nuire, et il prend pitié de l'homme qui a été victime de la plus atroce perfidie.

4. Le Seigneur Dieu dit ensuite : « Où es-« tu, Adam ? » Par cette interrogation il provoque un aveu. Il désire que celui qu'il sait être devenu criminel confesse sa faute. Il cherche le moyen d'exercer sa miséricorde ; il s'entretient avec le coupable de son péché. Il songe à pardonner, en même temps qu'il se plaint du motif pour lequel sa loi a été méprisée. Il adresse des reproches sévères, accablants, afin de pouvoir accorder le pardon aux coupables : ceux qu'il n'a pas voulu rendre impeccables en les créant, il veut du moins pouvoir les purifier en les amenant à confesser leur iniquité. Ils reçoivent des vêtements de peau, afin qu'après avoir avoué leur crime, ils méritent, par l'humilité de leur extérieur, d'en recevoir le pardon. Le Seigneur montre ici par quels moyens on peut être purifié de ses péchés. Il montre que la confession d'abord, et ensuite la rudesse et l'austérité dans la manière de se vêtir, nous aident à obtenir notre pardon très-facilement. Car si c'est un orgueil et une opiniâtreté criminels de vouloir cacher une mauvaise action commise sous les yeux de Dieu, il n'est pas moins dangereux de chercher à dissimuler la laideur d'une âme coupable et flétrie par la richesse et l'éclat de la parure extérieure. Que personne donc, qu'aucun pécheur ne couvre ses fautes du voile d'une joie apparente qui ne serait pas autre chose qu'un désespoir réel : si votre cœur se trouve infecté par la contagion des plaisirs coupables, n'y insinuez pas encore le poison de la dissimulation. Que la tristesse de votre corps témoigne hautement du mal auquel votre âme est en proie. Une blessure faite à celle-ci doit provoquer les larmes de celui-là ; car, toutes les fois que le corps éprouve une douleur, une souffrance quelconque, l'âme est aussitôt pénétrée d'un sentiment d'amertume et de compassion. Une lésion n'existe jamais dans le corps, sans provoquer dans l'âme un sentiment d'affectueuse condoléance, et les flétrissures de l'âme doivent se manifester par la douleur du corps. La tristesse doit être commune à l'un et à l'autre, afin que tous deux aient également part au pardon ; car il faut nécessairement qu'ils reçoivent les mêmes faveurs et les mêmes biens, ou qu'ils soient en proie à des souffrances et à des tortures communes. L'homme, en effet, n'est pas autre chose que la réunion d'un corps et d'une âme. Autant ce corps et cette âme diffèrent et sont éloignés l'un de l'autre par leur essence, autant est étroite l'union qui s'opère entre eux pour former l'homme. Non-seulement ils ne sauraient être séparés durant le cours de la vie ; mais, durant l'éternité même, ils partageront ensemble la même récompense ou le même châtiment. Le corps pur ne sera jamais séparé de l'âme à laquelle il aura été uni ; et le corps flétri se trouvera fatalement associé à la destinée de l'âme coupable. Si donc, au jour du jugement, ils participeront l'un et l'autre aux biens immenses que la divine miséricorde dispensera à l'homme juste, pourquoi dès cette vie la tristesse ou la joie ne serait-elle pas aussi commune à tous deux ?

5. C'est pourquoi, ô chrétien, tu ne saurais plus trouver absolument aucune excuse, toi qui, après avoir été esclave, es redevenu libre ; que dis-je ? toi qui, après avoir été délivré de ta captivité, guéri de tes blessures, absous et relevé de la sentence prononcée contre toi, as reçu encore, pour servir de règle à ta conduite, les avertissements les plus explicites et les plus solennels ; toi, enfin, dont le zèle doit s'enflammer au souvenir des exemples terribles dont tu as entendu le récit. Adam ne connaissait point la fourberie du démon, il n'avait point pleuré sur le malheur d'une créature quelconque devenue la victime de cette fourberie ; il semble donc moins coupable d'avoir succombé en luttant le premier contre un tel ennemi. Mais toi, tu as reçu de la bouche du Seigneur les instruc-

tions les plus minutieuses et les plus détaillées, il t'a proposé les exemples les plus éloquents : « Voici », dit-il, « que tu es guéri ; « ne commets plus aucun péché, de crainte « qu'il ne t'arrive quelque chose de pis [1] ». Ne commets plus aucun péché, dit-il, après que tu as obtenu ton pardon ; ne t'expose plus à recevoir des blessures, après que tu as été guéri ; ton âme est en ce moment purifiée, ornée de la grâce, prends garde de la souiller, de la flétrir désormais. Songe, ô homme, qu'une faute est plus grièvе, quand elle est commise après un premier pardon ; une blessure renouvelée après guérison cause des douleurs bien plus vives ; une souillure paraît d'autant plus odieuse qu'elle est imprimée à une âme plus pure et plus sainte. Aussi celui-là perd tout droit à l'indulgence, qui pèche après avoir obtenu une première fois son pardon ; celui-là est indigne de recouvrer jamais la santé, qui se blesse lui-même après avoir été guéri une première fois ; et celui-là mérite de ne redevenir jamais pur, qui se souille lui-même après avoir reçu une première fois le bienfait de la grâce. Celui, au contraire, qui, après avoir été absous, ne retombe plus dans le péché, mérite de recevoir une récompense ; celui qui, après sa guérison, se montre vigilant, possède le don de la sainteté ; celui qui aura conservé la grâce et l'amitié de Dieu en observant sa loi, recevra le royaume éternel. Tout homme, en effet, est gravement coupable, quand il transgresse une loi dont il a une connaissance pleine et entière ; mais ce même homme devient bien plus coupable encore, quand il retombe dans le péché après avoir été absous une première fois. Celui-là devient plus vil et plus méprisable qu'un esclave qui, après avoir été affranchi, offense le patron de qui il a reçu sa liberté ; celui-là abuse indignement d'un bienfait, qui méprise, avec un orgueil plein d'arrogance celui de qui il l'a reçu. Cherchez votre salut dans les exemples qui vous sont proposés : il faut, ou bien que vous l'y trouviez, ou bien que vous vous attendiez à subir le même sort que les coupables dont on vous rapporte l'histoire. Et ne considérez point comme un juge sévère Celui dont vous aurez méprisé les exhortations tendres et paternelles : « Car Dieu a « tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils « unique, afin que quiconque croit en lui ne « périsse point, mais reçoive, au contraire, la « vie éternelle [1] ». Oui, il est grand, il est immense, l'amour de Dieu le Père ; il est digne d'être célébré par des louanges continuelles, il mérite d'être glorifié à tous les instants du jour et de la nuit ; pour nous racheter de la mort éternelle, l'auteur de la vie nous a envoyé son Fils tout-puissant et éternel, son Fils qui a possédé et qui possédera éternellement la même puissance que le Père et le Saint-Esprit ; il nous l'a envoyé, dis-je, en lui donnant pour mission de nous rendre dans son intégrité première la vie que nous avions perdue ; de même que Dieu avait, au commencement, créé le monde par lui, il a voulu aussi le renouveler par lui, quand il a vu ce monde perverti, dégradé et gisant misérablement dans le bourbier du péché. Par son saint avénement, en effet, le Fils de Dieu a allumé dans son Eglise le flambeau de la divine lumière que les hommes ne connaissaient plus depuis longtemps, et en rendant à ceux-ci l'espérance de la vie céleste, il a arraché de leur cœur ces affections indignes qui les tenaient misérablement courbés vers la terre, et il les a élevés au-dessus d'eux-mêmes. Cette Eglise a passé des ténèbres à la lumière aussitôt que Jésus-Christ, le vrai Soleil de justice, s'est montré à la terre ; les peuples qui avaient faim et soif de la vérité, ont pu se désaltérer aux sources de la divine doctrine qu'il leur a révélée, et trouver le plus doux, le plus délicieux de tous les aliments dans les saints exemples qu'il leur a donnés ; doctrine et exemple à l'aide desquels nous pouvons tous éviter les flammes de l'enfer et mériter d'entrer en possession des biens invisibles qui ne finiront jamais.

6. Nous devons donc rendre grâces au Dieu tout-puissant pour tous ces bienfaits, et considérer sans cesse combien a été grande la miséricorde et l'amour que notre Créateur nous a témoignés. Nous tous, en effet, nous sommes venus de la gentilité. Nos pères, il y a quelques siècles, adoraient des idoles ; après avoir abandonné le Dieu par qui ils avaient été créés, ils offraient leur encens et leurs hommages à des dieux façonnés par eux-mêmes. Nous, au contraire, par la grâce du Dieu tout-puissant, nous avons été ramenés

[1] Jean, v, 14.

[1] Jean, III, 16.

des ténèbres à la lumière. Ayons donc constamment présent à l'esprit le souvenir de cette région de ténèbres d'où nous sommes sortis, de ce poids immense de crimes dont nous avons été délivrés, et montrons-nous reconnaissants pour cette lumière de la foi que nous avons reçue ; témoignons, dis-je, par nos œuvres, de notre gratitude pour le bienfait de cette foi saine, de cette intelligence pure, pour toutes les grâces enfin qui nous ont été conférées au jour de notre baptême. Celui-là ne comprend point l'immensité de l'amour et de la miséricorde divine, qui oublie l'immensité de sa propre misère. De là ces paroles que le Psalmiste adressait à Dieu : « Faites-moi connaître l'immensité de vos « miséricordes, ô vous qui sauvez ceux qui « espèrent en vous [1] ». Le meilleur moyen pour nous de comprendre combien est admirable l'immensité de la divine miséricorde, c'est de rappeler souvent à notre esprit l'immensité et la profondeur de notre misère. C'est pourquoi nous devons aimer de toute la tendresse et de toute l'énergie de nos âmes celui qui nous a retirés du sentier de l'erreur et qui nous a ramenés dans la voie de la vérité et de la vie. Voici que nous sommes venus de différentes contrées du monde, pour entendre la parole de Notre-Seigneur et pour embrasser sa foi ; autrefois divisés par la diversité même des passions brutales qui nous dominaient, nous nous trouvons aujourd'hui réunis dans le sein d'une même Eglise et confondus dans une unité dont la sainteté forme les nœuds ; de telle sorte que nous voyons de nos yeux l'accomplissement éclatant de cette prophétie d'Isaïe relative à l'Eglise : « Le loup habitera avec l'agneau, « et le léopard dormira à côté du chevreau [2] ». Par la grâce de la charité, le loup habite avec l'agneau ; car ceux qui étaient autrefois des ravisseurs cruels et inhumains vivent maintenant en paix et dans une sainte fraternité, avec ceux qui étaient les plus doux et les plus timides ; le léopard dort à côté du chevreau, car celui à qui ses propres péchés formaient un manteau de couleurs également hideuses et variées, consent à s'humilier avec celui qui rougit de lui-même et qui confesse avec larmes les péchés de sa vie. Le Prophète a ajouté : « Le veau, le lion et la brebis de« meureront ensemble [3] » ; parce que celui qui, le cœur pénétré d'un sincère repentir, s'offre à Dieu chaque jour en sacrifice, et celui dont la cruauté était insatiable comme celle du lion, et celui qui, pareil à une brebis innocente, a toujours persévéré dans la simplicité et la droiture, tous ces différents personnages sont entrés ensemble dans le bercail de la sainte Eglise. Telle est la vertu toute-puissante de la charité : elle embrasse, elle liquéfie en quelque sorte les âmes les plus différentes et les transforme en une seule espèce d'or.

7. Mais en même temps que le feu d'un amour mutuel s'allume dans le cœur des élus, un attrait plus puissant encore les attire vers Dieu et les excite à se rendre dignes de les contempler dans le ciel et de jouir éternellement de sa présence. Un seul et même Seigneur, un seul et même Rédempteur réunit dès ici-bas le cœur de ses élus dans la communauté des mêmes sentiments et, par les désirs qu'il fait naître en eux, les porte à l'amour des choses d'en haut. De là ces autres paroles que le Prophète ajoute ensuite : « Et un petit enfant viendra « à leur secours [1] ». Quel est cet enfant, sinon celui dont il est écrit : « Un petit enfant « nous est né, et un Fils nous a été donné [2] ? » Cet enfant vient en aide à ceux qui habitent ensemble ; car, de peur que nos cœurs ne demeurent attachés aux choses de la terre, il les enflamme chaque jour par des désirs intérieurs ; il nous vient en aide, dis-je, en entretenant ainsi constamment dans nos cœurs la flamme de son amour, puisqu'il empêche que cet exil, où nous nous aimons ainsi les uns les autres, ne nous paraisse un séjour trop agréable, et que le repos de la vie présente ne nous séduise et ne nous charme jusqu'à nous faire oublier les joies de la patrie ; il empêche notre âme de s'énerver et de s'amollir en savourant avec trop d'ardeur ces délices passagères. Aussi le voyons-nous faire succéder des châtiments à ses bienfaits et mélanger d'amertume toutes les jouissances que nous pourrions goûter ici-bas, afin d'allumer dans nos âmes le feu de l'amour et du désir des choses célestes. Ce petit enfant donc nous vient en aide, quand, par la charité qu'il répand lui-même en nous, le Dieu tout-puissant nous empêche de demeurer courbés vers les choses de ce monde ;

[1] Ps. XVI, 7. — [2] Isaïe, XI, 6. — [3] Ibid.

[1] Isaïe, XI, 6. — [2] Id. IX, 6.

et qu'il nous invite, au contraire, à nous élever jusqu'à lui par la sincérité de notre repentir, par la correction de nos mœurs et par la confession de nos fautes. Conformément à cette parole du Psalmiste : « Entrez « dans son sanctuaire en confessant » vos fautes [1], etc.; quand nous confessons nos fautes avec larmes, nous entrons par la porte de la voie étroite ; mais lorsqu'ensuite nous aurons le bonheur ineffable d'être introduits dans le séjour de la vie éternelle, nous franchirons le seuil de notre patrie en confessant la gloire et la puissance du Très-Haut ; car il n'y aura plus pour nous de porte étroite le jour où nous entrerons en possession du bonheur et de la joie éternels. Alors nous célébrerons par nos louanges Celui que nous savons s'être humilié jusqu'à se revêtir d'une chair semblable à la nôtre, jusqu'à devenir notre frère, afin de nous préparer à tous une place dans le royaume éternel.

[1] Ps xcix.

8. Tous nos désirs donc doivent avoir pour objet suprême d'être réunis le plus prochainement possible à Celui en qui nous trouverons tous les biens ; à Celui qui, de toute éternité, habite les demeures éthérées, qui possède avec le Père la même puissance, le même éclat et la même splendeur ; à qui sont dus les mêmes hommages et des adorations identiques ; à qui appartient la même autorité ; près de qui enfin les plus hautes puissances ne sont que néant, et dont le règne subsiste dans les siècles des siècles.

TROISIÈME SERMON.

SUR JOSEPH.

ANALYSE. — 1. Après la mort de Joseph, les Juifs sont réduits à l'état de captivité. — 2. Interprétation allégorique de l'histoire de ce patriarche. — 3. Interprétation également allégorique de la délivrance accomplie par Moïse et Aaron. — 3. Il faut d'abord fuir l'Egypte, si l'on veut offrir à Dieu un sacrifice de louanges véritables.

1. Ainsi que la lecture de l'Ancien Testament nous l'a appris, mes bien-aimés, le trône d'Egypte fut, après la mort de Joseph, occupé par un nouveau roi qui n'avait point connu ce patriarche et qui entreprit d'anéantir la multitude des enfants d'Israël. Il les exerçait à préparer l'argile, à confectionner des briques, à battre les grains, et il les contraignait à se livrer à ces travaux jusqu'à l'épuisement de leurs forces. C'est pourquoi, fatigués d'un long esclavage et accablés sous le poids de travaux hors de proportion avec les forces humaines, ils adressèrent, par la bouche de Moïse et d'Aaron, cette prière à Pharaon : « Laissez-nous sortir d'Egypte ; « après trois jours de marche nous serons « dans le désert et nous pourrons offrir des « sacrifices à notre Dieu [1] ».

[1] Exod. v, 1-3.

2. Cette histoire, mes bien-aimés, si l'on veut s'en tenir à la surface de la lettre, présente un sens très-clair et très-manifeste; elle est si belle, elle brille par elle-même d'un tel éclat, qu'il suffit de la lire simplement pour en être édifié. Mais vos esprits en seront bien plus grandement édifiés encore, si, écartant l'écorce de la lettre qui tue, nous pénétrons jusqu'a la moelle, c'est-à-dire jusqu'à l'interprétation spirituelle ; ou, pour revêtir ma pensée d'une autre forme, si, posant comme fondement les faits historiques rapportés dans ce passage de l'Ecriture, nous élevons dessus l'édifice sublime d'une interprétation allégorique. Et d'abord, mes bien chers frères, nous sommes nous-mêmes les enfants d'Israël, nous qui, par la faute de nos premiers parents, avons été tristement expulsés du paradis de délices, de la région de lumière et de

félicité éternelle dans cette vallée des misères et des larmes, dans cette région ténébreuse et couverte des ombres de la mort comme dans une vraie terre d'Egypte. Tant que Joseph régna en Egypte, Pharaon ne persécuta point le peuple de Dieu. Joseph représente ici Jésus-Christ que ses frères, c'est-à-dire les Juifs, ont vendu uniquement par un sentiment de haine, et qui, après avoir été emmené en Egypte, n'y a point été reconnu par ses frères; car Jésus-Christ « était dans le monde, et le « monde avait été créé par lui, et le monde « ne le reconnut point [1] ». Aussi longtemps que Joseph conserva le pouvoir sur l'Egypte, le peuple n'éprouva aucun effet de la colère de Pharaon. Et, en effet, tant que le véritable Joseph règne sur nous, tant que le Christ demeure maître absolu de nos âmes, Pharaon, c'est-à-dire le démon et les puissances ennemies, ne sauraient nous percer de leurs traits ni nous causer aucun dommage. Mais après la mort de Joseph un nouveau prince s'asseoit sur le trône d'Egypte, et ce prince ne connaît point Joseph, et il contraint les enfants d'Israël à se livrer sans relâche au rude labeur de la préparation de l'argile et de la fabrication des briques. Ce nouveau roi, mes biens chers frères, n'est autre que le démon qui règne en maître absolu sur tous les hommes livrés à l'orgueil et qui ne connaît point Joseph, c'est-à-dire Jésus-Christ. « Car il a dit en son cœur : Il « n'y a point de Dieu [2] » ; et après la mort de Joseph, il opprime le peuple. Si le Christ vient à mourir en nous, si son souvenir vient à disparaître de notre esprit, alors le nouveau roi, je veux dire le démon, commence à exercer sur nous son pouvoir tyrannique, il nous condamne aux pénibles travaux de la préparation de l'argile et de la confection des briques; il nous voue au hideux et ignoble esclavage des voluptés charnelles ; il nous contraint de livrer notre cœur « au monde et aux choses qui sont dans « le monde [3] » ; il enchaîne notre esprit et le tient, aussi bien que notre corps, constamment courbé vers les choses de la terre ; de telle sorte que la méditation des choses célestes devient pour nous une œuvre tout à fait impossible.

3. Mais Dieu, qui se plaît avant tout à exercer sa miséricorde et qui cherche à pardonner à ses fidèles serviteurs bien plutôt qu'à les punir, compatissant à leur misère et à leur affliction, choisit et délégua Moïse et Aaron, c'est-à-dire la loi et le sacerdoce, pour délivrer son peuple et pour châtier Pharaon. C'est pourquoi, s'étant présentés devant ce prince, ils lui dirent : « Voici ce que dit le Sei- « gneur Dieu : Laissez aller mon peuple, afin « qu'il m'offre des sacrifices dans le désert. « Après trois jours de marche nous serons « dans la solitude, et là nous offrirons des « sacrifices à notre Dieu [1] ». Remarquons ici, mes frères, que les enfants d'Israël, demeurant sur la terre d'Egypte, ne pouvaient offrir à Dieu aucun sacrifice. Le mot Egypte, en effet, signifie ténèbres et désigne ici le monde; car ce monde fait de tous ses amateurs autant d'enfants de ténèbres, en les enveloppant dans les ténèbres de l'ignorance et dans la nuit du péché. Condamnés à la meule, aveuglés par leurs péchés qui recouvrent leurs yeux comme un voile impénétrable, on les voit s'agiter dans un cercle sans fin, lutter contre des flots qui les reportent constamment au rivage, travailler toujours sans trouver jamais le repos, courir avec effort sans parvenir au but ; égarés dans la nuit de la plus épaisse ignorance, ils dépensent une activité surhumaine sans réussir à rencontrer même la porte de la vérité. Dans cette région donc des ténèbres et de la mort, les enfants d'Israël ne sauraient offrir aucun sacrifice ; car le coassement des grenouilles retentirait dans un tel sanctuaire, des légions de mouches, s'élevant de ce sol fangeux, se précipiteraient dans les yeux des assistants : l'odeur même de l'encens serait étouffée sous les émanations pestilentielles qui remplissent ces lieux consacrés aux vices les plus divers et où chaque démon a un autel.

4. Il faut donc sortir d'Egypte de peur que, par leur coassement, les grenouilles ne troublent le repos des Israélites, de peur que « les « mouches en mourant ne cessent de répandre « une odeur suave » et ne souillent le sacrifice. Encouragés donc par l'exemple du bienheureux Abraham, « sortons de la terre qui « nous a vus naître et qu'habitent encore nos « proches ; sortons de la maison de notre « père [2] », et venons dans la terre que le Seigneur nous aura montrée. Avec le bienheureux Joseph abandonnant son manteau entre

[1] Jean, I, 10. — [2] Ps. XIII, 1. — [3] Jean, II, 15.

[1] Exod. V, 1-3. — [2] Gen. XI, 1.

les mains d'une adultère, précipitons-nous dehors ; avec le jeune homme de l'Evangile laissant là le suaire, suivons le Seigneur sans considérer même de quelle manière nous sommes vêtus, et marchons pendant trois jours pour nous rendre dans le désert et pour y sacrifier à notre Dieu. Cette voie par laquelle il nous est ordonné de nous rendre dans la solitude, c'est précisément le Christ, qui a dit : « Je suis la voie, la vérité et la vie[1] » ; et ailleurs : « Personne ne vient au Père, « si ce n'est par moi[2] ». Il faut donc marcher dans cette voie, non point par des mouvements corporels, mais par des désirs intérieurs, afin de parvenir à la solitude de l'esprit et au repos de la conscience. Car la connaissance de la loi divine s'acquiert et se perfectionne dans le repos et le silence. Aussi longtemps que le bruit tumultueux du péché frappe nos oreilles, aussi longtemps que la tempête et l'ouragan du vice font éclater au-dessus de nos têtes la voix formidable de son tonnerre, nous n'approchons point de la solitude ; mais lorsque, cet horrible tumulte ayant cessé, nous jouissons de la paix et de la tranquillité de la vertu, c'est alors seulement que nous pouvons offrir à Dieu un sacrifice de louanges. Or, on ne parvient à cette bienheureuse solitude que par trois étapes. Par la première de ces étapes, l'âme fidèle entre dans le jardin ; par la seconde, elle pénètre dans le cellier rempli de vin ; par la troisième, elle est introduite dans la chambre à coucher du roi. Il faut, en effet, que l'âme, autrefois esclave des plaisirs charnels dont elle aimait à s'enivrer, il faut, dis-je, que cette âme, délivrée de l'Egypte et fatiguée du chemin, trouve d'abord des consolations et des douceurs dans le jardin du Christ ; il faut que ce jardin lui offre des arbres chargés de fruits spirituels et des fleurs exhalant un parfum délicieux de vertu, afin que, grâce à ce puissant réconfort, elle oublie bientôt les jouissances grossières dans lesquelles elle se complaisait et ne recherche plus que les joies et les délices de la vertu. De là cette invitation qui lui est adressée dans les cantiques : « Venez dans mon jardin, ô ma sœur, ô mon « épouse[3] ! » A la seconde étape, le roi l'introduit dans le cellier rempli de vin. Ce cellier

[1] Jean, XIV, 6. — [2] Ibid. — [3] Cant v, 1.

n'est pas autre chose que la divine Ecriture, dans laquelle se trouve renfermé ce vin spirituel qui enivre l'esprit des fidèles et qui réjouit le cœur de l'homme intérieur. Après donc que l'âme, occupée d'abord à savourer les douceurs sensibles de la vertu, a pu satisfaire complètement cette curiosité, elle pénètre dans ce cellier rempli de vin, elle s'applique à l'étude des saintes Ecritures, et la loi de Dieu devient l'objet de ses méditations du jour et de la nuit. De là ces autres paroles du même livre des cantiques : « Le roi m'a in-« troduit dans son cellier au vin[1] ». A la troisième étape, enfin, l'âme entre dans la chambre à coucher du roi. Cette chambre, c'est le sanctuaire de la contemplation, une sorte de tabernacle mystérieux où l'âme médite plus à son aise. Car l'âme fidèle, après que le jardin des vertus l'a détachée de l'amour des choses temporelles et que le cellier rempli de vin l'a initiée à la connaissance des divines Ecritures, l'âme fidèle se retire et s'enferme dans la solitude de l'esprit comme dans une chambre secrète, et là, s'enflammant des feux du divin amour par la méditation assidue des vérités éternelles, elle contemple et adore son Père comme sur une montagne inaccessible à tout profane, et offre à Dieu un sacrifice de louange.

5. Vous donc, ô mes bien-aimés, vous qui êtes de vrais Israélites, non point par un effet de votre génération charnelle, ni par suite d'une circoncision faite dans votre chair, mais par l'effet de votre fidèle observation des commandements de Dieu, fuyez l'Egypte, à l'exemple de vos ancêtres d'autrefois, secouez le joug de Pharaon, renoncez aux ouvrages de terre et de boue qui vous ont occupés jusqu'ici. Mettez fin à ces relations, à ces conversations avec les Egyptiens, qui vous souillent et vous corrompent ; et, criant avec force vers le Seigneur, venez avec Moïse et Aaron, dégagés de toute entrave et libres de tout fardeau, par une marche de trois jours, c'est-à-dire par de bonnes pensées, par de bonnes paroles, par de bonnes actions, venez au repos et à la solitude de l'esprit, et offrez un sacrifice de dévotion et de louange au Seigneur votre Dieu, qui vit et règne dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Cant. XI, 1.

QUATRIÈME SERMON.

SUR CES PAROLES DE L'ÉVANGILE SELON SAINT MATTHIEU (VIII, 14) :

« JÉSUS, ÉTANT ENTRÉ DANS LA MAISON DE PIERRE, VIT LA BELLE-MÈRE DE CELUI-CI ÉTENDUE SUR « SA COUCHE ET ATTEINTE DE LA FIÈVRE ».

GUÉRISONS ET DISCIPLES.

ANALYSE. — 1. La belle-mère de Pierre, modèle d'infidélité. — 2. Que signifient les guérisons accomplies sur le soir ? — 3. Pourquoi le Sauveur ordonne-t-il aux Apôtres de passer vers l'autre rivage ? — 4. Du scribe qui veut s'attacher au Christ et le suivre partout où il ira. — 5. En quel sens il a été dit : « Laissez les morts ensevelir leurs morts ».

1. L'attachement de la belle-mère de Pierre à l'infidélité est considéré comme coupable, parce qu'il était un effet de sa libre volonté : nous avons, nous aussi, une volonté libre qui s'identifie avec l'essence même de notre être. Le Seigneur donc entre dans la maison de Pierre, c'est-à-dire dans le corps de Pierre, et cet homme est guéri aussitôt de son infidélité, c'est-à-dire de ses péchés. En proie à la fièvre brûlante de l'iniquité, la belle-mère de Pierre était vouée à une mort prochaine et inévitable : à peine a-t-elle reçu sa guérison également soudaine et imprévue, qu'elle s'empresse de faire l'office de servante. Pierre, en effet, a reçu le premier le bienfait de la foi, il est devenu le prince des Apôtres, et la parole de Dieu ayant ranimé en lui une ardeur et une énergie qui allaient s'éteignant chaque jour de plus en plus, il se dévoue avec un zèle admirable au grand œuvre de la guérison et du salut de ses frères. Quand le moment sera venu d'interpréter le passage relatif à la belle-fille et à la belle-mère, nous démontrerons que l'attachement volontaire à l'infidélité est bien réellement figuré ici par la maladie de la belle-mère de Pierre ; présentement nous parlerons de l'infidélité de celle-ci sans vouloir, par ce mot, désigner autre chose, sinon que cette femme, tant qu'elle n'eut pas la foi, demeura tristement esclave de sa propre volonté.

2. « Le soir étant venu, on lui présenta un « grand nombre de démoniaques, et il chas- « sait les esprits immondes [1] ». Dans ces guérisons multiples accomplies après la chute du jour, nous reconnaissons le concours de ceux que le Sauveur enseigna après sa Passion. Après avoir procuré à tous le pardon de leurs péchés, après avoir effacé la souillure de leurs iniquités et éteint le foyer des convoitises coupables et des inclinations dangereuses, il a, suivant l'expression des prophètes, absorbé et fait disparaître les infirmités et les faiblesses de la nature humaine.

3. « Or, Jésus voyant autour de lui une foule « nombreuse, ordonna à ses disciples de pas- « ser vers le rivage opposé. Et un scribe « s'approchant de lui : Maître, lui dit-il, je « vous suivrai partout où vous irez, etc. [1] ». Il se présente fréquemment des passages qui peuvent alarmer plus ou moins notre manière ordinaire de juger, et nous n'avons pas alors la témérité de donner à ces passages une interprétation puisée dans notre imagination, mais notre exégèse est basée uniquement sur les faits et sur les circonstances des faits. Car notre intelligence doit s'accommoder aux choses, et non pas les choses à notre intelligence. Il y a une foule nombreuse, et le Seigneur ordonne à ses disciples de passer de l'autre côté de la mer ; je ne pense pas que la bonté du Sauveur lui eût permis de chercher à abandonner ceux qui se pressaient autour de sa personne ; je crois, au contraire, que dans cette circonstance il avait en vue quelque moyen secret de leur procurer la grâce du salut. Nous voyons ensuite un scribe déclarant hautement qu'il suivra le Maître partout où il ira ; et nous ne découvrons de la part du Sauveur ni la moindre action, ni la moindre parole, qui

[1] Matth. VIII, 16.

[1] Matth. VIII, 18, 19.

soit de nature à le froisser et à le déconcerter dans sa résolution généreuse. Le Seigneur lui répond seulement que les renards ont des tannières et les oiseaux du ciel des nids pour se reposer, mais que le Fils de l'homme n'a pas un endroit quelconque où il puisse appuyer sa tête. Et quand un autre disciple vient demander qu'on lui laisse le temps d'aller ensevelir son père, nous voyons que cette faveur lui est refusée et qu'il ne lui est pas permis de remplir ce devoir de piété filiale. Il nous faut donc faire connaître ici la raison de ces choses si sublimes et si diverses ; et, en respectant scrupuleusement l'ordre du texte sacré, donner une explication qui soit en même temps conforme à la plus rigoureuse vérité et propre à donner une intelligence claire et précise de ce qu'il y a de plus profond dans ces passages. Il faut d'abord considérer que le mot disciples ne désigne pas seulement les douze Apôtres. Car, outre ceux-ci, il y avait un grand nombre de disciples, d'après la teneur même du texte évangélique. Il semble donc que, parmi toute cette multitude, le Seigneur fait un certain choix, savoir, de ceux qui devaient le suivre au milieu des périls et des épreuves sans nombre de la vie présente. L'Eglise, en effet, ressemble à un vaisseau (et c'est le nom qu'on lui donne en plusieurs endroits) ; elle ressemble, dis-je, à un vaisseau qui, chargé de passagers des races et des nations les plus diverses, vogue au milieu des gouffres, exposé à la fureur des vents et des tempêtes, toujours à la veille de se voir inopinément englouti : tel est le sort de l'Eglise au milieu de ce monde, où elle est de plus en butte aux incursions des esprits impurs. Quand nous entrons dans ce vaisseau, c'est-à-dire dans le sein de l'Eglise, nous n'ignorons pas les écueils et les périls sans nombre auxquels nous allons être exposés, nous savons parfaitement jusqu'où peut aller la fureur de la mer et des vents que nous affrontons. Afin donc de rendre tout à fait facile et rationnelle l'interprétation allégorique de ces faits, le Seigneur rapproche ici la conduite du scribe et celle [illegible] disciple, ce dernier figurant les fidèles [illegible] montent sur le vaisseau, et le premier [illegible] la multitude des infidèles qui restent [illegible]vage.

[illegible]bord le scribe, en d'autres termes [illegible]urs de la loi, demande s'il doit suivre, comme s'il croyait n'être pas réellement en présence du Christ auquel il reconnaît qu'il est utile de s'attacher. Son interrogation, bien qu'elle lui soit inspirée par la défiance, n'en est pas moins un hommage rendu à la fidélité des croyants ; mais pour embrasser la foi, il ne faut pas interroger, il faut suivre. Et pour que cette interrogation si contraire à la simplicité de la foi reçoive le juste châtiment qu'elle mérite, le Seigneur répond que les renards ont des tannières et les oiseaux du ciel des nids où ils peuvent se reposer ; mais que le Fils de l'homme n'a pas même un endroit où il puisse appuyer sa tête. Le renard est un animal plein de fourberie, se cachant dans les tannières creusées par lui autour des maisons, et toujours occupé à surprendre les oiseaux domestiques : nous avons vu quelque part les faux prophètes désignés sous ce nom. Nous savons aussi que très-souvent, sous le nom d'oiseaux du ciel, on entend désigner les esprits immondes. Le Fils de Dieu, voulant donc confondre la multitude de ceux qui ne le suivaient point, et en particulier ce docteur de la loi qui lui demandait, dans un esprit de défiance, s'il pouvait le suivre, le Fils de Dieu répond sur le ton du reproche que les faux prophètes mêmes ont des tannières et les esprits immondes des nids pour se reposer ; en d'autres termes, que ceux qui sont restés hors du vaisseau, c'est-à-dire ceux qui ne sont point entrés dans le sein de l'Eglise, sont devenus de faux prophètes et des réceptacles de démons ; que le Fils de l'homme, au contraire, c'est-à-dire celui qui a Dieu pour chef, ne trouve pas un endroit où il puisse se reposer après y avoir apporté la connaissance de Dieu : tous ont été invités, mais un petit nombre suivront, montant courageusement dans ce vaisseau de l'Eglise, exposé aux flots tumultueux de la mer de ce siècle.

5. Vient ensuite un disciple qui n'interroge pas pour savoir s'il doit suivre ; car il croit fermement que tel est son devoir, mais qui demande seulement la permission d'aller ensevelir son père. L'auteur même de l'Oraison dominicale nous a appris à commencer ainsi notre prière : « Notre Père, qui êtes aux « cieux [1] ». Le peuple croyant est donc, dans la personne de ce disciple, averti de se souvenir toujours qu'il a dans les cieux un Père

[1] Matth. IV, 9.

invisible. Il est ordonné à ce même disciple de suivre le Seigneur, parce qu'il avait la volonté bien arrêtée de le faire; il lui est ordonné aussi de laisser les morts ensevelir un mort. Mais je ne vois pas qu'on puisse attendre des morts un office quelconque; comment ce mort pourra-t-il être inhumé par des morts? Le Seigneur veut montrer d'abord que la perfection de la religion ne consiste pas à accomplir aucun office temporel vis-à-vis des autres hommes; ensuite que, lorsqu'il s'agit d'un fils fidèle et d'un père infidèle, le soin d'ensevelir celui-ci n'incombe pas nécessairement à celui-là. Le Sauveur ne nie pas que l'action de rendre les derniers devoirs à un père ne soit bonne en elle-même; mais en ajoutant : « Laissez aux morts le soin d'en« sevelir leurs morts », il nous avertit que le souvenir des morts infidèles ne doit point trouver de place dans l'esprit des saints; il nous apprend aussi que l'on doit considérer comme morts ceux qui vivent en dehors de Dieu, et que, par rapport aux derniers devoirs qu'il s'agit de rendre aux hommes de cette sorte, on doit les laisser ensevelir par ceux qui sont morts comme eux; ceux qui ont le bonheur de vivre de la foi divine ne devant affectionner que ceux qui vivent de la même vie.

CINQUIÈME SERMON.

SUR CES PAROLES DE L'ÉVANGILE SELON SAINT MATTHIEU (XIII, 24-30) :

JÉSUS DIT A SES DISCIPLES CETTE PARABOLE : « LE ROYAUME DES CIEUX EST SEMBLABLE A UN « HOMME QUI SEMA DE BON GRAIN DANS SON CHAMP, ETC. »

L'IVRAIE ET LE BON GRAIN.

ANALYSE.— 1. Exposition et interprétation de la parabole.— 2. Que celui qui est encore ivraie devienne bientôt froment. — 2. Il ne faut pas s'étonner de rencontrer de la zizanie partout, même dans le lieu saint.

1. Nous avons entendu la lecture du saint Evangile et les paroles du Seigneur qui y sont rapportées. Parlons sur ce sujet et disons ce que Jésus-Christ lui-même nous suggérera. Il nous eût peut-être été difficile, mes frères, d'interpréter cette parabole; mais notre tâche a été rendue facile par l'auteur même de cette parabole; car, après l'avoir proposée, il a pris soin de l'expliquer lui-même. Celui qui vient de remplir l'office de lecteur a lu jusqu'à l'endroit où le Seigneur dit : « Arrachez d'a« bord l'ivraie, et liez-la en gerbes pour la « brûler; mais quant au froment, rassemblez« le dans mon grenier [1] ». Mais ses disciples, ainsi qu'il est écrit, « s'approchèrent ensuite « de lui et lui dirent : Expliquez-nous la « parabole de l'ivraie [2] ». Et celui qui demeure dans le sein du Père leur donna cette explication : « Celui qui sème la bonne semence est le Fils de l'homme », dit-il en parlant de lui-même. « Le champ, c'est le monde; la « bonne semence, ce sont les enfants du « royaume; l'ivraie n'est pas autre chose que « les enfants du malin esprit. L'ennemi qui « répand cette dernière, c'est le démon; la « moisson, c'est la fin du siècle; les moisson« neurs sont les anges. Quand donc le Fils de « l'homme viendra, il enverra ses anges, et ceux« ci enlèveront de son royaume tous les scan« dales, et ils en enverront les auteurs dans la « fournaise du feu ardent où il y a pleur et « grincement de dents. Alors les justes res« plendiront comme le soleil dans le royaume « de leur Père [1] ». Je vous cite ici des paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'on ne vous a point lues, mais qui sont rapportées mot

[1] Matth. XIII, 30. — [2] Ibid. 36.

Matth. XIII, 37-12.

pour mot dans l'Evangile. Ainsi le Seigneur nous a expliqué cette parabole après nous l'avoir proposée. Voyez maintenant ce que nous devons désirer d'être dans son champ. Voyez en quel état il faut que nous soyons trouvés au jour de la moisson. Car si le champ est le monde, il est aussi, et par là même, l'Eglise qui est répandue par tout le monde. Que celui qui est froment persévère jusqu'à la moisson. Que ceux qui sont ivraie se transforment en froment. Voilà précisément la différence qui existe entre les hommes, d'une part, et d'autre part les épis et l'ivraie proprement dits, qui croissent dans la terre. Ce qui est épi demeure épi ; ce qui est ivraie demeure ivraie. Dans le champ du Seigneur, au contraire, c'est-à-dire dans l'Eglise, ce qui était d'abord froment se change parfois en ivraie, et parfois aussi ce qui était ivraie devient froment, et nul ne sait ce qui adviendra demain soit de l'un, soit de l'autre. C'est pourquoi, lorsque les ouvriers indignés veulent arracher l'ivraie, le père de famille ne leur permet point de le faire. Ils voudraient faire disparaître l'ivraie, mais on ne leur permet point de la séparer du bon grain. Leur activité doit avoir pour limite la limite même de leurs aptitudes : aux anges maintenant d'accomplir l œuvre de la séparation de l'ivraie. A la vérité, les ouvriers n'auraient point voulu réserver aux anges le soin d'accomplir cette séparation ; mais le père de famille, qui connaissait les uns et les autres, et qui savait que cette séparation devait être remise à un temps plus éloigné, ordonna à ses ouvriers de laisser subsister l'ivraie, et de ne point la séparer. « Non », leur répondit-il, quand ils lui firent cette demande : « Voulez-vous que nous allions « et que nous arrachions l'ivraie ? Non, de « peur qu'en voulant arracher l'ivraie, vous « n'arrachiez peut-être le bon grain en même « temps[1] ». Donc, Seigneur, l'ivraie même sera avec nous dans votre grenier ? « Quand « le temps de la moisson sera venu, je dirai « aux moissonneurs : Arrachez d'abord l'ivraie, « et liez-la en gerbes pour la brûler[2] ». Laissez subsister dans le champ ce que vous n'aurez point avec vous dans mon grenier.

2. Ecoutez, ô grains bien-aimés du Christ ; écoutez, ô très-chers épis, ô très-cher froment du Christ. Recueillez toute votre attention et portez-la sur vous-mêmes et sur votre conscience. Interrogez votre foi, interrogez votre charité. Discutez votre conscience. Et si vous reconnaissez en vous le vrai froment, souvenez-vous de cette parole : « Celui qui aura « persévéré jusqu'à la fin, c'est celui-là qui « sera sauvé[1] ». Quiconque, au contraire, après cet examen de sa conscience, reconnaît être de l'ivraie, qu'il ne craigne point d'être transformé : l'ordre de le couper n'a point encore été donné, le jour de la moisson n'est point encore venu. Cessez aujourd'hui d'être ce que vous étiez hier, ou du moins ne soyez plus demain ce que vous êtes aujourd'hui. A quoi vous sert-il de dire parfois que vous changerez ? Dieu vous a promis d'être indulgent au jour de votre conversion, mais il ne vous a point promis le jour de demain. Tel vous sortirez de votre corps, tel vous serez moissonné. Un homme vient de mourir, ne me demandez pas son nom, je ne le connais point ; cet homme était de l'ivraie au moment de sa mort, pensez-vous qu'il lui soit encore possible de devenir du froment ? C'est dans ce champ seulement que l'ivraie se transforme en froment et le froment en ivraie. Cette transformation est possible ici-bas ; ailleurs, c'est-à-dire après la vie présente, c'est le temps de recueillir le fruit des œuvres accomplies, non point d'accomplir celles que l'on a omises. Quiconque aura voulu être ici-bas de l'ivraie et se séparer soi-même du champ du Seigneur Jésus-Christ, ne sera point alors du froment. Peu importe, du reste, que l'ivraie demeure mêlée avec le bon grain, celui-ci n'a rien à craindre de ce mélange. Laissez croître l'un et l'autre jusqu'à la moisson, dit le père de famille ; oui, qu'ils croissent ensemble. Les moissonneurs ne se tromperont point, ils sauront ce qu'ils devront lier en gerbes destinées à être jetées au feu. Le froment ne pourra point être ni lié en gerbes, ni jeté au feu. Les gerbes rendront toute erreur et toute confusion impossibles.

3. Il y a la gerbe d'Arius, la gerbe d'Eunomius, la gerbe de Photin, la gerbe de Donat, la gerbe de Manès, la gerbe de Priscillien. Tous les disciples de chacun de ces hommes sont jetés au feu avec eux. Le froment pur, au contraire, n'a absolument rien à craindre, il est assuré de se réjouir éternellement dans le grenier. Mais en quel endroit cet ennemi n'a-t-il point semé l'ivraie ? Quelle espèce,

[1] Matth. XIII, 29. — [2] Ibid. 30.

[1] Matth. X, 22.

quel champ de froment a-t-il rencontré sans y répandre cette semence pernicieuse? Est-ce qu'il l'a répandue parmi les laïques, et non point parmi les clercs, ou parmi les évêques? L'a-t-il répandue parmi les époux, et non point parmi les vierges consacrées à Dieu? Dans les maisons des laïques, et non point dans les familles monacales? Il a répandu partout, il a semé partout cette semence maudite. Citez-moi une terre qui en soit exempte? Mais ce qui doit nous consoler de tout le reste, c'est que Celui qui daignera opérer la séparation est incapable de se tromper. Votre charité n'ignore pas que l'ivraie se rencontre jusque dans les moissons les plus élevées et les plus sublimes, même parmi les personnes qui ont embrassé la vie religieuse; et vous dites: Il y a des hommes pervers dans cet endroit, et encore dans cet autre. Oui, sans doute, il se rencontre partout des hommes pervers, mais les méchants ne régneront pas toujours avec les bons. Pourquoi vous étonner de rencontrer des hommes pervers dans le lieu saint? Ne savez-vous pas que le premier péché fut un acte de désobéissance accompli dans le Paradis? L'ange tomba par un acte de ce genre, est-ce qu'il souilla le ciel pour cela? Adam tomba de la même manière: est-ce qu'il souilla le Paradis? Un des enfants de Noé tomba à son tour, est-ce que la maison du Juste fut souillée pour cela? Quand enfin Judas est tombé, est-ce que sa chute a souillé le chœur des Apôtres? Parfois aussi les hommes considèrent comme froment ce qui est en réalité de l'ivraie, et d'autres fois ils considèrent comme ivraie ce qui est du froment véritable. C'est à cause de ces mystères cachés que l'Apôtre dit: « Ne jugez « de quoi que ce soit avant le temps, jusqu'à « ce que le Seigneur vienne et expose à la lu« mière ce qui est caché dans les ténèbres; « au jour où il manifestera les pensées les plus « secrètes du cœur, et alors chacun recevra « de Dieu sa louange[1] ». La louange sortant de la bouche des hommes passe; parfois aussi les hommes accusent les saints sans les connaître. Que le Seigneur pardonne aux ignorants et vienne au secours de ceux qui souffrent.

[1] I Cor. IV, 5.

SIXIÈME SERMON.

SUR CES PAROLES DE L'ÉVANGILE SELON SAINT MATTHIEU (XIV, 1, 2):

« HÉRODE LE TÉTRARQUE ENTENDIT LE BRUIT DE LA RENOMMÉE DE JÉSUS, ET IL DIT A SES SERVITEURS : « C'EST JEAN-BAPTISTE, C'EST LUI-MÊME QUI EST RESSUSCITÉ D'ENTRE LES MORTS, ET VOILA POURQUOI « DES MIRACLES S'OPÈRENT PAR LUI, ETC. »

LE MARTYRE.

ANALYSE. — 1. Jean-Baptiste a été martyr. — 2. Nous pouvons tous être martyrs avec lui. — 3. Il ne faut point craindre un ennemi, alors même qu'il nous menace de la mort. — 4. Ce n'est point le supplice, mais la cause pour laquelle on meurt, qui fait le martyr. — 5. Il faut résister au démon et combattre pour la vérité jusqu'à la mort. — 6. Exhortation à bien vivre.

1. Ce chapitre du saint Evangile que le Seigneur a daigné nous enseigner, mes bien chers frères, ne permet pas à l'Eglise chrétienne de douter en aucune manière que Jean doive être considéré comme un martyr et qu'il ait mérité cette couronne avant la passion du Seigneur. Sa naissance, sa passion ont été antérieures à la passion du Christ, et toutefois il n'a pas été l'auteur de notre salut, mais seulement le précurseur de notre Juge. Il précédait le Seigneur en s'attribuant à lui-même une humble sujétion et en réservant à son Maître céleste tout honneur et toute gloire. Mais pourquoi disons-nous que

Jean a été martyr ? Est-ce qu'il a été saisi par les persécuteurs des chrétiens et emmené par eux ; puis interrogé par des juges devant lesquels il aurait confessé le Christ, et qui l'auraient ensuite envoyé au supplice ? Car ce sont là les circonstances qui ont concouru à faire les martyrs depuis la passion de Jésus-Christ. Comment donc Jean peut-il recevoir le titre de martyr ? Parce qu'il a eu la tête tranchée ? Mais c'est la cause pour laquelle on meurt, et non pas le supplice même, qui fait le martyr. Parce qu'il offensa une femme puissante ? Mais alors pour quel motif, à quelle occasion l'offensa-t-il ? Il l'offensa en disant la vérité au roi qui était devenu son mari incestueux ; en déclarant à ce roi qu'il ne lui était point permis d'avoir pour femme l'épouse de son frère. Il mérita la haine de cette femme en parlant le langage de la vérité, et en méritant cette haine il obtint d'être supplicié et de recevoir la couronne et tous les biens qui nous sont promis pour le siècle futur. Enfin la luxure danse, et l'innocence est condamnée ; mais en même temps que l'innocence est condamnée par les hommes, elle est couronnée par le Dieu tout-puissant.

2. Que personne donc ne dise : Je ne puis être martyr, puisque les chrétiens ne sont plus persécutés. Vous venez d'entendre que Jean a souffert le martyre ; il vous est facile maintenant de comprendre qu'il a été réellement mis à mort pour Jésus-Christ. Comment, allez-vous me dire, a-t-il été mis à mort pour Jésus-Christ, puisqu'on ne l'a point interrogé sur sa foi en Jésus-Christ, et qu'on ne l'a point obligé à renier son titre de chrétien ? Entendez Jésus-Christ qui vous dit lui-même : « Je « suis la voie, la vérité et la vie [1] ». Si le Christ est la vérité, on souffre donc pour lui dès que l'on est condamné pour la vérité, et par là même on a droit à la couronne du martyre. Ainsi, que personne ne cherche à s'excuser ; dans tous les temps on peut être martyr. Et qu'on ne vienne pas me répondre que les chrétiens ne sont plus persécutés. La maxime de l'apôtre saint Paul ne saurait être révoquée en doute, étant le langage de la vérité même. Le Christ, qui parlait par la bouche de cet homme, n'a point enseigné un mensonge. Or, voici cette maxime : « Tous ceux qui « veulent vivre pieusement en Jésus-Christ, « souffriront persécution [2] ». Il parle de tous, sans aucune exception ni réserve en faveur de qui que ce soit. Si vous voulez éprouver la vérité de cette parole, commencez par vivre pieusement dans le Christ, et la conviction, qui naît de l'expérience, ne tardera pas à pénétrer dans votre esprit. Parce que les rois de la terre ont laissé tomber le glaive et éteindre les bûchers de la persécution, s'ensuit-il que le démon a cessé de sévir ? La haine de cet ancien ennemi est toujours éveillée contre nous ; prenons garde de nous endormir. Tantôt il fait briller devant nos yeux des charmes séducteurs, ou il tend devant nos pas des piéges habilement dissimulés ; tantôt il insinue dans notre esprit des pensées mauvaises ; il a recours successivement aux promesses, aux menaces ; mais son but constant est de nous précipiter dans un abîme de plus en plus profond. Parfois même il se présente des circonstances également favorables aux projets du démon, et périlleuses pour l'homme ; des circonstances où il faut repousser avec un courage vraiment héroïque les suggestions mauvaises et accepter librement la mort qui se présente. Je m'explique, mes frères. Si un personnage quelconque, par exemple un homme d'un rang élevé, ayant en main l'autorité nécessaire pour vous envoyer à la mort, prétendait vous obliger à porter un faux témoignage, sans pourtant vous dire en termes exprès : Reniez le Christ ; quel parti choisiriez-vous, dites-moi ? Consentiriez-vous à rendre un témoignage contraire à la vérité, ou bien aimeriez-vous mieux mourir pour cette même vérité ? Sachez d'abord que, sauf les mots, ce persécuteur d'un nouveau genre vous dirait réellement : Reniez le Christ. Car si, comme l'Evangile nous l'a appris tout à l'heure, si le Christ est la vérité, il s'ensuit nécessairement que nier la vérité, c'est nier le Christ. Or, tout homme qui ment, nie une vérité. Mais celui qui porte un faux témoignage, pourquoi le porte-t-il ? Est-ce par crainte ? Oui, certainement. Comment donc tous les chrétiens auraient-ils cessé d'être en butte à la persécution, alors que tous, au contraire, ont à lutter et à combattre pour la vérité ? Quel est celui qui n'a aucune épreuve à subir, aucune tentation, aucune souffrance à supporter ?

3. Mais enfin, cet homme qui vous menaçait de la mort et qui avait soif de votre sang, cet homme enflé de sa puissance et aveuglé

[1] Jean, XIV, 6. — [2] II Tim. III, 12.

par son orgueil insensé, cet ennemi qui vous a contraint à commettre un parjure et à porter un faux témoignage, que vous aurait-il fait en réalité? J'entends déjà votre faiblesse répondre : Il m'aurait tué. — Non, il ne vous eût point tué. — Je sais parfaitement, moi, qu'il m'aurait tué. — Eh bien, s'il en est véritablement ainsi, je vous répliquerai à mon tour : Vous, mon frère, vous avez tué votre âme, quand vous avez rendu un témoignage contraire à la vérité. Votre ennemi, lui aussi, aurait tué, mais il aurait tué votre corps seulement. Qu'eût-il pu faire à votre âme ? Il aurait peut-être renversé la maison, mais il n'eût réussi qu'à procurer une couronne à l'habitant de cette maison. Voilà ce que votre ennemi vous eût fait, si vous aviez persévéré dans la vérité, si vous aviez résisté et refusé un faux témoignage. Oui, il aurait tué, mais il aurait tué votre corps, non point votre âme. Ecoutez votre Seigneur, daignant vous apprendre le moyen de vivre toujours dans une sécurité parfaite : « Ne craignez point », dit-il, « ceux « qui tuent le corps et qui ne peuvent plus « nuire ensuite ; mais craignez celui qui a le « pouvoir de tuer le corps et l'âme et d'en« voyer l'un et l'autre dans la géhenne. Oui, « je vous le répète : Craignez celui-là [1] ». Jean le craignit, c'est pourquoi il ne voulut point taire la vérité, et il fut victime de la fureur des méchants. Une femme impudique attira sur lui la haine du roi, et il obtint la palme du martyre.

4. « Tous ceux donc qui veulent vivre pieu« sement en Jésus-Crist » sont en butte à des persécutions de ce genre. A la vérité, personne ici-bas n'est à l'abri de la persécution : le travail et les fatigues au prix desquelles on acquiert les biens de ce monde, la crainte qu'on éprouve de les perdre, les souffrances et les maladies inséparables de la vie présente, le spectre de la mort toujours dressé devant nous, voilà autant de persécutions dont nul homme n'est exempt. Mais il faut savoir distinguer quel est celui qui souffre et quel est le motif de ses souffrances. Ceux-là sont de vrais martyrs, qui combattent pour la vérité, en d'autres termes, pour Jésus-Christ, et ils recevront certainement la couronne due à leurs mérites. Ceux, au contraire, qui souffrent persécution pour l'amour de ce siècle, lequel est sous la puissance du malin esprit, ceux-là ne trouvent dans leurs souffrances temporelles qu'un châtiment juste et légitime.

5. Ainsi, mes frères, le passage de l'Evangile dont vous venez d'entendre la lecture, nous apprend à combattre jusqu'à la mort pour la vérité, à ne point porter de faux témoignage, à ne point violer nos serments, à affronter les périls les plus extrêmes, pour la défense des droits de la justice. Car il n'y a pas grand mérite à défendre la justice, quand cette défense ne trouble point notre sécurité, ou quand elle nous procure même des avantages temporels. Considérons que le démon, notre tentateur et notre persécuteur, veille constamment pour nous perdre, et au nom et avec le secours du Seigneur notre Dieu, veillons, nous aussi, avec plus de ferveur, pour nous mettre en garde contre lui, de peur qu'il ne réussisse à nous rendre plus ou moins les malheureux esclaves de cette cupidité par laquelle il cherche ordinairement à nous entraîner dans l'abîme ; car où est celui qui n'a jamais cédé à la cupidité et à la crainte, ces deux traits les plus dangereux de l'ennemi ? Les hommes qui placent leurs espérances dans les choses de ce monde se trouvent enlacés dans des filets divers, et il leur devient impossible de découvrir la vérité. Il y a, pour ainsi dire, deux portes auxquelles le démon vient frapper et par lesquelles il cherche à entrer : la cupidité d'abord, et ensuite la crainte. S'il trouve ces deux portes tenues soigneusement fermées par les fidèles, il passe. Qu'est-ce donc que la cupidité? me direz-vous. Qu'est-ce que la crainte ? Ecoutez bien cette réponse : La première consiste à ne point porter vos désirs vers les choses qui passent; la seconde, à ne point craindre ce qui est sujet à défaillir et à périr avec le temps. Quand nous agissons ainsi, le démon ne trouve plus dans notre cœur aucun nid où il puisse établir sa demeure. Notre destinée, en effet, c'est de combattre jusqu'à la fin; non-seulement nous qui, debout ou assis, occupons ici un siége supérieur et vous enseignons la parole divine, mais tous les membres de Jésus-Christ sont appelés à combattre.

6. C'est pour cette raison que jusqu'aujourd'hui l'usage est, en Numidie, d'adjurer les serviteurs de Dieu par ces mots : Si tu remportes la victoire. Vous voyez que ce n'est point là une vaine formule, n'ayant rapport à aucun combat. Ici, à Carthage, où nous par-

[1] Luc, XII, 5.

lons, dans toute la province proconsulaire et dans la Byzacène, à Tripoli même, les serviteurs de Dieu ont coutume de s'adjurer réciproquement en ces termes : Par votre couronne. Personne, assurément, ne recevra cette couronne, sans avoir auparavant remporté la victoire. Je vous adjure donc, moi aussi, par votre couronne, et je vous convie à combattre de tout votre cœur contre le démon, et si nous remportons ensemble la victoire, ensemble aussi nous recevrons la couronne. Comment osez-vous nous dire : Par votre couronne, alors que votre conduite et votre vie sont mauvaises ? Que votre vie, que votre conduite soient conformes à la vertu, que tous vos actes, intérieurs et extérieurs, soient irrépréhensibles, et vous-mêmes vous serez notre couronne. C'est la pensée que l'Apôtre, s'adressant au peuple de Dieu, c'est-à-dire à vous-mêmes, exprimait en ces termes : « O vous qui êtes ma joie et ma couronne, « persévérez dans le Seigneur [1] ». Si la fortune et les circonstances vous sourient, persévérez dans le Seigneur ; si, au contraire, vous n'éprouvez que déception et revers, demeurez encore inébranlables dans le Seigneur. Ne vous séparez jamais de celui qui demeure toujours debout et qui rend invincibles comme lui ceux qui combattent sous ses yeux, et avec son secours vous demeurerez fermes et invulnérables, et vous mériterez de vous approcher enfin de lui pour recevoir la couronne promise aux vainqueurs.

[1] Philipp. IV, 1.

SEPTIÈME SERMON.

SUR CES PAROLES DE L'ÉVANGILE SELON SAINT MATTHIEU (XV, 21-28) :

« JÉSUS, ÉTANT PARTI DE LA, SE RETIRA DU COTÉ DE TYR ET DE SIDON. ET VOICI QU'UNE FEMME CHANA- « NÉENNE SORTIE DE CES CONTRÉES S'ADRESSA A LUI EN CRIANT : SEIGNEUR, FILS DE DAVID, « AYEZ PITIÉ DE MOI ; MA FILLE EST CRUELLEMENT TOURMENTÉE PAR LE DÉMON, ETC. »

LA CHANANÉENNE.

ANALYSE. — 1. Aveuglement et endurcissement des Juifs. — 2. Foi de la chananéenne. — 3. Explication de la prière adressée par elle à Jésus-Christ. — 4. Réponse du Sauveur exauçant cette prière. Conclusion.

1. La miséricorde de notre Seigneur et Sauveur montre à tous également la voie du salut ; il ne veut pas que personne soit délaissé, mais il exhorte chacun à venir à lui, et il ne cesse de rappeler ceux qui se perdent. Et cependant l'endurcissement du cœur de ceux-ci est devenu tel qu'ils refusent de suivre celui qui désirait si ardemment les ramener de leur erreur, celui qui est descendu afin précisément de les empêcher de périr. Le Seigneur, ô peuple juif, n'a pas encore cessé de veiller sur toi et de courir à ta poursuite avec une sollicitude paternelle, et toi, tu refuses de chercher un Dieu qui te cherche lui-même avec tant de tendresse. Ils sont perdus sans ressource, ceux qui ne sentent pas que leur perte est un fait déjà en voie d'accomplissement ; il faut avoir l'esprit singulièrement troublé et abruti, pour ne plus reconnaître même que l'on est dans le chemin de l'erreur, et pour mépriser les avertissements de celui qui nous rappelle à la voie de la vérité. Votre Dieu pouvait-il faire davantage pour vous, que de venir personnellement pour vous retirer de l'abîme de perdition où vous étiez plongé ? Il a compris que la perversité de votre cœur était extrême, qu'il n'était au pouvoir d'aucune créature de la guérir, et il n'a point voulu envoyer un autre que lui-même, afin qu'il ne vous fût pas possible de douter de

l'efficacité du remède. Il est venu en personne, et vous ne croyez point; vous criez que vous êtes tombé au fond de l'abîme, et vous ne voulez point en sortir. Voyez donc combien est immense la miséricorde du Sauveur. A quoi tendaient tous les efforts de l'Homme-Dieu, sinon à obtenir que son peuple, déjà dispersé, ne pérît pas entièrment? Il voulait le rétablir dans sa gloire et sa puissance d'autrefois; mais, ne pouvant l'amener à lui par les avertissements et les exhortations, il employa, pour le rappeler, les miracles les plus éclatants. Et cependant, ce moyen ne les touche pas davantage. « C'est un Samaritain, « disaient-ils, et un possédé du démon [1] ». O longanimité inépuisable de la divine miséricorde! Il reçoit les outrages les plus injurieux, et il ne s'émeut point. Qui ne reconnaît à ce trait la grandeur d'âme, le dévouement d'un vrai libérateur? Il ne te suffit pas, ô multitude en délire, de refuser opiniâtrément de reconnaître ton Seigneur; tu ne veux pas même voir un bienfait dans cette longanimité inépuisable! Telle est la mesure de ton ingratitude! C'est bien avec raison que le Prophète s'écriait: « O race méchante et perverse, voilà « comment vous témoignez au Seigneur votre « reconnaissance [2] ». Où trouver une malice, une perversité aussi grande! Ils se sont égarés de leur chemin; ils ont abandonné Dieu, et ils repoussent la main qui leur présente le remède.

2. Il faut donc laisser de côté ce peuple qui veut persévérer éternellement dans sa perfidie. Il est une autre race d'hommes à qui il est plus urgent d'annoncer la bonne nouvelle. Voici venir une femme chananéenne qui, adoucissant la férocité habituelle à sa race barbare, confesse la vérité. Oubliant soudainement sa férocité naturelle, elle s'écrie: « Ayez pitié de moi, fils de David [3] ? » Elle confesse hautement que, dans sa croyance, il n'existe aucun autre moyen pour obtenir la délivrance de sa fille. Née d'un sang barbare, elle proclame Fils de David Celui que le peuple refusait de reconnaître comme tel, et, dans l'ardeur de sa foi, cette femme ne demande pas autre chose que d'entendre une parole de la bouche du Sauveur. Elle estime que sa fille pourra être guérie par cette seule parole. Car elle dit: « Ma fille ne pourra être « guérie, à moins que je n'aie le bonheur « d'obtenir une réponse de votre bouche ». Jésus ne lui adresse d'abord aucune parole; mais il ne méprise pas, pour cela, sa confiance et sa foi. Il veut, au contraire, que cette foi s'accroisse en elle de plus en plus. Enfin, après un long silence, Jésus laisse s'échapper de ses lèvres ces paroles: « Il « n'est pas convenable de prendre le pain des « enfants et de le jeter aux chiens [1] ». Dans cette réponse le mot enfants désigne le peuple d'Israël; car, dans le langage sacré, le peuple de Dieu conservait encore ce titre, bien qu'il eût depuis longtemps perdu cette qualité et l'affection immense dont cette qualité le rendait l'objet. Israël perd le nom même de fils, le jour où il refuse de reconnaître son Père. Vous ne savez point, ô peuples insensés; vous laisser vaincre par cette parole qui guérit et qui sauve. En reniant votre Père, vous renoncez à la qualité de fils, alors même que vous prétendriez en conserver le nom. Jésus a déclaré que ses pains ne doivent pas être jetés aux chiens. Dès que vous aurez perdu le nom de fils, les chiens se trouveront être meilleurs que vous. Voyez combien est grande la miséricorde du Seigneur: il conserve en vous le trésor de la foi. Prenez garde de vous laisser vaincre par les chiens. Le Seigneur a donné ce nom à une femme de Chanaan; et celle-ci, cependant, n'a point rougi outre mesure de cette qualification; car la nature elle-même ne forme pas tous les chiens de la même sorte. Il existe, parmi les différentes variétés d'animaux de cette espèce, telle race plus douce et plus intelligente, qui reconnaît son maître et, parfois, suit ses traces sans se laisser dérouter par quoi que ce soit; si cet animal sent qu'il est l'objet d'une certaine affection, il garde le seuil de son maître avec une attention qui ne se dément point, avec un zèle que la faim ne refroidit pas et que les coups ne sauraient éteindre. Il pousse, en recherchant son maître, des cris que l'on croirait salariés; il est obéissant à sa manière: il ne saurait traduire ses impressions dans un langage articulé, mais il sait bien se faire comprendre par son regard humble et son attitude suppliante. « Ayez pitié de moi », s'écrie celle que le Seigneur qualifie du nom de cet animal.

2. Elle ajoute ensuite: « Pourquoi, de votre « bouche adorable, m'adressez-vous une ré-

[1] Jean, VIII, 48. — [2] Deut. XXXII, 5. — [3] Matt. XV, 22.

[1] Matth. XV, 26.

« primande aussi rigoureuse ? Les chiens, du « moins, peuvent ordinairement jouir du « bienfait des restes de leurs maîtres ; car « de la table de ceux-ci tombent des miettes « que les chiens, aussi attentifs qu'ils sont « affamés, ne laissent pas parvenir jusqu'à « terre. Vous me qualifiez du nom de ces « animaux ; je ne réclame point le pain « des enfants, mais je désire seulement rece- « voir quelques paroles de votre miséricorde ; « je ne suis point en proie à un transport fu- « rieux qui me pousse à tourner contre Dieu « le venin qui me dévore. Le nom de chien « me convient, je l'avoue ; l'écho de mes « aboiements a dû bien des fois, déjà, arriver « jusqu'à vous ; j'abois, mais sans rien obte- « nir, quoique la lumière de mon intelligence « ne soit point obscurcie par un accès de rage « violente ; je ne demande pas, comme vous « l'avez dit, le pain de vos enfants ». C'est ici, en effet, le cas de répéter cette parole du Prophète : « J'ai engendré et élevé des enfants, « et ces enfants m'ont méprisé [1] » ; car les hommages que ces enfants rendent au Seigneur consistent à oublier tant et de si grands bienfaits qu'ils ont reçus de lui, et à porter le mépris et l'arrogance jusqu'à nier l'autorité et la puissance de leur père. Cette femme donc parle ainsi : « Aussi longtemps qu'il vous « plaira, Seigneur, appelez-moi chienne ; vous « n'aurez pas moins à subir l'impudence de mes « aboiements, vous ne serez pas moins obligé « d'assouvir ma faim par une parole de votre « bouche ; et, si vous me méprisez à cause de « la race à laquelle j'appartiens, je ne cesse- « rai pas, néanmoins, de brûler pour vous de « cet amour qui n'a jamais pu vous déplaire. « Alors même que vous me repousseriez, je « ne cesserais de m'attacher à vos pas. Je vous « invoquerai alors sous le titre de Maître de « toute la nature ; je proclamerai votre divi- « nité ; et si ma langue était impuissante à « exprimer les sentiments de mon cœur, je « m'efforcerais encore de vous offrir intérieu- « rement l'hommage de ma foi, de mes adora- « tions, de ma vénération profonde et de mon « ardente prière. C'est déjà par un effet de « votre miséricorde que je continue à solliciter « un bienfait de votre part, que je n'ai point « encore cessé d'aboyer. Je ne réclame qu'un « mot de votre bouche ; ce mot seul pourra « éteindre le feu de mes désirs. Je vous prie, « je vous supplie avec une confiance sans « bornes ; ma fille est en proie à une vive dou- « leur. Votre divinité est pour moi une chose « tellement certaine, que je ne doute point « qu'une seule parole tombée de vos lèvres « ne rende la santé à celle que la science « d'aucun homme n'a pu guérir. Les exemples « de votre miséricorde m'encouragent et me « contraignent à me montrer importune. Je « me souviens que vous avez dit : « Deman- « dez, et il vous sera donné [1]. Après de « telles promesses, qui n'aurait recours à « vous ? qui ne solliciterait les récompenses « promises par vous à la prière ? Je vous en « supplie donc, accordez-moi l'objet de ma « demande ».

4. Notre-Seigneur, donc, et Sauveur, touché de cette prière et voyant la foi de celle qui la lui adressait, se contenta de lui donner cette réponse : « O femme, votre foi est grande, « qu'il vous soit fait selon votre foi [2] ». Le Seigneur ne dit point : Je vous donnerai ce que vous demandez ; il ne met d'autres bornes à sa libéralité que les bornes mêmes que cette femme a mises à ses désirs ; elle reçoit tout ce que sa foi l'a déterminée à demander. Et nous aussi, mes frères, croyons avec une foi telle que nous méritions d'obtenir tout ce que nous demanderons avec de semblables dispositions.

[1] Isaïe, I, 2.

[1] Matth. VII, 7. — [2] Id. XV, 28.

HUITIÈME SERMON.

SUR CES PAROLES DE L'ÉVANGILE SELON SAINT MATTHIEU (XXII, 23 et suiv.):

« CE JOUR-LA, LES SADDUCÉENS, QUI PRÉTENDENT QU'IL N'Y A POINT DE RÉSURRECTION, « VINRENT TROUVER JÉSUS, ETC. »

LA RÉSURRECTION.

ANALYSE. — 1. Réfutation de la doctrine des Sadducéens niant la résurrection. — 2. L'ignorance des Pharisiens est ensuite confondue.

1. Les Sadducéens rejettent la foi à la résurrection , et entendant le Sauveur prêcher cette vérité, ils saisissent cette occasion pour essayer de jeter le ridicule sur les choses divines ; ils demandent au Seigneur de vouloir bien leur dire quel sera, au jour de la résurrection, le mari d'une femme qui a épousé successivement sept frères : c'est une opinion généralement admise, ajoutent-ils, que les livres des Prophètes ne s'expliquent point touchant les conditions dans lesquelles s'accomplira la résurrection. Mais le Seigneur leur dit : « Vous errez, ne connaissant ni les « Ecritures, ni la puissance de Dieu [1] ». Donc les Ecritures ne sont point muettes à cet égard, et toute hésitation, tout doute doit cesser, comme étant condamné par leur autorité sainte. Plusieurs, en effet, ont coutume de proposer cette difficulté, savoir en quel état les femmes ressusciteront et si les corps qu'elles reprendront auront les mêmes formes et les mêmes organes. On trouvera peut-être que c'est de notre part une grande témérité de vouloir interpréter un passage que presque tous les auteurs ont passé sous silence : nous dirons, pour toute réponse, que l'on avait demandé au Seigneur quel serait, après la résurrection, le mari de cette femme, parmi les sept qu'elle avait eus ici-bas ; et que le Seigneur leur reprocha d'abord d'être dans une erreur aussi grossière, par suite de leur ignorance des Ecritures et de la puissance de Dieu ; alors, dit-il, « les hommes ne pren- « dront point de femmes, ni les femmes de « maris [2] ». Il suffisait sans doute, pour réfuter la doctrine des Pharisiens, de retrancher ainsi le principe même des convoitises charnelles et de supprimer à la fois tout mouvement et toute volupté dans les organes de la chair. Mais le Sauveur ajoute : « Ils seront « semblables aux anges de Dieu [1] ». Ainsi l'autorité sainte des Ecritures et l'immensité de la puissance divine nous obligent à croire que les femmes seront alors semblables aux anges de Dieu ; d'où il suit que nous devons nous reporter au portrait que ces mêmes Ecritures nous font des anges, si nous voulons nous former une idée exacte de ce que les femmes seront au jour de la résurrection. Telle est la réponse donnée par le Seigneur, relativement à la condition des corps ressuscités. Par rapport au fait même de cette résurrection qu'ils n'admettaient point, il s'exprime en ces termes : « N'avez-vous « point lu ce qui vous a été dit par Dieu : Je « suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et « le Dieu de Jacob ? Or Dieu n'est point le Dieu « des morts, mais le Dieu des vivants [2] ». Ces paroles avaient été adressées à Moïse par le Dieu de ces saints patriarches, à une époque où ceux-ci étaient morts depuis longtemps déjà. Mais si ces mêmes patriarches n'étaient plus rien alors, ils ne pouvaient donc rien avoir, puisqu'il est métaphysiquement nécessaire d'exister avant de pouvoir posséder quelque chose; d'où il suit que, pour que Dieu soit le Dieu de quelqu'un, il faut que ce quelqu'un soit vivant ; d'autant plus que, Dieu étant éternel , il serait deux fois absurde de supposer que des âmes mortes peuvent

[1] Matth. XXII, 29. — [2] Ibid. 30.

[1] Matth. XXII, 30. — [2] Ibid. 31, 32.

posséder un être qui est éternel de sa nature. Et comment nier que ceux-là doivent vivre toujours, à qui il est dit que l'éternité appartient ?

2. « Les Pharisiens apprenant qu'il avait « imposé silence aux Sadducéens, s'assemblèrent contre lui [1] ». De nouveaux docteurs de la loi succèdent aux Sadducéens pour exercer à son égard l'office de tentateurs. A ceux-là il avait été répondu avec beaucoup d'opportunité qu'ils trouveraient dans la loi acceptée par eux comme base d'argumentation des témoignages très-explicites pour établir leur foi et leur espérance en la résurrection. Mais les Pharisiens se glorifiaient de connaître la loi où se trouvaient annoncées sous des figures prophétiques les événements futurs. Considérant donc la méditation parfaite que le Christ avait faite de la loi, ils lui demandent quel est le plus grand commandement de cette loi. Le Sauveur confond leur ignorance et leur insolence par les termes mêmes de cette loi ; sa réponse est comme une vaste synthèse de toute la doctrine de la vérité. Car l'objet de la mission de Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est d'apprendre à connaître Dieu et de faire comprendre la majesté adorable de son nom et l'étendue infinie de sa puissance. Envoyé de toute éternité par Dieu, il accomplissait ce qui était agréable à celui-ci.

[1] Matth. XXII, 34.

NEUVIÈME SERMON.

SUR CES PAROLES DE NOTRE-SEIGNEUR (Matth. XXIV, 19) :

« QUAND VOUS VERREZ L'ABOMINATION, ETC. »

LA CUPIDITÉ

ANALYSE. — 1. Nécessité des tribulations. — 2. L'âme devient enceinte par l'effet de la cupidité : exemple à l'appui de cette vérité. — 3. Les âmes de cette sorte ont sujet de craindre les châtiments de la justice divine. — 4. Exhortation à bien vivre. — 5. Dieu est fidèle dans ses promesses.

1. Nous devons savoir et comprendre, mes très-chers frères, que le chrétien, tant qu'il est revêtu de ce corps, ne saurait être exempt de tribulation ; car l'Apôtre, ainsi que vous venez de l'entendre, nous affirme « que tous « ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-« Christ souffrent persécution [1] ». Et ailleurs : « C'est », dit-il, « par beaucoup de tribulations « que nous devons mériter d'entrer dans le « royaume des cieux [2] ». Il viendra des jours de tribulation, des jours remplis de tribulations mauvaises ; oui, ces jours viendront, ainsi qu'il est déclaré dans l'Ecriture ; et à mesure que ces jours approchent, le poids de ces tribulations augmente. Que nul homme ne se promette ce que l'Evangile ne lui promet point. De même que, pour emprunter le langage de l'Evangile, la fin du monde approchant, « l'iniquité est devenue plus abon-« dante et la charité se refroidit [1] » ; de même aussi, parce que l'iniquité subsistera toujours, l'adversité ne cessera jamais. Il faut donc que nous nous préparions intérieurement non-seulement à la pénitence... (Quelques mots font ici défaut.) Je vous en supplie, mes frères, méditez les saintes Ecritures avec un soin scrupuleux ; dès lors qu'elles disent une chose, il faut de toute nécessité que cette chose s'accomplisse jusqu'à la fin et de la manière qu'elle est annoncée. Les Ecritures ne vous promettent pas autre chose, dans la vie présente, que des tribulations, des souffrances, des angoisses, des douleurs multipliées et des tentations sans nombre ; car le Seigneur dit lui-même dans l'Evangile : « Vous aurez des « tribulations dans le monde [2] ». Et ailleurs :

[1] II Tim. III, 12. — [2] Act. XIV, 21.

[1] Matth. XXIV, 12. — [2] Jean, XVI, 33.

« Le monde sera dans la joie, et vous dans la « tristesse; mais votre tristesse se changera « en joie [1] ».

2. C'est à cela surtout qu'il faut nous préparer, si nous ne voulons pas être surpris et vaincus. Vous venez en effet d'entendre l'Evangile parlant des tribulations en ces termes : « Malheur aux personnes qui seront en« ceintes et à celles qui nourriront [2] ». Ceux-là sont en état de grossesse, que l'espérance enfle chaque jour de plus en plus ; et ceux-là nourrissent ou allaitent, qui ont obtenu la possession de ce qu'ils désiraient. Car, une femme enceinte s'enfle de l'espoir d'un enfant qu'elle ne voit point encore ; et celle qui allaite embrasse enfin ce qu'elle espérait. On est en état de grossesse quand on convoite le bien d'autrui ; on nourrit quand on a déjà ravi ce que l'on convoitait. Et pour rendre cette vérité sensible aux intelligences les moins exercées, qu'on nous permette de recourir ici à un exemple. Quelqu'un convoite la ferme d'autrui, et dit : Cette ferme de mon voisin est excellente ; ô si elle m'appartenait ! ô si je la réunissais à la mienne pour n'en former plus qu'une seule ! L'avarice, elle aussi, aime l'unité ; elle aime une chose qui est bonne en soi, mais ce qu'elle ignore, c'est la manière dont cette chose doit être aimée. Peut-être cependant que le voisin, propriétaire de cette ferme excellente, est un homme riche, et notre avare soupçonne qu'il ne lui sera pas possible de s'en emparer impunément, parce que le propriétaire est un homme puissant et qui saura bien la défendre envers et contre tous ; il ne la convoite point alors, et on ne peut pas dire qu'il soit en état de grossesse ; il ne convoite point parce qu'il ne lui est pas possible d'espérer, et son âme n'est point enceinte. Si, au contraire, ce voisin se trouve être un homme pauvre, que la nécessité déterminera à vendre son héritage, ou que l'on pourra, par des procédés vexatoires, contraindre à s'en défaire malgré lui, alors ce même avare jette un regard de convoitise sur cette propriété , il espère qu'il pourra s'emparer soit de la maison de campagne, soit de la métairie de son voisin pauvre, et il recourt aux procédés vexatoires ; par exemple, il agit secrètement auprès des dépositaires du pouvoir, afin que les collecteurs des deniers publics le condamnent à quelque service bas et humiliant, et que, réduit à contracter d'abord des dettes énormes pour obtenir sa délivrance, il se voie ensuite dans la triste nécessité de vendre le modeste héritage qui servait à son entretien ou à celui de ses enfants. Pressé donc par ce besoin extrême, le malheureux vient trouver celui par la perversité de qui il se voit ainsi poursuivi et persécuté ; et ne soupçonnant pas qu'il s'adresse à l'auteur même de ses maux, il lui dit : Donnez-moi, seigneur, quelques pièces d'or ; je suis dans la nécessité, mon créancier me presse et me poursuit à outrance. L'autre lui répond : Je n'ai absolument rien entre les mains pour le moment. Il déclare n'avoir rien entre les mains, afin que la victime de sa fourberie atroce soit réduite à la nécessité de vendre. Celle-ci ayant répliqué que l'embarras extrême où il se trouve l'oblige à se défaire de son bien, il lui dit aussitôt : Quoique je n'aie pas une pièce de monnaie à moi appartenant, je m'efforcerai cependant d'en emprunter d'une manière quelconque pour vous venir en aide en qualité d'ami ; et, s'il est nécessaire, j'aliénerai même mon argenterie, pour vous empêcher d'être dépouillé injustement d'une partie de votre avoir. Quand le malheureux lui demandait un bienfait gratuit, il a déclaré n'avoir absolument rien ; mais depuis qu'il entend parler de vendre l'héritage, il s'offre généreusement à venir au secours de celui qu'il appelle son ami. Et quand il a obtenu ou extorqué le consentement de celui-ci, il lui dit qu'il faut qu'il vende même sa petite maison, dont peut-être il lui offrait précédemment une somme de cent sous, je suppose ; et en considération de l'embarras extrême où il voit son ami, il ne consent pas même à lui donner actuellement la moitié de ce prix.

3. C'est pour les hommes de cette sorte, ainsi que nous l'avons déjà dit, qu'il est écrit dans l'Evangile : « Malheur aux personnes qui « seront enceintes et à celles qui allaiteront » ; le jour du jugement sera pour eux un jour de malheur, ils ne pourront échapper à cette sentence de condamnation : « Retirez-vous de « moi, maudits, allez au feu éternel qui a été « préparé au démon et à ses anges; car j'ai eu « faim, et vous ne m'avez point donné à man« ger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez point « donné à boire [1] ». Que votre charité considère attentivement ces paroles : Si celui qui

[1] Jean, XVI, 20. — [2] Matth. XXIV, 19.

[1] Matth. XXV, 41, 42.

n'a point donné son bien propre est envoyé au feu, où sera envoyé, dites-moi, celui qui aura ravi le bien d'autrui? Si celui qui n'a point vêtu son frère nu doit brûler avec le démon, avec qui, je vous prie, brûlera celui qui l'aura dépouillé? C'est pourquoi toutes les fois que vous entendrez lire ces paroles de l'Evangile: « Malheur aux personnes qui seront enceintes « et à celles qui nourriront en ces jours [1] », vous devrez croire qu'elles ne s'appliquent point aux femmes qui portent dans leur sein un fruit légitime. Quel mal, en effet, a pu commettre une femme, en tant qu'elle a eu des rapports avec son mari? Comment pourra-t-elle être châtiée au jour du jugement, pour avoir fait ce que Dieu lui commandait de faire? Ces menaces donc ne s'appliquent pas aux femmes qui conçoivent et qui enfantent légitimement, mais à ceux qui, comme nous venons de l'expliquer tout à l'heure, conçoivent injustement le bien du prochain et semblent être dans un état de grossesse déshonnête. C'est de ceux-là qu'il est dit ailleurs: « Il a « conçu la douleur et il a enfanté l'iniquité [2] ». Tout homme, en effet, conçoit et nul ne saurait ne pas concevoir; mais les uns conçoivent du Christ, et les autres conçoivent du démon. De même qu'il est dit de ces derniers: « Il a conçu la douleur et il a enfanté l'ini- « quité », de même aussi il est dit de ceux qui conçoivent du Saint-Esprit: « Votre crainte « nous a fait concevoir dans notre sein, et nous « avons enfanté l'Esprit de votre salut [3] ».

4. Que celui donc, mes frères bien-aimés, qui après un examen attentif reconnaît que les maux dont nous venons de parler ont existé ou peut-être existent encore en lui-même, que celui-là se corrige bien vite; les maux passés cessent de nuire dès qu'ils cessent de plaire; il est encore temps de se repentir et de se corriger; la séparation des uns à droite et des autres à gauche n'a point encore été faite; nous ne sommes point encore dans les enfers avec ce riche torturé par la soif et soupirant après une goutte d'eau. Ecoutons, tant que nous vivons; corrigeons-nous. Ne convoitons point les biens d'autrui, ne nous laissons point enfler par l'espoir de les posséder, ne cherchons point à nous en rendre les maîtres, et quand ils nous arrivent, ne les embrassons point comme une mère embrasse ses enfants. Quand un homme convoite le bien d'autrui,

[1] Matth. XXIV, 19. — [2] Ps. VII, 16. — [3] Isaïe, XXVI, 18.

ainsi que nous l'avons déjà dit, il semble que son âme a conçu; mais dès que, par fourberie ou par violence, il a réussi à s'emparer de ce qu'il convoitait, on le voit embrasser sa propriété nouvelle et la presser sur son cœur comme un enfant nouveau-né. Donc, mes frères, n'aimons point les choses de la terre de telle sorte que nous perdions les choses du ciel. C'est notre cœur qu'il faut changer; n'habitons plus désormais ici-bas par notre cœur et par nos affections: c'est une mauvaise région que la région de l'amour du monde; qu'il nous suffise de paraître seulement vivre dans cette chair mortelle. Ecoutons ces paroles de l'Apôtre: « Si vous êtes ressuscités « avec Jésus-Christ, recherchez les choses d'en « haut, non point les choses qui sont sur la « terre [1] ». Les biens qui nous sont promis ne paraissent point encore; ils sont préparés, mais on ne les voit point. Vous voulez absolument convoiter et concevoir; concevez donc en convoitant la vie éternelle à laquelle Dieu vous convie; que cette vie soit l'unique objet de votre espérance; votre enfantement sera assuré; il ne s'accomplira point avant le temps et d'une manière infructueuse; vous n'embrasserez point dans le temps ce que vous aurez enfanté, mais vous le posséderez éternellement. Car ce qui a été promis sera donné infailliblement; mais le moment n'est pas encore venu; cela sera donné plus tard, non pas maintenant.

5. Voyez combien de choses ont été déjà données, mes frères; qui pourrait seulement les compter? De tous les biens qui nous ont été promis dans les Ecritures, un seul n'a pas encore été accordé; or, si Dieu a exécuté fidèlement tant d'autres promesses qu'il vous avait faites, il ne vous trompera point dans celle que le moment n'est point encore venu d'accomplir. L'Ecriture avait annoncé l'établissement d'une Eglise, et nous voyons que cette Eglise existe; l'Ecriture avait annoncé que les idoles cesseraient de recevoir les adorations et les hommages des peuples, et nous voyons ces idoles renversées et détruites. Il était écrit que les Juifs perdraient leur autonomie politique, et nous voyons le sceptre de Juda passé en des mains étrangères. L'Ecriture parle également du jour du jugement; elle parle des récompenses réservées aux saints et des châtiments qui attendent les

[1] Coloss. III, 1.

méchants. Que personne ne cherche à se tromper soi-même, mes frères : de même que nous voyons de nos yeux l'accomplissement de toutes ces prophéties, nous verrons aussi l'accomplissement de celles relatives au jour du jugement, au châtiment des méchants et à la récompense des justes. C'est pourquoi, que chacun d'entre nous, tant que Dieu nous accorde le pouvoir et la grâce nécessaires, s'efforce d'éviter le péché et de pratiquer ce qui est bien; afin qu'en ce jour terrible et si redoutable nous ne soyons point précipités, avec les impies et les pécheurs, dans les flammes éternelles, mais que nous méritions de participer, avec les âmes justes et craignant Dieu, à la récompense éternelle. Puissions-nous obtenir cette faveur de celui à qui appartiennent l'honneur et la puissance dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DIXIÈME SERMON.

SUR CES PAROLES DE L'ÉVANGILE SELON SAINT MATTHIEU (XXV, 31, 32) :

« QUAND LE FILS DE L'HOMME VIENDRA DANS SA MAJESTÉ, ET TOUS LES ANGES AVEC LUI, IL S'AS-« SIÉRA SUR LE TRONE DE SA MAJESTÉ, ET TOUTES LES NATIONS SERONT RASSEMBLÉES DEVANT « LUI, ETC. »

L'AUMONE.

ANALYSE. — 1. Le précepte de l'aumône prouvé par les paroles du jugement. — 2. On doit faire l'aumône pour mériter le ciel. — 3. L'aumône est un prêt à usure parfaitement légitime.

1. Nous avons entendu, mes frères bien-aimés, quand on nous a lu le saint Evangile, une parole de Notre-Seigneur qui est capable d'exciter à la fois notre terreur et nos désirs, notre crainte et notre amour. Elle est terrible en tant qu'elle est formulée en ces termes: « Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu « éternel [1] » ; elle est capable d'exciter nos désirs, parce qu'elle est formulée aussi en ces autres termes : « Venez, vous qui êtes les bénis « de mon Père, recevez le royaume [2] ». Qui pourrait, en entendant ce langage, ne pas éprouver un sentiment de terreur et un sentiment de joie? Un sentiment de joie, parce que le Christ daigne promettre un royaume aux chrétiens, ses serviteurs; un sentiment de terreur, parce qu'il menace les pécheurs des flammes éternelles. Je vous prie, mes frères, d'écouter toujours la lecture de ces paroles avec un cœur attentif et avec toute la vigilance d'esprit dont vous êtes capables; et parce qu'il n'est pas difficile de les graver dans la mémoire, n'en perdez jamais de vue le souvenir, méditez-en au contraire toute la force et la sublime énergie. Quiconque lira ce passage avec une attention soutenue, alors même que le reste de l'Ecriture lui serait complètement inconnu, y trouvera un motif suffisant pour pratiquer toute sorte de bonnes œuvres et pour fuir toute œuvre mauvaise. Soyez attentifs, mes frères, et voyez en quels termes le Seigneur annonce qu'il parlera à ceux qui seront placés à sa droite: « Venez », leur dira-t-il, « vous qui êtes les bénis de mon Père, prenez « possession du royaume ; car j'ai eu faim, et « vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et « vous m'avez donné à boire [1] », et le reste qui suit dans le texte. « Retirez-vous de moi, mau-« dits, allez au feu éternel qui a été préparé « pour le démon et pour ses anges. Car j'ai eu « faim, et vous ne m'avez point donné à man-« ger; j'ai eu soif, et vous ne m'avez point donné « à boire [2] ». Considérez bien ces paroles, mes frères bien-aimés, et voyez que le Sauveur n'a point dit : Retirez-vous de moi, maudits, parce que vous vous êtes rendus coupables de

[1] Matth. xxv, 41. — [2] Ibid. 34.

[1] Matth. xxv, 35. — [2] Ibid. 41, 42.

larcin, de faux témoignage, parce que vous avez commis l'homicide ou l'adultère; il n'a rien dit de pareil, mais seulement : «J'ai eu faim, « et vous ne m'avez point donné à manger ». Il n'a point dit : Retirez-vous de moi, parce que vous avez dérobé le bien d'autrui, mais parce que vous n'avez point donné aux pauvres de votre bien propre ; il n'a point dit : parce vous avez fait des œuvres mauvaises, mais : parce que vous n'avez point voulu faire le bien. Ainsi ceux qui seront à la droite seront délivrés par le fait seul qu'ils auront été miséricordieux, et ceux qui seront à la gauche seront condamnés pour le fait seul d'avoir été esclaves de l'avarice. Le souverain Juge ne dit point à ceux qui sont placés à droite : Venez, ô bénis de mon Père, prenez possession du royaume, parce que vous n'avez point été pécheurs ; mais il les appelle à lui seulement parce qu'ils ont racheté leurs péchés par des aumônes. Il ne dit point non plus à ceux qui sont placés à gauche : Retirez-vous de moi, maudits, parce que vous avez péché, mais seulement : parce que vous n'avez point voulu racheter vos péchés par des aumônes. Nul homme ne peut être exempt de péché, mais aussi tout homme peut, avec le secours du Seigneur, racheter ses péchés par des aumônes. Quand le Sauveur déclare ici que ceux-là seront précipités dans les flammes éternelles, qui n'auront point nourri celui qui avait faim, nous pouvons conjecturer avec certitude, mes frères, quelles seront les tortures, ou si l'on veut, quel sera le supplice réservé à ceux qui font le mal, puisque ceux-là seront précipités dans les flammes éternelles, qui n'auront point fait le bien. Si celui qui n'aura point partagé son pain avec les pauvres doit partager le sort du démon, quel sera, dites-moi, le sort réservé à celui qui aura ravi injustement le bien d'autrui? Si celui qui n'aura point vêtu son frère nu doit être condamné, à quoi sera condamné, je vous prie, celui qui aura dépouillé ce même frère ? Si celui qui n'aura point reçu l'étranger dans sa maison doit être envoyé au feu éternel, où sera envoyé celui qui se sera emparé de la maison d'autrui?

2. Méditons sérieusement et fidèlement ces paroles de l'Evangile, mes très-chers frères, et, autant qu'il est en nous, efforçons-nous de faire le bien ; partageons avec les étrangers et les pauvres, même notre nécessaire, autant du moins qu'il nous est possible de le faire, et rachetons ainsi les péchés que nous avons commis, en même temps que, par ces bonnes œuvres, nous nous préparerons à nous-mêmes une récompense éternelle. Ecoutons le Seigneur nous disant : « Bienheureux ceux qui « sont miséricordieux, parce qu'ils obtien« dront eux-mêmes miséricorde [1] ». Vous avez entendu, en effet, Notre-Seigneur déclarer, en des termes dont la véracité est au-dessus de toute contestation, que nous obtiendrons le royaume des cieux, si nous faisons des aumônes, si nous donnons à manger à ceux qui ont faim, si nous donnons à boire à ceux qui ont soif, si nous donnons, autant que nos ressources nous permettent de le faire, des vêtements à ceux qui sont nus ; si nous donnons l'hospitalité aux étrangers. Si nous accomplissons fidèlement toutes ces œuvres, nous pourrons paraître sans crainte devant le tribunal du Juge éternel, et alors « le souvenir de notre justice ne pourra plus « s'effacer jamais, nous n'aurons plus à « craindre d'entendre aucune parole mau« vaise [2] ». Que signifie ici ce mot de parole mauvaise? Il désigne une parole que nous devons demander au Seigneur de ne jamais prononcer contre nous. Il désigne, dis-je, cette parole qui sera adressée aux impies placés à sa gauche : « Retirez-vous de moi, « maudits, allez au feu éternel [3] ». Attachez-vous donc à l'aumône ou à la miséricorde, car « l'aumône délivre de la mort et ne laisse « point aller dans la région des ténèbres ceux « qui la pratiquent fidèlement [4] ». Que chacun donc, autant que ses forces le lui permettent, vienne au secours de ceux qui sont plus pauvres que soi. Que celui qui a de l'or entre les mains donne de l'or ; que celui qui a de l'argent donne de l'argent ; que celui qui n'a aucune sorte de monnaie donne de bon cœur un pain à l'étranger. Et s'il n'a pas à sa disposition un pain entier, qu'il partage ce qu'il a et qu'il en donne une partie. Car le Seigneur a daigné accorder, par la bouche de son Prophète, cette consolation, ou, si l'on veut, cette sécurité aux pauvres eux-mêmes ; il n'a point dit : Donnez à celui qui a faim votre pain tout entier ; mais : « Partagez votre pain « avec celui qui a faim [5] » ; pour nous faire entendre que si nous n'avons pas un pain entier, nous devons au moins en donner un

[1] Matth. v, 7.— [2] Ps. cxi, 7.— [3] Matth. xxv, 41.— [4] Tob. iv, 11. — [5] Isaïe, LVIII, 7.

morceau quelconque. Et pour vous convaincre que toute offrande faite par vous de bon cœur sera agréable à Dieu, écoutez le Seigneur parlant dans l'Evangile de cette veuve qui venait d'offrir deux pièces de monnaie valant chacune le quart d'un denier : « En vérité, « je vous le dis, cette veuve a déposé plus « que tous ceux qui ont mis dans le tronc ; « car les autres qui étaient riches ont donné « de ce qu'ils avaient de superflu, au lieu « que celle-ci a offert tout ce qu'elle posé- « dait[1] » ; c'est pourquoi elle mérita d'être louée de la bouche même du Seigneur.

3. Que chacun donc fasse tout ce qui est en son pouvoir, et qu'après s'être réservé ce qui lui est nécessaire pour se nourrir d'une manière raisonnable et pour se vêtir simplement, il distribue avec joie et contentement tout ce qui lui restera ; en donnant peu il recevra beaucoup ; en se privant d'une faible pièce de monnaie, il acquerra la possession d'un royaume ; pour une aumône insignifiante en soi, il obtiendra la vie éternelle ; pour la perte d'un bien temporel, il sera dédommagé par des biens éternels ; pour le sacrifice d'une chose caduque et périssable, il méritera une récompense sans fin. Voilà pour quelle raison nous devons donner avec joie et de bon cœur. Si un homme vous disait de bonne foi : Donnez-moi un as et je vous rendrai cent pièces d'or, ne donneriez-vous pas avec joie une pièce de cuivre pour en recevoir cent d'un métal beaucoup plus précieux ? A combien plus forte raison, quand le Dieu du ciel et de la terre vous dit : « Celui qui donne aux « pauvres prête à Dieu[1] », et par la voix du Psalmiste : « Bienheureux l'homme qui a « compassion et qui prête gratuitement[2] », devez-vous prêter sur la terre des choses que le Seigneur vous rendra avec usure et bien au-delà dans la vie éternelle ; de telle sorte qu'au jour où vous paraîtrez devant le tribunal du Juge éternel environné des légions de ses anges, vous puissiez librement, et sans crainte d'être démenti par qui que ce soit, vous écrier : Donnez-moi, Seigneur, parce que j'ai donné ; ayez pitié de moi, parce que j'ai pratiqué la miséricorde. J'ai accompli ce que vous m'avez ordonné, accordez-moi ce que vous m'avez promis. Je vous avertis donc de nouveau, mes frères, je vous conjure avec larmes de ne laisser jamais s'effacer de votre esprit le souvenir de ce passage de l'Evangile ; appliquez-vous de toutes vos forces, et avec le secours de Dieu, à éviter de tomber dans les flammes éternelles et à mériter la faveur inestimable d'entrer dans le royaume des cieux ; puisse cette faveur vous être accordée par Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui appartiennent l'honneur et la gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Marc, XII, 43, 44.

[1] Prov. XIX, 17. — [2] Ps. CXI, 5.

ONZIÈME SERMON.

DE L'ENFANT PRODIGUE (Luc, XV, 11 et suiv.)

ANALYSE. — 1. L'orateur vient remplir la promesse faite par lui précédemment. — 2. Egarements de l'enfant prodigue. — 3. Sa misère. — 4. Il rentre en lui-même. — 5. Puis il revient à son père qui le voit de loin. — 6. Il est reçu par son père qui le couvre de ses baisers. — 7. Sur l'ordre de ce même père, les serviteurs de la maison lui rendent sa robe première, son anneau, sa chaussure ; on tue le veau gras. — 8. Le frère aîné s'abandonnant aux transports de la colère est l'image des Juifs. — 9. La musique et la danse figurent l'unité. — 10. Le frère aîné refuse d'entrer à la voix des serviteurs. — 11. Son père vient l'inviter à son tour. — 12. Plaintes de ce frère aîné qui ne s'est pas écarté un seul instant de son devoir, et qui n'a pas même reçu un chevreau. — 13. Le père répond avec bonté : Tout ce que je possède vous appartient ; en quel sens ? — 14. Conclusion.

1. Il ne faut pas traiter de nouveau les choses qui ont été déjà exposées et développées longuement ; mais il ne faut pas non plus s'abstenir d'y faire allusion ou d'en rappeler

le souvenir. Votre sagesse n'a pas oublié que dimanche dernier j'avais entrepris de vous parler de ces deux fils dont l'histoire fait encore le sujet de l'Evangile d'aujourd'hui, et il ne me fut pas possible d'achever mon discours. Mais après cette épreuve, le Seigneur notre Dieu a voulu qu'aujourd'hui nous prenions de nouveau la parole en votre présence. Les plus simples convenances exigent que nous achevions un discours commencé, mais surtout notre cœur est impatient d'acquitter à votre égard la dette de la plus tendre affection. Le Seigneur soutiendra notre humilité, afin que le succès de nos efforts ne soit pas tout à fait au-dessous de votre attente.

2. Cet homme qui a deux fils, c'est Dieu qui a deux peuples : le fils aîné, c'est le peuple juif; le fils plus jeune, c'est le peuple des Gentils. Le bien reçu des mains du Père, c'est l'esprit, l'intelligence, la mémoire, les aptitudes diverses, en un mot toutes les facultés et toutes les puissances que nous avons reçues de Dieu pour le connaître et pour lui rendre le culte qui lui est dû. Une fois en possession de ce patrimoine, le plus jeune des deux fils s'en alla dans un pays éloigné; c'est-à-dire qu'il s'égara jusqu'à perdre le souvenir même de son Créateur. Alors il dissipa son bien, se livrant à des excès de toute sorte, dépensant toujours et ne gagnant jamais une obole; puisant constamment dans sa bourse, et n'y mettant jamais rien; en d'autres termes, usant toutes les forces de son âme et de son corps dans la débauche, aux fêtes des idoles, cédant sans retenue à toutes ces inclinations perverses que la vérité a qualifiées avec tant de justesse du nom de prostituées.

3. Faut-il s'étonner que la faim ait succédé à cette prodigalité insensée ? La disette donc se fit sentir dans ce pays; non pas la disette de pain matériel, mais la disette de la vérité immatérielle. Pressé par le besoin, ce jeune homme se hâta d'aller implorer le secours d'un prince de ce pays. Ce prince n'est pas autre que le prince des démons, c'est-à-dire le diable, vers qui se précipitent tous les curieux. Car toute curiosité coupable est une disette de vérité plus redoutable que la perte corporelle. Notre jeune homme donc, poussé loin de Dieu par les appétits malsains de son esprit, se trouva enfin réduit à l'état d'esclave et reçut pour mission de faire paître des pourceaux; en d'autres termes, il reçut l'office qu'affectionnent de préférence les démons les plus vils et les plus immondes. Car ce n'est pas sans raison que le Seigneur laissa les démons dont il est parlé dans l'Evangile entrer dans un troupeau de pourceaux. Or, il les nourrissait de cosses, et lui-même n'avait pas le droit d'en manger à satiété. Sous le nom de cosses nous devons entendre ici les doctrines du siècle, ces discours qui résonnent agréablement aux oreilles, mais qui ne réparent point les forces épuisées, aliment digne des pourceaux, non pas des hommes, c'est-à-dire aliment qui peut bien plaire aux démons, mais qui ne saurait servir à la justification des fidèles.

4. Enfin il ouvrit un jour les yeux et comprit où il était, ce qu'il avait perdu, qui il avait offensé, aux mains de qui il s'était livré, et il rentra en lui-même : il revient d'abord à lui-même pour revenir ensuite à son père. Peut-être s'était-il dit intérieurement : « Mon « cœur m'a abandonné [1] ». C'est pourquoi il fallait qu'il revînt d'abord à lui-même, afin de comprendre par là combien il était loin de son père. Telle est l'exhortation que l'Ecriture adresse à certains hommes : « Revenez, « prévaricateurs, à votre cœur [2] ». Une fois rentré en lui-même, il contemple l'étendue de sa misère : « J'ai trouvé », dit-il, « la tri« bulation et la douleur, et j'ai invoqué le « nom du Seigneur [3] ». « Combien de merce« naires ont, dans la maison de mon père, du « pain en abondance, et moi je meurs ici de « faim [4] ! » Comment cette réflexion se seraitelle présentée à son esprit, sinon parce que le nom de Dieu était déjà annoncé et le pain distribué à des hommes qui ne savaient pas le conserver avec soin, mais qui en cherchaient un autre, et dont le Sauveur parle en ces termes : « En vérité, je vous le dis, ils ont « reçu leur récompense [5] ». On doit, en effet, considérer comme mercenaires, et non pas comme enfants, ceux que l'Apôtre désigne ainsi : « Que le Christ soit annoncé par inté« rêt, ou par zèle pour la vérité [6] ». Saint Paul entendait parler en cet endroit de certains hommes qui méritent parfaitement le nom de mercenaires, parce qu'ils cherchent constamment leur intérêt personnel et qu'ils savent recueillir de la prédication même du

[1] Ps. XXXIX, 13. — [2] Isaïe, XLVI, 8. — [3] Ps. CXIV, 3. — [4] Luc, XV, 17. — [5] Matth. VI, 5. — [6] Philipp. I, 18.

nom de Jésus-Christ du pain en abondance.

5. Le prodigue se lève et revient; il ne s'était pas encore rapproché d'un seul pas, parce qu'il était demeuré jusqu'alors gisant et étendu sur la terre. Son père le voit de loin et court au-devant de lui. Car il a entendu son fils lui adresser ces paroles par la bouche du Psalmiste : « Vous avez connu mes « pensées de loin [1] ». Quelles pensées ? Celles par lesquelles le fils s'est dit à lui-même : « Je dirai à mon père : J'ai péché contre le « ciel et en votre présence ; je ne suis plus « digne d'être appelé votre fils, traitez-moi « comme un de vos serviteurs mercenaires [2] ». Il ne prononçait pas encore ces paroles, mais il pensait à les prononcer ; et toutefois son père l'entendait comme s'il les eût prononcées réellement. Parfois, en effet, un homme, éprouvé par une tribulation ou par une tentation quelconque, pense à prier ; il médite même sur ce qu'il dira à Dieu dans sa prière et en quels termes il implorera la miséricorde de son père, non pas comme une faveur, mais comme un droit inhérent à sa qualité de fils ; et il se dit en lui-même : Je dirai à mon Dieu telle ou telle chose. Je n'ai pas à craindre un refus ; quand j'aurai motivé ma demande de telle manière, quand j'aurai joint à mes explications des larmes brûlantes, est-ce que mon Dieu pourra ne pas m'exaucer ? Le plus souvent cette parole intérieure est exaucée avant même qu'elle ait été formulée extérieurement, car celui qui forme cette pensée en lui-même ne saurait la former en dehors du regard de Dieu. Celui-ci est présent dès que l'homme se dispose à prier, absolument comme il le sera dès que l'homme commencera à prier. De là ces autres paroles du Psalmiste : « Je l'ai « résolu, je confesserai contre moi mon péché « au Seigneur [3] ». Vous le voyez, il n'a parlé encore qu'à lui-même, il s'est disposé seulement à prier, et néanmoins il ajoute aussitôt : « Et vous m'avez pardonné l'impiété de mon « cœur [4] ». Combien la miséricorde de Dieu est près de celui qui confesse son péché ! Non, Dieu n'est pas loin de ceux qui ont le cœur brisé. Nous lisons en effet au livre des psaumes : « Le Seigneur est près de ceux qui ont « broyé leur cœur [5] ». L'enfant prodigue avait donc broyé son cœur dans la région de l'indigence; il était revenu à son cœur, afin précisément de le broyer. L'orgueil autrefois lui avait fait abandonner son cœur, la colère l'y a fait revenir. Un sentiment de colère est venu enflammer son âme, mais contre lui-même et pour punir ses propres péchés ; il est revenu avec la volonté bien arrêtée de mériter les bonnes grâces de son père. Cette colère dont son âme a été enflammée est celle dont il est dit : « Mettez-vous en colère, et ne péchez point [1] ». Tout homme vraiment repentant se met en colère contre lui-même ; c'est précisément par suite de cette colère qu'il se punit. De là tous ces mouvements qu'on observe dans un pénitent animé d'un repentir sincère, d'une douleur véritable ; c'est pour cela qu'on le voit tantôt s'arracher les cheveux, tantôt se revêtir d'un cilice, tantôt se frapper la poitrine. Certes, toutes ces actions sont autant de preuves que ce pénitent est irrité contre lui-même et se punit de ses propres mains. Ce que sa main exécute extérieurement, sa conscience l'accomplit intérieurement. Il se frappe, il se blesse, et, pour employer une expression plus vraie, il se tue, non pas corporellement, mais en esprit. Car un esprit broyé sous le poids de la tribulation est une victime qui s'immole de ses propres mains et s'offre à Dieu en sacrifice : « Dieu ne méprise « point un cœur contrit et humilié [2] ». Ainsi le prodigue non-seulement brise son cœur sous le double poids de l'humilité et du glaive du repentir, mais il le tue réellement.

6. Quoiqu'il se disposât encore à parler à son père et qu'il n'eût pas encore fait autre chose que de se dire à lui-même : « Je me « lèverai, j'irai et je dirai... [3] », le père, connaissant de loin les pensées de son fils, court au-devant de lui. Qu'est-ce à dire, il court au-devant de lui, sinon il lui accorde son pardon avant même qu'il ait eu le temps de l'implorer ? « Comme il était encore loin, son père, « touché d'un sentiment de compassion, cou- « rut au-devant de lui [4] ». Pourquoi le père est-il touché d'un sentiment de compassion ? Parce que son fils est dans un état de misère extrême. Il accourt et se penche sur son fils, en d'autres termes, il pose son bras sur le cou de son fils. Le Fils est le bras du Père ; il lui donne donc de porter le Christ, c'est-à-dire un fardeau qui ne charge point, mais qui soulage. « Mon joug est doux », dit-il lui-même,

[1] Ps. CXXXVIII, 3. — [2] Luc, XV, 19. — [3] Ps. XXXI, 5. — [4] Ibid. — [5] Id. XXXIII, 19.

[1] Ps. IV, 5. — [2] Id. L, 19. — [3] Luc, XV, 18. — [4] Id. XV, 20.

« et mon fardeau est léger[1] ». Il se penche sur son fils qui se tient debout, et en s'inclinant ainsi sur lui il l'empêche de tomber de nouveau. Le fardeau du Christ est tellement léger que non-seulement il ne pèse pas sur celui qui le porte, mais il le soulève au contraire comme un levier puissant. On dit parfois de certains fardeaux qu'ils sont légers en ce sens qu'ils sont d'un poids relativement peu considérable, non pas en ce sens qu'ils ne sont absolument d'aucun poids; porter un fardeau lourd, porter un fardeau léger, et ne porter aucun fardeau, sont trois choses tout à fait différentes. Celui qui porte un fardeau lourd paraît en être accablé, celui qui porte un fardeau léger est moins accablé, mais enfin il est accablé jusqu'à un certain point. On voit au contraire celui qui ne porte aucun fardeau marcher d'un pas agile et dégagé. Il n'en est point ainsi du fardeau du Christ. Dès qu'on commence à le porter, on se sent plus agile et plus fort. Sitôt qu'on le dépose, on se trouve plus accablé. Et que cela ne vous paraisse point impossible, mes frères. Nous allons peut-être trouver dans l'ordre des choses corporelles un exemple qui vous aidera à comprendre et à accepter comme une vérité incontestable ce que j'avance en ce moment. Cet exemple est admirable et paraîtrait absolument chimérique, si le témoignage de nos sens ne nous obligeait à l'admettre comme une réalité tout à fait évidente. Ce sont les oiseaux qui nous l'offrent. Tout oiseau porte les plumes à l'aide desquelles il semble nager dans les airs. Considérez et voyez comment ils replient et resserrent leurs ailes au moment où ils descendent à terre pour y reprendre haleine, et comment ils les posent en quelque sorte sur leurs flancs. Pensez-vous que ces ailes sont pour eux un poids réel? Qu'on leur enlève ce fardeau, et on les verra tomber aussitôt. A proportion qu'on rendra ce fardeau plus léger pour eux, on les verra aussi voler avec plus de difficulté. Vous croyez faire acte de bienveillance à leur égard en les déchargeant d'un tel poids; mais en réalité vous ne sauriez leur accorder une faveur plus grande que de leur épargner un tel allégement; et si cet allégement est déjà un fait accompli, nourrissez-les afin que leur fardeau croisse de nouveau et qu'ils puissent prendre leur essor au-dessus de la terre. Il

[1] Matth. xi, 30.

souhaitait d'être chargé d'un tel poids, celui qui disait: « Qui me donnera des ailes comme « celles de la colombe, et je prendrai mon « essor et je me reposerai[1] ». Quand donc le père s'incline sur le cou de son fils, il le soulage au lieu de l'accabler; le poids d'une partie du corps paternel est pour le fils un honneur et non point un fardeau. Comment en effet un homme serait-il capable de porter un Dieu, s'il n'était porté lui-même par le Dieu qu'il porte?

7. Le père donne ensuite l'ordre d'apporter à son fils la robe première qu'Adam avait perdue au jour où il commit le péché. Après lui avoir donné le baiser de paix et tous les témoignages d'une affection vraiment paternelle, il ordonne qu'on lui apporte la robe, symbole de l'immortalité promise par le baptême. Il ordonne qu'on mette à son doigt un anneau, comme gage de l'Esprit-Saint, et à ses pieds une chaussure en signe de la préparation de l'Evangile de la paix[2], afin de rendre beaux et magnifiques les pieds de celui qui annonce la bonne nouvelle. Voilà bien ce que Dieu fait par ses serviteurs, c'est-à-dire par les ministres de son Eglise. Est-ce que la robe, l'anneau, la chaussure donnés par ces ministres leur appartiennent en propre? Ils doivent leur ministère et ils donnent tous les efforts que le zèle peut inspirer; mais ces choses sont données par Celui dans le trésor de qui elles étaient renfermées et d'où elles ont été tirées. Il donna aussi l'ordre de tuer le veau gras, c'est-à-dire il ordonna que son fils fût admis à la table où le Christ mis à mort se donne en nourriture. Pour tout homme, en effet, qui revient de loin et qui se réfugie dans le sein de l'Eglise, le Christ est mis à mort; car la mort du Christ lui est prêchée et le corps du Christ lui est donné en nourriture. Le veau gras est tué parce que celui qui était perdu est retrouvé.

8. Et le frère aîné revenant des champs se met en colère et ne veut point entrer. Ce frère aîné n'est pas autre que le peuple juif, dont l'animosité se manifesta contre ceux qui crurent en Jésus-Christ avant lui. Les Juifs s'irritèrent en voyant les nations entrer dans le divin bercail d'une manière aussi simple et aussi facile, et recevoir le baptême du salut sans avoir porté un seul instant le fardeau si onéreux des observances légales, sans même

[1] Ps. LIV, 7. — [2] Ephés. VI, 16.

avoir éprouvé la douleur de la circoncision charnelle, ou subi aucune des purifications prescrites par la loi. Ils s'irritèrent en voyant ces mêmes gentils nourris du veau gras. Pour être juste, nous devons ajouter que ces Juifs ont cru depuis, on leur a donné toutes les explications désirables, et ils se sont tus. Mais on peut encore aujourd'hui rencontrer tel ou tel juif qui ait eu, jusqu'à cette heure, la loi de Dieu constamment à l'esprit et qui en ait porté le joug, sans mériter jamais aucun reproche; un juif qui puisse se rendre un témoignage semblable à celui que se rendait à lui-même Saul, devenu au milieu de nous Paul, et d'autant plus grand qu'il s'est fait plus petit; d'autant plus digne de nos respects et de notre vénération, qu'il s'est humilié davantage. Le mot *Paulus*, en effet, signifie très-petit ; de là ces expressions : je vous parle un peu avant, *paulo ante*, un peu après, *paulo post*. *Paulo ante* ne signifie pas autre chose que : « Très-peu de temps avant ». Pourquoi donc Saul a-t-il pris le nom de Paul ? C'est lui-même qui nous l'apprend : « Je suis », dit-il, « le plus petit d'entre les « Apôtres [1] ». Tout juif donc pouvant, dans la sincérité de sa conscience, se rendre témoignage que, depuis sa première enfance, il n'a pas cessé d'adorer un seul Dieu, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu prêché par la loi et les Prophètes, et d'observer les prescriptions de sa loi ; ce juif, dis-je, voyant le genre humain marcher sous l'étendard du Christ, commence à méditer sur l'existence de l'Eglise; et, en prenant l'Eglise pour objet de ses méditations, il approche de la maison en revenant des champs. Car il est écrit : « Comme le frère aîné revenait des « champs et approchait de la maison [2] ». De même que le plus jeune des fils se multiplie chaque jour par les païens qui embrassent la foi, de même aussi le fils aîné revient, rarement, il est vrai, d'entre les Juifs. Ils considèrent l'Eglise, ils admirent cette institution qui leur paraît d'abord étrange. Ils voient la loi entre leurs mains, ils la voient aussi dans les nôtres; ils lisent les Prophètes, nous lisons aussi les Prophètes ; ils n'ont plus désormais de sacrifice, nous avons, nous, un sacrifice qui est offert chaque jour. Ils voient qu'ils ont été dans le champ du Père, mais ils ne participent point à la manducation du veau.

[1] I Cor. XV, 9. — [2] Luc, XV, 25.

9. On entend aussi le bruit de la symphonie et du chœur qui retentit de l'intérieur de la maison. Qu'est-ce que la symphonie ? c'est l'accord des voix. Ceux dont les cœurs sont en désaccord font entendre des cris discordants, et ceux entre qui règne la concorde font entendre des sons très-bien harmonisés. Telle est la symphonie que l'Apôtre enseignait en ces termes : « Je vous conjure, mes « frères, de n'avoir tous qu'un même langage « et de ne pas souffrir de schisme parmi « vous [1] ». A qui ne plairait pas cette sainte symphonie, je veux dire, cet accord de voix qu'aucun cri discordant ne trouble, auquel ne vient se mêler aucun son capable de blesser une oreille délicate ? Le chœur, lui aussi, exige l'accord et l'harmonie des voix. Un chœur n'est agréable qu'autant qu'il résulte de plusieurs voix n'en formant plus qu'une seule et résonnant à l'unisson.

10. Le fils aîné, entendant cette symphonie et ce chœur dans la maison, se mit en colère et refusait d'entrer. Comment donc se fait-il que tel ou tel juif bien méritant s'adresse aux siens en ces termes : D'où viennent aux chrétiens tant de faveurs signalées? Nous avons conservé les lois de nos pères; Dieu a parlé à Abraham, de qui nous sommes nés. La loi a été donnée à Moïse, à celui-là même qui nous avait délivrés de la terre d'Egypte, en nous conduisant à travers les eaux de la mer Rouge. Et voilà qu'aujourd'hui ces chrétiens s'emparent de nos Ecritures, chantent nos psaumes par tout l'univers et ont un sacrifice qu'ils offrent chaque jour; nous, au contraire, nous avons cessé d'offrir des sacrifices et nous n'avons plus de temple. Il interroge même son esclave et lui demande ce que cela signifie. Eh bien, oui, que ce juif interroge n'importe quel esclave; qu'il lise les écrits des Prophètes, les écrits de l'Apôtre, qu'il interroge qui il voudra; ni l'Ancien, ni le Nouveau Testament n'ont gardé le silence au sujet de la vocation des gentils. On peut entendre sous le nom d'esclave un livre dont on cherche à approfondir le sens. Prenons, par exemple, le livre de l'Ecriture, et nous l'entendrons nous dire : « Votre frère est revenu, et votre « père a tué le veau gras pour le recevoir, « parce qu'il l'a retrouvé sain et sauf [2] ». Demandez ensuite à ce même esclave quel

[1] I Cor. I, 10. — [2] Luc, XV, 27.

est celui que le père a retrouvé sain et sauf? Celui, vous dira-t-il, qui était mort et qui a été rendu à la vie; le père l'a reçu pour lui conférer la grâce du salut; et il devait réellement tuer le veau gras pour célébrer le retour d'un fils qui s'était égaré si loin de lui. Car on ne devient impie qu'autant qu'on s'égare loin de Dieu. Un autre esclave, l'Apôtre saint Paul répond à son tour : « Le Christ est « mort pour les impies [1] ». Le fils aîné se fâche, s'irrite et refuse d'entrer; mais il s'apaise lorsque son père vient l'exhorter, et il entre alors. Il a refusé d'entrer après la réponse de l'esclave : le même fait, mes frères, se reproduit sous nos yeux. Nous puisons souvent dans les divines Ecritures les arguments les plus capables de confondre les Juifs; mais notre parole n'est que la parole de l'esclave, et le fils se met en colère; ils sont vaincus et réduits au silence, mais ils ne refusent pas moins d'entrer. Pourquoi ce refus? leur direz-vous. Le bruit de la symphonie et de la danse vous émeut et vous irrite, la joie et les réjouissances auxquelles se livre, dans votre maison, une foule nombreuse, la pensée du veau gras tué, voilà ce qui excite votre jalousie et votre colère. Personne, cependant, ne vous a exclu de cette fête. — Exhortation inutile. Tant que l'esclave seul parle, le fils aîné n'entend que la voix de la colère, et il refuse d'entrer.

11. Revenez au Seigneur qui vous dit : « Nul « ne vient à moi, excepté ceux que le Père a « attirés [2] ». Le Père donc sort et prie son fils; c'est là ce que signifie le mot attirer. Un supérieur est plus puissant quand il prie que quand il ordonne. Voici en effet ce qui arrive parfois, mes bien-aimés : certains hommes appartenant à cette race que nous avons nommée tout à l'heure ont étudié les Ecritures avec zèle, et leur propre conscience leur rendant un témoignage quelconque de leurs bonnes œuvres, ils peuvent dire à leur Père : « Mon Père, je n'ai point transgressé vos « commandements [3] ». On peut alors les convaincre à l'aide des Ecritures, et ils ne trouvent absolument rien à répondre. Ils s'irritent néanmoins et résistent comme s'ils avaient encore l'espoir ou la volonté de vaincre. Vous les abandonnez alors à leurs propres pensées, et Dieu commence en même temps à leur parler intérieurement. C'est le père qui sort et qui dit à son fils : Entre et viens t'asseoir à la table du festin.

12. Et le fils de répondre : « Voilà tant « d'années que je vous sers, je n'ai jamais « transgressé vos commandements, et vous ne « m'avez jamais donné un chevreau pour le « manger avec mes amis. Aujourd'hui revient « cet autre fils qui a dévoré son patrimoine « avec des femmes perdues, et vous tuez pour « lui le veau gras [1] ». Il y a déjà des pensées intérieures dans celui à qui le père fait entendre sa voix d'une manière également secrète et admirable. Il s'agite et se répond à lui-même, non plus précisément quand l'esclave lui a répliqué, mais quand le père l'a prié en quelque sorte et l'a exhorté avec douceur. Et que se dit-il à lui-même? Nous possédons les Ecritures de Dieu et nous ne nous sommes point éloignés du Dieu unique : nous n'avons point élevé nos mains vers une divinité étrangère. Nous n'avons jamais connu, nous n'avons jamais adoré que celui qui a fait le ciel et la terre, et nous n'avons pas reçu un chevreau. — Où trouve-t-on les chevreaux? Parmi les pécheurs. Pourquoi ce fils aîné se plaint-il de n'avoir pas reçu un chevreau? Parce qu'il souhaite de pouvoir à la fois faire bonne chère et commettre le péché. Ce qui excitait sa colère est précisément ce qui fait aujourd'hui l'objet de la douleur et des regrets des Juifs; car ceux-ci comprennent que le Christ ne leur a point été donné, parce qu'ils n'ont vu en lui qu'un chevreau. Car ils reconnaissent leur propre parole, leur propre témoignage dans cette parole et ce témoignage de leurs ancêtres : « Nous savons que cet « homme est un pécheur [2] ». On vous offrait un veau, vous l'avez repoussé sous prétexte que c'était un chevreau, et vous n'avez pris aucune part au festin. « Vous ne m'avez « jamais donné un chevreau », ajoute-t-il, sachant parfaitement que son père n'avait point de chevreau, mais seulement un veau. O vous qui êtes restés jusqu'ici en dehors de la maison, sous prétexte que vous n'aviez point reçu de chevreau, entrez aujourd'hui et participez au veau qui vous est offert.

13. Qu'est-ce, en effet, que le père lui répond? « Toi, mon fils, tu es toujours avec « moi [3] ». Le père rend aux Juifs ce témoignage, qu'ayant toujours adoré le Dieu unique, ils n'ont jamais cessé d'être près de lui.

[1] Rom. v, 6. — [2] Jean, vi, 44. — [3] Luc, xv, 29.

[1] Luc, xv, 29, 30. — [2] Jean, ix, 24. — [3] Luc, xv, 31.

Nous avons aussi la parole de l'Apôtre déclarant que les Juifs étaient près de Dieu, tandis que les gentils en étaient éloignés. Il s'adresse à ceux-ci en ces termes : « Le Christ est venu « vous annoncer la paix, à vous qui étiez loin ; « il l'a annoncée aussi à ceux qui étaient « près[1] » ; opposant ainsi ceux qui étaient loin, comme le plus jeune des fils, aux Juifs qui ne s'étaient pas en allés dans un pays éloigné paître des pourceaux, qui n'avaient point abandonné le Dieu unique, qui n'avaient point adoré les idoles, qui ne s'étaient point rendus les esclaves des démons. Je ne parle pas de tous les Juifs sans exception, car vous-mêmes en connaissez qui se sont révoltés et perdus entièrement. Mais je parle de ceux qui, par la gravité de leurs mœurs, ont acquis le droit de reprocher à ces séditieux l'indignité de leur conduite ; qui ont observé les prescriptions de la loi et qui, s'ils ne sont pas encore entrés pour prendre leur part du veau gras, peuvent du moins dire en toute vérité : « Je n'ai point transgressé vos préceptes » ; je parle de ceux à qui le Père, quand ils commenceront à entrer, pourra dire : « Pour « vous, vous êtes toujours avec moi ». Vous êtes avec moi, en ce sens que vous n'êtes point partis loin de moi, mais vous avez tort néanmoins de rester ici en dehors de ma maison ; je ne veux pas que vous demeuriez étrangers à notre festin. Ne porte pas envie à ton frère plus jeune : « Pour toi, tu « es toujours avec moi ». Dieu ne confirme point cette parole prononcée peut-être d'une manière quelque peu téméraire et présomptueuse : « Je n'ai jamais transgressé vos com« mandements » ; mais il dit seulement : « Tu « es toujours avec moi » ; et non pas : Tu n'as jamais transgressé mes commandements. Ce que Dieu dit ici est parfaitement vrai, mais non pas ce dont le fils aîné s'était glorifié témérairement ; car s'il ne s'était pas éloigné du Dieu unique, il est du moins à présumer qu'il n'avait pas laissé de transgresser en quelque chose les commandements de ce même Dieu. Le Père donc dit en toute vérité : « Pour toi, tu es toujours avec moi, et toutes « les choses qui m'appartiennent sont à toi ». Parce que ces choses t'appartiennent, s'ensuit-il qu'elles n'appartiennent pas aussi à ton frère ? En quel sens sont-elles à toi ? Elles t'appartiennent à titre de biens communs à plusieurs, non pas en ce sens que tu as le droit d'en revendiquer la propriété exclusive. « Toutes les choses qui m'appartiennent sont « à toi », dit-il. Ce qui appartient au Père, il en donne pour ainsi dire la jouissance à son fils. Cela veut-il dire que Dieu soumet à notre puissance le ciel et la terre, ou même les anges et les plus sublimes intelligences ? Non certes, ce n'est pas ainsi que nous devons entendre ces paroles. Bien loin que les anges doivent nous être soumis, le Seigneur nous promet que notre récompense suprême sera de devenir semblables à eux : « Ils seront », dit-il, « comme les anges de Dieu[1] ». Mais, direz-vous, les saints jugeront les anges : « Ignorez-vous », dit l'Apôtre, « que nous « jugerons les anges[2] ? » Il y a des anges qui sont demeurés saints d'une manière constante, il en est d'autres qui se sont rendus prévaricateurs. Nous deviendrons semblables aux premiers, nous jugerons les derniers. En quel sens donc est-elle vraie cette parole : Toutes les choses qui m'appartiennent sont à toi ? Toutes les choses de Dieu nous appartiennent véritablement, mais ne sont pas pour cela soumises à notre puissance. On ne dit pas dans le même sens : mon serviteur, et : mon frère. Toutes les fois que vous employez le mot mien, vous l'employez avec vérité ; et si vous l'employez avec vérité, c'est que l'objet dont il s'agit vous appartient réellement ; mais s'ensuit-il que votre frère vous appartient au même titre que votre esclave ? Quand vous dites : ma maison, mon épouse, mes enfants, mon père, ma mère, le même mot est employé chaque fois dans un sens particulier. Ainsi, il est bien entendu que tout vous appartient, sans préjudice de mes droits. Vous pouvez dire : mon Dieu ; mais le direz-vous dans le même sens que vous dites : mon serviteur ? Vous le dites, au contraire, dans le même sens qu'un serviteur dit : mon seigneur, mon maître. Nous avons donc au-dessus de nous Notre-Seigneur, en qui nous avons le droit de chercher l'objet de notre suprême félicité ; nous avons au-dessous de nous les créatures qui sont soumises à notre domaine. D'où il suit que toutes choses nous appartiennent, si nous-mêmes nous appartenons au Seigneur.

14. « Toutes les choses qui m'appartien« nent, dit-il, sont à toi ». Si tu consens à ne

[1] Ephés. II, 17.

[1] Matth. XXII, 30. — [2] I Cor. VI, 3.

pas troubler notre paix et à t'apaiser toi-même, si tu veux bien te réjouir du retour de ton frère, si notre festin ne te contriste pas, si tu ne restes pas en dehors de la maison au moment même où tu reviens des travaux des champs, tout ce qui m'appartient est à toi. Pour nous, nous devons prendre part au festin et nous réjouir, parce que le Christ, après être mort pour les impies, est ressuscité. Car tel est le sens véritable de ces paroles: « Ton frère était mort, et il a été rendu à la « vie; il était perdu, et il est retrouvé [1] ».

[1] Luc, xv, 32.

DOUZIÈME SERMON.

LE PHARISIEN ET LE PUBLICAIN (Luc, XVIII, 10 et suiv.)

ANALYSE. — 1. L'humilité enseignée par l'exemple du Publicain, et l'orgueil condamné par l'exemple du Pharisien. — 2. L'humilité est de nouveau exaltée par l'exemple de la Chananéenne.

1. Nous venons de voir, mes frères bien-aimés, le portrait de deux hommes bien différents; l'Evangile, dont vous avez entendu la lecture, nous représente un homme humble et un homme orgueilleux, celui-là rempli de mépris, celui-ci rempli d'estime pour lui-même; l'un confessant librement et l'autre refusant de confesser ses fautes; l'un s'accusant et implorant sa guérison, l'autre se justifiant et prétendant n'avoir pas besoin d'être guéri. « Deux hommes », dit le texte sacré, « montèrent au temple pour y prier, un « Publicain et un Pharisien [1] ». Le Pharisien, enflé, rempli d'orgueil et de superbe, bien loin de s'humilier extérieurement et d'incliner son front, promenait autour de lui un regard plein de fierté; puis de sa poitrine s'échappa, non pas cette prière, mais ce discours imprégné du plus insultant mépris à l'égard de ses semblables: « O Dieu, je vous rends grâces « de ce que je ne suis point comme le reste « des hommes, qui sont injustes, adultères, « voleurs; ni même comme ce Publicain. Je « jeûne deux fois la semaine et je donne la « dîme de tout ce que je possède [2] ». O enflure du cœur! O esprit gonflé par l'orgueil et devenu insensé! « Je vous rends grâces, ô « Dieu », dit-il, « de ce que je ne suis point « comme les autres hommes ». Comme s'il eût dit à Dieu: Je vous rends grâce de ce que je ne me suis rendu coupable d'aucune faute contre vous; je ne trouve rien en moi dont je doive vous demander pardon; je suis parfaitement sain et n'ai aucun sujet d'implorer votre miséricorde. Quelle assurance, quelle témérité audacieuse, mes frères, de la part de ce Pharisien! et, pour parler le langage de la stricte vérité, quelle démence inouïe! « Je ne suis point comme les autres hom-« mes », dit-il à celui qui connaît le cœur de tous, et au médecin qui découvre la corruption la plus secrète du cœur: je n'éprouve aucune douleur. Confesse, ô Pharisien malheureux, confesse tes péchés, si tu veux obtenir ta guérison; tant que tu chercheras à déguiser les plaies de ton âme, tu ne réussiras qu'à les rendre à la fois plus larges et plus profondes. En même temps qu'il s'excuse, il accuse les autres; en même temps qu'il se proclame innocent, il prononce contre les autres un verdict de culpabilité. O fureur, ô délire, ô orgueil digne des plus grands châtiments! Dieu est prêt à pardonner, et le coupable se hâte d'aller au-devant de la miséricorde pour la repousser. Le médecin apporte un remède propre à guérir les plaies les plus invétérées et à rendre la santé, et le malade, couvert à la fois de la lèpre du péché et en proie à la fièvre d'un orgueil délirant, s'empresse de cacher ses plaies purulentes. Hélas! combien nous-mêmes n'en voyons-nous pas

[1] Luc, XVIII, 10. — [2] Ibid. 11, 12.

aujourd'hui qui se comportent de la même manière ! Le Publicain, au contraire, confessant humblement la multitude et l'énormité de ses péchés, priait en ces termes : « O mon Dieu, soyez-moi propice, à moi qui « ne suis qu'un pécheur[1] ». L'humilité du Publicain lui mérite d'être purifié, d'être justifié à l'instant où il prononce ces paroles : « O mon Dieu, soyez-moi propice ». Ainsi le Pharisien, plein d'orgueil et de superbe, descend du temple chargé du poids de sa propre condamnation ; au lieu que le Publicain, au moment même où il y entrait, avait déjà mérité par son humilité que Dieu abaissât sur lui un regard favorable. Le pécheur humble est accueilli avec miséricorde, tandis que l'innocent orgueilleux est frappé d'anathème. Dieu pardonne gratuitement au premier ses péchés, alors que le second se glorifie pour son malheur d'avoir donné régulièrement la dîme de ses biens. Car le Pharisien disait : « Je vous rends grâces de ce que je « ne suis point comme le reste des hommes». Par ces paroles il se proclamait innocent de tout péché, et en réalité il ployait sous le fardeau de ses crimes passés, auxquels il ajoutait celui d'accuser tous les hommes qui étaient alors sur la terre. O homme, pourquoi te glorifier ainsi, comme si tu avais accompli toi seul ces œuvres de miséricorde? Comment oses-tu en revendiquer le mérite et t'en attribuer la propriété exclusive, alors que tu ne t'appartiens pas à toi-même, mais à une puissance supérieure? Oui, tu accomplis ces œuvres, et tu fais bien en les accomplissant, persévère dans cette voie ; mais accomplis-les avec humilité, si tu veux mériter d'en recevoir un jour la récompense.

2. Nous avons entendu, ô mes vénérés frères, quand on nous a lu un certain passage des saintes lettres de l'Evangile ; nous avons entendu l'histoire de cette femme chananéenne qui mérita, par son humilité, de recevoir la faveur signalée qu'elle sollicitait ; nous l'avons vue, cette femme, prosternée la face contre terre, serrant dans ses mains tremblantes les pieds de Jésus et s'écriant : « Seigneur, secourez-moi. Jésus lui répond : « Il n'est pas bon de prendre le pain des « enfants et de le jeter aux chiens[2] ». Bien loin de recevoir ce reproche avec aigreur et de dire par exemple : Ne me comparez pas à une chienne ; s'il ne vous plaît pas de m'accorder la faveur que je sollicite, dispensez-vous du moins de m'adresser une injure ; bien loin, dis-je, de s'exprimer ainsi, elle ne répond que ce seul mot inspiré par la plus profonde humilité : « Oui, Seigneur, il est « vrai[1] ». Qu'est-ce à dire : Il est vrai ? Ces mots signifient : Oui, Seigneur, ce que vous dites est vrai ; je confesse que je suis une chienne, ou plutôt je reconnais qui je suis et qui vous êtes. Je suis la plus misérable des créatures, et vous êtes, vous, la source même de la miséricorde. Je reconnais que je suis une chienne, puisque je viens de lécher vos pieds après les avoir arrosés de mes larmes ; mais par là même que je vous reconnais pour le Dieu véritable, je ne dois point me retirer sans avoir rien obtenu de vous. Je reconnais pour mes maîtres ceux que vous appelez vos enfants. C'est pourquoi, puisque je ne suis point digne de m'asseoir avec eux à votre table, permettez-moi du moins de recueillir les miettes qui tombent de cette table ; car « les chiens mangent au moins les miettes « qui tombent de la table de leurs maîtres[2] ». Et le Seigneur différait le bienfait qu'il voulait accorder, en sorte que ses disciples lui dirent : « Renvoyez-la, car elle crie derrière « nous[3] » ; le Seigneur, dis-je, différait ce bienfait parce qu'il voulait rendre plus éclatantes et nous proposer comme modèle l'humilité et la foi de cette femme qui lui étaient connues depuis longtemps. Il lui répond en ces termes : « O femme, votre foi est grande[4] ». Vous avez été longtemps une chienne, vous êtes maintenant une femme ; vous avez été longtemps une Chananéenne, vous êtes maintenant d'une foi exemplaire. Qu'y a-t-il en cela d'étonnant ? Elle a cru et elle est devenue tout à fait différente de ce qu'elle était. « O « femme », lui dit le Sauveur, « votre foi est « grande ». Pour cette raison, « qu'il vous « soit fait comme vous désirez[5] ». Et sa fille fut guérie à l'heure même. Telle fut, dans une femme chananéenne, la puissance de l'humilité ; tels furent aussi les fruits de justice conférés au Publicain confessant ses péchés ; car « quiconque s'élève sera abaissé, « et quiconque s'abaisse sera élevé[6] ». « Dieu, « en effet, résiste aux superbes et donne sa « grâce aux humbles[7] ».

[1] Luc, XVIII, 13. — [2] Matth. XV, 25, 26.

[1] Matth. XV, 27. — [2] Ibid. — [3] Ibid. 23. — [4] Ibid. 28. — [5] Ibid. — [6] Id. XXIII, 12. — [7] I Pierre. V, 5.

TREIZIÈME SERMON.

SUR CES PAROLES DE L'ÉVANGILE SELON SAINT LUC (XIX, 1) :

« JÉSUS ÉTANT ENTRÉ DANS JÉRICHO, LE TRAVERSAIT ; ET VOICI QU'UN HOMME APPELÉ ZACHÉE, « ET QUI ÉTAIT CHEF DES PUBLICAINS, ETC. »

ZACHÉE.

ANALYSE. — 1. Zachée cherche à voir Jésus. — 2. Il monte sur un arbre.— 3. Jésus l'aperçoit et lui ordonne de descendre.— 4. Il reçoit Celui qui vient pour le recevoir lui-même ; les murmures de la foule sont sans fondement et tout à fait déplacés.— 5. Paroles de Zachée converti. — 6. Le Sauveur lui accorde son pardon.

1. Dernièrement, le bienheureux Evangéliste, en racontant la vie et la mort d'un riche inhumain, fit naître à la fois dans nos âmes un sentiment de pitié et un sentiment de tristesse profonde ; mais aujourd'hui il nous remplit d'une joie toute céleste et nous transporte d'admiration par la peinture qu'il nous fait du caractère humain et généreux et de la foi du riche Zachée. « Et Jésus », dit-il, « étant entré « dans la ville de Jéricho, la traversait [1] ». Pourquoi est-il dit qu'il traversait cette ville, et non pas qu'il en parcourait les rues? Parce que le peuple que Moïse mettait seulement sur la voie, est introduit par le Christ dans le repos de la demeure promise. « Il traversait « Jéricho »; Jéricho est précisément cette ville que les saints livres nous montrent renversée par Jésus Navé au bruit des sept trompettes. Mais le Christ, venu pour sauver ce qui avait péri, entre dans Jéricho afin de relever, par le bruit de ses saintes prédications, ce que les cris et les clameurs de la loi terrestre avaient détruit. « Voici qu'un homme, appelé Zachée, « chef des Publicains et possesseur de grandes « richesses [2] ». Dans cette ville perdue de Jéricho, Zachée, chef des Publicains, nous est représenté comme marchant au premier rang dans l'œuvre de perdition et de ruine; mais le lieu de sa résidence, sa profession, ses actes, par là même qu'ils nous révèlent la multitude et l'énormité de ses crimes, servent aussi à rendre plus manifeste et plus éclatante l'étendue ou plutôt l'immensité de la miséricorde dont le Sauveur usera à son égard. « Et voici qu'un homme, appelé Zachée, chef « des Publicains et possédant de grandes ri« chesses, cherchait à voir Jésus». Quiconque cherche à voir le Christ porte ses regards vers le ciel, d'où le Christ tire son origine; non pas vers la terre, dans le sein de laquelle on puise l'or. Le riche, dont les regards sont fixés en haut, ne porte plus ses richesses, mais il les foule aux pieds; au lieu de demeurer courbé sous le fardeau écrasant des biens de la fortune, il s'en sert comme d'un piédestal; bien loin de se laisser dominer par l'avarice et de subir le plus honteux des esclavages, il use librement de ses richesses pour répandre des bienfaits autour de lui. L'avare, en effet, est l'esclave, non pas le maître de ses trésors; celui, au contraire, qui aime à répandre des aumônes dans le sein des pauvres, montre par là qu'il a autant d'esclaves que de pièces de monnaie. « Zachée « cherchait à voir Jésus, et il ne le pouvait pas « à cause de la foule, parce qu'il était très-petit « de taille [1] ». Cet homme était aussi grand par son esprit et par son cœur qu'il paraissait petit de corps; son esprit atteignait jusqu'au ciel, alors que la taille de son corps demeurait inférieure à celle des autres hommes. Que nul donc ne se préoccupe de la petitesse de son corps, auquel il ne lui est pas possible de rien ajouter; mais que chacun s'efforce de grandir chaque jour davantage et de s'élever jusqu'aux cieux par la foi.

2. « Courant donc en avant, il monte sur « un arbre [3] ». Par quels degrés pensez-vous qu'il parvint jusqu'aux branches d'un arbre très-élevé? Il prend d'abord un élan vigoureux pour s'élever au-dessus de la terre; après

[1] Luc, XIX, 1. — [2] Ibid. 2.

[1] Luc, XIX, 3. — [2] Ibid. 4.

avoir franchi ensuite l'or et l'avarice comme deux degrés d'un même piédestal, il réussit à se dresser sur l'édifice de la richesse, et de là, s'élançant sur l'arbre du pardon, il y demeure suspendu comme un fruit de miséricorde; ainsi élevé de corps, mais profondément humilié d'esprit et de cœur, il pourra apercevoir et même contempler le dispensateur de l'indulgence. « Il monta sur un sycomore [1] ». Adam avait emprunté à un arbre de quoi couvrir la nudité de son corps, Zachée est suspendu aux branches d'un autre arbre au moment où il est purifié des souillures de l'avarice. « Il monta sur un sycomore, afin de « voir Jésus qui devait passer par là [2] ». Oui, Jésus devait véritablement passer par là ; car s'il était entré dans la voie des souffrances et des travaux auxquels tous les hommes sont assujétis sur cette terre, il y était entré, non pas pour y demeurer, mais seulement pour y passer.

3. « Et lorsqu'il fut arrivé en cet endroit, « Jésus levant les yeux l'aperçut [3] ». Est-ce donc que le Christ ne l'aurait point vu, s'il n'eût tourné les yeux de ce côté, lui qui, étant absent et éloigné à une grande distance, vit Nathanaël sous un arbre de même espèce? Gardons-nous de le croire; cette manière de parler signifie que le Sauveur aperçut Zachée pour lui accorder son pardon, qu'il le vit pour lui conférer la grâce, qu'il fixa sur lui son regard pour lui donner la vie, qu'il le contempla pour lui procurer le bienfait du salut. Dieu se plaît, pour ainsi dire, à considérer cet homme qui n'a jamais cessé d'être présent à ses regards et à sa pensée, et il le considère d'une manière d'autant plus attentive, qu'il veut lui procurer une gloire plus grande. « Il l'aperçut et lui dit : Zachée, descends en « toute hâte, car il faut qu'aujourd'hui je loge « dans ta maison [4] ». Si Zachée a fait un acte si louable en montant, pourquoi le Sauveur lui ordonne-t-il maintenant de descendre? L'Evangéliste a dit tout à l'heure que « cou« rant au-devant, il monta sur un arbre » ; le serviteur courait en avant dans la même voie que devait suivre le Seigneur, Zachée montait sur un arbre avant que son maître montât sur la croix ; c'est pour cela qu'il lui fut dit : « Descends en toute hâte »; en d'autres termes : Hâte-toi de descendre de l'arbre mystique et n'y monte pas avant le Seigneur, si tu veux y monter après que le Seigneur aura souffert le supplice de la croix. « Quiconque », dit le Sauveur en un autre endroit, « n'aura « point porté sa croix et ne m'aura point « suivi... [1] ». Il ne dit point : Quiconque ne m'aura point précédé. Descends donc et viens déposer à mes pieds le fardeau de tes fraudes, ces trésors qui sont comme un poids qui t'écrase, parce qu'ils sont les fruits maudits de l'usure et de ton insatiable cupidité; abjure ce titre de chef de Publicains et cette primauté dans l'exercice des plus cruelles exactions ; revêts ensuite la robe de la pauvreté, fais-toi humble disciple de la miséricorde, livre-toi aux exercices de la piété et de la mortification, pratique toutes les vertus avec une ardeur qui aille toujours croissant, applique-toi à la contemplation des grandeurs de la Divinité, supporte avec résignation toutes les épreuves de cette vie, que chacun de tes jours soit un acte de préparation à la mort, et quand tu auras ainsi atteint le sommet de la perfection, tu pourras monter au sommet de l'arbre de la vie. « Descends, car il faut « qu'aujourd'hui je loge dans ta maison [2] ». Lorsque Pierre eut dit au Seigneur : « Vous « ne me laverez point les pieds [3] », le Seigneur lui répondit : « Laisse-moi faire, « c'est ainsi qu'il faut.... [4] » ; aujourd'hui le Sauveur dit de même : « Il faut que « je loge dans ta maison ». Il faut, car celui dans la maison de qui le Christ ne sera point entré, celui-là ne participera point à la passion divine; et celui à la table de qui le Christ ne se sera point assis, ne sera point admis à la table céleste.

4. Etant donc descendu, il reçut Celui qui venait pour le recevoir lui-même, il nourrit Celui qui venait pour être son pasteur; par cet acte d'hospitalité généreuse, il inclina le cœur de son Juge à se montrer indulgent, malgré l'énormité de ses crimes; par suite de la nourriture et du breuvage qu'il lui offrit, ce Juge devint à la fois son débiteur et son protecteur; et ainsi ce publicain ne perdit pas réellement les richesses qu'il avait acquises par des voies injustes, il les échangea seulement contre des biens d'une valeur infiniment plus grande. « Et tous ceux qui furent « témoins de cela murmuraient de ce que le « Seigneur était allé loger chez un pécheur [5] ».

[1] Luc, XIX, 1. — [2] Ibid. — [3] Ibid. 5. — [4] Ibid.

[1] Matth. X, 38. — [2] Luc, XIX, 5. — [3] Jean, XIII, 8. — [4] Ibid. — [5] Id. 7.

Celui même qui est sans péché et sans souillure se rend indigne de pardon par le fait seul qu'il demande pourquoi Dieu est venu vers les pécheurs. Ce ne sont point les péchés, mais l'homme que le Seigneur recherche alors; il désire punir le péché qui est l'œuvre de l'homme, et sauver l'homme qui est son œuvre à lui. Ecoutez le Prophète : « Détournez, Seigneur, détournez vos regards « de mes péchés [1] », c'est-à-dire, de mes œuvres. Parlant ailleurs de lui-même, il ajoute : « Ne détournez point les yeux avec mépris de « l'ouvrage de vos mains [2] ». Quand le juge veut pardonner, il considère l'homme, non point les péchés de l'homme ; quand un père veut user de miséricorde, il oublie les fautes de son fils pour se souvenir seulement de l'amour que ce même fils lui a parfois témoigné ; ainsi Dieu oublie les œuvres de l'homme, pour se souvenir seulement que l'homme est son propre ouvrage. O homme, quel est donc ici l'objet de ta censure, de tes murmures ? Est-ce l'entrée du Christ dans la maison d'un pécheur ? Mais cette démarche du Sauveur vous montre quelle est la voie du salut, elle vous offre un exemple du pardon que Dieu accorde aux pécheurs, elle vous apprend à espérer vous-mêmes en cette divine miséricorde ; tels sont, dis-je, les fruits de salut que vous devez recueillir de cette démarche, bien loin d'y trouver seulement une occasion de blasphémer. Où ira un médecin, sinon près du malade ? « Ce ne sont point ceux qui se « portent bien, mais ceux qui sont malades, « qui ont besoin du médecin [3] ». Où court le pasteur empressé et hors d'haleine, sinon après la brebis perdue ? A quel moment voit-on le roi dans les rangs ennemis, sinon lorsqu'il veut délivrer un captif ? Et celui qui a perdu une perle précieuse craint-il de pénétrer dans les lieux les plus infects, a-t-il horreur de la rechercher même dans la fange ? Ou bien, qu'est-ce donc qui pourrait rendre une mère insensible à la perte de son fils ? Dieu a créé l'homme à son image et à sa ressemblance, et on lui reproche de rechercher l'homme jusque dans la fange du péché ! Que ferez-vous donc quand vous le verrez, à cause de ce même homme, descendre jusque dans les ténèbres du Tartare ?

5. Voyez cependant quels avantages procure à ce pécheur l'entrée de Jésus dans sa maison. « Zachée se tenant debout », dit le texte sacré [1]. Voyez-vous comme il se tient droit et ferme, cet homme qui tout à l'heure était gisant ? Le vice nous renverse à terre et nous tient gisants et opprimés, comme un poids qui nous écrase ; mais nous nous relevons dès que notre volonté se détermine résolûment à pratiquer le bien. « Zachée se « tenant debout, dit : Seigneur, je vais donner « la moitié de mes biens aux pauvres [2] ». Celui-là croit devoir vivre encore après sa mort, qui envoie pour ainsi dire devant lui, dans le séjour de la vie future, la moitié de ses biens. Sans doute celui-là est parfait, qui envoie d'avance tout ce qu'il possède là où il doit vivre éternellement. Mais on n'est pas pour cela étranger à la vertu, on ne laisse pas d'avoir part à la sagesse et à la foi, quand on donne à Dieu la moitié de ses biens; seulement tout ce qui ne lui est pas donné demeure perdu pour l'homme. Et en vérité, mes frères, de même que celui-là se croit destiné à vivre éternellement, qui envoie son bien devant lui dans le séjour de l'éternité, de même aussi celui-là ne partage point cette croyance, qui ne se prépare rien dont il puisse jouir dans ce séjour. Car si nous nous résignons si difficilement à subir la pauvreté temporelle, qui donc supportera d'être mendiant pendant toute l'éternité ? Quel soldat n'envoie pas dans sa patrie tout ce qu'il acquiert au prix de ses sueurs et de son sang, afin de trouver dans les jouissances de sa vieillesse une compensation aux fatigues de sa jeunesse ? Et le chrétien appelé à combattre durant tout le temps de son existence ici-bas, comment ne songerait-il pas, lui aussi, à se préparer, par des offrandes volontaires, une compensation éternelle aux épreuves de sa vie terrestre ? Quant à la manière dont le chrétien doit agir en cette circonstance, Zachée nous l'apprend à la fois par ses paroles et par son exemple : « Je donne la moitié de « mes biens aux pauvres, et si j'ai acquis « quelque chose injustement, je rends quatre « fois autant [3] ». Celui qui fait l'aumône avec le bien d'autrui, commet par cet acte de libéralité un nouveau larcin plus odieux encore que le premier ; bien loin que les gémissements de ses victimes soient apaisés par là, ils n'en deviennent que plus éclatants et plus amers. Pourquoi ne le dirais-je pas ? Quand

[1] Ps. L, 2. — [2] Id. CXXXVII, 8. — [3] Matth. IX, 12

[1] Luc, XIX, 8. — [2] Id. — [3] Ibid. 8.

on offre à Dieu le fruit de la rapine, bien loin que la souillure de l'âme soit effacée, on ne fait que renouveler et rendre plus vivant le souvenir de ses crimes ; car, dans une telle offrande, Dieu ne voit que la dépouille de ses pauvres, et il n'a aucun égard pour le sentiment de compassion auquel on obéit. C'est en vain que cet homme implore la miséricorde divine, si ses supplications ont été précédées de larmes et de justes prières adressées à Dieu contre lui par un autre homme. La parole de Dieu est formelle : « Si tu as dérobé la tunique de ton frère, rends-la lui avant le coucher du soleil, de peur qu'il ne crie vers « moi, et que je ne l'exauce dans ma miséricorde ». « Avant le coucher du soleil [1] »; de même que la lanterne du voleur sert à le faire reconnaître, de même aussi le soleil est comme un témoin qui dépose contre tout homme qui commet un larcin.

6. Si donc nous voulons offrir nos biens à Dieu, rendons d'abord ce qui appartient à autrui ; si, dis-je, nous voulons jouir auprès de Dieu de ce qui nous appartient réellement,

[1] Exod. XXII, 26, 27.

et si nous voulons entendre, nous aussi, des paroles semblables à celles que Zachée entendit : « Celui-ci même est un enfant d'Abraham [1] ». Le riche inhumain, quoique né du sang d'Abraham, devint le fils de l'enfer ; Zachée, d'abord fils de la rapine et du vol, mérita, en donnant son propre bien et en restituant le bien d'autrui, d'être adopté et mis au rang des enfants d'Abraham. N'allez pas croire cependant que, parce qu'il offrit seulement la moitié de son bien, il n'ait pas atteint le sommet de la perfection ; car en réalité il se donna au Seigneur, lui et tous ses biens, de telle sorte que, en retour du repas libéralement servi par lui, il mérita d'être appelé de sa table de publicain à la table du corps du Sauveur et, après s'être dépouillé des richesses trompeuses du siècle, il trouva dans la pauvreté embrassée volontairement pour l'amour du Christ les véritables richesses du ciel. Puissions-nous les obtenir nous-mêmes de la miséricorde de Celui qui vit et règne dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Luc, XIX, 9.

QUATORZIÈME SERMON.

SUR CES PAROLES DE L'ÉVANGILE SELON SAINT JEAN (VI, 5-14) :

« JÉSUS AYANT DONC LEVÉ LES YEUX ET VOYANT QU'UNE GRANDE FOULE ÉTAIT VENUE A LUI, « DIT A PHILIPPE, ETC. »

MULTIPLICATION DES PAINS.

ANALYSE.— 1. Les yeux du Seigneur. — 2. Différentes sortes d'interrogations et de tentations.— 3. Faiblesse de la foi des Juifs. — 4. Les cinq pains représentent les cinq livres de Moïse, les deux poissons représentent les Prophètes et les psaumes, ou l'ordre royal et l'ordre sacerdotal. — 5. Qu'est-ce que s'asseoir par rangs de cinquante et de cent ? — 6. Qu'est-ce que s'asseoir sur l'herbe ? — 7. Soyons hommes par le courage et la force d'âme. — 8. Qu'est-ce que rompre le pain et l'apporter ? — 9. C'est aux évêques et aux prêtres d'enseigner et de défendre les maximes de l'Ecriture qui sont obscures et au-dessus de l'intelligence du peuple. — 10. Les Apôtres figurés par les douze corbeilles. — 11. La sagesse charnelle reconnaît le Christ comme prophète, mais non comme Fils de Dieu.

1. Toutes les fois, que dans l'Ecriture, nous voyons le Seigneur nourrissant des foules nombreuses avec quelques pains, nous devons être pénétrés de respect bien plus encore que saisis d'admiration. Il n'est pas étonnant qu'il ait pu, mais ce qui doit nous pénétrer du respect le plus profond, c'est qu'il ait voulu le faire. Que celui qui a créé toutes choses de rien nourrisse ensuite des foules nombreuses avec quelques poissons, il n'y a pas lieu pour nous d'en être surpris. Mais considérons que, d'après le texte même

de l'Evangile, avant de nourrir ces foules, il leva d'abord les yeux pour les contempler. Les yeux du Seigneur ont en effet, dans le langage des Ecritures, une double signification. Tantôt ils désignent les dons du Saint-Esprit, tantôt le regard même de la divine miséricorde. Par exemple, ils désignent les dons du Saint-Esprit dans ce passage de Zacharie : « Il y a sept yeux sur une « seule pierre [1] ». Dans l'Apocalypse de saint Jean, au contraire, lorsqu'il est dit : « Je vis « un agneau immolé ayant sept cornes, et « sept yeux qui sont les sept esprits de Dieu « envoyés par toute la terre [2] », ils désignent la divine miséricorde, comme lorsqu'il est dit dans un des psaumes : « Les yeux du Sei-« gneur sont sur les justes [3] » ; et dans un autre : « Le Seigneur a regardé du haut des « cieux, et il a vu tous les enfants des hom-« mes [4] ». Sans doute tout est nu et à découvert devant ses yeux, mais on dit qu'il nous voit, soit lorsqu'il nous dispense les trésors de sa grâce, soit lorsqu'il nous délivre du poids des tribulations, comme lorsqu'il dit lui-même à Moïse : « J'ai vu de mes yeux « l'affliction de mon peuple qui est en Egypte, « j'ai entendu ses gémissements et je suis « descendu pour le délivrer [5] ». Dans cet endroit donc de l'Evangile, l'élévation des regards du Seigneur est le symbole du regard même de sa miséricorde : il contemple d'abord d'un regard plein de compassion les multitudes qu'il nourrira tout à l'heure. C'est un regard de ce genre aussi que le Seigneur jeta sur Pierre quand celui-ci « sortit pour « pleurer amèrement [6] ».

2. Jésus dit à Philippe : « Où pourrons-nous « acheter du pain pour nourrir ce monde [7]? » Le Seigneur interroge son disciple, non pas pour s'éclairer de ses conseils, mais bien pour l'instruire. Afin de comprendre ceci plus facilement, considérons de combien de manières une interrogation peut être faite. J'en vois trois : on interroge ou bien dans l'intention de découvrir de quoi exercer sa critique, ou bien parce qu'on souhaite d'apprendre, ou enfin parce qu'on désire enseigner soi-même quelque chose. Les Scribes et les Pharisiens interrogèrent plusieurs fois le Seigneur dans l'intention de trouver de quoi exercer leur critique, par exemple, au sujet de la femme surprise en adultère, au sujet du denier et dans d'autres circonstances. Les Apôtres, au contraire, l'interrogeaient dans l'intention de s'instruire, lorsqu'ils lui dirent : « Seigneur, quand ces choses arriveront-elles, « ou bien quel sera le signe de votre avéne-« ment [1] ? » et lorsqu'ils lui adressaient d'autres questions semblables. Enfin, l'Ange de l'Apocalypse interrogeait l'Apôtre bien-aimé dans l'intention de l'instruire, quand il lui disait : « Ceux-ci qui sont revêtus de robes blanches, « qui sont-ils et d'où viennent-ils [2] ? » Saint Jean ayant répondu : « Mon Seigneur, vous « le savez », l'Ange lui apprit aussitôt ce qui faisait l'objet même de sa demande : « Ils « sont venus du milieu des grandes tribula-« tions, ils ont lavé leurs robes et les ont « blanchies dans le sang de l'Agneau [3] ». Le Seigneur donc, lui aussi, interroge Philippe son disciple, non pas pour surprendre dans sa réponse de quoi lui faire des reproches ou pour apprendre de lui quelque chose, mais dans le but de l'instruire. C'est ce que l'Evangéliste a pris soin de nous bien faire entendre en ajoutant aussitôt : « Or, Jésus lui disait « cela pour l'éprouver ; car lui-même savait « parfaitement ce qu'il allait faire [4] ». Mais une difficulté qui n'est pas sans importance naît de ces paroles mêmes : « Jésus disait cela « pour le tenter »; surtout si l'on se reporte à ces autres paroles de l'apôtre saint Jacques : « Que nul, lorsqu'il est tenté, ne dise que « c'est Dieu qui le tente ; car Dieu ne tente « point pour le mal, ou plutôt Dieu ne tente « personne [5] ». Si Dieu ne tente réellement personne, comment l'Evangéliste a-t-il pu écrire : « Jésus disait cela pour le tenter? » Nous pourrions répondre en deux mots qu'il faut bien distinguer entre la tentation par laquelle le démon cherche à perdre l'homme et celle par laquelle Dieu veut seulement éprouver ce même homme. Mais afin de résoudre cette difficulté d'une manière explicite et tout à fait péremptoire, examinons de plus près les différentes sortes de tentations et leur nature intime. Il y a d'abord la tentation par laquelle le démon tente l'homme pour le perdre ; c'est par le désir d'être délivré de cette tentation que nous disons chaque jour dans l'oraison : « Ne nous induisez point « en tentation [6] ». Il est ensuite une autre

[1] Zach. III, 9.— [2] Apoc. V, 6.— [3] Ps. XXXIII, 16.— [4] Id. XXXII, 13. — [5] Exod. III, 7, 8. — [6] Matth. XXVI, 75. — [7] Jean, VI, 5.

[1] Matth. XXIV, 3. — [2] Apoc. VII, 13.— [3] Ibid. 14.— [4] Jean, VI, 6. — [5] Jacq. I, 13. — [6] Matth. VI, 13.

sorte de tentation qui naît de la faiblesse de la chair et de son inclination vers les jouissances grossières ; c'est de celle-là que l'apôtre saint Jacques parlait en ces termes : « Chacun « est tenté par sa propre concupiscence qui « l'entraîne et le séduit[1] » ; et saint Paul : « Qu'aucune tentation ne vienne vous assaillir « autre que celles qui sont inhérentes à la « nature humaine[2] ». Il y a enfin une troisième sorte de tentation par laquelle Dieu tente l'homme pour l'éprouver ; telle fut celle dont Moïse parlait aux Israélites quand il leur disait : « Le Seigneur votre Dieu vous tente « afin de savoir si vous l'aimez ou non[3] » ; et un certain sage : « La fournaise éprouve le « vase du potier, et la tentation de la tribu- « lation éprouve les hommes justes[4] ». Telle fut aussi la tentation que Dieu exerça à l'égard d'Abraham, quand il voulut rendre manifeste aux yeux des hommes la justice de son serviteur, qui lui était parfaitement connue. Le Prophète souhaitait d'être tenté de cette manière, quand il disait : « Eprouvez-moi, Sei- « gneur, et tentez-moi[5] ». C'est donc cette dernière sorte de tentation que le Sauveur exerça à l'égard de Philippe ; il voulut lui apprendre un mystère qu'il n'aurait pas dû ignorer, et lui démontrer d'une manière tout à fait évidente et sensible que, en présence de « Celui qui tire le pain du sein de « la terre et qui forme le vin propre à réjouir « le cœur de l'homme[6] », il n'est pas permis de douter que des foules nombreuses puissent être nourries et rassasiées à l'aide de quelques pains. Il n'y a donc pas lieu de craindre cette sorte de tentation ; on doit, au contraire, la supporter et la désirer afin d'être éprouvé, conformément à cet avertissement de l'apôtre saint Jacques : « Estimez que vous avez « pleinement sujet de vous réjouir, mes « frères, lorsque vous tombez en diverses « tentations[7] ; sachant que la tentation pro- « duit la patience, que la patience produit « la pureté, et que la pureté produit l'espé- « rance[8] » ; et ailleurs : « Bienheureux « l'homme qui souffre patiemment la tenta- « tion, parce qu'après avoir été éprouvé, il « recevra la couronne de vie que Dieu a « promise à ceux qui l'aiment[9] ».

3. « Philippe répondit : Quand on achète- « rait pour deux cents deniers de pain, cela « ne suffirait pas pour que chacun d'eux en « reçût même un petit morceau[1] ». Le nom de Philippe signifie bec de lampe. Il désigne en cet endroit le peuple juif, dont tous les membres s'empressèrent autrefois de célébrer les louanges de Dieu avec l'ardeur et la vivacité de la flamme qui s'échappe d'une lampe. Quand le même apôtre ajoute : « Deux « cents deniers de pain ne suffiraient pas pour « que chacun d'eux en reçût un petit morceau », il représente la foi devenue rare ou du moins très-faible chez ce peuple qui ne croit pas que la présence corporelle du Seigneur et le petit nombre des Apôtres suffisent pour faire parvenir à tout le genre humain la connaissance de l'un et de l'autre Testament. Les deux cents deniers figurent les deux Testaments. « Un de ses disciples, André, frère de « Simon-Pierre, lui dit : Il y a ici un enfant « qui a cinq pains d'orge et deux poissons, « mais qu'est-ce que cela pour tant de « monde[2] ? » Si l'on s'arrête à la lettre, André semble avoir ici une foi tant soit peu plus ferme que celle de Philippe, puisqu'il dit : « Il y a ici un enfant qui a cinq pains « d'orge et deux poissons » ; et cependant sa foi devient hésitante quand il ajoute : « Mais « qu'est-ce que cela pour tant de monde ? » André est bien l'image de ce peuple qui crut à la parole des Prophètes tant que ceux-ci lui annoncèrent la venue du Messie dans la chair, mais qui douta et chancela dans sa foi lorsqu'il refusa, du moins en grande partie, de reconnaître ce même Messie aux jours de son avénement réel. Longtemps auparavant, Isaac nous avait offert, lui aussi, une image de la foi de ce peuple ; car lorsqu'il bénit son fils, il lui prédit beaucoup de choses sous une forme figurée ; mais parce que la vieillesse avait obscurci ses yeux, il ne connut pas celui de ses enfants qui était près de lui. L'enfant, dans le langage des Ecritures, est tantôt le symbole de la pureté, tantôt l'image de la légèreté et de l'inconstance de l'esprit. Il est le symbole de la pureté, par exemple, lorsqu'il est dit du Seigneur : « Voici l'enfant « de mon choix, celui que j'ai choisi moi- « même[3] » ; ou bien encore lorsque le Seigneur dit lui-même à ses disciples : « Enfants, « n'avez-vous rien à manger ? » Il est, au contraire, l'image de la légèreté et de l'incons-

[1] Jacq. I, 14. — [2] I Cor. X, 13. — [3] Deut. XIII, 3. — [4] Eccli. XXVII, 6. — [5] Ps. XXV, 2. — [6] Ps. CIII, 15. — [7] Jacq. I, 2. — [8] Rom. V, 3, 4. — [9] Jacq. I, 12.

[1] Jean VI, 7. — [2] Ibid. 8, 9. — [3] Isaïe, XLII, 1.

tance de l'esprit lorsque, par exemple, le Seigneur dit, en parlant des Juifs : « A qui « comparerai-je cette génération très-perverse, « ou bien à qui pourrai-je dire qu'elle res- « semble ? Elle est semblable à des enfants « qui sont réunis sur la place publique pour « jouer et qui disent : Nous avons dansé, et « vous n'avez point chanté ; nous avons pleuré, « et vous n'avez point mêlé vos pleurs aux « nôtres ». C'est, en effet, le caractère de cet âge de parler sans cesse pour dire des riens, et le fouet seul est capable de mettre fin à ce babil intarissable et de donner du poids à cette insaisissable légèreté.

4. L'enfant dont il est ici question représente le peuple juif, lequel, par suite de la légèreté et de l'inconstance de son esprit, n'est point demeuré ferme dans la foi et dans la connaissance de Dieu. Ce peuple a eu cinq pains, c'est-à-dire qu'il a reçu les cinq livres de Moïse, savoir : la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres et le Deutéronome, livres qui, dans la langue hébraïque, se nomment respectivement Bresit, Elesemoth, Vagecra, Vagedaber, Elleabdabarim. Et c'est à juste titre qu'il est représenté ici comme ayant des pains d'orge, à cause de la dureté de la loi. L'orge, en effet, a une écorce très-dense, et il n'est pas facile d'en atteindre le cœur : image de l'obscurité de la loi qui, avant l'avénement du Seigneur, était tellement voilée, que nul homme ne pouvait la comprendre ni en saisir le sens spirituel, et que celui-là même qui avait donné la loi a dû venir pour en donner aussi l'intelligence. Si les cinq pains représentent les cinq livres de Moïse, nous pouvons reconnaître pareillement dans les deux poissons deux autres livres, je veux dire, les oracles des Prophètes et les cantiques des Psaumes, lesquels avaient, aux yeux de ce même peuple, l'autorité la plus grande et la plus sacrée après le livre de la loi. Le premier était lu fréquemment dans les synagogues, et le second était chanté de mémoire d'une manière non moins assidue. Ces deux poissons, en effet, rappellent très-naturellement les deux livres où est écrite par avance l'histoire du peuple qui, formé par l'Eglise, devait reproduire dans ses mœurs les caractères principaux qui distinguent le poisson. Ces caractères propres et naturels du poisson sont au nombre de quatre : le premier consiste en ce qu'il ne peut vivre sans eau ; le second, en ce qu'il a coutume de sauter à la surface des eaux ; le troisième, en ce que plus il est frappé par les flots, plus il devient fort et vigoureux ; le quatrième, en ce que cette espèce d'animaux est essentiellement pure, ils engendrent et sont engendrés en dehors de toute union charnelle. De même donc que le poisson ne peut vivre sans eau, de même aussi le peuple dont il s'agit ne peut entrer dans la vie éternelle sans avoir été plongé dans l'eau baptismale; car le Seigneur a dit : « Quiconque ne renaît point de l'eau et de « l'Esprit-Saint, ne pourra entrer dans le « royaume de Dieu [1] ». Le poisson saute à la surface des eaux, et ce peuple, méprisant les choses de la terre, s'élève sur les ailes de la contemplation jusqu'aux choses célestes, conformément à ces paroles de l'Apôtre : « Notre « vie est dans les cieux [2] ». Le poisson devient d'autant plus fort et vigoureux qu'il est plus frappé par les flots, et le vrai chrétien devient d'autant plus parfait et plus saint aux yeux de Dieu, qu'il subit dans cette vie des épreuves plus dures et plus multipliées, et qu'il peut dire avec le Prophète : « Vous nous avez fait « tomber dans le piége que nos ennemis nous « avaient tendu ; vous avez chargé nos épaules « de toute sorte d'afflictions ; vous nous avez « livrés comme esclaves à des hommes qui « nous ont accablés de maux ; nous avons « passé par le feu et par l'eau, et vous nous « avez enfin conduits dans un lieu de rafraî- « chissement [3] ». Et de même que les poissons sont purs et engendrent ou sont engendrés en dehors de toute union charnelle, de même aussi il y a dans l'Eglise des hommes qui renoncent à toute union de ce genre et qui s'appliquent à conserver leur virginité constamment intègre, accomplissant ainsi cette parole du Seigneur dans l'Evangile : « Que vos reins soient ceints et vos lampes « toujours allumées [4] ». Nous pouvons aussi voir dans ces deux poissons le symbole des deux ordres qui étaient les plus célèbres parmi le peuple juif, savoir : l'ordre royal et l'ordre sacerdotal, destinés, le premier à diriger et gouverner, le second à instruire ; le Seigneur Jésus a daigné réunir en lui ces deux ordres et se faire à la fois notre roi et notre prêtre ; notre roi, pour nous diriger dans la voie du bien ; notre prêtre, en s'offrant

[1] Jean, III, 5. — [2] Philipp. III, 20. — [3] Ps. LXV, 11, 12. — [4] Luc, XII, 35.

lui-même à Dieu pour nous comme une victime sans tache.

5. « Jésus dit donc : Faites asseoir ces « hommes [1] ». Les hommes sont assis quand ils jouissent du repos spirituel dans la foi. Le Seigneur ordonna à ses disciples de faire asseoir les hommes le jour où il leur donna la mission de prêcher dans le monde en ces termes : « Allez par tout l'univers, enseignez « toutes les nations et baptisez-les au nom du « Père, et du Fils, et du Saint-Esprit ; celui « qui croira et sera baptisé sera sauvé [2] ». Les disciples firent asseoir les hommes quand, « étant partis, ils prêchèrent partout, Dieu « coopérant avec eux et confirmant leur pa- « role par les miracles qui l'accompagnaient [3] ». Mais nous ne devons point passer sous silence une circonstance qui nous est révélée par un autre Evangéliste : « Ils les firent « asseoir par groupes de cinquante et de « cent [4] ». Cette distribution des convives représente les diverses sortes de fidèles qui vivent dans le sein de l'Eglise. Les pénitents sont assis par groupes de cinquante ; le nombre cinquante convient en effet aux pénitents, car le psaume cinquantième se chante dans les temps de pénitence, et l'année cinquantième est appelée, sous la loi, Jubilé, c'est-à-dire l'année du pardon. Les groupes de cent représentent les fidèles qui, par la grâce et la protection divine, n'ont besoin d'aucune pénitence publique. On peut aussi interpréter ce passage d'une autre manière et dire : Les groupes de cinquante représentent les personnes mariées, et les groupes de cent, les vierges. Ou bien enfin, on peut dire que les groupes de cinquante représentent ceux qui usent sagement des choses de la terre, et les groupes de cent ceux qui, cédant à l'amour de la perfection, abandonnent tout pour le Seigneur.

6. « Or, il y avait beaucoup d'herbe en ce « lieu [5] ». L'herbe est le produit spontané des prairies ; tant qu'elle est verte, elle offre à l'œil un aspect agréable, invite aux douceurs du repos et aux charmes de la promenade ; mais lorsqu'elle est tombée sous la faux, elle perd tout à coup sa fraîcheur première et son aspect séduisant. L'herbe est donc ici le symbole des jouissances charnelles, ou de la fragilité même de la chair : celle-ci apparaît d'abord tout environnée de charmes et de beauté aux yeux de ses amants ; mais, sitôt que la faux de la mort est venue y porter son tranchant, elle se transforme en une vile poussière, suivant cette parole d'Isaïe : « Toute chair est « une herbe, et toute la gloire de la chair « passe comme la fleur des prairies [1] ». « L'herbe s'est desséchée », dit-il encore, « et « la fleur est tombée, parce que l'Esprit du « Seigneur a soufflé dessus. En vérité cette « herbe, c'est le peuple ». Un autre Prophète avait aussi observé le néant de cette sorte d'herbe : « L'homme est comme l'herbe de « la plaine », disait-il, « ses jours fleuriront « et passeront comme la fleur des champs [2] ». Et Job à son tour : « L'homme né de la « femme vit très-peu de temps, et il est en « proie à des misères sans nombre ; son sort « est celui de la fleur qui, à peine éclose, est « foulée aux pieds : il fuit comme l'ombre et « ne demeure jamais dans le même état [3] ». Cette foule nourrie par le Seigneur s'asseoit sur l'herbe pour nous faire comprendre que si, nous aussi, nous désirons recevoir de sa libéralité divine une nourriture spirituelle, il faut nécessairement que nous comprimions les désirs de la chair et que nous les soumettions à la puissance de l'esprit, conformément à ces paroles de l'Apôtre : « Que le péché ne « règne point dans votre corps mortel, en « sorte que vous obéissiez à ses convoi- « tises [4] » ; mais « faites mourir en vous les « membres de l'homme terrestre [5] », c'est-à-dire la fornication, l'impureté, l'avarice et tous les autres vices.

7. « Ces hommes s'assirent donc au nombre « d'environ cinq mille [6] ». Nous ne devons point passer outre sans nous arrêter à cette considération, que l'Evangéliste ne dit pas qu'aucune femme ait pris part à ce repas donné par le Seigneur, il parle seulement des hommes. Le mot homme, tel qu'il est employé ici, dérive du mot forces (*vires*, *vir*), et la sainte Ecriture a coutume de l'employer pour désigner ceux qui s'appliquent à supporter avec un courage viril les tentations du démon. Ainsi il est dit au bienheureux Job après sa victoire : « Ceignez vos reins comme « un homme [7] », c'est-à-dire, réprimez en vous la luxure avec courage. Et au livre de

[1] Jean, VI, 10. — [2] Matth. XXVIII, 19, 20 ; Marc, XVI, 15, 16. — [3] Marc, XVI, 20. — [4] Id. VI, 40. — [5] Jean, VI, 10.

[1] Isaïe, XL, 6, 7. — [2] Ps. CII, 14. — [3] Job, XIV, 1, 2. — [4] Rom VI, 12. — [5] Coloss. III, 5. — [6] Jean, VI, 10. — [7] Job, XXXVIII, 3 ; XL, 2.

la Sagesse nous lisons : « O hommes, c'est « vers vous que je crie [1] »; en d'autres termes : Ceux dont l'esprit est amolli et hésitant comme l'esprit d'une femme ne peuvent entendre mes paroles. De là aussi ces paroles écrites à la louange de Joseph au sujet de son courage et de sa constance au milieu des tribulations qu'il eut à souffrir en Egypte : « Dieu envoya devant eux un homme [2] ». Au rapport de l'Evangile, il ne s'est donc rencontré que des hommes à ce festin donné par le Christ; nous trouvons, dans cette circonstance, un mystérieux avertissement ; le voici : Si nous désirons « goûter combien le « Seigneur est doux [3] », soyons des hommes, c'est-à-dire, soyons fermes à repousser les suggestions du démon. L'Apôtre nous le recommande, car il nous dit : « Agissez avec « courage ; fortifiez-vous de plus en plus; que « toutes vos œuvres soient faites avec amour [4] ». L'ange de l'Apocalypse tient le même langage : « Soyez courageux dans le combat, et « luttez contre l'antique serpent ». Toutefois, les femmes ne seront point exclues de ce banquet du Seigneur, si, malgré leur sexe, elles savent se montrer fermes au milieu des tentations; par la raison contraire, il en sera tout autrement de l'homme qui, en dépit de son sexe, montrera un caractère de femme, deviendra mou pour la lutte avec le diable, et ne fera preuve d'aucune énergie dans sa conduite. C'est à de tels hommes que s'adresse ce reproche : « Des efféminés les domi« neront [5] ». L'Evangéliste rapporte avec àpropos que les convives étaient au nombre de cinq mille, car ce chiffre est la perfection du nombre cinq. En effet, ce nombre est précisément celui de nos sens, qui sont : la vue, l'ouïe, le goût, l'odorat et le tact. Nous devons donc exercer sur nos sens une surveillance active, si nous voulons être admis au festin du Sauveur. Préservons nos yeux de tout regard défendu, pour qu'ils ne tombent point sur des objets dangereux; car voici ce qu'a dit Jésus-Christ : « Quiconque aura re« gardé une femme pour la convoiter, a déjà « commis l'adultère dans son cœur [6] ». Nous lisons encore ceci en un autre endroit : « Tu « ne convoiteras point le bien de ton pro« chain [7] ». Alors nous pourrons répéter ces paroles de Job : « J'ai fait un pacte avec mes « yeux pour ne pas même penser à une « vierge [1] ». Pour en arriver là, prions sans cesse avec le Prophète, et disons comme lui : « Détournez mes yeux pour qu'ils ne regar« dent pas la vanité [2] ». Veillons sur nos oreilles, afin qu'elles n'entendent pas avec plaisir des paroles de malédiction, de détraction, de fausseté, de polissonnerie; afin, au contraire, qu'elles soient toujours ouvertes pour entendre la divine parole; ainsi pourrons-nous dire avec Job : « Seigneur, mes « oreilles vous ont entendu parler [3] ». C'est pourquoi le Prophète nous donne cet avertissement : « Place des épines autour de tes « oreilles pour qu'elles n'entendent point les « discours des détracteurs [4] ». Détournons notre odorat de toutes les senteurs coupables, car les attraits de certaines odeurs pourraient nous entraîner au péché; puisse plutôt se vérifier en nous cette parole de l'Apôtre : « Soyons « partout, devant Dieu, la bonne odeur de « Jésus-Christ [5] ». Détournons notre langue de la malédiction, de la détraction, du mensonge, des murmures, de tout discours inutile; et, pour mieux garder le silence, abstenons-nous parfois des entretiens même honnêtes, selon cette parole du Prophète : « J'ai dit : Je veillerai sur mes voies pour ne « pas pécher dans mes paroles; j'ai mis un « frein à ma bouche, et je me suis tenu en « silence, et je me suis humilié, et je n'ai « point dit le bien que je pouvais [6] ». « Car », dit Salomon, « la vie et la mort se trouvent au « pouvoir de la langue [7]. Et celui qui garde « sa bouche et sa langue, préserve son âme « des angoisses [8] ». Si nous ne mettons pas un frein à notre envie de parler, nous entachons, en quelque sorte, toute notre religion ; car, au dire de l'Apôtre, « les mauvais en« tretiens corrompent les bonnes mœurs [9] »; et, selon Jacques : « Si quelqu'un d'entre « vous croit avoir de la religion et ne met « pas un frein à sa langue, mais séduit lui« même son cœur, sa piété est vaine [10] ». Empêchons nos mains de répandre le sang, de frapper et de blesser le prochain; qu'elles soient toujours prêtes à distribuer des aumônes, toujours empressées à faire ce qui est bien, afin que nous puissions dire avec le Prophète : « Je laverai mes mains parmi les

[1] Prov. VIII, 1. — [2] Ps. CIV, 17. — [3] Id. XXXIII, 2. — [4] I Cor. XVI, 13, 14. — [5] Isaïe, III, 4. — [6] Matth. V, 28. — [7] Exod. XX, 17.

[1] Job, XXXI, 1. — [2] Ps. CXVIII, 37. — [3] Job, XLII, 5. — [4] Eccli. XXVIII, 28. — [5] II Cor. II, 15. — [6] Ps. XXXVIII, 1. 2. — [7] Prov. XVIII, 21. — [8] Id. XX, 23. — [9] I Cor. XV, 33. — [10] Jacq. I, 26.

« justes, ô mon Dieu, et je me présenterai à « votre autel[1] ». En agissant de la sorte, nous arriverons à la perfection du nombre mille, car ce nombre, au-delà duquel le comput ne peut plus se faire, symbolise la perfection de ceux qui sont entièrement consommés en vertu et à qui, suivant le langage de l'Apôtre, « il ne manque aucun don de la grâce pour « attendre la manifestation de Notre-Seigneur « Jésus-Christ[2] ».

8. « Or, Jésus prit les pains, et, après qu'il « eut rendu grâces, il les distribua aux disci-« ples, et les disciples à ceux qui étaient « assis ; et il fit de même des poissons, et leur « en donna autant qu'ils en voulaient[3] ». Un autre évangéliste dit que « Jésus, ayant pris « les sept pains et ayant rendu grâces, les « rompit et les donna à ses disciples pour les « distribuer, et » qu' « ils les distribuèrent au « peuple[4] ». Nous vous l'avons déjà dit précédemment : le pain est l'emblème de la loi de Moïse, et, par les poissons, on entend les oracles des Prophètes et les cantiques du Psalmiste : « Jésus prit les pains, les rompit « et les donna à ses disciples », quand, après sa résurrection, il leur ouvrit le sens spirituel de la loi, c'est-à-dire quand il la leur interpréta en commençant par Moïse. Il partagea aussi les poissons et les leur donna, lorsqu'il leur fit connaître le sens spirituel contenu dans les psaumes et dans les écrits des Prophètes ; alors, en effet, il leur dit : « Ainsi a-t-il été écrit de moi dans la loi de « Moïse, dans les Prophètes et dans les psau-« mes ; ainsi encore a-t-il fallu que le Christ « souffrît, qu'il ressuscitât d'entre les morts et « qu'il entrât dans sa gloire, et qu'on prêchât « en son nom la rémission des péchés[5] ». Les disciples distribuèrent au peuple le pain et les poissons, quand ils communiquèrent à l'univers entier la science des Ecritures qu'ils avaient reçue, et que s'accomplit cette parole relative à leur personne : « L'éclat de leur « voix s'est répandu dans tout l'univers, et « leurs paroles ont retenti jusqu'aux extré-« mités de la terre[6] ». Sur le point de rassasier la foule, le Sauveur rendit grâces à son Père ; ce n'est pas qu'il eût besoin de lui demander quoi que ce fût, car tout ce qu'on demande à Dieu, il l'accorde conjointement avec son Père ; mais il a voulu montrer par là qu'on doit demander tout ce qui est juste et saint à Celui dont l'apôtre Jacques a dit : « Toute grâce excellente et tout don parfait « viennent d'en haut et descendent du Père « des lumières[1] ».

9. « Et après qu'ils furent rassasiés, Jésus « dit à ses disciples : Amassez tout ce qui « reste, afin que rien ne soit perdu[2] ». Nous avons ici une preuve de la grande puissance du Sauveur : son humilité ne s'y manifeste pas moins. En effet, nourrir cinq mille hommes avec cinq pains, n'est-ce point le propre d'une puissance hors ligne? Mais quelle humilité dans ce soin de ne rien laisser perdre de ce qui restait du repas ! Maintenant, si, comme nous l'avons dit, les pains sont l'emblème des Ecritures, nous pouvons voir dans les restes du repas le symbole de tous les passages des mêmes Ecritures, qui offrent plus d'obscurité que les autres. Ce que la multitude du peuple ne mange pas, les Apôtres doivent, d'après les ordres du Sauveur, l'amasser soigneusement ; c'est-à-dire, les passages obscurs que la simple multitude ne peut comprendre, les maîtres de l'Eglise ou, en d'autres termes, les évêques et les prêtres, doivent les recueillir dans leur propre cœur, afin que, quand la nécessité s'en fera sentir, ils se montrent capables non-seulement de l'instruire, mais encore de la défendre. Aussi, en énumérant les qualités requises pour l'épiscopat, l'apôtre Paul déclare-t-il qu'il faut exiger d'un évêque la science des Ecritures ; voici ses paroles : « Attaché aux vérités de la « foi, telles qu'on les lui a enseignées, afin « qu'il soit capable d'exhorter selon la saine « doctrine et de convaincre ceux qui la con-« tredisent[3] ». Evidemment, une sainte simplicité est de beaucoup préférable à une malicieuse érudition ; toutefois, il est bon que les maîtres de l'Eglise soient doués de l'une et de l'autre ; il convient qu'ils vivent saintement, puisqu'ils doivent donner l'exemple, et qu'ils soient pourvus d'une langue érudite, puisqu'ils doivent instruire les autres. Voilà pourquoi le Sauveur a dit : « Tout scribe qui « a la science du royaume des cieux est sem-« blable à un père de famille, qui tire de son « trésor des choses nouvelles et anciennes[4] ». Et encore : « A ton avis, quel est le serviteur « fidèle et prudent, que son maître a établi « dans sa maison pour distribuer la nourri-

[1] Ps. xxv, 6. — [2] I Cor. i, 7. — [3] Jean, vi, 11. — [4] Marc, viii, 6. — [5] Luc, xxiv, 46, 47. — [6] Ps. xviii, 4.

[1] Jacq. i, 17. — [2] Jean, vi, 12. — [3] Tit. i, 9. — [4] Matth. xiii, 52

« ture au temps marqué ? Je vous dis en vérité « qu'il l'établira sur tous ses biens [1] ».

10. « Ils amassèrent donc, et remplirent « douze corbeilles des morceaux des cinq « pains d'orge, qui étaient restés après que « tous en eurent mangé [2] ». Ici, le miracle opéré par le Sauveur devient plus surprenant. Ce serait déjà un grand miracle d'avoir nourri cinq mille hommes avec cinq pains, lors même qu'il n'y aurait rien de reste ; mais voici un prodige digne de toute admiration ! Non-seulement cinq mille hommes ont été rassasiés avec cinq pains, mais encore il est resté du repas tant de débris qu'on en a rempli douze corbeilles. Le nombre douze a aussi une signification mystérieuse, car les douze corbeilles représentent, non sans raison, les douze Apôtres. Une corbeille se fait avec des baguettes de bois tout commun et très-minces ; ainsi en a-t-il été des Apôtres : ils ont été choisis, non point parmi les rois et les princes, non point parmi les philosophes et les sages de ce monde, mais parmi les simples et les pêcheurs, comme les baguettes qui servent à tresser une corbeille sont des plus communes et toutes petites. En parlant d'eux, Paul n'a-t-il pas dit : « Dieu a choisi les fai« bles selon le monde, pour confondre les « forts [3] ? » Il y a une autre raison qui rend plus parfaite la similitude entre les Apôtres et des corbeilles. Dans des corbeilles, on met l'engrais que l'on veut porter sur une terre aride, afin de la rendre plus fertile ; de même, les Apôtres, remplis de la graisse de l'Esprit-Saint, ont porté la grâce qu'ils avaient reçue dans une terre aride, c'est-à-dire dans le cœur des gentils, afin d'y répandre la fécondité. Par là devait s'accomplir cet oracle du Prophète : « Le désert même s'embellira de fé« condité, les collines se revêtiront de joie : « les pâturages se sont couverts de troupeaux, « et les vallées de moissons [1] ».

11. « Or, tous ayant vu le miracle que Jésus « avait fait, disaient : Celui-ci est véritablement « le Prophète qui doit venir dans le monde [2] ». C'est avec raison que l'Evangéliste appelle hommes ceux qui parlaient ainsi, car leur appréciation était purement humaine. En effet, à la vue d'un pareil miracle, d'un prodige si étonnant, ils auraient dû dire : Celui-ci est vraiment le Fils de Dieu qui est venu dans le monde ; mais, parce qu'ils étaient des hommes et qu'ils raisonnaient en hommes, ils se taisaient sur sa qualité du Fils de Dieu et se contentaient de le déclarer prophète. Néanmoins, en le proclamant tel, ils ne se trompaient pas du tout au tout ; en effet, il a lui-même dit à son propre sujet : « Un prophète « n'est sans honneur que dans son pays et « dans sa maison [3] ». Et encore : « Il ne con« vient pas qu'un prophète meure ailleurs « qu'à Jérusalem [4] ». Pour nous, évitons l'erreur où ils sont tombés ; le Sauveur nous a enseigné la vérité, nous avons été instruits par l'Esprit-Saint ; confessons-le donc avec Pierre. « Celui-là est le Fils du Dieu vivant [5] », qui est venu en ce monde à cause de nous et pour notre salut, et qui reviendra pour juger les vivants et les morts.

[1] Matth. XXIV, 45, 47. — [2] Jean, VI, 13. — [3] I Cor. I, 27.

[1] Ps. LXIV, 13, 14. — [2] Jean, VI, 14. — [3] Matth. XIII, 57. — [4] Luc, XIII, 33. — [5] Matth. XVI, 16.

QUINZIÈME SERMON.

SUR CES PAROLES DE L'ÉVANGILE SELON SAINT JEAN (VIII, 1, 12) :

« JÉSUS VINT EN LA MONTAGNE DES OLIVIERS, ET, AU COMMENCEMENT DU JOUR, IL PARUT DE NOU« VEAU DANS LE TEMPLE, ET TOUT LE PEUPLE VINT VERS LUI ; ET, S'ÉTANT ASSIS, IL LES INS« TRUISAIT ».

LA FEMME ADULTÈRE.

ANALYSE. — I. La miséricorde de Dieu est rappelée par ce fait que le Christ est venu sur la montagne des Oliviers et qu'il a paru dans le temple au commencement du jour. — 2. Le Christ s'assied ; par là, il fait voir combien il s'est humilié en se faisant

homme. — 3. L'orateur fait voir la sagesse du Christ, par le développement de sa réponse aux Pharisiens. — 4. De là il suit que chacun doit se juger avant de juger les autres. — 5. Le Christ accorde à la femme adultère le pardon de son péché. Autres interprétations mystiques de cette circonstance. — 6. Le Christ donne les preuves de sa puissance. — 7. Exhortation morale.

1. Frères bien-aimés, nous devons faire de la présente leçon du saint Evangile une étude d'autant plus approfondie, nous devons en conserver un souvenir d'autant plus durable, qu'elle nous donne une plus haute idée de la miséricordieuse bonté de notre Créateur. Vous l'avez entendu, des accusateurs méchants avaient amené devant lui une femme adultère; au lieu de la condamner à être lapidée, comme le voulait la loi de Moïse, le Sauveur força les accusateurs de cette femme à reporter leur attention sur eux-mêmes et à se prononcer sur le compte de la pécheresse avec l'indulgence qu'eût réclamée pour eux-mêmes leur propre faiblesse bien constatée. Remarquons, toutefois, que l'Ecriture emprunte d'ordinaire aux circonstances de temps et de lieu, et quelquefois de l'un et de l'autre, l'occasion d'indiquer d'avance les événements dont elle doit faire ensuite le récit; aussi, avant de raconter avec quelle miséricorde le Rédempteur a tempéré et interprété la loi, l'Evangéliste dit-il d'abord que « Jésus vint sur la montagne des Oliviers, et» qu' « au commencement du jour, il parut de « nouveau dans le temple [1] ». En effet, le mont des Oliviers représente l'infinie bonté, la grande miséricorde du Seigneur; car le mot grec ἔλεος signifie, en latin, miséricorde; une onction d'huile apporte d'habitude du soulagement à des membres fatigués et malades; enfin, l'huile est si légère et si pure, que si tu veux la mélanger avec n'importe quel autre liquide, elle remonte aussi vite au-dessus de ce liquide et se tient à la surface : image assez fidèle de la grâce et de la miséricorde du Seigneur. Au sujet de celle-ci, il est écrit : « Le Seigneur est bon pour tous, « et sa commisération repose sur toutes ses « œuvres [2] ». Le commencement du jour représente aussi l'aurore de la grâce qui, après avoir dissipé les ombres de la loi, devait amener à sa suite le soleil brillant de la vérité évangélique. « Jésus vient donc en la mon« tagne des Oliviers » pour montrer qu'en lui se trouve la forteresse de la miséricorde; et « au commencement du jour il parait de nou« veau dans le temple », pour nous faire entendre qu'avec la lumière naissante du Nouveau Testament, les trésors de cette même miséricorde devaient s'ouvrir et se répandre sur les fidèles, qui sont vraiment son temple.

[1] Jean, VIII, 1, 2. — [2] Ps. CXLIV, 12.

2. Et, dit l'Evangéliste, « tout le peuple « vint vers lui, et, s'étant assis, il les instrui« sait [1] ». Le Christ s'assied; par là, il nous fait voir combien il s'est humilié en se faisant homme, pour apporter à nos maux le remède de son infinie miséricorde. Voilà aussi la raison de ce précepte du Psalmiste : « Levez« vous, après que vous vous serez assis ». Ou, en d'autres termes plus nets : Levez-vous, non pas avant, mais après que vous vous serez assis; car lorsque vous vous serez vraiment humiliés, vous aurez tout lieu d'espérer que les joies célestes deviendront votre récompense. L'Evangéliste nous rapporte avec un véritable à-propos que Jésus s'étant assis pour enseigner, tout le peuple vint vers lui : en effet, lorsque, par l'humilité de son incarnation, il nous a eu manifesté sa miséricorde en se rapprochant de nous, ses leçons ont été reçues plus volontiers et par un grand nombre d'hommes; car la plupart, entraînés par l'orgueil et l'impiété, en avaient précédemment fait mépris. « Ceux qui ont le cœur « doux ont entendu et se sont réjouis [2] ». Ils ont loué le Seigneur avec le Psalmiste, et ils ont ensemble exalté son saint nom. Les envieux ont entendu : « Ils ont été brisés et ne « se sont point repentis [3] ». Ils l'ont tenté, se sont moqués de lui, ont grincé des dents contre lui. Enfin, pour l'éprouver, ils lui amenèrent une femme surprise en adultère, et lui demandèrent ce qu'il fallait faire de cette malheureuse que la loi de Moïse condamnait à être lapidée. S'il déclarait qu'elle devait être lapidée, ils le tourneraient en ridicule pour avoir oublié les leçons de miséricorde qu'il leur avait toujours adressées; si, au contraire, il s'opposait à sa lapidation, ils grinceraient des dents contre lui et trouveraient un motif réel pour le condamner lui-même comme autorisant le vice et enfreignant les prescriptions de la loi. Mais à Dieu ne plaise que l'imbécillité terrestre ait trouvé de quoi dire et que la sagesse d'en haut n'ait

[1] Jean, VIII, 2. — [2] Ps. XXXIII, 2. — [3] Id. XXXIV, 16.

pas trouvé de quoi répondre ! A Dieu ne plaise que l'impiété aveugle ait pu empêcher le soleil de justice d'éclairer le monde ! « Jé« sus donc, se baissant, écrivait avec son doigt « sur la terre [1] ». L'inclinaison de Jésus était l'emblème de l'humilité ; le doigt, facile à plier à cause des articulations dont il se compose, symbolisait la subtilité du discernement. Enfin, la terre était la figure du cœur humain, qui peut être indifféremment le principe de bonnes ou de mauvaises actions. On demande donc au Sauveur de porter son jugement sur le compte de la pécheresse : il ne se prononce pas immédiatement, mais, avant de le faire, « il se baisse et il écrit avec « son doigt sur la terre », puis il acquiesce à l'instante demande des accusateurs, et dit ce qu'il pense. Par là il nous donne un modèle de conduite, pour le cas où nous verrions le prochain faire quelques écarts : avant de le juger et de porter contre lui une sentence de condamnation, descendons humblement dans notre propre conscience, puis, avec le doigt du discernement, débrouillons l'écheveau de nos œuvres, et par un examen attentif faisons la part de ce qui plaît à Dieu et la part de ce qui lui déplaît : c'est le conseil que nous donne l'Apôtre : « Mes frères », dit-il, « si quelqu'un « est tombé par surprise en quelque péché, « vous autres, qui êtes spirituels, ayez soin de « le relever dans un esprit de douceur, cha« cun de vous réfléchissant sur soi-même et « craignant d'être tenté comme lui [2] ».

3. « Et comme ils continuaient à l'interro« ger, il se releva et leur dit : Que celui de « vous qui est sans péché jette contre elle la « première pierre [3] ». De ci et de là les scribes et les pharisiens tendaient au Sauveur des lacets et des piéges, supposant que, dans ses décisions, il se montrerait dur ou infidèle à la loi ; mais il voyait leurs malices, déchirait leurs filets aussi facilement qu'une toile d'araignée, et ne cessait de se montrer aussi juste que bon et miséricordieux dans ses jugements ; aussi cette parole du Psalmiste, que nous avons citée, trouvait-elle en lui son parfait accomplissement : « Ils ont été brisés et « ne se sont point repentis [4] ». Ils ont été brisés, afin qu'ils ne pussent enserrer le Sauveur dans les mailles de leurs fils, et ils ne se sont point convertis, pour pratiquer, à son exemple, les œuvres de miséricorde. Veux-tu apprendre comment la bonté du Christ a tempéré la rigueur de la loi ? Le voici : « Que « celui de vous qui est sans péché ». Veux-tu aussi connaître l'équité de son jugement ? « Jette contre elle la première pierre ». Si, dit-il, Moïse nous a commandé de lapider la femme adultère, ce n'est pas à des pécheurs, mais à des justes, qu'il appartient d'exécuter ses ordres. Commencez d'abord vous-mêmes par accomplir la loi : alors, hâtez-vous de lapider la coupable, parce que vos mains sont innocentes et que votre cœur est pur. Accomplissez d'abord les prescriptions spirituelles de la loi ; ayez la foi, pratiquez la miséricorde, respectez la vérité ; alors vous aurez le droit de juger des choses charnelles. Après avoir prononcé son jugement, le Sauveur « se « baissa de nouveau, et il écrivit sur la « terre [1] ». Ne pourrait-on pas expliquer ce mouvement d'après ce qui a lieu d'ordinaire dans le monde ? En présence de ces tentateurs de mauvaise foi, ne s'est-il point baissé, n'a-t-il pas voulu écrire sur la terre et regarder d'un autre côté, pour laisser libres de partir des hommes que sa réponse écrasante disposait plutôt à s'éloigner bien vite qu'à le questionner davantage ?

4. Enfin, « en entendant ces paroles, ils « s'en allèrent l'un après l'autre, les vieillards « les premiers [2] ». Avant de porter son jugement, et après l'avoir porté, le Sauveur s'est baissé et il a écrit sur la terre ; c'était là nous avertir, en figure, de commencer par reprendre notre prochain, quand il manque à ses devoirs, puis, après avoir exercé envers lui le ministère de correction fraternelle, de nous examiner nous-mêmes humblement et avec soin ; car il pourrait se faire que nous soyons personnellement coupables des fautes que nous reprochons à eux ou à tous autres. Voici, en effet, ce qui arrive souvent : on condamne, par exemple, un meurtrier public, et l'on ne remarque pas qu'on a soi-même le cœur gâté par les sentiments d'une haine plus coupable. Ceux qui accusent les fornicateurs ne font pas attention à la peste de l'orgueil hautain que leur suggère l'idée de leur chasteté. On blâme les ivrognes, et l'on n'ouvre pas les yeux sur l'envie dont on se trouve rongé. En des circonstances si dangereuses, quel remède employer ? comment nous préserver du mal ? Le voici : Quand nous en

[1] Jean, VIII, 6. — [2] Galat. VI, 1. — [3] Jean, VIII, 7. — [4] Ps. XXXIV, 16.

[1] Jean, VIII, 8. — [2] Ibid. 9.

voyons un autre tomber dans le péché, baissons-nous aussitôt, c'est-à-dire jetons humblement les yeux sur les fautes que la fragilité de notre nature ne nous permettrait pas d'éviter, si la bonté divine ne venait nous soutenir. Ecrivons sur la terre ; en d'autres termes, discutons avec soin l'état de notre âme et demandons-nous si nous pouvons dire avec le bienheureux Job : « Notre cœur ne nous reproche « rien pour tout le cours de notre vie [1] » ; et, s'il nous reproche quelque chose, rappelons-nous, et ne l'oublions pas, que Dieu est supérieur à notre cœur, et qu'il sait tout.

5. Nous pouvons donner encore une autre interprétation de la conduite de Notre-Seigneur au moment où il allait accorder à la femme adultère son pardon : il a voulu écrire avec son doigt sur la terre, pour montrer qu'il a lui-même autrefois écrit le décalogue de la loi avec son doigt, c'est-à-dire par l'opération du Saint-Esprit. Il était juste que la loi fût écrite sur la pierre, puisque Dieu la donnait pour dompter le cœur si dur et si rebelle de son peuple. Il n'était pas moins convenable que le Christ écrivît sur la terre, puisqu'il devait donner la grâce du pardon aux hommes contrits et humbles de cœur, afin de leur faire porter des fruits de salut. C'est à juste titre que nous voyons se baisser et écrire avec son doigt sur la terre Celui qui s'était autrefois montré sur le sommet de la montagne et avait écrit de sa main sur des tables de pierre ; de fait, en s'humiliant jusqu'à se revêtir de notre humanité, il a répandu dans le cœur fécond des fidèles l'esprit de grâce, après avoir, du haut de la montagne où il apparaissait aux yeux de tous, donné précédemment de durs préceptes à une nation endurcie. C'est chose bien à propos, qu'après s'être baissé et avoir écrit sur la terre, le Christ se soit redressé et qu'il ait alors laissé tomber de ses lèvres des paroles de pardon ; car ce qu'il nous a fait espérer en venant partager notre faiblesse humaine, il nous l'a miséricordieusement accordé en vertu de sa puissance divine. « Jésus, s'étant relevé, lui dit : « Femme, où sont ceux qui t'accusaient ? Per-« sonne ne t'a condamnée ? Elle lui répondit : « Non, Seigneur [2] ». Personne n'avait osé condamner cette pécheresse, parce que chacun des accusateurs avait déjà reconnu en lui-même des sujets bien autrement graves de condamnation. Mais voyons comment, après avoir écrasé les accusateurs sous le poids de la justice, le Sauveur ranime le courage de l'accusée ; voyons de quelle ineffable bonté il lui donne le gage : « Et moi, je ne te con-« damnerai pas non plus ; va, et ne pèche « plus à l'avenir [1] ». Alors s'accomplit la parole que le psalmographe avait prononcée en chantant les louanges du Seigneur : « Regar-« dez, et, dans votre majesté, marchez et ré-« gnez, à cause de la vérité, de la clémence « et de la justice, et votre droite se signalera « par des merveilles [2] ». Le Christ règne à cause de la vérité, parce qu'en enseignant au monde le chemin de la vérité, il ouvre à la multitude des croyants les portes de son glorieux royaume. Il règne à cause de la clémence et de la justice, car plusieurs se soumettent à son empire en le voyant si bon à délivrer de leurs péchés ceux qui se repentent, et si juste à condamner à cause de leurs fautes ceux qui y persévèrent ; si clément à accorder le bienfait de la foi et des vertus célestes, si juste à récompenser éternellement les mérites de la foi et les luttes des vertus célestes. « Votre droite l'a signalé par des « merveilles ». Car Dieu, habitant dans l'homme, a montré qu'il était admirable dans tout ce qu'il faisait et enseignait : et, au surplus, qu'il évitait toujours, avec une merveilleuse prudence, tous les piéges que l'astuce raffinée de ses ennemis pouvait imaginer de lui tendre. « Ni moi non plus, je ne te con-« damnerai pas ; va, et ne pèche plus à l'ave-« nir ». Qu'il est bon et miséricordieux ! Il pardonne les péchés passés. Qu'il est juste, et comme il aime la justice ! Il défend de pécher davantage.

6. Mais plusieurs étaient capables de douter si Jésus, qu'ils savaient être un vrai homme, pouvait remettre les péchés : il daigne leur montrer plus clairement ce que, par la volonté de Dieu, il peut faire. Après s'être débarrassé de ceux qui étaient venus l'éprouver si méchamment, et avoir pardonné à la pécheresse son adultère, il parle de nouveau aux Juifs et leur dit : « Je suis la lumière du « monde ; celui qui me suit, ne marche point « dans les ténèbres, mais il aura la lumière « de vie [3] ». Par ces paroles, il fait voir d'une manière éclatante non-seulement en vertu de quelle autorité il a accordé à la femme

[1] Job, XXVII, 6. — [2] Jean, VIII, 10.

[1] Jean, VIII, 11. — [2] Ps. XLIV, 6. — [3] Jean, VIII, 12.

adultère le pardon de ses fautes, mais encore ce qu'il a voulu nous enseigner en se rendant sur le mont des Oliviers, en venant de nouveau dans le temple au commencement du jour, en écrivant avec son doigt sur la terre ; par là il nous a figurativement enseigné qu'il est le Père des miséricordes, le Dieu de toute consolation, que c'est lui qui met l'homme en possession de la lumière indéfectible, et qu'il est tout à la fois l'auteur de la loi et de la grâce. « Je suis la lumière du monde ». C'était dire en d'autres termes : « Je suis la lu« mière véritable qui éclaire tout homme ve« nant en ce monde [1] ». Je suis le soleil de justice qui brille aux yeux de ceux qui craignent Dieu. Je me suis caché derrière le nuage de la chair, non pour me dérober aux regards de ceux qui me cherchent, mais pour ménager leur faiblesse ; ainsi pourront-ils guérir les yeux de leur âme, purifier leurs cœurs par la foi et mériter de me voir moi-même. Car, « bienheureux ceux qui ont le « cœur pur, parce qu'ils verront Dieu [2] ». « Quiconque me suit, ne marche point dans « les ténèbres, mais il aura la lumière de « vie ». Quiconque, en ce monde, suivra mes préceptes et mes exemples, n'aura pas à redouter, pour l'autre, les ténèbres de la damnation ; au contraire, il contemplera la lumière de vie, au sein de laquelle il puisera l'immortalité.

7. Mes frères, puisse la foi, qui agit par la charité, nous faire marcher, en cette vie, à la lumière de la justice : ainsi mériterons-nous de voir face à face celle dont la vue récompensera et augmentera le mérite de notre

[1] Jean, I, 9. — [2] Matth. V, 8.

charité ; car le Christ nous l'a affirmé en ces termes : « Celui qui m'aime sera aimé de « mon Père, et, moi aussi, je l'aimerai et je « me montrerai moi-même à lui [1] ». Approchons-nous, avec toute l'ardeur dont nous sommes capables, de celui qui se trouvait ostensiblement sur la montagne des Oliviers. « Le Seigneur son Dieu l'a sacré d'une onc« tion de joie qui l'a élevé au-dessus de ceux « qui doivent la partager [2] », afin qu'il daigne nous rendre participants de cette onction qu'il a reçue, c'est-à-dire de la grâce spirituelle ; néanmoins, nous ne mériterons d'entrer en partage avec lui qu'à la condition d'aimer la justice et de haïr l'iniquité, car avant de prononcer les paroles précitées, le Psalmiste a dit aussi du Christ : « Vous avez « chéri la justice et détesté le péché [3] ». Par là, sans doute, le Prophète a voulu faire l'éloge du chef ; mais il a prétendu encore montrer aux membres qui pourraient un jour en dépendre la manière dont ils devraient se conduire. Souvenons-nous que le Sauveur est venu dans le temple au commencement du jour, et faisons tous nos efforts pour que notre Créateur trouve en nous un temple ; écartons de nous les ténèbres du vice, marchons à la lumière des vertus : alors Dieu daignera visiter nos cœurs, il nous formera à la pratique des enseignements célestes, et toutes les souillures qui pourraient se rencontrer en nous disparaîtront par l'effet de la bonté de ce Dieu qui vit et règne avec le Père, dans l'unité du Saint-Esprit, pendant tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Jean, XIV, 21. — [2] Ps. XLIV, 8. — [3] Ibid.

SEIZIÈME SERMON.

SUR CES PAROLES DE L'ÉVANGILE SELON SAINT JEAN (XIII, 16-32) :

« JÉSUS DIT A SES APÔTRES : EN VÉRITÉ, EN VÉRITÉ, JE VOUS LE DIS : LE SERVITEUR N'EST PAS « PLUS GRAND QUE SON MAÎTRE, NI L'APÔTRE PLUS GRAND QUE CELUI QUI L'A ENVOYÉ ».

TRAHISON DE JUDAS.

ANALYSE. — 1. Election de Judas. — 2. Prescience du Christ. — 3. Il confère à ses ministres le droit qu'il a d'être honoré. — 4. Usage des Grecs relativement au jour de Pâques. — 5. Le trouble de l'âme n'est pas en contradiction avec le christianisme. — 6. Le Christ donne à supposer le crime de Judas, mais il n'en parle pas ouvertement. — 7. Question de Jean. — 8. De quelle manière Satan entra dans le cœur de Judas, qui était déjà possédé du diable. — 9. Son crime n'a pas été commandé par le Christ. — 10. Le Sauveur a interdit, non pas la possession de l'argent, mais les mauvaises dispositions avec lesquelles on pourrait le posséder. — 11. Impudente méchanceté de Judas. — 12. Glorification du Fils de l'homme.

1. Le Sauveur ne donne pas à penser que Judas doive partager, plus tard, le bonheur de ceux qui auront fait ce que le Maître a enseigné et fait lui-même ; car voyez ce qui suit : « Je ne vous parle pas de vous tous : je « connais ceux que j'ai choisis. Mais il faut « que cette parole de l'Ecriture soit accom- « plie : Celui qui mange le pain avec moi, « lèvera le pied contre moi [1] ». Judas a levé son pied contre lui, c'est-à-dire, qu'il l'a écrasé autant qu'il a pu. Une autre version du Psautier dit ceci : « L'homme de ma paix, « de ma confiance, qui mangeait à ma table, « s'est insolemment élevé contre moi [2] ». Le Seigneur a choisi Judas pour ce qui est advenu de lui, et pour le salut des autres ; quant aux onze, il les a élus, afin d'en faire ses imitateurs et de les rendre heureux. Aussi a-t-il dit en un autre endroit : « Je vous ai choisis « au nombre de douze, et l'un de vous est un « démon [3] ».

2. « Je vous dis ceci maintenant avant que « la chose arrive, afin que, quand elle sera « arrivée, vous reconnaissiez ce que je suis [4] ». Jusqu'alors, j'ai été patient, je me suis tû ; mais aujourd'hui, je vous signale le traître avant qu'il fasse ce qu'il va bientôt faire : au moins, plus tard, vous croirez que je suis celui-là même au sujet duquel l'Ecriture a prédit ces choses.

3. Après avoir, par son exemple, appris à ses Apôtres à supporter les humiliations et les coups de pied, le Christ leur parle de l'honneur qui devra les consoler, et qui consistera en ce que le Père lui-même sera reçu en leur personne. « En vérité, en vérité, je vous le « dis, quiconque reçoit celui que j'aurai en- « voyé, me reçoit moi-même ; et qui me re- « çoit, reçoit celui qui m'a envoyé [1] ». Dans ces paroles, le Christ n'établit pas l'unité de nature entre celui qui envoie et l'envoyé, mais il prouve que l'envoyé possède l'autorité de celui qui lui a confié sa mission. De là il suit que si, en recevant un envoyé, on voit en lui celui qui l'a envoyé, on doit reconnaître le Christ dans la personne de Pierre, c'est-à-dire le maître dans son serviteur, comme aussi le Père dans la personne du Christ, ou, en d'autres termes, celui qui a engendré en son Fils unique.

4. Il faut examiner très-attentivement la question de savoir pourquoi la cène précitée a eu lieu avant le jour de Pâques, si elle est la même que celle dont il est question un peu plus loin. Nous avons dit précédemment que le jour des azymes se prend indifféremment pour celui de Pâques, et le jour de Pâques pour ceux des azymes, dont le premier et le dernier se célébraient plus solennellement que les autres. Voilà pourquoi Jean a dit : « Avant le jour de la fête de Pâques », donnant le nom de Pâques au premier jour de la solennité du lendemain, c'est-à-dire à la sixième férie. Chez les Grecs, ce n'est pas le jour, au soir duquel tombait la quatorzième lune, mais seulement le suivant qui

[1] Jean, XIII, 18. — [2] Ps. XL, 10. — [3] Jean, VI, 71. — [4] Id. XIII, 19.

[1] Jean, XIII, 20.

s'appelle le jour de l'immolation de l'Agneau ; car ils disent que le Sauveur a anticipé, et qu'il a mangé l'Agneau pascal avec ses disciples à la cinquième férie. Suivant eux, par conséquent, il a institué le sacrement de son corps et de son sang à un moment où l'on mangeait encore du pain fermenté : de là vient leur usage d'offrir le sacrifice avec du pain levé. Ce serait donc, à les entendre, le jour même de Pâques, à midi, que le Christ aurait été crucifié : pour le prouver, ils allèguent ceci, que les Juifs n'ont pas voulu entrer dans le prétoire, c'est-à-dire dans la maison de Pilate, parce qu'ils craignaient de se souiller, et qu'ils devaient manger la Pâque. Voici la raison de leur interprétation : Par le mot Pâque, ils n'entendent que la manducation de l'Agneau. Mais comme leur opinion contredit formellement le récit de trois évangélistes, ils soutiennent, sans rougir, que Jean les a rectifiés sur ce point : or, il est constant que tous ces écrivains ont parlé dans le même sens ; car s'ils s'étaient trompés, ne fût-ce que sur un seul fait, ils eussent été moins dignes de foi sur tous les autres.

5. « Jésus, ayant dit ces paroles, fut troublé « en son esprit, et il protesta, en disant : En « vérité, en vérité, je vous le dis : l'un de « vous me trahira [1] ». Il proteste, c'est-à-dire il fait connaître d'avance un crime encore caché, afin que le traître, se voyant découvert, déteste sa faute. Toutefois, il ne le désigne pas nominativement ; car si celui-ci était accusé en face, il pourrait devenir plus effronté. Le Sauveur parle d'un scélérat en général, afin que le coupable fasse pénitence. Le Dieu tout-puissant se trouble et personnifie ainsi en lui-même les impressions diverses dont notre faiblesse se trouve affectée. Aussi, quand nous éprouvons du trouble, ne devons-nous pas nous désoler outre mesure. Arrière les philosophes qui argumentent pour démontrer que l'âme du sage est à l'abri du trouble ! Que l'esprit du chrétien se trouble donc, non sous l'effort du malheur, mais sous l'influence de la charité. Cette agitation intérieure qu'éprouve Jésus-Christ signifie que la charité doit les jeter dans le trouble, lorsqu'une cause urgente force le Seigneur à séparer la zizanie du bon grain avant le temps de la moisson.

6. « Et ils furent contristés, et chacun d'eux « commença à lui dire : Est-ce moi, Sei« gneur [1] ? » Les onze Apôtres savaient bien qu'ils n'avaient jamais pensé à quelque chose de pareil ; mais ils aiment mieux en croire à leur Maître qu'à eux-mêmes, et, sous l'impression de la crainte que leur inspire leur fragilité, ils deviennent tristes, et ils le questionnent sur une faute dont ils n'ont pas conscience. Il leur dit : « Un de vous, qui « trempe sa main dans le plat avec moi, me « livrera [2] ». Pendant que tous les autres, dans le sentiment de la consternation, retirent leurs mains et cessent de manger, Judas, lui, porte la main dans le bassin avec l'impudence qu'il doit mettre à livrer son Maître : son but était, par son audace, de faire croire à la pureté de sa conscience. Il faut noter ici que les douze Apôtres puisaient tous, à la ronde, dans le même vase avec le Seigneur ; car la salle à manger, où ils se trouvaient, était couverte de tapis, et ils mangeaient à la mode antique, presque couchés. S'il en eût été différemment, si aucun des autres n'avait tendu la main pour toucher aux aliments du Sauveur, il est sûr que, en trempant sa main, le traître se serait formellement déclaré. Ce que Matthieu désigne sous le nom de bassin [3], Marc l'appelle plat [4]. L'un indique ainsi la forme quadrangulaire du vase, et l'autre sa fragilité. « Or, le Fils de l'homme s'en va « selon ce qui est écrit de lui, mais malheur « à l'homme par qui le Fils de l'homme sera « trahi [5] ! » Le Christ prédit le châtiment du coupable, afin de le corriger par la crainte, puisqu'il reste insensible à la honte. Aujourd'hui encore, malheur au méchant qui s'approche de nos saints autels, et dont le cœur est souillé d'un crime ! « Il vaudrait « mieux pour lui qu'il ne fût jamais né [6] ». S'il était mort dans le sein de sa mère, s'il n'était pas né vivant, cela aurait mieux valu pour lui, en comparaison du châtiment qu'il s'est ensuite attiré. C'est ainsi qu'on dit : L'eau de la mer de Pont est plus douce, c'est-à-dire moins salée que celle des autres mers ; pour se servir de termes plus en usage et plus simples, on dit encore : Mieux vaut ne pas vivre que vivre mal, comme on dit en parlant d'un mauvais sujet : Mieux vaudrait pour lui n'avoir jamais existé.

7. « Ils se regardaient donc l'un l'autre, ne

[1] Jean, XIII, 21.

[1] Matth. XXVI, 22. — [2] Marc, XIV, 20. — [3] Matth. XXVI, 23. — [4] Marc, XIV, 20. — [5] Matth. XXVI, 24. — [6] Ibid.

« sachant de qui il parlait [1] » et se demandant mutuellement lequel d'entre eux devait agir ainsi. « Mais l'un d'eux, que Jésus aimait, « reposait sur le sein de Jésus [2] ». Qu'est-ce que l'Evangéliste a voulu dire par ces mots : « Sur le sein ? » Il l'explique un peu plus loin par ces autres paroles : « Sur la poitrine « de Jésus ». C'était Jean, que Jésus n'aimait pas plus que les autres, mais avec lequel il était plus familier, à cause de sa jeunesse et de sa parenté, et parce qu'il était vierge : dans les desseins du Sauveur, Jean devait être le modèle des contemplatifs. En qualité d'historien, cet Evangéliste avait pour habitude de parler de lui-même, quand il en était question, comme il aurait parlé d'un autre : sous le nom de sein est désignée la source où il a puisé la connaissance des secrets de la divinité. « Simon Pierre lui fit signe et lui de« manda : Quel est celui dont il parle ? Ce dis« ciple donc, s'étant penché sur la poitrine « de Jésus, lui dit : Qui est-ce ? Jésus lui ré« pondit : Celui à qui je donnerai un mor« ceau de pain trempé [3] ». Pierre adresse à Jean sa question, non par paroles, mais par signe : à son tour, Jean interroge familièrement le Seigneur qui lui fait, à voix basse, connaître le traître.

8. « Et ayant trempé un morceau de pain, « il le donna à Judas Iscariote, fils de Simon ; « et après qu'il eut pris la bouchée de pain, « Satan entra en lui [4] ». Le Sauveur désigne aux autres disciples, en lui donnant une bouchée de pain trempé, celui qui doit le trahir ; et peut-être, en trempant ce morceau de pain, a-t-il voulu donner un emblème de la fourberie de Judas. Car tout ce qu'on trempe n'en est pas, par là même, purifié : il arrive qu'on trempe certaines choses et que, en les trempant, on les salit. Mais, enfin, supposons que cette action du Sauveur était le signe de quelque chose de bon ; alors, Judas s'est mis en désaccord avec ce que figurait cette action, et c'est avec justice qu'il en a été bientôt puni. Remarque bien que Satan était entré dans le cœur de Judas, au moment où il avait fixé, d'accord avec les Juifs, le prix du sang du Sauveur : c'est ce que Luc nous rapporte. Quand le traître était venu à la cène, il avait donc le diable dans sa pensée ; mais lorsqu'il eut mangé le pain trempé, Satan entra en lui, non plus pour le tenter, mais pour y demeurer comme dans sa propriété à lui. Il pénètre donc dans le cœur des méchants quand, non content de diriger leurs pensées vers le mal, il les décide à le commettre. Pour le cas présent, nous devons comprendre que le diable prit plus entièrement possession de Judas : de même, au jour de la Pentecôte, les Apôtres ont reçu avec plus d'abondance le Saint-Esprit, qu'ils avaient déjà reçu après la résurrection, au moment où le Sauveur avait soufflé sur eux et leur avait dit : « Recevez l'Esprit-Saint [1] ».

9. « Jésus lui dit : Fais promptement ce « que tu fais [2] ». Il est évident que, par ces paroles, le Christ n'a pas commandé à Judas de commettre son crime : il n'a fait que le lui prédire et lui donner pouvoir sur lui-même. L'intention étant réputée pour le fait, le traître n'avait donc qu'à donner libre cours à son envie, et à exécuter le crime qu'il avait déjà commis dans sa pensée. Jésus hâte, pour le bien éternel des fidèles, l'accomplissement entier de ce que Judas a le dessein de faire sans espoir d'en profiter. Il y en a, en effet, beaucoup pour faire, comme lui, le bien, mais qui n'en tirent aucun avantage.

10. « Mais aucun de ceux qui étaient à table « ne sut pourquoi il lui avait dit cela ; et, « comme Judas portait la bourse, quelques« uns pensaient que Jésus lui avait dit : « Achète ce qui nous est nécessaire pour la « fête, ou donne quelque chose aux pau« vres [3] ». Le Sauveur avait une bourse où se trouvait renfermé ce que les fidèles lui offraient pour subvenir aux besoins de ses disciples. Telle est l'origine des biens d'églises : de là, nous devons conclure qu'en nous ordonnant de ne point nous inquiéter du lendemain, Jésus-Christ n'a point prétendu défendre aux saints de posséder de l'argent : ce qu'il leur a interdit, c'est de servir Dieu pour l'argent et d'abandonner la justice dans la crainte de manquer du nécessaire.

11. « Judas, celui qui le trahissait, répon« dant, lui dit : Maître, est-ce moi [4] ? » Il a peur que son silence le trahisse aux yeux des autres, aussi interroge-t-il, à son tour, le Sauveur. Par cette parole : « Maître », il se montre affectueux et flatteur ; il l'appelle son Maître, comme pour s'excuser de son crime. « Il lui répondit : Tu l'as dit [5] ». On parle par

[1] Jean, XIII, 22. — [2] Ibid. 23. — [3] Ibid. 24, 26. — [4] Ibid. 26, 27.

[1] Jean, XX, 22. — [2] Id. XIII, 27. — [3] Ibid. 28, 29. — [4] Matth. XXVI, 25. — [5] Ibid.

la pensée, car il est écrit : « Ils se dirent en « eux-mêmes [1] ». Il se trouve donc confondu à ces mots : « Tu l'as dit », qui, pourtant, n'indiquent pas formellement aux autres Apôtres ce qu'il en est réellement ; car on peut les comprendre en ce sens que Jésus voulait dire : Je ne l'ai pas dit. « Aussitôt que Judas « eut pris ce morceau, il sortit ; or il était « nuit [2] ». Pour avoir mal reçu ce bienfait et avoir poussé la présomption jusqu'à le recevoir, il a mis le comble à sa faute et il en est venu jusqu'à se séparer ouvertement de son Maître. La nuit et le mystère sont choses d'accord, car ce Judas, qui sortit, n'était-il pas enfant des ténèbres, et ce qu'il faisait n'était-ce pas une œuvre ténébreuse ?

12. « Quand il fut sorti, Jésus dit : Mainte- « nant le Fils de l'homme est glorifié et « Dieu est glorifié en lui. Si Dieu est glorifié « en lui, Dieu le glorifiera aussi en lui-même, « et bientôt il le glorifiera [3] ». Après la sortie de Judas, à cause de qui Jésus avait dit : « Vous n'êtes pas tous purs [4] », il ne resta plus que ceux qui étaient purs avec celui qui les avait purifiés. C'était là le symbole de la gloire dont le Christ jouira, lorsque les méchants se seront séparés de lui, et qu'éternellement avec lui demeureront les saints. En effet, lorsque le monde passera, tous les chrétiens, sans exception, seront purs. Le signe est parfois employé pour la chose signifiée : ainsi l'Ecriture ne dit pas que la pierre figurait le Christ, mais qu'elle était le Christ ; c'est pourquoi le Sauveur dit, non pas : Voilà qui annonce que le Christ sera glorifié, mais : voilà que le Fils de l'homme a été glorifié ; ou bien, en d'autres termes : Dieu a été glorifié en lui, car voilà ce que c'est que la glorification du Fils de l'homme. On dirait qu'il a voulu expliquer sa pensée en ajoutant ces paroles : « Si Dieu a été glorifié en lui », parce qu'il est venu faire, non point sa propre volonté, mais celle de son Père, « Dieu « le glorifiera aussi en lui-même, et bientôt « se fera cette glorification [1] ». Immédiatement après sa mort, son humanité ressuscitera pour ne jamais plus mourir ; et ce sera la preuve évidente que Dieu habite en lui, puisqu'il lui rendra la vie. On peut encore dire que ce qui va se faire, on le considère comme déjà fait : il est, par conséquent, possible d'expliquer encore ainsi ce passage : Voilà qu'à la suite de Judas s'approchent les hommes qui ont acheté la vie du Fils de l'homme, et, avec eux, ses tourments et sa mort ; mais c'est là précisément la source de sa gloire, le principe de son triomphe. Alors le Fils de l'homme sera glorifié ; car, par le ministère de son âme, qu'il ne tardera pas à rendre, les saints, qui attendent dans les ténèbres, verront Dieu. Voilà le sens de ces paroles : Dieu sera glorifié en lui. Et si Dieu est glorifié en lui, c'est-à-dire dans ses membres, comme nous l'avons expliqué, il est certain que « Dieu le glorifiera aussi en lui-même, et « le glorifiera bientôt »; car il ne différera pas de ressusciter lui et les autres à l'immortalité.

[1] Matth. XXVI, 22. — [2] Jean, XIII, 30. — [3] Ibid. 31, 32. — [4] Ibid. 10.

[1] Jean, XIII, 31, 32.

DIX-SEPTIÈME SERMON.

SUR CES PAROLES DE L'ÉVANGILE SELON SAINT JEAN (XVI, 23-30) :

« JÉSUS DIT A SES DISCIPLES : EN VÉRITÉ, EN VÉRITÉ, JE VOUS LE DIS : SI VOUS DEMANDEZ « QUELQUE CHOSE A MON PÈRE, EN MON NOM, IL VOUS LE DONNERA ».

LA PRIÈRE.

ANALYSE. — Il faut prier lors même que nous n'obtiendrions pas ce que nous demandons. — 2. Il y a des méchants qui demandent. — 3. D'autres sollicitent des biens temporels, ou bien, ce sont des bons qui demandent de bonnes choses, mais pour des personnes qui en sont indignes. — 4. Dieu remet parfois à un autre temps pour accorder aux bons les bonnes choses

qu'ils sollicitent de lui. — 5. Il y a des saints qui demandent des choses contraires au salut de leur âme. — 6. Qu'est-ce que demander au nom du Christ ? — 7. Que faut-il spécialement demander ? — 8. De l'habitude de Jésus de parler en paraboles. — 9. Le Christ prie en qualité d'homme, et, comme Dieu, il exauce. — 10. L'homme n'aime pas Dieu avant d'en être aimé. — 11. Dans le Christ il y a deux natures. — 12. Le propre de Dieu, c'est de lire dans le fond des cœurs.

1. Le Seigneur Jésus-Christ, qui nous donne la grâce de pratiquer la vertu et qui récompensera nos mérites, sait parfaitement que, par nature, l'homme ne peut rien avoir de bon en lui-même, si la grâce divine ne vient à son aide ; car il a dit : « Sans moi vous ne « pouvez rien faire [1] ». Aussi, en un autre endroit, nous presse-t-il de toujours demander, de réitérer nos prières jusqu'à devenir importuns. Voici en quels termes il nous donne cette avertissement : « Demandez et « vous recevrez , cherchez et vous trouverez, « frappez et l'on vous ouvrira [2] ». Il ne veut pas qu'aucun d'entre nous désespère de la réussite de sa demande, pourvu, toutefois, que nous ne nous lassions pas de prier ; il veut même nous inspirer une vive confiance ; c'est pourquoi il nous dit au commencement de cette leçon : « En vérité, en vérité, je vous le « dis : Si vous demandez quelque chose à « mon Père en mon nom, il vous le don- « nera [3] ». Nous devons remarquer ici que, en nous exhortant à prier, le Sauveur prétend nous faire trouver dans ses dons gratuits une source de mérites. Avant que nous lui adressions notre demande, il sait ce qu'il nous faut, et s'il nous engage à le prier, c'est afin de trouver en nous la cause d'une juste récompense. « Quiconque demande reçoit », nous dit-il : « celui qui cherche trouve, et l'on ouvre à « celui qui frappe [4] ». Peut-être, et parce que nous ne les comprenons pas bien, nous laissons-nous troubler par ces paroles : « Si vous « demandez quelque chose à mon Père en « mon nom, il vous le donnera » ; car nous savons, pour l'avoir lu, que non-seulement des hommes de minime perfection, mais même l'apôtre Paul, qui était d'une sainteté si éminente, ont demandé quelque chose à Dieu et ne l'ont pas obtenu.

2. Afin que la véracité des promesses divines nous apparaisse plus clairement, il nous faut passer en revue les diverses classes de personnes qui prient Dieu, et les causes pour lesquelles elles obtiennent ou n'obtiennent pas ce qu'elles désirent. Il peut arriver parfois que dans l'oraison on demande de bonnes choses, mais que le solliciteur soit un méchant et ne mérite pas d'être exaucé par le Seigneur. Ils espèrent inutilement que Dieu écoutera favorablement l'expression de leurs vœux, ceux qui ne veulent point écouter ses leçons ; car Salomon a dit : « Celui qui bouche ses « oreilles pour ne pas entendre la loi, sa « prière sera exécrable devant Dieu [1] ».

3. D'autres fois, ce sont des hommes charnels qui demandent des choses non moins charnelles ; aussi Dieu ne les exauce-t-il pas. C'est à eux que le bienheureux apôtre Jacques adresse ces paroles : « Vous demandez « et vous ne recevez point, parce que vous de- « mandez mal, ne cherchant qu'à satisfaire « vos passions ». Quelquefois encore des bons demandent de bonnes choses ; mais les dispositions de ceux à qui ils s'intéressent sont mauvaises et s'opposent à ce que leurs prières réussissent. Tels étaient celles des personnes au sujet desquelles le Seigneur disait à Jérémie : « Toi donc, ne prie pas pour ce « peuple, ne m'adresse pour eux ni canti- « que ni demande, et ne t'oppose pas à moi, « parce que je ne t'exaucerai point [2] ». Et : « En « vain Moïse et Samuel se présenteraient « devant moi, mon âme n'est plus à ce peu- « ple [3] ». N'allons pas cependant nous imaginer que nous n'acquérons aucun mérite, quand nous prions pour des pécheurs et que nous ne sommes pas jugés dignes d'être exaucés : si, en effet, ils ne méritent pas le succès des demandes que nous adressons à Dieu pour eux, notre bonne intention n'obtiendra pas moins sa récompense. Voilà pourquoi le Sauveur ne s'est point borné à dire : « Si vous demandez quelque chose à mon « Père en mon nom, il le donnera » ; il a ajouté, à ce dernier mot, un autre mot : « Il vous le « donnera ». C'était dire, en d'autres termes : Si les personnes, pour lesquelles vous postulez ne méritent pas de recevoir la grâce demandée, vous aurez, vous, la récompense des sentiments charitables qui vous animent. « Et « ma prière se retournera vers moi [4] ».

4. Enfin, si ce sont des saints, et qu'ils sol-

[1] Jean, XV, 5. — [2] Id. XVI, 24. — [3] Id. XIII, 23. — [4] Matth. VII, 8.

[1] Eccli. XXXIII, 15. — [2] Jérém. VII, 16. — [3] Id. XV, 1. — [4] Ps. XXXIV, 13.

licitent des choses saintes, il peut se faire que leur demande ne soit pas exaucée dans le temps présent : elle le sera évidemment dans le temps avenir. En effet, l'Eglise n'adresse-t-elle pas tous les jours à Dieu cette prière : « Que votre règne arrive [1] ? » Et cette prière ne s'accomplit pas tout de suite, mais on compte sûrement en voir l'effet après le jugement universel.

5. Lorsque, sans le savoir, les saints demandent des choses nuisibles à leur âme, il arrive, par un secret jugement de Dieu, qu'ils sont exaucés, non pas suivant leurs désirs, mais dans l'ordre de leur salut. Mieux vaut, à beaucoup près, être exaucé en vue de notre salut qu'en raison de notre volonté. Pour vous donner de ma pensée une idée plus sensible, prenons, comme exemple, deux personnages, l'un bon et l'autre méchant, dont le premier a prié sans rien obtenir, dont le second a demandé et obtenu la réalisation de ses vœux. N'allez pas dire, dans le secret de votre cœur : Celui qui a été exaucé était peut-être juste devant Dieu ; celui qui a inutilement sollicité le Seigneur était peut-être un méchant. Nous supposons un méchant, dont les mauvaises dispositions ne puissent laisser place à aucun doute, et un juste dont la sainteté soit évidente pour tous : je veux parler de l'apôtre Paul et du diable. Y a-t-il un seul homme pour nier que le diable soit le père de la méchanceté, surtout quand le bienheureux Job a dit de lui : « Il envisage tout « ce qu'il y a de superbe, il est le roi de tous « les enfants d'orgueil [2] ? » Peut-on élever le moindre doute sur la sainteté de l'apôtre Paul, pour le temps qui a suivi sa conversion, surtout quand son juge lui-même lui a rendu ce témoignage flatteur : « Cet homme est « pour moi un vase d'élection qui portera « mon nom devant les gentils, devant les « rois et devant les enfants d'Israël [3] ? » Cependant le diable a fait à Dieu une demande, et il a réussi ; l'Apôtre en a fait aussi une, et il a échoué. Le diable a demandé le pouvoir de porter atteinte à la fortune de Job, et Dieu lui a répondu : « Tout ce qu'il possède est en « ton pouvoir [4] ». Paul a demandé que l'aiguillon de la chair lui fût enlevé [5], et il n'a rien obtenu. Lequel des deux, du diable ou de l'Apôtre, a été le mieux exaucé ? Le diable a vu sa demande favorablement accueillie relativement à ses désirs, mais nullement par rapport au salut ; car il n'est devenu que plus coupable à porter dommage au saint Iduméen : mais si l'Apôtre a vu sa prière repoussée quant à ses désirs, elle lui a été favorable dans l'ordre du salut ; car il n'était pas utile pour lui d'être délivré de l'aiguillon de la chair, puisque cet aiguillon lui avait été donné comme sauvegarde de son humilité. Il l'a dit lui-même en ces termes : « Aussi, de peur que la grandeur « de mes révélations ne me donnât de l'orgueil, « un aiguillon a été mis dans ma chair, instru-« ment de Satan, pour me donner comme des « soufflets. C'est pourquoi j'ai prié trois fois le « Seigneur de l'éloigner de moi ; il m'a ré-« pondu : Ma grâce te suffit, car la force se per-« fectionne dans la faiblesse [1] ». Celui donc qui demande avec une ferme confiance et persévéramment ce qui peut contribuer au salut de son âme, est certainement exaucé soit en ce monde-ci, soit en l'autre. C'est pourquoi il est dit avec à propos : « En mon nom ». Son nom est Jésus, c'est-à-dire, Sauveur ou salutaire. Celui-là donc demande au nom de Jésus, qui sollicite le salut de son âme.

6. « Jusqu'ici, vous n'avez rien demandé « en mon nom [2] ». Est-ce qu'auparavant les Apôtres n'avaient rien demandé ? N'avaient-ils pas dit : « Seigneur, dites-nous quand ar-« riveront ces choses, et quel sera le signe de « votre arrivée [3] ? » Il est sûr qu'ils avaient, plusieurs fois déjà, adressé de pareilles questions à leur Maître. On peut entendre de deux manières ces paroles du Sauveur : « Jusqu'ici « vous n'avez rien demandé en mon nom ». Premier sens : « Vous n'avez rien demandé », parce que vous ne m'avez pas assez cru égal à mon Père, pour demander en mon nom. Second sens, qui est certain : « Vous n'avez « rien demandé », car ce que vous avez demandé n'est rien en comparaison de ce que vous auriez dû solliciter. Avant la passion, l'esprit des Apôtres était encore si faible, qu'ils se bornaient, en effet, à demander avant tout des faveurs terrestres et transitoires. Ainsi en fut-il des fils de Zébédée : l'Evangile nous raconte que, à leur instigation, leur mère demanda à Jésus une place à sa droite pour l'un de ses deux enfants, et, pour l'autre, une place à sa gauche [4]. Et comme ce

[1] Matth. VI, 10. — [2] Job, XLI, 25. — [3] Act. IX, 15. — [4] Job, I, 12. — [5] II Cor. XII, 7-9.

[1] II Cor. XII, 7-9. — [2] Jean, XVI, 24. — [3] Matth. XXIV, 3. — [4] Matth. XX, 20, 21.

qu'ils demandaient là n'était rien en comparaison de ce qu'ils auraient pu demander, le Sauveur leur fit aussitôt cette réponse : « Vous « ne savez ce que vous demandez ». Car les avantages de la terre et du temps doivent être regardés comme rien, si on les compare au bonheur éternel. Jusqu'alors les Apôtres s'étaient donc montrés lents à solliciter les biens de l'autre vie ; aussi le Sauveur les presse-t-il vivement de les lui demander : « Deman-« dez », leur dit-il, et pour qu'ils ne doutent nullement de la réussite de leur prière, il ajoute à bon droit : « Et vous recevrez ».

7. Mais que devaient-ils principalement demander ? Le Sauveur le leur fait connaître par ces paroles : « Que votre joie soit en-« tière [1] ». Voici l'ordre dans lequel la phrase doit être construite : Demandez que votre joie soit entière, et vous obtiendrez. D'après ce passage, il nous est facile de voir que, dans notre prière, nous ne devons solliciter ni de l'or, ni de l'argent, ni les richesses de ce monde, ni de longs jours ici-bas, mais la vie éternelle et tout ce qui peut nous y conduire, c'est-à-dire les perfections de l'âme. Une joie entière et parfaite ne peut se rencontrer sur la terre, car la fragilité des choses et leur vicissitude nous y exposent à de tels changements, que nous ne pouvons même nous flatter d'être, une heure durant, en possession du bonheur. En ce monde, la joie fait subitement place à la tristesse, le plaisir à la douleur, la santé à la maladie, une large aisance à une pauvreté extrême, la prospérité au malheur, la jeunesse à la décrépitude, la vie à la mort. Si le Sauveur nous dit : « Demandez et « vous recevrez, afin que votre joie soit en-« tière », il nous engage donc à demander la possession de cette vie toute privilégiée et bienheureuse au sein de laquelle la tristesse ne viendra jamais troubler nos joies, où notre bonheur ne sera empoisonné par aucun tourment, où notre tranquillité se verra à l'abri de la crainte, où, enfin, notre existence n'aura pas à redouter les coups de la mort. Tous ceux qui obtiendront d'y entrer « vivront « dans l'allégresse et le ravissement ; la dou-« leur et les gémissements fuiront à jamais « de leur cœur [2] ». Il en sera ainsi quand s'accomplira ce que le Sauveur a promis en disant : « Je vous verrai de nouveau, et votre « cœur se réjouira, et nul ne vous ravira votre « joie [1] ». Cette vie éternelle faisait l'objet des désirs du Prophète. Ne disait-il pas en effet : « J'ai demandé une chose au Seigneur, et je « la lui demanderai encore, d'habiter dans la « maison du Seigneur tous les jours de ma « vie, pour y contempler la beauté du Sei-« gneur, pour visiter son sanctuaire [2] ? » Et encore : « Je suis sûr de voir les biens du « Seigneur dans la terre des vivants [3] ? »

8. « Je vous ai dit ces choses en paraboles. « L'heure vient où je ne vous parlerai plus « en paraboles, mais où je vous parlerai ou-« vertement de mon Père [4] ». Par paraboles, on entend des comparaisons nécessairement employées dans l'intérêt des auditeurs, pour leur donner l'intelligence de certaines pensées plus difficiles à saisir que les autres : au moyen de ces comparaisons, on peut se faire une idée des choses invisibles, en entendant parler de choses visibles. De là est venu qu'on a donné à un livre de Salomon le nom de livre des proverbes ; car, à l'aide de certaines similitudes, il porte les enfants, malgré leur ignorance, à apprendre les règles de la sagesse. Si donc le Sauveur dit à ses disciples qu'il leur a parlé en paraboles, c'est qu'il a commencé par se mettre à la portée de leur faiblesse, en se servant, dans ses discours, de comparaisons destinées à leur faire plus aisément saisir le mystère du royaume des cieux. L'évangéliste Matthieu nous atteste expressément ses habitudes sous ce rapport : « Jésus « parlait en paraboles à ses disciples, et ja-« mais il ne leur parlait qu'en paraboles [5] ». Mais, quand il leur promet de ne plus leur parler en paraboles et de leur parler ouvertement de son Père, il leur montre qu'un jour le Saint-Esprit descendra en eux et leur communiquera une sagesse telle qu'il ne sera plus nécessaire de leur parler en paraboles, comme à des enfants : alors cet Esprit-Saint viendra les visiter et leur parlera ouvertement du Père ; c'est-à-dire, qu'il leur fera connaître parfaitement comment le Père est dans le Fils, et le Fils dans le Père ; et ils sauront aussi que tout ce que peut le Père, le Fils le peut pareillement, d'après cette parole du Sauveur lui-même : « Tout ce qui est « à mon Père est à moi [6] ». Voilà pourquoi le Sauveur continue en disant : « Ce jour-là, « vous demanderez en mon nom [7] ». C'était

[1] Jean, XVI, 21. — [2] Isaïe, XXXV, 10.

[1] Jean, XVI, 22.— [2] Ps. XXVI, 7, 8 — [3] Ibid. 16 — [4] Jean, XVI, 25. — [5] Matth. XXIV, 31. — [6] Jean, XVI, 15. — [7] Ibid. 26.

dire, en d'autres termes : Ce jour-là, le Saint-Esprit viendra en vous, et il vous apprendra que « mon Père et moi nous sommes un [1] ». Alors « vous demanderez en mon nom », parce que vous saurez que je suis égal au Père, et vous croirez que je puis vous exaucer en tout, conjointement avec le Père. A ces paroles : « Vous demanderez en mon nom », on peut encore donner un autre sens ; le voici : Lorsque le Saint-Esprit sera descendu en vous et qu'il vous aura appris à mépriser complètement les choses d'ici-bas, alors vous comprendrez qu'il vous faut demander uniquement ce qui a trait au salut de vos âmes.

9. Et comme, en se faisant homme, il n'a pas cessé d'être un Dieu parfait, le Christ ajoute avec raison : « Et je ne dis pas que je « prierai mon Père pour vous [2] » ; car, parce qu'il est homme, il dit à ses Apôtres dans un autre endroit de l'Evangile, qu'il a prié son Père en leur faveur : « Père saint, conservez, « pour votre nom, ceux que vous m'avez « donnés [3] ». Et encore : « Père, lorsque j'é- « tais avec eux, je les conservais pour votre « nom ; maintenant, je vous prie pour eux et « non pour le monde : je ne vous prie point « de les retirer du monde, mais de les pré- « server du mal [4] ». Ailleurs il dit à Pierre : « J'ai prié mon Père pour toi, afin que ta foi « ne défaille pas ». Il dit maintenant qu'il ne priera pas son Père en faveur de ses disciples, parce qu'il partage avec lui la toute-puissance de la divinité. C'est donc en tant qu'homme qu'il prie son Père, puisqu'en tant que Dieu il accorde, conjointement avec lui, tout ce qu'on lui demande. En disant : « Et je ne vous dis « pas que je prierai mon Père pour vous », il montre évidemment encore qu'au sein de la vie éternelle les élus jouiront d'un tel bonheur qu'ils n'auront plus besoin même de prières; car ils seront comblés d'une joie sans fin, suivant cette promesse faite au nom du Seigneur par le prophète Isaïe : « En ces « jours-là et en ce temps-là, nul n'instruira « plus ni son prochain ni son frère, disant : « Connais le Seigneur, car tous me connaî- « tront, depuis le plus petit jusqu'au plus « grand, dit le Seigneur [5] ». Aussi le Sauveur n'a-t-il pas dit au présent : Je prie, mais au futur : Je prierai.

[1] Jean, x, 30. — [2] Id. xvi, 26. — [3] Id. xvii, 11. — [4] Ibid. 12, 15. — [5] Jérém. xxxi, 34.

10. « Car mon Père lui-même vous aime, « parce que vous m'avez aimé et que vous « avez cru que je suis sorti de Dieu [1] ». Ces paroles ne doivent pas s'entendre en ce sens que ses disciples aient été les premiers à l'aimer, et que, par conséquent, ils aient mérité par eux-mêmes d'être aimés du Père ; en effet, le Père les a aimés le premier, et ç'a été de sa part un don tout gratuit qu'ils aient été capables d'aimer le Fils et de croire en lui. Il a dit d'eux par l'organe du Prophète : « Je les « aimerai spontanément [2] » ; et dans l'Evangile : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, « mais c'est moi qui vous ai choisis [3] ». Voilà pourquoi l'apôtre Jacques a prononcé ces paroles : « Il nous a volontairement engendrés « par la parole de la vérité [4] ». La grâce subséquente, qui aide l'homme à pouvoir faire le bien, est d'abord antécédente à son égard, c'est-à-dire qu'elle lui inspire la volonté de bien agir. Si, en effet, la grâce de Dieu ne prévenait la volonté humaine, pour la porter au bien, le Psalmiste ne dirait pas : « En « vous, Seigneur, je conserverai ma force ; « vous êtes mon asile ; Dieu m'a prévenu de « sa miséricorde [5] ». Et si la même grâce ne venait point ensuite pour l'aider à bien faire, le même Psalmiste ne dirait pas non plus : « Et votre miséricorde me suivra pas à pas « tous les jours de ma vie [6] ».

11. « Je suis sorti de mon Père, et je suis « venu dans le monde ; je quitte de nouveau « le monde, et je vais à mon Père [7] ». Dans ce verset, Notre-Seigneur a clairement établi l'existence de ses deux natures, c'est-à-dire de sa nature divine et de sa nature humaine. Et c'était à propos ; car, bien qu'il fût Dieu, les hommes ne pouvaient néanmoins apercevoir sa nature divine. « Il est sorti de son « Père, et il est venu dans le monde » parce qu'il voulait se faire voir sous la forme d'esclave et qu'il s'est rendu visible aux yeux du monde. Aussi l'Apôtre a-t-il dit : « Ayant la « nature de Dieu, il n'a pas cru que ce fût « pour lui une usurpation de s'égaler à Dieu ; « il s'est cependant anéanti lui-même en pre- « nant la forme d'esclave, en se rendant « semblable aux hommes, et en se fai- « sant reconnaître pour homme par tout ce « qui a paru de lui [8] ». Il a de nouveau quitté

[1] Jean, xvi, 27. — [2] Osée, xiv, 5. — [3] Jean, xv, 16. — [4] Jacq. i, 18. — [5] Ps. lviii, 10, 11. — [6] Id. xxii, 6. — [7] Jean, xvi, 28. — [8] Philipp. ii, 6, 7.

le monde et il est allé à son Père, quand, après avoir accompli tout le mystère de son Incarnation, il a placé, à la droite de son Père, la nature humaine qu'il nous avait empruntée pour s'en revêtir ; c'est ce que rapporte l'évangéliste Marc : « Le Seigneur Jésus, « après leur avoir parlé, fut élevé dans le « ciel, et il est assis à la droite de Dieu [1] ». De même qu'il ne s'est point séparé du Père, quand il est venu dans le monde, de même, il n'a point abandonné ses élus en retournant vers son Père ; car il dit lui-même dans un autre endroit : « Voici que je suis avec vous, « tous les jours, jusqu'à la consommation des « siècles [2] ». Tout en restant avec le Père, en tant que Dieu, il est venu en ce monde en tant qu'homme : et tout en remontant, en tant qu'homme, vers le Père, il est demeuré avec ses élus en tant que Dieu. Ainsi s'exprime-t-il encore ailleurs : « Personne n'est « monté au ciel, sinon Celui qui est descendu « du ciel, le Fils de l'Homme, qui est au « ciel [3] ».

12. « Ses disciples lui dirent : Voilà que « vous parlez ouvertement et que vous ne « vous servez plus de parabole [4] ». Par ces paroles, les disciples montrent qu'en entretenant avec eux cette conversation le Sauveur avait abordé un sujet qui leur était singulièrement agréable : sans doute, tout ce qu'il leur avait dit, ils ne l'avaient point parfaitement compris ; pourtant, ils croyaient bien avoir saisi sa pensée, puisqu'ils lui répondirent : « Voilà que vous parlez ouvertement, « et que vous ne vous servez point de para- « bole ». La raison en était que, souvent, il prévenait leurs désirs : ils voulaient l'interroger sur certains points, mais avant qu'ils eussent eu le temps de le faire, il leur répondait suivant leurs vœux : c'était là, pour eux, un indice de sa divinité ; ils le comprenaient si bien, qu'ils continuèrent en ces termes : « Nous voyons maintenant que vous savez « toutes choses et qu'il n'est pas besoin que « personne vous interroge ; aussi croyons- « nous que vous êtes sorti de Dieu [1] ». C'est, en effet, le propre de Dieu de lire, dans le cœur humain, les pensées qui s'y trouvent : l'Ecriture nous l'atteste, car elle dit : « Il n'y « a que vous seul pour connaître le cœur des « hommes [2] ». Et encore : « Seigneur, vos « yeux voient dans le cœur humain [3] ». Et, dans un autre psaume : « Vous découvrez de « loin mes pensées [4] ».

[1] Marc, XVI, 19. — [2] Matth. XXVIII, 10. — [3] Jean, III, 13. — [4] Id. XVI, 29.

[1] Jean, XVI, 30.— [2] III Rois, VIII, 39. — [3] Jérém. XX, 12. — [4] Ps. CXXXVIII, 2.

DIX-HUITIÈME SERMON.

SUR CES PAROLES DE L'APOTRE (Ephés. III, 18) :

« AFIN QUE VOUS PUISSIEZ COMPRENDRE QUELLE EST LA HAUTEUR, LA LARGEUR, LA LONGUEUR « ET LA PROFONDEUR ».

LARGEUR ET LONGUEUR.

ANALYSE. — Deux explications également mystiques de ce texte de l'Apôtre.

« Celui qui a compris, dit l'Apôtre, quelle « est la largeur, la longueur, la hauteur et la « profondeur, et connu le suréminent amour « de Jésus-Christ pour nous [1] », celui-là a vu le Christ ; il a vu aussi le Père. Voici comme j'ai l'habitude de comprendre ces paroles de l'apôtre Paul. Dans la largeur, il faut voir les bonnes œuvres de la charité ; dans la longueur, la persévérance finale : dans la hau-

[1] Ephés. III, 18, 19.

teur, l'espérance des récompenses célestes, et dans la profondeur, les insondables jugements du Dieu qui donne sa grâce aux hommes. Cette manière d'interpréter le texte en question peut s'appliquer aussi au mystère de la croix. Ainsi, la largeur désigne le bois transversal sur lequel le Christ a étendu ses mains, pour indiquer l'accomplissement des bonnes œuvres. La longueur représente l'arbre de la croix, pris du sommet à la base, et auquel on voit pendre le corps entier du crucifié ; cela signifie : persister, c'est-à-dire, durer depuis le commencement jusqu'à la fin. La hauteur, c'est la partie qui va du bois transversal jusqu'à l'extrémité supérieure : ta tête, qui s'y appuie, domine tout, parce qu'on espère le bonheur du ciel, et qu'en conséquence on doit pratiquer les bonnes œuvres et persévérer dans ce saint exercice, non pour obtenir les bienfaits terrestres et temporels que Dieu accorde, mais pour mériter ces biens éternels qu'espère « la foi qui « opère par la charité [1] ». Enfin, la profondeur a pour emblème cette partie de l'arbre qui s'enfonce dans la terre et y reste cachée : bien qu'on ne la voie pas, tout ce qui apparaît aux regards en sort pour s'élever, comme de la secrète volonté de Dieu procède la vocation de l'homme à participer à cette faveur signalée : que « l'un « d'une manière, l'autre d'une autre [2], apprend « à connaître la suréminente charité du Christ [3] », au sein de laquelle se rencontre cette paix qui dépasse toute imagination.

[1] Galat. v, 6. — [2] I Cor. vii, 7. — [3] Ephés. iii, 19.

SERMONS SUR LES FÊTES DE L'ANNÉE.

DIX-NEUVIÈME SERMON.

SUR L'AVÉNEMENT DE NOTRE-SEIGNEUR.

I

ANALYSE. — 1. Le Christ est notre guide. — 2. Parfait accomplissement des prophéties.— 3. Prenons garde d'être surpris faute de précautions, comme les hommes du temps de Noé. — 4. Ne nous attachons ni aux biens ni aux choses de la terre. — 5. Pourtant, les riches peuvent se sauver. — 6. Le pauvre méchant et le bon riche. — 7. Personne ne doit murmurer des maux du temps. — 8. Ils sont destinés à nous rendre meilleurs. — 9. Dès lors que Dieu nous aura souvent avertis, nous ne serons plus admis à nous disculper. — 10. Epilogue moral.

1. Mes frères, nous sommes chrétiens, et, tous, nous voulons fournir notre carrière ; lors même que nous ne le voudrions pas, nous marchons. Impossible, pour n'importe qui, de s'arrêter ici-bas et d'y rester. Quiconque vient en ce monde doit nécessairement passer, emporté par la rapidité du temps. Par conséquent, point de paresse. Marche, si tu ne veux pas qu'on te traîne. Deux chemins s'ouvrent devant nous : à leur point d'intersection se présente un homme ; je me trompe, ce n'est pas un homme, mais c'est un Dieu qui s'est fait homme pour sauver les hommes ; et il nous dit : N'allez pas à gauche. La voie y semble facile, unie, plaisante à parcourir, frayée par une foule de voyageurs, extrêmement large, mais elle aboutit à des abîmes où l'on trouve la mort. Le chemin de droite impose des efforts et de la fatigue : on y rencontre des obstacles, des piéges, un terrain rocailleux ; non-seulement, on n'y goûte aucun plaisir, mais c'est à peine si la pauvre humanité suffit à en supporter les dégoûts, tant la marche y est difficile : néanmoins, l'épreuve est de courte durée, et quand vous en serez sortis, vous trouverez, au point culminant de votre course, des joies ineffables, et vous n'aurez plus à craindre ces piéges dangereux qu'il est presque impossible d'éviter.

2. Rappelons-nous les événements du passé, souvenons-nous aussi de ce qu'ont annoncé les Ecritures. Cet homme est-il le Verbe de Dieu ? « Le Verbe » de Dieu « s'est-il fait chair » dans le temps, « et a-t-il habité parmi nous ? » Avant qu'il se fît chair et qu'il habitât parmi nous, ce Verbe a-t-il parlé par l'organe des Prophètes ? Evidemment, Dieu a parlé à Abraham par son Verbe ; il lui a prédit que ses descendants voyageraient sur une terre étrangère, et, pourtant, à ce moment-là, Abraham était avancé en âge, et Sara était vieille et stérile. Les deux vieillards crurent à cette prédiction, et elle s'accomplit. Leur race, c'est-à-dire le peuple issu d'eux selon la chair, devait rester comme esclave en Egypte pendant quatre cents ans : elle y est restée. Elle devait être délivrée de cette captivité : elle en a été délivrée. Elle devait entrer en jouissance de la terre promise : elle y est entrée. Des événements ont été prédits pour des temps singulièrement reculés et pour des époques peu lointaines ; ces événements se sont réalisés : nous voyons même, aujourd'hui, s'en opérer l'accomplissement. La parole du Seigneur s'est fait entendre par des prophètes. Elle a annoncé que la nation juive offenserait Dieu et qu'elle tomberait au pouvoir de ses ennemis en punition de ses crimes ; c'est ce qui est arrivé ; qu'elle serait emmenée captive à Babylone : cela s'est vérifié ; que le Christ-Roi sortirait de son sein ; or, le Christ est venu, et il est né ; rien d'étonnant en cela, puisque c'était la Parole elle-même qui avait annoncé d'avance son propre avénement. Il a été prédit que les Juifs crucifieraient le Christ : ils l'ont crucifié ; qu'il ressusciterait et serait glorifié : c'est fait, il est sorti vivant du tombeau, et monté au ciel ; que toute la terre croirait en son nom, et que les rois persécuteraient son Eglise : rien de plus réel ; que les princes croiraient aussi en lui : notre foi se trouve être déjà celle des rois, et nous élevons encore des doutes sur la foi chrétienne ? Il a été prédit que des hérétiques seraient retranchés de l'Eglise ; ne voyons-nous pas, de nos jours, des hérésies ? Ne gémissons-nous pas à les entendre hurler tout autour de nous ? Les Prophètes ont dit que les idoles disparaîtraient sous les efforts de l'Eglise et l'influence exercée par le nom du Christ ; qu'il y aurait, dans la société des fidèles, des scandales, de la zizanie, de la paille : n'est-ce pas là ce que nous voyons de nos yeux ? n'est-ce pas là ce que nous endurons avec le plus de courage possible, avec la force d'âme que nous communique le Seigneur ? En quoi as-tu été trompé par celui qui t'a prédit tous ces événements ? Fie-toi donc à sa parole, si tu es fidèle ; marche à droite. Avec les preuves convaincantes que me donne celui qui te parle, d'après la réalisation de ses paroles, j'apprends à le connaître, puisque c'est ainsi qu'il a daigné se faire connaître à moi. Si tout ce qu'il me dit est absolument vrai, il ne m'induit pas en erreur : or, tous les événements qu'il me prédit, je les reconnais comme incontestables : il ne m'a imposé en rien : je le reconnais pour la Parole de Dieu. Quand il m'a parlé par la bouche de ses serviteurs, il ne m'a pas trompé, et lorsqu'il me parle par sa propre bouche, il me tromperait ? Pour celui qui ne connaît pas encore le Christ, et qui doute de lui, il doit se dire aussi : J'irai à droite, car, enfin, le monde tout entier croit déjà en lui, et il dit peut être la vérité.

3. Mes frères, il y en a beaucoup pour ne pas croire et ne pas écouter les oracles des saints Pères : il en sera d'eux comme de la multitude qui vivait au temps de Noé. Il n'y eut alors de sauvés que ceux qui se trouvèrent dans l'arche. Si les malheureux pécheurs avaient pris la peine de réfléchir, s'ils avaient abandonné leurs voies impies et s'étaient convertis à notre Dieu, s'ils avaient cherché à réparer leurs fautes et imploré sa miséricorde, il est sûr qu'ils n'auraient point péri. Dieu, en effet, ne s'est pas montré dur à l'égard des Ninivites ; il leur a suffi de trois jours pour obtenir leur pardon. Trois jours ne sont-ils pas bientôt écoulés ? Néanmoins, avec un laps de temps si court, ils n'ont pas désespéré de la bonté divine ; ils se sont hâtés de fléchir sa clémence. S'il a suffi d'un espace de trois jours à cette ville immense pour obtenir le pardon du Très-Haut, les hommes du temps du déluge n'auraient-ils pas eu assez de cent, deux cents et trois cents ans employés à la construction de l'arche ? Si, depuis que le Christ a commencé à couper, dans la forêt des nations, les bois incorruptibles qui devaient entrer dans l'édification de son Eglise, les hommes incrédules avaient changé de voie et de mœurs, s'ils avaient offert à Dieu le sacrifice propitiatoire d'un cœur contrit et hu-

milié, ils auraient eu la certitude d'échapper, sains et saufs, aux coups de la colère divine. Que les hommes craignent donc qu'il en soit d'eux au dernier jour, comme il en a été des contemporains de Noé. Pour nous, mes frères, agissons de telle sorte, que nous quittions le chemin de l'iniquité et que nous amendions nos mœurs : profitons du temps qui nous est accordé ; c'est ainsi que le dernier jour nous trouvera prêts. Celui qui nous annonce son avénement futur n'a jamais proféré le mensonge ; ne reste pas dans le doute à cet égard : son avénement aura lieu. Aux jours de Noé, voici ce qui se passait : « Ils mangeaient et ils « buvaient : les hommes épousaient des « femmes, et les femmes des maris ; ils ache« taient et ils vendaient, jusqu'au jour où « Noé entra dans l'arche ; et le déluge vint et « perdit tous [1] » ceux dont les espérances se bornaient à ce bas-monde, et qui désiraient y vivre tranquilles. Mais ce n'était pas dans le monde que se trouvait la sécurité ; aussi ceux-là seuls furent-ils sauvés, qui se trouvèrent dans l'arche.

4. Mais beaucoup se disent : On nous ordonne de nous préparer au dernier jour, de ne pas nous laisser surprendre par lui, comme ont été surpris hors de l'arche ceux que le déluge a jadis engloutis. La trompette de l'Evangile nous glace d'épouvante, le Verbe divin nous fait trembler. Que faire ? Je ne pourrai donc point prendre femme, dit un jeune homme ? Il ne m'est donc pas permis de boire et de manger, ajoute un adolescent ? Faudra-t-il toujours jeûner? Ainsi raisonnent beaucoup de gens. D'autres, qui voulaient peut-être faire des acquisitions, se diront : Il ne faut rien acheter, pour ne pas être du nombre de ceux qui ont péri dans les eaux du déluge. Que faire donc, mes frères ? Gémir comme les Apôtres ont gémi sur le sort fait au genre humain, quand le Sauveur a dit en leur présence : « Si tu veux être parfait, vends « tout ce que tu possèdes, donne-le aux pau« vres, et tu auras un trésor dans le ciel ; « puis, viens et suis-moi [2] ? » Celui, à qui s'adressaient ces paroles, en devint chagrin et s'éloigna : quand il demandait au Christ comment il pourrait acquérir la vie éternelle, il ui donnait le nom de bon Maître ; mais Jésus ne fut à ses yeux un bon Maître que jusqu'au moment où, répondant à sa question, il lui dit ce que dessus. « Le Seigneur parla, et le « riche devint triste [1] ». Et comme il s'en allait, le chagrin dans le cœur, le Christ lui dit : « Qu'il est difficile à un riche d'entrer « dans le royaume des cieux [2] ! » Comme si le royaume des cieux était fermé pour les riches. Que faire ? Il est fermé. Mais Jésus a dit : Frappez, et l'on vous ouvrira. Ah ! plaise à Dieu que ceux qui iront au feu éternel soient en aussi petit nombre que les riches ! Mais il est sûr que beaucoup d'entre les riches entreront dans le royaume des cieux, et que beaucoup d'entre les pauvres seront précipités en enfer, non pour avoir été réellement riches, mais pour avoir brûlé du désir de l'être.

5. Les Apôtres étaient donc contristés ; le Sauveur leur dit : « Ce qui est difficile pour « des hommes est facile pour Dieu [3] ». La difficulté d'aller au ciel vous paraît insurmontable, parce que le Seigneur a parlé d'un chameau [4]. Si elle le veut, cette énorme bête qu'on appelle chameau entre ici dans le trou d'une aiguille. Il a daigné nous parler ainsi, et un riche peut entrer dans le royaume des cieux, parce qu'à cause de lui un chameau a passé par le trou d'une aiguille. Qu'est-ce à dire ? Voyons si nous pourrons le comprendre. Ce n'est évidemment pas sans motif que Jean-Baptiste, précurseur du Christ, portait une tunique faite de poils de chameau ; il semblait tenir son vêtement de ce Juge à venir auquel il rendait témoignage. Puisque le nom du chameau a été prononcé, voyons-y l'emblème de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Regardons cet animal si grand et si docile tout à la fois, que personne ne pourrait charger, s'il ne s'abaissait lui-même jusqu'à terre : c'est ainsi qu'a fait le Christ : « Il s'est humilié lui-même « jusqu'à la mort [5] », « afin de détruire celui qui « avait l'empire de la mort, c'est-à-dire le « démon [6] ». Examinons encore le trou de l'aiguille, où ce Maître du monde a passé. L'aiguille qui perce l'étoffe symbolise les souffrances qu'il a endurées, et le trou de l'aiguille représente ses tourments. Par conséquent, un chameau a passé par le trou d'une aiguille ; d'où il suit que les riches ne doivent nullement désespérer de leur avenir, et qu'ils peuvent, sûrement, entrer dans le royaume des cieux.

[1] Luc, XVII, 27. — [2] Matth. XIX, 21.

[1] Matth. XIX, 22. — [2] Ibid. 23. — [3] Ibid. 26. — [4] Ibid. 24. — [5] Philipp. II, 8. — [6] Hébr. II, 14.

6. Mais de quels riches parlons-nous ? C'est ce qu'il s'agit de savoir. Quelqu'un (je ne sais qui) se trouve n'avoir, pour vêtement, que des haillons ; quand il a entendu dire qu'un riche ne peut entrer dans le royaume des cieux, il a tressailli de joie, s'est mis à rire, et a dit : Moi, j'y entrerai ; mes haillons m'y donnent droit. Ils n'y entreront pas ces hommes qui nous font tort et nous pressurent. Oh ! sois-en sûr, de telles gens n'y seront pas admis. Mais, toi, qui es pauvre, vois si tu y auras toi-même une place. A quoi te servira ta pauvreté, si tu es cupide ? A quoi te servira d'être éprouvé par l'indigence, si tu brûles du feu de l'avarice ? Qui que tu sois, ô pauvre, si tu es indigent, c'est malgré toi ; et si tu n'es pas riche, c'est que tu n'as pu le devenir. Dieu ne regarde pas tant à tes facultés qu'à tes désirs. Si ta conduite est mauvaise, si tes mœurs sont dépravées, si tu es un blasphémateur, un adultère, un ivrogne, retire-toi, car tu n'es pas un pauvre de Dieu : jamais on ne te verra parmi ceux dont il a été dit : « Bienheureux les pauvres d'esprit, « parce que le royaume des cieux est à eux [1] ». Mais voilà que je rencontre un riche ; en te comparant à lui, tu as cru que tu lui étais préférable, et tu n'as pas craint d'aspirer à son exclusion du royaume des cieux ! En lui je vois un pauvre d'esprit, c'est-à-dire un homme humble, pieux, de mœurs pures, ennemi du blasphème, soumis à la volonté de Dieu ; s'il vient à souffrir du dommage en quelqu'un des biens qu'il possède ici-bas, aussitôt il s'écrie : « Dieu a donné, Dieu a « ôté ; comme il a plu au Seigneur, ainsi il a « été fait ; que le nom du Seigneur soit béni « dans tous les siècles [2] ». Voilà donc un riche doux, humble, qui ne résiste point, qui ne murmure pas, qui observe les lois divines, et dont l'espérance d'entrer dans la terre des vivants fait tout le bonheur ; car, « bienheu« reux les doux, parce qu'ils posséderont la « terre [3] ». Pour toi, qui es pauvre, tu es peut-être non moins orgueilleux. Le riche qui est humble, je le loue ; est-ce que je ne loue point le pauvre qui possède l'humilité ? Le pauvre n'a rien qui puisse lui inspirer de l'orgueil : le riche, au contraire, a mille sujets de lutter contre le mal ; celui-ci, oui, le riche entrera, plutôt que toi, dans le ciel, et le royaume céleste sera fermé pour toi, parce qu'il sera fermé pour les impies, pour les orgueilleux, pour les blasphémateurs, pour les adultères, pour les ivrognes, pour les avares. Quiconque croit aux promesses du Christ, possède les titres d'une solide créance. Le riche humble, humain, fidèle, a répondu ceci : Dieu sait que je ne suis pas orgueilleux ; s'il m'arrive de crier, de parler durement, Dieu connaît mes intentions ; je ne profère de tels discours que par nécessité et pour me faire obéir ; mais jamais je ne me croirai, pour cela, au-dessus des autres. Dieu voit ce que je pense et, aussi, ce que je fais. Car les riches amis des bonnes œuvres donnent facilement et partagent avec ceux qui n'ont pas. L'humilité se montre à être riche et humble en même temps. Tu te montres bon et charitable ; et, par là même, tu te prépares une fondation solide pour l'avenir, tu te ménages d'incontestables droits pour la vraie et heureuse vie ; si tels sont les riches, qu'ils soient tranquilles pour le temps où viendra le dernier jour. Qu'on les trouve dans l'arche, et ils entreront dans l'édifice de la Jérusalem céleste. Le déluge ne sera point pour eux ; que leur qualité de riches ne leur inspire aucune crainte. Si, maintenant, il est question d'un jeune homme qui ne se sente pas de force à garder la continence, il peut se marier ; mais parce que « le temps est court, « il faut que ceux mêmes, qui ont des femmes, « soient comme s'ils n'en avaient point ; ceux « qui achètent, comme s'ils n'achetaient « point ; ceux qui pleurent, comme s'ils ne « pleuraient point ; ceux qui se réjouissent, « comme s'ils ne se réjouissaient point ; ceux « qui usent des choses de ce monde, comme « s'ils n'en usaient point ; car la figure de ce « monde passe [1] ».

7. Mes frères, j'entends quelqu'un murmurer contre Dieu : Les mauvais moments, dit-il ! que les temps sont durs ! quelle époque difficile à traverser ! Hé quoi ! on donne des spectacles et l'on ose dire que les temps sont durs ! O homme qui ne te corriges point, n'es-tu pas mille fois plus dur que le temps où nous vivons ? Quelle aveugle folie entraîne encore au luxe ! Comme on soupire après la vanité ! Comme la cupidité reste toujours insatiable ! Aussi, que de maladies de l'âme sortent de tout cela ! Quel redoublement de luxure occasionné par les théâtres,

[1] Matth. v, 3. — [2] Job, I, 21. — [3] Matth. v, 4.

[1] I Cor. VII, 29-31.

la musique, les jeux de flûte, les danses des acteurs ! Tu veux faire un mauvais usage de ce que tu désires? Alors, tu n'obtiendras rien. Ecoute l'Apôtre, voici ce qu'il dit : « Vous « désirez sans fin, et vous n'obtenez rien ; « vous tuez et vous portez envie ; vous dispu- « tez, vous faites la guerre, vous demandez « et vous ne recevez pas, parce que vous de- « mandez mal, ne cherchant qu'à satisfaire « vos passions [1] ». Guérissons-nous, mes frères, corrigeons-nous. Le juge viendra, et parce qu'il ne vient pas encore, on se moque de lui : il viendra, et alors il ne sera plus temps de s'en moquer. Mes frères bien-aimés, corrigeons-nous, car des temps meilleurs surviendront, mais ce ne sera point pour ceux qui vivent mal. Déjà le monde décline et tourne à la décrépitude. Reviendrons-nous à la jeunesse ? Qu'avons-nous à espérer maintenant ? Ne cherchons plus rien désormais. N'espérez plus d'autres temps que ceux dont nous parle l'Evangile. Ils ne sont point mauvais en raison de la venue du Christ ; mais parce qu'ils étaient durs et difficiles, le Christ est venu pour nous consoler.

8. Ecoutez, mes frères : les temps devaient être nécessairement durs et mauvais : que ferions-nous donc, si le grand Consolateur n'était venu nous visiter ? Depuis Adam, le genre humain était gravement malade : il doit l'être jusqu'à la consommation des siècles. Du moment que nous sommes venus en ce monde et que nous avons été chassés du paradis, il y a évidemment maladie ici-bas ; mais à la fin, cette maladie devait empirer à tel point qu'elle pouvait amener une crise favorable pour les uns, et, pour plusieurs, se terminer par la mort. Le genre humain était donc malade, aussi le médecin par excellence s'est-il approché de lui et l'a-t-il trouvé couché dans un lit immense, c'est-à-dire dans le monde entier. Un homme de l'art, qui s'y entend, connaît les diverses phases de la maladie ; il fait ses remarques, il prévoit ce qui arrivera, et, quand le mal n'en est encore qu'à son début, il se contente d'envoyer, auprès de l'infirme, ses serviteurs ; ainsi notre médecin a-t-il agi à notre égard : il a, d'abord, confié à ses Prophètes la mission de nous visiter. Ces hommes ont parlé, prêché, et, par leur intermédiaire, Dieu a porté remède à une partie de nos maux, et les a guéris. Les Prophètes ont prédit une recrudescence du mal, qui devait le porter à son comble, et une grande agitation du malade ; en conséquence, ils ont déclaré que la visite du médecin lui-même était devenue indispensable, qu'il fallait le faire venir. C'est ce qui a eu lieu, car le Seigneur a dit : Celui qui croit en moi, je le rétablirai, je le sauverai, « je le blesserai et le guéri- « rai [1] ». Il est venu, il s'est fait homme, il est entré en partage de notre condition mortelle, afin que nous puissions devenir participants de son immortalité. Le malade est encore agité ; lorsque, dans les ardeurs de la fièvre, sa respiration devient courte, et qu'il brûle intérieurement, il s'écrie : C'est depuis que ce médecin est venu, que les accès de fièvre sont devenus plus violents ; je me sens plus cruellement tourmenté : c'est un feu intolérable. D'où m'est-il venu ? Il n'est pas entré pour mon bien dans ma maison. Ainsi parlent tous ceux qui sont attaqués de vanité. Pourquoi la vanité les rend-elle malades ? C'est qu'ils ne consentent pas à recevoir de la main du Christ la potion de la sobriété. Dieu a vu les hommes s'agiter misérablement sous l'étreinte de leurs désirs et dans les divers soins de ce monde qui tuent leur âme ; alors il s'est approché d'eux comme un médecin, pour apporter un remède à leurs maux ; et ils ne craignent pas de dire : C'est du moment où le Christ est venu, que nous avons eu de pareils maux à supporter ; c'est depuis qu'il y a des chrétiens, que le monde décline en toutes choses. Malade insensé ! Non, ce n'est pas à cause de la visite du médecin que ton mal a empiré ! Ce médecin est bon, charitable, juste, miséricordieux ; il a prévu ta maladie, mais il n'en est pas l'auteur. Il s'est approché de toi pour te consoler, pour te rendre vraiment sain. Que t'enlève-t-il ? Rien, que le superflu. Tu soupirais après des choses nuisibles : c'était là le seul objet de tes désirs. Tout ce que tu demandais ne pouvait qu'augmenter ta fièvre. Un médecin est-il cruel, pour arracher des mains d'un malade des fruits capables de lui faire du mal ! Qu'est-ce que le Christ t'a arraché ? La fausse sécurité que tu voulais prendre, rien de plus : corrige tes goûts dépravés. Ce qui te fait gémir et murmurer, voilà ce qu'il te destine comme remède à tes maux. Prends-y garde ; si tu ne veux pas qu'il te guérisse, tu souffri-

[1] Jacq. IV, 2, 3.

[1] Deut. XXXII, 39.

ras malgré toi. Il faut que les temps soient durs : pourquoi ? Pour qu'on ne recherche pas le bonheur de ce monde. Il faut, et c'est là notre véritable remède, il faut que cette vie-ci soit agitée, pour qu'on s'attache à l'autre vie. Comment ? On se complaît encore si nonchalamment dans la possession des biens de la terre et dans la fréquentation de l'amphithéâtre ! Que serait-ce donc, si Dieu ne flagellait de pareils écarts ? Hé quoi ! tant d'amertumes empoisonnent notre existence, et le monde plaît encore si vivement !

9. Où se verront, au dernier jour, les sages de ce monde ? Où se verra l'avare ? l'adultère ? l'impie ? l'ivrogne ? le blasphémateur ? Que pourront alléguer, pour leur défense, tous ces malheureux ? Nous ne savions pas que vous étiez Dieu ; nous ne vous avons ni vu ni entendu ? Des prophètes ne sont point venus en votre nom ; vous n'avez pas donné de lois au monde ; nous n'avons rencontré aucun patriarche ; nul livre ne nous a fait connaître les exemples des saints ; votre Christ n'a point paru sur la terre ? Est-ce que Pierre a gardé le silence ? Paul a-t-il refusé de prêcher ? Il ne s'est présenté ni évangéliste pour nous instruire, ni martyrs pour nous servir de modèles ; personne ne nous a prédit le jugement à venir ; personne ne nous a commandé de vêtir celui qui est nu, de résister à nos passions, de lutter contre l'avarice ? Nous avons péché sans le savoir : pour tout ce que nous avons fait dans l'ignorance, nous obtiendrons indulgence et pardon ? Le juste Noé se lèvera alors contre eux du milieu de l'assemblée des saints ; il sera le premier à réclamer, et que dira-t-il ? Seigneur, je leur ai parlé de vous, pour les empêcher de périr dans les eaux du déluge à cause de leurs crimes, et afin qu'ils sussent bien que l'innocence les sauverait, mais que le péché serait la cause de leur perte. Après lui viendra Abraham : Je suis, dira-t-il, le père des nations ; tous les autres devaient prendre exemple sur moi ; eh bien ! Seigneur, je n'ai pas hésité un instant à vous offrir, comme victime, Isaac mon fils bien-aimé ; ils ont donc pu savoir qu'ils devaient vous offrir dévotement et volontiers leurs vœux. Sur votre ordre, Seigneur, j'ai quitté mon pays et ma famille pour leur servir de modèle et les porter ainsi à devenir étrangers aux méchancetés de ce monde, aux iniquités du siècle. Puis le bienheureux Moïse se présentera et dira : Moi, j'ai dit : « Tu ne forniqueras point [1] », afin de faire disparaître le libertinage des fornicateurs. Moi, j'ai dit : « Tu ne convoiteras « pas [2] », afin de mettre un frein à l'avarice. Moi, j'ai dit : « Tu aimeras ton prochain [3] », pour établir parmi eux le règne de la charité. Moi, j'ai dit : « Tu ne serviras que le « Seigneur ton Dieu [4] », pour empêcher ces hommes d'offrir des sacrifices aux idoles. Moi, j'ai dit : « Que personne ne prononce un « faux témoignage [5] », afin que leur bouche fût toujours fermée au mensonge. Ensuite, on entendra David : Seigneur, je vous ai annoncé par tous moyens : j'ai crié de tous côtés qu'il faut vous servir et ne servir que vous. J'ai dit : « Bienheureux l'homme qui craint « le Seigneur [6]. Les saints se réjouiront dans « le séjour de la gloire [7]. Les désirs des pé- « cheurs s'évanouiront [8] ». N'auraient-ils pu s'instruire et cesser de commettre l'iniquité ? Bien que je fusse revêtu de la puissance royale, j'ai prié dans un lit, étendu sur la cendre et couvert d'un cilice : à mon exemple, ces pécheurs ne devaient-ils point pratiquer la mansuétude et l'humilité ? J'ai épargné les ennemis qui me persécutaient ; c'était leur enseigner à se montrer indulgents. A la suite de David paraîtra Isaïe, qui dira : Seigneur, vous leur avez parlé par ma bouche : « Malheur à vous, qui joignez toujours à votre « maison une maison nouvelle, et qui étendez « vos champs sans mesure [9] ». Vous vouliez arrêter leur cupidité. Je leur ai affirmé que leurs péchés attireraient sur eux votre colère : par là, j'espérais les détourner du mal, sinon par l'espoir des récompenses, du moins par la crainte des supplices. Enfin, ils entendront le Christ en personne : Je vous ai promis le royaume des cieux, leur dira-t-il ; je vous ai donné pour modèle l'un d'entre vous, car j'ai placé au paradis un larron qui m'a publiquement reconnu, une heure seulement avant de mourir : je vous l'ai donné comme exemple, afin que vous imitiez du moins cet homme, qui a mérité, par sa foi, la rémission de ses iniquités. J'ai enduré pour vous toutes les tortures de ma passion : après cela, auriez-vous dû hésiter de souffrir ce que votre Dieu avait souffert pour vous ? Votre foi devait

[1] Exod. XX, 14. — [2] Ibid. 17. — [3] Lévit. XIX, 18. — [4] Deut. VI, 13. — [5] Exod. XX, 16. — [6] Ps. CXI, 1. — [7] Id. CXLIX, 5. — [8] Id. CXI, 10. — [9] Isaïe, V, 8.

se montrer inébranlable, puisque, après ma résurrection, je me suis fait voir à plusieurs. J'ai instruit les Juifs dans la personne de Pierre, et les Gentils dans celle de Paul. A quoi bon m'honorer des lèvres, si vous me reniez par votre conduite et vos œuvres? Après avoir subi tous ces reproches, ces malheureux s'entendront dire : « Allez au feu « éternel [1] et dans les ténèbres extérieures, « où il y aura pleur et grincement de « dents [2] ». Oh ! qu'ils sont à plaindre, ceux que n'épouvantent pas de pareilles choses, ceux qui se montrent d'autant plus orgueilleux ici-bas, qu'ils souffriront davantage en l'autre monde !

10. C'est pourquoi, mes frères, nous devons nous réjouir, bien que de telles gens se moquent de nous et disent honteusement que nous sommes des sots et des malheureux. Pour nous, ne rions pas même de leur propre folie : gémissons-en plutôt. Qu'ils se conduisent comme ils voudront ; nous, ayons soin de nous conserver purs. Aujourd'hui, ils se réjouissent de nos maux ; plus tard, nous nous réjouirons de leurs souffrances et de leurs peines. Je vous en conjure, bien-aimés frères, et je vous en avertis de plus en plus expressément : ce qu'entendent les oreilles de votre corps, gardez-le soigneusement dans le sanctuaire de votre cœur, et mettez-le en pratique : soyons unis par les liens de la charité, célébrons avec dévotion l'anniversaire de l'avénement de notre Rédempteur ; ainsi mériterons-nous de pouvoir tranquillement solenniser le jour de sa naissance. Daigne nous accorder cette grâce celui qui vit et règne avec Dieu le Père, pendant les siècles des siècles ! Ainsi soit-il !

[1] Matth. XXV, 41. — [2] Id. XXII, 13.

VINGTIÈME SERMON.

SUR L'AVÉNEMENT DU SAUVEUR.

II.

ANALYSE. — 1. Double avénement du Christ. — 2. Réparation de l'homme par le Christ. — 3. Préparons-nous à recevoir le Christ quand il viendra.

1. « Nous attendons le Sauveur, Notre-« Seigneur Jésus-Christ [1] ». Bien-aimés frères, pour vous entretenir de la solennité qui est proche, je ne me servirai pas d'un exorde qui vienne de moi ; je n'emploierai point de paroles dictées par la sagesse humaine, mais je m'arrêterai aux paroles d'un célèbre prédicateur, m'efforçant de les faire bien comprendre à mes fidèles auditeurs et de leur montrer ce que le Docteur des nations prêche dans la foi et la vérité, ce qu'annonce cette trompette de Dieu, cette cymbale de Jésus-Christ. « Nous attendons le Sauveur, Notre-« Seigneur Jésus-Christ ». Or, comme l'ont entendu tes oreilles catholiques sur le giron de l'Eglise, le Sauveur, que nous croyons être déjà venu pour restaurer le monde, reviendra encore, un jour, pour nous juger tous, et nous l'attendons : la foi en ce qui est arrivé doit, par la charité, nous affermir dans la pratique du bien, comme l'attente de ce qui arrivera au moment de notre mort doit nous rendre vigilants et nous éloigner du mal. Nous devons croire, en effet, sans ombre de doute, que le Christ est venu, puisque « nous avons reçu « sa miséricorde au milieu de son temple [1] ». D'ailleurs, « le Verbe s'est fait chair, et il a « habité parmi nous [2] ; il a abaissé les cieux, « et il est descendu [3] ; car Celui qui est des-

[1] Philipp. III, 20.

[1] Ps. XLVII, 10. — [2] Jean, I, 14. — [3] Ps. XVII, 10.

« cendu est le même qui est monté au-dessus de tous les cieux [1] », et qui, à la fin des temps, redescendra du ciel. Il en est descendu pour nous arracher à la malédiction de la loi, et faire de nous les enfants adoptifs de Dieu [2]. Oui, le Fils de Dieu est descendu, il a pris notre nature, et il est devenu le Fils de l'homme, afin de communiquer sa gloire aux enfants des hommes et d'en faire les enfants de Dieu. Parce qu'il s'est abaissé jusqu'à notre niveau, nous avons tous été élevés jusqu'à lui. Il est aussi monté, afin d'envoyer du haut des cieux, à ses fidèles, le don du Saint-Esprit, et d'inspirer aux cœurs de ses disciples l'amour des choses célestes. Il est monté afin que le troupeau, qui se trouvait placé si bas, pût monter avec courage jusqu'au point culminant où l'a précédé le pasteur. Enfin, il descendra de nouveau, lorsqu'au dernier jour il viendra rendre à chacun selon ses œuvres : c'est ce que l'ange a dit aux disciples du Sauveur, lorsque, stupéfaits et étonnés, ils le voyaient monter au ciel : « Hommes « de Galilée, pourquoi demeurez-vous là re« gardant les cieux [3] ? » Vous l'avez entendu, Celui que la foi catholique croit et confesse avoir déjà opéré un premier avénement, reviendra indubitablement à la fin des siècles. Il est venu, d'abord, dans un état d'humiliation, et pour être jugé : il reviendra, en second lieu, dans un appareil terrible, et il jugera les vivants et les morts. A son premier avénement, « il est venu chez lui, et les siens « ne l'ont point connu [4] ». A son second avénement, « tout genou fléchira devant lui dans « le ciel, sur la terre et dans les enfers [5] », pour lui rendre hommage. Voilà le redoutable et terrible Juge que nous attendons avec crainte et tremblement ; « il changera notre « misérable corps [6] ».

2. Par un bienfait tout gratuit de son divin Auteur, le premier homme a été formé et créé à la ressemblance du Très-Haut. Le Fils de Dieu est l'image du Père, la splendeur et la figure [7] de sa substance. Mais, préférablement à toutes les autres créatures, l'homme a été fait à l'image de Dieu, quant à son âme, pour qu'il fût capable de raisonner, charitable, juste, saint et innocent, pour qu'en lui, comme dans un miroir, se reflétassent les traits brillants de son Créateur. Il a conservé sa ressemblance avec Dieu tant que sa raison est restée dominante et que son cœur ne s'est laissé ni obscurcir ni aveugler par les ténèbres de l'iniquité ; mais, en cédant aux suggestions de son épouse, en mangeant du fruit défendu, il a affaibli et complètement effacé en lui les traits de l'image divine qui s'y trouvait empreinte ; alors la masse du genre humain a été viciée et corrompue en sa personne. En effet, le vice, dont la racine de l'arbre se trouvait infectée, s'est à tel point communiqué à la tige et aux branches, que tous les hommes, issus d'Adam par l'effet de la concupiscence charnelle, sont sujets à la loi du péché et à la mort. Paul l'affirme, car il dit : « En « lui tous ont péché [1] », et : « par la désobéis« sance d'un seul, plusieurs sont devenus pé« cheurs [2] ». Dans ces derniers temps est venu en ce monde le Fils du Dieu qui l'a tiré du néant ; descendant du trône de son Père, sans se dépouiller de sa splendeur, prenant notre nature sans perdre la sienne, il a uni notre humanité à sa divinité dans le sein d'une Vierge, sans que l'intégrité de cette Vierge ait souffert la moindre atteinte ; il est né de la chair, mais non par l'effet de la concupiscence ; il s'est fait homme, mais non par le concours de l'homme. Il était « saint, inno« cent, sans tache [3] », et étranger à toute convoitise charnelle. C'est ainsi que le Médiateur de Dieu et des hommes est devenu participant de notre nature, c'est ainsi qu'il nous a conféré sa grâce et merveilleusement reformé en nous les traits de ressemblance avec Dieu, qu'y avait effacés la gourmandise de notre premier père ; c'est ainsi, enfin, qu'il nous a ramenés à une condition singulièrement meilleure, puisqu'à la suite de la prévarication primitive, les hommes étaient forcément condamnés à mourir, et que par la résurrection finale ils deviendront immortels.

3. Mes très-chers frères, ce Juge si bon et si miséricordieux, qui « changera la misé« rable condition de notre corps [4] », nous devons donc l'attendre dans les sentiments d'une inquiétude et d'une crainte extrêmes. Changeons de vie, déplorons amèrement les péchés que nous avons commis, et puisque nous imprimons sans cesse à notre âme la tache de l'iniquité, purifions notre conscience par un nouveau baptême, celui de nos

[1] Ephes. IV, 10. — [2] Id. I, 5. — [3] Act. I, 11. — [4] Jean, I, 11. — [5] Philipp. II, 11. — [6] Philipp. III, 21. — [7] Hébr. I, 3.

[1] Rom. V, 12.— [2] Ibid. 19.— [3] Hébr. VII, 26.— [4] Philipp. III, 21.

larmes. Comme nous le dit l'Apôtre : « Vivons « avec sobriété, justice et piété en ce monde, « en attendant le bonheur que nous espérons « et l'avénement du grand Dieu [1] ». Que l'apparence trompeuse des biens passagers d'ici-bas ne nous induise point en une fausse sécurité ; que les charmes de la terre ne nous arrêtent pas dans l'accomplissement de l'œuvre de Dieu ; soupirons plutôt après les choses du ciel ; débarrassons-nous, par les gémissements de la pénitence, du fardeau de nos fautes ; puissent nos bonnes œuvres nous donner l'espérance des joies de l'éternité ! Alors nous attendrons avec crainte et tremblement le Sauveur, Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartiennent la gloire et l'honneur, pour les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Tit. II, 13.

VINGT ET UNIÈME SERMON.

POUR LA NATIVITÉ DU SEIGNEUR.

I.

ANALYSE. — 1. Les deux naissances du Christ. — 2. Il s'est abaissé pour nous relever. — 3. Le Christ enfanté par une Vierge.

1. Notre-Seigneur est né aujourd'hui, aussi le Prophète invite-t-il toutes les créatures à se réjouir ; il s'écrie : « Que les cieux « soient dans la joie ! que la terre tressaille « d'allégresse ! que la mer et tout ce qu'elle « renferme bondisse de bonheur [1] ! » Par les cieux, il faut entendre aujourd'hui les chœurs des anges, qui sont assis dans le ciel, et qui, en ce jour, font entendre aux bergers attentifs ce beau cantique : « Gloire à Dieu au plus haut « des cieux, et paix sur la terre aux hommes « de bonne volonté [2] ». La terre est le symbole de la nature humaine. Quant à la mer, elle représente le monde entier, et, par tout ce qu'elle renferme, l'Ecriture nous indique ceux pour qui ce jour de la nativité du Christ doit être la source d'une joie inexprimable. Le Christ est né d'une Vierge, afin que nous naissions de l'Esprit-Saint ; Celui qui a été engendré du Père avant tous les siècles est né aujourd'hui de la Vierge Marie. Sa Mère lui a donné le jour, mais il est resté dans le sein de son Père. Car si Celui qui est éternel est devenu ce qu'il n'était pas, il n'a pas cessé d'être ce qu'il était : il n'était pas homme, et il s'est fait homme, selon cette parole de l'Apôtre : « Il a été formé d'une femme, il s'est « assujéti à la loi, pour racheter ceux qui « étaient sous la loi [1] ». Mais il était Dieu, et il est resté ce qu'il était. Sa naissance selon la chair nous a été utile sans lui faire tort ; car elle nous a procuré la grâce de devenir les enfants adoptifs de Dieu, et il a continué à rester Dieu avec son Père.

2. Tout grand qu'il était, il s'est abaissé afin de nous relever ; car nous étions courbés vers la terre. Et de fait, avant l'avénement du Seigneur, la nature se trouvait courbée sous le fardeau de ses péchés qui l'écrasait : si elle s'était pliée jusqu'au niveau du péché, elle avait agi de son propre mouvement, mais elle était, par elle-même, incapable de se relever. L'homme ne supportait pas, sans gémir, les tristes inconvénients de cette courbature ; aussi le saint Prophète s'en plaignait-il avec amertume dans l'un de ses psaumes : « Je

[1] Ps. XCVII, 7. — [2] Luc, II, 14.

[1] Galat. IV, 4.

« suis devenu malheureux », disait-il, « et « courbé à l'excès; je marche dans la douleur « durant tout le jour[1] ». Durant tout le jour; ces mots indiquent tout le temps qui s'est écoulé avant la venue du Christ : alors le genre humain marchait comme courbé, et il se désolait, car il n'y avait personne pour le redresser; il était tombé dans l'abîme du péché, et personne n'était là pour lui tendre la main et l'en retirer. C'est pourquoi Notre-Seigneur est venu; il a rencontré la femme que Satan forçait si bien, depuis dix-huit ans, à marcher courbée, qu'elle ne pouvait plus se redresser; et, par l'effet de sa puissance divine, il a brisé ses entraves. Cette femme symbolisait la courbature du genre humain tout entier; et, dans sa personne, notre Sauveur, qui est né aujourd'hui, a brisé les liens dans lesquels le démon nous retenait captifs; de là nous est venu le pouvoir de regarder le ciel. Après avoir si longtemps marché dans la désolation et traînant derrière nous la chaîne de nos infortunes, recevons avec empressement le médecin qui vient aujourd'hui nous secourir, et tressaillons d'allégresse.

3. Oui, réjouissons-nous, mes rères[1].

[1] Ps. XXXVII, 7.

[1] Voir la suite au tom. VII, page 151.

VINGT-DEUXIÈME SERMON.

POUR LA NATIVITÉ DU SAUVEUR.

II.

ANALYSE. — 1. Les anéantissements et les grandeurs du Christ Dieu et homme. — 2. Le bienheureux docteur continue le développement de sa pensée. — 3. De la trinité et de l'unité en Dieu. — 5. Epilogue.

1. Tous les dialecticiens, à beaucoup près, ne considèrent pas les humiliations du Sauveur comme un motif de devenir hérétiques; au contraire, ils y trouvent des causes qui les portent à rendre gloire à Dieu, car si le Christ s'est fait homme, s'il est né dans le temps de la Vierge Marie; s'il a vécu sur la terre avant tous les siècles, il était Dieu et il a été engendré de Dieu. Toute ton attention, ô hérétique, se porte donc sur les anéantissements du Sauveur, et ils t'empêchent d'apercevoir sa glorieuse divinité. Après avoir lu ces paroles : « Mon Père est plus grand que moi[1] », lis donc aussi ces autres : « Mon Père et moi, « nous sommes un[2] », et alors tu reconnaîtras que son humanité est la cause de son infériorité, mais aussi tu comprendras qu'il est Dieu et égal à son Père. Tu vois en lui un nouveau-né enveloppé de langes, et tu n'aperçois pas les légions d'anges qui l'environnent? Tu le vois petit enfant, fuyant en Egypte, et tu ne remarques pas que les anges lui préparent le chemin et préservent de tout péril son aller et son retour? Devenu homme, il s'approche de Jean pour recevoir de sa main le baptême, tu vois cela et tu ne vois pas que les cieux s'ouvrent au-dessus de lui, et qu'au lieu de recevoir la grâce qui sanctifie, il la confère? Enfin, le Père se fait entendre du haut des nues; le Saint-Esprit descend corporellement sous la forme d'une colombe : ainsi la sainte Trinité tout entière vient consacrer le mystère du baptême, et le Père déclare lui-même que le Christ est vraiment son Fils.

2. En lui tu vois l'homme tenté par trois fois, et tu ne remarques pas le Dieu qui a triomphé des tentations du démon? Tu vois l'homme qui a faim, et tu ne remarques pas les anges qui lui apportent à manger? Tu le vois exposé aux tempêtes de la mer, et tu ne

[1] Jean, XIV, 28. — [2] Id. X, 30.

peux l'apercevoir quand il commande aux vents et qu'il marche à pieds secs sur les flots ? Tu le vois fatigué par la marche, et tu ne vois pas qu'il met fin aux fatigues des hommes ? Tu le vois assis sur le puits, ressentant la soif et demandant à boire, et tu ne prends pas la peine de remarquer la source d'eau vive qui s'échappe de lui ? Il est pauvre, il n'a à sa disposition que quelques pains ; aussi, le regardes-tu d'un œil de pitié, et tu n'aperçois pas en lui le Dieu riche qui rassasie tant de milliers d'hommes avec de si minces provisions ? Tu te moques de lui, quand tu le vois aller au tombeau de Lazare et pleurer la mort de son ami, et tu ne le reconnais pas comme Dieu à le voir ressusciter celui qu'il pleurait tout à l'heure ? Judas vend l'homme, tu le remarques : le Dieu rachète l'univers, et tu n'y prêtes pas attention ? Si le Christ est retenu captif entre les mains des hommes, tu couvres les yeux ; et tu les fermes obstinément quand il délivre les hommes de l'esclavage du démon ? Tu ne vois que le Fils de l'homme dans les chaînes, et tu méconnais le Fils de Dieu qui brise les chaînes du genre humain ? Puisque tu contemples le Fils de l'homme lorsqu'il est bafoué ; pourquoi ne pas contempler le Fils de Dieu, lorsqu'il arrache les âmes humaines aux moqueries des démons ? Tu vois bien le bois de la croix ; pourquoi ne pas voir aussi l'arbre de la prévarication remplacé par celui de la passion ? Tu as pleuré, au sépulcre, sur son corps inanimé ; pourquoi ne pas te réjouir en voyant le Dieu ressusciter et remonter dans les cieux ? Puisque tu remarques en lui toutes les apparences de l'esclavage ; pourquoi refuser d'y voir la nature divine ?

3. Nous n'adorons qu'un seul Dieu, mais nous reconnaissons trois personnes unies dans une même Divinité : Un Père qui n'a pas été engendré, un Fils unique engendré du Père, et un Saint-Esprit, qui procède du Père. Nous lisons cela dans l'Evangile. Aussi n'est-ce pas aux noms, mais « au nom du « Père, et du Fils, et du Saint-Esprit [1] », que nous sommes consacrés par le baptême, que nous acquérons le glorieux titre d'enfant de Dieu, et, que par la grâce, Dieu devient notre Père : cette grâce, c'est Jésus de Nazareth qui nous l'a méritée par sa naissance et en vertu de sa glorieuse origine ; car, s'il est homme et s'il est né d'une Vierge, il est aussi Fils de Dieu ; et s'il a été enfanté sur la terre par une femme, le Père l'avait auparavant engendré dans le ciel. Il en est donc de la Divinité en trois personnes comme d'une source de sagesse, d'où s'échappent à la fois le son, la parole et la raison de la parole, ou comme du lit d'une rivière où se trouvent l'eau qui coule, son goût, et sa fraîcheur ; ce sont là autant de choses personnellement distinctes et bien tranchées, et néanmoins elles ne forment qu'une seule et même substance qu'on ne peut ni partager ni diviser, dans laquelle ne se rencontre ni plus grand ni plus petit.

4. Tenons-nous-en donc à cette règle de foi catholique : Dans l'ordre des personnes, tu ne dois en voir ni une plus grande, ni une moindre, et, en toutes, nous devons reconnaître une seule et même nature divine. Dieu, en effet, est toujours le même, et il demeure immuablement Dieu ; donc, dans l'ordre des personnes, il n'y en a pas d'inférieure aux autres, et la première n'est ni plus grande ni plus ancienne que les autres : elles puisent toutes en elles-mêmes le principe de leur existence, et le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont un seul Dieu qui vit et règne dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Matth. XXVIII, 19.

VINGT-TROISIÈME SERMON.

POUR LA NATIVITÉ DU SEIGNEUR.

III.

—

ANALYSE. — 1. Au sujet de l'éternité du Verbe il faut choisir entre Jean et Arius. — 2. Saint Paul affirme sa divinité. — 3. Immuable en lui-même, Dieu se manifeste à ses serviteurs, tantôt d'une manière, tantôt d'une autre. — 4. Il ne faut pas toujours entendre selon la lettre les paroles de l'Ecriture. — 5. Funestes conséquences d'une interprétation par trop littérale. — 6. Les Ariens nous représentent le Père comme sujet au changement et à l'imperfection. — 7. L'orgueilleux arien rencontre encore ici un adversaire dans l'apôtre Paul. — 8. Le Verbe n'infirme nullement sa propre divinité en disant que le Père est plus grand que lui, et en se proclamant le Fils de l'homme.

1. Je vais attaquer Goliath, il me faut donc prendre ma houlette pastorale, et, comme le bienheureux David, choisir trois pierres dans le lit du torrent. Arien, que fais-tu? Tu oses dire: Le Fils de Dieu n'était pas, et Dieu était? Mais l'Evangéliste sacré te contredit, puisqu'il s'écrie: « Au commencement était le Verbe ». Après avoir dit: « Il était », il ajoute : « Il « était ». Car voici la suite : « Et le Verbe était « en Dieu ». Non content d'avoir proféré deux fois ce mot: « Il était », il le prononce une troisième fois, en disant : « Et le Verbe était « Dieu [1] ». Et parce qu'aux quatre coins du monde on devait, par la prédication, opposer la vérité à l'erreur, l'Apôtre affirme une quatrième fois qu' « il était », en ajoutant : « Il était au commencement en Dieu [2] ». Arius dit une seule fois: Il n'était pas ; mais Jean dit quatre fois : « Il était, Il était, Il était, « Il était ». Maintenant, que faire? Il faut nécessairement nous ranger à la parole de l'un des deux, et répudier l'autre. Si nous croyons au dire d'Arius, nous encourons la colère de Jean, et si nous marchons sur les pas de Jean, Arius s'offensera de notre désertion. Toutefois, comme, pour nous tenir le langage qu'il nous tient, Jean a reçu les enseignements du Christ et qu'Arius a puisé son système dans les leçons d'Aristote, suivons tous le disciple du Christ et laissons là l'élève d'Aristote.

2. Cependant, ô Arien, dis-nous quelle raison t'a porté à prétendre que le Christ est une créature? Parles-tu ainsi parce que, étant né d'une Vierge, on l'a vu sur la terre au milieu des hommes, ou parce que le Père nous le montre lui-même assis dans les cieux au rang des immortels? Si c'est parce qu'il est le fils de la Vierge, je te dirai que Dieu ne peut s'appeler créature ; car il est le Créateur, et il s'est revêtu seulement de sa créature. En effet, s'il a apparu ici-bas, ce n'est point comme un véritable esclave au milieu de compagnons d'esclavage ; mais, étant Dieu, « il a pris la « forme d'esclave [1] », afin de pouvoir entrer en société avec des hommes réduits à l'état de servitude. Si l'utilité de la république exige qu'il se cache dans la foule de ses sujets, l'empereur ne pourra le faire qu'en ôtant son diadème, en se dépouillant de son manteau de pourpre, en se revêtant de l'ordinaire livrée du peuple. Nous employons cette comparaison pour expliquer l'avénement passé de notre Roi. Voilà comment l'apôtre Paul, notre maître, continue à développer sa pensée : « parce qu'ayant la nature de Dieu, il n'a « point cru que ce fût pour lui une usurpa- « tion que de s'égaler à Dieu [2] ». Qu'en dis-tu, Arien? Cette phrase ajoutée par l'Apôtre casse les bras à ton Aristote. Paul dit le Verbe égal à Dieu ; suivant toi, il lui est inférieur. Au dire de Jean, « Il était » ; à t'entendre, Il n'était pas. Mais poursuivons notre tâche : « Il n'a pas cru », dit Paul, « que ce fût pour « lui une usurpation de s'égaler à Dieu ; mais « il s'est anéanti lui-même en prenant la « forme d'esclave [3] ». Nous, qui sommes catholiques, attachons-nous inviolablement à ces deux points de doctrine : ainsi pourrons-

[1] Jean, I, 1. — [2] Ibid. 2.

[1] Philipp. II, 7. — [2] Ibid. 6. — [3] Ibid. 7.

nous répondre victorieusement à toutes les objections des hérétiques. « Il s'est anéanti « lui-même », dit l'Apôtre, « en prenant la « forme d'esclave ». Quel est celui qui s'est anéanti? Evidemment, c'est celui « qui, ayant « la nature de Dieu, n'a point cru que ce « fût pour lui une usurpation de s'égaler à « Dieu ». En se revêtant de notre humanité, il n'a rien perdu de cette perfection qu'il partage à degré égal avec Dieu le Père : au contraire, il lui a donné un nouvel éclat; car, dans sa divinité, il y a titre à des louanges toujours nouvelles, et quand elle s'adjoint quelque chose, elle ne s'expose point à encourir l'ombre même d'une critique. Or, en disant qu'en Dieu il y a titre à des louanges toujours nouvelles, nous prétendons que la créature pourra se rapprocher de plus en plus de lui, mais ne parviendra jamais à se confondre avec la nature divine.

3. En effet, Dieu n'acquiert aucun accroissement, comme il ne peut subir aucune diminution dans son essence; seulement, d'après la nature de l'être créé dont il se revêt, il se montre aux uns avec les proportions de la grandeur, et aux autres avec celles de l'exiguïté. Nous en trouvons la raison et la preuve dans son infinie puissance. Quant à le voir en lui-même, et selon ce qu'il est dans sa nature, jamais aucune créature n'en sera capable. C'est pourquoi, lorsqu'il fit connaître sa volonté à Adam, il ne lui avait point apparu sous la même forme que quand il vint lui reprocher sa désobéissance. Le juste Abel et Caïn le prévaricateur ne l'aperçurent point sous des dehors pareils. Autre semblait-il être quand il enleva Enoch, autre quand il se montra à Noé, à l'heure du déluge, pour sauver le monde qui allait périr. Pour tenter Abraham relativement à son fils, il se montra à lui d'une manière, et il se manifesta d'une façon différente à Isaac pour le porter à servir de victime dans le sacrifice que son père allait offrir, à porter lui-même le bois destiné à le brûler, et à figurer ainsi le Christ chargé de sa propre croix. Jacob endormi et Moïse éveillé et gardant son troupeau ne l'ont point vu de la même manière. Quelle différence entre ce qu'il parut aux yeux des Egyptiens pendant qu'ils se noyaient, et ce qu'il parut aux enfants d'Israël en les délivrant ! N'était-ce point une colonne de nuée durant le jour et une colonne de feu durant la nuit? Ici, c'étaient des éclats de voix, des tonnerres et des éclairs ; ailleurs, l'air était pur et le ciel tranquille, lorsqu'il se manifestait sous les traits splendides d'un prophète. Tantôt il ouvrait les cieux et en faisait tomber la manne qui devait nourrir son peuple; tantôt un rocher se fendait pour donner issue à une source d'eau vive qui devait le désaltérer. Il n'apparaissait pas le même, quand, sous le coup du bâton de Moïse, les eaux de la mer se séparaient pour favoriser la fuite des Israélites, que quand elles se réunirent, sous le coup du même bâton, pour détruire leurs persécuteurs. Autre il se montra au passage du Jourdain, lorsque les eaux reprirent leurs cours interrompu ; autre il se fit voir, quand, au son des trompettes, les murailles ennemies s'écroulèrent. Manifestations bien diverses de la Divinité ! Sur un signe d'une prostituée, des hommes de mœurs pures échappent à la mort et sont protégés par des saints, et un homme commande au soleil de ne pas se coucher, et un homme défend aux nuées de donner de la pluie. Sur l'ordre d'un homme, le feu du ciel vient frapper d'autres hommes, et, à sa prière, le feu descend d'en haut pour consumer la victime d'un sacrifice; l'attouchement de son manteau suffit à séparer les eaux du Jourdain, et cet homme est enlevé sur un char de feu, comme pour devenir le conducteur des chevaux de feu qui le traînent. Samuël, David, Salomon, ont aperçu Dieu sous des aspects très-différents : Daniel a mérité de le voir autrement que Nabuchodonosor; d'innombrables Prophètes l'ont contemplé sous une forme, et les Apôtres sous une autre.

4. Va, hérétique, et toutes les fois que tu liras que le Verbe a apparu d'une façon ou d'une autre, représente-le-toi sous tant de traits, sous tant de couleurs, qu'il t'apparaisse ici sous la forme d'un buisson, là sous celle du feu, tantôt comme une nuée, tantôt comme un rocher, puis comme un bûcher, enfin comme une mâchoire d'âne ; dis-toi : Voilà le Fils de Dieu. Si, en effet, tu lis l'Ecriture, et que tu la comprennes dans le sens obvie de la lettre, non-seulement tu nieras l'existence de Dieu, mais encore tu embrouilleras les commandements de la loi elle-même. Car la loi ne défend-elle pas de refuser du pain aux faméliques, et un rafraîchissement à ceux que la soif dévore ? Toutefois, ne s'exprime-t elle

pas quelque part en ces termes : « Puise de « l'eau à ta citerne, et ne laisse à personne le « loisir d'en boire [1] ? » Suivant la lettre, il y aura donc un précepte assez inhumain, assez cruel, pour nous interdire de donner même un verre d'eau à un homme consumé par la soif. Quiconque, en effet, ne fait attention qu'au sens littéral, s'expose au danger d'une condamnation au feu éternel ; car il est écrit : « Allez, maudits, au feu éternel, car j'ai eu « faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; « j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à « boire [2] ».

5. A cela, ô Arien, tu pourras répondre ainsi : Vous m'avez dit, non-seulement de ne point donner à boire à celui qui aurait soif, mais même de refuser de l'eau de ma citerne à celui qui désirerait s'en désaltérer. Voilà à quoi s'expose l'homme qui s'arrête à considérer l'écorce des saintes Ecritures. S'il lit, au sujet de Dieu, ces paroles : « J'ai vu l'An- « cien des jours assis sur un trône [3] », il se figure que le Père est le plus vieux ; et si cet autre passage lui tombe sous les yeux : « Quel « est ce jeune homme qui vient de Bozor? « Qu'il est beau ! Comme il marche avec force « et majesté [4] ! » il s'imagine que le Fils de Dieu est la personnification de la jeunesse. C'est ainsi que, pour s'arrêter nonchalamment en route, il pense que la vieillesse s'avance d'une manière incessante au-devant de la jeunesse, et finit par l'atteindre. Dès lors, en effet, que tu supposes un plus grand et un plus petit, il faut nécessairement que tu les astreignes l'un et l'autre à l'indispensable obligation de croître, de devenir vieux, et, finalement, de cesser d'être.

6. Catholiques, je vous en prie, remarquez tous en quel abîme de blasphèmes se précipitent ceux qui, dans la lecture des saints Livres, se constituent leurs propres disciples et leurs propres docteurs : ils n'oseraient lire les vaines et ineptes fables des poètes, sans se mettre sous la direction d'un maître ; et, pour les enseignements de « la sagesse du Christ « cachée dans son mystère [5] », ils refusent d'accepter les leçons des hommes spirituels, ils forcent la parole sacrée de Dieu de se plier à leurs caprices. En prenant la défense de l'honneur de Dieu, tu le déshonores. Veux-tu que je t'en donne la preuve, ô Arien? Prétendrais-tu me forcer à croire, d'après toi, qu'il y a eu un temps où le Fils n'existait pas? Explique toi : dis-nous comment, dans ton système, le Père est immuable, puisqu'on ne peut appeler Dieu l'être que l'on supposerait capable de changer. Or, il est sûr que le Père est sujet à variation, s'il y a eu un temps où il n'avait pas de Fils ; car en soutenant que le Fils a commencé d'être ce qu'il n'était pas auparavant, tu seras, par là même, obligé de donner au Père ce nom qui n'était point précédemment conforme à sa nature. On verra donc le père nouveau d'un fils tout aussi nouveau, et tu ne pourras nier que l'ancienneté vient atteindre la nouveauté ; et comme à la nouveauté tu feras succéder l'ancienneté, comme, d'après toi, la vieillesse prendra la place de l'ancienneté ; de même tu forceras la vieillesse à disparaître sous les coups de la mort. Ne vois-tu pas, je te le demande, en quel abîme de ténèbres tu es plongé? Si, en effet, tu ne refuses pas de croire « que le Christ soit la « vertu de Dieu et la sagesse de Dieu [1] », et si, en même temps, tu soutiens qu'il y a eu un moment où le Fils n'était pas, il te faut deviner blasphémateur et dire que le Père a été sans force et sans sagesse, puisque tu cherches à démontrer qu'à un moment donné il n'avait pas ce Fils qui est sa force et sa sagesse. Or, être dépourvu de sagesse, c'est être fou, comme être privé de force, c'est la faiblesse ; nul doute à cet égard.

7. Que fais-tu, ô hérétique? Pourquoi lever ton pied contre l'aiguillon? Il en sera infailliblement blessé. A t'entendre, le Fils n'est qu'une simple créature. Paul contredit tes blasphèmes en ce passage : « Dieu était dans « le Christ, se réconciliant le monde [2] ». Ne va point t'imaginer que cette parole de l'Apôtre soit la seule qui condamne ton système ; dès l'instant je te prouve à nouveau ton blasphème. Si, en effet, tu prétends que le Fils est une créature ; comme Paul a dit : « La créature est assujétie à la va- « nité [3] », il est évident que le Christ est assujéti à la vanité. Nous lisons encore ces autres paroles : « Toutes les créatures gé- « missent et sont dans les douleurs de l'en- « fantement [4] » ; donc, celui qui est venu délivrer le monde entier des gémissements et de la douleur gémit lui-même et se trouve dans les douleurs de l'enfantement. Enfin,

[1] Prov. v, 15. — [2] Matth. xxv, 41, 42. — [3] Daniel, vii, 9. — [4] Isaïe, lxiii, 1. — [5] I Cor. ii, 7.

[1] I Cor. i, 24. — [2] II Cor. v, 19. — [3] Rom. viii, 20. — [4] Ibid. 22.

l'Apôtre nous dit : « La créature sera af- « franchie de cet asservissement à la cor- « ruption [1] ». Donc, celui qui règne dans l'incorruptibilité au séjour céleste est asservi ici-bas à la corruption.

8. Mais, répliquent les Ariens, il faut, bon gré mal gré, te soumettre d'esprit et de cœur à la parole du Christ ; voici ce qu'il a dit de lui-même : « Le Père est plus grand que « moi [2] ». N'avez-vous lu que cela ? On voit, ce me semble, dans les Evangiles, qu'il est le Fils de l'homme [3]. Faites-nous donc un crime de l'appeler Fils de Dieu. Dites-nous pourquoi vous lui donnez le nom de Fils de Dieu, puisqu'il se proclame lui-même Fils de l'homme ? Si tu travestis les motifs de son anéantissement, tu emploies le remède à creuser tes plaies, et ce qui pourrait seul guérir tes blessures, tu t'en sers à porter la corruption jusque dans les parties saines. Pour nous, cherchons, dans la confession de la vraie foi, à conserver l'entière santé de nos âmes ; croyons, sans hésiter, que la Trinité tout entière réside dans l'unique substance d'une même Divinité : par là, nous pourrons devenir participants de la vie éternelle, en Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui règne avec le Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Rom. VIII, 21. — [2] Jean, XIV, 28. — [3] Matth. VIII, 20, etc.

VINGT-QUATRIÈME SERMON.

POUR LA NATIVITÉ DU SEIGNEUR.

ON Y EXPLIQUE CES PAROLES DU PSALMISTE : « IL DESCENDRA COMME LA PLUIE SUR L'HERBE « DES CHAMPS ». (PS. LXXI, 6.)

IV.

—

ANALYSE. — 1. Humilité et grandeur du Christ naissant. — 2. Son premier avénement a eu lieu dans les abaissements ; le second se fera dans tout l'éclat de la gloire.

1. On ne saurait en douter, mes très-chers frères, cette partie du psaume qu'on vient de lire est l'annonce de l'avénement corporel de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avénement qu'il a effectué aux yeux du monde, lorsqu'il est descendu du ciel pour opérer notre salut. Et parce qu'il devait être humble dans sa chair, parce que, comme Dieu, il ne devait y affecter aucune puissance, y manifester aucune grandeur, il s'est montré aux regards des hommes avec le prestige de la grandeur. En effet, si les témoins de sa naissance l'ont vu apparaître dans les abaissements et la pauvreté, ceux qui ont cru en lui l'ont reconnu pour un Dieu ; car si, dans son extérieur, il agissait comme homme, parce qu'il était intérieurement, il agissait en Dieu, tout en manifestant l'humanité dont il s'était revêtu, la condition corporelle et terrestre à laquelle il s'était soumis. Pauvre aux regards de ceux qui le considéraient seulement des yeux de la chair, il était plein de majesté et revêtu de la gloire céleste aux yeux de ses fidèles. Au moment de sa descente sur la terre, il fut humble, et, pareil à la pluie qui tombe sur l'herbe molle sans se faire entendre, il descendit du ciel sans annoncer son infinie puissance, sans faire aucun bruit, sans épouvanter les hommes par le fracas de sa venue ; rien, dans les humiliations de sa naissance, ne trahit sa grandeur. De fait, il ne venait point ici-bas pour y régner ; sa mission était

de souffrir pour notre salut, de triompher des tentations, de souffrir, bien qu'immortel, les douleurs de la mort en faveur des mortels, et d'ouvrir devant tous ceux qui auraient recours à lui le chemin d'une nouvelle vie.

2. Il a donc effectué son premier avénement, son avénement selon la chair, comme la pluie qui tombe des nuées sur l'herbe; c'est pourquoi il lui faudra opérer sa seconde venue au milieu du fracas et du bruit. Aussi, selon le langage de l'Ecriture, « y aura-« t-il des éclairs, des tonnerres, des trem-« blements de terre et de la grêle[1] ». « Un « feu dévorant marchera devant lui, une « effroyable tempête mugira autour de sa « personne[2] ». Et, comme dit l'Apôtre, « la « violence du feu dissoudra les cieux et fera « fondre tous les éléments[3] ». « Un feu dévo-« rant le précédera et consumera autour de « lui ses ennemis[1] ». « Les montagnes se « fondront comme la cire[2] ». « Mais ceux qui « craignent le Seigneur et attendent sa « venue seront enlevés sur les nuées pour « aller, dans les airs, au-devant de Jésus-« Christ, et ainsi seront-ils éternellement « avec le Seigneur[3] ». Tout cela a été écrit, afin que nous nous préparions à sortir au-devant de Notre-Seigneur : par là, et en nous humiliant ici-bas à l'exemple du Sauveur, nous mériterons de régner avec lui dans les splendeurs de la gloire céleste. Car voici ce qui aura lieu : Quiconque, sur la terre, aura répandu les larmes de l'humilité comme une pluie abondante, jouira, dans le ciel, des félicités éternelles, par Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui vit et règne dans les siècles des siècles avec le Père et le Saint-Esprit. Ainsi-soit-il.

[1] Apoc. VIII, 5. — [2] Ps. XLIX, 3. — [3] II Pierre, III, 12

[1] Ps. XCVI, 3. — [2] Ibid. 5 — [3] I Thessal. IV, 14-16.

VINGT-CINQUIÈME SERMON.

POUR LA NATIVITÉ DU SAUVEUR.

V.

Analyse. — 1. A la naissance du Christ, les anges font entendre les plus douces mélodies. — 2. Précieux martyre des Innocents. — 3. Saint Augustin parle de la Nativité même aux petits enfants. — 4. Epilogue.

1. Frères bien-aimés, Notre-Seigneur Jésus-Christ vient au monde pour le racheter tout entier et renouveler le genre humain. Le Christ naît dans une caverne, afin que le monde ne soit plus désormais enseveli dans le séjour de la mort. Il naît dans une caverne et il pleure, pour chasser de la caverne du péché les criminels voleurs qui s'y cachaient, et afin que, sous l'empire d'un nouvel enfant, tous les enfants devinssent innocents. C'est une Vierge qui lui donne la vie; par là, Eve n'est plus obligée de se cacher sous le feuillage, la sainte Eglise s'élève sur la croix, et le monde chante les louanges de la Vierge Mère, comme la tourterelle chante du haut des arbres l'éloge de sa propre chasteté. Les Mages adorent le Christ : que, devant lui, le genre humain tout entier fléchisse le genou ! Celui qui brille avec éclat dans les cieux se fait adorer sous des langes : les chrétiens doivent donc l'adorer aussi maintenant qu'il est assis à la droite du Père non engendré. On l'adore dans une crèche; nous devons donc l'adorer nous-mêmes aujourd'hui qu'il est sur l'autel éternel. La crèche est devenue un paradis, où se sont épanouies les fleurs des champs et les lis des vallées : aussi, puisque la tige du péché s'est flétrie, le genre humain doit-il fleurir sous le souffle du Christ. Auparavant, grâce à l'iniquité, les

épines surabondaient parmi les hommes : chez un très-petit nombre d'entre eux se montraient les fleurs de la justice ; les autres se desséchaient, comme des plantes dépourvues de sève. Un nouveau lis, le Christ, est descendu sur la terre, et il a commencé à y planter une pépinière d'anges. Du haut du ciel étaient venus à ce monde des plants nouveaux, étrangers à son sol : c'étaient des anges, et ils exécutaient de mélodieuses symphonies, et, comme les Prophètes ne se faisaient plus entendre, le genre humain était à même de contempler ces esprits célestes et de chanter avec eux : « Gloire à Dieu au plus « haut des cieux, et paix, sur la terre, aux « hommes de bonne volonté [1] ». O louanges nouvelles exécutées par des instruments nouveaux ! O paix après le péché ! O vie après la peine de la géhenne ! O délices après les ronces ! O rose après les épines ! O cantique après le silence ! O musique des anges après les gémissements des captifs !

2. De nouvelles plantes, les anges, ont donc été apportées au paradis de l'Eglise, et lui ont donné un nouvel éclat par la beauté de leurs fleurs : et parce que ces jeunes pousses, emblèmes de la paix, étaient venues d'en haut, on vit bientôt germer celles du précieux martyre des innocents. O tendres tiges des petits enfants, vous êtes empourprées de votre sang ; le glaive des brigands a travaillé sur vous, et pourtant vous n'aviez pas commis le péché, et votre sang était pur ! Voilà que vient de naître le jardinier vigilant du paradis ; Adam, son négligent usufruitier, a donc le droit de se réjouir. Où est le serpent ? Il ne poussera plus désormais l'homme à fuir le regard du Seigneur. Voilà que le Christ, le Maître éternel, vient en ce monde pour s'y préparer un perpétuel exil et reconduire au ciel l'homme qui lui appartient. Le paradis a été replanté depuis que le voleur y est entré : aussi le rusé adversaire du genre humain ne peut-il plus s'y cacher. La caverne ne peut plus servir d'habitation aux brigands, depuis qu'une caverne nouvelle abrite un Sauveur nouveau, dont la venue a été annoncée du haut des cieux par une étoile. Une Vierge Mère se voit en ce monde, l'Eglise sur le bois de la croix, le larron dans le paradis, le Seigneur dans le tombeau.

[1] Luc. II, 14.

3. Lorsque, victime de la ruse, l'homme est jadis devenu pécheur, une sentence de condamnation a été prononcée contre lui. Quelle a été cette sentence ? « Tu es poussière, et tu « retourneras en poussière [1] ». Aujourd'hui les plaintes et les larmes ont cessé. Tu n'as plus aucune accusation à porter contre l'homme, car celui qui humilie le pécheur est venu, et il demeurera avec le soleil. « Car, « depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, « les enfants loueront le Seigneur [2] ». « Et « toi, enfant, tu seras appelé le Prophète du « Très-Haut [3] ». « Afin que les jeunes gens, les « vierges, les enfants et les vieillards louent le « nom du Seigneur [4] », « qui a délivré son « peuple de ses péchés [5] ». Il a brisé les chaînes des pécheurs, ouvert les yeux des aveugles et les oreilles des sourds, ressuscité les corps morts, mis un terme aux gémissements des captifs et rempli de joie le cœur des pasteurs. Que les brebis se réjouissent de brouter les lis de la chasteté ! Que les petits agneaux soient dans la joie d'avoir effeuillé les roses d'un précoce martyre, sans avoir commis de péché, sans ressentir encore les douleurs de la mort, sans verser inutilement leur sang, puisqu'ils souffraient pour le Fils du souverain Maître.

4. Aujourd'hui, les anges font entendre ce cantique à la louange du Christ : « Gloire à « Dieu au plus haut des cieux [6] » ; les Mages l'adorent en suppliants ; les pasteurs et les agneaux lui donnent leur amour. Aujourd'hui les chrétiens tempérants le bénissent ; les vivants et les morts fléchisssent le genou devant ce Dieu qui est assis à la droite du Père et qui effacera les péchés du monde.

[1] Gen. III, 19. — [2] Ps. CXII, 1-3. — [3] Luc, I, 76. — [4] Ps. CXLVIII, 12. — [5] Matth. I, 21. — [6] Luc, II, 14.

VINGT-SIXIÈME SERMON.

POUR LA NATIVITÉ DU SAUVEUR.

VI.

ANALYSE. — 1. Jour de la nativité du Christ, jour de joie. — 2. Salutation de l'Ange. — 3. Incarnation du Verbe. — 4. La vraie beauté, c'est la chasteté.

1. Frères bien-aimés, un saint et solennel jour vient de luire pour le monde; réjouissons-nous donc et tressaillons d'allégresse. Aujourd'hui le soleil s'est levé sur l'univers; aujourd'hui les ténèbres du siècle ont vu apparaître au milieu d'elles la seule vraie lumière; aujourd'hui nos yeux sont éclairés d'un jour plus vif que celui du soleil; car ce qu'attendaient les anges et les archanges, les chérubins et les séraphins, ce qu'ignoraient les serviteurs célestes du Très-Haut, s'est fait connaître de notre temps, afin que, nous aussi, nous pussions, avec justice, répéter ces paroles du prophète David : « Seigneur, vous « avez fait briller à nos yeux la lumière de « votre visage ; vous avez inondé de joie notre « cœur [1] ». Admirable lumière ! lumière véritable, s'il en fut, c'est elle qui « éclaire tout « homme [2] ». Qu'est-ce que cette lumière, me diras-tu? Je te réponds aussitôt : C'est Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est la vraie lumière ; voilà le véritable soleil, la splendeur par essence. Le Prophète a dit de lui : « Le soleil « de justice s'est levé pour nous [3] ». « Il était ». ajoute l'Evangéliste, « il était la lumière vé« ritable qui éclaire tout homme venant en « ce monde [4] ». O la suave et douce lumière du visage de Dieu ! le peuple du Christ a obtenu la faveur d'en être éclairé. Qu'est-ce que le Christ? le visage de la lumière, le visage de Dieu. Qu'est-ce que le Christ ? le visage et la sagesse de Dieu. Qu'est-ce que le Christ? la lumière de l'ineffable lumière. O, mes frères ! quelle peut être cette lumière, puisqu'elle nous a engendré une pareille lumière !

[1] Ps. IV, 7. — [2] Jean, I, 9. — [3] Malach. IV, 2. — [4] Jean, I, 9.

2. Le saint prophète David a dit dans un cantique, ou plutôt, la voix du Père a dit par l'organe de ce prophète : « De mon cœur « s'est échappée une bonne parole [1] ». Ecoutez, mes frères, cette bonne parole qui s'échappe du cœur. Ecoutez l'ange Gabriel ; voici ce qu'il dit à la Vierge Marie, au moment où il lui fait connaître les clauses du généreux contrat que Dieu va conclure avec elle. Ecoutez, vous dis-je, le messager céleste, descendu des marches du trône de l'Eternel, pour annoncer le mystère de la bienheureuse conception et de la naissance du Roi suprême. « L'ange Gabriel fut envoyé de Dieu dans une « ville de Galilée, appelée Nazareth, à une « vierge qu'un homme, nommé Joseph, de la « maison de David, avait épousée ; et le nom « de cette vierge était Marie ». Il entra dans sa maison et lui dit : « Vous êtes bénie entre « toutes les femmes, et le fruit de vos en« trailles est béni ». Et Marie fut troublée en le voyant s'approcher d'elle et en l'entendant lui adresser ces paroles de bénédiction. L'ange vit son trouble et ajouta : « Marie, ne craignez « point, car vous avez trouvé grâce devant « Dieu. Voilà que vous concevrez dans votre « sein, et que vous enfanterez un fils, et vous « l'appellerez du nom d'Emmanuel, c'est-à« dire, Dieu avec nous. Il sera grand, et s'ap« pellera le Fils du Très-Haut, et le Seigneur « Dieu lui donnera le trône de David, son « père, et il règnera éternellement sur la « maison de Jacob, et son règne n'aura point « de fin [2] ». Marie a entendu, elle a cru ; aussi a-t-elle conçu et enfanté. Elle a entendu la bonne parole, elle y a cru par la foi, elle a

[1] Ps. XLIV, 1. — [2] Luc, I, 26-33.

corporellement conçu, et, d'après la loi de la nature, elle a enfanté.

3. Aujourd'hui donc, Notre-Seigneur Jésus-Christ est né selon la chair, mais non selon la divinité ; car « au commencement était le « Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe « était Dieu. Il était au commencement avec « Dieu. Toutes choses ont été faites par lui, « et, sans lui, rien n'a été fait [1] ». Il est venu en ce monde, pour que les hommes fussent à même de le contempler des yeux de leur corps, puisqu'ils ne pouvaient l'apercevoir des yeux de leur cœur. O homme ! ne te montre pas ingrat. Tu vois devant toi celui-là même qui t'a créé à son image et à sa ressemblance. C'est à son sujet que le Psalmiste adressait aux hommes ce reproche : « Enfants des « hommes, jusques à quand votre cœur res-« tera-t-il appesanti ? Pourquoi poursuivez-« vous la vanité et embrassez-vous le men-« songe ? Sachez que le Seigneur a fait de son « Christ l'objet de notre admiration [2] ». C'est le Fils de Dieu, c'est son Verbe, c'est l'arbitre et le maître de tous ses secrets ; car le Père lui a dit : « Faisons l'homme à notre image « et à notre ressemblance [3] ». Il a disposé toutes choses et les a conduites à leur fin, et il est parfois impossible de connaître ce qu'on a dans le cœur, sans la lumière de la parole, selon ce qui est écrit : « Une bonne parole « s'est échappée de mon cœur ». Aussi le Prophète annonce-t-il quelle a dû être dans Marie la chaste union de son cœur avec le Verbe : c'est l'indissoluble lien de la charité. Car les intentions et les pensées qui naissent dans le cœur ne peuvent se laisser entrevoir qu'à l'aide d'une sorte de maître spirituel, c'est-à-dire d'une parole qui leur soit assortie ; d'autre part, que pourra dire la parole, si la sagesse, auteur de toutes choses, ne vient préalablement, dans le secret du cœur, suggérer des idées ? Rien, absolument rien. « Une bonne parole », dit le Prophète, « s'est « échappée de mon cœur ». Où était cette parole ? dans le cœur. D'où s'est-elle échappée ? du cœur. Qu'est-ce que la parole ? le miroir du cœur. Il faut qu'il soit laid ou beau, et, par conséquent, digne de blâme ou de louange. C'est lui qui nous fait « bénir Dieu « et maudire l'homme, qui a été créé à l'i-« mage et à la ressemblance de Dieu [1] ». « L'homme bon », dit l'Evangile, « tire de « bonnes choses d'un bon trésor, et l'homme « mauvais tire de mauvaises choses d'un mau-« vais trésor [2] ».

4. Voilà en quoi consistent la laideur du cœur, et aussi sa beauté. Place-toi du côté où brillent les rayons du soleil, où se trouve le Dieu de charité. Je ne veux point que tu te complaises dans les agréments extérieurs dont la nature peut t'avoir doué. Que, sur ton visage, de vives couleurs se marient à la blancheur du teint, que la beauté de ta figure se trouve rehaussée par celle de tes yeux et que l'élégance de tes formes mette le comble à ta perfection, tu ne seras jamais qu'un être hideux, et tu seras toujours noté comme tel, si tu ne cherches point Dieu dans la simplicité de ton cœur. L'homme voit le visage, Dieu voit le cœur. Cherche donc à briller là où le Christ a bien voulu établir sa demeure. C'est pourquoi l'apôtre Paul a dit : « Ne savez-vous « pas que vous êtes le temple de Dieu et que « l'Esprit de Dieu habite en vous ? Or, si quel-« qu'un profane le temple de Dieu, Dieu le « perdra ; car le temple de Dieu est saint, et « c'est vous qui êtes ce temple [3] ». « Une « bonne parole s'est échappée de mon cœur ». Et quelle est cette parole ? C'est ce chaste époux, fruit de la chasteté, qui doit sortir d'une chaste couche et conserver à une vierge sa chasteté. Il est sorti de son lit, il s'est approché de l'Ange, et par l'entremise de l'Ange, qui a parlé en son nom, il a communiqué à la vierge le don de chasteté. Nous trouvons donc ici un père chaste, un époux chaste, une mère chaste, un fils chaste et une chaste union contractée sous les auspices et par l'opération du Saint-Esprit. Par sa foi, Marie a donc mérité de rester ce qu'elle était auparavant ; le Seigneur lui a conservé ce privilége, même quand elle a conçu, et, à l'heure de l'enfantement, elle n'en a rien perdu : elle est restée vierge après la naissance du Sauveur ; car Celui qui règne avec le Père, dans les siècles des siècles, a donné à sa Mère le privilége de la fécondité quand elle l'a conçu, et ne lui a point enlevé la gloire de la virginité, quand il est né d'elle et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

[1] Jean, I, 3. — [2] Ps. IV, 3, 4. — [3] Gen. I, 26.

[1] Jacq. III, 9. — [2] Matth. XII, 35. — [3] I Cor. III, 16, 17.

VINGT-SEPTIÈME SERMON.

POUR LA NATIVITÉ DU SAUVEUR.

VII.

—

ANALYSE. — 1. Le Christ est né d'une vierge. Analogies dans la vie de Samson, — 2. Et dans celle de Sara. — 3. Témoignage d'Isaïe. — 4. Parallèle entre Ève et Marie.

1. Frères bien-aimés, je ne me servirai que d'exemples pour vous prouver le mystère de ce jour. Samson se distinguait par sa force et sa valeur guerrière : il était, comme le Christ, natif de Nazareth, et sa mère avait été stérile jusqu'à sa naissance ; un jour que, inspiré de Dieu, il avait mis en déroute l'armée ennemie, et qu'à défaut d'armes il ne pouvait pas achever sa victoire, il trouva par terre, au milieu du camp, une mâchoire d'âne. L'ayant prise dans ses mains, il tua une multitude d'ennemis avec ce nouvel instrument de combat. Ainsi s'en exprimait-il et s'en faisait-il gloire après l'action : « Je les ai défaits avec « une mâchoire d'âne , j'ai tué mille hom- « mes [1] ». A la suite de cette lutte vraiment gigantesque, Samson éprouva une soif qui lui brûlait les entrailles, et, toutefois, dans les environs, ne se trouvait aucune source où il fût à même de puiser et de se désaltérer. Il s'écria donc : « C'est vous, Seigneur, qui avez « sauvé votre serviteur et qui lui avez donné « cette grande victoire, et, maintenant, je « meurs de soif [2] ». Alors Dieu entr'ouvrit les parois de la mâchoire et en fit couler de l'eau ; Samson la recueillit, et sa soif fut calmée. O mâchoire, tout à l'heure instrument sanglant de mort, et, maintenant, source de force et de vie ! Ici, elle a servi à répandre le sang des ennemis, là elle a produit une eau salutaire ! De la mâchoire d'un âne mort, et contrairement aux lois de la nature, a pu s'échapper une source d'eau vive ; jusqu'à ce jour, ce membre desséché d'un animal a pu s'appeler du nom de la mâchoire ; et la bienheureuse Marie, donnant le jour au Fils de Dieu, n'aurait pu rester vierge ni allaiter son enfant en dépit des lois de la nature? Par l'effet de la puissance divine, une mâchoire a été capable de fournir ce que naturellement elle ne renfermait pas, et le même pouvoir céleste n'aurait pu permettre au corps de Marie de donner un lait qu'il possédait naturellement ? D'une mâchoire s'est échappée une fontaine ; le Sauveur est sorti du sein de Marie. La vertu d'en haut a fait couler de l'eau d'un ossement aride, et elle eût été impuissante à tirer un corps vivant du sein d'une femme vivante ? Que l'infidélité se taise donc, qu'elle cesse de murmurer. Le même pouvoir qui a rendu féconde la mâchoire d'un animal privé de vie a aussi fait des mamelles d'une vierge, devenue mère sans avoir contracté aucune souillure, une source de lait : ce prodige a été opéré par la vertu du Fils unique qu'elle a mis au monde.

2. Mais puisque tu veux circonscrire dans les bornes des lois de la nature l'enfantement et l'allaitement d'une vierge, dis-moi donc, oui, dis-moi en vertu de quelle loi la bienheureuse Sara a pu enfanter et allaiter à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Elle avait alors, pour deux causes, perdu la faculté de concevoir : elle était avancée en âge ; de plus, elle était stérile et ne pouvait avoir d'enfants ; car, dit l'Écriture, « Sara avait passé l'âge de la « maternité [1] ». Néanmoins , au moment voulu par Dieu, elle a conçu et enfanté, et après avoir, en dépit de sa stérilité, mis au monde un fils, elle l'a allaité, bien qu'elle fût devenue vieille. Sara a obtenu de Dieu une telle faveur, et, pour devenir mère, la

[1] Juges, XV, 16. — [2] Ibid. 18.

[1] Gen. XVIII, 11.

Vierge Marie n'aurait pu l'obtenir? Ce que la vertu divine a accompli à l'égard d'une femme avancée en âge et débilitée, elle n'aurait pu l'accomplir à l'endroit d'une vierge? Ou bien, celui qui a fécondé une mère décrépite n'aurait pu rendre féconde une vraie vierge, une mère toute jeune?

3. Mais revenons-en au témoignage des prophéties. Isaïe s'exprime ainsi : « Voilà que « le Seigneur est porté sur un léger nuage : « il entre en Egypte ; à sa présence, les idoles « sont ébranlées et tous les cœurs sont dans « l'effroi [1] ». « Le Seigneur est porté sur un lé« ger nuage ». Ce passage a trait à l'humanité du Christ : elle portait le Seigneur et cachait en elle-même un Dieu qui se dérobait aux regards du monde, mais qui se manifestait par ses miracles. Le soleil, que nous voyons, ne se cache-t-il pas quelquefois derrière les nuages? Alors, il ne luit plus à tes yeux, bien que pour lui-même il ne cesse d'être lumineux. Quant au soleil éternel, il se dérobait aux regards en se voilant du nuage de notre nature humaine, et pourtant il luisait pour lui-même et pour nous. « Sur « un nuage léger » : expression bien juste, puisqu'il ne portait point le fardeau du péché qui écrase toute chair. En effet, comme l'eau allourdit les nuages, ainsi les péchés pèsent beaucoup sur l'homme. Car, si notre chair s'adonne à l'iniquité, elle nous entraîne dans la boue et jusque dans les enfers ; si, au contraire, elle est sainte, elle s'élève vers les régions éthérées et jusque dans les cieux. C'est avec justesse qu'Isaïe appelle « un nuage « léger » l'humanité du Christ, puisqu'à aucun instant elle n'a été l'héritière de la prévarication originelle, et que même elle a purifié l'humanité entière de la tache du péché. Nous pouvons encore dire, sans aucun doute, que Marie, la bienheureuse Vierge, la sainte Mère de Dieu, a été « un léger nuage », puisque dans son corps et dans son âme, dans tout son être, elle a été douée de sainteté ; car le Seigneur n'a-t-il pas dit de ses saints, ou le Prophète n'a-t-il pas fait cette question : « Qui sont ceux qui volent comme des nuées [1]? » La vierge Marie, Mère du Sauveur, a été un nuage léger : en effet, elle a porté, suspendu à son cou ou couché sur ses bras, l'enfant divin ; elle a fui avec lui jusqu'en Egypte, où elle a demeuré, afin que s'accomplît cette parole de l'Ecriture : « J'ai appelé mon Fils « de l'Egypte [2] ».

4. Toutefois, mes frères, remarquez bien le changement opéré dans les choses par la nativité du Sauveur ; faites attention aux aperçus nouveaux que nous fait découvrir ce mystère. Une vierge a conçu, elle a enfanté et allaité, et elle est restée vierge. Un homme est né sans la coopération de l'homme. Nulle trace de corruption dans ce qui devait être le principe de la vertu. Le premier homme est tombé, cédant aux conseils d'une vierge ; le second Adam a triomphé, parce qu'une autre vierge a consenti aux volontés d'en haut. Le diable a introduit la mort dans le monde par l'intermédiaire d'une femme ; c'est aussi par l'intermédiaire d'une femme que le Sauveur y a ramené la vie. Un mauvais ange a jadis trompé Eve, un ange bon a exhorté Marie. Eve a cru, et elle a perdu son époux ; Marie a cru aussi, mais, par là, elle a préparé dans son sein au Fils de Dieu une habitation digne de lui ; elle a eu pour fils Celui qu'elle avait pour Maître. Une parole a causé la chute d'Eve ; Marie s'est également fiée à une autre parole, et elle a réparé ce qui avait été détruit. Par la pureté de sa foi, Marie a détruit le mal causé par la fausse confiance d'Eve. C'est d'une femme que date le péché, c'est à cause d'elle que nous mourons tous ; la foi aussi a commencé par une femme, et à cause d'elle nous avons retrouvé nos espérances de vie éternelle.

[1] Isaïe, XIX, 1.

[1] Isaïe, LX, 8. — [2] Osée, XI, 1.

VINGT-HUITIÈME SERMON.

POUR LA NAISSANCE DU SAUVEUR.

VIII.

—

Analyse. — 1. Parallèle entre Eve et Marie. — 2. La salutation angélique et l'obéissance de Marie. — 3. Infinie bonté du Christ à notre égard.

1. Témoins des désirs qui animent votre dévotion, nous voulons vous découvrir le saint mystère de ce jour ; car si vous apprenez de notre bouche à bien connaître la secrète portée de la naissance du Christ, nous aurons pleinement satisfait des aspirations enrichies des perles de la foi. Aujourd'hui le Roi des anges a pris naissance au milieu des pécheurs, afin de leur accorder la condonation de leurs fautes. « Que les cieux se réjouissent ! que la « terre tressaille d'allégresse [1] ! » car le véritable architecte est descendu des cieux pour relever le monde de ses ruines, et afin que, par Marie, fût réparé ce qu'Eve avait si malheureusement détruit. Autrefois une femme avait perdu l'univers, et voilà que Marie porte le ciel dans son sein : la première femme a goûté du fruit de l'arbre, elle en a donné à son époux, elle a introduit la mort ici-bas : pour Marie, elle a mérité d'engendrer le Sauveur.

2. Vous le savez, l'ange Gabriel s'approcha de la pudique Vierge de Nazareth et lui dit : « Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur « est avec vous, vous êtes bénie entre toutes « les femmes [2] » ; car votre sein est devenu la demeure du Fils de Dieu. Marie se troubla à la vue du messager céleste, elle entendit l'annonce du mystère, elle entra en négociation avec l'Ange. « Comment », lui dit-elle, « comment cela se fera-t-il, puisque je « ne connais pas d'homme [3] ? » Ce que je vous dis là, je vous le dis d'après la manière dont les choses se passent en ce monde, mais je ne doute nullement de la puissance du Très-Haut. Votre parole me préoccupe, car j'ai résolu de rester vierge ; alors, et puisque je n'ai point de mari, comment pourrai-je engendrer un fils ? — Marie, les choses ne se passeront point comme vous le croyez ; vous n'enfanterez pas à la manière des autres femmes. Vous deviendrez mère, et, pourtant, vous ne perdrez jamais votre innocence ; car vous aurez le bonheur de porter dans vos entrailles la Divinité elle-même. « Le Saint-« Esprit descendra en vous, et la vertu du « Très-Haut vous couvrira de son ombre [1] », en effet, votre sein est devenu le palais de l'Esprit-Saint. — Dès qu'elle eut entendu les conditions du céleste traité, elle prêta l'oreille aux propositions divines, et aussitôt elle mérita d'avoir le Seigneur pour habitant de son sein. « Voici », dit-elle, « la servante du Sei-« gneur ; qu'il me soit fait selon votre parole [2] ». Alors se trouvent occupées par le Très-Haut les entrailles de la Vierge ; la Majesté suprême tout entière se trouve renfermée dans les bornes étroites du corps d'une femme ; alors se forme en elle son fils, son protecteur, son hôte, son gardien. Enfin, arrive le temps de le mettre au monde : Marie donne le jour à son enfant, et néanmoins la porte de sa chasteté demeure close. On voit apparaître le rejeton d'une lignée toute céleste, sans que la pureté de sa mère se trouve souillée de la moindre tache. L'enfantement fut, pour elle, exempt de douleurs et de larmes, parce que son fruit lui était venu du ciel. En ce jour, l'armée des anges s'écrie, dans les transports de la joie : « Gloire à Dieu au plus haut des « cieux, et paix aux hommes de bonne volonté « sur la terre [3] », parce que le sein d'une vierge est devenu fécond.

3. Remarquez bien, mes frères, de quel

[1] Ps. xcv, 11. — [2] Luc, i, 28. — [3] Ibid. 34.

[1] Luc, i, 35. — [2] Ibid. 38. — [3] Id. ii, 14.

éclat a brillé la miséricorde de Dieu à notre égard : il a daigné naître parmi les hommes, qu'il avait lui-même formés du limon de la terre. Par sa naissance, il a réparé leurs ruines ; il les a rachetés en mourant pour eux, et, après sa mort, il les a arrachés des abîmes profonds. Il a fallu qu'il nous aimât beaucoup pour prendre sur lui nos péchés, quoiqu'il fût juste, et pour se charger de nos crimes, malgré son innocence. Notre-Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, nous a délivrés des mains de nos ennemis, par cela même qu'il est descendu des cieux et que, après avoir subi les atteintes de la mort, il est sorti vivant et glorieux du tombeau, traînant à sa suite, dans son royal triomphe, tous les captifs dont il avait brisé les chaînes. Qu'à lui soient la gloire et la puissance dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

VINGT-NEUVIÈME SERMON.

POUR LA NATIVITÉ DU SAUVEUR.

IX.

Analyse. — 1. La naissance du Christ nous fait admirablement connaître l'amour de Dieu pour nous.— 2. Cette naissance n'est pas sa première et éternelle naissance, mais la seconde et la temporelle. — 3. Elle a été précédée de l'existence de la mère de Jésus, en qui la virginité et la fécondité se sont trouvées merveilleusement unies.— 4. Dans la naissance du Christ se manifeste un ineffable mystère.— 5. Le Christ, venant au monde, était un homme véritable car il voulait sauver les hommes ; et faire d'eux les enfants de Dieu. — 6. Les paroles par lesquelles on explique le mystère de l'incarnation semblent se contredire; pourtant, il n'y a aucune contradiction dans l'enseignement de l'Eglise. — 7. Il faut donc croire fermement à ce que la sainte Eglise croit et enseigne sur ce mystère, et, en particulier, sur les deux naissances du Christ : différences et rapports qui existent entre elles. — 8. Considérons avec une vive reconnaissance quels admirables bienfaits nous ont procurés les mystères de l'incarnation et de la rédemption. — 9. Il n'y a donc qu'un seul Christ, Dieu et homme tout ensemble, qui soit né et mort pour nous.

1. Frères bien-aimés, l'amour tout gratuit de Dieu pour nous trouve sa preuve dans la naissance temporelle, et selon la chair, du Fils de Dieu, notre Seigneur, dans cette naissance décidée avant tous les siècles, effectuée en ce monde, annoncée d'avance par les Prophètes, prêchée par les Apôtres, cachée, pendant l'ancienne alliance, sous des figures choisies, révélée, au temps de la nouvelle, par d'incontestables preuves, promise à nos Pères, manifestée à nos regards. En effet, Dieu nous a montré une affection entièrement bénévole, puisque, sans que nous l'ayons mérité, il nous a donné son Fils unique pour rédempteur. « Le Seigneur a envoyé un ré« dempteur à son peuple[1] ». Voici, au dire du bienheureux Paul, ce que nous devons penser du Christ : « Il nous a été donné de « Dieu comme notre sagesse, notre justice, « notre sanctification, notre rédemption[1] ».

2. Nous célébrons aujourd'hui cette naissance du Fils de Dieu ; toutefois, en venant au monde, il est sorti, non point du sein de son Père, mais du sein de la Vierge, sa mère : il a fait précéder cet événement du commencement du monde, et, ce qui est plus admirable encore, de la plénitude des temps[2]. Celui que le Père éternel a engendré en dehors de tous les temps a voulu naître ainsi, et, en naissant de la sorte, le Fils a daigné être envoyé par le Père, sans pouvoir, néanmoins, jamais se séparer de lui. Cette naissance n'est donc pas sa première, mais sa seconde.

3. Cette seconde naissance du Fils de Dieu a été précédée de l'existence en ce monde de

[1] Ps. CX, 9.

[1] I Cor. I, 30. — [2] Galat. IV, 4.

celle qui lui a donné le jour; mais jamais la divinité de son Père n'a préexisté relativement à sa première naissance. Celui qui est coéternel à son Père est donc né après sa mère. Voilà pourquoi nous célébrons aujourd'hui l'enfantement de la sainte Vierge, de cette vierge que nous proclamons aussi mère, en qui la gloire de la fécondité est venue accroître l'éclat de la virginité, et dont la fécondité s'est trouvée ennoblie par une virginité inaltérable. Cette vierge a donc eu le privilége de la fécondité, mais elle n'a jamais perdu celui de la virginité; son enfantement a été de telle nature, que jamais elle n'eût été féconde si elle avait dû perdre l'intégrité de son innocence. Elle a donc été seule à recevoir cette grâce singulière d'un caractère tout divin; à elle seule a été accordée cette faveur miséricordieuse de former, dans son sein et de son sang, le Créateur de toutes choses, et de concevoir, sans l'intermédiaire d'aucun homme, Celui qui a formé la femme, et, enfin, d'engendrer dans le temps le Dieu engendré de toute éternité.

4. En parlant de cette naissance du Fils de Dieu, qui s'est effectuée dans le temps, le Docteur des nations a dit: « Lorsque les temps « ont été accomplis, Dieu a envoyé son Fils « formé d'une femme, et assujéti à la loi, « pour racheter ceux qui étaient sous la loi, « afin que nous devinssions ses enfants adop- « tifs [1] ». Par ces paroles le bienheureux Apôtre a attiré l'attention de nos esprits et leur a fait comprendre le mystère de notre rédemption. Il connaissait parfaitement les secrets divins, et, en interprète fidèle, il nous a présenté ce mystère sous l'aspect le plus aimable et le plus capable d'exciter notre admiration. Pourquoi ce mystère est-il si admirable? Parce qu'il s'est ainsi accompli. Pourquoi est-il si aimable? Parce qu'il s'est accompli en notre faveur. Pourquoi est-il digne de notre admiration? C'est que celui qui est vrai Dieu de Dieu est aussi né vrai homme d'homme. Y a-t-il rien de comparable à cette merveille, que le vrai Dieu, naturellement né du Père, et, par droit de naissance, Maître de toutes choses, soit aussi né de la Vierge, dans la condition d'esclave? que le Créateur de tous les temps ait été créé dans le temps? Pourquoi ce mystère est-il si aimable? C'est que le Fils unique, qui est dans le sein du Père [2], a daigné devenir vrai homme et naître de l'homme, pour nous faire naître de Dieu.

[1] Galat. IV, 4, 5. — [2] Jean, I, 18.

5. Afin de rendre plus claire et plus intelligible pour nos auditeurs la vérité que nous énonçons, il nous faut reprendre ce que nous avons tous entendu relativement à la naissance humaine du Fils unique de Dieu. « Lorsque les « temps ont été accomplis, Dieu a envoyé son « Fils, formé d'une femme et assujéti à la « loi ». Voilà comment le vrai Dieu est né vrai homme. Mais de quel bienfait cette naissance humaine de Dieu a-t-elle été pour nous la source? L'Apôtre nous l'enseigne par ces paroles: « Pour racheter ceux qui étaient sous « la loi, afin que nous devinssions ses enfants « adoptifs [1] ». Voilà comment Dieu a agi: il est né vrai homme, afin que nous, qui sommes hommes, nous naissions de Dieu. En effet, nous sommes nés de Dieu lorsque, croyant en lui, nous avons été adoptés pour ses enfants. Le bienheureux Jean prouve en ces termes qu'il y a des hommes nés de Dieu: « Il a « donné le droit d'être faits enfants de Dieu « à tous ceux qui l'ont reçu, à ceux qui croient « en son nom, à ceux qui ne sont point nés du « sang, ni de la volonté de la chair, ni de la « volonté de l'homme, mais de Dieu même [2]». Nous avons reçu, dans la personne du nouvel Adam, l'adoption de la grâce divine que nous avions perdue dans la personne du premier. Nous étions privés de la grâce, lorsqu'après avoir été conçus dans l'iniquité, nous sommes nés dans le péché; car c'est un fait certain, que nous l'avions perdue même avant de naître corporellement. Tous ont perdu la grâce de l'adoption en celui « en qui tous ont péché [3] ». Dieu a donc fait éclater son amour pour nous, en ce que son Fils unique, par qui toutes choses ont été faites, a été fait au milieu de toutes choses, et qu'il a été fait dans la plénitude des temps, bien qu'il eût fait tous les temps.

6. Frères bien-aimés, il faut comprendre avec exactitude comment a pu être fait Celui par qui toutes choses ont été faites, ou comment l'on peut dire que celui qui a fait tous les temps a été fait dans la plénitude du temps. Les saints Prophètes et les Apôtres ont avancé ces deux assertions, et les disciples de la vérité même nous ont enseigné cela avec encore plus de vérité. Le Christ qui, après sa naissance, a député les Apôtres pour en être

[1] Galat. IV, 4, 5. — [2] Jean, I, 12, 13. — [3] Rom. V, 12.

les témoins, avait déjà, avant de naître, député les Prophètes dans le même but. Les Prophètes et les Apôtres sont donc venus, envoyés qu'ils étaient par la vérité, et ils ont entendu à la même école ce qu'ils devaient nous enseigner à leur tour. Dans leurs paroles, rien de faux, rien de hasardé : tout y est manifestement vrai, tout y est véritablement manifeste. Voilà, mes très-chers frères, la doctrine des Prophètes et des Apôtres. Lorsqu'en parlant du Fils de Dieu, ils le désignent comme Créateur et créature, comme faisant et comme fait, comme tenant du temps et de l'éternité, il n'y a rien de discordant en leur manière de s'exprimer ; la fausseté ne vicie pas non plus leur enseignement, mais leur profession de foi sur l'une et l'autre naissance est l'expression vraie de la vraie foi, de la foi qui sauve. Il est, en effet, évident, que du Seigneur, Fils unique de Dieu, on peut toujours affirmer une double naissance, puisqu'en lui se trouvent réellement unies la substance divine et la substance humaine. Voilà pourquoi l'Eglise catholique reconnaît, sans hésiter, en un seul et même Fils de Dieu son créateur et son rédempteur ; son créateur, parce que, comme Dieu, il lui a donné l'existence ; son rédempteur, parce que, comme homme, il a été fait à cause d'elle. Cette chaste épouse reconnaît en lui, et sans l'ombre d'un doute, son époux ; car elle lui est unie dans la plénitude et la vérité des deux natures. Elle confesse qu'il est son chef et que ce chef non-seulement est du Père, demeure dans le Père, est l'Eternel et immuable Seigneur, mais est devenu, tout étant Dieu, un homme parfait, né, dans le temps, de la Vierge Marie. Elle sait qu'il a, avec le Père, une seule nature divine, et, comme sa mère, la nature humaine, c'est-à-dire un corps et une âme. Elle avoue qu'un seul et même Christ a commencé à exister, et n'a jamais eu de commencement ; car, l'Eglise catholique en fait profession, le Fils unique de Dieu est, tout à la fois, Dieu éternel de Dieu éternel, et homme temporel d'homme temporel. Aussi prêche-t-elle un seul et même Fils de Dieu, égal et inférieur au Père ; car elle sait qu'il n'y a qu'un seul médiateur entre Dieu et les hommes [1], Jésus-Christ homme. En effet, Dieu le Fils nous a emprunté notre nature pour la sauver ; et Dieu, après nous l'avoir empruntée tout entière, l'a sauvée de même par l'effet d'une bonté toute gratuite. Ainsi est-il arrivé que Dieu le Père a accordé le salut à l'homme par les mérites de Dieu le Fils avec qui il partage la divinité : de là il résulte encore que l'homme a obtenu le salut de Dieu le Père, par l'entremise de Dieu le Fils, entré en participation de la nature humaine : d'où il suit, enfin, que, pour les fidèles, la vraie source du salut se trouve en un seul et même Fils de Dieu. Telle est donc la véritable règle de la foi catholique, voilà en quoi consiste la divine et saine doctrine : croire qu'il y a véritablement deux natures dans la personne du Fils de Dieu, et confesser, avec non moins d'assurance, la vérité des deux naissances d'un seul et même Fils de Dieu.

[1] I Tim. II, 5.

7. Mes frères, que ce point de foi soit donc bien certain pour nous ; que la croyance en soit bien affermie dans nos cœurs, appuyée sur la vérité de la foi et profondément enracinée dans la charité : Dieu, le Fils unique, par qui toutes choses ont été faites, est vraiment né une fois avant tous les temps, et une fois dans le temps ; une fois, sans avoir commencé, et une fois à une époque déterminée ; une fois de Dieu le Père, et une fois de la Vierge Marie ; de Dieu le Père sans avoir de mère ; de la Vierge Marie, non pas sans avoir de Père, mais sans avoir un homme pour père. En effet, Dieu le Fils a Dieu pour père, non-seulement en tant qu'il est né de lui sans avoir commencé et qu'il est Dieu de Dieu le Père ; mais aussi en tant qu'il est né de la Vierge, dans le temps, et qu'étant Dieu il a été fait homme. Pour sa première naissance, le Verbe s'est échappé du cœur [1] de Dieu le Père ; dans la seconde le Verbe s'est fait chair dans le sein de la Vierge Mère, et Marie l'a enfanté. A sa première naissance, il a été engendré par le Père, et il est sorti de son sein, et c'était le Dieu Très-Haut ; à sa seconde, le même Dieu, devenu un humble époux, est sorti d'un lit virginal ; par la première, il nous a faits, et par la seconde, il nous a donné une nouvelle vie ; par l'une, il nous a créés ; et par l'autre, il nous a rachetés ; par celle-là, nous sommes devenus hommes ; par celle-ci, nous avons été adoptés comme enfants de Dieu. Par la première, il est notre Créateur et nous sommes son ouvrage ; par la seconde, il est notre Rédempteur et nous sommes son héritage. Par l'une le Fils

[1] Ps. XLIV, 2.

de Dieu nous a donné l'existence humaine ; par l'autre, il a daigné faire de nous ses héritiers ; c'est par l'effet de celle-là que tous les hommes viennent en ce monde, c'est par l'effet de celle-ci que tous les justes régneront dans le ciel. Comme conséquence de la première, nous sommes ses créatures et nous tenons de lui la vie ; comme conséquence de la seconde, ceux qu'il a rachetés entreront en possession de la béatitude éternelle.

8. O homme, remarque donc attentivement de quels bienfaits Dieu le Fils t'a comblé, quoique tu en fusses indigne ! Tu étais égaré, et il t'a cherché; tu étais perdu, il t'a retrouvé; tu t'étais vendu, il t'a racheté; tu t'étais arraché la vie, il te l'a rendue. Voilà les faveurs qu'il t'a accordées en venant en ce monde, et il te les a accordées toutes d'une manière entièrement bénévole ; car il n'a trouvé en toi ni le mérite d'aucune bonne œuvre, ni même un commencement de bonne volonté. Quand nous songeons aux bienfaits de Dieu, nous n'en apercevons pas d'autre cause que la grâce d'en haut : nos bonnes œuvres y sont pour rien. En effet, mes très-chers frères, quel bien avions-nous fait pour mériter cette faveur singulière qu'un vrai Dieu se fît pour nous un vrai homme, que le Fils, par nature coéternel au Père, voulût naître d'une Vierge dans le temps, que le Très-Haut s'humiliât, que Celui qui nourrit incessamment les anges demandât sa nourriture aux mamelles d'une femme, que le Dieu infini fût placé dans une crèche étroite, que le Roi de tous les siècles fût abreuvé d'outrages, que Celui qui justifie subît une injuste condamnation, que Celui en qui ne se trouve aucun péché fût compté au nombre des pécheurs, que l'Auteur de la vie fût conduit à la mort avec des brigands, et qu'il mourût, non-seulement avec des scélérats, mais même pour des scélérats ? C'est pourtant un fait attesté par l'Apôtre, que « le Christ est « mort pour des impies [1] ». Mais a-t-il pu naître pour des justes, Celui qui a daigné mourir pour des impies ?

9. Il n'y a donc qu'un seul et même Christ, qui réunit véritablement en lui les deux natures, vrai Dieu et vrai homme, vraiment né du Père et vraiment né d'une Mère, appartenant d'une manière incontestable à l'éternité et au temps, possédant indubitablement l'immortalité et subissant réellement les coups de la mort, vraiment privé de vie et ressuscité effectivement. Voilà le grand mystère de piété ! Dieu le Fils a été, selon la chair, livré pour nos péchés, et, selon la chair encore, il est ressuscité pour notre justification. Et parce que le même Fils de Dieu a commencé, en naissant, l'œuvre de notre rédemption qu'il a achevée en mourant pour nous, nous vous annonçons à tous, au jour où nous célébrons la nativité du Sauveur, celui de sa résurrection, tant Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vit et règne dans les siècles des siècles avec le Père et l'Esprit-Saint, a eu hâte d'opérer notre salut ! Ainsi soit-il.

[1] Rom. v, 6.

TRENTIÈME SERMON.

POUR LA NATIVITÉ DU SEIGNEUR.

X.

Analyse. — 1. Etonnants mystères renfermés dans la naissance du Christ. — 2. Un grand nombre de prodiges, sorte de prélude de ses miracles à venir, ont précédé la naissance du Sauveur. — 3. Motifs pour lesquels les Mages ont recherché et adoré ce roi des Juifs préférablement à tous autres.

1. Le Christ vient au monde, aussi le cœur des hommes est-il inondé de joie. Le Créateur du genre humain sort du sein d'une jeune fille, et des entrailles, restées vierges de tout

contact charnel, mettent au monde le Fils de l'homme, qui n'a pas eu d'homme pour père. Le temps voulu pour l'enfantement de Marie s'accomplit; si grand que soit celui qu'elle engendre à la vie, rien n'est changé aux lois qui régissent la naissance des humains. Ainsi a dû naître celui qui ne devait point refuser de mourir pour nous délivrer. Le Christ vient au monde: comme Dieu, il est du Père; en tant qu'homme, il vient d'une mère. Engendré par le Père, il est la source de la vie; enfanté par Marie, il est le tombeau de la mort. En lui se rencontrent le Révélateur du Père et le Créateur de la mère, le Verbe né avant tous les temps, et l'homme né au temps opportun; le Créateur du soleil, et la créature formée sous le soleil; celui qui est de toute éternité avec le Père, et celui qui est né aujourd'hui de la mère; celui sans lequel le Père n'a jamais existé, et celui sans lequel la mère n'aurait jamais été mère. Celle qui a enfanté est en même temps mère et vierge; Celui qu'elle a enfanté est tout à la fois enfant et Verbe. Celui qui a fait l'homme s'est fait homme, il a été mis au monde par une mère qu'il avait lui-même créée, et il a sucé les mamelles qu'il avait lui-même remplies. Celui qui était Dieu est devenu homme, et, sans perdre ce qu'il était, il a voulu devenir sa propre créature. En effet, il a ajouté l'humanité à sa divinité; mais en devenant homme, il n'a point cessé d'être Dieu; pour s'être revêtu de membres humains, il n'a pas discontinué ses œuvres divines, et quand il s'est enfermé dans le sein d'une Vierge, il ne s'y est pas emprisonné au point de soustraire aux anges la sagesse qui fait leur nourriture et de nous empêcher de goûter combien le Seigneur est doux. Ah! c'est à juste titre que les cieux ont parlé, que les Anges ont rendu grâces, que les bergers se sont réjouis, que les Mages sont devenus meilleurs, que les rois sont tombés dans le trouble, que les petits enfants ont été couronnés. O Mère, allaitez notre nourriture, allaitez le pain qui nous vient du haut des cieux, placez-le dans la crèche, comme s'il était destiné à être la pâture de pieux animaux. Allaitez celui qui vous a créée pour faire de vous sa mère, celui qui, avant de naître, a choisi le sein dans lequel il s'incarnerait et le jour où il viendrait au monde; celui, enfin, qui a créé ce qu'il destinait à devenir « le lit nuptial d'où, « nouvel époux, il sortirait un jour [1] », pour embrasser l'Eglise, son épouse.

2. Voyez quels prodiges ont précédé la naissance du Sauveur! Longtemps auparavant les Prophètes annoncent que le Créateur du ciel et de la terre se fera adorer ici-bas; l'Ange fait savoir qu'on verra venir dans la chair celui qui a tiré la chair du néant; enfermé dans le sein d'Elisabeth, Jean salue le Sauveur enfermé dans celui de Marie; le vieux Siméon reconnaît un Dieu dans un petit enfant, et la veuve Anne, une Vierge dans la personne de sa mère. Seigneur notre Dieu, voilà quels témoins ont affirmé votre naissance, avant que vous marchiez sur les eaux, que la tempête s'apaisât sur votre parole, qu'à votre prière un mort sortît vivant du tombeau, que le soleil s'obscurcît tout à coup au moment de votre mort, qu'à l'heure de votre résurrection la terre tremblât sur ses bases, et que le ciel s'ouvrît à celle de votre ascension. Enfin, les Mages, partis des extrémités de l'Orient, sous la conduite d'une étoile, afin d'apporter au Christ les prémices de la foi, ont traversé d'immenses étendues de pays, pour venir à la recherche du Roi, pour courber devant lui leurs fronts.

3. Mais, ô Mages, si vous avez regardé le Christ comme étant vraiment roi des Juifs, quel motif vous a portés à l'adorer de préférence aux autres? Depuis de longs siècles n'a-t-on pas vu naître un grand nombre de rois juifs? N'y a-t-il pas eu, parmi eux, l'illustre monarque David, et Salomon, le plus puissant de tous? Pourtant, vous n'êtes venus vous approcher ni de leur berceau, ni de leur trône. Ah, c'est qu'avant le Christ, le ciel n'a trahi la grandeur d'aucun d'entre eux! Mais, aujourd'hui, une étoile fait connaître le Roi des rois, et son Créateur: le ciel lui-même annonce qu'il est Dieu, et, d'après les signes qui s'y manifestent, il est impossible de révoquer en doute sa nature divine.

[1] Ps. XVIII, 6.

TRENTE ET UNIÈME SERMON.

POUR LA NATIVITÉ DU SAUVEUR.

XI.

Analyse. — 1. La naissance du Christ, sujet d'une grande joie. — 2. Que le peuple manifeste son allégresse en s'acquittant de ses devoirs.

1. Tous les passages de l'Ecriture qu'on vient de nous lire, frères bien-aimés, doivent être pour chacun de nous un sujet d'allégresse : nous ne devons tous éprouver qu'un sentiment, celui de la joie. En effet, le Psalmiste dit : « Tressaillez de bonheur à la pré- « sence du Dieu qui est notre soutien [1] ». L'Apôtre ajoute : « Réjouissez-vous sans cesse « dans le Seigneur [2] ». « Je vous annonce », continue l'Evangéliste, « je vous annonce le « sujet d'une grande joie [3] ». O l'heureux jour que celui-ci, puisque, d'après le témoignage des Ecritures, nous y célébrons la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de concert avec le Psalmiste et l'Evangéliste, avec les Prophètes et les Apôtres.

2. Oui, elle est grande, en ce jour, la joie des chrétiens, cette joie dont les saintes Ecritures lui ont donné l'exemple. Oui, notre allégresse est sans bornes, puisque dans l'ivresse de son bonheur le peuple a fait son devoir. Quelle serait la sainteté des membres de cette Eglise, s'ils accomplissaient toujours la volonté du Christ ! Je vous le demande donc instamment, mes très-chers frères, remplissez toujours les devoirs que le Seigneur vous impose ; ainsi mériterez-vous de vous réjouir éternellement les uns avec les autres. Le bonheur que nous éprouvons aujourd'hui à célébrer la naissance du Sauveur est, en effet, le prélude du bonheur que le serviteur fidèle de Notre-Seigneur Jésus-Christ en ce monde goûtera dans le ciel, à y célébrer avec les anges les solennités à venir de l'éternité.

[1] Ps. LXXX, 2. — [2] Philipp. IV, 4. — [3] Luc, II, 10.

TRENTE-DEUXIÈME SERMON.

POUR LA NATIVITÉ DU SAUVEUR.

XII.

Analyse. — 1. Le Christ s'est incarné pour triompher du diable. — 2. Que de merveilles à admirer dans la naissance du Sauveur ! — 3. Marie mère et vierge.

1. Frères bien-aimés, c'est aujourd'hui le jour où le Christ a pris notre humanité dans le sein d'une Vierge. Il a voulu s'humilier jusqu'à se revêtir de notre pauvre nature pour délivrer nos âmes de leurs péchés. Par sa prévarication, le premier homme avait

déçu le monde entier ; il n'y avait plus, dès lors, de remèdes à nos maux et de salut pour nous, que si le Christ descendait du ciel. Pour le serpent, il se réjouissait, dans l'excès de sa méchanceté, d'avoir inoculé son venin à l'homme nouvellement créé. Mais le Christ est descendu dans le sein d'une Vierge, afin d'y prendre un corps d'homme qui serait attaché à la croix, et dont la mort porterait le coup fatal à l'antique serpent. Le diable avait employé une ruse infernale : c'était de parler à la femme par l'entremise d'un serpent, et de déguiser ainsi sa propre personne. Efforts inutiles ! Le Christ est descendu des cieux, le Fils de Dieu lui-même a pris un corps d'homme, et, en se montrant au démon sous l'apparence d'un homme, il lui a tendu un piége mortel. Ainsi, en effet, le tentateur a-t-il cru n'avoir affaire qu'à un homme, et a-t-il complètement méconnu le Seigneur. Il voyait bien un homme devant lui, mais il était loin d'imaginer que ce fût le souverain Maître. La faiblesse s'étalait à ses regards, mais la divinité se dérobait à ses yeux ; aussi demeura-t-il tout confus, lorsque dans l'homme se montra le Dieu.

2. Le Christ est donc descendu ici-bas, envoyé par Dieu son Père ; toutefois, il ne s'en est jamais séparé : il était sur la terre, sans avoir un seul instant quitté le ciel. Il a lui-même dit à ce sujet : « Personne n'est « monté au ciel, sinon celui qui est descendu « du ciel, le Fils de l'homme, qui est au « ciel[1] ». Sur la terre, il parlait aux hommes en tant qu'homme, et il déclarait être au ciel en tant que Dieu. En lui, néanmoins, la divinité n'a subi aucun amoindrissement de ce qu'il s'est revêtu de notre infirmité : il a pris ce qu'il n'était pas, et il reste ce qu'il était dès le commencement, c'est-à-dire Dieu. Pour s'être fait homme, il a travaillé à notre avantage, mais non à son détriment ; il est demeuré l'égal du Père, tout en anéantissant la plénitude de sa divinité et en prenant la forme d'esclave.

3. Seule parmi toutes les personnes de son sexe, une Vierge a paru, qui a eu le singulier mérite de concevoir dans ses entrailles le Fils de Dieu, et de posséder sa virginité entièrement intacte, même après l'avoir enfanté. « Je vous salue, Marie », lui dit l'Ange ; « vous êtes pleine de grâce ; le Seigneur est « avec vous ; vous êtes bénie entre toutes les « femmes[1] ». Car « voilà que vous concevrez « et enfanterez un fils, et vous lui donnerez « le nom de Jésus[2] ». « Il délivrera son peuple « de ses péchés[3] ». Vous garderez tous les droits de la virginité, vous aurez un fils et vous ne perdrez pas le titre de vierge ; car la puissance divine est si grande, qu'elle donne la fécondité à la mère et conserve à la Vierge son intégrité. « Vous êtes bénie entre toutes « les femmes », parce que vous concevrez du Saint-Esprit, et en cela agira, non pas un époux charnel, mais la grâce divine. L'enfant que vous allaiterez sera votre propre créateur. Vous, que Dieu nourrit de ses largesses, vous lui donnerez vos mamelles à sucer ; vous envelopperez de langes celui qui vous a accordé le vêtement de l'immortalité ; vous placerez dans une crèche le corps enfantin de celui qui vous a préparé une table céleste. Tous les soins qu'une femme doit à son nourrisson, vous les prodiguerez à celui qui vous a promis la faveur de posséder surabondamment les biens réservés par lui à ses saints. Que dire de plus ? O Vierge, réjouissez-vous de ces magnifiques promesses ! Alors s'éloigna le messager d'en haut : alors vint prendre possession du sein de Marie le Dieu qui vit et règne, avec le Père et l'Esprit-Saint, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Jean, III, 13.

[1] Luc, I, 28. — [2] Ibid. 31. — [3] Math. I, 21.

TRENTE-TROISIÈME SERMON.

POUR LA NATIVITÉ DU SAUVEUR.

XIII.

—

ANALYSE. — 1. Un aliment spirituel est indispensable à notre âme pour acquérir la vie éternelle : c'est pour nous la procurer que Dieu nous a donné la loi et les Prophètes, et que le Christ s'est fait homme. — 2. Combien la venue du Christ était nécessaire à la délivrance de l'homme. — 3. En s'incarnant, le Christ nous a apporté le salut. — 4. Ce n'est pas sans un admirable mystère que nous connaissons la venue du Christ en ce monde.— 5. Réfutation des objections faites par les infidèles contre l'incarnation de Dieu.

1. Mes très-chers frères, c'est avec raison et pour notre plus grand bien qu'on nous fait lecture des paroles divines, car elles sont l'aliment de notre âme. « Car l'homme » chrétien « ne vit pas seulement de pain, mais de « toute parole qui sort de la bouche de « Dieu[1] ». Comme nous avons, chaque jour, besoin d'aliments matériels pour sustenter la vie de notre corps, ainsi nous faut-il une nourriture spirituelle pour parvenir à la vie éternelle. En effet, si tant de personnes affectionnent cette vie terrestre en dépit des dangers et des peines dont elle se trouve comme hérissée, combien plus vivement doit-on aimer la vie céleste et sans fin que nous partagerons plus tard avec les anges ; car le Sauveur a dit : « A la résurrection des morts, « ils ne se marieront pas et ne prendront « pas de femmes, mais ils seront semblables « aux anges[2] ? » C'est en vue de cette vie éternelle que Dieu a donné sa loi et choisi les Patriarches, que les prêtres et les lévites ont reçu l'onction du chrême, que les Prophètes sont venus, que les anges ont été envoyés, qu'enfin le Seigneur, Fils de Dieu, est lui-même descendu des cieux sur la terre et a rétabli en nous son image. De là nous devons conclure quelle impérieuse nécessité il y avait pour nous que la souveraine Majesté se revêtît de notre chair mortelle.

2. Pouvait-il y avoir pour cela un motif plus pressant que celui de notre mort éternelle? Pouvions-nous éprouver un châtiment plus cruel, que la servitude du péché? Quel supplice plus insupportable que notre captivité éternelle? Nous portions les entraves de la mort, nous étions plongés dans l'esclavage et la sujétion la plus dure. Où se trouve la preuve de notre mort éternelle? Dans les paroles de l'Apôtre; écoute-le : « Depuis Adam « jusqu'à Moïse, la mort a régné sur ceux-là « mêmes qui n'avaient point péché[1] ». Par quel moyen établir la preuve de notre captivité ? Par les plaintes des martyrs, qui s'exhalent jusque dans les psaumes : « Sei- « gneur, comme le vent du midi rompt les « glaces des torrents, ainsi brisez nos fers[2] ». La captivité imposée par des ennemis barbares est, certes, bien cruelle, bien féconde en amertumes ! Et, pourtant, on peut s'y soustraire par la fuite, s'y dérober par une somme d'argent ; en tout cas, la mort lui sert de terme. S'il en est ainsi d'elle, que sera-ce de la captivité éternelle, qui ne finira point par la mort, mais qui, au contraire, sera, dans les abîmes éternels, la source d'intolérables douleurs ?

3. Donc, mes frères, des motifs impérieux de tous genres exigeaient que Notre-Seigneur Jésus-Christ vînt dans le temps sur la terre. Aussi, en se revêtant de notre humanité, nous a-t-il arrachés à la mort pour nous rendre à la vie ; il nous a délivrés de la servitude et nous a rendu la liberté ; il a brisé les chaînes par lesquelles les démons nous retenaient captifs, et nous sommes rentrés en possession de l'adoption des enfants ; car, a dit le Prophète, « il est monté au plus haut des cieux,

[1] Matth. IV, 4. — [2] Luc, XX, 35.

[1] Rom. V, 14. — [2] Ps. CXXV, 4.

« traînant après lui de nombreux captifs ; il a « répandu ses dons sur les hommes [1] ». Le Seigneur Christ est donc venu, à proprement parler, pour opérer notre délivrance. Ce n'est ni un prince, ni un député, ni un ange qui nous sauvera ; ce sera le Seigneur lui-même par sa venue.

4. Etonnante merveille, mes frères ! Le Christ est venu en ce monde, et, pourtant, il était dans le monde dès le commencement, il y est encore, et il y reviendra un jour. Qu'il soit venu dans le monde, c'est un fait attesté par l'Apôtre en ce passage : « C'est une vérité « certaine et digne d'être reçue avec une en« tière soumission, que Jésus-Christ est venu « en ce monde pour sauver les pécheurs, parmi « lesquels je suis le premier [2] ». Qu'il ait été dans le monde, l'Evangéliste l'affirme : « Il était dans le monde, et le monde a été « fait par lui, et le monde ne l'a pas connu [3] ». Il est encore maintenant avec nous dans le monde, car il a dit à ses Apôtres : « Allez, « instruisez toutes les nations ; baptisez-les au « nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit; « voici que je suis avec vous, tous les jours, « jusqu'à la consommation des siècles [4] ». Quant à sa venue future, l'Ange en parle ainsi aux Apôtres : « Comme vous voyez le Christ « monter au ciel, ainsi l'en verrez-vous re« venir [5] ». Précédemment déjà, le Prophète l'avait annoncé : « Il viendra manifestement, « notre Dieu, et il ne se taira plus [6] ». Aussi, parce que le Seigneur Christ « était dans le « monde, le monde », c'est-à-dire, le genre humain, « ne l'a point connu [7] ». Et chose surprenante ! il ne le croyait pas invisible. Grand mystère ! Etonnante merveille ! Par cela même que le Créateur du monde a voulu devenir une des créatures qui peuplent le monde, il a effacé les péchés du monde, suivant cette parole de l'Evangile : « Voilà l'Agneau « de Dieu, voilà celui qui efface les péchés du « monde [8] ».

5. Mes frères, nous croyons que le premier avénement du Seigneur Christ a déjà eu lieu, et nous lui en témoignons notre reconnaissance par notre adhésion à cette vérité ; mais il nous revient de tous côtés des objections faites par les Juifs endurcis, par les païens et les manichéens. — Qu'est-ce donc que soutiennent les chrétiens, s'écrient-ils ? Ils disent que le Dieu de gloire est venu en ce monde pour sauver le genre humain ? Pourquoi le prétendre ? N'y avait-il dans le ciel personne que Dieu pût envoyer à sa place ? N'avait-il pas à sa disposition un ange ou un autre représentant ? N'a-t-il pas, en effet, choisi Moïse et Aaron pour délivrer le peuple d'Israël de la captivité d'Egypte ? D'ailleurs, s'il a voulu venir en ce monde, pourquoi se servir de l'intermédiaire d'une femme ? Pourquoi passer par les membres obscènes d'une créature ? — Voici notre réponse. Nous disons : Dieu pouvait nous délivrer d'une autre manière, parce qu'il est tout-puissant. Mais il ne nous suffisait pas qu'en Dieu se trouvât seulement la puissance, il fallait aussi qu'à la puissance se joignît la justice. La puissance se manifeste dans l'action, et la justice dans la raison. Or, la raison exigeait que l'homme eût pour rédempteur le Créateur même du genre humain ; car nous lisons, dans la sainte Ecriture, que Dieu le Père a dit à son Fils : « Faisons l'homme « à notre image et à notre ressemblance [1] ». Quant à la difficulté qu'ils tirent du passage du Christ par des membres soi-disant obscènes, rien de plus facile que d'en triompher. Je ne vois aucune obscénité là où se rencontre l'intégrité virginale ; on ne peut dire qu'il y ait des taches là où la nature a conservé une pureté parfaite. Les rayons du soleil traversent les marais et la fange, sans contracter aucune souillure, bien qu'ils soient corporels, puisqu'ils sont un composé de lumière et de chaleur ; à bien plus forte raison la divinité incorporelle du Christ n'a-t-elle pu se salir en s'incarnant dans le sein d'une Vierge. Une Vierge a conçu, une Vierge a enfanté, et elle est demeurée vierge. Ce qu'Eve nous avait fait perdre, la Vierge Marie nous l'a rendu. La vierge Eve nous avait donné la mort, la Vierge Marie nous a donné notre Sauveur. La saine et droite raison a donc voulu que le nouvel Adam fût sauvé par les mêmes voies que celles par lesquelles le premier homme avait péri.

[1] Ps. LXVII, 19 ; Ephés. IV, 8. — [2] I Tim. I, 15. — [3] Jean, I, 10. — [4] Matth. XXVIII, 19, 20. — [5] Act. I, 11. — [6] Ps. XLIX, 3. — [7] Jean, I, 10. — [8] Jean, I, 29.

[1] Gen. I, 26.

TRENTE-QUATRIÈME SERMON.

POUR LA NATIVITÉ DU SAUVEUR.

XIV.

ANALYSE. — 1. La naissance du Christ n'a rien de charnel, puisqu'il est le Verbe de Dieu. — 2. Marie saluée par l'ange. — 3. Miraculeuse conception du Christ; merveilleuse naissance du Sauveur; les anges l'annoncent aux pasteurs. — 4. Ce que nous ont valu le premier et le second Adam, la première et la seconde Eve.

1. D'après les ordres de celui qui vient de naître, ma langue audacieuse voudrait parler de la conception et de la naissance virginale de l'éternelle Divinité; mais mon esprit se trouble et ne peut que s'épouvanter en face d'une pareille tâche. Pourrait-on, en effet, n'éprouver aucune terreur quand il s'agit de raconter des merveilles? Je tremble donc, et avec raison, car celui dont je vais parler est présent devant moi. Personne d'entre vous, mes bien-aimés, ne doit s'imaginer que Notre-Seigneur et Sauveur ait commencé d'exister au moment de sa naissance charnelle; car il a toujours été dans le Père, selon ce témoignage de l'Evangile: « Au commencement « était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et « le Verbe était Dieu. Il était au commence- « ment avec Dieu. Toutes choses ont été faites « par lui [1] ». Remarque attentivement et vois qui est celui qui était, où il était, quel il était, comment il était, ce qu'il faisait. « Au com- « mencement était le Verbe ». D'après ces paroles, tu sais qui est-ce qui était. Ecoute maintenant, voici où il était: « Et le Verbe « était en Dieu ». Puisque tu as appris où il était, sache quel il était: « Et le Verbe était « Dieu »; et où il était: « Il était au commen- « cement avec Dieu »; et ce qu'il faisait: « Toutes choses ont été faites par lui »; où il est venu: « Il est venu chez lui »; pourquoi il est venu: Jean va nous l'apprendre: « Voici « l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte les « péchés du monde [2] ».

2. « Au commencement donc était le Verbe, « etc. » Si toutes choses ont été faites par le principe..... Les anges chantent donc, pour l'annoncer, la naissance du Dieu éternel. Marie était Vierge avant d'enfanter, elle reste Vierge après l'enfantement, et ses entrailles seront la demeure où Dieu viendra se reposer en attendant qu'elle lui donne le jour. Voyez quel enfantement a annoncé l'ange Gabriel, à qui la parole d'en haut seule a donné un corps; car il est écrit: L'Ange s'approcha de Marie et la salua en lui disant: « Le Seigneur est avec « vous, vous êtes bénie entre toutes les fem- « mes, et le fruit de vos entrailles est béni [1] ». O virginité digne de tous nos hommages! O humilité digne d'être publiée partout! L'Ange appelle Marie la Mère du Seigneur, et Marie s'en dit hautement la servante. Admirable prévoyance de Dieu! Marie n'a point su d'avance sa maternité future, parce que, dans sa simplicité virginale, elle eût refusé même l'honneur de concevoir. Gabriel s'approche d'elle, apportant avec lui le messager de Dieu et Dieu lui-même; il annonce à la jeune Vierge un mystère bien capable de la jeter dans l'épouvante; il lui annonce la visite du Dieu qui doit passer par elle. Marie est là, saisie de frayeur; à la parole insinuante de l'Ange elle ne répond rien, tant son âme est troublée! Sa pudeur virginale paralyse son cœur; toutes ses entrailles frémissent sous l'impression de la crainte, et elle déclare en tremblant tout ce qu'elle redoute. C'était à bon droit que le frisson de la peur avait saisi la partie de son corps destinée à devenir l'asile de la Divinité. On ne saurait qu'innocenter le pudique effroi causé en elle par la crainte de Dieu et de l'enfantement; aussi, comme le saint Ange savait que cette âme de

[1] Jean, I, 1-3. — [2] Ibid. 29.

[1] Luc, I, 28.

femme allait se troubler soit en le voyant s'approcher d'elle, soit en entendant son message, il s'adresse à ce cœur de jeune fille en commençant par lui parler de bénédiction, afin qu'elle se réjouisse de se voir plus privilégiée que son premier père. O double fruit d'une bénédiction ! Le Seigneur fait tout à la fois bénir et instruire sa mère.

3. A peine l'Ange lui a-t-il annoncé son enfantement, que les membres destinés au Verbe sont conçus en elle et commencent à se former. Dieu se renferme dans le sein d'une femme ; celui pour qui le monde est peu de chose se trouve porté dans les entrailles d'une Vierge ; et, renfermé dans les étroites limites d'un corps humain, la Grandeur divine s'incarne pour nous sauver ! Les entrailles fécondées de Marie se dilatent sous l'action du Verbe, et quand le nombre des mois est arrivé à son terme, elles mettent au jour l'homme céleste. A ce moment les anges publient, par leurs cantiques, la naissance du Sauveur. Or, en la même contrée, il y avait des bergers qui gardaient leurs troupeaux durant les veilles de la nuit. Le Christ vient au monde ; les pasteurs ont commencé à veiller. La nuit, c'est le monde ; la lumière, c'est le Christ ; les pasteurs, ce sont les prêtres. L'Ange dit aux bergers : « Ne craignez « point, car je vous annonce une nouvelle « qui sera pour tout le monde le sujet d'une « grande joie : c'est qu'il vous est né un Sau« veur, qui est le Christ, le Seigneur[1] ». C'est avec juste raison que la naissance du Christ est annoncée aux pasteurs, car les pasteurs doivent l'intimer aux incrédules. Heureuse fécondité d'une Mère ! Elle donne, pour nous, le jour à un Dieu fait homme. Heureuse virginité d'une Mère qui a su adorer son céleste Fils avant de le nourrir ! Nous aussi, adorons en ce nouveau-né notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ.

4. Ecoutez, frères bien-aimés, si cela est possible, le mystère de la loi. Le premier Adam venait de la terre et du ciel ; le second venait du ciel et de la terre. Celui-ci venait du ciel et de la terre, parce qu'il était de Dieu et de Marie ; celui-là venait de la terre et du ciel, car il était un composé de terre et d'esprit. La mère de l'un et de l'autre était Vierge, et leur naissance n'était le fruit d'aucun commerce charnel ; Marie ne connaissait pas la corruption, la terre était intacte, car ni semence, ni soc de charrue, ni pluie ne l'avait encore touchée. Le premier Adam nous a ôté la vie ; avec elle, le second nous a donné la grâce. Les conseils d'une Vierge ont causé la chute du premier ; par l'enfantement d'une Vierge, le second a relevé les ruines qu'Eve avait faites. L'un a péché et nous a fait punir de mort ; le second a souffert et nous obtenu notre pardon. En raison de sa faute, le premier s'est vu chassé du Paradis ; à cause de sa bonté, le second a été attaché au bois de la croix. Donc, le mal s'est fait par une femme, mais une femme a bien plus puissamment opéré le bien. En effet, si nous sommes tombés par le fait d'Eve, c'est Marie qui nous a remis sur nos pieds ; si l'une nous a jetés par terre, l'autre nous a relevés ; si la première nous a condamnés à la servitude, la seconde a brisé nos chaînes ; celle-là nous a empêchés de vivre longtemps, celle-ci nous a rendu la vie éternelle. Entre les mains d'Eve le fruit de l'arbre a été la cause de notre condamnation ; Marie nous a absous par le fruit de l'arbre, car le Christ a été pendu à la croix comme un fruit. C'est donc un arbre qui nous a donné le coup de mort, et c'est un arbre qui nous a rendu la vie. L'arbre du péché a allumé en nous le feu des passions ; l'arbre de la science nous a procuré un vêtement qui calme notre ardeur pour le mal. Un arbre nous a réduits à la nudité ; un arbre nous a donné ses feuiles pour nous couvrir d'indulgence. L'arbre de l'ignorance nous a produit des ronces et des épines ; l'arbre de la sagesse a été pour nous la source de l'espérance et du salut. Un arbre nous a apporté le travail et les sueurs ; un arbre nous a procuré le repos et la paix. Un arbre a ouvert les yeux du corps ; un autre les yeux du cœur. L'arbre du monde nous a inoculé l'astuce ; l'arbre de Dieu nous a enseigné la prudence. Un arbre nous a montré le mal ; un arbre nous a fait voir le bien. Mais je veux remonter au jour de la prévarication, et, avec la permission de Dieu, vous dire ce qu'il m'inspirera. Si Adam n'était point tombé corporellement, le Christ n'aurait pas eu à nous ressusciter spirituellement en cette vie. Je l'ai déjà dit : O profondeur insondable des secrets éternels ! O plan divin, caché à ceux qui n'ont pas la foi, et rayonnant de clarté pour ceux qui croient ! L'Immortel crée une mortelle,

[1] Luc, II, 10, 11.

et une mortelle donne le jour à l'Immortel. Celui qui n'a pas de corps se renferme en terre, et celui qui a un corps devient habitant des cieux. Dieu se fait homme et il se relève. Le genre humain tout entier est souillé par Eve, et Marie le purifie. Eve est donc bienheureuse, puisqu'elle a donné l'occasion de tant de merveilles ; mais bien plus heureuse est Marie, car elle nous a guéris de tous nos maux ! Heureuse Eve ! elle est devenue la mère du genre humain ! bien plus heureuse est Marie ! elle a mis au monde le Christ. L'une est donc préférable à l'autre, mais toutes deux méritent nos louanges. En effet, si Eve, de qui descendait Marie, n'avait d'abord failli, le Christ n'aurait point rendu Marie heureuse ; et il ne se serait point abaissé jusqu'à nous, si Eve n'avait d'abord prévariqué ici-bas. L'une s'appelle la mère des hommes, l'autre la mère de la grâce ; l'une nous a formés, l'autre nous a fortifiés ; par Eve, nous grandissons, nous régnons par Marie. Celle-là nous a jetés à terre, celle-ci nous a élevés jusqu'au ciel. En deux mots, voici tout le mystère de la loi : Eve et Marie conspirent toutes deux au même but, comme tous les hommes s'en sont écartés. En Eve se trouvait originairement Marie, et c'est par Marie qu'Eve a été plus tard réhabilitée.

TRENTE-CINQUIÈME SERMON.

UNITÉ DANS LA TRINITÉ, ET INCARNATION DU SEIGNEUR.

ANALYSE. — 1. L'orateur prie le Christ de nous enseigner ce qu'il est. — 2. Que le Christ soit Dieu, c'est un point de foi prouvé par ses propres paroles, — 3. par le témoignage du divin Paul, — 4. par celui de saint Pierre, — 5. par les paroles de saint Jean, — 6. par le témoignage que le Père a rendu du Fils. — 7. La Trinité est un seul Dieu. — 8. Réfutation de l'hérésie. La verge du pasteur. — 9. Nous devons tous imiter les exemples des saints.

1. Venez, Seigneur Jésus-Christ, notre Sauveur, qui partagez à degré égal, avec le Père, la souveraine puissance ; venez et écrasez la tête du grand dragon, et dites-nous ce que vous êtes ; car Arius nous enseigne autre chose que ce que vous êtes. Parlez ; oui, parlez, nous voulons entendre de votre bouche ce qui doit nous aider à confondre les hérétiques.

2. Ecoutez, frères bien-aimés, ce que dit le Sauveur : « Je suis la voie, la vérité et la vie ; « personne ne vient au Père si ce n'est par « moi [1] ». En tant que Dieu, il est la vérité et la vie ; en tant qu'homme, il est la voie. Et toi, hérétique Arien, tu prétends que la vérité et la vie sont moindres que la divinité ; aussi, et par une conséquence naturelle, tu ne pourras jamais arriver jusqu'au Père. Mais, Seigneur Jésus, continuez à écraser la tête du dragon : dites-nous ce que vous êtes avec le Père ; nous voulons entendre vos leçons et non les blasphèmes de l'hérésie. Dites-nous qui vous êtes avec le Père : « Le « Père et moi, nous sommes un [1] ». Dites encore : « Je suis dans le Père, et le Père est « en moi [2] ». Puis : « Celui qui me voit, voit « aussi mon Père [3] ».

3. O hérétique, crois-tu déjà à une pareille autorité ? ou bien n'admets-tu pas le témoignage que le Sauveur lui-même rend de sa propre personne ? Tu veux d'autres témoins : eh bien ! nous allons en citer contre toi, qui te convaincront d'erreur. Nous vous appelons comme témoin, seigneur Paul, vous qui avez résisté jusqu'au sang pour rendre ce témoignage, vous qui avez mieux aimé mourir que de céder à une fausse doctrine ; parlez donc, oui, parlez, afin que celui qui redoute

[1] Jean, XIV, 6.

[1] Jean, X, 30. — [2] Id. XIV, 10, 11. — [3] Ibid. 9.

d'être convaincu vous entende : « Que chacun « de vous soit dans la disposition où a été « Jésus-Christ ; lui qui, ayant la nature de « Dieu, n'a point cru que ce fût pour lui une « usurpation de s'égaler à Dieu [1] ». Voilà bien : « Egal à Dieu. Nature de Dieu ». Et tu oses dire le Fils de Dieu inférieur à son Père !

4. Faisons venir un autre témoin, et que par deux ou trois témoins se confirme l'exacte vérité. Vous aussi, saint Pierre, prenez la parole : dites-nous « ce qui vous a été révélé, « non par la chair et le sang, mais par le « Père céleste [2] ». « Vous êtes le Fils du Dieu « vivant [3] ». Il ajoute, dans sa seconde Epître aux Gentils : « Nous vous avons fait connaî- « tre la puissance, la prescience et la gran- « deur de Notre-Seigneur Jésus-Crist [4] ». Hérétique, où vois-tu que le Christ ne soit pas aussi grand que le Père ?

5. Mais voici un troisième témoin : avec les deux autres, il rendra un même et véridique témoignage à la Trinité dans l'Unité, et à l'Unité dans la Trinité. Saint Jean, parlez à votre tour : vous avez reposé sur le cœur de Jésus, et par-dessus toutes les merveilles célestes vous avez aperçu le Verbe de Dieu. Dites-nous ce que vous avez alors appris du Fils de Dieu. Dites-nous ce qu'il est : « Au « commencement était le Verbe, et le Verbe « était en Dieu, et le Verbe était Dieu [5] ». Dans son Epître, nous lisons ces autres paroles : « Nous savons que le Fils de Dieu est « venu, et qu'il nous a donné l'intelligence, « afin que nous connaissions le vrai Dieu et « que nous vivions en son vrai Fils. C'est lui « qui est le vrai Dieu et la vie éternelle [6] ». Puisque tu dis moindre le Fils qui est « le « vrai Dieu », tu n'auras pas la vie éternelle.

6. Mais, pour achever de confondre ton opiniâtreté, le Père va lui-même rendre témoignage à son Fils : après cela, tu n'auras plus rien à chercher, tu n'auras plus autre chose à croire. Il dit donc par la bouche du Prophète : « Le principe sera avec vous au jour « de votre puissance [7] ». Le Père est principe et aussi le Fils. Le Père et le Fils sont donc principe, sans commencement aucun. « Le « principe sera avec vous au jour de votre « puissance dans les splendeurs des saints : « je vous ai engendré avant l'aurore [8] ». C'était dire, en d'autres termes : Vous êtes sorti de moi, pour éclairer les saints. Mes très-chers frères, si les noms du Père, du Fils et du Saint-Esprit semblent eux-mêmes tout distincts l'un de l'autre, je n'en vois pas d'autre motif que celui-ci : instruire les hommes justes. Au reste, quel langage la substance même de la Trinité a-t-elle tenu à Moïse ? « Je suis celui « qui suis ; et voici ce que tu diras : Celui qui « est m'a envoyé [1] ». Le Fils a donc été engendré du Père dans les splendeurs des saints ; mais pour que tu n'attaches à cette génération aucune idée de matière ou de temps, écoute. Voici la manière dont le Père a engendré le Fils : « De mon cœur s'est échappée « une bonne parole [2] ». Que dit maintenant le témoin Jean ? « Au commencement était la « Parole ». De son côté, Dieu le Père a dit : « De mon cœur s'est échappée une bonne pa- « role ». Puis Habacuc ajoute : « Le Verbe a « marché [3] », c'est-à-dire, la Parole, et, « au « commencement elle était en Dieu, et la « Parole était Dieu ». J'entends la Trinité crier contre toi par la voix du monde entier ; et toi, Arien, semblable à un chien enragé, tu aboies contre tout le monde ?

7. Mais voici qui va te prouver, d'une manière encore plus convaincante, que la Trinité est un seul Dieu. Voici ce que le Père dit au Fils par l'entremise du Prophète : « Je « vous ai engendré dans la splendeur des « saints ». Il ajoute par l'organe d'Isaïe, au sujet du Saint-Esprit : « L'Esprit est sorti de « moi [4] ». A son tour, le Fils parle dans l'Evangile, il montre que le Père est en lui, et qu'il est dans le Père : « Mon Père, qui de- « meure en moi, fait les œuvres que je fais [5] ». Il s'exprime aussi au sujet de l'Esprit-Saint, et il fait voir que cet Esprit procède de lui comme du Père. Ne dit-il pas, en effet, à ses disciples : « Recevez le Saint-Esprit ; si vous « remettez à quelqu'un ses péchés, ils lui se- « ront remis [6] ? ». Voilà pourquoi l'apôtre Paul a prononcé ces paroles : « Celui qui n'a pas « l'Esprit de Jésus-Christ n'est point à lui [7] ». Si donc le Fils est dans le Père, et du Père ; si le Saint-Esprit est en même temps dans le Fils et dans le Père, il n'y a pas différentes parties dans la Trinité, puisqu'il y a là Unité parfaite, et, puisque la Trinité est un seul Dieu, que l'Arien s'en aille, il est convaincu d'erreur.

[1] Philipp. II, 6. — [2] Matth. XVI, 17. — [3] Ibid. 16. — [4] II Pierre, I, 16. — [5] Jean, I, 1. — [6] I Jean, V, 20. — [7] Ps. CIX, 3. — [8] Ibid.

[1] Exod. III, 14. — [2] Ps. XLIV, 2. — [3] Habac. III, 3. — [4] Isaïe, LVII, 16. — [5] Jean, XIV, 10. — [6] Ibid. — [7] Rom. VIII, 9.

8. Mais, hérésie perverse, quand mes paroles te seront-elles profitables ? N'es-tu pas « l'aspic qui n'entend rien, qui se bouche les « oreilles pour ne pas ouïr la voix de l'en« chanteur [1] ? » Sache, néanmoins, que tu seras dévoré, par la verge du serpent [2], lorsque les brebis que tu retiens captives auront été conduites, par le pasteur, dans son bercail, afin qu'il n'y ait plus qu'« un seul troupeau « et un seul pasteur [3] ». Mes bien-aimés, notre pasteur, qui fait paître et conduit avec une verge de fer [4], est, en même temps, notre pasteur, notre gouverneur, notre créateur et notre architecte. Seigneur Jésus, je vois en vous un pasteur admirable . vous faites paître vos brebis, vous courez à la recherche de celle qui s'égare, et quand vous l'avez retrouvée, vous la rapportez tout joyeux sur vos épaules, jusqu'à la bergerie. J'aperçois en vous un architecte vraiment grand : vous portez la verge, et avec elle vous opérez une foule de prodiges. J'ai peur, mes frères, je tremble de vous parler de la verge ; mais, en consultant les divers passages de nos livres saints, je vois que Marie est une verge, que le Christ en est encore une, comme aussi la croix ; avec cette verge de la croix, le divin Architecte, qui fait de si grandes et si admirables merveilles, a fait l'instrument de son supplice et les échelles célestes par lesquelles il a élevé jusqu'à son Père l'homme tombé. Tous les saints , et ceux qui ont vécu dans la continence, et ceux qui ont vécu dans l'état du mariage, tous les fidèles ont gagné le paradis au moyen de ces échelles ; ils les ont gravies, non comme on gravit une échelle ordinaire, mais par la sainteté de leurs mœurs.

9. Que les bonnes mœurs s'implantent donc parmi nous, qu'on les rencontre en nous tous. Dans la foule des saints, chaque sexe et tous les âges peuvent trouver des exemples à imiter. Le modèle des vieillards, c'est Tobie : malgré la cécité corporelle dont il était affligé, il montrait à son fils le chemin qui conduit à la vie ; il voyait des yeux de l'âme. Le fils donnait la main à son père et dirigeait ses pas à travers les écueils des chemins d'ici-bas, et le père, avec ses bons conseils, dirigeait son fils dans le sentier du ciel. Les jeunes gens ont sous les yeux les exemples de Joseph : c'était un saint de formes élégantes, mais plus remarquable encore par les qualités de l'esprit et du cœur ; sa chasteté était à tel point inébranlable, que ni les menaces de sa maîtresse, ni les suggestions de cette femme impudique ne purent faire aucune impression sur son corps, parce que Dieu était déjà le maître de son âme. Les vierges qui vivent saintement n'ont-elles point pour modèle Marie, la bienheureuse Mère de leur Sauveur ? Et les veuves, la religieuse Anne ? et les femmes mariées, la chaste Suzanne ? En effet, la vierge Marie, Mère du Christ, a parfaitement accompli les devoirs que le Seigneur lui avait imposés ; la veuve Anne a persévéré jusqu'à la fin dans les exercices de la prière et la pratique du jeûne ; Suzanne s'est exposée même au danger de mourir pour conserver sa pudeur conjugale. Epouses, remarquez bien quel exemple la sainte Ecriture offre à votre imitation dans la personne de cette femme émérite. Elle ne vous dit point que Suzanne ait porté des pierreries, des colliers et des bracelets, de riches vêtements : c'étaient là des ornements extérieurs bien moins précieux que la pudique innocence qui embellissait son âme. Dieu a donné la vie à tous ceux qu'il a doués de bonnes mœurs. Et le motif pour lequel il a daigné se faire homme et naître d'une femme, c'est qu'il a voulu sauver les créatures des deux sexes. — Nous vous avons parlé longuement, frères bien-aimés, il y a eu de votre côté une attention singulièrement soutenue ; vous avez pris une large part à ce festin dominical que je vous ai servi : rendez-moi la pareille, non par vos instructions , mais par vos prières : ainsi pourrai-je moi-même prendre mon repas.

[1] Ps. LVII, 5. — [2] Exod. VII, 12. — [3] Jean, XI, 26. — [4] Ps. II, 9.

TRENTE-SI 'ÈME SERMON.

POUR L'ÉPIPHANIE DU SAUVEUR.

I.

—

ANALYSE. — 1. Le Christ, figuré par les signes donnés à Gédéon, a apparu aux Gentils. — 2. Gloire de Marie qui a mis au monde l'Agneau sans tache. — 3. En oignant la pierre, Jacob nous a tracé une figure du Christ. — 4. Il nous a aussi symbolisé la Trinité dans les branches qu'il a placées sous les yeux de ses brebis. — 5. Unité du baptême et ses effets. — 6. Combien notre temps est préférable à celui de Jacob. — 7. Conclusion en forme d'exhortation.

1. A proprement parler, le jour de l'Epiphanie, mes bien-aimés frères, a été fait pour nous, c'est-à-dire pour les Gentils. Le ciel lui-même nous l'a annoncé, suivant cette expression du dix-huitième psaume : « Les cieux « racontent la gloire de Dieu, et le firmament « annonce l'œuvre de ses mains [1] ». Voilà aussi pourquoi s'est accomplie pour la gentilité cette promesse du Prophète : « Le peuple « des Gentils, qui marchait dans les ténèbres, « a vu une grande lumière, et le jour s'est « levé sur ceux qui habitaient la région des « ombres de la mort [2] ». En effet, le peuple des Gentils, c'est-à-dire notre peuple, plongé dans les ténèbres de ses iniquités, serait demeuré dans l'aveuglement de l'esprit, si la lumière de la grâce n'avait projeté d'en haut, sur ces ingrats, l'éclat de ses rayons. Partout et toujours, Dieu se montre admirable. Nos âmes étaient dépourvues de justice ; c'étaient, à vrai dire, des grains de poussière desséchés. Par un prodige renouvelé de Gédéon, le Seigneur a donc fait descendre son Verbe divin, comme une rosée céleste, sur la toison d'une brebis, dans le sein de la Vierge très-pure. Vous savez tous le miracle opéré sous les yeux de Gédéon : son aire était toute desséchée, et, néanmoins, une toison de brebis, étendue au milieu de cette aire, se trouva tellement humide qu'il en fit couler la rosée. Un prodige plus admirable s'est opéré en Marie, de son sein, comme d'une toison de laine, s'est échappé du lait, et pourtant son corps virginal, pareil à une aire desséchée, ne s'est jamais humecté au contact d'un homme.

[1] Ps. XVIII, 1. — [2] Isaïe, IX, 2.

2. Marie est donc unique parmi toutes les jeunes filles, elle est incomparable à toutes autres par son innocence. Pareille à une brebis, elle a engendré l'Agneau sans tache, et il est sorti de ses entrailles comme jadis la rosée est tombée de la toison de Gédéon ; c'est cet Agneau que les anges ont annoncé, que les bergers ont serré dans leurs bras, que l'étoile a montré ; et sa mère, la Vierge féconde, a fait trembler Hérode au milieu de ses richesses ; elle a reçu les adorations et les présents des Mages. Puisque nous avons comparé la chaste Marie à une sainte brebis, nous avons aussi donné à son Fils le nom d'Agneau sans tache ; l'Evangile de Jean nous y a d'ailleurs autorisé, car nous y lisons ces paroles : « Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui « ôte les péchés du monde [1] ».

3. C'est à vous, saint homme Jacob, c'est à vous que je vais m'adresser : à l'âge de vingt ans vous étiez un berger digne de louanges et vous êtes devenu pour nous l'image du Dieu pasteur, de l'Agneau sans tache que nous devons adorer. Saint Jacob, je vous en prie instamment, dites-nous, vous si petit et si grand tout à la fois, dites-nous pourquoi et comment vous avez aperçu en songe cette échelle mystérieuse qui allait jusqu'au ciel et au sommet de laquelle se trouvait couché l'Agneau virginal ? Pourquoi et comment vous avez reconnu cet Agneau ? Pourquoi et comment, à votre réveil, vous avez dressé et consacré la pierre sur laquelle votre tête avait reposé ? En tout cela, je le vois, vous nous avez annoncé le mystère de

[1] Jean, I, 29-36.

la croix ; car, au Sauveur mort en croix pour votre salut et le nôtre, s'appliquent ces paroles du psaume que l'on adresse aux nouveaux baptisés, surtout en raison du chrême : « Le « Seigneur votre Dieu vous a sacré d'une « onction de joie, qui vous élève au-dessus « de tous ceux qui doivent la partager avec « vous [1] » ; qui vous élève, non pas au même rang que ceux qui doivent la partager avec vous, mais au-dessus d'eux. L'apôtre Pierre explique ainsi ce passage : « Ce Jésus de Naza- « reth, que Dieu a rempli de l'onction de « l'Esprit-Saint [2] ».

4. Je le sais, ô homme une fois et deux fois saint, trois fois et quatre fois heureux, je le sais, la charité était l'âme de vos œuvres ; la piété inspirait votre fuite, vous ne suiviez d'autre chemin que celui de la vérité ; votre repos était en Dieu, l'éternité devait être votre récompense. Que faisiez-vous donc en ces réservoirs d'eau [3], qui étaient votre mystique bergerie ? Quelles merveilles y opérait votre merveilleux savoir-faire ? Pourquoi mettre l'une sur l'autre, dans les auges des brebis, ces trois branches vertes, en enlever la couleur verte à certains endroits, leur donner une teinte très-blanche, les placer toutes trois au fond des canaux au moment de la conception, montrer en un sens prophétique ces branches, placées dans l'eau, aux brebis qui voulaient concevoir et boire, et disposer ainsi les mères à vous donner un nombreux troupeau d'agneaux blancs ? Ecoutez le Patriarche, mes frères, il va vous apprendre de grandes choses, non pas sous l'influence d'une prudence charnelle, mais d'après l'inspiration toute-puissante du Saint-Esprit. Laissons-lui la parole : Quand je tenais les trois branches dans l'une de mes mains, je présentais le symbole de la Trinité catholique. Les trois branches étaient de bois, et chacune d'elles avait des qualités propres à elle seule ; ainsi en est-il de la Trinité : dans le Dieu vivant, chacune des trois personnes est distincte des autres, mais entre elles on ne saurait trouver aucune diversité de nature. La première branche était de storax, la seconde d'amandier et la troisième de platane. Comparons celle de storax au Père, celle d'amandier au Fils, et celle de platane à l'Esprit-Saint. Pourquoi comparons-nous la branche de storax à Dieu le Père ? Evidemment, parce que c'est des petits bourgeons de cet arbre que s'échappe la plus forte odeur qu'il puisse produire. Ainsi Dieu le Père a-t-il produit l'odoriférant Sauveur. Ecoute l'Apôtre, voici ce qu'il dit : « Nous sommes devant Dieu la bonne odeur « du Christ, en tous lieux, pour ceux qui se « perdent et pour ceux qui se sauvent [1] ». Comment cela ? Parce que ceux qui se perdent et ceux qui se sauvent ont été oints du chrême odorant. Pourquoi encore comparons-nous la branche d'amandier à Dieu le Fils ? De même que la verge d'amandier, qui avait servi à Aaron, était redevenue verte et avait fleuri dans le temple, après avoir été lontemps desséchée ; ainsi le corps du Christ, revenant à la vie, a refleuri au sortir du tombeau. La verge desséchée est l'image du corps inanimé de Jésus ; la verge redevenue verte représente ce corps revenant à la vie ; la verge fleurie dans l'arche du Testament symbolise ce même corps s'échappant glorieux du sépulcre. Et c'est parce que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ a refleuri au moment de sa résurrection, que le Psalmiste, parlant de lui, a chanté ces paroles : « Ma chair a « refleuri, et je le louerai de toute mon « âme [2] ». Les branches du platane sont larges et touffues, comme s'il avait été planté sur la montagne sainte ; aussi, je comprends qu'il s'agit de la venue du Dieu Saint-Esprit dans ces paroles du Prophète : « Dieu viendra du « Midi, et le Saint descendra de la sombre « et ombrageuse montagne [3] ». Le platane est donc un arbre aux branches larges et touffues, et l'homme qui fuit les ardeurs du soleil trouve sous son ombre la fraîcheur et le repos. Aussi comparons-nous les branches du platane au Saint-Esprit et à son action rafraîchissante ; car l'Ange a dit à la Vierge, au moment de la conception : « Le Saint-Esprit « descendra en vous, et la vertu du Très-Haut « vous couvrira de son ombre [4] ». Quand Jacob enlevait, en certains endroits, l'écorce des trois branches, et mettait à découvert leur blancheur intérieure, voici ce dont il nous offrait l'emblème : l'unité de la divine Trinité ne peut être comprise même par les plus savants, tant qu'ils ne se sont point dépouillés de leurs pensées charnelles ; car le vrai et unique Dieu, le Dieu un en trois personnes, et l'unité de ces trois personnes, ne sont à la

[1] Ps. XLIV, 8. — [2] Act. X, 38. — [3] Gen. XXX, 37-43.

[1] II Cor. II, 15. — [2] Ps. XXVII, 7. — [3] Habac. III, 3. — [4] Luc. I, 35.

portée que des hommes spirituels ; elles dépassent, du tout au tout, les facultés des hommes charnels. En effet, l'homme charnel, que l'Apôtre appelle en d'autres termes l'homme animal, « ne perçoit pas les choses « qui sont de l'Esprit de Dieu : l'inintelligence « est son partage [1] ». La variété dans la couleur, et l'agréable aspect des trois branches est l'image de l'unité des trois personnes divines, qui, par la diversité de ses mystères et la différence dans la manière dont on les présente, s'offre, aux esprits désireux de la connaître, sous les aspects les plus divers et les plus beaux. Cette variété dans l'unité fait la joie de l'Eglise catholique, selon cette parole des saints cantiques : « Ses vêtements sont « resplendissants d'or ; on y remarque une « admirable variété [2] ».

5. Jacob plaçait les trois branches dans les canaux où les brebis du saint troupeau allaient s'abreuver, et pourtant la même eau servait à les désaltérer. Autre symbole. En effet, dans l'Eglise, dépositaire de la vérité, c'est au nom de la Trinité qu'on baptise, et l'on y prêche l'unité du baptême ; c'est ce que Paul disait formellement à ceux qu'il avait baptisés : « Il n'y a qu'un Seigneur, « une foi et un baptême [3] ». En s'abreuvant aux courants d'eau, les brebis y puisaient une boisson vivifiante ; ainsi en est-il de tout fidèle : la piscine sacrée, où il reçoit le baptême, est pour lui la source d'un lait qui le fait croître, comme le lait maternel fait grandir le nouveau-né ; voilà pourquoi Pierre adressait ces paroles aux chrétiens nouvellement régénérés dans les eaux baptismales : « Comme des enfants nouvellement nés, dé« sirez ardemment le lait spirituel et pur, afin « qu'il vous fasse croître pour le salut [4] ». Enfin, en se désaltérant au ruisseau, les brebis y avaient, à cause des trois branches, des visions singulières et qu'un homme n'aurait jamais pu supposer : emblème de l'effet produit par le baptême des catholiques : quiconque s'y désaltère devient capable de contempler l'unité d'un seul Dieu en trois personnes, mystère dont la vue est réservée, non pas aux impies, mais aux cœurs purs. « Bien« heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils « verront Dieu [1] ».

6. Illustre Jacob, Dieu lui-même a prononcé votre éloge en louant trois grands hommes : « Je suis », a-t-il dit, « le Dieu d'Abraham, et « le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob [2] ». Je ne vous demande plus qu'une chose, c'est la dernière : je vous en prie, comparez patiemment avec moi le temps où vous viviez avec celui-ci : notre époque n'est-elle pas, plus que la vôtre, enrichie des faveurs de la grâce ? Il est positif que notre brebis, la vierge Marie, est préférable aux vôtres. Notre siècle surpasse donc votre siècle en bonté, car notre Vierge est devenue féconde sans le concours de l'homme ; et parce que cette Vierge sainte a miraculeusement enfanté, bien qu'elle n'eût eu de commerce charnel avec aucun homme, elle a été, en ce jour, honorée, dans la personne du Christ, des respects et des présents des Mages.

7. C'est pourquoi, mes très-chers frères, il faut nous réjouir aujourd'hui d'avoir reçu le don de la foi catholique, jadis symbolisée par les trois branches de Jacob. Réjouissons-nous aussi à la vue de l'étoile qui a projeté sur toute la terre le vif éclat de ses rayons. Réjouissons-nous encore à l'aspect des présents des Mages, emblème sensible de la Trinité : que dans notre conduite se rencontrent les trois vertus désignées par ces présents ! Puisse la foi faire de notre cœur un cœur d'or ; que l'encens du repentir brûle sur l'autel de ce cœur en sacrifice d'agréable odeur ; qu'enfin la myrrhe de la charité à l'égard du prochain nous obtienne le pardon de nos fautes par Jésus-Christ notre Seigneur.

[1] I Cor. II, 14. — [2] Ps. XLIV, 15 — [3] Ephés. IV, 5. — [4] I Pierre, II, 2.

[1] Matth. V, 8. — [2] Exod. III, 6.

TRENTE-SEPTIÈME SERMON.

POUR L'ÉPIPHANIE DU SAUVEUR.

II.

ANALYSE. — 1. Marie est désignée sous le nom d'étoile. — 2. Elle a été également symbolisée par la tige sortie de la racine de Jessé, et par la verge fleurie d'Aaron. — 3. A elle encore s'applique ce que Salomon dit de l'amandier, du câprier et de la sauterelle. — 4. Conduits par l'étoile, les Mages adorent le Christ et retournent dans leur pays par un autre chemin. — 5. Exhortation morale.

1. « Une étoile sortira de Jacob, et un « homme s'élèvera d'Israël, et il frappera les « chefs de Moab, et il détruira tous les en« fants de Seth, et l'Idumée deviendra son « héritage [1] ». D'après le récit de la sainte histoire du vieux Testament, Balach, roi des Médianites, appela près de lui le prophète Balaam, pour lui faire maudire le peuple de Dieu : à peine celui-ci eut-il aperçu au loin les campements et les tentes des Israélites, qu'il se sentit inspiré de l'Esprit-Saint : il prévit donc que de leur race et d'une Vierge immaculée naîtrait, un jour, le Fils de Dieu, et entre autres paroles prophétiques qu'il leur adressa pour leur annoncer l'avenir, il prononça tout à coup celles-ci et s'écria : « Une étoile sortira de Jacob, et un homme « s'élèvera d'Israël ». Sous ce nom d'étoile, qu'est-ce qui est désigné, mes très-chers frères? C'est évidemment la sainte mère de Dieu. Pareille à un astre du ciel, elle a brillé, plus que tous les fils et toutes les filles des hommes, par sa virginité et son humilité, elle en a projeté les éclatants rayons sur le monde entier ; car elle est cette étoile de la mer, cet astre du matin, qui a donné le Soleil de justice aux hommes « assis dans les ténè« bres et à l'ombre de la mort [2] » ; grâce à elle, la clarté de la lumière d'en haut est venue se répandre sur le genre humain, qu'enveloppaient les ténèbres d'une nuit profonde. C'est l'étoile radieuse que le nuage du péché n'a jamais obscurcie, qui a laissé échapper son rayon, sans connaître même l'ombre de la corruption, qui a enfanté son Fils sans éprouver le moindre dommage dans sa virginité ; c'est l'étoile illustre et toute belle, qui a brillé par ses mérites, qui nous a guidés par ses exemples, qui éclaire les aveugles et ranime les faibles. C'est dans cette étoile que s'est caché le vrai Soleil de justice, lorsqu'il a disparu derrière le nuage de notre humanité ; c'est d'elle qu'il est sorti, laissant entière et intacte son innocence. Balaam a dit que cette étoile sortirait de Jacob, parce qu'en effet la Vierge immaculée descendait, en ligne droite, de la race des patriarches.

[1] Nomb. XXIV, 17, 18. — [2] Luc, I, 79.

2. Voilà pourquoi le Prophète a prononcé ces paroles : « Une tige sortira de la racine de « Jessé, et une fleur s'élèvera de ses racines[1] ». Balaam avait désigné la vierge Marie sous le nom d'étoile qui sortira de Jacob, Isaïe l'appelle la tige qui sortira de la racine de Jessé : les noms d'étoile et de tige, que les deux Prophètes lui ont donnés, lui conviennent également bien. C'est une étoile, car, après avoir été éclairée de la lumière d'en haut, elle a brillé plus que tous les mortels et ré-répandu sur la terre les splendides rayons de toutes les vertus. C'est une tige, parce qu'elle est demeurée ferme et inflexible dans la force et la perfection de ses vertus, et que, sans porter nulle atteinte à son innocence, elle a produit une fleur céleste, le Fils de Dieu. Aussi, et pour nous en donner d'avance un emblème, le bienheureux Moïse avait-il placé dans le tabernacle du témoignage douze verges au nombre desquelles se trouvait celle du grand-prêtre Aaron. Tandis que toutes les autres demeurèrent sèches et arides, la

[1] Isaïe, XI, 1.

verge d'Aaron fut seule à produire des feuilles, des fleurs et des amandes. Elle fut le symbole de la bienheureuse Vierge. Comme, en effet, Marie avait été élevée sous l'empire de l'ancienne loi, et qu'elle avait pris part, avec ses parents, aux cérémonies légales, elle semblait avoir été placée avec les autres dans le tabernacle ; mais pendant que les Juifs demeuraient stériles sous le rapport de la foi et des bonnes œuvres notre tige d'Aaron, fécondée par l'Esprit-Saint, produisit les feuilles des bonnes œuvres et donna une fleur odoriférante, puis un fruit d'une saveur sans égale, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Sans avoir été humectée par la rosée ou trempée par la pluie, sans rien perdre de sa substance, la verge d'Aaron a produit une amande : la royale Vierge, baignée de la rosée céleste, trempée de la pluie divine, et conservant intacte son innocence, a mis au monde le Fils de Dieu. La verge d'Aaron n'avait pas de racine, et elle a fleuri : Marie n'a pas connu d'homme, et elle a conçu en fleurissant. La verge d'Aaron n'a rien perdu de sa verdeur : la Vierge n'a subi, en son intégrité, aucun dommage par son enfantement sacré.

3. Salomon avait encore en vue la vierge Marie, quand il a dit : « Quand l'amandier « fleurira, le câprier sera détruit, la saute- « relle deviendra pesante [1] ». Vous le savez, mes bien-aimés frères, de tous les arbres, l'amandier est le premier à fleurir, lorsque viennent les chaleurs du printemps, et il produit une fleur d'odeur singulièrement agréable : ainsi la Vierge Mère, sous la chaude influence de l'Esprit-Saint, a conçu de bonne heure; puis elle a fleuri, et sa fleur a répandu dans le monde le plus suave parfum. Pour le câprier, d'une odeur peu agréable, amer au goût, il figurait le peuple juif, qui, tout imprégné de l'amertume et de la sévérité de la loi, n'a jamais montré aucune douceur d'esprit, ni obéi que dans l'amertume de la lettre : au moment où l'amandier a fleuri, la lettre a disparu, parce que, la Vierge ayant enfanté le Fils de Dieu, les rites de la loi ont été abolis et ont cessé d'être, et le peuple juif, en punition de sa perfidie, a été détruit et dispersé dans tout l'univers. Y a-t-il le moindre avantage à ce que la sauterelle se reproduise? Certainement non ; peut-on en faire usage? Non encore. Vous ne pouvez la saisir, elle sante de ci et de là ; elle fait entendre un cri strident : de quel autre peuple est-elle l'image, que du peuple des Gentils? Ne donnant aucun fruit de justice, se laissant emporter à tout vent de doctrine [1], n'ayant de confiance que dans le grand nombre et la sonorité des paroles, étrangers à la personne divine du Verbe, pareils, enfin, à des sauterelles, les Gentils semblaient n'avoir ni sang ni fécondité. Mais sitôt qu'ils furent convertis et respirèrent le parfum répandu par les branches naissantes du jeune amandier, sitôt qu'ils eurent goûté du miel de ses fleurs, la pâleur et la maigreur, conséquences de leurs vices, disparurent pour faire place à l'embonpoint que donne la grâce céleste. C'est donc avec raison que le Prophète a dit : « Quand fleurira « l'amandier, le câprier sera détruit et la sau- « terelle deviendra pesante » : En effet, lorsque notre virginal amandier a eu produit sa fleur délicieuse, Jésus-Christ, la nation juive a disparu en punition de sa perfidie, et le peuple des Gentils s'est converti, et l'abondance de l'Esprit-Saint, avec la graisse des bénédictions d'en haut, est venue lui donner une santé spirituelle florissante. C'est donc avec justesse qu'on l'a désignée la bienheureuse Vierge, sous les noms d'étoile, de verge et d'amendier ; car elle a brillé comme une étoile, projetant autour d'elle les rayons de ses vertus : pareille à une verge, elle a conservé, avec fermeté et d'une manière inflexible, la droiture de la justice ; puis, comme un amandier, elle a produit les belles et odorantes fleurs de toutes les perfections.

4. Toutefois, cette étoile virginale se trouvait enfermée dans les étroites limites d'une étable, avec le Soleil de justice qu'elle avait mis au monde ; aussi, et afin de la faire connaître, un astre d'un éclat nouveau apparaît-il en Orient ; par l'éclat inouï de sa lumière, il prévient les Gentils de l'apparition de l'étoile sortie de Jacob, et, marchant en avant des Mages pour leur indiquer leur chemin, il les amène jusqu'à Bethléem. C'est ainsi que le ciel fait connaître le ciel, qu'une étoile indique une étoile, que la lumière rend témoignage de la lumière, qu'un astre découvre un astre. Les Juifs sont là, tout près, et ils ne veulent reconnaître l'enfant Jésus ni d'après les oracles des Prophètes, ni sur l'attestation des Mages, et, sur un signe venu du ciel par le moyen d'une

[1] Eccle. XII, 5.

[1] Ephès. IV, 14.

étoile qui raconte sa gloire, la gentilité, qui se trouve bien loin, le reconnaît pour son Dieu. Eclairés de la lumière céleste, arrivés à Bethléem sous la conduite de l'astre qui les précède, les Mages entrent dans la maison et y trouvent l'étoile et le soleil; ils adorent comme un Dieu, vénèrent comme un roi, reconnaissent pour un homme l'auteur de notre salut, couché dans une crèche : par leur triple offrande, ils font l'aveu de ses deux natures, la divine et l'humaine, et ce qu'ils croient de cœur, ils l'affirment hautement par leurs dons. Ils sont trois, ils font à un seul hommage de trois sortes de présents; par là, ils confessent publiquement l'unité de Dieu en trois personnes. Après avoir accompli, à l'égard de l'enfant Jésus, les devoirs d'une pieuse dévotion, mais prévenus par un ange, ils prennent un autre chemin et s'en retournent dans leur pays.

5. Pour vous, frères bien-aimés, vous savez qu'une étoile virginale est sortie de Jacob; vous adorez Jésus, non comme pleurant encore sur la paille, mais comme régnant dans les cieux; l'astre brillant de l'Evangile vous a envoyé, du haut du ciel, les rayons de son admirable lumière; il vous précède et vous dirige : marchez donc à sa suite par vos bonnes œuvres, courez jusqu'à Bethléem, jusqu'à la demeure du pain vivant, c'est-à-dire jusqu'à la sainte Eglise : vous y trouverez Marie et Jésus, et au lieu d'entendre ses gémissements enfantins, vous l'entendrez prêcher et instruire le peuple. Que les heureux Mages, prémices de votre foi et de votre conversion, deviennent vos modèles : quand Jésus était couché dans la crèche, ils l'ont vénéré, ils lui ont fait hommage de leurs présents : pour vous, offrez-lui vos bonnes œuvres en signe d'adoration, maintenant qu'il règne dans le ciel. Offrez-lui en don, non des choses du temps, car elles finissent par périr, non des choses transitoires et visibles, mais des présents qui viennent de votre cœur, des louanges et des actions de grâces. Au lieu d'or, offrez-lui de la sagesse ; au lieu d'encens, de la dévotion ; au lieu de myrrhe, la mortification de vos sens; puis, instruits par l'Evangile, quittez le chemin des œuvres mauvaises, qui vous a amenés de l'endroit où vous étiez, et retournez par une voie toute différente, celle des bonnes œuvres jusqu'à la patrie, au séjour de la lumière éternelle, où daigne vous faire entrer Notre-Seigneur Jésus-Christ, Dieu, qui vit et règne, avec le Père et le Saint-Esprit, pendant tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

TRENTE-HUITIÈME SERMON.

POUR L'ÉPIPHANIE DU SAUVEUR.

III.

ANALYSE. — 1. Dans l'Epiphanie se célèbrent plusieurs mystères, mais spécialement la venue des Mages. — 2. Ils sont venus, non par suite de calculs astrologiques, mais par esprit de religion.— 3. L'opposition des Donatistes est condamnée par les Eglises apostoliques, — 4. et même par le monde entier ; car à peine sont-ils connus, même en Afrique. — 5. L'Eglise catholique a trouvé dans les persécutions le principe de son développement : on ne peut en dire autant des sectes dissidentes.— 6. L'orateur exhorte son auditoire à conserver l'unité.

1. Le nom d'Epiphanie a passé du grec dans le latin ; les interprètes de cette dernière langue le traduisent par le mot manifestation, parce qu'en ce jour le Christ a manifesté sa grandeur divine et l'a fait connaître au monde par certains faits miraculeux. Toutefois, l'Eglise célèbre aujourd'hui, dans tout l'univers, des mystères de plus d'une sorte :

d'abord, elle nous enseigne qu'une étoile plus brillante que les autres a montré à des Mages opulents l'humble demeure d'un grand Roi; elle nous apprend aussi qu'à pareil jour il a, dit-on, opéré son premier miracle, en changeant subitement de l'eau en vin; enfin, elle nous rappelle la croyance où l'on est qu'en ce jour encore, Jean a baptisé Jésus: au moment où le Sauveur se trouvait dans le lit du Jourdain, Dieu le Père le reconnut hautement pour son Fils; car, au rapport de l'Evangéliste, sitôt « qu'il sortit de l'eau on « entendit une voix du ciel qui disait: Celui-« ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis « toutes mes complaisances : écoutez-le [1] ». Voilà, à ce que l'on croit, par quels indices publics a été aujourd'hui manifestée la puissance du Sauveur; mais l'on s'accorde plus communément à reconnaître qu'à l'Epiphanie l'étoile a servi de flambeau aux Gentils pour leur montrer le chemin qui devait les conduire à travers les ténèbres jusqu'au Christ, et que, même au milieu de ses compatriotes, des Orientaux ont été les premiers à l'adorer. Car tel est le récit de l'Evangile : « Voilà que « des Mages vinrent d'Orient à Jérusalem, et « ils disaient: Où est celui qui est né roi des « Juifs? Car nous avons vu son étoile en « Orient, et nous sommes venus pour l'ado-« rer [2] ». Mais les Donatistes, séparés de l'Orient, privés de la lumière, plongés dans les ténèbres de l'Occident, révoquent en doute la foi des Mages; car ils supposent qu'ils se sont mis à la recherche du Dieu incarné, par calcul et non par esprit de religion. Or, serait-il possible qu'ils eussent parcouru de si vastes pays, qu'ils eussent offert au Sauveur de si précieux dons et se fussent prosternés à deux genoux pour adorer un enfant qu'ils voyaient enfermé en de si étroites limites et couvert de si pauvres haillons, s'ils n'avaient reconnu dans cet enfant le Roi du ciel, et remarqué en lui les traits de la grandeur divine?

2. En effet, les astrologues, tremblants au milieu du monde sidéral, et poussés par la rage de la curiosité jusqu'à en devenir les habitants, les astrologues n'ont jamais su que Dieu dût un jour s'incarner. Ils ont eu beau, depuis le commencement du monde, s'occuper de la marche des corps célestes; jamais ils n'ont connu les secrets desseins de l'Eternel; car tous les nombres des étoiles sont impuissants à découvrir les pensées du Créateur du ciel. Puisque la création des astres a précédé celle de l'homme, comme toutes les plaines de l'air ont existé avant que les champs se soient parés de verdure et que les vastes prairies du firmament se soient émaillées d'étoiles d'or, il est certain que l'homme est postérieur en date aux destins qui l'ont précédé. Or, les astrologues raisonnent comme si les sorts avaient été faits les premiers, et jetés ensuite du haut du ciel sur les hommes, tandis que le destin ne date ni d'avant ni d'après l'homme, mais qu'il doit avoir commencé au moment même de sa conception. D'ailleurs, les astres ayant été répandus dans toute l'étendue des cieux, et ayant brillé deux jours avant la naissance du genre humain, comment donc, ô astrologue, dis-tu que le destin a passé par les astres pour aller jusqu'à l'homme, puisque l'existence de l'homme est de plus fraîche date que les astres? Moi, mes frères, je vous dirai, oui, je vous dirai ce qui a porté les Mages à reconnaître, au moyen de l'étoile, le Roi des Juifs, ce Roi auquel ils ont rendu témoignage par des présents si bien appropriés à sa nature; car ils lui ont offert de l'or, comme au grand Roi, de l'encens, comme à Dieu, de la myrrhe, comme à l'homme dont le petit corps devait mourir pour le salut du monde; et alors s'est vérifié cet oracle du Prophète : « Tous viendront de « Saba, apportant de l'or, de l'encens et de la « myrrhe [1] »; et, en l'offrant, ils ont fait connaître le don du Seigneur. Je vais donc vous dire pourquoi les Mages ont remarqué l'étoile, pourquoi ils ont suivi la voie lumineuse qu'elle leur indiquait. Le divin Balaam avait été appelé auprès du roi Balac, pour maudire les enfants d'Israël; mais Dieu lui fit des menaces terribles et lui ordonna de bénir, au lieu de maudire, son peuple qui passait. Balaam annonça donc, malgré lui, aux Juifs, un grand nombre d'événements heureux pour lui et, entre autres promesses, il leur fit, en ces termes, celle de la venue future du Seigneur Christ: « Une étoile sortira de Jacob, « et un homme s'élèvera d'Israël, et il broiera « tous les chefs des étrangers, et tous les con-« fins de la terre deviendront son bien [2] ». De tous les Mages et de tous les devins de ce temps-là, Balaam passait pour le plus capable; aussi sa prophétie, qu'il avait puisée en Dieu,

[1] Matth. III, 16, 17. — [2] Id. II, 1, 2.

[1] Isaïe, LX, 6. — [2] Nomb. XXIV, 17.

et non dans les calculs de l'art astrologique, a-t-elle été soigneusement recueillie dans les livres des Mages et transmise, pour mémoire, à leur postérité. Les Mages avaient donc cet oracle présent à la pensée, lorsque l'astre royal vint ajouter son éclat à celui des autres astres et projeter ses rayons lumineux sur le pays des Juifs. A l'apparition de ce signe, ils coururent en toute hâte, et l'étoile, qui brillait ainsi au service du Christ, ne quitta ces hommes fidèles qu'après les avoir conduits à la pauvre maison de Marie, sous le toit de laquelle se cachait le Christ.

3. Orgueilleuse igorance et téméraire incapacité des Donatistes, pourquoi attaquer ce que vous ne connaissez pas? Pourquoi déchirer ces hommes dévots et nullement fatalistes, que vous voyez prosternés aux pieds du Roi des cieux, et lui offrant leurs dons? Mais, je le sais, vous détestez, non pas l'astrologie, mais la foi ; ce ne sont point les astrologues que vous repoussez, c'est la foi de ces Orientaux qui vous fait peur. Supposé qu'ils se soient mis à la recherche du Roi Très-Haut par suite de calculs magiques, et non par sentiment de religion, ils mériteraient encore la louange plus que le blâme, parce qu'en réalité ils ont adoré le Dieu de l'étoile, et n'ont point rendu à l'étoile un culte idolâtrique. Les Mages ont donc vu l'astre nouveau, et, vite, ils sont venus avec des présents pour adorer Dieu. Et toi, ô donatiste, non-seulement tu ne cours pas à la suite de l'étoile, mais tu vas jusqu'à te séparer des Mages fidèles ; aussi tu marches en aveugle et tu te heurtes au milieu des ténèbres. Les Mages arrivent jusqu'auprès du Christ, et toi, tu deviens étranger pour lui. Le monde entier est avec eux aux pieds du Sauveur ; et toi, tu es resté en dehors de la crèche ; tu as repoussé la lumière qui éclaire le monde. Voilà donc l'Orient devenu adorateur de Jésus ! Au Septentrion, au Midi, et jusqu'aux extrémités de l'Occident, toutes la nations, réunies dans le sentiment d'une même foi, devenues en quelque sorte parentes par la conformité de leurs croyances religieuses, vénèrent un seul Dieu. Malheureuse erreur, où vas-tu te cacher? Jusques à quand te réfugieras-tu sur une terre étrangère? Partout les catholiques sont les maîtres, et ils te chassent de chez eux ; puisqu'ils sont entrés en possession de toutes les contrées du monde, n'ont-ils pas le droit d'éloigner de leurs terres tous ceux qui veulent y mettre le pied? Tu ne trouves de refuge ni chez les Corinthiens, ni chez les Galates, ni chez les habitants d'Ephèse ; on te déteste à Smyrne, à Pergame, à Thyatire, à à Sardes, Philadelphie et à Laodicée ; car, par l'organe de l'apôtre Jean, Dieu rend témoignage à la foi de ces villes. Les Colossiens et les Thessaliens te condamnent, et de leur côté se range tout le pays d'Orient, d'où les Mages sont venus, comme les représentants de la foi de leur province, conclure avec le Christ un nouveau traité d'alliance. Qu'y a-t-il de commun entre toi et les Indes? entre toi et les Perses? entre toi et les Arméniens, les Ethiopiens et les Egyptiens? La Bretagne est physiquement séparée du reste du monde, mais elle nous est unie par les liens de la religion : si la mer nous en éloigne, la foi nous en rapproche. Tu es insupportable à l'Espagnol, au Gaulois, et à l'Italien ; car, avec le glaive spirituel, ils ont coupé le cou à ton archipirate.

4. A quoi bon énumérer toutes les parties de l'empire céleste des Patriarches, des Prophètes et des Apôtres, où la foi a pris naissance, où elle a été confirmée par la parole de Dieu et celle des anges? Ne rougis-tu pas de vivre, après avoir mérité d'être exclu de l'héritage des saints ! Il serait superflu de nommer en détail tous les pays qui te sont opposés ; car tu es en contradiction avec les derniers pays du monde qu'éclaire le soleil ; tu es inconnu sur le vaste réseau des mers, et toutes les nations, tous les peuples de la terre te condamnent. Il y a même, en Afrique, des contrées qui ne savent point votre nom, et les campagnes où vous errez sont de mince étendue. Dès qu'elle vous a vus, elle vous a rejetés de son sein ; en vertu des lois divines, elle vous a chassés de ses propriétés. Ecoutez-moi, s'il vous plaît : l'Afrique commence et finit aux confins de l'Egypte et de la ville d'Alexandrie, à l'endroit où Parétonie se trouve située et aux montagnes que les naturels du pays appellent Catabaalmon : voilà où elle commence ; de là, elle s'étend le long du désert d'Ethiopie, pour aller se terminer, en Occident, aux limites de l'Europe, c'est-à-dire au détroit de Cadix, où l'Océan se jette dans la mer de Toscane ; enfin, ses bornes les plus reculées et les plus extrêmes sont, dans le sens de la largeur, le mont Atlas et les îles aux-

quelles on donne le nom de Fortunées. L'Afrique a donc pour limites, à l'Orient, l'Egypte; au Septentrion, la mer de Libye; au Couchant les grandes Syrtes, et au Midi, le désert d'Ethiopie. O insensés, qui ignorez toutes choses, ne voyez-vous pas sur quelle immensité de terrain l'Eglise universelle règne, même en Afrique, et en quelles étroites limites vous êtes vous-mêmes renfermés? Combien de fois la vérité vous a-t-elle déjà vaincus? Que de fois vous vous êtes convertis! Que de fois vous avez menti au Christ! Aussi votre race s'est-elle éteinte petit à petit, et a-t-elle fini par se dessécher sous les atteintes du feu du ciel, comme un gazon dépourvu de racines. O hérétique, es-tu à Jérusalem pour adorer le tombeau ou la croix du Sauveur? Es-tu à Bethléem pour vénérer, avec l'univers, la crèche qui a porté le Christ naissant? Es-tu à Nazareth pour visiter respectueusement la chambre où l'ange a visité Marie, où il lui a annoncé que, sans cesser d'être vierge, elle donnerait le jour à Notre-Seigneur et Sauveur? Pourquoi briser les liens de parenté qui devraient t'unir aux petits enfants qui ont souffert pour Jésus-Christ? Cesse-t-on d'entendre prononcer le nom des chrétiens à l'endroit où les premiers martyrs ont été mis à mort? La foi chrétienne serait-elle assez malheureuse pour se trouver circonscrite dans l'étroit espace que tu occupes? Le Christ ne te dit-il pas : J'ai tout racheté, j'ai versé mon sang pour le salut de tout le monde; je ne connais pas de partage, j'exige que tous ne fassent qu'un, parce que ma propriété ne peut avoir deux maîtres?

5. Ne va pas dire que si tu es réduit à des proportions si minimes, c'est le fait de la puissance romaine; rappelle-toi ceci, oui, rappelle-toi ceci, et si tu ne peux te le rappeler, lis-en le récit dans l'histoire : Combien de fois nous avons, nous aussi, souffert de la part des Romains? Combien de leurs princes ont tiré contre l'Eglise catholique le glaive sanglant de la persécution! Pourtant leur cruauté barbare n'a point réussi à étouffer notre foi; l'on peut même dire que plus le persécuteur abattait d'épis dans le champ de la religion, plus la moisson du Christ devenait abondante sous sa faux; car l'homme ne peut l'emporter sur Dieu. Jamais on n'a pu faire mentir la prophétie d'après laquelle l'Eglise devait se répandre jusqu'aux extrémités de l'univers. Ecoute l'antique présage relatif à la solennité de ce jour : « Les rois de la mer et des îles « lointaines lui apporteront des présents; les « princes de l'Arabie et de Saba, des offrandes : « tous les rois de la terre l'adoreront, et « toutes les nations lui seront soumises [1] ». Fais-tu chœur avec tous ces rois pour adorer le Christ, toi qui erres avec tous ceux du dehors? Ecoute, voici comment le Prophète annonce les présents des rois, avant que ceux-ci les offrent : « Tous viendront de Saba, ap« portant avec eux de l'or, de l'encens et de « la myrrhe »; en les offrant, ils proclameront le salut de Dieu. Cherche maintenant à savoir à l'égard de quelle hérésie peuvent s'accomplir ces paroles : « Il dominera de la « mer jusqu'à la mer, du fleuve jusqu'aux « extrémités de la terre. Devant lui se pros« terneront les habitants du désert, et ses en« nemis baiseront la poussière de ses pieds [2] ». Remarque bien à quelle Eglise peuvent s'appliquer ces paroles adressées au Christ par le Psalmiste : « Dispersez les nations qui veulent « la guerre : les princes de l'Egypte accour« ront pour demander la paix ; l'Ethiopie « étendra les mains vers le Seigneur. Rois de « la terre, chantez le Seigneur, célébrez en « chœur l'Eternel [3] ». O hérétique, reconnais ta solitude; vois, tu es séparé des habitants des îles et des nations, tu n'as plus de part aux mérites sanglants du Christ. Tu es désormais incapable de t'étendre et d'atteindre aux frontières du monde; car, tu le sais, dans un moment tu ne seras plus. Je te le demande, à quelle époque commenceras-tu à régner dans les îles? Quand pourras-tu explorer les mers les plus lointaines? Tu ne peux plus sortir nulle part sans y rencontrer l'Eglise, puisque le pouvoir royal s'exerce partout. Mais supposons que le Gaulois puisse aller en Numidie et l'Italien en Byzacène, sans y trouver l'Eglise; il sera toujours vrai de dire qu'autre chose est de parcourir le monde en marchant, autre chose est d'adorer le Christ dans tous les pays de la terre, comme si l'on était au milieu de ses concitoyens.

5. Enfin, nous lisons dans le Prophète ce passage : « Et tous les habitants des îles, tous « les peuples l'adoreront, chacun en sa « place [4] ». Entends-tu : « En sa place? » Pourquoi alors gémis-tu dans la solitude

[1] Ps. LXXI, 10, 11. — [2] Ibid. 8, 9. — [3] Id. LXVII, 31 33. — [4] Soph. II, 11.

d'une terre qui n'est pas la tienne? Apprends, apprends à partager la foi de l'univers, et nulle part tu ne seras forcé d'errer comme en pays étranger. Sois l'ami de toute la terre, entre en participation de l'unité, deviens membre de cette Eglise qui règne partout, et, en aucun lieu, tu ne seras hors de ta patrie, parce que toutes les contrées de la terre seront pour toi le pays natal. Courbe tes épaules sous le joug céleste, et alors tu verras que tu es dans l'unité, suivant cette parole de l'Ecriture : « Que tous invoquent le « nom de Jéhovah et lui obéissent sous le « même joug; des confins des fleuves, l'E« thiopie offrira à Dieu ses présents [1] ». Tu portes un autre joug, et un autre hérétique en porte un qui lui est particulier; mais, dans toutes les parties du monde, le catholique est soumis à un seul Dieu, et porte le même joug; par conséquent, il ne saurait s'égarer. Mais, mes frères, pourquoi vous fatiguer si longtemps à vous démontrer une vérité parfaitement évidente? C'est inutilement qu'on ose célébrer cette solennité, si l'on ne veut point partager la foi que professe le monde entier.

[1] Soph. III, 9, 10.

TRENTE-NEUVIÈME SERMON.

POUR L'ÉPIPHANIE DU SAUVEUR.

IV.

ANALYSE. — 1. Les Mages amenés aux pieds du Christ par une étoile nouvelle. — 2. Le Christ n'est pas né sur l'ordre d'une étoile. — 3. Les petits innocents, pierres précieuses incrustées dans la couronne du Christ; c'est de l'or, et leurs mères sont les mines du sein desquelles on l'a tiré.

1. Une couronne a brillé aujourd'hui aux yeux du monde, car une étoile, qui la précédait, en a révélé la richesse; et le précieux martyre des innocents est venu y attacher comme des pierres précieuses. Quand, de l'intérieur de son palais, un roi de la terre s'avance au milieu de la foule réunie pour l'acclamer, et qu'il étale aux yeux de tous les richesses de son diadème, quels cris d'admiration, au milieu des pierres éblouissantes qui en font l'ornement! De quel éclat a paru environnée la couronne aujourd'hui exposée aux regards du monde, puisqu'elle est l'emblème d'une puissance qui s'exerce tout à la fois sur la terre et dans les cieux! Les cieux l'ont aperçue; aussi les Anges de Dieu sont-ils descendus ici-bas, afin de l'admirer. Ses rayons ont pénétré dans le chœur des étoiles; ils ont porté le trouble dans leurs rangs, et, dans la vivacité de leur joie, elles se sont hâtées de lui obéir. Voici donc notre rédemption, puisqu'apparaît une étoile splendide, l'étoile du matin; elle est splendide, à cause de l'Epiphanie, qui se manifeste aux Gentils; c'est l'étoile du matin, car, en sortant du tombeau, à l'heure de l'aurore, le Christ a vidé les enfers; dès le matin, il a fait sortir de leur sépulcre les corps des morts, après les avoir enveloppés de l'éclat de son aurore naissante, comme d'un manteau de pourpre. Les Mages ont vu cette couronne qui projetait dans le monde ses rayons brillants; ils se sont hâtés de venir de l'Orient et de marcher à la suite de l'étoile. Le ciel s'étonna à la vue de cet astre extraordinaire, les légions des corps célestes le contemplèrent avec stupéfaction; car, s'il était nouveau, il annonçait aussi un enfantement non moins nouveau. Cette étoile n'était point du nombre des autres étoiles: elle ne s'était levée que pour un

temps ; les autres astres ne la connaissaient nullement, parce que le genre humain ne connaissait pas non plus le Christ.

2. Mais que personne ne dise que le Seigneur Christ est né forcément sous le destin fortuit de cette étoile, adoptant ainsi l'opinion soutenue par les païens et peut-être aussi par les hérétiques. Elle n'était point placée dans le ciel pour imposer des lois : ce n'était qu'une messagère envoyée pour annoncer un événement. Jésus n'était pas fatalement soumis à ses ordres, c'était elle qui obéissait en le faisant aussitôt connaître. L'existence du Christ n'a donc pas été la conséquence de l'apparition de l'étoile : au moment où il est né, et parce qu'il est né, elle a brillé dans le ciel ; mais le Sauveur n'est pas venu au monde à cause d'elle. Au-dessus de la couronne de gloire qui apportait la joie à toute la terre, on voyait donc voltiger et briller, au milieu des ténèbres, les mystérieuses et bleuâtres lueurs destinées à annoncer le Sauveur ; et, par la route de feu qu'elle traçait, avec un empressement joyeux, dans les airs, l'étoile amenait d'Orient les trois mages, comme trois pierres précieuses à ajouter à la couronne du Christ naissant dans l'innocence : ils devaient y être incrustés à titre de prémices et en fléchissant le genou.

3. Voilà donc que des milliers de pierres précieuses viennent s'attacher à la couronne de cet enfant qui naît pour rajeunir la vieillesse d'un monde devenu caduc. Avant d'être fixés à l'auréole du Sauveur, les diamants de Bethléem, les petits innocents avaient été arrachés des mamelles de leurs mères. Le glaive du cruel persécuteur ayant abattu ces précoces et tendres fleurs, celui qui distribue les couronnes en avait fait une couronne pour orner son diadème, et leurs tiges devaient d'autant mieux briller sur son front, qu'elles étaient de couleur pourpre. C'étaient des lis, en raison de leur innocence ; ils sont devenus des roses, parce qu'ils ont été teints dans leur sang. C'étaient des pépites d'or sorties des riches entrailles de leurs mères ; ils sont devenus des lingots aux mains des anges, en attendant l'heure de leur incrustation dans la couronne du Premier-né. Le sein maternel est la mine où on les a séparés d'avec la terre, pour en faire des martyrs précieux. Bienheureuses mères ! Elles ont acquis du prix, elles ont brillé comme des mines d'or, puisqu'elles ont enfanté au Christ des martyrs. De même que les mines d'or sont placées sous la sauvegarde du fisc, de même elles jouissent du repos, sous l'œil protecteur des anges : dès lors que leurs enfants ont subi le martyre, elles ont donné au Sauveur des pépites d'or ; aussi sont-elles placées sous la double sauvegarde de la grandeur de leurs fils et de leur propre sécurité. D'autre part, les hommes, condamnés à creuser les mines d'or, sont coupables, puisqu'ils sont condamnés ; c'est pourquoi les satellites d'Hérode sont déjà condamnés au jugement du Christ. Il est, toutefois, bon de le remarquer : les criminels condamnés à l'extraction de l'or dans les mines sont seuls coupables ; ainsi en a-t-il été des serviteurs d'Hérode : ils fouillaient en quelque sorte des mines d'or, et en extrayaient des sortes de pépites qui étaient les innocents, et tandis que les bourreaux devenaient noirs, ces petits enfants brillaient d'un vif éclat ; car, sous le glaive, ils étaient purs de toute faute. A leur exemple, tous ceux qui rendent témoignage au Christ naissant et se manifestant ont tout espoir de recevoir dans le royaume des cieux la couronne immortelle.

QUARANTIÈME SERMON.

POUR L'ÉPIPHANIE DU SEIGNEUR.

V.

ANALYSE. — Nom de l'Epiphanie et célébration de cette fête après celle de la Nativité du Seigneur. — 2. L'eau est changée en vin par la toute-puissance du Christ. — 3. Explication du sens mystique de ce changement. — 4. Les Mages adorent le Christ et lui offrent des présents tout aussi mystiques. — 5. D'après l'opinion de quelques-uns, le Christ a été, à pareil jour, baptisé, pour nous apprendre à puiser une nouvelle vie dans le baptême.— 6. Un jour si grand mérite d'être honoré par nous d'une manière spéciale.

1. Nous devons connaître les motifs probables de célébrer cette grande fête. L'Epiphanie, que nous solennisons aujourd'hui, tire son nom d'un mot grec qui signifie, dans notre langue, manifestation ou apparition. Or, ce jour est appelé le jour de la manifestation ou de l'apparition, parce que le Christ, Notre-Seigneur, s'y est fait connaître par des signes évidents. En effet, nos auteurs attestent qu'en ce jour les Mages sont venus, sous la conduite de l'étoile, adorer Notre-Seigneur Jésus-Christ, et aussi que, dans le pays de Galilée, le Sauveur a changé de l'eau en vin. Après avoir dernièrement célébré le jour où est né le Christ, nous solennisons aujourd'hui celui où il s'est manifesté.

2. Jésus s'est donc fait connaître lorsque, par un prodige admirable autant qu'inouï, il a changé de l'eau en vin. Comme c'est Dieu qui a établi les lois constitutives des êtres, il lui appartient également de les changer : aussi, après avoir créé l'eau dans les conditions ordinaires, lui a-t-il donné une autre nature : il avait pu d'abord la tirer du néant; ne lui était-il pas aussi facile de la changer en une substance différente ? On faisait donc une noce ; pendant le festin, nous dit l'Evangile, le vin fit défaut. Alors le Seigneur ordonna aux serviteurs de mettre de l'eau dans les vases et de les remplir, et quand ils furent remplis, il commanda d'y puiser. Admirable prodige ! Entre les mains, et sous les yeux des serviteurs, la puissance divine agit sans se laisser apercevoir. Le miracle s'accomplit, et néanmoins personne ne voit comment il s'opère. La cause reste inconnue, l'effet seul apparaît. Pourquoi cela? Evidemment parce que Dieu fait tout ce qu'il veut; parce qu'en lui pouvoir c'est vouloir. Pourquoi encore ? Le voici : sa puissance est tellement grande que, en face des harmonies de la création, le Prophète a pu dire de lui avec justice :« Il a dit, et toutes choses ont été « faites ; il a commandé, et toutes choses ont « été créées [1] ». Quelle merveille ! Mais de toutes les œuvres que le Seigneur a placées sous nos yeux, y en a-t-il une seule qui ne soit digne de notre admiration ?

3. Mais cherchons à découvrir, en ce miracle, des enseignements plus élevés ; tâchons de connaître son sens mystique. Que représentaient ces noces à la célébration desquelles assistait le Sauveur ? Elles étaient certainement l'emblème de celles par lesquelles le Christ s'est uni à l'Eglise; car, « pareil à un « époux qui sort de sa couche nuptiale [2] », il s'est approché, en vertu du contrat d'alliance, de sa fiancée ; et alors il a changé son œuvre : avec de l'eau il a fait du vin, c'est-à-dire qu'avec des Gentils il a fait des fidèles. Il y a donc un changement de l'eau en vin, quand des infidèles deviennent chrétiens, que des avares se font généreux, que des orgueilleux se transforment en hommes humbles, des personnes colères en personnes pleines de douceur, des gens cruels en gens miséricordieux, des adultères en continents. Ainsi donc Jésus change de l'eau en vin, quand, par sa divine opération, un homme que son infidélité rendait

[1] Ps. XXXII, 9. — [2] Ps. XVIII, 6.

vil devient précieux en raison de ses sentiments religieux. J'ose même le dire : de côté et d'autre c'est l'œuvre du Christ, sans doute ; mais il y a, de sa part, un miracle plus admirable, quand, avec un pécheur, il fait un uste, que quand, avec de l'eau, il fait du vin ; car, en pareille circonstance, plus l'homme devient précieux, plus ce changement l'emporte sur l'autre. Dans le premier cas, il n'exerce sa puissance que sur un élément sorti de ses mains, c'est-à-dire sur l'eau ; dans le second cas, il l'exerce sur l'homme, qui est son image ; ici, les apparences, la couleur et le goût de l'eau se transforment en vin ; là, chose vraiment plus étonnante ! c'est toujours le même homme, et, pourtant, il n'est plus le même : extérieurement c'est toujours lui ; il devient tout différent à l'intérieur. Le Seigneur a dit : « Moi, je tuerai, et moi, je ferai « vivre[1] ». Comment Dieu peut-il faire vivre, s'il tue ? Il tue de la même manière qu'il fait vivre ; car, dans un seul et même homme, il tue l'impie et fait vivre l'innocent.

4. Comme nous l'avons dit précédemment, on croit donc que c'est en ce jour que le Christ a reçu les adorations des Mages. Une étoile extraordinaire avait brillé à leurs yeux : aussitôt ils se mirent sous sa conduite, et tandis que, sur terre, leurs pieds marchaient, leurs yeux suivaient, dans le siel, sa trace de feu. Aussi, lorsqu'ils eurent trouvé Notre-Seigneur Jésus-Christ, « ils se prosternèrent « pour l'adorer et lui offrirent, en présents, de « l'or, de l'encens et de la myrrhe[2] ». Par la myrrhe, ils faisaient connaître sa condition mortelle ; par l'or, ils le proclamaient roi, et, par l'encens, ils l'adoraient comme Dieu : et, tout en lui offrant leurs présents, ils faisaient don d'eux-mêmes à la divinité. Alors s'accomplit ce qu'avait dit le Prophète : « Avant que « l'enfant puisse nommer son père et sa mère, « il recevra la puissance de Damas et les dé« pouilles de Samarie[3] ». Le peuple de Damas, possesseur d'immenses richesses, a vraiment donné sa puissance au Seigneur, lorsque les Mages ont offert au Christ l'or qui était le maître des Gentils. Les dépouilles de Samarie, c'est-à-dire, de la gentilité, car Samarie en était l'emblème, lui ont été données au moment où, par l'accession des Mages à la foi, la gentilité a paru dépouillée de tous ses biens. Dans leur personne, en effet, ont été dédiées au Sauveur les prémices des nations ; car ils ont annoncé, par leur exemple, ce qui s'est accompli dans la suite, c'est-à-dire, que les Gentils, amenés par la foi, viendraient un jour, à notre Seigneur et Sauveur, et que, des extrémités de la terre, des peuples accourraient, qui reconnaîtraient en Jésus-Christ leur Maître et leur Dieu. Il était bien loin du pays des Mages, et néanmoins ils sont venus à sa recherche : il était né chez les Juifs, et les Juifs l'ont méprisé. Ceux-là l'ont adoré, bien que les pauvres langes dont il était enveloppé le rendissent encore méconnaissable ; ceux-ci l'ont attaché à une croix, malgré les prodiges éclatants qui dénotaient sa puissance. Les Prophètes d'abord, et ensuite les Mages, l'ont annoncé, afin de rendre inexcusable l'homme qui ne reconnaîtrait pas le Seigneur dans la personne du Christ. Les Juifs ne pouvaient donc avoir aucun motif d'excuse en ne le reconnaissant pas, puisque leurs Prophètes l'avaient prédit ; il devait en être de même pour les Gentils incrédules, puisque les Mages avaient cru.

5. Il en est dont l'opinion est que notre Seigneur et Sauveur aurait encore été baptisé en ce même jour ; si la chose était vraie, nous aurions tout motif de célébrer cette fête avec la plus grande solennité. En ce cas, notre Seigneur et Sauveur, après nous avoir déjà fait naître, nous enseignerait aujourd'hui qu'il nous faut aussi prendre une nouvelle vie ; après nous avoir accordé le bienfait d'une première naissance, il nous aurait encore gratifiés d'une seconde, en vue de laquelle, et tout en nous donnant un exemple salutaire, il aurait sanctifié l'eau où les hommes devaient puiser la grâce.

6. Aussi, mes très-chers frères, devons-nous célébrer avec respect le jour où le Seigneur a été honoré soit par d'admirables prodiges, soit par la visite des Mages. Nous avons solennisé sa naissance, solennisons de même sa manifestation : évidemment, la loi ne nous eût procuré aucun avantage, si, en vertu des hauts conseils de Dieu, le Christ n'était pas venu en ce monde ; par la même raison, les hommes auraient peu profité du bienfait de sa naissance, s'ils n'avaient pas cru en lui. C'est pourquoi, frères bien-aimés, craignons toujours, aimons incessamment, désirons avec ardeur notre Créateur le Créateur de toutes choses ; non content de descendre jusqu'à nous, il a voulu encore nous four-

[1] Deut. XXXII, 39. — [2] Matth. II, 2. — [3] Isaïe, VIII, 4.

nir les motifs de croire en lui après sa naissance : en effet, il s'est fait annoncer comme Fils de Dieu par les Prophètes ; les Mages nous l'ont montré ; il nous en a prévenus par ses paroles et nous l'a prouvé par ses miracles. Cherchons-le sans fin pour notre salut, dirigeons vers lui nos regards et les désirs de nos cœurs. Celui que les Mages ont trouvé enveloppé de langes, cherchons-le dans le ciel ; celui qu'ils ont adoré bien qu'il fût encore caché et obcur, glorifions-le ; car il est assis sur le trône de la Majesté suprême.

QUARANTE ET UNIÈME SERMON.

POUR L'ÉPIPHANIE DU SEIGNEUR.

VI.

ANALYSE. — 1. Au jour de l'Epiphanie, le Christ s'est révélé, non-seulement aux Juifs, mais encore aux Gentils. — 2. Il est reconnu par les Mages, et son Père proclame lui-même sa grandeur. — 3. Dans cette manifestation du Sauveur apparaît la Trinité. — 4. Le changement miraculeux de l'eau en vin prouve encore la Divinité.

1. « Chantez », dit David, « chantez », dit le Prophète ; « chantez un cantique nouveau, car « il a opéré des merveilles [1] ». Nous sommes réunis pour célébrer la fête insigne de l'Epiphanie : cette parole du psalmiste David s'accorde donc avec l'esprit de cette solennité, qui veut nous voir chanter des cantiques de joie, pour nous mettre à l'unisson de la fête. Ainsi, autre chose est ce que nous demande la solennité autre chose ce que nous demande le psaume ; car à la première nous devons de l'allégresse, au second, des cantiques de bonheur. Que lisons-nous ensuite dans le psaume ? « Jéhovah a manifesté son salut, il « a révélé sa justice aux yeux des nations [2] ». Voyons David : quel parfait rapport y a-t-il entre la solennité de ce jour et la mention, que fait le Psalmiste, de la manifestation du Christ aux Gentils ? Ouvrons l'Evangile, et nous verrons non-seulement comment Dieu a révélé son salut aux Juifs, mais aussi, selon le psaume qu'on nous a lu, comment « il l'a ré« vélé aux yeux des nations ». D'abord, remarquons ceci : aussitôt après la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, les Mages viennent, avec des présents, auprès de l'humble enfant Jésus, pour l'adorer ; mais, à vrai dire, ce sont les peuples gentils qui viennent en leur personne : en effet, les Mages étaient les docteurs et les chefs de la superstition païenne, vu qu'ils tenaient le principat chez les Gentils plongés dans l'erreur, et qu'ils servaient de modèle à la gentilité. Ensuite, l'étoile s'associe à eux ; elle s'arrête au-dessus de l'enfant, pour montrer que là se trouve réellement celui vers lequel elle accourait tout à l'heure, et pour indiquer, par son arrêt, aux Mages qu'elle a amenés, le but de leur voyage.

2. Les Mages pénètrent donc dans la grotte où est né le saint enfant, ils s'approchent de la crèche, ils y aperçoivent un homme et y reconnaissent un Dieu ; alors ils se prosternent aux pieds de cet enfant, dont ils comprennent la grandeur, dont la puissance leur inspire l'épouvante. Ils voient sa chair et adorent sa majesté : son humanité frappe leurs regards, et ils vénèrent sa divinité. Les choses étant ainsi, voyons comment, par cette conduite des Mages, s'est accomplie la prophétie de David qu'on nous a lue tout à l'heure ; elle est conçue en ces termes ; « Le Seigneur a manifesté « son salut, il a révélé sa justice aux yeux des « nations ». Par cela même qu'une étoile l'a fait connaître, l'humanité du Sauveur a été manifestée ainsi, « le Seigneur a manifesté

[1] Ps. XCVII, 1. — [2] Ibid. 2.

« son salut » : et comme il a été vu par les Gentils, « le Seigneur a révélé sa justice aux « yeux des nations ». Maintenant, puisque, au rapport de l'Ecriture, le Père a déclaré, en ce jour et à l'occasion de son baptême, que le Christ était son Fils, cette parole du psalmiste a évidemment reçu son accomplissement : « Le Seigneur a manifesté son salut ». Car le Père pouvait-il mieux faire connaître son Sauveur qu'en le faisant connaître lui-même par ces paroles : « Celui-ci est mon Fils[1] ? »

3. Autrefois, le Père s'était servi de Moïse et des Prophètes, il avait employé des emblèmes et des figures pour annoncer que son Fils s'incarnerait un jour ; au baptême, il a donné par lui-même et ouvertement la preuve que l'Incarnation était un fait accompli. La foule était là présente : le ciel et la terre, et tout ce qu'ils renferment, servaient de témoin : il faisait grand jour, les faits se montrèrent indéniables : on entendit une voix qui disait : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en « qui j'ai mis toutes mes complaisances ». Cette voix était très-forte ; mais, pour qu'elle ne fût pas seule à rendre témoignage à celui que le Père révélait de la sorte, le Saint-Esprit vint lui-même déclarer sa divinité : une colombe descendit donc sur sa tête, et la preuve qui résulta de cette apparition en faveur de la filiation divine du Christ précéda celle qui ressortait de la déclaration de son Père. Pour moi, je ne vois pas, en cela, seulement un témoignage en faveur du Christ, j'y aperçois encore un mystère relatif à la divinité : en effet, cette manifestation de Notre-Seigneur Jésus-Christ mettait en relief le Fils, qui était alors désigné comme tel, le Saint-Esprit qui le faisait voir, et le Père, qui déclarait sa filiation ; ainsi donc, par le fait même que la divinité tout entière proclamait le Sauveur Fils unique de Dieu et Dieu lui-même, les personnes divines se manifestaient toutes les trois.

[1] Luc, III, 22.

4. Mais arrivons enfin au passage de l'Evangile qu'on nous a lu tout à l'heure, et considérons avec le plus grand soin ce trait de la puissance divine : le changement de l'eau en vin, opéré au festin des noces et raconté dans ce passage de l'Ecriture, est la preuve évidente que celui qui l'a accompli est Dieu ; oui, cette preuve est incontestable. L'action divine peut-elle, en effet, se manifester d'une manière plus convaincante qu'en bouleversant et en changeant la nature des choses ? A qui peut appartenir le pouvoir de changer en un clin d'œil les éléments ? A celui-là seul qui peut les créer : cela va de soi ; car donner un autre être à ce qui existe, et tirer du néant ce qui n'existe pas encore, c'est le fait de la même puissance. O l'admirable, ô l'inestimable force de notre Sauveur ! Les urnes se remplissent d'eau, et elles fournissent du vin aux convives : on y verse une chose, et l'on en tire une autre. Qui donc a communiqué à un élément assez d'obéissance pour le faire cesser d'être, et à un autre élément la substance nécessaire pour le faire exister ? Que des êtres pourvus d'oreilles pour entendre, et d'intelligence pour comprendre, sachent obéir, soit ; mais il est certain qu'ici ni l'eau ni le vin n'avaient des oreilles et de l'intelligence. Comment donc a-t-on pu rencontrer de la soumission en ce qui ne pouvait en avoir naturellement ? Quand des êtres entendent sans avoir d'oreilles, comprennent sans avoir d'intelligence, obéissent sans être pourvus du sentiment du devoir, l'omnipotence de la divinité s'affirme donc d'une manière palpable ; car il prouve qu'il est le Dieu de toutes les natures, celui qui donne une nature aux êtres dépourvus d'intelligence par nature. Il nous reste encore quelque chose à dire ; Dieu nous en fera plus tard la grâce. Pour aujourd'hui, prions, afin que la conversion de nos cœurs manifeste la grandeur et la puissance du Christ, comme les a déjà manifestées aujourd'hui le changement des éléments de la nature.

QUARANTE-DEUXIÈME SERMON.

POUR L'ÉPIPHANIE DU SEIGNEUR.

VIII.

—

ANALYSE. — 1. Le Christ se fait connaître aux Mages par l'entremise de l'étoile. — 2. Les Mages l'adorent et lui offrent des présents mystiques. — 3. Cruauté d'Hérode ; il fait massacrer les petits enfants. — 6. Epilogue.

1. Frères bien-aimés, portez vos regards sur l'astre nouveau ; c'est le signe, non pas de la fatalité, mais de la royauté. Voyez-le briller dans sa course rapide, conduire les Mages au berceau du Christ, et, du haut du ciel, témoin de son obéissance, appeler à la crèche le monde entier. Comme, après la nuit, le pôle nous apparaît sous les teintes brillantes de l'aurore, ainsi les premiers rayons de la lumière se montrent au genre humain assis dans les ténèbres et les ombres de la mort ; ainsi s'annonce le Fils de Dieu, jusqu'alors inconnu. Voici venir les Mages, ces esclaves de l'astrologie, ces admirateurs des étoiles. Un globe de feu, qu'ils n'ont pas encore vu, projette dans les cieux d'éclatants rayons ; d'un pas rapide, il trace devant eux un chemin enflammé ; ils le suivent et voient bientôt, enfermé dans l'étroite enveloppe d'un maillot, celui dont l'étoile lumineuse annonçait tout à l'heure, du haut des airs, la glorieuse puissance. Jamais torche ardente ne répandit autour d'elle une lueur semblable à celle de cet astre ; jamais l'aurore n'envoya à la terre de rayons plus nombreux et plus doux ; jamais d'une fournaise nouvellement allumée ne s'échappèrent de pareils torrents de flammes : il brillait si vivement, que, à la vue de cette lumière sans précédente, la terre se trouvait saisie d'épouvante. Comment ne pas reconnaître la majesté suprême en celui dont la grandeur se lisait dans l'écrin céleste ?

2. Les Mages, au cœur desquels naissait la foi, prélude de la nôtre, s'approchent donc du Christ ; ils lui offrent de l'or, lui donnent de l'encens, lui apportent de la myrrhe. Pauvre petit enfant, vous êtes devenu bientôt riche ! Au milieu de tous ces présents, il pleure ; et bien qu'il gémisse, on le redoute comme un Dieu. Ses clients lui apportent des cadeaux ; ils courbent devant lui leurs fronts et l'adorent. On lui offre de l'or, parce qu'on reconnaît en lui un grand Roi ; on lui sacrifie de l'encens, en témoignage de sa divinité ; on lui donne de la myrrhe, comme à la victime qui doit mourir pour le salut de tous.

3. Mais, à force de craindre, l'impie Hérode devient cruel ; il sévit avec d'autant plus de rage qu'il veut cacher mieux sa honte. Dès le premier abord, il feint de vouloir adorer celui dont la naissance le remplit d'épouvante. A mon avis, mes frères, si cet ennemi intime du Christ ne fait pas de mal aux Mages, c'est qu'il n'est pas assez fort; s'il joue le rôle d'innocent, c'est qu'il ne peut donner libre cours à sa méchanceté. Plein d'anxiété au sujet de ce successeur, tourmenté par la crainte de perdre sa royauté, Hérode se couvre du masque de suppliant, tout en nourrissant dans son âme des sentiments hostiles. Mais pouvait-il prendre au piége celui qui était venu détruire toutes les malices de la duplicité ? Il temporisa donc, il attendit, mais inutilement : trompé dans ses espérances, il n'eut pas la patience de tenir plus longtemps cachées les secrètes pensées de son cœur. Aussi donna-t-il l'ordre de massacrer les innocents, de faire tomber sous le glaive et sous les pierres des membres non encore affermis et nouvellement sortis des entrailles maternelles. O cruel attentat ! O rage inouïe de ce monde ! Ce massacre était de telle nature,

que le bourreau ne pouvait ni les tenir pour les tuer, ni les voir après leur avoir ôté la vie. On les arrachait tout tremblants des mamelles de leurs mères; leur frêle existence s'éteignait, incapable de résister aux tiraillements simultanés de celles-ci et de leurs bourreaux; de la sorte, on tuait moins des vivants qu'on n'égorgeait des morts. Alors ces pauvres mères sanglotaient et remplissaient l'air de leurs cris : on les voyait serrer leurs enfants dans leurs bras; elles auraient voulu mourir avec eux, mais on ne leur donnait point le coup de grâce. Leurs entrailles se tordaient, non plus sous l'effort des douleurs de l'enfantement, mais sous le poids du chagrin et du deuil : elles avaient beau pleurer et tendre vers les bourreaux des mains suppliantes, les cruels sicaires demeuraient insensibles; dans leur fureur, ils brisaient ces petits membres à peine nés de la veille, et, malgré les prières des mères éplorées, ils étalaient à leurs yeux le hideux spectacle du sang de leur chère progéniture. Hérode, à quoi t'a servi cet acte de cruauté? Pour atteindre un enfant, tu en fais mourir une multitude, et néanmoins tu ne parviens pas à frapper celui que tu cherches; et ainsi, ta stérile méchanceté n'aboutit qu'à te donner à toi-même le coup de mort et à donner au Christ des martyrs de son âge!

4. Pour nous, mes frères, réjouissons-nous dans l'unité de la foi, « dans une charité sincère, dans la parole de vérité, dans la force « de Dieu [1] ». Marchons de pair avec les Mages, suivons la brillante lumière de l'étoile, adorons le Christ dans sa crèche, offrons-lui l'hommage de nos vœux. Il est aujourd'hui couché devant la porte, enveloppé dans les langes de la pauvreté : les Mages lui offrent de l'or; que des chrétiens ne refusent pas aux indigents une pièce de monnaie.

[1] II Cor. VI, 6.

QUARANTE-TROISIÈME SERMON.

POUR L'ÉPIPHANIE DU SEIGNEUR.

IX.

ANALYSE. — 1. Saint Augustin rappelle au souvenir de ses auditeurs l'admirable Nativité du Christ. — 2. Le miracle des cinq pains et des deux poissons était autrefois fêté le jour de l'Epiphanie. — 3. Il en était de même du baptême du Christ, auquel se rapporte d'une manière mystique le miracle précité.

1. Nous vous l'avons précédemment expliqué : Notre-Seigneur Jésus-Christ a été engendré dans le sein d'une vierge, en dehors des règles de la condition humaine et de la nature; il a donc eu pour signe distinctif d'opérer des prodiges dès le commencement d'une existence qu'il devait marquer plus tard par des miracles sans nombre : la puissance qu'il manifestait au moment de sa naissance devait disposer les hommes qui en étaient témoins, à croire plus facilement les opérations extraordinaires et merveilleuses dont le reste de sa vie serait rempli. Car, une fois venu à la vie, une fois devenu homme, que ne pouvait-il pas faire, quand, avant de naître, il avait pu conférer à sa mère le privilége de la virginité? Marie l'a porté dans son sein avant de le mettre au monde; après l'avoir enfanté, elle est demeurée vierge; en elle se sont donc trouvées réunies la maternité et la virginité. Ne vous étonnez nullement de m'entendre dire que, après l'enfantement, Marie est restée vierge : il y a, pour ses deux priviléges, une seule et même raison : car, la conception du Sauveur ayant eu lieu sans le concours de la chair..... Que le

Seigneur ait pénétré en des lieux fermés sans en briser les portes, nous en avons un exemple. Voici, en effet, ce que nous lisons dans l'Evangile : Quand les Apôtres se tenaient enfermés dans le Cénacle, et que, par crainte des Juifs, ils en gardaient les portes closes, Jésus-Christ se trouva subitement au milieu d'eux, et, néanmoins, pour pénétrer dans la salle de leur réunion, il n'avait pas seulement entre-bâillé les portes. S'il a pénétré à travers une épaisse et solide charpente, sans même en ébranler l'ouverture, à bien plus forte raison a-t-il pu, en traversant la subtile nature d'un corps ouvert, entrer et sortir sans porter atteinte à l'intégrité des membres ?

2. Nous avons d'abord parlé du fait et des merveilles de la nativité du Seigneur ; puis, entre autres prodiges opérés par lui, nous vous avons signalé celui-ci, à savoir qu'avec cinq pains et deux poissons il a nourri plus de cinq mille personnes, et qu'après un repas copieux, il y a eu plus de restes qu'on n'avait apporté de provisions. Nous ne pouvons maintenant passer sous silence un autre fait que beaucoup supposent avoir eu lieu aujourd'hui ; nous voulons parler de la circonstance où le Sauveur a changé de l'eau en vin : alors, l'odeur, le goût et la couleur d'une substance simple et commune se sont trouvés tout à coup métamorphosés. A cette vue le ministre du festin se perd au milieu de ses urnes, c'est-à-dire que, s'il les reconnaît, il ne reconnaît plus leur contenu. Il a puisé une chose à la fontaine, et dans ses vases il en trouve une autre : de là, grand sujet d'étonnement pour lui. En versant le liquide, il s'aperçoit que l'eau toute limpide a pris une teinte rouge ; il demeure interdit, stupéfait, et parce qu'il verse à boire, il s'imagine que ses yeux le trompent. Pour écarter toute idée d'ivresse, il aime mieux croire que ses yeux le trompent, et il en appelle aux sens. Il en verse donc dans un verre et le porte à l'intendant ; celui-ci le goûte, appelle l'époux, lui adresse de vifs reproches, lui demande comment il se fait qu'on ait gardé si longtemps le bon vin, et qu'à l'encontre de l'usage adopté pour les festins, on ait bu d'abord le mauvais vin, pour boire le meilleur seulement à la fin. Le trouble se répand alors parmi tous les convives ; les servants ont perdu leur eau ; l'intendant ne connaît plus rien à son vin : l'un réclame ce qu'il a puisé à la fontaine, l'autre redemande ce qu'on a bu, ne comprenant pas que du vin improvisé par la bénédiction du Christ soit meilleur que du vin naturel. Voilà donc, suivant l'opinion commune, le prodige opéré en ce jour par le Sauveur ; selon la nôtre, le Sauveur a été baptisé aujourd'hui dans le Jourdain.

3. Remarquons-le néanmoins : ces deux opinions peuvent se concilier ensemble. Car, en un sens, il y a eu changement d'eau en vin, quand l'eau du Jourdain a été sanctifiée, et, par là même, transformée ; quand de l'eau, jusqu'alors simplement naturelle, a gagné de la valeur à être bénite par le Christ, et acquis la propriété, non-seulement de laver les corps, mais aussi de purifier les âmes. Comme, en effet, le vin « réjouit le cœur de « l'homme [1] », lorsqu'on le boit, et qu'il débarrasse de toute inquiétude ; de même la grâce du baptême réjouit la conscience de l'homme, quand on la reçoit, et elle la délivre de la crainte de n'importe quelle tentation. C'est de ce vin tout spécial que parlait le Prophète quand il disait : « Le vin a rempli de joie ses « yeux ». Le changement de l'eau en vin s'opère donc lorsque les péchés font place à la justice. L'eau, dis-je, se change en vin, quand le baptême, où nous puisons l'immortalité, communique une autre couleur à l'eau froide du péché qui donne la mort, quand les vases de nos corps, auparavant hideux à voir ou remplis d'une odeur infecte, reçoivent un nouveau goût et une odeur nouvelle. Que dans les chrétiens se trouve une bonne odeur, l'Apôtre le dit expressément : « Nous « sommes, devant Dieu, la bonne odeur de « Jésus-Christ [2] », si, du moins, nous aimons le Seigneur.

[1] Ps. CIII, 15. — [2] II Cor. II, 15.

QUARANTE-QUATRIÈME SERMON.

POUR L'ÉPHIPHANIE DU SEIGNEUR.

X.

Analyse. — 1. Les Mages viennent sous la conduite de l'étoile. — 2. Comparaison entre eux et la reine de Saba, qui est allée visiter Salomon. — 3 Extravagance d'Hérode. — 4. Nous devons joyeusement accourir aux pieds du Christ avec les Mages.

1. Le jour solennel de la sainte Epiphanie vient de se lever sur l'univers : le monde entier doit donc le célébrer, car un astre a dissipé, par l'éclat de ses rayons, les ténèbres où il était plongé, une étoile nouvelle a brillé aux yeux des hommes. Sous la conduite de cette étoile, les Mages sont venus d'Orient à Jérusalem ; par le fait d'une révélation d'en haut, ils ont reconnu dans l'enfant celui dont ils attendaient leur salut, et ils l'ont adoré. Rien, pourtant, dans le Christ nouveau-né, ne prêtait à l'adulation : il n'était point assis sur un trône royal, il ne portait point de manteau de pourpre, sur son front ne brillait point de diadème, autour de lui, nul apparat de domestiques, point de gardes pour inspirer la crainte. Ce n'était pas non plus la gloire acquise en d'heureux combats qui avait pu attirer les Mages auprès du Christ ; s'ils ont suivi l'étoile, ç'a été uniquement sous l'influence d'un sentiment de religion et de piété. Et parce qu'un Sauveur était né pour les nations, ils lui ont apporté, des extrémités de la terre, trois sortes de présents, emblèmes magnifiques de la Trinité. Un enfant, nouvellement né, était couché dans une crèche, son corps était tout petit, sa pauvreté le rendait méprisable ; mais sous ces minces apparences se cachait quelque chose de grand ; et cet enfant, les Mages avaient appris à le connaître, non sur un signe venu de la terre, mais d'après le langage muet du ciel ; c'est pourquoi ils venaient de si loin pour lui offrir leurs hommages et le prier.

2. Une reine du Midi était venue des confins du monde ; elle voulait recevoir, de la bouche de Salomon, des leçons de sagesse. Ce n'était pas la gloire de son règne qu'elle désirait connaître, c'était la lumière de l'esprit, le radieux éclat de la sagesse, qu'elle souhaitait de contempler. La sagesse qui brillait en Salomon était si grande, que le bruit s'en était répandu à d'énormes distances, et que les esprits studieux s'étaient sentis enflammés du désir d'apprendre ; par conséquent, cette femme était venue à la recherche, non point d'un Dieu caché, mais d'un homme qui lui parlerait ; elle était venue, non pour adorer, mais pour écouter. Qui avait donné à Salomon cette admirable connaissance de toutes choses? C'était le Christ, notre Seigneur et Sauveur, celui qui, revêtu de l'infirmité de notre chair, se cachait encore ici-bas sous les dehors d'un petit enfant, mais qui faisait déjà briller, dans le ciel, le signe radieux de son infinie majesté.

3. Le bruit de sa naissance se répand dans le ciel, parmi les étoiles, au milieu des anges ; il s'étend jusqu'aux bergers, aux scribes, aux pharisiens, aux nations, aux Mages ; et, par toutes ces routes à la fois, il arrive aux oreilles du roi Hérode. Celui-ci l'entend, l'épouvante le saisit. Hérode, que crains-tu ? Pourquoi ton âme méchante se trouble-t-elle ? Si tu veux arriver au salut, celui-là est né, qui pourra te mettre en possession du royaume de Dieu, mais qui ne saurait t'inspirer aucune jalousie parce qu'il n'est point un roi de la terre. Pourquoi te montrer cruel ? A quoi bon massacrer des enfants ? Pourquoi faire du mal à un âge qui n'en fait pas ? Le glaive de ce Roi qui vient de naître ne sera jamais l'instrument de la méchanceté

et de la vengeance, mais celui de la miséricorde et de la liberté. Ce roi omnipotent sortira portant son glaive sur sa cuisse, mais ce glaive ne servira qu'à détruire l'emportement des passions ; il fera triompher la virginité et la chasteté. Hé quoi, Hérode, tu tombes dans le trouble parce qu'il est né un Roi des Juifs ! Et pourquoi ? Son royaume n'est pas de ce monde [1]. Il régnera, oui, sans doute, mais pas comme tu crains de le voir régner. Toi, tu finiras bientôt, mais « son « règne », à lui, « n'aura pas de fin [2] ». Pourquoi trembler d'épouvante en présence d'un vivant ? Il n'y a rien à craindre; le Roi des Juifs, qui est venu au monde, ne t'enlève point ta vaine royauté. Tu crains de la perdre, cette royauté, et tu ne redoutes pas de périr toi-même ! Le Christ régnera sur les Juifs, mais sur des Juifs à lui, sur des Juifs circoncis de cœur et non de corps, sur des Juifs en esprit, et non selon la lettre, sur des Juifs réels, et non fictifs. A des Juifs de ce caractère et dont il est le Roi, il prépare le royaume éternel des Juifs : tu peux arriver à posséder ce royaume, si tu le veux ; mais alors tu régneras, non point sur eux, mais avec eux ; tu régneras éternellement, non pas à la place du Christ, mais conjointement avec lui. Aujourd'hui, par le massacre des innocents, tu désires retenir entre tes mains les rênes de la royauté ; ton crime ne t'empêchera pas de mourir, et la mort te forcera à les abandonner. Celui dont tu cherches à te débarrasser te survit en ce monde, et, quand il aura été mis à mort, il régnera sur tous les peuples. Va donc maintenant, marche, précipite-toi dans le sang d'une multitude d'enfants, afin d'arriver presque à faire mourir le seul que tu cherches. Si tu y parviens, ah ! du moins tu le crois, tu régneras tranquillement. Ne crains rien, ne te trouble pas: cet enfant, que tu prétends livrer à la mort, est venu pour ravir la royauté à la mort, et pas à toi. Peut-être te dis-tu : Je le tuerai, par là même je pourrai vivre. Inutile précaution ! C'est là, au contraire, le moyen de mourir, ce n'est pas le moyen de s'assurer l'existence. Crois plutôt en lui, si tu veux vivre ; car il est la vie, celui que tu veux faire mourir. Les Mages, étant venus, cherchent le Seigneur ; Hérode le cherche aussi : mais si ceux-là veulent vivre pour lui, celui-ci se propose de le faire passer de vie à trépas. L'amour guide les premiers jusqu'au berceau du Christ, et le leur fait adorer ; le second voudrait en finir avec lui, mais sa fureur est déjouée ; les uns, guidés par l'étoile, rencontrent le salut ; l'autre, aveuglé par sa méchanceté, trouve sa propre perte ; les Mages se réjouissent à voir Jésus-Christ, Hérode se consume à lui en vouloir.

4. Mes frères, prenons nous-mêmes part à la joie de tous les peuples gentils, dont les Mages ont été les prémices ; ainsi éviterons-nous de périr avec les Juifs, qui ont préféré, pour leur roi, Hérode au Christ. Sans doute, on ne saurait trop flétrir la folle cruauté du roi Hérode ; mais il faut s'étonner bien davantage encore de la sottise des Juifs. Ils ont découvert l'endroit où se trouvait le Christ ; suivant qu'ils l'avaient appris par les écrits des Prophètes, ils ont désigné Bethléem comme le lieu de sa naissance, et, par envie, ils ont refusé de croire au Sauveur naissant, se montrant ainsi pleins de zèle pour lire et remplis de mauvaise volonté pour se soumettre à la foi. Laissons-les dans la vieillerie de la lettre ; préparons-nous tous les jours à adorer, conjointement avec les Mages, Notre-Seigneur Jésus-Christ ; célébrons, avec une sobriété exemplaire et saintement, cette grande solennité, afin que nous méritions, comme tous les saints, d'arriver jusqu'à notre Seigneur et Sauveur. Ainsi soit-il.

[1] Jean, XVIII, 36. — [2] Luc, I, 33.

QUARANTE-CINQUIÈME SERMON.

POUR L'OCTAVE DE L'ÉPIPHANIE. — SUR LE BAPTÊME DU CHRIST.

ANALYSE. — 1. Le Christ se fait baptiser pour nous amener à la pénitence. — 2. Humilité de Jean. — 3. Il voit les cieux s'ouvrir et le Saint-Esprit en descendre : comment ? — 4. Le mystère de la Trinité se dévoile dans son entier. — 5. Exhortation au baptême.

1. Que Dieu se soit fait voir parmi nous; que Notre-Seigneur Jésus-Christ ait été, en même temps, Dieu et homme, et qu'en lui aient manifestement paru les prérogatives de l'un et de l'autre, c'est un fait annoncé en bien des manières par les Prophètes, et affirmé par le saint Evangile d'aujourd'hui : de là nous devons conclure que, si Dieu a daigné se faire homme, c'était afin que l'homme, perdu par son péché, pût devenir Dieu. Après avoir accompli le mystère de l'Incarnation et pris sur lui les faiblesses de notre humaine mortalité, l'Homme-Dieu nous a appris la manière d'effacer nos fautes ; car il est venu demander à Jean-Baptiste le baptême de la pénitence, afin de nous procurer le salut par son propre baptême. Imitez donc et recevez le sacrement justificateur qu'a établi le Fils de Dieu. Il a fait pénitence, et, pourtant, aucune raison ne l'obligeait à la pénitence ; pleurez, vous, car vous avez tout motif de verser des larmes de douleur. Il a effacé les péchés de la chair ; c'est à vous de les déplorer. Il a purifié dans l'eau matérielle ce qui était sans taches ; pour vous, dont la conscience est souillée, purifiez-la dans le torrent de vos larmes.

2. En voyant Dieu s'approcher du baptême de pénitence pour le recevoir, le vénérable Prophète fut saisi de stupeur ; le trouble et l'épouvante se répandirent dans tout son être en la présence du Rédempteur. « Seigneur », s'écria-t-il, « soyez-moi propice ! Ces eaux où « se purifient les corps sont la piscine réser« vée aux pécheurs. Je baptise les serviteurs, « mais je ne dois point baptiser le Maître. Je « le sais, vous venez de la source des eaux « célestes ; pourquoi donc entacher les choses « divines au contact des choses de la terre ? « En vous se trouvent des sources toutes « pures, dont les eaux abondantes rafraîchis« sent les terres desséchées et communi« quent la fécondité à celles qui sont stériles. « O saint, si, seulement, vous m'ordonniez de « m'approcher de ces eaux salutaires ! si, seu« lement, vous daigniez en verser sur moi de « vos propres mains ! Purifié de mes souillures « charnelles, je pourrais marcher dans le « sentier du ciel, j'ignorerais les faiblesses « coupables de la chair ! » Néanmoins le Sauveur persiste dans son dessein ; puis, voilant pour un instant sa divinité, il dit à Jean : « Fais maintenant ce que je dis, car il nous « faut accomplir toute justice [1] ». Voyez, quelle céleste réponse ! Le Christ ne nie pas qu'il soit Dieu, mais parce qu'il est devenu homme, il veut accomplir tout ce qu'exigent les prescriptions de la loi. Car c'est justice qu'il reçoive ce qu'il doit donner, et qu'il imprime le sceau de la perfection à ce qu'il doit léguer à l'Eglise. Alors Jean le laissa : il ne se sépara point de lui, mais il l'abandonna à sa propre volonté, pour lui laisser faire ce qu'il désirait. Il voyait dès lors, en effet, que le baptême du Sauveur sanctifierait les eaux, et que ce bain serait, non plus celui de la pénitence, mais celui de la grâce.

3. « Aussitôt qu'il fut baptisé, Jésus sortit « de l'eau, et les cieux s'ouvrirent [2] ». Emblème de la promptitude avec laquelle devait s'opérer l'œuvre de notre régénération, et de la facilité avec laquelle le vieil homme se changerait en homme nouveau. Jésus est baptisé, et tous les secrets mystères de l'homme se dévoilent. Les cieux s'ouvrent en présence de Jean, non pour rendre profanes les mystères célestes ; mais pour rendre acces-

[1] Matth. III, 15. — [2] Ibid. 16.

sible à l'homme l'entrée du paradis, fermée par nos fautes. Les cieux s'ouvrent, sans qu'il y ait scission dans les éléments, sans qu'on aperçoive la moindre déchirure, la plus petite anfractuosité dans les airs, ou que Dieu ait besoin d'en soutenir les parois... Cependant l'œil spirituel peut apercevoir ce que l'œil charnel ne saurait découvrir. Rempli de l'Esprit-Saint, Ezéchiel assure que les cieux se sont ouverts devant lui, et qu'il y a lu la mystérieuse signification des quatre animaux. De même en a-t-il été de saint Etienne, au moment où il a rendu un si beau témoignage à Jésus-Christ. Plein de l'Esprit-Saint, et portant ses regards vers le ciel, il a vu la gloire de Dieu et Jésus debout à la droite de Dieu, et il a dit : « Je vois les cieux « ouverts, et le Fils de l'homme debout à la « droite de Dieu [1] ». Il a donc vu les cieux ouverts, celui qui prophétisait en l'Esprit; il a vu les cieux ouverts, celui qui confessait si ouvertement le Christ : « Et j'ai vu », dit le Précurseur, « l'Esprit de Dieu descendant du « ciel comme une colombe et venant sur « lui [2] », c'est-à-dire sur Notre-Seigneur Jésus-Christ. Rien d'étonnant à ce que Jean ait vu venir le Saint-Esprit, puisque, avant de naître, il a tressailli dans le sein d'Elisabeth, en présence de la mère du Sauveur, et que, dans le désert, il a ainsi annoncé le Christ : « Préparez le chemin du Seigneur, rendez « droits ses sentiers [3] ». Mais, dira peut-être quelqu'un, comment a-t-on pu voir l'Esprit de Dieu, puisqu'il est invisible, incompréhensible et répandu dans tous les éléments, un Esprit qui est évidemment Dieu? Le Sauveur ne dit-il pas dans l'Evangile que « Dieu est esprit [4] ? » Ce qui voit l'esprit de Dieu, c'est le cœur pur, c'est toute intelligence dont l'Esprit-Saint daigne s'approcher. Par la toute-puissance de sa divinité, et selon son bon plaisir, il pénètre dans ce cœur, dans cette intelligence; il s'y rend visible. « L'Es« prit de Dieu souffle où il veut [5] » : il gouverne toutes choses, sans être gouverné par aucune; le monde entier reçoit la vie de cette âme éternelle, qui donne la connaissance du ciel et la refuse, qui a développé l'étendue des mers, qui couvre toute la terre et qui, pénétrant dans le vaste corps du monde, communique libéralement la vie à toutes les semences. Car telle est la nature de la Divinité, que, partout où tu remarques le mouvement et la vie, tu dois y voir l'action de l'Esprit de Dieu.

[1] Act. VII, 55. — [2] Matth. III, 16. — [3] Ibid. 3. — [4] Jean, IV, 24. — [5] Id. III, .

4. Dans le baptême du Sauveur se manifestent, d'une part, le dessein secret et difficile à saisir du Saint-Esprit, et, d'autre part, le mystère tout entier de la Trinité. L'Esprit de Dieu connaissait le Verbe, et il l'avait vu se revêtir de notre humanité. Pour montrer aux hommes que sa puissance est égale à celle du Fils de Dieu, il prend donc la forme d'une colombe, bien qu'il soit d'une nature subtile et simple, que la sainteté lui appartienne en propre, et qu'il se trouve à l'abri de toute investigation. Et, pour que la Trinité apparaisse dans son entier, le Père, que personne n'a jamais vu, si ce n'est le Fils unique [1], se fait entendre et fait connaître, par son propre témoignage, le Christ que l'Esprit-Saint désigne déjà. Voici ses paroles : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui « j'ai mis mes complaisances [2] ». Admirable mystère de la puissance divine ! Que les voies de l'Esprit de Dieu sont impénétrables ! Il s'est revêtu des dehors d'un oiseau inoffensif; puis il est descendu du haut des cieux sur Jésus-Christ, immédiatement après son baptême; ainsi nous a-t-il montré que l'infusion du Saint-Esprit se fait dans l'âme au moment du baptême; ainsi encore a-t-il réfuté d'avance l'erreur méchante qui consisterait à dire que les paroles de Dieu le Père s'adressaient à Jean, et non à Dieu le Fils.

5. Ici, mes frères, il convient de tourner toute notre indignation contre les impies, et d'en finir avec la mauvaise foi des Juifs, qui ne croient point à la venue du Messie, quand le ciel lui-même lui rend témoignage, qui refusent de reconnaître comme Dieu celui que le Père déclare être son Fils. Aussi, mes très-chers frères, réunissons-nous dans un même sentiment de foi, et soyons tous assez fermes pour confesser Dieu le Père, et son Fils Jésus, et le Saint-Esprit, et reconnaître, en même temps, qu'ils ne forment à eux trois qu'une seule et même substance. Quant à vous, frères bien-aimés, à qui nous procurons le bonheur d'entendre les leçons de l'Apôtre, hâtez-vous de recevoir aussi le baptême. Que rien, en lui, ne vous paraisse abject; que rien, en lui, ne vous semble méprisable. Le

[1] Jean, I, 18. — [2] Matth. III, 17.

Sauveur du monde a daigné entrer dans cette piscine; hâtez-vous donc, « du temps qu'il « fait jour, dans la crainte d'être surpris par « les ténèbres [1] ». Si nombreuses que soient les blessures faites à vos cœurs par le péché, si hideuses que soient les taches imprimées à votre âme par vos fautes, nous les cicatriserons, nous les ferons disparaître avec l'eau vive du baptême : votre conscience y sera purifiée de toutes vos anciennes iniquités, une lumière toute spirituelle y sera répandue en vous; c'est ainsi que, par mon ministère, s'accomplira parfaitement en votre personne le grand mystère de ce jour; c'est ainsi que le ciel s'ouvrira pour vous, et que je vous ferai voir le Christ, Notre-Seigneur, à qui l'honneur, la puissance et la gloire appartiennent pendant les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Matth. XII, 35.

QUARANTE-SIXIÈME SERMON.

POUR LE CARÊME (1).

I.

Mes bien-aimés, le Prophète, dont nous venons de lire les paroles, nous ordonne d'annoncer le jeûne, de prêcher la guérison. Il donne, mes très-chers frères, le nom de guérison au jeûne, c'est-à-dire au temps de la Quadragésime, dans lequel nous entrons. Voici donc venir le médecin; que les malades qui veulent être guéris se préparent. Ce médecin, mes amis, est un véritable homme de l'art, et il ne ressemble en rien à ces hommes qui font de la médecine, qui peuvent bien donner leurs soins aux infirmes, mais qui ne sauraient donner la santé. Que dit le Prophète? « Annoncez le jeûne, prêchez la guérison [1] ». Au mot de prédication il joint celui de guérison, afin de donner le ferme espoir de la guérison à quiconque désire revenir à la santé. Cette guérison a Dieu pour auteur, mes très-chers frères; car tous les médecins sont eux-mêmes des malades, s'ils n'ont pas encore récupéré la santé en prenant ce remède. Par conséquent, mes amis, il faut montrer à Dieu toutes ses plaies. Un mal renfermé devient dangereux : l'abcès qu'on n'ouvre pas fait doublement souffrir !

[1] Joël, I, 14.

(1) Voir le premier supplément, sermon LXV.

QUARANTE-SEPTIÈME SERMON.

POUR LE CARÊME (1).

II.

—

ANALYSE. — 1. Le jeûne a été établi d'après l'exemple du Christ : c'est par l'abstinence que l'homme peut recouvrer ce que lui a fait perdre l'intempérance. — 2. L'exemple de Moïse lui donne un nouveau degré d'autorité. — 3. Puissance du jeûne. — 4. La vraie perfection du jeûne consiste à triompher intérieurement de la cupidité et à subvenir aux besoins des pauvres.

1. « Voici le temps favorable, voici les jours « de salut [1] ». Mes frères, voici les jours où, par les macérations corporelles, nous opérons le salut de nos âmes. Sans doute, nous y mortifions l'homme extérieur, mais aussi nous y vivifions l'homme intérieur. Le jeûne est, en effet, comme la nourriture de notre âme ; car s'il nous impose des sacrifices, il profite d'autant à notre salut. Entre autres exemples de sanctification, notre Seigneur et Dieu, Jésus-Christ, nous a donné celui du jeûne et du carême ; il a même indiqué le nombre de jours qu'il doit durer, puisqu'il a jeûné pendant quarante jours. C'est donc lui qui est l'auteur de ton jeûne, comme il sera plus tard le rémunérateur de tes mortifications. Le Rédempteur a donc jeûné l'espace de quarante jours ; il est, néanmoins, de toute évidence, qu'il n'avait commis aucun péché et qu'il n'avait rien à craindre. Or, si le Dieu qui était à l'abri de toute erreur s'est dévoué à cet acte de pénitence, combien devient-il plus nécessaire à l'homme de s'y soumettre, puisqu'il est si exposé à se tromper ! Et si de telles macérations ont été imposées à un innocent, avec combien plus de justice ne peut-on pas les exiger d'un coupable ? En goûtant du fruit de l'arbre, en violant la loi du jeûne à laquelle il avait été soumis, Adam, le chef du genre humain, est devenu maître ès-péchés, après avoir été le maître du paradis, et, comme conséquence de sa prévarication, la mort a jeté jusque sur nous son aiguillon. Quiconque désire vivre, doit donc aimer l'abstinence ; car, vous le savez, c'est en convoitant des aliments que l'homme s'est condamné à mourir : et le rusé serpent, qui a séduit nos premiers parents en les excitant à la gourmandise, ne s'est-il pas approché du Sauveur, au moment de son jeûne, pour le tenter ? Est-ce qu'il n'ose pas tout, cet audacieux ? Mais en observant le jeûne, le Seigneur a confondu cet antique ennemi de l'homme, le nouvel Adam a repoussé le vainqueur du vieil Adam. O l'admirable pouvoir de l'abstinence ! Par le jeûne, elle triomphe du diable, à qui la gourmandise a donné jadis la victoire.

2. On dit que Moïse a de même observé un jeûne de quarante jours avant de recevoir la loi de Dieu. C'est le jeûne qui obtient la faveur des commandements divins et la grâce de les observer. Moïse s'est privé d'entretiens avec Dieu, mais il a joui de sa présence ; le peuple, au contraire, en s'adonnant aux excès du boire et du manger, s'est précipité dans le culte des faux dieux, et parce qu'il n'avait cherché qu'à se rassasier, il ne chercha plus qu'à pratiquer les superstitions des Gentils.

3. Nous venons de vous le démontrer, non-seulement Jésus-Christ, mais Moïse, mais plusieurs autres, nous ont donné l'exemple du jeûne ; voyons maintenant quels en sont les avantages et l'utilité. Le Sauveur parle du diable à ses disciples, et leur dit : « Ces démons « ne peuvent être chassés que par le jeûne et

[1] II Cor. VI, 2.

(1) Ce discours est tout à fait digne de saint Augustin.

« la prière [1] ». Ce possédé du diable, que les Apôtres ne pouvaient délivrer, Jésus déclare que le jeûne était capable de le rendre à lui-même ; c'est pour nous le seul moyen de nous grandir par la pratique des vertus. Voyez donc, mes frères, quelle force est celle du jeûne, quelles grâces précieuses il peut procurer aux hommes, puisqu'il peut même servir de remède à d'autres ! Voyez comme il sanctifie celui qui l'observe personnellement, puisqu'il est si propre à purifier ceux-là mêmes qui ne l'observent pas ! C'est chose vraiment admirable, mes frères, que les mortifications de l'un deviennent profitables à l'autre.

4. Toutefois, n'allez pas vous imaginer qu'en mettant en pratique le jeûne, auquel vous vous croyez maintenant obligés, vous n'en avez pas d'autre à accomplir. Il en est un autre, bien plus parfait : c'est celui qui s'observe dans le secret du cœur ; et il est d'autant plus agréable à Dieu, qu'il échappe davantage aux regards des hommes. Ce jeûne consiste à s'abstenir de toutes les convoitises que la chair soulève en nous contre l'esprit. C'est peu de nous priver d'aliments, si nous nous accordons les plaisirs du vice ; ce n'est pas assez de nous tenir en garde contre la gourmandise, il faut encore nous mettre à l'abri de l'avarice, en nous montrant généreux à l'égard des pauvres. A quoi bon nous montrer sévères en fait de nourriture, si nous nous laissons encore aller à des disputes et que nous soyons indulgents pour notre caractère emporté ? Par conséquent, mettons un frein à notre intempérance de paroles, comme nous en mettons à notre intempérance de bouche. Evitons avec soin les dissensions, les rixes, les iniquités, afin que ne s'applique pas à nous cette parole du Prophète : « Ce jeûne », dit le Seigneur, « n'est « pas celui de mon choix : romps plutôt les « liens de l'iniquité, détruis les titres d'é« changes forcés, remets leurs dettes à ceux « qui en sont écrasés, déchire tout contrat « injuste. Partage ton pain avec celui qui a « faim, fais entrer dans ta maison celui qui « n'a pas d'abri. Lorsque tu vois un homme « nu, couvre-le et ne méprise point la chair « dont tu es formé. Alors ta lumière brillera « comme l'aurore, et je te rendrai aussitôt la « santé, et ta justice marchera devant toi, « et tu seras environné de la gloire du Sei« gneur. Alors tu invoqueras le Seigneur, « et il t'exaucera ; à ton premier cri, le Sei« gneur répondra : Me voici [1] ». Vous le voyez, mes très-chers frères, voilà le jeûne que le Seigneur a choisi ; voilà la récompense promise par lui aux observateurs de ce jeûne. « Partage ton pain avec celui qui a faim, fais « entrer dans ta maison celui qui n'a pas « d'abri ». Telle est donc la nature du jeûne qui plaît à Dieu : c'est que, pendant ces jours, tu donnes aux indigents ce que tu te retranches ; car il est digne d'une âme religieuse et croyante d'observer l'abstinence au profit, non pas de l'avarice, mais de la charité. Ne seras-tu pas largement récompensé de tes sacrifices, si ton jeûne sert à procurer à autrui la tranquillité ?

[1] Marc, IX, 28.

[1] Isaïe, LVIII, 6-9.

QUARANTE-HUITIÈME SERMON.

POUR LE CARÊME.

III.

ANALYSE. — Quel jeûne est désagréable à Dieu. — 2. Quel jeûne est celui de son choix.

1. Puisque les jours de jeûne sont arrivés, mes très-chers frères, c'est avec raison que le Prophète, dont les paroles nous ont été lues, nous enseigne la manière de jeûner,

d'autant plus que, suivant lui, tous les jeûnes ne sont pas agréables à Dieu. L'homme qui se propose d'observer la loi du carême doit donc prendre bien garde de ne pas rechercher en cela sa propre satisfaction, car alors ses mortifications ne feraient que déplaire au Très-Haut. En effet, qu'est-ce qu'a dit le Prophète? Le voici : « Nous avons jeûné : pour« quoi n'avez-vous pas daigné regarder nos « jeûnes? Nous nous sommes humiliés : « pourquoi l'avez-vous ignoré [1] ? » Au dire du Prophète, des hommes se plaignaient de ce que le Seigneur n'avait ni fait attention à leurs jeûnes, ni remarqué leurs humiliations : comme si Dieu ignorait quelque chose ! N'est-il pas écrit de lui : « Il sait toutes choses, « même avant qu'elles se fassent [2] ? » Pourrait-il ignorer ce qui est, quand il sait même ce qui n'est pas? Mais non, mes bien-aimés; Dieu ne sait pas tout, car il est dit qu'il ignore tout ce qui n'est pas digne d'être connu; par conséquent, tout ce qui est mauvais et injuste, on dit que Dieu ne le sait point, parce que cela ne mérite pas qu'il le connaisse. C'est pourquoi le Prophète dit encore plus loin : « Vous suivez votre propre volonté dans les « jours de jeûne, vous exigez durement ce « qui vous est dû, vous suscitez des procès et « des querelles [3] ». Vous le voyez donc, mes bien-aimés : ce sont, non pas les jeûnes en eux-mêmes, mais les œuvres des jeûneurs qui déplaisent à Dieu. « Par vos jeûnes, vous « suscitez des procès et des querelles ». O homme, à quoi bon jeûner, si les jeûnes ont lieu au milieu des procès, des discordes et des rixes? Il te serait peu utile d'observer corporellement l'abstinence, si ton âme s'enivre d'iniquité. Pourquoi, dit le Prophète, exaspérer ceux qui dépendent de vous? Pourquoi torturer les petits par des luttes incessantes? Considérez, oui, considérez vous-mêmes, mes très-chers frères, quel est ce jeûne qui donne faim et n'empêche nullement de frapper, qui éprouve le corps par l'abstinence et laisse se perpétrer l'assassinat, qui refuse tout aliment à l'estomac et permet aux mains de se rougir dans le sang des autres. Aussi Dieu ajoute-t-il, avec un extrême à-propos, ces paroles : « Pourquoi jeûnez-vous pour « moi ? » En d'autres termes : Pourquoi jeûner pour moi, et vous réserver des chicanes? Pourquoi avoir l'air de me servir par vos mortifications, puisque vos discordes sont pour moi une injure? Et de fait, mes amis, c'est peu d'offrir à Dieu ses macérations à titre d'hommage, si on lui fait injure en l'offensant. Comment ! j'insulte, moi qui ne dis rien? Toute œuvre mauvaise est une injure jetée à la face de Dieu ; c'est pourquoi, comme vous l'avez entendu, le Seigneur s'exprime ainsi par la bouche de son Prophète : « Ce « jeûne-là n'est pas de mon choix ; lors même « que tu courberais ta tête comme un roseau « fragile, jamais on ne pourra dire que ton « jeûne m'est agréable [1] ». Que cette parole est juste ! car c'est peu de courber la tête, si l'esprit n'est pas humble. Homme orgueilleux, à quoi bon baisser la tête devant Dieu en signe d'adoration, quand tu te renfles pour jeter un regard plus hautain sur les petits et les indigents? Ah ! tu te trompes; oui, qui que tu sois, tu te trompes étrangement. Comment? Tu crois honorer Dieu, quand, dans la personne de ton semblable, tu méprises son image?

2. Ce n'est pas sans raison que le Seigneur a dit : « Ce jeûne-là n'est pas de mon choix ; « romps plutôt tous les liens de l'iniquité [2] ». Brise chez tes semblables tous les liens de l'iniquité. Il ordonne donc à l'homme de se délier lui-même, quand il lui commande de briser les liens de l'iniquité, parce que s'il resserre tous ces liens, il s'enchaîne le premier. Ainsi, je ne consens pas à ce que tu fasses plus de bien aux autres qu'à toi. Crois-moi : si tu ne délies pas autrui, tu seras toi-même enchaîné. « Déchire », dit l'Ecriture, « les titres de ventes forcées; détruis « tout contrat injuste ». Ici, mes bien-aimés, il est question de l'avarice, c'est-à-dire de la cupidité : oui, il faut déchirer tout contrat de vente extorqué par la violence, toute hypothèque injustement prise ; il faut effacer toutes les lettres compromettantes pour le salut de l'homme. Mieux vaut qu'une hypothèque devienne nulle et qu'une âme ne devienne pas vicieuse. Mieux vaut apaiser Dieu par le jeûne, les aumônes et l'empressement à recevoir les étrangers. Personne, en effet, n'étant pur de toute faute, il est plus facile d'obtenir son pardon quand on a, pour prier avec soi, un grand nombre d'intercesseurs.

[1] Isaïe, LVII, 3. — [2] Dan. XIII, 12. — [3] Isaïe, LVIII, 3, 4

[1] Isaïe, LVIII, 5. — [2] Ibid. 6

QUARANTE-NEUVIÈME SERMON.

POUR LES RAMEAUX.

I.

—

ANALYSE. — 1. A l'approche de Pâques, il faut se débarrasser de tout sentiment de haine et purifier son cœur, afin de recevoir saintement Jésus-Christ. — 2. Pourquoi l'on porte des rameaux à la main. — 3. Le bien une fois entrepris, on doit y persévérer courageusement.

1. Mes frères bien-aimés, toutes les fois que vous vous réunissez dans l'église, il est juste que nous fassions retentir à vos oreilles la parole de Dieu ; mais la nécessité de le faire est, en ces jours-ci, plus pressante que jamais. Oui, c'est pour nous un devoir de porter aujourd'hui la parole sainte et d'engager votre fraternité à se débarrasser de tous soins temporels, pour vaquer uniquement à l'accomplissement des préceptes du Seigneur. Nos livres sacrés nous disent, en effet, que vous devez solenniser les jours qui vont s'écouler: et voici de quelle manière il nous faudra les observer : nous aurons soin de n'avoir ni haine ni colère contre aucun de nos frères qui adorent avec nous un seul Dieu, dans la crainte de voir s'appliquer à nous ce passage de l'Ecriture : « Quiconque hait son « frère est un homicide [1] ». Et si, à la fête de Pâques, nous voulons recevoir le corps du Seigneur, nous tiendrons notre corps et notre âme à l'abri de toute avarice, de toute luxure, de toute colère, de toute haine, de tout discours honteux, de tout péché ; ainsi nous préparerons-nous à recevoir le corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ pour notre profit et non à notre détriment ; car l'Apôtre a dit : « Quiconque mange indignement « le corps du Seigneur et boit indignement « son sang, boit et mange sa propre condam« nation [2] ». Vous le savez, mes frères, si l'un d'entre vous devait aujourd'hui recevoir dans sa maison son supérieur temporel, avec quel empressement il se hâterait d'en faire disparaître toutes les saletés, toutes les ordures, toutes les choses inconvenantes, afin qu'à l'arrivée de ce supérieur tout y fût propre et décent. Or, si nous voulons faire à ce supérieur, qui ne peut nous nuire ou nous être utile que pour un temps, la réception digne et révérencieuse dont nous avons parlé, à bien plus forte raison devons-nous prendre de la peine et embellir notre corps et notre âme par la pratique constante des veilles, de la prière et de l'aumône, pour recevoir dans un cœur pur et un corps chaste le corps de Jésus-Christ, notre éternel Seigneur, qui peut, dans le siècle futur, nous être utile ou nuisible d'une manière inimaginable.

2. Enfin, il faut que vous sachiez tous d'où nous vient l'habitude de porter aujourd'hui à notre main des branches d'olivier et des palmes. Cette coutume date certainement des temps antiques. Quand un roi devait aller trouver un autre roi, lorsqu'un grand de la terre se proposait de visiter un puissant personnage, pour traiter avec lui, non de la guerre, mais de la paix, il ordonnait qu'on portât devant lui des branches d'oliviers. Dans nos livres saints, on désigne cet arbre comme l'emblème de la paix : à la vue de ces branches, le roi ou le personnage puissant pouvait savoir d'avance que celui qui s'approchait ainsi précédé ne venait point dans des intentions hostiles, mais avec la volonté de faire la paix. Cette coutume avait, parfois encore, une autre cause. Si, après avoir déclaré la guerre à ses ennemis, et avec l'aide miséricordieux du Très-Haut, remporté sur eux la victoire, un roi revenait dans son pays, on portait des palmes devant lui, afin qu'à leur vue on pût comprendre qu'il avait triomphé de tous ses adversaires. C'est pour

[1] Jean, III, 15. — [2] I Cor. XI, 29.

deux motifs semblables que nous portons aussi, dans nos mains, des rameaux d'oliviers et des palmes. Nous portons des rameaux d'oliviers pour montrer que nous avons la paix avec Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont nous nous préparons à recevoir bientôt le corps. Nous portons aussi des palmes, pour faire voir que nous avons triomphé du diable, à qui nous avons dû livrer une grande bataille pendant ce carême. Chacun de nous, frères bien-aimés, doit soigneusement s'examiner pour savoir s'il a réellement fait la paix avec Notre-Seigneur Jésus-Christ, et s'il a vraiment remporté la victoire sur le démon, avec qui nous avons dû combattre sérieusement. Celui-là a fait sa paix avec le Sauveur et triomphé du diable, qui, après avoir offensé Dieu dans le cours de cette année, a effacé ses fautes pendant le carême, en priant, en se livrant fréquemment aux veilles, en mortifiant son corps par de longs jeûnes, en donnant aux pauvres les aliments dont il se privait lui-même. Evidemment, le jeûne devient inutile si, avec la valeur de la nourriture dont on se prive, on flatte son propre corps au lieu de subvenir aux besoins des indigents; car il est de toute justice que les pauvres trouvent leur soulagement corporel dans les épargnes faites sur notre propre entretien. Mais quiconque a, pendant cette quarantaine, souillé son corps du péché de luxure, refusé de donner aux pauvres quelque chose de son bien, entretenu en son cœur le feu de l'envie, négligé de s'adonner aux veilles et à la prière, employé la fraude pour dérober ce qui appartient à autrui, celui-là n'a certainement pas la paix avec Dieu; il n'a pas, non plus, triomphé du diable, parce qu'il n'a pas mis sa volonté à l'unisson de celle de Dieu et qu'il a, au contraire, courbé la tête en toute circonstance devant l'esprit malin.

3. Mes très-chers frères, si, dès le commencement de cette sainte quarantaine, vous vous êtes adonnés aux bonnes œuvres, je vous engage à vous y adonner aujourd'hui avec plus de zèle encore; ingéniez-vous à obéir à Dieu en toutes choses, car personne ne peut lui plaire, après avoir bien commencé, qu'à la condition de persévérer jusqu'à la fin dans la voie de la vertu où il s'est une fois engagé. Mettez donc toute votre attention et tous vos soins, frères bien-aimés, à jeûner et à faire des aumônes, à vaquer à l'oraison et à toutes sortes de bonnes œuvres, à rendre bien vite au prochain ce que, dans un mauvais moment, vous auriez pu lui ravir, imitant en cela l'exemple de Zachée, qui, par amour pour Dieu, rendait au quadruple ce dont il pouvait avoir fait tort aux autres. Au temps voulu, donnez généreusement et de bon cœur la dîme et les prémices, et si quelqu'un vous a offensés, pardonnez-lui sa faute pour l'amour de Dieu; en agissant ainsi, vous pourrez chanter l'oraison dominicale, non pour votre condamnation, mais pour votre salut. Montrez-vous, autant que possible, riches en toutes sortes de bonnes œuvres; et, quand viendra la solennité de Pâques, votre corps sera pur, votre âme sera chaste pour recevoir le corps et le sang du Sauveur, et vous mériterez d'entrer dans la gloire éternelle, dont la fête de Pâques est l'emblème. Puissiez-vous recevoir cette grâce de celui qui vit et règne, avec le Père et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

CINQUANTIÈME SERMON.

POUR LES RAMEAUX.

II.

ANALYSE. — 1. Les paroles des Prophètes sont celles de l'Esprit-Saint. — 2. Salomon, héraut du Christ. — 3. Salomon, figure du Christ. — 4. Entrée du Christ à Jérusalem. — 5. Le Christ couronné d'un triple diadème. — 6. Il faut souffrir avec le Christ pour régner avec lui.

1. « Filles de Sion, sortez et regardez le « roi Salomon sous le diadème dont sa mère « l'a couronné au jour de son mariage, et au « jour de la joie de son cœur [1] ». Ces paroles, mes bien-aimés, viennent, non pas de Salomon, mais de l'Esprit-Saint, qui a parlé par lui, comme par son organe propre : car « sa « langue est comme la plume de l'écrivain ra- « pide [2] ». De même, en effet, que la plume de l'écrivain est, par elle-même, incapable de tracer, sur un parchemin, le moindre caractère, à moins que les doigts de cet écrivain ne la conduisent ; de même la langue des docteurs ne peut, par ses propres forces, proférer un discours utile, si la grâce du Saint-Esprit ne lui inspire intérieurement ce qu'elle doit dire. Tant qu'elle n'est pas mue par le maître à l'intérieur, la langue d'un docteur remue inutilement à l'extérieur.

2. Eclairé des lumières de l'Esprit, Salomon prévoyait que, pour racheter le genre humain, le Sauveur viendrait dans la chair : aussi invitait-il la fille de Sion à aller à la rencontre d'un si grand et si généreux Rédempteur, et à considérer l'auteur de notre salut. « Sortez, filles de Sion ». Et moi, je vous dirai : Vous, qui pliez sous le poids de la loi, vous, qui êtes en Egypte et qui portez le joug de l'antique servitude imposée par Pharaon, sortez de la vieillerie de la lettre qui tue, pour vous renouveler dans l'Esprit qui donne la vie [3]. Sortez de l'esclavage de la loi ancienne, pour jouir de la liberté que procurent la loi nouvelle et la grâce. Sortez des ombres et des ténèbres du vieux Testament, pour venir à la vérité et à la lumière de l'Evangile. Les symboles ont précédé pour faire place à la réalité, et l'accomplissement des prophéties a mis un terme à la mission des Prophètes. Tant que le nuage de la lettre vous couvrira de son ombre, tant que la nuit de vos péchés vous enveloppera, tant que vous habiterez l'Egypte, c'est-à-dire le pays des ténèbres et de la dissemblance avec Dieu, tant que vous serez occupés à travailler de la boue et à faire des briques, vous ne pourrez contempler le roi Salomon. Sortez donc, non par un mouvement du corps, mais par les affections de votre cœur ; non par la marche, mais par les sentiments de la foi ; sortez et voyez le roi Salomon, qui règne à Jérusalem.

3. Le roi de Jérusalem, Salomon, a préfiguré le Sauveur par sa dignité, par le lieu de sa résidence et par son nom. Notre Rédempteur est, en effet, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs ; c'est le Roi de la justice, dont la génération est éternelle. « Par « lui règnent les rois, par lui les princes pra- « tiquent la justice [1] ». Il ne cesse de gouverner les sujets qu'il s'est créés, et il guide continuellement leurs pas à travers les orages et les tempêtes de ce monde ; c'est de lui que le Psalmiste a dit : « Seigneur, donnez au roi « votre jugement, et au fils du roi votre jus- « tice [2] ». Il est aussi le vrai Salomon, c'est-à-dire, le roi pacifique ; car le mot Salomon veut dire : ami de la paix. En raison de la prévarication et du péché de nos premiers parents, nous nous sommes effectivement trouvés en discorde avec notre Créateur, et, en refusant de nous soumettre à son auto-

[1] Cant. III, 11. — [2] Ps. XLIV, 2. — [3] II Cor. III, 6.

[1] Prov. VIII, 15. — [2] Ps. LXXI, 1.

rité, nous nous sommes grandement écartés de toute relation pacifique avec lui. Mais le Fils de Dieu s'est fait homme ; il est né d'une Vierge sans que la moindre atteinte fût portée à l'intégrité de Marie ; il a pris la forme d'esclave sans subir l'esclavage ; il est entré en participation de notre nature sans partager nos fautes : et ainsi nous a-t-il réconciliés avec Dieu son Père; ainsi nous a-t-il rendu la paix que nous avait fait perdre le péché d'Adam : c'est par les mérites de son sang qu'il a opéré cette restauration de nous-mêmes, « pacifiant, par le sang de la croix, la terre et « les cieux [1], apportant la paix à ceux qui « étaient rapprochés et à ceux qui étaient « éloignés [2] ». C'est pourquoi, en venant vers nous, il nous a apporté la paix, et nous l'a encore laissée en nous quittant. En effet, à l'heure même où notre Rédempteur venait au monde, des légions d'anges ont chanté ce cantique : « Gloire à Dieu au plus haut des « cieux, et paix, sur la terre, aux hommes de « bonne volonté [3] ». Puis, quand il fut sur le point de remonter au ciel, au moment où il apprenait à l'Eglise universelle à « conserver « l'unité d'un même esprit par le lien de la « paix [4] », il donna à ses disciples l'ordre de garder la charité et la paix : « Je vous donne « ma paix », leur dit-il ; « je vous laisse ma « paix [5] ». Voilà comment Salomon a préfiguré le Sauveur par sa dignité et son nom ; voyons maintenant comment il en a été la figure par le lieu de sa résidence : prêtez-moi toute votre attention. Salomon n'a régné ni à Babylone, comme Nabuchodonosor, ni en Egypte, comme Pharaon : l'honneur et la gloire de régner sur le peuple d'Israël lui ont suffi. Notre vrai Salomon, Notre-Seigneur Jésus-Christ, n'a pas davantage exercé le pouvoir royal à Babylone, la ville de la confusion, où le langage de toutes les régions de la terre s'est trouvé confondu ; mais il a régné « sur « la cité de notre Dieu et sur sa montagne « sainte [6] ». Il n'a pas, non plus, été roi en Egypte, c'est-à-dire dans le pays des ténèbres, du péché et de la mort ; mais il a établi le siége inexpugnable de sa puissance dans la cité royale, dans Jérusalem ; car Jérusalem signifie : vision de la paix. Et notre Rédempteur exerce sa royauté, prend son repos et demeure au milieu de ceux qui méprisent les choses de la terre, qui dédaignent les choses transitoires et caduques de ce monde, qui se hâtent, par toutes les puissances de leur âme, de mériter la vision de la paix éternelle, et qui disent avec l'Apôtre : « Nous vivons déjà dans « le ciel [1] ». Voilà pourquoi, au milieu de ses allées et venues parmi les hommes, le Sauveur retournait toujours de préférence à Jérusalem et dans le temple de son Père.

4. Aussi, quand approcha l'heure de sa passion et qu'il fut venu à Bethphagé, près de la montagne des Olives, il trouva, sur son chemin, une foule immense de Juifs et de Gentils : ces hommes portaient à leur main des bouquets, des fleurs et des branches d'olivier, symboles de son triomphe et de sa gloire à venir, et ils le reçurent avec tous les témoignages possibles d'honneur et de dévouement [2] : pour lui, afin de nous donner l'exemple de la patience et de l'humilité, il oublia la grandeur qu'il puise dans son égalité et sa ressemblance parfaites avec le Père, il s'assit sur le dos d'un vil ânon, et il entra ainsi plus que modestement, mais, par là même, avec gloire dans Jérusalem. O l'étonnante charité ! Merveilleuse bonté de notre Dieu ! Le Créateur de l'univers a daigné s'asseoir sur un ânon ! Il est assis sur un ânon, Celui qui tient le monde entier dans le creux de sa main, et c'est pour nous élever jusqu'au troisième ciel ! Que, pour s'environner ici-bas de prestige et de gloire, les rois et les princes de la terre montent sur des chars d'or, sur des chevaux richement caparaçonnés et couverts d'or, de soie et de pierres précieuses : notre Roi, lui, va livrer bataille au démon ; mais ses armes sont celles de l'humilité, sa monture de combat est un ânon. « Ceux-ci sur des chars, ceux-là sur des che- « vaux [3] ». Nous, nous triomphons avec notre Roi sur un humble ânon. C'est pourquoi le Prophète a dit de lui : « Dites à la fille de « Sion : Voici que ton Roi vient à toi plein de « de douceur et assis sur le petit d'une « ânesse [4] ».

5. Le Saint-Esprit nous invite donc à considérer ce Salomon si humble, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui « porte sur sa tête le « diadème dont sa mère l'a couronné [5] ». Il a été couronné, non-seulement par sa mère, mais encore par son Père et par sa marâtre.

[1] Coloss. I, 20. — [2] Ephés. II, 17. — [3] Luc, II, 14. — [4] Ephés. IV, 3. — [5] Jean, XIV, 27. — [6] Ps. XLVII, 2.

[1] Philipp. III, 20. — [2] Matth. XXI, 1 et suiv. — [3] Ps. XIX, 8. — [4] Matth. XXI, 5. — [5] Cant. III, 11.

En effet, Notre-Seigneur Jésus-Christ a reçu trois couronnes : la couronne de la gloire, celle de la justice et celle des souffrances. Le Père lui a donné la couronne de la gloire lorsqu' « il l'a oint d'une onction d'allégresse « et de joie plus abondante que celle de ceux « qui devaient la partager avec lui [1] »; comme il est écrit : « Seigneur, vous l'avez couronné « de gloire et d'honneur, vous lui avez donné « l'empire sur les œuvres de vos mains [2] ». Sa mère immaculée, c'est-à-dire la Vierge Marie, lui a donné la couronne de la justice, en lui fournissant la substance d'une chair sans tache, et en l'engendrant, comme son Fils, dans la justice et l'innocence. Sa mère, ou, pour parler avec plus de justesse, sa marâtre, la synagogue, lui a donné la couronne de la souffrance; car elle a placé sur sa tête une couronne d'épines, en même temps qu'elle couvrait ses épaules d'un manteau dérisoire, qu'elle l'accablait d'injures, de crachats, de coups, de malédictions et d'opprobres, et qu'enfin elle le condamnait à un supplice réputé infâme.

[1] Ps. XLIV, 8. — [2] Ps. VIII, 6.

6. Mes très-chers frères, nous sommes les enfants d'une sainte mère, l'Eglise ; nous appartenons à une race toute pure ; l'Esprit de Dieu nous a lui-même instruits à l'école de la vérité ; entrons donc, animés des plus vifs sentiments de piété, dans ces jours de réparation et de salut, et associons-nous, autant que possible, aux souffrances de Jésus-Christ; « car si nous souffrons avec lui, nous serons « aussi glorifiés avec lui [1] ; sortons donc aussi « hors du camp pour aller à lui, portant sur « notre corps l'ignominie de sa croix [2] ». A cette croix attachons nos membres, ainsi que leurs vices et leurs convoitises, avec les clous de l'amour de Dieu et ceux de la pénitence : ainsi débarrassés, par notre repentir, du fardeau de nos fautes, sortons d'un cœur allègre et d'un pas léger, allons voir, non avec les yeux du corps, mais avec ceux d'une âme toute chrétienne, ce roi Salomon, couronné dans les cieux du diadème de l'immortalité et de la gloire, sous lequel il vit et règne, Dieu avec le Père, en union de l'Esprit-Saint, pendant tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Rom. VIII, 17. — [2] Hébr. XIII, 17.

CINQUANTE ET UNIÈME SERMON.

POUR LA CÈNE DU SEIGNEUR.

ANALYSE. — 1. Il faut recevoir saintement les saints mystères. — 2. Frayeur des disciples et effronterie de Judas. — 3. Chute de Pierre. — 4. Son repentir.

1. Vous êtes venus en grand nombre pour prendre part au banquet de ce jour, pour assister à l'immolation de l'Agneau et faire la Pâque avec les disciples de Jésus-Christ : or, je vous en conjure, apportez aux divins mystères des cœurs sincères et remplis de charité; qu'il n'y ait dans vos âmes aucune duplicité, que le nuage de l'envie ne projette point son ombre sur votre homme intérieur; puissiez-vous apporter à la manducation de l'Agneau une innocence d'agneau ! Puisse la brebis immaculée ne point former en vous des membres de loup ! Car celui qui s'assied à cette table et y participe indignement, n'arrivera pas avec Pierre au port du salut, mais il fera avec Judas un irrémédiable naufrage : il subira la peine due à son crime, comme ce traître qui a reçu le bienfait du Seigneur avec une conscience coupable. Enfin Judas n'a apporté à la cène aucune franchise, il n'y a mis que de la dissimulation ; aussi, dès qu'il a eu reçu, de la main du Christ, le morceau de pain trempé, le diable est-il entré en lui.

2. Je veux, mes frères, examiner pieuse-

ment avec vous les premiers passages de la leçon que vous venez d'entendre : « Le Seigneur était à table avec ses douze disciples ; « et, comme ils mangeaient, il leur dit : Je « vous le dis en vérité, l'un de vous me trahira ; et ils furent contristés, et chacun « d'eux commença à lui dire : Est-ce moi, « Seigneur[1] ? » Heureux Apôtres ! vous vous chagrinez parce que vous êtes innocents, mais votre sort est plus digne d'envie que celui de Judas; car si son audace l'empêche de rougir, elle sera exemplairement punie ; ne savez-vous pas, en effet, que jamais vous n'avez formé contre le Sauveur un pareil projet ? Vous vous tenez en garde contre votre propre fragilité, aussi vous devenez tristes et vous questionnez votre Maître sur une faute que votre conscience ne vous reproche pas. Mais vous en croyez plus à lui qu'à vous. Vous supposez que l'accusation portée au milieu de ce repas tombe sur vous, et Judas ne veut point sentir le trait qui vient de le frapper. Vous tombez dans l'épouvante, rien qu'à entendre cette accusation, et celui qui a conçu un tel crime demeure paisible. Consultez donc votre Seigneur, interrogez votre bon Maître. Il est la vérité même, il prévoit tout ; qu'il vous réponde. Oui, qu'il désigne l'abominable personnage, et que l'accusation ne pèse plus sur tous, qu'il vous indique celui que vous devez fuir. Qu'il nomme hautement le fils de perdition, afin que l'assemblée, malgré son innocence, ne reste pas sous le poids du soupçon. « Jésus », dit l'Évangile, « leur répondit : « Celui qui porte la main vers le plat avec « moi, me trahira[2] ». Voilà déjà quelque chose de plus clair ; cependant, je ne vois encore citer aucun nom propre. Les Apôtres s'arrêtent interdits, ils cessent de manger ; mais, avec la témérité et l'effronterie qui le distinguent, Judas avance la main vers le plat avec son Maître ; il veut, par son audace, simuler une bonne conscience. Il a entendu, sans rougir, ce que le Maître a dit de lui, et il continue à manger ; sa conscience vient d'être mise à nu, et il n'en porte pas moins encore la main au plat. Bien qu'averti une fois, deux fois, il ne recule pas devant la trahison ; au contraire, son impudence trouve un aliment dans la longanimité du Sauveur, et il se prépare un trésor de colère pour le jour de la colère[1]. Alors Jésus lui annonce la punition qui l'attend, afin que la prédiction du châtiment le ramène au bien, puisque des miracles n'ont pu le détourner du mal : « Le « Fils de l'homme s'en va, selon ce qui est « écrit de lui ; mais malheur à celui par « qui le Fils de l'homme sera trahi ! Il vaudrait « mieux pour lui qu'il ne fût jamais né. « — Judas, celui qui le trahissait, répondant, « lui dit : Maître, est-ce moi[2] ? » Judas, à qui dis-tu : Est-ce moi ? Dis plutôt : C'est moi. De toute éternité, il sait que c'est toi. S'il te parle ainsi maintenant, ce n'est, de sa part, ni oubli ni ignorance ; c'est bonté et pitié pour toi. Prévaricateur misérable et corrompu, si tu rentrais en toi-même, tu te rappellerais, parce que tu l'as appris, que ton Maître connaît l'avenir et que rien ne saurait lui être caché ; donc, encore une fois, s'il te parle ainsi, ce n'est point chez lui l'effet de l'ignorance ; il n'a d'autre but que de t'exciter au repentir. Mais comme la cupidité t'a fait perdre le sens, comme l'avarice a rendu ton cœur aveugle, tu fais semblant de demander si c'est toi qui aurais conçu le crime de trahison. Sa Divinité connaît toutes les pensées de ton âme ; mais malheur à toi, car tu as perdu tout sentiment d'humanité et tu ne sais plus que singer la charité !

3. « Après avoir récité un hymne, ils s'en « allèrent à la montagne des Oliviers, et Jésus « leur dit : Vous serez tous scandalisés, cette « nuit, à cause de moi. Pierre, répondant, « lui dit : Quand tous les autres seraient « scandalisés à cause de vous, moi, je ne le « serai jamais. Jésus lui dit : Je te le dis en vé- « rité, cette nuit, avant que le coq chante, « tu me renieras trois fois. Pierre lui dit : « Quand il me faudrait mourir avec vous, je « ne vous renierai pas[3] ». Voilà donc une discussion engagée entre deux, entre le médecin et le malade ; celui-ci se croyait parfaitement sain, celui-là lui annonçait qu'il se chaufferait à l'âtre du feu du prétoire ; mais laissons cela de côté pour un instant, et jusqu'au dénouement de l'affaire. « Judas, « qui le leur livrait, leur avait donné ce « signe : Celui que j'embrasserai, c'est lui, « arrêtez-le[4] ». Qu'avez-vous entendu, mes frères ? Qui pourrait, sans frémir, penser à pareille chose ? Quelles oreilles seraient capables de supporter un tel langage ? Quel cœur

[1] Matth. xxi, 20-22. — [2] Ibid. 23.

[1] Rom. ii, 5. — [2] Matth. xxvi, 24, 25. — [3] Ibid. 30-35. — [4] Ibid. 48.

ne se révolterait à l'entendre ? « Il leur avait « donné ce signe : Celui que j'embrasserai, « c'est lui, arrêtez-le ». O signalement sacrilége ! O criminelle convention ! O contrat digne de tous les châtiments! En vertu de cette entente, la guerre commence par un baiser ; le symbole de la paix sert à briser les liens sacrés de la concorde, et le profane Judas a voulu commencer les hostilités par ce que les nations emploient d'ordinaire pour les finir ! « Il leur avait donné ce signe : Celui « que j'embrasserai, c'est lui, arrêtez-le ». Judas, tu as donné ce signe ; ton mauvais génie n'a rien trouvé de mieux que cette convention d'après laquelle on enlèverait ton Maître pour le faire cruellement souffrir, au moment même où tu ferais la paix avec lui ! A cause de toi, beaucoup se sentiront glacés d'épouvante ; car ils craindront de n'avoir qu'une paix simulée avec leur prochain. Ce cou scélérat, que tu étends aujourd'hui pour embrasser le Christ, tu le relèveras demain, tu l'allongeras, pour te pendre. Tu as appris, pour ton malheur, à compter de l'argent ; car bientôt tu supputeras le poids de ton propre corps. Sur ces entrefaites, on saisit le Sauveur, pour le conduire chez le prince des prêtres. Tandis que les autres disciples s'esquivent honteusement, Pierre, le faiseur de belles promesses, s'écarte d'abord assez loin ; puis il arrive lui-même près de la maison du prince, et, dans l'attente du dénouement de l'affaire, il se met à regarder dans le porche. Comme il faut que s'accomplisse incessamment la prédiction relative à l'âtre de feu du prétoire, il s'approche pour s'y chauffer. Saisi de crainte, il renie le Christ pour qui il avait promis même de mourir ; il gît, brisé dans la torpeur de l'oubli comme dans un lit de douleur ; une vieille femme décrépite, comme une fièvre violente, a brisé ses forces ; un sommeil léthargique s'est emparé de lui ; mais voilà que tout à coup la voix matinale du crieur vient frapper ses oreilles.

4. Enfin il s'éveille, il entend le chant du coq, il se voit grièvement blessé. Pareilles à des messagers, ses larmes portent à son médecin l'expression de sa douleur, et aussitôt il reçoit le remède divin. C'est à lui que s'applique cette parole de l'Ecriture : « Mes com« pagnons et mes proches se sont approchés « de moi, et mes amis se sont tenus au loin [1] » ; et cette autre : « Les blessures d'un ami sont « salutaires, les baisers d'un ennemi sont « envenimés [2] ». De même que l'apôtre Judas est devenu traître, de même est-il devenu ennemi, d'ami qu'il était ; car il a été écrit de lui : « L'homme de ma paix, de ma confiance, « qui mangeait à ma table, a levé le pied « contre moi [3] ». Et encore : « Les ennemis de « l'homme, ce seront ses serviteurs [4] ». C'est pourquoi, mes frères, nous devons tous éviter avec soin les discours trompeurs, afin de partager le bonheur éternel avec les saints. Conservons la véritable paix et la croyance à l'unité perpétuelle de la Trinité ; alors nous mériterons d'être admis dans le royaume des cieux et de rendre grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ, pendant les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Ps. XXXVII, 12, — [2] Prov. XXVII, 6.— [3] Ps. XL, 10 ; Jean, XIII, 14. — [4] Mich. VII, 6 ; Matth. X, 36.

CINQUANTE-DEUXIÈME SERMON.

SUR LA PASSION DU SAUVEUR ET LES DEUX LARRONS.

ANALYSE. — 1. Paroles du larron au larron qui souffrait avec lui. — 2. Sa prière au Christ. — 3. Réponse du Christ. — 4. Comment le larron a été baptisé.

1. Le Seigneur Jésus était attaché à la croix, les Juifs blasphémaient, les princes ricanaient, et bien que le sang des victimes tombées sous ses coups ne fût pas encore des-

séché, le larron lui rendait hommage ; d'autres secouaient la tête en disant : « Si tu es « le Fils de Dieu, sauve-toi toi-même [1] ». Jésus ne répondait pas, et, tout en gardant le silence, il punissait les méchants. Pour la honte des Juifs, le Sauveur ouvre la bouche à un homme qui doit plaider sa cause ; cet homme n'est autre qu'un larron crucifié comme lui ; car deux larrons avaient été crucifiés avec lui, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. Au milieu d'eux se trouvait le Sauveur. C'était comme une balance parfaitement équilibrée, dont un plateau élevait le larron fidèle, dont l'autre abaissait le larron incrédule qui l'insultait à sa gauche. Celui de droite s'humilie profondément : il se reconnaît coupable au tribunal de sa conscience, il devient, sur la croix, son propre juge, et sa confession fait de lui un docteur. Voici sa première parole, elle s'adresse à l'autre brigand : « Ni toi, non plus, tu ne crains pas [2] ! » Hé quoi, larron ? tout à l'heure tu volais, et maintenant tu reconnais Dieu ; tout à l'heure tu étais un assassin, et maintenant tu crois au Christ ! Dis-nous donc, oui, dis-nous ce que tu as fait de mal ; dis-nous ce que tu as vu faire de bien au Sauveur. Nous, nous avons tué des vivants, et, lui, il a rendu la vie aux morts ; nous, nous avons dérobé le bien d'autrui, et, lui, il a donné tous ses trésors à l'univers ; et il s'est fait pauvre pour me rendre riche. — Il discute avec l'autre larron : Jusqu'ici, dit-il, nous avons marché ensemble pour commettre le crime. Offre ta croix, on t'indiquera le chemin à suivre, si tu veux vivre avec moi. Après avoir été mon collègue dans la voie du crime, accompagne-moi jusqu'au séjour de la vie ; car cette croix, c'est l'arbre de vie. David a dit en l'un de ses psaumes : « Dieu connaît les sentiers du « juste, et la voie de l'impie conduit à la « mort [3] ».

2. Après sa confession, il se tourne vers Jésus : « Seigneur », lui dit-il, « souvenez-« vous de moi, lorsque vous serez arrivé en « votre royaume [4] ». Je ne savais comment dire au larron : Pour que le Christ se souvienne de toi, quel bien as-tu fait ? A quelles bonnes œuvres as-tu employé ton temps ? Tu n'as fait que du mal aux autres, tu as versé le sang de ton prochain, et tu oses dire : « Souvenez-vous de moi ! » Larron, tu es devenu le compagnon de ton Maître, réponds donc : J'ai reconnu mon Maître, au milieu des ignominies de mon supplice ; aussi ai-je le droit d'attendre de lui une récompense. Qu'il soit cloué à une croix, peu m'importe ! je n'en crois pas moins que sa demeure, que le trône de sa justice est dans le ciel. « Seigneur », dit-il, « souvenez-vous de moi, « lorsque vous serez arrivé en votre royaume ». Le Christ n'avait ouvert la bouche ni en présence de Pilate, ni devant les princes des prêtres : de ses lèvres si pures n'était tombé aucun mot de réponse à l'adresse de ses ennemis, parce que leurs questions n'étaient pas dictées par la droiture. Et voilà qu'il parle au larron sans se faire attendre, parce que celui-ci le prie avec simplicité : « En vérité, « en vérité, je te le dis : aujourd'hui même « tu seras avec moi dans le paradis [1] ». Hé quoi, larron ? tu as demandé une faveur pour l'avenir, et tu l'as obtenue pour le jour même ! Tu dis : « Lorsque vous arriverez en « votre royaume », et, pas plus tard qu'aujourd'hui, il te donne une place au paradis !

4. Mais comment expliquer ceci ? Le Christ promet la vie au larron, et le larron n'a pas encore reçu la grâce ? Le Seigneur dit en son saint Evangile : « Quiconque ne renaît pas de « l'eau et de l'Esprit-Saint ne peut entrer « dans le royaume des cieux [2] ». Et le temps ne permet pas de baptiser le larron. Dans sa miséricorde, le Rédempteur imagine à cela un remède. Un soldat s'approche ; d'un coup de lance, il ouvre le côté du Christ, et de cette plaie « s'échappent du sang et de l'eau [3] » qui rejaillissent sur les membres du larron. L'apôtre Paul a dit ceci : « Vous vous êtes « approchés de la montagne de Sion et de « l'aspersion de ce sang qui parle plus haut « que celui d'Abel [4] ». Pourquoi le sang du Christ parle-t-il plus haut que celui d'Abel ? Parce que le sang d'Abel accuse un parricide, tandis que celui du Christ innocente l'homicide et accorde, pour les siècles des siècles, le pardon à ceux qui se repentent. Ainsi soit-il.

[1] Matth. XXVII, 40. — [2] Luc, XXIII, 40. — [3] Ps. I, 6 — [4] Id. XXIII, 42.

[1] Luc, XXIII, 43. — [2] Jean, III, 5. — [3] Id. XIX, 34. — [4] Hebr. XII, 22-24.

CINQUANTE-TROISIÈME SERMON.

POUR LA VEILLE DE PAQUES.

—

ANALYSE. — 1. Il faut célébrer solennellement la veille de Pâques. — 2. Pourquoi doit-elle être pour nous un jour d'allégresse. — 3. Passons avec le Christ, pour être sauvés.

1. Avec l'aide miséricordieuse de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, nous devons, frères bien-aimés, célébrer religieusement ce jour qui lui est solennellement consacré : qu'en cette fête, sa bonté ineffable à notre égard soit, pour nous, un sujet d'admiration ! En effet, il ne s'est point contenté de subir toutes sortes d'infirmités pour opérer l'œuvre de notre rédemption, il a voulu encore partager le culte que nous rendons à Dieu en différentes solennités, et faire de chacune d'elles une occasion précieuse de mériter l'éternel bonheur ; car, alors, notre sainte religion nous invite, par ses attraits, à sortir du long sommeil de notre inertie ; aussi, pour nous préparer à la célébration de ces grands jours, nous éveillons-nous, non point malgré nous, mais avec empressement et de bon cœur. Puisque nous avons entendu volontiers son appel, sortons donc de notre léthargie, passons, dans les élans de la joie, cette sainte nuit de Pâques, et célébrons cette grande solennité avec toute la dévotion dont notre âme est capable. Elevons-nous au-dessus de ce monde, pour échapper à la mort qui doit le ravager : par nos désirs, faisons descendre du ciel les rayons brillants de sa divinité, célébrons la Pâque, « non avec le vieux « levain, ni avec le levain de la malice et de « l'iniquité, mais avec les azymes de la sin« cérité et de la vérité [1] », c'est-à-dire, non dans l'amertume de la malice humaine, car tout ce qui ne vient que de l'homme n'est pas sincère ; mais dans la sincérité de la sainteté qui vient de Dieu. La sainteté qui vient de Dieu consiste dans la chasteté, l'humilité, la bonté, la miséricorde, l'humanité, la justice, la douceur, la patience, la vérité, la paix, la bénignité : tel est l'ensemble de la sainteté chrétienne, que corrompt le levain de la malice humaine ; or, ce levain n'est autre que l'impudicité, l'orgueil, l'envie, l'iniquité, l'avarice, l'intempérance, le mensonge, la discorde, la haine, la vaine gloire, toutes choses auxquelles l'apôtre saint Paul veut que nous restions étrangers ; car il nous dit : « Non avec le vieux levain de la « malice ».

2. Que la Pâque du Christ devienne le sujet de notre joie ! C'est pour nous, en effet, qu'il naît, qu'il meurt dans les souffrances et qu'il ressuscite ; c'est afin que, par lui, nous renaissions à la vie au milieu des tribulations, et qu'avec lui nous ressuscitions dans la pratique de la vertu. N'a-t-il pas, dans cette nuit, opéré la restauration de toutes choses ? Il y est ressuscité en qualité de prémices, afin que nous ressuscitions tous après lui : il y brise les chaînes de notre esclavage, il nous rend la vie que nous avons perdue en Adam. Celui qui nous a formés à l'origine des temps, revient, après son voyage sur cette terre, à sa patrie, au paradis, de la porte duquel il a écarté le chérubin. A partir de cette nuit où s'est opérée la résurrection du Seigneur, le paradis est ouvert. Il n'est fermé que pour ceux qui se le ferment, mais il n'est ouvert que par la puissance du Christ. Qu'il revienne donc au ciel, et nous devons le croire ; qu'il revienne au ciel Celui qui ne l'a jamais quitté ! Qu'il monte à côté du Père, Celui qui y est toujours resté. De fait, ne croyons-nous pas que la vie est morte pour nous ? Et comment la vie est-elle morte ? Nous croyons que le Christ, qui est mort, qui a été enseveli, qui est ressuscité et monté au ciel, n'a jamais, pour cela, quitté le Père et le Saint-Esprit.

3. Phase ou Pâque signifie : passage ou traversée : consacrons-nous nous-mêmes en

[1] Cor. v, 8.

nous marquant du sang du Christ ; ainsi passera, sans nous nuire, celui qui ravage le monde ; ainsi la mort, qui doit faire tant de victimes, nous épargnera. Ceux-là sont épargnés par le démon, ceux-là échappent à ses coups, devant lesquels il ne s'arrête pas ; car le sang du Christ une fois placé sur une âme, les innombrables gouttes de pluie que le diable répand sur le monde ne peuvent ni humecter ni délecter cette âme. Puissions-nous donc nous trouver ainsi imbibés du sang du Christ, c'est-à-dire marqués du signe de sa mort ! Ce signe reste parfaitement imprimé sur nous, aussi longtemps que nous mourons et que nous vivons pour celui qui est mort pour nous. Le sang du Christ rejaillit, en quelque sorte, sur nous, quand nous portons sa mort en nous [1], de manière à ne jamais le laisser effacer par la pluie des passions humaines ou par l'eau torrentielle des persécutions du siècle. Que ce sang sèche donc sur nous, qu'il en devienne à jamais inséparable ; qu'il se répande sur nous et nous teigne : que non-seulement il nous teigne, mais nous purifie encore, après qu'il nous aura fait mourir au monde. Le Dieu qui a imprimé le signe de sa croix sur tous nos membres, peut les purifier toujours. C'est par là que nous pourrons nous réunir aux élus dans le ciel, moyennant le secours de celui qui vit et règne, avec le Père et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] II Cor. IV, 10.

CINQUANTE QUATRIÈME SERMON.

POUR PAQUES (1).

ANALYSE. — 1. Ce discours s'adresse à tous, mais particulièrement à ceux qui sont nouvellement baptisés, pour les exciter à résister aux vices. — 2. L'orateur attaque le péché de la chair. — 3. Il faut s'en corriger au plus vite.

1. Je dois, sans doute, ma parole à tous ceux dont il me faut prendre soin en vertu de ma charge ; mais aujourd'hui que les saintes cérémonies du baptême sont terminées, elle s'adresse plus particulièrement à vous, jeunes arbustes nouvellement plantés dans le champ de la sainteté et régénérés dans l'eau et le Saint-Esprit, à vous, race pieuse, petit essaim, qui faites l'éclat de ma gloire, qui êtes le fruit béni de mes travaux, ma joie et ma couronne ; vous tous qui êtes maintenant dans la grâce du Seigneur, c'est à vous que je parle, pour vous dire comme l'Apôtre : « La nuit est déjà avancée, et le jour s'approche. Quittez donc les œuvres de ténèbres, « et revêtez-vous des armes de lumière. Marchez dans la décence comme devant le jour, « et non dans la débauche et dans les festins, « dans les impudicités et dans les dissolutions, « dans les querelles et dans les jalousies ; mais « revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ, « et ne cherchez point à contenter les désirs « de la chair [1] ». « Vous tous qui avez été baptisés en Jésus-Christ, vous vous êtes revêtus « de Jésus-Christ [2] », afin de mener la vie que vous avez puisée dans le sacrement. Si vous êtes les membres du Christ, si vous pensez à ce que vous êtes devenus, vous vous écrierez du fond de vos entrailles : « Seigneur, qui « est-ce qui est semblable à vous [3] ? » Car la faveur qu'il vous a faite surpasse toute pensée humaine. Tout discours, tout sentiment n'est-il pas, en effet, incapable de vous faire comprendre comment une grâce toute gratuite a pu se produire en vous, sans aucun mérite antécédent de votre part ? Car on nomme ainsi la grâce, précisément parce qu'elle vous a été

[1] Rom. XIII, 12-14. — [2] Galat. III, 27. — [3] Ps. XXXIV, 10.

(1) Voir le sermon CCXXIV.

donnée par pure bonté. Et pourquoi vous a-t-elle été accordée? Afin que vous deveniez les enfants de Dieu, les membres et les frères de son Fils unique, comme Jésus-Christ est le Fils unique du Père, et que, par là, vous soyez tous frères. Puisque vous êtes devenus les membres du Christ, je vous adresse mes conseils ; écoutez-moi, car, aujourd'hui, il faut que je vous instruise: Je crains pour vous, mais non pas tant de la part des païens, des juifs, des hérétiques, que de la part des mauvais chrétiens. Choisissez, dans les rangs du peuple de Dieu, ceux que vous devrez imiter. Pour ne pas se tromper et pouvoir suivre la voie étroite, il ne suffit pas d'imiter la masse des chrétiens : il faut arrêter son choix sur quelques-uns d'entre eux. Abstenez-vous de la rapine et du parjure, ne vous jetez point dans les abîmes de l'intempérance ; fuyez la fornication comme la mort même, non pas la mort qui sépare l'âme d'avec le corps, mais celle qui condamne l'âme à brûler éternellement avec le corps.

2. Mes frères, mes fils, mes filles, mes sœurs, sachez-le bien : le diable accomplit parfaitement son rôle, et ne cesse de parler au cœur de ceux qu'il ramène à son parti, en leur faisant abandonner celui de Dieu. Je ne l'ignore pas non plus : aux fornicateurs, aux adultères, qui ne se contentent pas de leurs épouses, l'esprit infernal dit intérieurement : Il n'y a pas grand mal à commettre le péché de la chair. A l'encontre de ses mensonges, nous devons prendre pour guides les oracles du Christ. Le démon prend les chrétiens aux appas du libertinage, en leur faisant considérer comme léger ce qui est grave, en leur déguisant la vérité et en leur débitant le mensonge. Mais quel profit y a-t-il à regarder, d'après les leçons de Satan, une faute comme peu griève, quand le Christ la déclare énorme ? Et si Dieu te dit que ce péché est mortel, que gagneras-tu à écouter le diable et à croire peu conséquente ta prévarication ? Au paradis terrestre, Satan a dit : « Vous ne « mourrez pas de mort », tandis que le Seigneur avait fait cette menace formelle : « Le « jour où vous mangerez de ce fruit, vous « mourrez de mort [1] ». Nos premiers parents ont méprisé les avertissements de Dieu, et, pour avoir écouté le diable, ils sont tombés victimes de sa fourberie. L'ennemi est venu, qui leur a dit : « Vous ne mourrez pas de « mort, mais vos yeux s'ouvriront et vous « serez comme des dieux [1] ». Alors ils ont mis de côté la menace du Seigneur et prêté l'oreille aux promesses de Satan. De quoi a-t-il servi à la femme de dire : « Le serpent m'a « séduite [2] ? » Son excuse a-t-elle été admise ? Sa condamnation n'a-t-elle pas suivi de près? Aussi, je vous le dis : Vous, mes frères, qui avez des épouses, n'en connaissez pas d'autres ; vous qui n'en avez pas encore et qui voulez en avoir, conservez-vous purs pour elles, comme vous désirez qu'elles se conservent pures pour vous ; et vous, qui vous êtes engagés à garder la continence, ne portez pas vos yeux en arrière. Je vous ai dit ce que j'avais à vous dire, mon devoir est accompli. Le Seigneur m'a placé au milieu de vous pour vous exciter au bien, et non pour vous y forcer. Cependant, lorsque nous le pouvons, quand l'ocasion s'en présente et que nous en avons la faculté, là où nous nous trouvons, nous reprenons, nous faisons des reproches, nous excommunions, nous anathématisons, mais nous n'avons pas le pouvoir de corriger, « Car celui qui plante n'est rien, non plus « que celui qui arrose ; mais c'est Dieu qui « donne l'accroissement [3] ». Sans doute, je vous parle en ce moment, je vous avertis de vos devoirs ; mais il faut aussi que Dieu m'exauce et qu'il agisse silencieusement sur vos cœurs. Je vous dis peu de mots, pour vous faire mes recommandations ; ce peu de mots suffira, toutefois, à vous inspirer une crainte salutaire si vous voulez rester fidèles, et à vous édifier. Vous êtes les membres du Christ: écoutez donc, non point mes propres paroles, mais celles de l'Apôtre : « Prendrai-je les « membres du Christ pour en faire les mem- « bres d'une prostituée? Non [4] ». Mais, me dira quelqu'un, la femme que j'entretiens n'est pas une prostituée, c'est simplement une concubine.— Dis-tu vrai, en parlant de la sorte ? As-tu une épouse, toi qui tiens ce langage ? — Oui, me répondra-t-il, j'ai une épouse. — Alors, bon gré mal gré, la seconde femme est une véritable prostituée. Peut-être te reste-t-elle fidèle ; peut-être ne connaît-elle et ne veut-elle connaître que toi ? Mais, puisqu'elle est si chaste, pourquoi forniques-tu ? Si elle n'a d'homme que toi, pourquoi as-tu deux femmes ? Cela n'est pas permis. Tous

[1] Gen. III, 4, 5.

[1] Gen. III, 4, 5. — [2] Ibid. 5. — [3] I Cor. III, 7. — [4] Ibid. VI, 15.

ceux qui se conduisent ainsi vont droit à la géhenne ; ils brûleront dans le feu éternel.

3. Les gens qui se rendent coupables de pareils désordres doivent se corriger pendant qu'ils sont en vie. La mort arrive subitement, et, alors, comment revenir à meilleure conduite ? C'est impossible. Du reste, personne ne sait quand sonnera la dernière heure. Quand on me dit : Demain ! demain, il me semble entendre la voix du corbeau, et aussitôt arrive le suprême malheur ! La dernière heure sonne, et elle ne sonne qu'une fois. Prenez-y donc garde, ne jetez point de ces cris de corbeaux, pour ne pas être surpris et condamnés. Nouveaux baptisés, écoutez-moi : prêtez l'oreille à mes paroles, enfants régénérés dans le Christ. Je vous en prie, par le nom que j'ai invoqué sur vous, par cet autel dont vous vous êtes approchés, par les sacrements que vous avez reçus, par le jugement à venir des vivants et des morts, je vous en supplie et vous en conjure par le nom du Christ, n'imitez point ceux que vous savez être en de pareilles dispositions : faites mieux qu'eux, et vous régnerez éternellement.

CINQUANTE-CINQUIÈME SERMON.

POUR LE JOUR DE PAQUES.

I.

ANALYSE. — 1. Joies du jour de Pâques motivées par la résurrection des morts et par la nouvelle naissance de ceux qui ont reçu le baptême. Différents noms donnés à cette solennité. — 2. On l'appelle le jour du Seigneur, — 3. le jour du pain, — 4. le jour de la lumière. — 5. En le célébrant, il faut observer les règles de la tempérance.

1. Frères bien-aimés, que l'Eglise nous apparaît belle et gracieuse aujourd'hui ! L'éclat de ce jour surpasse de beaucoup l'éclat de tous les autres jours de l'année, non pas, sans doute, que les rayons du soleil soient plus brillants que d'habitude, mais parce que la résurrection de l'Agneau projette sur lui une lumière inaccoutumée. Aujourd'hui, en effet, le Soleil de justice, le Christ, s'est élevé dans les cieux, après avoir annoncé la bonne nouvelle aux âmes des saints, et en faisant sortir avec lui leurs corps du sein de la terre. Pareille à une assemblée d'astres spirituels, la Jérusalem céleste a brillé d'un nouvel éclat, quand ces morts, revenus à la vie, ont pénétré dans ses murs : l'Eglise se montre non moins radieuse, car tous ceux qui sont nés à la grâce répandent sur elle une vive lumière. Les morts ressuscités ont été témoins de la résurrection du Soleil de justice, comme le sont aussi ceux qui ont reçu le baptême dans l'eau et l'Esprit-Saint. Touchons donc de la harpe avec David, chantons avec lui : « C'est « ici le jour que le Seigneur a fait ; réjouis« sons-nous en lui et tressaillons d'allé« gresse [1] ! » Voyons de quelle nuit est sorti ce beau jour. C'est une nuit dont l'éclat imite celui du ciel ; c'est une nuit où la terre, se voyant éclairée par des astres même plus nombreux que ceux du ciel, en ressent une indicible joie ; c'est une nuit où se sont accomplis un heureux enfantement et une sainte régénération. En elle je remarque un double sein, parce que j'y vois un double enfantement. Jadis ses entrailles ont été bouleversées, car elle a rendu la vie aux corps de ceux qui ont ressuscité avec le Christ ; aujourd'hui, elles le sont également, puisqu'elle a renouvelé les âmes en leur communiquant l'innocence. Il a été dit d'elle : « Et la nuit brillera « comme le jour [2] ». Serait-ce le jour que le

[1] Ps. CXVII, 24. — [2] Ps. CXXXVIII, 12.

Seigneur a fait? Les uns l'appellent le jour du Seigneur; les autres, le jour du pain; d'autres encore, le jour de la lumière : sur cette triple dénomination, embouchons la trompette et tirons-en des sons qui disent à tous notre joie.

2. C'est le jour du Seigneur, ou le jour du roi ; car notre chef est sorti, ce jour-là, du tombeau. Hier, dans l'espoir de recevoir notre roi, nous nous combattions; aujourd'hui, nous le recevons, et sa venue nous remplit d'allégresse. C'est pourquoi le jour d'hier n'a pas été pour nous un vrai jour de jeûne. Aucun de vous a-t-il, à jeûner, ressenti la moindre fatigue? Mais tous se préparaient un copieux repas en attendant l'arrivée du juge, comme, dans la cité, on s'en prépare un, quand on attend celui qui doit rendre la justice. Est-ce que les différents ordres de la cité, les hommes, les chefs ne s'éloignent pas, à chaque instant davantage, de ses portes, en s'avançant à la rencontre du juge et en préparant les chants par lesquels ils salueront sa venue? Evidemment, pendant qu'ils l'attendent, ils jeûnent, et pendant qu'ils jeûnent, ils se préparent un repas. Ainsi, hier, nous attendions, en quelque sorte, notre juge, et tout en préparant notre réfection spirituelle, nous tombions de faiblesse, mais nous trouvions dans notre jeûne la source d'une grande joie. Nous avons reçu notre roi, et sa grâce répare nos forces épuisées.

3. C'est avec justesse qu'on donne encore à ce jour le nom de jour du pain, parce que nous y apprenons à connaître la résurrection spirituelle; aujourd'hui, nous est venu en réalité le pain que les nuées de la prophétie laissaient tomber sous forme de glace. David ne s'écrie-t-il pas, en effet, dans l'un de ses psaumes : « Qui envoie la glace sur la terre « comme des morceaux de pain [1] ? » De la bouche des Prophètes, comme du sein de saintes nuées, descendait sur des vallées couvertes de neige une glace spirituelle, et les morceaux de pain de la prophétie accomplie devaient produire dans son entier le pain précédemment symbolisé. La glace, tombée de la bouche des Prophètes, brillait d'un vif éclat, et la parole du salut, fruit de la fermentation opérée dans la glace de la prophétie, devenait, pour nous, du véritable pain. Cette glace de la prophétie a maintenant disparu : nous avons goûté du pain qui nous a été préparé, et, pour avoir goûté de ce pain, nous n'avons pas vu notre nudité comme Adam avait vu la sienne; mais notre nudité a trouvé dans l'éclat de ce jour un voile sous lequel elle s'est dérobée.

4. On donne aussi, avec raison, à ce jour le nom de jour de la lumière, parce qu'avec lui ont disparu les ténèbres de l'aveuglement spirituel. On a entendu un grand cri, le cri de ceux qui, se trouvant plongés dans les ombres de la nuit, ont aperçu devant eux une vive lumière : « Le jour s'est levé sur ceux « qui habitaient la région des ombres de la « mort [1] ». Que la terre se réjouisse! elle a vu apparaître un nouvel astre. Que les anges se réjouissent, car Dieu a fait briller la lumière aux yeux des pécheurs. Les enfers ont tremblé sur leurs bases, car des rayons insolites sont venus s'abaisser jusque sur eux, et, en présence du Seigneur Christ, tout genou a fléchi dans le ciel, sur la terre et dans les enfers [2]. Aujourd'hui, toutes les créatures prennent donc part à notre allégresse. Les anges apparaissent et solennisent avec nous cette grande fête, et tandis que nous célébrons le mystère pascal, la joie règne parmi les chœurs des Anges, des Trônes, des Dominations, des Chérubins et des Séraphins. Parmi les anges, ce n'est plus le même éclat, je ne dis pas dans les vêtements, mais dans le chant des cantiques. Nous-mêmes, nous n'exécutons plus le même chant, puisque nous chantons l'alleluia : ainsi encore en est-il des anges, puisqu'ils font entendre des cantiques célestes que notre langue humaine ne saurait maintenant proférer.

5. « Que les cieux se réjouissent » donc, « et que la terre tressaille d'allégresse [3] ». Tressaillons dans le Seigneur, mais avec crainte, sans perdre néanmoins notre tranquillité; car Jean, le bienheureux précurseur, a tressailli dans le sein de sa mère, mais ce précepteur de l'ange Gabriel n'a point bu de vin. Pour nous, qui sommes faibles, buvons avec mesure. Ne dépassons pas les bornes, afin que notre joie soit modérée, qu'elle ne ressente rien de l'influence des passions charnelles, et que nous entrions dans le port du salut par un ciel serein, celui de la sobriété. Nous portons en nos mains la palme du jeûne : ne perdons point les lau-

[1] Ps. CXLVII, 17.

[1] Isaïe, IX, 2. — [2] Philipp. II, 10. — [3] Ps. CXV, 11.

riers de cette fête. Daigne le Seigneur Christ nous les accorder par sa grâce ; car il a triomphé en nous par ses souffrances, afin que nous pussions chanter dignement l'hymne de la victoire et nous écrier : « La mort a « été absorbée dans sa victoire. O mort, où « est ton aiguillon ? O mort, où est ta vic« toire [1] ? » Parce que le Christ a emmenés avec lui ceux que tu retenais captifs, chantons tous alleluia, et, en ce beau jour de fête, tournons-nous vers le Sauveur si bon, etc.

[1] I Cor. XV, 54, 55.

CINQUANTE-SIXIÈME SERMON.

POUR LE JOUR DE PAQUES.

II.

—

ANALYSE. — 1. Joie qu'inspire la fête de Pâques. — 2. Parallèle entre Judas, Pierre et le larron.

1. La résurrection du Seigneur a répandu l'allégresse dans le monde. Autant son éclat brille aux regards, autant ses bienfaits réchauffent le cœur : le vieil homme a disparu, l'homme nouveau a pris sa place : c'en est fini de la prévarication d'Adam ; elle a été pardonnée, grâce au Christ. Jadis, les âmes traînaient pitoyablement, derrière elles, la chaîne de l'erreur ; elles sont maintenant rachetées et vont au ciel conduites par les liens de la charité. Au milieu de ses fureurs, le diable est devenu honteux. Le Christ meurt, et, par sa mort, il délivre le monde du joug de l'erreur : il ressuscite et fait évanouir notre ennemi. Alors ont lieu des miracles et des prodiges, non pour confondre les hommes perfides, mais pour sauver ceux qui étaient perdus. Autant la synagogue juive se plaint et gémit, autant se réjouit l'Église chrétienne. Triomphons dans le Christ : dans sa miséricorde, il nous a donné un remède, celui de sa croix, et, par sa croix, il nous a apporté de glorieux trophées.

2. Judas a vendu son Seigneur, Pierre a renié son maître, le larron a confessé le Christ. Judas a désespéré, Pierre a chancelé, le larron a mérité le paradis. Dans la trahison de celui qui a vendu le sang du Christ, dans le reniement de Pierre et la confession du larron, nous trouvons la preuve de la salutaire mission du Rédempteur. Ce que le Seigneur Dieu vient de nous inspirer pour l'instruction de vos âmes doit suffire à votre charité.

CINQUANTE-SEPTIÈME SERMON.

POUR LE JOUR DE PAQUES.

III.

ANALYSE. — 1. En raison de la difficulté du sujet, l'orateur s'épouvante de parler de la résurrection du Christ. — 2. Par sa résurrection, le Christ nous confère le privilège de ressusciter comme lui. L'orateur le compare au phénix et au grain de froment. — 3. En ressuscitant, le Christ, lion et lionceau, nous invite à ressusciter comme lui. — 4. Elisée a préfiguré la résurrection du Christ, quand ses ossements ont rendu la vie à un mort. — 5. Dans la circonstance où il a ressuscité le fils de la Sunamite, le même Prophète symbolisait le Christ, son bâton était l'emblème de la Loi, Giési représentait Moïse. — 6. Il nous faut célébrer la fête de Pâques dans les élans d'une joie, non pas mondaine, mais toute sainte, et, surtout par le renouvellement de notre vie. — 7. Le mode usité chez les Juifs, pour la célébration de la Pâque, était l'image de la manière dont les chrétiens doivent la solenniser. — 8. En fêtant ainsi ce grand mystère, nous mériterons d'entrer dans le royaume des cieux.

1. Aujourd'hui, l'univers entier a vu se lever tout radieux le soleil de la vénérable solennité qui nous rappelle la résurrection du Sauveur; pas n'est besoin du secours de nos paroles, pour que vous en compreniez la dignité et la grandeur, car les autres fêtes ne revêtent point le même caractère : ce n'est pas seulement en un lieu ou en quelques lieux du monde, ce n'est pas dans les sentiments d'une allégresse circonscrite en certaines bornes étroites, que celle-ci doit se célébrer; je la vois s'étendre jusqu'aux limites les plus reculées; elle comprend et elle embrasse tous les pays, et la joie qu'elle inspire devient commune au ciel, à la terre et aux enfers. Elle n'a donc, comme nous l'avons dit, aucun besoin d'être recommandée par une langue humaine, puisqu'elle se recommande d'elle-même par la puissance d'en haut, dont elle est la plus haute expression. Les esprits bienheureux l'exaltent dans leurs cantiques : devant sa grandeur, l'homme n'a donc qu'à se taire. Pourtant, nous ne voulons point priver de la parole divine cette sainte multitude; sa dévotion, sa foi vive, son empressement nous font un devoir de la lui adresser : nous allons donc essayer de bégayer quelques mots au sujet de cette solennité; car si nous sommes à même de nous extasier au spectacle de sa majestueuse dignité, il nous est impossible d'en rien dire qui soit digne d'elle.

2. Le Christ est ressuscité en ce jour : que le monde entier se réjouisse! N'est-il pas juste, en effet, qu'après avoir gémi profondément de la mort de leur Créateur et fait retentir, de leurs cris de douleur tous les échos de l'univers, toutes les créatures se réjouissent de sa résurrection? Celles qui, malgré leur chagrin, avaient dû assister aux funérailles du divin Crucifié, ne devaient-elles pas également assister à la joyeuse résurrection du Christ et à son triomphal retour des enfers? La résurrection de l'humanité du Christ a détruit cette antique malédiction, cette déplorable sentence de mort, attirée par Adam sur toute sa race : « Tu es terre et tu « retourneras en terre [1] ». Du milieu de ses cendres est sorti vivant le corps du Phénix que des mains pieuses avaient consumé avec le bois de cinnamome : le grain de froment, qui, après les souffrances de la croix, a été jeté en terre pour y mourir et y est demeuré seul, a porté beaucoup de fruit par sa résurrection [2]. Il a été seul pour mourir, mais il s'en faut de beaucoup qu'il ait été seul à ressusciter : car, en descendant aux enfers, il en a brisé les portes ; il a triomphé de celui qui avait l'empire de la mort; tous les fidèles qu'il a trouvés dans les lieux souterrains, il les a ramenés en triomphe, et après avoir ainsi vidé cette ténébreuse prison, il est ressuscité avec la multitude des saints. Tous

[1] Gen. III, 19. — [2] Jean, XII, 24 et suiv.

ceux dont les sépulcres se sont ouverts au moment de sa mort ont vu leurs corps sortir de la poussière du tombeau, à l'heure de sa résurrection. Il convenait qu'il fût le premier à revenir à la vie, et que les autres n'y revinssent qu'ensuite ; car, dit l'apôtre Paul : « Jésus est ressuscité d'entre les morts, « comme les prémices de ceux qui dor- « ment [1] ». Et comme ils ont ressuscité avec le Seigneur, ainsi sont-ils encore montés au ciel avec lui : c'est là notre croyance.

3. Les naturalistes prétendent que le lionceau dort pendant les trois jours qui suivent sa naissance, qu'après ces trois jours, la mère pousse un long rugissement, et qu'alors il s'éveille et se lève. Or, les divines Ecritures donnent ordinairement au Christ le nom de lionceau : c'est sous cet emblème que le patriarche Jacob l'a désigné, quand il a prophétisé à son sujet : « Juda est comme un « jeune lion. Mon fils, tu t'es élancé sur ta « proie, et, dans ton repos, tu dors comme le « lion et comme la lionne : qui osera l'éveil- « ler [2] ? » Pareil à un lion, le Christ s'est couché à l'heure de sa passion, et il s'est endormi dans la mort : son dernier combat a été marqué au coin de la vivacité, d'une invincible constance et d'une confiance sans limites; car, s'il est mort, c'est qu'il l'a bien voulu. Les autres hommes meurent parce qu'il le faut; mais lui, il est mort, parce qu'il y a librement consenti. On l'a donc enfermé dans un sépulcre, et, pendant trois jours, il y est resté, fort et impassible comme un lion ; car il était sûr d'en sortir bientôt plein de vie. Mais « qui « osera l'éveiller ? » Quel est le père qui, par un rugissement tout-puissant, l'a tiré du sommeil de la mort? David nous apprend, dans un psaume, quel a été ce rugissement ; il apostrophe le Fils au lieu et place du Père, et lui dit : « Réveille-toi, ma gloire ; réveille- « toi, ô ma harpe, ô ma lyre [3] ». O mon Fils, toi qui es ma gloire, réveille-toi, que ta harpe et ta lyre, c'est-à-dire le chœur de toutes les vertus, se réveillent avec toi ! Et le Fils lui répond aussitôt : « Je me lèverai dès l'au- « rore [4] ». En effet, le premier jour de la semaine, au matin, le Sauveur est ressuscité et nous a conféré, à nous qui sommes ses membres, l'espoir de ressusciter un jour à son exemple ; car tous les fidèles croient, appuyés sur la vérité même, qu'ils sont les

[1] I Cor. XV, 20. — [2] Gen. XLIX, 9. — [3] Ps. LVI, 9. — [4] Ps. LVI, 9.

membres du Christ, chef du corps de l'Eglise [1]. Or, puisque nous sommes les membres du Christ et que nous sommes morts avec lui, il est évident que nous avons dû ressusciter comme lui. L'Apôtre ne dit-il pas : « Si « nous sommes morts avec Jésus-Christ, nous « croyons que nous vivrons aussi avec Jésus- « Christ [2] » ; et encore : « Si vous êtes res- « suscités avec Jésus-Christ, recherchez les « choses du ciel [3] ? » Après avoir subi le dernier supplice à cause des péchés de tous, il est ressuscité pour le salut de tous.

4. La résurrection du Christ est un miracle opéré en faveur de tous les hommes, et il a pris lui-même à tâche, dès le commencement du monde, de le préfigurer sous une foule d'emblèmes et de symboles, dans les différentes circonstances de la vie des saints. Citons-en un exemple entre mille, celui d'Elisée. Le Prophète était déjà mort ; son corps, renfermé dans le tombeau, a ressuscité un autre mort. « Il arriva que quelques hommes « qui enterraient un mort virent des vo- « leurs, et que, dans leur effroi, ils jetèrent le « mort dans le sépulcre d'Elisée. Lorsque le « corps eut touché les os d'Elisée, cet « homme ressuscita et se leva sur ses pieds [4] ». Elisée veut dire : Dieu mon Sauveur ; or, dans cette circonstance, qui est-ce que représente Elisée ? Nul autre, évidemment, que le Seigneur et Sauveur Jésus, qui, par sa mort, a conféré au genre humain le privilége de la résurrection future et lui a préparé la vie, en s'enfermant dans le sépulcre.

6. Mais puisque nous avons déjà fait une fois mention du prophète Elisée, qu'est-ce qui nous empêche de citer encore de lui un fait, bien plus mystérieux que digne d'admiration ? Nous allons en parler brièvement. En l'absence d'Elisée, le fils de la femme sunamite était venu à mourir : cette mère désolée alla donc trouver le saint homme, et, par ses plaintes, elle se déchargea sur lui de toute l'amertume du chagrin que lui avait causé cette séparation ; le Prophète envoya donc son serviteur Giézi avec son bâton, en lui recommandant de placer ce bâton sur le cadavre inanimé du défunt. Mais bientôt Giézi revint annoncer à l'homme de Dieu que l'enfant ne s'était point levé ; alors, Elisée vint lui-même, et quand il eut enlevé le bâton, il

[1] Coloss. X, 18. — [2] Rom. VI, 8. — [3] Coloss. III, 1. — [4] IV Rois XIII, 21.

se coucha sur l'enfant, et la vie revint au cœur de celui-ci, et il se leva [1]. Dans cette occasion mémorable, Elisée a-t-il préfiguré autre chose que notre Dieu Sauveur ? Certainement non. Pour Giézi, il représentait Moïse « qui a été très-fidèle dans toute sa « maison [2] ». Quant au bâton, n'était-il pas le symbole de la loi ? Elisée envoya Giézi avec son bâton, Dieu a envoyé Moïse avec la loi : elle devait frapper de peines très-sévères ceux qui la violeraient ; mais le mort ne revint pas à la vie, parce que si la loi pouvait faire connaître le péché, elle était incapable d'y porter remède et d'en guérir. Elisée vint ensuite, enleva le bâton et se coucha sur le mort, parce que la majesté divine, l'ineffable gloire du Très-Haut, c'est-à-dire le Fils de Dieu, égal à son Père, est descendu en ce monde ; il a fait disparaître la servitude de la loi, il a procuré aux hommes repentants le bienfait gratuit du pardon, il a pris la forme d'esclave, il s'est rapetissé entièrement jusqu'au niveau de notre fragile nature, et, sans avoir commis aucun péché, il a subi les coups de la mort, que le péché avait amenée sur la terre. Mais, par sa mort, il a détruit la puissance de la mort, et, en ressuscitant le troisième jour, sa chair est sortie du tombeau, à jamais immortelle et incorruptible.

6. Mes frères, réjouissons-nous donc dans le Seigneur ; rendons grâces au triomphateur de la mort, dans les élans d'une joie toute spirituelle, de l'allégresse de tous nos sens ; car « il nous a appelés du sein des ténèbres à « son admirable lumière [3] », « et, après nous « avoir arrachés à la puissance du démon, il « nous a fait entrer dans le glorieux royaume « de son Fils [4] ». Mais cette joie qu'il nous faut ressentir ne doit avoir rien de commun avec la joie mondaine ou séculière ; elle ne doit point se traduire, comme au milieu des festins, par des applaudissements qui sentent l'insanité et le libertinage, comme celle de la vile populace : « Car Jésus-Christ est notre « Agneau pascal, qui a été immolé pour « nous [5] ». Puisque le Christ est notre Agneau pascal, et que cet Agneau est saint et divin, notre joie, en lui rendant hommage, doit donc être sainte et surnaturelle. Le même Apôtre dit ailleurs : « Si vous êtes ressuscités « avec Jésus-Christ, recherchez les choses « du ciel, et non celles d'ici-bas [1] ». Donc, « nous » aussi, « en communiquant les cho- « ses spirituelles à ceux qui sont spirituels [2], « purifions-nous du vieux levain [3] », c'est-à-dire « dépouillons-nous du vieil homme « avec ses œuvres et revêtons-nous de « l'homme nouveau qui est créé à la ressem- « blance de Dieu dans une justice et une « sainteté véritable [4] ». Méprisons donc le monde, dédaignons les choses d'ici-bas et tout ce qui tient à la terre : portons-nous vers les biens célestes ; que toute notre intention se dirige vers l'éternité et le paradis ; marchons d'un pas allègre sur le chemin qui conduit de cette terre d'exil au séjour des élus, à notre bienheureuse patrie, où nous aurons les anges pour concitoyens, où nous trouverons, pour entrer en participation et en jouissance de notre félicité, tous les saints. Le mot hébreu Pâques se traduit en latin par le mot passage. Donc, mes frères, passons des vices aux vertus, des choses du temps à celles de l'éternité, des biens caducs de cette terre aux biens permanents de l'autre vie. C'est ainsi que nous mériterons de porter le nom d'hébreux et de l'être en réalité ; car hébreu veut dire passage. Nous pourrons donc célébrer dignement la Pâque, si nous nous efforçons d'opérer en nous-mêmes ce passage.

7. La manière dont les Juifs devaient célébrer la Pâque se trouve parfaitement indiquée dans la loi de Moïse ; et si nous voulons entendre ses prescriptions dans un sens spirituel, nous y trouverons des indications suffisantes sur le mode à suivre pour solenniser nous-mêmes convenablement la vraie Pâque. Voici, entre autres choses, ce que nous lisons dans l'Exode : « Vous le mangerez « ainsi (l'Agneau pascal, évidemment) : vous « ceindrez vos reins, vous aurez vos chaus- « sures à vos pieds et un bâton en vos mains ; « et vous mangerez à la hâte [5] ». Par conséquent, celui qui veut faire dignement la Pâque doit ceindre ses reins, ou, en d'autres termes, maintenir, par le cordon de la chasteté, toutes les convoitises des passions charnelles. Qu'il ait des souliers à ses pieds, c'est-à-dire qu'il dirige les pas de ses œuvres dans le chemin tracé devant lui par l'exemple des saints Pères ; c'est ainsi qu'il surmontera tous les obstacles semés sur sa route ; c'est ainsi

[1] IV Rois, IV, 8 et suiv. — [2] Hébr. III, 5. — [3] I Pierre, II, 9. — [4] Ephés. I, 13. — [5] I Cor. V, 7.

[1] Coloss. III, 1. — [2] I Cor. II, 13. — [3] Id. V, 7. — [4] Ephés. IV, 22-24. — [5] Exod. XII, 11.

qu'il échappera, sans meurtrissure, aux épreuves dont il se verra assailli, comme un voyageur aux aspérités de sa route, et foulera aux pieds, sans crainte de se voir blessé par eux, les animaux venimeux qui cherchent à nous mordre au talon. Il tiendra aussi en sa main un bâton, c'est-à-dire, qu'avec une sollicitude toute pastorale, il s'efforcera de veiller sur lui-même et sur tous ceux dont il est chargé. Quant à ce qui suit : « Vous le « mangerez en toute hâte », il faut le remarquer avec beaucoup plus de soin ; car il ne s'agit pas d'écouter les préceptes du Seigneur avec nonchalance, par manière d'acquit, et comme en passant ; il faut, au contraire, les confier à notre mémoire, avec un soin extrême et les accomplir pour le mieux et avec tout l'empressement possible ; car il est écrit : « Maudit soit celui qui fait négligemment « l'œuvre de Dieu [1] ». Au sujet des Gentils convertis et de ceux qui cherchent très-avidement à goûter le pain du Verbe de Dieu, le Prophète dit ces paroles : « Ils ouvriront la « bouche, comme le pauvre qui mange en « secret [2] ».

8. Dès lors que nous célébrerons ainsi la pâque, notre Sauveur et Rédempteur se fera lui-même un vrai plaisir de prendre part à nos joies ; il daignera, pour notre plus grand bien, accorder à notre corps, c'est-à-dire à nous, son corps trois fois saint. Puisque nous sommes ici pour célébrer cette grande solennité de Pâques, prenons toutes les précautions précédemment indiquées : c'est par là que nous éviterons le malheur d'être privés des joies et des plaisirs du ciel. A quoi bon

[1] Jérém. XLVIII, 12. — [2] Habac. III, 14.

assister aux solennités de la terre, si, ce qu'à Dieu ne plaise, il nous arrivait d'être exclus des fêtes célébrées par les anges ? Tous les jours que nous fêtons ici-bas sont comme une image des réjouissances du ciel ; ils sont l'avant-goût du bonheur que les anges éprouvent dans l'éternité, non pas au retour annuel de certaines époques, mais continuellement, parce qu'ils sont établis pour toujours dans la condition d'un bonheur sans fin. Nous célébrons donc ici-bas la fête de Pâques et toutes les autres solennités, afin de tenir notre esprit en éveil et d'élever dès maintenant ses pensées vers les ineffables joies de la patrie éternelle : là, nous goûterons un bonheur plein et parfait, un bonheur que rien ne viendra troubler, parce qu'on n'y éprouve ni la crainte qui épouvante l'âme, ni les inquiétudes qui rongent le cœur ; le repos y est parfait, la sécurité y est entière, on y surabonde de délices. Là, nous dirons : Je vois notre Roi assis à la droite de la majesté de son Père. Alors nous pourrons avec confiance nous approcher du trône glorieux de Celui en la personne de qui nous verrons notre chair, désormais immortelle et déifiée, commander en maître aux vertus et aux puissances soumises à ses ordres. Car c'est Dieu lui-même, c'est le Fils de Dieu, c'est « Jésus-« Christ homme, médiateur de Dieu et des « hommes [1] », « qui est mort à cause de nos « péchés, et qui est ressuscité pour notre jus-« tification [2] ». A lui avec le Père, dans l'unité de l'Esprit-Saint, appartiennent la louange et la bénédiction pendant les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] I Timoth. II, 5 — [2] Rom. IV, 25.

CINQUANTE-HUITIÈME SERMON.

POUR LE JOUR DE PAQUES.

IV.

—

ANALYSE. — 1. Après la tristesse vient la joie. — 2. Les nouveaux baptisés doivent conserver intact le trésor qu'ils ont reçu.

1. Réjouissons-nous, mes bien-aimés, et tressaillons d'allégresse dans le Seigneur. Aujourd'hui, il a fait briller à nos yeux la lumière du salut, selon cette parole que le Psalmiste ajoute aux précédentes : « Le Sei« gneur est le Dieu fort ; sa lumière s'est « levée sur nous [1] ». Il dit ensuite : « Solen« nisez ce jour en vous réunissant jusqu'à « l'angle de l'autel [2] ». Je le vois, cet oracle trouve aujourd'hui son accomplissement dans l'Eglise de Dieu. Toutes les parties en sont remplies, jusqu'aux angles de l'autel, de la religieuse multitude qui se presse dans son enceinte : cette plénitude de la sainte Eglise est l'accomplissement de ces paroles de l'Ecriture. Ce jour, mes très-chers frères, est le jour de la résurrection et de la vie. En rendant plus vifs les heureux tressaillements de notre foi, la sainte Quarantaine a donné pour nous plus de charmes à ce jour ; car à une époque que le souvenir de nos fautes avait imprégnée de tristesse a succédé l'époque du pardon ; notre patiente pénitence se trouve donc immédiatement suivie de sa récompense, selon qu'il est écrit : « Ceux qui « sèment dans les larmes récolteront dans la « joie [3] ». O vous tous qui avez semé dans les larmes, recueillez, comme votre récompense, les plaisirs de l'allégresse. Que chacun le sache ; plus abondante a été la semaille des larmes, plus abondante est aujourd'hui la moisson des joies. Dans le présent se rencontre donc pour nous une image des béatitudes à venir. De même, en effet, qu'aujourd'hui les adoucissements du pardon succèdent aux rigueurs de la pénitence ; de même, dans le ciel, le repos succédera au travail et à la peine.

[1] Ps. CXVII, 26. — [2] Ibid. 27. — [3] Id. CXXV, 5.

2. C'est pourquoi je m'adresse à vous surtout, mes bien-aimés, qui avez puisé une nouvelle vie dans le sacrement de la régénération, et qui portez, à cause de cela, la robe blanche ; je vous en supplie avec toute l'Eglise, conservez pur et sans tache le trésor de grâces que vous avez reçu : montrez, dans toute votre conduite, l'innocence que symbolise la blancheur de vos vêtements : que vos cœurs soient aussi purs que vos habits sont nets de toute souillure. Vous l'avez entendu, l'Evangile vous l'a dit aujourd'hui : Tous ceux qui croient en Dieu sont ses enfants. « Car il « a donné le droit de devenir enfants de Dieu « à tous ceux qui ne sont point nés du sang, « ni de la volonté de la chair, ni de la volonté « de l'homme, mais de Dieu même [1] ». Vous non plus, vous n'êtes pas nés d'un commerce charnel ; car vous avez été engendrés de Dieu le Père. Il ne vous reste donc qu'une chose à faire : c'est, pour ne pas déchoir de votre céleste origine, de mener une vie sainte, une conduite parfaite. Voilà le conseil que vous donne l'Apôtre : « Comme des enfants nou« vellement nés, désirez ardemment le lait « spirituel et pur qui vous fasse croître pour « le salut [2] ». « Et que la paix de Dieu, qui « surpasse tout sentiment, garde vos cœurs « et vos corps [3] », par Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartiennent l'honneur et la gloire pendant les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Jean, I, 12. — [2] I Pierre, II, 2. — [3] Philipp. IV, 7.

CINQUANTE-NEUVIÈME SERMON.

POUR LE JOUR DE PAQUES.

IV.

—

ANALYSE. — 1. En apparaissant à ses disciples, le Christ affermit leur foi. — 2. Triple profession d'amour faite par Pierre — 3. pour réparer son triple reniement.

1. Comme vient de nous l'apprendre le texte de la leçon de l'Evangile, qu'on nous a récitée tout à l'heure, c'est en cet endroit que Jésus-Christ est apparu pour la troisième fois à ses disciples, depuis le moment de sa résurrection. Pendant qu'il mangeait avec eux, il dit à Pierre : « Simon, fils de Jean, m'aimes-« tu ? Celui-ci répondit : Seigneur, vous savez « que je vous aime [1] ». La présence assidue de Notre-Seigneur Jésus-Christ au milieu de ses Apôtres, après sa résurrection, eut pour résultat d'affermir plus solidement leur foi en sa personne. Connaissant parfaitement l'infirmité humaine, et pour y porter remède, il a voulu se montrer souvent à eux, et c'est ainsi qu'il leur a ôté jusqu'à l'ombre du doute au sujet de sa résurrection. A voir à chaque instant le Sauveur devant eux, ils ont acquis, en effet, la pleine certitude de la vérité, et bien qu'une seule apparition de sa part ait dû être plus que suffisante pour asseoir leur foi, néanmoins le Sauveur s'est fréquemment montré aux yeux de ses Apôtres, afin de leur donner une preuve plus irrécusable de sa résurrection. Ce n'est pas une fois, et à la hâte, qu'il leur a accordé la faveur de le contempler ; il les a, à vrai dire, rassasiés du spectacle de sa présence : quand il mangeait avec eux, ce n'était pas, non plus, qu'il eût besoin de prendre des aliments, (car son corps ressuscité éprouvait-il la moindre nécessité ?) Non, il ne se proposait autre chose que de leur prouver clairement qu'il était ressuscité d'entre les morts en prenant de la nourriture, comme les hommes en prennent pour l'entretien de leur vie. Nous lisons, à ce sujet,

[1] Jean, XXI, 17.

dans les Actes des Apôtres : « Pendant qua-« rante jours, après sa résurrection d'entre « les morts, ils ont mangé avec lui : nous en « sommes témoins [1] ». Comme conséquence de la constante et continuelle présence du Sauveur parmi ses disciples, après sa résurrection, la foi en lui s'est consolidée et l'incrédulité n'a plus eu de raison d'être.

2. Mais une circonstance qu'il ne faut, pour rien au monde, négliger, c'est que Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans tout ce passage de l'Evangile, a affecté de dire : « Simon, fils « de Jean, m'aimes-tu [2] ? » Il a réitéré trois fois cette question. Pourquoi donc a-t-il voulu sonder jusqu'à trois fois les sentiments de Pierre ? C'est qu'il a voulu obtenir de lui une triple réponse. Ici, Jésus interroge l'Apôtre, comme s'il ne connaissait point les secrètes pensées de l'homme. Le Sauveur avait dit autrefois : « Pourquoi pensez-vous le mal « dans vos cœurs [3] ? » En un autre endroit, il a été dit de lui : « Jésus voyant les pensées de « leurs cœurs [4] ». Alors, pour quel motif demande-t-il à Pierre s'il l'aime, puisqu'il est de l'essence de Dieu de savoir d'avance toutes choses ? Il est écrit que « Dieu sait ce qu'il y « a dans l'homme [5] ». Le Seigneur dit encore ailleurs : « Je scrute les reins et les cœurs [6] ». Dans quel but, par conséquent, demander à Pierre s'il éprouve de l'affection pour Dieu ? Il était certainement impossible que, avec la preuve de la résurrection du Sauveur, Pierre ne le reconnût point pour un Dieu, lui qui l'avait, avant sa mort, reconnu pour le Christ et le Fils de Dieu. Ne lui avait-il pas dit, en

[1] Act. X, 39-41. — [2] Jean, XXI, 17. — [3] Matth. IX, 4. — [4] Luc, IX, 47. — [5] III Rois, VIII, 39. — [6] Ps. VII, 10.

effet : « Vous êtes le Christ, fils du Dieu vi-« vant [1] ? » N'avait-il pas d'ailleurs donné à Jésus des preuves évidentes de son affection? C'est précisément pour cela qu'il lui avait promis de le suivre jusqu'à la mort. Ici donc le Christ veut s'assurer de l'amitié dont son apôtre lui a déjà fourni des témoignages en grand nombre. Ce n'est pas sans raison que Jésus fait ses trois questions sur l'amour de Pierre à son égard ; ce n'est pas, non plus, sans cause que Pierre y répond par une triple protestation d'amour. Ce n'est ni pour savoir, ni parce qu'il ne sait pas, que le Sauveur réitère ainsi ses questions ; car rien n'est caché pour la sagesse divine, puisqu'elle a dit : « Avant de te former, je t'ai connu [2] ». L'Apôtre a lui-même écrit : « Ceux qu'il a con-« nus dans sa prescience, il les a prédestinés; « ceux qu'il a prédestinés, il les a appelés, et « ceux qu'il a appelés, il les a justifiés [3] ». C'est donc chose étonnante qu'il ait voulu avoir de Pierre une protestation verbale d'amour, quand il savait parfaitement que penser de ses sentiments intérieurs.

[1] Matth. XVI, 16. — [2] Jérém. I, 8. — [3] Rom. VIII, 29, 30.

3. Il est sûr que le Christ n'a pas adressé cette triple question à son Apôtre pour la satisfaction de son amour-propre. Mais comme Pierre avait répondu à une première demande de Jésus par un triple reniement et s'était ainsi lié par un triple nœud, il était juste qu'après sa résurrection le Christ l'interrogeât trois fois et que Pierre proclamât par une triple confession ce qu'il avait nié trois fois au moment de la Passion. Il était juste qu'après s'être lié par une triple perfidie, il se déliât par un pareil nombre de professions d'amour. Le Sauveur avait dit : « Celui qui « me confessera devant les hommes, je le « confesserai devant mon Père, qui est dans « les cieux [1]. » Il a donc voulu que l'apôtre Pierre se corrigeât en confessant son divin nom, afin de pouvoir lui-même le confesser devant son Père et en présence de ses anges

[1] Matth. X, 32.

SOIXANTIÈME SERMON.

POUR LE LENDEMAIN DE PAQUES.

ANALYSE. — 1. Les contradictions entre les évangélistes ne sont qu'apparentes. — 2. Combien imparfaite était la foi des Apôtres. — 3. Doutes des disciples d'Emmaüs opposés à la profession de foi de Pierre. — 4. Foi vive du larron qui reconnaît le Christ en le voyant mourir. — 5. Douleurs du Christ parvenu à l'âge de maturité : elles servent à expier les fautes de tous ses membres. — 6. Le larron est le premier qui ait reçu la promesse d'entrer au Paradis. — 7. Pourquoi cette grâce de choix lui a-t-elle été accordée ? — 8. Conclusion.

1. Mes frères, votre charité ne l'ignore nullement : pendant les jours de la sainte fête de Pâques, on fait lecture solennelle du récit, selon tous les évangelistes, de la résurrection du Sauveur : ils ont, en effet, écrit cette histoire de telle manière que, parfois, ils racontent les mêmes faits, et que, parfois aussi, les uns omettent ce que disent les autres ; aucun d'eux, pourtant, ne se met en opposition avec la réalité des événements. Ils sont unanimes à rapporter que Jésus a été crucifié et enseveli, qu'il est ressuscité le troisième jour ; quant à la manière dont il a apparu à ses disciples, comme ses apparitions ont eu lieu bien des fois, ils ne s'accordent plus : ce que l'un omet, l'autre en fait mention ; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que le récit de chacun d'eux est conforme à la vérité.

2. Si vous vous en souvenez, pendant la nuit de la vigile de Pâques on nous a lu que le Sauveur apparut aux femmes après sa résurrection ; il les salua le premier par ces paroles : « Je vous salue. Or, elles s'appro-« chèrent de lui et embrassèrent ses pieds et

« l'adorèrent [1] ». Aujourd'hui encore, on nous a lu le fait de son apparition à deux de ses disciples, pendant qu'ils faisaient route : « Ils « marchaient avec lui et ne le reconnaissaient « pas ; car leurs yeux étaient fermés, afin « qu'ils ne pussent le reconnaître [2] ». Il attendait, pour se manifester, à eux le moment de la fraction du pain. Car il marcha avec eux, et ils lui offrirent un gîte; alors, il bénit le pain et le rompit, et ils le reconnurent. C'est ainsi que vous reconnaissez aussi le Christ, ô vous qui croyez en lui. Mais que votre charité remarque bien aussi quels hommes étaient tous les disciples du Sauveur avant la résurrection. Qu'ils me pardonnent : ils n'étaient pas encore fidèles. Plus tard, ils sont devenus grands ; mais alors ils ne nous valaient même pas. En effet, nous croyons que le Christ est ressuscité, et eux ne le croyaient pas encore ; mais, dans la suite, ils l'ont vu, ils l'ont touché et palpé avec leurs yeux et leurs mains ; c'est par là que la loi leur est venue et que les saintes Ecritures ont affermi leurs cœurs. Ils ont bu à la source de la vérité ; aussi nous ont-ils donné de leur surabondance et nous en ont-ils remplis.

3. Les disciples s'entretenaient donc ensemble et se désolaient de la mort du Christ, comme s'il eût été un homme ordinaire : tout à-coup, Jésus leur apparut, se joignant à eux comme troisième et leur demanda le sujet de leur conversation : « Tu es le seul étranger « à Jérusalem », lui répondirent-ils, « pour « ignorer ce qui vient de s'y passer en ces « jours, et comme les princes des prêtres « ont fait mourir Jésus qui était un grand « Prophète ? » O disciples, où était le Dieu ? N'était-ce déjà plus qu'un prophète ? Est-ce que le Christ n'était pas l'oracle qui a inspiré tous les Prophètes ? Voyez, mes frères, comme les disciples avaient cru d'abord, mais comme, par l'effet du découragement qu'ils avaient éprouvé en voyant mourir le Christ, ils en étaient revenus à parler de lui à la manière des gens qui ne le connaissaient pas. Vous vous en souvenez, mes très-chers frères, le Sauveur fit un jour cette question à ses disciples : « Que dit-on du Fils de l'homme ? « Qu'est-ce que les hommes pensent de moi [3] ? » Aussitôt, et sans faire mention de leur foi personnelle, ils lui citèrent les paroles et les opinions des autres : « Les uns disent : C'est « Jean-Baptiste ; les autres, Elie; les autres, « Jérémie ou l'un des Prophètes [1] ». Voilà où en sont revenus les disciples : ils ont perdu leur propre foi et se sont rangés à l'opinion des autres. « Il était un prophète ». En parlant de la sorte, ils s'exprimaient comme des étrangers à l'égard du Christ. Et les Apôtres, qu'ont-ils dit ? A cette question du Sauveur : « Et vous, qui dites-vous que je suis ? Simon « Pierre répondit : Vous êtes le Christ, Fils « du Dieu vivant. Et Jésus lui dit : Tu es bien-« heureux, fils de Jona, car la chair et le sang « ne t'ont point révélé ceci [2] », comme cela a eu lieu pour ceux qui voient en moi un prophète, « mais mon Père, qui est dans les « cieux. Et, moi, je te dirai : Tu es Pierre ». Tu m'as dit une chose, moi je t'en dirai une autre ; tu m'as rendu hommage en proclamant ce que je suis : écoute-moi, je vais te bénir. Le Sauveur avait parlé de la partie moindre de lui-même, et Pierre avait parlé de ce qui était plus grand en lui. En Notre-Seigneur Jésus-Christ, ce qui était moindre, c'était sa qualité de Fils de l'homme ; et ce qui était plus grand, c'était sa qualité de Fils de Dieu. Celui qui s'est humilié a parlé de ce qui était moindre ; et celui qui a été honoré par le Christ a parlé de ce qui était plus grand. « Je bâtirai », dit le Sauveur, « mon Eglise « sur cette pierre [3] », sur cette profession de foi, sur ces paroles que tu viens de prononcer : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, « je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'en-« fer ne prévaudront point contre elle [4] ». Les portes de l'enfer avaient prévalu contre les disciples d'Emmaüs, mais elles avaient respecté Pierre ; elles étaient, devant lui, tombées en poussière. Seigneur, venez au secours de vos disciples ; rompez le pain, afin qu'ils puissent vous reconnaître. Si vous ne les recueillez point, c'en est fini d'eux. Comment les avez-vous interrogés ? Voilà que vos disciples disent que vous êtes un prophète !

4. Alors Jésus leur ouvrit le sens des Ecritures, en raison de ce qu'ils lui avaient dit dans leur désolation : « Pour nous, nous es-« périons qu'il délivrerait Israël [5] ». O disciples, vous espériez, et vous n'espérez déjà plus? Viens, larron, viens instruire les disciples du Christ. Pourquoi désespérez-vous ? Parce que

[1] Matth. XXVIII, 9. — [2] Luc, XXIV, 18. — [3] Matth. XVI, 13.

[1] Matth. XVI, 14. — [2] Ibid. 15-18. — [3] Ibid. — [4] Ibid. — [5] Luc, XXIV, 21.

vous l'avez vu crucifié, parce que vous l'avez vu attaché à l'instrument de son supplice, parce que vous l'avez cru impuissant. Cloué à une croix comme lui, le larron l'a aperçu dans son état de faiblesse : il partageait ses tortures, et, néanmoins, il l'a aussitôt reconnu et il a cru en lui. Et vous, vous avez oublié qu'il est le maître de la vie ! O larron, crie du haut de ta croix. Ta conscience est chargée de crimes : n'importe ! Convaincs d'infidélité des saints. Que disent les uns ? « Pour nous, nous espérions qu'il rachèterait Israël ». Que dit l'autre ? « Seigneur, « souvenez-vous de moi, lorsque vous serez « arrivé dans votre royaume [1] ». Vous espériez donc qu'il rachèterait Israël. O disciples, s'il doit racheter Israël, vous avez faibli ; mais comme il vous a raffermis, il ne vous a pas abandonnés. Celui qui est devenu votre compagnon de route, s'est fait lui-même votre voie [2]. Mais alors n'était pas là cet apôtre Pierre qui a dit : « Vous êtes le Christ, Fils du « Dieu vivant ». Il n'était pas avec eux. Avant la mort du Sauveur, il pensait que le Christ, n'importe où il fût, se trouvait avec ses Apôtres ; mais, au moment de la Passion, il le nia, puis il pleura quand Jésus eut jeté sur lui ses regards. Maintenant que le Christ a été crucifié et qu'il est mort... Peut-être le pensait-il encore, lorsque les Juifs l'insultaient et lui disaient : « S'il est le Fils de Dieu, « qu'il descende de sa croix, et nous croyons « en lui [3] ». Peut-être le pensait-il encore, lorsque les disciples lui disaient eux-mêmes, non pour l'insulter, mais pour l'en conjurer, de descendre de sa croix. Mais quand il eut vu que le Christ, au lieu de descendre de sa croix, rendait l'esprit ; quand il l'eut vu mourir sur la croix comme meurent les autres hommes ; lorsque Jésus fut enveloppé dans un suaire et enseveli, et que ses disciples perdirent confiance, alors Pierre lui-même se découragea comme eux. Aussi l'évangéliste Marc dit-il qu'après sa résurrection le Sauveur « apparut aux femmes et leur dit : Allez « annoncer aux disciples et à Pierre que je suis « ressuscité d'entre les morts [4] ». En effet, il s'était déjà montré aux saintes femmes ; elles s'en retournèrent donc, et annoncèrent aux disciples que des anges leur étaient apparus et leur avaient dit : « Pourquoi cherchez-vous « un vivant parmi les morts ? il n'est point « ici, il est ressuscité [1] », et qu'en effet elles n'avaient point trouvé son corps dans le tombeau. Voilà ce que disaient des femmes, et des hommes n'y croyaient pas ; voilà ce qu'elles annonçaient à des Apôres : elles annonçaient à des Apôtres ce qu'était le Christ. Lorsqu'il chassait des esprits errants, du corps des possédés, ces esprits se tordaient en quelque sorte, sous l'effort de la douleur, et ils s'écriaient : « Qu'y a-t-il entre toi et nous, « Jésus, Fils de Dieu ? Pourquoi es-tu venu « nous tourmenter avant le temps [2] ? »

5. Le Christ s'est donc ainsi fait connaître pour le Fils de Dieu : nous en avons pour témoins les âges passés, et, par là, j'entends les âges que n'a point connus le premier Adam ; car, vous le savez, lorsque Dieu a créé le premier homme, celui-ci est sorti jeune homme d'entre ses mains ; sa vie n'a point commencé par l'enfance : au moment où il est venu à la vie, il était jeune homme, c'est-à-dire qu'il pouvait engendrer, puisque le Seigneur lui a dit : « Croissez et multipliez-« vous : remplisez la terre [3] ». Mais le Christ a parcouru l'âge de l'enfance avant d'arriver à l'âge mûr, où se trouvait Adam quand il fut créé : il est parvenu à cette époque de la vie ; et, dans le temps même du cinquième âge, où Adam se rendit coupable de prévarication et de désobéissance, il a commencé à subir les ignominies de sa passion. De même donc que, à l'instigation du diable, Adam avait criminellement porté la main sur le fruit de l'arbre défendu ; de même, par l'arbre de sa croix, le Sauveur, poussant la patience jusqu'à l'excès, devait effacer les souillures de toutes nos fautes. Enfin Jésus-Christ a, du haut de sa croix et par toutes les parties de son corps, prononcé la condamnation de tous les membres qui avaient servi d'instruments à Adam pour cueillir le fruit du pommier mis en interdit. Le premier homme avait fait usage de ses pieds pour s'approcher de cet arbre maudit, et de ses mains pour prendre la pomme défendue : pour leur condamnation, les pieds et les mains de Jésus ont été cloués à son gibet. La bouche d'Adam avait servi à goûter un aliment pernicieux à son âme : celle du Christ a été abreuvée de fiel et de vinaigre. Chez Adam, l'estomac avait été le réceptacle où s'était engloutie cette nourri-

[1] Luc, XXIII, 42. — [2] Jean, XIV, 6. — [3] Matth. XXVII, 42. — [4] Marc, XVI, 7 ; Matth. XXVIII, 6.

[1] Matth. XXVIII, 6. — [2] Matth. VIII, 29. — [3] Gen. I, 28.

ture : chez le Christ, l'estomac a été percé d'un coup de lance, et du sang et de l'eau en ont coulé pour le salut des croyants. Dieu avait imprimé la beauté et placé une chevelure sur la tête d'Adam ; celle du Christ a été dérisoirement couronnée d'épines. Sur le visage du premier homme venaient se peindre toutes les impressions subies par les différents membres chargés de pourvoir à tous ses besoins : celui du Christ a été couvert de sales crachats et de soufflets donnés à la sourdine. Le diable avait poussé Adam à l'adorer, et, par conséquent, à se soumettre à lui et à courber le dos devant son nouveau maître : Pilate a fait déchirer le dos du Christ à coups de verges. Le Sauveur n'a voulu laisser aucun de ses membres à l'abri des tortures de sa passion, parce que, sous l'influence du démon, ceux d'Adam ne s'étaient nourris que des coupables convoitises des passions. Notre premier père a traversé les délicieux ombrages de la forêt; et notre Rédempteur, les cruelles tortures de sa passion. A tout cela qu'ajouterai-je ? Dans le Paradis, trois personnages, Adam, Eve, le démon ; sur le Calvaire, trois autres, le Christ et deux larrons élevés en croix, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. Adam représentait le Christ, Eve le larron converti, le diable le larron impénitent et damné. Le jardin est devenu le théâtre du premier péché ; c'est sur la croix qu'a été accordé le premier pardon. Le voleur, qui a criminellement porté la main sur le fruit défendu, a été chassé du Paradis, et le voleur, qui a heureusement enlevé le pardon de Dieu, est entré dans son royaume. Celui-là est sorti du jardin, qui a fait d'un arbre un instrument de mort, et celui-là est entré au ciel, qui a fait d'un arbre l'instrument de son salut. Mais afin de parvenir au royaume des cieux, le larron a fait violence à la puissance divine : il en a triomphé, non par sa force physique, mais par l'ardeur de sa foi. Le Sauveur lui-même dit effectivement dans l'Evangile : « Le royaume des cieux souffre violence : les « violents seuls le ravissent [1] ». Y a-t-il rien de plus violent qu'un larron ?

6. O la précieuse mine de choses admirables ! Abraham lui-même n'a reçu aucune promesse verbale d'entrer au Paradis : sa foi ne lui a obtenu qu'un héritage terrestre : à aucun patriarche Dieu n'a dit qu'il obtiendrait le Paradis. Examine avec un soin tout particulier, tous les livres de la loi, et tu le verras : personne, avant le larron, n'a mérité que le ciel lui fût promis ; non, personne : ni Abraham, ni Isaac, ni Jacob, ni Moïse, ni les Prophètes, ni les Apôtres; plus privilégié qu'eux tous, le larron seul a obtenu cette faveur. Ecoute cette parole du Christ, qui n'est parvenue qu'à ses seules oreilles : « En vérité, « en vérité, je te le dis, aujourd'hui tu seras « avec moi dans le Paradis [1] ». Pour Abraham, Dieu l'appela, disant : « Sors de ton pays et de « ta famille [2] ». Mais au lieu de lui dire : Aujourd'hui tu auras en partage le Paradis, il s'exprima ainsi : « Tu viendras dans la con« trée que je te montrerai [3] ». Isaac s'est montré obéissant à l'égard de son père jusqu'à s'offrir comme victime à ses coups : pour toute récompense, il est devenu la figure du Christ. Après avoir lutté contre un ange revêtu d'une forme humaine, Jacob a affirmé avoir vu Dieu : « J'ai vu », dit-il, « le Seigneur « face à face, et mon âme a été sauvée [4] ». Quant à Moïse, il a reçu la loi avec la promesse d'hériter des biens de la terre ; mais jamais, avant le larron, la promesse du Paradis n'a été faite à personne.

7. Il est donc nécessaire de chercher à savoir pourquoi l'héritage du Paradis a été concédé au larron de préférence à tous ces autres personnages, pourtant si distingués par leur foi. Nous l'avons dit, « Abraham a « cru à Dieu [5] »; mais les conditions dans lesquelles il se trouvait, étaient bien différentes : quand il a cru à Dieu, le Seigneur lui parlait du haut du ciel, lui communiquait ses ordres par le ministère des saints anges, et lui donnait, de sa propre personne, connaissance de sa volonté. Isaïe a cru à Dieu, mais Dieu lui apparaissait assis dans le ciel, comme il le dit lui-même : « Je vis Adonaï assis sur un « trône haut et élevé [6] ». Ezéchiel a cru à Dieu, mais après l'avoir aperçu au-dessus des Chérubins [7]. Zacharie a cru à Dieu, et il « a dit ceci : « Je vis le grand-prêtre Jésus se « tenant au-dessus de l'autel du Seigneur [8] ». Les autres Prophètes ont aussi cru à Dieu, mais parce qu'autant qu'il est possible à un homme de voir Dieu, ils le voyaient tantôt sous une forme, tantôt sous une autre, et qu'il leur parlait. Nous vous l'avons fait re-

[1] Matth. XI, 12.

[1] Luc, XXIII, 13. — [2] Gen. XII, 1. — [3] Ibid. — [4] Id. XXXII, 30. — [5] Id. XV, 6. — [6] Isaïe, VI, 1. — [7] Ezéch. X, 4. — [8] Zach. III, 1.

marquer : Moïse lui-même a cru à Dieu, mais, ne l'oublions pas, le Seigneur faisait entendre sa voix au milieu des éclairs, des tonnerres, et des éclats de la trompette : il n'en eût pas fallu davantage pour amener à la foi même des infidèles. En vous parlant ainsi, je n'ai nullement l'intention de rabaisser ces grands et saints personnages ; je ne veux qu'exalter le mérite du larron, qui, par un seul acte de foi, est devenu digne d'entrer au Paradis. Quand le larron a vu le Dieu Sauveur, il s'en fallait de beaucoup que Jésus fût assis sur un trône royal ou adoré dans un temple : il ne parlait point du haut du ciel, il ne faisait exécuter aucun ordre par les anges ; non, ce n'est point de pareils prodiges qui se sont offerts aux regards du larron et l'ont aidé à croire à la réalité des choses. Le larron a vu le Christ partager le supplice de deux brigands ; voilà tout. Il l'a vu dans les tortures, et il l'a adoré comme s'il eût été au sein de la gloire. Il l'a vu attaché à la croix, et il l'a prié comme s'il eût été assis dans le ciel. Il l'a vu condamné et élevé en croix, et il l'a invoqué comme son roi. Il l'a vu, il a cru en lui, au moment où la foi des Apôtres était ébranlée : aussi a-t-il mérité que le Paradis lui fût promis. Pourtant, quand il a cru, qu'a-t-il dit ? « Seigneur, souvenez-vous de moi lorsque « vous serez arrivé dans votre royaume[1] ». O larron, à qui dis-tu : Votre royaume ? Hé quoi ! tu vois un crucifié, et tu le proclames roi ? Tu as sous les yeux le spectacle d'un homme attaché à une croix, et tes pensées se portent vers le royaume des cieux ? Est-ce que, sans faire trêve à ton métier de brigand, tu as pris le temps de lire les Ecritures ? Est-ce que, tout en commettant des homicides, tu as eu le temps d'écouter les Prophètes ? Tous les jours, tu étais occupé à verser le sang de tes semblables, et tu as eu le loisir de prêter l'oreille à la parole de Dieu ? Qui est-ce qui t'a appris à devenir ainsi philosophe ? C'est la croix, devenue l'instrument de ton supplice, qui te fait reconnaître et proclamer le triomphe du Christ. Bien qu'ils sachent la loi et qu'ils aient lu les Prophètes, les Juifs le crucifient ; et toi, qui ne connais rien ni à la loi ni aux Prophètes, tu vois le Christ condamné avec toi et tu le proclames Dieu ! Tu le vois crucifié, et tu l'adores ! Qui est-ce qui t'a appris les oracles relatifs à sa personne,

[1] Luc, XXIII,

pour que tu annonces hautement l'entrée prochaine, dans son royaume, de celui qui partage sous tes yeux tes douleurs ? — La loi, me répond-il, ne m'a rien appris, les Prophètes ne m'ont rien annoncé ; mais le Seigneur, qui était devant moi, m'a regardé, et son regard a percé jusqu'au fond de mon cœur. Oui, sans doute, je l'ai vu crucifié, mais, aussi, j'ai senti la terre trembler ; j'ai compris que les éléments se révoltaient contre le parricide des Juifs ; j'ai compris tout cela, et j'ai reconnu que le Christ était un roi descendu des cieux. En me considérant moi-même, en reportant mes souvenirs sur les actions de ma vie, j'ai bien vu toute la justice de la sentence de mort prononcée contre moi et exécutée alors sur la croix ; mais quand j'ai entendu mon compagnon en scélératesse s'écrier : « Si tu es le Fils de Dieu, « descends de la croix et sauve-nous avec « toi[1] » ; quand j'ai entendu les blasphèmes de mon voisin, je me suis dit : Voilà le diable ! A l'heure de la tentation, il avait dit au Sauveur : « Du haut du pinacle du temple, jette-« toi en bas[2] ». C'était donc encore lui qui s'écriait : « Descends du gibet de la croix ! » Je me suis alors opposé à lui autant que possible. Mais il ne savait pas ce que je sais ; sans cela, il aurait gardé le silence : ce qu'il disait, le diable le poussait à le dire. J'ignorais moi-même qui était le Christ ; jamais parole divine ne m'avait instruit à cet égard ; je n'avais pas appris à le connaître pour être à même de le défendre ; mais le Seigneur se trouvait entre nous deux ; car « il a été compté parmi « les scélérats[3] ». Comme un juste juge, il nous a entendus et jugés : du haut de sa croix, comme du haut d'un tribunal, il a rendu une sentence en vertu de laquelle son insulteur a été condamné et son adorateur absous.

8. Que les blasphémateurs de Jésus tremblent donc, et que ceux qui croient en lui se réjouissent ! Car, désormais, le Christ viendra dans sa gloire. Aussi, mes frères, croyons, nous aussi, en toute humilité de cœur, qu'il a souffert, qu'il a été crucifié et enseveli, et qu'il est ressuscité d'entre les morts, le troisième jour. Confessons notre foi, afin que nous méritions d'entrer dans le Paradis de Notre-Seigneur et Sauveur avec le larron fidèle.

[1] Matth. XXVII, 40. — [2] Luc, IV, 9. — [3] Id. XXII, 37.

SOIXANTE ET UNIÈME SERMON.

POUR LES JOURS D'APRÈS PAQUES.

—

ANALYSE. — 1. Entre saint Jean et saint Luc il n'y a aucune discordance par rapport à l'absence de Thomas. — 2. Les doutes de Thomas ne font que confirmer notre foi. — 3. Pourquoi le Christ a conservé la marque de ses plaies ? — 4. Les choses qu'on ne voit pas sont l'objet de la foi. — 5. Conclusion.

1. Thomas, l'un des douze, etc.[1]. Ici se présente une difficulté : Pourquoi l'évangéliste Jean dit-il que Thomas n'était pas avec les autres disciples, le jour de la résurrection, quand le Seigneur leur apparut, tandis que, au rapport de Luc, les deux disciples de Jésus, en venant du bourg nommé Emmaüs, « trou« vèrent les onze Apôtres assemblés, avec « ceux qui les suivaient et les saintes femmes ? « Tous disaient : Le Seigneur est véritable« ment ressuscité, et il a apparu à Simon. Et « eux racontaient ce qui leur était arrivé en « chemin, et comme ils l'avaient reconnu à « la fraction du pain. Pendant qu'ils s'entre« tenaient ainsi, Jésus parut au milieu d'eux[2] ». Cette difficulté peut se résoudre ainsi : Quand ces deux disciples revinrent et trouvèrent les autres qui disaient : « Le Seigneur est ressus« cité, et il a apparu à Simon », au moment où ils racontaient ce qui leur était arrivé et comment ils l'avaient reconnu à la fraction du pain, pendant qu'ils s'entretenaient ainsi, Thomas était peut-être sorti de l'assemblée pour quelque motif impérieux et pressant : immédiatement après son départ, le Sauveur aurait apparu au milieu de ses disciples. Voilà pourquoi ceux qui étaient là lui dirent : « Nous avons vu le Seigneur » ; et il leur répondit : « Si je ne vois, dans ses mains, la « marque des clous, je ne croirai pas[3] ».

2. Il faut donc chercher à savoir pour quel motif le Seigneur a permis qu'un disciple, choisi par lui, élevât des doutes sur la réalité de sa résurrection. Cela n'a pas eu lieu sans raison, mais cela s'est accompli à cause de nous, qui sommes venus à la foi après l'ascension de Jésus-Christ. Les doutes de Thomas nous sont devenus plus utiles que la facilité avec laquelle Marie a cru ; en effet, quand nous lisons, dans le récit de l'Evangéliste, que Thomas n'a reconnu le Christ qu'après l'avoir palpé, il nous est impossible de conserver le moindre doute. Le Sauveur a voulu un disciple qui se montrerait incrédule au sujet de sa résurrection, sans persévérer néanmoins dans son incrédulité, comme il a voulu que sa mère eût un époux terrestre sans, toutefois, en être jamais connue d'une manière charnelle ; dans les deux cas, le motif a été le même : le bienheureux Joseph devait être un incorruptible gardien de la pureté sans tache de Marie, et son témoin fidèle envoyé par le ciel ; Thomas était aussi destiné à affirmer, d'une manière positive, le fait de sa résurrection.

3. « Porte ici ton doigt[1] », c'est-à-dire, palpe les cicatrices de mes blessures. Les Gentils trouvent en cela une occasion de tourner les chrétiens en ridicule. Si votre Dieu, disent-ils, au lieu de faire disparaître les cicatrices de son corps, les a portées jusque dans le ciel, comme vous le prétendez, n'êtes-vous pas téméraires de croire qu'après votre mort il transformera vos corps ? Voici ce qu'il faut leur répondre : Celui qui a fait plus, suivant ce que nous avons dit, a remis à un autre temps pour faire moins. Le Sauveur a ainsi agi, d'abord, pour éclairer la foi de ses disciples et la nôtre, et nous la rendre salutaire : il a voulu aussi pouvoir, en entrant dans le ciel, montrer à Dieu son Père ce qu'il avait enduré pour nous de tortures, et le provoquer, par là, à se montrer miséricordieux à notre égard. Il en serait de même du soldat qu'un roi enverrait à la bataille pour tuer ses ennemis : supposé que ce sol-

[1] Jean, XX, 24. — [2] Luc, XXIV, 33-36. — [3] Jean, XX, 25.

[1] Jean, XX, 27.

dat engageât la lutte et y reçût une multitude de blessures : quand il reviendrait triomphant, le roi le remercierait avec empressement et confierait le soin de le guérir aux plus habiles médecins ; mais si ces hommes de l'art lui disaient : Veux-tu que nous le guérissions de manière à laisser toujours paraître tes cicatrices ? il répondrait évidemment : Oui, je le veux ; car lorsque mes concitoyens me verront, ils me rendront grâces. Voilà, par comparaison, ce qu'il en est de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

4. « Et ne sois plus incrédule, mais fidèle [1] ». La foi consiste à croire ce que tu n'as pas vu. La divinité du Fils de Dieu est invisible ; aussi Jean dit-il : « Personne n'a jamais vu « Dieu [2] ». Quand Moïse, l'ami de Dieu, voulut le voir, il lui dit : « Seigneur, si j'ai trouvé « grâce devant vous, faites que je vous voie « clairement et que je vous connaisse [3] ». « Le Seigneur lui répondit : L'homme ne me « verra point sans mourir [4] ». C'est-à-dire, je suis invisible pour tout homme mortel. Au dire d'un docteur, les anges eux-mêmes, bien qu'ils se trouvent en présence de Dieu, ne voient sa divinité qu'autant que cela est nécessaire à leur salut. Et Thomas lui dit : « Mon Seigneur et mon Dieu [5] ! » Le bienheureux Thomas était un homme, et il voyait un Homme-Dieu : il a vu l'homme, et il a reconnu en lui un vrai Dieu. « Bienheureux « ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru [1] ». Nous voilà bien désignés dans ce passage, nous Gentils qui n'avons pas vu Notre-Seigneur Jésus-Christ incarné et mourant, et qui le reconnaissons, néanmoins, pour un vrai Dieu et un vrai homme. Pourquoi le Sauveur a-t-il employé le passé au lieu du futur ? Parce que ce qui est passé pour les hommes reste toujours présent devant Dieu. Voilà toujours comme s'exprime la sainte Ecriture.

[1] Jean, XX, 27. — [2] I Jean, IV, 12. — [3] Exod. XXXIII, 12. — [4] Ibid. 20. — [5] Jean, XX, 28.

5. « Jésus a fait, en présence de ses disci- « ples, plusieurs autres miracles qui ne sont « pas écrits dans ce livre [2] ». Par ce livre, nous pouvons entendre le livre des quatre Evangiles. Pourquoi tous ces miracles n'ont-ils pas été écrits ? Parce que, s'ils l'avaient été, ils auraient semblé incroyables aux hommes et dépassé les bornes de leur intelligence. « Mais ceux-ci ont été écrits, afin « que vous croyez que Jésus est le Christ, « Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la « vie en son nom [3] ». Tout homme qui possède la vraie foi, et qui en rehausse l'éclat par ses bonnes œuvres a-t-il la vie ? Quelle est cette vie ? C'est Notre-Seigneur Jésus-Christ ; car il a dit : « Je suis la voie, la vérité « et la vie [4] ». Daigne le Seigneur nous faire parvenir à la contemplation de cette vie.

[1] Jean, XX, 29. — [2] Ibid. 30. — [3] Ibid. 31. — [4] Id. XIV, 6.

SOIXANTE-DEUXIÈME SERMON.

SUR L'ALLELUIA.

ANALYSE. — 1. Le mot hébreu *Alleluia* a trois sens. Il signifie : — 2. Premièrement : Chantez les louanges de Celui qu est; — 3. Secondement : O Dieu, bénissez-nous tous ensemble comme ne faisant qu'un; — 4. Troisièmement : Louez le Seigneur.

1. Le mot hébreu qui retentit sans cesse dans l'Eglise, c'est-à-dire l'Alleluia, nous invite mes bien-aimés, à louer Dieu et à confesser la vraie foi. Dans notre langue, ce mot hébreu, Alleluia, signifie : Chantez les louanges de celui qui est ; ou bien : O Dieu, bénissez-nous tous ensemble comme ne faisant qu'un, ou plutôt : Louez le Seigneur. Autant de choses nécessaires à notre salut et à notre foi.

2. Nous devons chanter les louanges de

celui qui est, ou parce que nous avons nous-mêmes chanté, ou parce que nos ancêtres ont longtemps chanté les louanges de ceux qui ne sont pas, c'est-à-dire des dieux des nations et des idoles. Mais puisque nous sommes venus à la foi et à la connaissance du vrai Dieu, nous avons commencé à louer celui qui est, ou, en d'autres termes, le Dieu tout-puissant, qui a créé le ciel et la terre, qui nous a tirés nous-mêmes du néant, et qui a parlé à Moïse en ces termes : « Tu diras aux enfants d'Israël : « Celui qui est m'a envoyé vers vous [1] ». C'est le Dieu qui a toujours été, qui n'a jamais eu de commencement, qui demeure éternellement et n'aura jamais de fin. A lui appartient, de droit et en toute justice, l'expression de nos hommages ; car ce que nous sommes, notre vie même, est l'effet, non pas de notre volonté ou de notre puissance, mais de sa bonté toute miséricordieuse. Ce Dieu infini et bienfaisant, qui a été et qui est toujours, doit donc recevoir de nous des louanges dignes de lui et proportionnées à sa grandeur : oui, nous devons le proclamer éternel, tout-puissant, immense, auteur du monde, sauveur de l'univers ; oui, nous devons le dire hautement : il a tant aimé les hommes, qu'il est allé jusqu'à livrer son Fils pour leur salut ; car nous lisons ces paroles dans l'Evangile : « Dieu a « tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils « unique, afin que ceux qui croient en lui ne « périssent pas, mais qu'ils aient la vie éter- « nelle [2] ».

3. Alleluia signifie donc : Chantez à celui qui est ; il signifie encore : Louez le Seigneur, ou bien : ô Dieu, bénissez-nous tous ensemble, comme ne faisant qu'un. Pour peu que nous y soyons attentifs, il nous est facile de remarquer combien ce sens est d'accord avec notre foi et notre salut. Nous prions, quand nous disons : Alleluia, que le Seigneur nous bénisse tous ensemble comme ne faisant qu'un. Si, tous ensemble, nous ne faisons qu'un par la foi, la paix, la concorde, l'unanimité de sentiments, nous pouvons louer le Seigneur d'une manière digne de lui ; nous méritons qu'il nous bénisse tous ensemble. Car voici ce qui est écrit : « Qu'il est bon, qu'il est doux, pour « des frères, d'habiter ensemble [3] ». Et encore : « C'est lui qui fait habiter plusieurs dans une « seule maison [4] ». Le Seigneur nous comble donc de ses bénédictions, si, tous ensemble, nous ne faisons qu'un, c'est-à-dire si nous demeurons dans l'unité de foi, dans la concorde et la paix, dans les affectueux sentiments de la charité, selon le conseil et les avertissements de l'Apôtre : « Je vous en « conjure », dit-il, « ayez tous une même « manière de voir : ne souffrez point de divi- « sions parmi vous, mais soyez tous parfaite- « ment unis ensemble dans le même esprit « et les mêmes sentiments [1] ». Si l'on rencontre parmi nous de la discorde, des déchirements, des dissensions, nous ne sommes pas dignes des bénédictions d'en haut ; et nous ne pouvons louer Dieu d'une manière digne de lui, tant que nous persévérons en d'aussi mauvais sentiments. Alors pouvons-nous répondre avec confiance, dans la langue de nos pères : Alleluia, c'est-à-dire, ô Dieu, bénissez-nous tous ensemble comme ne faisant qu'un ? Pouvons-nous mériter d'être bénis de Dieu tous ensemble et chanter dignement ses louanges ? Evidemment non. Le droit de répondre : Alleluia, n'appartient donc ni aux hérétiques, ni aux schismatiques, ni à aucun des adversaires de l'unité de l'Eglise, parce qu'ils ne se trouvent pas tous ensemble, comme ne faisant qu'un dans le sein de l'Eglise. Notre-Seigneur lui-même le déclare dans l'Evangile ; voici ses paroles : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi ; « et celui qui n'amasse pas avec moi dissipe [2] ». Le propre du Christ est de former un seul tout ; celui du diable est de diviser et de disperser. Celui qui aime l'unité de l'Eglise suit le Christ, et celui qui se complaît dans la division marche sur les traces du diable, parce que le diable est l'auteur de la division ; c'est pourquoi Salomon a dit : « Il y a temps « pour diviser et temps pour unir [3] ». Depuis longtemps le diable nous a divisés ; mais, plus tard, viendra le temps où le Christ nous réunira de nouveau. Aussi devons-nous éviter et fuir la discorde, puisque nous savons que le diable en est l'auteur, comme nous devons nous attacher à la paix et à l'unité de l'Eglise ; c'est ainsi que nous pourrons répondre dignement et avec justice, Alleluia, c'est-à-dire : Louez le Seigneur ; ou bien : ô Dieu, bénissez-nous tous comme ne faisant qu'un.

4. Voyez quelle grâce ce sens nous signale ! Chacun de nous répond en son particulier :

[1] Exod. III, 14. — [2] Jean, III, 16. — [3] Ps. CXXXIII, 1. — [4] Ps. LXVII, 7.

[1] I Cor. I, 10. — [2] Luc, XI, 23. — [3] Ecclé. III, 5.

Alleluia ; par là nous sollicitons une bénédiction commune à tous, afin que chacun de nous ait sa part dans la bénédiction accordée à l'ensemble. Nous formons tous, en effet, un seul corps, le corps de l'Eglise ; c'est pourquoi nous devons tous n'avoir qu'une voix et qu'une âme : C'est-à-dire, nous devons tous nous unir dans la même foi, la même espérance, la même charité pour louer Dieu ; voilà aussi pourquoi Dieu daigne recevoir les hommages des justes et refuse ceux des impies et des pécheurs : il accepte ceux des catholiques et repousse ceux des hérétiques : il se montre sensible à ceux des fidèles, et insensible à ceux des infidèles. Agissons donc, conduisons-nous de manière à être dignes de louer Dieu et de voir s'appliquer à nous cette parole du Prophète : « Enfants, louez le Seigneur : louez son saint « nom [1] ». Nous nous rendrons réellement à cette invitation, si nous obéissons avec fidélité, et en toutes choses, à la volonté de Dieu et à ses préceptes, moyennant la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient la gloire et l'honneur pendant les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Ps. CXII, 1.

Traduction de MM. les abbés BARDOT et AUBERT.

FIN DU TOME ONZIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME ONZIÈME.

SERMONS DE SAINT AUGUSTIN.

CINQUIÈME SÉRIE. — TRAITÉS SUR L'ÉVANGILE DE SAINT JEAN (*Suite*).

Traduction de M. l'abbé AUBERT.

TRAITÉS SUR L'ÉPITRE DE SAINT JEAN AUX PARTHES.

SIXIÈME SÉRIE. — SERMONS INÉDITS.

PREMIER SUPPLÉMENT. — PREMIÈRE SECTION. — SERMONS SUR L'ÉCRITURE.

DEUXIÈME SECTION. — SERMONS SUR LE PROPRE DU TEMPS.

TROISIÈME SECTION. — SERMONS SUR LES SAINTS.

QUATRIÈME SECTION. — SUJETS DIVERS.

Traduction de M. l'abbé BURLERAUX.

DEUXIÈME SUPPLÉMENT. — PREMIÈRE SECTION. — SERMONS ÉDITÉS PAR MICHEL DENY.

DEUXIÈME SECTION. — SERMONS ÉDITÉS EN 1819

par Octave Fraja Frangipani, moine et bibliothécaire du Mont-Cassin.

Traduction de M. l'abbé MORISOT.

TROISIÈME SUPPLÉMENT.

Traduction de M. l'abbé AUBERT.

QUATRIÈME SUPPLÉMENT. — PREMIÈRE SECTION : SERMONS SUR DES SUJETS TIRÉS DE L'ÉCRITURE.

DEUXIÈME SECTION : SERMONS SUR LES FÊTES DE L'ANNÉE.

Traduction de MM. BARDOT et AUBERT.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Bar-le-Duc. — Typographie Louis GUÉRIN, rue de la Banque, 36.